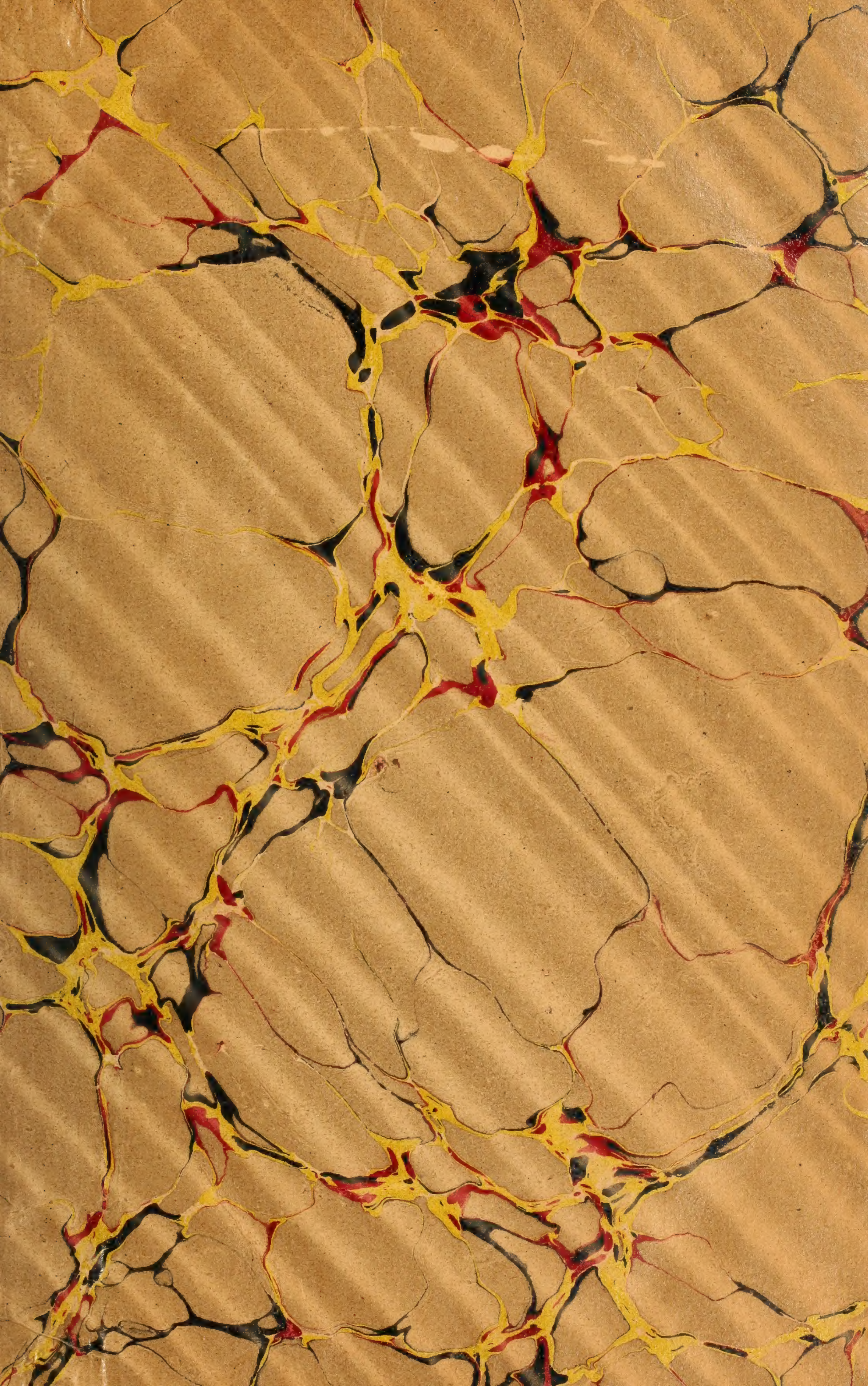






COLLECTION

INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES

ORATEURS SACRÉS

DU PREMIER ORDRE

SAVOIR : BOURDALOUE, BOSSUET *, FÉNELON *, MASSILLON * ;

COLLECTION ÉGALEMENT INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES ORATEURS SACRÉS DU SECOND ORDRE,

SAVOIR : DE LINGENDES, LEJEUNE, JOLY, DE LA COLOMBIÈRE, CHEMINAIS, GIROUST, D'ARGENTRÉ, D'ORLÉANS, MASCARON, BOILEAU *, ANSELME *, FLÉCHIER *, RICHARD (L'AVOCAT), LAROCHE, HUBERT, MABOUL, HONORÉ GAILLARD, LES DEUX TERRASSON, DE LA RUE, DE NESMOND *, MATTH. PONCET DE LA RIVIÈRE, DU JARRY, DE LA BOISSIÈRE, DE LA PARISIÈRE, J.-B. MOLINIER, SOANEN, BRETONNEAU, PALLU, DUFAY, MONGIN *, BALLET, SÉGAUD, SURIAN *, SENSARIC, CICÉRI *, SÉGUY *, PÉRUSSEAU, TRUBLET *, PERRIN, DE LA TOUR DU PIN, LAFITAU, D'ALÈGRE, CLÉMENT, CLAUDE DE NEUVILLE, DOM VINCENT, DE LA BERTHONIE, GRIFFET, COUTURIER, LE CHAPELAIN, POULLE, CAMBACÉRÈS, ÉLIZÉE, GÉRY, BEURRIER, DE BOISMONT *, MAROLLES, MAURY *

ENFIN COLLECTION INTÉGRALE, OU CHOISIE,

DE LA PLUPART DES ORATEURS SACRÉS DU TROISIÈME ORDRE,

SAVOIR : CAMUS, COTON, CAUSSIN, GODEAU, E. MOLINIER, CASTILLON, DE BOURZEIS *, BIROAT, TEXIER, NICOLAS DE DIJON, SENAULT, FRANÇOIS DE TOULOUSE, TREUVÉ, G. DE SAINT-MARTIN, BRETTEVILLE, HOUDRY, DE FROMENTIÈRES, DE LA CHAMBRE *, MAIMBOURG, SIMON DE LA VIERGE, LE BOUX, MASSON, AUGUSTIN DE NARBONNE, LA PESSE, CHAUCHEMER, DE LA VOLPILIÈRE, BERTAL, DAMASCÈNE, SÉRAPHIN, QUIQUERAN DE BEAUJEU, DE LA CHÉTARDIE, CHAMPIGNY, LORIOT, JÉROME DE PARIS (GEOFFRIN), RENAUD, BÉGAULT, BOURRÉE, HERMANT, MICHEL PONCET DE LA RIVIÈRE, CHARAUD, DANIEL DE PARIS, INGOULT, POISSON, PACAUD, PRÉVOT, DE LATOUR, DE TRACY, PRADAL, DU TREUL, ASSELIN, COLLET, JARD, CH. DE NEUVILLE, PAPILLON, GIRARDOT, RICHARD (L'ABBÉ), GEOFFROY, BAUDRAND, DE L'ÉCLUSE DES LOGES, FOSSARD, TALBERT, BARUTEL, TORNÉ, FAUCHET, FELLER, ROQUELAURE *, VILLEDIEU, ASSELINE,

(LES ORATEURS MARQUÉS D'UNE * ÉTAIENT MEMBRES DE L'ACADÉMIE,)

ET BEAUCOUP D'AUTRES ORATEURS, TANT ANCIENS QUE CONTEMPORAINS, DU SECOND COMME DU TROISIÈME ORDRE, DONT LES NOMS NE POURRONT ÊTRE FIXÉS QUE POSTÉRIEUREMENT ;

PUBLIÉE SELON L'ORDRE CHRONOLOGIQUE,

AFIN DE PRÉSENTER, COMME SOUS UN COUP D'ŒIL, L'HISTOIRE DE LA PRÉDICATION EN FRANCE, PENDANT TROIS SIÈCLES, AVEC SES COMMENCEMENTS, SES PROGRÈS, SON APOGÉE, SA DÉCADENCE ET SA RENAISSANCE ;

PAR M. L'ABBE MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

---

60 VOL. IN-4°. PRIX : 5 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE ;
6 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL ORATEUR EN PARTICULIER.

TOME SOIXANTIEME,

CONTENANT LA PREMIÈRE PARTIE DES ŒUVRES COMPLÈTES DE LA TOUR.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1854.

SOMMAIRE

DES MATIERES RENFERMÉES DANS LE SOIXANTIÈME VOLUME.

DE LA TOUR.

Notice.	*col.* 9
OEuvres complètes. (*Première partie*).	11
Discours sur le sacrifice.	11
Discours sur l'établissement de la religion chrétienne.	145
Discours sur la foi et la pureté.	223
Discours sur la médisance.	389
Discours sur la fidélité aux petites choses.	565
Discours sur l'éternité.	729
Discours sur la confession.	887
Discours sur l'amour-propre.	1029
Discours sur l'obéissance.	1091
Discours sur la foi aveugle.	1109
Exhortation sur la foi.	1129
Discours sur la conscience.	1143
Discours sur la persévérance.	1165
Discours sur les grâces décisives.	1187
Discours sur les tentations.	1213
Discours sur l'abus des grâces.	1235
Discours sur la vocation.	1255
Discours sur le péché.	1275
Discours sur l'avarice.	1374
Discours sur la restitution.	1390
Discours sur la charité et l'eucharistie.	1415
Discours sur l'aumône.	1435
Discours sur le sacrifice éternel.	1497
Discours sur la mort.	1521
Discours sur le jugement dernier.	1579
Discours sur le purgatoire.	1587

Imprimerie MIGNE, au Petit-Montrouge.

NOTICE SUR DE LA TOUR.

De La Tour est le prêtre du monde entier qui a le plus fait pour la Liturgie romaine. Si la cause de cette liturgie est aujourd'hui gagnée en France, c'est surtout à lui qu'on le doit. Le R. P. Guéranger est sans doute pour beaucoup dans cette victoire; *la Voix de la Vérité* et *l'Univers* y ont aussi puissamment contribué. NN. SS. de Reims, d'Avignon, d'Arras, de la Rochelle, de Montauban, d'Amiens, de Poitiers, de Saint-Claude, de Blois, de Luçon, de Moulins, de Perpignan, etc., ont également mis dans la balance le poids énorme de leur science et de leur autorité; mais de La Tour a été le principal athlète, bien qu'athlète caché. En effet, sans de La Tour, ni le R. P. abbé de Solêmes, ni aucun journal religieux; oserons-nous le dire? ni peut-être aucun évêque, n'eussent eu l'influence qu'ils ont exercée. C'est à de La Tour que chacun a emprunté, quelquefois sans le savoir, ses arguments les plus touchants et les plus énergiques. Malgré son style souvent diffus et incorrect, cet écrivain est le plus original et le plus piquant, le plus onctueux et le plus vigoureux qui se puisse imaginer; et il est tout cela dans ses discours et ses écrits de toute sorte, comme dans la Liturgie et le Droit canon.

Les jansénistes et les gallicans outrés ne connaissaient que trop la nature des ouvrages de de La Tour et l'impulsion qu'ils devaient donner aux idées romaines; car, malgré son mérite éminent, ils sont parvenus, pour ainsi dire, à l'étouffer.

Il est donc temps qu'un homme, dont les œuvres liturgiques viennent de provoquer une si heureuse révolution, et dont les autres écrits peuvent opérer tant de bien, soit enfin mis au grand jour et élevé au rang qu'il devait occuper.

Nous remercions la Providence de nous avoir ménagé cette mission, et nous espérons ne pas y faillir. De La Tour tout entier sera par nous imprimé, malgré ses innombrables volumes. Trois des nôtres absorberont les *trente* de ses œuvres oratoires, dans la présente collection des Orateurs sacrés; puis nous réunirons tous ses autres ouvrages dans deux volumes à part. Quand le lecteur en verra la variété, qu'il en admirera l'énergie et qu'il s'édifiera de leur esprit de foi, il s'étonnera, il s'indignera que les ennemis des idées romaines aient pu parvenir à enterrer vivant un prêtre si savant, un écrivain si fécond, un orateur si véhément, un controversiste si énergique. Plus de 80 ans se sont écoulés depuis qu'il a écrit, et on serait tenté de croire qu'il a écrit hier. Malgré tout ce qui a paru depuis 25 ans sur les discussions canoniques et liturgiques; malgré tous les mandements sur la matière, il n'aurait en quelque sorte rien à ajouter, rien à effacer. Il a tout prévu, arguments pour sa cause et résolution des objections adverses. Il est convaincu, vigoureux, irrésistible. Qu'on lise ses petits traités contre les liturgies locales, et l'étonnement que doit causer la résurrection si éclatante d'un écrivain pour ainsi dire inconnu, sera au-dessous de l'impression que produiront ces petits traités.

L. Migne.

Voici maintenant quelques détails sur sa vie et ses ouvrages.

Tour (Bertrand de La), prédicateur et fécond écrivain, naquit vers 1700, à Toulouse, d'une famille ancienne de cette ville. Engagé dans l'état ecclésiastique, il fut reçu docteur de Sorbonne et se consacra aux missions étrangères. En 1729, il était doyen du chapitre de Québec et conseiller-clerc au Conseil supérieur; il ne tarda pas à revenir en France, remplit les fonctions d'official dans le diocèse de Tours, fut curé de Saint-Jacques, à Montauban, et se distingua parmi les membres de l'académie de cette ville. M de Verthamon, ancien évêque de Montauban, ayant fondé un prix de 250 livres pour un discours de morale, l'abbé de La Tour y ajouta 100 livres. On lui reprochait un peu de causticité dans ses rapports sociaux, même avec ses supérieurs; mais ce défaut était amplement compensé par la générosité de son cœur et les abondantes aumônes qui faisaient de lui le père des pauvres. Il mourut le 19 janvier 1780, doyen du chapitre de Montauban.

L'abbé de La Tour a prodigieusement écrit. On connaît de lui : *Vie de M. Caulet*, curé de Mireval; 1744, 1762, in-12. — *Sermons et Panégyriques*; Tulle, 1749-50, 3 vol. in-8°. — Ces sermons furent justement loués dans les *Mémoires de Trévoux*. Plus tard l'auteur publia 25 vol. de *Sermons et Discours pour la chaire*. — *Mémoires sur M. de Laval*, évêque de Québec; Montauban, 1762, in-12. — *Mémoires du P. Timothée*; 1774, in-12. — *Vie et lettres de mademoiselle d'Etcheverry*. — *Apologie de Clément XIV*. — *Vie de frère Irénée*. — *Eloge de M. de Champflour*. — *Abrégé de la vie de M. Bourdoise*; Avignon, 1774, in-12. — *Réflexions morales, politiques, historiques et littéraires sur le théâtre*, en 20 volumes. C'est un recueil qu'il avait publié contre la comédie et les comédiens. — 4 vol. in-12 de *Réflexions et entretiens sur l'état religieux*, 10 Mémoires in-4° sur des matières canoniques, et 18 autres sur le nouveau bréviaire de Montauban, qui parurent vers 1772. Nous nous sommes servi, pour la reproduction des ouvrages de de La Tour qui se rapportent à la prédication évangélique, de l'édition de Cologne (1776 à 1778), 30 vol. in-12.

ŒUVRES ORATOIRES

COMPLÈTES

DE

DE LA TOUR.

DISCOURS SUR LE SACRIFICE.

DISCOURS Ier.

SUR LE SACRIFICE EN GÉNÉRAL.

Altare facietis mihi et super eo offeretis holocausta, et pacifica vestra in omni loco. (*Exod.*, XX, 24.)

Vous m'élèverez un autel et vous y offrirez vos holocaustes et vos hosties pacifiques.

PREMIER POINT.

Rien de plus absolu que le précepte du sacrifice; il suit tous les autres commandements, il en est la conclusion et l'abrégé. Après que les tonnerres et les éclairs eurent fait sentir la majesté de Dieu sur le mont Sinaï, sa voix se fait entendre pour régler les mœurs des hommes, imposer l'obligation du culte public et prescrire la manière de le lui rendre. Vous n'adorerez point d'autre Dieu que moi, et vous m'honorerez par des sacrifices; vous m'élèverez un autel, vous m'y offrirez vos victimes. Partout où vous vous trouverez, j'exige de vous cet hommage. *In omni loco in quo fuerit memoria nominis mei.* (*Exod.*, XX, 24.)

Les Juifs n'ont jamais perdu de vue cette vérité; la religion leur a toujours paru suivre la destinée du sacrifice. Le temple est-il détruit, les sacrifices ont-ils cessé, la religion leur paraît anéantie. Obtiennent-ils la permission de suivre leur loi, leur premier soin est de rebâtir le temple, de chercher le feu sacré, d'ériger des autels, d'immoler des hosties. Ce feu respectable, gage d'un sacrifice à venir, fut soigneusement caché par Jérémie. On le trouve enfin éteint et couvert de boue; un miracle le rallume, et apprend au peuple converti qu'un Dieu qui daigne agréer des victimes n'est pas éloigné de lui pardonner. Rien n'est plus souvent et plus fortement loué ou reproché par les prophètes, comme le plus grand bonheur ou le plus grand malheur de la nation, que la pratique ou la négligence du sacrifice.

Dans la loi nouvelle, le Fils bien-aimé de Dieu, auteur et modèle d'une religion toute sainte, en abolissant la loi de Moïse, bien loin d'abolir le sacrifice, a été le premier à l'offrir, et l'a perpétué jusqu'à la fin des siècles. Il en a été la victime et le prêtre; il l'offrit d'abord sur la croix, il l'offre chaque jour sur nos autels. On ne peut plaire à Dieu que par ses mérites, l'apaiser que par son sang, le toucher que par ses douleurs : cette victime ouvre et ferme le paradis et l'enfer; elle est la voie, la vérité et la vie; sa mort est l'abrégé de sa doctrine, l'explication de ses mystères; elle est toute la religion. Culte divin, seul digne de Dieu, et de qui Dieu seul est digne, l'Homme-Dieu peut seul vous offrir; Dieu seul peut vous recevoir : c'est tout savoir, tout posséder, que de savoir un Dieu immolé. *Non arbitror me scire aliquid nisi Jesum Christum crucifixum.* (I *Cor.*, II, 2.)

Ce n'est pas dans l'état de gloire, c'est dans ses douleurs, ses humiliations et sa mort, que Jésus-Christ s'est présenté aux yeux des Juifs et de ses disciples; ce n'est pas non plus dans l'éclat de sa grandeur et de son triomphe, c'est dans la prison eucharistique qu'il s'offre à l'adoration des chrétiens; il satisfait ainsi son amour pour la croix, et ranime le nôtre; ainsi nous ramenant sans cesse à l'immolation de sa personne, il nous enseigne toute la religion, que le sacrifice renferme tout entière. En établissant le sacerdoce, dans la loi nouvelle comme dans l'ancienne, Dieu ne parle que de sacrifier, *hoc facite.* Saint Paul ne rappelle pas autre chose : *Omnis pontifex constituitur ut offerat dona et sacrificia.* (*Hebr.*, VIII, 3.)

La religion n'est autre chose que le culte que l'homme doit à Dieu; les ministres de ce culte sont les prêtres, le sacrifice en est le centre. Tout en vient, tout y rentre; il influe sur tout, il renferme tout.

Or, le caractère propre de la Divinité, c'est la nécessité de son existence; source de l'unité, de l'éternité, de l'immensité, de la plénitude, de la supériorité, de la majesté

de son être et de toutes ses perfections. Je suis celui qui suis, dit le Seigneur: *Ego sum qui sum.* (*Exod.*, III, 14.) Et le caractère propre de la créature, c'est la contingence de son être, source de son absolue dépendance. Je ne suis rien devant vous, disait David: *Substantia mea tanquam nihilum ante te.* (*Psal.* XXXVIII, 6.) Autant que l'Etre incréé est indépendant, autant l'être créé est soumis; l'un est maître et a un droit infini sur tout, l'autre est esclave et redevable de tout. Tous les êtres se doivent donc à Dieu; il peut à son gré créer ou détruire leur substance; c'est un ouvrier qui dispose de son ouvrage, un propriétaire qui consume ses revenus et aliène ses fonds comme il lui plaît. Le droit de consommation fait l'essence du domaine. Si les hommes ont cette autorité sur ce qui est accordé à leurs usages, quel sera le droit éminent de la Divinité? *Ego Dominus.* Le Fils de Dieu lui-même a voulu prendre la forme d'un esclave. Tout égal qu'il est à son Père, quelque droit qu'il ait à tous les hommages, il s'est soumis à ses ordres. L'union hypostatique, loin d'ôter à la Divinité ce caractère essentiel et inaliénable de souveraineté, et à la créature le caractère ineffaçable de dépendance, n'a fait que mettre l'un et l'autre dans le plus grand jour, en confondant avec les autres, en épargnant moins que les autres la nature qu'une personne divine avait adoptée: *Formam servi accipiens.* (*Philip.*, II, 7.)

Par conséquent un hommage établi pour reconnaître cette souveraineté infinie, et faire l'aveu solennel de cette absolue dépendance, est l'hommage propre et essentiel à la Divinité, comme celui qu'un sujet doit à son roi, un esclave à son maître: *In signum dominii,* dit saint Thomas. La créature ne doit rien à Dieu si elle en est dispensée; elle ne doit rien à aucun maître, si le Maître des maîtres en est privé: voilà le culte suprême et l'objet précis de l'adoration. De ce principe fondamental coulent tous les titres du Créateur et tous les devoirs de la créature; c'est embrasser tout Dieu et tout l'homme dans le point capital qui les réunit et les distingue. Les autres œuvres saintes honorent divers attributs du Très-Haut. La pénitence satisfait sa justice, l'aumône imite sa libéralité, la prière sollicite sa miséricorde, les cantiques célèbrent ses merveilles. Il faut encore que l'Auteur de l'être, reconnu en cette qualité, voie à ses pieds son ouvrage lui consacrer tout ce qu'il a reçu. Le sacrifice est donc l'acte le plus nécessaire de toute la religion; il en remplit seul la juste idée. Une religion serait imparfaite, ou plutôt souverainement défectueuse, si elle n'offrait à Dieu ce que la nature divine et la nature humaine exigent également.

Nous pouvons considérer dans le domaine divin son étendue et sa supériorité. Pour répondre d'abord à l'étendue, il n'est rien de plus naturel, de plus parlant, pour ainsi dire, que le sacrifice. Il n'est offert qu'à Dieu; il l'a été dans tous les temps, il l'est dans tous les lieux. Voilà ce qui représente l'unité exclusive, l'éternité, l'immensité que renferme l'étendue de ce domaine.

1° Le sacrifice n'est offert qu'à Dieu, parce qu'il est le seul souverain maître: on peut honorer dans les hommes l'image de Dieu, dont ils portent les traits; des émanations de sagesse, de bonté, d'autorité, qu'il a daigné y répandre, mais le titre de souveraineté est incommunicable; tout le reste des êtres, borné à des honneurs bien inférieurs, ne peut, sans impiété, partager les honneurs divins. Le seul désir d'y avoir part creusa l'enfer sous les pieds du plus beau des anges. Ce sont là ces droits royaux, ces prérogatives si fort attachées à la personne du prince, qu'un sujet assez téméraire pour les accepter ou les offrir à tout autre qu'à celui qui porte le sceptre, serait coupable de lèse-majesté: *Gloriam meam alteri non dabo.* (*Isa.*, XLII, 8.) Au milieu de la plus haute élévation, la créature portera toujours sur le front ce caractère qui la rappelle sans cesse au néant de son origine et à la durée arbitraire de son existence. Rien ne lui en garantit un instant, s'il ne plaît à celui qui la lui a donnée de la lui conserver. Bienfaits reçus, liaison de sang, amour réciproque, assujettissement volontaire, asservissement forcé: de créature à créature, ce ne sont que des chaînes extérieures qui ne touchent point à la substance de l'être. Dieu seul ne connaît point de bornes à son domaine absolu; la plus éminente sainteté n'en exempte point: l'apôtre n'est qu'un ministre, le martyr un témoin, l'esprit céleste un envoyé. Si, par une faveur unique, la plus sainte des créatures a la gloire d'être mère de Dieu, Marie est la première à protester qu'elle n'est que sa servante. Anathème au monstre d'impiété qui offrirait des sacrifices à la créature! *Occidatur qui immolat prœterquam Deo soli.* (*Exod.*, XXII, 20.)

Ce serait une erreur bien grossière et une calomnie bien injuste, d'accuser l'Eglise romaine d'idolâtrie, parce qu'elle célèbre des messes en l'honneur des saints. Les hérétiques des derniers siècles se sont vainement efforcés de nous couvrir de cette tache; nous savons parfaitement que le sacrifice n'est dû qu'à Dieu, c'est à lui seul que nous l'offrons. Les images des saints, présentes à nos yeux, leur personne, présente à notre esprit, n'en furent jamais l'objet. C'est d'après saint Augustin, dont le concile de Trente emprunte les termes, que nous vous disons, comme disait ce Père aux manichéens: Vîtes-vous jamais un prêtre adresser la parole à saint Pierre, à saint Paul, à saint Cyprien, et lui dire: Je vous offre ce sacrifice? Non, non, c'est Dieu qui a couronné les martyrs que nous honorons; c'est à lui que s'adressent nos vœux; nous le remercions des grâces qu'il leur a faites et de la gloire dont il les comble. Pourrions-nous, par un culte impie, confondre le serviteur avec le maître, l'auteur avec son ouvrage, ou plutôt asservir l'auteur à l'ouvrage, le maître au serviteur, en lui consacrant un Dieu devenu sa victime? *Quamvis in memoriam martyrum consti-*

tuamus altaria, quis antistitum dixit, Offerimus tibi, Petre? Paule, Cypriane, sed quod offertur, offertur Deo qui coronavit martyres.

Toute oblation suppose, dans celui à qui l'on offre, quelque chose de supérieur au présent qui lui est offert. Les peuples qui ont immolé des hommes ont supposé dans leurs dieux quelque chose de plus grand que l'homme; et nous, qui immolons un Homme-Dieu, eussions-nous osé disposer d'une victime si précieuse, même en faveur de Dieu, si elle-même ne l'eût ordonné? Et nous en ferions une sacrilége offrande à des créatures! Non, non, le culte des saints non-seulement ne porte aucune atteinte aux droits de Dieu, mais il en est le plus parfait aveu et le plus glorieux exercice, puisqu'on lui rapporte ce qu'on reconnaît être le plus excellent et le plus digne de tous nos hommages. Bien loin de dresser des autels aux martyrs, nous faisons des autels de leurs reliques, pour faire bien entendre que, loin d'accepter des honneurs divins, la créature doit s'employer tout entière à les rendre : *Non facimus aram Stephano, sed de reliquiis Stephani, aram Deo.*

Tous les peuples du monde en ont été si persuadés que jamais ils n'ont offert des sacrifices qu'à ceux qu'ils ont crus des dieux véritables. Ouvrez cette foule de temples que l'univers a vu dans tous les temps élever à l'erreur ou à la vérité; partout vous trouverez des autels, des ministres, des hosties uniquement destinés à honorer la Divinité. Bassement asservis à des maîtres souvent méprisables ou criminels, les peuples aveugles ont quelquefois porté à l'excès le respect pour leur souverain, jamais jusqu'au sacrifice ; c'est le point décisif entre Dieu et l'homme. Bizarres dans leurs dogmes, insensés dans le choix des idoles, partagés sur celui des victimes, ils ont été toujours invariablement unis dans l'objet du sacrifice. Ce fonds d'idées communes et générales nous découvre la source de toute religion, l'existence d'une Divinité, la nécessité d'un culte suprême. *Quis unquam sacrificia obtulit nisi ei quem Deum sibi aut putavit, aut finxit ?*

Instruit de cette vérité, l'ange qui annonça la naissance de Samson refusa la victime qui lui fut offerte. C'est à Dieu seul, dit-il, que vous la devez. *Si vis facere holocaustum, offer illud Domino.* (*Judic.*, XIII, 16.) Manué, pensant que c'était Dieu même qui se montrait à lui, court chercher un chevreau, l'égorge et le brûle en sa présence ; l'ange s'enveloppe dans la flamme, s'élève avec la fumée jusqu'au trône du Dieu vivant, pour faire entendre de la manière la plus vive qu'il se trouverait heureux d'être lui-même une hostie. *Cumque ascenderet flamma, ascendit angelus pariter cum illa.* (*Ibid.*, 20.) L'Eglise, attentive à écarter la moindre équivoque, quoique au commencement de la messe elle adresse quelquefois la parole aux saints pour leur demander leurs prières, ne la leur adresse jamais dans le canon ; elle porte la délicatesse jusqu'à ne pas l'adresser à Jésus-Christ même, mais toujours au Père éternel ou à la sainte Trinité par Jésus-Christ. Elle entre ainsi parfaitement dans l'esprit de Jésus-Christ, qui, loin d'accepter des sacrifices, a voulu être sacrifié. S'il était quelque créature qui pût espérer du privilége, ce serait cette humanité sainte; mais pour en ôter jusqu'au soupçon, jusqu'à l'occasion, il a voulu s'y soumettre malgré tous les droits que la divinité lui donne : *Ne ex hac occasione existimarent creaturæ sacrificandum, maluit sacrificium esse quam sumere.*

2° L'immensité et l'éternité du domaine divin exige le sacrifice dans tous les lieux et dans tous les temps ; l'histoire du monde le démontre évidemment; la superstition et la piété, la vraie religion et la fausse, le peuple barbare comme le peuple policé, tout a honoré la Divinité par des sacrifices : *In qualibet ætate, apud quaslibet nationes fuit sacrificiorum oblatio,* dit saint Thomas. L'usage en a commencé avec le monde ; les premiers enfants d'Adam, sans doute à l'exemple et par les ordres de leur père, en offrirent à Dieu, l'un des animaux, l'autre des fruits de la terre; Dieu daigne agréer les hosties dont la piété faisait le choix, et fait tomber sur elles le feu du ciel pour marquer son approbation, comme il le fit depuis en faveur d'Elie, et comme il le faisait souvent quand les sacrifices lui étaient agréables. Prédilection qui offensa Caïn et fit de l'innocent Abel une victime de l'envie. Le sacrifice renaissant avec le monde, Noé, à la sortie de l'arche, immola une partie de ce que les eaux avaient respecté. Oui, l'unique reste d'un monde perdu, le précieux germe d'un monde à venir, la seule ressource de la famille, rien ne fut épargné. Pût-on, ô mon Dieu! mettre un monde entier sur vos autels, serait-ce trop pour honorer son créateur et son maître? Un arc-en-ciel fut le gage de l'acceptation divine: *Ponam arcum meum in nubibus.* (*Gen.*, IX, 13.)

Quoique dans la loi de nature Dieu n'eût rien prescrit de particulier sur le sacrifice, comme il fit depuis dans la loi de Moïse, on a vu, par une espèce d'instinct, les hommes se rassembler au pied des autels. Abraham immole des béliers et des tourterelles. Melchisédech, en qualité de prêtre du Très-Haut, offre du pain et du vin, et annonce la plus auguste des victimes. Jacob élève des autels et y fait des libations. Job apaise, par des sacrifices, Dieu irrité contre ses amis ou ses enfants. Pour la loi écrite, tout le monde sait qu'elle en est remplie : Ecoutez, Israël, vous me bâtirez un temple magnifique dans la terre que je dois vous donner. Le plus sage des rois en sera chargé; plus de cent mille victimes en célébreront la dédicace; le volume de la loi, qui doit faire votre étude, sera rempli du détail des cérémonies qu'on y doit observer. Ces cérémonies et ces règles ne seront pas moins des leçons de vertu que des exercices de religion : une tribu entière sera destinée

à les offrir, elle vivra de la dîme de vos biens, afin qu'étant obligés d'entretenir les ministres du sacrifice, vous en sentiez la nécessité. Ils seront dispersés au milieu de vous, afin que vous ne les perdiez jamais de vue ; ainsi sur le seul sacrifice s'élève un corps de religion, de ministère, de gouvernement. Malheur aux enfants d'Héli, dont la scandaleuse conduite en éloigne les hommes ! Rien n'égale l'énormité de leur crime : *Peccatum grande nimis, quia retrahebant homines a sacrificio.* (I *Reg.*, II, 17.)

L'erreur a imité la vérité. Que n'a pas fait faire à ses esclaves le téméraire rival de la Divinité, pour s'en arroger les droits et le culte? Jéroboam veut-il consommer le schisme des dix tribus, il sent bien qu'une nouvelle religion peut seule lui assurer sa conquête ; mais comment en affermir la durée, si par des idoles, des ministres, des sacrifices, on ne fixe un culte public qui fasse oublier le temple de Salomon? Quel peuple sur la terre n a eu ses dieux, ses victimes, ses prêtres? Hommes, fruits, animaux, aliments, liqueurs, est-il d'offrande qu'on n'ait imaginé? Consolante démonstration de l'existence et de la grandeur d'un être infini, de qui, par un penchant invincible, tout vient adorer la puissance. Partout les ministres du sacrifice ont été regardés avec un souverain respect. On a vu le sacerdoce, attaché à la naissance, faire dans les familles le plus bel apanage du droit d'aînesse. On l'a vu, attaché à la dignité royale, en être la plus brillante prérogative ; et pour mettre le comble à leur gloire, les maîtres du monde joindre la tiare aux lauriers, ou quelquefois, par une folle ambition, porter, comme Osias, la main à l'encensoir; comme Saül, offrir les victimes.

Par une suite de folie qui confirme cette vérité, quand l'orgueil, enivré de sa fortune, a osé s'arroger les honneurs divins, il a accepté, il a exigé des sacrifices, et quand une basse flatterie a voulu faire la cour à ses souverains, le sang des victimes a rougi leurs autels. Au contraire, que j'aime à voir un fier conquérant, au milieu du pompeux éclat d'un triomphe, porter aux temples des dieux les riches dépouilles qu'il a enlevées, changer en cantiques le récit flatteur de ses exploits; et enfin, par des sacrifices, rendre grâces au maître de la victoire des succès dont il lui est redevable. Tant il est naturel à l'homme de sentir sa dépendance, et d'en faire l'aveu par des sacrifices. Tant il est naturel d'en regarder l'exercice comme la fonction la plus sublime et l'acte essentiel de la religion. L'homme est naturellement chrétien, la religion ne fait que développer sa raison; un Dieu mourant, un Dieu immolé met dans leur vrai jour et remplit divinement les premières, les plus simples idées.

Se peut-il que l'hérésie dispute à la religion la plus parfaite, à une religion divine, ce que la nature, la raison et même le mensonge ne se sont pas refusé? La religion chrétienne serait donc la seule sans autel, sans victime, sans ministre? Seule elle manquerait aux plus essentiels devoirs de l'homme; seule elle n'aurait aucun centre religieux pour réunir ses enfants dans un même culte? Plus défectueuse en ce point que l'idolâtrie, qui, du moins, a su former une société d'adorateurs, et rendre en corps un hommage public à ses idoles. Aussi malheureuse que le judaïsme, qui, en punition de son déicide, dépouillé depuis tant de siècles de tout culte extérieur, se trouve sans temple, sans prêtres, sans hosties, ce qu'il regarde avec raison, et qui lui a été annoncé comme le plus grand des malheurs. Plus malheureuse que la Synagogue avant ses forfaits, puisqu'elle avait des sacrifices avoués du Seigneur, figure de celui de la croix et de celui de l'Eucharistie, eux-mêmes très-véritables, au lieu que l'Eglise chrétienne n'aurait ni réalité, ni figure de sacrifice.

N'est-ce pas exécuter d'avance le malheur infini dont la terre est menacée, lorsque l'Antéchrist abolira le sacrifice? Menace qui constate sa perpétuité jusqu'à la fin du monde, et en fait sentir le prix et la nécessité, en présentant son abolition comme le comble de la malédiction, et nous apprenant que la destinée du monde y est si fort attachée, que l'abolition de l'un est l'époque de la destruction de l'autre.

3° Immensité et éternité du sacrifice, non-seulement dans l'univers en général, mais encore dans chaque homme en particulier. Le premier mouvement d'une âme qui sort du néant doit être de s'immoler pour son Créateur; étonnée de se voir, de se sentir, d'être, à peine commence-t-elle de subsister, qu'elle doit se tourner vers son principe, lui rendre hommage de son existence, lui abandonner tout son être, c'est-à-dire voler au sacrifice. Le premier mouvement d'un bon cœur qui reçoit un bienfait est de sentir ce qu'il doit à son bienfaiteur, et de le lui témoigner; c'est une suite de la propriété dont on s'est dessaisi en donnant. La reconnaissance est une sorte de transport qui le rend au bienfaiteur. Loin d'anéantir la propriété, la gratitude en maintient le droit et l'avoue, le bienfaiteur en a fait une sorte de sacrifice. En la donnant, par un juste retour, on lui en fait une autre espèce de sacrifice, d'autant plus convenable que le premier avait été plus libre et plus généreux.

Telles furent, sans doute, les premières saillies du saint Précurseur, lorsque, dans le sein de sa mère, recevant tout à coup l'usage de la raison, il adora profondément celui qui, dans le sein de Marie, venait lui rendre visite, et l'enrichir des trésors de sa grâce. Une joie subite et les mouvements les plus vifs marquèrent ses sentiments : *Exsultavit in gaudio.* (*Luc.*, I, 44.) Comme la raison ne se développe que par degrés, et que les besoins du corps et les objets qui nous environnent s'emparent de notre attention, notre enfance se passe sans faire aucun de ces actes; mais la raison ne l'inspire pas moins que la religion, et toute la théologie reconnaît que, dès qu'on com-

mence à en faire usage, on est obligé de se tourner vers Dieu par des actes de foi, d'espérance, de charité, d'adoration.

Tel le premier des hommes dans le paradis terrestre, ouvrant les yeux pour la première fois sur les beautés de la nature dont il était environné et qu'on abandonnait à ses désirs, en fit hommage à la main toute-puissante qui venait de le former et rentra en quelque sorte dans le néant par son adoration. Combien dut-il être étonné de lui-même, après son péché, quand il se vit rebelle à celui à qui les premiers mouvements de son cœur l'avaient si justement consacré! Tel le réparateur du monde, sortant de l'arche, le voyant renaître de l'affreux chaos où le déluge l'avait plongé. Quelle espèce de déluge d'étonnement, de terreur, de reconnaissance, si l'on peut employer ce terme, dut l'engloutir en quelque sorte lui-même aux pieds de son Dieu? Tel encore le premier mouvement d'une âme sainte que Dieu élève à la gloire céleste : surprise, ravie, transportée de l'excès de son bonheur, peut-elle suffire aux sentiments d'amour, d'humiliation, de sacrifice? Tel un homme de la lie du peuple, élevé à l'alliance du prince et et reçu dans son palais; ébloui, déconcerté, accablé de sa fortune, il se précipite à ses genoux, prêt à tout immoler pour son service. Je ne suis qu'un chien mort, disait Miphiboseth à David : *Quis sum ego ut respicias ad me canem mortuum?* (II *Reg.*, IX, 8.)

A mesure qu'on est plus éclairé, ces sentiments doivent être plus vifs et plus tendres. Les anges sortant du néant tout à coup, investis de la gloire céleste, tombent dans une sorte d'ivresse. Les uns, par une folle ambition, s'élancent jusqu'à vouloir la partager avec Dieu; les autres, par une humilité profonde, s'abîment dans le néant et ne savent que prononcer des exclamations qui peignent tout à la fois et la grandeur de Dieu et leur impuissance à la représenter : *Quis ut Deus.* Marie, élevée au-dessus des anges par sa divine maternité, ne peut ni croire, ni comprendre son élévation : quand on la lui annonce, elle en est troublée : *Turbata est. Quomodo fiet istud.* (*Luc.*, I, 29, 34.) Obligée enfin d'accepter une gloire dont son humilité forme pour elle le plus profond mystère, elle ne voit dans une mère de Dieu, dans une reine du ciel et de la terre, qu'une vile servante qui ne peut ni trop s'abaisser, ni trop s'immoler pour son service. Qu'il soit fait de moi tout ce qu'il plaira à Dieu; qu'il dispose en maître absolu de la substance de mon être : *Fiat mihi secundum verbum tuum.* (*Ibid.*, 38.) Tel, et bien plus parfaitement, le nouvel Adam, l'âme sainte de Jésus-Christ, lorsqu'elle se vit personnellement unie au Verbe. Quelle admiration! quel transport! quel amour pour la Divinité dont elle partageait le bonheur et les droits! Croyait-elle pouvoir trop souffrir ou trop faire pour l'honorer? Dans quel état d'anéantissement et de sacrifice n'a-t-elle pas vécu? Elle s'y livra dès ses premiers instants : le Calvaire y ajouta l'exécution et ne vit que des sentiments aussi anciens que l'Incarnation : *Ingrediens mundum dixit ecce venio.* (*Hebr.* X, 7, 9.)

Voilà l'adoration en esprit et en vérité qu'il nous ordonne et qu'il enseignait à la Samaritaine. Malgré le schisme qui les divisait, Jérusalem et Samarie, également d'accord sur la nécessité d'offrir à Dieu des sacrifices, se disputaient seulement l'honneur de posséder le seul temple où ils devaient être offerts. Le temps est venu, disait le Sauveur, où toutes ces questions sont inutiles : l'adoration ou le sacrifice ne sera plus resserrée dans des bornes si étroites. Ce n'est ni à Jérusalem, ni sur la montagne de Garizim : c'est dans toute la terre que les vrais fidèles offriront un sacrifice nouveau, où l'esprit et la vérité seront réunis et, par les sacrifices intérieurs de toutes leurs actions, serviront dignement un Dieu qui est esprit et vérité. *Veri adoratores adorabunt in spiritu et veritate.* (*Joan.*, IV, 23.)

Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, oubliez-vous, immolez-vous vous-même; n'agissez que pour la gloire de Dieu; l'adoration et le sacrifice suivent les mêmes lois, ou plutôt ne sont que la même chose. Adorer, c'est reconnaître la souveraineté de Dieu; on ne la reconnaît, on ne l'adore parfaitement que par les sacrifices. Nous allons adorer, disait Abraham à ses serviteurs, quand il allait immoler son fils; l'eunuque de la reine de Candace était venu adorer, c'est-à-dire, sacrifier dans le temple. Saint Paul croit la religion si fort liée au sacrifice, qu'il prouve le renouvellement de la loi par le changement du sacerdoce. *Translato sacerdotio, necesse est ut legis translatio fiat.* (*Hebr.*, VII, 12.)

Il ne suffit pas que l'on passe sa vie dans ce saint exercice, la mort doit trouver encore la victime sur le bûcher; elle consomme son immolation. C'est le dernier, le plus grand sacrifice que l'homme doit à Dieu, en se soumettant à la loi rigoureuse du trépas, avec toutes les horreurs qui l'accompagnent. Il l'a eu toujours présent pendant sa vie; toutes ses actions en ont été les préparatifs et les avant-coureurs : il est mort chaque jour en détail par la mortification, l'humilité, la patience; il a été enseveli en Jésus-Christ; le feu des maladies, des douleurs, des remèdes, des tentations ont consumé l'holocauste; il se remet enfin entre les mains de son Dieu. Ainsi le Roi des siècles, le Maître des temps, voit consacrés à l'honorer tous les moments de l'existence de la créature.

Nous venons de voir l'étendue sans bornes du sacrifice, voyons maintenant sa souveraineté infinie, qui répond à celle de Dieu, à qui il est offert.

SECOND POINT.

Deux choses caractérisent le sacrifice. Le rapport précis à la souveraineté de Dieu qu'on honore, et la destruction sensible d'un être, pour rendre cette idée de souveraineté. Voilà la différence du sacrifice d'avec les autres œuvres de piété, même l'offrande. Quoi-

que l'Ecriture leur en donne le nom, qu'elles en aient l'esprit, comme nous le ferons voir, et qu'en effet elles honorent Dieu, elles ne se bornent pas à ce rapport unique, et on n'y détruit rien. La foi adore sa vérité, l'espérance sa fidélité, l'amour sa bonté, la pénitence sa justice, l'humilité sa grandeur. Le sacrifice se renferme dans sa souveraineté : dans l'offrande, la créature consacrée passe dans le domaine de Dieu à un nouveau titre, mais elle subsiste toujours, le sacrifice l'anéantit ; il y a bien une oblation dans le sacrifice, elle le commence même, mais il y ajoute l'immolation, qui consume et répond seule à la supériorité du domaine divin.

Cette supériorité exige trois choses : le choix de la victime la plus précieuse, sa destruction la plus entière, et la célébration la plus solennelle. 1° Victime la plus précieuse : les lois de la bienséance en imposent l'obligation, même en faveur des hommes à qui l'on fait des présents. Que n'exige pas l'esprit de la religion ! Dieu a souvent daigné faire ce choix ; mais lorsqu'il nous en laisse l'honneur, que ne devons-nous pas entreprendre, pour répondre à une si glorieuse confiance ? Tout ce que la terre produit de fruits, tout ce qu'elle exhale de parfums, tout ce qu'elle nourrit d'animaux ; en un mot, tout ce qu'il y a de plus précieux doit être consacré à celui à qui tout appartient. Oserait-on apporter au temple des hosties défectueuses ? Pourrait-on trop châtier l'avare sacrificateur, assez téméraire pour égorger des brebis malades ou languissantes ? Il mériterait la malédiction dont fut accablé le premier des enfants d'Adam, qui osa offrir ce qu'il avait de plus mauvais. Qu'on prélève donc avec soin tout ce qui se trouvera de meilleur, qu'on résesve les prémices de tout : *Primitias omnium offeres.* (*Exod.*, XXIII, 19.) Ainsi méritera-t-on d'avoir part à la prédilection du juste Abel, qui présenta la fleur de ses troupeaux : *Ad munera Abel respexit.* (*Gen*, IV, 4.)

De toutes les victimes, la plus précieuse serait, sans doute, une victime raisonnable ; bien différente de celles qu'on voit gémir sous le couteau sacré, seule en état de connaître et d'aimer son Dieu, de souscrire librement à sa mort, d'en sentir même le bonheur, pour ajouter à la sainteté du culte tout le mérite de la charité. Toutes les créatures privées de raison, livrées aux lois d'une aveugle nécessité, ne sauraient faire cet aveu glorieux de dépendance, avec ces libres sentiments du cœur qui en sont le prix. Qu'une brebis meure naturellement ou soit égorgée, tout est égal pour elle, tout est égal pour Dieu. La créature raisonnable peut seule animer, pour ainsi dire, sa propre destruction, en la rendant méritoire. L'immolation n'est un acte de religion que par l'intention qui la dirige. L'homme seul peut donc, à la rigueur, être une vraie victime, comme seul il peut être un vrai ministre. Ce n'est qu'entre Dieu et l'homme, et par un homme, que peut se terminer cette grande affaire ; tout le reste ne fait que le représenter imparfaitement.

Tout demandait donc que l'homme ne s'épargnât point, et quoi qu'il immole, il doit apporter à son sacrifice un esprit de victime qui le consume intérieurement, en même temps que le feu consume extérieurement son offrande. La consommation extérieure ne doit être que le langage de son cœur, l'expression de ses sentiments, le signe de son sacrifice intérieur ; mais les sentiments de l'humanité ont prévalu sur la rigueur du devoir : on a cru avec raison que Dieu, qui défendait l'effusion du sang humain, ne pouvait agréer qu'on le fît couler sur ses autels.

L'ennemi des hommes n'a pas ainsi épargné leurs jours ; pour insulter en quelque sorte à celui dont il avait osé disputer le trône, il s'est fait souvent rendre, dans le paganisme, cet hommage barbare ; le sang le plus innocent et le plus illustre a cent fois rougi les autels du démon. Dans l'empire du Mexique, où l'on n'immolait que des victimes humaines, on leur arrachait le cœur, la seule chose qui fût offerte à l'idole, comme la partie de l'homme la plus précieuse. Les pères et les mères, jouets d'un culte sacrilége, se sont dépouillés de leur tendresse naturelle pour lui offrir leurs enfants : *Immolaverunt filios suos et filias suas dæmoniis.* (*Psal.* CV, 37.) Satan aurait pu, en quelque sorte, défier le Tout-Puissant de se faire offrir de plus grandes victimes, si une vie plus précieuse que tout un monde ne lui eût rendu des hommages dignes de lui ; un Dieu immolé renferme, surpasse, anéantit toutes les victimes ensemble, et à la vue de cette hostie, le démon rentre, avec tous ses autels, dans la poussière d'où il est sorti.

Il est vrai cependant que pour faire sentir aux hommes toute l'étendue de ses droits, Dieu a ordonné à Abraham de sacrifier son fils unique, et aux Israélites de lui offrir leurs premiers-nés. Je veux, disait-il aux patriarches, éprouver votre obéissance, et vous faire sentir votre dépendance et ma grandeur. Menez Isaac sur cette montagne, attachez-le sur le bûcher, allumez le feu, prenez le glaive, percez le sein de votre fils bien-aimé. Non, je suis content de votre fidélité ; ma miséricorde vous le rend, et vous permet de lui substituer un bélier ; et vous, que j'ai rendues fécondes, venez me consacrer les premiers fruits de votre maternité : après cet aveu de ma souveraine puissance, je vous permets de les racheter par l'offrande de quelques oiseaux. Dieu l'exerce encore, ce droit de vie et de mort, sur les hommes, soit par la mort naturelle qu'il leur fait souffrir tous les jours, soit par la mort civile de la consécration religieuse, soit par la mort éternelle du pécheur dans l'enfer ; surtout il l'exerce sur la personnne de son Fils, et sur le Calvaire et sur nos autels ; exercice de souveraineté dont l'anéantissement du monde ne serait qu'une ombre légère.

Encore même, en épargnant les hommes, a-t-on consacré à Dieu tout ce qui sert à leur

vie. La matière des sacrifices a toujours été le pain, le vin, les fruits, les viandes, c'est-à-dire la nourriture, les éléments de la vie humaine, soit pour remercier par cette action parlante, l'Auteur de la vie de la conservation et de tous les biens ; soit pour lui dire, en lui consacrant ce qu'on a de plus nécessaire, qu'on s'abandonne entièrement soi-même entre ses mains; soit pour lui demander la vraie vie, la vraie nourriture de l'âme dans l'éternité, par l'immolation de celle du temps.

Dans ce langage du devouement le plus parfait et le plus respectueux, dans cette expression publique de religion et de reconnaissance aussi ancienne que le monde, que tous les peuples, même les plus barbares, ont toujours trouvée si raisonnable, un chrétien voit avec respect la figure du pain de vie descendu du ciel ; du vin merveilleux qui fait germer les vierges, du divin Agneau venu pour effacer les péchés du monde, que tout annonçait sans le savoir. Dieu en donna la première idée en la prescrivant à Adam. Avait-il besoin du fruit de cet arbre funeste? Non sans doute; mais l'homme avait besoin de faire profession de son obéissance et de son respect; cet acte de religion, si naturel et si facile, a passé à tous les peuples de la terre; partout l'homme a marqué sa dépendance de la Divinité par quelque abstinence volontaire et l'offrande de quelque aliment; le chrétien, bien loin de s'éloigner de ces idées communes, les explique et enchérit sur toutes les religions, en offrant un pain mystérieux, une viande divine, qui s'immole pour nous et fait la vie de nos âmes, *ego sum panis vivus.* (*Joan.*, VI, 41.)

Jamais Dieu n'exerça mieux tous ses droits que dans le sacrifice de son Fils. Tout appartient à Dieu, le sacrifice ne fait que le lui rendre. Cherchons, s'il est possible, quelque chose qui ne lui appartienne pas, l'assemblage de tous ces êtres créés n'est rien devant lui. Cherchons quelque chose qui l'égale. Tout le reste doit périr; le sacrifice n'est qu'une mort anticipée; cherchons quelque chose qui soit exempt de la loi du trépas : le voilà, c'est un Dieu, et c'est ce Dieu même qui y sera soumis. Quelle souveraineté de puissance, un Dieu même n'en est pas excepté; un Dieu subit la loi, un Dieu meurt sous les coups. Jésus-Christ, chef et roi de tout, infiniment plus excellent que tout, tient la place de l'univers et le surpasse dans le prix. Nous donnons plus à Dieu en immolant notre chef qu'en sacrifiant toute la nature. Divinité suprême! vous comptez donc un Dieu même parmi vos adorateurs, parmi vos victimes! Dans les autres sacrifices, je ne vois que le Dieu de l'homme; dans celui-ci, je vois, j'admire, j'adore le Dieu de Dieu.

2° Destruction la plus entière; honorer quelqu'un, c'est s'abaisser, s'appetisser devant lui; les divers genres d'honneur ne sont que les divers degrés d'abaissement; ils sont relatifs à l'élévation de celui qui les reçoit, et à la petitesse de celui qui les rend. Les termes, les saluts, les prostrations en sont les figures; Dieu, étant le plus grand des êtres, mérite les plus grands honneurs; l'homme, n'étant rien devant lui, doit être dans le plus profond abaissement, dans l'anéantissement. Le néant est sa place; il en fut tiré, il doit y tendre par respect, par reconnaissance, par contrition : voilà le sacrifice : *Illum oportet crescere, me autem minui.* (*Joan.*, III, 30.)

Ces signes d'honneur sont arbitraires, sans doute; mais de tous ceux qu'on aurait pu choisir, il n'en est point qui marque d'une manière plus énergique et plus naturelle la dépendance, le néant de la créature et le souverain domaine de Dieu, que de la lui consacrer, la consumer, l'anéantir pour son service; en se rabaissant ainsi au-dessous de soi-même, et honorant Dieu aux dépens de tout ce qu'il est, l'homme fait la protestation la plus authentique et la plus forte que Dieu, parfaitement suffisant à lui-même, n'a besoin de rien; qu'il ne serait ni moins heureux, ni moins grand, quand tout serait anéanti : aussi, l'Eglise appelle le sacrifice une protestation d'esclavage : *Oblatio servitutis, obsequium servitutis.*

Les autres actions de vertu sont bien différentes : on y envisage ses intérêts; on fait des aumônes pour obtenir des grâces; on se châtie pour expier des fautes; on travaille pour acquérir des mérites; mais ici, on s'anéantit dans l'ordre de la nature et de la grâce, pour reconnaître que Dieu est le maître et l'auteur de tous les deux. L'holocauste non-seulement ne ménage pas le bien de la victime, il la détruit absolument, pour faire bien sentir qu'il n'est rien en elle qui n'appartienne à Dieu. La prière approche l'homme de Dieu, le sacrifice l'anéantit devant Dieu; la prière procure des grâces, l'autel dépouille de tout; Dieu se donne dans l'un, et par bonté, se communique à la créature; il reçoit dans l'autre, et par justice, la créature se prodigue à son Créateur.

Aussi nous avons vu que tous les peuples, par une espèce d'instinct général, avaient unanimement choisi ce signe religieux. Le hasard ferait-il un concours si parfait de tous les lieux et de tous les temps? Dieu l'aurait-il si expressément ordonné à son peuple, si scrupuleusement détaillé dans ses lois, si authentiquement consacré dans sa personne, s'il n'eût été essentiellement fondé dans la nature et l'esprit de la religion? Ainsi dans l'holocauste, qui était le sacrifice par excellence, uniquement destiné à honorer Dieu, la victime était entièrement brûlée. Dans les autres sacrifices, où l'intérêt de l'homme était mêlé, on n'en consumait qu'une partie; le reste était mangé par les prêtres et les fidèles. Mais cette partie consumée faisait voir que l'esprit d'holocauste doit régner dans tous les sacrifices.

La mort de la victime ne suffit pas, à la rigueur, il faudrait en venir à l'anéantissement, qui touche seul au fond de l'être, et dont la mort n'est que l'image. Elle sépare

l'âme du corps, mais n'anéantit ni l'un ni l'autre. Si le prêtre pouvait faire rentrer la victime dans le néant, il entrerait encore mieux dans l'esprit du sacrifice, et ferait mieux sentir l'autorité divine qui s'exerce sur le néant et sur l'être. Mais nous ne pouvons ni créer ni anéantir; nous nous efforçons seulement d'en approcher autant qu'il est possible, dans les créatures vivantes par la mort, dans les liqueurs par l'effusion, dans les choses solides par le feu; quelquefois même on les mange, comme les pains de proposition et la chair des animaux, et toujours par les sacrifices intérieurs, l'humiliation, la douleur, l'obéissance, la foi, espèce de mort spirituelle, la seule possible.

Rien n'approche plus de ce parfait anéantissement que l'immolation de Jésus-Christ; son sang répandu par mille plaies, son corps déchiré à coups de fouets, son âme abîmée dans la plus amère douleur, sa vie terminée par un supplice infâme, la nouvelle vie qu'il se donne dans le sacrement détruite par la transsubstantiation et la consommation des espèces, sa sainteté comme perdue à la circoncision, sa présentation au temple, son baptême, sa condamnation, où il passe pour un pécheur et un scélérat, et dans la communion sacrilége, où il est uni à un cœur coupable; bien plus, sa gloire céleste, dont il a refusé les effusions à son corps pendant sa vie; délices supérieures à tout ce que les plaisirs des sens et les biens du monde peuvent faire goûter de plus exquis, supérieures même à toute la gloire et à toutes les délices des saints et des anges, puisqu'elle est une émanation de la Divinité. Il la laissa entrevoir sur le Thabor, mais il s'en priva tout le reste de sa vie, et par là il a comme immolé tout le paradis: *Gloriam quasi unigeniti a Patre.* (*Joan.*, I, 14.)

Qui pourrait surtout comprendre le double anéantissement qui s'est fait à l'Incarnation, par l'union hypostatique du Verbe à la nature humaine. Anéantissement moral de la personne divine, par une si profonde humiliation, selon les termes de saint Paul, *exinanivit semetipsum* (*Philip.*, II, 7), ce que Tertullien appelle s'épuiser soi-même, *exhausit semetipsum.* Où était donc son immensité dans un berceau, sa majesté dans une étable? Où était sa sagesse quand il bégayait, sa force quand il pleurait, sa souveraineté quand il obéissait, son éternité quand il mourait? *Exinanivit semetipsum.*

Anéantissement réel de la personne humaine, qui, par l'union hypostatique, ne subsiste que dans la personne du Verbe, et quoique cette privation d'hypostase soit toute à la gloire du Verbe et n'ôte rien à la substance physique de l'humanité, c'est pourtant, par un sacrifice des plus singuliers et des plus véritables, perdre pour Dieu ce qui est le plus précieux et le plus propre à la nature intelligente, *le moi*, qui fait l'essence de la personne. A la mort, *le moi* ne se perd pas, l'âme est immortelle; dans l'anéantissement il serait perdu, mais on n'en sentirait pas la perte. Dans cette union ineffable et unique, *le moi*, en se perdant, subsiste dans son être physique et sent sa perte, se sacrifie à Dieu et survit à lui-même, en passant dans la personne d'un Dieu; ce qui remplit le plus parfaitement l'idée du sacrifice, et fait le plus divinement sentir l'essence de l'être suprême, à qui seul l'être et le *moi* convient dans toute son étendue. Il faut que tous les autres êtres, qui ne le sont que par lui, se perdent en lui et pour lui, et le laissent subsister seul.

3° Ajoutez, comme une conséquence naturelle, la célébration la plus solennelle. Le sacrifice est une action publique qui doit être solennellement exécutée, au nom du genre humain, par des ministres publics et avec des cérémonies convenables. Voilà le culte public. La victime, quoique seule, tient la place de l'univers, qui doit être immolé; le prêtre agit pour lui, *victima vicaria universi.* Nous en parlerons ailleurs.

Le sacrifice d'un Dieu sur la croix fut véritablement le sacrifice du monde entier. Tous les hommes qui furent jamais, qui doivent jamais être, étaient l'objet des soupirs d'un Dieu mourant; ils le sont encore des prières et des mérites d'un Dieu expirant sur nos autels. C'est ici le sacrifice propre de la loi nouvelle. Elle en possède la victime, elle en consacre les ministres, elle en exécute l'immolation. La loi écrite tenait pourtant à ces sacrifices par les figures qui l'annonçaient, les prophéties qui le promettaient, la foi qui l'envisageait et l'espérait. Tous les chrétiens sont ses membres, tous les hommes appartiennent à ce grand prêtre selon l'ordre de Melchisédech. Il est mort pour tous sur la croix. Tous étaient renfermés en lui. Ce n'est pas moins en lui et par lui, qu'ils sont tous sacrifiés encore; c'est en lui, avec lui et par lui, comme dit l'Eglise d'après saint Paul, que l'on rend à Dieu toute sorte d'honneur et de gloire. Au Père qui y reçoit un hommage qu'aucune créature ne pouvait lui offrir. Au Fils, la seule victime qui pût être agréable, et rendre agréables toutes les autres. Au Saint-Esprit, qui la sanctifie et la consume de son feu divin. A la sainte Trinité, qui retrouve, par ce sacrifice, infiniment plus que le péché ne lui avait ôté: *Per ipsum et cum ipso, et in ipso omnis honor et gloria.*

Pour faire cette grande action, l'Eglise observe les plus touchantes cérémonies. Elle invite tout le peuple à y venir, et le lui ordonne. Un ministère public, un ordre sacré est établi de Dieu pour le célébrer; il est conféré par des pasteurs du premier ordre. L'Eglise triomphante se joint à la militante pour offrir avec nous la même victime. Elle y prie pour nous et nous obtient des grâces; mais surtout, pour comble de solennité dont rien n'approche, c'est un Dieu même qui agit. Prêtre et victime, c'est lui qui offre le sacrifice. Que tous les monarques se réunissent avec toute la pompe de leur cour; que le ciel, la terre, les anges et les hommes déploient tout ce qu'ils ont de plus grand. Tout s'éclipse, tout s'anéantit; un Dieu pa-

raît avec sa majesté, sa puissance; il agit par sa sagesse et sa bonté; il reçoit par sa grandeur et sa justice. Voilà la solennité des solennités dont le sein d'un Dieu est le temple, l'éternité, la durée. Heureux si, après y avoir saintement participé sur la terre, nous en recueillons à jamais les fruits dans le ciel!

DISCOURS II.

SUR L'ESPRIT DU SACRIFICE.

Sacrificium salutare est attendere mandatis et recedere ab omni iniquitate. (*Eccli.*, XXXV, 2.)

C'est un sacrifice salutaire d'observer les commandements et de s'éloigner de toute iniquité.

Par le nom de sacrifice les théologiens n'entendent, à la rigueur, qu'une action extérieure faite par un ministre légitime, où, pour marquer la souveraine dépendance de l'homme, on offre à Dieu et l'on détruit une chose sensible, avec des cérémonies religieuses. Dans ce sens rigoureux, le sacrifice est souvent opposé et mis en contraste avec les actions de vertu qui, en effet, dans cette précision, ne sont point de vrais sacrifices et par conséquent ne suffisent pas pour remplir toute l'étendue de la loi qui en impose la nécessité : *Misericordiam volo et non sacrificium, melior est obedientia quam victimæ.* (*Eccli.*, IV, 17.)

Il est vrai cependant que, dans le langage commun de la piété, dans le style ordinaire de l'Ecriture, on donne au sacrifice une plus grande étendue. En effet, à remonter au principe, l'esprit de sacrifice embrasse toute la religion. Tout ce que nous faisons, dit saint Augustin, pour nous unir à Dieu et acquérir le souverain bien est un vrai sacrifice : *Verum sacrificium est omne opus quod agitur, ut sancta societate Deo inhæreamus.* Toute action religieuse est destinée à honorer Dieu; toute action vertueuse détruit et change quelque chose dans l'homme. Elle entre donc dans les motifs; elle remplit même le nom de sacrifice : *Sacrificare est facere sacrum*, dit saint Thomas.

Il faut envisager dans cet esprit l'étendue et la supériorité de l'hommage relatif à l'étendue et à la supériorité du domaine divin auquel il s'adresse; l'intérieur des vertus, l'extérieur des œuvres, la matière de leur exercice, la règle de leur bonté morale, le caractère de leur perfection, la majesté de leur assemblage répondent parfaitement aux divers traits qui forment le sublime tableau du sacrifice. L'un fait le prix de l'autre: le premier n'est que le fruit, l'image, l'expression du second. Ils embrassent tout au plus haut degré, dans l'ordre moral et dans l'ordre physique.

1° L'intérieur des vertus. Chaque vertu, le glaive à la main, immole quelque chose à Dieu et sacrifie l'homme en détail. En cela consistent le courage, l'héroïsme, la gloire ou plutôt l'essence de son triomphe. L'humilité foule aux pieds la gloire humaine, la mortification se refuse les plaisirs des sens. Amour-propre, chair fragile, concupiscence rebelle, vous gémissez sous les coups que la grâce vous porte. La pauvreté dépouille de biens, l'obéissance ne respecte pas même la liberté. Trésor si précieux à l'homme, vous perdrait-on avec mérite si l'on vous perdait sans douleur? Le silence arrête la langue, la modestie ferme les yeux, le recueillement bouche les oreilles. Impitoyables vertus, que ne disputez-vous pas à l'homme? De combien d'offrandes ne chargez-vous pas les autels? Les mains se prêtent à l'aumône, les pieds conduisent au travail, la langue chante les louanges de Dieu, la santé s'use pour ses intérêts. Zèle insatiable, vous faites tout servir à vos vues; la foi captive la raison et met un bandeau sur les yeux de la victime; l'espérance la livre à la discrétion du sacrificateur, la ferveur allume le bûcher, la charité l'y consume; le corps, l'esprit et le cœur, tout s'immole sans partage. La vertu refuse-t-elle quelque chose à Dieu? C'est sur le cœur que l'encens fume, ou plutôt le feu de l amour fait de lui un parfum d'une agréable odeur. Je vois régner dans l'esprit les sacrées ténèbres des mystères et la sage crainte de la divine justice; le corps livre tous ses membres, il épuise toutes ses forces, il expose sa vie, il la perd. Pensées, affections, mouvements, démarches; se réserve-t-on quelque chose quand on écoute la voix de la vertu? Des passions à vaincre, des habitudes à déraciner, des douleurs à souffrir, des plaisirs à quitter, un présent douteux, un avenir incertain, un passé affligeant. Dans la route étroite et semée d'épines que la vertu nous enseigne, que trouve-t-on à chaque pas, que des sacrifices à faire?

David, pressé de la soif, demande à boire de l'eau de la citerne de Bethléem; ce qu'il y a de plus brave dans son armée force le camp des Philistins et court, au risque de sa vie, lui en chercher. Puis-je me résoudre, dit ce pieux prince, à boire d'une eau qui a coûté si cher? Elle est digne de la majesté de Dieu, il faut m'en priver et la répandre en sacrifice. *Libavit eam Domino.* (*II Reg.*, XXIII, 16.) Ne vous regardez pas seulement comme des serviteurs destinés à travailler pour leur maître; vous êtes, dit saint Paul, les victimes du vôtre. Que vos corps, immolés par la mortification, sanctifiés par la pureté, soient autant d'hosties vivantes, saintes, agréables à Dieu : *Exhibeatis corpora vestra hostiam viventem, sanctam, Deo placentem.* (*Rom.*, XII, 1.) Attendez-vous à bien des épreuves; la vertu peut-elle en manquer? Le monde la tourmente, le démon la poursuit, la chair la persécute; Dieu la purifie, elle se fait la guerre elle-même, elle est toujours dans le creuset de la tribulation. Vous payerez cher les faveurs célestes; la plus sublime contemplation ne fait que multiplier vos combats : après avoir renoncé aux douceurs temporelles, les consolations intérieures seront la matière de vos sacrifices. Voilà la vie chrétienne, c'est un sacrifice perpétuel; l'homme vertueux n'est qu'une brebis que

l'on mène à la boucherie, il meurt lui-même à chaque instant : *Propter te mortificamur tota die*, etc. (*Psal.* XLIII, 22.)

Que tous ces divers traits de sacrifice sont divinement réunis sur la croix et sur nos autels ! Chaque vertu immole de son côté la victime volontaire qui se consacre au Père céleste. Obéissante jusqu'à la mort, humiliée jusqu'à l'anéantissement, elle y aime Dieu et les hommes jusqu'à donner pour eux son sang et sa vie. Privée de tous les plaisirs, dépouillée de tous les biens, elle souffre toutes les douleurs et tous les outrages; sa miséricorde les y sauve, sa charité les y nourrit, sa libéralité les y enrichit, et, jusqu'à la fin des siècles, on ne verra pas se démentir sa constance. Liée par les ordres de son Père et par les chaînes de son amour, consumée par les rigueurs de la justice et par les flammes de la charité, son cœur est le premier ministre ; et par autant de glaives qu'il a pratiqué de vertus, par autant de sacrifices qu'il a souffert de douleurs, il commence à s'immoler en détail avant que le prêtre lui porte le dernier coup. Les vertus qu'il y pratique, il nous enseigne à les pratiquer ; il nous en ménage la grâce, il nous en assure le mérite, il nous en prépare la récompense. Source de tout bien, nous ne puisons pas moins en lui le prix de nos œuvres que celui de nos offrandes, le mérite des sacrifices intérieurs que la valeur des extérieurs. Cet Agneau, mené à la boucherie, n'a pas moins fait naître toutes les vertus qu'ôté tous les péchés du monde : *De plenitudine ejus omnes accepimus.* (*Joan.*, I, 16.)

2° L'extérieur des œuvres. Tous les vrais adorateurs sont des victimes; tous les actes de religion sont des sacrifices; tous les états sont une espèce de sacerdoce. Que de millions de martyrs montent sur les roues et les échafauds ! Voilà des hosties qui rendent témoignage à la foi par leurs supplices et la cimentent de leur sang. Plus d'une fois immolés aux pieds mêmes des idoles, ils ont fait d'un autel profane un autel au vrai Dieu, par une destination plus légitime. Et plus d'une fois, immolés sur l'autel du vrai Dieu, comme saint Mathias, saint Stanislas, ils ont mêlé leur sang à celui du divin Agneau qu'ils y avaient offert. Que des hommes apostoliques parcourent l'univers et répandent de toute part les lumières de l'Evangile, qui peut méconnaître des victimes que le zèle dévore, que les travaux consument, que la persécution immole? Qu'une multitude de vierges, au milieu d'un monde corrompu et de mille plaisirs séduisants, sachent conserver, dans un vase fragile, le trésor délicat de la pureté : ce sont des victimes dont le céleste époux immole la chair innocente pour les couronner un jour de sa main. Que des grands du monde répandent leurs trésors dans le sein des pauvres, qu'ils se consacrent eux-mêmes à les servir, ce sont des victimes que la charité conduit auprès d'une autre victime immolée par la pauvreté, image elle-même d'une autre victime bien supérieure qui reçoit l'aumône par ses mains : *Qui facit misericordiam, offert sacrificium.*

Que prétendons-nous par nos génuflexions et nos prostrations, que marquer notre bassesse? Que célèbrent nos cantiques, que les bienfaits du Seigneur, notre dévouement et notre reconnaissance? Que font nos vœux, que promettre à Dieu des œuvres pénibles et lui consacrer une partie de nos biens? Nos cérémonies représentent l'éclat de la divine majesté et la profondeur de nos humiliations : *Sacrificium laudis honorificabit me.* (*Psal.* XLIX, 23.) Les autres espèces de sacrifice ne renferment-elles pas l'esprit de l'holocauste? En remerciant Dieu de ses grâces, on rapporte à sa gloire les biens dont on se reconnaît redevable. En demandant des grâces, on remet ses intérêts entre les mains de celui de qui on attend tout. En confessant ses fautes, on se dévoue aux châtiments dont on adore la justice. Par l'aveu de ses faiblesses, de ses besoins, de ses péchés, de ses dettes, l'homme fait la plus parfaite profession de dépendance. Ainsi, à divers égards, le sacrifice est eucharistique, impétratoire et propitiatoire; mais dans tous il faut brûler quelque chose pour consommer notre culte : la bonté divine a voulu que nos intérêts fussent inséparables de sa gloire.

Connaissez, chrétiens, estimez, aimez l'auguste qualité où la pratique de la vertu vous élève. Elle fait de vous autant de prêtres, autant de victimes; c'est sur vous et par vous que s'exerce ce sublime sacerdoce. Qu'elles sont précieuses, ces hosties que la vertu embellit! qu'ils sont beaux, les coups que la vertu porte! Le baptême, par une espèce d'inauguration, vous en imprime le sacré caractère ; votre renoncement au démon, au monde et à la chair ne fut-il pas une sainte initiation et un vrai sacrifice, et même un dévouement au sacrifice de toute votre vie? La confirmation et les autres sacrements en renouvellent les promesses. Toute la religion vous ouvre les routes du sanctuaire; la vertu y conduit vos pas; elle met sans cesse des hosties sous vos mains et vous arme du couteau sacré : *Fecisti nos, Domine, Deo nostro regnum et sacerdotes.* (*Apoc.*, V, 10.) Imitateurs du Sauveur du monde, prêtre et victime de son sacerdoce, s'offrant lui-même par ses propres mains. Ah ! que c'est à juste titre qu'on appelle des hosties dignes de Dieu ces grands hommes que le feu de la tribulation a si rigoureusement éprouvés et l'héroïsme de la patience si glorieusement couronnés ! *Tanquam holocausti hostiam accepit eos.*

Vous êtes singulièrement honorés de ce sacerdoce, vous qui renoncez à tout ce que le monde a de plus flatteur pour vous ensevelir dans un cloître. Vous, monde nouveau, que les déserts ont vu avec étonnement passer les jours et les nuits en contemplation, et ne vivre presque plus sur la terre ! Victimes saintes, que l'esprit de pénitence attache à la croix, que l'esprit d'oraison rend saintement stupides, dans qui Jésus-Christ

vit plus que vous ne vivez vous-mêmes Quel sacrifice plus long, plus rigoureux, plus difficile que le vôtre? Ainsi, l'Écriture regarde comme un vrai sacrifice la consécration volontaire et irrévocable qu'on faisait quelquefois de ses enfants, comme la pieuse mère de Samuel la fit de son fils, et l'infortuné Jephté de sa fille. Si je suis vainqueur des Ammonites, disait le général d'Israël, je vous immolerai la première personne qui s'offrira à moi à mon retour. Vœu téméraire, vœu criminel, s'il avait eu la mort pour objet. Dieu a toujours défendu l'effusion du sang humain; serait-ce l'honorer que de lui promettre un crime, et reconnaître ses bienfaits, que de les souiller par la mort d'un des enfants d'Abraham? Ce ne fut que la consécration volontaire à une perpétuelle virginité qu'eut à déplorer et que déplora, en effet, pendant plusieurs mois avec ses compagnes, la fille infortunée qu'un vœu précipité avait dévouée aux autels, *ut plangam paululum virginitatem meam.* (*Judic.*, XI, 37,) ce que Dieu accepta comme une victime, selon l'opinion la plus commune et la plus vraisemblable. *Qui primus egressus fuerit, holocaustum offeram Deo.* (*Ibid.*, 31.)

Hostie sainte, qui vous consumez sur le Calvaire et sur nos autels, ainsi, par le sang que vous répandez, vous êtes ce martyr de tous les moments; par le zèle qui vous dévore, et les lumières que vous ne cessez de distribuer, l'apôtre de tous les siècles; par la pureté que vous inspirez, l'époux de toutes les vierges; par la pénitence que vous pratiquez, le confesseur, le religieux de tous les jours. Vous priez, vous remerciez, vous adorez, vous apaisez Dieu, vous réunissez tous les sacrifices et tous les hommages, vous les offrez tous parfaitement, vous seul pouvez les offrir comme il faut, et vous donnez le prix de tous les autres. Tout le sang qui coule doit se mêler au vôtre, toutes les bonnes œuvres doivent être unies aux vôtres, toutes les prières doivent être l'écho des vôtres, tous les mérites doivent couler des vôtres, toute perfection doit être sur le modèle de la vôtre; vous êtes toute la religion. *Una oblatione consummavit omnia.* (*Hebr.*, X, 14.)

3° En effet, tout est matière de sacrifice. Par une sorte d'immensité, il embrasse tous les êtres. Qu'est-ce que le mélange du bien et du mal sur lequel roule tout le système de la Providence, et l'économie de ce bas monde? C'est un système de sacrifice qui de tout l'univers fait un autel, de tous les temps un jour de fête, de tous les êtres autant de prêtres et de victimes. Rien ne vient à la vie que pour courir au trépas, rien n'existe que pour être sacrifié; cette variété de créatures, cette continuité d'événements divers ne laisse aucun genre de bien qui ne soit consacré, aucune sorte de mal qui ne soit enduré, c'est-à-dire aucune espèce d'immolation qui ne soit exercée pour reconnaître et honorer le souverain domaine de celui qui dispose avec la même autorité du néant et de l'être. Tout vient du néant, tout y tend; il ne paraît un moment sur la scène du monde que pour rendre, en passant, hommage à celui qui seul est toujours, par qui et pour qui seul est tout le reste. Dans ce vaste temple du monde, dans cette longue fête de sa durée, par la succession perpétuelle de la naissance et de la mort, de la perfection et du dépérissement, de la création et de l'anéantissement; chaque créature à sa manière, sacrifiante et sacrifiée, honore Dieu par une foule d'immolations. Dieu se borne-t-il à la chair des animaux, aux fruits de la terre, aux parfums de l'Arabie? Non, il n'est aucun être qui ne doive, à son tour, être mis sur l'autel, et l'assemblage immense de tous les êtres ne fait qu'un corps de victime et d'hommage par l'unité de destination. Ainsi le prophète Sophonie n'appelle toute la maison d'Israël qu'une hostie : *Præparavit Dominus hostiam* (*Soph.*, I, 7.)

Vous surtout qui connaissez Dieu, qui pouvez le servir avec mérite, dont il exige l'adoration et l'amour, vous ne vivez que pour l'autel, vous n'êtes nourri que pour le glaive, engraissé que pour le bûcher. La persécution arme les tyrans, l'ambition anime les étrangers, la jalousie aigrit les frères, toutes les passions mettent les hommes aux prises les uns avec les autres; la calomnie déchire, les revers affligent, les maladies abattent. Que de ministres du Seigneur! que d'encens qui fume! que de sang qui coule! Tous ces maux sont des exécuteurs des ordres du Très-Haut, et, si j'ose le dire, ses prêtres. Vous l'êtes contre vous-même, ou plutôt pour vous. Sacrifice étonnant, sacerdoce universel : tout est prêtre, tout est victime; toutes ces idées si diversifiées de renoncement, d'abnégation, de croix, de soumission, de patience, etc., n'expriment que la même chose : le sacrifice de l'homme. Tout revient à son principe, tout court à sa fin; la créature dans le néant; Dieu dans la souveraineté de l'être.

Ce n'est pas par une figure arbitraire, c'est dans l'exacte vérité que nous donnons cette étendue au sacrifice. La montagne de Garisim, le temple de Jérusalem n'ont plus de concurrence à disputer. Toute la terre est également reçue à offrir à Dieu ses adorations. Sans pouvoir égaler la magnificence de Salomon, tous les princes imitateurs de son zèle pourront voir le Très-Haut agréer l'ouvrage de leurs mains. La moindre cabane, les lieux les plus déserts ne seraient pas dédaignés. Le sang adorable qui inonda le Calvaire coule d'un pôle à l'autre. Jésus-Christ, à la cène, s'immola dans une maison particulière, dans un repas, par ses propres mains. Théodoret offrit le sacrifice sur la main de ses diacres; saint Lucien, martyr, sur sa poitrine : combien de saints l'ont offert dans les prisons, dans les cavernes? Celui qui remplit le ciel et la terre partout écoute nos vœux et reçoit nos offrandes

Le sacrifice de nous-mêmes n'est pas moins facile partout. Plus fort que la mort et l'enfer, le feu de l'amour est toujours allumé; comme celui du tabernacle, il peut, il doit tout consumer. Soumettez-vous donc vic-

time infidèle. Pourquoi, par vos murmures, vos résistances, vos partages, vos criminels adoucissements, repoussez-vous le glaive qui vous perce? Que n'aidez-vous plutôt, d'une main fidèle, à l'enfoncer jusqu'au fond du cœur? Soyez, par votre soumission et votre ferveur, la victime et le prêtre volontaire de votre sacrifice. Heureux si l'amour divin, ne trouvant point en vous d'obstacle à son activité, pouvait réellement terminer le cours de votre vie par la plus heureuse de toutes les morts, comme il termina celle de Marie et de plusieurs saints. Voilà des sacrifices de louange qui honorent Dieu : *Sacrificium laudis honorificabit me.* (*Psal.* XLIX, 23.)

Parmi tant de victimes de toutes parts immolées, oublierons-nous la plus précieuse de toutes? Objet de tous les vœux, remède de tous les maux, fondement de toutes les espérances, centre de tous les temps et de tous les lieux, elle a tout souffert pendant sa vie mortelle, persécution, pauvreté, faim et soif, rigueur des saisons; elle a passé par toute sorte d'épreuves, *tentatum per omnia.* Dès le premier moment de sa vie le sein d'une vierge lui sert d'autel : Les anciens sacrifices n'ont pu vous plaire, me voici, Père céleste, prêt à m'offrir. Donnez-moi un corps, je l'immolerai pour vous : *Corpus aptasti mihi, ecce venio.* (*Hebr.*, X, 5.) A peine jouit-il de la lumière que, malgré tous les soins de sa mère, il trouve un autel dans une crèche, ses larmes lui tiennent lieu de sang; le huitième jour l'autel est empourpré des prémices de son sang sous le couteau de la circoncision. Le quatrième jour il honore le lieu saint de sa présence. Deux colombes, figure de ce qu'il doit faire en mourant, serviront à racheter le Rédempteur du monde. Bientôt, gagnant sa vie à la sueur de son visage, une boutique deviendra son temple, et pendant plusieurs années consumera lentement la victime par les rigueurs d'un pénible travail. Les villes et les campagnes, témoins de ses travaux, arrosées de ses sueurs, le verront pendant trois ans s'immoler dans les fatigues du ministère.

Quel autel nouveau au jardin des Olives, où la douleur fait de toutes parts couler le sang de la victime comme la sueur! Quel autel dans le prétoire! Jamais victime fut-elle si maltraitée? Le glaive tranche dans un instant les jours des autres; ici, attaché à la colonne, que de coups, que de blessures multiplient ses sacrifices! Enfin quel autel sur le Calvaire! Toute la nature y prend part; la terre en frémit, le soleil s'en éclipse, les pierres s'en brisent. Un Dieu épuisé de sang, accablé de douleurs, rassasié d'opprobres, rend enfin les derniers soupirs sur une croix. Que ne fait-il pas sur l'autel mystérieux où son amour le remet tous les jours? A l'immolation qu'exécute le prêtre, il veut bien ajouter tout ce que le hasard, la pauvreté, l'oubli, la négligence, les irrévérences des ministres et des fidèles, les crimes mêmes peuvent avoir de plus offensant. Ce n'est pas moins un abrégé des épreuves que des merveilles. Ces épreuves, souffertes par un Dieu, sont des merveilles supérieures à toutes les autres; c'est l'abrégé du monde, la victime universelle, le sacrifice général : *Memoriam fecit mirabilium suorum.* (*Psal.* CX, 4.)

SECOND POINT.

Les mêmes idées de la Divinité qui embrassent tout la mettent au-dessus de tout, et l'esprit de sacrifice n'a pas moins la supériorité que l'étendue. La grandeur de Dieu ne connaît point de bornes, tout lui est soumis. Son excellence n'est pas moins infinie, tout est infiniment au-dessous d'elle. Tâchons de nous en approcher par la sainteté de la victime, la perfection de son anéantissement, la majesté de son offrande. Nous en avons vu la nécessité dans le premier discours, pénétrons-en le véritable esprit dans celui-ci, en développant la règle, le caractère de cette sainteté, et la majesté du spectacle qui en présente l'assemblage. La satisfaction, la consommation, la communion de la victime, en étaient dans l'ancienne loi une figure sublime que la nouvelle loi réalise.

1° La règle de toute la perfection c'est l'Evangile. L'esprit de sacrifice l'a dicté, il n'en est qu'un commandement perpétuel et une leçon détaillée. Ce même esprit règne dans les deux lois. La nouvelle ne fait que changer les victimes : aux animaux que Moïse faisait égorger, elle substitue le cœur de l'homme qu'elle fait immoler de toutes parts, dans tout ce qu'il a de plus cher. L'énumération des défauts qui faisaient rejeter les anciennes victimes, images des péchés qui défigurent les nôtres. Le détail des bonnes qualités qu'elles devaient avoir, symbole des vertus que nous devons y apporter. L'Evangile est un nouveau *Lévitique* qui règle tout; ce Dieu toujours saint voulut toujours être servi par la sainteté.

Renoncer à soi-même, porter sa croix, suivre Jésus-Christ, voilà le premier pas de la vie chrétienne. Ce premier pas est un sacrifice. N'épargnez ni vos parents les plus proches, un père, une mère, un frère, une sœur, une épouse : il faut tout quitter, tout haïr, tout sacrifier; ni vous-même : qui aime son âme la perdra, qui la perd pour l'amour de moi la sauvera; ni votre honneur : ce n'est pas assez de souffrir une injure, tendez la joue droite à celui qui a frappé sur la gauche. Ce n'est pas assez de ne point se venger, détruisez jusqu'au ressentiment, aimez vos ennemis, faites-leur du bien, priez pour eux. Ni vos biens : suffit-il de n'être pas un injuste ravisseur? Donnez votre robe à celui qui demande votre manteau; suffit-il de fuir l'avarice? Donnez tout aux pauvres, ne faites aucune provision, abandonnez-vous à la Providence sans songer au lendemain. Un disciple de Jésus-Christ pourrit dans la terre comme le froment, s'humilie, se fait les dernières violences. Son sacrifice, aussi durable que sa vie, ne cesse de consumer devant Dieu une hostie volontaire que la seule persévérance peut couronner. Voilà l'esprit de la nouvelle alliance : *Tali-*

bus hostiis promeretur Deus. (*Hebr.*, XIII, 16.)

Ainsi doit-on s'unir, et s'unit-on en effet à l'adorable victime, objet et matière du culte religieux qui fait le vrai mérite du nôtre; et afin qu'en s'y unissant on fasse un nouveau sacrifice, et qu'il ne reste au chrétien aucune faculté exempte d'immolation, la religion offre aux yeux de la foi une hostie voilée sous de mystérieuses apparences, à la réalité de laquelle il doit d'abord sacrifier le témoignage de la raison et des sens : croire, aimer, adorer ce qu'il ne voit pas, ne sent, ne touche, ni ne peut comprendre : *Mysterium fidei.* (I *Tim.*, III, 9.)

Voilà le sacrifice véritablement moelleux dont parle le Prophète. L'esprit et le corps de l'homme sont immolés ensemble : l'esprit donne du prix au corps, des intentions pures, des vertus héroïques, un amour tendre; la grâce qui agit, l'esprit de Dieu qui anime : *Holocausta medullata offeram tibi.* (*Psal.* LXV, 15.) Quelle multitude de victimes n'a pas donné à Dieu ce livre divin! Comptez, s'il est possible, ces millions de martyrs, de confesseurs, de vierges qui ont tout sacrifié, ou plutôt tous les chrétiens qu'il a formés, qui ne le sont véritablement que par l'esprit de sacrifice. La dédicace du temple de Salomon, où furent égorgés des milliers de bœufs et de brebis, approcha-t-elle jamais, ni dans sa durée, ni dans sa magnificence, ni dans sa sainteté, de cette dédicace du temple nouveau qui commença l'établissement, que répandit partout, et que continue jusqu'à la fin des siècles le règne de l'Evangile?

L'Eglise, toujours attentive à peindre à nos yeux ce qu'elle veut faire passer dans nos cœurs, éleva d'abord les autels sur les tombeaux des martyrs, et fit servir leurs reliques comme autant de pierres précieuses pour les former. Elle prétendait nous montrer que Dieu, élevant son trône sur les débris de toutes les créatures, fait servir à ses usages tout ce qu'il y a de plus respectable; que la plus grande gloire des saints est de servir au sacrifice, que toute la sainteté doit y conduire, qu'elle n'est elle-même qu'un sacrifice perpétuel. On n'employa d'abord que les reliques et les tombeaux des martyrs, soit parce qu'alors tous les saints étaient en effet martyrs, soit parce que le martyre est le plus grand sacrifice que la créature puisse faire, soit parce qu'il a plus de rapport avec l'état et l'immolation de la victime qu'on y consacre. Mais comme tous les saints sont aussi des martyrs, qui par la mortification de leurs passions ne déposent pas moins en faveur de la morale évangélique que les premiers héros en faveur du dogme, puisque la vie chrétienne n'est qu'un long et laborieux martyre; l'Eglise emploie indifféremment les reliques de tous, depuis que la paix dont elle jouit a fait cesser de couler ce sang illustre. Voilà ce que souhaitait le Prophète : Unissez-vous, chrétiens, à l'hostie sainte, immolez-vous avec elle, afin que votre holocauste soit plein de graisse, et que Dieu l'ait pour agréable : *Holocaustum tuum pingue fiat.* (*Psal.* XIX, 4.)

Quel est ce sacrifice dont Dieu se réserve la graisse, et qu'il fait porter dans son temple? Ce sacrifice moelleux par excellence, n'est-ce pas celui où l'on donne la plus pure graisse du froment? En effet, quel plus bel abrégé de l'Evangile que l'hostie eucharistique? C'est un Evangile vivant, un Evangile réalisé dans toute sa perfection. Voilà l'Evangile sur le Calvaire, le voilà sur l'autel. Que ce grain de froment y est divinement mort! qu'on y perd parfaitement son âme! qu'on y pratique bien tous les préceptes et les conseils! Charité pour les pauvres, il les nourrit de sa chair; charité pour ses amis, il leur donne la vie; charité pour ses ennemis, il les rachète de son sang; charité pour tous, il les invite à son repas et les presse de s'y rendre : *Adipe frumenti satiat te.* (*Psal.* XLVII, 14.) Imitez, prêtres, ce que vous avez entre les mains; imitez, fidèles, ce que vous recevez. Jamais le Sauveur n'a pu mieux dire, suivez mes exemples, et sans avoir besoin d'en ramasser les traits épars, les voilà tous divinement réunis dans le tabernacle : *Imitamini quod tractatis.*

2° Le caractère de tout bien moral et de la perfection est dans le sacrifice. La vraie, la souveraine, l'unique perfection est en Dieu. Tout le reste ne peut être parfait que par le rapport et la ressemblance avec Dieu; Dieu est tout en lui-même, par lui-même et pour lui-même, dans la plus grande union et simplicité. Il est donc essentiel à la perfection que tout se rapporte uniquement à Dieu, se perde et comme s'anéantisse en Dieu, voilà le pur amour ou le pur sacrifice. Car le pur amour est un sacrifice, et le sacrifice un acte du pur amour. L'un et l'autre, l'un par l'autre, font le culte et le bien moral le plus parfait, regardant Dieu comme le premier principe, la dernière fin, la vie de toutes choses. Le vice même en un sens, étant son contraire, est pour ainsi dire comme teint des mêmes couleurs, car le mal moral n'est que l'amour désordonné de la créature qui se rapporte à elle-même comme à sa dernière fin; et plus cet amour criminel, ce sacrifice profane est absolu et réfléchi, plus en son genre il est pur et parfait, c'est-à-dire, l'injure faite à Dieu plus grande, et le péché plus énorme.

Dieu n'a besoin de rien, non pas même de l'incarnation de son Verbe, qui fut l'effet de la charité la plus gratuite et la plus libre. Il se suffit à lui-même. Quand tout serait anéanti, rien ne serait perdu pour lui, il n'en serait ni moins puissant ni moins heureux. C'est de sa plénitude que tout coule comme de sa source : *Ex quo omnia.* On doit le servir pour lui-même, n'y eût-il ni châtiment à craindre ni récompense à espérer, trop heureux de lui consacrer tout notre être qui doit se rapporter tout à lui, *in quo omnia.* Sans lui tous nos efforts sont inutiles; on ne peut aller à lui que par lui-même. Tout vit, tout agit en lui; il vit, il agit en tout : il est la voie et la vie, le moyen et le terme, le

secours et l'objet, *per quem omnia*. En renonçant à tout, en s'immolant pour l'honorer, n'en fait-on pas l'aveu et la protestation la plus authentique? A lui seul honneur et gloire : *Soli Deo honor et gloria*. (I *Tim.*, I, 17.)

Cet objet infini étant au-dessus de notre portée, il a fallu le diviser en quelque sorte, et l'honorer comme en détail par la diversité des vertus, dans ses perfections et dans ses œuvres. Chaque vertu, dans le motif et l'objet qui la caractérisent, se rapporte à quelque attribut divin en particulier : l'humilité à sa grandeur, le détachement à sa providence, la pureté à sa sainteté, la modestie à sa présence, la pénitence à sa justice, l'aumône à sa miséricorde. Le sacrifice réunit tout, il honore toutes les perfections de Dieu : sa justice, il est propitiatoire ; sa miséricorde, il est impétratoire; sa magnificence, il est eucharistique ; sa grandeur, il est holocauste. Il réunit tous les motifs dans un seul, le plus saint, le plus direct, qui les embrasse, les surpasse tous. C'est la pure gloire de Dieu, et le rapport précis à sa souveraineté, sans détour et sans partage, puisque la créature s'y anéantit pour lui.

Le vice, au contraire, accorde ce que refuse la vertu, et refuse ce qu'elle accorde. Il élève autel contre autel, sacrifice contre sacrifice, divinité contre divinité. La libéralité et l'avarice immolent le même argent, l'un à la charité, l'autre à la cupidité. La sensualité et la mortification, par la privation ou la jouissance, disposent du même plaisir, et en font hommage à deux différentes divinités. Obéir ou se révolter, c'est également consacrer sa liberté à Dieu ou à soi-même : *Quasi scelus idololatriæ nolle acquiescere* (I *Reg.*, XV, 23.) Un zèle généreux, une fureur aveugle s'épargnent tous les deux aussi peu. L'amour de Dieu et celui de la créature transportent, enivrent, consument. Objet criminel ou juste, on l'adore, on se livre à lui. Est-il même rare que les expressions répondent aux sentiments, et que les termes de sacrifice, d'immolation, de victime, soient tour à tour consacrés ou profanés, selon qu'on les applique à la religion ou au crime? La guerre est déclarée, il y va des deux côtés de la destruction de la même victime. Chacun cherche à faire tomber son ennemi sous ses coups. Détruire le vice est une vertu, combattre la vertu est un vice. Aveugle et honteux sacerdoce qui, renouvelant l'ancienne idolâtrie dans le sein même du christianisme, immole tous les jours tant de victimes au démon. Saint Paul fait sentir ces deux espèces de sacrifice, mettant en parallèle le temple de Dieu et celui des idoles, la table eucharistique et celle du démon : *Quis consensus templo Dei cum idolis, mensæ Dei et dæmoniorum* (II *Cor.*, VI, 16) ; et traitant les passions d'idolâtrie : *Idolorum servitus* (*Ephes.*, V, 5), *quorum Deus venter est.* (*Philip.*, III, 19.)

Le sacrifice qui répare si bien tous ces maux et fait si bien rentrer Dieu dans tous ses droits, est donc seul cette œuvre pleine de la Divinité, l'œuvre par excellence, comme l'Eglise l'appelle : *Infra actionem :* un Dieu prêtre et victime y remplit toutes les fonctions, y fait tout, y est tout. Œuvre divine dans son institution, c'est Dieu qui l'a établie ; divine dans son terme, c'est à Dieu qu'elle a été offerte ; divine dans sa matière, un Dieu en est la victime ; divine dans son ministre, un Dieu en est le prêtre ; divine dans son exécution, Dieu en opère le miracle ; divine dans ses motifs, c'est à la gloire de Dieu qu'on la rapporte ; divine dans ses effets, un Dieu y est donné aux hommes pour les conduire à la possession d'un Dieu. Jugeons par là de la dignité du sacerdoce évangélique ; il faut la mesurer sur la dignité de l'hostie qu'il offre, et du prêtre qu'il représente, sur la majesté du bien qu'il honore, sur le prix de la grâce qu'il produit, sur l'étendue des devoirs qu'il impose : *Sacrificium Deo plenissimum.* Tous les autres sacrifices ont donc été abolis par celui-ci, il n'est plus permis d'en offrir d'autre? Quelle victime oserait se substituer, se comparer à une hostie d'un si grand prix? Elle a changé toute la religion, ou plutôt l'a perfectionnée : le sacerdoce d'Aaron a cessé; la loi de Moïse n'oblige plus; l'ancienne alliance a disparu. Nouveau sacerdoce, nouvelle loi, nouvelle alliance, le sacrifice fait toute la religion : *Translato sacerdotio*, etc. (*Hebr.*, VII, 12.)

3° Magnificence du culte. Le ciel, la terre, l'enfer, le purgatoire, se réunissent pour le solenniser. L'univers, le sein de Dieu même, sont un temple où s'immolent une infinité de victimes. Temple redoutable de la justice, où des brasiers ardents, par une reproduction et un mélange incompréhensible de la mort et de la vie, sacrifient à tous moments la victime et la remettent à tous moments sur l'autel. Temple étonnant de miséricorde, où l'on n'immole que pour les rendre heureuses des victimes infiniment chères, dont il faut purifier quelques légères taches, et qui par une soumission parfaite se sacrifient elles-mêmes au milieu des flammes. Temple céleste de la divine magnificence, où s'oubliant et se perdant soi-même, en contemplant, en aimant son Dieu, on demeure pendant l'éternité dans un état de victime aussi délicieux que réel, aussi glorieux que véritable, et d'autant plus délicieux que, connaissant mieux la Divinité, on s'anéantit davantage en sa présence. C'est là que, perdu dans son sein et transformé en Dieu, tout est consommé dans l'unité. Les saints en ont quelquefois goûté sur la terre les heureux préludes, ravis, transportés, hors d'eux-mêmes. Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi.

Vous retrouvez tout cela, ô mon Dieu, dans votre cher Fils immolé. L'enfer, la terre, le purgatoire et le paradis : l'enfer y est vaincu, le purgatoire soulagé, la terre rachetée, le ciel honoré ; les hommages de justice que l'enfer présente, les hommages de soumission que rend le purgatoire, les hommages d'amour qu'offre le paradis, les hommages de pénitence que consacre l'Eglise, tout est merveilleusement rassemblé

dans la victime universelle. Terre heureuse portée dans son cœur, lavée dans son sang, sanctifiée par sa grâce, vous fûtes sa demeure et son premier autel. Feu redoutable, allumé par la vengeance divine, l'amour vous allume dans son cœur ; abîme d'expiation, vous êtes dans la croix, douleurs infinies, mort éternelle, voilà votre image dans sa passion et dans sa mort. Ames saintes, dont le feu expie les légères souillures, vous imitez sa soumission et sa constance au milieu de la sévérité que vous éprouvez. Vous dites comme lui sur la croix : Je remets mon âme entre vos mains. Heureux, Seigneur, de vous plaire par le retardement de notre bonheur, et de vous acheter au prix de vous-même. Paradis adorable, sanctuaire divin, où un Dieu réuni à son Père par son offrande, sa consécration et sa mort mystique, ne cesse de l'aimer, de l'adorer, de le faire régner. La sainteté, la gloire, les délices du paradis, tout est ici dans la souveraine perfection ; c'est le paradis de Dieu même, puisqu'il y trouve sa gloire et l'objet de ses complaisances. La lumière d'Israël, dit le prophète, est dans le feu, et le Saint d'Israël dans la flamme ; c'est-à-dire dans un état perpétuel d'immolation : *Lux Israel in igne, sanctus ejus in flamma.* (*Isa.*, X, 17.)

Quel spectacle divin ! Tous les êtres attentifs, confondus, anéantis en sa présence, s'unissent à lui et tâchent de le retracer de mille manières. Le ciel chante ses louanges, la terre le comble de bénédictions, l'enfer rampe à ses pieds. L'immensité de Dieu forme les voûtes superbes de ce temple, sa magnificence le pare, sa lumière l'éclaire, sa sagesse y ordonne tout : l'or, l'argent, les pierres précieuses y sont foulés aux pieds; des âmes immortelles rachetées au prix de son sang font l'ornement de son diadème ; le parfum des plus ardentes prières, le cortége de toute sorte de vertus, une infinité de prêtres de tous les siècles, tous les hommes, tous les anges forment cette auguste assemblée : quel respect ! quel silence ! *Dum medium silentium tenerent omnia.* Les chérubins se couvrent de leurs ailes, les principautés, les trônes, les dominations s'affaissent sous le poids de sa grandeur ; Dieu y est plongé dans une joie infinie et couvert d'une gloire souveraine. Que vous êtes saint, que vous êtes admirable dans votre sacrifice! Trois fois saint, trois fois grand, dans le prêtre, dans l'hostie, dans l'immolation, dans le temple, dans l'autel, dans le feu sacré, le Père, le Fils et le Saint-Esprit ! *Sanctus, sanctus, sanctus*, etc.

Il est infiniment avantageux à l'homme que Dieu ait ainsi abrégé et consommé la religion en la renfermant dans le sacrifice, et dans un seul sacrifice. La multitude des observances est embarrassante ; comment y être fidèle, dans la foule des occupations qui remplissent nos journées, des passions et des faiblesses qui nous rendent si négligents et si coupables ? La loi et le culte, la religion et la vertu sont également réduites à un point: à l'amour et au sacrifice. L'amour renferme toute la loi, le sacrifice renferme toute la religion, ils se renferment l'un l'autre. Tel est le précis et l'abrégé des merveilles et des bienfaits de la Divinité : *Memoriam mirabilium, escam dedit.* (*Psal.*, CX, 4, 5.) Les Juifs n'avaient pas été traités si favorablement, quoique leur religion, comme la nôtre, portât sur le sacrifice. Ils avaient été surchargés et comme accablés par le nombre et la variété des hosties, des immolations, des cérémonies et des devoirs de religion. Pour nous, de qui Dieu veut être servi en esprit et en vérité, il a bien voulu débarrasser notre culte et nous décharger de tant d'exercices, afin que nous fussions plus en état de lui rendre un hommage spirituel. La liberté des enfants a succédé à la gêne des esclaves; dans une religion nouvelle et plus sainte que la vôtre, disait aux Juifs le prophète Isaïe, Dieu fera sur la terre un abrégé de tout. *Consummationem et abbreviationem faciet Dominus in omni terra.* (*Isa.* X, 23.)

Le sacrifice est également l'abrégé et de ce que Dieu peut faire pour l'homme, et de tout ce que l'homme peut faire pour Dieu ; il est comme le sacrement de la religion envers Dieu, ainsi que l'Eucharistie est le sacrement de la grâce pour les hommes ; dans l'un la créature fait pour Dieu ce que dans l'autre Dieu fait pour la créature. Immolation; signe de respect de l'un, manducation, gage de tendresse de l'autre : c'est le même corps, le même sang que Dieu donne dans le sacrement, que l'homme présente dans le sacrifice, la même hostie se livre à tous les deux.

Ce n'est pas seulement dans le sacrement, c'est encore dans le sacrifice que cette victime se donne à l'homme et pour l'homme ; elle n'est pas moins la victime de tous les deux, puisque c'est pour l'un et pour l'autre qu'elle souffre la mort. Son immolation sert à deux fins, à la gloire du maître, et au salut de l'esclave. Elle marque à la fois la parfaite dépendance de celui-ci, et l'amour parfait de celui-là. L'homme en quelque sorte divinisé, s'il est permis d'employer ce terme, se voit traité comme Dieu ; l'intérêt du Créateur et celui de la créature mis en parallèle sont procurés au même prix: un Dieu est leur victime commune. Que peut-on faire de plus pour l'homme que de sacrifier un Dieu pour lui ? Dieu n'en fait pas davantage pour lui-même. Pour répondre à ce prodige de bonté, pouvons-nous donner moins que nous-mêmes, puisqu'on ne nous donne pas moins qu'un Dieu ?

Quel abrégé, quel monument plus vivant de la religion qu'un tel sacrifice ? Le pape saint Hormisdas l'appelle le sommaire du culte. *Religionis summa.* Un ancien concile de Bordeaux, la religion tout entière : *Integer actus religionis.* Abrégé de toutes les vertus, qui s'y pratiquent si héroïquement. Abrégé de tout le culte, qui s'y rend si parfaitement. Abrégé de tous les mystères, qui s'y développent si magnifiquement. Abrégé de tous les miracles, qui s'y opèrent si divinement. Abrégé de toutes les perfections

divines qui s'y honorent si souverainement. Abrégé de toutes les grâces qui s'y répandent si abondamment. Abrégé de toutes les figures et de toutes les promesses qui s'y accomplissent si exactement. Abrégé de tous les sacrifices qui s'y retrouvent si glorieusement. Abrégé de toute la religion qui s'y pratique si utilement. Abrégé de tout l'univers qui en profite si heureusement. *Abbreviationem et consummationem faciet.* Combien serions-nous inexcusables de ne pas entrer dans des vues si saintes, de ne pas mettre à profit des fruits si précieux par l'esprit du sacrifice. Ce sera le moyen, etc

DISCOURS III.

SUR LE SACRIFICE PROPITIATOIRE.

Hic est sanguis meus qui pro multis effundetur in remissionem peccatorum. (*Matth.*, XXVI, 28.)

C'est là mon sang qui sera répandu pour plusieurs en rémission des péchés.

C'est donc pour la rémission des péchés que le sang de Jésus-Christ a été répandu, c'est pour la rémission des péchés qu'il coule tous les jours encore. N'en doutons point, c'est un article de foi; le sacrifice de la Messe est véritablement propitiatoire; l'Eglise, pour notre consolation, l'a défini dans les termes les plus exprès, *si quis dixerit*, etc. Quel excès de bonté, quel prodige de miséricorde que la réconciliation du pécheur avec Dieu! Ne trouvassions-nous dans le sacrifice que l'hommage de l'holocauste et le tribut de la reconnaissance, il serait toujours infiniment heureux pour l'homme de pouvoir honorer et remercier Dieu comme il le mérite. Sa bonté suprême voulût-elle mêler ses intérêts aux nôtres et attacher sa gloire à notre bonheur, ne serait-ce pas assez que ses fruits précieux, bornés aux âmes justes, leur obtinssent des grâces ou les acquittassent de cellés qu'elles auraient reçues?

Faut-il encore que les pécheurs mêmes y aient part? Verrons-nous au pied des autels les ennemis du Dieu qu'on y adore partager ses plus grandes faveurs? Le culte qu'ils ont profané servira-t-il à les justifier? Ah! faut-il, grand Dieu! qu'une clémence, j'ose dire excessive, confonde l'innocent avec le coupable en les arrosant du même sang? Oui, tels sont les mystères de la charité de notre Dieu, il nous les découvre dans l'institution même du sacrifice: ***Effundetur in remissionem peccatorum.*** Bien loin d'exclure les pécheurs de son sein, cet Agneau est venu pour effacer les péchés du monde, il nous assure qu'il a toujours eu principalement les pécheurs en vue, parce qu'ils ont plus besoin que les justes de son secours. Ce sont des malades à qui le médecin est plus nécessaire qu'à ceux qui jouissent de la santé; il semble ne vouloir de sacrifice que pour satisfaire la miséricorde, et donner à la miséricorde la préférence sur le sacrifice: *Misericordiam volo et non sacrificium.* (*Matth.*, XII, 7.)

Le péché fait deux choses: il offense Dieu et il diminue sa gloire. C'est un outrage et une injustice. Il imprime une tache, il impose une dette. Il fait de Dieu un ennemi et un créancier. La rémission du péché exige donc deux choses: la réunion des cœurs, et la réparation de l'offense. Il faut apaiser Dieu et le payer, le dédommager et le venger. L'homme ne peut ni l'un ni l'autre. Trop heureux pour fléchir, trop pauvre pour satisfaire, c'est un ennemi mortel et un débiteur insolvable; le sacrifice opère ces deux effets: la victime est infiniment aimée et d'un prix infini; tout plaît en elle, tout y suffit. Sa médiation est agréable, sa réparation surabondante; elle procure la remise de la peine et ménage la rémission de la coulpe; qu'on la reçoive en ami ou en ennemi, elle est toujours favorablement écoutée, elle s'intéresse et elle souffre. Grâce ou rigueur, tout réussit: elle paye, elle mérite. C'est ainsi que le Sacrifice de Jésus-Christ répare le péché, 1° du côté de Dieu qu'il apaise; 2° du côté de l'homme qu'il acquitte. Heureux effet du sacrifice de la messe, aussi bien que celui de la croix et même davantage, puisqu'il l'applique à Dieu et à l'homme. Ce seront les deux parties de ce discours.

Vous exécutez heureusement l'un et l'autre, Vierge sainte, refuge des pécheurs; vous les réconciliez et vous les acquittez; vous faites parler pour eux vos vertus et votre tendresse; que peut vous refuser celui qui vous aime et qui vous couronne? C'est surtout au pied de la croix que vous faites parler et vos mérites et vos larmes; c'est là qu'offrant le sang adorable qui de vos veines avait passé dans celles d'un Dieu, vous avez droit de tout demander, vous le faites encore au pied des autels où le même sang coule encore; que ne pouvons-nous pas espérer de vos bontés pour nous, et de votre crédit auprès de Dieu! *Ave Maria.*

PREMIER POINT.

A n'en juger que par les apparences, bien loin que le sacrifice puisse être regardé comme un hommage glorieux et agréable à Dieu, rien ne paraît plus inutile, plus désagréable et plus dégoûtant. Quel spectacle que des animaux égorgés, déchirés, expirants, qui crient, qui mugissent, qui rendent les derniers soupirs; des ruisseaux de sang qui inondent l'autel, des entrailles éparses, des membres dépecés, une graisse brûlée, une fumée épaisse, une odeur insupportable; quel spectacle que des hommes dégouttant de sang, qui y trempent leurs mains cruelles, qui le répandent de tous côtés, qui massacrent, écorchent et brûlent! O Dieu! Est-ce donc là le culte que vous demandez de l'humanité? Il fait plutôt soulever le cœur qu'il n'inspire de la dévotion. On prendrait vos ministres pour des bêtes féroces, votre maison pour une boucherie.

Est-ce de moi-même que j'emploie ces horribles traits, n'est-ce pas de la bouche des prophètes que je les emprunte? Pensez-vous, disent-ils, que je mange la chair de vos taureaux, que je boive le sang de vos

brebis? Je méprise la multitude de vos victimes, j'en suis rassasié : *Plenus sum.* (*Isa.*, I, 11.) Vos cantiques m'étourdissent, vos néoménies me déplaisent, votre encens m'empoisonne : *Incensum abominatio est mihi.* (*Ibid.*, 13.) Je regarde, comme la tête d'un chien mort, vos offrandes et vos hosties : *Quasi qui excerebret canem.* (*Isa.*, LXVI, 3.) Je vous jetterai sur le visage la dégoûtante ordure de vos profanes solennités : *Projiciam super vultum vestrum stercus solemnitatum vestrarum.* (*Malach.*, II, 3.) Il le fallait pourtant, ce sanglant hommage, et Dieu l'avait expressément ordonné. Les profanations et les crimes des Juifs pouvaient seuls le déprécier; car c'est une loi, dit saint Paul, que tout soit purifié dans le sang : tout méprisable qu'est celui des bêtes, il faut le verser pour apaiser le Seigneur, et pour effacer les taches légales. Le grand prêtre n'entre jamais dans le sanctuaire qu'il n'en soit couvert : point de rémission de péché sans effusion de sang : *Sine sanguinis effusione non fit remissio.* (*Hebr.*, IX, 22.)

Quel a été le sacrifice qu'adore et que renouvelle tous les jours la religion chrétienne? En faveur de qui se faisaient tous les autres? Qu'y vit-on? des fouets, des gibets, des soldats, des bourreaux. Qu'y entendit-on? des injures, des imprécations, des blasphèmes. Qu'y fit-on? des injustices, des trahisons, des forfaits. Un homme! mais quel homme! Sa douceur, sa sainteté, sa divinité, loin d'en adoucir les traits, n'en rendent-elles pas l'horreur plus insupportable? Un Dieu défiguré, méconnaissable, exposé nu, chargé de blessures, couvert de crachats, meurtri de coups, noyé de larmes, dégouttant de sang, couronné d'épines, suspendu sur des clous, réduit aux abois, palpitant à peine, mourant enfin. Ai-je outré le portrait? Et ce que l'univers ne vit qu'en frémissant, ce que la raison ne peut penser, ce que l'humanité ne peut entendre, sera-t-il donc l'objet des complaisances d'un Dieu et le comble de sa gloire? *Hic est filius meus dilectus.* (*Matth.*, III, 17.)

Demandez-le à la pieuse Mère que l'amour attachait aux pieds de la croix; quel nouveau calvaire dans son cœur! Chaque objet qui tombe sous ses yeux, chaque parole qui frappe ses oreilles, la perce d'un glaive à deux tranchants; sa foi, son amour, sa reconnaissance la blessent encore plus cruellement, sa douleur est semblable à une vaste mer où elle est submergée. L'immolation du fils fait de la mère une victime. Il la fallait cette immolation prédite par les prophètes, annoncée par tant de figures, offerte par la miséricorde, ordonnée par la justice, acceptée par la charité; il la fallait à la gloire de Dieu, c'était le plus grand acte de la religion; il la fallait au salut des hommes, c'était leur unique ressource, le remède de leurs péchés, l'acquit de leurs dettes; et cette mère si tendre, la plus affligée de toutes les mères, plus courageuse qu'Abraham, fut la prêtresse de ce sacrifice; elle souscrivit à l'arrêt sévère qui trancha le cours de la plus belle vie qui fut jamais, au milieu des tourments et des ignominies.

Mais, sans révolter le cœur par un spectacle sanglant de cruauté, que ne présente pas de terrible le sacrifice eucharistique? Une victime réduite à un point, écrasée, pour ainsi dire, dans une particule sensible, privée de l usage de ses sens, soumise à tous les prêtres, livrée au premier venu, exposée à toute sorte d'outrages, tous les jours en recevant une infinité, ensevelie dans la poitrine de celui qui le reçoit, qui n'est souvent qu'un scélérat, y perdant enfin en entier la vie et l'existence sacramentelle. Quelle humiliation, quelle mort, quel anéantissement! Peut-on même dépouiller tous les sacrifices de ce qu'ils ont d'humiliant et de cruel? A quoi servirait la destruction d'une créature, le renouvellement de la mort d'un Dieu? La mort est-elle bonne à quelque chose? Le néant peut-il honorer l'Etre-Suprême?

Il le faut pourtant ce sacrifice si anéantissant. Et qu'aurait la religion chrétienne pour honorer son Dieu, qu'aurait le pécheur pour expier ses fautes, qu'aurait le juste pour obtenir la grâce, si on nous arrachait cette adorable victime? Dieu lui même l'a ordonné : *hoc facite.* L'Eglise de toutes parts l'exécute, la piété invite, et le ministre à l'offrir, et le fidèle à y assister tous les jours. A ces traits connaissez le péché, sentez le poids de la vengeance divine. La douleur et la mort sont des châtiments imposés à des coupables; un Dieu devenu leur caution est frappé lui-même, un Dieu devenu exécuteur frappe lui-même et détruit. Justice divine, quel nouveau genre de sacerdoce exercez-vous? Quelle victime vous immolez-vous? Frappez, prêtres du Seigneur, exécuteurs sacrés de ses vengeances, immolez ce corps, faites coulez ce sang précieux, il a été donné pour effacer les péchés du monde en apaisant un Dieu irrité.

Voilà l'enfer, que renferme-t-il davantage? Quelles horreurs, quels gémissements, quels ministres, quelles victimes? Impitoyables exécuteurs des vengeances célestes qui, par une espèce d'affreux sacerdoce, immolez les pécheurs dans l'éternité; cruels démons, apprenez-nous, s'il est possible, comment se venge le Dieu vivant. Et vous, misérables objets de sa juste colère, comment nous peindrez-vous l'excès de vos maux? Quel sang impur coule dans ce temple? De quels affreux cantiques retentissent ses sombres voûtes, quelle horrible odeur s'exhale sur cet autel? Quel spectacle pour vous, ô mon Dieu! Quoi, toute l'éternité votre justice voudra s'en repaître? Oui, je vous y vois au milieu des feux que vous y allumez, des monstres dont vous le peuplez, de l'épaisse fumée dont vous le remplissez, y foulant aux pieds vos ennemis vaincus, et y recevant en satisfaction l'hommage des tourments qu'on y endure. Là, élevé sur votre trône comme sur l'autel des holocaustes, vous y consumez vos ennemis, ou plu-

tôt vous les y faites à tout moment mourir et renaître de leurs cendres, afin que par la succession continuelle de la mort et de la vie, vous en fassiez un holocauste éternel.

Le purgatoire, à l'éternité près, présente un tableau qui n'est guère moins sombre. Les brasiers n'y sont pas moins ardents qu'en enfer, les regrets moins dévorants, les douleurs moins cuisantes. Il est vrai que l'obéissance qui s'y soumet, l'espérance qui y soutient, la charité qui y règne, en adoucissent les horreurs. Mais, hélas ! ces mêmes objets me font redouter avec le plus grand étonnement la main de Dieu d'autant plus sévèrement armée qu'elle n'épargne pas même ses amis, et que les confondant, ce semble, avec ses plus mortels ennemis, elle fait subir les mêmes châtiments aux uns et aux autres pour des fautes si différentes.

La pénitence peut seule éteindre ces feux; mais ce n'est qu'en les allumant dans les cœurs par la contrition, et faisant de nos corps une hostie par une rigoureuse satisfaction. Le voilà ce pénitent, les cheveux épars, les yeux éteints, les joues plombées, le corps déchiré, noyé dans les larmes, se frappant la poitrine, couvert de poussière, se refusant tout. Quel spectacle ! la sainteté n'a-t-elle donc que des épines? n'arbore-t-elle que la croix, et ne peut-on plaire à Dieu qu'en devenant ennemi de soi-même ? Dieu prend souvent les armes sur la terre, ou plutôt il est sans cesse armé contre les hommes, et par une ébauche de l'enfer, il en fait le séjour de la douleur et de la mort. Le détail en serait inutile, qui l'ignore, qui n'en gémit? Ce malade expirant, ce vaisseau brisé, ces armées qui se détruisent, ces villes réduites en cendres, cette province désolée, tant d'objets hideux de toutes parts étalés sont-ils donc pour Dieu un spectacle agréable?

Sans doute il est agréable pour la justice divine, il peut seul apaiser Dieu en le vengeant. Pour passer de la haine au pardon il faut deux choses : 1° Satisfaire la haine par la punition de l'objet odieux; 2° inspirer l'amour par la médiation d'un objet aimable. Voilà ce que fait le sacrifice; il satisfait, il débarrasse la haine par le châtiment du coupable, il gagne, il assure l'amour par les mérites d'une victime innocente.

1° Satisfaction de la haine. Remontons au principe. L'homme, par son péché, mérite la douleur et la mort; il en fut menacé dans le paradis terrestre, il y fut condamné. Tous les jours il la subit ; les tribunaux qu'il a érigés y condamnent les criminels, et dans son tribunal, quoique incompétent, c'est l'arrêt que prononce le vindicatif. Que le pécheur se l'impose donc et qu'il le subisse. L'esprit de pénitence est un esprit de vengeance contre soi-même. La miséricorde divine veut bien en suspendre l'arrêt ; mais qu'il n'oublie pas qu'il en a mérité la rigueur : on lui donne le temps de faire pénitence, il doit en sentir le poids, qu'il se condamne à des maux volontaires, qu'il se soumette à des maux nécessaires, on lui tiendra compte de tout. Expirât-il sur la roue en punition de ses crimes, il n'en perdra pas le mérite, s'il en adore la justice. Qu'il ait sans cesse la mort présente pour être sans cesse le vengeur de son péché, et qu'il emploie à l'expier une vie dont, à chaque instant, on lui rappelle qu'il est indigne de jouir. Que, dans les animaux immolés à sa place, il en étudie les leçons ; que, dans un Dieu mourant qu'on y substitue, il en estime, il en aime la nécessité.

C'est la satisfaction complète que Dieu trouve dans le sacrifice : la colère veut des tourments, en voilà de terribles; elle veut du sang, en voilà des ruisseaux; elle veut la mort et l'anéantissement, le voilà dans la punition de l'objet qui allume sa haine. On livre l'ennemi à ses coups, ou plutôt il s'y livre lui-même, victime volontaire et par là bien plus glorieuse. Il prend le glaive contre lui-même pour son Dieu, il perce son cœur, il se donne la mort, il en épargne à Dieu la peine, pour ainsi dire. Dieu goûte la flatteuse et facile satisfaction d'exercer sa vengeance sans en faire les frais et les faisant faire au coupable. Que peut-on offrir de plus? Que ferait Dieu davantage? Oubliât-il sa miséricorde, n'écoutât-il que sa fureur, pourrait-elle aller plus loin ? Qu'on laisse à la passion le choix des supplices, que demanderaient les plus fougueux désirs? que les feux, que la mort, l'anéantissement.

Oui, l'anéantissement, car tel est l'esprit du sacrifice propitiatoire : de détruire la victime et de débarrasser Dieu de l'objet qui lui déplaît en le faisant disparaître. Dès qu'Assuérus eut montré sa colère contre Aman, on lui voila le visage et on l'emporta pour l'ôter aux regards du prince. Tel est l'esprit de l'enfer; il anéantirait si Dieu ne conservait sa victime pour éterniser sa vengeance en perpétuant les tourments. Il se cache du moins à elle comme David à l'égard d'Absalon, peine de dam qui est une sorte de destruction de l'homme dont la possession de Dieu fait la vie : *Non videbis faciem meam.* (II *Reg.*, III, 13.) La pénitence l'exécute de même par l'esprit de retraite qui éloigne le pécheur, l'austérité qui le détruit, la confusion qui le cache. Car qu'est-ce que la honte et le remords du péché ? Que ce juste châtiment qui, comme Adam et Eve ne peuvent soutenir la présence de Dieu et n'osant lui présenter ce qu'on sait lui déplaire, fuit sa face et se cache à ses yeux, jusqu'à inviter, comme les pécheurs au jour du jugement, les montagnes et les collines à tomber sur eux et à leur servir d'asile: *Montes cadite super nos, et operite nos.* (*Luc.*, XXIII, 30.)

Le sacrifice est donc par lui-même l'exécution de la plus glorieuse et de la plus terrible vengeance; c'est même une vengeance publique au nom du genre humain. Tout le monde irrité, toutes les mains armées contre le coupable concourent à la satisfaction d'un Dieu offensé; le ministre public chargé des volontés du peuple l'exécute en son nom. Tel ce fameux exemple de sévérité où, pour venger le prince, tout se jette sur le criminel, le

traîne, le déchire, le met en pièces; ainsi autrefois tous les Juifs mettaient la main sur celui qu'on avait condamné et chacun lui jetait la pierre. Ainsi au jour du jugement l'univers en entier déclarera la guerre aux impies : *Armabitur omnis creatura contra insensatos.* (*Sap.*, V, 21.)

Le sacrifice est une espèce d'enfer transporté sur la terre; mais qu'il est différent de celui que la justice divine a formé dans les abîmes, de celui qu'elle ébauche dans cette vallée de larmes par les fléaux dont il l'inonde. Là Dieu n'arrache que des soupirs forcés, n'entend que des blasphèmes et ne voit que des crimes. Ici l'amour allume le feu, la contrition prononce l'arrêt, la confiance forme les chaînes. L'un n'est rempli que de scélérats, l'autre que de victimes pures. Dans l'enfer il frappe les ennemis, l'autel ne lui offre que des sujets fidèles. Il y est adoré sous les coups, adoré infiniment. L'amour supérieur à la mort, qui le livre à la mort, qui s'exerce par la mort, n'est-il pas plus glorieux que la triste satisfaction de punir des coupables? Ah! si une sévérité étrangère à son cœur peut satisfaire à ses droits, que ne fera pas une rigueur volontaire si conforme à ses vues? Espérez donc tout du sacrifice, pécheurs infortunés; il est l'abrégé de l'éternité, il en renferme le prix, il en surpasse les effets. Ce que l'éternité ne fera jamais, le sacrifice l'opère dans un moment : *Offeretur Christus, et finem accipiet peccatum.* (*Dan.*, IX, 24.)

Dans le sacrifice, il est vrai, ce n'est point le coupable qui souffre : c'étaient autrefois des animaux, aujourd'hui c'est un Dieu. Mais n'oublions pas que la Victime a pris la place du coupable et s'est chargée de la dette par cette substitution, disant, comme saint Paul : Je m'offre à être anathème pour mes frères; elle devient le légitime objet de la colère divine. Dans les anciens sacrifices, celui pour qui on l'offrait mettait la main sur la tête de l'hostie et confessait sur elle ses péchés pour faire voir qu'elle était offerte en son nom et à sa place. Dieu peut-il s'en plaindre? Il est débarrassé d'un objet odieux; il gagne infiniment au change. Le pécheur en vaut-il la peine? réparerait-il bien la faute en périssant? Mais son Fils adorable dit, quoique innocent, ce que disait autrefois David coupable : Tournez votre colère contre moi. Les animaux immolés en étaient autrefois la figure et pouvaient plaire à ce titre; mais aujourd'hui ce n'est plus le règne des figures; quelle vengeance plus parfaite, quelle vengeance divine que l'immolation d'un Homme-Dieu! *Vertatur, obsecro, manus tua contra me.* (II *Reg.*, XXIV, 17.)

Voilà le Calvaire, voilà l'autel. Vous y voyez, grand Dieu, mourir ce Fils adorable; il est digne de vous apaiser. Vous y voyez ses douleurs; qu'elles sont propres à vous toucher! Vous y voyez son tendre amour, son profond respect; qu'il est capable de vous gagner! Sentez, goûtez tout l'excès de ce châtiment. Votre justice peut-elle n'être pas contente? Déchargez-vous donc, colère céleste; mais enfin laissez-vous fléchir. Frappez sans ménagement, mais enfin éteignez vos foudres, éteignez-les dans ce sang adorable. Qu'il efface l'arrêt de condamnation, puisqu'un Dieu en a subi la rigueur. Vous pardonnâtes à l'univers lorsqu'un Dieu expira sur le Calvaire; le bon larron en recueillit le premier les heureux fruits. Plein de foi et de confiance, il sut connaître le prix de la victime qu'il voyait expirer et compter sur ses miséricordes. Et aussitôt, tout grands, tout invétérés qu'étaient ses crimes, le paradis lui fut ouvert. Le même sacrifice renouvelé ne vous désarme-t-il point? Nos autels empourprés du même sang vous honorent-ils moins que le Calvaire? C'est ici la même victime perpétuée sans se détruire, multipliée sans se diviser, sacrifiée sans mourir, mangée sans être consommée. Elle joint l'état de la gloire et celui de la mort; sa gloire répare ses ignominies, sa mort applique ses mérites. Cachée au milieu de la gloire, impassible dans le sein de la mort, sa gloire seule éblouirait, sa mort sanglante affligerait; tout est ici tempéré, tout est proportionné à notre faiblesse : le ciel et le Calvaire se réunissent sur l'autel. Sans douleur comme dans le ciel, sans éclat comme sur le calvaire; prêtre dans l'un, victime sur l'autre, ou plutôt prêtre et victime dans tous les deux, il y est la plus parfaite propitiation : *Propitiatio pro peccatis nostris.* (I *Joan.*, II, 2.)

2° Ce n'est pas assez d'éteindre la colère en assouvissant la vengeance, il faut encore la détruire par l'amour : tâchons de regagner l'amitié de Dieu par le crédit d'un médiateur qui lui soit cher et qui mérite de l'être. L'état douloureux de la victime arrache tout à la compassion; mais sa dignité, sa vertu, obtiennent tout de la justice; sa tendresse mérite tout de la charité. Refuse-t-on quelque chose à la sainteté qui intercède, à la dignité qui s'humilie, à l'amitié qu'il sollicite?

La sainteté, premier titre. Dans la primitive Eglise, les saints martyrs étaient les plus puissants protecteurs des pénitents publics; et toute rigoureuse qu'était alors la discipline ecclésiastique, l'indulgence était infaillible, quand des blessures si glorieuses, quand un sang si utile à la religion s'était chargé de l'obtenir. Sang adorable qui ruisselez sur nos autels, sang précieux à qui Dieu doit sa gloire et l'homme son salut, seriez-vous moins efficace? Sang de l'Agneau répandu, non sur nos portes, mais sur nos cœurs, vous qui êtes la vraie Pâque de la loi nouvelle, arrêterez-vous moins le bras de l'ange exterminateur? *Quanto magis sanguis Christi emundabit conscientias nostras.* (*Hebr.*, IX, 14.)

Tel fut le saint homme Job, digne figure d'un Dieu mourant, par ses douleurs et sa patience. Mes enfants, disait-il, font tour à tour des fêtes : qu'il est à craindre que Dieu n'y soit oublié et peut-être même offensé! Je dois, comme un bon père, chercher le remède à leurs fautes; le sacrifice est ma ressource : je l'offrirai pour expier celles qu'ils

peuvent avoir commises : *Sanctificabo eos, et offeram holocausta pro singulis.* (*Job*, I, 5.) Le Seigneur approuve une si sage conduite et le déclare intercesseur de ses coupables amis, justement irrité contre eux, et cependant voulant être apaisé. Vous êtes des insensés, leur dit-il ; ma colère devrait s'appesantir sur vous. Mon serviteur Job, que vous condamnez avec tant d'injustice, m'est plus agréable que vous; je ne veux vous pardonner qu'à sa prière. Prenez des brebis et des taureaux ; que mon serviteur Job prie pour vous. Intercesseur trop saint et trop éprouvé pour être refusé, il est seul capable de me plaire et de m'offrir des sacrifices agréables ; tout indignes que vous en êtes, je vous fais grâce en sa faveur : *servus meus Job orabit pro vobis.* (*Job*, XLII, 8.) Le voilà sur la croix, le voilà sur l'autel, ce nouveau Job, modèle de patience et de charité, dont les plaies, dont les mérites, dont l'amour parlent pour ses amis et pour ses frères. Allons avec confiance à l'ombre de ce nom sacré : *Adeamus cum fiducia ad thronum gratiæ.* (*Hebr.*, IV, 16.)

L'innocence même de la victime serait capable de fléchir celui qui aime si fort la pureté du cœur. La ville de Béthulie, réduite aux abois par l'armée d'Holopherne, sentit bien que ses péchés avaient allumé la colère qui la châtiait. Expions nos fautes, dit-elle, tâchons d'apaiser le Seigneur. Quel médiateur pourrons-nous employer auprès de lui? Hélas! tous coupables, oserons-nous demander ce que nous méritons si peu d'obtenir? Mais les enfants seront nos médiateurs : qu'on les conduise au temple, leurs voix, leurs larmes innocentes seront exaucées : *prostraverunt infantes ante faciem Dei.* (*Judith*, IV, 9.) Le fameux Thémistocle obtint sa grâce d'un prince irrité qui avait juré sa mort, en prenant entre ses bras le fils de ce prince et le lui présentant. Un ancien évêque usa du même artifice, en faisant présenter une requête à l'empereur par les mains de son fils. Vivez, Thémistocle, un sang trop cher parle pour vous; ma colère est enfin désarmée. Ah ! Seigneur, le voilà ce fils innocent, ce fils bien-aimé, en qui vous avez mis toutes vos complaisances; d'abord enfant, versant les prémices de son sang à la circoncision ; et, dans la suite, le versant jusqu'à la dernière goutte sur le Calvaire. Vivez, pécheurs, ma colère ne peut tenir contre un si doux objet. Sur quel endroit tomberait mon tonnerre qui ne soit tout couvert du sang de mon Fils? *Cujus livore sanati sumus.* (I *Petr.*, II, 24.)

Qu'ils sont beaux ! qu'ils sont précieux, les commencements de l'Eglise chrétienne ! Elle n'enfante que des héros ; ses racines de toutes parts se répandent ; ses branches couvrent toute la terre ; le paganisme vaincu et confus admire ses vainqueurs au milieu des chaînes qu'il leur impose; faut-il en demander la raison ? Le sacrifice commençait alors à s'offrir, il s'offrait tous les jours : *Quotidie communicantes in fractione panis.* (*Act.*, II, 42.) Au défaut des temples, les maisons particulières, les déserts, les cavernes retentissaient des louanges de Dieu ; les cachots étaient empourprés de son sang. Saint Lucien, martyr, fit servir son corps même d'autel dans sa prison. Hélas ! au contraire, quand est-ce que la charité refroidie verra prévaloir l'iniquité ? Quand est-ce que le Fils de l'homme ne trouvera plus de foi sur la terre ; que l'univers, succombant sous le poids de ses malheurs, annoncera aux hommes la venue du souverain Juge ? quand est-ce enfin que l'abomination de la désolation sera dans le lieu saint? Ce sera quand le sacrifice aura été aboli. Funeste pouvoir donné à l'Antechrist, vous déciderez de la destinée du monde. L'Eglise alors dans le deuil, dit saint Hippolyte martyr, n'aura ni ministre, ni autel, ni victime de propitiation. Monde, vous voilà sur le penchant de votre ruine, votre perte est inévitable ; vous y touchez, puisque vous n'avez plus de sacrifice : *Robur datum est ei contra sacrificium.* (*Dan.*, VIII, 12.) La sainte victime est un gage des bontés du Seigneur, c'est un otage qui nous répond de tout ; sa présence assure la paix, son absence annonce la guerre : espérons tout de ses possessions, craignons tout de sa perte : *Obses divinæ misericordiæ hostia.*

La tendresse de la victime : second titre. Il me semble voir Jésus-Christ, comme un autre Abraham, priant pour la ville de Sodome, et demandant, au nom des dix justes, la grâce de tous les coupables ; mais que dis-je, Jésus-Christ avait-il besoin d'employer le crédit de quelqu'autre? N'était-il pas le juste, l'ami par excellence, à qui rien ne pût être refusé ? celui qu'on avait promis à Abraham, en récompense de sa foi ? celui qui avait été immolé en figure dans la personne d'Isaac? N'obtient-il pas en effet par lui-même ce que le patriarche ne peut obtenir ? Il me semble le voir, comme Moïse, se mettant entre le feu qui sort du tabernacle et les coupables qui en sont dévorés. Effacez-moi, Seigneur, du livre de la vie, s'écriet-il ; que je porte, s'il le faut, le poids de toutes leurs fautes : tout innocent que je suis, je souscris à l'arrêt prononcé contre eux ; sauvez-les aux dépens de mes jours. Trop heureux de vous conserver vos enfants en souffrant ce qu'ils méritent : *Dele me de libro viventium.* (*Exod.*, XXXII, 23.) Le Seigneur lui en fait de tendres reproches : Vous vous prévalez, Moïse, de ma bonté; vous savez qu'en vous efforçant de m'apaiser, vous êtes d'intelligence avec mon cœur, qui ne demande qu'à faire grâce ; pourquoi mettez-vous une digue au torrent de ma fureur ? Laissez-la éclater sur ces têtes criminelles; mais non, je ne puis m'en défendre ; les armes me tombent des mains. *Sine ut irascatur furor meus.* (*Exod.*, XXXII, 10.) Est-ce ici une allusion arbitraire ? Père céleste, disait sur la croix l'adorable Médiateur, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. Je vous offre pour eux le sang même qu'ils ont la cruauté de répandre. Cette mort qui dans leurs intentions est un excès de malice, dans les miennes est

un chef-d'œuvre de bonté : *Ignosce illis. Luc.*, XXIII, 34.)

Heureux, pécheurs, de pouvoir vous unir à un sacrifice si puissant, et en recueillir les fruits de réconciliation! Souscrivez avec joie aux peines qu'on vous impose; faites-vous en un mérite; dressez dans votre cœur un autel où, consumant tout par le feu de la contrition, vous soyez les exécuteurs de votre sacrifice; n'épargnez pas un sang impur, il mérite d'être versé : uni au sang précieux de l'Agneau sans tache, il effacera l'arrêt de votre proscription. Voudrions-nous mettre le comble aux malheurs du pécheur, en l'excluant du sacrifice, sous prétexte qu'il commet un nouveau péché en y assistant? Faut-il donc lui fermer toutes les avenues au retour, en détournant le cours des grâces? Que ferait-on de plus à un excommunié? Tout péché mortel emporte-t-il donc la censure? Le pécheur n'est-il pas assez à plaindre, sans le jeter dans le désespoir? Loi inhumaine, plus propre à entretenir et à multiplier le péché qu'à le détruire; qui rendrait le péché inévitable, chaque fête et dimanche, soit qu'il manque la messe ou qu'il l'entende. Il est à souhaiter, sans doute, que Dieu ne voie point des ennemis au pied de ses autels, qui mettent obstacle à ses grâces; mais distinguons le péché commis dans le sacrifice de ceux dont on était déjà souillé; les irrévérences qui, jusque dans le sanctuaire, élèvent autel contre autel, sont inexcusables; les distractions volontaires empêchent de remplir le précepte; mais pour les péchés déjà commis, vous avez plus que jamais besoin de médiateur et de remède. Venez à moi, vous qui êtes chargés, et je vous soulagerai; unissez le respect à la confiance, apportez-y la contrition, ou venez l'y chercher. Sur le Calvaire, un des voleurs, par ses blasphèmes, met le sceau à sa réprobation; un autre, par sa confiance, gagne l'héritage céleste : les pharisiens continuent leurs insultes et méritent de rester dans les ténèbres; le centenier ouvre les yeux à la vérité : *Percutientes pectora sua.* (*Luc.*, XXIII, 48.)

3° La dignité de la victime : troisième titre. Les criminels et les esclaves fugitifs, parmi les Romains, couraient embrasser les statues des empereurs, pour échapper à la punition et sauver leur vie. La majesté du prince semblait parler dans son image et prononcer leur absolution. Les villes de refuge étaient, parmi les Juifs, un asile assuré. Barrière impénétrable, non de l'image d'un Dieu, mais de sa personne; non d'une ville et d'un temple, mais de son cœur, que ne promettez-vous pas à ceux que la confiance vous amène! Voilà le bouclier qui pare tous les traits de la justice divine; voilà la tour de David, d'où pendent mille boucliers que la foudre ne saurait percer. La grâce peut-elle être douteuse sous les auspices d'un tel médiateur qui, tout innocent, tout offensé qu'il est, au lieu de s'en venger, a voulu plaider, a daigné prier, a pu s'immoler pour le coupable? *Cum posset ulcisci, maluit immolari.*

D'où vient que malgré tant de forfaits qui devraient cent fois ouvrir les abîmes et faire tomber le feu du ciel, la source de la grâce n'est pas encore tarie? La lumière de la foi peut-elle donc percer les épaisses ténèbres que lui opposent l'incrédulité, l'erreur et le schisme? La voix de Dieu peut-elle se faire entendre au milieu du tumulte des passions qui défigurent la face de la terre? Est-il encore quelque cœur sensible aux douceurs de la grâce, docile à ses inspirations? Se trouve-t-il encore quelque fidèle qui n'ait pas fléchi le genou devant Baal, et qui offre de l'encens au vrai Dieu? Victime adorable, nous vous devons tout. Voilà celui que le Seigneur cherchait pour être le médiateur qui arrêtât sa juste colère; mais il n'en avait point trouvé jusqu'à vous. Voilà ce rocher où cette mer orageuse, prête à tout engloutir, vient briser ses ondes. Le voilà, ce sang où s'éteint la foudre, cent fois prête à partir et à écraser les coupables; ce sang qui crie miséricorde, bien plus haut que le sang d'Abel ne demandait justice, et que celui de tant de crimes ne crie vengeance : *Quæsivi virum qui interponeret sepem et non inveni.* (*Ezech.*, XXII, 30.) Si votre bonté, ô mon Dieu, s'attendrit encore sur nos maux; si vos entrailles paternelles s'ouvrent sur nos besoins; s'il est encore des âmes saintes qui marchent encore dans la voie de la perfection; des âmes charitables dont les pauvres bénissent la libéralité, des pécheurs pénitents qui arrosent leur lit de leurs larmes et qui, par un changement peu attendu, édifient autant par leur retour qu'ils avaient scandalisé par leur désordre : voilà à qui nous sommes redevables de tous les biens : *Virum qui staret contra me ne dissiparem terram.* (*Ibid.*)

Qu'on ôte le sacrifice, l'iniquité n'aura plus de bornes, ni la vengeance divine de barrière. Que vous seriez à plaindre si vous vous bannissiez vous-même du saint autel, ou si vous méritiez d'en être banni! L'Eglise n'a pas de plus grande peine que de priver, par l'excommunication, de la participation et de l'assistance au saint mystère. Ce sont des enfants chassés de la maison de leur père, qui ne mangent plus à sa table; ce sont des brebis chassées du bercail, qui ne vont plus dans le même pâturage; ce sont des branches séparées du tronc qui ne reçoivent plus de suc nourricier; ce sont des soldats bannis du camp, qu'on abandonne à l'ennemi. C'est alors qu'on peut dire comme saint Paul : Il ne reste plus d'hostie pour le péché : *Non relinquitur pro peccatis hostia.* (*Hebr.*, X, 26.) Jusqu'alors arrosée d'une pluie abondante et féconde, la terre de notre cœur ne portera plus que des ronces; la malédiction vous suivra de près : *Maledictio proxima.*

Eglise infortunée, que l'hérésie ou le mahométisme ont séparée du centre de l'unité, le sacrifice est aboli parmi vous. Ah! Seigneur, quelle punition redoutable! Faut-il chercher d'autre source de vos malheurs? Eclairée avant nous des plus pures lumières,

d'où vient la sombre nuit dont vous êtes couverte? Qu'est devenu chez vous le dépôt de la foi, qui nous fut transmis par vos mains? Les Chrysostome et les Augustin, les Basile et les Jérôme, où trouveraient-ils la vérité qu'ils vous ont enseignée, dans le chaos d'erreurs que vous ne pouvez vous-même démêler? Terre jadis si fertile en héros, ne porterez-vous que des monstres? Terre qui avez enfanté tant de martyrs et d'apôtres, ne porterez-vous que des apostats, des persécuteurs et de faux prophètes? Faut-il en demander la cause? Je ne vois plus couler sur vous ce sang adorable : *Non relinquitur pro peccatis hostia.* L'enfer, qui sent bien que nous péririons si cette digue ne s'opposait au torrent de la colère divine, ne néglige rien pour l'abolir; et, de l'aveu du fameux hérésiarque Luther, ce fut le démon qui lui en suggéra le dessein et lui en fournit les moyens. Malheur à vous, qui, par vos erreurs, vos profanations, vos négligences, tarissez la source des grâces; échapperez-vous à l'anathème? Voit-on assidus au pied des autels d'injustes ravisseurs, d'impies esprits-forts, des séducteurs impudiques, en un mot, des esclaves de l'enfer? Ils en rougiraient; la honte les chasse si la grâce ne les change. On n'y voit guère que des chrétiens fidèles ou qui veulent le devenir; les autres n'y trouvent que leur condamnation.

L'esprit de pénitence a dirigé l'Eglise dans tout ce qu'elle prescrit à ses ministres pour la célébration du sacrifice. Cette suite de cérémonies et de prières est une espèce de pénitence publique, faite au nom du genre humain pour apaiser Dieu. Prosterné à ses pieds comme Madeleine, frappant sa poitrine comme le publicain, le prêtre commence par faire un aveu public et une amende honorable dans le *Confiteor.* C'est là qu'avec les termes les plus humbles, en présence du ciel et de la terre, des anges et des hommes, il se dit coupable de mille fautes; et, sans vouloir excuser ni ses intentions, ni sa conduite, il répète trois fois que c'est par sa faute et sa très-grande faute, *mea maxima culpa.* Ainsi David, pénitent, voyant périr ses sujets par la peste : Seigneur, s'écrie-t-il, tournez votre épée contre moi, voici le vrai coupable; je dois seul vous être immolé; tout le peuple est innocent. Il faut bien compter sur la bonté de Dieu et sur l'efficacité du sacrifice, pour en interrompre si souvent la suite, et y mêler l'odieux souvenir de ce qui ne peut que déplaire. Au milieu de la messe, lorsque s'exécute le mystère des douleurs, le prêtre, à l'exemple du bon larron, demande grâce pour tous les pécheurs : *Nobis quoque peccatoribus.* Avant la communion, lorsqu'il est sur le point de manger la victime, il lui rappelle, pour exciter sa compassion, qu'elle est l'Agneau de Dieu, venu pour effacer les péchés du monde, *qui tollis peccata mundi,* et il lui proteste, avec le centenier, que nous ne sommes pas dignes qu'il entre dans notre cœur : *Domine, non sum dignus.* (*Matth.*, VIII, 8.) Tels sont les sentiments de contrition et d'humilité que nous devons apporter au sacrifice de réconciliation.

Ainsi remet-il les péchés, en apaisant Dieu. Nous allons voir qu'il les remet encore en réparant l'offense de Dieu.

SECOND POINT.

Quoique les deux sacrements de baptême et de pénitence remettent les péchés aussi bien que le sacrifice, c'est d'une manière bien différente, comme remarque le concile de Trente; en sorte qu'ils ne peuvent être appelés propitiatoires comme lui. L'un en efface la tache, l'autre en arrête la source : l'un en répare l'effet, l'autre en remet la dette. Le sang de Jésus-Christ, qui coule dans tous les deux, ici fléchit et apaise l'offensé; là soulage et rétablit le coupable. D'abord il obtient, ensuite il applique la grâce du pardon. Dans le premier, il répare les voies; dans le second, il consomme la réconciliation. Le sacrifice attendrit le cœur de Dieu par la compassion, le cœur de l'homme par la douleur : l'autel les rapproche, le sacrement les réunit. Le ministre qui prononce l'absolution suppose le pécheur contrit et disposé. La victime qu'il offre obtient les dispositions et procure les secours; elle est un habile négociateur qui peut ménager même le salut des absents et sans les consulter. L'absolution ne peut être reçue que par un sujet présent et qui le veut. Dieu promet la paix dans celui-là; il la signe, il la publie dans celui-ci.

Le sacrement n'est qu'une suite du sacrifice. L'eau salutaire de la piscine a coulé des plaies de la victime immolée. Le sacrement est dans le sacrifice comme dans son principe; il en emprunte le mérite, il en fait éclore le fruit : sans lui le prêtre ne prononcerait que des paroles inefficaces. A la faveur de sa vertu, Dieu souscrit dans le ciel aux arrêts que le ministre prononce sur la terre. Le sacrifice peut être utilement offert, après même que la coulpe a été effacée dans le tribunal : car enfin il reste toujours des peines à subir; le ministre de l'absolution n'en remet aucune, il est au contraire obligé d'en imposer; il n'applique les mérites du Sauveur que comme un remède, non comme une satisfaction; il laisse à la pénitence ou à la contrition parfaite toute la dette à payer : mais le sacrifice applique la vertu de la satisfaction, par une sorte de remise extérieure qu'il peut lui obtenir, sans rien exiger de sa part, sans qu'il le connaisse, quoiqu'il la combatte. Dieu est mort pour ses ennemis; on dit la messe pour les pécheurs, pour les âmes du purgatoire, pour les infidèles.

Le sacrifice détruit même, en un sens, le péché, comme préservatif et comme remède : comme préservatif, il combat le démon notre ennemi; c'est une arche qui renverse les murailles de Jéricho et l'idole de Dagon : comme remède, c'est un serpent d'airain, qui guérit les blessures que le démon nous a faites : comme préservatif, il arrête le tor-

rent des passions ; c'est une arche qui suspend les eaux du Jourdain et l'activité des flammes : comme remède, c'est un bois salutaire qui adoucit l'amertume des eaux de Mara : comme préservatif, il instruit, il découvre la volonté de Dieu; c'est une arche sur laquelle Dieu rend ses oracles, dans laquelle il renferme les tables de la loi : comme remède, il fait rentrer l'homme en soi-même par de salutaires remords; c'est le prophète qui convertit David coupable, l'ange exterminateur qui le punit par d'utiles adversités. Dans sa mort Jésus-Christ triompha du démon et du monde; et, en l'affaiblissant, il augmenta notre confiance et nos forces : *Confidite, ego vici mundum.* (*Joan.*, XVI, 33.) Ainsi tous les jours ce pain salutaire, qui retrace si bien le triomphe de la croix, nous guérit et nous fortifie : *Vinum lætificat, panis cor hominis confirmat.* (*Psal.* CIII, 15, 17.) Et l'Eglise, dans les prières de la messe, demande ces deux fruits : la guérison des maux passés et présents, la préservation des maux à venir : *Ab omnibus malis præteritis, præsentibus et futuris.*

Si le péché n'était que le mal de l'homme, il suffirait de le prévenir ou de le guérir; mais en faisant tort à la gloire de Dieu, le péché est comme le mal de Dieu. Il faut donc apaiser son cœur et rétablir ses droits; c'est encore ce que fait le sacrifice. Nous avons vu comme il apaise, voyons maintenant comme il répare. Ce ne peut être aujourd'hui que par voie d'application et de prière. Notre Médiateur, étant arrivé au terme de ses travaux, ne peut plus, à la rigueur, ni mériter ni satisfaire; tous ses mérites sont acquis, toute sa satisfaction est consommée : *Una oblatione consummavit omnia.* (*Hebr.*, X, 14.) Il ne lui reste plus qu'à appliquer, c'est-à-dire, à distribuer le trésor que sa mort nous a acquis : c'est ce que fait le sacrifice de la messe. En cela, dit saint Paul, le grand-prêtre selon l'ordre de Melchisédech est bien différent des prêtres de la race d'Aaron, qui ne pouvaient être les avocats du peuple que pendant le court espace d'une vie passagère. Le prêtre éternel est toujours vivant : *Semper vivens ad interpellandum* (*Hebr.*, VII, 25) : il est éternellement en état d'exercer les fonctions de médiateur et de sauver tous ceux qui ont recours à lui, en leur accordant ses mérites : *Salvare in perpetuum potest accedentes per semetipsum ad Deum.* (*Ibid.*)

On peut acquitter ses dettes, ou par une sorte de cession de biens, en donnant tout ce qu'on a, ou en donnant exactement ce que l'on doit, ou en payant un équivalent supérieur à la dette : voilà ce qu'opère le sacrifice. 1° Il donne tout à Dieu : 2° il lui rend tout ce que le péché lui a ôté : 3° il lui consacre encore plus que le péché ne lui avait ôté, quoique ce ne soit pas par l'acquisition d'un nouveau mérite, mais par la distribution des anciens. La réparation n'en est ni moins certaine, ni moins étendue.

1° Le sacrifice consacre tout à Dieu. Quel pénitent qu'une victime? quelle austérité! quelle immolation! Contrition vive, larmes amères, aveu sincère, satisfaction abondante, tout s'y trouve parfaitement : douleurs jusqu'à la mort, larmes jusqu'au sang, aveu jusqu'à la publicité, satisfaction jusqu'à l'anéantissement. Que peut-on faire davantage? La pénitence, à le bien prendre, n'est elle-même qu'une espèce de sacrifice : elle frappe pour venger Dieu : elle dépouille pour lui donner : elle lui consacre tout l'homme, pour tout remplacer. Ce qui a servi à l'iniquité sert à la gloire de Dieu, changeant l'objet, la matière du sacrifice. Elle adore ce qu'on a brûlé, elle brûle ce qu'on a adoré. Mais le plus austère pénitent épargne encore quelque chose, et le sacrifice n'épargne rien. Qu'un roi de Ninive, pénitent, se couvre de cendres et de cilice, qu'il jeûne rigoureusement, ce n'est que pour quelques jours; il n'immole que quelques moments de plaisir et de faste. Que David, pénétré de douleur, arrose son lit de ses larmes et mêle la cendre avec son pain, il ne quitte pourtant ni sa grandeur, ni ses richesses; et, malgré l'abondance de ses larmes, il y trouve l'adoucissement de ses maux. Que Madeleine inconsolable sacrifie à Jésus-Christ les vanités qui l'ont séduite : que ses yeux, noyés dans ses pleurs, inondent les pieds de son bien-aimé; que sa bouche les baise, que ses cheveux les essuient : ce n'est là qu'une partie d'elle-même, Madeleine vit encore. Mais le sacrifice, plus inexorable que la plus sévère pénitence, ne laisse pas même vivre la victime : honneurs, plaisirs, richesses, vous n'êtes que la matière du prélude de l'immolation : le cœur, l'esprit, le corps, les espérances, il faut que tout soit détruit, et le soit sans retour. C'est ainsi qu'en faisant par son sacrifice la plus grande de toutes les pénitences, le Sauveur a été le vrai pénitent, le pénitent universel.

Il est vrai que nous ne pouvons, par nous-mêmes, rien offrir qui puisse satisfaire un Dieu justement irrité. Qu'êtes-vous, mes œuvres? Un grain de sable que l'on foule aux pieds. Qu'êtes-vous, mes adorations et mes larmes? Une goutte d'eau qui se sèche. Qu'êtes-vous, mes prières et mes hommages? Une étincelle qui s'éteint. Qu'êtes-vous, mes vœux et mes soupirs? Un souffle qui se dissipe. *quid dignum offeram Deo ad placandum?* (*Mich.*, VI, 6.) Mais uni au mérite de mon Dieu, je fléchis sans peine le courroux céleste; mes moindres œuvres, en quelque sorte divinisées comme le pain et le vin, tout méprisables qu'elles sont, deviennent, par la consécration, le corps et le sang d'un Dieu. Cependant, tout insuffisants que sont nos mérites, ceux mêmes de Jésus-Christ notre caution le fussent-ils, par une supposition impossible, que peut faire de plus un débiteur de bonne foi, que de faire cession de tout ce qu'il a? De ses biens, de sa personne et de sa vie : des biens, de la personne et de la vie de sa caution. Peut-on porter plus loin le zèle pour ses amis, la justice pour ses créanciers, que de leur don-

ner ses biens et sa vie ? *Majorem charitatem nemo habet.* Non, le créancier le plus impitoyable, ni le mauvais serviteur qui prit son confrère à la gorge, ni le maître irrité qui révoqua la grâce qu'il lui avait accordée, n'en exigeaient ni n'en pouvaient exiger davantage. Qu'on le mette en prison, qu'on le vende, lui, sa femme et ses enfants, encore même leur laisse-t-il la vie : *Jussit venumdari.* (*Matth.*, XVIII, 25.) Une victime ne se la laisse pas. Cette cession, cette mort volontaire, nous laissât-elle en reste avec la divine justice, la remise du surplus serait équitable et nécessaire, puisqu'on ne peut faire rien de plus.

C'est donc proprement l'emploi des prêtres, dit saint Paul, d'être les médiateurs de la réconciliation; ils sont choisis parmi les hommes chargés pour eux des choses de Dieu, afin d'offrir des sacrifices pour la rémission des péchés. Ce que la charité fait en faveur d'un prisonnier, d'un débiteur obéré, le prêtre le fait auprès de la divine justice. Il ramasse ce qu'il peut pour payer la dette, il la porte au créancier, il lui offre tout, il en obtient quelque remise. *Ut offerat dona et sacrificia pro peccatis* (*Hebr.*, V, 1.) La bonté de Dieu en fait des reproches aux ministres négligents. Pourquoi ne vous opposiez-vous pas à ma colère comme un mur d'airain? Vous deviez, comme chef, comme père, comme médiateur de mon peuple, vous efforcer de me payer; mais, aussi peu zélé pour ma gloire que pour le salut de vos brebis, vous n'avez rien fait, ni pour me fléchir, ni pour me satisfaire : *Non ascendistis ex adverso, neque apposuistis murum.* (*Ezech.*, XIII, 5.) Fallût-il acquitter de votre fonds et vous offrir vous-mêmes comme caution de mon peuple, à être anathème avec saint Paul, à être effacé du livre de vie avec Moïse, oubliez-vous que le prêtre est un pénitent public qui doit se tenir entre le vestibule et l'autel, et, par l'abondance de ses larmes, toucher le cœur d'un maître offensé, et payer les immenses dettes des hommes? Dans ces sacrifices pacifiques, on faisait part de la victime au particulier qui l'offrait pour marquer les grâces dont il remerciait ou qu'il demandait; mais dans le sacrifice propitiatoire, elle était partagée seulement entre Dieu et le prêtre. Dieu en consumait une partie par le feu; le prêtre mangeait l'autre : tout devait se passer entre l'offensé et le médiateur. Bien loin d'y avoir part, le débiteur donnait son bien, le prêtre le présentait en payement. *Plorabunt sacerdotes ministri Domini* (*Joel.*, II, 17.) Heureux d'être reçu à se donner lui-même, à l'exemple du souverain médiateur, qui, voyant l'inutilité des premiers sacrifices pour obtenir grâce, s'offrit à être la victime du genre humain. *Holocautomata pro peccato non placuerunt tibi. Tunc dixi : Ecce venio.* (*Hebr.*, X, 6.)

2° Dieu trouve dans le sacrifice, par l'offrande entière de l'homme, non-seulement tout ce qu'il peut attendre de son étendue, mais encore tout ce qu'il peut désirer de son prix. Elle lui rend exactement tout ce que le péché lui avait ôté, et en répare le mal à la rigueur. Tout pauvre, tout chargé de dettes qu'est ce pécheur, il peut dire sans présomption, bien mieux que le serviteur de l'Evangile : Donnez-moi du temps, je vais à l'autel, et j'acquitterai tout : *Patientiam habe in me et omnia reddam tibi.* (*Matth.*, XVIII, 26.) Le péché est une préférence de la créature à Dieu, jusqu'à lui désobéir ; le sacrifice est une préférence de Dieu à la créature jusqu'à la détruire pour lui. Le péché est un éloignement de Dieu, le sacrifice est une consécration à Dieu. Le péché est une ingratitude, le sacrifice un acte de reconnaissance; le péché est une insolence, le sacrifice une humiliation; le péché est une insulte, le sacrifice un hommage; le péché est un mépris, le sacrifice un culte. Le péché foule la grâce aux pieds, le sacrifice la demande avec autant d'humilité que d'instance. Ici l'homme verse son sang, là il prend les armes contre son maître; l'un en fait un esclave rebelle, l'autre une victime docile; le monde l'a vu criminel, l'autel le voit pénitent; les passions en faisaient un objet de haine, le bûcher le rend digne d'amour. L'enfer se réjouissait de ses désordres, le ciel triomphe de son holocauste. Dieu le foudroyait dans le crime, il le couronne dans le temple. Le sacrifice est impétratoire, pourquoi n'obtiendrait-il pas, du moins à titre de grâce, la rémission du péché qu'il demande? Il est eucharistique, la gloire la plus flatteuse est la reconnaissance du bienfait dont on avoue que le péché rendait indigne. Il est holocauste ; peut-on rendre d'hommage plus profond que celui de la douleur et de la confusion? Tout se réunit pour le rendre propitiatoire. Par ce sacrifice, Dieu passe de la justice à la miséricorde, de la colère à la clémence; des foudres aux faveurs, et l'homme passe de l'esclavage à la gloire, de l'abîme au trône, des bras du démon dans le sein du Père céleste : *Si peccaverit anima, offeret sacrificium.*

Le monde perdu a vu produire ces heureux effets, lorsqu'un Dieu, immolé par la main des hommes inonda le Calvaire de son précieux sang. Il les voit encore, lorsque le même sang inonde ce sanctuaire : il y voit pareillement réunis tous les traits qui donnent au sacrifice un prix inestimable. Victime d'un prix infini, victime consumée par les plus vives douleurs, victime offerte par l'autorité publique, sacerdotale et royale qui, quoique par des vues différentes, demandent également sa mort. Victime qui accomplit toutes les prophéties, qui explique toutes les figures, qui développe tous les mystères, qui résout toutes les difficultés. Victime enfin, non pas insensible et inanimée comme les fruits de la terre ; non pas privée de raison comme les animaux, mais libre et éclairée, se consacrant volontairement elle-même, et donnant à son sacrifice les mérites de la soumission et de l'amour. C'est trop peu. Victime pure et sans tache en qui sont renfermés tous les

trésors de la science et de la sagesse : victime infiniment sainte, égale à Dieu et Dieu même. Ce sacrifice est plus que suffisant pour racheter tout un monde. Qui en doute? Qui peut en méconnaître le prix infini? Des milliers de mondes y trouveraient également leur salut, Dieu y satisfait à tous ses droits, et tout infinies que peuvent être ses prétentions, sa justice y reçoit un digne hommage. Cette oblation pourvoit à tout, remplit tout, consomme tout; tout est consommé, disait le Sauveur mourant : *Consummatum est.* (*Joan.*, XIX, 30.)

Faut-il être surpris si ces fruits infinis de ce sacrifice ne se bornent pas à l'utilité des vivants? L'Eglise nous apprend que les âmes justes qui souffrirent dans le purgatoire ne sont pas exclues de son efficace propitiation. Le sang adorable répandu sur l'autel, retient les feux qui les dévorent; là il abrége le temps où elles languissent dans l'attente de leur bonheur; ce n'est pas, il est vrai, en exerçant son autorité que l'Eglise ménage leur délivrance; ces âmes fidèles ne sont plus de son bercail, nous ne pouvons qu'offrir pour elles nos prières et nos bonnes œuvres : elles ont reçu la portion de grâce qui leur était destinée, ce sang précieux ne peut plus couler sur elles que par voie de suffrage et de transport. Il ne coule pas moins efficacement. Anathème, dit le concile de Trente, à quiconque conteste cette vérité. *Si quis dixerit non prodesse vivis et defunctis, anathema sit.* Et tous les jours l'Eglise donne aux prêtres, dans l'ordination, le pouvoir d'offrir le sacrifice pour les vivants et pour les morts : *Potestatem offerendi pro viris et defunctis.*

Cette pieuse mère ne refuse son secours à aucun de ses enfants morts dans la communion. Incertaine si du règne de la miséricorde ils ont passé sous le règne de la justice qui les purifie; si le ciel les compte au nombre de ses habitants, ou l'enfer au nombre de ses esclaves, elle se fait une loi, après leur mort, d'offrir pour eux, à tout événement, le sang du divin Agneau, et de se prêter aux pieux desseins de ceux qui veulent le faire offrir pour leur repos. Elle a établi une fête pour leur rendre en commun, tous les ans, ce pieux devoir. Après avoir honoré les couronnes de l'Eglise triomphante, le jour de tous les saints, elle porte le lendemain ses yeux sur les besoins de l'Eglise souffrante qui, du milieu de ses peines, touche de si près au bonheur éternel. Tous les jours encore dans les moments les plus saints du sacrifice, lorsqu'après la consécration, la sainte victime est sur le bûcher : souvenez-vous, Seigneur, dit-elle, de vos serviteurs, qui nous ont précédés avec le signe de la foi, et qui se sont endormis dans la paix : *Memento famulorum tuorum qui nos præcesserunt.* Aussitôt les anges volent pour briser leurs chaînes et leur rapporter les grâces du ciel apaisé; il me semble voir le Seigneur descendre de l'autel dans le purgatoire, après avoir souffert la mort mystique, comme après sa mort sanglante, il descendit du Calvaire dans les enfers, c'est-à-dire dans les limbes, pour finir la captivité de ses âmes saintes qui soupiraient après sa venue : *Descendit ad inferos.*

Pieux exercice de charité, aussi ancien que le christianisme, autorisé par les décisions de l'Eglise, pratiqué par tous les fidèles, qui, figuré à l'avance par le sacrifice que les Machabées firent offrir, après une bataille, pour le repos de ceux qui étaient morts dans le combat, nous a été transmis de main en main par une tradition constante; comme le prouvent au long les théologiens contre les hérétiques des derniers siècles, par l'autorité de saint Augustin et de tous les Pères : *Misit offerri sacrificium pro peccatis mortuorum*, etc.

C'est ainsi que Jésus-Christ est le bouc émissaire pour l'expiation du péché, et le passereau solitaire, pour la purification de la lèpre. Ces deux boucs, ces deux passereaux étaient la figure des deux natures divine et humaine, passible et impassible. L'un de ces animaux était immolé : c'est la nature humaine qui devait souffrir la mort sur la croix; l'autre restait libre, c'est la nature divine toujours immortelle, toujours indépendante, dans la mort même du corps que le Verbe avait adopté. On couvrait celui-ci du sang du premier, une personne divine a daigné se couvrir de même de notre chair : c'est elle qui porte tous nos péchés, elle peut seule avoir le mérite infini qui les expie. Après les premières cérémonies, le prêtre, au nom du peuple, confessait sur lui tous les péchés; ensuite il était conduit hors du camp, comme Jésus-Christ sur le Calvaire hors de Jérusalem, dit saint Paul, *extra portam passus est.* (*Hebr.*, XIII, 12.) Il était livré aux bêtes du désert, c'est-à-dire aux gentils. Les gentils, en effet, y ont presque seuls participé; il a été rejeté des Juifs; ceux qui l'avaient conduit dans le désert ne revenaient au camp qu'à la fin du jour, après avoir lavé leurs habits, comme les Juifs entreront dans l'Eglise à la fin des siècles après avoir été lavés dans le baptême. Ainsi, remarque saint Augustin après saint Paul, les cendres d'une vache immolée et brûlée hors du camp, mêlées avec de l'eau et répandues sur le peuple, le purifiaient de ses péchés; combien plus l'humanité de Jésus-Christ, dont elles étaient la figure, et son sang adorable répandu sur nous, nous délivrera-t-il des nôtres. *Si cinis vitulæ aspersus, quanto magis sanguis Christi emundabit vos.* (*Hebr.*, IX, 13, 14.) Connaissez votre bonheur, chrétiens que la foi mène dans nos temples. Recevez ce digne hommage, grand Dieu! Que peut faire de plus pour vous cet adorable Rédempteur! Voyez, pécheurs, ses bras étendus pour vous recevoir, son sang répandu pour vous laver, son corps déchiré pour vous racheter; il porte vos crimes, il souffre ce que vous méritez, *in quo posuit iniquitates omnium.* (*Isai.*, LIII, 6.)

3° Le sacrifice rend à Dieu plus même que le péché ne lui a ôté. Le prix de la victime non-seulement est suffisant, mais encore sur-

abondant; le mérite d'un Dieu est bien supérieur au démérite de la créature. Il l'emporte infiniment sur l'éternité même de l'enfer; le péché n'est un mal infini que dans l'ordre moral, par le rapport qu'il a avec Dieu; mais tout est réellement infini en dignité dans la personne du Sauveur mourant. Une goutte de son sang, une larme, un soupir, auraient suffi pour racheter tout un monde. Quelle surabondance infinie dans ces ruisseaux de larmes et de sang que le Calvaire a vus, que nos autels voient couler! Dans cette multitude de sentiments et d'actions qui forment le tissu de la plus belle vie qui fût jamais! Heureuse faute, qui donne à Dieu et à l'homme, par le mérite d'un tel Rédempteur, mille fois plus qu'ils n'ont perdu! *O felix culpa quæ tantum meruit habere Redemptorem!*

Le sacrifice entre dans une espèce de détail des droits de Dieu, et répond par autant de vertus héroïques à la malice particulière de chaque péché. Il dédommage des folles présomptions de l'orgueil par une humilité profonde, des criminelles révoltes de la désobéissance par une soumission parfaite, de l'injurieuse indifférence de l'impiété par le culte le plus solennel. La charité répare les noirceurs de l'envie, la patience satisfait pour les emportements de la colère, la sensualité est expiée par la douleur, l'avarice par le dépouillement. Les motifs les plus purs en relèvent le prix, le courage et la résolution vont jusqu'à l'héroïsme; chaque vertu est animée de l'esprit de sacrifice, et le sacrifice est un exercice réel de toutes les vertus. Contemplez, Seigneur, cet exercice divin de tout ce qui peut le plus vous honorer et vous plaire; toutes vos prétentions à la fois satisfaites, toutes vos vues remplies, toutes vos perfections glorifiées, tous vos ordres exécutés; tels sont les trésors infinis que le sacrifice vous présente. Le péché ne vous offense qu'en détail, on ne peut les commettre tous à la fois; on ne viole pas toutes les lois, on ne blesse pas toutes les vertus, mais toutes les vertus peuvent se réunir, toutes se réunissent en effet dans le sacrifice. C'est un monde d'hommages, un chef-d'œuvre de culte, une réparation universelle; vous êtes plus que dédommagé : un seul sacrifice fait plus de bien que tous les péchés n'ont fait et ne feront de mal : *Finem accipiet peccatum.*

Et ce n'est pas une seule fois que ce monde d'hommages vous est offert, c'est à chaque instant, c'est dans toutes les parties de la terre. Faut-il être surpris que la miséricorde l'emporte sur la justice? Cette miséricorde n'a-t-elle pas fait mille fois plus que la justice? Cette miséricorde n'a-t-elle pas fait mille fois plus que la justice ne pouvait prétendre? *Miserationes ejus super omnia opera ejus.* (*Psal.* CXLIV, 9.)

Le sacrifice opère infailliblement ces merveilleux effets : *Ex opere operato*, disent les théologiens, c'est-à-dire, indépendamment du mérite du ministre qui l'offre. Quoique sa sainteté puisse, comme dans toutes les bonnes œuvres, attirer certaines grâces, le fruit essentiel du sacrifice n'y est point attaché. Plein de vertus ou chargé de crimes, édifiant à l'autel par sa piété, ou scandalisant par ses irrévérences, le canal par où la grâce coule n'en souille la pureté, n'en détourne le cours, ni n'en diminue l'abondance. Je n'envie point votre sort, heureux pénitents, dont le Calvaire entendit prononcer la grâce; c'est ici le renouvellement de la Passion; c'est le même sacrifice de propitiation; ce sang est-il aujourd'hui moins précieux, coule-t-il avec moins de profusion, n'y ai-je pas le même accès? Pourquoi ne produirait-il pas les mêmes fruits? Non, en agissant immédiatement sur la personne comme les sacrements, ou les causes naturelles; mais en obtenant l'amitié du Seigneur et la remise de la dette; et quoique la mesure de l'application dont Dieu est toujours le souverain maître, ne soit ni égale ni connue, la grâce de la conversion et quelque remise de la peine suivent toujours le retour de la miséricorde et l'expiation de la faute. Si le pécheur ne se convertit pas en effet toujours, c'est sa faute; il abuse de la grâce qu'il a reçue, qui toute grande qu'elle soit, ne lui ôte jamais sa liberté, comme le sacrifice de la croix, en satisfaisant pour tous les hommes, et leur méritant des grâces à tous, ne convertit ni tous les assistants, ni tous ceux mêmes qui souffraient avec Jésus-Christ et moururent avec lui.

Ce succès infaillible de négociation, indépendant des dispositions du ministre, aurait quelque chose de surprenant, si on ignorait que Jésus-Christ est le véritable prêtre, aussi bien que la victime. Un médiateur odieux par ses crimes et indigne des grâces pourrait-il obtenir le pardon des autres, indignes et odieux comme lui? Un criminel, un ennemi, ne furent jamais ni un heureux avocat, ni un puissant protecteur. Il a besoin de patron pour lui-même. Mais quand je vois un Dieu se charger de la réconciliation, être lui-même l'offrande, sacrifier et être le sacrificateur, j'oublie l'homme, pour ne songer qu'à celui dont il tient la place; je ne suis plus effrayé des péchés de la créature, ni inquiet sur ses démarches. J'ose défier le ciel de ne pas m'être propice. C'est ici, mon Dieu, votre intérêt plus que le mien; ce ne serait pas à l'homme, mais à Dieu que la grâce serait refusée. Prières, jeûnes, aumônes, je fais tout le reste en tremblant; vous n'y voyez que moi; mille motifs vicieux, mille fautes secrètes peuvent souiller les actions les plus saintes : mes plus rigoureuses pénitences ont peut-être besoin de pénitence; je me défie de tout ce que je fais : *Verebar omnia opera mea.* (*Job*, IX, 28.) Le sacrifice calme toutes mes alarmes; je n'y vois que Dieu; l'instrument dont il daigne se servir, ne saurait diminuer ni le prix de l'offrande, ni le mérite du grand prêtre.

Il n'en est pas de même des dispositions

de celui pour qui le sacrifice est offert; elles ne sont pas indifférentes au succès : le sacrifice, en cela semblable aux sacrements, suppose, comme eux, une fidèle correspondance dans celui qui en est l'objet. Comment apaiser Dieu en faveur d'un pécheur obstiné à croupir dans son désordre? La satisfaction suppose l'état de grâce. Il est vrai que le sacrifice obtient le moyen d'y parvenir; mais en vain la grâce sera-t-elle demandée; en vain sera-t-elle accordée, si le péché y met toujours obstacle. L'Eglise semble en faire dépendre le succès de ses vœux, en demandant, comme une condition nécessaire, la foi et la piété de ceux pour qui elle prie. Ne négligez donc rien pour vous bien préparer à la messe, pour la bien entendre, pour en profiter : *Quorum tibi fides cognita est, et nota devotio.*

Faudra-t-il donc vous exhorter à porter au sacrifice l'esprit de contrition? En s'offrant comme le pénitent public et la victime commune, Jésus-Christ nous présente comme des pénitents et des victimes qui attendent la grâce qu'il demande pour nous, ou comme composant avec lui une même victime. Pleines du même esprit dont il est rempli, ce ne sont pas des victimes aveugles ou insensibles, entraînées à l'autel sans savoir ce qu'elles font; ce sont des victimes intelligentes qui y conforment leurs sentiments, immolent l'entendement par la foi, le cœur par l'amour, les passions par la mortification, le corps par la douleur. *Spiritu sacrificii replet.* Ainsi devenues des images vivantes de Jésus-Christ pénitent sur la croix, elles annoncent sa mort : *Mortem Domini annuntiabitis.* (I *Cor.*, XI, 26.)

Le chrétien serait-il donc indifférent pour le plus grand de tous ses intérêts? Dieu demande grâce pour lui, il expie ses péchés, et l'homme insensible n'y penserait pas? Il y viendrait avec négligence, il y assisterait sans piété? Ah! soleil, éclipsez-vous! rochers, brisez-vous! terre, tremblez encore! le cœur de l'homme qui seul intéressé devrait être plus ébranlé, plus brisé, plus obscurci que vous, voit d'un œil sec, assiste d'un cœur stupide à l'immolation divine, où, aux dépens de la vie de son Sauveur, on daigne sauver la sienne! Le cœur contrit et humilié est le vrai sacrifice qu'on attend de nous. *Sacrificium Deo spiritus contribulatus.* (*Psal.* L, 19.) De quoi vous servira son prix infini, si la contrition ne vous donne droit d'y avoir part? Le sacrifice est le modèle de la plus parfaite contrition; la tristesse de l'hostie va jusqu'à la mort. *Tristis est anima mea usque ad mortem.* (*Matth.*, XXVI, 38; *Marc.*, XIV, 34.) Aimeriez-vous ce qu'elle déteste? Feriez-vous ce qu'elle condamne? Conserveriez-vous ce qu'elle détruit? Que la compassion et la reconnaissance, que la douleur et l'humilité vous remplissent des sentiments que vous voyez en elle! *Christo passo in carne, eadem cogitatione armamini.* (I *Petr.*, IV, 1.)

Serait-il nécessaire de vous y recommander l'amour des ennemis? Rien de plus expressément ordonné. Si vous offrez votre présent à l'autel, et si vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez-là votre offrande, allez plutôt vous réconcilier; vous ne serez accueilli qu'à ces conditions. N'est-ce donc qu'à l'autel que la loi de la charité vous doit être sacrée? N'est-ce qu'à l'autel que Dieu refuse les hommages d'un cœur aigri? Non, sans doute : mais comme le sacrifice est l'acte le plus authentique de la réconciliation, l'acte le plus héroïque de la charité, c'est là que la division des cœurs serait le plus déplacée. Tout doit être réuni dans la même victime; Dieu vous pardonne, et vous ne pardonneriez pas! Dieu abandonne ses intérêts, et vous seriez intraitable sur les vôtres! Le sang qui l'apaise ne vous arracherait aucune grâce. *Vade prius reconciliari fratri tuo.* (*Matth.*, V, 24.) C'est là aussi que l'Eglise fait réciter l'oraison dominicale où nous demandons le pardon en vertu de celui que nous avons accordé : *Dimitte nobis, sicut dimittimus.* (*Matth.*, VI, 12.) C'est là que, par une cérémonie aussi mystérieuse que touchante, l'Eglise donne à tout le monde la paix qu'elle reçoit à l'autel, et veut que nous nous en donnions mutuellement des gages avant la communion par de pieux embrassements, afin de réunir, dans le sein de la charité, tous les cœurs que la victime sainte a réconciliés avec le Père céleste. *Pax tecum.* C'est avec ces saintes dispositions que nous arriverons à la vie éternelle que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

DISCOURS IV.

SUR LE SACRIFICE EUCHARISTIQUE.

Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi? Calicem salutaris accipiam. (*Psal.* CXV, 12, 13.)

Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens qu'il m'a faits? Je boirai le calice de mon Sauveur.

L'homme fidèle, accablé sous le poids des miséricordes divines, s'écrie avec le Prophète : *Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens dont il m'a comblé?* Depuis le premier instant de ma vie, a-t-il cessé d'en répandre? Ma création, ma naissance, ne sont-elles pas des faveurs? Avais-je droit à l'être? Pouvais-je me le donner? Si je vis depuis tant d'années, si je possède quelque avantage temporel ou spirituel, mon esprit, mon corps, ma famille, mes biens, ne sont-ils pas des présents? Quel titre de préference avais-je sur tant d'autres à qui tout manque? *Quid retribuam Domino?* Si je suis éclairé des lumières de la foi, c'est par lui; si je suis racheté à un prix infini, si je suis nourri d'une viande céleste, soutenu d'une grâce divine, c'est par lui. Que puis-je faire qui approche de ses bontés? *Quid retribuam?* Que sera-ce si, au prix et à la profusion infinie de ses bienfaits, j'ajoute la dignité de sa personne, la sublimité de ses vues, les charmes de sa douceur? Hélas! et pour comble de confusion, si je jette les yeux sur ma bassesse, mon ingratitude, mes crimes! c'est alors que, inconsolable à la vue de mon impuissance, je ne

cesserai de m'écrier avec le prophète : Vains efforts, désirs inutiles, je serai toujours au-dessous de mes obligations et de ma reconnaissance. *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi?*

Mais en même temps l'homme fidèle se console avec le prophète; il trouve sa ressource à l'autel. Abandonné à moi-même, la nécessité d'être ingrat serait inévitable. Mais un Dieu se charge de ma dette, il va l'acquitter. Par un assemblage merveilleux, qu'une sagesse infinie pouvait seule imaginer, une bonté infinie seule accepter, une puissance infinie seule exécuter, il sera à la fois le bienfaiteur, le bienfait et l'action de grâce, le créancier, le débiteur et le payement; le sacrifice eucharistique opérera ce prodige. Voici donc ce que je ferai pour n'être pas ingrat : je boirai le calice du Rédempteur, et j'invoquerai son saint nom : *Calicem salutaris accipiam, et nomen Domini invocabo.* (*Psal.* CXV, 13). Jetons souvent les yeux sur cette victime adorable, et lorsqu'un tendre souvenir nous rappelle ses miséricordes, lorsque nous voyons pleuvoir sur nous et sur nos frères les présents dont il ne cesse de nous enrichir, remontons au principe de tout bien, unissons-nous à son sacrifice, et nous rendrons à Dieu tout ce que sa grandeur a droit d'attendre, tout ce que notre gratitude peut désirer : *Calicem salutaris accipiam.* (*Ibid.*).

Deux sortes de mérites dans un bienfait : la bonté du cœur et la valeur du présent; l'un donne du prix à l'autre. Grâce peu utile, quoique chère, si tout se borne aux sentiments; faveur peu agréable, quoique avantageuse, si le cœur ne l'avoue. Que ne doit-on pas à un bienfaiteur qui, comme le Seigneur, réunit l'un et l'autre! Prix infini de ses dons. L'amour infini qui les répand, tout est inestimable. Par conséquent deux sortes de retours dans la reconnaissance : les dons et les cœurs. L'un est la reconnaissance des riches, qui peuvent rendre l'équivalent; l'autre est la reconnaissance des pauvres, qui du moins payent de sentiments. Nous pouvons ainsi nous acquitter envers nos semblables; mais nous serions toujours en reste avec Dieu, si son Fils adorable, en offrant sa divine personne et ses divins sentiments, ne se chargeait de tous les deux. Ainsi son sacrifice est véritablement eucharistique et le supplément de notre faiblesse, par le retour surabondant qu'il fait à Dieu pour toutes ses grâces, 1° en présents, 2° en sentiments. Ce seront les deux parties de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Les bienfaits sont d'abord agréables à recevoir; mais, par la nécessité du retour, ils deviennent tôt ou tard des embarras et des charges. L'ingrat s'afflige de son obligation; un cœur généreux gémit de son impuissance. Ils ne voient qu'à regret combien ils sont redevables; le prix de la grâce en augmente le poids : l'un parce qu'il ne voudrait pas s'acquitter, l'autre parce qu'il craint de ne pouvoir jamais dignement le faire. La présence de leur bienfaiteur les déconcerte tous les deux. Celui-là refuse ce qu'il doit, et regrette ce qu'il accorde; celui-ci se dépouille de ce qu'il a, et se reproche même le peu qui lui reste. Que ne font-ils pas, le premier pour éluder un devoir importun, le second pour le remplir avec surabondance? L'un voudrait faire oublier à jamais le bienfaiteur et le bienfait; l'homme généreux s'efforce d'en perpétuer la mémoire. L'un déprécie le bienfait, l'autre le fait valoir; l'un se croit toujours acquitté, l'autre se croit toujours en reste. Odieux à tout le monde, l'ingrat ne mérite que du mépris, la source des grâces est pour lui tarie; elle s'ouvre pour le cœur généreux que la reconnaissance rend cher à tout le monde.

Voilà le pécheur, voilà le juste. Le pécheur est un ingrat qui oublie, qui méconnaît, qui foule aux pieds, qui tourne contre son bienfaiteur les grâces qu'il a reçues; qui lui refuse le tribut de ses services, secoue le joug de ses lois, murmure contre la rigueur de ses ordres. Est-ce là, grand Dieu! le prix que vous deviez attendre de vos bontés? Ne serviraient-elles qu'à nous rendre plus coupables? Venez, âmes fidèles, dédommager par votre reconnaissance un bienfaiteur qui ne sera jamais assez payé. Prodiguez vos biens pour enrichir les autels; épuisez vos forces pour travailler à sa gloire; immolez votre vie pour relever le prix de vos hommages; et, gémissant encore sous le poids de vos obligations et de votre faiblesse, n'attendez que de lui seul le juste payement de ses dons.

Vous le trouverez à l'autel. 1° Là se prodiguent les plus grandes richesses; 2° là se rendent les plus grands services; 3° là s'immole la plus précieuse de toutes les vies. Ne disons plus, comme nos pères : *Quid retribuam Domino?* Offrons ce que nous n'aurions jamais osé désirer. Quelque compte que Dieu nous demande de ses dons, nous n'en avons reçu, nous n'en recevons aucun dont nous ne puissions payer le prix par le sacrifice.

1° Les richesses. Ecoutez le vieux Tobie, accablé des bienfaits qu'il a reçus de l'ange Raphaël; il appelle son fils, et lui dit : Que pouvons-nous faire pour marquer notre gratitude à ce saint homme qui vous a servi de guide? *Quid possumus dare viro isti?* (*Tob.*, XII, 1.) Ah! mon père, reprit le fils enchérissant et lui faisant avec une espèce de transport le détail de ces bienfaits, tous nos biens y suffiraient-ils? Il m'a conduit dans mon voyage, il m'a ramené plein de vie et de santé, il m'a préservé d'un monstre prêt à me dévorer. Je lui dois une femme pieuse, qui joint une grande fortune à la dot inestimable de ses vertus. Il a chassé le démon qui la tourmentait, et qui ne m'aurait pas épargné; il a retiré l'argent que nous devait Gabelus, et, pour comble de grâces, si vous jouissez de la vue vous la devez à ses miracles. Est-il quelque récompense qui approche de ses services? *Quid dignum poterit esse*

ejus beneficiis? (*Tob.* XII, 2.) Hasardons du moins de lui marquer notre bonne volonté; conjurons-le d'accepter la moitié de nos biens: *Si dignetur dimidiam partem omnium assumere.* (*Ibid.*, 5.) Quelle fut leur surprise, lorsque, l'ange s'étant fait connaître, ils sentirent toute la dignité de leur bienfaiteur! Quel trouble, quelle terreur les saisit! Ils se jetèrent par terre, et, malgré tout ce que l'ange put faire pour les rassurer, ils demeurèrent prosternés pendant trois heures, et ne se relevèrent que pour annoncer les merveilles du Seigneur et l'excès de leur reconnaissance : *Narraverunt mirabilia ejus.* (*Ibid.*, 22.)

Nous ne mettons pas de bornes si étroites à la nôtre. Ce n'est pas seulement la moitié de nos biens que nous offrons à Dieu : nous ne connaissons pas de partage; nous tenons tout de sa bonté, il reçoit tout de notre gratitude. Nous ne ferions pas avec moins de transports que Tobie le détail de ses grâces et de nos devoirs. C'est notre guide dans le pèlerinage de notre vie. Rassurés à l'ombre de ses ailes, le monstre infernal cherche en vain à nous dévorer. Le péché avait aveuglé notre âme : il a guéri notre aveuglement. Quelle étroite alliance il contracte avec nous! Quelle précieuse dot de la grâce, quel héritage immortel il nous accorde! Hasarderons-nous de lui offrir la moitié, la totalité de nos biens? Cette offrande pourrait marquer notre bonne volonté; mais pourrat-elle le satisfaire? Le monde épuiserait en vain ses richesses. Tout le bois du Liban, disait Isaïe, suffirait-il pour lui faire un bûcher? Les troupeaux répandus dans ses fertiles vallées fourniraient-ils assez de victimes? Que puis-je lui rendre que ses propres dons? J'en suis environné, j'en suis pénétré, j'en suis composé : *Libanus non sufficiet ad succendendum, nec animalia ejus ad holocaustum.* (*Isa.*, XL, 16.)

Il est une autre sorte de bien, et plus précieux que le monde et plus propre que nous-mêmes à satisfaire la justice divine; un bien qui, appartenant moins que les autres au domaine souverain du Seigneur, peut, à plus juste titre que les autres, être la matière de nos présents. C'est son propre Fils, égal à lui et indépendant, qui nous appartient par la cession qu'il nous en a faite. Le bien qui renferme, qui surpasse tous les autres biens; le chef-d'œuvre de la libéralité de Dieu, de la reconnaissance de l'homme, c'est lui que nous offrons dans le sacrifice, c'est avec lui que nous payons tout. Un Dieu même, un Dieu pour un Dieu : le retour ne peut être plus parfait et plus juste. Nous ne partageons pas notre trésor; nous le livrons tout entier, et cependant il nous reste tout entier encore. Il est à la fois dans le ciel et sur la terre, dans nos mains et dans le sein de Dieu; il appartient à l'un et à l'autre, même après un don mutuel. Nous gardons tout, et nous ne nous sommes pas moins acquittés; nous donnons tout, et nous ne sommes pas moins riches. *Calicem salutaris accipiam.* (*Psal.* CXV, 13.)

Les repas entrent en partie dans la reconnaissance; c'est une manière obligeante et noble de réunir la magnificence et le plaisir sans montrer ni supériorité dans celui qui donne, ni bassesse dans celui qui reçoit, ce qui est presque inséparable des autres présents. Nous donnons à Dieu par le sacrifice, un repas aussi magnifique que délicieux, préparé dans tous les sacrifices qui en ont été la figure. Abel avec tous ses troupeaux, Melchisédech avec le pain et le vin, Aaron avec les taureaux, les oiseaux, la fleur de farine qui se consommaient dans le temple; le paradis terrestre avec ses fruits, le désert avec sa manne, commençaient déjà à servir cette table céleste où, l'Agneau égorgé depuis le commencement du monde se donne en aliment; repas où par une sorte d'immensité et d'éternité, les tables servies de toutes parts et jusqu'à la fin des siècles, offrent à l'univers le pain des anges sans que la source de tant de biens puisse être tarie ou couler avec moins de profusion. *Homo fecit cœnam magnam.* (*Luc.*, XIV, 16.)

Mais si les hommes s'y rassasient, venez mon Dieu, vous rassasier vous-même à ce sacré banquet : Est-ce moins votre aliment que le nôtre, ou plutôt n'est-ce pas le vôtre par nature et le nôtre par grâce? De quoi vous nourrissez-vous dans l'éternité que de la vérité, c'est-à-dire, de votre Verbe! Nous osons vous faire le saint défi que vous faisait le Prophète; ouvrez votre bouche et je la remplirai. Quoi que vous puissiez désirer, le Fils vous le donne : *Dilata os tuum et implebo illud.* (*Psal.* LXXX, 11.) Cette sagesse qui a bâti votre maison sur sept colonnes, qui sert des aliments exquis sur la table, ne crie pas moins dans le ciel que sur la terre : Venez à moi, mangez et buvez, enivrez-vous des délices infinies que je fais goûter; je n'invite pas moins Dieu que les hommes à mon festin; on y trouve l'aliment dont il s'est toujours nourri. *Comedite, bibite, et inebriamini.* (*Cant.*, V, 1.)

Les douze pains de propositions, image naturelle de l'Eucharistie, étaient une offrande d'actions de grâces. Présentés au nom des douze tribus d'Israël, chaque semaine renouvelés, ils faisaient voir que les bontés divines, toujours renaissantes, exigent tous les jours de nouveaux remercîments. Ces pains étaient surmontés d'un vase plein d'encens qu'on brûlait devant Dieu; image d'un cœur reconnaissant, dont la ferveur, comme un parfum agréable d'odeur, monte jusqu'au pied du trône. La table d'or sur laquelle on les plaçait, voilà la charité qui donne à l'homme et qui offre à Dieu cette grande victime. Voilà, grand Dieu! le repas mystérieux que par vos ordres vous offrait la reconnaissance des hommes, que l'on appelait les pains de la face de Dieu, *panes faciei.* En vous l'offrant sans interruption, l'homme protestait de recevoir de vous sa nourriture, il s'efforçait de vous la rendre. En vous présentant celui qui vous sert d'aliment, nous osons vous dire ce que l'Eglise dit de l'homme : Le Fils adorable vous est

égal par sa naissance, il partage vos délices et votre gloire, *se nascens dedit socium;* par sa mort sur le Calvaire, il devient la rançon des hommes, il vous paye tout ce qui vous est dû, *se moriens in pretium;* par son perpétuel sacrifice sur nos autels, il est notre nourriture, *convescens in edulium;* il sera dans le ciel notre récompense, il y fait votre béatitude, nous sommes heureux en vous voyant en vous-même, vous êtes heureux en vous voyant vous-même en lui, *se regnans dat in præmium.*

2° Les services. Que reste-t-il à un homme reconnaissant; après avoir distribué tous ses biens, que de se donner lui-même? La loi permettait à un créancier de se saisir de la personne de son débiteur insolvable et d'en faire son esclave. Le père de famille de l'Evangile usa de ce droit rigoureux : Qu'on le vende, dit-il, lui, sa femme et ses enfants. La reconnaissance est une espèce de dette volontaire dont le débiteur même poursuit le payement. Créancier inflexible qui n'épargne rien, il prévient, ou plutôt il porte librement cet arrêt, pour un autre si redoutable et pour lui si doux, de se consacrer au service de son bienfaiteur. L'ingrat, débiteur de mauvaise foi ou serviteur mercenaire, craint les reproches, et ne s'acquitte que pour conserver son crédit et se ménager de nouveaux bienfaits ; mais le cœur noble, ne cherchant dans les services que le bien même de la reconnaissance, se livre avec joie à un créancier qui lui est cher, et regardant l'acceptation de ses travaux comme une nouvelle grâce, ne songe qu'à resserrer ses liens.

Un peuple entier fut rempli de ces sentiments envers Joseph et le roi d'Egypte. Nous vous devons la vie, pendant les sept années de stérilité où la terre maudite se refuse à nos besoins ; ces amas immenses de grains ne sont pas moins l'objet de notre gratitude que le chef-d'œuvre de votre sagesse. Prenez notre argent, nos troupeaux, nos terres, nos personnes ; vous avez sur nous des titres aussi chers que sacrés; agréez nos services, prenez-nous pour vos esclaves, nous porterons le joug avec plaisir. *Læti serviemus tibi.* (*Gen.*, XLVII, 25.) Le prince, devenu maître de la fortune et de la personne de ses sujets, leur rendit les biens et la liberté, et ne se réserva que la cinquième partie comme une redevance annuelle et un monument éternel de leur reconnaissance. Ainsi, tous les jours, ô mon Dieu ! s'ouvrent pour nous vos greniers, ou plutôt les trésors de vos grâces. Ainsi s'ouvre dans nos temples le grenier céleste où le froment des élus nous est distribué pour nourrir nos âmes. Daignez recevoir nos cœurs, nos biens, nos personnes. Heureux si nos services sont agréés ; nous cultiverons avec soin la terre de notre cœur que vous daignez confier à notre zèle ; nous vous en réserverons la cinquième partie, ou plutôt tous les fruits qui sont à vous. En couronnant nos mérites vous couronnerez vos propres dons. *Læti serviemus regi.*

Le sacerdoce et le sacrifice sont les actes les plus parfaits de dépendance et de servitude. Qu'est-ce qu'un prêtre? Un ministre, c'est-à-dire un homme dévoué au service des autels. Que sont ses fonctions? Des hommages. Ses paroles? des louanges. Son ministère? Un exercice continuel de soumission. Attaché au temple, revêtu d'un caractère ineffaçable, couvert des livrées de son Dieu, travaillant sans relâche à sa gloire, chargé de lui gagner tous les cœurs. Servitude glorieuse sans doute; le gouvernement des empires n'a rien de si grand ; mais servitude éternelle qui embrasse toute la vie ; servitude universelle qui embrasse toute sa personne : *Ecclesiæ Dei servitio mancipatos*, leur dit l'évêque qui les ordonne. Celui qui fait offrir le sacrifice, par une humiliation encore plus profonde, indigne d'entrer dans ces divines fonctions, se met au-dessous des serviteurs de Dieu pour suppléer à sa faiblesse. Quelle est surtout l'humiliation de la victime liée sur l'autel, destinée à l'arroser de son sang, à nourrir de sa chair les ministres, ou à marquer par sa consommation l'étendue de sa dépendance? Pouvons-nous mieux, par nos services, satisfaire le bienfaiteur qui nous comble de biens, et un cœur sensible qui veut le payer de retour?

Mais que pouvons-nous faire par tous nos services qui soit digne de Dieu, si Dieu lui-même ne se met à notre tête? Vous qui marchez sur l'aile des vents et la cime des ondes, vous dont la foudre sert la justice, dont le néant entend la voix, vous dont les anges exécutent les ordres, dont les trônes et les dominations portent le trône, dont les chérubins admirent la gloire, dont les séraphins aiment la beauté, avez-vous besoin de nos faibles mains? Un peu de poussière bâtira-t-il votre temple ? Daignerez-vous habiter dans ce sanctuaire, et jeter les yeux sur un chien mort, selon l'expression du fils de Saül? *Quid sum ego ut respicias ad me canem mortuum?* (II *Reg.*, IX, 8.) Venez, mon peuple, dit le prophète, entrez en jugement avec votre Dieu. Ingrat ! que vous ai-je fait pour m'outrager? Ou plutôt que n'ai-je pas fait pour m'assurer votre reconnaissance? Que ferez-vous pour moi, que me donnerez-vous? Fléchirez-vous le genou devant moi devant qui tout tremble? M'offrirez-vous des trésors, à moi à qui tout appartient? M'immolerez-vous vos enfants, votre fils unique à moi, qui l'ai fait sortir de votre sein? *Nunquid dabo primogenitum aut fructum ventris mei?* (*Mich.*, VI, 7.)

Oui, Seigneur, nous vous donnerons tout cela et mille fois davantage. Nous vous offrirons l'Agneau de Dieu, qui efface les péchés du monde ; nous ferons prosterner devant vous, celui au nom de qui tout genou fléchit, dans le ciel, sur la terre et dans les enfers. Nous immolerons, non pas nos enfants, mais votre Fils unique, égal à vous-même. Nous connaissons trop le prix de ce que nous possédons, pour craindre de tomber dans l'ingratitude. En vous donnant un Dieu pour

serviteur, nous vous donnons tous les hommages, toute la gloire, tous les biens à la fois; il en est l'auteur et le centre. Vous vous payez par vos mains et par vous-même. *Dominus retribuet pro me.* (*Psal.* CXXXVII, 8.)

Quel serviteur plus parfait, plus soumis, plus dévoué, plus fidèle que le Fils de Dieu? Il en a pris la forme en se faisant homme, il en a rempli les fonctions pendant sa vie, il a perpétué son esclavage à l'autel. Quelle humiliation pour l'Etre suprême, de s'anéantir jusqu'aux faiblesses de l'humanité! de partager avec les hommes la soumission et la dépendance! de subir, comme eux, les infirmités et les besoins de la nature! de travailler avec eux en fonds commun, et de mêler ses larmes et ses sueurs à celles que la nécessité leur fait répandre! Est-ce à vous, Seigneur, à porter les chaînes que le péché a forgées, et à être confondu avec les criminels? Toute sa vie se passe à servir les hommes dans un métier mécanique pour un modique salaire; il vend ses travaux au public, il reçoit pendant trente ans les ordres de Marie et de Joseph; il exécute, jusque dans les fonctions apostoliques, ce qu'il a dit de lui-même : Je ne suis pas venu me faire servir, mais servir les autres; il sert les malades et les guérit, il sert les ignorants et les instruit, les apôtres et il les forme, les pécheurs et il les rachète; il sert son père et le fait adorer. Pourrons-nous méconnaître sur le Calvaire l'esclave qui s'est livré à Dieu et aux hommes? Connaissons-le aux chaînes dont on le charge, aux crachats dont on le couvre, aux coups de fouets dont on le déchire. Hélas! les esclaves ne sont pas toujours aussi maltraités.

Ne pensons pas que son esclavage finisse avec sa Passion. Sa Résurrection glorieuse, qui semble avoir brisé ses fers, lui a tissu d'autres liens dans l'Eucharistie, bien plus indissolubles. Adorable prison qui le renfermez, chaînes eucharistiques qui l'attachez, soumission aveugle aux volontés du prêtre qui nous le livrez, entrée heureuse dans notre sein, qui nous l'incorporez, mystère ineffable qui jusqu'à la fin des siècles en faites le serviteur du Père céleste, que vous payez magnifiquement les bienfaits dont nous vous sommes redevables! Quel serviteur, grand Dieu! quels services! quelle fidélité! L'éternité de son origine, l'éminence de sa dignité, les trésors de sa science et de sa sagesse, l'étendue de son pouvoir, l'ardeur de son zèle, la tendresse de son amour, la perfection de sa sainteté, le désintéressement de ses vues : Quel serviteur! tous les rois attachés à votre char, tous les anges volant à l'exécution de vos ordres, l'univers attentif à votre voix, vous honorent-ils autant que ce serviteur adorable, si digne lui-même d'être servi, et servi en effet par toutes les créatures? il veut bien être le Fils de celle qui se disait votre servante, et vous adressait ces paroles si glorieuses : Je suis votre serviteur, et le fils de votre servante : *Ego servus tuus et filius ancillæ tuæ.* (*Sap.* IX, 5.) Que le Seigneur dise donc à mon Seigneur : Je suis satisfait, l'homme s'est acquitté envers moi à la faveur de vos mérites; asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je mette vos ennemis à vos pieds : *Dixit Dominus Domino meo : Sede a dextris meis.* (*Psal.* CIX, 1.)

3° La mort. Sentons-nous bien le prix de ce dernier acte de reconnaissance? Et quel est le cœur généreux, quel est l'ami, le parent, le serviteur, qui portât jusqu'à la mort, et à la mort de la croix, son dévouement et son zèle? Jacob faisait valoir à Laban ses longs services; j'ai essuyé pendant bien des années toutes les rigueurs des saisons; les yeux toujours ouverts sur vos intérêts, je me privais de toutes les commodités de la vie, le sommeil fuyait mes paupières, je m'oubliais moi-même pour vous. Mais Jacob a-t-il donné sa vie? Il partageait pourtant les profits du troupeau de son beau-père, et se trouva bien dédommagé quand il eut obtenu pour récompense l'aimable Rachel. Mais vous, qui nous donnez votre vie, qu'attendez-vous de nous? Pouvons-nous vous récompenser? Avons-nous quelque Rachel à vous offrir? Oui, ce sont nos âmes que vous aimez tendrement, et vous n'enchérissez pas moins sur Jacob, par la générosité de l'amour qui vous fait contenter de la conquête des âmes, que par l'excès de votre zèle, qui vous fait livrer sa propre personne. Père céleste, qui pouvez seul l'apprécier, ne seriez-vous pas content du prix de ce sacrifice? *Videbantur dies pauci præ amoris magnitudine.* (*Gen.*, XXIX, 20.)

Le maître le plus rigoureux ne porterait pas si loin ses prétentions. On exerçait autrefois cette autorité brutale sur les esclaves. Les lois crurent devoir y mettre des bornes, et faire respecter la vie des hommes. Nous épargnons même les animaux qui nous servent, et quoique privés de raison, l'intérêt leur fait trouver grâce. Faut-il, Seigneur, que l'intérêt et les lois se taisent également pour vous! ou plutôt parlent également contre vous, et fassent oublier les sentiments de l'humanité, pour faire de vous une victime! La guerre est le théâtre de la barbarie et de la valeur; le soldat s'expose à la mort pour son prince; mais il se défend, et forcé de succomber, il vend chèrement sa vie. Le prince ne s'expose pas sans nécessité, il se fait un devoir d'épargner le sang qu'on lui prodigue. Votre père, grand Dieu! ni vous-même, n'épargnez pas tant le vôtre; il vous livre sans nécessité, puisque non-seulement rien ne l'engageait à sauver l'homme, mais encore parce qu'un de vos soupirs aurait suffi pour le sauver. Vous vous livrez sans défense à vos ennemis, et bien loin de leur vendre votre vie, vous l'offrez pour leur salut, et pour eux vous demandez grâce. Nous traitera-t-on d'ingrats, quand nos mains sont chargées de telles offrandes?

Pleine de ces grandes vérités, l'Eglise exhorte les fidèles, au commencement du canon de la messe, à rendre à Dieu de con-

tinuelles actions de grâces. Elevons, dit-elle, nos cœurs vers lui : *Sursum corda.* Au moment de voir dans nos mains la victime eucharistique, profitons de nos avantages pour marquer notre reconnaissance : *Gratias agamus Domino Deo nostro.* Rien, en effet, n'est plus digne de la majesté à qui tout est dû : *Dignum et justum est.* Rien n'est plus équitable envers une bonté prodigue qui ne cherche qu'à nous enrichir : *Æquum.* Rien n'est plus salutaire auprès d'un Dieu puissant et miséricordieux, de qui nous avons tout à attendre : *Et salutare.* Oui, nous devons le faire en tous temps, en tous lieux, à tous les instants de la vie, puisque tout est comblé de ses grâces : *Semper et ubique gratias agere.* Mais, pour le faire avec autant de succès que de dignité et de justice, que ce soit toujours au nom de Jésus-Christ notre maître, seul en état de remercier comme il faut : *Per Christum Dominum nostrum.* C'est par lui que les esprits célestes, aussi bien que nous, offrent leurs actions de grâces : les anges louent votre majesté, les dominations l'adorent, les puissances tremblent, les séraphins tressaillent de joie. Daignez permettre que nous mêlions nos voix à celle de ces esprits bienheureux, et que nous nous écriions tous de concert : O saint, ô trois fois saint, le Dieu des armées !

Les quatre espèces de sacrifices rentrent en quelque sorte les unes dans les autres. En remerciant, en demandant pardon, on honore Dieu, et en l'honorant on mérite d'obtenir le pardon, l'acquit et la grâce ; la prière suppose la reconnaissance et la douleur. La vraie contrition n'est pas moins inséparable de la confiance et de la gratitude. Ainsi tout se trouve réuni dans le sacrifice eucharistique. Quelle faveur, que Dieu daigne nous faire connaître sa majesté, nous apprendre à le servir, et agréer nos holocaustes ! Quelle miséricorde, qu'il veuille oublier nos fautes, remettre nos dettes, et nous rendre son amitié ! Quelle bonté, qu'il écoute nos prières, remplisse nos désirs, et nous comble de biens ! Quelle grâce, d'accepter nos actions de grâces, et d'être satisfait de notre reconnaissance ! Le sacrifice eucharistique répond à tout, parce que la victime qu'il contient est d'un prix infini. Elle honore parfaitement, elle satisfait abondamment, elle mérite proportionnellement, elle remercie dignement. On nous donne tout dans un Dieu : *Ostendam tibi omne bonum.* (*Exod.*, XXXIII, 19.)

Que votre impuissance ne vous alarme donc pas, dit le Seigneur, de pauvre devenez riche ; je supplée à votre indigence. Vous avez dans mon sacrifice le prix de tout ce que vous pouvez désirer et obtenir, sans excepter Dieu même. De faible devenez fort, je supplée à votre faiblesse ; vous trouvez dans mon sacrifice tout ce que vous pouvez désirer de faire, sans excepter les prodiges de la puissance d'un Dieu. D'ingrat devenez reconnaissant, je supplée à votre misère ; vous possédez dans mon sacrifice tout ce que vous pouvez désirer de rendre, un Dieu pour un Dieu. Le retour peut-il aller plus loin ? La multiplication du sacrifice répond à celle des faveurs. Point de lieu, point de temps, où le sang ne coule, parce qu'il n'en est point où mes biens ne soient répandus

Mais, ô mon Dieu ! malgré vos libéralités, n'est-ce pas plutôt être à la fois pauvre et riche, fort et faible, ingrat et reconnaissant ? Riche, puisqu'on possède tout en Dieu. Pauvre, puisqu'on lui doit tout ce que l'on a. Fort, puisqu'en Dieu on est capable de tout. Faible, puisque de soi-même on ne peut rien. Reconnaissant, puisqu'on fait un présent égal au bienfait. Ingrat, puisque le présent est lui-même un nouveau bienfait qu'on ne peut payer. Nous ne pouvons rendre que ce que nous avons reçu : *Quæ de manu tua accepimus dedimus tibi.* Il est glorieux pour vous qu'on vous demeure toujours redevable, lors même qu'on vous donne infiniment ; qu'on ne s'acquitte avec vous qu'en contractant de nouvelles dettes ; que. sans déroger au mérite infini de ce qu'on vous offre, on vous redoive infiniment, même en vous l'offrant. Voyons si, du moins, le cœur nous servira mieux et nous acquittera par ses sentiments. Ce sera là la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La partie la plus touchante de la reconnaissance n'est pas, pour un cœur noble, le présent qu'on peut faire à un bienfaiteur. C'est surtout dans le tribut des idées, dans l'hommage des sentiments, dans l'encens des éloges, dans la durée du souvenir, que s'en cueille le fruit le plus précieux. L'homme le plus pauvre, il est vrai, ne peut se défendre de cette espèce de payement, puisque le plus pauvre en est capable. Il a un esprit, il peut estimer ; il a un cœur, il peut aimer ; il a des lèvres, il peut louer ; il a une mémoire, il peut se souvenir, et quelque grand que soit le bienfait, il peut l'égaler par ses sentiments. Le plus pauvre trouve dans son cœur de quoi s'acquitter, malgré son indigence, si son cœur est assez sensible.

D'homme à homme sans doute on peut n'être point en reste ; tous les sentiments ont leur prix aussi bien que les dons. Mais les dons de Dieu sont trop au-dessus de l'homme, les sentiments de l'homme sont trop au-dessous de Dieu, pour être le prix l'un de l'autre ; pouvons-nous jamais apprécier ce que nous ne pouvons pas même connaître ? Dieu ne peut trouver que dans son Fils ce glorieux acquit de gratitude. La connaissance infinie de sa grandeur peut seule faire naître une estime proportionnée du bienfaiteur et du bienfait, que la faiblesse de nos lumières surnaturelles ne saurait atteindre. Un amour infini peut seul offrir ce dévouement sans réserve, que le cœur même de l'homme, aidé de la grâce, ne peut donner qu'imparfaitement. Jésus-Christ seul peut chanter des louanges dignes de sa grandeur. Eternel par essence, il peut seul en perpétuer la gloire. L'unité parfaite de nature rend sans cesse présents l'un à l'au-

tre le débiteur et le créancier : *Ubique suscipit vicem nostram.*

1° Tribut d'estime. Jetez les yeux, grand Dieu ! sur ce Fils adorable ; c'est le caractère de votre substance. Quel tableau de vous-même ! Quels traits divins! fut-il jamais d'image plus parfaite et de plus fidèle miroir ! Toutes vos perfections, toutes vos œuvres, toutes vos grâces, rien n'y est oublié. Cet autre vous-même vous reçoit, et vous rend dans le plus exact point de vue ; vous vous y voyez tel que vous êtes. Epris de vous-même, vous vous y rendez justice, vous vous aimez infiniment. Vous êtes infiniment aimé, et de cet amour réciproque émane cet esprit divin, consubstantiel à tous les deux. Vous voilà donc, grand Dieu ! dans cette divine hostie, dignement exprimé, peint au vif, représenté au naturel. Peut-on vous estimer davantage, et plus justement apprécier vos faveurs ? Qui pourrait, parmi les hommes, connaître ce que vous valez et ce que vaut la moindre de vos grâces ? Idée toujours faible, image imparfaite, tableau défectueux. Vous vous êtes, il est vrai, peint de toutes parts. Le soleil représente les lumières de votre sagesse, les fleuves la profusion de vos grâces, les rochers l'immutabilité de votre être; notre âme est faite à votre ressemblance, elle a le bonheur de vous connaître et de vous aimer, elle entrevoit, elle sent vos bontés et vos vengeances ; mais elle a beau les méditer, jamais ses connaissances les plus sublimes approcheront-elles de ce que vous êtes ? Vous avez beau multiplier les images, et graver sur toutes vos créatures des traits de vos perfections ; vous auriez beau multiplier à l'infini les substances intelligentes, des millions d'anges et d'hommes, de millions de mondes ; faibles rayons, légères étincelles, lueurs imperceptibles, ou plutôt vaines ombres, pourriez-vous rendre le soleil de la divinité, en ébaucher la moindre partie ? *Nunquid tenebræ laudabant lucem, aut mors vitam?* Le Fils unique du Père peut seul le connaître, seul le retracer, seul le remercier dignement, puisque seul il peut sentir le prix du bienfait : en offrant cette hostie, j'offre donc le plus beau portrait de la personne et des grâces de Dieu : *Qui est in sinu patris, ipse enarravit.* (*Joan.*, I, 18.)

C'est surtout dans le sacrifice que paraît cette haute estime ; il en est le fruit, tout hommage religieux la suppose. Nous n'honorons que la sainteté, c'est-à-dire la vertu parfaite ; il faut qu'une canonisation solennelle, après la preuve de l'héroïsme, place sur nos autels l'objet de notre culte. Quelle idée devons-nous donc nous former du Maître à qui nous adressons le culte suprême ? Tout nous paraît au-dessous de sa grandeur, nous nous épuisons pour le représenter, nous nous trouvons toujous au-dessous de nos idées ; et, dans une espèce de désespoir d'en approcher, nous immolons ce que nous avons de plus cher, nous nous immolons nous-mêmes. Dieu semble entrer dans les sentiments qu'il nous inspire, et comme s'il était dans l'impuissance de remplir une si haute idée, qui dans lui seul égale l'objet, s'épuise en quelque sorte lui-même, et se consume sur nos autels.

C'est pour nous apprendre ces saints devoirs et remplir ces divines fonctions, qu'avant d'instituer ce sacrifice, il lève les yeux au ciel pour rendre grâces à son Père : *Elevatis oculis in cœlum gratias egit* (*Joan.*, XI, 41) ; ce qu'il avait encore fait avant la multiplication miraculeuse des pains dans le désert, qui était l'image de l'Eucharistie. C'est ce que l'Eglise nous apprend à faire, en répétant cent et cent fois dans ses prières ces paroles célèbres : Rendons grâces à Dieu, *Deo gratias.* Prière courte, mais infiniment sainte, que les chrétiens devraient toujours avoir dans la bouche. C'est ce qu'elle fait avant la consécration : Je sais que je suis incapable de vous remercier dignement, mais souvenez-vous, Père céleste, que votre Fils vous remercie; je vous offre ses remercîments pour suppléer à ma faiblesse : puis-je prendre un temps plus favorable que celui où, par son sacrifice, il vous remercie le plus parfaitement ? *Item tibi gratias agens benedixit.*

Quelles sublimes idées des personnes et des faveurs divines ne nous donne pas le Seigneur dans l'Evangile ! Mais où cette éloquence a-t-elle jamais plus éclaté que dans le discours qu'il fit à ses disciples, lors de la cène, c'est-à-dire dans le temps qu'offrant le sacrifice de son corps, il remplissait plus parfaitement les devoirs de la reconnaisance! Mon Père est pour vous plein de bonté, disait-il : il vous a préparé plusieurs demeures dans sa maison (*Joan.*, XIV, 2) ; tout ce que vous demanderez en mon nom, il vous l'accordera (*Matth.*, XXI, 22) ; car il vous aime. Si vous me connaissiez, vous connaîtriez mon Père (*Joan.*, XIV, 7) ; je suis en lui, et lui en moi ; nous serons tous consommés en un (*Joan.*, XVII, 23). Je ne vous laisse pas orphelins (*Joan.*, XIV, 18), je vais vous préparer une place, et je viendrai vous chercher pour partager ma gloire avec vous (*Joan.*, XIV, 2). Je ne parle pas de moi-même (*Joan.*, XII, 42), je tiens de lui ce que je vous dis, j'ai tout reçu de lui, je suis sorti de lui pour venir dans le monde (*Joan.*, IX, 39) ; je quitte le monde pour retourner à lui. Je suis la vigne, mon Père est le vigneron. (*Joan.*, XV, 1) Malheur à vous si vous ne teniez à cette vigne, vous porterez beaucoup de fruit, si vous y demeurez unis ; mais si vous vous en séparez, vous ne serez bons qu'à être jetés au feu. Il est à propos que je m'en aille (*Joan.*, XVI, 7) ; je vous enverrai l'Esprit consolateur, qui vous apprendra toute vérité. (*Joan.*, XV, 26.) Malheur à ceux qui vous persécuteront, car je serai votre protecteur. Père céleste, manifestez votre nom aux hommes ; c'est la vie éternelle, qu'on vous connaisse, et celui que vous avez envoyé. Je n'ai rien négligé pour vous faire connaître, je n'ai perdu aucun de ceux que vous m'aviez confiés, excepté ce fils de perdition dont l'apostasie avait été prédite. Quel

sublime remercîment! Que pouvons-nous faire de plus glorieux à Dieu, que d'emprunter ses idées et son langage céleste!

2° Hommage de sentiment. Quel amour pour son Père ne respire pas ces paroles divines, que son estime infinie lui dictait! L'amour est le fruit de l'estime, c'est le droit du mérite et de la beauté; il lui est proportionné. Qui pourrait refuser son amour souverain à la perfection souveraine, s'il la connaissait? Esprit bienheureux pour qui sont levés tous les voiles, vous aimez donc infiniment; mais non, toujours en reste avec vous-même, et au-dessous de vos idées, plus vos connaissances sont élevées, moins vous êtes satisfait de votre amour. Pour vous, faible mortel, votre charité se sentira toujours de la faiblesse de vos lumières. Hélas! vous ne vous ressentez que trop de la grossièreté, de cette espèce de stupidité, où vous ensevelit la masse de chair qui appesantit vos âmes. Aimez-vous Dieu? Le connaissez-vous? A vos faiblesses naturelles, que de défauts n'ajoutez-vous pas? Un cœur partagé, ou plutôt livré aux objets de la terre, épris de leur fragile beauté, est-il en état de connaître, d'aimer comme il faut ce que tous les saints et les anges ensemble ne connaîtront et n'aimeront jamais qu'imparfaitement?

La créature, il est vrai, s'efforce de marquer son amour par le sacrifice; c'est l'amour qui cherche la victime avec zèle, la consacre avec joie, la conduit à l'autel avec fidélité, allume le bûcher avec courage, et la consume avec reconnaissance. Le sacrifice est le chef-d'œuvre de l'amour, l'amour est lui-même le sacrifice du cœur. En préférant l'objet aimé à soi-même, se perdant, se transformant en lui, on s'immole par une sorte de mort spirituelle, sans laquelle toutes les immolations n'auraient aucun prix. C'est le seul sacrifice des saints. Heureux et immortels, ils n'ont rien à souffrir, ni à perdre; mais par une sorte de création et d'anéantissement, réunissant dans leurs idées et détruisant dans leurs désirs, tous les biens imaginables et eux-mêmes, l'amour créateur et destructeur porte et immole éternellement sur l'autel de leur cœur les plus pures victimes. Le feu sacré ne s'y éteint jamais, la reconnaissance l'y allume sans cesse; ou plutôt n'envisageant que l'objet aimé sans aucun rapport à ses bienfaits, elle les paye noblement par un généreux oubli et un amour sublime, qui renferme et surpasse la plus vive reconnaissance.

Mais, encore une fois, la créature aurait beau faire, approchera-t-elle jamais de ce que mérite le Tout-Puissant? Le Fils, qui est dans le sein du Père; lui, dont l'amour égale les connaissances, peut seul aussi, par son amour, égaler l'essence divine qui en est l'objet. Qu'il le fait divinement dans le sacrifice; il y court par amour, il y souffre par amour, il y meurt par amour. Le Père a aimé le monde jusqu'à lui donner son Fils, le Fils a aimé le monde jusqu'à se donner lui-même; peut-on porter la charité plus loin? *Sic dilexit mundum* (*Joan.*, III, 16); le feu de la charité, mille fois plus fort que la mort et l'enfer, lui a seul porté le coup de la mort. Maître absolu de ma vie, qui peut me l'arracher? Je puis me jouer de la malice des hommes, je me suis cent fois dérobé à leurs attentats; des millions d'anges prendraient pour moi les armes au moindre signe de ma volonté Loin de différer mon sacrifice, ah! que ne m'est-il possible d'en hâter le moment! Baptême de sang que je dois souffrir, avec quelle ardeur je vous désire! que le délai me paraît long! *Baptismo habeo baptizari, quomodo coarctor usque dum perficiatur.* (*Luc.*, XII, 50.) Non, non, Pierre, ne vous opposez pas à mon sacrifice, remettez votre épée dans le fourreau, ne boirai-je donc pas le calice que mon Père m'a préparé? Ah! plutôt que le monde sache combien je l'aime. Bien différent de ces lâches victimes qui fuient l'autel, allons au-devant du glaive, courons à la croix, n'attendons pas que mes ennemis soient arrivés, épargnons-leur, et accordons-nous une partie du chemin : *Surgite eamus, ut cognoscat mundus quia diligo Patrem.* (*Joan.*, XIV, 31.)

L'amour consomma au Calvaire, il continue sur nos autels ce qu'il avait commencé au Jourdain. Tout est amour sur le Calvaire, non-seulement pour Marie à qui on ménage un asile; pour le disciple bien-aimé que l'on met à la place d'un Dieu; pour le larron pénitent à qui on donne le paradis; mais encore pour les persécuteurs et les bourreaux, dont on demande la grâce, et pour tous les hommes dont on assure le salut. Tout est amour pour Dieu; on y est dévoré pour lui de la soif des souffrances; malgré son abandon, on remet tout entre ses mains sans réserve, on se félicite que tout soit consommé par l'accomplissement de toutes ses volontés; et on immole pour lui jusqu'à la vie, au milieu des supplices. O ciel! ô terre! vous le vîtes, et pour marquer votre surprise et votre reconnaissance, vous vouliez, ce semble, vous replonger dans l'ancien chaos; ou plutôt le feu de l'amour ébranla le ciel et la terre, il brisa les pierres, éteignit les astres, ouvrit les tombeaux, déchira le voile du temple. Fûtes-vous jamais, ô mon Dieu! mieux aimé que dans le sacrifice de votre Fils?

Tout est amour dans l'Eucharistie : mais quel amour! Amour désintéressé, il ne demande rien pour lui-même. Amour éternel, amour immense, par toute la terre, jusqu'à la fin des siècles, amour généreux; incrédulité, ingratitude, outrages, sacriléges, rien ne peut l'éloigner de l'autel. Amour magnifique, le corps, le sang, la personne, rien ne lui paraît trop précieux. Amour tout-puissant, le renversement de la nature par une foule de miracles en ménagera l'exécution. Amour tendre; quels sentiments, et pour son Père et pour les hommes! Que d'hommages à l'un, que de caresses aux autres! Quelle union étroite avec tous les deux! Cette union divine, plus intime dans le sacrifice eucharistique, et avec

l'homme qui se nourrit de la victime, et s'incorpore avec elle, et avec Dieu qui s'en nourrit en quelque sorte par le nouveau domaine que la consécration en assure à sa gloire. La volonté du Père est l'aliment du Fils : *Meus cibus est ut faciam voluntatem Patris* (*Joan.*, IV, 34); le sacrifice du Fils est l'aliment du Père. Nous serons dans le ciel rassasiés de votre gloire; rassasiez-vous, mon Dieu, de celle que nous vous rendons par votre Fils : *Satiabor cum apparuerit gloria tua.* (*Psal.* XVI, 15.)

Quelle consolation pour ces grands hommes, dont les peuples admirent les travaux, dont les pauvres reçoivent les largesses, dont l'Eglise canonise la piété, de trouver enfin quelque chose qui réponde à leur zèle au milieu des œuvres les plus héroïques; confus d'offrir si peu de chose, ils se reconnaissent toujours débiteurs insolvables et serviteurs inutiles ; mais ils ont enfin dans le sacrifice de quoi offrir un hommage digne d'eux et de lui. Quelle consolation pour les âmes pieuses qui, renfermées par les bornes étroites de leur faiblesse et de leur état, ne peuvent que suivre de loin ces héros dont elles regardent les vertus avec une sainte envie! Consolez-vous, âmes pieuses, toutes les pénitences, tous les travaux, tous les succès, toutes les aumônes, tous les martyres, l'univers entier, des millions de mondes, valent-ils le sacrifice que vous offrez à l'autel? Seraient-ils sans lui d'aucun prix? Votre amour pleinement satisfait par le prix de cette victime surpasse le mérite de tous les anges, de tous les saints. Quelle consolation pour les pécheurs mêmes, plus redevables que d'autres, et du pardon qu'on leur accorde, et du délai pour l'obtenir, et de la grâce pour le mériter, et moins en état de s'acquitter! Comment rempliront-ils les devoirs de la reconnaissance? Mais que leur bon cœur n'en souffre pas. La victime qui leur obtient la grâce se charge de la gratitude, et par ses mérites ils cesseront en même temps d'être criminels et ingrats.

3° Encens des éloges. Peut-on après tant de faveurs sortir de l'autel et de la sainte tables sans faire son action de grâce? O ingratitude! ô stupidité du cœur humain, il est comblé de bienfaits, et il ne songe pas même à remercier son bienfaiteur! La bienséance, de concert avec la reconnaissance, a établi parmi les hommes des paroles obligeantes, quand on a reçu d'eux quelque bien. La piété exige qu'après le repas on adore la main bienfaisante qui nous a nourris. Moïse en avait fait une loi. N'oubliez jamais de remercier Dieu après le repas : *Cum comederis benedices Domino.* (*Deut.*, VIII, 10.) Précieux repas où un Dieu nous sert de nourriture, nous trouveriez-vous insensibles! Doux moments qui suivez la communion, dans lesquels l'âme fidèle s'épanche tendrement devant son Dieu, et un Dieu s'épanche à son tour pour nous enrichir! C'est alors que nous disons avec le Prophète : Réjouissez-vous, chantez des cantiques de louange; heureuse demeure de Sion, le saint d'Israël est au milieu de vous : *Exsulta et lauda habitatio Sion, quia in medio tui sanctus Israel.* (*Isa.*, XII, 6.) Quelle honte! quelle douleur de voir le laïque et le prêtre dégoûtés, ce semble, de la conversation avec son Dieu et de son céleste banquet, s'enfuir d'abord après la sainte communion! Les saints, au contraire, le regardent comme le plus beau temps de leur vie, il leur paraît toujours court, ils s'épuisent en louanges et en actions de grâces : *Edent pauperes et saturabuntur, et laudabunt Dominum.* (*Psal.* XXI, 27.)

Le Seigneur a toujours accompagné son sacrifice d'actions de grâces, et a voulu que le nôtre n'en fût jamais séparé. Il porte par excellence le nom glorieux d'Eucharistique, il réitéra les actions de grâces à la consécration de chaque espèce ; et, après avoir accompli ce divin sacrifice, il chanta dans le cénacle, avec ses disciples, un cantique d'actions de grâces, avant de se rendre dans le jardin de ses douleurs : *Hymno dicto exierunt.* (*Matth.*, XXVI, 30; *Marc*, XIV, 26.) Soit qu'il ait composé un cantique exprès, selon quelques interprètes, soit qu'il se soit servi de quelque psaume, comme il fit sur la croix. Ainsi dans le ciel pénétrés de reconnaissance, à la vue de l'Agneau égorgé depuis le commencement du monde, les esprits bienheureux ne cessent de chanter : Ah ! qu'il est saint! Ah! qu'il est bon ! A lui appartient tout honneur, toute gloire, toute divinité !

Unissons nos voix à celle de notre Sauveur pour rendre nos actions de grâces dignes de Dieu. Le souvenir du bienfaiteur et du bienfait est le premier qu'offre une âme reconnaissante. L'insensible qui les oublie est un monstre digne de tous les anathèmes. Semblable, dit saint Chrysostome, à ces animaux qui, sans regarder la main qui leur donne, ne songent qu'à dévorer le fruit, et à se l'arracher les uns aux autres. Plus méprisable que le stupide animal qui broute l'herbe et le chardon, et qui, comme dit le prophète, connaît son maître, lui obéit et le sert. Israël, l'ingrat Israël, si supérieur par la noblesse de son origine, par la lumière de la raison, par la profusion de mes grâces, se dégrade au-dessous d'eux par son ingratitude : *Cognovit bos possessorum suum Israel, autem me non cognovit.* (*Isa.*, I, 3.) Imitons le saint roi, dont la bouche était toujours ouverte aux louanges du Seigneur : *Benedicam Dominum in omni tempore.* (*Psal.* XXXIII, 2.)

Tels furent les ordres du Seigneur quand il établit le sacerdoce : Faites ceci en mémoire de moi, qui vous procure tant de biens, et qui puis seul remercier celui qui vous en comble. Pourrions-nous, Seigneur vous oublier? L'amour le souffre-t-il? La justice le permet-elle? Pourrions-nous vous oublier à l'autel, où vous vous prodiguez vous-même, où, à notre tête, vous rendez de si glorieux hommages, et exercez de si sublimes fonctions? Vous y êtes sous nos yeux l'objet de notre culte et la matière de nos

offrandes. Est-il nécessaire de nous recommander de ne pas vous perdre de vue? Oui, je le répète, que ma Passion vous soit toujours présente. Ce n'est qu'en rappelant, ce n'est qu'en offrant à mon Père le prix de ma reconnaissance, que la vôtre pourra égaler l'étendue de ses bienfaits : *Hoc facite in meam commemorationem.* (*Luc.*, XXII, 19.)

De quelles vives expressions, de quelles sublimes idées ne sont pas remplis les cantiques d'actions de grâces que l'esprit de Dieu inspirait aux patriarches et aux prophètes! Quelles images, quel feu, quel enthousiasme! Ce sont des hommes que la reconnaissance transporte. La poésie n'a rien de plus riche, l'éloquence rien de plus magnifique, l'imagination rien de plus riant, que le cantique de Moïse après le passage de la mer Rouge, celui de Debbora après la déroute d'Amalech, celui de Judith après la défaite d'Holopherne, les psaumes de David après ses victoires, toutes les couleurs y sont dignes de l'habile main qui tenait le pinceau, mais les remercîments au milieu des douleurs ont je ne sais quoi de plus touchant encore; lorsqu'ils partent d'une bouche qui devait, ce semble, ne s'ouvrir qu'aux murmures, il n'est pas difficile aux hommes enivrés de gloire et de délices d'adorer la main qui les répand sur eux; mais que l'estime doit être parfaite et l'amour bien tendre, pour soutenir, jusqu'à la mort, la mémoire des bontés passées! accablés des rigueurs, qui doivent faire tout oublier, faire même de ces rigueurs un objet de reconnaissance, en les relevant comme des bienfaits. L'ingratitude tourne les faveurs en outrages, et des dons quelle a reçus, elle en fait des armes pour percer le sein de son bienfaiteur. La reconnaissance tourne les rigueurs en bienfait; c'est pour elle une matière d'hommages, un aliment de l'amour dont elle s'applaudit.

La victime eucharistique, semblable à Job sur le fumier, à Tobie dans son aveuglement, à Jonas dans le ventre de la baleine, aux saints martyrs sur les échafauds, aux trois enfants jetés dans la fournaise de Babylone, et qui, tous, au milieu des tourments, faisaient monter au pied du trône l'odeur céleste des parfums que la douleur laissait exhaler; la victime adorable, dans le brasier qui la consume, offre à son Père le plus glorieux encens. Contemplez-la environnée de flammes, la paix de son cœur, la profondeur de son respect n'en sont point altérées; elle chante les louanges de Dieu, elle invite toutes les créatures à le louer de concert, comme les pieux enfants s'écriaient: Ciel et terre, ouvrage de sa main, joignez-vous à nous pour remercier le Tout-Puissant. Que le soleil et la lune, les animaux et les plantes, les anges et les hommes, que tout d'une voix unanime bénisse le Seigneur : *Benedicite omnia opera Domini Domino.* (*Dan.*, III, 57.)

Le plus beau de tous les cantiques, c'est celui que chanta Marie, lorsque sa cousine Elisabeth lui parlant des grâces dont elle venait d'être enrichie, son cœur s'épancha dans ces admirables paroles que l'Eglise chante tous les jours : Mon âme magnifie le Seigneur, mon esprit tressaille de joie à la vue de ses miséricordes; il en a fait éprouver l'excès à sa servante dont il a daigné regarder la bassesse. L'univers, de siècle en siècle, en admirera les prodiges et se félicitera de mon bonheur, il en partagera les fruits. Une miséricorde sans bornes élèvera les petits et rassasiera ceux qui ont faim, tandis qu'une justice inexorable précipitera du haut du trône les superbes et se jouera de la présomption de ceux qui se flattent de se suffire à eux-mêmes; il fera surtout sentir sa bonté à son peuple fidèle, qu'il daigne regarder comme son fils; ses promesses en sont le garant; il les fit à Abraham notre père, il les a confirmées d'âge en âge, et trop fidèle pour jamais y manquer, sa postérité, jusqu'à la fin des siècles, en verra les heureux effets. Je dois être l'instrument de tant de merveilles, que son nom soit à jamais béni : *Fecit mihi magna qui potens est.* (*Luc.*, I, 49.)

4° L'étendue et la durée de cette gloire. La vraie reconnaissance ne se contente pas d'estimer, d'aimer, de louer le bienfaiteur et le bienfait; elle voudrait, par une espèce d'immensité et d'éternité, faire passer ses sentiments et les immortaliser dans tous les cœurs. Elle les publie de toutes parts, elle leur élève des trophées; récompense flatteuse pour une âme noble, seul prix capable de satisfaire tous les deux! Que n'a pas fait l'amour ingénieux des peuples pour éterniser la mémoire de ses littérateurs et de ses maîtres! Statues, colonnes, obélisques, arcs de triomphe, apothéoses, médailles; nous admirons encore ce que l'injure des temps a laissé venir jusqu'à nous. Que de jours de fêtes et de jeux établis pour en célébrer périodiquement la gloire! Les Romains ont donné à deux mois de l'année, juillet et août, les noms de leurs premiers empereurs, afin que tous les ans la révolution successive des mois et des jours en rappelle le souvenir par toute la terre, jusque dans les usages les plus ordinaires de la vie.

Que de trophées n'érigeaient pas les Juifs à la gloire du Seigneur, après chaque grâce reçue! Imitateurs, dans leur reconnaissance, de leur père Abraham, Isaac et Jacob, que l'on voit en mille endroits ériger des autels pour y offrir des sacrifices d'actions de grâce, les laisser pour un monument à la postérité, et donner même aux lieux où ils étaient érigés des noms mystérieux qui en rappelaient l'idée. Que j'aime à les voir marquer les pas du peuple fidèle! ces sacrés monuments, si solennellement destinés à transmettre aux races futures, la reconnaissance héréditaire des bontés de Dieu! Que j'aime à voir Dieu les agréer et souvent lui-même les ordonner! Vos enfants vous demanderont un jour : que signifient ces monceaux de pierre? vous leur direz : le Seigneur autrefois délivra son peuple de la servitude

et notre juste reconnaissance lui consacra ce monument. Ce seront là comme les fastes de ma providence où vos descendants en liront les merveilles en caractères ineffaçables. Avec quel respect le Jourdain vit-il ramasser, au milieu de ses ondes, douze pierres que les douze tribus d'Israël destinèrent à éterniser le souvenir du passage miraculeux de ce fleuve! Avec quels soins donnaient-ils à leurs enfants des noms mystérieux qui désignaient quelque époque favorable? Par le même instinct de reconnaissance, on voyait partout les esclaves affranchis porter le nom du patron auquel ils devaient la liberté; un cœur bien fait est inépuisable dans les sentiments et dans la manière d'en marquer, d'en multiplier, d'en immortaliser les effets.

L'Eucharistie est le plus grand monument qui ait jamais été élevé à la gloire de Dieu. Tout passe sur la terre, tout y est borné. La faux tranchante du temps, la poussière du tombeau n'épargnent rien. Malgré tous les efforts de la plus ingénieuse reconnaissance, tout se ressent de la faiblesse de l'humanité; mais perpétué jusqu'à la fin des siècles, reproduit à tous les instants, multiplié du couchant à l'aurore, est-il rien de plus propre à peindre, à consacrer, à répandre, à éterniser les bienfaits célestes d'une manière toute divine, que cet abrégé des merveilles du Tout-Puissant, abrégé des merveilles de sa gloire, par les perfections qu'il y déploie; des miracles de sa sainteté, par les vertus qu'il y pratique; des excès de sa charité, par les emplois qu'il y exerce; des profusions de sa bonté, par les trésors qu'il y répand; des chefs-d'œuvre de sa puissance, par les prodiges qu'il y opère! Ailleurs les merveilles sont partagées, Dieu ne s'y montre qu'à demi; il est ici tout entier. Tout sage qu'il est, il ne saurait imaginer rien de plus admirable. Tout libéral qu'il est, il ne saurait donner rien de plus précieux. Tout puissant qu'il est, il ne saurait faire rien de plus grand. Il s'est comme épuisé par cet abrégé de ses merveilles : *Memoriam fecit mirabilium suorum, escam dedit.* (*Psal.* CX, 4.)

C'est ici une arche d'alliance qui renferme tout. Là se trouve la baguette fleurie qui établit le vrai sacerdoce, puisque le sacrifice eucharistique est la matière et la source du sacerdoce chrétien, dont Jésus-Christ est le grand prêtre selon l'ordre de Melchisédech. Sacerdoce qui nous donne droit sur son corps naturel pour le consacrer, le distribuer et le manger, et sur son corps mystique, qui est l'Eglise, pour l'éclairer, la sanctifier et la gouverner. Là sont les tables de la loi. Elle est gravée dans le fond de son cœur. En naissant, cette victime sainte s'est dévouée à l'accomplir parfaitement; elle s'y conserve bien mieux que sur les tables de pierre; là se gardent les pains de propitiation. N'est-elle pas elle-même le vrai pain toujours subsistant devant Dieu, qui tous les jours se renouvelle, quoique toujours le même? Pain sans levain, formé de la plus pure fleur de farine. Là se conserve un vase mystérieux, rempli de manne, nourriture miraculeuse qui tous les jours coulait au stérile désert; ou plutôt, voilà la véritable manne qui, dans le désert de la vie, nourrira nos âmes jusqu'à la fin des siècles.

De quelle sorte de bienfaits voulez-vous remercier le Seigneur? Le sacrifice en est le renouvellement et l'image. L'hostie lui rend tout ce qu'on a reçu de lui. Il nous donne l'être et la vie, on lui consacre celle de son Fils. Nous tenons de lui l'esprit et le cœur; nous employons l'un et l'autre pour sa gloire. De lui viennent toutes les richesses; elles servent à parer ses autels. Il est la source de toutes les grâces; elles nous apprennent à donner un nouveau prix à notre offrande. Il nous a promis sa gloire éternelle; nous reconnaissons ne la devoir qu'à sa bonté. La reconnaissance n'agit ailleurs et ne paye les bienfaits qu'en détail; il semble que, par une espèce de chef-d'œuvre, le sacrifice les rassemble, et, par une reconnaissance universelle, acquitte de tout à la fois.

Telle est la victime eucharistique. Elle peint, elle rassemble, elle acquitte tout. On dirait que la miséricorde divine se reproduit, et par un chef-d'œuvre parallèle à elle-même, elle a voulu se rendre tout ce qu'elle a daigné accorder à l'humanité. Bienfait de la création. Au commencement une parole fit sortir un monde du néant. Ici, par un mélange du néant et de l'être, de l'anéantissement et de la production, le pain est détruit, la chair du Sauveur est reproduite. Une substance prend la place d'une autre. C'est quelque chose de plus merveilleux encore, la création de plusieurs corps est moins incompréhensible que la reproduction du même, qui, sans cesser d'être unique, est en mille endroits à la fois. Bienfait de la conservation. La substance d'un Dieu y devient la nourriture de l'âme et conserve sa vie et sa force, bien mieux que la féconde semence qui, répandue sur la terre, couvre tous les ans nos campagnes d'une riche moisson, bien mieux que le petit nombre des pains multipliés ne rassasièrent cinq mille personnes. Le pain vivant descendu du ciel, par une moisson bien plus riche et une multiplication bien plus abondante, depuis dix-sept siècles, enrichit tous nos temples et nourrit tout un monde. Bienfait de la Rédemption, n'en sommes-nous pas redevables au sacrifice? Ce sang a effacé nos crimes, cette victime a payé nos dettes, ce médiateur a fléchi notre juge; cette croix, ces douleurs, cette mort, voilà nos titres, voilà notre espérance. L'autel en renouvelle la mémoire et en applique le fruit. Bienfait de la grâce qui en a ouvert la source, qui en renferme l'auteur, qui en distribue les trésors, qui en répare la perte, qui en obtient la profusion, qui en perpétue les prodiges! Le sacrifice. Grâces sanctifiantes, grâces prévenantes, grâces de force, de lumière, d'action. Qui leur donne le prix? Qui en assure l'efficace? Le sacrifice. Enfin bienfait de la possession de Dieu dans l'éternité, l'Eucharistie en est

le gage, le prélude et l'ébauche. Le même Dieu qui fait la matière du sacrifice sera l'objet de la félicité Nous y consommerons l'union étroite que l'Eucharistie commence. La béatitude n'est, pour ainsi dire, que le développement parfait du mystère de l'autel : *Ut sint consummati in unum.* (*Joan.*, XVII, 23.)

Outre les bienfaits généraux, il est des bienfaits personnels dont chacun de nous se sent redevable. L'Eucharistie suffit à tout, c'est un bien général et particulier, un sacrifice commun et personnel, une reconnaissance pour tous et propre à chacun. Semblable au soleil qui éclaire tout le monde, et chaque homme en particulier, comme s'il n'éclairait que lui seul, quoique offert pour tout le corps de l'Eglise, aucun de nous qui ne puisse, aussi bien qu'elle, offrir en payement, comme son propre bien, le fonds inépuisable des mérites de cette victime. Ne craignons ni division, ni partage. Elle se multiplie, elle est tout entière dans toutes les mains, et, quoique plus ou moins redevables, nous serons tous également et infiniment enrichis. Tel dans le ciel se donne-t-il tout entier à chacun des bienheureux. Il dit à chacun de nous ce qu'il disait en général aux prêtres : Offrez ceci en mémoire de moi. Faites chacun pour vous-même ce que je fais pour tous. Je vous mets à tous entre les mains le prix infini de tous mes mérites. Dieu peut-il voir de tableau plus glorieux de ses faveurs, d'abrégé plus parfait de ses bontés, de détail plus touchant de ses grâces, de monument plus flatteur de ses bienfaits? La plus vive reconnaissance pensa-t-elle jamais plus noblement? Parla-t-elle jamais plus éloquemment, s'épancha-t-elle plus tendrement, éclata-t-elle plus hautement que le fait une hostie? *Sacrificium laudis honorificabit me.* (*Psal.* XLIX, 23.)

Tous ces traits magnifiques de gratitude conviennent, il est vrai, à l'Eucharistie envisagée comme sacrement. Dieu y trouve son Fils, l'image de ses perfections, l'objet de ses complaisances, le plus fidèle de ses adorateurs. Mais, si on peut le dire, le sacrement n'est qu'un monument oisif, une protestation muette; le sacrifice est un exercice actuel de gratitude; le sacrement contient le prix, le sacrifice le présente. Le sacrement peint, le sacrifice parle et agit. Là ce sont des trophées élevés, ici des fêtes célébrées. Là des tableaux exposés, ici des hommages rendus. Là les louanges sont écrites, ici on les chante; une créature inanimée peut être un sacrement, elle l'est dans le baptême, dans l'extrême-onction; une créature raisonnable peut seule être une victime parfaite. Quoique Dieu trouve sa gloire dans le sacrement, il ne l'a proprement institué que pour le bien de l'homme; et quoique l'homme trouve son avantage dans le sacrifice, la principale fin du sacrifice fut toujours la gloire de Dieu. Le sacrifice entre donc mieux dans l'esprit de reconnaissance, qui ne cherche que les intérêts du bienfaiteur. Ce mystère est incompréhensible, il est vrai, un présent infini, un monument divin; l'estime, l'amour, le souvenir d'un Dieu, tout y passe nos idées. Les bienfaits d'un Dieu sont-ils moins ineffables? Des prodiges de gratitude peuvent seuls y répondre. C'est à nos vertus, soutenues de la grâce, à consommer ce grand ouvrage; et nous mériterons que Dieu consomme le sien, en nous accordant le comble des biens, dans l'éternité. Je vous la souhaite. Ainsi soit-il.

DISCOURS V.

SUR LE SACRIFICE IMPÉTRATOIRE.

Sacrificate sacrificium justitiæ, et sperate in Domino. (*Psal.* IV, 6.)

Offrez un sacrifice de justice, et espérez au Seigneur.

Le sacrifice est donc un acte de justice et un motif d'espérance. Acte de justice, par l'honneur légitime qu'il rend à Dieu; motif d'espérance, par les titres qu'il acquiert sur les grâces de Dieu. Dieu et l'homme intéressés, l'un pour sa grandeur, l'autre par sa faiblesse, y trouvent en même temps, l'un le culte qui lui est dû, l'autre le moyen d'obtenir ce qui lui manque; devoirs à remplir, besoins à satisfaire, tout nous rappelle à l'autel. Les droits de Dieu demandent tout; notre misère a besoin de tout. Obligés de recourir à notre Créateur par nécessité, pouvons-nous ne pas sentir que tout nous manque, et oublier que nous en avons tout reçu, et que nous en devons tout attendre? Le sacrifice est notre ressource; allons-y chercher et des couronnes pour notre Maître, et des bienfaits pour nous-mêmes.

L'un est le principe de l'autre; la miséricorde ne s'exerce qu'autant que la justice est satisfaite. Un débiteur a-t-il des prétentions, un ennemi attend-il des largesses? C'est en acquittant les dettes que le sacrifice ménage les faveurs, et les trésors célestes ne sont ouverts aux hommes qu'après que Dieu y a puisé. Culte divin, sans vous Dieu oublié et l'homme perdu. Avec vous, Dieu honoré et l'homme sauvé. Vous êtes l'unique richesse de Dieu et du monde; ce n'est pas pour moi seul que je m'immole, disait Jésus-Christ, je m'offre pour le genre humain aussi bien que pour Dieu : *Ego pro eis sanctifico me ipsum* (*Joan.*, XVII, 19.)

De ces vérités, comme de deux sources, coulent deux sortes de sacrifice, que la théologie sous-divise en quatre espèces, sur les idées que Moïse nous a appris à distinguer, en prescrivant différentes cérémonies à chacune d'elles. Il est deux rapports de l'homme à Dieu : un rapport précis de dépendance, où l'on n'envisage que le droit et la gloire de Dieu, sans aucun retour sur soi-même, hommage par où la victime est entièrement consommée, c'est l'holocauste; et un rapport d'intérêt, soit pour des grâces reçues dont on remercie, soit pour des grâces à recevoir, et que l'on demande, soit pour des péchés commis et que l'on expie, ce qui forme les trois sacrifices, eucharistique, impétratoire et propitiatoire. Saint Paul, selon l'interprétation commune, en fait le détail à son

disciple Timothée par ces quatre sortes d'hommage qu'il lui ordonne de présenter à Dieu pour tous les hommes : *Obsecrationes, orationes, postulationes, et gratiarum actiones.* (I *Tim.*, II, 1.)

Ces quatre sacrifices sont même, en un sens, le principe, la matière et le fruit l'un de l'autre, et rentrent ainsi l'un dans l'autre. On demande la grâce d'honorer Dieu dignement, de l'apaiser, de le remercier; et on le remercie d'avoir daigné agréer l'hommage, l'expiation, l'action de grâces. On l'apaise en l'honorant, le remerciant, ayant recours à sa miséricorde; la reconnaissance est une demande tacite de nouvelles grâces, la demande est une réconnaissance tacite des grâces reçues. Se reconnaître redevable est un moyen de fléchir ; avoir le bonheur d'apaiser, c'est se rendre de nouveau redevable; c'est remercier d'une manière bien flatteuse, et prier d'une manière bien engageante. Ce désir suppose l'estime, l'estime fait naître le désir. Avoir recours à la même bonté, à qui l'on doit tout, c'est resserrer les anciens liens et en former de nouveaux. Peut-on lui faire plus d'honneur que de vouloir lui devoir encore, et la supposer inépuisable.

Nous expliquons ailleurs ces trois espèces de sacrifice, nous nous bornons dans ce discours au sacrifice impétratoire. On peut l'envisager : 1° dans la personne du bienfaiteur à qui l'on demande; 2° dans celle du suppliant qui implore sa bonté. Il faut, pour le succès de la prière, disposer le premier à répandre et le second à mériter les bienfaits. Le sacrifice opère l'un et l'autre : il ouvre la source et prépare le terme ; il dispose le cœur de Dieu et celui de l'homme; l'un est attendri et l'autre devient digne. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Nous ne connaissons pas notre crédit et nos forces; notre misère est surprenante autant que notre défiance est injuste. Qu'avons-nous à craindre? Que peut-il nous manquer? Tout est possible, tout est facile, quand on a un Dieu à immoler. Vous êtes à la source des biens, puisez-y sans mesure, et pour vous et pour tout un monde; vous êtes au pied du trône, l'audience est si favorable : ménagez vos intérêts et les nôtres. Craindriez-vous d'épuiser les richesses célestes ou de lasser la libéralité du Seigneur? Vous connaissez mal l'étendue infinie de l'un et de l'autre : *O altitudo divitiarum.* (*Rom.*, XI, 33.)

Vous connaissez aussi peu le mérite de la victime dont vos mains sont chargées. Faut-il un protecteur pour appuyer vos requêtes? en voilà un tout-puissant. Faut-il acheter les faveurs? en voilà le prix infini. Votre sort fût-il entre les mains des hommes, vous auriez droit d'en tout attendre : la protection et l'intérêt sont leurs grands mobiles. Les présents achètent, la faveur arrache. Que ne pouvez-vous pas espérer de Dieu dont la bonté fait le caractère? La justice, l'intérêt, la miséricorde, son Fils, sa gloire, son cœur, tout parle pour vous sur cet autel et plaide votre cause.

Voilà le prix de la grâce et de toutes les grâces, pour acheter le ciel même et le payer comptant tout ce qu'il vaut. Vous n'avez qu'à mettre la main dans le trésor que vous possédez, vous vous acquitterez surabondamment. Oui, mon Dieu, pouvez-vous dire, vous m'avez rendu aussi riche que vous; quoi que j'exige de vos libéralités, le présent que je vous offre m'y donne droit, et quoi que vous daigniez m'accorder, je vous rends encore plus que je ne reçois. Vous me défendez de paraître devant vous les mains vides, et tout indignes qu'ils sont de votre grandeur infinie, vous vous laissez fléchir par les misérables dons qu'on vous fait. Deux deniers d'une pauvre veuve fixent votre bienfaisante attention; que n'accordez-vous pas à une offrande si digne de vous! Parut-on jamais à vos yeux les mains si divinement pleines?

Le marchand évangélique, ayant heureusement trouvé la pierre précieuse et le trésor caché dans un champ, va tout vendre pour l'acheter. Nous le trouvons dans le sacrifice. C'est une espèce de commerce où Dieu prête à l'homme les plus grandes sommes, et où l'homme les lui rend avec le plus gros intérêt. Pour cinq talents qu'il a reçus, il en donne cinq autres, ou plutôt une infinité dans la sainte victime qui lui est offerte. Fidèle serviteur, présentez-vous à votre Maître avec confiance; vous faites valoir bien avantageusement, pour sa gloire, tout ce qu'il lui a plu de vous confier. Les plus grandes récompenses ne sont pas au-dessus de vos droits. Les autres prières peuvent obtenir par faveur; le sacrifice exige, à titre de justice, et enlève ce qu'il demande avec une sorte de violence. La grâce, toute gratuite qu'elle est, devient en quelque sorte une dette rigoureuse quand son auteur en est le prix.

Le saint autel est semblable à l'échelle de Jacob, où les anges montent et descendent de la terre au ciel. Ils montent au ciel apporter à Dieu nos offrandes; ils reviennent sur la terre nous apporter ses grâces. Avec quel respect se chargent-ils, à la prière de l'Eglise, de présenter cette divine offrande sur l'autel céleste? Avec quelle profusion divine reviennent-ils chargés pour nous des plus abondantes bénédictions, ou plutôt c'est l'ange du grand conseil, c'est ce Roi des anges qui monte et descend pour nous, et se donne lui-même sur ces deux autels: *Jube hæc perferri per manus sancti angeli tui?* L'autel fait renaître parmi nous l'abondance et les délices du paradis terrestre. Voilà l'arbre de vie qui rend immortel. Voilà, dans les quatre espèces du sacrifice, ou dans les immenses richesses du sacrifice impétratoire, les quatre grands fleuves qui répandent dans toute la terre les trésors de la bonté du Seigneur. Se réserve-t-il quelque chose quand il s'immole lui-même? *Quomodo cum illo non omnia nobis donavit?* (*Rom.*, VIII, 32.)

Dieu est un juge redoutable, il est vrai;

mais dans le sacrifice j'ai de quoi le fléchir. Il ne tiendra pas contre mes présents; rien ne leur résiste sur la terre, le ciel ne leur est pas plus inaccessible.. Les trésors des mérites de ce Dieu décident du suffrage; Dieu daigne souscrire à cette douce séduction, il daigne m'exhorter à l'employer : *Donum hominis dilatat viam ejus, et ante principes spatium facit.* (*Prov.*, XVIII, 6.) Oui, tout irritée, tout inexorable qu'est sa justice, je ferai pencher sa balance, je le désarmerai. Tout inaccessible qu'est sa majesté infinie, je m'ouvrirai une route jusqu'à lui, j'oserai l'approcher, je ménagerai une audience favorable, je me flatte de toucher son cœur. La source des grâces fût-elle tarie, le sacrifice la fera couler. Ses trésors fussent-ils fermés, cette clef divine les ouvrira, ou plutôt n'ai-je pas tout à la fois dans cette auguste victime? *Cum illo omnia nobis donavit.*

Pourquoi au jour du jugement fera-t-il porter sa croix devant lui? C'est pour nous dire : Voilà l'autel de mon sacrifice ; voilà où j'avais acheté pour vous toutes les grâces; voilà où j'avais rétracté tous les arrêts de ma justice ; d'un Juge, cet autel faisait un Sauveur; vous avez négligé d'y avoir recours, et de mettre à profit une si précieuse rançon : ce même autel, d'un Sauveur va faire un Juge, et prononcer votre condamnation.

Les anciens sacrifices opéraient cet effet ; que sera-ce de celui d'un Dieu? Coupable Héliodore, vous méritez de perdre la vie. La justice divine va vous frapper, le temple vengé de vos sacriléges attentats va bientôt voir vos derniers soupirs. Mais non, le sacrifice vous conservera la vie, le grand prêtre Onias veut bien l'offrir pour vous; la faute est pardonnée, vous vivrez : *Obtulit Onias hostiam pro salute viri.* Rendez grâces à votre libérateur, disent les anges qui l'avaient frappé ; sans lui vous étiez perdu : *Oniæ sacerdoti gratias age.* (II *Mach.*, III, 33.)

Dieu fût-il mon ennemi, je ne désespère pas de le gagner par mes présents J'irai au-devant de lui comme Jacob au-devant d'Esaü, son ennemi irréconciliable ; comme Abigaïl au-devant de David, si justement offensé des grossièretés de Nabal ; je le toucherai, je le ramènerai : *Placabo illum muneribus.* (*Gen.*, XXXII, 20.) Est-il de don plus précieux? Ce que la nécessité ou l'impiété ont souvent fait en dépouillant le temple pour payer une rançon, apaiser un ennemi, obtenir des grâces, la religion vous apprend à le faire avec autant de piété que de succès, pour payer la rançon des coupables, apaiser le Seigneur et obtenir ses grâces. Un roi d'Israël fut sévèrement puni pour avoir employé les vases du temple à satisfaire un roi de Babylone qui l'assiégeait dans sa capitale, et l'avait réduit à l'extrémité. Pour vous, sans crainte de sacrilége, dépouillez vos temples de leur plus précieux trésor, offrez-le à Dieu avec assurance, et vous satisferez à tout : *Placabo illum muneribus.*

Le sacrifice a plus d'étendue que les sacrements : ceux-ci ne sont utiles qu'à la personne qui les reçoit, celui-là l'est à tout le monde. Un sacrement est, sans doute, un bien commun, mais son application n'est qu'un bien particulier; le sacrifice est toujours une action publique offerte pour tous les hommes; l'Eglise y prie pour tout le monde; c'est sa principale fin qu'on doit surtout avoir en vue : *Imprimis quæ tibi offerimus pro Ecclesia.* Le prêtre, il est vrai, peut, par des intentions particulières, appliquer le fruit de la messe à quelqu'un, mais loin d'en changer la nature ou d'en empêcher par là l'effet général, ce n'est au contraire qu'un nouvel avantage qu'il en tire. En puisant dans un grand fleuve pour étancher la soif de quelqu'un, en tarit-il la source? en tarit-il le cours? Distinguons donc deux sortes de fruit : le fruit général qui en revient à tous les fidèles, le fruit particulier que reçoit celui par qui on l'offre. L'un ne nuit point à l'autre, c'est un double trésor. Trésor public où tout puise, sans le savoir et sans y penser; trésor particulier dont nous disposons toutes les fois que le prêtre l'ouvre pour nous.

Dans les calamités publiques, qui font gémir et le peuple et le particulier, le sacrifice utile à tous détourne ses fléaux terribles. Rassurez-vous, prince, dont la vanité attira la peste dans vos Etats, l'ange du Seigneur verra la victime que vous offrez pour demander la cessation de la maladie, et son épée rentrera dans le fourreau : *Obtulit holocaustum et prohibita est plaga.* Ainsi, pour apaiser le Seigneur irrité contre son peuple, pour éteindre le feu qui le dévore, et arrêter les serpents qui le mordent, Aaron offre des victimes; il se jette, l'encensoir à la main, entre la flamme et les coupables : Moïse s'offre à être immolé pour eux, et élève un serpent d'airain, image si vive de l'hostie sainte qui nous a tous réconciliés, et ce fléau de Dieu cesse aussitôt.

Voilà un protecteur dont le crédit est infini. Sans doute je me défie infiniment de moi-même, je n'ai droit à rien, je ne mérite que des châtiments. Mais qu'ai-je à craindre sous la protection d'un Dieu? Des prières si bien appuyées seraient-elles sans effet? Est-ce donc un protecteur équivoque? La charité la plus tendre me répond de ses bontés. Est-ce un protecteur qui craigne d'user son crédit, et soit obligé de le ménager pour lui-même? Il n'a besoin de rien, et il peut tout. Est-ce un protecteur qui épargne ses soins? Il n'a pas épargné sa propre vie ; le Calvaire a vu couler son sang. Est-ce un protecteur négligent? Jamais il n'oublie ses créatures, elles sont écrites dans son cœur et sur ses mains. Est-ce un protecteur impuissant et faible? Son autorité divine est égale à celle du Père, les égards qu'on doit à sa naissance, à sa grandeur, à ses mérites, ne peuvent manquer de tout obtenir : *Exauditus est pro sua reverentia.* (*Hebr.*, V, 7.)

Voulez-vous connaître sa grandeur? demandez-le à la mer qui affermit ses flots sous ses pas, aux orages qui se calment à sa parole. Demandez-le aux maladies qui cessent

à sa voix; à la mort qui rend sa proie à ses ordres. Demandez-le aux étoiles qui découvrent son berceau; à la terre qui tremble; au soleil qui s'éclipse au moment de sa mort. Demandez-le aux anges qui chantent sa naissance, qui le servent dans ses besoins, qui le consolent dans ses souffrances; aux démons qui frémissent en sa présence, qui s'enfuient à ses approches. Demandez-le à Dieu même qui le déclare l'objet de sa complaisance, qui ouvre les cieux pour autoriser sa mission et le fait asseoir à sa droite. Une sollicitation si puissante serait-elle si inefficace? *Exauditus est pro sua reverentia.*

Sa seule présence, son silence adorable, serait auprès de Dieu une protection toute-puissante. Que ne lui dirait pas sans parler cette personne divine, égale et consubstantielle? Ce cœur si rempli d'amour pour les hommes? cette bouche sacrée qui si souvent a parlé pour eux? ce corps adorable qui pour eux a souffert tant de douleurs? Hélas! les cendres d'un père, toujours éloquentes, raniment la douleur et la tendresse; la présence d'un ami, toujours pathétique, apaise la fureur et la vengeance; l'image d'un saint, toujours respectable, touche la piété et même le crime; l'appareil toujours imposant de la majesté royale arrête la révolte et la passion. Que ne feront pas aux yeux d'un Dieu infiniment bon la présence, l'image, les restes précieux du Fils le plus grand, le plus saint, le plus aimé et le plus aimable? *Apparuit vultui Dei pro nobis.* (*Hebr.*, IX, 24.)

Mais il ne s'en tient pas là. Il nous assure qu'il ne cesse d'offrir nos prières et de prier pour nous : *Rogo pro vobis Patrem.* Oui, le voilà au pied du trône, faisant entendre à son Père les gémissements ineffables qui percent son cœur. Il se charge de présenter nos désirs; nos besoins lui sont toujours présents. Ses miséricordes attentives les préviennent bien mieux que l'ange Raphaël qui portait à Dieu les vœux de Tobie; à celui de l'*Apocalypse* qui, l'encensoir à la main, faisait monter devant l'autel l'agréable fumée des parfums des saints. Il daigne se charger de l'office d'avocat et de médiateur; chaque sacrifice que l'on offre est une nouvelle audience qu'il demande, une nouvelle requête qu'il présente pour nous. Et n'est-ce pas pour nous montrer que son sacrifice en fait le mérite qu'il a conservé les cicatrices des plaies qu'il reçut dans son immolation? *Rogo pro vobis Patrem.*

L'amour général du Sauveur pour le genre humain, son amour singulier et les sollicitudes empressées pour chacun des hommes paraissent ici, non-seulement plus que dans les sacrements, comme nous l'avons vu; mais plus que dans les autres mystères, et même plus que dans sa Passion. Il ne s'est incarné, il n'a souffert, il n'est mort qu'une fois; il s'incarne ici, il s'offre, il meurt sacramentellement mille et mille fois. L'homme est le maître de multiplier à son gré cette divine immolation. Son premier sacrifice fut offert en général pour tous; vous y eûtes part comme les autres, mais vous y fûtes confondus avec eux. Par une distinction consolante et une touchante prédilection, il est offert pour vous en particulier, on vous en fait une application personnelle. Sur la croix il parle à toute l'Eglise, comme sur le mont Sinaï il parlait à tout Israël. Ici il vous sépare de la foule; vous entrez dans la nue; il vous parle cœur à cœur comme à Moïse. Vous êtes reçu comme le grand prêtre dans le Saint des saints; il prie nommément pour vous; vous êtes son favori choisi entre mille : *Electus ex millibus.* (*Num.*, XI, 28.)

Je ne suis plus surpris que les saints nous assurent que la bonté du Seigneur va jusqu'à cet excès, qu'il souffrirait encore la mort pour chacun d'eux s'il était nécessaire, fussions-nous seuls sur la terre. C'est là l'idée de saint Paul. Jésus-Christ, dit-il, s'est donné nommément pour moi : *Tradidit semetipsum pro me.* (*Gal.*, II, 20.) Le sacrifice de la messe et le démontre et l'exécute Non, ce n'est pas ici une paix générale qui se traite; elle se fit sur le Calvaire : c'est une réconciliation personnelle. Ce n'est pas une demande générale des besoins, comme une action de grâce générale des bienfaits accordés à l'humanité, un hommage général rendu au nom de tous les hommes; tout cela se fit sur le Calvaire. C'est une demande particulière de mes besoins, une reconnaissance de mes faveurs, un hommage rendu en mon nom, quoique utile à toute l'Eglise; l'application me rend ce sacrifice propre comme s'il n'y avait que moi au monde. Tel le soleil, fonds public de lumière pour l'univers, je me l'approprie quand je le regarde; il semble ne luire que pour moi quand je me conduis par ses rayons.

Dans l'ancienne alliance il y avait des sacrifices communs offerts pour tout le peuple; c'est ce qu'a fait le Calvaire. Il y en avait de particuliers que chacun pouvait offrir pour ses besoins; c'est ce que fait le sacrifice de l'autel. Dans ces sacrifices personnels, celui qui le faisait offrir mangeait de la victime. C'est une manière de se l'approprier que donne la victime eucharistique en se multipliant pour nous servir de nourriture. Nous la mangeons ainsi tout entière. Allons donc avec confiance au trône de la grâce. Le ciel est le trône de la gloire, le tribunal celui de la justice, l'autel celui de la miséricorde : *Adeamus ad thronum gratiæ.* (*Heb.*, IV, 16.) L'occasion est favorable sous les auspices d'un si puissant protecteur, revêtu de ses habits comme Jacob de ceux d'Esaü, dans les audiences familières qu'il nous ménage, offrant à Dieu ce qu'il aime le mieux : *In auxilio opportuno.* (*Ibid.*)

Cette étendue sans bornes du prix et de l'application du sacrifice entre parfaitement dans l'esprit de celui qui veut sauver tous les hommes et a répandu son sang pour tous. Les bornes que l'hérésie veut y mettre ne détruisent pas moins son sacrifice que sa religion et son amour. Il est la seule victime. Ceux qui seraient exclus de son sacrifice n'en auraient donc aucun à offrir; ils seraient sans culte, puisque le sacrifice en est l'essen-

tiel. La vertu leur serait impossible et le péché nécessaire, puisque la grâce, qui n'est que le fruit de cette mort, ne pourrait leur être accordée. Les sacrements leur seraient interdits, puisque ces eaux salutaires, sorties de Jésus mourant, ne couleraient pas pour eux. Cependant la communion, le baptême et tous les sacrements, qui ne sont que des participations au sacrifice, sont-ils refusés à quelqu'un? Tout le monde n'est-il pas invité et pressé d'entrer dans la salle des noces? Mais ceux pour qui le sacrifice ne serait pas offert auraient-ils droit de manger la victime? L'intention du grand prêtre les embrasse donc tous; l'hostie fut immolée pour tous : *Pro omnibus mortuus est.* (II *Cor.*, V, 15.)

Aussi l'Eglise offre toujours le sacrifice pour tout le monde, même dans les messes privées, c'est-à-dire moins solennelles ou appliquées à des intentions particulières, et permet, jusque dans les messes les plus solennelles, de faire, sans exception pour qui l'on veut, des applications particulières. Toute messe est une affaire d'Etat où l'on traite du bien public. C'est un culte public, un ministre public, un intérêt public, une reconnaissance publique. Tout le monde y communie spirituellement, peut y communier réellement, et est exhorté à le faire. Tout est invité à prier : *Orate, fratres*, à élever son cœur : *Sursum corda;* et toute messe, en même temps, est une offrande particulière par l'intention du prêtre, à laquelle ni Dieu ni l'Eglise n'ont mis aucune borne, et à laquelle les mérites infinis de l'hostie ne permettent pas qu'on en mette. Vous n'avez donc qu'à demander pour tout obtenir : *Dilata os tuum et implebo illud.* (*Psal.* LXXX, 11.)

Enfin voilà, dans le Seigneur que vous priez, le cœur le plus tendre, l'inclination la plus bienfaisante, la miséricorde la plus compatissante; c'est son caractère, il est bon par excellence; c'est le propre du bien, d'aimer à se répandre. Heureux penchant, qu'il peut d'autant plus aisément satisfaire que ses richesses sont infinies! Les princes les plus magnifiques craignent avec raison pour des trésors qui, quoique grands, ne sont pas sans bornes. Dieu ne court pas ce risque, les siens ne s'épuisent pas, sa puissance est égale à sa libéralité, un mot lui suffit pour faire des heureux, pour créer des mondes.

C'est même l'intérêt de sa gloire. Quel fruit tirera-t-il de ses biens, s'il ne les distribue? Oisifs et inutiles, tandis qu'ils demeurent renfermés, ils ne contribuent pas à sa gloire. Ses largesses font éclater tous ses attributs. Une majesté qui se communique, une bonté qui se répand, une justice qui prive, une sagesse qui arrange selon ses désirs : il se montre Dieu à mesure qu'il agit en Dieu, et jamais il n'agit plus en Dieu que par ses profusions. On sent le père dans ses caresses, l'ami dans les services, le grand maître dans les bienfaits, le Dieu dans les prodiges. Voilà les hérauts qui l'annoncent, et les traits qui le peignent.

Quelle gloire encore ne trouve-t-il pas dans les idées nobles que la prière suppose et les sentiments élevés qu'elle exprime! Ce n'est que sur la conviction bien parfaite d'une puissance à qui tout est facile, d'une miséricorde à qui tout est cher, d'une magnificence que rien n'épuise, d'une générosité que rien ne rebute; ce n'est que sur ces grands principes qu'on s'adresse à un Etre invisible si supérieur, si souvent offensé, pour lui exposer avec confiance des besoins dont sa grandeur doit dédaigner de s'occuper, et que sa justice semble lui défendre de satisfaire. Jamais il ne fut d'éloge plus flatteur que la prière : *Deos qui rogat ille facit*, disaient les païens.

Enfin la fidélité ne lui en fît-elle pas une loi sacrée; pourrait-il, sans se dégrader, manquer à des promesses authentiques cent fois renouvelées, appuyées sur des serments solennels, de souscrire aux désirs de tous ceux qui lui adresseraient leurs prières? Le ciel et la terre passeraient plutôt. Convenons donc qu'autant qu'il est glorieux de lui faire étaler sa magnificence, autant lui est-il injurieux de l'éclipser, de la borner, d'en douter; en ne priant point, en demandant trop peu ou en priant avec défiance, avons-nous encore commencé de prier comme il faut? *Usque modo non petistis quidquam.* (*Joan.*, XVI, 24.)

Ces vérités, communes à toutes sortes de prières, ont une application singulière au sacrifice pour le rendre impétratoire, c'est un chef-d'œuvre de bonté. Peut-il mieux la montrer qu'en se donnant lui-même pour le salut des hommes? Là ses largesses sont infinies, le trésor des mérites de la victime est inépuisable. Là se trouve l'abrégé des merveilles par l'étonnante distribution de ses bienfaits. Là, par les idées les plus sublimes, l'homme élevé au-dessus de lui-même contemple avec admiration des droits exercés sur un Dieu, des grâces achetées au prix d'un Dieu, un Dieu immolé pour la créature. Tout ce que les vertus exécutent en détail se trouve ici réuni, toutes les promesses sont écrites de son propre sang, ou plutôt déjà exécutées. Après s'être immolé lui-même, que lui reste-t-il à donner ou à faire?

Non-seulement ce sacrifice est la plus excellente de toutes les prières, mais encore toutes les prières n'ont de vertu que par lui. Et où Dieu a-t-il ratifié les promesses qui font notre espérance, que sur la croix? Où est la source de toutes les eaux qui jaillissent à la vie éternelle, que sur la croix? Où est le sanctuaire où ses yeux sont toujours ouverts et ses oreilles attentives, que sur la croix? Voilà le temple du monde, l'autel de l'une et de l'autre alliance; les anciens sacrifices qui faisaient la force des prières des Juifs n'en avaient eux-mêmes que par la vertu de celui-ci. Tout crédit n'est fondé que sur cette victime; c'est dans le sacrifice que nous parlons à Dieu, non-seulement dans son temple comme Salomon, dans son arche comme Josué, dans le Saint des saints comme le grand prêtre, face à face comme Moïse, dans le troisième ciel comme saint Paul;

mais nous lui parlons au fond de son cœur par son Fils, son Verbe incarné; c'est sa parole même qui lui parle avec nous et pour nous. Ne le perdons jamais de vue, ne nous séparons jamais de son sacrifice; et, à l'exemple de l'Eglise, finissons toutes nos oraisons en les unissant au souverain Médiateur: *Per Christum.*

Rien de plus touchant que la prière que le Seigneur nous a lui-même enseignée. Grâces qu'il faut demander, sentiments qui doivent l'accompagner, motifs qui peuvent y engager: tout y a été renfermé par cette sagesse profonde à qui nous en sommes redevables. Où peut-elle être mieux placée que dans le sacrifice de la messe, avec lequel elle a tant de rapport? L'Eglise, qui tous les jours en fait usage, proteste, avant que de la commencer, qu'instruite par ses leçons et autorisée par ses ordres, elle ose parler à Dieu et lui demander tout avec confiance, employant les paroles de son Fils : *Præceptis salutaribus moniti et divina institutione formati.*

Notre Père. (*Matth.*, VI, 9.) C'est le nom que vous donne cette victime sainte, et au jardin des Olives, au commencement de son sacrifice, en vous demandant d'éloigner le calice de sa Passion; sur le Calvaire en le consommant et remettant son âme entre vos mains. Elle vous le donne encore, et nous vous le donnons avec elle, dans l'immolation sacramentelle qui s'en fait sur l'autel : *Qui êtes dans les cieux.* (*Ibid.*) C'est le trône de votre gloire, et vous y voyez à vos pieds, en état de mort, le divin Agneau, égorgé depuis le commencement du monde, partageant avec vous les hommages que tout vous rend par lui et qu'il vous rend lui-même: *Votre nom soit sanctifié.* (*Ibid.*) Il ne le sera jamais mieux que par la gloire qui vous revient de ce grand sacrifice; il ne peut l'être que par lui : *Que votre règne arrive.* (*Ibid.*, 10.) Le voilà heureusement arrivé. Avez-vous jamais régné plus souverainement que par cette hostie et sur cette hostie même, qui, par sa dignité infinie, est la plus exempte de toute dépendance? *Que votre volonté soit faite sur la terre comme dans le ciel.* (*Ibid.*) Jamais on n'y fut plus soumis que sur l'autel. Le ciel que vous proposez pour modèle à la terre vit-il jamais porter l'obéissance jusqu'à la mort de la croix et la mort eucharistique? Ne nous oubliez pas, Père céleste : *Donnez-nous le pain de chaque jour* (*Ibid.*, 11); ce pain au-dessus de toute substance, cette hostie qui est le vrai pain vivant descendu du ciel, qui donne la vie au monde: *Pardonnez-nous nos offenses.* (*Ibid.*, 12.) Rien n'est plus propre à vous apaiser que son sang et sa mort : *Comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.* (*Ibid.*) Cette adorable victime a pardonné sur la croix à ses bourreaux mêmes, a prié pour eux et offert son sang pour eux : *Défendez-nous dans la tentation, ne nous y laissez pas succomber.* (*Ibid.*, 13.) C'est dans ses combats, son courage, ses derniers soupirs, que nous trouvons les plus fortes armes et la plus complète victoire; elle a cent fois triomphé de l'enfer : *Délivrez-nous du mal.* (*Ibid.*) Le plus souverain remède, le plus efficace préservatif, n'est-ce pas le corps et le sang d'un Dieu immolé?

A la vue de ces effets admirables, ne puis-je pas vous dire, avec le vénérable Bède, et à vous, ministres, qui négligez de célébrer, et à vous, fidèles, qui négligez d'assister à la messe, ne puis-je pas vous dire que tout réclame contre vous? que tout se plaint, que tout souffre de votre négligence? Vous ravissez à Dieu le plus grand honneur que le monde puisse lui faire; à l'Eglise militante, la plus grande grâce qu'elle puisse recevoir; à l'Eglise triomphante, le plus grand accroissement qu'elle puisse opérer; à l'Eglise souffrante, le plus doux soulagement qu'elle puisse désirer; à vous-mêmes, la plus puissante protection, le plus grand secours que vous puissiez demander. Ah! si vous êtes pauvres, à qui pourrez-vous vous en prendre, qu'à votre négligence à recourir au pied des autels?

Le sacrifice dispose l'homme à obtenir, comme il a préparé Dieu à accorder. Seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La reconnaissance des grâces reçues, l'expiation des fautes commises, la profondeur des hommages rendus, sont des moyens infaillibles d'obtenir les plus grandes grâces. Dieu n'est-il pas intéressé à répandre ses faveurs quand il les voit si bien placées? Un ennemi sincèrement pardonné devient un ami puissant à qui on s'empresse de faire oublier sa disgrâce. Un serviteur dévoué, un adorateur reconnaissant, est un objet de complaisance qu'on croit ne favoriser jamais trop. L'orgueil qui s'approprie ce qu'il reçoit, l'ingratitude qui en ravit la gloire, devrait tarir la source des bienfaits. Cependant, toujours généreux et magnifique, le Seigneur en comble les ingrats mêmes et les pécheurs qui en abusent. Que ne fera-t-il pas pour ceux dont la gratitude les lui garantit et le zèle les lui rapporte? Un cœur si noble, des sentiments si purs laissent-ils la liberté de suspendre la tendresse et l'estime? Cette tendresse et cette estime connaissent-elles des bornes aux libéralités? Et qui sera prodigue, si le cœur d'un Dieu ne l'est pas?

Un homme soumis, pénitent, reconnaissant, est un homme à nous, nous l'avons gagné et comme acheté par nos biens et notre pardon. C'est notre conquête; il se donne en échange de nos présents. Les sentiments sont une sorte de bienfait qui acquitte envers le bienfaiteur. Ce bienfait doit être payé par de nouvelles largesses; nous l'avons fait ce qu'il est, c'est notre créature, son bonheur est notre ouvrage; nous nous voyons nous-mêmes en lui. Quel accès n'a-t-il donc pas auprès de nous! Quel droit sur notre cœur et sur nos biens! Faudrait-il laisser l'ouvrage imparfait et s'exposer à le perdre! Le passé répond de l'avenir; de nou-

veaux dons vont être de nouvelles chaînes qui l'attacheront sans retour. Ces nouveaux traits vont embellir le tableau, et nous y moissonnerons de nouveaux hommages. Ces titres réunis rendent tout-puissant, et surtout auprès du maître infiniment riche, qui, en se prodiguant, ne craint ni de s'épuiser ni de dégoûter ses créatures. Le sacrifice est tout cela, il honore, il expie, il rend grâce ; par conséquent il parle, il exécute, il obtient. Tout se réunit donc pour le rendre impétratoire; toutes les qualités d'une bonne prière sont rassemblées dans le divin sacrifice. 1° Faut-il un acte qui plaise? On ne saurait faire rien de plus précieux. 2° Faut-il un objet qui touche? On ne saurait présenter rien de plus attendrissant. 3° Faut-il un mérite qui gagne? On ne peut rien offrir de plus vertueux. Les sentiments, l'état, la vertu de la victime qui prie, tout doit la rendre infiniment puissante.

1° Etat respectueux de la victime. On ne saurait le porter plus loin, soit avant de commencer son sacrifice, soit dans le cours de ses douleurs, soit dans la consommation. Hommes superbes! qui, portant la fierté jusqu'au pied des autels, daignez à peine quelques instants mettre nonchalamment un genou à terre; hommes efféminés! dont la volupté, portée jusque dans nos temples, trouve à peine, dans les siéges les plus commodes, une assez molle posture, pourrez-vous soutenir le spectacle d'un Dieu dans la posture la plus humble, au jardin, à Jérusalem, au Calvaire, sur les autels? Vous l'avez vu dans le cénacle lavant les pieds à ses apôtres; entrez dans le jardin des Olives et contemplez votre Sauveur. Y verrez-vous cette folle joie répandue sur votre visage? Hélas! il est triste jusqu'à la mort. Le trouverez-vous au milieu d'une compagnie dissipée, livré à de frivoles amusements? Il y est avec trois disciples, il les quitte même. et s'en éloigne pour être plus recueilli. Les ténèbres de la nuit, la solitude d'un lieu écarté lui fournissent un asile contre la multitude des objets extérieurs. L'entendez-vous qui prie son Père, et en quels termes? Quelle humilité! quelle soumission! quelle confiance! Raffinement de vanité et de sensualité, portés jusque dans la prière, servîtes-vous jamais aux prières d'un Homme-Dieu? Le voilà les genoux en terre: *Positis genibus orabat.* (*Luc.*, XXII, 41.) Ce n'est pas assez; le voilà prosterné le visage contre terre, l'arrosant de ses larmes et de son sang. O terre! qui reçûtes cet adorable visage, comment pûtes-vous le soutenir sans trembler? C'est aux hommes à mordre la poussière d'où ils sont sortis; qu'ils se couvrent de cendre, qu'ils s'y ensevelissent; hélas! un jour ils doivent y être réduits. Pour vous, ô mon Dieu, c'est à la terre à vous servir de marchepied; au ciel à vous servir de trône. Mais qui pourra refuser de s'anéantir après vous! *Procidit in faciem suam.* (*Matth.*, XXVI, 39.) Se lasse-t-il de cette posture humiliante? Moins il est exaucé, et plus il prolonge ses prières: *Prolixius orabat.* (*Luc.*, XXII, 43.) Il y revient jusqu'à trois fois, il persévère trois heures. Vous, dont l'indifférence criminelle ou le mépris outrageant trouve une messe toujours trop longue, pourrez-vous refuser de donner à la prière autant de temps que Jésus en a donné aux souffrances et aux remercîments? autant qu'il en a donné aux bienfaits? L'amour ne sera-t-il donc pas la mesure du zèle, et la magnificence celle de la gratitude? *Oravit tertio.* (*Matth.*, XXVI, 44.)

Vit-on jamais ce profond respect se démentir pendant le cours de son sacrifice? Tout, en lui, ressent le plus parfait anéantissement. On le mène devant ses juges chargé de chaînes. Quel appareil plus insultant? On l'expose aux coups de fouet, lié à une colonne, quel état plus humiliant? Il termine sa vie attaché à une croix, quel traitement plus accablant? Victime adorable, que vous peignez vivement sur ce bûcher la grandeur de Dieu et la bassesse de l'homme. Un vieux manteau de pourpre, un roseau, une couronne d'épines, voilà les habits d'un Dieu; et vous osez, mortels, le disputer à la magnificence des temples par le faste de vos parures: *Circumornatœ ut similitudo templi.* (*Psal.* CXLIII, 12.) Silence profond, qui étonnez jusqu'à ses juges, quelle condamnation ne prononcez-vous pas contre l'indécence, la frivolité, souvent la licence et l'impiété de nos entretiens dans les églises, même pendant le service divin!

Ce grand exemple d'un Dieu ne fut pas sans effet. Quel respect ne voyait-on pas sur le visage des femmes témoins de ses derniers soupirs! Quel contraste ne présentait pas leur modestie avec l'insolence des gardes! leur silence avec les cris de la populace! leurs hommages avec tant d'indignes plaisanteries! Le Calvaire retentit à la fois de saints gémissements et d'horribles blasphèmes; il est inondé de larmes et de crachats, il étale le crime et la pénitence, l'amour et la fureur, funeste spectacle, si souvent renouvelé dans nos saints mystères! Qui peut voir, sans horreur, les conversations profanes et les chants des psaumes, le raffinement de la vanité et les humiliations du sacrifice, des hommes qui insultent un Dieu, un Dieu qui meurt pour les hommes?

Ce ne fut pas seulement à la croix que commença ce profond respect. Dès le premier jour de sa vie, voyez cet adorable enfant entre les bras de sa mère, se laissant porter au temple avec une parfaite obéissance; lié par des langes, répandant son sang sous le couteau de la circoncision. Offert par les mains de Siméon et d'Anne, déjà il commence son sacrifice, et toujours avec quel respect! Et quel respect encore dans celle des créatures qui, seule, par sa vertu, pouvait mériter d'être sa mère, respect soutenu dans l'Eucharistie jusqu'à la fin des siècles. Caché, anéanti jusqu'à être voilé de quelques accidents étrangers, à se priver de l'usage des sens, à se livrer à tout le monde, et se détruire enfin par la consommation des

espèces. Etat eucharistique, que vous êtes anéantissant; l'orgueil, l'irrévérence, comment osent-ils vous approcher?

Dieu de bonté, qui vîtes avec complaisance l'impie Achab humilié sous le cilice et la cendre, qui pardonnâtes à la ville de Ninive anéantie dans ses larmes, comment devez-vous regarder les anéantissements de votre Fils dans l'Eucharistie? Juste Dieu qui, dans la personne d'Osa, punîtes de mort subite une légère irrévérence, qui livrâtes à des flammes vengeresses Nadab et Abiu, pour une légère inattention, qui fîtes périr cinquante mille Bethsamites pour une légère curiosité; comment devez-vous regarder les monstrueuses irrévérences des chrétiens, dans le temps de la plus grande action que puisse faire un homme, que puisse faire même un Dieu. Quel succès peuvent-ils espérer de leurs vœux, auxquels ils mettent les plus grands obstacles?

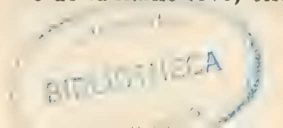
Les idolâtres, bien différents, n'offraient qu'en tremblant leurs sacrifices. Un silence que rien n'interrompait, une attention que rien ne troublait, un respect que rien n'altérait, voilà ce qu'obtenaient le bois et la pierre; et le seul Dieu véritable ne peut arrêter notre esprit, fixer nos regards, retenir nos paroles! Entrer dans le temple des païens comme on entre dans les nôtres, y commettre de pareilles irrévérences, ce serait, aux yeux des infidèles, un mépris de leurs divinités, et une profanation digne des plus grands supplices. Le Dieu que nous adorons n'est pas moins jaloux; ce n'est pas moins à ses yeux un sacrilége et une apostasie.

Ainsi fut regardé le sacrifice d'Ophni et de Phinées. Ces coupables ministres foulaient aux pieds toutes les lois. Les femmes déshonorées, la justice vénale, le faible opprimé; quels forfaits! L'Ecriture pourra-t-elle en montrer trop d'horreur? Cependant elle n'en parle que d'une manière très-simple. Mais quand elle en vient à l'abus du sacrifice, à l'éloignement que cette conduite en inspirait, au préjudice qu'en souffrait le peuple en tarissant cette source de grâce, elle ne peut trop en exagérer la noirceur, en aggraver le châtiment : *Erat peccatum grande nimis.* (I *Reg.*, II, 17.)

2° Etat attendrissant de la victime. Un moyen infaillible d'obtenir des grâces, c'est de faire parler la compassion. Les malheureux, naturellement éloquents, ne tarissent point sur le détail de leurs maux, et trouvent dans leur excès même une ressource pour toucher les cœurs. Sans même rien dire, les ulcères de Lazare parlent assez haut, l'humanité arracherait ce que peut-être on eût refusé à la demande. Ce douloureux état suffit pour toucher même un ennemi et lui faire tomber les armes des mains; combien est-il efficace pour gagner un ami et obtenir ses bienfaits. L'état de victime est par lui-même propitiatoire; combien doit-il être impétratoire? Le pardon est bien plus difficile à obtenir que les largesses; l'obstacle de la haine levé, elles doivent couler naturellement. Ainsi tout est gagné pour nous auprès de Dieu, si nos maux, si nos besoins parlent par notre bouche; il ne les ignore pas, sans doute, mais il veut qu'on les sente et qu'on les lui expose. L'abîme de la misère attire l'abîme de la miséricorde, et l'indigence est auprès de lui la mesure de la libéralité. Le sacrifice tient d'une manière bien vive ce pathétique langage, il expose à Dieu, dans le jour le plus touchant, le néant de la créature. Voilà la victime liée sur le bûcher, dépouillée de tout, privée de l'usage de ses membres; on va lui ôter la vie, elle n'attend plus que le dernier coup. Ses veines sont ouvertes, son sang coule, elle rend les derniers soupirs, la flamme l'investit, la pénètre, la consume; elle sera bientôt réduite en cendres. Douleurs accablantes, privations totales, abandon absolu, quel état plus touchant! qui peut lui refuser des larmes, quel cœur de bronze ne s'amollirait et ne s'empresserait de satisfaire tous ses désirs?

Vous le voyez, grand Dieu! c'est pour vous qu'il souffre; la rigueur de la mortification, l'amertume de l'adversité, dans vos enfants, perce votre tendre cœur, semblable à une mère qui ne peut voir pleurer et souffrir son fils, et qui, pour l'apaiser, ne trouve rien de difficile, vous ne pouvez rien refuser aux maux et aux cris de vos créatures : *Bona est oratio cum jejunio.* (*Tob.*, XII, 8.) Un pénitent sous la cendre, un pauvre dans la misère, un débiteur dans un cachot, un malade à l'extrémité, un esclave sous les coups d'un tyran, sont-ils plus à plaindre et plus dignes de vos bontés qu'une victime expirante? Détournez vos yeux, nous ne méritons pas vos regards, mais jetez-les sur votre Christ, et vous serez touché : *Respice in faciem Christi tui.* (*Psal.* LXXXIII, 10.) Voyez cette tête couronnée d'épines, ce visage livide, ces yeux noyés dans les larmes, ce corps déchiré, ces pieds et ces mains percés, ce cœur ouvert, tout parle en lui; chaque plaie est une bouche éloquente, toutes nos requêtes sont signées de son sang. Voyez, Père céleste, et soyez insensible si vous le pouvez. Entendez ses soupirs et ses gémissements; soyez sourd à sa voix, s'il est possible; soyez plus dur que la terre qui tremble, que les pierres qui se brisent, entendez la voix de son sang qui crie vers vous bien mieux que celui d'Abel. Oserai-je le dire, s'il vous trouvait insensible, il crierait contre vous et vous demanderait justice contre vous-même. Oui, grand Dieu, cessez d'être bon, si votre Fils vous trouve indifférent; qu'on oublie vos miséricordes, si votre Fils ne les éprouve pas. Oui, mon Dieu, vous en êtes en effet touché, jusqu'à remuer pour lui le ciel et la terre. Oublierez-vous que nous sommes ses enfants et ses membres? *Respice in faciem Christi tui.*

Une prière adressée à un cœur si tendre, accompagnée de si riches présents, appuyée par un si puissant protecteur, faite avec un si profond respect, qui expose les besoins d'une manière si touchante, doit vous rendre saintement téméraire. Osez ne mettre aucune



borne à vos désirs, osez ne craindre aucun obstacle, demandez ce que vous voudrez. Quelque vastes que soient vos vues, des grandes grâces, toutes sortes de grâces, des prodiges de grâce, pour vous, vos amis, vos ennemis, toute l'Eglise, tout un monde, vous pouvez tout obtenir. Et loin de craindre l'excès, craignez plutôt de demander trop peu et de faire tort à l'hostie que vous offrez en demandant moins qu'elle ne vaut. Je ne crains que de craindre, disait un grand saint, et de ne pas répondre, par la fermeté de mon espérance, à l'étendue et à la solidité de mes titres. Heureuse et mille fois heureuse la nation des chrétiens! Si elle savait connaître la valeur infinie de son trésor, et en profiter pour le temps et pour l'éternité! Mais hélas! pensons-nous à nos avantages? les connaissons-nous? Daignons-nous, savons-nous être riches au milieu de nos infinies richesses?

Seigneur, disait le plus sage des princes, quoique je n'aie à vous offrir que des animaux, de figures vides et de faibles éléments, la sainteté de votre temple me rassure et m'encourage. Si votre peuple, poursuivi par ses ennemis, vient vous demander la victoire, que vos autels lui servent de bouclier et d'épée. Si des calamités publiques menacent ses jours, si la grêle ravage ses champs, si la famine désole ses provinces, que vos autels soient son asile et sa ressource. Si des tentations dangereuses, si des passions violentes, alarment sa vertu, que vos autels soient son salut et son remède. Si même, après vous avoir offensé, la contrition le ramène à vos pieds, que vos autels soient sa réconciliation et sa grâce. Il immolera des victimes, il brûlera des parfums, il exposera ses besoins, et votre miséricorde soulagera toutes ses peines. Qu'eût-il dit, ce grand prince, s'il avait eu le corps d'un Dieu à offrir en sacrifice! *Si oraverit*, *exaudi deprecationem ejus*.

Il le savait bien, ce saint roi David, son père, lui dont toute l'espérance s'appuie sur la tendre compassion du Seigneur; c'est par là que commencent toutes ses prières : Ayez pitié de moi, selon votre grande miséricorde : *Miserere mei*, *Deus*. (*Psal.* L, 3; LV, 2.) Il le savait bien, ce peuple intimidé aux approches de l'armée des Philistins, lorsque pour s'assurer la victoire il a recours à des sacrifices. N'oubliez pas, dit Samuel, les ressources que l'autel vous offre. Immolons un agneau, la victoire est à nous : *Cum offeret holocaustum Philistini cæsi sunt.* (I *Reg.*, VII, 10.) Ils le savaient bien ces Philistins eux-mêmes, lorsque apprenant que l'arche était venue dans le camp d'Israël, ils se crurent perdus. Craignez-vous la malice du démon? ayez recours à l'arche : *Venit Deus in castra.* (I *Reg.*, IV, 7.)

Allez donc sur les pas de l'Eglise demander sans réserve tout ce qu'il vous plaira. Ne craignez ni l'importune réitération de vos requêtes, ni l'embarrassante variété des grâces que vous demandez. Vous pourriez vous défier des hommes la libéralité les appauvrit, la continuité les incommode, la multitude les accable; souvent on n'obtient rien à force de demander trop. Ici vous obtenez moins, parce que vous demandez trop peu. Dieu est peut-être irrité contre celui dont vous sollicitez la grâce, peut-être contre vous-même qui vous rendez son avocat : circonstances critiques qui feraient échouer les autres prières. Ne les redoutez pas, vous ne prenez jamais mal votre temps; il n'est point ici des audiences difficiles, des moments peu favorables; le prix de ce que vous offrez lève toutes les difficultés. Priez pour tous, présents et absents, justes et pécheurs, vivants et morts. Demandez la conversion de vos parents, de vos amis, de vos ennemis, peut-être êtes-vous cause des maux dont vous gémissez. Priez le Seigneur de réparer vos fautes, et, pour tout obtenir, faites parler la sainte victime. Les apôtres, embarrassés sur le choix du successeur de Judas, sur celui de leurs missions, s'adressent à elle. Le Saint-Esprit descend sur eux, ils l'entendent prononcer sur la destinée de Matthias, de Paul et de Barnabé : *Ministrantibus illis dixit Spiritus sanctus.* (*Act.*, XIII, 2.) Saint Augustin nous apprend que le sacrifice de la messe chassa le démon du corps d'un possédé, et saint Grégoire, qu'il brisa les chaînes d'un captif éloigné pour qui on l'offrait.

Ne vous oubliez pas vous-même. Si le sacrifice est utile à des étrangers, combien le sera-t-il à ceux qui l'offrent! Quelle consolation dans leurs peines! Quels remèdes dans leurs maux! Quels secours dans leurs dangers! Les passions vous tyrannisent, l'habitude vous enchaîne, mille défauts vous font gémir, vos efforts ont été inutiles, offrez l'adorable victime; un Dieu présenté pour prix de ses grâces serait-il refusé? Entendez tous les jours la messe; tout est acquis quand on possède et qu'on offre un Dieu. Faudra-t-il donc user de violence, faudra-t-il des commandements exprès pour vous faire entrer dans la maison de votre père et vous obliger d'être heureux? Ces fruits ineffables ne suffisent-ils pas pour nous attirer? Notre ignorance serait-elle plus excusable que notre négligence? Nous avons le plus excellent remède et nous languissons, le fruit de vie et nous mourons, des richesses immenses et nous sommes dans la disette. Il se dit tous les jours une infinité de messes; notre indifférence, notre indévotion rendent tout inutile. Accablés de dettes, chargés de crimes, sans cesse exposés, de toutes parts attaqués, incapables de tout, indignes de tout, manquant de tout; rien n'égale la grandeur de nos besoins et l'excès de nos maux, que la stupidité qui les méconnaît et en néglige le remède.

3° Etat engageant de la victime. Au mérite infini de la personne, un Dieu immolé ajoute la manière divine dont il demande. Ses vertus sont encore un titre nouveau sur le succès et pour nous un nouveau motif de confiance. Sans doute le Saint des saints a pratiqué toute sa vie les plus grandes vertus; mais il semble qu'à sa mort sur le Calvaire

et à sa mort mystique sur l'autel, il les pratique avec un nouvel éclat et donne par là un nouveau poids à sa prière.

En effet, comme le sacrifice et la prière ont un rapport marqué, c'est proprement dans le sacrifice que s'exercent les vertus qui rendent la prière efficace. Une humilité profonde l'y anéantit, un amour tendre l'y consume, une parfaite obéissance l'y attache, la confiance y remet son âme entre les mains de son Père, une charité héroïque ouvre toutes ses veines en faveur des hommes, une persévérance que tant de siècles n'ont pu ébranler y perpétue son immolation. Quel culte plus parfait et qui prépare mieux l'effusion de la grâce ! Quoi de plus touchant et de plus glorieux pour Dieu ! Intéressé, par bonté, à soulager quand on s'afflige; par générosité, à soutenir quand on s'abandonne, le sacrifice fait une douce violence à son cœur. C'est le comble des efforts de la créature, et le comble de la gloire du Créateur. Dieu doit être inexorable si le sacrifice ne le gagne. Fût-il inexorable, le sacrifice le gagnerait. Beau modèle de la prière, joignons aux nôtres le sacrifice de nous-mêmes ; unissons-le au sien et ne doutons pas du succès.

Abraham mérita les plus abondantes bénédictions par la manière dont il offrit son sacrifice. Une vive foi conduit ses pas, une ferme confiance affermit sa main, une tendre charité embrase son cœur, le plus grand courage arme son bras, le plus profond respect pénètre son esprit, la plus aveugle obéissance détruit jusqu'à ses reflexions. Dieu le voit et en est touché. Abraham, le Messie sera votre récompense, il naîtra de votre sang; votre postérité égalera la multitude des étoiles et des grains de sable ; vous m'avez voulu donner votre fils, je vous donnerai le mien. Vous compterez parmi vos enfants le Rédempteur du monde. Des prières si bien faites sont un sacrifice agréable et tout-puissant. *Elevatio manuum mearum sacrificium vespertinum.* (*Psal.* CXL, 2.) Les lèvres, les yeux, les mains, ont leurs victimes, aussi bien que l'esprit et le cœur; voilà les hosties qu'offrent les saints. *Vitulos labiorum nostrorum.* (*Osee*, XIV, 3.)

Dieu est plus honoré par une messe que par toutes les actions les plus héroïques des anges et des hommes ; mais quelque précieuse que soit la victime qu'on y offre, nos sacrifices seraient inutiles, et même criminels, si nous les faisions mal. Maison d'Israël, ai-je donc besoin de vos holocautes ? Il est vrai, j'en ai prescrit la matière et les cérémonies, mais la manière indécente dont vous remplissez le devoir de religion change vos hommages en insultes. Vos cantiques m'importunent, vos parfums me déplaisent; je jetterai sur vos visages l'ordure de vos impies solennités: *Projiciam stercus solemnitatum vestrarum.* (*Malach.*, II, 3.) Non, ne pensons pas que le prix de la victime écarte la foudre et obtienne la grâce ; la colère céleste sera d'autant plus redoutable que ce prix infini nous impose des devoirs plus sacrés, que n'en imposaient aux Juifs leurs vaines offrandes. Plus coupables à mesure que nous sommes plus favorisés, et que nous profanons des choses plus saintes, tout est à craindre pour un sacrilége, quand Dieu lui-même en est l'objet. Il fallait donc, à la dignité infinie de cette hostie, ajouter le modèle de ses vertus, pour nous apprendre à l'offrir saintement, comme elle s'offre elle-même. Intention pure, respect extérieur, sentiments sublimes, vertu divine, tout en elle se réunit pour donner du prix à l'offrande, et nous enseigner à l'offrir dignement.

De là ces deux espèces de fruit du sacrifice ; l'un qui lui est propre et s'opère toujours indépendamment de la sainteté du ministre et de celle des assistants. La sainteté de la victime et du grand prêtre supplée à tout et couvre tout. L'autre fruit, dont la piété décide, proportionné aux dispositions de chacun. Cette vaste mer suffit à tout. Mais chacun n'en rapporte qu'autant que peut contenir le vase dont il se sert pour y puiser. Dans tous les sacrements il est aussi une grâce propre, qu'on reçoit toujours quand on n'y met pas obstacle, appelée *ex opere operato*, et diverses mesures de grâce où les dispositions personnelles mettent une variété infinie, *ex opere operantis.*

L'imitation des vertus est d'autant plus utile, que c'est la meilleure manière de communier à la victime. Qu'il devait être consolant pour les Israélites d'avoir droit de manger une partie de ce qui était offert ! C'était un gage de succès, un commencement d'exécution. L'Eglise a la même consolation dans son auguste mystère ; le prêtre, qui parle en son nom, reçoit le corps et le sang adorable, et se met en son nom en possession de l'auteur de la grâce. Heureux chrétiens, il ne tient qu'à vous d'avoir cette consolante assurance. Venez à la messe, faites-la dire pour vous, communiez-y réellement, autant que vous le pourrez, du moins spirituellement, et vous participez à l'hostie. En cela le sacrifice de la messe a quelque chose de plus consolant que celui de la croix ; quoique offert pour tous, personne ne communia sur le Calvaire. La sainte Vierge, le bon larron, les autres justes, par leur union avec Dieu, et le fruit qu'ils en retirent, y communièrent spirituellement, c'est-à-dire y participèrent ; mais à la faveur de la multiplication qui se fait sur nos autels, nous avons sur eux l'avantage de recevoir réellement la céleste victime. Le sacrifice, d'abord holocauste sur la croix, est devenu encore pacifique sur l'autel, et chacun y a réellement part : *Omnes de uno pane participamus.* (I *Cor.*, X, 17.)

Mais n'oublions pas que la vraie communion, sans laquelle toute autre est inutile et même criminelle, c'est l'union de la grâce et de la vertu. Communion nécessaire et facile à tout le monde, pour laquelle même la communion réelle est accordée, avec laquelle unis à l'Eglise et à notre chef, par les liens les plus étroits, nous pouvons prier avec fruit pour tous les hommes, comme l'or-

donne saint Paul. Et pour qui en effet l'Eglise ne prie-t-elle pas dans les deux *Memento* des vivants et des morts, qui précèdent et suivent la consécration ! Le prêtre, agent de la nature humaine, se charge de ses intérêts et peut dire, comme Esdras au roi de Perse, en lui demandant la délivrance des Juifs : je ne puis ni mieux vous marquer mon zèle, ni mieux reconnaître vos bontés, ni vous donner des motifs plus capables d'obtenir cette grâce que de vous promettre d'offrir des sacrifices au Dieu du ciel pour votre prospérité, celle de vos enfants et de vos peuples ; nous les offrirons avec joie, vous en ressentirez les effets. *Offeram oblationem Deo cœli pro vita regis.* (I *Esdr.*, VI, 10.)

Allons donc avec confiance, dans tous nos besoins, à un si puissant sacrifice, demander les plus grandes grâces; faisons-nous un bonheur d'y assister, un saint usage d'y communier souvent, une loi d'y assister toujours, d'une manière qui puisse nous mériter d'en obtenir les fruits. Je vous le souhaite au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

DISCOURS VI.

SUR LE SACRIFICE DE LA MESSE.

Hoc facite in meam commemorationem. (*Luc.*, XXII, 19.)

Faites ceci en mémoire de moi.

En instituant le sacrifice et le sacerdoce de la loi nouvelle, Jésus-Christ ne fut pas un instituteur oisif, qui, content de former des établissements et de prescrire des lois, se déchargeât sur quelque autre du soin de l'exécution. Il fit, le premier, les fonctions du saint sacerdoce : prêtre et victime, il offrit, le premier : son propre sacrifice, *Sacrificium Patris primus obtulit et hoc fieri in sui commemorationem præcepit.* (S. Cyprien, épître 63.) Eût-il convenu, en effet, qu'il n'eût établi, et lui-même opéré, que de nouvelles figures, lui qui était venu expliquer, accomplir, abolir toutes les anciennes ? L'eût-il fait dans le temps même de sa passion, qui en était le parfait accomplissement? Serait-ce terminer dignement la vie d'un Dieu, et mettre le sceau à ses miracles, de jouer le monde par des fantômes, lorsqu'on s'est engagé de lui livrer la vérité, et, au lieu du grand jour si longtemps promis, épaissir et perpétuer les ténèbres

Aussi Jésus-Christ ordonne-t-il deux choses à ses apôtres en les consacrant ministres, La première, de faire ce qu'il a fait, *hoc facite :* il a fait, il a offert quelque chose de réel : c'est donc quelque chose de réel que nous faisons et que nous offrons, puisque, par ses ordres, nous faisons ce qu'il a fait, nous offrons ce qu'il a offert. Secondement, il ordonne de le faire en mémoire de sa passion et de sa mort : *Hoc facite in meam commemorationem.* La figure et la réalité sont donc bien distinguées, et ne sont pas incompatibles. On peut offrir un sacrifice réel et rappeler par là le souvenir d'un autre sacrifice : une victime réelle peut être la figure d'une autre victime, et une immolation réelle, l'image d'une autre immolation. En vain l'hérésie a voulu les combattre l'une par l'autre, et contester la vérité du sacrifice sous prétexte qu'il est figuratif. Bien loin que la figure exclue ici la réalité, elle la suppose et la renferme : pour immoler même mystiquement, il faut qu'une victime réelle y soit immolée.

Le sacrifice de l'Agneau pascal, ainsi que tous les autres, était figuratif, puisqu'il représentait l'Agneau de Dieu qui devait effacer les péchés du monde, et il était réel, puisqu'on y égorgeait un Agneau véritable. Dans les autres sacrifices, il fallait amener la victime à la porte du temple, où le prêtre l'acceptait et la dévouait à la mort. Il fallait, après l'avoir égorgée, que le prêtre portât de son sang pour le répandre sur l'autel, et de sa chair pour l'y brûler. Dans ces divers états, elle était la figure d'elle-même ; cette acceptation et cette effusion étaient des images de la mort qu'elle allait souffrir ou qu'elle avait déjà soufferte. Le sacrifice eucharistique que le Seigneur fit de son corps dans le cénacle, quoique infiniment différent des anciens, qui n'avaient par eux-mêmes aucune vertu, et qui n'étaient que des ombres du sien, leur était cependant semblable, en ce qu'il représentait, aussi bien qu'eux, le sacrifice qui allait être consommé sur la croix. Ce qu'il fit dans la cène très-réellement n'était pas moins une image anticipée de ce qu'il allait souffrir, que ce que nous faisons est une image renouvelée de ce qu'il a déjà souffert. Jésus-Christ, la veille de sa passion et peu de temps avant la cène, fit la Pâque, c'est-à-dire offrit et immola un agneau pascal; ensuite il s'immola lui-même sous les espèces du pain et du vin. Ainsi de figure en figure, de réalité en réalité, il alla par degrés d'un sacrifice à l'autre · du sacrifice légal de l'agneau pascal au sacrifice non sanglant de la cène, et de celui-ci au sacrifice sanglant de la croix.

Le sacrifice de l'autel est donc en même temps spirituel et réel : spirituel, puisque la victime ne s'y voit que par les yeux de la foi, ne s'immole que par le glaive de la parole, et s'y détruit sans douleur ; il est réel, parce que la victime y est réellement présente, véritablement offerte, en effet immolée : voilà, selon tous les théologiens, la réalité et la figure, l'image et la vérité. La vérité est dans la personne adorable qui s'y trouve présente, l'image dans l'immolation de cette adorable personne. Si ce n'était que l'image du sacrifice, il serait bien inférieur à ceux de l'ancienne alliance, qui ne représentait pas moins le sacrifice de la croix, et qui, du moins, offrait très-réellement la vie des animaux : *Veritatem simul et imaginem continet sacrificii crucis*

Nous expliquons ailleurs ce que le sacrifice de la messe a de figuratif : voyons dans ce discours ce qu'il a de réel. 1° Il a dû l'être, tout en fait sentir la nécessité; 2° il l'est en effet, tout en explique la vérité. Le cénacle et le Calvaire, transportés en même

temps sur nos autels, nous présentent un Dieu en état de mort, comme sur la croix, et nous l'immolons spirituellement, comme il s'immola dans la cène. Tel est l'ineffable sacrifice dont la mystérieuse profondeur demande une foi aveugle, et dont le fruit inestimable exige la plus vive reconnaissance. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le règne des ombres est passé, et la question de la préférence des temples sera désormais inutile, disait Jésus-Christ à la Samaritaine; Dieu est esprit et vérité, et c'est en vérité qu'il veut qu'on l'honore. Les cantiques, les cérémonies, les ornements des prêtres: frivole étalage qu'il méprise, si la vérité n'en fait le prix. Il n'a ordonné, il n'a pu agréer les anciennes figures que par rapport à la vérité qu'elles annonçaient: elle est venue cette vérité; s'en serait-elle envolée sans retour de dessus la terre après son immolation momentanée sur le Calvaire pour ne nous laisser qu'une vaine écorce? Non, sans doute; son sacrifice sera perpétué jusqu'à la fin des siècles. La gloire, la bonté, la fidélité de Dieu en demandent le continuel renouvellement.

1° La gloire de Dieu. De toutes les qualités de Jésus-Christ, la plus glorieuse est celle de prêtre. Celle de pasteur, de sauveur, de juge, ne regardent que nous: celle de grand-prêtre l'élève jusqu'à son Père, qu'il honore parfaitement, sans pourtant nous perdre de vue, puisque par la même immolation il adore Dieu et sauve les hommes. Mais ne suffisait-il pas de l'avoir une fois soufferte? pourquoi son renouvellement? La mort de la croix n'est-elle pas d'un prix infini, suffisante à tout? Sans doute: anathème à qui oserait le méconnaître. Mais pour être d'un prix infini, ce sacrifice ne pourrait-il être offert qu'une fois, ou plutôt, puisqu'il est d'un prix infini, pourrait-il être offert trop souvent? Ah, Seigneur! nous avons enfin trouvé ce qui peut vous plaire, refuseriez-vous à notre zèle la consolation de vous le présenter fréquemment? Son prix serait-il l'occasion de nos regrets, que n'êtes-vous honoré mille fois davantage! le serez-vous jamais assez? Que ne vois-je partout des temples élevés et des autels dressés à votre gloire? que ne vois-je partout des ministres, des victimes? que ne vous vois-je, divine hostie, mille et mille fois élevée entre le ciel et la terre, pour rendre à Dieu les hommages dignes de lui! Inconsolable d'avoir si peu à vous offrir par moi-même, je vais essuyer mes larmes, puisque j'ai trouvé ce que vous souhaitez; mais combien deviendraient amères ces justes larmes si, en me montrant un si riche trésor, on m'arrachait le bonheur d'en multiplier l'offrande! Oui, plus on en connaît le mérite, plus un vrai zèle en désire la répétition. Après avoir immolé plus de cent mille victimes et brûlé une infinité de parfums dans la dédicace du temple, Salomon désirait d'en immoler mille fois davantage. Qu'eût-il dit, qu'eût-il fait, si, comme nous, il eût pu offrir à Dieu son Fils adorable? eût-il jamais cru le faire trop souvent? Ah! si la multiplication des anciens sacrifices était si agréable à Dieu, et si souvent ordonnée, combien doit-il davantage désirer la multiplication de celui-ci?

Il est vrai qu'en satisfaisant à nos besoins et à notre zèle, notre amour souffrirait trop, si la mort du Fils de Dieu devait se renouveler d'une manière cruelle et sanglante. Quelle douleur s'il fallait le voir encore expirer sur la croix au milieu des supplices, et renouveler le crime qui l'y attacha! Spectacle inhumain, vous feriez acheter trop chèrement notre salut, puisque ce serait aux dépens d'une vie si précieuse. Spectacle criminel, loin de consoler notre zèle, vous l'alarmeriez, puisque vous ne le serviriez que par des crimes. C'était déjà trop, s'il est permis à notre amour de le dire, c'était trop que cette mort cruelle ait été une fois exécutée; j'en admire les fruits, mais je frémis en voyant ce qu'ils ont coûté; Dieu pouvait-il permettre un si grand mal, même pour un si grand bien: faut-il devoir notre salut à un déicide? mais s'il est moyen de répandre son sang sans ouvrir ses veines, d'immoler son corps sans le couvrir de plaies, s'il est une mort mystique et non sanglante, quoique aussi réelle et aussi glorieuse; invention ingénieuse de l'amour, que vous me seriez chère! opérez, Seigneur, ce prodige, quoi qu'il en coûte, pour votre gloire et pour notre salut!

Consolons-nous, ce prodige est tout fait et partout, sans cesse il s'opère, la gloire de Dieu et notre piété y sont également satisfaites. Nous immolons sans sacrilége. La plus sainte victime est sacrifiée sans douleur. Ce n'est point le glaive de l'injustice, c'est celui de la parole qui l'a fait mourir. Ce sont des prêtres et non des persécuteurs, des enfants et non des bourreaux. Ce n'est plus comme sur la croix un mélange de paix et de guerre, d'une paix que Dieu donne aux hommes; d'une guerre que les hommes font à Dieu; le crime n'en trouble la douceur, ni n'en ternit la gloire. Dans ce sacrement de paix Dieu se réconcilie avec le monde en Jésus-Christ. *Deus in Christo mundum reconcilians sibi.* (II *Cor.*, V, 19.) Ouvrez les yeux, chrétiens, voyez ce corps adorable entre les mains des prêtres, voyez couler ce sang précieux dans le calice, voyez un Dieu mourant, qui sur nos autels, comme sur le Calvaire, traite encore de l'affaire de notre Rédemption. Enfer, frémissez, vous êtes tous les jours vaincu, voici encore la mort de la mort, et la défaite des princes des ténèbres! Ciel, réjouissez-vous, faites une grande fête, on vous gagne encore tous les jours des habitants, on ramène des pécheurs, on répare le péché, on apaise la divine justice. Mais si vous n'en profitez pas, terre, tremblez! ce sacrifice ne sera que trop multiplié pour vous. Tant d'églises, et si peu de religion, tant de ministres, et si peu d'adorations, tant de sacrifices, et si peu de piété: cette multiplication du culte ne servirait-

elle qu'à multiplier vos crimes ? Consolez-vous, âmes fidèles, qui dans cette multiplication trouvez des trésors infinis pour vous-mêmes, et pour Dieu des hommages toujours nouveaux et toujours parfaits.

Craignez-vous que la multiplication ne nuise à l'unité du sacrifice? Vaines terreurs, dit saint Cyprien, ce n'est ici qu'un corps et non plusieurs corps, une mort et non plusieurs morts, un prêtre et non plusieurs prêtres : *Unum corpus non plura, una mors non multæ, unus sacerdos non plures.* Ce n'est donc qu'un seul sacrifice, quoique offert en différents et en divers lieux : *Unum sacrificium licet in multis locis.* L'illusion de l'habitude fait toute la difficulté du mystère. Il n'y a d'indivisible et de momentanée que l'action de l'esprit; toute action du corps demande de l'étendue et de la durée. Etendue et durée indifférente à l'unité physique, et encore plus à l'unité morale. Un géant n'est qu'un homme, une bataille n'est qu'une action. Le changement de situation et d'état empêche aussi peu l'unité : jeune ou vieux, sain ou malade, c'est toujours le même homme, la même victime, tout cela est encore plus indifférent aux yeux de Dieu, mille ans pour lui ne sont qu'un jour, l éternité un moment, l'univers un atome, l'éternité et l'immensité de Dieu rapprochent, concentrent, absorbent tous les lieux, les temps et les êtres.

Si Jésus-Christ pendant sa vie eût été multiplié et mis à mort en divers lieux, on comprend que malgré la diversité de toutes ses morts, ce n'eût été que le même sacrifice. Si un vainqueur se trouvait à la fois dans toutes les villes où l'on célèbre ses victoires, ce serait pour lui le même triomphe, l'habitude nous en impose. Accoutumés à voir toujours différent ce qui est en divers lieux, nous ne pouvons nous accoutumer à la multiplication totale du même être, et avec les effets différents, et souvent contraires, qui en sont la suite naturelle. Pouvons-nous mieux nous accommoder de l'idée de l'immensité et de la simplicité de Dieu, en apparence si contraires ? En sont-elles moins certaines? Si tous les prêtres qui ont dit ou diront la messe, avaient été présents à la mort de Jésus-Christ, et que chacun eût consacré le pain, ce n'eût été qu'un sacrifice et le même qu'offrait alors Jésus-Christ, comme si tous les apôtres eussent consacré avec lui à la cène. Ainsi à l'ordination des prêtres tous les ordinands prononçant avec l'évêque, les paroles de la consécration, ne célèbrent qu'une messe. Dans une chambre pleine de miroirs l'objet multiplié dans chacun est pourtant unique. L'Eucharistie fait en réalité ce que les miroirs font en image. Mais toutes ces comparaisons défectueuses sont infiniment au-dessous du mystère.

L'action du sacrifice demande du temps. Il faut amener la victime, l'attacher, l'égorger, la brûler, répandre son sang, à peu près comme les aliments qu'on prépare, qu'on sert, qu'on distribue, qu'on mange. Malgré la durée et la multiplication de ces actions, chacune très-distincte et très-réelle, ce n'est que le même sacrifice et le même repas. Ainsi depuis le commencement du monde il n'y a qu'un seul sacrifice, il n'y en aura qu'un jusqu'à la fin, annoncé et comme préparé par des figures, exécuté sur le Calvaire, renouvelé sur l'autel, où il est offert comme victime et mangé comme aliment, ce qui n'est qu'une continuation de sacrifice. Que l'hostie soit découverte avec ses qualités naturelles, cachée sous des accidents étrangers, qu'elle souffre ou ne souffre pas, que le sang soit uni au corps ou séparé, qu'il soit en plusieurs endroits ou dans un seul, c'est toujours le même Agneau, comme égorgé depuis le commencement du monde selon l'expression énergique de saint Jean : *Agnum tanquam occisum ab origine mundi* (*Apoc.*, XIII, 8).

2° La bonté de Dieu. N'en avait-elle pas assez fait par le sacrifice de la croix? Non! il fallait pour consommer son ouvrage en faire l'application par celui de la messe. Quoique ces deux sacrifices soient parfaitement semblables par la vive représentation, et la réelle reproduction de la même immolation de Jésus-Christ : parfaitement égaux par le prix de l'hostie et la dignité du sacrificateur, ou plutôt que par l'unité de la victime, du sacrificateur et de l'immolation, ce ne soit que le même sacrifice opéré en divers temps et en divers lieux, et d'une manière différente; cependant celui de nos autels renferme des avantages considérables qui ne se trouvent pas dans celui de la croix, et qui le rendent nécessaire pour la consommation de ses effets.

Le premier ne dura qu'un moment, ne fut offert qu'une fois, exécuté qu'en un lieu. Le second doit durer jusqu'à la fin des siècles, être offert mille et mille fois, dans tous les lieux du monde. Ce trésor infini, d'abord momentané, se perpétue et se multiplie à l'infini, le renouvellement du mystère en distribue le fruit, et par le maniement continuel de ce fonds inépuisable, nous nous en approprions les richesses. Ce bienfait ancien et général devient dans tous ces divers rapports, nouveau et particulier à chacun de nous. *O bonitas semper antiqua et semper nova !*

La mort sanglante du Sauveur fut un affreux parricide, sa mort mystique est un hommage religieux. Tout y est saint de sa part, tout y fut horrible de la part des hommes; autant que la perfidie, la haine, l'injustice, rendent le spectacle du Calvaire odieux ; autant par des cérémonies saintes, augustes, mystérieuses, la célébration de la messe devient instructive et touchante. Là c'étaient des blasphèmes, ici des cantiques ; là des insultes, ici des prières : on traînait un Dieu au supplice, on se prosterne à ses pieds, on voulait arracher l'inscription de Pilate, qui le déclarait roi des Juifs, et on ne cesse de répéter qu'il est le roi de gloire et le Dieu des armées. Que de larmes ne versèrent point à Jérusalem les âmes pieuses qui fu-

rent témoins de cette barbare exécution: Quelle joie pour tous les fidèles que la piété conduit au tabernacle? La terre trembla quand un Dieu rendit les derniers soupirs; le ciel et la terre tressaillent de joie, quand il s'offre par la main des prêtres. Un corps passible et mortel fut abandonné à la fureur des Juifs; un corps glorieux, immortel, impassible est livré à notre zèle, on nous ordonne de l'immoler pour notre salut.

Aussi n'est-ce que la divine Eucharistie qu'on puisse regarder comme le patrimoine, l'alliance, le testament, le sacrifice de la religion chrétienne; elle n'aurait rien qui lui fût propre, s'il n'y avait que le sacrifice de la croix, il était promis à tous les hommes. L'ancienne et la nouvelle alliance avaient part, avaient droit à ce trésor commun. C'était le centre de la loi écrite et de la loi de grâce. Semblable aux quatre fleuves qui, sortant du paradis terrestre, allaient arroser toute la terre, sa vertu, ses effets, embrassent l'un et l'autre Testament. Les gentils, les barbares dans la loi de nature, aussi bien que les Juifs et les chrétiens, y trouvaient la rédemption et le salut. Mais celui de la messe est propre au seul christianisme, aucune autre religion ne l'a offert, ni n'a pu l'offrir. A elle seule a été confiée la lumière qui le découvre, le ministère qui le consacre, la victime qui y est offerte.

Une alliance suppose des parties contractantes, un testament, des témoins à qui on déclare ses volontés. L'ancienne alliance contractée d'abord avec Abraham, fut dans la suite renouvelée avec Moïse et tout le peuple. Le Calvaire ne vit personne avec qui l'on pût en contracter; Jésus-Christ seul fit tout avec son Père. Les personnes pieuses qui s'y trouvèrent n'avaient aucun caractère public; on ne leur donna, on ne leur permit, on ne leur dit rien. Le salut du bon larron, le soin de confier Marie à saint Jean, sont des grâces personnelles qui n'intéressent point le corps de l'Eglise. On y pria pour elle, mais ce n'était pas elle qui priait; on travaillait pour elle, mais elle n'agissait pas; on lui obtenait des bienfaits, mais elle ne recevait ni n'acceptait rien; on offrait pour elle une victime, elle n'en était pas le ministre.

Elle ne pourrait même, ni elle n'aurait pu exécuter ce sacrifice, puisque c'était alors une mort cruelle et le plus grand des crimes. L'Eglise n'y était pas même présente; saint Pierre, son chef, et les autres apôtres, qui auraient dû la représenter, étaient absents. Saint Jean qui s'y trouva seul y était comme ami, non comme ministre. Ce n'est donc pas sur la croix que le testament a été fait et l'alliance contractée; c'est dans le cénacle pendant la cène eucharistique, que tout fut déclaré, promis, accordé; c'est alors que fut conféré le pouvoir de le perpétuer par l'institution du sacerdoce: *Hoc facite.* Aussi l'eucharistie est-elle appelée en termes exprès, un testament éternel et nouveau, nom qui ne fut jamais donné au sacrifice de la croix: *Calix novi et æterni testamenti.*

Je dis plus. Quoique la mort de Jésus-Christ sur la croix ait été un véritable sacrifice aux yeux de Dieu, entre le Fils et le Père, il n'en fut pas un par rapport aux hommes; en sorte que s'il n'y avait eu que celui-là dans le monde, l'homme n'en eût jamais offert. Trouve-t-on sur le Calvaire ce qui fait le sacrifice? où sont les cérémonies, où sont les prêtres, où est l'autel, où est l'oblation extérieure? Je n'y vois qu'un prévenu, des bourreaux, un gibet, une condamnation, une exécution; quoique les prêtres des Juifs eussent projeté cette mort, que Judas, prêtre de la loi nouvelle y eût contribué par sa trahison, il n'en était pas le ministre. Les soldats romains en furent les exécuteurs, et dans les vues des magistrats, de la Synagogue et du peuple, ce fut la punition d'un coupable, et non un hommage religieux. Une croix, quel autel! Un arrêt de mort, quelle oblation! Des bourreaux, quels prêtres! Des gardes, quel appareil! Victime sainte, vous vous immoliez pour tous les hommes, et personne ne vous offrait. Ce n'était le sacrifice de personne.

Au contraire, tout se réunit dans le sacrifice mystique de la cène, qui précéda la passion, et dans celui de la messe, qui la suit. Là se trouvent des parties, avec qui Dieu contracte: c'est l'Eglise, représentée au cénacle par le collége apostolique, et dans nos temples par le prêtre et le peuple. Là coule le sang qui la confirme. Là se livre le corps qui, dans le testament nouveau, nous est donné pour héritage: *Novum testamentum in meo sanguine.* (*Luc.*, XXII, 20.) Là je vois de vrais prêtres, choisis, associés, consacrés, à qui on imprime le caractère du sacerdoce, qui, au nom du Seigneur, exercent les fonctions, qui offrent, consacrent, immolent l'hostie. Là se dressent des autels, là s'observent des cérémonies, en un mot, c'est là que se trouve un vrai sacrifice.

Là je vois encore avec reconnaissance, que par la communion le sein du prêtre et mon propre sein deviennent un autel, où un Dieu expire par la consommation des espèces. C'est là qu'uni avec l'Eglise triomphante, qui l'applaudit, avec l'Eglise souffrante, qui en profite, et l'Eglise militante qui le célèbre; je m'en fais à moi-même l'application. Je cueille les fruits de cet arbre, je bois les eaux de cette fontaine, je mange les aliments servis sur cette table céleste, je ne puis être présent au Calvaire, j'y assiste quand je veux à l'autel, je ne puis renouveler la mort de la croix, je la renouvelle quand je veux célébrer la cène, et je suis l'objet particulier des intentions du prêtre qui la consacre: *Pro vobis et pro multis effundetur.* (*Matth.*, XXVI, 28.)

3° La fidélité de Dieu. Ainsi s'expliquent ces figures innombrables, ces promesses solennelles, ces prophéties multipliées, qui ont annoncé à tous les siècles notre bonheur, et qui sans cela ne seraient qu'un jeu bi-

zarre, indigne de la sagesse et de la vérité de leur adorable auteur.

Fermez les portes du temple, renversez l'autel, éteignez le feu sacré, le temps de vos sacrifices est passé, disait aux Juifs le prophète Malachie ; je ne recevrai plus de vos présents, mon cœur autrefois dans votre temple l'abandonne aujourd'hui sans retour. *Munus non suscipiam de manu vestra.* (*Malach.*, I, 10.) Epoque aussi funeste pour Israël que favorable pour nous, ou plutôt favorable à Israël et à nous, s'il savait ouvrir les yeux et connaître son bonheur et le nôtre. Cherchons donc un nouveau sacerdoce et de nouvelles hosties, le prophète va nous les montrer. Ne craignez pas, dit-il, que mon honheur en souffre, à votre place les gentils seront mes adorateurs : *Magnum est nomen meum in gentibus.* (*Ibid.*, 11.) On doit m'offrir et me sacrifier parmi eux une hostie pure et sainte, bien supérieure à toutes les vôtres. *Offertur et sacrificatur nomini meo oblatio munda.* (*Ibid.*) Heureux gentils, à qui on fait un si riche présent : c'est donc parmi eux qu'il faut chercher cette sainte victime. Ne craignez pas, continue-t-il, qu'il y ait de bornes à mon nouveau sacrifice. Les vôtres, resserrées dans l'enceinte du temple, devaient finir avec lui ; celui-ci doit être offert du couchant à l'aurore jusqu'à la fin des siècles : *In omni loco sacrificatur.* (*Ibid.*)

Un catholique zélé eût-il parlé de la messe en des termes plus précis? A quel autre sacrifice peut-on appliquer tous ces traits ? Oserait-on citer ceux des païens, dont l'objet n'était que de vaines idoles? Ceux des Juifs n'y sont-ils pas expressément abolis? Le sacrifice de la croix fut-il jamais offert au milieu des gentils, dans tous les lieux et dans tous les temps, puisqu'il ne l'a été qu'une fois dans un seul endroit, dans le centre de la Judée? Peut-on dire que par lui le nom du Seigneur fût si grand parmi les nations, puisqu'aucune nation ne le connaissait, et que les Romains ne le consommèrent que par un crime énorme? On peut encore moins entendre ces sacrifices spirituels de prière, de louange, de bonnes œuvres, aussi anciens que le monde ; ils ont toujours dû être unis aux autres, et n'ont pu en être le supplément, et même dans la rigueur théologique, ne sont pas proprement des sacrifices. Il est donc au milieu de la gentilité un autre sacrifice aussi grand, aussi saint, mais plus étendu et plus durable que celui de la croix, ou plutôt c'est celui de la croix offert d'abord dans la Judée, et ensuite renouvelé de toute part jusqu'à la fin du monde. Ce n'est plus sur la montagne de Galizim, ni dans le temple de Jérusalem, que s'offrira le vrai culte en esprit et en vérité, c'est-à-dire, le sacrifice d'un Dieu. L'esprit et la vérité de celui de la messe n'a plus de bornes, il est de tous les temps et de tous les lieux.

Non, non, disent tous les prophètes, quoique le sacerdoce d'Aaron doive finir, le ministère ne finira pas. Je saurai me choisir des prêtres et des lévites de toutes les nations : *Assumam ex eis sacerdotes et levitas.* (*Isa.*, LXVI, 21.) Quoique le temple doive être renversé, quoique vos victimes ne me soient plus immolées ; je saurai bien me faire offrir des sacrifices, une nouvelle hostie chargera mes autels, un nouveau sang les inondera tous les jours : *Non interibit vir qui offerat sacrificium omnibus diebus* (*Jer.*, XXXIII, 18); mais des sacrifices dans la justice, qui me seront agréables : *Offerent sacrificia justitiæ et placebunt Domino.*

A des traits si bien marqués, ajoutons les figures de l'ancienne loi, tout y parle du bonheur de la nouvelle. Cette loi, dit saint Augustin, n'est qu'un discours, où les termes toujours au-dessous de leur objet, expriment la même chose de mille manières différentes, comme pour s'efforcer d'en approcher. *Hoc unum sacrificium per multa figurabatur quasi multis verbis res una diceretur.* A quoi servait ce choix si exact et si recommandé, des victimes pures et sans tache, si ce n'est pour marquer la sainteté infinie de la nouvelle hostie? A quoi servait ce nombre infini de sacrifices si multipliés, si variés ; cette multitude et cette variété n'annonçaient-elles pas le prix infini, les admirables et innombrables effets de celui qui les surpasse tous, qui faisait seul le mérite de tous, et qui par un prodige supérieur à la raison, unique, et cependant multiplié dans tous les temps et dans tous les lieux holocauste, hostie pacifique et propitiatoire, consumée en entier, mangée par le prêtre, reçue par les fidèles, possédée par l'Eglise, toute entière et sans partage, mais jamais qu'une hostie et un sacrifice.

Que signifie ce pain et ce vin offert en sacrifice par le roi de Salem en qualité de prêtre du Très-Haut? Saint Paul, d'après David, nous permet-il de douter que Jésus-Christ, dont il était l'image, ne soit le grand prêtre selon l'ordre de Melchisedech? Jamais exerça-t-il mieux le sacerdoce qu'en offrant dans la cène, et sur nos autels, son corps caché sous les espèces du pain et du vin? Que signifie cet agneau pascal, dont le sang fut le salut d'Israël fugitif, qui fut d'abord mangé, et chaque année devait l'être au temps de Pâques, avec des cérémonies mystérieuses ; si ce n'est l'Agneau divin, dont le sang a délivré l'Eglise de la servitude de l'Egypte, qu'on doit manger encore à Pâques, et toute l'année, avec du pain sans levain? Que signifiait, dans tous les anciens, et en particulier dans celui d'un agneau qu'on offrait chaque jour, le matin et le soir, pour être un sacrifice perpétuel, que signifiait cette cérémonie essentielle d'y mêler toujours des libations de vin, et de le couvrir de fleur de farine? Peut-on s'y méprendre? Est-il difficile d'y reconnaître le sacrifice perpétuel de l'Agneau sans tache, couvert de vin et de fleur de farine, c'est-à-dire, des espèces du pain et du vin. *Quicunque immolaverit victimam, offeret similam et vinum ad liba fundenda.* (*Num.*, XV, 4.)

Mais quoi, par tant de figures, Dieu n'au-

rait-il annoncé que des figures nouvelles? Les ombres n'auraient préludé qu'à d'autres ombres, et l'univers errant de ténèbres en ténèbres, n'aurait jamais vu que des fantômes. La bonté divine, marquée par tant de prodiges, sa magnificence épuisée par tant de bienfaits, ses intentions déclarées par tant de promesses; tout cela n'eût enfanté qu'une image vide de bonheur! La nouvelle alliance, aussi pauvre que l'ancienne, n'aurait eu sur elle que le bizarre et frivole changement de la chair des animaux en un morceau de pain; et pour dernier chef-d'œuvre de la miséricorde d'un Dieu mourant, l'Eucharistie n'eût été qu'une vaine cérémonie, des apparences de nourriture, une figure de victime!

Non, non, nous n'en sommes pas réduits à cette disette. Les ombres ont fait place à la lumière, les figures à la vérité; nous possédons ce qui fut promis à nos pères, un Dieu fidèle à sa parole livre enfin la victime, établit le sacerdoce, exécute l'immolation. Objet de ses promesses et de nos espérances, il est sur nos autels ce Dieu qui règne au-dessus des astres. Il meurt entre nos mains, l'Eternel qui donne la vie à tout ce qui respire. Nous opérons ce mystère ineffable, nous qui ne sommes que cendre et poussière. Nous avons, comme toutes les religions, un sacrifice, et par-dessus toutes celui d'un Dieu. Principe, terme, moyen, nous l'adorons par lui-même, il y est immolé et satisfait, mourant et honoré, tout est égal et proportionné quand nous traitons avec lui par lui-même. *Si quis ministrat tanquam ex virtute quam administrat Deus.* (I *Petr.* IV, 11.) Nous ne prétendons pas, sans doute, développer l'inaccessible profondeur de ce mystère, mais nous allons tâcher d'en donner quelque faible idée dans la seconde partie, par l'exécution réelle de ce que la gloire, la bonté, la fidélité de Dieu, garantissent également.

SECONDE PARTIE.

Rien n'est plus constaté dans la tradition de tous les siècles, que la vérité que nous annonçons. Tous les Pères l'ont enseignée, tous les fidèles l'ont crue, toute l'Eglise l'a pratiquée; il ne faut qu'ouvrir les yeux pour en voir partout les monuments. Partout des temples, des autels, des prêtres, des cérémonies, les pierres parlent, elles ont parlé dans tous les temps. La même main qui a répandu la semence de la parole, a jeté les fondements du sacrifice. On n'a pu annoncer un Dieu crucifié, sans appeler ses disciples à son sanctuaire, la foi et le sacrifice ont toujours marché d'un pas égal. Le sacrifice a souvent survécu à la foi. Combien d'hérétiques, en se séparant de l'unité de l'Eglise, en ont conservé le culte? Aveugles adversaires de ce que la religion a de plus saint, qui enchérissant sur toutes les erreurs passées, avez osé d'une main sacrilége, déclarer la guerre aux autels, les masures mêmes vous condamnent. Elles démontrent la vérité que vous combattez, elle l'apprennent à l'univers, et vous reprochent à vous-mêmes la possession que vous avez eu la témérité de troubler.

On distingue quatre choses nécessaires dans un sacrifice réel: la présence de la victime, la sincérité de l'offrande, la vérité des préparatifs, la réalité de la destruction. Tout se réunit pour assurer à l'Eglise cet inestimable trésor. Même victime, même offrande; même préparatif, même exécution que sur la croix, quoique d'une manière différente qui dérobe tout aux sens, mais exécute tout aussi réellement devant Dieu. 1° Présence de la victime, les paroles de Jésus-Christ ne sauraient être plus claires et plus précises: Ceci est mon corps, ceci est mon sang: *Hoc est corpus meum, hic est sanguis meus.* (*Matth.*, XXVI, 26.) Nous n'entreprenons pas de prouver ici cette vérité, nous ne voulons qu'en faire usage par une conséquence naturelle. Elle est décisive pour la doctrine du sacrifice, puisqu'elle est le fondement de l'obligation et de toute l'immolation. Que pourrions-nous faire sans elle? Avec elle, que ne pouvons-nous pas, ou plutôt que ne fait-elle pas? Elle ne descend du ciel, que pour être offerte et immolée, et l'état où elle se met, est lui-même une oblation, une mort: *Vidi agnum tanquam occisum.* (*Apoc.*, V, 6.)

Les hérétiques ont si bien senti que l'un conduisait nécessairement à l'autre, que tous ceux qui ont combattu le sacrifice ont attaqué la présence réelle. Je ne comprends pas, disait aux luthériens un fameux calviniste, comment vous prétendez abolir la messe en conservant la présence réelle? Tandis que Jésus-Christ sera présent dans l'Eucharistie, le sacrifice de la messe est inébranlable, ne prenez qu'en figure les paroles sacramentelles ou suspendez-en l'effet. Au lieu de dire ceci est mon corps, dites, ceci sera mon corps. Si vous accordez le premier aux catholiques, pouvez-vous leur contester le second? Il faut ou les combattre ou les admettre tous les deux. Les luthériens ne le sentent pas moins. Pour en éluder la force, les uns ont borné la présence réelle au seul moment de l'usage du sacrement, afin de ne laisser ni avant ni après, aucun temps au sacrifice. En quoi même ils se trompent, puisque rien n'empêche que l'immolation et la manducation ne soient dans le même temps, et par le même acte, puisque la production du corps et sa manducation sont une vraie immolation. Les autres ont imaginé le monstre de l'ubiquité, afin que Jésus-Christ ne soit pas présent dans l'Eucharistie, en état de victime, mais comme partout ailleurs. Quand Mélanchton eut proposé cette idée, Luther s'écria avec transport: *Courage, mon ami, à ce coup tu as ruiné le mystère de la messe, auquel je n'avais encore donné qu'une vaine atteinte.*

Ne craignez pas qu'une mort déjà soufferte y mette obstacle. Si Dieu par un miracle avait ressuscité les animaux qu'on égorgeait dans le temple, et les eût livrés aux prêtres pour en faire un holocauste, ces vic-

times eussent-elles été moins réelles pour avoir été une fois immolées? Leur vie nouvelle n'eût-elle pas été une matière suffisante? Dieu fait pour vous mille fois davantage : il fait renaître, il met sur l'autel, il livre à vos coups, non des animaux comme autrefois, mais une hostie infiniment précieuse, son propre Fils immolé par la main des Juifs, et recevant une nouvelle vie dans nos temples, caché sous les voiles du pain et du vin, et attaché sur le bûcher par les liens eucharistiques. Allumez donc le feu sacré, ministres des autels, percez cet Agneau divin, faites couler son sang; offrez à Dieu, non des figures de victime, mais une hostie réelle; non une image de sacrifice, mais un sacrifice véritable. Vous en avez la matière entre les mains. Vos fonctions ne seraient-elles qu'un jeu bizarre, indigne de la majesté divine; comme si les anciens prêtres, au lieu d'égorger des animaux réels, eussent enfoncé le glaive dans des figures creuses de brebis et de béliers. Dieu aurait-il agréé de pareilles hosties, et il les agréerait aujourd'hui? Et ce serait là un culte suprême, seul capable de répondre aux droits infinis de la justice et de la grandeur souveraine du Tout-Puissant? Est-ce donc là que se borneraient vos augustes fonctions, prêtres de la loi nouvelle? Le sacrifice de la croix, exécuté depuis dix-sept siècles, ne peut plus et n'a jamais pu vous avoir pour ministres; et si vous n'avez à offrir que de vaines figures, quel sacrifice, quel sacerdoce vous reste-t-il donc? C'était bien la peine de vous annoncer avec tant d'éclat, de vous consacrer avec tant de solemnité, de vous instruire avec tant de soin, de relever votre dignité en des termes si magnifiques; sacerdoce imaginaire, qui n'aboutirait qu'à vous faire les ridicules acteurs, et nous d'imbéciles spectateurs d'une frivole représentation. Religion sans prêtre, culte sans sacrifice, ministre sans hostie; voilà donc, mon Dieu, le chef-d'œuvre de votre droite.

Est-ce là que se borneront tous les efforts de l'Antechrist? Selon les prédictions de Daniel et de l'*Apocalypse*, il aura le pouvoir de désoler le lieu saint, et de détruire le sacrifice, c'est-à-dire donc, d'abolir une figure : ***Dabitur ei robur contra juge sacrificium.*** (*Dan.*, VIII, 12.) En effet, quel sacrifice détruira-t-il, s'il n'en subsiste aucun? Ceux des Juifs ne sont plus : celui de la croix est depuis longtemps consommé, le sacrifice éternel qui se fait dans le ciel, est fort au-dessus de ses attentats; ne combattra-t-il que des ombres? Est-ce donc là le malheur infini et irréparable dont on menace le monde, comme si la perte d'une figure était un si grand mal, et comme s'il était bien difficile ou de la rétablir ou d'en substituer une nouvelle? Tout est donc bien réel ici, et la victime et le sacrifice.

2° Sincérité de l'offrande. Elle dépend uniquement de nous, dès que nous sommes possesseurs de la victime, ce n'est plus que l'affaire de notre cœur; la voilà, Seigneur! Pouvons-nous dire, avec l'Eglise, la voilà cette hostie adorable, que vous avez bien voulu me donner, tout indigne que je suis de vous la présenter, je vous la consacre : *Suscipe hanc immaculatam hostiam.* Ce que le prêtre dit avant la consécration, dans la vue et l'espérance d'avoir bientôt la victime sainte, il le répète avec plus de confiance, après que la consécration l'a mise sur l'autel. Ce calice, dit-il, plein du précieux sang de votre Fils, daignez ordonner à vos anges de le transporter de cet autel matériel où nous vous le présentons, sur votre autel céleste, en présence de votre divine majesté, afin qu'il y soit un parfum d'une odeur agréable, et qu'il nous attire vos grâces et vos bénédictions : ***Jube hæc perferri per manus angeli tui, in sublime altare tuum.***

Jésus-Christ joint son offrande à la nôtre, ce grand prêtre s'offre lui-même à son Père comme une victime : *Seipsum obtulit.* (*Hebr.*, IX, 14.) Quel spectacle, de voir un Dieu se présenter à son Père chargé de présents! Il donne sa personne et sa vie, le seul présent digne et du Dieu qui le donne, et du Dieu qui le reçoit. Ce ne sont pas là des troupeaux nombreux, des provisions considérables, comme en offrit Jacob à Esaü, Abigaïl à David irrité. Ce n'est pas la moitié d'un royaume, comme Assuérus le proposait à la reine Esther; c'est une personne divine, ce sont des mérites infinis qu'une main divine présente. Grand Dieu, seul auteur de toutes les richesses, accoutumé à les répandre, est-ce à vous à en recevoir? Enfin par un heureux retour, l'homme s'acquitte envers vous, il devient libéral et magnifique à son tour, en vous donnant un Dieu même, ou plutôt, c'est un Dieu même qui donne et qui reçoit. Tant la Divinité est le principe et le centre de tout; c'est à elle à tout donner, c'est à elle qu'il faut tout rendre; c'est à elle-même à se le rendre par elle-même.

La présence de la victime, la vérité de l'offrande suffirait à la rigueur, pour la réalité du sacrifice; l'offrande est une destination à l'immolation et un commencement, dès lors la victime est sainte et dans le domaine de Dieu. Dès le moment de sa consécration, on ne pouvait s'en servir à aucun autre usage; il n'était point permis de faire labourer un bœuf ni de prendre la toison d'une brebis. Plusieurs théologiens font consister en cela seul l'essence du sacrifice, mais pour mieux justifier la doctrine de l'Eglise, et connaître la certitude de notre bonheur, continuons de développer la réalité de cette exécution, satisfaisons à tous les sentiments, et autant que la faiblesse humaine peut le permettre, expliquons le mystère ineffable de la mort mystique d'un Dieu. Voyons en détail ce qui s'y opère réellement, faisons voir combien cette vérité est indépendante des opinions de l'école et supérieure aux artifices de l'erreur.

3° Vérité des préparatifs et des efforts. Ils suffiraient au sacrifice. Une mort sanglante n'y est pas nécessaire, non pas même une mort effective, il suffit que le ministre fasse de son côté ce qu'il faut pour détruire

la victime; quoique Dieu, par un miracle, suspende l'effet de ces coups meurtriers. Si, dans l'ancienne loi, lorsque le prêtre avait donné le coup mortel, Dieu, par un miracle, avait conservé une vie que toutes les lois de la nature devaient faire perdre, le sacrifice eût-il été moins réel, soit de la part de l'homme qui eût enfoncé le couteau sacré, soit de la part de l'hostie qui l'eût reçu? Le sacrifice d'Abraham fut-il moins agréable à Dieu, quoiqu'il n'y ait eu que les préludes de l'exécution? Combien eût-il été plus parfait encore, si Abraham eût en effet égorgé Isaac, quoique Dieu, en arrêtant le sang et en fermant la plaie, lui eût conservé la vie par un miracle? Que Nabuchodonosor en colère fasse jeter les trois enfants dans la fournaise de Babylone; que Darius, par faiblesse, enferme Daniel dans la fosse aux lions, ces princes sont-ils moins coupables? Daniel et les trois enfants sont-ils moins des héros? Quoique Dieu ait arrêté l'activité des flammes et désarmé les bêtes féroces, la mort est-elle moins exécutée dans leurs intentions et leurs démarches?

Ce qui suffit pour rendre coupable d'un homicide, et ce qui suffirait pour accomplir le meurtre, ne suffit pas moins pour accomplir le sacrifice. Des événements miraculeux, supérieurs aux forces humaines et contraires aux lois de la nature, ne changent point l'action dont Dieu se réserve les succès, et où il ne demande, de notre part, que ce qu'il laisse à notre disposition. Qu'il anéantisse ou multiplie les victimes, qu'il les consume ou les ranime, qu'il ôte la vie ou la rende, qu'il répande le sang ou le rassemble, ces merveilles, nouvel effet de sa souveraineté, non-seulement ne détruisent pas l'essenee du sacrifice, mais sont un nouvel exercice du droit absolu et arbitraire du Seigneur sur la victime qui lui est consacrée.

4° Réalité de l'immolation. Elle s'y trouve comme par degrés de la manière la plus parfaite, par la transsubstantiation, la séparation des espèces et la consommation. Par la première, Jésus-Christ se met en état de mort; par la deuxième, il se donne le coup de mort; par la troisième, il subit la mort jusqu'à l'anéantissement. Chacune de ces trois morts est indépendante de l'autre et ferait un vrai sacrifice : la seule transsubstantiation y suffirait; la seule séparation l'opérerait; la seule consommation des espèces l'exécuterait.

Le changement du pain et du vin au corps et au sang de Jésus-Christ, l'y fait prendre la place d'une substance privée par sa nature de vie et de sentiment, destinée à servir de nourriture aux créatures vivantes, par conséquent à périr sous leurs dents et dans leurs corps. Il s'y renferme sous des apparences étrangères, et devient lui-même un aliment. Ainsi, par un double changement, et comme une double destruction, le pain cesse d'être et devient la chair de Jésus-Christ, la chair de Jésus-Christ perd ses qualités naturelles et devient une espèce de pain; ils passent l'une dans l autre, l'une à la place de l'autre; ce changement seul ferait perdre la vie.

Non-seulement le corps de Jésus-Christ quitte ses qualités et son étendue; mais il n'en reprend point une autre équivalente à la sienne, qui le laisse vivre et agir; au contraire, il se réduit à l'étroite prison d'un morceau de pain, et même de chaque partie sensible du pain et du vin, et où, soit qu'il y perde toute étendue et qu'il y soit à la manière des esprits, comme ont cru quelques théologiens, soit qu'il y conserve quelque petite étendue, et la distribution organisée de ses membres, comme l'ont soutenu plusieurs autres, ce qui est indifférent au fond du mystère; quelle étrange et incompréhensible pénétration de ses parties pour être réunies, écrasées, concentrées les unes dans les autres, dans un lieu si disproportionné. Fut-il jamais de situation plus meurtrière? Il y est, il y paraît, en état de mort; il n'y a plus nulle apparence de personne vivante; il y est privé de l'usage de ses sens, des fonctions, des marques de la vie; ce qui suffirait, au jugement des théologiens, pour être censé mort. Notre âme, après la mort, est vivante encore; la mort n'est pas à la rigueur, la privation de toute vie, mais la cessation de la vie humaine. Si Dieu créait un homme dans l'état où il est après sa mort, ne serait-ce pas être en état de mort, même sans avoir vécu? Jésus-Christ s'y réduit quoique vivant dans le ciel. Quel abandon absolu! Livré comme un corps mort à la discrétion de tout le monde, on le rompt, ou le brise, on le porte, on le distribue, on le boit, on le mange sans résistance.

L'état eucharistique n'est pas seulement un voile extérieur qui couvre la personne, c'est un changement surnaturel et très-réel sur le corps même qui, par toutes les lois de la nature, doit absolument faire perdre la vie; en sorte que, si la foi, en nous y découvrant sa présence, ne nous apprenait qu'il y vit encore, elle nous conduirait nécessairement à croire qu'il y est mort; état eucharistique, jamais rien ne vous fut comparable : sur la croix, le Sauveur fut moins anéanti; il y conserva du moins sa grandeur, sa figure, les traits de son visage, ses qualités naturelles; il perd tout dans l'Eucharistie : lieu, figure, couleur, étendue, pesanteur, tout s'anéantit; le pain seul y conserve toutes ses apparences, et, par un nouveau miracle, les y conserve sans y être. Amour étonnant d'un Dieu! objet adorable de notre reconnaissance! Je meurs tous les jours, pouvez-vous dire, bien mieux que votre Apôtre, je meurs à tout moment et en mille endroits à la fois pour l'amour de vous; je ne me lasse point de renaître pour mourir; les flammes de l'amour, plus fortes que la mort et l'enfer, font en quelque sorte sur l'Autel, ce que la rigueur de la justice divine exerce dans les enfers. J'allie la mort avec la vie, je les perpétue toutes les deux : victime perpétuelle de la justice et de l'amour, je vis et je meurs sans cesse pour vous : *Quo-*

tidie morior per vestram gloriam. (I *Cor.*, XV, 31.)

La séparation du corps et du sang par la consécration des deux espèces, est un second genre de mort différent du premier, puisque le premier aurait tout son effet dans une seule espèce. Pourquoi cette double consécration et cette séparation mystérieuse? N'est-ce que pour faire une double transsubstantiation en changeant deux matières différentes en sa substance, ce qui ferait une double mort? Non, c'est encore pour figurer et exécuter la séparation réelle qui fut faite du corps et du sang sur le Calvaire, ce qui forme une seconde espèce d'immolation. Mais quoi! ces deux parties ne sont-elles pas réunies et inséparables? Jésus-Christ n'est-il pas tout entier sous chaque espèce? Sans doute; il est vivant, il ne doit plus mourir; son corps ne souffrira plus d'altération. Ainsi, en recevant une des deux espèces, lorsque l'Eglise juge à propos de retrancher l'autre, on n'a pas à se plaindre, et l'on ne peut pas regarder la communion comme imparfaite; l'Eglise se propose seulement de renouveler et de peindre par les traits les plus touchants et les plus vifs, l'ineffable objet de notre culte : la passion et la mort d'un Dieu. Aussi est-il expressément ordonné aux prêtres de consacrer et de recevoir les deux espèces, parce qu'ils sont chargés, par état, de rappeler et de réitérer le sacrifice de la croix. Circonstance moins nécessaire à la communion des laïques, qui ne réitèrent pas et qui retracent moins parfaitement le sacrifice de la croix : *Hoc facite in meam commemorationem.* (*Luc.*, XXII, 19.)

Outre la signification mystérieuse, il s'y trouve encore très-réellement une séparation sacramentelle. Les paroles du prêtre, comme un glaive spirituel, séparent le sang du corps, comme le fit la violence des tourments. En vertu des paroles de la consécration, prises à la lettre, le corps seul doit être sous les espèces du pain : *Hoc est corpus meum* (*Matth.*, XXVI, 26), et le seul sang sous les espèces du vin : *Hic est calix sanguinis mei.* Le sang ne se trouve dans l'hostie et le corps dans le calice qu'en vertu et par une suite de la réunion qui s'en est faite à la résurrection. Le corps d'un homme vivant ne peut être sans le sang, ni le sang sans le corps; et Jésus-Christ, jouissant toujours de la vie, tout se trouve ensemble par concomitance, comme parle l'école. De sorte que si quelque apôtre eût usé du pouvoir qu'il venait de recevoir au cénacle, et fait la consécration pendant les deux jours que Jésus-Christ demeura dans le tombeau, le corps et le sang étant alors séparés dans la personne l'auraient été dans le sacrement. Le pain n'aurait renfermé qu'un corps mort, et le calice qu'un sang glacé : il eût alors fallu communier sous les deux espèces pour recevoir Jésus-Christ tout entier, ce qui n'est pas aujourd'hui nécessaire.

Nouveau genre, nouvel état d'immolation de Jésus-Christ sur l'autel! Egorger une victime vivante ou la produire miraculeusement dans l'état où elle est, après avoir été égorgée : c'est toujours la même chose. Ces paroles toutes-puissantes sont trois choses en même temps qui, naturellement, devraient être séparées et qu'un miracle réunit, qui, naturellement, devraient donner la mort à Jésus-Christ et dont un miracle arrête l'effet. Elles le produisent sur l'autel par la transsubstantiation; elles séparent le corps du sang par la double consécration et l'offrent à Dieu dans les deux états de mort. C'est un Calvaire, une croix subitement produits, une mort donnée et réparée. ***Elevatur, immolatur, sepelitur in nobis***, dit Jean Damascène.

Enfin la consommation qui se fait dans le corps de celui qui a communié, achève le sacrifice et le porte jusqu'à l'anéantissement. En effet, ce corps et ce sang deviennent la nourriture des prêtres et cessent d'y être, dès que les espèces y sont altérées par la digestion. Nouveau genre de transsubstantiation par le retour de la substance du pain et le changement des aliments en une autre substance, et la perte de la vie sacramentelle dont Jésus-Christ jouissait. Les capharnaïtes ne pouvant comprendre ce grand mystère s'imaginaient que Dieu donnait sa chair à manger et son sang à boire comme une viande ordinaire, d'une manière grossière et barbare. Ils ne savaient pas que c'est l'esprit qui vivifie et que la chair ne sert de rien. Ainsi le sein du prêtre et celui des communiants est un autel où Jésus-Christ s'immole encore après la communion, en cessant de faire un miracle qui, jusqu'alors, lui avait donné une vie nouvelle : de là conclut-on la nécessité de la communion du prêtre, et le conseil de la communion des laïques à la messe comme le dernier complément et la perfection du sacrifice.

Il me semble l'entendre qui nous dit : Je ne saurais perdre pour vous ni la vie divine dont je jouis dans l'éternité, ni la vie céleste que j'ai reçue par la résurrection, ni la vie surnaturelle de l'âme qui se perd par le péché, ni la vie humaine du corps que j'avais autrefois sur la terre et qui fut terminée sur la croix; mais mon amour ingénieux a su imaginer et me donner une vie miraculeuse pour la sacrifier cent et cent fois en votre faveur. Mon Père! donnez-moi, ai-je dit une seconde fois, une nouvelle espèce d'existence, une vie sacramentelle que je puisse rétablir et perdre à chaque instant, pour satisfaire ma tendresse : *Corpus aptasti mihi.* (*Hebr.*, X, 5.)

On comprend, en effet, que si par miracle un homme vivait en même temps en divers endroits par la multiplication de son corps, ce serait pour lui une espèce de mort, s'il cessait de vivre dans quelqu'un de ces endroits, quoiqu'il vécût dans d'autres. Il a autant de vies qu'il occupe de lieux différents, et il meurt toutes les fois qu'il perd quelqu'une de ces vies. Car enfin il y était, il y agissait, il y vivait, il cesse d'y être, d'y agir, d'y vivre; il y meurt donc : voilà ce qu'opère sur Jésus-Christ la multiplication de son corps et

la consommation des espèces. Il y fait encore davantage. Quand il perdit la vie sur la croix, son âme descendit aux limbes, son corps fut mis dans le tombeau, son sang demeura répandu dans le prétoire et sur le Calvaire. Mais toutes ses parties, quoique séparées, conservèrent leur existence et demeurèrent en état d'être réunies; rien ne se perdit; mais tout se perd dans le sacrement : le corps le sang, la vie, l'être sacramentel. La consécration du pain et du vin est une sorte de création, et la consommation des espèces, une sorte d'anéantissement : quoi qu'il en soit de la manière dont se fait ce passage d'une substance à une autre, soit par voie de destruction de l'un et de production de l'autre, *per adductionem*, soit par voie de changement de l'une à l'autre, *per transitionem :* sur quoi les théologiens sont partagés. Du moins est-il certain qu'il ne reste rien du corps de Jésus-Christ après la consommation, moins encore que du pain dont il restait les espèces. La vie et l'être sacramentel dont Jésus-Christ jouissait sont si bien détruits que, s'il n'avait point d'ailleurs une vie et une existence, il cesserait totalement d'exister et de vivre.

Peut-on plus divinement représenter et plus parfaitement exécuter une mort véritable? Ni la mort naturelle, ni aucun autre sacrifice, ni même celui de la croix, n'alla jusqu'à cette entière destruction. C'est le comble de l'immolation ; immolation unique, puisque rien ne fut jamais anéanti: une sagesse infinie pouvait seule imaginer un genre de mort si supérieur à nos idées. Mort ineffable! mourir sans cesser de vivre! être détruit et subsister! être consommé en entier comme un holocauste et mangé par le prêtre comme une hostie pacifique, et se donner en nourriture aux hommes comme dans un repas! Tout cela se fait en même temps : c'est le même corps et le même sacrifice, toujours unique et en mille endroits; image admirable d'une immensité qui remplit tout, d'une puissance qui fait tout, d'une libéralité qui fournit à tout. Par cette incompréhensible reproduction, il suffit en même temps à la vie et à la mort, au néant et à l'être, à l'immolation et à la nourriture de tous les hommes, dans tous les lieux et dans tous les temps.

Telle est la mort, telles sont les funérailles du Sauveur du monde. Vous les célébrez à la messe, dit un saint père; quoi de plus touchant pour des enfants, que le triste spectacle de la mort d'un père, et la cérémonie de ses obsèques! Pardonnerait-on leur négligence à s'y rendre? Leur insensibilité quand ils y sont? Qu'il y coule de larmes, qu'il s'y pousse de soupirs! Quel douloureux souvenir de ses bienfaits et de sa personne! Quel sentiment de tendresse aux approches des lieux où reposent ses cendres, à la vue de ce qui lui avait appartenu! Que serait-ce, si comme Jésus-Christ, il était mort pour les enrichir et les sauver! Si les pères ordinaires trouvent des cœurs si sensibles, le Père le plus aimable et le plus tendre ne trouverait-il à sa mort que des enfants indifférents? Verront-ils d'un œil sec couler le sang précieux, immoler le corps adorable? Verront-ils, sans amour et sans respect, les voiles sacrés qui les couvrent, et le tombeau qui les renferme? Recevront-ils, sans attention, ses dernières paroles et ses derniers soupirs? Non, la passion et la mort du Sauveur doivent attendrir les plus barbares. Le simple récit inspire la dévotion; que ne doit pas faire sur des chrétiens la vive image qui la leur retrace, ou plutôt la réalité même qui s'y exécute?

On voit avec édification cet empressement et cette piété éclater le jour du vendredi saint, consacré par l'Eglise à honorer la passion de Jésus-Christ d'une manière particulière. Ces chants lugubres, ces sombres ornements, ces cérémonies funèbres, ces prophéties frappantes, ces prières pathétiques, ces sermons touchants, cette messe imparfaite, célébrée sans consécration, où le prêtre ne prend point l'espèce du vin, pour mieux marquer la séparation du corps et du sang qui se fit à sa mort : tout cela met si bien sous les yeux le grand événement, que les plus indévots rougiraient alors de le paraître. Ah! sachez que la même mort s'exécute tous les jours, et tous les jours mérite les mêmes sentiments; regardez chaque jour comme le vendredi saint; marquez à Dieu un même amour et une même reconnaissance : ces sentiments légitimes vous donneront part aux fruits abondants que cette mort a procurés au monde, et vous conduiront à la vie éternelle, que je vous souhaite.

DISCOURS VII.

MÊME SUJET, SUR LE SACRIFICE.

Hæc quotiescunque feceritis, in mei memoriam facietis. (I *Cor.*, XI, 26.)

Toutes les fois que vous ferez ces choses, vous les ferez en mémoire de moi.

Il serait aisé, si la chaire permettait ce détail, de montrer l'antiquité, de faire sentir la sainteté, d'expliquer la mystérieuse signification de chacune des cérémonies dont l'Église se sert à la messe. C'est avec une profonde sagesse qu'elle a revêtu cette grande action d'un appareil majestueux, instructif et touchant pour nourrir la foi, exciter la piété, ranimer la ferveur. Ce n'est pas, sans doute, dans ces dehors sensibles que consiste la vertu solide. L'hommage de l'esprit et du cœur, le culte intérieur en fait l'essentiel ; mais notre faiblesse ne peut se passer des moyens extérieurs, si propres à soutenir une ardeur que tout ralentit, à entretenir une attention que tout épuise; les cérémonies attachent, frappent, imposent, instruisent, conservent le recueillement, réveillent les sentiments et les idées.

La majesté des princes consiste presque toute dans la cour nombreuse qui les environne, les palais magnifiques qu'ils habitent, les meubles, les habits somptueux dont ils se servent, le cérémonial embarrassant qu'on

garde en les approchant : sans ce spectacle nécessaire pour maintenir le respect des peuples, ils ne feraient, sur le commun des hommes, qu'une impression médiocre. Dieu avait-il besoin, dans l'ancienne loi, de cet amas immense de vases sacrés, d'habits sacerdotaux, de cérémonies mystérieuses? Cependant, quelle exactitude à les détailler, quelle sévérité à les faire observer! Nous ne sommes pas moins peuple que les Israélites, nous n'avons pas moins besoin de secours. La religion et la raison nous apprennent également que le corps et l'esprit doivent à Dieu leurs hommages et que nous devons réunir ce qui fait sentir l'excellence du culte et le grandeur de son objet, par l'éclat extérieur le plus convenable à la majesté divine, et le plus proportionné à notre faiblesse.

L'expérience en laisse-t-elle douter? N'éprouvez-vous pas des sentiments d'humilité en vous prosternant, de mouvements de contrition en vous frappant la poitrine? Les ornements lugubres remplissent d'une sainte tristesse ; les couleurs vives, d'une pieuse joie ; les sons éclatants ébranlent et jettent la terreur dans l'esprit, une douce harmonie attendrit et prépare les voies à l'amour. La magnificence du palais de Salomon et du temple ravit, hors d'elle-même, la pieuse reine que la renommée de sa sagesse avait attirée à sa cour; la seule description qui nous en reste nous enchante. En voyant le bel ordre du service, la ponctualité des ministres, la régularité de leur marche, la richesse de leurs ornements, l'empereur Valens tombe aux pieds de saint Basile, et se croit transporté au trône du Dieu vivant. Qui peut s'empêcher de louer le Père de l'ordre, dont la sagesse fait tout dans l univers avec nombre, poids et mesure ? L'aimable modestie, l'imposante gravité inspirent la pureté du cœur, et donnent une idée de la sainteté divine. L'encens fume, et par l'agréable odeur qu'il exhale, il nous invite à être la bonne odeur de Jésus-Christ ; les flambeaux brillent, et nous apprennent à être la lumière du monde. L'or, l'argent, les pierres précieuses peignent le prix de notre couronne et celui de la vertu qui la mérite ; les images des saints nous offrent de tous côtés des leçons, des modèles, des motifs ; au contraire, une religion sans cérémonie, sans extérieur du culte, sans ordre, sans ornement, ne serait plus qu'un fantôme de religion qui, laissant le cœur à sec et sans exercice, bien loin d'entretenir la dévotion, en tarirait absolument la source.

Le sacrifice de la messe, dans lequel nous nous renfermons ici, demande surtout ces pieux tableaux : il doit nous représenter vivement la mort d'un Dieu qui s'y immole. C'est l'esprit et l'ordre de Dieu même : il veut qu'en la célébrant, nous nous rappelions sa passion et sa mort : *Hoc facite quotiescunque bibetis in meam commemorationem.* (*Ibid.*, 25.) Entrons dans ses vues, et pour nous en rendre le souvenir plus présent, diversifions et multiplions à l'infini ces touchants portraits. Que tout remette sous nos yeux ce grand objet, nous ne suivrons pas moins son exemple que ses ordres. Il a rassemblé une infinité de traits qui le caractérisent. L'Eglise en a imaginé une infinité d'autres qui le peignent. Voyons dans les deux parties de ce discours : 1° Le chef-d'œuvre de la sagesse de Dieu, 2° Le chef-d'œuvre du zèle de l'Eglise pour perpétuer le souvenir de la passion de Jésus-Christ. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

La passion et la mort d'un Dieu n'est pas un de ces événements indifférents qui occupent quelque temps l'attention d'un peuple ; mais qui absolument inconnus au reste du monde, ou bientôt effacés de sa mémoire, tombent dans un parfait oubli ; ou, qui tout au plus, conservés dans quelque histoire, ne sont connus que d'un petit nombre de savants, à qui la curiosité les fait lire. Il fallait que toute la terre, attentive à l'objet le plus intéressant qui fût jamais, eût dans tous les siècles les yeux attachés sur son Maître expirant pour la sauver ; semblable à un grand monarque, dont les hérauts qui le précèdent, les officiers qui l'accompagnent, la cour nombreuse qui le suit, annoncent la majesté, que l'univers uniquement créé pour sa gloire, soit, en quelque sorte, comme sa cour.

Le moment de sa mort fut accompagné de prodiges qui étonnèrent toute la nature, et lui annoncèrent que son Dieu souffrait. Je remuerai le ciel et la terre, dit le Seigneur, des événements uniques, la terre ébranlée, les pierres brisées, les sépulcres ouverts, le soleil éclipsé au plein de la lune apprendront un événement qui n'eut jamais son pareil : *Movebo cœlum et terram.* (*Agg.*, II, 7; *Hebr.*, XII, 36.) Dans ce grand jour, le plus mémorable de tous les jours, partageant mes faveurs entre le jour et la nuit, et les rendant l'un et l'autre témoins de mes bontés par l'assemblage de la lumière et des ténèbres, du soleil dans son midi et des ombres qui le couvrent ; un jour image de la foi, évidente dans ses motifs, obscure dans son objet, un jour où il ne sera ni jour ni nuit, instruira miraculeusement tout le genre humain de son salut : *Veniet dies in qua neque erit dies neque nox.* (*Jerem.*, XXXIII, 164.)

Il fallait aussi que par la durée du mystère, on retraçât à toutes les générations ce que la différence des temps leur avait dérobé. Averties longtemps à l'avance, la loi de nature, et la loi écrite, devaient, par une multitude de prédictions, de figures et de sacrifices, l'honorer dans toutes leurs victimes. Rappelé à son Dieu dans les siècles suivants, par des cérémonies mystérieuses et une immolation mystique, la loi de grâce, dans un sacrifice sans cesse renouvelé, devait le voir sur tous ses autels. Egalement glorieux à la majesté éternelle, la prédiction et le souvenir, la figure et l'exécution, l'avenir et le passé, tout se réunit à glorifier celui qui réunit tout. Le Calvaire devient le temple du monde, et la croix l'au-

tel de l'éternité : *Fecit utraque unum.* (*Ephes.*, II, 14.)

C'est ainsi que les sacrements de l'une et de l'autre alliance, les grâces accordées à l'un et à l'autre Testament, n'ont été, et ne sont que le fruit de cet arbre merveilleux qui couvre la terre de ses branches. Dans les patriarches et les prophètes, c'étaient des fruits prématurés de ces mérites à venir qu'on avait en vue ; pour nous, c'est un fruit renouvelé de ses douleurs passées. C'était dans ces grands hommes, le Saint-Esprit donné d'avance ; dans les hommes apostoliques, c'est le Saint-Esprit donné de nouveau, en vertu des mérites toujours présents. Cet Agneau divin, quoique égorgé une seule fois, cependant victime perpétuelle, est comme mort depuis le commencement, et le sera jusqu'à la fin du monde : *Agnum tanquam occisum ab origine mundi.* (*Apoc.*, XIII, 8.)

La mort de Jésus-Christ fut pour lui un vrai triomphe; c'est en mourant que vainqueur de l'enfer et du péché, il fut la mort de la mort, et mérita par sa mort d'être mis à la droite de son Père, et de recevoir un nom au-dessus de tous les noms. Une si belle fête devait-elle se borner à la courte durée d'un jour? Ne devait-elle pas durer autant que le monde? Les princes les plus magnifiques sont resserrés dans leurs plus belles fêtes, à l'espace de quelques jours. Les fêtes de Pâques, de Pentecôte, des Tabernacles, ne duraient que huit jours. Assuérus ne prolongea la sienne que de cent quatre-vingts; mais le Seigneur doit retracer le triomphe éternel dont il jouit dans le ciel par la durée des hommages qu'on lui rend sur la terre. Tous les siècles ne sont qu'un jour pour lui. Les premières heures de ce jour furent employées à lui préparer le trône et annoncer sa venue. Les dernières serviront à chanter ses louanges et à solenniser son couronnement. Et comme dans les fêtes tous les préparatifs, les préliminaires et les suites, quoique séparés par les temps et les lieux, représentent la même chose à quoi ils se rapportent; de même la diversité des lieux, des temps, des ministres, est également le tableau de cette divine fête, célébrée d'abord sur le Calvaire et perpétuée sur nos autels.

1° Toute la vie et les actions du Sauveur, n'ont été que les images du sacrifice, comme sa vie sacramentelle en est le renouvellement. Tout le monde le refuse à sa naissance, comme tout le monde l'abandonne à sa mort. Le sang qui coule à sa circoncision, est un prélude de celui qui doit sanctifier le Calvaire. En obéissant à sa mère, il se prépare à être soumis jusqu'à la mort de la croix, les persécutions et la calomnie se déchaînèrent contre lui, toute sa vie n'a été qu'une espèce de sacrifice perpétuel, et toutes ses actions avaient été annoncées par des figures.

Sa qualité de Sauveur est une destination à l'autel ; et, quoiqu'il ne fût pas soumis à la loi, et qu'il se fît racheter par l'offrande de deux tourterelles, je le vois remplir cette destination en se faisant porter au temple. J'adore dans son incarnation et dans sa naissance une victime que le Saint-Esprit prépare à l'immolation, en lui formant un corps mortel ; et, quoique le Saint des saints et la source de toute sainteté, je le vois comme sanctifié et consacré à son Père ; et depuis le moment où, touché de l'indigence du monde, il voulut en être le supplément, a-t-il cessé un instant, cessera-t-il, dans l'éternité, de faire l'oblation de lui-même? Ses tourments et sa mort ont enfin consommé l'hostie, comme il le dit en mourant: *Consummatum est.* (*Joan.*, XIX, 30.)

Toute la vie des prêtres, et même de tous les chrétiens, doit être une image de la passion de Jésus-Christ et une préparation à la sainte messe. Mais, qui est-ce qui s'y prépare, qui songe même qu'il faille s'y préparer? On y vient sans réflexion, quand la cloche y appelle les jours de fêtes, par coutume, par bienséance, par respect humain, souvent par dissipation et par vanité. Les plus réguliers pour remplir le précepte de l'Eglise. On en sort de même, on n'y pense plus. Appelé à la cour d'un grand roi, invité à une grande fête, n'y penseriez-vous qu'au moment que vous devriez y être admis? Le bonheur d'être présent à la mort d'un Dieu vous trouvera-t-il moins sensible? Les approches de la communion réveillent votre zèle, les bonnes œuvres vous frayent la route, la confession l'aplanit, la charité vous guide; quoique l'assistance à la messe n'exige pas la même sainteté que la participation à l'Eucharistie, elle est pourtant une sorte de communion spirituelle à la victime offerte, qui demande que toute la vie soit employée à s'y disposer. Préparez votre âme avant la prière, dit le Sage; préparez-vous au sacrifice, disent partout la loi et les prophètes. Quelle prière, quel sacrifice le mérite mieux que celui de l'autel?

Pourquoi le Seigneur a-t-il gardé dans sa chair, jusque sur le trône de sa gloire, les cicatrices des plaies qu'il avait reçues sur la croix? Pourquoi, après sa résurrection, les montre-t-il à ses disciples? Précieux stigmates, vous lui rappelez la gloire de ses combats et l'éclat de ses victoires ; vous rappelez à son Père le mérite de ses douleurs et l'objet de ses complaisances. Vous rappelez aux hommes la source de leur bonheur et la matière de leur reconnaissance. *Vide manus meas et pedes meos.* (*Joan.*, XX, 27.) Voilà le monument de ses exploits, et comme le champ de bataille où il renouvelle ses triomphes. Là il plaide notre cause dans le cœur du Père céleste, et la cause de son amour dans le nôtre : *Mitte manum tuam in latus meum.* (*Ibid.*)

On ne peut mieux y répondre et l'annoncer que par ses œuvres. Autant que le péché renouvelle cruellement cette passion, en crucifiant Jésus-Christ de nouveau, dit saint Paul, autant la vertu la renouvelle glorieusement. En l'imitant et la rendant utile, la patience, la mortification, la sou-

mission, la charité, vertus pour ainsi dire du Calvaire, opéreront dans nos cœurs, et accompliront sur notre chair, comme dit l'Apôtre, ce qui manque à la passion du Sauveur : *Adimpleo quæ desunt passionum Christi.* (*Coloss.*, I, 14.)

2° Toutes ses paroles, aussi bien que ses actions, ont roulé sur cette passion adorable : c'était le sujet le plus ordinaire de ses entretiens avec ses disciples. Combien de fois leur a-t-il épanché son cœur, sur le désir dont il était dévoré d'être baptisé de ce baptême de sang. *Quomodo coarctor donec perficiatur.* (*Luc.*, XII, 50.) Quel reproche ne fit-il pas à saint Pierre sur les efforts qu'il faisait pour l'en empêcher. Sur le Thabor même, au milieu de la gloire dont il jouissait, et qu'il paraissait avoir oubliée pour ne penser qu'à ses douleurs, tant il en était épris, n'en parlait-il pas avec effusion à Moïse et à Elie? Il s'en faisait entretenir dès les premiers jours de sa vie, c'était le lait de son enfance; il sera un signe de contradiction, disait Siméon à Marie : il percera votre cœur d'un glaive à deux tranchants : *In signum cui contradicetur.* (*Luc.*, II, 34.)

Toute la doctrine évangélique porte sur la croix et tend à la croix. Que d'efforts pour entrer dans le ciel! Se dépouiller de tout, renoncer à soi-même, pardonner les injures, souffrir la persécution, verser des larmes, répandre des aumônes, arrêter jusqu'à ses regards; tout cela n'est que porter la croix pour suivre Jésus-Christ : *Tollat crucem suam et sequatur me.* (*Matth.*, XVI, 24.) Tout cela, selon saint Paul, c'est se crucifier avec lui, *Christo confixus sum cruci.* (*Galat.*, II, 19.) Oublierait-il aujourd'hui ce qui fit ses plus pures délices? Cette passion n'avait alors pour lui que des larmes, des tourments, des opprobres; aujourd'hui, elle lui présente la plus abondante moisson de gloire et de plaisirs; faut-il être surpris du prodige qu'il opère pour en multiplier et perpétuer le souvenir? Il est doux, pour des vainqueurs, de rappeler souvent le souvenir de leur victoire! On en fait cent fois le détail avec complaisance. On écoute avec joie les cantiques et les louanges qui en retracent la flatteuse image. On voit avec satisfaction les trophées que la reconnaissance publique a élevés. On montre avec une noble fierté les plaies qu'on a reçues, les dépouilles qu'on a remportées, les armes dont on s'est servi, les ornements triomphaux dont on est couvert. On établit des jeux périodiques pour célébrer ses exploits; on se félicite de trouver un peintre habile qui sache les mettre vivement sous les yeux. Quel comble de bonheur, si on pouvait renouveler l'action même, se transporter sur le champ de bataille, terrasser encore une fois l'ennemi, et faire mille nouveaux exploits de courage et de valeur! Que ne ferait pas la vanité, si, prévoyant les événements à l'avance, elle pouvait s'y préparer et s'assurer du succès? Que ne dirait-elle pas pour l'annoncer? La seule espérance enfante mille projets, et prend mille sorte d'arrangements. C'est ce qu'a fait faire à un Dieu, également puissant et éternel, le zèle légitime pour les intérêts de sa gloire.

Entendre la messe, c'est contribuer à ce triomphe, parce que c'est en renouveler le souvenir. Mais est-ce l'entendre que de venir à l'église sans respect, s'y tenir avec indécence, porter des regards curieux de toutes parts, y former des conversations enjouées, tout au plus y regarder superficiellement les cérémonies pieuses, y payer machinalement le tribut de quelques génuflexions, réciter du bout des lèvres quelques prières vocales? Contribuer au triomphe, c'est chanter les louanges du vainqueur, rappeler, peindre, célébrer ses exploits, le payer d'admiration et de reconnaissance, lui offrir ses services et son amour, lui consacrer ses biens et sa personne, étaler par de bonnes œuvres les plus beaux fruits de sa victoire. A ces traits, reconnaissez les hommages ou les insultes, le fidèle adorateur ou l'ennemi perfide.

3° Quel temps Jésus-Christ choisit-il pour instituer ce grand monument de sa bonté et de sa puissance? C'était dans le temps même où les pharisiens, pleins de rage, et le disciple perfide tramaient le noir complot de son supplice, que sa miséricorde en établit l'ineffable mystère. Voyez d'un côté la fureur peinte sur le visage de ses jaloux adversaires; de l'autre, les charmes de la bonté répandus sur son adorable personne; l'un le fiel dans le cœur, et l'autre la clémence; l'un ne cherche qu'à satisfaire sa noire malice, et l'autre son immense charité. Sacrifice adorable aussitôt exécuté par l'amour que projeté par la haine. Par une figure active et une consommation anticipée, un Dieu dresse sa croix, s'y attache de ses propres mains, ouvre ses veines, verse son sang, le sépare de son corps par la consécration des deux espèces comme il va l'être par les tourments. Je vois déjà, sous l'espèce mystérieuse du pain, celui qu'on condamne dans la Synagogue; je trouve déjà enfermé dans le cœur des hommes celui à qui on prépare des prisons, et déjà répandu dans le calice le sang dont on ordonne l'effusion sur la croix. Leur barbare soif désire de s'en étancher, et sa soif divine des souffrances l'a déjà donné à boire. On soupire après sa mort, et déjà il l'exécute, et il se met dans la nécessité de la faire exécuter à jamais. *Præoccupans impetum Judæorum et carnificis officium, arcano sacrificii genere, sacerdos et hostia, seipsum jam victimam offert.* (S. GREGOR. NYSSEN.)

Noble émulation, combat ineffable de la fureur et de la charité; mais charité plus forte que la mort, plus empressée que la fureur qui enchérit sur ses excès : *Fortis ut mors dilectio.* (*Cant.*, VIII, 6.) Elle n'attend pas l'arrêt de Pilate ni le jour du vendredi; dès la veille, il accomplit par un miracle ce que le Calvaire va bientôt voir en frémissant; charité plus ingénieuse et plus forte qui s'épargne moins elle-même qu'on ne l'épargne. Elle fait faire dans tous les siècles,

dans tous les lieux, par tous les prêtres, ce qu'on ne se propose d'exécuter qu'une fois; et, tandis qu'on prend de lâches mesures pour le trahir et se saisir de sa personne, il en prend d'héroïques et de miraculeuses pour se livrer à tous sans retour : *Tradidit semetipsum.* (*Gal.*, II, 20.)

Ainsi, se donnant la mort et survivant à lui-même, il réunit, comme l'enfer, la mort et la vie : il est dans un état de mort, privé de l'usage des sens et des fonctions vitales : il vit cependant, il agit, il prie, il répand des grâces; mourons de même à tout par le détachement, et que notre vie soit cachée en Dieu avec Jésus-Christ; mais vivons par la charité, elle est le principe de la vie, elle fait la douceur et le mérite de la mort même, unissant, comme Jésus-Christ, la mort et la vie, il est la source de l'une et de l'autre; et nous pourrons dire comme l'Apôtre : Je ne vis plus, mais Jésus-Christ vit en moi : *Vivit vero in me Christus.* (*Ibid.*)

4° Ecoutons cet adorable Maître, établissant le sacrifice et le sacerdoce, et le sacrement eucharistique, et en même temps l'accomplissant en s'immolant à son Père, se donnant à ses apôtres et les consacrant ses ministres. La voici, leur dit-il, levant les yeux au ciel pour rendre grâce à son Père : la voici cette victime livrée pour vous; le voilà ce corps, prenez et mangez; le voilà ce sang qui se répand déjà pour vous dans cette coupe, et qui bientôt va se répandre sur la croix, prenez et buvez : *Accipite, manducate et bibite.* Sentez-vous la force et la précision de ces termes? Ce n'est pas un corps comme glorieux que je vous donne, mais un corps destiné à la mort et qui va mourir, un sang qui va être répandu, qui déjà se répand : *Quod traditur, qui infunditur;* mais quoique en état de mort, il est vivant et le principe de la vie, *panis vivus :* il désire de manger cette Pâque avant que de souffrir. Ce n'était donc pas l'Agneau pascal qui était déjà mangé, c'était un autre Agneau, une autre Pâque; et quelle autre que lui-même? On le mangeait donc, on le sacrifiait : tout cela se faisait avant sa passion; ce n'était donc pas le sacrifice du Calvaire, puisqu'il le précédait; il se faisait d'une autre manière, puisqu'on le mangeait : *Hoc Pascha manducavi.*

Je vous associe à mon sacerdoce, et je veux le rendre durable; celui d'Aaron ne devait subsister qu'un temps, celui-ci durera jusqu'à la fin du monde. Ce que je fais présentement, je vous donne le pouvoir, et je vous ordonne de le faire, vous et tous vos successeurs; je vous imprime, et je leur imprimerai l'auguste et ineffaçable caractère du sacerdoce; renouvelez le sacrifice que j'offre à mon Père, et consacrez tous les jours ce même corps et ce même sang de la même manière que je le fais; mais toutes les fois que vous le ferez, que ma passion vous soit présente, n'oubliez pas l'Agneau que vous immolez, le sacrifice que vous retracez, la bonté infinie qui les perpétue par vos mains; *in meam commemorationem.* (*Luc.*, XXII, 19.)

Ainsi celui qui a fait tant de bien pendant sa vie, marque jusqu'à sa mort ses pas par des bienfaits, les instruments mêmes de son supplice, sont un objet de vénération pour tout le monde. Saint Louis revenant de la Palestine, les emporta comme le plus précieux trésor. Que de grâces il fait à ses ennemis mêmes! Il embrasse Judas, il guérit Malchus, il réconcilie Hérode et Pilate, il éclaire la Synagogue, l'Eglise lui doit dans Marie une mère toute-puissante, Pierre n'oublia jamais le regard qui le convertit, le bon larron se félicite d'avoir été admis dans son royaume, le centenier, d'avoir reçu la lumière de la foi, et Joseph d'Arimathie, d'avoir obtenu son corps. Mais le présent le plus riche et le plus durable, c'est le sacerdoce, le sacrement et le sacrifice de l'autel, prélude divin et renouvellement adorable de sa passion et de sa mort; je n'ai plus rien à moi, disposez de ma substance, nourrissez-vous de mon corps, enivrez-vous de mon sang, je serai le jouet du crime et la matière de la piété. Amis, ennemis, tout en sera maître, je serai utile à tous, je convertirai l'un, je sanctifierai l'autre; du Cénacle au Calvaire, du Calvaire à l'autel, je serai toujours le même, l'homme saura que je vis, que je meurs pour lui : *Totus in meos usus expensus.* Mais ce n'est pas assez de le faire une fois, mes apôtres et vos successeurs, renouvelez ce prodige, il faut éterniser mon amour et ma magnificence, et ouvrir jusqu'à la fin des siècles une fontaine intarissable de grâces, où tout vienne se désaltérer.

Quoique les laïques ne soient pas revêtus du même caractère, ni chargés des mêmes fonctions que les prêtres, ils exercent pourtant une sorte de sacerdoce en offrant la victime conjointement avec lui; un devoir semblable les oblige au même amour et au même respect : l'un par l'exacte observation de toutes les cérémonies prescrites; l'autre, par la posture la plus respectueuse, tous les deux par la plus profonde humilité. Qu'ils s'édifient mutuellement, qu'ils édifient leurs frères. Quel scandale pour les assistants, que l'irréligion du ministre : quelle source d'indévotion pour le prêtre, que l'impiété des assistants! Des mystères si peu respectés paraissent-ils bien vénérables? Au lieu de nous édifier les uns les autres, nous nous scandalisons. Que les premiers célèbrent la messe en dignes prêtres, le peuple l'entendra en chrétien; que le peuple l'entende en chrétien, ils la célébreront en dignes prêtres. On verra, comme dans les premiers temps, les pécheurs, les infidèles, les hérétiques, vivement touchés de nos mystères, admirer l'excellence de la religion, et se ranger en foule sous ses drapeaux. Les irrévérences, au contraire, ébranlent la foi du fidèle, et ramènent le nouveau converti à l'erreur qu'il avait abjurée. N'imputons qu'à nos scandales les ténèbres qui couvrent la face de la terre: la vérité brille, la parole

appelle, la grâce invite; nos scandales, comme ceux d'Ophni et de Phinées, en déshonorant le sacrifice, renverseront toujours son ouvrage: ***Retrahebant homines a sacrificio.*** (I ***Reg.***, II, 17.)

5° La matière que Jésus-Christ emploie dans ce mystère, est encore une belle image de sa passion. Il avait à choisir tout ce que le monde a de plus riche et de plus précieux: il a préféré le pain et le vin; de quoi se font-ils ! vous le savez; plusieurs grains de blé moulus et pétris ensemble, plusieurs grains de raisin foulés et pressés dans le pressoir; telles sont les mystérieuses enveloppes dont il se couvre. Ah! quand vous le voyez, ce grain de froment sous la faux du moissonneur qui coupe l'épi, sous le fléau qui l'en sépare, sous la meule qui le brise, sous la main qui le pétrit, dans le fourneau où on le fait cuire, n'apercevez-vous pas ce froment des élus entre les mains des soldats qui le saisissent, sous les coups des fouets qui le déchirent, sous les clous qui le percent, sous le marteau qui le brise, sur la croix où il expire? Ainsi, dit le Prophète, se donne-t-il à nous pour nous rassasier de la graisse du froment; ***Adipe frumenti satiat te.*** (***Psal.*** CXLVII, 14.)

Quand vous voyez ce grain de raisin sous la main du vendangeur qui le cueille, dans le pressoir qui l'écrase, rendant de toutes parts la liqueur qu'on en exprime, et qui sert de boisson; pouvez-vous méconnaître le vin merveilleux qui fait germer les vierges, exprimé par la douleur au jardin des Olives, par les fouets à la colonne, par le fer sur le Calvaire? Pouvez-vous méconnaître ce vin qui coule dans le pressoir, où Jésus-Christ se trouvait tout seul, couvert de la liqueur vivifiante qu'il a répandue par une foule de plaies? Voilà le sang de la grappe, dont parle le Prophète, que nous devons tous boire; métaphore singulière, qui donnant au vin le nom de sang, et d'un sang distingué par sa force, semble nous indiquer un vin qui réellement est du sang: ***Sanguinem uvæ biberet meracissimum.*** (***Deut.***, XXXII, 14.)

Corps sacré épuisé de sang, heureux qui se nourrit de votre substance! Sang adorable qui avez coulé pour nous, heureux qui peut, en vous buvant, être saisi d'une sainte ivresse; et s'oublier soi-même pour n'être occupé que de vous! enfin mêler son sang à celui qu'on vient de boire à l'autel, et y devenir victime avec celle qu'on vient d'offrir! En effet, nous devons assister à la messe comme des victimes. Victimes spirituelles que la religion conduit au temple, que le glaive de la contrition immole, que le feu de la charité consume. Victimes agréables à Dieu par le zèle qui les anime, l'intention qui les dirige, le respect qui les anéantit. Victimes en état de mort par l'abandon aux ordres de Dieu, l'amour de la croix, le désir insatiable de souffrir, la mortification constante de ses passions, comme cette hostie adorable, dont le cœur était sur la croix, et est encore sur l'autel, plus immolé par la profondeur de ses adorations, que ne le fut jamais le corps par l'horreur des supplices et de la mort: ***Offerret spirituales hostias acceptabiles Deo.*** (I ***Petr.***, II, 5.)

6° Tout ce qui se passe dans le sacrifice de la messe, n'est pas moins une figure de celui de la croix. Le vin coule comme le sang, et forme une espèce de libation; le pain se brise comme le corps, ce qui forme une sorte de destruction. Ainsi autrefois s'efforçait-on de détruire les liqueurs et les viandes; le pain et le vin, par un changement entier de leur substance, comme par un feu qui les consume, sont miraculeusement transformés en la substance nouvelle du corps et du sang de Jésus-Christ. Ce changement, qui fait le sacrement, est une espèce de sacrifice préliminaire, où l'immolation de la créature fait entrevoir la prochaine immolation du Créateur. Le sacrement lui donne la forme d'aliment: matière morte d'elle-même, destinée à se détruire par la manducation, et se détruisant, en effet, pour nourrir un autre corps, et se changer en sa substance. Opération et terme qui peignent et commencent le sacrifice d'un Dieu. Figure ineffable, si supérieure à la raison, de ce que fait dans l'holocauste, la flamme qui dévore l'hostie et la réduit en cendres. Image parfaite de la mort, dont l'arrêt fatal fait retourner dans la poussière tout ce qui en est sorti: image de la création et de la destruction, où Dieu, par sa toute-puissance, dispose en maître absolu de l'être et du néant, prélude merveilleux de ce que la transsubstantiation va réellement opérer sur le corps de Jésus-Christ. L'anéantissement de l'un prépare à la reproduction de l'autre; les apparences de l'un vont servir de voile à l'autre, un miracle conduit à un autre, une consommation à une autre; et le changement du pain à l'état eucharistique.

Immolation du pain, d'autant plus parfaite, que la créature n'y est détruite que pour être changée au corps d'un Dieu, ce qui est le vrai terme du sacrifice, et le comble de l'honneur pour la victime. Matière fortunée destinée à un si glorieux changement, qui ne donnerait ce qu'il a de plus cher et sa propre substance, si, par une miraculeuse transformation, il pouvait comme le pain et le vin, devenir le corps et le sang de Jésus-Christ. Matière fortunée, vous êtes insensible à un bonheur que vous ne connaissez pas. Que ne puis-je vous être substitué? La charité opère un semblable prodige par l'union étroite qui, dans la communion eucharistique, fait de nous tous, comme dit saint Paul, un même corps et un même pain en Jésus-Christ: ***Unum corpus, unus panis, multi sumus in Christo*** (I ***Cor.***, X, 17); et qui dans le ciel, par la communion béatifique, nous confondra tous dans l'unité: ***Ut sint consummati in unum.*** (***Joan.***, XVII, 23.)

L'état où se trouve le corps adorable de Jésus-Christ, après la transsubstantiation, ne fût-il pas le renouvellement réel de sa passion et de sa mort, comme nous le prouvons ailleurs, il en serait du moins une vive image,

Le Seigneur défiguré, pour ainsi dire, et méconnaissable dans un état si nouveau, et sous des espèces étrangères, n'a ni forme ni beauté, comme le prophète le peint sur la croix : *Non erat ei species neque decor.* (*Isa.*, LIII, 2.) L'offrande qu'en fait le prêtre n'est-elle pas une destination à la mort, et un sacrifice anticipé dans l'esprit, auquel il ne manque que l'exécution réelle? Dès lors la victime sort du domaine de l'homme pour entrer en celui de Dieu, auquel elle est dévouée? Tel fut le sacrifice d'Abraham, exécuté seulement dans la volonté du Père et du Fils : tels étaient les sacrifices des premiers-nés, qu'on portait au temple le quatrième jour, et qu'on rachetait par l'offrande de deux tourterelles.

C'est la séparation des deux espèces, si bien choisies pour représenter les deux parties de la victime : le corps, dont elle est la nourriture ; le sang, dont elle a la couleur et la liquidité. Que dit-elle cette séparation, que la mort cruelle qui sépara le corps et le sang sur le Calvaire? Ces espèces divisées par le prêtre, voilà le corps déchiré; cette consommation dans le sein des communiants, voilà la mort de la croix, un autel est semblable au buisson ardent que vit Moïse. Ces flammes qui brûlent sans consumer, ces épines qui environnent sans piquer le Maître puissant qui s'y montre : voilà les espèces qui enveloppent, la consécration qui sépare, la consommation qui immole. Mais par un miracle ineffable, la victime se réunit à elle-même, et subsiste au milieu des cruelles épines sans souffrir aucune atteinte. Tout cela ne fût-il pas réellement exécuté, il serait du moins peint avec les couleurs les plus vives : *Agnus occisus integer perseverat et vivus*, disait saint André.

7° Après des figures si multipliées de la passion et de la mort du Sauveur, il ne sera pas difficile de trouver un tombeau; les espèces qui le couvrent sont un suaire qui l'enveloppe; elles en ont la blancheur; le tabernacle où il repose, le sein de celui qui communie, sont des sépulcres où il est enfermé : soyons-y nous-mêmes ensevelis avec lui, selon l'expression de saint Paul, et que notre vie y soit cachée en Dieu : *Consepulti estis et vita vestra abscondita est cum Christo in Deo.* (*Coloss.*, III, 3.) Avec quel soin devons-nous préparer et embellir ce tombeau? Le respect et la vénération préparent aux reliques des saints des châsses magnifiques : l'or, l'argent, les pierres précieuses, tout y est prodigué. Que ne devez-nous donc pas au corps adorable du Saint des saints? L'Eglise, par une loi expresse, fait servir leurs reliques mêmes d'ornement à l'autel, et les enferme sous le corps d'un Dieu, comme pour rendre hommage aux mérites de celui dont la grâce les a rendus saints.

La piété, toujours magnifique dans le service de Dieu, épuise, à l'exemple de Salomon, toutes les richesses pour la décoration des temples, et ne voit, qu'en gémissant, la honteuse indigence et la dégoûtante malpropreté d'un grand nombre d'églises, dans lesquelles celui qui remplit le ciel et la terre, devant qui tremblent les anges, daigne demeurer en corps et en âme. Combien l'emportent ces nouveaux sanctuaires sur celui qui ne possédait que la figure? Mais si Dieu n'attend pas de vous cette beauté et cette magnificence extérieure, du moins ne lui refusez pas la beauté du cœur, dont il est si jaloux. Fussiez-vous couvert de lèpre, réduit à la plus extrême pauvreté et à l'extrémité de la vie, vous ne seriez pas pour cela exclus ni de la communion, ni du sacrifice; il ne dédaignerait pas de venir au fond d'une cabane sur votre fumier, comme Job, pour vous rendre visite. C'est donc la pureté du cœur qui, à l'exemple de Joseph d'Arimathie, doit lui préparer un tombeau bien net, où personne n'ait été enseveli, c'est-à-dire un cœur sans partage. C'est la ferveur et le zèle qui, comme Madeleine et les autres saintes femmes, y répandra, par les vertus, des parfums pour l'embaumer bien mieux que l'encens dont on fait exhaler l'odeur dans l'église. Toutes les fois donc que vous mangez ce pain, et que vous buvez ce sang, vous annoncez la mort du Sauveur jusqu'à ce qu'il vienne. Saint Paul, en nous annonçant par ces paroles la perpétuité de l'Eucharistie dans l'Eglise, nous apprend en même temps que la communion, même des laïques, est une figure de la passion et de la mort du Sauveur, dans celui qui le reçoit comme dans celui qui l'offre. En y participant mal, on se rend coupable du corps et du sang de Jésus-Christ, et, par une communion bien faite, on en devient le héraut, le panégyriste et la gloire : *Mortem Domini annuntiabitis donec veniat.* (I *Cor.*, XI, 26.) Après avoir vu ce que Jésus-Christ a fait pour représenter sa mort dans le sacrifice eucharistique, voyons dans la seconde partie ce que l'Eglise y ajoute pour en achever le tableau.

SECONDE PARTIE.

Le mystère de la croix fut un scandale pour les Juifs et une folie aux yeux des gentils, mais le chef-d'œuvre de la sagesse et de la puissance de Dieu ; le mystère de nos autels n'est pas moins un scandale pour les hérétiques qui, comme les pharisiens et les capharnaïtes, en combattent la vérité ; et une folie aux yeux des impies qui, comme les idolâtres en méprisent la sainteté. Mais, aussi bien que celui de la croix il est le chef-d'œuvre de la puissance et de la sagesse qui opèrent tant de prodiges. Les pécheurs parmi les chrétiens même, ne suivent que trop les traces des infidèles; mais les véritables chrétiens en admirent les merveilles et en profitent : *Judæis scandalum, gentibus stultitiam* (I *Cor.*, I, 23) ; les uns par leurs péchés, les autres par leurs vertus, y tracent les premiers traits du tableau de la passion de Jésus-Christ.

1° Quel affreux forfait par les mains du péché ; quel funeste renouvellement de cette passion ne font pas tous les jours les impiétés et les sacriléges qui se commettent contre l'Eucharistie ? Serait-il bien mal aisé d'y

trouver un Judas traître, un Pierre lâche, des disciples déserteurs, un Caïphe jaloux, un Pilate timide, un Hérode insensé, qui s'y rendent coupables du corps et du sang de leur Dieu d'une manière plus odieuse que ne firent jamais les bourreaux? Fut-il jamais plus indignement traité que par une foule d'impies qui le font servir aux plus infâmes usages ; plus opiniâtrément combattu que par une foule d'hérétiques qui contestent la vérité de son sacrifice? plus injustement condamné que par une foule de mondains qui rougissent de ses opprobres ?

Ah! chrétiens, quand je vois votre négligence à vous rendre à la messe, ne me rappelez-vous pas les lâches apôtres qui l'abandonnèrent? Quand je vous y vois assister sans respect, avec des irrévérences dont le paganisme rougirait aux pieds des idoles, puis-je oublier ces soldats insolents qui fléchissaient les genoux devant lui, lui arrachaient les cheveux, lui crachaient au visage? Quand j'entends dans l'Eglise les cris tumultueux, les conversations indécentes, souvent impies : je n'entends que trop ce peuple ingrat qui demandait tumultueusement sa mort. Lorsque pénétrant dans vos cœurs, je vois tant de sacriléges rangés autour de la sainte table, hélas! ne sont-ce pas ces bourreaux inhumains qui perçaient ses pieds et ses mains et l'attachaient à la croix? Ah! le sacrifice n'est, en effet, que trop renouvelé par nos fautes : *Rursum crucifigentes.* (*Hebr.*, VI, 6.)

Qu'avons-nous à reprocher aux Juifs? Moins coupables parce qu'ils étaient moins éclairés, ils se lèveront contre nous au jour du jugement comme les Ninivites et les habitants de Sodome, et seront traités avec moins de rigueur que nous ; ils ne connaissaient pas le Dieu mourant qu'ils venaient insulter dans ses derniers moments et traiter de faux Messie, comme nous qui l'insultons au moment de son sacrifice. Assister à la messe, c'est faire profession de christianisme et de catholicité; comme sacrifier aux idoles, c'est faire profession d'idolâtrie, et sacrifier dans le temple, faire profession de judaïsme ; mais par la manière dont on y assiste, l'hommage se tourne en insulte, et la profession de religion devient une profession de sacrilége. On fait de l'autel un lieu plus douloureux que le Calvaire, on renouvelle tous les jours ce que le Calvaire ne vit qu'une fois : *Rursum crucifigentes.*

Ah! du moins, si en mourant sur nos autels, il nous donnait toujours efficacement son esprit et sa vie! La vie spirituelle qu'il trouverait dans nos cœurs le dédommagerait de sa vie sacramentelle qu'il aurait immolée. Faut-il qu'il meure par notre faute dans la mort spirituelle de nos âmes? Mon sang coule et le soleil ne s'éclipse pas, les rochers ne se brisent pas, les sépulcres ne s'ouvrent pas, les morts ne ressuscitent pas; mais, hélas! le soleil de la vérité ne s'éclipse que trop pour les aveugler; les rochers, les sépulcres ne s'ouvrent que trop pour les engloutir dans l'enfer ; mon sang, au lieu de leur être utile, opérera tous les prodiges de sévérité, *quæ utilitas in sanguine meo.* (*Psal.* XXIX, 10.) Passion divine! Sacrifice adorable que l'enfer par ses forfaits renouvelle aussi souvent que l'Eglise par ses hommages. Quelle horreur! Autel sacré, vous n'êtes que trop un Calvaire. Espèces sacrées, vous n'êtes que trop une prison, une colonne, une croix. Et pour vous, pécheurs, cette croix devient un tribunal qui vous condamne, un enfer qui vous engloutit, vous y mangez et buvez votre jugement.

Un jour viendra, et peut-être n'est-il pas éloigné, où vous désirerez qu'on offre, et où votre famille fera offrir pour vous l'hostie sainte que vous méprisez aujourd'hui. Votre corps porté aux pieds des autels, dans le même temple que vous profanez, y rendra un hommage forcé au Dieu que vous avez méconnu ; mais qu'avez-vous à attendre après votre mort de celui que vous avez outragé pendant la vie? Quelle victime vous reste-t-il après avoir foulé aux pieds le sang d'un Dieu? Vous vous étiez bannis de son temple, où vous n'y veniez que pour l'offenser ; vous abandonniez son sacrifice ou vous n'y paraissiez que pour le déshonorer; vous pouviez l'offrir avec votre Dieu dans une parfaite union, et vous avez brisé tous les liens. On vous y portera en vain, en vain l'offrira-t-on pour vous quand le jour de la colère sera venu : *Non derelinquitur pro peccatis hostia.* (*Hebr.*, X, 26.)

2° L'Eglise justement touchée de ces outrages, paraît au pied des autels, baignée de larmes pour en faire la réparation et se consoler par la vue des vertus que les saints y pratiquent; et elle invite, elle oblige tous les infidèles de se joindre à elle ; pour dédommager son époux, elle fait un commandement absolu d'assister à la messe tous les jours de fêtes, et elle exhorte avec bien des instances à y venir tous les jours. Elle n'est en cela que l'interprète des intentions de son Dieu. Personne n'ignore que la première loi que Dieu a portée, c'est celle de la sanctification du Sabbat; que sanctifier le Sabbat, c'est employer ce saint jour au culte divin; et que le plus parfait et le plus essentiel de tous les cultes, c'est le sacrifice; on l'a toujours offert dans ce saint jour, et toute l'Eglise a cru indispensable de l'offrir et d'y assister; la seule raison de l'impuissance a pu en être une dispense légitime, toutes les fêtes des Juifs devaient être ainsi solennisées. Les chrétiens mille fois plus heureux par le prix de leur victime seraient-ils moins attentifs à l'offrir à Dieu? L'Eglise ordonne en même temps de la bien entendre, se bornerait-elle à prescrire une assistance extérieure où le corps seul serait présent, tandis que l'esprit, livré à la dissipation, se laisserait remplir de tous les objets? Non, l'Eglise n'est pas satisfaite, son précepte n'est pas rempli, si l'homme en garde contre les distractions n'offre l'hommage de sa piété, si son esprit par son recueillement, son cœur par sa dévotion, ne sont de sincères et constants adorateurs.

N'est-il pas étonnant qu'il faille user d'une sorte de violence pour peupler nos temples, et nous forcer par des commandements absolus, à paraître quelquefois aux pieds des autels? Le prix infini, les frais immenses de cet auguste sacrifice, ne sont-ils pas la plus pressante de toutes les lois? Dans les premiers temps du christianisme la messe était plus rare et le peuple plus empressé. Ainsi, dans les missions étrangères, la foi fait plus que la loi; chaque jour où l'on offre le sacrifice est un jour de fête, tout y court en foule, l'éloignement des lieux, la difficulté des chemins, la rigueur des saisons n'arrêtent point de fervents chrétiens. Parmi nous, hélas! la fréquente célébration diminue le nombre des assistants, comme si l'abondance et la facilité de la grâce lui faisaient perdre son prix, et la libéralité du Seigneur ne fît que nous rendre ingrats et indifférents.

De quel frivole prétexte pourrez-vous colorer votre négligence? Vos occupations, dites-vous, ne vous en laissent pas le loisir; comme si la messe nuisait à aucune affaire, ou plutôt n'était pas utile aux succès de toutes. Plus vous en avez, et plus vous avez besoin de secours et de lumière. Que de devoirs à remplir, de grâces à demander, de péchés à expier, quel compte à rendre! Où trouver des ressources plus assurées et plus abondantes que dans le sacrifice? De toutes les affaires, la plus importante, l'unique importante, n'est-ce pas de faire votre salut? Tout doit lui être subordonné, qu'importe que tout le reste réussisse si vous échouez dans celle-ci; qu'importe qu'on échoue dans tout le reste, si celle-ci réussit! Combien d'artisans et de domestiques, plus occupés que vous par les lois impérieuses de la nécessité d'un travail continuel, en trouvent cependant le temps; n'y aura-t-il que des gens oisifs et les plus oisifs qui en manquent? En manquent-ils pour le repas, pour le plaisir, les visites, le jeu, le spectacle qui absorbent les journées entières; la messe en exigea-t-elle jamais autant?

3° Nouvelle image de la passion, dans les pratiques que l'Eglise emploie et qu'elle vous enseigne pour entendre la sainte messe; vous ne savez, dites-vous, comment vous y occuper. Pouvez-vous le dire, manque-t-on d'occupation auprès de ce qu'on aime? Quoi de plus touchant, de plus fécond, de plus diversifié que le grand objet de la religion? Qu'auriez-vous fait sur le Calvaire? Voilà ce qu'il faut faire sur l'autel. Représentez-vous l'autel comme un nouveau Calvaire où l'on a le bonheur de se trouver présent à la mort de Jésus-Christ, tantôt comme une Madeleine pénétrée du plus profond respect à la vue de son bien-aimé; tantôt comme la sainte Vierge noyée dans un océan d'amertume à la vue des douleurs de son Fils; tantôt comme saint Jean écoutant avec le plus tendre amour les dernières paroles de son maître, et recevant avec la plus vive reconnaissance le dépôt précieux de sa Mère; tantôt comme le bon larron, confessant avec les sentiments de la plus humble pénitence que vous méritez seul d'endurer toutes ces peines dont l'innocent est accablé; tantôt comme le centenier, frappant votre poitrine et reconnaissant avec la plus vive foi que cet homme est véritablement fils de Dieu, ou comme Joseph d'Arimathie recueillant ces précieux restes et les enfermant dans votre cœur.

Que de nouvelles pratiques, de saintes prières, de pieuses méditations, n'avez-vous pas la liberté de vous prescrire? Elles sont innombrables. On peut, à l'exemple de plusieurs saints, distribuer ces différentes vues dans plusieurs jours de la semaine et diversifier ainsi la matière de ces exercices. On peut encore s'unir aux intentions de l'Eglise, suivre les actions du prêtre, pénétrer l'esprit des cérémonies et en goûter l'onction et la sainteté. On peut envisager les quatre espèces de sacrifice: l'holocauste, propitiation, impétration et action de grâces; et entrer dans les sentiments que chacun d'eux doit faire naître. Ils sont tous si parfaitement réunis dans celui de la croix et dans celui de la messe qu'on doit naturellement entrer dans cet esprit. On peut partager cette grande action en quatre parties. La première, appelée messe des catéchumènes, où par la lecture de l'Ancien et du Nouveau Testament, on se prépare au sacrifice. La seconde, qui est le sacrifice même. La troisième, qui est la communion, ou réelle quand on le peut ou du moins spirituelle, toutes ces pratiques et mille autres qu'une dévotion inépuisable peut former dans un si admirable sujet, sont abandonnées à notre choix. L'Eglise laisse à chacun la liberté de suivre son attrait, si on n'y éprouve pas toujours la même onction, si même on n'en retire pas du fruit, c'est notre faute; nos péchés ou notre tiédeur y mettent obstacle. Souvent même on retire ce fruit sans s'en apercevoir, il n'en est ni moins réel ni moins grand: peut-être n'en est-il que plus en sûreté et plus méritoire. Forçons le ciel, par notre ferveur, à faire couler sur nous les eaux vives dont le sacrifice ouvre la source.

4° Nouveau portrait par les vertus des fidèles. Rien n'entre mieux dans le véritable esprit de la messe que le souvenir de la Passion auquel tout nous ramène et que rappellent toutes les vertus. Peut-on se dissimuler que le christianisme n'est qu'une disposition habituelle au sacrifice, ou plutôt un exercice continuel de sacrifice? L'Evangile y oblige, il n'est qu'une leçon de mortification et de croix; l'exemple de Jésus-Christ y engage, il s'est immolé toute sa vie par ses travaux et ses douleurs; la grâce y entraîne, elle ne parle que d'abnégation et de renoncement; l'entrée dans la religion y est un engagement, la pratique de la vertu n'en est que l'exécution, les progrès ne sont que des victoires sur soi-même. Plus on est saint, plus on est rempli de l'esprit de sacrifice, la persévérance n'en est que la consommation, la mort donne le premier coup à la victime. Saint Jean vit sous l'autel les âmes

de ceux qui étaient morts en Dieu : *Vidi subtus altare animas interfectorum.* (*Apoc.*, VI, 9.)

Mais, est-il nécessaire de vous y ramener? Notre cœur et notre intérêt ne nous en font-ils pas la loi et la plus forte et la plus douce? Il est doux pour nous de penser que nous avons auprès du Père céleste, un médiateur dont le sang innocent plaide si pathétiquement notre cause; il est consolant de pouvoir jeter les yeux sur le gage de notre réconciliation et offrir le sacrifice qui l'a mangé. Tel est le serpent d'airain élevé sur la croix et dans l'hostie, qui guérit toutes les morsures du serpent infernal. Ainsi que l'arche d'alliance les espèces eucharistiques renferment la loi, la manne et la baguette d'Aaron. Il y rend ses oracles, il y écoute nos vœux. Voilà le monument des bontés du Seigneur, qui a voulu s'unir à l'homme, former avec lui une étroite alliance et la sceller de son sang.

Jetez les yeux, chrétiens, sur le nouveau Calvaire que l'amour a élevé sur nos autels. L'amour du Père qui a aimé le monde jusqu'à lui donner son Fils unique; l'amour du Fils qui a aimé les siens jusqu'à la mort; l'amour du Saint-Esprit qui a formé dans le sein de Marie le corps sacré que nous immolons; l'amour de Marie qui, au pied de la croix, souscrivit pour nous à l'immolation. Voilà le berceau où vous prîtes naissance, voilà la piscine où vous fûtes lavés, voilà le port où vous avez été reçus après le naufrage; voyez-vous le sang qui y coule, il est le prix de votre rédemption. Cet arc-en-ciel qui brille après le déluge, disait Dieu à Noé, sera le signe de mon alliance. Toutes les fois que vous le verrez dans les nues, vous vous souviendrez de la promesse que je vous fais aujourd'hui. L'Eucharistie est un gage toujours subsistant de mes bontés ou plutôt elle en est le chef-d'œuvre, que les vertus que vous y apportez soient aussi le chef-d'œuvre de votre zèle. Toutes les fois qu'on me l'offrira, je veux qu'on se rappelle le souvenir de mes promesses et du sacrifice qui les mérita, et que les vertus de l'homme, en retraçant l'un, m'engagent à accomplir l'autre.

Combien devaient être pénétrés de ces grands sentiments tous les apôtres pendant la cène eucharistique? Déjà prévenus par les prédictions du Sauveur, ils étaient à la veille de ce grand événement; ils le voyaient accomplir d'avance dans un sacrifice et une communion miraculeuse, où ils recevaient en corps et en âme, celui qui allait mourir. Instruits par ses leçons, animés par son exemple, purifiés par le lavement des pieds, avec quelle perfection durent-ils y participer, quels durent être les sentiments de ceux qui furent sur le Calvaire témoins de sa mort? Imitez ces illustres modèles, souvenez-vous de cette pauvreté qui vous enrichit, de ces opprobres qui vous couronnent, de ces douleurs qui vous rendent heureux, de cette mort qui vous assure la vie éternelle : *Recordare paupertatis absinthii, et fellis.* (*Thren.*, III, 19.) Rappelons-le surtout avec le plus tendre amour, quand nous assistons à la messe, où le Sauveur meurt réellement et nous ordonne de nous souvenir de sa mort sanglante, en opérant cette mort mystique : *Recogitate eum qui talem sustinuit contradictionem.* (*Hebr.*, XII, 3.)

5° L'Eglise, pleine de cet esprit, répand partout dans ses cérémonies la touchante image de la Passion de son Dieu. Qu'est-ce que la liturgie? Un tissu d'instructions et de prières qui toutes se rapportent à cet objet, et en rappellent la mémoire. Qu'est-ce que l'action de la consécration et tout le canon de la messe? Un récit de la Passion : *Qui pridie quam pateretur, Unde et memores tam beatæ Passionis.* De même que le grand discours que Jésus-Christ fit à ses disciples lors de la scène, n'était qu'une préparation à cette Passion dont partout il ramène l'idée. Ah! peut-on vous aimer davantage que de donner sa vie pour vous. L'heure approche, le Fils de l'homme va être livré aux gentils, et déjà son amour vous le livre.

Dans ce culte mystérieux et auguste, l'Eglise écrit, pour ainsi dire, de toutes parts d'un caractère ineffaçable, et fait ressentir cette vérité par les sons les plus perçants. Les ornements du prêtre, les parements des autels, les murailles des temples, les tableaux qui y sont répandus : partout je vois arborer le signe adorable de la croix; il est même défendu de dire la messe, qu'il n'y ait un crucifix sur l'autel. Ce signe est à tout moment tracé par le prêtre, tantôt sur le pain et le vin, tantôt sur le corps et le sang de Jésus-Christ : le prêtre le trace sur lui-même et sur le peuple, en lui donnant sa bénédiction. Tout est plein de ce signe salutaire qui nous rend vainqueurs, ce gage de la victoire est partout offert à nos regards et à notre amour : *Vexilla regis prodeunt.*

Les habits mystérieux des ministres, comme ceux des prêtres et des lévites de l'ancienne loi, expriment toutes les circonstances de la Passion. L'aube ou la robe de lin, représentant la robe blanche dont Hérode fit couvrir le Sauveur en dérision. La chasuble est le manteau de pourpre qu'on jeta sur ses épaules. L'amict marque le voile dont on couvrit son visage. La ceinture, l'étole, le manipule, ce sont les chaînes dont on le chargea. La couronne que porte le prêtre est la figure de la couronne d'épines qu'on enfonça si cruellement dans sa tête.

Toutes les cérémonies de la messe retracent le même spectacle. Le prêtre monte à l'autel comme Jésus-Christ monta au Calvaire, il s'incline profondément comme Jésus-Christ se prosterna au jardin; il mêle l'eau avec le vin dans le calice comme il sortit du sang et de l'eau de son côté ouvert; il lave ses mains comme Jésus-Christ lava les pieds à ses apôtres; il élève l'hostie et le calice après la consécration, comme on éleva Jésus-Christ sur la croix; il récite le canon à voix basse, pour imiter le silence que Jésus-Christ garda pendant le cours de sa Pas-

sion. Un plus grand détail nous mènerait trop loin. Telles étaient les cérémonies prescrites aux Juifs. Toutes mystérieuses, toutes figuratives de la mort de son fils, telles en particulier celles de l'agneau pascal, qui, lui-même, était une figure si vive de l'Agneau de Dieu, ce sang répandu sur les portes, ces os qui ne devaient pas être brisés; cette mer Rouge, les Egyptiens vaincus représentaient mieux la rédemption du monde, que la délivrance d'une servitude temporelle. Disons donc avec l'Eglise : O Dieu! qui, dans un signe admirable, nous avez laissé une figure si touchante de votre Passion, faites-nous la grâce de sentir les heureux effets de l'abondante Rédemption dont elle est le principe : *Deus, qui nobis sub sacramento*, etc.

De là l'obligation pour les prêtres d'observer ponctuellement les cérémonies, et pour les fidèles de les respecter. Leur institution est divine, Dieu en a ordonné l'observation, il en a établi un grand nombre, Jésus-Christ en a pratiqué plusieurs, les autres sont l'ouvrage des apôtres, ou de l'Eglise qui, par la sagesse suprême qui la dirige, en a institué beaucoup. Qu'elles sont touchantes, consolantes, instructives, propres à entretenir la piété ? Sentez, Israël, votre bonheur, quelle nation fut assez heureuse pour recevoir de la main de Dieu une liturgie complète? *Non est natio tam grandis quæ habeat cæremonias.* (*Deut.*, IV, 7.) Toute la terre est fidèle à les suivre, et quoiqu'il y ait de la diversité en différentes Eglises, il n'en est point qui n'en reconnaisse l'obligation et la sainteté. Le précepte est absolu et l'objet important, le mépris ou la négligence volontaire seraient des péchés considérables : la transgression en est rigoureusement punie, Oza frappé de mort pour avoir touché l'Arche sans respect; et cinquante mille Bethsamites pour l'avoir curieusement regardée; Nadab et Abiu brûlés à l'entrée du temple pour y avoir apporté un feu étranger, laissent-ils douter que Dieu n'en soit infiniment jaloux? Combien doit-il l'être de l'observation de celles de la messe, destinées à représenter et à solenniser sa passion et sa mort.

6° Tous les sacrements peignent la même image et conduisent aux mêmes termes, non-seulement parce que tous ne portent que sur le mérite du sacrifice, et que dans tous, par une loi inviolable de l'Eglise, le ministre trace le signe de la croix en les conférant; mais encore parce que tous ne sont institués que pour nous disposer à l'Eucharistie qui en est la fin et la perfection, et qui n'est elle-même que sacrifice, modèle, engagement, matière de sacrifice. Le baptême en renferme les promesses par le renoncement au démon, à la chair et au monde. La confirmation en donne les forces, et dans l'un et dans l'autre on trace sur le front le signe de la croix. La pénitence en impose la loi. L'ordre nous fournit les ministres qui y conduisent, tous ces sacrifices ne sont que des préparations à l'Eucharistie. Le baptême nous y donne droit, la pénitence en nous purifiant y prépare les voies. La confirmation nous perfectionne pour mériter de la recevoir, et l'ordre n'est conféré que pour former des ministres qui la consacrent et la distribuent.

Le baptême en particulier est une espèce de sacrifice, une consécration qui, par un caractère ineffaçable, nous déclare victimes et nous destine à l'autel. En effet, Jésus-Christ appelle sa Passion un baptême : *Baptismo quo ego baptizor.* (*Marc.*, X, 38.) Telles autrefois les victimes étaient séparées du troupeau, menées au tabernacle, reçues par le prêtre au nom du Seigneur; on leur imposait les mains et on leur imprimait le signe *Tahu*, c'est-à-dire le signe de la croix, tel qu'il fut du temps d'Ezéchiel et qu'il sera gravé sur les justes à la fin du monde, pour les discerner de ceux qui porteront le caractère de la bête. Le baptême est encore une initiation au sacerdoce. N'êtes-vous pas l'objet de ses fonctions et de son zèle, n'est-il pas pour vous enrichi de talents, honoré de pouvoirs, chargé de la houlette; vous recueillez le fruit de ses travaux, le trésor de ses prières, la leçon de ses exemples. Vous en partagez l'exercice; présents à la consécration, mêlant votre voix à la sienne, l'exerçant sur vous-mêmes par l'immolation de votre cœur, vous devez en pratiquer les vertus : *Regale sacerdotium* (I *Petr.*, II, 9), et jusqu'à la mort combattre généreusement, si vous voulez en recevoir la couronne : *Usque ad mortem agonizare pro justitia.* (*Eccli.*, IV, 33.)

Ne sentez-vous pas à ces traits naître en vous une douce joie au souvenir du moment heureux où l'Eglise vous mit au nombre de ses enfants, vous imposa les mains et vous imprima l'auguste sceau de la croix ? Après une onction si sainte, faut-il être surpris que saint Paul donne à tous les chrétiens le glorieux nom de saints, puisque le baptême les a si divinement sanctifiés. L'immolation de la victime doit se faire par vos mains. La mortification, la pureté, l'humilité en seront les glaives sacrés. La mort enfin en sera un jour la consommation, si elle vous trouve encore fidèles. Le dirai-je, ainsi Jésus-Christ fut lui-même dans son incarnation consacré par la personne du Verbe qui est le caractère de la substance du Père et comme le cachet de l'humanité, dont le nom adorable fut prononcé sur vous à votre baptême, avec celui des autres personnes. Trop heureux si un jour par le martyre, mêlant votre sang avec le sien, vous pouviez être une image parfaite du Sauveur mourant pour vous sur la croix, et offrant dans l'Eucharistie une vie plus précieuse que l'éternité des anges et des hommes.

Du moins consacrez-lui toute votre vie, mourez continuellement pour son amour, acceptez courageusement cette mort, qui doit un jour la terminer; elle est inévitable, vous y êtes condamnés avec tous les hommes; faites-vous-en une gloire et un mérite, afin que, lorsque tout ce qu'il y a de

mortel aura été absorbé et détruit, la résurrection et la gloire éternelle vous divinisent en quelque sorte, vous transforment et vous consomment en Dieu : *Nunc secundum carnem homo, tunc per omnia Deus configuratum corpori claritatis suæ.* (*Philip.*, III, 21.) Au moment de votre mort, votre consolation et votre ressource seront d'avoir entre les mains cet adorable crucifié, à la mort duquel vous aurez le bonheur d'unir la vôtre. Que vous rappellerez alors son sacrifice avec confiance, vous y apprendrez à mourir avec lui et comme lui, vous remettrez votre âme entre les mains du Père céleste, qui daignera la recevoir pour la conduire à la vie éternelle, que je vous souhaite

DISCOURS

SUR

L'ÉTABLISSEMENT DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

DISCOURS PREMIER.

SUR LE PROJET DE L'ÉTABLISSEMENT DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

Prædicamus Christum crucifixum, Judæis scandalum, gentibus stultitiam. (I *Cor.*, I, 23.)

Nous annonçons Jésus-Christ crucifié, objet de scandale pour les Juifs et de folie pour les gentils.

Il en coûterait peu, sans doute, de croire et d'adorer sur le Thabor un maître plus brillant que le soleil, plus blanc que la neige, honoré des anges et des hommes, revêtu de tout l'éclat de la Divinité, annoncé par une voix céleste qui le déclare le fils bien-aimé du Père éternel. Qu'on s'écrie aisément et avec transport : Seigneur, il fait bon ici! *Bonum est nos hic esse.* (*Matth.*, XVII, 4.) Mais écouter comme un oracle, servir comme un roi, invoquer comme un médiateur, adorer comme un Dieu, un homme pauvre, obscur, méprisé, condamné, exécuté sur une croix; l'écouter sur la garantie de quelques disciples, aussi pauvres, aussi obscurs, aussi méprisables que lui; le croire dans les mystères les plus incompréhensibles, obéir à ses lois les plus difficiles, embrasser pour lui la vie la plus contraire à toutes les inclinations de la nature et à tous les intérêts de la passion; voilà la démonstration et le chef-d'œuvre de la religion divine que nous professons.

Qu'elle est admirable cette foi des infidèles, si élevée dans ses vues, si simple dans sa sincérité, si ferme dans sa confiance, si humble dans sa docilité! Qu'elle est admirable dans des hommes dont les préjugés la condamnent, dont les intérêts la combattent, dont les passions la méprisent. Jésus-Christ même l'admira dans le centenier : *Admiratus Jesus dixit, non inveni tantam fidem in Israel.* (*Matth.*, VIII, 10.) Qu'elle est méprisable au contraire dans des chrétiens, cette infidélité si basse dans les sentiments, si artificieuse dans son hypocrisie, si déraisonnable dans ses principes, si opiniâtre dans son endurcissement, si orgueilleuse dans son indépendance! Qu'elle est méprisable dans des chrétiens, dont la profession la condamne, dont la conscience la redoute, dont les intérêts la combattent! Ah! faut-il que des étrangers fassent la leçon aux enfants, et les couvrent de honte! Cette humble soumission est en même temps le reproche le plus amer de leur apostasie et la démonstration la plus frappante de la vérité. Ils viendront de l'Orient et de l'Occident ces infidèles; ils s'assiéront avec Abraham, Isaac et Jacob, pour justifier l'Evangile, et pour punir et chasser honteusement ces déserteurs : *Filii ejicientur foras.*

La divinité de la religion chrétienne s'annonce par une foule de démonstrations capables de convaincre les plus incrédules! La sainteté de son auteur et la sublimité de sa doctrine sont au-dessus de son humanité. Une foule de prophéties, plusieurs siècles à l'avance en prédisent les moindres événements dans un détail, et avec une précision qui le dispute à l'histoire. Des miracles innombrables font entendre à toute la terre par la voix de tous les êtres, que l'oracle qui parle est le maître de la nature. Ce que le monde a jamais vu, désiré, imaginé de plus parfait, n'approche point des vertus célestes qu'elle enseigne et qu'elle fait pratiquer. Mais parmi tant de merveilles et tant de preuves, nous nous bornons à développer le prodige qui suppose, qui renferme, qui surpasse tous les prodiges, et fait évidemment sentir la force des autres preuves. C'est le miracle de son établissement dans l'entreprise, les moyens, les obstacles, le succès; ce qui fera la matière de cinq discours.

Nous ne craignons pas, comme la plupart des hommes, qu'une indiscrète ou maligne curiosité fouille dans les siècles passés pour remonter à notre origine. Nous en avouons sans peine l'humiliation et les douleurs. Le sang le plus vil coule dans nos veines; nous fûmes enfantés dans la pauvreté, les opprobres et les supplices. Nos ancêtres n'étaient que des gens de la lie du peuple; longtemps l'objet du mépris et de la haine publique,

ils furent notés d'infamie, condamnés juridiquement, exécutés par la main du bourreau. Si nous ne rougissons point de la honte de notre naissance, nous dissimulons aussi peu la chimère apparente de nos prétentions, le ridicule prétendu de nos mystères, la sévère petitesse de notre morale. Nous souscrivons à toutes les railleries que le paganisme en a fait; et peut-être n'a-t-il pas entièrement saisi l'air de folie d'une religion si supérieure à toutes les idées. L'impiété est-elle satisfaite de notre aveu? Peut-elle en demander davantage?

C'est peu de l'avouer, nous en faisons gloire, nous ne parlons que de faiblesses; nous n'arborons que la croix, nous ne voulons connaître qu'un crucifié. Les douleurs sont nos délices, les infirmités notre force, les opprobres notre couronne, la folie notre sagesse, la mort notre espérance : *Absit mihi gloriari nisi in cruce!* (*Galat.*, VI, 14.) Croirait-on que ces anéantissements et ces folies sont nos titres les plus sacrés et nos preuves les plus convaincantes? Nous ne sommes jamais plus persuadés, plus affermis, plus pénétrés d'estime, de respect et d'amour, que quand nous jetons les yeux sur les langes de notre enfance. C'est là que nous trouvons le Dieu qui nous donna la vie, que nous adorons sa puissance, que nous admirons sa bonté; nous lui serions moins redevables s'il nous avait sauvés à moins de frais. Nous aurions moins de preuves de la vérité, si son triomphe eût coûté moins de victoires : *Dei virtutem, et Dei sapientiam.* C'est ce que nous allons démontrer dans ce discours et dans les suivants. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Etablir une religion, c'est en quelque sorte créer un monde. Il faut la composer, la faire croire, la faire pratiquer, la faire régner. Par conséquent lui créer des idées et des sentiments, des esprits et des cœurs, des royaumes, un monde; créer des esprits et les naturaliser avec ses objets; créer des cœurs et les apprivoiser avec ses mouvements; créer des corps et les formaliser avec ses pratiques; créer des royaumes et les assujettir à ses lois; en un mot renouveler le prodige qui tira du néant le ciel et la terre, pour faire éclore ce nouvel ordre de choses, ce nouveau plan de société, ce nouveau cours de sciences, ce nouvel enchaînement d'histoires :

Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo.

De là ces expressions familières dans l'Ecriture, créer un homme nouveau à la place du vieil homme : être régénéré par le baptême, naître dans l'eau et dans l'esprit. De là l'étonnement de Nicodème. Peut-on rentrer dans le sein de sa mère et avoir une seconde naissance? Après avoir fait une peinture magnifique de cette nouvelle religion, Isaïe promet de la part de Dieu un nouveau ciel, une nouvelle terre, un monde nouveau, qui fera la merveille de sa droite : *Cœli novi, terra nova quæ ego facio stare coram me.* (*Isa.*, LXVI, 21.)

1° Composer une religion. Il faut, pour cela, créer tout, le créer de rien, le créer tout à la fois. Créer des principes, une religion est un système complet qui tient à tout, qui embrasse tout; un corps de doctrine qui explique la nature de Dieu et celle de l'homme, et les divers rapports qu'ils ont l'un à l'autre. Créer des lois : c'est un corps de jurisprudence morale qui, par des règles, des conseils, des promesses, des menaces, dirige l'homme à sa fin, lui fait éviter le vice et pratiquer la vertu. Créer des exercices, c'est un corps de liturgie qui, par des cérémonies, des fêtes, des pratiques de piété, règle le culte que l'on doit à Dieu. Créer des ministres, c'est un corps de politique ecclésiastique qui, par un nombre d'hommes destinés à remplir des fonctions, gouvernent une nombreuse société. Créer un langage, la religion, comme toutes les sciences et tous les arts, doit avoir ses termes propres pour exprimer ses idées.

Pour enfanter cet immense ouvrage, pour embrasser, pour assortir, pour bien lier toutes les parties, pour en suivre les développements et les conséquences, en un mot, pour former ce système complet, il faut un esprit créateur, il faut un Dieu. Toutes les fois que ces hommes ont essayé de composer une religion, comme le mahométisme et l'idolâtrie, même de former une hérésie dans la religion, que de variations, d'erreurs, de contradictions, de petitesses! Un objet si sublime et si vaste est au-dessus de l'esprit humain. Les fondateurs des villes et des empires, les législateurs des nations, les patriarches des ordres religieux, les auteurs des systèmes philosophiques, malgré leurs égarements et leurs faiblesses, et quoiqu'infiniment plus bornés dans leur objet, pour dresser le plan, combiner les parties, imaginer les moyens, prévoir les obstacles, ménager les ressources, ont dû être des génies supérieurs. La religion chrétienne ne fût-elle pas démontrée, cet enchaînement systématique si bien imaginé, qu'on ne peut ni recevoir un article sans tout admettre, ni combattre un article sans ébranler tout, suffirait pour nous convaincre de sa divinité. L'erreur peut-elle se concilier avec la vérité, s'accorde-t-elle avec elle-même?

La création de la religion chrétienne fut complète, il fallut bâtir sur le néant. Dans quel ouvrage le plus profond, dans quel esprit le plus transcendant aurait-on trouvé le plus léger vestige de la Trinité, de l'incarnation, de la transubstantiation? Dans quelle langue du monde aurait-on pu découvrir des expressions pour enseigner les mystères? L'Eglise n'en a formé qu'après bien des siècles et bien des disputes, à mesure que la nécessité de se faire entendre l'y engageait; tout familiers que sont pour nous ces termes, toutes certaines que sont les vérités, qui peut se flatter de les expliquer, de les comprendre? Qui peut se promettre d'en résoudre les difficultés et les contradictions apparentes? Les

apôtres, il est vrai, travaillaient sur le fonds de la religion judaïque, mais outre qu'on l'ignorait hors de la Judée, loin de leur faciliter le succès, elle augmentait les obstacles. Il fallait en dissuader les Juifs pour élever le christianisme sur ses ruines, et le faire respecter aux païens pour les conduire par elle au christianisme qui en est l'accomplissement. Ce grand ouvrage fut parfait tout d'un coup. Au commencement du monde Dieu parle et tout est fait; ici Dieu parle et tout est dit. Les volumes infinis qu'on a écrits et qu'on écrira sur les dogmes et sur la morale, ne sont que l'explication de l'Evangile et des Epîtres de ceux qui la fondèrent. Les sectes innombrables qui l'ont déchirée, n'ont fait qu'attaquer en détail ce qu'elle avait d'abord enseigné. Le corps immortel qu'elle a établi, l'Eglise ne s'occupe qu'à conserver le dépôt de la doctrine qui lui a été confiée. Elle proscrit toute nouveauté, et ne reçoit que des canaux de tradition qui lui rendent sans mélange les eaux pures de sa source, et malgré la vicissitude des événements, la variété des intérêts et des idées, la multitude et la subtilité de ses adversaires, elle dira toujours ce qu'elle a dit la première fois, et n'en dira pas davantage. La vérité seule peut donner cette invariable constance. Serait-elle la vérité si elle se démentait?

Chaos immense d'erreurs et de crimes, la sagesse de Dieu va vous débrouiller! le Verbe parle encore et tout sort du néant; il parle et les ténèbres de l'erreur se dissipent, la lumière de la vérité brille de toutes parts, les astres roulent dans le firmament ; il parle, et la terre se couvre de fleurs et de fruits de vertu; il parle, et d'une aile légère les hommes apostoliques fendent les airs, d'un courage intrépide ils traversent les ondes, d'un zèle infatigable ils parcourent les villes et les campagnes; il parle, et la tige fortunée d'un peuple de saints, le nouvel Adam sort du sein d'une mère vierge; il éclaire, il enrichit, il gouverne le monde et le rend heureux. Qui peut, grand Dieu ! méconnaître votre droite dans le grand spectacle du système de la religion, si digne de vous, et dont vous êtes seul capable!

2° Il faut croire la religion. Qu'est-ce donc que convertir le monde ; est-ce le soumettre à une domination étrangère, le saccager, le dépeupler, le détruire? C'est mille fois plus que tout cela, puisque c'est en réformer les habitants; victoire d'autant plus difficile, que toujours maître de ses sentiments, l'homme peut à son gré accorder ou refuser son suffrage ! Hélas! souvent malgré tous nos efforts nous ne pouvons rompre les liens de l'habitude. On dépouille des biens, on ôte la vie, mais arrache-t-on les inclinations et les idées? On commande à la main, on ne commande pas à l'esprit et au cœur, et lors même que l'espérance ou la crainte ont arboré certain dehors, le cœur n'est souvent qu'un hypocrite. Le monde a vu bien des conquérants; la terre a retenti des exploits d'Alexandre; Rome a subi la loi de César, l'univers obéissait à Rome. Le sort des armes décide des courones. Mais vit-on jamais hors de la religion chrétienne ce nouveau genre de conquête par les armes de la persuasion? Où sont les Césars et les Alexandres qui ont donné des lois aux esprits?

En effet, dans le même temps que la terre en silence, tremblait aux pieds de ces fiers conquérants, quels succès avaient les plus grands philosophes? Que leur manquait-il donc pour persuader? Agrément de l'esprit, élévation de génie, étude des sciences, tout parlait pour eux. Estime, honneur, crédit, réputation ; tout les favorisait. Nouveauté, vraisemblance, vérité même en bien des choses; tout leur préparait les voies. Un air grave, un ton de maître, des mœurs pures, souvent austères, tout en imposait. Voulait-on de la vertu? Ils en donnaient les plus belles leçons. Voulait-on des vices? Ils les transvertissaient en vertu ; rien de plus accommodant. Ils eurent en effet des disciples; mais hélas! une poignée de gens, quelques années de vogue; voilà tout ce que peut se promettre la sagesse humaine. Les villes ont beau leur élever des statues ; en vain le maître de l'Orient leur montre le respect et la reconnaissance d'un disciple; en vain l'oracle les déclare sages par excellence; jamais le sage Socrate, le vertueux Zénon, le profond Aristote, le divin Platon, le commode Epicure ont-ils rien fait qui approche de la religion chrétienne, toute méprisable, intraitable, incompréhensible qu'elle est? Ont-ils pu persuader un seul des articles dont elle a convaincu le monde? L'unité de Dieu est évidente par la raison naturelle ; et il en coûta la vie à pure perte à Socrate, à Pythagore et à quelques autres, pour avoir osé la soutenir. Platon, l'insinuant, l'inimitable Platon, de qui l'on disait que si les dieux parlaient aux hommes, ils parleraient comme Platon, parcourt en apôtre l'Egypte, l'Italie et la Grèce; il propose dans son livre de la république la manière la plus parfaite de gouverner les villes et les Etats ; y a-t-il un royaume, une province, une ville, un village qui ait pensé à suivre ses lois? Dieu semble n'avoir fait paraître avant le christianisme les conquérants et les philosophes que pour faire mieux sentir la différence de ces deux sortes de victoire, et préparer le contraste le plus glorieux à la religion qui l'emporte également sur la force des conquérants, et sur la sagesse des philosophes, sans avoir besoin des uns ni des autres. Mais enfin qui se propose-t-on de gagner? est-ce une populace crédule dont on joue la simplicité? Sont-ce des savants orgueilleux dont on repaisse la curiosité? Des esprits inquiets dont on favorise les caprices ? Des personnes unies d'intérêts et d'inclination, dont on flatte le penchant? Ne veut-on que des gens avides de nouveauté, idolâtres de découvertes, éblouis d'un paradoxe? Ainsi séduit-on les hommes. Ainsi se forment les sociétés et les parties. Même profession, mêmes goûts, mêmes caractères, mêmes mécontentements, mêmes vices, mêmes vertus : ici on ne fait aucun choix ; on

prétend persuader l'ignorant qui n'y entend rien, et le savant qui l'étudie, et l'enfant qui n'y pense pas, et le vieillard qui délibère, et le petit qui s'en étonne, et le grand qui la méprise, et le pauvre qui ne s'en embarrasse point, et le riche qui s'en offense, et le sujet qui n'ose l'embrasser, et le souverain qui la proscrit, et l'homme de bien qui s'en défie, et le libertin qui s'en moque, et le simple qui croit tout, et le politique qui doute de tout. Le Romain plein de fierté, le Grec pétri de finesse, l'Asiatique efféminé, le Scythe vagabond, le cannibale anthropophage, état, âge, sexe, nation; la religion d'un pôle à l'autre pretend tout assujettir : *Dominabitur a mari usque ad mare.* (*Psal.* LXXI, 8.) C'est un soleil qui répand ses rayons sur l'un et l'autre hémisphères, fond les neiges du pôle, fertilise les sables de la Libye, peuple les déserts de la Thébaïde, et distribue à tout ce qui respire sa lumière et ses influences : *Nec est qui se abscondat a calore ejus.* (*Psal.* XVIII, 7.)

Quelle est donc la doctrine qu'on se propose de faire goûter à tous les esprits? Un amas de folies incompréhensibles, ridicules, désagréables. Que d'absurdités apparentes! Absurdités dans l'ordre métaphysique : un Dieu en trois personnes, un Dieu fait homme, deux natures en une seule personne, un corps unique et multiplié, entier et renfermé dans un morceau de pain. Absurdités dans l'ordre physique : un monde créé, une vierge féconde, des miracles de toute espèce, une résurrection générale. Absurdités dans l'ordre moral : un péché qui passe à l'infini du père aux enfants, une infinité de péchés prévus, permis et châtiés, des peines éternelles pour un péché d'un moment; le plus grand nombre des hommes perdu, des grâces distribuées d'une manière tout à fait inégale. Que de contrariétés apparentes! Un fils aussi ancien que son père, plus ancien que sa mère, et son créateur; un Dieu éternel et naissant, immortel et mourant, immolé pour les pécheurs et par la main des pécheurs; une prédestination éternelle et un vrai mérite, une opération toute-puissante et une vrai liberté, une volonté toujours dépendante et toujours maîtresse, une âme spirituelle et assujettie à la matière : voilà ce qu'il faut dévorer pour être chrétien, et faire dévorer pour faire des chrétiens : *Gentibus stultitiam.* (I *Cor.*, I, 23.)

Nous ne pouvons pas bien sentir aujourd'hui les difficultés que la religion eut à surmonter à sa naissance. Elevés dans le christianisme, nous n'apercevons pas cet air de singularité dans ces principes, d'absurdité dans les mystères, d'injustice dans les préceptes, de ridicule dans les conseils, de folie dans les espérances, de barbarie dans les châtiments qui révolta tous les esprits; quand on a longtemps logé dans une maison, songe-t-on à ce qu'il en a coûté pour la construire? Il faut en avoir creusé les fondements, mesuré les proportions, supputé les frais, rassemblé les matériaux, suivi les ouvriers, pour s'en former une juste idée. Qu'on entreprenne de changer nos mœurs et notre langue pour introduire parmi nous la langue et les mœurs chinoises, quelle chimère dira-t-on; voilà la chimère du christianisme. Peut-être même cette révolution chimérique trouverait moins d'obstacle, moins de fureur, moins d'opiniâtreté que n'en a essuyé l'Evangile. Un Chinois serait moins surpris de notre langue et de nos coutumes que de notre théologie. On se fait bientôt aux manières, on ne change pas si aisément de créance. Quelle fut la surprise mutuelle des Européens et des Américains, lors de la découverte du nouveau monde! La surprise a cessé, on s'est familiarisé les uns avec les autres, mais les esprits n'ont point changé. Deux siècles de commerce et de travaux apostoliques nous ont-ils donné leurs idées, leur ont-ils donné les nôtres? La doctrine chrétienne ne nous étonne point, et cela même est un prodige. Dieu seul pouvait nous naturaliser dans ce monde nouveau; il faut que les traces soient devenues bien profondes pour être devenues naturelles, et avoir si longtemps résisté.

Rien ne montre mieux la difficulté de croire ces vérités que la multitude des hérésies, et la rapidité de leurs progrès. Point de mystère qui n'ait été attaqué d'une manière spécieuse. D'où vient que le paganisme les a tous crus avec tant de facilité? Etait-on donc assez stupide pour ne pas sentir aussi bien qu'Arius que trois personnes peuvent faire trois dieux, et ne peuvent avoir la même nature? Avait-on besoin de Nestorius pour dire que deux natures ne sauraient être terminées par la même personne, que Marie n'est point la mère de son Dieu? Les pélagiens ont-ils été les seuls à s'apercevoir que nous ne sommes pas comptables d'un péché que nous n'avons point commis? Ce qui dans la suite a révolté des chrétiens élevés dans ces dogmes et accoutumés à l'obéissance, a-t-il pu ne trouver aucun obstacle chez des gens prévenus d'une doctrine contraire, et nourris dans une opposition déclarée? Les ravages de l'hérésie constatent le triomphe de la religion. Les efforts séparés de tant de rebelles ont été vaincus d'avance dans le paganisme. Adorez la main toute-puissante qui fait naître tour à tour les lumières et les ténèbres, qui tantôt laisse libre le cours des passions, et tantôt leur oppose une digue, fait gronder l'orage et donne le calme, brise les flots à un grain de sable et conduit son Eglise au port.

SECONDE PARTIE.

3° Il faut faire pratiquer la religion. La religion n'exigeât-elle qu'une créance de spéculation, ne proposât-elle à croire que des vérités plausibles, utiles, agréables, ce serait un miracle d'avoir persuadé tout un monde. Quel nouveau miracle de soumettre le cœur au joug de la vertu et de faire triompher la religion dans la pratique, après avoir captivé l'entendement sous le joug de la foi! Quel prince peut se flatter d'être assez puissant et assez heureux pour réunir tous les

suffrages, pour faire de véritables gens de bien, des saints, des martyrs? Quel est le succès de l'éloquence chrétienne, même parmi les chrétiens déjà réunis dans la doctrine? Jamais l'Eglise n'a eu plus de prédicateurs, jamais on n'a imprimé tant de sermons. La valeur de la parole ne fut jamais portée plus loin; jamais plus de grâce, de force, de solidité. L'éloquence depuis un siècle prodigue tous ses trésors. On se fait un devoir d'y assister et un mérite d'y applaudir; la religion se montre dans son plus beau jour. Cependant, si le Fils de Dieu venait sur la terre, trouverait-il beaucoup de foi et de charité? On sent dans la pratique les vertus que l'on révère, les principes dont on fait profession, les lois auxquelles on se dit soumis; les ravages du vice et de l'impiété connaissent-ils des bornes? Les plus puissants secours suffisent-ils pour faire suivre une religion déjà établie? Ce n'est ni celui qui plante ni celui qui arrose; c'est Dieu qui donne l'accroissement, non par les arrangements ingénieux de la sagesse humaine, mais par la grâce et la vertu divine : *Non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis.* (I *Cor.*, II, 4.)

Jugeons-en encore par les établissements de piété, quoique bornés à peu de personnes; sont-ils faciles? Fussent-ils les plus avantageux, les plus nécessaires, les plus favorisés, la jalousie combat, la politique s'alarme, la malignité censure, la bizarrerie contredit, l'ignorance murmure, le libertinage crie, la vertu même doute. Grands patriarches des ordres religieux, avez-vous acquis à peu de frais le titre de fondateurs, au milieu même de l'Eglise? Vos enfants n'ont-ils pas cent fois gémi des assauts que l'enfer a livrés aux travaux de Dominique, au zèle d'Ignace, à la charité de Thérèse? Après avoir été fondées sur les vertus de tant de grands hommes, quelle est l'étendue de ces compagnies? Quelques villes, quelques provinces, quelques milliers de personnes. Quelle en est la durée? Souvent éteintes en naissant, elles laissent à peine le souvenir de leur nom. Comment le christianisme pourrait-il ne connaître de bornes que celles du monde et de l'éternité, lui composé fortuit de toutes les nations, qui, bien loin d'être unies comme les religieux, sont au contraire opposées par les mœurs, les intérêts, les préjugés, le gouvernement?

Peut-il se promettre cet empire étonnant en imposant à ses disciples les obligations les plus accablantes? Au lieu de se ménager quelque intelligence avec le cœur, il semble vouloir s'en fermer toutes les avenues. Tout y est traité à la rigueur, et porté à une espèce d'excès impraticable. Nous aimons la bonne chère, on nous prescrit l'abstinence et le jeûne; nous nous endormons dans l'oisiveté, on nous impose la loi du travail; nous désirons les richesses, on en exige le détachement; nous courons à la vengeance, on nous commande l'amour des ennemis; nous sommes charmés de la gloire, on nous ordonne l'humilité; nous goûtons le plaisir, on nous l'interdit; nous fuyons les souffrances, on nous y invite; nous redoutons le jugement des hommes, on veut que nous les méprisions; nous avons horreur de la mort, on nous exhorte à la désirer. On nous fait une loi du recueillement, une obligation de l'aumône, une nécessité de la prière, un premier principe du renoncement à soi-même et de l'imitation d'un Dieu crucifié. Des conditions si dures ne sont-elles pas pour le cœur des mystères aussi incompréhensibles que ceux qui ont révolté l'esprit? Qui peut se flatter de les lui faire goûter, les lui faire pratiquer, que celui qui en a disposé les ressorts, et dont la grâce les remue avec autant de douceur que de force? *Gentibus stultitiam.*

Par une opposition formelle à toutes les règles de la persuasion, la doctrine chrétienne fait tout ce qu'il faut pour ne trouver aucune créance; elle révolte l'imagination par l'idée de la croix et de la mort d'un Dieu : supplice destiné aux plus vils esclaves et aux plus noirs forfaits, accompagné de tout ce qu'ont d'ignominieux et de cruel les fouets, les épines, les crachats, la nudité. Le gibet est parmi nous moins infâme; il est certainement moins douloureux. Elle choque tous les préjugés : préjugés de la noblesse, on la néglige, on n'emploie que la lie du peuple; de la fortune, on s'en dépouille, on n'aime que la pauvreté; de l'éducation, on la rejette, on élève de nouvelles écoles; de l'antiquité, on s'en moque, on détruit l'ancienne religion pour en établir une nouvelle; de la continence, on l'abolit, on donne de nouvelles lois. On condamne jusqu'aux vertus humaines, amour de la gloire, ambition, fermeté, magnificence. On ne leur substitue que des bassesses, détachement des biens, mépris de soi-même, désirs d'humiliation. Quel paradoxe! quelle folie! *Gentibus stultitiam.*

Les sacrements ont dû paraître aux païens aussi impraticables que ridicules. Plongez-vous dans une piscine, souffrez qu'on répande sur vous de l'huile, qu'on vous donne un soufflet. Déclarez à un prêtre tous vos péchés, dans toutes leurs circonstances, fussent-ils les plus secrets et les plus énormes. Prosternez-vous à ses pieds, écoutez ses avis, obéissez à ses ordres. Que dirons-nous de la pénitence publique, qui, loin d'arrêter les progrès de la religion, fut établie et fidèlement observée dès les premiers siècles? Quoi! des princes couverts de la cendre et du cilice demanderont publiquement grâce, subiront des châtiments rigoureux, demeureront séparés de la communion des fidèles! Ne m'en croyez pas, demandez-le au grand Théodose. Voyez le maître du monde aux pieds d'Ambroise, baigné de larmes, s'arrachant les cheveux, se frappant la poitrine. Jamais l'Eglise fut-elle plus sévère que quand elle avait plus besoin de ménager tous les esprits? Outre ces principes généraux, si contraires aux idées communes, chacun se trouve personnellement choqué dans la façon de penser

qui lui est propre. On veut que ce prince redoute le poids du gouvernement, lui qui ne songe qu'à étendre son empire; et se regarde comme cendre et poussière, lui qui se croit une divinité. On veut persuader à ce savant qu'il est dans l'erreur et dans l'ignorance, lui qui croit tout savoir, et se donne pour un oracle; qu'il faut faire taire la raison, lui qui se fait une idole de la sienne; qu'il doit étudier avec respect un livre simple et grossier, lui qui ne goûte que les fleurs de l'éloquence. On veut que cet homme d'État se laisse conduire comme un enfant, lui qui gouverne des royaumes; qu'il agisse avec la simplicité de la colombe, lui qui n'est que déguisement et artifice; qu'il ne songe pas au lendemain, lui qui forme les plus vastes projets. On veut inspirer à cet esprit fort une docilité aveugle, à ce voluptueux une mortification constante, à ce paresseux un zèle ardent, à cet emporté une douceur inaltérable, à ce médisant une charité délicate, à cet usurier des aumônes abondantes : *Gentibus stultitiam.*

De quel langage enveloppe-t-on cette rebutante morale? Il faut porter sa croix; quelle expression; pourrir dans la terre comme le grain de froment, quelle idée; tendre la joue droite à celui qui frappe sur la gauche, quelle bassesse; manger la chair, boire le sang d'un homme, quelle horreur! Heureux ceux qui pleurent, malheur à ceux qui rient; heureux ceux qui souffrent, malheur à ceux qui se réjouissent; heureux les pauvres, malheur aux riches; quelle contradiction! Ne faites aucune provision, vivez comme les oiseaux, comme les fleurs des champs; quelle folie! Usez du monde comme n'en usant pas; quelle énigme! On multiplie à l'infini les lois, les péchés, les remords et les châtiments: une parole inutile est une matière de jugement; un regard, un désir, une pensée sont des crimes. Les motifs indifférents rendent la meilleure action sans mérite, un seul péché fait tout perdre. Ah! faut-il qu'au lieu de parer la vertu de tous ses attraits, on la présente sous les dehors les plus désagréables? Il faut croire tous ces articles, obéir à toutes ces lois, sacrifier tous ces avantages. Pourquoi? Parce qu'il a plu il y a mille ans, à je ne sais quel fils de charpentier, regardé comme un insensé par sa propre famille, condamné, exécuté comme un criminel, dans son propre pays, de l'imaginer et de l'ordonner. Sont-ce des songes qu'on nous débite, nous méprise-t-on assez pour croire que nous nous repaissions de chimères? *Gentibus stultitiam.*

4° Il faut faire régner la religion. Oui, le fils du charpentier, cet insensé, ce criminel exécuté sur une croix, doit régner, et régner sur toute la terre. Supposons, pour rendre la chose plus sensible, que ne connaissant pas Jésus-Christ, le voyant travailler avec Marie et Joseph, il vous ait confié son dessein et proposé sa doctrine. Vous me voyez gagnant ici ma vie, c'est pourtant moi qui ai créé le monde. Je suis infini, tout-puissant, éternel, immense : voilà ma mère, elle est vierge, le Saint-Esprit l'a rendue féconde. Tout Dieu, tout immortel que je suis, je mourrai sur une croix, mais, après avoir demeuré trois jours dans le tombeau, je me rendrai moi-même la vie, je monterai au ciel et je ne mourrai plus. Vous ne voulez pas me croire, d'autres que vous me croiront; je persuaderai les grands et les petits, les savants et les princes. Je prétends me faire adorer par toute la terre; je les persuaderai si bien, que des millions de personnes de tout âge, de tout sexe, de tout pays, se trouveront heureuses de souffrir et de mourir pour moi. Tout cela se fera jusqu'à la fin des siècles, après même que j'aurai disparu, par le moyen de quelques disciples que j'en chargerai en quittant la terre. Qu'auriez-vous dit, qu'auriez-vous pensé? Saisis du plus profond respect ou de la plus juste pitié, n'auriez-vous pas adoré la majesté du Très-Haut, ou déploré le comble de la démence?

Ecoutez les divines paroles adressées aux apôtres, adorez et tremblez. *Allez*, mes disciples, *enseignez toutes les nations, baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.* (*Matth.*, XXVIII, 19.) Voilà l'univers, je veux en faire ma conquête. Je dis, comme Nabuchodonosor dans son conseil, par une ambition plus noble et plus juste, ou plûtôt par une bonté infinie pour les hommes : Mon dessein est de me soumettre toute la terre. *Hanc dixit sibi esse mentem ut omnem terram suo subjugaret imperio.* (*Judith*, II, 3.) Je veux exécuter ce que le démon a eu la témérité de m'offrir : voilà tous les royaumes du monde, je ne vous les promets pas comme lui pour acheter vos hommages, mais je veux que tout cela m'adore. Ce n'est pas une ville, une province, un royaume, ce serait trop peu pour vous et pour moi; instruisez, éclairez, convertissez le monde entier; que votre voix retentisse d'un pôle à l'autre. Les bornes de l'univers doivent seules être les vôtres. Ne regardez pas cet ouvrage comme difficile; levez les yeux, voyez les campagnes, elles sont déjà blanches, la moisson est prête; jetez la faux, il ne manque qu'une main laborieuse pour remplir les greniers du père de famille : *Videte regiones, albæ sunt jam ad messem.* (*Joan.*, IV, 35.) Ne craignez rien, toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. Voilà les clefs du royaume des cieux; liez et déliez à votre gré, les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre vous. Soyez les maîtres de la nature, transportez les montagnes, guérissez les malades, ressuscitez les morts; surtout éclairez les esprits, touchez les cœurs, parlez toutes les langues, développez tous les mystères, tout obéit à votre voix.

Mais quelle espèce d'autorité prétend exercer sur tous les hommes ce nouveau maître? La plus étendue, la plus despotique, la plus intolérable. Se contente-t-il qu'on écoute avec attention, qu'on loue avec respect, qu'on se rende avec docilité à ce qu'il avance? Non, il faut le croire. Mais suffit-il de l'adopter comme un sytème ingénieux et

vraisemblable, comme on croit quelque fait historique rapporté par des auteurs instruits et fidèles? Non, il faut le croire comme une vérité infaillible. Mais n'est-ce pas assez d'embrasser sa doctrine comme les vérités géométriques dont on voit la démonstration? Non, il faut les regarder comme des choses essentielles et capitales dont il n'est jamais permis de douter, ni même écouter les soupçons et les répugnances. Vérités morales, vérités naturelles, vérités métaphysiques; tout est au-dessous de la certitude de la foi. Il faut croire ce qu'elle enseigne, plus que ce qu'on voit et ce qu'on touche, et contre ce qu'on croit voir et toucher; comme dans l'Eucharistie, croire les moindres choses comme les plus considérables, ou l'on est anathématisé sans ménagement. Il faut soutenir sa foi devant les puissances, brûler de zèle pour la répandre, et, dans les occasions, perdre les biens, l'honneur et la vie; souffrir les plus cruels tourments, la plus affreuse mort, pour la cimenter de son sang, plutôt que de l'abandonner ou de laisser croire qu'on l'abandonne. Des millions de martyrs l'ont fait, point de chrétien qui ne doive être prêt à le faire : *Corde creditur ad justitiam, ore autem confessio fit ad salutem.* (*Rom.*, X, 10.)

Aussi intraitable sur la morale que sur le dogme, le christianisme n'exige pas avec moins de rigueur l'obéissance à ses lois que la déférence à ses décisions. La doctrine doit être la règle de la conduite. Si on ne professe la foi par ses œuvres, elle est morte sans mérite et sans fruit. Un seul péché mortel précipite dans l'enfer pour l'éternité. Il exclut des sacrements, lie les mains aux ministres et ferme le sanctuaire au coupable, jusqu'à ce qu'il soit réparé par la pénitence. Le pécheur téméraire qui ose s'en approcher boit et mange sa condamnation; la plus légère faute suspend l'entrée des cieux jusqu'à ce que des tourments affreux l'aient expiée : rien de souillé n'y peut trouver place. La douleur qui en obtient le pardon doit les renfermer tous sans partage et surpasser toutes les autres douleurs. Sans ces conditions, on n'en tient aucun compte : *Qui offendit in uno factus est omnium reus.* (*Jac.*, II, 10.)

Après qu'on a fait tout ce qu'on a pu, sera-t-il permis de céder au temps et de dissimuler sa religion? Non : c'est la mal connaître. Rien n'est moins tolérant que le christianisme : l'esprit et le cœur, le corps et les biens, tout ou rien, sans partage. Rien de plus doux et de plus compatissant que la religion pour les vrais fidèles; mais rien de plus inflexible qu'elle sur la soumission. Elle dit avec la plus impitoyable sévérité, et il n'y a qu'elle qui le dise : *On ne peut servir deux maîtres* (*Matth.*, VI, 24); *je rougirai de celui qui rougit de moi.* (*Luc.*, IX, 26.) Qui n'est pas avec moi est contre moi; qui ne ramasse pas avec moi dissipe.

Jamais on n'a eu tant de fierté; jamais on n'a parlé d'un ton si décisif et si absolu : Dieu seul a le droit de le prendre. Les autres religions, par leurs adoucissements, composent, pour ainsi dire, avec les hommes. Trop faibles pour ne pas se défier du succès, elles mendient les suffrages, négocient leur établissement, et tâchent, par accommodement, d'obtenir du moins quelque chose. Dieu soutient mieux sa dignité : il parle en maître et en seul maître, de qui tout le monde a besoin, qui n'a besoin de personne; il parle en maître aux princes comme aux bergers, à la république romaine comme au moindre hameau, et bien plus que la république romaine, dans ses plus beaux jours; et rien peut-être, en faisant naître les plus grands obstacles, ne fait mieux sentir la divinité de la religion chrétienne, que la hardie inflexibilité de ses prétentions, lorsqu'au milieu des persécutions et des faiblesses de son enfance elle avait tout à ménager et tout à craindre. Elle comptait sur la toute-puissance divine dont elle était dépositaire : tout alors est facile, tout est infaillible.

En effet, les deux endroits du monde où la religion a dû trouver les plus grands obstacles, Jérusalem et Rome; Jérusalem où la croix était un scandale, Rome où elle passait pour folie; Jérusalem et Rome ont été les endroits où la croix a le mieux fait connaître et le plus admirer la puissance et la sagesse de Dieu : *Judæis scandalum, gentibus stultitiam, Dei virtutem et sapientiam.* (I *Cor.*, I, 23.) Jérusalem veut conserver son temple, ses sacrifices, ses prêtres, ses cérémonies : zèle d'autant plus vif qu'il paraît autorisé de Dieu même. Hélas! que les chrétiens seront cruellement vengés de ces attentats parricides! Il n'y restera pas pierre sur pierre. Onze cent mille habitants seront la proie du glaive vainqueur. Je vois sur ses ruines éparses s'élever une ville nouvelle et patriarcale : le christianisme y règne dans tout son éclat. J'y vois sortir du sein de la terre le bois de la croix, par les mains d'une pieuse impératrice. Il est honoré dans tout l'univers. Il est pris ce bois précieux par un prince infidèle, mais rendu comme le gage de la paix, ainsi que l'arche sortant des mains des Philistins. Un empereur le porte en triomphe sur ses épaules; dépouillé des ornements impériaux, il se croit assez paré par la croix même. Terre sacrée, arrosée du sang d'un Dieu, vous passerez en des mains étrangères; l'Europe s'ébranlera pour vous, et sous vos auspices des armées innombrables, à qui vous servirez d'étendard, traverseront les mers pour vous faire triompher : efforts sans succès, il est vrai; mais preuve incontestable du zèle et du respect des chrétiens. Par un nouveau genre de victoire, respecté de vos ennemis mêmes, tombeau d'un Dieu, vous serez honoré jusque dans le centre de l'infidélité. Cette légère étincelle cachée d'abord dans la boue comme le feu sacré, et ranimée par le souffle de Dieu, embrase la terre. Vous étiez venu y apporter ce feu divin, que désirez-vous, ô mon Dieu, que de l'allumer dans tous les cœurs? Vous commençâtes à le répandre avec tant de force,

que les deux premiers sermons de Pierre firent dans un moment, sous les yeux de la Synagogue, la conquête de huit mille personnes.

Rome se déclare contre la religion; c'est dans Rome même que la religion établira son empire. La capitale du monde sera la capitale du christianisme. Pierre prendra la place des césars. Souverain de la ville qui commandait à toute la terre, le trône impérial deviendra le siége du pêcheur; ses lauriers changés en tiare, ses faisceaux en houlette. Le centre de la superstition et de l'erreur sera le centre de la vérité et de l'unité, elle sera jusqu'à la fin des siècles. La vérité en arborera les drapeaux; elle n'annoncera la société qu'elle éclaire que sous le nom de Romaine. Quelle prodige de la droite du Très-Haut! Quel triomphe plus complet où le vainqueur établit son empire dans la capitale et sur le trône de son ennemi! Ainsi David et Judas Machabée ne se servent plus que du glaive de Goliath et d'Apollonius; ainsi le même David fait la forteresse de Siam du fort des Zébuzéens. Un édifice plus beau que le capitole et la merveille du monde est élevé sur le tombeau de Pierre. Ce qu'il y a de plus grand sur la terre vient en foule honorer ses cendres et reçoit comme un trésor de la limure de ses chaînes. Comme si l'immense grandeur romaine, sa gloire et sa corruption, ses victoires et ses ténèbres, n'avaient été permises que pour relever la gloire de l'Apôtre qui devait en triompher. Le christianisme n'eût-il fait d'autre miracle que la conversion de Rome, sa divinité serait démontrée. Il l'a convertie en bien moins de temps que ses guerres innombrables, ses conquêtes inouïes, ses forces infinies n'en avaient employé pour l'élever. Dieu n'a fait admirer l'ancienne Rome, il ne fait subsister la nouvelle que pour éterniser le monument du prodige et la démonstration de la vérité. Mais quels moyens a-t-il employés pour faire réussir ce grand ouvrage? Les moyens les plus faibles, qui naturellement devaient le faire échouer : Seconde merveille que nous allons développer dans les discours suivants.

DISCOURS II.

SUR LES MOYENS DE L'ÉTABLISSEMENT DE LA RELIGION.

Euntes in mundum universum, prædicate Evangelium omni creaturæ. (*Marc.*, XVI, 15.)

Allez dans tout l'univers prêcher l'Evangile à toutes les créatures.

Il parut en même temps dans le monde deux sortes d'hommes fort différents : les pharisiens et les apôtres. A juger par les apparences, quelle gloire, quel succès ne devaient pas se promettre les pharisiens? Considérables par le nombre, distingués par la naissance, possédant de grandes richesses, magnifiquement habillés, élevés aux premières places, maîtres et docteurs en Israël, répandant d'abondantes aumônes que la trompette annonçait devant eux, prolongeant leurs prières jusque dans les rues, menant une vie régulière qui leur faisait donner le nom de saints et leur faisait mépriser le reste des hommes, autorisés par Jésus-Christ même qui ordonne de leur obéir, ils devaient réunir tous les suffrages, fonder une Synagogue immortelle et transmettre leurs noms à la dernière postérité. Qui le croirait? Objet du mépris de tout le monde, leur secte est si fort anéantie que depuis bien des siècles il n'en reste pas de vestige, même parmi les juifs,

Que les apôtres sont différents! *Vos autem non sic.* (*Luc.*, XXII, 26.) Douze pêcheurs ignorants, méprisés, faibles, couverts de haillons, manquant de tout, persécutés, tourmentés, mis à mort, se dégradant eux-mêmes et se donnant pour la balayure du monde, entreprennent de changer la face de la terre et y réussissent. Après avoir été proscrits et vaincus, ils triomphent de ces mêmes pharisiens, leurs premiers et leurs plus grands adversaires. Ils établissaient une religion nouvelle et forment une Eglise qui remplit tout l'univers, se perpétue dans tous les siècles et immortalise leur nom, leurs vertus, leurs prodiges, leur ministère. Tel le plus grand des hommes sortant du fond du désert, vivant de sauterelles, couvert d'une peau de chameau, ne prêchant que la pénitence, est pris pour le Messie qu'il annonçait. Tel le fameux vainqueur d'Achab, les cheveux négligés, les habits déchirés, couché au pied d'un genièvre, porte la parole au roi d'Israël et le fait trembler, confond quatre cents prêtres de Baal et les fait égorger, tandis que plusieurs autres, soi-disant Messies avant et après la venue du Sauveur, malgré les plus brillants avantages, ensevelis dans la poussière, laissent à peine le souvenir de leur folie.

Il semble que, se jouant de la sagesse humaine, Dieu n'ait mis ces deux objets en contraste que pour mieux faire sentir à la gloire de sa grâce toute l'étendue de sa puissance et de notre faiblesse. Ainsi parlait Gamaliel aux Juifs étonnés des progrès d'un prétendu Messie : Le temps éclaircira vos doutes. Si c'est ici l'aurore de Dieu, il saura bien la défendre; si c'est l'ouvrage du démon, il tombera de lui-même. Le temps, en effet, y a mis le sceau. Tout le reste a péri, et depuis dix-sept siècles la durée du christianisme laisse-t-elle méconnaître la divinité de son principe? C'est ce nouveau trait de la démonstration que nous allons développer. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE

Si tout à coup, sans le ministère de personne, Dieu avait détruit l'idolâtrie et formé l'Eglise comme il convertit subitement saint Paul, saint Matthieu et la Madeleine, qui pourrait méconnaître, qui n'admirerait sa toute-puissance? Le changement opéré par le ministère des apôtres n'est pas moins admirable. C'est avoir créé le christianisme que de l'avoir établi avec si peu de chose Que Dieu transporte une montagne avec une parole, ou qu'il la fasse transporter par un

enfant; qu'il rende subitement la vue à un aveugle ou qu'il l'éclaire en mettant de la boue sur ses yeux; qu'il guérisse des malades éloignés par un acte de sa volonté ou des malades présents par l'ombre de saint Pierre, c'est le même prodige par la disproportion des moyens avec la fin.

La conversion des apôtres fut subite, par conséquent miraculeuse. *Suivez-moi* (*Matth.*, XIX, 21), paroles toutes-puissantes qui changèrent leur esprit et leur cœur, comme celles-ci : *Que la lumière soit, et la lumière fut.* (*Gen.*, I, 3.) La conversion du monde, quoique successive, n'est pas moins miraculeuse ; c'est même un enchaînement de miracles que rien n'égale. Que de grâces il a fallu répandre ! de circonstances ménager, de ressorts faire agir pour éclairer tant d'esprits. gagner tant de cœurs, détruire tant d'erreurs, corriger tant de passions ! Chaque événement est un prodige; c'est un monde de merveilles.

Eût-on fait marcher des armées, prodiguer des trésors, mis en mouvement tout un monde, ce serait encore un chef-d'œuvre de sagesse et de puissance. Mais il s'en faut bien qu'on ait eu, qu'on ait daigné avoir aucun secours humain. Dieu s'est fait gloire de mettre en œuvre les instruments les plus faibles, de les affaiblir encore, de leur interdire tous les moyens naturels, d'en employer de tout opposés. L'obscurité dégrade la pauvreté, décrédite la grossièreté, rebute ou méprise l'ignorance ; on se moque de la simplicité. Voilà ce que Dieu préfère, ce qu'il rendra tout-puissant. Il faut que tout rentre dans le néant pour être propre à faire éclore un nouveau monde : *Infirma elegit et ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destrueret.* (I *Cor.*, I, 27.)

Mais si c'est une œuvre de sagesse en Dieu qui l'exécute, n'est-ce pas un excès de folie pour l'homme qui l'entreprend ? Sans doute, et les apôtres ont dû paraître ridicules aux yeux des païens, scandaleux aux yeux des Juifs, insensés à leurs propres yeux, rien aux yeux de Dieu. Sagesse divine, vous vous servez de la folie humaine pour confondre les sages : *Stulta quæ sunt mundi elegit, ut confundat sapientes.* (*Ibid.*) [1]

1° Ridicule de l'entreprise des apôtres aux yeux des païens. On a vu bien des sortes d'aventuriers courir le monde, un ambitieux ravager les provinces, un savant étudier les merveilles de la nature, un curieux s'amuser de la variété des mœurs des peuples, un imposteur tromper le public par un étalage de secrets; en voici d'une espèce bien nouvelle. Quelques pêcheurs, quittent leur pays, se dispersent, et vont errant dans toute la terre. Ils se disent envoyés de Dieu pour réformer le monde et l'éclairer. Ils prétendent connaître et enseigner seuls la vérité et rendre les hommes vertueux, c'est-à-dire pauvres, simples, insensés, ce qu'ils appellent sagesse et vertu. Ils se bercent de je ne sais quelles idées de résurrection, de biens invisibles, de royaumes éternels. Pleins de ces belles espérances, ils ne parlent que de souffrance et d'humiliation, souffrent en effet sans se plaindre, et se félicitent de souffrir, se refusent tous les plaisirs, se dépouillent de tout, se livrent au travail, aux persécutions, à la mort. Pensez-vous qu'ils fassent fortune ? L'autorité souveraine aura-t-elle besoin de recourir aux supplices pour arrêter leurs prosélytes ? On en aura pitié, on s'en moquera; leur folie n'est pas problématique.

Il me semble entendre un païen leur dire d'un air moqueur, puisque vous entreprenez la conquête du monde, montrez-nous, guerriers intrépides, montrez-nous vos ressources. Plus sages que votre maître, peut-être réparerez-vous l'imprudence de vous avoir laissés sans secours : étalez vos richesses, faites briller vos talents, remuez vos amis ; que vos protecteurs se déclarent, que vos créatures se montrent. L'adresse, la force, la valeur balancent le nombre, et mettent une espèce de proportion qui promet le succès. L'autorité impose, l'artifice séduit, l'éloquence charme, l'intérêt détermine. Avez-vous des fonds suffisants pour élever l'édifice dont vous jetez les fondements ? Votre maître vous donne cette leçon pour vous épargner la honte d'une entreprise manquée : *Si habeat sumptus qui necessarii sunt.* (*Luc.*, XIV, 28.) Pourrez-vous avec dix mille hommes, pourrez-vous, douze que vous êtes, tenir tête à vingt mille, pourrez-vous en vaincre des millions ? *Si cum decem millibus*, etc

La république romaine a combattu pendant huit siècles pour l'empire du monde. Un profonde politique donnait les ordres, une valeur féroce animait les armées, une constance opiniâtre réparait les pertes, un amour extrême de la patrie unissait les cœurs. Sous les ailes de la fortune, ce peuple, de proche en proche, étendait ses limites, et vous à qui tout manque vous oserez lutter avec l'empire, attaquer un monde entier, et vous flatter de plus faire dans peu d'années que le peuple romain dans plusieurs siècles ? Y pensez-vous, Paul, disait le proconsul Festus, avec toute la terre ? Vous êtes un insensé : *Insanis, Paule.* (*Act.*, XXVI, 24.)

Mais peut-être nous trompons-nous ! examinons de plus près ces hommes singuliers. Combien sont-ils ? ils sont douze pour toute la terre. Sont-ils bien unis ? ils se dispersent de toutes parts. Se concerteront-ils ? ils ne se verront plus. Sont-ils distingués par la naissance ? c'est la lie du peuple. Brillent-ils par leurs habits ? ils vont nu-pieds et couverts de haillons. Sont-ils riches ? ils vivent d'aumônes. Sont-ils accrédités ? ils ne connaissent personne. Sont-ils estimés et accueillis ? tout les méprise et les insulte. Sont-ils habiles ? ils ne savent rien. Sont-ils artificieux ? ils sont simples et grossiers. Sont-ils éloquents et polis ? ils n'ont aucune éducation, à peine savent-ils parler. Entendent-ils les langues ? ils n'ont appris que le jargon de leur village ; et ces hommes instruiront, convaincront, convertiront le monde ; ils vaincront les princes, confondront les savants, dépouilleront les riches. Un

homme en Perse, un homme en Espagne, un homme en Grèce, un homme en Ethiopie, il se fera écouter, il se fera croire, ou mourra pour soutenir ce qu'il a avancé. Tout cela mérite-t-il d'être écouté? C'est le comble du délire. On en a fait un crime aux apôtres, on en a pris un prétexte pour les condamner. Les livres de Julien, de Porphyre et de Celse en sont pleins, ils traitent d'extravagance l'attachement des apôtres pour leur maître, et la déférence des chrétiens pour les apôtres.

Jugeons-en par l'événement. Toute la terre a vu, toute la terre a cru, elle croit encore : voilà le petit nuage qu'Elie vit s'élever au pied du mont Carmel : il grossit, il s'étend, il éclate, il répand une pluie abondante sur toute la campagne : *Nubecula parva.* (III *Reg.*, XVIII, 44.) Le déluge de l'erreur et du vice avait inondé la face de la terre, le déluge de la lumière et de la grâce vient l'inonder; le pécheur est englouti pour faire place à la vérité et à la vertu; le monde est chrétien. Méconnaissez-vous la divinité d'une entreprise qui surpasse toutes les idées de l'humanité et de toutes ses forces? *A Domino factum est istud.* (*Psal.* CXVII, 23.)

Les apôtres sont-ils des enchanteurs qui évoquent les démons par leurs charmes, et fascinent les yeux par leurs prestiges? On le leur a souvent reproché, aussi bien qu'à leur maître; mais, répondent-ils avec lui, qu'enseignons-nous? la vertu; qu'attaquons-nous? l'idolâtrie; que faisons nous adorer? un seul Dieu. Est-ce là l'emploi, sont-ce les désirs du démon? Aurait-il oublié ses intérêts, jusqu'à favoriser une religion qui détruit son empire? Nous chassons même les démons, nous faisons taire leurs oracles, nous délivrons les possédés, nous avons combattu leurs plus fameux ministres. Paul rend aveugle le magicien Elimas, et muette la Pythonisse. Pierre fait tomber du haut des nues Simon le Magicien. Le démon contraire à lui-même abandonnerait-il ses amis, pour faire triompher ses adversaires? *Satanas in seipsum divisus est.* (*Luc.*, XI, 18.) Mais pourquoi nous en défendre? Nous sommes des enchanteurs en effet. Eh! quelle autre qu'une puissance surnaturelle opérerait tant de prodiges? Nous ébranlons les cœurs par les terreurs de la justice de Dieu, nous les gagnons par les attraits de la miséricorde, nous disposons de la nature par la puissance, nous parlons à la mort en son nom. La croix et l'amour, voilà tous nos enchantements : *Hæc duo sunt nobis carmina, crux et amor.*

Allez donc, ambassadeurs célestes, allez dans la ville d'Athènes braver l'orgueil et la subtilité des savants; la mère des sciences vous prêtera une oreille attentive. Elevez votre voix au milieu de l'aréopage, faites entendre à ce peuple ingénieux, que le Dieu inconnu auquel il érige des autels, est le seul véritable, qu'en lui nous agissons, nous vivons, et nous sommes; que c'est celui que nous vous annonçons : *Quod ignorantes colitis*, etc., (*Act.*, XVII, 23.)

2° Scandale du projet des apôtres aux yeux de leur nation. Les Juifs ne se bornaient pas comme les païens, à traiter de folie l'établissement du christianisme. C'était encore une impiété, un scandale et un outrage qui combattait la doctrine, les promesses, l'autorité légitime. C'était renverser la loi de Moïse, le temple, le sacerdoce, pour élever sur leurs débris une loi nouvelle, un nouveau ministère, que la Synagogue avait solennellement proscrit : *Judæis scandalum.* (I *Cor.*, I, 23.)

C'était attaquer Dieu même, qui s'étant rendu le garant du règne d'Israël, ne pourrait que condamner et confondre des projets sacriléges, qui leur paraissaient les plus énormes attentats; les apôtres étaient de nouveaux Pharaons, de nouveaux Antiochus, mille fois plus dangereux et plus insensés, qui à la faveur de quelques prestiges portaient au culte du vrai Dieu des atteintes mortelles, et s'efforçaient de détruire son ouvrage. Qu'on considère avec les yeux des Juifs, pleins de grandes et injustes idées de la puissance divine, quelques misérables pêcheurs, qui, comme les Titans de la fable, osent escalader les cieux et déclarer la guerre au Très-Haut, en renversant une religion fondée par une foule de miracles, respectable par une infinité de vertus, établie par une possession de plusieurs siècles; quelques pêcheurs se mesurant avec la sagesse de Salomon, la piété d'Esdras, l'éloquence d'Isaïe, l'autorité de Moïse. Faut-il être supris si, lorsque les apôtres, le jour de la Pentecôte, déclarèrent leur dessein, tout le monde s'écria, ils sont pleins de vin, l'ivresse seule peut enfanter tant de monstres! *Ebrii sunt isti.* (*Act.*, II, 15.) On les fait fouetter dans la Synagogue comme des séducteurs, on leur défend de prêcher le crucifié. C'était un zèle de religion légitime dans son principe. Il n'avait pour objet qu'une loi jusqu'alors véritable, et une fureur aveugle qui se faisait un devoir et un mérite de ces excès : *Arbitrabantur obsequium se præstare Deo.* (*Joan.*, XVI, 2.)

Jésus-Christ n'avait pas été plus épargné; c'est au fils d'un charpentier, disait-on, à nous faire des leçons; les publicains, les femmes débauchées composent toute sa cour. Est-il quelque homme de condition qui ne rougisse de l'aborder? *Nunquid aliquis ex principibus secutus est eum?* (*Joan.*, VII, 48.) Ses parents mêmes en sont confus, et pour prévenir le déshonneur qu'ils en craignent, ils veulent le faire enfermer comme un furieux, *quia in furorem versus est.* (*Marc.*, III, 21.) Il s'avise pourtant de vouloir renverser ce magnifique temple qui a coûté quarante ans à bâtir, et promet de le rétablir dans trois jours. Il se dit plus ancien, plus grand qu'Abraham et les prophètes. Ils ont tous subi la loi de la mort, et celui-ci se vante d'être immortel : *Antequam Abraham fieret ego sum.* (*Joan.*, VIII, 58.) Hérode plein d'idées païennes, ne voit en lui qu'un imbécile digne de son mépris, qu'il fait en dérision couvrir d'une robe blanche; mais la Synagogue se bouche les oreilles, déchire ses habits d'horreur, et voit en lui un blasphémateur et un impie qui mérite le dernier

supplice : *Hic blasphemat*. (*Marc.*, II, 7; *Matth.*, IX, 3.)

En effet le maître et les disciples étaient parfaitement connus de toute la nation, leur naissance, leur famille, leur profession, leur conduite; on savait tout dans le plus grand détail. Si les hommes les plus distingués sont rarement prophètes dans leur patrie, quel crédit peuvent se promettre des gens de la lie du peuple, qui se déclarent contre tout ce qu'il y a de grand et d'éclairé ; et ce qui les décréditait bien davantage, on connaissait leur faiblesse. Quel Sauveur ! Quel Messie, qui loin de sauver le monde ne peut ni se sauver ni se justifier lui-même ! On lui en a vainement donné le défi, il n'a pu s'épargner la mort la plus ignominieuse et la plus cruelle. Quels fondateurs de religion! Ignorons-nous la trahison de l'un qui nous livre son maître, la lâcheté de l'autre qui le renie, la faiblesse de tous qui l'abandonnent; quelle folie ! La sagesse de Joseph n'a pu éclairer l'Egypte, les victoires de Josué n'ont point converti les Chananéens, les plus saints prophètes n'ont pu détruire l'idolâtrie même de leur nation ; et ceux-ci veulent anéantir et l'idolâtrie et le judaïsme. Ils ne mériteraient que nos mépris, si la gloire de Dieu n'obligeait de punir les blasphèmes.

Cependant, qui le croirait ! Le scandale et cette folie, c'est la merveille de la sagesse et de la puissance de Dieu : *Dei virtutem et sapientiam*. Malgré vos faiblesses, ne craignez rien, disciples du crucifié, montrez-vous à Jérusalem, faites retentir votre voix dans les places publiques; osez dire au peuple, osez soutenir à la Synagogue, que cet homme crucifié comme un blasphémateur et un séditieux, est le Saint des saints, qu'il est ressuscité, qu'il est Dieu et le Messie promis par les prophètes, qu'on ne peut se sauver qu'en pratiquant sa loi. Etienne l'a fait et il y a perdu la vie. Vous serez persécutés, emprisonnés, battus de verges, lapidés, précipités du haut du temple, ne vous déclarez pas moins ses disciples et les témoins de ses merveilles. Le nouvel Israël, comme l'ancien, sortira de douze patriarches, dont la postérité s'étendra d'un pôle à l'autre. Parlez, Pierre, qui en êtes le chef, et dans deux discours bien simples, persuadez, baptisez à Jérusalem huit mille personnes. Des millions se convertiront dans toute la terre avec la même facilité, tout se rangera sous votre houlette : *Et nos testes sumus*. (*Act.*, II, 32.)

Nouveau Moïse, arrachez des esclaves désarmés à un puissant monarque, conduisez-les au travers d'une vaste mer, engagez-vous sans provision dans un désert immense, volez à la conquête d'une terre éloignée qui dévore ses habitants. Oui, vous vaincrez le prince des ténèbres; la vaste mer du paganisme vous ouvrira son sein, vous la traverserez à pied sec, et vos ennemis y seront engloutis. Ce désert aride vous fournira des aliments célestes, et fera couler des sources de grâce. Vous triompherez des Amalécites qui vous disputent l'entrée de votre héritage; et ce qui est encore plus difficile, supérieur à l'ingratitude, à l'inconstance, aux révoltes du peuple que vous aurez délivré, vous en serez le législateur et le père, et loin de détruire la loi de Moïse, vous l'accomplirez.

Invincible Josué, attaquez sans crainte une nation innombrable, qui occupe la terre promise à vos pères ; faites retentir la trompette apostolique, les temples des idoles tomberont comme les murs de Jéricho, les ondes du Jourdain seront suspendues à l'aspect de l'arche sainte, le soleil s'arrêtera au milieu de sa course, pour admirer, pour favoriser vos victoires, et vous distribuer votre conquête à vos enfants, partagée en provinces, en diocèses, en paroisses, vous y établirez des pasteurs. Nouveau Samson, humiliez l'orgueil des Philistins, enlevez les portes de leurs villes, déchirez les lions, faites sortir la douceur du fort, ébranlez les vastes colonnes qui soutiennent les temples des idoles, ensevelissez leurs adorateurs sous leurs ruines, ou plutôt convertissez-les.

Pacifique Salomon, attirez au pied de la croix de celui dont le berceau sut attirer les mages ; attirez, non la reine de Saba, mais tous les monarques de la terre ; bâtissez, non un temple, mais des millions de temples au vrai Dieu, non une fois dans la ville de Jérusalem, mais dans tout l'univers jusqu'à la fin des siècles, formez-en dans tous les cœurs ; expliquez au monde, non les secrets de la nature, mais les mystères de la Divinité ; parcourez, non depuis le cèdre jusqu'à l'hyssope, mais depuis le ciel jusqu'aux enfers. Celui qui a prié pour vous, éclaire et soutient votre foi, elle ne manquera jamais malgré tous les efforts des portes de l'enfer : *rogavit ut non deficiat fides tua*. (*Luc.*, XXII, 32.)

SECONDE PARTIE.

3° Ce n'est pas seulement aux païens et aux Juifs que la conduite des apôtres a dû paraître insensée et impie, ils ont dû être les premiers un mystère de folie pour eux-mêmes. Tout ce que la personne de Jésus-Christ eut de rebutant, ils l'ont les premiers dévoré. Quel homme à suivre et à adorer ! obscur et pauvre comme eux, a-t-il pu leur imposer ? Universellement haï, méprisé, persécuté, a-t-il pu se les attacher? Conduit au dernier supplice, exécuté à leurs yeux, a-t-il pu se les conserver? Sa doctrine traitée d'impiété, ses miracles de prestige, ses projets de révolte, ont-ils pu se faire adopter ? Au milieu de tout ce que la Synagogue et l'Etat ont de plus grand et de plus éclairé, des pêcheurs ne seront-ils ni arrêtés par l'autorité, ni ébranlés par la crainte, ni entraînés par la foule? auront-ils assez de pénétration pour démêler la vérité, assez de résolution pour la défendre, assez de fermeté pour croire seuls ce que tout blâme, adorer seuls ce que tout proscrit? Généreux témoins, soyez la démonstration de ce que vous enseignez, vous en êtes le premier chef-d'œuvre. Vous avez vu, vous avez en-

tendu, vous avez touché; jamais il ne fut de témoins mieux instruits: *Quod vidimus et audivimus.* Mais surtout vous avez vu les faiblesses, les douleurs, la mort de votre maître, et vous comptez sur lui; vous l'adorez encore, vous mourrez pour lui; jamais il ne fut de témoin plus croyable : *Eritis mihi testes.* (*Act.*, I, 8.)

Quelle proposition à faire aux apôtres! pour nous engager sous vos drapeaux, pourraient-ils dire, nouveaux conquérants, que nous donnerez-vous? la misère et la pauvreté; quelle gloire nous en reviendra-t-il? les injures et les affronts; quels plaisirs y trouverons-nous? les supplices et la mort; quel secours nous ménagerez-vous? l'abandon à la Providence ; quel crédit nous assurez-vous? la persécution de tout le monde; où irons-nous? dans toute la terre; qui attaquerons-nous? tous les hommes ; combien de temps travaillerons-nous? toute la vie; serez-vous à notre tête? vous ne me verrez plus; qu'enseignerons-nous? des mystères incompréhensibles; que prescrirons-nous? les lois les plus austères; que promettrons-nous? un autre monde; quel signal arborerons-nous? un gibet. Quoi! patrie, famille, biens, plaisirs, honneurs, repos, je renoncerai à tout, j'irai me faire emprisonner, tourmenter, égorger, et pourquoi? pour un scélérat qui vient d'expirer sur une croix: comptez-vous sur notre folie, ou êtes-vous vous-mêmes insensés?

Sagesse humaine qui prenez tant de mesures, lâcheté que les difficultés étonnent, avarice qui ne cherchez que vos intérêts, qu'en pensez-vous? Jeune homme de l'Evangile, qui ne pûtes vous résoudre à quitter vos biens pour suivre celui dont vous connaissiez la divinité, vous rendez justice à leur foi et à leur zèle. Hommes apostoliques qui, sur les pas de ces héros, volez au delà des mers, vous savez que pour convertir les idolâtres il faut leur apprendre à tout quitter, et tout quitter pour le leur apprendre; vous sentez par expérience la difficulté de ce généreux abandon. Monde qui l'admirez, vous ne pouvez presque le croire! Refuseriez-vous de souscrire à nos éloges? Comprenez-vous comment une religion proscrite obtient des idolâtres ce qu'une religion établie peut à peine arracher de vous?

Pensez-vous qu'aveugles ou insensibles à leurs intérêts, les apôtres n'aient pas senti l'extravagance et les suites de leurs démarches? La stupidité va-t-elle à cet excès? S'y soutient-elle? réussit-elle? convertit-elle? Non, ils ne l'ont point ignoré; nous sommes des insensés, disent-ils, sans biens, sans crédit, sans naissance : *Nos stulti, nos infirmi, nos ignobiles.* (I *Cor.*, IX, 10.) Il a plu à Dieu de choisir la folie pour confondre la sagesse, et d'employer la folie de la prédication à convertir les peuples : *Per stultitiam prædicationis salvos facere credentes.* (I *Cor.*, I, 21.) Si nos espérances étaient équivoques, ou ne portaient que sur les biens de cette vie, nous serions les plus misérables de tous les hommes : *Miserabiliores sumus omnibus hominibus.* (I *Cor.*, XV, 19.)

Mais peut-être que les apôtres, pleins d'une fermeté stoïque qui méprise les biens et brave les maux, se font gloire de leur désintéressement et de leur constance: que vous les connaissez mal, personne n'est plus faible et plus attaché à ses intérêts. Pierre plein du mérite et du prix de son sacrifice, demande quelle récompense il peut se promettre après avoir tout quitté pour Jésus-Christ : *Reliquimus omnia, quid ergo erit nobis.* (*Matth.*, XIX, 27.) Les enfants de Zébédée, moins discrets, fixent cette récompense, et ne se croient pas trop payés par les premières dignités de son royaume : *Dic ut sedeant duo filii mihi.* (*Matth.*, XX, 21.) Jésus-Christ est obligé de rassurer ses disciples dans l'inquiétude où les jette la vue d'un avenir incertain. De quoi vous plaignez-vous donc? quelque chose vous a-t-il manqué depuis que vous êtes à ma suite? *Nunquid aliquid defuit vobis.* (*Luc.*, XXIII, 35.) Ils aspirent à la première place, ils se disputent la préséance. La proposition du mystère de l'Eucharistie les déconcerte et les disperse; la vue de quelques soldats les épouvante et les met en fuite, ils abandonnent lâchement leur maître dans le besoin, ils se défient de ses promesses, ils doutent de sa résurrection; il faut de nouveaux miracles pour les convaincre : *Nisi videro non credam.* (*Joan.*, XX, 25.)

Les faiblesses des apôtres vous étonnent, peut-être vous scandalisent; elles mettent le comble à la démonstration. Ce sont donc des hommes, et des hommes faibles, sensibles, intéressés; quelle puissance divine en a fait des héros! Illustres témoins que la vérité seule a pu convaincre et soutenir, déposez en sa faveur avec cette autorité singulière, si supérieure à tous les ombrages, que le monde ne vit jamais et ne put récuser. Allez, Pierre, marchez sans crainte sur les eaux, elles s'affermiront sur vos pas; ne vous alarmez pas du vent qui souffle, vous ne commencerez à vous enfoncer que quand vous commencerez à craindre. Ne vous découragez pas même en éprouvant votre faiblesse: implorez le secours de votre Sauveur, il vous tendra la main pour vous soutenir; il est toujours auprès de vous. Allez, nouveau Jonas, allez dans cette ville immense qu'on peut à peine traverser dans trois jours; seul, étranger, inconnu, d'une religion, d'une nation odieuse, portez-y une fâcheuse nouvelle · *Dans quarante jours Ninive sera détruite* (*Jonas*, III, 4); le prophète épouvanté d'une mission si difficile, refuse de s'y rendre, et s'enfuit; il faut un orage qui le fait jeter dans la mer, pour l'obliger à rentrer en lui-même, et un miracle qui le sauve pour le rassurer; il revient sur de nouveaux ordres, et, sans autre garant que lui-même, sans autre preuve que sa parole, sa voix est si puissante que depuis le monarque jusqu'au dernier sujet, jusqu'au moindre enfant, toute la ville heureusement détruite passe subitement de l'idolâtrie et du désordre à une pénitence que tous les siècles ne

cesseront d'admirer et de proposer pour modèle aux pécheurs. Pour vous, apôtres, faites mille fois davantage à travers le fer et le feu, les persécutions et les artifices que Jonas n'eut pas à vaincre ; convertissez non pas une ville, mais tout un monde ; faites-lui croire non-seulement l'unité de Dieu, mais les mystères les plus profonds ; faites-lui pratiquer non-seulement la loi naturelle, mais la morale la plus sévère ; faites-lui adorer non-seulement le Créateur du ciel et de la terre, mais un homme crucifié. On vous croira sur votre parole.

Allez, Pierre, allez à Rome ; assiégez la capitale du monde, ou plutôt tout un monde. Ah ! ce n'est pas par l'endroit faible que doit commencer l'attaque. Laissez aux guerriers ordinaires le soin de prendre leurs avantages. Attaquez de front le centre de l'erreur, l'empire le plus puissant, la ville la plus riche, les génies les plus élevés, les conquérants les plus fiers, les impies les plus obstinés, le peuple le plus superstitieux. Venez à la cour, dans le palais, dans la famille, sous les yeux de l'empereur. Un apôtre connaît-il le danger? Tel que le vaillant Machabée, frappez à droite et à gauche, faites-vous jour à travers une armée, percez l'éléphant du roi, ensevelissez-vous dans votre triomphe. Le reste du monde est trop facile pour vous; vous l'avez vu à Antioche, où presque sans résistance, vous avez formé une Eglise nombreuse, qui, la première par sa ferveur, mérita le nom de chrétienne. Là réside un sénat, ou plutôt un consistoire de rois qui, fort au-dessus des rois, en dédaigne la majesté. Là règne le maître, ou plutôt l'horreur du monde par ses forfaits, un homme dont le nom fait rougir la pudeur et gémir l'humanité, un Néron! Cette Babylone est le trône de l'enfer; allez défier le prince des ténèbres dans son fort, vous asseoir sur son trône, y arborer la croix et y faire adorer le Crucifié.

4° Enfin les apôtres étaient des insensés, ou plutôt un néant aux yeux de Dieu. Quoi! Seigneur! vous confiez vos intérêts à des mains si faibles. Sont-ce donc là ces vases d'élection, ces hommes tout-puissants, qui étonneront les rois et entraîneront les nations? Qui suis-je Seigneur, disait Moïse, pour porter la parole à Pharaon et délivrer votre peuple ! Je n'ai aucun talent : *Domine, non sum eloquens.* (*Exod.*, IV, 10.) Envoyez plutôt le Dieu qui doit sauver la terre, il peut seul opérer un si grand ouvrage : *Mitte quem missurus es.* (*Ibid.*, 13.) Envoyez du haut des cieux les plus sublimes intelligences ; que ces anges, qui annoncèrent sa naissance aux bergers, viennent faire goûter le fruit de la paix aux hommes de bonne volonté ; qu'après avoir vaincu l'orgueil du prince des ténèbres, l'intrépide Michel renverse ses autels ; qu'après avoir annoncé à Daniel, à Marie, au père du Précurseur la venue du Messie, l'heureux Gabriel en répande la foi ; qu'après avoir conduit le peuple dans le désert, et Tobie dans une terre étrangère, le fidèle Raphaël dirige les hommes dans les voies du salut. Si vous voulez confier aux humains une si grande entreprise, choisissez ce que le trône voit de plus élevé, ce que les talents ont de plus brillant, ce que la sagesse et la vertu forment de plus respectable ; un Moïse pour conduire ; un Salomon pour enseigner ; un Machabée pour triompher. Faites éclore des trésors de votre puissance, quelqu'un de ces génies rares, dont les lumières pénètrent tout, l'adresse ménage tout, l'ascendant entraîne tout.

Non, non, tout faibles que sont les apôtres, ils sont assez forts quand ils travaillent sous mes auspices. Ma gloire serait éclipsée par l'égalité des forces, elle éclate dans leur disproportion. Vous voilà, Gédéon, à la tête de trente-deux mille hommes : les troupes sont trop nombreuses pour espérer la victoire. Israël se l'attribuait; qu'on congédie tous ceux qui veulent s'en aller. Vingt-deux mille se retirent, c'est encore trop du reste. Une nouvelle épreuve va les réduire à trois cents. Ce n'est pas même par leurs mains que je veux vaincre : qu'on leur donne à chacun un vase de terre, une lampe et une trompette. Avec ces armes singulières, attaquez les innombrables Madianites, qui égalent les grains de sable de la mer. Cassez vos vases, montrez vos lampes, sonnez la trompette, vous voilà vainqueurs. Reconnaissez et adorez le Dieu des armées et le maître de la victoire.

Je ne veux, mes apôtres, ni vous déguiser les difficultés de l'entreprise, ni vous dissimuler les conditions de votre mission, ni vous en imposer sur l'étendue de votre faiblesse. Il faut au contraire élever le triomphe de la grâce, et affaiblir la nature par le retranchement des ressources, et l'intimider par la dureté des lois. Si vous aviez les avantages naturels, vous seriez trop forts. Si vous espériez des douceurs, vous seriez intéressés, mon honneur en souffrirait; je paraîtrais partager le succès avec vous. Je suis Créateur, je bâtis sur le néant. Il ne me faut, comme aux ouvriers ordinaires, ni une matière, ni des outils ; une parole me suffit. Prenez des forces de votre faiblesse, connaissez-la bien pour en être plus humbles. Entreprenez tout, parce que vous ne pouvez rien ; rien ne vous sera difficile. Vous ferez plus que les philosophes avec leur science, les politiques avec leurs raffinements, les grands avec leurs richesses, les princes avec leur autorité, les conquérants avec leurs armées : *Omnia possum in eo qui me confortat.* (*Philip.*, IV, 13.)

Allez sans faire de provision, ne songez pas au lendemain; ne portez ni argent ni bourse, n'ayez point deux habits, vivez de ce que vous trouverez. Un apôtre n'est jamais trop pauvre : *Nolite ferre sacculum neque peram.* (*Luc.*, X, 4.) Ne songez pas à ce que vous aurez à dire quand vous paraîtrez devant les rois et les magistrats; les paroles naîtront sur vos lèvres, vos adversaires seront confondus, rien ne résistera à votre sagesse : *Nolite præmeditari quemadmodum*

respondeatis. (*Luc.*, XXI, 14.) Ne pensez pas à vous faire des amis; malheur à vous si vous plaisiez au monde! vous ne seriez plus des miens; loin de lui faire bassement la cour, ne saluez personne dans les rues: *Neminem per viam salutaveritis.* (*Luc.*, X, 4.) Censeur austère de tous les vices, autant par vos exemples que par vos discours, pratiquez ce que vous enseignez, que vos mœurs soient votre premier sermon. Le monde en murmurera, il persécutera ceux dont la régularité le condamne; mais si vous voulez être des miens, il faut porter sa croix et me suivre. Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups. Ne prenez pas même un bâton pour vous défendre; vos amis, vos proches vous trahiront, vous serez maltraités dans les synagogues et haïs de tout le monde; ne craignez rien, il ne périra pas un de vos cheveux: *Mitto vos sicut agnos inter lupos.* (*Luc.*, X, 3.)

Les apôtres se conforment à la lettre à toutes ces règles. Ils sont regardés et se regardent comme les balayures du monde, et s'en font gloire. Semblables à des nuées qui portent partout la fécondité, ils volent d'un climat à l'autre. A peine les voit-on que l'esprit de Dieu les emporte ailleurs: *Qui sunt isti qui ut nubes volant?* (*Isa.*, LX, 8.) Tels que des éclairs dans leurs rapides apparitions, l'orient, l'occident, le midi, le septentrion, les voient presque dans le même temps: *Spiritus rapuit Philippum.* (*Act.*, VIII, 39.) Saint Paul enseigna l'univers en volant: *Perdocendo volavit orbem*, dit saint Chrysostome. Ces semeurs répandent à pleines mains la semence de la divine parole; les pêcheurs jettent leurs filets dans la haute mer: *Faciam vos fieri piscatores hominum.* (*Matth.*, IV, 19.) Les chasseurs percent les plus épais buissons, parcourent les plus sombres forêts, franchissent les plus hautes montagnes, gagnent partout des âmes à Dieu: *Mittam ad vos venatores;* ainsi en usait leur maître. Il parcourait les villes et les campagnes, instruisait le peuple, faisait du bien à tout le monde. La vérité ne mendie point les suffrages, elle se montre, se fait respecter, se fait aimer, triomphe de tout: *Pertransiit benefaciendo.* (*Act.*, X, 38.)

Mais je me trompe, en peignant les apôtres comme des gens ignorants, faibles, méprisables; ces prétendus insensés, que la folie de la croix ravit hors d'eux-mêmes, sont de très-grands hommes et peut-être les plus grands hommes qui furent jamais. Ecoutez-les: jamais on n'a parlé avec tant de dignité et de force; jamais on ne vit des raisonnements plus pressants et plus justes, des mouvements plus pathétiques et plus vifs; jamais on n'enseigna des vertus plus sublimes et plus touchantes; jamais on ne donna des idées de Dieu et des hommes plus grandes et plus profondes; jamais on ne prescrivit des règles, des mœurs plus sages et plus parfaites; l'enchaînement, l'accord, la singularité même de leur doctrine, au milieu de la plus grande simplicité et de la plus épaisse obscurité, frappe, saisit, enlève, par une impression de divinité qu'on ne peut méconnaître: c'est Dieu qui parle par leur bouche.

Ecoutez-les, qui que vous soyez, vous les entendrez sans peine; ils parlent toutes les langues, ils expliquent tous les secrets de l'Ecriture, ils pénètrent dans tous les mystères de l'avenir. Ecoutez-les avec attention: ce sont des témoins d'un caractère unique et les plus dignes de foi qui furent jamais; ils avancent des faits palpables, récents, publics, dans le lieu et dans le temps où ils se sont passés, et où il est aussi impossible qu'ils se trompent qu'il leur est impossible de tromper. Ils signent leurs dépositions de leur sang, la soutiennent avec fermeté, avec joie, avec transport, au milieu de la mort la plus cruelle. Ecoutez-les avec admiration: dépositaires de la toute-puissance, ils disposent à leur gré de toute la nature; confidents du Très-Haut, ils en interprètent les paroles et en expliquent les arrêts. Jamais Dieu ne se peignit par des traits plus dignes de lui.

Admirez surtout la pureté de leurs mœurs, l'éminence de leur vertu, l'héroïsme de leur courage. Quel contraste avec la corruption des impies, dont tous les pas sont des crimes, dont la volupté est le système, l'intérêt le mobile, les passions la raison! Quel contraste! Un désintéressement que rien ne tente, une humilité que rien n'élève, une mortification que rien n'adoucit, une foi que rien n'ébranle, une conscience que rien n'alarme, une conformité que rien n'étonne, une charité que rien n'affaiblit; il n'a paru encore rien de si parfait. Non, ce n'est ni la nature, elle est trop faible; ni l'hypocrisie, elle serait inutile; ni l'intérêt, on y renonce; ni la philosophie, ils la méprisent; ni l'enthousiasme, ils sont trop sages; la vérité peut seule donner cette force, la vertu seule peut en fournir les motifs, la divinité seule peut en être le principe et le terme; elles seules méritent, elles seules peuvent fournir de tels témoins, ils en sont également la démonstration et le chef-d'œuvre. Ainsi parlait, dans les derniers siècles, l'orient converti par les vertus et les travaux de François Xavier, encore plus que par ses miracles; même entreprise, mêmes moyens, mêmes obstacles, mêmes succès; Dieu fait renaître les beaux jours de l'Eglise naissante pour établir les mêmes vérités.

En doutez-vous encore? A la bonne heure, la vérité n'y perdra rien. Les apôtres ont de l'esprit ou ils en manquent: s'ils en ont, comment n'ont-ils pas vu les difficultés? comment s'y sont-ils engagés? S'ils en manquent, comment ont-ils pu les vaincre? Ils sont sages ou ils ne le sont pas: s'ils le sont, ils méritent notre créance; s'ils ne le sont pas, comment ont-ils pu obtenir celle de tout le monde? Ils sont vertueux ou ils ne le sont pas: s'ils le sont, comment ont-ils abandonné leur religion? s'ils ne le sont pas, comment ont-ils souffert jusqu'à la mort pour la religion? Ils ont fait des miracles ou ils n'en ont pas fait: s'ils en ont fait, ils sont

donc envoyés de Dieu? s'ils n'en ont pas fait, comment leur en a-t-on donné le titre? S'est-on imaginé qu'ils en faisaient? Ce qu'ils enseignent est raisonnable ou il ne l'est pas : s'il est raisonnable, pourquoi ne pas le croire? s'il ne l'est pas, pourquoi l'a-t-on cru? Oui, le monde entier est insensé d'avoir embrassé la religion chrétienne, ou vous le seriez de ne pas la suivre. Ah! plutôt remerciez Dieu de vous y avoir fait naître; croyez ses dogmes, obéissez à ses lois; vous éprouverez éternellement la fidélité et la magnificence de ses promesses.

Mais peut-être les apôtres n'ont trouvé aucune difficulté au succès de leur entreprise; troisième prodige qui mérite un nouveau discours : ils ont eu à vaincre, ils ont vaincu un monde d'obstacles.

DISCOURS III.

SUR LES OBSTACLES DE L'ÉTABLISSEMENT DE LA RELIGION.

Ante reges et præsides ducemini propter me in testimonium. (*Marc.*, XIII, 9.)

On vous traînera devant les rois et présidents pour rendre témoignage de moi.

Quelle vive reconnaissance ne devons-nous pas à ceux de qui nous reçûmes le jour? Les douleurs et les rigueurs de l'enfantement, les faiblesses de l'enfance, les soins assidus de l'éducation, tout doit rendre chère la main charitable qui répandit tant de bienfaits. Que ne méritent donc pas les fondateurs du christianisme? Vous devez à vos parents une vie passagère, vos pères spirituels vous procurent l'éternité; les uns vous ont transmis leurs biens et leur noblesse, vous tenez des autres la qualité d'enfant de Dieu. Que de larmes arrosèrent le berceau de la religion chrétienne, que de sang inonda ses langes! La croix, les roues et les échafauds furent le lit où on l'enfanta. En naissant elle déchira le sein qui la mit au monde. Ses premiers regards virent les derniers soupirs de ses pères. Nous cueillons les fruits précieux de tant de travaux, oublierons-nous à quel prix on nous en a ménagé l'abondance : *Memor esse debes*, disait Tobie à son fils, *quæ et quanta passa sit pro te*. (*Tob.*, IV, 4.)

Le monde ne fut pas toujours chrétien. Enveloppé dans les ténèbres de l'idolâtrie, il a été pendant bien des siècles livré à l'ignorance, à l'erreur et au vice. Les grands hommes qui lui ouvrirent les yeux trouvèrent dans les villes des forêts plus épaisses que celles qu'ils avaient traversées pour s'y rendre, et dans leurs habitants des bêtes plus féroces que celles dont ils ont évité la fureur: *Frementem silvam ingrederis*. N'eût-on trouvé aucun adversaire, eût-on eu les plus grands secours, les progrès inouïs du christianisme seraient un des plus grands miracles? Que sera-ce d'avoir réussi par les moyens les plus faibles et les plus contraires, malgré la multitude infinie, l'immense pouvoir, les efforts extrêmes d'un monde d'ennemis.

La création de l'univers fut en un sens moins admirable, on n'avait rien à détruire ou à vaincre, à ménager ou à préparer. Le néant ne résiste pas. Dieu parle et tout est fait. Ici tout agit, tout résiste, tout combat. Il a fallu, comme le prophète, arracher et planter, renverser et édifier, dissiper et rassembler; que d'erreurs à détruire avant d'établir la vérité, que de passions à corriger avant de faire régner la vertu, que d'idoles à fouler aux pieds avant de faire adorer le vrai Dieu! C'est un monde à anéantir pour en créer un autre à sa place; il est aisé de faire porter des fruits à une terre neuve et bien cultivée, mais que de ronces à arracher, que de coups de bêche à donner, avant de rendre fertile cette terre ingrate. Soc de la charrue, que de sillons vous traçâtes avant que la moisson eût appelé la faux! Sueur de l'ouvrier, vous y coulâtes longtemps avant qu'on y pût entendre le chant de joie. Aussi Dieu, qui ne mit que six jours à créer le monde, voulut employer plusieurs siècles et une foule de miracles à le convertir.

Vous voyez le succès, vous en jouissez. Comptez nos temples, célébrez nos fêtes, admirez nos cérémonies, vous trouverez partout des chrétiens. Les épines sont changées en roses, les ténèbres en lumières, les instruments de supplice en couronnes. Là où l'on adore l'Etre suprême, étaient adorées de vaines idoles. Là où l'on chante ses louanges se vomissaient mille blasphèmes. Les passions triomphaient et étaient canonisées, là où se pratique la perfection évangélique. Agneau sans tache, on vous immole dans les lieux où coulait le sang des victimes profanes. Pourrons-nous trop admirer le courage qui sut braver, qui sut vaincre tant de difficultés?

Nous tâcherons de le faire sentir dans ce discours : le premier nous a présenté, dans la personne de Jésus-Christ, la grandeur de l'entreprise; le second, dans celle des apôtres, la faiblesse des moyens; le troisième nous fera voir, dans les premiers chrétiens, cette immensité d'obstacles qui ont dû mille fois anéantir la religion, et qui n'ont servi qu'à la perpétuer et à la répandre. *Ave, Maria.*

POINT UNIQUE.

Rien ne montre mieux l'étendue et la rapidité des progrès de la religion chrétienne, que la fureur et le nombre de ses persécuteurs. Tout s'arme pour la détruire. Les accusations se multiplient, les prisons se remplissent, les glaives s'aiguisent, les bûchers s'allument; on condamne, on proscrit, on égorge. La conjuration est générale, le déchaînement est extrême : *Manus ejus contra omnes, manus omnium contra eum.* Point de ville où le peuple furieux ne coure aux armes, point de prince qui n'en fasse un crime d'Etat; elle ne voit que des ennemis, elle est l'horreur de toute la terre : *Eritis odio omnibus gentibus.* (*Matth.*, X, 22.) Jamais guerre civile ne vit tant de fureur, jamais l'ambition ne fit tant de ravage, jamais la cruauté ne fit verser tant de larmes. La conquête du monde coûterait moins de sang, et la répu-

blique romaine n'en fit jamais tant couler pour établir son empire que pour détruire le christianisme.

Mais quoi! douze pécheurs dispersés valent-ils bien la peine de remuer tout un monde? S'embarrasse-t-on d'un fou dans un royaume? On l'abandonne à sa folie ou on l'enferme. Quel est l'objet capable d'inquiéter le magistrat, d'alarmer le prince, de troubler l'orient et l'occident, de bouleverser toute la terre? C'est une religion nouvelle qui partout se répand et triomphe. Elle vole au delà des mers, et remplit les villes et les campagnes, s'insinue dans le palais des grands, pénètre dans les maisons des particuliers, s'asseoit dans le sénat, plaide dans le barreau, combat dans les armées. Vous nous reprochez notre petit nombre, disait Tertullien; ouvrez les yeux, nous remplissons tout. Vous nous traitez en étrangers et en inconnus, et nous composons vos sociétés et vos familles, nous ne vous laissons que vos temples pour ne pas participer à vos sacrifices abominables, et adorer vos frivoles divinités: *Sola vobis templa relinquimus.* Nous vous ferions trembler si nous prenions les armes. Si nous vous quittions, vos villes seraient désertes, vous seriez saisis d'horreur à la vue de cette immense solitude, de ce silence profond, qui semblerait peindre la mort de l'univers: *Expavescetis ad solitudinem vestram, ad silentium rerum, ad stuporem quasi emortui orbis.*

Pour bien connaître à la gloire de la religion la grandeur de la persécution qu'elle a su vaincre, remontons au principe, considérons sa violence, démêlons ses artifices, suivons sa durée. L'enfer a mis tout en œuvre contre elle, il n'a fait que constater sa divinité.

1° Les principes de la persécution. La fureur de ce déchaînement n'était pas sans fondement. L'intérêt de l'Etat, de la religion et de la passion, trois objets et trois prétextes les plus capables d'exciter et de justifier les plus grands mouvements, se réunissaient contre l'Evangile, et donnaient à l'homme public et au particulier, à l'homme de bien et au méchant les plus vives alarmes.

Intérêt de l'Etat. La nouveauté est toujours dangereuse: un changement, même utile par le bien qu'il apporte, dédommage rarement des troubles qu'il entraîne: *Æmulatio etiam quæ utilitate adjuvat, novitate conturbat;* surtout en matière de religion, où les esprits s'échauffent si aisément, et si difficilement se calment. La différence de culte divise les familles, éloigne les cœurs, trouble la société, ruine les fortunes par une défiance et une aversion mutuelle: *Tantum religio potuit, suadere malorum;* surtout encore dans une religion si peu sociable, qui renverse, qui sacrifie tout. A quels excès ne conduira pas son prétendu zèle? On ne déguise pas même ses projets, on annonce la guerre, on en donne l'ordre et le signal: *Non veni pacem mittere, sed gladium.* (*Matth.*, X, 34.) Familles, sociétés, villes, nations, nous voulons mettre le feu partout, commettre le père avec les enfants, le frère avec la sœur, l'époux avec l'épouse. Il faut briser les liens les plus sacrés qui unissent les hommes, haïr jusqu'à son père et sa mère, jusqu'à soi-même: *Qui non odit patrem et matrem*, etc. (*Luc.*, XIV, 26.)

Quel monstre qu'une doctrine si séditieuse! Souffrira-t-on les perturbateurs du repos public? On pourrait mépriser une folie sans conséquence, qui se bornerait à séduire la lie du peuple; celle-ci n'épargne pas même les rois, la majesté impériale n'est pas à l'abri de ses insolentes prétentions. On veut tout asservir. On damne tous ceux qui n'ont pas la faiblesse de souscrire aveuglément à ces rêveries. Ces insensés traitent leur maître de Roi des rois, se promettent à eux-mêmes des trônes. Leur maître défendait de payer le tribut à César, il voulait usurper sa puissance. Impies, ils combattent la religion de l'Etat; ambitieux, ils aspirent à la conquête du monde; séditieux, ils lèvent l'étendard, ils inspirent les principes de la révolte; singuliers, inquiets, inconstants, ils errent par toute la terre. Quels hommes! peut-on s'en défaire trop tôt?

La contagion gagne à vue d'œil. Que ne peuvent pas entreprendre des milliers de rebelles, si quelque esprit remuant se met à leur tête. En manque-t-il parmi eux? Ils sont si unis, si ardents, si entêtés, qu'on en doit tout craindre. La république n'est pas en sûreté; ils sont la cause de tous nos malheurs: la grêle ravage nos campagnes, la peste désole nos villes, le Tibre se déborde, nos armées sont battues: c'est une punition des dieux qu'on abandonne; les chrétiens sont comptables de tout: *Statim ad leones conclamant.* Peu de temps après l'établissement du christianisme, l'empire souffrit de violentes secousses, les peuples se révoltèrent, Rome fut saccagée, on n'en accusait que les chrétiens; et ce fut pour les justifier que saint Augustin composa le fameux livre de la *Cité de Dieu.* Tout injustes qu'étaient ces accusations, elles avaient un air de vraisemblance; faut-il s'étonner qu'elles aient soulevé des esprits déjà prévenus?

Des raisons moins fortes dans la bouche d'Aman suffirent à la cour d'Assuérus pour faire proscrire tous les Juifs dispersés dans l'empire; des alarmes moins fondées éteignirent dans le cœur de Pharaon et dans celui d'Hérode tous les sentiments de l'humanité. Les ondes du Nil engloutissent tous les enfants mâles. Les campagnes de la Judée sont inondées du sang innocent. Des préventions aussi injustes font oublier les bienfaits, mépriser les miracles, méconnaître les vertus, combattre la doctrine du Messie attendu depuis tant de siècles; on le traîne devant les tribunaux, on achète de faux témoins, on force Pilate, qui connaît son innocence, à le livrer au bourreau; il expire enfin sur une croix. Ses disciples pouvaient-ils, devaient-ils s'attendre à être mieux traités que leur maître? *Tradent vos in conciliis.* (*Matth.*, XIII, 9.)

intérêt de la religion. L'Etat y fût-il moins intéressé. Pouvons-nous, disaient les idolâtres, négliger l'honneur de nos dieux? souffrirons-nous impunément le sacrilége et le blasphème? Car enfin l'idolâtrie était alors la religion dominante, regardée comme la seule véritable, que tout se faisait un devoir de défendre; c'était le fort armé qu'il fallait chasser de sa maison. Culte presque aussi ancien que le monde, à qui tant de siècles de possession semblaient donner un titre incontestable; culte aussi étendu que le monde. Aux Israélites près, point de nation qui ne fût plongée dans les ténèbres; encore même quel progrès n'avait-il pas fait cent fois jusque dans la nation choisie? Ah! Seigneur, disait Elie, le zèle de votre maison me dévore; tout vous abandonne, je suis presque seul resté fidèle! Culte autorisé et professé par tout ce qu'il y avait alors de grand, d'illustre, de sage, de vertueux; favorisé par tout ce qu'il y avait de vicieux, de superstitieux, d'ignorant. Les dieux étaient impudiques, voleurs, vindicatifs; le crime était intéressé à se déclarer pour une religion qui divinisait toutes les passions, contre une doctrine qui les condamnait toutes: *Quod divos decuit cur mihi turpe putem.* Culte diversifié par les caprices, appuyé par les fables de tous les peuples du monde, qui, formant chacun sa religion et ses dieux, suscitait autant d'ennemis différents. L'un dispose des orages, l'autre est l'arbitre des combats, un autre lance la foudre, celui-là distribue les richesses, celui-ci accorde les plaisirs. Enfin culte imposant par tout ce qui peut frapper les yeux, temples, autels ministres, fêtes, cérémonies. Quel empire fut jamais plus solidement établi que celui du prince des ténèbres? Avait-il tort de se dire maître du royaume du monde en l'offrant à Jésus-Christ? *Hæc omnia tibi dabo.* (*Matth.*, IV, 9.)

Il faut les lui arracher ces royaumes, les détruire ces autels; il faut renverser le temple de la grande Diane à Ephèse, malgré les clameurs de ses adorateurs; celui d'Apollon à Delphes, malgré la célébrité de ses oracles; celui de Jupiter à Rome, malgré l'éclat de ses triomphes. Il faut persuader à tout un monde que ces oracles sont des mensonges; ces sacrifices, des impiétés; ces prêtres, des imposteurs; ces dieux, des démons; et lui dire comme saint Remi disait à Clovis: *Brûlez ce que vous avez adoré, adorez ce que vous avez brûlé.* Le peuple, retenu par crainte, séduit par ignorance, les prêtres au désespoir de voir tomber leur crédit et leurs richesses, les princes furieux contre une secte qui leur est suspecte, et des misérables qu'ils ne peuvent réduire; tout se ligue contre l'Evangile. L'établissement du temple, malgré la permission et la faveur du roi de Perse, coûta les plus grands efforts. Tous les peuples voisins déclarent aux Juifs la guerre la plus cruelle. La truelle d'une main et l'épée de l'autre, il fallait repousser l'ennemi en élevant les murs, et combattre autant pour sa vie que pour sa religion. Ce que la Judée vit pendant quelques années, le christianisme l'éprouva dans toute la terre pendant plusieurs siècles. Il lui fallut non pas prendre l'épée pour se défendre, mais la voir plonger dans le sein de tous ses enfants.

En détruisant tous les dieux, il faut leur substituer un homme crucifié et éternel, sa croix sur les ruines de tous leurs temples; homme annoncé par des Juifs, et Juif lui-même; nation odieuse pour les révoltes, méprisable par sa misère, déjà la fable et l'opprobre du genre humain, comme elle l'est encore. Voilà donc la Divinité qui doit anéantir toutes les autres. Est-ce la peine d'en changer? Homme pour homme, criminel pour criminel, un trône vaut bien un gibet. Que nos dieux sont différents: ils lancent la foudre, le vôtre verse des pleurs; ils sont heureux dans le ciel, votre Messie expire sur le Calvaire; ils détruisent les monstres, le Christ est livré aux bourreaux; ils sont à la tête des armées, le Nazaréen est chargé de fers; ils répandent la lumière, ils font naître nos moissons, le fils de Marie, enseveli dans l'obscurité, n'a pas un morceau de pain. On reproche à nos dieux quelques faiblesses, le vôtre est un scélérat déclaré, dont les forfaits et les blasphèmes sont constatés dans son propre pays par la délation des prêtres de sa religion, par une preuve complète, un arrêt solennel, une exécution publique. Portez ailleurs votre Dieu prétendu, nous ne prostituons pas nos hommages au dernier des hommes.

Nos oreilles, aujourd'hui chrétiennes, en frémissent. C'était alors les idées communes, le langage commun; Jésus-Christ était pour les païens ce que Jupiter est pour nous; l'éducation qui nous prépare au respect, les disposait à l'horreur; les blasphèmes étaient leurs premières paroles, les chansons impies leurs cantiques, les images profanes leurs tableaux religieux. Les Juifs mêmes, quoique témoins de la piété du Sauveur, faisaient contre lui de pareilles accusations: c'était un séditieux que la politique devait proscrire, un impie que la religion anathématisait. Il faut se rapprocher des temps et des lieux, et entrer dans les idées des hommes pour bien juger des choses. Aussi indignés contre ceux qui voulaient abolir les idoles que nous le serions si l'on voulait les rétablir, la destruction du christianisme était pour eux un acte héroïque de religion: *Arbitrabantur obsequium se præstare Deo.* (*Joan.*, XVI, 2.)

2° Déchaînement de la persécution. Faut-il être surpris que de tels préjugés portent aux plus grands excès une fureur qu'on traite de zèle? Les premiers chrétiens doivent s'y attendre. Ignoraient-ils ce qu'avaient souffert les prophètes? En est-il un seul que l'on n'ait persécuté? Saint Etienne n'en épargne pas le détail à la synagogue, et bientôt, expirant sous un monceau d'épines, il mêle son sang à celui qu'elle avait fait tant de fois couler: *Quem prophetarum non sunt persecuti.* (*Act.*, VII, 52.) Le

sang de Jean-Baptiste, celui de Jésus-Christ fumaient encore. Les apôtres attaqueront-ils impunément tous les princes du monde? Leur divin maître a-t-il pu trouver un asile contre la calomnie, les supplices et la misère? ses disciples seront-ils plus heureux? Il ne le leur a pas dissimulé. Tout se déchaînera contre vous : traînés devant les juges, condamnés, battus de verges, mis à mort, vous boirez mon calice jusqu'à la lie : *Calicem meum bibetis.* (*Matth.*, XX, 23.)

Tels sont les traits sous lesquels se peint le grand Apôtre: la faim, la soif, le froid, le chaud, la nudité, je souffre tout; lapidé, fouetté, englouti dans un naufrage, errant sur une planche, à la merci des flots, environné d'ennemis, trahi par de faux frères, accusé à tous les tribunaux, je ne vois partout que des dangers et des misères, et j'en fais gloire. Je suis crucifié avec Jésus-Christ, triste en apparence et plein de joie, je nage dans les plaisirs au milieu des tribulations; faible et tout-puissant, je puis tout en celui qui me fortifie; méprisé et plein de gloire, je jugerai les anges mêmes; pauvre et infiniment riche, je sais vivre dans la disette et dans l'opulence; ignorant et divinement éclairé, j'ai été instruit au troisième ciel; mourant et immortel, ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi; nous allons à la gloire par l'infamie, aux trésors par l'indigence, aux lumières par les ténèbres, à l'immortalité par la mort; on nous maudit et nous bénissons, on nous dépouille et nous enrichissons, on nous persécute et nous sauvons; nous gagnons en cédant, nous triomphons en succombant, nous faisons trembler en expirant; nous vainquons la force par la faiblesse, la sagesse par la folie, l'artifice par la simplicité : *Maledicimur et benedicimus*, etc. (I *Cor.*, IV, 12.)

Une petite barque au milieu d'une vaste mer est assaillie par une furieuse tempête, ne trouvant que des gouffres et des écueils, que souvent même elle n'aperçoit pas, guidée par l'obscure direction de la boussole et l'équivoque observation des astres, craignant également l'approche des terres où elle se brise et l'éloignement où tout lui manque, le calme qui consume ses provisions et les vents qui l'entraînent hors de la route. Tels les disciples sur le lac de Génésareth, leur barque est presque submergée, le naufrage est inévitable : *Navicula operiretur fluctibus.* (*Matth.*, VIII, 24.) Telle l'arche de Noé au milieu d'un déluge qui engloutit tout, survit seule à la perte du monde et le répare, et sur ses débris élève un monde nouveau plus religieux et plus fidèle, dont elle a sauvé le germe des horreurs d'un naufrage universel. Le christianisme est agité du plus violent orage, le monde entier se déclare et va bientôt engloutir ce frêle vaisseau; le vent souffle, le tonnerre gronde, les écueils sont innombrables, on ne voit que le ciel et l'abîme, on n'a pour guide que les sombres lueurs de la foi. Jésus-Christ paraît un fantôme, on semble endormi; qui peut se flatter d'arriver au port? Oui, Dieu se réveille, prend le gouvernail, et calme les flots agités; l'idolâtrie tombe, les vices se corrigent, les ennemis de la religion deviennent ses défenseurs, elle étend ses conquêtes d'un pôle à l'autre.

L'heure du combat est venue, la barrière s'ouvre, j'entends le signal de la trompette : entrez dans la lice, courageux athlètes, vous êtes chrétiens, voilà l'ennemi. Quel spectacle s'offre à mes yeux! Vous allez périr, Eglise sainte; des armées de bourreaux se répandent dans tout l'empire. Les yeux étincelants, les bras ensanglantés, la fureur peinte sur le visage, armés de tout ce que la barbarie a inventé d'instruments de supplice, pressés par des ordres supérieurs, engagés par intérêt, animés par la haine, le sang qu'ils répandent irrite leur soif. Une infinité de victimes innocentes abandonnées à leur cruauté, chargées de chaînes, clouées à des poteaux, étendues sur des chevalets, expirant sans se plaindre sous une grêle de coups redoublés : voilà l'horrible bête de *l'Apocalypse* à sept têtes et dix cornes, image des dix principales persécutions; elle a la figure, la force et la rage du lion, de l'ours et du léopard; elle désole la terre, la remplit de carnage et d'horreur; les chrétiens sont un petit agneau qu'elle tient entre ses griffes, et qu'elle déchire sans résistance.

L'enfer est-il donc sur la terre? Le prince des ténèbres est-il sorti de l'abîme pour exercer sa barbarie? Tous les éléments s'arment, toute la nature conspire contre les chrétiens précipités dans la mer, engloutis au fond des rivières, couchés nus sur des étangs glacés, suspendus dans les airs avec de gros poids, souvent la tête en bas pour disloquer tous les membres, ensevelis dans les mines, enterrés tout vivants ou quelquefois jusqu'au cou, pour servir de jouet au peuple, accablés sous une grêle de caillous qui les meurtrissent, sous des pierres énormes qui les écrasent, dans la chaux vive où ils se consument, dans les cloaques où attachés à des corps morts où ils pourrissent tout vivants. Le grand jour du jugement verra-t-il déclarer une guerre plus cruelle et plus générale? *Armabitur omnis creatura, et pugnabit orbis.*

Toute la férocité des bêtes qu'on rassemble contre eux n'égale pas celle des hommes qui les agacent; il est vrai que, quelquefois respectant les martyrs comme elles respectèrent Daniel dans la fosse, on les voit comme des agneaux les caresser et leur rendre hommage. Mais ces cas sont rares, et la plupart sont abandonnés à leur rage. Les lions, les ours, les tigres, les léopards s'élancent, brisent, déchirent, se baignent dans leur sang, se nourrissent de leur chair; les serpents répandent sur eux leur venin; les taureaux, les chevaux indomptés les traînent parmi les ronces et les pierres. Les mouches, les guêpes qu'on attire sur eux en foule, en les frottant de miel, font périr par une infinité de piqûres, comme dans les fléaux d'Egypte, ceux qu'on livre à leur aiguillon; ainsi dans

le cirque, oubliant les sentiments de l'humanité et l'élévation de son caractère, le peuple romain se faisait un jeu sanguinaire de voir s'égorger ces infortunées victimes, qu'un gain sordide, ou un esclavage tyrannique destinait aux barbares plaisirs du public, et n'était satisfait qu'après leur avoir vu perdre la vie.

Le fer prend sous le marteau mille formes différentes pour diversifier ces cruelles blessures; des tenailles arrachent les chairs; des barres brisent les os; des peignes, des scorpions, des ongles déchirent les membres; des flèches, des épées percent; des scies, des rasoirs coupent à morceaux; que d'espèces diverses de fouets couvrent le corps de plaies et font couler des ruisseaux de sang; les torches s'allument, les bûchers s'enflamment, les chaudières se remplissent d'huile bouillante et de plomb fondu; des grils, des lames, des chaînes de fer ardentes, des casques, des taureaux d'airain embrasés. La fournaise de Babylone, où les flammes s'élevaient à cinquante coudées, n'approchait point de cette barbarie. L'activité d'un brasier immense engloutissant dans un instant, laissait à peine sentir les douleurs. Ici, plongés lentement, approchés par des distances graduées et consumés peu à peu, afin qu'un feu, barbarement discret, éteint et rallumé, attisé ou ralenti à propos, porte sur toutes les parties du corps, éternise la douleur et n'en laisse rien perdre; n'est-ce pas une image de l'enfer? La justice divine y fait-elle plus que n'exécuta l'injustice des hommes? Non, jamais l'esprit de l'homme, jamais l'esprit du démon ne fut plus fécond, plus inépuisable en cruauté; il semblait avoir changé, avoir détruit la nature.

Voudriez-vous affaiblir la force de ce témoignage, en disant que les feux éteints, les glaives émoussés, les bêtes adoucies épargnaient les martyrs, et qu'eux-mêmes, insensibles à la douleur, n'essuyaient que de bien légères épreuves. Mais si ces miracles se sont toujours faits, la voix de Dieu s'est donc bien fait entendre. Qu'ils sont croyables, des hommes si constamment, si glorieusement avoués de la Divinité! Y pense-t-on, est-ce en multipliant les prodiges qu'on se flatte de la faire méconnaître? L'éclat de la lumière épaissirait-il les ténèbres?

Mais non, Dieu n'a pas besoin d'élever sa gloire sur les ruines du courage de ses serviteurs. Ne fait-il régner la grâce qu'en détruisant les vertus, ou plutôt ne règne-t-elle pas par les vertus, puisque les vertus sont son ouvrage? Oui, les martyrs furent comme les autres hommes sensibles à la douleur, elle leur arrachait des soupirs et des larmes. Hélas! souvent trop sensibles, combien de fois en a-t-on vu abandonner lâchement la foi? et pourquoi rougiraient-ils de leur sensibilité? Un Dieu triste jusqu'à la mort, effrayé du calice de sa passion, demandant à boire, se plaignant de l'abandon de son père, n'a-t-il pas anobli ce triste apanage de l'humanité? En nous montrant la vérité de sa chair par ses faiblesses, ne nous apprend-il pas que l'héroïsme de la perfection consiste à savoir en triompher?

J'entends l'Eglise se plaindre par la bouche du Prophète. Que j'ai été vivement attaquée dès mes premiers jours! *Sæpe expugnaverunt me a juventute mea.* (*Psal.* CXXVIII, 1.) Que le monde, aujourd'hui converti, le reconnaisse; loin de lui en faire des reproches, je me félicite avec lui de son bonheur. Que de coups mortels j'ai reçus! La malice de mes ennemis ne connaissait point de bornes. Des torrents de sang ne pouvaient l'éteindre, des vertus héroïques ne pouvaient l'adoucir. Trois siècles de constance purent à peine le désarmer : *Supra dorsum meum fabricaverunt, prolongaverunt iniquitatem suam.* (*Ibid.*, 3.) Mais tous leurs efforts sont inutiles; vainqueurs des souffrances et de la mort, les chrétiens se jouent de tous leurs ennemis. Ces ennemis ont disparu comme l'herbe des champs. Je redoute plus pour mes enfants la paix que la guerre, le scandale de leurs frères que l'épée des bourreaux : *Sicut fenum tectorum quod priusquam evellatur exaruit.* (*Ibid.*, 6.) L'Eglise est une terre que la pluie fertilise, que la charrue cultive, que le fer embellit; il fallait ouvrir et déchirer ses entrailles. Le sang des martyrs est une semence féconde de chrétiens qui lui fait porter des fruits abondants, mais, comme les grains de froment dans la terre, cette graine demeure inutile, si elle n'y pourrit : *Nisi granum frumenti mortuum fuerit.* (*Joan.*, XII, 24.)

3° Les artifices de la persécution. Les assauts les plus violents ne sont pas les plus dangereux; on en livre au cœur, à l'esprit, à l'imagination, de bien plus capables d'ébranler la constance : l'exil, la prison, la pauvreté, l'infamie arrachent par la durée ce que la violence rapide de la mort n'eût jamais obtenu. Les brillantes promesses de la fortune, l'éclat éblouissant de la gloire, les objets enchanteurs de la volupté prennent par l'endroit le plus faible; il faut que Catherine et Susanne foulent aux pieds la couronne impériale qui leur est offerte; que, livrées à des femmes prostituées, abandonnées dans des lieux de débauche, des vierges chrétiennes résistent en même temps aux attraits du plaisir et à la brutalité de la passion; que, couché sur un lit de roses un jeune homme coupe sa langue avec les dents et la crache au visage d'une courtisane, pour vaincre par le feu de la douleur le poison fatal de la volupté. Attaque plus redoutable que les supplices les plus cruels : *Lenones timent non leones.*

Voyez aux pieds d'un martyr des amis qui l'accablent de reproches, une épouse qui s'arrache les cheveux, un père, une mère au désespoir, des enfants au berceau qui l'inondent de leurs larmes. Hélas! on les égorge quelquefois à ses yeux, pour lui porter le poignard dans le cœur; il faut qu'il les console, les encourage et les laisse exposés à la persécution, qu'il les voie quelquefois abandonner la foi. Quel combat entre la nature

et la grâce! L'une désire de vivre, l'autre demande de mourir. La nature blesse, attendrit, abat; la grâce résiste, combat, triomphe. Pénétrez dans les maisons particulières, voyez des tyrans domestiques d'autant plus dangereux qu'ils sont plus chers, dont les prières, les caresses, les menaces, les mauvais traitements mettent sans relâche la vertu aux abois; martyre mille fois plus importun et plus désespérant que les roues et les échafauds. Combien d'apostats de la vertu rendent tous les jours les armes à des ennemis moins dangereux!

On a vu des amis, des parents, que dis-je? des pères, ou plutôt des monstres, déférer aux juges, livrer aux bourreaux leur propre sang, et quelquefois, se chargeant d'exécuter les plus cruels arrêts, leur arracher la vie qu'ils leur avaient donnée. Illustre sainte Barbe, ne mourûtes-vous pas doublement, lorsque vous reçûtes le coup mortel de la main de votre père? Heureuse si, comme Abraham, la piété eût dirigé ses coups. Faut-il, pour comble de bonheur, qu'il soit à la fois parricide et impie? L'ancienne loi admire une mère, et la loi nouvelle en a vu plusieurs encourageant leurs enfants au martyre, leur en donnant l'exemple, se félicitant de les voir expirer sous le fer du bourreau : que la vertu est différente du vice! Supérieure au sentiment de la nature, la courageuse Machabée les sacrifie au salut de sa famille, et, par une sorte de nouvel enfantement, elle leur donne, au milieu des douleurs, une vie éternelle. Ce père barbare force toutes les lois de l'humanité pour perdre également le corps et l'âme de sa fille; odieux à l'idolâtre comme au chrétien, le voilà ce dénaturé qui déchire cette innocente victime. Respectable, admirable aux yeux du tyran comme à ceux du fidèle, la voilà cette héroïne : la grâce embellit les tourments de tous ses charmes, les adoucit par son onction, y soutient par sa force, et fait remporter la victoire aux mains généreuse qu'elle sut armer.

Ce ne sont pas les seuls tyrans qu'on vit se liguer contre le christianisme : les artifices des philosophes se sont joints au fer et au feu, et n'ont laissé aux impies de nos jours que de vaines chicanes cent fois détruites à ressasser. Celse et Porphire composent des volumes où la science, l'agrément, les sophismes tendent les plus dangereux piéges. Julien l'Apostat ajoute à la qualité d'auteur tout le poids d'une vertu philosophique et tout l'éclat de la majesté impériale. C'est là qu'examinant en ennemi les personnes, les faits, les mystères, on s'efforce de jeter du ridicule sur la religion et de justifier l'idolâtrie. L'esprit n'a pas moins à craindre les prestiges de l'erreur que le cœur ne doit redouter les faiblesses de la nature.

L'impiété n'imagine rien aujourd'hui qui n'ait été proposé, et dans un jour plus frappant, et dans des circonstances plus favorables, et qui n'ait été détruit avec la plus grande solidité. Qu'on lise les fameuses *Apologies* de Tertullien, d'Origène, d'Arnobe, de Minutius Félix, etc., on verra si les adversaires de la religion ont manqué de sagacité, d'acharnement et d'éloquence. Nos esprits forts pourraient-ils entrer en lice avec les célèbres défenseurs du paganisme? Esprits frivoles et superficiels, qui, fièrement armés d'un air méprisant et d'un ton d'oracle, hérissés de quelque trait de plaisanterie, après avoir lu en courant, dans un dictionnaire critique, quelque sophisme qu'ils n'entendent pas, arborent effrontément le pyrrhonisme, et du haut de leur mérite, se regardant comme les seuls mortels raisonnables, déplorent l'imbécile crédulité de tous les siècles.

L'imagination éprouve à son tour tout ce que le prestige a d'imposant. Des oracles multipliés et variés de mille manières prédisent l'avenir, des magiciens disposent de la nature. Simon s'élève dans les airs, Esculape guérit les maladies : vaine ressource! L'illusion disparaît à la lumière de la vérité, retombe sur ses auteurs et les couvre de honte. Surtout, insensé paganisme, vantez-nous votre chef-d'œuvre : ce fameux magicien, suscité du démon pour lutter avec Jésus-Christ! Vous n'omîtes rien pour accréditer les mensonges d'Apollonius de Thyanes. Une réputation brillante l'annonce avec fracas, les prestiges l'accompagnent avec éclat, mille bouches le préconisent avec excès, les empereurs le révèrent avec empressement, Rome l'adore avec fureur, les plus célèbres auteurs écrivent son histoire avec succès, une vie austère garantit ses vertus, ses discours en paraissent le fruit et la preuve. Les apothéoses sont faciles; il en coûte peu d'ajouter un dieu à des milliers d'autres qui, la plupart, le méritent moins que lui. Tels les magiciens de Pharaon, imitant les prodiges de Moïse, paraissent balancer sa puissance et obscurcir sa mission.

Ne vous alarmez pas du phénomène. Ces feux vont s'éteindre; vous n'en serez, religion chrétienne, que plus brillante par la défaite d'un si puissant ennemi. La main d'un enfant suffit pour abattre ce superbe Goliath. Laissons faire la Providence; l'événement décidera. Si c'est l'œuvre de Dieu, le monde ferait de vains efforts pour l'Église; si c'est l'œuvre du démon, le monde fera d'inutiles efforts pour Apollonius. Qu'est-il devenu cet homme célèbre, ce rival de Jésus-Christ? A-t-il formé quelque secte, quelque établissement? Reste-t-il de lui un seul disciple, un seul monument? A-t-il même autant fait que nos hérésiarques, que nos fondateurs de communauté? Cette merveille du paganisme a-t-elle ébranlé le christianisme naissant? Un monde entier adore Jésus-Christ, malgré le scandale de sa croix, l'austérité de sa morale, la faiblesse de ses apôtres, la puissance de ses ennemis; et malgré les prestiges du maître, l'habileté des disciples, l'autorité des protecteurs, le crédit de l'idolâtrie partout dominante, à peine connaît-on le nom d'Apollonius. On ne saurait pas, sans le christianisme, qu'il eût existé. Vos ennemis, ô mon Dieu! sont devant vous comme un grain de poussière

que le vent emporte : *Sicut pulvis ante faciem venti.* (*Psal.* XVII, 43.)

4° Durée de la persécution. Une Eglise, destinée à régner jusqu'à la fin des siècles, devait acheter son immortalité par une guerre de plusieurs siècles. Une victoire trop rapide n'eût fait connaître qu'imparfaitement la puissance du général et le courage des soldats. Un moment d'enthousiasme suffit à un coup de main, une vertu divine est à l'épreuve de tous les temps. La persévérance mérite la couronne.

Que de révolutions en tout genre n'éprouva pas l'empire romain? Plus de trente princes montent successivement sur le trône. Les uns reçoivent le pouvoir suprême, comme l'héritage de leurs ancêtres. L'élection du sénat ou des troupes y en appelle d'autres. Plusieurs s'y frayent une route par les horreurs du parricide. Il en est dont la férocité annonce les jours les plus sombres, et d'autres dont la clémence fait luire les jours les plus sereins. Les conquêtes et la philosophie, la magnificence et la frugalité, la vertu et la débauche parent et souillent tour à tour le diadème des césars. Mais la persécution jusqu'à dix fois renouvelée, quoique de temps en temps ralentie, dure toujours. L'empire non-seulement change de maître, mais il voit tantôt s'étendre, tantôt se resserrer ses frontières. Divers peuples brisent le joug romain, d'autres y sont assujettis. Les inondations des barbares ravagent les plus belles provinces, et font trembler la capitale. Des ennemis plus redoutables que le christianisme ne laissent pas le temps de penser à lui, il respire quelques instants; mais le glaive ne rentre pas dans le fourreau. Les coups n'en sont un moment suspendus que pour devenir plus pesants. Les peuples changent, une génération succède à une autre, mais la haine pour le christianisme passe de main en main. Les mœurs changent avec les générations, les sciences et les arts prennent une nouvelle forme, la scène se diversifie, les passions jouent de nouveaux rôles, le Christ est toujours un objet d'horreur, et après trois siècles, Dioclétien et Maximien font couler le sang chrétien à grands flots, avec tant de fureur, qu'ils se flattent qu'ensevelie sous ses ruines, la religion chrétienne est anéantie. Ils se font ériger des trophées et frapper des médailles sous le titre de destructeurs de l'empire chrétien. Tels furent les opiniâtres, les innombrables combats que la croix eut à soutenir dans toutes les parties de la terre; et partout victorieuse, tels furent ses immortels, ses innombrables triomphes.

Jamais la vertu ne fut mise à de plus longues épreuves. Noé n'eut à souffrir que cent ans les insultes des méchants qui se moquaient de la construction de l'arche. Quelques années, qui suivirent la mort de Joseph, virent Israël dans l'Egypte gémissant sous la tyrannie de Pharaon; quarante ans dans le désert lui suffirent pour mériter la terre promise. Soxante-dix ans de captivité en Babylone, satisfirent à la divine justice, et rendirent à leur patrie les fidèles Israélites. L'Eglise chrétienne a semé plus longtemps dans les larmes, aussi recueillera-t-elle à jamais dans la joie; que dis-je, les combats et les victoires durent encore depuis dix-sept siècles, et dureront jusqu'à la fin du monde; mais ce nouveau prodige de conservation mérite d'être développé plus au long dans un autre discours.

Réunissez tous les traits de ce tableau. Que vous faut-il pour vous convaincre. Demandez-vous dans les témoins la candeur et la naïveté? l'âge le plus tendre ouvrira pour la vérité cette bouche innocente qui ne connut jamais l'artifice et le mensonge. Voulez-vous que la sagesse et l'expérience donnent du crédit aux suffrages, la vieillesse, au milieu des glaces de la saison, trouvera pour la vérité toute la rigueur des premières années. Les dignités et la naissance garantissent-elles la droiture et l'élévation des sentiments; tout ce que le monde voit de plus grand adore la croix et s'immole pour elle. Les sciences et les talents promettent-ils des lumières plus pures, les plus éloquents orateurs, les plus profonds philosophes se font gloire de bégayer après l'Evangile. Comptez-vous leur nombre, en voilà des millions; cherchez-vous l'unanimité, ils n'ont qu'une voix; exigez-vous la variété des intérêts, des préjugés, des idées, toutes les nations en fournissent. Mesurez-vous la durée du combat, il a duré plus de trois siècles. En pesez-vous la violence? Qui en approche que le courage de ceux qui l'ont soufferte? Quels témoins! en vit-on jamais de semblables? Témoins que l'artifice ne peut séduire, les préjugés égarer, le plaisir amollir, la fortune éblouir, la nature ébranler, ou plutôt que les menaces affermissent, que les tourments, l'infamie, la mort rendent invincibles.

Sentez-vous le poids de ce témoignage et de la démonstration que forme cette nuée de témoignages? Le monde entier l'a si bien senti, et la victoire de la religion fut si complète que chacun des obstacles qu'elle eut à vaincre devint un trophée à sa gloire, comme si Dieu ne l'avait permis que pour embellir sa couronne. Les chrétiens sont ignorants et combattent les savants. Les savants s'épuisent pour les confondre et se rendent leurs disciples, les chrétiens sont pauvres et attaquent les riches, ils sont faibles et bravent les rois; les rois et les riches se déclarent leurs brebis, après avoir été leurs persécuteurs. Les chrétiens sont vertueux et font la guerre aux vices; les vices les poursuivent avec fureur et embrassent la sainteté de leur loi. Tout entre en foule dans le bercail. Admirez les monarques dans la piscine sacrée, au pieds des autels, au sacré tribunal. Constantin travaille de ses mains à la première église de Rome, et anime les ouvriers par son exemple. Son fils Constance le fait enterrer par honneur dans une église, et par respect dans le vestibule aux pieds des apôtres. Ce que les portiers sont dans les palais des grands, dit saint Chry-

sostome, les empereurs le sont pour les apôtres. Le paganisme tombe, les idoles sont foulées aux pieds, un nouveau sacerdoce, de nouveaux temples s'élèvent, le vrai Dieu paraît sur les autels, il est lui-même la victime et le prêtre, et le chef de la nouvelle religion est l'objet de la vénération générale.

La foi ne fut d'abord qu'un grain de sénevé, la plus petite de toutes les graines, mais qui, semée et cultivée par les apôtres, devient un grand arbre; les oiseaux y bâtissent des nids, les passants se reposent sous son ombrage : *Fit arbor.* (*Matth.*, XIII, 32.) C'est un peu de levain qu'une femme met dans la pâte, il s'enfle, il fermente, il fait lever toute la masse; les apôtres sont mis à mort, Pierre est crucifié, Paul décapité, Jacques précipité du haut du temple; ne craignons rien, Dieu est pour nous, il le sera jusqu'à la fin des siècles. Voilà ce grain de sénevé, ce peu de levain : bien loin que le ministère s'éteigne, des milliers d'évêques et de prêtres naîtront de leurs cendres, éterniseront leur pouvoir. L'Eglise, dit saint Justin, est une vigne, le Père de famille y a bâti une tour et creusé un pressoir; il l'a environnée de murailles; arrosée du sang de Jésus-Christ et de celui des martyrs exprimé dans le pressoir des tourments, peut-elle n'être pas fertile ? Le glaive du tyran ne fait que la tailler, le sang qu'il répand l'engraisse ; il a beau en couper les sarments, ils repoussent avec plus d'abondance, et n'en portent que plus de fruit, elle étend ses branches d'un pôle à l'autre : *Extendit palmites suos usque ad mare.* (*Psal.* LXXIX, 12.)

Supposons un païen qui ait vu les commencements du christianisme : il a entendu les apôtres, il a vu les martyrs, il s'en est moqué avec tout le monde, les a chargés de malédictions, peut-être a eu pitié de leur folie. Etait-il douteux pour lui que cette nouvelle secte ne dût être bientôt éteinte? Qu'aujourd'hui ressuscité et plein des idées de sa religion et de tout ce qu'il a vu faire pour abolir le christianisme, il parcoure l'Europe, incertain s'il dort ou s'il veille, imaginant quelque pays enchanté ou quelque monde nouveau, que pensera-t-il des temples qu'il verra partout élevés, des communautés répandues, des fêtes, des cérémonies, de la doctrine partout établie, du gibet honoré, des autels où l'on sacrifie? Que sont devenus Jupiter, Apollon, Mercure? Tous ces noms ne sont plus connus que dans les fables : on n'en parle que pour s'en moquer et plaindre les insensés qui les adoraient. On ne connaît qu'un Dieu éternel, immense, infini, dont le Fils s'est fait homme, a souffert et est mort sur une croix pour le salut des hommes. Ces vérités sont si connues, on en est si persuadé, qu'il n'est point d'enfant qui les ignore : penser le contraire, c'est être ridicule et impie. Les apôtres partout méprisés et proscrits ont opéré ce merveilleux changement. Il est si solide que, depuis dix-sept siècles, leurs successeurs écoutés, respectés, obéis, jouissent paisiblement de leurs innombrables victoires et en éternisent les fruits. Ces apôtres, ces martyrs, élevés sur les autels, sont devenus l'objet d'un culte religieux, leurs chimères sont partout adorées ; et après des millions de martyrs qui les ont scellées de leur sang, des millions de religieux par un nouveau martyre en ont embrassé la perfection la plus austère. L'empire romain a totalement abjuré l'idolâtrie : il n'en reste plus de vestige.

A la vue d'une révolution si prodigieuse, ce païen pourrait-il s'empêcher de dire : Une main divine y a déployé sa puissance, ses miracles passent toutes les forces, toutes les idées de l'humanité. Tel ce fameux philosophe encore païen, ou plutôt demi-chrétien, voyant avec une raison épurée l'éclipse miraculeuse du soleil, qui apprit à l'univers la mort de son Dieu, s'écrie, tout hors de lui-même : Le Dieu de la nature souffre, ou la machine du monde va se renverser. Dans cet événement unique, éclate la sagesse infinie qui l'a ménagé. Le monde idolâtre est détruit, le monde chrétien subsiste : la religion chrétienne est donc divine : *A Domino factum est istud.*

Mais que penserait ce même païen, s'il trouvait des chrétiens incertains sur la divinité, ou peu fidèles aux lois d'une religion si évidemment démontrée par son existence même. Ce ne sont ici ni des raisonnements abstraits, ni des faits douteux. Rien n'était plus difficile à croire et à pratiquer que le christianisme : consultez vos penchants et vos doutes. On l'a cru pourtant, on l'a pratiqué ; on le croit, on le pratique ; il y a eu, il y a des chrétiens, malgré les efforts infinis que l'enfer et le monde ont fait et font tous les jours pour l'empêcher. Ouvrez donc vos yeux, ouvrez votre cœur ; soyez donc chrétiens ; vivez en chrétiens : vous ne serez raisonnable, vous ne serez heureux qu'à ces conditions.

Mais pour mettre le comble au prodige, voyons dans le discours suivant les admirables succès du christianisme, relativement à ceux dont se vantent toutes les autres religions.

DICOURS IV.

SUR LE SUCCÈS DE L'ÉTABLISSEMENT DE LA RELIGION.

Habent Moysen et prophetas, audiant illos ; etiamsi mortui resurrexerint non credent. (*Luc.*, XVI, 29.)

Ils ont Moïse et les prophètes : qu'ils les écoutent; ils n'en croiraient pas un mot quand il ressusciterait.

Qu'était-ce donc que ce Moïse et ces prophètes qu'on veut nous donner pour guides et pour oracles ? Un proscrit que les eaux du Nil vont engloutir et que le hasard et la pitié font passer dans les bras d'une nourrice; un fugitif qui, pour se dérober au châtiment, après avoir commis un meurtre, cherche un asile dans une terre étrangère ; un enthousiaste qui quitte ses troupeaux pour se dire l'envoyé de Dieu et le libérateur de son peuple; un séditieux qui fait prendre la fuite à des millions d'esclaves rebelles,

pour se dérober à leur maître; un homme singulier et bizarre qui, s'éloignant de la route la plus courte de la terre qu'il promettait, fait errer quarante ans dans un désert des millions d'hommes dépourvus de tout, au risque de leur vie, comme en effet la plupart y périrent. Aussi continuellement mécontent et au désespoir de l'avoir suivi, ce peuple ne cesse de murmurer, de se plaindre et de l'insulter, et à tout moment est à la veille de venger ses folies dans son sang. Les prophètes Elie, Jérémie, Ezéchiel, les apôtres et les martyrs ne sont ni moins insensés, ni moins ridicules. Ainsi parle l'impiété, elle ne voit pas qu'en dégradant les envoyés de Dieu, elle établit évidemment la divinité de leur mission qui, malgré leurs excès et leurs faiblesses, les a rendus tous puissants par un miracle bien supérieur à la résurrection des morts, qu'elle demanderait pour se rendre, comme le mauvais riche le demandait à Abraham pour ses frères.

Il serait bien inutile, en effet, de multiplier les prodiges pour convaincre de la divinité de la religion judaïque, un homme à qui le témoignage de Moïse et des prophètes ne suffirait pas; eux dont la vie et les succès sont les plus grands de tous les miracles. Combien seraient-ils plus inutiles, ces miracles, à celui qui fermeraient les yeux à la vive lumière que Jésus-Christ, les apôtres et les martyrs ont répandue sur toute la terre. Vous demandez des miracles, vous en faites dépendre votre conversion; en voilà d'innombrables : Qui jamais en opéra comme le christianisme naissant; son établissement même n'est-il pas le plus étonnant de tous? Si ce chef-d'œuvre de la puissance divine vous laisse insensible, les tombeaux auraient beau s'ouvrir, les morts auraient beau parler, vous n'en seriez pas plus dociles.

Mais j'entends l'impie confondu par l'éclat de l'évidence, accablé sous le poids de la démonstration, pour échapper, s'il était possible, à la vérité qui malgré lui l'éblouit et le convainc, s'efforcer, par des comparaisons odieuses de rendre la religion problématique, la dégrader en la mettant de niveau avec les autres, et nous laisser incertains sur le choix. Point de religion, dit-il, qui ne s'étaye de quelque miracle, qui ne vante la merveille de son établissement, de sa propagation et de sa durée. Chacune croit y trouver la preuve de sa divinité. A qui donner la préférence sur des titres communs que chacun fait valoir en sa faveur, avec la même confiance?

Le moindre détail suffit pour faire évanouir cet injurieux parallèle. Peut-on nous mettre aux prises avec la religion naturelle que nos dogmes expliquent, que notre morale perfectionne et conduit à un degré de vertu auquel la raison ne saurait atteindre? Le christianisme combattit la religion judaïque, dont il n'est que l'accomplissement; elle le promettait, le produisait, le peignait. Ses promesses, ses prophéties, ses figures, renverseraient-elles l'édifice dont elles sont les fondements? Voudrait-on nous faire entrer en lice avec l'idolâtrie, tant de fois vaincue et totalement détruite? Malgré la guerre immortelle qui nous sépare des hérétiques, nous sommes réunis sur la divinité du christianisme, et quoique combattant sous différents drapeaux, nous n'attaquons pas moins l'ennemi commun dont les attentats essayeraient de l'ébranler. Le mahométisme vanterait-il une morale dont il doit rougir, et des victoires qu'il ne doit qu'à la corruption du cœur et à la fureur de ses armées? Le déisme et l'athéisme, odieux à toutes les religions, quoique par la tolérance qu'ils affectent, ils tâchent d'en concilier les suffrages, ne doivent pas s'attendre à trouver, chez des chrétiens, ce que toutes les nations leur refusent.

Quelle religion soutiendrait un instant le parallèle? Si la dignité de l'auteur, l'héroïsme des disciples, les lumières des défenseurs, l'élévation des dogmes, la sainteté des lois, la perfection de la morale, la sagesse du culte, l'enchaînement des vérités, si le prix des avantages, la douceur des consolations, la pureté des sentiments, la force de la grâce, l'efficacité des sacrements; en un mot, si toutes les parties de cet ouvrage divin, mises dans leur vrai jour, font sentir l'immense contraste, je ne dis pas des fables, du ridicule, des bassesses, des vices honteux de la plupart des autres, mais encore de l'insuffisance, de l'imperfection, de la faiblesse des religions les plus saintes; non, non, ni la loi naturelle, ni la loi mosaïque, ne sont que l'aurore du grand jour de l'Evangile, le faible ruisseau d'où coule le grand fleuve de la foi, qui fertilise toute la terre, le petit germe d'où est venu le grand arbre qui porte sa tête jusqu'aux cieux, et couvre toutes les nations de son ombre, la légère étincelle qui alluma l'incendie de la charité dont tous les cœurs sont embrasés.

Mais ce n'est pas par ces traits, quoique si justes, que je veux développer la comparaison avec toutes les autres religions si avantageuse au christianisme; c'est par les merveilles de son établissement, dont le détail nous occupe; il s'est élevé sur leurs ruines, et s'est servi d'elles pour les vaincre, malgré leur constante opposition; elles semblent n'avoir été permises que pour l'appuyer et le faire briller par leur puissance même et leurs obstacles, comme nous l'allons démontrer. *Ave, Maria.*

POINT UNIQUE.

Ne craignons ni concours ni parallèle entre la religion chrétienne et toutes les autres vraies ou fausses. Le prodige de son établissement brillera d'un nouvel éclat, en le comparant à la naissance divine de l'une, ou à la merveille diabolique de l'origine des autres. Quelque vives que soient leurs lumières, ce ne sont que des ombres qui donneront du lustre au tableau.

1° La religion naturelle n'avait sans doute rien de bien difficile, un Dieu à adorer, des principes d'équité à observer : l'homme la trouve dans son cœur gravée de la main de

la raison. Cependant les plus grands hommes les plus grands saints ont-ils été assez heureux, je ne dis pas pour l'établir, comme le christianisme, sur les ruines de l'idolâtrie, mais même pour la maintenir contre l'inondation de l'idolâtrie? Quels hommes que Noé, Abraham, Jacob, Joseph, Job! Ont-ils pu lui arracher la moindre dépouille?

Le juste Noé menace les hommes d'un déluge universel et prochain; il travaille pendant un siècle entier à la construction de l'arche, et ne trouve que des rebelles. Ses avis sont méprisés, ses vertus insultées, ses desseins traités de folie; il ne gagne même ni ses parents, ni ses domestiques. L'arche ne renferme que ses enfants, plus insensibles que les animaux dont la miraculeuse docilité, en venant d'eux-mêmes s'y rendre, donnait de si touchantes leçons. L'homme croupit dans son désordre, et mérite que les cataractes du ciel en purgent la terre : *Increduli fuerunt.* (*Act.*, XIV, 2.)

Quel éclat, quelle puissance, quelle richesse, quelles vertus dans Abraham! Le Très-Haut le juge digne de ses bénédictions et de ses éloges; est-il moins obligé de quitter sa patrie et de vivre errant dans une terre étrangère? Ses prières, ses exemples, ses victoires, ses bienfaits, sauvèrent-ils à son propre neveu les infâmes attentats de Sodome? Contentez-vous, grand patriarche, d'être la tige de cette nation choisie, plus nombreuse que les étoiles du ciel et les grains de sable de la mer, dont le désiré des nations doit un jour naître. Le patient, le laborieux Jacob, aguerri par la bonne et par la mauvaise fortune, favorisé du ciel jusqu'à le voir s'ouvrir au haut d'une échelle mystérieuse, a-t-il pu bannir l'idolâtrie de sa propre famille? Vingt ans de séjour gagnèrent-ils un beau-père qui l'admirait et s'avouait redevable à ses soins de la fécondité de ses troupeaux? Trop heureux d'avoir converti ses épouses et ignoré le pieux larcin qu'elles firent, et que tout son zèle n'avait jamais hasardé, que n'eut-il pas à craindre de la fureur d'un idolâtre qui courait après ses faux dieux?

Qui jamais eut plus de crédit que Joseph en Egypte? Le prince ne se réserve au-dessus de lui que la majesté du trône. Ce grand homme réunit tout; reconnaissance : il a sauvé l'Etat; estime : c'est le sage par excellence; vénération : ce sont des vertus publiquement épurées par les plus délicates épreuves; admiration : c'est un favori de Dieu, annoncé par les prodiges et les prophéties; insinuation : il est à la tête de tous les conseils, précepteur des enfants du prince. Pendant quatre-vingts ans d'administration, où la fortune, constamment attachée à son char, le comblait de ses plus grandes faveurs, cet homme admirable, cet homme unique a-t-il arraché l'idolâtrie de l'Egypte? N'y a-t-il pas même été adoré après sa mort, comme on le croit communément, sous le nom du dieu Sérapis?

Le saint homme Job, ce fameux modèle de modération dans la haute fortune et de patience dans les plus grands revers, cet objet d'envie pour le démon et de complaisance pour Dieu même, Job a-t-il pu faire honorer la Providence à son épouse et à ses amis? Comment donc les apôtres, en courant, en souffrant, en mourant, au milieu de la pauvreté, de la faiblesse, du mépris, font-ils autant de conquêtes qu'ils parcourent de provinces? Les idoles tombent à leur aspect, les démons se taisent en leur présence, les esprits changent à leur parole, les passions, les erreurs disparaissent à la lumière de leur doctrine, comme les ténèbres aux rayons du soleil. Dieu seul peut ainsi se jouer de tout ce qu'il y a de plus grand : il a créé les esprits et il les éclaire, il a fait les cœurs et il les convertit, il a formé les corps et il les met en mouvement. Une femme défait l'armée d'Holopherne, une pierre renverse la statue de Nabuchodonosor, Jonathas et son écuyer mettent en fuite les Philistins. La folie de la croix attire le monde entier.

2° L'établissement de la religion judaïque par Moïse est admirable et divin sans doute, mais bien au-dessous de celui de la religion chrétienne. Qu'on envisage son étendue. On ne suivait l'ancienne loi que chez un peuple qui n'était originairement qu'une famille : la loi nouvelle règne chez toutes les nations. Pendant tant de siècles qu'a duré le sacerdoce d'Aaron, obscurément borné à l'étroite enceinte de la Palestine, a-t-on songé à porter ailleurs le don de la foi? Mais quel zèle dans le christianisme! Nous bornons-nous à quelque prosélyte, plutôt notre esclave qu'adorateur de notre Dieu? Est-il de peuple qui ne nous connaisse? Qu'on remonte à ses préparatifs. La famille juive tenait de ses pères Abraham, Isaac et Jacob, les vrais principes de la religion, l'unité de Dieu, la création du monde, l'attente du Messie : il ne fallait que développer des idées sucées avec le lait et conservées avec soin, et ajouter quelques cérémonies pour fixer un culte public. Il a fallu, dans toute la terre, travailler sur un nouveau fonds, et détruire tous les principes les plus contraires du paganisme.

Qu'on considère ses facilités : loin de s'opposer à cette alliance divine, Israël la désirait comme une grâce. Ici tout passait pour le comble du malheur et du crime. Le judaïsme n'eut pas besoin de martyrs pour s'établir; s'il en a vu dans les Machabées et dans quelques prophètes, jamais le sang ne cimenta ses fondements comme il a cimenté ceux de l'Eglise. Qu'on parcoure les moyens. Moïse, chef du peuple et son libérateur, à tout l'éclat d'un visage radieux et divin, joignait l'autorité d'un législateur et d'un maître : les apôtres n'avaient que l'indigence et l'obscurité pour partage. Moïse arma souvent la main des lévites pour punir des rebelles : les apôtres n'ont employé que la patience et les larmes. Qu'on examine les objets. Les Juifs virent le mont Sinaï tout en feu, ils entendirent le tonnerre : les chrétiens ne voient que le Calvaire inondé de sang, ils n'entendent que les soupirs d'un

Dieu mourant. Qu'il fut aisé au législateur des Juifs de mettre le comble à l'édifice! qu'il fut difficile au prince des apôtres d'en creuser les fondements!

Combien cependant Pierre fut-il plus heureux que Moïse! Ce grand homme, dont l'éducation miraculeuse, l'éducation royale, la réputation brillante, la sagesse consommée, l'éminente piété, devaient réunir tous les suffrages, Moïse a-t-il renversé les idoles d'Egypte? Les rivières sont changées en sang, les insectes désolent les villes, la grêle ravage les campagnes, la peste emporte les animaux, le glaive exterminateur fait périr tous les premiers-nés. Tant de prodiges arrachent à peine au prince endurci un congé de trois jours pour faire un sacrifice au vrai Dieu, dont on blasphème la puissance lors même qu'on gémit sous ses coups. En vain, favori du Seigneur, lui parlez-vous face à face; en vain vous apprend-il son nom ineffable; en vain êtes-vous chargé de l'annoncer à la cour; en vain êtes-vous établi le dieu de Pharaon: *Constitui te deum Pharaonis.* (*Exod.*, VII, 1.) Le temps n'en est pas encore venu, ce chef-d'œuvre est réservé à celui dont vous n'êtes que la figure, et c'est avec raison que, sentant votre impuissance, vous avez recours à lui : *Mitte quem missurus es.* (*Exod.*, IV, 13.)

Mais que dis-je, convertir l'Egypte? Moïse a-t-il pu sauver son peuple même, tandis que le mont Sinaï tout en feu peint la majesté divine d'une manière si terrible? Ne voit-on pas le peuple infidèle aux pieds d'un veau d'or? Ondes suspendues qui leur ouvrîtes un passage, rochers arides qui étanchez leur soif, manne délicieuse qui couvrez leur table, nuée lumineuse qui dirigez leurs pas, venez, voyez, soyez dans l'étonnement, brisez-vous de douleur : avez-vous pu fixer dans le culte de l'auteur de tant de merveilles le peuple ingrat qui en fut le témoin et l'objet? Les prophètes furent-ils plus heureux? Le nombre infini des prodiges, qui depuis l'entrée dans la terre promise n'avait cessé de frapper ses yeux; la multitude des châtiments et des faveurs qui réveillaient son attention ; l'éclat important des prophéties, les vertus et les talents de tant de grands hommes, purent-ils arrêter l'apostasie de dix tribus, et conserver la pureté de la religion dans la tribu privilégiée? Vous pouvez seul, ô mon Dieu! faire les miracles et les rendre efficaces! *Quis credidit auditui nostro.* (*Isa.*, LIII, 1.)

La religion chrétienne eut une étoile plus heureuse. Les miracles de sa propagation renouvellent et surpassent tous les prodiges de l'ancienne loi, qui n'en furent que de faibles images. Son aurore l'emporte sur le midi des anciens jours. Que de prodiges à la fois! Monde converti, enfer vaincu, idoles renversées, crucifix adoré, temples démolis, églises bâties, mystères reçus, raison humiliée, passions corrigées, vertus pratiquées, tyrans confondus, martyrs victorieux, pauvreté toute-puissante, humilité honorée. Ce n'est pas un mort, un aveugle, un paralytique, un possédé; ce sont des milliers de morts ressuscités, d'aveugles éclairés, de paralytiques guéris, de possédés délivrés. Je ne parle pas des possédés, des malades, des morts sur qui les apôtres ont opéré ces merveilles; je parle des aveugles par ignorance, sourds par obstination, malades par passion, morts par le péché, qu'il a fallu éclairer, guérir, délivrer, ressusciter tout à la fois par une foule de miracles de toute espèce.

Miracles bien supérieurs à tous les autres! Les maladies des corps se guérissent plus aisément que celles des esprits et des cœurs; le péché est plus difficile à réparer que la mort; il serait irréparable sans la mort d'un Dieu. Les larmes qu'exprime la contrition des yeux du pécheur coulent plus difficilement que les sources d'eau vive du sein des rochers. Grâce divine, vous êtes plus délicieuse que la manne; la mer immense de l'idolâtrie coûte bien plus à suspendre, et l'orage de la persécution à calmer, que les flots de la mer Rouge. Jamais la baguette de Moïse ne fut si puissante que la parole divine. Le Sauveur qui fixe mes regards sur la croix soulage bien plus de maux que le serpent d'airain. Nous admirerions un seul de ces prodiges; admirons-en une infinité opérés sur tant d'idolâtres devenus fidèles. Faut-il d'autre miracle que la conversion du monde pour reconnaître, pour admirer la main de son auteur? Si cette conversion s'est faite par des miracles, dit saint Augustin, elle est donc l'ouvrage de Dieu; si elle ne leur doit rien, elle l'est encore. De tous les miracles, le plus grand serait d'avoir converti le monde sans le secours des miracles. J'ose dire que c'est encore un très-grand miracle de l'avoir converti, même avec le secours des miracles, et un miracle encore plus grand que tous ceux qui auraient contribué à sa conversion, puisqu'il les aurait rendus efficaces.

Il est vrai que le mahométisme a enlevé à la religion chrétienne une des plus belles et des plus vastes portions de ses conquêtes. Mais bien loin d'être surpris des immenses progrès du Koran, j'ose dire que, pour résister à ce torrent, le christianisme a eu besoin de la même main qui l'avait établi. Mille fois plus redoutable que l'idolâtrie, la secte de Mahomet a dû tout engloutir sans retour. La puissance divine, qui renversa les idoles partout adorées, pouvait seule lui opposer une digue depuis tant de siècles. Une victoire balancée entre ces deux religions rivales n'est pas moins digne de Dieu que le triomphe accordé sur la religion dominante. C'est à lui à fixer les bornes des religions et des empires. Ici plus que jamais il a dit : Vous viendrez jusque-là et vous briserez vos flots à un grain de sable : *Ibi confringes tumentes fluctus tuos.* (*Job*, XXXVIII, 11.)

Le christianisme n'avance que des mystères, le mahométisme les anéantit : Jésus-Christ mortifie toutes les passions, Mahomet les canonise; l'un se venge, l'autre pardonne;

la croix déclare la guerre à nos sens, le sérail les satisfait; le Messie se dépouille de tout, l'imposteur envahit tout; la thiare prêche un Dieu crucifié, le turban un prophète triomphant; les apôtres souffrent la mort, les disciples de Mahomet font la guerre; les premiers chrétiens répandent leur sang sur les échafauds, les armées ottomanes portent partout le fer et le feu; les dogmes catholiques s'expliquent, se laissent connaître, veulent être connus; la théologie de la Mecque s'enveloppe dans l'ignorance et s'en fait un devoir. Sa doctrine n'a jamais convaincu ni formé des savants; les plus grandes lumières du monde ont fait la gloire de l'Eglise. Qu'on nous montre les Basiles, les Chrysostomes, les Augustins musulmans, l'Eglise a plus donné de grands hommes que toutes les autres sociétés ensemble. Les livres chrétiens ne respirent que la pureté, les livres mahométans, en bien petit nombre, sont pleins de peintures et de maximes obscènes. On ne voit rien dans nos lois que de sérieux et de raisonnable; leur sagesse suffirait pour en montrer la divinité; la morale turque est pleine d'erreurs et de rêveries, ses fables suffisent pour en découvrir la folie. L'Evangile promet des biens spirituels et invisibles, seuls dignes de l'homme; le Koran ne propose que des plaisirs grossiers et brutaux, dignes des bêtes.

Ce fameux imposteur, caché au fond de l'Arabie, ramasse une troupe de scélérats, et ne se fait connaître que par ses brigandages; il fonde un Etat, et ne répand sa religion qu'à mesure qu'il recule ses frontières; les apôtres, seuls et séparés, sans avoir besoin de l'autorité des princes, bravent toute leur puissance. L'Evangile est établi partout, avant qu'aucun monarque se fasse chrétien; Mahomet saisit le temps favorable de la décadence de l'empire d'Orient, se met à la tête des Arabes révoltés contre Honorius, trop faible pour les réprimer. Saint Pierre paraît à Rome dans les plus beaux jours de l'empire romain; malgré tant de précaution et de violence, le mahométisme demeure longtemps obscur dans sa province; ce n'est qu'après bien des années que les califes s'élèvent sur les débris de l'empire déchiré par les factions, ébranlé par les révoltes, décrié par les crimes et sur le penchant de sa ruine. Le christianisme, malgré la puissance romaine dans l'état le plus florissant, se répand dans toute la terre avec un éclat et une rapidité inouïe.

Mahomet ne condamne pas Jésus-Christ, il le loue, au contraire, comme un grand prophète, aussi bien que la sainte Vierge, sa mère; les chrétiens proscrivent généralement toutes les idoles; Mahomet s'élève sur le fondement qui avait tant coûté à poser de l'unité de Dieu, de la création, de l'immortalité de l'âme, de l'éternité des châtiments et des récompenses; les apôtres font tous les frais de l'établissement, et ce n'est que par des torrents de sang qu'ils le cimentent. Mahomet, pour se faire des partisans, profite des divisions, alors extrêmes, de l'Eglise orientale, et compose une religion monstrueuse, mêlée de christianisme, de judaïsme et de différentes hérésies. L'Eglise chrétienne ne fait grâce à aucune religion, à aucune secte, elle se suffit à elle-même Peu de mahométans ont souffert le martyre pour leur croyance, ils ont fait, au contraire, bien des martyrs, et augmenté par leur fureur cette multitude innombrable de héros qui enrichit les fastes de l'Eglise. Le mahométisme ne connaît point l'éloquence de la chaire et les miracles du ministère apostolique. Eut-il jamais des François Xaviers qui, à l extrémité de la terre renouvellent les prodiges des premiers siècles? Le glaive est toute son éloquence, les soldats ses missionnaires. Le martyrologe mahométan est bien dépourvu; les volumes suffisent-ils à l'histoire des saints, qui, dans tous les temps ont illustré l'histoire?

4° Il s'est élevé dans le sein de la religion une foule d'hérésies dont les succès rapides semblent rendre problématique la preuve que nous tirons des nôtres, et avoir sur nous une sorte d'avantage, puisque, élevant autel contre autel, elles se sont enrichies de nos dépouilles. Ne le dissimulons pas, rendons justice à nos adversaires; en condamnant leurs erreurs, ne méconnaissons pas leurs talents : sans doute il a fallu de l'érudition, de la hardiesse, du bonheur pour imaginer, entreprendre, exécuter ce qu'ont fait Luther et Calvin; mais bien loin d'affaiblir la démonstration, l'hérésie nous prête des armes et donne un nouvel éclat à la vérité.

Entrons dans le détail. Ses commencements. Elle trouve, comme le mahométisme, une religion établie, dont elle conteste quelque article difficile, des lois austères dont elle secoue le joug. N'est-il pas bien merveilleux de ne pas croire, de ne pas obéir, de se dispenser de jeûne, de continence, de confession, de communion. Voilà tout son chef-d'œuvre; toutes les hérésies, même les plus réformées, sont un vrai relâchement; ce n'est que vanité, qui n'écoute que son caprice et ne suit que ses idées, indépendance qui méprise l'autorité et les décisions du pape et des évêques; libertinage qui détruit les sacrements ou s'en éloigne; malignité qui fait le procès à tout le monde, exhale le venin de la colère et du dépit; l'excès d'austérité même est une source de relâchement : plus on montre la loi difficile, plus on se croit autorisé à la violer. L'hérétique est un fils ingrat qui déchire le sein de sa mère, un rebelle qui excite une sédition contre son roi. Il est bien plus aisé de détruire que de briser, de diviser que de réunir, d'allumer le feu que de l'éteindre, de faire douter des mystères que d'en établir la croyance, d'abandonner la loi que d'en subir la rigueur, de favoriser les passions que de les vaincre. La facilité qu'on a trouvée à renverser prouve la difficulté qu'on avait eue à bâtir; les succès de l'erreur démontrent le triomphe de la vérité.

Ses progrès. Resserrée dans quelques provinces ou dispersée dans quelques sectateurs épars, l'hérésie a-t-elle jamais, comme le christianisme, étendu ses branches d'un pôle à l'aute : le Grec et le barbare, l'Indien et le Scythe peuplent-ils son bereail? Bornées à quelques années, la plupart des hérésies ont absolument péri, les autres n'ont plus d'accroissement; il y a longtemps que Luther et Calvin ne font plus de prosélytes, trop heureux de conserver leurs usurpations, où tous les jours l'Eglise rentre dans quelqu'un de ses droits, et où l'erreur languissante, s'accommodant de toutes les religions, aboutit enfin à n'en avoir aucune. Bien loin de souffrir la mort, comme les premiers fidèles, il n'est rien que l'hérésie n'ait attenté contre l'Eglise romaine; elle a renversé les autels, brisé les images, brûlé les temples, égorgé les ministres, dépeuplé les monastères. L'Eglise a gémi de tant de désordres, et versé des larmes amères sur la perte de ses enfants; mais en est-elle moins brillante? Ses temples sont-ils moins magnifiques, ses fêtes moins solennelles, ses images moins répandues, ses ministres moins honorés, la sainte victime moins immolée? L'enfer s'est brisé à cette pierre; il est écrit que ses portes ne prévaudront jamais. Le christianisme fut plus heureux, il attaque l'idolâtrie et la détruit si bien dans tout l'empire, que depuis bien des siècles il n'en reste plus de vestiges. Il annonce un gibet et un crucifié, quelle horreur! et le crucifié devient l'objet du culte. Ce gibet est une marque d'honneur, il est arboré sur les étendards comme un gage de la victoire, il monte sur le diadème des empereurs comme le plus bel ornement. Il est élevé sur les autels comme le trône de la Divinité. On le trace sur soi-même comme la plus forte défense. Les morceaux de ce bois sont distribués aux têtes couronnées, enchâssés dans l'or, l'argent, les pierres précieuses, comme le plus riche trésor. Tout fléchit le genou au nom de ce crucifié, on ne le prononce qu'avec un profond respect, on se prosterne devant ses images, l'éloquence s'épuise à célébrer ses mystères; la nature prit le deuil à sa mort, l'univers se réjouit de sa résurrection et s'empresse de lui rendre hommage : vous l'avez dit, Seigneur, j'attirerai tout à moi : *Omnia traham ad meipsum.* (*Joan.*, XII, 32.)

Son esprit. L'hérésie a-t-elle jamais eu cette constance invariable dans le dogme, cette fidélité inviolable pour le souverain, cette patience inaltérable dans la persécution, cette pureté dans les mœurs, cette sincérité dans les paroles, cette droiture dans la conduite qui fit tant d'honneur aux premiers chrétiens? Qu'on compte, s'il est possible, les variations et les mensonges des sectaires, qu'on sonde la noirceur de leur mauvaise foi et le raffinement de leurs artifices; qu'on voie la prétendue réforme, le flambeau à la main, allumer la guerre dans toute l'Europe, bouleverser les royaumes, détrôner les rois, ériger des républiques, il sera aisé de prononcer. Il s'en faut bien, comme elle le prétend, que l'Eglise chrétienne soit invisible. C'est une lampe sur le chandelier, c'est une ville sur une haute montagne. C'est trop peu : par une image aussi magnifique que singulière, c'est une montagne élevée sur la cime des plus hautes montagnes : *Mons Domini supra verticem montium.* (*Isa.*, II, 2; *Mich.*, IV, 1.) Toutes les nations y viendront en foule avec tant d'empressement, qu'elles paraîtront s'écouler vers elle : *Ad eam fluent omnes gentes.* (*Isa.*, II, 2.)

Les hérétiques mêmes en conviennent, et ne se servent pas moins que les catholiques d'une preuve aussi convaincante de la divinité du christianisme. Malgré leur opposition dans le dogme, leur fierté dans la conduite, leur acharnement dans la guerre, leur malignité à tout combattre, l'évidence de cette vérité les tient toutes attachées au nom chrétien. Quelle démonstration, qui frappe les yeux les plus aveugles! L'unanimité des suffrages des idolâtres sur l'existence d'un Dieu, l'accord des mahométans sur son unité, le consentement des Juifs sur la vérité des Ecritures, malgré l'opposition extrême de toutes ces sectes, sont des démonstrations de ces vérités capitales; l'aveu, le zèle des hérétiques sur la vérité du christianisme ne la démontre pas moins. Dieu sait tirer sa gloire de la bouche de ses ennemis, ils se combattent entre eux, et servent également à sa gloire : *Salutem ex inimicis nostris.* (*Luc.*, I, 71.)

5° Ne contestons pas à l'idolâtrie ses victoires prodigieuses dans toute la terre sur la loi naturelle. Mais l'erreur en abuse, elle ose dire que, supérieure à celle du christianisme, elles balancent, elles effacent les avantages que nous prétendons tirer de nos succès. Ainsi, défigurant par un honteux parallèle, des victoires avouées par le vaincu, ou plutôt qui l'ont anéanti, nos ennemis osent faire renaître le paganisme de ses cendres. Mais y pense-t-on? Quel triomphe! peut-on n'en pas rougir? celui de l'erreur, de la folie et du vice! Quels obstacles ont-ils trouvé dans des cœurs avec qui ils étaient d'intelligence, tandis que tout était ligué contre le nom chrétien? Dans le cœur était l'ennemi le plus implacable, et proprement le seul ennemi. Les mêmes facilités qui favorisent l'hérésie et le mahométisme sont ici d'autant plus grandes qu'on y porte bien plus loin l'ignorance et la passion.

Quelle est l'époque de l'idolâtrie? où sont ses apôtres? où sont ses martyrs? quel est son corps de doctrine, ses dogmes, sa morale? L'idolâtrie est-elle une religion? forme-t-elle une théologie régulière et systématique? C'est un amas de suppositions et de fables si bizarres, si multipliées, qu'elles n'ont aucune liaison. Chaque peuple, chaque ville, chaque famille avait ses dieux, son culte, sa doctrine, ou plutôt n'en avait aucune de fixe. Varron, le plus savant des Romains, comptait jusqu'à trente mille divinités. A mesure qu'on s'est éloigné du principe, les vérités ont disparu, les ténè-

bres se sont épaissies, et, marchant à tâtons dans une nuit obscure et un pays inconnu, les hommes ont roulé d'erreur en erreur. Les erreurs, non plus que les vices, ne peuvent faire un corps de doctrine, ils n'ont point de principes. Les passions, les occasions, le hasard, les font naître, et leurs conquêtes sur la vérité et sur la vertu ne formeront jamais pour eux une prescription et des titres. Leur défaite seule peut en former, elle a dû coûter des combats, elle forme une possession réelle. Le christianisme est un vrai corps de religion. Il a son époque, son auteur, ses fondateurs, ses lois, ses dogmes, où tout est divinement lié et invariable. Cette liaison seule est une démonstration. Il est enté sur la religion judaïque, dont il est l'accomplissement, et celle-ci, sur la religion naturelle, qu'elle perfectionne, et qui venait immédiatement de Dieu : c'est de Dieu que nous tenons l'un et l'autre.

Mais de quoi a servi, à l'idolâtrie, son infinie puissance, qu'à relever le triomphe de l'Evangile? Toute la sagesse humaine, toute la puissance impériale, se sont armées pendant trois siècles pour la défendre. Le monde entier a lutté contre les apôtres, il n'a pu les vaincre, il a été vaincu, il n'a pu balancer leur toute-puissante faiblesse, il l'a reconnue, il s'y est soumis, il l'adore. Un apôtre et un empereur, un apôtre et tout l'empire; l'apôtre gémit, l'empereur tonne ; l'empire frappe, l'apôtre meurt; quel combat! La victoire est-elle incertaine? Non, elle ne l'est pas. L'empereur et l'empire rendent les armes à l'apôtre. L'empereur ne persuade rien, l'apôtre fait tout croire; l'empire ne peut retenir la religion dominante, les opinions reçues; l'apôtre introduit des opinions inconnues, une religion nouvelle, un culte étranger, et jusque dans son palais, dans son conseil, dans sa famille, il enlève à l'empereur ses officiers, ses ministres, ses enfants, aux dépens de la liberté, des biens, de l'honneur, de la vie. On embrasse plutôt des mystères incompréhensibles, des lois sévères, débités par des inconnus, qu'on ne persiste à croire, avec les plus grands avantages, une doctrine établie, commode, agréable, appuyée de l'autorité souveraine. Le paganisme est si faible, qu'il n'a pu être utile au christianisme quand il a voulu le favoriser, il ne l'a servi qu'en le combattant. Les empereurs Tibère, Alexandre et Adrien n'ont pu réussir à mettre Jésus-Christ au nombre des dieux. Dieu avait-il besoin de leur suffrage? eût-il daigné devoir sa gloire à la faveur des hommes, et la partager avec des idoles qu'il renversait? Vingt empereurs se sont efforcés d'empêcher son culte, quelques pêcheurs lui ont partout érigé des autels.

Mais, dira-t-on, le triomphe du christianisme est bien imparfait, combien ne reste-t-il pas de pays idolâtres? la Chine, le Japon, la Tartarie, l'Afrique, l'Amérique, sont bien éloignés d'abandonner leurs idoles et de subir le joug de l'Evangile. Qui peut nous faire cette objection? Ce ne sont ni les juifs, ni les mahométans, ni les hérétiques, ni les déistes qui, dans ces vastes contrées, n'ont pas plus de crédit que nous. Ignore-t-on qu'inconnues jusqu'à nos jours, elles ne pouvaient être l'objet des premières conquêtes de l'Evangile, et qu'il suffit pour l'évidence du miracle, que le monde alors connu ait été converti? La conversion d'un royaume, d'une, province, aurait suffi dans ces circonstances pour faire sentir la puissance divine, comme l'établissement de la religion judaïque par Moïse, quoique bornée à un petit pays et à un peuple obscur, suffit pour en démontrer la divinité ; l'étendue de la propagation donne un nouvel éclat au prodige. Mais la vérité de la religion est suffisamment démontrée. Les nouveaux progrès sont des grâces pour les nations qui reçoivent les lumières de la foi, grâces que nous espérons, que nous demandons pour elles, que le zèle de nos missionnaires s'efforce de leur procurer, et que Dieu leur accordera, selon les décrets impénétrables de sa justice, sans que la preuve de la vérité souffre de ce délai.

6° L'incrédulité oserait-elle entrer en lice, et étaler les progrès qu'elle ne fait que trop parmi nous, et qu'elle n'a que trop fait dans tous les siècles? Le vice aurait bien plus de droit de s'ériger des trophées. Ses conquêtes sont bien plus grandes, il en fait jusque dans le sein de la vraie religion ; et ce n'est qu'à la corruption des mœurs que l'irréligion même doit les siennes. Le vice en est-il plus respectable? Au reste les victoires du déisme sont bien imparfaites, il trouve partout des ennemis dans les remords de la conscience de ceux mêmes qu'il a séduits, et le christianisme donne à la conscience la paix la plus parfaite. Le déisme trouvera des ennemis dans toutes les religions, puisqu'il n'en épargne aucune. Le monde entier ligué contre lui, l'anathématise de concert ; l'ignorance n'en est pas moins effrayée que la raison en est révoltée.

L'incrédulité n'est pas une religion : qu'est-elle donc? Elle n'est rien. Ce n'est pas un corps de doctrine, une règle des mœurs, un système philosophique, un ordre de gouvernement. C'est l'anéantissement de tout. Elle ne marche pas, elle tâtonne ; elle ne connaît pas, elle doute ; elle n'enseigne pas, elle embarrasse; elle n'agit pas, elle attend. La religion établit quelque chose, l'incrédulité détruit tout; l'une recueille, l'autre dissipe; l'une éclaire, l'autre aveugle. Dieu répand ses rayons bienfaisants, elle les éteint, comme un monstre qui démolirait les villes, arracherait les arbres, tarirait les fontaines, éclipserait les astres. Que la raison apprécie ces funestes succès, qui dépouillent l'homme de ses lumières, de ses droits, de ses espérances, de la nature même de son âme, en la confondant avec une vile poussière, et qu'on la compare à une religion qui l'élève jusqu'à Dieu. Un homme raisonnable doutera-t-il? La religion, comme une seconde création, forme un

monde; l'irréligion le replonge dans le chaos.

Il y a un Dieu. Il a parlé : qu'a-t-il dit? Voilà la religion, elle est bien simple? Que l'irréligion simplifie ainsi ses principes. A-t-elle même des principes? établit-elle, croit-elle, fait-elle quelque chose? Veut-elle établir, croire, savoir? Elle qui nous reproche notre faiblesse, notre ignorance, n'est-elle pas, ne fait-elle pas profession d'être la plus profonde, la plus stupide de toutes les ignorances? Il y a un Dieu. Et qui est l'homme assez stupide pour méconnaître l'auteur de tout? Le déiste même l'avoue, et si dans un siècle il se trouve un athée, ce genre de folie n'est-il pas, même parmi les insensés, un de ces phénomènes qui, comme les comètes dans le ciel, les monstres sur la terre, ne sont pas même une exception aux lois de la nature et de la raison? Dieu a parlé. Le monde entier l'a cru, le croit et l'atteste. Son suffrage est d'autant plus décisif, qu'il ne l'a cru qu'après l'examen le plus long et le plus rigoureux, contre ses préjugés, ses inclinations, ses intérêts, malgré les efforts les plus obstinés et la guerre la plus cruelle, convaincu enfin et entraîné malgré lui par l'évidence de la vérité. Qu'a dit Dieu? Apprenez-le de ses ministres; il a laissé un livre écrit de sa main, et établi un corps d'interprètes, qui subsiste depuis dix-sept siècles, auquel il a promis une protection invariable. C'est aux esprits dociles à former cette question; c'est à eux que la foi, que l'Eglise se font entendre : dès que les passions n'opposeront plus leurs nuages, la lumière éclairera tous les yeux. La grâce touchera tous les cœurs, la vertu fera sentir partout la douceur de son empire, et les cieux offriront leurs délices éternelles.

Levez-vous, Jérusalem, ouvrez vos yeux, tressaillez de joie, mesurez l'étendue de votre empire, les rivages sont couverts de la foule qui vient à vous. Les chameaux de Madian et d'Epha portent à vos pieds de riches présents, les habitants des îles vous rendent hommage, une multitude d'enfants naissent à vos côtés; *omnes isti congregati sunt, venerunt tibi, filii tui de longe venient*, etc. (*Isa*, LX, 4.) Ecoutez le Seigneur qui parle au monde en maître. Mon peuple, ne vous alarmez pas. Je dirai à l'Orient qu'on m'amène des enfants; j'ordonnerai à l'Occident de les rassembler; je me ferai entendre au Midi et au Septentrion, tout se réunira sous mes ordres, et conspirera à former mon Eglise. *Ab oriente adducam, ab aquilone congregabo, dicam aquiloni da, et austro noli prohibere.* (*Isa.*, XLIII, 6). Je répète au christianisme naissant ce que je dis à Adam au commencement du monde, et à Noé après le déluge : Répandez-vous, croissez, multipliez, remplissez la terre : *crescite, multiplicamini.* (*Gen.*, I, 22.)

Dès les premiers temps l'Eglise s'étendit jusqu'aux extrémités du monde, et porta avec elle la vérité et la vertu; elle s'éleva aux plus hautes sciences et à la plus sublime perfection. J'en prends à témoins cette foule de docteurs, qui ne l'ont pas moins enrichie par leurs ouvrages qu'édifiée par leurs vertus. Fallût-il opposer savants à savants, les Basile, les Jérôme, les Ambroise, les Augustin, quels noms! L'idolâtrie, le mahométisme, aucune secte eut-elle jamais rien qui en approche? J'en appelle à ceux mêmes dont nous déplorons la chute. Un Tertullien, un Origène, un Osius, malgré leurs erreurs et leurs faiblesses; vit-on jamais ailleurs des génies supérieurs à ceux mêmes que l'Eglise rejette? Les hommes les plus habiles se font gloire de la défendre. Les idoles ne conservent que ceux que l'ignorance ou le vice rendent dignes d'elles; et loin que le cœur ou l'esprit perde quelque chose dans cette apparente folie, jamais rien ne donna plus d'élévation et n'offrit de plus beaux champs au génie, que les mystères du christianisme. Que de sortes de savants n'a-t-il pas enfantés dans tous les siècles! philosophes, historiens, orateurs, théologiens; ils composent les bibliothèques, ils ont fait revivre les païens mêmes qui, sans les savants chrétiens, auraient demeuré, dans un oubli éternel. La société chrétienne, seule depuis bien des siècles dépositaire de toutes les sciences, seule instruite de la vraie science, de la religion et des mœurs, forme un corps de littérature et de lumière, qui dissipe toutes les erreurs aux yeux même de la raison. Des nuages épais, une vapeur maligne couvraient la face de la terre; la naissance de l'Eglise fut une aurore qui les dissipa, et nous donna le soleil de la vérité et le trésor de la vertu.

J'en appelle à tant de martyrs, qui ont scellé la religion de leur sang. Quelle fermeté à risquer, quel courage à braver, quelle constance à soutenir les pertes les plus sensibles, les supplices les plus affreux, la mort la plus cruelle! L'âge le plus tendre devance la vieillesse, le sexe le plus faible le dispute au guerrier, les petits enchérissent sur les grands, l'ignorant mêle sa voix à celle du savant, les bourreaux sont moins barbares qu'on n'est intrépide, et les raffinements de la cruauté sont plutôt épuisés que les ardeurs de la charité; et qui peut calculer le nombre de ces héros? Le seul Dioclétien en fit tant périr dans toute la terre, qu'il crut le christianisme éteint et s'en applaudit; et c'est alors que le christianisme touchait au moment de son triomphe. Constantin, successeur de ce prince, le fit monter avec lui sur le trône des césars. La vertu païenne connut-elle jamais cette espèce d'héroïsme? la philosophie en sut-elle former l'idée? comment aurait-elle pu enfanter ce nombre infini de témoins de la vérité? La vérité seule les mérite, et peut faire des miracles.

J'en appelle aux premiers fidèles, qui n'étaient qu'un cœur et une âme, qui se dépouillaient de tous leurs biens, les portaient aux pieds des apôtres, et ne les possédaient plus qu'en commun; qui, tous les jours persévéraient dans l'oraison et la fraction du

pain. Les païens ont admiré ces vertus, et la plupart ont dû leur conversion à ces grands exemples. Le seul nom de chrétien était une attestation de probité. Les princes n'avaient pas de soldats plus courageux, les tribunaux de juges plus intègres, les pères d'enfants plus dociles, les maîtres de domestiques plus fidèles. C'était un furieux, c'est aujourd'hui un agneau; d'impudique le voilà chaste; d'impie il devient pieux; dominé par l'avarice, il donne ses biens aux pauvres; livré à l'intempérance, il se fait une loi du jeûne; intraitable, il s'adoucit; impitoyable, il s'attendrit; orgueilleux, il s'humilie. Tout annonce la grâce de celui qui est venu allumer le feu de la charité. Jamais la morale païenne n'a porté si loin l'idée de la perfection que des millions de chrétiens en ont porté la pratique.

J'en appelle à ce monde sacré d'anachorètes, dont ce monde profane n'était pas digne. Couverts de peaux de bêtes, se nourrissant de quelques racines, errant dans les solitudes, logeant dans quelque tronc d'arbre: le détail de leurs austérités nous étonne, leur histoire semble un pieux roman. J'en appelle à tant de communautés de l'un et de l'autre sexe, qui, dès les premiers siècles, s'établirent dans l'Orient et dans l'Occident, dont plusieurs se sont conservées jusqu'à nos jours, et d'autres ont été remplacées par de nouveaux ordres. C'est là que faisant revivre dans le sein des villes, la Syrie et la Thébaïde, on se fait une obligation de la pratique des conseils. C est là que par un nouveau genre de martyre, des milliers de personnes de tous les états, de tous les pays, de tous les sexes sacrifient tout ce que le monde à de plus brillant et de plus doux, et perpétuent à la gloire de la morale évangélique, l'illustre témoignage que les premiers siècles rendirent à la vérité de la religion.

J'en appelle à ce nombre infini de saints qui remplit nos fastes. Quelle religion en a porté un si grand nombre, et de si admirables? Quel climat, quel siècle n'a pas vu naître des héros sous les auspices de l'Evangile? Quel genre de vertu le plus difficile, qui n'ait été porté à l'héroïsme? Des fruits si divins, si constants, si multipliés, si étendus laissent-ils douter de la divinité de leur principe? *A fructibus eorum cognoscetis eos.* (*Matth.*, VII, 16.) Nous sommes les enfants des saints: quelle obligation pour nous de les imiter! quelle espérance de les suivre! voudrions-nous dégénérer et perdre la couronne que nous pouvons partager avec eux? *Filii sanctorum sumus.*

Que la terre a changé de face depuis que la charrue évangélique en a ouvert les sillons! Ce n'était que des déserts arides, des terres incultes, des forêts épaisses, triste repaire des serpents et des bêtes féroces. Funeste malédiction lancée contre le premier homme! les désordres qui défiguraient le monde moral, vous faisaient bien mieux sentir que les ronces dont la terre était couverte. Quel coup d'œil ravissant depuis le jour serein où s'éleva le soleil de justice! Vous avez, Seigneur, visité cette terre, vous l'avez comblée de vos dons, et comme enivrée de vos faveurs: *Visitasti terram, inebriasti eam, multiplicasti locupletare eam.* (*Psal.* LXIV, 10.) Le crime et l'impiété s'en étonnent. L'enfer du fond de l'abîme déclare par ses mugissements son trouble et sa honte: *Conturbat profundum maris.* Les eaux du baptême purifient tout. Le fleuve de la grâce coule avec abondance, les mets délicieux se répandent avec profusion, le corps d'un Dieu est servi sur la table sainte: *Flumen Dei repletum est aquis, parasti cibum illorum.* (*Psal.* LXIV, 10.) Votre douce rosée fait tout germer, elle nous rafraîchit, nous délasse, nous charme, nous remplit de joie: *In stillicidiis ejus lætabitur germinans.* (*Ibid.*, 11.) Les montagnes n'y sont pas insensibles, elles tressaillent de joie et retentissent de vos louanges, *exsultatione colles accingentur.* (*Ibid.*, 13.) Les troupeaux bondissant dans de gras pâturages bénissent la houlette qui les conduit, *induti sunt arietes ovium.* (*Ibid.*, 14.) Les ignorants sont instruits, les petits élevés, les pauvres enrichis, *valles abundabunt frumento.* (*Ibid.*) Les déserts sont peuplés, les rochers fertiles, les cavernes habitées; c'est un parterre émaillé de fleurs, *pinguescent speciosa deserti* (*Ibid.*, 13.) On vole au delà des mers, on affronte les neiges du pôle, on franchit les brasiers de la ligne, on cueille des fruits abondants chez les barbares; c'est une campagne couverte d'une riche moisson; *campi tui replebuntur ubertate.* (*Ibid.*, 12.) Enfin, on nous donnera la vie éternelle, que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

DISCOURS V.

SUR LE PRODIGE DE L'ÉTABLISSEMENT DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

Eritis mihi testes usque ad ultimum terræ. (*Act.*, I, 8.)

Vous me servirez de témoins jusqu'aux extrémités de la terre.

Ne regardons pas les communautés religieuses comme une assemblée de gens oisifs et inutiles tout au plus occupés du soin de leur propre salut; le public n'y trouvât-il pas les secours les plus nécessaires, les familles ne leur fussent-elles pas redevables de l'établissement de leurs enfants, la jeunesse de son éducation, les malades de leur consolation, les peuples de leur instruction; n'eussent-elles pas donné des apôtres à l'ancien et au nouveau monde, à l'Eglise de saints pasteurs, à l'Etat des grands hommes, des génies rares, des orateurs éloquents, à la religion de profonds théologiens; à n'envisager l'état religieux qu'en lui-même, comme un état destiné à pratiquer les conseils évangéliques, j'ose avancer, par une raison que peu de gens aperçoivent, qu'il est infiniment nécessaire au christianisme et aux bonnes mœurs, parce que c'est un témoignage toujours subsistant de la vérité de la morale chrétienne; c'est un Evangile réalisé, une perfection vivante, qui confond

l'impie, encourage le tiède, fortifie le juste; c'est un vrai martyre dans toute la propriété de ce terme, semblable à celui qui honora le berceau de l'Eglise et confirma sa doctrine : *Eritis mihi testes.*

Le monde religieux n'a pas moins coûté à créer sur les ruines du vice que le monde chrétien sur les ruines de l'idolâtrie; ses fondateurs ne furent ni moins obscurs ni moins faibles; leur doctrine n'était pas moins incroyable, ni leur conduite moins singulière, ni leur succès moins admirable que ceux des premiers disciples du Fils de Dieu. Enchérir sur la morale de l'Evangile, comme si ses lois étaient trop douces, joindre le dépouillement au détachement, préférer la continence au mariage, se refuser jusqu'à l'usage de la liberté par une aveugle obéissance, quel nouveau paradoxe! Et qui nous le débite? Un homme sans autorité et sans talent, une espèce de sauvage qui ne daigne pas même chercher des prosélytes, qui fuit le genre humain, qui s'enfonce dans un désert, s'ensevelit dans un antre, se perche sur une colonne, et qui, du fond de sa retraite, attend que tout le monde vienne à lui pour apprendre. Et quoi? A se couvrir d'un cilice, à vivre de racines, à loger dans le creux des arbres, à ne parler à personne, à passer les jours et les nuits en oraison. Les Antoine, les Hilarion, les Pacôme, sont aussi étonnants que les apôtres, et ne démontrent pas moins la divinité d'une religion aussi puissante par le silence que par le don des langues, dans les solitudes que dans les villes, dans la poussière du cloître que dans l'éclat des miracles.

Le christianisme renferme deux sortes de vérités : des vérités spéculatives et des vérités pratiques, des lois et des dogmes, des articles de créance et des règles de mœurs. Les uns et les autres doivent avoir leurs martyrs, c'est-à-dire des témoins qui déposent en leur faveur et scellent leur déposition de leur sang. Les premiers siècles en ont vu des millions établir ses divins oracles par une constance inébranlable; les derniers siècles n'en voient pas moins établir ses divins préceptes par une fidèle observation. Les persécutions ouvertes ont cessé, les mystères sont crus, la vérité triomphe, l'idolâtrie est détruite, mais il s'en faut bien que la victoire de la vertu soit aussi complète; la persécution secrète que lui déclare le vice ne doit finir qu'avec le monde; des passions toujours renaissantes ne cesseront de l'éprouver, de l'alarmer, de la combattre. On sait assez, on croit même ce qu'il faut faire, mais on ne le pratique pas; on loue, on estime la loi, dans le temps même qu'on la transgresse. On a moins besoin de leçons que d'exemples, de créance que d'exécution. Il a donc fallu une suite de témoins qui, par des combats continuels et une fidélité inviolable, empêchassent la prescription du vice et maintinssent les droits de la vertu : *Eritis mihi testes.*

C'est ce que fait l'état religieux; il met dans tout son jour la pratique de la perfection chrétienne. Le caractère des personnes qui l'embrassent, la difficulté des combats qu'ils soutiennent, forment le témoignage le plus décisif. La passion ose dire la loi divine impossible, comme autrefois l'erreur osait traiter la religion d'incroyable : *Lex Christianorum, lex impossibilium.* C'est à la vue des cloîtres que je veux détruire cette impossibilité prétendue, qui sert de prétexte à la lâcheté ou de voile à la malice. Vous vous deviez, ô mon Dieu! ce glorieux témoignage; l'état religieux vous le rend avec éclat. Venez, pécheurs, voyez de vos yeux la facilité de la loi par la pratique des conseils. Traiterez-vous d'impossible ce que vous voyez si bien observé? Vous êtes sans excuse : *Eritis mihi testes.* Saints religieux qui m'entendez, vous contribuez à former cette nuée de témoins qui dépose pour l'Evangile; méritez d'en être les plus irréprochables. Et vous que Dieu n'appelle pas à ce sublime état, convainquez-vous du moins par cet éclatant témoignage, contribuez-y par l'imitation de leurs vertus. 1° Témoignage convaincant par le caractère de témoin; 2° témoignage accablant par la nature de la déposition. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Les monastères furent longtemps les archives des sciences; les siècles d'ignorance auraient éteint les lumières humaines si elles n'y eussent trouvé un asile. Ils sont encore et ils seront toujours les archives de la vertu; les plus relâchés même en conservent le dépôt. Ses lois, ses monuments, ses pratiques, ses livrées, ses modèles, tout y est transmis de main en main. Ils sont dans le relâchement, comme les Juifs dans leur obstination, les dépositaires des Ecritures et les témoins subsistants des promesses; c'est une espèce de digue à l'inondation des mauvais principes, au torrent des mauvais exemples, à l'orage des passions. Semblables à ces colonnes, ces trophées, ces inscriptions qui perpétuent la mémoire des maîtres du monde, ses constitutions, ses murailles, ses fondations, immortalisent le droit de la vertu, et même, en condamnant ceux qui démentent la sainteté de leur état, déposent en sa faveur. La profession religieuse, fidèlement remplie, met dans son plus beau jour ce glorieux témoignage.

On admire quatre choses dans les martyrs des premiers siècles, 1° leur caractère : ce sont des hommes, des citoyens, des amis, des parents chers à la partie intéressée; 2° leur nombre : on ne saurait compter ces héros; 3° leur variété : tous les âges, les sexes, les pays en ont fourni; 4° leur vertu : ce sont des saints, dont la foi, le zèle, le courage sont au-dessus de nos idées. La démonstration est complète, personne ne peut prétendre cause d'ignorance, la terre est arrosée de leur sang, ou s'excuser sur la singularité de l'héroïsme, tous les états sont honorés de leurs palmes, ou les traiter de prodige passager et sans conséquence, la guerre a duré plus de trois siècles. La res-

semblance persuade, le nombre entraîne, la vérité confond, la vertu impose. Saints religieux que la Providence a multipliés à l'infini, répandus dans tous les lieux, fait naître dans tous les temps, choisis dans toutes les conditions, ainsi vous nous edifiez, nous confondez, nous persuadez, nous entraînez.

1° Témoignage persuasif de la ressemblance. En produisant à la gloire de la perfection chrétienne l'éclatante déposition de ceux qui en pratiquent les plus difficiles conseils, sont-ce des témoins étrangers que je vous cite? vais-je les chercher au delà des mers? fais-je éclore un monde nouveau, des hommes d'une nature toute céleste, qui, dignes de votre admiration et de vos éloges, soient au-dessus de votre imitation? Ouvrez les yeux. C'est dans le sein de votre famille que Dieu va prendre ses témoins. C'est un frère, une sœur, un fils, une fille qu'il arrache d'entre vos bras pour les conduire à l'autel. C'est vous même peut-être, car il est peu de personnes qui n'aient senti quelque attrait pour la vie religieuse, et plusieurs ont manqué leur vocation.

Le connaissez-vous bien? C'est cet enfant que vous destiniez à soutenir votre maison, pour qui vous ramassiez un riche patrimoine et ménagiez un établissement avantageux; cet enfant dont la faible santé, dont les mœurs équivoques causaient vos alarmes, dont le caractère difficile, faisait vos peines, dont le dépit ou le hasard ont peut-être occasionné la résolution, et qui aujourd'hui si différent de lui-même, édifie le public et sa communauté? Votre propre sang vous fait le procès. Cette sœur, dans la solitude, condamne vos dissipations scandaleuses. Cette fille, dans le silence, dépose contre vos licencieuses conversations. Ce frère, au pied des autels, confond vos irrévérences dans l'Eglise. Vous manquez au jeûne, à l'abstinence, à la communion pascale; votre parent fait abstinence toute l'année, en jeûne la plus grande partie, communie plusieurs fois la semaine. Vous ne rougissez pas d'un plaisir criminel, votre ami se refuse le plus innocent. Vous êtes livré à l'oisiveté, à la mollesse; il passe sa vie dans la mortification et le travail; tandis que vous vous engraissez de la substance du pauvre, il renonce à l'héritage de ses pères; vous profanez le lien conjugal, il moissonne les couronnes des vierges. Voilà vos juges, pouvez-vous les recuser, votre sentence est prononcée, *ipsi judices vestri erunt.* (*Matth.*, XII, 27; *Luc.*, XII, 19.)

La Providence a presque toujours permis, pour la confusion du pécheur, ce parallèle domestique. L'infidèle Caïn voit sa condamnation dans l'innocent Abel; deux enfants de Noé réparent par leur respect l'irrévérence de leur frère. Joseph, patient et chaste, confond l'incontinence et les emportements de sa famille. Jonathas équitable se déclare contre son père le défenseur de David innocent. Job et Tobie par leur constance font la leçon à leurs épouses. La sagesse d'Abigaïl obtient le pardon de son mari, et la femme de Pilate tâche par ses avis de soutenir la lâcheté du sien. Ainsi la fille religieuse fait la honte de la mère mondaine; le fils charitable, dans sa pauvreté, prononce l'arrêt du père avare dans son opulence. Le domestique pieux, dans sa simplicité, s'élèvera contre le maître sans religion, dans son prétendu bel esprit; *ipsi judices vestri erunt.*

Sont-ils bien éloignés ces témoins? Ouvrez les yeux, c'est dans votre ville, à votre porte, que Dieu élève ces monuments à sa gloire. Vous en voyez les murailles, vous en fréquentez les églises, en entendez les cloches, elles ne cessent de vous dire, jusqu'à l'importunité, oui tout à l'heure que vous croupissez dans votre lit, vous permettant peut-être de quoi allumer la foudre, à deux pas de chez vous, on interrompt le sommeil pour chanter les louanges de Dieu; tout à l'heure, que livrés à la bonne chère, vous refusez aux pauvres les restes des excès et des raffinements de votre sensualité, à deux pas de chez vous, on termine un repas frugal, où à peine on s'accorde le nécessaire.

Sont-ce des temoins inconnus, que vous ne puissiez démêler dans la foule, et qui ne frappent point vos yeux distraits? Non, la Providence les a marqués des plus vives couleurs; elle a voulu que, distingués par leurs habits, leurs usages, leur bizarrerie même, si vous voulez, tout servît à mettre sous vos yeux l'image toujours vivante de la vertu, jusqu'à la cérémonie de leur vêture et de leur profession, qui attire au pied de l'autel où la victime s'immole, ce que le monde a de plus distingué pour couronner de fleurs ce que l'Eglise honore de ses éloges. J'en appelle à vos propres railleries, quel portrait ridicule n'en faites-vous pas quelquefois, Je prends droit contre vous de ces insultes même, les avez-vous oubliés ou méconnus ces hommes qui, après tout, servent Dieu mieux que vous, et que vous n'avez peut-être décriés que par un secret dépit de vous trouver moins vertueux?

Quoique les gens de bien, dans le monde, soient toujours des censeurs désagréables aux libertins par les leçons de réforme que font leurs exemples, ils tirent moins à conséquence pour le vice; confondus dans la foule, obscurs dans leur état, cachés par humilité. On combat, on élude, on oublie aisément leur témoignage. Il a fallu pour rendre le pécheur inexcusable, que Dieu tirât de la foule, réunît en communauté et distinguât par des habits, ces hommes destinés à lui rendre gloire, qu'il fît connaître, redouter et même blâmer leurs exercices, afin de faire toucher au doigt et à l'œil la pratique vivante de la perfection. Ainsi Dieu confondit un roi d'Israël. Un prophète inconnu, dites-vous, m'annonce une mort prochaine. Pourriez-vous me le désigner? *Cujus figuræ et habitus est.* (IV *Reg.*, I, 7.) C'est un homme couvert de poil, avec une ceinture de cuir. Je ne puis m'y méprendre, dit le prince, c'est Elie, mon sort est décidé : *Elias Thesbites est.* (*Ibid.*, 8.) Ainsi

Jean-Baptiste confondit-il les pharisiens : C'est un homme couvert de peau de chameau, qui ne vit que de sauterelles et de miel sauvage. Il vient du fond du désert, il est pris pour le Messie.

Dieu conserva de pareils monuments pendant plusieurs siècles dans le sein de l'impie Jérusalem pour la confondre et justifier la facilité de la loi dans les points essentiels par l'exactitude de plusieurs de ses enfants à accomplir les choses les plus arbitraires. Quel contraste, disait Jérémie, de l'austérité des Réchabites avec vos débordements! Au milieu d'une corruption générale, une famille, fidèle aux volontés de ses pères, ne peut se résoudre à boire du vin, à planter des vignes, à bâtir des maisons, *non biberunt vinum usque adhuc* (*Jerem.*, XXXV, 14), et une nation révoltée contre son Dieu, viole ses commandements, abandonne sa religion, se plonge dans les plus grands crimes! *Populus autem non obedivit mihi.* (*Ibid.*, 16.) Un père ne parle qu'une fois, et comme s'il vivait toujours, la soumission de ses enfants, à l'épreuve de la longueur du temps et d'un trépas qui semble leur rendre la liberté, fait passer ses ordres comme une espèce d'héritage, de génération en génération, *firmaverunt filii Rechab præceptum patris sui.* (*Ibid.*) Et Dieu ne cesse de frapper le cœur du pécheur par sa grâce, et ce cœur demeure obstiné : *Ego autem locutus sum de mane consurgens, et non obedisti mihi.* (*Ibid.*, 14.)

2° Témoignage convaincant du grand nombre. N'est-ce ici qu'une poignée de témoins dont je veuille faire un pompeux étalage? Comptez, s'il est possible, je ne dis pas les particuliers, mais les communautés elles-mêmes; l'Orient et l'Occident, le Midi et le Septentrion, ont vu, ont admiré ces sociétés religieuses. Les déserts en furent d'abord peuplés, un monde passe dans la solitude. Les villes en sont aujourd'hui remplies, il n'en est point dans le monde catholique où il ne s'en trouve, la France en compte des milliers. On se plaint même de leur multiplication, on en traverse l'établissement, on en diminue le nombre, on en éloigne les sujets. Mais, semblables aux Israélites dans l'Egypte, plus on appesantit leur joug, plus il semble que Dieu les bénit et les multiplie. C'est un arbre qui devient plus touffu à mesure qu'on taille ses branches. Ce que sont les chrétiens pour les idolâtres, les religieux le sont pour les chrétiens ; les uns, dispersés par toute la terre, y établirent l'Evangile; les autres, répandus dans tout le christianisme, y maintiennent la vertu; *tantam impositam nubem testium.* (*Hebr.*, XII, 1.)

Tels furent les martyrs des premiers siècles. Les persécutions, au nombre de dix considérables et de plus de vingt autres, durèrent plus de trois cents ans. Outre ce qu'on immolait en détail journellement dans tout l'empire, on voit des massacres de six mille à la fois dans la légion thébéenne, de neuf mille en Perse, dix mille sur le mont Ararath, plus de vingt mille à Lyon, plus de cent mille en Egypte; les campagnes sont inondées de sang, les rivières changent de couleur, les villes sont dépeuplées, une longue guerre ferait moins de ravage : *Dinumerabo eos et super arenam multiplicabuntur.* (*Psal.* CXXXVIII, 18.) Religion sainte, établie, répandue, cimentée par le sang, loin d'être affaiblie par tant de pertes, vous n'en êtes que plus florissante. Ce sang fécond est une semence de chrétiens. Un idolâtre pouvait-il ne pas ouvrir les yeux à une si vive lumière? n'y trouvait-il pas autant de témoins que de victimes immolées, autant de démonstrations que de gouttes de sang?

Le monde, étonné d'un courage si héroïque et rassasié de tant de sang innocent, se lassa plutôt de frapper qu'on ne se lassa de souffrir. Mais si les armes tombent des mains des persécuteurs, que la vertu ne se flatte pas de goûter la douceur du repos. Malignement acharné contre elle, le démon lui suscitera des persécutions encore plus dangereuses, et le martyre religieux, plus durable que sa malice, ira, jusqu'à la fin des siècles, faire entendre son éclatante déposition. Chaque siècle verra s'élever quelque nouvel institut. Il semble que Dieu craigne que la coutume n'en diminue l'impression; il réveille l'attention du public par quelque nouveau trait dont la singularité le surprend. Tantôt la sainteté héroïque du fondateur, tantôt les rapides progrès de l'ordre, souvent les oppositions qu'on y fait, quelquefois l'éclat d'une réforme, les talents éminents de ses membres, l'étendue immense de ses fonctions, le succès inespéré de ses travaux, ce sont des troupes toujours fraîches qui attaquent à tout moment l'ennemi. L'hérésie l'a bien senti, je ne suis pas surpris qu'elle ait toujours fait ses efforts pour corrompre l'état religieux. Intéressée à n'avoir pas pour adversaire, à se donner pour protecteur le panégyriste de la vertu, le cloître lui parut toujours un asile certain ou un ennemi redoutable. Luther et Calvin lui déclarent la guerre; Eutychès, Pélage, Origène le mettent de leur parti. Ne fût-ce que quelques filles, l'erreur n'a-t-elle pas cru qu'un si faible suffrage pourrait du moins faire nombre?

Si les païens, réduits au silence, à la vue de tant de martyrs, étaient obligés de se confesser vaincus, de quel front soutiendrez-vous, chrétiens, les reproches accablants d'une foule de saints religieux, dont toutes les vertus, tous les exercices, tous les pas sont autant de condamnations, les faiblesses mêmes autant de démonstrations? De quel œil verrez-vous, impudiques, les palmes de tant de vierges qui, pour se conserver exemptes des moindres souillures, peut-être pour se mettre à l'abri de vos attentats, ont élevé entre elles et vous les plus fortes barrières? De quel œil verrez-vous, incrédules, les couronnes de tant de confesseurs, qui pour conserver cette foi dont vous vous jouez, passent leurs jours dans une étude continuelle de la vérité? Lâches pénitents, de quel œil soutiendrez-vous les austérités inouïes de tant de saintes victimes dont

l'innocence ne peut calmer les alarmes, ni la pénitence satisfaire la ferveur, tandis que vous trouvez tout difficile, vous qui êtes chargés de crimes?

Voilà une image anticipée du jugement universel. La reine de Saba vous y fera le procès; elle vient du fond du Midi admirer la sagesse de Salomon; un Dieu n'est-il pas au-dessus de Salomon? Les femmes débauchées, auront sur vous la préférence, Sodome et Gomorhe seront traitées avec moins de rigueur; que sera-ce de cette multitude innombrable d'élus, de cette élite de saints, qu'il donnera dans ce grand jour, qu'il donne dès à présent en spectacle, qu'il vous confrontera, qu'il vous opposera, et qui de concert et par acclamation demandera vengeance contre vous? Le nombre des justes est petit, il est vrai, en comparaison de celui des réprouvés; mais il n'est pas si petit encore qu'il n'en reste bien des milliers qui n'ont pas fléchi le genou devant Baal. Tous les siècles, les climats, les états en ont porté, ils en portent encore. Assis à la droite du souverain Juge, ce seront pour vous autant d'accusateurs et de témoins, ils donneront autant de preuves qu'ils ont fourni de modèles. Quel rang n'y tiendront pas ceux dont l'état en aura formé le plus grand nombre! *Viri Ninivitæ surgent in judicio.* (*Matth.*, XII, 41.)

3° Témoignage accablant par la variété. Tout ce qui peut rendre un témoignage frappant et irréprochable se trouve ici réuni comme chez les premiers martyrs. Jamais cause ne fut mieux établie · ce qui affaiblirait la déposition d'un témoin ordinaire, se tourne ici en preuve; la faiblesse, la bassesse, les passions, aussi bien que le courage, la naissance, la droiture, tout donne du poids au suffrage, tout entre les mains de Dieu est utile à la religion. La vérité dans toutes les bouches parle le langage le plus pathétique et ne laisse rien à répliquer à l'incrédulité, rien à désirer à la ferveur.

Veut-on des témoins dont les mains novices cueillent des palmes en naissant, dont la langue bégayante chante les louanges de Dieu? Sainte Agnès, sainte Eulalie, saint Symphorien et mille autres ont consacré à la foi les prémices de leur vie. En manque-t-il dans les monastères? N'a-t-il pas fallu mettre des bornes au zèle, en fixant un âge pour y entrer? Combien de fois gémit-on de voir son bonheur différé? En faut-il dont l'âge avancé n'ait point affaibli la constance, qui, sous des cheveux blancs et des membres glacés, conservent pour la religion toute la vigueur de la jeunesse? Saint Siméon, saint Pothin, saint Denis et mille autres ont terminé dans les tourments un siècle passé dans la vertu. Les cloîtres sont-ils dépourvus de ces témoins vénérables dont l'expérience garantit la sagesse consommée? Est-il de communauté où on ne voie avec édification, à la tête des exercices, des personnes cassées de vieillesse conserver toute leur ferveur et ranimer celles des autres par leurs exemples? Loin de désavouer leur première démarche, ils y mettent le sceau dans un temps où n'ayant plus rien à espérer ou à craindre, ils n'attendent que le jugement de Dieu, à qui ils vont rendre compte. Le masque de l'hypocrite et celui de l'esprit fort tombent dans ce moment décisif, mais la vérité et la vertu en reçoivent un nouvel éclat.

Vous faut-il des témoins dont l'éloquence et les lumières donnent du lustre à la vérité? Saint Cyprien, saint Justin, saint Irénée et tant d'autres, ont autant enrichi l'Eglise par leurs talents qu'ils l'ont fortifiée par leur courage. Où en trouvera-t-on en plus grand nombre que dans l'état religieux? Un Bernard, un Thomas d'Aquin, un Bonaventure, quels hommes! Saint Basile, saint Chrysostome, saint Grégoire, presque tous les Pères de l'Eglise n'ont-ils pas été religieux? Faut-il au contraire que la naïve simplicité du témoin porte sans fard la vérité sur les lèvres? Le berger mêle sa voix à celle du prince, les esclaves confondent leur sang avec celui de leur maître. Aussi, combien dans les monastères de frères lais, de sœurs converses, moins instruits, moins favorisés et plus fidèles que vous! combien d'ordres composés de seuls pauvres font voir que Dieu se communique singulièrement aux petits et aux simples!

En demandez-vous dont les dignités, la fortune et la naissance autorisent le suffrage en écartant le soupçon d'intérêt et de séduction? Nous vous offrirons des sénateurs, des consuls romains, des gouverneurs de province qui, pour la croix de Jésus-Christ, foulent également aux pieds la gloire et l'ignominie, la promesse et les menaces du monde. Combien aussi dans la religion, issus d'une famille illustre, élevés à de grandes places, nourris avec délicatesse, infiniment plus étrangers que vous à la mortification, au travail, à l'obscurité ont cependant, sur les pas d'une Elisabeth, d'une Radegonde, préféré le voile au diadème, le cilice à la pourpre!

Exige-t-on des témoins qui, familiarisés avec le crime et le mensonge, soient d'autant moins suspects dans leur déposition, qu'il leur en a plus coûté de se réconcilier avec la vertu? Saint Genest, comédien; saint Justin, magicien, et tant d'autres ont plaidé la cause de l'Evangile de la même bouche dont ils venaient de s'en moquer. Quels pénitents à leur tour ne renferment pas les déserts de la Trappe et les cellules d'une chartreuse? Asile de l'innocence, ou ressource de la pénitence, que de vertus vous cultivez, que de désordres vous expiez! En exigera-t-on, au contraire, dont une constante vertu appuie le témoignage? L'Eglise en a vu des milliers, on en voit encore dans les monastères, au grand étonnement du paganisme ou du monde, sur l'échafaud ou sur la cendre, mettre le comble à l'héroïsme. Ne peut-on pas appliquer à ces prisons volontaires ce que Tertullien disait aux païens? Les cachots regorgent, les mines sont pleines, les bêtes s'engraissent du sang

des malfaiteurs; si vous y voyez des chrétiens leur religion est leur seul crime; s'il y en avait d'autre, porteraient-ils le nom de chrétiens! *Æstuat carcer, metalla suspirant, bestiæ saginantur, nullus ibi christianus, nisi quia christianus; quod si et aliud est, jam non christianus.*

Cherche-t-on l'unanimité dans le témoignage? Qu'elle est admirable dans les martyrs! L'Indien et le Gaulois, l'Africain et le Perse, le Grec et le Barbare tiennent le même langage dans les dogmes les plus incompréhensibles. Ce concert est-il moins admirable dans le monde monastique malgré la diversité des esprits, des siècles, des climats, des instituts, des usages qui écartent jusqu'à l'ombre du complot? Partout la pauvreté, la chasteté, l'obéissance, la prière, la modestie sont des lois inviolables. Ceux mêmes dont le relâchement est intéressé à accréditer une morale différente en sont encore, et par la confusion de leur aveu, et par les prétextes de leur mitigation, et par la crainte de la réforme, les plus authentiques panégyristes et sont forcés de souscrire à la loi même qu'ils ne suivent pas.

Attend-on la persévérance du témoin? Le paganisme admirait les martyrs souffrir les années entières, l'exil, la prison, les tourments. La profession religieuse, plus durable, embrasse toute la vie; le dernier moment doit trouver les armes à la main. Enfin, admire-t-on dans le témoin une noble audace qui annonce la vérité sans crainte et la défend sans se démentir, sans même souffrir la plus légère dissimulation? L'idolâtrie étonnée à vu cent fois les martyrs courir au supplice, braver les tyrans, agacer les bêtes, chanter dans les brasiers, animer, embrasser, récompenser les bourreaux. Monde persécuteur, ignorez-vous la fermeté de ceux qui embrassent la vie religieuse, les éloges dont ils la comblent, la joie qu'ils y ressentent, les vives exhortations qu'ils vous font, les victoires qu'ils remportent sur vous? Quel prétexte peut-il vous rester?

4° Témoignage imposant et respectable par la sainteté du témoin. Est-elle douteuse, puisque l'état lui-même en est une profession déclarée? Tout ce que nous venons de détailler en est également l'exercice et la preuve? Mais je vous entends. Fatigués peut-être de ces éloges, irrités de voir tant de démonstrations et de recevoir tant de leçons humiliantes, un fond de mauvaise humeur se déchaîne par mille fades plaisanteries contre quelque faute qui échappe à la faiblesse, ou que la calomnie enfante et répand. Il s'en faut bien, dites-vous, que ces prétendus témoins rendent toujours bien respectable ce qu'on leur voit si mal pratiquer. Le monde retentit des divisions monastiques, du relâchement, des crimes des religieux, qu'on ne saurait ensevelir dans un oubli trop profond. Sans doute le cloître a ses faiblesses, et depuis quand est-il obligé de confirmer en grâce et de détruire l'humanité? Je n'entreprends point ici l'apologie des communautés. Il serait aisé de faire sentir combien il serait injuste de rendre un corps responsable des fautes des particuliers. Les exemples tragiques d'un Lucifer parmi les anges, d'un Judas parmi les apôtres, d'Adam et d'Eve, dans le paradis terrestre n'appuieraient que trop cette triste vérité.

Il serait aisé de montrer que les prétendus scandales n'ont le plus souvent aucune réalité, qu'on n'en est instruit que par des plaintes aussi injustes qu'imprudentes, qu'arrache un moment de dépit à un sujet mécontent : accusateur d'autant plus suspect, qu'il est partie, et qu'on n'entend que lui. En effet, tous les jours, quand on remonte à la source, on ne trouve qu'un fantôme qui s'évanouit. Que si un particulier s'oublie, si même une communauté se dérange, il est cent autres maisons qui sont toujours la bonne odeur de Jésus-Christ, et, dans la même maison, grand nombre de particuliers dont la régularité édifiante répare avantageusement une faute, dont tout le reste gémit, et peut être aussitôt punie que commise.

Mais vous, mais vos familles, êtes-vous plus irréprochables? n'y a-t-il dans ce monde ni scandale ni crime? les désordres n'y sont-ils pas infiniment plus nombreux et plus criants que tout ce que la calomnie débite sur les religieux? Si, le flambeau à la main, on allait fouiller dans le secret de vos maisons, dans celui de vos cœurs, soutiendriez-vous le parallèle? Que dis-je? les gens pieux du siècle peuvent-ils être comparés aux religieux d'une vertu commune? Celui qui pratiquerait dans le monde ce que fait dans le cloître un religieux médiocre passerait pour un saint; l'homme du siècle le plus régulier ne serait qu'un religieux médiocre. Quel est l'homme de bien dans le monde qui voulût s'assujettir à toutes les observances religieuses! Quel pécheur les accepterait en pénitence! Quel confesseur oserait les imposer, je ne dis pas pour toute la vie, mais pour quelques années? La sévérité des commandements, la rigueur de la pénitence sont bien au-dessous des austérités volontaires que prescrit une règle.

Cependant, supposons toutes les faiblesses dont vous chargez les religieux. C'est cela même qui constate la vérité de leur témoignage. Dieu tire sa gloire des scandales qu'il permet. S'il y a des désordres parmi les religieux, ce sont donc des hommes faibles comme vous, à qui la religion laisse toutes leurs passions, en leur apprenant à les combattre. Ce n'est donc point faute de tentation qu'il s'en trouve de vertueux : vos tentations doivent-elles donc vous empêcher de l'être? Leurs exemples seraient moins convaincants, s'ils ne faisaient jamais de faute. L'humanité doit paraître pour montrer ce qu'elle peut avec le secours de la grâce; ainsi les apôtres et les plus grands saints ont eu des défauts, pour ne pas laisser oublier que les saints sont des hommes, et que les hommes peuvent être saints. Ces dé-

fauts animent la lâcheté qui craint le travail, la timidité qui se défie du succès. Jésus-Christ lui-même a voulu être sujet à nos faiblesses, à l'exception du péché, afin qu'à des traits si marqués, on ne pût douter que sa chair ne fût véritable.

Enfin, le bruit même que vous faites sur ces prétendus scandales rend le témoignage sans réplique. Vous connaissez donc les devoirs des religieux, vous en croyez l'exécution possible; seriez-vous assez injustes pour condamner si sévèrement des infractions inévitables d'une loi impossible? En faisant le procès aux religieux, votre étonnement et vos rigueurs font le vôtre. La loi n'est donc pas au-dessus de l'homme, puisque vous exigez de vos semblables la pratique même des conseils. Combien serez-vous inexcusables de manquer à l'essentiel du précepte, quand vous n'excusez pas les fautes légères en matière de surérogation! *Ex ore tuo, te judico.* (*Luc.*, XIX, 22.) Voyons maintenant la force de ce témoignage par la nature de la déposition.

SECONDE PARTIE

Ne semble-t-il pas que la Providence ait voulu établir des ordres religieux pour chacune des vérités les plus difficiles de la loi évangélique, afin d'en être le monument et la preuve, ainsi que chaque dogme a eu ses martyrs dans les hérésies qui en ont persécuté les défenseurs? La solitude vous parait insupportable. Pénétrez dans les respectables chartreuses, vous y verrez un monde de solitaires renouveler les merveilles de la Thébaïde. Quelques moments donnés à l'oraison lassent votre faible piété. Ouvrez les sanctuaires que sainte Thérèse éleva sur le mont Carmel. Vous y verrez une foule de vierges qui, comme Marie aux yeux du Sauveur, passent leur vie à s'entretenir avec Dieu. L'austérité de la pénitence vous révolte; que n'aurais-je pas à vous dire de celle des Clérets, des Capucines, de l'*Ave Maria.* La charité pour les pauvres vous alarme, votre cœur bondit à la vue de leurs ulcères. Allez voir les troupes d'Hospitalières et de Sœurs grises, qui vivent, qui meurent avec eux, et leur rendent les plus bas services. Le zèle des âmes vous étonne. Content de vous sauver, dites-vous, vous n'êtes pas chargé du salut de vos frères. Venez et voyez les maisons du Refuge et du Bon-Pasteur rassembler tant de brebis égarées; venez et voyez ces compagnies de missionnaires qui font retentir les villes et les campagnes, l'ancien et le nouveau monde, l'arrosent de leurs sueurs, l'édifient par leurs vertus, l'illustrent par leurs conquêtes. Vous négligez l'éducation de vos enfants, rougissez de trouver dans des Ursulines des mères plus tendres que vous, que la charité vous substitue, et qui font pour des étrangers ce que vous refusez à vos proches. Et vous avares, épris des biens de la terre, comptez ces milliers d'enfants de saint François, dont la pauvreté fait le trésor, dont l'aumône fait la ressource, dont la Providence fait tout le fonds. Les captifs que les mahométans voient gémir dans leurs chaînes ne sont pas abandonnés. Deux ordres entiers se consacrent par vœu à travailler à leur délivrance, aux dépens des biens, au péril de la liberté et de la vie. Les petites pratiques de la vertu, si propres à nourrir la dévotion, vous paraissent frivoles; montrez-nous, filles de François de Sales, une piété pleine de douceur et de force à la portée de tout le monde. Il n'y a pas jusqu'à l'abstinence du carême pour laquelle Dieu n'ait établi un ordre exprès. Avant que l'hérésie, en combattant la pénitence, eût frayé la route à la mollesse des chrétiens, le thaumaturge de l'Occident, François de Paule, vient du fond de la Calabre à la cour d'un grand roi, et forme une société qui s'engage par un vœu solennel à pratiquer toute la vie ce que vous croyez ne pouvoir faire pendant quarante jours.

La gloire de Marie n'est pas moins soigneusement ménagée. Combien de communautés qui portent son nom et qui honorent quelqu'un de ses mystères? Sa Conception immaculée, sa Présentation, son Annonciation, sa Visitation, son Assomption Les dernières paroles que Jésus-Christ dit à sa mère sur la croix, ont formé à l'honneur de Marie, dans la solitude de Fontevrault, un ordre aussi célèbre par la singularité de son gouvernement que par son étendue et la noblesse de ses chefs. Telles sont les nouvelles preuves qu'un zèle ingénieux ajoute dans chaque institut, à ce que l'état a par lui-même de si convaincant. Vous paraissez, mon Dieu, dans un profond silence, ne voir que d'un œil indifférent les prévarications des mortels; mais que vous savez divinement vous rendre justice! Triomphez, grand Dieu! triomphez, confondez vos ennemis par les miracles de votre grâce, comme vous confondîtes le démon par la patience de Job. L'as-tu vu, Satan, cet homme dont la fermeté fait honneur à notre providence? Il n'a pas son pareil sur la terre; *nonne vidisti servum meum Job?* (*Job*, I, 8.)

Ames religieuses, vous ne sentez par la rigueur du martyre qui vous immole; votre ferveur, par une douce illusion, vous y fait trouver des délices. Heureux enchantement, assez ordinaire dans la vie spirituelle. On est alarmé de nos croix, dit saint Bernard, parce qu'on ne voit qu'elles; on nous plaint, parce qu'on n'en aperçoit pas la douceur: *Crucem vident, unctionem non vident.* Mais rendons justice à votre courage, martyre glorieux et terrible; le monde peut-il en douter, lui qui ne peut se résoudre à imiter votre pénitence, et qui fait tous ses efforts pour en détourner ceux que la voix de Dieu y appelle? La vie chrétienne, dit saint Augustin, est un long et laborieux martyre. Pardonner à ses ennemis, se détacher des biens de la terre, renoncer à soi-même, porter sa croix; tout cela se fait-il sans douleur? L'effusion du sang serait quelquefois moins

pénible : *Vita Christiana crux est et martyrium.*

Que sera-ce si au détachement du cœur on ajoute le dépouillement réel; si avec la mortification des passions, on s'interdit un mariage légitime; si on resserre les liens de la soumission, en se donnant de nouveaux maîtres; si en s'éloignant du monde on se renferme dans un cloître; si outre les devoirs journaliers et les peines multipliées de cette vie, on se surcharge de mille austérités volontaires, d'une foule de prières et d'observances? *Propter te mortificamur tota die.* (*Rom.*, VIII, 36.) Non, non, les triomphes de l'Eglise ne sont pas finis, les derniers siècles en offrent d'aussi glorieux que les premiers, dans cette multitude de monastères, où l'amour divin, ce doux tyran, immole tous les jours tant de victimes. Nouveau champ de bataille, que de beau sang vous faites couler, que de lauriers vous faites naître! Entendez-vous cent et cent fois, le jour et la nuit, ces cloches qui donnent le signal du combat, et comme les trompettes de Gédéon ou de Josué renversent les murailles de Jéricho, défont l'armée des Madianites?

Il me semble entendre les martyrs du haut des cieux, tenir ce langage aux âmes religieuses : Devenez les témoins de l'Evangile, combattez avec courage, établissez la morale chrétienne, nous avons établi la foi. Vos austérités parleront aussi haut que notre sang. Ne cherchez ni bourreaux ni juges, portez vous-même la sentence, soyez en les exécuteurs. Est-ce donc à des étrangers à vous condamner? est-ce à des étrangers à vous frapper? L'holocauste perdrait de son prix, s'il coûtait un crime. Il est pur quand la victime elle-même en est le ministre et enfonce le glaive. Quelque gloire que procurent à Dieu les autres martyrs, le persécuteur marche avec le héros, et le crime avec la vertu. Dieu ne pourra-t-il être honoré par un martyr parfait, où tout lui rende également hommage? La vie religieuse fait ce chef-d'œuvre. Un vœu de pauvreté confisque tous les biens, la chasteté renonce à tous les plaisirs, l'obéissance porte ses coups jusqu'au cœur, la séparation du monde forme un exil éternel, la gloire de l'Eglise ne finit pas avec les persécutions; a-t-elle besoin des tyrans pour rendre témoignage à son Epoux? son zèle ne suffit-il pas à lui-même, pour lui élever des trophées?

Entrons dans le détail. 1° La clôture. Murailles sacrées, témoins de tant de vertus, vous êtes la prison où l'amour de Dieu renferme des captives volontaires. Ces grilles hérissées, ces murs élevés, ces précautions infinies, quelle image plus naturelle des cachots où les tyrans gardaient leur proie! précaution pour eux souvent inutile. Saint Pierre fut délivré par un ange, saint Paul se sauva dans une corbeille; plusieurs saints confesseurs ont été soustraits aux yeux des geôliers, ou favorisés par leurs gardes. Mais ne craignons aucune surprise de ces saints prisonniers; la vertu forme des chaînes bien plus solides. L'amour est un geôlier bien plus attentif, l'asile est inviolable, on aime, on respecte ses liens, et loin de vouloir les rompre, on craint infiniment de les voir jamais relâcher.

2° Impitoyable vœu de pauvreté, vous confisquez tous les biens, vous réduisez à une entière indigence, vous ne pouvez souffrir la moindre propriété, vous en interdisez jusqu'au nom, vous dépouillez sans retour des droits même et des espérances. Il est vrai que la Providence n'abandonne pas ceux qui cherchent le royaume de Dieu et sa justice, elle leur donne tout le reste par surcroît; mais le dépouillement n'est pas moins entier. On ne peut disposer de rien, tout est entre les mains des supérieurs, abandonné à leurs volontés arbitraires; faire ou recevoir des présents, répandre généreusement des aumônes, s'attacher à quelque chose, avoir le superflu, désirer le commode, être inquiet sur le nécessaire, se ménager des ressources; vœu sacré, si peu connu, vous interdisez tout; jamais la confiscation du magistrat ne porta si loin la rigueur.

3° Ne vous flattez pas, chastes épouses du Sauveur, que le cloître vous délivre de la loi humiliante qui faisait gémir saint Paul. Vous la sentirez dans vos membres contraire à la loi de l'esprit, et vous tremblerez sur le danger que court sans cesse le plus précieux des trésors. Mais ne vous flattez pas, ni de trouver le remède qu'offre à la concupiscence la liberté d'un légitime mariage, ni de goûter les coupables satisfactions que présente la corruption du siècle à des passions trop peu mortifiées : le vice et la vertu sont ici également sans ressource. Tout se refuse au vice, rien n'est permis à la vertu. La nature aux abois ne peut échapper au sacrifice. Il est vrai que les consolations les plus pures, l'union la plus intime avec Dieu, enfin des couronnes immortelles en seront la récompense, mais elles doivent être le prix de bien des combats. Le lis ne brille qu'au milieu des épines de la concupiscence, cet édifice ne s'élève que sur les ruines de la volupté. Il faut qu'armé contre soi-même le cœur se frappe sans pitié, qu'il combatte ses plus tendres penchants, qu'il s'impose les lois les plus pénibles, et soit consommé comme une victime par les peines et par les plaisirs.

4° L'obéissance plus précieuse et plus difficile que tous les sacrifices, porte au cœur de nouveaux coups encore plus sensibles, en immolant à tout moment la volonté, les inclinations et les répugnances, les projets et les désirs, les jugements mêmes et les lumières, par une aveugle soumission. Que de plaies à l'amour-propre, que de coups mortels à la vanité, que de victoires remportées sur le prince des ténèbres! Avouez-le, âmes religieuses, dans bien des occasions le glaive qui perce le sein des martyrs ne serait-il pas plus supportable? Le mérite, les talents, l'âge, les dignités, la vertu même ne peuvent ici se flatter d'aucun privilége, et sont autant de nouveaux liens. Les tyrans, par compassion ou par bienséance,

faisaient quelquefois grâce à la parenté, aux services, à la naissance ; ici tout est oublié, et ne sert qu'à parer la victime.

5° Votre humilité, âmes religieuses, me saurait mauvais gré si je faisais ici le détail des mortifications secrètes dont vous ne cessez d'affliger une chair innocente, pour qui vous redoutez le moindre souffle de la sensualité. Dieu en est témoin, c'est assez : rien ne sera perdu. Il pèse, compte, mesure les jeûnes que vous faites, les moments de sommeil que vous vous refusez, les travaux sans relâche auxquels vous vous condamnez. Si la cruauté des tyrans a eu quelque chose de plus violent, je ne sais si leur haine fut plus implacable que l'esprit de pénitence. La charité le céderait-elle à la passion ?

Mais ce n'est pas assez de comparer la vie religieuse au martyre. Elle a quelque chose de plus difficile et de plus rigoureux, par la certitude de son état, la durée, l'étendue, la continuité de ses devoirs, l'obscurité de son mérite, la vue et la comparaison des autres états, enfin l'obligation intérieure de ses pratiques.

1° Certitude de son état. Tout est ici décidé sans retour. La profession, comme le jugement de Dieu, fixe à jamais la destinée. Le martyre, en ôtant la vie, dépouille de tout, sans espérance ; mais la persécution laisse quelquefois respirer. Elle cesse, elle se ralentit, elle souffre des exceptions. En perdant ses biens par la confiscation, on peut en acquérir d'autres ; on peut revenir de l'exil, sortir de la prison, faire guérir ses plaies. Le martyre religieux ne connaît pas ces adoucissements. Tout y est sans retour tout y porte sur l'éternité ; et cependant on y survit à ses peines, on y sent son incapacité absolue de rien posséder, à mesure qu'on y sent ses besoins s'y multiplier et devenir plus pressants. N'est-ce pas mourir tous les jours, comme saint Paul, *quotidie morior?* (*I Cor.*, XV, 31.)

2° Durée de la guerre. Enfermée dans une prison qui ne doit jamais s'ouvrir, la mort est le seul terme qu'on peut se promettre. Jamais martyre fut-il si long ? Quelque heure, quelque jour dans les supplices ; les peines étaient supportables, ou la fin n'en était pas éloignée; leur violence même les abrégeait, tous les rafinements de la cruauté ne pouvaient réunir la durée et l'excès ; la fureur en se satisfaisant s'arrachait sa proie : ici les douleurs sont aussi longues que la vie, et rien ne précipite leur cours. Le martyre ne connaît point de terme, la mortification de relâche, le sacrifice de partage ; les mortifications mêmes prolongent la vie; la frugalité et la régularité, en conservant la santé, perpétuent la matière de la rigueur.

3° Continuité de douleurs. Cette sainte persécution est toujours également vive, ou plutôt le devient de plus en plus tous les jours. La ferveur toujours croissante et toujours insatiable appesantit le joug. Le temps serait seul un cruel tyran plus redoutable que les autres. Quelle vertu est à l'épreuve de la gênante assiduité de tous ses devoirs et de la constante uniformité de ses pratiques, de l'ennuyeuse répétition, de l'assommante continuité de ses exercices? On n'y voit pas comme à la guerre l'amusante variété, les intervalles de repos qui réjouissent le soldat. Ici, toujours les armes à la main, toujours dans la mêlée, on ne peut espérer un moment de trève. Les semaines, les mois, les années, la vie se passe, et le dernier jour c'est encore à recommencer.

4° Etendue de rigueur. Le martyre ordinaire ne fait pas souffrir tout le corps à la fois, il serait bientôt détruit si tout était frappé en même temps ; mais la religion n'épargne rien. L'abstinence et les jeûnes affaiblissent, les veilles matent, les habits embarrassent, les instruments de pénitence déchirent, la pauvreté fait sentir les besoins, la chasteté interdit les plaisirs, l'obéissance combat les penchants, la vie commune arrête la légèreté, la société expose à toute sorte de caractères, la charité commune y défend l'amour, et la haine n'y permet ni amis ni ennemis, ni liaison particulière ni antipathies ; il faut s'y faire tout à tous et n'avoir qu'un cœur et une âme. Un esprit dont le recueillement modère les saillies, un cœur dont la piété épure les mouvements, des yeux dont la modestie règle les regards, des oreilles qu'elle ferme aux discours du monde, une langue que le silence tient captive, des lèvres qui ne s'ouvrent que pour les louanges de Dieu ; voilà, Seigneur, l'holocauste parfait qui a droit de vous plaire : *Exhibeatis corpora vestra hostiam viventem.* (*Rom.*, XII, 1.)

5° Vue et parallèle des autres états glorieux à la justice divine par la confusion du pécheur, et à la divine miséricorde par l'épreuve du juste. Malgré la séparation du cloître, on demeure au milieu du monde que l'on a quitté, des parents que l'on a abandonnés; tandis que l'on sent les besoins où l'on se condamne, les mortifications que l'on s'impose, la contrainte où l'on vit, on voit les honneurs où l'on pouvait aspirer, les plaisirs qu'on aurait eu la liberté de goûter, la fortune où l'on avait droit de prétendre. Quel coup d'œil ! quelle tentation ! Combien doit-elle enfoncer de traits et verser d'amertume dans le calice qu'on est forcé de boire ! Epreuve délicate de la vocation, qui perpétue la rigueur du premier sacrifice lors même que le temps en a ralenti la ferveur. Tel fut, selon plusieurs interprètes, le châtiment du premier homme. Il erra toute sa vie aux environs du paradis terrestre, d'où il venait d'être chassé, et faisant sans cesse la comparaison des biens qu'il avait perdus avec les peines journalières qu'il essuyait. Tel fut le merveilleux martyre de saint Alexis qui, pendant dix-sept ans eut sous les yeux, dans la maison de son père où il vivait inconnu, les biens dont il était le maître et qu'il se refusait volontairement.

6° Obscurité du sacrifice. Le martyre religieux n'a pas même la gloire flatteuse qui dédommage des autres. Tout est brillant quand on perd la vie pour la foi. La dignité

du persécuteur attire l'attention du public, l'appareil forme un spectacle; le nombre de ceux qui l'ont précédé encourage, on brûle de mêler son sang à celui qu'on voit déjà répandu. Les éloges de tous les siècles, la canonisation solennelle de l'Eglise flatte par son éclat. Il est doux de penser qu'on acquiert les honneurs religieux et qu'on sera un jour proposé au culte et à l'imitation des fidèles. Mais tout est obscur, tout est inconnu dans le cloître; ce sont des palmes enfouies, des couronnes couvertes de poussière. On peut les comparer à ces martyrs obscurs dont la malice des tyrans voulait dérober la gloire en les faisant mourir secrètement sous divers prétextes de révolte et de crime, afin que, cachant le vrai motif du supplice et ne présentant que des coupables apparents, on fît diversion à la vénération publique.

7° Enfin obligation intérieure des pratiques de la religion. N'est-ce ici qu'un spécieux étalage de piété qu'on soit le maître d'abandonner ou de remplir à son gré? Un martyr pouvait sans crime se procurer des adoucissements. L'Evangile même lui permet de prendre la fuite. Ici on se fait un devoir de les répéter. Que peut-on faire de plus pour en assurer, pour en presser l'exécution? Ce n'est pas assez qu'une règle donnée par un saint fondateur, confirmée par l'autorité sacrée de l'Eglise, impose tous les devoirs dans le plus grand détail, il faut encore que des supérieurs exacts et fermes veillent, reprennent, corrigent; que des chapitres régulièrement assemblés examinent tout; que les coupables s'accusent publiquement et soient punis; que des officiers inférieurs, distribués dans chaque emploi, soient comptables de la partie du gouvernement qui leur est confiée. Il faut que dans un long noviciat un habile maître éprouve et instruise les aspirants et leur fasse pratiquer tous ces devoirs, afin que de part et d'autre on sache à quoi l'on s'engage et qui l'on reçoit. Il faut que des supérieurs majeurs veillent sur l'observation des règles, soutiennent les faibles, animent les négligents, forcent les rebelles; que dans des visites régulières ils se fassent rendre compte de tout, et par de sages ordonnances préviennent ou réparent le relâchement. Le prince le plus vigilant, le père le plus sage, l'homme d'affaires le plus judicieux ont-ils plus d'exactitude? J'ose dire que, même humainement, le gouvernement monastique est un chef-d'œuvre de prudence. Le plus grand politique du dernier siècle ayant lu les constitutions d'une société célèbre, dit avec admiration qu'il n'en voudrait pas davantage pour gouverner tout un monde.

Mais encore combien l'emporte sur tous les autres engagements le lien sacré qu'on s'impose! Ce ne sont pas, comme dans les premiers siècles, des victimes nécessaires qui, quelquefois surprises par les tyrans, ne peuvent se soustraire à leur fureur, et qui se trouvant entre l'apostasie et la mort se font un mérite d'une nécessité inévitable. Ici tout est réfléchi tout est libre. Nulle précipitation, nulle surprise, l'amour seul a servi de guide et a formé tous les nœuds, et le cœur soumis se fait un bonheur de sa dépendance. Ce n'est pas un contrat ordinaire; tout ce que la religion a de plus sacré rend cet engagement indissoluble, le sang d'un Dieu y met le sceau. Ce ne sont pas des magistrats qui rendent ici justice; Dieu même se la rend par des peines et des récompenses éternelles. Ce n'est pas une simple promesse ou une résolution pieuse, c'est un serment et un vœu. Ce n'est pas un vœu simple où l'espoir de la dispense puisse tenter le relâchement, c'est un vœu solennel plus indissoluble même que le mariage. Le mariage souffre le divorce, la religion n'en souffre pas; il est rompu par la mort de l'une des parties, ici l'époux est immortel, et la mort de l'épouse loin de le rompre ne fait que le consommer dans le ciel. O vous qui, révoltés contre l'autorité divine, voudriez secouer le joug des commandements, qu'aurez-vous à répondre quand Dieu vous fera voir une foule de religieux qui se font une loi irrévocable des conseils? C'est ainsi que Dieu justifie tout ce que le christianisme enseigne de plus sublime. Non, il n'est rien dans l'Evangile qui dans son explication la plus littérale ne trouve dans l'état religieux de fervents disciples; point d'espèce de vertu qui dans ses devoirs les plus rigoureux n'y trouve des observateurs fidèles; point de modèle de perfection qui dans ses traits les plus inimitables n'y trouve de parfaits imitateurs.

A la personne qui va faire profession

Regardez-vous donc en ce moment, vous qui aspirez à cette sainte vie comme un martyr que l'on mène devant les tyrans, tyrans sacrés, il est vrai, respectables, aimables; mais aussi rigoureux que les autres. Voyez ces grilles hérissées, entendez le son lugubre de ces cloches, considérez ces habits de deuil dont on va vous couvrir, cet appareil funèbre qui vous attend. Voilà les instruments de votre supplice étalés à vos yeux. L'assemblée que la cérémonie attire, comme cette foule de curieux spectateurs dont les tribunaux étaient autrefois assiégés, va être témoin de votre courage. Vous allez rendre témoignage à votre foi. J'entends des parents qui s'affligent, des passions qui grondent, des tentations qui alarment; je vois des larmes qui coulent, des caresses qui attendrissent, des espérances qui flattent, des plaisirs qui séduisent. Je prévois des mortifications qui effraient, des exercices qui dégoûtent, des besoins qui accablent, une durée qui désespère. Tout vous attaque à la fois. Que de martyres anticipés! Ainsi prévenait-on les fureurs des bourreaux par un affreux étalage et des attaques préliminaires. Ecoutez le ministre du sacrifice: *Voulez-vous vous immoler pour Dieu? Si le monde vous plaît encore, la porte vous est ouverte; si vous persévérez dans vos résolutions, l'arrêt va être prononcé, l'exécution va le suivre.* Vous voilà livrée pour toujours aux rigueurs de l'amour divin. Voilà la prison fermée, les biens con-

fisques, le corps sacrifié ; le monde disparaît, les plaisirs s'enfuient, l'espérance s'évanouit. Vous voilà dans votre exil ou plutôt dans votre cercueil, abandonnée à tout le poids de l'obéissance, à toute la rigueur de la pauvreté, à toute la délicatesse de la chasteté, à tous les dégoûts de l'observance. Vous serez la démonstration de l'Evangile ; allez donc au nombre des confesseurs dont les fastes de l'Eglise célèbrent les noms illustres, prendre place parmi les Catherine, les Agnès, et partager leurs palmes ; dites comme elles : Je ne crains pas vos coups ; j'ai un époux qui me prépare des couronnes, dont le sang m'embellit, dont les trésors m'enrichissent, dont les caresses me sanctifient. Ainsi mériterez-vous d'être l'objet de ses complaisances et d'arriver un jour à la gloire que je vous souhaite. *Amen.*

DISCOURS

SUR LA FOI ET LA PURETÉ.

DISCOURS Ier.

SUR LA FOI ET LA PURETÉ.

Cor mundum crea in me, Deus, et spiritum rectum innova in visceribus meis. (*Psal.* L, 12.)

Seigneur, créez en moi un cœur pur et donnez-moi un esprit droit.

La pureté du cœur et la droiture de l'esprit, que le Prophète demande au Seigneur, sont les deux principaux fondements de la vie spirituelle. L'esprit droit marche dans les routes de la vérité avec une docilité aveugle : le cœur pur embrasse la pratique de la vertu avec un parfait dégagement. L'un est nécessaire à l'autre. A quoi serviraient les plus vives lumières, si la corruption du cœur rendait criminel ? à quoi servirait la pureté des mœurs, si les égarements de l'esprit rendaient infidèle ? L'un apprend à conserver l'autre : droit pareil de Dieu sur tous les deux, semblable danger de les perdre, délicatesse égale de les conserver.

La possession ou la perte de l'un est la récompense ou le châtiment de l'autre. Les voiles sont levés pour la pureté ; pour elle plus de mystère. Dieu se montre à ses yeux à découvert, il se laisse contempler avec plaisir par une épouse chaste, seule digne de posséder son cœur, et de fixer sur lui ses regards : *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt.* (*Matth.*, V, 8.) Que des cœurs impurs ne soient pas assez téméraires pour les lever jusqu'à lui : ils le feraient en vain, les vérités les plus claires se déroberaient à leur connaissance, le feu et avec lui les ténèbres de la volupté tomberaient sur eux, ils n'apercevraient pas même le soleil : *Supercecidit ignis, et non viderunt solem.* (*Psal.* LVII, 9.) La foi au contraire fait trop bien connaître le prix de la pureté pour ne pas la rendre l'objet des empressements d'une âme fidèle : la piété en éteint trop les principes pour en laisser le goût : *O quam pulchra est casta generatio cum claritate!* (*Sap.*, IV, 1.) Sans recourir à la religion, naturellement même la connaissance de la vérité n'est jamais plus parfaite que dans les âmes où la passion n'élève aucun nuage : tout est sombre au contraire, tout est ténébreux pour un cœur pétri de corruption. L'ivresse du plaisir rend stupide : malédiction ordinaire, que leurs yeux soient appesantis, que leur corps penche toujours vers la volupté.

Les illusions de l'erreur, le poison de la volupté sont les deux grands ressorts de la tentation ; la lumière de la vertu, l'amertume de la mortification, les deux grands moyens de la persévérance. En devenant incommode, la foi commence à devenir suspecte, elle se perd : le plaisir devient piquant, on se le promet délicieux, on s'y livre, on oublie la loi. La foi soutient les mœurs en proposant des récompenses : les mœurs soutiennent la foi, en donnant droit de les acquérir. La vérité, en éclairant l'esprit, ouvre le cœur à la vertu ; la vertu, en purifiant le cœur, ouvre l'esprit à la vérité. Les grands objets de la religion détachent du vice, l'onction de la vertu attache à la religion; mais les vapeurs du vice obscurcissent la raison, et les ténèbres de l'erreur apprivoisent avec le vice. Peut-on donc trop vous recommander, avec le Sauveur, de porter dans vos mains les vives lumières de la foi, et sur vos reins l'étroite ceinture de la continence, à l'exemple des vierges sages, qui joignent à la fleur de la virginité l'huile de la lampe qui les éclaire ? *Sint lumbi vestri præcincti, et lucernæ ardentes in manibus vestris.* (*Luc.*, XII, 35.)

Ce n'est que par degrés, il est vrai, mais avec une rapidité surprenante, que l'âme tombe dans ces abîmes. La langueur dans la foi est le premier fruit du désordre, on ne voit plus que superficiellement, on ne croit que faiblement, la vérité s'enfuit dans un lointain où elle s'évanouit : l'horreur même du crime disparaît et ne passe que pour une faute légère, dont peut-être bientôt on se fera un mérite. Plein du plaisir qui l'enchante, qu'on ne parle plus à cette âme faible d'une autre béatitude, en connaît-elle d'autre que la volupté ? Le dégoût suit le mépris, l'aversion suit le dégoût : on combat enfin une religion que l'on hait. Tous les vices, il est vrai, racines empoisonnées, portent ce

mauvais fruit; mais le vice de la chair plus qu'un autre, aveugle, enivre, absorbe, abrutit l'âme : l'homme animal sent-il les choses de Dieu?

Développons cette matière importante. Tâchons de connaître le danger et la délicatesse de la foi et de la pureté, et par un juste parallèle faisons les sentir l'une par l'autre. Faisons-les estimer, faisons-les craindre. Elles sont timides, tout les alarme : elles sont fragiles, tout les perd. Ce sont les deux parties de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE

Moins courageux que téméraire, plus présomptueux qu'éclairé, vous osez braver la tempête et vivre au milieu des écueils, vous osez vous familiariser avec des monstres et vous nourrir de leur poison : vous voulez donc périr et perdre la foi et la pureté? Qui aime le danger peut-il se flatter de se sauver? ignorez-vous que dans ces matières délicates, 1° les plus grands hommes ont fait voir le plus de faiblesses, 2° les plus grands saints ont montré le plus de zèle, 3° les plus sages ont pris le plus de précautions? Qui peut vaincre un ennemi capable de faire trembler les plus sages et de triompher des plus forts? si le plus saint y fait naufrage, qui pourra nous conduire au port?

1° Dès le commencement du monde et jusque dans le paradis terrestre ces deux tentations réunies perdirent la première femme. Le fruit défendu était beau à la vue, image de la séduction de l'erreur; et délicieux au goût, figure des attraits de la volupté : ***Pulchrum visu, et ad vescendum suave.*** (*Gen.*, II, 9.) Le serpent y ajoute ses discours artificieux : Dieu se joue de votre crédulité, dit-il, en vous menaçant de la mort; il abuse de son autorité et de votre obéissance, en vous privant du plus doux plaisir. Défiez-vous d'un discours que dicte la jalousie : vous ne mourrez pas, et vous serez comme des dieux. L'homme ne fut ni plus sage ni plus heureux que la femme. Hélas! il l'aimait : il reçut d'elle le poison de l'erreur et celui de la volupté. Il n'ose ni contredire ses idées ni combattre ses goûts; il s'en rapporte à son témoignage et à son expérience, il ne se défie plus du danger dont on l'a averti, il ne craint plus la mort dont on l'a menacé; et pour plaire à cette épouse trop chérie, il goûte ce fruit qui doit lui porter le coup mortel. Vainement s'en repentira-t-il : regrets tardifs, vous nous fournissez du moins, dans l'aveu sincère du principe de sa faute, la vraie source de nos malheurs; l'amour d'une femme en est la cause : *Mulier dedit mihi.* (*Gen.*, III, 12.)

Ce qui avait d'abord perdu le monde dans son premier père, le perdit bientôt après dans ses enfants; un déluge d'eau l'engloutit : il le perdra encore, un déluge de feu doit le consumer. Pourquoi cette rigueur qui n'épargne personne? Parce que toute chair avait corrompu sa voie (*Gen.*, VI, 12), et que les hommes étaient tombés dans l'incrédulité : *Increduli fuerunt in diebus Noe.* Il faut purger la terre. Que les eaux servent de tombeau à cette multitude d'impies et d'impudiques qui la souillent par leurs infamies. Le Fils de l'homme à la fin du monde ne trouvera ni plus de foi ni plus de vertu sur la terre. Que le feu dévore donc ces coupables habitants, que des torrents embrasés n'en fassent qu'un monceau de cendres. L'impureté, l'incrédulité : voilà l'origine des deux plus grands malheurs qui soient jamais arrivés, qui puissent jamais arriver ici-bas. La foi, la pureté : voilà la vraie religion. Le renversement des plus grandes villes n'a pas eu d'autre source : Samarie et Jérusalem, chargées de chaînes, n'étaient-elles pas, selon le reproche de tous les prophètes, le théâtre de l'idolâtrie et de la débauche lorsque la Providence arma les mains de Salmanazar et de Nabuchodonosor? Jérusalem n'était-elle pas coupable du déicide lorsque Tite n'y laissa pas pierre sur pierre? La prostituée de l'*Apocalypse*, cette superbe Rome, qui tomba au fond de la mer comme une meule de moulin, n'avait-elle pas enivré toutes les nations du vin de son incontinence et de celui de ses erreurs? était-elle moins l'asile de tous les vices que celui de toutes les idoles?

L'idolâtrie ne s'est introduite et maintenue dans le monde qu'à la faveur de la passion, et la plus infâme débauche n'a dû ses progrès qu'à l'idolâtrie. Vainement eût-on attaqué l'un sans l'autre des ennemis intéressés à se prêter un secours mutuel : ce n'est qu'en les combattant tous les deux à la fois, que le christianisme a pu les vaincre. Les passions ouvrirent d'abord la scène; l'idolâtrie reconnaissante vint consacrer et perpétuer leur règne. Le monde fut plutôt libertin qu'idolâtre; il ne devint idolâtre que parce qu'il était libertin. Peut-être eût-il été moins éloigné de la vérité, s'il n'avait eu que l'erreur à vaincre; mais l'erreur mit le sceau à la corruption, et la rendit irréparable. Il en eût peu coûté d'abattre les temples si on eût laissé l'homme en possession de ses plaisirs; mais les idoles du cœur avaient le plus grand nombre d'autels. Elles en avaient fait dresser au bois et à la pierre. Toute la théologie païenne n'était qu'un amas d'infamies, et les objets de son culte, des monstres d'impudicité, ses cérémonies et ses mystères un tissu d'abominations. C'est ce qui alluma partout la persécution : on redoutait bien plus la morale que les dogmes de l'Evangile : ses ennemis étaient bien moins les défenseurs de la religion que les vengeurs de l'incontinence. Le triomphe de la pureté ne fut pas moins brillant que celui de la foi : elles vainquirent l'un par l'autre. On éprouve tous les jours dans le nouveau monde que si les lois chrétiennes étaient moins sévères, les idoles seraient bientôt renversées : l'erreur n'est qu'un retranchement élevé à la volupté.

Par ce moyen, remarque le livre des *Machabées*, un mauvais prêtre s'efforça de faire renaître l'idolâtrie à Jérusalem : il bâtit des

lieux publics en même temps que des temples : les écoles du vice furent ouvertes en même temps que les écoles de l'erreur : les idoles et les femmes de mauvaises vie marchèrent d'un pas égal : *Sub arce constituit gymnasium, et optimos in lupanaribus ausus est ponere.* (II *Mach.*, IV, 12.) Les rois d'Israël et de Juda, qui signalèrent leur piété pour le culte de Dieu, détruisirent les bois et les maisons ouvertes à la débauche, en même temps que les temples des faux dieux, et commencèrent par rappeler le peuple à la sainteté du mariage, pour le rappeler efficacement à la sainteté de la religion ; mais ceux dont la piété timide ou partagée n'osa porter le glaive sur le vice virent bientôt revivre, plus affreuse que jamais, une impiété dont ils n'avaient pas eu le courage de tarir la source. La religion n'étant plus étayée par les mœurs, tomba bientôt en ruines : *Abstulit lucos et ædes effeminatorum.* (IV *Reg.*, XXIII, 7.)

Le mahométisme a suivi la même route : la pureté et la religion firent naufrage au même écueil. Il a poussé sans pudeur aux derniers excès l'erreur et le crime : il doit à leur assemblage son immense étendue. L'homme, maître de son corps, maître de celui de la femme qu'il traite en esclave, a droit de se servir de l'un et de l'autre à son gré Tel doit être son bonheur suprême dans le ciel : qu'il en goûte les prémices sur la terre. Tels sont les principes qui, dans une foule de palais consacrés au vice, ont formé un monde nouveau séparé de l'ancien par les barrières de la jalousie, où une infinité de victimes, immolées à la stérile lubricité d'un monstre, passent au milieu des plaisirs, le désespoir dans le cœur, des jours inutiles et tristes. Faut-il être surpris des rapides progrès d'une secte portée sur les ailes de la volupté ? Le libertinage fut le prédicateur de l'Alcoran ; il en fit oublier ou dissimuler, ou plutôt canoniser les absurdités. Pouvait-on se défendre d'adopter un évangile annoncé par la bouche de l'incontinence, qui en déguisait ou plutôt qui en consacrait les horreurs ? Rien ne montre mieux le prodige de l'établissement du christianisme, qui proscrit l'impureté, que les prodigieux succès du mahométisme, qui la permet ; Dieu seul pouvait triompher par sa grâce d'une passion qui triomphe de tout.

Toutes les hérésies ont été le principe ou le fruit de la débauche, la plupart même n'ont roulé que sur des principes d'incontinence dès les premiers siècles. Les nicolaïtes, les gnostiques, les ébionites, et bien d'autres, se faisaient un dogme de leurs désordres et souillaient leurs assemblées religieuses par les plus honteux excès. Luther et Calvin ont dépeuplé les monastères pour satisfaire leur passion ; ils ont enfanté des erreurs monstrueuses, les plus capables d'en accréditer l'infamie et de briser les liens les plus sacrés ; leurs disciples, à la honte de leur parti, ont plus d'une fois convenu que la lubricité avait été le berceau de la réforme, et qu'il semblait qu'on n'eût abandonné le papisme que pour être plus débordé. Les dernières erreurs, sous l'air séduisant d'une morale sévère, n'autorisent-elles pas tout ce que la chair suggère d'infâme ? Une volonté invinciblement emportée par la plus grande délectation, comment peut-elle se défendre lorsque la grâce d'une délectation supérieure lui manque ? N'a-t-on pas vu le crime se couvrir du voile de la plus haute perfection, et attribuer à la grâce la plus sublime la douce indifférence et la commode quiétude, qui abandonne le corps sans résistance à tous les dérangements du péché ?

Toutes les hérésies, remarque saint Jérôme, ont encore dû leurs progrès aux femmes. Plus faciles à séduire par leur ignorance, à entraîner par leur faiblesse et à retenir par leur opiniâtreté, ces orateurs trop zélés par leur vivacité naturelle, trop éloquents par leurs charmes dangereux, répandent à pleines mains le poison qu'elles ont avidement reçu. L'Angleterre gémit et gémira longtemps du malheureux ascendant de la volupté qui renversa la religion de ses pères par les mains d'un prince impudique. La nouvelle Eglise, qui fait passer la tiare sur la tête d'un laïque, sur la tête d'une femme et dans la personne d'Elisabeth, d'une femme qui devait le jour au crime, de l'aveu même de la réforme, qui déclara nul et adultérin le mariage d'Anne de Boulen, l'Eglise anglicane pouvait-elle avoir une origine moins honteuse ?

D'où vient le peu de religion qui règne dans le monde jusque dans le centre de la catholicité ? Est-ce donc l'obscurité des mystères, la difficulté des passages, la force des objections, qui rendent la foi problématique ? Qui connaît la religion dans le grand monde ? qui en étudie les dogmes, en approfondit les preuves, en explique, en lit les livres ? qui a la volonté de le faire ? Les séculiers ignorent également la religion et l'erreur, les passions sont leurs seuls maîtres. Ce sont elles qui cherchent à parer les coups et à éteindre les remords par des doutes plus affectés que véritables. C'est le cœur libertin qui rend hérétique, impie, déiste, athée ; un cœur libertin renferme toujours un germe d'irréligion, un penchant à l'incrédulité, un commencement d'athéisme ; il dit en secret, et il a intérêt de le dire : il n'y a point de Dieu. C'en est assez, le voilà corrompu dans ses voies, infâme dans ses désirs, abominable dans ses œuvres. La foi ne survivra point à la pureté, la pureté ne survivra point à la foi ; l'ignorance et la concupiscence, l'erreur et le vice, deux funestes suites, deux châtiments du péché, sont trop unis et trop intéressés à l'être pour n'être pas inséparables : ***Dixit in corde suo, non est Deus*** (*Psal.*, XIII, 1) : ***corrupti sunt, et abominabiles facti sunt.*** (*Osee*, IX, 10.)

En effet, dit saint Paul, nous avons dans nos membres une loi contraire à celle de l'esprit ; la chair se révolte contre l'esprit, l'esprit condamne la chair ; le pécheur peut-il s'accommoder d'une loi qui lui fait le pro-

cès et ne pas s'efforcer de secouer le joug qui l'assujettit ? On ne peut servir à la fois ces deux maîtres, il faut nécessairement aimer l'un et mépriser l'autre. L'homme de bien n'a garde d'attaquer une religion qui fait son bonheur et son espérance ; le libertin ne voit qu'avec dépit un Evangile qui fait sa honte et son désespoir. Croira-t-on ce paradoxe ? L'impiété déclarée est peut-être moins dangereuse pour la foi que l'impureté ; l'incontinence effrontée est moins pernicieuse à la chasteté que l'irréligion. On ne réussit guère à ramener un hérétique, si on ne commence par en faire un homme de bien, et on ne tarde pas à redresser les idées quand on a épuré les mœurs ; par cette raison, les saints sont plus propres à opérer les conversions que les docteurs les plus habiles ; le cœur est plus difficile à gagner que l'esprit, il est presque le seul qui résiste : *Commençons*, disait aux hérétiques saint François de Sales, aussi fameux controversiste que grand saint, *commençons par combattre le vice notre ennemi commun, l'erreur ne tiendra pas longtemps.*

Après avoir vu la chute du monde, sera-t-on surpris de la chute des plus grands hommes du monde ? Samson, David, Salomon, se livrent à l'incontinence; Tertullien, Origène, et mille autres esprits sublimes, donnent dans l'erreur. Qui l'aurait cru ? Les cèdres du Liban tombent, le vent de l'erreur les renverse, la séve empoisonnée de la volupté les corrompt, l'or perd son éclat, la tache de l'hérésie et du plaisir les abrutit. Salomon joint l'infidélité à la débauche, il passe de l'ivresse de l'impureté aux ténèbres de l'idolâtrie, les femmes étrangères l'enchaînent aux pieds de leurs divinités. Jamais la main qui avait élevé un temple au vrai Dieu n'en eût consacré aux idoles, si le cœur n'eût été le premier idolâtre. Tertullien et Origène, dont les mœurs furent irréprochables, portèrent la rigueur et la précaution à l'excès ; Luther et Calvin portèrent à l'excès la débauche : tant il est difficile, dans cette matière, que de grands hommes soient neutres ou ne sentent que de médiocres passions. Luther dépeuple les monastères, Calvin proscrit le célibat, Tertullien traite ce péché d'irrémissible, et, par une espèce de martyre, Origène ne croit pouvoir conserver la pureté qu'en portant ses mains sur lui-même au risque de ses jours.

Les grands hommes sont incapables des autres crimes : la trahison, le meurtre, le larcin, ont je ne sais quoi d'odieux et de bas, étranger aux grands cœurs; mais qu'il en est peu de supérieurs aux prestiges de l'erreur et aux attraits de l'incontinence ! On leur pardonne ces faiblesses, leur mérite semble les effacer, ou plutôt ils s'en font une sorte de faux mérite, et le succès semble supposer en eux des qualités au-dessus du commun ; ils sont plus susceptibles que d'autres, et on se fait gloire de les leur inspirer.

Un grand homme est pour l'hérésie une conquête considérable. Quel poids et quel éclat ne lui donne-t-il pas ? elle en a besoin pour s'accréditer et se répandre. Que d'artifices pour le gagner ! que de sollicitations pour le faire agir ! que de souplesses pour se l'attacher, et de flatteries pour le conserver ! que d'éloges pour le faire valoir ! Qu'il doit lui en coûter pour échapper à tant de piéges et briser de si doux liens ! pour se résoudre à tomber, par le désaveu de ses erreurs, du faîte de la gloire dans l'obscurité d'une réparation, de maître devenir disciple, et d'oracle pénitent public ! Le sexe n'est pas moins flatté de la gloire d'une brillante conquête ; l'élévation de son esprit, la noblesse de ses sentiments, la finesse de son goût, garantissent les attraits de l'heureux objet qui a su lui plaire ; l'éclat de sa réputation, de sa naissance, de sa fortune et de ses dignités, rejaillit sur celle qui en a triomphé. Le mérite du captif embellit le char où il est attaché, et les lauriers qui ceignent son front couronnent celle qui l'y traîne. S'il y a des charmes à étaler, si jamais l'art doit venir au secours de la nature, en un mot, s'il y a de grands dangers à courir, est-ce au commun des hommes qu'on les prodigue? Qui donc à plus à craindre que celui dont le mérite fait le plus ambitionner le suffrage ?

N'est-il pas même certain que son élévation le met plus à portée de voir de beaux objets, plus aisément et en plus grand nombre ? Nouveaux dangers refusés à la multitude, heureusement renfermée dans les bornes étroites d'un plaisir médiocre, que la médiocrité éloigne, que la grossièreté émousse. Les grandes passions ne sont guère pour les petits ; l'hérésie est aussi peu pour eux ; endurcis au travail, presque abrutis, ils sont moins susceptibles de tendresse et moins accessibles à l'erreur. Le grand, au contraire, en imaginant, en adoptant, en débitant un nouveau système, se donne un air de savant, d'esprit fort, de génie créateur, dont la vanité est agréablement flattée. La curiosité entraîne à tout examiner. Qu'il est aisé de prendre le change ! qu'on mérite même, par la présomption, d'en être la dupe ! Un grand cœur a plus de sentiments qu'un autre, il en a de plus vifs ; l'orgueil et le plaisir ont avec lui de grandes intelligences, qu'il se pardonne aisément, qu'il entretient soigneusement. C'est une espèce de délassement qu'il s'accorde, que sa délicatesse même rend plus piquant et plus séduisant. Plus vous êtes grand, plus vous devez vous défier de vous-même : *Quanto major es humilia te in omnibus.* (*Eccli.*, III, 20.)

2° C'est ici que les plus grands saints ont marqué le plus de zèle, et sans doute la vue de tant de faiblesses l'a plus d'une fois ranimé. Le détail en sera édifiant. Le premier saint de la loi nouvelle, Jean-Baptiste, ne mérita pas moins le nom d'Ange du Messie par sa pureté angélique, que celui de Précurseur de sa foi : *Mitto angelum meum qui præcedat te.* (*Malach.*, III, 1.) Ces deux vertus le conduisirent au désert et sur les bords du Jourdain; ces deux vertus terminèrent ses jours par le martyre. Qu'avait à crain-

dre, et cependant que ne craignait pas de la contagion du monde cet homme sanctifié dans le sein de sa mère ? La vertu née avec lui, et déjà si éclairée, qu'à travers la prison qui les renfermait l'un et l'autre, il connut, il adora le Sauveur avant d'avoir vu la lumière, le rendait sans doute inaccessible à tous les traits de l'ennemi ; mais il est timide parce qu'il est sage ; plus il connaît le prix de la vertu, plus il en redoute la perte. Il fuit dans le désert, il y passe sa vie, pour éviter la plus légère tache : et quelle vie! des sauterelles sont sa nourriture, une peau de chameau son habit. Une triste expérience ne lui avait pas donné, comme à nous, d'humiliantes leçons ; la foi seule lui découvrit la profondeur de l'abîme et le danger d'y tomber : *Ne levi saltem*, etc. Les rives du Jourdain retentissent de sa voix ; prédicateur de la foi, il en enseigne les mystères ; vengeur de la pureté, il en confond les ennemis; il fait connaître, il baptise le Messie. Les cieux s'ouvrent pour apprendre à la terre à écouter le bien-aimé du Père céleste ; mais en même temps Jean prêche la pénitence. Appelé à la cour et sans être ni ébloui de l'éclat de la faveur, ni intimidé par les menaces d'un prince impudique, il ose, avec un courage héroïque, troubler les plaisirs d'Hérode et lui reprocher un commerce incestueux. Qu'êtes-vous allé voir dans le désert ? Est-ce un homme efféminé dont la vertu se corrompt dans la mollesse? Cherchez ces héros du vices dans le palais des rois. Rien de plus austère que sa vie. Est-ce un homme dont la foi chancelle, comme un roseau agité des vents? Rien de plus inébranlable. A ces deux traits reconnaissez le plus grand des hommes : *Non surrexit major*. (*Matth.*, XI, 11.) Il en sera le martyr. Qu'il périsse, ce redoutable prédicateur! que sa tête dans un bassin me venge de sa hardiesse. Contemplez-le, prince sanguinaire, ses yeux sont éteints plutôt par l'horreur de votre débauche que par les ombres de la mort. Cette bouche parle encore pour la religion et les mœurs, elle en annonce le législateur et le modèle ; vous l'entendez malgré son silence et vous la craignez.

Le père nourricier du Messie, formé à la même école que son précurseur, vit, comme lui, sa foi et sa pureté mises aux plus délicates épreuves, dans un temps où l'on touchait à la venue du Messie, d'une tribu à laquelle il était promis, d'une famille de laquelle il devait naître. Uni à une épouse dont la sainteté semblait le mériter, Joseph respecte si fort le prix de la virginité, il craint si fort de passer les bornes, souvent peu respectées, de la chasteté conjugale, qu'il aime mieux s'interdire les plaisirs les plus légitimes, que de s'exposer à en goûter de moins innocents. Prodige jusqu'alors sans exemple, et depuis si peu imité, plus admirable que celui de l'ancien Joseph! Car enfin l'adultère a quelque chose d'odieux et de bas : les sollicitations d'une maîtresse impudique, quoique dangereuses, la font mépriser; un cœur reconnaissant porterait-il un coup mortel à l'honneur d'un maître qui l'a comblé de bienfaits? La présence de Dieu en impose à la passion, et le crime coûte toujours à l'homme fidèle. Mais pendant trente années d'une société continuelle se refuser ce que tout facilite, que tout offre, que tout permet, que tout exige, ah ! s'il est beau de se refuser des plaisirs infâmes, qu'il est admirable de s'interdire les plus innocents! Ainsi mérita-t-il le titre glorieux d'époux de Marie. L'eût-il obtenu à d'autres conditions? Marie eût-elle livré à la passion ce qu'elle préférait à la maternité divine? L'épreuve de la foi de Joseph ne fut pas moins délicate : une épouse si respectée se trouve enceinte. Que dut penser un époux vierge d'une fécondité si peu attendue? Il suspend son jugement, il étouffe ses plaintes. Un ange lui découvre le mystère, et quel mystère pour un artisan, pour un mari! un Dieu incarné, une vierge mère! Joseph croit tout, et revient à une épouse qu'une foi aveugle peut seule croire fidèle par un miracle, et quel miracle ! *Quod in ea natum est de Spiritu sancto est.* (*Matth.* I, 20.) Il voit de ses yeux l'événement le plus incompréhensible, ou le plus offensant; il croit, au hasard de son honneur, une épouse vierge et féconde ; il reçoit, il aime, il nourrit un enfant étranger; il fuit en Egypte pour sauver ce qu'il ne peut voir sans rougir. Grand patriarche, conservez avec soin le Sauveur du monde et le vôtre : le monde sauvé admirera-t-il jamais trop une foi, une pureté qui n'eut jamais, qui ne peut jamais avoir de semblable?

Ne séparons pas l'épouse d'un époux si digne d'elle. Une virginité conservée dans le mariage, le mystère d'une fécondité miraculeuse, des soupçons légitimes aussi humiliants pour Marie qu'affligeants pour Joseph, une fuite en Egypte aussi pénible que périlleuse : ce sont des épreuves, ce sont des éloges communs à tous les deux. Il est des traits singuliers, propres à la Reine des anges. Quelle foi ! quelle pureté ! Jamais il ne fut fait de plus grand acte de l'un et de l'autre. Vous êtes heureuse d'avoir préféré la pureté, non au trône impérial, mais à la maternité divine; ce qui vous a été promis s'accomplira, ne craignez rien, le Saint-Esprit se charge du miracle. Elle refuse d'abord, elle n'accepte enfin la qualité de mère de Dieu que quand on lui répond de sa pureté. Au même instant, et par le même acte, elle souscrit à l'oracle et ratifie son vœu. Aussi lui promet-on, lui assure-t-on en même temps le trône de Dieu et la couronne des vierges. Un Dieu homme, une mère vierge, ces deux miracles, ces deux objets sont inséparables. Deux sources du bonheur de l'homme, la foi et la pureté. Qui le croirait cependant? Marie craint, Marie se trouble, quoiqu'une innocence que le péché originel n'a pas flétrie, une grâce que celle des anges n'égale pas, et dont Dieu même paraît épris, doivent rassurer les plus timides, Marie craint dès l'enfance, elle s'enferme dans l'asile du temple ; mais c'est un ange qui lui

parle, il ne parle que de choses saintes, il n'annonce que l'incarnation du Verbe : Marie craint encore, elle est troublée : *Turbata est.* (*Luc.*, I, 29.) Vertu aimable, d'autant plus timide que vous êtes plus parfaite, vous jetez dans le trouble le chef-d'œuvre de la grâce : fûtes-vous jamais le partage de ceux qui ne connaissent le danger que pour le braver, l'aimer, le chercher? Ne craignez rien, Marie, Dieu est plus jaloux que vous-même de votre virginité : vous ne lui plaisez que par ses charmes, les plus grands miracles vous en garantissent la conservation : *Ne timeas, Maria.* (*Ibid.*, 30.)

Tous les apôtres, zélateurs de la foi et de la pureté, enseignent de toutes parts ces dogmes, et ces préceptes nouveaux que la chair ne saurait comprendre; ils déclarent la guerre à l'idolâtrie et au vice, ils éclairent les esprits et réforment les cœurs. Il eût été peu avantageux à l'homme d'être redressé sur ses erreurs, s'il n'eût été corrigé de ses désordres. S. Matthieu fut le martyr de l'un et de l'autre, pour avoir enseigné la religion, et fait faire un vœu de chasteté à la fille du roi d'Ethiopie : le prince qui la demandait en mariage, irrité des obstacles que le zèle de l'apôtre avait fait naître à ses désirs, en immola l'auteur. Heureux de répandre un sang qui arrosa les prémices de la vie religieuse, dans la première des vierges chrétiennes qui s'imposa la loi de la chasteté! Que ne dit pas saint Paul dans ses *Epîtres*, que ne nous apprend-il pas de ses combats? Quoi de plus vif que ses exhortations à la pureté, et la préférence qu'il lui donne sur le mariage? Le mariage est bien respectable, Dieu l'a élevé à la dignité de sacrement; mais il est quelque chose de plus grand encore, c'est de savoir s'en passer. Le mariage est un remède à la concupiscence : qu'on le prenne, s'il est nécessaire; mais plus heureux celui qui n'en a pas besoin! Quels anathèmes contre toute sorte d'incontinence! Qu'on n'en prononce pas même le nom parmi des chrétiens! Il ne parle pas plus fortement pour la religion, il ne proscrit pas plus solennellement l'idolâtrie. Ses discours, aussi animés que ses lettres, jettent l'alarme dans l'esprit du proconsul Félix. Le dogme du jugement et la loi de la chasteté le font trembler : *Tremefactus Felix, disputante Paulo de castitate et judicio.* (*Act.*, XXIV, 25.)

Le grand Augustin en fut converti, *non in cubilibus et impudicitiis.* Que de combats, que d'alarmes pour lui-même! les chaînes, les prisons, l'exil, le naufrage, la faim, la soif, la nudité : voilà ce que la foi coûte à saint Paul. Des lois humiliantes, contraires à la loi de l'esprit, des révoltes continuelles de la chair : voilà ce que lui coûte la chasteté. Il redoute cette guerre intérieure autant que l'autre, il désire d'être anathème pour ses frères, et demande trois fois d'être délivré de l'aiguillon de la chair; il sait combien est fragile le vase qui renferme ce trésor, il ne se rassure que sur le secours de la grâce, elle lui suffira, sa vertu en sera plus parfaite : *sufficit tibi gratia mea.* (II *Cor.*, XII, 9.)

Aucun des apôtres ne s'est plus distingué dans ces deux vertus que saint Jean l'évangéliste. Il n'est pas moins le fils de la pureté que le disciple de l'amour. Imitateur de Joseph, aussi bien que son successeur dans le soin qu'il prend de Marie, quoique tout en lui respire la charité, la foi et la pureté y brillent peut-être encore davantage. Seul parmi les apôtres reconnu vierge, il dut à la pureté cet amour même. Le Dieu qui ne se plaît que parmi les lis, eût-il souffert rien de souillé dans son sein? Le Dieu qui voulut une vierge pour mère, lui eût-il donné, à sa place, un fils adoptif dont elle eût à rougir? Qui eut jamais une foi plus vive? Faut-il du zèle, il annonce l'Evangile par toute la terre, il gouverna pendant plusieurs années toutes les Eglises d'Asie. Faut-il de la fidélité? seul parmi les apôtres, il suit Jésus-Christ jusqu'au pied de la croix. Faut-il du courage? il souffre le martyre, on le plonge dans une chaudière d'huile bouillante. Faut-il de la constance? une vie de quatre-vingts ans ne vit jamais sa ferveur se ralentir. Que de lumières, que d'élévations en récompense! Qui a vu plus de merveilles que Jean? à qui ont été révélés de plus grands secrets? Son *Apocalypse* renferme autant de mystères que de paroles. Elevé aux pieds du trône de l'Agneau, dans l'île de Pathmos, il a été témoin de sa gloire, et connut la destinée d'un monde à venir : pur et fidèle, pouvait-il n'être pas le disciple bien-aimé? *Discipulus quem diligebat Jesus.* (*Joan.*, XXI, 1.)

Les martyrs, sur les pas des apôtres, ont répandu leur sang, pour rendre témoignage à la vérité; mais quelles vérités! vérités spéculatives, vérités morales. La plupart des vierges chrétiennes n'ont pas moins été les martyres de la pureté que de la foi. La modestie, l'éloignement du monde, le refus du mariage les ont trahies, leur constance a irrité le tyran. La plupart auraient sauvé leur vie au prix de leur honneur; mais elles ont mieux aimé tout souffrir et tout perdre, que d'en ternir la beauté La couronne impériale, offerte à sainte Catherine et à sainte Suzanne, ne valut pas à leurs yeux ce précieux trésor. On les a entendues en parler avec le plus vif transport. J'ai un époux, disait sainte Agnès, qui, loin de flétrir ma pureté, la sanctifie et la perfectionne par ses chastes caresses; son sang embellit mes joues, il m'a donné une robe d'un prix inestimable, en l'aimant, en m'unissant à lui, je ne suis que plus sainte : *Quem cum amavero*, etc. La foi et la pureté en firent à douze ans une héroïne supérieure à tous les supplices; mais le tourment pour elle le plus insupportable, ce fut de se voir exposée dans des lieux infâmes, aux attentats des libertins, et Dieu justifiant les alarmes de ses épouses, a souvent fait des miracles pour les préserver, devenues immobiles, défendues visiblement par les anges. Vous avez beau faire, disait sainte Luce, le Saint-Esprit est dans mon cœur, ma pureté

n'en sera que plus brillante et plus récompensée, si vous me faites violer malgré moi : *Si me invitam jusseris violari, castitas mihi duplicabitur ad coronam.*

Les docteurs de l'Eglise, par un autre genre de martyre, n'ont pas moins combattu pour ces deux vertus. Leurs écrits sont remplis, et des preuves de la religion, et des éloges de la chasteté. Il y en a même peu qui n'aient fait pour celle-ci des ouvrages exprès, comme saint Jérôme contre Jovinien, saint Ambroise et saint Augustin, etc. Ils n'ont pas moins eu à soutenir dans l'un que dans l'autre, les assauts, les railleries, les persécutions de l'enfer. Le monde même catholique s'est joint à l'hérésie, et quoique souscrivant à la condamnation de l'erreur, il n'en a pas moins déclaré à la vertu une guerre secrète, dont toute leur éloquence dans la chaire, toute leur fermeté dans le gouvernement, toute leur force dans leurs écrits n'a pu arrêter en entier le ravage. Oui, tout ce qu'il y a eu de saint dans l'Eglise s'est consacré à la défense de la foi et des mœurs.

3° Tout ce qu'il y a eu de sage n'a pas moins agi avec circonspection qu'avec zèle, et réuni les précautions aux combats. Les nouvelles martyres que la foi et la chasteté renferment tous les jours dans le cloître, ne sont ni moins courageuses, ni moins timides dans la paix; et au milieu du sein de l'Eglise, que de grilles hérissées, que de voiles épais les rendent inaccessibles aux yeux des hommes! Un vœu indissoluble interdit jusqu'aux espérances, la pénitence mortifie la chair, le silence arrête les saillies, la solitude amortit la liberté des regards, la pauvreté dépouille des parures, la vigilance des supérieurs écarte les dangers, le recueillement prévient les surprises, et l'oraison et le travail ôtent jusqu'au loisir. Que cette vie pure est digne du divin Agneau qui a conduit les unes sur les échafauds, les autres dans la retraite! Qui les soutient dans la rigueur des supplices ou dans la durée de la pénitence? C'est la foi, c'est la pureté. La foi dirige la pureté, la pureté conserve la foi. Un cœur amolli par les délices serait-il à l'épreuve de la douleur? un cœur égaré par l'erreur serait-il supérieur aux délices? La foi et la pureté ramassent de concert des palmes communes : instruites de la fragilité humaine et de la séduction des objets, elles prennent des sûretés communes. Les hommes, quoique plus forts, ne le cèdent point en discrétion au sexe fragile : l'asile de la retraite, l'éloignement du monde, le silence, le recueillement, la modestie ne paraissent pas moins indispensables aux religieux et aux prêtres, qui sentent le prix et les risques de ces deux trésors.

L'Église, par la sagesse de ses leçons et l'autorité de ses lois, ne laisse pas ces maximes de prudence douteuses. Que ne fait-elle pas pour conserver le dépôt de la foi? elle arrache les livres suspects des mains des fidèles, elle leur interdit la société des hérétiques; elle chasse ceux-ci de ses temples, de ses offices, et par des excommunications multipliées les retranche de son corps. Elle ne souffre aucune nouveauté de langage, elle proscrit jusqu'aux équivoques et aux propositions captieuses, et tout ce qui pourrait ébranler la déférence et la foi. Elle ne défend pas moins la lecture des romans, les conversations libres, les sociétés suspectes, les spectacles profanes, le commerce du monde. Elle nous charge dans le tribunal et dans la chaire de faire retentir notre voix et d'employer son autorité pour éloigner de vos lèvres la coupe empoisonnée de l'erreur et celle de la volupté, et de ne négliger aucune précaution que la faiblesse de l'esprit et la fragilité du cœur rendent si nécessaires.

Oui, l'Église, toujours zélée pour la foi et pour la pureté, n'a presque agi que pour les défendre : la plupart des canons les ont pour objet. Anathème à quiconque blesse la morale ou le dogme! Elle a décidé dans les termes les plus exprès l'énormité de l'incontinence, la sainteté du mariage, et le prix de la virginité. Elle traite avec la même rigueur, dans les pénitences publiques, le libertin et l'hérétique. La pureté des mœurs et celle de la doctrine lui ont paru des dépôts sacrés dont elle est comptable. Elle interdit à tout le clergé même un mariage légitime. Le premier pas qu'elle fait faire, c'est de promettre une pureté parfaite. Lien indissoluble d'un vœu solennel, elle vous impose à tous ceux à qui elle ouvre le sanctuaire. Confierait-elle qu'à des mains pures le corps de l'Agneau sans tache? C'est l'esprit propre du christianisme. Aucune autre religion n'est si rigoureuse dans ces deux devoirs. Le paganisme avait un culte extérieur, qu'il suffisait de ne pas troubler; il laissait à chaque nation, à chaque particulier, la liberté de servir ses dieux à sa manière : comment aurait-il défendu des passions qui faisaient son histoire et sa théologie? Le mahométisme n'est ni plus raisonnable ni plus chaste : peut-être l'est-il moins, en érigeant l'impureté en dogme et en objet de béatitude éternelle. La religion chrétienne est donc la seule qui soumette à Dieu l'esprit et le cœur par ses oracles, et le conserve par ses précautions

L'Eglise ne fait en cela que marcher sur les traces de son divin maître; il est l'époux des vierges, l'auteur et le consommateur de la foi. Voulez-vous être sauvé, il faut croire; celui qui ne croira pas sera condamné : il faut croire aveuglément; celui qui ne défère pas à l'Eglise est un païen et un publicain. Voulez-vous lui plaire, renoncez à vous-même, sacrifiez tous les plaisirs, interdisez-vous jusqu'aux regards et aux mauvaises pensées. Quel amour pour la pureté! sa cour n'est composée que de vierges. Quel zèle pour la foi! il fait des prodiges pour l'établir, il envoie des apôtres pour l'annoncer, il fonde une Eglise pour la maintenir. Les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. Tout l'Evangile ne parle que de mortification et de docilité. En l'embrassant par le baptême, on vous demande en même temps de croire tous les mystères, et de renoncer au démon, à la chair et au monde.

Je dis, en second lieu, que la délicatesse

de ces deux vertus justifie encore nos alarmes, et doit nous rendre inexorable pour tout ce qui peut les altérer.

SECONDE PARTIE.

La foi a sa pudeur et sa virginité, une virginité qui la conserve tout entière, une pudeur qui en éloigne les moindres apparences du péché. Oui, la foi est vierge, et tel est le bel éloge que tous les siècles ont donné à la foi de l'Eglise romaine, parce que cette Eglise ne fut jamais souillée par l'hérésie, et bien loin de jamais souffrir l'erreur, elle les a constamment rejetées. La foi est ainsi vierge dans l'Eglise en général, parce que l'Eglise catholique est infaillible dans sa doctrine : elle n'a jamais admis, elle ne peut jamais admettre d'erreur. La foi est encore vierge dans chaque particulier qui, attaché inviolablement à l'Eglise, ne souffre jamais d'altération dans sa créance : semblable à celui qui, jaloux de la pureté de son cœur, a conservé jusqu'au tombeau la robe précieuse dont il fut d'abord couvert au baptême.

Nous l'entendons ici dans un autre sens. Nous disons que la foi a sa virginité, parce qu'elle a, comme la virginité, une sorte d'intégrité indivisible, qui lui est essentielle, et qui, non plus que l'intégrité de la pureté, ne peut se perdre à demi. Sa délicatesse ne peut souffrir la plus légère tache, sans recevoir le coup mortel. Toutes les vertus, en cela semblables à la foi et à la chasteté, sont en un sens indivisibles dans leur héroïsme. Une vertu n'est héroïque qu'autant qu'elle est sans défaut, et au plus haut point de perfection. Il n'est de vrai bien que ce qui renferme toutes les qualités essentielles, ni d'héroïsme, que par l'assemblage de toutes les vertus, le moindre défaut l'en fait déchoir : ***Bonum ex integra causa : malum ex minimo defectu.*** Les vertus sont encore indivisibles, même dans un degré de médiocrité, par rapport aux fautes graves; un péché mortel, en détruisant le principe de la grâce et de la charité, les détruit absolument devant Dieu dans l'ordre surnaturel. Non, on ne peut servir deux maîtres. Qui n'est pas avec moi est contre moi; il faut tout croire ou on ne croit rien, tout faire ou on ne fait rien, tout souffrir ou on ne souffre rien. Manquer à un article de la loi, c'est la violer tout entière : *Qui peccaverit in uno*, etc. (*Jac.*, II, 10.)

Mais il y a des vertus encore plus indivisibles que les autres, parce qu'elles ne connaissent ni de légères fautes, ni de légers risques, ni de légères suites. Telles sont la foi et la pureté. 1° On ne les blesse jamais légèrement, 2° on ne les expose jamais impunément, 3° on ne les répare jamais entièrement, 4° elles ne se perdent jamais seules. Rien de plus intolérant et de plus intraitable. elles ne souffrent ni partage, ni accommodement, ni condescendance, ni paix, ni trêve.

1° Tout n'est pas mortel en matière de justice, de patience, de charité : c'est un jonc assez souple, qui se plie sans se briser. Tout est mortel en matière de foi et de pureté ; rien de volontaire ne peut être véniel, l'intégrité en est perdue du premier coup : c'est un verre fragile qui ne se plie, ne se prête à rien. Cette vérité est facile à comprendre dans la contrition. Les motifs qui la font naître, embrassent tous les péchés mortels, on ne peut en excepter aucun sans détruire le fondement de la contrition et la contrition tout entière. La foi portant sur un motif surnaturel de l'infaillibilité de l'Eglise, on ne peut douter d'un seul article, sans détruire l'idée de l'infaillibilité, et anéantir la foi tout entière. Il y a même un enchaînement parfait entre les vérités de la foi, qui ne fait qu'un corps unique de doctrine. On ne peut en attaquer une sans ébranler toutes les autres. Semblable au chef-d'œuvre d'un grand maître, dont tous les ressorts sont si artistement liés, que le moindre dérangement fait crouler toute la machine, un hérétique n'a aucune foi sur rien.

Mais il y a cette différence entre la foi et la contrition, que celle-ci n'embrasse nécessairement dans son indivisible généralité, que tous les péchés mortels, non les véniels; au lieu que l'infaillibilité de l'Eglise embrassant les plus petits articles qu'elle définit, comme les dogmes fondamentaux, ne souffre ni doute ni exception sans entraîner la chute de la foi dont elle est la base. Quoi qu'il en soit de la contrition par rapport au péché véniel, du moins la pureté est semblable à la foi, en ce qu'elle est aussi intolérante et indivisible dans les moindres choses.

Elle l'est même par sa nature. La virginité est une intégrité, une totalité parfaite de vertu qui embrasse tout l'homme, le cœur, l'esprit et le corps. Pour peu qu'elle soit entamée, elle n'est plus entière, elle n'est donc plus. Une seule faute la perd absolument. De là vient que quoiqu'il y ait dans le monde bien des gens qui n'ont jamais commis de fautes grossières, il y a cependant bien peu de vierges. Un moment, un regard, une pensée volontaire fait évanouir l'intégrité. Aussi les théologiens regardent comme une circonstance aggravante la qualité de vierge qu'une première incontinence a flétrie : cette fleur moissonnée, ce lustre terni forme un péché particulier plus énorme que les autres.

Vertus célestes, oserons-nous le dire ? vous êtes semblables à la Divinité. Toutes ses perfections lui sont si essentielles, qu'on ne peut lui en disputer une sans effacer l'idée de Dieu et renverser son trône ; une si parfaite unité ne reçoit ni division, ni tache; le plus léger défaut lui est aussi contraire que la multiplication de son essence, le blasphème qui le dégrade, est une sorte d'athéisme qui l'anéantit. Vertus célestes, vous retracez cette unité divine : les moindres attentats vous éclipsent, les moindres faiblesses vous renversent, les moindres blessures vous font mourir.

2° On n'expose jamais impunément des vertus si fragiles, elles craignent les moindres écueils, elles tremblent au moindre souffle, elles se font de la pudeur un rempart inaccessible. La pudeur de la foi est aussi délicate que celle de la virginité. Voyez cette jeune personne qu'une éducation, une vertu sincère, une timidité prudente, rend attentive aux moindres choses, et fidèle aux plus légères bienséances, une parole la fait rougir, une pensée la déconcerte, elle évite la lecture des livres, non-seulement hérétiques, mais suspects ou écrits par une main suspecte, comme la pudeur fuit les livres non-seulement obscènes, mais même profanes de galanterie. La pudeur bouche les oreilles aux conversations équivoques, le commerce des personnes trop libres l'effarouche. La foi n'est pas moins timide sur les discours des hérétiques. La pudeur rejette sans ménagement et sans délai toutes les pensées qui offrent à l'esprit les objets de la volupté, elle invoque le Dieu de sainteté pour vaincre ces ennemis domestiques. L'homme fidèle n'est pas moins effrayé des doutes qui pourraient rendre sa foi chancelante : il demande au Seigneur de l'affermir et de la conserver, il en multiplie les actes pour la fortifier, il la répand avec zèle, il en augmente de plus en plus le mérite.

La curiosité même est suspecte à la pudeur aussi bien qu'à la foi; elles n'ont garde de vouloir apprendre ce qu'il est dangereux de savoir. Que ne peuvent-elles jusqu'au tombeau conserver cette précieuse ignorance? A quoi sert d'être instruit des vaines difficultés de l'hérésie? La foi docile se soumet aisément : circonspecte elle se bat en retraite. La pudeur est même un peu farouche par une sage défiance : on a beau se déguiser auprès d'elle, sous prétexte d'amitié, de charité, de bienséance, de zèle, elle est toujours sur sur ses gardes. La foi, également soupçonneuse, n'écoute ni les apparences de piété, ni les airs de réforme, ni les interprétations dangereuses de l'Ecriture ou des Pères, dès que la soumission et le respect peuvent courir quelque risque. C'est le fruit défendu de la science du bien et du mal; il est trop funeste pour y porter la main; les sifflements du serpent sont trop pernicieux pour y prêter l'oreille. Enfin, la pudeur inépuisable en précautions cherche dans le choix des habits, des meubles, des aliments, des amis, des domestiques à s'étayer de tous les appuis, à faciliter tous les moyens, à élever tous les retranchements. La foi est également attentive à tout ce qui la favorise : invocation des saints, culte des images, exactitude aux cérémonies, assiduité aux offices, fidélité aux pasteurs, tout ce qui la soutient lui est cher, lui paraît important. Ces racines soutiennent, nourrissent l'arbre, même les plus petites; les couper, c'est le dessécher, l'ébranler, l'arracher.

Je sais que la galanterie et l'impiété déguisées ne manquent jamais de prétexte pour diminuer ou pour colorer le désordre : priviléges de la jeunesse, bel air du monde, agréments d'une partie de plaisir, légèreté des fautes, curiosité d'un savant, liberté de penser, découverte heureuses, plaisanteries excusables, surtout éloignement de l'emportement de la passion, qu'on donne comme un garant certain de la droiture, spécieux prétexte de modération dont on se pare pour faire son apologie et dont je me sers pour prononcer la condamnation. Prétendez-vous par ces conversations suspectes satisfaire la corruption du cœur et les égarements de l'esprit, et tendre des piéges à la crédulité et à l'innocence? Non, je ne veux qu'égayer la compagnie et écarter les soupçons d'une ennuyeuse mysanthropie. Mais pensez-vous que la gaze légère dont vous les voilez émousse les traits que vous lancez, ou que le miel dont vous couvrez le bord de la coupe arrête l'effet du poison que vous faites boire? Sachez au contraire que les assauts que vous livrez à la foi et à la vertu, ne font que l'alarmer davantage. Connaissez votre erreur ou votre malice, vous, qui vous croyez moins impudique parce que vous agissez avec moins d'éclat. Les âmes innocentes ne sont pas en garde contre vous, elles vous respectaient, vous estimaient, vous aimaient. Nul attentat ne précède, n'accompagne les piéges que vous tendez : ce ne sont ni des peintures lascives, ni des hérésies formelles, des expressions grossières, des mépris marqués, des actions infâmes, des profanations scandaleuses; ces excès vous déshonoreraient et les sauveraient : ce ne sont que de légères ébauches du crime, de faibles avant-goûts de l'erreur. Et parce que vous modérez vos coups de peur que ceux que vous blessez ne crient et ne se défendent, vous prétendez faire grâce et mériter nos suffrages et nos remerciements? Ah! ne vous cachez plus, les ennemis couverts sont plus à craindre; laissez voir votre marche, vous en serez moins pernicieux et moins coupable, ce n'est donc ni le trouble de la raison, ni la vivacité de la passion qui vous entraînent : vous vous possédez jusqu'à sentir l'horreur de la grossièreté et à trouver des couleurs qui la déguisent; vous craignez de laisser voir le fond de votre cœur et la noirceur de votre perfidie. Quel prétexte pour en diminuer l'énormité! La vertu en sera-t-elle la victime? Non : armée par vos propres traits, elle trouvera dans une plus grande défiance un asile que vous ne pourrez forcer.

3° On ne répare jamais aisément ces deux vertus, jamais du moins on n'en répare la fleur, on n'en rétablit l'intégrité : elle est perdue sans ressource; au milieu de la plus sévère pénitence, il sera toujours vrai qu'on n'est plus vierge; dans le ciel même, au milieu de la gloire, ce fleuron manquera à la couronne, et l'éternité ne rétablira pas ce qu'un moment nous enleva. Mais d'ailleurs est-il aisé de remédier aux suites de l'infidélité ou du crime? L'esprit se débarrrasse-t-il de ses idées, le cœur de ses mouvements, le corps de ses dérangements? Arrache-t-on les racines de l'habitude? Dissipe-

t-on les ténèbres de l'aveuglement? Naturalisé avec l'erreur ou la volupté, malgré la plus sincère conversion on en porte toujours l'empreinte; les derniers soupirs sont encore mêlés de gémissements sur ses combats : il est rare qu'on guérisse la plaie, plus rare encore qu'on en efface la cicatrice.

L'esprit, une fois rempli de ces objets, continue à s'en occuper : ces images familières y roulent sans cesse et tout les fait naître. Le cœur, pénétré de ces sentiments, continue à en être tyrannisé : ce sont les ressorts qui le font agir, et tout les met en mouvement. Les organes mêmes du corps, montés, pour ainsi dire, sur le ton du péché, continuent à en produire les fruits, et tout les fait éclore. Les plus grands saints ont gémi des combats intérieurs qu'il faut soutenir contre ces ennemis domestiques : ils sont à craindre pour ceux même qui savent toujours les vaincre; combien seront-ils redoutables quand on a été avec eux d'intelligence? On a beau arracher les épines d'un champ, il en reste toujours des racines trop fécondes qui repoussent; on a beau vider ce vase de la liqueur empestée qui le souillait, la mauvaise odeur l'infecte encore. Jamais ni les principes de l'éducation, ni l'accent de la patrie, ni l'empire du préjugé, ni la pente de la passion, ni le goût des plaisirs passés, ne s'arrachent si parfaitement qu'on n'en sente le germe qu'on n'en éprouve le joug, qu'on n'en démêle les vestiges : les efforts mêmes que l'on fait pour les arrêter, décèlent le fond du cœur, et en couronnant le mérite, font déplorer la source qu'il est si difficile de tarir.

Je suppose même qu'une conversion sincère fasse faire des efforts (car est-il bien aisé de s'y résoudre)? Les ténèbres de l'hérésie se dissipent-elles si vîte? Veut-on s'instruire? Veut-on être éclairé? On fuit la lumière et on y résiste quand elle vient frapper nos yeux. Respect humain, intérêt, faux point d'honneur, on se fait gloire de sa résistance; on rougirait d'avouer son égarement, on n'emploie la force de son esprit qu'à éluder les coups salutaires de la vérité. Ainsi meurt-on incrédule. L'aveuglement du vice n'est pas moins déplorable ni moins irréparable : on se refuse à l'instruction, on craint la parole divine qui nous condamne, on se roidit contre les remords d'une conscience alarmée. La mort surprend dans le crime, on le porte dans le tombeau ou plutôt dans l'enfer : tant il est rare que l'erreur et le vice se déracinent jamais entièrement.

L'expérience fait voir qu'il est également rare de les réparer parfaitement dans ceux même qui en veulent sincèrement la réparation. Cet impie sentira des doutes, trouvera des difficultés inconnues à un autre et respectera moins les choses saintes, il en parlera avec moins de respect, sa foi n'aura pas cette docilité d'enfant, cette simplicité aveugle, cette soumission sans bornes, qui caractérisent le fidèle qui le fut toujours. Le feu est éteint, je l'avoue, mais il reste encore quelque étincelle sous la cendre; du moins la fumée a noirci les meubles, la noirceur n'est pas encore entièrement effacée. Les discours de ce libertin converti seront moins mesurés, ses démarches plus aisées, son air plus ouvert, il rougira moins, il craindra peu, il se prêtera plus aisément au plaisir, il entendra à demi-mot; on voit un homme initié dans tous les mystères, familiarisé avec la volupté. Cette timidité que tout déconcerte, cette pudeur que tout alarme, cette ignorance que tout étonne, sont le partage d'un novice : ici tout peint un ancien état, dont la pénitence n'a point changé les allures. Le courtisan a beau se déguiser, la politesse l'annonce; le villageois a beau se travestir, la grossièreté le trahit.

4° Les fautes contraires à la foi et à la pureté sont les plus scandaleuses, soit par l'éclat beaucoup plus marqué qu'elles font communément dans le monde, soit par les suites contagieuses qu'elles y ont. Rien ne frappe plus le public. Ces péchés réveillent toute son attention, et font retentir les plus vives plaintes. Tout murmure, tout crie, tout agit, ou peut-être, par un mal encore plus grand, on y applaudit, on s'unit au coupable, on l'imite : le libertin autorise la débauche, l'hérétique confirme l'erreur; ses exemples et ses discours aiguisent le trait et l'enfoncent. On ne tarde pas à ajouter et à pratiquer ce qu'on voit faire, on commence à regarder comme douteux ce qu'on voit combattre, et bientôt comme faux ce qu'on a intérêt de voir douteux. Il est même rare dans ces deux crimes qu'on se borne aux discours et aux exemples. On est ardent à répandre le mal, par corruption ou par faux zèle; on séduit l'innocente victime qui plaît, le faible qui craint, l'ignorant qui admire. Un libertin pour se satisfaire épargne-t-il quelque chose? a-t-on impunément auprès de lui de la jeunesse ou de la beauté? L'impie est-il plus modéré? quelle oreille facile est en sûreté dans sa compagnie? quel esprit crédule est à l'abri de ses fausses lueurs? L'orgueil et le goût du vice rendent ingénieux et insinuant, autant qu'insatiable et infatigable. Par une fécondité malheureuse, on ne demeurera pas longtemps seul coupable, ou plutôt que de coupables ne fait-on pas? quelle durée! Luther et Calvin seront-ils jamais trop punis? comprendra-t-on les ravages qu'ont fait leurs hérésies? qui peut compter les crimes que fait commettre un libertin effronté, une femme trop libre? Le premier qui encensa les idoles, qui introduisit la licence, n'a-t-il pas allumé le feu qui perdit l'univers? Le Saint-Esprit ne cesse de reprocher à Jéroboam tous les désordres du peuple : *Qui peccare fecit.* (III *Reg.*, XIV, 16.)

Les autres crimes sont moins pernicieux. Qui applaudit un voleur? qui l'imite? qui l'écoute? qui ne le méprise, et ne se met en garde contre lui? On est bien plus indulgent sur tout ce qui flatte la concupiscence et l'amour-propre. Ces ennemis domestiques prêtent des armes aux objets qui, à leur tour, attisent les flammes et se ménagent dans le fond du cœur une secrète intelli-

gence. Les avenues en sont toujours faciles, il n'est rien que le démon ne puisse se promettre lorsque le mensonge et le plaisir lui frayent la route du cœur. Scandale à la fin irréparable : désire-t-on la guérison de son mal? veut-on l'avouer? peut-on en souffrir le remède? ne le redoute-t-on pas? ne le fuit-on pas? Dans quel aveuglement prodigieux ne jette pas l'incontinence, et ses auteurs, et ses complices, et ses témoins? Aveuglement sur la religion, qu'on méprise et qu'on fait mépriser; sur les bienséances, qu'on oublie et qu'on fait oublier; sur son repos, sa santé, sur l'honneur, la vie, qu'on immole et qu'on fait immoler. Aveuglement sur sa passion même, qu'on ne traite plus de péché; sur la vertu, qu'on méconnaît; sur les châtiments, que l'on brave. Comment ne pas perdre, et comment ramener des hommes dont ont ferme les yeux et endurcit le cœur et qui se font gloire d'être insensibles? L'hérétique n'est ni moins contagieux ni moins aveugle; il se fait un devoir de répandre les ténèbres; il n'emploie ses talents par une fausse religion qu'à combattre la lumière. Le voit-on revenir, Dieu le livre à un sens réprouvé; souvent martyr en apparence, il met le sceau à sa réprobation, croyant le mettre à sa gloire.

La délicatesse du Sauveur sur ces matières est la plus touchante de toutes les leçons, elle est allée jusqu'à ne vouloir pas même être accusée ni soupçonnée. L'injustice et la calomnie eurent le champ libre sur tout le reste : blasphémateur, séditieux, intempérant, il n'est sorte d'injure qu'on n'ait vomie contre lui; mais soit qu'il ait donné des marques encore plus frappantes de la pureté, soit que ses ennemis crussent y trouver moins de prise, soit que par une providence singulière il n'ait pas permis qu'on l'attaquât, jamais personne n'a osé en parler. Il ne suffit pas à un chrétien de ne pas perdre la vertu, elle ne doit pas même être douteuse; la certitude et la publicité doivent être une leçon muette que les soupçons affaiblissent. On intimide un libertin quand on échappe à ses ombrages, on l'enhardit quand on lui montre un endroit faible. Jésus-Christ n'a pas même voulu être tenté de ce vice : le démon eut une liberté entière sur tous les autres, mais n'en eut point sur l'impureté : notre faiblesse semblait le demander. Quel plus puissant secours que celui de ses exemples dans les tentations les plus délicates et les plus fréquentes de la vie? Non, il a cru et nous instruire et nous défendre encore mieux en nous apprenant qu'il fallait plutôt fuir que de combattre, que la sûreté était bien moins dans le courage que dans la crainte. Il fut tenté, dit saint Paul, en toutes manières, à l'exception du péché : *Tentatus per omnia absque peccato*. (*Hebr.*, II, 18.) On explique ce passage de bien des manières, surtout on l'applique à l'impureté, c'est-à-dire que Jésus-Christ essuya toutes les tentations, excepté celles de l'impureté. Le concile de Trente et plusieurs théologiens parlent de la concupiscence sous le nom de péché, *peccatum*, pour nous faire entendre que c'est le péché par excellence, le péché universel, la racine de tous les péchés, celui qui frappe davantage, qu'on dissimule le moins. Il faut en écarter jusqu'à l'idée dans le Verbe : il fut si réservé auprès des femmes, que les apôtres le trouvant avec la Samaritaine, en furent surpris, quoique ce ne fût qu'un instant auprès d'une fontaine publique : *Mirabantur quod cum muliere loquebatur*. (*Joan.*, IV, 27.) Ce n'est qu'en imitant cette espèce de pieux excès de délicatesse que nous conserverons un trésor si fragile et si précieux, et que nous parviendrons à la gloire éternelle etc.

DISCOURS II.

SUR LES DANGERS DE L'IMPURETÉ.

Qui amat periculum peribit in illo. (*Eccli.*, III, 27.)
Celui qui aime le péril y périra.

Il est des occasions violentes du péché où l'on ne se soutient jamais : la nécessité de les éviter est évidente. Il en est de prochaines où l'on tombe d'ordinaire et souvent : pour peu qu'on veuille son salut, peut-on douter que l'obligation de les fuir ne soit indispensable? Il en est d'éloignées où l'on est quelquefois vaincu : la sagesse ne permet pas de s'y exposer sans nécessité. Elle fait prendre bien des mesures pour les prévenir et pour s'en délivrer lorsqu'on s'y trouve engagé malgré soi. Un homme sage, alarmé de sa faiblesse, inquiet pour son salut, s'éloigne de tout ce qui pourrait le perdre. Qui aime le péril y périra : n'y succombât-il pas, il est déjà criminel d'en courir le risque, il n'est jamais permis de tenter Dieu : *Non tentabis Dominum*. (*Matth.*, IV, 7.)

Le danger des occasions est relatif aux personnes : il augmente, diminue et se divise de mille manières; la nature des objets, la variété des inclinations, la différence de tempéraments, la diversité des circonstances, le temps, le lieu, l'âge, le sexe, l'éducation, tout change à l'infini et rend les précautions plus ou moins nécessaires. Un péril prochain pour les uns est éloigné pour les autres; le même objet, séduisant pour celui-ci, dégoûtant aux yeux de celui-là, n'est pas toujours également redoutable. La théologie, toujours équitable, souscrit à ses vérités que la raison et l'expérience nous enseignent.

Mais ce qu'on aura bien de la peine à se persuader, tout incontestable qu'il est, c'est qu'en matière de pureté toutes ces distinctions sont presque inutiles. Les occasions les plus éloignées y deviennent prochaines et bientôt violentes. Dans tous les temps et pour tout le monde, dès qu'on y a donné son consentement, le moindre plaisir volontairement goûté, porte dans le cœur un poison si vif et si prompt, qu'il devient un danger présent des derniers excès. Le nombre et le caractère de nos ennemis, la facilité de leurs attaques, la vivacité de leurs poursuites, la rapidité de leurs conquêtes, tout est ici terrible : la faiblesse de la nature, le goût de la

volupté, l'ascendant de l'illusion, la force du penchant, tout est ici extrême.

Tout est écueil dans le commencement, on ne se défie pas. Tout est écueil dans les progrès, on ne s'arrête pas. Tout est écueil dans les suites, on ne se modère pas. Tout est écueil dans la durée, on ne se corrige pas. Tout est écueil dans l'état d'innocence, que la perte en est aisée, et que l'état de pénitence, que la constance y est difficile, et dans l'état de péché, que les excès y sont ordinaires et le retour mal aisé. Tout est écueil dans les objets : les plus dégoûtants, on s'accoutume à leur grossièreté ; les plus indifférents, on se fait un prétexte de leur légèreté ; les plus saints, on se joue de leur dignité ; les plus graves, on s'endurcit à leur énormité. On a tout à craindre dans le danger : il est commun, il est général, il est séduisant, souvent caché et inconnu, ordinairement aimé et recherché. On n'est pas en sûreté hors du danger : il peut venir, il vient trop souvent, et dans la plus profonde solitude, et dans la plus sainte compagnie, et dans les lieux les plus sacrés. Nous le portons, nous l'appelons ; on nous l'apporte, on nous y entraîne. Tout est bon à l'impudique, disait le Sage : *Homini fornicario omnis panis dulcis.* (*Eccli.*, XXIII, 24.)

Ne nous flattons jamais ni d'une victoire complète, ni d'une paix durable, ni d'une trêve assurée. Fuyons avant la tentation, l'ennemi n'est que trop redoutable ; fuyons pendant la tentation, il n'est déjà que trop fort ; fuyons après la tentation, il peut même après sa défaite revenir, le moins qu'on y pense, plus ardent et plus fort que jamais. Les autres vices, dit saint Augustin, se vainquent par la résistance ; celui-ci ne peut être vaincu que par la fuite. Voilà le vrai et l'unique préservatif, le vrai et l'unique remède. Ne nous flattons pas même ni de ne courir qu'un risque médiocre, ni de ne recevoir que de légères blessures ; l'ennemi partout nous présente, partout nous porte le coup mortel, et se sert de nous pour le présenter, pour le porter aux autres. Les précautions ne sont jamais trop grandes, la fuite n'est jamais trop prompte pour conserver le trésor de l'innocence.

La morale et la conduite du monde, plus indulgentes, donnent une entière liberté et garantissent d'une sûreté parfaite. On ne saurait donc y mettre trop de bornes ; plus il permet tout, plus on doit ne se rien permettre ; on y serait plus en assurance s'il avait moins de sécurité. Mais quand tout est ouvert à l'ennemi, peut-on être trop sur ses gardes ? Faisons sentir ces importantes vérités par l'état et l'expérience de deux mondes bien différents : du monde corrompu, qui aime le danger ; du monde pieux, qui le redoute. Les bons, par faiblesse, l'occasionnent sans le vouloir ; les méchants, par malice, le font volontairement naître. Ce sera la matière de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Une âme innocente qui entre dans le monde à la fleur de l'âge malgré toutes les leçons que la pudeur et l'éducation lui ont données, vit tranquille de bonne foi à l'égard de ce vice. Le crime est pour elle une sorte de chimère et de monstre, dont elle a tant d'horreur, qu'elle ne pense pas devoir le craindre ? Y a-t-il donc des scélérats assez insolents pour m'attaquer, on pour le faire impunément ? ma naissance, mon rang, mon honneur, ma vertu, me mettent à couvert. Dans le système de vie qu'elle se forme, elle ne prévoit rien qui puisse la faire tomber ; elle est tentée de renvoyer ces occasions périlleuses aux personnes perdues de mœurs et de réputation, dont la vie est un tissu de débauches. Pleine de résolution et en garde contre elle-même, désarmée par sa propre confiance, comment lui persuader qu'il est des moments critiques où l'objet plaît, la légèreté expose, l'occasion séduit, la faiblesse entraîne, où l'on succombe enfin ?

Ils viendront ces moments funestes, ils viendront ; vous ne les méritez, vous ne les précipitez que trop en vous y exposant, ces moments funestes où, perdant pour vous un respect que vous avez su si mal vous conserver, vos efforts, trop faibles, ne sauveront pas ce qu'un téméraire aura l'audace de vous arracher. Et plaise au ciel que des excuses trop vraies et trop peu légitimes, n'aillent pas mendier dans la fragilité de la nature, dans la force de l'occasion, dans la violence des attentats, une frivole apologie, qui ne sert qu'à faire le procès à votre imprudence ! Oublions les tristes événements où une famille déshonorée verse trop tard des larmes sur sa négligence ; ouvrons les yeux sur les attentats journaliers, les piéges continuels, les progrès du vice. Ils doivent effrayer les plus intrépides, ou plutôt peut-il se trouver des intrépides ? L'intrépidité ne serait-elle pas une aveugle témérité qui court à sa perte ?

En général, malgré les leçons multipliées d'une expérience étrangère et personnelle, les deux sexes vivent ordinairement sans défiance. Les femmes n'attaquent pas, dit l'un, elles ne cherchent à plaire que par vanité, je puis les aborder sans crainte. On n'en veut point à mon honneur, dit l'autre, les hommes ne cherchent qu'à s'amuser, je puis les recevoir sans risque : vous vous trompez. Percez les voiles que répand un reste de pudeur qui balance, un intérêt d'honneur qui se mesure, une incertitude de succès qui rend timide, vous verrez des ennemis partout. Les deux sexes ne savent que trop se séduire et se perdre. Qu'il est difficile de voir, de s'approcher souvent, sans éprouver que tout est à craindre ! Quelle différence entre le séjour de la retraite et le commerce du monde ! quelle tranquillité, quel trouble ! quelle dissipation, quel recueillement ! quel goût ou quel dégoût du monde ou de Dieu ! Veut-on plaire ? on est à demi vaincu ; nous plaît-on ? on est bien près de l'être Toujours combattre, quelle violence ! Se lasse-t-on, s'expose-t-on ? on

est perdu ; qui peut se promettre une fermeté supérieure à tout ?

Non-seulement les deux sexes se plaisent naturellement, ils cherchent même naturellement à se plaire. Ils sont jaloux du suffrage l'un de l'autre ; parure, magnificence, politesse, libéralité, tout est mis en œuvre pour gagner les cœurs ; l'étalage des sentiments et celui des charmes, les flatteries, les prévenances mutuelles, font une espèce de guerre où la vertu perd à mesure que l'estime gagne. Qu'est-ce que plaire à un autre sexe, si ce n'est allumer dans son cœur des feux criminels? qu'est-ce que le désir si commun et si vif de s'en faire aimer, qu'un secret dessein de le séduire ? En cela différent de la vanité dont toutes les vues et les succès se bornent à la frivole moisson de quelques éloges, mais qui enfin n'occasionnent aucun crime dans ceux mêmes qu'elles trompe ; ici le désir de plaire ne tend qu'à inspirer des sentiments d'amour, c'est-à-dire la pensée et le goût du plaisir : et qu'est-ce donc, si ce n'est pas le poison de l'impureté ?

Tout cela est regardé comme un jeu et passe pour une sorte de mérite. Il est de l'intérêt du démon, pour apprivoiser plus aisément avec le vice, de nourrir ces idées romanesques, et dans le temps même qu'il n'excite que trop l'envie de réaliser ses passions agréables des romans, de faire regarder le crime comme étranger et fort rare. Ceux mêmes dont les chutes auraient dû ouvrir les yeux, ne s'aveuglent pas moins, et sur les desseins du monde, qu'ils veulent bien ne pas croire assez mauvais pour leur tendre à dessein des piéges, et sur le hasard de la société qu'ils n'imaginent pas assez féconde en écueils pour devoir y redouter le naufrage, et sur la faiblesse du cœur, dont ils ne connaissent pas assez l'étendue pour se défier de ses égarements. Rapprochons-nous du monde et de nous-mêmes pour voir dans leur vrai point de vue les dangers innombrables semés sur tous nos pas, que tout fait naître, même sans le vouloir.

Ne vous croyez donc pas en sûreté pour vous être séparé du monde corrompu. La société ordinaire a ses liaisons indispensables qui engagent le combat, ses prétextes plausibles qui cachent le péril, ses bienséances légitimes qui annoncent la paix, ses plaisirs innocents qui diminuent les forces, sa dissipation inévitable qui ouvre les avenues, son oisiveté fréquente qui arrache les armes. Craignez tout, vous surtout dont l'âge, le sexe, le penchant, les grâces augmentent la faiblesse. Ici, plus que jamais, la crainte est le commencement et le seul garant de la sagesse. Votre œil, votre pied, votre main sont-ils pour vous une occasion de chute, il faut arracher, couper, rejeter loin de vous ce qui vous est le plus cher et le plus nécessaire. Rien de si nécessaire et de si cher que le salut. Les liaisons, les bienséances, les plaisirs, les prétextes de la société la plus innocente sont-ils plus importants que la conservation de vos membres? doivent-ils être plus épargnés? *Erue, abscide et projice abs te.* (*Matth.*, V, 30.)

1° La société a ses liaisons indispensables, qui engagent le combat jusque dans les états les plus saints. Le magistrat ne voit-il pas dans la solliciteuse le poids qui fait pencher sa balance en séduisant son cœur? Le pasteur des âmes, courant après la brebis égarée, ne sort-il pas souvent lui-même du bercail? Le marchand, dans un commerce plus préjudiciable à son âme qu'avantageux pour sa fortune, livre son innocence avec sa marchandise à la séductrice qui les lui achète. A combien de services, encore plus indécents qu'humiliants et pénibles, n'est pas tous les jours tenu un domestique, au risque de sa vertu? et combien de domestiques, à leur tour, ne sont-ils pas auprès de leurs maîtres complices, coopérateurs, confidents, souvent auteurs de leurs désordres ? Un artisan peut-il se prêter innocemment, s'exposer impunément à tous les ouvrages qu'on exige de lui ? Ne doit-il pas refuser son pinceau à des peintures lascives, son ciseau à des statues, son imprimerie à des livres, son aiguille à des parures indécentes? Si le grand trouve dans un mercenaire adulateur le fauteur, l'instigateur de ses crimes, n'en fait-il pas souvent une nécessité à celui que l'intérêt asservit à tous ses caprices? Heureux qui, comme la colombe, échappe aux filets de l'oiseleur ! la terre en est couverte : *Anima nostra erepta est de laqueo venantium.* (*Psal.* XC, 3.)

Dans les amis même dont une société choisie est composée, et dont le cœur humain ne peut se passer, le choix est-il toujours si bon qu'on n'ait jamais ni repentir ni mécompte ? Fait-on toujours ce choix ? La main officieuse qui nous le présente est-elle toujours un bon garant? Toutes les familles sont-elles si bien composées qu'on n'ait jamais à rougir de son propre sang, ni à se mettre en garde contre ses discours et ses exemples? Les emplois, les professions, les affaires ne forment-ils que des liaisons innocentes? En entrant dans un corps réforme-t-on les mœurs de tous ses membres ? Réforme-t-on celles de ses voisins? Notre maison n'est-elle pas cent fois environnée et comme assiégée de péchés ? Et quelle suite funeste n'ont pas ces liaisons ! On est engagé, entraîné, presque forcé à marcher sur les traces de ces amis dangereux ; on apprend, on voit, on goûte, on commet le crime avec eux ; la politesse, le respect humain rendent muet, tolérant, facile, bientôt criminel. Rien de plus essentiel que le choix des compagnies. En est-il beaucoup de bonnes? On trouve partout des méchants, et avec eux on le devient. La coupe empoisonnée est servie par les mains les plus chères : *Inimici hominis domestici ejus.* (*Mich.*, VII, 6.)

2° La société a ses prétextes plausibles qui cachent le péril. La passion en manque-t-elle? La vertu est inexorable. Prétexte de parenté : elle forme une fréquentation journalière, des liaisons étroites, une amitié tendre et légitime. Mais, quelle que soit la main qui

vous blesse, la plaie est-elle moins profonde? Voudriez-vous recevoir la mort de la main d'un père? Avez-vous, dit saint Bernard, de plus proche parent que vous-même? Qui ne hait son père, sa mère, sa sœur, n'est pas digne de moi. Prétexte d'éducation. La société des femmes, dit-on, est une école de politesse où l'homme du monde doit aller se façonner. Quelle école, quelles leçons, quels élèves, quels maîtres! Perdre Dieu de vue et se naturaliser avec le monde, oublier les grands principes du christianisme et se nourrir de mollesse, de luxe, de galanterie; substituer aux exercices de religion la frivolité des modes, des parures, des entretiens, s'apprivoiser avec la volupté, se faire une morale païenne, apprendre le jargon de la flatterie, se contenter d'un extérieur de vertu et d'un clinquant de sentiment. C'est donc l'importante éducation qu'on ambitionne, qui ne guérit ni les faiblesses qu'on y apporte, ni celles que l'on y trouve, qui entretient et augmente les unes et les autres et en produit mille nouvelles : *Noli morari in multitudine mulierum.* (*Eccli.*, XLII, 12.)

Prétexte de curiosité. On veut tout voir, tout entendre, essayer de tout; l'oreille s'ouvre à tous les discours, les yeux à tous les objets, le cœur à tous les sentiments. Combien de livres dangereux, de peintures lascives, de chansons dissolues, de paroles libres, de postures indécentes! Précieuse ignorance du mal, malheur à qui vous perd, à qui cherche, à qui aime à vous perdre! Qu'il en coûte cher d'apprendre ce qu'on eût dû toujours ignorer! Fruit de la science, vous perdîtes, jusque dans le paradis terrestre, la première femme qui osa vous regarder; ne punirez-vous pas l'indiscrétion de ses enfants, bien plus inexcusables qu'elle, puisque sa chute et les leurs auraient dû les rendre sages? Prétexte de charité. Est-ce un service à rendre, une aumône à faire, un conseil à donner; à Dieu ne plaise que je vous fasse négliger ce que l'amour du prochain vous inspire, mais ne négligez pas ce qu'il doit vous inspirer pour vous-même; ne vous faites pas, par le risque du péché, le tort le plus irréparable. La parfaite charité va sans doute jusqu'à donner sa vie, mais non pas jusqu'à perdre son âme pour ce qu'on aime. Rendez-vous à vous-même, par la réserve et par la fuite, le plus important service, prenez le plus sage conseil, faites-vous la plus précieuse aumône, sauvez-vous.

Prétexte de zèle et de piété. Il faut instruire; on veut s'édifier, on a besoin de consulter. Les premières conversations seront édifiantes, peu à peu indifférentes, bientôt frivoles et légères, enfin criminelles. On commence par l'esprit, dit saint Paul, et on finit par la chair. L'ennemi ne lance jamais plus sûrement ses traits que quand il vient à nous sous des enseignes amies. La piété du sexe peut-elle rassurer, dit le Sage? La fréquentation d'un scélérat est moins à redouter que celle d'une femme pieuse; un scélérat dégoûte du vice, une sainte le fait aimer : *Melior est iniquitas viri quam mulier benefaciens.* (*Eccli.*, XLII, 14.) Etrange venin de l'impureté! les discours même pieux peuvent en fournir la matière; il est dangereux d'en trop moraliser, le cœur goûte une secrète satisfaction à déclamer contre elle. Craindre, fuir, tout sacrifier, moyen unique d'être chaste. Craignez jusqu'aux portraits que le zèle trace pour la combattre, jusqu'aux examens que la pénitence approfondit pour s'en confesser. La modestie tremble et s'observe jusqu'aux pieds de Jésus-Christ. Malgré l'exactitude qu'exige le tribunal, on peut trop détailler et trop peindre et rappeler des idées qui, par l'adresse du démon, font trouver le poison dans le remède. Malgré la droiture de ses intentions, on peut s'entretenir avec une complaisance imperceptible de ce qu'on déplore, et se souiller en s'efforçant de se purifier de ses souillures. Auditeurs corrompus, qui, jusque dans la divine parole et dans le sein des Ecritures savez contenter un goût d'obscénité par vos allusions et vos équivoques, ignorez-vous combien les choses les plus respectables sont profanées par l'inépuisable fécondité d'un cœur qui partout enfante le crime? Et vous, prédicateurs, dont le zèle étroitement borné par la délicatesse, disons mieux, par la dépravation d'un auditeur qui empoisonne tout, est obligé de prendre tant de mesures pour arracher les choses saintes aux animaux immondes qui les foulent aux pieds, combien de fois avez-vous gémi des licencieux commentaires qui mettent tous les jours à bout la plus modeste éloquence et le zèle le plus circonspect?

3° La société a ses bienséances, vraies ou prétendues, qui annoncent la paix. On se permet tout en faveur d'un établissement : tout est légitime pour y réussir. Comment trouver, comment cultiver un parti honnête et conclure un mariage avantageux si, la sévérité sur le front et le scrupule dans le cœur, au lieu de l'inviter, on l'éloigne et on lui ferme toutes les avenues? Parures, lettres, présents, discours, entrevues, libertés, crimes, tout passe à l'ombre d'un sacrement à venir, qu'on espère devoir tout réparer, comme si un établissement fondé sur le péché pouvait être béni de Dieu! Doit-on acheter un époux au prix de la grâce? faiblesse même plus capable de dégoûter d'un objet méprisable, que de former avec lui des liens étroits, pour peu qu'il reste de raison et de pudeur. Des facilités prématurées sont-elles un garant bien sûr de la fidélité conjugale? Quel fonds peut-on faire sur une vertu dont on a éprouvé la fragilité? Non, non, on ne cimente pas l'amitié en méritant de perdre l'estime : écueil où les parents invitent, engagent, entraînent, au lieu qu'ils devraient en écarter : écueil trop commun, que la jeunesse, souvent un âge avancé, non-seulement ne craint pas, mais recherche, ne voyez-vous que peu de naufrages? ne méritez-vous que de légères alarmes?

On souffre tout à la jeunesse. Il faut, dit-on, jouir du printemps de la vie, se couronner de roses avant qu'elles se fanent, et

cueillir les fruits de la saison. Que tout se ressente de notre joie, que tout serve à nos plaisirs : les lois austères de la sagesse ne sont pas faites pour le bel âge ; une profession ouverte de piété est un ridicule, les fautes qui s'y glissent nécessairement s'oublient et se réparent sans peine. Laissons passer le premier feu des passions, un temps viendra qu'elles s'éteindront d'elles-mêmes. Alors, dans un âge plus mûr, dégoûté des folles joies du monde, on n'en goûtera que mieux les fruits solides de la vertu : *Non sit pratum per quod non transeat luxuria nostra.* (*Sap.*, II, 8.) Comme s'il était un temps qui ne fût pas dû au Seigneur! comme si l'égarement était moins à craindre au commencement de la carrière, et l'appât de la volupté moins dangereux lorsque le cœur est plus sensible et plus faible! Faut-il se faire des plaies mortelles parce qu'on espère de les guérir? L'expérience et la raison ne montrent-elles pas tous les jours qu'on ne revient pas des habitudes contractées dans les premières années? On commet enfin, par nécessité, ce qu'on s'était d'abord permis par bienséance. Excuse frivole, si souvent démentie, laissez-vous douter des dangers que la société répand à pleines mains?

Tout est pardonné à un sang illustre, un rang élevé, une grande fortune; y écoute-t-on, y connaît-on les austères minuties de la pudeur? La sensualité, la mollesse, le luxe, en sont le partage; la liberté des discours, l'indécence des services, des habits, des meubles, des postures, en sont le privilége. C'est par grandeur que les jeux, les fêtes, les spectacles remplissent tous les moments. Il est de la dignité de prendre le ton, les manières, les maximes du monde; ce que la vertu fait craindre, l'état en fait une loi. Comment plaire à cette foule d'hommes oisifs et libertins, avec qui la place ou l'opulence nous lie? comment ménager ce grand dont le crédit nous a élevé, dont la protection nous étaye encore? comment faire la cour à un dispensateur des grâces? Peut-on plaire sans flatter les passions? Le crime ouvre les portes, la faveur est le prix des faiblesses, le désordre peut seul maintenir son ouvrage. Malheureuse bienséance que la vertu déteste, comme s'il était de protecteur plus à ménager que le Tout-Puissant, une fortune plus nécessaire que le salut, des revers plus redoutables que la réprobation, des lois plus sacrées que celles de Dieu! Mettez dans la balance un jugement qui décide de l'éternité et les équivoques suffrages des hommes; les promesses et les trésors d'un Dieu, les frivoles espérances et les biens passagers du monde; les délices pures de la vertu, l'ombre rapide de la volupté; les joies éternelles du paradis et les remords de l'enfer : jugez qui des deux mérite la préférence.

4° La société a ses plaisirs, qui diminuent les forces et établissent le feu de la concupiscence. Plaisirs que je n'oserais absolument interdire, mais plaisirs inséparables des dangers de l'impureté, ces promenades où les douceurs de la saison et les charmes d'un lieu agréable, souvent les ténèbres d'un lieu écarté ou d'une heure indue, une gaieté familière, une conversation amusante, quelquefois tendre et trop secrète, l'étalage des parures, une galanterie dont on se fait un mérite, offrent à tout moment aux deux sexes des dangers d'autant plus grands que tout invite et que rien n'alarme; ces danses, ah! sans doute je n'ai pas besoin de parler ici contre ces assemblées nocturnes où, à la faveur du masque et des ombres, on se croit d'autant plus en droit d'oublier les lois de la bienséance, qu'on peut le faire impunément; je parle même des danses ordinaires, dont les principes entrent dans le plan d'une éducation noble, et l'exercice dans les agréments d'une fête innocente. Désavouera-t-on que la liberté, la variété, la mollesse des attitudes, la symétrie des pas, l'harmonie de la cadence, le jour frappant où le corps se montre, l'action que l'agilité y répand, ne peigne, ne rapproche, ne réalise ce qu'il est dangereux de voir de trop près? La danse d'Hérodias seule, sans masque, en plein jour, sous les yeux de sa mère, de son roi, de toute la cour, dans une fête solennelle donnée à l'occasion de la naissance du prince, était moins suspecte, plus décente, plus nécessaire que la plupart de celles qu'on dit innocentes : il en coûta la vie à saint Jean, l'éternité à Hérode.

Les chansons, je ne dis pas obscènes et grossières, mais tendres et galantes, ou à la mollesse d'un chant efféminé, à la langueur d'un chant passionné, à la vivacité d'un chant enjoué, qui peint les mouvements du cœur et les anime, se joint le sel d'un bon mot qui flatte, le voile d'un mot équivoque qui pique, la tendresse d'un sentiment qui touche, l'aménité d'une image qui plaît, la licence d'une maxime qui autorise, la mesure harmonieuse d'un vers qui se fait retenir. Qui n'aime ce chant, qui ne sait, qui ne dit quelquefois une chanson galante? mais qui la dit, qui l'écoute impunément? Le Prophète met les chansons au nombre des traits qui caractérisent la débauche : *Qui lascivitis in stratis et canitis ad vocem psalterii.* (*Amos*, VI, 4.) Les lectures. Il est des livres affreux dont un honnête homme fait gloire d'ignorer jusqu'au titre, qu'il rougirait d'avoir lus, qu'il frémirait de savoir dans sa maison, crainte de les voir tomber entre les mains de ses enfants ou de ses domestiques : pour ceux-là, on me les abandonne : qui oserait s'en déclarer l'apologiste? Mais il en est d'autres où l'art a su épaissir le voile, adoucir les couleurs, déguiser les traits; où les passions ménagées, et en apparence modestes, se glissent sous les livrées d'une prétendue vertu, et où cependant le poison, quoique enveloppé, ne pénètre pas moins jusqu'au fond de l'âme. Est-il rare qu'on demande grâce pour ceux-ci, et que la beauté du style, l'enchaînement des intrigues, la délicatesse des sentiments, la variété des faits, l'intérêt, la chaleur de la narration, ne soient une espèce de passeport pour faire pardonner, et un attrait pour faire

goûter ce qu'on proteste n'y chercher pas, ne pas y apercevoir, ou du moins y voir sans risque? Mais j'en appelle à une âme sincère et timorée : un cœur amolli, un esprit dissipé, une imagination souillée, la piété négligée, la foi chancelante, tristes fruits de ces ouvrages des ténèbres, permettez-vous d'en dissimuler le poison?

Enfin les repas mêmes, qu'on ne peut sans doute interdire en entier, sont-ils exempts de péril? l'enjouement, la liberté, la familiarité qui y règne, que d'amorces au vice! Le plus sage s'y oublie ou s'y montre déplacé; le vin et les femmes en font un apostat : *Vinum et mulieres faciunt apostatare sapientes.* (*Eccli.*, XIX, 2.) La seule bonne chère, les excès presque inévitables, allument le feu de l'incontinence. L'intempérant fut-il jamais chaste? Liqueurs enivrantes, abondance, délicatesse, variété des aliments, le vice est renfermé en vous comme dans son germe, il ne tardera pas à se développer : *Nolite inebriari vino in quo est luxuria.* (*Ephes.*, V, 18.) La mortification fait éclore et cultive toutes les vertus; la gourmandise enfante et nourrit tous les vices. L'Eglise ne pouvait mieux ménager les intérêts de la pureté qu'en imposant la loi de l'abstinence et du jeûne. Les passions se révoltent contre des lois si sages. Malheur à ceux que la trangression rend doublement esclaves de leur corps! Ne vous flattez pas d'être jamais maître d'une chair dont vous fomentez, dont vous excitez les révoltes en flattant sa sensualité; vous en aurez sans cesse à déplorer les ravages : heureux même si, à force de transgressions, vous n'apprenez à n'en plus gémir! *Caro delicate nutrita despumat in libidines.*

5° La société a sa dissipation, qui ouvre les avenues au vice. Si la piété ne fait violence à la nature, le plus honnête homme ignore jusqu'au nom de recueillement. L'esprit voltige d'objet en objet, sans choix et sans règle, rien ne peut le fixer, tout le saisit, tout l'amuse, tout l'occupe. Etranger chez lui-même, il n'y rentre qu'à regret, et l'ennui suit de près sa retraite forcée. Pour échapper à cet ennui mortel, il se prête à tout, s'élance sur tout, se livre à tout : a-t-il même besoin d'aller chercher les objets? ils viennent assez d'eux-mêmes s'offrir à ses yeux et à son cœur; leur diversité, leur multitude, leurs combinaisons, forment un spectacle toujours nouveau; la nature, l'histoire, le monde, le remplissent tour à tour et l'enlèvent à lui-même; les liaisons, les affaires, les goûts, les événements, partagent son attention, ou plutôt l'absorbent tout entière : *Nemo est qui recogitet corde.* (*Jerem.*, XII, 11.)

Que de piéges il trouve sur ses pas! que d'épines sous sa main, de poisons sur ses lèvres, de traits dans ses yeux, de feux dans son cœur! Partout son indiscrétion l'y expose; la mort entre par tous les sens. Ce sont, dit le prophète, les fenêtres de l'âme. Que ne risque pas l'âme dissipée qui les laisse ouvertes? *Ascendit mors per fenestras nostras.* (*Jerem.*, IX, 21.) Fermez donc toutes les avenues; veillez sur vos oreilles, bouchez-les au sifflement du serpent. Un sel agréable, une liberté enjouée, un tour équivoque, un air de mystère, ne rendent le trait que plus perçant et le poison plus subtil : *Sepi aurem tuam spinis.* (*Eccli.*, XXVIII, 28.) Veillez sur votre langue. La bouche est pure quand le cœur est chaste. Vous êtes le premier perdu, et vous en perdrez mille autres, si le cœur, dont l'abondance lui dicte les expressions, n'exhale que l'odeur empestée du péché qui commence à le gagner : *Corrumpunt bonos mores colloquia prava.* (I *Cor.*, XV, 33.) Veillez sur vos yeux. Pourquoi regarder ce qu'il n'est pas permis de désirer et ce qui peut vous perdre? Curiosité criminelle si vous l'aimez, affligeante si vous ne l'aimez pas, et toujours dangereuse : le moins que vous y penserez, vos yeux enlèveront votre âme jusque dans les rues et les places publiques : *Oculus meus deprædatus est animam meam in vicis urbium.* (*Thren.*, III, 51.)

Je ne vous dis pas de veiller sur vos mains et sur vos démarches. Le moindre inconvénient des gestes licencieux, c'est de blesser les règles de la politesse; la modestie et la bienséance suivent les mêmes lois; les libertés indécentes ne sont pas moins contraires à la noblesse de l'éducation qu'à la délicatesse de la pureté. Mais veillez sur votre cœur. Tout l'attaque; on tourne contre lui la vertu même. La compassion l'attendrit, la douceur l'affaiblit, la simplicité le trahit, la générosité l'éblouit; il se livre par timidité, se précipite par zèle, s'expose par courage, s'attache par reconnaissance; la musique l'amollit, le brillant le séduit, le spectacle l'enchante, les présents le gagnent, les plaisirs l'enivrent. Qu'il est aisé de le laisser enlever et difficile de le reprendre! On est bientôt blessé, mais longtemps à guérir. Cependant le goût de la piété se perd, la foi s'affaiblit, la crainte de Dieu s'évanouit, les exercices de piété dégoûtent, la parole divine ennuie, la conscience se tait : tarde-t-on à être vaincu? ou plutôt ne l'est-on pas déjà?

6° Enfin la société a son oisiveté ordinaire, qui arrache les armes. La dissipation en est le fruit ou le principe; elle y devient outrée. Un travail honnête occupe et remplit l'esprit, ferme le cœur aux objets étrangers. L'homme dissipé, ordinairement oisif; l'homme oisif, nécessairement dissipé, à charge à soi-même, pour charmer son ennui, laisse tous ses sens s'égarer sur tout ce qui les frappe, sa langue se répandre sur tout ce qui lui plaît, son cœur se livrer à tout ce qui l'amuse. C'est une ville ouverte de toutes parts, où tout entre sans résistance, un chemin où tout passe sans effort, où la semence de la parole est d'abord enlevée et l'onction de la grâce foulée aux pieds : *Volucres cœli comederunt illud.* (*Luc.*, VIII, 5.) Les personnes les plus occupées ne résistent qu'avec peine à la tentation. Que sera-ce lorsque, débarrassé de tout soin et embarrassé de son loisir, après avoir donné la matinée au sommeil et à la toilette, on roule des repas aux cercles, des visites aux promenades,

du jeu au spectacle? Lectures, discours, liaisons, parties, le hasard décide de tout, la passion préside à tout. Ce n'est qu'un tissu d'amusements et de plaisirs. On rappelle les voluptés passées, on en projette de nouvelles, on se repaît de chimères, ou plutôt de crimes. Il faudrait des miracles pour sauver l'innocence. Les païens mêmes l'ont reconnu :

Otia si tollas perire Cupidinis artes.

La nécessité du travail a commencé avec le monde; l'état d'innocence n'en dispensait pas. Jusque dans le paradis terrestre, la loi en fut imposée aux premiers humains; l'oisiveté en ouvrit la porte au péché. Si Eve eût été occupée à cultiver cette heureuse terre, elle n'eût point été exposée, elle n'eût pas succombé aux tentations du serpent : *Misit eum in paradisum ut operaretur.* (*Gen.*, III, 23.) Le péché a rendu cette loi bien plus rigoureuse et ce préservatif plus nécessaire. Comptable de tous ses moments à son Dieu, à la société, à soi-même; tyrannisé par la concupiscence, empoisonné par tout ce qui l'environne, condamné à gagner son pain et à expier son péché à la sueur de son visage, l'homme peut-il se dispenser d'arracher par un travail opiniâtre les ronces toujours renaissantes de cette terre maudite? Il peut encore moins négliger la terre de son cœur, où les épines de la volupté, plus abondantes et plus piquantes, ne lui laissent espérer de gagner la vie éternelle qu'au prix de mille travaux toujours renaissants : *In sudore vultus tui.* (*Gen.*, III, 19.)

Le cœur humain est semblable à l'eau : il faut qu'elle coule pour être pure et fraîche; en croupissant elle se corrompt, et n'exhale, comme le puits de l'abîme, qu'une odeur infecte. C'est une terre qui se couvrira d'épines si on la laisse inculte; la culture y ferait éclore d'excellents fruits. Tout dur qu'ils sont, le fer et l'acier se rouillent s'il ne travaillent; le mouvement les aiguise et les polit. Le travail éloigne les occasions, l'oisiveté les multiplie. Un esprit appliqué n'a pas le loisir d'écouter les mauvaises pensées; désœuvré, il s'y abandonne. L'oisiveté est la mère des vices; le travail, le père des vertus. Voulez-vous conserver la pureté, disait saint Jérôme à son disciple, que le démon vous trouve toujours dans l'occupation : *Diabolus te semper inveniat occupatum.* David adultère, traître, homicide, qui l'eût cru? En voilà le principe : David était oisif. Au lieu d'aller à la tête de ses troupes, il demeure dans son palais, il se promène sur sa terrasse; ses yeux, négligemment errants, tombent sur Bethsabée. David occupé fut un saint : David oisif devient coupable. Sodome et Gomorrhe, quels noms infâmes! Il n'y a pas dix justes, quel débordement! Le feu du ciel les réduit en cendres, quel spectacle! Remontons à la source : Sodome vivait dans la mollesse et l'oisiveté. Votre vie, pécheurs, est un tissu de crimes; vous ne pouvez résister au torrent. Je vois votre réprobation inévitable; ne vous en prenez qu'à vous-mêmes. A quoi vous occupez-vous? Trop semblables à Sodome dans vos désordres, ne l'êtes-vous pas dans votre oisiveté? *Hæc fuit iniquitas Sodomæ otium et saturitas.* (*Ezech.*, XVI, 49.)

Mais quoi, dira-t-on, l'homme n'est-il pas fait pour la société? Faut-il se reléguer dans un désert ou s'ensevelir dans un cloître? Le monde périrait bientôt. Heureuse fin, sans doute, qui changerait cette vie périssable en une vie éternelle! Grands saints, pieux solitaires, qui renonciez si généreusement à tout pour vous réfugier dans l'asile de la retraite, vous en connaissiez le besoin. Pouvons-nous vivre tranquilles dans le monde? Pouvons-nous l'aimer? Mais si Dieu nous y appelle, vivons-y et tremblons; vivons comme dans un pays infecté de la peste. Quelle est redoutable! les précautions n'y sont jamais trop grandes. Ne voyez, n'écoutez, n'entretenez le monde que comme en courant, dit saint Ambroise : *Conversatio quodam modo fugitiva.* Faites-vous-en vous-mêmes une espèce de solitude; que votre cœur soit un sanctuaire où vous viviez avec Dieu; sortez peu, voyez peu, parlez peu; laissez aux morts le soin d'ensevelir leurs morts; rentrez dans l'arche, comme la colombe, pour échapper au déluge.

Nous n'avons envisagé jusqu'ici qu'une société ordinaire, où l'on ne veut pas porter atteinte à la pureté; que sera-ce, si perçant ces voiles, nous voyons de toutes parts des ennemis armés qui lui préparent, qui lui portent les coups les plus mortels? La fragilité des bons fait tout craindre, la malice des méchants doit faire trembler.

SECONDE PARTIE.

Personne n'est moins suspect que Salomon sur la vanité du monde et le commerce des femmes. Ce n'est en lui ni prévention, ni vertu qui se déclare contre elles, il s'y est livré avec fureur jusqu'à la mort, et cependant instruit par la vérité et par l'expérience, personne n'en parle avec plus de vivacité. Fuyez, fuyez, dit-il, cette société empestée, craignez-en les dangers et les malheurs; elle est plus amère que l'absinthe, plus terrible que la mort. Eloignez-vous de sa maison, Dieu n'abandonne à ce gouffre que ceux contre qui il est souverainement irrité. La voilà cette femme à la fenêtre, ou assise à la porte de sa maison, la voilà dans les compagnies où elle préside; pourquoi ces parures et ces nudités de courtisane? *Ornatu meretricio.* (*Prov.*, VII, 10.) Ces paroles engageantes, cet esprit souple et adroit, ces caresses séduisantes, ces yeux vifs et perçants, ces manières insinuantes, cet enjouement flatteur; ah! c'est un glaive à deux tranchants qui pénètre jusqu'au fond de l'âme : *Lingua ejus gladius biceps.* (*Prov.*, V, 4.) Ses traits, son cœur, ses démarches, sont des filets où l'on va se perdre, et des chaînes dont on va se charger : *Vincula manus ejus.* (*Eccle.*, VII, 27.) Le lait et le miel coulent de ses lèvres : *Favus distillans.* (*Cant.*, IV, 11.) La douceur de sa voix enchante, les grâces de sa personne vous charment, sa chambre est semée de fleurs, les parfums vous embaument. Aveugle jeune homme, vous vous croyez

heureux de tomber dans ses piéges! Il ne voit pas, le misérable, qu'on le mène à la boucherie, comme une brebis qui se joue en chemin sans s'en apercevoir : *Sicut agnus lasciviens et ignorans*. (*Prov.*, VII, 22.) Il y va être la victime de son imprudence, et la proie de son vainqueur; il court à grand pas à la mort et à l'enfer : *Inclinata ad mortem domus ejus et ad inferos semitæ ejus.* (*Prov.*, II, 18.)

Par des couleurs si sombres et des traits si forts le Sage n'a-t-il voulu peindre que des personnes perdues d'honneur, que tout méprise, des personnes sans religion et sans mœurs, que tout condamne, des personnes qui montent sur un théâtre s'offrir aux yeux et aux désirs du public, que tout connaît? Se bornât-il à ces objets, les dangers que court la chasteté ne seraient pas médiocres. Les mœurs et la religion sont-elles bien respectées? la police est-elle bien attentive et bien zélée? les théâtres sont-ils rares ou peu fréquentés? S'il est quelque désert, c'est dans les églises, tandis que le spectacle regorge d'un peuple innombrable et de vices encore plus nombreux. Mais, non, Salomon ne parle point des personnes caractérisées par le désordre, il ne met son fils en garde que contre la société ordinaire, où, comme dans une forêt, on trouve à chaque pas, des bêtes venimeuses qui ne cherchent qu'à vous blesser. Il est peu nécessaire de se prémunir contre des excès aussi dégoûtants que déshonorants; une femme de mauvaise vie est moins à craindre, l'horreur de ses désordres arme contre elle. Le vrai danger, c'est lorsqu'un reste de pudeur, qui sauve quelques apparences, attire d'autant plus aisément au naufrage, que sous un calme trompeur, et avec un temps favorable, on cache l'écueil où tout va se briser; les paroles grossières révoltent, la politesse adoucit, un air de vertu assaisonne, on dit fièrement, quel mal fais-je? quel mal ai-je fait? qu'avez-vous a craindre? *Non sum operata malum*. (*Prov.*, XXX, 20.)

Le monde ne l'ignore ni n'en doute. D'où vient en lui le soin de se contrefaire, de se masquer, de s'excuser auprès de ceux dont il a intérêt de ménager l'estime, ou d'écarter la censure? D'où vient le choix des parties nocturnes, des réduits écartés, des confidents discrets, des jargons équivoques, en un mot de toutes les enveloppes du péché? D'où vient le mépris pour ceux qui le fréquentent, le goûtent, se livrent à lui, et qu'ils jugent dès lors avoir pris son esprit et ses vices? D'où vient enfin que quand ils croient pouvoir sans risque s'abandonner à ses goûts, ils ne gardent plus de mesure? N'en soyons pas surpris, il se connaît, et qui doit mieux se connaître? Connaissez-le, âme innocente, défiez-vous-en, éloignez-vous-en, il en veut à votre vertu, il l'attaque de mille manières. En voici la gradation.

1° D'abord il vous apprend le vice, ce qu'il appelle ouvrir l'esprit, et façonner les manières. Ah, que dans cette science et à cette école on devient bientôt maître! vous étiez étranger dans cette terre infortunée; sous les lois d'une mère vigilante, prévenue par la grâce, pénétrée des plus pieux sentiments; on admirait en vous la robe d'innocence que vous aviez reçue au baptême, vous l'auriez encore, si cet ami perfide, ce livre licencieux, cette peinture abominable, ne vous eût initié dans des mystères qu'il eût été heureux pour vous d'ignorer toujours. Heureuse et mille fois heureuse ignorance, peut-on trop vous regretter? on ne vous perd jamais impunément; qu'il en coûte cher d'avoir vu, d'avoir entendu! fatale leçon, époque funeste! le moment qui ouvre les yeux perce le cœur, un coup d'œil, un mot, voilà ce qu'on ne déplorera jamais trop. Détestable maître, quel châtiment punira, quelles larmes répareront vos scandales? Dites donc dans l'amertume de votre cœur, je suis venu, j'ai vu, j'ai été vaincu; j'ai parlé, j'ai fait voir, j'ai donné la mort :

Ut vidi, ut perii, ut me malus abstulit error.

La nature, il est vrai, sans que personne s'en mêle, n'est quelquefois que trop habile; le foyer du péché suffit pour tout perdre, nous devons nous craindre nous-même autant que les autres; mais toujours embarrassée et timide, ses tentatives sont incertaines et faibles, la raison et la foi ont bientôt réprimé des saillies involontaires dont on rougit le premier. La science du mal, trop semblable au fruit défendu, comme lui trop désirée, comme lui offerte par le démon à une femme, et par la femme à tous les hommes, ne sert, comme lui, qu'à nous découvrir nos malheurs, et à les rendre irréparables. La première, la plus importante leçon que la bonté de Dieu ait donnée à l'homme, c'est de ne vouloir pas connaître le mal; la première, la plus funeste que lui donne le démon, c'est cette connaissance; et la source de tous nos maux, jusque dans le paradis terrestre, c'est cette curiosité et cette découverte.

En prenant les idées du vice, on en apprend la pratique. Docteur trop expérimenté, c'est avec vous et d'après vous que je parle ce langage qui peint les objets et séduit les âmes, par vos soins se dévoilent et se mettent en œuvre les artifices qui allument la passion par la parure, l'entretiennent par l'espérance, la piquent par des refus, l'assaisonnent par des raffinements, par votre adresse on couvre de prétextes spécieux et d'un air de hasard, ces démarches préméditées, où l'on se dérobe à la vigilance paternelle Vous remuez les ressorts, vous nouez les intrigues, vous portez les paroles, vous faites glisser les lettres, vous ménagez les entrevues. Semblable à un maître qui affermit et dirige la main novice de son apprenti, vous menez par la main dans cette route criminelle. La barrière est franchie, les détours ne sont plus inconnus; avec quelle vitesse ne marche-t-on pas dans un chemin que vous avez si bien applani?

2° Après avoir dévoilé les coupables mystères de la théorie et de la pratique par les

plus vives leçons, le monde en présente de toutes parts les objets et les réalise par ses exemples. Les témoins deviennent bientôt complices, et les complices séducteurs. Le cœur, comme une ville assiégée de tous côtés, investi, attaqué, pressé, trouve la tentation sur tous ses pas. Faut-il donc pour voir le crime, pénétrer dans les lieux infâmes où l'incontinence dominante semble avoir arraché jusqu'aux premiers principes de la raison et de la pudeur? Tout dans le monde, tout respire l'impureté, tout y tend, tout y entraîne. Sans parler de ses autres passions, qui le rendent si dangereux, l'impureté seule mérite et justifie les anathèmes que le Seigneur a lancés sur lui : *Totus mundus in maligno positus est.* (I *Joan.*, V, 19.)

Quelles sont ses maximes? Y déteste-t-on, y craint-on le péché? on ne lui donne que le nom de plaisir. En fuit-on les occasions? on les désire. Evite-t-on les personnes suspectes? on les cherche. Fait-on scrupule de lire les mauvais livres? on les dévore. S'éloigne-t-on des spectacles? on les achète. Traverse-t-on les parties de plaisir? on les lie. Condamne-t-on les intrigues? on en plaisante. Un livre est insipide si les idées de volupté n'en enrichissent le style. Un concert est ennuyeux, si la passion n'en fait l'harmonie. Un spectacle ne saurait plaire, si l'amour n'en est l'intrigue et le dénouement. La conversation est languissante, si les paroles équivoques n'en sont les bons mots. Les tableaux, les tapisseries ne parent que médiocrement, si les nudités, les histoires galantes, n'en rehaussent les couleurs. Les politesses sont plates, si la vivacité de la galanterie n'y répand son assaisonnement. Les parties de plaisir sont imparfaites, si le mélange, la liberté des deux sexes n'en fait l'agrément. Cette passion est le sel le plus piquant de tous les plaisirs. Faible innocence, quel air respirez-vous? dans quelle affreuse mêlée vous trouvez-vous? La mort vole sur tous vos pas.

3° Les objets, si forts eux-mêmes, on leur prête de nouvelles armes en les embellissant. Quelle est l'occupation et l'étude d'une personne mondaine? Toutes ses journées se passent à aiguiser ses traits sur une toilette, et à les lancer sur les cœurs. Varier, assortir, nuancer, combiner, essayer tout ce qu'on peut imaginer de plus séduisant : ouvriers inépuisables à inventer, domestiques empressés à étaler, maîtres infatigables à s'en charger, public facile à louer et à imiter. Voilà la vie d'une âme chrétienne destinée à une éternité! mais voilà les piéges qu'à tous moments s'étudie à tendre à une âme innocente tout ce qui l'environne. Ne dirait-on pas que le monde est une place publique, où des marchands déploient leurs marchandises, les mettent dans leur plus beau jour, et, par mille supercheries, en rehaussent le prix, le lustre, la rareté, pour trouver plus aisément des acheteurs et des dupes.

Les ornements de toute espèce viennent à son secours, la magnificence jette son éclat sur les habits et les meubles, et la mode y répand son élégance et ses caprices. La finesse de l'assaisonnement pique le goût dans les repas, et le feu des liqueurs le réveille; la mélodie du chant, la douceur de la voix flattent l'oreille, attendrissent le cœur; les parfums, par leurs douces odeurs, amollissent l'âme; le jeu attache par l'espérance du gain et la variété intéressante des événements. Le bruit même, la multitude, le mélange le désordre distrait et amuse. Quoi de plus pompeux que ces fêtes où l'art, le luxe et la nature prodiguent leurs trésors! c'est une région enchantée et un pays de prestiges : on est ravi hors de soi-même.

• L'esprit n'y épargne pas ses richesses : quelle légèreté de badinage dans les conversations! délicatesse de pensées, vivacité des saillies, diversité des portraits, malignité de réflexions, choix des historiettes, charme de la poésie, élégance des romans, et jusqu'aux embellissements de l'impression, tout renforce l'attaque et escalade le cœur de tous côtés. Tel ce fameux spectacle, chef-d'œuvre de la volupté, où le chant, la danse, les décorations, les habits, les machines, les actrices, l'intrigue de la pièce, tout ce que l'art le plus raffiné a pu rassembler, forme une ligue offensive contre l'innocence des spectateurs. Telle était cette femme de l'Apocalypse qui, couverte de pourpre, chargée de couronnes, brillante de pierreries, donne à boire dans une coupe d'or la liqueur enchantée du crime.

4° Après avoir fardé ses faux biens, le monde déguise ses maux véritables. La brièveté du plaisir, les revers, les suites, les remords, pourraient en faire craindre la possession et en briser les chaînes; mais semblable à celui qui, pour renverser un arbre, en coupe peu à peu les racines, le monde arrache tous les appuis de la vertu, qui pourraient la soutenir et retarder sa chute. Le plaisir est bientôt passé, la répétition le prolonge, la jouissance en dégoûte, on l'assaisonne et la diversifie; le commerce des hommes est vain et frivole, mais il est amusant; les faveurs dédommagent des revers, les éloges réparent les médisances, l'élévation compense les bassesses, les amis protégent contre les ennemis, les besoins se tournent en plaisirs par le soin de les satisfaire; les caprices font des scènes réjouissantes; l'inconstance justifie la légèreté : on voltige, on cueille des fleurs, on en fait des couronnes, on en est embaumé. Si la vie est un songe, du moins il est agréable. A la mort, tout nous échappera, mais du moins aurons-nous mis à profit des moments fugitifs, en y semant mille plaisirs.

Surtout les remords viendront troubler les plaisirs par la vue d'un Dieu irrité et d'un châtiment éternel. Le monde, pour les éteindre, se déclare le défenseur et l'apologiste de la licence. Après avoir enseigné les moyens, multiplié les occasions, donné les exemples, embelli les péchés, il en affaiblit l'horreur et en détruit le remède par de frivoles excuses; il en fait disparaître

l'énormité par des systèmes impies ; il applaudit aux conquêtes, il en fait un mérite et presque un devoir. A ce prix se fait la réputation d'homme agréable ; on acquiert des amis et des protecteurs, le vice réunit les suffrages. La réserve ferme toutes les portes ; l'homme circonspect et modeste est un misanthrope farouche, dont l'incommode régularité tyrannise la société et en trouble toute la joie. Qu'on relègue dans un cloître ce fervent religieux, qu'on nous en débarrasse. Quoique dans le fond on estime la piété, qu'en secret on lui rende justice et à ceux qui la pratiquent, le nom de dévot est une injure, la dévotion un ridicule ; mais à qui prodigue-t-on ce titre glorieux, ce beau ridicule? Qu'à ceux qu'une délicate pudeur en a rendus vraiment dignes. Quel est le héros assez ferme pour résister à tant d'assauts?

N'est-ce pas assez, monde pervers, ennemi déclaré de la vertu, n'est-ce pas assez que vous ne suiviez pas les lois de l'Evangile? faut-il encore que vous en excusiez, en conseilliez l'infraction, que vous en blâmiez la pratique? faut-il que vos artifices dérobent la vue de l'abîme où vous faites courir ? Tels les hommes se moquant des terreurs paniques de Noé, persévèrent dans leurs désordres ; tels les gendres de Lot se jouant de sa crédulité, demeurent dans Sodome. Les eaux du déluge, le feu du ciel, punirent la corruption de leur cœur et la malignité de leurs railleries. Ah ! fuyez cette maudite Babylone, vous n'échapperiez pas à la mort : on s'apprivoise bientôt avec une morale agréable, si souvent prêchée et si bien pratiquée. Le respect humain déconcerte, l'occasion séduit, la facilité engage, l'exemple entraîne. Hélas ! nous cherchons naturellement le plaisir ; le fuirons-nous quand il nous cherche, nous assiége, nous presse? Point de salut que dans la fuite : *Egredimini de medio Babylonis.* (*Isa.*, XLVIII, 20.)

5° Au danger des leçons, au poison des exemples, au piége des maximes, le monde met le comble par la violence de la persécution. Combien de fois un ravisseur s'est-il emparé de sa proie, un téméraire en est-il venu aux plus noirs attentats, un maître a-t-il abusé de son autorité? Est-il rare que les présents ouvrent la porte, que le respect impose la loi, qu'un domestique corrompu prête son ministère, que des parents, des amis aveugles favorisent les poursuites, et que des promesses trompeuses, des serments impies, arrachent le consentement? L'incontinence n'est pas la seule passion qui met les armes à la main contre la pureté ; l'ambition, la vanité, l'avarice, font jouer bien des ressorts ; la naissance, les biens, le crédit, aussi puissants que la beauté, ont des adorateurs aussi ardents, pour qui l'amour n'est qu'un prétexte, et le crime un moyen. Soutenu par tant d'autres ennemis, sera-t-il moins redoutable? assez fort par lui-même, que ne lui prêteront pas l'adresse et la violence de tant de passions? Les grands peuvent-ils se flatter qu'on les aime? Ils ne doivent pas moins être en garde contre des piéges si habilement tendus pour obtenir leurs grâces en séduisant leur cœur, et sur les débris de leur innocence élever le coupable édifice de la fortune.

En vain, beautés mondaines, feriez-vous valoir la pureté de vos intentions, vous faites une guerre ouverte à la vertu, vous commencez les hostilités. Ces parures affectées, ces couleurs empruntées, ces airs épanouis, ces manières libres, ces nudités indécentes ; que de traits enflammés, lancés de toutes parts ! Vous vous offrez, vous vous livrez ainsi à tous les yeux, à tous les désirs. N'est-ce pas, selon la pensée hardie et vraie de Tertullien, une espèce de prostitution? Enfer, quel triomphe pour vous ! que vous êtes bien servi ! La femme prostituée s'abandonne à l'infamie des excès, la femme mondaine aux désordres de la tendresse, toutes deux la proie de la passion qui les aveugle et des passions qu'elles font naître, aussi ardentes à perdre les âmes, celle-là par des caresses impures, celle-ci par des regards et des sentiments passionnés. Si c'est avoir commis le crime que d'en voir avec complaisance l'objet, n'est-ce pas devant Dieu se prostituer que d'offrir cet objet à tous les yeux? guerre diabolique, où de part et d'autre le vice entasse les crimes, s'applaudit de ses victoires et de ses défaites, vend ses faveurs au prix de l'or ou des services. En dis-je trop, et tous les jours le crime altier et la vertu déconcertée ne font-ils pas revivre les abominations païennes jusque dans le sein de la religion la plus pure?

En vain direz-vous, victimes infortunées, d'autant plus à plaindre que vous sentez moins vos malheurs, en vain direz-vous que les compagnies, les spectacles, les nudités et les autres dangers du crime ne font sur vous aucune impression. Etes-vous croyable? êtes-vous sincère? Jugez de l'arbre par les fruits, ils ne parlent que trop contre vous. Mais d'où vient cette insensibilité prétendue? Vous l'avez acquise à force de péchés ; le désordre vous est familier et ne vous frappe plus, la multitude des blessures a émoussé le tranchant du glaive ; bien loin de vous applaudir, gémissez-en, rougissez du frivole et honteux prétexte qui vous condamne ; mais plus les avenues de votre cœur sont ouvertes au crime, plus elles sont fermées à la grâce, et plus vous êtes coupables de témérité de courir un risque que votre état rend plus grand.

6° Enfin pour comble de malheur, votre aveuglement va rendre le mal irréparable, vous allez tomber dans l'illusion : les plus éclairés, les plus sages n'en sont pas exempts, et vous qui l'aimez, qui en êtes environné, vous sauverez-vous ? Quoique l'impureté soit de tous les vices celui qu'on se dissimule le moins, il n'en est pas cependant où l'illusion soit plus facile et plus commune. Je ne parle pas des erreurs monstrueuses des infidèles et des hérétiques sans nombre,

qui ont prétendu le justifier, je dis encore que parmi les chrétiens il n'est point de ténèbres qu'il ne répande : tout travaille à tromper, tout veut être trompé, tout épaissit le nuage volontaire dont on s'enveloppe.

Illusions sur les commencements et les préliminaires du péché. Le sentiment de la volupté, nouveau pour vous, alarmait d'abord votre précieuse pudeur, vous en redoutiez jusqu'à l'ombre, les sifflements du serpent vous faisaient frémir, vous rougissiez d'un mot équivoque, vous voulûtes distinguer le sentiment du consentement, essayer de l'un, vous flattant de ne jamais en venir à l'autre ; aujourd'hui vous ne les distinguez plus, rien ne vous alarme, tout vous plaît, peut-être ne le trouvez-vous que trop voilé et trop mesuré. Fatale liaison avec la mort! bientôt passée en esclavage, on ne se défie plus de l'ennemi, il règne dans le cœur, il y porte mille coups mortels sans qu'on songe à lui faire résistance, on aime au contraire sa défaite. Cette coupe empoisonnée, autrefois si amère, aujourd'hui si agréable, après les funestes préludes qui vous en ont fait goûter la douceur, semble, par l'ivresse où elle vous plonge, faire votre félicité. Autrefois timide, vous craigniez les yeux de Dieu et ceux des hommes, vous craigniez vos propres yeux ; maintenant hardi, effronté, téméraire, vous ne craignez plus, vous ne ménagez plus rien, vous n'y songez pas même; vous aimiez la pureté, vous ne vous plaisez que dans l'ordure. Voyez d'où vous êtes tombé : quel abîme! *Qui nutriebantur in croceis amplexati sunt stercora.* (*Thren.*,IV, 5.)

Illusion sur la prétendue légèreté du péché. Ici plus qu'ailleurs, retranché et intrépide dans sa morale commode, le monde est même surpris de nos réflexions. Qu'ai-je donc fait, disait effrontément et essuyant ses lèvres, la femme débauchée de l'Ecriture, après les plus honteux excès ? ai-je trempé mes mains dans le sang? ai-je dépouillé la veuve et l'orphelin ? ai-je forcé personne à la débauche ? pleine d'honneur et de probité, ne goûtant que des plaisirs honnêtes, je ne fais tort à personne, et ne mérite aucun reproche : *Tergens os suum, dicit : Non sum operata malum.* (*Prov.*, XXX, 20.) Ainsi, à la faveur de l'exemption des grands crimes, dont peut-être même ne se fait-on guère scrupule, on avale l'iniquité comme l'eau. Mais enfin si le ciel n'est fermé qu'aux forfaits, la voie en est bien large et bien battue. Un seul péché mortel en exclut : qui manque à un seul article est coupable de toute la loi, et en matière d'impureté, tout est mortel quand on y consent. Un monde englouti sous les eaux, quelle affreuse catastrophe! Sachez qu'un coup d'œil ouvrit sous ses pieds ces gouffres immenses. Les enfants de Dieu, la postérité de Seth, c'est-à-dire ce qu'il y avait de plus saint, virent les filles des hommes; la postérité de Caïn, c'est-à-dire des filles mondaines; ils furent séduits par leur beauté, l'univers se pervertit. Dieu voyant l'homme si corrompu, se repent de l'avoir créé, le déluge le venge et purge la terre : *Videntes filii Dei filias hominum quod essent pulchræ.* (*Gen.*, VI, 20.)

Illusion sur les dangers et les occasions du péché. On compte sur ses résolutions et sa force, on se fixe des bornes qu'on ne veut pas franchir, on méprise la faiblesse des ennemis, et on s'en promet la victoire. Comme si, dit le Sage, on pouvait cacher du feu dans son sein sans en être brûlé! Projet chimérique, vous vous évanouirez : tout manque dans le besoin, et on tombe. Devait-on oublier qu'en s'exposant on se désarme et qu'on mérite d'être abandonné ; qu'on sera d'autant moins maître du succès qu'on a été plus présomptueux ; que le chemin est glissant, qu'il est rempli d'épaisses ténèbres? On ne peut ni l'apercevoir, ni s'y tenir ferme. La tentation que Dieu permet, puisqu'on l'a voulu, poursuit et presse vivement : *Fiat via illorum tenebræ et lubricum, et angelus Dominus persequens eos.* (*Psal.* XXXIV, 6.) La fille de Jacob ne se permet qu'une visite de curiosité que la bienséance semblait exiger et sa jeunesse permettre, cependant elle y perd son honneur, et ses frères lavent dans le sang de toute une ville l'affront que l'imprudence de leur sœur lui avait attiré. Ainsi ont péri les plus grands hommes. Ont-ils cherché le crime? Non; mais ils ne l'ont pas assez fui, ils l'ont trouvé et l'ont commis : *Multos vulneratos dejecit, et fortissimi quique ab ea interfecti sunt.* (*Prov.*, VII, 26.)

Illusion sur la facilité du retour après le péché. On se flatte d'être toujours le maître de se convertir quand on voudra. Espérance frivole! feux trompeurs qui, dans une nuit obscure égarent le voyageur, et le font courir au précipice dont il se croyait fort éloigné! Samson vaincu se croit encore le maître de ses ennemis : Je me leverai, dit-il, j'en triompherai à mon ordinaire. Aveugle que vous êtes, Dieu s'est retiré de vous, Dalila vous a lié avec des chaînes plus fortes que celles des Philistins. Un secret arraché par l'amour, vos cheveux coupés, c'est-à-dire quelque faute légère, quelque légère négligence, une occasion trop peu redoutée, c'en est assez; la volupté vous a rendu comme le reste des hommes. Les saints manquent-ils aux choses essentielles? Non, mais ils ne font pas assez de cas des petites choses : surtout dans la pureté ils tombent dans le piége dont ils ne se sont pas assez éloignés et ne se relèvent plus. Toutes les passions sont des gouffres où l'on est englouti; mais en s'agitant, en faisant des efforts, on surnage, on s'en tire, dans celle-ci c'est un fond de vase et de boue d'où on ne peut s'arracher, c'est une boue que l'habitude épaissit, que le plaisir fait aimer; en s'agitant on s'enfonce, on y demeure enseveli : *Eripe me de luto ut non infigar.* (*Psal.* LXVIII, 15.)

Illusion sur la réparation du péché après la conversion. Il faut en expier la dette, en réparer le scandale, en éloigner le soupçon. Tout est négligé, les mêmes liaisons sub-

sistent, la même dissipation l'annonce, les mêmes discours le déclarent. C'est toujours le même homme, il ne sauve pas mieux les apparences que la vertu, et ne justifie pas moins les soupçons qu'il n'occasionne les fautes. Plus nécessaire et plus difficile à un corps pétri de plaisir, quelle pénitence apaise la colère de Dieu et châtie le coupable? quelle mortification le rend maître d'une chair rebelle? Pense-t-on à la dette immense qu'on a contractée, et au peu que l'on fait pour s'acquitter, au péril infini de la rechute, et au peu de mesures qu'on prend pour la prévenir?

Aveuglement extrême, qui ne voit et qui ne veut rien voir! quel salut espérer, lorsque d'intelligence avec l'enfer on ne cherche qu'à se tromper et à se perdre? Combien encore de restitutions à faire pour réparer l'honneur perdu d'une personne séduite, pour la dédommager d'un établissement manqué, pour rendre à des enfants légitimes la portion de l'héritage qu'un adultère leur enlève, et à un mari les frais de la nourriture et de l'éducation qu'il lui occasionne? Qui songe à remplir ces devoirs de justice, même parmi ceux qui se disent convertis?

Toutes ces illusions sont d'autant plus irréparables qu'on les craint, qu'on les connaît moins. L'effet le plus ordinaire et le plus terrible de l'illusion, c'est de se cacher elle-même. Personne ne se croit moins dans l'erreur que celui qui y est le plus engagé par la soustraction de la lumière et de la grâce : on voit sans voir, on entend sans entendre. Comment seront-ils touchés de leur état? le connaîtront-ils? y penseront-ils? l'esprit de fornication est au milieu d'eux : *Non dabunt cogitationes quia spiritus fornicationum in medio eorum est.* (*Ose.*, V, 4.) Ils ne marchent qu'à tâtons, ils tombent à chaque pas, courent de ténèbres en ténèbres, roulent d'erreurs en erreurs. Le démon s'en joue, et ils ne l'aperçoivent pas. Ils ne voient pas le soleil : le feu de leur passion qui les dévore, le feu du ciel qui les punit, les aveugle : *Supercedidit ignis, et non viderunt solem.* (*Psal.* LVII, 9.) Mes reins sont remplis d'illusion, dit le Prophète, et ma chair d'infirmités; l'instrument du crime devient celui du châtiment. Illusion du plaisir, songe frivole, tout m'échappe dans un moment. Illusion de mes projets, tout s'envole et s'évanouit. Illusion dans les organes de mes sens, ils éludent, par leur faiblesse, et mes désirs et mes efforts. Illusion dans les objets que je poursuis, ils ne sont que vanité, et se refusent à mes empressements. Illusion aux yeux des hommes, qui se moquent de mes folies et de mes crimes. Illusion aux yeux de Dieu, qui me laissera dans une indigence éternelle : *Lumbi mei impleti sunt illusionibus, et non est sanitas in carne mea.* (*Psal.* XXXVII, 8.) Illusion complète, qui me dérobe à mes propres illusions; je me crois heureux dans mes misères, grand dans mes bassesses, sage dans mes folies, éclairé dans mes erreurs, juste dans mon iniquité. Je suis réduit à rien, et je n'en sais rien : *Ad nihilum reductus sum, et nescivi.* (*Job*, XXX, 15.)

Illusion cependant d'autant plus juste, qu'il n'est point de péché où l'abus des grâces mérite plus d'être puni par leur soustraction. On les fuit, et avec quelle affectation? on les néglige, et avec quelle réflexion? on leur résiste, et avec quelle obstination? On combat, on joue, on tourne en ridicule la religion et ses principes, la loi et ses disciples, la vertu et ses exercices, la modestie et ses précautions; on applaudit aux maximes, on embrasse, on étaie, on répand les pernicieux systèmes de l'irréligion. La plupart des hérésies ne sont que le fruit et l'apologie de l'impureté : l'irréligion en est certainement la source ou l'effet le plus ordinaire; on l'insinue dans l'esprit des autres pour les engager sous les drapeaux du vice. On dirait que, par l'opposition la plus directe, c'est ici une sorte de péché contre le Saint-Esprit. L'impudique déteste la divine parole et la jette derrière lui : *Audivit luxuriosus verbum, et displicebit ei, et projiciet post dorsum suum.* (*Eccli.*, XXI, 18.)

N'est-ce pas pour nous le peindre d'une manière bien vive, que le Seigneur fit entrer dans des pourceaux une légion de démons impurs? De tous les animaux c'est le plus dégoûtant, le plus sale, le plus stupide; il roule et se plaît dans l'ordure. Ils allèrent enfin se précipiter tous dans le lac de Génézareth. A ces traits, qui ne connaîtrait l'infamie de l'impudique, la possession du démon, ou plutôt d'une légion de démons, et la violence qui l'entraîne dans l'abîme? *Intraverunt in porcos, et ruit præceps.* (*Luc.*, VIII, 33.) O feu infernal de l'impureté, dit saint Jérôme, que l'occasion allume, que les compagnies attisent, que le monde nourrit, dont la gourmandise fournit la matière, les discours et les libertés sont les étincelles, l'habitude, le brasier; la vanité des parures, la flamme; l'infamie, la fumée; l'indigence, le terme! *O ignis infernalis, cujus materia gula, flamma superbia, scintillæ prava eloquia, fumus infamia, cinis inopia, finis gehenna!*

Rompez donc avec un ennemi toujours sûr de vaincre, pour peu qu'on s'expose à le voir et à l'écouter. Ne comptez pas sur des espérances chimériques qui vous abusent. Si vous avez quelque horreur du crime, évitez-en jusqu'aux apparences. Rompez sans délai, le moindre délai serait criminel et funeste. Il est, dit saint François de Sales, des liaisons qu'il faut découdre, il en est qu'on doit rompre sans retardement. Pourquoi multiplier vos pertes et appesantir vos chaînes ? N'en êtes-vous pas assez accablé? Rompez sans ménagement. Un homme à demi converti qui conserve des intelligences avec le péché, ressemble à un malade qui n'osant manger des viandes défendues, les regarde, les flaire, en parle avec plaisir. Vous ne voulez pas commettre les grands crimes, mais vous n'en quittez pas l'occasion; vous ne cherchez pas certaines personnes, mais vous êtes bien aise de les rencontrer, d'en parler, d'y penser. Est-ce là connaître

le cœur de l'homme et sa faiblesse, le démon et ses artifices, le vice et ses attraits, la tentation et sa violence? L'ennemi que vous épargnez est précisément celui qui va vous perdre.

Rompez brusquement. Une ville qui capitule est à demi rendue. Laissez, comme Joseph, votre manteau entre les mains de la tentatrice, au hasard de la disgrâce et de la prison. Une femme débauchée étant entrée dans la chambre de saint Thomas d'Aquin pour le tenter, il lui jeta un tison à la tête, et chassa un feu par un autre feu : il en mérita le don de continence : *Ignem igne fugavit.* Rompez avec éclat. Je sais que des ruptures indiscrètes et précipitées, qu'on prendrait pour des pénitences imposées, pourraient quelquefois constater un péché douteux et faire soupçonner des fautes inconnues : c'est à la prudence à prendre des mesures pour sauver l'honneur. Faites-vous du moins une réputation de sévérité, elle fait la sûreté et la gloire du sexe et de la jeunesse, et de ceux à qui le caractère impose de plus grands devoirs. Il faut que tout arrête un téméraire et annonce une vertu délicate, à l'épreuve même des soupçons. Que d'ombrages on écarte, que de maux on empêche, que de dangers on évite, que de combats on s'épargne par une conduite ferme et soutenue! La facilité semble tout promettre et permettre tout, elle invite à tout, et fait soupçonner tout. Rompez enfin avec une sorte d'excès, ne faites grâce à rien, tout est ici considérable, le scrupule y est peu à craindre. Ce qui serait excès ailleurs n'est ici que prudence, on ne peut porter trop loin la précaution pour parvenir à la vie éternelle, que je vous souhaite.

DISCOURS III.

SUR LE MÊME SUJET.

Revertar in domum meam, unde exivi. (*Luc.*, XI, 24.)

Je rentrerai dans ma maison, d'où je suis sorti.

Il faut que le démon de l'impureté ait un grand ascendant sur le cœur de l'homme, pour parler avec autant de confiance et vaincre, en effet, avec tant de facilité. Non, dit-il, rien ne m'étonne ni ne me décourage. J'ai été forcé, il est vrai, de sortir honteusement de ma maison, *unde exivi;* errant dans le désert, affligé de ma défaite, je cherchais vainement le repos, *quærens requiem, et non inveni* (*Luc.*, XI, 24); la pénitence semble avoir effacé les plus légers vestiges de ma puissance passée, *scopis mundatam* (*ibid.*, 25); les vertus y ont établi leur empire et levé contre moi un rempart inaccessible, *mundatam et ornatam.* (*Ibid.*) Ce cœur n'en est pas moins ma maison et mon patrimoine ; je ne renonce à aucun de mes droits, *domum meam* (*ibid.*, 24); je ne m'en rendrai pas moins le maître ; je n'en triompherai que plus glorieusement, *revertar.* J'ai même tort de parler de honte et de défaite : je n'ai fait qu'en sortir un moment, *unde exivi;* je m'y établirai plus solidement que jamais; j'en ferai mon séjour durable, *ingressi habitant ibi* (*ibid.*, 26); et pour mieux m'en asssurer la possession, je m'associerai sept autres démons plus méchants que moi : soit qu'on entende par ces démons les sept péchés mortels, les sept différentes sortes d'impureté, les sept péchés opposés aux dons du Saint-Esprit, aux vertus théologales et cardinales, ou qu'on le prenne pour un nombre général et indéfini, selon les différents sentiments des théologiens, *septem spiritus nequiores se.* (*Ibid.*) Je l'engagerai dans toute sorte de désordres, et son dernier état sera pire que le premier, *erunt novissima pejora prioribus.* (*Ibid.*)

La foi, la raison, l'expérience démontrent ces tristes vérités. La foi nous découvre l'ange de Satan, toujours rôdant autour de nous pour nous dévorer, n'épargnant pas même le grand apôtre qui demande en vain d'en être délivré, *Angelus Satanæ qui me colaphizet.* (II *Cor.*, XII, 7.) La raison nous apprend que, naturellement entraîné au plaisir par un penchant invincible et devant l'être pour la conservation du genre humain, l'homme porte en lui-même un principe de corruption qu'il ne peut vaincre que par la grâce, et qui le met en prise à tous les objets capables de flatter sa chair ou son cœur. L'expérience nous fait voir toute la terre souillée par un déluge d'iniquités, dont le déluge d'eau qui la punit n'est que l'image, élever de toutes parts des temples au vice; les plus grands hommes devenir sa proie, le sceptre et la houlette ses tributaires, et ses conquêtes, plus étendues et plus durables que celles des plus grands empires, les précéder et leur survivre, servir à leur accroissement et plus souvent à leur destruction; élever son trône sur leurs vastes débris, et enchaîner également et les vainqueurs et les vaincus. !

Que le ciel et l'enfer en déposent aussi bien que la terre : le ciel, dans le petit nombre des élus, nous fera admirer des âmes pures qui ont su vaincre l'impureté et conserver le lis précieux de l'innocence, au milieu des épines qui s'efforçaient de le déchirer; l'enfer engloutit dans ses abîmes une multitude innombrable de malheureux que le torrent débordé de l'impureté y entraîne à à grands flots. L'Eglise réunit l'un et l'autre : elle voit en gémissant le chaos des désordres, le monde de gens voluptueux, le déluge des plaisirs charnels qui souillent la terre, et elle tâche de se consoler de tant de pertes, à la vue des asiles de la vertu qu'elle a élevés, ou des âmes d'élite, foulant le siècle aux pieds, se faisant une loi de fuir le monde et de le combattre, triomphant de la volupté en se l'interdisant, suivant partout où il va l'Agneau qui se plaît à paître parmi les lis.

Je sais qu'il est des âmes timides que cet effrayant tableau peut étonner et décourager; mais le nombre en est bien petit : il ne sera pas difficile de les rassurer; ce ne sont pas celles qui donnent à notre zèle les plus grandes inquiétudes. La crainte excessive de la défaite est un garant qu'on ne l'aime pas. Peut-on être soupçonné d'intelligence avec

un ennemi dont la vue fait trembler? Combien est plus à plaindre le nombre infini des misérables qui se font des blessures et aiment leur mal! qui ne se défient pas de l'ennemi et l'appellent, se plaisent avec lui et disent qu'ils espèrent de le vaincre! Voilà les gens qu'il faut alarmer. Les plus vives peintures, les plus affreux détails suffiront-ils pour les réveiller de leur léthargie et leur inspirer une juste horreur pour un mal si commun et si grand? Faisons parler des témoins non suspects : 1° un monde corrompu, familiarisé avec le joug, intéressé à le déguiser, qui pourtant le connaît et en gémit; 2° les hommes les plus saints, accoutumés à craindre, à fuir, à vaincre l'ennemi qui pourtant lui rendent les armes : les mondains et les saints, deux sortes de suffrages bien différents, que vous ne récuserez pas et qui attestent également les plus fréquents naufrages. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Jamais il ne fut donné de conseil plus pernicieux, mais plus juste, que celui de Balaam au roi de Moab. Pour perdre le peuple de Dieu, lui dit-il, en vain vous adressez-vous à des divinités étrangères; en vain, pour acheter leur faible secours, essayez-vous de forcer la miséricorde divine par des malédictions mendiées : si vous voulez lui attirer celles de son Dieu, il faut les lui faire mériter. Faites promener dans son camp des femmes moabites; séduit par leurs charmes, engagé par leur facilité, vous verrez bientôt Israël coupable, bientôt il sera disgracié. Conseil diabolique qui n'eut qu'un trop funeste succès : le camp inondé de crimes, rempli de carnage et d'horreur, les frères armés contre leurs frères; les chefs du peuple et vingt-quatre mille hommes périssant sous le glaive vengeur, fatale suite de quelque familiarité que le hasard présente, à peine pouvez-vous apaiser Dieu et châtier suffisamment son peuple.

Conseil diabolique, vous montrez dans celui qui le donne ce que pense de l'ascendant de l'impureté le monde le plus corrompu, et dans ceux qui en sont la victime ce qu'ont à craindre et ce qu'éprouvent les hommes les plus saints; dans celles qui en sont l'instrument, ce que se propose, ce que pratique, ce qu'opère la société la plus ordinaire. Les pères abandonnent leurs filles, les maris leurs femmes, le prince ses sujets; que dis-je? ses propres enfants, puisque la fille madianite que Phinées immola était une des princesses les plus distinguées : *Cosby filia principis nobilissimi.* (*Num.*, XXV, 15.) Ils les envoient se prostituer à une armée ennemie. Aussi peu soigneuses de leur honneur, elles vont s'offrir à la passion et la solliciter; elles étalent tous leurs charmes et y ajoutent tout ce que l'art et la parure peuvent répandre de plus séduisant, et abusant de l'empire que leur donne la faiblesse des Israélites, elles les entraînent dans l'idolâtrie du dieu Belphégor, c'est-à-dire le dieu de l'impureté : *Initiati sunt Belphegor.* (*Ibid.*, 3.)

L'enfer met tous les jours en œuvre le même artifice : les femmes madianites roulent encore dans les places publiques, les maisons particulières, les temples même; tout en est plein; elles aiguisent et lancent dans les cœurs les mêmes traits meurtriers. Les pères, les maris, les supérieurs, par une cruelle condescendance, fournissent aux frais de la guerre, laissent employer cet art criminel, étaler cet appareil de mondanité, et tendre de toutes parts ces dangereux piéges. L'envie de plaire, le goût du monde, le désir d'un établissement, telle est la basse politique qui fait trafic des attraits de la volupté ou le prétexte qui en couvre l'idolâtrie. Balaam vit encore, son projet n'est que trop fidèlement exécuté, et c'est encore tous les jours ce que pense le monde le plus corrompu, ce qu'éprouvent les hommes les plus saints, ce qu'opère la société la plus ordinaire.

Toute la terre a vu pendant bien des siècles l'idolâtrie et le vice se donnant la main et réunissant leurs intérêts, qui en effet sont les mêmes, élever des temples communs aux passions et aux idoles, honorer la Divinité par des infamies, autoriser les infamies par l'exemple, les consacrer par le culte de la Divinité, et s'en faire un saint devoir. La lumière de l'Evangile a détruit les grossières abominations, mais le démon de l'impureté a élevé dans le cœur d'autres temples à la place de ceux que les apôtres avaient renversés. Que d'autels consacrés à la volupté assiégés par une foule d'adorateurs impudiques! Je m'en rapporte au monde le plus corrompu, tout indulgent qu'il paraît, qu'il affecte, qu'il a intérêt d'être. Croirait-on qu'il fût cependant le juge le plus rigoureux, le censeur le plus soupçonneux, le casuiste le plus sévère, qui sent le mieux la nécessité des précautions et les porte le plus loin? Il s'en faut bien que je récuse ceux dont je combats le relâchement : je n'ai point de suffrage plus favorable.

1° Traversons les mers, parcourons les pays infidèles, où règne la plus grande licence. Mais quel pays et depuis quel temps? C'est depuis plusieurs siècles et dans les trois quarts et demi du monde que nous verrons des attentions pour ne pas risquer la fragilité du sexe qui passent tout ce que la plus scrupuleuse dévotion a jamais suggéré. Toujours voilées, toujours renfermées, inaccessibles à tous les hommes, punies des moindres fautes, punies sur les moindres apparences, punies à l'excès; l'exactitude des plus austères communautés approcha-t-elle jamais de la sévérité, de l'inhumanité des époux ou plutôt des tyrans de tout l'Orient? tyrannie dont rien n'approche que celle qu'exerce sur eux la passion aussi barbare que voluptueuse qui a fabriqué et serré si étroitement ses chaînes.

Quelle injustice de refuser tout aux autres tandis qu'on s'accorde tout à soi-même! On se livre aux plus grands excès, on multiplie sans bornes les objets de sa passion, et on leur fait un crime d'un regard et d'une pen-

sée. Quelle injustice dans une religion qui autorise la plus grande licence, qui oblige à ne pas s'y refuser, et qui en fait l'objet d'une récompense éternelle! Mais il faut qu'on croie le fonds bien vicieux, la faiblesse bien grande, les occasions bien dangereuses, pour être si défiant dans ses alarmes, si exact dans ses mesures, si impitoyable dans ses châtiments, pour l'être si généralement et si constamment; encore même ces précautions excessives sont souvent inutiles. Les lieux les plus étroitement gardés ne sont-ils pas le théâtre de l'infidélité? Ces précautions extrêmes n'attisent-elles pas le feu qu'elles devraient éteindre? ne répandent-elles pas un nouveau goût sur le plaisir qu'elles devraient faire oublier?

2° Vous blâmez avec raison ces excès, si contraires à nos mœurs. Mais sans quitter notre patrie, rendez justice à la vérité, amant passionné, mari jaloux, à qui la plus légère inattention de l'objet aimé perce le cœur par mille ombrages. La loi de la pureté fut-elle jamais si soupçonneuse? La religion crut-elle jamais la faiblesse humaine si grande, le poison du plaisir si violent? Vous sacrifiez votre repos à des chimères. Etes-vous raisonnable dans vos inquiétudes si le danger n'est que médiocre? L'êtes-vous dans votre sécurité s'il est si pressant? Protestations réitérées, serments solennels, autorité absolue, déférence aveugle, rien ne peut vous tranquilliser; on est coupable à vos yeux, coupable de la dernière infidélité, pour peu qu'on accorde, pour peu qu'on souffre, pour peu qu'on écoute; que dis-je? pour peu qu'un autre pense. L'infortunée victime de votre incommode tendresse est comptable des attentats d'un téméraire, de ses projets, de ses désirs, de ses idées. Ai-je tort de le dire? Vous vous défiez donc bien du cœur humain; mais qu'y gagnez-vous? Vous faites naître la pensée et l'envie de ce que vous interdisez; vos soupçons vous font haïr et mépriser. Un cœur si gêné s'échappe et goûte dans une infidélité que vous méritez un plaisir plus piquant, dont vos défiances font l'assaisonnement. De quel droit condamneriez-vous dans ma bouche des principes de sagesse dont vous outrez la rigueur? *Medice, cura teipsum.* (*Luc.*, IV, 23.)

3° Tout le monde ne donne pas dans ce ridicule, il est vrai: il est des gens commodes, trop intéressés à dissimuler, trop paresseux pour examiner, trop raisonnables pour condamner, qui semblent être dans des principes d'indulgence bien opposés à ma sévérité. J'en appelle encore à leur tribunal. N'est-ce pas là le fond et le langage de tous les romans et de toutes les pièces de théâtre, témoins non suspects dans ces matières? n'est-ce pas ce que la poésie et la musique chantent de concert, ces intrigues si habilement ourdies, si artificieusement conduites, si heureusement terminées, qui peignent si bien les entreprises, l'ardeur, les succès du vice et la défaite de la vertu? Il pénètre dans les lieux les plus inaccessibles, il corrompt les gardiens les plus fidèles, et trompe les plus vigilants, il ne redoute pas la pourpre, il se cache sous le cilice, il ne dédaigne pas les haillons, il empoisonne enfin les cœurs les plus sages.

Pleines de ces idées, dont elles n'ont que trop éprouvé le pouvoir et la vérité, on voit ordinairement tenir envers leurs filles la conduite la plus sévère, les mères dont la conduite fut la plus suspecte. Instruites à l'école de l'expérience, elles sentent mieux que personne le besoin de la sévérité, et portent plus loin la précaution et la vigilance, les reproches et les châtiments. C'est l'ordinaire des personnes les plus coupables. Juda, fils de Jacob, si débauché lui-même, ne peut souffrir les désordres de sa belle-fille Thamar; il la condamne au feu pour un crime dont il est l'auteur et le complice. Les frères de Dina, plus coupables que le roi de Sichem, lavent dans le sang de toute une ville l'insulte faite à leur sœur, que le coupable offrait de réparer par un mariage avantageux et agréé des deux familles : le prétexte de la religion sert de voie et de moyen pour exécuter la plus barbare trahison : *Medice, cura teipsum.*

4° Pour mettre dans tout son jour la véritable façon de penser des gens du monde, il ne faut que changer les personnes. A la place de ces hommes de plaisir, de ces femmes mondaines, qui se font gloire du crime, qu'on excuse, ou plutôt qu'on ne s'embarrasse pas d'excuser, parce qu'on le croit inutile et impossible, supposons un religieux ou un prêtre. Qu'en penserait-on, s'il prenait de pareilles libertés, s'il débitait une semblable morale? qu'en pense-t-on en effet, lorsque par malheur quelqu'un oublie les bienséances de son état? quel scandale, quelles railleries amères, quelles déclamations violentes! A vous en croire, ils sont coupables des plus grands crimes, et par une conséquence aussi ordinaire qu'injuste, tout l'ordre ecclésiastique et religieux est sans mœurs; mais c'est peut-être politesse, complaisance, légèreté. Qu'importe? le monde pardonne-t-il quelque chose au sanctuaire? Ils se trahissent, dit-on, avec cette licence de manières : on n'est pas dans le fond aussi sévère qu'on voudrait le persuader. La langue, les yeux, les allures, tout parle de l'abondance du cœur. Le pas est trop glissant pour marcher si près du bord sans tomber. Cette passion, comme la flamme, brûle tout ce qu'elle rencontre, ou du moins le noircit en passant. Les ecclésiastiques, les religieux ne valent pas mieux que nous, conclut-on. Vous valez donc bien peu dans vos propres idées, et par cette comparaison qui vous trahit, vous vous chargez sans y penser de tout ce que vous leur imputez, vous vous faites le procès, en les condamnant vous vous rendez justice.

Je n'ai garde sans doute d'excuser les libertés indiscrètes de ceux à qui la sainteté de l'état impose la plus exacte retenue, je souscris avec respect à tout ce que la sagesse de l'Eglise leur a prescrit pour conserver en eux, et la perfection d'une vertu, et la fleur

d'une réputation si nécessaire Je n'ai pas même recours aux lois de charité que la sagesse et la religion portent également, de jeter un voile sur les défauts de vos pasteurs, de ne jamais toucher à l'oint du Seigneur, et de n'être pas moins soumis à ce que vous disent ceux qui sont assis sur la chaire de Moïse; quoique vous ne fassiez pas ce qu'ils font, j'abandonne, si vous le voulez, le clergé à votre impitoyable censure.

Mais enfin, pour le condamner avec tant de rigueur, ou vous absoudre avec tant d'indulgence, depuis quand avez-vous droit de vous croire si supérieur aux tentations, ou de juger les ministres du Seigneur si faciles à vaincre? Etes-vous d'une nature différente, et ce qui pour eux est un danger violent, ne sera-t-il pour vous qu'un péril médiocre? Depuis quand des hommes qu'une profession déclarée de vertu, des exercices journaliers de piété, des lumières plus pures, des grâces plus choisies, le mérite des vœux, l'approche des autels, les intérêts même de l'honneur et les lois de la bienséance doivent après tout rendre plus forts, mériteront-ils tant de soupçons? Et vous, dépourvu de tous les secours, vous que le monde corrompt, que l'ignorance aveugle, que l'impunité enhardit, que les exemples séduisent, que les péchés affaiblissent, que l'habitude enchaîne, serez-vous au-dessus des ombrages et des véritables héros? Les cèdres du Liban tombent, dites-vous, et de faibles roseaux, que le moindre souffle renverse, se croient en sûreté! Ne vous y trompez pas, la sainteté de l'état multiplie les devoirs, mais n'augmente pas les dangers, elle y soutiendrait plutôt; la liberté du siècle fait taire les bienséances, mais n'augmente pas les forces, elle les diminue au contraire. Faites-vous justice, et ne la refusez pas à vos maîtres : le poison qui peut les perdre ne vous épargnera pas, les traits qui les blessent ne vous trouveront pas invulnérable, et sur vos propres préjugés je conclus votre perte aux mêmes conditions que vous décidez leur malheur : *Medice, cura teipsum.*

5° Mais sans aller jusqu'au sanctuaire, dont la sainteté semble jeter sur la satire un sel plus piquant, les gens du monde s'épargnent-ils eux-mêmes? qui peut comprendre jusqu'où va sur cet article la liberté, l'étendue, la témérité des jugements et des médisances? Eh! qui peut porter trop loin le soin de ménager sa réputation? Aussi coupable que la femme adultère, moins instruit, moins autorisé que ses accusateurs à la déférer, vous osez lui jeter la première pierre, vous qui mériteriez d'en être accablé? Les uns effarouchés par pudeur, les autres délicats par piété, ceux-ci pénétrants par malignité, ceux-là susceptibles par corruption, tantôt rigoureux par ostentation, tantôt attentifs par intérêt, c'est la matière commune sur laquelle on fait plus aisément et plus promptement le procès. Tout le monde le fait, on le fait à tout le monde, on le fait sur tout; les témoins sont bientôt ouïs, les conjectures bientôt ramassées. Tout est démonstration : le coupable, dit-on, est trop intéressé à se cacher, pour exiger des preuves complètes. Un lieu retiré, une heure indue, un air épanoui, une parole équivoque, une politesse marquée, un coup d'œil tendre, c'en est fait, la cause est jugée sans appel. Le monde prononce, et ne pardonne rien. Est-il quelqu'un sur qui on n'imagine et on ne débite quelque aventure galante? Avez-vous vu, avez-vous entendu? non; quelqu'un a-t-il vu, a-t-il entendu? non encore; mais on conjecture, on soupçonne, on devine. Jeunes personnes dont la calomnie a si souvent fait manquer l'établissement, mariages heureux dont elle a si souvent troublé la paix, vous gémissez de l'injustice. A Dieu ne plaise que je devienne l'apologiste des calomniateurs, mais convenez que vous êtes, ou bien injustes dans vos discours, ou bien téméraires dans votre confiance. Puis-je trop le répéter? Si le péril n'est que médiocre, pourquoi condamner si facilement? S'il est grand, pourquoi s'exposer si témérairement? Accordez-vous avec vous-même, changez de conduite ou de langage; cessez d'être si médisant, ou devenez plus circonspect; ou plutôt soyez prudent et charitable, épargnez vos frères, et ne courez pas au naufrage : *Medice, cura teipsum.*

6° Ainsi pense ce jeune homme qui se livre à sa passion. En est-il qui ne se promette quelque succès? Mais un mari, une famille ont les yeux ouverts sur vos démarches; mais la disproportion de l'âge, de l'état, de la fortune, ne permettent pas de vous écouter; indifférent, prévenu, attaché à quelque autre, on se refuse à vos désirs; vous-même peut-être, sans agrément et sans mérite, formez contre vous le plus grand obstacle. La passion, dans ses transports, écoute-t-elle la raison? ne sait-elle pas se frayer des routes et trouver des moyens? et trop souvent, hélas! elle réussit. Sur quoi porte une confiance si téméraire, et un succès si peu attendu, que sur l'empire de la concupiscence? Dieu le vit dès le temps du déluge, il en fut irrité. Tout est porté au mal dès la jeunesse : *Omnis cogitatio hominis intenta ad malum.* (*Gen.*, VI, 5.) Ainsi pense cette jeune personne dont les parures affichent les prétentions. Pourquoi ce soin de s'embellir et de plaire? pourquoi s'étaler dans les rues, les promenades, les spectacles, les églises? Pourquoi ces rivalités et ces empressements? en ferait-on les frais, si on n'en espérait une abondante moisson? On compte donc bien sur la force de ses attraits et la faiblesse des cœurs? Aussi le Sage nous avertit de ne point laisser nos yeux errer au hasard sur les objets qui s'offrent dans les places publiques : *Ne sint oculi circumspicientes in plateis.* (*Eccli.* IX, 7.) Mais en comptant si fort sur la faiblesse des autres, faut-il qu'on oublie la sienne? Ces efforts, ces projets, ces espérances assurent votre défaite.

Concluons-en le danger du scandale et le

soin infini pour l'éviter. Il est si aisé de le donner ou de le prendre! tout peut le donner et le prendre sans le vouloir. Les progrès sont si rapides! une étincelle allume le feu, un regard, une parole, un geste, voilà le trait enflammé qu'il porte, et dans un instant tout est embrasé. La réparation en est si difficile! on a tant de peine à se changer soi-même, comment convertir ceux qu'on a séduits? On découvre leur faiblesse, on la leur fait sentir; la pudeur affaiblie et la passion enhardie par cette dangereuse confidence, quelle tentation mutuelle de profiter de sa découverte! Depuis que dans son cœur et dans celui des autres on ne voit plus la première et la plus difficile barrière à franchir, on y court à grands pas; en faisant naître la pensée, le sentiment, l'objet, l'occasion, on se le fournit à soi-même. Le premier coup porté sur nous, on donne l'exemple, on le reçoit, on tombe, on fait tomber : c'est une sorte d'engagement de pousser ses avantages, et de réaliser ce qu'on a fait entrevoir être déjà désiré. S'il est si facile de se faire jour dans les âmes pieuses, combien les hommes ordinaires, infiniment plus susceptibles, et comme aux aguets pour saisir le scandale, s'ouvriront-ils la plus libre carrière! Les précautions de la modestie ne vous fussent-elles pas nécessaires, la charité vous les demande pour votre prochain, ménagez sa faiblesse; si vous ne craignez pas la vôtre, serait-il la victime de votre présomption? dit saint Paul. *Et peribit in tua scientia frater.* (I *Cor.*, VIII, 11.)

7° Qui le croirait même? les plus libertins sont les plus téméraires dans leurs conjectures, les plus sévères dans leurs jugements, aussi bien que les plus hardis dans leurs entreprises. Les Sodomites pensent que tout leur ressemble: à peine les trois anges sont-ils entrés chez Loth, que l'on court en foule leur proposer les plus grands crimes, comme s'ils devaient leur être familiers. L'homme de bien, toujours timide à croire le mal, ne peut se résoudre à condamner personne; ce n'est pas seulement charité qui excuse, c'est ignorance qui n'y pense pas, c'est pudeur qui déteste; incapable de pareille faute, il ne présume point en autrui ce qu'il ne trouve point dans son cœur. Heureuse disposition, qui rend le vice en quelque sorte étranger et inconnu! Libertin, qui prononcez si hardiment, aussi coupable que la femme adultère, moins instruit et moins autorisé que ses accusateurs à la déférer, vous lui jetez la première pierre, vous qui mériteriez d'en être accablé? Mais vous êtes familier avec le vice, l'expérience vous a fait sentir et sa force et votre faiblesse. Tout vous paraît coupable, parce que vous l'êtes; vous jugez d'autrui par vous-même; charmé de pouvoir vous autoriser par l'exemple, et de diminuer votre confusion en la partageant, vous faites le procès au genre humain pour vous sauver dans la foule; témérité que Dieu punit ordinairement en permettant qu'on tombe dans les mêmes fautes, mais chute que l'on s'attire par la témérité qui expose, aussi bien que par celle qui condamne : *Medice, cura teipsum.*

8° On connaît si bien la puissance de l'impureté, que les âmes heureuses à qui on est forcé de rendre justice, qui ont su conserver l'innocence ou la réparer par la pénitence, passent pour des prodiges qu'on ne peut croire, et dont la persévérance est toujours un problème. On la connaît si bien, que pour arrêter les projets de conversion et éteindre les remords dans ceux qu'on voit près de briser leurs chaînes, on les effraie par la violence des combats, la difficulté de la victoire et le ridicule d'une entreprise supérieure à l'humanité. Et quel langage tient-on, d'un air grave, d'un ton de piété, et quelquefois d'un style railleur, à ces héros qui, foulant le monde aux pieds, cherchent dans le cloître la perfection de la continence, que la prétendue impossibilité de l'exécution? Qu'ont avancé de plus les ennemis du célibat, les profanateurs des vœux monastiques, un Luther, un Calvin, que l'excès de la faiblesse humaine, qui ne peut résister au feu de la concupiscence, à qui le mariage est nécessaire pour l'apaiser, peut-être même insuffisant, si on en juge par le respect qu'ils ont pour lui? *Medice, cura teipsum.*

La chaire et la piété souscrivent à une partie de ces idées, et empruntent quelquefois ce langage pour faire le juste éloge de ces héros chrétiens. Que ne dit-elle pas, aux professions et aux vêtures, sur le mérite des vœux, le sacrifice du monde, le martyre continuel de la chasteté, et les couronnes immortelles que moissonnent les vierges sages qui, supérieures à la chair et au monde, savent conserver sans partage leur cœur à leur divin époux? C'est une erreur, sans doute, d'en traiter l'observation d'impossible : la grâce qui les y appelle saura bien les y soutenir; mais nous reconnaissons, à sa gloire, que Dieu seul peut se former de pareilles victimes, et qu'on ne peut trop admirer ceux qui ont le courage de renoncer à tous les plaisirs.

9° Que les pécheurs sont éloquents! surtout lorsque le zèle des pasteurs leur représente l'horreur et le danger d'un état si contraire à la loi divine, et les invite à rentrer par la pénitence dans la voie du salut, dont ces abominations leur ferment les portes. C'est alors que, comme les Israélites, on s'écrie : La terre de la vertu dévore ses habitants, elle est pleine de géants qu'il est impossible de terrasser. Qui peut s'arracher à soi-même, en s'interdisant tous les plaisirs? Il faudrait détruire la nature, la loi de la continence est impraticable. On a beau nous vanter une liberté et une grâce que nous ne sentons pas, belle chimère, que les lois physiques du mécanisme et les lois morales du penchant naturel font évanouir au premier assaut! Mais pourquoi donc la jalousie s'irrite, la malignité censure, la probité condamne, la loi défend, la conscience reproche? Pourquoi le père exige-t-il la sagesse dans ses enfants, le mari la fidélité dans son épouse, le public la modération dans ses

maîtres, l'édification dans le sanctuaire? Une machine dont on agite les ressorts mérite-t-elle la louange ou le blâme? s'irrite-t-on contre les symptômes d'une maladie qu'on n'a été le maître ni de prévenir ni d'arrêter? plus ils sont violents, plus ils sont excusables, et plus aussi est-on inexcusable de s'y exposer volontairement : *Medice, cura teipsum.*

Il y a du vrai et du faux dans cette prétendue apologie. Il est certain que la chute n'est pas inévitable ni la conversion impossible; mais il est vrai qu'il est difficile d'éviter le péché et de s'en corriger. C'est une guerre, dit saint Augustin, où les combats sont fréquents et la victoire fort rare : *Quotidiana pugna, rara victoria.* Non, il n'est point de loi divine qu'on ne puisse accomplir, d'ennemi du salut qu'on ne puisse vaincre, de chaîne d'habitude qu'on ne puisse briser. Dieu imposerait-il des lois impraticables? en punirait-il l'inévitable infraction? Est-ce là l'idée de sa bonté et de sa justice qu'il nous a lui-même tracée? Non, sans doute; il est fidèle, il proportionne la grâce au besoin, le secours à l'attaque; il ne tient qu'à nous de triompher. David pénitent après une année de désordres, la femme pécheresse après avoir été la fable de la ville, l'enfant prodigue après avoir dissipé tout son bien en débauches, la Samaritaine après avoir été livrée à sept libertins, nous montrent jusqu'au dernier soupir un Dieu prêt à nous recevoir, nous invitant, nous tendant la main, dans quelque abîme qu'on ait eu le malheur de tomber : *Fidelis Deus non patietur vos tentari supra id quod potestis.* (*I Cor.*, X, 13.)

Mais aussi, qu'on ne se flatte pas : le nombre des vrais pénitents est ici bien rare, et peut-être plus rare que celui des vrais innocents. Il faut presque des miracles pour conserver ou réparer la pureté. L'impureté est un des maux les plus profonds de notre âme, c'est un de nos ennemis les plus redoutables. Que l'habitude de ce vice forge de terribles chaînes! chaînes de fer et de bronze qu'on ne brise presque jamais. C'est un puits profond, dit le Sage, dont l'entrée est fort étroite. Par sa profondeur, jugez de la grandeur de la chute, et de la difficulté du retour par la petitesse de l'issue : *Fovea profunda et puteus angustus os meretricis.* (*Prov.*, XXIII, 27.) On rejette la lumière qui nous frappe, on repousse la main qui nous réveille, on ferme l'oreille au bruit qui nous trouble, on impose silence à la conscience qui nous avertit. Succès trop funeste! on n'y réussit, hélas! que trop. Tel le corbeau, image de l'homme impudique, se repaît de cadavres qu'il trouve répandus sur la terre, et ne rentre plus dans l'arche qui l'avait sauvé des eaux du déluge. La colombe, au contraire, symbole de la pureté, ne peut en souffrir l'odeur; effrayée de tant de désastres, et ne sachant où poser son pied, elle s'envole par deux fois dans son asile, elle y apporte le gage de la paix, une branche d'olivier. Qui peut mieux que la pureté en être le négociateur et la source auprès de Dieu, auprès des hommes, et dans son propre cœur? *Portans ramum olivæ.* (*Gen.*, VIII, 11.) Comment ce pécheur se convertirait-il? y pense-t-il? le voudrait-il? Il aime son mal, il craint le remède, il se plaît dans l'ordure et ne goûte qu'elle; il s'y repose, il s'y endort, il y est englouti : *Requievit Moab in fetoribus suis.* (*Jer.*, XLVIII 11.) Semblable, dit un autre prophète, au cadavre d'une bête qui se pourrit dans son propre fumier : *Putruerunt jumenta in stercore suo.* (*Joel.*, I, 17.)

Au reste, dans tout ce que je puis dire sur l'attention à fuir les moindres choses, à éviter le plus léger scandale, à ne pas donner prise même aux jugements les plus injustes du monde, je ne parle point à ces âmes timorées, toujours aux prises avec elles-mêmes, toujours inquiètes et déconcertées, toujours inconsolables des plus petites apparences du péché. Dieu permet cette foule de pensées et de révoltes qui prouvent et alarment leur timide vertu; épreuves humiliantes, où sur le penchant de l'abîme on sent si vivement et la grandeur du péril et le poids de sa fragilité. Une humilité profonde, un courage et une confiance inébranlables sont le bouclier et l'épée dont il faut se servir. Les peines que vous causent ces terribles assauts, vos généreux efforts pour y résister, quels garants d'une fidélité inviolable! Quelque longue, quelque vive que soit la tentation, le feu divin a pu être couvert de cendres; il ne fut jamais éteint; l'attaque a été violente, mais vous fûtes toujours vainqueur Ainsi parlait le Seigneur à sainte Catherine de Sienne après l'orage de la tentation : *Où étiez-vous, mon Epoux, dans ces affreux moments? — J'étais dans votre cœur. — Comment, dans mon cœur! au milieu de la corruption? — Oui, sans doute, spectateur de vos regrets et de vos combats, je vous préparais des couronnes.*

Le caractère et les dispositions du juste rendent très-légitime cette consolante présomption. L'état et la passion des gens du monde prononcent leur condamnation avec autant de justice. Je présume tout des bonnes intentions d'un ami, je soupçonne tout des mauvaises intentions d'un ennemi. Que peut-on penser de favorable d'un libertin pétri de péché, qui ne respecte rien; d'une âme lâche et tiède qui n'est ni à Dieu ni au monde, qui voudrait allier la lumière et les ténèbres, et contente d'éviter les crimes grossiers qui déshonorent, croupit dans des libertés criminelles qui damnent? Mais que ne peut-on pas espérer d'une âme pure que tout effraye, et qui au prix de tout conserve la fleur de la vertu? Son trouble est un piége que lui tend un ennemi artificieux, qui, connaissant sa droiture, la fait donner dans l'excès de la timidité, quand il ne peut surprendre sa vigilance, comme il s'efforce d'endormir dans une dangereuse sécurité ceux dont il redoute les remords. Sans beaucoup approfondir l'examen, il est aisé de vous juger tous deux. Tremblez dans le doute, âmes lâches; le doute suffit pour vous

condamner, vous avez péché. Rassurez-vous dans le doute, âmes pieuses; le doute suffit pour vous absoudre, vous avez vaincu. La tentation fait naître les palmes sous vos pas. Une épouse fidèle est-elle bien moins chère, pour être exposée aux poursuites d'un téméraire? Sa fidélité augmente la tendresse de son époux; mais les moindres libertés d'une épouse suspecte aigrissent le légitime ressentiment de celui à qui elle a manqué de foi.

Mais pour le commun des hommes le scrupule n'est pas à craindre, ils ne sont que trop tranquilles; peut-on trop les alarmer? C'est pour eux que nous allons poursuivre la démonstration de l'empire de l'impureté. Nous avons vu ce qu'en pensent les hommes les plus corrompus, nous allons voir ce qu'en éprouvent les hommes les plus saints.

SECONDE PARTIE.

Vous vous défiez peut-être également de la malignité du monde qui exagère le mal, et de la sévérité de ma morale qui outre le danger. Le vice, dites-vous, n'a pas si fort étendu son empire sur la terre qu'il ne reste encore dans la société et des asiles à l'innocence et des disciples de la vertu. Il est des familles pieuses, des compagnies chastes, des plaisirs innocents, des professions honnêtes où la chasteté ne court aucun risque; il est des appuis et des barrières: le sacrement de mariage se fait respecter, la proximité du sang se fait entendre, l'intérêt de l'honneur en impose, celui de la fortune arrête; la dignité lie, la sagesse éclaire, la sainteté combat, l'âge, la maladie désarment, la grâce fortifie; qui en doute? le salut ne fut jamais impossible, et quoique depuis longtemps toute chair ait corrompu sa voie, le Seigneur a su se conserver sept mille personnes qui n'ont pas fléchi le genou devant Baal. Céleste pureté, vous n'avez pas quitté la terre, il est des anges visibles qui en font devant Dieu un paradis.

Mais ne vous rassurez pas à la vue de ce petit troupeau à qui le Père céleste a donné le royaume des cieux, cette sécurité vous serait fatale, les plus fortes digues ne résistent pas toujours au torrent. J'en appelle à l'expérience; rendez-vous à la vue du malheur des plus grands hommes, de la chute des plus grands saints. Voyons si l'histoire de tous les siècles dément mes principes et mes alarmes. Ne confondons pas cependant l'innocent avec le coupable; la vertu a ses adorateurs, en plus grand nombre que ne pense le vice qu'elle incommode et la piété qui la décrie; mais pour le téméraire qui s'expose volontairement au danger, non, je ne dis rien de trop, quand j'avance qu'il n'y a ni sainteté qui soutienne, ni sagesse qui défende, ni bienséance qui arrête, ni dignité qui impose, ni sacrement qui garantisse, ni lien du sang qui gêne, ni éducation qui retienne, ni intérêt qui touche, ni lieu ni temps qui alarme, ni loi de la nature qui déconcerte, ni usage qui modère, ni excès qui rassasie, ni âge avancé ni maladie qui éteigne; religion, conscience, raison, honneur, nature, intérêt, tout est foulé aux pieds; il semble que cette passion réunit toutes les passions, qu'elle enchérit sur leur fureur et leur audace: ***Septem spiritus nequiores se.***

1° Une sainteté consommée ne soutient que faiblement. Israël pouvait-il croire le malheur de David, ce héros choisi de Dieu, cet homme selon son cœur, ce vainqueur de Goliath, ce père du Messie, supérieur à la bonne et à la mauvaise fortune, aussi populaire sur le trône que magnanime auprès d'un troupeau, qui maître des jours de son ennemi sauve la vie de celui qui conspirait contre la sienne? David n'est plus lui-même; adultère, meurtrier, perfide, il trempe ses mains dans le sang de son plus fidèle serviteur. Un coup d'œil opéra ce prodige d'iniquité. David ni Bethsabée ne pensaient pas l'un à l'autre. Le hasard fait tomber sous les yeux du prince une femme trop peu modeste; il en coûta l'honneur à l'épouse, la vie au mari, l'innocence au ravisseur, et à quoi tint-il qu'il ne lui en coutât la couronne, la vie et l'éternité?

Aussi, bien loin de se rassurer sur leur piété, leurs grâces et leurs victoires, les saints sont ceux qui craignent, qui fuient, qui se mortifient le plus. Ils prennent des précautions et dans l'occasion et hors de l'occasion; ils ne se croient pas hors d'atteinte dans la plus profonde solitude et le cloître le plus régulier; ils combattent dans la connaissance, et même dans l'ignorance du mal. Les âmes délicates passant du berceau à l'autel, y apportent le cœur le plus pur, l'esprit le plus dégagé de toutes les idées mauvaises. Ils se défient d'un ennemi dont ils n'ont entendu parler que dans les malheurs étrangers; ils s'arment non-seulement dans l'état de faiblesse, mais dans l'état d'impuissance de pécher. Jésus-Christ demeure trente ans caché, lui qui est impeccable; Marie se trouble à la vue d'un ange, elle qui est confirmée en grâce; Jean-Baptiste fuit dans un désert, lui qui est sanctifié dans le sein de sa mère. Il faut ne pas connaître, ou plutôt aimer le vice, pour ne pas le craindre: ***Ne levi saltem maculare vitam famine posses.***

2° O sagesse! rayon précieux de la Divinité, vous ne défendîtes pas mieux le fils que la sainteté n'avait sauvé le père. L'oracle de l'univers, le sage par excellence, sur qui une réputation éclatante fixait tous les yeux, Salomon, au milieu de soixante épouses et de plusieurs centaines de concubines, fut-il rassasié? fut-il à l'épreuve des excès de la volupté? et ce qui est plus étonnant encore, évita-t-il la folie et le crime de l'idolâtrie? le plus sage des hommes sut-il suivre les règles qu'il avait données dans ses livres, et se garantir des malheurs qu'il avait si vivement dépeints? Quel spectacle pour les princes qui viennent l'admirer, de voir sa grandeur et son infamie, ses ouvrages et ses débauches, ses lumières et ses égarements! L'homme le plus favorisé de Dieu, qui l'a le mieux connu, qui lui a consacré

le plus beau temple, a-t-il pu se prosterner aux pieds des idoles et leur élever des autels ? Tour à tour éblouie de ses lumières et étonnée de ses éclipses, la religion ne sait ce qu'elle doit le plus admirer ou craindre dans le comble de la sagesse ou de la folie : *Adamavit mulieres.* (III *Reg.*, XI, 1.)

Comment les esprits forts peuvent-ils se flatter de trouver dans la loi naturelle et la force de leur raison des armes suffisantes pour combattre des tentations que Salomon n'a pas su vaincre? était-ce un esprit faible et superstitieux, plein des idées monastiques; savant et philosophe médiocre, devait-il ses connaissances à l'éducation et au préjugé? Qui connut jamais mieux que lui les droits de la religion, les ressorts du cœur humain, les secrets de la nature? Quel philosophe oserait se comparer à lui ? Toute la philosophie, loin d'établir les bonnes mœurs, ne leur apprend qu'à s'en moquer, à méconnaître et à détruire les idées du vice et de la vertu, à tout attribuer au mécanisme de la matière, et à en être en effet le jouet. Ils ne démontrent que trop qu'il n'y a que la religion et la grâce qui donnent la continence : don supérieur à la raison et à la nature, la raison ne sent pas son prix, ni la nature sa douceur. Telles n'étaient pas les idées d'un autre esprit bien supérieur à toute la philosophie; saint Jean l'évangéliste, qui avait puisé la vérité dans le sein de la vérité même, et à qui la vérité avait découvert les plus profonds secrets, ne se contente pas de faire dans ses livres divins le plus bel éloge de la pureté, il la pratiqua fidèlement toute sa vie, et lui fut redevable des faveurs dont il fut comblé.

3° Bienséances du sexe, de la naissance, de la condition, combien de fois oubliées, vîtes-vous une femme de Putiphar auprès d'un esclave dont ses faiblesses lui avaient fait un maître, former les projets, porter les propositions, se charger des avances, jusqu'à se rendre importune, dit l'Ecriture, dévorer les mépris, soutenir les refus, se saisir d'un manteau ! L'abolition de l'esclavage, en ménageant parmi nous les droits de l'humanité, favorise ceux de la continence, par la facilité de quitter un maître licencieux et d'écarter les risques de la violence, de la vie et de la prison, que courut Joseph. Mais ces âmes héroïques sont-elles communes ? ces âmes serviles et corrompues, esclaves de la passion et de l'intérêt, sont-elles rares ? les maîtres qui abusent de leur autorité sont-ils des prodiges ? Front sourcilleux dont tout le mérite n'est qu'un beau nom, terni par des infamies, que vous rougiriez (ou peut-être sauriez-vous rougir ?) si le rideau tiré vous laissait voir dégradé au-dessous d'un domestique, le jouet des caprices et des insultes de la lie du peuple, vous repaissant peut-être de ses restes ! que vous rougiriez encore, si vous saviez rougir, lorsque la trouvant plus vertueuse que vous, elle sait, comme Joseph, vous instruire par ses exemples, vous confondre par ses reproches, et triompher de vos attentats !

C'est en ménageant soigneusement les bienséances qu'on conserve la fleur d'une réputation plus nécessaire en cette matière, mais plus délicate et plus fragile, surtout dans le sexe dont elle fait la plus riche dot, dans le clergé et la magistrature, dont elle fait le plus bel apanage. Parures, indiscrétions, joie, tristesse, politesse, vivacité, zèle, négligence; un esprit faible ou malin, un cœur gâté ou scrupuleux, trouve partout du crime. On risque par ce qu'on fait et par ce qu'on ne fait pas, et dans ce qu'on laisse faire et dans ce qu'on empêche. Services reçus, visites souffertes, familiarités permises, attachement montré, au contraire éloignement, froideur, réserve marquée; tout cela peut donner prise. Qu'il est aisé de faire naître des soupçons, et difficile d'en faire revenir ! Une mouche suffit, dit le Sage, pour perdre la douceur d'un parfum. Conservons avec soin notre réputation; préférable aux richesses, elle est l'appui de la vertu. L'odeur du vice avilit et dégrade le coupable, scandalise et corrompt l'innocent : *Muscæ morientes perdunt suavitatem unguenti.* (*Eccls.*, X, 1.)

4° Dignités éminentes, détruisez-vous l'humanité? rendez-vous invincible celui que vous rendez si grand ? Le vice ne se borne pas au peuple, où la bassesse des sentiments, le défaut d'éducation, de religion et d'honneur, lui ouvrent toutes les avenues; il aspire aux plus hautes places, où tout devrait en inspirer l'horreur; il plaide dans le barreau, il monte sur le tribunal, il négocie avec l'homme d'affaires, il commande à la tête des armées, il règne à la cour, il s'assied sur le trône; et où n'exerce-t-il pas sa tyrannie? et n'est-ce pas parmi les grands que ses conquêtes furent toujours les plus étendues et les plus rapides? La sensualité, le luxe qui les amollit, a déjà remporté pour lui la victoire. Tout s'empresse à leur étaler, à leur offrir ce qui peut les séduire; et combien de courtisans qui n'existent que par la faiblesse du maître ! La beauté des objets invite, la flatterie enhardit, la facilité, l'impunité achèvent la défaite, et ferment la voie au retour. Appuyés de l'autorité, soutenus de la faveur, encouragés par l'exemple, le scandale, la contagion, connaissent-ils des bornes ?

Telle cette fameuse prostituée de Babylone, enivrée du sang des martyrs, qui condamnaient ses désordres, que l'*Apocalypse* nous représente avec tous les attributs de la grandeur, assise sur la bête à dix cornes, chargée de diadèmes, brillante de pierreries, couverte de pourpre et d'habits magnifiques, buvant dans une coupe d'or, commandant à une infinité de peuples, enrichie des dépouilles et des marchandises de toute la terre. Que renferme cette coupe d'or ? qu'y boit-elle, qu'y donne-t-elle à boire? le vice et la corruption : *Devino prostitutionis suæ.* (*Apoc.*, XVII, 2.) A qui offre-t-elle cette liqueur empoisonnée? aux rois, aux grands, aux puissants du siècle. Voilà ceux qui y boivent à longs traits, et s'enivrent de vo-

lupté. Qu'ils périssent avec elle, ces grands, si petits et si méprisables par leurs péchés, qu'ils tombent comme une meule de moulin au fond de la mer; qu'autant qu'ils ont été dans les délices, autant ils soient dans les tourments. Au contraire je vois dans le même livre l'Epoux des vierges dans le banquet de ses noces, environné d'âmes pures qui le suivent partout où il va, et chantent un cantique qu'elles ont seules le droit de chanter; leurs habits, plus blancs que la neige, ont été lavés dans le sang de l'Agneau.

5° Les dignités ecclésiastiques les plus élevées, l'apostolat lui-même, ne donnent point de privilége : on commande à la nature, et on en éprouve les révoltes ; on guérit les maladies, on ressuscite les morts, et on est à tout moment à la veille d'être mortellement blessé. Saint Paul craignait, saint Paul gémissait. Apôtre des nations, vase d'élection, spectacle du monde, il avait éclairé les Gentils, il avait souffert le martyre, il avait été élevé au troisième ciel, il gémissait, il craignait! En vain je châtie ma chair pour la réduire en servitude, je sens dans mes membres une loi contraire à celle de l'esprit, forcé presque à faire ce que je ne voudrais pas, et à ne pas faire ce que je voudrais; après avoir prêché les autres, je tremble moi-même d'être réprouvé, je travaille à mon salut avec crainte et tremblement, et en exhortant à vivre, comme moi, dans la continence, je ne puis trop répéter que celui qui est debout prenne garde de tomber.

Les combats sont à la gloire de la grâce, qui seule donne la force de résister. Quelque violents que soient les assauts, elle vous suffira : *Sufficit tibi gratia mea.* (II *Cor.*, XII, 9.) Votre vertu, comme l'or dans le creuset, deviendra plus parfaite par les épreuves, les faiblesses feront son mérite et sa force : *Virtus in infirmitate perficitur.* (*Ibid.*) Votre humilité en sera plus solide et plus profonde. La sublimité de vos révélations pourrait vous enorgueillir, ces tentations humiliantes en seront le contrepoids. C'est pour votre bien que j'ai ordonné à l'ange de Satan de vous tourmenter : *Ne magnitudo revelationum extollat me, datus est mihi*, etc. (*Ibid.*, 7.) Veillez et priez, disait le Seigneur, même à des apôtres : l'esprit est prompt. Je connais le fond du vôtre, il est plein d'amour et de zèle. Vous me suivez depuis trois ans, vous venez de me faire les plus fortes protestations; mais la chair est bien faible. Malgré votre bonne volonté, qu'il est aisé de succomber à la tentation! *Vigilate et orate.* (*Matth.*, XXVI, 41 ; *Marc.*, XIV, 38.)

6° Sainteté des temps et des lieux, vous n'êtes pas un asile bien sûr. Le temple n'est pas moins la caverne des impudiques que la retraite des voleurs. Percez la muraille, voyez, prophète, ces femmes qui pleurent la mort d'Adonis, voyez cette superbe idole du luxe dans nos églises, entourée d'un essaim d'adorateurs frivoles, plus parée que mes autels, insulter à leur majesté par le faste qu'elle étale, et à leur sainteté par le poison qu'elle répand : *Circumornatæ, ut similitudo templi.* (*Psal.* CXLIII, 12.) Quelle mollesse dans la parure! quelle licence dans les regards! C'est la volupté elle-même sur son trône, tenant toutes les vertus enchaînées, qui vient élever autel contre autel, et me débaucher mes sujets jusque sous mes yeux pour les attacher à son char. Ecoutez les conversations indécentes, les rendez-vous scandaleux ; on passe de l'église au théâtre, du service divin au crime, ou plutôt on transporte la scène dans l'église, on mêle le crime aux offices divins; et je souffrirai ces profanations! et vous me trouverez trop sévère d'en châtier les sacriléges auteurs! *Certe vidisti, propheta.* (*Ezech.*, VIII, 17.)

Percez encore, prophète, vous verrez en frémissant que le sanctuaire n'est pas toujours exempt de ces horreurs. Le sang fumant des victimes, le feu sacré qui les consume, les sublimes fonctions du sacerdoce, les ornements mystérieux dont mes ministres sont couverts, la présence d'un Dieu sur son trône, la piété d'un peuple immense prosterné aux pieds des autels, rien n'arrêtera-t-il les attentats d'une passion aussi déplacée que criminelle? faible barrière! Ophni et Phinées portent les crimes jusqu'à l'autel. On chante les louanges de Dieu de la même bouche qui vomit les discours obscènes, des mains souillées se plongent dans le sang de l'Agneau, des yeux coupables errent tour à tour sur des vases d'iniquité et sur le tabernacle. Et on serait surpris des précautions que prend l'Eglise pour le choix de ses ministres, de celles qu'elle leur prescrit pour leur sûreté? Elle sait que ce sont des hommes, elle n'accepte que ceux qui veulent bien librement se charger du joug ; mais elle sait qu'ils approchent d'un Dieu infiniment jaloux de la pureté de ceux à qui il confie son corps et son sang. Peut-elle oublier ses intérêts, et ne pas frapper de tous ses anathèmes des crimes et des scandales qui ne blesseraient pas moins l'honneur de Dieu que le sien?

7° Sainteté du lien conjugal, êtes-vous plus respectée? Que de crimes en un seul! Le sacrement profané, la foi violée, la paix troublée, le mari déshonoré, les enfants légitimes méprisés, tout crie vengeance. Que d'obligations contractées! restitution des frais de la nourriture et de l'éducation, dédommagement aux autres enfants de la portion de l'héritage enlevée, réparation de l'honneur, rétablissement de la paix et de la bonne intelligence. Quel labyrinthe! et l'impossibilité assez ordinaire de remédier à tant de maux, bien loin d'excuser, ne doit-elle pas augmenter la griéveté du crime qui s'y engage? Les peines les plus rigoureuses imposées par Dieu même dans l'ancienne loi, et dans toute la terre par les lois de tous les peuples, la malédiction de Ruben par Jacob, pour avoir souillé son lit, la tribu de Benjamin détruite par le massacre de soixante mille hommes, pour punir les ou-

trages faits à la femme d'un lévite, est-ce trop pour châtier tant de forfaits?

Hé, plût à Dieu qu'ils fussent des prodiges, et que les noms de la femme de Putiphar, de Bethsabée, d'Hérodias, trop malheureusement célèbres par les crimes dont elles furent les auteurs, les complices ou l'objet, se perdissent dans l'obscurité des temps sans trouver des imitateurs! Mais les ombrages, les plaintes, les séparations si fréquentes dans les mariages, la conduite licencieuse d'un si grand nombre, la stérilité de tant d'autres, leur mépris, leur dégoût mutuel, l'indifférence, la haine pour les enfants; plût à Dieu que tant d'excès ne démontrassent pas la réalité de ce que le prophète reprochait si amèrement aux Juifs sur la multitude des désordres qui troublaient les familles, détruisaient la fortune, perdaient les enfants, allumaient la foudre! plût à Dieu que du moins, comme la femme adultère de l'Evangile, prosternés aux pieds du Seigneur, le cœur brisé par la contrition, on méritât de s'entendre dire, allez et ne péchez plus : *Noli amplius peccare.* (*Joan.*, VIII, 11.)

Et n'est-ce pas pour faire sentir la sainteté du mariage par un prodige de continence, que Dieu a voulu que Marie et Joseph la gardassent au milieu des facilités et des attraits que leur offrait à tous moments l'union la plus étroite? La nature est renversée pour rendre une vierge féconde, et faire naître un Dieu dans le sein de la pureté. Elle ne l'est pas moins dans l'ordre moral, par la sainteté de deux époux, pour préparer les voies au fruit divin de la virginité. Jamais la mère d'un Dieu n'aurait accepté un époux auprès duquel elle eût couru quelque risque, jamais un Dieu n'eût accepté la qualité de fils, si ceux qui devaient porter le nom de père et de mère eussent eu la plus légère tache.

8° Bonté de naturel, principe d'éducation, habitude de vertu, vous facilitez le succès, mais vous ne sauriez en répondre. Joas, élevé dans le temple sous les yeux et par les soins du grand pontife Joïada, oublie bientôt après sa mort les sentiments de religion, les leçons de chasteté, les heureuses inclinations, le caractère de douceur qui avaient dirigé ses premiers pas et faisaient espérer la vie la plus sainte; il méconnaît, et la bonté qui par miracle l'avait fait monter sur le trône, et la justice qui en avait fait tomber son ennemie. Joas impudique massacre le fils de son bienfaiteur, rétablit le temple de Baal qu'il avait détruit, et offre à des idoles le même encens que ses mains innocentes avaient appris dès le berceau à brûler devant Dieu. Défait et traité ignominieusement par le roi de Syrie, égorgé par ses propres ministres, le fils d'Athalie, le petit-fils de Jézabel, après avoir marché sur les traces de ces femmes perdues, pouvait-il ne pas subir le même sort?

Qu'elle est importante, qu'elle est étroite l'obligation des parents de donner à leurs enfants, surtout en cette matière, des exemples et une éducation chrétienne! C'est alors que le lis de la pureté ou les épines du vice jettent aisément de profondes racines. Jeunes cœurs, si avides et si susceptibles de plaisir, si flexibles au bien ou au mal, objet par vos charmes naissants de tant de poursuites, par votre simplicité de tant de piéges, par votre faiblesse de tant de chutes; quel ravage ou quels heureux fruits ne produiront pas tout le reste de votre vie les premiers goûts, les premiers mouvements qui tournent au gré de vos maîtres votre âme facile! que vous êtes rapidement entraînés par l'exemple, séduits par un mot, égarés par la curiosité, piqués par la nouveauté, aveuglés par l'ignorance, surtout si des parents négligents ou libertins vous abandonnent au torrent du vice, ou d'une main parricide percent votre cœur innocent par l'impiété de leurs leçons, la licence de leurs discours, l'immodestie de leur conduite! Quel bonheur, au contraire, si, comme le jeune Tobie, un père plein de vertu en jette dans vos cœurs le précieux germe! quelle sainte carrière vous allez fournir! Vous mériterez par votre pureté d'avoir un ange pour guide, d'obtenir une épouse sainte et de vaincre le démon de l'impureté, dont sept autres maris avant vous avaient mérité de devenir la proie.

9° Avec une tendre amitié pour son sang, la nature ou plutôt la Providence a inspiré un secret respect qui a percé chez les peuples les plus barbares. La passion connaît-elle ces sages lois? craint-elle de souiller ce qui touche de plus près? La qualité de père, une vertu soutenue, un âge avancé, la punition actuelle de cinq villes infâmes sauvèrent-elles Loth des mains de ses propres filles, à la vue de Sodome fumante, presque enveloppées des tourbillons qui la consument et venant de perdre par une mort subite leur propre mère pour avoir tourné la tête? La qualité de sœur, la crainte d'un roi puissant, d'un père irrité dont on déshonore la famille sauvèrent-elles Thamar, sous les aîles du trône, des insultes d'Ammon? Et Absalon, qui veut réparer son honneur par un autre forfait, respecta-t-il les femmes de son père et de son roi? Corinthe ne gémit-elle pas d'un crime qui obscurcit les beaux jours de l'Eglise naissante, et saint Paul n'exerça-t-il pas les premiers actes de son zèle et de son pouvoir contre l'incestueux qu'il retrancha du corps de l'Eglise?

Combien sont sages les lois de l'Eglise et de l'Etat, qui interdisent les mariages entre parents! Les lois ne parlent que d'après la loi divine. Malgré toute la liberté que laissait Moïse, les premiers degrés furent toujours à l'abri du danger dans l'asile de la défense. Le christianisme, plus délicat et plus circonspect, a étendu la défense à des degrés plus éloignés pour une plus grande sûreté. En effet, dans une liaison, une familiarité si étroite, une fréquentation si continuelle et si libre, une affection si naturelle et si tendre, une autorité si absolue, un si vif intérêt, l'innocence serait-elle en sûreté sur la terre si le législateur n'ôtait toute es-

pérance dans les premiers degrés, et si des difficultés sagement ménagées ne l'éloignaient dans les autres? Aussi voit-on ces unions, malgré les dispenses légitimes, rarement heureuses et bénies du ciel.

10° Intérêts temporels, qui agissez si vivement sur l'esprit des hommes, êtes-vous écoutés? ne dissipe-t-on pas toute sa substance dans les débauches, comme l'enfant prodigue? Epargne-t-on sa santé? on l'expose à tous les risques, on en use tous les organes, on en épuise les forces, on en prodigue la fleur : le corps peut-il suffire à la multitude, à la continuité, à l'ivresse des transports? si l'on y survit, l'on en traîne les honteuses et douloureuses ruines. Ménage-t-on sa réputation? rien ne couvre plus d'infamie, et rien n'y rend plus insensible : on se voit froidement la fable de toute une ville, on entend, sans rougir, les reproches, les railleries les plus déshonorantes. Y travaille-t-on à sa fortune? on y renonce, on s'en ferme les avenues. Y conserve-t-on ses biens? on dissipe tout pour plaire à son idole et satisfaire son avidité, on se fait auprès d'elle un mérite de ses sacrifices, le patrimoine le plus opulent s'évanouit : *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose.* (*Luc.*, XV, 13.)

Les intérêts politiques plus frappants formeront peut-être des cœurs plus fermes : les dieux de la terre, qui les traitent, sont-ils comme le reste des hommes? Holopherne et Hérode vont nous l'apprendre. Qu'est-ce que Judith, aux yeux de la politique? une femme obscure, une ennemie qui par crainte vient se livrer, et par une trame mal ourdie demandant la liberté d'aller tous les jours seule près de la ville assiégée, se rend suspecte de trahison. Un conquérant, à la tête d'une armée en sera-t-il la dupe? Oui, parce que c'est un impudique : la passion l'aveugle, la beauté de Judith le transporte, il se livre à sa captive, sa tête est le trophée de son incontinence. Qu'est-ce qu'Hérode? un politique rusé qui a su ménager trois grands princes, Antoine, Auguste et Tibère, et en obtenir un royaume, un homme orgueilleux et féroce, qui verse le sang de ses enfants et érige des monuments à sa gloire. Cette âme atroce sera-t-elle touchée de la symétrie des pas d'une danseuse, daignera-t-elle la regarder? Oui, la volupté y domine, éclipse ses lumières, l'absorbe tout entière; ce royaume, le fruit de tant de travaux et de bassesses, il lui en offre la moitié, et lui donne quelque chose de plus précieux encore, la tête de Jean-Baptiste.

Au moins sauvera-t-on sa vie, le plus cher de tous les intérêts? Non encore : le plus fort des hommes l'expose à un péril certain et connu, et l'y perd. Faible Samson, vous déchirez les lions, vous brisez les chaînes, vous enlevez les portes des villes, vous mettez les armées en fuite, et vous ne pouvez tenir contre une femme, mais quelle femme? Ce qui est plus étonnant que tous les traits de force, il y va de vos jours; mille fois trompé par la perfide Dalila, vous savez qu'elle ne cherche qu'à vous surprendre, vous l'avez éprouvé; vous avez plusieurs fois éludé ses poursuites, et vous ne savez pas garder votre propre secret; vous vous livrez à la discrétion d'une misérable qui vous a vendu. Que les vierges chrétiennes pensaient différemment! elles renonçaient aux plus riches établissements, et foulaient aux pieds les couronnes pour conserver la virginité. La vertu n'est pas moins prodigue que le vice; mais que ses profusions sont différentes! Ses martyrs savent perdre la vie pour elle, et acquérir par elle une vie éternelle. J'ai un époux bien supérieur au vôtre, ses caresses me rendent plus pure, son alliance affermit ma virginité, il m'a couverte de pierre précieuses, son précieux sang embellit mes joues, disait sainte Agnès : *Sanguis ejus ornavit genas meas.*

11° Un âge avancé ne fournit pas toujours d'assez fortes armes. Misérables vieillards qui alarmâtes et osâtes calomnier la vertu de Susanne, quoi! des flammes honteuses que tout a dû éteindre dans un corps courbé sous le poids des années, usé dans les pénibles travaux de la magistrature, et apparemment épuisé par les débauches qui les avaient depuis longtemps allumées? Non, ni l'honneur de vos cheveux blancs, ni une sagesse consommée par l'expérience, ni les bienséances de votre dignité, ni la honte mutuelle de vous communiquer vos infâmes projets, ni l'exemple frappant de Susanne qui vous résiste courageusement, qui vous accable de reproches et qui, dans la vivacité de la jeunesse, forme un si honteux contraste avec les égarements de votre vieillesse, surtout la vue d'un Dieu dont cette femme vertueuse vous rappelle la présence et la sainteté, rien ne peut sauver le sanctuaire de la justice. Vous en oubliez la majesté, vous en prostituez l'autorité; l'incontinence vous dégrade le dépit dicte vos arrêts, l'innocence en est la victime. Que n'êtes vous les seuls dont un coup d'œil fait pencher la balance? *Egressa est iniquitas*, etc. (*Dan.*, XIII, 5.)

Que dis-je, un âge avancé? la vue même d'une mort prochaine n'épouvante ni ne convertit point. Des membres glacés et presque insensibles, un corps déjà mort et incapable de tout, loin d'amortir le feu de la passion, semblent le rendre d'autant plus ardent que la nature s'y prête moins, comme si par la violence de ses désirs et la fureur des tentatives, on voulait remplacer ce que la faiblesse refuse, et retenir ce que la mort va nous enlever, et mettre à profit le peu de moments qui restent. Le désordre termine enfin la carrière dont il a souillé tous les pas et met l'enfer en possession de sa proie; il semble qu'il aille infecter le tombeau et empoisonner ses criminelles cendres. Qu'on ne se flatte pas de triompher à la fin de ses jours d'un ennemi qu'on a laissé régner toute sa vie : *Replebitur vitiis adolescentiæ suæ*, etc. (*Job*, XX, 11.)

12° Usage légitime, autorisé de Dieu, béni par un grand sacrement, vous n'éteignez pas tous les feux. Souvent vous en allumez da-

vantage. Tel qui fut chaste dans le célibat se dérange dans le mariage. La polygamie, connue seulement dans les contrées et les religions les plus licencieuses, loin de mettre des bornes à l'incontinence, semble la rendre plus effrénée. Ne dévoilons pas les honteux mystères qui tant de fois ont fait tomber la foudre et déshonoré l'humanité. Ecoutez saint Paul : Il vaut mieux sans doute, dit-il, se marier que brûler; mais ne comptez pas d'y trouver un remède souverain à la concupiscence. Le célibat vous coûterait moins : mal à propos effrayé de ses privations, et rassuré par la liberté du mariage, vous ignorez qu'il est plus aisé de se passer de tous les plaisirs que de se modérer dans leur usage; vous n'éprouverez pas moins les révoltes de la chair. Cette multitude d'adultères laisse-t-elle douter du règne d'une passion que le sacrement n'enchaîne pas? *Tribulationem tamen carnis habebunt hujusmodi.* (I *Cor.*, VII, 28.)

Vous ne vous abuseriez pas moins, si vous pensiez que le mariage, levant toutes les barrières, laisse une liberté indéfinie de satisfaire tous vos penchants. Il a ses lois de continence, ses règles de modestie, ses principes de modération; il est des temps qu'il réserve à Dieu, des risques qu'il interdit, des excès qu'il condamne, une ivresse qu'il réprouve. Un état qui représente l'union de Dieu avec son Eglise, n'invite-t-il pas à une grande sainteté? n'en impose-t-il pas l'obligation? Sept maris de Sara qui, méprisant ces devoirs, se livraient en bêtes à tous les désordres de la passion, abandonnés au démon dès le lendemain de leurs noces, apprirent à Tobie et à toute la terre que le mariage doit être religieusement respecté, que la vertu y conserve tous ses droits, et que le ciel attentif et jaloux, qui en bénit le légitime usage, en punit rigoureusement la profanation.

13° Les excès mêmes de la débauche ne modèrent pas, ils en irritent même le goût et en attisent le foyer. Maxime aussi fausse que pernicieuse, avancée par le libertinage, que le moyen de détruire la passion c'est de la satisfaire. Non, non, ce n'est point en l'écoutant qu'on se délivre de ses poursuites, puisque même en s'y livrant on ne la satisfait pas. Le calme momentané, qui semble apaiser l'orage, l'appelle et le grossit. Le plaisir goûté fait naître le besoin du plaisir, et d'un plus grand plaisir pour remplacer celui qui vient de finir, assouvir les transports qu'il excite et charmer l'ennui qui le suit : transports et ennui toujours plus insupportables que les premiers qu'on avait satisfaits. Ah! sachez que s'il est difficile de résister à la passion, il est plus difficile ou plutôt impossible de la contenter, et qu'il est de l'intérêt de la passion même qu'on lui résiste : *Ignis nunquam dicit : Sufficit.* (*Prov.*, XXX, 16.)

Monstrueux monument de la brutalité de l'incontinence, que la vertu même est quelquefois forcée de souffrir pour éviter de plus grands maux, lieux infâmes où, comme dit saint Augustin on ne rougit que de n'être pas et plus criminel, et plus raffiné dans le crime, *pudebat me non esse impudentem*, palais superbes que l'Orient élève aux vices, pour en réunir tous les charmes et en offrir tous les moyens, assemblage affreux de tous les raffinements qui peuvent l'assouvir et qui servent à l'irriter, pouvez-vous étancher, ralentir la soif du crime? *Non fatigabitur transgrediens usque ad finem vitæ.* (*Eccli.*, XXIII, 24.) Où se commet-il plus souvent, où est-il plus énorme que dans les lieux où il ne passe pas pour crime et où l'ivresse continuelle devrait en faire perdre le goût? est-il des gens plus voluptueux que ceux en qui tout émousse la pointe de la volupté? Lassé sans être rassasié, accablé sans être content, épuisé sans être heureux, le plus débauché est ordinairement le plus altéré de débauche. Avance-t-on sa liberté en resserrant ses chaînes? le poison guérit-il du poison? *Et lassata viris, sed non satiata, recedit.*

14° Un dernier trait qui met le comble au tableau, et qui vérifie ce que dit Salomon, que le vin et les femmes font apostasier les plus sages, c'est la généralité et la perpétuité du vice qui, pendant des siècles, infecte les villes et les nations entières. Les autres passions n'ont pas un si vaste empire : l'orgueil, l'avarice, la gourmandise, la colère, la paresse n'ont, dans une ville, qu'un petit nombre d'esclaves; le commun des hommes, pauvre, obscur, laborieux, a moins de vices que de défauts, peu d'excès éclatants et d'occasions considérables; mais l'impureté dominante entraîne tous les états comme un torrent débordé. Il n'y avait pas dix justes dans Sodome, vingt-quatre mille Juifs séduits dans un moment par les femmes Madianites, la tribu de Benjamin entière coupable et détruite. Qu'on parcoure les vastes régions de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, si l'on en croit les voyageurs, trop uniformes pour n'être pas sincères, on en verra les innombrables habitants pétris de vices, ne connaissant plus de bienséance, arborant sans pudeur le trophée du désordre. Le monde entier avait corrompu sa voie lorsque le déluge vint l'engloutir; il n'était pas moins souillé sous le règne de l'idolâtrie, lorsque le déluge de la grâce vint le purifier. Le christianisme a fait descendre du ciel cette pureté divine, et quoiqu'il y ait bien des disciples de l'Epoux des vierges qui en transgressent les lois, ah! du moins on en connaît le prix, on en respecte la doctrine, on en embrasse la perfection, et le vice, couvert de honte, s'ensevelit dans les ténèbres : *Vinum et mulieres faciunt apostatare sapientes.* (*Eccli.*, XIX, 2.)

Instruits par tant de malheurs, les plus grands saints ont d'autant plus tremblé qu'ils connaissaient mieux et l'ascendant du vice, et la faiblesse de l'humanité; ils ont porté les précautions à des excès incroyables, la plus rigoureuse pénitence pouvait à peine les rassurer. Saint Benoît, poursuivi dans un désert, se roule dans les épines; saint François, ébranlé dans son oraison, s'ensevelit

dans la neige ; saint Martinien, risquant jusque dans l'exercice de la charité, se jette dans le feu ; d'autant plus alarmés que leur vertu même les rendait plus timides. Que sera-ce du téméraire qui court au danger, rend le pas plus glissant et le penchant plus rapide ? que sera-ce quand la licence des pensées, des discours, des actions donne le goût du crime, familiarise avec lui, enhardit à le commettre, y sollicite, y entraîne, l'éternise par l'habitude et rend le mal irréparable ?

Tel est le tyrannique empire de l'impureté : la chute de tant d'illustres coupables, la faiblesse de tant de respectables barrières, quelle juste frayeur ne doivent-elles pas inspirer ? Vous n'êtes, dit saint Jérôme, ni plus saint que David, ni plus sage que Salomon, ni plus fort que Samson, ni plus éclairé que saint Paul, ni plus mortifié que les solitaires, ni plus pur que les vierges, et les colonnes du firmament ont tremblé au milieu de leurs victoires, et n'ont dû leurs victoires qu'à leur crainte. Les cèdres du Liban tombent : faibles roseaux, gémissez, résisterez-vous à l'orage ? Il n'est pour vous de ressource que dans l'humilité, la crainte et la fuite ; elles vous obtiendront la miséricorde divine qui vous conduira à la vie éternelle. Ainsi soit-il.

DISCOURS IV.

SUR LES MAUVAISES PENSEES.

Pepigi fœdus cum oculis meis, ut ne cogitarem quidem de virgine. (*Job*, XXXI, 1.)

J'ai fait un pacte avec mes yeux, pour ne pas penser même à une vierge.

Une pensée, un coup d'œil peuvent-ils être un si grand crime, pour obliger le plus grand des hommes à faire un accord avec ses yeux, de peur de s'en rendre coupable ? Quoi ! cet homme digne des complaisances du Très-Haut, ce Job que le Très-Haut présente à ses amis et à ses ennemis, à ses amis pour leur servir d'exemple, à ses ennemis, au démon même, pour s'en faire un triomphe; ce héros que toute la rage de l'enfer ne peut vaincre, que les plus grands revers ne peuvent abattre, que les plus violents assauts ne peuvent ébranler, doit-il craindre pour sa vertu un si faible écueil ? Supérieur aux événements, sera-t-il le jouet d'un regard ou d'une pensée? Est-ce timidité outrée et petitesse de génie, ou plutôt connaissance de soi-même, crainte légitime et précaution de sagesse ? *Pepigi fœdus cum oculis meis.*

Mais lui en imposons-nous, et n'est-ce là qu'une interprétation arbitraire et forcée de ses sentiments, que nous voulons lui prêter? Ecoutons-le. Quelle union, continue-t-il, pourrais-je me flatter d'avoir avec Dieu, quelle part dans son héritage céleste, si j'osais me permettre ces libertés ? n'est-il pas infiniment juste pour punir sévèrement l'iniquité, infiniment éclairé pour la connaître ? Rien ne lui est caché, il considère mes vues, et compte mes démarches les plus secrètes. Si j'ai voulu attirer les regards impudiques des autres, si j'ai tendu des piéges à leur innocence, si mon cœur s'est laissé gagner au poison séduisant des attraits d'une femme, si ma main s'est souillée pour le satisfaire, que mes œuvres soient mises dans la balance, que je perde les fruits de mes travaux, que ma race soit arrachée jusqu'à la racine. L'impureté est un feu dévorant, qui extermine jusqu'au dernier rejeton : *Ignis usque ad perditionem devorans.*

Ainsi parlait après lui un des plus grands hommes dont la vertu ait embelli les fastes de la primitive Eglise. Le grand Basile, dont les écoles d'Athènes n'avaient point effleuré l'innocence, dont le monde religieux pratique les règles, dont un grand diocèse et l'Eglise entière ont révéré les oracles, dont la fureur de l'hérésie, la violence des persécutions, la puissance des maîtres du monde ne firent qu'enrichir la couronne; le grand Basile, courbé sous le poids des années, sous les travaux du ministère, sous l'austérité de la pénitence, s'écrie avec étonnement : Je ne sais ce que c'est qu'une femme, je n'ose pourtant assurer que je sois vierge. Est-ce humeur farouche, ou vain scrupule, ou plutôt connaissance juste du cœur humain ?

Ainsi parlait l'illustre évêque de Grenoble, qui sut réunir l'esprit de la Chartreuse et les fonctions de l'épiscopat. Saint Hugues, pendant cinquante ans de ministère, ayant vu et confessé une infinité de femmes, n'avait jamais osé en regarder aucune en face ; saint Bernard, ayant jeté indiscrètement les yeux sur une femme, alla se plonger dans un étang glacé, dont on le retira à demi mort, pour punir une pensée. Rien ne paraissait trop rigoureux aux saints pour prévenir, pour châtier les moindres atteintes de la volupté ; ce ne sont pas même ces libertés préliminaires dont nous faisons sentir ailleurs la grièveté, souvent le scandale. Aucun de ces saints n'avait franchi les bornes de la plus sévère modestie ; ce n'était que des égarements de l'esprit, dont personne n'est témoin, qu'on discerne à peine soi-même et dont ils étaient si justement effrayés. Est-ce zèle outré, perfection chimérique, ou plutôt connaissance exacte de la morale de l'Evangile? Ce sont là des paradoxes que toute l'éloquence humaine ne persuadera jamais à un monde corrompu, d'autant moins capable de sentir le prix de la pureté qu'il la pratique moins, mais auxquels souscriront sans peine les chrétiens dont Dieu éclaire l'esprit à mesure qu'ils travaillent à purifier leur cœur.

Deux choses à considérer dans le péché : son essence et sa grièveté. Le consentement de la volonté en fait l'essence : les divers degrés de malice dans la volonté en font l'énormité. Tout cela se trouve dans les péchés de pensée et ne se trouve que par eux. Le cœur est le vrai, l'unique auteur du péché et de ses degrés : c'est lui qui le commet, c'est lui qui l'aggrave. *Ave Maria.*

———

PREMIÈRE PARTIE.

Vous vous applaudissez, mon cher frère, de votre continence et de votre réputation. Exempt peut-être de ces crimes grossiers dont l'énormité vous alarme, ou plutôt dont la honte vous arrête, et de ces fautes scandaleuses qui font perdre l'honneur aux yeux du public, vous vous livrez sans remords à ces péchés secrets, à ces licencieuses idées, qui, sans embarras et sans risque, vous font également goûter les tranquilles douceurs de la volupté; et vous vous croyez innocent devant Dieu? Oserai-je vous le dire, et voudrez-vous m'en croire? vous êtes, au scandale près, autant et plus coupable que si vous ne gardiez aucune mesure. Il me semble vous entendre, avec un monde corrompu dont vous suivez les maximes, vous écrier : Quel étonnant paradoxe! quoi! une pensée, un désir, qui ne blesse personne, et qui, plus prompt qu'un éclair, laisse à peine le temps de l'apercevoir, est à vos yeux un forfait aussi énorme que les excès d'une passion qui souille deux personnes à la fois! Une morale si peu vraisemblable peut-elle se flatter de trouver quelque créance? Qu'on condamne, à la bonne heure, des désordres honteux dont les suites trop visibles flétrissent l'honneur des familles, ou dont les précautions meurtrières sont une espèce d'homicide anticipé; mais faut-il que, toujours aux prises avec son propre cœur, on en censure rigoureusement les sentiments les plus naturels? faut-il que toujours armé contre ses sens on leur refuse sans pitié tous les objets agréables? la vie, à ces conditions, serait-elle supportable? Pieuses exagérations d'un zèle excessif, dont il faut beaucoup rabattre. Renvoyons au cloître ces pratiques outrées, où le désir d'une haute perfection rend les moindres choses suspectes ; notre doctrine est plus équitable et plus proportionnée à la faiblesse humaine.

Ainsi pense, ainsi parle, ainsi agit le monde. Il y est trop intéressé pour mériter notre confiance. Examinons de près, avec le flambeau de la vérité, le triste état d'un pécheur incontinent; levons le voile hypocrite qui couvre son cœur, perçons les sombres et infâmes ténèbres où l'on se croit en sûreté. Qu'y verrons-nous? quelle corruption, quelles horreurs, quels monstres! Les infamies que la débauche enfante, que la brutalité exécute, sont-elles comparables au nombre, à la variété, aux raffinements de sa lubrique imagination? Prostitué par ses pensées au premier objet qui se présente, par ses désirs aux derniers excès qu'il se peint, malgré les bienséances qu'il garde encore, le cœur est-il moins livré au démon du vice, moins odieux au Dieu de sainteté? Oui, c'est le cœur qui seul fait le péché, et qui enchérit sur le péché. Soit qu'on l'envisage dans son sujet ou dans son principe, le cœur est le vrai et le seul coupable; soit qu'on le considère dans la malice qu'il enfante ou l'exès qu'il produit, le cœur en forme seul tous les divers degrés.

1° Le cœur est le vrai criminel comme il est le vrai saint. Non, ce n'est pas le corps qui commet le crime ou pratique la vertu. Masse de boue privée de lumière et de liberté, il ne connaît ni le bien ni le mal, et ne peut faire ni l'un ni l'autre. Plus à plaindre qu'à blâmer d'être uni et soumis à une âme infidèle qui abuse de ses organes, il n'est ni comptable de ses démarches ni maître d'arrêter ses impressions. C'est à l'âme qu'il faut s'en prendre. Seule instruite de son devoir, seule maîtresse de ses volontés, elle peut seule accorder ou refuser un consentement décisif. Que tout l'enfer s'élève pour se jouer de la faiblesse de ses membres, si la démence, si le sommeil, si la maladie prive l'âme de la raison et de la liberté, en vain l'enfer jaloux ferait-il mille efforts; les plus humiliantes altérations du corps, dès lors purement indifférentes, ne feraient pas la plus légère faute, si, supérieure à ses attaques, l'âme, toujours soumise à son Dieu, résiste à la tentation. Les insultes du démon ne serviront qu'à faire naître des palmes du sein de la corruption. Fût-on comme les vierges chrétiennes, livrées par un tyran aux dernières poursuites des idolâtres, semblables aux trois enfants que respectent les flammes de Babylone, on peut dire avec une grande sainte : Si vous m'exposez malgré moi à être violée, ma couronne n'en sera que plus brillante : *Castitas mihi duplicabitur ad coronam.*

Au contraire, si, sous le dehors le plus religieux et le plus modeste, on conserve un cœur corrompu, semblable aux pharisiens, que la vie la plus édifiante ne put sauver des anathèmes que méritaient leurs désordres secrets, on n'est plus qu'un sépulcre blanchi qui cache les ossements et la pourriture dont il est plein. Qu'on ne se flatte pas même, par une spiritualité prétendue, ou plutôt par un raffinement monstrueux, aussi absurde qu'infâme, de pouvoir impunément lâcher la bride aux écarts de l'imagination et aux désordres de la chair, sous prétexte que toujours unie à Dieu, et se reposant en Dieu, la partie supérieure de l'âme lui demeure toujours fidèle : un Dieu infiniment saint, à qui ce masque trompeur n'en impose pas, n'en est que plus irrité : *Væ vobis, hypocritæ.* (*Matth.*, XXII, 14 et seq.

En vain, abandonnant à la censure les crimes extérieurs, demanderait-on grâce pour les péchés du cœur, comme si, aux yeux de celui qui en sonde les plus secrets replis, il était permis de désirer ce qu'il n'est pas permis de faire, et de s'occuper avec plaisir de ce qu'on est tenu de détester. Quelle règle singulière de mœurs, dont on se jouerait en secret, tandis qu'on la suivrait en public! Pourquoi défendre l'impureté, si elle est indifférente? Peut-on l'aimer, si elle est mauvaise? Non, non, le Dieu jaloux qui ne peut souffrir ni le moindre doute sur les mystères, ni le moindre orgueil dans la vertu, ni le moindre ressentiment dans les injures, n'a garde de tolérer les pensées

impures. Il est inexorable, il porte ses coups jusqu'au cœur, et ne peut rien souffrir qui en ternisse la pureté. Maître de l'esprit, aussi bien que du corps, il exige le sacrifice de tous les deux, et interdit également l'action et la pensée.

On jugerait mal, si on prenait les hommes pour guides. Ils avouent sans peine la noirceur des forfaits qui, blessant la religion, l'honneur et la justice, font gémir l'humanité et rougir le coupable même. Le public, intéressé à éloigner les monstres, s'arme de toute la rigueur des lois pour en purger la société; mais les lois humaines ne sauraient fouiller dans les cœurs pour y proscrire les mauvaises pensées. La société n'est point blessée lorsque ces obscurs reptiles ne sortent point de leur caverne. Qui peut même fournir au vengeur public des lumières pour les démêler, ou des témoins pour les constater? C'est donc assez au législateur humain de couper les fruits amers des actions criminelles, sans prétendre en arracher la racine, que le cœur recèle dans ses idées. Des hommes dépravés, peu contents de la paix forcée dont les tribunaux laissent jouir des ennemis cachés auxquels ils ne peuvent déclarer la guerre, ont osé autoriser une liberté entière de penser à toute sorte d'objets, pourvu que la manifestation ou l'exécution ne donnât point de scandale. Les pharisiens et les anciens philosophes favorisaient une doctrine qu'ils ne réalisaient que trop dans leur conduite, sous le voile d'une hypocrisie qui, pour l'intérêt de leur réputation, sauvait soigneusement les apparences. Le paganisme ne s'est jamais embarrassé des péchés intérieurs, le mahométisme ne porte pas jusque-là la délicatesse, et les honnêtes gens du monde, sans établir à cet égard de système de morale, ne s'en font guère de scrupule. Les gens de bien mêmes n'y sont pas toujours attentifs : *Nemo est qui recogitet corde.* (*Jerem.* XII, 117.)

La morale chrétienne est plus épurée. Elle ne foudroie pas seulement les œuvres d'iniquité, elle poursuit sans pitié jusqu'au premier germe de la passion, elle arrache jusqu'aux plus légères fibres du vice; elle condamne les désirs, les pensées, le goût; elle n'exige pas moins la pureté du cœur et de l'esprit que celle du corps, et ne défend pas moins de penser avec plaisir au péché que de le commettre. Un Dieu qui est esprit et vérité veut être servi en esprit et en vérité. Jaloux d'un cœur qu'il a fait à son image, et qu'il n'a fait que pour en être aimé, il ne peut y souffrir les traits hideux qui en défigurent la beauté ni les goûts profanes qui en altèrent la tendresse. Cette morale, d'une étendue infinie, est de la dernière importance. Tout porte sur les pensées. S'occuper volontairement des mauvaises, c'est donner un libre cours à tous les désordres; opposer la digue de la pureté aux premiers flots de ce torrent, c'est en tarir la source. Rien à craindre au dehors quand l'intérieur est épuré; tout à redouter quand il a secoué le joug : *Si oculus fuerit simplex, totum corpus lucidum erit.* (*Matth.*, VI, 22.)

Croyez-vous que, trompé comme les hommes par un voile imposant de régularité, Dieu tienne compte d'une modération apparente, et sous prétexte que, cachés par un criminel artifice, vos désordres n'éclatent pas, vous ayez droit à son indulgence? Un confesseur peut être surpris par votre dissimulation; mais les yeux du Seigneur, plus brillants que les rayons du soleil, percent dans le plus profond abîme de la conscience, démêlent et condamnent les crimes secrets et trop réels qu'on ose enfanter. Où irai-je, Seigneur, pour me soustraire à vos regards? Si je monte au ciel, vous y régnez sur le trône de votre gloire; si je descends aux enfers, vous y êtes assis sur le tribunal de votre justice; si je m'enfuis au delà des mers avec les ailes de l'aurore, j'y suis également et sous vos yeux et dans vos mains : *Illuc tenebit me dextera tua.* (*Psal.* CXXXVIII, 10.) J'ai dit, insensé que je suis! peut-être la nuit m'enveloppera de son obscurité, me fournira contre vous un asile. Mais il n'est point de ténèbres pour vous; la nuit, aussi claire que le jour, vous découvre les secrètes voluptés que j'oserais y goûter, et me couvre de son accablante lumière : *Nox illuminatio mea deliciis meis.* (*Ibid.*, 11.) Mes reins et mon cœur, que vous sondez à votre gré, sont, comme toute ma personne, et votre bien et votre ouvrage; si j'en fais un usage criminel, comment vous le cacher? *Tu possedisti renes meos.* (*Ibid.*, 13.) Vous avez formé dans le sein de ma mère mes os et ma chair comme dans le secret du centre de la terre; l'obscurité de cette prison ne m'a pas dérobé à votre vue : *Non est occultatum os meum a te quod fecisti in occulto.* (*Ibid.*, 15.) Vous comptez tous mes pas, vous entendez toutes mes paroles, vous voyez mes moindres démarches, vous suivez le fil de mes pensées, l'enchaînement de mes desseins, tout le cours de mes actions et de ma vie : *Semitas meas et funiculum meum investigasti.* (*Ibid.*, 3.) Vous voyez le passé, vous prévoyez l'avenir, ou plutôt rien n'est ancien ni nouveau pour vous, tout vous est présent. Vous connaissez de loin mes plus intimes pensées : *Intellexisti cogitationes meas de longe* (*Ibid.*) Je n'oserais ouvrir aux hommes le fond de mon cœur, je leur déguise mes sentiments et mes vues, je craindrais le plus méprisable témoin, je redoute la sagacité de ceux qui voudraient en pénétrer les replis, et j'ose me permettre tout devant vous, ô mon Dieu! de tous les témoins le plus respectable, de tous les juges le plus redoutable, qui écrit tout dans son livre, et fera rendre compte de tout à son jugement, et rendra à chacun selon ses œuvres : *In libro tuo omnes scribentur.* (*Ibid.*, 16.)

Quel compte Dieu vous tiendra-t-il de l'hommage équivoque que vous semblez lui rendre, ou plutôt lui rendez-vous hommage quand vous l'offensez? Ce n'est pas même pour l'amour de lui que vous sauvez les apparences, vous ne devez qu'à une crainte

humaine cette superficielle vertu. Si cette barrière était levée, les derniers excès ne coûteraient rien. On verrait bientôt éclore ces monstres d'iniquité que vous osez nourrir, et il ne tient peut-être pas à vos désirs que cet obstacle incommode ne soit levé. Le crime est donc commis aux yeux de Dieu dès que la volonté y a souscrit. L'acte extérieur y ajouterait le scandale et l'obligation de le réparer; mais l'essentiel de la malice et la justice de la peine n'attendent pas l'exécution. Telle est l'énergie remarquable des paroles de l'Evangile : Si vous regardez une femme avec un mauvais désir, votre cœur a déjà commis le crime : *Qui viderit ad concupiscendum jam mœchatus est in corde.* (*Matth.*, V, 28.)

Et, dans la vérité, les péchés les plus intérieurs supposent et forment toujours un acte extérieur. Qu'est-ce qui excite le sentiment du plaisir, que le dérangement des organes? et de quoi l'âme qui consent se repaît-elle, que de l'image de l'objet et de la sensation que ce dérangement produit? La pensée n'est qu'un tableau qui donne du corps à l'objet, et le réalise dans sa représentation. Par l'union de l'âme avec le corps, rien ici-bas n'est si parfaitement spirituel dans l'homme, qu'il ne tienne au mouvement de la matière, comme principe des sensations et comme effet des opérations. Les dogmes de la foi, purement spéculatifs, dégagés de toute image, fussent-ils saisis dans une spiritualité parfaitement épurée, du moins la matière de l'incontinence ne saurait l'être, puisque la volupté qu'elle envisage et qu'elle goûte n'est précisément que le plaisir de la chair. Rien donc ne manque au cœur pour consommer le péché : il a ses yeux, ses oreilles, ses mains, ses discours, ses mouvements, et ce n'est même que lui qui le consomme dans les actes les plus grossiers par la délectation volontaire qu'il y prend : *Jam mœchatus est in corde.*

2° Le cœur est donc le principe de tous les péchés, même extérieurs, ainsi que de toutes les bonnes œuvres; il fait seul le crime et la vertu. C'est lui qui invente, c'est lui qui ordonne, c'est lui qui met tout en mouvement. Terre trop féconde, que de fruits amers vous portez, ou plutôt en est-il d'amers qui ne soient les vôtres? Ces noirs forfaits qui étonnent le monde, ces injustices qui dépouillent la veuve et l'orphelin, ces parjures qui se jouent de la religion et de la bonne foi, ces vengeances qui répandent des flots de sang, ces impiétés qui saisissent d'horreur le ciel et la terre; tout est l'ouvrage du cœur, la main n'en est que l'instrument; il en forme le projet par le plaisir qu'il s'y propose, il en ménage le succès par les moyens qu'il met en œuvre; il en recueille tout le fruit par le goût criminel qu'il y prend; il en portera la peine par le juste châtiment qu'il s'attire : *De corde exeunt furta, homicidia, adulteria.* (*Matth.*, XV, 19.)

C'est ainsi que le cœur reçoit les traits de la volupté, se les lance à lui-même et se les fait lancer; il en fait la poursuite, il en assaisonne la possession, il s'enivre de ses charmes; bientôt il s'en dégoûte et voltige sur d'autres objets pour satisfaire son inconstance. N'est-ce pas du cœur que parlent sans cesse les insensés adorateurs de la volupté? N'est-il pas le principe et le terme de leurs empressements? C'est le cœur qui donne, c'est le cœur qui demande, c'est sur le cœur qu'ils veulent régner, et que sont sans le cœur les plus vifs transports, qu'un insipide jeu de la machine? C'est sur son compte qu'il faut tout mettre, il fait tout le mérite et le démérite, c'est tout l'homme. Quel est l'auteur des plaintes et des révoltes éternelles contre la rigueur de la loi, que, pour le justifier, on représente comme trop dure et qu'on affecte de croire ou plutôt de dire impossible? quel est l'auteur de cette morale de théâtre si généralement répandue, si fréquemment répétée, sur les faiblesses du cœur, sur les droits de la jeunesse, sur la nécessité du plaisir, sur la légèreté des fautes, morale qui semble avoir infecté jusqu'aux tribunaux publics, où l'on dirait que la multitude des coupables et un intérêt secret à l'indulgence ont presque assuré l'impunité? Quel est l'auteur de cette satire envenimée qui déchire tous ceux qu'anime le zèle, dont les discours, l'exemple, l'autorité rendent les tentations de l'incontinence inutiles, de ces railleries pernicieuses sur la pudeur et la retenue des femmes qui éludent les efforts du vice par leur résistance, ou le condamnent par leur conduite? Le corps est-il capable de tous ces attentats? Le cœur n'est-il pas responsable des crimes qu'il commet et de tous ceux qu'il fait commettre? *De corde exeunt adulteria.*

Ah! ce cœur était fait pour Dieu, il devait être sa demeure et son trône; Dieu en était jaloux, il ne l'avait rendu capable d'amour et de reconnaissance, de tendresse même et de passion, que pour s'y ménager des sentiments plus délicats et plus vifs; il avait répandu un goût de plaisir sur ses mouvements pour s'en faciliter la conquête et s'en assurer la constance. On lui enlève ce cœur, on le prostitue à la créature; au lieu du feu sacré qui devait y brûler, j'y vois allumer un feu profane. L'autel que Dieu s'y destinait, on l'élève à la passion, l'encens y brûle devant une divinité étrangère; il en part des ordres injustes qui souillent les membres de Jésus-Christ, et tout ce qu'il a de vivacité, de fécondité, de délicatesse, ne sert qu'à multiplier les infâmes ravissements et à lui asservir des complices. De quel œil le voyez-vous, Dieu de pureté et de charité, qui ne pouvez souffrir de partage, ni de souillure? *De corde exeunt adulteria, fornicationes.*

Le Sauveur nous ordonne dans l'Evangile de ceindre nos reins, c'est-à-dire à la lettre, de conserver avec soin la pureté du corps : *Sint lumbi vestri præcincti.* (*Luc.*, XII, 35.) Le prince des apôtres va plus loin, il veut que nous ceignions les reins de notre âme. Expression singulière, qui nous apprend que pour conserver la pureté, nous devons

veiller sur les opérations de notre âme avec la même exactitude que sur les organes du corps; que l'oreille de l'âme soit attentive à la voix de la grâce, que les yeux soient fixés sur sa suprême beauté, que la bouche chante ses divines louanges, que les pieds marchent dans la voie de ses commandements, que la ceinture de la charité arrête le désordre des pensées, la dissolution des désirs, le déréglement des affections : *Succincti lumbos mentis vestræ.* (I *Petr.*, I, 13.) Saint Pierre ne fait en cela qu'expliquer et suivre l'esprit de son maître, qui attache à la pureté du cœur le bonheur de voir Dieu : *Beati mundo corde, quia Deum videbunt.* (*Matth.*, V, 8.) Nous ceignons les reins, dit saint Augustin, pour travailler, pour voyager, pour combattre, pour servir. Les Israélites partant pour le désert eurent ordre, dans ces vues, de manger l'agneau pascal ayant une ceinture. Notre langue n'a pas de termes qui répondent aux mots latins : *Cingi ad opus, succingi ad iter, accingi ad prælium, præcingi ad ministeria.* Une vie pure est un combat qui demande beaucoup de force, un voyage où il faut une grande liberté, un ouvage qui se fera mal, si on n'est débarrassé de tout, un service qui n'est agréable à Dieu qu'autant qu'il n'est point partagé. La sensualité fait partout naître des embarras et des obstacles, en arrêtant ses mouvements; la ceinture de la pureté nous en délivre. La ceinture est un signe de la fidélité conjugale; nos âmes la doivent à leur céleste époux : c'est un trait de modestie, une loi de décence. La dissolution, la licence, la négligence des habits choquent par leur immodestie. Ce n'est pas assez de suivre à l'extérieur des lois si sages; la modestie, la pureté de l'âme qui les a dictées, mille fois plus importante, ne quitte jamais cette ceinture spirituelle qui réprime jusqu'aux saillies, jusqu'aux ébauches, jusqu'aux idées du péché.

Les hommes donnent dans deux excès opposés par rapport aux mauvaises pensées : les uns, par une licence effrénée ne veulent y reconnaître ni danger ni faute, les négligent, les souffrent, les excitent sans scrupule, s'en font un amusement et un plaisir; les autres, alarmés des apparences du mal, s'en font des crimes. Ce ne sont pas les pensées, quelque horribles ou quelque saintes qu'on les suppose, c'est le consentement qu'on y donne, qui fait le péché ou la vertu. La volupté avec ses attraits, la vengeance avec ses horreurs, la vanité et ses prestiges, l'impiété et ses sophismes, le désespoir et ses noirceurs, livrent aux cœurs les plus pieux une guerre cruelle, et cent fois dans le cœur le plus scélérat la foi fait luire ses lumières, la grâce sentir ses douceurs, la conscience éprouver ses remords et la justice divine craindre ses jugements. Pécheurs, ne vous flattez pas, ces rapides éclairs qui percent un moment les ténèbres de vos désordres, ne servent qu'à vous rendre plus coupables. Et vous, âmes saintes, ne vous affligez pas, ces nuages passagers ne troublent un moment la sérénité de vos jours que pour augmenter vos mérites. La volonté fait seule le bien ou le mal; mais la volonté qui s'en occupe, la passion qui l'aime, la témérité qui s'y expose sont difficiles à discerner et le péché échappe souvent à nos recherches.

On n'y arrive que par degrés. Ce n'est d'abord qu'une idée légère qui se présente, un tableau qui se forme dans l'esprit; on peut y jeter ou en détourner les yeux, lui donner où lui refuser son attention. La rejeter promptement, c'est un acte de vertu; s'y arrêter, c'est un premier pas vers le crime. Cette première tache ternit la précieuse fleur de la chasteté. L'attention à une mauvaise pensée est nécessairement suivie de la tentation du plaisir, de l'impression du vice. On peut ou résister à ce nouvel assaut ou en goûter librement la douceur. La résistance est une victoire et la complaisance un péché. Ce n'est pas par la longueur du temps qu'on y emploie, une délectation morose est l'ouvrage d'un moment; c'est par le consentement qu'on se rend coupable. Il détruit le trésor de la pureté. Personne n'est à l'abri de la tentation; le démon, le monde, la concupiscence, le jeu des organes, tout peut faire gémir les plus grands saints sous le redoutable sentiment du plaisir. Leur sainteté consiste à en triompher, le malheur du pécheur à lui rendre les armes : le goût entraîne naturellement au désir de l'exécution, ce désir consomme devant Dieu le crime.

Dans ces trois démarches de l'âme, l'attention, la complaisance, le désir, l'acquiescement de la volonté n'est pas toujours parfait. La surprise, l'inattention, la faiblesse, la violence, diminuent la faute avec la liberté; les remords, les répugnances, quelque résistance, ne laissent remporter à l'ennemi qu'un faible avantage. Ce coup ne fait que glisser sur le cœur sans y pénétrer, l'effleurer sans le blesser, le flétrir sans le souiller. Ce n'est alors qu'un péché véniel. Mais si l'on a librement et pleinement consenti, n'en doutons pas, la plaie est mortelle. L'attention aux objets de l'impureté peut être légitime : le théologien s'en occupe pour s'instruire, le confesseur en écoute le détail pour absoudre, le médecin les regarde pour soulager. Le devoir et le motif font un mérite de ces occupations périlleuses, le sacrement en sanctifie l'usage. Mais si la sensualité en est le principe, si le goût de la volupté en est le terme, pourrait-on s'aveugler jusqu'à y méconnaître le péché mortel et en espérer le pardon sans les confesser et s'en corriger? Qui peut éluder ou se dissimuler la force de cet oracle : *Qui viderit ad concupiscendum, jam mœchatus est in corde.* (*Matth.*, V, 28.)

Le consentement, qui fait le péché, peut être douteux ou certain, donné directement ou indirectement, surpris par négligence ou délibérément accordé. Tout cela sans doute peut mettre différents degrés dans la grièveté de la faute, mais n'en empêche pas la réalité.

Il est des gens pieux, mais lâches, indifférents, dissipés, qui ne veulent pas, à la vérité, commettre le péché, mais qui ne s'en défendent que négligemment. Au lieu de combattre courageusement la passion et d'éloigner promptement les mauvaises pensées, ils les laissent croupir dans l'esprit, se flattant d'en être toujours les maîtres. Le péché mortel peut absolument ne pas s'y glisser, quoique dans une matière aussi délicate il soit bien difficile, pour peu qu'on s'y prête, de s'en garantir ; mais l'indiscrétion qui s'y expose, la lâcheté qui le souffre, le sentiment qui le goûte, seront-ils exempts de péché véniel ? Les mouches qui meurent dans un parfum exquis, dit le Sage, en font perdre l'odeur. Voilà les mauvaises pensées, dit saint François de Sales. Voulez-vous que ce ne soient que des mouches ; si elles ne font que passer, le baume n'en souffrira pas beaucoup ; si elles s'y arrêtent, si elles y meurent, il perd tout son prix : *Muscæ morientes perdunt suavitatem unguenti.* (*Eccle.*, X, 1.)

Il est des gens vifs, agissants, entreprenants, qui cherchent le plaisir et tâchent de se le procurer. Il en est qui se contentent de le recevoir et de le goûter quand il se présente. Je veux que, plus coupable de former l'entreprise que de se laisser entraîner à la révolte, la faiblesse, la séduction, la violence, diminuent la faute; mais elles ne rendent point innocent. A ce prix qui serait criminel ? Nous sommes rarement agresseurs ; c'est la tentation qui nous attaque. Les jeunes gens, les personnes du sexe, ne le sont presque jamais ; l'ignorance, la pudeur, la timidité ne leur permettent pas de faire des avances. C'est bien assez, ce n'est que trop que, se laissant vaincre, ils deviennent les tristes victimes du démon. Profiter des mauvais discours ou les écouter, chercher l'objet ou le laisser mettre sous les yeux, courir après le séducteur ou le laisser approcher, c'est toujours violer une loi qui proscrit toute sorte de souillures. Tel fut le premier péché du monde ; le démon en fit tous les frais. Adam et Eve n'avaient garde de demander un fruit dont ils n'avaient aucune idée ; le serpent en fait naître la pensée et considérer la beauté à la première femme ; celle-ci le présente à son mari et l'entraîne dans sa chute : *Serpens decepit me, mulier dedit mihi.* (*Gen.*, III, 13.)

Il est des gens si corrompus qu'ils veulent le plaisir directement en lui-même. Il en est qui ne le veulent qu'indirectement dans la cause. C'en est assez pour être inexcusable. Quel prétexte pourrait le justifier ? Mettre volontairement la cause, c'est se charger de l'effet qui y est attaché. Vous approchez le feu de la matière combustible, et vous prétendez qu'elle ne brûle pas ; vous avalez le poison, et vous vous flattez de n'en pas mourir ; vous laissez venir le serpent, et vous ne voulez pas en être mordu. Dans vos intérêts temporels vous repaîtriez-vous de ces chimères ? Et dans les intérêts de l'éternité vous voulez bien en être la dupe ! Ne vous flattez pas ; tout doit être pesé par le souverain Juge à la balance du sanctuaire. Qu'il le soit à la vôtre, qu'il le soit à celle du ministre qui vous écoute, que votre conscience rende justice, que votre confession la fasse rendre, Dieu se la fera si vous négligez de la lui faire. N'oubliez jamais que sans en venir à l'œuvre extérieure, sans même la vouloir déterminément, la délectation volontaire dans les mauvaises pensées sépare absolument l'homme de Dieu : *Perversæ cogitationes separant a Deo.* (*Sap.*, I, 3.)

Il n'est pas difficile de se décider quand on est certain du consentement ou de la résistance à la mauvaise pensée ; mais il est des cas douteux où l'on ne sait quel jugement former de son état. Les personnes scrupuleuses se jugent toujours coupables, les gens relâchés se croient toujours innocents ; les uns et les autres, confondant le sentiment avec le consentement, la tentation avec le péché, prennent ordinairement dans le doute le parti conforme à leurs dispositions. La sagesse dicte des règles dont on ne doit pas s'éloigner. Il faut d'abord prendre le parti le plus sûr et se confesser des péchés douteux avec la circonstance de l'incertitude. Mais on peut aisément prononcer, malgré ces ténèbres, en faveur du pénitent pieux qui a horreur du péché et contre le libertin familiarisé avec lui et accoutumé à le commettre Une présomption légitime fait alors pencher la balance. Il n'est point vraisemblable que, par un changement subit le libertin, devenu tout à coup pieux, ait eu la fidélité de remporter sur la tentation une victoire si peu ordinaire, ou que tout à coup le scrupuleux devenu libertin se soit abandonné au vice dont l'apparence le fait frémir. Ils ne douteraient ni l'un ni l'autre si leur conduite était si contraire à leur état. Un objet si frappant porterait avec lui-même la conviction : le nuage suppose une interruption bien légère. Le premier a tout à craindre, le second tout à espérer; la justice condamne l'un et absout l'autre. A plus forte raison si ce n'est qu'un doute frivole, incapable de faire impression sur un homme sensé, peut-on trop redouter les fausses lueurs qui nous égarent ou ne pas mépriser les vains scrupules qui nous tourmentent? La vérité, toujours raisonnable et dans un juste milieu, s'éloigne également de tous les excès.

Il est vrai que dans une matière si délicate, avec une si grande fragilité et au milieu de tant d'objets séduisants, un excès est bien plus à craindre que l'autre et demande plus de précautions. Les mauvaises pensées, plus fréquentes et plus vives que les bonnes, ont trois sources malheureusement trop fécondes : les objets extérieurs qui frappent, la chair qui se révolte, le démon qui tente. Les objets impriment leurs images, la tentation les présente, la concupiscence les goûte. Par une funeste intelligence, ces trois ennemis se prêtent la main. Les objets célestes, au contraire, spirituels et invisibles, ne tombent pas sous les sens ; ils sont opposés à tous les penchants de la nature ; ils combattent toutes les passions, ils nous obligent à

nous déclarer la guerre à nous-mêmes. Tout est armé contre eux, toutes les avenues du cœur leur sont fermées. Le démon en efface tous les vestiges, et, comme dans un grand chemin, il enlève la précieuse semence de la grâce que la bonté de Dieu y avait répandue. Le monde le favorise par ses exemples et ses maximes, ses pompes et ses attraits. Notre premier engagement a été d'y renoncer pour toujours. Pour nous délivrer d'un si dangereux ennemi, remontons aux mêmes sources, tâchons de les tarir; fermons nos sens aux objets de la volupté, fuyons-en les occasions, éteignons le foyer du péché en mortifiant la chair qui en est l'aliment; résistons au démon, ce lion rugissant qui rode autour de nous pour nous dévorer. Opposons pensée à pensée, désir à désir; élevons nos cœurs vers le ciel, occupons-nous des choses saintes, vivons en la présence de Dieu, examinons notre conscience, nourrissons-nous de la méditation et de la lecture des livres saints. Faisons une sage diversion; l'étude, le travail, les conversations utiles tourneront ailleurs l'attention de l'esprit et l'affection du cœur. Bientôt débarrassés, du moins vainqueurs de ces tentations, nous tournerons contre notre ennemi ses propres armes, et ses piéges tendus pour nous perdre nous amasseront des trésors de mérite. Voyons maintenant comment le cœur qui commet le péché fait aussi tous les degrés de sa malice.

SECONDE PARTIE.

Les pensées, aussi bien que les paroles inutiles, sont une matière de jugement. Le souverain Juge en fera rendre compte. N'eussent-elles d'autre défaut, pour une âme comptable à Dieu de tous ses moments, leur inutilité seule est une faute, elle est un très-grand danger. La perte du temps, de la grâce, de la ferveur, du goût de la vertu, et bientôt les passions et tous les vices en sont les fruits. L'impureté y fait naître les plus amers, la négligence de la grâce en mérite, en attire la soustraction; la dissipation fait perdre la loi de vue, l'infraction la suit de près. Les plaisirs de la terre dégoûtent des plaisirs du ciel, et ourdissent les liens du péché. Incapables par nous-mêmes d'opérer aucun bien surnaturel, si faibles par la fragilité de la nature et l'ascendant de la concupiscence, quelle victoire pouvons-nous espérer, ou plutôt à quelle défaite ne devons-nous pas nous attendre, lorsque désarmés et distraits, nous nous livrons sans défense, et par nos mauvaises pensées nous invitons l'ennemi?

Mais les mauvaises pensées ont un défaut bien plus grand que l'inutilité, elles peuvent tomber dans les excès les plus énormes. Eh! quel a été le péché des démons, le premier, et peut-être le plus grand qui fut jamais, puisqu'il attira le châtiment le plus prompt et le plus terrible sur les êtres les plus parfaits qui soient sortis des mains du Créateur? Ce ne fut qu'un péché de pensée, un péché d'un moment, et il ouvrit l'enfer sous leurs pieds. Quel est le péché constant des damnés, qui les rend éternellement l'objet de la haine Dieu? Ce n'est point un péché extérieur, ils n'ont point de corps; la haine, le désespoir, la fureur, ne sont que des péchés de pensée. Lors même qu'après le jugement, l'âme sera réunie au corps, ce n'est pas le corps qui péchera; attaché, immobile, dévoré des flammes, de quoi sera-t-il capable? L'esprit seul, par son obstination dans le péché, allumera tous les brasiers : tant les mauvaises pensées sont abominables devant Dieu : *Abominatio apud Dominum cogitationes pravæ.* (*Prov.* XV, 26.)

Il n'est donc que trop vrai que l'âme, par les pensées et les volontés, non-seulement commet le péché, mais enchérit sur le péché et en fait les divers degrés, 1° par la grandeur du danger où elle s'expose; 2° par la malice de la volonté qui l'embrasse; 3° par l'excès du désordre auquel elle se livre. Ajoutez à ces horreurs la noirceur de l'hypocrisie d'un pécheur qui, abandonné à ces crimes secrets, sauve encore les apparences, et peut-être jouit de l'injuste réputation d'homme de bien. Son état sera quelquefois plus déplorable que celui d'un libertin qui ne garde aucune mesure.

1° Quel péril plus pressant! Rien n'arrête, et tout facilite la chute. Il est du moins des barrières utiles à l'extérieur : un âge avancé, une difformité favorable, des infirmités heureuses désarment la passion, ou en écartent les excès. Il y a encore, grâces au ciel, assez de vertu sur la terre pour rendre inutiles bien des tentatives. Quelque grand que soit le nombre des coupables, celui des gens de bien n'est pas après tout si petit que l'on pense, ni si petit que le vice voudrait le trouver pour se satisfaire, ou le représenter pour s'autoriser. La tentation fût-elle délicate, un mari, des parents, des supérieurs, sauraient se faire justice, et conserver ce trésor précieux, si on était assez téméraire pour y attenter. L'éloignement, l'autorité, le respect, les murailles, mettent à l'abri d'une insulte. Mais l'esprit et le cœur connaissent-ils quelques bornes? est-il rien de sacré pour eux? Leurs sacriléges pensées, leurs infâmes désirs, profanent ce qu'il y a de plus saint; ils voltigent d'un pôle à l'autre. Est-il des terres et des mers qu'ils ne franchissent? Majesté de la religion, sainteté des mystères, dignité de l'état, foi conjugale, est-il pour eux quelque digue?

Les remords mêmes et la honte n'en sont pas une. L'énormité, l'embarras, les suites douloureuses et déshonorantes des crimes extérieurs, sont un salutaire préservatif qui en inspire l'horreur et la crainte : les plus épaisses ténèbres suffisent à peine pour cacher une confusion qu'on voudrait s'épargner à soi-même. Malgré toutes les précautions, des accidents imprévus décèlent cent fois ce qu'on avait tant intérêt de cacher. La nature, malheureusement féconde, ne fait que trop éclore ses fruits. Quelle tache pour une famille, quel obstacle à la fortune! Tout crie, tout condamne, tout punit. Fatale

barrière, vous faites du moins ménager les dehors, et quoique vous fassiez bien des hypocrites, du moins vous arrêtez le scandale. Mais un faible cœur est sans défense, il ne redoute ni châtiment ni confusion, il n'a pas besoin de chercher de voile, sa profondeur se dérobe aux yeux les plus perçants, ses désirs écrits sur les ondes ne laissent aucune trace. Facilement criminel, puisqu'il peut l'être sans risque, comment le sauver d'un pas si glissant? Un instant lui suffit, tout objet lui est bon, il se suffit à lui-même; ah! qu'un crime est bientôt commis quand on en est le seul témoin et le seul juge, quand à peine soi-même on s'en aperçoit!

Les pensées, bien plus à craindre que les actions, exigent de nous plus de sévérité et de vigilance. Elles sont si facilement conçues, si rapidement goûtées, il est si difficile de les discerner et de s'en défendre, qu'elles échappent à la vigilance la plus attentive et au cœur le plus ferme. Les opérations de l'esprit, bien différentes de celles du corps, n'ont pas besoin, comme elles, de forces redoublées, d'instruments multipliés, de lenteur progressive. Il faut aux peintres du temps, des couleurs, des pinceaux, de l'adresse, pour tracer un tableau médiocre qui ne représente que peu d'objets, et fort imparfaitement, sans pouvoir ni le diversifier, ni le multiplier. Un moment suffit à l'imagination pour tracer le tableau le plus vif dont n'approcha jamais l'habileté du plus grand peintre. Elle est la toile qui reçoit les traits, le pinceau qui répand les couleurs, la main qui le dirige, les couleurs elles-mêmes qui forment l'image. Tel est le merveilleux effet du miroir, qui dans l'instant représente son objet avec tous ses traits, toutes ses nuances, ses mouvements : il semble se multiplier et se reproduire. Encore même le miroir, stérile, n'enfante rien; il ne peint que ce qu'on lui présente, un voile le lui dérobe et le rend muet; les ténèbres semblent l'anéantir, il ne peut être qu'en un endroit. L'imagination, plus riche et plus féconde, produit son objet; créatrice, en quelque sorte, elle l'appelle et le tire du néant; elle ne craint ni nuages ni ténèbres, porte partout et goûte en elle-même sa lumière et sa force; elle sait faire venir tout ce que la distance des temps et des lieux semblait avoir détruit, et faire éclore ce qui n'eut jamais d'existence.

La facilité de goûter égale la facilité de produire : un instant suffit pour savourer les charmes de la volupté, les douceurs de la vengeance, les prestiges de la vanité, les sophismes de l'erreur. L'action de la volonté, aussi rapide que le coup d'œil de l'esprit, et plus indépendante de tout l'extérieur, n'a pas besoin de lui pour former son acte et se livrer à ce qui lui plaît. L'action demande le temps, le lieu, la force, le complice. Ici l'âme se suffit à elle-même pour se satisfaire, elle goûte le péché en le voyant, le commet en le voulant. Un coup d'œil extérieur suffit, dit l'Evangile, pour être coupable. Le coup d'œil intérieur n'est pas moins prompt, l'objet intérieur moins séduisant, le goût intérieur moins facile : ils sont aussi criminels : *Qui viderit ad concupiscendum jam mœchatus est.* (*Matth.*, V, 28.)

L'objet extérieur lui-même n'est goûté qu'autant que, pénétrant dans notre esprit par son image, il se fait sentir par ses idées. Ces correspondants font seul tout le ravage.

Les pensées s'évanouissent avec la même facilité et ne laissent aucun vestige : elles se succèdent, se croisent, se modifient, s'effacent les unes les autres; l'instant qui les voit naître, les voit détruire. Qui peut les saisir et les caractériser dans la rapidité de leur passage? à quels traits les reconnaître? sous quelles couleurs se les représenter? quel fil peut nous conduire dans ce labyrinthe? quel flambeau nous les fera discerner dans leur mélange, leur confusion, leurs diverses nuances et toutes les apparences du bien dont quelquefois elles se couvrent, dévoiler le masque qui en déguise la malice, ou le prétexte qui l'affaiblit? Ce n'est plus, comme dans les choses sensibles, l'oreille qui entend, l'œil qui voit, la main qui touche, le palais qui goûte. Ces guides ne conduisent point dans les replis du cœur, et ne ménagent ni la liberté ni le loisir de le connaître. Dieu seul peut sonder ce profond abîme. La pénétration de la vertu même, souvent en défaut, prend le change ou le donne : *Cor omnium inscrutabile.* (*Jerem.*, XVII, 9.) Que de méprises dans les jugements, les examens, les confessions! méprises sur la grièveté de l'objet, sur la sévérité du précepte, sur le danger de la chute, sur l'ascendant de la tentation, sur la réalité du consentement : partout des nuages, partout des piéges.

Cependant ces pensées dangereuses, qui peut se flatter de n'en être pas sans cesse assiégé? Sans le vouloir, sans s'en apercevoir, souvent, malgré tous nos efforts, le démon, la chair, le monde, ont investi toutes les avenues de l'âme; elles ne sont que trop ouvertes, la pensée du péché entre partout sans résistance, et la mort avec elle : *Ascendit mors per fenestras.* (*Jerem.*, IX, 21.) Quelquefois la vertu même se l'occasionne jusque dans les saints livres, dans les saints mystères, dans nos temples, dans la parole de Dieu. Rien ne met à l'abri de ces humiliantes attaques; tout, dans les mains de notre ennemi, devient une arme meurtrière. Hélas! notre légèreté même les cherche, notre frivolité s'en amuse, notre corruption s'en réjouit, notre penchant nous y entraîne, notre ennui s'en fait un besoin. La plupart des hommes, comme un malade en délire, comme un enfant que rien ne fixe, toujours étrangers à eux-mêmes, cherchent à s'épancher au dehors. Je sais que le consentement de la volonté peut seul en faire des péchés, et que tandis qu'on y résiste, elles sont une source de mérites. Il n'est pas moins vrai que notre esprit, triste repaire de mille monstres, partout offre les funestes traits du péché, et nous oblige à être sans cesse

aux prises avec nous-mêmes dans le danger de nous blesser par nos propres mains : *Proni sunt sensus ad malum ab adolescentia.* (*Gen.*, VIII, 21.)

S'il est si facile de goûter le plaisir d'une pensée mauvaise, il n'est pas moins difficile de s'en défendre. La facilité même invite; tous les frais en sont faits, ou plutôt il n'y a aucuns frais à faire. Le voilà à portée, déjà dans l'âme. C'est une table délicatement servie, on n'a qu'à y porter la main; le besoin presse, la faim commande impérieusement, le plaisir se fait déjà sentir : qui aura le courage de s'y refuser? On le goûte impunément sans scandale et sans risque : a-t-on à craindre la malignité du public, la sévérité des juges, les reproches des supérieurs, les plaintes des personnes intéressées? n'est-on pas seul son complice, son témoin, son juge? Les remords mêmes sont moins vifs dans les péchés intérieurs, la faute moins aperçue fait moins d'impression, aucun vestige n'en rappelle le souvenir, n'en excite le regret. Combien doit être séduisant un plaisir si aisé! la volupté parle, agit, se montre avec le même visage qui lui gagne tant d'adorateurs, avec les mêmes caresses qui ourdissent tant de chaînes. La femme prostituée de l'Apocalypse présente ainsi la coupe dorée, pleine de toute sorte d'abominations. Le cœur est un petit monde, où tout ce qui se passe dans l'univers se reproduit, tend les mêmes piéges, et livre les mêmes assauts : il y trouve les mêmes faiblesses, et remporte de pareilles victoires? Hélas! ce cœur aime ses blessures, et lui-même enfonce ses traits. Peut être résisterait-il à un ennemi étranger, du moins il pourrait plus aisément le faire; mais celui-ci, maître de la place, étale ses charmes, donne ses lois, exerce son empire sans résistance. D'intelligence avec lui, ce cœur, armé par les mains de la volupté, se donne à lui-même le coup mortel.

Ce péché de pensée, si facile à commettre, si difficile à éviter, même les premières fois, combien le sera-t-il davantage lorsque, par la multiplicité des actes, il aura formé l'habitude? et combien sera-t-il difficile de s'en corriger quand elle sera formée? Un esprit livré à ces pensées en est constamment occupé : c'est le premier objet qui s'offre à son réveil, c'est le dernier qui termine la journée. Les études, les affaires, les conversations, les repas, n'y font presque pas diversion; les exercices de religion les plus saints les suspendent à peine, le sommeil même en est infecté, les ombres de la nuit rappellent les crimes du jour. Comment rompre ses chaînes? comment se fuir soi-même? La mort enlève l'objet du crime, l'âge le défigure, la maladie en détache, la conversion, l'inconstance, la possession même en dégoûte; un désert en sépare, mais où fuir, si on se porte partout? est-il d'asile contre son propre cœur? Les mauvaises pensées poursuivent dans les antres de la Thébaïde, elles tourmentent saint Paul descendu du troisième ciel, elles survivent à la personne aimée, se jouent de son inconstance, se moquent de sa conversion et de ses refus, s'élèvent au-dessus de son indifférence ou de ses idées. Ces pensées, multipliées à l'infini, rendent tous les jours plus profondes les racines de l'habitude; l'esprit, pétri de volupté, et comme incorporé avec elle, en porte le goût au tombeau. Prévenons un malheur presque irréparable, fermons le cœur aux sifflements du serpent infernal. Allons à la source, écartons les moindres mauvaises pensées, brisons à la pierre de la vérité, selon l'avis du Prophète, ces petits monstres dès qu'ils commencent à éclore, écartons-en jusqu'au germe : ***Beatus qui allidit parvulos ad petram.*** (***Psal.*** CXXXVI, 19.)

Peut-on, dit le Sage, cacher du feu dans son sein, ou marcher sur la braise sans être brûlé? Il n'est pas moins impossible de porter dans son cœur le feu de l'impureté, sans en recevoir les mortelles atteintes. Ces pensées, ces désirs, ces affections sont un feu caché; ces objets, ces discours, ces libertés sont la braise sur laquelle vous marchez. Comment vous garantirez-vous de l'embrasement? votre cœur en est déjà consumé, on en va bientôt voir les tristes ravages : la modestie, la décence, vos conversations, vos devoirs, tout va le présenter : ***Nunquid poterit abscondere ignem in sinu suo, ita ut vestimenta ejus non ardeant, aut ambulare super prunas, ut non comburentur plantæ ejus.*** (***Prov.***, VI, 28.) Gardez donc votre cœur, gardez-le avec le plus grand soin, n'y laissez rien entrer qui en puisse altérer l'innocence. Si malgré vous le serpent s'y glisse, chassez-le promptement, un instant lui suffit pour vous mordre; fermez toutes les avenues, veillez sur tous vos mouvements, fouillez dans les plus secrets replis pour en effacer l'image, les moindres traits, jusqu'à l'ombre du péché; défendez à votre mémoire d'en rappeler les vestiges, à votre imagination d'en retracer les couleurs: le sentiment, le goût, l'odeur, la vue de la volupté, tout est dangereux : ***Omni custodia serva cor tuum.*** (***Prov.***, IV, 23.)

2° A quels excès ne se porte-t-on pas? qui peut compter le nombre infini de péchés que le cœur commet? Les crimes extérieurs sont plus rares, les occasions ne s'en présentent pas si fréquemment; tout le monde n'est pas également facile, nous ne plaisons pas toujours à ce qui nous plaît. Mais qui peut imaginer à quel excès le cœur les multiplie? Il y fait tout servir, les yeux, les oreilles, la langue, les chansons, les lectures, les choses les plus indifférentes, les plus respectables; tout devient matière de crime, tout souille, tout est souillé, le jour et la nuit, la compagnie et la solitude, le lieu saint et le lieu profane, tout en est infecté. Est-il de moment qui ne soit marqué par quelque faute? est-il de pierre dans les murailles qui ne puisse déposer? est-il d'objet qui, comme le sang d'Abel, ne demande vengeance? Le sanctuaire gémit de voir l'abomination de la désolation, les esprits célestes sont saisis d'horreur de voir profaner

le sang de l'Agneau. Mais je me trompe en voulant compter les péchés ou les supposer innombrables, disons plutôt avec saint Pierre que c'est un péché continuel. Ce ne sont pas des gouttes d'eau, c'est un fleuve dont le cours soutenu offre des vagues plus ou moins agitées : ce ne sont pas des étincelles, c'est un brasier que tout attise et qui consume tout : *Oculos plenos adulterii et incessabilis delicti.* (II *Petr.*, II, 14.)

Qui peut mesurer la durée de ces péchés? Les crimes extérieurs n'ont qu'un temps et un temps bien court : la possession dégoûte, la nature s'épuise, les accidents interrompent, les suites coûtent cher. Ce sont des moments d'une vapeur qui se dissipe, selon l'expression vive de Tertullien : *Voluptatis vaporata momenta.* Mais à l'abri des contre-temps, supérieurs aux infirmités, exempts d'inquiétude et de crainte, l'esprit et le cœur savent faire naître, continuer, éterniser leurs criminelles délices ; ils entretiennent un feu violent qui, jusque dans la poussière du tombeau, semble consumer encore ses cendres. Ce corps tombe en pourriture, le monde dégoûté prend la fuite, les plus vives douleurs annoncent une mort prochaine, les remords commencent l'enfer qu'on a mérité, la bouche exhale le dernier soupir, et avec l'odeur du cadavre sortira encore l'odeur empestée de l'incontinence ; ses yeux mourants pourront à peine entrevoir la lumière, et, voltigeant encore, tâcheront de s'assouvir sur une ombre qui disparaît; l'esprit, accablé par l'idée désespérante d'un juge sévère qui le cite à son tribunal, regrettera la criminelle volupté dont il s'est nourri, et portera jusque dans le sein de la justice la trop présente conviction d'un crime qu'on n'a cessé de commettre que quand on a cessé de vivre : *Cum eo in pulvere dormient.* (*Job.*, XX, 11.)

3° Enfin malice complète par la liberté dont on jouit. Elle règne ici bien plus que dans les autres crimes. Une action grossière nous est quelquefois arrachée comme malgré nous; la violence des occasions, la séduction du plaisir, nous jettent dans une espèce d'ivresse; le cœur y a souvent moins de part que la machine. Mais quelle liberté, quelle réflexion dans des péchés où l'on irrite à dessein la passion! leur durée est un exercice perpétuel de cette malice volontaire : les chimères d'une imagination impure ne sont que l'ouvrage d'un cœur corrompu; il cherche, il invente, il choisit, il rapproche les objets; la réalité les écarte, il les rassemble ; la réalité les refuse, il s'en saisit ; la réalité en dégoûte, il les assaisonne; la réalité les défigure, il les embellit. Par une sorte de création il se fait à lui-même un petit monde où le vice établit son trône. Bien loin de résister aux ennemis qui l'attaquent, il se lie avec eux, les appelle, les irrite, les arme, les fait triompher. C'est lui-même qui se tente, se blesse, s'empoisonne, se perd. Rien de plus libre et de plus réfléchi, surtout quand, pour se dédommager de la contrainte où tient un reste de pudeur, on laisse prendre à ses désirs un libre essor dans le désordre.

Quel coup de foudre lorsqu'au jugement dernier, le voile imposteur étant déchiré, les mystères d'iniquité présentés à l'âme, présentés à l'univers, on ne pourra plus rien excuser ou dissimuler! Il ne sera plus temps de s'autoriser par l'usage, de se justifier par l'exemple, de s'excuser sur sa faiblesse, de se sauver dans les ténèbres, de se retrancher sur le défaut de consentement. Quel spectacle! Voyez le chaos de ses pensées, le labyrinthe de ses désirs, l'abîme de ses infamies, l'horreur de ses forfaits. Mesurez-en la durée, calculez-en le nombre, sondez-en la profondeur. Discussion aujourd'hui si difficile, détail importun trop souvent évité, vous serez fait dans un moment, sans que rien se dérobe à nos tristes regards. Fruit malheureux de l'iniquité, en vain voudriez-vous échapper à la poursuite, on ne vous abandonnera pas, tout crie vengeance : *Opera tua sumus, non derelinquemus te.* Soutiendra-t-on, grand Dieu, la sainteté de vos yeux? Faite à votre image, destinée à jouir de votre gloire, cette âme se voit dégradée au-dessous des bêtes par la corruption de ses pensées, le sacrilége de ses désirs, la brutalité de ses excès. Quel contraste entre la dignité de son origine et la bassesse de ses affections, la noblesse de sa nature et le désordre de sa conduite, l'excellence de sa fin et la grandeur de son égarement!

Monde assemblé, comment soutenir vos regards? comment les soutenir quand on ne fut qu'un hypocrite? Le livre des consciences sera ouvert, les fautes les plus secrètes, les plus honteuses, seront mises sous vos yeux. Confusion accablante dont furent couverts les vieillards qui attentèrent à l'honneur de Susanne, et que la miséricorde divine attache à ce crime plus qu'aux autres, comme une digue à ses fureurs, et un bouclier pour l'innocence, combien alors, devenue plus vive, accablerez-vous le pécheur infâme? On frémit quand on craint d'être surpris : tout est sacrifié aux précautions; le respect du sacrement, la crainte d'une communion sacrilége, peuvent à peine ouvrir la bouche au sacré tribunal ; que sera-ce quand ce confesseur, cette famille, toute une ville, tout un monde, fouilleront, à la faveur d'une lumière divine, dans les replis du cœur les plus intimes , et en arracheront les abominations secrètes , plus honteuses peut-être que les excès grossiers qui firent rougir les païens? pourra-t-on trop s'écrier? Montagnes, tombez sur nous, collines, écrasez-nous, dérobez-nous à la face de l'Agneau. (*Apoc.* VI, 16.)

Dieu n'attend pas toujours le terrible jour des vengeances pour punir les désordres secrets. Ce qu'il fera pour lors à la face de l'univers, il le fait souvent sur la terre de bien des manières. La foudre commence à gronder, déjà on commence à boire la confusion qu'on a méritée; on se trahit soi-même par son air, ses paroles, ses gestes, sa dissolution; le crime se peint sur le visage, sur

les attitudes, sur le son de la voix, sur toute la personne ; on ne se garde pas son propre secret, on se décèle par ses précautions, on s'annonce par son embarras, on parle par son silence : *Nihil est opertum quod non revelabitur.* (*Matth.*, X, 26.) Malgré toutes les mesures prises pour se cacher, par un juste jugement de Dieu, ce que l'ouverture du livre des consciences doit consommer, la conviction des œuvres l'ébauche ; les œuvres trahissent, les œuvres accusent, les œuvres condamnent, et, selon l'expression du Prophète, on est enfin rassasié des fruits de son incontinence : *Saturati sunt filiis.* (*Psal.* XVI, 14.) Il l'avait bien éprouvé. En vain les ténèbres avaient dérobé la connaissance de son adultère, en vain l'autorité royale imposait silence à tous ses sujets, en vain le retour d'Urie dans sa maison devait artificieusement voiler ce honteux mystère, en vain son injuste mort devait en écarter l'importun accusateur, tout éclate, Israël, le monde entier en est instruit et en gémit : *Tu fecisti in abscondito, ego faciam in conspectu solis.* (II *Reg.*, XII, 12.)

Injuste orgueil, non, vous ne jouirez pas du fruit de votre hypocrisie : des fautes éclatantes mettront dans le plus grand jour une corruption que vous cachez avec le plus grand soin ; l'aliment qui vous nourrissait vous dévorera. Dieu punit ordinairement l'orgueil par des chutes honteuses. Rarement un orgueilleux conserve la pureté, la présomption le rend téméraire ; pour lui faire sentir sa faiblesse, Dieu le livre à ses désirs, et la débauche en est la suite. Vous viviez hardiment dans l'occasion, ah ! vous serez puni de votre folie ; vous vous repaissiez honteusement de l'amour du crime, vous y serez abandonné : *Tradidit eos in desideria cordis eorum.* (*Rom.*, I, 24.) Quoi donc, content de ménager l'estime des hommes par des dehors trompeurs, vous ne craignez pas de déplaire à Dieu par des péchés véritables? une malice si réfléchie et si longtemps soutenue est-elle excusable? Vous avez eu la force de mesurer vos démarches, et vous n'avez pas celle d'arrêter vos pensées? peut-être même osez-vous vous préférer à ceux dont vous apprenez les écarts, tandis que votre cœur, mille fois plus criminel, ne respecte aucune loi? Vous éprouverez qu'on ne se joue pas impunément du scrutateur des cœurs ; vous vous éleviez jusqu'au ciel, vous serez précipité jusqu'aux abîmes ; vous vous nourrissiez du pain des anges, vous serez rassasié d'ordures. Convertissez-vous, et tremblez, trop heureux si la confusion, qui est le châtiment du péché, en était aussi le remède ! *Imple facies eorum ignominia, et quærent nomen tuum.* (*Psal.* LXXXII, 17.)

Craignez donc, mais craignez tout ; craignez le monde, craignez vous vous-même, craignez la sainteté et la justice de Dieu. Connaissez-vous celui que vous osez offenser? osez-vous vous exposer à sa colère ! les cieux ne sont pas purs à ses yeux, les astres ont des ténèbres. Il a trouvé des péchés dans les anges mêmes, et les chefs-d'œuvre de sa puissance ont été les premières victimes de sa colère. Que sera-ce de ceux qui habitent des maisons de boue, et n'ont pour fondement que le sable? *In angelis reperit pravitatem.* (*Job*, IV, 18.) Craignez les hommes, craignez la multitude, craignez le petit nombre, craignez la compagnie d'un seul, disait saint Jérôme, tout y est plein de dangers, tout y respire, tout irrite la volupté ; vous y boirez le poison à longs traits ; hélas ! pour ne pas éclater, se glisse-t-il moins dans les veines? Saint Jérôme, enseveli dans un désert, surchargé de travaux, usé de pénitence, accablé de vieillesse, se frappant la poitrine, gémit des tentations que fait naître dans son cœur le souvenir des dames romaines : *Fuge multitudinem, fuge paucitatem, fuge vel unum.*

Craignez vous vous-même. De tous vos ennemis vous êtes le plus redoutable, tout en vous travaille à vous perdre. Nous portons le trésor de la pureté dans des vases fragiles, que la moindre chose peut briser. Cette vie est une guerre perpétuelle : n'espérons ni paix ni trêve. Ce n'est pas un ennemi étranger, c'est un ennemi domestique qui, d'intelligence avec nos ennemis, conspire contre nous. Craignez l'orage, craignez le calme ; faible barque, ne vous exposez pas à la haute mer, si vous voulez éviter le naufrage ; santé chancelante, usez de régime, choisissez vos aliments, n'allez pas au grand air, si vous ne voulez périr ; maison de paille et de chaume, si vous en approchez le feu, tout va s'embraser, serez-vous le maître de l'éteindre? Mon Dieu, pénétrez mon cœur, pénétrez ma chair de votre crainte : *Confige timore tuo carnes meas.* (*Psal.* CXVIII, 120.) Où irai-je chercher la chasteté qu'auprès de vous? elle est bannie du monde. Mon cœur ne m'offre que des monstres ; je sens dans ma chair le foyer du péché. Je m'écrie avec le Prophète, malheureusement trop instruit par l'expérience : *Cor mundum crea in me, Deus.* (*Psal*, L, 12.) Mais avec le secours de votre grâce, il n'est point de victoire que je ne remporte, de couronne que je ne mérite ; à travers les plus grands dangers, au milieu des plus grands combats, malgré les plus grandes faiblesses, j'arriverai à la gloire éternelle.

DISCOURS V.

SUR LES PRÉLIMINAIRES DE L'IMPURETÉ.

Vulnerasti cor meum in uno oculorum tuorum, in uno crine colli tui. (*Cant.*, IV, 9.)

Vous avez blessé mon cœur par un de vos regards, par un de vos cheveux.

Deux sortes de détails surprennent dans les divines Ecritures : Celui des taches légales dans le *Lévitique*, et celui des beautés de l'épouse dans les *Cantiques*. Toucher un mort, avoir quelque difformité dans sa personne, quelque tache sur ses habits, etc., sont-ce là des raisons pour exclure du sanctuaire? un coup d'œil, un cheveu, une démarche, etc., sont-ce là des traits capables de blesser le cœur d'un Dieu? un détail si

minutieux est-il de sa dignité? Ce n'est pas pour lui-même, sans doute, c'est pour nous qu'il y entre; ces figures nous donnent l'importante leçon d'éviter les fautes les plus légères et de pratiquer les moindres vertus, surtout en matière de pureté, dont ces agréments ou ces défauts relèvent le prix ou ternissent la fleur. Sous les auspices de la pureté tout a droit de plaire à l'Epoux des vierges, tout l'offense sous les livrées du vice contraire. Les yeux par la modestie de leurs regards, les cheveux par la simplicité de leur parure, les démarches par la régularité de leurs mouvements, image d'une âme innocente, charment le Dieu de sainteté. Ce cadavre hideux, ces membres contrefaits, ces habits déchirés, figures d'un cœur corrompu, dégoûtent celui auprès de qui rien de souillé ne peut trouver place. Cette vérité de sentiment et d'expérience, même parmi les hommes, est la règle des âmes chastes, pour qui tous les traits de la volupté sont redoutables. Serons-nous assez heureux pour en convaincre le pécheur? plus faible, plus aisément blessé, obligé d'être plus circonspect et plus timide, révoquerait-il en doute des lois dont ses besoins mêmes lui doivent faire mieux sentir la sagesse et la nécessité?

Et n'est-ce pas le portrait de l'impudique, aussi bien que celui du saint Epoux? qui peut dire avec plus de vérité que lui, quoique dans un sens bien différent : Vous avez fait dans mon cœur la plus profonde blessure? Un coup d'œil, un cheveu, les moindres choses y portent le coup de la mort; l'amour chaste et l'amour criminel, si différents dans leur principe et dans leur terme, éprouvent de pareils sentiments, et tiennent le même langage. Et n'est-ce pas de la ressemblance de ces traits que l'impie a cent fois abusé pour faire d'un livre divin un roman obscène, et s'autoriser dans la licence de ses discours et de ses pensées par l'exemple de l'Ecriture? Mais de la perversité sacrilége de ses intentions, je conclus, dans ses idées mêmes, que tout ici porte l'empreinte du péché, que tout y est péché. Sur quoi porterait le prétendu ridicule du Cantique, et la prétendue apologie du pécheur, si ses licences n'étaient condamnables? Faudrait-il justifier dans l'un ou condamner dans l'autre ce qui serait indifférent? Connaissez donc et le danger et les ravages d'une passion que vous n'imputez à un saint livre que pour le profaner, ou que vous ne cherchez à excuser que parce que vous ne pouvez vous en dissimuler le désordre. Il n'est que trop vrai, pour votre grand malheur, que tout y est pour vous un poison : *Vulnerasti cor meum in uno crine, in uno oculorum.*

Je ne parle point ici de ces noirs forfaits où l'on oublie le respect dû à son propre sang, où l'on profane la sainteté d'un état auguste, où l'on viole la foi conjugale, où, renversant les bornes que la nature a prescrites, la créature raisonnable se dégrade au-dessous des bêtes. Jetons un voile sur ces horreurs, il ne saurait être trop épais. Ensevelissons dans les ténèbres des désordres que ceux mêmes qui en sont coupables rougiraient de laisser entrevoir; bornons-nous aux préliminaires de l'incontinence. Qui s'en fait un scrupule dans le monde, même parmi les honnêtes gens? regards, discours, libertés, peintures, romans, etc., c'est une espèce de jeu, d'agrément, de mérite, dont on se fait honneur, c'est le ton de la bonne compagnie. La sévérité qui les interdit est un ridicule qu'il faut reléguer dans le cloître. On veut bien passer condamnation sur les derniers crimes, et quoiqu'ils soient tôt ou tard la suite ordinaire de ces criminels préludes, on n'a garde d'en faire l'aveu. Du reste, tranquille sur le prétendu témoignage d'une fausse conscience, on se croit en sûreté sur les avenues du crime : peut-on adopter la vertu sauvage qui s'alarme d'un vain fantôme?

Ce sont ces fautes, toutes légères qu'on les suppose, dont j'entreprends de faire sentir l'énormité. Oui, quoi qu'en dise un monde corrompu, si mal instruit en matière d'impureté, rien de léger, rien d'indifférent aux yeux de ce même monde, si indulgent pour lui-même et si sévère censeur pour autrui, dont les jugements rigoureux et l'amère satire ne portent que sur les commencements du péché. Oui, tout est écueil et tout est crime, quand on s'y plaît; les moindres démarches entraînent dans l'abîme, les moindres libertés ternissent, détruisent la pureté. Plus délicate qu'une fleur, le moindre coup la brise, le moindre souffle la fane : on ne la perd jamais à demi. La nature, la raison, la religion nous enseignent de concert cette vérité : 1° la nature par la délicatesse de la pudeur, 2° la raison par la sagesse des précautions, 3° la religion par le poids de l'exemple et de l'autorité. Ce seront les trois parties de ce discours.

Esprit saint, Dieu de pureté, répandez-la dans mon cœur et sur mes lèvres, afin qu'en effrayant saintement les coupables par la vue d'un si grand malheur et d'un si pressant danger, il n'en coûte rien à l'heureuse ignorance des âmes pures. Je vous le demande par l'intercession de la plus pure des Vierges, si digne, à ce titre, d'être votre épouse. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La terrible vérité que j'annonce ne vous est pas étrangère; toute contraire qu'elle est aux désirs de la chair, elle est née, elle a crû avec vous; vous l'avez sucée avec le lait, elle vous suivra malgré vous jusqu'au tombeau; ce n'est ni l'éducation ni la réflexion qui l'apprennent; la nature en donne les premières, les plus vives leçons; elle en imprime des traits ineffaçables dans la substance de l'âme. Tous les vices ont sans doute quelque chose de honteux, la confusion les suit, les remords les accompagnent, mais il n'en est point dont on rougisse plus et plus généralement que de l'impureté; toutes les nations, tous les siècles en rougissent; le coupable n'ose en faire l'aveu:

à peine la loi et le secret de la pénitence le lui arrachent, souvent il se l'épargne au prix d'un sacrilége; point de lieu trop reculé ni de ténèbres trop épaisses pour en dérober la connaissance. Le plus méprisable témoin embarrasse, alarme, arrête par sa présence; on craint jusqu'aux yeux du complice, et dans le temps même qu'un crime commun a fait lever le masque à tous les deux, on ne peut, sans sourciller, soutenir ses regards. La sainte hardiesse de la vertu ne respecte pas moins la sévérité de la modestie, que l'impudence du crime la redoute. Dans les secours nécessaires que la charité et la maladie obligent de recevoir ou de rendre, dans ceux qu'on se rend à soi-même, dans l'usage légitime d'un sacrement que Dieu a béni, la pudeur exerce son empire et observe les précautions d'une sage timidité.

La confusion est pour tous les états et pour tous les âges : folie dans la jeunesse, ridicule dans un âge avancé, dégradation dans l'homme grave, bassesse dans une femme, désordre dans le peuple, le vice déshonore toujours. Aimable chasteté, tout se déclare pour vous; vos déserteurs, vos ennemis même vous aiment, vous rendent hommage. Ce n'est pas seulement aux jeunes gens et aux femmes, dont le cœur tendre, les passions vives, les grâces séduisantes, la faiblesse mal étayée, exigent plus de circonspection et de réserve; c'est aux vieillards en qui les rides écartent le péril, les glaces amortissent la passion, la sagesse impose la loi du respect; c'est à ces vieillards à qui saint Paul recommande non la chasteté, l'âge la leur rend nécessaire, mais la plus exacte pudeur, dont l'âge semble donner droit de négliger la délicatesse : *Senes ut sint pudici.* (*Tit.*, II, 2.).

Mais ne sont-ce que les derniers excès de l'incontinence dont l'homme rougit? Précieuse pudeur, n'interdisez-vous que les forfaits, n'êtes-vous en garde que contre les grands crimes? Hélas! vous les ignorez même : première preuve de la grièveté des moindres fautes. Salutaires préservatifs sortis des mains de la nature avant que la vertu en ait pu donner des leçons, vous en fermez jusqu'aux avenues, vous en écartez jusqu'à l'ombre. Uniquement occupée des choses légères, je vous vois interdite aux approches d'un homme, alarmée d'un tête-à-tête, déconcertée par un coup d'œil; un geste vous inquiète, une parole vous fait changer de couleur, un tableau vous fait baisser les yeux. Aimable embarras, sage timidité, silence éloquent, trouble céleste, vous faites la gloire du sexe, l'honneur de la religion, la sûreté de la vertu! *Virginum est viri affatus pavere.* La plus sainte des vierges ne peut soutenir sans trembler les approches d'un ange. Préservée du péché originel, confirmée en grâce, étayée par un vœu et par un mariage, qu'avait-elle à craindre? qui peut nous rassurer? *Turbata est in sermone ejus.* (*Luc.*, I, 29.)

La calomnie et la médisance, aussi sévères que la vertu, ne font pas moins valoir les ébauches du crime; elles sont inépuisables sur l'impureté. Personne, à les entendre, dont le cœur soit inaccessible, point de mariage dont elle ne trouble la paix, point de sanctuaire dont elle ne profane la sainteté, point de solitude si reculée dont elle ne force les retranchements, point de vie si pure où elle n'ait jeté quelques ombres. Mais quelles preuves, quels témoins appuient des jugements si injurieux et si injustes? Un coup d'œil, un mot, un geste. Je ne parle pas de la témérité de ces jugements et de la fausseté d'un très-grand nombre; je ne dis pas que la plupart de ces accusateurs n'en jugent que par leur propre corruption, et qu'ils voient souvent une paille dans l'œil de leurs frères, et n'aperçoivent pas une poutre dans le leur; je dis seulement ici qu'à la balance même du monde, les moindres choses sont considérables; que tout tire à conséquence; qu'en voulant exercer sa sévérité, le monde se dément, se contredit lui-même; il oublie la rigueur de ses arrêts, ou il en reconnaît l'injustice. Si ses traits sont criminels, peut-il en faire l'apologie? s'ils sont indifférents, peuvent-ils être la matière d'une condamnation si rigoureuse? Mais il a beau faire, rien ne peut ni en effacer en nous l'impression, ni combattre la vérité d'un principe capital dans les bonnes mœurs, gravé dans nos âmes de la main de Dieu même.

La délicatesse de la pudeur va jusqu'à s'interdire la curiosité, passion fatale du genre humain, dont il ne se fait aucun scrupule et qui l'a perdu. Qu'il en coûte cher au monde qu'on ait voulu goûter du fruit de la science du bien et du mal! Heureuse ignorance, asile de la vertu, où elle est à l'abri des attaques du vice! Vous voulez tout savoir, tout voir, tout entendre, tout lire, essayer de tout; vous dévorez ces romans, ces estampes, ces livres des médecins, des casuistes, ces discours licencieux, ces leçons du crime; vous suivez tous les pas de cette personne peu régulière, pour pénétrer ses désordres. Quel fruit allez-vous moissonner de vos téméraires recherches? Les mauvaises pensées, les troubles du cœur, les remords, le repentir, le péché. Vous ne tarderez pas à goûter, à désirer, à exécuter ce que vous aurez appris. L'ignorance du mal vous eût épargné et ces combats et ces défaites. Science funeste qui n'enseigne et n'enfante que des malheurs! ministres du démon, sentez-vous, réparerez-vous jamais l'honneur du scandale que donnent vos pernicieuses instructions, lorsqu'aux yeux de l'innocence étonnée vous levez le voile dont la bonté de Dieu les avait couverts, et qu'il était de son intérêt de ne jamais déchirer? Peut-on trop fuir, trop anathématiser ces détestables maîtres? peut-on trop éloigner la jeunesse de ces pernicieuses écoles? peut-on avec trop de soin éviter de donner aux âmes pures de si funestes lumières? La médisance, qui découvre les fautes cachées; l'hérésie, qui débite les sophismes de l'erreur, font-elles plus de ravages

que l'impudence qui dévoile les mystères de l'impureté? Et l'équitable discrétion qui, pour conserver au prochain notre propre estime, refuse d'être instruite de ses faiblesses et ferme l'oreille aux traits de la malignité, et la docile simplicité qui, pour ne pas affaiblir sa soumission parfaite et s'exposer à des doutes, croit aveuglément et sans examen, sont-elles plus nécessaires à la foi et à la charité que ne l'est à la chasteté la timide la sage pudeur qui craint d'apercevoir les plus légers vestiges du vice, et d'en éprouver les moindres atteintes? Tel est le portrait que nous fait saint Paul (I *Tim.*, V, 13 et seq.), d'un côté, d'une femme chrétienne, modeste, retenue, couverte d'un voile, méprisant les parures et les modes, renfermée dans sa maison, tout occupée de sa famille, de son mari, de son devoir; et de l'autre, de ces veuves oisives que la curiosité fait courir de maison en maison, s'informer de tout, se mêler de tout; le libertinage en est le fruit, elles vont bientôt cacher leur honte dans un mariage nécessaire : *Otiosas, verbosas, omnia discentes et cum luxuriatæ fuerint, nubere volunt.*

Fut-elle jamais blâmée par le monde même, cette attentive, cette délicate pudeur? Elle impose dans les vieillards, elle charme dans la jeunesse, elle édifie dans le sanctuaire, on la respecte dans les grands, on l'aime dans les petits, on l'honore dans le sexe, on l'exige des domestiques, on l'enseigne à ses enfants, on la désire dans son épouse : c'est sa plus riche dot; elle embellit même l'objet du crime et rend le plaisir plus piquant. La passion, irritée de la résistance, peut en blâmer quelquefois l'austérité : mais qu'en secret on lui rend bien justice ! Que j'aime à voir la pieuse Rébecca se couvrir de son voile, aux approches d'Isaac son époux ! Quelle estime dut-il avoir de sa vertu ! Quel cas, au contraire, fait-on d'une personne qui, sans être peut-être coupable des derniers crimes, oublie les lois de la pudeur? En voudrait-on pour épouse? Pourquoi l'Ecriture fait-elle le détail d'une si légère circonstance? Pourquoi, par un détail aussi mince, saint Paul défend-il aux femmes de paraître dans l'église sans voile? C'est que tout est important dans la pureté : *Non nisi velatæ ingrediantur in ecclesiam.* (I *Cor.*, XI, 13.)

Le monde, lorsqu'il oublie, lorsqu'il transgresse ces lois, est forcé, sans y penser, d'en conserver les précieux vestiges. On déguise, sous le nom de politesse, des libertés dont on n'oserait avouer le vrai principe, si des noms spécieux, par une espèce d'adroite diversion, n'en faisaient oublier le venin. Pourquoi, dans les conversations les plus libres, avoir recours à l'équivoque et ne pas se servir en cynique et sans détour des véritables termes? Un mot est-il un péché? Et en effet quand les maladies ou les affaires écartent l'idée de la volupté, la médecine et la théologie s'en font-elles scrupule? Mais le crime est trop honteux pour se montrer à découvert ! Il faut qu'aux yeux de ses adorateurs on en déguise jusqu'aux pensées, on en affaiblisse jusqu'aux expressions : parties de plaisir, commerce du monde, railleries des libertins : faible prétexte pour calmer une pudeur alarmée qui, jusque dans l'ivresse du plaisir, vient réclamer ses droits et faire porter son joug à ses ennemis : faible ressource pour apaiser les remords de la conscience. Vous vous les reprochez en secret, pécheurs, ces fautes que vous traitez de légères : voudriez-vous mourir sans les avoir expiées? Lorsque sincèrement pénitents vous voulez rentrer en grâce avec Dieu, n'en faites-vous pas la matière de vos confessions et l'objet de vos résolutions? S'en embarrasserait-on, si elles étaient indifférentes? Mais un chrétien peut-il ignorer que la chasteté, plus fragile que le verre, se brise au moindre choc et ne se brise jamais à demi?

Quel contraste, aux yeux mêmes de la raison et à ceux de la malignité, entre une modeste retenue et une impudente effronterie ! Sacrée pudeur, le soutiendrez-vous? Je ne parle pas même de ces compagnies dissolues où, chargée d'habits indécents, soutenue d'un front d'airain, paraît sous les drapeaux du vice la molle et fière volupté ; ni de ces écoles d'impudicité où, couverte de plâtre et de clinquant, se montre effrontément sur le théâtre une idole de la débauche, aussi méprisable dans l'intérieur corrompu qu'elle cache que dans les dehors licencieux qu'elle arbore : là on ne cherche, en effet, que le vice ; on ne veut qu'en débiter les maximes, en ouvrir les avenues, en tendre les piéges, en enseigner le jargon, en afficher l'enseigne, en allumer les feux, en étouffer les remords, en autoriser la pratique. Renfermons-nous dans le commerce ordinaire des personnes mondaines qui abhorrent, dit-on, les excès. Délicate pudeur, soutiendrez-vous encore le parallèle?

Vos yeux innocents craignent jusqu'à l'apparence du vice; ses yeux coupables le cherchent, se félicitent de le trouver et de s'en repaître : les uns modestement arrêtés, les autres inconsidérément égarés. Que d'étincelles criminelles s'élancent de ceux-là ! que de rayons de vertu partent de ceux-ci ! La langueur trahit les siens, la simplicité conduit les vôtres, l'aimable douceur vient s'y peindre. D'une part, des ris immodérés, des cris perçants, des discours dissolus, des petitesses, des folies; d'un autre côté, un doux souris, une voix paisible, une gaîté tranquille, des entretiens sages : tout y est pieux, noble, sensé, raisonnable. Voyez ces pas précipités, ces gestes multipliés, ces démarches emportées, ces attitudes inquiètes et si bizarrement changeantes : on va, on vient, on s'agite. Ici tout est en repos, tout est à sa place : le maintien ferme, les mouvements réglés; la modestie conduit tout; on s'écoute, on se possède ; on est homme, on est chrétien, parce qu'on est vertueux : *Fatuus in risu exaltat vocem suam, digito loquitur, terit pede.* (*Eccli.*, XXI, 23.)

Précieuse pudeur ! aussi ancienne que le

monde, vous naquîtes avec la concupiscence, pour en être le préservatif et le remède! vous fûtes la première vertu que pratiqua l'homme criminel : le premier châtiment du péché en devint l'antidote. Etait-ce donc un crime à Adam et Eve de se trouver nus? Seuls dans le monde, unis par le mariage, créés dans cet état, y ayant vécu sans en rougir ni s'en apercevoir, qu'avaient-ils à craindre? Ils se cachent pourtant, ils rougissent des traits que le péché semble avoir tout à coup gravés sur leur corps; ils se font des habits, et quels habits! Tout ce qui tombe sous leurs mains; plutôt des feuilles d'arbre que d'être exposés à leurs propres regards : tout est bon pour se dérober l'objet, l'occasion, l'idée de l'impureté. Etait-ce la rigueur des saisons, le goût de la parure, des idées de magnificence qui, comme l'avance l'impie, ont donné des voiles aux corps? N'est-ce pas cet instinct de pudeur qui, transmis de main en main, comme un héritage, du premier homme à ses descendants, fait crier au scandale contre ces nudités indécentes, et regarder, par ce seul trait, comme dégradés au-dessous de l'humanité, les peuples barbares qui en ont violé les lois? Dieu autorisa la délicatesse de nos premiers pères, en condamnant le péché qui l'avait rendue nécessaire : il leur donna des habits de peaux de bête : *Dedit eis tunicas pelliceas.* (*Gen.*, III, 21.)

Telles sont les règles inviolables d'une éducation sage et chrétienne, et les principes généralement reconnus d'une conduite noble et décente. Nos parents et nos maîtres, chargés de former nos premières années, se bornent-ils donc à empêcher dans leurs élèves les derniers excès de l'impureté? souffrent-ils même qu'on les connaisse? Dans les communautés, dans les colléges, dans les écoles bien réglées, tolère-t-on seulement le mélange des sexes? Quel gouverneur néglige son devoir jusqu'à laisser souiller l'oreille ou la bouche d'un enfant par des discours licencieux, ses mains par des libertés indécentes, ses yeux par des tableaux, des lectures obscènes? Mais pourquoi les interdire, s'ils sont indifférents? Des amusements innocents méritent-ils la proscription d'une rigoureuse discipline? Dans le monde même une conduite noble, un maintien décent se prêtent-ils aux regards, aux conversations, aux familiarités suspectes? La licence n'est-elle pas aussi opposée à la politesse qu'à la religion? La vertu du peuple souscrit à ces sages lois; elle n'est pas moins armée contre les ébauches du vice par ses grossièretés, que les grands par le respect imposant de leur dignité. Mais n'en veut-on qu'au crime? En souffre-t-on l'idée et le nom? Les premiers pas dans la carrière effrayent, offensent, irritent; ils font envisager le terme, ils en ont la malice. La vertu n'édifie qu'en se montrant sous ces mêmes traits. Que loue-t-on? qu'admire-t-on? que propose-t-on à imiter? N'est-ce que l'exemption des forfaits? Peut-on sans outrage en soupçonner personne? L'objet de nos éloges, c'est la modestie des démarches, la retenue des regards, la décence des discours, la pureté des sentiments, l'inexorable sévérité qui interdit les moindres choses et ne les traita jamais de légères. L'hypocrisie affiche cette délicatesse pour contrefaire la vertu, la pruderie pour en avoir la gloire, l'intérêt pour en obtenir le crédit. Mais pourquoi se faire un devoir et un mérite de ce que la loi n'ordonne ni ne défend, et qui n'est tout au plus qu'un conseil arbitraire abandonné à notre ferveur? Non, non, encore une fois, la vérité et le mensonge, la vertu et l'hypocrisie, la simplicité et l'artifice, tout pense unanimement que si ces retranchements nécessaires sont jamais forcés, le corps de la place ne tiendra pas longtemps, que la brèche à ces mêmes retranchements est déjà une véritable défaite.

On est quelquefois étonné des précautions infinies que prend l'Eglise pour conserver la pureté des ecclésiastiques et des religieux, et de celles que les saints ont prises. Ne sont-elles pas excessives? Quelle rigueur de clôture! que de grilles, de voiles, de surveillants! que de lois de retraite, de modestie, de recueillement! quel soin d'éloigner les parloirs, les liaisons, les lettres, les mauvais discours, les mauvais livres! que de punitions contre ceux qui s'oublient, je ne dis pas par des crimes, mais par de légères indiscrétions! Le clergé n'est pas moins rigoureusement étayé : promesses authentiques, instructions multipliées, séminaires prolongés, séparation des femmes, interdiction de la danse, des jeux, des spectacles, des habits mondains, privation de bénéfice, suspension des fonctions, que sais-je? je ne dis pas seulement pour des crimes, mais pour des fautes légères aux yeux du monde, qu'on croit rendre la continence légitimement suspecte. Sans doute la sainteté de l'état augmente l'énormité du péché; mais ne serait-ce pas outrer et la rigueur et les alarmes, si on n'était persuadé que ce sont des péchés et des occasions prochaines des plus grands péchés? Ces excès apparents de précaution, les saints s'y sont livrés, la sagesse les prescrit, le monde même les exige, et, plus sévère que les canons, il condamne sans pitié, il soupçonne sans examen les légèretés comme des crimes, et sur des fondements dont il se moque quand il y est intéressé, il étend sur le ministère, sur la religion même, une tache qu'il se pardonne. Mais s'il a un poids et un poids, une mesure et une mesure, quel est le poids, quelle est la mesure du sanctuaire? Ah! ce n'est pas celle que le monde emploie pour lui-même, la passion le rend trop aveugle : c'est celle dont il se sert pour condamner; injuste souvent dans l'application personnelle qu'il en fait, il ne pense que trop vrai dans le principe qu'il suppose, qu'il n'est ni faute légère, ni danger médiocre en matière d'impureté, quand elle est volontaire. Prenez donc les précautions les plus grandes, et avant la tentation, malgré vos résolutions; et pendant la tentation, malgré votre courage; et après la tentation, malgré votre victoire; les précautions les

plus promptes, malgré l'éloignement de l'ennemi; les plus continuelles, malgré son inaction; les plus durables, malgré sa défaite; les précautions les moins nécessaires et hors de l'occasion, jusque dans la retraite et dans l'ignorance du mal, jusque dans l'enfance et dans l'impuissance même du mal, et la confirmation dans la grâce, à l'exemple de Jésus-Christ, de Marie, de Joseph, de Jean-Baptiste : *Nulla satis magna securitas ubi periclitatur æternitas.*

Ce n'est qu'en matière de chasteté que Dieu a établi une espèce particulière de vertu, une seconde vertu, comme sa fleur infiniment délicate. La pudeur est quelque chose de plus que la chasteté, quelqu'autre chose que la modestie, et c'est précisément l'horreur des moindres choses qui la blesse : horreur légitime, fondée sur le principe de leur grièveté. N'est-ce pas pour consacrer cette délicatesse dans sa personne, que le Sauveur du monde n'a voulu être ni tenté par le démon, ni soupçonné d'impureté par ses ennemis, et n'a voulu souffrir parmi ses apôtres ni coupable ni suspect de ce vice. Une tentation si dangereuse et si commune ne semblait-elle pas exiger que son exemple nous donnât un modèle dans le péril, et une consolation dans la calomnie? Est-il donc plus difficile de vaincre l'orgueil, l'ambition, l'intempérance, dont il a souffert les propositions, de soutenir l'idée de révolte et de blasphème, dont il a permis les accusations, de voir les contentions et la trahison, dont il a supporté les noirceurs? Mais il nous a plus efficacement appris par là à porter la réserve et l'horreur jusqu'à n'en souffrir ni le soupçon dans la conduite, ni l'image dans l'esprit, ni l'apparence dans les jugements, ni l'attache dans nos âmes. Evitez-en jusqu'à l'ombre, disait l'Apôtre : *Ab omni specie mala abstinete vos.* (I *Thess.*, V, 22.)

SECONDE PARTIE.

Si la nature nous enseigne cette vérité, la prudence nous en fait une loi dans la pratique. La prudence interdit tout en ce genre, par la crainte des plus grands dangers; danger de se méprendre dans le caractère des fautes, danger de succomber à la tentation, danger d'en former l'habitude. Un péché d'impureté bien analysé, renferme quatre objets : le corps de l'action, qui en est la matière; le sentiment du plaisir, qui en est la suite; le danger de la chute, qui l'accompagne; enfin le consentement libre, qui la consomme. Or la méprise dans quelqu'un de ces quatre objets, la facilité de la chute, la témérité du risque, ne fussent-ils qu'en choses légères, sont infiniment redoutables.

La ligne qui sépare le mortel du véniel est si difficile à discerner et si facile à franchir, que, pour peu qu'on le permette, on a toujours à craindre de passer les bornes et de commettre une grande faute. Dieu a permis le nuage qui obscurcit la distinction des péchés, pour nous éloigner des moindres fautes, par la vue d'un si grand péril. Les ténèbres sont ici plus épaisses que dans les autres vices, et la méprise plus dangereuse. Qui vous a mis en main le compas et la balance pour peser la grièveté de la matière, et mesurer l'étendue de la délectation, qui ne font précisément que le péché véniel? plus éclairé que les plus habiles théologiens, vous décideriez des questions sur lesquelles ils sont forcés d'avouer leur ignorance. Qui vous a donné des yeux assez perçants pour évaluer le risque que vous courez, et le degré de plaisir que vous goûtez? les plus grands génies seraient bien embarrassés à prononcer. Qui a porté dans votre cœur cette vive lumière qui en dévoile les plus secrets replis? qui peut apprécier au juste le consentement que vous avez donné, et assurer qu'il ne va pas jusqu'au mortel? la nuit est trop sombre pour apercevoir le bord du précipice, vous vous en approchez de trop près pour ne pas y tomber. Combien le devient-elle encore davantage dans le moment où la passion vous aveugle? Les âmes les plus pieuses sont les plus effrayées, et, sans vouloir sans doute autoriser les scrupules, je n'ai garde de blâmer une frayeur si légitime. Serait-ce aux libertins à se rassurer, dans la passion de toutes la plus fougueuse, eux à qui leur état même met le bandeau le plus épais sur les yeux?

S'il est aisé de prendre le change dans ces honteux mystères, il est encore plus aisé de faire de grandes chutes dans un terrain si glissant. Vous ne voulez goûter que le degré de délectation que vous croyez médiocre, quel garant avez-vous que vous n'en goûterez pas de plus grands? Un voleur peut fixer la somme qu'il veut prendre, et ne pas la passer, quoique rarement encore résiste-t-il à l'attrait de l'occasion; ici le calcul est impossible et l'attrait plus violent; on va toujours plus loin qu'on ne veut et qu'on ne pense, avec une rapidité et une sorte de nécessité si prodigieuse, qu'il est impossible de s'en tenir aux bornes qu'on s'était prescrites. C'est en tout genre la nature du péché véniel d'être la source féconde du mortel; mais surtout l'impureté, semblable à une pente roide et glissante, et semée de verglas, entraîne au fond du précipice dès qu'on y fait quelque faux pas; qui pourrait, dans la rapidité de la descente, emporté par le poids de son corps, et par la secousse même de sa chute, fixer le point où il voudra s'arrêter? qui serait assez insensé pour s'y jeter dans cette chimérique espérance? Votre témérité n'est pas moins insensée, elle est plus criminelle.

On s'expose non-seulement par ce qu'on fait, mais encore parce qu'on ne fait pas, quand on ne prend pas les précautions nécessaires. Négliger à la guerre les retranchements et les sentinelles, laisser approcher l'ennemi et pénétrer dans la place, sans se mettre en défense, c'est trahir l'Etat et vouloir périr. Est-ce ignorance du mal? est-elle croyable? est-ce insensibilité pour le plaisir? est-elle possible? ah! c'est donc intelligence secrète avec l'ennemi, c'est un goût que l'on satisfait, une passion qu'on

écoute. Une si coupable négligence est la démonstration d'un vice qui peut seul en être la source.

On devient aussi coupable en laissant ou ne laissant pas faire, qu'en agissant soi-même ou n'agissant pas. Faut-il toujours se charger des avances? ne suffit-il pas de souffrir des assiduités, de permettre des libertés, d'écouter des propositions, de tolérer, de dissimuler, de se taire, pour rendre la vertu suspecte et en risquer la perte? Tout le monde n'est pas agresseur, ni ne peut l'être. Aussi fermes à repousser les attaques, que constants à ne pas les former, aussi vigilants à éviter les piéges, qu'à ne pas les tendre, nous ne devons ni déclarer la guerre, ni nous laisser vaincre. Voilà le devoir de l'homme : veiller, prier, résister à la tentation et la fuir : *Vigilate et orate, ut non intretis in tentationem.* (*Matth.*, XXVI, 41.) Ah! que demande le démon, que désire la passion, qu'exige le monde, que la négligence? que faut-il au feu, au poison, à la maladie, pour nous perdre, au torrent de l'iniquité, pour nous entraîner, que de lui laisser un libre cours?

On peut quelquefois encore faire naître et les ombrages et les risques, en s'opposant au zèle des autres, et empêchant les mesures que la prudence et la vertu leur suggèrent. Ennemis de la pureté, qui en blâmez les frayeurs, qui en combattez les précautions, qui en tournez la vigilance en ridicule, qui vous efforcez d'en renverser les appuis, vous voudriez nous persuader votre innocence, vous vous trahissez; le bouclier ne vous déplaît que parce qu'il repousse vos traits; vous ne tâchez de la tirer de son asile, que pour en être lés maîtres ; vos efforts même justifient la nécessité de la haie que vous voulez arracher, et font le procès à la corruption qui se révolte contre les obstacles qui l'arrêtent. Telles sont la plupart des jeunes personnes. Lèvent-elles l'étendard du vice, souffrent-elles les attentats? Non, sans doute; mais au lieu de bénir le joug salutaire qui les défend, l'utile retraite qui les renferme, la vigilance nécessaire qui les protége, elles gémissent des gênantes précautions de leurs parents et de leurs maîtres. Qui jamais se plaignit de l'exactitude d'un médecin qui conserve notre santé, de la fidélité d'un dépositaire qui nous garde notre trésor, de l'activité d'un général qui défend nos frontières? On ne se révolte contre les préservatifs, qu'autant qu'on aime le plaisir dont ils nous privent. Serait-on sage de se mettre en prise? est-on innocent de désarmer la vertu pour la mieux séduire, de se désarmer soi-même pour être plus aisément séduit?

Le moral et le physique s'unissent ici avec la religion ; le moral, par le penchant extrême de l'humanité pour les plaisirs des sens, penchant qui devient à tout moment plus vif par la présence même et le goût de ce plaisir; le physique, parce que par une fermentation naturelle le désordre du corps, semblable au feu croissant continuellement, augmente la force de la passion; la religion enfin, parce qu'à mesure qu'on s'éloigne de Dieu par le péché, Dieu s'éloigne de nous à son tour par la soustraction de la grâce. Comment résister à la tentation? Mais peut-on se plaindre d'une nécessité dont on est l'auteur?

Ainsi se forme l'habitude : les mêmes raisons en démontrent la nécessité et la facilité : les organes prennent leur pli, et comment le changer? la passion a rompu la digue, comment l'arrêter? ce cœur s'est rempli de ces objets, comment l'en séparer? on s'est accoûtumé au plaisir, comment s'en passer? le goût en devient plus vif et le besoin plus pressant par l'usage même, comment y résister? A mesure que la possession l'émousse, il laisse un plus grand vide, que l'âme altérée cherche à remplir : les péchés se multiplient, qui peut les compter? les chaînes se resserrent, comment les briser? Dieu s'éloigne de plus en plus, comment le rappeler? le veut-on même? ne le craint-on pas? Tous les péchés rendent ainsi l'homme esclave; mais il n'est point pour lui de plus cruel tyran que celui qui, d'intelligence avec son cœur et son corps par l'attrait de la volupté, l'assiége par tous les objets, se glisse par tous les sens, le combat par lui-même, et lui fait porter tous les fers à la fois.

Un autre objet qui demande les plus grandes mesures, c'est la conservation de la réputation, ici plus exposée, plus délicate, plus irréparable. Soit que la corruption du cœur aime à se repaître de ces idées, soit qu'on ait intérêt à se donner des semblables, et à croire en autrui ce qu'on éprouve en soi, il est certain que les hommes sont ici plus attentifs, plus pénétrants, plus malins; tout forme des soupçons, tout aime à les répandre, tout les reçoit avec avidité. Peut-on être trop en garde contre des yeux si perçants, des jugements si prompts, des langues si envenimées, surtout ceux dont l'honneur, plus précieux et plus fragile, ne peut être trop ménagé? Cette jeune personne : son établissement en dépend; cette fleur une fois fanée écarte tous les partis. Cette personne mariée : sa tranquillité et celle de sa famille y est attachée; le trouble, la division, le divorce suivront bientôt les ombrages. Ce religieux, cet ecclésiastique : la gloire du saint ministère y est engagée, la religion en souffre; quel bien peut-on faire, quelle confiance obtenir, si le monde pense que la conduite dément la doctrine! Ce magistrat, cet homme en place : le bien public l'exige de lui; quel cas fera-t-on de ses arrêts, si l'on s'imagine que la solliciteuse tient la balance? Pour notre intérêt même, soyons la bonne odeur de Jésus-Christ : *Christi bonus odor.* (II *Cor.*, II, 15.)

Mais pourquoi recourir à la téméraire malignité des soupçons? la faiblesse du cœur suffit pour faire entrevoir le crime. Tout le décèle, il se décèle lui-même; le feu échappe, les étincelles voltigent, la flamme se répand; ses regards le peignent,

ses paroles l'annoncent, son empressement, son embarras, son silence même le trahissent, tout parle de son abondance. Que ne disent point ses parures, ses goûts, ses langueurs, son ton de voix, son style passionné? Il n'y a pas jusqu'à ses précautions inquiètes, ses alarmes outrées, ses excuses prématurées, qui n'affichent ses sentiments. C'est de toutes les passions la plus indiscrète, la plus animée, la plus féconde. Mais tous ces traits, dit-on, ne sont que peu de chose. Il est vrai qu'ils ne sont pas le crime grossier : ils suffisent pourtant et à l'homme sage pour le faire croire, et à la justice humaine pour le faire punir. La liaison des préliminaires avec les excès est si étroite, qu'on est comme entraîné par une sorte de nécessité à le commettre, et une sorte de démonstration à n'en pas douter. Attend-on des témoins oculaires pour s'en convaincre, et les derniers attentats pour se laisser gagner? Le premier soin des coupables est de s'armer d'artifice et de s'envelopper de ténèbres. Hélas! on rougit de soi-même, souffrirait-on un témoin importun? mais on prend à des piéges, on devine à des indices que toute la vigilance du coupable ne peut dérober, que les précautions même de la vigilance font remarquer et font naître.

Telles sont les premières nuances de l'impureté aux yeux même de ceux que la ressemblance devrait rendre plus indulgents, et qui ordinairement sont d'autant plus sévères, que l'expérience leur a mieux fait sentir le poids des conjectures. Fermez donc toutes les avenues, évitez jusqu'aux apparences : l'odeur du péché empoisonne, l'ombre du péché déshonore : *Ab omni specie mala abstinete vos.* (I *Thess.*, V, 22.) Lors même que, par l'indulgente charité des témoins, ces trop coupables préludes ne font pas présumer les derniers désordres, ils ternissent la réputation. Ces airs de dissolution, ce goût de volupté, ces allures du vice, ce langage de galanterie jettent sur l'honneur une tache qui rarement s'efface. Il se perd cet honneur si précieux et si fragile que tout attaque, que tout ternit; il se répand sourdement, ce bruit si déshonorant et si scandaleux, dont tout s'amuse, dont tout triomphe : malheur qu'un mot attire, qu'un instant produit, et que des vertus soutenues pendant plusieurs années ne font pas toujours oublier. Est-ce donc un excès de délicatesse de sentir et de craindre les ébauches du crime, qui, de l'aveu de tout le monde, touchent de si près au comble de l'iniquité et de l'infamie, et d'en conclure que des tentatives si dangereuses et si condamnables sont de véritables péchés? Heureux qui, comme la pieuse Judith, a mené une vie si régulière et si décente, qu'elle a également désarmé et la passion et la médisance, et réuni les éloges de Dieu et les suffrages des hommes! *Nec erat qui loqueretur de ea verbum malum.* (*Judith.*, VIII, 8.)

Si l'expérience, la raison et la foi ne nous permettent pas de compter sur nous-mêmes, quel garant nous répondra des autres? Vous hasardez sans dessein, dites-vous, des regards, des discours, des libertés. Pouvez-vous mesurer le degré d'impression que vous ferez, le degré de plaisir qu'on goûtera, le degré de complaisance qu'on y donnera? en connaîtrez-vous le progrès? en arrêterez-vous le cours? en préviendrez-vous les suites? avez-vous sondé ce cœur pour en démêler la faiblesse et les penchants, les dissolutions et les pensées? inconnu à vous-même, qui vous guidera sur ces terres étrangères? vous allez peut-être y faire le plus grand ravage. Connaissez-vous la faiblesse du sexe, la fragilité de la jeunesse, la corruption du pécheur? Plusieurs personnes sont les témoins ou l'objet de votre indiscrétion. Tous ces cœurs vous sont-ils dévoilés? et vous allez perdre toutes ces âmes pour lesquelles Jésus-Christ a versé son sang! *Et peribit in tua scientia frater propter quem Christus mortuus est.* (I *Cor.*, VIII, 11.) Tout répète ces vérités à ces personnes mondaines, à ces auteurs libertins, à ces peintres corrompus, dont les parures indécentes, les discours équivoques, les écrits licencieux, les tableaux immodestes font commettre des péchés sans nombre. Et parce que ce ne sont pas des crimes grossiers, vous prendrez fièrement le ton de l'innocence? Sachez qu'il vaudrait mieux pour vous qu'on vous jetât dans la mer avec une meule de moulin au cou : *Expedit ei ut suspendatur mola asinaria in collo ejus*, etc. (*Matth.*, XVIII, 6.) De tous les scandales, celui de l'impureté est le plus à craindre, le plus aisément saisi, le plus rapide dans ses effets, révoltant pour les gens vertueux, séduisant pour les faibles, offensant pour les personnes intéressées, donnant prise à la malignité des plus indifférents. On a beau s'excuser sur la droiture de ses intentions et sur la légèreté prétendue des fautes; jamais on n'offrit impunément aux yeux des hommes de si dangereuses perspectives. Il n'est point de maladie contagieuse qui se communique plus promptement; un souffle infecte toute une ville. Le monde entier englouti sous les eaux pour ses désordres, quelques regards en ouvrent la source : *Videntes filias hominum.* (*Gen.*, VI, 12.) Tout le camp d'Israël livré au glaive des lévites, quelques femmes moabites qui s'y promènent l'ont tiré du fourreau. Fussiez-vous chaste, ce que vos libertés ne permettent guère de croire, épargnez du moins le cœur de vos frères, ayez pitié de leur faiblesse, ayez pitié de vous-même; assez accablé sous le poids de vos fautes, ne vous chargez pas de celles d'autrui : *Percutientes conscientiam illorum infirmam.* (I *Cor.*, VIII, 12.)

Portez donc à une espèce de pieux excès une délicatesse si nécessaire; évitez jusqu'aux paroles qui pourraient présenter des idées peu chastes. La langue, le style, l'expression, tout doit être pur; pensées, désirs, libertés, tout est digne de mort. Ne parlez point sans nécessité du crime, des droits du mariage, de la beauté du corps; crai-

gnez un air libre et enjoué qui amuse et familiarise, fait diversion et rassure ; un air sérieux et timide en inspire la défiance et en écarte l'image. Que les termes les plus mesurés y jettent un voile quand on est obligé d'en parler ; les saints n'en prononcent pas même le nom : *Nec nominetur in vobis sicut decet sanctos.* (*Ephes.*, V, 3.) Jésus-Christ n'en a parlé à ses disciples qu'en peu de mots et d'une manière indirecte. Il a voulu leur épargner les idées qu'une défense détaillée aurait pu rappeler. Ce n'est pas même tant du vice que du remède, du crime que de la vertu, des désordres que des moindres légèretés qu'il les a entretenus. Peut-être trouvera-t-on que je ne suis guère ce grand exemple, en traitant avec tant d'étendue une matière délicate sur laquelle on ne peut trop légèrement glisser. Mais si l'on jette les yeux sur les désordres qui règnent dans le monde, sur les principes impies, la pernicieuse morale, la fausse conscience de toutes parts si accréditée, on sentira la nécessité de l'instruction qui fait connaître, du zèle qui poursuit, de la parole qui foudroye un vice qui fait au genre humain de si profondes blessures.

Ce n'est pas que les craintes ne puissent quelquefois devenir nuisibles par leurs excès, non-seulement à cause des troubles qu'excitent de vains scrupules dont nous parlons ailleurs, mais encore parce que ces efforts et ces inquiétudes augmentant souvent, font naître la tentation, et ordinairement font plus de mal que la tentation même. Ainsi, par une terreur panique qui croit partout voir des monstres, on n'ose marcher la nuit ou dans des lieux solitaires; ainsi, on marche sans crainte sur une planche étroite qui est à terre, et on n'y passe qu'en tremblant lorsqu'elle est sur un lieu élevé ; la peur qui fait chanceler, suffit seule pour faire tomber. Semblable à une corde fort tendue qui résonne au moindre coup d'archet, une imagination frappée grossit tout et s'alarme de tout. Evitez, âmes pures, ces frayeurs outrées ; rendez-vous justice en reconnaissant la droiture de vos intentions; rendez justice à Dieu en comptant sur ses bontées infinies ; rendez-la à vos ennemis en méprisant leurs attaques.

Mais vous dont la faiblesse trop certaine, l'aveuglement trop volontaire, la conscience trop facile, font peu de cas de ces péchés prétendus légers, puis-je trop vous découvrir votre erreur ? pouvez-vous être trop attentifs aux moindres choses qui, en matière d'impureté, ne sont pour vous que trop considérables ? Craignez-vous , respectez-vous vous-même, votre esprit, votre cœur, votre corps ; vous êtes le temple du Saint-Esprit, vos membres sont les membres du Fils de Dieu, rougissez d'en faire les membres d'une courtisane. Cette langue empourprée de sang, ces oreilles frappées de sa parole, cet esprit éclairé de ses lumières, ce cœur embrasé de ses flammes, ce corps nourri de sa substance : l'impureté est en vous un sacrilége. Mais cette profanation n'est-elle que vénielle ? la théologie vous décide qu'elle est mortelle quand elle est volontaire.

TROISIÈME PARTIE.

Les règles que nous venons d'établir sont sans doute très-sages, ces conseils très-utiles. On ne peut trop exhorter à s'y conformer. Mais enfin, direz-vous, tout cela passe-t-il les bornes du conseil et de la perfection? prétendez-vous en faire une obligation rigoureuse et taxer de péché mortel les moindres fautes ? Sacrée pudeur, céleste prudence dont tout le monde respecte la sévère délicatesse, lors même qu'il en franchit les bornes, venez ici plaider ma cause, ou plutôt la vôtre et celle de la vérité. Oui, la théologie, de concert avec la nature qui en inspire la honte, et la prudence qui en fuit le danger, la théologie, dans la plus exacte rigueur, décide qu'il n'en est pas de l'impureté comme du vol, de la médisance, de l'impatience, et de bien d'autres péchés où la matière peut être légère et le consentement véniel ; mais, comme dans la foi, le blasphème, le parjure, le péché est ici toujours grave, le défaut du consentement peut seul excuser du mortel.

Quelques théologiens, il est vrai, en petit nombre, ont avancé autrefois d'une manière assez embarrassée qu'il pouvait y avoir de la légèreté, et qu'à moins d'en venir au désir ou au danger évident des derniers crimes, les fautes ne pouvaient être que vénielles, quoiqu'infiniment plus dangereuses que dans les autres passions. Cette opinion, fût-elle douteuse, ne serait pas tolérable dans la pratique, et on devrait l'interdire comme extrêmement périlleuse. De quelle conséquence ne serait-elle pas en effet ? A la faveur de cette prétendue légèreté, que ne se permettrait pas un monde pervers, un cœur corrompu déjà entraîné par la violence du penchant et la séduction des exemples, puisque l'énormité du crime lui sert à peine de barrière ? Mais il s'en faut bien que la question soit problématique ; ces théologiens singuliers sont généralement abandonnés ; l'école et la chaire, les Pères de l'Eglise et ceux de la vie spirituelle, le sentiment commun des fidèles les condamnent unanimement ; la piété trembla toujours pour une pensée, pour une parole, pour un regard, non-seulement comme pour des fautes vénielles, ce qui ne fut jamais contesté, mais comme pour des péchés mortels, quand on y consent, ce qui n'est pas moins incontestable.

Sans doute les péchés d'impureté ne sont pas tous égaux dans leur énormité ; leur objet est, comme tous les autres, susceptible d'une infinité de degrés différents. Le plaisir qu'il fait sentir peut augmenter ou diminuer à l'infini ; il en est de même du danger et des occasions plus ou moins éloignées, toutes relatives au caractère des hommes et aux circonstances des temps et des lieux. Tout cela dans la spéculation peut ne faire qu'une matière, une délectation, un

danger médiocre qui ne devrait être par lui-même qu'un péché véniel. C'est ce qui dans le faible qui se néglige, fait les péchés de fragilité ; dans le juste qui combat, forme les degrés de mérite ; dans le pécheur qui succombe, produit les degrés de malice; dans le corrupteur qui séduit, diversifie les effets du scandale. Mais ce n'est pas l'état de la question ; se borner là, ce serait prendre le change. Il s'agit du consentement libre et volontaire donné à la délectation, même légère. Ce consentement, malgré la légèreté de son objet, ne porte-t-il pas en lui-même son péril prochain et son péché grave? Voilà ce qu'enseigne sans difficulté la saine théologie.

Ce que nous venons de démontrer suffirait pour la décision. Serait-ce en vain, ou ne serait-ce que pour des choses indifférentes que Dieu aurait si profondément, si généralement, si constamment gravé dans tous les cœurs la pudeur et la honte des moindres fautes, et que la prudence nous ferait prendre les plus grandes précautions? Cet oracle de la divine sagesse, cette loi de la sagesse humaine, laissent-ils douteuse la nécessité des unes et la grièveté des autres? Ainsi pense-t-on, ainsi agit-on dans les intérêts de la vie. Un malade, un convalescent, un tempérament faible, un général d'armée, dans une guerre douteuse et avec des forces inférieures, ne négligent rien. Régime exact, choix des aliments, éloignement du mauvais air, habits, meubles, service, tout est important ; la santé et la vie en dépendent ; une bagatelle peut causer la maladie ou la rechute, et conduire à la mort. Sentinelles vigilantes, discipline sévère, poste favorable, bons retranchements, retraite prudente, tout est essentiel ; le salut de la patrie y est attaché : une bagatelle peut attirer la ruine ou la défaite des troupes. Il n'est point de tempérament plus faible que notre vertu, de maladie plus opiniâtre que la passion, de rechute plus ordinaire que celle de l'impureté ; le régime n'est jamais trop exact, les aliments trop scrupuleusement choisis, l'éloignement du mauvais air trop prompt. Les moindres fautes sont mortelles. Jamais ennemi plus fort, plus dangereux, plus opiniâtre que la volupté, jamais forces plus inégales que celles de la nature, jamais guerre plus douteuse que celle des vices. La grâce, il est vrai, nous est accordée et suffit à tout. Mais pour nous rendre vainqueurs, elle exige la vigilance la plus attentive, la discipline la plus rigoureuse, les retranchements les plus forts, la fuite la plus prompte. Pour peu que l'ennemi gagne de terrain, tout est perdu.

Deux principes différents et certains décident d'abord la question dans la pratique. On ne peut sans pécher mortellement, ni commettre un péché douteux, ni s'exposer à un péril prochain. Or ici le doute et le risque sont incontestables. On pèche donc mortellement quand on brave volontairement l'un et l'autre : 1° Le doute. La doctrine que j'avance ne fût-elle pas certaine elle est du moins douteuse, elle est probable, elle est sûre, et même la plus sûre et la plus probable. La force des raisons, la multitude et le poids des autorités ne permettront jamais de regarder le sentiment contraire comme certain ni même probable, et de n'avoir aucun scrupule quand on le suit. Le fait du péché commis n'est pas plus assuré que la doctrine qui l'excuse ; l'impossibilité de fixer la matière, de mesurer le péril, d'évaluer la délectation, ne laissèrent jamais à celui qui s'y livre même dans le sentiment contraire, la liberté de s'assurer que son action n'est pas mortelle. Ce double doute, sur la vérité de la décision et sur la qualité de la faute, forme évidemment une conscience douteuse du péché mortel contre laquelle on ne peut agir sans commettre un péché mortel par ce seul risque.

2° Le danger de commettre un second péché plus grand que le premier. Ce n'est pas seulement le péril général et toujours très-grand de l'impureté pour les plus grands saints, incomparablement plus violent pour les âmes faibles, et extrême pour les pécheurs ; c'est encore le péril propre et l'occasion actuelle de l'action que l'on fait ; occasion plus pressante et plus prochaine que ne le serait la présence de l'objet le plus séduisant. Cette action est un commencement de péché. Or rien de plus proche, de plus lié à un grand péché que le consentement au péché. Un homme qui commence à tomber est bien plus près d'une chute entière, que celui qui est encore debout au bord du précipice. Rien ne court plus à l'incendie que le feu qui déjà s'allume, rien ne conduit plus à la mort que le poison qui déjà gagne. Or n'est-on que médiocrement coupable, quand on se met dans l'occasion prochaine, dans le commencement du péché mortel? n'est-ce pas même ce qui fait proprement l'occasion prochaine? Ce n'est pas tant la présence, la société, la vue des objets qui la forme ; ce sont les péchés précédents, le goût qu'on y a pris, et la passion qu'ils ont formée, qui nous livrant sans défense à la tentation, la rendent si dangereuse. C'est ce que fait le prélude et le commencement du péché : il forme lui-même l'occasion, il amène le péril, il donne le goût, il excite la passion, il se livre sans défense à l'ennemi. Qui aime le péril y périra ; qui le cherche, qui le commence se sauvera-t-il? Il a beau ne pas vouloir succomber, il se met dans la nécessité de périr, et périt déjà en effet en se mettant dans cette nécessité : *Qui amat periculum peribit in illo.* (*Eccli.*, III, 27.)

Doublement criminel quand les fautes prétendues légères étant extérieures, on fait naître un danger égal pour ceux dont on arrache, on sollicite le consentement. Et comme les péchés commencés ou occasionnés sont de même nature que l'acte consommé qui y répond, le caractère de la personne coupable, complice ou objet des désirs et des libertés même légères, en change l'espèce, et ajoute à la malice de l'impureté tout ce que la proximité du sang, la sainteté de l'état, le lien du mariage, peut y donner

d'énormité. Une confession qui manquerait de ce détail, serait défectueuse dans son intégrité.

A remonter au principe, qu'est-ce que la chasteté? qu'est-ce que le péché contraire? La chasteté est une vertu simple et indivisible, dont la nature consiste dans l'intégrité et la pureté. L'intégrité est détruite par la moindre division, la pureté par la moindre souillure. Ces deux idées ne souffrent ni partage ni mélange volontaire. Je dis volontaire, parce qu'il n'y a que l'acquiescement de la volonté qui puisse souiller ou diviser l'âme. Ainsi la foi, sans distinction des articles plus ou moins importants, est perdue par le doute sur un seul article. Le péché est un goût volontaire du plaisir sensuel. Tout plaisir sensuel n'est que la suite du désordre des organes, que la loi divine condamne rigoureusement. Ce dérangement est destiné par la nature à conduire au crime complet, et à le consommer. La nature, en instituant ce plaisir et ce mécanisme, ne s'est proposé qu'une fin et une action unique, dont tout le reste n'est que le moyen et le préliminaire, absolument inutile et pernicieux même, meurtrier et opposé à sa fin, par conséquent condamnable, s'il n'est béni par le sacrement, et même dans le sacrement, s'il n'est employé à son usage.

Mais, dira-t-on, c'est peu de chose. Quoi! n'est-ce que peu de chose que de détruire une vertu, de renverser l'ordre de la providence, de s'exposer au plus grand péril des crimes énormes? Cette légèreté même augmente votre malice. Etes-vous excusable de refuser si peu de chose à votre Dieu, à votre salut, à votre honneur? êtes-vous excusable de tout risquer, de tout perdre pour si peu de chose? De quel prétexte couvrir la honte de votre défaite? le penchant était-il si rapide, la passion si violente, l'occasion si dangereuse? Non: ce n'était rien d'abord, c'est votre imprudence, votre malice, qui ont grossi l'orage. Dieu souffrira-t-il un mépris si marqué? Non, non: il vous fera sentir qu'il ne doit pas être compté pour si peu de chose.

La célèbre et respectable société des Jésuites a signalé son zèle contre cette pernicieuse doctrine. Leurs chapitres généraux, dans deux décrets différents, l'ont déclarée fausse, dangereuse, contraire à la pureté, et pour mieux conserver la réputation et les bonnes mœurs de leurs sujets, ils ont défendu, sous les plus griêves peines, de l'enseigner, de la soutenir même comme tolérable, d'agir, de diriger, de donner aucun conseil en conséquence, parce qu'il est impossible dans une matière si délicate de discerner ce qui est léger ou ce qui est grave, et de résister à un danger si pressant, qu'on se fait à soi-même. Le premier décret ne parlait que de la délectation délibérément recherchée, *deliberate quæsitam*. On en fit un autre quelques années après, sur l'avis de toutes les provinces, qui l'étend à la délectation volontairement acceptée, *deliberate acceptatam*. Cette décision a été adoptée par tous les ordres religieux, par tout le clergé et par tous les fidèles. L'Eglise a cette obligation importante aux Jésuites, d'avoir éclairci et fixé ce qui jusqu'alors avait été peu connu.

Comprend-on bien l'étendue et les conséquences de ce principe? Il devrait seul changer la face du monde. Qui peut disconvenir que dans les divertisssements, les conversations, les intrigues, les lectures, les parures, les nudités, le bal, le spectacle, il ne se prenne quelque liberté, il ne se jette quelque regard, il ne se forme quelque désir, quelque pensée, il ne se profère quelque parole impure? Tout le monde voit-il impunément une estampe immodeste, une femme indécemment parée, une danseuse sur le théâtre? entend-il impunément une chanson, un discours libre? Si tout cela sont des péchés mortels, qui peut en compter le nombre? qui peut compter le nombre des réprouvés? Que de romans, de comédies, de vers, de tableaux vont être livrés aux flammes! que de tapisseries, de statues, de meubles, de parures, d'habits, vont être proscrits! Qui ira au bal, au spectacle, aux promenades publiques? Que de conversations vont languir! A quelle vie de retraite, de recueillement, de mortification va-t-on se condamner? Quelle vigilance dans les parents el les maîtres! quelle sévérité dans la police et le gouvernement! quelle nouvelle sorte d'éducation pour la jeunesse! Ce seul principe doit faire un monde nouveau, on en frémit; qui peut s'y résoudre? Content de se garantir des excès, et se croyant dès lors fort sévère et fort vertueux, tous ces essais du vice passent pour un agrément et un mérite. De quel œil envisage-t-on la sauvage vertu, l'inexorable morale, qui prend tout au criminel? Voilà pourtant la vérité que bien des gens ne s'attendaient pas à recevoir de la main de saint Ignace.

A une autorité d'un si grand poids ajoutons l'oracle infaillible de l'Eglise: elle condamna dans le dernier siècle, par la bouche d'Innocent XI, cette proposition si témérairement hasardée, qu'il est probable que ce n'est qu'un péché véniel de consentir à un plaisir sensuel qui naît d'une liberté peu honnête, pourvu qu'on ne risque pas d'aller plus loin: ***Probabilis est opinio esse tantum peccatum veniale osculum habitum propter delectationem sensibilem et carnalem quæ ex osculo oritur secluso periculo, ulterioris consensus.*** Rien n'est plus précis. Voulût-on s'en tenir à ces bornes, pût-on se flatter de ne pas les franchir, le plaisir sensuel serait seul une matière de péché mortel. L'opinion contraire, qu'on avait garde d'avancer comme vraie, mais seulement comme probable, n'a pas même de probabilité. Quoique cette décision soit bornée à une sorte de liberté et de plaisir, il est aisé de sentir que les raisons sont partout les mêmes, et qu'elles renferment une généralité de doctrine pour tous les péchés de ce genre, dont il serait téméraire de s'écarter.

Mais l'Esprit-Saint laisse-t-il quelque liberté à nos faibles conjectures? Saint Paul pousse à une espèce d'excès le détail des œuvres de la chair qui excluent du royaume des cieux. Après avoir parlé des crimes grossiers, il continue. Ecoutez-le : l'impureté, l'impudicité, la dissolution, c'est-à-dire les fautes prétendues légères, ces préludes de l'incontinence, sans aller au désordre complet, méritent le même châtiment : *Impuditia, immunditia, luxuria.* (*Galat.*, V, 19.) Que de termes entassés ! Le maître n'est pas plus indulgent que le disciple ; il ne fait pas grâce aux regards mêmes, un coup d'œil est un crime; jeter un mauvais regard sur une femme, c'est être adultère dans le cœur, et avoir commis le péché devant Dieu : *Qui viderit mulierem ad concupiscendam eam, jam mœchatus est in corde.* (*Matth.*, V, 28.)

Combien donc doit être exacte, et cependant circonspecte la confession de ces péchés! Ils sont si grands, si faciles à commettre, si difficiles à discerner; peut-on porter trop loin la précaution et l'exactitude? Ne négligez ni les péchés douteux, le pas est si glissant; ni les fautes légères, la méprise est si aisée; ni les fautes étrangères, le scandale est si commun. Humiliez-vous même des actions involontaires, souvent criminelles, dans le principe, par l'occasion que l'on y donne; dans les suites, par le souvenir flatteur qu'on en conserve. Les âmes les plus pures sont quelquefois coupables. Que sera-ce quand on écoute, qu'on regarde tout, quand on pense et qu'on se livre à tout? La négligence et la dissipation sont-elles de bons garants de l'innocence? Une imagination si fort remplie évitera-t-elle les fruits de sa légèreté? les nuits seront-elles chastes quand les jours l'ont été si peu? Cherchez au tribunal le remède de ces misères, découvrez au médecin de votre âme jusqu'aux tentations et aux penchants : doit-on lui cacher les symptômes et les avant-coureurs d'un mal dont on veut guérir? Que le détail soit pourtant circonspect ; il est des termes modestes qui font tout entendre sans révolter la pudeur : voudriez-vous par la grossièreté des expressions, la vivacité des images, faire naître un nouveau danger qui renouvelât les fautes dont vous vous accusez ?

Tout mesuré que peut et doit être le détail, il en coûtera sans doute à l'amour-propre, source trop féconde de sacriléges pour les personnes même pieuses à qui il échappe quelque faiblesse. Armez-vous de courage pour remplir un devoir indispensable. Plus l'aveu est humiliant, plus il est utile. C'est une partie de la punition du péché. Quel mérite pour vous, si vous le faites sans réserve? Pour ménager une réputation que vous ne méritez plus, et que le secret de la confession vous conserve, pour éviter une honte que vous subirez tout entière au jugement, et que la vertu du sacrement vous épargne, voudriez-vous fouler aux pieds le sang de Jésus-Christ? vous exposeriez-vous, ce qui n'arrive que trop souvent, à entasser les sacriléges, et à croupir les années entières dans cet affreux abîme, sans oser déclarer à un homme ce que vous avez osé faire aux yeux de Dieu? La mort va tôt ou tard vous surprendre, et mettre le sceau à un crime que votre silence rend irréparable. Heureux au contraire dans son malheur, celui qui a la fidélité d'avouer ses faiblesses ! Dieu lui tiendra compte de son humilité, lui pardonnera son péché, et le conduira à la vie éternelle. Ainsi soit-il.

DISCOURS VI.

SUR LE ZÈLE CONTRE L'IMPURETÉ.

Que sine peccato est, primus in illam lapidem mittat. (*Joan.*, VIII, 7.)

Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre.

De tous les objets du zèle, ou de la malignité, il n'en est point où l'on dût être plus circonspect et plus timide que la matière de l'impureté. C'est là que les soupçons sont plus faciles, les jugements plus téméraires, l'accusation plus commune, la conviction plus rare, la justification plus difficile, la plaie de la diffamation plus profonde, la perte de l'honneur plus irréparable, le scandale plus dangereux, les remèdes moins efficaces. C'est la matière de toutes la plus délicate, dont on doive le moins s'occuper et s'entretenir. Il n'en est donc point où la charité doive rendre plus réservé à écouter, à parler, à croire, à condamner, puisqu'on y court le plus de risque, et qu'on y fait le plus de mal. C'est là cependant que la calomnie et la médisance sont le plus ordinaires, le plus piquantes, le plus goûtées ; c'est-là que loin de craindre de si grands maux et de si grands risques, le zèle s'exerce avec le plus d'étendue et d'adresse, de rigueur et d'activité. Tandis que la mauvaise doctrine, l'usure, l'ambition, les inimitiés, la médisance elle-même inondent la face de la terre, et nous trouvent indifférents, les plus légères apparences, la plus méprisable délation d'un libertin, d'une femme de mauvaise vie suffisent pour nous faire crier au forfait, répandre partout le scandale, et décrier les personnes les plus respectables. La charité, la prudence, la justice perdront-elles donc ici tous leurs droits, et se croira-t-on dispensé des ménagements lorsqu'ils sont le plus nécessaires?

Mais, dit-on, l'impureté est un crime énorme; les ravages en sont affreux, le danger d'y tomber est extrême, les plus grandes chutes sont quelquefois l'ouvrage d'un moment, à peine revient-on des habitudes qu'elles font naître ; la religion, le ministère, les familles, la société en sont déshonorés; le zèle peut-il y être insensible? doit-il se taire, fermer les yeux sur tant de désordres, et ne pas s'efforcer d'éteindre la première étincelle d'un embrasement qu'il est presque impossible d'arrêter? Non, sans doute : je n'ai garde de dissimuler la grandeur du mal ou d'en affaiblir les idées; il mérite tous nos gémissements, il exige tous nos soins. C'est, au contraire, pour rendre les soins plus efficaces qu'il faut

les rendre prudents. Le sage médecin qui prépare, qui adoucit, qui sert à propos le remède, n'aime pas moins le malade, et ménage bien mieux sa santé que l'imprudent qui le choisit mal, le précipite, le sert à contretemps, et qui, au lieu de guérir, aigrit le mal et avance la mort par le faux zèle qui le dirige.

Voilà les grandes leçons que nous donne le Seigneur dans l'histoire de la femme adultère. Son crime est grand, il est constant, il est public : *In adulterio deprehensam.* (*Joan.*, VIII, 3.) La preuve est complète, la loi est complète, la loi est précise, le châtiment est juste, il est rigoureux : *Mandavit Moyses hujusmodi lapidare.* (*Ibid.*, 5.) On défère au Sauveur cette infortunée; il est obligé de prononcer : peut-il l'excuser ou l'absoudre? Que dit-il aux accusateurs? Bien loin de les animer par un accueil favorable, une curiosité engageante, une crédulité précipitée, des questions artificieuses, à peine daigne-t-il les écouter. — De quel front venez-vous me porter des plaintes? êtes-vous innocents? Si quelqu'un de vous est sans péché, qu'il lui jette la première pierre. C'en est assez pour les confondre, leur conscience leur fait le procès, ils ne peuvent en soutenir les remords, ils prennent la fuite : *Unus post unum exibat.* (*Ibid.*, 9.) Comment traite-t-il la criminelle? refuse-t-il de l'entendre? cherche-t-il à la confondre par le ridicule ou les reproches? la décrie-t-il? la défère-t-il à son mari ou à ses parents, sous prétexte de zèle? Il se tourne vers elle avec bonté, ne lui parle pas même de son crime : Femme, lui dit-il, où sont vos accusateurs? personne ne vous a-t-il condamnée? Non, Seigneur, dit-elle. Je ne vous condamne pas non plus; allez en paix, et ne péchez plus : *Neque ego te condemnabo, vade in pace.* (*Ibid.*, 11.)

L'impureté n'était pas moins répandue que les autres vices au siècle du Sauveur; cependant il n'en a presque pas parlé; il n'en a accusé personne, non pas même les pharisiens, qui n'étaient pas plus chastes que les autres. Il a combattu leur orgueil, leur avarice, leur hypocrisie; il s'est plaint de leur rigueur à le condamner; il a pris la défense de ceux qu'ils accusaient même en cette matière, comme la Madeleine; jamais il ne s'est plaint de leur incontinence : il a cru que le silence la corrigerait mieux que l'éclat, et l'indulgence que la sévérité, et que pour l'intérêt même de la vertu, il valait mieux, 1° ignorer que rechercher, 2° excuser que condamner, 3° pardonner que punir, et que, par un principe ignoré de ceux qui ne prennent pas la charité et la prudence pour règle, le zèle devait être ici le moins curieux, le moins crédule, le moins sévère. Ce seront les trois parties de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

On connaît mal ses intérêts quand on prend la curiosité et la sévérité pour guides. Devrait-on oublier que la récrimination est aussi aisée que l'accusation? Médecin, guérissez-vous vous-même. Qu'on se rende justice, est-il bien des gens exempts ou à l'abri de toute faute et de tout soupçon? la faiblesse humaine est si grande, les plaisirs sont si séduisants, le cœur si sensible, la jeunesse un temps si critique! Est-il bien vrai qu'on ait échappé à tous les écueils? Combien de fois, jusque dans l'âge le plus avancé, mille crimes secrets rendent plus condamnable que ceux à qui on fait avec acharnement le procès? Vous voyez une paille dans l'œil de votre frère, et vous n'apercevez pas une poutre dans le vôtre ; vous serez trop heureux si le voile n'est jamais levé. Etes-vous un accusateur recevable? et ne devriez-vous pas, dans les ténèbres dont vous vous enveloppez, sentir équitablement le contraste de votre malignité et de votre hypocrisie? Mais c'est cela même qui anime et rend impitoyable ce prétendu zèle. On rougit d'être seul coupable ; on veut s'autoriser par l'exemple, et se sauver dans la foule de ses pareils; on n'est ardent à poursuivre le vice que pour en écarter le soupçon. Il est étonnant qu'étant les plus intéressés, les hommes les plus corrompus soient communément les plus attentifs et les plus sévères : *Clodius accuset mœchos, Catilina Cethegum.* (Juv. sat. II, 27.)

Il vaut mieux, disons-nous, ignorer ces sortes de fautes que les connaître. Pourquoi? Parce qu'il est dangereux d'en avoir la curiosité, plus dangereux de la faire paraître, très-dangereux d'y réussir. 1° Les recherches curieuses sont dangereuses. Ce n'est pas toujours le malheureux qu'on décrie qui est le premier et le plus coupable : le croira-t-on? c'est son espion et son délateur. La curiosité et la médisance sur les autres défauts du prochain sont ordinairement l'effet de la malignité. Ici, outre la malignité, elles sont encore l'effet de la corruption. On a déjà commis par goût dans le cœur ce qu'on s'efforce par zèle de découvrir dans les autres. Pourquoi tant s'occuper de ces objets empoisonnés? C'est qu'on aime à s'en repaître. Ces perquisitions sont autant de tableaux, de lectures, de conversations obscènes, d'autant plus piquantes et plus recherchées, que le cœur, qui y trouve son compte, se flatte de le faire innocemment. Tout sert à la volupté, ses raffinements sont inépuisables : s'en informer, s'en instruire, même la condamner, c'est toujours la goûter en passant, et flairer, en l'arrachant, la fleur qu'on dit mauvaise. On rougirait du crime : que risque-t-on à le poursuivre? le prétexte du zèle en fait même un mérite.

Hélas! lors même que, forcé de le reprendre, on en fait en tremblant le sujet de ses exhortations, il est dangereux d'en moraliser : quelle témérité d'en faire la matière ordinaire, et peut-être privilégiée, de ses lubriques recherches? Que je crains pour un homme qui ne se défie pas d'un zèle si peu discret! Je plains un magistrat, je plains un supérieur d'une maison de force, obligés par leur charge de vivre au milieu des serpents pour arrêter leur fureur, et d'entendre leurs

sifflements. Je plains un médecin, je plains un confesseur, obligés, pour se rendre utiles, d'entrer dans des détails aussi désagréables que dangereux. Etes-vous moins à plaindre, vous dont la trop curieuse incontinence, se plaisant à vivre dans un air empesté, fait assiéger sans nécessité et vos oreilles par le récit, et vos yeux par le spectacle, et votre cœur par les attraits d'un crime avec lequel, peut-être d'intelligence, vous ne tarderez pas à vous familiariser? Faut-il tant s'occuper de ce qu'il est utile de ne jamais connaître?

Dans les règles de prudence qu'on donne aux prédicateurs, on met quelquefois en problème s'il est bon de faire des sermons sur l'impureté, ou s'il n'est pas plus utile de n'en parler qu'en passant, et plutôt en faisant l'éloge de la chasteté qu'en peignant les horreurs de l'incontinence. Quoique je sois persuadé qu'on doit en parler au peuple, et qu'on peut le faire avec fruit quand on le fait avec décence, je ne saurais blâmer le sentiment qu'enseigne et que suit un célèbre seminaire. Ce n'est guère, dit-il, l'instruction qui manque : la nature et la société n'instruisent que trop; la conscience en avertit assez. L'énormité de ce péché, aux yeux mêmes du monde, n'est pas un problème. Que le confesseur entre, s'il est nécessaire, dans un détail dont le tribunal lui fait une loi; mais pourquoi risquer d'instruire ceux qui jouissent d'une heureuse ignorance? Au lieu de fixer pendant une heure l'attention d'un auditoire sur des objets sur lesquels on ne peut glisser trop rapidement, ne vaudrait-il pas mieux affermir le cœur par les grandes vérités de la religion, et lui faire craindre un ennemi qu'on ne combat jamais de front qu'avec désavantage? On s'épargnerait par là les malignes interprétations des gens corrompus, qui empoisonnent les choses les plus indifférentes. C'est toujours arracher les choses saintes aux chiens qui les foulent aux pieds.

Dans le tribunal même de la pénitence, où le détail des circonstances aggravantes est inévitable, peut-on trop dire et aux confesseurs et aux pénitents : Bornez-vous au pur nécessaire, soyez courts dans les interrogations et dans les réponses, défiez-vous de vous-même, craignez de souiller une imagination qui n'est que trop facile à se laisser agréablement amuser? Je tiendrai le même langage et aux pasteurs obligés de converser avec les femmes, et aux médecins exposés à mille fâcheux détails. Le devoir a beau vous parler, vous vous portez vous-même; votre cœur vous échappera : le zèle a beau vous conduire, vous êtes homme comme un autre, et comme un autre vous serez un homme aux yeux de celles qui vous approchent. Que pour elles et pour vous vos conversations, dit saint Ambroise, soient courtes, rares, austères; ne leur parlez presque qu'en fuyant : *Sit sermo rarus, brevis et austerus, conversatio quodammodo fugitiva.*

En oubliant ces sages règles, on sera toujours environné de libertins et de femmes suspectes; on écoutera les discours les plus grossiers; on apprendra les actions les plus scandaleuses, sans croire mériter les reproches qu'on se prépare à faire : et on croit le public assez crédule pour être la dupe d'un zèle si équivoque, ou plutôt si peu équivoque! Hélas! il n'est que trop vrai qu'on est homme. Serait-on si curieux si on n'était homme? Ne le fût-on pas d'abord, sera-t-on longtemps si curieux sans devenir homme? Qu'il vous coûtera cher d'avoir voulu, comme la première femme, connaître le bien et le mal! qu'apprendrez-vous qu'il n'eût mieux valu ignorer? C'est de la poix, dit le Sage, vous en serez sali; c'est du feu, vous en serez brûlé : *Qui tetigerit picem inquinabitur ab ea.* (*Eccli.*, XIII, 1.)

2° Il n'est pas moins dangereux de paraître curieux et attentif : attendez-vous à une haine générale. Suspect à tout le monde, et au libertin qui hait la lumière, et à l'homme vertueux qui craint les soupçons, vous serez l'objet de l'anathème. Quelle plaie à votre réputation! quel nuage sur votre conduite! Les examens curieux, les informations empressées, ce goût apparent de ce que la vraie piété évite avec le plus grand soin de trouver sur ses pas : en faut-il davantage pour vous décrier? Vous êtes trop délié pour être innocent : on n'est si pénétrant que par les lumières de l'expérience; le plus susceptible des traits de la volupté est le plus enclin, le plus ingénieux à lui trouver des conquêtes; il n'en devinerait pas tant s'il n'en savait bien davantage. La pureté, l'innocence pensent, parlent, agissent avec plus de simplicité et de charité; le vice leur est si étranger, qu'elles ne peuvent ni l'imaginer ni le croire; un cœur gâté le voit partout, parce que partout il le porte. Jésus-Christ fut moins empressé : on lui amena la femme adultère; Madeleine vint le chercher; il trouva par hasard la Samaritaine; il n'en interrogea aucune. Il souffrait autour de lui les publicains, les femmes de mauvaise vie; il leur promettait le ciel si elles se convertissaient; jamais il ne les accusa ni n'écouta leurs accusateurs.

Cependant ces étincelles que vous croyez légères allumeront contre vous un feu que vous ne pourrez plus éteindre. Attendez-vous à n'être pas épargné : œil pour œil, dent pour dent. Sera-t-on pour vous indulgent quand vous êtes si malignement sévère? n'a-t-on pas droit de vous mesurer à la même mesure dont vous avez mesuré les autres? Un coup d'œil, un mot, un geste, tout deviendra fécond dans les mains d'un adversaire irrité, comme il fut fécond dans les vôtres. A quel titre en effet vous croire seul hors d'atteinte à la tentation, et hors de prise aux ombrages? Sans doute on ne va pas en cynique commettre ouvertement le péché. Un homme en place, plus intéressé qu'un autre à sauver les apparences, doit être encore plus circonspect : sa curiosité le trahit, ses perquisitions le décèlent. Il ne sera pas licencieux sans doute, il sera même modeste et zélé : voile hypocrite qui ne trompa

personne, l'humanité perce de tous côtés à travers les prétextes de la charité et de la justice.

Fût-on à l'abri de soupçons par une vertu reconnue, ne méritât-on pas de les faire naître par une indiscrète curiosité, du moins quelle entrée ne donne-t-on pas par son imprudence à la flatterie et à la malignité des délations? Un flatteur, pour faire sa cour à un homme avide d'apprendre ces faits, lui en fera cent fois la confidence, bien sûr d'un accueil favorable à la faveur d'une accusation qu'on sait ne pas déplaire; un ennemi, pour se venger, sur les pas des vieillards qui calomnièrent Susanne, déférera l'innocent, exagérera les fautes du coupable. En punissant, vous ne serez, sans le savoir, que l'instrument de sa vengeance. L'homme d'esprit se jouera d'un inquisiteur gravement curieux, et le tournera en ridicule; le peuple grossier s'amusera, tout le monde sentira son faible, et sous le masque du zèle le servira à son gré. Ces entretiens si délicieux pour les gens du monde, de quel nouveau sel ne seront-ils pas assaisonnés, lorsque la gaze légère d'une charité apparente leur servira de sauf-conduit? Mais y pense-t-on? des conversations qui semblent n'être que l'écho des lieux publics, où, sous le passeport de la réforme, on déchire les personnes les plus respectables, sont-elles bien dictées, sont-elles écoutées par la pureté et la charité?

Que gagne-t-on enfin par cette réputation effrayante? Contraire à vos propres desseins, elle éloigne les conversions et vous ferme les cœurs. La simplicité et la bonté, l'inattention et l'indifférence font pénétrer tous les secrets, parce que chacun, sans défiance et sans contrainte se laisse voir tel qu'il est. Un air de mystère et de recherche rend au contraire tout le monde attentif et précautionné. En garde contre des yeux toujours ouverts, qui veulent tout deviner, on se plaît, on se croit, on est en effet intéressé à leur donner le change. Mauvaise politique que la finesse reconnue! qu'il est aisé de tromper et de battre l'ennemi dont on sait la marche!

Deux principes bien consolants et pour le confesseur chargé de sonder les replis du cœur, et pour tous ceux que leur place oblige de prêter l'oreille à des discours que le vice seul peut goûter. C'est qu'il est aisé de s'expliquer sur ces matières brièvement et modestement, sans cacher rien d'essentiel, ni alarmer la plus délicate pudeur. Bien différent des objets de la justice et de la restitution, toujours embarrassés et compliqués, tout roule ici sur des principes fort simples, et sur un petit nombre de circonstances peu variées et faciles à expliquer en peu de mots. La langue française, naturellement modeste, entre, par son génie même, dans toutes les délicatesses de la pudeur, et les grossièretés ne sont pas moins opposées à la beauté du langage qu'à la décence des mœurs, comme nous le montrons ailleurs fort au long.

3° S'il est dangereux d'être curieux en matière d'impureté, plus dangereux de le paraître, il l'est infiniment de réussir dans sa curiosité. Ces fâcheuses découvertes sont inutiles à celui qui n'est pas chargé de remédier au mal, et fort embarrassantes pour celui que sa place oblige de corriger et de punir : obligation communément mal remplie, jamais sans beaucoup à peine et à risque, et presque toujours sans succès. Rarement peut-on punir, plus rarement corrige-t-on; on irrite les coupables, on les expose à de nouveaux péchés. Que ferez-vous quand vous aurez percé ce ténébreux mystère? comment réprimerez-vous ce mari adultère, cette femme infidèle, cette jeune personne dissipée, cet ecclésiastique criminel? Vous avez l'autorité publique sur le tribunal, la puissance paternelle et domestique dans votre famille, le pouvoir des clefs dans la confession, celui des censures dans le for extérieur. Toutes ces ressources sont bien peu efficaces, si la prudence ne les dirige; elles seront funestes si la passion s'en mêle.

Pour le tribunal de la pénitence, votre zèle peut s'y donner un libre essor, si votre pénitent est disposé à profiter de vos avis; car vous ne pouvez ni le forcer à les suivre, ni obliger personne à venir à vous, ni prévenir la confession, ni vous servir hors du tribunal des connaissances qu'on vous y a données, ni même dans le tribunal, que très-rarement et avec bien de la discrétion, de celles que vous avez d'ailleurs. Si vous paraissez instruit par d'autres voies et ne pas vous en rapporter à lui, vous perdrez bientôt sa confiance, et avec elle le fruit de vos leçons, et le moyen de lui en donner. Bornez-vous donc à sa direction; tandis qu'il est à vos pieds, faites-lui sentir la grièveté de ses fautes, prescrivez-lui des pénitences pour les expier, des moyens pour n'y plus retomber : heureux si le succès bénit votre zèle!

Si vous avez la puissance des clefs dans le for extérieur, gardez-vous de prodiguer les censures : quelque redoutables qu'elles soient, le libertin s'en joue, le magistrat s'en offense, les méprise et les casse. Qui les redoute dans le monde? A peine les gens de bien y défèrent, et n'est-ce pas cette multiplication même qui, familiarisant le public avec les anathèmes, en fait faire si peu de cas? Voudriez-vous excommunier tous les impudiques? S'il fallait se séparer de tous, dit saint Paul, il faudrait sortir du monde. Il ne frappa qu'à regret un Corinthien, qui, joignant le scandale à l'inceste, profanait publiquement le sacrement du mariage par un commerce criminel avec sa belle-mère. Votre glaive sera respecté quand il ne frappera que des crimes aussi constatés. Foudroyer des fautes légères ou douteuses, c'est rendre odieuse et méprisable une justice qui frappe au hasard.

Le magistrat séculier veut-il toujours, peut-il souvent, doit-il quelquefois prêter son autorité? Il lui faut des preuves. Les perquisitions, les soupçons suffisent - ils

pour faire pencher la balance? Convient-il de punir tous les crimes? la multitude des coupables n'arrache-t-elle pas les armes des mains de la sagesse? faut-il faire couler le sang quand on voit bien qu'il ne sera point un baume à la plaie? Combien de fois la punition d'un coupable déshonore une famille innocente! On peut sans conséquence et on doit enfermer une femme du commun qui corrompt le public : convient-il de flétrir une foule d'honnêtes gens qui méritent les plus grands égards? C'est souvent à tort qu'on taxe de négligence un magistrat sage qui se refuse aux entreprises dangereuses d'un zèle indiscret.

Serez-vous plus heureux dans vos remontrances? Une famille offensée par vos soupçons, au désespoir par vos découvertes, vous écoutera-t-elle? Quel trouble n'exciteront pas vos délations! quelle fureur dans ce mari jaloux, ce père emporté, cette femme soupçonnée, cette fille décriée! Le coupable n'est pas le seul blessé; voit-on impunément accuser ses amis, déshonorer ses proches, décréditer sa communauté? Attendez-vous aux plus grands excès. On se fait mille ennemis sans convertir personne; les insultes, les persécutions, les calomnies, les dangers de la vie, funeste mais trop ordinaire suite d'une conversion manquée. Du ministre on vient au ministère, au sacrement, à la religion; le dépit ne respecte rien. Vous ferez plus de mal que de bien, ou plutôt vous ne ferez plus sûrement aucun bien, et vous ferez beaucoup de mal; cent fois vous vous repentirez d'avoir percé ces ténèbres et rompu ce silence.

Veux-je donc proscrire la vigilance, éteindre le courage, anéantir le zèle, et rendre les pasteurs pusillanimes et lâches? Je veux au contraire rendre le zèle plus utile en le rendant sage, le courage plus ferme en le rendant prudent, la vigilance plus efficace en la rendant précautionnée; je veux que, profitant de l'occasion sans la précipiter, de la confiance sans en abuser, de l'autorité sans l'outrer, la charité se fasse chérir et respecter par sa circonspection et sa réserve; qu'elle fasse agir à propos un magistrat, un pasteur, un père de famille, sans les compromettre; qu'elle se borne à des remontrances paternelles pour un pénitent, s'il est touché, pour un jeune homme, s'il est docile; qu'elle n'avance point des faits, s'ils ne sont certains et connus; qu'elle en soit instruite sans les rechercher et sans les publier; qu'elle craigne de perdre, par ses imprudences, une autorité, de dégrader une dignité, de décrier un zèle dont la sagesse doit faire le caractère.

Imitez le zèle éclairé du Sauveur. Il reçoit l'Enfant prodigue sans lui parler, sans souffrir qu'il parle de ses désordres; il rappelle indirectement à la Samaritaine ses égarements : quoique seul avec elle, un mot termine ses leçons. Il prend la défense de la femme pécheresse; le pharisien qui la condamnait dans son cœur n'était que trop fondé. Madeleine était-elle inconnue? ses péchés étaient-ils douteux? *Mulier in civitate peccatrix.* (*Luc.*, VII, 37.) N'en faisait-elle pas l'aveu par ses larmes? n'en apportait-elle pas les malheureux restes aux pieds du Sauveur? Pouvait-on blâmer la délicatesse du pharisien, ou plutôt le Sauveur devait-il en marquer si peu? Le zèle et la charité ne devaient-ils pas inspirer de justes alarmes sur la réputation d'un homme célèbre par sa vertu, qui, par sa facilité à souffrir les approches d'une femme décriée, semblait trop indulgent pour le crime et trop peu délicat sur les bienséances? Vaines alarmes! la vertu est au-dessus des soupçons, et ce n'est pas son indulgence pour le prochain qui la rendra suspecte. Jugements injustes et faux! Madeleine est convertie : j'oublie ses fautes, je ne connais que ses vertus; elle a beaucoup aimé, elle est pardonnée. C'est vous-même, pharisien, qui méritez toutes les rigueurs de la sentence que vous prononcez.

Mais si le zèle ne doit pas rechercher curieusement le mal, du moins, dira-t-on, doit-il aisément croire celui qu'on lui découvre? Non encore; il doit être ici moins crédule qu'ailleurs.

SECONDE PARTIE.

Quoique très-facile à croire le bien, la charité, dit saint Paul, ne croit, ne juge, ne pense pas même le mal; c'est en elle un effet de la justice et de la sagesse. Le monde est si méchant, la calomnie si commune, les apparences si trompeuses; il est si aisé d'empoisonner, et si ordinaire qu'on empoisonne les actions, les paroles les plus innocentes, qu'on ne saurait être trop en garde contre la calomnie et la médisance. Les hommes sont bons ou mauvais. S'ils sont mauvais, faut-il les croire? S'ils sont bons, faut-il les condamner? *Charitas non cogitat malum.* (*I Cor.*, XIII, 5.) Tout le monde convient de ces règles, on les suit même quelquefois; mais veut-on convenir que la matière de la pureté, plus piquante, plus voilée, plus fréquente, ouvre un plus vaste champ à la malignité? Tout peut y donner prise; la passion rend tout le monde adroit à saisir et fécond à faire tout valoir. Est-il quelqu'un d'épargné, quelqu'un qui ne trouve un mot à dire? Est-il d'occasion où l'on ne puisse soupçonner quelque aventure ou quelque penchant? Mais quelle blessure ne fait-on pas! Tout tire à conséquence. Dans les autres vices, le zèle vogue sur une mer ordinaire : la mer est ici pleine d'orages et d'écueils; de plus grands dangers, des succès plus difficiles, un intérêt plus sensible et plus délicat exigent les plus sages mesures La correction n'est jamais indifférente; elle y est toujours moins bien reçue, et produit le plus mauvais effet quand elle l'est mal. Si le cœur n'est pénitent, qu'on n'espère pas de déférence, et si on ne fait des pénitents on fera des scélérats.

Qui sont donc ceux qu'on doit le moins croire? Ceux qui sont communément délateurs et qu'on croit le plus aisément : les femmes, les dévots et les libertins. Qui sont

ceux qu'on doit le moins soupçonner? Ceux qu'on a le plus de penchant à condamner : les personnes que l'état, le caractère, la vertu rendent respectables. Deux propositions qui, sous un air de paradoxe, renferment des vérités très-importantes.

1° Les femmes méritent ici peu de créance. Communément éprises de leurs charmes, et faciles à se croire aimées, elles s'imaginent inspirer de la passion à tout le monde, et pour peu qu'un coup d'œil, une parole, une attention obligeante vienne appuyer leur vanité, on est d'abord leur conquête, surtout si la naissance, la dignité, la fortune, le mérite, les agréments, leur font souhaiter de voir quelqu'un au nombre de leurs soupirants. Ce qu'elles ont eu la vanité de penser, elles auront la vanité de le dire, et des moindres choses s'érigeront des trophées, faisant peu de cas des délations où elles sont intéressées : *Non des aquæ exitum nec mulieri nequam veniam prodeundi.* (*Eccli.*, XXV, 34.)

Naturellement timides et modestes, elles s'alarment facilement, ou, faisant parade de pruderie, elles affectent d'être alarmées; l'excès de délicatesse leur paraît un garant de virginité, un titre à la réputation de sagesse et à un mariage avantageux. Elles rougissent ou font semblant de rougir de tout et d'entendre finesse à tout; à les en croire, tout les déconcerte et les révolte. Elles courent se plaindre avec des exagérations qu'une pudeur vraie ou fausse ne manque jamais de donner à l'ostentation, ou avec un air de mystère dont le venin est d'autant plus dangereux qu'il est caché avec plus d'artifice : *Non est malitia super malitiam mulieris.* (*Ibid.*, 26.)

Elles sont naturellement soupçonneuses : la moindre chose les trouble; partout elles se font des monstres, imaginent des crimes et débitent leurs ombrages pour des réalités. La faiblesse de leur esprit ne leur permet pas d'apprécier les choses et de les voir dans leur vrai point de vue, surtout si la jalousie s'y mêle; et où ne se mêle-t-elle pas? où ne les porte-t-elle pas? où ne va pas leur vengeance pour décrier un mari, un amant, une rivale? Les yeux de la passion sont de mauvais juges, et sa langue un mauvais interprète; ils multiplient, ils grossissent, ils créent. Tout est plein d'accusations dictées par la jalousie. On serait bien plus indulgent si on se croyait plus aimé : les défauts seraient des vertus; mais le crime de l'indifférence est bien plus énorme que les attentats : *In muliere zelotypa flagellum linguæ omnibus communicans.* (*Ibid.*, 9.)

Combien de femmes pétries de malignité qui n'écoutent que leur ressentiment! Les femmes de Putiphar ne sont pas rares, et il est encore plus d'un Joseph. C'est par ces rapports déshonorants qu'elles se vengent : trop faibles pour manier l'épée, elles ont dans leur langue un glaive à deux tranchants qui ne les sert pas moins cruellement; hommes et femmes, tout est enveloppé dans la proscription. Ce n'est pas toujours à la personne qu'on en veut, on en veut à sa vertu, on en veut à ses attraits, on en veut à une rivale, à qui on ne pardonne pas d'être trop belle ou trop aimée : *Virum de mille unum reperi, mulierem ex omnibus non inveni.* (*Eccle.*, VII, 29).

C'est surtout sur le clergé et sur les religieux, dont la réputation est plus aisément flétrie et plus difficilement réparée, que tombent les calomnies. Est-on mécontent d'un confesseur exact, d'un supérieur ferme, d'un pasteur attentif, le voilà coupable. Le caractère ne détruit pas l'humanité, dit-on; sa passion n'est pas douteuse, il a fait des propositions, peut-être des violences, et presque le crime, si l'on n'eût été plus sage que lui. Aux dépens de son propre honneur, on s'avouera coupable pour pouvoir noircir un complice. Les tribunaux voient souvent charger l'innocent du fruit malheureux d'un crime dont on veut épargner la honte au coupable.

Les femmes sont d'autant plus hardies dans leurs plaintes qu'elles savent qu'on les en croit aisément et que leur vengeance est presque sûre. Peut-on même les convaincre de faux dans des faits si obscurs et si soigneusement cachés? Malgré les plus évidentes justifications, la fleur de la réputation demeure toujours ternie; la justice humaine, quoique si précautionnée dans ses jugements, arrête par provision l'accusé sur la plainte de la femme déshonorée, précaution nécessaire pour empêcher l'évasion du séducteur, mais qui ne décide point du fond de la cause et qui n'interdit au prévenu ni la connaissance de l'accusation et de l'accusatrice ni la liberté de se justifier. Des parents, des supérieurs, seront-ils moins équitables? et sur la parole d'une misérable qui a l'impudence de se décrier elle-même, s'exposeront-ils par leur crédulité précipitée à perdre des innocents qu'ils doivent protéger?

Les femmes suspectes, les gens de la lie du peuple, sans éducation, sans mœurs, sans sentiments, sans modestie, aux gages de quiconque daignera acheter leurs invectives, à peine écoutées et toujours suspectes dans les tribunaux séculiers, seraient-elles de quelque poids auprès des supérieurs ecclésiastiques contre les coopérateurs de leur ministère! Les plus grands saints ont été accusés; jusqu'à saint François de Sales, dont la douceur charmait tout le monde. N'a-t-on pas vu une femme, gagnée par les ariens, porter son effronterie jusque dans un concile et accuser saint Athanase qu'elle ne connaissait même pas? N'a-t-on pas vu jusque dans le sanctuaire, jusque dans le tribunal de la pénitence, des créatures vendues à l'iniquité tendre des piéges aux ministres pour avoir droit de les accuser quand elles n'avaient pu les séduire? Les canons exigent les plus grandes précautions, les plus irréprochables témoins, la conviction la plus entière, pour condamner un prêtre. Sa réputation est trop précieuse à l'Église, trop utile au public, pour la livrer au caprice d'une femmelette.

O vous qui, loin des orages du ministère, n'en éprouvez ni les embarras ni les risques, soyez la consolation et la ressource de ceux qui portent le poids du jour et de la chaleur; il est de votre intérêt de vous les conserver et de maintenir le respect du public. La malignité ne respecte pas plus la tiare que la houlette.

2° Croira-t-on plus facilement les libertins ou les dévots? Ils sont tous les deux suspects par divers principes. Le libertin se joue de la médisance, le dévot s'en fait un mérite; le premier désire de trouver tout le monde coupable pour s'autoriser dans son désordre, et le second pour s'applaudir de sa perfection. Celui-ci dit avec le pharisien : Je ne suis pas comme le reste des hommes : *Non sum sicut cœteri hominum* (*Luc.*, XVIII, 11); celui-là comme les Samaritains : Les prêtres ne valent pas mieux que nous : *Sicut populus, sic sacerdos.* Sans même vouloir calomnier, ils sont tous deux portés à juger témérairement de tout le monde : le dévot par des idées sublimes de vertu qu'il croit n'exister qu'en lui, le libertin par l'usage ordinaire des hommes de juger de tout par soi-même. Il n'y a plus de vertu, disent-ils; l'un parce qu'il n'en a pas et qu'il a honte d'être confondu par l'exemple, l'autre parce qu'il n'y a que lui qui en ait et qu'il ne peut souffrir d'être effacé par la concurrence. Ceux mêmes qui agissent avec droiture, exempts de préjugés, ne voient pas toujours avec des yeux équitables; il est peu de gens dont la pénétration et le jugement puissent servir de guides.

Mais quel monstrueux assemblage de libertinage et de réforme, de calomnie et de prétendu zèle, lorsque dans le dévot ou le libertin la bassesse de la naissance, de l'éducation, des sentiments, la grossièreté de l'esprit et des expressions, la perversité du cœur, un sordide intérêt, une servile dépendance, l'excès de la misère, rendent emporté, brutal, flatteur, imposteur! quel fonds peut-on faire sur des âmes de boue qui ne connaissent ni honneur, ni politesse, ni probité? sur des barbares qui ont à peine les traits de l'humanité et en ignorent les premières règles? sur de vils adulateurs qui ne parlent, qui ne pensent que d'après leur maître ou plutôt d'après les idées et les goûts qu'ils lui supposent? sur des âmes vénales qui pour une somme modique vendraient jusqu'à leur liberté et leur vie? sur des génies bornés de qui on arrache tout ce qu'on a l'adresse de leur suggérer ou l'autorité de leur prescrire? La crainte et l'espérance, l'artifice et le despotisme, que de délations ils enfantent qui tous les jours font immoler et méconnaître l'innocence et la vérité!

Des délateurs si méprisables peuvent-ils trouver quelque accès auprès de personnes qui pensent? Ce sont pourtant ces hommes si méprisables qui sous les empereurs romains faisaient trembler les plus illustres têtes Ils étaient dignes en effet d'un Tibère, d'un Néron, d'un Domitien, dont ils servaient les fureurs. Aussi furent-ils l'exécration des Tite, des Trajan, des Antonin, comme ils étaient l'exécration de l'univers. Ces princes, qui faisaient honneur à l'humanité et qui en étaient les délices, n'avaient garde d'en abandonner le sort à ces bouches infâmes, et ce sont ces hommes, le croira-t-on? qui souvent encore ont le plus de crédit sur des cœurs subalternes qui pensent assez peu pour ne penser que d'après eux. Admis sans cérémonie et sans conséquence dans l'intérieur d'une maison, furtivement écoutés en passant, avec une indifférence affectée, servant de délassement dans les moments vides où l'on a quitté le masque de la gravité, le laquais, le mendiant obtiendront facilement une audience que l'honnête homme ne peut obtenir; ils distilleront sans résistance et on recevra avec avidité leur venin dans des cœurs que la charité et la vérité trouvent impénétrables.

Croira-t-on que, par l'idée la plus singulière et la plus fausse, on se fera un principe de ce qui choque toutes les règles de la sagesse? J'écoute peu les honnêtes gens, dit un homme aussi singulier dans ses idées que dans sa conduite; je ne saurais d'eux presque rien. Je les crois peu, j'en attends peu de lumières; ils sont discrets, ils s'observent; ils sont polis et mesurent leurs expressions; ils sont bons, et ne veulent ni m'affliger ni affliger personne. Ils sont charitables, ils cachent, ils excusent les fautes; ils ne sont pas curieux, et ne veulent pas les savoir. Leur probité leur ferme la bouche et me les rend suspects. Les libertins, les domestiques, la lie du peuple, parlent sans ménagement et disent sans scrupule tout ce qu'ils savent; la vérité est sur leurs lèvres. Ils se glissent partout, ils sont de tout, ils voient tout. Par eux je fouille dans toutes les familles et je tiens la clef des cœurs; une légère récompense me les attache; je les rends à peu de frais aussi curieux que moi. Ainsi je suis partout et je vois tout sans être vu. La galanterie leur est encore mieux connue; ils en sont presque toujours complices, confidents ou ministres. Ces témoins, ces juges, cette conduite sont dignes l'un de l'autre; c'est à la sagesse à les apprécier ce qu'ils valent.

3° On ne doit guère plus s'en rapporter à soi-même. Que l'homme est facile, aveugle et téméraire dans ses jugements! Tout lui semble être de son ressort; il se croit presque infaillible dans ses conjectures. Rien cependant de plus équivoque que les apparences. Quelque commune que soit l'impureté, quelque étendu que soit son empire, c'est le vice sur lequel on doit être le moins précipité et le moins crédule; l'hypocrisie, qui s'y livre en secret, a souvent l'art de le cacher. L'homme du monde, qui paraît s'en faire un jeu, en est très-souvent éloigné. Il entre dans les discours et les manières des hommes plus d'habitude de légèreté, de vanité que de corruption. La galanterie donne un air de politesse, fournit une conversation légère, fait une réputation d'homme d'esprit, ouvre les portes des maisons dis-

tinguées, procure la familiarité des grands, met de toutes les parties, souvent conduit à la fortune, voilà le mobile le plus ordinaire d'un apparent libertinage où la volupté a peu de part. On connaîtrait mal mes principes si on soupçonnait que j'excuse ou que je tolère ni le péché, ni les motifs, ni la témérité qui exposent au danger de le commettre. Je prêcherais sur les toits, qu'on ne peut trop veiller sur soi-même et chercher un asile dans la fuite; mais je n'en dis pas moins, il s'en faut bien que le crime ne se trouve partout où l'on croit l'entrevoir, et qu'au lieu d'être si facile à prononcer des arrêts on ne saurait être trop réservé dans ses soupçons mêmes.

Personne, au reste, ne condamne avec plus de rigueur que ceux qui sont les plus coupables. L'avare se moque de l'avare, l'ambitieux se déchaîne contre l'ambitieux, le vindicatif blâme le vindicatif. Surtout personne ne crie plus haut contre l'incontinence que celui qui en est le plus infecté. Un homme chaste n'y pense pas, c'est un enfant innocent et simple qui en oublie, qui en ignore jusqu'au nom. Mais la corruption du cœur ne laisse ni ignorer ni oublier ce qui occupe et qui flatte. Heureuse façon de penser qui ramène le premier âge du monde où, maître de ses passions, le premier homme dans le paradis terrestre n'ayant point encore goûté du fruit de la science du bien et du mal pouvait impunément vivre avec des objets que nous n'appelons indécents que parce que la révolte de la concupiscence nous oblige de les couvrir de feuilles. Aveugles que nous sommes, nous faisons de la pudeur une vertu, nous la comblons d'éloges; nous faisons bien, sans doute, c'est un rempart à notre faiblesse qui écarte le danger, c'est un sacrifice qui nous dérobe l'objet du plaisir, Dieu en a fait une loi, toute la terre l'a adoptée; mais ce n'est qu'une vertu de la faiblesse, rougissons encore davantage d'avoir besoin de ce remède. Un homme criminel, soupçonneux ou timide, doit plus qu'un autre sentir les ravages du péché, puisque partout il en souffre ou en craint les atteintes. Qu'il juge donc de son cœur par ses recherches, de sa faiblesse par ses ombrages, il en jugera mieux que de celui des autres. Ne serait-il pas de son intérêt et de son honneur d'écarter les soupçons que ses soupçons mêmes font naître et de prouver la pureté de ses mœurs par la bonne opinion qu'il a des mœurs des autres? Point de plus sûr garant des vertus que la charité qui les croit, et des vices, que la malignité qui les soupçonne.

4° S'il est des personnes suspectes qu'on doit être très-difficile à croire, il en est de respectables qu'on doit être très-réservé à condamner. En général, dans le christianisme, la réputation des bonnes mœurs est précieuse et délicate; chez les païens, où l'incontinence n'était qu'un jeu, peu de personnes en connaissaient le prix, et aux vestales près, à qui, sous les plus rigoureuses peines, leur état en imposait la loi, l'honneur ne recevait par ces accusations que de fort légères blessures. Le christianisme, en nous ouvrant les yeux sur le mérite d'une vertu qui nous rend semblables aux anges, et nous fait dans une chair fragile acquérir des couronnes auxquelles ils ne peuvent avoir part, nous en fait justement regretter la perte, et ménager la bonne odeur, craindre la honte du vice pour nous et pour nos frères; mais il est encore des personnes à qui la réputation est plus nécessaire, et le décri plus funeste. En dévoilant l'infidélité d'une femme mariée, quel trouble vous causez dans sa famille, quelle honte à son époux, quelle douleur pour ses enfants, quel scandale dans le public, quel malheur pour elle-même le reste de sa vie. Moïse ne permettait qu'au mari l'usage de l'eau de jalousie, et les lois ont sagement interdit à tout autre qu'à lui d'être accusateur de sa femme. La réputation d'une jeune personne n'est peut-être que plus délicate, parce qu'elle est plus fragile et plus nécessaire à son honneur et à sa fortune. C'est une fleur légère que le moindre souffle ternit, et qui ne rétablit plus sa fraîcheur. La jeunesse, imprudente et dissipée, donne plus de prise; vive et sensible, elle prend plus aisément la passion; aimable et piquante, elle l'inspire davantage. Ce temps florissant est son règne, ou plutôt le règne des plaisirs. Que de risques elle court; que les outrages sont plausibles, mais qu'ils sont pour elle funestes; quel établissement peut-elle désormais se promettre? Condamnée à un triste célibat, ou à un mariage désavantageux, elle sera trop heureuse de trouver quelqu'un assez peu délicat qui daigne la prendre, et si elle est innocente, quelle injustice, quelle désolation! Ne touchez point à l'oint du Seigneur. Que la charité jette un voile épais sur ses fautes, c'est l'intérêt de la religion, elle l'expose aux insultes des libertins, charmés de pouvoir affaiblir la rigueur, et justifier l'infraction de la loi, par le relâchement des ministres chargés de veiller à son exécution. Rien de plus important que la réputation des prêtres, la gloire ou la honte en revient à la vertu, elle détruit ou maintient la confiance des peuples. Leur parole énervée, leur direction suspecte, on ne les écoute que pour les mettre en contradiction avec eux-mêmes, on n'approche de leur tribunal que pour appeler de leurs arrêts à leurs mœurs, de leurs avis à leur conduite. Quelle attention pour édifier, quel soin doivent-ils avoir d'éviter le scandale? Le soin qu'ils se doivent à eux-mêmes, la religion ordonne qu'on l'ait pour eux. Les mêmes raisons font respecter la réputation des personnes en place, leurs mœurs, par l'influence la plus inévitable, décide de celles du public; infiniment blâmables sans doute quand ils s'oublient, ils dégradent leur dignité, désarment leur autorité, et se mettent dans l'impuissance de corriger des désordres dont ils donnent l'exemple. Conservons donc soigneusement une réputation si nécessaire, écartons jusqu'aux soupçons, s'il est possible, imitons les enfants de Noé, qui couvrent la honte de

leur père, et non pas l'impie Cham, qui court la divulguer et s'attire sa malédiction : *Nolite tangere christos meos.* (*Psal.*CIV, 15.)

Jamais dans ses traits les plus éclatants le vrai zèle avoué de Dieu ne s'est écarté de ces règles. Le prophète Nathan reprit David de son adultère, saint Jean alla jusque dans sa cour reprocher à Hérode son inceste, Héli fut puni de n'avoir pas arrêter le débordement de ses enfants, et les rois d'Israël de n'avoir pas détruit les lieux de prostitution. Saint Paul excommunia l'incestueux de Corinthe, Phinée immola d'un seul coup deux coupables, Moïse arma les mains des lévites pour exterminer les impudiques qui étaient dans le camp. Qui doute que le zèle ne doive reprocher le vice, le poursuivre et le punir? Mais quels crimes? dans quelle occasion? avec quelle sagesse? L'adultère de David était si connu, que Bethsabée vivait publiquement avec le roi, et qu'il était venu un enfant de ce commerce. Hérode avait enlevé la femme de son frère, malgré les résistances, les plaintes, les larmes de son époux : il lui offrit la moitié de son royaume. Tout Israël gémissait du débordement des enfants d'Héli; ils commettaient le péché jusque dans le lieu saint; les femmes n'osaient y venir faire des sacrifices, leur honneur n'y était pas en sûreté; les lieux de prostitution, répandus dans les bois, sur les montagnes, au milieu des villes, demandaient vengeance du gouvernement qui les autorisait. Toute la ville de Corinthe était si scandalisée des horreurs qui firent prendre le glaive spirituel à saint Paul, que les plaintes lui en venaient de toutes parts; l'excommunication fut publique, la pénitence le fut aussi. La corruption du camp d'Israël ne pouvait être ni plus criante ni plus publique, les femme madianites couraient dans le camp, se livraient au public, et corrompaient des milliers d'hommes. C'est alors que le zèle doit s'abandonner à ses justes transports, autant que jusqu'alors il a dû les modérer, par la circonspection, pour ne pas condamner sans preuve, faire soupçonner ce qui n'est pas, éclater ce qui est caché, décrier peut-être des innocents, et tourner les imprudences en crimes.

Non, ne pensons pas que le zèle imprudent et brusque doive s'informer sans discrétion, croire sans examen, agir sans ménagement, et qu'il suffise, pour l'exercer, de crier et de frapper; toujours dirigé par la science, il doit avoir égard à la place, au caractère, à la situation, aux faiblesses de ceux qu'il reprend, pour ne parler et n'agir qu'à propos; il doit enfin, même dans la certitude des fautes, pencher plutôt pour l'indulgence que pour la rigueur. Les mêmes raisons, les mêmes exemples vont vous en convaincre dans la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Le zèle peut s'exercer de quatre manières ; 1° Avec adresse, en insinuant de sages avis ; 2° avec fermeté, en les donnant directement et sans détours ; 3° avec autorité, en se servant pour arrêter le mal, du pouvoir que donne la place ; 4° avec sévérité, en punissant rigoureusement le coupable. L'esprit de Dieu a fait exercer de toutes ces manières le zèle contre l'impureté, dans les occasions les plus éclatantes, et nous enseigne à les mettre en œuvre avec prudence.

David croupissait depuis un an dans le crime, lorsque le prophète Nathan reçoit ordre de rappeler à son devoir un prince toujours cher à Dieu, et que ses anciennes vertus en rendaient digne. Les oreilles des rois, accoutumées à la flatterie, s'ouvrent peu à la voix de la vérité; l'incontinence les rend encore plus inaccessibles, et l'habitude semblait avoir fermé sans retour celles de David. Le prophète lui fait une parabole, où sous des noms empruntés, il se condamne lui-même sans y penser. Deux hommes avaient une fortune bien différente : l'un, extrêmement riche, possédait de nombreux troupeaux : l'autre, très-pauvre, n'avait qu'une brebis; il la nourrissait de sa table, la faisait coucher sur son sein, la chérissait comme sa fille. Un ami étant venu voir l'homme riche, il fait enlever la brebis du pauvre, inconsolable de se voir inhumainement arracher sa consolation et son bien. A ce récit, l'équité naturelle du prince se réveille. Cet homme est digne de mort, s'écrie-t-il, il rendra le quadruple de ce qu'il a pris, et sera rigoureusement puni de sa barbarie. Vous êtes cet homme, dit le prophète. Voici ce que dit le Seigneur : De pauvre berger que vous étiez, et le dernier de votre famille, je vous ai fait monter sur le trône, je vous ai donné les biens et la couronne de Saül, et si tout cela vous paraît peu de chose, je vous comblerai de mille nouveaux bienfaits, et vous commettez contre moi les plus énormes offenses, vous déshonorez, vous ravissez la femme d'Urie, et vous faites périr ce fidèle serviteur par le glaive des Ammonites? Une correction si bien préparée, si sagement amenée, produisit le plus grand et le plus prompt effet : David reconnaît son péché, et en fait une austère pénitence. (II *Reg.*, XII, 1-16.)

Jean-Baptiste ne fut pas si heureux : sa correction, sans assaisonnement, fut aussi sans succès. Bien différent de Nathan, qui avait passé sa vie à la cour, le saint Précurseur, revenu un peu sauvage du désert, attaque Hérode, comme les pharisiens, sans ménagement. Il va dans son palais, et lui reproche ouvertement son inceste : *Il ne vous est pas permis d'abuser de la femme de votre frère.* (*Marc.*, VI, 18.) La crainte d'encourir la disgrâce du prince, de la prison, des supplices et de la mort, rien n'arrête le héros. Il lui en coûta la vie en effet, et quoique sans fruit, il se trouva trop heureux de s'immoler pour son Dieu. Après avoir langui longtemps dans un cachot, sa tête présentée dans un bassin, fut la récompense de la fille d'Hérodias Le précurseur du Fils de Dieu, le premier des chrétiens, le plus grand des hommes fut le martyr de la pureté. Cet événement si remarquable nous apprend

que Dieu tient compte aux saints des efforts même infructueux qu'ils font pour sa gloire, et que le zèle le plus héroïque des saints, est rarement heureux, si les ménagements de la douceur ne lui frayent la voix.

L'Apôtre de la chasteté, qui en avait connu le prix au troisième ciel, saint Paul ne montra pas moins de zèle contre l'incestueux de Corinthe. Quelle abomination! s'écrie-t-il dans son *Epître aux Corinthiens!* le paganisme n'en offre pas de semblable. Il se trouve parmi vous un homme qui abuse de la femme de son père, et cet homme est chrétien; et vous le souffrez, et toute l'Eglise ne s'arme pas pour le punir, et ôter du milieu de vous un si grand scandale? Je n'ai garde de le tolérer, et quoique absent de corps, mais présent d'esprit, j'use de l'autorité que Dieu m'a donnée, j'excommunie le coupable, je le livre à Satan, non pour le perdre, mais pour sauver l'esprit par l'affliction de la chair. Il est une grâce attachée à l'autorité lorsqu'elle est employée avec prudence : l'incestueux rentra en lui-même, saint Paul n'eut plus qu'à le consoler dans l'excès de sa douleur, et demander sa grâce à tous les fidèles : *Ut per interitum carnis, spiritus salvus fiat.* (*I Cor.*, V, 5.)

Phinée et Moïse portent bien plus loin la sévérité. Le fameux grand prêtre aperçoit un des principaux Israélites commettre le crime avec une princesse madianite : l'esprit de Dieu le saisit; d'un seul coup il perse les deux coupables, et mérite le souverain pontificat. Ce n'est pas assez de ces deux victimes, dit Moïse, il faut exterminer tout ce qui se trouve couvert de la même tache, et arrêter le cours du mal par la crainte. Armez vos mains, généreux Lévites. Dieu l'ordonne, traversez le camp qui en fut le théâtre, massacrez sans exception et sans pitié tout ce que vous trouverez, n'épargnez ni vos amis ni vos proches, que le camp soit inondé de sang; il en faut des torrents pour expier un si grand désordre. Moïse ne fut que trop obéi, le glaive ne rentra dans le fourreau que quand les bras des Lévites lassés eurent fait mourir vingt-quatre mille hommes. Ainsi le camp fut purifié, et Dieu apaisé; ainsi le plus doux des hommes cimenta, par l'ordre de Dieu, la loi de la continence. Sans cet ordre exprès, si supérieur aux règles, le zèle souscrirait-il au carnage, lui qui à l'exemple d'un Dieu Sauveur ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie? *Nolo mortem peccatoris, sed magis ut convertatur et vivat.* (*Ezech.*, XXXIII, 9.)

Sans vouloir faire ici l'apologie d'un crime énorme que les chrétiens ne peuvent trop détester, et ne doivent pas même nommer, j'ose dire que le plus souvent il mérite plus de pitié que de rigueur, qu'il y entre plus de malheur et de faiblesse que de malice et de corruption. Pour une de ces âmes vendues à l'iniquité, prostituées au désordre, qui vont de propos délibéré tendre des piéges à l'innocence, il en est cent que l'occasion entraîne, que la pauvreté engage, qu'un perfide séduit, qui sont étonnées de leur faiblesses au désespoir de leur malheur, qui cherchent de bonne foi à se corriger. Et n'est-ce pas ce que nous fait entendre la bonté d'un Dieu, qui a daigné naître de plusieurs femmes de mauvaise vie, et en faire mention dans son Evangile? qui aurait jamais cru que les noms de Thamar, de Rahad, de Bethsabée, dussent figurer dans la généalogie du Dieu de la pureté? Il a voulu, dit saint Jérôme, apprendre au monde que celui qui était né des pécheresses, plein de compassion pour les pécheurs, était venu pour effacer les péchés du monde : *Qui propter peccatores venerat, ut omnium peccata deleret.*

Mais si ces pécheurs gémissent de leurs faiblesses, voilà donc encore dans le cœur une étincelle de vertu, pourquoi la dissiper? voilà un germe de conversion, pourquoi l'étouffer? Telle était la plainte de la fameuse Thécuite : Il ne me reste qu'un fils, on veut me l'enlever, et éteindre la seule étincelle qui peut ranimer ma maison : *Quærunt exstinguere scintillam meam.* (*II Reg.*, XIV, 7.) C'est bien là qu'à l'exemple du Seigneur, il ne faut pas éteindre le lumignon qui fume, ni briser le roseau à demi cassé. Ah! si le coupable rougit et se condamne, s'il fait des efforts pour se relever, si, comme saint Augustin, demi endormi il retombe malgré lui sur son lit, tendons-lui une main charitable pour le soutenir et l'encourager, n'achevons pas de l'accabler sous le poids de la honte et des reproches. S'il cache sa confusion, s'il prend des mesures pour dévoiler ce fatal secret, ne vaut-il pas mieux lui laisser et fortifier même le juste désir et l'utile motif de conserver son honneur, que de lui arracher ce secours et cet aiguillon, en le déshonorant? Si son crime est inconnu, il n'est donc pas contagieux; pourquoi dissiper ces ténèbres, et par le jour fatal de la publicité en répandre au loin le scandale, et lui faire perdre peut-être ses amis, ses protecteurs, sa fortune? *Linum fumigans non exstinguet.* (*Isa.*, XLII, 3; *Matth.*, XII, 30.)

C'est donc ici que le zèle doit être plus indulgent. La rigueur constate et publie, augmente et rend irréparable le mal qu'il faudrait tâcher de corriger et de tenir caché. 1° Elle le constate et le publie. A quoi servent les recherches et les châtiments? A apprendre, à faire croire ce qu'on ne saurait trop envelopper du voile de l'ignorance et de l'incertitude, tandis qu'il demeure secret. Le feu caché sous la cendre ne brûle rien, et peu à peu s'éteint : la connaissance le souffle, l'attise et le répand par le scandale; le libertin s'en divertit, ses conversations en sont pleines, c'est-à-dire qu'on lui fournit une matière à ses péchés. Sans cette découverte, la vertu demeurait en possession, la licence l'y eût affermie; le vice obscur et timide n'eût osé la troubler; le bruit l'ébranle, il apprend que son empire est méconnu et ses lois violées; ses disciples en sont découragés. On respecte moins ce qu'on

voit peu respecté, on n'est pas loin d'abandonner ce qu'on voit que les autres abandonnent. Ménageons mieux ses intérêts et les nôtres, soutenons son crédit et notre respect, maintenons son autorité et notre déférence, écartons jusqu'à l'idée de ses pertes et de nos égarements, surtout dans les personnes dont la place ou la profession devrait garantir la vertu. Quelle honte pour la magistrature, l'Eglise, la religion! Tout en est avili et méprisé.

C'est une fort mauvaise manière d'exercer le zèle que de crier tout est perdu, les passions ne connaissent plus de bornes. Les lamentations outrées éteignent la honte et les remords du péché. Qui rougira de commettre ce que tout le monde commet? Qui se reprochera ce que personne ne se reproche et n'est en droit de lui reprocher? Voudrait-on, pourrait-on être le seul et ridicule disciple d'une vertu qui s'est envolée de dessus la terre? C'est ce que les pécheurs ne cessent de dire pour se justifier. Le désordre est universel, je ne fais que ce que fait tout le monde; pourquoi me singulariser et m'imposer des lois dont tout le monde se dispense? Ai-je plus de force ou moins de privilége que mes semblables? Dieu doit-il damner tout le monde? S'il ne pardonne des faiblesses si communes, à qui réserve-t-il donc son paradis? Mais si elles sont si communes, elles sont inévitables; sont-elles donc un si grand péché? Au contraire, en faisant sentir la force de la grâce, l'empire de la vertu, et le nombre, quoique petit, de ces fidèles disciples, bien plus considérable qu'on ne pense, on est en droit de confondre les vicieux par l'exemple et la honte attachée à un vice qui trouve encore tant de censeurs et de juges intègres; on arrête le téméraire, on encourage le faible, on console le juste au milieu de cette nuée d'amis, de défenseurs et de modèles; on se sent capable de tout, on exécute tout. Il est donc très-imprudent, et même contraire à la vérité, de grossir à l'excès le nombre des coupables, ou de le faire soupçonner si grand par des recherches, des précautions, des rigueurs outrées.

Un sage pilote, un général d'armée ont-ils l'imprudence de décourager le matelot ou le soldat en exagérant les forces de l'armée ennemie, ou le danger de la tempête? *Je ne compte pas mes ennemis*, disait un célèbre Spartiate. *Comptons les ennemis avec l'épée*, disait un général polonais. Il faut, pour animer les combattants, leur faire plutôt sentir leur force que la grandeur du péril. La crainte ne fit jamais des héros: une sage hardiesse, qu'inspire l'espérance et la facilité de la victoire, rend presque invincible. La vertu doit montrer une noble assurance et faire regarder comme un prodige qu'on puisse l'abandonner. Un roi connaîtrait mal ses intérêts si, au lieu d'amortir le feu de la révolte, il l'allumait en multipliant les rebelles et leur faisant entrevoir leur force dans leur nombre, et sa défiance. Dans ses craintes et sa faiblesse ne vaut-il pas mieux leur laisser croire qu'ils sont seuls, pour leur ôter l'espérance de se multiplier et l'envie de rien entreprendre? C'est ainsi qu'en affichant la multitude des criminels, on relève la confiance de la passion. Un silence prudent l'eût découragée par le peu d'espoir de la satisfaire

Ce n'est pas que chacun ne doive beaucoup craindre le danger pour soi-même, il est très-grand; personne ne peut se flatter d'y résister, s'il l'aime et s'y expose volontairement. On ne peut trop gémir sur la multitude, presque sans exception, de ceux qui y succombent; mais il est aisé de l'éviter, et la victoire est assurée si on l'évite; c'est même avoir remporté une grande victoire que de l'avoir évité. C'est là que doit se montrer le courage en se refusant au plaisir. Triomphe glorieux dont on fait évanouir l'espérance par l'excès des plaintes sur le nombre de ceux qui l'ont manqué.

La guerre contre l'impureté est un mélange de timidité et de hardiesse, de fermeté et de défiance; défiance de soi-même, fermeté à se vaincre, crainte des attraits du plaisir, force à en éviter les approches. Une belle retraite ne fait pas moins d'honneur, ne montre ni moins de valeur ni moins de talent qu'une sanglante bataille. Nous ne pouvons ni faire trop redouter le penchant, ni trop animer à le vaincre, ni trop rappeler l'universalité de la défaite pour qui s'expose à la volupté, ni trop promettre la couronne à qui sait se refuser à ses charmes.

2° En découvrant, en constatant, en punissant le crime, on rend le déshonneur irréparable et la conversion presque impossible; la réputation en cette matière, aisément flétrie, ne se répare plus, un soupçon la ternit, les apparences la blessent. Le monde, naturellement malin par corruption de cœur, l'est ici bien davantage; il soupçonne, il croit tout et enchérit sur tout. Accoutumé dans ses propres désordres à écarter les preuves et à voiler les démarches, les moindres conjectures lui font croire dans les autres ce qu'il est capable de faire, et rien ne peut le détromper. Il reste toujours sur l'honneur un nuage que l'innocence ne dissipe jamais en entier. La gloire de Judith fut surtout distinguée parce que jamais on n'avait parlé sur ses mœurs: *Nec erat qui loqueretur de ea verbum malum.* (*Judith*, VIII, 8.)

Il n'est pas moins difficile d'opérer la conversion que de réparer l'honneur du coupable qu'on a décrié. Rien peut-être n'y met plus d'obstacle que cette confusion et ce décri. C'est un homme perdu qui, n'ayant plus rien à ménager, parce qu'il n'a plus rien à espérer ni à craindre, se jette dans le désespoir. Il se roidit contre les exhortations et les menaces, les obstacles et les remèdes, et n'écoute plus que la fureur qui le venge et la passion qui le console. Tandis qu'il peut encore sauver son honneur ou en craindre la perte, obtenir grâce ou échapper au châtiment, je ne désespère pas de sa conversion. Il la désire, il y travaille, souvent il

l'exécute. Le danger d'être enfin découvert, s'il continue, l'inquiète et le trouble ; il quitte l'occasion et prend secrètement des mesures; il vit bien le reste de ses jours. La patience et les ménagements ont fait cette conquête et arraché cette proie à l'enfer. Quel excès de rigueur en eût rendu maître? *Supervenit mansuetudo, et corripiemur* (*Psal.* LXXXIX, 10.)

Si on le pousse à bout, il ne pense plus à un retour dont il ne tire aucun fruit. Le désespoir, plus funeste que l'impunité, a fait les plus coupables et le plus grand nombre de coupables. La vraie charité pour l'intérêt du public, aussi bien que pour celui des particuliers, couvre le péché et le pardonne, fait semblant de ne rien voir et de ne rien croire, et gagne enfin le cœur à Dieu. Un air d'estime et de confiance, des paroles et des manières obligeantes sont plus efficaces que le mépris et les reproches, un exil déshonorant, des peines rigoureuses. Mais qui travaille à gagner les cœurs? On ne veut qu'user et faire montre de son autorité, se faire honneur de sa pénétration et de son zèle, et se débarrasser de la fatigue et de la gêne, de la continuité et de la longueur du travail. Un ton de hauteur et de despotisme est aisé à prendre, une injure est bientôt dite, un châtiment est bientôt ordonné, un homme est bientôt décrié. Il est bien plus difficile d'étudier les caractères, d'attendre les moments favorables, d'agir avec modération, de souffrir avec patience, de pardonner avec bonté. Où sont les pères, les pasteurs, les maîtres à qui l'on puisse dire comme à saint Pierre : *Vous m'aimez, paissez mes brebis.* (*Joan.*, XXI, 15.)

Est-ce même une passion qui se corrige si aisément? Les plus grands efforts y sont souvent peu efficaces, surtout quand l'habitude est formée. Est-ce une passion si aisée à prévenir? Saint Paul est-il le seul à qui le tempérament, les occasions, les objets, les tentations, fassent pousser d'amers gémissements sur la fragilité du cœur et la révolte des membres? est-il le seul qui éprouve tous les jours une loi contraire à celle de l'esprit? La charité, si compatissante, si indulgente, qui souffre tout, qui espère tout, qui pardonne tout, n'aura-t-elle aucune compassion pour une faiblesse humaine dont les plus grands hommes ne sont pas exempts? Malgré l'aveu de sa faiblesse, sa docilité et sa confiance, malgré le zèle et les lumières du confesseur le plus pieux et le plus sage, un pénitent languit quelquefois des années entières dans des alternatives de conversion et de rechute, et après des années de persévérance, retombe encore. Demandez-le au grand Augustin, cette lumière éclatante de l'Eglise, à qui l'élévation du plus beau génie, l'exemple et les prières de la plus sainte mère, les exhortations d'Ambroise, l'un des plus grands et des plus saints évêques, les grâces les plus fortes, les soupirs, les larmes, les gémissements, purent à peine, après plusieurs années de combat, faire briser les chaînes de la volupté, forgées de sa propre main, qu'il appelle dans ses *Confessions* des chaînes de fer et d'acier: *Suspirabam ligatus non ferro alieno, sed ferrea mea voluntate.* Dieu seul, dit le saint homme Job, Dieu seul peut opérer ce prodige, et d'une masse de corruption faire quelque chose de pur. C'est donc là plus que jamais, qu'avec une charitable compassion, il faut plutôt encourager que confondre, adoucir qu'irriter, soutenir qu'abattre le pécheur, laisser l'espérance et la voie au retour et non pas lui en fermer les avenues : *Qui potest facere mundum de immundo, nisi tu?* (*Job*, XIV, 4.)

Le Saint-Esprit nous a donné, dans les reproches qu'il a fait faire, les plus sages leçons sur la manière d'exercer le zèle. Le grand prêtre Héli est condamné pour sa négligence à corriger de bonne heure ses enfants. Ce n'est pas par des éclats déplacés, des crédulités inquiètes, des recherches curieuses sur tout le monde que le zèle travaille avec fruit. C'est par une conduite paternelle et une sage éducation, qu'on forme à la vertu et qu'on punit à propos sans rigueur les égarements. Dans le sein d'une famille tout est connu sans curiosité et réformé sans conséquence. Qu'un père attentif sème le bon grain et arrache l'ivraie à mesure qu'il la voit éclore; il a l'autorité la plus douce et la plus respectée, les sujets les plus dépendants et les plus attachés, les moyens les plus faciles et les plus efficaces. Sans risque pour l'honneur, la fortune ou l'innocence de ses enfants, il écarte jusqu'aux idées du vice. Qu'il s'impute donc à lui-même si ses remontrances, comme celles d'Héli, deviennent inutiles, lorsque l'âge, l'habitude, les excès qu'il n'a pas su prévenir, ont appris à mépriser son autorité.

On reproche avec raison aux rois d'Israël d'avoir laissé subsister l'occasion publique du crime dans les hauts lieux de prostitution que l'idolâtrie avait de toutes parts élevés. Qui doute qu'un scandale si général, des misérables qui font ouvertement trafic de corruption et en fournissent les objets, des scélérats, des femmes de mauvaise vie, qui vont s'y livrer sans pudeur, ne méritent toute l'indignation du prince? Pourquoi porte-t-il le glaive, s'il ne frappe des corrupteurs publics? pourquoi est-il assis sur le trône, s'il n'arrête la peste qui désole ses Etats? Y a-t-il des ménagements à garder pour des gens qui ne gardent plus de mesure et déclarent la guerre à la vertu? L'ennemi qui attaque ses frontières est moins à craindre. Tels sont encore ces corrupteurs publics, les mauvais livres, qui répandent partout le poison. Qui peut douter que l'animadversion du prince ne doive en empêcher l'impression, en arrêter le débit, en punir les auteurs, en proscrire la doctrine? *Non sine causa gladium portat, vindex est enim.* (*Rom.*, XIII, 4.)

Parmi les reproches que fait saint Jean, dans l'*Apocalypse*, aux sept évêques d'Asie, il revient plusieurs fois sur leur négligence à réprimer les désordres de l'impureté. Vous

avez parmi vous, leur dit-il, des nicolaïtes dont la doctrine abominable renouvelle les conseils que Balaam donnait à Balac, et la corruption de Béelphégor ; vous souffrez une nouvelle Jézabel, une femme perdue qui tient école d'impudicité et enseigne à mes serviteurs tous les excès de la gourmandise, de l'incontinence et de l'idolâtrie : *Docet edere et fornicari* (*Apoc.*, II, 14) ; ne mériteriez-vous pas d'être enveloppés dans les châtiments que je lui prépare ? N'est-ce pas, en effet, le premier devoir des évêques de conserver la saine doctrine ? Les règles des mœurs sont-elles moins importantes que les dogmes de la foi, et le poison du vice moins à craindre que celui de l'erreur ? Pourquoi même les distinguer ? L'impureté est une sorte d'idolâtrie, et l'idolâtrie une sorte de fornication ; l'erreur qui autorise le vice, aussi bien que l'hérésie qui attaque le dogme, gagne comme la gangrène. Formez, enseignez, défendez la vérité et la vertu : je vous en ai confié le dépôt, je vous en demanderai compte ; vous êtes inexcusable, s'il se perd, s'il s'altère entre vos mains : *Sermo eorum ut cancer serpit, depositum custodi.* (*II Tim.*, II, 17.)

Le même livre nous rappelle toutes ces vérités dans le portrait mystérieux du Fils de l'homme, dont saint Jean eut la vision. Tout annonce sa grandeur et sa sainteté. Couvert d'une longue robe et ceint d'une ceinture d'or, symbole de la modestie et de la pureté, sa tête et ses cheveux plus blancs que la neige, figure de l'innocence de ses pensées et de ses affections, il sortait de sa bouche un glaive à deux tranchants prêt à frapper les coupables et à retrancher tout ce qu'il y aurait de mauvais. Son visage, plus brillant que le soleil, peignait l'éclat et la sublimité de la sagesse ; mais surtout ses yeux ardents, perçants, éblouissants comme le feu, étaient l'image de l'ardeur, de la pénétration et de la force de son zèle : *Oculi ejus tanquam flamma ignis.* (*Apoc.*, II, 18.) Arrêtons-nous à ces traits pour nous former une idée juste du zèle contre l'impureté.

Ses yeux si vifs et si animés, qui imitent l'ardeur et l'activité du feu, représentent celle du zèle, plus forte que la mort et l'enfer. La charité l'anime, il chérit tendrement ceux qu'il veut réformer. Avec quelle activité et quelle constance il travaille pour leur salut ! Rien ne l'arrête, rien ne le ralentit ; il marche à pas de géant, le moindre délai l'afflige. Ces yeux si vifs et si perçants, qui imitent la force avec laquelle le feu pénètre les corps les plus durs, s'insinue et se répand jusque dans la substance la plus intime, quelle leçon de vigilance ! quel succès de pénétration ! Ils sondent les cœurs et les reins, ils démêlent les plus secrètes pensées, ils savent se faire entendre aux cœurs les plus insensibles. Ces yeux si vifs et si éblouissants déconcertent par leurs regards, confondent par leur modestie, imposent par leur dignité ; on ne peut en soutenir le feu, point d'orateur plus éloquent, ils font, sans parler, les reproches les plus vifs et les exhortations les plus pathétiques : *Oculi ejus multo plus lucidiores sole.* (*Eccli.*, XXIII, 26.)

Comme il n'est rien qui allume plus vivement le feu de l'amour profane que les regards d'un impudique, rien aussi ne l'éteint plus promptement que ceux d'un homme chaste. Tout en eux respire la vertu et tout l'inspire. Lors même que fermés ou baissés vers la terre ils paraissent insensibles à tout et ignorer tout, leur situation est un sermon touchant dont le pécheur ne peut soutenir les foudres. La vertu s'y peint avec tous ses traits, la modestie avec toute sa beauté, la pureté avec tout son prix et le vice avec toutes ses horreurs. Ce sont des yeux de colombe, mais qui cachent encore, ou plutôt qui dévoilent les mystères de sainteté du cœur d'une Vierge, et du cœur d'un Dieu qui se déclare par excellence l'époux des vierges : *Oculi tui columbarum absque eo quod intrinsecus latet.* (*Cant.*, IV, 1, 3.) C'est en suivant ces leçons, en imitant ce modèle, en retraçant ce tableau, que notre zèle sera utile, et à nous et à ceux qui en sont l'objet, et nous conduira les uns et les autres à la vie éternelle, que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

DISCOURS VII.

SUR LA POSSIBILITÉ DE LA CONTINENCE.

Sub te erit appetitus ejus, et tu dominaberis illi. (*Gen.*, IV, 7.)

La concupiscence sera sous vous et vous la dominerez.

Il n'était pas nécessaire de rappeler à l'homme innocent l'idée de son libre arbitre, rien encore n'y avait porté atteinte. Adam était parfaitement maître de son esprit et de son corps ; les passions ne prévenaient pas ses désirs, la concupiscence n'alarmait pas sa vertu ; mais la naissance de ces ennemis domestiques, qui affaiblirent sa liberté, pouvait la rendre douteuse et fournir un prétexte plausible au pécheur qui s'abandonne à ses désordres. Il n'en abuse que trop en effet, et rien n'est plus ordinaire, surtout en matière d'impureté, que de se retrancher sur la difficulté d'une loi impraticable, d'un penchant invincible, d'une faiblesse dont on n'est pas le maître.

La justice et la sagesse de Dieu suffisaient sans doute pour faire évanouir ces frivoles, ces impies défaites. Quel maître peut prescrire des lois impossibles ? quelle conscience peut en reprocher, quel juge en punir éternellement l'inévitable transgression ? Anathème au blasphémateur qui, d'un père infiniment aimable, ferait un tyran injuste et cruel ! Pour arracher au pécheur ces vaines, ces sacriléges apologies, et lui faire sentir à jamais la justice de sa condamnation, le premier oracle que Dieu prononça, après la sortie du paradis terrestre, ce fut l'assurance de la liberté, malgré les ravages du péché originel, l'affaiblissement de la nature et la force de la concupiscence : *Sub te erit appetitus ejus* (peccati), *et tu dominaberis illi.*

Caïn ne pouvait voir sans jalousie les fa-

veurs dont Dieu comblait son frère Abel, et méditait contre lui quelque projet de vengeance. Pourquoi vous livrez-vous à la colère? lui dit le Seigneur, pourquoi votre visage est-il abattu de tristesse? N'êtes-vous pas le maître de faire le bien ou le mal? Si vous êtes vertueux, vous en aurez la récompense; si vous commettez le péché, il sera aussitôt à votre porte par le remords et le châtiment. Mais ne vous flattez pas qu'une impérieuse nécessité vous excuse; le libre arbitre, quoique affaibli, n'est pas détruit; avec le secours de ma grâce, vous pourrez résister aux plus fortes tentations, et dominer la concupiscence. Saint Ambroise, avec tous les Pères, toute l'Eglise, tout le genre humain, persuadé de cette vérité capitale, par la foi, par la raison et par l'expérience, a regardé l'homme comme seul auteur et seul comptable de son péché, et a rendu justice au juge suprême qui le punit : *Tu princeps operis, tu dux criminis, non te invitum, non imprudentem attraxit, voluntarie reus, judicio non lapsu fecisti, quo te divinæ injuriæ reum ipse convincis.*

On ne voudra pas sans doute excepter la continence de la loi commune : la sagesse et la justice divines se démentiraient-elles sur l'objet qu'elles ont le plus sévèrement proscrit? Le déluge, qui engloutit un monde d'impudiques; le feu du ciel, qui consume cinq villes, même sous le règne de la loi de nature, où l'homme était moins secouru, n'auraient-ils frappé que des infortunés, plus à plaindre qu'à blâmer, sous le poids d'une fatalité dont ils sont la victime? Je suis pénétré de douleur, et je me repens d'avoir créé l'homme, disait le Seigneur; descendons du ciel, voyons si les crimes de Sodome sont si énormes. Quel langage pour l'auteur de tous ces maux! S'en repent-on, a-t-on besoin de les examiner et de proportionner la peine à la faute, quand on en est la seule cause? *Pœnitet me fecisse hominem.* (*Gen.*, VI, 7.)

La loi de Moïse parle comme la loi naturelle, et sur la défense de l'impureté, et sur la liberté du pécheur qui s'en rend coupable. Elle n'est pas moins sévère dans ses punitions, ni moins équitable dans ses jugements. J'en prends le ciel et la terre à témoin, disait le saint législateur, et après lui Josué : vous êtes libres d'observer la loi ou de l'enfreindre, d'être fidèles à votre Dieu ou de l'abandonner : *Testes invoco cœlum et terram.* (*Deut.*, XXX, 19.) Gardez-vous, disait le Sage, de vous en prendre au Seigneur, il n'est point la cause de vos fautes, a-t-il besoin des impies? *Ne dicas, Deus me implanavit*; *non sunt ei necessarii homines impii.* (*Eccli.*, XV, 12.) Il a mis devant vous le feu et l'eau, le bien et le mal, la vie et la mort, et vous a laissé dans la main de votre conseil : choisissez, vous êtes le maître : *Ad quod volueris porrige manum.* (*Ibid.*, 17.)

Enfin la loi nouvelle, qui exhorte au célibat, qui fait le plus grand éloge de la virginité, qui condamne jusqu'aux regards et aux pensées, qui prescrit jusqu'à la mortification des sens et à l'abnégation de soi-même, se jouerait-elle de la crédulité et de la soumission des chrétiens jusqu'à leur proposer des choses impossibles? Non, dit saint Paul, aucune nécessité ne vous oblige, vous êtes maître de votre volonté : *Non necessitatem, sed potestatem habens suæ voluntatis.* (I *Cor.*, VII, 37.) Et ce Dieu juste et fidèle ne permettra jamais que vous soyez tenté au-dessus de vos forces, son secours vous sera accordé à proportion de vos besoins : *Non patietur vos tentari*, etc. (I *Cor.*, X, 13.)

Je ne dis pas que la victoire de l'impureté, quoique possible, s'obtienne sans combat. Quelle vertu peut se flatter de ce privilége? elle serait sans mérite. Quel vice rend les armes sans résistance et ne fait trembler la vertu? La charité peut-elle être trop chèrement achetée, même par l'homme vertueux, et le pécheur est-il trop puni par des difficultés que lui-même a fait naître, ou du moins extrêmement augmentées? Mais je dis, à la gloire de la grâce de Dieu, que ces difficultés ne sont pas insurmontables, et, pour la consolation des âmes fidèles, que ce triomphe n'est pas même si difficile que l'on pense ou que l'on voudrait le faire croire, et que par une bonté singulière, plus indulgent, ce semble, dans cette passion que dans les autres, Dieu donne : 1° à la nature tout ce qui peut raisonnablement la satisfaire; 2° à la faiblesse tout ce qui peut efficacement la soutenir. La concupiscence est soumise, et elle doit être contente; l'homme est donc inexcusable quand il se livre à ses excès. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Ce sont des paradoxes, aux yeux du monde, que ces vérités généralement répandues dans tous les objets de la morale; les conseils sont plus aisés à remplir que les préceptes, et les passions plus aisées à réprimer qu'à satisfaire. Il est plus facile de se taire que de bien parler, d'obéir que de bien commander, de pardonner que de se venger, d'être pauvre que de bien user de ses richesses, de vivre dans l'obscurité que de se soutenir dans l'élévation, d'observer l'abstinence et le jeûne que la tempérance auprès d'une table bien servie, de croire à la foi de l'Eglise que de se former à soi-même sa foi, d'être sincèrement vertueux que de se contrefaire par hypocrisie. Il y a donc toujours à gagner, même dès ce monde, à embrasser la pratique de la vertu la plus parfaite. Mais sans nous engager dans ce détail pour les autres vertus, nous nous bornons à la matière de la chasteté, et j'avance qu'il en coûte moins d'être chaste que d'être impudique; la loi de la continence nous épargne les plus grands maux et lève les plus grandes difficultés.

Vous gémissez sous le poids de l'habitude: c'est une seconde nature dont les plus grands efforts pourront à peine vous débarrasser. Les ferez-vous même, ces efforts, et l'habitude vous laissera-t-elle la liberté de les faire? N'était-il pas plus aisé de ne point la

contracter? Quelque léger combat aurait vaincu les premières tentations, et prévenu les premières fautes; vous auriez même contracté sans peine l'habitude contraire, la vertu ne vous coûterait plus : il vaut mieux ne pas ourdir la chaîne que d'avoir à la rompre. Vous frémissez quand vous comptez, ou plutôt quand vous ne pouvez pas compter les péchés innombrables qu'enfante l'incontinence. N'en soyez pas surpris, c'est un enchaînement inévitable. Il se commet de tant de manières, tous les sens se saisissent si promptement de leurs objets, le cœur s'y livre si rapidement, qu'il est presque impossible de ne commettre qu'un seul péché. Il est plus facile d'éviter le premier que de se garantir du second; le premier affaiblit l'âme, fortifie l'ennemi, commence la défaite; chaque péché est le germe d'un grand nombre d'autres, il ne faut que mettre le cœur en mouvement pour les faire éclore. En général, l'innocence est plus aisée à conserver qu'à réparer, et il est certainement plus aisé de n'offenser pas Dieu, que de ne l'offenser qu'une fois.

Vous êtes déchiré de remords, accablé de honte et de crainte, le souvenir de votre péché trouble votre repos, vous importune dans vos affaires, répand l'amertume sur vos plaisirs. Ah! que ne dites-vous avec ces anciens philosophes : Je n'achète pas si cher un repentir. N'auriez-vous pas infiniment gagné à ne pas le commettre? Un moment de résistance vous épargnerait tous ces regrets. Quelle comparaison entre le sacrifice du plaisir et l'affreux repentir de l'avoir goûté! Ah! si vous en étiez encore à le goûter. Peut-être même n'avez-vous osé le déclarer à confesse : quel surcroît de remords que ce sacrilége! Un moment de sincérité vous eût acquitté envers Dieu, vous seriez tranquille, et vous portez le poignard dans le cœur : *Quem fructum habuistis in his in quibus nunc erubescitis?* (*Rom.*, VI, 21.)

Pour vous qui par intérêt ou par vanité voulez contrefaire l'homme de bien et vous donner pour chaste et modeste, il vous en coûterait moins de l'être sincèrement que d'en prendre le masque; vous en faites tous les frais et vous n'en tirez aucun fruit; on ne fut jamais impunément imposteur. Qu'il est difficile de jouer un rôle que tout trahit contre un penchant que tout entraîne, veiller sur tous ses sens pour ne pas paraître d'intelligence avec la volupté, mesurer tous ses termes, pour ne laisser rien échapper qui décèle, tandis que le cœur gémit de la contrainte, sans avoir ni le goût ni la grâce qui aident si puissamment le vrai chrétien. Tout combat l'hypocrite, tout favorise le juste : *Væ vobis, hypocritæ.* (*Matth.*, XXIII, 14 et seq.)

Vous ne désavouerez pas qu'il ne soit plus aisé d'éviter le danger que de s'y soutenir. Qui vous oblige d'aller dans cette compagnie, d'écouter ce discours, de lire ce livre, de regarder cet objet? n'êtes-vous pas le maître de tourner ailleurs vos pas, de fermer les yeux et les oreilles? Mais serez-vous maître des pensées, des sentiments que ces discours et ces tableaux feront naître, de l'impression que feront ces personnes? serez-vous maître de n'y pas consentir? Vous pouviez éviter l'ennemi; vous vous livrez à ses coups : pouvez-vous vous plaindre de votre défaite? La source du mal était aisée à détourner; aucune digue n'arrêtera le torrent débordé. Il est plus facile de s'abstenir des plaisirs que de se modérer dans leur usage. Cet usage y accoutume si bien, qu'on s'en fait un besoin, et qu'on ne peut plus s'en passer, leur présence domine si impérieusement qu'on ne peut plus s'en défendre. Y pensez-vous? vos satisfactions vont faire vos peines, votre licence forgera vos liens, votre indépendance assure votre esclavage. Il en coûte moins à un religieux séparé de tout : ses règles, en éloignant le danger, émoussent les traits de la tentation. Son état lui fournit autant de secours que le vôtre vous tend de piéges. Quelque héroïque que soit la première démarche qui retranche tout d'un coup tous les biens du monde, il faut encore plus de vertu pour se soutenir dans des dangers continuels et pressants. C'est pour l'âme qui le porte que le joug du Seigneur est doux et léger, il est accablant pour les autres.

C'est donc votre intérêt que Dieu ménage en vous arrachant le funeste poison de la volupté. Bien loin de vous plaindre de sa rigueur, bénissez sa miséricorde dans une loi aussi facile qu'avantageuse. 1° Ce qu'il vous défend est si peu de chose qu'il ne mérite aucun respect. 2° Il vous ménage dans la pratique de la vertu le plus agréable dédommagement. 3° Il vous le rend dans le mariage aux conditions les plus favorables.

1° Les plaisirs défendus sont peu de chose et ne méritent point vos regrets. A entendre les mondains faire sonner si haut les difficultés de la continence, ne dirait-on pas que le plaisir criminel dont elle exige le sacrifice est le bonheur suprême? Cependant rien dans la vérité n'est moins satisfaisant, plus vain, plus court, plus rempli de repentir et d'amertume. L'instant qui le voit naître le voit s'évanouir; l'usage même l'affadit et l'émousse; souvent acheté bien cher, longtemps poursuivi, vainement attendu, fruit tardif d'une infinité de travaux, de combats, de dépenses, d'inquiétudes, de rebuts, d'insultes, quelquefois trop précipité, et d'une facilité dégoûtante, à peine l'a-t-on goûté qu'il échappe : l'ardeur la plus vive est la plus promptement suivie d'indifférence et de mépris. De là l'inconstance qui voltige, le dégoût qui dédaigne, la fureur qui s'irrite, la tristesse qui accable, les tentatives continuelles qui multiplient et diversifient les crimes à l'infini. Efforts inutiles! la faim et la soif du plaisir, comme celle des aliments, vainement réveillée par les raffinements du vice, s'anéantit par la satiété, et avec elle le plaisir même, qui n'est véritablement plaisir qu'autant qu'il sert à l'apaiser. Vous êtes trop grand et destiné à de trop grandes choses, pour vous rendre l'es-

clave de votre corps. Je n'ai rien négligé pour me rendre heureux, disait le plus sage et le plus puissant des rois, j'ai réuni dans ma cour la gloire, les richesses et tous les plaisirs à la fois, surtout les plaisirs de la chair, une infinité des plus belles femmes du monde peuplaient mes vastes palais malgré la défense de ma religion, qui m'interdisait les femmes étrangères et idolâtres; en ai-je été moins misérable? Frivoles et honteux plaisirs, c'est de vous plus que de tout autre que je ne puis trop le dire et le redire : Vanité des vanités, et tout n'est que vanité.

Vous vous plaignez de l'attrait séduisant du plaisir : vous exagérez sans doute. Pour qui sait l'apprécier à son juste prix, c'est peu de chose; mais que n'y répandez-vous l'utile assaisonnement qui en dégoûte? vous le trouverez dans le souvenir des fins dernières qui en font si vivement sentir la vanité, la honte et le crime. Cette pensée, utile dans toutes les passions, est surtout efficace dans celle-ci. Approchez-vous du lit d'un mourant, voyez ces yeux éteints, ce visage livide, cette bouche entr'ouverte, ces membres glacés; pénétrez dans son cœur, voyez-y les remords, la crainte, le désespoir, qui le dévorent. Il faut vous quitter, objet trop aimé, beauté idolâtrée, volupté trop flatteuse, et rendre compte à Dieu de toutes ses œuvres. Quel spectacle plus capable d'éteindre les feux de l'impureté; le tombeau, la poussière, les vers! Ouvrez-le ce tombeau, voyez ce cadavre hideux, cette masse de corruption, cet amas de vils insectes : est-ce là cette beauté célèbre, occupée de ses charmes, fière de ses conquêtes, volant de plaisirs en plaisirs? Tâchez d'y démêler ces traits dont vous étiez épris : trouvez-vous des vestiges de ce visage adoré? en pourriez-vous soutenir l'odeur et la vue? Luxe, volupté, débauche, venez et voyez, brisez-vous à cet écueil. Le complice de vos désordres s'y est déjà brisé, le même naufrage vous attend. Un vice-roi de Catalogne, saint François Borgia, un homme de plaisir, le réformateur de la Trappe, durent leur conversion à cet affreux objet. *Est-ce là cette Jésabel?* (IV *Reg.*, IX, 37) dit le Prophète. La voilà, elle n'est plus, il n'en reste que ces tristes débris, qui eux-mêmes, bientôt confondus dans la poussière, disparaîtront sans retour. Ah! pécheur, y pensez-vous? le tombeau, les vers, la poussière : et vous aimez le plaisir! pensez-vous que ce plaisir si vain, si court en lui-même, n'est que trop durable dans le ver rongeur qui en est inséparable? Il serait aisé de justifier la possibilité de la continence, et par la sagesse de Dieu, qui ne peut prescrire rien d'impossible, et par l'autorité de l'Eglise, qui ne peut enseigner l'erreur, et par celle du monde entier, qui toujours regarda l'impureté comme un crime. Mais, sans sortir de votre conscience, vous en portez la démonstration dans vos remords. Rougit-on d'un malheur inévitable? craint-on le châtiment d'une infraction nécessaire? Et quel est le péché dont la honte soit plus vive et les remords plus cuisants? On rougit moins de la plupart des autres vices. Ecoutez cette voix intérieure, ce juge secret, cet oracle domestique, et vous apprendrez à l'école de votre cœur l'énormité de la faute et la vanité du plaisir; vous trouverez vos égarements gravés sur votre visage; vous en verrez la turpitude dans les ténèbres dont vous les enveloppez, dans le secret que vous demandez, dans les précautions que vous prenez. Ce ver rongeur déchire vos entrailles; vous avez conçu et enfanté le péché, le voilà au milieu de vous avec ses horreurs. Rassasiez-vous de cet affreux aspect : c'est votre ouvrage. Tout l'enfer est dans votre cœur, déjà son feu vous dévore : *Producam ignem de medio tui qui comedat te* (*Ezech.*, XXVIII, 18) : *Ambulate in flammis quas accendistis.* (*Isai.*, L, 11.)

C'est au jour du jugement que vous serez écrasé sous le poids de l'iniquité, et au jugement particulier, seul à seul avec Dieu, en présence de cette sainteté infinie, et au jugement dernier à la face de l'univers, que vous boirez le calice jusqu'à la lie. Jour funeste, jour terrible pour le pécheur impudique, devenu un spectacle aussi odieux que méprisable aux yeux des anges et des hommes; la robe d'innocence déchirée, l'image de Dieu défigurée, la dignité de chrétien dégradée par des crimes qui foulent aux pieds la religion, la nature et la pudeur; l'esprit, le cœur et le corps souillés par des désordres si soigneusement cachés, et exposés au plus grand jour par l'ouverture du livre des consciences : *Revelabo pudenda tua.* (*Nahum*, III, 5.) Le païen, le barbare, souvent plus chaste et toujours moins coupable, parce qu'il fut moins éclairé et moins secouru, quels reproches n'aura-t-il pas droit de faire au chrétien qui abuse de tant de grâces? n'est-il pas juste qu'il soit traité avec plus d'indulgence? *Tolerabilius erit terræ Sodomorum.* (*Matth.*, X, 15.) Que la volupté deviendra amère, que la gloire de la beauté sera humiliante, que les fautes prétendues légères paraîtront énormes! avec quel désespoir s'écriera-t-on : montagnes, tombez sur nous, collines, écrasez nous? Qui peut, avec un cœur corrompu, soutenir la présence, les regards, la condamnation de l'Agneau sans tâche? l'enfer est moins intolérable que la vue de sa pureté.

Eussiez-vous étouffé vos remords, succès trop funeste, qu'on a souvent dans l'habitude de ce crime, vous n'en seriez pas plus tranquille : que de châtiments il traîne à sa suite! votre corps devenu le théâtre des maladies les plus honteuses et les plus douloureuses; votre vie abrégée ou devenue une mort lente par l'épuisement et la faiblesse; votre réputation à jamais couverte d'une tache infâme qui vous rend un objet de mépris aux complices même de vos désordres : *Inveni amariorem morte mulierem.* (*Eccle.*, VII, 27.) Vos biens dissipés en folles dépenses, et le reste de vos jours condamné à toutes les extrémités de l'indigence; une famille plongée dans la douleur, la division, la misère, le trouble, vous accabla de ses malédictions. Voilà l'enfant prodigue qui,

après avoir consumé son patrimoine en débauches, est réduit à garder les pourceaux. Plongé dans le chagrin, se maudissant mille fois soi-même, des passions violentes, une soif, un besoin, une nécessité du plaisir toujours renaissante et toujours insatiable, dans cet état de langueur et d'inquiétude, il a beau se tourner de tous côtés, essayer de tout, s'élancer sur tout, se livrer à tout; tout se refuse à ses désirs jusqu'à ses organes, que l'excès même du plaisir y a rendus inutiles : voilà cet enfant prodigue qui, pour apaiser la faim, n'a pas même les viles écosses destinées aux animaux immondes qu'il garde : *De siliquis nemo illi dabat.* (*Luc.*, XV, 16.)

L'enfer est-il plus terrible? en voilà les préludes. Pénétrez dans ces abîmes, vous frémirez à la vue des châtiments de l'impureté. Ah! que le crime coûte cher! Un moment de plaisir, une éternité de supplices, un brasier ardent, des remords cuisants, une prison obscure, une compagnie détestable, voilà les fruits amers d'un regard, d'une pensée, d'une ombre de satisfaction. La perte d'un Dieu, de son amour, de sa grâce, de ses beautés, de ses délices, voilà les fruits d'un amour profane. Aveugles adorateurs d'une vaine beauté, venez lui offrir vos hommages au milieu de ce trône de flammes, recueillez les larmes, les gémissements, les cris affreux, les hurlements, les grincements de dents que l'excès de la douleur lui arrache. Malheureuses victimes du péché, que sont devenues ces parures meurtrières, ces goûts criminels, ces paroles, ces libertés scandaleuses, ces pensées, ces désirs, ces forfaits honteux? un moment de mortification vous eût valu une éternité de délices, un moment de volupté vous coûte une éternité de tourments : l'un est la mesure de l'autre. Quelle rage, quel désespoir! quel homme le plus livré au crime serait assez insensé pour le commettre, s'il était assuré d'être brûlé vif après l'avoir commis? le prétendu défaut de liberté excuserait-il sa folie, oserait-il même le proposer? ah! quelle comparaison de tout le feu de ce monde avec le feu de l'enfer! et vous osez vous y exposer, et vous oseriez dire que vous n'êtes pas libre? *Horrendum est incidere in manus Dei.* (*Hebr.*, X, 31.)

2° Changeons de spectacle, et après avoir vu combien est méprisable, honteux et funeste le plaisir criminel que Dieu ne vous interdit que pour votre bien, voyez avec quelle magnificence il vous dédommage d'un si léger sacrifice. Non, il n'y a nulle proportion, dit saint Paul, entre les peines de cette vie et le poids éternel de gloire qui récompense des combats d'un moment : *Non sunt condignæ passiones.* (*Rom.*, VIII, 18.) Céleste patrie, quand serons-nous vos habitants? quelle beauté parfaite vous offrez à nos regards et à notre amour! dans quelle délicieuse ivresse nous plonge le torrent de plaisir qui coule dans vos heureuses contrées! de quelle paix divine, de quelle joie ravissante nous pénétrez-vous! Disparaissez, beautés de la terre, évanouissez-vous, plaisirs des sens : qu'êtes-vous auprès des délices infinies que l'œil n'a jamais vues, l'oreille n'a jamais entendues, l'esprit de l'homme ne saurait comprendre? Qu'il sera doux de se perdre dans cet océan de bonté, dans la contemplation de cette beauté, dans l'élévation de cette gloire! à quelque prix qu'on en mît la possession, doit-il en coûter pour acquérir le comble de la félicité?

Chaque vertu, sans doute, mérite sa couronne : Dieu récompense au centuple tout ce qu'on fait pour lui. Mais que la couronne des âmes pures sera brillante! que le sacrifice du plaisir des sens sera délicieux! Les voilà, ces vierges sages, placées dans la salle des noces, qui suivent partout l'Agneau. Entendez ces admirables cantiques qu'il n'est permis qu'à elles de chanter; elles composent la cour de l'Epoux qui se plaît à paître parmi les lis. Vous n'en connaissez pas le prix, âmes mondaines qui, pour un plaisir honteux et frivole, renoncez à l'héritage céleste. Vous seules savez l'apprécier, vierges ferventes, saints pénitents qui sacrifiez tous les biens et souffrez tous les maux pour conserver ce précieux trésor; vous verrez l'exécution de la promesse de l'Evangile : Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. Quel dommage qu'une si belle vertu fût impossible, que Dieu n'eût enrichi qu'une chimère de tant de grâces, qu'il nous eût invités à courir après une ombre vaine que nous ne pourrions jamais saisir, et nous donner une inutile horreur d'un vice honteux dont on ne pourrait secouer le joug tyrannique! Non, Seigneur, la vertu que vous nous commandez est à notre portée avec votre grâce, elle nous dédommage surabondamment d'une perte légère qui, dans la vérité, n'est qu'un gain pour nous; elle assure notre bonheur parce qu'elle doit nous faire voir face à face le comble de toute perfection : *Mundo corde Deum videbunt.* (*Matth.*, V, 8.)

Mais faut-il attendre que l'éternité ouvre ses portes? La pureté commence le paradis sur la terre, comme le vice y porte l'enfer. Si le malheureux plaisir du péché est détruit par la peine qui l'accompagne, la peine des sacrifices que fait la vertu est bien récompensée ou plutôt anéantie par la consolation qui la suit. Quelle douceur dans le calme des passions! autant que celles-ci, semblables à une mer orageuse, y excitent des tempêtes, autant l'innocence, tranquille dans le port, jouit du repos de la conscience : quelle paix dans les familles et dans la société! la fidélité de l'épouse, la modestie des enfants, la retenue des amis, la sagesse des domestiques font goûter tous les plaisirs d'une amitié tendre, d'une charité bienfaisante, et du parfait accomplissement des devoirs de son état, sans craindre les saillies d'une passion inquiète, les bassesses d'un vice déshonorant, les caprices d'un penchant volage, les emportements d'un goût aveugle, les fureurs d'un soupçon jaloux, la profusion d'une débauche prodigue, la négligence d'une

dissolution indocile, qui brisent tous les liens de la subordination, du respect, de l'attachement dans les inférieurs, et tous ceux de la vigilance, du zèle, de la charité dans les supérieurs. Bel ordre de l'univers, ne seriez-vous qu'un songe trompeur dont la sombre nuit d'un vice que l'homme ne pourrait vaincre, ne laisserait jamais espérer la réalité? Vertu charmante, qui essuyez les larmes du vainqueur, et faites briller à ses yeux des jours sereins, vous en seriez-vous envolée, et ne laisseriez-vous aux malheureux mortels que le désespoir d'une défaite inévitable?

Surtout quelle facilité, quelle consolation pour une âme pure, dans tous les exercices de piété! elle parle familièremeut à Dieu et l'écoute, le prie avec confiance et obtient tout, le voit, le contemple avec amour et en est aimé, se perd en lui dans des ravissements inconnus à ces âmes de boue qui ne se repaissent que de sales voluptés ou de joies frivoles. Elle s'approche des sacrements avec ferveur, les autres s'en éloignent; se confesse avec fidélité, les autres n'osent ouvrir la bouche; se nourrit du corps et du sang d'un Dieu avec transport, les autres le voient avec dégoût; elle écoute la parole de Dieu avec joie, la lit, la médite avec plaisir, et pratique avec zèle tous les devoirs de religion. Ces lumières pures, ces pieux sentiments, ces exercices religieux trouveraient-ils entrée dans des cœurs pétris de sensualité? En sont-ils dignes, en sont-ils capables? le veulent-ils! ils n'y portent que l'ennui, l'aversion, le mépris; ils ne savent que profaner, combattre, tourner en ridicule une piété qui les incommode parce qu'elle les condamne. Goûtez, âmes pures, et voyez combien le Seigneur est doux; ne vous défiez point de sa parole, vous éprouverez que la victoire du vice n'est ni impossible ni infructueuse : *Gustate et videte.* (*Psal.* XXXIII, 9.)

Vertu céleste qu'un Dieu a canonisée dans ses oracles, consacrée dans sa personne, défendue par son Eglise, perpétuée dans ses ministres, facilitée par sa grâce, portée à la perfection dans ses saints, vous rendez nos âmes épouses et filles de Jésus-Christ. Venez, chaste Epouse de l'Eglise, recevez la couronne que Dieu vous a préparée : *Veni, sponsa Christi, accipe coronam.* Voilà celles que l'on mène au divin Epoux, qui composent sa cour, celles qu'il appelle toutes belles et sans tache, qu'il comble de ses bienfaits et de ses caresses, avec qui il partage son trône : *Adducentur regi virgines.* (*Psal.* XLIV, 15.) Que vous êtes heureuses, chastes épouses, d'être élevées à une si glorieuse alliance! que vous serez heureuses si vous aimez en épouses fidèles celui qui le premier a daigné vous aimer en époux, et conserver, au prix de tout, la sainte pureté que vous a procuré ce bonheur! l'infidélité serait un adultère : *Sponsabo te mihi in sempiternum.* (*Osee*, II, 19.) Vous êtes encore ses chères filles : Ecoutez, ma fille, dit-il, prêtez l'oreille à ma voix, ne partagez point un cœur que j'ai fait pour moi, aimez uniquement un père si tendre, oubliez pour lui plaire votre peuple, votre famille, votre pays, vos biens, vos plaisirs, vous-même : *Audi, filia, et vide.* (*Psal.* XLIV, 11.)

Vertu angélique, vous rendez l'homme semblable à ces sublimes intelligences. On ne connaît point dans le ciel cette union des deux sexes qui, quoique élevée à la dignité de sacrement, attache si étroitement à la chair et au sang, et partage le cœur : *In cœlo neque nubent neque nubentur.* (*Matth.*, XXII, 30.) Elevée au-dessus des sens, unies à Dieu, ne soupirant qu'après les délices éternelles, les âmes chastes vivent dans le corps comme si elles n'en avaient pas, et volent jusqu'au trône de Dieu : *Sunt æquales angelis Dei.* (*Luc.*, XX, 36.) Moins heureuses cependant que ceux dont elles imitent la nature, elles sont obligées de craindre, de fuir, de combattre. La pureté n'est pas difficile aux anges : dégagés de la matière, inaccessibles aux tentations et insensibles aux plaisirs de la chair, la couronne est déjà sur leur tête; elle nous coûte les plus rudes combats et les plus grands risques : *Angeli sine carne vivunt, virgines in carne triumphant.* Aussi quel trésor de mérite, quel éclat de gloire, quel torrent de plaisir sera leur partage! *Angelum esse felicitatis est, virginem vero virtutis.*

Vertu divine, qui nous élève jusqu'à Dieu Divine dans son principe : un Dieu en est l'auteur, il l'a portée sur la terre, l'a établie, l'a enseignée, l'a ordonnée aux hommes; l'humanité en donne-t-elle des leçons, en a-t-elle l'idée? Divine dans son modèle : c'est un Dieu infiniment pur qui, dans l'éternité, engendre son Fils dans les splendeurs des saints; rien n'en grave plus vivement sur nous l'image et la ressemblance. Divine dans son terme : un Dieu en est le fruit, une vierge l'enfante par l'opération du Saint-Esprit. Divine dans son objet : c'est la gloire d'un Dieu infiniment jaloux de la pureté, qui ne reçoit aucun hommage que d'une main pure. Divine dans sa récompense : la possession d'un Dieu qui s'unit à l'âme pure se laisse voir sans voile et posséder sans partage. Divine dans ses retranchements : elle brise tous les liens qui empêchent de s'envoler vers la beauté suprême et nous rend parfaitement libres; dégoût de la volupté, éloignement des occasions, victoire des passions, dégagement des inutilités, des intrigues, des embarras du siècle, voilà ses fruits : c'est la colombe qui, ne pouvant appuyer son pied sur la terre, revient se réfugier dans l'arche. Divine dans sa fécondité : grâces distinguées, mérites supérieurs, caresses de Dieu ineffables, délices célestes, crédit tout puissant, vertus héroïques qu'elle produit, qu'elle conserve; un nombre infini d'enfants spirituels qu'elle édifie, qu'elle enfante à la grâce; comme le sein de l'épouse, c'est un monceau de froment environné de lis : *Acervus tritici vallatus liliis.* (*Cant.*, VII, 2.)

Chef-d'œuvre de la grâce, seriez-vous donc ou au-dessus de ses forces, elle qui peut

tout, ou indifférente à ses miséricordes, elle qui veut tout sauver? Quel dommage qu'un prodige si glorieux à Dieu ne fût montré aux hommes que pour exciter leurs regrets et les jeter dans le désespoir par l'impossibilité d'y atteindre! Non, non, cette pierre précieuse ne manque point à la couronne du divin Agneau, ni à celle de ses épouses. Il ne tiendra qu'à vous qu'elle ne manque pas à la vôtre, mais ne nous flattons pas que le ciel en envoie aucune sur notre tête, si ce beau fleuron ne l'embellit : rien de souillé n'y peut trouver place.

3° La bonté de Dieu ne se contente pas de nous dédommager surabondamment d'un plaisir méprisable, qu'elle ne nous défend que pour notre bien ; elle accorde même à l'homme dans le mariage, aux conditions les plus favorables, tout ce qu'il peut raisonnablement désirer, la liberté de l'engagement, la liberté du choix, la liberté de l'usage. Chacun peut consulter ses goûts, ses intérêts, ses besoins, passer ses jours dans le célibat, ou s'unir à une épouse. Si même la mort l'en sépare, il est le maître de former de nouveaux liens. Tout est balancé entre ces deux états. La liberté fait l'agrément de l'un, le secours mutuel les douceurs de l'autre; la solitude a ses inconvénients, la société a ses épines : Dieu a élevé le premier à la dignité de sacrement et attaché au second une grande récompense. Il institua cette union dès le commencement du monde, il daigna former une compagne au premier homme. Il donne à chacun sa vocation, mais ne force personne; il prépare des grâces, accorde des talents, fait trouver des attraits, mais il laisse une entière liberté. De quoi peut-on se plaindre? la tentation est vive, la nature faible, l'objet séduisant, les occasions fréquentes; allez dans le mariage chercher un remède permis, il éteindra les feux importuns de la concupiscence. Saint Paul vous le conseille, tout défenseur qu'il est des prérogatives du célibat : *Melius est nubere quam uri.* (*I Cor.*, VII, 9.)

C'est la sage réponse que fait l'Eglise aux ennemis de la chasteté religieuse et ecclésiastique. N'en contracte-t-on pas librement l'obligation? N'est-on pas le maître de s'établir dans le monde? Je ne force personne, je prends même les plus grandes précautions avant d'ouvrir le sanctuaire, j'attends un âge raisonnable, plus avancé même que les lois n'en exigent pour le mariage, quoique cet état soit plus dangereux et plus difficile. On peut à douze ou à quatorze ans en former l'indissoluble lien et devenir le père de famille, et on ne pourra pas à seize ou à vingt-un avoir le droit d'y renoncer? Je ne surprends personne, on est instruit de ces lois : des noviciats, des séminaires, en font longtemps éprouver la rigueur et connaître l'étendue. Je ne néglige rien pour arrêter la témérité de ceux qui oseraient traîner à l'autel la victime infortunée qui ne voudrait pas s'immoler, et par des réclamations accueillies je brise l'injuste lien que la violence aurait ourdi ; avant de recevoir le sacrifice volontaire, lontemps désiré, souvent demandé, j'examine scrupuleusement les dispositions et les volontés de l'aspirant, et lui déclare authentiquement qu'il est libre. Ce n'est donc pas moi, c'est lui-même qui s'impose le joug. Si dans la suite, infidèle à ses promesses, il en dément la sainteté, en suis-je plus comptable que l'adorable auteur du mariage, si quelqu'un en profane ou en porte impatiemment les devoirs? La loi de la continence n'est donc pas une tyrannie? On pouvait se marier, on s'y est librement soumis, on est soi-même son législateur : *Iterum atque iterum considerate, potestis ad sæcularia vota transire.* Il en est ainsi de la fidélité conjugale. A en juger par la morale du théâtre, si généralement applaudie, par les railleries, par les plaintes, par la conduite du monde, cette fidélité paraît et plus difficile et plus rare que la continence ecclésiastique et religieuse. Cependant la loi qui défend l'adultère fut-elle jamais traitée de tyrannique et d'injuste? écouterait-on le sexe même le plus faible et le plus attaqué qui oserait la dire impossible?

A la liberté d'engagement, Dieu a joint la liberté de choix. Toute la terre est devant vous, une infinité de personnes la peuplent d'un pôle à l'autre. Allez, choisissez, arrangez-vous avec vos semblables. Dieu ne met obstacle à rien. Il a tellement distribué les grâces, les biens, les qualités, que quelque bizarre que soit votre goût, vous trouverez de quoi vous assortir. Si l'Eglise et l'Etat, pour des raisons légitimes et des empêchements réels, vous interdisent quelque personne, en murmureriez-vous? le nombre en est si petit, il est si aisé de se dédommager! et n'est-ce pas l'intérêt public et le vôtre qui vous les refuse? vous devriez vous-même vous les refuser : c'est un père tendre qui, pour le bien de son fils, et non pour le gêner, s'oppose à un établissement désavantageux.

Dieu a plus fait, il vous a préparé, comme à Adam, une personne qui vous convient, dans vos intérêts temporels, par les soins assidus d'une associée intéressée; dans vos infirmités, par la bienfaisante compassion d'une amie fidèle; dans vos peines, par les secours consolants d'un autre vous-même; dans la société, par la douceur de l'entretien d'une compagne aimable : *Adjutorium simile sibi?* (*Gen*, II, 18.) Dieu devait-il accorder à la sensualité des satisfactions inutiles hors du mariage, souffrir le danger des poursuites dont on ne peut modérer l'ardeur, l'excès des désirs dont on ne peut fixer les bornes, et n'était-il pas de sa sagesse de ménager le corps que la dissolution aurait ruiné, la raison que l'ivresse aurait abrutie, la conduite que la licence aurait dérangée, l'honneur que la débauche aurait flétri, la conscience que la passion aurait aveuglée?

Remerciez donc un Dieu si bon, consultez-le, demandez ses lumières, suivez ses impressions, recevez de sa main une épouse, si vous voulez être heureux : *A Domino uxor datur prudens.* (*Prov.*, XIX, 14.) Mais si vous livrant au hasard, si n'écoutant que

l'avarice, ne consultant que l'ambition, ne goûtant que la volupté, vous faites un mauvais choix, ne vous en prenez qu'à vous-même; auriez-vous l'injustice d'accuser une sagesse qui vous laisse parfaitement libre, une bonté dont vous refusez les secours, une justice qui, punit par vous-même votre imprudence et votre révolte? si même, après le choix le plus chrétien, des maladies, des revers, des afflictions, vous font éprouver le sort de l'humanité, et subir des épreuves à votre vertu, ces croix, communes à tous les états et étrangères à la loi de la pureté, n'en rendent pas la justice douteuse.

Vous plaindriez-vous que ce choix, quoique libre, est borné à un seul objet? vous connaîtriez mal vos intérêts et ceux même de votre passion. La polygamie ne remédie pas à la concupiscence, elle en irrite la fureur, elle en émousse le plaisir, elle en diminue les fruits légitimes. Personne n'est plus avide de volupté que celui que la multitude des plaisirs devrait rassasier, et personne ne la goûte moins que celui dont l'ivresse est perpétuelle. Les familles les moins nombreuses, les pays les moins peuplés, sont ceux où la multiplicité des femmes semble devoir augmenter la population, où au contraire elle y met obstacle. La polygamie est injuste, si le nombre est égal dans les deux sexes, à plus forte raison s'il est plus petit dans les femmes. La Providence priverait-elle plusieurs personnes du mariage pour satisfaire la brutalité d'un seul? Il serait d'un autre côté injuste que le nombre des hommes fût le plus petit, puisque malgré la violence d'un penchant commun, un grand nombre serait sans ressource : l'unité satisfait à tout

Dieu jugea la femme nécessaire à l'homme. Il n'est pas à propos, dit-il, de le laisser seul; donnons-lui une compagne semblable à lui. Il la forma d'une côte de l'homme, mais il ne lui en donna qu'une, avec laquelle il l'unit par le lien le plus étroit et le plus indissoluble, et ne fit des deux qu'une même chair. Idée profonde qui exclut également la multiplication de la polygamie, la séparation du divorce et le partage de l'adultère : *Erunt duo in carne una.* (*Gen.*, II, 24.) Quoique, abusant du crédit que lui donnaient ses charmes, la première femme eût plongé son mari et sa postérité dans les plus grands malheurs, ils survécurent neuf cents ans à leur union et à leur faute, sans avoir jamais prétendu dans une si longue société, où sans doute plus d'une fois les dégoûts ordinaires au mariage se firent sentir, ni briser leur chaîne, ni partager leur cœur : l'auraient-ils pu même, puisqu'ils n'avaient dans l'univers que leurs enfants, ce que toute la nature et tous les siècles n'ont jamais vu qu'avec horreur? tant le Seigneur a voulu donner dans le premier homme et le modèle et la leçon d'une fidélité inviolable : *Quod Deus conjunxit homo non separet.* (*Matth.*, XIX, 6; *Marc.*, X, 19.) Si la dureté de cœur d'un peuple indocile arracha à Moïse la double tolérance de la polygamie et du divorce, telle ne fut jamais ni l'institution ni l'intention du divin auteur du mariage : l'Evangile l'a rétabli sans retour dans son intégrité primitive et l'a élevé jusqu'à être l'image de l'union éternelle que Dieu a contractée avec son Eglise, et sans diminuer la liberté raisonnable de l'homms, il lui a appris à en sanctifier l'usage : *Sacramentum hoc magnum.* (*Ephes.*, V, 32.)

Cet usage est encore un objet de liberté que Dieu laisse aux hommes; mais ce n'est pas assez dire, c'est un objet de devoir, ainsi que l'explique saint Paul : *Uxori vir debitum reddat, et uxor viro.* (I *Cor.*, VII. 3.) Quelle est la bizarrerie et l'injustice de l'homme? il soupire après les plaisirs des sens, il les cherche avec fureur, il blasphème la sagesse et la bonté qui lui en interdisent l'excès : ces plaisirs lui sont-ils permis dans un mariage légitime, il s'en dégoûte, il s'y refuse, il s'égare sur d'autres objets. Par quelle fatalité faut-il que la défense du crime fasse l'assaisonnement du plaisir, et que la liberté de la vertu y répande de l'amertume? Faut-il qu'on ait besoin de tenir ce langage à des gens que la passion aveugle et entraîne souvent vers les objets les plus dégoûtants et les plus indignes? Si encore un principe de perfection, à l'exemple de Marie et de Joseph, ne laissait voir qu'une sœur dans une épouse, ou, sur les pas des religieux, faisait faire le sacrifice de tous les plaisirs; mais c'est bien à vous, ennemis de la chasteté, à vous plaindre au nom de l'Etat, qui n'a que faire de pareils protecteurs, de la sainte stérilité des vierges, tandis que le libertinage vous rend vous-mêmes si généralement et si criminellement stériles, et dans un célibat nécessaire par l'épuisement de la débauche, et dans un célibat volontaire par le refus d'un engagement légitime, et jusque dans le mariage par l'abus de ses droits ou la négligence de ses devoirs? *Qui dicis non mœchandum mœcharis.* (*Rom.*, II, 2.)

Jeunes gens que le feu de la passion agite, ou que le joug de la dépendance embarrasse, vous attendez avec impatience, comme l'enfant prodigue, le moment où, maîtres de vos biens et de vous-mêmes, vous exercerez sur un autre l'autorité que vous redoutez pour vous. Hélas! cette vaine ombre de liberté qui vous séduit ne servira qu'à vous asservir davantage par les devoirs qu'elle vous impose. Dupes de quelques légères douceurs répandues dans tous les états pour en adoucir le poids, vous n'en serez que plus à plaindre. Vous vous félicitez de renaître dans le fruit de vos entrailles. Cette consolation vous coûtera cher : les plus vives douleurs les mettront au monde, les embarras, les frais de l'éducation troubleront votre repos, le vice les rendra peut-être indignes de vous; les maladies, la mort les enleveront; vous en serez rassasiés : *Saturati sunt filiis.* (*Psal.* XVI, 14.) La vertu, la douceur, la beauté, l'esprit d'une épouse vous charment; mais la beauté passe, les sentiments changent, les défauts se décou-

vrent, les beaux jours s'évanonissent, et bien souvent on est tenté de voir venir le moment de la séparation avec plus de joie qu'on n'avait vu arriver le jour des noces : *Secundum indulgentiam, non secundum imperium.* (*I Cor.*, VII, 6.)

Vos devoirs vous suivront partout. Quoique le mariage soit un remède à la concupiscence, il s'en faut bien qu'il éteigne le foyer du péché : *Tribulationem carnis habebant.* (*I Cor.*, VII, 18.) Quelque grande que soit la liberté qu'il vous donne, ne pensez pas qu'elle puisse ni autoriser le refus, ni dégénérer en licence. Non, ni les embarras de la pauvreté, ni les sollicitudes d'une famille, ni les risques et les douleurs de l'enfantement, ni les défauts ou les vices d'un époux, ni les froideurs, les aversions, les mécontentements si ordinaires, rien ne vous dispense de vos devoirs. Que ce refus serait criminel, qu'il serait périlleux ! *Debitum reddat.* (*I Cor.*, VII, 3.) La sainteté du sacrement a ses lois de modération, qui proscrivent les excès jusque dans les plaisirs légitimes ; ses lois de décence, qui condamnent tout ce qui pourrait mal édifier une famille, lui offrir des objets dangereux et donner des leçons funestes ; ses lois de religion, qui font préférer aux satisfactions du corps un temps de prière, un jour de pénitence, l'approche des sacrements, la sanctification d'une grande fête : *Ut vacetis orationi* (*Ibid.*, 5) ; ses lois de précaution, qui ne permettent ni de courir ni de faire courir des risques coupables ; ses lois de charité, qui ménagent ses intérêts et la conservation d'un fruit précieux qui doit en être la bénédiction. Tout cela serait-il sans mérite ! La chasteté des gens mariés, dit saint Augustin, est comme la pauvreté des gens riches, une pureté d'esprit qui n'a aucun attachement au plaisir, qui n'en use que parce que Dieu l'ordonne, et avec la même intention qu'il a eue en l'instituant; ce qui est si difficile, dit ce Père, qu'il est plus aisé de vivre dans le célibat que de ne jamais blesser l'auguste sainteté du mariage. La chasteté conjugale a ses héros et ses martyrs, aussi bien que la chasteté des vierges. Partout il ne tient qu'à nous de moissonner les palmes éternelles. Dieu nous en accorde les moyens abondants, et après avoir ménagé la satisfaction raisonnable de la nature, il distribue le secours nécessaire à sa faiblesse. Ce sera la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

A juger de la loi qui défend l'incontinence, par la frivolité, la honte, les suites funestes des plaisirs sensuels, par la beauté, par la douceur, les récompenses divines de la pureté, par la liberté, les secours, les avantages d'un mariage légitime, bien loin de regarder la chasteté comme impossible, il devrait plutôt paraître impossible de se livrer à l'impureté. Qui est assez fou, disait Job, pour manger d'un aliment empoisonné qui donne la mort ? *Quis poterit gustare quod affert mortem?* (*Job*, VI, 6.) Bien loin de s'excuser sur une prétendue impuissauce, il devrait être impossible à l'homme de faire ce honteux aveux. A-t-il donc si peu à cœur son honneur et sa gloire que de se dégrader au-dessous des bêtes, en se disant esclave né de l'infamie et du désordre, entraîné par la nécessité à ce que la passion a de plus bas ? Ah ! il faut donc, disait le Prophète, que l'impureté, comme l'ivresse, éteigne tous les sentiments d'honneur : *Fornicatio et ebrietas auferunt cor.* (*Osee*, IV, 11.)

Mais l'homme prend le change ou veut le donner sur la possibilité de la continence, parce qu'il se place dans un faux point de vue. Il se regarde au milieu du monde, environné de discours et d'objets impurs, au bal, par exemple, à la comédie, dans un cercle de libertins ou de personnes mondaines, lié par l'habitude, livré à ses penchants et chargé de péchés, se roulant dans une foule de désirs, de pensées, de libertés criminelles, et de là il prononce hardiment : la continence est impossible. Sans doute qu'elle l'est alors. Nous ne cessons de le dire ; l'occasion prochaine, le commencement du péché, le rendent en ce moment nécessaire, et cependant inexcusable. C'est un pilote téméraire qui, dans un vaisseau de tous côtés ouvert, ose au milieu des écueils braver les vents et les flots d'une mer orageuse : son naufrage n'est pas douteux. C'est un malade indocile qui prend des viandes nuisibles, refuse tous les remèdes, et ne veut s'assujettir à aucun régime : sa mort est certaine. C'est un insensé qui met le feu à sa maison, et se plaint d'un embrasement que lui-même il attise. Dieu est-il donc comptable des folies du pécheur qui, contre son expresse défense, s'expose aux plus grands dangers ? Sa loi parle à des hommes raisonnables, qui veulent obéir et prendre les moyens que la Providence leur offre, que la prudence leur dicte, que leur intérêt leur inspire. Or dans ce point de vue, le seul véritable, je dis que la loi de la continence est possible, facile même et agréable, qu'on y éprouve que son joug est doux et son fardeau léger.

Dieu donne quatre sortes de secours avec lesquels la victoire est assurée : 1° le secours de l'espérance; l'ennemi n'est pas invincible, il a été cent fois vaincu. 2° Le secours de la retraite ; le combat n'est pas nécessaire, on peut, on doit l'éviter. 3° Le secours de l'affaiblissement ; la tentation n'est pas si supérieure, on peut la désarmer. 4° Le secours de la force ; la partie n'est pas si inégale, on peut obtenir la supériorité. Que vous faut-il davantage ? pourquoi périssez-vous, maison d'Israël, au milieu de la vie ? pourquoi vous découragez-vous par l'exemple, vous exposez-vous par imprudence, vous affaiblissez-vous par mollesse, vous rendez-vous par lâcheté ? *Quare moriemini?* (*Ezech.*, XVIII, 31.) Votre malheur ne vient que de vous : *Perditio tua, Israel.*

1° Ranimez votre courage. Les ennemis que vous avez à combattre, cent et cent fois déjà vaincus, peuvent aisément l'être encore.

La voie de la chasteté vous paraît bien difficile, et son séjour un désert affreux hérissé de ronces. Cette terre dévore ses habitants, elle interdit tous les plaisirs, et ne laisse croître que les fruits amers de la mortification et de la pénitence. Devriez-vous en être surpris? l'Evangile, dont vous ne pourriez sans blasphème traiter la morale d'impraticable, vous laisse-t-il ignorer que le chemin qui conduit à la vie est étroit, que peu de gens ont le courage de s'y engager, et la constance de fournir la carrière; que le royaume du ciel souffre violence; qu'il n'y a que ceux qui se la font qui puissent en espérer la conquête? la chasteté qui remporte les plus brillants triomphes seraitelle seule exceptée? Mais ne vous alarmez pas. Avec la grâce de Dieu vous dévorerez, comme un morceau de pain, les géants qui habitent cette terre. Bien loin d'être inaccessible, cette route est depuis longtemps frayée, et plus battue que vous ne pensez; vous y marcherez sur les pas de bien des héros qui vous ont précédé.

Mais que dis-je, des héros? combien de personnes dans le monde sont tous les jours, même naturellement, des monuments des victoires de la chasteté? les uns par intérêt, les autres par tempérament, quelquesuns par dégoût et par lassitude, plusieurs par principe d'éducation, par la force de l'exemple, par vanité, par bienséance, s'y soumettent volontairement. Il en est jusque dans les cours, malgré une corruption que tout encense; jusque dans le peuple, malgré une grossièreté que tout excuse; jusque dans les armées, malgré une licence que tout autorise, qui passent leurs jours dans le célibat. Combien de libertins sauraient bien se contenir, s'ils pouvaient s'en promettre une grande fortune, ou s'ils avaient à craindre de grands châtiments! Ne se plaint-on pas souvent de ces cœurs indifférents que rien ne touche, de ces hommes rassasiés que rien ne réveille, de ces gens absorbés dans le jeu, dans la crapule, dans les intrigues, les affaires, le commerce que rien n'intéresse? combien d'autres affaiblis, malades, délicats que la nécessité, des raisons de santé condamnent à la chasteté! combien de jeunes gens bien élevés qui, dans un âge critique que tout entraîne, ignorent le mal ou conservent leur innocence! combien de personnes raisonnables qui respectent la foi conjugale, les lois de l'honneur et l'intérêt de la réputation! Le paganisme n'a-t-il pas eu des héros de la chasteté? une religion où les vices étaient des vertus consacrées par les dieux qu'on y adorait avait pourtant des vestales qui en faisaient une profession déclarée, et dont on punissait les fautes par de cruels supplices, et vous ne pourrez pas faire ce qu'ont fait tant d'autres? *Non poteris quod isti et istæ?*

Tout cela n'est pas animé des grands principes de pénitence et des vues sublimes de perfection qui font tant de vierges dans la religion chrétienne. Que sera-ce lorsque le secours de la grâce viendra fortifier notre faiblesse, la sainteté des vœux étayer nos résolutions, l'exemple des saints animer notre zèle, l'esprit de la croix inspirer ses rigueurs, l'amour divin embraser de ses flammes? que ne fera-t-on pas pour plaire à l'Epoux des vierges? Quoi! vous ne pourriez pas ce qu'ont pu, ce que peuvent tant de personnes de tout âge, de tout sexe, de tout pays, de tout état, et dans le printemps de la vie, où tout invite, et dans les glaces de l'âge, où tout dégoûte, et dans les conditions élevées, où tout éloigne, et dans les plus basses, où tout s'oppose? tant de témoins de la vérité, tant d'amateurs de la chasteté, tant d'observateurs de la loi, tant d'imitateurs d'un Dieu-homme vous laisseront-ils quelque excuse dans vos déréglements? démonstrations accablantes qui justifient la loi et condamnent le crime : *Non poteris quod isti et istæ?*

Remontons à la naissance du christianisme, nous le verrons naître dans le sein de la virginité, et la faire régner sur les plus grandes âmes du monde. Marie mère du Verbe incarné, Joseph son père nourricier, Jean son précurseur, qui ont eu avec lui les premières et les plus étroites liaisons se sont signalés par cette vertu. Vous adorez le profond mystère d'un Dieu qui s'unit à l'humanité. Quel est le sein heureux qui lui donne la vie? le sein d'une vierge, et quelle vierge? la vierge par excellence, plus belle que la lune, plus brillante que le soleil, toute pure et sans tache. A quelle épreuve fut mise cette pureté divine? à la plus délicate. Par quel miracle fut-elle conservée? par le plus admirable. Je vous salue, pleine de grâce, vous allez être mère d'un Dieu. Quel trouble dans un cœur si pur! Je suis consacrée à la virginité, puis-je devenir mère! si quelque chose pouvait me dédommager, ce serait une dignité qui m'élève au-dessus des anges et des hommes; mais rien ne peut me résoudre à la perdre : *Virum non cognosco.* (*Luc.*, I, 34.) Ne craignez rien, Vierge des vierges, le Fils adorable qui vous a choisie en est plus jaloux que vous; par un miracle unique dont la nature n'a point d'idée, et qui renouvelle la création du premier homme, le Très-Haut vous couvrira de son ombre, vous serez vierge et mère. Votre pureté même vous assure une gloire que vous vouliez perdre pour elle.

Est-il sur la terre un époux digne de ce chef-d'œuvre de pureté? Il ne peut l'être si une parfaite pureté ne l'embellit de ses grâces. Mais quoi! être uni à une épouse, et renoncer à la qualité de père et à toutes les douceurs du mariage? aura-t-il le courage de se soumettre à des conditions aussi dures qu'inouïes? la société continuelle avec l'épouse la plus aimable n'altérera-telle jamais ses résolutions?. Non, il n'en sera que plus chaste, il doit même passer par d'autres épreuves. Qui le croirait? cette épouse si pure, si jalouse de la virginité, pour laquelle il a fait de si grands sacrifices,

oserons-nous le dire? cette épouse se trouve enceinte. Il doit passer pour père de ce fruit étranger, l'élever, l'aimer, le servir comme son propre fils. Rassurez-vous, ô le plus chaste des hommes! le plus digne de passer pour père d'un tel fils, c'est un Dieu qui va naître de votre épouse, c'est un Dieu qui l'a rendue féconde : elle n'est ni moins fidèle ni moins digne de vous; elle fera votre bonheur et celui du monde : *Quod in ea natum est, de Spiritu sancto est.* (*Matth.*, I, 20.)

Il doit être annoncé, cet Agneau venu pour ôter les péchés du monde. Qu'il faut une bouche pure pour le faire connaître! Marie va la sanctifier dans le sein d'Elisabeth. La profusion des dons célestes le confirmera dans la grâce et lui assurera le grand trésor de la pureté. Cet homme le plus grand des enfants des hommes n'en sera ni moins timide, ni moins attentif à le garder. A peine a-t-il atteint l'âge de la raison qu'il craint les dangers du monde, pour lui si peu à craindre, et s'enfuit dans un désert chercher un asile dont il avait le moins de besoin. Il n'en sort que pour prêcher la pénitence, et aller dans la cour des rois défendre les droits de la chasteté contre un prince cruel qui la viole. Il scelle la vérité de son sang : sa tête en est le trophée. Vous ne pouvez, prince impie, en soutenir l'aspect, elle vous reproche vos désordres, et vous démontre la sagesse et la sainteté d'une loi que le plus saint des hommes a pratiquée toute sa vie, a soutenue au prix de la vie. Ah! mortels, quelles épreuves! avez-vous, comme Marie, à sacrifier à la pureté la dignité la plus sublime? faut-il la garder, comme Joseph, au milieu des innocentes douceurs du mariage, et malgré les ombrages de l'infidélité d'une épouse? exige-t-on que vous vous ensevelissiez dans un désert pour en fuir le danger ou que vous portiez votre tête sur un échafaud? Et vous trouverez impossible une vertu qui a tant coûté à d'autres, et que vous pouvez obtenir à si peu de frais? *Non poteris quod isti et istæ?*

Les apôtres sont trop remplis de l'esprit de leur Maître pour négliger une vertu qui lui fut si chère : ils n'épargnent rien pour l'établir par toute la terre, ils l'annoncent, ils la confirment par leurs miracles. Ils font connaître, estimer, aimer, respecter des sacrifices si difficiles à la nature. Saint Paul, descendu du troisième ciel, en rapporte cette céleste doctrine et s'en déclare le panégyriste. Ils la persuadent et la font pratiquer à une infinité de personnes au milieu de la corruption du paganisme; ils en donnent l'exemple au prix des plus grands combats et de la plus exacte vigilance. Admirez surtout les faveurs singulières dont fut comblé le disciple bien-aimé. Jean l'Evangéliste repose sur le sein de Jésus, et puise à la source de la lumière et de la charité cette élévation et cet amour qui le distinguent des autres. Jésus mourant lui confie sa très-sainte Mère et se le substitue dans la qualité de fils de Marie : *Ecce filius tuus.* (*Joan.*, XIX, 26.) Il lui fait subir à la porte Latine un glorieux martyre, et par un miracle conserve ses jours ; il l'élève au plus haut des cieux pour voir l'Agneau sur son trône, et lui découvre les plus profonds mystères de l'avenir. Quel fut le principe de cette prédilection et de ces prérogatives? Saint Jérôme nous l'apprend : Jean, dans l'âge le plus tendre, dans le monde le plus corrompu, garde la fleur de la virginité et renonce au mariage pour suivre Jésus-Christ. Quel titre sur son cœur! *Ob virginitatem præ cæteris amatur.*

Il faudrait rapporter la plupart des martyrs des saintes vierges des premiers siècles, si on voulait expliquer les combats qu'elles ont soutenus pour la chasteté : établissements brillants, caresses séduisantes, menaces, tourments, mort affreuse, toute l'histoire ecclésiastique en retentit. Il faudrait copier tous les saints Pères, si on voulait rassembler tous leurs éloges et leurs exhortations, aucun qui n'ait déployé son éloquence en faveur de la pureté; rapporter tous les conciles, si l'on voulait réunir tous les réglements que l'Eglise a faits, toutes les précautions qu'elle a prises pour la maintenir; parcourir toute la terre et tous les siècles du christianisme, pour compter les religieux et les ecclésiastiques qui s'y sont consacrés, et les personnes pieuses dans tous les états qui, sans être liées par des vœux, édifient le monde, honorent l'Eglise par leur pureté, d'autant plus admirables qu'elles sont plus exposées et moins soutenues que dans le cloître. Et vous traiterez d'impossible une vertu que tout le monde conseille, ordonne, pratique? et vous craindrez des ennemis tant de fois vaincus, qui ont couvert la terre des trophées de leur défaite? *Non poteris quod isti et istæ!*

2° Mais si vous les craignez, ces ennemis, que n'évitez-vous le combat? pourquoi les attirer, les irriter, vous jeter dans la mêlée? faudrait-il même vous le dire? L'expérience ne vous en fait-elle pas de tristes leçons? Faut-il vous le dire, à vous qui vous plaignez de leur supériorité? Vous osez entrer en lice avec des forces si inégales. Qu'en coûterait-il d'éviter ces occasions, de rompre ces liaisons, de ne pas écouter ces conversations, de ne pas regarder ces objets? Si la victoire est difficile, la retraite ne l'était pas : c'est la ressource des faibles, et une ressource nécessaire : elle n'a rien de déshonorant, c'est un trait de sagesse qui fait autant d'honneur qu'une victoire. La témérité qui s'expose couvre doublement de honte, par la défaite et par l'imprudence ; on est vaincu, et on a mérité de l'être. Vous convient-il d'être étonné de vos chutes? soyez-le plutôt de n'en pas faire davantage : la force reconnue de l'ennemi vous les annonçait, votre conduite insensée les précipite.

La fuite, direz-vous, affaiblit l'homme, en le rendant timide ; elle engourdit la vertu, en lui ôtant son exercice. Hélas! le fût-elle, il vaudrait mieux conserver prudemment sa vie que la livrer follement. Mais, au contraire, la fuite est ici le véritable exercice, puisqu'elle éloigne et dégoûte du plaisir dont les

attraits font toute la force de la tentation. Ainsi dégagée, l'âme élève dans l'asile de la retraite l'édifice de la perfection, dont la présence des objets dangereux aurait détruit jusqu'au fondement. Tel un enfant, tel un novice, croît et se forme sous les ailes d'un maître, à l'ombre de la maison paternelle. En vous intimant la loi de la continence, exige-t-on que tout à coup parvenu au comble de la sainteté, vous n'éprouviez aucune révolte de la chair? Vous vous en flatteriez vainement, on ne vous demande dans cette vertu, comme dans les autres, que d'acquérir peu à peu une couronne qui n'a été dans les plus grands saints que le fruit longtemps attendu de bien des combats et des victoires.

Le premier degré dont rien ne dispense, c'est de ne commettre aucun péché, de ne jamais consentir au plaisir de la chair, même dans les moindres choses, puisque tout y est grave quand on y consent. Sans doute ici vous ne demanderez pas grâce, et vous ne vous flatteriez pas d'en obtenir. Ne la demandez pas non plus sur la fuite des occasions, puisque sans elle vous n'éviterez pas le péché. L'homme sage va plus loin, il redoute, il fuit même les dangers éloignés. Tout ce qui tient au péché est l'objet irréconciliable de son horreur et de ses alarmes. Le sifflement du serpent est si empesté, le piége si délicat, la volupté si séduisante, le cœur si fragile, que la sagesse et la piété ne croient jamais prendre trop de précautions pour s'en garantir.

Elevé à un nouveau degré, on se joue de la tentation, elle ne sert qu'à augmenter la gloire du vainqueur. Peu de personnes sont exemptes de ces humiliantes attaques dont saint Paul même descendu du trosième ciel a longtemps gémi. Ce sont dans les pécheurs de fâcheux restes des fautes passées, et comme les cicatrices des plaies profondes qu'avaient faites le péché. Dans les âmes innocentes, ce sont des épreuves glorieuses, qui par le secours de la grâce font naître la lumière du sein des ténèbres. C'est alors qu'ayant passé par le creuset de l'humiliation, l'or purifié de tout alliage en est plus digne d'orner le sanctuaire de la Divinité. Il est enfin des âmes privilégiées qui parviennent à une sorte d'insensibilité pour les plaisirs des sens, d'indifférence pour la beauté des créatures, et d'aversion pour tout ce qui porte les honteuses livrées de l'impureté. Dans ce degré sublime on aime la mortification, on ne se glorifie que dans la croix, on ne veut connaître que Jésus-Christ crucifié : ce que l'on aperçoit encore des écueils de la vertu ne fait qu'élever à Dieu, dont les beautés créées ne sont que de faibles images. Dans cet heureux état, un corps toujours soumis, un cœur toujours libre, une imagination toujours pure, des pensées toujours saintes, sont le gage et le prélude de la béatitude éternelle. Dieu, maître de ses dons, accorde cette grâce à qui il lui plaît, quelquefois à titre de récompense des victoires qu'on a remportées. Elle n'est pas nécessaire; c'est à nous à combattre : les passions exercent la vertu, et lui font mériter la couronne.

Mais à quelque degré que vous soyiez monté, craignez, et fuyez encore. Connaissez l'humanité, connaissez-vous vous-même. Que vous deviendrez faible, si vous vous exposez, si vous comptez sur vous! que vous serez fort, si vous savez vous en défier! L'humilité est le plus salutaire préservatif et le plus efficace remède contre ce vice. Elle chasse le démon impur, dit un saint Père, comme le chassa le fiel du poisson dont se servit Tobie, par le conseil de l'ange, le jour de ses noces. Dieu châtie nos péchés par ces travaux et ces combats, il guérit l'orgueil par ces tentations et ces chutes, il exerce l'humilité et la vigilance par ces dangers et ces alarmes, il perfectionne la chasteté par ces assauts et ces faiblesses; mais c'est toujours l'humilité qui triomphe. L'humble de cœur est assuré de la victoire; Dieu la lui a promise, sa gloire est intéressée dans un succès qu'on rapporte tout à sa grâce. Elle est au contraire intéressée dans la punition de l'orgueil, qui compte sur ses propres forces : la défaite est inévitable, on est déjà vaincu par la folie de la présomption. L'alternative est évidente, et partout vous fait le procès. Si vous êtes fort, de quoi vous plaignez-vous? si vous êtes faible, pourquoi vous exposez-vous? N'imputez donc votre malheur qu'à vous-même.

Cette humilité doit rendre infiniment circonspect à juger les autres, surtout en cette matière où chacun se croit en droit de citer tout le monde à son tribunal, et d'y prononcer des arrêts. Dieu permet ordinairement que ces juges si hardis, si précipités, si peu équitables, tombent dans les mêmes fautes qu'ils ont si facilement soupçonnées. Quelque commun que soit ce vice, défiez-vous des apparences : celui que vous condamneriez est peut-être plus chaste que vous. Fermez les yeux, les oreilles, la bouche, pour ne rien voir, rien entendre, rien dire sur les fautes même réelles de votre prochain, si votre état ne vous oblige à veiller, à corriger, à punir. Plaignez le coupable, ne le méprisez pas; craignez pour vous-même; si Dieu vous abandonne, vous serez plus coupable que lui; connaissez-vous, vous serez indulgent pour les autres et sévère pour vous, Dieu vous traitera avec la même indulgence.

On n'est pas toujours maître d'éviter l'ennemi : les occasions de toutes parts semées nous présentent malgré nous bien des tentations. Il faut alors avec adresse écarter les coups par une utile diversion. Le travail, l'étude, des occupations utiles, partagent l'esprit, occupent le cœur, et ne laissent à la passion ni le temps ni le moyen de nous entraîner. Rarement un homme assidu au travail est-il adonné à ce vice; il n'est pas moins rare qu'un homme qui coule ses jours dans l'oisiveté n'en soit pas la proie. Quand je combats l'oisiveté, est-ce une loi que je porte pour le peuple, condamné à un travail mé-

canique, ou pour des gens d'affaires, redevables de leurs talents au public? Je parle à tout le monde, au petit comme au grand, au riche comme au pauvre : personne qui n'ait et qui ne doive avoir une profession, et qui dans son état n'ait des devoirs à remplir, et ne doive rendre compte à Dieu de l'emploi de son temps. L'homme innocent était obligé de travailler dans le paradis terrestre ; sa chute a appesanti ses liens, il faut maintenant qu'il gagne sa vie à la sueur de son visage. Mais rien n'oblige plus au travail que les tentations d'impureté : l'oisiveté tient de si près à la dissipation et à la mollesse, à la sensualité et au vice, qu'elle ne peut manquer de le produire et de le perpétuer. Quelle révolte ne fera pas éprouver une chair que le travail n'assujettit pas, un cœur que l'occupation ne fixe pas, un esprit que l'exercice n'arrête pas! pensées, affections, mouvements, tout va naître de ce fond négligé : déjà si difficile à cultiver aux plus laborieux, que peut-on en attendre quand on l'abandonne ? Le travail ferme les avenues au péché, ôte le goût et le plaisir de le commettre.

3° Malgré cette sage retraite et cette prudente diversion, il reste toujours quelque ennemi qu'on ne peut se défendre de combattre. La chair élude toutes nos précautions, force tous les retranchements et nous poursuit jusque dans la plus profonde retraite : il faut prévenir les révoltes en l'affaiblissant. Vous vous plaignez de la violence de la tentation et de la faiblesse de la chair ; mais songez-vous que pour désarmer la tentation et fortifier la chair, il faut embrasser la mortification et la pénitence? Tel est l'esprit du christianisme, un Dieu qui a souffert toute sa vie, et qui est mort sur une croix, a écrit en caractères ineffaçables par toutes les gouttes de sang qu'il a versées, qu'on ne mérite le nom de son disciple qu'autant qu'on porte la croix après lui. Tous ceux qui l'ont mérité ont réduit leur corps en servitude, comme saint Paul, pour résister à l'ange de Satan, qui les tourmentait.

Un impudique, pétri de mollesse et de sensualité, ne cherche qu'à flatter sa chair et à contenter sa passion. Rien n'est plus opposé à l'esprit d'un Dieu détaché de tous les plaisirs, vivant dans la douleur, mourant dans les supplices. En prenant notre chair, un Dieu l'a ennoblie, l'a sanctifiée, l'a élevée à une dignité infinie; la volupté la dégrade et la profane. Les autres péchés se commettent hors du corps, l'impureté viole le corps et le souille : *In corpus suum peccat.* (I *Cor.*, VI, 18) Ce péché fut toujours énorme, l'incarnation du Verbe en augmente infiniment l'énormité; c'est une espèce de sacrilége sur le corps même de Jésus-Christ, dont nous sommes les membres : *Membra Christi faciunt membra meretricis.* (I *Cor.*, XI, 15.) Reconnaissez, respectez, épargnez en vous Jésus-Christ : *Agnosce in te Christum, parce in te Christo*, dit saint Augustin.

Ainsi fortifierez-vous et conserverez-vous votre chair pure. Ce genre de démon, dit Jésus-Christ à ses disciples qui se plaignaient de n'avoir pu chasser cet esprit immonde, ce genre de démon ne peut être éloigné que par la prière et le jeûne. Il faut le combattre en abattant cette chair rebelle qui fait toute sa force. C'est là qu'il faut apporter le remède, appliquer le fer et le feu et tarir la source du mal par la privation du plaisir, et, s'il était possible, l'extinction même du sentiment. Hélas, au contraire! d'intelligence avec cet ennemi domestique qui vous perd, vous seul fournissez des armes contre vous, vous nourrissez, vous engraissez dans votre sein la vipère qui vous tue, et vous seriez surpris de la mort de votre âme? *Hoc genus dæmoniorum non ejicitur nisi in jejunio* (*Matth.*, XVII, 20.)

Je ne suis pas surpris des innombrables austérités de toute espèce que l'esprit de pureté a fait dans tous les temps pratiquer aux âmes chastes ; il est inépuisable : jeûnes, abstinences, veilles, cilices, macérations, travail, pélerinages, etc., les histoires des saints en sont pleines. Le monde les traite de fable ou de folie, la piété même en est étonnée. Quoique sans doute la prudence en doive faire le choix, en examiner les circonstances, en arrêter l'excès, en prévenir les suites, quelquefois dangereuses, il est certain que la chasteté s'en fit toujours une loi, comme d'un moyen nécessaire à sa conservation; qu'il est même naturellement évident qu'on ne peut combattre l'amour des plaisirs que par la douleur, les révoltes de la chair que par son affaiblissement, l'habitude de la sensualité que par la pratique de la pénitence. C'est, dit le sage, un animal rétif, un esclave rebelle qu'on ne peut tenir soumis qu'à force de travail et de coups : *Virga et onus asino et servo.* (*Eccli.*, XXXIII, 25.)

La chasteté ne fut jamais le partage d'une âme sensuelle, ni l'impureté la tache d'une âme mortifiée. Ces mondains qui ne refusent rien à leurs sens, qui ne cherchent que leurs plaisirs, leurs commodités et leurs aises, peuvent-ils se flatter d'être exempts des tentations ou de les vaincre? Tout en multiplie, en aiguise, en lance, en enfonce les traits. Le pauvre, accablé de travail, manquant du nécessaire, en connaît-il les aiguillons? la misère les écarte et les émousse : *Non invenitur in terra suaviter viventium.* (*Job*, XXVIII, 13.) Enfin rendez-vous justice: les chaînes de l'habitude que vous avez formées ne doivent-elles pas être difficiles à rompre? les épines que vous avez semées et laissées croître dans votre cœur ne doivent-elles pas être difficiles à arracher? Ces difficultés mêmes sont une punition équitable de vos fautes. Serait-il juste d'accorder gratuitement au pécheur ce qui coûte les plus grands frais au juste? Ce qui a servi à offenser Dieu doit servir à punir le péché; le plaisir criminel doit être châtié par la privation des plaisirs innocents et l'excès de la volupté par l'amertume de la douleur.

Mais vous ne pouvez, dites-vous, ni

vous passer de plaisir, ni vous soumettre à la douleur. Vous exagérez sans doute la difficulté; mais je la suppose avec vous; que ne l'adoucissez-vous donc en vous unissant aux combats et aux douleurs d'un Dieu mourant. Considérez-le au jardin des Olives, abandonné de ses disciples, triste jusqu'à la mort, prosterné contre terre, inondé d'une sueur de sang. Le voilà entre vous et votre péché comme une barrière pour vous arrêter; le foulerez-vous aux pieds pour vous satisfaire? Vous êtes l'objet de sa tristesse; voulez-vous l'augmenter par de nouveaux péchés? Du jardin passez à la colonne où votre Dieu est inhumainement déchiré. Voyez ces bourreaux, la fureur sur le visage, la rage dans le cœur, qui déchargent une grêle de coups sur sa chair innocente; le sang ruisselle de toutes parts, il s'ouvre à tous moments de nouvelles plaies, les morceaux de chair arrachés voltigent autour de lui. Idolâtres de votre chair, qui ne cherchez qu'à la satisfaire, idoles du siècle qui ne connaissez que la mollesse et la vanité, femmes mondaines, osez vous montrer auprès de votre Sauveur, en soutiendrez-vous le contraste? n'en mourrez-vous pas de honte? *Pudeat sub spinato capite membra ferre delicata.*

Enfin montez sur le Calvaire; unissez-vous aux âmes saintes qui sont aux pieds de la croix et qui toutes sont distinguées par la pureté, Marie qui en est le prodige, Jean l'évangéliste qui en est le favori, Madeleine qu'une parfaite conversion lui a consacrée, contemplez un Dieu sur une croix, suspendu sur des clous qui percent ses pieds et ses mains sacrées, achevant de répandre tout son sang et rendant les derniers soupirs au milieu des ignominies et des supplices. C'est pour vous, pécheur impudique, qu'il souffre. Pour expier vos criminels regards, ses yeux sont noyés dans les larmes ; pour punir vos mauvais discours, sa bouche est abreuvée de fiel; pour châtier vos dissolutions, son corps est couvert de plaies. Il vous demande une légère mortification, la privation d'un plaisir criminel; insensible à ses douleurs, aurez-vous la cruauté de lui refuser? Portez aux pieds de la croix l'objet de vos crimes pour lui en faire le sacrifice : avez-vous pu le lui préférer? Mourez de confusion et de regret, si vous l'aimez encore, si vous plongez votre corps dans la volupté après qu'un Dieu a livré le sien à la croix. Mais plutôt vivez pour lui, vivez pour lui marquer votre amour et votre reconnaissance, lui sacrifier tout ce que vous aimez et vous sacrifier vous-même.

Mais votre cœur, dites-vous, est fait pour aimer, l'amour fait son bonheur et sa vie; cette sévère pureté en éteint jusqu'aux étincelles et fait tomber dans un état de langueur et de mort. Ah! que vous la connaissez mal! Bien loin d'éteindre le feu de l'amour, la pureté l'allume, l'entretient et le rend plus vif, plus tendre, plus délicat, plus doux, plus fidèle; c'est l'impureté qui le dégrade, le rend grossier, bas, inconstant, honteux, ou plutôt l'anéantit. La pureté ne fait que changer l'objet de l'amour; mais quel objet? Dieu pour la créature, la beauté suprême pour quelque frivole agrément, les délices éternelles pour une ombre de plaisir. Aimer, c'est la première, la plus douce de toutes les lois, c'est toute la loi. L'amour est notre bonheur et notre vie. Aimez sans bornes, vous n'aimerez jamais assez; mais aimez ce qui mérite seul d'être aimé. Dieu vous demande votre cœur: qu'il est aimable! qu'il vous aime tendrement! Il veut être aimé par-dessus tout, aimé uniquement. Richesses, honneurs, voluptés, amis, parents, quels rivaux pour un Dieu! il est jaloux et ne peut souffrir de partage, votre cœur est fait pour lui; quelle injustice de le lui refuser! quel bonheur de le lui donner! quel malheur de le livrer à quelque autre!

L'amour profane le prostitue à la créature, c'est sa divinité; il lui tient jusqu'au langage de l'adoration, il en a tous les sentiments, il lui en offre les sacrifices. Voyez son air, ses regards, ses démarches, son attention, son zèle; en contemplation et comme en extase, il est absorbé en sa présence, il se meurt en son absence, il n'est occupé que de son objet; biens, honneurs, repos, santé, vie, il lui sacrifie tout. Je ne parle pas des péchés qu'il commet à tout moment, qui détruisent la charité, je n'envisage que son état. Cet homme aime-t-il, adore-t-il, craint-il, sert-il son Dieu, y pense-t-il? qu'il est à plaindre! il s'arrache le bonheur suprême qu'il trouverait dans l'amour divin, pour un amour honteux et méprisable qui le perd à jamais. Aimez donc, je ne le répéterai jamais trop, aimez de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces. Bien loin de vous envier ce doux penchant, ces délices pures, cette vie divine, cette céleste ivresse, je me plains au contraire que vous n'aimez pas, que vous n'allez pas chercher dans l'amour la force pour combattre, le remède pour guérir un faux amour qui est une véritable haine de vous-même et de Dieu.

Si la pratique de la mortification coûte à la nature, elle ne coûte pas moins au respect humain; le monde entraîne au péché par la contagion de ses exemples, il arrête dans la carrière de la vertu par la malignité de ses censures. Combien de fois ne vous a-t-on pas dit de le fuir? Si vous aimez le monde, vous n'êtes pas disciple de Jésus-Christ. Pour vous fortifier contre ces attaques, opposez-lui un exemple bien plus touchant, un témoin plus imposant, un juge plus redoutable. N'êtes-vous pas sous les yeux de Dieu toujours présent? Son immensité remplit tout, sa lumière pénètre tout, sa justice punira tout. S'il y a quelque endroit, dit saint Augustin, où vous soyiez caché à Dieu, allez vous y ensevelir et vous satisfaire; mais s'il voit, s'il entend tout, quelle témérité de l'outrager en sa présence! *Me præsente in domo mea.* Que vous servirait-il de cacher dans votre cœur ces fruits d'iniquité? pus-

siez-vous en imposer aux hommes par une modestie apparente, et vous tromper vous-même, par une fausse conscience, succès funeste que désire et qu'obtient trop souvent le pécheur, tromperez-vous celui qui sonde les cœurs et les reins? Le profond respect, le tendre amour, la vive reconnaissance que vous lui devez à tant de titres, la vue de la sainteté et de la justice qui ne peuvent fournir rien de souillé, quoi! rien ne modérera vos honteux transports? vous ne rougirez pas en la présence de celui devant qui tremblent le ciel et la terre? Mais aussi, âmes pures, que le souvenir de la présence de Dieu vous console et vous anime; il connaît votre amour, il voit vos combats, il vous tient compte de vos désirs et de vos craintes, il démêle les sentiments de la nature et le consentement de la volonté, et il rend à votre fidélité une entière justice. Voyez comme il vous tend la main pour vous soutenir et vous défendre. Autant que les regards foudroyants du Juge doivent faire trembler le pécheur, autant les regards aimables de l'Epoux doivent remplir d'amour et de confiance, et garantir la grâce et la couronne. Souvenez-vous aussi que vous êtes sous les yeux de votre ange gardien, à qui vous devez le respect, la reconnaissance et la confiance, et qui protége en vous avec zèle une vertu qui vous rapproche de lui.

4° Enfin quelque soin qu'on prenne d'affaiblir ses ennemis, il leur reste encore bien des ressources, et à nous bien des faiblesses; qui en doute? Mais enfin êtes-vous sans secours dans vos besoins? n'y a-t-il pas de Dieu dans Israël que vous puissiez invoquer? n'a-t-il pas ouvert dans les sacrements et le sacrifice, dans la parole et dans la prière, des sources intarissables de grâce où vous pouvez aller puiser des forces toutes-puissantes?

Le mariage donne des grâces particulières pour garder la fidélité conjugale, et aimer tendrement un époux et des enfants, à tous ceux dont il a béni l'union, et qui par la sainteté de leurs dispositions en ont mérité l'abondance. Le sacrement de l'Ordre remplit de sa force ceux qu'il a revêtus de son caractère, et leur donne des secours puissants pour en soutenir l'auguste dignité par la pureté de leur vie. Le baptême forme des frères et des membres à l'Epoux des vierges, et en exigeant qu'on renonce au démon, à la chair et au monde; il fournit des moyens puissants pour vaincre ce qu'il ordonne de combattre. La confirmation remplit les armées du Dieu d'Israël de soldats courageux assurés de vaincre, s'ils veulent, par la puissance du Saint-Esprit dont ils sont remplis. Tous les sacrements ont un rapport particulier au vice de la chair, qu'ils donnent la force de surmonter. L'Eglise est la tour de David d'où pendent mille boucliers impénétrables, et le lit de Salomon environné de soixante guerriers invincibles.

Surtout la Pénitence et l'Eucharistie ne fournissent-elles pas des armes de la plus forte trempe à ceux qui s'en servent comme il faut? L'exactitude de l'examen, l'humiliation de la confession, l'amertume du repentir, les rigueurs de la satisfaction, les avis d'un confesseur, seraient même humainement de très-utiles préservatifs, surtout contre le péché dont il coûte le plus de s'avouer coupable. Que sera-ce quand la grâce intérieure du sacrement donnera une force surnaturelle à ces utiles pratiques? On le voit par expérience : le jour, la veille, le lendemain du sacrement, les âmes les moins ferventes veillent sur elles-mêmes, évitent le péché, font de bonnes œuvres. Quelle heureuse facilité ne donnerait pas une fréquentation régulière!

Quels prodiges n'opérerait pas la divine Eucharistie! Vous m'avez préparé une table contre mes ennemis, disait le Prophète, quel préparatif de guerre! ce n'est point une épée ou un bouclier, c'est une table. La voilà cette table mystérieuse, cette arme invincible, cet asile impénétrable, ce remède souverain, où la chair de l'Agneau purifie, fortifie, sanctifie la nôtre, la préserve de corruption : *Parasti in conspectu meo mensam.* (*Psal.* XXII, 5.) Le sang que l'on y boit lave toutes nos souillures, le feu céleste qui s'y allume consume toutes nos affections impures. Cet Epoux sacré met son sceau sur notre bras et sur notre cœur. Le pain des anges nous donne des vertus angéliques; c'est le froment des élus, et le vin qui fait germer les vierges, pourvu que vous vous en nourrissiez saintement, car le recevoir en état de péché, ce serait manger et boire votre condamnation. N'êtes-vous donc pas inexcusables, et dans vos chutes et dans vos prétextes, tandis que le sanctuaire vous est ouvert?

Le sacrifice d'une victime si pure vous offre encore et un moyen tout-puissant et un parfait modèle. Le feu divin qui la consume doit vous consumer avec elle, et ne laisser en vous rien d'impur. Pourriez-vous immoler au monde ce qui doit être offert à Dieu? l'arche d'alliance et l'idole de Dagon seraient-elles placées sur le même autel? Avant de les admettre à la participation de l'Agneau pascal, Jésus-Christ lave les pieds à ses disciples, et le prêtre avant d'en renouveler le mystère lave le bout de ses doigts pour nous apprendre qu'il faut laver les moindres souillures de nos âmes. Jésus-Christ ordonne à ses apôtres de lui préparer une grande table pour y faire cette sainte oblation : nous ne devons pas moins orner nos cœurs, qui doivent en recueillir les fruits. Le plus pur des apôtres repose sur son sein pendant cette grande action : la chasteté est la vertu qui y donne le plus de droit. L'entrée du Dieu de pureté à Jérusalem est surtout célébrée par ces enfants, dont l'innocence est pour lui l'hommage le plus agréable et doit lui faire accepter le nôtre. Ah! si le sacrifice est propitiatoire, il expiera les péchés qui lui sont le plus opposés; s'il est impétratoire, il obtiendra des grâces pour conserver la vertu qui lui est le plus conforme; s'il

est eucharistique, il remerciera d'un si précieux don; s'il est holocauste, qu'il immolera parfaitement un cœur qui ne doit aimer que Dieu !

La parole divine, ce glaive à deux tranchants, qui pénètre jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, est-elle devenue impuissante? elle a converti les plus grands pécheurs, éclairé les plus aveugles infidèles, converti tout un monde, et elle irait vainement échouer à la révolte de votre passion! Quoi! les lumières du soleil de justice ne désilleraient point vos yeux, les vérités sublimes de l'Évangile n'éclaireraient point votre esprit! cette voix du Seigneur, qui ébranle les montagnes et renverse les cèdres, ne frapperait point votre oreille! ce feu du Saint-Esprit, qui embrase toute la terre, n'amollirait pas votre cœur! Allez écouter cette divine parole, lisez-la, méditez-la, nourrissez-vous-en, vous en éprouverez les admirables effets. Elle est surtout recommandable par la pureté : c'est un métal précieux qui a passé plusieurs fois par le creuset : *Eloquia casta*, *argentum igne examinatum, probatum septuplum* (*Psal.* XI, 7). Elle dissipera les vapeurs du vice, elle éteindra les flammes de la volupté, elle calmera les transports de la concupiscence, elle guérira les blessures du péchés, et vous goûterez les charmes d'une vertu délicieuse, la gloire d'un sacrifice héroïque, les préludes ravissants de la félicité éternelle. Peut-être l'avez-vous déjà éprouvé en entendant ce discours? Plaise au Ciel que malgré la faiblesse de l'organe dont elle daigne se servir, cette divine parole aille, comme la foudre, briser ses fiers ennemis, ou plutôt, comme la rosée, faire germer en vous les fruits de la grâce.

Ignorez-vous la force toute-puissante de cette grâce qui, dans la conversion d'Augustin, de la Madeleine, de la Samaritaine et de tant d'autres pécheurs, aussi bien que dans l'héroïque pureté de tant de saintes vierges, a si souvent fait voir que cette vertu et cette passion sont le plus brillant théâtre de ses victoires? Si vous vous borniez à dire que la continence n'est pas possible à l'homme sans le secours de la grâce, nous applaudirions à la foi éclairée qui vous en découvre la nécessité pour toutes les œuvres surnaturelles : *Nemo potest esse continens nisi Deus det.* (*Sap.*, VIII, 21.) Mais si vous osiez faire le procès à la grâce, et dire que la continence est impossible avec elle, ou que son secours vous est refusé dans le besoin, pourrait-on vous sauver des anathèmes que mérite le blasphème qui méconnaîtrait la puissance et la libéralité de la main qui la distribue? C'est ce qui fut répondu au grand Apôtre, lorsque effrayé autant que fatigué de ces tentations, il demandait à Dieu d'en être délivré. Non, lui dit-on, ma grâce vous suffit, la vertu se fortifie dans la faiblesse : *Sufficit tibi gratia mea.* (I *Cor.*, XII, 9.)

Mais vous qui vous étonnez, qui vous plaignez que Dieu semble vous abandonner à votre faiblesse, avez-vous soin de l'instruire de vos besoins, et d'avoir recours à lui par la prière? Tout éclairé qu'il est, sachez qu'il ignore votre état, jusqu'à ce qu'une humble confiance le lui apprenne et sollicite sa miséricorde. Mais dès que votre voix frappera son oreille, dès que vos désirs se montreront à son cœur, n'en doutez pas, vous serez exaucé, sa parole y est engagée, et qu'est-ce qu'il accordera plus volontiers qu'une vertu qui lui est si chère? non aucune demande n'est plus conforme à ses vues, et ne sera plus favorablement accueillie. Dites lui donc avec confiance, comme le Prophète : Créez en moi un cœur pur et un esprit droit : *Cor mundum crea in me, Deus.* (*Psal.* L, 12.) Appuyez vos prières par l'intercession de la plus pure des vierges, peut-on l'engager pour un objet plus intéressant que la vertu dont elle fut la plus jalouse? ce crédit si puissant, accordé avec tant de bonté aux hommes, ne sera jamais plus abondant et plus efficace qu'en faveur d'une vertu qui lui a mérité toute sa gloire.

Ainsi armé de toutes pièces, comme disait saint Paul, combattez à droite et à gauche. Encouragé par l'exemple des saints, animé par la présence de Dieu, soutenu par la vue de ses souffrances, détaché de tout par le souvenir des fins dernières, retranché dans l'asile de la retraite, débarrassé par la mortification, fortifié par les sacrements, le sacrifice, la parole, la grâce de Dieu, et l'efficacité de la prière, combattez avec confiance, la victoire est à vous. Ne perdez jamais la paix et la tranquillité du cœur; un général qui, dans le feu de l'action, conserve son sangfroid, un soldat qui, dans le feu de la mêlée, sait se posséder et observer la discipline, sont bien plus en état, l'un de donner ses ordres, l'autre de parer les coups de l'ennemi et de lui en porter. L'inquiétude et le trouble ôtent la force et mettent en prise; on est bientôt vaincu quand on craint trop de l'être. Combattez avec persévérance jusqu'à la mort; le commencement de la vertu n'est pas toujours ce qu'il y a de plus difficile; mais qu'il est difficile de ne jamais se démentir! la faveur passe, l'occasion se présente, la tentatien presse, elle offre dans les attraits du plaisir un dangereux dédommagement; la concupiscence vit toujours, c'est un arbre dont on a beau couper les branches, la racine reste et pousse continuellement. Le monde, toujours corrompu, nous assiége des mêmes objets, le démon rôde sans cesse autour de nous pour nous dévorer : l'entrée de notre cœur sera-t-elle si constamment fermée qu'on ne trouve enfin ce moment critique de faiblesse ou de négligence si fatal à la vertu? Demandez à Dieu la persévérance, ne négligez aucun des moyens que nous vous avons inspirés, et vous parviendrez à la gloire.

DISCOURS

SUR LA MÉDISANCE.

DISCOURS PREMIER.

SUR LA MÉDISANCE.

Abominatio Dei et hominum detractor. (*Prov.*, XXIV, 9.)

Le médisant est abominable à Dieu et aux hommes.

Le caractère de la calomnie est d'imposer des choses fausses, et celui de la médisance est de découvrir des choses vraies, mais secrètes, ou du moins inconnues à ceux à qui on les dit. Elle suppose donc que la réputation du prochain n'est pas perdue, et son injustice consiste à la faire perdre. Il n'est permis d'enlever son bien à personne, quelque indigne qu'il puisse en être, surtout quand on a aucun droit à prétendre, ni aucune autorité légitime à exercer contre lui. La réputation est un bien personnel, et des plus précieux. Il n'est donc pas permis de la blesser par les médisances. Fût-elle un présent de la nature, comme la naissance; fût-elle soumise à la puissance du prince, comme nos biens et nos vies; fût-elle dans le commerce, comme les autres biens; s'en fût-on rendu indigne, comme le lâche qui déshonore son état, le prodigue qui dissipe son patrimoine, ce serait encore une injustice de la lui ôter. Avez-vous droit de le déposer de ses dignités, parce que le hasard les donne; de disposer de sa vie, parce que le prince en est le maître; de disposer de ses domaines, parce qu'il peut en abuser? Dieu a partagé ses dons aux hommes, comme un père distribue ses héritages à ses enfants; il a voulu que la portion de chacun fût respectée de tous les autres, il leur a rigoureusement défendu d'en troubler la possession. Une exacte probité, de concert avec la religion, vous fait sans doute détester le larcin dans les choses même légères. Que n'avez-vous ici la même délicatesse! la réputation serait-elle moins sacrée que tout le reste, puisque plus chère, plus nécessaire, plus fragile, plus irréparable, elle est encore moins livrée à la discrétion du public; puisque dans les lieux et dans les temps où l'usage, la nécessité, la charité, les vœux de religion, ont établi la communauté des autres biens, celui-ci fut toujours excepté, toujours personnel, et incommunicable? En doutez-vous, n'y êtes-vous pas intéressé et infiniment sensible? Je plaide ici votre cause aussi bien que celle de la société et de la justice.

L'injustice de la médisance fut toujours regardée comme un grand péché. Il est mortel de sa nature, quoique susceptible d'une infinité de degrés par la diversité de la matière, de la connaissance, de la malice, du dommage qu'il cause. Il est aisément mortel, et plus aisément qu'on ne pense. Celui qui médit ou juge témérairement, dit saint Jacques, médit de la loi et juge la loi : *Detrahit legi et judicat legem.* (*Jac.*, IV, 11.) Les canons pénitentiaux le condamnaient à une pénitence de sept jours de jeûne au pain et à l'eau : *Pœnitens erit septem diebus in pane et aqua.* Votre prochain est en ceci semblable au paradis terrestre; ses vertus sont le fruit de vie, ses défauts sont la science du bien et du mal. Nourrissez-vous de l'un par l'imitation, il vous conservera la vie; gardez-vous de toucher à l'autre par la médisance, il vous donnerait la mort. Le serpent qui séduisit Eve s'efforcera de vous séduire en vous promettant cette gloire du bel esprit, cet applaudissement des hommes, qui flatte l'orgueil et fait débiter tant de paroles criminelles : gardez-vous de ses piéges.

Le prétexte le plus plausible dont se couvre le médisant, c'est la vérité prétendue de ce qu'il avance. Personne n'oserait se déclarer l'apologiste du mensonge; on abandonne à la haine publique un calomniateur effronté qui déchire l'innocence par des impostures avérées, mais en est-il de même de ces personnes véridiques qui sans exagération ni déguisement se renferment dans l'exacte vérité? De quelle injustice sont-elles donc coupables? Quel service même ne rendent-elles pas au public, en lui ouvrant les yeux, car enfin le droit à la réputation n'est-il pas perdu par un crime réel, quoique encore secret? L'hypocrisie serait-elle encore assez heureuse pour s'approprier les titres de la véritable vertu? que la calomnie soit condamnée : qui ne sent, qui n'anathématise sa noirceur! elle attaque l'innocence et la vérité. Il s'en faut bien que la médisance ait ces traits odieux, puisqu'elle ne découvre qu'une faute certaine qui mérite la confusion qu'on lui fait subir. Le zèle de la justice semble même demander que si on comble d'éloges la vertu, à qui seule la gloire est due, on dépouille d'une réputation si mal fondée, et que des vices réels démentent, un coupable qui a cessé de la mériter.

Faisons sentir le faux de ce raisonnement spécieux, à la faveur duquel la médisance semble se donner un air de justice qui la rend dangereuse à la probité. Sans doute la calomnie est un crime plus grand que la médisance, puisqu'elle ajoute le mensonge à l'injustice. Il est même bien difficile de séparer l'une de l'autre, on va toujours bien

plus loin que la vérité, nous l'avons démontré ailleurs. Mais je dis plus, eussiez-vous en main la balance du sanctuaire, pussiez-vous la tenir avec la plus rigoureuse impartialité, pesassiez-vous scrupuleusement les faits, les circonstances, les preuves, avec cette circonspection délicate qui ne franchit jamais les bornes de la vérité, et par conséquent ne punissiez-vous que des gens qui le méritent, encore même seriez-vous coupable d'injustice en découvrant des fautes secrètes. Un châtiment, pour être juste, doit être proportionné à la faute, et imposé par une autorité légitime. Or tout manque ici; 1° en eussiez-vous le droit, la punition est outrée et sans proportion; 2° la peine fût-elle juste, le juge est incompétent et sans autorité. Ce seront les deux parties de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Si jamais la balance fut nécessaire à la justice, c'est surtout dans l'imposition des peines, afin de ne pas en outrer la rigueur. Il doit en coûter de porter les plus légers coups; il vaudrait mieux faire grâce à un coupable que de condamner un innocent; il vaudrait mieux, en punissant le crime, demeurer au-dessous de ce qu'il mérite, que d'en passer les justes bornes. Le croirait-on? dans l'enfer même, selon tous les théologiens, la miséricorde tempère la justice; le châtiment, malgré sa rigueur, n'égale pas l'énormité de l'offense; Dieu pourrait, sans injustice, en augmenter la sévérité : *Punit citra condignum.* Tout doit donc dans les punitions être pesé, mesuré, calculé avec la plus sévère exactitude; la loi ne l'exige pas moins que l'humanité : *Juxta delictum sit plagarum modus.* Combien donc l'autorité la plus légitime, dans les choses même les plus justes, doit-elle n'employer le glaive qu'avec une sorte de crainte! combien doit-elle se faire une loi de s'abstenir d'imposer des peines qui par leur nature, quoi qu'on fasse, sont toujours nécessairement excessives!

Telle est, dans ses risques, ses rigueurs et son étendue, la nature, et par conséquent l'injustice inévitable de la médisance, même la plus exactement vraie. 1° Toute punition doit être fixée à des bornes précises ; on ne saurait en prescrire aucune dans la médisance; 2° toute punition doit être renfermée dans son objet : la médisance entraîne les plus funestes suites en tout genre; 3° toute punition relative à la faute doit l'expier et la réparer : la médisance ne répare point le mal, et l'augmente. Bien loin donc d'être un acte de justice, c'est l'injustice la plus criante

Premier excès. Les risques de la médisance. Cet homme, dites-vous, a mérité de perdre sa réputation. Mais a-t-il mérité de la perdre toute? a-t-il tous les défauts, a-t-il commis tous les crimes? Car voilà ce que vous risquez, et l'injustice que vous commettez. En matière d'honneur, il n'est pas possible de fixer des bornes au public, il ne parle, il ne juge jamais avec exactitude, jamais il ne s'en tient à une rigoureuse équité. Volage, superficiel, malin, prévenu, passionné, il donne toujours dans l'excès. Il est donc toujours injuste de lui confier l'exécution d'un châtiment, moins encore celui-ci, dont l'exécuteur et le juge sont le moins maîtres. On condamne à une somme déterminée, on donne un nombre précis de coups, on prolonge la prison et l'exil un temps limité; tout peut être proportionné, suspendu, arrêté, avec nombre, poids et mesure; mais il ne dépend de personne de mettre ni mesure, ni terme à la confusion et au décri, tout y est arbitraire, tout y est extrême de la part du public, c'est-à-dire d'une multitude d'hommes les moins capables de penser sainement, de parler équitablement, de déférer à la raison et à l'autorité, et dans l'affaire où ils sont, les plus indiscrets, les plus emportés et les plus maîtres

Ne serait-ce pas le comble de l'injustice de livrer même un coupable à des bourreaux furieux, avides, indépendants, dont on ne pût modérer ni l'avarice ni la rage? Au lieu d'exiger de lui l'amende ordonnée, ils le dépouilleraient en entier; au lieu de frapper le nombre réglé de coups, ils le mettraient en pièces. Ainsi dans les séditions populaires, le malheureux dont la populace s'est saisie, devenu le jouet de ses fureurs, est accablé d'une infinité de tourments et d'insultes de toute espèce. Tel est le sort d'une ville livrée au pillage; malgré les ordres du général, le soldat barbare foule aux pieds toutes les lois de la justice, de la décence, de l'humanité : le meurtre, la violence, l'incendie, confondent l'innocent avec le coupable, punissent les malheurs comme les crimes, et n'épargnent ni la faiblesse ni la vertu; c'est un torrent débordé dont aucune digue n'arrête le cours.

Tel est le ravage sans bornes de la médisance. Une parole est bientôt dite; mais semblable à de l'eau répandue, que rien ne peut ni retenir ni ramasser, on a beau faire, dit le Sage, rien ne saurait ni arrêter ni rappeler ce funeste mot. On a beau expliquer les intentions du coupable, qui souvent ont été innocentes; on a beau assurer que la faute est légère et n'aura point de suite, qu'elle a été punie ou corrigée, comme cela peut être, le public, saisi de sa proie, entend-il raison, ne se révolte-t-il pas contre la raison? Il soupçonne, il devine, il ajoute, il retranche, il juge, il parle comme il lui plaît : *Nescit vox missa reverti.* (HORAT. *Art. poet* . 390.) Le monarque le plus absolu ne commande ni à l'esprit, ni au cœur, ni à la langue. Décrier un homme, c'est l'exposer à toutes les indignités qu'une imagination brutale pourra suggérer à une populace tumultueuse, des mains de qui rien ne pourra plus l'arracher, semblable à ces infortunés qu'un peuple inhumain faisait jeter au milieu de l'arène pour servir de proie aux bêtes féroces, et prenait un plaisir barbare de voir le déchirer.

Il ne fut, il ne sera jamais, il ne peut jamais être de diffamation plus complète que celle du pécheur au jour du jugement,

lorsque le livre des consciences ouvert fera connaître, non à un petit nombre d'hommes, mais à tout l'univers; non quelqu'une de ses faiblesses, mais les plus secrets replis de son cœur et les moindres actions de sa vie; non en doutant, en conjecturant, en exagérant d'une manière obscure ou superficielle, mais dans le plus petit détail, la plus exacte précision, la plus entière certitude; non pour un peu de temps et avec indifférence, mais pour toute l'éternité et avec le plus vif intérêt.

Mais, direz-vous, loin de faire sentir l'injustice de la médisance, n'est-ce pas plutôt l'autoriser par un si grand exemple? Le pécheur, livré aux passions de tout l'univers, n'a-t-il pas droit de se plaindre, et de crier à l'injustice? Non : c'est au contraire l'acte de la plus souveraine justice. C'est un maître revêtu de la suprême autorité, qui dispose à son gré de sa créature, qui veut et qui doit établir l'ordre dans son royaume en couvrant la vertu de gloire, et le vice de confusion; c'est un témoin qui a tout vu, un juge éclairé, intègre, équitable, sans passion, sans prévention, sans acception de personnes, qui sait tout, et qui rend justice à tout. La peine qu'il impose n'a rien d'outré, elle est exactement proportionnée à la faute; il n'exagère rien, il ne met point dans un faux jour, il ne montre que la vérité, il n'abandonne point aux soupçons, aux caprices, à la légèreté du public; il modère, il mesure tous ses mouvements et toutes ses idées, comme il brise les flots de la mer à un grain de sable. Il ne mesure pas moins la sensibilité de celui qu'il frappe, qu'il n'a mesuré le mépris et la haine de celui qu'il instruit, afin de ne pas enfoncer trop avant le trait qu'il a lancé; et balançant tout par une équitable compensation, il découvre les fautes de chacun à tous les autres, pour tempérer la confusion de chacun par une honte mutuelle. Au reste, on n'a rien à craindre pour la fortune, le crédit, les douceurs de la société, la pratique de la vertu; tout est fini pour jamais, et n'occasionne ni trouble, ni division, ni scandale; il l'arrête tout au contraire, le répare et le punit, couronne la vertu, et met pour jamais la sagesse et la gloire dans le plus grand jour. Enfin cette peine, bornée au seul coupable, n'enveloppera jamais l'innocent; les bons et les méchants, séparés pour toujours de sentiments et d'intérêts, ne partageront plus ni leurs biens ni leurs maux, et bien loin de plaindre le sort des réprouvés, les justes du haut des cieux applaudiront, sans manquer de charité, à la justice qui les punit dans l'enfer.

Par une conduite entièrement opposée, le médisant renversant toutes ces lois, il prononce sans autorité, il juge sans connaissance, il frappe sans équité, il allume le feu de la division, il fait commettre mille péchés, il expose à des excès innombrables, il porte atteinte à la fortune, à l'honneur, au repos; il blesse l'innocent et le coupable, celui qu'il diffame, et celui qu'il instruit; il se blesse lui-même. Il ne peut ni mesurer l'étendue de la confusion, ni sonder la sensibilité de celui qui la souffre; il proscrit tout sans ménagement, crime et peine, juge et coupable; tout est autant en lui la matière de l'injustice que dans le jugement de Dieu celle de la justice la plus parfaite.

Second excès. L'étendue des effets de la médisance. Cet homme, dites-vous, a mérité de perdre sa réputation. Mais a-t-il mérité de perdre tous les autres biens avec elle? car telles sont les suites étonnantes de la médisance, plus funeste et plus irréparable que la perte de la réputation, et par conséquent punition excessive et injuste. Votre rigueur ne connaît-elle point de bornes? Voulez-vous enlever à cet infortuné ses protecteurs, sa fortune, son avancement? Rien de plus ordinaire : est-il d'emploi où la réputation ne mène, d'amis qu'elle ne fasse, de succès qu'elle ne procure? Au contraire est-il d'oubli où le décri ne jette, d'ennemi qu'elle ne suscite, d'obstacle qu'elle ne fasse naître? Ce marchand accrédité fait fortune, cet ouvrier décrié languit sans travail; un soldat connu s'avance, un officier desservi est congédié; une fille estimée s'établit avantageusement, un domestique flétri est chassé et sans ressource. La réputation, comme une terre féconde, fait éclore; la diffamation, comme un orage, abat tous les fruits, et plus funeste qu'un orage, elle en détruit jusqu'à l'espérance, elle en arrache jusqu'à la racine, consume ce qu'on avait déjà moissonné, et met dans une espèce d'impossibilité d'en acquérir davantage. Tous les autres fléaux viennent à sa suite, c'est une peste, par le poison qu'elle répand; une famine, par la privation du bien qu'elle ravit; une guerre, par les ennemis qu'elle multiplie et les blessures qu'elle fait; une maladie mortelle, par les douleurs qu'elle cause, et la tristesse où elle jette.

En perdant la réputation, on perd toutes les douceurs de la vie. Est-il juste qu'une faute attire toutes les peines? Qui ne serait surpris des mesures infinies qu'a prises le Seigneur pour empêcher la médisance? Il la foudroie des plus terribles anathèmes, il en inspire la plus grande horreur, il en exige la plus exacte réparation. Mais quoi! le jugement des hommes mérite-t-il les attentions d'un Dieu? Après nous avoir appris à le mépriser, peut-il nous ordonner de le ménager avec tant de soin? Ce jugement donne-t-il ou ôte-t-il quelque chose à la vertu? Le grand jour du jugement dernier ne rétablira-t-il pas tout dans l'ordre? Sans doute. Cependant rien n'est plus nécessaire pour maintenir l'ordre, la paix et la douceur de la société, rien ne la trouble plus que la médisance. L'estime forme la confiance et l'amitié, elle engage à des prévenances mutuelles; les biens, les talents, le crédit, tout devient commun. Multipliés dans mille autres dont le sentiment fait d'autres nous-mêmes, on jouit d'une espèce d'immensité, la gloire vole de toutes parts. Chaque cœur est la patrie de l'homme de bien, partout il trouve

des amis, et reçoit des hommages d'autant plus flatteurs, qu'ils sont plus sincères et mieux mérités. Un homme décrié n'est pas moins multiplié pour son malheur : banni de tous les cœurs, partout étranger, haï, méprisé, il ne voit que des ennemis.

La réputation est un ami fidèle dans l'adversité. Le pauvre, en sa cabane, le malade en son lit, trouve une consolation touchante dans la sensibilité de ceux dont l'estime fait couler les larmes; la fortune qui dépouille des autres biens respecte celui-ci, souvent même les revers lui donnent un nouveau lustre. Il est donc essentiel, pour nos intérêts, que nous soyons persuadés du mérite les uns des autres. Illusion, si l'on veut, mais illusion utile. La médisance trouble cette belle harmonie; en détruisant l'amitié et la confiance, elle sape les fondements de l'ordre, elle en brise les liens, elle en arrache les douceurs, elle arme les hommes les uns contre les autres; ils se deviennent mutuellement suspects, se refroidissent, s'éloignent, deviennent ennemis; guerre d'autant plus cruelle que des passions fondées sur une fatale vérité conduisent les combattants, d'autant plus aigris qu'on croit user de représailles; d'autant plus irréconciliables qu'on ne reçoit aucune excuse, et que les amis et les gens neutres, au lieu de se rendre médiateurs, deviennent de part et d'autre des espions et des flatteurs; guerre civile, où le père se défie de ses enfants, le frère est aux prises avec sa sœur, l'époux irrité contre l'épouse, l'ami déclaré contre l'ami; on ne se croit plus en sûreté au milieu des siens. De royaume à royaume la guerre est plus tolérable : les membres de l'Etat, les soldats de l'armée, unis par un intérêt commun, se donnent du secours; mais la guerre domestique qu'allume la médisance ne laisse ni paix ni trève; on ne peut ni se mettre à couvert par la retraite, les soupçons nous y poursuivent; ni se retrancher dans la vertu, la malignité ne respecte rien; ni se laver par une conversion sincère, le médisant rappelle et fait revivre les fautes passées; ni repousser la force par la force, on n'en serait pas plus justifié. Le coupable est donc trop puni, méritât-il de perdre sa réputation, méritât-il de la perdre toute, il ne mérite pas l'excès inévitable de toutes les suites de cette perte.

La médisance n'est pas moins funeste à la vertu de celui de qui on médit : on lui enlève un des motifs les plus propres à lui faire réparer sa faute. Faut-il, parce qu'il est coupable, lui fermer les voies au retour? Tout aveugle, tout excessif qu'est dans les hommes l'amour de la gloire, il est juste dans son principe et utile dans ses effets. C'est un motif, c'est un secours : pieuse adresse de la bonté divine pour entretenir la vigilance et encourager au travail par la sensibilité à l'honneur, pour récompenser par la gloire et punir par la honte, et ramener au devoir par la crainte de la confusion. La médisance, qui trouble cet ordre, ne traverse pas moins les vues de la Providence, qu'elle blesse la délicatesse de l'homme. Les grandes âmes, il est vrai, fort au-dessus d'un hommage si arbitraire et si bizarrement attribué, agissent par des motifs plus relevés; l'amour, la gloire, la volonté de l'Etre suprême sont les objets sublimes qui les animent: mais une vertu si épurée n'est ni commune ni constante; où sont ces héros qui ne cherchent aucun appui et, toujours également fermes, savent généreusement s'en passer? Le commun des hommes, même vertueux, est faible; le noble désir de la gloire, la crainte légitime de la diffamation entretient l'émulation et le zèle; c'est une ressource qui fait pratiquer le bien et arrête le mal d'une manière imparfaite, il est vrai, mais dont il résulte une heureuse difficulté du crime, un aiguillon à la vertu, un engagement au retour. Il n'est pas moins nécessaire d'intimider les hommes par l'infamie que par les supplices, de les animer par la gloire que par les récompenses; c'est même pour la plupart un des plus redoutables châtiments et des plus engageantes récompenses; les éloges et les reproches ont fait autant de braves, de savants et de saints que les tourments et les bienfaits. C'est du moins empêcher la prescription du vice; la vertu toujours en possession, quoique sous un titre étranger, rentrera plus aisément dans ses droits. L'homme livré à lui-même par un décri irréparable, ne voyant plus rien à espérer ou à craindre, tombe dans le désespoir ou dans l'effronterie; il se fait un front d'airain, et ne rougit plus de ce qu'il cacherait inutilement; une vertu dont il ne peut plus espérer l'honneur lui paraît indifférente, il ne songe plus qu'à trouver un malheureux dédommagement dans des plaisirs dont il se priverait en pure perte. Conservons donc à la faiblesse humaine une ressource si nécessaire, et sentons que la médisance est aussi funeste que le scandale, que ce qui s'élève sur les ruines de la vertu ne saurait être que très-injuste.

Le médisant comprend si bien ces vérités, qu'il rougit de lui-même, se désavoue et se condamne. Non-seulement on ne veut pas être l'objet de la médisance, on ne veut pas même passer pour médisant, on croit ne pas l'être, on s'offense d'en être accusé, on s'en défend avec chaleur lorsqu'on en est le plus coupable; on flatte celui que l'on blesse pour prévenir ses plaintes ou les étouffer; on demande le secret à l'auditeur pour écarter son témoignage, ou on n'en fait qu'un jeu pour endormir son attention; on se le déguise à soi-même pour apaiser sa conscience, et, par les plus spécieuses couleurs de zèle, de légèreté, de nécessité, on s'efforce de justifier, on canonise presque l'injustice réelle dont on se charge. Il faut que ce vice soit bien odieux pour être désavoué par son propre père dans le temps qu'il le met au jour.

La médisance fait plus que de mettre obstacle à la vertu : elle porte positivement au vice, elle l'enseigne, l'autorise, y engage

par l'exemple des vicieux dont elle fait le portrait. A entendre le médisant, il n'y a plus de vertu sur la terre; l'homme de bien, c'est un beau nom et un stérile phénomène qu'on ne voit plus; l'homme charitable est une espèce de dupe, qui se fait un vain scrupule de ce que tout le monde voit et s'accorde, on rougit de sa singularité; la piété ne l'aborde qu'en tremblant par la crainte du ridicule. Rien n'entretient mieux la lâcheté du respect humain que la malignité de la médisance; point de péché plus fécond: elle se multiplie à l'infini, elle fournit sa matière, aiguise ses traits, donne le goût, la pénétration, la malice, et, sans bornes dans sa propagation, elle se reproduit dans toutes les bouches. Que d'aigreur elle jette dans le cœur de la personne intéressée, si elle en est instruite! que de ressentiment, de haine, de fureur, de vengeance, de cruelles représailles, d'inimitié capitale!

En éteignant la charité dans le cœur de tout le monde, le médisant l'éteint dans son propre cœur. Pétri de fiel et d'absinthe, elle lui devient étrangère, et ne passe plus à ses yeux que pour une faiblesse; perte irréparable, que des blessures toujours nouvelles ne cessent d'augmenter. Une source si empoisonnée sera-t-elle jamais ouverte par la justice? Dieu nous ordonne d'aimer notre prochain comme il l'aime, comme il nous a aimés, comme nous nous aimons : *Sicut dilexi vos, sicut teipsum.* (*Joan.*, XV, 12.) Le médisant peut-il se flatter de cette ressemblance? La charité unit les hommes, la médisance les divise; la charité entretient la paix, la médisance allume le flambeau de la guerre; la charité pardonne, la médisance se venge; la charité rend service, la médisance fait du tort; la charité inspire la confiance, la médisance rend tout suspect; la charité rend aimable, la médisance fait haïr; encore un coup, le renversement de la charité est-il un acte de justice?

Troisième excès. Rigueur inutile de la médisance. Quelle n'est pas la sensibilité des hommes pour leur réputation, leur indignation contre ceux qui la blessent, et les efforts pour la conserver ou la réparer! Les exemples en sont communs, frappants, tragiques. Cette sensibilité, quoique souvent outrée dans les effets, est juste dans le fond: la réputation est un bien précieux et légitime. Cette sensibilité est juste dans ses plaintes, la médisance est toujours excessive dans son dommage. On défend son honneur aux dépens de son bien et de son repos; on l'achète au prix des travaux et des bassesses; le ressentiment d'une injure a mis les armes à la main à des nations même barbares, encore sensibles à l'honneur dans le centre de la stupidité; la médisance divise les familles et les communautés, met en feu les villes et les provinces, et fait couler des ruisseaux de sang. N'a-t-on pas vu, ne voit-on pas encore, par la fureur la plus insensée, laver un affront dans le sang d'un ennemi et, contre tous les principes de la religion, de l'humanité et même du véritable honneur, chercher de sang-froid dans le duel un honneur frivole, indigne d'être acheté si cher, et réellement perdu par la brutalité où on prétend le sauver? L'abolition de cette monstrueuse folie n'a-t-elle pas été le chef-d'œuvre d'un des plus beaux règnes? Il y a sans doute de l'extravagance et de la fureur dans des sentiments si extrêmes, mais enfin sentez par ces excès même les risques que vous courez, la douleur que vous causez, les maux que vous procurez et, par conséquent, l'injustice que vous commettez par votre malignité.

N'est-on pas même souvent plus sensible à la médisance qu'à la calomnie? La vérité, qui condamne au fond du cœur, enfonce le trait encore plus avant; sensibilité raisonnable, parce que la médisance est plus difficile à réparer que la calomnie. Le calomniateur peut désavouer son mensonge : on peut démontrer la vérité et se justifier, il tombe de lui-même et s'évanouit, parce qu'il est sans fondement. Tranquille sur le témoignage de sa conscience, on se rend justice en secret, on a de quoi confondre l'imposteur et venger l'innocence. Mais la médisance porte sur la vérité; en vain votre ennemi pénitent voudra réparer sa faute, il n'en sera pas cru, il ne peut pas l'être : il ne saurait mentir; en vain ferez-vous votre apologie, la vérité vous démentira; fussiez-vous converti, vous aurez cessé d'être coupable, mais il sera toujours vrai que vous l'avez été. On doit donc être plus circonspect et plus réservé sur la médisance que sur la calomnie. L'horreur du mensonge lui sert de préservatif, l'éclat de la vérité lui sert de remède. Un honnête homme n'a point la bassesse d'en imposer, il se fera peu de scrupule de débiter un fait véritable, la vérité lui sert d'asile et le rend plus hardi et plus ferme : on a tout à craindre et rien à espérer en l'approfondissant. Evitez donc avec plus de soin un péché dont moins de barrières vous séparent, et moins de remèdes vous délivrent.

La mesure de cette sensibilité est un des objets de la justice. La punition ne consiste que dans la douleur, comme la récompense dans le plaisir : l'un et l'autre sont relatifs à la sensibilité qu'on y apporte. Quelques légers coups sur le corps faible d'un enfant ou d'une femme, sont plus rigoureux que des blessures sur le corps endurci d'un soldat ou d'un barbare. Un affront médiocre pique plus vivement un homme de condition que des injures grossières n'offensent la populace. L'amende d'une petite somme se fait plus sentir à un pauvre qu'une grande somme à un riche. Ainsi dans la récompense, le goût, le désir, la nouveauté en font si bien l'assaisonnement, qu'un présent modique que l'on daigne à peine regarder, cause des transports de joie aux autres. Dans le ciel et dans l'enfer, la diversité des peines et des plaisirs des damnés ou des saints ne vient pas de l'objet, c'est partout le même Dieu possédé ou perdu, mais de leur sensibilité,

dont une sagesse infinie ménage les divers degrés, pour proportionner le châtiment et la récompense aux œuvres qui l'ont mérité. Les hommes dans leurs arrêts ont égard, autant qu'ils le peuvent, à cette proportion, quoique imparfaitement. La médisance ne saurait mesurer ses coups pour s'y conformer. Cette punition ne saurait donc être équitable, et loin d'observer cette règle de justice, on cherche l'endroit le plus sensible, le trait le plus piquant, le tour le plus malin, pour le faire mieux saisir à l'auditeur, mieux sentir à celui qu'on blesse, et mieux satisfaire sa propre malignité. Plus la personne intéressée montre de sensibilité, plus on aiguise les traits, plus la malice triomphe. En sorte que le meilleur moyen de la désarmer, c'est de s'y montrer indifférent. Sont-ce là les lois de la justice?

Dernier trait d une rigueur injuste. C'est l'inutilité de la médisance. Une correction, quoique amère, corrige le vice, la punition éclatante le répare et l'expie, elle en arrête le scandale et les progrès. La médisance ne remédie à aucun mal et ne produit aucun bien; au lieu de corriger, elle irrite; au lieu de réparer, elle aigrit. Qui jamais l'a prise pour une leçon ou pour un châtiment? elle ne passe que pour malignité et ne produit que la colère et le mépris. Qui a-t-elle fait rentrer en lui-même? elle fait rire et invite à débiter ce qu'on vient d'apprendre. Quand est-ce qu'elle a enseigné la vertu? elle ne sert qu'à découvrir le mal et à le répandre.

Elle rend inutiles ceux qu'elle flétrit. Il n'est point de service qu'une bonne réputation ne mette en état de rendre : recommandation, justification, témoignage favorable. Un protecteur estimé est à portée de tout, un ami décrié est partout inutile, souvent suspect et pernicieux, son suffrage suffit pour échouer. On est en état de tout exécuter pour la piété. Un homme estimé, plus heureux qu'un apôtre, recueille les fruits de l'apostolat sans en essuyer les fatigues. C'est un ange de paix qui réconcilie les ennemis, il arrête le pécheur par sa présence, il impose à l'impie par son autorité; multiplié par sa réputation, la bonne odeur de sa vertu agit plus efficacement que les discours de bien d'autres. Perd-il sa réputation par un apostolat bien différent et bien funeste, l'idée de ses désordres prêche partout le vice : le scandale n'a d'étendue qu'autant que la médisance lui en donne; ce n'est même que par la médisance que le scandale devient pernicieux. Un péché obscur est sans conséquence; la charité, en le cachant, en empêche la contagion; la médisance, en le répandant, en cause tous les progrès.

Avez-vous jamais bien senti le tort que fait à l'inférieur la perte de la confiance qu'il doit à ses maîtres? Un pénitent ouvre son cœur avec joie, reçoit les avis avec docilité, en profite et se corrige, sa conversion est le fruit de sa confiance, sa confiance celui de l'estime. Le bon ordre règne dans une paroisse dont on révère le pasteur. L'éducation des enfants est heureuse quand ils aiment leur maître. Une communauté est régulière si le chef en est respecté. Les plaideurs se concilient quand ils estiment leur arbitre. Le soldat qui compte sur son général affronte les dangers avec courage. Sans cette estime tout languit. Le grand ressort du gouvernement et le moyen sûr d'être utile, c'est l'ascendant de l'estime. La médisance en empêche le fruit, en détruit le principe. Ce n'est pas au supérieur dont on rend la charge accablante, c'est à l'inférieur, que l'on prive du secours de la direction, que la médisance est le plus fatale; c'est arracher un enfant des bras de sa mère, enlever le pilote au navire, et le médecin au malade. Telle est l'injustice de la médisance en elle-même. Voyons maintenant cette injustice dans la personne du médisant.

SECONDE PARTIE.

Que la réputation est différente de la naissance et des richesses, biens extérieurs et fragiles, que le hasard donne ou ravit sans égard ni à la vertu ni au vice! biens peu flatteurs. On loue les ancêtres et on méprise leurs descendants qui les flétrissent; on encense la dignité ou la fortune, et on se moque du possesseur qui en abuse. Mais l'estime est l'apanage du mérite : ce n'est ni le nombre des courtisans, ni la magnificence des meubles, ni la somptuosité des habits qui en impose. Ce vain éclat peut éblouir le peuple. Le mérite est l'unique fondement de la gloire. La force peut prendre des villes, elle ne peut gagner des cœurs; tyrannie violente et passagère d'un côté, règne doux et durable de l'autre. La crainte arrache les hommages forcés que le cœur désavoue; il est ici le seul mobile. On cherche autant à se débarrasser des uns, qu'on craint de manquer l'occasion des autres. Il faut exiger ceux-là, souvent on les refuse; on offre ceux-ci, on craint de les voir refuser. Le soldat qui a combattu, le général qui a commandé, le peuple qui a fourni aux frais, partagent l'honneur douteux d'une conquête; ici, seul auteur, possesseur et objet, on ne doit sa gloire qu'à soi-même : empire plus flatteur que celui de la reconnaissance. Les bienfaits imposent une nécessité de retour, embarrassante et pour l'ingrat qui ne veut, et pour le reconnaissant qui ne peut pas s'acquitter; leur poids souvent accable, ils peuvent venir d'une main méprisable, et faire dans un cœur vertueux et sensible un combat délicat entre la gratitude et l'estime, le présent et le mérite, l'obligation et la vertu. Mais le triomphe du mérite est parfaitement libre, obtient tout sans regret, et ne déplaît qu'à l'envie. Aussi l'humilité est la plus difficile et la plus méritoire des vertus morales, parce qu'elle immole le bien le plus cher dont Dieu est le plus jaloux, et la plus agréable aux hommes, parce qu'elle s'accommode mieux à leur goût, en leur abandonnant ce qui les flatte davantage.

Mais ce n'est pas à nous à faire ici l'éloge de la gloire humaine; l'Evangile en fait trop

sentir la vanité pour vous en faire aimer la possession ou regretter la perte. L'orgueil y prend trop d'intérêt, la nature y rend trop sensible, pour avoir besoin de vous en convaincre. Mais quelque détachement que je vous désire pour votre propre réputation, je ne vous souhaite pas moins de zèle pour celle de votre prochain. Attentif aux moindres choses qui pourraient y donner atteinte, déclarez-vous son protecteur. De tous les biens naturels c'est le plus précieux, il est supérieur aux richesses. Sentez donc l'injustice de la médisance qui en dépouille, elle est plus grande que celle du larcin : *Melius est nomen bonum quam divitiæ multæ.* (*Prov.*, XXII, 1.) Regardez l'honneur du prochain avec une sorte de respect : le Saint-Esprit vous ordonne de conserver soigneusement le vôtre, exige-t-il moins que vous conserviez avec soin celui de vos frères? J'approuve votre sollicitude, je souscris à vos regrets, je ne vous demande que la même équité pour les autres : *Curam habe de bono nomine.* (*Eccli.*, XLI, 15.)

Rien n'est plus raisonnable. La médisance fût-elle une punition du péché, eussiez-vous le droit de punir, nous en avons démontré l'injustice par l'excès inséparable de sa rigueur ; mais fût-elle exactement proportionnée au crime, le médisant serait toujours injuste ; pourquoi? Parce qu'il ne peut médire : 1° sans attentat, puisqu'il n'a aucune autorité pour punir ; 2° sans ridicule, puisqu'il est le premier autant et plus coupable ; 3° sans témérité, puisqu'il n'a aucune preuve pour établir légitimement son arrêt ; 4° sans précipitation, puisque la réputation n'est pas encore perdue.

1° L'attentat du médisant. Cet homme, dites-vous, a mérité de perdre sa réputation. Mais est-ce à vous à la lui enlever? qui êtes-vous, pour ériger de votre autorité un tribunal, y citer le coupable, et disposer de son honneur? êtes-vous son maître ou son juge? *Tu, quis es, qui judicas alienum servum?* (*Rom.*, XIV, 4.) S'il fait quelque faute, c'est à son supérieur à le juger et à le punir : il en a seul le droit, il y a seul intérêt : *Domino suo stiat aut cadit.* (*Ibid.*) Qui vous a préposé pour rendre la justice? Un homme a mérité par ses crimes de perdre la vie, il a mérité d'être dépouillé de ses biens par la confiscation ou par une restitution nécessaire ; est-ce à vous à les lui enlever pour les remettre dans les trésors publics ou entre les mains de son créancier? fût-il même votre débiteur, vous est-il permis de vous payer par vos mains? A quel titre donc vous rendez-vous l'indiscret agent du public, pour ravir à un homme sa réputation? Suspect dans votre cause, quand vous êtes intéressé, déplacé dans celle d'autrui, quand vous n'y avez pas d'intérêt, laissez au magistrat le soin de maintenir le bon ordre par la punition des criminels, et ne prenez pas sur vous l'injuste et odieuse commission d'en être le vengeur. La sagesse des lois n'a jamais souffert qu'on laissât à chaque particulier la liberté de suivre les mouvements de la passion et du caprice, même ceux du zèle et de la vertu, sous prétexte d'une prétendue équité, dont il serait juge. Pourquoi donc l'honneur, trésor plus précieux, plus fragile, plus exposé que les autres biens, si difficile à acquérir, à conserver, à réparer, serait-il abandonné au plus grand risque? N'y eût-il point de règle pour mettre en sûreté les autres biens, il devrait y en avoir pour l'honneur : c'est une sorte de pupille sans défense, il faut que la loi lui serve de tuteur, et le protége contre ses ennemis.

Il ne vous est pas permis de juger votre prochain, comment le serait-il de le traduire au jugement du public, et de l'y condamner? Quoique le jugement téméraire soit un moindre mal que la médisance, puisque demeurant secret, il ne fait pas le même tort, ce serait une erreur de le croire permis. Les mêmes raisons l'ont fait défendre. Vous n'avez ni plus d'autorité sur celui que vous jugez, puisque vous n'êtes pas son maître ; ni plus de droit sur sa réputation, puisqu'il en est encore en possession ; ni plus de raison dans vos jugements, puisque vous prononcez témérairement et sans preuve. Vous devez donc lui conserver votre estime, aussi bien que celle des autres : elle lui est précieuse et fait partie de sa réputation. Il n'est pas permis aux autres de la lui enlever en le décriant auprès de vous, ni à vous en le décriant à vous-même ; vous serait-il permis de le juger coupable, puisqu'il ne vous est pas permis de l'en dire? Qu'est-ce qu'un jugement sur le prochain, qu'une médisance secrète que vous faites? vous vous dites ce qu'il ne vous est pas permis ni de révéler ni d'écouter, tandis que vous n'avez pas de preuve certaine. Vous offensez par la témérité de vos jugements, et la prudence par le risque que vous courez, et la vérité par le danger où vous la mettez, et la charité par les coups que vous lui portez, et la justice par le tort que vous lui faites, et Dieu lui-même qui s'est réservé ce jugement, par votre attentat sur ses droits. Vous serez traité avec la même rigueur, et avec plus de justice ; on vous jugera, si vous jugez ; on vous condamnera, si vous condamnez.

Fussiez-vous juge, eussiez-vous des preuves, vous devriez attendre qu'on vous déférât le coupable. Pouvez-vous être à la fois et l'accusateur et le juge? Vous devriez lui faire régulièrement le procès. Pouvez-vous prononcer sans avoir suivi les règles prescrites? Vous devriez l'écouter dans sa justification. Pouvez-vous le condamner sans l'entendre? Vous devriez faire exécuter votre arrêt par le ministre public. Pouvez-vous être magistrat et bourreau? La médisance fait tous les jours ce monstrueux assemblage. Délateur, juge, témoin, exécuteur, le médisant seul défère le prévenu, atteste la faute, prononce la sentence, fait souffrir le châtiment, sans observer des règles, donner du délai, entendre l'accusé, ni l'inviter à se défendre. Un coup de langue fait son accusation, son procès, sa condamnation, sa

diffamation, et tout cela de la part de tout le monde, contre tout le monde, aux yeux de tout le monde : peut-il être de plus criante injustice ?

Un supérieur, un maître n'ont pas plus de droit que les autres de médire de leurs inférieurs : l'autorité même du prince, tout étendue, tout absolue qu'elle est, ne donna jamais le droit de flétrir l'honneur de personne. Qu'il fasse servir aux besoins de l'Etat les biens et la vie de ses sujets, Dieu le lui a permis ; mais il n'a point de souveraineté arbitraire sur leur réputation. Il ne peut ni la détruire par des calomnies, ni la blesser par des médisances, ni l'ébranler par des jugements téméraires. Qu'il punisse le criminel par des voies régulières ; que la publicité de l'arrêt et de l'exécution le couvre d'infamie ; mais sa langue est soumise comme celle des autres aux lois de la justice et de la charité. Sa couronne ne lui donne à cet égard aucun privilége ; il doit expier ses fautes et réparer le tort qu'il a fait ; il doit, plus qu'un autre, veiller sur ses paroles, puisqu'elles sont d'un plus grand poids et font des plaies bien plus profondes ; il doit, plus qu'un autre, défendre le faible, employer son autorité contre les attentats d'un injuste agresseur ; il doit même ménager, s'il est possible, en corrigeant sans éclat l'honneur du coupable : ce n'est qu'à ces conditions que le glaive lui fut remis : *Non sine causa gladium portat.* (*Rom.*, XIII, 4.)

La personne même intéressée n'a pas sur sa propre réputation le même droit que sur ses autres biens. On peut, selon les conseils de l'Evangile, vendre et donner aux pauvres tout ce qu'on possède, et suivre Jésus-Christ dans une parfaite pauvreté ; on peut même s'engager par un vœu solennel à un dépouillement sans retour. Mais on n'a pas la même liberté de renoncer à son honneur. On peut, il est vrai, ne pas se justifier quand on est accusé, comme fit Jésus-Christ devant Hérode et Pilate ; on peut, par humilité, découvrir ses fautes par une confession publique, à l'exemple des premiers fidèles et de saint Augustin, comme un malade peut refuser certains remèdes aux risques de sa santé, un soldat exposer sa vie sur la brèche, encore même y a-t-il bien des règles de prudence à observer ; mais il n'est permis à personne de se décrier par des calomnies, de scandaliser en découvrant certaines fautes ; il n'est permis ni à un père de famille, ni à un homme en place, de négliger sa réputation, dont la perte pourra nuire à ses inférieurs et au public.

2° Le ridicule de la médisance. Cet homme a mérité de perdre sa réputation. Mais vous, méritez-vous de conserver la vôtre ? Rentrez dans votre cœur, pensez à vos péchés, et faites-vous justice, vous n'aurez plus d'envie de parler de ceux des autres. Aussi coupable, mais peut-être plus heureux que lui, vous osez prononcer un arrêt dont vous méritez bien plus de subir la rigueur. Vous qui débitez si malignement les faiblesses des autres, êtes-vous bien chaste ? vous qui criez si haut contre l'injustice, vous qui êtes si bien instruit de leur naissance, de leur génie, votre origine est-elle bien illustre ? vos parents sont-ils sans reproche ? n'avez-vous aucun défaut de corps ou d'esprit ? Vous voyez une paille dans l'œil de votre frère, et vous n'apercevez pas une poutre dans le vôtre. Commencez à arracher la poutre qui vous aveugle, et alors vous travaillerez à arracher la paille qui le blesse. Quoi de plus ridicule et de plus injuste ? l'iniquité censure l'iniquité, le vice condamne le vice, le criminel s'érige en juge, l'avare se moque de l'avare, l'ambitieux déchire un autre ambitieux, et le libertin fait le procès à un autre libertin. Nous sommes comme des malades qui s'amusent à se montrer au doigt les uns les autres, et au lieu de songer à guérir leurs maux, s'imaginent les soulager, en découvrant ceux de leurs voisins : *Claudius accuset mœchos, Catilina Cethegum.* (Juv. sat. II, 27.)

Insensé, qui accusez vos frères, que deviendriez-vous, si le voile levé laissait voir toute votre vie, si ces noires pensées, ces honteuses bassesses, ces injustices palliées, cette secrète incontinence, ces perfides dissimulations, dont vous êtes coupable devant Dieu, étaient abandonnées à la médisance ? Si l'on disait de vous que vous êtes un impie, qui vous jouez des choses les plus saintes ; si on vous disait que votre opulence, cimentée du sang de la veuve et de l'orphelin, n'est que le fruit de vos rapines ; si on disait que la sainteté du mariage, la proximité du sang n'arrête pas la fureur de vos débauches, on ne dirait que la vérité ; souscririez-vous à ce spécieux prétexte, qu'après tout on ne dit que la vérité, et que vous êtes indigne d'une réputation dont vous êtes redevable à votre hypocrisie ou à la charité de vos frères ? Murailles blanchies, à quoi tient-il que Dieu, justement irrité, ne fasse périr par le glaive celui qui a frappé avec le glaive, que la tache dont vous avez noirci les autres ne retombe sur vous, et qu'après avoir décrié tout le monde, vous ne deveniez à votre tour la fable et le jouet du public ? *Væ qui spernis, nonne et ipse sperneris?* (*Isa.*, XXXIII, 1.) On ne vous épargnera pas plus que vous n'épargnez ; vous ne donnez pas moins prise qu'on ne vous donne ; vous déchirez, vous serez déchiré ; vous grossissez les fautes, on exagérera les vôtres ; vous donnez un mauvais tour aux actions, on interprétera malignement les vôtres ; vous êtes sans pitié, on sera inexorable ; on vous connaît aussi bien que vous connaissez, et vous ne méritez pas plus de grâce ; vous en méritez moins, puisque vous ajoutez la malignité aux fautes : *Qua mensura mensi fueritis remetietur vobis.* (*Matth.*, VII, 29.)

Médecin, guérissez-vous vous-même, et vous pourrez alors vous mêler de traiter les autres malades ; vous avez bonne grâce de leur reprocher malignement la fièvre qui brûle vos entrailles : *Medice, cura teipsum.* (*Luc.*, IV, 23.) Soyez sage pour votre intérêt ; en usant d'indulgence, vous vous mé-

nagez le pardon; en prononçant la condamnation, vous dictez la vôtre : *Nolite condemnare, et non condemnabimini.* (*Luc.*, VI, 37.) Appliquez-vous ce que le Sauveur disait à la femme adultère. Son crime n'était ni douteux ni secret, ses délateurs étaient ses témoins : *Deprehensam in adulterio.* (*Joan.*, VIII, 3.) Elle était digne de mort, on poursuivait avec justice son châtiment : *Mandavit Moyses hujusmodi lapidare.* (*Ibid.*, 5.) Jésus-Christ avait droit de la condamner, c'était son maître et son Dieu; on le prenait pour juge, elle n'en réclamait pas. Que répondit-il? Condamne-t-il, châtie-t-il? Non. *Neque ego te condemnabo.* (*Ibid.*, 11.) Il se borne à leur dire : Que celui de vous qui est sans péché lui jette la première pierre. Il n'en faut pas davantage pour les confondre et les dissiper. Plus équitables que vous, ils se rendent justice, se taisent et disparaissent.

Et ce qu'il y a de plus singulier, c'est que les gens les plus suspects et les plus coupables, sans doute jugeant des autres par eux-mêmes, sont ordinairement les plus pénétrants et les plus sévères. Pour parer les coups qu'ils méritent, ils sont les premiers à se plaindre, comme s'ils diminuaient leur honte en la partageant; qu'ils fissent oublier leurs fautes, en occupant les esprits de celles dont ils se déclarent les censeurs. Non, non, on ne s'acharne si fort à la médisance que par intérêt, on veut se justifier ou faire diversion dans le public, en détournant sur les autres les regards incommodes qu'on craint pour soi. Devenez vertueux, et bientôt vous serez indulgent : la charité n'a point de malice, faites-vous justice, et vous ferez grâce : *Charitas benigna est.* (I *Cor.*, XIII, 4.) Mais personne ne veut se rendre justice : on est aussi ardent à blâmer que négligent à se corriger; il semble que le prétendu zèle soit une grande vertu, et qu'on doit être exempt de ce qu'on condamne. Ainsi le vice et la médisance, ennemis jurés l'un de l'autre, marchant pourtant d'un pas égal, se blessent et se prêtent mutuellement des armes, comme la charité et les autres vertus se donnent un secours mutuel et sont inséparables.

Ne dussiez-vous pas être exposé à l'accusation par des taches qui, vous mettant sur la même ligne que le prévenu, méritent une condamnation aussi sévère, vous ne seriez d'ailleurs recevable ni comme partie intéressée, puisque vous n'avez rien à demander; ni comme partie plaignante, puisque vous ne souffrez aucun dommage. Dans la demande des biens on voit l'intérêt du poursuivant, il veut s'approprier les dépouilles; dans la poursuite en réparation, on voit celui du plaignant, il veut se venger d'une injure ou se dédommager d'une perte. Vous êtes ici sans intérêt; votre réputation doit-elle s'élever sur les ruines de celle du prochain? vous enrichissez-vous de ses pertes? vous embellissez-vous de ses défauts? quelle injure vous fait son mérite? ses vertus détruisent-elles les vôtres? vos talents sont-ils anéantis par les siens? Comme vous ne gagnez rien à ses pertes, vous ne perdez rien à ses possessions; vous ne serez ni plus ni moins grand parce qu'il l'est, il peut cesser de l'être; vous ne vous couvrez pas de sa gloire en l'obscurcissant, il ne détruit pas la vôtre en conservant la sienne. On ne gagne donc rien, on perd même dans la médisance : rien de plus odieux que sa malignité; on ne perd rien, on gagne beaucoup par l'indulgence, rien ne fait plus d'honneur que la charité; enfin la légère satisfaction que la malignité goûte est un plaisir si court, si frivole, si dangereux, si sujet au repentir, si exposé à de fâcheux retours, si injuste et si déraisonnable, que vous n'oseriez vous en faire ni un intérêt ni un titre pour justifier votre médisance.

3° Témérité du médisant. Cet homme a mérité de perdre sa réputation. Mais en êtes-vous bien assuré? Avez-vous instruit le procès, entendu les témoins, écouté les défenses, pesé les objections et les preuves, et formé une démonstration? Car enfin il n'en faut pas moins pour condamner, pour décrier, pour punir. Que d'incertitudes sur la réalité des fautes! Rien de plus équivoque que le bruit populaire, de plus incertain que les jugements et les rapports des hommes. Que d'incertitudes sur l'étendue, le lieu, le temps, la fin, le principe, les circonstances! Tout est couvert de nuages, tout se présente sous différents jours, tout est diversement envisagé, apprécié, rendu; cent fois le temps et les recherches font découvrir la fausseté de ce qu'on croyait le plus véritable. Cependant tout influe dans la grièveté de la faute, tout l'aggrave, la diminue ou l'excuse; tout influe dans le dommage qui résulte de la médisance, tout augmente ou affaiblit le style et le souvenir. Toujours par charité, plus enclin à l'indulgence qu'à la rigueur, dans le doute vous devez pencher pour votre frère; dans le doute, du moins, vous êtes téméraire et injuste de porter contre lui un jugement assuré et de lui faire un mal réel.

Mais je veux que, pleinement instruit et pleinement convaincu, ses fautes ne soient pas pour vous un problème : la témérité de vos médisances serait encore inexcusable. S'il a mérité de perdre son honneur, le mérite-t-il encore, le méritera-t-il toujours? Peut-être déjà converti, ou à la veille de l'être, il est digne de vos éloges; peut-être qu'un jour un saint il méritera votre vénération; peut-être qu'un jour votre ami, il obtiendra votre tendresse; peut-être un jour votre supérieur, aurez-vous besoin de sa protection : et vous serez inconsolable de l'avoir offensé. Savez-vous si son crime n'est pas expié, si ses défauts ne sont pas corrigés? Il ne faut qu'un moment à la grâce pour opérer ces prodiges. Rentré en grâce avec Dieu, le pécheur doit-il être l'objet de vos censures? Dieu a oublié son péché, et vous le rappelez; il l'a effacé, et vous le reprochez. Ah! respectez celui dont Dieu a essuyé les larmes et couronné la contrition. Outre la témérité inséparable de la médisance, il en est une autre qu'elle occasionne

dans les auditeurs, qui, toujours passant les bornes de ce qu'on leur a débité, font malignement une infinité de jugements et tiennent les discours les plus téméraires, dont le médisant est responsable, puisqu'il en a ouvert la source.

Portons nos regards sur l'éternité, et nous sentirons encore mieux la témérité de la médisance. Votre frère, peut-être un jour dans le ciel, méritera d'être l'objet de votre culte. Si vous êtes un jour heureux avec lui, comme vous l'espérez sans doute, de quelle estime ne serez-vous pas à jamais rempli! Consommé dans l'unité, ses intérêts seront à jamais les vôtres, et vous auriez à vous reprocher d'avoir été son ennemi. Si vous avez le malheur de tomber dans l'enfer, il sera votre juge. S'il y tombe, ne sera-t-il pas assez puni? Voudriez-vous même qu'il le fût tant? Pourquoi prévenir sa punition? Laissez à Dieu le soin de la vengeance : il peut seul la proportionner. Si le péché vous rend malheureux comme lui, quel repentir aussi affreux qu'inutile! Personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine; personne ne sait s'il sera digne de haine ou d'amour dans l'éternité. Connaît-on mieux l'état et la destinée des autres? Secret impénétrable des cœurs, mystère impénétrable de l'avenir, de quelle crainte devez-vous nous pénétrer! quelle barrière ne devez-vous pas mettre à la licence effrénée de la médisance!

Telle fut l'injustice du pharisien qui condamna la Madeleine en présence de Jésus-Christ. Si cet homme était prophète, disait-il, ignorerait-il que la femme qui pleure à ses pieds, décriée par ses désordres, le déshonore par ses hommages? Jamais médisance plus excusable, si même c'était une médisance : les crimes de la femme pécheresse étaient publics et certains, et elle en faisait l'aveu. Il ne paraît dans le pharisien ni exagération ni malice : l'honneur de Jésus, les règles de la bienséance justifiaient ses alarmes. Il ne parle pas même : il ne fait que juger. Cependant jugement injuste : Madeleine était déjà une sainte, dont Jésus-Christ se rend le panégyriste, dont il ne peut souffrir qu'on soupçonne la vertu, dont nous admirons l'héroïque pénitence : *Dilexit multum.* (*Luc.*, VII, 47.) Tels les reproches amers dont les disciples acccablèrent la femme pieuse qui répandit des parfums sur la tête du Sauveur, et dont le Sauveur fit un si bel éloge. Jamais médisance en apparence plus excusable que celle du pharisien dans le temple. Je vous remercie, mon Dieu, lui disait-il, de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, et en particulier comme le publicain. Ce langage ne respire que la piété et ne censure que les hommes en général; il n'en parle qu'à Dieu, à qui sans doute il n'apprend rien. Le publicain était coupable en effet. Une profession décidée d'injustice, la haine de tout le public, quelle plus grande certitude! quelle plus grande notoriété! Mais que les jugements de Dieu sont différents de ceux des hommes! le coupable est justifié, le médisant est condamné : *Descendit hic justificatus.* (*Luc.*, XVIII, 14.)

4° Que la charité tient un langage différent! De quel ménagement n'use-t-elle pas quand elle est obligée de parler du prochain, à l'exemple des saints évangélistes, qui dans leur histoire, obligés de parler de bien des fautes, épargnent toujours les coupables? Matthieu était un usurier; sa conversion, aussi publique que son crime, l'avait parfaitement réparé; on pouvait, sans lui faire tort, rapporter l'un et l'autre : que la charité est ingénieuse! Matthieu avait encore le nom de Lévi. Chaque évangéliste saisit cette espèce de voile favorable, et n'en parle qu'en ce dernier nom. Il n'était presque pas connu. Lui seul, par humilité, se donne dans son Evangile le nom de Matthieu, que tout le monde connaissait, et découvre ce que la charité avait fait taire. Mêmes réserves sur la Madeleine. En parlant de ses fautes, on ne la désigne que par le nom général de femme pécheresse. Son nom ne se trouve que dans ses belles actions : *Maria unxit pedes Domini* (*Joan.*, XII, 3), ce qui fait douter à plusieurs savants si la femme pécheresse, la sœur de Lazare, Marie de Béthania, ne sont pas trois personnes différentes. La Samaritaine, la femme adultère, la Chananéenne, le pharisien, le publicain, les persécuteurs de Jésus-Christ, les pécheurs convertis ne sont presque jamais nommés dans l'Evangile. Avec quel ménagement Jésus-Christ ne parle-t-il pas de Judas! Avec quelle charitable précaution ne concilie-t-il pas les égards qu'il daigne avoir pour sa réputation et les soulagements qu'il s'accorde en se plaignant de sa perfidie! Jamais cependant ces mesures furent-elles moins nécessaires? Scrutateur des cœurs, en ignorait-il les pensées? Maître de ses créatures, peut-il en blesser les droits? La trahison allait être consommée : quelques moments d'avance étaient-ils une précipitation? La compagnie n'était composée que de disciples, et c'était un des leurs : la confidence ne faisait point passer le secret en des mains suspectes. Affligé à l'excès du plus noir des attentats, une décharge de cœur, un avis, un reproche, eût-il été bien criant? Cependant il mesure si bien tous ses termes, qu'aucun des disciples ne soupçonne le coupable, que chacun demande si ce n'est point de lui-même qu'on parle, et qu'enfin, lorsque Judas sortit, aucun ne comprit de qui il voulait parler : *Hoc autem nemo scivit discumbentium.* (*Joan.*, XIII, 28.) Imitons cette charité, et nous arriverons à la vie éternelle. Ainsi soit-il.

DISCOURS II.

SUR LA CALOMNIE.

Non loqueris falsum testimonium. (*Exod.*, XX, 16.)
Vous ne direz point de faux témoignage.

La médisance en général se divise en deux espèces fort différentes : la calomnie qui impute au prochain des choses fausses, et la simple médisance qui débite contre lui des choses vraies, mais inconnues à ceux à qui on les dit. L'une et l'autre peuvent se commettre, ou

en jugement, lorsqu'on défère quelqu'un au vengeur public, lorsqu'on dépose contre lui, lorsque dans le cours du procès on avance dans ses défenses des traits déshonorants; ou hors du jugement, lorsque dans les conversations on le traduit au tribunal du public par la découverte de ses fautes ou de ses défauts. La calomnie est beaucoup plus criminelle que la médisance; elle ajoute la bassesse du mensonge à l'injustice de la détraction, elle est plus griève en jugement que dans les conversations, elle a plus d'éclat et plus d'étendue, la plaie qu'elle fait à la réputation est plus profonde, les suites en sont plus funestes et plus irréparables : *Non loqueris falsum testimonium.*

Ce n'est pas seulement la déposition ou l'accusation juridique rendue à faux contre l'innocent devant le magistrat public, que la loi divine condamne, elle interdit encore toutes les calomnies qui dans la société peuvent ternir l'honneur. Les calomnies devant les magistrats, à qui on doit la vérité et qui la demandent, ces accusations qui les sollicitent, ces dépositions juridiques qui les obligent à rendre un arrêt de condamnation, et par là décident de l'honneur, de la fortune, de la vie d'un prévenu; ces calomnies, il est vrai, sont des crimes énormes que les lois divines et humaines ne sauraient trop punir. Mais celles que la malignité dépose dans les entretiens, au tribunal de la société, n'ont-elles pas aussi le caractère le plus odieux? n'est-on pas redevable de la vérité à ceux qui nous écoutent? Ils la désirent, ils comptent l'entendre de notre bouche : l'innocence a-t-elle perdu ses droits? la réputation du prochain, sa fortune et sa vie n'y courent-elles pas le plus grand risque, n'y reçoivent-elles pas souvent les plus mortelles atteintes? *Non dices falsum testimonium.*

Plus exposé encore que dans les tribunaux, où les juges, en garde contre le mensonge, cherchent, examinent, pèsent les preuves, écoutent l'accusé, et où la religion du serment, la crainte de l'animadversion du magistrat, la vivacité de la défense de l'accusé, obligent de mesurer tous ses termes, que n'a-t-elle pas à redouter au milieu d'un monde malin et frivole, de l'assurance, de l'impunité et des applaudissements de la malignité? La facilité d'y parler sur toutes sortes de sujets n'ouvre-t-elle pas à la licence un champ plus vaste et plus libre que devant les tribunaux, qui ne s'occupent que des matières de leur compétence et ne s'arrêtent qu'aux articles de leur interrogatoire? Enfin, dans les entretiens, ne joue-t-on pas en même temps le rôle d'accusateur et celui de témoin, qui dans tous les procès sont si différents et même si opposés? On découvre en délateur la faute, on l'atteste en témoin, on y joue même le rôle de juge, puisque, sur sa propre délation et sur son témoignage, on prononce, on condamne, on flétrit. Rien donc de plus juste que la loi qui proscrit ces attentats : *Non dices falsum testimonium.*

Deux choses révoltent un cœur bien fait : l'injustice et la noirceur. On ne peut voir sans indignation qu'on dépouille un homme de son honneur et de son bien, et qu'on l'en dépouille par des voies odieuses et basses. Quelque vive que soit la passion, un honnête homme rougirait de la satisfaire aux dépens de la droiture et de l'équité. Voilà le caractère de la calomnie, que nous allons développer dans ce discours. Justice d'une part, bonne foi de l'autre; tout devrait mettre en sûreté la réputation du prochain. Au mépris de l'une et de l'autre, par l'injustice et par la lâcheté de ses démarches, le calomniateur se rend coupable aux yeux de Dieu et des hommes. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Tout ce qui peut rendre un crime détestable se trouve réuni dans la calomnie : injustice criante, persécution tyrannique, cruauté barbare, les traits les plus noirs composent son affreux tableau. L'ingénieuse antiquité la peignait ainsi : un prince célèbre par sa stupidité, assis sur son trône, ayant à ses côtés l'ignorance, les soupçons, la curiosité et la flatterie; un peu loin la vérité qui prenait la fuite; il condamnait sans l'entendre un innocent que traînait violemment à ses pieds le mensonge, la torche à la main, suivi de la dissimulation, de l'envie et des embûches. Vous voilà donc déterminé à décrier votre frère, en l'accusant d'un crime que vous savez qu'il n'a pas commis. Votre intérêt demande que vous vous débarrassiez de ce concurrent dangereux : un amer ressentiment, une basse jalousie veut le perdre, à quelque prix que ce soit. Votre cœur a-t-il pu enfanter ce monstre? votre langue peut-elle le prononcer, vos oreilles l'écouter? A qui vous comparerai-je? Sera-ce à un voleur qui s'empare du bien d'autrui? vous ravissez quelque chose de plus précieux que les biens; à un tyran qui se repaît de sang et de supplice? le tyran laisse au moins la consolation de mourir innocent, et vous l'arrachez; à un assassin qui enfonce le poignard dans le sein de son ennemi? du moins la fin de la vie est le terme de la douleur, et l'on survit à vos coups pour les mieux sentir. Vous êtes donc, 1° voleur par votre injustice; 2° tyran par votre violence; 3° assassin par votre cruauté. Vous reconnaissez-vous dans ce portrait? ces couleurs vous sont-elles étrangères?

1° Voleur par votre injustice. Quelque criminelle que soit la médisance, il semble que la vérité de ce que dit le médisant excuse l'injustice de sa conduite. Après tout, c'est un coupable qu'on décrie. S'il n'a pas encore perdu sa réputation, il mérite du moins de la perdre; il la perdra sans doute bientôt, c'est un feu caché sous la cendre, le moindre accident va l'allumer; la connaissance d'une faute est un scandale pour le public, mais aussi la honte en est le châtiment naturel et légitime, comme la gloire est la juste récompense de la vertu. A l'abri de la punition, sous des dehors trompeurs, l'hypocrisie n'en est que plus hardie à commettre le crime; on désarme le coupable en levant le masque

qui le dérobe, et on apprend à l'éviter; c'est un loup que l'intérêt du troupeau ne permet pas de laisser dans le bercail couvert de la peau de brebis. Tout cela, il est vrai, ne justifie pas le médisant, nous l'avons montré ailleurs; mais du moins il diminue l'horreur de la médisance, puisqu'il ne dit que la vérité.

Mais comment excusera-t-il sa noire malignité, ce calomniateur qui attaque l'innocence et lui impute de faux crimes? La calomnie n'eût-elle aucune suite, comme elle en a presque toujours sur la fortune et souvent sur la vie de ceux qu'elle noircit, n'est-ce pas assez de lui enlever injustement le trésor inestimable de la réputation? Oui, injustement, et qui jamais y eut plus de droit que l'homme vertueux? L'estime réciproque est un bien commun à tous, fondé sur le mérite personnel de chacun, mérite qu'on doit présumer dans un inconnu, estime qu'on doit conserver dans le doute, réputation qu'on doit ménager lors même que des fautes réelles, mais encore secrètes, en ont détruit le fondement. Quel titre n'y donne donc pas une vertu certaine et connue! Titre légitime : c'est son bien propre et naturel; titre sacré, que toutes les lois respectent, que tous les tribunaux protégent, dont Dieu se déclare le défenseur; titre précieux: chacun y est infiniment sensible, notre bonheur en dépend, il nous est ordonné de le conserver avec soin; titre inaliénable : l'humilité la plus profonde peut bien souffrir qu'on la décrie, mais ne peut souscrire à son décri au prix de la vérité; titre unique : ni la puissance, ni la fortune, ni les présents, ni les services, ne peuvent le mériter, ni la violence ne peut arracher l'hommage propre à la vertu, l'artifice ne l'obtient qu'en se couvrant de ses livrées; trompé par les apparences, ce n'est encore qu'à la vertu qu'on le rend.

Le calomniateur foule aux pieds tous ces titres et dépouille de leurs droits légitimes la vérité et la vertu, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus grand et de plus respectable. Tels les calomniateurs de la chaste Susanne, au désespoir d'avoir attenté un crime inutile, résolurent, pour satisfaire leur vengeance et prévenir ses justes plaintes, de faire retomber sur elle la confusion dont sa vertu les avait couverts. La voilà, cette innocente victime, déférée au tribunal de ses injustes accusateurs. Les témoins de sa pureté se disent témoins de son prétendu crime; le peuple surpris écoute des dépositions que leur âge et leur place rendent respectables. Susanne est condamnée et traînée au supplice; mais Dieu ne l'abandonne pas : le juste vengeur qui, pour éprouver sa patience, a laissé goûter un vain triomphe à ses adversaires, suscite un enfant qui rend justice à la vérité et à la calomnie, à l'innocent et au coupable, en les découvrant tous les deux.

La comparaison du calomniateur avec un voleur n'est que trop juste : celui-ci fait moins de tort en dépouillant des biens, que l'autre en détruisant la réputation. A quel bien ne la préfère-t-on pas? que ne feraiton pas pour parer les coups de la calomnie? Mais comment parer les coups et conserver les biens, si l'innocence et la vertu n'en sont pas des garants assurés? Un imposteur épie le temps où l'on ne pense pas à lui pour surprendre l'absent qui n'est pas sur ses gardes, il se glisse par des routes qu'on croyait inaccessibles et lance ses traits dans les ténèbres. Un voleur est moins dangereux: il fait du bruit, il se trahit, il laisse des traces; il est surpris, on le poursuit, on le découvre. Mais qui connaît le calomniateur? C'est quelquefois un ami apparent : quel monument reste-t-il de son injustice? La parole s'envole et s'évanouit; comment le poursuivre? On n'est instruit de son malheur que quand il est irréparable. Une parole est bientôt dite, mais quelle plaie profonde elle fait! les années entières, les justifications les plus complètes ne la guérissent qu'imparfaitement. Seigneur, disait le Prophète, je fus toujours fidèle à votre loi, je ne demande qu'une récompense : ne me livrez pas aux calomniateurs : *Feci judicium et justitiam, non tradas me calumniantibus me.* (*Psal.* CXVIII, 121.)

Ainsi, le coupable serviteur de Miphiboseth saisit l'occasion favorable de l'affliction d'un monarque qui fuit un sujet rebelle pour venir lui faire la cour aux dépens de son maître. Il l'accuse, par une noire imposture, de se réjouir de la révolte d'Absalon, et de se flatter peut-être que la révolution présente le fera monter sur le trône de Saül son père. David, trop prompt et trop crédule, prononce précipitamment un arrêt injuste : *Je vous donne*, lui dit-il, *tous les biens de Miphiboseth.* Triste effet d'une calomnie que la connaissance de la vérité ne répare pas même auprès des saints! L'innocent accusé, instruit de la perfidie, se présente à son prince, lui démontre son innocence et le crime de son esclave : *Comblé de vos bienfaits*, lui dit-il, *dans un temps où je n'étais qu'un proscrit, je vous suis redevable de la vie et de tout ce que je possède, comment aurais-je pu attenter à la vôtre? vous savez que hors d'état de marcher par mes incommodités, je n'ai pu vous suivre; j'ai voulu m'y faire transporter, mon coupable serviteur m'a refusé son secours, et m'imputant une absence dont il est seul la cause, il m'a rendu suspect auprès de vous. Eh bien*, dit David par une nouvelle injustice, *partagez vos biens entre vous, et ne m'en parlez plus : Dividite possessiones inter vos.* (II *Reg.*, XIX, 29.)

La noirceur de ce crime n'a pas échappé aux lois humaines; elles l'ont toujours rigoureusement puni, il en a plus d'une fois coûté les biens et la vie au calomniateur. Devenu infâme à son tour, sa propre réputation a été une victime justement immolée à l'innocence qu'il avait flétrie. Le magistrat a su, quand il le fallait, suspendre ou rétracter ses arrêts, et l'on a vu souvent que ne pouvant rendre la vie à un innocent injustement condamné sur un faux témoi-

gage, il a du moins tâché de rétablir son honneur en purgeant authentiquement sa mémoire. Par les sages ordonnances de nos rois, les tribunaux portent si loin la rigueur et les précautions pour éviter ou réparer la calomnie, qu'ils ne reçoivent aucun accusateur ou dénonciateur, même secret, qu'il n'ait inscrit son nom sur le registre public afin d'y avoir recours et de le poursuivre comme calomniateur, s'il ne prouve clairement ce qu'il avance. Autrefois il était puni par la peine du talion, selon l'ordre de Dieu même ; aujourd'hui il doit l'être sévèrement selon les lumières des juges, et lors même que des indices violents semblent rendre son accusation plausible, si on lui épargne la peine afflictive qu'il peut n'avoir pas méritée par une vraisemblance qui écarte le soupçon de malignité, du moins il doit payer les dépens et les dommages à l'innocent injustement accusé, et la sentence de relaxe est une justification authentique de son innocence.

Le paganisme avait prévenu les sages règles de la religion chrétienne ; les anciennes lois des Grecs et des Romains sont des monuments respectables de l'impression qu'a faite dans tous les temps sur les cœurs l'injustice d'une fausse accusation, elles avaient pris les mêmes précautions et ordonné de pareilles peines. L'empire romain distinguait ces mauvais princes ou plutôt ces monstres nés pour le malheur du genre humain, d'avec ces bons empereurs qui en faisaient les délices par la facilité à écouter les calomnies des délateurs, ou par l'exactitude à les punir. Tibère, Néron, Domitien, Commode étaient environnés de ces pestes publiques, de ces hommes dangereux toujours sûrs d'un accueil favorable auprès d'un prince que les soupçons et la faiblesse rendaient également méprisable et odieux ; Auguste, Tite, Marc-Aurèle, Antonin, Trajan gagnèrent tous les cœurs en les abandonnant à la détestation publique.

La simple médisance est traitée avec moins de rigueur, et l'indulgence est nécessaire pour l'intérêt même de l'accusé. La crainte d'avoir à punir un second coupable, si on examinait de trop près la faute que la médisance dévoile, et une sage discrétion pour ne pas achever de décrier celui dont la faute, encore peu avérée, serait constatée par des recherches, et acquerrait une publicité juridique qui déchargerait le médisant de la réparation et la rendrait impossible ; tout lie les mains à la justice humaine et l'empêche de sévir, mais rien ne l'arrête dans la calomnie. Le témoin qui dépose, le délateur qui accuse à faux, l'indiscret même qui répand des libelles, qui sème de faux bruits, tout est sévèrement châtié. Dieu l'ordonne en termes exprès : Sauvez l'innocent et délivrez-le des mains meurtrières de la calomnie : *Eripite oppressum de manu calumniatoris.* (*Jerem.*, XXII, 3.)

Princes, vous le devez plus qu'un autre ; la vérité, la vertu peuvent-elles percer la foule des flatteurs qui vous assiége et vous séduit ? Que de fautes, que d'injustices la calomnie vous fait commettre ! Si vous n'êtes pas assez éclairés pour la démêler, assez courageux pour lui fermer l'oreille, du moins punissez-la quand vous l'aurez connue. Mais comment la connaîtrez-vous si vous n'écoutez qu'elle ? Aman, irrité contre Mardochée, enveloppe tous les Juifs dans son ressentiment, et pour perdre plus sûrement son ennemi, il décrie la nation entière. Prince infortuné, à quoi vous sert le fonds de justice et de bonne foi, si vous écoutez l'imposture ? Vous prononcez un arrêt injuste qui livre à la mort des milliers d'innocents ; pouvez-vous vous flatter de trouver toujours une pieuse Esther qui ose vous éclairer en courant le risque de vous déplaire ? Les ennemis de Daniel le calomnient auprès de Darius ; ce prince, trop faible, écoute contre un saint, contre un prophète, contre son ministre, contre son ami, tout ce que l'envie peut vomir de plus noir. Daniel est jeté dans la fosse aux lions. Qui peut se promettre que des miracles arracheront Daniel à leur gueule ? Heureux si les châtiments que vous imposez à la calomnie éloignaient pour jamais de votre cœur ces dangereux ennemis de votre gloire, de votre repos et de votre vertu, et si l'épreuve de ces noirceurs vous rendait pour votre intérêt même moins lâches et moins crédules !

2° Violence de la tyrannie. On arrache au malheureux innocent, en le faisant passer pour coupable, le secours de la compassion et le droit de se plaindre de l'injustice qu'il souffre. Telle fut quelquefois l'adresse inhumaine des persécuteurs du nom chrétien. Ils s'apercevaient que la gloire du martyre faisait courir ces héros au supplice, en adoucissait la rigueur et attirait à l'Evangile une foule d'autres disciples brûlant du désir de partager leurs palmes. Otons-leur cette consolation, disait leur noire cruauté ; qu'on leur fasse le procès, qu'ils périssent chargés de crimes, également ensevelis dans la douleur et dans l'ignominie, sans que la gloire du motif en diminue la honte. Tel un calomniateur ajoute inhumainement au tort qu'il s'efforce de faire, la confusion de paraître le mériter. Ainsi les Juifs, accablant saint Etienne sous une grêle de pierres, le traitent de blasphémateur et se donnent un air de zèle pour la religion en se bouchant les oreilles pour ne pas l'entendre : *Continuerunt aures suas.* (*Act.*, VII, 56.)

Le monde entier gémit sous le poids de cette tyrannie. Tous les jours, comme les Juifs, les passions les plus fougueuses empruntent une apparence de justice ou de piété, lancent réellement contre elle les traits dont elles font semblant de frapper le vice. J'ai vu, disait le Sage, parmi les sujets de dégoût que me donnait la vanité du monde, j'ai vu avec indignation les calomnies qui se débitent effrontément sous le soleil : *Vidi calumnias quæ sub sole geruntur.* (*Eccle.*, IV, 1.) J'ai vu avec la plus vive douleur les larmes des innocents, l'abandon extrême où ils sont

réduits, livrés sans consolation à la fureur qui les opprime : *Lacrymas innocentium et neminem consolatorem.* (*Eccle.*, IV, 1) Oui, c'est aux yeux du soleil que l'imposture triomphe. Elle ne répand plus son venin en cachette, elle fait entendre sa voix dans les places publiques. Pensez, disait saint Cyprien dans sa belle *Epître à Donat sur la vanité du monde*, pensez que tout à coup élevé dans les airs, vous contemplez les orages qui agitent ce bas monde : *Speculate fluctuantis mundi turbines.* Que verrez-vous ? Les chemins infestés de voleurs et les mers de pirates : *Itinera latronibus clausa, maria prædonibus obsessa.* Les hommes baignés dans le sang les uns des autres, que leur cruauté fait couler de toutes parts : *Orbem mutuo sanguine madentem.* Le barreau qui mugit des cris des plaideurs, des soupirs des innocents, de la perfidie des défenseurs : *Forum litibus mugiens, patronum prævaricantem.* La justice vénale, le délateur qui accuse, le faux témoin qui dépose : *Judicem justitiam vendentem, calumniatorem impugnantem, testem infamantem.* Les lois sont obligées de se taire et de céder la place aux crimes : *Consenserunt jura peccatis.*

Le prophète, pour mettre le comble et le dernier trait aux désordres de Samarie et de Jérusalem, emprunte des couleurs semblables. Rassemblez-vous, dit-il, sur la montagne de Samarie, voyez l'excès et la multitude de ses folies : que de misérables qui gémissent opprimés par d'injustes accusations ! *Videte insanias multas, et calumniam patientes.* (*Amos*, III, 9.) Vous riches, vous grands du siècle, semblables à des vaches bien engraissées qui écrasez le faible et le pauvre par vos mensonges, la foudre va partir et vous écraser : *Vacca pingues, qui facitis calumniam egenis.* (*Amos*, IV, 1.) Peuple infâme, l'idolâtrie, l'adultère, l'inceste, l'usure, les plus grands forfaits ne vous suffisent pas ; il faut combler la mesure par la calomnie. Ah ! vous épargnerai-je encore ? Non, je vais déchaîner ma fureur : *Populi calumniabuntur calumnia, et opprimebant.* (*Ezech.*, XXII, 29.) Moïse avait tenu le même langage en menaçant les transgresseurs de la loi : Je vous annonce que vous serez en butte à la calomnie et que personne ne prendra votre défense : *Omni tempore calumniam sustineas nec habeas qui liberet te.* (*Deut.*, XXVIII, 29.)

Jamais la tyrannique oppression de la calomnie ne se montra mieux que dans la persécution du juste Naboth. Ce saint homme possédait une vigne qui était à la bienséance du prince ; on la lui demande avec instance, mais il refuse de se dessaisir de l'héritage de ses pères. Achab, inconsolable, en fait la confidence à son épouse. Vraiment, dit-elle, voilà un prince bien puissant, à qui on refuse un morceau de terre ! laissez-moi faire, je vous livre la vigne de Naboth. Elle écrit au magistrat qu'on fasse périr Naboth ; qu'on observe pourtant les formalités de la justice, qu'on suppose des témoins qui l'accusent de blasphème et de révolte, qu'il paraisse coupable, et qu'au milieu de l'assemblée, accusé, convaincu, condamné, il soit aussitôt exécuté. Barbare princesse, n'est-ce donc pas assez de le dépouiller de son bien, faut-il lui arracher la vie ? C'est encore trop peu ; faut-il lui ravir son honneur et le faire périr en coupable ? Vous ne serez que trop obéie ; il s'en trouve de lâches témoins, enfants du démon, comme les appelle l'Ecriture : *Filii diaboli* (*I Joan.*, III, 10), qui attestent la calomnie ; il s'en trouve de lâches magistrats, indignes esclaves de la fortune, des âmes vénales qui lui prêtent leur ministère ; il s'en trouve de lâches exécuteurs qui accablent Naboth d'une grêle de pierres. Grand Dieu ! le verrez-vous impunément ? Non ; les chiens vengeront Naboth, Jézabel en sera dévorée. Ne soyez pas surpris, dit le Sage, si vous voyez l'innocent opprimé par la calomnie; il y a un Juge supérieur qui jugera en dernier ressort et saura bien rendre justice : *Excelso excelsior est alius.* (*Eccle.*, V, 7.)

Et vous, prince injuste, tout méchant que vous êtes, trop peu méchant encore pour enfanter la calomnie, mais trop faible pour la réprimer et assez lâche pour en profiter, êtes-vous moins coupable que son auteur ? Vous n'en serez pas moins puni ; les chiens lécheront votre sang dans la même vigne où celui de Naboth a été répandu. Princes, que vous êtes à plaindre ! tout conspire à vous tromper ; vous seriez adorés de vos sujets si vous fermiez l'oreille au mensonge : *Qui projicit calumniam, in excelsis habitabit.* (*Isa.*, XXXIII, 15, 16.) Mais que d'injustices ils vous arracheront si, sans discernement et sans choix, les délateurs trouvent toujours libres les avenues du trône ! Que sera-ce si vous écoutez les conseils sanguinaires de la passion ? Que de larmes, que de sang va faire couler la calomnie, si malheureusement elle est d'intelligence avec votre cœur ! De quelle prudence n'avez-vous pas besoin pour démêler ses artifices ? de quelle force pour repousser ses traits ? Vous le sentirez enfin, vous vous en repentirez ; mais comment réparerez-vous les maux qu'a faits votre crédulité et que votre précipitation ordonne ? *Dux indigens prudentiæ multos opprimet calumnia.* (*Prov.*, XXVIII, 16.)

Levez-vous, grand Dieu ! rendez justice à l'innocent et au coupable par vos châtiments et vos couronnes. Oui, Dieu rendra justice. Il vous voit, il vous entend ; pouvez-vous fermer vos yeux jusqu'à ne pas apercevoir cette justice souveraine qui pèse tout dans sa balance ? Ce témoin irréprochable dépose contre vous et vous dément ; vous avez beau répandre sur vos accusations un air de vraisemblance, les appuyer par des preuves plausibles, y préparer par des soupçons, y amener par des conjectures, y affermir par des conséquences ; vous avez beau vous envelopper du manteau de la dissimulation et des apparences de la sincérité, Dieu déchire le voile perfide qui ne peut en imposer qu'aux yeux des mortels. Semblable aux rayons du soleil, il dissipe ce léger nuage ; il sonde les cœurs et les reins, il y voit, il y

condamne la malice qui conçut l'imposture, la passion qui la mit au jour. Vérité sainte, vous paraîtrez avec éclat lorsque le souverain Juge ouvrira le livre des consciences; en vain vous méconnaît-on, en vain vous combat-on, en vain paraissez-vous oubliée, obscurcie, vaincue; toujours puissante, toujours la même, vous triompherez avec d'autant plus de gloire que vous aurez été plus vivement attaquée. Quelle folie! mortels aveugles qui vous élevez contre la vérité, la détruirez-vous? Vous vous briserez à cet écueil. L'obscurcirez-vous? Vous en serez éblouis. Tout ce qui ne porte pas sur le fondement de la vérité, bâti sur le sable, ne peut manquer d'être renversé. S'appuyer sur le mensonge, c'est, dit le Sage, se nourrir de vent et courir après des oiseaux qui s'envolent : *Qui nititur mendaciis pascit ventos.* (*Prov.*, X, 4.)

Mais, sans attendre le grand jour des vengeances, Dieu sait bien dès ce monde venger la vertu. Tantôt le calomniateur, pris dans ses propres piéges, lui-même se contredisant et se confondant, sera obligé de désavouer son imposture et de rendre hommage à la vérité, comme les vieillards qui accusèrent Susanne : *Mentita est iniquitas sibi* (*Psal.* XXVI, 12); tantôt puni sur-le-champ d'une manière éclatante, il sera obligé d'avoir recours à l'intercession de celui dont il avait attaqué l'honneur, comme Marie, sœur de Moïse, frappée de lèpre dès qu'elle eut osé le calomnier, n'eut auprès de Dieu d'autre médiateur que son frère même : *Lapidem quem reprobaverunt ædificantes factus est in caput anguli.* (*Matth.*, XXI, 42.) Tantôt la calomnie découverte fera retomber sur son auteur la peine du crime qu'il avait imposée à l'innocent. Les envieux de Daniel, jetés dans la fosse aux lions à sa place, sont dévorés dans un instant par ces mêmes lions dont pendant trois jours Dieu avait arrêté les dents carnassières. Le superbe Aman, après avoir servi de héraut au triomphe de Mardochée, expire sur la même potence qu'il lui destinait; Mardochée succède à ses biens et à sa dignité; plus de cent mille ennemis des Juifs sont égorgés. Faiblesse humaine, Dieu se joue de vos tyranniques projets; vous tombez dans le même précipice que vous creusiez à la vertu : *Foderunt ante faciem meam foveam, et inciderunt in eam.* (*Psal.* LVI, 7.)

Mais non, âmes innocentes, n'aspirez point à une vengeance éclatante. Je sais que la calomnie, plus insupportable que la mort même, ébranle le plus juste, déconcerte le plus sage, décourage le plus fort : *Calumnia conturbat sapientem, et perdit robur illius* (*Eccle.*, VII, 8); mais Dieu voulût-il vous livrer pour un temps à la malice de vos ennemis, dignes images du Sauveur calomnié, consolez-vous à la vue de ses opprobres. Après avoir passé pour un homme intempérant et sans honneur, un homme du néant, qui ne fréquente que la lie du peuple et n'est environné que de femmes de mauvaise vie, le voilà au tribunal de Caïphe, d'Hérode et de Pilate, traité comme un blasphémateur, un séditieux, un insensé. L'envie a tramé sa perte, la trahison l'a ménagée, le mensonge l'accuse, l'injustice le condamne, la fureur l'exécute. On s'efforce de le surprendre dans ses paroles; on cherche, on trouve de faux témoins. A travers tant de nuages son innocence reçonnue reçoit de son juge même un témoignage éclatant, et ce même juge a la lâcheté de le livrer à la mort. Jésus-Christ périt; il périt au milieu de deux scélérats, il périt avec tout l'appareil des formalités juridiques et toute la honte d'un crime bien constaté. Consolez-vous dans vos opprobres; approchent-ils de ceux d'un Dieu? Ne citez plus votre innocence; égale-t-elle celle d'un Dieu? Ne regrettez plus votre réputation; fut-elle jamais aussi précieuse que celle d'un Dieu? Ou plutôt, affligez-vous de voir la malice du cœur humain portée au dernier comble; affligez-vous de voir que la sainteté même en est la victime; affligez-vous de voir cette scène tragique tous les jours renouvelée, et la calomnie triomphante insulter à l'humble vertu : *Civitas visitationis omnis calumnia in medio ejus.* (*Jerem.*, VI, 6.)

3° Cruauté d'un assassin. Tranquille sur le témoignage de votre conscience, vous ne songez pas, âmes innocentes, à parer des coups que vous n'avez pas mérités. Je vois ce perfide qui a le bras levé sur vous pour vous accabler; le voilà qui aiguise son glaive : *Acuerunt ut gladium linguas suas.* (*Psal.* CXXXIX, 4.) Il l'a trempé dans le plus noir venin, il tend son arc pour lancer en secret ses traits empoisonnés; attendez-vous à une profonde blessure : *Intenderunt arcum rem amaram ut sagittent in occultis immaculatum.* (*Psal.* LXIII, 5.) Tel qu'un lion rugissant à l'entrée de sa caverne, il n'attend que le moment où il puisse se lancer sur sa proie; un crédule auditeur se prête-t-il à ses sanguinaires discours, le voilà qui dévore l'innocent, ses griffes sanglantes le déchirent, sa langue, plus acérée qu'un glaive à deux tranchants, s'exerce avec fureur sur une vertu qui lui déplaît. Il triomphe de la fatale créance qu'il a su trouver dans les esprits, il se repaît du cruel spectacle de la perte de son ennemi. Barbare, ni les droits de la justice, ni la beauté de la vertu, ni l'innocente paix de la conscience, ni la vérité alarmée qui réclame ses droits, ni l'humanité révoltée qui demande grâce, ni la religion offensée qui fait briller la foudre, ni les remords inquiets qui plaident sa cause, ni les charmes de la douceur, ni la sérénité du visage, ni la générosité des sentiments, ni l'amitié qu'a peut-être pour vous celui que vous déchirez, ni celle que vous faites semblant d'avoir pour lui; rien n'arrête, rien ne modère vos fougueux transports, il faut que l'innocent périsse.

La médisance a quelque chose de moins odieux et de moins intéressant que la calomnie. Après tout, une vertu véritable la désarme, et quoique personne ne soit assez parfait pour ne donner aucune prise, la

vertu ne laisse échapper que les fautes légères dont les gens raisonnables sont peu frappés. Mais quelle sainteté est à couvert de la calomnie la plus atroce? n'est-ce pas même à la vertu la plus pure qu'elle s'attache le plus, à la vertu seule qu'elle s'attache? Saint Athanase, saint Hilaire, saint François de Sales, et mille autres saints n'ont-ils pas éprouvé ses attentats? Les gens décriés d'ailleurs avec justice sont des victimes trop méprisables, elle abandonne à l'indignation publique une proie qui lui livre un crime trop avéré. Mais plus la vertu est pure, plus elle lui paraît mériter d'être immolée sur ses sacriléges autels; tyran barbare, qui ne persécute que l'innocence, qui ne se plaît que dans le mensonge. Faible vertu, que vous êtes à plaindre au milieu d'une foule de bêtes féroces qui vous déchirent! En vain faites-vous couler de justes larmes; en vain tendez-vous des mains innocentes, en vain entend-on vos touchants gémissements, en vain la justice et la vérité plaident-elles votre cause : insensible à vos douleurs, sourd à votre voix, révolté contre votre défense, on vous condamne sans pitié. Qu'eût-il fallu pour vous absoudre, pour vous couronner? est-ce donc au vice à triompher, à la vertu à être flétrie? est-ce au mensonge à se faire croire, à la vérité à se voir condamner? est-ce au crime à prononcer l'arrêt, et à l'innocence à le subir? Voilà ce que le Sage regardait comme le plus monstrueux renversement : *A tribus timuit cor meum calumniam mendacem.* (*Eccli.*, XXVI, 7.)

Ainsi l'innocent Joseph condamné à une obscure prison par la calomnie d'une maîtresse impudique, souffre la peine que son accusatrice seule avait méritée. Elle ose faire à ce chaste jeune homme la proposition d'un crime dont la seule pensée aurait dû la faire rougir. Joseph, étonné, après lui avoir inutilement rappelé tous les motifs les plus touchants de la religion, de l'honneur et de la reconnaissance, échappe enfin à ses perfides mains, en lui abandonnant son manteau. Le voilà, dit cette calomniatrice, en le montrant à son trop crédule mari, le voilà, ce monument des attentats de Joseph et de ma fidélité. La vertu est aussitôt chargée de fers. Joseph languit pendant deux ans dans un cachot; heureux encore de n'avoir pas perdu la vie! Mais un Dieu vengeur, qui voit tout, et qui, tôt ou tard, sait rendre justice à l'innocence, le fait passer des chaînes à la couronne, et consacrer sa gloire à l'immortalité.

Oui, trop heureux Joseph, de ne pas perdre la vie dans les premiers transports de la fureur d'un mari offensé. Est-il si rare que la calomnie trempe ses mains dans le sang? Saül ne fut pas aussi modéré que Putiphar, il en coûta cher au grand prêtre, à sa famille, à la ville de Nobé, d'avoir eu dans ses murs une de ces âmes vénales dont foisonnent les cours des princes. Doëg, Iduméen, témoin de l'accueil favorable que fit le grand prêtre à David fugitif, court le déférer à Saül, comme un traître qui favorise ses ennemis. Prince aussi barbare que faible, que vous êtes servi par des mains cruelles! voilà vos vrais ennemis, ceux qui vous font commettre les plus grands crimes. Qu'on vole à Nobé, qu'on n'épargne personne, sans entendre le prévenu dans sa défense ni respecter sa dignité, sans discerner l'innocent du coupable, sans avoir égard à la faiblesse des femmes, des vieillards, des enfants; que la famille entière du grand prêtre soit éteinte, que toute la ville soit détruite, que des torrents de sang vengent l'affront qu'on m'a dit que j'ai reçu.

Est-il même rare qu'une calomnie allume les plus sanglantes guerres, et ne fasse périr des nations entières? A quoi tint-il que la ville de Jérusalem ne fût jamais rebâtie, ni les Juifs rétablis dans leur pays? Le roi de Perse, trompé par la calomnie, révoque la permission qu'il leur en avait donnée; il fallut des prodiges pour faire rendre à Esdras cette liberté. Quelle autre source de toutes les fameuses guerres des Machabées contre les rois de Syrie? Les calomnies de Jason, d'Alcime et de quelques autres, arment les deux nations, détruisent des armées, ravagent les Etats; il en coûte à la Syrie trop crédule des trésors, des provinces, des crimes énormes. Les ministres du roi des Ammonites l'aigrissent contre David, font maltraiter ses ambassadeurs, on court aux armes. L'innocent est vainqueur, l'imposteur et le prince crédule trouvent un tombeau commun qu'ils se sont mutuellement creusé, l'un par sa facilité, l'autre par ses mensonges. Le Prophète l'avait prédit : Le calomniateur mourra dans son iniquité : *Ecce qui calumniatur mortuus est in iniquitate sua.* (*Ezech.*, XVIII, 18.)

Faut-il être surpris que ce crime soit si généralement détesté? Il est le renversement de la société : c'est un ennemi commun contre lequel chacun a intérêt de prendre les armes. Quel bouclier peut mettre à l'abri de ses traits? quelle loi peut mettre des bornes à sa licence? est-il quelqu'un que la calomnie respecte? est-il de crime qu'elle n'imagine? est-il de moyen qu'elle n'emploie, de lieu où elle ne se glisse, de personne chez qui elle ne s'insinue? Coups funestes qui portent jusqu'au cœur, et qui blessent d'autant plus sûrement qu'on s'en défie moins, et que n'ayant point raison de s'en défier, on songe moins à les prévenir. Ah! on se défend d'un ennemi déclaré, les biens ne s'enlèvent pas sans qu'on s'en aperçoive, il faut des armes pour arracher la vie, il y faut du temps; il n'y a que peu d'espèces de mort violente. Mais qui peut compter la multitude, la variété des traits de la calomnie? tous les défauts en sont la matière, un instant suffit pour les lancer. Tantôt elle attaque ouvertement les passants, comme un voleur de grand chemin; tout y passe en revue, selon que le hasard l'y amène ou que la malignité l'y appelle, et tout y est blessé, dépouillé, mis à mort. La forêt la plus épaisse est-elle plus redoutable que ces tribunaux dressés dans les rues, les places

publiques et dans les maisons, où l'étranger et l'inconnu, aussi bien que le voisin et le proche, sont inhumainement déchirés; que ces conversations éternelles, toujours incertaines sur le choix, mais toujours certainement déterminées à mordre, voltigeant sur tous les objets pour n'en manquer aucun? Tantôt en faussaire artificieux, elle impose des crimes, elle déguise les circonstances, elle outre les portraits, elle exagère les fautes, elle affaiblit ou dissimule les excuses. Une antidate, un faux contrat, la suppression d'un titre sont-ils de plus noirs forfaits? Tantôt en chicaneur subtil, en voleur déguisé, vous médisez avec art, vous semez des traits d'esprit, vous assaisonnez par des éloges, vous préparez par des vraisemblances, vous détruisez une partie de la réputation dont la perte entraînera bientôt tout le reste. Vous y tomberez d'autant plus facilement qu'on est moins éloigné de la fraude que du larcin, de l'artifice que de la violence. Mais la religion et la probité ne les distinguent que pour haïr encore davantage ce que des voies sombres et détournées ne font que rendre plus odieux et plus redoutable, aussi bien que plus méprisable et plus bas. Ce sera la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Le seul titre de menteur a je ne sais quoi de bas, indigne d'un honnête homme, aussi bien que d'un chrétien, dont la droiture et la sincérité font le caractère. Il le rend à charge à la société, dont la bonne foi fait la sûreté et la douceur. Comment vivre avec un homme dont les sentiments toujours incertains, les paroles équivoques, la conduite suspecte obligent d'être toujours en garde, et ne permettent de compter sur rien? Un démenti, une accusation d'imposture est une injure atroce, tant il est honteux de trahir la vérité. Mais est-il assez d'anathèmes pour ces hommes à deux visages, amis en apparence, ennemis en effet, qui d'une main encensent, et de l'autre enfoncent le poignard, dont l'air n'annonce que la charité, et la langue ne distille que le fiel? On aimerait mieux un ennemi déclaré; et dans sa passion le Sauveur du monde n'eut point de douleur plus vive que de la part du traître disciple qui le livrait à ses ennemis par un baiser.

Trop fidèles imitateurs du démon, vous êtes ses enfants, disait le Sauveur aux Juifs; il est par excellence le père du mensonge, c'est de son fonds qu'il parle faux, et c'est d'après lui que vous tenez un pareil langage, c'est moi qui suis la vérité : *Vos ex patre diabolo estis, cum loquitur mendacium ex propriis loquitur.* (*Joan.*, VIII, 44.) Il osa porter jusque sur Dieu même les sacriléges attentats de sa calomnie. Ecoutons les insolents discours qu'il tient à la première femme, sexe, hélas! trop crédule, aussi facile à croire le mensonge, que prompt à le débiter. Dieu vous a fait, lui dit-il, une défense aussi préjudiciable qu'injuste, en vous interdisant le fruit de la science du bien et du mal; il vous trompe par les menaces d'un malheur chimérique. Non, vous n'en mourrez pas Il sait au contraire que, quand vous en aurez mangé, vos yeux, jusqu'ici fermés, s'ouvriront à la lumière, et vous serez comme des dieux. Ce n'est que par envie qu'il veut vous arracher le trésor où vous avez droit de prétendre. Le mensonge et la calomnie furent le premier péché du monde; son premier malheur fut de les avoir écoutés : malheur irréparable, péché trop fécond, source empoisonnée de tous nos maux; péché du prince des ténèbres, qui le caractérise si parfaitement, que, dans la force du mot grec, διάβολος, ne signifie autre chose que calomniateur : *Mendax est pater ejus.* (*Ibid.*)

La vérité au contraire fait le caractère propre de la Divinité. Dieu se fait gloire d'être le Dieu de toute vérité, il en est l'auteur et le maître, le défenseur et l'oracle, le juge et le vengeur. Les Juifs donnaient de lui une idée plus juste qu'ils ne pensaient, lorsqu'ils lui disaient d'un ton railleur. Nous savons que vous êtes un homme véridique, et que vous enseignez avec droiture la voie de Dieu : *Scimus quia verax es, et viam Dei veritate doces.* (*Matth.*, XXII, 16.) Vérité infaillible, qui dans les moindres choses que vous daignez nous révéler, méritez la plus aveugle déférence et la plus inviolable fidélité, jusqu'à la sceller par l'effusion de notre sang: vérité si chère à vos yeux, que vous n'en pouvez souffrir la plus légère altération, sans que les avantages qui pourraient en revenir, les malheurs qui pourraient en être la suite, la conservation de la vie, le salut éternel de tout un monde, puissent jamais autoriser, ni même excuser le moindre mensonge, comme le démontre saint Augustin dans plusieurs livres. Si des mensonges indifférents, si même des mensonges utiles sont si étroitement défendus, de quel œil, vérité divine, aussi charitable qu'inflexible, de quel œil verrez-vous les mensonges pernicieux qui n'offensent pas moins la charité et la justice que la droiture? *Perdes omnes qui loquuntur mendacium.* (*Psal.* V, 7.)

Le calomniateur n'eût-il donc qu'à se reprocher le mensonge, il serait souverainement méprisable; que sera-ce quand il sera chargé de tout l'odieux de l'injustice et de toute la bassesse de la trahison? l'Écriture en fait un portrait achevé en le comparant à un serpent : *Sicut si mordeat serpens in silentio, ita qui occulte detrahit.* (*Eccle.*, X, 11.) Ce vil animal rampant sur la terre, qu'il est condamné à manger, exprime la bassesse des sentiments de l'imposteur. Ses replis tortueux en font sentir la lâche dissimulation, il se cache sous les fleurs, et sans bruit se glisse sous l'herbe; comme l'imposteur couvre sa perfidie sous le voile de la modération et le prétexte du zèle et de la piété, ce reptile ténébreux cherche quelque partie du corps découverte où il puisse enfoncer son aiguillon. Tel le calomniateur épie et saisit tout ce qui peut donner quelque prise pour fonder et répandre sa malignité; il ne manque pas de la désavouer, s'il est surpris, comme le serpent qui s'enfuit et se dérobe aux pour-

suites de celui qui l'a découvert. Ce n'est d'abord qu'un mot, comme une goutte de poison; ce n'est qu'un trait, comme une petite morsure; que de maux elle va causer! la mort en est la suite ordinaire. Ce monstre maudit de Dieu, exécrable aux hommes, ne se nourrit que de venin : le médisant, aussi généralement détesté, ne se repaît que de sa malice. Malice au reste à pure perte ; les bêtes carnassières s'engraissent de la proie qu'elles dévorent; le serpent ne se nourrit pas des chairs de celui qu'il blesse, non plus que le calomniateur de la réputation qu'il détruit. Peut-on mieux peindre la noirceur des piéges, la lâcheté de l'attaque, la bassesse des sentiments de ce crime? *Sicut si*, etc.

1° Noirceur de ses piéges. Vous voilà en embuscade pour surprendre et pour perdre cet infortuné. Malignement attentif, vous épluchez ses paroles, vous examinez ses actions, vous sondez ses intentions, vous réunissez les traits, vous tirez les conséquences pour former le plan régulier de l'attaque. C'est un espion déguisé qui se glisse dans le cœur de la place, il trace le plan des ouvrages, il calcule les forces, il pénètre les projets, il anime les mécontents, il corrompt les faibles, il donne des avis secrets à l'ennemi : *Dolos tota die meditabantur.* (*Psal.* XXXVII, 13.) Quelquefois, poussant la perfidie jusqu'au comble, il arrache avec un air de zèle et d'amitié ce qu'une trop facile confiance dépose dans son sein, il flatte les passions, il entre dans les vues, il se charge des intérêts ; les serments, les caresses, le séduisant étalage d'attachement et de bonne foi, lui font dévoiler des secrets importants; le traître! il court les révéler à un ennemi auprès de qui il se fait un mérite de son adresse à les pénétrer, de son exactitude à les redire; il exagère, il défigure, il devine, il élève l'édifice de sa calomnie; quelle masse énorme sur ce fondement! quel commentaire odieux sur ce texte! ***Molliti sunt sermones ejus super oleum, et ipsi sunt jacula.*** (*Psal.* LIV, 22.)

Enrichie de cet infâme trésor, sa malignité ne cherche qu'à le répandre. Il court en furieux pour trouver à qui le dire et se décharger enfin du poids qui l'accable, sans égard aux bienséances, sans attendre le temps de placer à propos son satirique récit, souvent sans examiner si on l'écoute. C'est, dit le Sage, une femme en travail d'enfant; il faut qu'il se délivre de son fruit : *A facie verbi parturit fatuus.* (*Eccli*, XIX, 11.) C'est une flèche enfoncée dans la chair, dont on tâche de se débarrasser : *Sicut sagitta infixa femori carnis, ita verbum in corde stulti.* (*Ibid.*, 12.) Quelquefois plus maître de lui-même, mais encore plus lâche, comme un assassin qui, caché dans l'épaisseur d'une forêt, attend le voyageur pour lui décharger son coup, et, alors sans paraître y penser, il le déchire impitoyablement, et avec le même sang-froid passe à toute autre conversation. Une raillerie, un air de ridicule, un éloge ironique, fera connaître ses défauts, ou le fera croire dépourvu de bonnes qualités; une cruelle attention à lui pardonner, à le prévenir même, mettra dans le plus grand jour sa faiblesse, ou la fera soupçonner; un silence affecté, une pitié barbare, découvrira ce qu'on fait semblant de cacher sous le voile de la circonspection. L'éloge ou la censure d'un tiers sur qui on tire sans conséquence présente un parallèle désobligeant; une simplicité équivoque à dire les choses naturellement, et comme sans y penser, ne donne que plus de poids et plus de sel à ce qu'on avance : *Sedens adversus fratrem tuum loquebaris.* (*Psal.* XLIX, 20.) Quelque autre enfin, plus circonspect encore, mais infiniment plus dangereux, n'approche son ami, son maître, un grand, un homme en place, que pour lui rendre suspects ses plus fidèles serviteurs, ou plutôt pour lui rendre suspect tout le monde, par des délations calomnieuses. Le voilà, le visage blême, le teint livide, l'air froid, le frond ridé, le ton doucereux, l'œil modeste, qui vient faire l'étalage de ses découvertes, et donner des preuves de son prétendu zèle pour la vertu, de son attachement pour son supérieur, ou plutôt il vient épancher dans son cœur le poison dont il est rempli. Quel rasoir plus tranchant! dit le Prophète! qu'il coupe cruellement, mais qu'il se glisse finement! qu'il se cache artificieusement! qu'il tranche imperceptiblement! ***Sicut novacula acuta fecisti dolum.*** (*Psal.* LI, 4.)

Il est des gens, ennemis déclarés du genre humain, dont la malignité, déterminée à faire le procès à tout le monde, ne trouve rien à louer dans personne, ne voit partout que du mal, toujours disposé à souscrire d'avance à tout ce qu'on voudra dire de plus infâme et même à y enchérir. Leurs paroles ne sont qu'un tissu de calomnies ou de médisances; leurs jugements autant de condamnations et leurs pensées autant de censures. Il n'y a plus, à les entendre, ni probité, ni honneur, ni religion, ni vertu, ni talent, ni mérite sur la terre. La scène n'est variée que par la variété des crimes ou des défauts. Semblables aux verres colorés qui répandent leur couleur sur tous les objets qu'on voit à travers, ou à ces miroirs singuliers qui rendent difformes tous ceux qui s'y regardent; la corruption de leur cœur leur fait croire que tout leur ressemble. Ils n'écoutent volontiers que la satire : le plus juste éloge est ennuyeux et outré ; ils ne connaissent, ils ne désignent personne que par des traits odieux et des aventures déshonorantes; leur mémoire est une bibliothèque composée de tout ce qu'il y a eu de chroniques scandaleuses et de libelles diffamatoires; une espèce d'égout public où toutes les immondices d'une ville rassemblées n'exhalent qu'une odeur empestée; bien différents de l'abeille, qui ne ramasse sur les fleurs que ce qui sert à faire le miel, ce sont des oiseaux de proie qui ne courent qu'après les cadavres, des sangsues qui ne se nourrissent que de sang corrompu : ***Os tuum abundavit malitia et lingua tua concinnabat dolos.*** (*Psal.* XLIX, 19.)

2° Lâcheté dans l'attaque. Rien de plus in-

juste et de plus lâche que de noircir un absent qui ne peut se défendre. Vous ne direz pas des injures à un sourd ; vous ne mettrez pas une pierre sur le chemin d'un aveugle, dit la loi de Dieu : par conséquent vous ne médirez pas de celui que l'absence met hors de portée de parer vos coups : *Non maledices surdo, neque coram cœco pones offendiculum.* (*Levit.*, XIX, 14.) La première règle de l'équité, c'est de ne condamner personne sans l'entendre. Le dernier, le plus coupable des hommes, son crime fût-il constaté par une foule de témoins, a droit de plaider sa cause. Dieu lui-même, tout instruit qu'il est par son infinie sagesse, ne condamne Adam et Eve qu'après avoir écouté leurs raisons, et il offre au pécheur, par son prophète, la liberté de faire son apologie : *Narra si quid habes ut justificeris.* (*Isa.*, XLIII, 26.) Sans ces précautions, la justice offensée, le prévenu opprimé formerait des plaintes légitimes. Mais le calomniateur craint trop la lumière de la vérité, pour oser risquer des éclaircissements : il faut bien se défier de son injustice et de sa faiblesse, pour redouter si fort l'entrevue. Si vous ne dites que la vérité, si vous ne la découvrez qu'avec raison, que n'avez-vous le courage d'en être, s'il le faut, le martyr et l'apôtre ? Il est beau d'être le défenseur de la vérité ; il est glorieux de mourir pour elle ; mais si vous ne pouvez vous dissimuler à vous-même le crime de votre imposture, faut-il ne pas être le premier à vous rendre justice ? *Qui male agit odit lucem.* (*Joan.* III, 20.)

Nouveau trait de lâcheté : la nature des armes qu'il emploie, armes ordinaires des femmes, des enfants, des gens lâches ou faibles. Ne craignez pas qu'il se serve du fer ou du feu ; le feu brille, le fer s'aperçoit, le sang coule, la plaie subsiste ; celui qu'on blesse le sent et se plaint ; ceux qui le voient accourent et le défendent : voilà la tâche honteuse que craint le calomniateur, le risque qu'il veut éviter. Si un calomniateur était obligé de se montrer, qui oserait l'être ? qui le serait impunément ? Le secret le sauve, le secret le rend libre. Ne pensez pas même qu'il souffre qu'on écrive ce qu'il a dit, encore moins qu'il l'écrive lui-même. Ce monument, trop durable, lui reprocherait sa perfidie : il ne pourrait ni la désavouer ni se justifier. Si quelquefois, pour les mieux répandre, il confie au papier ses noires productions, on ne voit guère personne qui s'avoue l'auteur d'un libelle diffamatoire, fruit obscur d'une plume qui rougit d'elle-même, conçu dans le profond abîme d'un cœur empoisonné, enfanté dans les sombres ténèbres d'un asile criminel, mis au jour, jeté dans le public par une main inconnue, méconnu par son propre père, et tout à coup répandu sans qu'on en puisse déterrer la source ni suivre le cours. Cependant, ordinairement soupçonné et entrevu, souvent décélé et convaincu, l'auteur d'un libelle est peu à couvert. Une parole court moins de risque, elle est bien plus favorable aux desseins de la malignité ; à la portée de tout le monde, le plus lâche peut manier ces faibles armes, il n'en est que plus hardi à s'en servir ; une parole est bientôt dite, un instant lui suffit ; elle ne s'annonce point : qui peut se mettre en défense ? Elle s'envole et ne laisse point de vestige ; on peut aisément la désavouer ou l'expliquer, sauver l'intention ou s'en défendre ; quelquefois elle tombe d'abord, et de longtemps ne produit son effet. Le serpent enfonce un petit aiguillon qu'on ne sent presque pas, fait une petite ouverture qu'on voit à peine, laisse une goutte de poison qu'on ne peut démêler ; cependant la plaie est faite, le venin gagne, l'infortuné s'affaiblit, il souffre de vives douleurs, il se meurt. Vainement cherchez-vous l'auteur du mal ! il a disparu : il n'en est que plus grand et plus irréparable.

Mais, malgré tant de sûretés, je m'aperçois que vous tremblez. Interdit à la vue de la personne que vous décriez, ou de quelqu'un de vos amis, vous changez subitement de langage, vous lui faites, comme les autres, un accueil favorable. Ce n'est plus cette personne d'un caractère bizarre, d'une probité suspecte, d'une pudeur équivoque, d'une vie décriée que vous peigniez de si noires couleurs, vous paraissez tout à coup dans ses intérêts et plein d'estime pour elle ; vous écartez tout ce qui pourrait lui donner des ombrages ; vous engagez tout le monde au secret. Je ne crains rien, dites-vous, je dis la vérité ; mais je ne veux point qu'on me compromette : j'aime la paix et ne voudrais point me faire des ennemis : *Narraverunt ut absconderent laqueos ; dixerunt : Quis videbit eos.* (*Psal.* LXIII, 6.) Vous ne craignez rien ; et que feraient davantage les plus vives alarmes ? Pourquoi tant de précaution et de mystère ? Le soin de vous cacher à l'ennemi ne montre-t-il pas votre faiblesse ? Le soin de vous ménager une retraite laisse-t-il douter de votre frayeur ? Le soin de déguiser vos coups n'en décèle-t-il pas la lâcheté ? Le soin de demander le secret n'en confesse-t-il pas l'injustice ? Le soin de vous justifier n'en trahit-il pas l'intention ? *Qui male agit odit lucem.* (*Joan.*, III, 20.)

Quelle étrange espèce de guerre ! peut-il en être de plus lâche ! Un cœur généreux attend l'ennemi et pare ses coups, le cherche même, l'attaque de front et le poursuit. Malgré sa brutale fureur, on croit voir dans un duelliste une apparence de courage par sa férocité à demander et son assurance à soutenir le choc. Ici, par un assemblage de fureur et de lâcheté, on attaque sans raison, on combat sans honneur, on égorge sans défense, on fuit sans résistance, on cède sans effort. Un voleur même qui assassine le voyageur se cache, il est vrai ; mais il ne se travestit pas en ami, il ne joint pas la modération et les caresses à la cruauté. Le calomniateur, par un abus indigne de la confiance qui règne dans la société, attend dans une conversation le malheureux qu'il déchire ; plus téméraire que l'assassin, il fait publiquement dans les compagnies ce que l'assassin ensevelit dans l'épaisseur d'une

forêt, et en même temps plus timide, il évite la rencontre de celui qu'il égorge, se dérobe à ses regards, et lui laisse croire qu'il est toujours son ami. Odieux et incompréhensible assemblage d'impudence et de lâcheté, qui attaque en public et fuit son adversaire; double mensonge qui impose le faux et cache le vrai; il trompe également et l'absent qu'il déchire et le présent qu'il joue; âme basse, semblable à ces prétendus braves qui font ridiculement montre d'un courage à toute épreuve quand ils n'ont personne à combattre, et qui tournent le dos à la première rencontre. Allez, comme les oiseaux nocturnes, qui ne peuvent souffrir la lumière; voltigez comme eux au hasard, quand vous espérez d'échapper au grand jour; disparaissez comme eux aux approches de la lumière. Voilà l'ennemi, voilà quelqu'un des siens, voilà quelque âme charitable, fermez la bouche, rendez les armes, demandez grâce, enveloppez-vous sous le manteau de la fourberie. Ce témoin incommode disparaît, reprenez vos armes honteuses, donnez un libre cours à votre fureur, escrimez-vous contre une ombre; mais plutôt allez avec le serpent, dont vous avez le venin et la malice; allez chercher un asile dans les ténèbres, sauvez-vous, ensevelissez-vous pour toujours dans les plus sombres cavernes : méritez-vous de respirer le même air que les mortels dont vous êtes l'exécration ?

Cependant la réputation de cet innocent est perdue, et perdue quelquefois sans retour. Il avait pendant tant d'années travaillé à l'acquérir ! Une vertu solide, des manières nobles, des sentiments généreux, des services réels, grand nombre de belles actions l'avaient méritée; on vivait avec honneur, une fortune honnête en était le fruit légitime, on en jouissait en repos. Tout à coup, comme un vaissean qui se remplit d'eau par une fente légère coule à fond, englouti dans la mer, cette estime générale est perdue, les protecteurs abandonnent, les amis fuient, tous les visages sont changés, tous les cœurs fermés; on est la fable d'une ville. Quelle n'est pas la propagation funeste de la calomnie? Le libertin, ravi de l'apprendre, la met à profit dans ses débauches pour s'y autoriser; l'homme de bien, affligé, en remplit ses tristes remontrances; le bel esprit la célèbre dans ses bons mots; le villageois l'enchâsse dans ses grossièretés, le nouvelliste l'embellit de ses réflexions politiques, les cloîtres mêmes en retentissent, les asiles du silence et de la charité ne sont pas inaccessibles à l'injustice et au mensonge; un mot cause tout le ravage; un mot, comme le vermisseau qui dessécha dans une nuit le lierre où Jonas trouvait la fraîcheur de l'ombrage, un mot ternit dans un instant cette belle fleur dont on était couronné; un mot, comme le petit pain qui renversa la tente du Madianite, comme la petite pierre qui brisa la statue de Nabuchodonosor, un mot renversa l'honneur, le crédit, la fortune; trente années de travail et de succès ne tiendront pas contre une parole indiscrète; on terminera dans l'opprobre une carrière fournie avec gloire : *Nihil tam volucre quam maledictum, nihil facilius mittitur, citius excipitur, latius dissipatur*, disait l'Orateur romain.

Le malheureux qui est blessé cherche en vain la main qui le tue : il soupçonne, il s'informe; mais il ne sait sur qui arrêter ses yeux. L'ennemi qui en est l'auteur ou l'ami perfide qui l'a trahi, retranché dans les ténèbres dont il s'est fait un asile, à l'abri des faux-fuyants qu'une lâche finesse lui a suggérés, voit tranquillement brûler le feu qu'il allume, il s'en rit quelquefois et s'en applaudit, et souvent, par un dernier trait de bassesse, il insulte ouvertement ce malheureux, ou il semble le plaindre, et achève de le séduire et de le perdre par les dehors affectés d'une barbare compassion. Enfin, vous voilà satisfait. Ces personnes, auparavant si unies, en sont venues à une rupture ouverte; vous voyez les coups qu'elles se portent, vous entendez les injures, peut-être les malédictions et les blasphèmes qu'elles vomissent. Le public, instruit, surpris, scandalisé, en murmure hautement. Vous triomphez, vous attisez sans cesse le feu, vous craignez de le voir s'éteindre, vous vous repaissez de leur maux, vous nagez dans leur sang, leurs plaintes sont pour vos oreilles une douce harmonie, ces horreurs un doux spectacle à vos yeux, votre imagination en est délicieusement occupée. Tel ce monstre de cruauté qui mit le feu à la ville de Rome pour avoir le plaisir de voir un bel incendie, et chantait alors l'embrasement de Troie. Telle cette célèbre déesse de la discorde que les poëtes peignent la torche à la main, allumant partout le feu, la tête couverte de serpents, se nourrissant de leur venin et le répandant à grands flots :

A l'aspect du tumulte, elle-même s'admire...

Tel enfin ce démon dont vous êtes le fidèle suppôt ne sort de l'enfer que pour répandre de tous côtés l'horreur et le crime, et n'est satisfait que quand il le voit régner. Voilà les vrais péchés que le corps ne peut pas commettre, l'esprit seul par ses désirs trouve ses délices dans le désordre, s'il pouvait en être encore quelqu'un dont la bouche par ses malédictions est le trop fidèle interprète.

5° Bassesse dans les sentiments. Tout ce que nous venons de dire à dû le faire sentir. Sondons encore cet abîme de malice : nous y verrons une bassesse d'autant plus marquée, que le motif en est plus criminel et les remords qui les reprochent en sont plus vifs. Faible innocence qui succombez sous les traits de la calomnie, gémissez devant Dieu, moins sur les maux que vous souffrez que sur les motifs détestables qui tous les jours arment son bras. La calomnie ne se commet jamais sans quelque motif criminel. On peut par zèle, pour corriger ou pour prévenir le mal, découvrir une faute cachée; mais eut-on jamais à corriger un mal qui n'est pas? le zèle peut-il servir de prétexte? On peut, sans réflexion et par légèreté, s'égayer

aux dépens du prochain et tourner quelques défauts réels en ridicule; mais ce ne sera jamais sans réflexion et par légèreté qu'on lui imputera de faux crimes. Pourrait-on s'égayer pour des chimères dont la fausseté émousserait toute la pointe de la plaisanterie?

Elle rassemble tous les mauvais motifs. Comme la calomnie sert tous les crimes, il n'en est point qui n'emploie avec succès ses armes. Là un impudique immole à son dépit une chasteté qu'il n'a pu corrompre, comme Suzanne et Joseph. Ici l'avarice assouvit la faim du sang de celui qu'elle opprime, comme le serviteur de Miphiboseth. Tantôt, comme Aman, la vengeance livre des peuples entiers au fer et au feu, et tantôt l'ambition creuse un précipice à un concurrent trop favorisé, comme le prophète Daniel. Quelquefois un orgueil piqué lavera un affront dans le sang de l'innocent, comme Jézabel dans celui de Naboth. Souvent l'envie déchirera une vertu incommode dont l'éclat éblouit comme celle de Jésus-Christ. Est-il un seul exemple où quelque motif criminel n'ait été le principe de la calomnie? La calomnie se prête à tout, elle aiguise toute sorte de traits, elle porte toute sorte de coups, elle ouvre toute sorte de plaies, elle prépare toute sorte de poisons, elle allume toute sorte de feux:

. . . Tibi nomina mille,
Mille nocendi artes fecundum concute pectus.

Elle choque, elle anime, elle irrite, elle détruit; en un mot, que ne fait-elle pas? est-il de source plus abondante, de poison plus subtil, d'embrasement plus prompt et plus étendu, de désordre plus irréparable? La vie et la mort sont dans les mains de la langue: *Mors et vita in manibus linguæ.* (*Prov.*, XVIII, 21.)

Salutaires remords de conscience, où êtes-vous? vous tairez-vous donc, et ne ferez-vous plus sentir au coupable l'énormité de son crime? Oui sans doute vous parlez, et dans ce crime plus que dans un autre; mais on ferme l'oreille à votre voix. Oui, pécheurs, votre conscience est une protectrice déclarée de la réputation du prochain. Encore plus sévère que lui-même, combien de fois a-t-elle pris en main les intérêts de l'absent! combien de fois a-t-elle balancé cette précipitation à croire, cette légèreté à débiter, cette injustice à condamner, cette noirceur à tramer sa perte! combien de fois ne vous a-t-elle pas suggéré des excuses que vous dissimuliez, des circonstances que vous cachiez, des faits que vous déguisiez! Cet avocat fidèle ne vous ramène-t-il pas aux lois de la probité, aux règles de l'équité, aux principes de la charité? Ce juge incorruptible ne vous rappelle-t-il pas une infinité de fautes que vous avez commises, peut-être plus grièves, et dont vous seriez au désespoir que le public fût instruit, et qui, sans avoir recours à la calomnie, vous couvriraient d'une bien plus juste confusion, si l'on n'avait pas pour vous plus de charité que vous n'en exercez? Dieu les fera connaître, ces fautes, il vous mettra vis-à-vis de vous-même, il vous condamnera par votre propre bouche, aussi bien que par celle de l'innocent opprimé, et, pour punir vos mensonges, il suffira de découvrir vos vérités: *Arguam te, statuam contra faciem tuam.* (*Psal.* XLIX, 21.)

Les autres crimes peuvent aisément avoir quelque chose d'indélibéré. La passion, l'inattention, l'imprudence, l'occasion, le hasard, l'exemple, le respect humain, entraînent souvent sans presque savoir ce qu'on fait. Mais le mensonge est de tous les péchés celui qui peut le moins échapper: les enfants même s'en aperçoivent, et quand ils n'y sont pas malheureusement aguerris, la subite perception de la vérité les trahit, les fait rougir, les déconcerte; la vérité se peint sur leur visage, dans leur embarras, dans leur silence, lors même qu'ils ont le plus d'intérêt à dissimuler une faute que le châtiment doit suivre de près. En effet, les paroles n'étant que l'expression des pensées, la contradiction palpable de ce qu'on dit avec ce qu'on pense saisit d'abord le moindre esprit; et, dans les choses les plus légères, la conscience révoltée, qui crie au mensonge et à l'injustice, crie en même temps qu'il n'est jamais permis.

Que sera-ce dans une calomnie? Imaginer un crime, et pour le bien étayer fabriquer, avancer, soutenir avec lui une infinité d'autres faussetés, c'est une espèce de système qu'on enfante; il y faut du temps, des réflexions, du dessein. Quelle malice déterminée! chaque mot qu'on dit est une nouvelle lueur, chaque circonstance une nouvelle étincelle, chaque conjecture, chaque preuve un nouveau rayon qui, en établissant en apparence le mensonge dans l'esprit des auditeurs, établit en effet la vérité dans celui du coupable, ou plutôt chaque parole est un reproche, chaque trait un remords, chaque preuve une condamnation. Quels efforts ne faut-il pas se faire? quel combat intérieur n'a-t-on pas à soutenir? quelle impudence n'est-on pas forcé d'arborer? composer son visage, affermir sa voix, armer ses yeux, commander à son cœur fixer sa contenance, faire taire sa conscience, mesurer ses termes, suivre le fil d'un récit, ourdir toute la trame d'une accusation; comme un soldat qui se jette dans la mêlée, il faut ramasser toutes les forces de sa liberté, et mettre en mouvement toutes ses puissances. Faible innocence, vous êtes justifiée avant que d'être attaquée. Le procès de votre agresseur est déjà fait avant le vôtre, sa condamnation prononcée avant votre accusation, et par qui? par lui-même. Oui, par lui-même, sans que vous en fassiez les frais, sans que vous en sachiez rien. Sa propre conscience a plaidé votre cause et châtié sa malice: entrez dans ce cœur coupable, et, déjà victorieuse, recevez dans ce tribunal secret et irréprochable la justification complète et le juste hommage qui vous est dû: son cœur vous l'offre lorsque sa bouche vous

le refuse. Quel plus étrange, plus désespéré, plus diabolique dessein, que d'aller de front contre la voix de la conscience, les lumières de l'esprit, les sentiments de l'humanité, les droits de la vertu, pour combattre la vérité et décrier l'innocence ! est-il assez de supplices pour châtier de tous les crimes le plus volontaire ? Alcime, accusateur des Machabées, vit ronger par une maladie honteuse sa langue impie. Ménélaüs, calomniateur du saint prêtre Onias, est étouffé et enterré dans un monceau de cendres. Est-ce trop pour punir un mensonge odieux, une injustice criante, une persécution tyrannique, un assassinat barbare, des passions honteuses, une malice déterminée ? Nous l'avons vu, la calomnie est tout cela. Ce n'est pas un seul forfait, c'est l'assemblage de tous les forfaits.

Heureux donc, disait le Sage, celui qui a pu se garantir des traits d'une mauvaise langue, et n'être pas l'objet de sa fureur ! *Beatus qui tectus est a lingua nequam, et per iracundiam illius non transivit.* (*Eccli.*, XXVIII, 23.) Heureux qui n'est pas tombé dans ses liens ! Ce sont des liens d'airain, son joug est un joug de fer : *Jugum illius ferreum, vinculum æreum.* (*Ibid.*, 24.) Elle fait souffrir une mort cruelle : le tombeau est préférable à sa persécution : *Mors illius nequissima, utilis potius infernus quam illa.* (*Ibid.*, 25.) Elle renverse les villes, trouble les nations allume les guerres, on ne saurait exprimer les maux qu'elle fait : *Multos commovit, civitates destruxit, populos concidit, gentes dissolvit.* (*Ibid.*, 16, 18.) Plus heureux, en un autre sens, nous dit l'Évangile, celui qui souffre la calomnie ! qu'il se réjouisse, sa récompense sera infinie dans le ciel : *Beati eritis cum maledixerint vos, mentientes propter me : gaudete et exsultate.* (*Matth.*, V, 11.) Heureux et infiniment heureux celui dont les lèvres ne se seront jamais ouvertes que pour la vérité, la justice et la charité ! Il jouira à jamais dans le ciel de cette vérité, de cette charité et de cette justice. Je vous le souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

DISCOURS III.

SUR L'ÉTENDUE DE LA CALOMNIE.

Omnis homo mendax. (*Psal.* CXV, 11.)

Tout homme est menteur.

Voilà une condamnation bien humiliante et bien générale du genre humain. Quoi donc, la vérité est-elle absolument bannie de dessus la terre ? n'y reste-t-il plus de droiture et de sincérité ? l'homme n'ouvre-t-il la bouche que pour le mensonge ? ne peut-on ajouter foi à aucune de ses paroles ? Toujours en garde contre tout ce qui nous environne, faut-il nous défier de tout ? Est-ce vivre que de ne voir partout que des imposteurs et des fourbes ? nous-mêmes, aussi malheureux que les autres, ne méritons-nous la confiance de personne, et réduits à la condition commune, aurons-nous la douleur et la honte de ne trouver en nous-mêmes et de ne pouvoir débiter que le faux ? *Omnis homo mendax.*

Ce serait sans doute outrer l'oracle, contre l'intention du Prophète qui le prononce. Il est encore des vérités sur la terre, on y trouve des cœurs sincères et droits, qui aiment, qui disent la vérité. Cette vérité souveraine qui nous a si sévèrement défendu le mensonge ne nous a pas mis dans l'impuissance de l'éviter. Ce passage souffre bien des explications. On peut dire que le Prophète a seulement prétendu qu'il n'y a point d'homme sur la terre qui ne dise ou ne fasse quelquefois des mensonges, dont la conduite et les paroles soient constamment dictées par la droiture et la vérité, sans déguisement ni détour, ce qui peut-être n'est que trop vrai ; du moins est-il certain que tout le monde est porté au mensonge, qu'il a quelquefois intérêt de mentir, et que sans vouloir condamner personne, du moins doit-on examiner ce qui se dit, et n'être pas trop crédule. Si on ne veut pas l'entendre d'un mensonge formel contre ses lumières, on peut l'entendre d'un mensonge matériel, c'est-à-dire d'une erreur involontaire. Il n'est pas douteux qu'il n'y a personne qui ne se trompe souvent, et qui ne soit sujet à se tromper : *Omnis homo mendax.*

Dans le style de l'Écriture le mensonge signifie encore vanité, faiblesse, inconstance. En ce sens tout est mensonge sur la terre ; vanité des vanités, tout est vanité. Les plaisirs, les honneurs, les richesses, tout n'a qu'une apparence de bonheur. Il semble le promettre, et il nous trompe ; rien ne peut satisfaire le cœur humain. Enfants des hommes, pourquoi cherchez-vous la vanité et courez-vous après le mensonge : *Ut quid diligitis vanitatem, et quæritis mendacium?* (*Psal.* IV, 3.)

Les hommes surtout sur la protection desquels nous comptons, dont le zèle, l'attachement, la reconnaissance, devraient nous garantir les services ; les hommes nous abandonnent, nous méprisent, se tournent contre nous. David, quand il composait ce psaume, venait de l'éprouver dans la révolte d'Absalon, la perfidie d'Achitopel, la défection de ses sujets ; et Jésus-Christ, qu'il représentait, l'éprouva dans la trahison de Judas, le reniement de Pierre, la fuite des disciples : ils venaient de lui faire les plus fortes protestations, et tout à coup ils disparaissent : *Omnis homo mendax.*

Mais une explication toute naturelle, exactement vraie, et qui va faire la matière de ce discours, c'est que tout médisant est menteur, tout homme qui parle mal de son prochain, immanquablement lui en impose. La malignité de la détraction et l'injustice de la calomnie sont moralement inséparables. Pourquoi ? parce que 1° il est très-rare qu'on dise la vérité quand on le voudrait ; 2° il est très-rare qu'on veuille la dire. Ce seront les deux parties de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

A juger de la vérité des choses par la facilité, la hardiesse, la confiance avec laquelle on en parle, qui ne croirait, 1° qu'on a été instruit avec exactitude; 2° qu'on a saisi avec justesse; 3° qu'on rend avec fidélité; 4° qu'on est écouté avec équité, que partout débarrassé de nuages, à l'abri des passions, supérieure aux caprices de l'esprit humain, l'heureuse vérité à travers mille écueils a passé toujours pure depuis la première main, et se transmet toujours entière? Cependant, au contraire, la source, le canal, le terme, tout est également suspect: on est mal instruit, on saisit mal, on rend mal, on est mal écouté. Evitât-on d'ailleurs les excès de la malignité réfléchie, il est presque impossible que la vérité échappe au naufrage et arrive heureusement au port. Il est vrai que l'homme chrétien, l'homme équitable, l'homme d'honneur, redoutant infiniment jusqu'à l'ombre de l'injustice et du mensonge, se fait une loi de l'exactitude la plus scrupuleuse; qu'il ne sort de sa bouche que des paroles vraies et innocentes que lui dictent et sa droiture et sa bonté; que son cœur est un trésor d'où il ne tire que de bonnes choses anciennes et nouvelles; qu'il aime mieux se taire que de porter la plus légère atteinte à l'honneur du prochain, et de rien écouter qui le blesse. Mais il aurait beau faire, toute sa circonspection ne le sauvera pas, s'il ne ferme rigoureusement son oreille et sa bouche à la médisance; la calomnie, sans qu'il le veuille, se fera jour jusqu'à lui, et sans qu'il y pense coulera de ses lèvres. Qu'il ne se flatte pas, malgré ses bonnes intentions, ni d'avoir de bons mémoires, ni de bien connaître la vérité, ni de l'expliquer exactement, ni de la faire recevoir équitablement.

1° La vérité communément est mal présentée, eût-on vu, eût-on entendu. J'ose dire que la scène du monde ne met qu'à demi sous nos yeux, et dépouille d'une foule de circonstances les faits même dont on est témoin: qui peut se flatter de suivre le détail des événements, d'en pénétrer les principes, d'en démêler les motifs, d'en prévoir les suites? Tous les jours cent personnes, également témoins, également instruites, envisagent différemment et racontent diversement la même affaire. Les parties intéressées sont elles-mêmes et opposées dans le fait, et quelquefois embarrassées à le bien raconter. Il faut les entendre toutes deux avant que de rien prononcer. Chacun paraît, chacun prétend avoir raison, et après avoir tout entendu, on ne sait le plus souvent qu'en penser. La même personne, souvent contraire à elle-même, pense et raconte les mêmes choses d'une manière différente: elle change, elle ajoute, elle retranche, elle ne se connaît plus dans sa propre déposition. Une connaissance superficielle, prise à la hâte et sans examen, pourrait-elle donc, à plus forte raison, calmer vos justes alarmes?

Qu'on juge de la solidité de ces réflexions par la manière obscure, incertaine et fausse dont la plupart des faits, même publics, sont avancés dans les procès ou transmis dans l'histoire. Rien n'a dû être examiné avec plus de maturité et écrit avec plus d'impartialité et d'exactitude. Une histoire est composée à loisir, revue exactement avant de paraître au jour; il est si dangereux de se commettre, si facile d'être redressé, si inutile de décrier des gens qui ne sont plus. Cependant quel affreux chaos! quelle contradiction perpétuelle entre les historiens! quelles ténèbres à percer! quel labyrinthe à suivre! Les plus savantes dissertations, non-seulement ne l'éclaircissent pas, mais quelquefois ne font qu'obscurcir davantage la vérité, et l'accabler sous un tas de difficultés et de conjectures. Les juges ne sont pas plus heureux; les informations les plus exactes, les plaidoiries les plus savantes ne font souvent qu'embrouiller les procès. Que sera-ce dans des récits si peu étudiés, si mal digérés, débités avec tant de hardiesse, saisis avec tant de légèreté? où sera dans les conversations ce laborieux historien, cet exact commentateur, cet équitable interprète, cet éloquent avocat de la partie intéressée, qui se déclare le défenseur de la vérité? qui peut se flatter de la bien connaître dans des faits obscurs et particuliers, si dans les plus grands événements on manque de mémoires fidèles?

Le caractère des hommes est encore plus obscur que les faits. Il est aisé de faire en général le portrait des vertus et des vices: les livres, les sermons en sont pleins; mais rien n'est plus malaisé que de peindre le caractère particulier des personnes. Le cœur de l'homme est un abîme impénétrable; il s'étudie souvent à se déguiser, il agit autant par distraction, par hasard, par caprice, par réflexion même, que par naturel et par caractère.

D'ailleurs, pour bien définir un homme, il faut connaître, réunir, combiner, compenser ses vertus et ses vices, ses bonnes et mauvaises qualités. Le caractère est un total composé d'une infinité de traits divers, souvent bizarres, opposés et en apparence incompatibles, presque toujours délicats et imperceptibles, dont de légères nuances font toute la distinction, dont la combinaison et le mélange forment des diversités infinies. De là cette variété de goûts, de liaison, d'opposition, d'antipathie et de sympathie. La même personne plaît et déplaît, est estimée et méprisée, envisagée et représentée sous différents jours par ceux-mêmes qui se flattent de la mieux connaître, et l'ont peut-être le plus étudiée: tant il est difficile de faire des tableaux justes. J'ose dire qu'il n'en est presque pas d'exactement vrais, et qu'il n'y en a point d'absolument parfaits. On change même mille fois dans la vie: les intérêts, les âges, les lieux, les temps, les professions, les compagnies, tout contribue à diversifier la scène; et quoiqu'il reste toujours un fond de ressemblance, l'homme, comme le caméléon, est d'un jour à l'autre différent

de lui-même : *Cor hominis inscrutabile.* (*Jerem.*, XVII, 9.)

Il en est comme du visage. Le plus habile peintre, après avoir fait de génie les plus beaux tableaux, échouera à un portrait. Cet air, cette physionomie, ce coup d'œil, ce teint, cette grâce, tous les traits du visage sont un je ne sais quoi où le plus délicat pinceau n'atteint qu'avec peine ; quoiqu'on y trouve quelque chose d'approchant, presque tous les traits sont manqués, sans même que la flatterie ou la malice y répandent leurs couleurs. Que serait-ce si la malignité s'avisait de défigurer les traits et d'y jeter un air de laideur et de ridicule ! avec quelle facilité l'attitude, les habits, les jours, le coloris, les accompagnements, tout en un mot fournirait-il de quoi faire mépriser la plus belle personne ! Tel le portrait de l'esprit et du cœur, et mille fois plus aisément encore peut-on leur donner et leur donne-t-on ordinairement un faux air qui les défigure. On voit le visage, on ne voit pas le cœur : le portrait reste, on peut le comparer à l'original et sentir la faute du peintre ; les paroles s'envolent, on risque peu d'être démenti. Le peintre étudie, s'attache à bien rendre ce qu'il peint ; son honneur, son salaire en dépendent. Qui étudie les hommes de bonne foi et avec soin? qui s'embarrasse du succès? Les faits demandent plus de précision, ils sont plus susceptibles de justification et de preuve. La peinture des mœurs est un champ libre, ouvert à tous les jugements les plus arbitraires. Le peintre soumet son ouvrage à la personne intéressée : quels yeux perçants ! il n'a garde de peindre en laid ; s'il court quelque risque, c'est de flatter : les caractères ne sont exposés qu'à des yeux étrangers, souvent indifférents, toujours malins ; seraient-ils goûtés si l'on peignait en beau? la malignité voudrait-elle y souscrire et la vertu s'y reconnaître?

Les intentions qui font agir les hommes, autre mystère aussi impénétrable, mais aussi nécessaire pour juger d'eux sainement. Quoi de plus obscur que la politique des grands? qui peut percer le cabinet des princes, les vues du courtisan, les desseins du ministre? le public ne voit que le prétexte spécieux, presque toujours faux, dont on veut bien l'amuser. Sans sortir des conditions ordinaires, les familles ont leurs secrets : le particulier a sa politique, le marchand ses intrigues, l'artisan son manége. L'homme n'est rien moins que ce qu'il paraît : les gens de bien, comme les autres, ont leurs détours et leurs finesses. L'humilité cache aussi soigneusement ses bonnes œuvres que l'hypocrisie cache ses défauts. Soit prudence qui fuie l'éclat, soit faiblesse qui n'ose se montrer, soit respect humain qui s'observe, partout du mystère : il n'appartient qu'à Dieu de sonder les plus secrets replis des cœurs. Nous ne nous connaissons pas nous-mêmes; aimons-nous à nous bien pénétrer? l'amour-propre se couvre du voile de la charité, la vanité la plus subtile se transforme en humilité, tandis que l'humilité cherche le mépris jusque sous l'apparence de l'orgueil; une paresse délicate rend expéditif; une activité ingénieuse emploie des lenteurs affectées, la mortification donne le change par des parties de plaisir, la mollesse dévore d'abord la peine pour goûter ensuite la volupté à longs traits. Les secrets ressorts de la nature, quoique toujours les mêmes, échappent aux yeux les plus perçants ; comment pénétrer dans les abîmes toujours nouveaux du cœur humain? Voilà pourtant le principe du vice et de la vertu. La même action, crime dans l'un, bonne œuvre dans l'autre, tire tout son prix des motifs qui nous font agir. Les aumônes des pharisiens sont des péchés, celle de la pauvre veuve mérite des éloges ; Esther et Judith plaisent à Dieu par leurs parures, la dame mondaine par les siennes est le suppôt du démon ; les disciples écoutent Jésus-Christ pour s'instruire, la Synagogue pour le condamner : *Cor hominis inscrutabile.*

Des faits, des caractères, des intentions, si peu connus par ceux mêmes que les yeux instruisent, combien doivent-ils être défigurés quand on les tient de la seconde main, quand on ne voit qu'à travers les passions, les caprices, les préjugés, la crédulité de ceux qui nous les rapportent, et parés de toutes les circonstances, de toutes les réflexions, de tous les changements dont il leur a plu de les embellir? C'est une boule de neige qui grossit en roulant, un fleuve qui, dans son cours, s'enfle de toutes les rivières qui s'y déchargent :

Mobilitate viget, viresque acquirit eundo.

Ainsi à la mort d'Amnon le bruit se répand que toute la famille royale vient d'être massacrée, et porte le coup mortel dans le cœur de David.

Qu'est-ce que le public? un amas de personnes frivoles que tout amuse ; soupçonneuses, que tout alarme ; crédules, que tout persuade ; faciles, que tout entraîne ; curieuses, qui veulent tout savoir ; précipitées, qui saisissent tout ; malignes, qui empoisonnent ; indiscrètes, qui le répandent ; inhumaines, qui s'en réjouissent ; téméraires, que rien n'arrête ; dures, que rien ne touche ; prévenues, que rien ne détrompe ; opiniâtres, que rien ne ramène. Approfondissez les choses, qu'on remonte au principe, qu'on en suive le cours, à quels traits pourrez-vous reconnaître une vérité qu'une foule de mains si suspectes ont à l'envi défigurée? on trouvera le plus souvent tout le contraire. Quel garant que le bruit public ! un homme équitable peut-il jamais en être l'écho? Voilà pourtant votre oracle : pour une ou deux personnes qui auront vu et entendu, mille et mille répéteront sur la foi d'autrui. Qu'on demande à un médisant de qui il tient, comment il a appris les traits empoisonnés qu'il répand. Il n'en sait souvent rien lui-même ; a-t-il vu, a-t-il entendu, a-t-il examiné? Non : il l'a entendu dire, et il le répète. Ce n'est que sur le rapport incertain du premier venu qu'il porte à son prochain de si funes-

tes coups. Celui qui l'a dit le tient lui-même de quelque autre, celui-ci d'un troisième : odieuse succession d'indiscrets délateurs et d'auditeurs crédules, tous également mal informés. Dans quelle source puisez-vous vos connaissances! quel canal les porte jusqu'à vous!

2° Mais, la vérité se présentât-elle à vos yeux dans le plus grand jour, elle n'est pas encore en sûreté: vous la saisirez mal, vous la couvrirez d'un nouveau nuage, même sans le vouloir. Connaît-on bien les travers de l'esprit humain? sent-on bien le prestige des apparences? Peu de gens pensent, peu de gens savent penser, peu de gens veulent se donner le temps et la peine de penser : qui s'embarrasse d'instruire, de redresser, de diriger ceux qui ne pensent pas? On a peu de lumières, on ne profite pas même de celles que l'on a : que d'esprits bornés, superficiels, distraits, qui n'examinent, n'écoutent, ne voient rien. La moindre apparence les persuade, la plus frivole preuve les décide, un mot les fait agir; légers, ils voltigent; indifférents, ils ne s'embarrassent de rien; présomptueux, ils croient tout savoir, ils entendent tout à demi mot, ils le devinent; quel témoin qui n'a rien vu, quel historien qui ne sait rien?

S'il est peu de gens qui pensent, il en est encore moins qui pensent juste. Il est une infinité d'esprits faux qui prennent toujours le mauvais parti; s'il est une mauvaise raison, c'est la seule qu'ils goûtent; s'il est un faux jour, c'est le seul qu'ils aperçoivent. C'est une règle presque sûre de rejeter ce qu'ils adoptent et d'adopter ce qu'ils condamnent. Bizarres, la raison et la vertu ne peuvent espérer leur suffrage; capricieux, les éloges ou la censure dépendent de l'alternative de leur humeur; contredisants, il suffit d'avoir ouvert son avis pour trouver en eux des adversaires; singuliers, les idées ordinaires ne furent jamais de leur goût, ils ont leurs principes, ils font leur système, ils raisonnent à leur manière, ils croiraient se dégrader s'ils pensaient ce qu'un autre a pu penser comme eux; gens d'habitude, ils sont toujours montés sur le même ton; incapables d'agir par eux-mêmes, c'est un ressort qui en est le mobile. Que sera-ce, si la prévention s'y mêle? quel juge qu'un esprit prévenu! la vérité a-t-elle de plus dangereux, de plus ardent, de plus opiniâtre adversaire? Il n'est ni talent, ni succès, ni vertu, ni mérite, qui détrompe quand les préjugés aveuglent; les plus grands services seraient suspects, les miracles contestés, les démonstrations combattues; il est impossible que cet infortuné fasse quelque bien et ait aucune bonne qualité. Au contraire, a-t-on pris une idée favorable, crimes, défauts, injures, attentats, tout est désavoué, dissimulé, excusé, oublié. Mais le premier a-t-il fait quelque crime? Non. A-t-on à se plaindre de lui? Non. Il déplaît, c'est tout dire : tout s'éclipse, tout s'évanouit, tout est méprisé, condamné; odieux, on le suppose coupable; à quelque prix que ce soit, on l'en veut trouver. S'il ne l'est, il l'a été, il le sera, il doit l'être, il est impossible qu'il ne le soit.

Mal désespéré, mal incurable qu'on ne veut point connaître, dont on craint de guérir, que sans cesse on nourrit, qu'on invite, qu'on aime, dont on s'applaudit, qu'on se félicite de voir croître : les flatteurs, les fourbes, les calomniateurs, gens dont l'intérêt et la malignité délient la langue, sont les seuls que l'on écoute, que l'on croit, qui font croire tout ce qui leur plaît; le poison qu'ils servent est délicieux, chaque nouveau mensonge qu'ils débitent est une heureuse découverte. Egaux, inférieurs, parents, amis, tout ce qui ne pense pas de même est obligé de déserter. S'instruire, douter, écouter, voir, faiblesses dont on rougirait, précautions inutiles qu'on s'épargne, risques d'un désaveu qu'on redoute, on sait à quoi s'en tenir; il faudrait rendre justice, et c'est ce qu'on ne veut pas faire : l'arrêt est prononcé. Aime-t-on assez le prévenu pour vouloir l'absoudre?

Rien de plus diversifié que l'esprit des hommes et leur manière de juger des mêmes choses; on le voit en grand dans les nations entières, dans les villes, dans les communautés et les familles, on le voit dans chaque particulier. Religion, mœurs, sentiments, usages, les hommes ne conviennent presque en rien; les habits, les meubles, les viandes, chacun a son goût; l'un trouve délicieux ce qui paraît détestable à l'autre. Les mœurs, les caractères, les actions des hommes ne sont pas moins la matière de mille jugements divers, et la plupart faux; l'un blâme, l'autre loue; l'un approuve, l'autre condamne. L'homme le plus raisonnable, le plus aimable, le plus vertueux, le plus parfait, ne peut se promettre de réunir tous les suffrages. Jésus-Christ lui-même eut une infinité d'ennemis; le plus scélérat, le plus stupide, le plus barbare, trouvera encore des partisans. Le monde entier, pendant bien des siècles, adora les plus grands vices et les fables les plus absurdes dans ses idoles, il condamna la sagesse et la sainteté même dans son auteur.

Jugements d'autant plus méprisables qu'on les forme sur les plus légers fondements : un mot, un soupçon, le nom, l'habit, la patrie, la naissance, l'air du visage, le ton de la voix, la démarche, un trait échappé, une action indifférente, suffit pour décider, et prévient pour ou contre. C'est un je ne sais quoi aussi difficile à définir que difficile à justifier, aussi bizarre qu'incompréhensible; mais c'en est assez sur un si frivole prétexte, on donne une libre carrière à son pinceau, on sonde jusqu'aux plus secrets replis du cœur. C'est un avare, dit-on, c'est un fourbe, un ambitieux, un emporté, que sais-je? C'en est assez, l'idée en est prise, elle est ineffaçable; tout est regardé dans ce jour, tout est interprété sur ce texte, tout est rapporté à ce principe. Ainsi, à travers un verre coloré on ne voit partout que la même couleur, trop heureux qu'on n'imagine pas de nouveaux crimes. Combien la partie intéressée

a-t-elle droit de réclamer contre le miroir infidèle qui la représente si mal?

La séduction des apparences, nouvelle source d'erreur, même pour les plus éclairés et les plus équitables. L'artifice et même le hasard en ourdissent quelquefois si artistement le tissu que le piége est inévitable. Tout concourait à condamner Joseph; un jeune homme dont les passions sont vives, une femme distinguée dont la beauté pouvait l'avoir touché, honoré de la confiance de son maître, il pouvait se croire tout permis, il se trouve seul avec elle, il s'enfuit quand on veut crier, il laisse son manteau, on le tient entre les mains, on l'accuse; un mari naturellement délicat et sensible, une femme peut-être jusqu'alors fidèle, et qu'on est bien aise d'en croire; que de présomptions contre Joseph! quel mari eût borné la vengeance à chasser le coupable, et, dans les premiers transports de sa fureur, n'eût pas puni dans un ingrat et un esclave la témérité de son attentat? Une calomnie peut-être moins plausible coûta la vie au fils du grand Constantin. Joseph et Crispus étaient pourtant innocents. La vertu de Suzanne, la reconnaissance de Miphiboseth, la fidélité de David, la probité de Naboth, la sainteté de Jésus-Christ, ne furent ni moins artificieusement attaquées, ni moins probablement, quoique très-injustement condamnées.

Jugeons des dangers infinis que court l'innocence, par les précautions que la justice humaine croit devoir prendre pour la conviction des prévenus, avant que de prononcer sur leur honneur, leurs biens et leur vie. Il faudrait des volumes pour les expliquer; elles font une partie considérable de l'étude des magistrats. On écoute des témoins avec la plus grande attention, on écrit leurs dépositions avec la plus scrupuleuse exactitude. Rien n'est abandonné à la mémoire. On les leur lit pour savoir s'ils y persistent, ou s'ils veulent ajouter ou diminuer. On les rappelle quelque temps après, on résume leurs dépositions, ils sont les maîtres de les rétracter ou de les confirmer. Ils sont confrontés à l'accusé, afin qu'il puisse débattre leur témoignage et fournir contre eux des reproches. On n'admet que les faits dûment rapportés, comme ils ont été vus ou entendus, sans permettre ni raisonnements ni conjectures. Tout est examiné, l'âge, les mœurs, les qualités du témoin et ses liaisons avec la partie, pour ne pas donner à son témoignage plus de poids qu'il n'en mérite, et même ne pas le lire, s'il est reprochable. A la religion du serment, on joint la crainte des supplices contre les calomniateurs, pour mieux étayer la vérité. Les juges, en grand nombre, parcourent avec soin une information si exacte, en pèsent tous les termes, toutes les circonstances, tout ce qui peut être à charge et à décharge. Un témoin suspect n'est pas écouté; s'il est unique, il ne suffit pas; s'il ne parle que par ouï-dire, il est inutile. Toutes ces discussions occupent les jours entiers les hommes les plus habiles. Si on ne voit pas des preuves plus claires que le jour, *luce clariores*, le prévenu est absous. Les juges sont-ils partagés dans leurs avis, le sentiment le plus favorable l'emporte. Il vaut mieux, selon la belle pensée d'un législateur, que dix coupables échappent que non pas qu'un innocent périsse. Le condamné a encore la voie de l'appel dans les juridictions inférieures, qui non-seulement suspend, mais encore éteint la sentence et l'espérance de la grâce du prince dans les cours supérieures.

Rien dans tout cela qui ne soit juste et nécessaire. Les hommes les plus consommés, les plus intègres, les plus pénétrants ont établi ces sages règles : le paganisme même les a inviolablement suivies. On aurait droit de crier à l'injustice, de faire casser une sentence et punir un juge, si elles avaient été négligées, et de faire réhabiliter la mémoire de l'innocent injustement condamné. A quoi ne serait pas exposée l'innocence, si la foi ne la prenait sous sa protection? Le fameux Caton, le modèle de probité romaine, dont le nom même a passé en proverbe, accusé jusqu'à quarante-six fois, sut tout autant de fois faire connaître et déclarer juridiquement sa vertu. Malgré tant de précautions, la partie condamnée se plaint encore, et quelquefois a raison de se plaindre; les juges les plus exacts se trompent souvent; ils saisissent mal une affaire et prononcent mal, l'innocent périt quelquefois; que deviendra-t-il donc dans ces jugements téméraires, ces conversations indiscrètes et passionnées, où tout à la fois on est juge et partie, accusateur et témoin? Si l'innocence est quelquefois accablée sous les yeux de ses plus zélés protecteurs, que deviendra-t-elle au milieu de ses plus déclarés adversaires?

Bien loin de prendre des mesures si raisonnables, il semble, dans ces tribunaux particuliers de toutes parts érigés, qu'on s'attache à les mépriser toutes. Là on ne prononce point sans autorité, on récuse un juge suspect ou passionné; ici tout le monde prend la balance : les passions, l'ignorance, la légèreté décident, l'accusé est sans défense. Le magistrat demande des témoins, les fait jurer, les reproche : ici les indices, les apparences, les soupçons, le bruit public suffisent, tous les délateurs sont admis, on les croit sur leur parole, sur un souris, sur un geste, sur leur silence. Le palais ne condamne point sans entendre, un avocat parle pour l'accusé, il est confronté aux témoins; ici les absents ont toujours tort, on refuse, on redoute les éclaircissements. La justice châtie un faux témoin, ici on lui applaudit; elle fait faire réparation à l'accusé dont on découvre l'innocence, ici on n'en croit pas même un désaveu de l'accusateur, et le crime reste pour constant. La loi veut que dans le doute le prévenu soit absous, que dans le partage on suive l'avis le plus doux; ici l'on embrasse le plus rigoureux, et dans le doute on condamne. La vérité peut-elle se faire jour à travers tant d'obstacles? Que deviendrait la plupart des conversations s'il y avait des tribunaux pour juger ce qu'on y dé-

bite, comme il y en a pour punir les crimes, et qu'on y suivît les mêmes règles? combien de ces conversations arrêterait le seul risque! combien en éclaircirait la première enquête! combien en ferait évanouir la simple proposition! Y a-t-il un de vous qui n'y fût cent fois convaincu de faux? y a-t-il un prévenu qui n'y fût justifié? Peut-être, pour votre propre réputation, voudriez-vous que ce tribunal fût établi, quoique si gênant pour votre malignité? Cependant rien dans tout cela qui ne soit juste et nécessaire, et souvent insuffisant.

3° Eussiez-vous saisi la vérité, avec le peu d'équité et de justesse, elle n'a pas échappé à tous les dangers, elle va échouer sur vos lèvres, vous la rendrez mal, et vous allez par conséquent devenir calomniateur en la disant. Il n'est pas moins difficile, peut-être est-il plus rare de bien parler que de bien penser. Sans le vouloir, sans y prendre garde, on exagère des choses véritables, on en affirme de douteuses, on en fait soupçonner d'inconnues. Il n'est pas nécessaire, pour être calomniateur, que ce qu'on avance soit faux dans toutes ses parties; le mensonge porte ordinairement sur quelque chose de vrai ou d'apparent. Il suffit, pour être coupable, qu'on défigure la vérité, qu'on fasse soupçonner quelque chose de faux, qu'on donne du poids à ce qui est incertain. L'exagération en grossissant les objets, l'affirmation en les faisant croire, les soupçons en les faisant naître, sont de vraies calomnies; les plus honnêtes gens même en sont-ils exempts?

Il est rare qu'on parle encore avec exactitude des actions et des défauts des hommes. Il est difficile de n'employer jamais que des termes précis qui ne donnent aux choses que leur juste prix; il y a communément trop ou trop peu, tantôt faute de savoir la langue ou d'avoir la facilité de la parler, tantôt faute de temps ou de réflexion, entraîné par le fil et la chaleur de la conversation. Ceux qui savent écrire n'ignorent pas combien on est obligé d'ajouter, de retrancher, de changer, lorsque le feu de l'imagination venant à s'amortir, on examine de sangfroid ce qu'on a écrit :

Quem non multa dies et multa litura coercuit.

Que sera-ce dans la rapidité du discours, où on a si peu de soin de se mesurer? On éprouve tous les jours, lorsque revenant sur ses pas on examine ses paroles, qu'on est obligé de s'expliquer, de se désavouer, qu'on se méconnaît soi-même, et qu'on a à se repentir de bien des choses. Ces termes eux-mêmes, quelque justes qu'on les choisisse, quelque soins qu'on ait de les assortir, séparés ou rapprochés, préparés ou jetés au hasard, prennent une infinité de faces par le ton, le geste, l'air, la manière dont on s'énonce; ce qui précède ou ce qui suit, un ton railleur ou sérieux, un air bon ou indifférent, des manières sèches ou engageantes, un souris malin, un geste mystérieux, le caractère ou la réputatation d'homme d'esprit ou d'homme simple, de doux ou de fier, de sincère ou de dissimulé; les sentiments, les allures, la vie passée, la conduite présente, tout varie à l'infini, et montre les choses dans un jour différent : semblable à un tableau qui, regardé dans un faux jour ou dans son vrai point de vue, de profil ou en plein, dans le lointain ou de près, encore embu ou desséché, fait voir son objet de mille manières différentes.

On veut embellir ce qu'on raconte, on veut briller et plaire, on s'en fait un mérite. C'est là le bel esprit. Les choses dites nûment comme elles se sont passées frapperaient trop peu; il faut les assaisonner, y répandre un air de finesse, un sel piquant, un tour intéressant, un détail amusant, qui égaye, qui plaise, qui se fasse écouter et applaudir. Combien donc faut-il charger les portraits, réunir de circonstances, imaginer d'anecdotes, tourner de pensées, inventer de saillies, ajouter d'expressions, farder de personnes! Ce n'est plus la chose, c'est son ombre; ce n'est plus l'homme, c'est le masque; ce n'est plus une histoire, c'est un roman; ce n'est plus la vérité, c'est le mensonge. On ne veut pas moins ménager les suffrages du cœur que ceux de l'esprit. Il faut donc flatter ceux qui nous écoutent, on prend leurs préventions, on voit par leurs yeux, il nous inspirent leurs passions, ils parlent par notre bouche; vous blâmerez ce qui leur déplaît, vous exagérerez ce qui les choque, personne n'aura de mérite que d'après leur suffrage. Doëg, Iduméen, n'accusa David, ni par ressentiment, ni par intérêt, ce fut pour faire sa cour à Saül. De tant de flatteurs qui empoisonnaient l'esprit des empereurs romains, aucun n'agissait par zèle, très-peu par passion; ils n'aspiraient qu'à faire leur fortune en servant la passion du prince. Parmi les honnêtes gens même, soit politesse, paresse, contagion de l'exemple, ou indifférence sur les intérêts d'autrui, nous pensons peu, nous parlons encore moins de nous-mêmes, la plupart des gens ne font presque que copier et répéter. Faible innocence, que deviendrez-vous?

La vivacité de l'imagination, autre source de calomnie. Il est des gens qui ne sauraient ni penser ni parler simplement, tout grossit à leurs yeux; semblables à ces instruments de verre qui d'un moucheron font un monstre, tout change de nature dans leur esprit. Les termes les plus forts, les tours les plus vifs, les idées les plus hardies, ce style leur est naturel; c'est un jargon toujours monté sur des échasses qui passent la hauteur ordinaire par une taille gigantesque. Ils habitent un monde nouveau; ils ne rapportent pas, ils inventent; ils ne racontent pas, ils composent. On leur fait grâce de n'en rabattre que la moitié. Quand on les connaît, il est vrai, ils ne font qu'une impression médiocre, leurs excès leur ôtent toute créance; mais il en reste toujours dans l'esprit quelque chose de plus que la vérité. Une imagination vive entraîne sans qu'on y

pense, et on n'en revient ni toujours ni parfaitement, même quand on a connu la vérité, surtout lorsque, faute de les connaître encore, ou trompé par une modération apparente, on ne songe pas à s'en défier.

Nouveau principe de calomnie, l'inconstance de l'homme et le peu de fidélité de sa mémoire. On oublie, l'esprit se remplit de nouveaux objets, on change d'idée, d'intérêt et d'humeur; retiendrez-vous exactement les circonstances? les retiendrez-vous longtemps? Vos conjectures rempliront le vide qu'aura laissé la vérité. Le temps défigure tout, une action récente frappe trop, une action éloignée se perd dans les ténèbres. La vérité en souffre toujours; vous condamnerez avec aigreur ce que vous auriez autrefois excusé, peut-être admiré; vous blâmeriez dans un âge avancé ce que vous auriez loué dans la jeunesse; vous empoisonnerez dans la colère ce que vous auriez pardonné dans le calme. Devenu bizarre, misanthrope, caustique, vous critiquerez par chagrin, vous censurerez par humeur, vous calomnierez sans savoir pourquoi.

Ce n'est pas assez pour les intérêts de la vérité de n'y rien entremêler qui l'altère: il ne faut pas non plus donner aux faits qu'on rapporte ni plus de certitude qu'ils n'en ont, ni plus de poids qu'ils n'en méritent. Laissons les choses dans le degré de vraisemblance ou de doute, de probabilité ou d'obscurité, de grièveté ou de légèreté où elles sont. C'est un tribut qu'on doit à la justice; ce qu'on y ajoute est calomnie. Ecoutez cette importante vérité, vous dont l'air imposant exerce une sorte de tyrannie sur les esprits, vous dont l'air décidé réalise toutes vos idées et se rend garant de tout ce que le hasard vous a fait entendre ou qu'il vous plaît d'imaginer, vous dont l'orgueil présomptueux prétend faire recevoir toutes vos paroles comme autant d'oracles, vous dont la précipitation prend des lueurs pour des lumières, des conjectures pour des preuves, des ombres pour des réalités; vous dont l'opiniâtreté ne sait ce que c'est que de se rendre, mais se fait un point d'honneur de soutenir tout ce que vous avez débité; vous dont la funeste fécondité, par un art malheureusement inépuisable, sait imaginer des vraisemblances, déterrer des rapports, rapprocher des circonstances, tirer des conséquences, faire valoir les moindres indices, mettre tout dans un jour frappant, que de plaies à la vérité! que de calomnies! vous dont la triste sévérité confondant toutes les fautes, prenant tout au criminel, condamne sans pitié, et ne sait ni rien pardonner ni rien traiter avec indulgence, tandis que peut-être, à l'exemple des pharisiens, vous ne voulez pas toucher du bout du doigt les lourds fardeaux dont vous accablez vos frères, et que vous faites un procès aux apôtres de ne pas laver leurs mains, tandis que vos consciences, comme des sépulcres blanchis, ne sont remplies que de corruption et d'ordure: *Omni spurcitia*. (*Matth.*, XXIII, 27.)

4° Enfin la vérité eût-elle dans son cours échappé à tant d'écueils, elle va se briser à l'oreille de l'auditeur. Rien ne fait mieux sentir la malignité qui rend médisant que la malignité qui fait avidement écouter la médisance et transformer en calomnie dans l'esprit de ceux qui l'écoutent la vérité même qu'on leur avait le plus exactement rendue. Vous vous croyez innocent sur la garantie de votre droiture; mais qui vous répond de l'équité de l'assemblée que vous instruisez? la maligne joie qui brille sur tous les yeux, la maligne adresse avec laquelle on vous interroge, on vous applaudit, on embellit, on augmente, on enchérit sur tout ce que vous dites, ne vous rend-il pas tout suspect? pouvez-vous ne pas voir que, prévenus ou irrités, ils saisissent avec empressement les armes que vous leur prêtez pour satisfaire à leur passion? Quelle matière abondante vous leur fournissez? de quel témoignage vous étayez vos malins rapports! combien allez-vous rendre leurs idées plausibles, et enfoncer le trait qui les blesse! Ils vous entendent à demi mot, ils courent le répandre. Vous en êtes responsable; tout ce qu'on trouvera bon d'y ajouter ne sera pas moins sur votre compte: combien allez-vous envenimer les plaies, augmenter les haines, perpétuer les divisions! vous allez y mettre le comble et peut-être les rendre irréconciliables; quel abîme pour eux et pour vous!

Trouve-t-on bien communément quelque défenseur de l'innocence qui arrête, qui redresse le calomniateur, quelque esprit charitable qui excuse, qui ramène, qui s'efforce de prévenir le mal ou de le guérir? hélas! au contraire, vous aurez beau vous-même adoucir vos termes, excuser les intentions et les fautes, protester contre les interprétations malignes, fixer les bornes de la vérité, trop crédule, trop enclin pour le mal, on vous refusera toute créance pour le bien, on n'attribuera qu'à votre bonté les adoucissements et les apologies, et à la vérité les soupçons, les censures, la calomnie; on ira bien au delà de vos intentions et de vos paroles. C'est un trait lancé, vous n'en êtes plus maître, vous ne pouvez plus en diriger le mouvement ni en modérer le coup. Où tombera-t-il? jusqu'où portera-t-il? quelle main maligne va l'enfoncer encore, en augmenter la force, et faire une plaie mortelle! De là la défense aussi rigoureuse d'écouter la médisance que de la débiter. Partout danger de calomnie dont Dieu veut arrêter le poison.

Je ne me lasse point d'admirer la simplicité divine du style historique de l'Ecriture sainte. On n'y voit ni exagération, ni conjectures, ni soupçons, ni termes recherchés, ni réflexions insinuées. Tout y est court, net et précis; de fort longues histoires y sont rapportées en très-peu de mots. Que ce style est sublime dans sa simplicité! qu'il est noble dans sa naïveté! qu'il est juste dans sa précision! mais surtout qu'il est équitable et vrai dans son exactitude! C'est là qu'on n'a rien à rabattre, parce qu'il ne s'y

dit rien de trop; rien n'y est suspect, parce que rien n'y est passionné ni fardé. La vérité s'y montre sans appareil, la vertu sans affectation, la justice sans nuage, la grandeur sans faste, le vice sans malignité, les défauts sans déguisement. Il n'appartient qu'à Dieu sans doute de s'énoncer si divinement, il n'y a que lui qui puisse le faire avec cette justesse, parce qu'il n'y a que lui dont les connaissances soient sans ténèbres, les jugements sans passion, les paroles sans mensonge ; il a voulu nous apprendre à parler aussi bien qu'à vivre et nous montrer par sa sagesse les précautions que nous devions prendre, nous qui avons si peu droit de blâmer et tant de risque à courir en blâmant. Les apôtres et les saints ont suivi cette route. Leur discours est simple et juste, ils répondent, selon l'ordre du Seigneur : oui ou non; cela est ou cela n'est pas : *Sit sermo vester Est est*, *Non non*. (*Jac.*, V, 12.) Tout ce qu'on ajoute à la vérité est un effet de la faiblesse ou de la malice. On est trop frappé des objets par le peu d'étendue des lumières ; on veut trop frapper les autres par la vivacité des passions; on saisit mal par des préventions mal fondées, on rapporte mal par un défaut de justesse. Rien de plus beau, de plus grand, de plus divin, que l'exacte vérité!

Mais si la vérité, si la vertu ont tant à craindre des faiblesses et des travers de l'esprit humain, que n'ont-elles pas à redouter de la malice du cœur ? Peu de personnes ont assez de droiture pour vouloir dire la vérité, et assez de courage pour vaincre les obstacles que les passions y font naître; par conséquent tous les médisants sont calomniateurs.

SECONDE PARTIE.

Il faut avoir renoncé à toutes les lois de la religion, de la justice et de l'honneur pour se permettre quelqu'une de ces calomnies avérées, où, de propos délibéré, on impute à un homme des crimes dont on sait qu'il est innocent. Ce n'est pas de ces monstres, quoique moins rares qu'on ne pense, que je parle dans ce discours ; ils portent sur leur front leur condamnation : le plus scélérat rougirait de s'en avouer coupable. Mais quoique la probité dont on se pique réclame les droits de l'innocence dans les occasions où ses intérêts sont si bien marqués, quoique même le plus grand nombre des honnêtes gens soit incapable d'une malice aussi réfléchie et d'un excès aussi odieux, est-il bien ordinaire, parmi les honnêtes gens mêmes, d'aimer sincèrement la vérité, de la dire avec droiture, de la défendre avec zèle? Il coule toujours du fond du cœur une source inépuisable de malignité dont le venin se répand sur les lèvres et enfante la calomnie et l'injustice; il n'arrive guère que la vertu la tarisse en entier, il est toujours un fond d'opposition à la vérité, avec laquelle la vérité ne nous réconcilie jamais bien parfaitement : *De corde exeunt detractiones :* tantôt avec quelque légère connaissance, quelque soupçon de cette vérité, quelque remords de sa précipitation ou quelque mouvement secret de haine; tantôt avec une pleine connaissance, quoiqu'on n'en soit pas encore venu à la haine déclarée et au dessein formé de perdre son ennemi. Que sera-ce donc si l'affliction se décharge, si l'impatience se soulage, si le dépit se venge, si la mauvaise humeur se répand? que sera-ce si un esprit de critique tient la plume, si la passion porte la parole, si l'envie dicte les expressions? Ah! que l'innocence court de grands risques sur des lèvres passionnées! qu'un esprit satirique est un mauvais peintre! qu'un cœur ulcéré est un mauvais juge! que les yeux de la passion sont malins! que sa langue est mordante! que ses mains sont cruelles! que ses discours sont faux! Vérité précieuse, précieuse innocence, que d'écueils pour vous! Aussi quelque probité, quelque vertu qu'on lui suppose, les lois ont permis de reprocher un témoin, de récuser un juge que la haine ou l'amitié pour une des parties rend légitimement suspect de partialité ; et quoique peut-être une droiture supérieure à ses liaisons ou à ses oppositions naturelles rendît justice à la vérité, on a cru ne devoir ni lui laisser courir les risques, ni lui laisser cette juste inquiétude.

Ces personnes passionnées sont-elles un phénomène dans le monde? Les gens les plus modérés sont-ils constamment dans cette assiette équitable qui ne fasse jamais pencher la balance? Rien de plus commun que l'injustice, de plus rare que la modération et l'équité. 1° La passion combat la vérité, 2° l'intérêt la redoute, 3° la malignité la méconnaît, 4° la probité même la néglige. Où trouver ces hommes sages, ces prodiges de sagesse qui n'aient ni passion, ni intérêt, ni malignité, ni négligence?

1° La passion combat la vérité parce que la vérité la condamne; toutes les passions la combattent parce qu'elle combat toutes les passions. La calomnie, au contraire, favorise toutes les passions, et toutes les passions la favorisent. La passion est aveugle, injuste et ardente : trois caractères qui l'arment contre la vertu. C'est surtout contre elle que la calomnie la favorise; elle sert les desseins du démon et contre l'agresseur et contre l'innocent; elle rend le premier coupable, et le second malheureux et bientôt criminel, et de tous côtés l'enfer y gagne. C'est un dernier piége tendu au juste pour le rebuter quand on n'a pas pu le vaincre et lui faire abandonner ce qu'on n'a pas pu lui arracher.

Toutes les passions ont un intérêt sensible à décrier la vertu: elle les confond par ses exemples, les condamne par ses discours, les combat par sa fermeté. L'homme de bien n'est pas calomniateur : quel intérêt aurait-il d'obscurcir ce qui fait sa gloire? Il est, au contraire, et il doit être, par intérêt et par état, panégyriste déclaré de la vertu; il y trouve son propre éloge, il y exerce la charité dont il est embrasé. Mais le scélérat et l'hypocrite sont nécessairement calomnia-

teurs; ils croient s'autoriser dans leurs désordres en les supposant communs, et s'en épargner la honte en se confondant avec la foule. La vertu ressemble à la religion. L'homme de bien ne peut être athée ni déiste. Combattrait-il ce qu'il pratique et ce qui lui promet un bonheur éternel? L'athée et le déiste ne peuvent être hommes de bien; ils se gêneraient à pure perte; aucun motif ne les y engage, aucun intérêt ne les y soutient; la religion et la vertu sont trop déclarées contre le vice pour être à couvert de leurs attentats; chaque passion également irréconciliable y a le même intérêt. Un avare déchire et l'homme libéral qui lui fait la leçon, et un autre avare qui le confond par la ressemblance; l'orgueilleux attaque et un autre orgueilleux qui le méprise, et un homme humble qui le condamne; le libertin décrie et la dévotion qui lui fait la guerre, et le libertinage des autres qui le traverse et lui fait ombrage. Cette persécution est ordinaire à la vertu, elle doit s'y attendre. La vertu est trop belle pour n'avoir pas des ennemis; le vice perd trop dans le contraste pour ne pas s'efforcer de la dégrader; il croit l'éclipser en l'enveloppant des nuages de la calomnie, et s'élever sur ses ruines en s'élevant contre elle.

Que d'ennemis la vertu ne s'attire-t-elle pas par son zèle! que de traits elle se fait lancer! Le vice épargnera-t-il le pasteur qui arrache la brebis à la gueule du loup, l'ami qui la défend, le père qui la conserve? Epargnera-t-il le prédicateur qui le foudroie, le dénonciateur qui le défère, le juge qui le punit? On croit intimider, on espère de désarmer, on désire de se venger. Du moins on diminue les obstacles, on affaiblit le crédit d'un adversaire intraitable. Point de vice qui ne trouve la vertu sur son chemin, point de vertu qui ne soit aux prises avec quelque vice. Tous les jours dans le monde on se déchaîne, on murmure, on se plaint, on fait des procès; est-ce zèle qui attaque, piété qui se scandalise, devoir de charge qui oblige de frapper? Non. Des crimes réels seraient indifférents, protégés, accueillis. Remontons à la source. Le vice ne peut souffrir la vertu, la vertu ne peut s'unir avec le vice, et la passion se sert de la calomnie pour s'en débarrasser. Ainsi, dans tous les exemples que nous avons rapportés ailleurs, nous avons vu que les passions ont rendu calomniateurs Miphiboseth, Jézabel, la femme de Putiphar, les vieillards qui accusèrent Suzanne, les pharisiens qui firent mourir Jésus-Christ.

La vertu a d'autant plus à craindre cette guerre éternelle que la passion est aveugle, injuste et violente. Semblable à l'aspic qui, selon le Prophète, se bouche les oreilles pour ne pas entendre la douceur de l'harmonie qui le calmerait, elle brave la foudre, elle oublie les lois, elle étouffe les remords, elle méprise les bienséances. Comment lui faire entendre raison? Veut-elle l'écouter? En est-elle capable? Comment lui faire apercevoir la vérité? Veut elle ouvrir les yeux? En a-t-elle? *Sicut aspidis surdæ et obturantis aures suas.* (*Psal.* LVII, 5.) Hérode, jusqu'alors docile aux conseils de Jean-Baptiste, ne connaît plus ce qu'il avait respecté dès que la passion lui met un voile sur les yeux; il en coûtera la vie au plus grand des hommes. La calomnie, aussi aveugle, se prête à tout, ou plutôt, trop clairvoyante, elle fournit des armes à tout contre les lumières de la conscience; elle ranime les passions éteintes, elle fortifie les passions naissantes, elle encourage les passions timides, elle aide même les plus hardies, elle prépare le germe des passions à venir : semblable à Ismaël, à qui tout est contraire, elle est contre tout : *Manus ejus contra omnes, manus omnium contra eum.* (*Gen.*, XVI, 12.)

Ce péché injuste, en faisant perdre la charité, détruit en même temps le principe de la justice. Après s'être fait à soi-même la plaie la plus mortelle, craint-on de blesser ses frères? et après s'être refusé à son Dieu, épargne-t-on la créature? La probité, la raison, l'humanité, qui peuvent rester encore après la perte de la grâce, sont de faibles digues au torrent débordé de la calomnie. Le voilà ce juge que la calomnie précède, que la passion accompagne au tribunal : faible innocence, votre procès est déjà tout fait; votre arrêt est prononcé. Le voilà ce courtisan que l'ambition guide, que la calomnie appuie : ses caresses sont des coups de poignard, les éloges dont il vous berce trouvent encore coulant sur la langue le venin qu'il vient de vomir contre vous. Le voilà dans les compagnies, cet emporté, ce libertin, cet impie calomniateur; on répète déjà en vingt endroits les noirceurs qu'il vient de faire éclore. L'innocence de votre conduite a beau briller comme le soleil, ouvre-t-elle les yeux? La passion est un nuage qui ne laisse rien voir, qui défigure tout; inquiète, elle s'alarme; ombrageuse, elle soupçonne; ingénieuse, elle imagine; hardie, elle débite; féconde, elle grossit; décidée, elle suppose tout ce qui la flatte; emportée, elle frappe tout ce qui la traverse. La tristesse ne se repaît que d'objets lugubres, la haine ne se nourrit que de vipères, les passions vives ne se satisfont que par les excès, les passions tendres se transforment en haine quand on les attaque. L'amant le plus tendre est l'ennemi le plus mortel de son rival, de ses amis, de ses parents mêmes, s'ils lui dérobent son objet. Toutes les passions sont emportées et la calomnie sert leur emportement. Quels accusateurs, quels témoins, quels juges! L'innocence redoutera-t-elle jamais trop leurs injustes traits? Ce que la rage fait faire au serpent qui pique, au chien qui mord, au tigre qui déchire, la passion, par le glaive de la calomnie, le fait faire au malheureux qu'elle transporte. Sans doute on en verrait des effets tragiques si la puissance secondait la fureur; mais la langue y supplée et déchire le cœur et l'honneur par ses cruelles morsures. On les voit, ces effets tragiques, parmi ces peuples barbares qui se repaissent des supplices d'un captif; on l'a

vu dans les guerres des premiers siècles, où des tyrans forcenés ensevelissaient sous les mêmes ruines l'enfant à la mamelle, le vieillard au bord du tombeau et le soldat qui avait combattu. Monstres horribles, passions effrénées, vous dépeupleriez l'univers si, pour l'intérêt de la société, le magistrat ne vous présentait l'échafaud teint du sang de vos semblables. Mais hélas! il n'est point d'échafaud pour les calomniateurs. Ressource trop funeste d'une passion dont on arrête les attentats, vous remplacez bien le fer et le feu; calomnie cruelle, vous déclarez à l'innocent une guerre d'autant plus dangereuse qu'elle est moins en état de parer vos coups. Que la conduite du Seigneur est différente! Quelque instruite que soit sa sagesse de la témérité de la tour de Babel et de la corruption de Sodome, bien loin de condamner précipitamment et sans entendre: Je descendrai, dit-il, pour examiner moi-même la vérité : *Descendam, et videbo utrum opere compleverint.* (*Gen.*, XVIII, 21.) Toujours lent à châtier, il donne le temps et les moyens de faire pénitence, et lors même qu'il frappe le plus rigoureusement, sa miséricorde l'emporte sur sa justice.

2° L'intérêt redoute la vérité. Qui est exempt de la crainte qu'inspire la jalousie? qui sait la modérer? de quoi n'est-on pas jaloux? On l'est de tout et partout. Jalousie de rang et de puissance : quel est le grand qui plaise à un autre grand? Mais s'il lui déplaît, si son mérite lui fait ombrage, que de taches sur sa naissance! que de railleries sur sa personne! que de censures sur ses actions! que de mauvais offices auprès du prince! D'où vient que le terrain de la cour est si glissant, ses détours si impénétrables, son terme si dangereux? On se mesure avec tout le monde, on se défie de tout; le supérieur efface, l'inférieur peut égaler, l'égal peut supplanter. Prévenons les concurrents, détruisons ce qui peut nous détruire, n'épargnons rien. Ainsi Daniel est accusé auprès de Darius parce qu'il était son favori et son ministre; il fallut un miracle pour le sauver de la gueule des lions; il fit lui-même des miracles de sagesse en découvrant l'imposture des prêtres de Bel.

Jalousie de biens et de fortune. Le plus vil artisan voit avec peine un voisin plus employé que lui, un travail mieux récompensé, un commerce plus florissant. Qu'on attende de lui l'éloge des talents, de l'adresse, des succès, de la fidélité, des marchandises d'un confrère plus heureux. Dans aucune condition on ne soutient qu'à regret l'humiliant parallèle de l'opulence : un meuble plus riche, un domaine plus ample, un valet, un habit, un équipage, ce sont autant de forfaits qu'on ne pardonne pas. De là souvent les procès, les usurpations, les injustices. Mais surtout c'est à la réputation à payer l'indiscrétion de la richesse, et à rendre le lustre qu'elle a eu le malheur d'obscurcir.

Jalousie de figure et de beauté. Rien, ce semble, ne devrait être plus décidé que ce genre de mérite; il ne peut se cacher, il est du ressort des yeux, il ne peut s'enlever en le détruisant même dans les autres, on ne se l'approprierait pas; est-il cependant à l'abri de la censure? mais quelle censure! Laissons tenir le pinceau à une autre beauté qui craigne d'être effacée, d'être égalée. Qui fit jamais de pareilles anatomies! qui jamais dépara d'une manière plus hideuse! qui peut approcher de la fécondité, de l'adresse à défigurer, à enlaidir, qu'ont naturellement toutes les femmes, que leur adresse et leur fécondité à se parer, à s'embellir elles-mêmes! La toilette et la langue vont comme de pair. Je ne sais qui l'emporte de l'ombre ou du brillant de leurs couleurs; mais quel contraste risible entre le langage de l'amant qui ne voit qu'un chef-d'œuvre et celui de la rivale qui en fait un monstre!

Jalousie des talents et du succès. Les guerres des auteurs sont quelquefois aussi animées que ridicules et frivoles, et d'autant plus ridicules qu'elles sont plus animées. Qu'on parcoure leurs volumes, ce ne sont que des satires sous le nom d'apologie. Après avoir fait le procès à l'ouvrage, dont le plus grand défaut n'est souvent que d'être bon, épargne-t-on les talents, l'esprit, la personne, la famille de l'auteur? Le public, plus équitable que l'écrivain jaloux, se rit de sa fureur. Malheureusement ses écrits restent et se répandent, on y voit avec indignation des torrents de fiel. Mais la postérité, s'ils y parviennent, rendra justice au bon comme au mauvais ouvrage, à la jalousie de l'agresseur et à l'innocence de l'accusé. Mais elles s'envolent les paroles de cet officier à qui le service, la gloire, la promotion d'un autre fait abandonner sa profession; de ce magistrat qui ne peut entendre sans pâlir de dépit les applaudissements que méritent les lumières, l'assiduité, l'intégrité de son confrère; les paroles de ce ministre qui porte jusqu'à l'autel les désespérantes idées de celui dont la vogue grossit l'auditoire, ménage l'avancement, assure l'estime et la confiance publique. En sont-elles moins envenimées pour être dites à l'oreille et couvertes d'un air de modération, ces paroles que la colère, l'orgueil, l'intérêt ont dictées? fut-il jamais de persécution plus implacable que la jalousie de métier? Les disciples de Jean ne pouvaient souffrir les succès du Sauveur, ils s'en plaignirent à leur maître. Ce grand homme eut besoin de toute son humilité pour leur donner cette utile leçon : C'est à lui à croître, et à moi à m'abaisser devant lui : *Illum oportet crescere, me autem minui.* (*Joan.*, III, 30.)

Jalousie d'intrigue et de sentiment. Elle rend à charge à tout le monde et à soi-même, insupportable surtout à la personne qu'on aime si mal. On se plaint, on excuse presque un amant furieux, un mari emporté, qui calomnie l'objet le plus cher, ou plutôt on ne le croit pas, ses transports mêmes le décréditent; mais pardonnera-t-on à l'un et à l'autre de déshonorer sa famille, de se déshonorer lui-même par ses ombrages et ses plaintes? On ne le croira que trop, et, en

excusant la personne qu'il accuse, on ne pourra s'empêcher de le condamner. Dans quel poison, composé de la main des furies, ont-ils donc trempé les flèches aiguës qu'ils lancent? Le crime fût-il réel, mériterait-il un arrêt plus sévère que celui qu'ils prononcent sur quelques légères apparences? Les aveugles! ils en subissent les premiers la rigueur, et souvent les seuls.

Jalousie de piété et même de vertu. Il semble d'abord que le dévot va faire l'éloge de son émule : il se met fort au-dessous de lui et de tout le monde par une feinte humilité; mais laissons passer ces premiers instants d'hypocrisie, il va bientôt en faire l'examen. Jamais confesseur n'en fit de si sévère, jamais le scrupule ne porta si loin la rigueur. Que nous serions à plaindre si le souverain Juge n'avait pas plus d'indulgence! on dirait que la sainte délicatesse que la piété inspire ne sert qu'à augmenter la sagacité de la jalousie et à aiguiser les traits de la malignité. Ainsi Caïn ne pouvait souffrir que la bonté du Seigneur couronnât la piété d'Abel, daignât agréer ses sacrifices.

Finirait-on s'il fallait épuiser toutes les sortes de jalousies? Jalousie de parenté entre les frères, que des parents indiscrets ne traitent pas avec la même amitié, et qui souvent, comme les frères de Joseph, deviennent irréconciliables; jalousie de bravoure dans la guerre, d'éloquence dans le barreau, de bel esprit dans les compagnies; jalousie entre les petits et les domestiques, entre les enfants mêmes, que sais-je! Quel fut, comme nous avons dit, le second crime du monde naissant? A peine sorti du paradis terrestre, le premier homme vit ses enfants divisés par l'envie et la terre inondée du sang innocent. Partout plein de lui-même, l'homme ne peut souffrir ni mérite étranger qui l'efface, ni éclat qui l'obscurcisse, ni égalité qui le confonde. Il se mesure, se compare, se préfère à tout; tout lui est suspect, tout est exagéré et défiguré dans l'incommode rival qui l'alarme, tout devient calomnie.

Mais où est l'homme, ou assez indifférent pour n'avoir aucun de ces intérêts, ou assez vertueux pour les sacrifier, du moins assez équitable pour ne pas trop les écouter, et assez modéré pour ne pas les faire valoir au prix de tout? Le monde est plein de jaloux. Faible innocence, timide vertu, où trouverez-vous un asile? La sainteté, les grandes qualités, la légitime autorité, la tendresse et la bonté de David purent-elles arrêter la langue calomniatrice d'un parricide? Qui n'eût été trompé dans les portraits injustes de la négligence de son père et de son zèle prétendu? La qualité de fils semblait répondre de son cœur, la droiture et la justice paraissaient animer ses démarches. Accablé d'affaires, David, toujours occupé, paraissait négliger des intérêts auxquels il donnait si peu de temps. Cependant la vérité, doublement blessée, avait également à se plaindre de la prétendue équité du perfide et de la prétendue indolence du juste. Le démon connaissait bien le faible de l'homme lorsque, pour le mieux surprendre dans le paradis terrestre, il lui inspira de la jalousie contre Dieu même. Dieu connaît, disait-il, la vertu du fruit qu'il vous a défendu ; vous lui deviendriez semblable si vous en mangiez : il est jaloux de votre élévation. Ne peut-on pas dire que le démon lui-même, jaloux de la Divinité, aspira à monter sur son trône? Faut-il que le premier péché ait été un mouvement de jalousie! A en juger par sa propagation et sa durée, il n'est que trop un péché originel : *Eritis sicut dii* (*Gen.*, III, 5); *Similis ero Altissimo.* (*Isa.*, XIV, 14.)

3° La malignité méconnaît la vertu. Tous les hommes, même sans passion, sans jalousie, sans concurrence décidée, ont un fonds naturel de malignité qui ne peut souffrir les bonnes qualités des autres, et se plaît à tout ce qui peut les rabaisser, les saisit avidement et les débite avec plaisir. L'éloge le plus ingénieux ennuie et endort; il semble qu'on ne s'élève que sur nos ruines, et que tout ce que les autres obtiennent de gloire est autant de rabattu sur la nôtre. Au contraire, la satire la plus plate plaît et amuse; elle trouve dans la malignité de l'auteur une source toujours féconde, et dans celle des auditeurs des suffrages toujours certains. En écartant l'idée de tout autre mérite, il semble que nous assurions la possession du nôtre, comme si c'était autant d'ennemis d'écartés, et que nous grossissions notre trésor de tout ce que nous enlevons. Ainsi le bien se prend toujours au rabais; fort équitables à nous entendre, si nous en avouons une partie, nous croyons qu'on doit nous tenir compte de notre charitable condescendance. Le mal se prend toujours à l'enchère; nous croyons tout sans hésiter, nous en soupçonnons bien davantage par une bizarrerie aussi injuste qu'incompréhensible. Délicat à l'excès sur des faits indifférents que l'on peut croire sans risque, sur des faits édifiants que l'on peut recevoir avec fruit, sur des faits assurés par des auteurs graves que l'on peut admettre avec prudence, mais dont le merveilleux n'est pas au goût de l'incrédulité ou l'héroïsme au goût du vice, on sera témérairement crédule et malignement défenseur d'une foule de faits déshonorants qu'on devrait ignorer, qui ne viennent que par les canaux suspects de la malignité, et où non-seulement les règles d'une judicieuse critique, mais les premiers principes de la religion et de l'équité naturelle devraient suspendre notre jugement, ou plutôt nous décider contre eux.

On ne se borne pas à ce pyrrhonisme du bien et à cette crédulité du mal, on veut encore, pour ainsi dire, créer l'un et anéantir l'autre. On soupçonne témérairement ce qu'on ne sait pas sans autorité, sans raison, sans intérêt; on réalise ce qu'on a soupçonné. Créateur, pour ainsi dire, par vanité, on est jaloux de donner un être à ses idées, on donne pour certain ce qu'on a réalisé. Souffrirait-on impunément l'affront du doute,

lorsqu'on a cru devoir ne pas douter? Enfin on fait valoir opiniâtrément ce qu'on a donné pour certain, un faux point d'honneur ne permet point de revenir sur ses pas ; on s'estime trop pour le faire, on veut trop être estimé pour laisser croire qu'on le fait, et quand même une justification complète nous convaincrait malgré nous de l'innocence du prévenu, il reste toujours contre lui je ne sais quelle impression qui ne s'efface jamais en entier. C'est un vase dont on a beau verser la liqueur, on en sent l'odeur encore ; c'est un feu qu'on a beau éteindre, la flamme et la fumée ont jeté une noirceur qui ternira toujours tout ce qu'elle a touché. La malignité, qui a fait aimer le mensonge qui décrie et haïr la vérité qui relève, fait aussi méconnaître l'explication qui justifie. La malignité forme seule une passion toujours vive, un intérêt toujours sensible, d'autant plus à craindre qu'elle laisse une liberté à un sang-froid que la passion ne laisse pas. La justice aurait beau réclamer ses droits, un calomniateur sera toujours écouté, toujours cru, l'apologie sera toujours suspecte, toujours combattue.

Je ne puis mieux comparer ce monde de médisants qu'on voit partout répandus qu'à cette foule de serpents de feu que Dieu envoya dans le camp d'Israël pour en punir les murmures. La morsure et le venin des serpents fut une punition aussi juste que proportionnée de la malice que Dieu châtiait. Obscure calomnie, violent murmure, le poison et le feu réunis dans le même reptile faisaient retrouver vos noirs effets ; partout comme vous ils en laissaient les traces. Israël aux abois gémit d'un fléau si redoutable. A la prière de Moïse, un nouveau serpent guérit les blessures. Elevez, dit le Seigneur, un serpent d'airain ; qu'on y jette les yeux et on sera guéri. Ce sera l'image de mon Fils élevé sur la croix. Le serpent dans le paradis terrestre fut le premier calomniateur en accusant Dieu de jalousie, et sa calomnie perdit le monde ; le Calvaire réparera tout. L'hommage qu'on y rendra à la Divinité lui sera infiniment plus glorieux que l'offense n'avait été injurieuse. On y verra que loin d'envier le bonheur de l'homme et ses connaissances, la charité lui fait donner la vie et briller la lumière de la vérité pour le sauver. C'est là que vous trouverez, par l'exemple de la charité, le remède à votre malice ; et vous, innocent persécuté, vous aurez dans l'exemple de sa patience la consolation dans vos douleurs. Ainsi le serpent guérira les morsures du serpent ; il écrasera sa tête par la générosité de ses sentiments et l'abondance de ses miséricordes. Quel plus merveilleux antidote de la bassesse, de la noirceur, de l'injustice de la calomnie.

Elle est si grande, si enracinée, qu'elle sème à pleines mains les soupçons injurieux, les réflexions malignes qui défigurent les choses les plus innocentes lors même qu'on les rapporte avec fidélité. On suppose des intentions, on fait entrevoir des desseins, on prévoit des conséquences, on imagine des suites fâcheuses, on fait passer des fautes passagères pour des habitudes invétérées, on attribue à tout un corps les désordres de quelque particulier ou à chaque particulier les démarches du corps. Quelque personnels que soient les défauts, on en rend les parents et les amis responsables, on ne manque pas de s'autoriser par les soupçons des autres et par les jugements qu'on leur attribue. Un air mystérieux, un ton dévot, des ménagements insidieux, font entrevoir encore davantage et appuient la témérité des conjectures. Quelquefois, sans rien dire, on se cache si bien, on prend si bien ses mesures, qu'on fait tomber sur un autre les soupçons de la faute dont on est coupable. Enfin par un dernier effort de la calomnie, après avoir épuisé ce qu'on a pu imaginer de plus outrageant, on fait entendre qu'il reste encore bien d'autres choses à dire. Est-ce là le langage de la charité? Non, sans doute. La réticence est une figure meurtrière qui n'appartient qu'à la calomnie : la vertu qui croit devoir se taire n'a garde de donner à la malignité le plus grand essor en disant qu'elle se tait par ménagement : *Acuerunt linguas suas sicut serpentis.* (*Psal.* CXXXIX, 4.)

Au reste, il n'est pas aisé de se défendre du désir de conjecturer ; l'homme, jaloux de ses productions, ajoute toujours du sien. On veut se faire honneur de la sagacité de ses vues et de la solidité de ses réflexions ; ce trésor chéri doit être étalé, il faut mettre sur la scène cette profonde politique qui sait si finement discerner, si habilement deviner, si heureusement prédire. Les affaires de l'Etat et celles des particuliers sont également en proie à ces oisifs nouvellistes, à ces frivoles faiseurs de conjectures. Après avoir fait la paix et la guerre, décidé des intérêts des souverains et du sort des couronnes, on les voit s'humaniser avec le peuple et prononcer gravement sur l'honneur d'une femme, l'habileté d'un magistrat, la probité d'un marchand, la bonne intelligence d'une famille, les talents d'un homme public, la vertu d'un religieux ou d'un prêtre. Chacun est politique à sa manière, c'est-à-dire calomniateur ; chacun prétend l'être et exercer sa pénétration et sa sagesse sur ce qu'il croit de son ressort. Le militaire distribue des lauriers, l'homme d'affaires pèse le mérite de ses confrères, les femmes traitent de la galanterie et de la beauté, les enfants mêmes s'aperçoivent et parlent des défauts de leurs maîtres et de leurs condisciples. Si la vérité a pu échapper à travers tant de détours, elle est enfin ensevelie sous un tas d'objets étrangers. Cependant ces objets étrangers prennent la place de la vérité et obtiennent la même créance ; chacun enchérit à l'envi par une criminelle émulation ; chacun tire ses conséquences et produit ses doutes, ou plutôt en fait des certitudes ; en un mot, chacun fait de nouvelles plaies à la vérité. Ainsi, confondant l'innocent avec le coupable, les ennemis du peuple de Dieu massacraient tout dans une ville ; ainsi, pour faire périr Mardochée, Aman calomnia tout le peuple ;

ainsi, pour détruire Zorobabel, ses ennemis, rappelant les anciennes guerres, le rendirent suspect à la cour du roi de Perse.

4° Enfin la probité la néglige. La vérité pourra-t-elle du moins se sauver parmi les gens de bien après avoir été bannie de tous les cœurs? Faible ressource encore! Sans doute la probité, la vertu, n'a garde de la combattre; mais s'armera-t-elle en sa faveur, se chargera-t-elle de plaider sa cause? Non: contente de ne pas la persécuter, elle l'abandonnera à ses persécuteurs, et dans cet asile prétendu, de toutes parts ouvert, elle sera encore en butte aux traits de la calomnie. Peut-être même prenant droit de l'indifférence de ceux dont elle implore la protection, ses ennemis n'en seront que plus audacieux et n'en étayeront que mieux leurs impostures. Il faut quelque chose de plus que de la probité pour défendre le faible; pour soutenir un combat, il faut de l'intrépidité, du courage, du zèle. Où sont-ils ces défenseurs généreux, ces protecteurs intrépides qui s'intéressent à la gloire d'un étranger et d'un absent? Tranquilles spectateurs, ils le verront d'un œil indifférent déchirer par la calomnie; peut-être applaudiront-ils en secret, sous prétexte de zèle, à l'infamie dont on charge le vice; peut-être une secrète passion, qu'on n'aurait pas voulu ouvertement satisfaire, y trouvera son compte sans en faire les frais odieux. La vérité, méconnue, bannie presque de dessus la terre, puisqu'elle ne trouve dans les gens de bien mêmes que des amis insensibles et lâches, ne peut espérer et n'ambitionne en effet d'apologiste que son Dieu, qui tôt ou tard la fera connaître, qui la vengera, qui la couronnera éternellement.

Est-ce donc outrer le mal? Non: la paresse, naturelle à l'homme, lui fait craindre et éviter la guerre pénible et difficile qui peut seule conserver l'empire de la vérité contre tant d'agresseurs; l'orgueil fait appréhender de se compromettre souvent avec désavantage et d'avoir peut-être le ridicule du mauvais succès, car les rieurs sont toujours pour la malignité; la timidité fait redouter un adversaire entreprenant qui n'épargne rien et pourrait bien passer de l'accusé à l'apologiste et le faire repentir de son zèle. Nous nous aimons trop pour nous faire une affaire d'un intérêt étranger: le mal d'autrui est-il un mal pour nous qui réveille nos sollicitudes? Darius, plein d'estime et d'amitié pour Daniel, ne peut tenir contre la menace qu'on lui fait de le perdre lui-même. Il livre l'innocent à ses persécuteurs. Pilate, convaincu de l'innocence de celui que la Synagogue lui défère, après l'avoir même hautement déclarée, souscrit à l'injustice par la crainte de déplaire à César; le magistrat préposé pour défendre la justice sacrifie à sa fortune la vérité, la sagesse, la sainteté même incarnée.

Comment serait-on zélé pour l'honneur du prochain, l'est-on pour la gloire de Dieu même et de la religion? L'erreur répand ses ténèbres, l'impiété arbore ses étendards; qui ose élever sa voix pour défendre le dépôt de la foi? Dieu est offensé, combattu, blasphémé, les choses saintes tournées en ridicule; quel est le nouveau Mathathias, assez courageux pour combattre les ennemis du Dieu d'Israël? Le vice triomphe, la passion règne, tout se prête aux désirs de la volupté, aux entreprises de l'ambition, aux invasions de l'avarice; quel est le nouveau Jérémie, qui, comme une colonne de fer et un mur d'airain, s'oppose à tant de désordres? Tout se fait un devoir du silence, une loi de l'indifférence, un intérêt de la neutralité. Le respect humain fait de toutes parts rougir de Dieu devant les hommes; ne méritons-nous pas qu'à son tour, selon ses menaces, Dieu rougisse de nous devant les anges? Faible innocence, aurez-vous plus de prérogatives? les hommes prendront-ils plus à cœur vos droits sacrés? félicitez-vous de souffrir pour Dieu une persécution dont il daigne partager avec vous les faveurs.

Rendons cependant justice à quelques âmes d'élite, dont la prudence semble justifier l'apparente faiblesse. On espère que l'orage passera, que l'innocence sera reconnue et l'imposture dissipée on laisse au temps le soin de remédier à tout, ou de faire naître des occasions favorables qui rendent le remède efficace. L'amour de la paix, naturel à la vertu, ne lui permet guère de contredire, encore moins de combattre; pour ne pas aigrir les esprits et perpétuer la guerre, on laisse tomber tout pour ne pas perdre le repos dont on est bien aise de jouir. Après tout la probité permet de douter, et la prudence exige quelquefois que l'on doute; flottante et incertaine entre la vertu qu'elle estime et qu'elle présume, et la calomnie qui lui en impose, et qui quelquefois a je ne sais quoi de bien séduisant, elle suspend son jugement, elle n'ose ni condamner ni absoudre, elle ne peut même absoudre l'un sans condamner l'autre. Portée à croire la vertu dans tous les deux, elle se fait également un scrupule d'admettre un crime dans l'un, ou une calomnie dans l'autre. Ne pouvant donc embrasser sa défense, sans porter des coups mortels, elle se retranche dans l'asile du silence. Ainsi l'innocence est abandonnée même par la vertu, elle est déchirée sous les yeux de la vertu, qui l'aime et qui la respecte, mais qui, par un principe même de vertu, n'ose se montrer pour elle, tant en effet il est rare qu'on dise, tant il est rare qu'on veuille dire la vérité.

Mais qu'est-il nécessaire que je fasse tant valoir les droits de la vérité et ses malheurs contre l'injustice de la calomnie? C'est à vous-même à le faire. Que vous le faites vivement, que vous le faites éloquemment, quand vous y êtes intéressé! Que ne dites-vous pas contre le calomniateur qui vous noircit, contre la malignité de ses conjectures, la hardiesse de ses décisions, l'excès de ses exagérations, la témérité de ses jugements, l'infidélité de ses récits? que ne dites-vous pas contre la violence de la passion qui l'emporte, les efforts de l'intérêt qui l'a-

veugle, la noirceur de la malignité qui l'entraine? que ne dites-vous pas contre la lâcheté du zèle qui vous abandonne, l'indifférence de l'amitié qui vous oublie, la neutralité de la politique qui vous sacrifie? Elles sont souvent justes, ces plaintes; mais pourquoi avez-vous un poids et un poids, une mesure et une mesure? Pourquoi ne pas peser à la même balance vos intérêts et ceux de vos frères? Vos conjectures sont-elles plus heureuses, vos passions plus raisonnables, vos préventions moins suspectes, vos jugements moins précipités? La calomnie si noire, si commune, pour peu qu'elle vous blesse, perd-elle ses traits odieux, devient-elle plus rare et moins pernicieuse quand vous la débitez? C'est à vous à faire justice, puisque vous exigez qu'on vous la fasse; allez toujours le flambeau à la main pour découvrir la vérité, le compas et la règle à la main pour mesurer tous vos termes, ou plutôt, puisqu'il est si difficile et presque impossible de parler mal du prochain sans blesser tôt ou tard la vérité, prenez le sage parti de ne jamais vous écarter des règles de la plus exacte charité.

Craignez pour vous le danger que n'évita pas un peuple entier dans la personne du Sauveur du monde. La sainteté, la sagesse d'un Dieu même, passe pour problématique aux yeux du public, et de qui? des gens indifférents qui n'y ont aucun intérêt, des étrangers qui ne la connaissent pas, des honnêtes gens qui se piquent de droiture, des gens de bien, zélateurs de la charité : *Alii dicebant quia bonus est, alii non, sed seducit turbas.* (*Joan.*, VII, 12.) De qui? des gens de condition, incapables d'une bassesse; des pauvres, comblés de ses bienfaits; des prêtres, des magistrats chargés de le défendre; de ses disciples, de ses parents même, intéressés à son honneur. Telle est l'étendue de la calomnie : un Dieu n'est pas épargné, la sainteté est flétrie, la nature, la probité, le sanctuaire en sont coupables : *Fratres ejus non credebant in eum.* (*Ibid.*, 5.) Mais que dis-je, problématique? Dans deux jours les tribunaux retentiront de la calomnie, les sentences des juges en seront chargées, le Calvaire en gémira, un Dieu mourra sur un gibet comme un criminel. Aucun de ceux qui y contribuent s'avoue-t-il calomniateur; s'en croit-il, ne se flatte-t-il pas de dire la vérité, et d'être obligé de la dire? Pourrions-nous ne pas craindre de la blesser? Un Dieu n'est pas à couvert, tout un peuple souscrit à sa mort. Non sans doute, personne ne peut se flatter de ne pas lui porter des coups, qu'autant qu'une parfaite charité arrête sans exception tous les traits de la médisance. Ce sera le moyen d'arriver à la vie éternelle, que je vous souhaite.

DISCOURS IV.

SUR L'ÉTENDUE DE LA MÉDISANCE.

Lingua universitas iniquitatis quæ inflammat rotam nativitatis nostræ. (*Jac.*, III, 6.)

La langue est un monde d'iniquité qui embrasse tout le cours de notre vie.

Quelle étendue nnante de malheurs dans ces expressions aussi énergiques que singulières! La langue n'est pas la source de quelques maux particuliers, c'est l'assemblage de tous les maux, c'est un monde d'iniquité. Ce ne sont pas quelques moments de la vie, c'est la vie toute entière qui en souffre, qui en est embrasée. Rien n'y est épargné, le corps et l'âme, l'intérieur et l'extérieur, les mœurs et les talents, les agréments et les vertus, la religion et la société; elle porte sur tout ses funestes coups. Mais avez-vous remarqué que c'est par la médisance qu'elle les porte? Voilà son glaive le plus acéré. C'est en découvrant le vice, en noircissant la vertu, en un mot en décriant les hommes, qu'elle éloigne les esprits, qu'elle scandalise les faibles, qu'elle exerce ses injustices, qu'elle allume les guerres, qu'elle répand le désordre. C'est pour vous le faire mieux détester, en vous le faisant mieux connaître, qu'il faut aujourd'hui poursuivre cet ennemi public du genre humain, dans la multitude et la variété de ses attentats. Vous serez étonnés de l'immensité de son empire. C'est un monde d'iniquité qui souille toute notre vie : *Universitas iniquitatis.*

Mais en entreprenant ce détail, n'ai-je pas à craindre l'écueil qu'on redoute avec raison en traitant de la pureté? On instruit, il est vrai, les coupables; mais n'instruit-on pas trop les ignorants? En apprenant à détester le crime, on apprend souvent à le commettre. Il y a une ignorance utile, qu'il est bien dangereux de perdre : le fruit de la science du bien et du mal est toujours pour les enfants d'Adam un funeste poison, et le ministre de l'Evangile devrait ordinairement être le chérubin qui ferme l'entrée du paradis terrestre. Cependant le danger est ici infiniment moins grand que dans les matières qui intéressent la pudeur : les objets sont moins séduisants, l'effet en est moins rapide et c'est peut-être autant par défaut d'instruction qu'on blesse la charité, que par penchant pour le plaisir qu'on blesse la modestie.

On connaît peu dans le monde l'étendue de la médisance, l'immensité de sa matière, la variété de ses attaques, la multitude de ses artifices et de ses déguisements, la fécondité de ses sources, la rapidité de ses progrès, les impressions qu'elle peut faire, le dommage qu'elle peut causer. Content de s'abstenir des injures grossières, des médisances criantes, des calomnies atroces, le plus honnête homme est souvent peu en garde contre les légères atteintes qu'il porte à l'honneur. Il épargne la vie de ses frères, mais craint-il de les blesser; il ne touche point à leurs biens, mais respecte-t-il leur réputation? Dans ce vice comme dans les autres, et plus que dans les autres, on croit beaucoup faire, lorsque l'on n'a point à se reprocher de péchés mortels et même souvent on se les pardonne. Pour les fautes moins considérables,

à peine les aperçoit-on, et rarement on s'en corrige.

On n'est pas moins aveugle sur la distinction même du péché mortel et du péché véniel, que sur la grandeur et la légèreté du tort que l'on fait. Trop heureux, si en ne craignant que le péché mortel, on l'évitait en effet! mais on ne franchit que trop ces bornes délicates, presque imperceptibles, et cette sécurité même les fait très-aisément franchir. Trompé par une ignorance volontaire, on ne voit tout que dans un faux jour. Qu'il est rare qu'on juge sainement, et qu'il est ordinaire qu'on se rende mortellement coupable, non-seulement parce que les petites fautes entraînent infailliblement dans les grandes, mais encore parce que séduit par la passion et entraîné par le torrent, on se déguise ce qu'on ne veut pas se refuser! Tantôt sur les idées d'autrui, tantôt sur ses propres idées, on ne se forme sur le prix de la réputation du prochain et sur la médisance qui la détruit, que des jugements faux et injustes, et une conduite criminelle. Un détail exact, qui en explique les règles, ne peut qu'être utile à tout le monde. La méfiance est si commune, ses objets si fréquents, le penchant si violent, qu'on ne saurait trop en approfondir les suites, et faire sentir la rigueur et la justice de la loi qui l'interdit.

Envisageons sa méfiance dans l'étendue de sa matière. L'homme peut être regardé, 1° dans l'ordre moral de l'humanité, 2° dans l'ordre spirituel de la grâce. Dans l'ordre moral il a de bonnes et de mauvaises qualités; dans l'ordre spirituel il a des vertus et des vices. Tout cela fournit une matière inépuisable à la médisance. Entrons dans cette vaste carrière. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'est une erreur fort commune de ne regarder comme matière de médisance que ce qui intéresse les mœurs et la probité, les faiblesses d'une personne du sexe, le dérangement d'un ecclésiastique, les injustices d'un homme d'affaires, la lâcheté d'un officier. Tous les autres défauts semblent abandonnés à notre discrétion : en parler librement, ce n'est qu'une faute légère contre la charité, dont on laisse aux personnes scrupuleuses le soin de se confesser. Tout cela, dit-on, ne touche point l'honneur. Mais ce n'est qu'une équivoque, l'usage ayant consacré le mot *honneur* à marquer la pudicité des femmes et la droiture des hommes, et la médisance étant une atteinte portée à l'honneur du prochain, le monde, ingénieux à se tromper, par une idée trop resserrée de la médisance, en borne la matière à ces deux sortes de dommages; il s'en faut bien cependant qu'elle ait des bornes si étroites. Gloire, réputation, estime, crédit, idée avantageuse pour toutes les qualités de l'esprit et du cœur, du corps et de la fortune, en tout genre de mérite, l'honneur est tout cela. L'importance des objets, le principe, les suites, les circonstances en augmentent sans doute ou en diminuent la malice; mais surtout ce qui blesse ou qui affaiblit le sentiment favorable des hommes, est une vraie médisance. Ne vous lassez pas d'un détail instructif où vous avez tant d'intérêt. Je deviens ici le défenseur de la légitime délicatesse qui vous révolte contre tout ce qui ternit la fleur précieuse de votre réputation, et des justes plaintes que vous faites contre la licence qui vous attaque. Apprenez aussi à cultiver les fleurs qui parent la couronne de vos frères avec le même soin que celles qui embellissent votre couronne.

L'ordre moral de l'humanité présente quatre différents points de vue qui forment les bonnes et les mauvaises qualités, et par conséquent la matière de l'éloge ou de la médisance, car ces deux choses sont relatives et ont la même étendue; l'ordre de la nature, l'ordre de la société, l'ordre de la profession, l'ordre de l'agrément ou de la perfection morale; dans le premier ce sont des défauts ou des qualités naturelles, beauté du corps, éclat de naissance, facilité du génie, manière d'agir; par rapport à la société, des défauts ou des vertus morales qui rendent aimable ou désagréable dans le commerce, mauvaise humeur, inégalité, bizarrerie, petitesse. Chaque profession, chaque état, demande des talents proportionnés et de l'exactitude à ses devoirs; l'incapacité ou la négligence y rendent inutile et même pernicieux. Enfin il est dans tout cela des grâces qui donnent un lustre au vrai mérite et préviennent en sa faveur, ou des ridicules qui les déparent sans toucher à l'essentiel, et une médiocrité qui les diminue. Toutes ces qualités gagnent ou perdent de leur prix, selon les idées qu'on s'en forme dans le monde et dans les sociétés à qui l'on tient. La sensibilité dont on se pique, et l'intérêt qu'on y prend, voilà le vaste champ ouvert à l'examen que nous entreprenons.

1° Ordre de la nature. Rien de plus injuste que de blâmer un homme sur ses défauts naturels. Est-ce donc sa faute s'il n'a pas une taille avantageuse, des traits réguliers, une physionomie prévenante? est-il maître de se donner une ouïe plus sûre, une vue plus perçante, une voix plus sonore? Nous sommes-nous faits nous-mêmes? pouvons nous nous changer? Toujours maître de ses dons, Dieu exerce dans ceci, comme en tout le reste, son autorité absolue, et nous le fait expressement remarquer. Qui de vous, dit l'Evangile, peut ajouter quelque chose à sa taille, ou changer la couleur de ses cheveux? n'avez-vous pas pu naître, ne pouvez-vous pas devenir aussi disgrâcié que votre frère? Peut-être même l'êtes-vous, et si un miroir fidèle vous montre tel que vous êtes, vous trouverez-vous sans défauts? *Nemo potest adjicere ad staturam suam cubitum unum.* (*Matth.*, VI, 27.)

La censure serait ici d'autant plus mal fondée, qu'après tout, les beautés n'ajoutent et les défauts n'ôtent rien au vrai mérite: la plus belle âme peut être renfermée dans une fort laide prison. Dieu dédommage or-

dinairement des désagréments du corps par les qualités intérieures de l'esprit et du cœur. Au contraire les grâces du corps cachent souvent une âme corrompue qui en abuse. Elles sont plus à craindre qu'à désirer, elles flattent la vanité, nourrissent la concupiscence, sont un piége pour les âmes faibles. Combien de vierges dans le ciel dont une laideur favorable soutint la vertu! combien d'autres dans l'enfer gémiront d'une beauté funeste! Le juste estimateur du mérite pense bien autrement que la plupart des hommes. Jamais sa condamnation ne portera sur les défauts qui sont plutôt des malheurs que des crimes; jamais des avantages qui sont l'effet du hasard, et non le fruit de la vertu, ne feront pencher sa balance. Un juge équitable, un honnête homme, rougirait de s'y arrêter dans ses jugements. Saül et Absalon étaient d'une beauté parfaite; l'un impie, l'autre rebelle; ils périrent tous deux misérablement. David, peu favorisé de la nature, fut un homme selon le cœur de Dieu : la beauté de Bethsabée causa l'éclipse de ce bel astre.

Ces sentiments d'équité et de piété naturelle nous sont expressement recommandés dans l'Ecriture : Gardez-vous, dit la loi de Dieu, de mettre une pierre sur les pas de l'aveugle, ni de dire des injures à un sourd. Dieu les a créés l'un et l'autre; s'il a voulu les affliger, adorez avec eux les ordres de la Providence, et remerciez-le de vous avoir traité plus favorablement. Mais est-ce à vous à faire de leur malheur une matière de plaisanterie? *Non maledices surdo, neque coram cœco pones offendiculum.* (*Levit.*, XIX, 14.) Il en coûta cher à des enfants qui reprochaient au prophète Elisée qu'il n'avait point de cheveux, et aux parents qui leur avaient laissé prendre ce ton railleur : *Ascende, calve.* (IV *Reg.*, II, 23.) Ce défaut naturel était certain, point de calomnie; il était visible, point de médisance; il était bien léger, l'honneur du prophète n'en souffrait pas; ce n'étaient que des enfants qui jouaient dans un grand chemin, la raillerie était sans conséquence. Cependant Elisée les croit dignes de sa malédiction, et aux yeux de Dieu c'est un crime digne du plus terrible châtiment. Des ours, sortis de la forêt voisine, en dévorèrent quarante-deux.

Dire de Jésus-Christ qu'il n'avait pas étudié, qu'il était fils d'un charpentier, et de la lie du peuple, était-ce une si grande injure? avait-il jamais fréquenté les écoles? *Quomodo hic litteras scit cum non didicerit?* (*Joan.*, VII, 15.) Ne passait-il pas pour le fils de Joseph? ne le voyait-on pas travailler publiquement dans une boutique? tous ses disciples n'étaient-ils pas de misérables pêcheurs? Et cependant dans l'intention de ses ennemis c'était un moyen de décrier sa doctrine et sa personne. Ce moyen ne réussit que trop. Le mépris qu'inspira sa prétendue bassesse, prépara les esprits à s'élever contre lui, à le poursuivre, à le condamner, à l'insulter dans sa passion, à l'habiller par dérision en roi de théâtre. La justice traite ces railleries d'outrages, et la théologie de blasphèmes : *Nonne hic est filius fabri?* (*Matth.*, XIII, 55; *Marc.*, VI, 3.)

Ces médisances ne sont donc pas aussi légères qu'on le pense, ni leurs suites si peu importantes; elles sont souvent bien funestes. Outre le ridicule qu'elles donnent, qui ne s'efface point, et qui dure quelquefois plus que l'infamie d'un vrai crime, ces médisances mettent ordinairement obstacle à la fortune et à l'établissement. Combien de fois un mariage manqué sur une idée de laideur ou de naissance illégitime, une place refusée sur la réputation de médiocrité d'esprit ou de talents, une entrée fermée sur une prévention de mauvaise grâce, une liaison refusée sur un soupçon d'infirmité habituelle! Combien de fois un homme est-il le jouet d'une compagnie pour de pareils défauts! il en rougit, il est déconcerté, il prend la fuite, le nom lui en reste : mépris et insulte qui retombent indirectement sur Dieu même, dont il est l'ouvrage. Tout le monde y est sensible, la plupart en sont piqués au vif, et quoique la raison trouve un asile dans l'innocence, il est rare qu'on n'en soit affligé. L'homme d'esprit en raille le premier, pour parer adroitement les coups; il n'en voit pas moins, avec un secret dépit, qu'on s'en aperçoit et qu'on s'en moque; un esprit médiocre s'en offense et en est inconsolable. Il est inutile d'avertir que les mêmes règles regardent tous les autres défauts naturels, défauts de naissance, de fortune, d'esprit. Qui ne sait quelle est la délicatesse des hommes sur leur extraction, surtout de ceux qui se piquent de noblesse? qui veut passer pour pauvre, et ne cache ses besoins sous des apparences de richesses? aime-t-on à passer pour ignorant, pour un esprit faux ou borné? médisance d'autant plus cruelle, que ces défauts sont moins visibles et plus humiliants.

Vous méconnaissez-vous à ces traits, femmes mondaines, vous dont l'unique étude est de cultiver et d'étaler vos charmes? est-il de réputation pour vous plus précieuse que celle de la beauté et du mérite, dont vous soyez plus jalouses? C'est l'endroit sensible. Est-il d'injure plus atroce, que d'en douter? en est-il qu'on pardonne moins? Tout autre sacrifice serait moins difficile. Combien de femmes, trop indifférentes sur la réputation de galanterie, seraient piquées au vif d'un reproche de laideur! Trop peu attentives à sauver les apparences, elles passent les heures entières à la toilette. Qu'on élève cette idole sur les débris de la vertu, elle se croira assez récompensée par l'encens qui sera offert aux grâces. Voilà pourtant la matière ordinaire de vos médisances, vous croyez avoir porté un coup mortel à vos rivales, quand vous avez effacé l'idée de leurs appas; faut-il que délicates et sensibles à l'excès au plus léger trait de ce ridicule, vous le répandiez sans scrupule à pleines mains? Que ne jugez-vous de sa malignité par vous-mêmes; vous en jugez en effet, jamais vous ne vous croyez mieux vengées qu'en blessant dans les au-

tres ce qui vous paraît le plus intéressant pour vous. Mais ce qui fait une profonde blessure, ne sera-t-il qu'un petit mal? Jeunes gens épris de votre bonne mine, hommes riches si fiers de votre opulence, gens de condition infatués de votre noblesse, gens de lettres entêtés de votre bel esprit, jugez par vos principes quelle est l'injustice et le danger de la médisance sur les défauts naturels.

2° L'ordre de la société. On est encore plus cruel en découvrant les défauts moraux qui rendent l'homme désagréable dans la société. C'est lui arracher toutes les douceurs de la vie; les effets en sont et plus fréquents et plus sensibles. Après avoir ri un moment, on plaint enfin l'infortuné à qui on n'a que des défauts naturels à reprocher; mais on déteste celui dont on croit le commerce incommode. Se ménage-t-on là-dessus dans le monde, et sous prétexte qu'il ne s'agit ni de l'honneur ni de la fortune, ne semble-t-il pas que ce soit un champ ouvert et abandonné au premier venu? C'est un esprit difficile, dit-on, une humeur bizarre, un caractère misanthrope; c'est un avare, un prodigue, un vindicatif; il a de la simplicité ou de la finesse, de l'affectation ou de la négligence. Sans se donner la peine d'écouter les excuses, de sonder les motifs, de compenser les défauts par les belles qualités, on répand sur son portrait les couleurs les plus sombres. Le caractère de l'esprit et du cœur, aussi bien que les traits du visage, est ce qui frappe et ce qui intéresse le plus; la douceur du commerce en dépend. C'est aussi ce qui est le plus en prise. La réputation, la fortune de bien des gens est hors d'atteinte; il n'en est pas de même du plaisir de la société. C'est un lustre au mérite, et une sorte de supplément que tout le monde se pique d'avoir, et que tout le monde peut perdre; nouvelle raison pour mettre sous les ailes de la discrétion un trésor si précieux et si fragile.

Nous avons, dit saint François de Sales, trois sortes de vies; la vie spirituelle qui consiste dans la grâce, le scandale la fait perdre; la vie corporelle, le meurtre nous la ravit; la vie civile de la bonne réputation, la médisance nous l'enlève. L'estime et l'amitié sont une espèce de vie dans le cœur des hommes, la haine et le mépris une espèce de mort qu'on rachèterait souvent au prix de ses jours. Les traits meurtriers du médisant y portent le coup mortel; Tertullien l'appelle un homicide qui répand le sang de la réputation: expression vive, mais juste, qui marque si bien le malheur de l'un, la cruauté de l'autre, et l'extrême difficulté de réparer un honneur qui, comme le sang de toutes parts répandu, ne saurait ni rentrer dans les veines, ni être entièrement ramassé: *Sanguinem famæ profundit.* La plus belle fleur et le plus doux fruit de cette vie civile se cueillent dans la société. L'estime et l'amitié, renfermées dans le cœur, y demeureraient stériles; le commerce les fait éclore par les services et les liaisons. Le caractère sociable cueille cette abondante récolte, tout s'empresse de la lui prodiguer; tout est fermé pour les autres, la médisance est une grêle qui en brise jusqu'à la racine.

Je mets encore au nombre des plaisirs ou des amertumes de la société, la place que nous tenons ou que nous croyons tenir dans l'esprit et le cœur des autres, et celle que nous voulons qu'ils croient tenir dans le nôtre. C'est moins la réalité que l'idée des sentiments, qui nous rend heureux ou malheureux. Le médisant par ses malins rapports dévoile le mystère, et vient cruellement nous détromper. Ces idées favorables lient les cœurs; on aime quand on se croit aimé; on paye de retour, par une haine qu'on croit juste, ceux dont on s'imagine être haï. La politesse, par de sages lois, ménage du moins les apparences. La fidélité à donner ces marques établies d'attachement et de respect, distingue les nations policées des peuples barbares. Tout cela n'est qu'extérieur, il est vrai, souvent faux et trompeur; mais tout faux et trompeur qu'il est, il satisfait les hommes, il écarte les insultes et les ombrages, et prépare les voies à la réalité. La douce persuasion d'être aimé et estimé engage à la vertu, soutient, console, arrête bien des fautes, par une salutaire pudeur et un heureux respect humain. Le désespoir d'y parvenir, la triste certitude d'en être privé, resserre le cœur, intimide et décourage; on a souvent même besoin pour sa fortune de faire valoir sa reconnaissance et son dévouement, de dissiper les aigreurs et les soupçons, de persuader un protecteur de notre zèle, un maître de notre fidélité, un parent de notre tendresse. La médisance qui en sape les fondements fait crouler tout l'édifice.

Pourquoi, par un détail aussi funeste qu'injuste des sentiments qu'on ignore, détruire ces utiles idées, ou, si l'on veut, cette heureuse erreur? Content des sentiments que je croyais avoir fait naître, je les cultivais par de nouveaux services et de nouvelles vertus. Illusion, si l'on veut, mais illusion favorable, à laquelle je devais l'émulation et le repos, et les agréments de la vie. Que je suis à plaindre, lorsque par un rapport empoisonné vous m'apprenez la perte d'un ami ou le mépris du public! Persuadé de mon dévouement, un protecteur voulait me faire du bien; un rapport malin de mon indifférence me ferme son cœur. Des amis, des frères, des époux, jusqu'alors étroitement unis, se rendaient mutuellement heureux: vos rapports allument un feu qui ne s'éteindra peut-être jamais. Langue de vipère, peste publique, le genre humain peut-il se trop méfier de vous? les divisions les plus cruelles, les haines les plus irréconciliables, sont le fruit amer de vos inhumaines confidences; faux ami, ou plutôt ennemi mortel, perfide adulateur, qui sous les dehors séduisants d'un zèle attentif, d'un avis utile, d'une fidélité désintéressée, rendez le plus mauvais service à un ami

crédule qui n'est pas en garde contre votre malignité : *Susurro et bilinguis maledictus multos turbavit pacem habentes.* (*Eccli.*, XXVIII, 15.)

Rien n'est plus odieux à Dieu, rien ne doit l'être davantage aux hommes, que ces détestables délateurs; le paganisme même les a sévèrement punis. On distinguait à Rome ces empereurs nés pour le bonheur du genre humain, de ces monstres qui en étaient l'exécration, par la facilité à écouter, ou la juste sévérité à punir ces odieux flatteurs : *Susurrones Deo odibiles.* (*Rom.*, I, 29.) Quel emploi, en effet, quel affreux talent de ramasser toutes les vivacités, les indiscrétions, les faiblesses, les équivoques qui échappent, pour aigrir les esprits, semer des soupçons, inspirer des défiances, troubler les familles! Tels les animaux immondes qui ne se plaisent que dans la corruption, telles les sangsues qui ne se nourrissent que de mauvais sang, tel le corbeau qui sortit de l'arche et s'alla jeter sur les cadavres, bien différent de la colombe qui ne sut où reposer son pied, et revint avec une branche d'olivier en signe de paix. Salomon ne voit rien de plus abominable sur la terre : *Eum qui seminat inter fratres discordias detestatur Deus.* (*Prov.*, VI, 19.)

La charité, au contraire, semblable à une abeille qui vole sur les fleurs pour en tirer le miel, va ramassant tout ce qu'elle trouve de bien pour le faire valoir et s'en édifier; elle n'a que des choses obligeantes à apprendre, des nœuds à former ou à resserrer, des amitiés à faire naître ou à cimenter. Elle fait apercevoir des bons offices, relève les moindres politesses, tient compte des bonnes intentions, excuse les fautes. C'est un négociateur habile, à qui le zèle fournit mille ressources. Amis communs, centre de la société, liens des cœurs, esprits pacifiques, que vous êtes heureux, que vous êtes aimables! vous méritez bien le titre d'enfants de Dieu que l'Evangile vous donne. Tel le fidèle Jonathas plaide devant Saül la cause de David, adoucit son esprit, et ménage ses grâces ; au contraire, le perfide Iduméen qui se trouva à Nobé lorsque le grand prêtre Achimélech donna à ce prince fugitif du secours dans son malheur, empoisonne ses innocentes démarches par un récit infidèle, et irrite le monarque ombrageux : une étincelle allume le plus grand feu, David poursuivi sans relâche, le grand prêtre et quatre-vingt-cinq autres égorgés, tous les habitants de Nobé immolés à sa fureur; telles furent les sanglantes suites d'un mauvais rapport. *Beati pacifici, quoniam filii Dei vocabuntur.* (*Matth.*, V, 9.)

3° Ordre de la profession et de l'état. Que ne fait pas faire la jalousie de métier? Décrier ses rivaux, critiquer leurs ouvrages, censurer leur conduite, exagérer leurs fautes, diminuer leur crédit, s'offrir à les égaler, se promettre de les surpasser, attribuer leurs succès, non à la vraie habileté, mais au hasard, à la fortune, à la protection, à l'intrigue. Que l'envie est redoutable quand elle emploie les armes de la médisance! mais est-il rien de plus commun? Le moyen en effet de voir sans dépit un confrère qui l'emporte, un condisciple qui éclipse, un égal qui est préféré? de quel œil un homme de guerre voit-il son compagnon de fortune parvenir aux premières places? L'homme de lettres apprend-il, sans crier à l'injustice, que le prix académique a passé dans les mains de son concurrent? L'homme d'affaires fait un crime à son confrère de la confiance publique; le moindre artisan ne saurait pardonner à son voisin son travail, son crédit, sa réputation : calomnie, médisance, artifice, tout est mis en œuvre pour détourner chez lui la source qui arrose un autre jardin. Le sanctuaire lui-même n'est pas toujours exempt de ces bassesses; le zèle prétendu de faire le bien, ou plutôt le désir jaloux de faire tout par soi-même, ne peut souffrir le don de Dieu en d'autres mains; bien différent de Moïse, qui souhaitait que tout le monde prophétisât : *Utinam omnes prophetæ!* (*Num.*, XI, 29.)

Mais pour être commune, cette médisance est-elle moins funeste? car enfin, chacun dans sa profession a besoin pour en remplir les devoirs, de talents, de capacité, d'exactitude; il doit surtout en avoir la réputation autant et peut-être plus que la réalité. Son honneur, sa fortune, sa subsistance et celle de sa famille en dépendent. Quel tort ne lui fait-on donc pas quand on le dépouille d'un bien si nécessaire? Jugez-en par vous-même : votre réputation dans votre état vous est-elle indifférente? quel soin ne prenez-vous pas pour la soutenir? quel regret, lorsqu'une occasion manquée, une faute aperçue, un malheur, un contretemps en ternissent le lustre! Quel chagrin quand on conteste votre habileté, quand on soupçonne votre vigilance, qu'on ne se fie pas à vos lumières, ou qu'on vous préfère un concurrent, surtout dans des places plus élevées, où une réputation plus nécessaire et plus délicate autorise la sensibilité de celui qui la perd, et perd avec elle son autorité, ses succès et sa gloire!

Ce n'est pas la seule jalousie qui lance des traits, tout le monde a son arc tendu pour en décocher. Personne ne se fait une juste idée de la grièveté de ces fautes; il semble au contraire que cette espèce de réputation entre dans le commerce comme la profession elle-même, qu'on sonne le tocsin sur un homme dès qu'on affiche son métier, et que le public acquiert le droit de trafiquer de ses talents et de son mérite, aussi bien que de sa marchandise. L'éloquence d'un prédicateur, l'habileté d'un avocat, l'expérience d'un médecin, la dextérité d'un homme d'affaires, la probité d'un marchand, paraissent abandonnées à la bizarrerie de ceux qui en parlent, aussi bien que leurs ouvrages à l'argent de ceux qui les achètent. Quel coup mortel, surtout quand ce sont des qualités dont on se pique; car enfin chacun a son faible, et se fait honneur d'un certain genre de mérite. Peut-on plus cruellement enfon-

cer les traits jusqu'au vif, que de choisir l'endroit sensible sur lequel on est le moins traitable? Matière légère, tant qu'on voudra, c'est offenser la prunelle des yeux.

La nécessité de faire un bon choix des gens qu'on emploie, permet, il est vrai, qu'on s'en informe. La charité qu'on doit à un ami qui consulte, permet aussi qu'on l'instruise ; mais donne-t-elle droit de parler sans besoin, de décrier par intérêt, de déchirer par malice, de censurer par jalousie, de rendre ridicule par légèreté, de faire tomber dans le discrédit et le mépris? S'il faut absolument épargner aux premiers un choix préjudiciable de domestique, d'artisan, d'agent, de conseil, bornez-vous à lui découvrir ce qu'il lui est indispensable de savoir. Tout ce qui passe ces bornes précises, peut-il être dicté par la charité, et avoué par la justice? Ne le faites qu'à l'extrémité; qu'on sente dans vos discours le charitable regret qui vous saisit, et le désir sincère de ne pas accabler celui contre lequel vous êtes obligé de faire prendre des mesures. Dédommagez-le par d'autres endroits, s'il est possible ; la charité met toujours quelque adoucissement aux blessures qu'elle est forcée de faire.

Le tort que fait ici la médisance est d'autant plus sensible, que la réputation d'habileté dans la profession tient lieu de bien d'autres sortes de mérite, qu'elle efface ou compense bien des défauts. On pardonne l'emportement et la fierté à un guerrier, la sévérité à un magistrat, l'intempérance à un ouvrier, la galanterie à un homme de lettres, en faveur de leurs talents et de leurs services. Ce tort est d'autant plus sensible, que cette réputation si précieuse est cependant plus difficile à acquérir, et peut-être encore plus à conserver. Qu'il en coûte de réunir tous les suffrages, et qu'il est aisé de les perdre ! la diversité des goûts et des sentiments, la multitude des rivaux et des maîtres, la faiblesse et les bornes de l'esprit humain, les infirmités du corps, la médiocrité de la fortune, tout y fait naître des obstacles ; il faut un mérite réel, et ce mérite est rare, il coûte à acquérir ; il faut des occasions pour le mettre en œuvre et le faire paraître, et ces occasions sont critiques, elles coûtent à trouver. Il est plus ordinaire d'y échouer que d'y réussir. Il faut de plus grands efforts pour s'y maintenir. La vogue passe, la mode change, un nouveau venu éclipse, tout s'oublie et tombe de lui-même par son propre poids. On fait des fautes, et qui en est exempt? on se relâche, et qui a toujours la même ardeur? on ne réussit pas, et qui a toujours le même succès ? Bien plus, le plus grand mérite vieillit et se ternit, ou paraît décheoir, si on ne fait sans cesse de nouveaux progrès; le public s'accoutume à vous, si vous ne le réveillez par des prodiges.

La réputation de mœurs et de probité s'acquiert et se maintient avec moins de peine. On les présume dans tout le monde, il faut des vices connus pour les rendre suspects. L'adresse, l'habileté, les talents, ne se présument point, il faut en faire preuve et la soutenir, il faut l'augmenter et en montrer les progrès. La vertu acquise est un garant de la gloire, celle des talents est un engagement à faire mieux ou à tout perdre. La vertu n'est point arbitraire, elle a ses règles indépendantes des goûts personnels, le crédit et la vogue relèvent du public, c'est-à-dire de la bizarrerie et du caprice. La vertu trouve en elle-même de quoi se consoler de l'indifférence et du mépris; elle n'a nul besoin du suffrage des hommes, elle attend sa récompense dans le ciel d'un arbitre équitable, dont le hasard et la passion ne dictent pas les arrêts. Mais chacun dans son état a besoin, pour vivre, d'être estimé, recherché, employé; que la médisance est cruelle qui lui arrache le pain et l'honneur, et le précipite dans le discrédit et l'indigence !

Remontez au principe, et ces règles ne vous étonneront pas. Les hommes doivent s'aimer comme frères, tous membres du même corps, tous cohéritiers du même royaume. Des frères bien unis se déchirent-ils l'un l'autre? ne sont-ils pas tous attentifs pour empêcher que leurs faiblesses ne transpirent? Les plaintes, les médisances, les jalousies trahiraient leur secret et leur intérêt; la charité rend leurs biens et leurs maux communs, la mésintelligence les sépare. La loi ordonne d'aimer son prochain comme soi-même; découvre-t-on au public son ignorance et ses défauts? se tourne-t-on soi-même en ridicule? ne fait-on pas valoir ses moindres vertus, ses moindres bonnes qualités? Tel est le zèle que nous nous devons mutuellement : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum.* (*Psal.* CXXXII, 1.)

4° Ordre de l'agrément et de la perfection. On s'en éloigne par le ridicule. La médisance qui en répand les couleurs est souvent aussi cruelle que celle dont les morsures déchirent. Le ridicule n'est ni un défaut ni un vice ; on peut avoir des défauts et des vices sans ridicule, et du ridicule sans vices ni défauts. Un débauché plongé dans le désordre, un furieux qui porte partout le fer et le feu, un voleur qui dépouille le passant ne sont point ridicules, ils sont odieux. Un malade, un pauvre, un ignorant ne sont pas ridicules, ils sont à plaindre. Le ridicule peut tomber sur les choses les plus indifférentes, les plus innocentes, les plus saintes, sur les bonnes œuvres, sur les vertus, lorsque déplacées, outrées, sans grâces, à contre-temps, elles prêtent à la malignité un sujet de risée.

Le ridicule peut cependant se répandre et se répand, en effet, communément sur des défauts et des vices, lorsque faisant précision de l'énormité du péché et du malheur de la privation, on n'envisage qu'un excès, une faiblesse, une circonstance plaisante dont on se moque. La débauche, le vol, l'assassinat ne sont qu'odieux; mais le vieillard indiscret, le filou maladroit, le fanfaron duelliste sont ridicules. Un pauvre, un ma-

lade, un ignorant ne sont qu'à plaindre; mais le demi-savant qui fait l'habile, le délicat que tout blesse, l'artisan qui prend les airs de seigneur sont ridicules. Le vrai savant même qui affecte mal à propos de l'érudition et de l'esprit, le vrai dévot qui donne dans la superstition et la petitesse, le vrai seigneur trop attentif aux prérogatives de son rang tombent dans le ridicule.

L objet du ridiculel consiste souvent en très-peu de chose; un mot, un ton de voix, un geste, un trait de visage, la démarche, l'attitude, tout prête à la raillerie. Tout cela est extrêmement arbitraire et dépend de la façon de penser, des préjugés, des usages, des goûts, des caprices. Chaque siècle, chaque nation, les sociétés, les particuliers, chacun a sa bizarrerie et se fait un jeu de ce qu'il voit; on rit à la Chine des modes françaises; on rit en France de celles des Chinois. Nous raillons du langage, des parures, des coutumes de nos ancêtres; ils railleraient bien plus des nôtres, s'ils revenaient. Les vieillards se moquent des légèretés de la jeunesse, les jeunes gens de la gravité des vieillards; on méprise dans un sexe ce qu'on estime dans l'autre, et ce qu'on exige dans un état est ce que dans l'autre on censure. Le monde est un théâtre où sans cesse les acteurs et les spectateurs se donnent mutuellement la comédie.

Comme il est très-aisé d'être ridicule, il est aussi très-aisé de ridiculiser, même sans raison. Un tour de phrase ou de pensée, une imitation, un geste, un mot, un sourire présentent ce jour plaisant qui réjouit aux dépens du prochain. Il ne faut pour cela ni détail, ni preuve, ni réflexions comme dans les objets graves; un instant suffit pour donner un vernis risible. On ne craint ni l'horreur qu'inspire aux auditeurs la noirceur de la médisance, ni les remords qu'elle fait naître à son auteur, ni la sombre tristesse d'un humeur caustique qui se repaît du poison. On se réjouit soi-même et on réjouit les autres. Il est même des caractères malins et même des esprits qui, sans malignité, sont naturellement tournés à la raillerie, et c'est le caractère et le goût dominant des Français. Ils sont tous railleurs, ils ont tous une sagacité extrême pour découvrir l'endroit faible, une fécondité inépuisable pour assembler, pour combiner, pour imaginer des traits plaisants, une facilité infinie à les saisir et à les rendre. Le plus stupide villageois aime à rire et sait faire rire. C'est là proprement l'esprit de théâtre et le caractère de la comédie. Elle raille de tout, elle contrefait, elle travestit tout; les choses les plus sérieuses deviennnent entre ses mains frivoles et ridicules Le talent des plus grands comiques n'est qu'un tour d'esprit de plaisanterie. La comédie inspire le même esprit à tous ceux qui la fréquentent, elle en fait autant de Diogènes . c'est ce que cherche la malignité. Le théâtre n'eût-il d'autre inconvénient que de nourrir l'esprit de la médisance, cette raison suffirait pour obliger un chrétien à le fuir.

C'est un grand défaut et souvent un grand péché, d'autant plus commun et plus dangereux, même parmi les gens de bien, que sous prétexte de la légèreté prétendue des atteintes qu'on porte à la réputation, on ne s'en fait aucun scrupule et on ne se croit pas obligé de le réparer. On se trompe : un ridicule fait à la réputation de cruelles blessures, quelquefois irréparables; il ternit le mérite, il se fait mépriser, il met les défauts dans un plus grand jour, il est piquant et désespérant; il se répand avec rapidité, l'assaisonnement du plaisir lui prête des ailes; il se conserve longtemps, le goût du plaisir le perpétue; il s'efface difficilement, le souvenir du plaisir en réveille l'idée. On plaint l'infortuné que la médisance accable, on se moque de celui dont la malignité se joue.

Mais c'est assez parlé des défauts naturels dans l'ordre moral sur lesquels on se donne tant de licence. Voyons ce qui, dans l'ordre spirituel, intéresse les vertus et les vices sur lesquels on reconnaît la gravité de la médisance et sur lesquels dans la conduite on ne se donne pas moins de liberté.

SECONDE PARTIE.

Les défauts essentiels de l'homme sont ceux qui intéressent la religion et les mœurs, le crime, le vice, les passions, l'impiété, comme les qualités essentielles sont les vertus. Voilà les seuls objets dignes de louange ou de blâme, parce que ce sont les seuls que Dieu juge le mériter, les seuls qui, abandonnés à notre liberté, offensent sa justice ou attirent sa miséricorde, les seuls qui, décidant du châtiment ou de la récompense, tirent à conséquence pour l'éternité; tout le reste est indifférent aux yeux de Dieu et devrait l'être aux nôtres, et si les hommes pesaient le mérite à la balance du sanctuaire, s'il réglaient sur les idées de Dieu leurs jugements et leur estime, voilà ce qui seul devrait faire du tort dans leur esprit et être la matière unique de la médisance.

Cependant, par un renversement singulier, ce sont ces défauts pardonnables qui n'ôtent ni n'ajoutent rien au vrai mérite, dont le monde est le plus frappé; ce sont les vraies vertus dont il s'embarrasse le moins. Foi vive, religion sincère, charité libérale, patience inaltérable, humilité profonde, détachement parfait, respecte-t-on, connaît-on ces vertus dans le monde, croit-on beaucoup flétrir celui à qui on les refuse? le vice contraire passe-t-il pour blesser beaucoup son honneur? que dis-je, ces vertus! la raillerie les déchire et sous le nom de dévotion les tourne en ridicule. Ces vices ne sont qu'amusement innocent, politesse et galanterie, qui semblent donner du lustre et de l'agrément dans le commerce de la vie. Tâchons de redresser des idées si fausses et considérant l'homme dans ces trois degrés, les mœurs, la religion et la dévotion, convainquons-nous bien de l'énormité de la médisance qui détruit sa réputation dans des objets si importants.

1° Les mœurs. Les grands péchés qui les

blessent feront-ils quelque impression sur le médisant et arrêteront-ils la licencieuse légèreté de sa langue? elle n'en sera que plus rapide et plus cruelle. Arrive-t-il quelque histoire scandaleuse, un homme irrité se bat-il avec son ennemi, la mésintelligence se met-elle dans une famille, une femme oublie-t-elle ce qu'elle doit à son époux, une jeune personne se laisse-t-elle séduire par un libertin, un domestique manque-t-il de fidélité à son maître, un marchand trompe-t-il en son commerce, un juge est-il entraîné par la sollicitation, en faut-il davantage, a-t-on jamais assez tôt répandu ce qu'on aurait dû toujours taire? Quelle nouvelle vole plus rapidement! le même jour qui la voit naître en voit les immenses progrès. On se la demande, on se la dit, on se la répète; tout un quartier, toute une ville en sont d'abord instruits. C'est la matière de toutes les conversations, c'est l'histoire du jour; on l'écrit aux personnes éloignées, la poste est chargée de médisances et les porte de tous côtés. Combien de gens ont, à la capitale et dans les provinces, des correspondants de malignité, des bureaux d'adresse, de médisance, d'où volent et où se rendent une foule de gazettes diffamantes! On s'en amuse, on en amuse les compagnies à titre de nouvelles reçues et le plus souvent fabriquées; on s'introduit, on lie la conversation, on se fait écouter, on lit ces mémoires avec autant de confiance que de méchanceté; surtout dans les petites villes, dans le voisinage, dans les sociétés où l'on se connaît, c'est-à-dire dans les endroits où la médisance fait le plus de tort, par les liaisons qu'on y a avec tout le monde et qu'on a intérêt de ménager. Dans une grande ville, noyé dans la foule, dans un quartier éloigné, perdu dans l'éloignement, l'infortuné échappe à la plupart des gens qui n'en sont pas informés, qui ne le connaissent pas ou qui n'y prennent aucun intérêt; mais dans les petites villes tout le monde se connaît, s'intéresse, se méprise, se sert ou se nuit. Aussi sont-elles toutes divisées; la médisance y entretient une guerre perpétuelle, tout se haït, cherche mutuellement et ne trouve que trop l'occasion de se nuire.

De quelle couleur justifier alors la médisance? sont-ce des choses légères dont on fasse peu de cas, des défauts naturels qu'on plaigne, des petitesses de dévotion qu'on excuse, des accusations vagues qu'on néglige? sont-ce des gens charitables qui pardonnent, des gens indifférents qui oublient, des inconnus qui ne s'en embarrassent pas? Tout au contraire se réunit pour envenimer la plaie. Vous ressemblez aux grenouilles et aux sauterelles qui, pour punir Pharaon, infestèrent l'Egypte; elles se répandaient partout, remplissaient les chambres, se glissaient dans les lits, montaient sur les tables, s'asseyaient sur le trône. Ces animaux sales et hideux, naissent, vivent, se plaisent dans l'ordure; ils se cachent pendant le jour, tremblent et s'enfuient au moindre bruit; mais coassant dans les ténèbres de la nuit, ils incommodent tout ce qui les environne. Tels les médisants infestent tout, se glissent partout: on les voit par toutes les maisons, ils sont de toutes les assemblées, troublent les repas et les parties de plaisir; le trône n'est pas à l'abri de leurs ordures. Ces méprisables reptiles naissent, vivent, se plaisent dans les vices et les défauts dont ils font leur aliment délicieux; ils fuient le grand jour, tremblent, se cachent, s'enfuient aux approches de la personne intéressée; mais sous les ombres du secret et de la dissimulation, ils incommodent tout par leur coassement. C'est un des plus redoutables fléaux que Dieu permette pour punir les pécheurs: *Educ ranas per Egyptum.* (*Exod.*, VIII, 5.)

Mais, dira-t-on, il s'en faut bien que le monde ait de si grandes idées du prix de la réputation; la plupart de ces vices sont trop légers à ses yeux pour beaucoup ternir celle des personnes. La médisance n'est donc qu'une faute légère, puisqu'elle ne fait qu'un tort médiocre; car ce n'est pas tant par le prix réel des choses que par l'idée vraie ou fausse que le monde s'en forme, qu'il faut en juger. Je conviens en effet que ce jugement augmente ou diminue et le malheur de l'accusé et le crime de l'accusateur, et peut faire ou une faute griève en matière légère, ou une faute légère en matière grave. Une galanterie flétrit un ecclésiastique et passe pour un jeu dans un militaire; la timidité déshonore le militaire, elle fait honneur au religieux; un vieillard se décrie par des légèretés dont on fait un mérite à la jeunesse; la délicatesse est un agrément dans les femmes, un ridicule dans les hommes.

Mais il s'en faut bien qu'on doive porter l'indulgence aussi loin que le dit le monde. Qu'on suive la médisance dans son funeste cours. De ces personnes trop peu éclairées ou trop peu vertueuses pour ne pas faire cas de la solide piété, ne passera-t-elle pas à mille autres qui en conaissent mieux le prix? Parmi ses déserteurs même, combien gémissent en secret de ne pas pratiquer ce qu'ils honorent? On l'a donc décrié auprès de ces personnes pieuses dont le suffrage est le seul digne d'être ménagé. Le libertin mérite peu qu'on le cultive, ses éloges déshonorent, ses mépris sont glorieux; mais un protecteur, un ami chrétien, un homme sage, dont l'estime fait honneur, dont l'amitié est utile, que pense-t-il de ces vices et de ces vertus? Bien plus, le libertin, lors même qu'il s'en joue, s'en scandalise comme les gens de bien et ne condamne que plus sévèrement. Autant les bons exemples autorisent la piété, autant les mauvais accréditent le vice: le nombre des coupables en précipite le progrès. De ceux même dont le monde paraît faire peu de cas, il en résulte une réputation équivoque qui en prépare la perte entière. Le libertin même rend justice au vrai mérite: il a une idée bien différente de ceux dont il connaît la vertu, lorsqu'il en censure les minuties, et d'un autre qui, aussi peu scrupuleux que

lui, en méprise les lois. Une fidélité même outrée à ses devoirs est un garant bien plus sûr qu'une probité de bienséance et des paroles qui se jouent de la loi : on destine l'une aux parties de plaisir, on garde à l'autre son estime et sa confiance.

Vous retrancherez-vous sur la publicité de la faute? Mais quelle est la cause de cette publicité, que la médisance elle-même? Si la charité eût étouffé le crime dans sa naissance, quand le hasard le fit connaître, en aurait-on aujourd'hui à déplorer l'éclat? Peut-être le coupable se fût-il corrigé, du moins déjà assez à plaindre, il ne serait pas devenu par un nouveau malheur l'opprobre de sa famille, de ses amis, de son pays, obligé peut-être d'aller ensevelir sa honte dans une terre étrangère, où loin de sa patrie il puisse vivre inconnu. Mais encore qui est l'auteur, qui est le propagateur de cette notoriété, qui en est responsable? C'est vous-même : peu de gens le savaient quand vous le divulgâtes : que n'arrêtiez-vous le mal dans sa source? C'était la première étincelle; pourquoi allumer le feu, l'attiser, le répandre? Cet infortuné commençait de tomber; que ne l'aidiez-vous charitablement à se relever? fallait-il inhumainement précipiter sa chute? Bien loin de vous justifier, cette publicité vous condamne, la profondeur de la plaie montre la pesanteur de vos coups.

Allons plus loin, nous l'avons dit ailleurs, en parlant des suites de la médisance pour les familles, dans le cas de la plus grande certitude et de la plus éclatante notoriété. Un arrêt flétrissant, l'exécution publique d'un criminel sur la roue, ont constaté son forfait, et l'ont appris à tout le monde. Pensez-vous que son honneur soit si fort perdu qu'il n'y ait plus ni lieu ni temps où l'on doive garder des mesures, et que la liberté d'en parler soit sans bornes? c'est une erreur. La publicité des faits ressemble au feu et à la lumière : rien de plus frappant et de plus visible, je le suppose avec vous. Mais l'un et l'autre ne durent qu'un temps et ne portent qu'à une certaine distance; ils se perdent dans l'éloignement, ils s'éteignent dans la durée; la lumière dégénère en une faible lueur et ne laisse enfin que des ténèbres, le feu se réduit en cendre. Ainsi les choses les plus connues n'ont qu'un lieu et qu'un temps, tout s'oublie et se perd. Peu de gens s'intéressent longtemps aux malheurs d'autrui. On ignore dans une ville ce qu'une autre publie sur les toits : elle-même l'oubliera bientôt. Pourquoi donc, plus cruel que le bourreau, exécutez-vous par votre langue, mille fois et en mille endroits, ce qu'il n'a fait qu'une fois et en un lieu? pourquoi, plus malin que le public, réveillez-vous ce qu'il oublie, ressuscitez-vous ce qu'il ensevelit? Si ce malheureux survit à son infamie, quelle injure de la lui reprocher, quelle barbarie de la répandre et de la perpétuer! c'est lui porter à tous moments de nouveaux coups, et à sa famille, sur qui la honte en rejaillit; et au lieu de lui tendre une main secourable, c'est rendre son mal sans remède.

Un accusateur qui intente juridiquement un procès criminel, est odieux aux honnêtes gens; mais j'ose dire qu'un médisant doit l'être encore davantage. L'un défère le coupable devant un petit nombre de juges, sages, équitables, éclairés; l'autre le cite au tribunal du public, c'est-à-dire d'une infinité de gens légers, malins, injustes, bizarres, dont il ne peut espérer aucune justice. Un prévenu peut se défendre; on l'écoute, on a égard à ses excuses, on le déclare innocent, on oblige son accusateur à des réparations. Celui dont on médit est condamné sans examen, sans règle, sans retour; on lui cache et l'accusation, et la matière, et les preuves; on se couvre souvent d'un dehors d'amitié qui, en le trompant, le met sans défense. Des parents, des amis, s'intéressent au succès d'un procès; et la médisance fait souvent et des amis et des parents, des ennemis et des adversaires. On peut obtenir la grâce du prince, peut-on l'espérer du public? La famille n'est pas enveloppée dans l'arrêt, le public ne l'épargne pas. Aussi le médisant, odieux à tout le monde, déshonore tout ce qui se lie avec lui : *Susurro ab omnibus odietur, qui cum eo manserit odiosus erit.* (*Eccli.*, XXI, 31.)

2° La religion. On comprend aisément que dans les pays où l'Inquisition est établie, les médisances sur la religion sont de la dernière conséquence. Elles exposent à toutes les poursuites de la justice. Aussi sont-elles souvent l'instrument des plus cruelles vengeances. Et parmi tous les traits injustes dont on noircit ce tribunal respectable, que l'hérésie seule a intérêt de rendre odieux, parce qu'il conserve l'intégrité de la foi, en s'opposant, comme un mur d'airain, aux entreprises de l'erreur, n'est-ce pas un des plus grands reproches qu'on a coutume de lui faire, que sa facilité prétendue à écouter la médisance, sa précipitation à se saisir des personnes accusées, son injustice dans la procédure, sa rigueur dans la condamnation? L'Inquisition serait sans doute bien indigne des puissances ecclésiastiques et séculières qui l'ont établie et qui la maintiennent, si elle était coupable de ces excès.

Mais ceux qui la condamnent si amèrement, sentent-ils donc qu'ils ne peuvent, sans se faire le procès à eux-mêmes, ni blâmer la médisance qui livre à l'Inquisition, ni condamner l'Inquisition qui l'écoute? A quels titres sont-ils dispensés des règles d'équité qu'ils proscrivent? Leur est-il plus permis de citer au jugement du public, que de déférer à celui du saint-office? Quel droit ont-ils à une facilité, à une précipitation, à une rigueur qu'ils réprouvent? Non contents de déchirer témérairement un tribunal étranger qu'ils ne connaissent pas, composé de tout ce qu'il y a de plus sage et de plus éclairé dans un grand royaume, qui n'a que des intentions pures et qui fait de très-grands biens, ne sont-ils pas eux-mêmes par leur curiosité, leurs recherches, leur ma-

lignité, une sorte d'Inquisition dans leurs entretiens, mille fois plus ardente, plus indiscrète, plus sévère, plus injuste que celle d'Espagne et de Portugal, avec les intentions les plus mauvaises, les instructions les moins exactes et les plus grands désordres? Non, jamais les émissaires, les délateurs, les officiers de l'Inquisition, ne firent autant d'injustices et de ravages que la langue du médisant.

Sans aller au delà des Alpes et des Pyrénées, il est certain que dans tous les lieux où la religion est respectée, dans l'esprit de tous ceux qui la respectent, ces médisances sont très-préjudiciables. Quelle horreur n'a-t-on pas et ne doit-on pas avoir pour des impies et des hérétiques, pour des gens suspects dans la foi, qui attaquent les plus saints mystères, les vérités les mieux établies, les personnes, les cérémonies, les objets les plus respectables? Ils sont dignes de tous les anathèmes. L'excommunication les y livre, et quand cette peine est dénoncée, elle prive de tout commerce. Ils sont odieux à tous les gens de bien, dont le nombre après tout, malgré les progrès de l'erreur, n'est pas si petit que l'on pense, et dont le suffrage, malgré le mépris que l'irréligion affecte d'en faire, n'est pas même à ses yeux d'un prix si médiocre. Oui, l'irréligion elle-même ne fait aucun cas de ses propres partisans : personne qui méprise plus, qui rende plus justice à un impie, qu'un autre impie son semblable. Partout la société des crimes, en dévoilant les coupables les uns aux autres, fait naître un mépris mutuel : la médisance expose à cet anathème général, en trahissant ce triste secret.

Je sais qu'il est nécessaire de découvrir le loup qui s'est glissé dans le bercail pour sauver les brebis de sa dent meurtrière, que le venin de l'erreur, dit saint Paul, se répandant comme la gangrène, il faut la faire connaître pour en arrêter le cours. Si les sujets doivent dénoncer les rebelles qui conspirent contre leur prince, si le fils est obligé de défendre son père injustement attaqué ; à plus forte raison, dit Tertullien, tout homme est soldat dans la cause de Dieu, le meilleur de tous les pères, et le plus grand de tous les maîtres; elle doit conserver le trésor inestimable de la foi qu'on veut lui enlever; mais ce n'est que sur des connaissances certaines que le zèle engage à donner ces avertissements aux pasteurs des âmes. Mais que dans des compagnies qui ne peuvent y remédier, que sur des bruits vagues, des soupçons, des scrupules, peut-être par intérêt ou par malignité, on rende la religion de quelqu'un suspecte, c'est une médisance dont toutes les lois de la religion même condamnent l'injustice. Il est si aisé de donner un mauvais tour à des propositions innocentes, de confondre un sentiment orthodoxe avec des expressions hasardées, de condamner par préjugé, par ignorance, par esprit de parti, les opinions permises, qu'on doit être extrêmement en garde contre la malignité qui condamne, et contre la crédulité qui adopte la condamnation.

Que dirons-nous de cet esprit de parti qui soupçonne, qui empoisonne, qui condamne tout, qui s'en fait un devoir et un mérite, à qui la médisance et la calomnie sont indifférentes, ou plutôt paraissent des actes de justice et de charité, pourvu qu'il déchire ce qui s'oppose à lui, qui enfante et répand de tous côtés une foule de libelles, et partout a ses émissaires distribués pour faire voler de toutes parts les noirs effets de sa malice? La religion, dont il se dit le défenseur, en est et la matière et le prétexte. Tout ce qui ne pense pas comme lui est hérétique, les expressions les plus innocentes sont des erreurs, les opinions les plus permises sont des blasphèmes; et, comme tout ce qu'il adopte devient entre ses mains un article de foi, tout ce qui s'en éloigne est aussitôt le renversement de la religion et des mœurs. On ne se borne pas à la doctrine, les qualités personnelles subissent bientôt le même sort. C'est une guerre où l'on emploie toute sorte d'armes : tous les émissaires du parti sont les saints Pères, tous leurs ouvrages des chefs-d'œuvre ; tout ce qu'il combat est pitoyable, ce ne sont que des ignorants et des novateurs. On n'a ni talent, ni lumière, ni bonne foi, ni vertu, qu'autant qu'on pense comme lui, tandis que tous ses sectateurs sont des oracles qui réunissent tous les genres de mérite. On cherche, on épluche, on grossit les plus légers défauts de ses adversaires, on vante les moindres qualités de ses partisans, on leur attribue les plus grandes, comme si l'un devait affaiblir les raisons et faire crouler les systèmes que l'on réprouve, et l'autre donner du poids à ses opinions et les faire adopter avec respect.

C'est ce qu'on a vu dans tous les temps. Il n'est point de médisance pareille à ce prétendu zèle, il transforme tous les esprits et leur inspire sa malignité ; le plus doux devient intraitable, le plus modeste hardi et téméraire, le plus petit génie inépuisable en méchanceté. N'a-t-on pas fait des ouvrages exprès pour prouver géométriquement qu'il est permis dans ces occasions de dire des injures, et de détruire par toutes sortes de moyens ce qu'on appelle les ennemis de la vérité ? Depuis le commencement de l'Eglise l'erreur a toujours mis en œuvre ces moyens, dictés par la malignité, consacrés par la superstition, adoptés par l'ignorance, goûtés par la dépravation, accrédités par la prévention. Les Juifs et les païens ouvrirent la carrière, en se déchaînant contre l'Eglise naissante. Quelles horreurs n'imputa-t-on point aux premiers fidèles ! Tous les hérétiques se sont servis des mêmes armes. Les calomnies des ariens contre Athanase, des nestoriens contre Cyrille, des pélagiens contre Augustin, des protestants contre les catholiques, remplissent les bibliothèques. Les catholiques même n'en sont pas toujours exempts, et malgré la droiture des intentions, les passions jouent leur rôle et percent de tous côtés. Les saints Pères ont quel-

quefois mêlé à la bonté de leur cause des traits échappés à l'humanité, dont ils n'avaient pas besoin. Le caractère d'esprit, les saillies de l'humeur, les faiblesses humaines ne sont pas détruites par la plus éminente vertu et la cause la plus juste.

L'esprit de parti ne règne pas seulement dans la religion; la nation des écrivains est-elle exempte de ces orages? la région du théâtre, pour les objets les plus frivoles, ne respire-t-elle pas le même air? Dans tous les états, dans toutes les professions, à la cour, à la ville, dans chaque corps, est-il rare de voir des ligues formées pour faire valoir un ami, pour détruire un concurrent? Quels torrents de fiel ne fait-on pas couler contre l'ouvrage, contre l'auteur, contre ses partisans! épargne-t-on les talents, les vertus, la personne, la fortune d'un malheureux qui fait ombrage? La chaire ne prend sans doute aucun intérêt à la plupart de ces objets; mais le zèle ne peut voir sans douleur la justice et la charité grièvement blessées.

3° La dévotion. Il n'est pas douteux qu'il n'y ait dans le monde des hypocrites qui ne sont rien moins que ce qu'ils paraissent, et que les gens de bien même n'aient leurs défauts. L'Evangile nous fait voir, et des pharisiens qui n'ont qu'une vertu apparente, et des apôtres qui ont des faiblesses réelles. Tel est le partage de l'humanité, la perfection est celui de l'autre vie. Il n'est pas moins certain que la qualité des gens pieux ne donne pas plus de liberté de médire d'eux, que de tout autre; pourquoi perdraient-ils un droit à leur réputation que les méchants ne perdent pas? les lois sont-elles moins faites pour eux que pour les autres? S'il devait y avoir quelque distinction, ils n'auraient que plus de titres au privilége; c'en serait assez pour les garantir de toute insulte; la justice et la charité, sans acception de personne, accordent leur protection à tous les hommes.

Mais il est des raisons particulières qui doivent rendre infiniment plus circonspect à l'égard des gens de bien. 1° Ces médisances sont plus téméraires. Les apparences sont pour eux, on ne peut les condamner qu'en les supposant hypocrites. De quel droit allez-vous fouiller dans le secret de leurs intentions et de leur conduite, pour y déterrer ce que tout dément? Les mondains touchent de près au vice, communément ils y sont plongés, il n'y a qu'un pas à faire pour trouver en eux des excès que tout y fait présumer. Il faut au contraire tout forcer ici, pour y croire ce que tout combat. Le public, justement prévenu contre les uns, s'y attendait, il n'est guère surpris de l'apprendre; aussi justement prévenu en faveur des autres, quelle surprise, quel scandale, quand on vient détruire des idées favorables, si justement établies! *Quomodo cecidisti*, *Lucifer*, *etc.* (*Isa.*, XIV, 12.)

2° Elles sont ordinairement plus malignes. On veut absolument trouver les dévots coupables; on ternit, on défigure, on empoisonne tout; sous quelque forme que la vertu se montre, elle est assurée de déplaire et d'avoir toujours quelque tache. Jésus-Christ était la sainteté même, et on le traite de pécheur, de publicain, de démoniaque; fait-il des miracles, on les attribue à Belzébuth; soulage-t-il les malades, il viole le sabbat; s'il chasse les vendeurs du Temple, c'est un usurpateur de l'autorité; s'il a la bonté de manger chez ceux qui l'en prient, c'est un homme de bonne chère et de plaisir. On ne sait comment s'y prendre pour vous satisfaire, semblables à ces enfants de qui leurs compagnons se plaignent qu'ils n'ont pas voulu partager leurs divertissements. Jean est venu, menant la vie la plus austère, vous l'avez traité d'enthousiaste. Le Fils de l'homme a eu la condescendance de s'accommoder à vos goûts, vous l'avez accusé de relâchement.

3° Elles sont communément plus atroces. On pardonne aux mondains les plus grands excès, on les impute amèrement aux gens pieux, l'ambition, l'impureté, la vengeance, l'avarice, on les accuse de tout. Ils ne valent pas mieux que les autres. Chez eux tout est crime, ils ne savent que plus habilement cacher leurs défauts pour aller à leurs fins. On leur impute surtout et nécessairement l'hypocrisie, qui est le comble de la bassesse et de la noirceur, parce que contraire à l'honneur, à la droiture, à la probité, profanant les choses les plus saintes, s'en faisant un voile ponr couvrir ses crimes secrets, elle les facilite et les commet de la manière la plus odieuse, bassesse dont rougirait un homme d'honneur, dont on n'oserait accuser un homme du monde, mais qui fait l'accusation ordinaire de la vertu, qu'on semble supposer en être seule capable. Les anciennes persécutions où les païens imputaient aux chrétiens des crimes dont ils ne soupçonnaient pas leurs semblables, ne sont que trop renouvelées, et nous avons souvent à faire contre d'autres chrétiens les mêmes apologies que faisaient les saints Pères.

4° Ces médisances, lors même qu'elles ne roulent que sur des choses légères, sont cependant les plus injustes, parce qu'on n'y pardonne rien, et qu'on traite tout avec la dernière rigueur. Il semble que la profession de piété doive rendre parfait et indigne de toute grâce: un mot, un sourire, un coup d'œil, une légèreté, une inattention, sont des forfaits, tandis que chez les mondains les plus grands péchés sont à peine aperçus; on voit une paille dans l'œil des dévots, on ne sent pas une poutre dans le sien. Ignorez-vous la faiblesse de l'homme, la violence de la tentation, la difficulté de la vertu, vous qui tous les jours en donnez de si tristes preuves, qui vous en faites un prétexte pour excuser vos dérangements, et parer les coups que vous portent et le zèle qui vous cherche, et la loi qui vous condamne? Vous êtes indignés qu'avec le foyer du péché qui nous dévore, au milieu d'une foule d'ennemis qui nous assiége, dans la route roide, escarpée et glissante où nous marchons, le plus

juste tombe sept fois; admirez plutôt la grâce qui l'empêche de tomber plus souvent et n'ayez pas l'inhumanité d'insulter à des malheurs dont il gémit plus que vous.

5° Elles sont généralement plus suspectes; car enfin quel en est le principe? C'est un fonds de corruption qui jugeant des autres par soi-même, et ne pouvant souffrir ce qui le condamne, croit voir et voudrait trouver partout les mêmes vices. L'homme de bien ne soupçonne pas le mal; il lui est étranger et lui paraît presque impossible. Mais un homme familiarisé avec le vice pense que la vertu est bannie de toute la terre comme elle l'est de son cœur; une droiture, une charité, une pureté qu'il ne connut jamais, à laquelle il ne peut atteindre, lui paraît une chimère. Chaque passion se retrouve ainsi partout, et à travers le verre coloré qui l'égare, voit sur tous les objets la même couleur. Le jugement que vous portez des autres peut servir de boussole pour aller à vous et de règle pour vous juger. Vous agissez par intérêt, la vertu vous fait le procès; il faut l'intimider et la désarmer en la décréditant. La multitude des vicieux semble rendre le vice excusable et calme les remords. Comment résister à des assauts où les gens de bien même sont vaincus? En s'associant avec eux, le danger est moins à craindre, et en les faisant tomber avec nous, la chute en est moins honteuse. En se confondant dans la foule innombrable des coupables on s'aperçoit moins de ses fautes, on les prend presque pour des vertus.

6° Sent-on combien ces médisances sont pernicieuses, et à la personne intéressée, à qui souvent elles font abandonner la vertu, et aux auditeurs, qu'on empêche de l'embrasser, et au médisant lui-même qu'elles mettent dans une espèce de nécessité de la redouter, et aux méchants qu'elles confirment dans le crime, et aux bons qu'elles enveloppent dans la censure, et à la religion qu'elles déshonorent? Qui ne serait surpris à la vue de Michol frappée de stérilité pour s'être moquée de la religieuse simplicité de David dansant devant l'arche? Qui ne tremblerait en voyant deux compagnies de cinquante hommes et leurs commandants consumés par le feu du ciel à la prière d'Elie? quel était leur crime? une raillerie sur la sainteté du prophète; ils lui disent d'un ton ironique : *Homme de Dieu, le roi vous ordonne de venir.* (IV *Reg.*, I, 9.) Cette dérision, en apparence légère, arme le zèle du prophète, allume la colère de Dieu, ils sont réduits en cendre.

On n'ose plus paraître pieux, on cache, on supprime ses exercices, on dissimule ses sentiments. On craint les railleries du monde et la réputation de singularité; la ferveur se ralentit, on décheoit, on ne devient que trop semblable aux autres : faiblesse sans doute, respect humain, lâche timidité que Dieu réprouve. Combien plus sont blâmables ceux dont l'injuste guerre fait tomber les armes des mains de la vertu! combien de conversions arrêtées par la crainte du prétendu ridicule attaché à la dévotion! On en sent la nécessité, la grâce invite, les remords sollicitent; mais comment s'y résoudre! La trop célèbre comédie du *Tartufe* a fait plus de mal que les pièces les plus licencieuses. En rendant la vertu suspecte, la livrant à la risée du public, jusqu'à faire d'un nom bizarre une expression proverbiale qui en affiche le mépris, on y a mis un des plus grands obstacles que l'enfer ait fait naître. Le médisant se prend lui-même dans ses propres piéges, et trouve sur son chemin les mêmes pierres qu'il a semées. Oserait-il s'exposer aux traits qu'il a lancés en embrassant une dévotion dont il a fait tant de fois un portrait risible? Ainsi se prépare-t-il la tentation qui va le perdre. et creuse-t-il l'abîme où il va tomber.

En empêchant le bien on confirme les méchants dans le mal. Le vice, disent-ils, n'est donc ni si dangereux, ni si condamnable, puisque les gens de bien se le permettent. Leurs exemples n'ont plus de force, leurs avis sont méprisés, leurs leçons suspectes. Les véritables gens de bien sont enveloppés dans la proscription : innocent, coupable, tout est confondu, dès qu'il en porte la livrée. Ce n'est plus qu'hypocrisie et vice caché. Ce qui seul est un titre légitime à l'estime et à la confiance, la fait aussitôt perdre. Quel contre-coup sur la religion même! quoiqu'on fasse semblant de la respecter, on ébranle la croyance, on affaiblit le respect. Que penser d'une religion qui ne peut garantir ses plus zélés disciples? quelle foi ajouter à des ministres si peu fidèles à leurs propres lois? Porphyre, Celse, Julien l'Apostat, prenaient droit des faiblesses des apôtres pour infirmer leur témoignage. Tous les jours les désordres des chrétiens empêchent la conversion des idolâtres, et les fautes des gens de bien décrient la religion : quel scandale de les dévoiler, de les répandre, de les inventer.

Concluons que la prudence, aussi bien que la charité, demande qu'on ne parle jamais, au préjudice du prochain, des choses mêmes les plus connues, les plus légères. Puisqu'il est si aisé de blesser son honneur, et dans l'ordre spirituel sur ses mœurs, sa religion, sa dévotion, et dans l'ordre moral sur ses défauts naturels, son caractère, sa profession, ses ridicules, la circonspection et la réserve la plus grande ne sont donc pas une simple perfection de conseil, mais un véritable précepte et de justice et de sagesse, pour ne jamais s'exposer à porter quelque atteinte à sa réputation. Cette attention, trop rare, mais si nécessaire et si méritoire, vous conduira à la vie éternelle, que je vous souhaite.

DISCOURS V.

SUR CEUX QUI ÉCOUTENT LA MÉDISANCE.

Cum detractoribus ne commiscearis. (*Prov*., XXIV, 21.)

Ne vous mêlez point avec les médisants.

Quoique l'honneur que la médisance ravit

soit de tous les biens naturels le plus précieux et le plus fragile, ce n'est encore que le dernier et le moins funeste de ses effets. La personne dont on médit, n'est ni la seule, ni la première, ni la plus blessée, comme on le pense communément. Le médisant et les auditeurs achètent bien plus chèrement le malheureux plaisir qu'ils y goûtent, plus mortel à ceux qu'il flatte qu'à ceux qu'il offense, semblable à un poison subtil, qui porte les premiers coups sur ceux qui le composent ou qui sont présents à la composition, avant de se faire sentir à ceux qui le boivent. La médisance fatale avant tout autre à celui qui la débite et à celui qui l'écoute, en leur ôtant la charité et la grâce, mille fois plus précieuses que l'honneur et la vie, fait à leur âme une plaie bien plus profonde que ses traits empoisonnés n'en font à l'honneur. Innocents qu'elle déchire, ayez plutôt de la pitié que de l'indignation pour vos persécuteurs : que vous êtes terriblement vengés de leur malice, par le mal qu'ils se font eux-mêmes en vous déchirant!

Quelque fausse idée que le monde se fasse de la médisance, il est certain qu'elle est un péché mortel de sa nature, et un des plus griefs de ceux qui regardent le prochain. Une âme soigneuse de son salut, qui en craint les moindres dangers, combien doit-elle respecter la loi absolue et rigoureuse qui l'interdit ! Il est vrai que la légèreté des choses que l'on débite, le peu de suite qu'elles peuvent avoir, l'inadvertance, la précipitation, diminuent la malice, et n'en font quelquefois qu'une faute légère, comme aussi l'importance de la matière, l'attention, la malignité en font fort souvent un péché très-grief. Qu'il est difficile au milieu de ce nombre infini de circonstances de fixer les bornes précises qui séparent le péché mortel du véniel ! qu'il est ordinaire de s'y méprendre et d'être mortellement coupable, lors même qu'on se croit innocent, ou tout au plus légèrement répréhensible!

Ces principes ne regardent pas moins celui qui écoute la médisance. Il entre dans les mêmes sentiments, il court le même risque, il cause le même dommage, il se charge du même péché, il s'en rend coopérateur et complice. C'est un recéleur qui en favorisant le voleur du bien d'autrui, mérite la même peine; souvent même il est plus coupable que lui. Plus attentif et plus libre, donnant du poids à la médisance par son suffrage, la développant par la curiosité, l'excitant par ses artifices, y forçant par son autorité, il en devient l'auteur le plus criminel. Qui débiterait la médisance, s'il ne trouvait une oreille favorable qui l'engage à la débiter et à s'en applaudir? *Detrahere, aut detrahentem audire, quid damnabilius, non facile dixerim.*

Ne vous alarmez point de la rigueur de la loi. Ce sont vos intérêts, coupables auteurs, ou criminels auditeurs de la médisance, qu'elle ménage : intérêts bien supérieurs à ceux de l'infortuné que votre langue déchire ou que votre oreille aide à déchirer. J'ai déjà plaidé sa cause, j'entreprends de plaider la vôtre. Après avoir réveillé votre pitié et votre justice par la vue du tort immense que vous lui faites, il faut vous demander grâce pour vous-même, exciter votre compassion, et ranimer votre religion par le détail des maux infinis que vous faites à votre âme : *Miserere animæ tuæ.* (*Eccli.*, XXX, 24.)

Ne séparons point l'auteur et l'auditeur de la médisance, non plus que dans les autres péchés nous ne séparons point l'auteur et les complices, puisque leur faute est commune. Je sais qu'il est des personnes que le respect arrête, que la crainte lie, que la nécessité force d'ouïr, quoique leur cœur en gémisse. Nous les plaignons, et nous en parlerons en détail dans la suite. A ces occasions près, j'avance que communément complices l'un de l'autre, et mutuellement auteurs du péché, ils en sont tous les deux coupables. La malice du médisant commence la faute, la malice de l'auditeur la confirme. Le premier pique la curiosité, le second enhardit la malignité. En flattant mutuellement leurs passions, tour à tour ils s'engagent, tour à tour ils s'entraînent; chacun creuse un abîme et y précipite son complice avec lui. Peut-on trop être en garde contre un danger et un crime si grand et si ordinaire?

Ces deux coupables sont nécessairement inséparables. Une médisance sans auditeur ne serait plus médisance. Bien d'autres péchés ne se partagent avec personne : un blasphémateur, un voleur, un meurtrier, peuvent consommer seuls leur forfait. La société est essentielle à la détraction ; son injustice ne consiste que dans la communication des idées désavantageuses qui détruisent l'estime dans l'esprit de l'auditeur. Les autres péchés, lors même qu'ils ont des témoins, ne font pas toujours des complices, et ne se reproduisent pas dans l'esprit des spectateurs, dont souvent ils excitent l'indignation et le zèle; la pureté n'est pas toujours altérée par des discours licencieux, les conversations impies n'ébranlent pas toujours la religion; mais un trait satirique produit toujours quelque effet sur ceux même dont il excite la charité. Il jette des ombrages dans l'esprit, il répand des nuages sur l'honneur. La fleur de la réputation en demeure toujours ternie et l'amitié refroidie, dans ceux même qui en gémissent et s'efforcent de ne pas croire. Tout auditeur de la médisance est ainsi, même sans le vouloir, tacitement coopérateur du dommage qu'elle cause. Que sera-ce quand il s'y plaît, qu'il approuve, qu'il applaudit, qu'il engage, qu'il oblige? peut-on trop craindre un si grand danger et un si grand crime? C'est pour vous inspirer des sentiments si justes, et vous faire prendre des précautions si nécessaires que j'avance deux propositions : 1° l'auditeur de la médisance s'en rend toujours complice; 2° l'auditeur de la médisance en devient souvent l'auteur. *Ave, Maria.*

—

PREMIÈRE PARTIE.

Bien loin d'écouter avec plaisir la médisance, nous devrions regarder comme une insulte la liberté d'un téméraire qui nous respecte assez peu pour oser en répandre à nos yeux le venin, soit qu'il nous en impose par des calomnies ou qu'il nous aigrisse par des détractions. Peut-on sans indignation se voir complice de ses passions, de ses indiscrétions, de ses mensonges? Tout devrait se liguer pour le combattre, aussi bien par intérêt que par justice et par honneur. Souffririez-vous qu'un sujet rebelle, un domestique insolent, un voleur, un meurtrier, vous fît la honteuse confidence de ses attentats et s'efforçât de vous mettre dans ses intérêts? voudriez-vous être fauteur de son crime? vous en rendrait-il impunément le témoin? Eh! qui peut, s'il a de la religion, voir sans une douleur extrême outrager son Père et son Dieu, et violer sa sainte loi? Les impiétés, les obscénités, les blasphèmes réveillent tout votre zèle, et la médisance vous trouve indifférent, peut-être approbateur. Vos oreilles, moins charitables que chastes et religieuses, frémissent de l'un et se réjouissent de l'autre. A ce seul titre, le médisant ne devrait trouver partout que des ennemis d'autant plus déclarés que, plus hardi que les autres pécheurs, il ne cache pas même son crime, qu'il s'en fait gloire, et fait l'affront aux autres hommes de demander, d'espérer leur suffrage. Saisis d'une sainte colère, disons comme le Prophète : *Vidi prævaricantes, et tabescebam, quia eloquia tua non custodierunt.* (*Psal.* CXVIII, 158.)

Ce serait une erreur grossière de ne se croire coupable que de ses propres fautes; la moitié des gens, au jour du jugement, se trouveront chargés des crimes d'autrui. Ne fussiez-vous qu'auditeur insensible, vous mériteriez d'être puni de la détraction que vous n'auriez pas empêchée, et à la vue de tant de désordres qui retombent sur vous, vous devriez vous écrier comme le Prophète : *Ab alienis parce servo tuo.* (*Psal.* XVIII, 14.) Mais cet auditeur volontaire se fait de la médisance, qu'il écoute avec plaisir, un péché personnel aussi grand : c'est un recéleur de choses volées, aussi criminel que le voleur qui les lui confie. Sachez que vos oreilles, favorables à la malignité, recéleuses de la réputation qu'on enlève au prochain, en sont véritablement complices : 1° en causant le même dommage; 2° en tirant le même fruit; 3° en entrant dans les mêmes sentiments; 4° en vous exposant au même danger.

1° Vous causez le même dommage : il résulte du concert de tous les deux. La médisance ne peut nuire, si on ne l'écoute; l'accueil qu'on lui fait en consomme le funeste coup. Quel est le crime du médisant qui vous parle? C'est de flétrir l'honneur du prochain dans votre esprit. Comment y pénétrera-t-il, si vous ne lui en ouvrez les portes? comment enlèvera-t-il votre estime, si vous ne la lui abandonnez? Il était déjà coupable, sans doute; sa malice est indépendante du succès; mais son crime eût été inutile, vous l'avez rendu efficace; le trait était incertain, vous l'avez enfoncé et ouvert la plaie.

Ce n'est encore, il est vrai, que votre propre estime et peut-être votre amitié que le prochain a perdue; mais vous estimeriez-vous assez peu pour en regarder la perte comme légère? vous en croyez-vous assez peu estimé pour l'y juger indifférent? Non, ce n'est pas ainsi qu'il en pense : combien n'est-il pas irrité contre celui qui l'a noirci auprès de vous, quel gré ne vous sait-il pas d'avoir refusé de l'entendre et conservé vos idées favorables qu'on s'efforçait d'affaiblir? Que ne fait-il pas pour se justifier dans votre esprit? Ce n'est pas ainsi qu'en pense le médisant, qui s'applaudit de sa vengeance en vous inspirant ses sentiments, et s'en promet un grand succès. Quelle douleur pour lui, lorsque l'innocent heureusement justifié a dévoilé la malice de son ennemi et vous l'a rendu suspect! Ils font tous deux assez de cas de votre estime pour se la disputer.

Ce n'est pas ainsi que vous en pensez vous-même, ou que vous voulez qu'on en pense : j'en appelle à votre vanité ou à votre justice. Vous regarderiez comme une insulte l'indifférence véritable ou affectée qui n'en tiendrait aucun compte, surtout si vous êtes d'un rang, d'un mérite, d'une réputation qui donne du prix à votre suffrage. Ne vous exposez donc pas à en priver vos frères, ne veuillez pas connaître leurs fautes, et, dans cette heureuse ignorance, conservez-leur une bonté qui leur est précieuse. Si votre charité ne va pas jusqu'à être leur protecteur dans le public, qu'elle leur ouvre un asile dans votre cœur, et les y protége auprès de vous contre leurs adversaires. Pourriez-vous l'exercer à moins de frais, ou vous y refuser avec moins de prétexte?

Ce n'est pas ainsi qu'en pensent ceux qui écoutent avec vous la médisance : ils blâment l'indiscret qui vous parle, louent l'homme de bien qui la défend; ils plaignent l'infortuné qu'on déchire, et peut-être se préparent à lui marquer leur zèle en l'avertissant du tort qu'on lui fait. Souvent leur malignité s'en réjouit, et peut-être ils observent l'impression que font sur vous ces discours injurieux pour en abuser, s'élever sur les ruines de l'absent, et achever de le détruire sur la garantie de votre jugement. Peut-être l'attention que vous donnez au détracteur les engage à l'écouter. Votre exemple lève leurs scrupules; vous auriez pu sauver l'honneur de l'un, empêcher le péché des autres : votre malheureuse facilité les perd tous. Concilier au médisant une attention si funeste, n'est-ce pas partager son crime? Voilà ce que votre intérêt vous ferait penser d'un ami lâche qui, dans une nombreuse compagnie, au lieu d'en imposer au médisant, l'eût écouté avec plaisir et applaudi à sa malice. Quelle serait votre reconnaissance

pour celui qui aurait repoussé ses traits?

Voilà ce que Dieu pense de votre péché, coupables auditeurs, et ce qu'il pense de votre zèle, défenseurs charitables. Il défend au médisant de l'affaiblir, voilà son crime; il vous défend de la laisser diminuer, voilà le vôtre. Il fait cas de votre estime jusqu'à vous interdire le jugement téméraire, et le risque de le former sur la médisance écoutée. Qu'est-ce que ce jugement, sinon une médisance secrète que l'on se fait à soi-même, qui prive le prochain des idées favorables que Dieu veut que vous lui conserviez, et que vous vous exposez à perdre en écoutant le discours malin qui les détruit; risque que l'intérêt de votre conscience ne vous permet pas de courir. Oui, jusque dans ce tribunal intérieur où nous nous parlons à nous-même sans témoin et sans conséquence, Dieu, jaloux de l'honneur de nos frères, se déclare leur défenseur et ne peut souffrir qu'on prononce contre eux. Souffrirait-il que dans le tribunal du public, où la médisance les défère avec tant de dommage, nous reçussions les dénonciations qu'elle y fait? Qui êtes-vous, dit saint Paul, qui faites le procès à un serviteur étranger? C'est à son maître à décider de son sort; c'est pour lui qu'il tombe ou qu'il se relève : *Domino suo stat aut cadit.* (*Rom.*, XIV, 4.)

2° Vous en tirez le même fruit que le médisant: fruit misérable, il est vrai, que la passion seule peut goûter. A quelques médisances près, qui détruisent un concurrent pour s'élever sur ses ruines, et dont la noirceur est trop sensible pour que l'honneur même et la probité ne les condamnent, on peut dire que c'est généralement un crime infructueux. Le libertin jouit du moins du plaisir de son incontinence, le voleur profite de son larcin; mais que reste-t-il au médisant des traits de sa malignité? en est-il plus heureux ou plus riche? Toujours les mains également vides, le cœur également flétri, son honneur également équivoque, la réputation qu'il enlève n'augmente, n'étaye, ne rétablit point la sienne, elle la détruirait plutôt. Sera-ce donc le plaisir de se repaître brutalement du malheur de ses frères? Un tyran pourrait tenir ce barbare langage, mais la religion, l'humanité, ne le connaissent pas. Si l'ambition, si la vengeance y sont satisfaites, que vous êtes à plaindre de joindre la lâcheté à l'injustice, de sacrifier l'équité au ressentiment, la charité à l'envie, la prudence à la malignité!

C'est pourtant ce plaisir, et si frivole et si injuste, attrait ordinaire de la médisance, que l'auditeur partage avec le médisant; un goût commun les dirige, un fruit commun les satisfait; c'est un renouvellement des jeux barbares de l'ancienne Rome : le gladiateur et le spectateur assouvissaient également leur brutalité, l'un en versant le sang de son ennemi, l'autre en le voyant répandre; trop semblables l'un et l'autre à la bête féroce qui combattait dans l'arène, dont on n'imitait pas moins la fureur en regardant le spectacle qu'en le donnant. L'infortuné qu'on y déchirait devait-il avoir moins d'indignation contre le peuple inhumain qui applaudissait à sa mort, que contre la dent meurtrière qui lui en portait le coup? Ce peuple en méritait même davantage : le tigre, privé de raison, entraîné par sa férocité naturelle, irrité par l'aiguillon, ne sait ce qu'il fait; le gladiateur, souvent esclave et forcé par son maître, ordinairement aux gages du public et obligé par état, toujours dans la nécessité de se défendre contre l'agresseur qui en veut à ses jours, ne peut s'empêcher de combattre; le spectateur libre, n'y vient que pour son plaisir. Nous blâmons, avec raison, une barbarie que le paganisme seul pouvait tolérer; mais, par un jeu aussi barbare, la médisance substituant l'honneur à la vie des hommes, présente à la passion un spectacle cruel, dont elle ne repaît pas moins la brutalité de celui qui l'écoute volontairement, que le cirque repaissait autrefois la cruauté de l'assemblée qui s'y rendait.

Il y a en effet dans tous les hommes un penchant naturel à la médisance et à la raillerie, et dans un grand nombre, c'est une véritable passion. Soit que notre âme, faite à l'image de Dieu, et pleine des idées de la perfection, soit naturellement choquée du ridicule et du vice, ou que l'amour-propre se trouve flatté en dégradant ses semblables, et consolé dans ses misères, de n'être pas le seul malheureux; soit que Dieu ait voulu nous faire souvenir de la faiblesse et de la corruption de la nature, en nous la faisant vivement sentir de toutes parts, et nous en donner un remède en la faisant reprendre et condamner; tout le monde trouve un plaisir secret à débiter le mal et à l'entendre. De là cette curiosité de savoir, cet empressement à écouter, cette adresse à deviner les défauts du prochain; de là cette attention, ces applaudissements, ces éclats de rire, que le médisant est sûr de trouver, et sur lesquels l'homme de bien, le plus habile panégyriste, compterait vainement; de là cette flatteuse réputation de bel esprit que donne la satire, cet accueil favorable des compagnies dont elle fait le divertissement, cette fécondité inépuisable qui en remplit les conversations, l'ennui et le dégoût, quand elle manque, l'air d'embarras, de sécheresse, de stupidité, que semblent donner la charité et la prudence.

En partageant le plaisir du détracteur, le goûtant peut-être plus que lui, et certainement à moins de frais et avec moins de risque, peut-on se dissimuler qu'on se rende complice de son crime, aussi bien que celui qui partagerait avec le voleur les dépouilles du malheureux qu'il a assassiné? Mais ce qui est criminel dans l'un, par quel prodige serait-il innocent dans l'autre? et leur pardonneriez-vous, vous le pardonneriez-vous à vous-même, si vos amis, si vos parents, si vos maîtres en étaient la victime? Voudriez-vous qu'on vous en crût capable? avec quel zèle vous montreriez-vous offensé, et prendriez-vous leur défense! Si vous y étiez

intéressé, vous verriez-vous de sang-froid le jouet du médisant, et l'amusement de l'auditeur? Toute votre vivacité serait réveillée contre deux coupables qui, se réjouiraient à vos dépens, et qui, réunis par le plaisir malin, sembleraient avoir conspiré contre vous. Ainsi Dieu, toujours équitable, ne condamne pas moins celui qui boit la coupe empoisonnée que celui qui la sert, celui qui allume et celui qui attise le feu. Je ne veux, disait le Prophète, partager ni la faute, ni la peine du médisant; je ne puis ni l'écouter ni souffrir sa vue : *Qui loquitur iniqua, non direxit in conspectu oculorum meorum.* (*Psal.*, C, 7)

Mais surtout, si vous êtes mécontent de la personne dont on médit, avec quel épanouissement, avec quelle avidité saisirez-vous tout ce que vous entendrez! Avec quel soin mettrez-vous à profit le bon service qu'on vous rend, sans qu'il vous en coûte! Vous n'aurez garde d'enfouir ces heureuses découvertes, et vous saurez à propos les étayer du suffrage de leur auteur. Avec quelle joie vous convaincrez-vous que vous rendez justice à votre ennemi, en le méprisant! Je vous vois boire à longs traits cette coupe enchantée, heureux même si vous n'appuyez la médisance de votre témoignage, si vous ne l'embellissez de vos réflexions, si vous ne la grossissez de vos anecdotes, si même vous ne piquez la vanité du médisant par des éloges, sa malignité par des doutes affectés, sa simplicité par des questions captieuses; car enfin pourriez-vous vous résoudre à laisser stérile cet heureux fonds, et ne pas cueillir des fruits si doux à votre haine?

3° Vous entrerez dans les mêmes sentiments. N'en eussiez-vous pas de mauvais, vous allez les prendre; vos idées vont changer, votre esprit et votre cœur vont se former sur ce modèle. L'homme naturellement crédule et facile se laisse aisément persuader; c'est surtout le mal qui trouve dans les esprits la plus docile créance, et la malignité de la haine qui se glisse le plus promptement dans le cœur. Surtout lorsque la passion parle, lorsqu'elle écoute, que la séduction est aisée! Jamais de plus éloquent orateur. Ordinairement mécontents des hommes, et par conséquent prévenus, leurs défauts nous déplaisent, leurs maximes nous choquent; est-il étonnant que toutes les avenues soient favorables au mal, et que nous adoptions avec ardeur tout ce qui semble faire notre apologie? Toutes les passions engagent à débiter, toutes portent à écouter et à croire la médisance : d'intelligence avec toutes, elle les favorise, les anime, les fait naître; toutes lui prêtent des lèvres fécondes et une oreille attentive. Votre charité va s'éteindre, la malignité va régner dans votre cœur. La pureté ne court pas plus de risque dans les discours licencieux, la foi dans les conversations impies, que la charité dans les médisances. Fût-ce votre meilleur ami, votre plus proche parent, votre héros, votre oracle, à force d'en entendre médire, l'estime, l'amitié, le respect, s'évanouiront. Je vous vois déjà citer en secret à votre tribunal, et faire rigoureusement le procès à ceux dont vous adoriez les défauts : vous n'exigerez pas des démonstrations pour condamner; la moindre lueur décide quand les préjugés ont ébranlé, et que la médisance a préparé les voies.

Il n'est point de scandale plus prompt et plus efficace, soit parce qu'on apprend à devenir médisant, soit parce qu'on ne peut s'empêcher de croire la médisance. Les autres vices sont moins contagieux. On frémit des blasphèmes d'un impie, on rougit des désordres d'un impudique, on est indigné de l'orgueil et de l'ambition. Mais on croit presque toujours le mal qu'on entend, lors même qu'on est persuadé que l'imposture et la malignité le débitent. On ne voudrait pas l'imiter, on la condamne peut-être; mais on aime à l'entendre, et on y ajoute foi. Entraîné, sans le vouloir, par la séduction, lors même qu'on ne croira pas le mensonge, on doutera de la vérité, on ne verra pas l'innocent avec les mêmes yeux, la même amitié, la même estime; voulût-on revenir, on trouvera dans son cœur je ne sais quelle froideur, dont on n'est pas le maître.

De là cette difficulté infinie de détromper le public, qui rend presque impossible la réparation de la médisance. On a cru le mal avec la plus grande facilité, et presque personne ne revient de ses idées. Que l'accusé, que les amis donnent les justifications les plus complètes, que le médisant lui-même se rétracte, le public intraitable trouve dans l'apologie des difficultés qu'il ne trouva pas dans l'accusation, il imagine dans l'ami qui excuse, un intérêt qu'il ne soupçonne pas dans l'ennemi qui accusait; la rétractation est attribuée à faiblesse, la diffamation ne passait pas pour malignité. La vérité se fît-elle jour, elle restera encore couverte de quelque nuage; l'erreur vole de bouche en bouche, et on croit toujours; la vérité, faible et languissante, à peine se fait entendre, et toujours affaiblie, sauve à peine quelqu'un de ses droits. Des vertus éclatantes vinssent-elles compenser et effacer quelques légers défauts, on se servira encore de ces défauts pour ternir le lustre des vertus. Peut-on être trop en garde contre des impressions dont il est si difficile de se défendre, et presque impossible de revenir?

L'auditeur est une espèce de juge devant qui le médisant défère l'infortuné qu'il déchire, un juge de choix, dont on ambitionne le suffrage et qu'on s'applaudit d'entraîner dans ses sentiments. La charité et la justice exigent qu'il n'écoute, n'agisse, ne prononce qu'en juge. L'impartialité et l'intégrité qui doivent tenir la balance lui permettent-elles de condamner sans entendre, de croire sans preuve, de prononcer sans autorité, d'écouter même sans nécessité? Ne doit-il pas suspendre son jugement, dans le doute, et même pencher vers la douceur? Ne doit-il pas démêler l'ennemi qui exagère, le méchant qui invente, l'homme léger qui hasarde : en un

mot, suivre toutes les règles d'équité qui guident les magistrats? Il doit se servir du glaive pour réprimer le calomniateur et défendre l'innocent; il doit émousser, détourner, arrêter les traits de la malignité, corriger et faire rentrer en lui-même l'injuste délateur. Le zèle et la fermeté ne doivent pas moins faire son caractère que l'équité et la droiture; il n'est pas seulement un juge que l'on appelle; en interrogeant, en applaudissant, en excitant, il s'érige en juge et en usurpe l'autorité; il doit d'autant plus en observer scrupuleusement les devoirs, s'il ne veut se rendre complice et fauteur de l'injustice.

Ne consultât-on que ses intérêts, il vaut encore mieux conserver la tranquillité du cœur et la paix dans la société, l'estime et l'amitié mutuelles, que d'avoir à soutenir les dégoûts de la division ou à combattre l'effet de la médisance. Un calme heureux régnait chez vous; vos parents, vos amis trouvaient en vous un zèle toujours ardent, des services toujours prêts, une conversation toujours obligeante. Que vois-je! à ces jours sereins ont succédé les jours les plus sombres, la tristesse et la défiance sont peintes sur votre visage, vos paroles sont brusques, vos manières choquantes, vous êtes agité de mille inquiétudes; le noir soupçon, la cruelle vengeance, la haine injuste sont devenus votre aliment: vous ne vous nourrissez que de poison. Ah! fallait-il écouter ce malin rapport, cette médisance envenimée qui vous arrache le repos et les douceurs de la vie! Fallait-il vous liguer contre vous-même et vous rendre complice du crime qui vous perd! Que ne disiez-vous avec indignation aux ennemis de votre bonheur: Vous prétendez m'amuser par vos plaisanteries, mériter mon suffrage par vos bons mots, me montrer votre amitié par vos découvertes, ah! pouviez-vous me rendre de plus mauvais service? Que ne me laissiez-vous dans mon ignorance! Pourquoi m'apprendre ce qui ne peut que m'aigrir et me chagriner? La charité est-elle assez peu précieuse pour m'exposer à la perdre? Mais quelle créance méritez-vous? Votre démarche même vous décrédite: imposteur, si vous dites faux; médisant, si vous dites vrai; mais toujours imprudent, toujours suspect, toujours malin, en le disant. Il ne faut que vous entendre, pour se défier de vous et vous mépriser. Mais quelle imprudence à moi-même de vous prêter l'oreille, d'ajouter foi à vos discours, de me rendre complice de votre malignité!

4° Vous vous exposez au même danger, c'est-à-dire que vous deviendrez médisant vous-même, en écoutant la médisance. Fuyez le médisant, dit le Sage, non-seulement par les péchés que vous commettez en lui donnant audience, mais encore par ceux que vous vous mettez dans le danger de commettre: son commerce est des plus dangereux. Vous serez tenté de redire ce que vous aurez entendu; vous en débiterez bien davantage; vous prendrez le style, la facilité, le goût de la médisance: *Fugite detractores.* (*Prov.*, XXIV, 21.)

Un bon mot est un pesant fardeau; le sacrifice est difficile à faire: il plaît, il amuse, il fait écouter, il donne une réputation de bel esprit: c'est une sorte de parure qu'il coûte autant de supprimer qu'il en coûterait à une femme mondaine de ne pas étaler un bijou qui relève ses grâces. Un secret est un pesant fardeau! on a beau le demander et le promettre, presque personne ne le garde: on brûle d'en faire confidence. Peut-on exiger, doit-on espérer une discrétion que soi-même on n'a pas et qu'on enseigne, par son exemple, à ne pas avoir? qu'on fait violer à celui qu'on écoute? De secret en secret, de promesse en promesse, tout le monde en est bientôt instruit. Une médisance est un pesant fardeau: soit démangeaison de parler, soit envie de se faire valoir, soit malignité qui aime à donner du ridicule, soit orgueil qui croit s'élever sur les ruines du prochain: qu'il est rare, qu'il est difficile qu'on n'aille se faire honneur de ce que la médisance vient de nous découvrir!

Qui se borne même à ce qu'il a appris? Tout grossit sur les lèvres qui le répètent. Quelle est la mémoire assez heureuse pour le conserver avec précision? Le ton, l'expression, le tour, les circonstances échappent bientôt à la plus exacte. Rien ne copie au naturel; les traits qu'on substitue prennent la place de la réalité: l'esprit n'est jamais si content de ce qu'il en a entendu dire qu'il ne se flatte de l'embellir. Le cœur est rarement assez impartial, assez équitable pour ne pas le défigurer; il y répand toutes les nuances de ses affections, de ses passions, de ses haines, de ses dégoûts, de ses préjugés; il ne l'a reçu qu'à travers ces nuages: c'est à travers ces mêmes nuages qu'il le rend; tout porte l'empreinte de sa malignité. Que de risques pour la justice et la charité! L'ignorance vous eût épargné tous ces risques. En fermant l'oreille, votre âme eût été en sûreté, la vertu vous fût devenue heureusement nécessaire. Vous vous exposez à tout en écoutant. Cette funeste découverte fait naître la tentation, réveille la malignité et vous met dans une occasion prochaine de médire dont vous ne vous défendrez pas.

L'un des plus grands dangers que court l'auditeur de la médisance, c'est non-seulement d'en recueillir la matière et d'en faire naître la tentation et l'occasion, mais surtout d'en prendre l'esprit et le goût. Il est peu de vices où la liaison avec les méchants rende plus promptement méchant comme eux. Le joug de la pudeur se perd dans la société des impudiques; l'esprit de religion, dans le commerce des impies; les entretiens des orgueilleux forment des superbes, et les conversations des médisants montent sur le ton de la malignité dont elles font l'apprentissage: elles réunissent les autres vices. Ne roulent-elles pas tantôt sur la galanterie dont elles révèlent les honteux mystères, tantôt sur la religion dont elles tournent les pratiques en ridicule? sur l'orgueil

dont elles sont et l'aliment et le fruit ? Pour la charité, elles l'anéantissent : *Qui tetigerit picem inquinabitur ab ea.* (*Eccli.*, XIII, 1.)

Il est aisé de sentir ces pernicieux effets. On démêle au style, au souris, au ton, aux expressions, aux pensées, au tour, au goût, les gens nourris dans les plaisanteries du théâtre, dans l'amertume de la satire, dans le fiel de la médisance. Vous étiez naturellement bon, indulgent, équitable, prudent; un cœur droit et simple ne soupçonnait pas le mal, n'en parlait pas, n'y pensait pas. Vous voilà devenu malin, moqueur, médisant, caustique ; partout vous trouvez des ridicules et des vices, personne n'est en sûreté auprès de vous, vous n'épargnez rien. Que cet esprit est dangereux ! il rend odieux à tout le monde, il blesse à tout moment la justice et la charité. Qu'on est à plaindre ! on se nourrit de poison. Ainsi prend-on le langage et l'esprit du pays où l'on vit, on s'en pique, on s'en fait honneur, on rougirait d'être moins médisant que les autres : *Cum perverso perverteris.* (II *Reg.*, XXII, 27.)

Une complicité si évidente permet-elle de douter que l'auditeur, qui partage le péché de la médisance en l'écoutant, n'entre aussi dans l'obligation solidaire de la réparation, comme dans toute autre injustice à laquelle on a coopéré ? A plus forte raison s'il y a excité, applaudi, aidé, s'il s'en est rendu auteur. Mais il doit plusieurs sortes de réparations : la première, à lui-même, en rétractant, ou du moins en suspendant le jugement qu'il avait légèrement formé, et conservant son estime et son amitié à la personne offensée, marquant même qu'il ne croit pas le mal qui s'en dit, surtout si par son approbation il a donné lieu de croire qu'il y ajoutait foi, et par là de lui donner un nouveau poids ; la seconde, au médisant, qu'il doit avec autant de prudence que de zèle reprendre de la médisance, selon les règles de la correction, et selon les lois de la justice, lorsque les applaudissements qu'il a donnés peuvent affaiblir ses remords ou le confirmer dans sa malignité ; la troisième, auprès des autres auditeurs, qu'il doit tâcher de dissuader des idées désavantageuses qu'on leur a données lorsque la négligence ou la malice l'a rendu complice du crime qu'il aurait pu et dû empêcher : la quatrième, envers les uns et les autres, du scandale qu'on leur a donné en écoutant la médisance, quand même elle n'aurait fait aucun tort à la réputation. Le dommage et le scandale sont deux objets différents, dont chacun exige la réparation ; les médisants et les scandaleux y sont soumis, leurs complices en seraient-ils dispensés ?

Mais c'en est assez pour faire sentir la complicité du péché dans l'auditeur de la médisance ; nous avons plusieurs fois insinué qu'il devait même souvent en être regardé comme l'auteur, nous allons mettre cette vérité dans un plus grand jour.

SECONDE PARTIE.

Quoique sans doute celui qui débite la médisance soit la première cause du mal, j'ose dire que celui qui l'écoute est ordinairement plus coupable que lui. Un homme qui parle, aveuglé par sa passion, ébloui d'un bon mot, entraîné par le fil de la conversation, engagé par l'espérance de montrer de l'esprit, d'amuser une compagnie, souvent de faire la cour à quelqu'un, lâche, sans attention et sans malice, un mot dont il ne prévoit pas la suite. Plus imprudent que coupable, il est quelquefois plus à plaindre qu'à blâmer. Je ne prétends pas l'excuser, mais convenons que l'auditeur, bien plus libre et bien plus maître de lui-même, sans intérêt, sans précipitation, ne sachant ce qu'on va lui dire, n'y donnant que l'attention qu'il lui plaît, est inexcusable quand il s'y prête. Outre la supériorité d'âge, de rang, de vertu, de mérite qu'il peut avoir, l'avantage d'un spectateur qui se possède sur un acteur qui s'emporte, d'un témoin sans partialité sur un coupable passionné, d'un juge intègre sur un délateur prévenu, lui donne le droit et lui impose l'obligation de ne pas écouter sans nécessité, de parler avec charité, d'examiner avec soin, de prononcer avec justice, s'il ne veut se rendre comptable.

Lorsque, malgré ces facilités, il tolère, il applaudit, il excite, il commande la médisance, lorsque tacitement par son silence, ouvertement par son approbation, obscurément par ses artifices, impérieusement par son autorité, il la rend nécessaire, n'en devient-il pas le coupable auteur ? Ce sont ces quatre auditeurs de la médisance, ces indifférents qui la laissent passer sans y prendre intérêt, ces complaisants qui en font des éloges, ces flatteurs qui l'arrachent, ces vindicatifs qui y obligent, dont nous allons faire sentir la faute et détailler les obligations. La conséquence sera aisée à tirer.

1° La tolérance rend tacitement cause de la médisance. Le silence suffit quelquefois pour l'autoriser ; pour y engager elle a besoin de ce secours, le cherche et le met à profit ; plus dépendante que les autres passions, l'attention qu'on lui prête fait tout son plaisir et sa vie. Qui s'aviserait de parler, s'il ne trouvait une oreille crédule ? mais qui s'en défend quand il y peut compter ? Content de soi-même sur la garantie des suffrages qu'on a su se concilier, la tolérance se change en approbation. Il suffit de n'être pas contredit pour se donner une libre carrière. Que demande-t-on que d'être écouté ? on est sûr du reste, on s'épanche, on s'admire, on fait de nouveaux efforts pour en goûter le plaisir et s'en assurer la possession : semblable à une courtisane qui invite au crime, une oreille facile se prostitue à la malignité et l'invite à se rendre.

Il y a donc une obligation étroite de reprendre le médisant. Cette obligation est commune à tous les péchés ; nous sommes tous chargés du salut les uns des autres. Dieu, qui voit enfreindre sa loi, condamne le lâche déserteur qui l'abandonne, comme le rebelle qui la transgresse ; c'est un père

qui ne blâme pas moins l'indifférent spectateur qui laisse égorger son fils, que le meurtrier qui porte le coup : *Sanguinem ejus de manu tua requiram.* (*Ezech.*, III, 18.) Un homme en place, un père, un maître, un ami, plus coupables que d'autres de ne pas maintenir un ordre pour lequel ils ont reçu l'autorité, multiplient, par leur lâcheté, des crimes auxquels ils laissent une liberté entière, et deviennent d'autant plus inexcusables auteurs des dommages qu'ils n'arrêtent pas, que le remède en serait plus facile. Que leur faut-il pour empêcher le mal? un mot, un coup d'œil, un geste, le silence même : comme tout en est l'instrument, tout peut en devenir le remède. Armez-vous d'un saint zèle, comme le Roi-Prophète, et déclarez-vous l'adversaire implacable du crime; il n'est point d'ennemi plus digne de votre colère : *Detrahentem secreto proximo suo hunc persequebar.* (*Psal.* C, 5.)

Il faut ici reprendre promptement. Les délais seraient funestes; la parole échappe, le mal gagne et ne se répare plus : *Volat irrevocabile verbum.* L'occasion de reprendre pourra ne plus se retrouver; dans d'autres circonstances il faudra bien des préludes pour ramener les choses : on éludera, on s'excusera, les coups porteront à faux. Tout est alors disposé, on ne peut ni désavouer, ni se défendre; la plaie est fraîche, l'appareil sera bientôt mis, il produira son effet. Il faut reprendre avec fermeté. Saint Augusgustin avait fait écrire en gros caractères dans sa chambre ces deux vers :

Quisquis amat dictis absentum rodere vitam,
Hanc mensam vetitam noverit esse sibi.

Quelques évêques qui mangeaient chez lui, prenant la liberté de médire, il leur dit courageusement : Si vous ne changez de discours, il faut que j'efface ces vers ou que je quitte la partie. Les brusques saillies font vivement sentir le péché, empêchent le scandale, et forment la réputation de charité; les ménagements font empirer le mal et donnent une réputation contraire.

Ne la craignez pas cette belle réputation de circonspect, de charitable, de difficile, même en matière de médisance. Qui jamais ne la débite, jamais ne l'écoute. Elle fera votre repos et votre gloire : la prudence et la probité valent bien les richesses et la naissance. Personne n'a plus de droit à l'estime et à la confiance publique que celui auprès de qui chacun se croit en sûreté ; on se fait autant de défenseurs de tous ceux de qui on a plaidé la cause. A-t-on du mal à dire de l'homme charitable qui n'en dit de personne? Cette réputation prévient les fautes et fait les frais de la correction, sans en avoir la peine et en courir le risque. Les médisants s'y attendent, et vous rendent justice, ils s'excusent auprès de vous ; les plus hardis adoucissent les traits de la malignité, l'idée de votre charité leur en impose. Sans avoir besoin de parler, votre seule présence suffit pour empêcher, interrompre, déconcerter une conversation maligne, comme la présence d'un homme modeste suffit pour arrêter les conversations licencieuses. Ils sont souvent plus attentifs, plus délicats que vous. Cette réputation vous est utile à vous-même; elle vous met en droit, ou plutôt elle forme un engagement et une espèce de nécessité de n'être jamais médisant : nécessité heureuse dont on ne pourrait s'écarter sans causer la surprise et s'attirer le blâme du public. Vous êtes un appui de la vertu, un préservatif du vice. Cette réputation coûte à acquérir; mais elle est aisée à soutenir quand elle est acquise. Le respect humain qu'il fallut d'abord vaincre étaye par la crainte du ridicule. Quelques coups d'éclat suffisent pour donner de vous cette idée; ils tranchent les difficultés pour longtemps. Un peu de courage et de fermeté épargnent des années d'embarras; on en sert mieux et plus ardemment et le prochain et soi-même. Ces victoires décisives affermissent l'empire de la charité : trop de ménagement l'affaiblit, et laisse la carrière ouverte aux désordres.

Une réputation contraire de tolérance et de facilité, à plus forte raison de goût et de penchant pour la médisance, la multiplie à l'infini ; elle rassure, elle invite, on est sûr du succès. Quelque excès qu'on se permette, on espère obtenir grâce d'un homme accommodant qui ne se fait point scrupule de l'entendre, ou plutôt on est assuré de lui plaire. Chacun, assez porté au vice, s'empresse de servir selon son goût un auditeur favorable, qui devient ainsi, sans y penser, et le complice et l'auteur du mal que son indulgence fait faire. Il règne parmi les hommes un esprit de servitude qui les assujettit au goût les uns des autres, et une faiblesse qui les en rend dépendants. Ce n'est pas seulement dans les cours des princes, c'est dans toutes les sociétés que les passions, pour se satisfaire, saisissent l'objet qui les flatte et l'appui dont elles ont besoin. Partout le respect humain, la vanité, la paresse, nous font conformer en vils courtisans aux sentiments des autres et nous en rendent comptables.

2° On se rend ouvertement auteur de la médisance par l'approbation qu'on lui donne. C'est ordinairement tout le fruit qu'elle se promet, et quel est l'objet de cette approbation ? C'est tantôt la conduite et la personne du médisant : il se défend, dit-on, et se rend justice; il se venge et en a le droit; il agit par zèle, par piété, par devoir, et rend gloire à Dieu. C'est quelquefois la forme de la médisance qu'on loue, le sel qu'on y répand, l'esprit qui y brille, les agréments qui la parent, les ménagements qui s'y observent. C'est le plus souvent le fond des choses, qu'on confirme par des preuves, qu'on appuie de son propre témoignage, qu'on étend, qu'on empoisonne par des vraisemblances et des conjectures. Et de combien de manières met-on à ce péché le sceau de son suffrage? C'est un air ouvert qui encourage, une attention qui invite, des applaudissements qui flattent, des

éloges qui couronnent, des éclats de rire qui font triompher. Amorces séduisantes qui perdent, si vous rendez criminel l'aveugle qui se laisse prendre au piége, quel crime n'êtes-vous pas pour celui qui le lui a tendu?

Si vous ne voulez donc pas vous charger de ce crime, bouchez vos oreilles d'épines, dit le Sage, et n'écoutez pas la langue médisante. Ne vous contentez pas de les boucher pour ne rien entendre, vous ne sauveriez que vous; bouchez-les avec des épines, soyez saintement hérissé, piquez en quelque sorte le médisant par la peine que vous lui marquez. Pour le faire rentrer en lui-même, ne vous contentez pas de boucher vos oreilles, environnez-les d'une espèce de haie d'épines pour vous rendre inaccessible à ses traits malins : *Sepi aurem tuam spinis, et linguam nequam noli audire.* (*Eccli.*, XXVIII, 28.) Voilà le plus sûr moyen de tout arrêter : un silence qui glace, un sérieux qui déconcerte. Parle-t-on à celui qui refuse d'écouter, à qui la conversation est à charge? L'amour-propre y souffrirait trop : la conversation tombe, il faut la changer ou se taire. C'est, dit le Sage, un vent violent qui dissipe la pluie et emporte le nuage : *Ventus aquilo dissipat pluvias*, *facies tristis linguam detrahentem.* (*Prov.*, XXV, 23.) C'est la pratique des saints : ils composent leur visage, et, par un air sévère, ils font une espèce de sermon pathétique qui arrête ou confond le médisant et sauve les intérêts du prochain : *Per tristitiam vultus corrigitur animus delinquentis.* (*Eccli.*, VII, 4.)

Une autre manière de remédier à la médisance, c'est de défendre l'infortuné dont on parle, d'excuser ses fautes, de les rendre douteuses, de les compenser, de les effacer par ses vertus. Dites avec plaisir de votre frère tout le bien que vous en savez. C'est le trésor de la charité d'où l'homme de bien fait sans cesse éclore des choses anciennes et nouvelles. Les actions des hommes ont tant de différentes faces, tant de circonstances peuvent en diminuer la malice, que rien ne prête plus aisément aux explications favorables. Rien encore de plus suspect que les présomptions et les conjectures, les rapports et les bruits publics, et les différentes voies dont on peut être instruit. La charité est ingénieuse, elle met tout à profit avec empressement pour sauver le prochain. Ce zèle est digne de vous. C'est un pupille sans défense, devenez son tuteur; c'est un pauvre sans ressource, déclarez-vous son protecteur; c'est un innocent sans appui, soyez son libérateur. En permettant que vous soyez témoin des attentats qui le déchirent, la Providence le met entre vos mains; la ferez-vous repentir de sa confiance?

En lui fermant cet asile, vous vous rendez coupable de sa mort; semblable au pauvre à qui vous refusez l'aumône dans le besoin, il vous redemandera son sang que vous laissez répandre : *Non pavisti, occidisti.* Le médisant, disent les saints, blesse trois personnes à la fois : il se donne à lui-même la mort spirituelle par le péché, il la donne à ceux qui l'écoutent par le scandale, il donne la mort civile à celui dont il parle en lui ôtant dans son honneur un bien plus précieux que la vie : *Viperæ similis, uno flatu detractor tres inficit, seipsum, audientem, et illum de quo loquitur.* Cet auditeur blessé devient meurtrier à son tour, et par sa lâche approbation enfonce profondément tous ces traits, et dans le sein du médisant qu'il autorise, et dans le sien qu'il infecte du poison, et dans celui de l'absent qu'il aide à décrier; fournir le glaive, entretenir la haine, diriger le coup, pousser la main de l'homicide, c'est être, comme lui, la cause de la perte de la vie. Saint Paul, en gardant les habits de ceux qui lapidaient saint Etienne, était censé le lapider par toutes leurs mains. Médisant, vous êtes aussi coupable, vous décriez vos frères par les oreilles de tous ceux qui vous écoutent; auditeur, vous ne l'êtes pas moins, vous le décriez à votre tour par les langues de tous ceux que vous écoutez : *Omnium manibus Stephanum lapidabat.*

Il est quelquefois plus aisé et plus utile de détourner la conversation que de prendre ouvertement la défense des absents : on arrête la médisance sans aigrir les esprits. Tel qu'un ruisseau docile dont le jardinier détourne les eaux à son gré, la conversation, toujours libre et flexible, passe rapidement, sans choix et sans ordre, d'un objet à un autre; on saisit le premier qui se présente, à propos d'une circonstance, à propos d'un mot, à propos de rien, on y fait venir tout ce qu'on veut. Qu'on en suive le fil, on sera surpris comment, de propos en propos, on est venu à parler des choses les plus éloignées par l'enchaînement le plus bizarre. Pourquoi la charité ne profiterait-elle pas de ces ouvertures pour sauver le prochain? serait-on excusable de les négliger? Il est même quelquefois à propos de rompre brusquement l'entretien pour faire mieux sentir une faute que trop de ménagements semblent presque justifier.

Mais soit qu'on reprenne le coupable, qu'on défende l'innocent, ou qu'on détourne les coups qui allaient le blesser, son intérêt même, aussi bien que celui de la charité, demandent, pour le faire avec succès, qu'on prenne toutes les mesures que dicte la sagesse. Souvent, en voulant faire une apologie, on excite le médisant à en dire davantage : il prouve, il détaille, il circonstancie, il exagère, il se fait croire. Un zèle déplacé fait plus de mal que de bien : il eût mieux valu laisser un cours libre au torrent; une faible digue ne sert qu'à accroître sa rapidité et étendre l'inondation. Ayez égard au caractère des personnes : il en est de sensibles qu'il est dangereux de heurter de front, surtout s'ils sont piqués; on risque moins avec des naturels doux et faciles. Il en est de déraisonnables qui n'écoutent rien : on fait entendre raison à un homme sage; qu'espérer d'un insensé? Il est des choses publiques que tout le monde sait, et

quoiqu'il soit louable de n'en pas parler, ce serait une sévérité inutile et outrée de condamner ceux qui en parlent; ce serait se décréditer et donner un air de scrupule à tout ce qu'on reprendrait de plus criminel. Un esprit judicieux, qui ne blâme ou n'excuse qu'à propos, fait plus de bien par le crédit qu'il s'attire, son équité reconnue entraîne tous les suffrages. Enfin on doit éviter un excès de piété qui, à force d'excuser tout, louerait presque le mal même ou en diminuerait la juste horreur. Gardez-vous de farder le vice, dit saint François de Sales, ne donnez pas à la désobéissance le nom de zèle, n'appelez pas l'arrogance franchise, et la licence amitié. La médisance empoisonne les vertus; une charité mal entendue, en déguisant le désordre, en affaiblit l'horreur. La gloire de Dieu, l'intérêt du public, demandent que le vice soit blâmé et n'usurpe pas l'estime sous le masque de la vertu. C'est dans ces vues que, sans être coupable de médisance, le magistrat couvre le crime d'infamie, rend publique sa condamnation et la fait exécuter avec éclat.

3° On se rend artificieusement auteur de la médisance par la malignité. Nous serions trop heureux si le monde n'avait besoin que de règles de prudence pour faire la correction avec fruit. Il s'en faut bien que nous ayons à modérer les excès de son zèle. La plupart n'en ont que pour animer le médisant et se rendre auteur de son péché, par la manière dont ils y engagent. N'est-ce pas assez d'offenser Dieu par soi-même? faut-il le faire offenser par les autres? Péché diabolique, ordinairement plus considérable que la médisance même; car, quoique le médisant aille souvent plus loin qu'on ne voulait, il est rare pourtant qu'on ne voie avec plaisir le coupable effet de ses instigations. Mais quand même il en désavouerait l'excès, il n'en serait pas moins responsable. Un incendiaire a beau dire qu'il n'a voulu brûler qu'une partie de la maison, il est comptable de tout le ravage du feu qu'il allume. Le risque seul qu'il en a voulu courir le rend inexcusable.

Le voilà, ce médisant, comme un prévenu sur la sellette. Un auditeur malin, comme un juge adroit, tâche de lui arracher du fond du cœur tout ce qu'il sait et ne sait pas sur le prochain; des questions captieuses l'embarrassent, il cherche de nouveaux tours encore plus empoisonnés pour y échapper; des difficultés apparentes, des doutes affectés l'inquiètent; il s'efforce de les lever par des protestations, des autorités, des serments, de nouveaux faits, de nouvelles preuves. Quelques légères justifications des absents semblent compromettre son discernement et son équité: on se fait un point d'honneur de ne pas les laisser suspects; des éclaircissements meurtriers, des traits plus sombres dans le tableau, de nouvelles victimes aussi peu ménagées, viennent augmenter son triomphe. C'est une sorte de plaidoyer où chacun veut demeurer maître du champ de bataille : un air attentif et sérieux le réveille par une audience favorable; un air d'inattention et d'indifférence le pique d'honneur et lui font vomir des noirceurs; on l'aide à trouver des défauts, on le met sur la voie; on lui suggère un mot, un trait, une circonstance qui l'encourage et l'invite; on tourne en ridicule la charitable retenue qui l'arrête. Petitesse d'esprit, excès de dévotion, charité feinte, on le fait rougir de sa prudence, il croit son honneur intéressé à en violer les lois; on nourrit sa passion, on entretient sa haine, sa jalousie, ses ombrages; pour l'engager à ne pas épargner ceux qu'il croit être ses ennemis, on lui en rapporte des traits piquants pour l'aigrir davantage et l'obliger à les décréditer pour sa justification. Toutes ces différentes tortures pénètrent, fouillent, pompent, expriment d'autant plus dangereusement, qu'on ne s'en défie pas.

On se déguise même, on se masque pour mieux surprendre. Une maligne curiosité se fait rendre compte de la conduite du prochain; ces malignes recherches arrachent un coupable secret, souvent le font inventer. Les louanges, les applaudissements, le titre d'homme agréable, prodigués, sont et l'attrait et la récompense du crime. L'amour-propre, déjà payé par un premier succès, enchanté de sa réputation, se donne d'autant plus de carrière, qu'au lieu d'être blâmé comme d'une faute, il ne se voit que plus favorablement accueilli. On joûte avec lui de bel esprit, de plaisanterie, de satire, et ne voulant pas être en reste, il cherche et ne trouve que trop dans le fonds inépuisable de la malignité, de quoi satisfaire sa coupable émulation. Le prochain en fait tous les frais, et de part et d'autre est traîné au char de triomphe. On fait, par des voies détournées, insensiblement tourner la conversation sur des matières critiques, on les entame, on agace, on enhardit le médisant, il ne marche que trop rapidement dans la carrière qu'on lui a ouverte. Dans un interrogatoire juridique, le prévenu, en garde pour ne pas donner prise, s'observe, dissimule, se défend, mesure tous ses termes, voudrait ne rien avouer; il faut toute l'attention et la sagacité d'un juge pour ne pas s'y méprendre. Ici, au contraire, on s'empresse, on se fait honneur de tout dire, d'ajouter, d'embellir, d'exagérer. C'est le chef-d'œuvre du juge de faire comme enfanter la vérité, de la faire percer à travers les nuages dont on a intérêt de l'envelopper; on lui fait honneur de sa pénétration, de son adresse, de ses succès; est-ce moins le détestable chef-d'œuvre de la malignité de faire éclore la médisance? doit-on moins lui faire un crime de ses funestes découvertes?

Ne bornons pas nos alarmes à la médisance actuelle dont la malignité cueille le fruit. Votre suffrage, en la faisant naître, en l'autorisant, invite à de nouveaux efforts, et garantit de nouveaux succès. Les bons mots ont déjà fait fortune, on va les débiter ailleurs avec une nouvelle assurance, et vous allez, par le sceau de votre approbation, vous

charger d'un enchaînement de péchés qui en feront la suite. Ceux même qui écoutent avec vous, témoins de votre tolérance, de vos invitations, de vos piéges, manqueront-ils d'en abuser ? n'iront-ils pas à leur tour réjouir leurs amis des bons mots qu'ils viennent d'entendre, avec d'autant moins de remords que votre autorité, votre exemple, votre adresse les aura rendus et plus fins et plus téméraires? les nouveaux auditeurs de ces médisances multipliées, instruits de votre tolérance et de votre crédulité, et frappés du nouveau jour où votre adresse les aura mises, y prêteront une oreille plus docile et un cœur plus prévenu, qui rendra le mal plus irréparable.

Le scandale dans tous les péchés rend comptable et de l'effet présent, et de l'effet à venir. Et n'est-ce pas ainsi que, par une espèce d'immortalité et d'éternité malheureuse, l'homme scandaleux se multiplie et se perpétue dans les péchés qu'il fait commettre? Mais puisqu'il en a ouvert la source, n'est-il pas comptable devant Dieu de tous les ravages de l'inondation qu'il a causée? L'effet présent du scandale n'est pas même ordinairement le plus funeste ; il est borné à peu de personnes qui en sont l'objet. Les effets à venir sont infinis dans la multitude de ceux qui en seront blessés. Les premières impressions d'un mauvais discours ou d'un mauvais exemple, ne trouvant pas encore les cœurs préparés, ne sont d'abord que médiocres; elles passent rapidement, ne laissent qu'une trace très-peu profonde. Mais en se répandant, le scandale fermente, dispose les voies par son crédit, augmente ses forces par son progrès, et fait de toutes parts bien des ravages. Ainsi les premiers moments d'une hérésie naissante trouvent bien plus d'opposants qu'ils ne forment de prosélytes; mais, en passant de main en main, l'erreur fera la plus abondante moisson.

Tels sont les fruits scandaleux de la médisance. Elle fait plus de progrès au loin qu'elle n'en fit sur son premier théâtre. Les oreilles, accoutumées à ses injurieux sifflements, recevront à longs traits sa malignité. Non-seulement l'objet en grossit de bouche en bouche, et d'une bagatelle devient un monstre; mais en paraissant l'étayer des suffrages du public, qui la répète et l'adopte, elle acquiert une vraisemblance, un crédit, une sorte de certitude qu'elle n'eût d'abord osé se promettre. Timide, isolée, faible, combattue dans son berceau, elle marche tête levée, environnée du cortége bruyant de tous ceux dont elle a su se faire goûter, et dont chacun lui donne un nouveau poids. Cette publicité même en fait disparaître le crime, et la met au rang des discours indifférents que l'homme le plus pieux peut écouter et répéter sans scrupule. Un coupable auditeur, à qui la médisance est si redevable de ses accroissements, n'en est-il pas un second père?

4° On devient impérieusement auteur de la médisance par son autorité. On conviendra sans doute que celui qui n'empêche pas un crime quand il le peut et le doit, à plus forte raison s'il le conseille, s'en rend véritablement l'auteur, et s'oblige à le réparer. La médisance ne mérite pas plus de grâce que les autres péchés. Le conseil en fait mettre au jour; mais ce père trop fécond dans ce conseil meurtrier est-il bien rare? Pour satisfaire sa passion ou son intérêt, l'intérêt ou la passion des autres, on invite à révéler ces tristes secrets, on calme les remords quand la conscience réclame, les craintes quand les suites effrayent; la promesse du secret, l'assurance de la discrétion, la garantie de la probité, entraînent à ces fatales confidences : que sera-ce quand on paraît mécontent de ceux dont la charité, la prudence, l'ignorance, la stérilité ferment la la bouche; qu'au contraire on récompense, on comble de faveurs, on honore de ses caresses ceux à qui l'activité, la pénétration, la malignité procurent une abondante récolte? que sera-ce quand on prie, on sollicite, ou exige, on commande, on achète des médisances, quand on a des espions à gages qui vont à la découverte, ramassant tout ce qui se passe, devinant ce qu'ils ne savent pas, imaginant ce qui n'est pas, et viennent soigneusement porter leur butin à leur commettant?

En dis-je trop? ces cas sont-ils rares? ces empereurs romains, le fléau de l'humanité, sont-ils les seuls qui soudoient des délateurs? la cour des rois est-elle le seul séjour de la médisance, le seul où l'impérieuse autorité des passions en fasse une nécessité? Est-il de faction, de parti, de secte hérétique qui n'aiguise la langue de ses sectateurs comme celle du serpent, contre tout ce qui s'oppose à ses intérêts ou à ses idées? y est-on estimé, chéri, accrédité qu'autant qu'on y est et plus fécond et plus caustique? Le venin de l'aspic sur les lèvres y fait toute la mesure de la faveur et du mérite : qui peut résister au torrent de la malignité? *Venenum aspidum sub labiis eorum.* (*Psal.* XIII, 3.) Quel est le plaideur qui dans ses procès, le libertin qui dans ses intrigues, l'homme riche qui dans ses passions, ne trouve une plume et une langue vénale qui déchire ses ennemis? Quelle plus impérieuse autorité que celle de l'intérêt! il délie la langue la plus stupide; quel ressort doit-il donner à celle qu'il trouve déjà déliée par la malignité? Un grand, un homme en place, ne donne-t-il pas le ton à tout ce qui l'environne? ose-t-on trouver quelque mérite à un malheureux qu'il a disgracié? est-il exempt de quelque défaut! ne serait-ce pas se faire disgracier soi-même que d'en paraître l'apologiste? peut-on se flatter de quelque accueil favorable, qu'autant qu'on rend hommage aux sentiments de la divinité qu'on y adore, en persécutant ceux qu'elle foudroie? quel agréable parfum pour elle que la fumée qui l'obscurcit! objet des railleries les plus amères, de la plus sévère censure, c'est une victime que toute la cour doit immoler. Chaque père de famille, chaque maître dans sa maison impose à ses enfants, à ses do-

mestiques, des lois aussi impérieuses, chacun les impose à ses amis et les subit à son tour. On se fait un devoir et un mérite, une habitude, une nécessité d'épouser les querelles des autres. C'est une sorte de convention tacite formée par l'intérêt, la faiblesse, la soumission, le respect humain, d'être l'écho de ses amis et de ses maîtres, et d'après eux de faire le procès au prochain. Impérieuse autorité de la médisance, quelle tache vous imprimez sur le front de ceux qui vous exercent! en diminuant quelquefois la faute de ceux qui vous redoutent, combien n'aggravez-vous pas le crime de ceux qui imposent votre joug!

Il n'est donc que trop vrai que la plupart des auditeurs de la médisance doivent s'en regarder comme les auteurs; que leur tolérance qui l'autorise, leur approbation qui y engage, leurs artifices qui l'arrachent, leurs ordres, leurs largesses, leur autorité, leur protection, leur exemple, qui en font une loi, entraînent le faible dans l'abîme et les y entraînent eux-mêmes avec lui, et quelquefois plus profondément que lui; qu'on ne saurait donc apporter dans les conversations une langue et des oreilles trop circonspectes, pour ne pas se charger d'une infinité de péchés contre la justice et la charité, dont elles sont presque toujours remplies, et ne pas se tendre à soi-même, ainsi qu'aux autres, des piéges funestes où on ne peut manquer d'être pris. Peut-on y apporter un cœur trop attentif et trop sévère, pour ne pas faire à la réputation du prochain cette plaie profonde, pour ne pas goûter ce plaisir défendu, partager ces sentiments criminels, courir ce danger funeste, et se charger ainsi de la tache du péché en se rendant complice? Cette délicate attention, bénie de Dieu et des hommes, conservera dans tous les cœurs le doux empire de la charité, et nous conduira à la vie éternelle.

DISCOURS VI.

SUR LE JUGEMENT TÉMÉRAIRE.

Causam quam ignorabam diligentissime investigabam. (*Job*, XXIX, 16.)

J'examinais avec grand soin les affaires que j'ignorais.

Ce n'est pas seulement aux magistrats assis sur le tribunal, c'est à tout le monde qu'a été imposée la loi que remplissait si fidèlement le saint homme Job, de discuter, d'examiner soigneusement ce qu'on ignore avant que de rien prononcer. Un juge serait inexcusable, son arrêt même fût-il juste, si, sans connaissance de cause, sans preuve légitime, il décidait des affaires. Vous êtes à proportion aussi coupable en jugeant témérairement le prochain. La religion est ici d'accord avec la justice, et la raison avec la loi. Cherchez, instruisez-vous, convainquez-vous de la vérité, c'est sur elle que doit porter votre jugement; mais ne vous flattez pas qu'elle vienne d'elle-même s'offrir au premier coup d'œil: elle est le fruit d'une longue recherche; l'eussiez-vous par hasard rencontrée, vous ne seriez pas moins coupable d'imprudence en vous exposant à la manquer. Pour éprouver notre fidélité et nous faire sentir notre faiblesse, Dieu a laissé la plupart des choses dans l'incertitude. Le passé s'oublie, l'avenir n'est pas encore développé, le présent est peu éclairci. Ce qui est au-dessus de nous nous éblouit, ce qui est au-dessous nous échappe, ce qui est devant nous a tant de faces qu'il nous donne le change. Malheur à qui néglige les sages règles de la circonspection; il court se briser à quelque écueil: *Diligentissime investigabam.*

La témérité, c'est-à-dire le défaut de preuves, fait tout le crime de nos jugements; il ne fut jamais défendu de voir ce qu'on a devant les yeux, ni de croire ce qu'on voit. Il est au contraire ordonné aux supérieurs de veiller sur leurs inférieurs, aux ministres de juger les pénitents, aux magistrats de punir les criminels, à chacun de fuir, de haïr les méchants avec le Prophète: *Iniquos odio habui* (*Psal.* CXVIII, 113), pourvu que le flambeau de la vérité les guide; mais il ne fut jamais permis de juger sans preuve. On ne peut pas commencer par dépouiller personne de son honneur sans lui avoir fait le procès et constaté son crime. Examinez donc avec le plus grand soin avant de condamner: *Diligentissime investigabam.* Un jugement peut être vrai et téméraire, prudent et faux. Comme on peut être menteur et dire la vérité, sincère et ne pas la dire, c'est l'intention et la créance bien ou mal fondée qui font la prudence ou la témérité.

Le jugement téméraire est donc toujours injuste et criminel, soit quand il est faux, puisqu'il condamne l'innocence, soit quand il est vrai, puisqu'il condamne le crime imprudemment. Dans l'un il a la malice de la calomnie, dans l'autre celle de la médisance: deux propositions qui feront le partage de ce discours. C'est le reproche que faisait Job à ses amis sur l'injustice de leur condamnation. Si quelque chose pouvait l'excuser, ce serait le prétendu zèle dont vous vous flattez. A vous entendre, vous défendez la cause de Dieu; mais vous n'êtes que des calomniateurs: Dieu a-t-il besoin de vos mensonges pour faire son apologie? *Nunquid Deus vestro indiget mendacio?* (*Job*, XIII, 7.) Croyez-vous le servir par des injustices? *Ut pro eo loquamini dolos?* (*Ibid.*) Fussé-je aussi coupable que vous le dites, a-t-il besoin de votre faveur et de votre partialité pour me condamner? *Nunquid faciem ejus accipitis?* (*Ibid.*, 8.) Espérez-vous lui plaire par vos aveugles efforts, en me poursuivant sans connaissance et sans preuve? *Pro Deo judicare nitimini.* (*Ibid.*) La calomnie même et la médisance n'en ont l'odieuse malice que par ce caractère de témérité. Accuser d'un faux crime sur des témoignages convaincants, ce n'est point calomnie; découvrir un crime secret qu'on a un fondement légitime de croire public, ce n'est pas médisance. Au contraire, on est calomniateur en imputant un crime vrai qu'on a raison de croire faux; on est médisant en pa-

lant d'un crime public qu'on a lieu de croire secret. Le peuple qui condamna Susanne sur le témoignage de deux vieillards n'était pas injuste; il l'eût été de condamner les vieillards avant leur conviction, quoique Susanne fût innocente et les vieillards coupables.

Nous allons démontrer ces deux vérités, et tâcher d'inspirer une juste horreur pour le jugement téméraire vrai ou faux. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il est une règle d'équité et de prudence, même parmi les magistrats chargés de poursuivre les crimes avec le plus de sévérité; on ne condamne personne que sur des preuves évidentes, et dans le doute on décide toujours pour la faveur, parce que chacun est censé innocent et en possession de son honneur jusqu'à ce qu'il soit démontré coupable, et qu'il vaut mieux que dix coupables se sauvent que non pas qu'un innocent périsse. Les mêmes règles doivent être suivies dans les jugements intérieurs. Que risquez-vous en ne jugeant point? Qui vous oblige à prononcer? Que risquez-vous en jugeant favorablement? Vous trompassiez-vous, cette erreur ne peut être un péché, elle est louable; la charité l'a dictée. Vous risquez tout au contraire en jugeant mal. Trouvassiez-vous par hasard la vérité, vous ne seriez pas moins chargé d'une témérité qui blesse toutes les règles de la sagesse; tant il est vrai que la piété est utile à tout. Sans elle tout est dangereux; tout est en sûreté avec elle. Le danger de calomnier en jugeant témérairement votre frère vous rend devant Dieu véritablement calomniateur.

Le premier risque de calomnier que vous courez, c'est d'envelopper dans votre condamnation l'innocent avec le coupable, et de passer à l'égard du coupable même les bornes de la faute que vous lui imputez. Il est criminel, dites-vous; mais sa famille, mais sa communauté l'est-elle aussi? Le père qui l'aime, l'ami qui le fréquente, le maître qui le souffre, le domestique qui le sert, sont-ils comptables d'une faute qu'ils ne connaissent pas ou qu'ils sont les premiers à blâmer? Au contraire, la famille est livrée à la débauche, la communauté au relâchement, la ville au désordre; savez-vous si le particulier n'en gémit pas et n'a pas fait mille efforts pour remédier au mal ou s'en garantir? Ses ancêtres, ses prédécesseurs, ont eu des vices, des erreurs, des taches, pourquoi voulez-vous qu'elles soient héréditaires, et que, jusqu'à la fin des siècles, elles aillent infecter la dernière génération? Judas fut un traître au milieu des apôtres, et Lot innocent au milieu de Sodome; Noé juste au milieu d'un monde d'impies; Absalon, fils du plus saint des rois, fut un parricide; Roboam, fils du plus sage des hommes, fut un insensé. Nos pères ont mangé les raisins, est-il juste que nous en ayons les dents agacées? Chacun portera son iniquité; un siècle ne répond pas d'un autre siècle, une nation d'une autre nation, un homme d'un autre homme.

Les temps de la vie ne sont pas plus liés entre eux. Vous fûtes un libertin dans la jeunesse, un âge avancé vous voit rentrer dans l'ordre; un autre perd avec l'âge les vertus de l'enfance ; un moment suffit pour opérer la conversion du pécheur et la chute du juste. Le pharisien dans le temple se croit le plus parfait des hommes; il ne sait pas que ce publicain, sur lequel il se donne la préférence, a obtenu sa grâce, et que ce prétendu juste ne mérite que des anathèmes. Les vices ne sont pas plus unis : l'orgueilleux n'est pas toujours impudique, l'avare n'est pas nécessairement emporté. Pourquoi vouloir qu'on ait tous les défauts à la fois? Le jugement qui, pour une faute, attribue tous les crimes, est-il équitable? Les divers degrés de malice ne sont pas plus inséparables. Il est des fautes légères, il est dans les plus énormes des circonstances qui en diminuent la grièveté. Quel juge qui traite tout avec la même rigueur, qui exagère la moindre chose et trouve partout des monstres! Telle est l'injuste fécondité du jugement téméraire; il rassemble, il grossit, il empoisonne, il invente, il calomnie; il ne montre pas moins de partialité dans la suppression des qualités qui effacent, des bienfaits qui compensent, de l'intention, de la faiblesse, du hasard qui excusent. On doit, à charge et à décharge, balancer ce qui justifie et ce qui condamne ; sans ces précautions, que la justice et la droiture prescrivent, peut-on se flatter d'éviter le reproche de la calomnie?

Ne courez-vous pas tous ces risques dans le jugement que vous hasardez? 1° Ne vous défiez-vous pas de vos propres lumières? Les juges les plus éclairés ne sont pas si présomptueux; ils étudient les lois, écoutent les parties, examinent les titres, pèsent les dépositions des témoins, ils confèrent entre eux et se communiquent leurs réflexions; l'arrêt ne se prononce enfin qu'après avoir recueilli les suffrages, la pluralité seule décide. Votre tribunal est plus expéditif, tout est vu, discuté, approfondi, prononcé dans l'instant. L'expérience aurait dû cependant vous rendre plus circonspect; cent fois vous avez rougi de la fausseté de vos jugements, de la frivolité de vos conjectures, du peu de solidité de vos raisonnements; comment en hasardez-vous encore si aisément et si vite au préjudice de votre prochain? Dieu seul peut le faire sans risque, parce qu'il connaît tout et donne à chaque chose son juste prix; encore même daigne-t-il prendre des mesures pour nous enseigner la loi de la précaution. En parlant de Sodome, dont les crimes infâmes criaient vengeance : avant de la frapper, dit-il, je descendrai, je verrai par moi-même si elle est si coupable: *Descendam et videbo.* (*Gen.*, XVIII, 21.)

2° Ne vous défiez-vous jamais de votre cœur? N'y a-t-il donc ni préjugé qui égare, ni prévention qui aveugle, ni intérêt qui engage, ni passion qui séduise, ni penchant qui entraîne? Tenez-vous la balance d'une main

véritablement impartiale? Pouvez-vous dire que vous n'écoutez ni l'amour ni la haine, que vous n'êtes ni irrité ni jaloux, ni opiniâtre ni crédule, ni hardi ni timide? Que vous seriez heureux, si, toujours dans une assiette tranquille, vous cherchiez sans détour la justice, si le jour serein de la vérité vous la présentait sans nuage, si un amour sincère vous la faisait saisir avec joie! Mais secrètement intéressé à la méconnaître, comment prononceriez-vous en sa faveur? Elle a dans votre cœur plus d'un ennemi qui lui conteste ses droits, éclipse ses rayons, et lui substitue l'injustice et le mensonge. Vous n'êtes ni plus régulier ni plus sévère que les pharisiens, vous n'êtes pas plus exempt qu'eux de la basse jalousie, de l'orgueilleuse malignité, qui noircit dans un rival incommode jusqu'à la sainteté divine du Sauveur du monde. Cet homme blasphème, jugent-ils en eux-mêmes, quand il dit au paralytique, vos péchés vous sont remis; quel attentat sur les droits de la Divinité! Pourquoi, leur dit le Sauveur, entretenez-vous dans vos cœurs de mauvaises pensées? Les miracles que je fais ne devraient-ils pas dissiper vos téméraires soupçons? *Ut quid cogitatis mala?* (*Matth.*, IX, 4.)

3° Comptez-vous donc si fort sur le canal qui conduit jusqu'à vous ces idées peu favorables? Vos yeux ont-ils bien vu, vos oreilles bien entendu, votre esprit a-t-il bien compris ce qui donne lieu à vos jugements? Vous êtes si souvent distrait, vous ne voyez, vous n'entendez, vous ne comprenez qu'à demi; la plupart des choses, souvent essentielles, vous échappent. Obligé de réformer vos idées lorsqu'un examen plus réfléchi vous en fait sentir la fausseté, vous éprouvez que vos yeux sont des témoins peu fidèles, vos oreilles des délateurs peu exacts, votre esprit un juge peu attentif et peu pénétrant. On ne doit donc prendre que l'évidence pour guide, surtout au préjudice du prochain, qu'on ne doit condamner qu'à regret, même avec l'évidence. Je ne souscrirai qu'en gémissant aux condamnations que l'évidence aura dictées, oserai-je souscrire à celles que l'incertitude de la faute rend si suspectes? le grand prêtre Héli voit la pieuse mère de Samuel remuer les lèvres avec vivacité, il en conclut qu'elle est dans l'ivresse Vous vous méprenez, pontife respectable; un désir ardent d'être exaucée lui fait offrir à Dieu de ferventes prières : *Usquequo ebria eris?* (I *Reg.*, I, 14.)

4° Si la droiture de votre cœur, les lumiède votre esprit, le témoignage de vos sens, ne doivent pas toujours vous rassurer, quel fonds pouvez-vous faire sur l'esprit, sur le cœur, sur les yeux d'un autre, que souvent même vous ne connaissez pas? On est sans doute obligé d'en croire des témoins non suspects, car enfin il faut bien que le crime soit puni, et le magistrat n'a pas d'autre voie pour s'en instruire; mais aussi avec quelle précaution les écoute-t-on, les examine-t-on, y défère-t-on, lorsqu'on est forcé de rendre justice! Il faut que des preuves plus claires que le jour arrachent le suffrage de tout le monde. Que deviendraient les citoyens? C'en serait fait de leur honneur, de leur fortune, de leur vie, si le palais prononçait aussi précipitamment, aussi légèrement que vous. Pour n'avoir pas suivi ces règles, Putiphar jette en prison l'innocent Joseph, trompé par la délation d'une femme infidèle, pour qui un manteau enlevé semblait être un témoin irréprochable. La chaste Susanne courut risque de perdre la vie par un jugement du peuple, qui n'était pas même téméraire; que sera-ce des vôtres qui n'ont pas pour garant deux magistrats respectables?

5° Vous en rapporteriez-vous aux apparences? Quelles sont équivoques! que le cœur de l'homme est profond! L'hypocrisie arbore les plus séduisantes, et la légèreté laisse sans réflexion échapper les plus suspectes; la flatterie berce par des éloges et se moque, la simplicité censure et respecte; sous le masque d'une politesse empruntée, un ennemi tend des piéges, et sous les dehors rebutants de la grossièreté un ami fidèle rend service; des habits magnifiques cachent un misérable qui manque du nécessaire, et un extérieur simple voile un homme riche et libéral, qui vit noblement; la vanité affecte des airs de grandeur, l'humilité laisse entrevoir une âme basse; la physionomie dit tout et ne dit rien au gré du caprice ou de l'art. Toutes les passions se déguisent, et aucune vertu ne cherche à se montrer. Combien de raisons secrètes, d'intentions obscures, de vues impénétrables s'enveloppent sous une marche qui semble contraire, et combien de circonstances imprévues donnent le change! La bouche, interprète peu fidèle, parle rarement de l'abondance du cœur. Rien de plus imprudent que d'asseoir un jugement sur cette voix trompeuse. Madeleine, jusqu'alors décriée par ses désordres, va se jeter aux pieds du Sauveur chez le pharisien. Cet homme superbe, trompé par les apparences, en est scandalisé. Si Jésus était prophète, serait-il si peu délicat sur sa réputation? ignorerait-il que c'est une femme de mauvaise vie? s'en laisserait-il si librement approcher? Vous vous trompez, Simon; elle est toute pardonnée, c'est un modèle de charité; je ne pense plus à ses fautes, je ne suis occupé que de son repentir qui lui en a mérité le pardon : *Vides hanc mulierem*, etc. (*Luc.*, VII, 44.)

Tout homme qui écoute la médisance s'expose à entendre la calomnie; mais il est bien moins coupable que celui qui se la débite à lui-même. On n'est pas toujours le maître d'empêcher la médisance; la charité peut prendre la défense de l'absent et réparer le tort qu'on lui fait. Le témoignage du médisant est une sorte de preuve en faveur de laquelle il est naturel de pencher, jusqu'à ce que la vérité soit éclaircie. Enfin on peut ne pas le croire, suspendre son jugement et conserver son estime. Mais le jugement que l'on porte est très-libre, on a pu le suspendre ou en former un favorable; on n'a d'autres preuves que celles qu'on se fournit à

soi-même, et dont on sent le peu de solidité; on n'écoute aucune justification, le procès du prévenu est tout fait et la sentence prononcée. La calomnie, si commune, si criminelle dans les détractions, l'est donc infiniment davantage dans les jugements. Si vous voulez l'éviter dans vos paroles, je vous le dis avec le Prophète, évitez-la dans vos jugements : *Si vere utique justitiam loquimini, recta judicate, filii hominum.* (*Psal.* LVII, 2.)

Indépendamment des haines personnelles le penchant à juger, surtout des choses obscures, à soupçonnor le mal et à juger des autres par soi-même, rend les jugements des hommes injustes. 1° Tout le monde aime à juger, c'est exercer une sorte d'autorité sur celui qu'on condamne. L'amour-propre, qui goûte infiniment la domination se repaît de cet air de supériorité, et se donne la préférence sur le malheureux qu'il charge des défauts dont il se croit exempt, ou du moins qui lui épargnent le chagrin et la honte d'être seul coupable. Cette juridiction secrète est sans résistance et sans appel ; lui-même il accuse, prouve, prononce, exécute, en privant de son estime celui qu'il en a déclaré indigne. Sur la garantie de ses lumières, dont il n'a garde de douter, il tranche du souverain : qui oserait en réclamer et lui disputer le sceptre que lui-même il se donne? 2° Plus les choses sont incertaines et obscures, plus l'orgueil s'applaudit de ses découvertes; elles supposent une pénétration et une sagesse peu commune. Chacun se plaît dans son ouvrage; le plus vil artisan admire et son adresse et ses succès. Les ouvrages de l'esprit sont plus flatteurs encore ; personne ne doute de la justesse du sien, il croit voir dans ses conjectures une sagacité à qui rien n'échappe, dans ses raisonnements une solidité à qui rien ne résiste, dans ses jugements une vérité que rien n'obscurcit; il triomphe sans obstacle, et se couronne lui-même. Plus on s'estime, plus on est prompt à se décider et difficile à se réformer. L'humilité, source de la discrétion, par une sage défiance, est très-réservée à prononcer : rien ne peut retenir un homme plein de lui-même, que l'orgueil a rendu tranchant et décisif. 3° Nous sommes portés à tourner tout en mal, soit par une malignité naturelle dont nous sommes tous pétris; soit par la violence de nos passions ; eh ! qui n'en est la proie? soit par aversion pour le bien qui nous condamne ou nous éclipse, qui veut en subir la concurrence et la honte? soit par le sel piquant que répand la satire, qui aime le sérieux glaçant de la vertu et la gênante réserve de la modestie? soit par la facilité de donner à tout un mauvais tour, qui veut se donner la torture pour en trouver un favorable? soit par la multitude des ridicules et des défauts qui s'offrent à nous, et semblent ne laisser que des jugements désavantageux à faire ; soit par l'exemple de tout le monde qui ne pense et ne parle que pour blâmer. 4° Il est enfin dans l'homme une habitude générale de juger des autres par soi-même : il est peu d'idées absolues, nous ne jugeons que par comparaison. La bonté, la malice, le goût, le dégoût, sont relatifs à notre façon de penser ; nous avons en nous-mêmes le compas et l'équerre qui mesurent tout. Tout nous paraît devoir être ce que nous sommes, et penser comme nous: un cœur simple et droit ne soupçonne ni dissimulation ni artifice ; un cœur artificieux imagine partout des ruses et des détours ; un homme chaste croit à peine qu'il y ait des coupables, un libertin voit partout des crimes : quand on regarde à travers un ver coloré on voit tout de la même couleur, un palais malade trouve tout amer. On se peint dans ses jugements. Que nous connaissons mal nos intérêts ! nous nous faisons le procès à nous-mêmes en le faisant aux autres. Un fou croit que tout le monde est insensé : *In via stultus ambulans, cum ipse sit insipiens, omnes stultos æstimat.* (*Eccle.*, X, 3.)

Saint Paul porte la circonspection jusqu'à ne pas oser se juger lui-même. Je me mets fort peu en peine d'être jugé par vous ou par qui que ce soit : l'estime des hommes n'est rien. Je n'ose pas me juger moi-même. Ma conscience, il est vrai, ne me reproche rien ; mais je ne suis pas pour cela justifié. Dieu seul est mon juge, lui seul décide de mon éternité : ni moi ni les hommes ne sont les arbitres de mon sort ; que je pense ou qu'ils pensent de moi tout ce qu'ils voudront, je ne suis que ce que je suis devant Dieu. Nos jugements ne feront pas pencher la balance ; ils sont le plus souvent opposés aux siens. Dieu absout ce que nous condamnons, il condamne ce que nous avons absous. C'est donc pour nous plus que pour nos frères que Dieu nous ordonne la réserve dans nos jugements. Quelque intérêt qu'ils puissent avoir à conserver leur réputation, nous en avons encore plus à ne pas perdre la grâce, le plus précieux de tous les biens : *Sed neque meipsum judico.* (*I Cor.*, IV, 3.)

Ces jugements, tout méprisables qu'ils soient, ne sont pourtant que trop funestes. Quelle aversion, quelle défiance ne sèment-ils pas dans le cœur ! vous accordera-t-on ces sentiments favorables qu'on ne trouve plus en vous? Par une sorte de commerce naturellement établi, nous n'aimons, nous n'estimons que ceux qui nous estiment et nous aiment. La confiance est le principe et la récompense de la confiance, les soupçons sont la source et la punition des soupçons, la place que nous croyons occuper dans le cœur des autres décide de celle que nous leur accordons dans le nôtre. De là quelle foule de jugements téméraires n'est-on pas autorisé à former contre vous ! le trouverez-vous bon? Mais après en avoir donné l'exemple, aurez-vous droit de crier à l'injustice? Voilà le scandale que saint Paul recommande si fort de ne pas donner par son imprudence. Au reste ne comptez pas sur un secret que vous serez le premier à violer, vos jugements ne tarderont pas à éclater tôt ou tard ; vos actions, vos maximes, vous trahiront ; on ne sera que trop tôt instruit de vos

idées les plus secrètes : *Ne ponatis fratri vestro offendiculum.* (*Rom.*, XIV, 13.)

Quel ravage dans l'esprit de ceux à qui vous ferez part de vos découvertes ! car pouvez-vous vous en défendre ? Vous en êtes trop convaincu et trop flatté pour ne pas faire briller ces vives lumières, garants de votre sagacité, justification de vos démarches et amusement de vos conversations ; tout votre fiel va s'écouler dans le cœur de ceux à qui vous en ferez la confidence : il n'en faut qu'une goutte pour rendre amer et dégoûtant un vase rempli de miel ; une parole va le changer et le remplir de défiance, réveiller ses ombrages par les vôtres, ou en faire naître par vos conjectures. On cherchera, on examinera, on doutera, on se persuadera, on agira en conséquence ; précautions injurieuses, procédés offensants, médisances, calomnies, mauvais services, haines mortelles, telles sont les eaux amères qui vont couler de la source que votre jugement téméraire a ouverte. Il en coûta cher au roi des Ammonites d'avoir prêté l'oreille aux soupçons de ses ministres ; il insulte les ambassadeurs de David, s'attire la guerre et voit ravager ses Etats. Quel risque de commettre la plus criante injustice, et de s'enlever à soi-même ses plus fidèles sujets, ne courut pas le crédule Assuérus, en écoutant les soupçons d'Aman contre les Juifs ! il en coûta les biens et la vie au perfide qui les avait fait servir à sa vengeance.

Quel ravage dans votre cœur et par conséquent dans votre conduite ! vous mépriserez, vous haïrez, vous refuserez des services, vous traiterez mal, vous causerez des dommages ; vous imiterez Putiphar, qui, sur l'accusation de sa femme, soupçonnant la fidélité de Joseph, le fait jeter dans une prison, d'où il ne sortit que par une sorte de miracle. Epargnez-vous ces malheurs en conservant au prochain une estime qu'il ne mérite pas de perdre sans preuve. S'il est intéressant pour lui de ne pas voir exposer sa réputation et sa fortune, il l'est encore plus pour vous de ne pas vous exposer au péché et aux chagrins irréparables de l'injustice. Imitez plutôt le juste Joseph. Malgré les apparences les plus convaincantes, il ne peut se résoudre à soupçonner la fidélité d'une épouse qu'il trouve enceinte, il suspend un jugement qui eût été faux sans être téméraire, il s'impose un silence que la nature et l'honneur devaient faire trouver trop rigoureux : sa sagesse, son équité méritent qu'un ange vienne le rassurer en lui apprenant le plus grand mystère.

Il n'est point de mal que les jugements téméraires ne causent. Saint Paul les compare aux blasphèmes, aux hérésies et aux schismes. Toutes nos actions sont l'effet d'un acte de la volonté, et la volonté est dirigée par le jugement. De là le bien et le mal moral : *De corde exeunt.* (*Matth.*, XV, 19.) Vomit-on des blasphèmes, avance-t-on des hérésies, c'est un jugement faux sur les perfections divines ou les vérités révélées. Traite-t-on le prochain avec fierté, pousse-t-on trop loin ses prérogatives, c'est un jugement outré sur ses droits, sur son mérite, sur le prix de la gloire. Conçoit-on de l'aversion, du mépris, de la jalousie, c'est quelque jugement téméraire sur les actions, les défauts, les bonnes qualités des autres. Ne former des jugements que sur les règles de la vérité et les mesures de la prudence, c'est donc fermer la source du mal et ouvrir la source du bien : *De corde exeunt.*

Défiez-vous de vous-même, corrigez-vous vous-même, et vous serez rempli de justice et de charité pour le prochain. La défiance de vos lumières arrêtera la précipitation de vos jugements, et le soin de vous corriger vous occupera trop pour vous laisser le loisir de songer à réformer les autres. La justice vous rendra circonspect, et la charité indulgent ; vous prendrez toujours le parti le plus favorable, par équité, en ne pensant jamais le mal dans le doute ; par bonté, en pensant même le bien. Prenez-en l'heureuse habitude ; connaissez les bornes de votre esprit, la faiblesse de votre cœur, les impostures de vos sens, vous n'aurez garde de vous livrer si aisément à des guides si aveugles. Sentez vos besoins, sondez vos plaies, ne vous dissimulez pas vos fautes : *Ut sciam quid desit mihi.* (*Psal.* XXXVIII, 5.) Quelle folie de vous embarrasser des défauts d'autrui, tandis que vous en êtes rempli vous-même ! Vous pardonneriez plus facilement aux autres, si vous ne vous faisiez pas si facilement grâce. Enfin, si, la charité dans le cœur, vous envisagiez vos frères comme un autre vous-même, du même œil dont vous vous regardez, avec la même tendresse dont vous vous aimez, vous ne penseriez point le mal, vous ne vous en réjouiriez pas : vous vous en affligeriez et vous penseriez toujours le bien : *Charitas non cogitat malum.* (*I Cor.*, XIII, 5.) C'est le propre de la charité : elle couvre tous les péchés, les plus énormes et les plus nombreux ; elle les couvre aux yeux de Dieu, non sans doute que sa sagesse puisse s'empêcher de les connaître et sa justice de les punir, mais elle les couvre par la grâce de la pénitence qu'il inspire et l'absolution qu'il accorde par les mérites de Jésus-Christ, qu'il applique, et qui sont le voile épais à travers lequel il ne voit plus rien : *Charitas operit multitudinem peccatorum.* (*I Petr.*, IV, 8.) Elle couvre tous les péchés aux yeux des hommes, parce que la charité ne veut ni les examiner, ni les connaître, ni les soupçonner, ni les juger, ni les condamner, ni les punir ; qu'elle les couvre du voile des excuses, du nuage de l'oubli, des ailes de la piété et de la tendresse : *Universa delicta operit charitas.* C'est ainsi que la charité épargne les risques de la calomnie, ordinaires au jugement téméraire, comme nous venons de le voir, et l'injustice de la médisance, qui en est inséparable, comme nous allons le montrer dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La théologie distingue plusieurs sortes de jugements, ou plutôt de degrés dans le juge-

ment téméraire : 1° le doute sur les vertus ou les vices du prochain, qui les envisage comme incertains ; 2° le soupçon ou demi-jugement, qui juge l'un plus probable que l'autre ; 3° le jugement positif, qui le regarde comme vrai ; 4° le jugement exécuté, tel que celui d'un juge qui condamne, dont nous ne parlons point ici, ou d'un médisant qui déclare ce qu'il pense, dont nous parlons ailleurs. Le doute tient l'esprit en suspens, le soupçon le fait pencher vers un côté, le jugement le décide. Rien de tout cela n'est permis au préjudice du prochain, sans un fondement légitime. Jugeons-en par nous-mêmes. Aime-t-on à voir, je ne dis pas condamner, mais soupçonner ou révoquer en doute sa vertu ? Cependant l'un est moins injurieux, par conséquent moins criminel que l'autre. Le jugement détruit, le soupçon blesse, le doute effleure la réputation ; et comme il faut moins de preuves pour soupçonner que pour décider, pour douter que pour soupçonner, ce qui rendrait un jugement téméraire peut rendre le soupçon légitime et le doute raisonnable. Par le doute ou le soupçon qui forme un péché, nous n'entendons ni la simple suspension de l'esprit qui ne s'arrête à rien, ni la simple impression qui fait entrevoir obscurément des fautes, encore moins ces vains ombrages qui naissent souvent sur les moindres indices, et auxquels on ne souscrit pas : personne n'est à l'abri d'une mauvaise pensée. Je parle d'un doute ou d'un soupçon volontairement formé, et adopté par un acquiescement réfléchi, qui juge une faute douteuse ou probable, la vertu incertaine ou suspecte. Ces opérations de notre âme sont de vrais jugements sur l'incertitude, la probabilité ou la vérité de l'objet, moins graves sans doute l'un que l'autre, mais toujours opposés à la charité et à la justice quand ils portent sur des fondements trop faibles pour décider un homme prudent. Car en ceci, comme dans tout le reste, tout ce qui ne va pas jusqu au consentement positif de l'âme n'est que tentation et non pas péché ; mais tout ce qui porte le sceau de notre consentement porte dès lors le caractère du péché.

La première injustice est de juger sans preuve. L'erreur sur les preuves peut venir du défaut de lumières, lorsque de bonne foi on croit suffisantes celles qui nous déterminent. Cette méprise sur l'insuffisance des motifs peut être involontaire, comme toute autre erreur, ne faire qu'une témérité matérielle, par conséquent excusable et sans péché. Il est dans l'homme, dit saint Augustin, une facilité extrême à juger et à se tromper : il est si faible, si borné dans ses vues, si pétri de malice, qu'il lui échappe malgré lui mille sortes d'imprudences. D'ailleurs tout est si obscur sur la terre, qu'il est impossible de ne se tromper jamais, ou plutôt de ne se tromper que rarement. Ces fautes sont pardonnables, c'est le partage de l'humanité ; ce que ce saint, d'après l'Apôtre, appelle tentation humaine : *Hoc ad humanam tentationem pertinet, sine qua duci non potest vita, unde Apostolus dicit : Tentatio vos non apprehendat, nisi humana.* (I *Cor.*, X, 13.) Mais, ajoute-t-il, si nous ne pouvons éviter ces premières impressions, ces legers soupçons, gardons-nous du moins de former volontairement des jugements positifs contre personne : *Definitas firmatasque sententias continere debemus.*

Cette erreur peut venir de la négligence. On ne veut pas se donner la peine d'approfondir les choses ; il entre beaucoup de paresse dans la témérité de nos jugements : la discussion des faits, l'examen des preuves, la combinaison des circonstances, demandent du temps et de l'attention. La paresse ne s'accommode ni des délais ni de la fatigue, elle veut jouir promptement et sans frais de ce qui flatte. Outre que ce coup d'œil rapide suppose une supériorité de pénétration qui flatte l'amour-propre, il est plus aisé de trancher au hasard que de peser les faits et les preuves dans une balance équitable, de crayonner au hasard un portrait que de rassembler les traits, nuancer les couleurs et saisir la physionomie. Le métier de juge est des plus embarrassants quand on veut démêler l'exacte vérité à travers les ombres qui la défigurent. Mais rien n'est plus amusant et plus facile que de promener nonchalamment ses regards et les reposer sur tout ce qui plaît. L'un est un cultivateur attentif qui trace des sillons, jette la semence, arrache les mauvaises herbes, recueille enfin la moisson ; l'autre est un voyageur dont les yeux errant sur l'horison s'amusent de tout ce qu'ils rencontrent. Cette conduite est-elle sans reproche ? La négligence n'est-elle pas toujours une faute, surtout lorsqu'elle est préjudiciable au prochain ? Ne parlez jamais imprudemment, dit le Sage, ni aux autres par des médisances ni à vous-même par des jugements hasardés. La vertu doit diriger toutes vos démarches ; on ne s'en écarte point sans s'égarer. Le jugement est une parole intérieure, le discours est un jugement déclaré. De quel prétexte pourriez-vous couvrir des entretiens intérieurs où vous êtes en même temps le médisant et l'auditeur ? *Ne temere quid loquaris.* (*Eccle.*, V, 1.) C'est le propre de la charité, dit saint Paul, de ne point agir imprudemment : *Charitas non agit perperam.* (I *Cor.*, XIII, 4.)

Enfin ces erreurs peuvent venir de la malignité qui, malgré les lumières de la conscience, cherche à les étayer pour se satisfaire et prononcer contre le prochain malgré la faiblesse connue du fondement. Toutes les passions peuvent ainsi répandre leur poison : la haine, l'orgueil, l'envie, l'ambition se servent utilement des armes de la médisance et de l'injustice des jugements. Les fruits d'un si mauvais arbre sont presque toujours des péchés mortels, et des sentences dictées par un juge si passionné sont toujours iniques. Sans doute vous ne vous le dissimulez pas, quand vous êtes emporté par la colère, animé par la haine, aveuglé par l'ambition, piqué par la jalousie, êtes-vous en état d'écouter les lois de la justice ? Vous récuseriez un autre juge, ne devez-vous pas vous récuser

vous-même ? Quel plus juste motif de suspicion que cette odieuse partialité ! Des jugements de ce caractère sont ordinairement plus criminels que la faute qui en est l'objet. Tels étaient ceux du pharisien contre Jésus-Christ, tout était suspect en lui, tout était répréhensible, sa personne, ses actions, ses disciples, sa doctrine, ses miracles, ses bienfaits. Pouvait-il couler d'autres eaux de la source amère de l'orgueil et de la jalousie?

2° On juge sans intérêt. Ces jugements ne peuvent manquer d'être faux et d'avoir le vice de la calomnie. Mais fussent-ils exactement conformes à la vérité, on ne peut leur sauver celui de la médisance, et le second trait de ressemblance, c'est qu'il sont, aussi bien qu'elle et plus qu'elle, sans intérêt. Qu'un voleur jouisse des fruits de son injustice, un orgueilleux des succès de son ambition, un voluptueux des plaisirs de son incontinence, quelque peu satisfaisants qu'ils soient, on y sent l'intérêt de la passion. Mais que revient-il au médisant d'un trait malin, d'une conversation flétrissante, de la diffamation du prochain? La frivole satisfaction qu'il y goûte un instant en vaut-elle la peine ? Le jugement téméraire ne procure pas même ce vain plaisir . ce n'est pas un bon mot qu'on applaudisse, un discours amusant qui fasse honneur; ce n'est pas même un trait qui venge, un coup qui blesse. Enseveli dans les ténèbres du cœur, personne ne peut en sentir le prix ; ce venin renfermé ne blesse personne, à moins qu'en se montrant au dehors il ne devienne une médisance et forme un second péché. Quelle honte, quel regret d'un crime inutile! *Quem fructum habuistis!* (*Rom.*, VI, 21.)

Vous avez aussi peu d'intérêt dans les choses que vous jugez. Que vous importent les caractères, les vices, les défauts de votre frère ? En êtes-vous chargé ? L'affaire ne vous regarde pas, de quoi vous embarrassez-vous? Quelle imprudence de vouloir juger de tout, se mêler de tout ! Qu'on examine de près la plupart de nos jugements sur tout ce qui se présente : l'objet nous est étranger, quelle part avons-nous à y prendre? Nos biens, notre honneur y sont-ils engagés? Que gagnons-nous à les former ? que perdrions-nous à nous en abstenir? On gagnerait au contraire à demeurer tranquille, on perd à se tant agiter : péchés, chagrin, trouble de conscience, habitude, on risque tout. Mais l'homme, naturellement inquiet, se fait sans cesse à lui-même des affaires : aveugle, il se tend des piéges ; malin, il faut qu'il nuise, qu'il méprise, qu'il censure ; orgueilleux, il croit s'élever sur ce qu'il rabaisse, acquérir et exercer une sorte de supériorité en le rabaissant. Les apôtres, pleins de l'esprit de leur Maître, n'osent pas juger même le plus criminel. On leur dit confidemment : Un de vous doit me trahir. Quel vaste champ ouvert à la malignité des conjectures ! Chacun, selon qu'il est affecté, doit voir dans son voisin le traître qu'on lui donne à deviner. Non; ils ne soupçonnent pas même Judas dont la conduite équivoque, les fréquents larcins, la querelle faite à Madeleine, la sortie précipitée du cénacle, le morceau de pain trempé donné par le Sauveur, ne permettaient presque pas de douter. Ils ne pensent qu'à eux-mêmes, ne se défient que d'eux-mêmes, ne craignent que pour eux-mêmes. N'est-ce point moi, Seigneur, qui dois vous trahir, dit chacun d'eux : *Nunquid ego sum, Domine?* (*Matth.*, XXVI, 22.)

Il agit non-seulement sans intérêt, mais contre son intérêt. Il ne se juge pas lui-même et oblige le souverain Juge à le traiter avec sévérité et à le laisser tomber dans les mêmes fautes qu'il a soupçonnées dans les autres. Tel est le double sens de l'oracle de saint Paul : Si nous nous jugions nous-mêmes, nous ne jugerions pas les autres et nous ne serions pas jugés. La sage sévérité exercée contre nous nous rendrait indulgents pour les autres et le Seigneur indulgent pour nous ; notre indulgence excite sa rigueur et la nôtre : *Si nosmetipsos dijudicaremus, non utique judicaremur.* (I *Cor.*, XI, 31.) Votre esprit est comme votre œil ; il voit tout et ne se voit pas lui-même ; il aperçoit une paille dans l'œil de votre frère, il ne sent pas une poutre qui crève le sien. Hypocrite, pensez d'abord à vous rendre à vous-même un service si nécessaire ; arrachez la poutre qui vous aveugle, peut-être pourrez-vous alors offrir à votre frère des services que votre malignité plutôt que votre charité veut lui rendre. Le Prophète s'en plaignait : Hélas ! disait-il, la lumière de mes yeux m'abandonne : *Lumen oculorum meorum non est mecum.* (*Psal.* XXXVII, 11.) Dois-je être surpris que ma folie laisse envenimer les cicatrices de mon cœur? *Corruptæ sunt cicatrices meæ a facie insipientiæ meæ.* (*Psal.* XXXVII, 6.)

Vous êtes inexcusables, médisants, parce que vous donnez autant et plus de prise sur vous que vous croyez en avoir sur les autres. Vous parlez de leurs larcins, et vos mains en sont pleines ; vous leur reprochez leurs impuretés, et votre cœur est plein de corruption. Médecin, guérissez-vous vous-même. Mais c'est l'ordinaire, les plus criminels sont les plus médisants : *Qui prædicas non furandum furaris.* (*Rom.*, II, 21.) Juges téméraires de votre prochain, coupables des mêmes fautes que vous condamnez, êtes-vous plus excusables ? Votre iniquité retombera sur vous, vous serez jugés avec la même rigueur, on vous imputera les mêmes fautes, et par un juste jugement de Dieu, vous le mériterez en effet. L'expérience le fait voir tous les jours, et la vie des saints fournit beaucoup de ces tristes exemples. Dieu punit la témérité des jugements en permettant qu'on tombe dans les mêmes abîmes où l'on croyait les autres tombés : *Inexcusabilis es qui judicas, teipsum condemnas, eadem enim agis quæ judicas.* (*Rom.*, II, 1.) Ne jugez donc pas, et vous ne serez pas jugé ; ne condamnez pas, et vous ne serez pas condamné ; pardonnez, et on vous pardonnera ; donnez, et on vous donnera. Cette variété d'expressions, cette uniformité de règles qui, sur nos ju-

gements et nos médisances, nos vengeances et nos libéralités, tendent toutes à nous faire voir que l'on nous mesurera de la même mesure dont nous aurons mesuré les autres, nous apprennent combien nous sommes intéressés à faire à nos frères le même traitement que nous voulons qu'on nous fasse : *In qua mensura mensi fueritis.* (*Marc.*, IV, 24.)

Vous la verrez surtout au jour du jugement, où leur Juge sera le vôtre; vous y rendrez compte de toutes vos œuvres, et de vos jugements mêmes, à celui qui doit juger les justices et réformer les jugements des hommes. Ah! songez plutôt au compte que vous aurez à rendre qu'à faire injustement le procès à personne : *Unusquisque pro se reddet rationem.* (*Rom.*, XIV, 12.) Ce compte sera suivi de cette mesure pleine, comble, secouée et passant par-dessus les bords, selon qu'on l'aura mérité, dit saint Chrysostome, par la fidélité à ces quatre règles : ne pas juger, ne pas condamner, donner et pardonner, qui répondent aux quatre degrés de récompense ou de châtiment; car l'enfer, aussi bien que le paradis, a sa mesure comble qui passe par-dessus les bords et qui engloutit à jamais le pécheur : *Mensuram bonam, confertam, coagitatam, superfluentem* (*Luc.*, VI, 38.) Enfants des hommes, jugez donc avec justice, dit le Prophète : *Recte judicate.* Ne prononcez pas sur les apparences. Le visage est un interprète suspect des inclinations du cœur : *Nolite judicare secundum faciem.* (*Joan.*, VII, 24.) Mais ne vous flattez pas de cette équité tandis que votre conscience ne sera pas droite. Si votre œil est simple, tout en vous répandra une lumière bienfaisante; mais s'il est gâté, tout sera couvert de ténèbres. Un mauvais tempérament comme le serpent tourne tout en poison, un bon tempérament tourne tout en bien, comme l'abeille qui cueille le miel sur les fleurs les plus amères; une goutte d'absinthe gâte un vase de miel, un trait malin empoisonne les choses les plus innocentes. C'est l'homme de bien de l'Evangile qui de son trésor ne tire que d'excellentes choses; le méchant ne tire du sien que de mauvaises : *Bonus homo de thesauro suo profert bona.* (*Matth.*, XII, 35.)

3° Sans autorité. Par quelle autorité vous érigez-vous donc en juge de vos frères? Il faut qu'elle soit et bien fondée et bien grande pour ne connaître aucune borne. Les grands et les petits, les étrangers et les proches, vos supérieurs et vos inférieurs, le prince, les pasteurs, tout est votre justiciable, tout doit subir vos arrêts. Mais où sont donc vos titres? Est-ce du souverain que vous les tenez? Il a établi des juges, il a fixé à chacun les objets de sa compétence, hors de là ils sont sans pouvoir ; il ne vous a rien attribué. Est-ce de Dieu? Bien loin de vous accorder cette juridiction générale, Dieu vous défend toutes ces entreprises; il veut que renfermé en vous-même vous ne jugiez que vous seul; il regarde ces usurpations comme des attentats sur ses droits sacrés. Semblables à un esclave dont la fidélité ou la chute n'intéresse que son maître, seul en droit de le redresser ou de le punir, tous les hommes appartiennent à Dieu, leur juge et leur maître. Qui êtes-vous pour vous emparer d'un sceptre qui ne vous appartient pas? *Tu quis es, qui judicas alienum servum? Domino suo stat aut cadit.* (*Rom.*, XIV, 4.)

Il est vrai qu'un père, un maître, un supérieur, peuvent et doivent veiller sur la conduite de leurs inférieurs, dont ils sont responsables ; vigilance communément fondée sur des soupçons, et qui souvent en fait naître, nécessaire pour prévenir le mal, ou le réparer, et faire faire des progrès dans la vertu; mais vigilance qui n'autorise pas même le supérieur à juger sans preuve, à condamner sans raison; il est soumis, comme un autre, aux lois de la justice et de la charité. Mais qui vous autorise, vous qui n'avez aucune supériorité, à en faire les fonctions, ou plutôt à franchir les bornes qu'un supérieur doit respecter, à vous arroger sans scrupule, à exercer sans équité un pouvoir que le supérieur même n'a pas? L'examen, les recherches, les défiances lui sont permises; mais jamais les jugements positifs sans connaissance. La prudence permet, elle exige qu'on ne s'expose pas, qu'on ne se livre pas indiscrètement à tout le monde, qu'on choisisse ses amis, ses domestiques, ses maîtres; la défiance n'est qu'une crainte, ses recherches sont des précautions, des moyens pour connaître, et ne pas agir en aveugle; mais ce ne sont pas des jugements, on ne décide rien.

Les véritables jugements sont des attentats sur les droits de Dieu. 1° On s'attribue sa science; et quel autre que Dieu peut juger du salut ou de la damnation ; de l'état de grâce ou de péché? Personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine ; et qui sait si son frère est digne de haine ou d'amour? qui peut pénétrer dans les cœurs, en sonder les replis, en démêler les intentions et les pensées? Enfants d'Adam, vous voulez toucher encore au fruit de la science du bien et du mal, vous ne respectez pas des secrets que Dieu s'est spécialement réservés; qui peut connaître le degré de bonté et de malice des œuvres des hommes, en rassembler, en combiner, en apprécier les circonstances? qui peut comparer les hommes entre eux, et peser leur mérite dans une balance? Quoique tous les jugements téméraires entreprennent sur la science de Dieu, ceux-ci lui sont encore plus directement opposés. Tels les amis de Job, si justement condamnés, qui, regardant les maux comme des châtiments, non comme des épreuves, le jugeaient coupable des plus grands crimes. Vous êtes des insensés, dit le Seigneur : *Stulte locuti estis.*

2° On exerce son autorité. Dieu seul dispose des châtiments et des récompenses; créateur de la lumière et des ténèbres, pour les esprits comme pour les corps, il distribue la confusion ou la gloire, la louange ou le blâme; seul il élève ou abat, place sur le trône ou en renverse; seul il peut mettre le sceau sur la vertu véritable, et démas-

quer l'hypocrisie. Tel est l'ordre de la Providence, tout est ici-bas obscur et incertain; le mélange des bons et des méchants, des vices et des vertus, doit également exercer et la patience de ceux qui en souffrent, et la discrétion de ceux qui en jugent; tous doivent également respecter le nuage qui les couvre pendant la vie, et qui cache le moment où tout doit être rétabli, sans oser ni le percer avec curiosité, ni le braver avec témérité.

3° On prévient le jugement de Dieu. Il viendra en effet ce grand jour de la vérité qui dissipera toutes les ombres, et rendra à chacun selon ses œuvres. Dieu a fixé ce jour dans ses décrets éternels, et c'est un attentat de vouloir prévenir ce jugement par le nôtre. Respectons la possession où Dieu laisse même les coupables, sans vouloir prématurément arracher un voile que l'ouverture du livre des consciences lèvera parfaitement. La vérité se montrera avec le plus grand éclat; elle justifiera tous les jugements de Dieu, redressera ceux des hommes, et distribuera à chacun la mesure de confusion ou de gloire qu'il aura méritée : *Laus erit unicuique a Deo.* (*I Cor.*, IV, 5.) Jusqu'alors vous ne marchez qu'à tâtons; les cœurs sont inaccessibles, les intentions impénétrables, les paroles équivoques, les actions douteuses, les témoignages suspects; attendez que l'incertitude et le danger de l'injustice soient dissipés. Vous aurez alors droit de juger, vous le ferez équitablement, parce que vous le ferez avec connaissance. N'anticipez pas ce terrible moment que Dieu s'est réservé; il n'est pas temps encore de prononcer : *Nolite ante tempus judicare, quoadusque veniat Dominus.* (*Ibid.*)

4° Vous entreprenez en particulier contre les droits de Jésus-Christ, à qui tout jugement a été donné par son Père, visible et invisible, général et particulier, pour le temps et pour l'éternité : *Omne judicium dedit Filio.* (*Joan.*, V, 22.) Il l'a mérité par son humilité profonde à subir les jugements injustes des hommes, il en avertit la Synagogue. Vous me citez aujourd'hui à votre tribunal, vous comparaîtrez un jour devant le mien; le Fils de l'homme que vous condamnez paraîtra sur un nuage plein de gloire et de majesté; il l'a mérité par son obéissance à l'exécution de cet injuste arrêt, en souffrant sur l'arbre de la croix la mort la plus douloureuse et la plus ignominieuse. Il l'a mérité par sa résurrection, et s'est acquis une autorité souveraine sur tous les hommes, dont il a payé la rançon et fait la conquête. Quel droit avez-vous de vous asseoir sur le tribunal avec le juge des vivants et des morts? d'autant plus coupable, que le Sauveur, plein d'indulgence, excuse ordinairement les fautes ou les pardonne. *Vous ne savez ce que vous demandez* (*Matth.*, XX, 22), dit-il, aux ambitieux enfants de Zébédée. *Je ne vous condamne point*, dit-il, à la femme adultère; *allez en paix, et ne péchez plus.* (*Joan.*, VIII, 11.) *L'esprit est prompt, mais la chair est faible* (*Marc.*, XIV, 38), dit-il à ses lâches apôtres. *Plusieurs péchés lui sont pardonnés*, dit-il de Madeleine, *parce qu'elle a beaucoup aimé.* (*Luc.* VII, 47.) *Pardonnez-leur, mon Père, car ils ne savent ce qu'ils font* (*Luc.*, XXIII, 34), disait-il sur la croix, au moment de sa mort.

5° De là un nouvel attentat. Le risque de contredire le jugement de Dieu, de justifier ce qu'il condamne, de blâmer ce qu'il approuve. Cette imprudence est d'autant plus condamnable, que les actions indifférentes sur lesquelles roulent la plupart des jugements téméraires peuvent être faites sans crime, et même avec mérite, par la droiture d'intention. Chacun a la liberté de suivre son goût et d'abonder en son sens, et Dieu peut tirer sa gloire des moindres choses par les profonds arrangements de sa providence. Qui vous a instruit des secrets impénétrables du cœur de Dieu et de celui du prochain? Que Marie répande un parfum sur la tête du Sauveur, c'est aux yeux de Judas un larcin fait aux pauvres, aux yeux du Sauveur un acte de religion digne des éloges de l'univers. Rien de plus indifférent, de l'aveu de saint Paul, que le choix des aliments, et la distinction des jours; il est étonnant avec quel zèle il s'élève contre ceux qui jugent en cela leur prochain. Que celui qui mange, dit-il, ne juge pas celui qui ne mange point, et que celui-ci ne condamne point celui qui mange. C'est en ce sens qu'on doit entendre un passage difficile de saint Jacques. Celui qui médit de son frère ou le juge, médit de la loi et juge la loi. Car si par ce jugement et cette médisance il n'entend que la transgression de la loi, c'est un attentat commun à tous les péchés; s'il l'entend d'une improbation positive de la loi, cela n'est pas toujours vrai; on peut commettre un péché sans blâmer, et même en approuvant la loi qui le défend. L'Apôtre veut dire qu'en censurant le prochain sur des choses légères que la loi ne lui interdit pas, celui-là semble juger et condamner l'indulgence de la loi qui les permet : *Qui detrahit fratri et judicat fratrem, detrahit legi et judicat legem.* (*Jac.*, IV, 11.) Vous n'êtes donc plus le fidèle observateur de la loi, vous vous en déclarez le juge, attendez-vous au châtiment de votre esprit : *Non es factor legis, sed judex.* (*Ibid.*) Mais celui qui ne juge pas, n'examine pas, ne voit presque pas les péchés d'autrui, obtiendra miséricorde : *Qui leviter intuetur peccata aliena, misericordiam consequetur.*

Jésus-Christ lui-même, juge des vivants et des morts, a voulu se soumettre à cette loi pendant sa vie, ne jugeant pas même ceux que l'on déférait à son tribunal; il refusa d'être arbitre entre des personnes qui voulaient s'en rapporter à lui sur le partage de leurs biens : *Quis me constituit judicem?* (*Luc.*, XII, 14.) Il dit à la femme adultère qu'on lui avait déférée : *Non, je ne vous jugerai pas.* (*Joan.*, VIII, 11.) Saint Paul, à son exemple, assure qu'il ne veut point se mê-

ler des affaires de ceux qui ne sont point dans l'Eglise. Non, dit saint Bernard, ne soyez ni curieux de savoir ce qui se passe chez votre frère, ni téméraire à le juger; s'il fait quelque faute, excusez-la par la droiture de son intention; si vous ne pouvez l'excuser, rejetez-la sur l'ignorance ou la surprise; si vous ne pouvez trouver aucune couleur pour la diminuer, tournez les yeux sur vous; hélas! si j'avais été à sa place, je serais devenu plus coupable que lui : *Quid de me fuisset, si*, etc. Ayez pitié de moi, Seigneur, selon la manière de penser de ceux qui vous aiment, car tel est le caractère de la charité, elle pardonne tout, elle tourne tout en bien : *Secundum judicium diligentium nomen tuum.* (*Psal.* CXVIII, 132.)

Mais s'il vous est défendu de monter sur le tribunal de Dieu et d'usurper son autorité, érigez un tribunal contre vous-même, vous le ferez avec fruit, et Dieu souscrira à vos arrêts, ou ne les réformera que pour vous faire grâce. Montez-y souvent, et toutes les fois que vous êtes tenté de juger vos frères, tournez les yeux sur vous-même, n'ai-je pas les mêmes, et peut-être de plus grands défauts? n'ai-je pas tout à craindre des jugements de Dieu? pourquoi, au lieu de l'apaiser en me corrigeant, irai-je l'irriter par de nouvelles fautes, et lui donner un nouveau sujet de condamnation par mes rigueurs? David oublie l'adultère et l'homicide dont il est coupable, et dans le temps qu'il se pardonne les plus grands crimes, il condamne à la mort celui qu'on lui dit avoir enlevé une brebis. Ah! prince, vous vous faites cruellement le procès à vous-même : quelle inique balance! indulgent et sévère, les forfaits trouvent grâce, les fautes légères sont punies avec excès. Dieu vous prend par vos paroles, vos jugements dictent les siens; que votre témérité à condamner lui donne prise! vous l'obligez à une juste sévérité par l'injustice de la vôtre. Ouvrez les yeux; vous êtes le criminel que vous venez de condamner : *Tu es ille vir.* (II *Reg.*, XII, 7.) Voilà une des raisons qui rend le dernier jugement absolument nécessaire : il faut réparer l'injustice des jugements des hommes; ils ont jugé en aveugles sans connaissance, en insensés sans intérêt, en usurpateurs sans autorité; il faut rétablir l'ordre et rendre à chacun ce qui lui est dû. Que les ténèbres se dissipent, que l'homme paraisse tel qu'il est, que la vertu soit honorée et le vice confondu; que ces basses jalousies, cet orgueil caché, cette malignité secrète qui condamne tout le monde, reçoivent leur juste salaire : *Ego justitias judicabo.* (*Psal.* LXXIV, 3.) Le Saint-Esprit doit un jour reprendre le monde de ce qu'il a fait contre Dieu, voilà le péché, *arguet mundum de peccato* (*Joan.*, XVI, 8); de ce qu'il a fait contre le prochain, voilà l'injustice, *arguet de justitia;* et de ce qu'il a fait au fond de son cœur, les pensées, les jugements, pensées mauvaises jugements, faux, jugements téméraires, *arguet mundum de judicio.* (*Ibid.*)

Mais on a beau dire, la prévention fait-elle des recherches? consulte-elle son intérêt? attend-elle l'autorité pour juger! a-t-elle des yeux et des oreilles? veut-elle voir et entendre? peut-on même dire qu'elle juge? Non : chez elle tout est jugé, tout est condamné d'avance; l'infortuné proscrit à commis tous les crimes, il a, il doit avoir tous les vices; il n'a, il ne peut avoir aucune vertu. On aurait beau, comme David, rendre les plus grands services, montrer le plus profond respect, le plus inviolable attachement; Saül, prévenu, n'y verra qu'un ambitieux et un rebelle, lui tendra des piéges, le poursuivra sans relâche. On aurait beau, comme le Sauveur du monde, pratiquer les plus grandes vertus, opérer les plus grands miracles; le pharisien, prévenu, ne verra que des prestiges du démon dans les miracles, des vices dans la personne, des erreurs et des blasphèmes dans la doctrine, et ne sera satisfait que quand il l'aura vu expirer dans les supplices. Cette injustice est commune, très-peu de gens sont exempts de prévention, très-peu de gens en reviennent; un rien en fait naître, et rien ne la guérit; un premier jugement téméraire en fut la source, et elle devient la source d'une infinité de jugements, elle empoisonne les choses les plus indifférentes, elle rapproche les plus éloignées, elle explique les plus incertaines, elle décide de tout, c'est la clef qui ouvre tout, c'est le mot de l'énigme qui explique tout; la prévention est-elle favorable, tout plaît, tout est admiré; est-elle contraire, tout choque, tout est censuré : tout en porte l'empreinte, elle seule voit et prononce.

Mais si l'on doit éviter de juger témérairement personne, on doit s'embarrasser fort peu des jugements que l'on fait de nous, à l'exemple de saint Paul, qui ne craignait que les jugements de Dieu. Qu'attendez-vous des hommes? Iniques, ils ne rendent justice ni à la vertu qu'ils méprisent, ni au vice qu'ils couronnent : *Facti estis judices cogitationum iniquarum.* (*Jac.*, II, 4.) Curieux, ils veulent tout savoir; ils tâchent, comme des devins, de découvrir par leurs conjectures ce qu'ils ignorent; et s'ils ne peuvent deviner, ils ne prononcent pas moins hardiment : *Sicut harioli et conjectores æstimas quod ignoras.* (*Prov.*, XXIII, 7.) Aveugles, ils ne voient rien, ils n'examinent rien, ils sont les dupes des apparences, et la vérité échappe à leurs yeux aussi faibles que distraits, le mensonge en prend la place. Laissez-les dire, ils ne méritent que du mépris : *Sinite illos, cœci sunt.* (*Matth.*, XV, 14.) Présomptueux, ils s'arrogent le droit de juger, de condamner tout; tout est de leur ressort, le sceptre du monde est en leurs mains; sans examen, sans réflexion, ils précipitent leur jugement sans rien craindre : *Qui cito credit levis est corde.* (*Eccli.*, XIX, 4.) Impuissants, quel bien ou quel mal peuvent-ils faire? disposent-ils de l'éternité? Que la vérité soit pour nous, qu'importe les cris du mensonge? elle seule

décide, elle condamne ou absout, ouvre le paradis ou l'enfer; je ne suis, quoi que les hommes disent, que ce qui plaît devant Dieu : *Qui judicat me Dominus est.* (I *Cor.*, IV, 4.) Utiles même par leur malice, ils réveillent et appellent la justice divine qui, toujours protectrice de l'innocence, se déclare pour elle à mesure que le monde la combat et confond ses ennemis. Tous les saints, en butte aux jugements du monde, ont mérité par là d'avoir un Dieu pour panégyriste et pour vengeur, très-souvent dans ce monde, toujours dans l'éternité. Souffrons-les donc avec patience, ces jugements; réjouissons-nous-en, méprisons-les, et que jamais ils ne nous arrêtent ni ne nous affligent dans le chemin de la vertu : *Mihi pro minimo est ut a vobis judicer.* (*Ibid.*, 3.)

Si vous ne devez pas vous embarrasser des jugements que l'on fait de vous, n'ayez pas plus d'égard à ceux que vous entendez faire des autres. Les mêmes raisons les décréditent; on n'a ni plus de preuves, ni plus d'intérêt, ni plus de droit. Vous sentez le faux, la présomption, la témérité de ce qui vous intéresse; ce qui touche vos frères ne mérite pas plus de grâce. Vous ne voudriez pas qu'on accueillît les jugements qui vous blessent; pourquoi votre oreille fait-elle un accueil favorable à ce qui les offense? C'est en quelque sorte autant entreprendre sur vous en vous trompant que sur eux en les décriant. Regardez comme une injure le piége qu'on vous tend, l'imposture qu'on vous débite : c'est vous croire aussi téméraire dans votre crédulité que le sont, dans leurs soupçons, ceux qui veulent vous rendre complices de leur imprudence. Les jugements étrangers méritent même auprès de vous moins de créance que les vôtres. Après tout, vous avez vos raisons; savez-vous les raisons des autres, et combien elles sont frivoles? Vous connaissez votre cœur et sa droiture; qui vous répond des intentions des autres? Vous ne devez pas, sans doute, les juger mauvaises; mais, en vous débitant leurs jugements téméraires, méritent-ils votre confiance, et n'en faites-vous pas un aussi téméraire en vous décidant sur leur rapport? C'est une faible autorité pour entraîner votre suffrage. Dans vos jugements, votre secret demeure à vous, et ne fait à votre frère d'autre blessure que la perte de votre estime; dans ceux que vous écoutez ce n'est plus un secret : voilà deux estimes perdues. Autorisé par votre facilité à l'écouter, peut-être par votre approbation il se confirme dans ses idées; ce qui n'était que conjectures devient des démonstrations; il tâtonnait, il hasardait, il devinait; il croit, il ne doute plus, il condamne.

Cependant vous devez avec le plus grand soin ne pas donner lieu aux jugements téméraires, et éviter, comme saint Paul, jusqu'à l'apparence du mal. On aurait tort, je l'avoue, de vous condamner sur des apparences; mais vous avez tort de donner même ces apparences : *Ab omni specie mala abstinete vos.* (I *Thess.*, V, 22.) Quelle doit donc être la modestie de vos démarches, la circonspection de vos paroles, l'édification de vos exemples, l'exactitude à vos devoirs, l'éloignement des occasions, la vigilance sur vous-même! N'y eût-il d'autre motif que de ne pas exposer vos frères à des jugements désavantageux, ménagez votre réputation, ne donnez jamais prise. Plus vous connaissez le public injuste et malin, plus vous devez être sur vos gardes. Tel le grand Apôtre, le plus désintéressé de tous les hommes, dont l'éminente sainteté était la plus connue, dont la probité était la moins suspecte, prend cependant les plus grandes précautions pour écarter les moindres ombrages. Il se fait même honneur et de son désintéressement et de ses précautions. Quoique j'aie droit, comme un autre, de vivre de l'autel, je travaille de mes mains pour n'être à charge à personne. Vous m'avez confié des aumônes considérables, et vous avez cru me connaître assez pour ne pas douter de ma fidélité; je crois vous connaître assez aussi pour ne pas craindre des ombrages; cependant, j'en veux éloigner jusqu'au prétexte, et je ne veux point faire cette distribution sans témoins; donnez-moi un second qui partage avec moi cet emploi, et qui puisse vous en rendre compte. Ce n'est pas seulement devant Dieu, c'est devant les hommes qu'il faut faire le bien : *Providentes bona non tantum coram Deo, sed etiam coram hominibus.* (*Rom.*, XII, 17.) C'est ainsi qu'on doit et mépriser et respecter le jugement des hommes : les respecter, pour ne jamais donner occasion; les mépriser, pour ne jamais en troubler son repos et s'en affliger, surtout n'en faire jamais de téméraires, et pour ne pas nous exposer au risque de la calomnie, et pour ne pas nous charger de l'injustice de la médisance. C'est ainsi que, toujours prudent, toujours équitable, toujours tranquille, toujours uni à Dieu, il imitera cette sagesse divine que la vérité, que la bonté, que la justice dirigent, et que, sous le règne de la charité, il goûtera dès cette vie cette paix céleste qui fera son bonheur éternel, et que je vous souhaite, etc.

DISCOURS VII.

SUR L'ÉTENDUE DE LA MÉDISANCE POUR LES PERSONNES.

Manus ejus contra omnes, manus omnium contra eum. (*Genes.*, XVI, 12.)

Il sera aux prises avec tout le monde, et tout le monde aux prises avec lui.

Ce n'est pas seulement l'importance de ce qu'on a l'injustice de découvrir qui fait la grièveté de la médisance; il faut surtout avoir égard au dommage que cause la révélation, ne fût-ce que d'une faute légère. La qualité des personnes intéressées augmente le dommage, et par conséquent le péché du médisant : l'honneur en est plus précieux et plus délicat, le moindre nuage peut le ternir. Rien n'est léger dans certains états qui exigent la réputation la plus pure. Les moin-

dres taches y passent pour des vices. Une parole contre la foi ou les mœurs nuit plus à un religieux, à un prêtre, qu'un mauvais commerce à un homme du monde : c'est une profanation et un scandale. Un doute sur la probité et la droiture d'un homme public, d'un magistrat, un soupçon sur la régularité d'une personne du sexe, suffisent pour les décrier. Un particulier souffrirait seul ; l'homme en place devient inutile en perdant l'estime publique. Cette jeune personne manque son établissement par une légère flétrissure ; un homme décrié perd peu par une nouvelle tache, une réputation entière souffre beaucoup d'être effleurée. Rien de léger dans des circonstances critiques : s'agit-il d'une alliance, un mot peut la faire échouer; attend-on un emploi, un secours, un mot peut le faire refuser ; est-ce un procès qu'on va juger, un mot peut le faire perdre. A la cour, auprès des grands, un mot empêche une grâce, renverse la fortune. Est-ce une personne soupçonneuse, mal prévenue, un mot peut la décider. Tous ces sentiments et ces objets sont susceptibles d'une infinité de rapports et de combinaisons dont nous allons parler dans ce discours. Quoique tout le monde soit sensible à la perte de son honneur, tout le monde ne l'est pas également ni dans les mêmes circonstances. Il est des gens dont on n'a plus d'intérêt de ménager l'estime ; il en est de qui on attend plus de bonté; il en est de plus redoutables dans leur malignité, la plaie en est plus profonde, et la main qui la fait plus criminelle.

Tout est ici relatif, et à celui qui souffre, et à celui qui parle, et à celui qui écoute. Une parole sans conséquence dans la bouche du peuple est un coup mortel sur des lèvres respectables. Un homme sans crédit, de qui on n'a rien à espérer ni à craindre, peut être impunément négligé; un homme puissant et utile mérite d'être cultivé. Quoique l'estime des hommes soit toujours flatteuse, il s'en faut bien qu'on fasse le même cas de tous les suffrages; le mérite le rend précieux, l'amitié le rend cher, le besoin le rend nécessaire. Celui d'un connaisseur est préférable aux vains applaudissements d'une foule d'aveugles qui ne savent pas apprécier les hommes ; celui d'un protecteur, aux vains désirs de la multitude qui ne peut rendre aucun service. Les vices n'entrent pas moins que les vertus dans la composition de la médisance; il est plus dangereux de parler devant un homme malin et caustique que devant un homme sage et charitable : l'un croit, divulgue, empoisonne; l'autre suspend son jugement, excuse et garde le secret. Ne doit-on pas plus craindre un libertin, qui s'en joue, qu'un homme de bien qui n'en abuse pas; un ennemi, qui s'en réjouit et aigrit la plaie, qu'un ami qui tâche d'y remédier, ou un indifférent qui n'y pense pas? La charité, au contraire, met à profit toutes ces circonstances, elle adoucit l'ennemi, encourage l'ami, gagne l'indifférent; elle ménage la bienveillance d'un protecteur, l'estime d'un connaisseur, le silence d'un libertin; elle ne cherche qu'à faire du bien et à en dire de tout le monde, et se félicite d'en trouver l'occasion, et la saisit avec empressement.

La personne intéressée peut être envisagée ou dans ses rapports avec le médisant, ou dans ses rapports avec les autres hommes. Dans le premier, la médisance blesse les sentiments, elle en est plus sensible, et découvre un ennemi; dans le second, elle blesse les intérêts, elle est plus préjudiciable et cause un dommage. Ces deux effets sont rarement séparés ; l'estime du médisant est perdue, celle des auditeurs va se perdre. C'est ainsi qu'il est aux prises avec tout le monde, et tout le monde aux prises avec avec lui : *Manus ejus contra omnes, manus omnium contra eum.* Ce seront les deux parties de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pour peu que l'homme se rendît justice, peu de vices auraient moins besoin de préservatif que la médisance. Infiniment sensibles à celle que l'on fait de nous, pouvons-nous oublier combien les autres doivent l'être à celle qui les intéresse ? Epargnons-leur des coups dont nous sentons si vivement le poids. Cependant, par une contradiction de conduite qu'on ne peut ni excuser ni comprendre, les gens les plus délicats sur leur réputation sont les plus prodigues sur celle de leurs frères. Ce qui les touche est sacré, ce qui regarde le prochain est indifférent. Le moindre mot les blesse, et leurs conversations les plus flétrissantes ne sont que des fautes légères, des amusements innocents, des traits d'esprit qui leur font honneur. Enfants des hommes, jusqu'à quand, oubliant les premiers principes de la loi naturelle et de la loi divine, aurez-vous un poids et un poids, une mesure et une mesure? jusqu'à quand, refusant ce que vous exigez, vous pardonnant ce que vous condamnez, votre indulgence et vos rigueurs, vos reproches et vos excuses toujours également injustes, ne serviront qu'à montrer et vos passions et vos faiblesses ? Ah ! plutôt devenez saintement scrupuleux sur les intérêts du prochain, et indifférents sur les vôtres ; que votre charité égale votre sensibilité, que votre humilité répare votre malice ; par cet heureux changement, votre facilité et votre délicatesse seront le remède l'une de l'autre, vos défauts deviendront des vertus, et la source du péché une source de mérite.

Que vous a donc fait l'infortuné que vous déchirez si cruellement? Considérez les divers rapports qu'il a avec vous, et mettez-vous à sa place : chacun fournit une nouvelle raison d'épargner son honneur, chacun ajoute un nouveau degré de grièveté à votre faute. Est-ce un supérieur, un inférieur, un égal, un ami, un ennemi, une personne indifférente? Vous devez le respect au supérieur, l'équité à l'égal, la protection à l'inférieur, la fidélité à l'ami, la charité à l'ennemi, l'humanité au plus indifférent.

Par conséquent, médire d'un supérieur, c'est insolence; d'un inférieur, c'est oppression; d'un égal, c'est cruauté; d'un ennemi, c'est ressentiment; d'un ami, c'est perfidie; d'un indifférent, c'est brutalité: quelle variété de noirceur, de bassesse, de malice! Je sais que l'aveuglement de la passion s'en fait des excuses pour émousser les remords: un supérieur, dit-on, est trop au-dessus de mes paroles pour en souffrir aucun dommage; un inférieur doit respecter mes coups; dois-je à un égal de si grands égards? un ami me pardonne; un ennemi doit se rendre justice, et sentir qu'il se l'attire; un inconnu, un indifférent ne s'en embarrasse guère. Faisons sentir la frivolité des prétextes qui rassurent, et la solidité des raisons qui condamnent le médisant.

1° Les supérieurs. Quelle témérité d'attaquer l'oint du Seigneur dans la personne de ceux qui vous gouvernent! *Nolite tangere christos meos.* (*Psal.* CIV, 15.) Ils tiennent pour vous la place de Dieu, et sont des divinités visibles à qui vous devez vos hommages. *Ego dixi, dii estis.* (*Psal.* LXXXI, 6.) La justice est doublement offensée dans leur réputation et dans leur dignité, que vous devez également respecter, et que vous blessez également; vous méprisez Dieu même en méprisant vos maîtres; vous l'honoreriez en les honorant: *Qui vos audit, me audit; qui vos spernit, me spernit.* (*Luc.*, X, 16.) Rien, au reste, n'est plus suspect que vos plaintes; vous n'êtes piqué que parce qu'on veut vous mettre dans l'ordre: le vrai motif de vos mécontements fait l'éloge de vos supérieurs. Ces mécontements cesseraient bientôt et se tourneraient en éloge et en reconnaissance, si vous vouliez vous réformer, si vous étiez équitable.

Oseriez-vous tenir ce langage en présence de votre supérieur? pourquoi le tenez-vous en son absence? Les lois du respect et de la justice ne sont-elles pas toujours les mêmes? Qu'est-ce que la médisance, disait le grand saint Antoine? c'est un discours qu'on n'oserait tenir devant celui de qui on parle: *Sermo quem non auderet proferre coram eo de quo loquitur.* Sur ce principe saint Bonaventure donne cette sage règle. Ne dites jamais des absents ce que vous ne voudriez pas dire en leur présence; que votre prochain soit le juge secret au tribunal duquel vous vous citez vous-même; mesurez si bien vos paroles, que, tout intéressé qu'il y soit, il puisse vous entendre sans peine, à plus forte raison un supérieur, qui est votre juge naturel. L'homme vous en imposerait-il plus que Dieu? Votre frère est absent, mais Dieu est présent; il écoute, il s'offense, il condamne pour lui; il n'est pas moins rigoureux, il l'est souvent plus que la partie intéressée elle-même. Il est son Sauveur, son père, son frère, aussi bien que le vôtre: il vous jugera et vous punira. Il vaudrait mieux tomber entre les mains de l'homme que dans celle d'un Dieu son vengeur: *Caveat de absente dicere quod coram eo non posset.*

Les grands ont leurs défauts, sans doute, aussi bien que les petits. Je ne prétends pas, par une adulation encore plus déplacée dans la chaire, méconnaître en eux l'humanité, dont il leur est d'autant plus difficile de vaincre les faiblesses, que les piéges sont plus séduisants, les passions plus vives, les devoirs plus étendus, et que la facilité, l'impunité, la flatterie, donnent à leurs passions la plus impérieuse liberté. Mais il est vrai qu'on a pour eux plus d'attention et moins d'indulgence, qu'un intérêt secret d'indépendance, un esprit de jalousie de leur autorité, une élévation qui les expose à tous les regards, leur fait trouver mille défauts et exagère leurs moindres fautes. C'est le champ le plus ordinaire de la médisance; le plus stupide y cueille une abondante moisson: rien n'échappe à la sagacité, ou plutôt à la malignité d'un inférieur qui porte impatiemment le joug. L'un est austère et difficile, l'autre donne dans la mollesse et la négligence; tantôt il manque de lumières, tantôt il n'écoute que la prévention. Celui-ci est obsédé de flatteurs et de mauvais conseils, celui-là ne consulte que lui-même. S'il a de la dignité, c'est de la hauteur; de la bonté, c'est paresse; sa fermeté est entêtement, son zèle vivacité, sa gravité mauvaise humeur; il est comptable de tous les malheurs, le succès ne manque que par sa faute. Les plus modérés, par une compassion plus insultante que les injures, déplorent la faiblesse humaine dans ses chutes vraies ou fausses. Ainsi Oza voit à peine pencher l'arche, qu'il y porte la main pour la retenir. Loin de lui tenir compte de son prétendu zèle, le Seigneur punit par une mort subite sa sacrilége témérité: ***Mortuus est coram Domino.*** **(I *Paral.*, XIII, 10.)**

2° Les inférieurs. Auriez-vous la lâcheté d'abuser des avantages que vous donne votre place, pour accabler un infortuné à qui la dépendance ne laisse pas la liberté de se défendre? Vous rougiriez d'attaquer un homme désarmé qui ne saurait parer vos coups; vous devriez être son protecteur, et vous devenez son tyran? Corrigez un enfant, punissez, renvoyez un domestique, s'il est coupable, ou souffrez-le patiemment sans le décrier.

Vos basses médisances qu'annoncent-elles, que votre indolence ou votre dureté? Vos défauts sont peut-être la source des siens: en le gardant avec vous, ne faites-vous pas son apologie? Ses vices sont-ils si réels, puisqu'ils ne sont pas une raison de vous en défaire? Ah! s'il lui était permis de s'expliquer, par quelles trop justes représailles vous ferait-il chèrement payer vos injustes plaintes! à portée de vous connaître mieux que vous ne vous connaissez, que de faiblesses, de travers, de caprices, de crimes, dont il est tous les jours témoin, peut-être l'instrument, toujours la victime! Ne le forcez pas de dévoiler ces honteux mystères. On se plaint de l'infidélité des domestiques. Il en est en effet un grand nombre ennemis de leurs maîtres, qui les décrient brutalement; mais souvent aussi ne font-ils que

décharger leur juste chagrin, et se venger des insultes qu'ils souffrent.

C'est encore une lâcheté d'abuser de la supériorité de l'esprit, des talents, des lumières. Non contents de les éclipser, vous vous faites, du haut de votre trône, un jeu malin de faire sentir la prodigieuse distance de leur ignorance à vos lumières, de votre politesse à leur grossièreté. C'est une ombre au tableau, dont vous croyez tirer du lustre. Le vrai mérite au contraire est humain et charitable, il s'abaisse pour élever, se communique pour instruire, se familiarise pour gagner, et ne fait point de parallèle qui dégrade, ni de jeu qui humilie. On se joue des petits, c'est un amusement de les tourner en ridicule; leurs habits, leurs meubles, leur langage, leurs manières, leurs aventures, le défaut d'éducation et de goût, d'esprit et de connaissance, d'agrément et de figure, souvent des vices grossiers dont la grossièreté même passe pour amusante, les livrent à la discrétion de tout le monde. La causticité s'en saisit, leur tend des piéges, leur fait des questions captieuses et les expose à la risée; ils jouent dans le monde, comme sur le théâtre, le rôle le plus divertissant dont on ne manque jamais d'assaisonner la comédie, pour la rendre plus piquante par la naïveté, la singularité, la bizarrerie des expressions et des démarches.

On croit pouvoir, sans risque et sans conséquence se donner sur le peuple une libre carrière, parce qu'il est sans défense, et que sa réputation est peu délicate. On se trompe, il y est très-sensible, et cette sensibilité est juste. L'estime, l'amitié, la confiance, font la douceur de la vie et l'union des cœurs; ils forment, resserrent tous les autres liens. Il est de la dernière importance pour le public et pour les particuliers de ne point les rompre ni les relâcher. Sans eux la société n'a plus ni plaisir, ni force, ni activité, le corps languit, les membres se séparent, se haïssent, se combattent, tout tombe en ruine. La médisance brise ces nœuds et répand l'aigreur et le trouble, la division qui s'en afflige et la scrupuleuse circonspection qui se l'interdit. Les petits en souffrent bien davantage, le décri leur ôte les ressources : un domestique, un artisan, un laboureur, tombent dans l'indigence; leur fortune et leur vie sont souvent attachées à leur réputation : on se croit au-dessus des médisances populaires : y pense-t-on? Ce sont les plus redoutables, elles se débitent sans ménagement, s'exagèrent grossièrement, se répandent impunément, se multiplient sans bornes, se répandent sans fin.

3° Si c'est un égal que vous déchirez, est-ce un ami, dit saint Chrysostome? est-ce un ennemi, ou une personne indifférente? Si c'est un ennemi, pensez-vous que votre médisance, et par sa propre injustice, et par le sentiment qui la dicte, est doublement criminelle? Vous commettez deux péchés à la fois; la justice et la charité sont en même temps offensées. Quelle bassesse! au lieu de pardonner généreusement, vous vous vengez lâchement. Qu'un combat singulier, une rupture ouverte, une inimitié déclarée, assouvisse votre colère, le monde pourrait approuver une brutalité qui aurait un faux air de courage, toute proscrite qu'elle est par la nature, la raison et la loi; mais de quelle couleur déguiserez-vous l'attaque honteuse d'un homme qui ne s'y attend pas et ne peut se défendre? C'est employer en traître le poison et le poignard contre son honneur : quel poignard que la langue! quel poison que la médisance! l'un est aussi indigne que l'autre de l'honnête homme et du chrétien.

Il y a même peu de médisance où il n'entre un fond d'inimitié, surtout si elles passent les bornes d'un léger ridicule, dont on s'amuse par légèreté. Vomit-on des injures grossières, porte-t-on des coups mortels, déclare-t-on ouvertement la guerre, si quelque passion ne met les armes à la main? Sondez votre cœur. N'est-ce pas jalousie? un rival qui nous efface est un grand ennemi. N'est-ce pas orgueil? peut-on supporter un homme qui n'a pas pour nous l'estime et les égards que nous prétendons? N'est-ce pas quelque affaire d'intérêt? un créancier qui demande, un débiteur qui ne paye pas, un héritier qui partage, une partie qui plaide, sont de vrais ennemis. N'y entre-t-il pas un esprit de parti? tout ce qui ne pense pas comme nous peut-il n'être pas plein de défauts et de ridicules? Peut-être quelque secrète antipathie, quelque rapport obscur, des alarmes, des soupçons bien ou mal fondés, quelque ancien démêlé, des différends avec votre famille, des liaisons avec votre ennemi, vous aigrissent sans presque vous en apercevoir, et, dès lors, la justice et la charité peuvent-elles se faire entendre?

Mais de quel succès vous flattez-vous dans vos médisances? c'est ordinairement un crime qui sert mal le ressentiment. Méritez-vous quelque créance? est-il difficile de voir que la passion vous conduit, que la haine vous aveugle, que l'envie vous dévore, que la colère vous transporte? Avec de pareils guides la raison et la vérité expirent sur vos lèvres. Si vous n'étiez pas irrité, vous tiendriez un autre langage; l'amitié excuserait, l'indifférence oublierait, la sagesse supprimerait ce que vous censurez si amèrement. Un homme sage qui l'entrevoit méprise et regarde en pitié les égarements de votre passion, il plaint votre ennemi d'être à la merci d'un furieux : tout le monde pense de même, vous êtes suspect au vice et à la vertu : un accusateur, un témoin, un juge, si prévenus, sont-ils croyables? Vous avez beau parler avec assurance, étayer, démontrer ce que vous avancez, vous êtes piqué, vous détruisez d'une main ce que vous bâtissez de l'autre. Tout votre crédit se perd; vos médisances, non-seulement devant Dieu, puisque le péché est le plus grand des maux, mais devant les hommes, vous font plus de tort qu'à votre ennemi : la loi, qui ordonne de lui faire du bien et d'en dire, vous est plus utile qu'à lui.

4° Mais non, dites-vous, je n'ai rien contre lui, il m'est indifférent, peut-être inconnu.

Pourquoi donc l'offensez-vous? s'il ne vous a jamais fait de mal, pourquoi lui en faire? Votre malice doit être bien noire d'insulter sans raison et sans intérêt un étranger qui passe et n'eut jamais affaire à vous : feriez-vous pis à des ennemis véritables? comment échapper à vos coups, si vous cherchez querelle à tout le monde ? Quand, dans une promenade dans une rue, à une fenêtre, je vois un cercle de médisants s'amuser à déchirer tous les passants, il me semble voir des voleurs de grand chemin qui, au coin d'une forêt, attendent le voyageur pour le dépouiller. Ainsi en parle le prophète Michée : Vous avez traité en ennemis avec qui vous seriez en guerre des gens qui sans vous rien faire passaient tranquillement leur chemin : *Qui transibant simpliciter convertistis in bellum.* (*Mich.*, II, 8.) Quel excès de folie ! homme et femme, prêtre et laïque, connu et inconnu, vice et vertu, bonnes et mauvaises qualités, votre langue envenimée frappe, sans rien épargner, à tort et à travers. Saint Jacques vous compare à un cheval fougueux et indompté, qui foule aux pieds tout ce qu'il rencontre ; encore le cheval se laisse-t-il dompter, le mors l'arrête dans ses plus fougueux transports : *Equis frena in ora mittimus.* (*Jac.*, III, 3.) La langue médisante, plus indomptable, ne connaît aucun frein. Religion, raison, nature, bienséance, reconnaissance, amitié, intérêt, rien ne peut ni l'arrêter dans sa course, ni adoucir son venin : *Linguam nullus domare potest, plena veneno mortifero.* (*Ibid.*, 8.)

Si celui que vous déchirez vous est inconnu, quel risque ne courez-vous pas? C'est peut-être un homme de mérite digne de vos éloges que vous calomniez ; peut-être un homme en place, que vous êtes obligé de respecter ; un homme aimable que vous chéririez si vous le connaissiez ; peut-être un homme dans vos intérêts à qui vous devez de la reconnaissance; un homme puissant qu'il est de votre intérêt de ménager ; peut-être sera-t-il un jour de vos amis, et vous serez fâché de l'avoir maltraité; peut-être est-ce un homme vindicatif, médisant, caustique, qui vous fera repentir de l'avoir attaqué ; que sais-je ? Un inconnu est redoutable, c'est une imprudence de l'offenser. Ces enfants, qui se moquaient du prophète Elisée passant dans un grand chemin, ne le connaissaient pas ; pensaient-ils que ce fût un prophète tout-puissant auprès de Dieu, dont la malédiction dût attirer des ours et les faire dévorer? Saint Paul lui-même, ayant traité durement un homme qui s'opposait à l'Evangile, et l'avait fait frapper, apprenant que c'était le grand prêtre, croit devoir s'excuser sur son ignorance : *Nesciebam quia princeps est sacerdotum.* (*Act.*, XXIII, 5.) On pardonne à un insensé qui, dans les accès involontaires de la folie, frappe tout ce qui se rencontre; on le connaît, on s'en garantit. Mais comment vous pardonner à vous qui de sang froid lancez vos traits sur tout le monde? comment se mettre à couvert? On conduit les plus grands vaisseaux avec un petit gouvernail, dit encore saint Jacques ; mais qui peut arrêter la langue ? *Linguam nullus domare potest.* (*Jac.*, III, 8.)

5° Que dis-je? c'est peut-être votre ami et le meilleur de vos amis ; car, à qui ne s'en prend pas la médisance? La fureur de dire un bon mot, la légèreté, l'indiscrétion, l'envie épargnent-elles, connaissent-elles personne? Un médisant n'a point d'amis, dit le Sage ; il ne se laisse pas en repos lui-même, non-seulement parce qu'il est haï de tout le monde, mais encore parce qu'il n'aime personne. Comment aimerait-il ? il n'estime rien, il ne voit que des défauts, des vices, des ridicules ; il peut se plaire avec un autre médisant comme lui, mais il ne l'aime ni ne l'estime, encore même ces liaisons sont rares ; suspects les uns aux autres, les médisants se craignent mutuellement. Il peut avoir du goût pour la figure, le caractère ; mais ce n'est pas une amitié pure, sincère, solide, qui unit les cœurs, qui pardonne les fautes, qui fait valoir les bonnes qualités, cette amitié bienfaisante qui se fait un intérêt de ceux de son ami. L'amertume de la médisance est-elle compatible avec la douceur de l'amitié? aucune passion n'a de vrais amis, les passions aigres et cruelles en sont moins dignes et moins capables : *Non habebit requiem in se, nec habebit amicum in quo requiescat.*

Il est vrai que l'hypocrisie de l'amitié cache quelquefois son jeu : elle n'en est que plus dangereuse ; c'est un baiser qui, comme celui de Judas, livre son ami à la mort. Voyez cette pitié cruelle; il plaint celui qu'il égorge, il est touché de son malheur, il rougit pour lui de ses fautes. Voyez ce zèle meurtrier ; il voudrait se corriger, c'est son intérêt que l'on cherche, on risque de perdre son amitié, mais on préfère son bien à tout. Voyez cette franchise perfide ; on voudrait pouvoir le dissimuler, on a longtemps gardé le secret, on le lui a dit à lui-même, on n'en parle qu'à regret, mais on ne peut se refuser à la vérité. Voyez ces excuses insultantes; on l'aime, mais on n'a garde de souscrire à ses travers ou de partager ses fautes, il faut pardonner à ses amis, et on espère de le corriger. Voyez cet éloge imposteur qui ne pare la victime que pour l'immoler ; il n'est avancé que pour préparer et accréditer la satyre ; il a de bonnes qualités, il lui rend justice, mais il a bien des défauts qui les déparent. Se peut-il, dit saint Jacques, que les eaux les plus douces et les plus amères coulent de la même source, que la même bouche dise le bien et le mal, prononce la bénédiction et la malédiction ? *Ex ipso ore procedit benedictio et maledictio.* (*Jac.*, III, 10.) Cette bouche ressemble à une mer orageuse qui vient d'engloutir un vaisseau. Vous verrez, dit saint Chrysostome, flotter quelques légers débris de marchandises, de planches de peu de valeur ; l'or, l'argent, tout ce qu'il y avait de précieux est perdu sans retour. Ainsi, la réputation a fait naufage, toutes les bonnes qualités sont englouties; on ne voit surna-

ger que quelques légers éloges qu'une feinte amitié a répandus.

Mais s'il est vrai qu'on aime sincèrement, quel comble de lâcheté d'enfoncer le poignard dans le sein de son ami? est-ce là ce qu'il devait attendre de vous? Il croyait son honneur en sûreté entre les mains d'un autre lui-même, et vous lui portez les plus rudes atteintes. Votre feinte amitié l'a surpris avec d'autant plus de facilité qu'il ne pensa jamais à se mettre en garde. Vous avez pompé tous ses secrets, il vous a ouvert son cœur, confié ses affaires, découvert ses faiblesses, peut-être témoin, peut-être complice de ses péchés, et vous dévoilez des mystères que l'amitié et la probité vous obligeaient à ensevelir dans le plus profond silence. Ainsi, le flattant d'une main et le blessant de l'autre, vous êtes le plus lâche des hommes; ainsi, par la bouche du Prophète, le Sauveur se plaint amèrement de la trahison de ses amis : Au lieu de m'aimer, ces perfides me noircissent par leurs calomnies : ***Pro eo ut me diligerent detrahebant mihi.*** (*Psal.* CVIII, 4.)

6° Ce n'est pas assez, c'est peut-être quelqu'un de vos parents les plus proches, un père, un enfant, un frère, une sœur, un mari, une épouse, votre communauté, votre famille. O rage, ô fureur de la médisance! la nature, aussi impuissante que la loi, ne peut sauver cette partie de vous-même; vous versez votre propre sang, vous déchirez votre chair, contre la règle de l'Evangile : *Nemo carnem suam odio habuit.* (*Ephes.*, V, 29.) Cette médisance est commune, il est peu de familles qui sachent se respecter elles-mêmes et se garder leur propre secret. Et n'est-ce pas par ce canal perfide que parviennent au public ces connaissances flétrissantes de l'intérieur des maisons, où personne ne pourrait pénétrer, si ceux mêmes qui les composent n'en étaient les imprudents délateurs? Les mécontentements journaliers aigrissent, l'intérêt divise, la connaissance intime des vices et des bassesses inspirent le mépris; l'égalité, la familiarité, l'habitude, étouffent toutes les lois de la décence, toutes les passions sur ces obscurs théâtres jouent les rôles les plus emportés. On appelle les voisins à son secours, on plaide la cause au tribunal du public, on accuse, on se justifie; qu'en résulte-t-il? On rend sa famille, on se rend soi-même la fable d'une ville : nos plus grands ennemis sont chez nous : *Inimici hominis domestici ejus.* (*Matth.*, X, 36.)

Oui, vous-même; et si la charité, l'amitié, la nature, ne forment pas des liens assez forts pour vous, que votre intérêt du moins vous rende circonspect. Ignorez-vous que vous vous flétrissez vous-même, et que, par un contre-coup inévitable, la tache que vous imprimez sur les vôtres vous défigure autant qu'eux? Mari scandaleux qui, au lieu d'ensevelir dans un oubli éternel les désordres d'une épouse, y cherchez un prétexte pour excuser les vôtres, sachez que vos plaintes en font rejaillir la honte sur vous. Par un arrangement en apparence bizarre et dans le fond très-sage, pour obliger même un mari innocent à épargner sa femme, le public fait tomber sur lui le ridicule. Et vous, femme emportée, qui, dans les prétendues fureurs de votre époux, peignez la réalité des vôtres, si, au lieu de vous faire aimer par la douceur de vos manières, de vous faire estimer par la régularité de votre conduite, de vous rendre utile par l'assiduité à vos devoirs, vous devenez le fléau de votre infortuné mari, êtes-vous bien satisfaite lorsque toute une ville, peut-être les tribunaux de la justice ont retenti de vos insultes, et que le divorce a mis le sceau aux malheurs de votre famille et aux vôtres? Enfants dénaturés, qui, comme Absalon, déchirez le sein qui vous porta, de quel air un homme sage voit-il les insolents discours que le libertinage vous fait tenir contre des parents qui voudraient y mettre des bornes? Ignorez-vous que les fautes de vos ancêtres ternissent le nom que vous portez? en recevant leur sang vous succédez à leurs taches; la gloire et l'infamie sont une espèce d'héritage : *Dedecus filii pater sine honore.* (*Eccli.*, III, 13.) Et vous, père imprudent, en découvrant la honte de votre famille, vous nous apprenez le scandale des exemples et la négligence de l'éducation que vous lui avez donnée. Sans entrer dans le fond de vos plaintes, votre médisance seule est plus condamnable que les actions dont vous vous plaignez; dans les affaires domestiques les deux parties ont communément tort; et vous qui devriez être plus sage que les autres, vous avez le plus grand tort d'apprendre au public que votre famille a tort.

7° Dieu même et la religion se trouvent intéressés dans la médisance. La charité qu'on lui doit n'est pas moins blessée que celle qu'on doit au prochain; mais le sacrilége n'effraye pas ceux que la justice et l'humanité n'ont pas effrayés. Leur intérêt devrait encore y mettre une barrière, on fait tort à sa propre religion. On se remplit des sentiments qu'on inspire; en enseignant l'erreur on s'y confirme; en portant au vice, on le goûte; de même on se dégoûte d'une religion qu'on ne respecte pas, on méprise des ministres qu'on rend méprisables, on ébranle une foi qu'on combat et une piété qu'on tourne en ridicule. Il semble d'abord que les traits de la médisance ne tombent que sur ceux qu'on décrie; mais la gloire de Dieu n'en souffre pas moins dans ceux que le sacré caractère lui consacre, la religion du médisant n'y est pas moins engagée par les atteintes qu'il y donne. Des discours pieux auraient formé pour vous un heureux engagement à la vertu, vous auriez rougi d'abandonner des lois dont vous auriez été le panégyriste, vos conversations impies formeront un engagement contraire, vous rougirez d'une religion que vous aurez censurée dans les autres.

La médisance offre un sel plus piquant lorsque des personnes consacrées à Dieu en sont l'objet. Il semble qu'on secoue le joug

incommode d'une piété dont ils sont les défenseurs; elle en est elle-même bientôt méprisée. Ces railleries, ces médisances arrêtent dans la carrière une infinité de personnes; le respect humain fait avorter une conversion naissante, ou renverse le fragile édifice d'une vertu mal étayée. Quel compte à rendre de tant de bien qu'on a empêché, de tant de maux qu'on a occasionnés! faut-il être surpris si l'intérêt de la religion arme la loi contre les attentats de la médisance qui n'épargne pas les choses saintes? L'impie et le faible en tirent une autre conséquence aussi funeste. Si des ministres, chargés d'édifier ou d'instruire, oublient la sainteté de leur état, ne rendent-ils pas problématiques des vérités qu'ils suivent si mal? Mais, si des personnes respectables par leur caractère, médisent elles-mêmes de leurs confrères et scandalisent par leur malignité, qui respectera une robe que ceux même qui la portent déchirent en furieux? Quel scandale pour le faible, incapable d'un juste discernement ni d'une courageuse fermeté, soit qu'ils abandonnent une foi qui semble n'être qu'une chimère, soit qu'ils se refroidissent pour une vertu à qui la médisance déclare une guerre si dangereuse, soit qu'ils s'éloignent des pasteurs que la médisance qui les rend suspects ne fait envisager qu'avec défiance : *Blasphemare fecistis nomen Domini.* (II *Reg*, XII, 14.)

Voyons dans la seconde partie ce qu'ajoutent à la grièveté de la médisance, les différents rapports des personnes intéressées entre elles; nouveau champ qui doit faire trembler le médisant, s'il lui reste encore quelque désir de son salut.

SECONDE PARTIE.

Faut-il être surpris si le médisant, qui se déclare ennemi de tout le monde, se rend odieux à tout le monde, même aux plus méchants, non-seulement à ceux qu'il attaque, mais à ceux qui l'écoutent, à ceux même qui lui applaudissent? On est trop sensible à sa réputation pour pardonner, ni les coups que porte la médisance, ni les risques qu'elle fait courir; elle pique souvent plus qu'une injure éclatante; elle est la source de la plupart des querelles et des inimitiés, on la charge partout de malédictions : *Susurro et bilinguis maledictus.* (*Eccli.*, XXVIII, 15.) C'est sans doute une indiscrétion d'en faire le rapport; êtes-vous moins indiscret en l'y donnant lieu? Vous êtes le premier coupable; on ne pèche que d'après vous : ne deviez-vous pas le prévoir? Qui peut se flatter que ses paroles demeureront ensevelies? On a beau faire, tôt ou tard la médisance revient, toujours différente de la vérité, toujours aigrie. Si la religion ne vous arrête pas, craignez du moins le retour. Ceux même qui n'y ont aucun intérêt ont une secrète horreur d'un crime contraire à la justice et pernicieux à la société. On craint pour soi-même un pareil sort : le feu va passer de la maison voisine à la mienne. Un homme suspect peut-il se flatter de conserver sa propre réputation? Chacun a intérêt de le décrier pour affaiblir l'impression que pourrait faire ces médisances; chacun, autorisé par son exemple, se croit en droit et se fait un plaisir d'user de représailles. Il est justement puni, en perdant à son tour ce que sa malignité a fait perdre aux autres. La réputation de médisant attire la haine publique; c'est un grand vice qui en suppose et en entraîne bien d'autres; c'est un ennemi commun qui porte partout l'alarme. Personne ne veut passer pour médisant, même les plus médisants; on se pique de charité, on s'offense de l'accusation, on tâche de se justifier sous de spécieux prétextes. Il faut que ce vice soit bien bas pour être désavoué par son propre père dans le moment qu'il le met au jour : *Abominatio Dei et hominum detractor.* (*Prov.*, XXIV, 9.)

Trois personnes jouent, en matière de médisance, des rôles intéressants; celui qui parle, celui qui écoute, celui qui souffre : celui qui parle, par le crédit qu'il donne à ses paroles; celui qui écoute, par le cas qu'on fait de son suffrage; celui qui souffre, par le besoin qu'il a de sa réputation. Par une erreur bien dangereuse, on se flatte de trouver dans ces divers caractères des excuses à sa faute, et on ne réussit que trop à se faire illusion. Mais de quelque couleur qu'on la couvre, est-ce moins injustice, bassesse, malice, imprudence? cause-t-on moins un vrai dommage? l'honneur flétri, la réputation blessée, la charité détruite réclament-ils moins? Je dis plus, ces excuses se tournent contre vous et aggravent votre condamnation. Faisons sentir cette vérité en détail.

1° Vous ne parlez, dites-vous qu'à des gens sages, pieux, raisonnables, qui n'en feront pas un mauvais usage, et ne donneront ni trop de cours, ni trop de créance à vos pensées. Leur estime est donc bien précieuse? la perte en est donc bien difficile à réparer, et le péché bien grand? Comment se consoler de n'avoir plus le suffrage de la sagesse et de la bonté? Un homme de poids en vaut mille; un connaisseur, qui sait apprécier le mérite, fait plus d'honneur que les vains applaudissements d'une aveugle multitude; son refroidissement affligerait plutôt que le mépris de la populace : les suffrages se pèsent et ne se comptent pas.

2° Vous ne parlez qu'à un ami, à un parent intéressé à la réputation de son ami, et pour lui plein d'indulgence. Mais ignorez-vous combien les sentiments d'un parent et d'un ami sont nécessaires au bonheur de la vie? Un ami, dit le Sage, est un trésor à qui rien n'est comparable; c'est la consolation et le remède dans les maux, et la récompense de la vertu : quelle douleur de les perdre par une médisance! *Qui invenit amicum invenit thesaurum, huic nulla est comparatio.* (*Eccli.*, VI, 15.) Combien cependant faut-il peu de chose pour rompre ces nœuds! un rapport, un soupçon attirent leur haine; quelquefois plus envenimée et plus irrépa-

rable, elle jettera l'amertume sur tout le reste de la vie.

3° Mais c'est un supérieur, qu'il est à propos d'instruire, qui remédiera au mal. Cela peut être; mais il est rare qu'on agisse par ce motif et qu'on tire ce fruit. Les médisances ne font guère qu'aigrir les supérieurs, enlever leur estime et occasionner de fâcheux retours. Tout ici tire à conséquence, et demande beaucoup de circonspection, surtout quand la sagesse, la vérité, le secret ne garantissent ni leurs paroles, ni leurs démarches. Que sera-ce auprès des princes, qui peuvent faire et tant de bien et tant de mal, et sur le terrain si glissant de la cour, où la moindre secousse peut causer la plus grande chute?

4° C'est un inférieur qui n'en sera pas moins à vos gages, ou dans votre dépendance. Mais, n'eussiez-vous aucun égard au tort que vous lui faites à lui-même, en brisant les liens de la subordination et de la confiance, n'oubliez pas combien l'estime pour les maîtres contribue à la fidélité du service, à la constance de l'attachement, à l'exactitude de l'obéissance, et combien le mépris cause de trouble et de désordre. On ne peut trop s'observer sur ce qu'on dit et ce qu'on fait devant des domestiques, tous espions nés, rapporteurs malins, ennemis de leur maître, qui ne cherchent qu'à affaiblir le joug et à s'en venger, et à justifier leur révolte.

5° Il est vrai, direz-vous, que je parle devant un ennemi: mais je n'ajoute guère à ses sentiments et à ses idées; il n'en penserait, il n'en ferait pas moins, il est tout décidé. Vos médisances avidement saisies confirment la haine et la justifient, et éloignent la réconciliation; il se félicite de vous avoir dans son parti, et va vous citer pour garant; ce qu'il a écouté avec complaisance, il va le répandre avec empressement. Que ne va-t-il pas y ajouter? voudriez-vous lui fournir une épée pour percer le cœur de son ennemi? et vous fournissez une épée à la langue pour déchirer la réputation!

6° C'est un étourdi à qui je parle; on peut le faire sans conséquence. Personne n'ajoute foi à ses discours, que lui-même il décrédite. Qu'importe? il reste toujours quelque mauvais fruit de cette semence, quelque main qui la jette; on en croit toujours quelque chose, et ce mauvais levain fermente. Plus il est imprudent, plus il débite sans discernement et sans retenue tout ce qu'il sait et ne sait pas, plus il va le répandre de tous côtés. Mettriez-vous entre ses mains les intérêts de la fortune? et vous y mettez ceux de l'honneur, encore plus délicats! De quel désordre vous allez vous rendre comptable en plaçant si mal un si précieux dépôt!

Le second objet intéressant, c'est le nombre et le caractère des personnes outragées. Et d'abord le nombre est ici une circonstance très-aggravante pour les trois sortes de personnes intéressées. Déjà trop coupable d'enlever à vos frères l'estime d'un seul, quel crime de le décrier dans une nombreuse compagnie! quelle perte pour lui que celle de tant de cœurs! quel éclat dans le public que ce qui a frappé tant d'oreilles! quelle étendue vont de toutes parts lui donner tant de bouches, et dans ce nombre combien de gens prévenus, mal disposés, ennemis, indiscrets, faibles, qui en abusent! C'est ce qui rend les libelles diffamatoires si supérieurs en malignité aux médisances verbales, par la multitude innombrable à qui un écrit la fait parvenir. Chacun de ces auditeurs, en répétant la médisance, va être une espèce de libelle, et le nombre y donnera du poids et causera un dommage irréparable. Cette association de méchanceté forme un crime réfléchi et inexcusable; cette association de complicité les rend solidairement comptables de la réparation, comme la complicité du larcin oblige solidairement à la restitution. Ces complots, ces cabales de diffamation sont-ils rares? Une famille offensée tient le même langage; une communauté irritée déchire de concert; un parti, comme une armée, lance des traits d'une voix unanime. Que de crimes dans chacun; tous ceux des autres se réunissent sur sa tête, chacun pèche pour tous les autres, tous les autres pèchent pour lui. Le nombre des personnes offensées l'augmente encore. Un assassin, un voleur, un médisant public, qui auront insulté une infinité de personnes, sont-ils traités avec la même indulgence que celui dont un seul infortuné aurait à se plaindre? Quels hommes que ceux dont la vie se passe à mordre et à déchirer! que d'assassinats! Quels hommes que ceux qui attaquent les familles, les communautés, les villes, les nations, comme Aman attaqua les Juifs! Que de péchés, qui peut en calculer le nombre dans le cours d'une vie médisante? Que de réparations à faire, quel labyrinthe; qui peut se flatter de jamais en sortir?

Pour le caractère des personnes. C'est peut-être un pauvre, une personne du commun; vous vous croyez dispensé des égards que vous auriez pour d'autres. Y pensez-vous? son état doit vous le rendre plus respectable. Honorez en lui un Dieu qui l'a pris singulièrement sous sa protection; un Dieu qui a ennobli la bassesse et la pauvreté du peuple, en l'embrassant; un Dieu qui se communique aux petits, se plaît avec les simples, caresse les enfants. Ce n'est pas seulement de l'aumône, c'est de tous les exercices de la charité qu'il a dit: Ce que vous faites au moindre des miens, c'est à moi-même que vous le faites. La bonne réputation est plus nécessaire au pauvre, elle le fait vivre, c'est tout son bien; protéger les faibles, accréditer les pauvres, c'est leur donner du pain; les décrier, c'est le leur arracher.

C'est peut-être un homme riche, un homme en place, qui n'en sera ni moins puissant, ni moins heureux. Erreur encore. L'autorité et les richesses sont-elles le seul bien des grands? l'honneur n'est-il pas le plus précieux, préférable aux trésors et aux

dignités, sans lequel les dignités ne sont que des charges odieuses, inutiles et pernicieuses au public, dont elles attirent le mépris et la haine? Mais la vertu, accréditée sous les ailes de l'honneur et de l'autorité, exerce sans résistance et fait aimer son empire. Qu'il est triste, pour un homme en place, de survivre à sa renommé et d'en voir les débris. C'est, dit saint Jacques, une vaste forêt, un superbe édifice, où on a mis le feu (*Jac.*, III, 5); que sont devenus ces beaux arbres, ces magnifiques appartements, ces riches meubles? Il n'en reste qu'un monceau de cendres. Cet ecclésiastique révéré, ce magistrat consulté, ce négociant accrédité, jouissaient de l'estime publique ; la médisance a tout détruit, il n'en reste que des cendres : *Quid prodest vivere si secum portet funera dignitatis?*

Ce sont des gens décriés. Pourquoi les décrier davantage et faire de nouvelles blessures à un malade? Si vous n'êtes pas assez compatissant pour verser, comme le Samaritain, de l'huile et du vin dans ses plaies, du moins, comme ce lévite et ce prêtre indifférent, passez votre chemin sans rien dire. Si vous ne faites pas l'office d'ami, ne faites pas celui d'ennemi. Si vous n'êtes pas chrétien, du moins ne soyez pas barbare. Au lieu de vous acharner sur lui comme une bête féroce, sauvez-lui, s'il est possible, l'étincelle de réputation qui peut-être lui reste; n'achevez pas de briser le roseau à demi cassé, et d'éteindre le lumignon qui fume : *Quærunt extinguere scintillam meam.* (II *Reg.*, XIV, 17.)

Ce sont des gens connus, des gens vertueux, dont la réputation est trop bien établie pour avoir rien à craindre. Pourquoi donc vous efforcez-vous de l'ébranler? Respectez du moins la vertu, c'est l'ouvrage de votre Dieu et l'objet de ses complaisances ; il en fera éternellement le panégyrique, et vous la diffamez? Qui respecterez-vous, si la vertu même n'a auprès de vous aucun titre? Cette vertu, qui doit vous faire ménager la réputation même des gens vicieux, sera-t-elle impuissante pour elle-même, et traitée aussi mal que le vice? Elle souffre, il est vrai, et se trouve heureuse de souffrir la calomnie; mais le calomniateur est-il excusable, et demeurera-t-il impuni?

Ce sont des gens violents; craignez donc de les irriter. Ils sont doux et pacifiques, pourquoi les maltraiter? Ils sont délicats et sensibles, la moindre chose les blesse; ménagez leur délicatesse et leur sensibilité. Ils sont timides et faibles, n'abusez pas de vos avantages pour les accabler. Ce sont au contraire des gens d'esprit; ils sauront donc se défendre et se venger. Ce sont des gens indifférents qui ne s'en embarrasseront pas; quel sel trouvez-vous à les attaquer? C'est un homme fier et vicieux; êtes-vous chargé de le réprimer? corrigerez-vous ses vices par les vôtres? le guérirez-vous en le blessant?

La personne décriée n'est pas toujours la seule ou la plus intéressée à sa réputation : bien d'autres intérêts sont liés au sien. Ses parents, ses amis, dont la fortune est attachée à son crédit, ses inférieurs, ses élèves, dont la piété dépend de la confiance qu'ils lui doivent, ont autant et plus de besoin qu'elle de l'idée qu'en a le public, de l'idée qu'ils en ont eux-mêmes. Quel malheur et quel risque pour des religieux qui cessent d'estimer leur supérieur, des brebis leur pasteur, des sujets leur prince, des domestiques leur maître! Affaiblir le respect, rendre le zèle inutile, allumer le feu de la discorde, briser les liens de la subordination, que de maux infinis! Le péché d'un particulier devient le péché de toute une ville, et le péché de toute une ville devient à son tour le péché du particulier qui en est l'auteur. Quel tort pour une famille dont la fortune est renversée par le discrédit! Un seul coup de langue cause plus d'une mort, et abat pour longtemps les enfants et le père. Cet homme disgracié entraîne avec lui tout ce qui lui appartient : tels ces tyrans qui enveloppaient dans le même châtiment les enfants innocents avec le père coupable. C'est une sorte de péché originel qui passe à la postérité. Les juges quelquefois, par des confiscations, des dégradations, dépouillent des biens, de l'honneur, de la noblesse, les infortunés rejetons d'une tige proscrite. Ils le font avec justice pour punir un criminel légitimement convaincu. Le médisant a-t-il aussi l'autorité, le devoir, la justice, la preuve légale?

Enfin, le caractère de la personne qui parle : troisième circonstance personnelle. 1° Vous êtes un homme éclairé, dont la pénétration perce aisément tous les nuages ; vous avez des relations sûres qui vous instruisent de tout; vous pesez équitablement les choses et leur donnez leur juste prix; plein de circonspection et de prudence, vous ne parlez jamais qu'à propos. Que ces qualités sont respectables! nous les admirerions, nous nous en féliciterions, si elles n'étaient employées qu'à protéger la justice et la vérité; mais lorsqu'elles ne servent qu'à donner de la vogue à la médisance et la faire recevoir sans examen, nous gémissons de l'abus des dons de Dieu, nous craignons en vous, et nous vous exhortons de craindre ce qui mérite le plus notre confiance.

2° Vous êtes un homme en place, revêtu d'une autorité respectable; vos décisions sont des arrêts et vos paroles des oracles; la justice et la charité, en sûreté sur vos lèvres, y vont chercher un asile. Se peut-il qu'elles n'y trouvent que des piéges et des écueils? elles y sont d'autant plus profondément blessées, qu'on ne peut vous refuser ni une oreille attentive, ni une déférence respectueuse ; la vertu même étonnée se défie de son innocence, quand vous la condamnez, et n'ose appeler de vos sentences; la circonspection même, déconcertée, se croit dispensée de toute recherche, et, sur votre parole, se ferait presque un crime de la défiance

3° Vous êtes un homme modéré et équitable, vous ne mêlez à vos discours ni aigreur ni emportement. Que vous êtes dan-

geteux dans des coups si bien mesurés, qui ne portent jamais en vain! Un homme emporté entraîne sans doute quelquefois par la vivacité de son imagination; mais on n'en est pas souvent la dupe, ses passions le rendent suspect et lui ôtent toute créance. La modération en impose et persuade, on croit l'homme sage sur sa parole; son mérite en est le passe-port: *Statera ponderabuntur.* (*Eccli.*, XXI, 28.) Ce mérite, qui vous fait respecter de tout le monde, ne vous fera-t-il pas respecter de vous-même? Tel est l'ascendant de ce vice sur les hommes les plus sages: un médisant ressemble à cet ami de Job, si empressé de parler, qui exprime naïvement son envie: Je suis plein de ce que j'ai à dire: *plenus sum sermonibus* (*Job*, XXXII, 18); mon esprit, qui enfante mille nouveaux traits amusants et pleins de sel, brûle de s'en délivrer: *coarctat me spiritus meus* (*Ibid.*); toutes ces idées bouillonnent dans mon sein, comme du vin nouveau qui fermente dans les vaisseaux et les rompt, si on ne lui donne de l'air: *sicut mustum absque spiraculo quod loramenta rumpit* (*Ibid.*, 19); qu'il me soit donc permis de me décharger de ce pesant fardeau, et de respirer un peu: *loquar et respirabo paululum.* (*Ibid.*, 20.)

4° Vous êtes un homme d'esprit. Il vous en coûtera bien davantage de laisser dans le carquois tant de traits aiguisés finement et lancés avec adresse, qui vous font honneur, et qui après tout ne sont qu'un amusement innocent. Vous le croyez? Ah! plutôt, pour votre salut et pour celui de votre prochain, que n'êtes-vous grossier et stupide? que de péchés vous vous épargneriez, et de blessures à vos frères! uniquement occupé de l'agrément du langage, du sel de la satire, de la plaisanterie d'un bon mot, qui vous déguisent le principe, cachent les suites, étouffent les remords de votre péché, vous ne voyez que le masque séduisant du plaisir, et vous oubliez le serpent hideux caché sous les fleurs, qui transmet imperceptiblement son poison, et à l'auditeur qu'il rend son complice, et à l'absent dont il fait la proie. Je sais que le plus stupide trouve des armes quand il est piqué: la colère suffit, et vaut un Apollon. Il trouve ordinairement créance par une naïveté qui semble être le langage de la vérité; mais du moins la grossièreté serait une sorte de contre-poison à la médisance, en la rendant insipide et la faisant tomber dans l'oubli. Mais l'assaisonnement ingénieux qui la fait goûter lui donne des ailes pour le répandre, et une vie pour l'immortaliser.

5° Vous êtes un homme plein de zèle, qui, par les intentions les plus pures, ne cherchez qu'à corriger le vice. Je veux le croire, quoique votre médisance n'en fasse guère l'éloge. Mais, hélas! on le croit, et, sans faire attention au démenti qu'elle lui donne, on attribue à votre piété le fiel que votre langue distille. Un libertin peut trouver quelque approbation dans ses semblables; mais, odieux aux gens de bien, on le fuit, on le redoute: sa conduite frappe le fondement de tous ses discours. Un dévot se fait respecter, la piété semble canoniser la médisance. Agrément de l'esprit, autorité des places, supériorité de mérite, réputation de vertu, vous devriez être les protecteurs des absents, et vous prêtez des armes à la malignité qui les déchire? L'innocence redoute moins les poursuites du vice que les attaques de la vertu. La médisance doit être un grand mal, elle empoisonne le bien même. Elle tire du bien même le plus mortel poison.

6° Vous êtes attaché au malheureux que vous déchirez, son ami, son parent. J'ai dit ailleurs que vous êtes un traître, dont les noirceurs font rougir l'honneur et l'humanité; j'ajoute que votre glaive perfide porte le coup de la mort. Qui doutera de ce que dit un homme aussi instruit de la vérité qu'intéressé à la cacher? Ce n'est point, dit le Prophète, hasard, légèreté, emportement, c'est une malice réfléchie, un dessein prémédité: *Sedens.* (*Psal.* XLIX, 20.) Est-ce un rival à supplanter, un ennemi dont on veuille se venger, un étranger, un indifférent, qu'on puisse mépriser? C'est votre frère. La nature, la reconnaissance, l'intérêt, aussi bien que la religion, vous le rendent cher: *Adversus fratrem tuum loquebaris.* (*Ibid.*) Pour moi, dit le Seigneur, j'agis plus noblement; je ne tends pas de piéges, ne lance pas de traits dans les ténèbres; c'est en face que je vous en reprendrai, devant la terre assemblée: *Existimasti inique quod ero tui similis arguam te, et statuam contra faciem tuam.* (*Ibid.*)

La médisance et la flatterie, quoique contraires en apparence, ont entre elles bien du rapport. Toutes les deux nous trompent et nous corrompent: la flatterie grossit les bonnes qualités, nourrit l'amour-propre, enfle et rend présomptueux; la médisance exagère les défauts, irrite la colère, décourage et rend timide. Le flatteur et le médisant, qui quelquefois emprunte ses traits, nous amusent et nous plaisent. Ce sont des ennemis qui nous tuent, et tuent le prochain en le faisant voir dans un faux jour. La médisance est une sorte de flatterie pour un cœur ulcéré dont on entretient l'aigreur. Tous les flatteurs sont médisants, ils déchirent pour plaire. La flatterie est une sorte de médisance, soit par son tour ironique qui pique et qui réjouit, soit par la fausse attribution de ce qu'on n'a pas, qui en fait mieux apercevoir le défaut. On reçoit le flatteur sans défiance sous le nom d'ami, le médisant sous l'air de la gaieté; l'un remédie à l'autre; la flatterie fait sentir le faux de la médisance, et la médisance le mensonge de la flatterie. Le même qui vous flatte va médire de vous et flatter votre ennemi dont il médisait. Ne croyez et n'imitez ni l'un ni l'autre, n'écoutez que la charité et la vérité.

7° Enfin, vous êtes peut-être un homme grossier, dont les médisances sans sel et sans agrément sont plutôt un déchaînement ouvert qu'un jeu agréable. Je sais que la politesse les a bannies: un honnête homme

en rougit lorsque, dans un mouvement de colère, il s'oublie jusqu'à tomber dans ce vice populaire. Mais ces médisances sont-elles moins reçues, blessent-elles moins ? ou plutôt ces coups de massue écrasent, et, lors même qu'on blâme la grossièreté qui les vomit, on croit peut-être plus le mal qu'elles découvrent. La finesse d'une raillerie piquante est sans doute plus agréablement écoutée, plus rapidement répandue, plus longtemps conservée ; mais cette finesse fait une sorte de diversion qui détourne le trait. On s'occupe du jeu d'esprit plus que de la matière ; il reste toujours quelque soupçon que, pour égayer, on a embelli l'histoire et chargé la vérité. La parure qui plaît fait oublier la beauté qui se farde ; mais une médisance grossière semble présenter la vérité toute nue, elle est reçue sans restriction.

Malgré tant de raisons et si nombreuses et si fortes, qui peut se promettre d'arracher de la société de tous les vices peut-être le plus commun et le plus incorrigible? la matière en est inépuisable, ce sont les faiblesses humaines ; la source intarissable, c'est la malignité ; les motifs toujours piquants, ce sont les plaisirs qu'on goûte et qu'on fait goûter, et les applaudissements qu'une malice féconde reproduit sans cesse. Un impudique se corrige, renonce à la volupté, et fait pénitence. Un impie abjure ses erreurs, et revient à la foi de l'Eglise. Mais le fiel coule toujours de la bouche du médisant, et se mêle à tous ses discours. Il s'en fait un jeu, c'est son style, ce sont ses allures ; il ne s'en défait pas plus que de son accent et de son ton de voix : *Homo assuetus verbis improperii in omnibus diebus non erudietur.* (*Eccli.*, XXIII, 20.) Que fait le médisant, dit saint Grégoire ? Il souffle sur un tas de poussière, il s'en couvre lui-même et s'aveugle, et ne sait comment s'en débarrasser. C'est-à-dire qu'il se fait haïr, mépriser, décrier ; en décriant les autres, il s'en aigrit de plus en plus, et s'enfonce dans l'abîme de la malice, d'où il ne revient plus; car il s'aveugle lui-même, ne connaît plus ni ses devoirs, comment les remplir? ni ses défauts, comment s'en corriger? ni le tort qu'il cause, comment le réparer? *Quid aliud facit, nisi quod in pulverem sufflat, in oculos suos excitat, unde minus veritatis videat?*

Il n'est guère dans le monde de danger plus commun ; vice et vertu, silence et paroles, tout fournit matière, prétexte, motif et moyen. Le plus stupide trouve pour mordre un esprit dont il est partout ailleurs dépourvu. Telle est l'étendue et la malignité de ce vice; la passion, qui s'en offense, lui prête des armes; la vertu, qui la condamne, lui sert de prétexte; le silence, qui l'arrête, lui donne des moyens. Quel poison qui sait si bien se cacher et s'offrir, se dérober et se glisser ! quelle force peut combattre tant d'ennemis ! quelle prudence pour éviter tant de piéges ! quelle lumière pour dissiper tant d'illusions ! Qui ne médit point ? de qui ne médit-on point? qui n'écoute point la médisance? Grands et petits, supérieurs, inférieurs, amis, ennemis, proches, indifférents, tout y est soumis, tout est habile à en lancer les traits, tout s'y plaît. Partout règnent les passions, par conséquent tout donne prise par ses faiblesses, et incommode par ses défauts. La malignité piquée laisse-t-elle passer l'occasion de se venger? Partout des flatteurs qui approuvent par faiblesse, qui louent par goût, qui autorisent par intérêt. Les passions de la personne intéressée appellent le médisant, celles de l'auditeur l'engagent, les siennes l'entraînent ; tout contribue aux frais de la médisance par un commerce malheureux, où l'un fait le crédit et le gain de l'autre ; toutes les passions triomphent par la médisance, et la médisance par toutes les passions.

Tout peut donner prise, les moindres fautes, les choses les plus indifférentes, les plus grandes vertus; le vice empoisonne tout, les préjugés défigurent, la malice soupçonne, l'ignorance croit, la témérité juge, la légèreté débite, il n'y a qu'un tour à donner, et tout devient criminel ; le plus innocent n'est pas en sûreté, la vertu n'est pas un asile, ou plutôt la vertu n'est-elle pas le plus ordinairement censurée? Mais, hélas ! sans que la malice s'en mêle, quel est l'homme exempt de défauts, assez sage, attentif, vertueux, pour ne pas mériter la censure? Le plus vigilant s'oublie, le plus vertueux se dément, le plus réservé parle et se montre trop. Que sera-ce quand la passion est écoutée, quand la dissipation nous prodigue, quand la langue n'a plus de frein? Il n'y a pas d'homme qui pût soutenir l'examen le plus indulgent, les dignités et le mérite ne font que rendre les faiblesses plus éclatantes et fixer les yeux du public. Il en coûte trop à l'hypocrisie, et même à la véritable vertu, de veiller toujours sur soi sans se rien permettre : le masque tombe, la force manque, l'humanité perce tôt ou tard, et la médisance aux aguets trouve la place ouverte, et profite de la négligence. Si un censeur est utile en corrigeant, qu'il est incommode et redoutable quand ses yeux satiriques sont ouverts sur tous nos pas ! Disons des hommes ce que la religion fait dire à Dieu : Si vous examinez à la rigueur ma conduite, pourrai-je en soutenir la discussion? *Si iniquitates observaveris, quis sustinebit?* (*Psal.* LXXIX, 3.)

Oui, cette place ouverte de tous côtés est entourée d'ennemis qui tous peuvent y entrer avec une facilité extrême, qui s'en font un amusement, un plaisir, souvent une affaire et un devoir, surtout s'ils ont à souffrir de nos défauts. De là vient que la médisance des domestiques et des parents est plus cruelle ; ils se vengent de l'amertume du service et déchargent la mauvaise humeur que les manières dures ont excitée. Les plus puissants ne peuvent s'en garantir, une garde nombreuse met leur personne à l'abri des insultes, mais rien ne les met à couvert de la médisance : du fond de sa cabane le dernier de leurs esclaves les cite à son tribunal, et les condamne à son gré. Autant que la majesté du-

trône les élève, autant leur gloire est livrée à la discrétion de leurs sujets. C'est un pillage général où chacun se saisit de ce qu'il lui plaît, et d'où il ne reste que ce que la charité daigne sauver. Chacun, maître de son suffrage, exerce à son tour sur eux une autorité souveraine; le complot est aisé à lier; il en coûte aussi peu de prêter l'oreille qu'il en a coûté de prêter la langue. La violence dont usent quelquefois les princes pour découvrir ou pour punir les coupables, ne fait que les multiplier, et fournit une nouvelle matière à la censure. Hélas? Dieu lui-même, aussi supérieur à la malignité par sa perfection que par sa puissance, veut bien être exposé aux blasphèmes des impies

Cette facilité malheureuse ne favorise que trop le penchant général des hommes : la plupart ne font que médire, et tous y prennent plaisir. De quoi s'entretient-on dans le monde? Quelle est la matière toujours renaissante de ces conversations infinies, où l'on ne cesse de parler? Sont-ce les sciences ou les vérités de la religion? A-t-on assez de piété ou d'érudition pour les goûter ou y suffire? Il faut que le prochain en soit le fonds et l'assaisonnement. A la faveur de la satire, bel esprit, esprit aisé, amusant, agréable, on est bien reçu partout, et partout sûr de plaire. Qu'on est content de soi quand on a dit un bon mot! Aurait-on le courage d'en faire le sacrifice? Toutes les passions y sont satisfaites : est-il de plus douce vengeance? on la substitue à la cruauté. Le vindicatif poli ne se repaît pas moins d'une réputation déchirée, que le sauvage brutal du sang répandu. L'impureté trouve dans les désordres des autres l'objet qui la flatte, le voile qui la couvre, l'exemple qui l'autorise : l'homme chaste n'en parle qu'avec peine, l'impudique en fait la matière ordinaire de ses plaisanteries; la charité et la pureté sont aussi inséparables que la médisance et le vice. L'ambition, en décriant ce qui lui fait ombrage, terrasse des ennemis; c'est un degré à l'élévation, la langue lui ménage autant de succès qu'elle a perdu de concurrents. Que ne fait pas la colère! laisse-t-elle la liberté de penser à ce qu'on dit? rien n'est sacré pour elle. La médisance est la compagne fidèle de l'envie : les bonnes qualités d'un rival sont des crimes qu'on ne pardonne pas; il faut, à quelque prix que ce soit, lui trouver des faiblesses qui le dégradent et le mettent de niveau. Point de passion que la médisance ne flatte : elle fortifie les passions naissantes, elle ranime les passions éteintes, elle prépare les passions à venir; peu de médisances qui ne soient l'effet de quelque passion, chacune la paye de retour, aiguise ses traits et les lance. Une société de médisants ressemble à cette multitude d'insectes répandus dans l'Egypte pour punir Pharaon; ils piquent, ils mordent, ils empoisonnent tout, ils se glissent partout, la moindre ouverture suffit pour enfoncer leur aiguillon : *Musca gravissima in tota terra Ægypti.* (*Exod.*, VIII, 24.)

Ce ne sont pas seulement les paroles malignes qui font la médisance; c'est le silence qui semble l'arrêter; l'éloge qui la contredit; en un mot, tout ce qui blesse la réputation, qui en rend coupable. Ce n'est pas seulement en dépouillant un homme de son bien, c'est en suscitant des procès, en causant du dommage, en empêchant quelque profit, qu'on commet des injustices. Ce n'est pas seulement par de mauvais traitements et des paroles offensantes qu'on insulte; un coup d'œil, un geste, un souris, un silence malin, sont des affronts. Ainsi de mille manières indirectes, mais toujours très-piquantes, l'air du visage, les gestes, l'éloge, tracent des portraits ridicules, donnent des vices à soupçonner, médisent et portent coup. La charité traite de médisance la suppression même et la diminution des éloges : *Qui negat, aut minuit, tacuit, laudatve remisse.* Vous n'attribuez à votre frère aucun vice; mais vous ne voulez pas convenir de ses vertus, vous contestez ses actions louables, ses heureux succès : comment vous justifier aux yeux de la vérité et de la vertu? Forcé de convenir des faits glorieux dont la vérité vous incommode, vous vous efforcez d'y répandre un nuage qui les ternit. On est, dites-vous, plus redevable au hasard qu'au mérite; une main étrangère devrait partager des lauriers qu'elle a aidé à cueillir: mille faiblesses devraient les avoir desséchés ou empêchés de naître. Et cette balance, plus propre à dévoiler votre malignité qu'à apprécier le mérite, est-ce donc la main de la justice et de le charité qui la tient?

Je vous vois garder un profond silence tandis qu'on vous consulte sur les bonnes qualités de votre frère : on attend de vous un témoignage favorable, qui dans ces circonstances fermerait la bouche à son ennemi, et serait utile à sa fortune. Silence meurtrier! mais non, vous ne parlez que trop; ce silence méprisant découvre le peu de cas que vous en faites, ce silence moqueur apprend que vous regardez en pitié la crédulité de ses panégyristes, il laisse à deviner bien des choses que vous auriez à dire, mais qu'une cruelle charité cache, ou plutot exagère, en les voilant. Pour vous, qui louez, à la vérité, mais avec une indifférence et une réserve qui font douter du peu que l'on vous arrache à regret, vous dites si peu de chose, vous le dites si faiblement, que vous ternissez les plus belles qualités dont vous paraissez ne pas vous apercevoir, et faites juger qu'il faut beaucoup rabattre. Il est de grandes places et des personnes célèbres, en qui la médiocrité seule est un grand défaut : un éloge trop faible est une injure qui porte à la réputation une atteinte mortelle. Pour vous, qui prodiguez les éloges, vous n'en êtes que plus dangereux; leur excès les décrédite, les anéantit, ou les change en satire; ils ont un air étudié et apprêté qui en fait sentir la flatterie et la contrainte, et supposant la vanité et la petitesse de celui qu'on en croit la dupe, présentent un fond insultant d'indulgence et de

compassion, une apparence de supériorité et d'encouragement. D'un autre côté, le peu d'estime affecté de soi-même, la diminution de ses bonnes qualités, n'est-il pas un affaiblissement artificieux de celles d'autrui? les éloges d'un autre ne forment-ils pas un contraste désobligeant qui éclipse? Voilà le masque dont on se couvre et les fleurs dont on pare la victime avant que de la conduire à l'autel.

Quel assemblage étonnant de prix et de fragilité dans la réputation! Faut-il que de tous les biens naturels le plus précieux soit le plus facile à perdre? Sans cesse livré aux caprices, à la légèreté de tous les hommes, il nous rend esclaves et maîtres les uns des autres. Fragile édifice bâti sur le sable, on vous élève à grands frais, et un souffle vous renverse; cette liqueur subtile s'évapore, ce verre se casse au moindre accident. Cette disposition infiniment sage de la Providence fait trouver dans le prix un aiguillon à la vertu pour nous-mêmes, et dans la fragilité un frein à notre indiscrétion pour le prochain. Veillons sur nous, soyons dans de justes craintes, et pour ne pas donner prise et la perdre, et pour ne pas porter coup et l'enlever : avec quel soin, avec quelle précaution doit-on ménager ce qui peut être si aisément flétri! C'est à la charité à s'en déclarer la protectrice en combattant toutes les passions qui l'attaquent, en dissipant les prétextes qui les autorisent, en arrêtant les divers traits qui la blessent. Elle est plus étendue, plus délicate, plus rigoureuse que la justice; elle condamne bien des choses que celle-ci ne défendrait pas. Telle était l'extrême réserve des saints; jamais ils ne se permettaient un mot qui pût offenser personne. Ne condamnez point vos frères, dit saint Jean Climaque, quand même vous les verriez pécher; vos yeux peuvent vous tromper, la charité ne peut que vous être utile. Saint Antoine, aveugle sur les fautes d'autrui, quelque publiques qu'elles fussent, n'était attentif qu'à leurs vertus, pour les imiter. Jamais saint Ignace n'en parlait qu'à ceux qui pouvaient y remédier, encore n'était-ce qu'avec la plus grande circonspection. Le juste ne cherche, ne voit que le bien : le méchant ne cherche, ne voit que le mal. C'est un fou, disait Salomon, pour qui une parole à dire est une flèche dans la chair qu'il ne peut supporter : *Sicut sagitta infixa femori, sic verbum in corde stulti.* (*Eccli.*, XIX, 12.) Imitez l'homme sage, qui fait mourir dans son cœur tout ce qu'il entend dire contre son prochain; ne craignez rien, vous n'en mourrez pas : *Audisti verbum adversus proximum? Commoriatur in te fidens quoniam non te disrumpet.* (*Eccli.*, XIX, 10.) Le bon et le mauvais esprit produisent les mêmes effets. Le Saint-Esprit descendit sur les apôtres sous la figure d'un grand vent et de langues de feu; ils firent retentir la parole divine d'un pôle à l'autre, ils embrasèrent l'univers du feu divin qu'ils ne pouvaient plus retenir, et brisèrent les cœurs par la force et la vertu de leur ministère. L'esprit de médisance n'est pas moins que l'esprit de charité un vent violent qui renverse tout et cause les plus grands désordres; c'est un don de langues, tout parle, tout entend, tout goûte la malignité; c'est un feu par sa rapidité, sa facitité à se répandre et à tout consumer, et la difficulté de réparer le dommage que cause le plus pernicieux, le plus étendu, le plus commun, le plus irréparable de tous les crimes. Prions cet esprit divin de remplir nos cœurs et de chasser cet esprit de ténèbres. Ce sera le moyen d'arriver, etc.

DISCOURS VIII.

SUR LA RÉPARATION DE LA MÉDISANCE.

Quæ vidisti ne proferas, ne non possis emendare cum dehonestaveris. (*Prov.*, XXV, 8.)

Ne rapportez point ce que vous avez vu, de peur que vous ne puissiez réparer le tort que vous avez fait.

Rien de plus commun que la médisance, rien de plus rare que la réparation. Tout le monde médit, tout le monde souffre, tout le monde se plaint de la médisance. Qui songe à réparer le tort qu'il a fait au prochain? où sont les hommes assez équitables pour rétracter ce qu'ils ont avancé, adoucir ce qu'ils ont aigri, justifier ce qu'ils ont condamné? Voit-on de ces prodiges? ne passent-ils pas en effet pour des prodiges? se trouve-t-il bien des personnes offensées, assez heureuses pour rentrer dans l'estime qu'on leur fit perdre, regagner la confiance qu'on leur enleva, obtenir l'établissement qu'on leur fit manquer, le crédit dont on les fit déchoir? s'attend-on à ces favorables révolutions? Cent fois en votre présence on a décrié votre frère; est-on jamais venu vous prier de tout oublier et de lui rendre votre amitié et votre estime? qui s'embarrasse de vous détromper? Le mot est lâché, il court dans le monde, il ne revient plus : *Volat irrevocabile verbum.*

Vainement, pour rentrer dans ses droits l'innocence opprimée compterait-elle sur l'équité du médisant, la loi divine, si précise contre les attentats de la médisance, suffit-elle pour en faire faire la réparation? Jésus-Christ est condamné par la Synagogue; lui rend-elle justice, même après sa résurrection? Naboth périt par les mains de la calomnie; Achab et Jésabel réhabilitent-ils sa mémoire, même après les menaces des prophètes? Joseph est calomnié; la femme de Putiphar le justifie-t-elle, même après son élévation? David est accusé; la mort du grand prêtre Abiathor, la destruction de la ville de Nobé, réveillent-elles les remords de Doegt Iduméen? Susanne, déférée comme coupable, prend le ciel à témoin de son innocence; ses accusateurs sont insensibles, et prononcent l'arrêt de sa mort; elle est conduite au supplice, elle va mourir. Rien ne les touche. Un enfant rappelle le peuple, on revient au jugement; ils sont convaincus d'imposture par la contradiction de leurs dépositions. La voix publique prononce, ils ils sont condamnés, ils meurent; rien ne peut arracher de leur bouche l'humiliante,

mais nécessaire réparation de leur calomnie. Et si l'Esprit-Saint n'eût conduit la plume des écrivains sacrés, ouvert la bouche aux prophètes, délié la langue d'un enfant, David, Naboth, Joseph, Susanne auraient porté la confusion jusqu'au tombeau, leur mémoire serait chargée d'un crime qu'ils n'avaient point commis.

La loi de la réparation n'est-elle donc qu'une loi chimérique dont chacun soit le maître de se dispenser? est-ce une loi si commode qu'elle n'oblige presque jamais? en ignore-t-on la rigueur? les coupables s'aveuglent-ils sur leur conduite? Non : personne ne l'ignore, la conscience en réclame les droits inviolables, et quand la médisance intéresse, on sait bien les faire valoir contre ses ennemis ; mais est-on redevable, on aime mieux s'exposer aux horreurs de l'enfer, que de payer la dette au prix de l'humiliation d'un désaveu. Combien de médisants y déploreront éternellement leur aveuglement sur la nécessité de la réparation!

On se fait deux prétextes également faux pour s'en défendre : tantôt on regarde le mal comme si léger, qu'il ne demande aucun soin pour être réparé ; tantôt on l'envisage comme si grand, que sa réparation est au-dessus de nos forces : facilité qui rassure, difficulté qui rebute. L'un et l'autre exagérés, l'un et l'autre affaiblis, tous les deux nous trompent. Combattons ces illusions, combattons-les l'une par l'autre. La réparation n'est ni si facile ni si difficile qu'on le dit; elle a ses difficultés et ses facilités, moins que ne prétend l'indiscrétion, moins que ne voudrait la paresse, et assez de l'un et de l'autre pour nous laisser sans excuse quand nous médisons et que nous ne réparons pas nos médisances. 1° Oui, vous êtes inexcusables de médire, parce que la réparation de la médisance est plus difficile que vous ne pensez; 2° vous êtes inexcusables de ne pas faire cette réparation, parce qu'elle est plus facile que vous ne sauriez croire. Ces deux propositions ont un air de contradiction et de paradoxe : elles nous fourniront les motifs et les moyens de l'exécuter. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il semble d'abord que la difficulté de réparer la médisance, en combatte l'étroite obligation. Un père infiniment bon, dont le joug est doux, et le fardeau léger, ordonne-t-il donc des choses presque impossibles? Il faut que cette nécessité soit moins absolue, ou cette difficulté moins grande. Justifions l'une et l'autre, justifions l'une par l'autre, faisons sentir le devoir malgré la difficulté, et par la difficulté même prouvons qu'il est essentiel de ne rabattre rien du devoir. Plus l'honneur est difficile à réparer, plus on doit être attentif à prévenir sa perte, et zélé à y remédier : plus la plaie est profonde, plus il y eut de l'inhumanité à porter le coup, plus il y en aurait à ne pas y mettre d'appareil.

Cette difficulté consiste en quatre choses, à s'y résoudre, à s'y exposer, à l'exécuter, à y réussir : on n'a pas la force de s'y déterminer, on n'ose pas en courir le risque, on ne sait comment s'y prendre, on désespère de le faire efficacement. La loi vient au secours de la faiblesse; elle demanderait moins de sacrifices, si l'entreprise était plus aisée. L'étendue du dommage causé ne fait que resserrer vos liens. Proportionnez la somme à la dette, les travaux aux obstacles, le remède au mal; acquittez-vous à quel prix que ce soit : enlève-t-on impunément tant de bien?

1° Difficulté à s'y résoudre. Par une contradiction bizarre on craint de passer pour coupable et pour dévot. Il en devrait coûter peu à l'homme de reconnaître ses fautes ; l'ignorance et la faiblesse sont le partage de l'humanité. Cependant on n'en arrache l'aveu qu'avec une peine infinie; quelque légère que soit la faute, l'orgueil cherche à l'excuser ; quelque indifférente que soit une opinion, il veut la défendre; fût-il convaincu de la vérité, il trouve encore des défaites. Le dernier des sacrifices est de souscrire à sa condamnation : que sera-ce quand l'importance de l'objet change la faute en crime, et la méprise en erreur, lorsque le nuage est assez épais pour laisser des prétextes plausibles qui en éludent la certitude? La confession secrète des péchés à un prêtre coûte infiniment à la nature ; combien doit coûter davantage une confession publique, où loin d'espérer le secret, vous cherchez une publicité égale et souvent supérieure à celle de la faute qui en est l'objet!

Car tel est le vrai point de vue d'une réparation de médisance. La restitution des biens est moins effrayante, elle se fait secrètement : un confesseur, chargée de faire rendre, suprime le nom du débiteur, et déguise tout ce qui pourrait le faire soupçonner ; content de recouvrer son bien, le créancier s'embarrasse peu d'approfondir le mystère : on fait des présents, on rend des services, même à titre de grâce; on n'exige pas une dette qu'on compense avec un dommage souffert. Pouvu que le maître soit dédommagé, la justice est remplie ; il y a bien des voies secrètes et sûres de procurer ce dédommagement, sans compromettre l'honneur du coupable. Mais une réparation d'honneur ne peut ni ne doit être secrète. Pour justifier votre frère et rétablir sa réputation, vous devez confesser votre malignité ou votre imprudence. Combien la restitution serait-elle plus difficile, si, obligé de faire l'aveu du larcin, on ne pouvait s'envelopper dans les ténèbres! Accablant aveu qu'exige la réparation de la médisance! Quel est le héros assez courageux pour se charger d'une flétrissure que la confession même rend constante, sans pouvoir l'éluder ni l'adoucir?

Il est vrai, par un heureux retour que la bonté de Dieu ménage, que cette humiliante démarche fait honneur auprès des gens sensés qui savent estimer le vrai mérite; un

libertin, sans doute, en pourra faire quelque injuste raillerie, et la crainte de passer pour dévot peut faire échouer la conversion naissante de quelque faible pénitent. Mais, dans le fond, s'il fut honteux de commettre la faute, il est beau de la réparer; autant qu'un opiniâtre attachement à l'injustice montre de défaut dans l'esprit et de corruption dans le cœur, autant un judicieux retour à la vérité et à la justice fait voir de religion et de grandeur d'âme. La difficulté qu'on a dû vaincre augmente le prix de la victoire : des fautes réparées à ce prix deviennent des fautes heureuses, par le mérite qui les suit, et la récompense qui les couronne. Mais peu de gens sont assez touchés de cette gloire délicate, pour se croire à ce prix assez dédommagés de l'humiliation qui y conduit; trop peu de gens en effet savent assez estimer ce qu'elle vaut, pour se promettre dans leur estime un entier dédommagement de la confusion

Mais pourriez-vous vous flatter que des difficultés de ce caractère fussent pour vous un titre à la dispense? est-il de loi dont l'infraction ne fût journalière, est-il de vertu dont les droits fussent en sûreté, si les passions en décidaient? Chaque devoir a ses difficultés. Est-il aisé de mortifier sa chair, d'arrêter les emportements de la colère, de résister aux charmes de la volupté? Les obstacles que fait naître une nature corrompue fournissent une matière au mérite, et non une excuse à la lâcheté. Depuis que la sagesse incarnée a fait dépendre notre salut de notre courage, et la vertu de nos efforts, la nécessité du combat n'est plus que l'exécution de ses oracles. Je ne m'arrête pas à faire valoir les récompenses à gagner, les supplices à éviter, les secours puissants de la grâce, la douceur ineffable que l'amour répand sur l'observation de la loi; tous ces motifs, communs aux autres vertus, ne sont pas moins efficaces pour faciliter la pratique de celle-ci. La nature de la faute en rassemble bien d'autres; la médisance réunit les trois principes de restitution qui en font un devoir indispensable : blesser l'honneur, c'est attaquer la vie, les biens, la conscience; c'est un meurtre, un larcin, un scandale. Elle détruit la vie civile, en arrache toutes les douceurs, et jette souvent dans une profonde tristesse qui en abrége le cours et en rend la durée amère. Il n'est pas rare qu'elle entraîne les biens de la fortune, et toujours elle dépouille d'un bien plus précieux, que l'on rachèterait aux prix de tous les autres biens. Enfin quel scandale, que de péchés elle occasionne et dans l'auditeur qu'elle autorise, et dans l'intéressé qu'elle aigrit, et dans l'ami qu'elle afflige, et dans l'ennemi qu'elle encourage! que de liens et de devoirs elle fait naître! Dans la restitution, quoique moins difficile, n'en coûte-t-il rien de se dessaisir de son bien, de retrancher sur les commodités, de déchoir d'un état brillant, pour amasser de quoi payer ses dettes? Ces sacrifices sont-ils faciles? n'est-ce pas dans la chaire la matière de nos reproches, au tribunal l'écueil de notre zèle, au lit des mourants la source de nos alarmes? Ces difficultés excusent-elles un injuste ravisseur? Non, sans doute. Comment excuseraient-elles un médisant; la réputation n'est-elle pas autant et plus précieuse que la fortune? Plus coupable que le voleur, aussi coupable que le meurtrier, le médisant ôte la vie civile de l'âme, aussi chère et plus chère que celle du corps : le meurtrier devrait rendre la vie du corps, s'il le pouvait; le meurtrier civil ne devra-t-il pas rétablir celle qu'il a ravie? Vous le savez, vous en convenez : l'entrée du ciel vous est interdite tandis que vous demeurez chargé du bien d'autrui; ne vous flattez pas, l'entrée du ciel ne vous est pas moins fermée tandis que vous serez comptable de sa réputation. Point de salut sans réparation. Equitable dans le larcin, pourquoi seriez-vous injuste dans la médisance? La même loi de justice parle pour tous les deux, vous ne serez pas plus épargné. En vain vous révolteriez-vous contre la juste exactitude de votre confesseur, en vain arracheriez-vous de lui une criminelle indulgence, en vain vous rassureriez-vous sur son silence ou son oubli, sommes-nous les maîtres de l'honneur de nos frères? Notre autorité, bornée par la justice, ne saurait s'étendre jusqu'au bien d'autrui.

Remontez à la source. Sont-ce des fautes étrangères dont on veuille vous punir? Sont-ce des coups de hasard qui vous entraînent malgré vous? ne sont-ce pas des péchés personnels bien volontaires, souvent gratuits, où vous n'avez nul intérêt? C'est donc à vous-même, c'est à vous seul qu'il faut s'en prendre, c'est vous qui avez agi et parlé : reconnaissez votre ouvrage. C'est à la main qui forma les chaînes, à les briser; c'est aux lèvres qui versèrent le poison, à guérir le mal; c'est au séditieux qui arma l'ennemi, à le désarmer; c'est à l'incendiaire qui alluma le feu à l'éteindre.

Celui qui médit, contracte, dit le Sage, de grandes obligations : *Qui detrahit, ipse se in futurum obligat.* (*Prov.*, XIII, 13.) De tous les devoirs, il n'en est point qu'on s'impose plus librement; qu'en eût-il coûté de vous taire? Quelle folie de vous engager à des démarches dont la difficulté vous étonne! Alors les alarmes bien placées vous auraient arrêté. Quelle malice profonde de franchir toutes les barrières! les prétextes dont vous colorez votre médisance, font le procès à votre témérité. Triste fruit de l'injustice, elle n'enfante que des embarras, des douleurs, des péchés : *Ecce parturiit injustitiam, concepit dolorem, et peperit iniquitatem.* (*Psal.* VII, 15.)

2° Difficulté à s'y exposer. La justice eût-elle la force de nous résoudre, la prudence semble s'opposer à l'entreprise; on va risquer de perdre sa réputation, pour rétablir celle d'un autre. Sans doute, pensez-vous qu'un danger, dont vous êtes cause, puisse sauver un coupable? ne vous en rendez-

vous pas davantage en refusant de le courir ?

Les raisons, quelquefois plausibles, qui servent à éluder la distribution des biens, ne saurait dispenser de la réparation de la médisance. Ce ne sont pas la pauvreté, le besoin de votre famille, les bienséances de votre état, qui vous arrêtent ici : faut-il être riche pour se dédire d'un mensonge ? L'éloge de ceux que vous avez flétris ruinera-t-il vos enfants ; risquez-vous de déchoir de votre état, pour réparer l'honneur que vous avez fait perdre ? On n'a pas même aisément ici la ressource commune de la remise du créancier : il est rare qu'on puisse, plus rare qu'on doive, extrêmement rare qu'on veuille abandonner sa réputation. Un homme riche se passe sans peine d'une somme qu'on lui a volée ; la compassion fait grâce, la charité fait une aumône. Mais l'homme riche est-il, peut-il être indifférent à son honneur ? son élévation même ne le lui rend-elle pas plus précieux et plus nécessaire ? Sa famille intéressée réclamerait encore plus contre son insensibilité que contre ses largesses. Nous sommes moins maîtres de notre honneur que de nos biens : s'il est défendu de se décrier soi-même, il est rarement permis de se laisser décrier et de refuser la réparation. Le monde, qui méprise la prétendue lâcheté qui ne lave pas un affront dans le sang, loue la générosité qui dépouille en faveur des pauvres.

Si vous êtes moins excusables de refuser la réparation que vous ne le seriez de refuser la restitution, vous l'êtes moins aussi que vous ne l'avez peut-être été dans la médisance même. Bien des choses en diminuent l'énormité ; la légèreté de l'objet, la publicité apparente ; on n'a parlé qu'à un ami, à un homme sage ; on n'était que l'écho de bien d'autres dont la droiture et la prudence était des garants. Les motifs pouvaient être purs, le zèle ouvrait la bouche ; mais de quelle couleur couvrir le refus de remédier à un mal qui n'est ni douteux ni médiocre ? La meilleure foi, les plus saintes intentions ne soulagent point celui qui souffre. N'eussiez-vous pas péché en médisant, vous n'y seriez pas moins obligé. Ainsi que dans la restitution vous pouvez avoir causé du dommage sans crime, vous ne pouvez sans crime refuser de réparer le dommage que vous avez causé

Mais, direz-vous, je risque de perdre ma réputation, en réparant celle des autres. Cela est vrai, et vous devez, s'il est nécessaire, exposer et sacrifier la vôtre pour rétablir celle que vous avez détruite. Hé quoi ! en matière de restitution n'en coûte-t-il pas la somme qu'il faut rendre ? OEil pour œil, dent pour dent, honneur pour honneur. C'est une peine de talion très-légitime : vous avez rabaissé vos frères, humiliez-vous : vous les avez couverts de ridicule, soyez couvert de confusion : vous devez être mesuré à leur mesure. Cette consolation est due à leur douleur ; c'est une sorte de vengeance, qu'ils ne doivent pas sans doute prendre par eux-mêmes, mais que Dieu leur ménage par votre main ; c'est un moyen nécessaire et juste de remplir un devoir dont rien ne peut vous dispenser.

Quel droit avez-vous de tant ménager une réputation que vous avez déjà perdue par votre faute ? Votre faute n'est que trop connue de ceux à qui vous devez l'avouer, c'est-à-dire de ceux qui ont entendu votre médisance. Témoins de votre indiscrétion, ils n'entendront rien de nouveau, et n'entendront que ce qui peut vous rendre leur estime. Le premier fruit de la réparation sera pour vous, le premier honneur rétabli sera le vôtre. Bien différent de celui que vous avez décrié, si vous êtes calomniateur, votre péché est aussi certain que son innocence, vous méritez autant de punitions qu'il mérite d'éloges. Si vous n'êtes que médisant, sa faute était secrète, et sa réputation entière ; ceux à qui vous l'avez découverte, étaient aussi peu instruits de son malheur, qu'ils le sont parfaitement du vôtre ; le même coup de langue leur apprend deux péchés à la fois, celui que vous révélez et celui que vous commettez ; vous perdez en même temps, par votre faute, sa réputation et la vôtre ; mais l'une injustement, et l'autre avec justice : pouvez-vous vous refuser au rétablissement d'un bien injustement ravi, au sacrifice de celui auquel vous n'avez plus droit, ou plutôt que vous n'avez plus ?

Il ne faut d'autre juge que vous-même. Quand vous y êtes intéressé, les difficultés vous paraissent-elles insurmontables ? Le confesseur qui, en votre faveur, ordonnerait la réparation, vous paraîtrait-il trop rigoureux ? s'il en dispensait, souscririez-vous à son indulgence et au refus de son indiscret pénitent ? Eloquent dans votre cause, de quelle couleur peindriez-vous la noirceur du crime, la grandeur du mal, la nécessité du remède ! Sentez, lui diriez-vous, l'étendue du désordre, par la difficulté de la réparation : est-ce à vous ou à moi de faire des plaintes et à mettre des bornes, à moi qui souffre, ou à vous qui jouissez, à vous qui êtes l'auteur du mal, ou à moi qui en suis la victime ? Que ne tenez-vous le même langage quand vous êtes débiteur ! Juste plainte, prétention légitime, décidez entre l'innocent et le coupable, l'arrêt est bien facile pour une balance équitable : *Ex ore tuo te judico.* (*Luc.*, XIX, 22.)

3° Difficulté à y travailler. Se trouvât-il quelqu'un assez courageux pour courir ce risque, comment s'y prendra-t-il pour exécuter sa généreuse résolution ? que d'examens, que de recherches à faire pour suivre le cours de la médisance ! Une parole est bientôt dite, mais elle fait bien du chemin, elle en fera longtemps encore : comment réparer cet enchaînement de maux ? Une étincelle suffit pour mettre le feu à une maison, mais il se communique de l'une à l'autre ; emporté par le vent, il se répand et s'allume en mille endroits ; tout un quartier, toute une ville, en sont réduits en cendre ; quelquefois le feu demeure caché sous la

cendre, il n'éclate que longtemps après. Un homme atteint de la peste la communique à sa famille, à ses voisins, en infecte toute une ville; des voyageurs, des marchandises la porteront dans une autre ville et dans d'autres provinces. Une parole, aussi contagieuse que la peste, aussi légère qu'une étincelle, vole, se répand, se multiplie à l'infini.

Mobilitate viget, viresque acquirit eundo.
(Virg., *Æneid.*, IV, 175.)

Les premiers instruits iront au hasard la divulguer en mille endroits; leurs auditeurs, aussi peu discrets, la répéteront à mille autres. Qui peut fixer les bornes de cette étonnante propagation? Un mot écouté d'abord sans attention, oublié peut-être, est un feu caché sous la cendre; les occasions réveilleront les anciennes idées, toujours au désavantage du prochain. Cette histoire, transmise de génération en génération, écrite dans la mémoire des hommes plus profondément que sur le bronze, ira de siècle en siècle réjouir nos derniers neveux; quelle issue à ce labyrinthe? *Nescit vox missa reverti.* (Horat., *Art. poet.*, 390.)

Toutes ces suites se font encore mieux sentir dans les libelles diffamatoires. A qui est-ce que la médisance ne parvient pas par cette voie si féconde? Chacun apprend une chanson satirique, chacun veut des copies d'un écrit malin : où ne vole pas ce pernicieux ouvrage? A combien de gens ne fait-il pas connaître le malheureux dont on aurait ignoré jusqu'au nom? A combien d'années, et peut-être de siècles, ne le transmettra-t-il pas? Aussi la justice humaine, inexorable, punit du dernier supplice leurs auteurs et leurs distributeurs, et par des condamnations publiques, elle s'efforce de donner à la réparation une publicité égale à celle de l'offense. Une parole s'envole, il est vrai, et ne subsiste pas, comme un écrit diffamant; mais elle ne fait guère moins de ravage, et souvent d'autant plus que chacun se croit en droit d'y ajouter; au lieu qu'un écrit subsiste toujours le même. Cette parole se multiplie dans toutes les bouches qui la répètent, dans toutes les oreilles qui l'entendent, dans tous les esprits qui se la rappellent : semblable à l'ordre du prince, donné une fois à son armée, qui existe dans les mains de tous ceux qui l'exécutent, le prince fait mourir tout ce que le soldat égorge, il enlève tout ce que le soldat pille, il détruit tout ce que le soldat dévaste. L'indiscret qui parle d'après vous, y ajoute ses propres passions et commet un nouveau péché : ce péché sans doute le damne avec vous, mais vous en êtes l'auteur, vous parlez par sa bouche, il pèche sur votre compte, et vous êtes solidairement obligé à la réparation.

Voilà les maux auxquels il faut remédier, les biens qu'il faut rendre, les personnes qu'il faut détromper. S'il en reste un seul que vous ne fassiez pas revenir, celui-là seul peut renouveler tout le mal, il est lui-même un mal qui subsiste. Quel chaos, direz-vous, quel abîme où vous prétendez m'engloutir! J'en conviens; mais la grandeur du mal doit-elle faire méconnaître la nécessité du remède? Ce pestiféré, cet incendiaire ne doit-il aucun dédommagement à ceux qu'il a ruinés? Ces sommes immenses passent toutes ses facultés, il est vrai; mais en souffre-t-on moins? ne doit-il pas faire tout ce qu'il peut pour s'acquitter? La grandeur du mal fait son crime et augmente sa dette et son obligation : *Si calumniatus sum, restituam*, disait Samuel. (I *Reg.*, XII, 3.)

Vous pourriez donc multiplier impunément vos fautes sans vous rendre comptables! que dis-je, impunément? vous y gagneriez même, la multiplication vous dispenserait de la réparation! on obtiendrait des grâces à force de désordres! le crime achèterait le privilége! un mal médiocre devrait être réparé, un mal infini n'obligerait à rien! un petit voleur serait tenu à la restitution, et un voleur de grand chemin en serait exempt! et à mesure qu'il en serait plus indigne, il serait plus favorable, les forfaits l'acquitteraient! Sachez que le mal monté à son comble vous accable de son poids. Tout dépose contre vous, tout crie vengeance : chaque bouche que vous avez ouverte contre votre frère, s'ouvre en même temps contre vous; en le flétrissant, elle vous condamne, le même coup blesse sa réputation et votre âme. Tout resserre vos liens et fournit contre vous des titres. Courage donc, mon frère, que votre justice égale votre iniquité, ne mettez à votre réparation d'autre borne que celle du mal que vous avez fait; seriez-vous moins bienfaisant que cruel? après avoir frappé sans ménagement, vous épargneriez-vous dans la guérison de la blessure? Opposez parole à parole, démarche à démarche, écrit à écrit; protestations, humiliations, serment, vous n'épargnâtes rien pour votre perte : n'épargnez rien pour votre salut.

4° **Difficulté à réussir.** Réparer la médisance, c'est rétablir la réputation dans son premier état. Mais pour lui rendre son ancien lustre, suffit-il de fouiller dans le cœur et d'y découvrir toutes les racines trop fécondes de l'arbre qu'on y a planté, si l'on n'est assez heureux pour les arracher efficacement? Les efforts, les recherches, les risques dont nous venons d'être alarmés, ne sont pas la partie la plus difficile; le succès est bien plus incertain et plus mal aisé. Il le faut pourtant, ce succès, sans quoi le mal dure encore, le feu brûle, la plaie saigne; on est toujours redevable. Mais comment se le promettre? le mot est lâché, on l'a cru, on n'en revient point, on n'en veut pas revenir.

Est-on maître des cœurs? en change-t-on les sentiments à son gré? règne-t-on sur les esprits? en efface-t-on les idées? idées peut-être trop bien fondées et dont on ne peut disconvenir; idées trop bien prouvées et qu'on ne saurait affaiblir; idées peu intéressantes et qu'on ne s'embarrasse pas d'approfondir; idées que la malice rend agréables et qu'on serait fâché d'éclaircir; idées

passées en habitude et qu'on s'opiniâtre à retenir; idées amusantes et dont on aime à se réjouir; idées suivies dans la conduite et qu'un point d'honneur engage à soutenir. Les passions, les préventions, l'intérêt et le plaisir. tout s'arme contre un insipide réparateur de médisance qui vient combattre le rôle qu'il avait ci-devant joué. Une réparation même publique ne remédierait pas au mal en entier: de tant de gens mal instruits, les uns l'ignoreront, les autres n'en croiront rien; ceux qui ne connaissent pas la médisance l'apprendront, ceux qui l'avaient oubliée en rappelleront le souvenir. La réparation est pire que l'offense, et l'arrêt d'absolution est un arrêt d'infamie. Un ennemi, un esprit malin, un parti hérétique ou factieux la hasarde toujours avec confiance et avec succès. Quelque justification qui la suive, il en reste toujours quelque chose : le remède n'a jamais autant d'étendue et d'efficacité que le mal, il détrompe moins de gens qu'il n'y en a eu de séduits, on estime toujours moins qu'on ne blâme.

Mais comment envisage-t-on ce rôle nouveau et si peu attendu? La malignité du cœur humain croit le mal sans peine, le saisit avec plaisir, le prévient, le grossit, le devine; mais les démonstrations font à peine croire le bien, les miracles détrompent à peine du mal. C'est moins, dit-on, la justifition du coupable qu'on veut faire, que les remords d'une conscience timorée qu'on tâche d'apaiser, ou l'ordre d'un confesseur qu'on accomplit. La charité couvre ce que la vérité avait découvert : il a eu tort de révéler la faute, il a raison d'en faire pénitence; mais le fait n'est pas moins vrai. Coupables tous les deux, nous les condamnons l'un et l'autre. Ainsi pense le monde, quelquefois même les gens de bien, et souvent ils pensent vrai. On dit comme les pharisiens à Judas : Celui que vous avez livré est juste, dites-vous, à la bonne heure; soyez un traître, si vous voulez, que nous importe? il n'en périra pas moins : *Quid ad nos, tu videris?* (*Matth.*, XXVII, 4.) A-t-il tort de penser ainsi? Vous avez si bien constaté la chose, votre crédit y a donné tant de poids, votre air, vos expressions, votre esprit en ont fait une peinture si vive; la malice de l'auditeur ne s'y attachât-elle pas, comment effacer cette trace profonde, et faire disparaître la vérité? les éloges sont-ils en possession d'être si bien accueillis, si aisément crus, surtout après la satire?

Je dis plus : vos protestations, vos larmes, vos serments, eussent-ils le succès si rare de détromper efficacement de tout ce qu'on avait cru, jamais la réparation la plus éclatante ne fera revivre certaine fleur de réputation que la médisance ternit toujours, lors même qu'on en connaît la fausseté, ni ne rendra ce degré de respect, cette tendresse d'amitié, cette étendue de confiance que le soupçon avait affaiblis. C'est une plaie, c'est une maladie qu'on guérit à la vérité; mais la cicatrice reste, la convalescence est faible. C'est un vase rempli d'une liqueur odoriférante, on a beau le vider, l'odeur y subsiste :

Quo semel est imbuta recens servabit odorem.
(HORAT. *Epist.* l. I, epist. 2.)

C'est une étoffe salie qu'on lave cent fois, mais qui ne recouvre ni sa première couleur, ni son premier lustre. On a beau faire, il reste toujours sur la réputation un vernis désagréable qui ne s'efface plus : *Neque amissos colores, lana refert medicata fuco.* (HORAT., *Carm.* l. III, od. v, 27, 28.)

Le public mettra toujours une grande différence entre celui que la médisance a toujours respecté, et celui à qui on a fait réparation. Il est innocent, dit-on, je veux le croire; mais enfin, il a été accusé, il doit avoir donné lieu au soupçon. Après tout, pourquoi par une confiance imprudente en courrais-je les risques? Ce n'est pas assez, disait un grand empereur en répudiant sa femme sur des ombrages dont elle avait été justifiée, ce n'est pas assez que la femme de César ne soit pas coupable, elle ne doit pas même être soupçonnée. Heureux celui de qui, par un éloge complet, on peut dire, comme de Judith, personne n'en a mal parlé! *Nec erat qui loqueretur de ea verbum malum.* (*Judith*, VIII, 8.)

Autre objet de réparation. Le mauvais service qu'on a fait ou qu'on a rendu, le bien dont on a privé ou dont on privera. Comment apprécier dans le présent, comment démêler dans l'avenir le tort qu'on fait à leur mémoire, le dommage qu'on cause à leur famille, lorsqu'après la mort, médisant encore par la bouche de tous ceux qui répéteront la médisance, on couvre le nom d'infamie, on empêche l'établissement d'un enfant, d'un domestique. Gardez-vous donc de rien dire de désobligeant pour personne, vous ne seriez plus le maître d'y remédier. Oubliez-vous encore les crimes qui en sont la suite? Vos paroles ont mis la division dans les familles, un père irrité abandonne son fils, une épouse offensée se sépare de son époux, un ami refroidi rompt tout commerce avec son ami; les haines, les injures, les soupçons, les éclats, les blasphèmes, que de maux coulent de cette source empoisonnée! Vous peuplez l'enfer, vous vous y précipitez, et vous êtes indifférents!

Mais surtout comment ramener la personne intéressée dont vous avez aigri l'esprit et blessé la conscience? car ne vous flattez pas que votre médisance demeure secrète : il est impossible que dans son cours infini elle ne parvienne à ses oreilles; légèreté, malice, hasard, bonne intention, tout l'y portera, le moins que vous y penserez; les oiseaux du ciel l'annonceront : *Qui habent pennas annuntiabunt.* (*Eccle.*, X, 20.) Quelle plaie sensible dans son cœur! il n'en est guère de plus profonde. Un affront pique moins, on pardonne plutôt la saillie précipitée de la colère, que la noirceur réfléchie de la médisance; et quoiqu'il s'en dise toujours plus qu'il n'y en a, on en pense toujours même plus qu'il n'en a été dit. On soupçonne des motifs, on imagine des cir-

constances, on prévoit des suites infinies. Rien ne se présente pour diminuer l'aigreur, on dévore le poison, on nourrit le feu secret d'une aversion dont on ne revient guère. Ainsi aigri, il vous charge de malédictions, vomit contre vous mille injures, cherche partout à vous nuire, et commet des péchés sans nombre ; comment le satisfaire, l'apaiser, le consoler, le gagner? Vous croira-t-il? vous rendra-t-il son amitié et sa confiance? le méritez-vous? vous pardonnera-t-il? oubliera-t-il votre injustice? il le faut pourtant ; vous fîtes le mal, à quelque prix que ce soit vous devez le réparer.

Fussiez-vous au pied de l'autel avec vos présents, si vous savez que votre frère a quelque chose contre vous, allez vous réconcilier auparavant. Mais tout est dans l'attente du sacrifice, les anges se joignent à vous, Dieu vous prépare ses bénédictions, l'Eglise ouvre le sanctuaire, vous en avez fait tous les frais ; n'importe, laissez l'autel, l'offrande, le sacrifice, allez vous réconcilier, allez rétablir la réputation, réparer l'injure, Dieu préfère l'honneur du prochain aux présents, la justice aux cantiques ; donnassiez-vous tous vos biens aux pauvres, livrassiez-vous votre corps aux bourreaux, tout est sans mérite jusqu'à la réconciliation et à la réparation. Ce serait, comme Joab, se présenter à David les mains teintes du sang de son fils : *Vade prius reconciliari.* (*Matth.*, V, 24.) Mais après ces justes démarches vous serez reçu avec bonté, vos prières écoutées avec succès, vos offrandes acceptées avec joie : *Tunc veniens offeres munus tuum.* (*Ibid.*)

Telle est la nécessité de la réparation. Mais comme il est à craindre que les difficultés trop vivement saisies ne découragent les coupables, en consolant ceux qui souffrent, par l'espérance d'être plus ménagés à l'avenir, ne les affligeons pas par le désespoir d'obtenir la réparation. Encourageons les uns, soulageons les autres, en leur ouvrant dans la seconde partie des facilités qu'ils n'attendent pas.

SECONDE PARTIE.

Ce n'est pas seulement pour exercer sa miséricorde et récompenser la charité de Madeleine, que Jésus-Christ se déclare son panégyriste ; c'est encore pour nous donner un modèle de la réparation de la médisance, et nous en faire sentir la justice, qu'il fait publiquement l'apologie de la pécheresse contre l'injuste condamnation du pharisien ; ce fut encore par un principe de charité qu'il prit sa défense chez Simon le lépreux, lorsque, sous le prétexte spécieux de faire l'aumône, les disciples censuraient la profusion de ses parfums : *Voyez-vous cette femme?* (*Luc.*, VII, 44) malgré toutes ses faiblesses, elle vous fait des leçons de vertu. Son amour a effacé tous ses crimes, votre orgueil éternise les vôtres. Ne vous opposez pas à son zèle, disait-il aux apôtres ; cette indiscrétion prétendue fera sa gloire, et jusqu'à la fin des siècles on ne cessera de combler d'éloges ce que vous avez la témérité de condamner.

Quelque peu de succès que puissent avoir vos efforts pour réparer la médisance, vous ne travaillerez pas en vain : la consolation que vous y trouverez vous dédommagera pleinement de ce qu'il vous en aura coûté pour rendre justice. 1° il est un mérite qu'on est sûr d'acquérir, 2° un succès qu'on a droit d'attendre, 3° des facilités qu'on est le maître de saisir, 4° des règles qu'on est tenu de suivre, 5° des modèles qu'on peut et qu'on doit imiter. Ces moyens sont ordinairement utiles, jamais absolument inefficaces.

1° Mérite à acquérir. Vous expierez vos péchés, vous calmerez votre conscience, vous vous assurerez du pardon, vous vous corrigerez de vos défauts. Semblable aux travaux du zèle, ne gagnât-on qu'une âme, ne convertît-on personne, la Justice divine n'en tient pas moins compte, comme elle ne punirait pas moins la malice qui aurait répandu la médisance, quand même la sagesse, l'indifférence des auditeurs l'auraient rendue inutile en la méprisant.

La honte du désaveu, la peine de la réparation sont une partie de la pénitence. Faites retentir les vallées de vos gémissements, remplissez les forêts de vos plaintes, disait un prophète, que la campagne soit arrosée de vos pleurs. Si les êtres insensibles ne partagent pas votre tristesse, Dieu du moins en sera touché. Quoique jetée sur une terre ingrate, votre semence ne sera pas perdue, ni vos travaux stériles : vous vaincrez du moins votre lâcheté par des efforts si difficiles, vous mortifierez votre orgueil par une humiliation si profonde, vous combattrez votre haine en faisant du bien à votre ennemi, vous triompherez de votre envie en louant sa vertu ; votre esprit se corrigera de sa légèreté, votre langue de son indiscrétion, votre cœur de sa précipitation ; en rétractant vos paroles, en désavouant vos jugements, en condamnant vos saillies, vous deviendrez sage à vos dépens. Voilà une satisfaction et un préservatif ; vous vous punirez, et Dieu vous pardonnera ; vous combattrez, et il vous couronnera.

Du moins ne serez-vous plus dans le tort, il retombera tout entier sur ceux qui refuseront de vous croire. Si le bien ne se fait pas, vous aurez du moins la satisfaction qu'il ne tient pas à vous. Vous pourrez dire avec le Prophète : J'ai fait ce qu'il fallait pour guérir Babylone, je ne suis plus responsable de son opiniâtreté. Témérairement crédule, on a d'abord saisi le mal sur ma parole ; aujourd'hui malignement endurci, on refuse de croire le bien sur mes serments ; me voilà justifié, et les voilà sans excuse. Pilate eut bien la ridicule ostentation de laver ses mains devant le peuple pour se dire innocent de la mort de Jésus-Christ; pourquoi la religion ne ferait-elle pas ce qu'un faible reste de pudeur lui fit faire? Vous le ferez à plus juste titre, et vous

pourrez dire avec raison : Je ne suis plus comptable de sa mort. Ainsi parlait le jeune Daniel lorsqu'on menait Susanne au supplice. Tout inutile que semblait devoir être la représentation d'un enfant, après une sentence prononcée, il a le courage de faire entendre sa voix au milieu de la multitude : *Mundus sum a sanguine hujus.* (*Dan.*, XIII, 46.) Dieu bénit son courage par la plus éclatante justification de l'innocence. C'est alors que, selon l'expression figurée du Prophète, on lave ses mains dans le sang du pécheur qui s'obstine dans son péché. Tel un pasteur des âmes, dont le pécheur rend le zèle inutile, n'en sera pas moins couronné, tandis que le pécheur s'attire les plus grands châtiments : *Manus suas lavabit in sanguine peccatoris.* (*Psal.* LVII, 11.)

Quelle consolation d'avoir dans vos efforts, même inutiles, un gage certain de votre réconciliation avec Dieu! Car enfin, vous auriez beau chercher des prétextes spécieux de dispense pour calmer vos remords : la conscience, toujours agitée, ne cesserait de vous reprocher une médisance qui rend votre pénitence suspecte. Quelle douleur pour un cœur bien fait! L'innocent est toujours décrié, le ministre déshonoré, le marchand décrédité, le pauvre sans ressource : et c'est par ma faute, c'est moi qui fais couler ses larmes! C'est à moi que s'adressent ses soupirs! Puis-je vivre? Pourrai-je mourir tranquille? Hélas! du moins, si sans écouter ma délicatesse et tant ménager ma réputation, j'avais fait tous mes efforts pour le dédommager, je pourrais espérer quelque grâce. Mais quel regret, quel trouble, quelles alarmes si, peut-être mal à propos, endormi sur une impossibilité prétendue, sur des mesures superficielles, sur une réparation équivoque, j'entends toujours le sang innocent crier vengeance contre moi et porter jusqu'au delà du tombeau le triste fruit de ma légèreté ou de ma malice! Après tout, la loi est constante, le mal est certain, la source du mal n'est pas douteuse et le prétexte trop incertain, pour balancer des devoirs absolus. Ma crainte n'est que trop juste sur un retour si imparfait, au lieu qu'une légère violence m'eût donné la plus consolante certitude. Ainsi, dans la restitution des biens, quel fonds n'a-t-on pas droit de faire sur la conversion d'un homme qui se dépouille pour réparer le tort qu'il a fait; dans la réconciliation, sur la sincérité d'un homme qui fait des excuses à son ennemi? Au lieu que, malgré toutes les protestations les plus authentiques, peut-on se défendre de se défier d'un pécheur qui refuse de rendre le bien mal acquis ou de se réconcilier?

Il est vrai que personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine; mais si quelque chose est capable de percer ce voile épais, c'est sans doute une démarche qui a dû si fort coûter. Ce ne sont pas là des fruits équivoques de pénitence qu'une crainte humaine ou une basse hypocrisie fassent éclore. Un confesseur alors peut être satisfait et absoudre sans crainte; un sincère et parfait retour peut seul envisager avec fermeté, risquer sans faiblesse, soutenir sans découragement la honte d'une rétractation. Que de nouvelles vertus et de nouveaux gages du pardon et de la récompense, dans la qualité des personnes! C'est peut-être un homme de la lie du peuple? quelle humilité de vous abaisser à vous justifier! C'est un ennemi? quelle charité! Un rival? quelle grandeur d'âme! Un supérieur? c'est obéissance; un homme consacré à Dieu? c'est religion. Vous êtes naturellement fier, délicat, sensible, c'est un héroïsme; chaque difficulté augmente le mérite, garantit la grâce, assure le bonheur. Ainsi, dans le zèle, plus on a vaincu d'obstacles, plus on a dévoré de travaux, plus on a soutenu de combats et plus on accumulera de couronnes.

2° Il est un succès qu'on a toujours droit d'attendre. Pourquoi se défier de la bonté de Dieu? Que savez-vous s'il ne bénira pas vos efforts? Peut-être n'attend-il que le premier pas, pour se charger de la réussite. Ce qui paraissait impossible s'aplanira par sa grâce; le plus grand obstacle, qui venait de votre lâcheté, est levé : les autres seront faciles à vaincre; vos prières obtiendront tout; on reviendra des préventions; on oubliera les fautes; les affaires changeront de face; vous aurez la gloire de l'entreprise et le bonheur du succès. Peut-être Dieu ne permet-il que ces difficultés paraissent insurmontables que pour éprouver votre résolution, tout prêt à vous tendre une main secourable pour vous conduire au terme de vos désirs, quand il vous verra entrer généreusement dans la carrière. Courez-y donc, sous les auspices de sa miséricorde, la victoire est à vous.

On a droit d'attendre cet heureux succès, soit de la personne intéressée, soit de tous les honnêtes gens, soit des étrangers, même les plus prévenus. Quel doux effet ne produisent pas sur le cœur de l'offensé des efforts sincères! Fussent-ils même inutiles, il les apprend avec édification et avec plaisir; il les souhaitait; il en sentait le besoin et le prix : les motifs en sont trop beaux pour leur refuser de justes éloges. Les armes tombent des mains, et du fond de l'abîme où il se voyait tomber, il sait bon gré à la main qui l'y avait précipité, lorsqu'on la lui tend sincèrement pour l'en retirer : on est toujours reconnaissant pour ceux qui partagent nos maux et nous rendent justice. Ces aveux sont d'autant plus touchants qu'ils étaient moins attendus. En trouvant un ami dans un ennemi, on mêle aux larmes de douleur, que la médisance avait fait couler, des larmes de joie que la conversion du médisant fait répandre à un cœur généreux. Oubliant le mal qu'il a reçu, pour ne plus songer qu'au bien qu'on veut lui faire, on vient souvent jusqu'à former une étroite amitié avec un pénitent dont les démarches difficiles garantissent la douleur et la sincérité.

Des personnes sages vous croiront, et leur suffrage n'est-il pas du plus grand prix? Les personnes les plus prévenues commencent

du moins à douter, on ne regarde pas le prétendu coupable avec les mêmes yeux; l'idée du désaveu revient dans l'esprit, met des bornes aux soupçons, balance le jugement, affaiblit la haine, fait craindre la précipitation, inspire des soupçons contraires; il se répand un air de justification; on entrevoit des lueurs d'innocence; on commence à convenir de quelques bonnes qualités; on rabat, on compense, on s'adoucit, on pardonne. Le retour du médisant édifie et fait rougir de l'acharnement à croire ce qu'il est obligé de désavouer; on a honte d'être moins équitable que lui. L'indolence et la légèreté empêcheront peut-être de creuser assez avant pour faire la justification complète; mais il en résulte toujours un jugement moins rigoureux et moins certain. Si les couleurs des tableaux ne sont pas si vives, les ombres en sont moins épaisses; si on n'a pas la force d'absoudre, on n'a pas le courage de condamner; une suspension d'armes laisse enfin l'innocence en possession de ses droits, du moins deviennent-ils litigieux; on constate le défaut de preuves et la légèreté de la faute; on le laisse jouir par prévision.

Si la réparation ne détrompe pas tous ceux que la médisance avait séduits, elle arrête du moins le progrès du mal. Ceux qui à l'avenir en seront instruits apprendront en même temps la justification; on sera moins hardi à répandre la médisance, moins facile à la croire, moins empressé à la débiter. Le désaveu en ôte le sel; en rendant la médisance insipide, on la fait languir, et bientôt tomber; personne n'y prend plus intérêt, l'accusation et le désaveu marchent d'un pas égal, le remède adoucit l'ancien mal et prévient le nouveau ou en émousse le poison. Honteux de se voir presque seul, celui qui s'obstinerait dans la première erreur en reviendra peu à peu. Si jamais un ennemi secret voulait r'ouvrir la plaie, l'appareil se trouverait tout prêt; si l'on voulait rallumer le feu, la réparation citée à propos l'aurait bientôt étouffé. Souvent même, comme le soleil après une éclipse, la vertu n'en devient que plus éclatante. Telle la pénitence des saints dont les désordres passés font sentir le prix, telle la persécution désarmée se change en triomphe; le retour de l'accusateur donne un nouveau lustre à la vertu de l'accusé, lustre d'autant plus éclatant, que la main qui le répand n'est point suspecte et qu'il lui en a plus coûté de le lui accorder.

Du moins édifierez-vous les uns et les autres, et si vous ne réparez pas le tort en entier, du moins réparerez-vous le scandale, et ce n'est pas le moins important des devoirs du médisant. Ceux même qui lui applaudissent en sont scandalisés en secret; son exemple autorise leur liberté à parler et leur négligence à réparer. La réparation au contraire fait rentrer chacun en soi-même, elle y rappelle ses fautes et ses devoirs; lors même que le dépit et la malice lui font censurer ces humiliantes démarches, il condamne dans le cœur l'injustice qui la lui fait refuser. Quelle bonne odeur de vertu ne répandrez-vous pas? à travers quelque raillerie inévitable, on rendra justice à votre droiture. Quelle confiance ne vous assurerez-vous pas? sûr de l'équité qui vous guide à vos dépens, on se croira en sûreté auprès de vous, autant et plus que si vous n'aviez jamais parlé mal de personne. Ainsi, en réparant la réputation du prochain, vous établirez solidement la vôtre.

3° Il est des facilités qu'on doit saisir. Le temps est un grand maître; il répare bien des malheurs. Combien de révolutions changent tous les jours la disposition des esprits! Tout s'oublie enfin, un objet nouveau amuse le public et fait diversion à la médisance. Les actions des particuliers sont peu intéressantes, l'impression qu'elles font bien peu durable, celles même des grands s'évanouissent dans le lointain des temps et des lieux, les princes ne sont pas plus privilégiés que les autres; tout passe, chacun absorbé par les affaires ou les plaisirs, ne donne qu'une médiocre et passagère attention à ce qui lui est étranger. L'inconstance vient au secours, et la légèreté du public devient un remède; la haine et l'amitié, le mépris et l'estime s'envolent sur l'aile du temps; on excuse ce qu'on a blâmé, on aime ce qu'on a haï, on se lie avec ceux qu'on a rebutés. Comme il y a peu à compter sur l'estime des hommes, on doit peu redouter leur mépris. Le souverain Juge, dit saint Paul, est le seul dont il soit essentiel de ménager le suffrage : *Pro minimo est ut a vobis judicer, qui judicat me Dominus est.* (I *Cor.*, IV, 3.)

Il est souvent de la prudence de laisser tomber le premier feu du bruit public, on gagne plus aisément le port après l'orage; on était inaccessible dans les premiers accès de la prévention, mais les oreilles des plus intraitables écoutent enfin, lorsqu'on sait saisir habilement l'instant favorable où l'on peut être écouté de sang-froid. Les passions calmées, les idées changées, l'imagination amortie laissent plus de place à la raison. Ne renouvelons pas à contretemps le souvenir d'une faute qu'on commençait d'oublier; le mal est réparé de lui-même, une indiscrète réparation le renouvellerait.

Il survient quelquefois des événements heureux qui font, sans qu'on s'en mêle, tous les frais de la réparation; un retour de fortune, une place importante, un grand succès, un ouvrage brillant remettent avantageusement sur le trône celui que la médisance avait renversé; une belle action, une conduite régulière couvrent d'une nouvelle gloire. Saisissez ces occasions favorables, qui avancent si fort vos projets. Votre désaveu, vos éloges feront alors impression, le public déjà ébranlé souscrira sans peine à vos paroles. Si quelque censeur réveillait le passé, les acclamations étouffent sa voix, la vogue l'emporte et justifie.

4° Il est des règles dont on ne doit pas s'écarter. Après avoir aplani les difficultés, expliquons ces règles. Elles dépendent de la nature de la médisance et des effets qu'elle

a produits. Ne craignons pas le détail : loin de devoir alarmer par des difficultés entassées, il doit assurer et encourager, parce qu'il les aplanit. Chaque chose, réduite à sa juste valeur par la précision du détail, devient aisée, et ce n'est qu'en détail qu'on doit agir et réparer ses fautes.

Y a-t-il eu du faux dans vos paroles, a-t-on imposé un crime par calomnie, l'a-t-on grossi par exagération, affirmé par témérité, deviné par conjecture, fait soupçonner par malice, il faut le désavouer d'une manière nette et précise. La rétractation est la réparation naturelle du mensonge et l'hommage légitime de la vérité. Devenez l'apologiste de celui que vous avez censuré, justifiez sa conduite, effacez la fausse idée que vous en avez donnée, cherchez des preuves, affaiblissez votre témoignage, n'épargnez ni votre réputation ni votre crédit, ôtez à vos paroles le poids funeste qui les rendit trop efficaces. Légèreté à croire, facilité à juger, précipitation à divulguer, peignez-vous s'il le faut par vos véritables traits. Rejetez, à la bonne heure, votre faute sur l'ignorance ou la faiblesse; mais, s'il est nécessaire, avalez le calice jusqu'à la lie par l'aveu amer des motifs vicieux qui vous firent agir et de la passion criminelle que vous voulûtes satisfaire; fallût-il des serments, fallût-il le publier sur les toits, le livrer au grand jour de l'impression, donnez à votre désaveu une autorité qui détruise votre première déposition.

N'a-t-on fait qu'une simple médisance, en révélant des choses malheureusement trop vraies, mais encore secrètes, on ne peut les désavouer sans un mensonge, et ce n'est pas par un nouveau péché qu'on en répare un autre; mais du moins rendez la chose douteuse, diminuez l'impression, adoucissez les esprits, ramenez les cœurs, usez de compensation par des services réels et des éloges véritables. Dans la restitution des biens on estime le dommage et on en rend l'équivalent; faites ici de même, rendez honneur pour honneur, réputation pour réputation. Apportez-y d'autant plus de soin et de zèle, qu'il est bien plus aisé de ravir que de rendre l'estime. Un fait déshonorant ne sera quelquefois que légèrement couvert par une multitude d'actions héroïques. Y a-t-il eu du scandale, comme il en est inséparable, que les bonnes œuvres édifient, qu'on vous voie d'autant plus charitable à l'avenir, que vous fîtes autrefois plus de blessures à la charité. Réparez les scandales que la médisance a pu produire, en répandant la bonne odeur des actions qui doivent édifier. Vos paroles ont-elles causé quelques divisions et de l'aigreur, que votre charité ingénieuse réunisse les esprits, rapproche les personnes, renoue les liens de la société; que les excuses, les soumissions apaisent ceux que vous aviez irrités. Tout doit être mis dans l'ordre, et le mal réparé en entier.

Si la médisance a fait quelque tort à la fortune, ce qui n'est pas rare, il faut restituer. C'est peut-être une fille dont on a empêché l'établissement, un ouvrier a qui on a ôté le travail : il faut doter l'une et nourrir l'autre; c'est un marchand dont on a fait tomber le crédit, il faut lui fournir des fonds pour se rétablir; qu'ils trouvent dans votre bourse tout ce que votre langue leur a enlevé : obligation réelle qui passe aux héritiers aussi bien que les autres dettes, quoique l'obligation personnelle de la pénitence n'y passe pas. Qu'importe que la main ou la langue soit coupable? vos frères en souffrent-ils moins? assez à plaindre par la perte de leur honneur, faut-il qu'ils aient à regretter leur fortune? Vous devez une tendre compassion aux pauvres que le hasard présente à votre charité, que ne devez-vous pas à celui que votre malignité a réduit à l'aumône? Au reste, il est vrai que vous pouvez lui demander grâce et obtenir la remise de la dette, mais, moins maître de son honneur que de son bien, il n'a pas la même liberté de vous dispenser de la réparation.

5° Enfin il est des modèles que vous pouvez imiter. Je n'exige pas qu'en lâche flatteur, vous imitiez ceux que l'ambition attache servilement à la fortune; mais je veux que la charité fasse ce que l'intérêt sait si bien faire; devenez par justice saintement ingénieux à réparer les fautes, comme le monde par passion est ingénieux à mettre tout à profit pour s'avancer. On glisse à propos un éloge, on excuse les défauts, on prévient les mauvais bruits; il ne tient pas à l'ambitieux que, malgré des vices réels, son protecteur ne passe pour un grand prodige. Ce que la politesse ordinaire, ce que l'amitié déclarée, ce que la tendresse paternelle, ce que le respect pour le souverain observe si constamment, la charité l'ordonne à tous, l'équité le demande du médisant. Que votre attention à louer prenne la place de votre malice à censurer; substituez le panégyrique à la calomnie, le lait et le miel de la douceur au fiel de la satire; qu'il ne tienne pas à vous que tout le monde ne soit estimé, et que l'infortuné qui souffre ne soit dédommagé de vos attentats.

Prenez pour modèle de vos éloges la malignité même de vos censures. Raillerie, bon mot, souris, coup d'œil, geste, silence, tout parle en vous; vous êtes si malignement fécond, comparaison, conjecture, conséquence, portrait, tout est meurtrier en vos mains; vous avez des traits pour tous les temps, vous en trouvez pour toutes les compagnies, vous répandez le sel à pleines mains, vous en êtes une source inépuisable. Serez-vous moins fécond pour le bien que pour le mal, moins ingénieux à servir qu'à nuire, moins inépuisable en charité qu'en malignité? le démon sera-t-il plus heureux dans ses tentations que Dieu dans ses commandements? Quelle honte pour vous! Subtil, agréable, intarissable dans le péché, vous devenez grossier, stupide, insensible dans la vertu; les talents s'évanouissent quand il faut en faire un bon usage, ils renaissent quand on en abuse; ce n'est plus le même homme : un charme fatal lui prodigue toutes

les belles qualités pour se jeter dans l'abîme et les lui ôte quand il faut en sortir.

Enfin seriez-vous moins zélé pour réparer l'honneur de vos frères, que vous ne le seriez pour réparer le vôtre? Si quelqu'un vous décrie, manquez-vous d'ardeur ou de réponse pour vous rétablir? démenti formel, discussion exacte, protestations réitérées, plaintes amères, reproches sanglants, serments multipliés, on n'oublie rien. Que de mouvements et d'intrigues! que de personnes sollicitées à prendre votre défense! On défère le coupable au tribunal de la justice, on se venge en le décriant à son tour; n'attente-t-on pas quelquefois à sa vie? combien de fois un duel insensé met-il les armes à la main pour avoir raison d'une parole! Tout est mis en œuvre pour vous, tout languit pour vos frères; pour vous tout est aisé, pour eux tout est difficile. Les aimez-vous, les traitez-vous comme vous-mêmes? La loi de la réparation vous met à leur place, elle doit donc vous faire entrer dans leurs intérêts et leurs sentiments comme dans les vôtres, et par conséquent vous faire prendre les mêmes moyens.

Sentez-vous qu'après les avoir offensés, vous leur devez plus qu'à vous-mêmes, vous devez ménager leurs intérêts plus que les vôtres? Le droit fût-il égal, sa réputation lui est-elle moins chère, lui appartient-elle moins à lui qu'à vous la vôtre? Mais il s'en faut bien que tout soit égal; quel titre ne lui donne pas sur vous le crime que vous avez à réparer! Vous êtes plus maître de votre honneur que du sien: vous pourriez abandonner la réparation du vôtre, mais vous ne pouvez sans injustice négliger le rétablissement du sien; votre médisance met entre votre réputation et la sienne une différence infinie, bien contraire à celle que vous y mettez; tout parle en sa faveur et tout parle contre vous; vous devez changer l'indifférence en zèle pour lui, et le zèle en indifférence pour vous. Ainsi ce qu'on a fait pour d'autres par intérêt, ce qu'on fait contre par malice, ce qu'on fait pour soi par amour-propre, fait naître et des moyens et des modèles pour le prochain.

Non, je n'achète pas si chèrement un repentir, disait un sage païen, à la vue d'un crime agréable. Qu'eût-il dit à la vue du frivole plaisir de la médisance? Quoi! je m'obligerai à des excuses, à des rétractations, à des réparations, à des restitutions! je serai obligé de le faire au prix des plus grands efforts, des plus amers désagréments et de ma propre réputation! Paroles légères, que vous me coûteriez cher! vous êtes bientôt proférées, vous volez bien rapidement; mais vous n'êtes pas sitôt réparées. Poison fatal, votre douceur est bien légère et bien courte, vous me déchireriez cruellement les entrailles. Non, je n'achète pas si chèrement un repentir; quel malheur, s'il fallait un jour être déchiré par un repentir également éternel et inutile! Conservez donc soigneusement la charité dans vos paroles, vous éviterez ainsi ces embarras et ces malheurs extrêmes, et vous arriverez à la gloire éternelle que je vous souhaite.

DISCOURS

SUR LA FIDÉLITÉ AUX PETITES CHOSES.

DISCOURS Ier.

SUR LA GRIÈVETÉ DU PÉCHÉ VÉNIEL.

Erat ibi homo triginta et octo annos habens in infirmitate sua. (*Joan.*, V, 5.)

Il y avait là un homme malade depuis trente-huit ans.

Quel état plus triste que celui du paralytique de l'Evangile? N'est-il pas pire que la mort? Trente-huit ans de langueur, privé de l'usage de ses membres, hors d'état de se procurer aucun soulagement, attendant à tout moment le dernier coup; est-ce vivre, et ne serait-on pas plus heureux en payant le tribut une fois pour toutes? Disons-en à peu près de même des autres malades qui environnaient la piscine. Aveugles, boiteux, languissants, ils respiraient encore, il est vrai, mais que ce reste de vie est à charge! Le dernier instant qui la terminera serait en quelque sorte un coup de grâce.

Image trop naturelle de l'état de tiédeur et du péché véniel. Vous vivez encore, mon cher frère; le péché mortel n'a pas porté à votre âme le coup fatal, je veux le croire, quelque aisée que soit la chute dans un chemin si glissant. Vous en avez, je le suppose, une véritable horreur, vous aimeriez mieux mourir mille fois que de vous en rendre coupable. Heureuses dispositions essentielles au salut! Ne cessez de remercier le Dieu de miséricorde qui vous les a inspirées. Mais avez-vous la même horreur du péché véniel? le fuyez-vous avec un soin extrême? tremblez-vous en sa présence, le regardez-vous comme le plus grand de tous les maux après le mortel? ou plutôt n'êtes-vous pas comme ces malades de la piscine, aveugles sur vos devoirs, languissants dans vos fonctions, sourds à la voix de Dieu, n'ayant, ou plutôt ne voulant avoir personne pour vous conduire, attendant négligemment quelque coup extraordinaire de la grâce, qui vienne

agiter l'eau et vous guérir sans qu'il vous en coûte aucun effort?

Ah! si vous êtes dans ce triste état, si vous n'avez pour les fautes légères que de l'indifférence, le croyez-vous? vous n'êtes guère moins à plaindre que si vous étiez mortellement blessé; tel que ces malades, votre infirmité spirituelle, aussi redoutable que la mort, et peut-être pire, vous y conduit infailliblement et déjà vous la donne. Que ne prenez-vous ces sentiments pour le péché véniel; ils ne sont pas moins légitimes. Ne bornez pas votre zèle aux grands crimes, si vous aimez votre âme; tandis que vous conserveriez des liaisons avec le véniel, vous êtes plus près que vous ne pensez du mortel même.

Développons cette importante vérité, profitons des dispositions chrétiennes où vous êtes à l'égard du péché mortel. Je veux, par ce parallèle que je ferai de l'un et de l'autre, vous remplir d'une juste crainte pour les moindres fautes. J'en emprunte la pensée de saint Chrysostome. (Hom. 86.) J'avance deux propositions qui vous surprendront, et qui en effet sont fausses à la rigueur dans toute leur étendue, mais qui ont un sens très-édifiant et très-vrai, qui vous donnera quelques idées de la malice du pécheur.

Je dis, 1° que le péché véniel a quelque chose d'aussi funeste que le péché mortel; 2° qu'en un sens il y a quelque chose de plus funeste encore et de plus dangereux que le péché mortel.

Vierge sainte, vous avez été seule préservée du péché véniel. Il n'y a que votre fils et vous qui puissiez dire, l'un par nature, l'autre par grâce : Qui peut me reprocher quelque faute? *Quis ex vobis arguet me de peccato? (Joan.*, VIII, 46.) C'était une suite heureuse de votre exemption du péché originel. Vous n'avez point eu part à ce joug accablant imposé à tous les enfants d'Adam, qui tous les jours les fait tomber en tant de fautes. L'un de ces priviléges est cependant plus certain que l'autre. La conduite de l'Eglise et l'éminence de votre dignité ont bientôt décidé la créance d'un fidèle sur la sainteté de vos premiers moments, quoique ce ne soit pas un article de foi. Mais pour le péché actuel, le concile de Trente a défini, comme une vérité incontestable dont l'Eglise ne douta jamais, que toujours toute belle et sans tache, vous ne commîtes jamais la plus légère faute. Nous avons recours à votre protection, et pour obtenir la grâce d'en être préservés, et pour en inspirer une grande horreur aux fidèles. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quelques philosophes païens, plusieurs hérétiques, et même des catholiques, ont confondu les péchés mortels et véniels par divers principes. Les stoïciens, auxquels se joignit Jovinien, comme saint Jérôme le lui reproche, prétendaient que tous les péchés étaient égaux et méritaient la même peine. On sent le ridicule de cette erreur, il n'a pas échappé aux païens mêmes, qui s'en sont moqués. La raison et la nature l'enseignent. L'objet, la passion, les circonstances augmentent ordinairement à l'infini la malice et le châtiment. Jamais, au jugement de l'équité, une distraction et un sacrilége, une parole libre et un adultère, une raillerie et un homicide ne seront traités avec la même rigueur. Luther et Calvin ne distinguaient la grièveté du péché que sur la destinée des coupables. Tout est mortel dans un réprouvé, les moindres fautes lui seront éternellement imputées ; tout est véniel dans un prédestiné, les plus grands crimes ne lui sont pas imputés. Cette idée est monstrueuse. Jamais, dans le réprouvé même, les péchés qu'il aurait en divers temps de la vie effacés par la pénitence, ne reviendront pour être punis; et le prédestiné lui-même, coupable aux yeux de Dieu, comme David et saint Pierre, jusqu'à ce que la pénitence les ait remis en grâce, aurait été sans elle éternellement châtiés. Dans les principes des derniers hérétiques, tout péché doit être mortel, parce que l'homme n'agissant que par deux principes tout opposés, la charité et la cupidité, dont l'un va directement à Dieu seul, l'autre à la seule créature, le péché le plus léger étant l'effet de la cupidité, est une aversion totale de Dieu qui, détruisant la charité, établit la fin dernière dans la créature, ce qui ne peut être que mortel; et c'est dans ce sens que la vingtième proposition de Baïus et plusieurs autres ont été condamnées. Divers théologiens catholiques, comme Gerson et Almain, envisageant le péché véniel par rapport à la majesté infinie de Dieu, l'ont cru également infini comme le mortel, et seulement par bonté puni avec moins de rigueur quoiqu'il ne méritât pas moins l'enfer de sa nature. Ce sentiment n'a pas été condamné par l'Eglise, on pourrait le soutenir sans erreur. Mais le torrent des théologiens, au contraire, pense que ces deux sortes de péchés sont différents par leur nature même, indépendamment de la miséricorde divine qui les traite différemment.

Il est certain, en effet, que l'Ecriture met entre ces deux péchés une fort grande différence; c'est ce que le Seigneur nous apprend, quand il nous dit qu'un serviteur qui a méconnu la volonté de son maître, sera rigoureusement puni s'il ne l'accomplit, *vapulabit multis* (*Luc.*, XII, 47); mais que celui à qui elle n'aura pas été connue sera traité avec plus d'indulgence, *vapulabit paucis.* (*Ibid.*, 48.) C'est ce qu'il fait entendre lorsque parlant de la colère, il y distingue plusieurs tribunaux, c'est-à-dire divers degrés de sévérités, et par conséquent divers degrés de malice dans les fautes qu'on y punit ; il en est qui sont déférées au conseil et au jugement, d'autres qui sont dignes de la géhenne, *reus erit conciliis gehennæ ignis.* Ainsi condamnant le jugement téméraire, il reproche aux coupables l'aveuglement qui les empêche d'apercevoir dans leurs yeux une poutre, c'est-à-dire une grande faute, tandis qu'ils démêlent une

paille dans l'œil de leur frère, c'est-à-dire une petite faute : *Vides festucam in oculo fratris, trabem in oculo tuo non consideras.* (*Matth.*, VII, 3.) Ainsi confondant les pharisiens, il leur dit, que par une piété mal entendue, ils avalaient sans peine un chameau, c'est-à-dire un grand crime; tandis qu'ils font passer leur boisson, dans la crainte d'avaler un moucheron : *Excolantes culicem, camelum autem deglutientes* (*Matth.*, XXIII, 24), c'est-à-dire une faute légère. Ainsi nous enseigna-t-il tous, justes et pécheurs, à prier pour demander la rémission de nos fautes. Il en est donc dont les justes peuvent être coupables sans perdre la justice, c'est-à-dire des fautes vénielles : *Dimitte nobis debita nostra.* (*Matth.*, VI, 12.) Les apôtres tiennent le même langage; saint Paul l'insinue par la figure de divers édifices bâtis sur le fondement de la foi, les uns avec de l'or et de l'argent, les autres avec de la paille et du chaume. Tout doit être éprouvé et sauvé, comme par le feu. Heureux ceux dont les cœurs parfaits seraient comme l'or et l'argent à l'épreuve de son activité. Les autres auront besoin d'être purifiés, et verront leur paille et leur chaume réduits en cendres, c'est-à-dire les péchés véniels punis sans préjudice du salut, *sic salvabitur quasi per ignem.* (*I Cor.*, III, 15.) La concupiscence encore imparfaite engendre le péché : *Parit peccatum.* (*Jac.*, I, 15.) Mais quand elle est consommée, elle conduit à la mort, dit saint Jacques : *Cum consummata fuerit, generat mortem.* (*Ibid.*) Aussi, dit-il ailleurs, il est un péché qui va à la mort, il en est un autre qui n'y va pas.

Il est donc deux espèces de péchés mortels et véniels. A Dieu ne plaise que je veuille, par aucun de ces faux principes, combattre une vérité si constante, ni m'opposer au sentiment commun de l'école! Il est des matières légères qui ne font qu'une faute légère. Il est des matières graves qui en font de considérables. Il est des mouvements indélibérés et comme involontaires. Il en est où la délibération et la volonté sont entières. Il est des péchés qui nous dépouillent absolument de la grâce, d'autres qui ne font que l'affaiblir; des péchés qui nous privent totalement de l'amitié du Seigneur, d'autres qui ne font que la refroidir; des péchés que Dieu punit par des peines éternelles, d'autres qu'il juge assez châtiés par des peines temporelles; des égarements qui nous éloignent absolument de notre fin, d'autres qui ne font que nous en écarter légèrement. En un mot, il est des péchés mortels et des péchés véniels infiniment inégaux par leur grièveté, et différents par leur nature, *est peccatum non ad mortem.* En quoi donc peut-on faire entrer en parallèle le péché véniel avec le péché mortel? Le voici : 1° Le péché véniel est un mal infini; 2° il mérite une peine infinie; 3° il exige une réparation infinie; 4° il porte tous les caractères qui rendent le péché mortel odieux, quoique dans un degré inférieur.

1° Le péché véniel est un mal comme infini, dans un des sens qu'on peut le dire du péché mortel. Ne regardez pas le péché véniel comme un petit mal; c'est un petit péché, il est vrai, mais un petit péché ne fut jamais un petit mal; c'est, au contraire un très-grand mal, un mal infini, plus grand que tous les autres maux imaginables, après le péché mortel. Il est certain que tous les maux de peine ensemble ne sont pas comparables au moindre mal de coulpe, que tous les biens de la créature ensemble ne sauraient en dédommager. Vous déshonorez plus Dieu par un simple péché véniel, que vous ne sauriez l'honorer par toutes vos bonnes œuvres; que dis-je? plus que ne sauraient l'honorer toutes les bonnes œuvres des anges et des hommes. *Minimum malum culpæ superat maximum malum pœnæ, maximum bonum naturæ*, dit la théologie d'une voix unanime. Oui, fallût-il souffrir tous les maux imaginables, et perdre tous les biens de la vie, plutôt que de commettre un péché véniel, vous ne devriez pas balancer, et vous ne seriez pas moins obligés d'être martyr pour le péché véniel que pour le mortel, vos palmes n'en seraient pas moins glorieuses, votre récompense dans le ciel moins brillante, votre vie moins utilement, moins saintement immolée.

Pussiez-vous procurer à Dieu toute la gloire, et à vos frères tous les biens; épargner à Dieu toutes les offenses, et à vos frères tous les maux à la faveur d'un péché véniel. Non, Dieu ne veut point être honoré à ce prix, ni permettre aucun mal pour faire quelque bien que ce soit. *Non sunt facienda mala ut eveniant bona.* Dans l'ordre de la nature, pussiez-vous par une faute légère assister tous les pauvres, consoler tous les affligés, guérir tous les malades, ressusciter tous les morts; Dieu vous défend l'exercice de la charité à ces conditions. Que tous les états soient renversés, que tout le monde périsse plutôt. Tout est au-dessous d'un si grand mal. Dans l'ordre de la grâce, une faute légère pût-elle éclairer tous les ignorants, convertir tous les pécheurs, ramener tous les hérétiques, dessiller les yeux de tous les infidèles, assurer la persévérance de tous les justes, sauver tous les hommes; non, il vaut mieux les laisser périr que de la commettre. Allons plus loin dans l'ordre de la gloire. Une faute légère pût-elle ouvrir la porte du purgatoire et délivrer toutes les âmes qui y languissent; non, il vaut mieux les laisser souffrir. Pût-elle arracher de l'enfer cette foule de malheureux que la justice divine y tient renfermés; il vaut mieux les laisser blasphémer. Pût-elle, par une supposition impossible, empêcher de tomber dans les abîmes tous les anges et tous les saints qui sont dans le ciel; il vaut mieux les laisser périr. Vous-mêmes, fussiez-vous obligés de choisir entre l'enfer et le péché véniel, vous devriez préférer l'enfer séparé du péché. Il n'y a point d'ange et de saint dans le ciel qui n'aimât mieux être privé de la gloire que de le commettre. L'enfer en tant que mal de la

créature est un moindre mal; le paradis en tant que bien de la créature est un moindre bien. Et malgré l'amour le plus tendre, la plus vive douleur, le plus profond respect, Marie au pied de la croix, n'aurait pas voulu, n'aurait pas osé commettre un péché véniel pour assurer la vie à son fils, elle était plus affligée du péché même véniel, que de sa mort.

C'est une doctrine certaine développée par saint Augustin dans ses livres sur le mensonge, et que toute la théologie enseigne après lui, sur ce principe incontestable, que tout ce qui a rapport à Dieu dans l'ordre moral est fort au-dessus de tout ce qui ne regarde que la créature. Le péché est comme le mal de Dieu, la peine n'est que le mal de la créature. Celui-ci, quelque grand qu'il soit, est toujours fini; celui-là, quelque léger qu'on le suppose, est un mal infini. Par ce rapport, il contracte une difformité infinie dont rien ne peut approcher. Que l'univers subsiste ou qu'il périsse; qu'un homme soit heureux ou malheureux, tout est indifférent par rapport à Dieu; mais il ne peut jamais être indifférent que Dieu soit même légèrement offensé. La distance de l'Etre suprême à la créature est infinie; rien ne peut entrer en parallèle : *an possumus aliquid dicere leve quod in Dei contemptum admittitur?* dit saint Jérôme; ce n'est pas tant l'importance de la chose, c'est la dignité du maître que la raison et la piété envisagent. ***Prudentissimus est qui non tam quantitatem imperii, quam imperantis considerat dignitatem.***

2° Le péché véniel est châtié par une peine infinie. L'Ecriture nous le fait sentir par une foule d'exemples de la plus rigoureuse justice exercée pour le punir. La femme de Lot, sortant de Sodome, reçoit une défense de regarder derrière : elle désobéit; elle tourne la tête; un coup d'œil est-il après tout un si grand crime? Ce n'était point dans le temple, c'était dans un grand chemin. Ce n'était point dans le temps de quelque exercice de piété, c'était dans un voyage. Un événement aussi intéressant que la perte de sa famille et de sa patrie, aussi singulier que l'embrasement miraculeux de cinq villes ne rendait-il pas excusable une curiosité si légère? Non, une mort subite en est le châtiment; elle est tout à coup changée en une statue de sel. Les Bethsamites, dispersés dans la campagne, se rassemblent en foule et jettent inconsidérément les yeux sur l'arche d'alliance qu'ils n'avaient jamais vue à découvert, et qui leur était enfin rendue par les Philistins. Cette légère saillie, que la joie et la curiosité rendent presque involontaire et laissent à peine apercevoir, passera-t-elle pour une faute bien considérable? Non sans doute; cependant pour la punir cinquante mille d'entre eux périssent sur la place. Un jour de Sabbat, pressé par le besoin et par le froid, un pauvre homme ramasse quelque morceau de bois; cette légère transgression de la loi du Sabbat est-elle un crime, paraît-elle même une faute? Qu'il soit lapidé, dit le Seigneur, pour servir d'exemple à tout le peuple. Une légère vanité coûta cher à David, soixante-dix mille personnes tombent, pour la punir, sous le glaive de l'ange exterminateur. Ezéchias, par une légère vanité, étale ses trésors à des ambassadeurs étrangers, peut-être même par une raison de politique, pour faire respecter la majesté de son trône et redouter sa puissance, périt par le même endroit qui avait fait la faute; ces richesses mêmes deviendront la proie d'un roi vainqueur. Les soldats envoyés pour prendre Elie lui dirent quelques mots peu respectueux; après tout, un homme haï et proscrit par son prince est-il bien respectable? Des soldats chargés de saisir un criminel sont-ils obligés à bien des égards? Que le feu du ciel tombe sur vous, dit Elie, et vous dévore en un instant : d'autres, aussi légèrement coupables, sont aussi sévèrement châtiés. La sœur de Moïse, jalouse de je ne sais quelle préférence accordée à son épouse, en fait au saint conducteur quelques reproches; Moïse, le plus doux des hommes, fait peu de cas du démêlé de deux femmes et des vivacités de sa sœur. Dieu en pense bien autrement, il se montre tout à coup, il fait à la coupable les plus vifs reproches, il la frappe de lèpre, et ordonne que, pendant huit jours, elle soit bannie du camp. Il en coûta cher à des enfants d'avoir fait des railleries du prophète Elisée; ils jouaient dans un grand chemin où passait le prophète, ils se moquent de lui et l'appellent chauve; le défaut était sensible et l'injure légère, l'âge rendait la faute bien excusable. Le prophète irrité leur donne sa malédiction; le Seigneur y souscrit, et des ours, sortis de la forêt voisine, en dévorèrent quarante-deux. Tels et mille autres exemples, qu'il serait inutile d'entasser, nous montrent que, sans avoir égard ni à la faiblesse du sexe ou de l'âge, ni à la légèreté de la matière, ni à la vivacité de la saillie, ni à la violence d'un besoin pressant, Dieu punit avec la dernière rigueur des fautes dont tout semble annoncer la légèreté.

On est quelquefois surpris de voir les afflictions des hommes justes, exempts des péchés mortels, ont-ils mérité de si rigoureux châtiments? *Mei autem pene moti sunt pedes.* (*Psal.* LXXII, 2.) Supposons qu'en effet ils aient conservé leur innocence; mais oublie-t-on qu'ils ont commis des péchés véniels? en faut-il davantage pour justifier la Providence? Il n'est rien en ce monde que le péché véniel ne mérite : oui, cette maladie si douloureuse, cette mort si affligeante, ces fléaux si redoutables ne sont peut-être que la triste suite du péché véniel. Ainsi souvent, parmi les hommes, ne faut-il qu'une faute légère pour tomber dans une disgrâce complète. La majesté du trône et la délicatesse du maître change-t-elle donc la nature des fautes, et des bagatelles fait-elle des forfaits? Mais quelle est la majesté du prince comparable à la majesté d'un Dieu? Les plus grands attentats contre un homme sont-ils, en genre d'offense, aussi considérables que

la moindre pensée contre Dieu. La délicatesse du maître le plus difficile approche-t-elle de l'adorable sainteté de Dieu? Saül, pour une légère désobéissance, voulait faire périr son propre fils, son fils vainqueur. Ah! combien de chrétiens diront, avec plus de raison que Jonathas : *Gustans gustavi paululum mellis, et ecce morior.* (I *Reg.*, XIV, 43.)

Le péché véniel a été souvent aussi sévèrement puni que le mortel. Le même feu du ciel qui tombe sur les gardes chargés de saisir Élie, dévora l'infâme Sodome. Le roi d'Israël qui, par un sacrilége attentat, porte la main à l'encensoir, et la sœur de Moïse qui s'échappe en quelque léger murmure, sont également couverts de lèpre et bannis de la société. Le pauvre qui ramassa un peu de bois le jour du Sabbat, et l'impie qui blasphéma le saint nom de Dieu, également livrés au peuple, sont ensevelis sous un monceau de pierres. Moïse et Aaron, pour une légère défiance, sont exilés de la terre promise, et périssent dans le désert aussi bien que ce peuple de rebelles qui avait adoré le veau d'or. Cinquante mille Bethsamites meurent subitement pour une légère offense, et vingt mille impudiques, séduits par les femmes de Madian, sont égorgés par leurs frères; soixante-dix mille sont emportés par la peste, pour punir une légère vanité de David, et des millions d'Israélites dans le désert sont consumés par le feu du ciel. *Nadab et Abiu.* (*Num.*, III, 4.) Coré, Dathan et Abiron trouvent à la porte du tabernacle, les uns un abîme qui les engloutit pour punir leur révolte, les autres des flammes qui les dévorent pour une légère inattention. On trouverait même quelquefois des péchés véniels plus sévèrement punis que certains péchés mortels. Voilà les idées que se forme des moindres fautes celui qui ne voit pas avec des yeux de chair, mais dont la justice et la sagesse infinie pèsent tout au poids du sanctuaire.

Nous en formons-nous de pareilles idées, et peut-être n'avons-nous pas la témérité de trouver ces châtiments excessifs? Cependant tout terribles qu'ils peuvent être, sont-ils comparables à ceux que Dieu fait subir dans le purgatoire pour ces sortes de fautes? Ces peines temporelles du purgatoire, toutes bornées qu'elles sont dans la durée, ont quelque chose d'infini dans l'objet; ce sont les mêmes que dans l'enfer, à l'éternité près; mêmes flammes, même perte de Dieu, mêmes regrets. Qu'est-ce que perdre Dieu, ne fût-ce que pour quelque instant? C'est tout perdre; c'est perdre un bien, un plaisir, une gloire infinis. Ah! quand il devrait en coûter des millions de siècles de pénitence pour en jouir quelques moments, ce serait l'obtenir pour rien. Des millions de siècles de délices ne sauraient dédommager de cette perte; est-il de bien créé qui puisse en tenir la place? Pensée affligeante qui rend inconsolables ces âmes justes dans ces flammes dévorantes; leur amour même y fait l'excès de leur tourment; elles soupirent après le souverain bien avec la plus vive ardeur, un poids ne tend pas avec plus d'impétuosité vers son centre, et sans cesse elles s'en voient repoussées pendant des années entières, et tout cela par leur faute, et tout cela pour rien. Ah! grand Dieu! n'est-ce pas assez pour vous venger de ces douleurs extrêmes, supérieures à tous les maux les plus cuisants de ce monde? Faut-il vous laisser si bien connaître et si tendrement aimer, pour vous ravir impitoyablement à leurs désirs et à leur tendresse? Elles n'ont pas, il est vrai, l'amertume du désespoir qui rend le malheur des damnés irréparable; mais elles n'en sentent pas moins toute l'amertume du regret et tout le prix de la perte. *Gravior erit ignis ille quam quidquid pati potest in hac vita.* (S. Aug., *in psal.* XXXVII.)

3° Le péché véniel ne peut être réparé que par une satisfaction infinie. Je sais que le pardon s'en obtient sans peine. Un acte d'amour de Dieu, l'oraison dominicale, l'eau bénite, les choses sacramentelles peuvent l'effacer dans les âmes bien disposées, sans avoir recours au sacrement, dont il n'est que la matière volontaire et suffisante, au lieu que le péché mortel en est la matière nécessaire, même après un pardon accordé à la contrition parfaite. Mais à quel prix nous furent achetées ces facilités? A un prix infini, au prix du sang d'un Dieu; il nous fut obtenu ce pardon à la faveur de ses mérites. La justice divine a reçu pour des péchés si légers en apparence, une satisfaction infinie; elle les a punis infiniment sur la personne d'un Homme-Dieu. On peut dire d'eux, aussi bien que des péchés mortels, qu'ils ont attaché le Fils de Dieu sur la croix, qu'ils ont armé de fouets la main des bourreaux, qu'ils ont fait couler des ruisseaux de son sang, qu'ils l'ont fait expirer au milieu des supplices, et qu'en les commettant, on renouvelle tous les jours sa douloureuse passion. *Rursum crucifigentes.* (*Hebr.*, VI, 6.)

En effet, comment sans lui l'homme aurait-il pu satisfaire à la justice divine? L'homme a-t-il rien qui lui soit propre? peut-il offrir à Dieu son propre bien en payement? pourrait-il sans pélagianisme se flatter de rien faire par lui-même qui pût mériter la vie éternelle? Ses mérites, bornés dans leur prix et dans leur étendue, ont-ils même rien d'équivalent à la malice du péché véniel? Non, le monde entier était incapable, disait saint Jérôme, d'offrir une satisfaction proportionnée. *Pro minima culpa nec totus mundus satisfacere potest, nisi Deus ex sua pietate dignetur ignoscere.* L'incarnation du Verbe était donc nécessaire, selon le sentiment commun des théologiens, pour la réparation proportionnée du péché véniel. Une personne divine a dû se charger d'en acquitter la dette, sans quoi l'homme insolvable n'aurait jamais pu l'acquitter, et le péché véniel eût été sans remède. Je sais qu'en vertu de la charité et de la grâce sanctifiante que le péché véniel ne détruit pas, l'homme conserve en lui-même le principe de la vie et du retour, et peut faire des œu-

vres véritablement méritoires et satisfactoires, ce que ne peut pas un ennemi déclaré que le péché mortel a dépouillé de tout. Mais encore une fois cette vie spirituelle, cette grâce sanctifiante, l'homme l'a-t-il par lui-même? donne-t-il par lui-même ce prix infini à ses œuvres qui les font accepter en réparation? n'en est-il pas redevable à celui qui seul est la voie, la vérité et la vie? Non, non, il faut que Jésus-Christ s'en charge, il faut que ce soit lui qui lave les pieds de Pierre, pour le rendre digne d'avoir part à son royaume. *Si non lavero te, non habebis partem mecum.* (*Joan.*, XIII, 8.) Pierre n'avait pourtant que des fautes, il ne fallait lui laver que les pieds, *qui lotus est non indiget nisi ut pedes lavet.* (*Ibid.*, 10.)

Tout péché même véniel est de sa nature irréparable, et en ce sens mortel; ce n'est que par bonté que Dieu fournit les moyens de le réparer. Dieu peut à la rigueur ne pas le pardonner, la grâce de la pénitence, la grâce du pardon sont absolument gratuites; il peut la refuser; il a pu ne pas s'incarner, ne pas mourir pour l'homme, ne pas offrir la mort pour le péché. L'homme laissé à son indigence et à sa faiblesse, se fût vu sans ressource et à jamais exclu du royaume des cieux. La faute la plus légère, en cela semblable à la plus énorme, est un obstacle invincible au bonheur: *Nil coinquinatum intrabit in regnum cœlorum.* (*Apoc.*, XXI, 27.) Dans le système de la rédemption du monde, le remède toujours prêt pour le juste se présente aisément sous sa main. Le péché mortel doublement irréparable, par l'anéantissement de la justice, a besoin d'un secours nouveau. Mais à remonter au principe, quoique inégaux dans leur énormité, différents dans leur nature, ils sont en ce sens semblables dans leurs funestes suites. La grâce qui seule en fait la différence, fruit précieux des mérites d'un Homme-Dieu incarné, ne fait que mieux démontrer la profondeur de sa plaie par le prix même de l'appareil. Pensées affligeantes qui rendaient les saints inconsolables pour les moindres fautes; les larmes les plus amères, la plus austère pénitence, la plus entière séparation du monde, tout leur était facile pour le prévenir ou pour l'expier. Si j'étais dans une mer de flammes, disait sainte Catherine de Gênes, et que je visse sur le rivage un péché véniel, j'aimerais mieux y brûler à jamais que d'en sortir par cette voie.

Malgré le prix infini de la rédemption, le péché véniel n'est-il pas puni par des peines éternelles qui seules peuvent être l'équivalent des mérites de Jésus-Christ, quand on a le malheur de ne pas y participer. Je ne parle pas de la mort temporelle, tant de fois imposée pour ce péché, qui est une espèce d'éternité, par une privation sans retour de la vie, ni de l'anéantissement total que Dieu pourrait, sans injustice, faire subir, et qui serait une privation éternelle même de l'être. Je parle encore de l'éternité de l'enfer, très-souvent souffert pour un péché véniel. Apprenez cette vérité redoutable, et jugez s'ils sont bien justes ces noms qu'on donne au péché véniel, qui ne font qu'en affaiblir l'idée, faire perdre de vue la vérité, et aplanir le chemin du mal. Petit péché, faute légère, vain scrupule, petitesse d'esprit, gêne de conscience : *Dixerunt pax, pax, et non erat pax.* (*Jerem.*, VI, 14.)

Toute la théologie nous apprend après saint Thomas, que les péchés véniels dont un damné se trouve coupable, sont punis dans l'enfer par un surcroît de peine qui leur est proportionné. Supposons qu'un pécheur qui meurt dans l'impénitence, outre le péché mortel qui le damne, se trouve encore chargé de quelque péché véniel qu'il n'ait pas expié; tout est proportionné dans l'autre vie. Aucune bonne œuvre qui n'y ait sa récompense, aucun péché qui n'y trouve son châtiment. Il y aura donc une augmentation de douleur, un nouveau degré de punition relatif au péché véniel, outre ce qu'il endure pour le mortel. Dans l'enfer nulle rédemption, nul changement, nul soulagement à attendre; c'est un état immuable. Dans l'enfer nulle force pour se retirer, nulle grâce pour se convertir, nulle volonté pour se corriger. Dieu est sans pitié, le cœur sans contrition, l'homme sans ressource; ce surcroît de châtiment sera donc éternel comme tout le reste. Le péché véniel est donc puni dans cette occasion par une peine éternelle; il est châtié par un petit enfer, et puisque Dieu est bon et juste, il n'est pas trop châtié par cet enfer. Or un enfer, quelque petit qu'on le suppose, une peine éternelle, quelque légère qu'elle soit, n'est-ce pas un mal véritablement infini? Il y a donc une proportion de justice entre une peine infinie et un péché véniel. Dieu pourrait l'exiger à la rigueur, ce n'est que par miséricorde qu'il se contente d'une peine temporelle dans le purgatoire.

Voilà donc un cas, et ce cas n'est pas rare, ou plutôt il est ordinaire; il n'y a peut-être pas de damné qui n'ait à expier des péchés véniels; voilà un cas ou par événement les péchés véniels deviennent mortels en quelque sorte, c'est-à-dire impardonnables et éternellement punis. Que dis-je? dans le juste même il devrait arriver quelque chose de pareil. Supposons un juste, qui, surpris par la mort, n'ait pas obtenu la rémission de tous ses péchés véniels; la mort subite, une maladie violente, la privation des derniers sacrements, quelques fautes légères commises sur la fin de la vie; le juste n'est pas à l'abri de ces tristes accidents. Comment s'expiera sa faute? les théologiens se partagent, et chacun ne sait presque qu'en penser. Après la mort on n'est plus dans la voie, on ne peut mériter le pardon; tout péché porte la coulpe et la peine. La peine, il est vrai, peut être subie dans le purgatoire, mais la coulpe n'y peut être effacée. Le sang de Jésus-Christ n'y coule plus, il n'y a plus de retour libre et méritoire de pénitence. La tache est donc ineffaçable; la porte du ciel demeure donc toujours fermée; rien de souillé n'y peut entrer; on ne peut être dé-

livré qu'on n'ait payé jusqu'à la dernière obole : *Donec reddideris novissimum quadrantem.* (*Matth.*, V, 26.) Aussi les théologiens supposent que par une bonté spéciale Dieu donne miraculeusement, au moment de la mort, une grâce subite et efficace, qui opère une parfaite contrition et la remise de la coulpe. Le pécheur impénitent, à jamais obstiné, attendrait en vain ce miracle; tel qu'un corps mort, les moindres égratignures y sont sans remède. Mais qu'il est triste de ne pouvoir alors compter que sur un miracle, et espérer le pardon d'un péché véniel qu'à la faveur d'un miracle, de n'éviter l'éternité de l'enfer que par un miracle. Dieu pouvait même ne pas établir de purgatoire, et ne pas accorder cette grâce de conversion et laisser le péché véniel sans remède, sa dette sans expiation. Le purgatoire est l'ouvrage de sa miséricorde plus que de sa justice; la grâce toujours gratuite en est le fruit arbitraire.

4° Ne soyez pas surpris de cette rigueur, elle n'a rien que de juste. Que le péché véniel soit léger si l'on veut du côté du cœur, à cause de la faiblesse; du côté de l'esprit, à cause de son ignorance; qu'il le soit du côté de la matière qui est peu importante; du côté du prochain qui en est peu blessé; du côté de la grâce qui n'en est que légèrement affaiblie; du côté du pardon qu'on obtient avec peu de peine : mais peut-il passer pour léger par rapport à Dieu, dont la grandeur mérite la plus fidèle obéissance; la beauté, le plus tendre amour; la bonté, la plus vive gratitude; la justice, la plus grande crainte; à Dieu qui pèse jusqu'aux grains de sable, qui compte jusqu'aux feuilles des arbres, qui juge jusqu'aux paroles inutiles, qui s'offense des plus légères imperfections, qui punit jusqu'aux plus légères traces du vice?

Mais d'ailleurs, le péché véniel porte le même caractère d'ingratitude, d'infidélité, d'insolence qui rend le péché mortel odieux. Le péché mortel, direz-vous, est une noire ingratitude contre un bienfaiteur magnifique, qui nous a comblé de biens, contre qui l'on tourne ses propres faveurs, et la vie même qu'on tient de sa main, dont on abuse pour l'offenser. Mais quoi! quand vous offensez Dieu véniellement, avait-il cessé de répandre sur vous ses grâces? tenez-vous moins de sa bonté les biens, la liberté, la vie que vous employez contre lui : *Hæccine reddis Domino, popule stulte et insipiens?* (*Deut.*, XXXII, 6.) Le péché mortel est un outrage insupportable, fait à une majesté infinie, devant qui tout tremble, dont on oublie les droits et la présence, en l'offensant jusque sous ses yeux. Il est vrai, mais quoi! vous cachez-vous aux yeux de Dieu quand vous l'offensez véniellement? perd-il quelque chose de sa grandeur ou de sa gloire? *Per prævaricationem legis Deum inhonoras.* (*Rom.*, II, 23.) N'est-ce donc rien d'outrager le Seigneur? *Deum inhonorare estne parvum*, dit saint Anselme. Le péché mortel est une témérité inouïe. Un maître tout-puissant qui promet des biens infinis, qui menace de maux extrêmes, est-il un maître méprisable dont on se joue impunément? Avez-vous moins à redouter sa colère en l'offensant véniellement? les abîmes se prêteront-ils moins à sa puissance? le ciel obéira-t-il moins à sa voix? ses récompenses et ses châtiments ne valent-ils pas une si légère violence? *Deus ultionum Dominus, Deus ultionum libere egit.* (*Psal.* XCIII, 1.) Le péché mortel est une infidélité; que de promesses réitérées, que d'engagements multipliés, que de protestations solennelles de n'en plus commettre! démentez-vous ainsi vos paroles par une infidélité si atroce? J'en conviens, je ne saurais peindre le péché mortel avec de trop noires couleurs; les mêmes couleurs serviront à peindre le péché véniel. Oubliez-vous les promesses que vous avez faites d'éviter les moindres fautes? Cent fois le tribunal de la pénitence en a retenti; cent fois vous avez juré d'être fidèle. Pensez-vous que Dieu l'oublie? pouvez-vous aujourd'hui rompre tant d'engagements? *Qui mittit manum ad aratrum et respicit retro, non est me dignus.* (*Luc.*, IX, 62.)

Le péché mortel est une préférence de la créature à Dieu, dans le concours de la loi avec la passion; la passion l'emporte sur la loi. Par la plus criante des injustices, on offre au démon des hommages, on lui consacre un bien qui ne lui appartient pas, au préjudice du maître unique qui réclame ses droits. Cette injuste préférence qu'on donne au péché, renferme le plus étrange renversement; on en fait la fin dernière, puisqu'on lui subordonne tout, jusqu'à Dieu même dont on méprise les volontés. Vous frémissez, âme chrétienne, d'une si odieuse préférence. Hélas! le péché véniel en est-il exempt? Les petites choses appartiennent-elles moins à Dieu que les grandes? En est-il moins le Dieu des vallées que le Dieu des montagnes? Ignorez-vous sa loi? Dans le concours de ses volontés et de vos caprices la passion n'a-t-elle pas le dessus? ne lui subordonnez-vous pas jusqu'à Dieu même à qui vous la préférez? *Ipsi me provocaverunt in eo qui non erat Deus.* (*Deut.*, XXXII, 21.) La chose est légère, il est vrai, le consentement est imparfait, la préférence n'est pas absolument développée, elle n'est qu'implicite, disent les théologiens, c'est moins abandonner la voie que s'en détourner un instant; mais enfin la ressemblance est bien grande. Convenez qu'il est plus aisé de démontrer la grièveté du péché véniel, que de faire sentir la différence de sa nature d'avec celle du péché mortel.

Le péché mortel nous sépare de Dieu, le péché véniel nous en éloigne; tous les deux lui déplaisent infiniment. L'un l'irrite, l'autre le refroidit; celui-là nous en fait un ennemi déclaré, celui-ci un ami indifférent; l'un bannit, l'autre afflige le Saint-Esprit; chacun nous prive de ses faveurs. Le premier éteint la charité et en combat le grand précepte, l'autre l'affaiblit et empêche sa perfection; l'un et l'autre nous détournent de notre fin.

Etre dépouillé des mérites acquis et des grâces reçues, mettre obstacle à l'acquisition de nouvelles, ce sont toujours de grandes pertes. La beauté de l'âme s'efface ou se ternit, ses ulcères rendent horrible, ses rides désagréables. Aveuglement total ou vue affaiblie, ténèbres épaisses ou sombre lueur; ici le ciel fermé, là l'entrée rendue plus difficile, partout le risque du salut; d'un côté se creuse l'enfer, de l'autre s'ouvre le purgatoire. Le démon donne le coup mortel et fait perdre la vie, ou il nous fait des blessures et affaiblit la santé; il est le poison qui tue ou la mauvaise nourriture qui fait languir; il remporte toujours quelque avantage, et quoique ses progrès soient moins rapides et moins funestes quand il acquiert des droits sur notre liberté que quand nous devenons absolument ses esclaves, la tyrannie est toujours redoutable. L'âme criminelle mange et boit sa condamnation dans l'Eucharistie; une âme tiède y prépare sa disgrâce. L'amertume rebute, la froideur fait vomir : *Incipiam te evomere.* (*Apoc.*, III, 16.) Chaque péché doit être puni, et quoiqu'il y ait dans le châtiment divers degrés proportionnés à la malice, la pénitence est pour tous une loi indispensable. La vue de Dieu, qui n'est due à personne, peut être sans injustice refusée à la moindre faute, et les mérites infinis du Rédempteur sont seuls capables d'en faire une réparation suffisante. Il vaudrait mieux tout souffrir et tout perdre que d'en commettre un seul.

Après des rapports si marqués, il n'est pas aisé de répondre aux objections de ceux qui ne mettent entre ces deux espèces de péchés que la différence du plus au moins, et quoique leur erreur soit avec raison condamnée par les théologiens, ne le dissimulons pas, elle est du moins très-plausible, et il résulte incontestablement que le péché véniel est un très-grand mal, fort approchant du mortel. Allons plus loin; voyons en quoi le péché véniel enchérit même sur le mortel.

SECONDE PARTIE.

Sans doute vous êtes surpris de ce paradoxe, que le péché véniel a quelque chose de plus dangereux pour une âme que le péché mortel. Ces pieuses exagérations méritent-elles quelque créance? Loin d'alarmer un pécheur, n'est-ce pas décréditer la vérité même que de la porter à des excès si peu vraisemblables? Je conviens avec vous, ou plutôt avec saint Chrysostome, qui m'en a fourni la pensée, que cette proposition a quelque chose d'incroyable et d'inouï, et même d'excessif et de faux : *Mirabile quiddam atque inauditum dicere audeo.* (Homil. 87.) Elle a pourtant un sens très-véritable selon ce même Père, et avec lui saint Jérôme, saint Grégoire, et tous les Pères de la vie spirituelle qui enseignent la même doctrine. Oui, les péchés véniels sont en un sens plus à craindre que les mortels, et doivent être évités avec plus de soin : *Non tanto studio magna peccata vitanda quam parva et vilia.* Mais enfin, direz-vous, c'est si peu de chose; ces fautes sont si légères, la matière est si peu importante. Hélas! c'est cette idée même qui me fait tenir ce langage; c'est cette fausse idée qui me fait tout craindre pour vous; je craindrais moins si vous craigniez davantage; vos alarmes me rassureraient, mais votre sécurité fait mes alarmes. Vous redouteriez un grand mal, vous prendriez des mesures; vous méprisez un petit mal, vous vous laissez désarmer : *Illa ut advertamus natura peccati est; sed hæc quia parva sunt desides reddunt.* Vous vous corrigeriez d'un grand mal, vous croupiriez dans un petit, dit saint Grégoire : *Major celerius emendatur, minor charius retinetur.* On pardonnerait une grande faute à la violence de la tentation qui entraîne; est-on excusable de succomber aux moindres attaques?

J'ai donc raison d'en conclure : 1° qu'on s'en défie moins; 2° qu'on s'en corrige moins; 3° que le scandale en est plus contagieux; 4° qu'on est moins excusable d'offenser Dieu pour si peu de chose.

1° On s'en défie moins. Le péril le plus à craindre est celui qu'on ne craint pas; l'ennemi le plus redoutable est celui qu'on ne redoute pas; le poison le plus dangereux est celui dont on ne se défie pas. A la faveur d'un calme perfide, le voleur, dans l'ombre de la nuit, s'insinue sûrement et sans peine, et fait sans obstacles les plus grands ravages. Cet ennemi, pendant le sommeil du père de famille, répand sans résistance l'ivraie parmi le bon grain : *Dum dormirent homines inimicus homo superseminavit zizania.* (*Matth.*, XIII, 25.) Un mal découvert est à demi-guéri; un mal inconnu est sans remède. Méconnaître le péril, à plus forte raison le négliger, le mépriser, l'aimer, y croupir volontairement et s'y plaire, n'est-ce pas courir à sa perte? peut-on manquer d'y périr? *Qui amat periculum peribit in illo.* (*Eccli.*, III, 27.)

C'est ce qui rend le danger bien plus grand pour le péché véniel que pour le mortel; on est communément bien moins instruit et plus aisément trompé sur l'un que sur l'autre. Il n'y a point d'enfant qui ne sente l'énormité du blasphème, de l'homicide, de l'impureté. Les personnes les plus avancées connaissent-elles les fautes légères? Savent-elles qu'une distraction, une vivacité, une raillerie, sont des péchés? Comment le saurait-on? Qui l'enseigne? Qui le croit? On ne prend, on ne voit prendre nulle précaution, nul principe contraire; les exemples en sont fréquents. Dans ces ténèbres universelles peut-on ne pas se faire de fausses consciences? Il y a même des préjugés universellement répandus en leur faveur : l'attention au péché véniel passe pour scrupule, la délicatesse pour petitesse d'esprit; on se rend ridicule en devenant ponctuel et fidèle. Les personnes même pieuses ne sont pas à couvert du piége; on croit devoir prévenir les excès, on fait par vanité des fautes légères. Des idées d'une liberté filiale qu'on veut conserver, des principes de confiance dont

on est bien aise de s'étayer, viennent en foule en diminuer la crainte et l'horreur; au lieu que tout le monde est averti et justement frappé de tout ce qui s'appelle mortel. C'est un malade qui ne sent ni ne connaît son mal, à qui personne n'en parle, que tout le monde flatte d'une santé parfaite. Aura-t-il recours au médecin et au remède? Comment recouvrera-t-il sa santé?

Mais comment lui dessiller les yeux? c'est aux âmes ferventes à être sensibles à tout, délicates en tout, attentives sur tout. Une vertu médiocre, une tiédeur décidée n'y regarde pas de si près, trouve-t-elle, veut-elle trouver des péchés dans la plupart des fautes? Une lumière, une vue faible suffisent pour apercevoir une maison; il faut une bonne vue pour discerner les petits objets; il faut toute la lumière du soleil pour faire distinguer les atomes. Ne permettez pas, Seigneur, que nous languissions plus longtemps dans l'ombre de la mort; faites-nous sentir combien le moindre péché est à craindre, et combien surtout est à craindre le péché qu'on ne craint pas. *Cum metu et tremore salutem vestram operamini.* (*Philip.*, II, 12.)

Comment réveiller l'âme tiède de cet assoupissement? Le péché mortel frappe par son énormité; c'est le plus souvent une action extérieure et grossière qui, devant les hommes mêmes, nous fait tort. La loi est expresse, on ne peut en méconnaître la voix; le souvenir d'un Dieu qui a le bras levé pour nous punir, l'idée d'un paradis qu'on va perdre, d'un enfer qu'on va mériter, une conscience alarmée qui fait agir les remords; tout trouble le pécheur, tout l'épouvante, tout l'arrête. On y pense plus d'une fois avant que de s'y résoudre. Mais le péché véniel est dépourvu de tous ces utiles secours. Les personnes qui le regardent comme un petit mal, ne sont que trop persuadées qu'il ne mérite pas un enfer, et que Dieu le pardonne sans peine; aussi on s'y livre sans crainte, on l'avale comme un verre d'eau, selon l'expression du Prophète. Ce poison est couvert de miel, on y trouve même de la douceur. C'est un loup couvert de la peau de brebis; on y prend même une sorte de confiance. C'est une sentinelle qui oublie que l'ennemi est dangereux, qu'il est aux portes de la ville; dans cette trompeuse erreur, il se laisse aller au sommeil; sa négligence le met en prise; l'ennemi pénétrera sans qu'on s'en aperçoive, et se rendra maître de la place. Peut-on manquer d'être surpris?

2° On se corrige moins du péché véniel. Ce second désordre est une suite du premier; la fatale indolence qui l'a fait aisément commettre, le rend presque irréparable. Un libertin qui, d'abord, entraîné par la passion, fermait les yeux sur l'énormité de son crime, dans la suite, dévoré de cuisants remords, ne peut manquer d'être alarmé tôt ou tard par la crainte des jugements de Dieu. Il tremble malgré lui au milieu de la plus grande ivresse. Rappelé au triste sort qui le menace jusque dans les plaisirs les plus bruyants, il rougit de lui-même en secret, sa conversion est ébauchée, et pour peu qu'un ministre zélé fasse retentir la divine parole, déjà d'intelligence avec son cœur, il aura bientôt consommé l'ouvrage. Il ne faut souvent aux plus grands pécheurs qu'une occasion favorable: ils la désirent, ils la cherchent malgré eux. Tous les frais, pour ainsi dire, en sont déjà faits; encore un effort, et la victoire est certaine.

Mais comment se corrigera l'homme tiède qui se flatte de n'avoir que des fautes légères, et qui n'en est que médiocrement touché? Quel remords le fera rentrer en lui-même, puisqu'il s'est mis au-dessus de tous les remords? Quel danger pourra l'alarmer, puisqu'il se croit en assurance? Lui représenterez-vous les horreurs de l'enfer? Il en frémit avec vous. Mais enfin, l'enfer n'est que pour le péché mortel; il ne s'en connaît pas de ce caractère, il n'en saurait craindre pour lui les supplices. Lui détaillerez-vous la sévérité des jugements de Dieu? Il en convient sans peine; mais enfin Dieu est trop équitable pour traiter tous les péchés avec la même rigueur; les fautes légères, les seules dont il se sent coupable, ne trouveront pas un juge si irrité. Lui annoncerez-vous une mort toujours incertaine et toujours présente? Il n'en saurait démentir l'expérience et l'autorité. Mais enfin, uniquement redoutable par les suites, elle n'amène rien de funeste que pour le pécheur, et il se met au nombre des justes. C'est ainsi que tous vos coups portent à faux. Dans le malheureux asile où il se renferme, il est toujours hors de prise et pare tous vos assauts. Il ne peut s'imaginer qu'il soit compris dans les lois générales de rigueur dont on veut lui faire un fantôme, mais qui ne portent que sur le péché mortel. Malheureuse exception qui élude toutes les poursuites, et laisse croupir dans le désordre et sans espérance de retour. C'est un général d'armée qui, loin de réparer les brèches, de les mettre en défense, croit l'ennemi bien loin, se flatte d'une prétendue paix, et se livre à l'indolence et au plaisir; peut-il manquer d'être vaincu?

Au reste, cet homme tiède sait tout ce qu'on peut lui dire, et son parti est déjà pris. Les personnes tièdes ont communément un fonds d'instruction et de vertu, elles sont accoutumées à parler et entendre parler des choses saintes. Elles ont lu bien des livres de piété, et par là même elles en sont moins touchées. Les objets ont quelque chose de neuf et de plus frappant pour un pécheur: on le voit étonné, abattu, fondant en larmes, comme autrefois les Israélites entendant la lecture de la loi. Après un long temps d'ignorance, l'âme tiède faite au bruit, pour ainsi dire, aguerrie par tant de lectures et de discours, voit tout d'un œil indifférent et d'un cœur insensible. Quelle étrange différence ne fait pas tous les jours sentir l'exercice du ministère entre des auditeurs livrés au péché, et des auditeurs

prétendus pieux; entre les confessions d'un pécheur et celles d'un homme tiède! l'un, au milieu de ses crimes, rassure par ses soupirs, attendrit par ses larmes, charme par sa contrition. Vous lui accordez avec joie une absolution dont vous voyez qu'il est si digne. L'autre, au milieu de ses vertus, alarme par son indifférence, vous dégoûte par son insensibilité, offense par sa présomption; ce n'est qu'en tremblant qu'on lui donne une absolution à laquelle on le trouve si peu disposé. Saint Bernard nous assure, et l'expérience le montre tous les jours, qu'il est plus difficile de convertir un homme tiède, que de ramener un grand pécheur. J'ai vu, dit-il, un plus grand nombre de personnes mondaines revenir du désordre à la piété, que de religieux imparfaits reprendre leur ancienne ferveur.

Cependant l'habitude du péché se forme par la multitude des actes réitérés; elle se fortifie, elle passe en nature, elle devient incorrigible. On s'endurcit dans le péché véniel comme dans le mortel, même bien davantage. L'endurcissement y est d'autant plus ordinaire, qu'on s'embarrasse moins de le prévenir ou de le réparer; on s'y aveugle même, on ne le traite plus de péché. Que d'illusions naissent en foule pour hâter votre perte! illusion sur l'énormité du péché, qu'on regarde comme peu considérable; illusion sur ses devoirs, dont on ne sent plus l'obligation et l'étendue; illusion sur la pénitence, qu'on s'imagine avoir toujours le temps et la facilité de faire; illusion sur la grandeur de la pénitence, qu'on croit toujours suffisante pour nous acquitter; illusion sur les occasions auxquelles on s'expose et qu'on croit toujours pouvoir surmonter; illusion sur les occasions que l'on perd, dont on pense toujours se dédommager. Ainsi les ténèbres s'épaississent autour de nous, et les voiles se multiplient sur nos yeux. On s'y autorise même par les raisons qui y ont engagé: exemple, principes, négligence, tout a servi à aplanir les routes, tout sert à fermer la voie au retour. Affermi par son propre exemple et par une espèce d'impunité, on se dit à soi-même pour se rassurer, bien mieux que ces impies dont parle le Prophète: J'ai péché, que m'en est-il arrivé de fâcheux? *Peccavi, quid mihi accidit triste?* (*Eccli.*, V, 4.) La soustraction des grâces, l'habitude des fautes vénielles sont un des châtiments qu'on aperçoit le moins, et un effet de la soustraction et de l'habitude est de mettre le bandeau sur les yeux, et d'empêcher qu'on ne s'en aperçoive, qu'on soit aveugle lorsqu'on se croit le plus éclairé: *Ut videntes non videant et audientes non intelligant.* C'est ce qui rend aux saints la vie présente ennuyeuse et insupportable, et leur fait si ardemment désirer d'en sortir. Quoi! toujours dans le danger, dans une espèce de nécessité même de déplaire à Dieu, toujours dans l'impossibilité de se corriger en entier de ses faiblesses? Ah! quand viendra l'heureux moment qui me délivrera de ce corps de mort pour aller jouir de mon Dieu? *Quis me liberabit de corpore mortis hujus?* (*Rom.*, VII, 24.) Tendres et pieux sentiments que ne forme jamais un homme tiède qui, apprivoisé avec le péché véniel, et presque avec le mortel, ne s'embarrasse guère d'en être délivré. Mais peut-il ignorer qu'en multipliant ses fautes vénielles, il multiplie aussi les obstacles à la possession de Dieu, il s'expose à se perdre pour toujours, et que même dans l'autre vie il lui faudra longtemps attendre, avant que de pouvoir, par l'expiation de tant de péchés, être en état de jouir de lui? Mais, y pense-t-il? Les passions ont pris trop d'ascendant pour laisser apercevoir le danger et envisager d'autres biens que de criminelles satisfactions dont on veut bien se déguiser le désordre sous une apparence de légèreté.

3° Le scandale du péché véniel est beaucoup plus contagieux que celui du péché mortel. En effet, par la miséricorde de Dieu, la plupart des fautes grièves sont difficiles à commettre, il en a semé de ronces toutes les avenues, il y a répandu mille divers embarras, il faut du temps, du secours, du moyen pour les commettre. Les retours en sont à craindre. Enlève-t-on sans peine le bien de son prochain? il sait le garder et le défendre; il sait demander, se faire justice et réparer le dommage qu'il a souffert. Se venge-t-on sans peine? Un ennemi en garde pare nos coups; souvent agresseur, il les prévient; il a des amis, des parents attachés à ses intérêts; ce sont des barrières qu'il en coûte trop de franchir. Est-on hérétique, est-on impie sans peine? Négligeât-on les travaux pénibles d'une longue étude, les fatigues dégoûtantes d'une sèche controverse, l'embarras toujours renaissant d'étayer un système ruineux; n'est-ce donc rien de lutter contre les puissances, de braver tous leurs anathèmes, de vivre en proscrit et en fugitif? Séduit-on sans peine une âme innocente? elle résiste, elle méprise, on la veille, on la sauve; il faut employer bien des artifices, essuyer bien des délais et des affronts, souvent faire bien des dépenses pour se frayer la route de son cœur. Tous les temps, tous les lieux ne sont pas propres au crime; les organes trop faibles se refusent à la passion. Imposât-on silence à la conscience, en dévorât-on la confusion, il reste encore dans une foule de difficultés, bien des préservatifs au péché, bien des digues au torrent. Ces mêmes difficultés qui arrêtent le crime, arrêtent les progrès du scandale. Les forfaits sont contagieux; les voleurs de grands chemins ont peu d'imitateurs, personne ne veut courir au gibet.

Mais la facilité est extrême à commettre le péché véniel, elle est extrême à l'imiter; à peine l'aperçoit-on, on n'en souffre que peu. Qui se met en peine de l'arrêter ou de le réparer? La justice humaine n'a ni châtiment pour le punir, ni lois pour le défendre; tous les temps, tous les lieux y sont propres; sans préparatif, sans secours, sans complices, on n'a besoin que de soi-même.

Facilité séduisante qui flatte, qui irrite la passion, en multiplie à l'infini le nombre, et rend le mal irréparable; l'imitateur, comme le modèle, se défie moins, se corrige moins du péché véniel. L'exemple qui l'a fait commettre y autorise d'autant plus aisément que sa légèreté y donne plus de vraisemblance. Les scandales véniels sont bien plus fréquents que les mortels; le nombre des péchés véniels étant infini, et chaque péché véniel connu portant son coup, qui peut compter la multitude des scandales? Que d'impatiences on occasionne par ses impatiences; que de négligences et de relâchements on introduit par son relâchement et sa négligence; que de médisances on fait répandre par ses plaisanteries; que de petits larcins on fait faire par son avarice? De combien donc se charge-t-on de péchés véniels, puisqu'il n'en est aucun qui, mis sur notre compte, ne fasse, du moins pour nous, un péché véniel de scandale. Ce nombre passe celui de nos cheveux: *Super capillos capitis mei multiplicata est.* (*Psal.* XXXIX, 13.)

Le péché mortel n'est pas si malheureusement fécond. Souvent il n'inspire que de l'indignation et de l'horreur contre le coupable, tandis que le péché véniel obtient grâce. Mais on se tromperait si, plein d'indulgence pour cette multitude de scandales véniels, on se persuadait qu'elle est exempte de péché mortel. Il est certain qu'elle y conduit, et même plus aisément le témoin que le coupable; non-seulement parce que le péché véniel, conduisant sûrement au mortel, on met dans cette funeste voie ceux que l'on engage dans des fautes légères, qui souvent ont moins de vertu, moins de force, moins d'horreur pour le péché mortel, et sont dans des circonstances plus critiques et des tentations plus violentes; mais parce qu'il y a tel péché véniel qui est un scandale prochain pour le mortel, et que la multitude des scandales véniels produit certainement ce malheureux effet. Que d'irréligion n'inspirent pas les immodesties dans l'Eglise? Quel dégoût de l'état, quel mouvement de vengeance ne donne pas une suite de mauvaises manières? A quelle incontinence n'entraînent pas tant de conversations équivoques; quelle hérésie ne ferait pas embrasser une multitude de légères difficultés; les scandales se réunissent plus aisément que les péchés. La pénitence peut réparer les péchés à mesure qu'ils se commettent: mais songe-t-on au péché d'autrui? Le répare-t-on, peut-on le réparer? Cependant cette multitude de blessures jette, sans qu'on y pense, dans une langueur mortelle qui bientôt, sans qu'on se croie coupable, vous fera perdre la vie de la grâce. C'est un tempérament ruiné par l'air qu'on respire, les aliments qu'on mange, le travail qu'on fait; sans poison on va mourir. L'on doit s'interdire les choses, même indifférentes, qui peuvent scandaliser les faibles. J'aimerais mieux, disait saint Paul, ne manger jamais de la viande que de scandaliser mon frère. Ce grand apôtre se serait-il donc permis des scandales véniels? *Si esca scandalizat non manducabo in æternum.* (I *Cor.*, VIII, 13.)

La bonne ou mauvaise éducation est toujours le fruit de ces exemples de détail que l'on donne de bonne heure aux enfants. Commet-on devant eux, leur enseigne-t-on de grands crimes? Sont-ils en état de les connaître? Non, sans doute; on leur en inspire même de l'horreur. Mais ils n'en sont que plus dangereusement à l'école du vice par les fautes légères dont ils sont sans cesse les témoins ou l'objet. Des traits d'avarice dans le maniement des affaires, ou de mauvaise foi dans le commerce, leur forment un esprit injuste et tenace et les tournent à l'usure et au larcin. Des traits de vivacité et d'aversion les remplissent d'aigreur et de malignité et animent la colère et la vengeance. Des traits de mollesse et de licence nourrissent le feu de la passion et les conduisent aux derniers excès de la débauche. Des traits de négligence et de paresse leur donnent un goût de dissipation et d'oisiveté et leur font oublier leurs plus importants devoirs. Des traits d'affectation et de vanité font naître l'amour de la paresse et du faste. Vous vous applaudissez d'avoir su éviter à leurs yeux des péchés grossiers, mais vous oubliez que, par vos légères mais continuelles négligences, vos légers mais innombrables péchés, vous les avez également perdus. Faut-il toujours un coup de poignard pour ruiner les forces, la santé, la vie?

Ainsi se brisent les liens les plus doux de l'amitié et se forment les haines les plus implacables. Fait-on toujours de grands outrages? Attente-t-on à la vie de son ami? Met-on le feu à sa maison? Non; un mot, une froideur, un soupçon, les choses les plus légères séparent quelquefois les cœurs les plus unis. Rend-on toujours de grands services? Fait-on de grands présents? Sauve-t-on l'honneur ou la vie? Non; la politesse, l'assiduité, l'attention, la gaîté de l'humeur forment des liaisons étroites; un rien peut les former, un rien peut les rompre. Voudriez-vous d'un ami, d'un domestique qui, fidèle, je le veux, jusqu'à ne point vous trahir ou vous voler, serait du reste peu sensible à vos intérêts et indifférent à tout ce qui pourrait vous déplaire? Vous êtes, à l'égard de Dieu, cet homme ingrat, peu attaché, peu sociable, qui révolte; vous êtes, à l'égard du prochain, cet homme dangereux qui perd les âmes. Si vous n'êtes pas un ennemi déclaré, vous êtes un ami bien incommode, dont il vaudrait mieux n'avoir jamais l'amitié. On serait en garde contre un ennemi, on parerait ses coups; mais comment se défendre de ces attaques d'autant moins aperçues qu'elles sont plus légères, d'autant plus funestes qu'elles viennent d'un ami apparent. Gardez-vous donc bien, non-seulement de chasser le Saint-Esprit et de lui résister, mais même de le contrister: *Noli contristare Spiritum sanctum.* (*Ephes.*, IV, 30.) Gardez donc la loi, ménagez la conscience de vos frères; mais comment? Comme la prunelle de vos yeux. Point de partie plus

délicate, plus aisée à blesser, et plus dangereusement; un grain de sable en exprime des larmes et cause de cuisantes douleurs. Comparaison frappante dont un Dieu se sert pour peindre la délicatesse de son amour pour la créature, et de sa jalousie pour sa propre gloire : *Ut pupillam oculi.* (*Psal.* XVI. 8.)

4° Enfin on est bien plus inexcusable d'offenser Dieu pour si peu de chose. C'est peu de chose, dites-vous, qu'un péché véniel. Ce n'est donc pas la violence de la passion qui vous entraîne? L'obstacle n'était donc pas si difficile à vaincre, la tentation si vive, l'objet si séduisant? La grandeur de la difficulté peut servir d'excuse. Après tout, il n'est pas si aisé de triompher d'un ennemi puissant et redoutable, de repousser une grande tentation, de résister aux charmes d'un grand plaisir. Ces victoires sont rares, elles sont réservées aux héros. Mais de votre aveu, ce n'est rien que ce que Dieu vous demande, et ce rien vous le lui refusez. Pour un rien vous voulez lui déplaire. Que faut-il de plus pour vous condamner? Vos prétextes sont votre crime; vos excuses vous rendent inexcusable. Vous sentirez un jour que l'amitié de votre Dieu ne doit pas être comptée pour rien : *De ore tuo judico, serve nequam.* (*Luc.*, XIX, 22.) Si le Prophète vous eût demandé quelque chose de difficile, vous auriez dû ne rien épargner pour votre guérison, disait à Naaman un serviteur fidèle et sage. Combien donc, à plus forte raison, devez-vous remplir les conditions aisées qu'on vous prescrit. Que faisons-nous pour Dieu, que faisons-nous pour notre salut? Avons-nous en apôtre porté la foi chez les peuples barbares? L'avons-nous, comme les martyrs, cimentée de notre sang? Avons-nous tout quitté pour nous ensevelir dans un désert? *Nondum usque ad sanguinem restitistis.* (*Hebr.*, XII, 4.) Après vous avoir donné jusqu'à son Fils pour vous servir de rançon et de nourriture, sans doute Dieu aurait droit d'exiger les plus grands sacrifices; vous vous devez tout entier. Dieu ne met pas son amitié à si haut prix; il se contente d'un hommage bien plus facile. C'est peu de chose, vous en convenez. Vous l'aimez donc bien peu, puisque vous lui refusez si peu de chose. Quelque avantage temporel qu'on trouve dans le péché, ce serait toujours très-peu de chose. Celui de tous les rois à qui la fortune a prodigué le plus de faveurs ne peut s'empêcher de s'écrier dans le sein de l'abondance : Vanité des vanités, tout n'est que vanité? Que sera-ce donc lorsque, par la plus injuste des préférences, au lieu de tout ce que vous lui devez, vous lui refusez les moindres choses : *Si rem grandem tibi dixisset propheta certe facere debueras quanto magis*, etc. (IV *Reg.*, V, 13.)

Je cesse après cela d'être surpris de la rigueur du purgatoire; car, à le bien prendre, il a quelque chose de plus terrible que l'enfer. Que Dieu punisse des esclaves, des scélérats, des ennemis déclarés qui ne cessent de le maudire : rien qui doive surprendre; cette conduite est juste. Mais qu'elle traite si rigoureusement des âmes saintes, ses plus tendres amis, ses plus chers enfants, qu'il aime tendrement, de qui il est tendrement aimé, destinés à la gloire éternelle, et qui y parviendront infailliblement; des âmes qui le louent et le bénissent au milieu des plus rigoureux châtiments et se soumettent avec le plus parfait amour à toute la sévérité de sa justice; lui qui est la justice même, et ne peut trop punir, la bonté même et ne punit qu'à regret : qui pourrait le croire si la foi ne le garantissait. Qu'un roi fasse mourir sur un échafaud des scélérats déclarés, des voleurs de grand chemin, il fait son devoir, on doit s'y attendre. Mais si le prince livrait au bourreau ses ministres, ses favoris, ses enfants, l'héritier présomptif de sa couronne, pour des fautes qui paraîtraient légères, quel devrait être l'excès de sa fureur ou la grièveté de ces fautes. Ah! si, à la vue de l'enfer, je tremble sous le poids de la colère divine, de quel trouble ne suis-je pas saisi à la vue du purgatoire? Un Dieu mourant pour le péché mortel vous étonne; combien doit-il plus vous étonner mourant pour le péché véniel? La justice divine, sévissant avec une sorte d'excès sur des fautes légères ou sur le Calvaire et dans l'éternité, est de tous les mystères le plus impénétrable : *Quis novit potestatem iræ tuæ et præ timore tuo iram tuam dinumerare.* (*Psal.* LXXXIX, 12.)

Le péché véniel se trouve puni jusque dans le ciel même d'une manière qui est en même temps plus rigoureuse que l'enfer et le purgatoire. L'enfer ne me surprend point; il est juste. Il fut mérité par le pécheur qu'on y punit. Le purgatoire m'étonne; mais enfin c'est toujours un reste de péché qu'on y expie, un paradis qu'on y prépare. Mais dans le ciel tout est expié, tout est réparé. Ce ne sont plus des pécheurs, ce sont des saints; ce ne sont plus des fautes légères, ce sont des vertus héroïques et consommées. Dieu se donne sans partage; il se montre sans voile, il couronne sans retour. Il n'oublie pourtant pas les péchés véniels, tout effacés, tout expiés, tout réparés qu'ils sont. Il est certain que chaque péché a mérité la soustraction de quelque grâce, la privation de quelque degré de gloire. On en est certainement moins heureux. Chaque péché véniel dans l'enfer augmente la peine, dans le ciel il diminue la félicité. Ce degré de châtiment ne finira jamais dans l'un, cette privation ne sera jamais réparée dans l'autre. Au milieu de la gloire dont Dieu comble ces âmes fortunées, il en tire encore éternellement une sorte de vengeance par la durée du préjudice qu'elles se sont fait. Tel un fils rentré dans les bonnes grâces de son père. Mais cependant privé pour ses fautes d'une partie de l'héritage qui lui était destiné. Telle une épouse d'un prince qui, quoique appelée à son trône, porterait toujours sur son visage la cicatrice d'une plaie qu'elle se serait faite. Au milieu de leur élévation, le fils serait un peu moins riche, l'épouse serait un peu

moins belle, et tous les deux un peu moins aimés : *Qui solverit unum de mandatis minimis, minimus vocabitur in regno cœlorum.* (*Matth.*, V, 19.)

Estimez, s'il est possible, le prix d'un degré de gloire dans l'éternité, c'est-à-dire un petit paradis. Pénétrez, s'il est possible, le cas qu'en fait dans le ciel un saint qui commence à en connaître le prix, et par les vives lumières qu'il a reçues et par l'heureuse expérience qu'il en fait. Sentez, s'il est possible, le vif regret que doit lui causer une si grande perte faite par sa faute, faite pour un rien, tandis qu'il voit des places plus élevées où il aurait pu parvenir. Dieu arrête les douloureux effets d'un spectacle si affligeant pour ne pas troubler leur bonheur; mais la perte n'en est ni moins réelle ni moins durable, et j'ose dire que si Dieu par sa bonté n'arrêtait ces impressions affligeantes, ce serait pour lui une espèce d'enfer dans le ciel même. Insensés que nous sommes, nous négligeons, nous nous arrachons des trésors répandus sur nos pas qu'il ne tient qu'à nous d'accumuler. Au milieu de notre indigence, les mains vides de bonnes œuvres, nous négligeons les occasions les plus favorables de nous enrichir. Ramassons comme la Chananéenne jusqu'aux miettes qui tombent de la table céleste, et, selon l'ordre du Seigneur, jusqu'au moindre reste de son divin banquet: *Colligite quæ superaverunt fragmenta ne pereant.* (*Joan.*, VI, 12.)

Mais, encore un coup, quelque rigoureuses que soient ces peines, ma surprise cesse quand je pense que c'est pour rien qu'on offense Dieu. Plût au ciel que, plus à plaindre dans notre aveuglement qu'à blâmer dans notre malice, une ignorance involontaire pût soulager notre douleur en diminuant notre faute, vous en seriez moins offensé, ô mon Dieu! et nous ne souffririons pas des remords si cuisants. Mais il n'est que trop vrai, de l'aveu du coupable, que la faute fut connue, et que la seule idée de sa légèreté n'a servi qu'à le rendre et plus téméraire et plus criminel. Il a dit comme un marchand insensé : La perte d'un vaisseau richement chargé est peu de chose, parce qu'il me reste encore de quoi vivre. Comme un courtisan insensé : La disgrâce du prince est peu de chose, parce ce que je ne suis pas exilé. Comme un malade insensé : La perte d'un bras est peu de chose, parce que je n'en meurs pas; le purgatoire est peu de chose, parce que ce n'est pas l'enfer. N'est-ce donc rien, ô mon Dieu! de vous déplaire? N'est-ce rien de vous outrager? Est-il assez de larmes pour déplorer ces malheurs? Enfer, vous triomphez d'avoir su me vaincre sans m'avoir presque combattu. Si comme Joseph et Susanne et tant de saints martyrs, j'avais été livré à votre fureur, votre victoire n'aurait rien de surprenant. Un faible roseau résiste-t-il à de violentes secousses? Mais à peine vous montrez-vous que je rends les armes et me livre à vos coups; vous vous applaudissez d'un succès d'autant plus heureux qu'il vous a moins coûté et que vous deviez moins vous y attendre. Et vous, pécheur, que vous faites peu de cas de l'amitié de votre Dieu! La crainte arrête votre main, l'enfer suspend vos forfaits. Que vous êtes éloigné de l'amour tendre et filial que Dieu mérite! Vous craignez ses foudres, mais vous estimez peu ses bontés. Un véritable et parfait ami est-il indifférent aux intérêts de son ami? Faut-il que des personnes pieuses se familiarisent avec les fautes légères jusqu'à ne pas s'examiner, s'en confesser, s'en repentir et s'en corriger.

Dieu s'en plaint amèrement par la bouche du Prophète : Vous m'avez abandonné, dit-il; pourquoi? Pour un morceau de pain et une poignée d'orge : *Propter fragmen panis, et pusillum hordei* (*Ezech.*, XIII, 19); comme Esaü, qui vendit son droit d'aînesse pour quelques lentilles, ou plutôt vous m'avez haï gratuitement et pour rien : *Odio habuerunt me gratis.* (*Joan.*, XV, 25.) Que vous a-t-il donc fait ce Dieu si bon pour mettre ses grâces à si bas prix? Il vous donne tout avec profusion et pour lui vous êtes avare. J'aimerais mieux vous voir froid ou chaud, vous me paraîtriez moins dégoûtant; votre tiédeur me fait soulever le cœur : *Quia tepidus es incipiam te evomere ex ore meo.* (*Apoc.*, III, 16.) Soutenez donc ma faiblesse, ô mon Dieu! combattez pour moi; je ne puis rien sans vous, mais je puis tout dans celui qui me fortifie. Pardonnez mes égarements; je vous ai presque forcé par des fautes sans nombre de me priver de tous les sentiments que vous daignez avoir pour moi et de ceux que vous m'aviez inspirés pour vous. Parlez, ô le bien-aimé de mon cœur! faites-moi connaître vos moindres volontés, rien ne me sera difficile. Heureux si je pouvais prévenir vos désirs et passer ma vie dans l'exercice de ce que je connaîtrais vous être le plus agréable; c'est le seul moyen de parvenir, etc.

DISCOURS II.

SUR LE PRIX DES PETITES VERTUS.

Vidua hæc pauper plus quam omnes misit. (*Marc.*, XII, 43.)

Cette pauvre veuve a donné plus que tous les autres.

Une pauvre veuve n'a rien de bien distingué aux yeux du monde, deux deniers sont assurément bien peu de chose ; qui croirait qu'un Dieu y fît attention, qu'il en fît l'éloge, qu'il lui donnât la préférence sur les grandes sommes que les pharisiens jetaient à pleines mains dans le tronc. Voyez-vous cette pauvre veuve, disait-il à ses disciples, elle a donné tout ce qu'elle avait. Les pharisiens n'ont, après tout, répandu que de leur abondance ; il leur reste toujours beaucoup après avoir beaucoup distribué. Celle-ci prend sur son nécessaire, et par une généreuse confiance espérant toujours des ressources inépuisables dans mes bontés, elle ne se laisse rien ; d'autant plus louable dans son sacrifice que son pressant besoin eût justifié sa réserve et lui fait plus sentir la privation de ce qu'elle donne. Aussi je vous déclare qu'elle a plus fait que tous les autres : *Plus quam omnes.*

Telle encore cette sainte veuve dont l'Ancien Testament fait l'éloge, qui faisait un petit pain au prophète Elie d'une poignée de farine. Quelle foi vive en ses paroles, quelle ferme confiance en ses promesses, quelle ardente charité dans ses besoins ne lui montra-t-elle pas! C'est au milieu de la famine générale du royaume et de la plus extrême pauvreté qu'elle s'arrache à elle-même et à son fils, l'unique ressource qui leur restait pour soutenir leur vie. Aussi fut-elle la seule à qui l'homme de Dieu fut envoyé et pour qui il opéra le miracle de la multiplication de la farine et de l'huile jusqu'à la fin de ce fléau désolant : *Pauxillum farinæ.* (III *Reg.*, XVII.)

Eloge engageant, consolante préférence, quelle idée ne nous donnez-vous pas du prix des moindres choses! quel courage ne faites-vous pas naître dans tous les cœurs! Rien, Seigneur, qui ne puisse vous plaire, personne qui ne puisse y aspirer. Vous pesez le principe et non la valeur, vous mesurez le désintéressement et non l'étendue, vous comptez les efforts et non les effets, vous ne voulez que le cœur : *Non quantum sed ex quanto.* Des enfants furent vos premiers martyrs; ils firent le plus bel ornement de votre triomphe lorsqu'ils allèrent au-devant de vous avec des branches d'olivier : le royaume des cieux leur est destiné : *Talium est regnum.* (*Matth.*, XIX, 14.)

Que ces idées sont différentes de celles du monde! Celles qu'il se forme des petites actions de vertu ont quelque chose de désespérant aussi bien que de dangereux et de faux. Qu'on serait à plaindre si Dieu même, mesurant nos devoirs, sa grandeur et sa sainteté, ne daignait aimer que les grandes choses! Qui pourrait espérer de lui plaire? Qu'on serait à plaindre si la vertu ne consistait que dans de grandes actions! Qui pourrait se flatter d'y arriver? Tout est petit en nous, et très-petit; tout y est défectueux, tout y est méprisable. Est-ce à des pauvres à offrir de riches présents? Est-ce aux enfants à faire de grands ouvrages? Non, mon Seigneur, vous connaissez, vous ménagez notre faiblesse. Vous vous rapprochez de nous, vous mettez la vertu à notre portée, la faisant dépendre des moindres actions, et daignant vous en contenter. Vous aviez humanisé votre personne par l'incarnation, vous humanisez la perfection par vos lois; vous la rendez praticable comme vous vous rendîtes accessible

Mais qui peut trop en estimer le prix, en comprendre la nécessité! Elles conduisent à vous plaire, elles vous plaisent infiniment, elles forment de grandes choses, elles ont quelque chose de grand, elles peuvent l'emporter sur les plus grandes. Développons ces vérités intéressantes sur le plan que nous en avons suivi en parlant du péché véniel et le comparant au mortel. Ce sont à peu près les mêmes principes; ils ont même ici une force singulière pour faire voir qu'elles égalent, que souvent elles surpassent les plus héroïques.

PREMIÈRE PARTIE.

Il y a bien des demeures dans la maison du Père céleste. Les vertus qui la méritent, les grâces qui la font mériter, les contretemps de la vie qui en font naître l'occasion, tout sert à diversifier à l'infini la gloire qui les couronne. Chaque action n'est pas moins susceptible de cette prodigieuse variété. L'importance de son objet, la pureté du motif, le degré de la perfection, l'assemblage des circonstances diversifient à l'infini son mérite et son prix. C'est la robe de l'épouse, où la multitude et le mélange des couleurs et les nuances infinies de chacune forment un spectacle aussi agréable que magnifique : *Circumamicta varietatibus.* (*Psal.* XLIV, 15.) Dans cette inégalité de mérites, sans doute tout le reste étant égal, une grande action de vertu obtiendra la préférence sur une petite, et dans l'équitable balance du souverain Juge, elle a droit d'attendre une plus grande récompense. Le paradoxe que j'avance n'en est pas moins vrai dans la plus exacte rigueur. Il peut se trouver de petites actions de vertu égales et même supérieures en mérite aux actions les plus héroïques.

Ne jugeons pas de l'inégalité des bonnes œuvres comme de l'inégalité des péchés. Non-seulement il y a une infinité de degrés de malice dans la même espèce de péché, selon les circonstances qui s'y trouvent, mais encore le péché mortel et le péché véniel, quoique sur la même matière sont d'une espèce toute différente. Quelque espèce de malice qu'on ajoute au véniel ou qu'on ôte du mortel, tandis qu'ils demeureront dans leur espèce, ils seront toujours infiniment inégaux. Jamais un péché véniel ne méritera l'enfer par lui-même. Jamais un péché mortel ne sera suffisamment expié dans le purgatoire, puisque plusieurs péchés véniels n'en composeront jamais un mortel. Jamais un mortel ne se divisera en plusieurs véniels; mais les bonnes œuvres surnaturelles, faites en état de grâce, ne diffèrent que du plus au moins. Plusieurs petites actions réunies peuvent faire un total de mérite supérieur à la plus grande. La même action peut être relevée jusqu'à être d'un très-grand prix, ou affaiblie jusqu'à devenir très-médiocre. Que dans les sacrifices les plus héroïques il se glisse de la lâcheté, de la légèreté, des vues intéressées ou criminelles : en voilà le mérite diminué, quelquefois perdu : *Receperunt mercedem suam.* (*Matth.*, VI, 5.) Une intention pure, une charité vive, un désintéressement parfait ennoblit, en divinise la plus légère

Entrons dans le détail. Faisons sentir la justice du parallèle. J'avance, comme pour le péché véniel : 1° que les petites actions de vertu sont d'un prix infini; 2° qu'elles méritent des récompenses infinies; 3° qu'elles ne sont anéanties que par un mal infini : 4° qu'elles ont le caractère des plus grandes.

1° Elles ont un prix infini. Ce serait trop peu dire que de préférer les moindres actions de vertu à tous les biens de la terre.

Richesses humaines, gloire mondaine, plaisirs des sens, loin de mériter notre estime, nous ne vous devons que du mépris ; vous passez vite, vous n'êtes rien, vous êtes même la source de mille maux; loin de vous désirer, la vertu vous redoute. Vos douceurs empoisonnées alarment l'innocence. Trop heureux de pouvoir se défendre en vous fuyant; loin de conduire au ciel, vous en fermez la porte. Il est plus difficile d'y entrer quand on vous possède que de faire passer un chameau par le trou d'une aiguille. Mais les moindres actions de vertu sont d'un ordre supérieur qui ne souffre aucun parallèle avec tous les biens temporels imaginables. Elles sont l'objet des complaisances, des désirs, des récompenses d'un Dieu ; elles portent sur l'éternité, dont elles annoncent, dont elles augmentent la gloire? Fallut-il les acheter par les travaux les plus pénibles? Fallut-il leur sacrifier l'empire du monde ; on ne devrait pas balancer sur la préférence; on serait trop dédommagé. Cette perle évangélique, ce trésor caché dans un champ vaut tout ce que vous pouvez avoir ici-bas ; n'épargnez rien, faites argent de tout pour pouvoir l'obtenir : *Vendit omnia et emit eam.* (*Matth.*, XIII, 46.)

Ces vérités ne sont pas douteuses parmi des chrétiens. Allons plus loin, ces petites actions de vertu sont préférables aux miracles. Il vaut mieux être fidèle au moindre devoir, arrêter la plus légère saillie, supprimer une parole inutile, que de guérir des malades, transporter des montagnes, ressusciter des morts. Bien des gens après avoir fait des prodiges seront réprouvés. Aucune vertu ne sera sans récompense : *Amen dico vobis, nescio vos.* (*Matth.*, XXV, 12.) Le miracle ne suppose ni ne donne aucun mérite devant Dieu, il n'obtient ni ne prépare aucun nouveau degré de gloire dans le ciel. Ce sont des grâces gratuites, dit l'école, qui ne rendent pas plus agréable à Dieu : *Gratis datæ non gratum facientes.* Les miracles ne sont pas le fruit du sang de Jésus-Christ. Il s'en est fait dans tous les temps sans aucun rapport à ses mérites. Dieu n'en demande à personne, et ne les fait entrer dans l'économie de la prédestination que comme tout autre instrument qu'il daigne mettre en œuvre.

Cependant quelle idée n'a-t-on pas du prix d'un miracle? Quel éclat éblouissant ne jettent pas ces hommes extraordinaires, dont les prodiges marquaient tous les pas? Quelque mépris qu'on fît des petites choses, avec quel zèle y volerait-on si un miracle en était la suite? Sachez qu'une action de vertu est d'un plus grand prix; qu'une vie obscure, mais exacte, est plus précieuse qu'un tissu de merveilles.

Les vertus morales du paganisme méritent le même éloge. L'ordre moral de la vertu, l'emportera toujours sur tout ce qui est renfermé dans l'ordre de la nature, autant que l'esprit l'emporte sur le corps, et la disposition de sentiment sur le simple jeu du mécanisme. Cependant toutes les vertus des païens réunies, tout ce que l'histoire nous apprend de plus grand dans les actions des héros : valeur des conquérants, clémence des princes, probité des philosophes, chasteté des vestales; tout cela sauve-t-il, tout cela est-il compté pour rien dans la balance de l'éternité? Cendre légère qui se dissipe, vaine fumée que le vent emporte, en vain vous parez nos histoires, en vain obtenez-vous les suffrages du monde entier, valez-vous la moindre action surnaturelle? Ce sont de faux brillants qui peuvent, par un feu plus vif, éblouir l'œil du spectateur. Les connaisseurs les mettront-ils jamais de pair avec la moindre perfection? Tout l'univers, dans l'ordre naturel et moral, n'est rien au prix de ce que le sang d'un Dieu ennoblit.

C'est par le mérite infini de ce sang adorable qu'il faut apprécier les vertus surnaturelles ; elles en sont le fruit. La grâce qui les a produites, la charité qui les ranime, la couronne qui les attend ; nous devons tout au chef divin qui a bien voulu nous unir à lui, et nous céder ses droits; elles ont par lui une valeur divine que tout autre ne pourrait donner. Elles contribuent à la gloire de Dieu, ce que tous les efforts des hommes ne pourraient faire. Elles réparent le péché, ce que tous les travaux des pénitents ne pourraient obtenir. Elles ouvrent le ciel, ce que toutes les vertus des héros ne pourraient mériter. Une goutte de sang du Sauveur, une larme, un soupir suffisent pour sauver le monde; une larme un soupir du juste, unie à son Dieu, sont plus précieux que le monde.

Regardons donc ces œuvres de piété comme la parole divine, comme le corps et le sang de Jésus-Christ, ce parallèle n'est pas trop fort. N'est-ce pas pour nous apprendre à les pratiquer que cette parole fut annoncée? N'est-ce pas pour nous en ménager la grâce que ce sang fut répandu? Reconnaissons donc dans ces œuvres quelque chose d'aussi précieux que dans la parole qui en est la règle, dans la grâce qui en est le moyen, dans les mérites qui en sont le prix. N'y a-t-il pas même en un sens quelque chose de plus dans la fin que dans les moyens, dans le terme que dans la route, dans l'ouvrage que dans l'instrument. Quel respect ne devez-vous pas à la divine parole, et aux moindres paroles divines? Un iota, un point, dit le Seigneur, n'en passera pas sans être ponctuellement accompli : *Iota unum aut unus apex non præteribit.* (*Matth.*, V, 18.) Quel respect n'avez-vous pas pour le corps et le sang d'un Dieu, en négligeriez-vous les moindres parcelles, les moindres gouttes? La croix, les clous, la couronne; chacune de ces œuvres est une goutte, une parcelle que vous ramassez ou que vous laissez perdre; que vous foulez aux pieds, ou que vous adorez. Allez, disait une âme sainte, pour encourager dans l'obscurité de ses emplois, un de ses disciples qui travaillait à l'éducation de la jeunesse, *allez ramasser les gouttes de sang de Notre-Seigneur qui se perdent.* Ce ne sont que des gouttes, il est vrai, mais

c'est le sang de Notre-Seigneur; se peut-il que vous les laissiez perdre?

2° Elles méritent des récompenses infinies. Marquées à ce précieux sceau, tout leur est dû; est-ce toujours à de grandes actions qu'est attachée la fortune temporelle ou spirituelle. Faut-il toujours, comme la généreuse Abigaïl, aller au-devant de David avec de riches présents pour monter sur le trône? Rebecca dut à une goutte d'eau, donnée à Eléazar, l'honneur d'entrer dans la famille du Messie, par son mariage avec le fils et l'héritier d'Abraham. Faut-il toujours, comme Josué, pour remporter la victoire, arrêter le soleil, faire tomber une grêle de pierres? Moïse en tenant les mains élevées au ciel pendant le combat, obtiendra la défaite des Amalécites dont Josué ne peut soutenir l'effort quand il les baisse. Faut-il pour mériter les éloges du Saint-Esprit être, comme Debbora, à la tête des armées, interpréter les lois et juger le peuple? Ruth, quoique étrangère, pour avoir glané quelques épis, trouvera un riche établissement et méritera que le Saint-Esprit compose un livre entier en son honneur, aussi bien que pour Esther et Judith. Faut-il toujours pour plaire à Dieu élever comme Salomon un temple magnifique, et le faire admirer par une sagesse divine? David dansant devant l'arche, lui sera encore plus agréable. Quoique vous en pensiez, disait-il à son épouse qui le méprisait, dussé-je me dégrader à vos yeux, je m'anéantirai de plus en plus devant Dieu par ces exercices que vous traitez de folie : *Ludam et vilior fiam.* (II *Reg.*, VI, 22.) Et dans ces prétendues bassesses je trouverai la plus solide gloire ; *et gloriosior apparebo.* (*Ibid.*) Faut-il toujours, comme Esther, pour sauver le peuple des mains d'un persécuteur, charmer les monarques, les inviter à sa table, faire rétracter leurs édits? La pieuse Josabeth, par un acte de compassion, sauva des mains d'Athalie les débris de la famille de David, et donna un prince à Israël. Faut-il toujours, comme les Machabées, faire trembler les rois, dissiper les armées, s'ensevelir dans son triomphe? Quelques Israélites pour n'avoir pas mis un genou en terre, et avoir pris de l'eau en passant dans le creux de la main, sont préférés à plusieurs milliers d'autres pour remporter sur les Madianites la plus complète victoire. Faut-il toujours, comme Judith, le glaive à la main, couper la tête d'Holopherne pour délivrer Béthulie? La fidèle Rahab en cachant les espions de Josué, mérite d'échapper seule à l'anathème de sa patrie, d'ouvrir au peuple choisi les portes de la terre promise, et d'être proposée par saint Paul pour un modèle de foi. Dans tous ces traits et dans mille autres les moindres actions aussi favorisées que les grandes, semblent en confondre le prix.

Tous ces grands hommes, ceux-mêmes dont nous admirons l'histoire, n'ont-ils jamais fait que de grandes actions? L'obscure retraite de Judith, soutenue pendant bien des années, me paraît plus admirable que son triomphe sur les Assyriens. Je trouve la pieuse Esther plus grande au milieu de ses filles, sous le cilice et la cendre, qu'à la cour d'Assuérus, disposant de la destinée des peuples. Abigaïl dans la patience, dans les désagréments domestiques et la mauvaise humeur de son mari, avait mérité de gagner le cœur de David. Debbora étudia longtemps dans sa retraite le grand art du gouvernement. Josué fut dans le désert quarante ans disciple de Moïse avant d'être à la tête des armées d'Israël. Les Machabées avaient longtemps gémi sur les profanations du temple avant d'en être les vengeurs. Salomon avoue qu'il n'était qu'un enfant avant de monter sur le trône, et ce grand génie, à qui la nature dévoila tous ses secrets, travailla sur l'hyssope comme sur le cèdre du Liban.

Ne nous bornons pas aux récompenses de cette vie. Les actions les plus légères ont des droits certains sur le ciel. Un verre d'eau donné aux pauvres est bien peu de chose, il vaut un royaume éternel : *Si dederis calicem aquæ frigidæ.* (*Matth.*, X, 42.) Combien est-il de saints qui n'ont pas fait des actions éclatantes! Le ciel n'est-il donc peuplé que d'apôtres qui ont traversé les mers pour annoncer la foi, de martyrs qui ont empourpré les échafauds de leur sang pour l'établir, de pénitents qui ont étonné les déserts et les cloîtres, de vierges qui ont triomphé des plaisirs du monde? Combien d'âmes innocentes qui dans les embarras du mariage, dans l'obscurité d'une condition privée, sous les chaînes de la servitude, dans la faiblesse de l'enfance, dans les ténèbres des forêts, bornées à des devoirs ordinaires, remplis avec fidélité comme une Geneviève bergère, un Isidore laboureur, un Stanislas novice, un Félix frère convers, n'ont jamais pratiqué que de petites actions de vertu. La sagesse éternelle avait depuis longtemps prononcé leur arrêt. Courage, serviteur bon et fidèle, entrez dans la joie du Seigneur, on vous confiera les plus grandes choses, parce que vous fûtes fidèle dans les petites : *Euge serve bone et fidelis*, etc. (*Matth.*, XXV, 21.)

Les petites choses embellissent dans le ciel les couronnes même des plus grands saints, de même que dans l'enfer chaque péché véniel, chaque circonstance même légère du péché mortel, dont le pécheur se trouve chargé à la mort, ajoute quelque chose à son supplice. Chaque acte de vertu dans le ciel, chaque circonstance même légère des actes de vertu, ajoute quelque chose au bonheur. Au tribunal d'un Dieu infiniment juste, rien qui ne reçoive son châtiment ou sa récompense. Ce surcroît de félicité accordé à ce degré de mérite dure éternellement; c'est comme un petit paradis accordé à cette petite vertu. Héros du christianisme, à qui les travaux apostoliques, les honneurs du martyre, les aumônes abondantes, les pénitences rigoureuses ont mérité tant de palmes, dédaignez-vous dans l'empyrée les mérites des petites actions que vous avez pratiquées? Parmi les fleurs qui parent vos couronnes, il n'en est aucune des moindres qui n'y donne un nouvel éclat. Que vous

vous savez bon gré de votre fidélité passée, d'une petite mortification jointe au martyre, d'une petite aumône jointe à l'apostolat, d'un petit sacrifice joint à la virginité ! Qu'on se sait bon gré auprès de ceux qu'on aime, d'une petite attention qui leur est agréable: qu'on se sait bon gré dans le succès d'une entreprise, de l'exactitude qui l'a procuré! on en sent alors le besoin et le prix autant que dans le malheur on est inconsolable de la perte d'une occasion légère qui fit tout manquer, autant se félicite-t-on de l'avoir su mettre à profit. Le succès est le vrai point de vue des moindres choses.

Sent-on bien le prix du moindre degré de gloire dans le ciel ? Tous les biens de la terre en approchent-ils ? et serait-ce trop l'apprécier que de l'acheter au prix de l'empire du monde ? L'oreille n'a jamais entendu, l'œil n'a jamais vu, l'esprit de l'homme ne saurait comprendre ce que Dieu prépare à ceux qui le servent. Sent-on bien le prix de la durée éternelle de ce degré de gloire? Tout est inestimable quand il est éternel. Par des récompenses supérieures au mérite, Dieu semble moins juste que prodigue. Les gens vertueux ressemblent aux ouvriers qui travaillent sur l'or, l'argent, les étoffes, les pierres précieuses. La matière est trop riche pour en négliger les moindres restes ; tout a son prix, tout est ramassé, tout sert à faire une grande somme. Creusez donc avec soin dans la mine de la vertu, vous pourriez, comme ces ouvriers ordinaires, vous embarrasser peu des débris, s'il ne s'agissait que des biens de la terre, une matière si commune peut être passée au gros sas pour ainsi dire; mais en matière de vertu, rien n'est à négliger, pour peu qu'on y perde ou qu'on y gagne, on perd ou on gagne infiniment : *Particula boni doni non te prætereat.* (*Eccli.*, XIV, 14.)

3° Comme il n'y a qu'un bien infini, les mérites d'un Dieu, qui puissent réparer le péché, il n'y a aussi qu'un mal infini, le péché mortel, qui puisse anéantir la plus petite bonne œuvre. Non, ni la perte de tous les biens de la terre, son prix est supérieur à toutes les révolutions ; ni la perte de l'honneur, son mérite est indépendant du jugement des hommes ; ni la perte de la santé et de la vie, la véritable vie est dans l'éternité; point de voleur qui enlève ce trésor, point de rouille qui le consume. Vous pouvez être dépouillé de tout le reste. Le plus grand potentat peut être dépouillé de la couronne, vous ne serez privé que par votre faute des moindres degrés de mérite de la plus petite action de vertu. Ce mérite sert à tout, triomphe de tout ; toute la puissance du monde, toutes les fureurs de l'enfer ne peuvent diminuer en rien vos richesses spirituelles, ni en vous faisant commettre la moindre faute ni en ternissant devant Dieu le prix de la moindre vertu. Ils l'augmenteraient plutôt par leurs tentations. Disons comme saint Paul, je sais à qui j'ai confié mon dépôt, il saura bien me le rendre au grand jour : *Scio cui credidi.* (II *Tim.*, I, 12.)

Le péché véniel même, tout funeste qu'il est, ne porte pas jusque-là son poison; il diminue la grâce, il affaiblit l'âme, il conduit au péché mortel, on ne peut trop le craindre; il est vrai encore que, dans les actions saintes où il se glisse, il empêche une partie du mérite qu'on eût acquis en agissant avec plus de pureté; mais les actions passées, les mérites déjà acquis n'en souffrent point ; malgré cet ennemi redoutable on demeure toujours possesseur de ses richesses. On peut toujours compter sur la même récompense dont il ne peut affaiblir les titres, quoiqu'il en suspende l'effet jusqu'à ce qu'il soit expié dans le purgatoire. Cet obstacle levé, nos titres reprennent toute leur force. La source reprend son cours et tout ce que vous aviez acquis embellira votre couronne. Un nuage avait couvert ces belles fleurs et le soleil de justice le dissipe. Tout semble renaître avec toute la vivacité de ses couleurs et la délicatesse de ses nuances, et la variété de ses agréments. La sagesse infinie, qui compte jusqu'à nos cheveux, qui pèse jusqu'aux parties de l'air, aussi attentive dans l'ordre surnaturel n'y laisse rien perdre : *Capilli capitis vestri numerati sunt.* (*Luc.*, XII, 7.)

Je conviens que le péché mortel porte à l'âme un coup funeste qui la dépouille de tout. Si l'homme vient à mourir dans cet état, sans aucun égard à ses vertus les plus héroïques, l'enfer sera pour jamais son partage. Aussi quel mal n'est-ce pas que le péché mortel ? quel ravage ne fait pas ce poison funeste ! que n'entraîne pas ce torrent débordé ! que ne consume pas ce feu terrible ? Un Dieu sur une croix en fut la victime pour racheter le monde que ce monstre avait plongé dans le dernier malheur. Il n'en faut pas moins pour anéantir les bonnes œuvres, fruit des mérites d'un Dieu, elles doivent recevoir la mort de la même main, et périr dans un même naufrage.

Cependant toute générale qu'est cette désolation, a-t-elle encore ses bornes ? Si par une sincère conversion le pécheur revient à lui-même, toutes ses œuvres ressuscitées recouvrent leur entier mérite, les plus petites n'en sont pas exceptées. Telle, après la rigueur de l'hiver, la nature ranimée par les rayons du soleil, semble prendre une nouvelle vie. Les campagnes sont émaillées des mêmes fleurs, les arbres se chargent des mêmes fruits, les oiseaux font entendre les mêmes concerts, la Providence prodigue les mêmes richesses. Tel dut être Lazare sortant du tombeau, tels seront tous les justes après la résurrection générale ; mêmes corps, mêmes organes, mêmes couleurs, mêmes fruits. La terre ne retiendra aucune de leurs dépouilles ; l'âme, sortie du tombeau du péché par une résurrection spirituelle, se retrouvera tout entière dans les moindres vertus, dans les moindres mérites, ou plutôt tout sera changé en mieux, embelli, ennobli, récompensé : *Resurgent incorrupti.* (I *Cor.*, XV, 52.)

Fût-on même entraîné dans l'enfer par la

malheureuse mort dans le péché; encore, selon l'avis de plusieurs théologiens, les services passés comptés pour quelque chose, diminueraient l'âpreté des supplices qu'on y endure; sans doute les vertus passées fussent-elles héroïques, eût-on annoncé la foi comme les apôtres, l'eût-on signée de son sang comme les martyrs, si un péché mortel vient à flétrir toutes ces palmes, rien n'empêchera la condamnation du pécheur; mais il est vraisemblable que tout cela entrera pour quelque chose dans la détermination de la peine, que de deux damnés coupables des mêmes péchés, celui qui aurait pratiqué le plus de bonnes œuvres, sera traité avec moins de rigueur; ainsi du moins en useraient les hommes. Forcé de livrer au bourreau un criminel qui nous aurait tendrement aimés, et rendu de grands services, du moins un reste d'estime, d'amitié, de reconnaissance, arracherait du prince quelque légère grâce sur la nature, les circonstances ou la durée du supplice, sur la famille, les enfants du coupable, qu'on ne frapperait qu'à regret. Quel inconvénient trouve-t-on d'attribuer à Dieu des sentiments de miséricorde, que l'humanité et une sorte d'équité nous inspirent.

Il est vrai que les péchés pardonnés ne subsistent pas dans le ciel d'une manière semblable, en faisant diminuer la récompense des vertus passées. Mais la miséricorde et la justice divine s'exercent bien différemment, et la comparaison des péchés et des bonnes œuvres fut toujours défectueuse. Il est certain que le pardon des péchés est parfait, que les dons de Dieu sont sans repentir, qu'en vertu de la rémission le péché est absolument anéanti et ne peut plus renaître. Cette grâce est bien due au sang de Jésus-Christ qui l'a méritée. Il s'en faut bien que les bonnes œuvres soient également abolies par le péché. Il est certain au contraire qu'elles reviennent après la rémission du péché, quoique les péchés remis ne reviennent pas, même un péché de rechute. C'est encore un bonheur qu'on doit au sang adorable, dont les bonnes œuvres sont le fruit. Pourquoi ne pas lui donner même dans l'éternité tout l'effet qu'il peut avoir, sans blesser la justice divine. Ce ne sont, il est vrai, que des conjectures; mais je retrouve mon Dieu, et j'aime à me le représenter dans tous les points de vue qui le rendent le plus aimable.

Si les œuvres héroïques éteintes par le péché jouissent de ce privilége, les plus petites y ont part à proportion, elles renaissent bien pendant la vie par la conversion, aussi bien que les grandes? Pourquoi ne subsisteraient-elles pas de la même manière dans l'éternité? Ce juge souverain dont la puissance peut varier, étendre ou diminuer à l'infini les supplices comme les récompenses, dont la sagesse fait mesurer par ces calculs avec la plus exacte proportion, les vices comme les vertus, saurait bien avoir égard à tout ce que peuvent mériter encore par bonté des œuvres saintes si malheureusement perdues. La théologie reconnaît que, malgré toute sa colère, Dieu punit le péché dans l'enfer au-dessous du démérite, *citra condignum;* que dans le ciel au contraire, il récompensera la vertu au delà du vice, *ultra condignum*. Pourrait-il plus dignement exercer cette clémence qui lui est si propre qu'en faveur des œuvres qui lui furent agréables et l'ouvrage de sa grâce

Les bonnes œuvres, même les plus petites, produisent pendant la vie un effet qui l'emporte même, en un sens, sur le péché. Elles obtiennent des grâces de préservation pour ne pas le commettre. Elles peuvent obtenir, même après leur extinction par le péché, des grâces de conversion pour s'en corriger, comme le péché par la soustraction d'une grâce, la perte d'une bonne habitude, d'une lumière, d'une facilité, peut être l'occasion d'un autre péché, ou l'obstacle à la conversion. Les bonnes œuvres morales des infidèles, des pécheurs, quoique mortes, procurent ces grâces précieuses. Pourquoi des œuvres qui furent surnaturelles et vivantes seraient-elles moins efficaces? Tout cela sans doute n'est point un mérite de condignité ou de rigueur, mais de congruité ou de bienséance, comme parle l'école; mais en demeurant dans ces bornes, il n'y a rien que de très-vraisemblable. Imitons donc cette femme de l'Evangile qui a perdu une dragme, elle en est inconsolable Elle remue tout dans la maison pour la retrouver, elle invite les voisins à venir partager la joie que lui donne le succès de ses recherches. Aussi pauvre, et peut-être plus pauvre qu'elle en bonnes œuvres, pouvons-nous sans regret, avec indifférence, peut-être avec joie, perdre la plus petite bonne œuvre, supérieure non-seulement à une dragme, mais à tous les trésors. Ne négligeons rien pour prévenir ou pour réparer cette perte : *Everrit domum donec inveniat.* (*Luc.*, XV, 8.)

4° Remontons au principe et nous sentirons combien il est juste que des actions qui portent le caractère divin des grandes vertus, obtiennent les mêmes couronnes. La sainteté ne consiste pas à se repaître du grand et du sublime, à se perdre dans le rare et le merveilleux, à étaler les perfections et la magnificence. Ne nous laissons pas imposer par les apparences, aux yeux d'un Dieu qui n'a besoin de rien, ce n'est ni la dignité des personnes, ni la richesse des présents, ni la difficulté des actions qui en sont le vrai mérite. Tout est égal pour lui, tout est petit, tout n'est rien devant lui. C'est la noblesse des sentiments, la vivacité du zèle, la ferveur de la charité, fruit de la grâce divine, qui en sont le prix ; la volonté est la règle, notre cœur la mesure. Pourquoi dans les moindres œuvres ne peut-on pas pratiquer ces mêmes vertus, et avec la même perfection qui fait la valeur des grandes? Ne peut-on pas y avoir des intentions aussi pures, un zèle aussi vif, des sentiments aussi nobles, un regret sincère de faire si peu, un désir ardent de faire mille fois davantage, qui seul, peut tenir la place de tous?

Variété des vertus ! En est-il qui dédaigne ces pieux exercices? Est-il d'action qui exclue ces vertus ? Peut-on faire un pas dans la vie spirituelle, si la vertu ne le dirige et ne l'affermit? Humilité dans les petits mépris, mortification dans les plaisirs médiocres, patience dans les peines communes, douceurs dans les légères contradictions, obéissance dans les faibles, répugnance, pauvreté dans les besoins ordinaires, confiance dans les épreuves journalières, modestie dans les regards, discrétion dans les paroles, modération dans les mouvements, réserve dans les épanchements ; c'est un parterre émaillé de mille fleurs, c'est une abondante moisson dans une belle campagne, chaque vertu s'empresse à les semer et les cultiver ; chacune a droit de les cueillir et d'en offrir à Dieu l'agréable odeur.

Assemblage de vertus. Tous ces divers principes peuvent les réunir, influer dans le mérite de chaque œuvre, et élever au plus haut degré la sainteté de la vie. Les vertus sont des sœurs presque inséparables qui se donnent un lustre et un éclat mutuel. (*Rom.*, VI, 6.) Il se forme dans le pécheur un corps de vice composé de tous les vices; *corpus peccati.* Il se forme aussi dans l'homme de bien un corps de vertu, composé de toutes les vertus. La vanité bouffit l'un, la mollesse l'énerve, la cupidité le domine, la colère l'entraîne; c'est un poison pétri de mille poisons. La foi guide l'autre, la pénitence l'anime, la charité l'embrase, la pureté l'embellit, l'obéissance le règle. C'est un parfum exquis extrait de tous les parfums, un aliment délicieux, assaisonné, comme la manne, de tous les goûts, une goutte de ce parfum suffit pour embaumer, un morceau de cette manne pour rassasier ; partout même nature, même prix, partout cette manne n'était qu'une petite graine : *Apparuit in solitudine minutum.* (*Exod.*, XVI, 14.) Voilà pourtant le pain que Dieu donne à un million d'hommes : *Iste est panis quem dedit Dominus.* (*Ibid.* 15.)

La ferveur des vertus. N'est-ce donc que par la longueur du chemin qu'on peut juger de la vitesse du mouvement? on peut dans un petit espace s'agiter, avec la plus grande vivacité. Les enfants sont si ardents dans leurs poursuites, les novices si fervents dans leurs naissantes vertus ; le feu ne brûle que ce qu'il touche, et ce n'est qu'en se communiquant de proche en proche, qu'il se répand au loin. On voit des gens montrer leur bonne volonté dans les moindres choses, y répandre des grâces, y faire admirer leur adresse et leur dextérité, tandis qu'un vigoureux ouvrier n'élève que pesamment de lourdes massues. Ce domestique plaît dans les plus bas services, cet ami charme dans les plus légères attentions, le cœur transpire et s'exhale par les moindres ouvertures. les petites maisons de l'abeille et de la fourmi, ne sont pas moins merveilleuses que les vastes palais des rois. Ces petits insectes ne travaillent pas avec moins de zèle à remplir leurs greniers, à faire leur miel que l'ambitieux courtisan à flatter un prince. La ferveur, comme le soleil, répand sur les moindres objets et la chaleur et la lumière, et les rend tous précieux.

Noblesse de sentiments dans la vertu; tout en est la matière. Ce ne sont pas toujours les grands qui ont l'âme la plus élevée. Que de cœurs nobles sous la paille et le chaume ! que de bassesse quelquefois sous la pourpre et les diamants ! Ce n'est pas dans les plus abondantes largesses qu'éclate le plus la générosité. Tobie dans sa pauvreté partageant un morceau de pain avec ses frères, est aussi magnifique que Salomon chargeant de ses trésors les chameaux de la reine de Saba. Ce n'est pas toujours la main la plus courageuse qui tient l'épée du général. Le simple soldat qui garde son poste a quelquefois plus de valeur que le prince qui le commande. Si l'obscurité, qui les dérobe aux yeux des hommes, laisse les palmes dans les mains du lâche qui ne les a pas moissonnées, le juste estimateur des choses, qui connaît le prix des plus médiocres, saura bien récompenser une grandeur d'âme supérieure à la naissance et à la fortune.

Sublimité des intentions dans la vertu. La gloire de Dieu en est l'objet, sa volonté en est la règle. Saint Paul veut qu'on y dirige les actions les plus communes, les plus nécessaires : soit que vous mangiez, soit que vous buviez, quoi que ce soit que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu. L'atome qui voltige dans l'air, la vapeur qui s'élève, le grain de sable qui arrête la fureur des ondes, la goutte de rosée qui peint l'arc-en-ciel sur les fleurs, tout est son ouvrage, tout entre dans ses desseins. Que faisons-nous en rapportant tout à sa gloire, qu'entrer dans ses vues, il a tout fait pour lui-même : *Omnia in gloria Dei facite.* (I *Cor.*, X, 31.) Tel est donc le prix des petites actions de vertu; il peut égaler celui des plus grandes: j'ajoute qu'il peut les surpasser.

SECONDE PARTIE.

La sagesse du monde croit avoir beaucoup fait, lorsqu'avec une maligne raillerie, un sourire moqueur, ou une compassion insultante, décidant du haut de son trône et traitant de petitesse d'esprit la fidélité aux petites choses, elle plaint ou tourne en ridicule ceux qui s'en font un devoir, ou lorsque prenant un air d'autorité, elle prononce sans appel qu'il faut distinguer l'essentiel du frivole, éviter la bagatelle et s'attacher au solide. Cet air d'assurance, ce ton d'oracle sont assez communément toute la raison et tout le mérite de ces esprits forts. Les gens de bien même, par une piété mal entendue, s'imaginent quelquefois que cette fidélité met des bornes à la vertu, lui fait courir quelque risque, ou en diminue le mérite, que les grandes actions feraient faire plus de progrès. Peut-être dans les uns et dans les autres s'y glisse-t-il quelque secret intérêt de paresse ; on craint la gêne de la ponctualité, et par des dehors spécieux de grandeur on veut se faire un mérite de la lâcheté. Faisons sentir au contraire la justesse d'esprit, la

grandeur d'âme, la vraie prudence de la fidélité; la faiblesse, la bassesse, l'imprudence de la conduite opposée.

1° C'est le propre d'un bon esprit de faire cas des petites choses. Il n'y a qu'un génie élevé, un esprit juste et ferme, qui ait assez de finesse pour en sentir le prix, assez d'étendue pour les embrasser sans confusion, assez de constance pour les observer sans se relâcher. Un esprit médiocre s'embarrasse et se perd dans une foule de petites affaires. C'est un insecte pour qui les brins d'herbe d'une prairie sont une épaisse forêt d'où il ne peut sortir. Un homme faible est bientôt à bout; c'est un enfant fatigué d'un voyage de quelques pas; mais un grand homme, semblable à la divinité, qui veille à la conservation d'une feuille, comme à la gloire d'un vaste empire; un grand homme également exact et supérieur à tout, ne dédaigne, ne néglige rien. Il sait au contraire tout estimer, tout relever, mettre tout à profit, tandis qu'un esprit borné se noie dans un tas de bagatelles, sa vue faible n'aperçoit que les objets les plus frappants, et se laisse engloutir dans les grains de sable.

Qu'on présente à un homme ordinaire un tableau fini d'un grand peintre, insensible à mille beautés qui lui échappent, il n'y trouve qu'un plaisir médiocre; mais des yeux savants ne se lassent pas de l'admirer. Légèreté du pinceau, finesse des traits, fraîcheur du coloris, dégradation des nuances, négligence des draperies, choix des attitudes, partout il reconnaîtra l'habile main qui l'a tracé. Voilà le coup de maître; c'est en quoi consiste tout l'art. Ces beautés de détail occupent tous les connaisseurs, un nombre infini de termes suffisent à peine pour les exprimer. Toutes ces beautés, toute cette perfection, quoi de plus petit? c'est une couleur plus ou moins détrempée, un coup de pinceau, une ligne plus ou moins déliée, en un mot ce n'est rien, et ce rien charme les personnes de meilleur goût; ce rien rend inestimable la plus vile matière, un rien négligé fait la grossièreté du travail, qu'on délaie ces couleurs, qu'on effile cette toile, ce ne sera qu'une liqueur dégoûtante, une matière méprisable.

La nature n'a pas moins que l'art attaché la perfection de ses ouvrages à des petites choses; qu'est-ce dans une fleur, dans un arbre, dans un paysage, dans un oiseau, que l'arrangement de quelques feuilles, la distribution de quelque plumage, ce mélange de quelque couleurs? Cependant Dieu même nous le fait admirer. Salomon dans toute sa gloire ne fut pas si magnifiquement vêtu que le lis des champs. Mon épouse est toute belle et digne de moi; je ne puis mieux peindre ses charmes qu'en les comparant aux plus petites productions de la nature, ses joues ressemblent à un quartier de grenade, sa taille est comme la palme, son visage est comme la rose de Jéricho et le lis des vallées. Dans l'homme lui-même, le chef-d'œuvre de l'univers, la beauté du corps dépend des petites choses. A quelques monstres près, tous les corps humains sont composés des mêmes membres, dans la même proportion et le même arrangement. Les charmes de la personne la mieux faite ne la distinguent d'une autre qui n'a rien d'aimable et ne consistent en effet que dans je ne sais quoi qu'on ne saurait définir. Des traits réguliers, un teint animé, un ton de voix, un air, une physionomie, une foule de riens; Dieu lui-même daigne en faire l'éloge. Vous avez blessé mon cœur, ma bien-aimée, par un de vos regards, par un de vos cheveux, par vos moindres démarches. Hélas, le monde ne le pense que trop! L'objet de tant de vanité, la matière de tant de péchés, de chagrins, de soins, de folle dépense, de vain étalage! Qu'est-il dans le fond, envisagé de près et d'un œil équitable, qu'un assemblage de très-petites choses?

L'agrément moral, non plus que le physique, n'est qu'un résultat d'une foule de minuties. Quel est donc le mérite des gens du monde, de ce qu'on appelle bonne compagnie, gens de bel air qui donnent le ton; qui font, dit-on, le plaisir de la société, qu'on se dispute, qu'on s'arrache, qui se mettent eux-mêmes au plus haut prix, fort au-dessus de tout le reste? Sont-ils plus habiles que d'autres? ils ne savent rien. Ont-ils plus d'esprit? ils n'ont que du babil. Travaillent-ils pour le public? ils ne font rien. Leur voit-on plus de vertu? moins qu'à personne. Edifient-ils par leur régularité? ils scandalisent par leur dissolution. Sont-ce des amis solides? ils n'ont que des paroles, et n'en tiennent aucune. Ont-ils plus de valeur et de courage? ce sont des lâches. En un mot, à les approfondir, ce sont des hommes très-communs. Qui leur donne donc tant de présomption et de crédit? Ils sont habillés proprement, se présentent hardiment, sourient gracieusement, jettent un coup d'œil mystérieux, répètent quelque compliment, savent quelque historiette, parlent un jargon, ont un air libre et aisé. N'est-ce que cela? non, ce n'est que cela; en faut-il davantage? Les deux sexes y sont pris. Oserais-je traiter tous ces colifichets de petitesses? ne m'accuserait-on pas de manquer de goût si je n'encensais cette idole : *Annuit oculis, digito loquitur, terit pede.* (*Prov.*, VI, 13.)

La vraie, la solide politesse, qui n'est que le fruit et l'agrément de la vertu, n'est aussi qu'un amas de petites choses. On n'a pas tous les jours de riches présents à faire, de services essentiels à rendre, tout le monde ne le peut pas. Un air ouvert, un regard prévenant, une modestie respectueuse, une parole obligeante, un silence discret, une facilité complaisante. Voilà ce lait et ce miel qui coulent des lèvres, ce qui fait et la douceur et l'édification de la vie. Dans tout cela, point de grandes choses, point de grands sujets. Le plus petit des hommes est plus richement pourvu de ces grâces que le plus grand prince. Le prince ne peut y aspirer qu'en s'abaissant aux petites choses; toute sa grandeur ne peut y atteindre. Ce n'est qu'en descendant qu'il s'é-

lève a ce genre de perfection, fort supérieur à la majesté imposante de son diadème.

Les gens d'esprit n'ont guère plus à s'enorgueillir de leurs productions. Il y a peu de pensées sublimes, faible étincelle qu'on voit rarement briller dans les ténèbres de l'esprit humain; bien peu de neuves, tout est dit depuis des siècles, rien de nouveau sous le soleil; peu de découvertes, le hasard a fait faire les plus importantes. Qu'est-ce donc que beauté de style, finesse de composition? C'est un tour de pensée, un arrangement de phrases, un choix de mots, un assortiment d'épithètes; peu de chose. Il y a plus de sublimité dans la simplicité de l'Ecriture, plus de réalité dans les livres grossiers et hérissés des géomètres, des théologiens, des jurisconsultes que dans tous les discours académiques. Là, c'est la vérité pure; ici, la vérité raisonnée; et dans les ouvrages d'esprit comme dans les viandes, qu'est-ce que l'assaisonnement? un grain de sel, une pincée de sucre. Voilà pourtant le bon goût!

Ainsi en est-il de la vertu. Un assemblage de choses légères en fait ordinairement tout l'exercice. Dieu seul peut en faire constamment de grandes; et si quelquefois il permet que les hommes en fassent qui ont quelques traits de grandeur, le total de leur vie n'est qu'un tissu de choses peu considérables, auxquelles il attache le mérite et la perfection. La société par les liaisons, les affaires par leurs embarras, les devoirs par leur multitude, les besoins par leurs minuties, les adversités par leurs épines, les plaintes par leurs douceurs; une foule de pensées, de paroles, d'actions, de tentations, de grâces toujours renaissantes imposent également à tous les hommes la nécessité de l'attention et de la fidélité à une infinité de petites choses. La loi est commune au pécheur et au juste; la voie étroite et la voie large sont, pour ainsi dire, semées du même gravoi. Le vice qui en abuse, la piété qui les met à profit subissent la même destinée; c'est l'état de l'homme sur la terre. Il est lui-même très-peu de chose; ce qui le compose, ce qui l'environne, ce qui l'occupe, ce qui l'amuse, ce qu'il possède, ce qu'il perd, ce qu'il fait, ce qu'il dit est très-peu de chose; son salut ou sa damnation y sont attachés. L'usage qu'ils en font met entre eux une si grande différence, jusque dans la même profession, la même communauté, la même famille. On est chargé des mêmes devoirs, on fait les mêmes choses toutes petites : l'un réussit et l'autre échoue; l'un plaît, l'autre révolte; l'un est estimé, l'autre méprisé; l'un édifie, l'autre scandalise; l'un avance, l'autre recule; l'un se sauve, l'autre se damne; tout dépend de leur fidélité. On manque par paresse, ou l'on remplit avec ponctualité les menus devoirs; on néglige imprudemment, ou l'on prend soigneusement les petites précautions. Voilà ce qui, devant les hommes, fait la gloire et les succès des uns, la honte et le malheur des autres, et devant Dieu, la réprobation ou le salut. Une poignée de lentilles préparées, quelque peau parfumée, décident le sort de Jacob et d'Esaü, et donnent au cadet le droit d'aînesse.

Ouvrez donc les yeux à la lumière, et sachez connaître et apprécier ces avantages et les inconvénients des petites choses. Vos yeux n'apercevront-ils que les montagnes? ne verront-ils que les gouffres? Quel aveuglement! L'émail des prairies, la douceur des fruits, le chant des oiseaux ne flatteront-ils pas vos sens? Qu'ils sont grossiers! Ne craindrez-vous que la mort? ne sentirez-vous que le coup mortel du glaive qui vous perce? Quelle stupidité! La beauté, la force, l'agilité, la santé, ne sont donc d'aucun prix? Quelle léthargie! Ne songez-vous à vous garantir que quand le feu aura consumé votre maison, et à prendre les armes que quand l'ennemi vous aura enchaîné? Quelle folie! le bouclier qui couvre, le retranchement qui défend, la vigilance qui sauve, sont donc inutiles? Votre défaite est certaine. Vous ne voulez que des trésors, vous ne ramassez que les couronnes. Quelle imprudence! Les épis de blé, le fruit des arbres, les profits du travail, le gain du commerce, objets trop au-dessous de vous, sont comptés pour rien. Vivez toujours dans l'indigence, tombez enfin dans la dernière misère. Le péché mortel est le plus grand des maux, mais est-ce le seul? Les vertus héroïques, les grandes actions sont très-précieuses, mais sont-elles les seules estimables? Tout a son prix, et l'assemblage de tous ces petits biens est sans prix. Voilà les règles de la sagesse, les leçons de la vérité. Suivre d'autres idées, tenir une autre conduite, est-ce montrer de l'esprit, du goût, des lumières? Non! c'est faire voir la faiblesse de l'esprit, la grossièreté du goût, les ténèbres de l'ignorance, ou plutôt les abîmes de la démence dans l'affaire où il est de la dernière importance de marcher dans la bonne voie et de n'y suivre que de bons guides; ce n'est pas moins montrer la bassesse du cœur et des sentiments opposés à la grandeur d'âme.

2° Si la fidélité aux petites choses fait l'éloge des lumières et de la finesse de l'esprit, elle ne met pas moins dans un beau jour la noblesse et la grandeur d'âme. L'amour-propre qui fait la bassesse de l'homme du monde, dégrade les plus belles actions quoiqu'il en fasse son aliment, et la charité, qui en est la vraie grandeur, ennoblit les plus petites, quoique l'ardeur insatiable de son zèle, se trouvant toujours en reste devant Dieu, en soit la moins satisfaite, et ne cesse de dire comme le plus sage des rois : Est-il possible, est-il croyable qu'un Dieu daigne habiter dans une maison bâtie de la main des hommes? Ce chef-d'œuvre de ma magnificence, qu'est-il auprès de celui que le ciel et la terre ne peuvent contenir? *Ergo credibile est*, etc. (II *Paral.*, VI, 18.)

Les grandes actions coûtent peu à l'amour-propre; elles le favorisent même, tout y soutient la nature. La raison, l'honneur, l'intérêt y agissent de concert avec la foi. L'éclat dont elles brillent aux yeux du monde, la secrète complaisance qu'on y a de son

courage, tout amuse, tout éblouit l'imagination. Dans les occasions brillantes, les premiers mouvements sont des saillies de vertu et des élancements d'héroïsme. L'orgueil languit dans les petites actions, n'y trouve point le lustre qui le flatte et l'anime. Les grandes actions sont aisées. Préparé par l'attente qui les précède, soutenu par l'applaudissement qui les accompagne, récompensé par le succès qui les suit, qu'on est bien dédommagé des combats souvent assez courts qu'il a fallu livrer! L'obscurité fait dédaigner les petites. Le motif en est plus pur, rien d'humain ne s'y mêle. La nature, le goût, l'intérêt n'y entrent pour rien, Dieu seul en est le principe. Il est plus difficile d'aller uniment à son devoir à travers ces inégalités naturelles à l'homme, et d'être à l'épreuve des dégoûts, des faiblesses, de l'inconstance. Les grandes actions sont peu mortifiantes; on en est bientôt quitte. Un moment de ferveur dévore tout, un sang bouillant entreprend tout; on aimerait mieux faire tout d'un coup un grand sacrifice que d'être dans les moindres choses aux prises avec soi-même. Qui n'aimerait mieux être tout d'un coup dévoré d'un lion que la proie d'une foule d'insectes?

Qu'a-t-elle donc de si recommandable cette femme forte de l'Ecriture pour mériter un panégyrique si singulier? A-t-elle vaincu des armées, conquis des royaumes, gouverné des nations, composé des ouvrages, opéré des miracles? Non. Elle se lève de grand matin, fait ses provisions, a soin de sa famille, prend sa quenouille et le fuseau, file le lin et la laine. Voilà cette femme admirable qu'on ne trouve point, qui l'emporte sur les richesses, les talents, les grâces de toutes les autres : *Supergressa es universas.* (*Prov.*, XXXI, 29.) Qui porta jamais la perfection plus loin que la très-sainte Vierge? c'est là vraiment la femme forte qu'il faut aller chercher au bout du monde. La vérité explique la figure. Renfermée dans la maison, ensevelie dans des occupations viles et obscures, bornée aux soins de sa famille, elle prépare les aliments à son fils et à son mari, elle leur file leurs habits. Attentive aux devoirs de la bienséance, elle rend visite à sa cousine Elizabeth. Assujettie aux faiblesses d'un enfant, la voilà aux pieds d'une crèche qui l'enveloppe de langes et le nourrit de son lait. Exposée aux plus humiliants revers, elle fuit en Egypte; et verse des larmes au pied de la croix. Partout rien que de petit et de commun; la beauté de la fille de Sion est toute intérieure. Qui oserait comparer la sainteté la plus brillante avec la bassesse de Marie? *Supergressa es universas.*

Le Sauveur du monde n'a-t-il jamais fait que ce qu'on appelle de grandes choses? N'a-t-il paru que sur le Thabor dans l'état de sa gloire? Ne l'a-t-on pas vu dans une étable sous les langes de l'enfance? N'a-t-il ouvert sa bouche que pour prononcer des oracles? Il a demandé à boire à la Samaritaine et à manger à ses disciples. N'a-t-il agi que pour faire des miracles, guérir les malades, ressusciter les morts? On l'a vu s'asseoir au bord du puits de Jacob pour y prendre quelque repos. A-t-il toujours commandé aux anges de le servir et aux eaux de le porter? N'a-t-il pas gagné sa vie par un métier mécanique? il s'en est même fait un mérite. La théologie enseigne que le Verbe incarné voulant acquérir, à titre de récompense, une gloire qui lui est due par la nature divine, a mérité par toutes les actions même les plus petites. Une goutte de sang, un soupir, une larme étaient sans prix et suffisaient pour racheter tout un monde. Quel prix ne donne pas aux nôtres la dignité infinie de celui à qui l'humanité nous unit, qui nous y porte par sa grâce, les sanctifie par ses exemples, les couronne dans sa personne. Pour opérer ce grand mystère de la Rédemption, il n'emploie que de petites choses. Une vierge s'énonce en la mère, un vil artisan même pour son père. Quelques gouttes de sang dans le sein de Marie forment tout son corps; quelques gouttes de lait sa nourriture. Il naît dans une étable, il est enveloppé de langes. Ses premiers adorateurs sont des bergers, ses disciples sont des pêcheurs; lui-même ne paraît qu'un homme de la lie du peuple. Une parole, un peu de boue, le bout du doigt sont les instruments de ses miracles. Il meurt sur une croix, le tombeau renferme son corps : *Elegit et ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destrueret.* (I *Cor.*, I, 28.)

Le Très-Haut lui-même, dans le sein de sa gloire, n'est-il donc occupé que de la génération de son Verbe et de la procession du Saint-Esprit. Pensons-nous, avec les impies que, regardant comme au-dessous de lui le soin de ses créatures, il abandonne au hasard le monde qu'il a créé? Se contente-t-il de marcher sur les montagnes, de se faire porter sur les ailes des vents, de monter sur les nues comme sur un char de triomphe, d'effrayer les mortels par le tonnerre et la foudre, d'ordonner à son gré du calme et de la tempête. Ses yeux ne sont-ils pas ouverts sur les grains de sable comme sur les hautes montagnes? Compte-t-il moins les feuilles des arbres que les étoiles du ciel? Est-il moins attentif à orner les lis des champs qu'à élever les cèdres du Liban? Nourrit-il moins la fourmi que le monarque? Cette main toute-puissante qui donne le branle à l'univers ne néglige pas le moindre de nos cheveux, il n'en tombe pas un sans son ordre; et nous cendre et poussière, nous dédaignerions des objets dont un Dieu fait sa gloire, nous croirions nous dégrader en pratiquant des actions dont sa puissance s'occupe : *Pusillum et magnum fecit, et cura æqualiter est de omnibus.* (*Sap.*, VI, 8.)

La Sagesse a tout fait avec nombre, poids et mesure; rien ne désigne mieux son exactitude dans les moindres choses et l'universalité de la loi qui en fait le prix. Qu'est-ce qui forme le poids et rompt l'équilibre? Un grain de sable; et la finesse de celui qui pèse est de le prendre avec précision : *Momentum stateræ.* (*Isa.*, XL, 16.) Qu'est-ce qui forme

le nombre et le consomme, le diminue, l'augmente? L'unité, c'est-à-dire ce qu'il y a de moindre dans chaque chose. L'habileté de celui qui calcule est de savoir, jusque dans les moindres fractions, n'en mettre pas une trop ou trop peu. Qu'est-ce qui forme la mesure et la règle? une ligne, un point. Plus elle est précise, plus elle marque la dextérité de celui qui la fixe : *In pondere, numero et mensura.* (*Sap.*, XI, 21.) Tous les ouvrages de Dieu sont ainsi pesés, mesurés, calculés avec une exactitude parfaite. L'équité qui doit régner dans le commerce, la régularité qui doit diriger toute la vie, la piété qui doit consacrer tout à ce souverain maître, imposent à l'homme l'heureuse obligation d'imiter cette divine exactitude. On peut même dire en un sens que tous les ouvrages de Dieu dans l'univers ne sont composés que de petites choses dont l'union, l'arrangement, la combinaison font la grandeur et la beauté. Qu'est-ce que le vaste océan? un assemblage de gouttes d'eau. Qu'est-ce que le rivage qui lui sert de barrière? des monceaux de grains de sable. Qu'est-ce que la terre que nous habitons? un amas de grains de poussière. Cette admirable, cette immense lumière qui éclaire tout, n'est qu'une multitude de petites parcelles de matières partout répandues. Votre vie, même la plus éclatante, n'est de même qu'un tissu de moments, d'actions, de mouvements, de paroles dont chacune est très-peu de chose, mais dont la régularité, le principe, la fin, la vertu qui les pratique, les élève jusqu'à la divinité dont elles imitent les opérations et procurent la gloire, et méritent la possession éternelle.

3° La fidélité aux petites choses est un effet de la prudence; c'est le moyen le plus sûr et le plus efficace d'arriver à la perfection. Les grandes actions l'éloignent, la retardent, lui font courir le plus grand risque. Elles alarment la faiblesse et arrêtent souvent l'entreprise par la vue des difficultés; elles nourrissent la paresse et ralentissent les progrès par l'amour du repos. Elles perdent le fruit de la vertu en l'exposant à de plus grandes tentations, elles se tournent contre elle dans le succès par le poison de l'orgueil, elles dérobent même au prochain l'avantage de l'édification.

On s'alarme moins des petites actions, on les abandonne moins, on y revient plus aisément; les grandes effarouchent. Il semble que la vertu, fort supérieure à nos efforts, soit le chef-d'œuvre inaccessible de l'héroïsme. La voie qui y conduit paraît si escarpée et si difficile que personne n'ose s'y engager; c'est une terre qui dévore ses habitants. Qui peut en espérer la conquête? en demandant peu on rassure les plus timides et tout s'aplanit; on met tout à portée des plus faibles mains. Qui est-ce qui ne peut supprimer une parole, retenir un coup d'œil, faire une élévation de cœur? Quand on se relâche on rougit de sa faiblesse, on se reproche sa lâcheté; dans les grandes occasions on la justifie. On revient plus aisément quand le voyage n'est pas si long. L'accommodement est plus facile quand les conditions du retour sont moins onéreuses. Il reste toujours un fond de bonne volonté qui peut être aisément mis en œuvre, quand la médiocrité des demandes ne jette point dans le découragement, n'étouffe point ce feu près de s'éteindre. Par un pieux artifice la sagesse prend les mêmes mesures que le vice. Le démon n'a garde de proposer d'abord des forfaits à commettre, il révolterait. Il n'invite qu'à des fautes légères dont on ne se défie pas et par un enchaînement difficile à rompre, les forfaits vont suivre. Le Saint-Esprit daigne par bonté se proportionner de même à notre faiblesse. Il n'exige pas d'abord de grands sacrifices, de grandes victoires; une vertu naissante rendrait les armes à la vue de l'ennemi. Mais par un heureux engagement les faibles mouvements dont d'abord il se contente vont amener les plus rapides élancements; exigeons peu pour obtenir beaucoup.

Pense-t-on que les grandes actions nourrissent la paresse et que la continuité des petites la combat. On croit avoir beaucoup fait quand on peut s'applaudir de quelque acte héroïque, et, pour se dédommager de ses peines, on se repose à l'ombre de ses lauriers. Combien d'hommes célèbres ont cessé d'être des héros après une victoire, et enseveli dans l'oisiveté la gloire dont ils s'étaient couverts. Mais on rougirait de s'arrêter quand on n'a fait que peu de chose, on ne peut se regarder ni comme acquitté de sa dette, ni comme déchargé de son obligation, ni comme justifié par ses efforts, ni comme dispensé par impuissance. Oubliez le passé, disait l'Apôtre, ne le comptez pour rien. Bien loin que tout soit fait pour vous, vous ne faites que commencer, ne songez qu'à ce qu'il vous reste à faire : *Quæ retro sunt obliviscens.* (*Philip.*, III, 13.)

Les tentations qui quelquefois renversent les plus saints y sont bien plus fortes. Une faible vertu manquera-t-elle d'échouer où les plus forts ont fait naufrage. Pourquoi demander de si grands ennemis à combattre, les petits ne sont que trop redoutables? Un grand vent augmente un grand incendie, il éteint une bougie, il dissipe une étincelle. Un homme sait manger sans risque des aliments grossiers; il faut du lait aux enfants. Mesurez vos forces avant de vous jeter dans la mêlée, calculez la dépense, examinez vos fonds avant d'entreprendre un vaste édifice; c'est aux grands vaisseaux à prendre le large et à braver les orages dans la haute mer, une petite barque doit se borner à côtoyer le rivage. Que les âmes consommées soutiennent, ambitionnent ces fortes épreuves, un novice y succomberait. Bornez-vous aux petites choses, dit saint Paul, ne prenez pas votre vol si haut, ce serait une illusion dangereuse de dédaigner ces moindres choses sous prétexte d'aspirer aux plus sublimes. L'orgueil seul peut la suggérer ou l'hypocrisie peut s'en faire un prétexte : la prudence ne néglige rien, tout lui sert de degrés pour

s'élever au sommet de la perfection. *Non alta sapientes sed humilibus consentientes.* (*Rom.*, XII, 16.)

Ces actions héroïques qui sont le chef-d'œuvre de la vertu lui suscitent un nouveau danger par le succès. Si ce succès manque on se décourage plus aisément; honteux de sa défaite, on croit tout perdu. Si elles réussissent, l'orgueil s'y glisse davantage; écueils de toutes parts. S'il y a moins à gagner il y a aussi moins à perdre dans les petites. On répare plus aisément ses fautes. La perte après tout est légère et les suites peu à craindre. Le succès est médiocre, il a peu d'éclat, l'amour-propre en est moins flatté. Une action brillante semble nous élever au-dessus des nues et nous placer parmi les saints. Les actions communes nous laissent marcher sur la terre avec les hommes ordinaires. Il est toujours plus sûr de ne pas tant risquer; si l'on ne remporte pas de grandes victoires, du moins n'est-on que légèrement blessé; si l'on ne fait pas d'immenses conquêtes, du moins conserve-t-on ce qu'on a : *Noli altum sapere sed time.* (*Rom.*, XI, 20.) Que l'homme est difficile à connaître! son cœur est un abîme impénétrable même à ses propres yeux; on le connaît dans les grandes actions, encore moins que dans les petites. Il faut dans les occasions d'éclat payer de sa personne, conserver sa réputation, soutenir le spectacle. On ne se négligerait pas impunément, on ne travaille pas sans récompense. L'homme est tout différent dans le détail; il n'a rien à espérer ni à craindre. Ses fautes sont impunies, ses bonnes œuvres inconnues, il agit avec liberté et par lui-même, il ne se commande rien, ce n'est que l'instinct de la vertu qui est son mobile; cependant ces occasions sont fréquentes, souvent imprévues, il s'oublie, s'échappe, se montre ce qu'il est. Dans la vie commune on le voit, sur le théâtre on ne voit que le masque.

Enfin, comme le scandale du péché mortel est souvent moins funeste que celui du véniel, on édifie communément par les petites actions plus que par les grandes. Tout le monde parle d'une grande action, la loue, l'admire; peu de gens y prennent intérêt, bien peu se l'appliquent et songent à l'imiter; plus elle est héroïque, plus on s'en croit dispensé; tout le monde parle d'un grand forfait, il en a horreur; plus il est énorme, moins il trouvera d'admirateurs. Personne ne veut être ni un scélérat, ni un saint; le détail est sous nos yeux et à notre portée, il nous intéresse, il nous touche de près, il revient sans cesse. A tout moment on sent une politesse ou une grossièreté. On voit la légèreté ou la modestie, l'indiscrétion ou la réserve; à tout moment on peut les pratiquer. La plupart des gens n'en demandent pas davantage, et ne sont capables d'autre chose. Ce seul modèle peut leur être utile.

C'est la raison sans doute qui engagea le Sauveur du monde à faire si peu d'actions brillantes pendant trente années. Une vie si précieuse devait-elle être ensevelie dans les viles fonctions d'un artisan, et ne devons-nous pas regretter les merveilles infinies que sa puissance et sa sagesse y auraient pu opérer? Non; il est plus utile à l'homme d'être formé à la vie commune. C'est son partage, son bonheur, sa perfection. Le christianisme a fourni des héros de toute espèce; il en fallait pour la gloire, il en faut plus pour l'instruction du genre humain. Qui peut, comme les apôtres, aller à l'extrémité du monde, travailler au salut des âmes? Est-ce aujourd'hui le siècle des martyrs? Qui peut se flatter de verser son sang pour la foi? Tout le monde peut-il faire de grandes aumônes et de grandes austérités? mais chacun peut souffrir une légère mortification. Offrir à Dieu quelque petit sacrifice, rendre un service au prochain, tenir un discours pieux, instruire un ignorant, consoler un affligé. Quel besoin n'avons-nous pas d'être formés, invités, encouragés à ce qui revient à tout moment? Quel scandale continuel, qu'une conduite irrégulière! Quoiqu'en de petites choses on peut tout attendre de celui qui ne manque à rien, quelle apparence de rien espérer dans les grandes occasions de celui qui se dément dans les plus légères. Ainsi disait à son précurseur celui qui s'abaissa jusqu'à se faire baptiser. Ne négligeons rien, remplissons toute justice : *Sic decet nos implere omnem justitiam.* (*Matth.*, III, 15.)

Le Tout-Puissant, à qui une parole suffit pour créer un monde, semble se plaire à opérer les plus grands prodiges par les plus petits moyens. Prodiges de victoire. Téméraire Philistin qui, par un injurieux défi, venez insulter au peuple de Dieu, vous vous rassurez sur votre taille gigantesque, sur la force et le poids de vos armes, il ne faut qu'un enfant pour vous vaincre. Mais de quoi se servira cet enfant, prendra-t-il le bouclier et l'épée? Le prince lui offre les siens, il les essaie; mais il est trop faible et trop peu accoutumé : *Usum non habeo.* (*I Reg.*, XVII, 39.) Une pierre dans sa fronde va renverser le colosse. Il n'en fallut pas davantage pour briser la statue de Nabuchodonosor, et réduire en poussière l'or, l'argent, le fer et l'acier. L'armée des Madianites fut défaite par quelques pots de terre cassés, son malheur annoncé par un pain cuit sous la cendre.

Prodiges de guérison. Des eaux agitées dans la piscine de Siloé, un malade qui s'y plonge, quoi de plus simple! et tous ses maux y sont guéris. Ne peut-on pas dire avec Naaman : Est-ce donc là tout ce que fait ordonner ce fameux prophète? Fallait-il pour cela venir de si loin? Les eaux de la Syrie ne valent-elles pas celles de la Palestine? Rien ici ne frappe les sens. Le tonnerre s'est-il fait entendre? le soleil s'est-il ébranlé? Non, quelques gouttes d'eau rendent la santé. Je m'attendais, disait Naaman aussi indigné que surpris, je m'attendais que le prophète viendrait au-devant de moi, adresserait à son Dieu des prières ferventes, qu'il toucherait la partie malade, et forcerait

en quelque sorte son Dieu de venir à mon secours. A quoi tint-il que son orgueil ne lui fût funeste? Heureux de s'être rendu aux sages exhortations d'un serviteur qui sentait le prix de la fidélité aux plus petites choses, il la sentit enfin, et vint avec le plus religieux respect en remercier le saint prophète. Orgueil humain! voilà à quoi tient votre guérison spirituelle; faute de ce léger secours, le paralytique languit au bord de la piscine depuis trente-huit ans.

Prodiges de grâce dans la religion et dans les sacrements. Quels furent les fondateurs de cette religion? Tout ce que le monde voit de plus petit; l'obscurité de la naissance, la médiocrité de la fortune, le défaut de connaissance et de lettres, de crédit et de dignité, des pêcheurs qui expirent sous le fer d'un bourreau. Quels sont les canaux de la grâce? Une goutte d'eau, un morceau de pain, un peu de crème. Cette goutte d'eau efface le péché originel, fait entrer dans l'Eglise, donne droit à la gloire du ciel; ce peu de crème donne le Saint-Esprit, rend invincible devant les tyrans, se joue des roues et des échafauds; cette goutte d'huile fortifie dans les derniers moments, soulage dans les plus violentes douleurs, prépare à une sainte mort; ce morceau de pain renferme le corps et le sang d'un Dieu, nous nourrit de sa substance et nous transforme en lui. Ainsi, grand Dieu, tout est puissant entre vos mains! Les moindres choses semblent changer de nature, et, s'élevant jusqu'à vous, nous peignent votre grandeur et en portent le sceau. Heureux si nous savons ennoblir ainsi nos moindres œuvres, et obtenir la récompense éternelle. Ainsi soit-il.

DISCOURS III.

SUR LE NOMBRE DES PETITES CHOSES.

Vestri capilli capitis omnes numerati sunt. (*Luc.*, XII, 7.)

Les cheveux de votre tête sont tous comptés.

Se peut-il que la divine sagesse daigne s'abaisser jusqu'à compter nos cheveux? Je la vois sur son trône environnée de millions d'anges, occupés à la servir. Les nuages sont la poussière de ses pieds, elle donne des noms aux étoiles, en compte la multitude infinie, et les appelle chacune par son nom : *Numerat multitudinem stellarum, et omnibus nomina vocat.* (*Psal.* CXLVI, 4.) Et sur la terre elle prend soin des passereaux qui ne se vendent qu'un sol, *veneunt dispendio.* Elle habille plus magnifiquement que Salomon les herbes des champs qu'on jette dans le fourneau : *In clibanum mittitur.* (*Matth.*, VI, 30.) Elle multiplie et diversifie à l'infini les feuilles des arbres dont le vent se joue : *Folium quod vento rapitur.* (*Job*, XIII, 25.) Elle est si attentive aux moindres choses qu'elle tient un compte exact de tous nos cheveux : *Capilli omnes numerati sunt.* (*Luc.*, XII, 7.) Quel compte doit-elle donc tenir de nos bonnes œuvres? Ne sont-elles pas plus précieuses que des cheveux, des feuilles, des passereaux? *Multis passeribus meliores estis vos.* (*Matth.*, X, 31.)

Les élus et les réprouvés, ainsi que leurs œuvres, bonnes ou mauvaises, ne sont pas moins comptés. Puisqu'ils sont marqués les uns par le signe *Taü* et écrits dans le livre de vie, les autres par le caractère de la bête, et leur nom tracé dans le livre de mort. Les réprouvés et leurs péchés semblent innombrables par leur multitude infinie : *Multiplicati sunt super numerum.* (*Psal.* XXXIX, 6.) Le nombre des élus, quoique plus petit, est très-grand; Dieu les appelle, comme ses brebis, chacune par son nom : *Vocat eas nominatim.* (*Joan.*, X, 3.) Voyez, disait Dieu à Abraham, les étoiles du ciel et les grains de sable de la mer, comptez-les si vous pouvez. Vos descendants ne seront pas nombreux. La réalité dans la loi nouvelle accomplira la figure; vos enfants, selon l'esprit, seront infinis en nombre, j'en ferai le calcul, ils passeront ces grains de poussière: *Dinumerabo eos et super arenam multiplicabuntur.* (*Psal.* CXXXVIII, 18.)

Les actions de chacun des hommes ne sont pas moins innombrables, et rien peut-être ne doit nous effrayer ou nous consoler davantage que ces amas prodigieux de vertus ou de péchés qui remplissent nos jours, selon qu'on a vécu fidèle ou infidèle. La vie coule imperceptiblement; chaque moment voit une action bonne ou mauvaise. Quel nombre! mais qui y fait réflexion? C'est une armée qui défile pour ainsi dire; on ne peut en bien juger, que lorsqu'après la mort, regardant toute la vie comme une vaste plaine, du haut d'une montagne, on voit toutes ces actions rassemblées et rangées en bataille, chacune pour ainsi dire dans son poste, selon l'ordre du temps où elle a été faite, de l'occasion qui l'a produite, des objets qui l'ont multipliée, des intentions qui en font le prix. Le Seigneur qui punit David lorsqu'il fit par vanité le recensement de tous ses sujets, ordonna plusieurs fois à Moïse de faire le dénombrement de tout le peuple, et nous ordonne d'examiner sans cesse toutes nos œuvres : *Ponite corda vestra super vias vestras.* (*Agg.*, I, 5.)

Il le fait lui-même, comme le remarque Job. Ah! Seigneur, vous avez compté tous mes pas; quel calcul! quel nombre! Qui voudrait, qui pourrait le faire que vous, à qui tout est connu? Vous avez plus fait; il semble que vous craignez de perdre le souvenir de mes œuvres : vous les avez enfermées dans un sac et scellées de votre sceau, pour les en tirer au jour du jugement et m'en faire rendre compte : *Dinumerasti gressus meos, posuisti quasi in sacculo.* (*Job*, XIV, 16.) C'est à moi à prévenir ce rigoureux jugement par une exacte supputation de mes œuvres, ou du moins, puisqu'elle est au-dessus de mes lumières, par le soin de diminuer ce nombre dans les fautes et l'augmenter dans les vertus, de sentir l'énorme multitude des unes et le précieux trésor des autres, de craindre ce monceau de sable qui nous engloutit, de désirer et de recueillir cette moisson de mérites qui nous

comble de gloire. C'est ce que nous allons voir dans les deux parties de ce discours, dont nous consacrons la première à vous faire éviter la multitude innombrable des péchés véniels que vous commettez, et la seconde à vous faire pratiquer cette innombrable multitude de petites actions de vertu que vous négligez. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il y a cette différence entre le péché mortel et le péché véniel, qu'on peut, avec le secours ordinaire de la grâce, éviter tous les péchés mortels en général et en particulier; mais on ne peut de même se garantir de tous les péchés véniels en général, quoiqu'on puisse se préserver de chacun en particulier. Nombre d'âmes pures conservent jusqu'à la mort la robe précieuse de l'innocence; mais, à l'exception de Marie, qui par un privilége unique fut exemptée des plus légères fautes, il n'est point d'enfants d'Adam qui ne gémisse sous le poids accablant du joug qui l'assujettit au péché véniel : *Grave jugum super filios Adam.* (*Eccli.*, XL, 1.)

Mais est-ce bien faire sentir la profondeur de la plaie que de faire connaître l'inévitable nécessité du péché? Non. Ajoutons que le nombre en est grand dans les âmes les plus ferventes, qu'il est immense dans les âmes tièdes. Le juste pèche sept fois, dit l'Ecriture, c'est-à-dire un grand nombre de fois; et selon certaines versions, il pèche sept fois le jour : *Septies in die cadit justus.* (*Prov.*, XXIV, 16.) Les apôtres même faisaient beaucoup de fautes, et saint Jacques, nommé le Juste par excellence, en gémit : *In multis offendimus omnes.* (*Jac.*, III, 2.) Si nous osions nous dire exempts de péchés, disait le bien-aimé disciple, ce serait, par un ridicule mensonge, vouloir nous tromper nous-mêmes : *Si dixerimus quoniam peccatum non habemus, ipsi nos seducimus, et veritas in nobis non est.* (I *Joan.*, I, 8.) Il est vrai que ces fautes légères, qui échappent si aisément au plus juste, sont aussi aisément pardonnées que commises. La faiblesse, l'innocence, la précipitation, en sont l'unique principe : le cœur n'y a point de part. Et à Dieu ne plaise que, poussant les choses à l'excès, je veuille alarmer mal à propos des consciences timorées, qu'il faut au contraire rassurer et encourager : elles ne portent que trop loin leurs alarmes.

Il s'en faut bien que les âmes tièdes méritent la même indulgence. Le nombre de leurs péchés est presque infini. Hélas! si les plus pieux tombent si souvent, malgré une horreur extrême des moindres fautes, une vigilance, une mortification continuelles, que sera-ce de ceux qui n'ont ni précautions ni alarmes? Les péchés mortels sont innombrables dans des personnes livrées à quelque passion violente; les péchés véniels ne le seront pas moins dans les personnes négligentes et tièdes. Les passions n'y sont guère moins vives; ce sont moins des péchés multipliés qu'une sorte de péché toujours subsistant : *Oculos incessabilis delicti.* (II *Petr.*, II, 14.) Il est peu d'actions dans la journée qui n'en soient souillées, peu de devoirs remplis parfaitement, peu de vertus qu'on ne ternisse par quelque défaut, peu de commandements qu'on ne viole en quelque chose, peu de passions à qui on ne laisse remporter quelque victoire. Tel est l'infortuné voyageur qui, allant de Jérusalem à Jéricho, tombe entre les mains des voleurs. On le dépouille, on le couvre de plaies, on le laisse pour mort. Il n'est pas mort encore, non plus que cette âme tiède, encore exempte de péché mortel. Mais en est-il bien éloigné? Son état est-il guère moins triste? N'a-t-il pas peut-être reçu quelque blessure mortelle qui va le conduire au tombeau? *Plagis impositis semivivo relicto.* (*Luc.*, X, 30.)

Mais, dira-t-on, la comparaison est-elle bien juste? Ces traits n'ont-ils rien de trop fort? Cet entier dépouillement, cette multitude de blessures, cette faiblesse mortelle, tout cela convient-il à un mal si médiocre? Oui, sans doute, tout cela, trop bien retracé dans la perte des grâces, dans la multitude des fautes, dans la langueur mortelle d'une âme tiède, ne la réduit que trop aux abois, ne la conduit que trop à la mort. Oui, cette multitude de péchés, 1° met l'âme dans un état mortel, 2° lui en fait souvent trouver de mortels, 3° en compose quelquefois un mortel : *Dispoliaverunt plagis impositis semivivo relicto.*

1° Cette multitude met un homme dans un état de mort. Ah! si vous craignez peu le péché véniel quand vous en pesez l'énormité, pouvez-vous être trop effrayé quand vous en comptez le nombre, ou plutôt quand vous ne pouvez en faire le calcul? *Si non times quando appendis, expavesce quando numeras.* Qu'on examine la journée de cet homme tiède, depuis le moment qu'il ouvre les yeux à la lumière jusqu'à celui où le sommeil les fermera. Ce n'est qu'un tissu de fautes. Au lieu de donner la première pensée à Dieu, le démon seul en a les prémices. Combien d'actes de sensualité, de paresse, d'immodestie dans un lit enchanteur, d'où l'on a tant de peine à s'arracher! S'observe-t-on mieux en s'habillant? Craint-on ses propres regards? Se dérobe-t-on soigneusement à ceux d'un domestique? Dans ces habits, que d'affectation, de vanité, de recherche, de dépenses, de délicatesse, souvent de scandale! La journée se termine comme elle a commencé : on se déshabille avec aussi peu de circonspection qu'on s'est habillé; on se couche avec aussi peu de modestie qu'on s'est levé. La sensualité ne souille pas moins ces derniers moments que les premiers, et le démon met le comble à l'ouvrage qu'il avait ébauché. Qui peut se promettre que le sommeil ne livre encore sans résistance à un ennemi qu'on a si fort ménagé? Comment se font les prières du matin et du soir, si tant est qu'on en fasse? Quelle irrévérence dans la posture! quelle négligence dans la récitation! que de distractions dans l'esprit, de dégoût dans le cœur! Est-ce prier Dieu de l'insulter? Une prière de ce

caractère n'est-elle pas plutôt un péché qu'un acte de religion? La messe ne s'entend pas mieux; on n'est pas plus attentif à la lecture ni plus respectueux à l'office divin. Combien, dans le repos, de petits excès! combien d'intempérances, de gourmandise, d'avidité, de raffinement! On n'y perd pas la raison, mais en suit-on bien les lois? On n'y dit point d'obscénité grossière, mais n'y a-t-il pas trop d'enjouement? On ne s'engraisse pas de la substance des pauvres, mais leur donne-t-on du moins les miettes qui tombent de la table? Hélas! une faute qui paraît si légère, amèrement reprochée au mauvais riche, fait une partie de sa réprobation. Il ne demande pas la possession de Dieu, ses péchés mortels l'en excluent sans retour : il ne demande dans une goutte d'eau que le pardon d'une faute vénielle. Ne semble-t-il pas qu'en lui refusant un si léger soulagement on veuille punir son péché véniel et lui faire sentir qu'il est irrémissible? Le chaos immense qu'on ne peut franchir rend tout également irréparable. Et avec cette continuité de péchés, vous croyez vivre, mon cher frère? Hélas! je ne vois rien de sain en vous : n'ai-je pas droit de vous regarder comme mort? *A planta pedis usque ad verticem non est in eo sanitas.* (*Isa.*, I, 6.)

Continuons cet humiliant, cet inépuisable détail : est-il d'action où cet homme tiède n'ait quelque reproche à se faire? Combien, dans les conversations, de vivacités, de médisances, de railleries, de mensonges, de discussions, de flatteries, de tolérance! La langue est un monde d'iniquité; il faudrait être parfait pour en éviter tous les désordres : *Universitas iniquitatis.* (*Jac.*, III, 6.) Combien, dans toute la vie, d'oisiveté, d'inutilité, de paresse! Pense-t-on que, comptable des moindres instants, on puisse impunément en perdre? Dans le travail même, que de caprice, de négligence, de précipitation? Fait-on rien parfaitement? Ce bien ne résulte que de l'assemblage de toutes les parties. Le moindre défaut en fait un mal : *Malum ex minimo defectu, bonum ex integra causa.*

La pureté d'intention répare-t-elle du moins tant de défauts? quelle nouvelle source d'égarements! Les vues d'intérêt et d'amour-propre, d'envie et de vengeance, de respect humain et d'ambition, d'hypocrisie et de sensualité, sont-elles donc bien rares? Ah! qui connaît l'étendue et le nombre des péchés? *Delicta quis intelligit?* (*Psal.* XVIII, 13.) Les devoirs de l'état ne sont pas mieux remplis. Une épouse se plaint de la dissipation de son mari, et ne mérite pas moins de reproches. Un enfant perd sa jeunesse, faute d'éducation et de vigilance; l'enfant à son tour, par son indocilité, rend inutile le soin de ses parents. Un procès traîné en longueur fait gémir les parties. Un troupeau sans instruction demande des pasteurs. L'un néglige par dégoût un travail nécessaire; l'autre par caprice se surcharge d'un travail étranger. La bizarrerie, l'inconstance, le dépit, font entreprendre et abandonner cent et cent différentes choses. Qui fait exactement son devoir? *Delicta quis intelligit?* Quelle est la vertu dont on suive toutes les règles? La foi cent fois exposée par des lectures dangereuses et des recherches trop curieuses, cent fois altérée par des discours téméraires, des railleries indécentes, des doutes commencés; l'espérance ébranlée par de secrets découragements, par des murmures sur la Providence, par la recherche des appuis humains; la charité refroidie par l'attachement aux biens du monde, par une foule d'aversions ou d'amitiés trop humaines; la justice violée, la pureté ternie, la prudence négligée, la modestie méprisée, tout se ressent du poison de la tiédeur : *Delicta quis intelligit?* Quel commandement de Dieu observe-t-on ponctuellement? Profanation de fêtes, facilité de jurer, oubli des choses saintes, désobéissance aux parents, animosité et vengeance; connaît-on presque de loi? Enfin chaque passion mal mortifiée porte son coup: la colère attire le feu, la jalousie afflige, la paresse amollit, l'avarice enchaîne, l'orgueil enfle. Que deviendrons-nous, grand Dieu, si vous n'usez d'indulgence! *Si iniquitates observaveris, quis sustinebit!* (*Psal.* CXXIX, 3.) Est-ce vivre, mon cher frère? Non. Tout est blessé, tout est mort en vous : *A planta pedis usque ad verticem non est sanitas.*

Je prends à témoin de ces vérités accablantes toutes les âmes pieuses, toujours attentives, toujours empressées à se purifier devant Dieu; bien loin d'avoir besoin de ces alarmes sur la grandeur de la faiblesse humaine, il faudrait plutôt modérer l'excès de leur douleur. J'en prends à témoin les âmes tièdes elles-mêmes. Une parfaite conversion ne leur paraît si difficile qu'autant qu'elles sentent combien en effet il y a à corriger dans leur conduite. La conviction secrète du nombre des fautes qu'il faudrait réparer ou prévenir fait leur plus grand obstacle: c'est bien moins l'innocence prétendue de leur état qui les rassure, que la difficulté réelle d'un état plus parfait qui les arrête. J'en prends à témoin les libertins mêmes, quand leur malignité fait le procès à l'homme de bien. Quel rigoureux examen, quelle sévère critique! épargne-t-on les actions les plus innocentes? Ces fautes sont donc et plus grandes et plus communes qu'ils ne voudraient se le persuader. Pourquoi avoir un poids et un poids, une mesure et une mesure, et se faire grâce des mêmes choses qu'ils condamnent avec tant de rigueur; leur censure n'est souvent que trop juste. C'est faire grâce aux âmes négligentes, de ne supposer en elles que vingt ou trente péchés par jour. Quel trésor de colère à la fin de la vie. Hélas! avec toutes ces apparences de vie, leur état n'est que trop mortel : *Nomen habes quod vivas et mortuus es.* (*Apoc.*, III, 1.)

Ces vérités doivent-elles surprendre? Ignorez-vous que, selon l'oracle de la Sagesse, il n'est point de parole oiseuse dont on ne doive rendre compte au jour du jugement? *De omni verbo otioso reddent rationem in die*

judicii (*Matth.*, XII, 36) ; qu'on doit éviter jusqu'aux plaisanteries frivoles qui ne sont bonnes à rien : *Scurrilitas quœ ad rem non pertinet.* (*Ephes.*, VI, 4.) Ah ! si une parole simplement inutile est une matière de jugement, et par conséquent une faute, que sera-ce des paroles où la pudeur, où la religion, où la vérité, où la charité sont si souvent, si grièvement blessées? Vous comptez, Seigneur, tous mes pas : *Dinumerasti gressus meos.* (*Job*, XIV, 16.) Les cieux ne sont pas purs à vos yeux : que suis-je, moi, cendre et poussière? vous avez trouvé des défauts dans vos anges : que deviendront les faibles mortels? Le bois vert n'est pas épargné : que peut espérer le bois sec? Malheur à la plus sainte vie, si Dieu l'examine sans pitié : *Vœ etiam laudabili vitœ si sine misericordia discutiatur,* dit saint Augustin, en parlant de sainte Monique.

Que vous seriez à plaindre si chacun de ces péchés faisait sur votre corps quelque blessure ; l'homme le plus robuste y survivrait-il? Si chacun vous enlevait une partie de vos biens, le plus opulent patrimoine y suffirait-il ? Si chacun portait une tache sur le visage, la plus rare beauté n'en serait-elle pas hideuse? Si pour chacun on vous imposait quelque pénitence, la plus longue vie serait trop courte. Tels ces martyrs qu'on livrait aux enfants pour les tourmenter, tel Hérode mangé de vers. Vous avez évité, dit saint Augustin, d'être écrasé par l'énorme masse du péché mortel ; prenez garde de ne pas être écrasé sous un monceau de péchés véniels : *Molem avertisti, cave ne arena obruaris.* Un grain de sable est peu de chose, un amas de grains sert de barrière à l'univers. Une goutte d'eau est peu de chose, un amas de gouttes forme des rivières et des mers, arrache les arbres, entraîne les pierres. Un homme est peu de chose, un nombre d'hommes forme des armées, prend les villes, ravage les provinces, fait la conquête des empires. Qu'importe qu'une bête féroce vous dévore, ou qu'une foule d'insectes ou de rats vienne, comme aux Egyptiens ou aux Philistins, vous arracher la vie par mille cruelles morsures; qu'importe qu'une vague furieuse engloutisse votre vaisseau, ou que des gouttes d'eau entrant peu à peu par les fentes le fassent couler à fond ; qu'un accident ou un coup mortel tranche subitement votre vie, ou que de petites incommodités vous ouvrent peu à peu le tombeau, vous périssez toujours, et peut-être plus cruellement : *Pluviarum guttœ flumina implent, moles trahunt, arbores tollunt.* Que n'aurez-vous pas à souffrir dans le purgatoire pour un nombre prodigieux de péchés? car enfin tout y est proportionné. La justice divine détermine tout avec nombre, poids et mesure ; chaque vertu a dans le ciel sa couronne; chaque crime a son châtiment dans l'enfer; chaque faute a sa punition dans le purgatoire. Si Dieu se venge par la rigueur, que de tourments accumulés sur votre tête ! S'il se venge par la durée, quelle en sera la longueur? Une heure pour chaque péché ferait des siècles. Y pensez-vous, vous portez la mort dans votre sein.

2° Dans la multitude des péchés véniels, il peut s'en trouver, s'en trouve communément de mortels. Dans tout le détail que je viens de faire, j'ai supposé que la matière était toujours légère, le consentement toujours imparfait, et qu'on avait été constamment assez circonspect et assez heureux pour ne pas passer les bornes du péché véniel. Mais qu'il est aisé de franchir ces bornes, que la méprise est facile, que le pas est glissant, que l'occasion est dangereuse ; quelles seraient vos alarmes auprès de la table la mieux servie, si vous aviez lieu de croire que quelqu'un des plats est empoisonné. Ah ! craignez encore davantage de trouver le péché mortel dans la foule des véniels que vous commettez sans précaution.

Le péché mortel et le péché véniel sont semblables par bien des endroits ; que cette ressemblance est terrible, qu'il est aisé de s'y méprendre ! tous deux viennent de la concupiscence ; tous deux ont le même tentateur ; tous deux ont pour attrait les mêmes plaisirs, tous deux se portent vers les mêmes objets ; tous deux recherchent les mêmes compagnies ; tous deux suivent les mêmes exemples ; tous deux transgressent la même loi. La distance de l'un à l'autre est presque imperceptible, chaque péché véniel peut être, chacun peut devenir mortel. Mille circonstances peuvent le rendre tel : quelque degré, plus ou moins dans la matière ou dans le consentement, des faits plus ou moins considérables ; tout change la scène, tout ouvre l'enfer. Ne faites donc grâce à rien, si vous ne voulez en être la dupe. Le doute suffirait seul pour vous rendre coupable : agir dans le doute du péché mortel, c'est le commettre.

Il faut, pour un péché mortel, que la matière soit considérable, l'attention et le consentement parfaits. Le défaut de l'un et de l'autre rend la faute vénielle ; quelque considérable que soit la matière, si l'on n'y consent qu'à demi ; quelque entier que soit le consentement, si la chose est de peu d'importance, ce ne sera point un péché mortel. La même action peut être ainsi mortelle ou vénielle, selon la matière ou le consentement ; mais quel est l'homme assez hardi pour entreprendre, assez éclairé pour faire ce discernement. C'est par les oracles des Écritures et les décisions de l'Eglise qu'il en faut juger. La raison seule serait un mauvais guide. Ses balances sont trop trompeuses ; elle prendrait pour léger ce que Dieu condamne à des flammes éternelles. C'est au législateur même à donner l'explication de la loi : *Divino pensanda judicio.* Vous prononcez hardiment que ce péché n'est que véniel ; qui vous l'a dit, qui vous a révélé jusqu'à quel point le glaive tranchant du péché a puni l'âme ? Le souverain arbitre vous a-t-il remis la balance du sanctuaire pour peser ce qui fait la matière des divers péchés ?

D'abord, il est des matières toujours mor-

telles par elles-mêmes, où le péché ne peut être véniel que par défaut de consentement. Tout ce qui regarde la foi, le blasphème, le serment, la simonie, l'impureté, est toujours assez grave pour nous rendre ennemis de Dieu. Quel que soit l'article de foi, quelle que soit la décision de l'Eglise, la vérité souveraine y est toujours intéressée. La résistance, le doute est toujours un crime, quelle que soit la liberté sensuelle qu'on ose prendre; toute délectation volontaire est une occasion prochaine, un commencement de l'acte consommé, un péché mortel : *Qui viderit mulierem ad concupiscendam, jam mœchatus est.* (*Matth.*, V, 28.) Est-il donc difficile de tomber dans le péché mortel, ou plutôt est-il possible de l'éviter, si, dans des matières si délicates et si communes, on se permet quelque négligence?

Dans les matières même moins délicates, le motif de l'action, le mépris de la loi, la violence de la passion, le péril que l'on court, le scandale que l'on donne, le doute où l'on est, le dommage que l'on cause, mille choses peuvent rendre considérable ce qui d'ailleurs serait très-léger. Vous volez une petite somme, mais il ne tient pas à vous que le vol ne soit plus grand, vous avez le dessein d'aller plus loin si vous l'aviez pu, l'occasion seule vous manque. Vous faites une légère médisance, mais les suites en sont funestes. Un homme en est décrié, une famille en est divisée; vous faites à votre frère une légère injure, mais vous agissez par malice et par ressentiment, vous prétendez par là vous venger. Vous prononcez quelque parole équivoque, mais les personnes qui l'entendent apprennent le mal, s'y plaisent et en sont scandalisées. Vous vous accordez quelque légère sensualité, mais vous le faites avec une effusion de cœur et un goût de plaisir qui vous feraient commettre même un péché mortel Vous négligez quelque légère pratique, mais vous méprisez le supérieur qui l'ordonne, la loi qui l'a prescrite. Vous commettez quelque légère négligence dans votre emploi, mais votre famille, vos clients, vos brebis en souffrent. Pensez-vous que dans tous ces cas et mille autres semblables vous ne soyez que médiocrement coupable? vous vous trompez, le péché vous porte un coup mortel. Mais quel est le pilote qui vous garantit qu'au milieu de tant d'écueils et de ténèbres vous éviterez le naufrage? Qui peut fixer ce point indivisible qui décide d'une éternité?

Les bornes de l'attention et du consentement ne sont pas moins difficiles à déterminer. Un acte de volonté est bientôt fait, une délectation est bientôt prise, un désir est bientôt formé. Qui peut sonder les abîmes du cœur humain : *Pravum est cor hominis et inscrutabile.* (*Jerem.*, XVII, 9.) Dans le doute, il est vrai, l'état habituel des personnes forme une présomption favorable, et comme on prononce justement dans le doute contre un libertin livré à ses passions, qui, loin de se faire violence, croupit ordinairement dans le vice, on peut légitimement présumer en faveur d'une âme timorée, attentive à tous les devoirs et fidèle à mortifier ses passions. Mais enfin rien ne garantit la certitude. D'ailleurs que de degrés différents de lumière ou de ténèbres, de faiblesse ou de force, de passion ou de froideur, de tentation ou de calme, d'attention ou de légèreté, d'occasion ou d'habitude, de malice ou de tempérament qui varient, qui déguisent, qui augmentent à l'infini l'étendue du consentement?

Rien de plus difficile que de dévoiler tous ces mystères. Les saints les plus attentifs, les directeurs les plus éclairés, les théologiens les plus habiles y sont tous les jours fort embarrassés. Saint Augustin, tout savant, tout saint qu'il était, était également alarmé et de la difficulté et du risque : *Difficillimum invenire, periculosissimum definire.* Il n'est pas rare de voir les plus grands docteurs partagés sur la nature d'une action que l'un traite de mortelle, l'autre de vénielle, sans pouvoir décider au juste le titre qu'elle mérite, tant il est aisé de s'y méprendre, pour les personnes même les plus attentives et les mieux instruites, et de s'y méprendre jusque dans la spéculation et le silence du cabinet, tout équitable, tout exact, tout rigide censeur que l'on est, débarrassé du préjugé qui aveugle, de la passion qui emporte, de l'occasion qui entraîne, de l'intérêt qui séduit; et vous, à qui tout manque, capacité, lumière, instruction, vigilance; vous que tout séduit, préjugé, intérêts, exemples; vous que tout entraîne, passion, occasion, tentation, vous vous flattez de tenir la balance équitable! Il est moralement impossible que, dans ce nombre infini de péchés, vous ne vous rendiez cent fois mortellement coupable par votre indifférence même.

Mais, dites-vous, il serait bien embarrassant et bien triste d'être toujours dans les perplexités et l'incertitude, et de se faire le procès sur les moindres choses. Mais n'est-ce pas l'état humiliant de la vie présente, de marcher avec vigilance et précaution et de combattre sans cesse nos ennemis! faites donc en sorte de n'avoir pas besoin de tant de discernement et de recherche. Ne soyez pas si hardi à pécher, éloignez-vous de tout ce qui a l'apparence du mal. Soyez timide quand il s'agit de le commettre; c'est alors que la surprise est plus facile et plus funeste. Et qui sait, dit saint Augustin, si Dieu n'a pas fait un mystère de cette distinction des péchés, pour ne pas laisser ralentir en nous le zèle à éviter les petites fautes : *Ne proficiendi studium ad omnia præcavenda pigrescat.* Si l'on en connaissait aisément les bornes, la paresse des hommes s'en ferait un prétexte pour s'embarrasser peu de les prévenir ou de les réparer : *Secura se obvolveret humana segnitia.* Mais la crainte de la mort éternelle anime à la vigilance et au travail, nourrit la défiance et la précaution : *Dum vera venialis ignoratur mensura, studium vigilantius adhibetur.* Heureux donc l'homme qui craint toujours, et qui prend toute sorte de mesures!

en peut-on prendre trop quand il y va d'un éternité ! *Nulla satis magna securitas ubi periclitatur æternitas.* Remplissons si bien la loi, qu'un point, une virgule même n'en soient pas négligés. Que le ciel et la terre périssent plutôt que d'en violer le plus léger article : *Iota unum aut unus apex non præteribit a lege donec omnia fiant.* (*Matth.*, V, 18.)

3° Croira-t-on qu'un si grand nombre de petites matières, dont chacune séparément ne ferait qu'un péché véniel, compose quelquefois, par leur union, un véritable péché mortel? Je sais que par eux-même les péchés véniels ne se réunissent pas, pour en composer un mortel. Ce ne sont point des parties qui forment un tout, chacun porte sa malice et sa peine, plusieurs peines finies n'en feront jamais une infinie ; ce sont plusieurs péchés, mais non pas un corps total de péché. Les péchés mortels eux-mêmes ne se rassemblent pas pour en composer un plus énorme, quoique tous blessent la même âme, ou légèrement ou mortellement ; ce sont plusieurs blessures et non pas une seule blessure plus profonde.

Mais il faut bien distinguer les péchés isolés que le hasard fait commettre, et qui n'ont entre eux aucune liaison, d'avec ceux qui ont une union morale. Les premiers, sans doute, n'en sont pas un mortel; mais toute la théologie convient que les autres doivent le faire. Or des péchés légers, des matières légères de péché se réunissent moralement de bien des manières, et donnent à l'âme un coup mortel. Les péchés mortels se réunissent de même pour aggraver à l'infini l'énormité : 1° par l'assemblage réel de ces diverses matières : plusieurs morceaux mangés en différents temps un jour de jeûne, rassemblés dans le corps, rompent mortellement le jeûne ; plusieurs petits excès qui troublent la raison, font une intempérance mortelle, les repas ne sont qu'un composé de plusieurs morceaux tous petits ; plusieurs petits larcins faits à la même personne font un total considérable de profit pour le voleur, et de dommage pour celui qui souffre; plusieurs petites médisances sur la même personne, font un total de ridicule ou de décri considérable et mortel. 2° Par l'unité de l'action : plusieurs petites distractions volontaires dans le cours d'une messe d'obligation ; plusieurs petites omissions dans la récitation du même bréviaire, font un total de distraction et d'omission véritablement mortelles. 3° Par l'union morale des sujets qui souffrent. Imposer une somme considérable à une communauté, ou prendre cette somme dans le trésor public, quoique par la répartition il n'en revienne qu'une somme légère à chaque particulier, le total est un tort considérable au corps entier, dont ces particuliers sont les membres. Ainsi un marchand qui se sert d'un faux poids, d'une fausse mesure, est en abomination devant Dieu, quelque légères que soient les injustices qu'il fait séparément : *Statera dolosa abominatio.* (*Prov.*, XI, 1.) 4° Par l'obligation de réparer les fautes précédentes, qui, se joignant aux nouvelles, accumulent des arrérages considérables. On a fait vœu ou on a été condamné par pénitence à donner une somme aux pauvres, ou à réciter une prière ; mais pour la commodité de l'exécution, il a été permis d'en faire chaque jour une partie. On est obligé de réparer le lendemain ce qui a été négligé la veille, et par cette augmentation, on forme à la fin une matière grave, suffisante pour le péché mortel.

5° Enfin, par l'union de la volonté qui, rassemblant dans un seul acte plusieurs péchés qu'elle embrasse à la fois, forme un total d'objets très-considérable, (car enfin tout dépend de la volonté) : cet assemblage d'objets qu'elle se propose dans le même point de vue et qu'elle embrasse par le même acte, fait à son égard une unité morale sur laquelle il faut juger de la malice de son consentement. Ce sont plusieurs grains de sable qui, renfermés dans le même vase, forment une espèce de corps. Tel un acte de foi sur tous les dogmes en général, un acte de contrition sur tous ses péchés. Sur ce principe, plusieurs théologiens croient que la volonté positive, non-seulement de n'éviter aucun péché véniel, mais encore de demeurer dans l'habitude, est elle-même un péché mortel. Leur opinion n'est pas certaine, il est vrai, mais elle est très-probable; du moins est-il incontestable que cet acte positif, presque inséparable d'un mépris formel de la loi, est très-dangereux et très-suspect de péché mortel. Au reste, cet acte n'est pas rare dans les personnes tièdes. Combien de fois instruit, touché, effrayé de son état, n'a-t-on pas compris qu'il y allait du salut d'en sortir, et combien de fois par une obstination volontaire n'a-t-on pas formé le dessein d'y persévérer? On a donc embrassé toute la malice de divers actes qu'on a prévus, ou plutôt de mille autres qu'on n'a pas prévus en détail, mais qui, confusément renfermés dans cette volonté criminelle, forment un monstrueux assemblage de péchés et en donnent tout le démérite. C'est ainsi que la profession religieuse, par l'engagement volontaire à une infinité de pratiques de vertu, est un acte héroïque, qui d'avance en a le mérite, et qui toutes légères qu'elles sont, fait par leur multitude un véritable martyre. Point de sujet qui ne fût disgrâcié du prince, si on lui connaissait la volonté positive de manquer habituellement à son devoir : on pourrait lui pardonner en détail ses faiblesses ; mais la résolution est infiniment offensante. On ne sent pas bien tout le venin d'un projet si injurieux à Dieu, lorsque, sous prétexte de la légèreté de chaque chose en détail, on veut justifier l'énormité de leur assemblage dans la volonté.

Autre principe reconnu des théologiens, qui démontre la même vérité. S'exposer volontairement à une occasion prochaine de péché mortel, c'est déjà le commettre et se rendre mortellement coupable. Or il n'est guère d'occasion plus prochaine aux plus grandes fautes que la multitude, que l'habitude des péchés véniels et la volonté d'y

persévérer. Le danger du péché véniel est un article de foi : *Paulatim decidet, in majori iniquus erit.* (*Eccli.*, XIX, 1; *Luc.*, XVI, 10.) Il y a si peu de distance et tant de ressemblance d'un péché à l'autre, qu'il est très-difficile de les séparer et de ne pas prendre le change. Nous avons vu avec horreur la sévérité de la justice qui le permet, la force de l'illusion qui y conduit, l'ascendant du démon qui y engage, la cupidité du penchant qui y précipite. Quelles chaînes affreuses vous ourdirez-vous pour vous entraîner dans l'enfer! Voilà le péché mortel commencé par le péché véniel, ébauché par l'habitude, avancé par le nombre ; la moindre chose le va consommer, vous risqueriez bien moins auprès du plus séduisant objet, du plus grand ennemi, des plus affreux tourments, que vous ne risquez quand vous avez été entamé, blessé, affaibli, vaincu par le péché véniel. Un homme ferme se soutiendra plus sur les échafauds qu'un homme tiède dans les moindres épreuves, et vous vous flattez d'être encore innocent en courant un si grand danger de vous rendre coupable. Concluons donc, avec saint Bernard, que cette persévérance volontaire dans le péché véniel est une espèce d'obstination et d'impénitence mortelle : *Impœnitens obstinatio in minimis culpam facit non minimam;* que d'une légère transgression elle en fait une révolte manifeste : *Convertit in crimen rebellionis nœvum simplicis transgressionis;* que c'est une espèce de péché contre le Saint-Esprit, presque irrémissible : *Blasphemia irremissibilis in Spiritum sanctum.*

Après avoir été justement effrayés par la multitude des fautes légères, consolons-nous, dédommageons-nous par la multitude infinie des petites actions de vertu.

SECONDE PARTIE.

Le grand nombre opère toujours un changement considérable dans les moindres objets. Les petits profits accumulés font des sommes, et enrichissent le plus pauvre. Les petites pertes accumulées ruinent le plus riche patrimoine. La piété s'alarme avec raison de la multiplication des moindres vertus, et se dédommage de l'élévation où la faiblesse humaine ne peut atteindre ; ce nombre lui-même est quelque chose de grand, et la fidélité à tant de choses légères est une vertu très-sublime. Une constance si souvent éprouvée par la multiplicité des tentations met de pair avec le héros, comble enfin la mesure et la fait passer pardessus les bords. Quelque héroïque que soit le martyre, combien de gens le souffriraient, si pour en obtenir la couronne, il ne fallait que recevoir un coup d'épée. Mais qui peut tenir contre des douleurs même médiocres, lorsque par un raffinement de cruauté supérieur au fer et au feu, elles sont prolongées et multipliées. La longueur d'un exil, l'obscurité d'une prison, les incommodités de la pauvreté, les persécutions domestiques, les caresses d'une famille ont fait, par le nombre d'attaques, plus d'apostats que les roues et les échafauds. Languir, souffrir, travailler, résister à ses inclinations, rompre sa volonté, contrarier ses goûts, renoncer à soi-même, ne fût-ce que dans les moindres objets, c'est mourir mille fois, comme ces martyrs qu'on faisait lentement périr, en les exposant aux rigueurs d'une nuée d'insectes. Mort plus affreuse que les plus violents supplices. Epreuves cependant perdues aux yeux des hommes, trop légères pour être aperçues, éteintes dans les ténèbres d'un devoir obscur dont on ne tient aucun compte ; qui, au contraire si on y manque, couvrent d'autant plus de confusion qu'on a montré plus de faiblesse en cédant à un si faible ennemi. Quelle force, quel courage pour aller déterrer et recueillir tant de palmes si peu flatteuses ! *In minimis fidelem esse maximum est*

Le nombre de bonnes œuvres que l'homme peut faire est infini. La fidélité tâche de n'en perdre aucune, et la ferveur, par une pieuse adresse, les multiplie encore : deux objets qui occupent sans relâche les âmes pieuses. Qui peut compter les actions de l'homme ? Il agit toujours, bien ou mal, même dans l'oisiveté. Chaque instant de la vie est en ses mains, et nécessairement il est utilement employé ou perdu sans retour. Qui peut compter les devoirs de l'homme ? Chaque profession a les siens, chaque âge en fait naître. Tous les lieux, tous les temps, tous les états en imposent. Ils ne viennent que successivement ; il est vrai, l'accomplissement est facile ; mais ils viennent enfin et sont négligés ou remplis. Qui peut compter les tentations ? Plaisirs et peines, pauvreté et richesses, amis et ennemis, bons et méchants, nous sommes sans cesse aux prises avec tout ce qui nous environne, aux prises avec nous-mêmes. Que de combats, de victoires ou de défaites ! Qui peut compter les vertus et les vices ? des volumes suffisent à peine pour en expliquer le détail, la nature, le principe, les effets. Nous avons tant de divers rapports avec Dieu et ses perfections, avec nos semblables et leur caractère, avec nous-mêmes et nos défauts ou nos bonnes qualités, que tout est matière à des œuvres louables, ou à des actions répréhensibles. Qui peut compter les situations où l'on se trouve, la combinaison des affaires, la différence du goût, des humeurs, des répugnances, la contrariété des intérêts, des vues, des démarches, le jeu des passions, les détours de la dissimulation ? Quelle scène plus mobile ? à chaque instant la décoration change ; que de fautes ou de bonnes œuvres ! Qui peut suivre l'homme dans le cours de la journée, depuis le moment qui ouvre ses yeux à la lumière, jusqu'à celui où le sommeil les ferme. Dans les premières actions, sa diligence à se lever, sa modestie à s'habiller, son respect à prier : dans ses pensées, ses paroles, ses divertissements, ses repas, ses études, ses travaux ? Qui peut le suivre dans tous les âges, les emplois, les intrigues, les maladies, les établissements ? C'est un monde où l'on se perd, où il se

perd lui-même. Mais quand il est fidèle à la grâce les vertus marquent tous ses pas, et y répandent des grâces innombrables, qui font dire à l'épouse céleste : Que vos démarches sont belles, fille du roi : *Quam pulchri sunt gressus tui, filia principis?* (*Cant.*, VII, 1.)

Si au contraire le péché véniel s'y glisse, semblable à une vapeur maligne qui souille, qui infecte tout, il affaiblit toutes les vertus. La foi est moins vive, la confiance moins ferme, l'amour moins tendre, l'humilité moins profonde, la modestie moins attentive. Il dépare toutes les œuvres : prière moins efficace, lecture moins attentive, aumône moins abondante, intention moins pure. Il énerve tous les efforts : attaque moins ferme, résistance moins prompte, courage moins soutenu, victoire moins complète. Il relâche toute la rigueur de la loi : commandements oubliés, conseils négligés, arrangements méprisés, ordre renversé. Il rend inutile la grâce des sacrements : confessions peu exactes, contritions équivoques, satisfactions imparfaites, absolutions douteuses, résolutions démenties par mille rechutes, communions languissantes. Heureux même si tout cela n'est qu'inutile et ne devient sacrilége. Que restera-t-il de toutes les bonnes œuvres pesées à la balance du sanctuaire? Toutes celles des saints ensemble honorent moins Dieu qu'un péché véniel ne le déshonore. Un péché véniel doit plus humilier que toutes les vertus ne peuvent enorgueillir. Quel contrepoids à la plus haute sainteté! Que trouvera-t-on à offrir à Dieu dans toutes ces actions flétries, imparfaites, souillées? Quelle pauvreté au milieu de tant de richesses qu'on trouvait sous la main! Voilà les offrandes dont parle le Prophète, que Dieu dédaigne avec raison. Vous m'offrez des brebis aveugles, boiteuses, malades; à quel de vos maîtres, à quel de vos semblables oseriez-vous les présenter : *Si cæcum, debilem, claudum, quis offerat, nonne malum est? affer illud duci tuo, si placeant ei.* (*Malach.*, I, 8.) Toutes ces petites choses, en bien ou en mal, sont comme les cheveux d'Absalon. Un cheveu est bien peu de chose, mais leur grand nombre formait un poids si considérable que, chaque année, quand on les coupait, ils pesaient jusqu'à deux cents sicles; ils faisaient sa beauté. Ce prince, le plus bel homme de tout Israël, dit l'Ecriture, était singulièrement remarquable par sa chevelure; elle fit son malheur. Il fuyait après avoir perdu la bataille contre son père; passant sous un chêne, ses cheveux s'embarrassèrent si fort dans les branches qu'il y demeura suspendu, et fut massacré par Joab. La multitude de vos moindres bonnes œuvres fera votre beauté devant Dieu; la multitude de vos fautes légères, vous fera enfin trouver quelque occasion où vous périrez, et formera la chaîne qui tôt ou tard vous y entraînera : *Adhæsit caput ejus quercui.* (II *Reg.*, XVIII, 9.)

Les peines de la vie, les contradictions, les humiliations, les amertumes, que de ronces semées sur tous nos pas! Demandez-le à ce malade à qui les douleurs, les remèdes, la situation, le régime, l'ennui font à chaque instant boire le calice jusqu'à la lie. Interrogez ce pauvre, pour qui les rebuts et les mépris, des besoins et des travaux continuels, la disette des choses les plus nécessaires font couler une source intarissable de fiel et d'absinthe. Ecoutez les plaintes toujours renaissantes de cette personne malheureusement unie à un mari, à une épouse, à des enfants, à des maîtres, à des domestiques, à des voisins bizarres, injustes, difficiles, jaloux, qui la contredisent, l'insultent, la maltraitent à tout moment. Il y a sans doute bien à rabattre de tout ce que le dépit, l'impatience, la vanité, la faiblesse y répandent d'exagération; il est pourtant vrai que le nombre de ses peines est grand, et que chacune étant une occasion de pratiquer la vertu, le nombre des actions vertueuses est immense; vous êtes comme une femme en travail d'enfant, il vous en coûte de le mettre au monde. Quelle joie quand vous le verrez dans l'éternité : *Mulier cum parit*, etc. (*Joan.*, XV, 21.) Tout le monde a de pareilles épreuves à soutenir, et quoique diversifiées de mille manières, les croix se trouvent sur tous nos pas, et nous font écrier avec l'Apôtre : Que cette vie m'est à charge : *qui me délivrera de ce corps de mort?* (*Rom.*, VII, 24.) Jugeons-en par la multitude des péchés qu'elles occasionnent : colères, impatiences, vivacités, jurements, soupçons, inimitiés, désespoir, etc., tous les instants sont marqués par quelque nouvelle faute. Si on avait fait à Dieu le sacrifice de toutes ces peines, et souffert avec résignation et avec amour, quel trésor de mérite ont eût accumulé! Quelle perte! que vos regrets égalent vos plaintes; ils sont bien plus justes. Pouvez-vous trop déplorer les richesses qui ont échappé de vos mains? Vous n'avez pas moins souffert. Votre impatience, vos blasphèmes,, vos revoltes contre la main qui vous frappe, n'ont remédié à rien, ils ont au contraire appesanti le joug et aigri la plaie. L'impatience enfonce le trait et le rend plus sensible. Vous avez perdu le fruit de tous ces moyens de salut, vous les tournez en péchés. Qui peut apprécier, qui peut compter les biens que vous avez perdus et les maux que vous vous êtes faits. Vous vous plaignez de l'excès de vos douleurs, plaignez-vous plutôt de leur inutilité. Regrettez à jamais l'abondante moisson de mérite que vous auriez faite en les souffrant bien, et que vous vous arrachez en les souffrant mal. Quelle contradiction? Vous ne cessez d'exagérer le nombre de vos peines, et au lieu de saisir avec empressement ces innombrables avantages, vous méconnaissez, et le prix des vertus qu'ils vous offrent, et le crime de la négligence qui ne les met pas à profit, et même en fait autant de péchés. Ces maux étaient légers en détail, la résignation n'y était pas difficile; leur légèreté vous sert de prétexte pour excuser vos impatiences; que vous en coûtait-il donc de vous enrichir à peu de frais?

L'artisan, le soldat, le négociant, l'homme d'affaires, se plaignent-ils du nombre des combats, des travaux, des affaires qui font valoir leurs talents et leur profession? ils se félicitent des profits qui leur en reviennent, se reprocheraient l'oisiveté qui les négligerait, s'affligeraient de l'oubli, de l'indifférence du public qui les laisserait inutiles. Regrettez de même, si vous avez le malheur de le perdre, et faites valoir avec soin ce commerce lucratif, cet emploi fécond, ce travail avantageux qui vous mènent à l'opulence éternelle des biens célestes, bien mieux que le travail le plus opiniâtre ne conduit à la fortune temporelle. Vous êtes ce marchand évangélique qui cherchiez des pierres précieuses, vous en trouvez une, vendez tout pour l'acquérir. Mais, que dis-je, en trouver une et tout vendre pour l'acquérir? En voilà des milliers, et elles ne vous coûtent rien, et vous ne les acquérez pas! *Inventa una vendit omnia, et emit eam.* (*Matth.*, XIII, 46.)

Quel nouveau champ ne savent pas s'ouvrir les âmes saintes, par la pratique féconde de la mortification volontaire! Aucun de vos sens qui ne soit comme une terre fertile que vous pouvez cultiver et ensemencer. C'est un regard curieux à arrêter, une parole maligne à supprimer, un discours licencieux à ne pas écouter, un morceau agréable à ne pas goûter, une posture commode à ne pas s'accorder, vous pouvez gagner sur tout. Que d'offrandes à porter sur l'autel! Tout ce qui vous environne fournit à votre zèle. Vous pouvez aisément retrancher sur la magnificence des habits, sur la recherche des parures, sur la richesse des meubles, sur la commodité du service, sur l'abondance de la table, tout peut vous servir à parer la victime. Qui vous oblige à ces parties de plaisir, à ces liaisons suspectes, à ces conversations indiscrètes, à ce jeu, à ce spectacle, à ces lectures dangereuses? La loi vous fait un devoir de vous en abstenir, la vertu s'en fait un mérite. Chaque vertu vous tend la main pour cueillir les palmes. C'est un acte de foi, un acte d'espérance, un acte d'amour à former; c'est une pratique que l'humilité réclame, une règle de modestie que la charité impose, une attention que la prudence exige, une pratique de piété que la religion prescrit. Les vertus ne sont pas moins nombreuses que les vices; chaque vice a une vertu qui le combat. La multiplication des bonnes œuvres n'est pas moins grande que celle des péchés; chaque puissance de votre âme vous y peut servir. Vous avez une mémoire; ah! quelle s'applique à rappeler des idées saintes et à bannir les profanes! Votre imagination est riche, facile, agréable; qu'elle peigne partout les grandeurs de Dieu et rejette sans délai toutes les images licencieuses! Captivez votre entendement sous le joug de la foi; que dans les moindres vérités toujours docile, et dans les moindres objets de la religion toujours respectueux, il ne se permette aucun écart qui en altère la pureté; que votre cœur, toujours pour Dieu tendre et sensible, pousse des soupirs vers le ciel; docile à tous les mouvements de la grâce, que votre volonté, ferme et inébranlable, ne souscrive ni au moindre mélange qui diminue sa droiture, ni au moindre attrait qui ralentisse son zèle, ni à la moindre inconstance qui ébranle sa fidélité. Employez vos biens à de petites aumônes, votre crédit à rendre de petits services, vos talents à de petits ouvrages, vos forces à de petits travaux. Vous trouverez partout une mine inépuisable de richesses spirituelles. Ces profonds abîmes où l'inhumaine cupidité des hommes enterre des milliers de leurs semblables, pour arracher aux entrailles de la terre ce funeste métal qui les perd, ne sont ni si abondants, ni si précieux; sans creuser si avant et à si grands frais, vous entassez, par vos moindres œuvres, plus de trésors que le Pérou n'en renferme, mais de ces trésors que les voleurs n'enlèvent point, que la rouille ne consume point. Le marchand, bravant les flots et les vents à travers les écueils et les orages, va chercher des marchandises au bout du monde. Ah! pour trouver le royaume de Dieu, vous n'avez besoin ni de monter au ciel, ni de traverser les mers, ni de percer le sein de la terre. Il est, dit le Seigneur, il est sur vos lèvres, sur vos yeux, dans vos mains, dans votre cœur. L'homme, toujours inexcusable devant Dieu, quand il se perd par les grands péchés ou l'omission des grandes vertus, l'est infiniment davantage par les fautes légères et les petites actions de vertu négligées. Plus il avait à sa portée les moyens de salut, plus aussi doit-il, avec la plus profonde douleur, se reprocher des malheurs qu'il pouvait si aisément éviter, et la perte d'une félicité dont l'acquisition était si facile : *Prope est verbum in ore tuo.* (*Rom.*, X, 8.) Vos œuvres sont vos enfants. A la vue de ce nombre infini, on peut vous dire, comme à Abraham, Je multiplierai votre postérité comme les étoiles du ciel et le sable de la mer qu'on ne peut compter : *Numerari non potest.* (*Gen.*, XXII, 17; III *Reg.*, III, 8.) L'ordre et l'arrangement multiplie les bonnes œuvres, puisqu'il fait tout bien et met tout à profit. L'homme est plus riche qu'il ne pense, mais il ne sait pas faire usage de ses richesses. Il ne tire parti ni des moments de la vie, ils sont innombrables; ni des grâces qu'il reçoit, elles sont infinies; ni des talents et des lumières qu'il possède, ils sont incroyables. Tout se perd par le désordre : une conduite régulière fait tout valoir. 1° Tous les moments : la vie est courte, sans doute; mais qu'on l'abrége par la perte du temps! Combien d'années, de mois, de semaines, de jours, d'heures, de moments! Il n'en est point qui ne puisse être sanctifié par quelque acte de vertu. Que de temps perdu par la dissipation et le dérangement! Les heures, les jours, les semaines, les mois, les années, la vie, se passent sans rien faire pour Dieu, et on paraît enfin à son tribunal les mains vides. Aucun moment de perdu, quand on vit avec ordre : chaque action a son temps

marqué, chaque moment sa vertu assignée. Tout vient dans son temps. La vie devient longue, par cette continuelle multiplication, et l'on fournit, dans peu de jours, une longue carrière. La multiplication des fautes ne rend la vie que trop longue aussi d'une manière bien funeste. Qu'on rassemble les moments bien employés, les bonnes œuvres de ce vieux pécheur; à peine, dans un siècle, feriez-vous une semaine; rassemblez ses péchés; dans une semaine, vous ferez un siècle. Qu'on rassemble les vertus de ce jeune homme que la bonté divine a enlevé de bonne heure, pour lui épargner les dangers du monde : c'est un vieillard consommé. On peut dire de tous les deux, quoique dans un sens bien différent: *Consummatus in brevi, explevit tempora multa.* (*Sap.*, IV, 13.)

2° Les grâces. Dieu en fait sans nombre. Bonnes pensées, saintes inspirations, pieux mouvements, remords de conscience, bons exemples, discours chrétiens, occasions de vertu, que de moyens de salut! Quel compte à rendre? Rien ne s'oublie. Si le jugement doit porter la rigueur jusque sur une parole inutile, épargnera-t-il la perte des grâces et des moindres grâces? elles sont trop précieuses, elles coûtent trop cher, puisqu'elles mènent à la possession d'un Dieu et sont le prix de son sang, pour être négligées. Rien de plus petit que la grâce, à peine l'aperçoit-on. C'est le souffle léger du zéphir presque imperceptible: *Sibilus auræ tenuis.* (III *Reg.*, XIX, 12.) Mais que n'est-elle pas dans l'ordre de Dieu: que de vertu, de mérite, de gloire en est la suite? elle devient un grand vent qui renverse tout, comme celui qui accompagna la descente du Saint-Esprit sur les apôtres: *Sonus spiritus vehementis.* (*Act.*, II, 2.) C'est ce petit nuage que vit Elie sur le Thabor : mais que n'est-il pas dans le nombre des gouttes d'eau qu'il renferme; c'est une pluie abondante qui, après trois ans de sécheresse, arrose et fertilise tout le royaume d'Israël : *Sonitus pluviæ grandis.* (III *Reg.*, XVIII, 41.)

3° Les talents. Est-ce flatter la vanité des hommes de leur rappeler les nombreux talents dont ils ont été enrichis? Non. C'est réveiller leur reconnaissance envers le souverain bienfaiteur, et leur crainte sur le compte qu'en demandera le père de famille. Tout est talent en vous : cette force, cette santé, cette beauté, ces lumières de l'esprit, cettte facilité de parler, ce crédit, cet ascendant, cette adresse, cette persuasion, en un mot, tout ce qui peut servir à la gloire de Dieu, au salut des âmes et au vôtre. Tout doit être entre les mains d'un banquier et rapporter au double. Les uns, il est vrai, sont mieux partagés que les autres; mais la loi commune à celui qui en a cinq, et à celui qui n'en a qu'un, c'est de les faire travailler et d'en tirer de gros intérêts; ils sont proportionnés au besoin, à l'état, aux occasions : *Unusquisque secundum propriam virtutem;* ces besoins, ces états, ces occasions sont sans nombre. Malheur à celui qui enveloppe son talent dans son mouchoir et l'enfouit dans la terre! Heureux celui qui le met en œuvre! Veut-on que chacun soit peu de chose? Le zèle n'en sera pas moins récompensé. Courage, bon et fidèle serviteur, vous avez été fidèle dans les petites choses, votre fidélité vous a acquis un droit certain sur les plus grandes : *Quia in pauca fuisti fidelis, super multa te constituam.* (*Matth.*, XXV, 21.)

En dernière analyse, tout est petit dans la nature; la multiplication et l'arrangement font seuls ce qu'on appelle de grandes choses. Qu'est-ce qu'un grand bâtiment? un amas de matériaux, dont chacun est très-peu de chose. Qu'est-ce que la mer? un amas de gouttes d'eau; le rivage immobile qui lui sert de bornes, un amas de grains de sable. Divisez, suivez dans sa décomposition toute la matière, cette substance immense qui compose l'univers, vous ne trouverez que des atomes, des parties infiniment petites qui, divisibles encore à l'infini, ne sont composées que d'autres atomes qui échappent à l'imagination et à l'esprit, et se réduisent presque à rien. Hélas! l'homme lui-même qu'est-il? un peu de poussière. Souviens-toi, homme, que tu es poussière et que tu retourneras en poussière. Voilà les éléments, les astres, les cieux, toute la terre. Que de beauté, de grandeur, de variété, résulte pourtant de la combinaison de ces atomes! La vie spirituelle n'est pas autre chose. C'est une multitude de grâces, de pieux mouvements, de bonnes œuvres qui, bien analysés, ne sont que des moments dont la suite et la multitude forment un total inestimable de mérite. C'est le bon ordre qui le produit; il règle le cours des astres et celui des rivières, la beauté du firmament et celle des campagnes, la variété des saisons et la succession des jours et des nuits : *Ordinatione tua perseverat dies* (*Psal.* XVIII, 91); les devoirs des états et les opérations de la grâce, les préceptes et les exercices de la vertu, en réduisant par la sagesse des arrangements la multiplicité à l'unité, et formant la grandeur de la petitesse. Ainsi la Sagesse, se peignant elle-même, déclare qu'elle a tout fait avec nombre, poids et mesure: *Omnia in pondere, numero et mensura.* (*Sap.*, XI, 21.)

On voit dans la vie religieuse ce tissu perpétuel de bonnes œuvres, ourdi par les mains de la règle et de l'ordre: ces exercices qui se suivent sans interruption, ces travaux qui se renouvellent sans relâche; cette pauvreté, cette humilité, cette obéissance dont la pratique renaît sans cesse. Jamais vie plus saintement remplie. Le monde en méprise les petitesses; elle n'offre, en effet, rien que de bas en apparence, mais elle fait l'objet des désirs et de la reconnaissance des âmes élevées que Dieu appelle à la perfection; bien loin d'être effrayées de cette multitude infinie de travaux et de vertus qui réduisent la faiblesse humaine aux abois, et lui ôtent jusqu'au temps et à la liberté de respirer, elles se félicitent de ne rien perdre d'un temps si précieux. Cet assemblage immense de mérites rappelle l'idée des Cantiques: Votre sein, dit l'Epouse, res-

semble à un monceau de froment environné de lis : *Acervus tritici vallatus liliis.* (*Cant.*, VII, 2.) Un grain de froment est si peu de chose ! leur nombre remplit les greniers du père de famille, fait la richesse et la nourriture des nations. Le premier soin des âmes qui embrassent sincèrement la vertu, c'est de se faire un règlement de vie qui, par la distribution de leur temps et l'ordre de leurs exercices, transporte en quelque sorte le cloître dans leurs maisons et en fait des religieux dans le monde ; tous les Pères spirituels le conseillent et la fidélité en recueille les fruits. Toutes les personnes sages détestent le désordre et le trouble et ne sont pas moins exactes par l'arrangement de leurs occupations à mener une vie uniforme et réglée.

Dans cette foule de petits objets avoir des règles est pour l'homme une nécessité indispensable; c'est un fil dont il ne peut sans s'égarer se passer dans ce labyrinthe. Inconstant et volage, il a besoin d'un lien qui l'arrête. Aveugle sur ses vrais intérêts, peut-il se passer d'une lumière qui les lui découvre? Porté au relâchement, c'est une heureuse nécessité d'être vertueux ; orgueilleux et méprisant, la règle relève le prix des moindres choses. Le monde ne connaît point ces avantages; il ne peut souffrir le joug d'une règle, la nécessité de la soumission le révolte, il dédaigne les minuties de la vertu, l'attention et la fidélité le dégradent. Qui se défend des charmes de la liberté? Dieu en juge bien différemment. Il a donné des règles à tout, il veut que tout les suive, il s'en est imposé lui-même, la Providence daigne s'y assujettir dans les moindres choses. Les lois de la nature, toujours invariables depuis tant de siècles, ne peignent pas moins son immutabilité et sa sagesse dans les organes de la fourmi, que dans les rayons du soleil. Suivez la règle, dit le Seigneur, aimez-la, liez-la à vos doigts. Cette chaîne n'a rien que de doux, écrivez-la sur les tables de votre cœur par les mains de la charité. Pratiquez-la avec la plus grande délicatesse de sentiment, la plus attentive vigilance, comme la prunelle de vos yeux : *Liga eam in digitis tuis, scribe in tabulis cordis, serva eam ut pupillam oculi.* (*Prov.*, III, 3.)

Le degré de ferveur et la variété des intentions dans les bonnes œuvres, comme dans les péchés, multiplient et augmentent dans les plus petites choses le mérite et le démérite. L'ivresse de la passion insatiable et infatigable cherche en tout à se satisfaire, et, par l'assemblage des moindres objets, encore plus que des grands, se fait une espèce de péché perpétuel. Que sont tous ces raffinements de mollesse, de bonne chère, d'avarice, d'orgueil, de vengeance? Un mot, une posture, un assaisonnement, des choses légères. Les grands excès sont rares, leur multitude impossible. Les vices ne s'entretiennent que par une suite de petits plaisirs qui, sans doute, amusent plutôt qu'ils ne satisfont, mais qui, dans la faiblesse de nos organes et la vanité des biens du monde, sont la méprisable et pourtant l'unique ressource de l'homme. L'héroïsme de la vertu, qui en est comme la sainte ivresse, ne s'en occupe pas moins et n'est pas moins obligé de s'en occuper. Si le caractère de l'héroïsme est d'aspirer aux grandes choses, il ne l'est pas moins d'estimer, de conserver, de pratiquer les plus petites. Il se fait un devoir de la vigilance qui les aperçoit, du discernement qui les choisit, de l'ordre qui les arrange, de l'exactitude qui les multiplie, de l'intention qui les apprécie, de la constance qui les soutient et les rend fécondes : *Qui timet Deum nihil negligit.* (*Eccle.*, VII, 19.)

La diversité des intentions est un autre genre de multiplication dans la piété comme dans le désordre ; chaque vice influe son poison dans le péché qu'il fait commettre, et chaque vertu répand son prix sur les actions dont elle est un principe. Ce sont plusieurs mains réunies qui aident à la fois à lever un fardeau, chacune y ajoute sa force. Ce trait d'injustice est-il dicté par la colère, inspiré par l'orgueil et désiré par l'impureté; un seul acte équivaut à plusieurs. Vous êtes injuste, vindicatif, orgueilleux, impudique. Vous devez en faire le détail au tribunal de la pénitence, ou vous serez puni à chacun de ces titres. Chacun dans l'enfer mettra, pour ainsi dire, son charbon pour vous brûler. Au contraire, faites-vous ce sacrifice à Dieu par religion pour l'honorer, par charité pour l'aimer, par pénitence pour l'apaiser, par humilité pour vous abaisser, par obéissance pour vous soumettre : qui doute que chacune de ces vertus n'ajoute son fleuron à la couronne qui ceindra votre tête? Les plus petites actions de vertu, les actions même indifférentes sont susceptibles de cette heureuse multiplication; elle devient un parfum exquis, composé de plusieurs odeurs extraites d'une infinité de fleurs différentes, comme le poison d'un péché est pétri de mille poisons divers. Tel ce fameux *thimiama* que Dieu avait ordonné de brûler sur son autel, dont l'odeur délicieuse était l'assemblage d'une multitude des plus doux parfums. Qu'il vous est facile de multiplier à l'infini le mérite de vos moindres œuvres ; qu'il vous est aisé d'en faire même de grandes à peu de frais par les mérites réunis de plusieurs petites.

La variété des fruits de vos œuvres les multiplie encore. Quels maux ne cause pas une parole licencieuse? Elle tue plusieurs âmes à la fois. Une action édifiante en sauvera un grand nombre. Un mauvais livre, reproduit sous les yeux de mille lecteurs, souffle partout le poison; la voix du prédicateur portée dans toutes les oreilles apprend la vérité à une foule d'auditeurs. C'est comme le soleil levant qui se peint sur toutes les gouttes de rosée et y retrace les vives couleurs de l'arc-en-ciel ; mais ce n'est qu'une goutte d'eau. En est-elle moins un miroir fidèle? Et la multitude de petits soleils qui couvre l'horizon est-elle moins l'ouvrage de la toute-puissance divine? Le Soleil de justice ne forme pas moins son image et ne distribue pas moins ses divines cou-

leurs sur les moindres actions qui, comme les gouttes de la rosée, couvrent toute la face de votre vie.

Enfin la répétition des mêmes actes en augmente le nombre. Il est deux sortes d'opérations dans l'homme, l'âme est une suite de divers actes répétés; c'est un fleuve qui roule ses flots, un voyageur qui voit une infinité de choses; l'autre est un acte soutenu sans interruption et toujours le même. C'est une mer calme qui a toutes ses eaux rassemblées. Un homme assis qui, sans se remuer, contemple fixement un objet. L'un est la prière vocale qui prononce plusieurs paroles, ou la méditation qui roule diverses pensées et produit plusieurs affections; l'autre est la contemplation, le repos en Dieu qui le regarde et en jouit sans se distraire; c'est l'état des bienheureux dans le ciel, le plus parfait sans doute, qui, dans une perpétuelle extase le voient sans nuages et sans voile, tout réuni dans un seul objet. Nous voyageons ici-bas toujours distraits, emportés hors de nous, saisis par le plaisir ou la douleur, dissipés, amusés de tout ce qui nous environne. Notre unique ressource est de lutter sans cesse, d'agir, de mourir à tout, de détruire et d'édifier, d'arracher et de planter, de réparer et d'avancer par des actes multipliés, des efforts toujours renaissants, dont le nombre infini, quand on est fidèle, remplit de vertu et de mérite tous les instants de notre vie et nous rend infiniment riches dans l'éternité.

C'est à quoi l'on ne peut trop exhorter et les pécheurs et les justes, et les commençants et les parfaits, les petits et les grands, les enfants et les vieillards. Pécheurs, vous ne pouvez payer tout d'un coup dix mille talents à la justice divine; acquittez-vous peu à peu, elle veut bien vous attendre et recevoir à compte les moindres payements: *Patientiam habe et omnia reddam.* (*Matth.*, XVIII, 26.) Justes, la sainteté de votre état donne un prix infini à toutes vos œuvres. Quelle immense richesse allez-vous acquérir en accumulant à chaque instant des trésors! Une fortune plus prompte ne serait pas sans danger: *Substantia festinata minueretur; quæ paulatim colligitur manu, multiplicabitur.* (*Prov.*, XIII, 11.) Les commencements de la vertu sont toujours difficiles, on y est novice, la carrière est longue, la route escarpée; mais vous pouvez y faire un pas, vous élever d'une ligne. A quel terme sublime n'arriverez-vous pas; le Sage s'en félicite: *Ambulavit pes meus iter rectum a juventute mea.* (*Eccli.*, LI, 20.) Et vous, parfaits, si vous osez vous en croire, il ne manque à votre perfection qu'un degré de ferveur; c'est un coup de pinceau au portrait, un grain de sable à la balance. Un moment, dit le Seigneur, et vous ne me verrez pas, un moment et vous me verrez: *Modicum et jam non videbis me: et iterum modicum, et videbitis me.* (*Joan.*, VI, 16.) Après avoir fait le plus difficile, vous démentirez-vous pour rien; le refuserez-vous à Dieu, à vous-même?

Grands du monde, qui dédaignez les petites actions, en faites-vous du moins de grandes; vous le pourriez, vous le devriez, votre grandeur s'en croit dispensée et ne peut s'y résoudre. Ah! du moins donnez à Lazare les miettes qui tombent de votre table: et vous les lui refusez? *Nemo illi dabat.* (*Luc.*, XV, 16.) Enfants et vieillards, les vertus héroïques sont au-dessus de vos forces: les petites du moins sont proportionnées à la faiblesse de vos organes. Jeunes gens, vous l'emporterez sur les vieillards par votre sagesse, par les travaux de votre âge. Et vous, vieillards, vous devancerez les jeunes gens, par votre courage, dans les victoires que vos faibles mains remporteront, et chargés de mérites à peu de frais, vous parviendrez à la gloire éternelle. Ainsi soit-il.

DISCOURS IV.

SUR LES SUITES DES PETITES CHOSES.

Qui fidelis est in minimo in majori fidelis erit, et qui iniquus est in minimo in majori iniquus erit. (*Luc.*, XVI, 10.)

Celui qui est fidèle dans les petites choses le sera dans les grandes, et celui qui est infidèle dans les petites le sera dans les grandes.

L'histoire générale du monde, l'histoire particulière de chacun des hommes, mettent tous les jours sous les yeux ce grand principe de l'Evangile, l'un des plus importants de la morale, en bien comme en mal. Les petites choses conduisent aux grandes; on ne monte au sommet que par degrés, on ne descend que par degrés au fond de l'abîme. Personne n'est tout d'un coup ni un héros ni un scélérat, les fautes légères forment les grands pécheurs, et les petites vertus les grands saints. L'établissement et la décadence des empires suivent les mêmes lois. De faibles accroissements ouvrent la carrière des conquêtes, d'insensibles affaiblissements livrent à l'ennemi. La corruption des mœurs, les ténèbres de l'idolâtrie se sont répandues de proche en proche, et ce n'est qu'après bien des travaux que la semence évangélique a couvert les campagnes d'une riche moisson. Toutes les hérésies qui ont ravagé l'Eglise ont suivi la même route. Un mouvement de curiosité, de vanité, de jalousie, firent les premiers pas vers l'erreur. Un sophisme, un passage mal entendu, un air de réforme les portèrent sur leurs ailes, les peuples avalèrent le poison et furent étonnés de se voir hérétiques. Ce n'est ensuite que peu à peu qu'on voit le zèle des hommes apostoliques arracher les épines du champ du père de famille. Chacun des hommes présente le même tableau, et les plus grands événements eux-mêmes ne sont que le résultat des progrès qu'ont fait lentement dans chacun d'eux le vice et la vertu: *Qui fidelis est in minimo, in majori fidelis erit*, etc.

Ce principe est aussi consolant que redoutable. Qu'il est doux de voir la vertu se rapprocher de nous, se mettre à notre portée et n'exiger, pour nous départir ses couronnes, que les conditions les plus faciles de la pratique des moindres choses, et nous ménager la protection du ciel par la fidélité à de petits devoirs, comme on s'insinue chez les pro-

tecteurs de la terre par de petits services et de légères politesses, et seconder le zèle et la charité à la faveur de quelques petits exercices de piété qui gagnent les âmes par un innocent artifice. Qu'il est triste et redoutable au contraire de voir le péché si familiarisé avec l'homme qu'il le trouve sur tous ses pas, et par les petits liens des fautes légères forme les plus violentes passions, ourdit la chaîne des plus fortes habitudes, et comme un séducteur qui tend des piéges à une âme innocente, nous conduit, par de petits écarts, aux plus grands excès. Voilà le grand mobile de tout, et dans le physique et dans le moral, et dans la société et dans la politique, et dans la vie de la grâce, et dans la mort du péché : *Qui fidelis est in minimo*, etc.

Cette vérité, si évidente en elle-même, si généralement reconnue dans la spéculation, si constamment pratiquée dans les affaires temporelles, semble n'être méconnue que dans le vice et dans la vertu : on se flatte de vaincre les grandes tentations et de ne jamais tomber dans les crimes, et on néglige l'indispensable précaution de s'éloigner des fautes légères. Ainsi devient-on la proie et des fautes légères qu'on ne redoute pas, et des crimes auxquels ces fautes légères ont préparé. On se flatte de remplir les devoirs importants et de pratiquer les vertus essentielles, et on néglige les moyens indispensables des petites vertus. Ainsi manque-t-on l'un et l'autre, et ces petites vertus dont on fait peu de cas, et les vertus essentielles auxquelles on n'est point préparé. J'embrasse dans ce discours ce double objet qui porte sur le même principe, et je tâcherai de faire sentir d'abord les suites funestes des fautes légères, et ensuite les fruits précieux des petites actions de vertu. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'impression que doivent naturellement faire les grandes vérités que nous avons expliquées pourrait peut-être être affaiblie par des subtilités sur la nature, la malice, la réparation et la punition du péché véniel ; mais ce qui ne fut jamais contesté, ce que l'Ecriture, la raison, l'expérience démontrent trop clairement pour pouvoir jamais l'être, c'est que les petites fautes conduisent presque infailliblement aux plus grandes. Voulez-vous efficacement vous préserver du péché mortel, fuyez soigneusement le véniel ; sans cela vous ne l'éviterez pas ; qui ne craint que lui n'échappera pas à ses traits ; qui ne veut précisément que conserver la grâce sanctifiante, ne la conservera pas ; qui n'évite que ce qui damne, sera certainement damné. C'est un oracle de l'Esprit-Saint. Celui qui néglige, à plus forte raison celui qui méprise, et encore bien plus celui qui aime les petites fautes tombera peu à peu dans les grandes : *Qui spernit modica, paulatim decidet.* (*Eccli.*, XIX, 1.)

Ce malheur lui arrivera : 1° de la part de Dieu, par voie de châtiment ; 2° de la part du démon, par voie d'ascendant ; 3° de la part du péché, par voie de surprise ; 4° de la part de lui-même, par voie de disposition. Tout engage Dieu à le permettre, tout l'entraîne lui-même à le commettre, tout se rassemble pour le vaincre, tout se réunit pour le surprendre. Peut-il n'être pas entièrement défait ?

1° C'est une punition bien juste de la part de Dieu, de laisser tomber dans le péché mortel celui qui néglige de l'offenser dans des choses légères. Les grâces ordinaires accordées à tout le monde sont bien faibles pour nous préserver longtemps du péché mortel ; il faut encore une protection particulière : Dieu ne la doit à personne, et il ne l'accorde qu'à la fidélité. Ces secours choisis qui font voler dans la carrière de la vertu, ces douceurs et ces caresses qui la font aimer, ces vives lumières qui démêlent si bien et les dangers et les moyens, cette providence particulière qui éloigne les occasions et aplanit les obstacles, et par un heureux enchaînement rend la vertu comme nécessaire et le crime impossible, ce sont des faveurs réservées aux âmes fidèles. A quel titre s'en flatter quand on en abuse ? Dieu abandonne celui qui l'a le premier abandonné ; il méprise à son tour ceux qui l'outragent. Vous vous refroidissez, il se refroidit ; vous vous éloignez, il s'éloigne. Ainsi, auprès des princes, ainsi, auprès de ses amis, la faveur et le crédit tombent peu à peu. A quoi s'attendre qu'à une disgrâce complète ? Combien d'âmes dans l'enfer se rappellent avec douleur un péché véniel qui fut la funeste époque de leur réprobation, ou plutôt en est-il dont les désespérants regrets ne portent sur quelqu'une de ces fautes qui, sans être mortelle, lui a porté par ses funestes suites le coup le plus mortel ? *Modicum et non videbitis me.* (*Joan.*, XVI, 16.)

Les grâces une fois perdues par le péché ne reviennent pas, même après la remise entière et de la coulpe et de la peine. Ce sont deux choses bien différentes, remettre des dettes ou rendre des grâces, pardonner des péchés ou combler de faveurs. Que n'en coûte-t-il pas, même à un vrai pénitent, pour reprendre ses exercices, faire revivre ses premiers sentiments, réveiller ses anciennes idées, vaincre ses habitudes, ses faiblesses, ses passions présentes ; c'est un malade qui, quoique guéri, sera longtemps convalescent et plus faible qu'il n'était. Si vous aviez évité ce péché, mille bienfaits vous étaient promis ; par votre faute ils ont pris un autre cours : il faut, pour en obtenir d'autres, recommencer sur nouveaux frais. Ce n'est qu'à la faveur d'un long et pénible travail que vous pouvez réparer vos pertes et recouvrer vos forces. Après tout, ce n'étaient que des grâces qu'on ne vous devait pas ; Dieu se plaisait à couronner votre fidélité, vous vous en rendez indigne, n'y comptez plus, même après le pardon. Les plus sincères réconciliations ne rendent ni la même confiance, ni les mêmes libéralités. Mais qu'en résulte-t-il ? C'est que, faute de ces grâces choisies, vous risquez des chutes mortelles, même après le retour, et que, par

une fécondité bien funeste, le péché véniel subsiste encore dans ses suites et occasionne le péché mortel par un très-juste châtiment.

Mais le pardon du péché véniel s'obtient-il communément? Je sais qu'il faut peu de chose pour l'obtenir, un acte d'amour ou de contrition en efface la tache; mais enfin il la faut, cette contrition; il faut renoncer au péché. Sans ces dispositions, la prière, l'eau bénite, l'aumône, les sacrements, sont inutiles, le péché reste tandis qu'il n'est pas détesté. Est-il facile à ces âmes tièdes qui en font si peu de cas d'en avoir une véritable douleur? leur disposition même n'y met-elle pas obstacle? La confiance s'affaiblit, l'amour se ralentit, le zèle s'éteint. Comment compter sur un maître qu'on sait avoir si souvent offensé? Comment se flatter de lui plaire avec des difformités qui rendent hideux? Comment combattre avec zèle ce qu'on aime et ce qu'on ne craint pas, parce qu'on sait qu'il ne damne point? Comment même le demande-t-on, ce pardon? Prières sans attention, bonnes œuvres sans goût, messes, sacrements sans ferveur, tout se ressent de la langueur et de la faiblesse. Des œuvres si mal faites ne sont-elles pas nécessairement sans fruit? Ne fussent-elles pas souillées de péchés nouveaux, peuvent-elles jamais obtenir le pardon des péchés passés? Froideur pour froideur, indifférence pour indifférence, Dieu ne fait que payer de retour en abandonnant et tarissant la source des grâces.

Ainsi, un péché est la punition ordinaire d'un autre, et le plus grand désordre n'a souvent eu pour commencement qu'une faute légère; punition juste, mais de toutes la plus redoutable. Ne nous traitez pas, mon Dieu, avec cette rigueur. Punissez-nous par tous les maux imaginables, nous les méritons; mais épargnez-nous du moins le péché, écoutez avec bonté la prière que par votre ordre nous ne cessons de vous faire; nous vous demandons tous les jours de pardonner nos offenses et de ne pas nous laisser succomber à la tentation: *Et ne nos inducas in tentationem.* (*Matth.*, VI, 13.)

Dieu est-il donc auteur du péché? Non, sans doute. Il le hait, le défend, le condamne et le punit. Mais il le permet avec justice; il refuse des grâces qui l'empêcheraient; il laisse dans des circonstances critiques où on le commet; il souffre des tentations où on succombe; il ne blesse pas cet insensé, mais il laisse entre ses mains le couteau dont lui-même se perce. Il ne fait pas tomber cet aveugle, mais il lui refuse le bâton avec lequel il se serait soutenu. Ainsi, en punition du péché du premier homme, a-t-il permis cette multitude effroyable de désordres qui depuis tant de siècles inonde la terre. Dieu a, pour se venger, plus d'une sorte de peine; privation des biens de la nature et des biens de la grâce, blessures du corps, blessures de l'âme, mort spirituelle, mort temporelle; il n'est point de péché qui ne soit dans celui qui le commet une sorte de péché originel, par la multitude des maux qu'il traîne à sa suite. C'est un malheureux levain qui, tout léger qu'il soit, fait aigrir toute la masse: *Modicum fermentum totam massam corrumpit.* (I *Cor.*, V, 6; *Galat.*, V, 9.) Si Dieu peut sans injustice punir les fautes des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et quatrième génération, celles des rois sur leurs sujets, comme il fit à l'égard de David, combien plus justement punira-t-il, par ces redoutables soustractions, des fautes personnelles. Je défendrai aux nuages de faire tomber la rosée sur ma vigne, elle ne sera ni cultivée ni taillée; je la livrerai sans défense aux bêtes féroces. Et pourquoi donc? a-t-elle commis de grands crimes? a-t-elle porté des fruits amers et empoisonnés? Non; mais elle n'a porté que des grappes au lieu de bon raisin que j'en attendais: *Non putabitur, non fodietur, nubes non pluent super eam, exspectavi ut faceret uvas, et fecit labruscas.* (*Isa.*, V, 2.)

2° Le démon acquiert sur nous par le péché véniel un ascendant dont on ne peut plus se défendre; les petites fautes lui préparent les avenues dans les cœurs, elles lui ménagent de secrètes intelligences, elles combattent en sa faveur et lui assurent la victoire; il y a plus loin de l'innocence au premier péché, que du premier au second; il n'a garde de proposer d'abord des fautes considérables, le piége serait trop grossier, personne ne s'y laisserait prendre. Révolté même à la vue d'un grand crime, on n'en serait que plus fort. En ennemi rusé, il fait plutôt la petite guerre en harcelant par des escarmouches qu'il ne donne de bataille décisive. Mais il n'en affaiblit pas moins; il avance par des chemins détournés, il gagne insensiblement du terrain, peu à peu il s'approche, entre enfin dans la place, et s'en rend le maître. Heureux qui, selon le conseil du Prophète, brise ses ennemis quand ils sont petits encore, sans leur laisser le temps de croître et de se fortifier, et les écrase contre la pierre: *Beatus qui tenebit, et allidet parvulos ad petram.* (*Psal.* CXXXVI, 9.)

Les mœurs se corrompent de la même manière que l'hérésie se forme et se répand. Ce n'est d'abord qu'une légère dispute; on s'anime, on se pique, on étaye une opinion par une autre, on va de nouveauté en nouveauté, on arrive enfin à l'erreur; on s'y attache avec opiniâtreté, et on se fait un point d'honneur de la soutenir. Ce n'est d'abord qu'estime ou compassion pour les sectaires, goût pour leurs ouvrages ou leur esprit; c'est une lecture, c'est un commerce dangereux, ce sont des sueurs, ce sont des doutes; peu à peu le poison s'avale, et on se livre enfin à l'hérésie et au schisme. Ainsi, dit saint Augustin, un manichéen trouva le moyen de séduire un catholique, en le faisant d'abord douter que les mouches qui l'importunaient fussent l'ouvrage d'un Dieu bon. Le vice et l'erreur gagnent comme la gangrène: *Sermo eorum ut cancer serpit.* (II *Tim.*, II, 17.) Des extrémités du corps le venin gagne insensiblement jusqu'aux parties nobles, et détruit le principe de la vie;

de là est venu le relâchement spéculatif et pratique dans la morale. Un léger adoucissement au précepte a conduit à des opinions scandaleuses. N'étudier la loi, n'examiner ses fautes que pour savoir tout ce qu'on peut se permettre sans se damner, c'est détruire l'Evangile, se former une fausse conscience, par de petits nuages amener la sombre nuit de la corruption, et par de petits poids s'accoutumer à porter, à ne pas même sentir ce fardeau accablant de l'iniquité. Le démon se glisse comme un serpent sous l'herbe, qu'on n'aperçoit pas : *Sicut si mordeat serpens in silentio* (*Eccle.*, X, 11); il pique, ce n'est qu'une petite blessure; mais le poison coule dans le sang et corrompt tout. Fuyez le péché la plus léger, craignez l'approche, l'aspect du serpent : *Quasi a facie colubri fuge peccatum.* (*Eccli.* XXI, 2.) Il pique au talon, mais la piqûre n'en est pas moins mortelle. Que je crains, disait le Prophète, les péchés qui environnent mon talon : *Iniquitas calcanei mei circumdabit me.* (*Psal.* XLVIII, 6.) Notre religion et notre vertu sont comme la statue de Nabuchodonosor : tout fort, tout grand colosse qu'elle peut être, une petite pierre qui vient frapper ses pieds d'argile suffit pour la renverser. Une petite faute vous prendra par votre faible, et renversera votre vertu et votre force.

Le démon s'empare du corps de Judas, dit l'Evangile, il l'entraîne aux plus énormes forfaits. Sacrilége, trahison, déicide, impénitence, rien ne lui coûte, le démon ne l'épargne pas : *Introivit in eum Satanas* (*Joan.*, XIII, 27.) Mais ce ne furent pas là ses premiers crimes ; longtemps auparavant de petits larcins avaient ouvert la porte à son ennemi. Dépositaire des aumônes qu'on faisait au Seigneur, il en détournait des petites sommes à son profit. Il trouvait mauvais que la Madeleine, par des profusions à son gré trop grandes, le frustrât d'un argent sur lequel il croyait avoir droit; ainsi se forme en lui l'habitude de l'avarice; il fait argent de tout; enfin la vie de son Maître en est la victime : *Fur erat et quæ mittebantur portabat.* (*Joan.*, XII, 6.) Jusqu'ici le démon n'approchait de vous qu'avec une sorte de circonspection et de timidité. Il se défiait de votre vigilance, il redoutait votre courage. C'était un petit renard, dit l'Ecriture, qui se glissait dans le jardin, et déracinait vos vignes. Aujourd'hui, sans ménagement, il porte partout le ravage, et vous ne résistez plus. Après tout il use de ses droits, chaque faute lui a fourni un titre et assuré la possession. Faut-il être surpris si tant de liens multipliés vous ont enfin jeté dans l'esclavage. Prenez-les donc de bonne heure, ces petits renards, si vous voulez conserver vos vignes : *Capite nobis vulpes parvulas quæ demoliuntur vineas.* (*Cant.*, II, 15.)

Ainsi se font les plus grandes révolutions des empires. Quelques légères fautes dans le prince éloignent les esprits; de légers mécontentements les aigrissent, de légers murmures répandent sourdement le mal. La conjuration se trame, elle se fortifie, elle se consomme. Les caresses, les plaintes d'Absalon, quelque légère inattention de David débauchent peu à peu ses sujets. Quel risque ne coururent pas sa couronne et sa vie ! Ainsi se divisent les familles ; quelque prédilection dans les parents, quelque intérêt dans les enfants, quelque mauvais conseil dans les amis, quelque rapport dans les domestiques. Voilà le faible principe des plus éclatantes ruptures. Une robe plus belle, un songe de Joseph lui font de ses frères autant d'ennemis ; il n'échappe à la mort que par la servitude. Ainsi se brouillent les meilleurs amis ; une raillerie, un oubli, un soupçon, une parole indiscrète. On réplique, on se choque, on s'insulte, on n'en revient plus, on est irréconciliable. Un éloge de David peu mesuré après la défaite de Goliath, fait oublier à Saül les services et les vertus de son gendre ; il cherche à le détruire, il poursuit sa mort. Ainsi tombent dans le relâchement les communautés les plus saintes : le silence mal gardé, un point de règle négligé, des exercices manqués, quelque acte de propriété et de désobéissance. Le croirait-on ! On était la bonne odeur de Jésus-Christ, on en devient le scandale; ainsi en usent tous le séducteurs. Jeunes personnes, vous gémissez aujourd'hui sur les pertes de votre honneur, ce n'est d'aujourd'hui qu'il a reçu la première atteinte. A remonter au point d'où vous êtes parties, vous êtes étonnées de la route immense que vous avez parcourue, eussiez-vous jamais cru aller si loin, pouvez-vous aujourd'hui vous comprendre vous-mêmes? revenez de bonne foi sur vos pas. Ce n'est pas par là que vous avez commencé, ce feu avant d'éclater a longtemps été sous la cendre. Quelques paroles équivoques, quelques lectures dangereuses, quelques libertés indiscrètes, quelques pensées négligées : voilà la source. Hélas ! si petite, a-t-elle pu former le torrent qui vous engloutit? L'eau qui tombe goutte à goutte perce le plus dur rocher : *Lapides excavant aquæ et alluvione paulatim terra consumitur.* (*Job*, XIV, 19.) David ne fut pas d'abord adultère et meurtrier. L'oisiveté prépare la coupe fatale, et un coup d'œil la lui sert; bientôt il est empoisonné. Le démon est comme le ver qui rongea la racine du lierre sous lequel le prophète Jonas était à l'abri du soleil; bientôt l'arbre en est desséché. Quel affreux embrasement, une forêt en est consumée, une ville en est réduite en cendres ! (*Jon.*, (IV, 7-11.) Hélas ! dit saint Jacques, ce n'était pourtant qu'une étincelle qui l'a d'abord allumé, et qu'il eût été si facile d'éteindre : *Ecce quantus ignis quam magnam silvam incendit !* (*Jac.*, III, 5.) Le plus grand des hommes, pour conserver son innocence, s'éloigne des plus légères occasions du péché. Sanctifié dès le sein de sa mère, confirmé en grâce, destiné aux plus grands emplois, le saint Précurseur avait-il à craindre de commettre des fautes considérables ? Non. Mais pour être à l'abri des plus légères, il cherche un asile dans le désert : *Ne levi saltem maculare vitam famine posses.* Les Israélites

en firent une triste épreuve; contents de voir leurs ennemis affaiblis et hors d'état de leur nuire, après leur avoir enlevé les principales places, ils en laissent vivre les faibles restes au milieu d'eux. Mais ces mêmes peuples, fortifiés et multipliés dans la suite, leur livrèrent les plus cruelles guerres, en firent d'horribles massacres, et surtout par la contagion de leurs exemples les rendirent idolâtres, et attirèrent sur eux la colère du ciel. Ce péché véniel que vous laissez vivre, c'est ce Jébuséen que vous ne craignez pas assez. Vous le croyez faible, vous le méprisez ; bientôt les armes à la main, il vous fera repentir de votre indulgence par les victoires les plus funestes : ***Habitabit Jebusæus in Jerusalem.*** (***Judic.***, I, 21.)

3° Le péché mortel suivra de près le péché véniel; vous ne vous en défiez pas, il va vous surprendre et vous perdre : ecueil plus dangereux que tout cache, calme trompeur, mer infidèle qui dérobez la vue de la tempête prête à éclater, et du gouffre qui engloutit l'imprudent pilote. L'un des plus dangereux progrès de la tentation est de cacher une partie du mal; on le croit toujours léger, on en reçoit enfin le coup qui donne la mort. Ne négligez pas les maladies de votre âme; un remède donné à propos vous eût guéri. Elles empirent par votre faute et deviennent incurables, semblables à celles du Lazare qui semblaient n'avoir rien de mortel : ***Infirmitas hæc non est ad mortem.*** (***Joan.***, XI, 4.) Quelques intervalles de repos font croire que ses forces reviennent. On diffère d'y remédier : ***Si dormit, salvus erit.*** (***Ibid.***, 12.) Cependant le mal gagne toujours, Lazare est la proie du tombeau. Vous languissez, ce n'est encore qu'une faiblesse, rien de mortel dans votre état, je le veux; mais pourquoi négligez-vous le danger, vous allez mourir, vous vous rassurez sur quelque instant de relâche où les péchés sont moins fréquents. Calme trompeur, sommeil de mort, ce péché funeste est déjà commis : ***Lazarus mortuus est.*** (***Ibid.***, 14.) Imitez ces pieuses sœurs qui, dès les premiers jours de la maladie de leur frère, ont recours au grand médecin pour lui demander un prompt secours : ***Ecce quem amas infirmatur.*** (***Ibid.***, 3.)

Le péché, dit saint Grégoire, est un poids énorme, et le plaisir est une pente coulante et rapide; la nature de l'un est d'entraîner toujours en bas, la nature de l'autre est de favoriser la descente. Chaque péché nouveau augmente le poids; chaque nouveau plaisir augmente la rapidité de la pente, vous irez bientôt jusqu'au fond. Le démon ne néglige rien pour l'augmenter, la passion y ajoute toute sa violence, ou plutôt en acquiert une nouvelle par chaque péché : ***Ipso suo pondere ad aliud trahit.*** Vous ne vouliez d'abord manger qu'un morceau ; le goût du plaisir vous entraîne à un second, un troisième va le suivre. Ainsi de l'amusement au plaisir, du plaisir à la sensualité, de la sensualité aux excès de l'intempérance, la chute est inévitable. De l'oubli à l'indifférence, de l'indifférence à la froideur, de la froideur à la haine, de la haine au mépris, le passage est bien facile. L'impatience amène la vivacité, de celle-ci on passe à la colère ; les injures, les vengeances, les impiétés ne tarderont pas à éclater. Les sacriléges ont été précédés par bien des irrévérences, des irrévérences ont été le fruit de la dissipation. Le parjure fut enfanté par le mensonge. Les calomnies sont venues à l'appui de la médisance, et celles-ci vinrent étayer les plaisanteries : ***Ipso suo pondere ad aliud trahit.***

Rien ne peut dans cette vie, surtout en matière de vice et de vertu, demeurer longtemps dans le même état. Tout croît ou décroît nécessairement ; c'est un mouvement continuel. Les objets agissent, les passions se remuent, la concupiscence s'enflamme; d'un autre côté, le travail effraye, la vertu rebute, la nature se lasse; c'est un homme qui lutte contre le fil de l'eau ; pour peu que l'eau le gagne, elle l'emporte. Vous ne voulez point reculer, mais vous ne voulez pas avancer dans la voie de la perfection. Illusion pitoyable, dit saint Bernard, ce milieu est impossible. Si vous n'avancez, vous reculez infailliblement. Vous reculez, en effet, sans le vouloir et sans y penser, ou plutôt vous le voulez et vous y pensez, puisque vous persistez volontairement dans le péché véniel; chaque péché n'est-il pas autant de reculé dans le terrain et de diminué dans la force, autant de perdu dans la grâce et de ralenti dans la ferveur, autant d'augmenté dans la violence de la passion et dans la grandeur du danger? Que vous reculez rapidement, ou plutôt que vous fuyez honteusement! La défaite, hélas! n'est que trop certaine : ***Ubi non curris, deficere incipis.***

Encore si vous pouviez faire quelque progrès malgré ces péchés véniels. Faut-il donc des montagnes pour vous arrêter? Du gravier, de la boue, un ruisseau peuvent suffire. Vainement ferez-vous de grands projets de conversion et mille efforts pour l'entreprendre; vainement, par quelques bonnes œuvres, croirez-vous avoir droit de vous en flatter, tandis que vous conserverez quelque attache au péché ; vous êtes, dit saint Augustin, comme un oiseau pris par le pied dans les filets. Ce n'est qu'un filet; mais c'en est assez. Il bat des ailes, il s'agite, il voudrait s'envoler, tout est inutile, il est pris : ***Alæ nihil prosunt capto pede.*** Mais que dis-je, un filet! Combien les avez-vous multipliés par une foule de fautes? Combien tous les jours les multipliez-vous; loin de vouloir les rompre, vous aimez à en serrer les nœuds; ce sont les filets de la mort qui vous environnent : ***Præoccupaverunt me laquei mortis*** (***Psal.*** XVII, 6.) Que dis-je, vouloir vous envoler; vous vous plaisez à demeurer pris et à vous embarrasser davantage? Filets du péché, que vous serrez étroitement! *Funes peccatorum circumplexi sunt me.* (***Psal.*** CXVIII, 61.) Pour éviter tant de piéges, rien de plus recommandé que la vigilance, et qu'est-ce que la vigi-

lance, que l'attention aux fautes légères ?

Le péché, comme une gouttière, sape le fondement de l'édifice spirituel, et le fait tomber en ruines. Voyez cette belle maison dont on ne voit plus que les masures. Est-ce la foudre qui l'a renversée? Non. Est-ce un tremblement de terre qui l'a ébranlée? Non. Est-ce la mine ou le canon qui l'a détruite? Non. C'est une gouttière qui peu à peu a sapé les fondements; c'est un vermisseau qui peu à peu en a rongé les poutres; voilà qui a tout perdu, la muraille s'est ébranlée, la charpente s'est affaissée; tout est ruiné de fond en comble. Qu'est-ce donc qui a perdu cette personne régulière et édifiante? Est-ce quelque passion grossière? non, elle en était exempte. Est-ce quelque occasion violente? non, elle en était éloignée. Est-ce quelque crime énorme? non, elle en avait horreur. C'est une légère dissipation, une légère sensualité, une légère vivacité, qui peu à peu a détruit ce bel édifice. Hélas! sa vertu répandait une si douce odeur. C'était un baume précieux dont tout le monde était charmé. Une mouche, dit le Sage, a perdu tout le prix et toute l'odeur : *Muscæ morientes perdunt suavitatem unguenti.* (*Eccli.*, X, 1.) Encore si cette mouche n'avait fait que passer, elle n'aurait fait qu'entamer ce précieux baume, le reste aurait demeuré sain, la pénitence l'eût réparé; mais par l'habitude, par la négligence, par la fausse idée de la légèreté de la chose, ce petit insecte y est mort, il y a corrompu tout le reste : *Muscæ morientes perdunt.*

Non, non. Qui craint Dieu ne néglige rien, il sait trop ce que Dieu commande; qui aime Dieu ne néglige rien, il sait trop ce que Dieu désire; qui connaît Dieu ne néglige rien, il sait trop ce que Dieu mérite; qui veut son salut ne néglige rien, il sait trop ce que vaut le ciel; qui goûte la vertu ne néglige rien, il en connaît trop la délicatesse; qui a horreur du péché ne néglige rien, il connaît trop le poison; qui fait cas de son âme ne néglige rien, il en connaît trop le penchant : *Qui timet Deum nihil negligit.* (*Eccle.*, VII, 19.) Mais qui néglige les fautes légères n'a certainement ni amour ni crainte de Dieu, ni estime pour la vertu, ni horreur du vice, ni zèle pour son salut. Malheur donc à celui qui fait négligemment l'œuvre de Dieu et celle de son âme : *Maledictus qui facit opus Dei negligenter.* (*Jer.*, XLVIII, 10.)

4° Vous êtes vous-même votre plus cruel ennemi, et par vos péchés véniels vous vous frayez la route vers le mortel; ils en sont les préludes, les essais, les commencements. Avec eux vous avez conçu le péché mortel, vous le portez dans votre sein, bientôt vous l'allez enfanter. Que vous êtes différent de vous-même! autrefois une sage vigilance vous rendait attentif aux moindres choses; une vertu épurée vous en donnait horreur, un zèle ardent vous en rendait l'adversaire implacable, vous rougissiez d'une parole équivoque, vous arrêtiez les premières saillies de l'humeur, vous écartiez les traits de la plus légère plaisanterie. Ah! vous aimiez trop Dieu pour vouloir risquer de lui déplaire. Aujourd'hui tout a changé de face. Tel qu'un homme dont l'âge ou la maladie ont affaibli les yeux, ont émoussé le goût, ont durci l'oreille, votre vue fugitive se perd et distingue à peine les grands objets, à peine entendez-vous le plus grand bruit, à peine sentez-vous le poison le plus amer. Accoutumé désormais avec ces hommes, familiarisé avec ces ennemis, apprivoisé avec ces monstres, vous ne voyez plus le danger d'un œil timide, ou plutôt vous ne l'apercevez plus. Malheureusement aguerri, ou plutôt étourdi, stupide, insensible, vous ne sentez ni vos blessures, ni votre faiblesse, ni le coup de la mort. Ah! que c'est un grand mal de ne pas connaître le mal, de s'accoutumer au mal, d'aimer le mal?

Principiis obsta; sero medicina paratur,
Cum mala per longas invaluere moras
(OVID., *Remed. amoris*, 91, 92.)

Le paganisme même l'a connu.

Dans l'ordre moral, comme dans l'ordre naturel, on n'arrive aux grandes choses que par degrés, on n'en vient tout d'un coup ni à de grandes fautes, ni à de grandes vertus; le désordre, aussi bien que l'héroïsme, a ses commencements, ses progrès, sa continuation : *A minimis incipiunt qui in maxima proruunt; nemo repente fit summus.* C'est ainsi que l'homme passe de l'enfance à la jeunesse, de la jeunesse à l'âge viril. D'abord il ne se nourrissait que de lait; quelques langes couvraient ses faibles membres, sa maison était un berceau. Peu à peu les pieds affermis, la langue débarrassée, une raison qui se développe, annoncent le jeune homme vigoureux, et bientôt l'homme fait, capable de tout entreprendre et de soutenir les plus grands travaux. Ainsi retourne-t-il peu à peu à la poussière. Cette fleur va bientôt se faner et se dessécher; elle penche tristement sur sa tige, jusqu'à ce que la faux tranchante de la mort vienne la moissonner. Ainsi, dit le Sage, le soleil et les astres commencent à s'obscurcir pour lui : *Tenebrescent sol et luna.* (*Eccle.*, XII, 2.) Les colonnes de cet édifice s'ébranlent, ses jambes n'ont plus la force de le porter : *Nutabunt viri fortissimi.* (*Ibid.*, 3) Ses mains ne sont plus fermes, elles commencent à branler : *Commovebuntur custodes domus.* (*Ibid.*) Ses dents, réduites à un petit nombre, ne lui rendent presque plus de service : *Otiosæ erunt molentes in minuto numero.* (*Ibid.*) Ses yeux se refusent à la lumière, ils ont de la peine à la soutenir. *Tenebrescent videntes per foramina.* (*Ibid.*) Ses oreilles ne goûteront plus la douceur de l'harmonie; à peine peut-il entrer dans les conversations : *Obsurdescent filiæ carminis* (*Ibid.*, 4.) Le sommeil fuit ses paupières; à peine pendant toute la nuit en peut-il trouver les pavots : *Consurgent ad vocem volucris.* (*Ibid.*) Les cheveux blancs couvrent ses tempes : *florebit amygdalus* (*Ibid.*, 5): Sa langue s'épaissit, son goût s'émousse: *Impinguabitur locusta, dissipabitur capparis* (*Ibid.*), jusqu'à ce qu'enfin le vase

se brise sur la fontaine, la terre rentre en possession de la poussière, et l'homme s'en aille dans la maison de son éternité : *Revertetur pulvis in terram suam, ibit in domum æternitatis suæ.* (*Eccle.*, XII, 5, 7.)

Ainsi, dit le Seigneur, le grain de sénevé, quoique la plus petite des graines, produit un grand arbre : ce ne fut d'abord qu'un tendre arbrisseau, il était aisé de l'arracher ; cependant la racine pousse dans la terre, la séve monte, l'arbrisseau croît, il se fortifie, les branches s'y développent, il se couvre de feuilles, les fleurs et les fruits y vont éclore, c'est un arbre. Les oiseaux y bâtissent des nids, le passant fatigué y vient chercher la douceur de l'ombrage, *fit arbor* (*Matth.*, XIII, 32): peu à peu les beaux jours s'écoulent, la canicule brûlante le dessèche, les fruits mûrs y seront cueillis, les frimas s'approchent, ses feuilles tombent, il perd sa beauté ; un hiver rigoureux le dépouille de tout, enfin il n'est plus bon qu'à être jeté au feu. Voyez par quels accroissements le soleil monte à son midi, par quels accroissements il en descend. Au milieu des ténèbres, tout à coup une légère aurore commence à paraître, insensiblement elle devient plus vive, les ténèbres s'enfuient, la lumière nous éclaire et nous éblouit, le soleil commence à se montrer sur l'horizon et à dorer les campagnes, il se lève, il arrive enfin au midi ; ainsi va-t-il en descendre, chaque moment précipite sa chute, il va bientôt se plonger dans les ondes; après même qu'il est couché, il reste longtemps un crépuscule qui s'affaiblit peu à peu, avant que les ombres aient couvert la terre; la nuit arrive enfin et n'y laisse que des ténèbres. C'est ainsi que par degrés on passe du vice à la vertu, et de la vertu au vice ; l'un et l'autre a son enfance, son âge avancé, sa vieillesse. On n'est tout d'un coup ni un scélérat ni un saint ; cependant avec cette différence bien essentielle que l'on passe bien plus rapidement de la vertu au vice, qu'on ne vient du vice à la vertu. Tout favorise l'un, tout s'oppose à l'autre. Ce funeste oracle n'est donc que trop certain : Qui manque de fidélité dans les petites choses, en manque aussi dans les grandes.

Qu'on ne s'excuse pas, au reste, sur sa prétendue bonne foi. Peut-on en employer le nom, en mérite-t-on les priviléges, quand on néglige les moyens que Dieu nous présente pour nous garantir? Moyens nécessaires, puisqu'il nous est ordonné de nous en servir ; moyens aisés, rien n'est plus à notre portée et plus proportionné à nos forces que la fidélité aux petites choses: moyens efficaces, on n'aura garde de commettre de grands péchés si on redoute les grandes fautes: moyens uniques ; quoi qu'on fasse d'ailleurs, on n'évitera pas les grandes fautes si l'on n'évite les plus légères. Il ne tient donc qu'à nous de conserver l'innocence, et l'on est inexcusable quand on la perd pour n'avoir pas su craindre à propos un danger qu'on nous avait fait connaître, mais qu'on se plaît à dissimuler, et qui, en effet, par sa légèreté apparente, ne prête que trop à la méprise. C'est un écueil caché sous l'eau qu'on n'a pas soin d'éviter et où l'on se brisera infailliblement.

Ce moyen justifie la loi de perfection la plus sublime qu'un Dieu nous donne. *Soyez parfaits*, dit-il, *comme votre Père céleste.* Quel modèle qu'un Dieu ! quel imitateur que l'homme ! l'humanité peut-elle se flatter d'y atteindre ? Dieu se dégrade-t-il jusqu'à nous y laisser aspirer? peut-il même nous y conduire ? Ce n'est pas sans doute une ressemblance parfaite que Dieu attend de la créature. En la formant à son image, il l'a laissée infiniment au-dessous de l'original, et quelque effort que fasse l'homme, la copie sera toujours fort imparfaite, mais du moins ne lui sera-t-il pas permis d'en effacer les traits par des péchés mortels, ni même de les obscurcir par des difformités légères. Il doit, au contraire, tâcher de s'en approcher par les moindres actions qui peuvent en relever la beauté.

SECONDE PARTIE.

L'un des premiers devoirs de la vie spirituelle, c'est de tendre à la perfection et de faire des progrès dans la vertu. Qu'on est heureux de trouver, dans la fidélité aux petites choses, le moyen le plus facile et le plus efficace d'y arriver ! *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait ;* il est si grand, si saint, si bon, si aimable. Quel service, quels hommages ne mérite-t-il pas ? Il vous aime si tendrement, il vous a fait tant de grâces, il vous en promet tant encore. Quelle fidélité ne vous imposent pas l'intérêt et la reconnaissance ? le bonheur que vous espérez, les châtiments que vous méritez sont si supérieurs à tout ce que vous pouvez faire pour éviter l'un et pour obtenir l'autre, que vous serez toujours en reste avec Dieu: *Estote perfecti sicut Pater vester cœlestis perfectus est.* (*Matth.*, V, 48.) Que vous êtes loin de cette perfection, que la carrière est longue, que le temps accordé pour la fournir est court ! pouvez-vous en perdre un instant et ne pas avancer continuellement par de nouveaux efforts? Entraînés par le torrent de la passion, si vous ne luttez contre lui, privés de la grâce si vous ne la faites valoir, reculant si vous n'avancez, perdant si vous ne gagnez, vous affaiblissant si vous ne vous fortifiez, de nouvelles vertus par des progrès constants peuvent seules et conserver ce que vous avez, et vous faire acquérir ce qui vous manque. *Croissez, multipliez*, disait Dieu au genre humain, et au commencement du monde après la création, et au renouvellement du monde après le déluge. La même loi est imposée à chaque homme, et au moment de sa naissance spirituelle par le baptême, et au moment de sa renaissance par la pénitence. Justes et pécheurs, tout peut maintenir ou rétablir vos forces, accroître et multiplier vos crimes: *Crescite et multiplicamini.* (*Gen.*, I, 22, VIII, 17.)

Le terme et la route sont également effrayants à la nature. La perfection à acqué-

rir, qui peut y atteindre? une course sans relâche qui peut la soutenir? Oui, vous pouvez aisément, et par les plus petites choses, parcourir la route et arriver au terme. Voilà le mystère de la vie spirituelle que nous expliquerons. Le ciel est descendu sur la terre, la sainteté s'est humanisée et s'est mise à notre portée, jusqu'à se livrer aux faibles efforts, aux petites œuvres de la créature. Ames généreuses, vous voulez prendre un noble essor, votre zèle aspire à ce qu'il y a de plus grand et de plus difficile, embrassez les petites choses, vous acquerrez les plus grandes; âmes timides, vous redoutez les difficultés, une vertu héroïque vous étonne, pratiquez les petites vertus, elles vous faciliteront les plus grandes. Je tiens aux uns et aux autres le même langage, je leur offre le même secours; c'est un des principes le plus général et le plus important qui a le plus d'influence dans la vertu.

5° Les petites choses préparent aux grandes; plus elles sont grandes et plus elles ont besoin de préparation. Voulez-vous construire un édifice? formez votre plan, mesurez le terrain, amassez les matériaux, supputez les frais nécessaires, ne vous exposez pas à la honte de ne pouvoir consommer l'ouvrage. Avez-vous une guerre à soutenir, faites des provisions et élevez des retranchements, exercez vos troupes. Pouvez-vous avec dix mille hommes en combattre vingt mille? Nous sommes tous novices dans la vertu; il faut nous former et nous instruire. C'est un jeune élève dont le maître tient la main tremblante pour lui apprendre à écrire: ce ne sont d'abord que des figures imparfaites, peu à peu il trace des syllabes et des mots, enfin il apprend à écrire promptement et correctement. Par quels degrés insensibles n'avance-t-on pas dans les sciences? Propose-t-on d'abord les questions compliquées de l'algèbre, les principes abstraits de la métaphysique? il faut préparer l'esprit à ces savantes ténèbres et balbutier longtemps avant de bien parler, les principes communs ouvrent le chemin aux plus profonds mystères, l'exercice façonne à tout, c'est une terre qu'on dispose par des labours, qu'on dégage des ronces et des mauvaises herbes, et qu'on met par ces préparations en état de recevoir la semence et de porter du fruit.

On a toujours peu de facilité à tout ce qui est grand et nouveau. Il faut pour les mettre en jeu assouplir doucement les ressorts de l'âme, aussi bien que ceux du corps. Les grandes actions ne donnent pas l'habitude de la vertu, non plus que les grands crimes celle du vice, ils la supposent. Ces grands ressorts au lieu d'accoutumer, embarrassent, surprennent, fatiguent. Ils sont trop rares pour familiariser et trop contents, trop violents pour nous plier naturellement, on romprait tout plutôt que d'y réussir. Les petits essais, les légères tentatives y mentent sans efforts et sans risque. La patience dans les petits revers prépare aux grandes épreuves, la douceur dans les petites contradictions dispose aux plus grandes injures, les petites mortifications apprivoisent avec les grands sacrifices, les petis combats aguerrissent. Avant de donner bataille les soldats ont dû s'exercer. Ainsi la vivacité diminue, la sensualité s'affaiblit, on assoupit la concupiscence, on fait luire la lumière et poindre la vertu. Tout a besoin d'apprentissage, et l'apprentissage conduit à tout : *Qui fidelis est in minimo in majori erit.*

C'est une nécessité indispensable de se préparer pour réussir. L'homme ne trouve dans le besoin que les provisions qu'il a faites et les secours qu'il s'est ménagés dans tous les grands événements, à la sortie d'Egypte, à l'entrée de la terre promise, à la promulgation de la loi, à la construction du tabernacle, partout ordre exprès de s'y préparer : *Parati in diem tertiam.* (*Exod.*, XIX, 11.) Salomon et avant lui David son père avaient fait pour le temple des préparatifs immenses. Préparez votre âme avant la prière, préparez-la à la tentation et à l'affliction. Puissiez-vous dire avec le Prophète : *Mon cœur est prêt, ô mon Dieu, mon cœur est prêt!* (*Psal.*, LVI, 8.) Dieu vous tient compte de la sagesse de vos précautions, il écoute la préparation du cœur des pauvres. La loi nouvelle n'est pas moins précautionnée. Dieu se fait préparer les voies par un saint précurseur : *Parate viam Domini.* (*Matth.*, III, 3; *Marc.*, I, 3; *Luc.*, III, 4.) Il envoie les apôtres préparer la pâque dans le cénacle, il ne reçoit à la salle des noces que les vierges sages, qui avaient pris une provision d'huile. Il monte au ciel, nous y préparer la place : *Vado parare vobis locum.* (*Joan.*, XIV, 2.) Il dispose ses disciples à l'eucharistie en leur lavant les pieds. Il prépare la céleste Jérusalem comme une épouse qui va au-devant de son époux. Il ne cesse de nous recommander de nous tenir prêts, parce que nous ne savons ni le jour ni l'heure : *Estote parati.* (*Matth.*, XXIV, 44.) On ne finirait point, si on voulait rapporter tout ce que la sagesse divine nous ordonne pour préparer nos âmes : *Præparate corda vestra Domino.* (I *Reg.*, VII, 3.) Tous ces préliminaires, toutes ces mesures ne sont que de petits objets, de petites attentions, de petits arrangements, mais le succès en dépend. C'est ainsi que la sagesse elle-même, en disposant tout avec douceur, l'exécute avec force : *Attingens a fine ad finem fortiter, et disponens omnia suaviter.* (*Sap.*, VIII, 1.)

2° Les petites choses commencent les grandes, elles en sont toujours le fondement, puisque le fondement est toujours petit en comparaison de l'édifice. Le temple de Solomon a commencé par une pierre, par un coup de bèche. Le plus grand arbre fut un arbrisseau, fut une graine : *Minimum omnibus oleribus.* (*Matth.*, XIII, 32.) Le plus grand fleuve fut un ruisseau. Dieu seul par sa toute-puissance peut faire dans un moment de grandes choses; il dit, et tout est fait; que la lumière soit, et la lumière fut; que la terre soit féconde, et la voilà chargée de fleurs et de fruits. Mais tous les ouvrages de l'art et de la nature se sentent de la faiblesse humaine. Le plus grand homme fut un enfant, la plus

grande ville fut un village, le plus grand empire fut une famille. Ne vouloir faire que de grandes choses, c'est s'exposer à ne faire rien du tout; vouloir tout d'un coup voler au sommet, au lieu d'y monter par degrés, c'est s'exposer aux plus grandes chutes. Dieu lui-même, tout grand qu'il est, n'a-t-il créé que des anges dans le ciel et des monarques sur la terre? N'a-t-il pas fait la fourmi, la mouche, le vermisseau? Il n'est ni plus grand dans les uns ni plus petit dans les autres. Dans les plus beaux chefs-d'œuvre n'opère-t-il que des miracles? Partout il laisse des traits d'autant plus admirables, qu'ils sont plus petits, et nous ramènent au système des petites choses. La création du monde dura six jours, le chaos ne se développa que successivement. En formant le peuple choisi, il ne prit d'abord qu'une famille qui se partagea en douze branches, et après quelques siècles composa une nation. Lui-même, se faisant homme, voulut passer par tous les degrés de l'enfance, et croître en âge et en sagesse. Avant de ressusciter Lazare, il pleure, il prie, il se trouble, il crie à haute voix.

Les opérations de la grâce suivent les mêmes lois. Pour une Madeleine tout à coup pleine d'amour, pour un Paul tout à coup transporté de zèle, combien de personnes dont la vertu naissante a rampé dans la faiblesse, traîné dans le détail, ne s'est avancée que lentement à la perfection! *Qui fidelis est in minimo.* La religion chrétienne n'eut pas un établissement plus brillant. Quelques personnes à qui tout manque en sont les fondateurs, et portent d'un pôle à l'autre le spectacle étonnant d'une entreprise chimérique que rien n'appuie, et que tout combat, d'un succès divin que rien n'égale et que tout couronne. Chacun un jour reconnaîtra dans le grand ouvrage de sa prédestination et de sa réprobation, des commencements aussi faibles, et un enchaînement aussi inattendu de petites choses. Qu'on se sent bon gré dans le ciel qu'en dévoilant l'économie de son salut, on voit un petit acte de vertu être le premier anneau de cette chaine, la première pierre de cet édifice, et l'aurore d'un si beau jour! Mais quel désespoir dans l'enfer quand on voit à quoi a tenu notre fortune éternelle! Un premier pas hors de la route, un léger avantage donné au démon, une petite négligence dans la dévotion, voilà l'époque fatale de la disgrâce, la première étincelle des brasiers éternels : *In puncto ad inferna descendunt.* (*Job*, XXI, 13.) Dieu ne renverse pas toujours le pécheur comme il renversa Saul sur le chemin de Damas : un regard convertit Pierre. Il ne charge pas de chaîne l'impie, comme Manassès : une parabole ouvre les yeux de David. Une accusation capitale accable la femme adultère; quelques paroles gagnèrent la Samaritaine. Salomon achète la protection du ciel par un temple magnifique, Madeleine par des larmes et des parfums. Une barque et des filets valent l'apostolat aux premiers disciples; les palmes coûtent aux martyrs tout leur sang. Au contraire quelque petit larcin conduit Judas à la trahison et au désespoir, un respect humain fait prononcer à Pilate la mort la plus injuste. C'est une goutte de poison qui, insinué par la légère morsure d'un serpent, coule dans les veines, infecte la masse du sang et conduit à la mort. Le monde entier aussi malheureux a vu un morceau de fruit ouvrir la source de tous les maux, et établir l'empire du péché; et la soumission d'une Vierge à la parole d'un ange, répandre les trésors de la grâce et établir le règne de la vertu.

3° Les petites choses avancent les grandes. Pas à pas se font les plus grands voyages, petit à petit s'amassent les grandes sommes, peu à peu s'élèvent les plus grandes masses. Pour peu qu'on fasse ou qu'on gagne, c'est toujours autant d'avancé. Rien dont un travail opiniâtre ne vienne à bout : en tombant goutte à goutte, l'eau perce le plus dur rocher et s'y creuse un canal : *Lapides excavant aquæ.* A force de travail, le fer et l'acier s'usent à la fin, et le courant des eaux fait à la fin ébranler les terres entières : *Alluvione paulatim terra consumitur.* Hâtez-vous lentement, ne perdez pas courage. L'ouvrage n'en sera que plus solide pour avoir été longtemps sur le métier. Les progrès insensibles valent bien les brusques saillies, qui comme un éclair paraissent et s'évanouissent, commencent cent choses et ne finissent rien. Voyez, la fourmi, le sage vous renvoie à son école; toute petite qu'elle est, tout petit qu'est le fardeau qu'elle porte, elle ramasse à la longue de grandes provisions qui la nourrissent pendant l'hiver : *Vade ad formicam, o piger.* (*Prov.*, VI, 6.) Cette vie, dit saint Paul, est un temps de semence; il faut attendre la saison pour cueillir le fruit. L'herbe commence à poindre, elle pousse, le fruit paraît, il grossit peu à peu, il arrive enfin à sa maturité. La patience accumule, l'impatience dépouille, ne nous lassons pas. Un temps viendra où nous cueillerons la moisson, sans jamais nous lasser d'en jouir : *Qui fidelis est in minimo in majori fidelis erit.*

Rien de fixe sur la terre, tout est sujet à la loi du progrès. Dans le surnaturel, comme dans le moral et dans le physique, tout croît ou décroît en bien ou en mal, en vice ou en vertu, et ordinairement par des choses légères. L'accroissement des passions, la diminution de la grâce sont les plus rapides. Le démon travaille, le levain de la concupiscence fermente, la ferveur s'affaiblit. Ah! de votre côté travaillez de même, fortifiez votre vertu, faites fermenter la divine parole. N'aspirez pas à un repos que tout vous arrache. Voyez à chaque instant de nouveaux devoirs que l'état, les occasions, les changements des choses vous imposent. Il faut pour les remplir que la vertu croisse à mesure que les obligations se multiplient. Voyez à chaque instant les nouvelles lumières que la grâce fait luire. Ainsi que dans les arts et les sciences, l'expérience et l'étude découvrent de nouvelles terres, l'étendue de

la vertu est infinie. La vertu tient à tout. Voyez à chaque instant les peines qu'il faut subir, les difficultés qu'il faut vaincre, les occasions dont il faut profiter. Comment y suffire, si vous ne croissez en force, en zèle, en patience, en fidélité? Mais n'en soyez pas effrayé, il n'y faut que de petites choses dans le détail, mais chacune ajoute au trésor et vous enrichit. L'un aide à l'autre et vous rend invincible. Ne fussiez-vous qu'un enfant, ne fissiez-vous que des actions d'enfant, vos organes se délient, vos pieds s'affermissent, votre corps grandit, vous agissez en homme, un Dieu incarné vous en donne l'exemple. Il fut enfant et croissait en âge et en sagesse devant Dieu et devant les hommes : *Proficiebat œtate et sapientia.* (*Luc.*, II, 52.)

Et qui pourrait ne faire jamais que de grandes choses? L'homme le plus robuste a besoin de sommeil, et le plus agissant de quelque repos. Les forces humaines sont trop bornées pour suffire à une continuelle et violente agitation, l'aigle ne plane pas toujours au-dessus des nues, le monarque se dépouille quelquefois de la majesté du trône, et le juge de la gravité du tribunal. Le plus intrépide guerrier se délasse de ses victoires, et le plus sublime génie se familiarise avec ses amis. Ces intervalles de délassement rétablissent les forces épuisées, et préparent à de nouveaux efforts, le zèle le plus insatiable en emprunte un secours nécessaire. Il est des pécheurs endurcis qu'il faut effrayer, renverser, foudroyer. Il est des âmes timides qu'il faut consoler et encourager. Les pécheurs mêmes, souvent trop portés au désespoir, ont besoin qu'on les rassure par les facilités et la douceur d'une vertu que la passion regarde comme impraticable. Après un grand orage, qu'un doux zéphir vienne donc calmer les flots, que la fraîcheur de la rosée ranime les fleurs languissantes. Le charitable médecin applique du baume sur la blessure nécessaire que le tranchant du fer a ouverte pour arrêter la gangrène et adoucir l'amertume du remède, dont la violence du mal exigeait les puissants efforts. Quand le torrent impétueux de la parole a heureusement levé la digue que le péché opposait à la grâce, qu'un doux ruisseau par son murmure offre un agréable rafraîchissement, Dieu en use de même. Sa conduite est un tissu de vicissitude, d'épreuve et de consolation ; et comme il est plusieurs demeures dans la maison du Père céleste, il est plusieurs routes pour y arriver Qu'à son exemple les ministres se fassent tout à tous ; qu'après avoir entendu les sons perçants de la trompette, on entende le son harmonieux de l'insinuation. On se doit à soi-même de semblables ménagements.

4° Les petites choses conservent les grandes. A quoi bon, disent les impies, couvrir les arbres de tant de feuilles et d'écorce, et embarrasser les grains de blé de tant d'enveloppes et d'épis? les met-on à quelque usage? s'en nourrit-on? Les premières atteintes de l'hiver les font tomber. On les foule aux pieds, elles pourrissent dans la poussière. Mais y pensez-vous? ces pailles ne fussent-elles pas la nourriture des animaux, ces feuilles ne fussent-elles pas l'ornement des arbres, n'offrissent-elles pas au voyageur fatigué, sous un agréable ombrage, un asile contre les ardeurs du soleil; le fruit de la terre que vous y cueillez pourrait-il se conserver sans elles et parvenir à la maturité? ne sont-elles pas une espèce de toit qui les met à l'abri des injures du temps? Sans elles la pluie pourrait le corrompre, la chaleur pourrait le dessécher, elle entretient le juste tempérament qui le nourrit. Cette peau, cette écorce est une espèce de rempart contre les insultes des oiseaux et la rigueur des saisons. Ainsi sommes-nous assujettis à une infinité de choses pour conserver notre vie. Prendre chaque jour des aliments et du repos, s'habiller et se déshabiller, ne peuvent passer que pour de petites actions. Vivrait-on sans elles? le héros et le scélérat, le monarque et l'esclave, peuvent-ils s'en dispenser?

La vie spirituelle n'a pas moins besoin de ces petits appuis. Des pratiques de piété, des règles détaillées, des prières, des mortifications, des aumônes réglées, les conseils d'un directeur, la soumission à des supérieurs; c'est ce que l'Ecriture appelle la haie qui garde la vigne. Cette haie détruite, les animaux, les passants y vont entrer sans peine et la ravager : *Destruxisti maceriam ejus et vindemiant eam omnes.* (*Psal.* LXXIX, 13.) C'est ce que l'esprit de Dieu nous fait si bien entendre dans le malheur de Samson. Sa force prodigieuse tenait à ses cheveux. Gardez-vous, dit à son père l'ange qui annonça sa naissance, de faire passer le rasoir sur sa tête. Tandis qu'il gardera ses cheveux, il sera le plus fort des hommes. En effet il déchire les lions, il détruit les armées, il enlève les portes des villes, rien ne peut lui résister. Un plaisir criminel l'enivre, il découvre son secret, la perfide Dalila l'endort, on lui coupe ses cheveux pendant son sommeil, qui le croirait? Samson aussitôt n'est pas le même homme, il est vaincu, on lui crève les yeux, on l'attache à la meule, on s'en joue. Hélas! tous les jours la volupté nous livre à un repos fatal. On néglige les petites choses, on est vaincu par la passion. Votre salut n'est attaché ni à la pénétration de l'esprit, ni à la grandeur des talents, ni aux traits éclatants de vertu, encore moins aux avantages de la naissance et de la fortune, il tient à vos cheveux, leur perte entraîne celle de votre force, ils l'eussent conservée : *Qui fidelis est in minimo.*

D'où vient que dans les communautés religieuses les plus saints fondateurs ont établi par leurs constitutions une foule d'observances, de précautions, de règles, la plupart minutieuses en détail, qui du matin au soir tiennent tout le monde en haleine et attachent à la vertu par une infinité de petits liens? C'est pour la conserver : Et l'Eglise, pour en rendre l'observation plus sacrée, y

a mis le sceau de son autorité. La vie spirituelle est un édifice dont les murs n'ont de solidité que par la chaux et le sable qui les unit, dont la charpente ne peut être ferme que par les clous et les chevilles qui en tiennent toutes les pièces. Sans ces liens tout va crouler. Partout dans la conservation comme dans la naissance, même système de grandeur de Dieu, qui se sert des moindres choses pour opérer les plus grandes; de dépendance et de faiblesse dans l'homme qui s'y voit assujetti, et qui en l'humiliant le rend inexcusable par la petitesse et la facilité des moyens qui ont mis constamment son salut entre ses mains. Non, il ne faut ni monter au ciel, ni traverser les mers pour trouver le royaume de Dieu; le voilà dans votre cœur, sur vos lèvres, à votre portée: *In manu tua est.*

5° Enfin les petites choses embellissent et consomment les grandes; il ne manque souvent à ce que nous voyons de plus grand qu'un certain lustre, une certaine perfection qui dépend de fort peu de chose, un goût de propreté, d'arrangement, de symétrie, un rien; sans ce rien l'ouvrage est imparfait et tout le reste perd beaucoup de son prix. Saint François de Sales compare les vertus aux fleurs qui font l'ornement des parterres. On est plus frappé des grandes, mais les petites ont bien leur prix. On admire la blancheur des lis, la beauté des roses, la variété des œillets; mais néglige-t-on l'odeur des violettes, la couleur de la pensée? Sans elles le plus beau jardin manquerait de quelque chose. Combien de grands hommes à qui pour être parfaits, il ne manque presque rien! N'est-ce pas même ordinairement par de petites choses que les plus grands hommes marquent leur faible? Un peu de brusquerie mêlé au zèle, un peu de paresse joint à la mortification, quelque finesse à la prudence, la hauteur à la dignité, la mollesse à la bonté, l'ostentation au travail, la profusion à la libéralité, vous touchiez à la perfection. Faut-il qu'à deux pas du terme vous n'y atteigniez pas, et qu'une légère tache ternisse les plus belles qualités. Rien n'est parfait ici-bas, et ce n'est presque jamais que peu de chose qui manque qui pourrait y mettre le comble. Ainsi les plus grandes choses ne sauraient se passer des petites. Leur préliminaire, leur commencement, leur progrès, leur conservation, leur perfection en dépendent, au lieu que les petites peuvent se passer des grandes. Les grandes cesseraient de l'être sans les petites, et les petites ont sans elles leur mérite et leur prix. Ne négligeons donc rien, que rien ne nous échappe par notre faute: ***Particula boni doni non te prætereat.*** (*Eccli.*, XIV, 14.)

Tout concourt à faire naître des moindres choses ces fruits admirables. Dieu qui récompense la grâce qui s'augmente, l'âme qui se fortifie et acquiert l'habitude et la facilité; de même que dans les fautes légères un Dieu vengeur, la lumière qui s'éteint, l'âme qui s'affaiblit annoncent la décadence et les grandes chutes. La récompense de Dieu est certaine même pour les moindres choses, rien auprès de lui n'est perdu. Vous avez quitté une barque et des filets, disait-il aux apôtres; c'est bien peu de chose, et vous n'auriez pas à faire beaucoup valoir votre sacrifice aux yeux des hommes. Je pense différemment, et vous recevrez le centuple en récompense: ***Centuplum accipiet.*** (***Matth.***, XIX, 29.) Si chaque péché mérite une peine, combien plus sera couronnée la moindre bonne œuvre par un bienfaiteur si magnifique, dont la miséricorde l'emporte sur la justice! Si un péché est quelquefois puni par la permission d'un autre péché, il est bien plus certain qu'une bonne œuvre est récompensée par la grâce d'une autre bonne œuvre. Quoique les théologiens conviennent de ce fatal enchaînement des fautes, ce n'est pourtant qu'avec des restrictions, et d'une manière indirecte, parce que Dieu n'est jamais auteur du péché, n'y porte personne, le hait infiniment et le défend: ***Neminem tentat.*** (***Jac.*** I, 13.) Mais souvent Dieu, qui est la bonté et la sainteté même, qui veut infiniment le bien, y invite et le couronne; la moindre bonne œuvre est, comme naturellement et sans difficulté, le germe d'une autre, et celle-ci d'une troisième. Progression qui par la fidélité doit augmenter à l'infini et l'empire de la vertu, et le trésor du mérite. Bon et fidèle serviteur qui vous êtes fidèlement acquitté de la petite administration que je vous ai confiée, ayez bon courage. Vous avez déjà éprouvé la fécondité de votre travail, une dragme en a produit une autre. Voilà cinq dragmes de profit que vous me rendez pour cinq. Vous aviez reçu cette somme, elle-même qui est le fruit de vos travaux, va être pour vous une source de biens par l'importante administration dont je vous charge, chaque dragme vous vaut le gouvernement d'une ville: ***Esto et tu super quinque civitates.*** (***Luc.*** XIX, 19.)

A mesure qu'elles nous rendent Dieu plus favorable, les petites vertus affaiblissent notre ennemi, il gagne du terrain par chaque faute, il en perd par chaque vertu; on l'éloigne, on l'intimide, on le désarme. On acquiert d'autant plus de courage et de force qu'on lui en fait perdre davantage. Ce n'est pas toujours par une bataille générale, par la prise de quelque place importante que se font les conquêtes. De petits combats, des quartiers surpris, des convois enlevés, des villes affamées, d'alliés détachés font faire en détail plus de progrès contre un ennemi que l'on détruit peu à peu, même en évitant le combat. La force et la confiance sont dans la surprise de l'attaque. On se tient sur ses gardes. L'ennemi tend des piéges par les occasions de péché, on les évite; il corrompt par les attraits du plaisir, on les émousse; il séduit par de vains prétextes, on les méprise; il égare dans les ténèbres, on les dissipe; il décourage par les chutes, on s'anime par les succès. C'est un arbrisseau dont on déchausse les racines, qui n'eût pas manqué de tomber. On le cultive, on l'arrose, on le fume, il de-

vient vigoureux; il résiste aux plus grands orages.

Qui s'aperçoit de ses accroissements, qui voit ses racines pousser, son tronc croître, son écorce s'épaissir, ses feuilles, ses fruits se développer? L'œil le plus perçant le distinguerait-il, l'oreille la plus attentive l'entendrait-elle? le tact le plus fin, le goût le plus délicat, l'odorat le plus subtil le sentirait-il? Ce n'est que longtemps après que le mesurant et le comparant à lui-même, on s'assure de ses progrès, et l'on voit sa force. Ainsi se forment les habitudes de l'homme en bien et en mal. Ce poids supérieur qui accable, cette forte chaîne qui asservit, ce torrent qui entraîne, les habitudes ne se forment que par des petites choses, ce n'est que peu à peu, sans le sentir; par des légers mouvements, sans se fatiguer; par des actions ordinaires sans s'en apercevoir, que se forme cette seconde nature, qui fait du vice ou de la vertu une partie de nous-mêmes, dont on ne peut presque plus se défaire. Les commencements, les accroissements, la consommation, tout est l'ouvrage des petites choses, l'habitude se forme aisément, la moindre chose en fait l'ouverture, l'augmente, la fortifie, la maintient tyranniquement. Familiarisé, naturalisé, enfin endurci, on devient incorrigible. Les mêmes actions deviennent sans cesse plus faciles, plus fréquentes, plus nécessaires, moins aperçues; enfin on ne peut plus secouer le joug impérieux sous lequel on meurt; on n'en est pourtant ni plus excusable dans le mal, ni moins louable dans le bien, puisque l'union de la liberté et de la difficulté ne résulte que de l'ascendant des petites choses dont l'on a été toujours le maître. On a toujours pu et l'on a dû prévenir, arrêter et réparer le mal. Commencer et perfectionner le bien avec très-peu d'effort, on ne le fait pas et on ne veut pas le faire, parce que ces petites choses mêmes en ôtent la pensée, le goût et la volonté, avec d'autant plus de facilité et de force qu'elles y engagent à moins de frais. Il est donc important de contracter de bonnes habitudes, elles assurent le salut, et d'éviter les mauvaises qui assurent de même la réprobation. Quoi donc de plus nécessaire que la fidélité aux petites choses, qui est le principe, le ressort et la clef de l'un et de l'autre? Ce sera le moyen d'arriver à la gloire éternelle. Ainsi soit-il.

DISCOURS V.

SUR LA PRATIQUE DES CONSEILS.

Lex justo non est posita, sed injustis, et non subditis. (I *Tim.*, I, 9.)

La loi n'est pas faite pour le juste, mais pour les injustes et les rebelles.

Rien de plus singulier dans la législation que les constitutions qu'a composées saint François de Sales pour les religieuses de la Visitation, soit dans la liberté qu'elles laissent, soit dans les objets qu'elles embrassent. Tous les autres législateurs s'efforcent de donner du poids à leurs règlements, ils en ordonnent l'exécution, ils en traitent de péché, ils en punissent sévèrement la transgression, ils en interdisent l'interprétation, ils préviennent, ils blâment la négligence, l'indulgence des supérieurs qui en tolèrent l'inobservation. Saint François de Sales au contraire laisse une liberté entière à ses filles; il renouvelle pour elles le grand principe de saint Augustin: aimez et faites ce qui vous plaira: *Ama et fac quod vis* Il n'y a dans mes règles ni péché mortel, ni péché véniel, je ne fais que proposer la vertu, en fournir les moyens, en ouvrir la route et vous conseiller d'y marcher. Pourquoi vous imposerais-je des lois? douté-je de votre vocation, de votre amour, de votre zèle? Voilà mes lois, voilà les vôtres. Je ne demande que le cœur. Voudrais-je même de votre soumission si le cœur n'en était le principe: *Lex justo non est posita.*

Les autres législateurs, attentifs avec raison à ce qu'il y a de plus important dans la vertu, et de plus énorme dans le vice, en font le premier et souvent l'unique objet de leur attention. Contents d'avoir mis l'essentiel en sûreté, ils paraissent moins touchés des petites fautes et des petites vertus, soit qu'on regarde comme inutile de s'en occuper, ou comme impossible d'y réussir; les petites choses ne sont guère la matière des lois humaines. Saint François de Sales paraît au contraire oublier les grands devoirs et les grands péchés: il suppose qu'on remplit les uns, qu'on est exempt des autres, et ne s'attache qu'à ce qui semble le moins important, c'est-à-dire l'objet de tous les conseils. Ne négligeons rien, dit-il, quand il y va du salut. Rien n'est petit quand il peut plaire ou déplaire à Dieu et contribuer à la sanctification ou à la perte des âmes, mais toujours avec une liberté entière. Je prétends d'autant moins faire des préceptes, que l'objet en est moins susceptible, et que vous en avez moins besoin: *Lex justo non est posita.*

Ainsi par une douceur engageante, ce grand saint obtient tout avec plus de facilité et d'avantage, que par le ton impérieux de l'autorité. Un supérieur connaît aussi peu ses intérêts que ceux de ses inférieurs, lorsque, étalant fièrement toute sa puissance, il prétend que par une soumission aveugle tout adore ses volontés; qu'un supérieur est à plaindre quand il a besoin de déployer tous ses droits et de parler du style le plus absolu! les inférieurs ne le sont guère moins quand leur vertu ne peut se passer d'un moyen aussi violent. Que les liens sont faibles quand il faut si étroitement en serrer les nœuds! Un mot, un geste, un coup d'œil doit suffire. Un cœur bien disposé est une balance en équilibre, un grain de sable la fait pencher. C'est un ruisseau dans une pente douce, une pierre en détourne le cours. La nécessité des efforts suppose la faiblesse de l'un et la résistance de l'autre. On assurerait bien mieux son empire en gagnant les cœurs. La bonté seule est en droit d'en faire la conquête, ainsi le conseille le

prince des apôtres. Quelque respectable que soit votre caractère, ne prétendez pas dominer sur le clergé. Soyez plutôt la forme et le modèle de votre troupeau, et rendez-vous de bon cœur utile et aimable : *Providentes non coacte*, etc. (I *Petr.*, V, 2.)

Maître absolu de ses créatures, Dieu n'a pas besoin de se soumettre aux mesures timides d'une prudence toute humaine, qui semble craindre de compromettre son autorité, ou se défier du succès. Il a pu faire, il a fait des lois rigoureuses, qu'il n'est pas permis de violer, et il tient tous les cœurs dans ses mains; il a voulu cependant, par une bonté infinie, dans des conseils arbitraires, qui n'imposent aucune obligation, et une douceur insinuante qui ne demande que le cœur, abandonner l'homme à sa ferveur, et lui fournir des moyens de salut aussi faciles qu'efficaces. Ne pensez pas que les conseils détruisent la loi ou l'affaiblissent; au contraire. 1° Ils la confirment et en facilitent l'exécution; 2° ils la perfectionnent et assurent le mérite. Non, la loi n'est pas faite pour le juste, ni dans le ton impérieux de la nécessité, ni dans l'importance frappante de l'objet; n'y eût-il que des conseils, le juste ne serait pas moins fidèle, son amour en ferait la loi, en remplissant les conseils, la loi se trouverait remplie, et ne le serait pas sans eux? *Lex justo non est posita.* Faisons sentir le prix et les charmes, la force et le succès, les besoins et le devoir même des conseils qui nous mènent à la perfection, en nous laissant à notre volonté. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE

Les lois sont des remèdes à nos misères, aussi honteux qu'affligeants, leur nécessité suppose le désordre, et leurs menaces notre indocilité. Faudrait-il nous défendre le vice, si nous n'avions le malheur de l'aimer; nous ordonner la pratique de la vertu, si nous n'y sentions de la répugnance? Faudrait-il imprimer à nos devoirs un caractère imposant de terreur, si nous n'avions la témérité de nous en écarter? Faudrait-il tant de fois en réitérer l'intimation, si notre mémoire et notre fidélité justement suspectes, ne faisaient à tout moment craindre de le voir transgresser? Faudrait-il même prendre des mesures pour conserver l'essentiel de la vertu, si on en cultivait les conseils et l'esprit? Qu'il devait être dur, qu'il devait être infidèle, ce peuple, pour qu'il fallût graver le Décalogue sur des tables de pierre, et les publier sur le mont Sinaï avec tout l'appareil de la majesté divine, au milieu du tonnerre, de la foudre et des éclairs, et l'étayer par tout le poids des promesses et des menaces même temporelles! Il n'en faut pas tant pour une âme docile, qui l'écoute avec respect, qui l'étudie avec amour, qui la pratique avec joie, et sert Dieu en esprit et en vérité. C'est dans le cœur plutôt que sur la pierre que la loi doit être écrite. L'âme juste n'a besoin que d'entrevoir la volonté de Dieu, et d'être dirigée dans le choix du bien, pour lequel seul elle soupire, elle se félicite de le connaître, et vole à l'exécution : *Beati sumus, Israel, quia quæ placita sunt Deo manifesta sunt nobis.* (*Baruch.*, IV, 4.)

Les lois servent à quatre choses : 1° elles font connaître; 2° prévenir; 3° réparer le mal, ou, au contraire, connaître et pratiquer le bien; 4° elles font une nécessité de ces connaissances, de ces précautions, de ces remèdes, de cette pratique. Ce sont là les misères de l'homme, l'ignorance, la faiblesse, le péché, et surtout l'esprit de liberté et d'indépendance. La loi est une lumière dans les ténèbres, qui apprend à discerner le bien et le mal. Elle est un appui dans la fragilité du cœur et la violence des passions, qui par la crainte nous soutient dans le combat; c'est un remède après le péché, le faisant expier par le châtiment, elle nous fait un devoir de tous ces moyens de salut, qui nous les rend heureusement nécessaires. Tout cela est inutile au juste qui est fidèle aux conseils. Qu'apprendrait la loi à celui qui connaît, qui étudie, qui a toujours en vue la perfection? Qu'a-t-elle à commander ou à défendre, à prévenir ou à réparer, dans celui qui désire, qui s'efforce continuellement d'y parvenir. Quelles peines, quelle punition prononcera-t-elle quand on va bien au delà de la règle, et qu'on craint souverainement les moindres fautes? Quel lien peut-elle imposer à l'amour, qui lui-même est le lien le plus fort et le plus indissoluble. Un père emploie-t-il les verges contre un fils docile, faut-il un pédagogue à un disciple plus parfait que son maître. Non, la loi n'aurait jamais fait entendre sa voix si le monde n'eût eu que des justes ; *Lex justo non est posita.* Mais dans tout ce qui va au delà de la loi, le juste même a besoin de lumière, de précaution et d'une sorte de lien d'amour; c'est dans cette nouvelle carrière que le conseil est son guide.

1° Le juste n'a pas besoin de la loi pour être instruit de son devoir. Que le Saint-Esprit est un grand maître! il enseigne toute vérité. Que l'oraison est une savante école! elle donne des leçons de toutes les vertus. Que la grâce est un puissant appui! elle en fait goûter toutes les voies. D'où vient que d'obscurs anachorètes, de simples bergers ont cent fois étonné les plus habiles docteurs, par la profondeur, l'étendue, la sublimité de leurs connaissances. L'Esprit-Saint les instruisait; il se communique aux âmes humbles : *Revelasti ea parvulis.* (*Matth.*, XI, 25.) Dieu a gravé dans l'esprit de tous les hommes un fonds de lumière, de droiture, de vertu; une loi naturelle, qui leur enseigne leur devoir, que la loi écrite ne fait que développer. Quels progrès ne feraient-ils pas avec le secours de la grâce, si comme le juste ils étaient fidèles à l'écouter et à la suivre. Il leur a donné dans les salutaires avis de leur conscience, un directeur constant, éclairé, infatigable, le meilleur interprète de la loi, le plus inflexible législateur dont la loi ne fait que réveiller le zèle et aiguiser la pointe : *Tu parasti directiones.* (*Psal.* XCVIII, 4.)

La négligence, la dissipation, la légèreté, empêchent ce précieux germe de produire son fruit : étudiez la loi divine, étudiez votre cœur. Vous la trouverez au milieu de vous : le juste, appliqué à l'oraison ou attentif à la voix de sa conscience, y marche à pas de géant. Les vérités de la religion sont des étincelles éparses. Le juste les ramasse, les réunit, et de tous ces rayons il se forme à ses yeux un astre brillant qui éclaire toute sa vie. *Totum corpus lucidum erit.* (*Luc.*, XI, 34.) Surtout il y apporte ce qui fait faire les plus grands progrès dans la connaissance de la vérité; l'amour, la docilité, le zèle; il en lève tous les obstacles, il en rassemble tous les moyens sans se rebuter; il estime, il chérit la loi. Ah! que bientôt il sera investi du soleil de justice!

Est-ce donc la loi, dit saint Paul, qui a introduit le péché? Non, sans doute; au contraire, elle le défend; mais elle l'a fait connaître au monde, et à travers les obstacles et les ténèbres que les passions font naître, elle poursuit les plus criminels et les plus endurcis, et leur en dévoile l'horreur. Les pécheurs et les infidèles sont inexcusables, ils se servent eux-mêmes de loi par la lumière naturelle, et seront justement jugés sur leur raison et leur conscience : *Ipsi sibi sunt lex* (*Rom.* II, 14.) Les enfants mêmes rougissent du péché, pour peu qu'ils commencent à faire usage de leur raison. Dieu n'eût-il jamais promulgué la loi sur le mont Sinaï; tout le monde savait qu'on doit honorer son père et sa mère, qu'il ne faut ni tuer ni voler, ni médire; tout le monde avant cette promulgation, et tant de nations, à qui cette loi fut toujours inconnue, les peuples les plus éloignés et les plus barbares, à qui le nom même des Juifs n'est jamais parvenu, ignorent-ils ce droit naturel, n'en font-ils pas profession? Ce n'est donc que pour lever le moindre obstacle et dissiper le plus léger nuage, que Dieu annonce en maître ses volontés, et poursuit le vice dans son dernier retranchement. Ces secours ne sont pas pour le juste. Cherche-t-il des prétextes, forme-t-il des ombres, s'endurcit-il dans la résistance, lui qui ne désire que le bon plaisir de Dieu, qui s'en fait un bonheur et une gloire? *Lex justo non est posita.*

Quelque instruction que la loi donne, elle laisse encore bien des difficultés; et dans le détail des objets, peut-elle décider tous les cas? Et dans le développement des conséquences, peut-elle suivre toutes les fibres et les branches qui naissent de ce tronc, et qui souvent vont se perdre dans l'incertain et dans l'arbitraire? Et dans la distinction des nuances et des degrés de l'obligation, de la sagesse et de la grièveté des fautes, peut-elle tout apprécier? Et dans les routes qui conduisent à la transgression, les attraits du plaisir, la force de l'intérêt, le danger des occasions, l'embarras des circonstances, l'enchaînement des petites choses, peut-elle tout prévoir et tout expliquer? Et dans les moyens de faciliter l'observation, peut-elle entrer dans le détail des pratiques qui étayent la faiblesse humaine, des réflexions qui l'animent, des précautions qui font sa sûreté, des secours qui lui aplanissent la route, des conducteurs qui la lui frayent et l'y conduisent comme par la main? Tout est infini dans la combinaison des choses humaines, tout est mêlé d'obscurités et d'incertitudes; tout est sans bornes, susceptible de plus et de moins, la loi ne peut tout embrasser; et c'est peut-être un des plus grands défauts dans la législation, que la trop grande multitude des lois qui, pour vouloir tout dire, forment un dédale où l'on se perd. Il faut nécessairement, dans une infinité de choses, laisser l'homme dans la main de son conseil, et suppléer à la précision impossible du précepte, par les sages avis qui, loin de détruire la perfection de la loi, en font mieux saisir l'esprit, prendre le goût, respirer l'air céleste. Les conseils ne sont que la loi même, donnant encore le branle, après qu'elle a cessé d'agir, régnant après avoir cessé de parler, se faisant suivre dans les choses même qu'elle n'exige pas. Telle une prairie émaillée de fleurs, qui embaume au loin le voyageur, longtemps avant qu'il y soit arrivé, et longtemps après qu'il l'a passée. La loi est le fondement du conseil et le fait éclore, il prend sa place, la maintient, et y met le comble sans en avoir l'autorité. Quelque éclairé que soit le juste par la direction de sa conscience, quelque zèle que lui donne l'amour dont il est embrasé, peut-il tout connaître et tout oser? Combien de choses sont au-dessus de ses idées et de ses forces? Qui jamais aurait imaginé et entrepris de vendre tous ses biens, et en donner le prix aux pauvres, de renoncer au mariage pour se consacrer à la pureté, si des conseils sublimes ne nous avaient montré qu'on peut ajouter un nouveau prix à la justice, que nous devons au prochain, en exerçant la plus généreuse charité, et à la continence qui nous est prescrite, en se refusant les plaisirs légitimes du mariage Voilà, disait saint Paul, une voie plus excellente que je vous montre, où je vous invite à marcher : *Excellentiorem viam vobis demonstro.* (I *Cor.*, XII, 31.)

2° Le juste supérieur à la faiblesse humaine prévient la loi, et l'accomplit, sans avoir besoin de son secours, plus sûrement, plus efficacement, plus parfaitement, par la pratique des conseils. Dans l'état d'innocence on n'eût pas eu besoin de loi; on n'en a pas besoin dans le ciel, mais sur la terre, et dans l'état de la nature corrompue, on ne peut s'en passer. L'homme innocent, dans le paradis terrestre, heureusement conduit par l'amour du bien comme par une espèce d'instinct, sans aucune direction étrangère, eût été lui-même son supérieur et sa loi. Ainsi les personnes vertueuses, les communautés bien composées, vont comme d'elles-mêmes à leur devoir, et n'ont presque pas besoin de maître; le gouvernement y est presque insensible : c'est la vertu seule qui gouverne, bien mieux que dans le monde, les plus rigoureuses lois, quoiqu'elles de-

mandent bien moins que la vertu n'en fait faire. Telle une montre bien réglée, dont les ressorts jouent régulièrement, n'a pas besoin de l'ouvrier. Mais nous nous dérangeons trop aisément, nous sommes trop portés au vice, pour pouvoir nous passer d'une main ferme qui nous dirige vers le bien et nous arrête dans le mal. Humiliante nécessité ! et pour l'inférieur, dont l'équivoque vertu a besoin de secours, et pour le supérieur, dont le brillant emploi n'eût après tout que l'appui de la faiblesse. Qu'il est triste pour le malade d'être obligé d'avoir recours au médecin, et pour le médecin de n'être utile que parce qu'il y a des malades ! Non, la loi n'est que pour les injustes, les pécheurs, les rebelles : *Justo non est posita, sed injustis non subditis*, etc.

Encore même cette loi ne se suffit pas à elle-même; on risque tout quand on se borne à son observation littérale. Pour peu que le démon ait sur nous d'avantage, nous sommes perdus. Les pères de la vie spirituelle comparent les conseils évangéliques, aussi bien que les constitutions de communauté, dont ils sont la matière, à un mur, à un avant-mur. Dieu donne à tous les chrétiens, comme à une ville fortifiée, un mur très-fort, qui est sa sainte loi; mais si l'on y fait quelque brèche, l'ennemi entre sans peine dans le corps de la place et s'en rend bientôt le maître. Pour mieux pourvoir à la sûreté de ses enfants, il les a couverts d'un second mur; il jette pour ainsi dire bien avant dans la campagne des ouvrages extérieurs pour écarter l'ennemi : ce sont ses conseils. Cette première fortification est-elle emportée, il reste une ressource; à la première défense des conseils succède le rempart de la loi, où l'on jouit encore de la grâce : sans ce premier retranchement la grâce était perdue : *Ponetur in ea murus et antemurale.* (*Isa.*, XXVI, 1.) C'est ce que le prophète marque aussi par la haie plantée autour de la vigne; si on l'arrache, qui peut répondre de son fruit ? Les passants la dépouilleront, les bêtes sauvages la ravageront. Conservez donc soigneusement cette salutaire barrière; peut-on prendre trop de mesures pour assurer son salut ? Si vous y portez la main, dit le Sage, vous serez mordu du serpent : *Qui tollit sepem mordebit eum coluber.* (*Eccle.*, X, 8.) Qu'il est consolant de combattre contre un ennemi de qui on n'a pas à craindre des plaies mortelles. C'est donner heureusement le change au démon. Tandis que vous combattez pour les conseils, vous ne risquez rien, puisque vous n'êtes pas obligés de les suivre; tout au plus vous risquez des fautes vénielles. C'est un grand mal, sans doute, mais non pas un mal souverain, comme le péché mortel. Une petite guerre n'a rien de décisif; mais s'agit-il du précepte, c'est le corps de l'armée qui marche, c'est une bataille générale de qui tout dépend. Quelle témérité, quelle perte ! *Destruxisti maceriam ejus et vindemiant eam omnes.* (*Psal.* LXXIX, 33.) Il semble d'abord que les conseils, ajoutant un nouveau poids à une loi déjà pesante par elle-même, doivent être pesants et accablants; au contraire, ils soulagent et facilitent. Voyez ces voiles déployées dans un vaisseau, ces roues attachées à un char, ces ailes données aux oiseaux, ces nageoires aux poissons, tout cela pèse sans doute. Ce poids, ajouté à la masse, en ralentit-il le mouvement ? C'est au contraire ce qui l'aide et le favorise. Ces roues font rouler le char, ces voiles font avancer le navire; sans les ailes l'oiseau volerait-il ? Le poisson pourrait-il nager sans ses nageoires ? Voilà ce que les conseils sont à la loi; ils en pressent l'exécution avec la rapidité d'un vaisseau qui vogue sur l'océan, d'un char qui triomphe sur l'arène, d'un oiseau qui fend les airs, d'un poisson qui se joue dans les ondes. Prenez mon joug, chargez-vous de mon fardeau, que le nom ne vous effraye pas; mon joug est doux, mon fardeau est léger, vous trouverez le repos de vos âmes : *Jugum meum suave est.* (*Matth.*, XI, 30.)

On aurait même beau remplir le précepte, on ne peut s'empêcher de remplir quelque conseil. Personne ne peut se renfermer dans les bornes du pur nécessaire; que de commodités on recherche pour le corps : habits, aliments, meubles, logements, il entre partout quelque superflu. Du pain et de l'eau nourriraient, un habit grossier couvrirait, une cabane de chaume logerait; il n'y a que l'indigence qui, par force, ou une vertu héroïque qui, par détachement, puisse se réduire à l'étroite mesure du simple besoin. Que d'agréments on se procure dans la société ! Que serait-ce d'un homme silencieux, austère, indifférent, qui, content de remplir ses devoirs indispensables, refuserait les prévenances, les attentions, les politesses qui font la douceur du commerce ? Cette espèce de conseils de charité est nécessaire à la loi de la charité. Semblable, disent les saints, à un chasseur qui vise toujours plus haut que la proie pour ne pas la manquer, vous n'accomplissez pas le commandement si vous n'allez au delà du commandement. On n'évite pas l'injustice si l'on n'a le détachement des biens; manquera-t-on à l'obéissance quand on écoute avec docilité, qu'on exécute avec zèle les désirs des supérieurs ? Qui serait tenté de commettre un sacrilége s'il observait le plus grand respect en la présence de Dieu. L'homme connaît peu sa faiblesse et la difficulté de ses devoirs lorsque, brisant ces liens et s'arrachant ces appuis qui soutiennent toute la machine, il est privé du moyen le plus efficace, peut-être unique, d'arriver à la perfection, même essentielle, de la loi. C'est un arbre que les petites racines attachent aussi fortement à la terre que les plus grosses. Rien n'éteint plus la ferveur de la piété que d'en supprimer les exercices arbitraires; s'ils n'en sont pas le fonds ils en sont l'aliment, et jamais peut-être on n'a porté de coup plus mortel à la religion que quand le calvinisme, sous prétexte d'épurer le culte, s'est efforcé d'en abolir l'extérieur, les fêtes, les cérémonies, les images. L'homme dépend trop de la ma-

tière pour spiritualiser si fort sa conduite; il n'agit qu'en détail, ne se soutient que par le détail, et quelque essentiel que soit le total, le détail n'est composé que des choses arbitraires. Mais, dit-on, tous ceux qui sont obligés aux conseils ne les pratiquent pas; sans doute. Les conseils en sont-ils moins bons? Tous ceux qui sont obligés à la loi pratiquent-ils la loi? La loi en est-elle moins sainte? Tous ceux qui reçoivent la grâce sont-ils fidèles à la grâce? La grâce est-elle moins précieuse? Malheur à l'homme qui, pour opérer son salut, ne profite pas de tous les moyens que Dieu met entre ses mains. Le salut en est-il moins la seule chose nécessaire?

3° La loi oblige à éviter le mal et à le réparer quand on l'a commis. L'homme a grand besoin de ces chaînes. Les attraits de la vertu trouvent nos cœurs si indifférents et si faibles que, sans la salutaire nécessité du repentir et de la restitution, le vice heureux et tranquille laisserait à peine sur la terre une idée de la justice. Hélas! malgré l'étroite obligation de la loi et la terreur de ses menaces, combien de fois a-t-elle à se plaindre des attentats de ceux dont elle était destinée à faire le bonheur. Si elle n'a pu les arrêter dans leur égarement, elle doit ménager leur retour et leur imposer l'obligation de remettre tout dans l'ordre dont ils sont écartés. C'est un lien de plus pour attacher l'homme à son devoir en le forçant de se faire le procès à lui-même par l'examen qui recherche la faute, la confession qui la défère, la contrition qui la déteste, la satisfaction qui la répare, d'arroser son péché de ses larmes et de s'en arracher le fruit par la restitution; on le dépouille de ses attraits, on le rend inutile et odieux, par conséquent moins redoutable. Cette pénitence, en rétablissant les droits de Dieu et ceux de l'homme, les venge l'un et l'autre et punit le pécheur. Ah! que le crime coûte cher! Qui peut se résoudre à le commettre? La honte dont il couvre, l'embarras où il jette, les biens dont il prive, les nouveaux devoirs qu'il impose, devraient le rendre impossible si on savait apprécier les vrais intérêts

Cette loi sévère de la pénitence et de la réparation est renfermée dans la loi qui défend le péché. Le laisser subsister, ou dans son cœur par l'attachement ou dans les effets par le dommage, c'est le commettre à tout moment. La douleur qui le rejette, la justice qui le sépare peuvent seules l'anéantir et rétablir l'ordre; mais cette loi, souvent minutieuse dans sa précision, obscure dans les circonstances, expose le pénitent le plus docile à ne faire qu'imparfaitement ce qu'elle ordonne. Que de difficultés ou de prétextes font supprimer tout à fait ou retrancher en partie le payement dont on se sent chargé. Aussi très-peu de réparations exactes, très-peu d'injustices, de médisances, de scandales dont on n'ait encore à déplorer les suites après même des réparations faites de bonne foi, quoique réellement si rares. Le juste, qui selon le conseil de l'Evangile, aime mieux donner que recevoir, prendrait-il, retiendrait-il le bien d'autrui? Lui qui abandonne sa robe à celui qui demande son manteau, qui accompagne à deux mille pas celui qui l'invite à en faire mille, refuserait-il de pardonner les injures, de se réconcilier avec son ennemi? Lui qui s'efforce d'être en tout la bonne odeur de Jésus-Christ, donnerait-il du scandale, voudrait-il le perpétuer?

Rien n'entre mieux que les conseils dans l'esprit de pénitence et ne prépare mieux au sacrement. Et qui examine mieux la conscience que celui qui en fait tous les jours l'examen; qui toujours, selon le conseil du Prophète, a son cœur sur les voies, et, selon l'avis du Sauveur du monde, veille et prie sans cesse pour ne pas succomber à la tentation? Eh! qui se confesse mieux que le juste qui est son premier accusateur, qui, méprisant avec saint Paul le jugement des hommes, ne craint point la confusion de leur censure ni ne désire la vaine fumée de leurs éloges, et, se regardant comme la balayure du monde, n'aspire qu'à plaire à Dieu? Eh! qui a une plus vive douleur de ses fautes que celui qui se dit à lui-même : Malheur à ceux qui rient; bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés? Que celui qui ne pleure pas seulement ses propres péchés, mais ceux de ses frères, à qui, comme à Elie, la vie est à charge à la vue des iniquités de la maison d'Israël. Eh! qui la satisfait mieux que celui qui châtie son corps et le réduit en servitude; qui renonce à lui-même, porte sa croix et suit Jésus-Christ; qui fait tous ses efforts pour emporter le royaume des cieux avec violence? Car enfin tout cela n'est que conseil dans ce degré de perfection. Quoique sans doute les trois objets des vœux de religion, la pauvreté, la chasteté, l'obéissance soient les principaux conseils, ils ne sont pas les seuls; tout ce qui est au delà de la loi n'étant pas de nécessité n'est en effet qu'un conseil.

Quoique tous ceux qui font profession de suivre les conseils n'y soient pas toujours fidèles, on voit cependant que les personnes dévouées aux œuvres de surérogation sont communément plus exactes à leur devoir, plus fortes dans les tentations, plus généreuses dans leurs sacrifices. Ce sont des athlètes exercés, des soldats aguerris qui combattent avec courage et avec succès. Ceux qui se bornent à agir au fort de la mêlée, étonnés, embarrassés, éperdus, prennent lâchement la fuite et sont aisément vaincus. Et quel est le saint dont la vie n'offre que la simple observation de la loi, et qui dans les pratiques de vertu ne soit allé au delà du devoir? N'ont-ils fait que les aumônes commandées? Ils ont prodigué leurs biens et leur vie jusqu'à la consacrer au service des malades dans les hôpitaux. N'ont-ils donné des instructions qu'à leurs enfants et à leurs domestiques? Ils ont ouvert des écoles pour le public et parcouru les terres et les mers pour annoncer l'Evangile. Se sont-ils contentés des pénitences prescrites par leur confesseur? Ils ont embrassé les austérités, les

veilles, les jeûnes, les macérations, la solitude, le silence. N'ont-ils que souffert les injures sans se plaindre? Ils ont par humilité recherché le mépris, désiré les affronts; ils se sont réjouis quand ils ont été accablés d'outrages : on le voit dans toutes les personnes d'une vertu marquée. Accomplir précisément la loi, ce n'est être qu'un chrétien ordinaire. Les vrais saints sont ceux qui enchérissant sur la loi, non-seulement remplissent la mesure, mais la comblent, la pressent, la font passer par-dessus les bords, et à proprement parler, toute la vie spirituelle n'est que l'assemblage et le tissu des œuvres de surérogation qui élève au-dessus du commun des hommes. Qui fut jamais plus loué que saint Jean? De quoi donc fut-il loué? De l'observation de la loi? Non. Il le fut d'avoir passé sa vie dans un désert, couvert de la peau d'un chameau, se nourrissant de sauterelles et de miel sauvage, prêchant sur les bords du Jourdain, allant reprendre Hérode sur son trône. Tout cela n'était pas commandé par la loi. Voilà pourtant ce qui fit le héros, le grand homme, le plus grand des enfants des hommes : *Inter natos mulierum non surrexit major.* (*Luc.*, VII, 28.)

4° Enfin le caractère de la loi, c'est de former un lien d'obligation, et celui du conseil de laisser la liberté. C'est ici que les protestants s'élèvent le plus contre la doctrine de l'Eglise; mais à le bien prendre, la question qui nous divise n'est qu'une question de nom. Le nom de conseil les choque et leur paraît avoir quelque chose d'indécent de Dieu à l'homme. Conseiller ce n'est pas parler en maître, mais en égal. Avoir la liberté de le suivre ou de ne le suivre pas, présente un air d'indépendance; l'un ne convient pas à Dieu ni l'autre à l'homme, à la bonne heure. Ce n'est, à la vérité, qu'une vaine délicatesse que Dieu lui-même n'a pas. S'abaisser jusqu'à se faire homme et à mourir sur une croix, est bien plus humiliant que d'user d'insinuation et de conseil. Délicatesse inutile; nous n'ignorons ni les droits de Dieu ni les devoirs de la créature. Ce n'est qu'après les oracles que nous tenons ce langage. Mais qu'importe quel nom on lui donne! du moins il est certain que Dieu n'a pas fait à tout le monde un devoir absolu de tout le bien possible. Chaque loi doit avoir un objet fixe et borné. Il y a donc au delà de cet objet une infinité de degrés de perfection et de pratiques de vertu, de bonnes œuvres, qui ne sont ni absolument nécessaires au salut ni absolument impossibles à l'homme. Il est sans doute louable d'en faire ce que l'on peut. N'est-il pas évident que plus on fera, plus on sera agréable à Dieu et plus on méritera de récompense. Voilà ce que nous appellerons surérogation et conseil, parce qu'il a plu à Dieu de nous y inviter sans nous l'ordonner, et de nous faire espérer qu'il en tiendrait compte.

L'esprit de libertinage et d'indépendance nous est naturel. Plus il se révolte contre le joug, plus la passion le secoue et le trouve insupportable, plus elle a besoin qu'on la resserre. L'homme ne peut se passer de loi. Notre premier père ne sut pas se défendre des attraits séduisants de la liberté. La défense de son Créateur loin d'arracher le fruit fatal de sa main téméraire semblait y répandre un nouvel assaisonnement. Si l'état d'innocence vit transgresser le premier commandement fait au monde, que serait-ce au milieu de la corruption qui le défigure si la loi ne mettait quelque digue au torrent du vice? Bientôt débordé, il entraînerait tout dans son rapide cours : le monde ne serait qu'un séjour d'horreur. Le juste n'a garde de secouer le joug; il le chérit, il l'adore, mais il ne s'en contente pas. Lié plus étroitement encore par son amour, et toujours insatiable dans son zèle, il est supérieur au joug, il s'en impose un nouveau, et par un noble essor, il s'élève à de plus grandes choses qui ne lui sont point ordonnées. Il n'est, dit saint Augustin, ni au-dessus de la loi par mépris ni au-dessous de la loi par crainte, il est plutôt dans la loi et comme incorporé avec la loi par amour. Cette loi lui sert de trône placé au haut des cieux, et de là s'élançant comme un géant, il arrive au plus haut des cieux : *Non supra legem contemptu non infra legem timore, sed amore in lege Domini voluntas ejus.*

Ainsi imite-t-il parfaitement le Fils de Dieu qui, égal à son Père, n'a pu sans doute être sujet à aucune loi rigoureuse, mais qui, par le choix libre de la charité, se faisant une loi des volontés, disons-mieux du bon plaisir, et, en quelque sorte, des conseils de son Père, nous fait si bien sentir que rien n'est plus divin que de pratiquer la vertu sans autre loi que celle de l'amour : *Quæ placita sunt ei facio semper* (*Joan.*, VIII, 29.) A son exemple, sa sainte mère mérita par une déférence volontaire à des lois qui ne la regardaient pas, et toute la récompense de la surérogation et toute la gloire de l'imitation d'un Dieu incarné dans son sein. Ne nous laissons pas prévenir par l'attention constante des évangélistes à ramener les actions de Jésus et de Marie à la loi de Moïse; ils ont voulu nous dévoiler un mystère de fidélité et d'obéissance parfaite, lors même que le caractère des personnes, les motifs et les termes du précepte en assuraient l'exemption. Rendons justice à la divinité de l'un et à la sainteté de l'autre. Ont-ils été, ont-ils pu être l'objet de quelque ordre absolu? Le Père éternel aurait-il oublié la dignité de son Fils unique, jusqu'à lui donner des lois en souverain, et le Fils, égal au Père, aurait-il pu perdre son indépendance jusqu'à devoir les subir? Non, mon Dieu, votre soumission fut parfaitement libre. La même miséricorde qui vous unit à l'humanité a daigné accepter les arrangements qui lui furent proposés. Et vous, divine mère, en faveur de qui, par un miracle unique, la nature étonnée a vu renverser ses lois dans l'assemblage ineffable de la maternité avec la virginité, vous de qui les douleurs de l'enfantement respectèrent le chaste sein, dont la poussière du

tombeau honora le corps sacré après votre mort; vous qui, au milieu de la corruption générale du genre humain, ne fûtes jamais souillée de la tache du péché ni affligée de ses honteuses suites, auriez-vous été méconnue du fils le plus tendre et le plus respectueux, jusqu'à être traitée comme une femme du commun, ou plutôt comme une esclave, en vous assujettissant à des lois qui, dans la nouvelle alliance dont vous alliez être la mère, ne devaient pas même lier vos moindres enfants, et votre vertu, si supérieure à celle des anges, avait-elle besoin d'un joug que la faiblesse et le péché rendent nécessaires à l'humanité? Qui fut jamais plus libre dans son obéissance que celle à qui un Dieu a obéi?

Lois au reste, surtout celle de la circoncision et de la purification, à plus forte raison de la mort sur la croix dont elles étaient la figure qui, par leur esprit même et leurs motifs renfermaient l'exception nécessaire du fils et de la mère. Etait-ce des péchés qu'il fallut expier dans l'un ou dans l'autre? *Offeret pro peccato.* (*Levit.*, IV, 3 et alibi.) Marie n'était-elle pas toute belle et sans tache, Jésus n'était-il pas le Saint des saints? C'étaient les souillures légales de l'enfantement qu'il fallait purifier Marie n'était-elle pas plus pure que le soleil, sa maternité ne mit-elle pas le sceau à la virginité? *Mulier immunda erit.* (*Levit.*, XII, 2 et alibi.) C'était le temple fermé pendant quarante jours aux femmes ordinaires, avait-elle besoin d'en faire ouvrir les portes, son chaste sein était le plus auguste sanctuaire de la divinité. C'étaient des enfants qu'il fallait racheter après les avoir consacrés à Dieu; son fils n'était-il pas le Rédempteur du monde, à qui étaient dus les plus grands hommages? Il semble que Moïse, prévenu de ce grand mystère, ait si bien mesuré les termes de la loi, qu'il en a évidemment excepté celle dont la fécondité était l'ouvrage du Saint-Esprit. Il ne dit pas, en général, les femmes qui auront des enfants seront immondes. Rien n'était plus naturel et plus simple: il eût craint, dit ingénieusement saint Bernard, de prononcer une espèce de blasphème contre la mère de son Dieu, dont la pureté devait être hors d'atteinte: *Putas quia dicturus Moyses, mulier quæ peperit erit immunda, non timuerit super matrem Domini blasphemiæ crimen incurrere?* Ainsi, pour excepter ce cas unique que le Saint-Esprit pouvait seul lui faire entrevoir dans une loi qui ne souffrait d'ailleurs aucune exception, le respect et la vérité lui font chercher le détour éloigné d'une phrase singulière, mais plus précise; la femme, dit-il, qui devra la maternité aux lois ordinaires: *Mulier quæ suscepto semine peperit.* (*Levit.*, XII, 2.) L'enfant dont la naissance aura violé l'intégrité de la mère: *Primogenitus qui aperit vulvam matris.* (*Num.*, III, 12.) Heureux législateur, dont l'esprit de Dieu a conduit la plume, d'avoir entrevu si longtemps à l'avance un mystère caché à tous les siècles, d'avoir donné à votre maître et à sa sainte mère cette légère marque de respect; quelle gloire pour vous que, devenu en quelque sorte leur législateur, ils aient daigné accomplir ce que vous n'aviez ordonné que pour le peuple.

Heureux temple, qui reçûtes celui que le ciel et la terre ne peuvent comprendre, vous n'avez vu jusque-là que des créatures observer les préceptes qu'on leur avait imposés, et dont elles ne pouvaient se dispenser, vous voyez aujourd'hui un Dieu même soumis à des ordres qui ne le regardent pas. Vos autels n'avaient été chargés que de victimes forcées qui, expirant sous le couteau sacré, regrettaient la vie qu'on leur faisait perdre! Voici enfin une victime volontaire qui s'immole. Il ne faut point l'attacher sur le bûcher, son amour forme les plus fortes chaînes, elle se porte elle-même le coup mortel; jusque-là vous n'aviez vu que des femmes ordinaires venir purifier les tristes restes du péché originel: voici une Vierge qui vient offrir une virginité que la naissance d'un fils n'a fait que rendre plus parfaite; ainsi s'accomplit l'oracle du prophète: Je remplirai le nouveau temple d'une si grande gloire qu'il l'emportera sur l'ancien: *Erit gloria domus novissimæ plusquam primæ.* (*Agg.*, II, 10.)

Tous les jours, parmi nous, ce miracle de bonté se renouvelle; un Dieu caché sous les voiles eucharistiques vient s'immoler sur nos autels. Qui a pu lui imposer une loi si rigoureuse? Qui a pu le soumettre à tous les prêtres, à quelques paroles, dans tous les lieux et dans tous les temps, jusqu'à la fin des siècles? Qui a pu l'obliger à renverser toutes les lois de la nature pour venir dans le cœur de l'homme et se livrer au pécheur comme au juste? C'est son amour pour l'homme, cet amour si libre, si gratuit, si peu mérité, qui a imaginé et exécuté ce prodige; c'est son amour qui nous fait de son corps et de son sang notre aliment et notre breuvage. Tâchons de payer un amour si généreux par un amour semblable. Quelque sujets, quelque dépendants que nous soyons, Dieu a bien voulu ne pas user de tous ses droits, et abandonner à notre pouvoir une partie de la loi écrite pour nous laisser de quoi nous acquitter, en quelque sorte, par une pareille générosité. Ne nous bornons donc pas à l'observation littérale de la loi; prenons-en l'esprit, élançons-nous courageusement hors de ses bornes; la lettre tue, l'esprit vivifie; que la pratique des conseils soit donc une des principales dispositions que nous apportons à la sainte communion, une des marques de notre reconnaissance après l'avoir payée; que cette pratique est méritoire, que ce mérite ajoute au prix de la fidèle observation de la loi

SECONDE PARTIE.

L'Evangile propose aux chrétiens deux sortes de règle. Des préceptes absolus qu'on ne peut violer sans se rendre coupable, ou mortellement en matière grave, ou véniellement en matière légère, et des conseils ar-

bitraires, dont l'observation est abandonnée à notre ferveur. Le salut dépend des uns, l'acquisition de la perfection est attachée aux autres. Tout le monde est soumis à la loi; le petit nombre est appelé aux vertus éminentes, tout le monde, en effet, n'y est pas propre; la plupart des conseils sont incompatibles avec certains états. La loi nouvelle est, en cela, plus douce que l'ancienne, où presque tout était exigé à la rigueur, elle est cependant plus parfaite. La sainteté sublime de l'Evangile était inconnue aux Juifs. La loi de Moïse n'était pas faite pour les chrétiens, dont un Dieu incarné devait être le modèle.

Cette doctrine si glorieuse à Dieu, si consolante pour l'homme, a été la matière de bien des erreurs. L'hérésie a tâché d'abolir l'idée des conseils évangéliques. Tout ce que Dieu propose, dit-elle, doit être regardé comme un ordre dont il n'est pas permis de s'écarter. Ce serait dégrader la divinité de la faire penser avec cette espèce d'incertitude et d'indifférence. Toutes ses paroles sont des oracles que tout doit se faire un devoir d'adorer et de délivrer; mais pourquoi aller plus loin que Dieu même, et changer en ordre absolu ce qu'il ne veut que conseiller. N'est-il pas le maître d'user ou de n'user pas de son autorité? Dieu, continue-t-on, porta-t-il jusqu'à ce point sa condescendance? Ne serait-ce pas oublier la dépendance infinie de l'homme, de lui laisser la liberté du choix quand Dieu a parlé? Souscrirait-on dans la cour des rois, oserait-on s'y permettre cette espèce de négligence des désirs du prince; on étudie ses inclinations, elles y sont des lois suprêmes, et celles d'un Dieu seraient négligées; mais si Dieu même laisse cette liberté, qui peut en priver l'homme? Quel est le prince assez impérieux pour exiger tout avec la même rigueur, sous peine d'encourir sa disgrâce? Peut-on disconvenir qu'il n'y ait de différents degrés dans la perfection, et que plusieurs degrés ne soient au-dessus de la faiblesse du commun des hommes. Peut-on douter que Dieu n'aime mieux le plus parfait, et ne conseille d'y tendre et d'y travailler? Où a-t-on trouvé qu'il en fasse, qu'il doive même en faire un commandement.

Il l'a fait, dit-on, et c'est son plus grand commandement. La loi, dans son premier, son principal article, impose une obligation générale qui renferme, qui surpasse tous les conseils. Aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses forces, quoi de plus étendu, de plus sublime, de plus absolu, de moins susceptible d'explication, d'arbitraire, de partage? Que reste-t-il à l'homme quand il a donné tout son cœur, toute son âme, toutes ses forces? Aime-t-on Dieu parfaitement quand on ne fait pas pour lui tout ce qu'il a dit être le plus parfait et qu'on sait lui être le plus agréable? Sainte Thérèse en avait fait un vœu exprès; mais, sans ajouter un vœu qui marquait le zèle de cette grande âme, ne nous est-il pas dit: Soyez parfait comme votre Père céleste est parfait? Est-ce donc une loi, et l'exécution en serait-elle possible? Les conseils en disent-ils davantage? Suffisent-ils même pour y atteindre? N'aime-t-on pas Dieu parfaitement si on n'est aussi parfait que lui-même? A ces conditions, les séraphins mêmes ne rempliraient pas le précepte de la charité. Peut-on donc conclure avec l'hérésie que ce qui n'est pas ordonné n'est pas même conseillé et ne contribue pas à la perfection, ou que tout ce qui est conseillé est aussi ordonné, et que ces prétendus conseils sont des raffinements chimériques et de vaines superstitions très-pernicieuses, même lorsque, par des vœux indissolubles de religion, on s'en fait autant de lois et de lois intolérables?

Voilà le vrai motif des protestants. Ils en veulent au célibat des prêtres et aux vœux de religion dont les conseils sont l'objet, en quoi même ils raisonnent mal. La doctrine des conseils est indépendante de l'état religieux. Etait-elle moins certaine avant qu'il y eût des monastères, et dans les lieux où il n'y en a pas? Saint Paul ne conseillait-il pas et ne pratiquait-il pas la chasteté, et tous les apôtres la pauvreté? L'Evangile détruit tous ces raisonnements frivoles. Il laisse à notre volonté des vertus dont on ne peut désavouer la perfection, impraticables au grand nombre, qui ne peuvent être la matière d'une loi absolue, possibles et pratiquées par plusieurs, qui peuvent être la matière d'un conseil. Est-ce à nous à multiplier les préceptes ou à mépriser les conseils? Connaissons-nous mieux que Dieu ses droits et ses volontés, et la force de sa grâce? Les connaissons-nous mieux que tout ce qu'il y a eu de plus saint et de plus éclairé dans l'Eglise?

Mettons ces vérités dans un plus grand jour. Faisons sentir que dans la pratique des conseils, plus parfaite sans être impossible, 1° les motifs sont plus purs; 2° la faveur est plus vive; 3° les fruits sont plus étendus; 4° la sûreté plus grande. Ainsi le juste qui agit indépendamment de la loi agit plus parfaitement; et, bien loin de négliger ses intérêts, il y trouve le plus grand mérite.

1° Pureté des motifs. La liberté fait le mérite de la vertu, parce qu'elle fait le désintéressement des motifs. Plus la liberté est parfaite, plus le mérite est grand, et plus la gloire qui en revient à Dieu et à l'homme est flatteuse et délicate. La liberté a divers degrés, la nécessité et la violence l'anéantissent, l'espérance et la crainte la diminuent, le mérite de la vertu subit le même sort. Un homme entraîné par la violence, dont le cœur désavoue ce que la force arrache de lui, non-seulement n'acquiert aucun mérite par des actions même bonnes, mais se rend coupable par sa résistance. Tel l'hérétique qu'on traînerait à la messe malgré lui. La nécessité qui fait vouloir infailliblement aurait beau augmenter et le désir et le penchant, une âme qu'une puissance étrangère détermine invinciblement est une

pierre que la pesanteur entraîne vers la terre. Tel celui dont l'ivresse du plaisir et l'enchantement de l'erreur fait pencher la volonté par une délectation dont il ne veut ni n'est le maître de vouloir se défendre, puisqu'elle le fait vouloir nécessairement. Enfin, un esprit que la crainte fait agir à je ne sais quoi de servile, et celui que l'intérêt engage, je ne sais quoi de mercenaire qui dépare la vertu et diminue le mérite.

Je n'ai garde de condamner cette espérance et cette crainte de l'éternité, légitime sans doute, utile même et nécessaire à notre faiblesse. Je ne prétends non plus entrer ici ni dans les subtilités théologiques sur la conciliation de la liberté avec la grâce, ni dans les délicatesses et les raffinements de la charité, qui ne cherche en Dieu que Dieu même. Je me borne à cette vérité incontestable, que tout ce qui affaiblit la liberté du choix enlève quelque fleuron à la couronne.

Des ordres absolus, des lois sévères, que les promesses et les menaces étayent, font plus souvent des esclaves que des fidèles. Ils arrachent ce que le cœur n'aurait peut-être jamais accordé, et qu'il n'accorde enfin qu'avec une secrète répugnance. Mais la liberté parfaite que laissent les conseils donne le plus noble essor à l'estime, au goût, à l'amour, qui, seuls alors le mobile de nos actions, écartent jusqu'au moindre ombrage qui pourrait rendre le mérite douteux ou les motifs équivoques. Cette balance équitable décide du prix des présents. Un tribut payé, une dette acquittée, sont sans mérite: on n'a fait que remplir son devoir et rendre justice; le prince ne s'en croit pas plus obligé à son sujet, ni le créancier à son débiteur. Un bien demandé avec une autorité imposante, et à demi enlevé par la terreur, n'est plus un présent, c'est une dépouille; mais une offrande libre dont le cœur fait le choix, fût-elle médiocre, voilà un don paré de toutes ses grâces. Telle est la distance infinie de la bassesse de l'esclave aux libéralités de l'ami, des services du mercenaire aux caresses de l'enfant, des éloges d'un connaisseur sincère aux flatteries d'un courtisan rampant. Cette délicatesse est-elle étrangère à l'homme? n'est-elle pas tous les jours l'objet des reproches d'une passion jalouse et du dépit d'un orgueilleux amour-propre

Pourquoi, par un plus noble emploi, ne se servir pas de l'amour divin? Voilà le prix infini que répand sur les moindres choses la charité pure et désintéressée qui, dans les matières de conseil, fait généreusement et par choix ce que l'on pourrait omettre sans risque. Une âme basse, un chrétien imparfait est-il capable de ce noble essor? On ne trouve que dans des âmes grandes et élevées, dans des chrétiens d'élite, cette sublimité de sentiments qui fait aimer, cette fermeté de courage qui fait embrasser sans mélange de crainte, sans retour d'intérêt, ce que Dieu confie à notre ferveur sans nous en faire un devoir. Voilà ce qui distingue le héros de l'homme vulgaire; voilà ce qui caractérise les saints que l'Eglise a placés sur nos autels.

Voilà, comme nous l'avons déjà remarqué, le caractère des vertus de Jésus-Christ. Personne ne fut jamais ni plus soumis ni plus libre; personne n'a pratiqué de plus grandes vertus ni de plus arbitraires. Il s'est incarné par amour et par obéissance, et l'amour même a fait son obéissance. Donnez-moi un corps, disait-il; mettez-moi en état de vous obéir, vos volontés seront ma loi. Vous méprisiez avec raison les anciennes victimes: leur soumission stupide n'était que le jeu de la machine. Privées de raison, pouvaient-elles connaître l'étendue de vos droits et le prix de leur sacrifice? N'étaient-elles pas ou entraînées par force ou conduites par surprise au pied de l'autel? Ne résistaient-elles pas au coup que leur portait le ministre? Leurs gémissements permettaient-ils de douter de leur douleur? En voici une aussi éclairée que sainte que l'amour immolera : *Corpus aptasti mihi, tunc dixi: Ecce venio.* (*Hebr.*, X, 5.)

Il naît, il vit, il agit par obéissance dans le lieu, dans le temps, de la manière prescrite, et c'est toujours l'amour qui lui en impose le joug. La rigueur de la saison, la pauvreté d'une étable, la faiblesse de l'enfance; l'obéissance adoucit tout. Il s'anéantit, il souffre, il est persécuté, il manque du nécessaire; l'obéissance le dédommage de tout. Il est confondu avec les pécheurs, partout couvert des livrées du péché; rien ne coûte à l'obéissance. Un Dieu travaille, il gagne sa vie à un métier mécanique, il est soumis pendant trente ans à un artisan et à sa femme; il parcourt les villes et les campagnes, elles retentissent de ses paroles, sont arrosées de ses sueurs, enrichies de ses bienfaits. Il est traversé, méprisé, calomnié, insulté; l'excès de ses fatigues, la grossièreté de ses disciples, l'inutilité de ses travaux, rien ne l'arrête; l'obéissance lève tous les obstacles, parce qu'elle est le fruit volontaire de son amour : *Oblatus est quia ipse voluit.* (*Isa.*, LIII, 7.)

Il meurt par obéissance. La trahison ourdit la trame, la calomnie ébauche le projet, l'injustice prononce la condamnation, la fureur l'exécute au milieu des ignominies et des supplices; tout devient doux par l'obéissance. Il se renferme dans l'eucharistie, soumis à la voix de tous les prêtres, livré aux désirs de tous les hommes, existant dans mille endroits à la fois jusqu'à la fin des siècles, renversant toutes les lois de la nature; l'obéissance est toute-puissante. Humble jusqu'à être l'opprobre des hommes; zélé jusqu'à travailler au salut de tous et à mourir pour tous ; patient jusqu'à pardonner à ses ennemis; charitable jusqu'à soulager tous les malheureux ; mortifié jusqu'à se refuser tous les plaisirs; quelle vertu ne fait pas pratiquer une obéissance libre et de choix : *Obediens usque ad mortem.* (*Philipp.*, II, 8.)

Qui oserait dire que, soumis comme nous à la rigueur des préceptes, il a été obligé d'o-

béir? Maître et législateur, égal à son Père et son fils unique, sa volonté fut sa loi. Il le dit lui-même : Je donne ma vie, parce que je le veux, personne ne peut m'y forcer; et, bien loin d'exercer sur moi une autorité absolue, le Père céleste m'enverrait des légions d'anges pour me défendre. Jésus-Christ n'a donc agi que par déférence à des conseils, à des désirs de son Père. Il n'en a agi que plus parfaitement, et nos actions n'en seront que plus parfaites, lorsqu'à son exemple nous suivrons librement des conseils arbitraires. Ainsi s'est-il donné pour modèle, non-seulement dans l'essentiel de la loi, mais par la pauvreté, la charité, l'obéissance, le zèle, ou plutôt ce n'est que dans les choses de surérogation qu'il s'est donné pour modèle. Le Décalogue fut porté avant l'Incarnation, et obligea tous les hommes sans attendre l'exemple d'un Homme-Dieu. Les conseils avaient besoin d'être étayés par un si grand motif, et dirigés par un si parfait modèle. Dieu lui-même agit dans l'univers avec une liberté infinie, et une infinie régularité. Tout se fait avec nombre, poids et mesure, dans le plus vil insecte, dans le moindre grain de poussière : tout suit des lois immuables dont il ne s'est jamais écarté : tout a son instant marqué, de naissance et de mort, de durée et de vicissitude, et tout cependant porte le caractère de la liberté et de l'indépendance la plus absolue. Par une fidélité inviolable aux plus petites choses qui ne vous sont que conseillées, vous imiterez, chrétiens, ces attributs adorables de la Divinité ! La pratique des conseils ajoutera un nouveau trait à l'image et à la ressemblance

2° Vivacité de ferveur. Peut-on mieux marquer à Dieu son attachement et son zèle, qu'en faisant pour son amour les choses les plus parfaites et les plus libres? peut-on mieux accomplir ses volontés qu'en satisfaisant ses moindres désirs? C'est alors qu'on aime Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces, non à titre de nécessité, l'amour en serait moins vif et moins pur, mais à titre d'estime et de préférence, étant au comble de ses vœux d'avoir pu donner à ses mouvements une libre carrière. Ce n'est pas pour moi, dit le pur amour, que la loi fut faite. N'y eût-il aucun commandement, n'y eût-il ni châtiment à craindre, ni récompense à espérer, Dieu n'est-il pas par lui-même infiniment aimable? Le désir de lui plaire, voilà ma loi la plus sacrée, ma seule loi. Je suis avant toutes les lois et au-dessus de toutes les lois. Aimez et faites ce que vous voudrez, vous ferez tout : *Ama et fac quod vis.*

Ah! faut-il, mon Dieu, que vous ayez prévenu mon zèle par des commandements que j'ose appeler inutiles? Ai-je besoin de savoir que vous avez ordonné? Quoi que je fasse, je serai toujours au-dessous, je ne dis pas de vos ordres, mais au-dessous de mes désirs; quoi que je vous donne, je serai toujours moins en reste avec vous qu'avec moi-même. Mon cœur est de tous les créanciers le plus rigoureux ; jamais je ne donne assez; jamais je ne donne assez tôt quand c'est à vous que je donne ; je n'en fais jamais assez quand c'est pour vous que je travaille. Bien loin de me plaindre de l'étendue de vos prétentions, tous mes regrets sont d'avoir si peu à vous offrir. Eussé-je, comme Salomon, bâti le plus superbe temple; y eussé-je immolé des milliers de victimes. Ah! je dirais comme ce sage prince, que tout cela paraît peu de chose à mon zèle. Est-il donc croyable qu'un Dieu daigne y habiter? Que je trouve du moins dans la ferveur et la promptitude de mon offrande, cette heureuse multiplication que votre bonté vous y fait accepter : ***Bis dat qui cito dat.***

Je ne vois rien de plus flatteur pour l'homme, rien de plus capable de le piquer d'une noble émulation que ce service entièment libre. Qu'il est glorieux pour nous que le Seigneur nous aime assez, qu'il compte assez sur notre amour pour se reposer sur notre zèle du soin de ses intérêts! C'est avec des sujets douteux qu'un roi se sert de tout le poids de son autorité; c'est avec un débiteur suspect qu'on est obligé de prendre des mesures, c'est alors qu'elles sont nécessaires. N'ont-elles pas quelque chose d'offensant avec des sujets fidèles, avec des des amis, avec des enfants? Que Dieu connaît bien le cœur de l'homme, qu'il sait bien le gagner : on le gagne d'autant plus sûrement qu'on le laisse plus maître. La noblesse de l'amour est la meilleure de tous les garants ; la droiture et la générosité plaident la cause de la confiance. Aimable tyran ! l'avarice la plus insatiable n'égale pas les ardents désirs de l'amour qu'on laisse le maître.

Ah ! loin de nous les hérétiques qui ont contesté la distinction du conseil et du précepte de la surérogation et de la nécessité. Pourrait-on ravir à l'homme une gloire plus flatteuse et plus délicate? Pourrait-on lui faire de plus sensible affront que de supposer un Dieu qui se défie assez de nous pour ne rien attendre de notre tendresse, d'un Père si bon en faire un maître soupçonneux et sévère, qui parle toujours sur le ton impérieux d'un souverain qui veut absolument être obéi, et qui craint de ne l'être pas. Eh ! Seigneur, auriez-vous si peu d'adorateurs que tous les liens de l'amour fussent trop faibles ? auriez-vous assez peu d'empire sur nos cœurs pour ne pouvoir les contenir que par les chaînes odieuses du péché mortel ? Pierre fut inconsolable, lorsque, revenant jusqu'à trois fois lui demander s'il vous aimait, vous paraissiez douter de son amour : *Contristatus Petrus.* (*Joan.*, XXI, 17.) Ces hommages parfaitement libres ne sont pas moins glorieux pour Dieu. Quelque gloire qu'il trouve à voir ses lois ponctuellement accomplies, il est encore plus flatté de l'accomplissement de ses conseils. Ce nouveau genre de gloire caractérise les enfants de la nouvelle alliance, qui font brûler devant lui les plus doux parfums.

Jusqu'alors Dieu avait tout réglé dans son

culte et fixé les offrandes qu'il voulait recevoir de ses créatures. Les ordres étaient exprès ; la dette n'était pas libre, on exigeait le tribut. Il était réservé à la loi de grâce de rendre au Seigneur, par des vertus bien plus parfaites, une gloire purement volontaire par les mains du seul amour. Aussi est-elle appelée le règne de la charité, la loi des enfants, le grand jour de la perfection, où le soleil de justice répand sur nous ses rayons. On vit même dans l'ancienne loi un trait frappant de cette différence. Moïse, pour la construction du tabernacle, imposa d'abord le tribu d'un demi-sicle par tête. Tout le peuple se soumit et le paya. Mais bientôt pour donner une libre carrière à son zèle, il fait publier que Dieu recevra avec bonté tout ce qu'on voudra librement lui offrir. C'est alors qu'une générale émulation bien supérieure à l'autorité d'une loi expresse, fit apporter aux pieds du saint législateur une si grande quantité de présents, qu'il fût obligé d'y mettre des bornes, en défendant d'en apporter davantage. Les pauvres comme les riches firent agréer leurs généreux efforts. Au milieu de l'or et de l'argent, des étoffes, des pierres précieuses, Dieu vit avec complaisance des peaux de mouton, des poils de chèvres : *Pilos caprarum, et pelles arietum.* (I *Reg.*, XIX, 13.) Ainsi Dieu préféra-t-il aux riches offrandes des pharisiens, deux deniers, que sans y être obligée, une pauvre veuve jeta dans le tronc : *Vidua hæc pauper plusquam omnes misit.* (*Luc.*, XXI, 3.)

La manière dont l'Evangile parle du conseil et du précepte en fait évidemment sentir la différence et le prix. Voulez-vous vous sauver, disait le Seigneur au jeune homme de l'Evangile, observez les commandements. Voilà la condition essentielle, et la seule à la rigueur : *Serva mandata.* (*Matth.*, XIX, 17.) Jusqu'ici, dites-vous, fidèle à vos devoirs, vous avez gardé toute la loi, vous aspirez à la perfection : allez donc, vendez tous vos biens, et donnez-en le prix aux pauvres et suivez-moi. Il en fut triste, parce qu'il tenait à ses biens : *Si vis perfectus esse vende omnia quæ habes et da pauperibus.* (*Ibid.*, 11.) La fidélité à la loi vous assure un bien infini. Sans doute la céleste béatitude est au-dessus de tous les biens; mais la céleste béatitude elle-même a bien des degrés proportionnés aux vertus des saints. La fidélité aux conseils l'augmentera si fort, que l'idée d'un trésor n'en peint que faiblement l'excès : *Habebit thesaurum in cœlo.* (*Marc.*, X, 21.) Pour vous, mes apôtres, qui avez tout quitté et vous êtes mis à ma suite, vous aurez le centuple en ce monde même. Quelle couronne ne vous méritera pas dans le ciel ce nouveau degré de perfection ! vous serez assis sur des trônes pour juger les tribus d'Israël : *Sedebitis super sedes.* (*Matth.*, XIX, 18.) Je ne prétends pas y obliger tout le monde, mais seulement récompenser ceux qui s'y seront volontairement engagés. Qui pourra l'entendre et le pratiquer, qu'il le fasse : *Qui potest capere capiat.* (*Ibid.*, 12.) Il n'eut pas moins d'indulgence dans le conseil de la virginité, il est des eunuques de naissance ou par accident; mais il en est qui s'en sont rendus volontairement pour gagner le ciel. Que chacun consulte ses forces. Je condamne si rigoureusement toute impureté, qu'un mauvais regard jeté sur une femme est à mes yeux un crime. Mais en faisant du mariage un grand sacrement que je permets à tout le monde; je loue, je chéris, je bénis les vierges et leur promets les plus brillantes distinctions. Saint Paul, son interprète, tient le même langage. Je ne fais point un précepte de la continence; je dis au contraire que ceux qui ne peuvent point la garder, doivent aller chercher un remède dans le mariage. Il vaut mieux se marier que brûler : *Præceptum non habeo.* (I *Cor.*, VII, 25.) Mais je propose, je désire, j'exhorte, je conseille de m'imiter si on le peut, de garder sa virginité : *Consilium autem do.* (*Ibid.*)

3° L'étendue de ses effets. Le conseil met en œuvre toutes les vertus, il leur donne le plus noble essor. L'avance, la défiance, la pusillanimité, sont le caractère d'une âme basse, attachée à ses intérêts, à elle-même, elle ne peut se résoudre à se dépouiller et à s'immoler; à peine poussée à l'extrémité acquitte-t-elle ses dettes rigoureuses ; elle ne fait jamais qu'à demi son devoir, toujours tard, toujours à regret, toujours de mauvaise grâce. Une âme basse n'ose jamais rien entreprendre de grand ; contente de remplir seulement ses obligations indispensables, heureuse même à son gré de conserver un état obscur et rampant, ses yeux ne s'élèvent jamais de dessus la terre ; elle n'a point le courage de rien espérer, ni de faire aucun effort pour sortir de la poussière; une âme basse, timide, esclave, lâchement emprisonnée dans le cercle étroit de ses devoirs, contente d'éviter la punition, tout au plus d'obtenir un modique salaire, n'aspire point à plaire par des exploits généreux ou par des services volontaires. Ainsi le mauvais serviteur de l'Evangile conserve avec plus de soin que les autres le talent qu'on lui a confié, il l'enveloppe dans son mouchoir, il l'enfouit dans la terre, tandis que ses confrères plus courageux font travailler les leurs, osent courir le risque de les perdre en les donnant à des banquiers. Son maître le blâme malgré sa fidélité de sa timide et dommageable prudence : *Debueras dare nummulariis.* (*Matth.*, XXV, 27.)

Une âme noble et élevée au contraire croit en faire toujours trop peu. Rien n'est au-dessus de son courage, rien ne rassasie son zèle. Le désir de plaire à Dieu vaut pour elle toutes les lois; loin de chercher dans la difficulté, dans la légèreté des objets, dans la liberté du devoir, de frivoles prétextes de dispense; loin de disputer quelque chose à Dieu, et de se renfermer bassement dans les étroites limites de l'obligation, elle confond heureusement le conseil et le précepte, et par un principe bien différent de celui de l'hérésie, elle ne connaît plus de conseil; l'amour lui fait, de tout ce qui peut plaire à Dieu, une loi sacrée par le sacrifice de la li-

berté dans les moindres choses, et une fidélité qui ne met aucun terme à la perfection. Ainsi parlent saint Chrysostome et saint Augustin. Cette grande âme est comme le prince au-dessus de la loi : il la remplit, éminemment, il l'a faite : *Supra legem, secundum legem agit.* L'âme servile est mercenaire, est entraînée en sujet : *Agitur secundum legem.* L'un est libre, l'autre esclave; l'un est céleste, l'autre terrestre : *Hic servus, ille liber.*

Avec quelle engageante profusion, avec quel héroïque désintéressement un cœur véritablement libéral fait-il usage de ses richesses ? Y regarde-t-il de si près? ne donne-t-il que ce qu'il ne peut absolument refuser? Il n'a jamais assez répandu, il rougit de faire si peu de chose. Un soldat plein de valeur, un officier plein de sentiments nobles, attendent-ils l'ennemi, contents de parer les coups et de ne pas prendre la fuite? Ils volent au combat, ils s'élancent dans la mêlée, ils grimpent sur la brèche, ils se font jour sur un tas d'ennemis qu'ils renversent, et comme le vaillant Machabée, s'ensevelissent dans leur triomphe. Avec quel soin un homme qui a quelque affaire importante agit, sollicite, travaille : est-il satisfait du pur nécessaire? prières, présents, instances, intrigues, bassesses, tout est mis en œuvre. Toutes les passions agissent avec les mêmes transports : elles ne sont passions que parce qu'elles franchissent impétueusement les lignes languissantes de la modération.

Prenons pour Dieu des sentiments d'une noble libéralité, d'un noble courage, et pour nous-mêmes de justes sollicitudes. Les sentiments nobles sont une sorte de belle passion que Dieu mérite et qui nous est nécessaire. Dieu ne peut souffrir le plus léger partage; en matière de vertu le pur nécessaire ne suffit pas, il ne suffit en rien. La santé, la vie, la société, la fortune, la gloire, les sciences, exigent de la surérogation. La vertu s'en fait un mérite ; le monde est petit pour une âme généreuse : elle en mesure les vastes climats, elle vole rapidement d'un pôle à l'autre, elle compte les innombrables nations qui en couvrent la surface; et dans des sentiments plus légitimes que ceux de ce fameux conquérant qui l'asservit à son empire, l'amour fait penser avec raison ce que l'ambition faisait dire à Alexandre. Ah ! se peut-il qu'il n'y ait qu'un monde, et s'il y en a plusieurs, se peut-il que je n'en ai conquis qu'un seul à mon Dieu? *Unus non sufficit orbis.* Se peut-il que les bornes de ce monde soient si étroites, que Dieu y soit si peu aimé? Ah ! on fera toujours trop peu pour lui, tandis qu'on pourra faire davantage; il sera trop peu honoré, tandis qu'on pourra l'être davantage : *Unus non sufficit orbis.*

Cette conduite généreuse n'est qu'un juste retour et une imitation de celle que Dieu tient envers nous. Que nous serions à à plaindre s'il s'en tenait pour nous aux lois étroites du devoir et de la nécessité! Car enfin, que nous doit-il? Tout est libéralité, tout est grâce de sa part. Dans le cours même des lois arbitraires que se prescrit sa providence, si la terre, par ses ordres, ne portait que le pur nécessaire à la vie; si le soleil, avare de ses rayons, nous en cachait l'éclat et se bornant à la sombre lumière dont nous ne pouvons absolument nous passer, nous refusait ces jours sereins qui embellissent la nature, et ces influences fécondes qui l'enrichissent; si les saisons cessaient d'accorder aux délices de l'homme cet émail des prairies, cette richesse des campagnes, cette variété des fruits, cette fraîcheur des ruisseaux, et tous ces agréments divers dont, après tout on peut se passer et dont se passent en effet les habitants des pôles; si dans l'ordre de la grâce Dieu n'accordait à la faiblesse humaine que des secours purement suffisants, au lieu de ces grâces fortes et abondantes sans lesquelles on peut absolument faire le bien et éviter le mal; en un mot si Dieu en usait à notre égard avec cette rigoureuse économie que nous osons avoir pour lui, que nous serions à plaindre! quel risque ne courrait pas notre salut! Traitons-le donc comme il nous traite; et quoique nous devions être toujours en reste avec lui, qu'une générosité réciproque s'efforce de lui rendre ce que nous en avons si généreusement reçu : *Prior dilexit nos.* (I *Joan.*, IV, 10.)

4° La sûreté de la pratique des conseils. L'une des plus grandes raisons qui engagent à embrasser la religion chrétienne, c'est la parfaite sûreté qu'on y trouve. Indépendamment de la vérité et quelque événement qui arrive, le salut y est toujours à couvert, parce que le vrai chrétien fait tout ce qu'il peut faire de plus parfait. S'il y a un Dieu, quel qu'il puisse être, que peut-il exiger davantage? n'est-ce pas le culte le plus digne de lui, l'hommage le plus profond, la soumission la plus entière, le dévouement le plus absolu, la fidélité la plus inviolable? Quelle morale plus pure, quelles lois plus sages, quelle doctrine plus raisonnable, quels motifs plus désintéressés? Qu'il parle, ce Dieu, qu'il ordonne, il ne prescrira rien de plus parfait; du moins ne connaissons-nous rien de plus sublime, et nous sommes prêts à faire tout ce qu'il ordonnera de plus! Serait-il juste, serait-il bon, serait-il Dieu, s'il n'était satisfait?

Ne fût-il pas le Dieu que j'adore, mon erreur même tourne à sa gloire. S'il est le Dieu véritable, c'est lui, c'est lui seul que j'ai adoré en effet! Je n'ai offert mon culte à un autre qu'autant que je l'ai cru le vrai Dieu! C'est à lui que j'adressais mes prières, en lui que j'espérais, lui que j'aimais, pour lui que je m'immolais! Il a été le terme de tout sous un nom étranger. S'il est le Dieu véritable, il voit le fond de mon cœur, il en connaît la droiture; il sait bien que c'est à lui seul que j'ai voulu plaire, il ne saurait me faire un crime de ma méprise! Qu'il impute à ma faiblesse, à mon ignorance ce que mon cœur n'avoua jamais, qu'imputerait-il même à ma faiblesse? La religion chrétienne est si vraisemblable, si évidente, peut-on se

défendre de l'embrasser? Quelle force dans les preuves! Prophéties, miracles, établissement, tout est merveilleux! Son auteur est le Saint des saints, ses apôtres, son Eglise n'enseignent que la sainteté, tout ce qui la pratique est saint. Principes, fins, moyens, châtiments, récompenses, tout y est divin! Qui peut entrer en parallèle avec elle? Il n'y a aucune religion de vraie, ou celle-là est véritable : s'il n'y en a point, est-ce un crime d'en avoir une, et qui m'en punira? Sera-ce le Dieu que j'ai honoré de la manière la plus parfaite, par pur amour, sans y être obligé? Jamais erreur ne fut plus inévitable; jamais il n'exista de meilleure foi sur la terre. Aussi la doctrine chrétienne, encore moins la morale, n'est condamnée de personne, même de ses ennemis. On peut tourner en ridicule et traiter d'excès sa régularité, son détachement, sa mortification, jamais on n'en a fait des crimes. Nous sommes des fous, si l'on veut, jamais des impies et des scélérats. Quel Dieu peut nous punir des excès de respect, d'amour et de zèle pour son service?

Si la religion chrétienne nous donne une sûreté si complète, ce n'est pas tant à raison de ses lois absolues, qu'à raison de ses conseils de perfection. La plupart de ses lois lui sont communes avec les autres religions. Le Décalogue est la loi de l'univers; la raison, la nature même l'enseignent. Ce que l'Evangile ajoute de préceptes : le pardon des injures, l'indissolubilité du mariage, la chasteté du cœur et des regards, n'en sont que des conséquences développées, renfermées dans le fond même de la loi. Sans doute l'observation de tous ces devoirs nous mettrait à couvert de tout danger pour le salut. Mais la sûreté est bien plus évidente lorsque, pour les mieux observer, on renchérit sur leur rigueur jusqu'à la plus haute sainteté, jusqu'à renoncer au mariage, jusqu'à se dépouiller de ses biens, jusqu'à sacrifier sa volonté, jusqu'à se livrer à la pénitence, jusqu'à s'enfermer dans la retraite. C'est alors qu'on peut dire : Qu'ai-je pu faire davantage, grand Dieu! qui que vous soyez, que pouvez-vous demander de plus de votre créature? Elle ne pense qu'à vous, elle n'honore que vous, elle ne vit que pour vous, elle meurt pour vous, et, après avoir tout fait, elle se croit un serviteur inutile; et vous refuseriez votre miséricorde à celui qui a tout fait pour la mériter?

Telle est la sûreté de l'état religieux. Cet état est un assemblage de tout ce qu'il y a de plus parfait dans le christianisme. Les plus grandes précautions, on s'éloigne de tout; le plus grand désintéressement, on se dépouille de tout; les plus grands sacrifices, on se soumet à tout. Ce sont les pratiques les plus austères, les exercices les plus pieux, la vie la plus régulière, l'assiduité à la prière la plus continuelle. Les vrais chrétiens sont les plus parfaits des hommes, les vrais religieux sont les plus parfaits chrétiens. Il n'y a point de salut pour l'homme s'il n'y en a point pour les chrétiens, et il n'y en a pas pour les chrétiens s'il n'y en a pas pour les religieux. S'il en est qui s'oublient, s'il en est dont le monde se moque, ce n'est, de l'aveu même du monde qui les condamne, qu'autant qu'ils s'éloignent de leur état et abandonnent leur règle. Les adversaires de la vie monastique conviennent que la règle et l'état n'enseignent rien que de bon. Je ne parle pas même des païens et des mahométans qui, ayant leurs bonzes et leurs derviches, ne peuvent trouver mauvais que les chrétiens aient leurs religieux. Je parle des protestants qui, en rejetant la distinction des conseils et des préceptes, en condamnant les vœux de religion, comme un joug tyrannique et insupportable, ne désavouent pas que leur objet ne soit le plus parfait, que la chasteté ne soit belle, la pauvreté généreuse, l'obéissance méritoire, la prière utile, la retraite prudente, la mortification louable, et ce n'est que de cette grande perfection même, supérieure à l'humanité, disent-ils, qu'ils concluent que l'obligation qu'on s'en impose est imprudente et injuste. La sûreté est donc parfaite dans la pratique des conseils, la grâce nous la rend possible. Si nous l'embrassons avec courage, si nous la soutenons avec fidélité, nous parviendrons à une gloire sublime dans la vie éternelle. Ainsi soit-il.

DISCOURS VI.

SUR LA SAINTE ENFANCE.

Sinite parvulos venire ad me, talium est regnum cœlorum. (*Matth.*, XIX, 14.)

Laissez aux petits la liberté de venir à moi; le royaume du ciel leur appartient.

Il n'est rien parmi les hommes de plus faible et de plus petit qu'un enfant; ce n'est pas seulement de son corps, c'est de son esprit et de son cœur, de sa raison et de sa vertu que je parle. Il ne fait pas plus d'usage de ses facultés que de ses membres; ses lumières sont aussi courtes que ses organes embarrassés, son âme n'est pas moins enveloppée des langes de l'ignorance, que ses pieds et ses mains ne le sont dans le berceau; il ne peut pas plus raisonner qu'agir et marcher : mêmes besoins et mêmes succès. Une nourrice et un maître doivent lui faire sucer le lait de l'instruction et celui qui le nourrit; peu à peu l'un et l'autre se développent par des progrès assez lents, jusqu'à ce que l'âge parfait le mette au nombre des hommes, par la vigueur de son corps et par la force de son esprit.

C'est une loi commune à tout ce qui respire, même aux animaux et aux plantes. Il faut que tout passe par les ténèbres et les petitesses de l'enfance. J'ai commencé comme tout le monde, disait le Sage, par verser des larmes, par balbutier quelque syllabe, par ramper sur la terre sans pouvoir me soutenir. Les rois ne sont pas plus privilégiés que leurs esclaves : *In similem decidi terram.* (*Sap.*, VII, 3.) La fin de la vie ressemble au commencement : infirmités du corps, affaiblissement des sens, imagination glacée, mémoire infidèle, cœur insensible, souvent raisonnement peu juste, tout rapproche le

berceau du tombeau et nous avertit que nous allons retourner dans la poussière dont nous fûmes tirés. Le vice et la vertu réduisent aussi à une sorte d'enfance. Le pécheur est pire qu'un enfant par son aveuglement et sa folie ; chaque passion le fait follement courir après des puérilités, de vains honneurs, de frivoles plaisirs, des richesses fragiles dont le prestige l'amuse et l'éblouit. Un enfant de cent ans mourra, dit le prophète ; l'âge fait moins les enfants que la faiblesse : *Puer centum annorum morietur.* (*Isa.*, LXV, 20.)

Mais l'enfance à laquelle réduit la vertu est toute sainte et agréable à Dieu, comme nous le montrerons dans tout ce discours. Elle est le fruit de toutes les vertus portées jusqu'au naturel et à la simplicité, ce qui en fait la vérité et la perfection. La foi y va jusqu'à la docilité à tous les enseignements, la pureté jusqu'à l'ignorance du mal, l'espérance jusqu'à l'abandon de ses intérêts, l'humilité jusqu'à l'oubli de soi-même. Un enfant n'aspire point aux dignités, ne demande point de préséances, ne connaît point de distinctions, il se familiarise avec tout le monde, pardonne toutes les injures, n'a point d'ennemis, ne sait point calomnier, ni tromper, ni médire; c'est la simplicité, la candeur, la vérité même : s'il manque de ces qualités, on en est justement étonné ; la dissimulation, l'artifice, la passion, le crime lui sont si étrangers qu'il n'est plus un enfant, dit-on; une raison prématurée, une malice anticipée n'en font que trop un homme et un méchant homme : *Malitia supplet ætatem.*

C'est cette sainte enfance que le Seigneur a plusieurs fois canonisée dans l'Evangile de la manière la plus marquée ; qui, malgré sa bassesse et sa faiblesse apparente, est le fondement et le comble de la perfection, le vrai titre à ses bénédictions et à ses caresses, l'unique moyen de lui plaire et de le posséder. On offrait des enfants au Seigneur pour le prier de leur imposer les mains et de les bénir. Les apôtres, qui en étaient importunés, voulaient les écarter; il le vit avec indignation, et leur dit : Laissez-leur la liberté de venir à moi, le royaume du ciel leur appartient, et vous ne l'obtiendrez jamais si vous ne le recevez avec les sentiments, la reconnaissance, l'humilité, la simplicité, l'innocence des enfants. Dans une autre occasion, les apôtres disputaient entre eux sur la préséance. Jésus-Christ, pour rabattre leur orgueil et leur donner l'importante leçon d'une humilité profonde, prit un enfant, le mit au milieu d'eux auprès de lui, l'embrasse avec bonté, le comble de caresses encore plus que saint Jean son disciple bien-aimé, à qui il permit seulement de se coucher sur son sein, et leur dit : *Si vous ne devenez semblables à cet enfant, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux.* Cette sainte enfance fera votre véritable grandeur. Quiconque s'humiliera comme lui sera grand, et le plus grand dans le ciel. Tout ce qui regarde les enfants m'est cher ; les recevoir en mon nom, c'est me recevoir moi-même, et celui qui me reçoit, reçoit mon Père céleste. J'aime les pauvres ; tout le bien ou le mal qu'on leur fait, on me le fait à moi-même. J'aime les ministres que j'ai établis, *qui les écoute m'écoute, qui les méprise me méprise.* (*Luc.*, X, 16.) Je ne m'intéresse pas moins pour les enfants, gardez-vous de les scandaliser; il vaudrait mieux qu'on vous jetât au fond de la mer avec une meule de moulin au cou (*Matth.*, XVIII, 6), respectez-les ; ils ont chacun leur ange gardien qui est sans cesse en la présence de Dieu et contemple son adorable visage ; j'ai consacré l'enfance en ma personne. Après avoir été neuf mois dans le sein d'une vierge, une crèche m'a vu naître, ma mère m'a nourri de son lait, m'a porté dans ses bras, m'a enveloppé de langes ; je me suis assujetti à la lenteur des progrès, on m'a vu croître en âge et en sagesse avant de parvenir à l'état d'un homme parfait.

Cette doctrine, si bien établie dans l'Evangile par les leçons et les exemples d'un Homme-Dieu, est une source abondante d'instruction et pour les enfants et pour les parents ; elle engage les uns et les autres à mettre à profit un temps si précieux pour les former à la vertu, à cultiver le riche fonds des vertus naissantes que la grâce y a mises, et qui font le caractère de cet âge. Mais cette matière nous mènerait trop loin. Je me borne ici à développer ce caractère même de l'enfance qui la rend si chère à Dieu et si heureuse sur la terre ; instruction utile à tout le monde en lui montrant dans la sainte enfance, à laquelle nous devons tous parvenir : 1° les vraies vertus ; 2° le vrai bonheur de l'homme et la facilité de l'acquérir; nouveau développement du grand principe de la fidélité aux petites choses. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Les premières années de l'homme paraissent peu capables de grandes vertus ; faiblesse et ignorance, tout s'y oppose ; expérience et secours, tout lui manque; tenons-lui compte de ses efforts. Trop heureux qu'exempt de fautes grossières et docile aux leçons qu'on lui fait, il laisse entrevoir un bon fonds et donne des espérances. On se trompe, les plus héroïques vertus ne lui sont pas inaccessibles, sa faiblesse même en relève le le prix, et si le commun des enfants comme le commun des hommes languit dans la tiédeur et l'obscurité, il est des âmes d'élite dont Dieu se consacre les prémices, où l'héroïsme de l'âge avancé, brillant dans l'âge le plus tendre, fait oublier l'enfant pour admirer le héros, ou plutôt admirer le héros dans l'enfant ; héros d'autant plus admirable qu'il n'est qu'un enfant. La jeunesse, exempte de la crainte servile, soit de l'enfer qu'elle n'a pas encore mérité, soit de la mort dont elle se flatte d'être éloignée, soit des misères de la vie dont elle ne ressent pas les atteintes, soit des reproches des hommes dont elle ambitionne peu les suffrages, peut avec plus de ferveur et d'amour, de désintéressement et

de mérite, offrir à Dieu la première pointe de ses beaux jours. Quel bonheur de pouvoir, comme le jeune Abel, se rendre ce consolant témoignage : J'ai immolé à mon Dieu l'élite de mes troupeaux; et comme la pieuse Esther et la prudente Sara, compter ses années par ses vertus, et dire au Seigneur comme la première : Vous savez que seul vous avez toujours fait mes plus pures délices; qu'il m'est doux de n'avoir vécu que pour Dieu · *Nunquam lætata est ancilla tua, nisi in te.* (*Esther*, XIV, 18.)

Ce n'est point dans les vertus éclatantes que consiste la véritable sainteté; exposées à mille dangers, il est rare qu'on les conserve; sujettes à bien des illusions, elles n'échappent guère aux tentations délicates que l'orgueil fait naître. L'amour-propre, il est vrai, toujours dupe de ce qui brille, est ébloui de la gloire qui les accompagne, charmé de la récompense qui les suit, et, par des idées fausses de piété trop ordinaires à ceux qui en font profession, il court sans cesse après le grand et le sublime, et, jusque dans les vertus qui semblent être l'anéantissement de ses superbes projets, se repaissant encore de chimères, il aspire plutôt à l'honneur de l'humilité, aux charmes de la simplicité, à la noblesse de l'abandon, qu'à la simplicité, à l'humilité, à l'abandon mêmes. Mais la vertu, rarement à l'épreuve des éloges, court trop de risques dans l'éclat qui flatte la vanité pour y être pure et durable. Aussi est-ce par la route de l'obscurité, de l'humiliation, des petitesses, que la bonté de Dieu veut nous conduire : route la plus courte, la plus sûre, la plus méritoire; l'anéantissement de nous-mêmes est le plus solide fondement de la perfection. Dieu n'a pas besoin des actions brillantes dont on lui dispute souvent la gloire, il aime mieux une sainte enfance qui, sans se rien attribuer, fait tout remonter à son principe.

Chaste ignorance du mal, docilité aveugle pour le bien, sincère ouverture du cœur, abandon filial de tous les intérêts; qualités heureuses, vertus précieuses de l'enfance, qui en faites le caractère, qu'on ne cherche pas dans les héros, et sans lesquelles ne se forment pas les vrais héros; si héroïques vous-mêmes, et qui relevez si fort le prix des plus héroïques, le vice vous a bientôt ternies, les grâces mêmes vous font quelquefois disparaître. Heureux qui, comme les enfants, insensible au monde et à la retraite, indifférent aux richesses et à la pauvreté, inaccessible à la résistance et à l'artifice, inébranlable aux caresses et aux rebuts, ignore jusqu'au nom du péché, jusqu'au prétexte de la révolte, jusqu'aux détours du mensonge! Grandeur solide, sainteté sublime, héroïsme divin qui ne vous formez que de petites choses; vous offrez à Dieu dans un enfant une victime pure, un serviteur fidèle, un généreux martyr. Quelle gloire pour la religion, quel triomphe pour la grâce! L'enfance, malgré ses faiblesses et par ses faiblesses, a son héroïsme et ses victoires aussi glorieuses et peut-être plus admirables que celles des vieillards : *Super senes intellexi quia mandata tua quæsivi.* (*Psal.* CXVIII, 100.)

1° Précieuse ignorance du mal, trésor de la jeunesse d'autant plus précieux qu'il est plus rare! Etre plutôt exempt que vainqueur de la tentation, ignorer jusqu'aux saillies de l'orgueil, aux inquiétudes de l'avarice, aux projets de l'ambition, aux goûts de la sensualité. Heureux et mille fois heureux, à qui comme aux anges, la concupiscence, plutôt étrangère que soumise, ne fait pas même soupçonner l'offense de Dieu! Quel est-il, ce mortel favorisé de Dieu, à qui une éducation chrétienne, conservant avec soin ce précieux trésor, épargne jusqu'à l'ombre du vice? La source empoisonnée qui, coulant du premier homme jusqu'à sa dernière postérité, infecte la masse du genre humain, respecte son tendre cœur, n'y fait point germer les fruits d'iniquité; une main attentive les arrache à mesure qu'ils commencent à paraître et en efface jusqu'au plus léger vestige; une grâce miséricordieuse écarte tous les traits qui font trembler les plus saints. Tel était le premier des hommes tandis qu'il conserva son innocence. Une curiosité criminelle porta sa main sur le fruit de la science du bien et du mal. Fatale connaissance, lumière funeste! Hélas! nous rougissons encore de ce qu'elle nous a découvert; gémissons de la voir tous les jours, et si répandue et si malheureusement prématurée.

Qu'il est rare en effet de conserver longtemps cette savante ignorance! que l'enfance est courte! Par une dépravation difficile à comprendre, la malice devance la raison, on la suce avec le lait; à peine une langue faiblement déliée commence à balbutier quelque mot, qu'elle abuse de sa liberté; on se rend criminel avant que d'être homme. Enfant dans tout le reste, stupide presque pour le bien, on n'est que trop pénétrant et trop tôt formé pour le mal. *Tantillus puer, et tantus peccator.* L'esprit d'une sainte enfance, si nécessaire dans tous les temps, est bien plus rare encore dans un âge avancé. A mesure que la raison se développe, l'esprit, ce semble à l'école du vice, n'acquiert des connaissances que pour le mal, des passions plus raffinées, des détours plus artificieux, des systèmes plus réfléchis, des moyens plus artisés, ne font que rendre le péché plus énorme en le rendant plus volontaire, et ourdir un tissu d'iniquités, où les crimes multipliés se préparant, se facilitant, s'étayant, se consommant les uns les autres, entraînent enfin dans l'abîme éternel. L'homme, qui veut être grand, qui est si petit en tout, n'est réellement grand que dans le péché. Funeste grandeur! Qu'il serait grand aux yeux de Dieu, s'il savait être petit, être enfant!

Il n'y a, dit-on, plus d'enfants dans le monde : on a raison. S'en trouve-t-il en effet beaucoup qui ne sachent ce qu'ils devraient ignorer? Mais est-ce leur faute? Comment

échapper à la contagion? Ils ont devant les yeux tant d'exemples de vice, on le leur pare de tant d'attraits, on le leur insinue de tant de manière, on le leur facilite avec tant d'imprudence, on les y force presque avec tant de fureur; comment l'innocence se sauverait-elle de tant d'écueils? Ils n'ouvrent que des yeux chastes, on les souille par des libertés indécentes; ils ne prêtent que des oreilles pudiques, on les blesse par des paroles équivoques; leur corps est pur, leur cœur est innocent, on le corrompt par des sentiments tendres, on l'amollit par des caresses, on le flatte par des éloges, on nourrit la vanité par des parures, on éteint la pudeur par des nudités, on leur explique de honteux mystères. Disons de même des autres passions; ambition, cupidité, vengeance, fraude, dont on jette dans le cœur le malheureux germe. Malheur à vous, pères et mères, qui d'une main parricide présentez le poison avec le lait, ou plutôt refusez le lait et faites boire le poison! La plus épaisse forêt serait pour eux moins périlleuse que la maison paternelle; ils seraient moins à plaindre entre les griffes des lions que dans les bras de leurs parents. Portât-on cette innocence de mœurs dans la société, est-il possible qu'on l'y conserve? Que trouve-t-on dans le monde, que des leçons et des exemples du vice? Qu'à cette école on devient un grand maître! Vous y êtes entré comme un étranger qui arrive dans une ville, à qui tout est nouveau, les mœurs, les aliments, les habits, le langage, mais qui enfin s'y naturalise. Vous n'aviez point d'idée du péché, vous ne connaissiez que les règles de la vertu. Si par hasard quelque objet dangereux frappait vos sens, si la pensée se glissait dans votre cœur, vous en frémissiez; vous abhorriez l'injustice qui s'empare du bien d'autrui, la fourberie qui séduit, l'ambition qui supplante. Si vous respirez l'air de Babylone, vous serez bientôt apprivoisé avec ces monstres; vous prendrez les allures, vous parlerez le langage, vous goûterez les maximes de la ville dont vous serez devenu citoyen. Fuyez ces piéges, fuyez ces fausses lueurs, si vous voulez conserver l'innocence. Dieu enlève de bonne heure les âmes privilégiées qu'il veut sauver, ou il leur en inspire la crainte et la fuite, afin que la malice n'offusque pas leur raison, que le mensonge et la vanité ne les égare : *Raptus ne malitia mutaret intellectum ejus.* (*Sap.*, IV, 11.) Ils s'envolent comme la colombe, dont ils imitent la pureté, dans le sein de leur bien-aimé : *Quis dabit mihi pennas sicut columbæ?* (*Psal.* LIV, 7.)

2° La droiture et la franchise des enfants sont le fruit de cette heureuse ignorance du mal. Charmante candeur de l'enfance, sans dissimulation, sans artifice! On voit son cœur à découvert, elle ne craint pas qu'un œil curieux en dévoile les secrets replis. Bien différent d'un monde trompeur, dont le mensonge et le prestige, dit saint Grégoire, conduisent enfin à se moquer de la sincérité du juste, et à se faire un faux mérite de son imposture. Qu'on ne craigne pas dans un enfant ces desseins cachés, ces intentions obscures, ces démarches hypocrites qui, par des routes inconnues, mènent enfin à un crime qu'on ne veut pas laisser entrevoir. Un enfant ne sait ni en imposer, ni soupçonner qu'on lui en impose. Tout est faux, tout est vain, tout est captieux dans le monde; l'artifice y est de tous les états, le mensonge de tous les âges. On s'y fait un art du déguisement et de la supercherie, tant, et avec raison, on redoute de paraître ce que l'on est, et on désire de se montrer ce que l'on n'est pas. Suite humiliante de nos défauts, trop grands et trop bien connus pour en risquer la confusion. Ruse non moins humiliante de notre amour-propre qui, pour en dérober la connaissance, les couvre d'un voile imposteur. L'hypocrisie est une faiblesse, et malgré nous un aveu secret de nos faiblesses. C'est ce que le Sauveur a repris, et le plus souvent, et avec le plus d'indignation, dans les pharisiens. Vous êtes des sépulcres blanchis, dont les dehors éblouissants cachent la pourriture dont ils sont remplis. Ah! si l'on savait oublier ses intérêts, risquer un revers, souffrir une humiliation, s'abandonner, comme un enfant, à la Providence, on serait le martyr de la vérité, et on en recevrait la couronne. Plus chéri de Dieu, qui ne pouvant tromper ni être trompé, a autant horreur de la duplicité qu'il chérit la droiture, on mériterait les éloges et les récompenses de ce bon Israélite en qui il n'y a point de dol : *In quo dolus non est.* (*Joan.*, I, 47.) On réussirait même mieux auprès des hommes. Le monde a beau être trompeur, il ne veut pas être dupe; et ceux qui savent le mieux se contrefaire, sont communément les plus habiles à arracher le masque, et les plus révoltés contre sa laideur. On en serait mieux avec soi-même. Quelque soin que l'on prenne de l'excuser à ses propres yeux, la conscience inflexible reproche avec amertume et le monstre que l'on veut farder, et la mauvaise foi qui répand les couleurs.

Soyons donc, comme dit saint Paul, enfants en malice, n'en ayons aucune. Que ce caractère est aimable dans la société, qu'il est grand dans la religion! Personne ne goûte plus les douceurs de l'une, n'acquiert plus le mérite de l'autre, que celui qui s'oublie davantage : *Malitia parvuli estote.* (*I Cor.*, XIV, 20.) Etre ombrageux dans ses intérêts, et, comme le serpent, tortueux dans ses démarches, c'est être insupportable. La franchise, la facilité du commerce, en font les délices. Quoi! toujours en garde pour éviter des piéges, toujours attentif pour ne pas blesser la délicatesse! Cherchons un esprit bien fait, avec qui on ne coure aucun risque; un cœur droit, qui sache connaître et avouer ses fautes, souscrire aux reproches et faire la réparation. Tel un enfant, dont l'aimable candeur déploie les désirs, étale les joies, découvre les chagrins, débite avec la même confiance une pensée frivole comme une réflexion solide, se trahit innocemment

et découvre ce qu'il aurait intérêt de cacher. Agréable rougeur, charmant embarras, qui peint si naturellement la vérité sur son visage! Quelques larmes ont bientôt effacé sa faute, une respectueuse timidité plaide sa cause et obtient le pardon. Touchante crainte de déplaire, gracieux sourire que répand la consolation d'avoir plu, air enchanté d'innocence, où la vérité et la vertu semblent avoir tenu le pinceau. Tels sont les divins attraits dont se laisse toucher celui qui ne veut être loué que par des bouches pures et vraies, parce qu'il est la vérité et la sainteté: *Ex ore infantium perfecisti laudem.* (*Matth.*, XXI, 16.)

Ce n'est pas sans doute une imbécile ouverture de cœur qui livre sans discernement au premier venu tout ce qu'on fait et tout ce qu'on pense. Le Dieu de la vérité est aussi le Dieu de la sagesse; il veut qu'on examine les pensées, qu'on pèse les paroles, qu'on n'avance rien que la prudence, la religion, la vertu ne puissent avouer, et qui, à la balance du souverain juge, ne puisse obtenir son suffrage. Dieu ne réprouve que les nuages qui obscurcissent la vérité, les équivoques qui la font perdre de vue, les filets où la fourberie prend les âmes simples, le labyrinthe de finesse où l'on se perd, les sentiers détournés où l'on s'égare. Il veut, dit saint Pierre, que réunissant la discrétion et la simplicité, nous nourrissant de l'air de la vérité, nous soyons également sages dans le bien, et simples dans le mal : *Sapientes in bono, simplices in malo, rationabiles sine dolo hac concupiscite.* (I *Petr.*, II, 2.) Ce que saint Augustin appelle ingénieusement être en même temps enfant et vieillard, joindre une vieillesse enfantine à une enfance vieillie : *Sit senectus puerilis et pueritiæ senilis.*

3° Un cœur si pur et si droit ne sera-t-il pas, comme un morceau de cire, facile à recevoir toutes sortes d'empreintes. Facile dans la docilité, tout est pour lui leçon, tout est oracle, tout est maître; il sent trop sa faiblesse et la supériorité de tout ce qui l'environne, pour être tenté de s'en faire accroire, il interroge, il écoute, il saisit, il croit tout. Facilité d'enseignement qui doit animer le zèle de ceux qui sont chargés de son éducation; facilité de soumission, aucun événement ne l'irrite, aucune épreuve ne le révolte, il est sans résistance dans les mains de ses maîtres; aliments, habits, logement, traitement, content de tout, il ne se plaint de rien. Heureux qui, comme lui, reçoit tout sans murmure des mains de la Providence! Facilité d'obéissance; sans examen, sans partage, avec amour, avec zèle; souvent, avec un excès de précipitation, il exécute ce qu'on lui ordonne; il va, il vient, il prend, il quitte, il commence, il finit comme on veut cent et cent fois les mêmes choses. Facilité de condescendance; s'il est respectueux pour les maîtres, il est complaisant pour tout le monde; sans dédain, sans hauteur, sans réserve, il se fait tout à tous, se prête à tous les désirs, reçoit toutes les caresses, se familiarise avec toutes les compagnies, dont, sans le prétendre, sans le savoir ni s'en applaudir, il fait l'amusement et le plaisir. Facilité d'impression; on lui inspire les goûts, imprime les sentiments, grave les idées qu'on veut, jusqu'à l'accent et au langage. Le véritable obéissant, dit saint Bernard, est tout amour, tout zèle : tout en lui respire la docilité; l'œil regarde, l'oreille écoute, la main agit, le pied marche, il se recueille pour ne rien perdre des ordres qu'on lui donne, il s'élance pour voler à l'exécution : *Fidelis obediens nescit moras, parat oculos visui, aures auditui, manus operi*, etc. Facilité heureuse, lorsqu'une main habile détourne vers la vertu le cours et la pente de ce ruisseau, mais qui aussi, ouvrant toutes les avenues au vice, cause les plus grands ravages, si on en souffre le débordement.

Telle est la docilité que Dieu demande de nous : docilité de foi. Ecoutez l'Eglise comme votre mère; quelle que soit la supériorité de vos lumières et la profondeur des mystères qu'elle enseigne, que ses paroles soient pour vous des oracles. Voilà le fidèle : c'est un enfant : *Erunt docibiles Dei.* (*Joan.*, VI, 45.) Docilité de dépendance à tous nos supérieurs. Suivez la houlette de votre pasteur; paissez tous les pâturages qu'il vous indique; craignez les loups qu'il veut chasser. Une brebis est un enfant, un enfant est une brebis par la douceur de son caractère : *Oves audient et sequentur.* Docilité de soumission. Agissez, Providence divine, disposez des événements, attachez-moi à une croix; à quelque épreuve que vous vouliez me mettre, voici votre enfant et votre victime qui baise, avec autant de respect que de tendresse, le glaive dont on vous a percée. Docilité de correspondance. La grâce est un léger zéphir qui souffle où il veut, une secrète impression qui met en jeu les ressorts de notre âme, une douce lumière qui l'éclaire, une insinuation imperceptible qui la pénètre. Avec quelle souplesse un enfant de la grâce s'en laisse-t-il éclairer, pénétrer, diriger! il n'a d'autre volonté que la sienne. Docilité de complaisance dans la société; sérénité de visage, aisance de manières, aménité de langage, prévenance, attention, partager les plaisirs et les peines, se prêter aux désirs, ne pas condamner, ni soupçonner, ni contredire, sacrifier ses intérêts, pardonner les fautes, c'est partout répandre les fleurs et traîner tous les cœurs à sa suite. Tel le célèbre Osias, dont le Saint-Esprit fait l'éloge. Un cœur bienfaisant, les mœurs les plus pures, le maintien le plus modeste; comme une rose épanouie, un lis éblouissant, une olive féconde, un vase d'or enrichi de pierres précieuses. Mais est-ce donc un homme consommé qui mérite ces titres pompeux? Non, l'Ecriture ne parle que d'un enfant, c'est-à-dire qui fut tel dès son enfance : *A puero exercitatus, bonus, benignus*, etc.

4° Un cœur si absolument livré à des volontés étrangères vit sans inquiétude dans le sein de la Providence, et s'abandonne à ses lois sans retour sur le passé, sans alarmes sur l'avenir, sans défiance sur le présent.

Un enfant accumule-t-il des trésors, songe-t-il au lendemain? A chaque jour pour lui suffit son bien et son mal. Estime-t-il assez les biens du monde pour en désirer la possession; les aime-t-il assez pour en craindre la perte? A-t-il à faire des provisions; son père lui en laisse-t-il la peine? Il connaît trop, il éprouve trop sa bonté pour s'embarrasser de rien : il trouve tout dans son sein paternel avec tant d'abondance, qu'il ne pense pas même que les précautions puissent être nécessaires. Enfant de la Providence, quoique les lois de la confiance ne vous interdisent pas un soin raisonnable du temporel, ne songez pas tant au lendemain. Hélas! ce lendemain ne viendra peut-être jamais. Une prompte mort ne terminera que trop tôt ces inutiles sollicitudes. Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné. Celui dont les oiseaux du ciel et les lis des champs éprouvent la libéralité n'oubliera pas ses plus chers enfants lorsque, avec une confiance vraiment filiale, ils savent s'abandonner sans réserve entre ses mains. Un enfant de la Providence ne sera jamais sans secours.

En vain soupirez-vous après les biens du monde, en vain les accumulez-vous, ils ne vous rendront pas heureux. Destiné à jouir d'un bien infini, le cœur de l'homme peut-il être satisfait d'un bien frivole? C'est plutôt en les méprisant qu'il acquiert la félicité, non par un mépris philosophique et de dépit, ou par des réflexions profondes sur leur vanité, qui n'éteignent ni les regrets de la perte, ni les sentiments de la douleur, mais par une espèce d'inattention et d'ignorance qui n'y pense pas. Un jeune homme dans le bel âge, martyr des plaisirs dont la soif le dévore, erre sans cesse d'objet en objet, dont la passion même le dégoûte, sans cependant se guérir d'une folle passion qui en cherche toujours de nouveaux. Dans la maturité de l'âge, l'ambition le tyrannise, et, pour acquérir de nouveaux trésors, l'empêche de jouir de ceux mêmes qui sont dans ses mains. Les infirmités de la vieillesse y répandent mille amertumes, et sans qu'il y pense le moins, la mort l'en dépouille. Un enfant, plus heureux et plus sage, ne craint ni ne désire rien : borné à ce qu'il a, il voit du même œil venir et disparaître des biens qui ne sont pour lui d'aucun prix; il n'appelle rien par ses désirs, il ne rappelle rien par ses regrets; ni le passé, ni l'avenir ne troublent son repos; il jouit de tout parce qu'il s'en contente. La triste privation, la triste inquiétude, les sombres réflexions n'en altèrent point les charmes; il ignore les soupçons désespérants de mille événements fâcheux, souvent imaginaires, mais qui toujours causent des maux trop réels.

Un enfant, il est vrai, a ses peines; mais qu'elles sont rares, qu'elles sont légères et courtes! Le même instant les voit naître et s'évanouir : le sujet en est toujours petit, les impressions n'en sont jamais profondes, il n'en reste aucun vestige. Trouve-t-il quelque obstacle à ses désirs, il ne se fait pas une étude sérieuse de le surmonter, et ne se charge ni de la difficulté du travail, ni de l'incertitude du succès. Il ne demande ni l'estime ni les hommages de personne : qu'on ait des égards pour lui ou qu'on en manque, tout lui est égal. Mais, autant qu'il est indifférent pour les contre-temps, autant est-il sensible au moindre plaisir; tout lui plaît, tout l'amuse, tout l'enchante. Une paix inaltérable remplit son cœur, une riante sérénité règne sur son visage. Agréable mélange de modestie et de gaîté, qui allume le feu de ses regards, anime la vivacité de ses démarches, et répand des grâces sur ses paroles. Ce n'est point un dehors affecté de bonne humeur qui, par politique ou par bienséance, couvre les chagrins cuisants dont on est rongé; c'est une joie entière, sincère, du fond du cœur, un doux transport, une piquante ivresse qui, sans excès, sans crime, sans repentir, inonde le cœur d'un plaisir parfait qui ne coûte rien à la vertu et que tout lui procure sans peine.

L'esprit d'une sainte enfance peut faire goûter ce bonheur à tout âge, et il n'est pas moins vrai de la félicité temporelle que de l'éternelle, que le royaume des cieux est fait pour les enfants : *Talium est regnum Dei.* (*Marc.*, X, 14.) Il est des caractères heureux à qui l'indifférence assure une paix parfaite : il en est de pétris d'orgueil à qui une vive et délicate sensibilité fait partout voir des monstres. Le favori d'Assuérus, au comble de la félicité humaine, la trouve insipide. Il découvre à sa femme la plaie de son cœur : Je suis, dit-il, le plus puissant de l'empire, je ne vois au-dessus de moi que la majesté du trône. Un homme de la lie du peuple, dont je n'aurais pas dû m'apercevoir, ne me salue pas; c'en est assez pour empoisonner tout, la vie m'est à charge s'il ne la perd. Nous sommes les auteurs de nos maux, nos habitudes enfoncent les traits que nous ne sommes pas les maîtres de parer; une imagination échauffée qui les grossit, un caractère ardent qui s'y attache, un esprit prévenu qui soupçonne, en font toute la réalité et tout le poids. L'amour-propre se repaît d'éclat et d'éloges. On court sans peine au combat quand on attend, quand on goûte les honneurs du triomphe. Les vertus communes ne présentent que des combats obscurs, ensevelis dans l'oubli, indifférents aux gens de bien, méprisés des impies, accablants par le nombre, importuns par la continuité, rebutants par la durée, sans honneur et sans fruit, dont les passions ne s'accommodent pas. Calmez-les donc, ces passions, contentez-vous du nécessaire. Oubliez, n'apprenez pas la plupart des choses; devenez enfant, vous serez satisfait. Heureux qui sait ne pas se rendre malheureux! Toutes ces vertus, il est vrai, aisées à la jeunesse, sont en elle plus aimables que sublimes, plus heureuses que méritoires; souple et docile, l'âme s'y tourne aisément au bien; des passions naissantes ne livrant que de faibles assauts, le vice inconnu ne tend que de faibles

piéges. Le cœur innocent ne gémit pas des blessures du péché; la grâce, jalouse d'en avoir les prémices, emploie avec succès ce que la piété a de plus tendre, la crainte de plus pressant, les exemples de plus engageant, l'éducation de plus imposant et les remords de plus vif. Ces vertus héroïques dans un âge avancé n'y sont pas faciles; peut-être en coûterait-il plus à un héros de devenir enfant qu'à un enfant d'être un héros! Rien n'arrête, rien ne partage l'un, il ne tient à rien; tout dégoûte, tout affaiblit l'autre, il tient à tout.

A n'en juger que par l'esprit du monde, la charité, dont saint Paul nous fait une description si pompeuse, n'a rien que de puéril et de bas. Timide, elle souffre tout; crédule, elle se rend à tout; facile, elle accepte tout; bonne, elle espère tout. Aucune noble émulation d'égaler ses semblables, aucune belle ambition de s'élever, aucune attention sur ses intérêts; aucun discernement pour connaître les défauts des autres; elle ne sent pas ses propres avantages. Rien ne la pique, elle est insensible; rien ne la remue, elle est enchaînée; elle ne sait pas profiter du malheur d'autrui ni se réjouir de ses ridicules; mais, stupidement livrée à la vérité, elle se sacrifie elle-même. Saint Paul en convient: Oui, disait-il, dans mon enfance j'agissais, je parlais, je pensais en enfant: *Sapiebam ut parvulus.* (I *Cor.*, XIII, 11.) Mais, à mesure que j'avançais en âge, je me suis débarrassé de tout ce que j'avais de puéril: *Evacuavi quæ erant parvuli.* (*Ibid.*) Cependant je pratique les mêmes choses; je fais le même éloge de la charité, que je préfère à toutes les autres vertus. Ces mêmes traits sont son mérite: docile à la voix de Dieu, elle croit tout; soumise à ses volontés, elle souffre tout; abandonnée à la Providence, elle espère tout; constante, elle attend tout; elle adore la vérité et se réjouit de son règne; elle s'afflige de ses offenses; elle n'a garde de s'en faire accroire et d'être enflée d'un sot orgueil; douce, elle ne s'irrite jamais; bienfaisante, elle ne cesse point de faire le bien; contente de tout, elle n'aspire point à une haute fortune; partageant les biens et les maux de ses frères, elle n'envie point leur bonheur et ne se réjouit point de ce qui les afflige. Son innocence, sa confiance, sa droiture, sa bonté, sont le tableau d'une sainte enfance. La voilà, cette divine charité, sans laquelle les plus grands dons, les plus grandes actions n'ont aucun prix. Eût-on le don de prophétie et des miracles, distribuât-on tout son bien en aumônes, souffrît-on le plus cruel martyre, c'est un airain sonnant, une cymbale retentissante, ce n'est rien: *Si charitatem non habuero, nihil sum.* (*Ibid.*, 3.) Mais avec elle on est digne de tout et des plus grandes faveurs, et des plus grands miracles, et des plus grands triomphes.

SECONDE PARTIE.

Au milieu d'un empire immense et d'un nombre infini de sujets, un grand monarque crut qu'il manquait quelque chose à l'ornement de sa cour, s'il n'avait auprès de sa personne des jeunes gens pour le servir: Qu'ils soient, disait-il, d'une naissance distinguée, bien faits de leur personne, instruits dans toutes les sciences, pleins de sagesse et de vertu: *Ut introducerent pueros qui starent in palatio.* (*Dan.*, I, 4.) Nabuchodonosor fut parfaitement obéi. Daniel, et les trois autres que nous connaissons, surent joindre à la faiblesse de l'âge une sagesse et une vertu à l'épreuve de la fournaise de Babylone: *Decoros forma, doctos disciplina.* (*Ibid.*) Ainsi dans le ciel, au milieu d'une multitude innombrable d'anges et de saints qui composent la cour céleste, Dieu a voulu être servi par des jeunes gens qui, réunissant les vertus des héros et celles des enfants, ou plutôt qui, des vertus de l'enfance en faisant des vertus de héros, fissent admirer les prodiges de sa droite dans le merveilleux assemblage du courage et de la faiblesse. Tous les âges sont à Dieu, les Agnès, les Eulalie, les Symphorien ne mettent pas aux pieds de l'Agneau des couronnes moins glorieuses que celles des vingt-quatre vieillards.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que le Roi des rois a voulu que les enfants fissent l'ornement de sa cour, son berceau en fut environné. Dans le temps que les airs retentissent du concert des anges qui annoncent sa naissance, que l'étable admire des princes prosternés à ses pieds pour adorer ses premiers moments, les campagnes de Bethléem gémissent des coups redoublés que la barbarie décharge sur une foule d'enfants. Enfant vous-même, vous voulûtes, mon Dieu, que des enfants cueillissent les premières palmes: ainsi leur sang innocent vint se mêler à vos larmes divines. Votre entrée triomphante à Jérusalem fut signalée par leurs hommages; là des branches répandues, ici des membres épars; là des soupirs, ici des cantiques. Le ciel descend sur la terre pour apporter la paix aux hommes de bonne volonté, la terre va au-devant du ciel lui chanter *Hosanna.* On vient en foule; le chemin est jonché de branches d'arbres; les princes offrent l'or, la myrrhe et l'encens. Hommage sincère, vous ne suffîtes pas; il faut que les enfants y mêlent leurs acclamations. Brebis innocentes, que l'amour et la cruauté immolent également, vous ne connaissez ni votre malheur ni votre bonheur. Vous vous jouez sans le savoir avec le fer et les couronnes: *Aram ante ipsam simplices palma et coronis luditis.* En vain une mère désolée frappe vos oreilles de ses cris perçants; en vain à vos yeux présente-t-elle son sein au glaive du bourreau pour vous servir de bouclier. Insensibles à la fureur et à la tendresse, le seul instinct vous jette entre ses bras. Ah! si assez jeunes encore pour éprouver la faiblesse de l'âge, mais assez éclairés pour vous y rendre supérieurs, vous saviez ajouter à votre sacrifice le mérite de l'obéissance et la ferveur de la charité! Quelles heureuses prémices du martyre! quelle glorieuse victime! jamais Dieu n'aurait été mieux servi que par vos faibles

mains, ni mieux loué que par vos lèvres innocentes.

Mais pourquoi cette bonté si marquée et si peu croyable pour des enfants? Dieu le sait, 1° par penchant, ils lui sont plus chers; 2° par ressemblance, ils le peignent mieux; 3° par intérêt, ils lui sont plus utiles; imitons-les, devenons enfants de Dieu si nous voulons acquérir sur le cœur de Dieu les mêmes titres?

1° L'amour, et pour ainsi dire, le penchant, le goût de Dieu pour les enfants ne fut jamais douteux. Dans le choix des victimes, il a toujours voulu que la jeunesse en relevât le prix. De jeunes brebis, de jeunes colombes, des agneaux d'un an doivent charger mes autels; maître et auteur de la nature, n'ai-je pas droit de m'en réserver les premières productions, elles ont pour moi des attraits qu'une saison plus avancée semble leur faire perdre. Récemment sorti de mes mains, dans un enfant couvert de la robe d'innocence, je vois avec complaisance ces émanations de ma divinité, ces beaux traits de ma ressemblance dont je l'avais embelli: ainsi, au commencement du monde, je m'applaudissais de la perfection de mon ouvrage, que dans la suite, le péché m'obligea de charger de malédictions : *Vidit cuncta quæ fecerat, et erant valde bona.* (*Gen.*, I, 31.) Qu'une éducation sainte mette en œuvre avec soin ces traits aimables, et prépare ces immortelles beautés qui doivent embellir le séjour céleste. Telle la mère de Samuel, en allaitant son fils, le nourrissait pour le Seigneur, à qui elle le devait et à qui elle l'avait voué.

L'éducation de la jeunesse est un des plus dignes objets du zèle, par la nécessité, la facilité, les fruits. Facilité; c'est un esprit docile, ouvert à toutes les leçons, à qui l'on n'a que les simples éléments des sciences à apprendre. Ce n'est point un champ hérissé d'épines qu'il faille arracher; l'erreur n'y a point encore semé ses sophismes, comme sur une toile le peintre y répand ses couleurs, et trace les traits qu'il lui plaît : c'est un cœur pur et innocent, nulle passion n'y met obstacle. La résistance et les combats du vice sont les plus grandes difficultés de l'éducation. Un enfant ne le connaît pas; quels fruits n'en doit-on pas attendre, qu'ils y vont abondamment et rapidement naître! Si une main habile ouvre les sillons d'une si bonne terre et y répand la semence, tout favorise ses soins, Dieu qui le comble de grâce, tout le monde qui le comble de caresses. En établissant Pierre pasteur de son troupeau, pourquoi, par une distinction marquée, lui recommander les agneaux, s'il n'eût eu pour eux une prédilection singulière? Temps précieux, le plus important de de la vie, où tout tire à conséquence pour le vice ou pour la vertu, dont l'usage décisif du bonheur ou du malheur consacre l'homme au démon ou à Dieu. Temps le plus dangereux, le plus exposé aux désirs du vice par ses attraits, aux attentats par sa faiblesse, aux artifices par le peu d'expérience; cependant le plus abandonné, ou la gêne de la vigilance, les fatigues de l'instruction, le dégoût des faiblesses, l'embarras du besoin, écartent les parents et les maîtres, et livrent ces jeunes cœurs au hasard des occasions, à la pente des mauvais penchants, à la corruption des mauvais. Où est-il, ce sage instituteur des enfants? dit le prophète avec étonnement : *Ubi est doctor parvulorum?* (*Isa.*, XXXIII, 18.)

Hors d'état de se procurer du secours dans le plus pressant besoin, Dieu pourrait-il refuser aux larmes d'un enfant des entrailles de miséricorde? Une mère, quoique pleine d'amour pour toute sa famille, sent je ne sais quoi de plus tendre pour son plus jeune enfant, elle le porte entre ses bras, prend de lui le plus grand soin, ses plus petits maux lui percent le cœur. Aimable Rachel, votre fils Benjamin ne vous fut pas moins cher, lors même qu'il vous arrachait la vie. Les douleurs, les risques de l'enfantement affligent une femme, dit le Seigneur; mais bientôt la naissance d'un fils lui fait oublier ses douleurs : *Non meminit pressuræ.* (*Joan.*, XVI, 21.) Ah! dit le Seigneur, quand une mère pourrait oublier ses enfants, je ne vous oublierais jamais, je vous porte dans mon cœur, vous êtes écrits dans mes mains; la prunelle de mes yeux ne m'est pas plus chère. Les animaux participent au penchant invincible de la nature pour les enfants. Une poule ne perd point de vue ses poussins qui viennent d'éclore, elle se sacrifie pour eux; les plus sauvages perdent leur férocité, le tigre et le lion allaitent leurs petits : *Sed et lamiæ nudaverunt mammam.* (*Thren.*, IV, 3.) Ainsi, dit le Seigneur, j'ai voulu vous rassembler sous mes ailes : *Quemadmodum gallina congregat pullos suos.* (*Matth.*, XXIII, 37.) Que j'aime à le voir dans l'Evangile, les caressant, les embrassant, leur donnant sa bénédiction, défendant à ses apôtres de les éloigner. L'évangéliste fait le détail de ses bontés avec autant de complaisance qu'il les leur prodiguait : *Sinite parvulos venire ad me.* (*Matth.*, XIX, 14.) Leurs titres sont si certains sur ses grâces célestes que personne ne peut espérer de les partager qu'à ce prix : *Nisi efficiamini sicut parvuli non intrabitis.* (*Matth.*, XXVIII, 3.)

Ainsi le Seigneur leur réserve-t-il la plus intime familiarité, et leur donne le plus grand crédit. Ecoutez, jeune Samuel, apprenez la destinée du grand prêtre, annoncez lui son triste sort; vous ne connaissez pas encore ma voix. Un jour viendra que vous serez appelé mon prophète; commencez d'en faire les fonctions, vous disposerez des couronnes, disposez du sacerdoce. J'aime en vous ces vertus pures et naïves de l'enfance. Porté de bonne heure dans mon temple, par une mère stérile à qui je vous avais accordé, la victime, parée de fleurs naissantes, pare infiniment mes autels. Je veux me communiquer à vous avec profusion : *Sapientiam præstans parvulis.* (*Psal.*, XVIII, 8.) Ne craignez rien, chaste Susanne, accu-

sée par deux infâmes vieillards, dont l'âge et la dignité semblaient garantir la déposition; déjà condamnée et menée au supplice, ne craignez rien, un enfant va plaider votre cause et dévoiler le mystère d'iniquité. Un enfant! oui un enfant! Dieu sait quand il veut remplir ses enfants d'une sagesse supérieure à celle des vieillards : *Suscitavit Dominus Spiritum sanctum pueri.* (*Dan.*, XIII, 45.) Les vieillards eux-mêmes le reconnaissent : Venez, lui disent-ils, asseyez-vous au milieu de nous, Dieu vous accorde la gloire de la vieillesse : *Sede in medio nostrum, dedit tibi Deus honorem senectutis.* (*Ibid.*, 50.) Ecoutez, maison de Jacob, apprenez votre grandeur future, cet enfant doit un jour monter sur le trône d'Egypte. Le soleil, la lune, douze étoiles adorent Joseph, cet enfant lui-même en est instruit par un songe, et va vous découvrir l'avenir : Pharaon l'apprendra aussi de sa bouche; ses malheurs, et la prospérité de l'Egypte, sont d'avance connus à celui qui doit en être le gouverneur. Je répands mon esprit, dit le Seigneur, sur les jeunes gens comme sur les vieillards, je les choisis pour mes prophètes, ils auront des visions et des songes : *Juvenes visiones videbunt.* (*Joel*, II, 28.) C'est encore un enfant qui fut le précurseur du Verbe, par un ministère anticipé, et même avant sa naissance. Que sens-je dans mon sein, s'écrie la mère étonnée, le fruit que je porte tressaille de joie, votre voix en frappant mes oreilles a retenti subitement aux siennes; il adore, Marie, celui que vous portez dans votre sein : *Exsultavit infans in utero meo.* (*Luc.*, I, 41.) Que de prodiges vont signaler sa naissance! que de prodiges vont la suivre! Tout le monde s'écrie avec raison : Que pensez-vous que sera cet enfant, il est déjà le plus grand des enfants des femmes : *Quis putas puer iste erit?* (*Ibid.*, 66.)

2° Dieu aime les enfants par ressemblance, à sa vie, à son cœur, à ses œuvres. Il commença sa vie par être enfant, enveloppé de langes, couché dans une crèche, présenté au temple, transporté en Egypte; peut-il ne pas aimer ceux dont il a daigné prendre les faiblesses. Tels sont les sentiments de son cœur en avançant en âge et en sagesse, il conserva toujours les mêmes vertus. Doux et humble de cœur, il n'éteignait pas le lumignon fumant, il aimait tous ceux que l'âge ou les vertus simples réduisent à l'enfance. Ses œuvres étaient les fruits de son cœur. Soumis comme un enfant à Marie et à Joseph; traîné au supplice comme un agneau à la boucherie, sans résister ni se plaindre. Aimant la pureté jusqu'à condamner les moindres souillures, pardonnant à ses plus cruels ennemis, parlant à ses disciples avec une familiarité, une simplicité qui mettait tout à leur portée, se laissant approcher de tout le monde. On pourrait dire comme les anges aux bergers : voilà la marque où vous connaîtrez le Fils de Dieu; c'est un enfant, le plus beau, le plus aimable, le plus saint; c'est aux bergers et à ceux dont la simplicité les imite à lui offrir des hommages. Voilà une grande nouvelle : *Evangelizo vobis, invenietis infantem.* (*Luc.*, II, 12.)

Pardonnerez-vous, ô mon Dieu, un parallèle téméraire peut-être poussé trop loin, mais pour nous si consolant? Oui, jusque dans le sein de la Divinité on trouve ces douces, ces admirables qualités de l'enfance sans y en craindre les défauts. Majesté infinie, vous n'êtes ni dédaigneuse ni fière, vous prenez soin de votre créature, vous compatissez à ses maux! Grandeur souveraine, tout peut vous approcher et vous prier, vous vous faites toute à tous! Puissance adorable, vous ne méprisez rien, vous tenez compte des plus légers services; auprès de vous, la bonne volonté donne du prix aux moindres choses. Sagesse suprême, vous instruisez les enfants, vous vous communiquez aux petits, vous vous prêtez, vous vous livrez à tout! Justice redoutable, si vous punissez sévèrement les rebelles, vous pardonnez de bonne foi aux pénitents, vous ne vous faites jamais attendre! Quand on revient à vous, on n'a pas à craindre de fâcheux retour sur les fautes pardonnées. La miséricorde l'emporte sur vous, et, lors même qu'on vous offense de nouveau, la pénitence vous trouve encore inépuisable. Grand et populaire, puissant et bon, juste et facile, immense et simple, remplissant les cieux, et vous plaisant dans le cœur d'un enfant, au-dessus des plus grands génies, et n'ayant rien de réservé pour les petits, vous cachant aux prudents du siècle, et vous communiquant aux simples, tout entier dans un grain de sable, et portant l'univers dans vos mains : *Revelasti ea parvulis.* (*Matth.*, XI, 25.)

Les enfants sont singulièrement l'image de Dieu par la beauté, la paix, la sainteté; il fut sur la terre le plus beau des enfants des hommes. Rien aussi de plus beau qu'un enfant, la beauté y est dans tout son lustre. Beauté de l'âme, l'innocence et la pureté, la confiance et l'amour, l'humilité et la douceur, la simplicité et l'obéissance, sans affectation et sans fard, présentent aux yeux de Dieu une beauté naturelle qui mérite ses complaisances. La beauté du corps y répond; c'est le printemps avec toutes ses grâces; délicatesse des traits, c'est la douceur même et la modestie; finesse des couleurs, c'est la rose et le lis, tendresse des regards, légèreté des démarches, harmonie de la voix; ce sont ses richesses, ses protecteurs, ses ressources; l'autorité, la force, le crédit, l'artifice seraient moins puissants pour lui gagner tous les cœurs. Qui peut se défendre de ses attraits innocents? *Circumdabant eam flores rosarum et lilia convallium.* (*Cant.*, II, 1.)

Quelle douce sérénité y règne, elle est l'image de la paix de son cœur. Que les enfants sont heureux! sans soin, sans embarras, sans travail; pour eux, nul chagrin, nulle inquiétude, beaucoup de plaisir; que leurs peines sont rares, courtes, légères! Ils ne prennent aucun intérêt aux révolu-

tions de la fortune: ils ne courent point après les voluptés, ils n'ambitionnent ni les honneurs ni la fortune, la source des afflictions est pour eux tarie. Qu'est-ce qui ronge cet avare que la soif des richesses? Qui répand l'amertume sur la joie du courtisan? l'ambition. Qui jette ce libertin dans le désespoir, que la perte de ce qu'il aime? Nos passions font nos maux. Méprisez, ignorez tous ces biens frivoles, semblable à la Divinité qui, n'ayant besoin de rien, jouit d'un calme parfait, vos jours comme ceux d'un enfant coulent dans la plus douce paix : *Posuit fines tuos pacem.* (*Psal.* CXLVII, 14) Tout est plaisir pour lui, tout lui en fait naître, il s'amuse de rien, plaisirs purs qu'aucun remords ne trouble, qu'aucune inquiétude n'altère; plaisirs vifs par le goût piquant de la nouveauté, par la sensibilité et la délicatesse des organes. Les plus beaux jours de la vie sont ceux que filent les vertus de l'enfance, et que bénit la main d'un Dieu enfant.

Quoique ces vertus de l'enfance soient naturelles et faciles, elles ont pourtant leur héroïsme et leur difficulté. Si jamais le plaisir eut quelque chose de flatteur et de séduisant, n'est-ce pas dans cette occasion, où, comme nous venons de le dire, la nouveauté, la sensibilité, la délicatesse lui donnent le goût le plus piquant. Un vieillard sur le retour de l'âge le cherche en vain, le goûte médiocrement, un corps épuisé se refuse à ses désirs. Le monde lui échappe et s'en moque. Ridé et flétri, il mendie en vain dans les raffinements de la sensualité un agrément que lui-même il empoisonne, il en est même fatigué, ses passions sont lasses sans être assouvies. Désabusé, dégoûté par l'expérience, il en sent enfin la vanité, et quitte avec moins de peine ce qui est devenu insipide. Les infirmités l'avertissent que tout va disparaître, on fait de nécessité vertu, on tâche de prévenir un mal inévitable et prochain. La jeunesse est bien éloignée de ces tristes réflexions. On peut, il est vrai, mourir à tout âge, la mort moissonne de la même faux le fleur qui commence d'éclore, et celle qui déjà fanée penche tristement sur sa tige. Mais enfin, si jamais on a pu espérer une longue vie, n'est-ce pas dans ces jours riants, où le printemps ouvre une longue et agréable carrière; renonce-t-on sans peine à ces douceurs et à ces espérances; et au lieu d'un chemin semé de roses, s'engage-t-on sans peine dans un sentier étroit, parsemé de ronces? Pour un jeune homme et pour un vieillard, ce sont deux mondes tout différents. Autant que l'un donne peu en quittant ce qui l'abandonne, autant l'autre immole beaucoup, en sacrifiant ce qui l'enchante et qui s'offre à lui. Quelle confusion lorsqu'une dévotion de retour ne rend enfin qu'à l'extrémité le rebut d'une vie qui n'est plus bonne à rien, après en avoir consacré au vice la force et la fleur! Quelle consolation lorsque par une obéissance héroïque on s'est vu comme le jeune Isaac sous le glaive d'Abraham! On admire la fidélité du père, doit-on moins admirer la soumission du fils? Dans l'un, c'est le fruit d'une vertu consommée; dans l'autre, un coup d'essai est un chef-d'œuvre; l'un touche au tombeau, tout va s'anéantir pour lui; l'autre sort du berceau, tout pour lui commence d'éclore.

Levez-vous, jeunes gens, volez à la victoire, accumulez les couronnes; les plus difficiles, les plus glorieuses sont pour vous. Ne craignez point, jeune David, le superbe géant qui insulte les troupes d'Israël. Une pierre, partie de la main d'un enfant, va renverser le superbe colosse. Goliath méprise votre jeunesse, qu'il sache qu'avec le Seigneur elle est toute-puissante; votre faible main armée de son propre glaive coupera sa tête orgueilleuse. Saül en a vaincu mille, un enfant en a terrassé dix mille. Ah! déjà depuis longtemps aguerri, quoique plus jeune encore, vous saviez attaquer les lions et arracher les brebis de leur gueule écumante : *Eruebam de ore eorum.* (I *Reg.*, XVII, 35.) Grimpez sans crainte sur cette montagne escarpée, intrépide Jonathas, couverte de Philistins, elle va l'être de vos trophées. Tout jeune que vous êtes, l'ami de David suffit seul avec un écuyer pour les mettre en fuite. Percez, jeune Machabée, percez cette forêt de lances, cette grêle de flèches, cette épaisse phalange; allez seul au milieu d'une armée percer l'éléphant du roi et vous ensevelir dans votre triomphe. Il est écrit que Dieu conserve les enfants, ils sont sous les ailes de sa providence : *Custodiens parvulos Dominus.* (*Psal.* XIV, 6.) Quel zèle, quel courage, quelle constance, quelle fermeté! Zèle à entreprendre, courage à braver, fermeté à souffrir, constance à soutenir. La jeunesse est capable de tout; secourus de la grâce, les jeunes gens sont couronnés en naissant; parfaits dès le berceau, mûris dans un jour dont l'aurore a éclairé les chefs-d'œuvre, leurs premières années valent une longue vie : *Consummatus in brevi explevit tempora multa.* (*Sap.*, IV, 13.) Tel le Sauveur naissant qui remporte la victoire sur le prince des ténèbres; il a voulu vous être semblable, tâchez de l'imiter. Sa cour doit être composée de courtisans de son âge et d'imitateurs de ses naissantes vertus.

3° Dieu aime les enfants par confiance; ses trésors dans leurs mains ne courent aucun risque. Fidèles dépositaires, ils ne s'attribuent rien, ils rapportent tout à leur auteur; sa gloire a tout à craindre de la vanité des autres. Un enfant connaît trop, sent trop sa faiblesse pour avoir la pensée d'en rien détourner. Accoutumé à ne rien voir de plus faible que lui, il est surpris des faveurs qu'on lui fait. Sans réflexion et sans retour, il les reçoit, il en jouit avec reconnaissance dans sa simplicité, il s'en voit dépouiller sans murmure. La force, la sagesse, les services d'un âge avancé, semblent disputer à Dieu ou partager avec lui la gloire du succès, et donner un titre pour y prétendre. Salomon, avancé en âge, méconnaît sa

Dieu à qui il doit sa sagesse, sa gloire et sa puissance, jusqu'à élever des autels aux idoles. Dans les premiers jours de sa vie il ne s'appelle lui-même qu un enfant qui ne sait rien : *Parvulus sum ignorans introitum et egressum.* (III *Reg.*, III, 7.) Et, au milieu des grâces sans bornes que Dieu lui fait, il ne pense ni à la force, ni aux trésors, ni aux victoires; il ne demande que la sainte enfance : *Dabis servo tuo cor docile.* (*Ibid.*, 9.)

C'est aussi pour les enfants, sur eux, et par eux que se font les plus grands miracles. Voyez ces trois enfants, l'ornement de la cour de Babylone; des mets exquis de la table du roi sont destinés à conserver leur beauté et leurs forces. Par un miracle d'abstinence et de fidélité à la loi de Dieu, insensibles à leur âge, et au plaisir et à l'éclat, ils demandent à jeûner : essayez pour quelques jours, disent-ils, une nourriture simple et grossière. Un second miracle récompense le premier; des légumes et de l'eau conservent, embellissent ce qu'on craignait tant d'affaiblir, et leur donnent plus de vigueur et de beauté qu'à tous les autres. Ce ne sont là que les préludes des prodiges de la jeunesse; le prince ordonne, sous les plus grandes peines, d'adorer sa statue. Tout l'empire se prosterne à ses pieds. Trois enfants seuls, par un miracle de constance, voient sans pâlir la fournaise de Babylone, et refusent d'obéir au roi, ils y sont précipités. La fournaise est encore plus embrasée, un nouveau prodige les couronne, les flammes les respectent, les brâsiers deviennent pour eux un lieu de délices. Tout l'empire, le prince lui-même, sont frappés du plus profond étonnement; et, par un cinquième miracle, supérieurs à tous les autres, tous les yeux sont dessillés, tous les cœurs sont changés. Trois enfants deviennent apôtres de toute la terre. Un édit solennel lui apprend que le Dieu qui fait de si grandes choses mérite seul les hommages : *Linguas infantium facit disertas.* (*Sap.*, X, 21.) Les Machabées et leur sainte mère renouvelèrent ces merveilles de grâce; tous les raffinements de la cruauté d'Antiochus ne purent les ébranler. Le plus jeune d'entre eux, plus cruellement tourmenté, se distingua plus glorieusement. Ah! mon fils, lui dit-elle, que votre faiblesse ne vous effraie pas, Dieu vous soutient, regardez le ciel où vous aspirez, la terre que vous allez quitter, vous serez invincible, rapportez tout à la gloire, à Dieu. Est-ce de moi que vous devez attendre la force, vous ai-je donné la vie, moi qui ne sais même comment vous fûtes formé dans mon sein? *Non ego ipsa compegi.* (II *Mach.* VII, 22.)

Le peuple, si aisément ébloui par l'éclat du faste, étourdi par le bruit des armes, enchaîné par la force et par l'autorité, séduit par l'artifice ou l'intérêt, ne risque point ici de prendre ni de donner le change; il rend justice à la puissance divine, à laquelle seule il attribue les prodiges opérés en faveur des enfants. Eh! qui pourrait s'y méprendre? Ignore-t-on leur faiblesse; ne voit-on pas leurs petitesses; en attend-on de grands efforts? Plusieurs même poussent trop loin ces idées méprisantes, et ne sentent pas assez tout ce que peut, tout ce que vaut l'enfance; les prodiges dont ils sont l'objet sont étonnants. Nous connaissons huit résurrections de mort dans l'Ecriture, il y en a six pour des jeunes gens. La veuve de Naïm conduit tristement son fils au tombeau, et la charité conduit la vie sur ses pas, et lui rend ce cher objet de ses douleurs. Un prince de la Synagogue vient tout en larmes demander la résurrection de sa fille âgée de douze ans, Jésus-Christ y va avec bonté, s'approche d'elle, la prend par la main : elle revient à la vie. Saint Paul, parlant aux fidèles, poussait les instructions bien avant dans la nuit; un jeune homme qui l'écoute assis sur une fenêtre, est surpris du sommeil, tombe à la renverse, et s'écrase; l'Apôtre, touché de son sort, le rétablit. Elie et Elisée ressuscitèrent chacun un enfant, leurs mères désolées les leur présentent, ils prient, se couchent sur eux, les échauffent de leur haleine, et les rappellent à la vie. Qui peut disputer à Dieu la gloire de ces merveilles, ou en laisser rejaillir le moindre rayon sur les enfants? Mais aussi qui peut ne pas admirer et s'efforcer de mériter, en les imitant, la glorieuse prédilection dont on les honore?

Non-seulement ni l'orgueil ni l'erreur n'arrachent aucun fleuron à sa couronne, au contraire, elle en est embellie. La faiblesse de l'instrument relève l'éclat de la merveille, et assure à Dieu un nouvel honneur. Pourquoi, dit saint Paul, choisir les insensés pour confondre les sages; la faiblesse pour triompher de la force, ce qu'il y a de plus méprisable et de plus vil pour renverser ce qui est le plus élevé, et ce qui n'est pas pour détruire ce qui est? C'est afin qu'aucune chair ne se glorifie devant Dieu; c'est une espèce de création, et rien ne fait mieux sentir sa toute-puissance que de bâtir sur le néant : *Ut non glorietur omnis caro in conspectu Dei.* (I *Cor.*, I, 26.)

Déployez votre crédit, innocents médiateurs, après avoir si bien servi à sa gloire, vous avez droit de tout obtenir. Vos larmes toutes-puissantes nous obtiendront sans peine ce qui serait refusé aux prières des autres. Les habitants de Béthulie, aux abois, trouvent dans l'intercession des enfants une ressource à leurs maux extrêmes : ils leur doivent la courageuse Judith. A peine les ont-ils fait prosterner aux pieds des autels, que Dieu touché arme le bras d'une femme pour trancher la tête au général des Assyriens : *Prostraverunt infantes.* (*Judith.*, IV, 9.) C'est le conseil que donne le prophète au pécheur qui veut se convertir : Intéressez les enfants auprès de votre Juge, votre pardon est assuré, *Congregate parvulos.* (*Joel.*, II, 16.) L'histoire ecclésiastique et l'histoire profane nous offrent des traits semblables. Le roi de Perse avait juré la perte de Thémistocle réfugié dans ses Etats. Ce sage politique prend entre ses bras le fils du roi et le

lui présente. *Vivez, Thémistocle*, dit le monarque apaisé, *un trop beau sang parle pour vous.* L'empereur Arcade paraissait inflexible à refuser des grâces qu'on lui avait demandées. Un évêque trouva un moyen de mettre entre les mains de son fils, encore au berceau, la requête qu'il lui avait inutilement présentée : *Je l'accorde*, dit l'empereur en souriant : *voilà un protecteur à qui on ne peut rien refuser.* L'Eglise pour cette raison place nombre de saints enfants dans ses fastes. Elle a cru devoir animer les chrétiens par ses exemples, les instruire des véritables vertus par ces modèles, et enfin leur ménager des intercesseurs tout-puissants. Voilà qui a rempli notre calendrier du beau nom des Agnès, Symphorien, Eulalie, Machabées et mille autres.

L'Eglise triomphante, dont la militante célèbre et représente la gloire par la solennité de ses fêtes, n'est pas moins peuplée d'enfants, elle en compte même un plus grand nombre que des autres saints. L'expérience fait voir tous les jours qu'il meurt un très-grand nombre d'enfants après avoir reçu le baptême, avant d'avoir l'usage de la raison ; qu'il en meurt beaucoup encore avant l'adolescence, dont la plupart vraisemblablement n'ont pas perdu l'innocence, ce qui surpasse beaucoup le nombre de ceux qui ont conservé la grâce toute leur vie, ou qui en ont réparé la perte par la pénitence. Ils composent donc la plus grande partie de ceux que l'empyrée couronne, sans compter tous les enfants juifs qui moururent après avoir reçu la circoncision, ce qui était pour eux une espèce de baptême, qui furent délivrés lorsque le Seigneur descendit aux enfers, et le suivirent au ciel lors de son ascension. Nous pouvons élever jusqu'aux chœurs des anges ces jeunes citoyens du ciel ; et ce n'est pas sans raison que par une espèce de proverbe les enfants sont partout appelés des anges et que par un usage généralement reçu, les peintres représentent les anges, sous les traits des enfants. Quelle satisfaction pour ces bienheureux esprits de voir parmi eux ces petits, dont ils ont eu tant de soin pendant leur vie, que le Seigneur, pour prouver l'horreur que nous devons avoir du scandale, nous dit : Gardez-vous de scandaliser aucun de ces petits qui croient en moi ; car leurs anges dans le ciel voient continuellement la face du Père céleste : *Angeli eorum semper vident faciem Patris.* Quelle joie pour eux de voir leur image dans les enfants ; les vertus, les qualités de cet âge, sont proprement les qualités et les vertus des anges. Cette innocence, cette modestie, cette douceur, cette pureté qu'on appelle si justement angélique ; cette ardeur, ce zèle, ce calme intérieur, cette beauté touchante, cette sérénité, cette vivacité, cette naïveté ; et sous quels traits se montreraient les anges s'ils avaient à paraître ici-bas, qui fussent plus naturels ?

N'est-ce pas le portrait de la plus sublime perfection que le Seigneur a voulu nous tracer dans l'Evangile sous le nom des béatitudes, qui ne sont que les vertus d'une sainte enfance ; elles ont d'abord un air de paradoxe, par une contradiction et une dégradation apparente, qui met le bonheur dans la misère, et l'élévation dans la bassesse. Qu'est-ce donc que pleurer et souffrir, être bénin et pacifique, pauvre d'esprit et miséricordieux, avoir faim et soif de la justice, et le cœur pur et innocent ? Voilà l'état des enfants, des petits, des faibles, non ; dans l'esprit de Dieu, voilà les grands, les forts, les parfaits. Les patients sont les courageux, les faibles sont les forts, les pauvres d'esprit sont les sages. Malheur à vous qui pensez, qui agissez différemment : malheur aux riches, à ceux qui rient, à ceux qui sont rassasiés, qui ont tout en abondance ! Tout cela peut-il être adopté par les prudents du siècle ? Non, le ciel n'est pas plus éloigné de la terre, mais cette prudence est folie. Mais la folie de l'Evangile est la véritable sagesse, la vertu de l'enfance en est la vraie vertu. Pleurez, pécheurs, vos larmes sont vos seules armes contre la divine justice, comme les larmes des enfants auprès de leur père. Soyez pauvres d'esprit, et par le détachement des richesses, et par la défiance de vos lumières. Soyez patients, souffrez la persécution sans résister, sans murmurer, sans vous plaindre ; conservez la charité envers tout le monde, pardonnez les fautes, portez partout la paix, maintenez-la dans votre cœur par une parfaite pureté. Ainsi serez-vous comblés de consolation et parfaitement rassasiés ; ainsi verrez-vous Dieu et porterez-vous le nom de son fils ; ainsi obtiendrez-vous miséricorde, posséderez-vous la terre et le royaume des cieux. Une sainte enfance vous y conduira, une sainte enfance vous en ouvrira les portes, une sainte enfance vous y fera régner à jamais : *Talium est regnum cœlorum.* Je vous le souhaite. Ainsi soit-il.

DISCOURS VII.

SUR LA SIMPLICITÉ ÉVANGÉLIQUE.

Estote prudentes sicut serpentes, et simplices sicut columbæ. (*Matth.*, X, 16.)

Soyez prudents comme des serpents et simples comme des colombes.

Par un usage établi dans le monde, la qualité d'homme simple est ordinairement une injure ; elle présente je ne sais quoi de bas et de stupide qui déshonore ; c'était un des reproches et des outrages de la femme de Job à son mari : Vous serez donc toujours simple ! êtes-vous digne de vivre ? *Adhuc tu permanes in simplicitate tua, benedic Deo et morere.* (*Job.*, II, 9.) On se moque de la simplicité du juste, disait là-dessus saint Grégoire. La sagesse du monde consiste à savoir artificieusement dissimuler ses projets, déguiser ses pensées, feindre des sentiments, compasser ses paroles, donner le faux pour vrai, le vrai pour faux. Cette sorte de prudence est mise en usage dès la plus tendre jeunesse : on en fait des leçons aux enfants.

Ceux qui la possèdent s'enorgueillissent de leurs lumières et méprisent les autres : c'est la sublime politique et le grand art du gouvernement ; c'est l'adresse et le savoir-vivre. Ceux qui l'ignorent l'admirent comme un chef-d'œuvre, avec une sorte de crainte et de respect. La prudence des saints, au contraire, dédaigne l'art d'en imposer : elle se fait un devoir de toujours parler sincèrement, d'aimer la vérité, de fuir le mensonge, de faire du bien gratuitement, de ne point venger ses injures, de souffrir le mal plutôt que d'en faire, et de regarder les opprobres comme un avantage. Cette sagesse, la seule vraie, est traitée de folie, et la simplicité évangélique est tournée en ridicule : *Deridetur justi simplicitas*. (*Job*, XII, 4.)

Rien cependant n'est plus éclairé, plus parfait, plus nécessaire que cette simplicité divine. Il faut qu'elle ait bien du crédit et bien des charmes, puisque ceux mêmes qui en ont le moins l'affectent davantage, ne persuadent et ne réussissent que par elle ! Ils se contrefont avec soin, se couvrent des dehors de la probité et de la droiture, et ne marchent, à les entendre, que sous les drapeaux de la candeur et de la naïveté. Ses paroles, dit le Prophète, sont des traits piquants, et elles ont la douceur coulante de l'huile : *Molliti sermones super oleum* (*Psal.* LIV, 22.) Leur air de simplicité séduit, tandis qu'elles percent jusqu'au fond du cœur : *Verba quasi simplicia*. (*Prov.*, XVIII, 8.) Ils ne pensent qu'à nuire et la paix est sur leur lèvres : *Loquentur pacem cum proximo*. (*Psal.* XXVII, 3.) Comme si leur cœur était un cœur double, ils pensent et parlent le bien et le mal ; ils couvrent le mal d'une apparence de bien : *Labia dolosa in corde et corde locuti sunt*. (*Psal.* XI, 3.) Et souvent dupe de la perfidie, le public, trompé par le ton séduisant de la fausseté fardée, peu en garde contre le masque qui les couvre, ajoute foi à leurs discours ; ils arrivent d'autant plus sûrement à leur terme par ces sentiers tortueux, que personne n'a songé à traverser une marche frauduleuse qu'on a pas même soupçonnée.

Si la prudence et la simplicité étaient des vertus incompatibles, je le dis sans crainte, la simplicité serait préférable. Sans la simplicité, ce ne serait pas même prudence, mais artifice et duplicité. De deux vices opposés, la dissimulation et la crédulité, de la fourberie et de la sottise, l'un serait moins à plaindre que l'autre. De l'aveu de toutes les personnes pieuses et raisonnables, il vaut mieux être trompé que trompeur, imprudent que méchant. L'imprudence est excusable et n'est point criminelle, la malignité est sans excuse et toujours un mal ; la simplicité plaît, la duplicité choque. J'aime mieux dire une sottise qu'un mensonge, manquer d'esprit que de probité, avoir à gémir sur des méprises que me reprocher des infidélités.

Mais non, elles ne sont pas incompatibles ; elles se prêtent, au contraire, un secours mutuel et sont nécessaires l'une à l'autre. Soyez prudents comme des serpents et simples comme des colombes ; ne soyez ni fourbes ni dupes ; ne trompez personne et ne vous laissez pas tromper : la loi divine rend bon et sage, ne demande ni des méchants ni des sots. C'est la leçon que fait à des apôtres la Sagesse incarnée, en les chargeant de la plus grande affaire qui fut jamais, l'établissement du christianisme. Que n'ont-ils pas fait, ces créateurs d'un monde nouveau, ces maîtres de la nature, ces interprètes des volontés de Dieu ? La terre convertie, qui embrasse les lois les plus sévères et croit les mystères les plus incompréhensibles, l'atteste encore et retentit de leur voix après dix-sept siècles. Et ces hommes sont simples ? Oui, ils le sont ; ils doivent l'être, et on le leur ordonne expressément. Allez comme des brebis au milieu des loups, ne portez ni bâton, ni souliers, ni bourse ; ne préparez point ce que vous avez à dire ; livrez-vous à l'esprit qui vous instruira. Soyez comme des colombes sans malice, comme des oiseaux sur la branche, sans sollicitude. Souffrez tout avec patience ; accordez tout avec bonté ; vendez tout et distribuez-le aux pauvres sans réserve. Et c'est la plus grande merveille que la simplicité ait été l'instrument de tant de merveilles. Est-il étonnant qu'un profond politique, un puissant prince, un fameux conquérant, un grand orateur opèrent des révolutions ? Le vrai prodige, c'est que la folie ait confondu la sagesse, la faiblesse ait vaincu la force, la simplicité en ait imposé à l'artifice, et ce qui n'est pas ait détruit ce qui est. Partout aussi, dans l'Evangile, on vante leur simplicité : eux-mêmes ils s'en font gloire. Et quel besoin a-t-on d'en donner des preuves ? Que peuvent être de pauvres pécheurs qu'on tire de leur barque ? Qu'on les écoute, qu'on les suive, qu'on les étudie, on croit ne voir qu'ignorance, bassesse, grossièreté, folie : et ils ne réclameront pas de ce jugement : *Nos stulti*. Qu'importe, nous en admirerons davantage le doigt de Dieu ; et, bien convaincus que toute la religion ne porte que sur la simplicité de la vérité, nous méprisons cette sagesse charnelle et diabolique que réprouve l'Apôtre, pour acquérir cette prudence céleste, compagne inséparable de la simplicité.

C'est cette union étroite des deux vertus que nous allons démontrer, ou plutôt cette espèce d'identite et d'unité, puisqu'à le bien prendre elles ne sont que la vérité envisagée sous divers rapports, et dirigeant la marche des actions humaines à la vraie fin ; c'est instruire également et l'homme prudent qui méprise la simplicité, et l'homme simple qui craint la prudence. Faux préjugé de part et d'autre, fondé sur l'ignorance. Non, il n'y a point de prudence sans simplicité, la prudence n'est qu'une simplicité éclairée ; il n'y a point de simplicité sans prudence, la simplicité n'est que la prudence épurée. Ne les séparez pas, disait le maître adorable, et le plus simple et le plus sage, réunissez le serpent et la colombe en les imitant : *Prudentes sicut serpentes, sim-*

plices sicut columbæ. (*Matth.*, X, 16.) *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La prudence a quelque chose d'effrayant par les mystères qu'elle voile, les vues et les projets qu'elle forme, l'adresse qu'elle emploie, la gravité qu'elle arbore, la supériorité des lumières qu'elle suppose, les ressorts inconnus qu'elle fait agir, les précautions dont elle s'enveloppe, les succès qu'elle se promet, et que communément elle obtient. Ce n'est là que la prudence mondaine séparée de la simplicité. Mais la prudence évangélique, la vraie prudence en est inséparable, ou plutôt elle est la simplicité éclairée. Rendons-lui justice; la colombe, qui doit s'unir au serpent, dissipera toutes nos alarmes, écartera tous les dangers. La prudence de la conduite consiste en quatre choses: 1° à ne pas perdre son objet de vue; 2° à y aller sans éclat et sans bruit; 3° à se replier et se détourner à propos dans sa marche; 4° à sauver l'essentiel dans le revers: voilà le caractère du serpent. Ce n'est pas sans doute sa méchanceté et son venin que Dieu nous donne pour modèle; c'est au contraire ce que la simplicité de la colombe doit corriger. Mais il nous invite d'imiter sa constance, sa discrétion, ses précautions, sa souplesse.

1° Le serpent va droit à son but et ne se détourne pas sans raison, il s'y élance même avec force. Ce n'est pas un oiseau qui vole de branche en branche sans dessein, un papillon qui voltige de fleur en fleur sans se fixer, un agneau qui roule au hasard dans une prairie, un poisson qui se joue dans les eaux. Le serpent est décidé, réfléchi, sérieux, si l'on peut employer ces termes, il suit son dessein et avance vers son objet: voilà le pécheur et le juste. Plein de l'importance de son salut, le juste ne le perd jamais de vue: c'est le vrai sage. Il y travaille sans relâche, à cet unique nécessaire; que lui servirait de gagner tout un monde s'il perdait son âme? Son intention toujours droite, ses vues toujours pures ne se détournent jamais sur d'autres objets. Son œil simple éclaire tout le corps de ses œuvres; il cherche premièrement le royaume de Dieu et sa justice, tout le reste lui vient par surcroît. Le faux sage, bien éloigné de cette simplicité éclairée, est un oiseau qui va et vient étourdiment, s'arrête, travaille, ne sait ce qu'il veut. C'est un papillon volage qui effleure tout en passant sans s'arrêter à rien; une brebis imbécile qui s'amuse à tout, sans songer au loup qui va la dévorer; enfin un poisson qui, sans penser à rien, sans savoir où il va, se joue dans les flots, en est le jouet et se perd dans l'abîme de l'éternité: *Ducunt in bonis dies suos et in puncto*, etc. (*Job*, XXI, 13.)

Dieu a permis que les hommes les plus prudents aient été les plus simples. Le prophète Daniel fut un des grands politiques du monde; ministre d'un grand roi, il gouverna sagement ses Etats. Il sut maintenir son crédit sous trois différents souverains, et leur parla avec autant de courage que de sagesse, leur découvrit les mystères d'un avenir le plus triste, le changement en bête pendant sept ans, la perte de la couronne et de la vie. Il dévoila la fourberie et la superstition des ministres de Bel, fut ménagé par les lions; on croit même que c'est lui qui confondit les infâmes vieillards qui avaient voulu, par leur calomnie, sacrifier à leur vengeance celle dont ils n'avaient pu immoler l'honneur à leur lubricité. Le croirait-on, rien n'est plus simple que Daniel! Les avis, les réponses, les prières, les prophéties qui découvrent les événements les plus grands et les plus éloignés, semblent devoir enfler la narration et échauffer l'esprit de tout autre moins grand que lui. Son style est partout uni et simple, l'est plus que celui de quelques autres prophètes, l'Ecriture en fait l'éloge: *Daniel in simplicitate liberatus est de ore leonum.* (I *Mach.*, II, 60.)

La vérité éclate partout dans la simplicité: voilà l'œil pur et éclairé qui est la lampe du corps, dit l'Evangile, et répand sur tout sa lumière: vérité dans l'objet, seul envisagé, saisi, tout entier, sans mélange et sans partage: droiture dans l'intention, qui ne cherche que lui, sans aucune vue de retour d'intérêt; c'est l'œil dirigé et fixé sur son terme: sincérité dans les paroles, qui le rendent tel qu'il est conçu, sans obscurité, sans équivoque, et sont l'exacte peinture du cœur; franchise dans la conduite qui, sans dissimulation, sans hypocrisie, marche toujours d'un pas égal sur la même ligne: naïveté dans le style, nulle affectation, nulle enflure, nul tour recherché. Le cœur peint à sa manière, donne à tout ses allures, la bouche n'est que son interprète. Probité dans les sentiments: sans prétention, on ne veut que le bien, on ne pense que la vérité. Rien de caché dans les replis, rien d'enveloppé de finesse, on est plein de la vérité, elle est en tout, et elle éclaire tout l'homme. Tout le corps de ses actions, de ses pensées, de ses désirs, de ses paroles est couvert de lumière et la distribue: *Totum corpus lucidum erit et sicut lucerna illuminabit te.* (*Matth.*, VI, 22.) Si au contraire votre œil est mauvais, il verra mal et verra faux, il n'y verra pas; tout en vous s'en ressentira, tout le corps de vos œuvres sera dans les ténèbres. On y verra rassemblées les deux extrémités opposées, la dissimulation qui trompe, l'hypocrisie qui impose, la fourberie qui séduit, la défiance qui soupçonne, la malice qui nuit, l'intérêt qui se cache et en même temps la prévention qui aveugle, la sottise qui ne conçoit pas, la stupidité qui ne sent pas, la pesanteur qui n'agit pas, la crédulité qui n'examine pas, la sécurité qui ne se précautionne pas; ce sera la nuit la plus épaisse, vous n'irez qu'à tâtons, chaque pas sera une chute: *Si autem fuerit nequam, totum corpus tenebrosum erit.* (*Luc.*, XI, 34.) Prenez donc garde à vous, veillez sur vous-même, ne faites grâce à rien, ne souffrez pas la moindre ombre. Vous pourriez bien être la dupe de vos lumières prétendues, l'erreur est si facile, elle

est inévitable à la présomption : *Vide ne lumen quod in te est tenebræ sint.* Que les ténèbres seront épaisses si ces lumières prétendues ne sont elles-mêmes que ténèbres! Quelque lueur de vérité, quelque rayon de religion, quelque sentiment d'honneur, quelque légère connaissance, voilà qui vous rassure, peut-être vous enorgueillit, et c'est ce qui vous égare et vous perd. Tout cela défiguré par l'erreur, corrompu par la mauvaise volonté, vous rend doublement coupable, et par l'ignorance du devoir qui vous le fait méconnaître quand vous voudriez le remplir, et par l'éloignement du devoir qui vous le fait négliger quand vous le connaîtriez. Vous en devenez, et opiniâtre dans vos idées que vous croyez justes, et négligent dans vos devoirs dont vous vous croyez dispensé. Quelque bonne œuvre pratiquée, quelque obligation remplie, quelque fruit de zèle, de charité, de douceur, voilà des fruits de lumière qui vous éblouissent et vous paraissent des titres certains à la gloire; mais ces étincelles, obscurcies par des intentions criminelles, par la fumée de la vanité et du mensonge, deviennent des ténèbres. Qu'il faut peu de chose pour blesser l'œil; que les suites en sont funestes! Un grain de poussière le trouble, l'obscurcit et l'aveugle. On ne peut plus agir, marcher, se conduire, tout n'est plus que ténèbres. Une idée fausse, une passion, un mauvais sentiment suffisent pour aveugler l'homme le plus habile et le plonger dans la plus sombre nuit du péché : *Ipsæ tenebræ quantæ erunt?*

2° L'homme sage tend à son but, comme le serpent, sans éclat et sans bruit, rien ne l'annonce, il ne fait aucune sensation. L'éléphant par sa masse, le lion par sa fierté, le bœuf par ses mugissements, la poule même par ses cris et l'homme par sa vanité, avertissent de leur présence, décèlent leurs desseins, font prendre des mesures : le serpent rampe sourdement, caché sous l'herbe, enseveli dans la poussière, il arrive sans être aperçu. Qui peut, disait le Sage, suivre la route du serpent? L'aigle qui plane dans les airs, le vaisseau qui vogue sur les ondes, ne se dérobent pas mieux aux regards que ce vil reptile. Il est au-dessus de mes connaissances : *Tria difficilia mihi, via colubri super terram.* (*Prov.*, XXX, 118.) Sans doute, on doit s'occuper sans relâche de la grande, de l'unique affaire de l'éternité; toute la vie n'est donnée que pour y travailler, c'est même le seul moyen d'y réussir. Personne ne réussit mieux que celui qui n'a qu'une affaire; mais, en même temps, travaillez-y sans fracas et sans ostentation; qu'une vie commune, une humilité profonde vous ensevelisse dans la poussière, n'allez pas comme le pharisien faire annoncer vos aumônes par la trompette, rendre dans les rues le public témoin de vos prières, et faire vous-même dans le temple l'éloge de vos bonnes œuvres. Celui, dit saint Grégoire, qui ramasse les vertus sans humilité, porte au milieu du vent une poignée de poussière. Son imprudence l'expose à tout perdre : *In ventum pulverem portas.* Ce que la prudence n'obtient qu'avec effort et par artifice, en imitant la simplicité, celle-ci le fait naturellement et sans peine; qu'a-t-elle besoin d'étalage et de bruit? Elle ne veut que Dieu. Va-t-elle mendier des éloges, exciter l'admiration, remplir le monde de ses exploits? Elle ne goûte que la vérité. Ce n'est pas un torrent débordé que l'on craigne et que l'on arrête. L'indiscrétion se suscite à elle-même des obstacles; c'est un petit ruisseau qui coule tranquillement et glisse sur la pierre qui se trouve sur son passage. La plupart des hommes se trahissent eux-mêmes, annoncent leurs desseins et arment leurs ennemis, ne sauraient porter leur propre secret et déconcertent leurs propres mesures. L'homme simple ourdit sa trame, forme son plan, étaie son ouvrage, en lie les ressorts, y met le comble sans qu'on y pense. On est tout étonné de le voir parfait sans avoir connu son commencement ni ses progrès, tout croît, tout se fortifie ainsi dans l'obscurité, et la graine qui germe dans la terre, et la sève qui monte dans la plante, et le sang qui coule dans les veines. Il ne faut pas moins, dans la vie spirituelle, que le grain de la parole pourrisse dans la terre du cœur, que la sève de la grâce monte dans l'âme, que le sang de la charité coule dans les œuvres. Ainsi, sous la main de la simplicité, ce grain de sénevé devient un grand arbre. La prudence doit la prendre pour guide, et marcher sous ses ailes si elle ne veut s'égarer

Ainsi vécut l'un des plus grands hommes qui aient paru sur la terre. Qui fut plus simple que Moïse, et qui fit jamais de plus grandes choses? La terre, le ciel et la mer en furent le théâtre. Les ondes, par son ordre, engloutissent une armée, et suspendues comme des murailles, laissent passer un peuple à pied sec. L'Egypte, accablée de fléaux, contre qui tous les éléments conspirent; Israël comblé de biens, pour qui s'épuise toute la nature, les rochers amollis, les eaux jaillissantes, les nuées fécondes, les serpents de feu, la terre entr'ouverte pour punir ses ennemis; les rayons de lumière couronnant sa tête; mais surtout un Dieu qui parle par sa bouche, sa loi annoncée, son culte établi, une religion formée, le Messie prédit et figuré par mille différentes images. Les volumes suffiraient-ils pour peindre un homme unique que tous les siècles ont révéré; cependant, qui fut plus simple et d'abord plus obscur que lui? Simple dans sa douceur, dans ses manières, dans ses discours, dans sa famille, dans toute sa personne. Je ne sais pas parler, disait-il à Dieu, je suis incapable des emplois dont vous me chargez, envoyez votre Messie pour parler à Pharaon et délivrer votre peuple : *Nescio loqui.* Il quitte l'Egypte en fugitif, passe quarante années à garder des troupeaux dans le désert, n'en sort que malgré lui par un ordre exprès, n'agit jamais par lui-même, ne dit que ce que Dieu met dans sa bouche, souffre les injures sans se plaindre, demande grâce pour ses ennemis. Dieu,

charmé de sa simplicité, lui parle familièrement comme à son ami, et opère par ses mains les plus grandes merveilles : *Loquebatur ei facie ad faciem sicut ad amicum suum.* (*Deut.*, V, 4.) La conduite de ce grand peuple présente le même tableau. Ce peuple, si chéri de Dieu, destiné à de si grandes choses, duquel doit naître le Messie, est absolument inconnu à toutes les nations : ni l'Egypte qu'il vient de quitter et qui l'oublie, ni les Chananéens dont il doit conquérir la terre, et qui n'en ont aucune idée, ni tout le reste de l'univers ne sait pas même s'il existe. Tant d'événements incroyables, dont le tissu forme la plus étonnante histoire, sont ensevelis dans les sables de l'Arabie. Il s'avance lentement vers la terre qui lui est promise, il reçoit des lois et des connaissances qui doivent instruire tous les siècles, et sont enveloppés des voiles impénétrables d'un vaste désert. Il a toujours vécu de même; à quelques circonstances près, qui comme un éclair ont frappé un moment les yeux des royaumes voisins, les Juifs ont toujours été séparés, obscurs, inconnus au genre humain. Le Messie lui-même, un Dieu incarné, fut toujours couvert des nuages de la simplicité et de l'humilité. Il naît dans les ténèbres d'une étable, il vit dans la bassesse d'un métier mécanique, il meurt dans les tourments d'un supplice honteux : Je suis un vermisseau plutôt qu'un homme, dit-il lui-même, l'opprobre de la populace : *Ego sum vermis et non homo* (*Psal.* XXI, 7.)

Saint Paul nous recommande d'être sages et vieillards dans le bien, simples et enfants dans le mal. Ces idées, qui ont un air d'énigme et de paradoxe, sont très-vraies et très-profondes, quoique très-simples. Qu'est-ce qu'être sage et vieillard dans le bien? C'est l'embrasser avec choix, et donner la préférence au plus convenable, au devoir, à l'état, à la personne; car tout le bien n'est pas également à propos : *Non omnia expediunt.* (I *Cor.*, VI, 12.) C'est examiner avec soin, et réunir avec exactitude tout ce qui le consomme; la fin, le principe, les circonstances, la manière, cet assemblage judicieux en fait la perfection : il n'y parvient qu'autant que rien n'y manque, un seul défaut le dégrade : *Bonum ex integra causa.* Mais être simple dans le mal, c'est le rejeter dès qu'on l'aperçoit, sans écouter ni le penchant qui y porte, ni l'intérêt qui y engage, ni le détour qui y revient, ni le raffinement qui le déguise, ni l'excuse qui l'affaiblit, ni l'indifférence qui le néglige. Un enfant sans délibérer fuit promptement ce qui le blesse; il ne cherche pas à s'étourdir, à se tromper lui-même par de vains raisonnements. L'homme simple et droit ne compose pas avec son Dieu, et ne tâche pas par une capitulation injurieuse de concilier ses passions avec sa conscience, et réunir les vertus et les convoitises. Fuyez, fuyez le péché, n'en souffrez volontairement aucune atteinte; ignorez, s'il est possible, jusqu'au nom du vice : *Malitia parvuli estote.* (I *Cor.*, XIV, 20.) On ne peut être trop instruit, trop ferme dans le bien, trop ignorer, trop éviter le mal. La vraie sagesse craint de se méprendre dans l'un; elle ne s'y livre qu'avec circonspection, elle craint d'être la victime de l'autre, elle ne peut trop s'en éloigner. Cette même sagesse inspire la précaution qui examine et la fuite qui garantit. Le mal ne peut jamais devenir un bien, il n'est point avec lui d'accommodement, le bien peut devenir un mal, le discernement y est indispensable : *Sapientes in bono, simplices in malo.* (*Rom.*, XVI, 19.)

3° La prudence ne consiste pas à se raidir opiniâtrément contre les obstacles, à s'irriter avec emportement des difficultés. Elle dédaigne la fausse bravoure, les airs, les menaces, les vains assauts. C'est à l'homme passionné à sortir ainsi de lui-même, se fatiguer inutilement, perdre ses forces sans succès. La prudence s'accommode aux événements, et sait, quand il le faut, comme le serpent, se plier et se retourner. Voyez comme il change sa route, tourne autour de la pierre qui l'arrête sans sauter par-dessus, glisse sur le terrain raboteux et ne l'écrase pas, passe par une petite ouverture et ne la force pas. Sachez de même, dans la vie spirituelle, agir et combattre selon les circonstances et les besoins; il faut tantôt fuir, tantôt résister, chercher et attendre, écarter l'objet et le mépriser, faire diversion ou s'en occuper. Si la charité se fait toute à tous les hommes, la prudence se fait à tous les événements, combat à droite et à gauche avec toute sorte d'armes, et de différente trempe; c'est en tous et dans tout ce qui nous environne des vicissitudes perpétuelles. Un esprit dur, un caractère inflexible, un cœur qui ne sait pas céder au temps, quel succès peuvent-ils se promettre? *Date locum iræ.*

La flexibilité, la souplesse deviennent criminelles et funestes quand l'hypocrisie, la faiblesse, l'ambition, l'intérêt l'emploient pour le mal. Tel Absalon, pour parvenir à la couronne, tout fier, tout ambitieux qu'il était, devenu doux, populaire, familier, salue, flatte, embrasse tous ceux qui viennent au palais demander justice, affecte un air de zèle pour le bon ordre, et d'amitié pour tout le monde. Le perfide! il ne voulait plaire que pour séduire et gagner le crédule Israélite, que pour l'armer contre son roi : *Sollicitabat corda virorum Israel.* (II *Reg.*, XV, 16.) Si je veux qu'on se prête aux besoins, qu'on se fasse aux humeurs, qu'on s'accommode au temps et aux circonstances avec simplicité, ce n'est ni par dissimulation ni par malice, pour flatter les passions d'autrui ou favoriser les siennes, mais par sagesse et par charité; d'un cœur droit qui ne cherche que la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Tel le père d'Absalon, ce saint prophète selon le cœur de Dieu, et avec Absalon lui-même et avec Saül son persécuteur, et dans tout le cours de sa vie, sut prendre conseil des événements pour en ménager le succès,

ce n'est ni par timidité, ni par faiblesse, ni par inconstance. Il fut le plus fort, le plus courageux, le plus prudent des hommes, mais aussi le plus simple. Encore enfant, il attaque les lions et les ours, et leur arrache de la gueule les brebis qu'ils emportent, et les étouffe entre ses bras. Tout jeune encore, il entre en lice avec un géant qui faisait trembler toute l'armée, le renverse d'un coup de pierre et lui coupe la tête de sa propre épée. Soutenir des guerres innombrables, emporter les places les plus fortes, conquérir la plus grande partie de ses Etats, se maintenir contre une rébellion ouverte, pratiquer les plus héroïques vertus : est-ce là un homme simple? oui, très-simple et remarquable par sa simplicité; il le dit de lui-même, et le Saint-Esprit en fait un des traits de son éloge. Il le donne à Salomon pour modèle, imitez votre père, imitez sa simplicité, marchez comme lui devant moi : *Ambula coram me in simplicitate sicut David pater tuus.* (III *Reg.*, IX, 4.) Mais toujours prudent, quoique grand et simple, ou plutôt parce qu'il est grand et simple, il cède à l'orage, il se déguise, il se cache, il fuit devant Saül et même devant son propre fils; il se réfugie dans les cavernes, en attendant le moment favorable, et c'est cette prudence même que son beau-père et son fils craignaient davantage : *Quia prudens erat.* (I *Reg.*, XVIII, 15.) Son petit-fils Roboam, par son imprudente brusquerie, sa hauteur déplacée, son aveugle déférence aux conseils insensés de ses jeunes confidents, perdit dans un moment la plus belle portion d'un royaume qui avait coûté tant de ménagements et de travaux à ses ancêtres : *Dereliquit consilium senum.* (III *Reg.*, XII, 13.)

Toutes les vertus chrétiennes sont des vertus souples, faciles, qui cèdent sans résistance; l'humilité renonce aux honneurs, tend la joue droite à celui qui a frappé sur la gauche. Le détachement des biens donne tout aux pauvres et cède l'habit à celui qui emporte le manteau; la douceur supporte tout, s'accommode à tout, suit à deux mille pas celui qui veut la faire marcher à mille. Je vous envoie au milieu des loups comme des brebis qui ne peuvent ni résister, ni se défendre ; fuyez même de ville en ville si l'on vous persécute ; vouloir y faire tomber le feu du ciel, ce serait bien mal connaître l'esprit de douceur et d'humilité qui doit animer mes disciples; chaque chose à son temps. Il faut savoir attendre et saisir le moment; il y a dans la vertu et même dans toutes les affaires du monde plus à souffrir qu'à jouir, plus à céder qu'à vaincre, plus à attendre qu'à précipiter : tout maître que j'étais, j'ai fui en Egypte pour me soustraire à la fureur d'Hérode, je me suis éloigné de la ville de Génésareth où on ne me voulait pas. Je n'ai point résisté à ceux qui me chargeaient d'outrages; j'ai souffert enfin qu'on me fît perdre la vie sur une croix. Tous mes disciples, tous mes martyrs, n'ont réussi qu'en souffrant, n'ont triomphé qu'en mourant et ce sera toujours à la patience qui se possède, que la vertu devra les plus belles, les plus nombreuses couronnes.

Ce qu'inspire la religion, ce que conseille la prudence, l'esprit du monde l'adopte par intérêt et le pousse à l'excès, jusqu'à la perfidie ou à la bassesse. Aux dépens de la vérité, sur les ruines de la probité, il est complaisant, dissimulé, flatteur. Il sait, pour nuire plus sûrement et s'avancer plus efficacement, prendre toute sorte de formes, s'accommoder à tous les caractères, plier à tous les événements et souvent s'opposer en apparence à ce qu'il désire avec le plus d'ardeur; c'est le grand art du courtisan, c'est la science profonde du politique qui couvre toutes ses démarches d'un voile impénétrable. Je condamne également le principe criminel qui le fait agir, le fruit pernicieux qu'il en retire et les ressorts imposteurs qu'il fait jouer. Cette prudence, qui n'a que le venin du serpent, est l'ennemie mortelle de la simplicité de la colombe dont je viens de faire goûter les charmes et sentir le prix. Mais il n'est pas moins vrai que, par les motifs supérieurs de la gloire de Dieu et du succès légitime de la charité, la prudence évangélique imite la sagesse divine qui, par ses admirables arrangements, dispose tout avec douceur et arrive à ses fins avec force.

Telle est encore l'opération de la grâce divine; quoique toute-puissante, ce n'est pas impérieusement, par des coups subits de force qu'elle emporte les cœurs. Elle daigne mettre à profit les occasions, les talents, les intérêts, les penchants, les caractères, les faiblesses même pour ménager suavement la conversion et le salut. La miséricorde attend des années entières, paraît céder à l'orage des passions, à la violence des hommes, à l'embarras des affaires, à l'obstacle des circonstances et se sert d'un événement imprévu, d'une maladie, d'un revers pour opérer son œuvre par des routes inconnues. Le sage directeur, l'habile médecin, le bon père de famille, en un mot tous ceux dont la prudence dirige les pas savent ainsi, par la patience, faire naître et mûrir ce qu'ils ont semé et cultivé dans la saison sans vouloir, par des efforts imprudents, ni cueillir avant le temps un fruit précoce, ni braver l'intempérie des éléments, ni se piquer eux-mêmes en saisissant inconsidérément les ronces qu'ils trouvent, ni écraser le bon grain en arrachant prématurément la zizanie : *Sinite crescere usque ad messem.* (*Matth.*, XIII, 30.)

4° Enfin, quand on ne peut tout obtenir, il faut du moins dans les revers sauver l'essentiel. Le serpent poursuivi cache sa tête, se renferme, s'environne lui-même de son propre corps, qu'il plie et replie pour s'en faire un retranchement, ne laissant qu'une petite ouverture par où il respire et regarde s'il y a quelque jour pour se débarrasser et s'élancer. L'eût-on même blessé, eût-on coupé quelque partie de son corps, pourvu que la tête lui reste, il espère de se rétablir et de réunir la partie séparée; mais la tête une

fois écrasée, tout est perdu sans ressource. Ainsi, dans la religion, conservez la foi qui est le principe de tout, souffrez pour elle le martyre, elle rétablira tout le reste. Sauvez la grâce sanctifiante qui est la vie de l'âme, évitez à quelque prix que ce soit le péché mortel, la grâce sauvera tout le reste. Ne vous écartez pas de l'obéissance à vos pasteurs, c'est la voie sûre; si vous vous égarez, elle redressera tout et vous conduira au terme. N'interrompez jamais la source, le ruisseau va tarir; si la racine est arrachée l'arbre tombe, si vous ébranlez le fondement, vous renversez l'édifice; préférez toujours l'essentiel au frivole.

Les imprudences des hommes roulent ordinairement sur la multiplicité qui leur fait prendre le change, sur l'indiscrétion qui les décèle, sur l'opiniâtreté qui les endurcit, sur la sécurité qui les endort, sur la frivolité qui les fait évanouir comme un léger souffle. Croirait-on que la simplicité évangélique est le remède à tous ces défauts et forme la vraie prudence. L'homme simple est supérieur à tous ces piéges; rien ne le partage, ne l'amuse, ne le détourne, ne le fait changer; plein de mépris pour la folie du monde, il ne se perd pas dans de vaines idées. Ni présomptueux, ni opiniâtre, il voit les difficultés sans se roidir, il sait attendre et subir la loi impérieuse du temps; enfin la vérité qui le guide et le remplit fait disparaître les bagatelles pour apprendre le solide et s'y attacher. Rien n'est plus simple que l'homme sage, ni plus sage que l'homme simple. Personne ne parle plus à propos, avec plus de précision et de justesse. La vérité coule de ses lèvres, se peint sur ses yeux, règne dans son cœur. Ses jugements sont vrais, ses vues droites, ses intentions pures, ses sentiments justes : *Sapientiam præstans parvulis.* (*Psal.* XVIII, 8.) Les défauts des discours, comme des actions, ne sont que des défauts de simplicité. Verbiage qui se perd, obscurité qui ne s'entend pas, multiplicité qui se confond, erreur qui aveugle, subtilité qui s'évanouit; la simplicité apprendrait à parler comme à vivre, c'est le conseil de l'Evangile; expliquez-vous avec simplicité : *oui et non, cela est, cela n'est pas.* Tout ce qui va au delà n'est pas moins opposé au bon goût, au beau style, à la sage composition, qu'à la religion, à la droiture, à la probité : *Quod abundantius est a malo est.* (*Matth.*, V, 37.)

N'est-ce pas avancer un paradoxe de dire que le plus sage des hommes, le sage par excellence fut un homme simple. Qu'était-ce que Salomon, cet oracle de la terre, que tout consultait, qu'on venait voir comme un prodige dont tous les ouvrages sont des chefs-d'œuvre aux yeux de tous les siècles, pour qui rien ne fut caché dans la nature, d'impénétrable dans les cœurs, d'indissoluble dans les questions les plus embarrassantes; c'était un homme simple qui aime, enseigne, recommande partout la simplicité, Dieu en fait son éloge, lui-même fait par là son portrait. Je ne suis qu'un enfant, je n'ai auprès de Dieu d'autre titre que ma simplicité; je ne lui demande que cette grâce, lorsque ses offres magnifiques m'ouvrent les trésors de sa puissance : *Puer sum, ignorans introitum et egressum.* (*Isa.*, XXXVII, 28.) Ses livres sont pleins de cet esprit; cherchez Dieu, dit-il avec simplicité, ce sera la lumière qui dirigera vos voies. Il se plaît avec les simples et les traite familièrement; il les remplit de force et de sagesse et les comble de biens. Son style même en a tous les traits. Il enseigne les plus importantes, les plus sublimes vérités de la manière la plus énergique et la plus convaincante et en même temps la plus unie et la plus simple.

Voyez au contraire les deux Hérodes, que Dieu compare à un renard. Une politique déliée avait obtenu au premier le royaume de Galilée des empereurs romains à qui il avait su plaire. Quel fourbe! quel tyran! La naissance d'un roi nouveau lui donne les plus vives alarmes, il veut le faire périr, mais pour porter plus sûrement ses coups en cachant ses desseins : *Je veux aller l'adorer*, dit-il ; *Apprenez-moi le lieu où il est né.* (*Matth.*, II, 8.) Se voyant joué par les Mages, il égorge tous les enfants au-dessous de deux ans pour l'envelopper dans le massacre commun. Son fils n'est pas moins dirigé par cette sagesse diabolique. L'éminente sainteté de Jean-Baptiste lui arrache un respect forcé, malgré les reproches qu'il lui avait fait sur son inceste, et dans le même temps il lui fait couper la tête, se la fait apporter dans un bassin et en repaît inhumainement ses regards. Jésus-Christ paraît à sa cour; la réputation de sa sainteté lui fait espérer de voir quelque miracle. Frustré de ses espérances, il le méprise, le renvoie en dérision couvert d'une robe blanche. Toute leur politique n'aboutit qu'à la fourberie et au crime : *Dicite vulpi illi.* (*Luc.*, XIII, 32.)

Rien de plus élevé que Salomon, de plus profond, de plus instructif par le choix des objets, la force des expressions, la beauté des pensées, et en même temps par le tour et la simplicité du style. Mais quoi! la grandeur des choses et la simplicité du style ne sont-elles pas incompatibles? Au contraire, dans un esprit véritablement grand, elles sont inséparables : la simplicité est la suite de l'élévation. Un grand esprit n'admire rien; il regarde les plus grandes choses comme un autre voit les petites : il est au niveau de tout. Le petit esprit est surpris de tout; tout est nouveau, tout est grand pour lui. Il se voit au-dessous de tout et n'en parle qu'avec étonnement et une sorte d'enthousiasme. Un villageois se perd dans la magnificence du palais, la richesse des habits, la somptuosité des meubles; un prince l'aperçoit à peine. Ce seul mot si simple : Ma cour, mon palais, mon royaume, est plus grand que les plus pompeuses descriptions; l'un est l'expression naturelle et familière de la réalité, l'autre le prestige de l'illusion, l'ombre importante de la grandeur. La reine de Saba était hors d'elle-même à la vue du temple, de la maison et de la cour de Salomon. Salomon le

trouvait si peu de chose qu'il ne comprenait pas qu'un Dieu daignât y habiter : *Ergo ne credibile est habitare Dominum?* (II *Paral.*, VI, 18.)

Tous les patriarches, les prophètes, les apôtres, familiarisés avec ce que nous appelons des prodiges, et qui le sont en effet pour nous, n'agissaient, ne parlaient, ne pensaient qu'avec simplicité, parce qu'ils voyaient la vérité dans sa source, la lumière dans la lumière, au lieu que nous ne la voyons que par réflexion dans une faible glace et à travers les ombres d'un esprit borné. Il n'y a guère qu'Isaïe, prince de la maison royale, qui avait passé sa vie à la cour, et saint Paul, élève de Gamaliel, dont la plume élégante annonce un esprit cultivé, sans pourtant jamais s'écarter de cette simplicité divine qui fait encore mieux sentir la force, l'élévation et l'onction d'un esprit profondément pénétré des objets qu'il explique. Abraham, ce père des croyants, qui au milieu de ses troupeaux possédait des richesses immenses, qui par une vertu héroïque, espérant contre toute espérance, quitte sa famille et sa patrie, immole son propre fils, et en récompense est choisi pour être le père du Messie et la tige d'une nation plus nombreuse que les étoiles du ciel, dont le sein est l'image de la vie éternelle. Quel homme plus simple ? Ses plus magnifiques repas sont un chevreau, du lait et du pain cuit sous la cendre, préparé par sa femme ; son plus superbe palais, une tente ; ses domaines, un tombeau. Cette simplicité, comme un précieux héritage, passa à ses enfants, Isaac et Jacob, et à toute sa postérité. Ce vase d'élection, élevé au troisième ciel, ce docteur des nations, dont toutes les paroles sont autant d'oracles et les actions des merveilles, qui a survécu à trois naufrages, à l'exil, à la prison, aux verges, qui se joue de la faim, de la soif, de la nudité, du froid et du chaud, qu'on voyait comme l'éclair d'un pôle à l'autre enseigner l'univers en volant et porter la lumière de la vérité et le feu de la charité dans tous les cœurs. Les autres apôtres, ces fondateurs de la religion, qui l'établissent, la cimentent de leur sang. Ces apôtres, sur lesquels l'Eglise est fondée, étaient des hommes simples dans leur personne, leur conduite, leur langage dont la simplicité relevait les vertus, accréditait la doctrine, ménageait le succès, faisait l'élévation.

Leur adorable Maître en avait donné le modèle dans les plus grandes comme dans les plus petites choses. Avec quelle simplicité il opère les miracles ! Il dit à la mer : Calmez-vous ; aux morts : Levez-vous ; aux démons : Retirez-vous, du même ton qu'il demanda à boire à la Samaritaine. Le Maître de la nature est-il étonné qu'elle lui obéisse? Avec quelle simplicité il enseigne les plus hautes vérités et les enveloppe sous l'écorce d'une parabole ! Il parle aux docteurs comme aux enfants, aux princes comme au peuple. La sagesse incarnée est-elle éblouie de la lumière ! Elle est elle-même la lumière. Avec quelle simplicité il distribue les plus grands dons ! *Prenez et mangez, ceci est mon corps.* (*Luc.*, XXII, 19.) *Je vous donne les clefs du royaume des cieux.* (*Matth.*, XVI, 19.) Allez enseigner toutes les nations. Sa toute-puissance est-elle étonnée de ses profusions infinies? Il n'est pas plus ému de la création du monde. Il dit du sein de son repos éternel que la lumière soit, et la lumière fut ; que les campagnes portent des fleurs et des fruits, elles en sont couvertes ; que l'air, la terre et la mer soient peuplés d'animaux : en voilà sans nombre. Quelle majesté, quelle sublimité dans une parole si simple ! Simplicité à portée des moindres enfants, sublimité supérieure aux plus grands génies ; l'une et l'autre admirables pour tous et admirables l'une par l'autre. Imitons-la dans l'étroite sphère de notre faiblesse par l'union de la simplicité et de la prudence. Nous avons vu que, joignant la colombe au serpent, notre prudence doit être simple. Nous allons voir de quelle manière, unissant le serpent et la colombe, la simplicité doit être prudente.

SECONDE PARTIE.

Ce n'est ni dans de vains compliments ni dans de frivoles démonstrations que consiste l'honneur véritable. On les accorde à l'usage ; on les donne à l'intérêt ; on les prodigue à la place. La bassesse les dicte, la sagesse en a pitié, l'ironie les exagère, le mépris s'en fait un jeu, le cœur n'y a aucune part. L'honneur consiste dans la confiance, l'estime, l'amour, la vénération. Tous sentiments qui ne se commandent plus, que le mérite seul inspire et seul a droit d'inspirer. C'est ce doux et glorieux empire qu'exerce souverainement la simplicité, que la seule prudence n'obtiendrait pas, qu'elle détruirait au contraire ; elle instruirait plutôt la défiance, la crainte, l'aversion, le mépris. La simplicité lui ouvre toutes les avenues, lui concilie les suffrages, lui ménage le succès.

1° La simplicité se fait croire et la prudence soupçonner. Qui pense à se défier de l'homme simple ? Sa droiture garantit et la probité de ses sentiments et la sincérité de ses paroles. Il n'est chez lui ni rempli dans sa conscience, ni équivoque dans ses discours, ni faux-fuyant dans sa conduite, tout y porte le sceau de la vérité et fait une impression naturelle de sécurité qui lui ouvre tous les cœurs. Qui se met en garde contre la colombe ? L'homme double, au contraire, est toujours surpris. Tout en lui a un air de fausseté qui ferme le cœur et réveille l'attention ; lors même qu'il dit vrai, l'incertitude se mêle à ce qu'il avance et semble y tracer les traits du mensonge. Le premier aspect du serpent effarouché arrête le voyageur et le fait reculer. Le faux n'est rien ; celui qui s'y appuie se nourrit de vent et court après des oiseaux qui volent. Tout lui échappe et l'abandonne dès que par ses détours et ses finesses il laisse entrevoir qu'il pourrait bien n'avoir que le masque de la vérité. Qui veut courir après des ombres? *Qui nititur mendaciis pascit hic ventos.* (*Prov.*, X, 4.) Mais qui marche simplement marche avec assurance,

la vérité guide ses pas et les affermit. On le connaît sans déguisement et sans feinte, tout avec confiance s'ouvre devant lui. Faut-il prendre des mesures, qu'a-t-on à craindre? faut-il sonder le terrain, on voit tout; faut-il examiner, on sait tout : la sincérité ne laisse aucun voile : *Qui ambulat simpliciter, ambulat confidenter.* (*Prov.*, X, 9.) L'un est un grand chemin droit, uni, roulant, ouvert de tous côtés, où l'on marche avec autant de sécurité que de facilité. L'autre est un sentier tortueux, inégal, sombre, coupé par mille routes, dans une forêt où l'on ne peut avancer qu'à tâtons et en tremblant : *Væ homini ingredienti duabus viis.* Refuserait-on à la simplicité une confiance qu'elle a si bien méritée, elle l'accorde la première en se livrant sans inquiétude; n'a-t-elle pas droit, par un juste retour, d'être payée de ses avances? En comptant sur elle comme elle compte sur tout le monde, c'est un commerce de bonne foi où on lui rend ce qu'elle a donné; cette confiance même en est un nouveau garant. Celui qui ne craint pas qu'on le trompe ne cherche guère à tromper. On ne soupçonne en autrui que ce qu'on trouve en soi, par une impression presque invincible de la règle de nos jugements naturellement gravée dans nos âmes. Jugeant des autres par soi-même, on est incapable de tendre des piéges quand on ne sait pas en soupçonner; la facilité à croire dépose de la sincérité, et dire au contraire, celui qui veut en imposer prend toutes ses précautions et se rend en secret justice, et agit avec la défiance qu'il sent avoir méritée. C'est donc un juste hommage auquel la simplicité donne droit, que d'être cru sur sa parole.

Parmi tant de raisons supérieures qui ont engagé la sagesse divine à se servir de la simplicité pour établir la foi, c'en est une très-vraie que la simplicité est un des moyens les plus efficaces pour se faire croire. L'éloquence, avec ses puissants ressorts et son éclat éblouissant, devait même naturellement moins réussir : *Non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis, sed in ostensione spiritus.* (I *Cor.*, II, 4.) De là le style de l'Evangile, de tous les livres en apparence le plus simple et de tous le mieux cru. L'éloquence masque, la simplicité découvre; l'éloquence nous lie au jugement d'autrui, la simplicité fait former le nôtre. L'éloquence frappe, terrasse, entraîne; c'est un maître impérieux qui asservit, la simplicité laisse entièrement libre, c'est un ami familier qui éclaire. Qu'on admire un ouvrage bien écrit, qui étonne, embarrasse, confond et réduit au silence, on s'avouera vaincu pour ne savoir y répondre. Dans un ouvrage simple, sans songer à nous défendre, sans se défier qu'on nous attaque, sans penser qu'on nous parle, on rend de soi-même les armes que personne ne nous demande. On voit, on touche, on goûte, on saisit, on est pénétré, convaincu, persuadé; ce n'est pas l'orateur qui peint, c'est l'action qui se montre; ce n'est pas la supériorité qui force, c'est la vérité qui règne; on n'est pas embarrassé à les démêler, on en est tranquille possesseur. Saint Luc est plus persuasif que Cicéron, et jamais les harangues de Démosthène n'ont produit de si admirables effets que deux très-petits discours de saint Pierre, sortant du cénacle, sur huit mille personnes. C'est le chef-d'œuvre de l'art de savoir se cacher, le chef-d'œuvre de l'orateur de se faire oublier pour ne paraître qu'exposer simplement la chose et faire parler la nature sans artifice et sans mélange; le faux de la grandeur qui étale la parure ne discrédite pas moins qu'il égare, et ne traverse pas moins le succès qu'il fait prendre le change : *Non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis.*

2° La simplicité se fait estimer par la pureté de ses vues, et la duplicité mépriser par le mélange des siennes. Le monde vicieux et corrompu est souverainement méprisable. Des intentions perverses déprécient jusqu'à ses vertus et dégradent ses bonnes œuvres, en font quelquefois des péchés. Aucun vice ne ternit la simplicité; elle corrige ceux qu'elle trouve et fait excuser les défauts qu'elle ne corrige pas. Des motifs nobles, des vues épurées la dirigent. Elle ne connaît ni les détours de l'intérêt, ni les ruses de la supercherie, ni le projet de l'ambition, ni les raffinements de l'orgueil; c'est une eau claire et limpide qui coule légèrement sur un rocher. Point de profondeur qui la cache, de boue qui la trouble, de détour qui l'égare, de fausse couleur qui la dérobe, de mauvaise odeur qui l'infecte, de reptile venimeux qui l'empoisonne. On la regarde avec plaisir, on la boit avec délices, on s'y baigne avec confiance. Le méchant est un marais bourbeux dont il ne s'exhale que de malignes vapeurs, dont le calme trompeur et la glace perfide masquent l'abîme qui engloutit, le monstre qui dévore, l'herbe entrelacée qui enchaîne, la puanteur qui s'exhale, la fange où l'on s'enfonce, l'ordure où l'on se salit; tout le redoute et le déteste : *Justitia simplicis dirigit viam ejus.* (*Prov.*, XI, 5.)

La simplicité met dans leur jour toutes es vertus et en fait sentir le prix, les rapproche de nous, les humanise, en montre la facilité. Quel droit n'a-t-elle pas à nos éloges! La vertu, par sa perfection même, s'annonce d'une manière sérieuse et si supérieure à l'humanité qu'elle en devient suspecte et redoutable. C'est un étranger, un inconnu difficile et rebutant, avec qui on ne sait comment commencer; c'est un seigneur qui impose, qu'on n'ose aborder qu'avec respect, dont le service gênant paraît un joug incommode dont on cherche à se débarrasser. L'aisance de la simplicité franchit l'intervalle qui nous en sépare, fait tous les frais des avances et nous familiarise avec elle en la familiarisant avec nous. La fierté disparaît, l'éclat se dissipe, l'élévation s'évanouit, dépouillée du faste qui impose, des épines qui rebutent, il n'en reste plus que les traits de beauté qui la caractérisent, les grâces qui la parent, la bonté qui la fait désirer, la dignité qui la fait respecter. C'est un préjugé, si l'on veut, une prévention mal fondée,

mais il naît avec nous, sa vive impression met d'abord en jeu les ressorts de l'âme. Ce n'est qu'avec effort qu'on y résiste, et jamais on n'en arrache toutes les racines. La simplicité s'accommode à ces sentiments naturels, et, sauvant le choc du premier abord par un air de facilité et d'ouverture, elle nous attire dans une carrière où, sans cette heureuse illusion, effarouchés de ses premiers pas, nous n'aurions marché que d'un pas chancelant et timide, et peut-être reculé d'horreur. Au contraire, tout ce qui détruit cette engageante simplicité confirme le préjugé et sème des obstacles sur toutes les avenues. Comment se livrer à un tyran plein de lui-même, dont l'abord annonce les prétentions et fait entrevoir les secrets desseins, on ne pense qu'à s'observer pour ne pas tomber dans le piége. Ce vernis de finesse déprécie les vertus mêmes et les rend effrayantes. Elles cessent d'être des vertus. Ce sont des censeurs et des maîtres que leur régularité même, en les conduisant, semble autoriser à devenir incommodes. On les méconnaît, on les évite ; ce sont de vrais défauts. Les bienfaits perdent leur mérite et dispensent de la reconnaissance quand des vues secrètes de retour ou de hauteur font soupçonner un bienfaiteur dissimulé, qui, ne cherchant que soi-même, fait un commerce lucratif de largesse : *Simplicitas justi diriget eum, supplicatio perversorum vastabit eos.* (*Prov.*, XI, 5.)

La simplicité n'embellit pas moins l'esprit, les talents, les belles qualités ; et les ombres de la duplicité les défigurent. Que les talents gagnent à se produire sans affectation et sans faste ! Un bel esprit qui tempère la supériorité de ses lumières pour vivre et converser avec les ignorants, et même faire valoir le peu de mérite des autres, ne penser qu'avec eux et presque d'après eux, en sera d'autant plus estimé qu'il leur donnera lieu de s'estimer eux-mêmes. Un prince qui descend du trône pour se familiariser avec ses sujets réunit tous leurs suffrages. Cette beauté modeste et négligée relève par un air simple et ingénu les charmes qu'elle seule semble ne pas connaître, et se fait plus d'admirateurs que ces orgueilleuses mondaines qui, idolâtres de leur figure, épuisent tous les raffinements de l'art pour étaler toutes leurs grâces et en emprunter d'étrangères. Telle la pieuse Esther dans le palais d'Assuérus, au milieu d'une foule des plus belles filles assemblées pour choisir une épouse au prince, qui toutes passent les mois entiers à se parer afin de s'assurer la plus haute fortune en gagnant son cœur. Seule, sans ambition, sans vanité, sans jalousie, elle refuse toutes les parures et se montre dans l'état le plus simple. Dieu bénit sa modestie; la seule qui n'a pas cherché à plaire est la seule qui plaît. La simplicité emporte la couronne : *Quæ non quæsivit cultum muliebrem.* (*Esther*, II, 15.) Cette vertu ajoute au prix des plus grandes choses et fait valoir les plus médiocres. On la désire dans les héros, elle charme dans les enfants, elle assaisonne le repas frugal du berger, elle touche dans la magnificence des riches. Tout gagne sous ses traits, bien plus qu'à toutes les décorations les plus exquises du luxe, tandis que le mélange des intentions, la fumée de la vanité, la bassesse de l'intérêt, le nuage de la dissimulation, la petitesse de l'affectation font haïr la grandeur, dédaigner la beauté, mépriser les talents, suspecter les vertus mêmes. La vérité seule est estimable, le faste ne mérite que le mépris, il rend méprisable tout ce qui en porte l'empreinte.

3° La simplicité se fait aimer ; la duplicité se fait haïr. Ces fruits naturels des idées favorables naissent sous les pas de l'une. Sans culture une terre fertile, semée, cultivée des mains pures de la nature, en fait naître une abondante moisson : l'autre se les arrache elle-même par l'excès des soins qu'elle prend pour les arracher du sein aride d'une terre maudite qui ne lui porte que des ronces. Tout dans ce monde a ses grâces naturelles ; la simplicité qui n'en perd aucune, qui les met toutes en œuvre, qui fait pardonner jusqu'aux défauts, charme les yeux, les oreilles, les cœurs : l'ingénieuse gaîté de l'un, la douce langueur de l'autre, les piquantes saillies de celui-ci, la touchante bonté de celui-là, la naïveté rustique du berger, la noble décence du prince, la divertissante légèreté de l'enfance, l'amusante vivacité de la jeunesse et la lenteur d'un âge avancé, le sérieux même et la tristesse, chaque chose a ses agréments infiniment diversifiés, que la gaze légère de la simplicité laisse voir dans leur vrai jour. Elle fait de la vie humaine une prairie émaillée de fleurs, où chacune jette au hasard ses couleurs et son parfum. Il n'y a pas jusqu'aux lieux les plus sauvages, au rocher sourcilleux dont la cime se perd dans la nue, qui, dans une perspective frappante, n'étale des beautés naturelles et variées qui valent bien la monotonie ennuyeuse des compartiments symétriques de l'art. Il n'y a que le mauvais goût qui dédaigne la simplicité, et le mauvais cœur qui lui substitue le masque de l'hypocrisie, le fard de l'affectation, les ombres du déguisement : *Perversi oderunt simplicem.* (*Prov.*, XXIX, 10.)

Le vrai caractère de toutes les vertus est d'être simples ; elles cessent d'être des vertus si elles perdent leur simplicité. Quoi de plus simple que *la foi !* Elle croit sans examen et sans soupçon les mystères les plus incompréhensibles avec une fermeté et une constance que le martyre ne peut ébranler. C'est un enfant qui ne sait ce qu'on lui enseigne, et adopte tout sans défiance avec une aveugle docilité. *L'obéissance*, qui est une espèce de foi, au premier signe de la volonté des supérieurs vole sans résistance et sans délai à l'exécution, et se persuade que c'est toujours la sagesse de Dieu qui parle par leur bouche. C'est un instrument dans la main de l'ouvrier, dont il se sert comme il lui plaît. *La confiance en Dieu* s'abandonne entre ses mains dans les besoins, les travaux, les

souffrances, avec la simplicité d'un oiseau perché sur la branche du lis qui naît dans les champs, sans songer au lendemain, les sollicitudes lui sont inconnues. A quoi lui serviraient-elles? Cherchez le royaume de Dieu et sa justice, tout le reste vous sera donné. *L'humilité* est simple, jusqu'à méconnaître sa propre excellence, et ne voit ce qu'on a de bon que comme un bien étranger, plus propre à alarmer par le compte qu'il en faudra rendre, qu'à flatter par l'honneur qui en revient. On ne voit que Dieu plutôt par oubli de soi-même que par effort de réflexion. *La charité* la plus parfaite est aussi la plus simple des vertus, elle n'a qu'un objet; c'est son centre, son désir, sa pensée, son terme unique. Le corps, l'âme, l'esprit, le cœur ne sont que pour lui, ou plutôt ce n'est avec l'objet aimé, qu'un esprit, un cœur et une âme. Elle simplifie si bien que l'amant consommé dans l'unité, n'est plus en lui-même, n'est plus lui-même, il est tout en Dieu et Dieu tout en lui. *La pureté* et la simplicité font le caractère l'une de l'autre. Toutes les deux, exemptes de mélange, de composition, de secret retour, jusqu'à n'avoir point d'idée du mal, n'en pas éprouver le penchant, en ignorer jusqu'au nom. Soyez enfant en malice, semblable à la glace d'un miroir, où rien ne s'arrête, qui en présente les couleurs sans être coloré, les figures sans les prendre, les mouvements sans en ressentir, les gestes, les passions, le langage des yeux, le caractère sans en avoir aucun, les distances sans changer de place, la variété, la fuite, le passage des objets sans cesser d'être unique. Que le péché ne pénètre jamais dans vos cœurs, qu'il ne se cache point dans leurs replis; qu'il n'altère ni le parfum du bon exemple ni les grâces de la modestie, la droiture des intentions, ni la sincérité des paroles : *Malitia parvuli estote.* (I *Cor.*, XIV, 20.)

En relevant le prix des vertus, la simplicité en facilite la pratique, en fait goûter la douceur. La vertu pratiquée avec simplicité, est la plus aisée. Les craintes, les finesses, les délicatesses de l'amour-propre en sont les plus grands obstacles; nous nous sommes à nous-mêmes la vraie difficulté. Les enfants, les petits agissent aisément, parce qu'ils agissent simplement. Les grands, les sages du siècle, pleins d'eux-mêmes, occupés de mille objets, sont arrêtés à chaque pas. Le plus simple est en tout le meilleur et le plus facile, il est une preuve de capacité; tout coûte moins au maître et il en est mieux. L'apprenti cherche, tâtonne, se fatigue et ne réussit pas. Il ne sait pas prendre le plus court chemin et la façon la plus simple, les embarras mêmes lui font manquer la perfection. Le grand maître va droit, uniment, sans se gêner, à son terme; on ne fait bien que ce qu'on fait facilement: le chef-d'œuvre de l'art n'est pas de surcharger d'ornements, mais de simplifier si bien l'ouvrage que chacun se flatte d'en faire autant, la vertu suit la même loi. Le plus saint est celui à qui elle est devenue si familière qu'elle semble naturelle dans la simplicité de la conduite : *Semita justi recta.* (*Isa.*, XXVII, 7.) Les méchants au contraire roulent sans avancer, reviennent sur leurs pas, s'égarent inutilement dans mille tours et détours : *In circuitu impii ambulant.* (*Psal.* XI, 9.)

Quelle douceur ineffable pour l'homme simple! le calme règne dans son cœur, la paix dans sa conscience. Nul reproche sur le passé, il a cherché Dieu sans partage, nul trouble dans le présent, il se repose en lui sans défiance; nulle alarme pour l'avenir, il en attend tout sans inquiétude : *Fortitudo simplicis via Domini.* (*Prov.*, X, 29.) Le cœur de l'homme double est une mer profonde où la duplicité même excite ses orages et sème ses écueils. Les flots de ses divers intérêts s'agitent, les vents de ses projets multipliés se croisent; l'abîme de ses réflexions l'engloutit, il s'éloigne du port qu'il désire et va se briser sur l'écueil qu'il craint. Il le verra un jour avec le dernier désespoir, il le voit déjà avec une secrète envie, le bonheur de l'homme simple qu'il ne sait pas imiter: ce sont donc là, s'écrie-t-il, ceux que nous traitions d'insensés! Nous tournions en ridicule une conduite dont la simplicité semblait devoir rendre le succès impossible. Hélas! c'est nous qui sommes les véritables insensés! les voilà au nombre des enfants de Dieu. Le plus heureux succès a couronné leur conduite, et nous gémissons dans l'enfer : *Nos insensati*, etc. (*Sap.*, V, 4.) Les saints remplis de reconnaissance, admirant également l'excès de la magnificence qui le comble des biens et les prodiges de la sagesse qui les y a conduits par la voie la plus simple. Ainsi dans la création du monde, la beauté de l'ouvrage n'est pas plus digne de la puissance divine, que la simplicité de la production. Un mot et voilà tout un monde. Tout dans la voie de Dieu porte l'empreinte de la création, c'est du néant que Dieu fait tout éclore pour sa gloire : *Ut non glorietur caro.* (I *Cor.*, I, 29.)

4° Enfin la simplicité se fait respecter par son élévation, la duplicité mépriser par sa bassesse. Que la simplicité est noble et sublime, elle est si fort au-dessus de l'humanité, que les plus grands ne peuvent y atteindre; elle rehausse leur grandeur même quand la grâce les y fait parvenir; il est aisé d'être grand par le faste : l'ouvrier qu'on emploie en fait tous les frais, l'étoffe et le métal qu'on étale en font tout le lustre. Etre grand par soi-même, sans avoir besoin d'une grandeur d'emprunt, ne montrer que soi sans précaution, sans décoration et sans fard. C'est la grandeur de Dieu aussi simple que parfait, simple, parce qu'il est parfait, et parfait parce qu'il est simple ; suffisant à tout et à soi-même , tout ce qui est véritablement grand est très-simple ; il est ce qu'il est et rien davantage. Le petit monté sur des échasses n'est pas lui-même, il montre autre chose que lui, et par là n'annonce que sa petitesse, puisqu'il a besoin d'échelle pour se donner un air de grandeur. La grandeur même ga-

gne dans la simplicité. Rien ne fait diversion, et ne partage les idées avec l'équipage qui traîne, la maison qui loge, l'habit qui couvre, le domestique qui sert, bien différents de la grandeur du théâtre, qui doit tout au masque dont elle couvre. La vraie grandeur est sans prix, parce qu'étant très-simple, en elle se trouve le vrai; tout le vrai, le seul vrai et tout avec le vrai. La vertu est la grandeur, la fausseté n'est rien. Elle est audessous de rien, parce qu'au néant elle ajoute le mensonge.

Pour nous convaincre de ces vérités si importantes et si peu connues, Dieu a voulu que les plus grands hommes fussent remarquables par leur simplicité, et les scélérats par leur duplicité. Qu'était-ce que ce saint homme Job, dont Dieu a daigné faire l'éloge à la face de la cour céleste, et consigner les actions dans un livre immortel, rempli de la plus sublime éloquence; cet homme qu'il a donné en spectacle au ciel et à la terre avec une sorte de triomphe, et à ses amis pour les animer, et à ses ennemis pour les confondre; c'était un homme simple, droit, craignant Dieu: *Simplex, rectus ac timens Deum.* (*Job*, I, 1.) Mais c'est un homme supérieur à tous les efforts du démon, que la prospérité n'a pu enfler, ni l'adversité abattre; qui, toujours humble dans la plus haute fortune, et constant dans les plus grands revers, a possédé des richesses immenses et les a perdues, a joui d'une gloire brillante et l'a vu éclipser, a élevé une famille nombreuse, et l'a vu écrasée sous les débris de ses palais; qui, aux yeux de l'univers, prodige de patience et de force, se jouait des faiblesses de la nature et de la violence des tentations. C'était un homme simple, droit, craignant Dieu : *Homo simplex.* Cet homme qui par la sublimité de ses pensées, l'énergie de ses expressions, a su peindre les merveilles de la puissance divine, dévoiler les profondeurs de la sagesse, justifier les rigueurs de la justice, repousser les insultes de son épouse et les sophismes de ses amis, et mériter enfin que Dieu l'élevât au comble des richesses et des honneurs. Encore une fois c'était un homme simple, droit, craignant Dieu : *Homo simplex.* Il s'applaudit lui-même; et de quoi, de sa gloire, de son opulence, de ses vertus? Non, il s'applaudit de sa simplicité : *Sciat Deus simplicitatem meam.* (*Job*, XXXI, 6.) Il ne compte que sur sa simplicité; c'est sa consolation et son espérance : *Simplicem non projicit Deus.* (*Job*, VIII, 20.)

Ses amis, au contraire, ces prétendus sages, font partout voir une âme double et mauvaise : ils viennent pour le consoler, et ils l'insultent; ils font semblant de partager sa douleur, et l'augmentent; le comblent d'éloges et le chargent d'imprécations, adorent la justice divine, et veulent la rendre suspecte; s'épanouissent en faux raisonnements, débitent des erreurs et des blasphèmes et attirent sur eux la colère de Dieu, que les prières du saint qu'ils ont calomnié peuvent seules apaiser. La naissance, la fortune, les dignités, la politique, ont beau les élever aux yeux du monde, ce ne sont que des insensés dont on ne peut ni démêler les sentiments, ni comprendre les desseins, ni concilier la conduite. Qui peut compter sur eux, y peuvent-ils compter eux-mêmes? que peuvent-ils espérer de celui qui ne couronne que la simplicité? *Stulte locuti estis.*

La plus haute élévation de l'homme simple sont les faveurs distinguées dont Dieu le comble. Dieu agit toujours dans les vues les plus pures et les plus droites du seul objet digne de lui, qui est la gloire. Mais comme sa gloire se trouve dans les rigueurs de la justice comme dans les faveurs de la miséricorde, il place les hommes différemment, selon qu'ils l'ont mérité par leur duplicité ou par leur droiture. L'homme simple ne veut que Dieu, rien avec lui, rien avant lui, rien après lui, rien comme lui; c'est le pur amour qui aime Dieu comme il s'aime lui-même. Dieu, pour un amour aussi pur, pour ainsi dire, veut, ménage, favorise, consomme, achète au plus haut prix le salut de cet homme : *Quærite in simplicitate*, dit saint Bernard, *non aliud præter illum*, *post illum tanquam illum.* L'homme double le cherche lui-même plutôt que Dieu. Il cherche ses intérêts, son plaisir, sa gloire, jusqu'à faire servir quelquefois la religion même à ses desseins. Dieu, par un juste retour, cachant les mesures de sa redoutable conduite, permet la passion qui entraîne, l'occasion qui séduit, la tentation qui renverse et trouve les intérêts de sa gloire à faire éclater ses justes vengeances : *Cum bono bonus erit cum perverso perverteris.* (II *Reg.*, XXII, 27.)

Il reçoit le simple avec bonté; c'est un enfant qu'il appelle, qu'il caresse, qu'il comble de bénédictions, auquel il nous ordonne de ressembler. Il sonde les cœurs, il en démêle tous les replis, il en voit les sentiments, il en aime la simplicité : *Probans corda simplicitatem diligis.* Mais il ne peut souffrir la duplicité. Pour nous bien inculquer cette vérité, il défend dans sa loi toute sorte de mélange; une robe de deux couleurs ou de deux étoffes, une semence de différents grains, des animaux de deux espèces attelés ensemble. Ce détail, si petit en apparence et si simple, est tout à la fois une leçon et un modèle. Que n'a-t-il pas dit contre l'hypocrisie? de quels reproches il la confond, de quels anathèmes il l'accable, de quels châtiments il la punit! *Væ duplici corde* (*Eccli.*, II, 14.)

Dieu se communique aux simples avec familiarité, ce sont ses amis et ses frères. Ils lui parlent, l'interrogent, l'invitent chez eux, se couchent sur son sein; il oublie sa grandeur pour descendre à leur portée, écoute la naïveté de leur langage, la simplicité de leurs questions, et y répond familièrement; c'est un prince qui dépouille sa pourpre pour s'entretenir avec son favori, dont il aime la conversation. Voyez Nathanaël, qu'il est agréable à la divine sagesse! il est simple sans fraude, sans duplicité; *in quo dolus non est* (*Joan.*, I, 47) : que le cœur double

ne s'attende pas à ces grâces; il les déteste et les confond. Vous vous enveloppez, je vous découvrirai: vous vous déguisez, je vous démasquerai; vous vous repliez en vous-même, je vous dévoilerai; vous vous élevez, je vous abattrai; vous vous échappez, je vous retrouverai; vous voulez me pénétrer, je vous éblouirai. Reptile tortueux, je vous écraserai; vous serez mis au grand jour, également accablé sous le poids de ma gloire et sous celui de votre honte; mes douces familiarités ne sont pas pour vous, elles sont réservées au simple : *Cum simplicibus sermocinatio ejus.* (*Prov.*, III, 32.) Dieu se découvre à eux avec confiance, et il le peut sans risque; il n'a point de secret pour eux. Ma justice a résolu de frapper Sodome; mais puis-je en faire un mystère à mon fidèle serviteur Abraham, prêt à rétracter mon arrêt à sa prière, s'il s'y trouve dix justes! *Nunquid celare potero Abraham.* (*Gen.*, XVIII, 17.) Vous êtes, mes amis, disait-il à ses apôtres, je n'ai point de secret pour vous, je vous ai confié tout ce que j'avais appris de mon Père. On est réservé pour des esclaves, mais tout est ouvert aux amis : ce dépôt en vos mains ne court point de risque, la simplicité me le garantit, elle ne s'enorgueillit point de sa confiance, elle n'en devient ni ridicule, ni présomptueuse. Le pécheur abuse de tout, il se l'attribue, il en fait l'étalage et ne m'en rend pas gloire : *Amici mei, omnia nota feci vobis.* (*Joan.*, XV, 14, 15.) C'est un prodige dans les vies des saints que la science, la profondeur, l'onction des esprits les plus simples. Saint François d'Assise, saint François de Paule et bien d'autres, il semble qu'ils ont été élevés au troisième ciel avec le grand Apôtre; qu'on leur a remis la clef du sanctuaire et ouvert pour eux les sept sceaux du livre de la divinité. Quelle connaissance des Ecritures! les passages les plus obscurs n'ont plus de difficulté. Quelle clarté dans les mystères! on dirait qu'ils voient Dieu sans nuage et sans voile. Quelle sagesse dans les voies spirituelles! ils conduisent par la main dans les sentiers les plus glissants; souvent l'avenir lève pour eux ses voiles impénétrables, et les cœurs ouvrent leurs replis les plus cachés. Pourquoi ce déluge de lumières? le cœur simple est une table rase où Dieu trace le tableau qui lui plaît; l'orgueil n'y a point répandu ses couleurs, ni la duplicité ses ombres; malheur à celui sur qui la main de l'homme a tenu le pinceau, elle n'y laisse que de fausses images, de vaines ombres, des couleurs séduisantes. Dieu n'imprima ses vérités que sur une toile docile que la simplicité lui tient toujours tendue; il se cache aux yeux du sage du monde, il se prodigue aux petits : *Abscondisti sapientibus, revelasti parvulis.* (*Matth.*, XI, 25.)

Un mot de saint Bernard nous découvre le fondement de ces vérités importantes : Dieu aime la simplicité parce qu'il est simple : *Simplex natura simplicitatem requirit.* Qui peut expliquer, qui peut comprendre cette simplicité? de tous les attributs de Dieu, c'est celui qui échappe le plus à notre pénétration; il renferme tous les autres, les confond, pour ainsi dire, les concentre, les réduit tous à un; nous les distinguons dans nos idées, parce que nous ne pouvons saisir cette totalité parfaite, cette unité simple, par laquelle ils sont l'un dans l'autre, ou plutôt chacun d'eux est tous les autres, sans division ni composition. Ce n'est point, comme l'univers, un assemblage de divers êtres, c'est un être unique; ni comme dans la matière, une multitude de parties, c'est une substance indivisible; ni comme dans le corps, une liaison de matière et de forme, c'est un tout parfait par lui-même; ni comme dans les esprits, une succession de pensées et de volontés, c'est un acte pur; ni comme dans le temps et le lieu, une suite de points et d'instants, c'est tout à la fois, partout, pour toujours, un point, un instant, toujours le même, le principe, la fin, le centre de tout; son principe à lui-même, sa fin et son centre. Rien ne peut être ni plus diversifié, ni plus semblable, ni plus multiplié, ni plus unique, ni plus étendu, ni plus concentré, ni plus ancien, ni plus nouveau, et, quoique notre esprit semble se partager en se le peignant, il n'a en lui-même ni la moindre séparation, ni la plus petite division, ni la plus légère distinction. Il est tout en lui-même et tout en chacune de ses perfections, tout justice, tout sagesse, tout puissance; toute justice, toute sagesse : sa sagesse est sa puissance, sa justice est sa bonté, tout consommé dans l'unité : *Consummati in unum.* (*Joan.*, XVII, 23.) La simplicité de l'homme imite celle de Dieu, tout s'y réduit aussi à l'unité : et du terme, c'est Dieu; et du principe, c'est Dieu; et de la volonté, c'est celle de Dieu; et de l'intérêt, c'est la gloire de Dieu; et du motif, c'est l'amour de Dieu. Chaque vertu, distinguée par ses fonctions et ses actes propres, est cependant inséparable des autres, dans son héroïsme et sa perfection; se trouve dans toutes les autres et les autres dans elle, et ne fait avec elles qu'une même perfection. Sa ressemblance avec Dieu, sa transformation en Dieu, sa consommation dans l'unité : *Consummatus in unum.* Telle est la parfaite simplicité, c'est un droit qu'elle donne sur les bontés de Dieu, qu'elle imite si bien, et dont enfin elle obtient la possession dans la vie éternelle, que je vous souhaite.

DISCOURS

SUR L'ÉTERNITÉ.

DISCOURS Ier

SUR L'ÉTERNITÉ DE L'ENFER.

Discedite a me, maledicti, in ignem æternum. (*Matth.*, XXV, 41.)

Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel.

De tous les objets de la religion, l'éternité des peines de l'enfer est le plus intéressant et le plus incompréhensible. Les vérités spéculatives sont plutôt inconnues qu'impénétrables. Nous n'avons point d'idée de ce qu'on appelle essence, personne, union hypostatique, transubstantiation; c'est un langage étranger à l'humanité, que les mortels ne peuvent entendre. La Trinité, l'Incarnation, l'Eucharistie, sont plutôt un livre fermé que difficile à lire, l'agneau de Dieu peut seul en rompre les sceaux. Ce n'est que dans l'autre vie que la vérité se montrera sans nuage. Les mystères effrayants de la grâce, de la prédestination, du péché originel, ne frappent que par rapport à l'éternité. Qu'importe que notre sort soit décidé, s'il doit être heureux, que la grâce détermine infailliblement, si elle entraîne toujours au bien. Nous nous féliciterions de n'avoir à courir aucun risque. Mais quand on voit l'enfer prêt à nous engloutir sans retour, la raison étonnée succombe sous l'idée d'une prescience qui a prévu notre malheur, d'une providence qui le permet, d'une concupiscence qui le prépare, d'une liberté qui le mérite, d'une réprobation qui le consomme. Voilà la vraie difficulté, celle qui fait toutes les autres, les rend intéressantes, sensibles, personnelles. Ce sont des difficultés de sentiment, à notre portée, qu'un intérêt infini ne permet pas de sentir médiocrement, ni d'éluder, ni d'oublier.

Nous avons tous une idée naturelle, vive et profonde de la justice et de la bonté. Nous nous faisons un devoir de la suivre avec nos semblables dans la société. Elle dicte les lois, elle prononce les jugements, elle règle le commerce de la vie, elle dirige la conscience. Nous jugeons avec une espèce de certitude de la proportion du châtiment à la faute, de la réparation à l'offense; et quoiqu'on ne puisse pas fixer des bornes indivisibles aux punitions et aux dédommagements, on sent du moins avec évidence la disproportion d'une peine énorme avec une faute légère. L'idée d'injustice et de cruauté nous saisit aussitôt malgré nous. Comment souscrire à un arrêt que tout condamne, qu'on rougirait d'avoir porté? comment l'attribuer à Dieu qui est la justice et la bonté mêmes?

Voilà le point de vue révoltant où l'éternité se présente. Une peine qui ne finira jamais paraît énorme et absolument disproportionnée avec des péchés d'un moment. Il faut que les plus grands efforts du respect et de la foi, ferment la bouche, captivent l'esprit et écartent les réflexions odieuses qui semblent rendre suspectes la justice et la miséricorde de Dieu. Ce malheur extrême pend sur notre tête; il faut sans cesse combattre contre soi-même pour l'éviter. Que l'on est éloquent à la vue d'une passion qu'il est si difficile de vaincre et si dangereux de satisfaire, et d'un supplice si affreux, si commun et si prochain. Quelle doit être l'énergie, la vivacité, la multitude des blasphèmes d'un damné qui le souffre, ou plutôt avec quelle fureur, écrasé sous le poids de la misère, doit-il comparer la légèreté de ses fautes avec l'excès du châtiment, la rapidité du plaisir avec la durée de la douleur, la faiblesse de la nature, avec la force de la tentation, la surprise des occasions avec le hasard de la grâce, la certitude de la prédestination avec l'ignorance de la destinée, la bonté infinie de Dieu avec la rigueur inflexible de ses arrêts! Avec quelle fureur, malgré tous les efforts qu'il fait pour se justifier à lui-même ses blasphèmes, se verra-t-il forcé de souscrire à sa condamnation et d'adorer la justice infinie qui le frappe?

Justifions-la, cette éternité si incroyable et si terrible. Dieu n'a pas besoin, sans doute, de nos faibles apologies; c'est à nous à croire, à adorer, à nous soumettre. C'est notre faiblesse qui a besoin de secours dans une vérité si capitale, sur laquelle porte toute la religion. Ne négligeons rien pour nous convaincre et nous confirmer dans la foi, envisageons-la dans Dieu qui y condamne, dans le pécheur qui la mérite, dans le damné qui la souffre. Ce sera la matière de trois discours où nous en verrons l'explication et la démonstration. Voyons dans celui-ci que le souverain juge qui y condamne la doit: 1° Il se la doit à lui-même; 2° Il la doit aux hommes. Tout la lui demande, tout y applaudit. Il serait criminel et déraisonnable de s'en plaindre. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'hérésie, toujours d'intelligence avec le vice, a plusieurs fois combattu l'éternité des peines de l'enfer. Vérité aussi importante pour les mœurs que capitale dans le dogme. Socin dans le dernier siècle, Bayle dans son impie *Dictionnaire*, les incrédules, les nouveaux philosophes ont épuisé toute leur

subtilité et fait mille efforts pour l'ébranler. Mais le plus distingué de ses adversaires fut Origène, ce docteur si célèbre par la beauté et par les travers de son esprit, par les services qu'il a rendus, et par les coups qu'il a portés à l'Eglise. Origène, dès les premiers siècles, ne pouvait croire l'éternité de l'enfer; que Dieu punisse le péché, disait-il, par les supplices les plus affreux, qu'il allume ses feux les plus ardents; qu'il fasse dévorer par les plus cuisants remords, rien de plus juste. Un outrage fait à la majesté divine peut-il être trop châtié? Dieu doit se venger en Dieu. Mais, ajoute-t-il, qui peut se persuader qu'un péché d'un moment, une parole, une pensée, plus prompte que le plus rapide éclair, ne puisse être réparé que par une éternité de supplices? Où est donc la proportion de la peine à la faute? Dieu a-t-il oublié notre faiblesse, a-t-il perdu sa bonté? L'Eglise dans tous les temps a foudroyé une erreur si pernicieuse. Tous les Pères ont tenu le même langage, tous les fidèles ont unanimement cru ce dogme essentiel; il est connu des moindres enfants. Rien de plus constant que la perpétuité de la foi et la chaîne non interrompue de la tradition sur l'éternité.

Toutes les pages de l'Ecriture sont pleines de cette accablante vérité. Les passages qu'on pourrait entasser en foule viendront dans la suite de ce discours. Bornons-nous ici à l'arrêt du souverain Juge, les termes n'en peuvent être plus précis : Allez, maudits, au feu éternel : *Discedite, maledicti, in ignem æternum.* Dira-t-on que ce ne sont là que des menaces pour intimider le pécheur et arrêter le crime comme celles que fit Jonas à Ninive? Quel jeu indigne de la majesté divine de lui faire prononcer des menaces illusoires d'un châtiment que la justice et la bonté rendraient impossible? Eh! quel pécheur y aura-t-il donc à effrayer, quelle passion à contenir quand le monde ne sera plus? Un Dieu ne parlera-t-il avec tout l'appareil de sa puissance, ne prononcera-t-il l'arrêt le plus solennel que pour jeter dans les âmes crédules des terreurs paniques, et l'univers ne sera de toutes parts rassemblé que pour entendre annoncer un mal imaginaire? Non, non, l'exécution ne se réalisera que trop sur-le-champ : *Ibunt in supplicium æternum.* (*Matth.*, XXV, 46.) Prétendez-vous, dit saint Augustin sur cet endroit, par une ridicule équivoque qu'à la vérité ce feu doit être éternel, mais qu'on ne fera qu'y passer quelque temps. Vaine défaite! L'Evangile même l'a prévenue; il ajoute en termes exprès : Les damnés iront y brûler éternellement : *Ibunt in combustionem æternam.* Le supplice ne sera donc pas moins éternel que le feu qui en est l'instrument : *Erit ergo æterna combustio sicut ignis.* (*Isa.*, X, 16.)

En faut-il davantage pour fixer notre foi, et faire évanouir toutes les difficultés? Quel garant de la vérité que la vérité même qui parle? quel garant de la justice de l'éternité, que la justice infinie du Juge qui y condamne? Manque-t-il de sagesse? quelqu'une de vos raisons lui a-t-elle échappé? néglige-t-il les intérêts de sa gloire? manque-t-il de bonté? est-il indifférent au bonheur de la créature? se réjouit-il de sa misère, après l'avoir rachetée au prix de son sang? manque-t-il d'équité? sa balance trompeuse n'a-t-elle pas su peser la proportion du châtiment à l'offense? La foi doit nous suffire pour établir la vérité avec une certitude infaillible et nous jeter dans les plus vives alarmes sur le risque que nous courons; sans en approfondir les raisons que vous ne comprendrez jamais, et dont Dieu n'est pas obligé de vous rendre compte. Dieu a parlé; tout est dit, sa parole répond de tout; il est infiniment bon, juste et sage, et les peines de l'enfer sont éternelles. Ces deux vérités sont également certaines, et quoique je ne sache pas les concilier, elles ne sont pas incompatibles. Pour vous, dont la faible raison en est déconcertée, écriez-vous avec saint Paul dans ce mystère comme dans les autres, et peut-être plus que dans les autres : O profondeur des richesses, de la science et de la sagesse de Dieu! Que ses jugements sont impénétrables! Qui fut appelé à ses conseils, qui a droit de lui faire le procès? Pouvons-nous balancer, oserions-nous résister quand la foi s'explique, quand la Sagesse parle, quand la Justice agit? Croyons et adorons. *O altitudo!* (*Rom.*, XI, 33.)

Après avoir rendu un premier hommage au souverain Juge par le sacrifice de nos lumières, rendons-lui un second hommage, en profitant pour nous confirmer dans la foi, des rayons de la vérité qu'il veut bien faire luire, et nous laisser entrevoir au milieu de tant de ténèbres, pour la faire mieux sentir. Nous disons donc que Dieu se doit à lui-même l'éternité des peines, soit qu'on l'envisage, 1° dans son essence divine, 2° dans le mystère de l'Incarnation. L'éternité est due à Dieu et à l'homme Dieu. Il se manquerait à lui-même, s'il ne l'imposait.

1° Dieu doit l'éternité à sa gloire. L'enfer n'est pas une simple punition du crime, comme les châtiments qu'impose la justice humaine, c'est une partie du culte qui est dû à Dieu. L'enfer est un autel redoutable, où on lui offre des sacrifices sans relâche; les damnés sont des victimes qui rendent par leurs douleurs des hommages continuels. Le feu éternel les dévore comme le feu du tabernacle consumait les hosties. Pour rendre la figure plus vive, ce feu sacré devait être toujours entretenu, et ne jamais s'éteindre, il différait cependant de celui de l'enfer, en ce que s'éteignant naturellement et détruisant sans retour ce qu'il immolait; il fallait, pour l'entretenir, lui fournir de nouveaux aliments. Ici le feu, l'autel, la victime, tout est immortel et sans interruption. La justice divine la voit, s'en glorifie, s'en nourrit pour ainsi dire, selon la belle expression de saint Grégoire, le feu éternel, dit-il, consumera des entrailles à jamais consacrées à la douleur; *Viscera cruciatibus consecrata ignis æternus absumet.*

Dieu n'est pas moins grand dans l'abîme

que dans l'empyrée. Toutes les créatures armées en sa faveur ne contribuent pas moins à sa gloire par le concours de leur zèle que par le concert de leurs cantiques. Dans l'un tout combat pour lui, dans l'autre tout applaudit à sa victoire. L'éternité est le triomphe du Tout-Puissant. Tout l'univers en fait l'ornement et l'honneur. Point d'étincelle dans ces brasiers qui ne l'honore, point de soupir de ces malheureux qui ne le loue. Les esclaves que Dieu enchaîne à son char, ne le glorifient pas moins que ces heureux courtisans qui jettent des fleurs sur ses pas. Il faut à la gloire d'un vainqueur et des ennemis qu'il a su vaincre et des citoyens qu'il a su rendre heureux; le moment et la douceur d'une victoire complète, le moment et la gloire d'un triomphe parfait ne finissent pour Dieu ni dans le ciel, ni dans l'enfer. Le juste sent tout ce qu'il doit à sa miséricorde qui lui a épargné tout ces maux, et le pécheur ce qu'il doit à sa justice qui châtie tous ses péchés. Un hommage passager serait imparfait, borné, superficiel, indigne de Dieu. Une gloire immortelle répond seule à l'élévation de l'être divin, à la dignité même de l'homme : *Pugnabit orbis terrarum contra insensatos.* (*Sap.*, V, 21.)

Le péché envisagé du côté de Dieu renferme deux choses qui exigent une éternité de supplices, le désordre de la désobéissance de la créature, et l'obligation au châtiment. Le désordre est un mal infini dans l'ordre moral, l'obligation est une dette infinie dans l'ordre de la justice. Pour les soustraire à l'éternité, il en faut absolument ou la réparation équivalente ou la remise volontaire. Dieu ne doit pas l'un, et l'homme ne peut faire l'autre; l'éternité est donc inévitable. Qui est celui que le péché offense, qui est celui qui ose l'offenser? connaissez-vous, connaîtrez-vous jamais la grandeur infinie de Dieu, la bassesse infinie de la créature? puissance et faiblesse, majesté et misère, sainteté et désordre; qui peut en mesurer la disproportion? Et c'est cette créature qui a tout reçu de Dieu, qui en attend tout, qui en a tout à craindre; c'est ce néant qui se révolte, cet esclave qui brave son maître cette poussière qui outrage le Très-Haut. Sentez, s'il est possible, l'immense intervalle qui les sépare, la créature ose le franchir et commettre le péché. Concluons avec saint Thomas que le péché renferme une témérité, une insolence, une malice infinie. Une dette infinie ne peut être acquittée que par une satisfaction infinie, un désordre infini ne peut être réparé que par un supplice infini; la mesure de la faute doit être la mesure du châtiment: l'éternité seule peut en remplir l'étendue.

2° C'est ce qui a rendu la mort d'un Dieu nécessaire pour réparer le péché. Sans elle, ni paiement à offrir, ni pardon à espérer, ni préservatif, ni remède. Un Homme-Dieu a dû se charger de cette dette; lui seul a pu l'acquitter et, par le mérite infini qui donne à ses moindres actions la dignité de sa personne divine, présenter une satisfaction équivalente et proportionnée : tout le reste est borné, tout est insolvable, la créature n'est rien devant Dieu. Sa bassesse même déprécie autant son hommage qu'elle aggrave son offense. La qualité de pécheur anéantit le mérite de ses bonnes œuvres. Que peut-on donner à son créancier, quand on a rien à soi? Rien qui ne lui appartienne, quand on dégrade le peu même que l'on pourrait avoir. Heureux donc ceux qui, par l'innocence ou la pénitence, profitant de la rédemption abondante d'un Dieu Sauveur, se l'approprient en quelque sorte; ils puisent dans son trésor, et sont riches de ses richesses; mais pour ceux qui se privent de ce secours par le péché, qui se l'arrachent sans retour par l'impénitence, réduits à payer de leurs fonds, ils sont dans une impuissance absolue. La créature livrée à elle-même n'a rien, ne peut rien, n'est rien; la réparation lui est impossible.

Mais, dira-t-on, si la grièveté des péchés se prend du côté de l'objet offensé, s'ils sont tous infinis comme lui, ils sont donc tous égaux, et méritent dans l'enfer une peine égale, puisqu'il n'y a pas du plus et du moins dans l'infini. Ce qui est contraire à la vérité et à la justice, ce n'est qu'une équivoque; il y a une sorte d'égalité dans la grièveté et le châtiment des péchés, et, dans un autre sens, une infinité de degrés différents dans l'un et dans l'autre. Tous les péchés mortels, transgressions libres de la loi en matière grave, donnent la mort à l'âme, séparent de Dieu, privent de la grâce sanctifiante. Tous les pécheurs qui meurent dans cet état sont à jamais privés de la possession de Dieu, livrés aux plus cuisants remords, enfermés dans une prison, dévorés par les flammes, en ce sens tous les péchés sont égaux. Ainsi, parmi les hommes, toutes les morts, toutes les prisons, tous les exils, toutes les confiscations sont égales, toutes les morts privent de la vie, tous les exils éloignent de la patrie, toutes les prisons privent de la liberté, toutes les confiscations dépouillent des biens, et tous les crimes violent la loi, blessent la société, offensent le prince. Mais, d'un autre côté, combien de circonstances dans le péché qui en augmentent la grièveté, et, dans la peine, qui en augmentent la rigueur! Les lumières, les grâces, la vivacité des remords, la violence de la passion, la matière, les effets, le remède du péché, l'habitude, la durée, l'obstination, l'ivresse du plaisir, l'intention, le caractère, que sais-je! une infinité de choses mettent une si prodigieuse différence, qu'il n'y a peut-être pas deux péchés égaux dans le monde. Ainsi, dans la peine, les connaissances, la sensibilité, les remords, l'activité du feu, la variété des objets, les degrés de douleur, que sais-je! tout peut être, tout est en effet si prodigieusement diversifié, qu'il n'y a pas deux damnés qui souffrent également, que tout est proportionné au nombre, à la grièveté infiniment diversifiée de leurs fautes. Ainsi, quoique toutes les morts

soient égales, le fer, le feu, le poison les varient infiniment. Dans le ciel, quoique tous les saints possèdent le même Dieu, et le voient face à face, il y a une infinité de demeures et de degrés de bonheur dans la maison du Père céleste. Mais, malgré toutes ces différences accidentelles, on sent aisément que la majesté de Dieu se trouvant infiniment offensée par le mal essentiel du péché, elle ne peut être satisfaite que par une punition infinie dans son prix, ou éternelle dans sa durée.

Si le pécheur ne peut offrir de satisfaction, il peut aussi peu espérer de remise, ni d'une partie de la dette, elle est impossible, ni de la totalité, elle serait injuste. Qu'il compte encore moins sur la tolérance d'un Dieu indifférent; elle serait indécente et indigne de lui. La justice divine serait blessée, elle le serait infiniment par l'indifférence ou la remise absolue. Il se doit à lui-même la juste punition du péché. Un Dieu insensible au bien et au mal, qui, du sein de sa félicité, voit d'un œil égal, sans y prendre aucun intérêt, l'accomplissement ou la transgression de ses lois, la révolte ou la fidélité de ses créatures, le désordre ou la beauté de son empire, y laisse le crime impuni et la vertu sans récompense, également indigne de mon amour et de mon respect, de mon espérance et de mes craintes, ne fût jamais ce Dieu que j'adore. Dieu est bon, sans doute, il est infiniment bon, et la bonté même; il mérite ce titre par excellence, il le mérite seul. Que peut-on en conclure contre l'éternité, ou plutôt que n'a-t-on pas droit d'en conclure pour elle? Dieu doit punir le péché, parce qu'il est bon; car il ne peut être bon sans être juste. Sa bonté ne consiste pas dans une molle condescendance, qui, par l'impunité même, autorise le crime et y engage. Sa bonté est une opposition nécessaire au mal. Dieu doit donc être l'ennemi infini et immortel du péché. Bien loin de s'opposer à sa juste vengeance, sa bonté l'y sollicite et l'exige. Sa justice n'est que la bonté qui poursuit et châtie le mal pour l'intérêt et par l'amour même du bien, proportionnément à l'aversion qui lui inspire pour l'un le zèle qu'il a pour l'autre : *Quid auctor boni nisi inimicus mali, quid, inimicus, nisi expugnator, quid expugnator nisi punitor?* Un Dieu indifférent pour le péché ne serait bon, ni pour lui-même, il détruirait sa gloire, ni pour la créature, il détruirait son ouvrage en tolérant, en autorisant le mal qui le défigure et le perd. Voilà le Dieu que vous voudriez, un Dieu sous qui le crime tranquille marchât tête levée; ce Dieu passerait pour bon à vos yeux en vous laissant, en vous rendant mauvais : *Illum velles judicem sub quo delicta gauderent, et hominem malum faceret securitate delicti.*

Si le péché mérite une peine éternelle, la remise d'une partie en abrégeant le temps est impossible. On ne peut partager l'infini et abréger l'éternité; quelque partie qu'on en eût retranchée, elle resterait encore tout entière; d'ailleurs, cette partie qu'on aurait acceptée en paiement n'aurait de valeur que par les mérites de Jésus-Christ, et dès lors que ces mérites sont appliqués, tout partage, toute remise est inutile; ils suffisent surabondamment à tout. Dieu peut donner et donne en effet souvent au pécheur le temps de faire pénitence. Mais ce délai de miséricorde a ses bornes, le pécheur aurait-il éternellement le droit de s'en jouer impunément. Il viendra donc un temps où la justice doit s'exercer; ce terme expiré, il n'est plus de grâce; Dieu l'accordait librement, et librement il la refuse; il dira au damné, dans toute l'éternité, ce que disait l'empereur Tibère à son ennemi : Je ne suis pas réconcilié avec vous. Comment vous flattez-vous du pardon? *Nondum tecum in gratiam redii, et veniam petis?* Ne comptez donc plus sur des remises, l'Evangile s'en est expliqué; on ne sortira point de l'enfer qu'on n'ait payé jusqu'à la dernière obole. On n'en sortira donc jamais; cette dernière obole ne sera jamais payée. Dieu ne sera jamais satisfait. C'est une somme de dix mille talents, une dette infinie : *Non exiit donec reddiderit novissimum quadrantem.* (*Matth.*, V, 26).

Le péché ne sera donc jamais réparé, puisque la réparation est impossible? Non, elle ne l'est pas. Dieu se paiera de la rigueur par la durée de la peine; il retrouvera dans ce détail ce que la faiblesse du sujet ne permet pas d'exiger tout à la fois. C'est un débiteur qui, ne pouvant rendre le fonds, est réduit à payer des intérêts; jamais il ne s'acquitte : le capital reste et produit chaque jour une nouvelle dette. La coulpe du péché est ce capital funeste, qui jamais ne sera remboursé; les supplices ne sont que ces intérêts : *Fenora iniquitatis,* dit saint Augustin. Voulût-on même par grâce imputer les intérêts sur le capital, on n'en serait pas plus avancé. Ce capital est infini; il faudrait donc pour l'égaler des intérêts infinis, c'est-à-dire un temps infini de souffrance; il faudrait l'éternité. L'éternité des peines est donc indispensable pour satisfaire une justice qui ne doit ni ne veut rien perdre, quelque long temps qui se soit écoulé. Le pécheur n'a pas souffert infiniment; il n'a donc pas assez souffert, il doit souffrir encore. L'enfer peut-il espérer quelque grâce : *In inferno nulla est redemptio.*

Mais pourquoi Dieu ne prévient-il pas le péché en écartant les occasions de le commettre, et prodiguant la grâce de l'éviter? On le commet librement; à la bonne heure, mais ne vaudrait-il pas mieux laisser dans un heureux néant des créatures qu'on sera forcé de frapper, que de se mettre dans la triste nécessité de les punir éternellement en leur accordant une liberté dont on prévoit qu'elles abuseront? Si sa bonté demande qu'on punisse le péché commis, ne demande-t-elle pas encore davantage qu'on ne le laisse pas commettre? Dieu pourrait, il est vrai, s'épargner la vengeance en ne créant point des hommes ou ne créant que des saints, mais il est le maître. Faut-il, pour sauver sa

bonté à nos yeux, détruire sa liberté et sa puissance? Dieu ne pourra donc permettre le péché, ou il sera forcé de le pardonner; il ne pourra former des créatures libres, ou il sera obligé de les rendre impeccables. Et que devient une justice désarmée qui ne peut punir le pécheur proportionnément à sa faute? Mais s'il est forcé de faire grâce, en quel temps lui en impose-t-on la loi? Qui fixera la proportion de la peine? qui lui arrachera la foudre? Le péché est donc impossible, ou son juste châtiment ne l'est pas. Citons le Seigneur à notre tribunal, anéantissons les droits et les perfections divines, ou reconnaissons qu'il est le maître de disposer de son ouvrage et dans le temps et dans l'éternité. C'est à nous à obéir à ses lois, à croire à sa parole et à trembler sous sa main.

1° La peine éternelle du pécheur est due à la dignité de l'Homme-Dieu; et n'est-ce pas pour rendre cette vérité sensible que le souverain Juge étayera pour ainsi dire son jugement au dernier jour par tout l'éclat de la majesté divine et par tous les charmes de sa bonté. Un Dieu sur un nuage brillant, environné d'une infinité d'anges, ayant l'univers à ses pieds, dont il pèse les actions, et qui attend de sa bouche l'arrêt de sa destinée; le livre des consciences ouvert, les abîmes prêts à servir sa vengeance, le ciel qui se prépare à couronner ses amis, la terre tremblante, la mer mugissante, les astres éclipsés, la mort vaincue, le démon confondu, un monde renaissant, tous les morts sortant de la poussière du tombeau, un si grand spectacle ne vous dit-il pas : Voilà celui que vous avez offensé. Vil atome, mesurez sa grandeur avec votre petitesse, ce qu'il a droit d'imposer avec ce que vous avez mérité de subir; quelque rigoureuse que soit sa sentence, n'est-elle pas au-dessous de l'excès de vos attentats?

D'un autre côté, jetez les yeux sur un crucifix; quel est cet homme aux abois qui expire dans les supplices? Sur qui sont lancées toutes les flèches de la colère céleste? Sur qui roulent à flots précipités tous les torrents de sa vengeance? Voyez ce visage couvert de crachats, cette tête couronnée d'épines, ces mains percées, ce corps déchiré, le côté ouvert; pénétrez dans ce cœur accablé de tristesse, déchiré de regrets, saisi de crainte; quel est cet homme? Vous le savez, Calvaire qui fûtes inondé de son sang, terre qui en tremblâtes d'horreur, pierres qui en fûtes brisées, soleil qui n'en pûtes soutenir le spectacle! Vous le savez, ciel qui ordonnâtes sa mort, enfer qui la poursuivîtes, monde qui l'exécutâtes, ancienne alliance qui l'avez annoncée par tant de figures, nouvelle alliance qui la célébrez par tant de mystères. Quel est cet homme? C'est le Fils de Dieu, égal au Père, objet de ses complaisances. Qui a donc pu l'engager à ces excès? Est-il de bien qui doive être acheté à ce prix? Est-il de mal qui mérite un pareil remède? Oui, c'est l'éternité. Victime de Dieu et des hommes, vous mourez pour le salut de l'homme, vous mourez par l'ordre de Dieu. Voilà le péché, voilà le paradis et l'enfer, voilà l'éternité. Biens célestes, que vous devez être précieux! brasiers infernaux, que vous devez être terribles, puisqu'au jugement de Dieu vous valez son sang? Eût-il fallu racheter ces hommes à si haut prix si le malheur qui les menace, si le bonheur qu'on leur prépare, n'avait quelque proportion avec la mort d'un Dieu. Et qu'y a-t-il de proportionné à la mort d'un Dieu que l'éternité? Dieu et l'éternité, deux objets infinis et en quelque sorte parallèles. Peut-on être insensible à ce qui a touché un Dieu jusqu'à la mort de la croix?

Ce chef-d'œuvre de la sainteté, de la sagesse, de la bonté, la mort d'un Dieu est aussi le comble de l'aveuglement et de la fureur de la créature. Qui peut le croire? Un Dieu daigne souffrir la mort, la créature ose la lui donner. Saisie de respect et d'horreur, n'a-t-elle pas dû tomber à ses pieds, anéantie dans la poussière? Quel bras a été assez téméraire pour porter les coups? Quel cœur assez endurci pour s'y résoudre? Celui sous qui s'affaissent ceux qui portent le monde, qui remplit le ciel et la terre, qui règne sur l'être et sur le néant, qui distribue la lumière et les ténèbres, tu as pu le déchirer à coups de fouets, l'élever sur un bois infâme et lui arracher la vie dans l'ignominie et les tourments! Et la terre ne t'a pas englouti, et la foudre ne t'a pas écrasé? Qui peut douter que le déicide ne soit le plus grand des crimes? Est-ce trop de l'éternité pour le punir et venger Dieu? Qui oserait demander grâce pour le traître qui l'a livré, la Synagogue qui l'a proscrit, le juge inique qui l'a condamné, le bourreau qui l'a frappé? Hélas! par un miracle de miséricorde, un Dieu l'a fait, mais ce n'est qu'en offrant pour eux le sang qu'ils avaient la cruauté de répandre; s'ils n'ont pas le bonheur de se l'appliquer par la pénitence, écrasés sous le poids de leurs forfaits, ils sont à jamais l'objet de la colère divine. Peut-elle trop les châtier? Quel châtiment égalera l'injure? Vous livrâtes mon corps adorable aux tourments, je livrerai le vôtre aux flammes. Méprisable limon que j'avais animé, vous déchirâtes mon âme par la plus profonde tristesse, et quelle âme, qui renferme tous les trésors de la science et de la sagesse, je déchirerai la vôtre par les plus cuisants remords, âme de boue, pétrie de malice et de corruption. Vous avez sacrifié ma vie, vie divine, la plus précieuse qui fût jamais, j'immolerai la vôtre, qui n'est qu'un tissu de crimes. Vous verrez celui que vous avez percé, vous grincerez des dents, vous crierez aux montagnes de tomber sur vous : *Videbunt in quem transfixerunt.* (*Joan.*, XIX, 37.) Pourriez-vous vous en plaindre, vous avez porté la loi, prononcé l'arrêt, fixé la mesure; que son sang, dites-vous, retombe sur nous et sur nos enfants. C'est donc son sang qui vous condamne; c'est le prix de son sang qui décide de la rigueur de la punition; qu'elle soit aussi affreuse que le crime énorme qui l'a versé. Vous souscrivez

à la condamnation des juifs; qui pourrait la trouver excessive? c'est souscrire à la vôtre. Oubliez-vous que le péché mortel renouvelle la passion du Fils de Dieu? que c'est de nouveau l'attacher à la croix et commettre un nouveau déicide? Oui, le sacrilége qui le profane, le blasphémateur qui l'insulte, l'hérétique qui le combat, l'impudique qui souille son temple, le rebelle qui méprise ses ministres, en un mot, tout pécheur trop fidèle imitateur des Juifs, renouvelle leur aveuglement et leur malice; il ne mérite pas moins l'affreuse éternité du châtiment : *Rursum crucifigentes.* (*Hebr.*, VI, 6.)

La mort de Jésus-Christ est la solution de toutes les difficultés. Cette mort et l'éternité sont étroitement liées, et se prouvent mutuellement. La mort suppose l'éternité, l'éternité exige la mort. Plus surprenante que tous les maux de la créature, la mort d'un Dieu est incroyable. L'éternité de l'enfer vient au secours de ma foi chancelante, elle me découvre la vérité, que les sombres nuages de la croix me dérobaient. L'enfer me conduit au Calvaire, je vois un Dieu à travers les flammes, je commence à croire en commençant à trembler, la croix et l'enfer se touchent. A son tour le Calvaire m'ouvre l'enfer. C'est là que sa justice et sa bonté sont réunies, bonté qui veut infiniment le salut des hommes, justice qui punit infiniment le péché. La mort du Sauveur est le plus grand acte et de rigueur et de clémence qui fut jamais, qui puisse jamais être, plus grand que la création du monde, que celle du paradis et de l'enfer. La voilà donc, la plus terrible justice exercée sur un objet qu'on ne peut pas dire n'être pas cher à Dieu, sur son Fils bien-aimé. Voilà des douleurs plus précieuses et plus incroyables que toutes celles des damnés! ô vous incrédules qui doutez des peines de l'enfer, venez vous en convaincre au Calvaire. Le Calvaire est la démonstration de l'enfer, et sans craindre le paralogisme d'un cercle vicieux, vous qui doutez du Calvaire, venez vous en convaincre auprès de l'enfer. L'enfer est la démonstration du Calvaire; c'est à la balance de la croix qu'il faut peser la rigueur du châtiment, et au poids du châtiment, qu'il faut peser le prix de la croix. Quand on voit un Dieu mourir tout est possible, tout est croyable; et vous pécheur on vous épargnerait? Si le bois vert est ainsi traité, à quoi doit s'attendre le bois sec? *Si hæc in viridi quid in arido?* (*Luc.*, XXIII, 31.)

Ainsi la croix, ce miracle de son amour, cette source de ses bienfaits, paraîtra au jour du jugement, autant pour sa justification que pour sa gloire. Elle confondra le pécheur, en excitant la reconnaissance du juste, et fera l'apologie de la sévérité par les grâces, et de la haine par l'amour. Quel rapport y a-t-il donc entre l'appareil majestueux du jugement et le monument humiliant de la passion. Est-ce pour se dédommager de ses anéantissements par la gloire, de ses douleurs, par la vengeance, qu'il réunit le tribunal de la justice et le trône de la miséricorde, et qu'il ouvre le paradis et l'enfer au pied de la croix, et qu'il y porte toute sa gloire. Sans doute, c'est le plus glorieux rétablissement de ses droits, la plus authentique réparation de ses humiliations; mais par un accord encore plus merveilleux, sa clémence justifie sa justice, ses faveurs préparent à ses arrêts : Voilà dira-t-il, ce que j'ai fait pour vous, ce que j'ai fait sur moi-même : *Sic dilexit mundum ut Filium suum daret.* (*Joan.*, III, 16.) Je vous ai aimé à l'excès, j'ai satisfait pour vous à la rigueur, j'ai souffert la mort la plus cruelle : *In finem dilexit eos.* (*Joan.*, XIII, 1.) Prétendez-vous que je vous épargne plus que je ne me suis épargné! Vous ne comprenez pas la proportion de l'enfer au péché; comprenez-vous mieux la proportion du péché à la croix; que dites-vous de l'un, que je ne dise encore plus de l'autre. Il vaudrait mieux que l'univers pérît pour toujours, qu'un Dieu souffrît un moment. De ces deux objets le moins incompréhensible, le plus conforme aux règles de la justice, c'est l'éternité de l'enfer Ah pécheur! si malgré ce baume divin, vos plaies ne guérissent pas, n'attendez plus de remède, vous êtes, vous serez éternellement un malade désespéré : *Insanabilis fractura tua, nec fota oleo nec medicamine linita.* (*Jerem.*, XXX, 12.)

Je ne suis pas surpris du zèle apostolique de tant de grands hommes qui, à travers mille dangers, au prix de mille travaux, au prix même de leur vie, ont volé aux extrémités de la terre pour travailler au salut des âmes. Peut-il être trop acheté? je ne suis plus surpris, ni de l'austérité des religieux, ni de la solitude des anachorètes, ni des tourments des martyrs, ils croyaient à l'éternité. L'éternité fait tout disparaître, tout est facile, tout est léger, tout n'est rien, pour éviter un malheur éternel; et au jugement de qui? des hommes que l'amour-propre aveugle, des saints que le bonheur enivre, des démons que la fureur transporte? non au jugement de Dieu même qui nous l'enseigne, et qui a plus fait que tous, puisqu'il a subi la mort pour nous en préserver, et que la sagesse et la justice ne dirigent pas moins que la bonté, et nous apprend à apprécier nos âmes à la balance de l'éternité.

C'est ainsi que Dieu se doit à lui-même l'éternité des peines; voyons dans la seconde partie, comment il la doit à l'homme.

SECONDE PARTIE.

Pécheurs et justes, n'en doutez pas, nos âmes sont immortelles, et par une suite nécessaire, vous serez à jamais heureux ou malheureux. Non, le moment qui termine nos jours, en séparant l'âme du corps ne la détruit pas, indivisible et sans parties, cette substance spirituelle, si différente de la matière, en est indépendante et ne sera point ensevelie dans ses ruines. La matière même n'est pas anéantie, quoique passant en différents corps : pourquoi l'esprit e serait-il? Dieu qui pourrait seul le faire rentrer dans le néant, comme seul il l'en a tiré, non-seu-

lement n'a pas annoncé un acte de sa volonté suprême, et n'a aucune raison qui l'y oblige; il a au contraire assuré son éternelle conservation, et tout l'y engage. Ne fût-elle pas immortelle de sa nature, le libertinage n'y gagnerait rien. Il combattrait sans fruit les idées les plus communes et les plus certaines. Dieu ne peut-il pas conserver une âme matérielle comme une âme spirituelle, et lui faire éprouver les mêmes sensations de plaisir ou de douleur qu'elle éprouvait ici-bas. S'il peut la rendre malheureuse un jour, une année, un siècle, pourquoi ne le pourrait-il pas à jamais? Que le juste ne craigne donc rien, ses vertus ne seront pas perdues. Que l'impie ne se flatte point de l'impunité, ses péchés ne seront pas oubliés; qu'on soit esprit ou matière, point d'anéantissement à espérer ou à craindre. Cette vie n'est qu'un passage à un état immuable, ce corps n'est qu'une prison d'où l'âme ne sort que pour commencer une vie nouvelle qui ne finira jamais. Vous serez éternellement heureux ou malheureux; il faut renoncer à toutes les lumières de la raison aussi bien qu'à celles de la foi, pour ne pas reconnaître avec tout l'univers l'immortalité de l'âme et l'éternité des peines.

L'univers qui le croit le demande. Dieu le doit au ciel et à la terre; au ciel par justice, à la terre par intérêt. Le bonheur des saints et la loi des hommes, tout a les yeux sur les brasiers éternels, tout s'attend qu'ils ne doivent jamais s'éteindre. Dieu a créé trois sortes de monde : un monde qui renferme tous les biens, sans aucun mélange de mal; un monde qui réunit tous les maux sans mélange de bien; un troisième monde qui tient de l'un et de l'autre par le mélange des biens et des maux; qui tient à tous les deux, parce qu'il en décide, puisque l'usage de ces biens et de ces maux, qui remplissent sa courte durée, mérite le bonheur ou le malheur qui sera le partage éternel des deux autres. Des révolutions continuelles, ménagées par la Providence, doivent enfin détruire ces êtres fragiles formés de la poussière, et réclamés par le tombeau. Le dernier jugement changera la scène du monde, rétablira tout dans l'ordre, réunira le monde corporel au monde spirituel, les attachera inséparablement, et fixera leur destinée au comble de la perfection ou du désordre, de la félicité ou de la misère. La justice du Juge qui le prononcera demande que ces deux mondes, heureux et malheureux, soient parallèles et soumis à la même mesure, et sa bonté le sollicite d'accorder, au monde qui est dans la voie, le moyen le plus propre à lui faire éviter le dernier malheur et acquérir la souveraine béatitude

1° Dieu doit l'éternité des supplices du pécheur à l'éternité des récompenses du juste. Même raison de part et d'autre, et dans la menace qui l'annonce, et dans l'action qui la mérite, et dans le Juge qui l'ordonne, et dans le jugement qui la prononce, et dans l'exécution qui la consomme, Les menaces et les promesses sont faites avec la même authenticité, et acceptées avec la même liberté; elles datent du même instant; elles sont annoncées au genre humain, et consignées dans les archives du monde. De part et d'autre on s'y est soumis, l'accord est passé; si Dieu doit exécuter l'un, l'homme doit subir l'autre. Vous comptez avec raison sur les faveurs qu'il vous fait espérer, ne redoutez pas moins les coups qu'il vous fait craindre. Les alarmes et les espérances également fondées sur la vérité de ses paroles doivent marcher d'un pas égal; il ne vous accorde des droits par bonté qu'autant qu'il en a acquis par justice. Pour tenir la balance égale, il faut que l'un réponde à l'autre. Ce serait un défaut de sagesse et d'équité, s'il y avait plus à espérer qu'à craindre, moins à perdre qu'à gagner Le vice est-il moins odieux que la vertu n'est aimable? mérite-t-il moins de punition que la vertu de grâce; nul excès dans la misère, s'il n'y en a point dans la couronne, même mesure et même terme?

Ah! pécheur, il est donc pour vous un état pire que l'anéantissement; il eût mieux valu pour vous ne pas naître, comme Jésus Christ disait à Judas. Oracle étonnant qui, nous donnant l'idée du plus grand des malheurs, n'est pas moins une preuve qu'une peinture de l'éternité de l'enfer : *Melius erat ei si natus non fuisset.* (*Matth.*, XXVI, 24.) La vengeance de Dieu, serait trop peu satisfaite s'il anéantissait son ennemi. L'instant qui le verrait détruire le soustrairait au châtiment; l'anéantissement ne laisse ni sentiment, ni connaissance. Est-il un supplice? l'anéantissement est la ressource des malheureux; les punirait-on en souscrivant à leurs désirs? Athées, déistes, libertins à qui, par un intérêt commun, quoique par des systèmes différents, l'éternité paraît un problème, ou plutôt que l'idée de l'éternité incommode, voilà le principe des téméraires efforts que vous faites pour en ébranler la créance. Cette idée répand trop d'amertume sur vos plaisirs pour ne pas tâcher de vous en débarrasser. L'incertitude ou vous vous efforcez de vivre semble calmer vos mortelles inquiétudes par une lueur d'espérance. Jamais l'homme de bien ne redouta l'éternité, il l'espère, il s'en réjouit; le vice seul en est accablé. Mais il a beau faire; se brisera-t-il moins à cet écueil, ne court-il pas infailliblement s'y écraser par ses doutes mêmes?

2° Ces actions, bonnes ou mauvaises que le souverain Juge met dans la balance, ne se ressemblent pas moins par le mérite ou le démérite. Quoi! dites-vous, des supplices éternels pour des plaisirs d'un moment, une confusion éternelle pour une vanité frivole, une éternelle prison pour une liberté momentanée! c'est aux saints à vous répondre et à vous faire sentir le juste prix de l'action qui l'a mérité? Leur reconnaissance, leur surprise, leurs transports feront bientôt évanouir vos difficultés et cesser vos plaintes. Quoi! Seigneur, un tor-

rent intarissable de délices pour un moment de mortification, des trésors que rien n'enlève pour des aumônes si modiques, des couronnes que rien ne flétrit pour des victoires si faciles ! Quelles profusions divines ! l'œil n'a rien vu, l'oreille n'a rien entendu, l'esprit de l'homme ne saurait rien comprendre qui en approche. Voilà la mesure des vengeances ; rien ne peut en imaginer la rigueur, en égaler la durée; l'un et l'autre est le fruit d un moment. Un soupir vers le ciel ne demande pas plus de temps qu'un regard sur un objet défendu, un acte de patience et un emportement de colère sont également rapides ; l'un n'est pas plus digne du paradis que l'autre est digne de l'enfer. Ce n'est souvent que la même chose, consentement ou résistance à la même tentation, sacrifice ou abus du même objet. La jouissance est même quelquefois plus longue que la résistance, le péché que la vertu. Vous périrez pour peu de chose, parce que pour peu de chose vous avez pu être sauvé; ce n'est que peu de chose, ce n'est qu'un moment, il est vrai. Telle est la frivolité du plaisir et la facilité de la vertu ; mais la durée ne fait ni l'héroïsme de l'un, ni la malignité de l'autre. *Encore un moment*, dit le Sauveur, *et vous me verrez, un moment et vous ne me verrez plus.* La durée ne décide pas davantage parmi les hommes, ni dans l'ordre naturel, ni dans l'ordre moral. Une action de valeur ennoblit le soldat et sa postérité, un forfait est puni par une dégradation, une infamie perpétuelle. Une bataille de quelques heures assure une conquête durable. Une parole déplaît au prince, un rapport l'aigrit, la disgrâce est sans retour. Une blessure est bientôt faite, que de temps pour la guérir ! elle est souvent sans remède. Oui, pécheurs, vos douleurs dureront autant que les délices des saints. L'enfer ne peut finir qu'avec le paradis. Votre âme n'est pas moins immortelle que celle du juste, vos vices aussi incorrigibles que ses vertus immuables, Dieu aussi irrité que satisfait, tout est marqué au sceau de l'éternité : *Modicum et videbitis me, modicum et non videbitis me.* (*Joan.*, XVI, 16.)

3° La justice du juge n'est pas moins infinie que sa miséricorde. Il est bon et terrible, libéral et sévère, rémunérateur et vengeur. Aussi inflexible dans les effets de sa fureur, que constant dans les marques de sa tendresse. Il sait aimer et haïr, punir et couronner, il a des trésors de colère et des trésors de lumière. Il y a donc un paradis et un enfer, éternels l'un et l'autre et dignes de lui. La durée de la félicité n'a rien qui vous étonne, pourquoi vous révolter contre la durée du malheur ; la sainteté infinie qui, de la même main, dispense ses grâces et lance ses foudres, poursuivrait-elle moins le crime qui l'offense, qu'elle ne favorise la piété qui l'honore; plaignez-vous de sa magnificence avant de murmurer de sa sévérité. Adorez l'une et l'autre, désirez et fuyez, espérez et tremblez.

La comparaison des deux éternités a toujours fort embarrassé les hérétiques qui ont contesté celle de l'enfer, parce qu'il n'est entre elles aucune raison de différence. Aussi Origène donnait des bornes à toutes les deux, il avançait sur une idée toute païenne, que les âmes par une espèce de métempsycose, après avoir, pendant quelque temps, subi la peine ou possédé la gloire, revenaient dans de nouveaux corps, fournir une nouvelle carrière et par de nouveaux péchés ou de nouvelles vertus, mériter encore un paradis ou un enfer de quelques siècles, sans que le jeu de ces vicissitudes éternelles, aussi triste pour l'homme, qu'indigne de la majesté de Dieu, dût avoir jamais de fin : *Alternantis sine cessatione, beatitudinis et miseriæ et statutis sæculorum intervallis ab illis ad istos reditus interminabiles.* (Aug., *De civit. Dei.*, l. XXI; c. 17.) Ce système dans le fonds admettait une vraie éternité de biens et de maux, mais il était faux et ridicule par cette vicissitude perpétuelle aussi bizarre qu'injuste. Pourquoi priver de la gloire une âme toujours sainte qui ne cesse pas de la mériter et délivrer du supplice des criminels endurcis qui le méritent toujours? Commet-on dans le ciel quelque péché qui attire la disgrâce? Pratique-t-on dans l'enfer quelque vertu qui obtienne le pardon? Quoi ! cet homme si zélé en apparence pour la miséricorde divine, en oublie-t-il les intérêts? Il ne peut souffrir qu'on refuse la grâce à un damné qui en est indigne ; il en dépouille le saint à qui elle est due. Aveuglement étrange de l'esprit humain, en voulant être plus miséricordieux que Dieu même, on détruit en effet sa miséricorde; pour rassurer les démons on fait trembler les anges, pour finir la punition du coupable, on anéantit la récompense de l'innocent. Ce n'est plus le vice qui est à plaindre, il peut tout espérer; c'est la vertu, elle a tout à craindre, elle est d'autant plus misérable que la possession passagère du bonheur lui en rendrait la crainte plus vive et la privation plus sensible.

4° Le jugement qui prononce, présente les mêmes traits de ressemblance et la même règle de proportion. C'est pour le faire mieux sentir, comme remarque saint Bernard, qu'au jour du jugement, mettant l'enfer et le paradis en contraste, Dieu rassemblera les bons et les méchants, ouvrira le livre de leurs consciences et leur prononcera leur arrêt, que la sentence des bons précèdera même celles des méchants. Voyez l'excès de mon amour, dira-t-il aux réprouvés, le paradis en dépose, que ma justice s'exerce à son tour, que l'enfer en soit le théâtre. J'ai assez prouvé l'un, pour avoir droit d'écouter l'autre. Les cantiques mêlés aux larmes, les délices aux horreurs, la sainteté au péché se prêtent un jour mutuel. Aussi juste que clément, je ne mets d'autres bornes à ma vengeance que celles que j'avais mises à ma bonté. A-t-on droit de se plaindre que la haine égale la tendresse, que la colère imite la clémence? Allez donc, allez prendre la place, vous, celle que vos vertus vous ont acquise, vous, celle que vos crimes vous ont préparée, le ciel

vous appelle avec les anges, l'abîme vous attend avec les démons. Bénédiction et malédiction, un cachot et un royaume, des diadèmes et des chaînes, venez, retirez-vous, éternité pour tous les deux, allez au feu éternel : *Ite in ignem æternum.* (*Matth.*, XXV, 41.)

Avouons-le cependant, il y a une différence infinie entre ces deux éternités, qui ne fait que démontrer la vérité de celle de l'enfer. On est à la rigueur plus obligé à la peine qu'on n'a de droit à la récompense. Quoique toutes les deux soient également certaines, l'éternité du supplice a quelque chose de plus convaincant que l'éternité de la gloire. L'enfer est plus nécessaire que le paradis. Les services que l'homme rend à Dieu, bien au-dessous des outrages qu'il lui fait, sont après tout si peu de chose, qu'en les récompensant éternellement, Dieu se montre en quelque sorte moins magnifique et libéral que prodigue. Les plus grands travaux des saints seraient assez payés par quelques jours, quelques moments de jouissance. Ces travaux sont le fruit de la grâce, ils en retirent tout le prix, et quoique l'homme y coopère librement, il y met si peu du sien qu'en couronnant nos mérites, Dieu couronne ses bienfaits; le péché est l'ouvrage de l'homme seul. Est-il assez de supplices pour un téméraire qui outrage son Créateur? L'homme de bien ne fait que son devoir. Pour peu que Dieu fasse, il en fait toujours assez, il en fait toujours trop; mais le pécheur est inexcusable, Dieu ne peut se dispenser de le punir. Sa sévérité ne vient que de notre malice, sa récompense ne vient que de sa bonté. S'il y a un paradis, il y a donc un enfer; si le paradis est éternel, l'enfer doit l'être; n'y eût-il point de paradis, il y aurait un enfer; le paradis ne fût-il pas éternel, l'enfer le serait : *Servi inutiles sumus.* (*Luc.*, XVII, 10.)

5° L'exécution de l'arrêt sous le pinceau de l'Ecriture est peinte des mêmes couleurs. Les méchants iront au supplice éternel, les justes à la vie éternelle. Voyez le ciel et la terre s'ouvrir en même temps, une route lumineuse se forme jusqu'à cette entrée brillante dont les portes éternelles levées, laissent voir cet heureux séjour, où les plus grandes beautés, les voluptés les plus pures naissent en foule sous les pieds de ses habitants. Une épaisse fumée, des feux étincelants, des flammes sombres s'élèvent du fond de l'abîme creusé dans les entrailles de la terre, où la mer, immense et sans fond, de tous les maux rassemblés engloutit les maudites victimes qu'on lui abandonne. Les saints chargés de palmes, ornés de diadèmes, élevés au-dessus des nues, vont avec les anges, à la suite de leur chef, orner son triomphe, composer sa cour, chanter ses louanges, partager sa gloire, prendre possession de son royaume. Goûtez leur joie, entendez leurs cantiques, admirez leurs trésors. La foule des pécheurs, pêle-mêle avec les démons, comme les flots tumultueux d'un torrent débordé s'écoule rapidement, tombent précipitamment, sont ensevelis subitement dans ce gouffre profond, investis, pénétrés, dévorés par ces brasiers ardents qu'allume le souffle de la colère céleste : entendez les cris, les hurlements, les blasphèmes dont les cavernes infernales mugissent; tout se ferme dans l'instant pour ne plus s'ouvrir : *Ibunt in supplicium æternum.* (*Matth.*, XXV, 46.)

De ces deux empires éternels de la divine justice, l'un peint l'autre, l'un prouve l'autre, l'un fait l'autre. Bonheur infini, vous en éloignez tous les maux, enfermez tous les biens et les surpassez; malheur complet, vous en éloignez tous les biens, réunissez tous les maux et enchérissez sur eux; état immuable de part et d'autre, dépouillé ou jouissant de tout. Un Dieu perdu ou possédé, ténèbres épaisses, vive lumière, confusion ou gloire, plaisir ou douleur, consolation ou remords de la conscience; partout souvenir du passé et assurance certaine de l'avenir; l'un lève les difficultés de l'autre sur la nature, la durée, la justice des tourments par la nature, la durée, la justice des délices; sur la haine de Dieu, par son amour, sa rigueur par sa miséricorde, l'un fait l'autre; quel reflux de douleur pour l'infortuné qui voit ce qu'il a pu gagner et ce qu'il a perdu! quel doux transport pour celui qui apprécie ce qu'il pouvait perdre et ce qu'il a gagné! J'ai pu, j'ai dû être sauvé; j'ai pu, j'ai dû être damné : voilà ma place. Quelle fureur! quel ravissement! C'est ce qu'opère au jour du jugement l'affreuse comparaison, l'affreuse séparation des bons et des méchants ; vis-à-vis les uns des autres, à la droite et à la gauche du Juge, ce seront autant de traits de feu et de lumière qui les éclaireront sur la cause de leur destinée, sur le mérite de leurs œuvres, sur la justice de leur sentence. Voilà l'enfer du mauvais riche et le paradis du Lazare; l'un du haut des cieux aperçoit les brasiers qui dévorent le coupable, l'autre du fond des brasiers voit dans le sein d'Abraham la félicité du juste. Tout l'enfer se peint aux yeux du saint, il en tressaille de joie et bénit la main qui l'en a préservé. Tout le ciel se peint aux yeux du pécheur, il en frémit d'horreur et blasphème la justice qui l'y a précipité. Abraham enfonce le trait, en lui rappelant les biens et les maux, les péchés et les vertus d'une autre vie qui lui ont attiré la triste révolution dont il ne cessera jamais de gémir : *Memento, fili, quia*, etc. (*Luc.*, XVI, 25.)

En second lieu, un châtiment est non-seulement une réparation, mais encore un préservatif, et à ce titre Dieu doit l'éternité de l'enfer aux hommes qui sont sur la terre. C'est la seule barrière suffisante au vice, le seul motif suffisant à la vertu, et le seul bien suffisant de la société, à peine même suffit-il à la faiblesse humaine. Quelle digue en effet opposer à l'inondation générale du crime ; quel frein à la fureur impétueuse des passions sans la crainte de l'éternité. Toute punition qui doit finir, quelque grande qu'on la suppose, sera toujours médiocre. L'homme sent son immortalité, il est instruit qu'il

doit survivre à sa disgrâce. Le bonheur qui suivrait le châtiment le dédommagerait enfin d'un malheur passager, et l'espérance en adoucirait l'amertume. Tout ce qui est éloigné et qui passe fait peu d'impression ; que serait-ce, si cette étincelle de peine allait s'évanouir dans le délai qui la précède et le terme qu'on s'en promettrait? L'enfer ne serait qu'un songe. Qui maintiendrait la probité, la fidélité, la charité? Quel asile serait ouvert à la pureté des mœurs? Quel défenseur aurait la religion? De quel appui pourrait s'étayer l'autorité, si la volupté, l'intérêt, l'irréligion, la révolte couraient si peu de risque? Un scélérat se joue d'une prison, d'un exil de quelques années, il se jouerait de la mort la plus cruelle, s'il devait en ressusciter. Eh! quoi, la crainte d'une éternité humaine, par la mort infâme que fait subir la sentence du Juge, ni celle d'une éternité divine par la mort surnaturelle qu'impose le jugement de Dieu, ne sont que de faibles barrières à l'audace effrénée du pécheur. Qui pourrait arrêter ses attentats, s'il se flattait d'en être quitte après quelque temps de douleur? Point de probité sans religion, point de religion sans éternité.

Il en serait de l'enfer comme du purgatoire : feux terribles aussi ardents que ceux de l'enfer, remords aussi cuisants, perte aussi sensible, à l'éternité près, empêchez-vous bien des péchés véniels? Qui vous redoute, qui pense à vous, qui est touché du malheur de ceux que vous châtiez? Hélas! n'êtes-vous pas souvent l'objet des doutes de l'hérésie et des railleries du libertinage? Impiétés, injustices, impuretés, passions bien plus violentes, on vous commettrait avec aussi peu de scrupule que des fautes légères, si l'enfer comme le purgatoire était borné dans sa durée. Ajoutons une raison très-vraie, quoique peu frappante pour le commun des hommes. Le péché mortel et le péché véniel ne diffèrent pas seulement du plus ou moins, mais essentiellement par leur nature; leur châtiment doit donc être essentiellement différent. Un peu plus ou moins de rigueur ou de durée ne suffisent donc pas pour caractériser ces deux genres de fautes et de peines. L'enfer ne répondrait pas au péché mortel, s'il n'était qu'un purgatoire plus long; l'éternité seule est proportionnée à une offense qui détruit la grâce, éteint l'amitié de Dieu, donne la mort à l'âme. Elle en est seule la réparation et le préservatif; Dieu doit l'enfer au purgatoire. Quelles ne seraient pas les justes plaintes de ces âmes infortunées! Nous, qui n'avons pas perdu la charité, qui ne cessons encore d'aimer et de bénir Dieu au milieu des flammes, nous qui n'avons à nous reprocher que quelques faiblesses presque inséparables de l'humanité, nous serions traités comme les blasphémateurs, les calomniateurs, les sacriléges; délivrés enfin comme nous des supplices, nous les verrions partager notre gloire, et souiller par leur présence un séjour qui ne fut fait que pour la vertu!

D'un autre côté, sans une récompense éternelle, la vertu aurait-elle assez d'attraits? Si l'homme juste, malgré l'espérance qui le soutient, se trouve encore si lâche, que serait-ce si, au milieu de l'orage, il ne pouvait atteindre, après tant de travaux et d'épreuves, que quelque alternative de repos? Volupté trop séduisante, qui vous fuirait? Rigueurs de la pénitence, qui vous embrasserait? Horreurs du martyre, qui vous souffrirait, si une couronne immortelle ne nous dédommageait? Dieu mérite sans doute par lui-même les plus difficiles sacrifices, n'y eût-il ni châtiment à craindre, ni récompense à espérer? Mais est-il bien commun, est-il bien facile, cet amour si désintéressé, qui ne cherche que Dieu seul? L'homme est trop faible pour n'agir que par ces vues sublimes et pouvoir se passer d'un motif si propre à réprimer les passions et animer la ferveur. La vue de la récompense, disait David, m'engage à remplir votre loi : *Inclinavi cor meum propter retributionem.* (*Psal.* CXVIII, 112.) Nous serions les plus malheureux des hommes si nous n'espérions une autre vie : *Si in hac vita tantum sperantes, miserabiliores sumus omnibus hominibus.* (I *Cor.*, XV, 19.)

Si de si grands intérêts sont nécessaires pour prévenir le vice, ils le sont bien davantage pour l'arracher d'un cœur corrompu par une sincère conversion. Que de victoires à remporter sur des passions dominantes, sur des occasions à tout moment renaissantes, sur les objets les plus séduisants, qui se jouent de tous nos efforts! Que de victoires sur l'ascendant de l'habitude, sur la force du tempérament, sur les ténèbres de l'aveuglement, sur l'opiniâtreté de l'endurcissement qui rendent tous les moyens inutiles! Que de victoires sur de vils intérêts, des plaisirs piquants, d'anciens préjugés, des exemples, des discours pernicieux qu'on trouve sur tous ses pas, et qui sèment partout mille obstacles! Que de victoires sur un monde dont on goûte les pompes et craint les railleries, sur une chair dont on sent les révoltes et dont on aime les faiblesses, sur un démon, dont les piéges nous trompent et les assauts nous renversent, et à qui l'état du péché a donné un si grand empire! La conversion du pécheur est un miracle; venez donc l'opérer par une sage crainte, effrayante éternité. Venez combattre tant d'ennemis, briser tant de liens, soutenir tant de faiblesses. Venez opposer de plus grands intérêts, et les seuls véritablement grands, aux frivoles mais trop séduisants intérêts dont le vice fait aimer ses traits empoisonnés. Quelle grâce puissante que celle où Dieu se sert de vos horreurs pour détruire en nous le péché qui les fait naître!

La menace de l'éternité est donc autant un effet de la miséricorde de Dieu, que l'exécution est un effet de sa justice. Je vois un roi plein d'amour pour ses sujets qui porte des lois sévères, fait élever des échafauds et des roues, et punit avec éclat. Est-ce par cruauté? Non, c'est par bonté, pour arrêter le crime en intimidant les méchants, s'épar-

gner, par une sévérité apparente, une sévérité trop réelle que le désordre arracherait à son cœur. J'entends un père plein de tendresse, qui pour toucher son fils emploie les menaces les plus effrayantes. Disgrâce sans retour, exil de la maison paternelle, privation de mon héritage : voilà mon fils, dit-il d'un visage irrité, à quoi vous vous exposez ; n'attendez point de grâce, vous me trouverez inflexible. Est-ce cruauté? Non, c'est bonté, c'est amour. Il veut le rendre vertueux et digne de l'héritage qu'il lui destine. Il n'en faut pas moins pour toucher les hommes. Insensibles aux charmes de la vertu, ils ont besoin qu'on leur fasse une heureuse violence, que la crainte et l'espérance du plus grand objet opère enfin ce que des motifs plus nobles auraient vainement tenté. Devenez donc, Seigneur, terrible à ce prix; tonnez; menacez par miséricorde, afin de n'être pas obligé de frapper par justice, faites luire l'enfer à nos yeux et briller les couronnes éternelles ; faites-nous sentir l'horreur d'un supplice qui ne finit jamais, et le prix d'un trésor que la rouille ne consume point : *Descendant in infernum viventes* (*Psal.*, LIV, 16.) *ut non descendant morientes.* Doit-il nous en coûter de sacrifier un plaisir d'un moment pour éviter une éternité de supplices : *Momentaneum quod delectat, æternum quod cruciat ;* et de souffrir un moment de tribulation pour acquérir un poids éternel de gloire : *Momentaneum et leve tribulationis æternum gloriæ pondus operatur.* (*II Cor.*, IV, 17.)

Personne n'en a jamais été plus vivement frappé que David. Je pense sans cesse à l'éternité, disait-il, je l'ai continuellement dans l'esprit; c'est mon occupation la plus ordinaire : *Cogitavi dies antiquos, et annos æternos in mente habui.* (*Psal.* LXXVI, 6.) Dans le trouble et l'horreur dont je suis saisi, mon esprit s'égare, mon cœur s'afflige, ma langue embarrassée se refuse à mes plaintes, je garde un profond et morne silence : *Turbatus sum et non sum locutus* (*ibid.*, 5); le sommeil fuit mes paupières, je ne puis goûter un moment de repos, je préviens le lever du soleil et les veilles les plus avancées, toutes mes nuits se passent à y réfléchir : *Meditatus sum nocte cum corde meo.* (*Ibid.*, 7.) Quoi ! me disais-je, est-il bien possible que Dieu réprouve l'homme éternellement, que jamais le mur de séparation ne puisse être détruit, jamais sa justice apaisée, jamais son arrêt retracté : *Nunquid in æternum projiciet Deus?* (*Ibid.*, 8.) Il ne se laissera jamais toucher de la misère de la créature; ce Dieu si miséricordieux, ce père si tendre fermera son oreille aux gémissements, son cœur à la compassion ? *Non apponet ut complacitior sit adhuc.* (*Ibid.*) Quoi ! de siècle en siècle, de génération en génération, il n'écoutera plus sa clémence, il frappera les mêmes coups, il allumera ces mêmes brasiers? *An in finem misericordiam abscindet a generatione in generationem?* (*Ibid.*, 9.) Quoi ! il en perdra totalement le souvenir, il en effacera tous les vestiges! et sa passion et ses mérites, et ses grâces et son amour, tout est anéanti à ses yeux? *Aut obliviscetur misereri Deus.* (*Ibid.*, 10.) Quoi! il pourra faire cette violence à son cœur, en étouffer tous les mouvements, : *Aut continebit in ira sua misericordias suas.* (*Ibid.*) Taisez-vous, faible raison, évanouissez-vous, vaines difficultés : affreuse mais trop certaine vérité ! Prévenons un si grand malheur par une prompte conversion. J'examine ma conscience, j'en fouille tous les replis, j'en déteste, j'en corrige toutes les iniquités : *Scopebam spiritum meum.* (*Ibid.*, 7.) Je l'ai dit, c'en est fait, je n'avais que trop différé; oui, c'est tout à l'heure que je commence : *Dixi nunc cœpi.* (*Ibid.*, 11.) C'est un miracle de la droite du Très-Haut. Je lui en dois la plus vive reconnaissance et la plus constante fidélité : *Hæc mutatio dexteræ Excelsi.* (*Ibid.*) A son exemple, et sur son témoignage, affermissons notre foi. A son exemple et à son invitation, embrassons la pénitence, ne négligeons rien pour prévenir, pour éviter un malheur éternel et acquérir une gloire éternelle.

DISCOURS II.

SUR L'ÉTERNITÉ DE L'ENFER.

Ambulate in flammis quas succendistis. (*Isa.*, L, 11.)

Marchez au milieu des flammes que vous avez allumées.

Il est trois sortes de maux dans le monde : les maux naturels de la vie, qu'on appelle le mal physique, le mal moral du péché, et le mal éternel de la damnation ; celui-ci n'est que l'assemblage des deux autres par la perpétuité du péché qui mérite la peine, et de la peine qui punit le péché. Le mal physique sur la terre en est le prélude et l'image; l'enfer n'est que la douleur portée à son comble. Le mal moral en est la cause et le germe ; l'enfer n'est que le péché développé et éternisé. Quoique les maux naturels soient très-souvent le fruit de nos passions ou l'effet de notre imprudence, et par conséquent volontaires dans leur principe, cependant ils ne dépendent pas absolument de nous, nous naissons malheureux, nous ne disposons pas des événements, nous sommes souvent la victime innocente des persécutions, et accablés sans être coupables. Mais comme nous pouvons toujours en faire un saint usage, en tirer un grand fruit, et par là les changer en bien, ou en abuser par notre faute et les rendre à jamais funestes, nous exerçons sur eux une sorte de liberté qui, les faisant entrer dans l'ordre moral, en fait la matière de la vertu ou du vice.

Le mal du péché est toujours notre ouvrage : il n'en aurait pas la tache, il n'en mériterait pas la peine, s'il n'était commis avec liberté. Le mal éternel n'en est que la suite. On s'y est donc librement engagé, en commettant le péché qui nous y soumet; d'où il est aisé de conclure, avec saint Chrysostome, qui le prouve au long dans un discours exprès, que l'homme n'est blessé que par lui-même : il ne l'est ni par ses maux naturels, qui ne sont rien qu'autant qu'on

en enfonce les traits par l'impatience, qui sont même un bien quand on en sait profiter; ni par le mal du péché, ni par celui de l'enfer dont on s'est volontairement chargé par sa faute. N'imputez vos malheurs à personne; vous êtes votre véritable ennemi et le seul redoutable. Tous les autres n'ont de prise qu'autant que vous êtes d'intelligence avec eux. Ils ont beau se liguer contre vous et faire mille efforts pour vous perdre. Toute la puissance des ténèbres ne vous arrachera pas un péché véniel, si vous ne voulez. Le péché et le châtiment sont donc votre ouvrage : *Parturit injustitiam, concepit dolorem et peperit iniquitatem.* (*Psal.* VII, 15.)

Je sais bien qu'on ne désire que le plaisir du péché, et que personne ne voudrait en recevoir la tache, en contracter la dette, en subir la peine, mais on a beau faire. Il faut se soumettre aux charges, quand on veut profiter des avantages. Il en est partout de même. Le soldat veut-il être blessé? le marchand cherche-t-il le naufrage? le malade se plaît-il à l'amertume des remèdes? un acheteur n'aimerait-il pas mieux acquérir sans donner de l'argent? Est-il moins vrai qu'ils en contractent librement l'obligation, et qu'ils ne peuvent s'en prendre qu'à eux-mêmes quand ils en sont la victime? Cet acquéreur n'est-il pas déterminé à payer le prix convenu, ce malade à souffrir une opération douloureuse, ce marchand, ce soldat, à courir les risques des blessures, du naufrage? Quoi! vous vous plongez le poignard dans le sein, et vous ne voulez pas mourir! vous vous dépouillez de tous vos biens, et vous ne voulez pas être pauvre! Voilà les conditions du marché, elles en sont inséparables : le péché et l'enfer, la vertu et le paradis. Consultez-vous, vous êtes le maître du choix. Voilà le bien éternel, le feu et l'eau, la vie et la mort. Portez la main à ce qui vous plaira; mais en commettant le péché, auquel vous savez que la peine est attachée, attendez-vous à la subir : *Apposui tibi ignem et aquam.* (I *Eccli.*, XV, 17.) L'enfer est donc renfermé dans la volonté du pécheur, puisqu'il fait partie de l'objet qu'il a si librement embrassé. La réprobation éternelle n'est que l'exécution du contrat qu'il a passé avec Dieu.

C'est ce que l'Ecriture appelle concevoir la douleur, engendrer la mort, enfanter la malédiction. Image vive, qui fait voir l'enfer dans le cœur de l'homme, comme un enfant dans le sein de sa mère, qui déchire les entrailles qui l'ont porté, et que la consommation du péché fait entrer dans la mort éternelle. La concupiscence en jeta d'abord le malheureux germe; formé avec connaissance, entretenu avec réflexion, fortifié par l'habitude, croissant par la réitération, parvenu à sa maturité par l'endurcissement, enfin mis au jour par l'impénitence, il reçoit de la justice divine le sceau ineffaçable de la condamnation. Quel laborieux enfantement! au milieu des gémissements et des larmes, des remords des et troubles, de la crainte et du désespoir, dans les angoisses de la mort, à la vue des abîmes ouverts, cet enfant de malédiction écrase sans retour, en naissant, le parent qui lui donna l'être, et le fera à jamais repentir du détestable moment qui le lui donna : *Concupiscentia parit peccatum, peccatum generat mortem.* (*Jac.*, I, 15.)

Quel affreux changement! La coupe du péché fut d'abord délicieuse; mais qu'elle sera amère quand on en boira le poison jusqu'à la lie! Ce fut une gloire flatteuse, une riche acquisition, une douce volupté. Aussi le désira-t-on avec ardeur, s'y livra-t-on avec transport, le goûta-t-on avec ivresse, y persévéra-t-on avec obstination. On en fut d'abord effrayé, la conscience en faisait les plus vifs reproches, mais la passion fit tout oublier, braver, mépriser. On ne voyait pas que, malgré cette diversion, cet aveuglement volontaire, on courait après l'éternité avec la même ardeur qu'après le péché, puisqu'elle y est attachée. Quel repentir, quels regrets aussi désespérants qu'inutiles vont suivre son insensée fureur, lorsque son iniquité retombant sur sa tête, le pécheur sera forcé d'en recueillir ce qu'il aura semé! Son plaisir l'inondera d'amertume, sa gloire le couvrira de confusion, son choix le déchirera de remords, dans ces brasiers immortels, auxquels, avec une parfaite connaissance, il s'est lui-même éternellement dévoué. C'est ce que nous allons faire sentir dans ce discours. Nous avons démontré la justice de l'éternité considérée dans Dieu, qui y condamne et le doit; nous allons la démontrer encore dans le pécheur qui la mérite et la veut, et la mérite parce qu'il la veut; il s'y expose avec témérité, il la choisit avec liberté, il la désire avec fureur, il y persiste avec obstination, peut-il se plaindre de la rigueur d'un châtiment qu'il s'est lui-même imposé? *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Par une témérité bien criminelle et trop commune, vous osez, pécheur, vous osez citer le souverain Juge à votre tribunal, censurer ses arrêts, et lui dire comme Job, mais dans un sens bien différent : Montrez-moi donc en quoi je mérite un châtiment si rigoureux : *Indica mihi cur me ita judices.* (*Job*, X, 2.) Bien plus coupable que les damnés, en qui l'aveuglement, le désespoir, l'excès de la douleur semblent rendre plus excusables les blasphèmes que vous proférez avec une entière liberté contre un maître dont vous recevez tous les jours, et dont vous pouvez encore espérer les bienfaits. Dieu n'a pas besoin de se justifier, et pensez-vous qu'il gardera toujours le silence et ne prendra pas en main la cause de la justice outragée? Il sera sans doute intimidé par votre présence, embarrassé par vos raisonnements, déconcerté par votre adresse, convaincu d'un excès de rigueur, et obligé enfin de rétracter ses arrêts et réparer son injustice : *Nunquid timens arguet te?* (*Job*, XXII, 4.)

Mais c'est vous faire trop de grâce d'appeler en témoignage le ciel et la terre, de cher-

cher dans la grandeur de Dieu, dans les mérites du Sauveur, dans le prix des récompenses, dans les besoins de l'humanité, des raisons en quelque sorte étrangères pour justifier l'éternité de l'enfer. C'est dans votre cœur même que j'en trouve la preuve la plus convaincante. Oui, pécheur, votre cœur plaidera éternellement la cause de Dieu, non-seulement parce que votre conscience vous en fera sentir évidemment la justice, mais encore parce que l'éternité de l'enfer est votre ouvrage. Dieu ne la voulait pas : *Nolo mortem peccatoris.* (*Ezech.*, XXXIII, 9.) C'est vous qui la voulez, qui vous y condamnez, qui forcez Dieu à vous y précipiter; il ne le fait qu'à regret, ce n'est qu'en gémissant qu'il se venge ; *heu! vindicabor.* (*Isa.*, I, 24.) Rassasiez-vous donc au milieu de vos œuvres, vivez au milieu des flammes que vous avez allumées, soyez-en à jamais dévoré. 1° Vous vous y exposez avec connaissance; 2° vous la choisissez avec liberté : *Ambulate in flammis quas accendistis.*

1° On s'y expose avec connaissance. C'est un voyageur qui, connaissant une mer orageuse, semée d'écueils, célèbre en naufrages, monte témérairement sur un vaisseau fragile et court en insensé tous les dangers de la plus périlleuse navigation. Que le pécheur croie l'éternité en chrétien, qu'il la combatte en impie, qu'il la néglige en indifférent; il en est instruit, et il est toujours vrai que par son péché il en brave volontairement tous les risques. La témérité d'un païen et la justice de l'arrêt qui l'y condamne ont quelque chose de moins frappant, il n'en a qu'une faible idée. Cependant cette connaissance suffit pour le rendre inexcusable, quand il s'y expose, comme la connaissance de la loi naturelle le rend inexcusable quand il la transgresse. Il en est si invinciblement frappé, qu'il la suppose dans ses fables. S'il est permis de citer ici ses erreurs, et de tirer du sein des ténèbres la lumière de la vérité, nous y en trouverons une sorte de preuve convaincante. La justice des peines éternelles se fait jour jusque dans la sombre nuit du paganisme. Ces perpétuelles transmigrations des âmes, ce Prométhée cloué sur un rocher, dont le foie toujours renaissant fournit sans cesse des aliments à un vautour affamé; cette pierre qui tombe dès qu'on l'a portée sur le haut d'une montagne, cette roue qui tourne continuellement et entraîne le malheureux qui y est attaché; ces eaux fugitives qui s'échappent d'un tonneau percé qu'on est obligé de remplir; l'élévation des héros à la dignité de demi-dieux; ce séjour éternel des gens de bien dans les champs Elysées, et cent choses de ce caractère, font voir que la raison seule a su apprendre à des infidèles qu'il était juste que les châtiments et les récompenses de l'autre vie fussent éternels. Pouvaient-ils même, dans les principes de leur religion, n'en pas redouter le hasard sans une grande folie et un grand crime? *Ipsi sibi sunt lex.* (*Rom.*, II, 14.)

Dans un chrétien cette justice saisit par son évidence. Ce ne sont pas des fables dont une crédulité superstitieuse ait fait des dogmes, et dont la ridicule bizarrerie décrédite l'autorité. C'est la parole de Dieu qui l'a instruit, qui l'a convaincu, qui a excité ses remords. Le chrétien sait, il croit, il fait profession de croire comme un dogme capital de sa religion, que le péché mérite une peine éternelle. Il peut mourir après l'avoir commis, sans en avoir fait péitence. Ce danger est continuel, chaque moment peut être le dernier de sa vie, tous les lieux peuvent lui servir de tombeau, mille accidents peuvent l'y précipiter. Ce danger est prochain, rien ne garantit la durée de la vie, elle est courte, elle s'envole avec rapidité, il s'en est déjà écoulé la plus grande partie. Ce danger est inévitable : puissance, richesse, gloire, talent, mérite, vertu, rien ne met à couvert des traits de la mort; l'arrêt est porté, il est irrévocable; il a été exécuté, il s'exécute tous les jours sur mille autres. Quoi! vous croyez que si vous mourez dans le péché, vous serez damné éternellement, et vous osez le commettre, vous osez y persévérer! Vous voyez tous les jours que la mort vient le moins qu'on y pense, et vous pouvez vivre tranquille, et tous les jours par de nouveaux crimes vous augmentez ce danger et rendez l'enfer nécessaire. O folie! ô égarement! ô fureur!

2° Je vais plus loin : osez-vous combattre l'éternité en impie, la négliger en indifférent? fût-elle douteuse, ne fût-elle que vraisemblable, que possible, je ne vous dirais pas moins, faites tous vos efforts pour l'éviter. Les précautions qu'exige la prudence sont indépendantes de la certitude. Pour peu qu'un si grand mal ait du doute, on est inexcusable, c'est le comble de la folie de s'y exposer. 1° L'éternité est possible. Vous pouvez être damné éternellement, et vous ne frémissez pas! L'éternité n'est que l'effet nécessaire de l'impuissance absolue du damné et de la souveraine indépendance de Dieu. Impuissance absolue d'acquérir le ciel, l'homme pécheur n'y a aucun titre; d'obtenir la grâce, il n'y a aucun droit ; de s'acquitter de ses dettes, il n'a aucun mérite ; de faire de bonnes œuvres, il n'a aucune liberté, ni puissance de briser ses chaînes, d'ouvrir sa prison, d'éteindre ses feux, de calmer ses remords, de contenir les démons; il n'a aucune force, impuissance essentielle à sa nature, attachée à son état, imposée en punition, volontaire par son choix, méritée par sa malice ; il n'y a donc en lui rien qui lui laisse la plus légère espérance. Dieu n'est pas moins indépendant que l'homme est assujetti; maître du choix, de la mesure, de la durée du châtiment, il crée l'enfer, allume ses brasiers, anime la sensibilité, irrite les bourreaux; maître de l'étendue de la satisfaction, il pèse la faute, évalue la dette, fixe le paiement ; la balance est en ses mains. Maître de ses dons, qui peut le forcer à faire grâce? Il a plus de droit que l'empereur Tibère de dire à ses ennemis : vous me demandez de faire cesser vos peines par la mort. Un ennemi moins irrité

pourrait y consentir. C'est la durée de la peine que je demande, chez moi la mort est un bienfait : *In regno meo mors impetratur.* Sentiment inhumain et injuste dans l'homme. La distance de l'agresseur à l'offensé n'est pas infinie, ses droits, ses dignités, ses bienfaits, tout est borné; ses offenses le sont de même, et ne peuvent ériger des réparations infinies. L'homme n'est pas souverain, il a des lois, il a des règles d'équité à suivre. Ces mêmes raisons rendent le péché un mal infini, sa réparation une dette infinie, ou plutôt le rendent irréparable; Dieu est souverainement libre, souverainement puissant; en lui tout est arbitraire : *De fine pœnæ loqueris, ego pœnam volo.* Le Seigneur, en vous menaçant d'une peine éternelle, ignorait-il ses forces, ou veut-il en imposer par une vaine ostentation? Quelle borne voulez-vous donc mettre à sa puissance divine? à quel temps la limitez-vous? S'il peut conserver un jour l'activité du feu et la sensibilité de l'âme, pourquoi non pas un siècle, un million de siècles, une éternité? Son bras doit-il être enfin racourci? Maître de tous les temps comme de tous les êtres, n'en détermine-t-il pas à son gré l'existence? C'est par son ordre que notre feu a besoin d'aliments et consume tout, et par son ordre que celui de l'enfer conserve tout et se conserve lui-même. Ici-bas tout périt, dans l'éternité tout est indestructible. Cette parole toute-puissante qui ressuscite les morts, multiplie les pains, calme les tempêtes, a créé un monde fragile, créera un monde nouveau qui ne sera jamais détruit; il y fera régner la mort, multipliera les douleurs, perpétuera les orages. Glaive du Seigneur, ne vous arrêterez-vous pas? Mais comment s'arrêterait-il? le même Dieu qui l'a tiré du fourreau sans retour lui ordonne de frapper: *Eduxit de vagina irrevocabilem, quomodo cessabit cum Dominus jusserit ei?* (*Ezech.*, XXI, 5.) Quoi! l'enfer est possible, vous pouvez y être précipité, et vous ne frémissez pas! *Potuisti peccare?*

2° L'éternité est non-seulement possible, mais très-apparente, puisqu'elle n'est qu'une imitation, une compensation, une réparation très-équitable. Imitation de ce que font tous les jours les hommes, de ce que fait le pécheur lui-même, en négligeant l'éternité du bonheur par le mépris de la vertu, et voulant l'éternité du malheur par sa détermination, comme nous le ferons voir dans la seconde partie. Tous les jours les rois dans leur cour, les juges sur leur tribunal, les pères dans leur famille, les amis dans la société imposent à leur manière une espèce d'éternité. Déshériter un enfant, rompre avec un ami, disgracier un courtisan, dégrader un criminel, confisquer ses biens, le condamner à une prison, à un exil, à des galères perpétuelles, tout cela porte sur l'éternité, autant qu'il dépend de l'homme. Ce seul acte embrasse toute la vie et tous les maux que leur fera souffrir la perte de l'honneur, des biens, de la liberté. Toute sentence de mort produit le même effet dans l'intention de celui qui la porte. C'est pour toujours, sans espérance de retour qu'on est retranché de la société, et privé de la vie. Toutes ces peines, il est vrai, sont par événement bornées; mais il ne tient pas à ceux qui les décernent qu'elles ne soient éternelles, tant la justice de l'éternité est empreinte dans tous les esprits. Compensation de gloire dont la comparaison du paradis et de l'enfer forme une démonstration accablante. Un saint dans le ciel rend gloire à Dieu pendant l'éternité; un damné en se perdant prive Dieu de cette gloire éternelle, il doit la lui rendre par ses supplices. Sa punition doit donc durer autant qu'auraient duré ses adorations. Une personne divine peut seule offrir par ses mérites une gloire infinie dans un seul acte. La créature ne peut en trouver d'équivalents que dans la durée éternelle. Quel affreux retour pour un damné! J'aurais honoré Dieu à jamais, et je l'offense toujours; à jamais je lui aurais plu, et je lui déplairai toujours. Oui, dans ce moment même, je louerais Dieu, et je le blasphème; je trouverais mon bonheur dans mes hommages, et je trouve mon malheur dans mes offenses. Ces réflexions rendraient un cœur bien fait inconsolable, elles jettent dans le désespoir un cœur rebelle. La vue des perfections divines et l'injustice de la révolte lui arrachent les mouvements les plus vifs et les plus affligeants, le couvrent de honte et le remplissent d'horreur pour lui-même. Enfin réparation de la gloire de Dieu. Enfer, affreux enfer, redoutable théâtre de sa grandeur, terrible exercice de ses droits souverains sur les cœurs les plus endurcis et sur les esprits les plus aveugles; bien loin que ses perfections adorables y souffrent quelque atteinte, comme l'impie ose le blasphémer, il en est le chef-d'œuvre. Son éternité y éclate par la durée des peines, sa puissance par leur étendue, son immutabilité par leur constance, sa simplicité par leur assemblage, sa justice par la mesure du châtiment; sa sainteté par les motifs, sa miséricorde même en faisant une sorte de grâce au milieu d'une vengeance complète, d'une partie des peines qu'il serait en droit d'exiger, car la proportion de la peine à la faute étant arbitraire, Dieu pouvait sans injustice user de plus de rigueur. Il demeure par bonté, dit saint Augustin, au-dessous du démérite : *Citra condignum:* comme dans le ciel sa bonté récompense au delà du mérite: *Ultra condignum;* ce que saint Paul exprime par ces paroles : *Non sunt condignæ passiones*, etc. (*Rom.*, VIII, 18.)

3° Malgré tant de démonstrations qui établissent la certitude de l'éternité, veut-on qu'elle soit encore douteuse, ce doute suffit pour décider la conduite d'un homme sage, et ne pas s'exposer à un si grand danger. Que ce doute est effrayant! qu'il est essentiel d'embrasser le parti le plus sûr! Si l'on devait tirer au sort le paradis et l'enfer, l'incertitude de l'avenir devrait saisir d'horreur, et s'il était un état qui tînt le milieu, quelque avantage qu'on eût à espérer d'un sort

heureux, ce serait encore une folie de jouer un si gros jeu, s'il est permis d'employer ce ce terme. Les biens, l'honneur, la vie, tout est au-dessous du salut, et le pécheur non-seulement joue ce gros jeu, comme tous les autres hommes, non-seulement il le joue avec désavantage, comme le plus grand nombre qui se damnent; mais encore il se met par la suite dans la nécessité de perdre en jouant volontairement mal. Donnez si vous voulez dans tous les excès du libertinage et du pyrrhonisme, doutez de tout; l'éternité sera donc douteuse comme tout le reste. Vous pouvez y être condamné, vous vous y exposez, vous vous mettez dans la nécessité de la subir en faisant ce qui l'a mérité, s'il y en a. Etes-vous sages? C'est un principe général de sagesse, que dans le doute on doit prendre le parti le plus sûr. Mais ce principe, selon la nature du bien ou du mal dont on doute, et l'espèce de ce doute même, acquiert bien des degrés d'évidence. On peut risquer un petit bien pour en acquérir un grand; c'est le fondement de tout commerce. Dans la vue d'un gros profit, le marchand confie aux vents et aux flots une partie de sa fortune; on peut souffrir un petit mal pour en éviter un considérable. Un malade, pour sauver sa vie, prend des remèdes amers, souffre des opérations douloureuses. Mais quel homme sage expose un grand bien pour en gagner un petit, souffre un grand mal pour s'en épargner un petit, et brave un danger certain pour une légère espérance? La perte serait certaine, le succès n'en dédommagerait pas, ce serait l'acheter plus qu'il ne vaut. Ici tout est réuni, quelque plaisir frivole et passager, quelque mortification courte et légère, et une éternité de gloire et de supplice; la seule espérance d'une conversion incertaine, difficile, traversée, et le danger certain, évident, continuel d'une mort prématurée et d'une réprobation méritée: qu'on mette tout cela dans une balance équitable, et qu'on juge!

En effet, que risquez-vous en croyant et en vivant bien? S'il n'y a point d'éternité, vous perdrez, il est vrai, le fruit de vos peines, mais du moins ne souffrirez vous rien, puisque vous serez anéanti, perte légère dans vos idées; mais s'il se trouvait une éternité, vous serez heureux à jamais. Vous avez donc tout à espérer et rien à craindre dans le parti de la vertu; au contraire, en croyant, en vivant mal, toute votre espérance est l'anéantissement où vous trouverez l'impunité, car vous n'espérez rien, puisque tout doit périr. Affreuse ressource que l'espoir d'être anéanti, affreuse crainte que la crainte d'être. Mais vous risquez tout, car s'il se trouve une éternité, vous serez à jamais malheureux; vous avez donc tout à craindre et rien à espérer dans le parti du vice. Le juste peut dire même dans les principes de l'impie, certainement je ne serai pas malheureux, et je puis être souverainement heureux; et ce libertin doit se dire dans ses propres principes, je ne serai jamais heureux et je ne puis être souverainement malheureux. Vous plaignez, dites-vous, l'homme de bien. Quelle vie! il se refuse tous les plaisirs, il se condamne à mille travaux dans la vue d'une éternité; que deviendra-t-il s'il ne s'en trouve pas à sa mort? Il perdra peu, les peines qu'il aura souffertes, les plaisirs qu'il aura quittés, tout se sera évanoui. Il n'aura pas même tout perdu, il aura goûté l'ineffable consolation qu'on trouve dans la pratique de la vertu. Mais vous, impie! si après la vie que vous menez il se trouve une éternité, que deviendrez-vous? vous en serez à jamais la proie dans les abîmes.

Malgré l'excès de leur folie et de leur malice, puis-je ne pas gémir de leur malheur? Quel est le cœur de bronze qui y serait insensible? Hélas! regardons-nous donc dans ce miroir, le même sort nous attend si nous mourons dans le péché. Il me semble voir, selon l'expression de l'Ecriture, un troupeau de brebis que l'on mène à la boucherie, la mort se nourrit de leur chair: *Sicut oves in inferno positi sunt, mors depascet eos.* (*Psal.* XLVIII, 15.) Que de points de vue effrayants ne présente point cette idée? quelle multitude s'y précipite! quoique le sang ruisselât de tous côtés, on en immola moins dans la dédicace du temple; c'est un troupeau nombreux, ou plutôt innombrable. Que le nombre des élus est petit! *Congrega eos quasi gregem ad victimam.* (*Jerem.*, XII, 3.) Quelle facilité à s'y rendre, ils résistaient à leur pasteur, ils courent au loup, désirant d'en être la proie, se réjouissant de tomber dans sa gueule sanglante; quelle stupidité, sans s'embarrasser du danger, sans l'apercevoir, négligents sur les moyens de s'en préserver, indifférents à un plus grand intérêt; les bêtes privées de raison sont moins aveugles, elles voient le précipice, elles s'en éloignent, vous le cherchez, vous vous y jetez: *Gentes prout ducebamini euntes.* (*I Cor.*, XII, 2.) Quel affreux état! entassés les uns sur les autres, liés par des chaînes indissolubles, livrés au feu le plus ardent, rongés de vers, dévorés par les remords, salés par le feu. Les chairs des animaux, écorchés, brisés, dépécés, peignent faiblement ces affreux supplices: *Congregabuntur in congregatione unius fascis et claudentur in sæcula.* (*Isa.*, XXIV, 22.) Quelle durée! des siècles, des millions de siècles, une éternité; la victime est salée par le feu, nous l'avons dit d'après l'Evangile, pour être préservée de corruption et subsister à jamais dans les flammes: *Victima igne salietur.* (*Marc.*, IX, 48.) Victimes infortunées de la justice divine, vous l'honorez par vos châtiments, elle en a prescrit la mesure proportionément à vos fautes, elle vous en fait sentir l'exacte équité et vous force à y souscrire. Victimes de la sagesse, vous vous êtes écartées de l'ordre, vous y rentrez malgré vous, vous la louez par vos gémissements, vous contribuez à sa gloire par vos remords. Victimes de la bonté outragée, quels hommages vous lui rendez par vos regrets, qui comme le couteau sacré percent votre cœur. Ce bien si parfait, si délicieux, trop

tard connu, trop vivement désiré et perdu sans retour! La mort va se nourrir de vous à jamais : *Mors depascet eos.* (*Psal.* XLVIII, 15.) Quel lion plus carnassier, quel loup plus affamé, quel tigre plus furieux, quel léopard plus cruel! Mais elle ne fera que les brouter, comme l'herbe que le troupeau paît dans la prairie subsiste toujours dans les racines, pousse continuellement et fournit un nouveau pâturage; la racine du damné subsiste toujours, repousse et fournit à la mort un nouvel aliment : *Mors depascet eos.* D'autres interprétes veulent que les damnés soient dans l'enfer comme dans un bercail et un pâturage, où l'enfer et le démon, cet affreux pasteur, président, les enferment, les conduisent, les nourrissent, les engraissent pour les supplices, deviennent elles-mêmes leur aliment, comme il est dit que celui qui fait une communion sacrilége boit et mange sa condamnation : *Judicium sibi manducat et bibit.* (I *Cor.*, XI, 29.) Toutes ces idées justes et vives présentent partout l'éternité : *Mors depascet eos.* Dans le ciel au contraire, à l'abri de la fureur des loups, l'heureux troupeau des brebis fidèles, soumises au bon pasteur, qui les connaît, qui les aime, les comble de biens, y trouvera à jamais les meilleurs pâturages; rien ne lui manquera au milieu des délices dont il sera enivré : *Dominus regit me, nihil mihi deerit in loco pascuæ ibi me collocavit.* (*Psal.* XXII, 2.)

On choisit l'enfer avec liberté. Il s'est trouvé des libertins plus furieux qu'impies, plutôt forcenés que pécheurs, qui par un excès d'aveuglement et de rage ont positivement accepté et désiré l'éternité de l'enfer. Ces monstres pourraient-ils s'en plaindre avec justice? Mais ils sont trop rares pour tirer à conséquence. Dans le désespoir où comme Achitopel et Judas, on se déchire, on se donne la mort; ces sentiments sont implicitement renfermés. Le suicide est un crime énorme, Dieu seul a droit de disposer de nos vies. Ce crime terminant notre vie est inséparablement lié avec la mort dans le péché, et par conséquent avec la damnation éternelle. C'est donner en même temps le coup mortel à son corps et à son âme, s'ouvrir l'enfer et le tombeau. A qui donc pourrait imputer sa disgrâce, cet insensé qui en ourdit la trame, prononce son arrêt et l'exécute sur lui-même? sans doute il n'imputerait à personne la perte de son corps qu'il perce de ses propres mains. A-t-il plus de droit de se plaindre de la perte de son âme qu'il déchire du même trait? Tout pécheur mourant dans l'impénitence, avec l'usage de la raison, se précipite lui-même dans l'abîme qui l'engloutit; il peut se convertir et se sauver jusqu'au dernier soupir, la miséricorde divine lui est toujours ouverte, il n'en profite pas, cependant il s'obstine dans son péché, il y meurt, peut-il n'être pas damné? et qui le damne que lui-même? Un homme en santé qui diffère sa conversion a du moins un prétexte dans l'espérance de la faire un jour; un damné qui ne l'espère pas a l'excuse de son endurcissement, dans l'impossibilité absolue de jamais en sortir; mais le pécheur mourant n'a ni impossibilité ni espérance, il touche à l'éternité, il peut l'éviter, et dans un moment il ne le pourra plus. Son impénitence volontaire n'est-elle pas un renoncement positif au salut, un acquiescement à sa damnation éternelle. L'éternité est son ouvrage. Qu'il soit, dit l'Ecriture, à jamais rassasié du fruit de sa folie et de ses forfaits : *Saturati sunt filiis.*

Mais sans attendre le moment de la mort, tout pécheur se rend coupable de la même folie, quoique d'une manière moins développée, puisqu'il s'engage de propos délibéré à l'éternité, qu'il sait attachée à son péché! En le commettant librement il se fait une loi de la peine imposée, et prononce sa condamnation. L'ignorez-vous, chrétiens, en doutez-vous, ne faites-vous pas profession de le croire, votre conscience vous le répète jusqu'à l'impunité. La loi est portée, elle est irrévocable, le péché mérite l'enfer; vous êtes libre, consultez-vous, choisissez, mais ne vous en prenez qu'à vous-mêmes; vous avez contracté avec connaissance un engagement solennel à l'éternité, vous la voulez donc. N'est-ce pas même une sorte de désespoir et d'impénitence finale? vous savez que vous pouvez être surpris par la mort dans votre péché et vous osez en braver l'incertitude et risquer le malheur éternel qui la suivrait. Risquer l'enfer volontairement, c'est le mériter, braver la justice divine, c'est s'en attirer les rigueurs. Pour punir cet excès de folie, n'y eût-il pas d'éternité, il faudrait l'établir pour vous. Dieu de son côté veut bien contracter un engagement avec le juste, et payer sa vertu d'une éternité de gloire, manque-t-il de fidélité à ses promesses? N'a-t-il donc pas droit d'exécuter ses menaces? Vous manquez à la condition, vous renoncez au paradis, vous vous en fermez les portes. Soyez donc à jamais déchiré de ce ver rongeur par le souvenir immortel de l'excès de votre folie : *Vermis eorum non moritur.* (*Isa.*, LXVI, 24.)

Qu'est-ce en effet que le péché, le choix libre de l'éternité, l'établissement volontaire de son règne? le péché est la préférence du mal sur le bien, le bien éternel et infini. Faut-il être surpris de sa perte totale? on l'avait abandonné. C'est la préférence du démon sur Dieu. On le choisit pour maître, on le sert, on se charge de son joug, on obéit à ses suggestions Est-il surprenant qu'on en soit l'esclave? on s'est donné à lui. La préférence de l'erreur sur la vérité, et la vérité la plus importante, la plus certaine, la mieux connue. Est-il étonnant qu'on soit dans les plus épaisses ténèbres? on s'y est enseveli. La préférence de la haine de Dieu sur son amour. On éteint la charité et dans son cœur et dans celui de Dieu; peut-on manquer d'en être haï, on le hait. Préférence de la passion dont on suit le penchant sur la grâce dont on rejette les inspirations; à quel titre l'obtiendrait-on, on l'a méprisée? Préférence du démérite; le péché rend odieux, indigne de tout bien, digne de tout mal; la vertu partout

moissonne des palmes, qu'on ne s'attende pas à en cueillir quand on les arrache et les foule aux pieds; préférence du désespoir sur l'espérance, on renonce à ses droits, on se refuse les moyens, on se livre aux fureurs d'un avenir funeste et au péché qui l'appelle, quelle lueur d'espérance pourrait-il rester? Préférence de l'attrait du plaisir sur la voix de la conscience, les avis, les poursuites, les reproches n'ont laissé rien ignorer. Pourrait-on n'en être pas déchiré, après en avoir aiguisé les plus vifs remords en les étouffant. Mais n'est-ce que par hasard, sans liberté, sans connaissance qu'on en a été plutôt la victime que l'auteur. Rien de plus réfléchi, de plus libre, de plus réitéré par le nombre, de plus varié par l'espèce des péchés, de plus soutenu par l'habitude, plus confirmé par la persévérance, malgré un plus grand intérêt, les plus vives lumières, les plus fortes alarmes, les plus grandes facilités, les plus tendres invitations. Quelle volonté déterminée il a fallu! Oui, dit le Prophète, vous avez creusé le précipice, vous vous y êtes jetés, vous êtes l'unique cause de votre désastre et l'ouvrier de vos malheurs. *Lacum aperuit, et effodit eum et incidit in foveam quam fecit.* (*Psal.* VII, 16.)

Oui, vous l'avez bien voulu; il n'a tenu qu'à vous de l'éviter. Venez au pied de la croix, portez-y vos plaintes, recevez-y votre jugement. Voilà ce qu'a fait, voilà ce qu'a souffert un Dieu pour votre amour. Vous ne sentirez pas moins la justice de votre arrêt par l'abondance des secours qu'on vous prodigue que par la dignité de celui dont la mort vous les a mérités. Tant de lumières éteintes, tant d'inspirations étouffées, tant de sacrements négligés ou profanés, tant de moyens de sanctification rendus inutiles, laissent-ils douter de la bonté de Dieu et de votre malice? Vous l'avez bien voulu, et avec quels transports! Pour une infinité de grâces perdues, une infinité de maux à souffrir, rien de plus juste : *Perditio tua Israel.* (*Osee*, XIII, 9.) Qu'ai-je donc pu faire à ma vigne, dit le Seigneur par une plainte plus juste, que je n'aie pas fait pour elle? J'en attendais une vendange abondante, je n'y ai trouvé que des grappes : *Quid ultra debui facere vineæ meæ et non feci?* (*Isa.*, V, 4.) Connaissez cette justice par la continuité de ces secours. Point de moment pendant une longue vie, où malgré le péché, ou avant et après le péché, ma grâce ne vous ait été offerte et n'ait été rejetée, où la conscience ne vous ait pressé et trouvé insensible, où vous n'ayez eu un remède souverain à vos maux, un calme invincible dans les combats, une planche assurée après le naufrage, et que vous ne l'ayez refusé. Vous l'avez bien voulu, et avec quelle obstination! Cette continuité de faveurs est-elle trop vengée par une continuité de supplices? *Perditio tua Israel.* Qui que vous puissiez être, je m'en rapporte au coupable même; jugez et prononcez entre moi et ma vigne : *Judica inter me et vineam meam.* (*Ibid.*, 3.) Connaissez cette justice par le prix infini de ces secours : les mérites, la passion, la mort d'un Dieu. Quelles richesses et quelle profusion! Richesses supérieures à mille mondes. Dieu, tout grand, tout puissant, tout magnifique qu'il est, pouvait-il donner davantage? Vous l'avez bien voulu, et avec quelle fureur! Cet excès de bonté n'a été payé que par un excès d'ingratitude : qu'il soit puni par un excès de rigueur. Mais non, ce n'est pas un excès quand la faute est infinie, quand elle est la mesure de la peine : *Perditio tua Israel.* Les Ninivites n'auront-ils pas droit de s'élever contre le pécheur et de demander sa punition? Ils se sont convertis à la prédication de Jonas, et ce Messie, qui vous parle, n'est-il pas au-dessus de Jonas? *Viri Ninivitæ surgent in judicio.* (*Luc.*, XI, 32.) Envisagez cette justice dans les suites infinies de ce secours. Tout portait sur l'éternité. Les péchés qu'on vous pardonnait ne devaient plus revivre. Le caractère d'enfant de Dieu, imprimé dans votre âme, ne devait pas être effacé; ses bienfaits, cent fois accordés, ne devaient plus se perdre; la récompense ne devait plus finir. Vous l'avez bien voulu, et avec quelle ivresse! Que les effets de votre folie ne soient pas moins durables, que votre péché ne se répare jamais, que le caractère d'enfant du démon soit ineffaçable, que la grâce ne soit plus rendue, que le châtiment ne finisse point, que l'éternité de la misère réponde à l'éternité du bonheur que vous avez dédaigné : *Perditio tua Israel.* La ville de Sodome mérite d'être traitée avec moins de sévérité que vous : elle est moins coupable : *Tolerabilius erit terræ Sodomorum.* (*Matth.*, X, 15.) Jugez enfin par les heureux effets que ces secours ont produits dans tous les temps. Que de saints ils ont formés! que de vertus ils ont fait pratiquer! à quelle perfection ils ont conduit! Avez-vous un autre Dieu à suivre, d'autres lois à observer, d'autres grâces à prétendre, d'autres ennemis à vaincre? Voilà un nombre infini de justes; vous les voyez, vous avez vécu avec eux : ne pouviez-vous pas vivre comme eux? Vous l'avez bien voulu, et avec quel emportement! Chacun de ces saints, chacune de leurs vertus ajoute un trait au tableau et met un poids dans la balance du Juge. Tout le paradis vous fait le procès; il vous écrase de son poids : *Cur non poteris quod iste et iste potuit.* La sentence du souverain Juge mettra en contraste les œuvres des uns et des autres, et la même sorte d'œuvres, pratiquées ou négligées. Vous m'avez donné, vous m'avez refusé à manger; vous m'avez visité ou abandonné, laissé nu ou couvert : parallèle frappant, qui démontre le pouvoir de faire le bien dans le pécheur par la fidélité du juste, fait sentir la vérité du crime et la justice de la punition : *Perditio tua Israel.*

L'univers, frappé de cette démonstration palpable et sans réplique, applaudira au souverain Juge. Les pécheurs en seront convaincus et accablés; leur conscience avait prévenu l'arrêt, ils y souscriront, ils l'exécuteront; le supplice ordonné, ils y marche-

ront; l'enfer ouvert, ils s'y jetteront; ils y chercheront même une sorte de soulagement, en s'y punissant et se mettant dans l'ordre de la justice : ils se trouveront moins malheureux que dans l'insupportable opposition de leurs désordres avec la sainteté de Dieu. Ils n'attendront pas que la foudre les y précipite, que les démons les y entraînent, que les secousses de la terre en ouvrent sous leurs pieds les abîmes : ils s'y jetteront d'eux-mêmes. Hélas! ils l'ont déjà dans le cœur. Ils verront la grâce offerte, et si obstinément rejetée; le ciel promis, et si opiniâtrement refusé; un Dieu mort pour eux, et si outrageusement méprisé; un bonheur infini si chèrement acquis, et si misérablement échangé; une éternité connue, et si fortement bravée. En faudra-t-il davantage pour former l'enfer? L'indignation dont ils seront saisis contre eux-mêmes sera leur plus cruel bourreau. Ces idées, ces sentiments de la justice de Dieu et de leur malice ne s'affaibliront jamais; le jugement sera toujours présent, le livre des consciences toujours ouvert; ils verront à jamais, comme Balthasar, la main qui écrit sur la muraille : *Vous avez été mis dans la balance, trouvé trop léger, et condamné à perdre le royaume et la vie éternelle.* (*Dan.*, V, 27.) Ils ne se condamneront pas moins dans l'éternité qu'ils l'ont fait au premier instant : de là cette source intarissable de leurs larmes, ce principe immortel de leurs regrets : *Lacryma non abstergetur.*

Ne craignez donc pas, disait le Seigneur, le monde et ses persécutions, les tyrans et leurs cruautés; ils ne peuvent perdre que le corps; tout finit pour eux à la mort; leur proie leur échappe, et leur vengeance ne peut plus s'exercer : *Non habent amplius quid faciant.* Craignez celui à qui la mort ne peut vous soustraire, pour qui vous ne mourrez jamais, mais qui peut perdre le corps et l'âme dans un feu éternel : c'est celui-là que vous devez redouter : *Qui potest animam et corpus perdere in gehennam, ita dico vobis, hunc timete.* (*Matth.*, X, 28.) Poursuivons cette démonstration dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La transgression de la loi n'est un crime digne de châtiment, son observation n'est une vertu digne de récompense qu'autant qu'elles sont le fruit de la liberté. Une action nécessaire dont on n'a pu se défendre n'est pas un acte humain, un mouvement de la nature raisonnable dont Dieu doive être offensé ou honoré; il n'a plus cette moralité, ce choix libre qui en fait le mérite ou le démérite; ce n'est qu'une action machinale ou semblable à la matière. Jouet de quelques ressorts qui la mettent en mouvement, l'âme n'est pas plus l'objet de la bonté ou de la justice que la chute d'une pierre ou le mouvement d'un animal privé de raison. Surtout un supplice éternel pourrait-il être justement imposé à une créature infortunée à qui l'impossibilité des commandements, le refus d'une grâce suffisante, les chaînes indissolubles de la nécessité auraient rendu son malheur inévitable; mais lorsqu'avec une pleine connaissance, une parfaite liberté on commet une action à laquelle cette horrible punition est attachée, peut-on se refuser à l'évidence qui y condamne? Ne craignons rien pour la gloire de cette justice; toute rigoureuse qu'elle est, le pécheur ne la justifie que trop, comme nous l'avons vu, et par sa témérité qui en court le risque, et par sa folie qui en fait le choix; il en fait une nouvelle apologie, ajoutant la malice à la témérité, l'obstination à la folie; il désire positivement l'éternité, il la désire avec fureur, il la désire avec obstination. L'enfer n'est donc que l'accomplissement de ses vœux?

1° Le pécheur désire l'éternité. On peut considérer cette espèce d'éternité de sentiment dans l'habitude et l'endurcissement au péché, dans l'état où met le péché, dans les suites que produit le péché et dans l'acte même et l'exécution du péché. Tout cela bien approfondi forme une éternité d'idée et de volonté qui embrasse et mérite l'éternité réelle du châtiment, sa dernière consommation. La vertu, par une route contraire, espère l'éternité heureuse avec courage, ne fût-elle que possible, douteuse, apparente; la choisit avec ferveur, malgré les attraits de la chair et du monde; la désire avec transport, malgré les travaux, les dégoûts, les épreuves; s'y maintient avec constance au milieu de l'inconstance humaine, de l'inégalité des secours, de la variété des événements. Tout en elle respire l'éternité et la lui prépare.

Endurcissement dans le péché. Il est évident que certains pécheurs obstinés dans le mal, vendus au crime, esclaves du plaisir et de la cupidité, sont si mal disposés que s'ils vivaient éternellement ils seraient éternellement criminels, et cet état n'est pas rare. Cet idolâtre, ce mahométan, ce juif, cet hérétique ne reviendront jamais; cet impudique renoncera-t-il à son mauvais commerce, cet ambitieux à ses projets, ce vindicatif à son ressentiment, cet usurier à ses injustices? La présence même de la mort ne le convertit pas; il refuse, au moment de rendre le dernier soupir, la restitution du bien mal acquis, la réconciliation avec son ennemi, l'éloignement de l'objet qu'il aime. Son parti est pris : il résiste, il renonce à tout pour jouir de son péché, il ne pense qu'à lui, ne travaille que pour lui, ne se réjouit que de l'excès, n'est affligé que des obstacles qu'il y trouve. C'est un état fixe et immuable, une ivresse perpétuelle, un fleuve intarissable qui coule toujours.

Une habitude formée est un mal incurable; c'est une chaîne de fer que rien ne brise, une seconde nature que rien ne change. Les siècles, les millions de siècles se passeraient que ce pécheur serait toujours le même; plus il avance, plus son mal empire; chaque acte augmente la plaie, resserre ses liens; la multitude en devient in-

finie et la délivrance impossible. Elle réunit toutes les maladies ; c'est un sourd qui ne peut ni ne veut entendre; un aveugle qui ne voit ni le jour, ni les objets, ni Dieu, ni soi-même ; un paralytique insensible à tout, qui ne peut ni agir ni chercher du secours ; un hydropique, la source des eaux est en lui-même et coule toujours. Il est entraîné au mal comme par une espèce de mécanisme; tous les ressorts de son corps et de son âme sont montés et poussent la faible machine. Maladie inconnue dans sa naissance, aisée à contracter, elle se glisse partout; rapide dans ses progrès sans bornes, tout la favorise; irréparable dans son terme, on y meurt infailliblement. Elle rend le péché nécessaire pendant la vie, la réprobation inévitable à la mort. On n'en est pas moins coupable; on a pu, on a dû la prévenir, on peut, on doit par la grâce de Dieu travailler à la corriger. On la fait naître, on en laisse enfoncer les racines, on ne fait aucun effort pour les arracher. Pécheur, voilà votre ouvrage, vous vous êtes incorporé le péché. Dieu peut vous convertir sans doute, faire un miracle en votre faveur; mais dans le cours ordinaire vous ne changerez pas, vous aimerez toujours votre péché, vous y croupirez, vous y vieillirez, vous vous y éterniserez.

Dieu est aussi peu disposé à pardonner au pécheur qu'il l'est lui-même à mériter et à demander le pardon : sa colère sera aussi durable que sa malice, et sa punition éternelle comme le péché. La vie de l'homme est son éternité comme l'éternité est la vie de Dieu, dit saint Grégoire. L'homme refuse à Dieu son éternité, Dieu lui refusera la sienne; il a porté sur Dieu ses attentats, Dieu déchargera sur lui ses coups ; il s'est habitué dans l'offense, Dieu s'habituera pour ainsi dire dans le châtiment; il a poussé le crime aussi loin qu'il a pu, Dieu poussera le châtiment aussi loin qu'il pourra : *Justum est ut qui in suo æterno peccavit in Deum, in æterno Dei puniatur a Deo*. C'est une espèce de peine du talion. Je vous mesure à la même mesure que vous m'avez mesuré; je ne suis pas plus touché de vos maux que vous ne le fûtes de mon indignation; je ne fais pas plus de cas de vos gémissements que vous en fîtes de mes grâces; je me jouerai de vous comme vous vous êtes joué de moi. Vie pour vie, l'homme pour Dieu, le tout pour le tout, rien de plus juste : *In qua mensura mensi fueritis remetietur vobis.* (*Matth.*, VII, 2.)

Ce que produisent l'endurcissement et l'habitude, chaque péché le produit par l'état où il met l'âme; la voilà livrée au crime par la détermination à le commettre : elle le préfère à tout, même à son Dieu, qu'elle abandonne pour se satisfaire et mettre dans son plaisir la fin dernière. Cette disposition qui absorbe toute l'âme est, par elle-même, immuable : c'est une volonté fixe et permanente qui ne peut changer que par de nouveaux objets qui l'attirent, ou par une grâce intérieure qui la ramène. Tandis que le péché se présentera avec les mêmes attraits qui l'ont séduite, elle y demeurera éternellement attachée et le commettra toujours, ou par des actes répétés ou par la continuité du même acte. Et dans l'ordre surnaturel, tandis que la grâce ne brisera pas ses liens, toujours dans l'impuissance de les briser elle-même, elle demeurera toujours captive : il faut donc que la scène change pour la faire changer, et qu'une main étrangère lève le bandeau qui l'aveugle pour lui faire voir et goûter la vérité. Cette main étrangère agit sur la terre : ce changement est continuel, ces vicissitudes y sont perpétuelles. Rien ne peut fixer invariablement notre cœur; la grâce le poursuit et le trouble, l'éclaire et le convertit; mais dans l'autre vie tout reste, et dans l'ordre naturel point de révolution, et dans le surnaturel point de grâce; le péché est un mal sans remède : il arrache jusqu'au médecin et au remède; il détruit la force, la vie et laisse tout sans ressource. Ainsi, les maladies du corps seraient toutes mortelles, si les remèdes, par leur vertu, la nature, par ses crises, le sang, par la circulation ne remettait tout dans l'ordre. Un membre coupé, pourri, desséché est perdu sans ressource ; cet aveugle, ce sourd le seront toujours, parce que les principes mêmes de la vue et de l'ouïe sont corrompus et la source tarie : *Insanabilis fractura tua.* (*Jerem.*, XXX, 12.)

La suite du péché est affreuse : il donne la mort à l'âme. Toute mort est une destruction, une sorte d'anéantissement qui ôte jusqu'à l'espérance. La mort naturelle et la mort surnaturelle renferment ainsi une espèce d'éternité : la première, qui est forcée, sépare l'âme du corps; la seconde, qui est volontaire, sépare l'âme de Dieu : toutes les deux sont sans retour. Quel homme peut échapper au trépas et revenir à la vie? Quel pécheur peut conserver la grâce, après son péché, ou se la rendre? Ces résurrections sont impossibles à l'homme; Lazare ne peut sortir de son tombeau, ni le pécheur du sien, si le Seigneur ne fait lever la pierre et briser ses liens et ne le rappelle à la vie. La première mort est le prélude et l'image de la seconde, et toutes les deux le sont d'une troisième que la seconde a mérité et dont la première fixa le moment; quoique libre dans le péché qui en est la cause, elle n'est pas moins inévitable et irréparable. Quel pécheur impénitent a pu se soustraire à l'enfer ou jamais en sortir? On a vu, par miracle, le mort revenir du tombeau, le pécheur revenir du péché par la pénitence; mais on n'en voit pas ressusciter de la mort éternelle. Dieu ferait-il des miracles, en faveur d'un damné? *Nunquid mortuis facies mirabilia?* (*Psal.* LXXXVII, 11.) Est-il de médecin, est il de remède après la vie et qui vous en rapporte toute la gloire? *Aut medici suscitabunt et confitebuntur tibi.* (*Ibid.*) Quelqu'un, dans ce profond abîme, est-il capable de sentir et d'éprouver vos miséricordes? *Nunquid enarrabit aliquis in sepulcro misericordiam tuam?* (*Ibid.*, 12.) Et dans cette terre de per-

dition et d'oubli, qui peut rendre hommage à votre sagesse et à votre justice? *Veritatem tuam in perditione et justitiam in terra oblivionis?* (*Psal.*, LXXXVII, 13.) Vous seriez trop heureux, si cette mort vous anéantissait en entier! mais non, vous vivrez au milieu même de la mort pour en essuyer à jamais les horreurs, par un mélange incompréhensible de la mort avec la vie et un miracle perpétuel de vengeance toujours survivants à vous-même; à chaque instant vous mourrez pour renaître, vous renaîtrez pour mourir; vous vivrez sans vivre; vous périrez sans périr; vous invoquerez, vous désirerez vainement la mort; vous demanderez, vous souhaiterez vainement la vie; sourdes à vos cris, elles vous fuiront et vous poursuivront également, vous dévoreront et vous ménageront; vous soutiendront et vous abandonneront, et vous feront sentir à la fois et le désespoir et l'amertume de l'une et de l'autre: *Invocabunt mortem, et mors aufugiet ab eis.* (*Apoc.*, XIX, 6.)

L'acte du péché, comme celui de la vertu, est une éternité désirée, un acte de charité infini dans son étendue, ses objets, sa durée par des vues supérieures, préfère Dieu à tout, fait un sacrifice de tout; le juste est prêt à tout quitter, à tout souffrir pour lui. Quelque longue que soit sa vie, dût-elle durer une éternité, la mort seule y peut mettre des bornes, encore même n'y en met-elle pas dans les désirs; il se propose d'aimer toujours Dieu dans le ciel. Ainsi saint Paul peint-il la charité : Qui nous séparera de l'amour de Dieu? sera-ce la mort ou la vie, le ciel ou l'enfer, les anges ou les démons? Non, j'en suis sûr, rien n'est capable de m'en séparer : *Certus sum quia neque mors neque vita poterit nos separare a charitate.* (*Rom.*, VIII, 39.) Tel est l'héroïsme du martyre : tyrans et bourreaux, amis et parents, rien n'est écouté; biens, honneurs, plaisirs, vie même, tout est immolé par la main de l'amour pour conserver la foi. Le pécheur, par une disposition tout opposée, préfère la passion à tout, lui sacrifie jusqu'à l'amitié de Dieu et aux biens éternels; il ne tient pas à lui que son péché ne dure toujours : il fait tout ce qu'il peut pour le perpétuer; s'il y trouve quelque défaut, c'est sa courte durée ; il ne désire de vivre que pour le goûter plus longtemps et éterniser ses plaisirs : sans lui, la vie lui serait insupportable ; *Voluissent sine fine vivere ut possent sine fine peccare.* Ces deux actes, soit pour le bien ou pour le mal, renferment une infinité de vues, une immensité d'objets, une éternité de durée qui sont le germe du paradis et de l'enfer. Quoique momentanés dans leur existence, leur préférence de Dieu sur tout, ou du péché sur Dieu, réunit tout dans l'esprit et dans le cœur; et par une espèce de désespoir affreux ou sublime l'homme immole tout et s'immole lui-même; sans retour à Dieu ou à la passion, il embrase l'éternité, s'y abandonne, s'y élance par son zèle ou par sa fureur. L'éternité du châtiment n'a donc rien que de proportionné à l'éternité de ses désirs : *Ad magnam Dei justitiam pertinet ut nunquam careant supplicio qui voluerunt nunquam carere delicto.* En embrassant une éternité, on renonce à l'éternité opposée; il s'érige dans l'âme une espèce de tribunal souverain où la conscience et la passion plaident la cause du vice et de la vertu et de leurs suites; on délibère, on balance, on prononce enfin la perte de l'éternité; on juge en quelque sorte de la vie d'un Dieu; la vertu le fait vivre dans le cœur, le péché renouvelle sa passion et la mort; on attente à sa souveraineté; l'une s'y soumet, l'autre se révolte; l'une l'adore, l'autre la blasphème : l'un et l'autre a pris son parti, Dieu prend le sien. Quel tort leur fait-il de leur donner ce qu'ils demandent? l'une désire de posséder Dieu, elle le possède : voilà le paradis, le voilà éternel. Dieu, dont les présents sont sans repentir, ne reprend point ce qu'il a donné : *Sine pœnitentia sunt dona et gratia Dei* (*Rom.*, XI, 29); l'autre ne veut point de Dieu, elle le perd : voilà l'enfer, le voilà éternel. Se priver d'un bien éternel, c'est se rendre éternellement malheureux. L'acquisition et la perte sont, de leur nature, éternelles : pourquoi serait-on dépossédé de ce qu'on a légitimement acquis? A quel titre retrouverait-on ce qu'on a justement perdu? *In se adimit bonum quod posset esse æternum.* Tel un arbre qu'on arrache ou qu'on plante, un fonds qu'on achète ou qu'on vend, on jouit ou on se prive à l'infini de la substance et des fruits qui peuvent en naître ; ainsi Dieu proteste qu'il arrachera de son cœur jusqu'à la racine et au germe des pécheurs. Tandis que le germe ou la racine restent, on n'est point sans espérance : ils peuvent pousser encore des fruits; mais s'ils sont absolument arrachés et détruits, tout est perdu sans ressource : *Non relinquet radicem et germen.* (*Malach.*, IV, 1.)

Le péché contre le Saint-Esprit, dit le Seigneur, ne sera remis ni dans ce monde ni dans l'autre à jamais; mais le pécheur sera chargé d'une coulpe éternelle : *Reus erit æterni delicti.* (*Marc.*, III, 29.) Cet oracle nous apprend la destination des deux mondes, et l'immortalité de l'âme, qui ne finit pas avec celui-ci, mais existe dans tous les deux ; la perpétuité de la coulpe et de la dette du péché, quel qu'il soit, qui, n'étant jamais remises, seront donc éternellement punies. Quoique certains péchés soient par leur énormité plus difficiles à pardonner que les autres, les théologiens n'en assignent point d'espèce particulière qui mérite ce titre; mais ils tirent cette énormité d'une plus grande opposition au Saint-Esprit, que l'Evangile appelle *blasphemia in Spiritum sanctum* (*Luc.*, XII, 10) (mais, quoi qu'il en soit, il suffit qu'il y en ait un pour établir la vérité de l'éternité). Cette opposition plus marquée résulte, ou du temps de la mort, qui, formant une obligation pressante et absolue de se convertir, en fait un péché d'impénitence finale, et par conséquent à jamais irrémissible, ou de la nature complète d'un péché commis sans ignorance, sans faiblesse,

sans surprise, avec une liberté parfaite contre les remords de la conscience, et de propos délibéré, et par conséquent à jamais inexcusable. Tous les péchés portent ce double caractère ; ils sont tous marqués au sceau de l'impénitence ; on en a voulu courir le risque et y être surpris par la mort ; au sceau de la malice, ils sont tous commis avec liberté, ils sont donc tous comme le péché contre le Saint-Esprit, indignes d'être remis dans cette vie ni dans l'autre. S'ils le sont dans celle-ci par la miséricorde qui y règne, ils ne peuvent l'être dans l'autre, où elle n'a plus lieu ; appelez-la sans pitié, disait Dieu au Prophète, mon cœur n'en sera plus touché. *Voca absque misericordia quia ultra non addam misereri.* (*Osee*, I, 6.)

Le premier ange et le premier homme l'éprouvèrent de la manière la plus funeste, et chaque péché en a la malice et la folie ; il y va de tout pour vous, dit Dieu à l'un et à l'autre ; le bien et le mal sont ici parallèles ; une pensée va décider du paradis et de l'enfer, un morceau de fruit de la perte ou du salut du monde : une pensée, un morceau de fruit ! quelle proportion avec le bonheur de l'ange et la destinée du genre humain ? L'un et l'autre réunis dans un point, tranchés d'un seul coup, terminés par un seul acte. L'ange et l'homme sont perdus pour toujours. A peine un petit nombre se sauve par les mérites d'un Rédempteur : Je serai semblable au Très-Haut, dit l'ange, je partagerai son trône : *Similis ero Altissimo.* (*Isa.*, XIV, 14.) Vous serez comme des dieux, dit-on à l'homme, vos lumières, votre bonheur seront au-dessus de l'humanité. Monstrueuse espèce d'éternité qu'enfantent ces deux blasphèmes, vous n'êtes que trop retracée par le pécheur, lorsque se faisant un dieu de la passion, il s'affermit et s'éternise dans le crime par ses téméraires efforts, tandis que l'ange et l'homme fidèle, s'anéantissant devant Dieu par une dépendance absolue et un entier sacrifice, forment aussi dans leurs dispositions une heureuse éternité de vertus qui mérite l'éternité de gloire : ce n'est ni par la durée, ni par les effets, c'est par l'affection de la volonté qu'il faut juger de la bonté ou de la malice de nos cœurs, de leur châtiment ou de leur récompense ; un désir d'un moment, un désir même stérile peut être un acte de vertu ou un crime éternel dans son héroïsme ou dans son désordre ; il ouvre l'éternité dont il est l'abrégé : *In verticem ipsius iniquitas ejus descendet.* (*Psal.*, VII, 17.)

Mais n'est-ce dans le pécheur qu'un simple désir ou un désir stérile ? qu'il est malheureusement fécond que des péchés en sont la suite ; que d'habitudes il forme ; quel aveuglement, quel endurcissement il produit ! qu'il est vif, qu'il est ardent ! suivez le pécheur dans ses transports, dans ses raffinements, dans son idolâtrie, dans son ivresse, dans ses blasphèmes. Vous y verrez tout l'enfer ; comment peindre les fureurs d'un homme en colère ? c'est une bête féroce ; il ne ménage ni sacré ni profane, il ne se possède plus ; dans ses emportements, il répandrait s'il pouvait des torrents de sang ; il les répand par ses désirs ; il se dévore lui-même ; qui peut représenter l'ivresse de cet impudique noyé, perdu, hors de lui-même, dans les bras de la volupté, ne goûtant, ne voyant, n'entendant que l'objet qui l'enchante, lui sacrifiant ses biens, son honneur, sa santé, sa vie, s'immolant lui-même ? Peut-on comprendre l'idolâtrie d'un avare ? Son trésor est sa divinité ; il met en lui toute sa confiance, ne travaille que pour l'augmenter, ne s'agite que pour le conserver, ne craint que de le perdre ; néglige amis, parents, pauvres, besoin, décence, se refuse tout à lui-même pour ne pas le diminuer. Quel pinceau peut rendre les raffinements, l'intempérance, le luxe de cet homme sensuel ? les mets les plus exquis n'épuisent point sa faim ; les liqueurs les plus délicieuses n'éteignent point sa soif ; la terre et la mer lui ne fourniraient point assez d'aliments ; une foule de domestiques suffit à peine à les apprêter ; les meubles les plus somptueux, les habits les plus riches, les duvets les plus délicieux ne contentent point sa mollesse ; les artistes les plus inventifs et les ouvriers les plus adroits ne satisfont ni sa vanité ni sa délicatesse. Qui oserait, qui pourrait détailler sans frémir les blasphèmes, la rage de cet orgueilleux, qui s'en prend à Dieu même, attaque sa justice, censure sa sagesse, condamne sa providence, doute de son existence, le maudit, voudrait l'anéantir, et le dit dans son cœur ? Quoi ! vous ne voyez pas l'éternité, vous méconnaissez l'enfer dans ces hommes, l'y voilà à chaque démarche, à chaque soupir ! à chaque mot, à chaque pensée ; et quel autre que l'enfer pourrait l'inspirer ? et quel autre fruit que l'enfer pourrait-il produire ? Quoique ces traits soient comme partagés entre ces différentes espèces de péchés, c'est-à-dire plus marqués dans l'un que dans l'autre, ne vous y trompez pas, chaque passion à ses transports, chaque jouissance son extase et son ivresse, chaque vice ses raffinements, chaque péché son idolâtrie et ses blasphèmes ; tout pécheur méprise le Dieu qu'il offense, les lois qu'il transgresse, les risques qu'il brave, la majesté qu'il outrage, les bienfaits qu'il oublie, ses propres engagements qu'il viole. Dans tout pécheur il y a nécessairement une haine secrète du Dieu législateur, témoin, juge, vengeur de son crime, à qui il ne peut ni échapper ni résister, qu'il ne peut ni fléchir ni surprendre, et qui l'en punira infailliblement. Tout cela renferme évidemment un désir secret qu'il n'y eût point de Dieu, du moins qu'il n'eût pas ces perfections redoutables. Un secret penchant pour l'irréligion, un germe d'athéisme, de malédictions et d'anathèmes contre ses lois, ses jugements, ses vengeances ; quoi ! ce n'est pas là l'enfer ? A quels traits plus odieux voulez-vous le reconnaître ? En leur rendant mépris pour mépris, haine pour haine, malédiction pour malédiction, Dieu ne fait que les imiter, exécuter l'anathème qu'ils ont prononcé, et les

laisser dans la fosse qu'ils se sont creusée : *Foderunt ante faciem meam foveam et inciderunt in eam, in foveam quam fecit.* (*Psal.* LVI, 7.)

2° Le pécheur s'obstine à jamais dans son péché, et le rend éternel ; les premières opérations de l'âme, le risque, le choix, le désir, qui tous portent l'empreinte de l'éternité, forment dès cette vie cet état, cette habitude, cet endurcissement qui conduit enfin dans l'autre à l'éternité réelle du péché et de la punition, par l'obstination invincible et l'impénitence irréparable du damné, qui n'en sont que l'exécution et la consommation ; dans ce monde on est dans la voie : Dieu et l'homme, le temps et la grâce, tout est incertain et flottant, le pécheur peut se convertir, le juste peut échouer, Dieu peut pardonner à l'un et condamner l'autre ; sa volonté, toujours flexible, se prête à son gré au bien et au mal ; la tentation et la grâce s'en disputent la conquête, le temps est accordé pour en faire usage, et chaque instant peut y servir. Mais la mort nous fixe immuablement dans le terme ; Dieu laisse l'âme dans l'état où cet instant la trouve et l'y laisse à jamais ; de quelque côté que l'arbre tombe, à droite ou à gauche, il y reste : *Ubi ceciderit arbor ibi erit.* (*Eccle.*, XI, 3.) Plus de Dieu, de temps ni de grâce ; plus de liberté, de changement ni d'espérance ; moyen et danger, invitation et tentation, tout est passé. La fin de tout est venue, dit le Prophète ; elle est venue, la fin de tout ; on aura beau prier et verser des larmes, on aura beau grincer des dents et vomir des blasphèmes, tout est inutile, tout est fini : *Finis venit, venit finis.* (*Ezech.*, VII, 2-6.)

Dieu est immuable, toutes ses perfections sont éternelles ; elles sont toujours infiniment et nécessairement opposées au péché ; c'est leur nature ; la lumière et les ténèbres, le bien et le mal, l'être et le néant ne sont pas plus contraires ; jamais la miséricorde ne pourra se réconcilier avec le pécheur ; sa sainteté le regarder, sa majesté le souffrir, sa justice le laisser impuni ; l'inimitié est mortelle et la guerre déclarée : *Non parcet oculus meus et non miserebor.* (*Ezech.*, V, 11 ; VII, 4 ; VIII, 18 ; IX, 10.) Jésus-Christ et la grâce sont immuables ; son sang, foulé aux pieds, ne coule plus ; sa lumière combattue ne brille plus, sa grâce méprisée ne se répand plus ; plus de médiateur dans l'enfer, plus de prêtre, plus de victime, plus d'accès ; sa justice ne reçoit plus d'expiation, ou plutôt les brasiers sont son autel, les abîmes son temple, les damnés ses victimes : *Non relinquitur pro peccatis hostia sed terribilis ignis æmulatio.* (*Hebr.* X, 27.) Le temps est immuable, ou plutôt il n'y a plus de temps ; ce temps, donné à l'homme pour faire le bien, et qu'il a employé à faire le mal ; ce temps, théâtre de tant de révolutions ; ce temps, si précieux et si rapide, si incertain et si court, ce temps n'est plus ; ce n'était qu'une exception passagère à l'immortalité des choses ; ce terme passé, tout tombe dans le gouffre de l'éternité. Le pécheur impénitent s'y est précipité par sa faute ; il y est englouti : *Tempus non erit amplius.* (*Apoc.*, X, 6.) L'homme est immuable, il n'a plus cette liberté qui choisit, cette inconstance qui voltige, ces connaissances variées qui figurent, cette volonté qui change, cette puissance qui embrasse tout ; il n'y a plus, même pour lui, ni impression qui entraîne, ni objet qui engage, ni vicissitude qui agisse, ni motif qui détermine, ni terme où il tende ; c'est un mort enfermé dans le tombeau ; doit-il s'attendre à des miracles qui lui rendent la vie ou le sentiment ? *Nunquid mortuis facies mirabilia* (*Psal.*, LXXXVII, 11) ; mais son péché et sa vertu subsistent, la punition et la récompense sont immuablement fixés par Dieu, toujours irrité ou toujours satisfait.

On représente l'éternité, dans l'Ecriture, tantôt comme un profond sommeil dont on ne se réveillera jamais ; tous les mouvements sont anéantis, tous les membres engourdis ; on est, par sa stupide immobilité, comme endormi dans les douleurs : *in doloribus dormies* (*Isa.*, L, 11), ou, selon le portrait que l'Evangile fait du mauvais riche, on est enseveli dans l'enfer. L'horreur du tombeau, l'impuissance de revenir à la vie, l'inévitable nécessité d'en subir la douleur ; quel affreux tableau de l'éternité : *Sepultus est in inferno* (*Luc.*, XVI, 22) ; tantôt comme un cachot où l'on est chargé de chaînes ; mais quelles chaînes ? de fer et d'airain, que rien ne peut briser : *Vinculum ejus vinculum æneum.* (*Eccli.*, XXVIII, 24.) Les pieds, les mains, tous les membres y sont étroitement liés ; elles y tiennent immobilement attaché dans les ténèbres extérieures : *Ligatis manibus et pedibus.* (*Matth.*, XXII, 13) ; tantôt comme un torrent de poix et de soufre qui, toujours intarissable, ne cessera jamais de couler ; les flots embrasés et impétueux enchaînent, dévorent, absorbent tout sans jamais s'éteindre : *Torrentes ejus in picem non exstinguentur nocte ac die in sempiternum.* (*Isa.*, XXXIV, 9) ; tantôt comme un exil, d'où on ne doit jamais sortir ; ainsi les anges, chassés de la présence de Dieu, ne trouveront plus de place dans le paradis ; ils seront pour toujours perdus, on ne les y connaît plus : *Locus eorum non est inventus amplius in cœlo* (*Apoc.*, XII, 8) ; il n'y reste pas même de vestige de la place qu'ils ont occupée ; on n'y trouve pas même les débris de leur trône renversé. J'ai vu l'impie élevé comme le cèdre du Liban ; je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus : *Transivi et ecce non erat, non est inventus locus ejus.* (*Psal.* XXXVI, 36.) Tantôt comme une terre d'oubli, on ne voit plus, on n'entend plus ses malheureux habitants ; on n'y pense plus, on n'en a plus la moindre idée, rien n'en rappelle le plus léger souvenir : *In terram oblivionis* (*Psal.*, LXXXVII, 13) ; mais c'est un oubli absolu, un oubli parfait, comme s'ils n'avaient jamais existé : *Oblivione obliviscatur.* (*Ose.*, I, 6.) Ils sont anéantis dans l'esprit de Dieu comme dans son cœur, dans ses idées comme dans ses bontés ; la

mémoire n'en a pas moins péri que l'amour : *Inter mortuos in perpetuum memoria eorum peribit.* (*Sap.*, IV, 19.)

Mais je me trompe : on ne pense que trop à lui pour ne cesser de le frapper, comme il ne cesse de le mériter. Dieu le trouve perpétuellement coupable et son ennemi, il ne peut se dispenser de le châtier; chaque moment renouvelle ses crimes, ou plutôt toute l'éternité, qui n'est qu'un moment, n'est pour lui qu'un crime perpétuel. Par rage, par désespoir, il s'obstine dans une continuité de péchés qui jamais ne finiront; Antiochus, au lit de la mort, demande en vain une grâce qui doit lui être impitoyablement refusée; il n'y a plus de grâce pour lui; le damné, plus détestable encore, ne la demande pas : il n'a ni le désir ni le pouvoir de changer. Antiochus se repentait, le damné se révolte; Antiochus promettait de se convertir, le damné s'endurcit dans son désordre; Antiochus reconnaissait Dieu, le damné le blasphème : peut-il espérer plus de miséricorde? *Orabat hic scelestus veniam quam non erat impetraturus.* (II *Mach.*, IX, 13.) Sa bouche impie ne sait que vomir des blasphèmes, ses yeux enflammés ne s'ouvrent que pour lancer vers le ciel des regards étincelants, ses mains ne se remuent que pour faire des gestes menaçants, ses membres n'ont que des mouvements convulsifs, son cœur ulcéré ne forme que des désirs forcenés de vengeance, son esprit n'est pétri que de pensées de désespoir; il lutte contre le bras qui le châtie, il brave la justice qui le pousuit, il insulte la majesté qui l'accable, il maudit la vérité qui le confond; chaque désir est un péché, chaque péché est un désordre, chaque mouvement un attentat : c'est une éternité de péché aussi bien que de supplice, et n'est-il pas juste qu'en Dieu chaque pensée soit une malédiction, chaque parole un anathème, chaque regard un coup de foudre, chaque mouvement une nouvelle punition; que la durée des tourments réponde à la durée de sa malice, que ce soit une éternité de peine comme de faute? *In furore suo confirmaverunt tormenta sua.* (*Eccli.*, XXXIX, 33.)

Dans le ciel, au contraire, les saints sont dans une heureuse impuissance d'offenser Dieu, et une heureuse nécessité de l'aimer toujours. Dans le port et loin de l'orage, ils n'ont ni écueils à éviter ni naufrages à craindre; délivrés de la tentation, ils n'ont ni ennemi à combattre, ni blessure à redouter; débarrassés de la concupiscence, ils n'ont ni penchant à surmonter, ni délices à appréhender; confirmés dans la vérité, ils sont assurés de ne jamais se séparer de Dieu, et de ne jamais lui déplaire; ils l'adorent, le louent, le bénissent sans cesse; leur bouche ne s'ouvre que pour chanter des cantiques, leurs yeux ne jettent que des regards de tendresse; leurs mains ne s'occupent qu'à faire fumer l'encens, leur cœur ne respire que la charité, leur esprit est dans une perpétuelle contemplation des perfections divines; ils baisent la main qui les enrichit, ils se prosternent devant la majesté qui les couronne; chaque pensée est une louange, chaque mouvement un sacrifice : c'est une éternité de mérite, un mérite éternel. Dieu les voit toujours fidèles, peut-il cesser de les aimer? toujours dignes de sa complaisance, peut-il ne pas les récompenser? Il se donne sans cesse à eux comme ils se donnent à lui : amour réciproque, présent précieux, toujours renaissant, toujours ancien, toujours nouveau; Dieu n'a pour vous que des pensées de miséricorde, des regards de charité; il est juste que la durée du bonheur égale la durée de la vertu, que les magnificences égalent les sacrifices; c'est une éternité de profusions, une profusion éternelle : *Gaudium vestrum nemo tollet a vobis.* (*Joan.*, XVI, 22.)

Cette céleste perfection fut précédée et ébauchée sur la terre par l'héroïque sainteté qui la mérite. La vertu espère la bienheureuse éternité avec courage, la choisit avec ferveur, la désire avec transport, la poursuit avec constance aussi bien que le péché court après son malheur éternel. Quelle ferme confiance! le pécheur ose regarder l'enfer et en court le risque. Le juste lève les yeux au ciel et ose y prétendre; Dieu nous l'a acheté par ses mérites et l'a promis à nos travaux; il nous invite à l'acquérir et nous en fournit les moyens; il fraye la route et nous y conduit; ne fût-elle que possible, l'acquisition d'un si grand bien mérite tous nos efforts, est au-dessus de tous nos soins. Quoi! tous les jours on fait tout pour des biens frivoles avec moins d'apparence et de succès, et nous négligerions les biens éternels! Quel choix plus décidé? Instruits de son prix infini, l'âme vertueuse préfère l'éternité à tous les autres biens; à ses yeux l'éclat des honneurs s'éclipse, le goût des plaisirs s'émousse, l'appétit des richesses s'évanouit, elle ne connaît que l'éternité. Faut-il attendre le moment décisif de la mort pour y penser? Tous les moments sont chers? elle n'en connaît point qu'on puisse négliger; à quoi servirait-il de gagner tout un monde si on perdait son âme? qui peut en tenir la place et en dédommager? Quels désirs, quels transports! qui peut en inspirer de plus vifs que la possession éternelle d'un Dieu? Quelle douce ivresse, quel agréable ravissement, quelle sublime extase, quel amour ardent, quels discours célestes, quels empressements à lui plaire, quelle exactitude à le servir! On ne vit plus, c'est Dieu qui vit en ses âmes; on n'est plus du monde, on habite déjà les cieux, on correspond avec fidélité aux moindres grâces, on évite avec horreur les moindres fautes, on se fait une loi des moindres conseils, on suit la vocation la plus difficile, on s'y engage par état ou par des vœux solennels, on se livre avec elle aux plus grands travaux, on se soumet avec reconnaissance aux plus délicates épreuves; on s'impose avec joie les plus rigoureuses mortifications, on court au martyre, on vole à la mort : trop heureux de répandre tout son sang pour son Dieu!

L'amour, aussi bien et mieux que les passions, a ses feux et ses abîmes, son ivresse et son délire, son aveuglement et son désespoir, sa mort et son éternité. *Fortis ut mors dilectio, dura sicut infernus æmulatio*, etc. (*Cant.*, VIII, 6.) : Il est bien au-dessus de tout, toutes les eaux de la mer ne sauraient l'engloutir ni l'éteindre. *Aquæ multæ non potuerunt exstinguere nec flumina obruent.* (*Ibid.*) Tels furent les saints pendant leur vie, tels ils sont dans l'éternité. Vainement admirerions-nous les prodiges de leur vertu, les mérites de leur béatitude, si nous ne tâchons de les imiter. Ah! si nous désirons cet heureux terme, voilà la route qui y conduit, marchons-y sur leurs traces : ce sera le moyen d'y parvenir. Ainsi soit-il.

DISCOURS III.

SUR L'ÉTERNITÉ.

Inter vos et nos chaos magnum firmatum est. (*Luc.*, XVI, 26.)

Il y a entre vous et nous un abîme immense qu'on ne peut franchir.

C'en est fait sans ressource, l'arrêt est sans appel, l'exécution en est inévitable. Non, ni ces entrailles paternelles, sensibles aux maux des humains, ni cette bonté infinie qui les créa pour les rendre heureux, ni cette clémence sans bornes qui leur a tant de fois pardonné, ni cette miséricorde inépuisable qui les racheta au prix de ses jours, rien ne peut laisser entrevoir la plus légère lueur d'espérance. Non, ni les larmes les plus amères, ni les regrets les plus cuisants, ni les prières les plus humbles, ni les protestations les plus sincères, ni la soumission la plus parfaite, ni l'anéantissement le plus profond, rien ne peut arracher un regard favorable. Non, ni la privation la plus entière, ni la douleur la plus accablante, ni les supplices les plus affreux, ni le feu le plus ardent, ni le malheur le plus complet, rien ne peut exciter un mouvement de compassion; c'est un cœur de bronze, un ciel d'airain, une terre de fer; la justice blessée prononce, la clémence irritée se tait, la miséricorde épuisée souscrit, la sainteté méprisée demande, la toute-puissance outragée exécute. Dieu ne mesure plus que sur sa grandeur et son éternité, la grandeur et la durée des tourments. Il n'est plus Dieu que pour punir, pour punir en Dieu, pour punir autant qu'il sera Dieu. Victime infortunée des vengeances divines, encore une fois, c'en est fait sans retour, vous feriez de vains efforts pour adoucir ou terminer votre misère. L'abîme est sans fond, il est immense, on ne peut le franchir : *Chaos magnum firmatum est.* Connaissez la justice de ce châtiment. Souvenez-vous, mon fils, disait Abraham au mauvais riche, souvenez-vous que vous avez reçu la portion de vos biens; Lazare a souffert mille maux, le passé décide du présent, vous nagiez dans les délices, Lazare était accablé de douleurs. Vous possédiez des trésors, il manquait du nécessaire : voilà votre portion, voilà la sienne. Tout est changé, votre sort aujourd'hui n'est pas moins différent. Au comble de la félicité il y goûte les fruits de la patience, et vous au comble de la misère vous payez vos plaisirs criminels. Dieu châtie l'abus que vous avez fait de la grâce, il récompense le bon usage que Lazare a fait de ses épreuves. Votre vie fut pour l'un et pour l'autre le germe de l'éternité, vos œuvres ont fait votre destinée : *Recepisti bona in vita tua.* (*Luc.*, XVI, 25.)

Affreux oracle prononcé par un père, on y mêle le nom de fils pour faire mieux sentir les droits qu'on a perdus et la grandeur de la perte. Affreux oracle! fallait-il le découvrir à ce malheureux? ne souffre-t-il pas assez, faut-il achever de l'écraser en le lui annonçant? Mystère horrible, qui seul ferait tout l'enfer! oui, le voile doit être levé pour lui. Objet odieux au Tout-Puissant! voilà la seule lumière qui vous reste dans la sombre nuit qui vous investit; mais qu'elle est vive, qu'elle est profonde, qu'elle est désespérante! N'oubliez pas l'anathème lancé contre vous au dernier jugement; allez, maudits, au feu éternel, perdez-vous dans ces espaces infinis de l'éternité; que la connaissance et la conviction de la perpétuité de vos maux à chaque instant y mettent le comble. Languissez toujours sans jamais respirer, demandez toujours sans jamais obtenir, souffrez toujours sans jamais mourir, brûlez toujours sans jamais vous consumer. Trop heureux si la pesanteur du coup, en vous étourdissant, pouvait en détruire le sentiment, ou l'habitude en émousser le trait, ou l'excès en abréger la durée. Mais non, ces ténèbres, trop peu épaisses pour vous ôter ce reste de jour, vous laisseront à jamais le vif sentiment, l'affreuse connaissance, l'horrible souvenir, l'accablante certitude, la désespérante conviction de l'éternité de votre supplice : *Chaos magnum firmatum est.*

Est-il même nécessaire de percer avec certitude ces ténèbres pour être infiniment malheureux? L'éternité ne fût-elle que douteuse, un damné ne serait guère moins à plaindre. L'espérance d'un bonheur éternel peut adoucir les douleurs les plus cuisantes, et la crainte d'un éternel malheur répandre l'amertume sur les plus piquantes délices. Que ne ferait pas sur un damné le doute bien fondé de cette durée interminable? l'ombre en épouvanterait, le soupçon en désespérerait; félicité incertaine dont on ne jouirait qu'en tremblant, ne vaudrait-il pas mieux ne vous avoir jamais goûtée? Ce doute serait presque aussi désolant que la certitude; il devrait du moins suffire pour faire embrasser la vertu. La sagesse permettrait-elle de courir un si grand risque par le péché, et de négliger de prendre les plus justes mesures pour l'éviter?

En effet, comprend-on ce que c'est que de souffrir une éternité de supplices et de savoir qu'on la souffrira? qu'on serait malheureux de la souffrir quand même on ne la croirait pas, ou de la croire, quand même on ne devrait pas les souffrir! Que sera-ce de

réunir la réalité à la connaissance, la conviction à la douleur. Troisième caractère de l'éternité; le damné qui l'a souffert le sait. Nous allons voir dans ce discours quelle en est, 1° la connaissance, 2° la conviction. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quel objet que l'éternité de l'enfer, qui peut le comprendre? Il passe toutes les idées des anges et des hommes. L'entendement ici est trop faible pour en sonder la profondeur, en mesurer l'étendue, en soutenir la continuité, en supporter le poids, en imaginer l'évidence. A l'aspect de cette pensée, je suis hors de moi-même, je ne sais que balbutier, je ne sais ni raisonner ni parler, je ne suis qu'un enfant; elle m'étonne, me trouble, m'accable, m'anéantit : *A, a, a, nescio loqui, quia puer ego sum.* (*Jerem.*, I, 6.) La pensée est la vie de l'âme, la pensée de l'éternité sera la vie du damné. On peut appliquer à cette pensée la définition de l'éternité elle-même; elle en a toutes les qualités, elle en fait toute l'amertume; c'est sa profondeur, sa continuité, son étendue, son évidence; elle possède l'âme tout entière, elle en est possédée, et tout à la fois a tous les supplices avec elle, et par elle devenus insupportables : *Vita interminabilis, tota simul et perfecta possessio* (*tota simul et perfecta cogitatio*). Analysons cette pensée pour la mieux saisir; pénétrons s'il est possible son étendue dans sa totalité, sa profondeur dans ses retours, sa continuité dans sa durée, son évidence dans sa simplicité : *Tota simul perfecta et interminabilis.*

1° L'étendue de cette connaissance dans la totalité. Elle confond, concentre, simplifie tout, le réduit à l'unité. Il est difficile que la vue de la grandeur de la justice, de la bonté infinie de Dieu, outragé par le péché, ne fasse sentir la nécessité d'une peine éternelle, pour le punir comme il le mérite. Le pécheur, forcé d'en convenir, se retranche à dire : *Sans rendre la peine éternelle, Dieu ne pourrait-il pas rassembler tant de maux à la fois, et en augmenter si fort la violence qu'il y trouvât l'équivalent de l'éternité? L'homme y gagnerait, il est vrai : il vaudrait mieux souffrir infiniment un quart d'heure, que légèrement une éternité; mais Dieu n'y perdrait rien, ce serait toujours un payement infini d'une dette infinie.* On se trompe, Dieu ne serait pas dédommagé; la même raison qui ferait l'avantage de l'homme, détruirait la juste vengeance de Dieu, le coupable lui échapperait dans un instant. Cet amas de toutes les peines, le degré actuellement infini de leur violence, est absolument impossible, sa nature ne peut recevoir rien d'infini, Dieu est le maître d'exiger l'espèce de payement qui lui plaît, et c'est celui qu'il exige; mais cette espèce de pénétration des parties de l'éternité, cet assemblage de maux à souffrir en détail dans sa durée, c'est ce qu'opère dans l'esprit la connaissance et la pensée, par une espèce d'anticipation qui le rend présent; tout tend à ce but, tout fond dans ce gouffre, tout s'exprime comme la liqueur d'une éponge, et s'écoule pour ainsi dire dans ce centre commun. De tous les points de l'éternité, de tous les objets, de toutes les tentations, il tombe sur l'âme autant de traits qui la déchirent; elle voit, elle sent, elle souffre à la fois toute l'éternité. C'est un corps poussé par mille mains, qui donne un coup composé de mille coups; c'est une boule d'une masse énorme, une pyramide renversée, qui ne porte que sur un point, mais dont toutes les parties, par un effort commun, réunissant leur pesanteur, composent un poids unique, qui presse, qui écrase sans relâche le point d'appui : la pensée est ce point d'appui qui porte tout.

Tel fut l'état de plusieurs martyrs, lorsqu'au milieu des bourreaux, armés chacun de quelques instruments de supplice, et menacés de tous les fouets, les roues, les ongles de fer, les lames ardentes, les brasiers allumés mis sous leurs yeux par un raffinement de cruauté, leur faisait souffrir d'avance tous les tourments à la fois; tel fut surtout le roi des martyrs, lorsqu'au jardin des Olives il vit cette cruelle flagellation, cet ignominieux couronnement d'épines, cette croix, ces clous, ces outrages, cette mort, qui composaient ce calice amer que la nature avait tant d'horreur de boire, qui lui fit suer le sang, et le jeta dans une agonie mortelle; tel est le caractère du vice et de la vertu. Le pénitent par le regret de ses péchés et la résolution de n'en jamais commettre, le pécheur par le souvenir des plaisirs passés, le désir de les goûter encore, réunissent tous les objets et tous les temps dans le moment présent de la jouissance ou de la pénitence; il ne tient pas à eux que tout, pour ainsi dire, ne fonde et ne se concentre dans ce point. La pensée et la volonté sont en ceci fort différentes de la réalité; les plaisirs et les peines, non plus que les instants de leur durée, ne viennent que peu à peu, et coulent goutte à goutte l'un après l'autre sans prévenir un bien ou un mal qui n'est point encore; ou rappeler celui qui n'est plus? On ne mange qu'un morceau à la fois, on ne voit qu'un objet, on n'entend qu'un son; malgré la rapidité de leur action, il faut que l'œil se promène, que l'ouïe se tienne attentive pour sentir leur mouvement, l'harmonie du son et la diversité des couleurs; mais quoiqu'il y ait une sorte de succession aussi dans les regards et l'ouïe de notre âme, c'est-à-dire dans nos connaissances et notre attention, l'esprit, bien mieux que le corps, ramasse et aperçoit d'un coup d'œil, saisit et embrasse d'un seul acte une infinité de choses; encore même la succession inévitable de nos opérations ne vient que de la dépendance continuelle où nous sommes de nos organes. Plus nous nous élevons au-dessus, plus notre esprit dégagé vole rapidement, rassemble promptement, voit, juge, combine par un seul et même sentiment. Que sera-ce dans l'autre vie, où l'âme est éclairée, affectée en bien ou en mal par l'opération

immédiate de Dieu? Ainsi le vice ou la vertu, bien analysés, renferment une infinité de bonnes œuvres et de péchés; il faut donc pour les imiter, que par le souvenir du passé et la vue d'un avenir éternel, le châtiment ou la récompense rassemblant toute l'éternité, fasse souffrir mille douleurs, ou goûter mille plaisirs à la fois.

Telle est la nature du lieu et du temps, chaque moment répond à la fois à tous les lieux, tous les lieux existent dans le même temps, tous les êtres y vivent, ils se répondent l'un à l'autre, chaque lieu répond successivement à tous les temps. L'immensité et l'éternité de Dieu correspondent à la fois à tous les objets, à tous les lieux et à tous les temps, quoique, dans la plus parfaite simplicité, ce ne soit qu'un instant et un point indivisible. Dieu n'est ni vieux ni jeune, quoique appelé l'ancien des jours, et que saint Augustin le nomme beauté toujours ancienne et toujours nouvelle; rien n'est ni vieux ni jeune pour lui, rien de passé, rien d'avenir : Dieu est tout, tout est en lui, tout vit en lui, tout lui est présent, il est le Dieu d'Abraham, d'Isaac, de Jacob; mais il est le Dieu des vivants et non pas des morts, ce que les théologiens, d'après les Pères expriment par ces trois termes : *Omnia simul*, *semel*, *semper*, une fois, tout à la fois, et pour toujours; il voit, il possède, il fait tout à la fois; il agit une fois et tout est fait; il parle et tout est dit; il voit, et tout est vu; sans que le nombre, la variété, les révolutions de tant d'êtres y fassent ni confusion, ni succession, ni partage. Telle est la divine Eucharistie, toutes les parties du corps de Jésus-Christ sont réunies, pénétrées dans le petit espace d'une particule sensible de l'hostie.

Ainsi l'âme des damnés, plongée dans l'immensité et l'éternité de Dieu, imite en ce point sa science et sa simplicité divine. Le temps coule sur la terre, il coule rapidement, consume, quoique insensiblement, tous les êtres; toutes nos connaissances et tous nos sentiments coulent avec lui. L'éternité ne coule point, et rien ne coule dans l'éternité; elle n'a ni parties séparées, comme le soir et le matin, ni parties successives, comme le temps : on n'y compte ni années, ni mois, ni jours, ni moments; sans être un temps, elle renferme tous les temps, elle est tous les temps; elle n'a ni jour d'hier, ni jour de demain; rien ne s'anéantit pour elle, comme le moment qui passe, qui s'évanouit; rien ne sera créé pour elle, comme le moment à venir quand il commence d'être; elle est tout entière, et tout est en elle : après des millions de siècles, elle n'a ni rien perdu ni rien acquis; des millions de siècles n'y ajouteront rien ni n'en retrancheront rien; c'est le jour présent, le moment actuel, toujours existant et toujours le même : *Unum nunc.* La philosophie distingue deux sortes de totalités : une totalité composée et divisible, comme une armée, un siècle, un corps qui renferme des soldats, des jours, des membres, et une totalité simple et indivisible, comme un point, un esprit, une pensée, un Dieu sans séparation ni partie. La vie de l'homme est une totalité composée; la vie de Dieu, la vie de l'homme dans l'éternité est une totalité simple et indivisible; les autres pensées fussent-elles composées comme les objets composés qu'elles représentent, la pensée de l'éternité serait simple comme son objet : rien n'y précède, rien n'y luit, rien n'y accroît, rien n'y manque : Ce n'est point, dit saint Thomas, une durée successive, c'est un état immuable; ce n'est point un assemblage d'êtres liés l'un à l'autre, c'est un être unique et parfait; ce n'est pas une rivière qui coule, des eaux qui se répandent comme ici-bas : *Sicut aqua effusus sum, sicut aqua dilabimur;* c'est une mer qui contient tout, qui absorbe tout : *Congregationes aquarum* (*Gen.*, I, 10); tous les fleuves s'y déchargent, ils en sortent tous, dit le Sage; mais ce vaste océan n'est ni épuisé par leur inépuisable source, ni plus rempli par leur inépuisable dégorgement : *Omnia flumina intrant in mare et mare non redundat.* (*Eccle.*, I, 7.) Représentez-vous donc cette âme occupée de l'éternité, comme un centre au milieu d'un cercle qui répond à tous les points de la circonférence, comme l'oreille dans un concert qui écoute toutes les voix, tous les instruments, tous les sons; comme l'œil ouvert sur l'horizon, dans le fond duquel viennent se peindre tous les objets, ou ce même œil placé au centre du monde, voyant de tous les côtés, qui verrait tout, jusqu'à l'empyrée; l'âme, vis-à-vis de son éternité, s'étend, s'élance vers elle, l'embrasse, la saisit, la presse, la pénètre, la concentre dans son idée, dans ses sentiments, comme un miroir qui, réunissant les rayons du soleil et les lançant dans un foyer, y brûle ce qui s'y trouve.

A propos de cet œil au milieu du monde, miraculeusement ouvert de tous les côtés, s'il est permis d'employer ici la comparaison des choses naturelles et des systèmes philosophiques, rien ne peint mieux l'immensité, l'éternité, la simplicité de Dieu, et celle de la pensée de l'homme dans l'enfer, que le système de la nouvelle philosophie du célèbre Descartes. Le soleil est au centre du monde; autour de lui roulent Saturne et les planètes emportées par son tourbillon, répandant partout sa lumière, sa chaleur et ses influences; sans sortir de la place, il éclaire, il vivifie à la fois tous les êtres; il pèse sur tout par son action, tout pèse en lui par réflexion. Tel est le Dieu que nous adorons : il éclaire tout par sa sagesse, il donne la vie et le mouvement à tout par sa puissance; en lui tout vit, tout agit, tout existe : *In ipso vivimus, movemur et sumus.* (*Act.*, XVII, 28.) Voilà une image de l'éternité. Ainsi dans l'âme, à chaque instant, tout s'écoule, tout pèse à la fois; elle s'écoule, elle pèse à la fois sur tout, enchaînée par le tourbillon de ses pensées, le passé, le présent et l'avenir, tout tourne autour de ce centre, replié, pour ainsi dire, sur lui-même un instant avant que d'être ou après qu'il a été, dans une

imagination qui, s'élançant dans les espaces immenses déployés à ses yeux, ramasse, ramène, concentre tout à la fois; l'âme, à chaque instant, est écrasée par le poids de l'éternité. Trop heureux si, stupide comme une bête privée de raison ou insensible comme une pierre privée de sentiment, elle ne connaissait pas la douleur ou n'en prévoyait pas la durée. Mais le mélange de la durée et de la douleur, du sentiment de l'une, de la connaissance de l'autre, forme deux éternités, dont l'une fait l'amertume infinie de l'autre, lui fait éprouver et l'éternité des douleurs, et les douleurs de l'éternité.

Voilà ce qu'avec le prophète on peut appeler une vision étrange : *Visio dura nuntiata est mihi.* (*Isa.*, XXI, 2.) Où trouver des idées pour la saisir, des couleurs pour la peindre, des expressions pour la rendre? quel pinceau les répandra, quelle langue l'exprimera, quel esprit les enfantera? Les ténèbres m'ont pénétré et rendu stupide : *Tenebræ stupefecerunt me* (*Ibid.*, 4); j'en tremble, j'en frémis, j'en suis saisi de trouble, de crainte et d'horreur : *Repleti sunt lumbi mei dolore.* (*Ibid.*, 3.) Une femme en travail d'enfant, qui ne peut pas se délivrer, n'est pas plus vivement pressée : *Angustiæ possident me sicut angustia parturientis.* (*Ibid.*) Je n'en puis plus, mes forces m'abandonnent, mon cœur se dessèche au milieu des douleurs : *Et aruit cor meum* (*Psal.* CI, 5); j'en suis abattu, mes pieds chancellent, je tombe à la renverse à cet affreux aspect : *Conturbatus sum ut audivi, corrui ut vidi.* (*Isa.*, XXI, 3.)

2° Continuité dans la durée. Les pensées ordinaires de l'homme sont dans une volubilité perpétuelle; l'une efface l'autre, l'une détruit l'effet de l'autre; rien n'y fait une impression durable; un moment de plaisir fait oublier la douleur, un moment de douleur anéantit le plaisir. Superficiel et volage, tout, dans notre esprit, est gravé sur le sable, écrit sur la cime des ondes; mais la pensée de l'éternité, trop profonde, trop frappante, trop intéressante pour laisser l'entrée à aucune autre, remplit, absorbe tellement une âme qu'elle y est continuellement engloutie. Oui, malgré la honte qui le confond, la douleur qui l'irrite, le remords qui le déchire, l'inutilité qui le désole, le dégoût qui le révolte, la continuité qui le désespère, l'épuisement qui l'accable, il sera forcé de s'en occuper sans relâche. Cette pensée est la chaîne et la prison de l'esprit, dont on ne pourra jamais se débarrasser; cette immutabilité est une punition naturelle et juste d'un des plus grands désordres de l'homme, source de la plupart de ses égarements; rien ne flatte plus que la liberté; elle est une consolation dans les maux, un assaisonnement du plaisir; on voltige sur tous les objets, on essaye de toutes les situations, on se livre à tous ses désirs, on se nourrit de toutes ses pensées; le goût seul conduit et décide. Le songe de la vie, ce frivole tissu d'amusements et de chimères, se passe tout à se dérober au vide de l'ennui et au dégoût de la contrainte. Ainsi toujours loin de Dieu et de soi-même, prêt à tomber dans mille fautes; et la seule perte d'un temps si précieux n'en est-elle pas une continuelle? Il faut donc que, fixé au même objet, attaché à la même situation, collé à la même idée, agité du même mouvement, le pécheur expie sa criminelle inconstance par la fastidieuse monotonie d'un état aussi insupportable par son immutabilité que par ses douleurs; ce sont là les pieds et les mains de l'âme, qui, selon l'Evangile, doivent être à jamais liés : *Ligatis manibus et pedibus.* (*Matth.*, XXII, 13.)

Le jugement de Dieu, dit saint Chrysostome, sera gravé de tous côtés sur les murailles de l'enfer en caractères ineffaçables, et sur la colonne de l'éternité, plus durable que le marbre et le bronze, *judicium Dei in columna æternitatis incisum.* Une main divine a gravé et grave continuellement ces termes affreux, comme dans la salle de Balthazar: Vous avez été mis dans la balance, vous avez été trouvé léger, vous avez justement perdu la couronne et la vie éternelle. Le damné le voit comme ce prince, et avec un trouble, une horreur, un frémissement toujours nouveau qui le jette dans le plus profond désespoir. Il ne peut en détourner la vue, elle le lui présente; il n'est ni jour ni nuit, ni sommeil, ni affaires qui fassent la moindre diversion : l'âme d'un damné ressemble aux chérubins que vit Ezéchiel (*Ezech.*, X); pleins d'yeux devant, derrière, de tous les côtés, qui n'ont aucun moment de repos; les yeux sont environnés, sont assiégés, sans relâche de toutes parts, de cet horrible objet : *Non cessabant die ac nocte;* cette vue est un feu intérieur, aussi ardent, aussi durable que les brasiers qui le dévorent; tous ses efforts ne pourront jamais, ni l'éteindre ni affaiblir ou suspendre son activité, semblable au feu sacré du tabernacle qui brûlait toujours. Hélas! pendant la vie enfermé dans une citerne et couvert d'un tas de boue par la passion et le péché, il paraissait absolument perdu. Le voilà sur l'autel, le soleil de justice le rallume, et l'entretiendra éternellement pour immoler la victime.

Dieu ordonna à Ezéchiel de demeurer trois cent quatre-vingt-dix jours couché sur le côté gauche, toujours occupé du siége de de Jérusalem, dont il aurait devant les yeux la figure sur une brique, pour représenter le nombre des jours que devait durer ce siége, et le nombre d'années qu'avait duré l'iniquité du royaume d'Israël, depuis le schisme de Jéroboam jusqu'à la captivité de Babylone. Cette situation si gênante, et naturellement impossible pendant si longtemps, est encore une image de la punition des pécheurs dans l'enfer; attachés au supplice avec des chaînes à jamais indissolubles, ils ne peuvent ni se remuer, ni se soulager, ni changer leur état, ni dans l'esprit ni dans le corps. Dans ce monde le temps change sans cesse et change tout. La durée des temps n'est qu'une succession de moments, et la

durée des êtres n'est qu'une succession de situation et de rapport; l'éternité étant tout entière, son immutabilité est une suite de sa totalité : Vous même et tout ce qui vous environne, la nature, l'art, la société, le goût, les idées, tout, après une infinité d'agitations et de vicissitudes, arrive enfin à son terme; les plus grands arbres, après avoir essuyé bien des orages, vieillissent, meurent, ne sont bons qu'à être jetés au feu; les plus solides bâtiments, après avoir logé plusieurs générations, ne sont qu'un amas de masures; ces chefs-d'œuvre de l'art, après avoir été quelque temps admirés, tombent dans l'oubli avec le nom de leurs auteurs; les plus puissants empires, après une foule d'événements, tombent enfin en décadence. Que de royaumes élevés sur les débris de l'Assyrie, de la Perse, de la Grèce, de Rome! Les mers changent de place, les temps sont engloutis, le ciel et la terre passeront, l'empire de l'esprit et du cœur n'est pas moins sujet aux révolutions. Que d'opinions différentes, que de goûts divers; on condamne ce qu'on avait loué, on loue ce qu'on avait condamné, on s'accoutume à tout, l'habitude émousse la pointe de tout, la possession diminue les charmes du plaisir, la durée affaiblit la violence de la douleur, le passé s'évanouit dans l'oubli, l'avenir est abîmé dans les ténèbres, le moment présent à peine existe-t-il qu'il échappe ; ainsi le temps produit et détruit, éclaire et obscurcit, rappelle et efface tout, se produit et se détruit lui-même ; tout est enveloppé des nuages de l'inconstance que rien ne peut ni dissiper ni fixer.

L'éternité n'en connaît point, tout y est décidé, tout y est présent, tout y est évident, tout y est immuable ; même spectacle , même sentiment, même pensée, même sensation, ou plutôt objet, pensée, sentiment unique, et toujours également vif; rien n'émousse le trait, rien n'endurcit le cœur, on ne s'accoutume point à l'éternité, ni du paradis, se lasse-t-on jamais des délices? ni de l'enfer, se familiarise-t-on jamais avec les douleurs? Si le sentiment pouvait peu à peu s'affaiblir; quelque légère qu'en fût la diminution , il serait enfin anéanti et l'enfer cesserait. Non, non, même idée dans l'esprit, même regret dans la mémoire, même rage dans le cœur, même sensibilité dans l'organe, même blasphème sur les lèvres, même prison, même brasier, mêmes bourreaux, même compagnie, mêmes tourments : *Cruciabuntur nocte ac die in sæcula sæculorum.* (*Apoc.*, XX, 10.) Qui pourrait y changer? N'est-ce pas en Dieu la même justice, la même puissance, la même sainteté, la même haine, le même arrêt, le même livre des consciences. On ne devient ni plus innocent ni plus coupable; Dieu n'a que les mêmes raisons d'agir, sans augmenter ni diminuer, ni le plaisir ni la douleur : *Dabo ignem et vermes, ut urantur et sentiant in sempiternum.* (*Judith.*, XVI, 21.) Toutes les idées de l'éternité présente cette immutabilité d'état, et tous les attributs de Dieu présentent son éternité; elle en est la base, le fondement, le principe, la mesure. Il ne serait pas infiniment juste, saint, puissant, s'il pouvait cesser de l'être. Je suis celui qui suis, dit-il de lui-même, le premier et le dernier, le principe et la fin de tout, ayant tout, sachant tout, voyant tout, voulant tout dans la plus parfaite simplicité; ses opérations, toutes ouvrages de sa sagesse, de sa justice, de sa puissance, portent le même caractère. L'éternité ne connaît ni temps, ni succession ni vicissitude : *Tormentorum fumus ascendit in sæcula sæculorum, non habebunt requiem nocte ac die.* (*Apoc.*, XIV, 11.)

Le règne de la grâce pendant la vie, par les vicissitudes que Dieu y permet, semble laisser pour l'autre l'espérance de quelque heureuse révolution. Dieu s'irrite et s'apaise, blesse et guérit; c'est une colère passagère, une rigueur miséricordieuse, il ne frappe que par bonté, on le fléchit par la prière, il a promis de l'exaucer; on l'attendrit par les larmes, il daigne les essuyer; on le gagne par les présents, il veut bien les accepter; on l'arrête par les efforts, la pénitence a droit de le désarmer; on le satisfait par les bonnes œuvres, les mérites de son Fils peuvent surabondamment le dédommager : *Iratus est et misertus est nobis* (*Psal.* LIX, 3) ; mais, dans l'autre vie, il fait de lui-même un portrait bien différent. Le souverain Juge n'a plus des yeux ni des oreilles, non plus que la mort et l'enfer; il ne se laisse plus ni fléchir par les prières, ni attendrir par les larmes, ni gagner par les présents, ni arrêter par les promesses, ni dédommager par les œuvres; il frappe un ennemi, mais en ennemi irrité et implacable : *Plaga inimici percussi te percussione crudeli.* (*Jerem.*, XXX, 14.) Tout l'univers, tout occupé de son bonheur ou de sa misère, et ne pensant que comme Dieu, n'est ni moins indifférent ni moins insensible que Dieu; ainsi que dans un vaste désert, tout se tait, tout abandonne ; la terre insensible, le ciel irrévocablement fixé dans la haine, l'enfer dans la fureur, ni les démons ni les damnés, ni les saints ni les anges, ni ce pécheur dans ses dispositions, ni Dieu lui-même dans ses volontés, rien ne peut changer : *Nullus est qui misereatur, vociferantur, sed nullus est qui exaudiat.*

Le Seigneur, dit le prophète, a mis dans ses réprouvés une génération de fureur par la pensée toujours ancienne et toujours nouvelle de l'éternité, comme en lui-même par les vues immortelles de sa justice, expressions singulières! un fonds inépuisable de fureur, qui sans cesse renouvelle le châtiment : *Reliquit Dominus generationem furoris* (*Jerem.*, VII, 29); par des générations toujours renaissantes tout devient comme éternel. La terre féconde perpétue chaque année ses richesses; les hommes, les animaux, les plantes, s'immortalisent dans leur espèce, en périssant ils laissent de quoi les remplacer. Les besoins, les maladies s'éternisent ; ainsi l'on a beau apaiser la faim et la soif, elles reviendront aussi vives et rendront de nouveaux aliments nécessaires; en vain par ses re-

mèdes la médecine soulage vos maux, le principe de la corruption reste et vous conduira au tombeau; ainsi, pour servir la vengeance divine, un tourment en produit un autre à l'infini. Le corps et l'âme d'un damné sont des terres malheureusement fécondes, que la justice de Dieu ensemence, cultive, moissonne toujours par des fruits inépuisables de douleur, *reliquit generationem furoris.*

Oserai-je hasarder une idée peut-être trop hardie : l'arrêt que Dieu prononcera au dernier jour, l'éternité dans l'âme des damnés, sont comme la génération du Verbe dans le sein du Père. Le Verbe, par sa nature divine, y est, y a été, y sera éternellement engendré; ce Verbe, qui est la sagesse même, embrasse tous les temps, tous les lieux, tous les objets à la fois. Le Père s'y contemplant lui-même y voit tout par un acte unique toujours renaissant, ou plutôt toujours permanent; ainsi le damné se connaissant lui-même, ses péchés, sa condamnation, son éternité, se forme ce verbe, cette parole, cette réflexion toujours renaissante, toujours permanente : Je suis damné, je le suis justement, je le suis pour toujours. Pensée qui dans un point unique embrasse le passé, l'avenir, Dieu, l'homme, le paradis et l'enfer. Le saint dans le ciel, par ce coup d'œil de la contemplation de la vérité, ce sentiment simple du goût de la bonté qui le remplissent sans interruption, forme délicieusement son verbe : Je suis heureux, je le serai toujours : *Reliquit Dominus generationem.*

3° Profondeur de cette pensée dans ses retours. Les Egyptiens peignent l'éternité sous l'emblème d'un serpent roulé sur lui-même qui se mord la queue, pour nous faire entendre que le commencement et la fin, la tête et la queue, centre autour duquel tout est roulé, se trouvent réunis, qu'on finit quand on commence, qu'on commence quand on finit; les commencements ont beau s'éloigner et se perdre, ils ne sont ni plus près ni plus loin, la fin n'approche pas davantage, il se mord la queue par la pensée douloureuse de cette fin qu'il semble trouver toujours et qu'il ne trouve jamais. C'est, dit saint Grégoire, une mort sans mort, une fin sans fin, un défaut sans défaut; la mort y vit, la fin commence, le défaut fait la totalité: *Mors sine morte, finis sine fine, defectus sine defectu, mors vivit finis incipit, defectus perficit;* aussi l'Ecriture ne parle de l'éternité qu'au temps présent, elle ne dit pas ce feu ne s'éteindra pas, ce ver rongeur ne mourra pas, personne n'ouvrira cette prison; cette idée de l'avenir ne convient qu'au temps, elle annonce une chose qui n'existe pas encore; mais, par une plus grande précision, elle dit, ce feu ne s'éteint pas, ce ver rongeur ne meurt pas, personne n'ouvre cette prison, rien n'est à venir, tout existe: *Vermis non moritur, ignis non exstinguitur, nemo aperit.* (*Marc*, IX, 43.) On jettera le damné au feu, dit le Seigneur, voilà le temps; il y brûle, voilà l'éternité : expression singulière, mais vive, qui par une figure et une distinction frappante réduit toute l'éternité au moment présent : *In ignem mittent et ardet.* (*Joan.*, XV, 6.)

On peut appliquer aux profondes réflexions des damnés cet oracle du Sage : Qui jamais a pu mesurer la hauteur du ciel, la longueur de la terre, la profondeur de l'abîme? Qui pourra donc mesurer la sagesse de Dieu? Le ciel, la terre, l'abîme, ont des bornes, l'éternité n'en a point; sa longueur, sa largeur, sa hauteur, sa profondeur, sont au-dessus de toutes les mesures. Qui a mesuré la hauteur du ciel, l'éternité passée, c'est-à-dire la majesté de Dieu, pour apprécier l'énormité de l'offense? la profondeur de l'abîme de l'enfer, pour sentir l'excès de ses maux et leur éternité future? la largeur de la terre, le moment présent, pour connaître la petitesse de l'homme, qui n'y est qu'un grain de poussière? qui peut surtout mesurer la sagesse de Dieu, supérieure à tout; cette sagesse qui règle avec nombre, poids, et mesure jusqu'aux châtiments les plus terribles; cette sagesse qui, dirigeant sa justice, ne lui permet de frapper qu'à proportion du démérite, et qui par une lumière brillante et invincible fait voir évidemment au damné l'équité des arrêts les plus rigoureux dont il est la victime: *Altitudinem cœli, latitudinem terræ profunditatem abyssi.* (*Job*, XXXVIII, 18.) Saint Paul applique cette idée à la miséricorde de Dieu dans la rédemption; n'a-t-on pas droit de les appliquer à sa juste vengeance dans la réprobation? qui peut comprendre l'étendue, la sublimité, la profondeur de la sévère justice, et de la suréminente science de Dieu : *Qualis longitudo, latitudo, sublimitas, profundum supereminentis scientiæ Dei.* (*Ephes.*, III, 18.) C'est sur ce principe que Tertullien appelle l'éternité le trésor, le trône, le patrimoine de la divinité; elle y trouve tout, et le fonds et la jouissance de sa gloire et de ses délices : *Quis alius Dei census quam æternitas?* (*Adv. Herm.*, c. 4.)

C'est dans l'abîme de ces réflexions qu'un damné, roulant sans cesse par mille retours sur lui-même et sur son état, sur sa vie passée et sur la durée de ses maux, passe l'éternité dans un cercle perpétuel, selon l'expression du Prophète : *In circuitu impii ambulant.* (*Psal.* XI, 9.) C'était dans la vie un cercle de plaisirs toujours renaissants qu'il eût voulu perpétuer, un cercle de projets toujours flatteurs qu'il eût voulu exécuter, un cercle de remords toujours importuns qu'il eût voulu étouffer, un cercle de péchés toujours honteux qu'il eût voulu ne pas expier, un cercle de peines toujours accablantes qu'il eût bien voulu s'épargner : *In circuitu ambulant.* Tout cela n'a servi qu'à le rendre plus coupable, et ne servira qu'à le rendre plus malheureux; ce sera un cercle de désirs qu'il ne pourra jamais effectuer, un cercle de tourments qu'il ne pourra jamais soulager, un cercle de remords qu'il ne pourra jamais émousser, un cercle d'anathèmes et de malédictions auxquels il ne pourra jamais échapper, un cercle de comparaisons de lui-même avec

les saints, de l'enfer avec le paradis, qu'il ne pourra jamais supporter, un cercle de calcul des siècles passés et à venir, qu'il ne pourra jamais épuiser : *In circuitu impii ambulant.* C'est ce que l'Écriture désigne encore par ces mots : un abîme appelle un autre abîme, au bruit de vos cataractes, vos flots plus hauts que des montagnes ont passé par-dessus ma tête. Le Prophète parle des maux extrêmes qu'il souffre, qu'il compare à un déluge qui l'engloutit, et des abîmes qui se suivent et où il se perd; s'il croit pouvoir se tirer de l'un, il tombe dans un autre plus profond encore; semblables aux flots de la mer, qui en se brisant sur un rocher sont suivis à l'infini d'un autre aussi irrité. Le péché est un abîme qui attire l'abîme infini de la justice, mais de combien d'abîmes n'est-il pas investi? Abîme de remords, abîme de douleurs, abîme de désespoir, abîme de l'éternité, abîme sur abîme; c'est un déluge de maux qui l'engloutit, les flots de ses pensées viennent se briser contre son cœur, et chacun est suivi de mille autres; les cataractes de la justice sont ouvertes, la pluie des châtiments tombe à torrents sur lui, les flots de la vengeance céleste, plus hauts que les montagnes, passent infiniment par-dessus la tête Le déluge qui fit périr le monde entier n'exprime que faiblement celui qu'il éprouve : *Abyssus abyssum invocat in voce cataractarum fluctus super me transierunt.* (*Psal.* XLI, 8.)

Quoique toute la vie de l'homme ne soit qu'un tissu de douleurs, ces douleurs ne sont ni sans consolation, ni sans interruption, ni sans bornes. Ce ne sont que des traits semés avec ménagement par une main paternelle : *sagittæ tuæ transeunt* (*Psal.* LXXVI, 18); mais la redoutable foudre de la damnation, l'affreux tonnerre de la pensée qui la rend toujours présente, est une espèce de roue qui tourne sur elle-même, dont rien ne suspend le mouvement, ni ne ralentit la rapidité? *Vox tonitrui in rota.* (*Psal.* LXXVI, 19.) Le Prophète, en cet endroit, parle du passage de la mer Rouge, dans laquelle fut submergé Pharaon avec toute son armée. Le bruit des eaux qui, après avoir été suspendues pour le peuple, retombaient avec le plus horrible fracas, et roulaient à travers les chariots des Egyptiens, semblaient un tonnerre parmi les roues, et le bruit du tonnerre qui grondait en même temps, se mêlant à celui des eaux qui se précipitaient et des chariots qu'elles entraînaient, en devenait bien plus terrible : *Vox tonitrui in rota.* Tout cela peint les damnés dans l'enfer, qui, après avoir imité l'endurcissement des Egyptiens, y sont engloutis comme ces malheureux dans la mer Rouge. Le tonnerre de la justice divine se fait entendre sur leur tête, les flots précipités les entraînent au fond de l'abîme; on croit voir cette armée s'engloutir, et entendre l'horrible fracas de la tempête qui la submerge. Le tonnerre a quelque chose qui ressemble au bruit des roues; il roule au-dessus des nues comme un chariot rapidement entraîné, il est souvent des coups que les échos des montagnes voisines multiplient par plusieurs répétitions, on en est épouvanté; qui pourrait les soutenir si elles étaient continuelles? Elles le sont en enfer. Ces effroyables paroles : Allez, maudits, au feu éternel, s'y font perpétuellement entendre; les sombres voûtes de l'abîme, échos immortels, en font à tout moment retentir l'éclat foudroyant à l'oreille du damné, et en présentent l'idée à son esprit. *Vox tonitrui in rota,* quoique partagés par mille besoins et mille objets, nous saisissons quelquefois si fortement ce qui nous frappe, que l'impression en est ineffaçable; ce monstre semble toujours prêt à nous dévorer, ce précipice à nous engloutir. Ce cri perce, ce souvenir accable; on en devient comme stupide, on en tombe dans le délire et la fureur. Mais est-il rien sur la terre qui approche du spectacle du jugement, des coups de foudre de la sentence, de l'horreur de l'enfer, du désespoir, de l'éternité? C'est peu de dire qu'ils font dans l'âme les traces les plus profondes, ils pénètrent le plus intime de sa substance, se confondent, s'identifient avec elle, elle n'est plus pour ainsi dire que cette pensée toujours subsistante : *Vox tonitrui in rota.*

Ces abîmes de réflexion, de désirs, d'efforts, de douleurs les unes dans les autres, ressemblent à la fameuse vision d'Ezéchiel. C'est un nuage qui environne, un tourbillon qui emporte, un feu qui dévore : *Nubes magna, ventus turbinis ignis involvens.* (*Ezech.*, I, 4.) Faible image de l'horrible tempête de la colère de Dieu, qui engloutit à jamais ce malheureux. Cet airain tout en feu, ces brasiers ardents, cette foudre qui brille, ces flots agités, cet arc bandé, ce cri d'une armée dont parle ailleurs le prophète, couleurs vives pour en ébaucher le portrait, mais bien au-dessous de l'éternité, bien au-dessous de la pensée de l'éternité : *Scintillæ æris candentis, carbonum ardentium, fulguris,* etc. (*Ibid.*) Ces animaux pleins d'yeux, qui veillent toujours, c'est le damné qui ne dort jamais, mais qui continuellement pense à son malheur; ils vont et ne reviennent pas; c'est-à-dire qu'il n'y a plus pour lui de ressource : *Ibant et non revertebantur.* (*Ezech.*, X, 11.) Ce sont des roues entrelacées les unes dans les autres : *Rota in medio rotæ.* (*Ibid.*, 10.) Leur grandeur est immense; elles semblent égales à la vaste étendue de l'Océan, quel objet est comparable à l'éternité? *Aspectus rotarum quasi visio maris* (*Ezech.*, I, 16.); leur aspect, leur figure, leur grandeur, tout est horrible en elles : *Statura, altitudo, aspectus horribilis.* (*Ibid.*, 18); elles sont surmontées d'un cristal affreux, où tout est représenté, qui comme le ciel environne de toutes parts, et comme ces appartements où le luxe multiplie les glaces, pour y multiplier les objets, la pensée de l'éternité la répète partout : *Firmamentum chrystalli horribilis.* (*Ibid.*, 22.)

4° Enfin l'évidence et la simplicité de cette pensée. L'un sert à l'autre; plus une idée est simple, plus il est aisé de la saisir;

les connaissances humaines sont communément superficielles, bornées, obscures, faciles à oublier; celle de l'éternité, nous l'avons vu, est accablante, pour le damné, par son étendue, sa profondeur, sa continuité, enfin par son évidence; n'en eût-il pas l'idée la plus claire, il l'aurait bientôt acquise par l'expérience la plus sensible, et par les réflexions les plus profondes, et par l'état de l'âme hors du monde qui voit tout clairement, et par la lumière divine qui la lui imprime supérieurement; qu'il a un triste loisir d'en étudier la nature, d'en pénétrer les raisons, d'en parcourir l'étendue, d'en creuser la profondeur, d'en savourer l'amertume! Le nuage de l'erreur, le voile des préjugés, la diversion des affaires, la légèreté des amusements, l'engourdissement de l'indifférence ne viennent plus intercepter la lumière de la vérité, ou en affaiblir l'éclat; qu'il la verra de près, la sentira vivement, s'y attachera fortement! Jamais le soleil le plus brillant n'a répandu de si grand jour, Dieu l'augmentera même surnaturellement, et comme dans le ciel il est une lumière de gloire supérieure qui fait divinement connaître la béatitude, il est dans l'enfer une lumière supérieure de confusion qui fait divinement sentir la misère. Cette connaissance augmente à l'infini le bonheur des saints, elle n'augmente pas moins le malheur des damnés; il est vrai que malgré son évidence elle n'est égale ni dans les uns ni dans les autres : sa vivacité, sa profondeur, son étendue sont proportionnées au mérite ou au démérite, et c'est par ces divers degrés que le même objet connu, saisi, promis ou perdu, opère une si grande différence dans les degrés de la privation ou de la jouissance : *Mansiones multæ sunt.* (*Joan.*, XIV, 2.)

Quelle surprise pour le pécheur qui, au moment de la mort, se trouve investi de cette affreuse vérité, et voit avec évidence ce qu'il avait ou méconnu ou si faiblement senti; ce moment de la chute dans l'enfer est incompréhensible; il entre dans un monde nouveau où tout le saisit et l'étonne; tout à coup le rideau se lève, la scène change. Idées nouvelles, mouvements inconnus, douleurs cruelles, on est subitement au comble des maux, pénétré, consumé d'un feu dévorant, d'un regret cuisant, d'un remords désespérant; quel coup d'œil, quel coup de foudre, quelle chute! Est-il rien sur la terre qui en approche? On serait heureux si la pesanteur du coup étourdissant l'infortuné qui le souffre, en ôtait le sentiment; mais non, l'âme conserve la connaissance et la sensibilité tout entière, et même, dégagée par la mort de tout ce qui partageait son attention, elle n'est que plus vivement pénétrée. Dans ce monde aveugle, sourd, stupide, on ne voit, on n'entend, on ne sent qu'à demi, toujours distrait et occupé, enivré et dégoûté de mille faux biens qui se combattent et émoussent mutuellement leurs traits; cette vie n'est qu'un songe. Cependant quel triste effet ne produit pas la subite nouvelle d'un naufrage; d'un incendie, d'une mort imprévue, la vue d'un ennemi, d'un danger évident. Que sera-ce d'une âme qui, tout à coup séparée du corps, et rendue à elle-même, passant des plus épaisses ténèbres à la plus vive lumière, commence de voir, de sentir et d'entendre, Hé! quoi, un désert immense, un abîme profond, des ennemis mortels, des monstres affreux, des tourments infinis, une durée éternelle! Quel spectacle, quelle révolution, quelle surprise, quelle catastrophe, des délices aux brasiers, des richesses à la misère, de la gloire à la confusion, de la vie à la mort, du temps à l'éternité! Quoiqu'on s'accoutume à tout, on ne se familiarise pas avec les tourments de l'enfer. Après des millions de siècles ils sont toujours nouveaux, et le premier moment d'évidence et de sensibilité, d'horreur et de désespoir durera toujours avec la même vivacité; l'éternité n'est qu'un moment toujours semblable, toujours le même.

C'est une consolation pour les malheureux, d'espérer la fin de leurs peines, du moins d'attendre la mort; souvent par désespoir ils se la procurent; ils comptent les moments qu'ils ont souffert, pour juger de ce qui leur reste à souffrir; la nature compatissante a si bien tempéré les peines, qu'elles sont toujours légères ou courtes; la violence même en est le remède, en abrégeant leur durée; la durée en serait un adoucissement, en s'y accoutumant : *Sic nos amantissima natura disposuit ut dolorem tolerabilem faceret aut brevem.* Mais dans l'enfer la violence est réunie à la durée; durée et violence dans le feu, il brûle toujours avec la même activité; durée et violence dans la justice de Dieu, elle frappe toujours avec la même sévérité; durée et violence dans l'âme, elle souffre toujours avec la même sensibilité; durée et violence dans l'exécution, elle se fait toujours avec la même continuité; durée et violence dans le démon, il tourmente toujours avec la même cruauté; durée et violence dans les connaissances, elles frappent, saisissent, pénètrent avec la même vivacité. Ne dussiez-vous souffrir que pendant quelques siècles, ce que les plus incrédules n'ont jamais révoqué en doute, ne dussiez-vous y souffrir que des maux légers, ce que la plus indulgente justice ne pourrait s'empêcher d'imposer, toutes les douceurs séduisantes du vice, tous les travaux effrayants de la vertu, pourraient-ils entrer en parallèle avec des siècles de douleurs? Que sera-ce de l'éternité qui réunit des douleurs sans bornes à une durée sans mesure? *Momentaneum quod delectat, æternum quod cruciat.* Nous venons de voir combien la connaissance de l'éternité rend le damné malheureux; voyons combien sa conviction ajoute à son malheur.

SECONDE PARTIE.

L'incertitude de l'éternité suffirait seule pour rendre le pécheur inexcusable et le damné inconsolable; elle le jetterait dans le

désespoir, et ce serait le comble de la folie de s'y exposer. Un criminel, dans un cachot, demande avec instance l'arrêt même qui le condamne, et souffre presque tous les supplices dans l'incertitude de ce qu'il aura à subir. Combien dureront ces maux, combien durera cette douloureuse opération, dit un malade accablé de douleur? Ne vaudrait-il pas mieux, au prix même de la vie, en être quitte une fois pour toutes, que de languir toujours incertain de la guérison; la seule crainte de le perdre détruirait le paradis, et l'espérance de le voir finir détruirait l'enfer! Délices incertaines dont on ne jouirait qu'en tremblant, ne vaudrait-il pas mieux ne vous avoir jamais goûtées, douleurs passagères qui devriez un jour cesser, vous perdiez votre rigueur! mais si un obscur avenir laisse entrevoir une durée éternelle, vous devenez intolérables; que sera-ce de ne pouvoir en douter? dans ce monde où règne le mélange du bien et du mal, la Providence pour tempérer l'ivresse de l'un par la crainte et adoucir l'amertume de l'autre par l'espérance, laisse tout enveloppé de ténèbres. Le plus misérable peut voir luire des jours sereins, le plus heureux peut tomber du faîte de la gloire; on ne souffre, on ne goûte pas à demi ce qui va disparaître. Dans l'éternité où pour être dignes de Dieu, les biens et les maux sont sans mélange, le nuage est dissipé, on voit un état fixe, on le voit avec certitude. Tremblez, pécheurs, au milieu des plus bruyantes fêtes, une éternité de malheurs va succéder à la criminelle jouissance de ces biens frivoles; consolez-vous, justes, au milieu des plus rudes épreuves, une éternité de délices va faire oublier ces légères adversités. Quelles alarmes ne doit pas faire naître, quelles précautions ne doit pas faire prendre le risque du plus grand des malheurs et dans quel excès de rage ne doit pas jeter sa certitude; mais que dis-je, précaution et alarmes; vous négligez follement ou plutôt vous bravez brutalement, et le risque et la certitude, vous vous en faites un prétexte pour excuser votre témérité! Ah! qu'un jour, mais trop tard, vous changerez de sentiment et de langage? qui de vous pourra habiter dans un enfer dévorant et de flammes éternelles: *Quis ex vobis poterit habitare cum ardoribus sempiternis.* (*Isa.*, XXXIII, 14.) Il est dévoilé aux yeux des damnés, cet affreux mystère de la certitude de l'enfer, et ils en sont intimement et évidemment convaincus par tout le poids: 1° de l'autorité naturelle, 2° de l'autorité humaine, 3° de l'autorité ecclésiastique, 4° de l'autorité divine, 5° de l'autorité personnelle par l'évidence palpable et l'expérience constante de l'impossibilité absolue de changer leur sort.

1° J'appelle autorité naturelle ce qui dans toute la nature présente l'éternité et l'annonce, tout en porte et en fournit la preuve; on croit faire une objection fort difficile en nous opposant les révolutions des choses humaines, et on ne voit pas que ce ne sont que de petits objets qui périssent, et que tout ce qu'il y a de grand dans l'univers subsiste toujours. Par la nature des êtres corporels, dit-on, tout s'use et se détruit, le feu, par sa violence même, en précipite la destruction; comment celui de l'enfer peut-il brûler sans se consumer? Tout cela mérite-t-il de réponse? comme s'il était plus difficile à Dieu de conserver la matière que de la créer, de la conserver des millions de siècles, que de la conserver une heure; n'est-il pas le maître des flammes et des corps qu'elles dévorent? voyez ces trois enfants dans la fournaise de Babylone, que toute l'activité des brasiers ne peut effleurer, contemplez ce buisson qui dans ce désert brûle sans se consumer et sans perdre la verdure de ses feuilles, suivez les pas d'un million d'hommes dont les habits et la chaussure ne s'usèrent jamais pendant des voyages continuels de quarante années au milieu des sables brûlants de l'Arabie déserte: *Non sunt attrita vestimenta, neque calceamenta vetustate consumpta.* (*Deut.*, XXIX, 5.) Dieu sera-t-il moins puissant dans l'éternité qu'il ne le fut dans l'Egypte et dans la Chaldée? rien ne lui est difficile, il ôte et détruit, réunit et disperse, consume et reproduit à son gré. Par son ordre, ce feu éternel, destructeur et créateur en même temps, répare ses propres ravages et se fait à lui-même des aliments inépuisables de ce qu'il vient de dévorer: *Ignis consumit ut reservet, tormenta infligit ut renovet.*

Sans recourir aux prodiges, la nature en présente une foule d'exemples. Cette vaste mer, ces fleuves intarissables seront-ils jamais desséchés, ces montagnes sourcilleuses s'aplaniront-elles? Quand est-ce que cette terre sera ébranlée dans ses fondements, et cessera-t-elle d'être environnée de l'air que nous respirons? Ces astres brillants qui nous éclairent malgré la violente agitation de leurs feux, capables de tout embraser, malgré l'incroyable rapidité de leur course, au milieu du liquide où ils nagent et où tout concourt à les dissiper, ont-ils vu depuis tant de siècles ralentir leur chaleur, éteindre leurs rayons et changer leur route? Nous savons par révélation que tout doit périr; un nouveau ciel, une nouvelle terre doivent éclore, mais naturellement tout doit être éternel, et ce qui en prendra la place, à plus forte raison doit l'être. Qui ne se croirait condamné à l'éternité, s'il devait souffrir autant que dureront les Alpes et les Pyrénées, et ces comparaisons, pour marquer la persévérance, sont devenues des proverbes. Les fleuves remonteront vers leur source, le soleil cessera d'éclairer la terre avant que je change. La salamandre, dit saint Augustin, passe un temps si considérable dans le feu sans en souffrir aucune atteinte, qu'on dirait presque qu'elle y vit; le damné y vivra comme elle, mais il y souffrira les plus terribles atteintes: *Sunt animalia corruptibilia quæ mediis ignibus vivunt.* Que nous apprennent ces volcans répandus en différentes parties de la terre, qui, selon l'expression de saint François Xavier, par-

lant aux barbares, semblent être les soupiraux de l'enfer. Dans quelle source inépuisable l'Etna, le Vésuve et tant d'autres puisent-ils donc depuis tant de siècles ces tourbillons de fumée et de flamme, ces torrents de feu et de soufre qu'ils vomissent, et qui ont si souvent réduit tout en cendres dans les campagnes! Quels affreux essais de sa divine puissance ! quels affreux témoins de la durée de ses rigueurs ! *Sicilia montes tanta diuturnitate usque nunc flammis æstuant et integri perseverant idonei testes non omne quod ardet absumi, in æternum corpus æterno supplicio ardere posse.* Cette affreuse nuée de témoins est rassemblée dans l'enfer ; cette terre que rien n'ébranle, dont le centre est leur cachot ; ces barrières épouvantables qui les renferment, plus épaisses, plus dures que tous les rochers ; ces fleuves insatiables de feu, de soufre, de poix ardente, qui, pire que tous les volcans, roulent avec fureur leurs flots embrasés, ces ténèbres épaisses que la lumière du jour ne dissipera jamais, ces démons immortels, ces inflexibles bourreaux qui ne se lassent point de tourmenter, ce soleil de justice souverainement irrité et à jamais implacable qui lancera ses foudres, tout par les images les plus vives enfonce dans le cœur l'épée à deux tranchants de l'éternité : *Vinculis æternis sub caligine reservavit.* (*Jud.*, 6.)

2° Autorité humaine. Et quelle? celle de tous les hommes ensemble d'abord rassemblés au jugement, ensuite réunis dans les deux éternités. Tous les saints dans le ciel, tous les damnés dans l'enfer, tous les démons, tous les anges, tous d'une voix unanime comme par un cri unique, le plus lugubre, mais le plus assuré et le plus constant, dira au damné : Tout est perdu pour vous sans ressource. Vous n'entendez qu'en détail sur la terre la déposition des témoins, toujours en petit nombre, souvent suspects, la plupart mal instruits, incertains dans ce qu'ils avancent : ils laissent ordinairement quelque nuage dans les faits qu'ils attestent, quelquefois morts, il n'en reste que la déclaration muette que l'histoire nous a transmis Que pourriez-vous récuser ici? tout est vivant, instruit, éprouve, parle. Les saints qui voient tout en Dieu vous le disent par leurs cantiques, et les damnés qui éprouvent sa justice le certifient par leurs gémissements. Les démons qui l'exécutent, les anges qui y applaudissent, toutes ces voix forment un concert de témoignages, sous lequel se voit écrasée la plus opiniâtre incrédulité, et convaincue comme tous les autres est forcée de confesser hautement la vérité qu'elle avait follement combattue. Que sont devenus ces artificieux sophismes, ces doutes affectés, ces attentats téméraires, ce ton d'autorité, cet air d'assurance qui en imposait aux simples et étonnait les forts par l'excès de la présomption. La voilà, cette éternité à laquelle vous ne vouliez pas vous soumettre et dont vous êtes devenu la proie, vous en apprenez aujourd'hui à vos dépens l'horrible certitude. Il avait été déjà rendu ce témoignage éclatant au jugement dernier, lorsqu'à la vue d'un malheur éternel, auquel ils étaient condamnés, les méchants invoquaient comme un adoucissement la mort la plus cruelle qui en effet est plus tolérable qu'une éternité de douleurs. Désirs et demandes bien inutiles, si leur âme n'est pas immortelle et leurs tourments éternels : Montagnes, s'écriaient-ils avec transport, tombez sur nous, collines, écrasez-nous, tout est donc auprès de l'éternité ; rage, désespoir, qui ne prouvez pas moins que vous les peines et les sentiments d'un damné, et l'objet qui le cause. Rage et désespoir toujours renaissants, qui ajouterez à chaque instant par l'expérience et de nouveaux degrés à la violence, et un nouveau poids à la conviction : *Montes, cadite super nos.* (*Luc.*, XXIII, 30.)

3° Autorité ecclésiastique. Il est une espèce d'autorité, humaine en un sens, puisque ce sont des hommes qui parlent, divine dans l'autre, puisque le Dieu de la part de qui ils parlent garantit la vérité de leurs paroles, c'est l'autorité de l'Eglise. Ce n'est pas seulement quelque auteur ecclésiastique, quelque Père, quelque concile, quelque pape, c'est l'Eglise entière qui parle. Cette Eglise, la colonne de la vérité, bâtie sur la pierre, contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront jamais, avec qui Dieu demeure jusqu'à la fin des siècles, même pendant son pèlerinage sur la terre et ses combats avec les puissances de l'enfer. Cette Eglise qui l'avait si solennellement décidé, dont on avait méconnu la croix, mais dont enfin on connaît et la lumière infaillible et la divine supériorité, la voilà rassemblée dans le ciel, sous les ailes de son chef, à qui elle est à jamais réunie. Quel concile, et plus nombreux et plus respectabe de tous les apôtres, de tous les martyrs, de tous les Pères, de tous les évêques, de tous les papes, non-seulement éclairés, comme sur la terre, de la lumière du Saint-Esprit, mais possesseurs de a vérité qu'ils goûtent dans la source, qu'ils voient dans son essence ; tous les siècles et tous les climats, tous les ordres, toutes les vertus et tous les talents, tout vous répète ce qu'il vous disait pendant la vie, l'éternité couronne ou châtie : c'est le règne de la justice et de la miséricorde qui n'aura jamais de fin : *Pœnas dabunt in interitu æternas.* (II *Thess.*, I, 9.) Tous les anges, tous les saints, cette portion glorieuse de l'Eglise militante, aujourd'hui triomphante, depuis que son courage dans les combats lui a mérité le triomphe éternel dont elle jouit, tout tient le même langage. Ils le tenaient à saint Jean, dans l'Apocalypse. Voyez, disait l'ange, cette énorme meule de moulin que je jette au fond de la mer. Quel bruit, quel mugissement, quel abîme, la voilà engloutie, elle a disparu! Qui pourra l'en retirer? Aura-t-elle la force d'en revenir d'elle-même, c'en est fait pour toujours ; ainsi tombera cette misérable Babylone. Qui pourra la rétablir ; aura-t-elle la force de se relever de ses ruines, elle est perdue sans

ressource. Ainsi le damné tombe au fond de l'enfer, une mer de flammes l'engloutit. Qui l'en arrachera, qui le cherchera, qui y pensera? Aura-t-il la force d'en sortir? il n'y a plus pour lui d'espérance : *Tulit lapidem magnam molarem et misit in mare, hoc impetu mittetur Babylon et ultra non invenietur.* (*Apoc.*, XVIII, 21.) Toujours, jamais, termes incompréhensibles, sentiments inexprimables, idées supérieures à l'humanité, vous serez la nourriture de l'âme d'un damné, incorporée, pour ainsi dire, identifiée avec elle. Disons comme Job : Ah! que ne sont-ils en cette vie, ces objets redoutables, ces mots éternels écrits dans nos cœurs, gravés comme sur la pierre et sur l'airain avec un style de fer et un ciseau de diamant : *Exarentur stylo ferreo et plumbi lamina, et sculpantur in silice.* (*Job*, XIX, 24.)

4° L'autorité divine. Dieu a parlé, *allez au feu éternel.* (*Matth.*, XXV, 41.) Ce n'est pas un oracle suspect que l'on puisse récuser; c'est la sagesse, la justice, la vérité même. Ce n'est pas un témoin mort depuis longtemps, dont on rapporte la déposition; on l'a entendu, on l'entend encore, sa voix éternisée et toujours subsistante retentit sans cesse aux oreilles. Ce n'est pas un maître obscur ou impuissant qu'on puisse négliger; on l'a vu, et dans quel état de gloire! L'univers à ses pieds tremble et l'adore. Ce n'est pas une menace hasardée d'un juge indifférent que l'on puisse éluder, il est infiniment juste; c'est un arrêt, mais quel arrêt! solennel, irrévocable, après la plus authentique procédure, de quel tribunal il émane? du plus haut des cieux, quelle voix étonnante le prononce? c'est le tonnerre. Il l'exécute sur des millions de coupables, on le subit. Ce ne sont point des termes ambigus que l'on puisse favorablement expliquer. Rien de plus précis, de plus énergique, de plus foudroyant; on ne pourra jamais le faire changer, l'adoucir, le suspendre. L'exécution a suivi la parole, le ciel et l'enfer ont reçu leurs habitants et sont fermés à jamais. Vous faut-il des miracles pour prouver la Divinité quand elle s'annonce elle-même? Je ne parle pas de ceux qu'il a faits pendant la vie; il fait actuellement les plus grands. La terre ébranlée, les astres agités, les tombeaux ouverts, les hommes rassemblés, un Dieu descendant des cieux sur un nuage, le ciel et l'enfer peuplés, prodiges de châtiment ou de récompense. Sont-ce là les preuves équivoques de puissance?

Dans le portrait que fait Job de la puissance du démon, Dieu nous donne une idée bien vive de la justice mémorable qui attache les damnés à la peine éternelle. Savez-vous, dit le Seigneur, à qui je vous livrerai, connaissez-vous Béhémot? êtes-vous en état de lui résister? Ses os sont comme des colonnes d'airain, et les cartilages comme des lames de fer. Son corps est couvert de lames impénétrables et très-pressées. Il sort des torches ardentes de sa gueule, le soufre et la fumée de ses naseaux allument les charbons; les barres de fer sont pour lui des pailles, et l'acier du bois pourri. Les pierres qu'on lui jette, les coups de marteau qu'on lui donne sont des étoupes. Il se joue de l'épée, des flèches, des plus fortes armes, il avale un fleuve entier, il fait bouillir le fond de la mer et l'abîme lui semble cassé de vieillesse : *Æstimabit abyssum quasi senescentem.* (*Job*, XLI, 23.) Comment le désarmerez-vous? comment le vaincrez-vous? pourrez-vous le lier avec une corde, ou le prendre avec un hameçon? Pensez-vous qu'il vous craigne, qu'il s'efforce de vous apaiser, qu'il veuille capituler avec vous? Non, non, plus d'espérance pour vous, son cœur l'endurcira comme une pierre, s'épaissira comme un enclume : *Cor ejus indurabitur quasi lapis, stringetur quasi malleatoris incus.* (*Ibid.*, 15.)

5° Autorité personnelle d'une expérience évidente, qui n'établit pas moins l'existence qu'elle fait connaître la nature de l'éternité, qu'après des millions de siècles de grincements de dents, de désirs, d'efforts, on jette les yeux sur soi-même ou sur le nombre infini des compagnons de son supplice, aperçoit-on quelque changement? A-t-on fait un pas vers la liberté? luit-il quelque rayon d'espérance? Qu'on porte de tous côtés ses regards, qu'on fasse toutes sortes de tentatives, qu'on cherche, qu'on imagine tous les expédients. Trouvera-t-on quelque porte à cette prison? quelque issue à ce labyrinthe? quelque port à cet océan? quelque montée à cet abîme? Il semble qu'on soit aux portes de la mort, qu'on touche à l'anéantissement qui va tout finir. Car comment subsister dans ces abîmes de maux qui doivent cent fois détruire? Mais semblable à un voyageur fatigué qui, après avoir grimpé avec mille efforts au sommet d'une haute montagne, voit un nouvel horizon, le déplaisir et une route immense à parcourir, le damné voit à chaque instant une nouvelle carrière de souffrances s'ouvrir et une éternité tout entière dont tout ce qu'il a souffert n'a pas retranché la moindre partie. Ce sont, dit l'Ecriture, de perpétuelles éternités, des éternités entassées, enchaînées l'une à l'autre, qui naissent l'une de l'autre sans fin : *In perpetuas æternitates.* (*Dan.*, XII, 3.)

Peut-être, plus heureux que le mauvais riche, obtiendra-t-on une goutte d'eau pour étancher la soif, une lime pour briser les chaînes, quelque remède pour adoucir les maux, quelque trésor pour payer les dettes; peut-être ressentira-t-on assez de force pour forcer ces barrières; hélas! qui est plus faible que ce malheureux! assez d'adresse pour échapper à ces brasiers; hélas! qui est plus abattu, plus stupide! assez de crédit pour ménager sa délivrance; qui est plus méprisé! assez d'autorité pour commander à ses bourreaux; hélas! qui est plus asservi! assez de talents pour engager ses protecteurs; hélas! qui est plus abandonné! assez de grâce pour gagner le cœur d'un ennemi; hélas! qui est plus odieux, plus digne de l'être! enfermé, attaché, cloué, immobile, sans mouvement, sans défense! Qu'il regarde, dit l'Ecriture, à l'orient ou à l'occident; qu'il se

tourne au septentrion ou au midi, vers les déserts ou vers les montagnes, tout est pour lui sourd, aveugle, indifférent, ou plutôt déclaré, irrité, implacable. Partout le damné voit écrit, partout il entend retentir ces désespérantes paroles : Vous serez toujours malheureux; nulle fin, nul secours, nulle espérance : *Quia neque ab oriente, neque ab occidente, neque a desertis montibus.* (*Psal.* LXXIV, 7.) Ah ! quel affreux travail, dit le Prophète, de faire de continuels efforts pour adoucir ou terminer ses maux ! et quel affreux désespoir d'en voir toujours l'inutilité et d'être sans cesse à recommencer, d'être sans cesse accablé de douleurs et ne pouvoir s'y rendre moins sensible. C'est une femme en travail d'enfant et qui n'a pas la force de se délivrer. Voici des jours de tribulation, de reproche, de blasphème, disait Ezéchiel. C'est un fruit malheureux qui vient au moment de l'enfantement et qui ne peut naître : *Dies tribulationis, exprobrationis et blasphemiæ; venerunt usque ad partum, et non erat virtus pariendi.* (*Ezech.*, XXXVII, 3.)

Ne dirait-on pas que les mêmes idées naturelles de justice, qui ont fait entrevoir l'éternité aux païens, leur ont fait imaginer ces travaux bizarres, éternels et toujours inutiles de leur enfer chimérique ? Une pierre transportée au sommet d'une montagne par les efforts les plus pénibles et qui retombe aussitôt ; un Ixion attaché à une roue qui ne cesse de tourner; des tonneaux percés qui laissent écouler aussitôt toutes les eaux que l'on y jette, et qu'on est cependant obligé de remplir; un Prométhée, attaché sur un rocher, dont un vautour ronge le cœur qui toujours renaissant lui fournit des aliments nouveaux; un malheureux qui s'élance vainement sur des arbres chargés de fruits, sur une table chargée de mets qui s'enfuient, dès qu il en approche, dans un fleuve qui roule auprès de lui et dont les eaux fugitives, quand il s'efforcent d'en boire, échappent à toutes ses poursuites et le laissent dans la rage d'une faim et d'une soif dévorante que tout irrite et que rien n'apaise. Voilà comme nous avons déjà vu des preuves de l'éternité dans le sentiment des peuples les plus éloignés de la lumière de l'Evangile Mais voilà encore des images vives, quoique grossières, de l'impuissance du damné à briser ses fers et de l'inutilité de ses désirs et de ses tentatives : Vous travaillerez éternellement, et vous ne parviendrez pas même à terminer votre vie. Malheureux ! quelle espérance pourriez-vous avoir ? Dieu ne se laissera pas apaiser, et, séparé des mérites de votre Sauveur, vous n'avez rien à offrir pour votre rédemption : *Non dabit Deo placationem suam, et pretium redemptionis animæ suæ laborabit in æternum, et vivet adhuc in finem.* (*Psal.* XLVIII, 9.)

Enfin autorité intérieure et personnelle de la conscience. On ne peut s'y méprendre, la dissimuler, la combattre ; elle l'avait dit cent fois, elle le dit et le redit encore, elle le dira et le redira sans relâche et sans fin : il n'y a pour vous aucun terme, aucun adoucissement à attendre, parce que vous l'avez bien mérité. Cette réflexion trop juste et portée au dernier degré d'évidence fera rouler à flots précipités au milieu de ces épaisses ténèbres un torrent de lumière dans cette âme désolée, et l'engloutira dans un océan de vérité, de certitude et de conviction sur l'éternité de sa destinée qui, quelque rigoureuse qu'elle soit, forcera le damné, pour comble de misères, d'en sentir et d'en avouer la justice. L'ignorance diminuerait le regret, l'incertitude adoucirait le mal, la diversion le suspendrait, le soupçon et le reproche d'injustice soulagerait la vengeance. Ainsi s'exhale-t-elle dans la vie en faisant le procès à son juge, à son ennemi, à la fatalité de son destin. Mais toutes les vérités que nous avons démontrées et mille autres que nous ne saurions expliquer et qu'on aperçoit, dont on est pénétré aussi vivement que distinctement, se réunissent dans le point de vue le plus frappant pour faire sentir la justice infinie du juge dans la condamnation du coupable. C'est alors que Dieu se montre avec toute sa grandeur, l'homme avec toute sa bassesse, le médiateur avec tous ses mérites, la mort avec toutes ses rigueurs, la grâce avec tout son prix, la vertu avec tous ses charmes, le péché avec toutes ses horreurs, le paradis avec toute sa gloire, et de tous ces rayons réunis, comme dans un foyer de connaissance, résulte la disproportion infinie de Dieu à la créature qui fait du péché un mal infini. Les bienfaits inestimables du médiateur qui rendent l'ingratitude du pécheur infinie, les facilités innombrables de se sauver qui augmentent à l'infini sa malice, la fureur de la passion, l'héroïsme de la vertu qui embrassent des objets infinis, le parallèle des deux éternités qui les établissent l'une par l'autre, ce qui forme une masse d'évidence sous le poids de laquelle l'âme est écrasée; elle ne le sent pas moins après des siècles. Dieu la réveille, dit l'Ecriture, de ce sommeil d'anéantissement et de stupidité où la plonge l'excès de ses maux, afin qu'elle n'en perde jamais la moindre partie : *Evigilant ut videant semper.* (*Dan.*, XII, 2.)

L'éternité n'est que l'exécution du jugement, et en un sens le jugement toujours subsistant. Un Dieu assis sur son trône au plus haut des cieux, l'univers à ses pieds, les bons séparés des méchants, les anges, bons et mauvais exécuteurs de l'arrêt, le livre des consciences ouvert, les hommes voyant dans le plus grand jour leurs vertus et leurs vices, la condamnation prononcée, la foudre qui part, l'abîme ouvert, les damnés engloutis. Cet événement, ce moment affreux n'est point passé, il existe, tout est également présent aux yeux du damné, la majesté et la fureur du juge, le zèle et les transports des anges ; l'évidence du péché et ses remords, la séparation et la haine des pécheurs et des justes, la sentence et l'exécution, le ciel et l'enfer : voilà ce tableau vivant, ce spectacle animé, ce jugement éternel. Le damné n'a pas besoin d'en rappeler

le souvenir, d'en renouveler les traits, d'en retracer l'image, d'en détailler les circonstances ; il voit, il sent, il entend, il touche. Dieu parle, agit, frappe, sans interruption, comme dans le moment où tout se passait, ses yeux dessillés, son entendement éclairé, comme dans ce moment funeste; il entend cet anathème, il en voit le motif, il en sent la justice, il en adore la sagesse et touche la vérité de la proportion de la faute au châtiment? oserai-je le dire; il voit face à face comme les saints dans le ciel; mais qui voit-il? un Dieu irrité, un mal extrême, un tourment éternel, une condamnation juste; il le voit non dans une énigme, mais sans nuage sur la justice, sans voile sur la grandeur. Il a, dit l'Ecriture, les pieds et les mains liées; il ne peut ni s'échapper, ni se défendre, ni se remuer; mais tous pesants que sont les fers, il voit dans une juste balance qu'ils sont en équilibre avec les péchés : *Ligatis manibus et pedibus projicite eum.* (*Matth.*, XXII, 13.)

La punition éternelle du péché, n'est qu'une imitation de ce qu'il a mérité, et l'exécution de cette loi si juste, vous serez mesuré à la même mesure dont vous aurez mesuré. Imitation de la conscience et du mépris qu'on en fait. Elle crie comme elle a toujours crié, elle reproche qu'on ne la pas écoutée. On a méprisé les efforts qu'elle a fait pour arrêter le péché. Elle méprise les efforts du pécheur pour lui imposer silence : *Qua mensura mensi fueritis.* (*Matth.*, VII, 2.) Imitation de la grâce et de l'abus qu'on en fait. Vous laissâtes le secours du ciel inutile, ne l'espérez plus; vous refusâtes le pardon qu'on vous offrait, vous le désirerez inutilement; vous foulâtes aux pieds ce sang de Jésus-Christ, la source en est pour vous tarie; vous négligeâtes la ressource de la prière, vous ne serez plus exaucé : *Qua mensura mensi fueritis.* Imitation du temps et de la perte qu'on en a faite. Les jours, les années, la vie s'écoule et vous ne travaillez pas à votre salut. Les siècles, les millions des siècles, l'éternité s'écouleront et vous n'en tirerez aucun fruit. Le temps perdu ne revient plus; le jour a disparu, la nuit lui succède, et l'on ne peut plus rien faire : *Veniet nox in qua nemo potest operari.* (*Joan.*, IX, 4.) Imitation de ce qu'on a fait pour le monde et de son inutilité. Que d'empressements, d'agitation, de sollicitude! qu'en reste-t-il? ce sont des toiles d'araignée vainement ourdies à grands frais, et qu'un souffle détruit. Vous avez beaucoup mangé sans vous rassasier, vous avez beaucoup bu sans étancher votre soif, et beaucoup travaillé sans vous enrichir; votre faim, votre soif, votre misère éternelle, ne seront que la juste suite de votre folie et de votre crime : *Telas araneæ texuerunt.* (*Isa.*, LIX, 5.)

Il est juste que vous sentiez ces vérités, la gloire de Dieu le demande; comment rendre l'hommage à la justice sans la connaître? comment la connaître? sans apprécier le châtiment et la faute, et en voir évidemment la certitude et la proportion, malgré les ténèbres dont Dieu pour exercer notre foi couvre ici-bas ses voies et les nôtres; il veut que l'examen de conscience, la confession des péchés, le jugement du prêtre portent le flambeau devant nous, et nous mettant la balance à la main, nous fassent faire une sorte d'estimation et de calcul de nos dettes, et nous mettre sous les yeux l'équité de la loi de la pénitence Ce n'est pas par la foi, c'est par le sentiment et l'évidence intime qu'on doit être conduit dans l'autre vie. Dieu lève au dernier jugement tous les voiles qui nous cachaient et son cœur et le nôtre, il se manifeste à nous, il nous manifeste à nous-mêmes : *Statuam te contra te.* (*Psal.* XLIX, 21.) Il le fera à perpétuité et aux yeux de l'univers et à nos propres yeux pour trouver également et le poids du châtiment dans la certitude, et la gloire de la justice dans la connaissance et l'aveu du coupable. Qui peut comprendre l'excès de tous ces malheurs, pouvons-nous trop faire pour les prévenir, et parvenir à la gloire éternelle, etc.

DISCOURS IV.

SUR LA RÉSURRECTION DES MORTS

Scietis quia ego Dominus, cum aperuero sepulcra vestra. (*Ezech.*, XXXVII, 13.)

Vous saurez que je suis le Seigneur, quand j'aurai ouvert vos tombeaux.

Quoique la conservation de l'homme soit une espèce de création continuelle, et qu'elle démontre la grandeur de Dieu et la bassesse de la créature, cependant cette vicissitude de néant et d'être, la destruction et le rétablissement, la mort et la résurrection, font sentir d'une manière plus frappante, qu'une existence uniforme et durable, la puissance infinie d'un maître qui dispose à son gré de tout ce qui existe; comme cette succession de jours et de nuits, cette suite de saisons, qui tour à tour parent et dépouillent la terre, cette continuité de révolutions, qui sans cesse changent la scène du monde, mettent dans un plus grand jour la providence adorable, qui arrête ou fait agir tant de ressorts comme il lui plaît.

Souviens-toi, homme, que tu es poussière, et que tu retourneras en poussière (*Gen.*, III, 19) : la même main qui pétrit le limon de ton corps, va le rendre à la terre. Un souffle te donna la vie, un souffle te renfermera dans le tombeau. Cet arrêt n'excepte personne, et rien ne peut en empêcher ni en suspendre l'exécution, quand le moment en sera venu. Rentrons en nous-mêmes; anéantissons-nous aux pieds de cette autorité suprême à laquelle tout est soumis. Que cette autorité souveraine est libre et indépendante! Le moment de la mort nous est inconnu, il vient le moins qu'on y pense, la manière de l'exécuter n'est pas moins cachée. La mort a une infinité de coups divers à frapper; maître des temps, des lieux, des êtres, Dieu dirige à son gré tous ses traits, et tout est obligé d'obéir à ses lois; soumettons-nous-y avec amour, tenons-nous tou-

jours prêts, puisque nous ne savons ni le jour ni l'heure.

La résurrection du corps n'est pas moins le théâtre de cette puissance infinie : j'ouvre les portes de la mort et je les ferme; j'y conduis, j'en ramène; je donne, j'ôte, je rends la vie; je fais naître, j'anéantis, je rétablis, je forme le limon, je disperse, je rassemble ce que j'ai dispersé; j'appelle l'esprit, je l'unis au corps, je l'en sépare, je l'y réunis encore; tout est dans ma main; je suis le Dieu des vivants et non des morts; tout est vivant à mes yeux; les siècles les plus reculés ont beau s'enfoncer dans les ténèbres, ma vue en perce l'immense profondeur; ma voix se fait entendre, et à ce qui est effacé de la mémoire des hommes, et à l'entière éternité qui précéda la naissance du monde. Les siècles à venir ne me sont ni moins présents, ni moins soumis ; tout ce qui doit vivre, vit déjà dans mon esprit; et quand il me plaira, je lui donnerai l'être : *Regem cui omnia vivunt.* Toutes mes perfections ne brillent pas moins que ma puissance. Ils revivront, ces pécheurs, pour subir ma justice; ils revivront ces justes, pour recevoir mes récompenses. Ne vous flattez pas d'échapper à mes vengeances; la mort, qui soustrait à tout, vous ouvre la carrière des supplices, et doit vous rendre à la vie pour les consommer. Ne craignez pas de perdre mes couronnes; la mort, qui dépouille de tout, les mettra sur vos têtes; et la victoire que vous remportez sur elle y ajoutera un nouveau lustre : *Regem cui omnia vivunt.*

La résurrection des morts est une nouvelle preuve de l'éternité. Il faut recevoir ou combattre ces deux vérités. La matière ne s'anéantit pas, pourquoi l'esprit serait-il anéanti? S'il en est distingué, il peut subsister sans elle; s'il y est confondu, il subsiste en elle, il revivra avec elle. L'esprit ne fût-il que la configuration des parties de la matière en un corps humain, le rétablissement de cette configuration rétablira donc l'esprit aussi; il sera donc à jamais heureux ou malheureux dans une nouvelle vie. Eût-on recours à une bizarre et ridicule vicissitude de mort et de résurrection, comme les pytagoriciens, à de perpétuelles métempsycoses, cela même serait une éternité d'existence dans de continuelles agitations, éternité partout. Mais ces jeux interminables et toujours renaissants sont indignes de la sagesse et de la majesté divine; tout sera éternel. L'éternité investit l'homme de toutes parts; tout est forcé de la reconnaître : la matière même durera toujours. Après avoir passé par les épreuves de cette vie, et mérité par le bon ou le mauvais usage de la grâce, des couronnes ou des supplices éternels, l'homme ira recevoir, à la mort, le juste salaire de ses œuvres. La portion de matière à laquelle il avait été uni, après avoir servi, pendant le cours des siècles, à une infinité de différents usages, reviendra dans un entier rétablissement du monde reprendre sa place, former le même corps, se réunir à la même âme, pour n'en être jamais séparé. Voilà les premiers éléments de la religion, que savent les enfants même dans le symbole des apôtres : *Carnis resurrectionem.*

Le miracle incompréhensible de la droite du Tout-Puissant offre deux spectacles : l'un particulier dans chaque corps ressuscité, l'autre général dans le nouvel état du monde, qui résulte de toutes ces résurrections; l'un et l'autre méritent la plus profonde admiration.

PREMIÈRE PARTIE.

Personne qui ne soit frappé de la seule idée de la résurrection des morts! On l'est bien plus que de la naissance des hommes. L'un se voit tous les jours, l'autre est peut-être arrivé dix ou douze fois depuis le commencement du monde; il a beau être consigné dans les plus respectables histoires, l'homme, conduit par l'habitude, mettra toujours une différence infinie entre des objets qui tombent sous les sens, et ceux qu'il apprend par le témoignage de gens qui ne sont plus. Familiarisé avec les premières, il n'y trouve rien que de naturel. Prévenu contre les autres, il les juge impossibles : ce n'est pourtant que le même ouvrage, même combinaison de matière, même union de l'esprit; l'un ne coûte pas plus que l'autre. Il faut refuser à Dieu le pouvoir de former des hommes ou reconnaître le pouvoir de les ressusciter. La création est même plus difficile; il faut tirer du néant la matière; mais dans la formation première ou seconde d'un corps, il ne faut que l'arranger; ainsi la naissance est plus difficile que la résurrection. Il fallut d'abord créer l'âme avant de l'unir au corps; ici elle est toute créée; il ne faut que la réunir. La naissance doit préparer l'esprit et l'imagination au retour à la vie, et faire sentir, par l'épreuve d'une première opération toute-puissante, que, qui a pu mettre au monde un homme qui n'y était pas, peut l'y faire revenir. Est-il donc si difficile qu'un voyageur repasse dans le même chemin où on l'a déjà vu passer? mais quelque téméraire, quelque déraisonnable, quelque impie qu'il soit de contester à Dieu une puissance dont on voit tous les jours les effets, il est pourtant vrai que c'est un très-grand prodige, que ceux mêmes qui la combattent n'ont jamais bien examiné. Il y faut : 1° organiser les corps, 2° modifier les âmes, 3° les unir intimement; Dieu peut seul opérer tant de merveilles infiniment supérieures à notre faible raison.

1° L'organisation du corps. Elle consiste à arranger les innombrables portions de matière qui composent un corps humain, dans la même place qu'elles avaient occupé, à leur faire produire les mêmes mouvements et les mêmes fonctions. Cette merveille n'est pas si difficile à comprendre dans les résurrections dont l'Ecriture a conservé la mémoire du fils de la veuve de Naïm, de la fille du prince de la Synagogue, de Lazare, de Tabithe, etc. Il ne s'était encore fait aucune séparation ni dispersion de leurs membres, aucune transformation en d'autres corps. La

résurrection de Jésus-Christ était plus difficile. Les fouets avaient emporté des morceaux de chair, son sang s'était répandu au jardin, au prétoire, sur le Calvaire, sur la croix, sur les habits, sur ceux des bourraux, mêlé avec la poussière, foulé aux pieds, de toutes parts dispersé pendant trois jours. Comment démêler toutes ces gouttes éparses et les rassembler dans ses veines? comment, à plus forte raison, discerner, rassembler, combiner, après plusieurs siècles de dispersion, de mélange, de transformations infinies, ce qui composait le corps d'un mort et de tous les morts? L'immensité de cette opération surpasse et confond tous nos calculs et toutes nos idées.

Un corps enseveli pourrit dans la bière, devient la pâture des vers, se change en poussière et se mêle avec la terre qui l'environne, de laquelle on ne peut plus le distinguer. Quelle profondeur de sagesse ne faut-il pas pour retrouver précisément les mêmes atomes, et les séparer des autres grains de poussière avec lesquels ils sont confondus! Peut-être devenus des plantes et des arbres, des fleurs et des fruits, réduits en cendres, dévorés par les animaux et les hommes; c'est le sort des morts ordinaires. Combien d'autres, consumés par les flammes, ont été le jouet des vents, engloutis dans les eaux, dévorés par les poissons, la proie des bêtes féroces, et que sont devenus, à leur tour, ceux dont ils furent les aliments? Dévorés par d'autres, exhalés en vapeur, retombant en pluie, engraissant les terres. Quelle est la sagesse assez vaste, assez attentive pour suivre ce détail sans perdre de vue chacun de ces grains de matière, dans tous ses changements et ses courses sur tant de millions d'hommes morts de toutes parts, de tant de manières, depuis le commencement du monde. Ce seul coup d'œil étonne, effraye, accable l'imagination et l'égare dans un labyrinthe où l'on ne voit aucune issue: tout ce qui existe ici-bas éprouve les mêmes révolutions. Les parties de la matière se mêlent continuellement les unes avec les autres, et par leurs combinaisons, forment tous les êtres que nous voyons. Dieu ne crée pas de nouvelle matière; la quantité déterminée qu'il a tirée du néant, ne fait que circuler et s'arranger. Ainsi, dit le Sage, tous les fleuves entrent dans la mer sans la grossir, puisqu'ils ne font que rentrer d'où ils sont sortis. Toutes les vapeurs qui s'en exhalent ne la diminuent pas, elles y retombent en pluie. Le volume du globe n'augmente pas la multitude de moissons, de forêts, d'édifices qui le couvrent, d'hommes et d'animaux qui le peuplent et sans cesse se renouvellent. Il en eût dû croître au centuple, si tout ce qui paraît sur la surface ne fût sorti de son sein. La résurrection, dit le prophète, sera comme la rosée du matin qui ranime la nature au lever du soleil et fait revivre les herbes desséchées : *Sicut ros lucis ros tuus.* (*Isa.*, XXVI, 19.)

Voyez comme la chaleur sépare et enlève toutes les parties liquides des corps qu'elle dessèche, comment la pierre d'aimant démêle et attire la limaille de fer mêlée avec la terre; comment les organes de la digestion divisent les aliments et distribuent dans tous les membres sa portion nourrissante; comment la lumière fait distinguer les couleurs des objets jusqu'aux moindres nuances; comme l'art, par le moyen d'un feu industrieux, décompose les corps, en sépare et réunit les éléments. C'est ainsi que cette puissance infiniment sage, cette sagesse infiniment puissante, divisera, séparera, réunira toutes les portions de matière malgré leurs infinis mélanges. Nous en voyons une image dans Ezéchiel. Voyez-vous ces monceaux d'ossements répandus dans cette vaste campagne; qui peut distinguer ceux des différents corps et de chaque partie des corps? Parlez-leur de la part de Dieu. Je vis aussitôt tous ces os s'agiter, et comme par une espèce d'instinct se chercher, se trouver, se réunir, s'emboîter les uns dans les autres et former des squelettes : *Accesserunt ossa ad ossa.* (*Ezech.*, XXXVII, 7.)

Il ne suffit pas de faire le discernement et la séparation de ce monde, d'atomes, il faut les appeler chacun par son nom et les faire venir de toutes les parties du monde où ils ont été dispersés, et les transporter dans un instant, dans le lieu où ils doivent composer le même corps; quels incompréhensibles mouvements peut être d'un climat à l'autre, d'un pôle à l'autre, d'un hémisphère à l'autre! et les conduire à travers cette forêt d'atomes de même espèce sans les confondre, s'arrêter, se détourner. Les mouvements imprimés au commencement du monde à la matière, étaient moins compliqués. Chaque corps fut organisé à sa place, et il se forma des torrents, des tourbillons, des mers dont toutes les parties, comme les eaux d'un fleuve, marchaient de concert avec la même détermination, sans se croiser. Tout s'embarrasse dans la route pour aller chercher, souvent très-loin, un centre tout différent où il s'aille fixer. Telles les vapeurs de la terre qui, à travers les airs, vont se rassembler dans la nue, tels les rayons de la lumière et des couleurs, les vibrations du son et de l'harmonie, en se coupant mille fois, arrivent cependant dans le moment précis à l'œil et à l'oreille, dans une infinité d'auditeurs et de spectateurs. Ainsi le son de la trompette appelle à leurs étendards les soldats dispersés et forme ses légions. Un pasteur rassemble ses brebis et les mène au bercail; ainsi le Seigneur parle à la milice céleste, à l'armée des étoiles, et tout vole au moindre signe de sa volonté : *Dicunt ei: Ecce adsumus.* (*Job*, XXXVIII, 35.) Et lors du déluge, il convoqua toutes les eaux qui étaient au-dessus et au-dessous du firmament pour inonder la terre.

Tout cela est fondé sur ce principe théologique, que la résurrection n'est pas la production d'un nouveau corps, soit du néant par la création, soit de quelque matière que ce soit, par l'organisation, mais la reproduction exacte et individuelle du même,

par conséquent très-différente de la génération des animaux et des plantes, où le germe en se développant et croissant par l'union d'une matière proportionnée, fait éclore, et peu à peu croître son fruit. Sans doute toutes ces manières de produire de nouveaux êtres seraient des merveilles de la puissance, mais ce ne serait pas le miracle d'une résurrection, puisque, n'étant que le rétablissement du même corps, elle exige précisément la même substance. Tel est le grand mystère de la multiplication du corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, en cela différent du miracle de la multiplication des pains, qui était une figure de pains nouveaux qui étaient tout à coup formés à la place de ceux qu'on distribuait. Ce ne sont pas sur l'autel de nouveaux corps que Dieu cache sous les espèces du pain ordinaire, c'est le même corps toujours unique, mais qui, multiplié par la production de lui-même, existe en même temps en divers endroits; ce qui, peut-être est plus difficile à comprendre, qu'une production de différents corps, quoique l'un et l'autre soient infiniment au-dessus de toutes les idées de l'homme.

Cette identité de substance, malgré la dispersion, est évidemment nécessaire dans la résurrection de Jésus-Christ. On ne peut pas supposer qu'il eût abandonné tout le sang qu'il avait versé dans sa Passion pour en faire couler de nouveau dans ses veines. C'est le sentiment unanime des théologiens, que toutes les parties de son corps, malgré leur dispersion, demeurèrent toujours unies à sa personne divine, et qu'il ne fit, en se ressuscitant, que recueillir ce qui en avait été séparé et le rétablir à sa place. Cette résurrection, selon saint Paul (I *Cor.*, XV), est le principe et le modèle de la nôtre : les membres doivent suivre leur chef; elle établit la possibilité, la convenance, la nécessité de cette identité de substance ; rien n'est difficile à Dieu; le parfait rétablissement de tous les corps des hommes, après des siècles, ne lui coûte pas plus que la résurrection d'un seul : ***Si Christus resurrexit, et nos resurgemus.*** Ce que Job déclare de la manière la plus précise et la plus claire. Je sais, dit-il, mais de la science la plus certaine, que mon Rédempteur est vivant, et que, dans le dernier jour, je ressusciterai de la terre : ***In novissimo die de terra surrecturus sum.*** (*Job*, XIX, 25.) Je reprendrai ma propre chair; je serai environné de ma propre peau, toute défigurée, toute déchirée qu'elle est par une multitude d'ulcères qui la couvrent depuis la tête jusqu'aux pieds : ***Rursus circumdabor pelle mea.*** (*Ibid.*, 26.) Je verrai mon Sauveur, je le verrai dans ma chair : ***In carne mea videbo.*** (*Ibid.*) Ce sera de mes yeux que je le verrai : ***Oculi mei conspecturi sunt.*** (*Ibid.*, 27.) Ce ne sera point quelqu'autre différent de moi, ce sera moi-même : ***Ego ipse et non alius.*** (*Ibid.*) A-t-on jamais plus fortement dépeint la résurrection de Jésus-Christ que ce saint homme le faisait tant de siècles avant sa naissance? Aussi, croit-on communément qu'il a été un de ces hommes privilégiés qui, à la mort de Jésus-Christ, sortirent de leurs tombeaux et le suivirent dans son triomphe, lorsqu'il monta au ciel. C'est cette identité de substance que marquait le fameux patriarche de Constantinople, qui ne croyait pas la résurrection des morts, et que le grand saint Grégoire convertit. Pour marquer la sincérité de son retour et sa foi parfaite sur cet article, étant au lit de la mort, il prit son bras et dit : Oui, je ressusciterai dans cette même peau, cette même chair, ces mêmes os que je touche : ***In ipsa pelle, in ipsa carne quam teneo.***

Enfin chacun de ces grains de poussière confondus, dispersés, rassemblés, il faut les arranger, les combiner, les mettre à la même place qu'ils occupaient, former les mêmes yeux, les oreilles, les pieds, les mains, faire couler le même sang dans les veines; les mêmes esprits dans les muscles, les mêmes organes, leur donner le même ressort, et faire de nouveau naître le même homme, semblable aux machines si artistement faites, qu'on peut les démonter et les remonter dans le même état, chacune des pièces qui les composent étant numérotée; semblable à une statue de cire ou de métal qui, après avoir été brisée, peut être fondue et remise dans le même moule, et redevenir la même statue Tel ce nombre infini d'hommes qui ont paru et disparu pendant tant de siècles sur la scène du monde, y reviendront dans le même corps et la même âme. Il n'y a que Dieu, sans doute, dont la puissance infinie puisse opérer ce monde de miracles, un autre monde de créatures; mais, disait-il par la bouche du Prophète, qui oserait me contester ce pouvoir? Voyez ce potier de terre, ne fait-il pas à son gré, du limon qu'il pétrit, toute sorte de vases; ne peut-il pas les détruire après les avoir faits, pétrir le même limon et les faire de nouveau : ***Nunquid non sicut figulus iste potero vobis facere domus Israel.*** (*Jerem.*, XVIII, 6.) Les païens n'ont pas entièrement ignoré les promesses d'une résurrection. On en trouve bien des vestiges dans les anciens philosophes; mais la plupart sont défigurés par les folles idées de la métempsycose. Ils ont imaginé surtout des âmes après la mort, mais dans d'autres corps humains ; en sorte que la même personne devenait successivement différents hommes, tantôt bons, tantôt mauvais, pauvres ou riches, ignorants ou savants, et quelquefois dans des corps d'animaux ; dégradation indécente de l'homme à la condition des bêtes ; l'élévation de celles-ci à l'honneur de l'humanité, qui le rendait le jouet éternel d'une infinité de morts, de résurrections, de vicissitudes, sans jamais parvenir à aucun terme. La doctrine chrétienne ne connaît qu'une mort, qu'une résurrection de la même personne, qui conduit à une récompense ou à une punition éternelle, selon le mérite de ses œuvres.

La résurrection ne demande pas seulement l'identité de substance, mais encore le parfait rétablissement de toutes les qualités

qui caractérisaient chacun des hommes. Il est entre eux des différences infinies, la couleur, la figure, l'air, les démarches, le geste, les traits du visage, le son de la voix, le tempérament, la souplesse, la configuration de tous les membres ; il est aisé de les discerner par une expérience journalière, rien n'est entre eux entièrement semblable, malgré le nombre, la distribution, les fonctions des organes, qui leur sont communes, cette variété qui se remarque dans les animaux, les plantes, les fleurs et tous les ouvrages de la nature, est une démonstration frappante d'une puissance inépuisable dans sa fécondité, d'une sagesse attentive à tout dans ses arrangements, d'une bonté digne de toute notre reconnaissance dans ses bienfaits. Cette variété se retrouvera dans la résurrection. Celui qui fut assez puissant pour la former ne peut-il pas la rétablir ? ne peut-il pas faire deux hommes entièrement semblables? ne pourrait-on pas être ressuscité semblable à soi-même? ou plutôt pourquoi serait-il ressuscité différent? Si la résurrection se faisait peu de ce temps après la mort, comme celle de Lazare, du fils de la veuve ; on voit aisément cette ressemblance. La durée des siècles, la distance des lieux, la séparation des parties ont-elles donc effacé les idées de celui à qui tout est présent, et obscurci le modèle sur lequel tout se forme ? La différence de l'état du pécheur et du juste, pour la gloire ou pour les tourments, n'y mettent aucun obstacle. Le même homme, sous les mêmes traits, peut montrer un désespéré dévoré de ce remords, ou un bienheureux inondé de délices : *Nunquid potero vobis facere sicut figulus iste?* (*Jerem.*, XVIII, 6.)

La curiosité humaine a toujours fait, sur la résurrection des morts, une infinité de questions qu'il est téméraire de proposer, parce qu'il ne nous appartient pas de demander compte à Dieu de ses œuvres, et impossible d'approfondir, parce qu'il lui a plu de les couvrir d'un voile impénétrable, et inutile d'éclaircir, parce qu'il n'en revient aucun fruit. On peut nous dire comme aux apôtres : Vous voulez savoir le temps où doivent arriver ces grands événements; ce n'est pas à vous à connaître les moments dont le Père céleste est le maître de disposer : *Non est vestrum nosse tempora vel momenta.* (*Act.*, I, 7.) Cette connaissance est au-dessus de vos forces ; Dieu n a fait à personne, non pas même au Fils de l'Homme, la confidence de ce mystère : *Nemo scit, neque Filius hominis.* (*Marc.*, XIII, 32.) Mais, comme l'éclair qui perce subitement la nue et paraît tout à coup de l'orient à l'occident, ainsi, le moins qu'on y pensera doit arriver le jugement dernier et la résurrection qui le précède : *Sicut fulgur ita erit.* (*Matth.*, XXIV, 27.) Tenez-vous-y toujours prêts; ne doutez point de la résurrection future, elle arrivera infailliblement; qu'elle soit l'objet de vos espérances, vous vivrez éternellement, si vos cœurs sont remplis de bonnes œuvres; qu'elle soit l'objet de vos craintes, vous n'avez pas moins à redouter cette mort éternelle, si le péché les a souillés : *In resurrectionem vitæ, in resurrectionem judicii.* (*Joan.*, V, 29.)

2° La modification des âmes. Après avoir pétri de ses mains le limon dont il forma le corps du premier homme, Dieu souffla sur lui l'esprit de vie, c'est-à-dire qu'il créa une âme et l'unit à ce corps : *Insufflavit spiritum vitæ* (*Sap.*, XV, 11.) La résurrection qui est une sorte de création, renferme l'un et l'autre; il faut de nouveau tirer le corps de la terre et le réunir à son âme. Parlez, prophète, à ces ossements arides, dit le Seigneur à Ezéchiel; vous les verrez s'agiter et s'arranger, et préparer la demeure de l'âme. Ce n'est pas assez ; parlez à l'esprit et ordonnez-lui d'en venir prendre possession, et vous verrez tous ces morts jouir d'une seconde vie : *Ingressus est in eis spiritus, et vixerunt.* (*Ezech.*, XXXVII, 10.) Ce second miracle de la modification des âmes est moins frappant que le premier. Les substances spirituelles ne tombent pas sous les sens; indivisibles et simples, elles n'ont point de parties dont les combinaisons multipliées nous étonnent. Rien ne s'en sépare, ne s'en éloigne, ne se confond; cependant, aux yeux de la foi et de la raison, ce miracle d'un ordre supérieur est encore plus admirable. S'il y avait plus ou moins de facilité dans les œuvres de celui à qui un mot suffit pour tout faire, j'ose dire que la création et la modification de l'esprit sont plus difficiles que la création et l'organisation de la matière. Il faut, pour la résurrection, faire sur les âmes trois actes d'une puissance infinie : 1° les tirer de l'état fixe où elles sont; 2° leur donner une infinité d'idées et de sensations nouvelles; 3° les unir intimement à des corps. C'est dans ce changement d'état, ces modifications, cette union incompréhensible qu'éclate le plus cette souveraine puissance : *Scietis quia ego Dominus, cum aperuero sepulcra vestra.* (*Ezech.*, XXXVII, 13.)

1° Changement d'état. Car enfin, sans attendre le jugement dernier, chacun, au moment de la mort, est mis dans la balance, entend son arrêt irrévocable, reçoit sans retour sa récompense ou son châtiment, est précipité dans les brasiers ardents avec les démons ou monte dans les cieux avec les anges. Quelle autorité absolue pourra les en tirer, s'il en a fallu une infinie pour transporter, de toutes les parties et dans toutes les parties du monde, les différentes portions de matières qui composaient le corps humain; en faut-il moins pour dépeupler le paradis, l'enfer et les transporter dans la vallée de Josaphat? Quelle voix toute-puissante se fait entendre au fond des abîmes et au-dessus du firmament pour évoquer toutes ces âmes qui ne sont plus dans la voie? Quelle main toute-puissante a ouvert ces portes que personne ne peut ouvrir, pour faire revenir sur la terre les anciens habitants qui l'avaient quittée pour jamais? C'est celui dont l'arrêt les avait fermées; lui seul peut révoquer l'ordre qu'il avait porté et en

suspendre l'exécution, pour faire éclater sa gloire dans l'assemblée générale du monde; lui seul tient les clefs de la vie et de la mort, du néant et de l'être ; lui seul peut donner des lois; il fit vivre les hommes par sa grâce, il les conserve dans le ciel par sa bonté, dans l'enfer par sa justice; il les a tous ressuscités, par le baptême, de la mort du péché originel, aussi étendue et plus funeste que celle du corps dont il est seul la cause; il les a cent fois ressuscités, par la pénitence, de la mort affreuse du péché mortel, délivrés de la tyrannie des passions, arrachés à l'empire du prince des ténèbres. Résurrection plus difficile que d'animer la poussière des tombeaux. Qui a plus de droit sur eux que celui qui les a rachetés au prix de ses jours? Il les a exercés ces droits. Descendu dans les enfers, après sa mort, il a brisé les fers qui y tenaient captives les âmes des justes et les a amenées avec lui dans son triomphe; il délivre des flammes du purgatoire celles que le péché véniel y tient enchaînées; il a exercé ses droits sur lui-même en se ressuscitant par sa propre vertu; son âme, séparée pendant trois jours de son corps, s'y est volontairement réunie, et par sa résurrection il a mérité, annoncé, préparé, opéré toutes les autres. Comment ne serait-il pas suivi de toutes les âmes saintes; elles volent sur ses pas à la gloire et n'aiment que sa volonté. Les damnés pourraient-ils s'en défendre : ce sont des esclaves, des criminels, des rebelles enchaînés à son char, entraînés par une force divine. Oui, votre frère ressuscitera, disait le Seigneur à Marthe. En doutez-vous, pécheur aveugle, incrédule, obstiné; ne suis-je pas la résurrection et la vie ; on ne vit que par moi. Je suis le pain vivant et vivifiant, la voie, la vérité, la vie : celui qui croit en moi ne mourra pas éternellement; fût-il mort, je le rappellerai à la vie : *Ego sum resurrectio et vita.* (*Joan.*, XI, 25.) Je le crois, répondit la sainte amante; j'étais déjà instruite de la résurrection générale qui doit se faire à la fin du monde; je ne crois pas moins, sur votre parole, celle que vous allez opérer sur mon frère : vous êtes le Fils du Dieu vivant; rien ne vous est difficile : Lazare sort du tombeau; il est rendu à ses sœurs. Un miracle éclatant récompense cette foi vive; il sera la récompense de la vôtre : *Utique, Domine, ego credidi quia tu es Filius Dei vivi.* (*Joan.*, XI, 27.)

2° Le nombre des morts n'est pas moins grand que celui des âmes, puisque chacun a la sienne; mais leur variété n'est pas moins admirable, et il est aussi vrai dans le monde spirituel que dans le corporel, selon les paroles de saint Paul, qu'autre est la clarté du ciel, autre celle de la lune et celle des étoiles, et que les étoiles diffèrent entre elles par leur clarté. Les anges, dont le nombre est infini, sont également différents les uns des autres. Ce n'est pas du corps qu'ils empruntent les traits qui les distinguent; les anges n'ont point de corps; les saints et les damnés avant le jugement dernier n'en ont point. Ne voit-on pas en eux des caractères infiniment diversifiés? Ce n'est pas que les corps soient d'une nature différente, comme l'ont pensé quelques philosophes. La matière est la même dans tous les êtres corporels. La configuration des parties fait toute leur variété. La configuration, pour ainsi dire, des idées, des sensations, des penchants fait de même toute la diversité des esprits dans une nature semblable : *Stella a stella differt in claritate.* (*I Cor.*, XV, 41.) Quelle immensité de combinaisons! Chaque âme a ses idées, ses sentiments, ses goûts, ses penchants, ses répugnances, ses sensations, ses plaisirs, ses peines, ses vertus, ses vices, son caractère. Ce sont là ses couleurs, sa figure, son ton, ses mouvements, son étendue, ses traits, sa physionomie. Pense-t-on que les anges ne se connaissent pas, ni ne se distinguent pas aussi bien que les hommes? Quel monde d'esprit! quel abîme immense! quelle sagesse, quelle puissance infinie dans celui qui a formé tant de divers êtres et tant de diverses modifications dans chacun, qui les change à tout moment selon les circonstances, les efface ou les rétablit à son gré!

C'est le miracle perpétuel de la vie, où chaque instant voit de nouvelles scènes dans les esprits encore plus que dans les corps. Ces changements ne se font ici qu'en détail et successivement. Les accroissements de l'âge, les progrès de nos connaissances nous accoutument au spectacle. Quel prodige infini de puissance ne serait-ce pas, de créer tout à coup un homme sur le trône, à la tête d'une armée, avec toutes les connaissances, les habitudes, les liaisons que l'état entraîne et que l'expérience donne? La résurrection, semblable aux enchantements, ou subitement transporté dans un palais, une ville, un pays inconnu, tout ce qui environne est nouveau et opère comme un renouvellement, une renaissance de l'âme. On éprouve cette révolution à la mort, en passant de ce monde dans l'éternité; tout à coup rempli des affreux objets de l'enfer, ou des délicieuses campagnes de l'empirée, c'est un nouveau monde qui se forme dans l'esprit. La sagesse divine du pinceau le plus vif et le plus rapide nous trace ces innombrables tableaux dans l'âme qui rentre dans son corps. Plongée dans l'éternité, elle avait oublié le temps, il ne lui restait aucun vestige du monde; elle le sent renaître; elle éprouve toutes ses impressions; son union subite avec le corps rétablit tout. La dépendance des organes, la diversité des tempérament, la force des objets qui l'investissent forme sur ce nouveau théâtre, ou plutôt dans ce nouveau monde, une infinité de décorations, de situations et de points de vue. Quels innombrables sentiments de crainte, d'admiration, de fureur, d'amour, de jalousie, de désespoir, de joie, de tristesse; dans quels degrés, dans quel nombre, qui peut le comprendre! Dans quel trésor de sagesse a-t-on donc enfermé cet immense dépôt de connaissances pour les en faire éclore à

propos, et les rendre exactement à chacun !

Un autre trésor immense de connaissances s'ouvre aux yeux des hommes ressuscités ; c'est le livre des consciences des autres hommes, dont ils pénètrent tous les replis ; connaissances nouvelles qu'il n'eut jamais, ni ne pouvait avoir, du moins pour ce qui n'était pas encore arrivé. Le rideau se lève; toute l'histoire du genre humain se déploie. L'âme agrandie et élevée embrasse ce monde d'objets, reçoit ce nombre infini d'idées, s'y voit elle-même et y voit tous les autres, et est en vue. Quelle plume a su tracer tous ces caractères avec les rayons du soleil ? Quelle main a su former ce livre jusqu'à ce moment et en ouvrir les sceaux? quel burin peut-en graver tous les traits dans une âme et dans toutes les âmes, pour leur faire sentir la justice des jugements de Dieu ? Ce ne peut être que cette sagesse divine plus profonde que la mer, plus étendue que les temps, plus élevée que les cieux, qui est la lumière de tous les esprits créés, comme elle est la lumière éternelle et consubstantielle du Père céleste, qui dans ce miroir pur et sans tache se voit lui-même et tous les êtres avec lui : *In lumine tuo videbimus lumen.* (*Psal.* XXXV, 10.)

3° L'union du corps et de l'âme. Le corps organisé par l'assemblage de ses parties, l'âme modifiée par le rétablissement de ses connaissances , ont besoin d'un nouveau prodige pour faire un homme ; il faut les unir. Union dont les plus grands génies n'ont pu expliquer et comprendre les secrets liens. Il semble que notre âme ait un penchant naturel à s'unir au corps, elle en sent les biens et les maux, s'en réjouit ou s'en afflige, et ne s'en sépare qu'à regret à la mort. C'est le compagnon et l'instrument de ses vertus et de ses vices dans la vie ; il le sera de ses tourments ou de ses récompenses après la mort. On voit dans l'*Apocalypse* les âmes des martyrs demander vengeance de leur sang répandu : *Vindica sanguinem nostrum.* D'un autre côté, l'esprit est absolument indépendant de la matière, et ces deux substances n'ont entre elles aucun rapport : l'une, indivisible et sans parties, subsiste simple et entière ; l'autre, divisible à l'infini, se dissout et s'évanouit; l'une, insensible, sans connaissance, sans volonté, ne se remue ou ne s'arrête que par l'impression d'une main étrangère ; l'autre sent, connaît, juge, raisonne, se meut, s'arrête, se détermine librement. Ainsi les anges n'ont point de corps et n'en sont pas moins heureux ou malheureux. Les âmes séparées du corps jusqu'au jour du jugement ne jouissent pas moins de Dieu, ou n'en sentent pas moins la perte. Pour résoudre cette difficulté il ne faut que distinguer ce que l'esprit est par sa nature, et ce qu'il commence d'être par sa destination. Il n'a par sa nature aucun besoin de la matière ; il n'a aucun rapport, aucune union avec le corps. Mais il a plu à Dieu de former une espèce d'être qui tient à l'esprit et à la matière par l'union étroite de tous les deux. Il a donné à l'âme un penchant pour le corps, et au corps une parfaite docilité pour l'esprit ; leurs intérêts sont devenus communs ; ils sont les deux parties de l'homme; ils se séparent par la mort et se réuniront à la résurrection pour ne plus se séparer.

Et c'est ce qui fait la grandeur du miracle. Par quelle chaîne deux êtres si différents, si opposés par leur nature, peuvent-ils être si étroitement unis et dans une si grande dépendance l'un de l'autre ? Tout devient commun entre eux, tous les mouvements du corps produisent quelque sensation dans l'âme, toutes les volontés de l'âme opèrent quelque mouvement dans le corps. Ils semblent si bien confondus qu'on est tenté de penser qu'ils ne sont que la même chose. L'âme répandue dans tous les organes en anime, en reçoit les impressions et les y rapporte, tandis que, parfaitement simple et unique, elle sent qu'elle est seule le centre dans lequel tout se peint et se réunit. Sans délai, sans examen, sans résistance, le même instant voit donner le signal et suivre l'exécution, l'organe s'émeut, la sensation le produit. Tout subit la même destinée : le bien ou le mal de l'un fait le plaisir ou la tristesse de l'autre. Par quel canal la couleur peinte dans l'œil, le son frappant l'oreille, l'aliment piquant le palais, portent-ils leurs empreintes jusque dans l'âme pour y tracer leur image? Ont-ils quelque prise sur une substance qui n'a ni étendue ni parties, et par quelle route les volontés de l'âme parviennent-elles jusqu'aux extrémités du corps et s'y font obéir? Le maître souverain de l'un et de l'autre a pu seul établir, peut seul maintenir une si singulière correspondance, la suspendre, la modifier, la diversifier à l'infini, selon les tempéraments, les événements, les accidents, les circonstances innombrables de toute la vie, avec une précision qui, dans les objets, distingue les plus faibles nuances; dans les sons, les plus petites dissonances ; dans les saveurs et les odorats, le moindre assaisonnement ; dans le tact, les plus légères inégalités, et les degrés de mouvement, et les intervalles de repos. O hommes ! sentez que vous êtes un monde de merveilles, et que la puissance divine gravée dans le plus petit cheveu, le plus léger souffle, le moindre mouvement, ne vous a fait que pour sa gloire. Ah ! faites un bon usage de ce monde de bienfaits, que vous recevez à chaque instant dans votre corps et dans votre âme. Il semble que Dieu n'ait uni deux substances si peu faites l'une pour l'autre que pour s'ouvrir dans ce chef-d'œuvre de sa droite des vastes champs, aux profusions dont il vous comble et à la reconnaissance dont vous devez les payer. Ce bel ouvrage se détruit à la mort; les parties si intimement unies sont séparées, prennent des routes différentes, et semblent s'oublier sans retour, l'une dans les ténèbres du tombeau, l'autre dans les abîmes de l'éternité. Quel habile, quel puissant architecte a conservé dans cette sombre nuit le plan de ce merveilleux édifice,

et saura d'un mot en rassembler, en lier les matériaux dans la plus parfaite symétrie, sans qu'aucune secousse, aucune révolution puisse désormais l'ébranler.

Enfin, si chacun de ces objets en particulier est admirable, que doit en être l'immense assemblage, et dans l'étendue du théâtre qui embrasse tout l'univers, et dans la multitude des acteurs et des spectateurs qui comprend tous les hommes, et dans la rapidité de l'exécution qui se fait dans un instant, et dans la grandeur du spectacle, qui renferme toute sorte de situations et d'intérêts, et dans sa durée, s'étend dans toute l'éternité. Quel spectacle pour l'ange chargé de sonner la trompette : sa voix remplit l'univers, se fait entendre d'un pôle à l'autre, pénètre dans les entrailles de la terre et les abîmes de l'océan, retentit jusque dans les voûtes de l'enfer et les plaines de l'empirée ! Nous admirons un orateur parlant à un vaste auditoire, dont les paroles, multipliées à l'infini dans toutes les oreilles, y portent, avec toutes leurs inflexions, les sons articulés qu'il prononce, et toutes ses pensées et ses sentiments dans les âmes. Nous sommes bien plus frappés lorsque, parlant du haut de la nue, le Seigneur fait entendre son tonnerre à un vaste pays, et le fait répéter mille fois par les échos. Que sera-ce, lorsque cette puissante parole : *Levez-vous, morts, venez au jugement !* parcourant l'un et l'autre hémisphère, sera entendue de chaque grain de poussière et de cendre ? Telle la parole divine : *Que la lumière soit, et la lumière fut* (*Gen.*, I, 3), qui, s'adressant au néant, en fit éclore un monde : *Canet tuba et mortui resurgent.* (I *Cor.*, XV, 12.)

Quel spectacle pour cet ange, lorsque l'efficacité toute-puissante de sa parole, fera revivre tous les morts; la mer ouvre ses profonds abîmes et vomit sur ses rivages des torrents de cadavres qu'elle avait engloutis ; la terre, ses vastes entrailles, et en fait jaillir des monceaux de corps qu'elle avait changés en sa substance ; l'air ouvre ses sombres nuages, et en fait pleuvoir un déluge de portion de matière élevée en exhalaisons et en vapeurs, dont il formait ses météores. Tels ces monceaux d'ossements secs et arides, dont le prophète vit une immense campagne toute couverte, qui, à sa parole, subitement agités, se rapprochent les uns des autres, et forment des squelettes. La chair, les nerfs, la peau, les couleurs s'y répandent ; ils sont subitement animés, et se lèvent sur leurs pieds, composent une grande armée, et couvrent la surface de la terre, comme ces innombrables troupeaux qui paissaient dans les plaines de la Palestine, ces innombrables Madianites qui venaient l'attaquer, comme la poussière et le sable répandu sur le rivage de la mer : *Steterunt super pedes suos exercitus grandis nimis valde.* (*Ezech.*, XXXVII, 10.) Le sein de la justice, le sein de la miséricorde divine découvrent aux yeux de cet ange un nouveau spectacle, dont il sent mieux que personne tout le merveilleux. Au bruit de la trompette, le ciel et l'enfer se dépeuplent, et toutes les âmes qui y étaient fixées en sortent et viennent s'unir à ces corps. Tout à coup, les portes de l'enfer ouvertes élèvent jusqu'aux nues, comme le mont Vésuve, des tourbillons de flammes, et font rouler au loin des torrents embrasés, comme le puits de l'abîme, d'où sortent une épaisse fumée et des nuées de sauterelles. Au contraire, le ciel s'ouvre comme un bercail, d'où le bon Pasteur fait sortir ses brebis pour les mener au pâturage, comme un général fait sortir le soldat de sa tente pour se préparer à la victoire ; comme au lever du soleil, ses rayons de toutes parts se répandent sur l'horizon et vont donner la vie à toute la nature ; ainsi tout à la fois, et du haut du firmament et du fond de l'abîme, s'écoulent à grands flots une infinité d'âmes qui vont se renfermer dans leur ancienne demeure. Dieu dit encore, selon le langage du prophète et celui du Sauveur. Je rassemblerai mes peuples des quatre coins de la terre; je dirai à l'aquilon : donnez vos habitants ; au Midi : faites venir vos peuples : à l'Orient et l'Occident : suivez-moi, mes enfants; et comme ces atomes que le vent emporte, le souffle de ma parole, sur les ailes de ma puissance, fera voler vers moi tous les hommes : *Dicam aquiloni : Da, et austro, noli prohibere.* (*Isa.*, XLIII, 6.)

Le voilà cet ange, placé sur la plus haute montagne, ou plutôt planant dans les airs au-dessus de toute la terre qu'il parcourt, qu'il mesure des yeux : *Stetit et mensus est terram.* (*Habac.*, III, 6.) De là il contemple ces hommes innombrables qui en remplissent les contrées comme les épis couvrent les champs au temps de la moisson, agités comme les vagues d'une mer orageuse. Qui pourrait compter les générations qui, depuis Adam, ont successivement paru dans le monde ? ces peuples, ces villes, ces familles qui, moissonnées par la faux tranchante du temps, ont cédé la place à d'autres qui, à leur tour, ont été remplacées par de nouvelles. Hélas ! nous ne marchons que sur les cendres pressées de ceux qui nous ont précédés, comme dans le sac d'une ville, dans un jour de bataille, on ne marche que sur le sang et les cadavres de ceux que le fer et le feu ont précipités dans la nuit du trépas. La terre entière n'est que le tombeau de tous ses habitants. Ces herbes, ces fleurs qui émaillent nos prairies, ces feuilles qui couvrent les arbres d'une épaisse forêt, ne sont pas plus nombreuses. Quel prodige serait-ce à nos yeux si, dans un vaste cimetière, où depuis plusieurs siècles tous les habitants d'une grande ville ont été entassés, une voix toute-puissante les faisait subitement revivre, et rendait à cette ville tous ses anciens habitants ! Quel étonnement aux yeux de Noé et de sa famille, si, au sortir de l'arche, cet immense désert de toute la terre, où régnait le silence et l'horreur, et où les eaux venaient d'engloutir le genre humain, était tout à coup vivifié par le retour de tous les hommes à la vie. La résurrection générale sera plus étonnante ; tous les hommes, qu'un dé-

luge de feu vient de consumer, ne sont plus que des monceaux de cendres entassées, et tout à coup ces cendres s'agitent, s'élèvent, se vivifient; c'est un monde, ou plutôt mille mondes qui se sont succédé depuis plusieurs siècles, et qui se trouvent réunis, aussi étonnés les uns des autres que de la puissance qui les rassemble.

Toutes ces merveilles s'opèrent dans un instant; il faut plus de temps à la créature pour les voir qu'à Dieu pour les produire. Dieu n'a pas besoin, comme les hommes, de la succession et de la lenteur qui ne marche que d'un pas tardif, et ne fait paraître qu'un petit ouvrage après l'autre. Dans un clin d'œil, dit saint Paul, au premier son de la trompette, la face de la terre change, le genre humain est reproduit : *In momento, in ictu oculi, in novissima tuba.* (I *Cor.*, XV, 52.) Le Seigneur a opéré de même toutes ces résurrections : Jeune homme, jeune fille, levez-vous; Lazare, venez, comme s'ils étaient vivants et qu'ils n'eussent qu'à obéir : *Lazare, veni.* (*Joan.*, XI, 43.) L'ange parle de même aux morts comme s'ils vivaient, s'ils l'entendaient, s'ils n'avaient qu'à agir; levez-vous, *surgite ;* parce qu'en effet rien n'est mort pour lui; tout est vivant, attentif, docile; il veut, il parle, tout est fait. Quoi! cette étrange variété d'hommes, l'Indien, que le soleil brûle, le Lapon, enseveli dans les neiges, le sauvage, errant dans les forêts, le peuple policé de l'Europe, ces Assyriens, ces Babyloniens, ces Grecs, ces Romains, ces Scythes, qui n'existent que dans l'histoire, depuis Adam jusqu'au dernier homme, depuis le géant jusqu'à l'avorton. Ce chaos immense de créatures, ce chaos de sentiments, d'idées, de situations, de rapports, où l'imagination effarouchée se trouble et s'égare, où tant d'hommes, acteurs et spectateurs à la fois, étonnés les uns des autres, admirant leur mutuelle singularité, se perdant dans la foule, ne savent que penser de cette générale révolution. Tout cela n'est l'ouvrage que d'un moment; un clin d'œil opère ces merveilles : *In momento, in ictu oculi.* Quelle admiration! quel profond étonnement! si, au commencement du monde, un homme ou un ange, témoin de la création, avait vu la sombre nuit du chaos se changer subitement en lumière, les astres répandre leurs rayons, la terre se parer d'herbes, de fleurs et de fruits, l'air, la terre et les eaux se peupler d'une infinité de bêtes. La résurrection renouvelle ces merveilles; une parole fait éclore un monde nouveau. Que vous êtes grand, ô mon Dieu! L'univers créé, changé, ébranlé, détruit, rétabli par une parole; de nouveaux cieux, une nouvelle terre qui dureront éternellement. Qui ne tremblera sous le poids de votre puissance, sous les coups de votre justice? qui n'espérera dans vos bontés? qui n'admirera votre sagesse? Nous allons l'expliquer plus au long dans la seconde partie, en présentant le grand spectacle d'un nouveau monde, qui résulte de la résurrection générale des hommes, dont nous avons déjà rapporté bien des traits.

SECONDE PARTIE.

Il est une mort plus funeste à l'homme et une résurrection plus glorieuse à Dieu que celle du corps, qui en est l'image : c'est la mort de l'âme par le péché et sa résurrection par la pénitence. Le péché est la véritable mort; il sépare de Dieu, qui est la véritable vie; il a introduit la mort dans le monde; il conduit à la mort éternelle dans l'enfer; cette double peine est son juste salaire : *Stipendia peccati mors.* (*Rom.*, VI, 23.) Etat déplorable qui rend ennemi de Dieu, attire sa colère, ne peut être réparé que par son sang, et assez puni que par une éternité de supplices. La pénitence en est la résurrection dans le péché actuel, et le baptême la régénération dans le péché originel. L'une de ces morts est l'image de l'autre; le péché anéantit les fonctions spirituelles, comme le trépas détruit les fonctions corporelles; on a des yeux, et on ne voit plus; des oreilles, et on n'entend plus; une bouche, et on ne parle plus; des mains, on n'agit plus; des pieds, et on ne marche plus; comme ces vaines idoles, ouvrage d'une main mortelle, qui n'ont ni esprit ni vie. Quelle affreuse laideur! le péché défigure tout. Quelle odeur empestée! le péché empoisonne tout. Quel profond tombeau qu'une habitude d'où on ne peut plus se tirer jusqu'à ce que le maître de la vie de l'âme, comme celle du corps, ordonne de lever la pierre, de briser les liens, de sortir des ténèbres, de revenir à la lumère : *Lazare, veni foras.* (*Joan.*, XI, 43.) Heureuse résurrection! qui rend la vie spirituelle, la force de la grâce, le mouvement du cœur, la souplesse des organes, la facilité des fonctions, la santé, la vigueur, la beauté. Aveugles que nous sommes! on est effrayé, on est inconsolable de la mort corporelle; on prend, dans les moindres maux, mille précautions pour en écarter le danger, pour en éviter les coups, quoiqu'elle soit inévitable, malgré tous nos efforts, et qu'elle doive être un jour pleinement réparée, malgré toutes nos pertes, et nous sommes indifférents à la mort spirituelle; nous nous y exposons sans précaution, nous la recevons sans regret, nous ne faisons aucun effort ni pour la prévenir, ni pour nous en délivrer; quoiqu'il dépende de nous de ne pas la recevoir et de la réparer, nous enfonçons les traits qui nous blessent : nous désirons, nous aimons nos blessures, sans penser au mal extrême que le péché nous a fait. Ah! si nous ne le faisons pas dans cette vie, n'espérons pas de résurrection dans l'autre. Le mal est sans remède, la mort sans retour; et, quoique nos sentiments sur ces deux morts soient si différents, nous ne nous préparons à aucune, malgré les avis réitérés de nous tenir toujours prêts, puisque nous ne savons ni le jour ni l'heure de l'une ni de l'autre, qu'on puisse être également surpris de toutes les deux le moins qu'on y pense, et qu'on soit continuellement environné d'ennemis qui nous attaquent et nous blessent mortellement.

Les deux morts sont également étendues; mais les deux résurrections ne le sont pas. Le péché originel a perdu le genre humain, Ce funeste héritage se transmit depuis le premier père jusqu'aux derniers enfants; et de combien d'autres morts, c'est-à-dire de péché, n'est-il pas le principe? La mort, qui en est la punition, n'a pas moins étendu son empire; aucun des enfants d'Adam ne peut se soustraire à ses lois : *Statutum est omnibus semel mori.* (*Hebr.*, IX, 27.) La victoire de la résurrection du corps sera aussi complète; aucun des morts qui ne doive revenir à la vie : le tombeau sera forcé de rendre tout ce qu'il a englouti : *Sicut in Adam omnes moriuntur, in Christo omnes vivificabuntur.* (I *Cor.*, XV, 22.) Mais la résurrection des âmes est bien plus bornée. Un nombre infini de morts à la grâce seront privés de la régénération du baptême, et de ceux qui l'auront reçu, un nombre infini encore seront privés de la résurrection de la pénitence, et mourant en état de péché, passeront de la première mort à la seconde mort de l'éternité, à laquelle il n'y a plus de ressource, et les justes passeront de cette résurrection à la vie éternelle, à laquelle il n'y a point de bornes : *Alii in resurrectionem vitæ, alii in resurrectionem judicii.* (*Joan.*, V, 29.) Que ces deux résurrections sont différentes? l'une est autant à désirer que l'autre est à craindre. Image de l'état de l'âme. Il en peindra les justices où les crimes, les grâces ou les désordres, la paix ou le désespoir. Glorieuse, délicieuse, immortelle, la nouvelle vie du juste fera leur félicité; hideuse, honteuse, désespérante, celle des damnés sera moins une vie qu'une mort perpétuelle, qui fera le comble de leur malheur. En faut-il davantage pour vérifier l'oracle qui annonce de nouveaux cieux, une nouvelle terre, un monde nouveau? Parcourons ces effets de la résurrection générale, 1° dans le ciel, 2° dans l'enfer, 3° sur la terre et sur la personne de Jésus-Christ.

1° Les effets de la résurrection sur le paradis. Quelle joie pour une âme sainte, que de s'unir à son corps et de goûter par cette union une nouvelle gloire et de nouvelles délices! Qu'il est beau ce corps ressuscité! Semblable à celui de Jésus-Christ sur le Thabor, ou sortant du tombeau, il est plus brillant que le soleil, plus blanc que la neige, plus éclatant que toutes les pierres précieuses : ces superbes monarques, dont les plus somptueux habits, les plus riches couronnes relèvent la majesté, ces beautés mondaines que l'art et la nature semblent embellir à l'envie, n'approchent point de la beauté d'un corps glorieux. Il sera pour les yeux et pour le cœur le spectacle le plus ravissant, toujours dans la vigueur de la jeunesse, dans la fraîcheur du printemps, dans toutes les grâces de la figure, tels que les corps d'Adam et d'Eve dans le paradis terrestre, tandis que l'innocence en faisait le prix, et le fruit de vie en conservait la force, qui étaient le plus bel ornement d'un lieu merveilleux, séjour de toutes les beautés et de toutes les délices. L'Ecriture emploie les images les plus riantes pour nous en donner l'idée et nous en faire la promesse. Ma chair refleurira, dit le Prophète, semblable à l'herbe desséchée par les ardeurs de la canicule ou moissonnée par le tranchant de la faux, qui revient au printemps parée de toutes ses beautés. Ce corps, réduit en poussière, reviendra, rajeunira, plus beau, plus vigoureux que jamais : *Refloruit caro mea.* (*Psal.* XXVIII, 7.) Vos saints, ô mon Dieu! fleuriront comme le lis et la rose dans les jardins de Jéricho : *Sancti tui florebunt sicut lilium.* (*Isa.*, XXXV, 1.) Le juste fleurira comme la palme, se multipliera comme le cèdre du Liban; la palme coupée ou brûlée jusqu'à la racine, repousse un arbre plus beau que le premier; ou selon une autre version et plusieurs saints Pères, le juste rajeunira comme le Phénix, cet oiseau merveilleux, qui lui-même se brûle et renaît de ses propres cendres : *Justus ut palma florebit, sicut cedrus Libani multiplicabitur.* (*Psal.* XCI, 13.)

La résurrection y ajoute des qualités particulières dont jamais un corps mortel ne fut enrichi : *la subtilité;* il pénètre les corps les plus épais et les plus durs : *l'agilité;* il se transportera dans un clin d'œil d'un pôle à l'autre : *l'impassibilité;* il ne craindra ni les altérations des maladies, ni les infirmités de la vieillesse, ni l'intempérie des saisons, ni l'épuisement du travail et de la lassitude, ni les besoins de la faim et de la soif : *l'immortalité;* la mort n'a plus de droit sur lui; les siècles des siècles ne l'affaibliront pas, ne le vieilliront pas, ne le changeront pas. Tels sont les rayons du soleil, auxquels l'Ecriture compare si souvent et la sainte Vierge et les justes; ce rayon se répand dans un instant sur tout l'horizon qu'il éclaire; il traverse les corps diaphanes les plus durs et par une sorte d'impassibilité et d'immortalité, il existe depuis le commencement, il existera jusqu'à la fin du monde, sans être sujet à aucune corruption. C'est ce que saint Paul exprime si noblement : Insensés qui niez la résurection, dit-il, voyez cette semence que vous jetez en terre, elle y pourrit et sans cette espèce de mort, elle ne pourrait être féconde; c'est un corps bien différent de celui qui en va naître; vous le verrez comme sortir du néant par une génération inconnue et vous donner des fruits abondants. Votre corps ainsi confié à la terre s'y pourrit, s'y dissout; mais c'est un germe fécond que Dieu conserve, qui vous fera renaître un jour dans un état bien différent : il est semé dans la corruption, il ressuscitera dans l'incorruption; il sera impassible, pesant, faible, languissant, il est semé dans la l'infirmité, il ressuscitera dans la gloire, agile, vigoureux; pâle, défiguré, hideux à la mort, c'était bien semer dans l'ignominie; mais ressuscité dans la gloire, il sera brillant de clarté; ce corps animal, semblable à celui des bêtes, tendait sans cesse à la mort, par ses besoins et sa faiblesse; ce corps sera par la résurrection un corps si épuré, si

dégagé, qu'il sera comme spirituel : *Seminatur corpus animale, surget corpus spirituale.* (I *Cor.*, XV, 44.)

Mais surtout la vertu y a répandu tous ses traits; si elle avait à vivre parmi nous, elle n'en emprunterait pas d'autres. Elle y vit, elle y respire; c'est elle-même qui parle et agit, ces yeux modestes, ces regards pleins de douceur, cet air aimable, ce port majestueux, ces mouvements décents, ce feu de la charité, cette noble fermeté de la confiance, ce calme de la modération. Telle était la sagesse divine, lorsque, incarnée et conversant parmi les hommes, elle y faisait admirer sa beauté céleste : *Speciosus forma præ filiis hominum, diffusa est gratia in labiis tuis.* (*Psal.* XLIV, 3.) Un nombre infini de ces divines beautés, peuple la maison de Dieu et en rend le séjour délicieux; une seule nous enchanterait. Avec quel plaisir, quelle consolation cette âme vertueuse retrouvera ces yeux qu'elle levait si souvent vers le ciel; ces oreilles si attentives à la divine parole; ces lèvres qui ont si amoureusement chanté les louanges de Dieu; ces mains laborieuses qui ont tant travaillé pour sa gloire; ces pieds sacrés qui ont porté l'Evangile aux extrémités de la terre. Vos regards ont fait envoler mon cœur; la douceur de votre voix a fait comme fondre mon âme; vous m'avez blessé par un de vos cheveux, par vos moindres démarches. Votre tête est comme le Carmel, plus pur que l'or : vous êtes toute belle et toute parfaite; il n'y a point de tache en vous, ma colombe et ma bien-aimée. Avec quel transport de joie ne verra-t-il pas ces horribles instruments de mortification ou de supplices, ces cilices, ces chaînes, ces roues, ces échafauds, ces chevalets; avec quelle gloire saint Laurent n'arborera-t-il pas le gril où il fut brûlé; saint Barthélemy le fer avec lequel il fut écorché, ces plaies dont il fut couvert : heureuse chair, précieux instruments de mon bonheur! puisque vous l'avez été de ma vertu, que ne vous dois-je pas? Venez, vous serez couronnés avec moi : *Veni, coronaberis.* (*Cant.*, IV, 8.)

C'est ce qui nous rend si vénérables les reliques des saints. Le souvenir de leurs vertus, l'idée de leur récompense : ce n'est pas la beauté du corps, ils l'ont tous méprisée. Si quelqu'un en a été doué, on ne voit dans le grand nombre aucun de ces traits qui la rendent si redoutable, en allumant le feu des passions; ils les ont tous défigurés par la mortification et le travail, et un grand nombre par le fer des persécuteurs; et ce sont ces plaies que nous baisons, que nous respectons; ces os brisés, cette peau déchirée, ces membres ensanglantés qui sont l'objet de notre culte religieux : ce sont ces travaux et ces couronnes qui leur donnent à nos yeux une vie céleste, une fécondité divine, une éloquence surnaturelle : *Ossa pullulabunt, ossa prophetabunt.* (*Eccli.*, XLVI, 14.) Dieu leur a promis de les conserver soigneusement, et de les leur rendre; rien ne sera perdu, pas même un cheveu : *Custodit ossa eorum, unum ex his non conteretur.* (*Psal.* XXXIII, 21.) Je crois voir la baguette d'Aaron sèche et aride, qui fleurit dans l'arche; elle est subitement chargée de feuilles, de fleurs et de fruits, pour marquer la vocation d'Aaron au souverain pontificat. A ces traits, dit le Seigneur, vous connaîtrez ma puissance; c'est moi qui abat les arbres élevés, et qui élève les petits, qui dessèche les arbres verdoyants et fait fleurir les plus arides : *Siccavi lignum viride, et frondere feci lignum aridum.* (*Ezech.*, XVII, 24.) Je crois voir le feu sacré que Jérémie cacha au fond d'un puits; pouvait-il, dans l'espace de tant d'années, ne pas s'éteindre. Dieu saura bien le rallumer : il est même couvert de boue, ou plutôt il n'est plus; on ne trouve que de la boue à sa place. Comment le discerner et l'en séparer? Qu'on l'expose aux rayons du soleil, qu'on le répande sur le bois de l'autel et sur les victimes, le voilà ranimé plus ardent que jamais. Votre corps, caché dans le tombeau, est devenu de la terre, le soleil de justice saura du moins lui rendre sa première vie : *Invenit aquam crassam, et ignis accensus est magnus.* (II *Mach.*, I, 20.)

2° Les effets de la résurrection sur l'enfer sont affreux. Quel spectacle qu'un damné ressuscité! Sa sortie de l'abîme est pour lui un nouveau supplice. Il n'en est tiré que pour paraître aux yeux du souverain Juge, aux yeux de l'univers assemblé, pour y voir ouvrir le livre de sa conscience, où sont tracés tous ses péchés en traits de feu, avec les couleurs les plus noires. Jusqu'alors il souffrait, il est vrai, mais oublié, ignoré au fond de son cachot, le monde n'était instruit ni de ses malheurs, ni de ses désordres; il dévorait en secret sa peine sans en avoir cette épouvantable confusion que le jugement va lui faire subir. On l'en arrache, on déchire le voile dont il était couvert, on le traîne sur l'échafaud, on le donne en spectacle au genre humain Quel est le criminel qui n'aimât mieux être exécuté sans témoin, dans l'obscurité de sa prison, que d'aller dans la place publique périr sous la main d'un bourreau, à la face de toute une ville. Je révélerai votre turpitude, dit Dieu au pécheur; vous paraîtrez tels que vous êtes : *Revelabo pudenda tua.* (*Nahum*, III, 5.)

Il ne sort de l'enfer que pour s'unir à un corps qui fut l'instrument de son péché et lui en rappellera vivement le souvenir, qui va être l'instrument de son supplice et en augmentera la rigueur. Un meurtrier voit-il sans frémir le poignard qu'il enfonça dans le sein de son ami? Le lieu, le temps, l'objet, les témoins, les complices, les circonstances, le tableau même du crime, tout en retraçant l'image du forfait, se rend présent, saisit, remplit d'horreur et d'effroi. Tel le damné, uni à ce corps de péché, qui en fut le principe, la matière, l'objet, l'instrument, le théâtre, semble être incorporé à ce péché vivant en lui. Quel corps va-t-il retrouver? Un corps hideux, faible, accablé de maux, infiniment sensible, dont la vue est insoutenable; un corps dont tous les traits, tous les

mouvements, tous les organes peignent le péché, sont vendus au péché. Voyez ces yeux enflammés, ces regards furieux, ces couleurs sombres, cette physionomie désespérée, ces mouvements convulsifs. Il porte ouvert sur sa personne le livre de sa conscience. Le péché, ressuscité avec lui, perce, s'élance de tous côtés, marche avec lui, vit et agit en lui : c'est le péché même existant, agissant. Tous les pécheurs portent sur le front et dans les yeux le tableau de leur cœur ; il parle malgré eux de son abondance et toutes les passions y font entendre leur langage; mais qu'il est énergique ce langage infernal! qu'il est frappant ce tableau, lorsque les vices portés à l'excè, les péchés punis par les plus affreux supplices, l'âme plongée dans le plus profond désespoir, ils y articulent les sons, y poussent les cris, y tiennent le pinceau, y répandent les couleurs.

Jetez les yeux sur ce criminel qu'on vient d'exécuter sur la roue. Qui peut soutenir l'aspect de ces os brisés, de ces chairs déchirées, de ces membres ensanglantés, de ce visage hideux, de ces grincements de dents, de ces agitations violentes, de ces mouvements convulsifs? Tel et mille fois davantage le corps d'un damné exprime toute l'horreur de son péché. Il est un spectacle pour lui-même. Peut-il oublier ses désordres? Son corps même serait un miroir où il les verrait. Tous les damnés seront un spectacle les uns pour les autres, qui, leur représentant les objets les plus horribles, augmente mutuellement leur malheur ; ils sont un spectacle pour les saints qui verront dans les maux dont ils ont été préservés le motif de leur reconnaissance, et dans les châtiments qu'impose la divine justice, ils admireront cette sagesse infinie qui sait tirer des péchés mêmes la gloire de Dieu qu'il offense : *Videbunt cadavera virorum qui prævaricati sunt* (*Isa.*, LXVI, 24), dit Isaïe. Toute chair le verra, les bons, les méchants, le ciel, l'enfer : *Omni carni.* (*Ibid.*) On le verra jusqu'à l'étonnement, jusqu'au dégoût, au rassasiement, à l'abomination : *Usque ad satietatem visionis.* (*Ibid.*)

Quelle horreur, quelle aversion auront-ils de leur corps! Quelle répugnance à y rentrer! Ah ! malheureux complice de mes crimes et compagnon de mes disgrâces, que ne demeurais-tu dans la poussière? Pourquoi en fus-tu jamais tiré? Faut-il que tu sois arraché aux vers, à la pourriture pour venir me tourmenter et brûler dans les flammes éternelles? Tu fus la matière de mes crimes par ton goût pour les sales voluptés ; tu en fus la cause par tes coupables mouvements, tu en fus l'instrument par tes maudits organes; puisses-tu périr à jamais. Je n'ai pas su me défendre de tes tentations, et au lieu de me servir de l'empire que j'avais sur toi pour pratiquer la vertu, je suis devenu ton esclave et j'ai opéré ma damnation et la tienne. Notre étroite union s'est changée en une haine implacable, et le plus grand malheur pour tous les deux, c'est de ne pouvoir plus nous séparer, ni nous détruire : *Usque ad satietatem visionis.*

3° Les effets de la résurrection sur la terre. O mort, je serai votre mort! Quelle expression! quelle image ! Il est un combat entre la mort et la vie, dont toute la terre est le théâtre, où tour à tour, vainqueurs et vaincus, ces deux ennemis irréconciliables triomphent l'un de l'autre. O mort, vous triomphez de la vie ! Il n'est point de bornes à votre empire ; tout ce qui respire vous doit ce tribut. Votre faux impitoyable a moissonné sans exception tous les hommes, les animaux et les plantes. Tout travaille pour vous et conduit les victimes sous le tranchant de votre glaive ; vous ne vous lassez jamais. La nature inépuisable semble ne former de nouveaux êtres que pour vous les immoler. Vous ne pouvez voir un enfant d'Adam que vous ne lanciez sur lui vos flèches meurtrières; vous n'avez pas même épargné le Fils de Dieu ; le Calvaire lui vit rendre le dernier soupir ; tout le sang qui a coulé n'a pu étancher votre soif, ni toutes les chairs que vous avez dévorées apaiser votre faim. La terre, cent fois repeuplée, a été cent fois rendue déserte par les ravages que vous y faites d'un pôle à l'autre. Votre char ensanglanté ne roule que sur les monceaux des dépouilles que vous avez remportées. Quel trône que tant d'armées n'ont pu abattre, que tant de siècles n'ont pu ébranler ! Qui peut vous arracher un sceptre que l'univers a fixé dans vos mains et se soustraire à des lois dont tous les monarques, dont un Dieu même a subi la rigueur?

Mais ne comptez pas sur une possession si longue, si paisible, scellée par tant de victoires : vous n'êtes pas invincible ; il viendra un moment où un Dieu le premier, et ensuite tous les hommes vous terrasseront à leur tour. Cette vie si faible, si fragile, si courte ; cette poussière, cette cendre que vous avez foulée à vos pieds, va se relever, vous attaquer, vous combattre, triompher de vous : tous ses sujets abattus remonteront sur le trône et renverseront le vôtre. Cette cendre vous détruira, vous précipitera vous-même dans le tombeau ; elle sera votre mort. Par vous tout a cessé d'être, et vous cesserez d'être par tous. Vous mourrez vous-même, ô mort cruelle, engloutie dans le même abîme où vous aviez tout englouti : *O mors, ero mors tua.* (*Ose.*, XIII, 14.) Votre ennemie ne mettra aucune borne à ses conquêtes, que celle que vous mîtes aux vôtres; aussi étendue, aussi générale, victorieuse; accompagnée de ses innombrables sujets, qu'elle arrachera de vos mains, elle jouira à jamais de votre anéantissement. Tout ce que vous aviez abattu sera rétabli, tout ce que vous aviez enlevé sera rendu, tout ce que vous aviez éclipsé rebrillera d'un nouvel éclat; mais, par un succès plus durable que le vôtre, il revivra pour être immortel. Du fond de l'abîme où vous serez pour toujours précipitée, vous frémirez du règne immortel de votre rivale, tant de fois vaincue et à jamais triomphante : tout insultera à votre

défaite, à votre faiblesse. O mort! qu'est donc devenu votre aiguillon? Où est votre puissance? Où sont vos victoires? Qui vous a enlevé vos lugubres richesses? Qui vous a chassée de vos sombres palais? *Ubi est, mors, victoria tua? Ubi est, mors, stimulus tuus?* (I *Cor.*, XV, 55.)

L'un était nécessaire à l'autre. Comment la vie aurait-elle vaincu la mort, si elle n'avait été elle-même vaincue? Il lui serait moins glorieux d'avoir échappé à la faux que d'en réunir la trame après l'avoir vue coupée. Cette alternative de défaite et de victoire tourne à la gloire de Dieu et à la consolation de l'homme. Dieu fait voir qu'il se joue de ses plus forts ennemis, comme il brise les portes d'airain et les barres de fer : *Portas æreas et vectes ferreos confregit.* (*Psal.* VI, 16.) Et l'homme, affligé par la perte de ses biens et de sa vie, se rassure et se console par l'espérance de leur parfait rétablissement. Quel dédommagement divin! Il rentrera dans toutes ses prérogatives, il recouvrera toute sa gloire et ses richesses. Ce corps, compagnon de ses travaux, qu'il a vu livrer à la pourriture et aux vers, sera le compagnon de ses plaisirs et de sa gloire, et l'heureux habitant des cieux. Elevée au-dessus des astres, cette poussière se changera en pierres précieuses, et cette pourriture en la plus vive lumière. Les damnés ne jouiront pas de cet heureux sort. Ils ressusciteront, il est vrai, mais la mort reprendra sur eux tous ses droits, et les exercera plus cruellement en se liguant contre eux avec la vie. Ils éprouveront sans mourir toutes les horreurs de la mort; elle les frappera sans les détruire, les écrasera sans les anéantir. Expirant et renaissant de leurs cendres, ils mourront et vivront pour être la proie éternelle des supplices. Pour vous, justes, consolez-vous par l'espérance d'une vie éternelle. Ne soyez pas comme les païens, qui voient tout se briser à l'écueil de la mort. Vous reviendrez de ce naufrage où vous avez été brisés vous-mêmes; tout ce que les ondes ont dévoré rentrera dans votre vaisseau; votre vaisseau rentrera dans le port, et sera pour toujours à l'abri des tempêtes : *Non contristemini sicut cœteri qui spem non habent.* (I *Thess.*, IV, 12.) Sans doute l'âme ne périt pas à la mort : indépendante de la matière, elle n'est pas ensevelie sous ses ruines; indivisible par sa nature, elle ne craint pas la dissolution de ses parties. Mais l'homme se voit à regret arracher une partie de lui-même. Dans le corps auquel l'âme est unie, ces liens vont se resserrer plus étroitement que jamais, et, fort au-dessus des révolutions de la matière, ils seront désormais indissolubles. Ses organes vont le mieux servir; ses yeux seront des miroirs fidèles de tous les objets; ses oreilles, les fidèles interprètes des pensées des autres; ses lèvres peindront les sentiments du cœur, et le cœur sera encore le centre de la vie et le théâtre de l'amour; les traits divins de ressemblance avec l'auteur de son être seront gravés sur la majesté de son visage; il ne se souviendra plus de son trépas que pour en admirer, en honorer, en aimer davantage celui qui l'aura rendu à la liberté et à la vie.

Cette double résurrection, franchissant le chaos immense qui sépare le ciel de l'enfer, les transportera sur la terre, et sera, par leur mélange et par leur contraste, le plus incompréhensible spectacle. Comme dans un champ où l'ivraie et le bon grain, pêle-mêle, croîtraient et naîtraient ensemble jusqu'à la moisson, ici vice et vertu, orgueil, humilité, pureté, incontinence, religion et blasphème, confiance et désespoir, tiédeur et charité, majesté et bassesse, consolation et remords, gloire et confusion, tourments et délices, visage brillant et radieux des saints, visage hideux et sombre des damnés, regards de l'innocence, traits charmants de la modestie, regards forcenés du crime, tout, dans le moment, sera mêlé et confondu, quoique parfaitement distingué, et l'un l'autre se relevant par les caractères les plus opposés. Lorsque tout à coup les anges les séparant et les mettant en regard, l'un à la droite et l'autre à la gauche, en formeront deux mondes tout à fait contraires, l'un destiné aux flammes, l'autre aux délices; se maudissant mutuellement à jamais, et faisant, par la vue de leur état, le bonheur ou le malheur l'un de l'autre; et le souverain Juge, au milieu des airs, leur distribuant les châtiments ou les récompenses. Les uns s'empressent d'aller au-devant de lui, dès qu'ils le voient descendre des cieux, en chantant ses louanges; les autres prennent la fuite, éblouis de sa gloire, accablés de sa grandeur, confondus par sa sainteté, épouvantés de sa justice. Mais ils ont beau fuir, ils sont liés en sa présence; ils ont beau invoquer la mort, s'adresser aux montagnes pour en être écrasé, tout est sourd à leurs cris.

Les anges et les démons avaient préparé les voies, les avaient appelés. Levez-vous, disaient les anges; voici l'Epoux qui vient, allez au-devant de lui. C'est au milieu de la nuit de la mort que tout le monde est éveillé en sursaut au son de la trompette : *Media nocte clamor factus est; ecce sponsus venit; exite obviam ei.* (*Matth.*, XXV, 6.) De l'autre côté, les démons, ministres de sa justice, arrachent de l'enfer les malheureux qu'ils y avaient entraînés, pour les faire comparaître au tribunal de Dieu, comme, après le jugement, ils les y précipiteront et les y enchaîneront à jamais : semblables à ces gouffres au milieu de la mer, qui, en tournant rapidement, entraînent et engloutissent le vaisseau qui se trouve engagé dans leur tourbillon, le vomissent quelque temps après, et en font flotter au loin les débris, et bientôt les reprennent, et de nouveau les dévorent pour ne plus les laisser reparaître. Tout l'enfer, que le démon avait rempli depuis tant de siècles, sortira subitement de ces profonds abîmes, comme l'incendie d'un vaste édifice où le feu, quelque temps caché, tout à coup éclate par l'embrasement général de la charpente; ou comme

un amas immense de poudre, où une étincelle introduite, par son fracas épouvantable, renverse tout et porte de toutes parts la désolation. Mais bientôt, la sentence du Juge étant prononcée, la terre ouvre ses entrailles, engloutit tout dans l'instant, et renferme à jamais dans son sein cet affreux spectacle; tandis que les anges et les saints, à la tête de leur rémunérateur, vont jouir éternellement de la béatitude qu'on vient de leur assurer. Voilà les nouveaux lieux, la nouvelle terre, le nouveau monde que la résurrection va former; il est l'ouvrage de la justice divine, et ne changera plus.

3° Les effets de la résurrection sur Jésus-Christ. Les ennemis de la résurrection des morts la combattent par divers principes. Les uns nient la vérité du fait et se moquent d'un prodige dont ils n'ont point d'exemple; tels les Grecs de l'Aréopage, quand saint Paul leur en parlait. Mais les oracles de l'Ecriture sont trop évidents pour les révoquer en doute. Les autres, dont Tertullien confondit l'erreur dans les premiers siècles, la disaient inutile et indécente. Dieu n'a pas besoin de réunir l'âme au corps, disaient-ils, pour la punir ou la récompenser; elle peut sans lui être heureuse ou malheureuse; c'est assez d'humiliation pour elle d'y avoir été attachée pendant sa vie, faut-il la dégrader jusqu'à la faire éternellement dépendre d'un être aussi vil que la matière. Il est quelque chose de vrai dans le principe; mais dès que la volonté de Dieu sur l'état de ses créatures est suffisamment prouvée, est-ce à nous à lui demander compte de sa conduite et à lui prescrire des lois de convenance? Quelques-uns, en petit nombre, ont jugé impossible le rétablissement du même corps et sa réunion avec la même âme après l'espèce d'anéantissement de la mort; mais ceci est plutôt un ridicule qu'une erreur. Le prodige est grand, sans doute, et au-dessus de nos idées; il suppose une sagesse et une puissance infinie. Mais il est évident qu'il n'est pas plus difficile à Dieu de rétablir le corps, qu'il l'a été de les former, de ressusciter l'homme, que de le créer. Le plus grand nombre, et les plus dangereux adversaires de la vérité, sont ceux qui, méconnaissant la distinction de l'esprit et de la matière, refusant à notre âme sa spiritualité et son immortalité, prétendent que tout périt à la mort, qu'il n'y a point d'autre vie à attendre ni par conséquent de résurrection; telle était l'hérésie des sadducéens, que Jésus-Christ, et ensuite les apôtres, eurent à détruire, et que condamnaient avec eux les pharisiens et toute la nation des Juifs, qui a toujours reconnu l'immortalité de l'âme, la résurrection des morts et une autre vie. C'est à ce système impie que doivent se rapporter tous les raisonnements répandus dans les livres saints, dont la plupart sans cela paraîtraient faux et seraient inintelligibles.

La résurrection de Jésus-Christ tranche toutes les difficultés. S'il est ressuscité, la résurrection des morts n'est donc ni impossible, la voilà exécutée; ni indécente, elle est exécutée sur la personne d'un Dieu. Il y a donc une autre vie; l'âme est distinguée du corps et survit à sa dissolution : elle est spirituelle et immortelle. Ce seul fait démontré établit toute la religion. Saint Paul nous apprend encore que la résurrection du Fils de Dieu est le gage et le modèle de la nôtre. Jésus-Christ est notre chef, nous sommes ses membres, nous devons lui être réunis et semblables : *Similes ei erimus*. (I *Joan.*, III, 2.) Nous devons donc ressusciter comme lui. Si l'homme ne ressuscite pas, ou son âme périt à la mort, et alors que devient l'empire que Jésus-Christ s'est acquis par son sang? l'Eglise qu'il a établie, les saints qu'il a formés, tous ses sujets sont anéantis; ou l'âme subsiste séparée du corps, et alors Jésus-Christ règne non sur des hommes, mais sur des esprits, la nature humaine est détruite, il n'y a plus que des anges. Dieu créa d'abord des substances spirituelles, ensuite de matérielles; il pouvait s'y borner, mais il a été de sa gloire de former un nouvel être, une nouvelle nature composée des deux : c'est l'homme, c'est la nature humaine. Le pur esprit, la pure matière ne sont pas l'homme, c'est l'union du corps et de l'esprit; par leur séparation il n'y a plus d'homme; il faut les réunir pour rétablir l'homme et former le royaume éternel de Jésus-Christ. Si Jésus-Christ ne fût pas ressuscité, son âme, séparée de son corps, n'aurait régné que sur des âmes séparées, mais non sur le genre humain, qui n'aurait plus subsisté; il a pris l'un et l'autre en s'incarnant; puisqu'il a pris l'humanité parfaite, il la donne de même à chaque homme en le formant; en le ressuscitant il a réuni les deux parties de l'humanité que la mort avait séparées. Mais la résurrection, quoique parfaite dans sa personne, serait imparfaite dans l'ordre moral de son Eglise, si tout le genre humain ne devait voir rétablir aussi l'humanité entière, que la mort sépare tous les jours. Cette masse d'humanité, ce corps mystique, doit avoir le même sort que son corps réel; après avoir péri en détail, il doit revenir tout entier à la vie et s'unir à lui. Le dernier jour du monde répond à celui de la pâque; son premier corps ressuscite dans l'un, son second ressuscitera dans l'autre.

Ces deux résurrections sont semblables, en ce que c'est le même corps réuni à la même âme par la puissance divine, pour ne plus s'en séparer : *Jam non moritur*. (*Rom.*, VI, 9.) Elles sont fort différentes. Jésus-Christ se ressuscite lui-même par sa propre puissance; l'homme ne l'est que par la puissance de Dieu. Jésus-Christ ne fut que trois jours dans le tombeau; les hommes y demeureront bien des siècles. Cette différence d'intervalle, non plus que celle du séjour sur la terre, ne change rien dans sa destination; tous les siècles ne sont qu'un jour devant Dieu. Il suffit que ce rétablissement soit fait pour l'éternité. La résurrection de Jésus-Christ a été un triomphe plus glorieux que celle de chacun des hommes, ou plutôt celle de chacun des hommes contribue à former

le triomphe de celle de Jésus-Christ, principe et modèle de toutes les autres; toute la gloire revient à son principe. Jésus-Christ a non-seulement vaincu la mort en sa personne, mais dans tout le monde, qui ne doit vaincre que par sa victoire. Toutes les palmes ne se moissonneront que pour lui; il est le seul vainqueur; c'est son corps; tous ses membres n'agissent que par lui, ne ressuscitent que pour lui. Il a vaincu non-seulement la mort, mais le principe de la mort, le péché, en le réparant par sa mort; l'auteur de la mort, le démon, en lui écrasant la tête par sa résurrection; les suites de la condamnation à la mort, les passions, la concupiscence, nous fortifiant par sa grâce. Il a vaincu non-seulement la mort du corps, mais celle de l'âme, nous rachetant par son sang, nous préservant de l'enfer par son séjour. Enfer, je serai votre morsure : ***Morsus tuus ero, inferne.*** (***Osee***, **XIII, 14.**)

Cette espérance en Jésus-Christ, même avant sa naissance, soutenait le courage, animait la ferveur des fidèles Israélites. Après une bataille où il avait perdu bien du monde, Judas Machabée envoie au temple une somme considérable pour faire prier Dieu pour les morts, parce qu'il pensait bien et religieusement de la résurrection : ***Bene et religiose de resurrectione cogitans.*** (II ***Mach.***, XII, 43.) Car, dit-il, c'est une pensée sainte et salutaire de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés. Ce qui serait bien vain et bien superflu, si on n'espérait une résurrection, mais que tout dût périr à la mort : ***Nisi eos resurrecturos sperarent superfluum videretur, et vanum orare pro mortuis.*** (***Ibid.***, 44.) Ce qui prouve si évidemment l'immortalité de l'âme, le purgatoire, la rémission des péchés après la mort, l'utilité de la prière pour les morts, que les ennemis de ces vérités, ne sachant que répondre, se sont retranchés à contester la canonicité du livre des Machabées, en quoi ils n'ont pas moins de tort. Tels étaient les sentiments de Rasias, autre héros des Machabées, lorsque se tuant lui-même, sans doute par une inspiration divine, il invoquait le maître de la vie et espérait qu'elle lui serait rendue : ***Invocans dominatorem vitæ, ut hanc illi iterum dederet.*** (II ***Mach.***, XIV, 46.)

Mais surtout on ne peut trop admirer la foi vive et le courage héroïque des frères Machabées et de leur mère; fondés sur la foi de la résurrection, ils ont été l'objet des éloges de tous les pères et de la vénération de toute la terre, et le modèle des martyrs avant même que le roi des martyrs eût établi son Eglise. Ils s'exhortent par ces vues, ils s'animent par ces motifs. On voit des héros pleins de confiance se jouer des tourments et sacrifier une vie qu'ils espèrent de retrouver un jour plus heureuse et plus durable que celle qu'ils perdent. Scélérat, disaient-ils au tyran, vous nous perdez dans ce monde, mais le roi de l'univers ressuscitera pour la vie éternelle ceux qui sont morts pour lui : *Defunctos pro suis legibus in æterna vita resurrectione suscitabit.* (II *Mach.*, VII, 9.) Voilà mes pieds et mes mains; je les tiens de lui, mais je les lui immole avec joie, parce que j'espère de les recevoir un jour de lui : ***Nunc ista despicio, quia ab ipso me recepturum spero.*** (***Ibid.***, 11.) Il n'appartient qu'à ceux qui meurent pour Dieu d'attendre de lui une glorieuse résurrection; car pour vous, tyran, vous ne ressusciterez que pour la mort éternelle : ***Potius est exspectare a Deo iterum resuscitandos, tibi resurrectio non erit ad vitam.*** (***Ibid.***, 14.) Ainsi leur parlait leur sainte mère pour les engager à mourir courageusement : Ce n'est pas moi qui vous ai formés dans mon sein et vous ai donné la vie, c'est au Créateur du monde que vous en êtes redevables; et pour vous récompenser du généreux sacrifice que vous lui en faites, il vous la rendra un jour : ***Spiritum vobis reddet et vitam.*** (***Ibid.***, 23.) Et vous, le plus jeune de mes enfants, regardez le ciel et la terre, et reconnaissez le Dieu créateur de tout; ne craignez point les bourreaux; rendez-vous digne de vos frères et recevez comme eux la mort avec joie, bien sûr que vous aurez part à la miséricorde de Dieu, qui vous ressuscitera avec eux : ***Particeps suscipe mortem, ut vitam cum fratribus tuis recipias.*** (***Ibid.***, 29.) C'est en embrassant cette foi, en nous soutenant par cette espérance, en pratiquant ces vertus, que nous parviendrons à la vie éternelle, etc.

DISCOURS V.

SUR L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

Ibit homo in domum æternitatis suæ et circuibunt in platea plangentes. (*Eccle.*, XII, 5.)

L'homme ira dans la maison de son éternité, et l'on fera en pleurant le tour des rues.

On a osé accuser le Sage de paraître, dans son *Ecclésiaste*, douter de la spiritualité et de l'immortalité de l'âme, et de confondre l'homme avec la bête en les faisant tous périr également. Cette impiété est une injustice évidente; rien de plus précisément marqué dans ce livre même, comme dans les autres qui nous restent de Salomon, que la distinction de l'esprit et de la matière, et la durée immortelle de l'esprit. Tout passe, dit-il vanité des vanités; tout n'est que vanité; ce n'est sur la terre qu'une perpétuelle circulation des mêmes choses; rien n'est nouveau sous le soleil; la vie de l'homme s'envole comme tout le reste. Cet être si supérieur à tous les autres êtres, naît et vit, et meurt comme eux. L'élévation de l'homme, la sublimité du génie ne lui donne sur eux aucun privilége. C'est une loi commune à tout ce qui respire : *Unus est hominis et jumentorum interitus.* (*Eccli.*, III, 19.) La plus longue, la plus heureuse vie s'abrége tous les jours et périt en détail par sa propre caducité; l'œil s'affaiblit, l'oreille s'endurcit, le goût s'émousse; cet édifice s'ébranle sur ses fondements, enfin le vase se brise sur la fontaine, la roue sur la citerne, et la poussière de nos corps rentre dans la terre, d'où elle a été tirée : *Revertitur pulvis in terram suam.* (*Eccle.*, XII, 7.)

Mais l'esprit retourne à Dieu, qui l'a créé: *Et spiritus ad Dominum, qui fecit eum.* (*Eccle.*, XII, 7.) Ainsi, tandis qu'on fera les funérailles dans la ville pour porter son corps au tombeau, l'homme, c'est-à-dire la partie principale de l'homme, son âme s'en ira dans la maison de son éternité : *Ibit homo in domum æternitatis suæ, et circuibunt in platea plangentes.* (*Ibid.*, 5.) Cette distinction des deux substances, familière dans l'Ecriture, est singulièrement marquée dans la création et la résurrection de l'homme. Dieu, dit Moïse, forma d'abord du limon de la terre le corps d'Adam. Voilà la matière : *De limo terræ.* (*Gen.*, II, 7.) Mais, toute parfaite que fut son organisation, c'était un corps sans vie et sans sentiment, puisqu'il était sans âme ; par une nouvelle opération différente de la première, Dieu souffla sur son visage l'esprit de vie : *Insufflavit in faciem ejus spiraculum vitæ.* (*Ibid.*) Voilà l'esprit. Sur quoi saint Paul remarque qu'en créant Adam, Dieu commença par former ce qu'il y avait d'animal et fit ensuite ce qu'il y avait de spirituel : *Prius quod animale, deinde quod erat spirituale.* (I *Cor.*, XV, 44.) Il répandit ce souffle divin sur le visage, la partie du corps la plus noble, le siége de tous les sens, le trône de la raison, l'image de l'esprit, l'interprète du cœur, où tout se peint et s'anime, et par où il se communique à tous les spectateurs par le langage le plus vif et le plus rapide : *In faciem ejus insufflavit.* La résurrection du corps présente les mêmes idées; c'est une espèce de création dont les deux objets demandent cette double opération de la main de Dieu, l'organisation du corps et l'union de l'âme. Voyez, prophète, disait Dieu à Ezéchiel, ces ossements secs et arides, je les ressusciterai. Mais comment? d'abord je les rassemblerai, je les couvrirai de nerfs, de chairs, d'une peau; mais cela ne suffit pas : je leur donnerai encore une âme : *Dabo vobis spiritum.* (*Ezech.*, XXXVII, 6.) J'exécutai les ordres du Seigneur, je parlai de sa part à ces os ; j'entendis un grand bruit, je vis une grande agitation; ces os se rapprochèrent, s'emboîtèrent chacun à sa place; les nerfs, les chairs, la peau de tous ces squelettes firent des cadavres, mais il leur manquait des âmes : *Et spiritum non habebant.* (*Ibid.*, 8.) Un second ordre les anima. Parlez à l'esprit et dites-lui : Voici ce que dit le Seigneur : Venez, esprit des quatre parties du monde, et unissez-vous à ces corps. L'esprit rentra dans ces corps à ma parole et leur donna la vie : *Ingressus est in ea spiritus, et vixerunt.* (*Ibid.*, 10.) Dans la résurrection de Jésus-Christ, même distinction : le corps fut renfermé dans le tombeau par les soins de Joseph d'Arimathie; son âme descendit aux enfers pour triompher du démon et délivrer les âmes des justes qui attendaient sa venue : *Descendit ad inferos.* (*Ezech.*, XXXI, 15.) Preuve évidente que très-distingués et séparés, le corps et l'âme peuvent exister l'un sans l'autre.

Mais quelle est la nature de cette âme? c'est ce que Dieu n'a pas jugé à propos de découvrir à l'homme, et qu'il lui est inutile et impossible de savoir. Mon fils, disait Salomon dans le même endroit, n'en demandez pas davantage : *His amplius, fili mi, ne requiras.* (*Eccle.*, XII, 12.) Vainement pousseriez-vous plus loin la curiosité de vos recherches ; tout est difficile; personne ne peut, par les discours, expliquer la nature des chose : *Cunctæ res difficiles.* (*Eccle.*, I, 8.) Travail pénible, dont Dieu a permis que l'homme par sa folie accablât également son esprit et son corps, de chercher à connaître ce qui est au-dessus de lui : *Hanc occupationem pessimam dedit.* (*Ibid.*, 13.) Vainement composeriez-vous ou dévoreriez-vous une infinité de volumes, source intarissable de chagrin et d'embarras : *Faciendi plures libros, nullus est finis* (*Eccle.*, XII, 12), vous n'en seriez pas plus avancés ; vous ne feriez qu'épaissir les ténèbres et troubler le repos de vos jours : *Sic frequens meditatio carnis afflictio.* (*Ibid.*)

Voici la conséquence la plus importante qu'il faut en tirer ; la seule que tout le monde peut entendre et doit mettre en pratique pour être heureux : *Finem loquendi pariter omnes audiamus.* (*Ibid.*, 13.) Craignez le Seigneur, et observez ses commandements ; car voilà tout l'homme. Bien loin de vous attendre à la mort de votre âme, sachez au contraire qu'après votre mort Dieu vous appellera à son jugement, pour rendre à chacun selon le bien ou le mal qu'il aura fait : *Quoniam adducet te Deus in judicium.* (*Ibid.*, 14.) C'est cette conclusion essentielle qu'il faut tâcher de développer.

La certitude de l'immortalité de l'âme et les conséquences qui en résultent pour les mœurs et la religion, sont si fort indépendantes de la connaissance de sa nature, que Dieu a révélé l'un, l'a fait annoncer dans tous les temps, l'a gravé dans tous les cœurs, le fait naturellement croire, désirer ou craindre à tout le monde ; et n'a découvert l'autre à personne. Aucun de ses ministres n'a été chargé de l'enseigner ; aucun passage de l'Ecriture, aucune loi humaine, aucune exhortation n'en fait dépendre ni les règles de la morale, ni les lois de la société, ni les châtiments et les récompenses; et à quelques philosophes près qui ont perdu leur temps à examiner une question aussi impénétrable que oiseuse, personne ne pense à la nature de l'âme, quoique tout le monde suppose, sache, croie sa durée immortelle. C'est donc prendre le change, ou vouloir le donner, que de détourner les esprits sur un mystère inexplicable, pour tâcher d'ébranler la certitude d'une vérité fondamentale sur laquelle tout porte. Evitons ce piége que l'erreur et le vice tendent ordinairement à la simplicité des fidèles, dans cette vérité, comme dans tous les autres points de notre créance, de vouloir détourner sur la certitude de l'existence, les ombres qui enveloppent la nature de l'objet. Ce n'est pas que je redoute leurs sophismes, et que la spiritualité de l'âme soit ou douteuse, ou difficile à démontrer ; nous nous en convainquons. Mais je dis que sans entrer dans la question de la nature de

notre âme, on doit croire, et on peut démontrer son immortalité ; et dans l'ordre de la morale, par les lumières de la raison ; et dans l'ordre de la religion, par les lumières de la foi, par la dignité même et le prix de cet Etre supérieur à tous les autres êtres. Une troisième partie démontrera sa spiritualité *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La certitude de l'existence d'un être, et la connaissance de sa nature, sont deux choses fort différentes. Dans l'ordre métaphysique ou de la religion, comme dans l'ordre moral ou physique, à l'exception de la divinité, qui existe nécessairement par son essence, on peut connaître la nature d'un être, sans savoir s'il existe, et jusqu'à la divinité, on peut savoir qu'elle existe sans connaître sa nature. En général même nos connaissances se bornent à l'existence et aux qualités des choses ; leur essence échappe à tous nos regards. Qui comprend la nature de Dieu, et qui peut ignorer son existence? Qui peut définir la matière, et qui doute qu'il n'y ait des corps? Qui ne sent qu'il a une âme, et qui est en état de s'en former une juste idée? Dans le physique, est-il douteux que la lumière éclaire, que les corps sont pesants, que les animaux et les plantes viennent d'une semence? L'explication de la lumière, de la pesanteur, de la génération a-t-elle encore été donnée? Il y a un empereur à la Chine, au Japon, aux Indes ; qui l'a vu parmi nous? Il y a eu des Assyriens, des Babyloniens, des Grecs, des Romains ; est-il nécessaire de les avoir connus pour le croire? Ainsi nous sommes certains que nous avons une âme, sans pouvoir dire ce qu'elle est. Qui a mesuré la hauteur des cieux, la largeur de la terre, la profondeur de l'abîme? Qui pourra donc, dit le Sage, approfondir, et la sagesse qui les surpasse, et l'intelligence humaine qui en a une idée? Et qui sent combien cette idée est au-dessous de la réalité : *Sapientiam præcedentem omnia, quis investigabit?* (*Eccli.*, I, 3.)

Ce que je dis de l'existence des êtres, je le dis de la durée de leur existence. Qui peut en fixer, qui peut en connaître les bornes? Ce qui peut exister un jour peut en exister mille ; il peut n'exister qu'un moment. Dieu, qui l'a formé, peut seul le conserver ou le détruire ; lui seul nécessairement éternel, n'a ni commencement ni fin. Dans les choses mêmes dont la fin est annoncée par le cours ordinaire des événements, le moment précis de leur terme n'est pas mieux connu. Le corps humain peut mourir à toute heure ; il peut vivre des siècles ; le jour et l'heure du trépas sont toujours incertains ; les ressorts de la vie se dérobent aux yeux les plus perçants ; sa manière d'être n'est pas moins arbitraire que sa durée ; le lieu, le temps, la quantité, les modifications, les rapports à d'autres êtres, tout est également dans la main du Créateur ; cette loi est commune à toutes les créatures ; tout est mortel et immortel ; rien ne meurt nécessairement, et tout meurt quand Dieu l'ordonne. Tous les êtres entièrement dépendants de sa volonté, et absolument indépendants les uns des autres, ne peuvent être liés à leur sort qu'autant qu'il plaît au Tout-Puissant de former et de perpétuer ce lien ; et c'est de tout également qu'on peut dire : Dieu mortifie et vivifie, mène aux portes de la mort et en ramène ; il ferme et personne n'ouvre ; il ouvre, et personne ne ferme : *Mortificat et vivificat ; claudit, et nemo aperit.* (I *Reg.*, II, 6.)

C'est ainsi que l'âme est en un sens mortelle, puisque Dieu peut l'anéantir, et immortelle, puisque indépendante du sort des autres êtres, rien ne peut la détruire que Dieu : qu'elle soit spirituelle ou matérielle, ou un être d'une troisième espèce, une forme substantielle, une monade placée dans la glande pinéale ou ailleurs, ou sans aucun lieu, il existe en moi quelque chose qui pense, qui juge, qui se connaît, qui prévoit, qui se souvient, qui jouit, qui souffre, mérite ou démérite, rougit ou s'applaudit ; c'est le *moi*, la *personne*, c'est ce que j'appelle mon âme. Cette âme existe pendant tout le temps qu'on appelle la vie, soixante, quatre-vingts ans, celle des premiers hommes existait plus de neuf cents ans, elle pouvait en exister dix mille, un million, une éternité au gré de son Créateur. La matière de l'océan, malgré la violence de ses orages, celle des astres, malgré la rapidité de leur course, celle de la terre, malgré la multitude de ses altérations, les montagnes, les rivières, n'existent-elles pas depuis six mille ans? Savez-vous combien de temps elle existera encore? Dieu n'est pas moins le maître d'une petite que d'une grande portion de matière, d'une portion organisée en hommes, que d'une autre organisée en rocher ; sa puissance doit-elle être un jour bornée? Oserez-vous prononcer ce blasphème? la volonté y mettra-t-elle des bornes ; d'où le savez-vous? *Non est vestrum nosse tempora vel momenta.* (*Act.*, I, 7.) Mais comment cette âme subsistera-t-elle, où demeurera-t-elle, que fera-t-elle? Je n'en sais rien. Je sais seulement qu'une puissance infinie a une infinité de manières de faire subsister son ouvrage. Demandez-le à Pythagore qui fait rouler toutes les âmes dans différents corps ; aux païens, qui nourrissaient leur dieu de nectar et d'ambroisie, et dans les enfers entretenaient sans aliments Tantale, Ixion, Prométhée, et faisaient errer les mânes des morts autour des tombeaux. Demandez-le à tous les hommes du monde qui ont connu l'existence des anges, bons et mauvais. Quels aliments leur fournissent-ils, dans quel palais les logent-ils? Demandez à l'Ecriture, elle vous apprendra qu'Adam et tout le genre humain avaient dans le fruit de vie une source d'immortalité ; qu'Enoch et Elie, enlevés dans le ciel, y vivent de la vérité ; que la nourriture d'un Dieu fait homme était d'accomplir la volonté de son Père? *Meus cibus est ut faciam voluntatem Patri* (*Joan.*, IV, 34) ; qu'il doit donner aux hommes un pain vivant et vivifiant qui

leur donnera une vie éternelle ; que celui qui le mange ne mourra point : *Qui manducat vivat in æternum*, etc. (*Joan.*, VI, 58.) Que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu : *Non in solo pane vivit homo*, etc. (*Matth.*, IV, 4.) Qui peut détruire ce que Dieu veut conserver, ou conserver ce que Dieu veut détruire. On ne peut ni se créer ni se détruire soi-même ; l'existence de l'être contingent n'est que l'influence de l'être nécessaire, qui peut en ouvrir ou en arrêter le cours que la volonté de l'être nécessaire qui en est la source.

Il n'y a aucune apparence qu'il veuille la tarir après l'avoir ouverte. L'existence d'un être contribue à la gloire de Dieu, son anéantissement n'est bon à rien. Quel fruit lui en revient-il, quelle perfection y exerce-t-il? Sa justice punit-elle, sa bonté enrichit-elle le néant? Quelle merveille y opère sa sagesse, quel hommage y reçoit sa grandeur, quelle autorité y exerce sa puissance, quels traits de ressemblance y peut-il graver? Il n'a besoin d'aucun être, sans doute, mais a-t-il besoin du non être? L'homme se lasse à soutenir, s'épuise à répandre, se dégoûte par inconstance, se laisse éblouir par la nouveauté. Une richesse, une force infinie ne connaissent aucune borne dans leurs largesses ni dans leurs efforts. Rien ne peut être nouveau pour celui qui voit tout; et il ne lui survient pas de raison de se repentir, jusqu'à anéantir ce qu'il a fait, le plus beau de ses ouvrages, un esprit. Qui peut l'obliger de s'arracher sa propre gloire. L'esprit se lasse-t-il de son être, se lasse-t-il des autres êtres? La matière ne désire rien. Qui peut donner des lois au Très-Haut et l'obliger à souscrire à ces désirs insensés? Peut-on le forcer de créer, et on pourrait l'obliger de détruire? Non, rien n'est anéanti ; il ne se fait que des combinaisons de matière et de différentes modifications de l'esprit, les substances existent toujours. La métempsycose est plus tolérable que l'anéantissement. Il serait moins absurde de faire passer les esprits comme la matière dans de nouveaux corps, que de les réduire au néant : c'est la dernière et la plus misérable ressource de l'impuissance et du désespoir. Qui peut conserver un être sans se nuire, qui peut en tirer sa gloire, pourquoi le détruirait-il?

Tout est persuadé de l'immortalité de l'âme. Non-seulement dans toutes les religions du monde dont elle est un dogme unanime et fondamental, dans les sectes de philosophie dont, à un très-petit nombre d'athées près, il n'en est aucune qui ne la reconnaissent; mais dans la société humaine, tout aspire à l'immortalité, tout la croit, tout la suppose comme indubitable. Qui n'attend un jugement à venir où l'on rendra à chacun selon ses œuvres? Qui ne redoute une autre vie où le crime sera puni et la vertu récompensée? Que chaque peuple à son gré y mêle ses rêveries ou s'en fasse une idée ridicule, nous plaindrons sans doute son ignorance et ses erreurs; mais nous en conclurons, aussi bien que des idées bizarres qu'on s'est formées de toutes parts sur la nature de la Divinité, que ces vérités primitives ont été gravées dans tous les esprits par la main de Dieu même. Quelle démonstration que l'antiquité, la perpétuité, l'universalité, l'unanimité d'une créance! il n'y a pas jusqu'aux puériles imaginations des revenants qui ne la suppose. Quelle âme reviendra-t-il donc, si tout est anéanti à la mort? Les folies des barbares, qui ensevelissent avec le mort ses armes, ses trésors, son cheval, son esclave, sa femme, pour s'en servir dans l'autre monde, n'en supposent-ils pas l'existence? Les honneurs funèbres si variés, si bizarres, si coûteux, si religieusement observés, rendus aux morts dans tout l'univers, jusqu'à avaler leurs cendres, à égorger pour eux des hommes en sacrifice, à éterniser leur mémoire par des inscriptions, des statues, des mausolées, des pyramides, tout cela n'a-t-il en vue que le néant? Dans les apothéoses des empereurs romains, cette aigle qui s'envolait du haut du bûcher ne marquait-elle pas l'âme du prince qui s'envolait dans l'empirée? Que sais-je? L'histoire et la fable, la doctrine des sages et les préjugés du peuple, le penchant invincible de tous les hommes, leur surprise, leur indignation quand on avance un système contraire, ce monde de témoins, cette masse de lumière ne permet pas un moment de douter à tous ceux que leurs passions n'ont pas intérêt à aveugler.

En effet, la vertu n'a aucun intérêt à la mort de l'âme, elle en a un infini à son immortalité; l'éternité lui donne des forces supérieures, l'élève à un ordre surnaturel par un terme et un motif noble, sublime, consolant, digne d'elle et de Dieu, un bonheur éternel à espérer, un malheur éternel à craindre, un Dieu à glorifier, à aimer, à posséder à jamais. L'anéantissement qui lui arrache tout la laisse ramper avec bassesse, sans secours et sans espérance, dans la fange de la matière; elle n'en est pourtant pas plus débarrassée du joug; le devoir subsiste, le commandement presse. Dieu a-t-il moins de droits, la société moins de titres? Le matérialiste oserait-il avouer les conséquences de son erreur, et convenir que, dispensé des lois de la probité, de l'honneur, de l'humanité, de la religion, de la pudeur, il peut vivre impunément au gré de toutes ses passions, sans retenue et sans honte? Est-il moins père, époux, maître, citoyen? Doit-il moins remplir ses charges et ses promesses? Le même corps de précepte, de jurisprudence, de culte, de sentiments subsiste toujours. L'impiété ne fait que briser les liens de la religion, détruire la douceur de l'espérance, l'élévation des motifs. Ce sont deux hommes condamnés aux mêmes travaux, dont l'un, esclave, n'attend aucun salaire; l'autre, fils chéri, espère l'héritage ; deux hommes entraînés par le même courant, dont l'un va surgir au port, l'autre va être englouti dans un gouffre. Et dans ce temps d'existence, Dieu, qui exerce la même autorité, n'y peut-il pas exercer la justice,

et punir pendant leur vie ceux qu'il anéantirait à la mort, et prolonger même cette vie pour en faire un théâtre de ses vengeances? Ne peut-il pas, par une mort prématurée, enlever ces mêmes objets dont on se proposait de jouir plus délicieusement en écartant la vue de l'éternité. Voulez-vous être vertueux, honnête, charitable, ou ne le voulez-vous pas? Si vous ne vous proposez que le crime, vous êtes un monstre digne de la haine et du mépris universel, que tout doit exterminer; mais si vous voulez pratiquer la vertu, pourquoi vous arrachez-vous à vous-mêmes la noblesse, la consolation, la récompense, et vous la rendez-vous infructueuse et impraticable? Ce n'est que par bonté, pour nous soutenir, que Dieu nous propose l'éternité; toujours également maître, qu'il anéantisse ou qu'il conserve, ses volontés, dans le monde moral comme dans le physique, sont indépendantes de nos erreurs. Quelque système que vous embrassiez, les besoins du corps et les devoirs de l'âme sont les mêmes : on ne peut se passer d'aliments ni se refuser aux emplois; les relations morales ou les corporelles, les biens de la société, les vertus et les vices, tout a une existence, une nature, une impression absolue dès cette vie, quel que soit l'événement de l'autre. Croiriez-vous vos larcins, vos emportements, vos trahisons, vos adultères bien justifiés, en disant l'âme n'est pas immortelle? Vous payeriez-vous de cette excuse, si l'on attentait à vos biens, à votre honneur, à votre vie? Quel est le juge auprès de qui cette défaite sauvera le supplice à un scélérat? Un père, un maître s'en contenteraient-ils dans les désordres de leurs enfants ou de leurs domestiques? Votre conscience n'en serait pas plus satisfaite. Jamais cette tentative de l'impiété n'imposa silence aux remords ni n'a fait disparaître les idées primitives et si naturelles à l'homme, même indépendamment du châtiment et de la récompense d'une autre vie. Les lois de Dieu, la vertu, la conscience sont supérieurs à tous les artifices de l'irréligion : il en est de ce système comme de celui de la fatalité, que le vice n'a pas moins enfanté, qui lui est assez lié, et qui certainement est moins absurde.

On s'est efforcé, dans tous les temps, d'obscurcir et d'ébranler le dogme de la liberté par les vaines excuses de la nécessité du destin, de la fatalité des événements, de l'impuissance de l'homme, du refus de la grâce, des décrets de la prédestination, etc.; car tous ces divers sentiments ne sont que la même erreur diversement apprêtée. On a beau faire, sans recourir à d'autres preuves, chacun trouve dans son cœur la démonstration de la vérité, et revient malgré lui à la persuasion intime de sa liberté; on agit avec soi-même, on traite avec les autres comme si tout était libre; personne, sur ce prétexte, ne réclame contre les lois et les contrats, l'estime ou le mépris, le châtiment ou la récompense, la condamnation ou les remords, quoique tout soit injuste, s'il n'est mérité par l'usage de la liberté, quoique la liberté et l'immatérialité de l'âme soient très-liées; puisque la matière ne peut être libre, ces deux systèmes n'ont pas un intérêt commun. Il est certain que l'âme, quelle que soit sa nature et sa durée, est véritablement libre, qu'elle mérite ou démérite, sera récompensée ou punie de ses œuvres dans cette vie et dans une autre, s'il plaît à Dieu de l'y conserver quelque temps. La passion n'a donc aucun intérêt à la dire matérielle; si on veut la faire périr à la mort, ce n'est que pour s'assurer l'impunité de son crime. Mais, de bonne foi, compte-t-on bien sur ces chimères? Ah! plutôt corruption du cœur, qui voudrait se livrer impunément, que persuasion de l'esprit, qui se croit en sûreté dans cet asile. On dit, selon l'expression du sage, dans le fatalisme, dans le matérialisme comme dans l'athéisme, trois systèmes qui ne sont que trop étroitement liés, on dit dans son cœur, l'âme n'est point libre, elle n'est point immortelle; il n'y a point de Dieu, c'est-à-dire, on voudrait qu'il n'y en eût pas : *Dixit in corde suo non est Deus.* (*Psal.* XIII. 1.)

En effet, il faut se faire de violents efforts pour avancer ces erreurs. L'âme naturellement chrétienne est persuadée de sa liberté, de son immortalité, de l'existence de son Créateur. On ne peut éteindre l'idée de la justice, du mérite ou du démérite des œuvres, du châtiment et de la récompense après cette vie. Ces premiers principes de toute morale naissent avec nous, subsistent malgré nous : ce n'est que par des réflexions, des raisonnements forcés, que l'intérêt du vice fait hasarder des systèmes ruineux qu'on ne croit pas, et dans lesquels, malgré tous les efforts, on ne se croit pas en sûreté. Il est vrai que ces grandes idées de religion, de liberté, d'immortalité, ont été divinement développées et solidement démontrées par le christianisme qui a répandu sur tous les points de la morale les plus vives lumières; mais quoique d'une manière plus obscure, on a toujours cru que tout homme ne mourait pas avec le corps, mais que la plus belle partie de lui-même, s'élevant au-dessus du tombeau, s'envolait dans le sein de la Divinité pour y recevoir la couronne due à ses vertus : *Non omnis moriar multaque pars mei vitabit Libitinam.* Qu'on est à plaindre de s'arracher à soi-même ses flatteuses espérances pour se condamner aux horreurs du néant! Mais quoi! dans un intérêt aussi capital, est-il possible que tous les hommes soient également, aveugles? est-il possible que Dieu veuille également les tromper tous? Il s'agit de tout, de l'anéantissement ou de l'existence d'un bonheur ou d'un malheur éternel; et le genre humain serait, sans sa faute, la proie de l'erreur et la dupe de la Divinité. Non, ce n'est là ni la bonté en qui j'espère, ni la sagesse qui m'éclaire, ni la puissance qui me soutient.

Ces vérités nous conduisent à connaître le prix de nos âmes, et en conclure l'immortalité, quelle que soit leur nature. Je sais que l'orgueil de l'homme, loin d'en diminuer

l'idée, n'est que trop porté à le surfaire : je sais qu'il en abuse pour présumer follement de lui-même, mépriser ses semblables, oublier son bienfaiteur. Ce désordre est inexcusable, mais le sentiment de son excellence n'en est pas moins juste. Si l'homme n'était que le vil limon qui va dans un jour se confondre avec la poussière d'où il fut tiré, aurait-il de lui-même de si grandes idées? Que les matérialistes doivent être petits à leurs propres yeux; leur orgueil serait le comble de la folie; ils ne sont qu'une poignée de cendres. Rendons justice à Dieu, rapportons-lui la gloire de tout bien, dont nous sommes redevables à une bonté toute gratuite, rendons-la aux hommes qui ne portent pas moins que nous ces traits divins de ressemblance avec le Créateur; mais rendons-nous-la aussi à nou-smêmes, ou plutôt rendons-la à Dieu en nous, en admirant sa sagesse dans la beauté de son ouvrage; et concluons, pour son honneur même, qu'un si admirable chef-d'œuvre n'est pas fait pour être anéanti. Dans l'ordre des connaissances, comme dans l'ordre des mœurs, tout est également lié à l'immortalité de sa durée.

Nous n'examinons point ici si la nature des opérations de notre âme démontre sa spiritualité, nous le verrons ailleurs; mais du moins l'excellence, l'immensité, la variété, la rapidité de ses opérations l'annoncent et en prouvent l'immortalité. Est-ce à la matière à suivre les règles de l'arithmétique, à calculer, diviser, multiplier les nombres, en réunir les fractions, en combiner les proportions; peut-elle saisir l'unité? saurait-elle se tirer du dédale des calculs algébriques, des infiniment petits, de l'extraction des racines? est-ce à la matière, Archimède à la main, à mesurer les lignes, les surfaces, les masses, les mouvements des corps, à carrer les courbes, à se frayer des sentiers dans l'épaisse forêt des sections coniques? est-ce à la matière à s'enfoncer dans les sombres ténèbres de la métaphysique, à démontrer l'existence, à expliquer les attributs de l'Etre suprême, à distinguer les substances et les modifications, à définir le temps et l'éternité, le lieu et l'immensité, à sentir qu'on ne saurait les comprendre? La matière peut-elle fixer les lois du raisonnement, diriger les jugements et les idées, démêler le sophisme d'une conclusion légitime. La matière peut-elle en théologienne, s'élancer dans le sein de la Divinité, dévoiler les mystères, connaître les décrets, établir son culte, estimer ses grâces, craindre ses rigueurs, enseigner sa parole avec une certitude infaillible? Quels apôtres, quels martyrs, quels docteurs, quels prêtres, quelle église, que de morceaux de matière!

Dans l'ordre moral. Est-ce à la matière à maintenir l'ordre, à tenir la balance de la justice, interpréter les lois, écouter des plaideurs, prononcer des arrêts, rendre à chacun ce qui lui appartient. La matière gouverne-t-elle des familles, commande-t-elle des armées, tient-elle les rênes de l'Etat? un législateur, un prince, un ministre n'est qu'un automate! balancer les intérêts des peuples former des projets, prendre des mesures faire la paix et la guerre, des alliances et des traités, mettre en jeu tous les ressorts de la politique, ce n'est qu'un jeu de la matière, Alexandre, César, Auguste des automates! Est-ce à la matière à étudier, à écrire l'histoire, à tracer les portraits des hommes, traiter le jeu des passions, détailler, lier les événements, adorer la Providence qui règle tout avec nombre, poids et mesure, et autant de douceur que de force. Qu'on cherche dans la matière un Socrate, un Platon qui fasse admirer les lois les plus sages de la morale et les fasse goûter, et qui lui-même, victime de la religion et de la doctrine, boive courageusement la ciguë qu'un arrêt injuste lui donne. La matière éloquente plaidera-t-elle des causes, régnera-t-elle sur les esprits, remuera-t-elle les passions, persuadera-t-elle les plus opiniâtres, sentira-t-elle l'harmonie des vers, les grâces de la poésie? Cicéron, Demosthène, Virgile, Homère, n'étaient-ils qu'une poignée de poussière? La science et l'ignorance, le génie et la stupidité, le sublime et la bassesse, ne diffèrent-ils que par la forme des fibres, la sublimité ou la grossièreté des esprits animaux?

La physique par ses secrets, la nature par ses merveilles, n'échappe pas moins aux recherches et à la pénétration de la machine la plus parfaite. Bornée à sa quantité, renfermée dans son espace, parcourt-elle la terre et les mers, embrasse-t-elle le cours des astres, franchit-elle les bornes du monde? Le télescope est-il donc l'astronome? Quel est, dans l'imagination qu'on prête à la matière, le champ immense où elle place, combine, mesure tous ces objets, et en saisit-il l'ensemble et le point de vue? Quel pinceau assez rapide pour peindre dans un moment tant de tableaux; sur quelle palette se trouvent et quelle main les broie ces couleurs riantes de l'émail des prairies, ces couleurs tendres ou mâles du corps humain, ces couleurs sombres des déserts? Apelles, Michel-Ange étaient-ils aussi matériels que leurs crayons? leur réputation, leurs ouvrages seraient-ils plus durables que leur personne, la toile survivrait au génie qui l'a animée. Quelle matière se formera l'affreuse idée de l'enfer, le ravissant spectacle du paradis, se promènera dans l'immensité des êtres possibles et dans le vide des chimères. La poussière prit-elle jamais un si grand essor que de voler d'un pôle à l'autre, de rassembler l'univers dans un point, imaginer, désirer et espérer un nouveau monde? Grand Dieu! la matière fut-elle faite pour être votre image, et cette image est-elle faite pour s'abîmer dans le néant, d'où vous l'avez tirée? Non, non, l'image ressemble à l'objet, ses traits ne peuvent être gravés que dans une nature semblable; l'esprit seul peut peindre, connaître, aimer, posséder l'esprit. La matière à laquelle il est uni n'est faite que pour le servir et non l'ensevelir dans la fange. Malheur à qui en méconnaît la dignité et en borne la durée; il mérite de devenir ce qu'il

s'imagine d'être, il ne lui ressemble, il ne l'est déjà que trop.

L'âme, encore plus grande dans l'ordre moral que le génie le plus élevé ne l'est dans l'ordre physique, y présente un nouveau germe et de nouvelles preuves d'immortalité. Quoi! la constance de l'amitié, la fermeté du courage, la générosité des sacrifices, les largesses du désintéressement, l'intrépidité de la bravoure, la sagesse des conseils, la discrétion du silence, la délicatesse de l'amour, la fureur de la haine, l'artifice de la dissimulation, la candeur de la droiture, la fidélité et la perfidie, l'indulgence et la malignité, la dureté et la compassion; en un mot, les vertus et les vices, le scélérat et le héros, ne sont-ils que l'organisation de la matière? Tous les principes de la morale portent sur la spiritualité et l'immortalité de l'âme. Ils sont tous renversés par le matérialisme. Ce matérialisme est le spinosisme transporté de Dieu à l'homme. Spinosa veut que Dieu soit une substance unique qui réunit toutes les qualités les plus contraires et reçoit toutes les modifications les plus opposées, spirituelles et matérielles, et par là est tout à la fois esprit et matière; tel l'homme matériel ou l'homme-machine, comme l'appelle La Mettrie, a l'étendue de la pensée, forme des jugements et reçoit des figures, veut et pèse, se remue et se détermine; c'est rendre la matière esprit et l'esprit matière, ou plutôt les détruire tous les deux; c'est surtout anéantir tout le système de mœurs et l'ordre des vertus et des vices, comme le spinosisme détruit tout système de religion, toute idée de la Divinité.

Il n'y a plus de liberté, tout est pur mécanisme dans l'homme. La matière qui pense, qui veut, qui agit, toujours soumise aux lois du mouvement, suivra nécessairement l'impulsion qui lui sera donnée, recevra les modifications de connaissance comme celles de figure, la volonté comme la pesanteur, les sensations comme la vitesse. Quelle est la liberté de la montre la mieux faite, de la plante la plus belle, de l'animal le plus adroit et le plus fort? Telle sera la liberté de l'homme, s'il n'est que matière. Quelque déliés que soient les esprits animaux, toutes les actions humaines ne sont que mécanisme. Il n'y a donc plus ni vertu ni vice? Un carré est-il plus vertueux qu'un triangle? La pendule est-elle vicieuse quand elle avance ou retarde? Est-ce un péché à une plante d'être vénéneuse, à un serpent de mordre? La connaissance et la volonté dans l'homme ne seraient que des modifications reçues dont il ne serait pas le maître. La moralité des actions suppose leur liberté; elles ne sont bonnes ou mauvaises qu'autant qu'elles sont un choix libre de la volonté. Il n'y aura plus ni consolation, ni remords de conscience, ni éloge, ni blâme, ni châtiment, ni récompense: le mécanisme ne mérite ni ne démérite. On a beau déguiser l'erreur sous divers noms, l'intérêt, le penchant, l'instinct, l'amour-propre, etc., qu'on dit être le mobile universel, ne sera dans le monde des esprits matériels que l'attraction, la pesanteur, la tendance générale de la matière pure, qui ne peut ni former de conscience, ni en mériter les reproches, ni offenser un Dieu, ni s'en attirer les vengeances ou les couronnes. Et quand s'exercera-t-il ce jugement, si tout périt? Ce n'est pas dans cette vie, où communément la vertu persécutée voit le vice sur le trône; c'est dans une autre vie. Il y aura donc une autre vie? L'homme ne meurt donc pas tout entier? C'est ce que, dans tous les temps, dans toutes les religions, indépendamment du christianisme, la raison seule a fait sentir à tout homme qui a voulu l'entendre.

Peut-on se dissimuler que la matérialité et la mort de l'âme autorisent toutes les horreurs du suicide et tous les crimes. Combien d'occasions où la vie est un mal et la mort un bien! Une maladie douloureuse, un renversement de fortune, l'indigence, l'infamie, l'exil, la prison, rendent l'existence insupportable à la nature. On dit, comme Job: Périsse le jour où je suis né, la nuit où je suis conçu. On invoque la mort, on tâche de se la procurer pour terminer ses maux. Un chrétien, persuadé de l'immortalité de l'âme, envisageant les biens éternels qui couronneront sa patience et les supplices éternels qui puniront son désespoir, offre à Dieu ses peines et s'en fait un mérite, et se dit, comme Job: Je ressusciterai au dernier jour et je verrai mon Dieu; cette espérance me soutient et m'anime: *Reposita est hæc spes mea in sinu meo.* (*Job*, XIX, 27.) L'impie qui voit dans la mort la fin de tout l'envisage comme le port dans l'orage, et se hâte de s'y réfugier en l'avançant de quelques jours; il va tout perdre, il a déjà tout perdu, et il gagne sa délivrance: qu'a-t-il à craindre? tout est détruit. Un Juge rigoureux lui demandera-t-il compte d'une vie abrégée sans son ordre? il n'existe plus. Un matérialiste n'a aucune raison d'éviter un crime utile, de pratiquer une vertu pénible, de faire du bien au prochain à ses dépens, de se priver des plaisirs, de supporter les maux par vertu; tout l'invite, au contraire, à s'immoler tout, à s'immoler lui-même. Toute idée de bien et de mal moral s'évanouit, ce poison détruit toute vertu, il enfante tous les crimes. Quel frein peut arrêter les passions, quand on ne connaît que le bien et le mal physique du moment présent? Est-on au-dessus de la bête? Tous les pécheurs sont tacitement matérialistes sans en avoir artistement combiné le système et combattu ouvertement l'immortalité de l'âme, ce qui ne peut être que le comble de l'irréligion et de la folie. Ils en ont au fond du cœur le désir et le goût, ils le suivent dans la pratique par l'oubli coupable et l'éloignement volontaire de la pensée d'une autre vie: commettraient-ils le péché, s'ils en envisageaient les suites éternelles? Pensez, dit le Sage, à vos dernières fins, et jamais vous ne pécherez. Qu'ils sont insensés ceux qui s'aveuglent sur la réalité d'une autre vie! Ah! plût à Dieu qu'ils eussent assez de sagesse et d'in-

telligence pour prévoir leur dernière fin: *Utinam saperent et intelligerent, ac novissima providerent.* (*Deut.*, XXXII, 29.) J'ajoute que ce que la raison démontre si évidemment, la religion en donne la plus entière certitude.

SECONDE PARTIE.

La parole de Dieu ne s'arrête pas à nous distinguer l'esprit de la matière, et à nous expliquer leur nature. Dieu parle à l'homme, lui donne des leçons et des lois, lui apprend son origine et sa fin, lui montre l'objet de ses espérances et de ses craintes, lui découvre ses maux et leurs remèdes; il lui enseigne non des questions métaphysiques, mais la pratique des vertus. Les ministres qui annoncent cette divine parole, chargés de former des chrétiens et non des philosophes, sans approfondir la nature de l'Etre raisonnable, nous instruisent de nos devoirs, nous exhortent à aimer, à adorer, à servir notre Maître, et ne s'occupent que du bonheur et du malheur éternel qui nous attend pour nous faire acquérir l'un et éviter l'autre. Le même esprit règne dans la société; on y tient le même langage. Les législateurs dans leurs lois distinguent-ils le corps de l'âme? S'avise-t-on dans les contrats de ne traiter qu'avec les âmes, y pense-t-on dans les conversations et les affaires? On agit avec l'homme, on parle à l'homme, on parle, on agit en homme, et sans développer des idées auxquelles la plupart des hommes ne sont pas capables de faire attention, on suppose, on établit partout que l'homme est immortel; et puisque ce n'est pas du côté du corps dont on voit tous les jours la dissolution, ce ne peut être que dans cette partie supérieure de l'homme, capable d'avoir des connaissances, de se proposer des motifs, de s'assujettir à des règles, de pratiquer des vertus, de commettre des fautes. C'est cette âme, quelle que soit sa nature, dont la religion annonce l'immortalité, mais si évidemment, si nécessairement, qu'il faut renverser le christianisme pour la combattre.

Quelles idées sublimes la religion ne nous donne-t-elle pas de notre âme? Son principe, c'est Dieu, qui l'a créée et l'a rendue participante de la nature divine, qui se dit son père, son frère, son époux, son ami. Quelle noblesse! Sa fin, c'est la gloire de Dieu, la fin que Dieu se propose à lui-même, à laquelle, par ses idées, ses sentiments, ses œuvres, elle peut seule contribuer. Quelle élévation! L'objet de ses connaissances, un Dieu, ses attributs et ses mystères, qu'elle entrevoit ici-bas par la foi, qu'elle doit dans la gloire voir sans nuage et sans voile. Quelle lumière! Le terme de ses sentiments, un Dieu qui daigne l'aimer, agréer, désirer, commander qu'on l'aime, et promet de couronner son amour. Quelle gloire! Son état et sa vie, l'union à un Dieu par la grâce; union la plus étroite, qui doit enfin se consommer dans l'unité. Quel bonheur! Sa nourriture, la vérité qui l'éclaire, le Saint-Esprit qui la sanctifie, le corps d'un Dieu qu'elle mange, son précieux sang qu'elle boit. Quelles délices! Un si bel ouvrage n'est-il donc fait que pour durer un instant? Qu'est-ce que cette ressemblance à la Divinité, cette union avec la Divinité, cette participation de la Divinité, que la spiritualité de l'âme. La matière est-elle une toile propre à recevoir tous ces traits divins, réunir tous les objets, simplifier toutes ces qualités, s'élever au-dessus de la matière, s'envoler et se perdre heureusement dans le sein de la Divinité, rappeler le passé, prévoir l'avenir, jouir du présent, se conduire avec sagesse, choisir avec liberté, mériter les éloges des hommes, l'approbation de Dieu, qui est au-dessus de tous les éloges? Tout cela n'est-il que des mouvements, de la masse, des figures, des couleurs? Mais, quelle que soit la nature de cet être singulier, cette merveille de la droite de Dieu n'est-elle tirée du néant que pour y rentrer? Non, non, chrétiens, vous n'êtes pas dévoués au néant, connaissez votre dignité, et après avoir été élevés jusqu'à la participation de la Divinité, ne vous dégradez pas vous-même par vos erreurs et par vos vices: *Agnosce, o Christiane, dignitatem tuam, et divinæ factus consors naturæ noli in veterem vilitatem dignari conversatione redire.* (S. Leo.)

Quelles sublimes idées du prix de notre âme ne nous donne pas l'intention d'un Dieu qui l'a créée pour sa gloire, et qui tire en effet la gloire la plus pure des connaissances, de l'amour, de la soumission de cette âme! En créant le monde, Dieu a voulu exercer et faire connaître ses perfections, communiquer et faire mériter sa félicité, se répandre au dehors de lui-même, et se retrouver dans son ouvrage, et par là se ménager une gloire extérieure. La création du monde est une imitation de la génération du Verbe. Dieu, en se voyant, exerce la fécondité infinie, par la production d'une seconde personne qui le peint parfaitement et lui est égale; il exerce une fécondité extérieure, en créant hors de lui un monde qui est son image, non parfaite, éternelle, consubstantielle comme la première; tout ce qui est hors de lui est infiniment au-dessous de lui, et ce qui est au dedans de lui n'est que lui-même: il a divinement gravé ses traits, montré sa puissance, exprimé ses perfections dans cette image. Mais quelle raison peut l'engager à se ravir sa propre gloire, en détruisant l'ouvrage qu'il a créé pour se la procurer? A qui communiquera-t-il son bonheur; sur qui répandra-t-il ses libéralités, s'il anéantit le sujet même qu'il a formé pour les mériter et en jouir? Est-ce donc la peine de créer pour détruire, de donner pour reprendre, de tracer un tableau pour l'effacer, d'élever un trône pour le renverser? Anéantir les esprits, c'est enlever à Dieu sa propre cour, dépeupler son royaume, arracher de sa couronne les fleurons qu'il a daigné y mettre. Un Dieu incarné s'est acquis par son sang un autre monde. Son Eglise, c'est son corps mystique, son épouse, son temple; il lui promet dans

le ciel la consommation de son bonheur, il la console sur la terre par l'espérance, il la soutient par la crainte. Ce mariage n'est-il pas indissoluble et la consommation du bonheur sans aucun terme? Serait-il consommé s'il devait finir? Son cœur, comme celui des hommes, inconstant et volage, ne ferait-il que voltiger sans cesse sur de nouveaux êtres qu'à tous moments il ferait éclore et s'évanouir? Son incarnation sera éternelle, il ne détruira jamais l'humanité qu'il a adoptée, le corps et l'âme auxquels il s'est uni; son royaume n'aura point de fin; le terme, le fruit, le chef-d'œuvre de son incarnation ne durerait-il qu'un instant? Serait-ce remplir les promesses qu'il faites à l'âme fidèle, de l'épouser à jamais dans la foi: *Sponsabo te mihi in fide in sempiternum.* (*Osee*, II, 19.)

Quelles idées sublimes ne nous donne pas la religion de la destinée de notre âme, dans les châtiments et les récompenses qui l'attendent. Nous avons démontré qu'ils sont éternels, ce qui suffit pour démontrer l'immortalité de celui à qui on les destine; ne le fussent-ils pas, ils sont du moins renvoyés au delà de la vie. L'âme ne périt donc pas à la mort. La religion ne fait ni menaces ni promesses pour ce monde, elle annonce des biens et des maux supérieurs à la matière et à toutes les idées matérielles. L'œil n'a jamais vu, l'oreille n'a point entendu, l'esprit de l'homme ne saurait comprendre ce que Dieu prépare à ceux qui le servent et à ceux qui l'offensent. Toute la religion n'est occupée que de l'autre vie, ne parle des biens et des maux de celle-ci que pour les faire mépriser, et aspirer à des trésors que les voleurs n'enlèvent point, que la rouille ne consume point, à une couronne qui ne se flétrit point, des délices dont le torrent ne cesse de couler, un royaume qui n'aura point de fin, et craindre des brasiers qui ne s'éteignent point, un ver rongeur qui ne meurt point, un Dieu irrité qui ne s'apaise point, une mort toujours renaissante qui ne finit point. De quelle figure, de quelle couleur, dans quel degré de vitesse doit être une portion de matière qui verra Dieu dans son essence, qui le goûtera dans sa bonté, qui le craindra dans sa justice, qui entrera dans sa joie, et sera glorieuse de sa gloire? Quelle portion de matière éprouvera les remords de la conscience, se livrera au désespoir, sentira la perte de Dieu, vomira contre lui des blasphèmes, désirera son propre anéantissement? Mais fût-elle possible, cette portion merveilleuse de matière, elle survit donc au corps que nous voyons, et où sera pour elle ce paradis et cet enfer, si elle rentre dans le néant? Est-ce dans le néant qu'elle pourra dire, comme nous l'apprend le Sage: Insensés que nous sommes, nous regardions comme une folie la voie où marchaient les saints, nous nous attendions qu'ils périraient misérablement et sans honneur: *Nos insensati vitam illorum æstimabamus insaniam, et finem sine honore.* (*Sap.*, V, 4.) Les voilà au nombre des enfants de Dieu; c'est nous qui étions dans l'erreur, qui nous sommes écartés de la véritable voie, et n'avons pas vu la lumière de la justice: *Ergo erravimus a via veritatis*, etc. (*Ibid.*) Le paradis de Mahomet, l'enfer et les champs élysées des païens, quoique plus analogues à la matière, ne supposent pas moins que les âmes qui passent le Styx dans la barque de Caron ne sont pas anéanties dans le tombeau. Mais un matérialiste proscrit par toutes les religions qui croient également à l'immortalité de l'âme, ne veut pas plus de Mahomet, de Jupiter et de Pluton, que du Dieu des chrétiens. Une âme mortelle, inconnue, étrangère à tout l'univers, n'est accueillie que des hommes les plus aveugles.

Quelles idées sublimes nous donne la religion de la perfection de notre âme, par la sainteté des lois qu'elle lui impose. A quelles vertus la matière est-elle propre, et quels efforts de vertu peut mériter un moment d'existence? La matière se dépouille, se détache-t-elle des biens par la pauvreté, renonce-t-elle à la gloire par humilité, se refuse-t-elle les plaisirs par mortification? Est-ce bien à la matière à croire des mystères incompréhensibles, à espérer des biens invisibles, à aimer de tout le cœur, de tout l'esprit, de toute l'âme, de toutes ses forces, un Dieu infiniment aimable, à l'adorer profondément, prononcer son nom avec respect, lui consacrer un jour de la semaine, et s'abstenir précisément des œuvres matérielles (*serviles*)? A quelle portion de matière peut-on défendre de mentir, de médire, de désirer le bien d'autrui, ou lui ordonner de respecter ses supérieurs, d'avoir de la charité pour ses frères? Quelle portion de matière peut tendre à la perfection, en prendre les moyens, y faire des progrès, en mesurer l'avancement, s'unir à Dieu par la grâce, lui parler par l'oraison, se nourrir de la divine parole. Pour quelle portion de matière sont établis les sacrements et le sacrifice? Est-il quelque cube à baptiser, quelque cylindre à confirmer, quelque prisme à absoudre, quelque sphère à communier? Dira-t-on avec saint Paul que la chair combat contre l'esprit, qu'il y a dans ses membres une loi contraire à celle de l'esprit, s'il n'y a point d'esprit, si tout est chair? Ces idées et ce langage révoltent par leur absurdité. Quoi, tout ce plan admirable de gouvernement, ce divin système de législation, cette sublime doctrine de sainteté! en un mot, le chef-d'œuvre du christianisme, merveille éphémère de sagesse, doit-il se terminer dans un jour, par l'anéantissement des sujets pour lesquels il fut fait. Un moment d'existence dédommagera-t-il de tant de travaux et de peines, vaut-il la peine de les entreprendre? Fallait-il faire tant de prodiges, prodiguer tant de grâces, répandre tant de lumières pour un peu de limon qui, dans un moment, va se dissoudre? Une substance spirituelle est seule digne de l'éternité, l'éternité est seule digne d'elle?

Les vertus chrétiennes ne sont que des

privations, des destructions de l'homme en détail et de tout ce qui lui appartient, et l'exécution de ce grand principe qui en est le germe. Celui qui aime son âme la perdra, celui qui la perd pour l'amour de moi la trouvera. Doctrine profonde qui ne serait qu'une absurdité. Qu'y a-t-il à gagner pour la vertu, à perdre pour le vice. Quelle âme à perdre ou à gagner, s'il n'y a point d'âme, si tout périt à la mort? *Qui perdiderit animam suam propter me inveniet eam.* (*Matth.*, X, 39.) Tout cela est non-seulement au-dessus de la matière, mais encore opposé à la nature; la tempérance prive des plaisirs, l'humilité des honneurs, la pauvreté des richesses; le zèle renonce au repos, le martyre immole la vie au milieu des supplices. La matière est-elle capable de cet effort? Est-ce à elle qu'on peut dire que le royaume des cieux souffre violence, et quelle violence? se détruire elle-même volontairement. Qu'elle soit agitée des plus rapides mouvements, reviendra-t-elle sur elle-même pour se mépriser et s'anéantir, pour rejeter ses propres modifications, surtout celles qui, approchant le plus de la matière, lui sont plus analogues?

On sent que l'esprit vivant de lui-même, n'étant qu'uni au corps duquel il est indépendant, sentant dans son être un principe immortel qui va survivre à ses pertes et les réparer, peut souscrire à la destruction du corps, la désirer même, et l'exécuter pour obtenir un bien plus précieux, promis à cette immolation volontaire. Mais cette immolation serait-elle possible, la loi qui la prescrit serait-elle juste contre le désir naturel et invincible de la conservation, si on ne pouvait espérer un dédommagement éternel? A quoi servirait une perfection, qu'après de continuels efforts on obtient à peine à la fin de la vie, si elle va nous échapper sans retour à la mort. La pauvreté de François, le zèle de Dominique, les austérités des Antoine, les tourments des martyrs; quelle folie, quelle chimère, pour appeler le néant et en précipiter la venue! L'héroïsme serait un suicide plus horrible que le suicide par désespoir. Un mouvement de chagrin qui fait attenter sur la vie délivre au moins d'un mal accablant; le martyre par vertu ne délivre d'aucun mal, est lui-même un très-grand mal, ne prouve aucun bien et prive de tous les biens, s'il anéantit: c'est le vrai, le parfait suicide, l'anéantissement de soi-même. La charité générale qui sert le prochain n'est pas moins extravagante : se dépouiller, se sacrifier soi-même pour des êtres momentanés que le néant va engloutir : disons plutôt avec l'impie, rien ne serait plus raisonnable : Profitons du temps qui va finir, goûtons les plaisirs, ils vont s'évanouir, couronnons-nous de roses, elles vont se flétrir : *Coronemus nos rosis.* (*Sap.*, II, 8.)

Quelles idées sublimes ne nous donne pas la religion des états de l'âme et de ses rapports surnaturels avec Dieu! Nous lui sommes unis, et cette union fait notre force, notre vie, notre bonheur : l'esprit incréé s'unit-il, peut-il s'unir immédiatement avec la matière. L'élève-t-il jusqu'à la diviniser, s'abaisse-t-il jusqu'à devenir matière. Qu'on ne dise pas que l'esprit créé s'unit bien avec le corps. Cette espèce d'union est impossible avec Dieu. Dieu, qui est impassible et parfaitement heureux, peut-il éprouver des sensations humaines de douleur et de plaisir; les passions humaines de colère, de crainte, d'espérance? Est-il douteux que ce que l'Ecriture attribue à Dieu de ces sentiments, ne soit purement métaphorique, pour nous donner une idée de ses vrais sentiments? Dieu se dit notre ami, il daigne avoir pour nous une vive tendresse, il nous regarde comme ses enfants, nous ordonne de l'appeler notre Père. Nous sommes ses cohéritiers, ses frères, ses membres, nous devons être dans sa joie et dans sa gloire, nous ne faisons qu'un cœur et une âme, un corps et un pain avec lui. Il habite avec nous comme dans son temple; il nous imprime par ses sacrements des caractères ineffaçables; il contracte avec nous une alliance dont le mariage n'est qu'une faible image et qui doit être éternelle : *Sponsabo te mihi in sempiternum.* (*Osee*, II, 19.) Il nous a prédestinés, séparés, appelés, nous accorde des moyens puissants et nous prépare un terme ineffable; nous devons être consommés dans l'unité, comme le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Seule digne de Dieu, l'âme est seule capable de mériter, d'acquérir, de recevoir ces biens surnaturels, d'en sentir le prix, d'en désirer la possession, de les employer à sa gloire. Dieu par sa perfection est seul digne de nos pensées, de notre amour, de notre reconnaissance, de notre fidélité. La matière, trop honorée d'être pendant la vie l'instrument de tant de merveilles, par l'usage que l'esprit fait de ses organes, fut-elle jamais, peut-elle jamais en être le sujet?

Je dis plus, l'ordre surnaturel est impossible, si tout est matière : c'est le grand principe du christianisme, de distinguer deux ordres de choses infiniment différents : l'ordre naturel et moral du libre arbitre, l'ordre surnaturel et divin de la grâce. De là, la nécessité d'un secours surnaturel pour opérer des œuvres d'un ordre et d'un prix supérieur auquel les forces humaines ne peuvent atteindre, et que les mérites d'un Dieu peuvent seuls donner : de là la nécessité de ses satisfactions pour le péché dont tous les mérites humains ne peuvent offrir l'équivalent, et la nécessité de son incarnation et de ses souffrances pour les procurer : sans quoi le genre humain est perdu, et le péché originel et le péché actuel sont irréparables. Tout ce grand système de religion, défini contre les pélagiens et les sociniens, est entièrement renversé. Tout est matière, tout est du même ordre et du même prix. Quel besoin d'une grâce surnaturelle, quel péché irréparable, à quoi serviront les mérites d'un Dieu? Tout est égal, tout va finir. Outre les deux ordres naturel et surnaturel, il est, dans chacun, des états divers fort supérieurs les uns aux autres. Un prince qui gouverne un grand peu-

ple, un religieux qui s'engage aux plus sublimes vertus, un prêtre chargé des fonctions sacrées, qui annonce sa parole et répand sa grâce, pénètre la profondeur des mystères et le secret des consciences, ouvre ou ferme les cieux, rend à la Divinité le culte suprême et enseigne les vertus aux hommes; consacre le corps d'un Dieu, l'immole et le distribue. La stupidité peut-elle aller jusqu'à croire la matière capable de ce sacré caractère? Je sais bien que l'impie, qui n'a aucune religion, s'en joue comme d'une chimère; mais un Dieu qui fait à l'homme toutes ces grâces, un monde entier qui les adore, tous les siècles qui les révèrent, une infinité d'heureux mortels qu'elles sanctifient valent bien le délire d'un insensé qui blasphème ce qu'il ignore et ne mérite pas de le connaître.

Quelles sublimes idées de notre âme ne nous donnent pas ses rapports avec les anges bons et mauvais dont la religion nous instruit! Aussi ancienne que le monde, elles existent, ces intelligences célestes dont l'Ecriture parle à chaque page. Hélas! pouvons-nous l'ignorer? Nous ne sentons que trop tous les jours que le serpent se glissa dans le paradis terrestre et nous perdit avec nos premiers parents. J'en ai conclu ailleurs la possibilité d'une âme spirituelle et immortelle, indépendante de la matière, puisqu'ils en sont eux-mêmes indépendants et séparés. Je conclus l'existence de cette âme des fonctions dont ils sont chargés. Abraham les reçoit dans sa tente, Jacob les voit monter sur une échelle, ils conduisent Moïse dans le désert, Tobie dans un grand voyage; la peste ravage les Etats de David; l'armée de Sennachérib périt par leurs mains; Job est couvert d'ulcères; les prophètes les voient dans toutes leurs visions et saint Jean dans son *Apocalypse*. Ils annoncent l'incarnation, la naissance, la résurrection d'un Dieu; ils le servent dans le désert, le consolent au jardin, l'accompagnent dans son ascension; à la fin du monde, leur trompette ressuscitera tous les morts; ils sont chargés de la conduite des hommes, s'affligent de leurs fautes, se réjouissent de leur pénitence, et ces sublimes esprits seraient dégradés jusqu'à ne s'occuper que de la matière! leur zèle, leur ministère, leurs travaux n'auraient pour objet qu'un vil être dont les vers vont faire leur pâture. L'homme, il est vrai, est un peu au-dessous des anges, quoiqu'il doive un jour les juger, dit saint Paul : *Angelos judicabimus* (I *Cor.*, VI, 3); mais son âme, spirituelle comme eux, partagera leur gloire, se mêlera dans leurs concerts et remplira dans le ciel la place que l'orgueil des démons a rendu vacante : *Minuisti eum paulo minus ab angelis, gloria et honore coronasti eum.* (*Hebr.*, II, 7.)

Quelles idées sublimes ne nous donne pas de notre âme la rédemption qu'on a offerte pour la sauver? Reconnaît-on l'incarnation, la dignité, les souffrances d'un Dieu Sauveur? Tout est fini. Un Dieu n'a pu s'incarner, souffrir et mourir que pour l'éternité? Connaissez-vous celui que vous voyez expirant sur une croix, percé de clous, couronné d'épines, déchiré à coups de fouet, répandant son sang par mille plaies? C'est le Fils de Dieu, la figure de sa substance, le miroir sans tache de sa perfection, engendré de toute éternité, aussi puissant, aussi saint, aussi juste, consubstantiel avec lui. Pesez dans une balance équitable le prix infini de ses douleurs et de ses mérites, prix supérieur à celui des anges et des hommes, au mérite de toutes les vertus, au démérite de tous les péchés; toutes les créatures ensemble valent-elles cette adorable personne? Toutes les œuvres humaines réunies valent-elles une larme, un soupir d'un Dieu? Tous les péchés du monde et de mille mondes ne sont-ils pas surabondamment rachetés par sa mort? Tous les biens coulent de cette source; c'est le trésor de toutes les grâces, le trône de toutes les grandeurs. Qui le croirait? Ce sang a coulé pour sauver les âmes, cette vie divine a été immolée pour expier leurs fautes, ce prix infini a été l'acquit de leurs dettes! Que doivent donc être ces âmes qui, aux yeux du juste estimateur de tout, ont paru valoir ses mérites, aller comme de pair avec sa personne, et l'emporter en quelque sorte sur lui, puisqu'il s'est livré pour elles? Mais qui croira qu'un être méprisable qui, comme une vapeur légère, s'évanouit dans un instant, ait pu être l'objet de tant d'amour, de tant de travaux, de tant de supplices, de tant de prodiges? Non, non, une éternité de bien et de mal a pu seule fixer les regards, les désirs, les bontés d'un Dieu; quelques moments d'existence valent-ils un si grand prix?

Je dis même que, dans le matérialisme, l'incarnation du Verbe est impossible. S'il n'y a, s'il ne peut y avoir que matière, le Verbe ne s'est donc uni qu'à la matière, et cette union a fini à la mort de Jésus-Christ; car, puisqu'il s'est fait homme comme nous, il a donc pris l'humanité telle qu'elle est, et n'a que ce qu'ont tous les hommes? Tout a été détruit à sa mort; comment est-il ressuscité, comment est-il monté au ciel, comment est-il assis à la droite du Père et viendra-t-il juger les vivants et les morts? Tout cela non-seulement renverse la foi, mais choque la raison. Est-il vraisemblable qu'un Dieu s'unisse à la pure matière, qu'il meure pour la matière, qu'il l'enrichisse des trésors de la science et de la sagesse, et l'élève un jour au comble de la félicité? Si cette humanité toute matérielle doit se détruire par la dissolution des organes, Dieu ne forma-t-il ces liens étroits que pour les détruire, cette génération divine dans le sein d'une vierge que pour l'anéantir? N'aura-t-il créé cette royauté et ce sacerdoce que pour la dissiper? Comment sera-t-il prêtre éternel? Comment son royaume n'aura-t-il point de fin? Mais c'est trop s'arrêter à prouver des vérités si évidentes. Malheur à vous, incrédules; craignez la justice de celui qui, bien différent des hommes dont le pouvoir ne s'étend pas au delà de la vie du corps, peut perdre le corps et l'âme dans l'enfer. Voilà celui qu'on

ne peut trop craindre; la mort ne vous dérobe pas à ses coups, vous subsisterez pour lui à jamais : *Timete eum qui potest animam et corpus perdere in gehennam.* (*Matth.*, X, 21.)

TROISIÈME PARTIE.

De la spiritualité de l'âme.

Une substance spirituelle, c'est-à-dire différente de la matière, indivisible et sans parties, qui pense, qui veut, qui jouit, qui souffre, est-elle possible? L'imagination ne peut s'en former aucune image. On peut ignorer ou contester son existence; mais qui oserait en nier la possibilité ; quelle répugnance trouve-t-on à cette espèce d'être? Est-ce son indivisibilité ? Où est la nécessité que tous les êtres aient des parties. Est-ce la faculté de penser? Elle existe; elle est donc possible. Exige-t-elle ou plutôt n'exclut-elle pas la multiplicité des parties? Il faut donc contester aussi la possibilité des anges, ces sublimes esprits dont toutes les pages de l'Ecriture annoncent l'existence et les opérations, qui dégagés de la matière, agissant sur elle et se montrant avec des corps humains, comme Raphaël conducteur de Tobie dans tout son voyage, démontrent la distinction des esprits et de la matière et la possibilité de leur union par la puissance infinie de leur Auteur. Il faut contester la possibilité de Dieu même, ou, comme les antropomorphites, en faire un être matériel. Les mêmes raisons établissent ou combattent l'un et l'autre; l'un, il est vrai, est incréé et nécessaire, l'autre contingent et créé; partout unité, indivisibilité, spiritualité, opérations semblables; l'un est l'image de l'autre. Dieu, qui nous assure avoir fait l'homme à son image, n'a-t-il pu le créer que matériel, c'est-à-dire absolument différend? Mais s'il a pu créer des esprits, qui peut assurer qu'il ne l'a pas fait et ne les a pas unis à des corps? Cette création, cette union, n'est-elle pas vraisemblable? Nos pensées, nos volontés, nos opérations n'y conduisent-elles pas? N'est-ce pas l'explication la plus naturelle et la seule plausible de la nature de l'homme. Tous les systèmes de l'impiété, enfants monstrueux du délire et du vice, loin de répandre aucune lumière, ne sont que des chaos d'absurdités.

Si l'esprit ne peut être que la matière organisée, tous les esprits des hommes seront donc semblables. L organisation est partout la même : comme des horloges faites sur les mêmes mesures, dont la marche est toujours uniforme, les différences extérieures de la couleur, de la taille, du son de la voix ne font point l'homme, non plus que les ornements extérieurs ne font point la pendule. Est-on moins homme, la nuit où aucune de ces diversités n'est aperçue, ou pour un aveugle qui ne les voit pas? Perd-on la faculté de penser quand on perd un membre? Un géant est-il plus homme qu'un autre? Un homme défiguré, infirme, petit, l'est-il moins? Dieu n'a-t-il pas pu organiser les corps humains d'une infinité de manières différentes au gré de sa sagesse; en leur unissant une âme comme la nôtre, ne seraient-ils pas des hommes? De bonne foi, qui pourra croire que l'homme ne soit qu'un automate, qu'un automate soit véritablement homme. Les matérialistes eux-mêmes le croient-ils, ne se regardent-ils que comme des machines? La seule proposition révolte, ou fait pitié. Elle est si opposée à tous les sentiments de la nature, que, malgré des arguments très-plausibles, les cartésiens n'ont pu persuader à personne, ni se persuader à eux-mêmes, que les animaux, quoique infiniment au-dessous de l'homme, ne sont que de pures machines. On est comme invinciblement entraîné à y croire des âmes, et contre la conviction intime la plus invincible, on la refuserait à l'être admirable, dont le caractère propre est d'être raisonnable. La matière serait invinciblement entraînée à ne pas se croire matière, à se croire une espèce d'être qu'elle juge impossible.

Oui. Il est dans l'homme quelque chose d'indivisible, un et simple, principe et terme de ses opérations, siége de la raison et de la vie, que nous appelons l'âme, que nous croyons être une substance spirituelle, différente de la matière de son corps; qu'on l'appelle comme on voudra, ne disputons point des noms; mais c'est quelque chose de parfaitement un et simple, sans composition, division ni multiplication, par conséquent sans dissolution et mort.

Toutes les opérations de mon âme sont indivisibles. Je vois, je sens, je juge, je crois, je raisonne, je refuse, je désire, j'ordonne, je défends, je donne, je crois, je dois, il m'est dû, etc., et ces actes et ce principe qui les produit sont tout à fait simples; je ne sens que moi en moi-même, jamais on ne me persuadera que ce moi soit double ou composé de parties, qu'il y ait deux moi ou une moitié de moi. La seule proposition révolte par son ridicule. L'action n'est pas moins simple que le principe. Je rassemble plusieurs idées, je juge que l'une est dans l'autre, je compare deux jugements, j'en conclus un troisième. Je choisis entre deux objets, je me détermine pour l'un, je contracte un engagement, je me refuse à un autre; il n'entre dans rien de tout cela la plus légère composition. Les actes qui ont trait au dehors n'en sont pas plus composés. J'ordonne, je défends, je donne, j'achète. Mon ordre, ma défense, mon don, mon achat, tout est également simple. Une moitié de volonté, une partie de choix, un quart de jugement sont des absurdités palpables. Toutes les actions humaines sont de même nature, l'agent et l'acte sont des êtres indivisibles. Qui a jamais pensé, qui peut jamais imaginer qu'il est plusieurs en même temps, qu'il est composé de plusieurs parties ?

L'objet de ces connaissances ou de ces volontés peut être multiplié à l'infini, mais

quelque multiplication qu'on y suppose, le coup d'œil qui l'envisage, le choix qui le préfère, le mouvement qui l'y porte ne sont pas moins indivisibles. L'acte de l'âme qui embrasse un million de sommes, qui commande un million d'hommes, n'en est pas moins simple que celui qui n'a pour objet qu'un atome. L'idée collective de million, d'armée, de corps, de royaume, ne simplifie l'objet, et ne réduit cette multitude à l'unité morale que pour la rendre analogue à la simplicité de l'âme et de son opération. Je puis être flottant et indéterminé, rouler d'idée en idée, avoir divers goûts et divers penchants, trouver dans les objets différents motifs d'acquiescement ou de refus; mais, au milieu de ces agitations et de cette foule, la résolution qui décide, la volonté qui prononce sont dans la plus parfaite unité. Chacune même de ces perceptions, chacun de ces sentiments, de ces doutes, ne sont pas moins indivisibles que le jugement et l'autorité qui les détermine. Ces combats de la chair contre l'esprit, cette partie supérieure et inférieure, ce vieil homme et cet homme nouveau dont tous les livres de piété sont remplis, ne sont que des expressions figurées, qui, sans faire de nous deux hommes différents, peignent l'impression que fait la tentation qui porte au mal, et les efforts qu'il faut faire pour lui résister. Mais d'un côté et la grâce qui soutient, et la fermeté qui refuse, et la résolution qui remporte la victoire; de l'autre la faiblesse qui succombe, le consentement au péché qui rend coupable, et dans le cours même du combat ce cœur malheureux, tour à tour déchiré par la punition ou par les remords, tout cela ne présente qu'un sujet et des opérations toujours simples et indivisibles. Oserait-on faire une objection sérieuse du langage aussi faux que corrompu des romans et du théâtre qui, par un excès de passion, transportant l'âme dans l'objet aimé, semble la composer ou la diviser : *La moitié de moi-même a mis l'autre au tombeau.* Le style, les mœurs, les sentiments des écrivains et des acteurs, plus dignes du mépris de la religion et de la vertu que de l'indulgence qui regarde les licences poétiques sans conséquence, méritent-ils même que nous daignions les écouter et y répondre?

Toutes les qualités personnelles de l'homme emportent également l'unité. Un père est-il plusieurs pères, un ami plusieurs amis ; ce moi est-il un assemblage de maîtres, un général est-il une armée; un juge est-il un parlement; un docteur est-il une université? Ces corps sont composés de plusieurs membres ; mais chaque membre n'est que lui-même. Rien n'est plus absurde, plus ridicule, plus opposé aux idées les plus communes et les plus évidentes que la composition de sa personne, la multiplicité du moi, la divisibilité de l'acte humain. L'homme est en ce point semblable à Dieu. Chaque individu est un et simple. La multiplicité des personnes ne multiplie ni l'essence, ni l'opération extérieure. La création d'un monde n'est qu'une parole, une volonté infiniment simple, les opérations intérieures, ainsi que le principe et le terme le sont également. Le Père est-il un composé, le Fils, le Saint-Esprit, la génération, la spiration, sont-elles donc composées? Tout esprit est simple, tout ce qu'il fait l'est comme lui. La création, la naissance, la vie, la mort de l'homme prouvent la même vérité. La moitié de l'âme est-elle créée, et l'autre dans le néant, la moitié unie au corps et l'autre séparée, la moitié vivante et l'autre morte ? Le corps peut souffrir ces partages; un membre paralysé est mort, un organe peut être détruit, il peut naître des monstres; on peut ne remuer qu'une partie; mais l'esprit naît, vit, agit, meurt tout à la fois, parce qu'il ne peut être ou agir en partie. Ses modifications se développent, se multiplient; il acquiert des connaissances et fait des jugements, il forme des volontés, il semble s'agrandir, s'élever, se multiplier, mais c'est toujours le même être. Son enfance, ses progrès, sa décadence n'altèrent point son essentielle simplicité.

Mais, dit-on, connaissons-nous assez la nature de l'esprit et de la matière, pour assurer que Dieu ne peut pas spiritualiser la matière et la rendre capable de penser et de vouloir ou matérialiser les opérations de l'esprit, jusqu'à les rendre capables d'être des modifications de la matière? Non : ce transport de deux natures d'être l'une dans l'autre qui les détruit toutes les deux est aussi impossible que de carrer un cercle ou d'arrondir un carré; de quelque manière qu'on tourne, qu'on agisse, qu'on subtilise une portion de matière, elle ne sera jamais un point indivisible. Il est démontré qu'ayant toujours plusieurs faces et plusieurs parties distinguées et séparables, elle peut être divisée à l'infini. Quelque étendue, au contraire, ou quelque grossièreté qu'on suppose à l'esprit le plus vaste ou le plus rapide, tout ce qui pense, qui raisonne, qui choisit, qui veut librement est nécessairement simple, unique, sans division ni composition de parties, par conséquent ne peut être matériel.

Mais sans examiner si la matière peut perdre toutes les parties sans cesser d'être, et acquérir ce degré d'exténuation et de finesse, qui en fasse un esprit capable de toutes ces opérations indivisibles, il nous suffit de savoir que ce principe d'opération et de vie qui pense en nous, quel qu'il soit, doit être ou devenir tel, pour en conclure qu'il n'est pas le corps que nous voyons; que par sa subtilité et sa petitesse, il est hors de prise à toutes les parties et les agitations de ce corps, et qu'après la dissolution, il peut subsister encore sans lui, par la même puissance qui l'a élevé à cet état. Qu'on ne peut donc pas assurer même dans le système de la matière devenue pensante que tout périsse à la mort, ce qui suffit pour admettre l'immortalité de l'âme, quelle que soit son origine et sa nature et même sa spiritualité. On est forcé d'admettre plutôt

la spiritualisation de la matière, quelque absurde qu'elle soit, que la pensée dans la pure matière. Que cette substance élevée à un état si supérieur serait noble. Ce n'était que de la boue, et la voilà devenue un esprit; l'or est préférable à la boue, les pierres précieuses à l'or; les plantes l'emportent sur les diamants, et les animaux sur les plantes; l'homme vaut mieux que tous les animaux; combien l'âme est-elle supérieure au corps de l'homme! Elle pense, elle raisonne, elle jouit, elle choisit, se détermine, et, ce qui est infiniment au-dessus, elle est capable de bien et de mal moral, de mérite et de démérite, de châtiment et de récompense, et digne d'exister éternellement. Que de degrés il a franchis, cet être brute et insensible, pour parvenir de la boue à l'être raisonnable, à l'être vertueux, à l'être heureux, et si nous voulons parler religion, à l'être sanctifié, racheté par le sang d'un Dieu couronné de sa main, le possédant éternellement. Quoi! ce n'est que de la boue, et on la fait monter si haut pour la plonger dans le néant. On se refuse à l'immortalité de l'âme, et on peut dévorer ces extravagances.

De la spiritualité de l'âme il résulte une nouvelle preuve, ou plutôt une nouvelle espèce d'immortalité qui lui est propre et ne peut appartenir au corps; c'est qu'étant indivisible et sans parties, elle n'est susceptible d'aucune dissolution, elle doit exister tout entière, ou périr tout à la fois : plusieurs portions de matière peuvent être rassemblées et former un corps; ce corps peut se dissoudre par la séparation de ses parties, ce qu'on appelle la mort; ces parties elles-mêmes composées d'autres parties peuvent être divisées à l'infini, et en ce sens mourir à l'infini par la séparation; mais une substance qui n'a point de parties ne connaît aucune division, et ne peut ni perdre une partie de son être, ni exister en deux portions. Les esprits peuvent être moralement unis en corps de société : une famille, une armée, une ville, c'est une vie civile; la séparation de ces membres est une mort civile, mais chacun d'eux vit encore réellement en entier. L'union de l'esprit et du corps, tout intime qu'elle est, ne dénature ni ne confond ces deux substances; le corps ne perd pas ses parties, ne devient pas esprit; l'esprit n'en acquiert pas, ne devient pas matière. Ce n'est qu'une correspondance réciproque qui fait passer les mouvements du corps dans l'esprit par des sensations, et les volontés de l'esprit dans le corps par des mouvements; et malgré cette dépendance mutuelle dans leurs modifications respectives, ces divers êtres, très-indépendants l'un de l'autre dans leur existence, peuvent subsister l'un sans l'autre.

S'ils ne sont pas dénaturés, en devenant le contraire de ce qu'ils étaient, ce qui est impossible, ils sont aussi peu confondus, soit par une transfusion qui les fasse passer l'un dans l'autre, soit par la composition d'un troisième être formé des débris des deux premiers. Chacun conserve sa nature dans l'union la plus étroite. Deux esprits ne peuvent être identifiés jusqu'à ne faire qu'un esprit, un moi. Deux membres du corps ne le sont pas davantage, la main n'est pas le pied. Deux portions de matière, quoique pénétrées comme dans l'eucharistie, c'est-à-dire dans le même lieu, sont toujours deux substances très-distinguées et séparables; à plus forte raison l'âme et le corps, malgré l'union et locale et personnelle, sont deux êtres très-différents. La confusion de deux liqueurs n'est la destruction d'aucune, mais seulement le mélange de leurs parties insensibles, qui ne permet plus d'en faire le discernement; en nous incorporant les aliments la digestion ne fait que les broyer, séparer les parties qui nous sont propres, et les répandre dans les membres pour les nourrir et y entretenir les ressorts nécessaires aux fonctions de la vie; c'est parler improprement d'appeler l'esprit mortel ou immortel, la mort n'est que la séparation de deux êtres, dont l'union formait l'existence active qu'on appelle la vie. L'esprit n'ayant point des parties, n'est ni mortel ni immortel, il existe en soi, jusqu'à ce que le Créateur l'anéantisse; la matière est en un sens l'un et l'autre, mortelle à l'infini par son inépuisable divisibilité, immortelle en chaque partie qui subsiste après la division et que Dieu seul peut anéantir. Ses combinaisons avec d'autres portions de matière, son union physique avec l'esprit n'est que manière d'être qui ne touche point à l'existence, non plus que leur dureté, leur impulsion réciproque et la communication de leurs divers mouvements. Toutes les parties de cette machine ne sont pas plus anéanties à la mort que celles d'une horloge quand elle est démontée.

On en trouve une image dans l'incarnation du Verbe. Quoiqu'il n'y ait qu'une personne qui termine les deux natures, divine et humaine, chaque nature est entièrement distinguée de l'autre, chacune est entière et parfaite. Rien de plus absurde que l'eutychianisme qui les confond pour en faire une troisième composée des deux, et le monothélisme qui les confond équivalemment, en n'admettant dans le Christ qu'une connaissance, une volonté, une opération. L'union des deux êtres n'est l'anéantissement d'aucun, soit dans la même espèce, soit dans des espèces différentes, à plus forte raison dans deux êtres si différents que Dieu et l'homme, l'esprit et le corps.

Il n'est aucun principe de destruction de nos âmes, ni extérieur, ni intérieur; les principes extérieurs seraient la matière animée ou inanimée, les autres esprits créés, purs ou unis à des corps. Rien de tout cela ne peut la détruire; l'Etre incréé, qui est Dieu, le pourrait, mais ne le veut pas.

La matière inanimée, indifférente par elle-même au mouvement ou au repos, n'a que les modifications qu'un Etre supérieur lui imprime, et ne peut s'en donner aucune; comment pourrait-elle en donner à d'autres êtres, et à plus forte raison les anéantir? Si

par son choc elle occasionne dans une autre portion de matière une séparation des parties, cette séparation n'est pas un anéantissement, elle est l'ouvrage d'un Etre supérieur, qui a donné le mouvement et à la cause et à l'effet, elle ne peut avoir lieu sur une substance qui ne donne aucune prise à l'impulsion et n'a aucune partie. Les animaux ne sont pas plus puissants. S'ils ne sont que des automates, ils n'ont pas plus de force que la matière inanimée, puisque l'animation n'est que l'organisation, l'arrangement de leurs parties. S'ils ont une âme différente de la matière, cette âme, inférieure à celle des hommes, pourrait-elle les détruire, les détruirait-elle toutes? Quel intérêt y aurait-elle? L'animal ne cherche qu'à vivre : peut-il se nourrir des âmes, une âme peut-elle être dévorée et servir d'aliment? Ce serait une folie de s'arrêter à réfuter de pareilles absurdités.

Les purs esprits, les anges, n'ont ni pouvoir, ni intérêt de détruire d'autres esprits, ils n'ont par eux-mêmes aucune supériorité, aucune prise les uns sur les autres. Chaque individu est absolument isolé et indépendant ; il a tout en lui-même et ne peut rien hors de lui. Il n'a que des idées, des jugements, des sensations, des volontés; il reçoit les unes, il forme les autres, ou nécessairement par l'évidence, ou librement par son choix, rien de tout cela n'opère au dehors. J'ai beau connaître, sentir, juger, vouloir, il ne se fait aucun changement, comment se se ferait-il de destruction? Il n'y a que la volonté toute-puissante de l'Etre suprême qui puisse avoir hors de lui et donner à d'autres êtres l'activité et l'efficace. Mais pourquoi des esprits voudraient-ils détruire d'autres esprits quant ils le pourraient? S'ils sont bons comme les anges, ils désirent leur conservation et se réjouissent de leur bonheur. S'ils sont mauvais, ils veulent les faire subsister pour les tourmenter; le démon ne voudrait pas anéantir l'enfer, s'il n'était anéanti lui-même. Quel intérêt ont-ils à l'anéantissement des autres substances? Les biens des esprits ne sont pas comme ceux de la terre des possessions bornées à envahir. Les esprits ne s'enrichissent pas aux dépens des autres, ils ne se nuisent pas dans leurs possessions; tout leur bonheur ou leur malheur est en eux-mêmes, il ne consiste que dans leur connaissance, leur amour, leurs sentiments de plaisir. Quel tort leur font les connaissances et les sentiments des autres? Ils n'ôtent rien aux leurs; l'œil en verra-t-il mieux parce que les autres seront aveugles? L'oreille entendra-t-elle mieux parce que les autres seront sourds? L'esprit uni au corps, l'homme n'est pas plus puissant, il agit ou par le corps, et ne peut alors rien de plus que la matière, ou par l'esprit, et ne peut rien de plus que les autres esprits. Ses pensées sont aussi stériles, ses sentiments également impuissants; il est même plus faible, lié à la matière par son union avec le corps; il n'en est que plus dépendant, plus distrait, plus embarrassé. En supposant même dans les esprits quelque pouvoir de détruire leurs semblables, on ne pourait refuser à ceux-ci le pouvoir de se défendre, de détruire à leur tour leur ennemi; ce ne serait plus qu'une guerre où le plus fort l'emporterait et serait immortel, ce qui fait perdre la question de vue et prouve la vérité, puisque cet esprit supérieur à un autre étant immortel et les autres ne périssant que par une âme supérieure, la substance spirituelle est de sa nature immortelle; et cette supériorité elle-même n'étant pas la nature attachée à aucun individu, ne serait que la volonté de l'Etre suprême à qui jamais on n'a contesté le pouvoir de détruire aussi bien que de créer, et qui n'a aucun besoin de cette guerre des esprits pour l'exécution de ses volontés, et ne change point l'essence des choses en terminant arbitrairement leur existence.

Il faut donc absolument en revenir à la seule volonté de Dieu pour la création, la conservation, la destruction de tous les êtres, surtout des esprits qui, ayant en eux-mêmes leur nourriture et leur vie, n'ont besoin que de Dieu pour exister. Or, Dieu n'a jamais révélé qu'il voulût les anéantir; on ne peut donc l'avancer sans témérité. Qui fut admis dans ses conseils pour être si bien instruit de ses voies? *Quis consiliarius ejus fuit?* (*Isa.*, XL, 13.) Quel est l'insensé qui oserait assurer la création d'un second monde? A-t-on plus de fondement d'assurer la destruction du premier? Elle est encore plus incroyable. Quel jeu bizarre, indigne de la majesté divine, de créer une infinité de substances qui ne subsisteraient qu'un instant; il les enrichit de mille qualités différentes, il les combine avec une sagesse merveilleuse, il s'y peint par des traits admirables, il les rend utiles les unes aux autres et les fait servir à sa gloire, il leur donne des lois saintes, il leur fait des menaces redoutables et des promesses magnifiques, et tout ce grand ce beau système s'évanouissant comme la fumée, tout tomberait dans le néant le lendemain de sa création : est-ce dans le Créateur impuissance de conserver son ouvrage. est-ce dans l'Eternel inconstance ou légèreté, est-ce dans la sagesse un méprisable repentir d'une opération dont il n'a pas prévu les suites? Et à chaque instant se renouvellerait mille et mille fois cette ridicule vicissitude de néant et d'être, de production et de destruction. Non, non, tout porte en Dieu un caractère de stabilité, et son éternité n'est pas moins empreinte sur tous les ouvrages que ses autres perfections. Je sais que dans le physique et dans le moral il a mis une infinité de révolutions et de changements; mais ce ne sont que des configurations des parties, des modifications, des manières d'être de chaque substance et non pas des anéantissements. La durée des châtiments et des récompenses n'est-elle pas même la partie la plus considérable de leur rigueur ou de leur prix? Il est de la gloire de sa justice et de sa bonté de les rendre éternels, et par conséquent de rendre immortel le sujet qui

les mérite et les recevra. N'est-il pas de sa gloire de peindre son immutabilité par la durée des substances aussi bien que sa puissance par leur création, sa fécondité par leur multitude, sa sagesse par leur variété, sa bonté par leur bonheur, sa justice par leur punition? Tout annonce donc l'immortalité des esprits et nous prépare à la certitude que la religion nous en donne.

Il est aisé de comprendre qu'une substance indivisible et sans parties, qui se suffit à elle-même, et n'a besoin, pour son entretien et sa nourriture, d'aucune substance créée, ne connaît à l'intérieur aucun principe naturel de destruction. Il est aisé de sentir encore que cette indivisibilité la met à l'abri de la dissolution et séparation des parties qui détruisent les corps animés sans anéantir leur matière. Mais, malgré sa spiritualité, n'aurait-elle pas en elle-même par sa nature quelque ennemi domestique qui soit un principe de mort? Non, je n'y vois que des idées, des jugements, des sensations, des volontés, une liberté. L'Etre spirituel ne demande ni ne permet d'admettre autre chose, aucun principe destructeur dans toutes ces modifications ou ces opérations intérieures, ni par leur nature, ni par leur nombre ou leur violence.

Ces idées et ces jugements n'altèrent point la substance spirituelle : elle connaît à l'infini sans sortir d'elle-même; c'est un miroir qui représente tous les objets sans rien perdre, sans même changer de place. Il serait des siècles à représenter sans éprouver aucune altération; c'est une capacité passive inépuisable : ainsi, dit le Sage, l'œil n'est jamais rassasié de voir, l'oreille n'est point remplie des sons qui la frappent. Les jugements qui ne sont que la comparaison, la liaison ou la séparation des idées et la perception de ces rapports ne sont pas plus destructeurs; ce serait bien plutôt la privation de toute connaissance qui réduirait à une espèce d'anéantissement les sentiments de plaisir ou de douleur destinés à nous avertir sur l'état du corps, mais qu'on peut éprouver sans le corps comme avec le corps, avec lesquels et sans lesquels l'esprit peut également subsister. Ces sensations, qui rendent l'existence agréable ou douloureuse, ne la détruisent pas, et quand même un degré de violence supérieur aux forces de l'esprit pourrait le détruire, ce qui n'est pas, ce serait l'ouvrage de Dieu, à qui on n'a jamais contesté la toute-puissance, et qui, également auteur des forces de l'esprit et de l'activité des sentiments, peut l'anéantir par le moyen de cette disproportion, comme il le pourrait sans autre moyen qu'un acte de sa volonté; mais ce ne serait jamais la nature de l'un ni de l'autre; la multitude, la variété, la rapidité, la vivacité de ces modifications peuvent bien, comme dans un miroir, causer de la confusion, effacer les unes par les autres, mais elles laisseront toujours subsister le fonds de l'être, dont elles ne font que changer la situation, la manière d'être.

Les mouvements, les volontés de l'esprit, les désirs ou les aversions, que nous appelons des passions quand ils sont immodérés et opposés à l'ordre, ne nuisent point à son existence, les mouvements les plus violents, de quelque côté qu'ils soient dirigés, ne nuiraient pas à celle du corps; ils se mouvraient éternellement sans se briser si quelque corps plus dur ou plus agité n'en faisait jaillir et diviser les parties. L'esprit se détermine sans sortir de lui-même ni rien altérer dans sa substance; c'est sa nature, ses fonctions, sa vie, de connaître et de vouloir; l'objet des volontés est-il plus nuisible, il est étranger à l'esprit et ne peut rien sur lui. Veut-on jamais sa propre destruction? on la craint, on la fuit au contraire. Voulût-on jamais l'exécuter? L'Etre incréé est nécessaire, l'être créé est dépendant du Créateur, qui fixe à son gré le commencement et le terme de son existence. Il ne peut ni se la donner ni s'en priver; qu'a-t-il à craindre de sa liberté? La liberté n'est que la volonté maîtresse d'elle-même, le pouvoir de choisir l'objet qui nous plaît. Ce choix fût-il mauvais, l'esprit n'existe pas moins pour avoir mal choisi. Il ne choisit même jamais le mal ni ne peut le choisir; il ne se porte jamais que vers le bien, du moins ce qui en a l'apparence, il ne saurait vouloir le mal pour le mal.

Je sais que l'abus de la liberté rend coupable, et que par la perte de Dieu et de sa grâce, qui est la vie surnaturelle de l'esprit, il tombe dans un état de mort qui ne peut être réparé que par les mérites infinis d'un Dieu; mais ni cette mort surnaturelle par le péché, ni la mort éternelle par la punition, ne détruiront point l'existence du coupable; elles la supposent, au contraire, pour lui faire sentir son châtiment. Si le péché était destructeur de l'être, le coupable ne lui survivrait pas, et ne pourrait être ni corrigé ni puni. La mort morale de l'infamie, la mort naturelle du corps, la mort spirituelle du péché, ne sont que des changements dans la manière d'être, et non des anéantissements de la substance. L'anéantissement fût-il même pris pour une punition, ce ne serait ni la nature de l'esprit, ni celle du péché, mais un acte souverain de la puissance divine qui priverait de ce qu'elle a donné. Non, non, le coupable doit survivre à toutes ses pertes pour les sentir et y trouver son châtiment, et même au delà du trépas. Il est rare que le vice soit assez puni et la vertu assez récompensée. Tout est fort court ici-bas, puisqu'il finit avec la vie, et une très-petite partie de la vie pour tout ce qui se passe dans un âge avancé. Tout y est borné et mêlé de consolation et de peine. Le vice heureux et honoré sous la pourpre, quand sera-t-il puni? La vertu obscure et méprisée dans la pauvreté, quand sera-t-elle récompensée, s'il n'y a point d'autre vie? Je n'examine pas si elle sera éternelle, c'est une question différente; je dis seulement que le châtiment et la récompense ne sont pas proportionnés si tout finit à la mort. L'esprit doit donc exister après la dissolu-

tion du corps, ce qui suffit pour démontrer son immortalité.

La nature de la substance spirituelle non plus que d'aucune autre n'exige l'anéantissement. La possibilité de la durée n'est que la possibilité d'exister, elle lui est commune avec tous les êtres possibles. Si elle est incréée, comme l'a quelquefois avancé l'impiété, elle est donc nécessaire, éternelle, indestructible. Il faut donc, pour la dire mortelle, supposer sa création, et dès lors tout dépend de la volonté du Créateur qui conserve ou détruit comme il lui plaît son ouvrage, mais de qui l'ouvrage n'exige point qu'il le détruise. Rien hors de Dieu ni elle-même ne peut lui donner ou lui ôter l'existence. Tout en ce sens est mortel ou immortel : mortel, puisque Dieu peut le détruire; immortel puisque rien ne peut le détruire que Dieu. Ainsi quand Dieu devrait le détruire, il n'en serait pas moins immortel à l'égard de tout l'univers et de lui-même, puisque ni ses propres mains ni celles de tout l'univers ne peuvent lui arracher l'existence. Et d'où sait-on que Dieu doit l'en priver? en a-t-on une révélation? Il la faudrait bien expresse pour affirmer une volonté tout à fait arbitraire dont nous ne voyons aucune raison plausible et que tout au contraire nous engage à ne pas croire. Admettez-vous la révélation ou la rejetez-vous? Si vous la rejetez, que savez-vous, que pouvez-vous assurer de la durée des esprits? Si vous la recevez, adorez donc les vérités qu'elle vous enseigne et ne courez pas en insensé après des chimères qu'elle condamne. Et quelle est la révélation qui vous apprenne que les esprits doivent mourir? Toutes, au contraire, vous enseignent de la manière la plus claire qu'ils sont immortels. Les révélations vraies faites aux Juifs et aux chrétiens y sont expresses, les révélations prétendues des mahométans et même des païens ne le sont pas moins : le paradis, l'enfer de Mahomet, et les champs élysées et le Tartare le supposent aussi bien que l'Ancien et le Nouveau Testament. Toutes les fois que Dieu a parlé, il l'a dit; toutes les fois qu'on l'a fait parler, on le lui a fait dire. La vérité et le mensonge se réunissent pour confondre l'impie dans son extravagance. La nature de l'esprit s'oppose encore à cet anéantissement apparent que nous appelons la mort, qui n'est que la dissolution des parties, puisque n'ayant point de parties il n'est susceptible d'aucune dissolution. L'immortalité de nos âmes est donc évidemment démontrée.

DISCOURS VII.

SUR L'ÉTERNITÉ DU PARADIS.

Bonum est nos hic esse, faciamus hic tria tabernacula. (*Matth.*, XVII, 4.)

Il fait bon ici, faisons-y trois tentes.

La première idée qui se présente dans la jouissance du bien comme dans la souffrance du mal, c'est d'en savoir la durée : le mal est adouci par l'espérance de sa fin, le bien en est plus précieux par la certitude de sa perpétuité, ou plutôt il n'y a de bien ou de mal souverain que celui qui est éternel. Que nous sommes heureux ! s'écrie saint Pierre sur le Thabor; nous vous voyons dans votre gloire; vous y êtes plus brillant que le soleil et plus blanc que la neige; le Père céleste parle du haut des cieux, nous sommes ravis hors de nous-mêmes. Etablissons-nous dans ce séjour délicieux; dressons-y des tentes pour nous mettre à couvert des injures de la saison et y passer notre vie : *Faciamus hic tria tabernacula.* Il ne savait ce qu'il disait, ajoute l'Evangile; on ne peut entrer dans la gloire que par les humiliations, dans les délices que par les douleurs; Dieu lui-même veut suivre cette route; sa passion et sa mort peuvent seules ouvrir l'empyrée. Que deviendra le salut du genre humain, celui des autres disciples, l'établissement de l'Eglise dont vous devez être le chef, si la carrière du Sauveur se termine à la Transfiguration? *Nesciens quod diceret.* (*Matth.*, XVII, 4.)

Après tout, à quelle félicité vous bornez-vous? A un rayon passager de gloire dont vous n'êtes que le spectateur et qui va s'évanouir. Quelle assurance dans cet état? Des tentes fragiles que tout peut renverser. Il est une félicité bien supérieure dont on ne verra jamais la fin, où, possesseurs de la Divinité et la voyant, non pas comme la clarté du soleil et l'éclat de la neige, mais face à face dans son essence, sans nuage et sans voile, on nous dira non pas : Ecoutez; mais : Possédez, jouissez, goûtez ce Fils bien-aimé en qui j'ai mis et vous mettrez vos complaisances : *In quo mihi bene complacui.* (*Matth.*, III, 17.) Il ne faudra plus dresser des tabernacles comme vos pères faisaient dans le désert; ils seront tous dressés, et vous vous écrierez avec le Prophète : Que vos tabernacles sont aimables, Dieu des vertus! mon âme tombe en défaillance quand j'y pense : *Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum!* (*Psal.* LXXXIII, 2.) C'est le tabernacle de Dieu parmi les hommes; il veut habiter avec eux et les placer dans son cœur, dans sa joie, dans sa gloire, dans son éternité : *Ecce tabernaculum Dei cum hominibus, et habitabit in eis.* Ce sera son peuple, et il sera leur Dieu; il essuiera toutes les larmes de leurs yeux, on n'y craindra plus la mort, on n'y poussera plus de gémissements, on n'y sentira plus de douleurs : *Mors ultra non erit, neque luctus neque clamor.* (*Apoc.*, XXI, 4.) Tout sera changé : *Prima abierunt;* l'ancien monde ne subsistera plus, je renouvellerai tout : *Nova facio omnia.* (*Ibid.*, 5.)

Telle est la félicité céleste. Tout y est marqué au sceau de l'éternité; consolant article de foi qui doit et soulager tous nos maux, et animer toutes nos espérances et notre zèle. Que sont tous les biens et tous les maux de la vie : tout disparaît, tout s'évanouit à l'aspect de l'éternité. La vertu paraît pleine d'épines, le vice offre des charmes bien séduisants, les trésors, les honneurs de la terre sont bien éblouissants; quoique, dans la vérité, la vertu seule puisse se promettre une paix véritable, et que le

trouble, les remords, l'inquiétude soient le partage des pécheurs, et que tous les biens de la terre ne soient que vanité et affliction d'esprit; mais grossissez encore et les plaisirs et les peines, et les biens et les maux de la vie, toutes suspectés que soient vos idées, prenons-les pour arbitres, souscrivons à vos exagérations, réalisons vos chimères. Tout cela approche-t-il d'une félicité éternelle? Le plus petit mal devient extrême, quand il ne doit jamais finir, et le plus petit bien inestimable, s'il doit durer toujours. Quel bonheur de goûter à jamais tous les biens à la fois! Quel malheur de souffrir à la fois et à jamais tous les maux! Cherchez-vous les délices, craignez-vous les douleurs? Craignez donc des douleurs éternelles, cherchez un plaisir éternel; n'épargnez rien pour acquérir l'un, et éviter l'autre: *Momentaneum et leve æternum gloriæ pondus operatur.* (II *Cor.*, IV, 17.)

L'éternité du paradis est une suite de celle de l'enfer. Ces deux objets parallèles forment le même système et se donnent un jour mutuel, ce sont partout les mêmes preuves; nous l'avons plus d'une fois fait sentir dans les discours sur l'éternité des peines, et l'application entière de l'une à l'autre serait facile; nous allons y donner un nouveau développement: celle-ci pourtant a moins d'adversaires, et trouve dans les esprits une facile créance. L'excès de la magnificence de Dieu dans le ciel est surprenant sans doute, la vertu ne paraît pas mériter une si grande récompense, cependant on s'y rend sans peine, on peut tout croire d'une bonté infinie, et on se félicite de pouvoir acquérir un si grand bonheur. Quel intérêt aurait-on à s'en ôter l'espérance en le combattant? Mais l'excès de la rigueur que souffrent les damnés est révoltant, on n'y trouve pas une équitable proportion de la peine à la faute, on en est effrayé. Intéressé à ne pas en courir le risque, on se refuse à une vérité qui serait le comble du malheur. Nous avons tâché de de dissiper les nuages que la passion élève. Nous trouverons moins d'obstacles dans la carrière du bonheur, et tout applaudira à des succès que tout a intérêt de réaliser, et n'y eut-il pas d'enfer à craindre, l'espérance d'un bonheur éternel ne serait-il pas un aiguillon suffisant à la vertu?

Il est deux sortes d'êtres, un être simple et indivisible, et un être composé de l'assemblage de plusieurs êtres. La première espèce ne se détruit que par l'anéantissement de la substance. Dieu seul peut l'opérer. Le second se détruit par la dissolution, c'est-à-dire, par la séparation de ses parties. Les agents extérieurs, les causes secondes peuvent la faire. L'esprit parfaitement simple ne peut éprouver la séparation des parties, ni par une force extérieure, ni par sa propre constitution; il n'est soumis qu'à l'action immédiate de Dieu qui peut l'anéantir; il doit donc être supérieur à tout ce qui pourrait lui être le plus contraire, et subsister au milieu des tourments infinis de l'enfer; il en coûte cependant de se le persuader, il semble que Dieu doive arrêter l'activité des flammes qu'il allume, qui tendent à tout dévorer. L'éternité bienheureuse ne laisse pas même cette difficulté; l'âme n'y trouve rien de contraire, nul ennemi à combattre, nulle opposition à vaincre: tout est ligué contre elle dans les brasiers, tout est uni en sa faveur dans le paradis; fut-elle matérielle et mortelle de sa nature, elle n'a pas à craindre la mort, parce que rien n'est armé pour la lui donner. Dieu a écarté tous les ennemis, prévenu toutes les vicissitudes, aplani tous les obstacles: 1° Dieu a fait déclarer tous les êtres; 2° il s'est lui-même déclaré pour éterniser son bonheur. *Ave, Maria*

PREMIÈRE PARTIE.

L'idée brillante d'un royaume si souvent répétée dans l'Ecriture et employée dans l'arrêt même du souverain Juge pour exprimer la béatitude céleste, cette idée présente d'abord l'assemblage de tous les biens sensibles: richesses immenses, autorité souveraine, gloire éminente, délices exquises, puissance sans bornes, hommages profonds. Un roi possède tout. Elle présente encore la plus flatteuse élévation dans sa personne, un sceptre héréditaire suppose l'extraction la plus noble; une couronne élective n'est accordée qu'au mérite le plus reconnu, à la plus haute estime; un trône conquis n'est dû qu'à la valeur, à la sagesse; un roi est censé aussi distingué par ses vertus que par son état; mais tout cela serait peu de chose s'il devait finir; le plus grand avantage de la royauté, c'est sa stabilité; une souveraineté passagère comme celle des consuls romains, des doges dans les républiques, est bien au-dessous d'un état fixe et perpétuel dont la mort seule peut dépouiller. Un vrai roi est roi pour la vie; il le serait éternellement, s'il n'était obligé de payer au tombeau le tribut commun; tout s'empresse, tout s'immole pour le maintenir. Tel est l'état immuable des saints dans le ciel; c'est un royaume; trésors, gloire, délices, puissance, liberté, tous les biens y sont rassemblés, surtout possession de Dieu qui renferme, qui surpasse tout. Elévation personnelle la plus glorieuse, c'est une extraction divine; les saints sont les enfants, les frères, les héritiers de Dieu, ses membres; élection divine, Dieu les a prédestinés de toute éternité; conquête divine, c'est par la grâce de Dieu qu'ils ont pratiqué mille vertus, et mérité les récompenses de Dieu; mais ce qui y met le comble, c'est un état durable qui ne doit jamais finir; leur propriété est assurée, rien ne doit la leur enlever; leur possession est paisible, rien ne doit la troubler; leur patrimoine est inaliénable, rien ne doit le dissiper, c'est un droit incontestable, un trône inébranlable, une couronne qui ne se flétrira point, un royaume qui n'aura point de fin: Venez, les bénis de mon Père, venez le posséder, il vous a été préparé dès le commencement du monde, il

doit durer toujours : *Venite, possidete paratum vobis regnum.* (*Matth.*, XXV, 34.)

Un être divisible, composé de plusieurs portions de substance, peut périr par le dérangement ou par la séparation de ses parties, soit par l'attaque de quelques agents extérieurs qui les lui enlève, soit par le mouvement intérieur qui en trouble l'harmonie. Le corps humain est détruit par un coup de hache qui le mutile, ou par une maladie qui altère les ressorts; si l'âme n'était que le corps organisé, elle serait avec lui réduite en poussière à la mort, à moins que Dieu par sa toute-puissance ne conservât dans quelqu'un de ces atomes les mêmes pensées que dans le total; car si la matière est capable de penser, il n'est pas plus difficile d'accorder cette faculté à un grain de sable qu'à une montagne. Ce qui rend le matérialisme inutile au vice, comme nous l'avons souvent dit, si la justice divine veut poursuivre le pécheur après la dissolution de la machine, et le faire souffrir dans un atome; si au contraire il plaît à Dieu de donner au corps une organisation qui ne l'altère point, et le placer avec des corps qui ne lui nuisent point, alors, quoique mortel de sa nature, il deviendra immortel par événement, puisque rien n'agira pour le faire mourir. Tel est dans le ciel le corps ressuscité; et par conséquent, l'âme, fût-elle matérielle, son organisation parfaitement combinée n'amènera jamais de dissolution intérieure; tous les corps extérieurs parfaitement assortis n'y causeront jamais d'altération; tel eût été l'homme dans le paradis terrestre, s'il fût demeuré innocent; sans être immortel de sa nature, il était fait pour vivre toujours, il eût toujours vécu; son péché a fait entrer la mort dans le monde; sa constitution primitive, bien loin de faire mourir son âme, immortalisait encore son corps. L'idée aussi barbare qu'absurde d'un matérialisme destructeur est opposée à la première destination, au projet de la création de l'homme : *Per peccatum mors intravit in mundum.* (*Rom.*, V, 12.) Jésus-Christ par sa résurrection a rétabli l'homme dans l'immortalité, il a fait revivre le premier dessein du Créateur, il a vaincu, il a englouti la mort, il a été la mort de la mort : *Absorpta est mors in victoria.* (*I Cor.*, XV, 14.) Oui, indépendamment de la nature de l'âme spirituelle ou matérielle, l'ohmme jouira éternellement du bonheur dans le ciel, où, par sa propre constitution et celle de tous les êtres, la mort n'aura sur lui aucune prise; il lui dira toujours : Cruelle mort, où est votre puissance, où est votre aiguillon? *Ubi est, mors, stimulus tuus?* (*Ibid.*, 55.)

Le corps a quatre qualités glorieuses : l'agilité, la subtilité, la clarté, l'impassibilité, qui sont tout autant de titres à l'immortalité et de moyens de s'y maintenir. Saint Paul les exprime en ces termes : Dans cette vie, vous semez dans la corruption, vous ressusciterez incorruptible; vous semez dans la bassesse, vous ressusciterez glorieux; vous semez dans la faiblesse, vous ressusciterez dans la force; vous semez un corps animal, vous ressusciterez dans un corps spirituel; car il faut que ce qui a été mortel soit revêtu d'immortalité : *Mortale hoc induit immortalitatem.* (*Ibid.*, 54.) L'agilité, la langueur, les fatigues, les risques, les difficultés, les mouvements divers qu'il faut faire, font trouver partout l'écueil où on se brise, le détour où on s'égare, le fardeau qui accable, la lassitude qui épuise, le besoin d'aliments, la nécessité du repos. Quel plaisir! mais en même temps quelle facilité de se conserver, que de pouvoir le disputer à la légèreté de l'oiseau, à la vitesse de la foudre, à la rapidité de l'éclair, et de voler dans un instant jusqu'aux extrémités du monde. *Ibunt et revertentur instar fulguris.* Le corps tous les jours se corrompt, s'appesantit, il perd sa vigueur et sa légèreté, il marche pesamment, il agit difficilement, il s'abaisse vers la terre, ses fondements s'ébranlent; ses colonnes s'affaissent, il appesantit l'âme et l'entraîne avec lui : *Corpus aggravat animam et deprimit sensum.* (*Sap.*, IX, 15.) Dans la gloire il changera de force, il se renouvellera comme la jeunesse de l'aigle, il en prendra les ailes et volera sans se lasser : *Assument pennas ut aquila, volabunt et non deficient.* (*Isa.*, XL, 31.) Jugeons-en par les anges auxquels nous devons ressembler; ils montent au ciel et en descendent, ils renversent l'armée de Sennachérib, brûlent la ville de Sodome, arrêtent les flammes de la fournaise de Babylone, ouvrent les eaux de la mer Rouge, ressusciteront les morts au jour du jugement, transportent Habacuc par un cheveu à trois cents lieues pour donner à manger à Daniel : *Erunt sicut angeli Dei.* (*Matth.*, XXII, 30.) Jugeons-en par le corps de Jésus-Christ, dont la résurrection est le modèle de la nôtre; il se montrait et disparaissait subitement dans les lieux où étaient les apôtres, marchait sur les eaux, allait au-devant de leur barque, s'envola dans le ciel, reviendra sur un nuage. Tel sera notre corps uni aujourd'hui à une masse de chair, la faiblesse même, il ressuscitera fort, agile, supérieur à tout : *Seminatur in infirmitate surget, in virtute.* (*I Cor.*, XV, 43.)

Sa subtilité. Ne craignons pas que l'épaisseur et la dureté du corps mettent obstacle à la vitesse de ses mouvements; la subtilité du corps glorieux perce tout sans résistanee, le corps humain est arrêté à chaque pas, la fluidité de l'air lui laisse un champ assez libre, encore même les vents retardent sa course et le renversent; l'eau, toute fluide qu'elle est, lui coûte à ouvrir, ce n'est qu'avec effort qu'il la passe à la nage, tous les corps durs l'arrêtent absolument. Il faut les écarter pour se faire un passage, il faut même écarter les corps les plus fluides, quoiqu'on le fasse avec facilité, il n'en est aucun qu'on pénètre; le corps glorieux passe à travers de tout, les plus énormes montagnes lui ouvrent leur sein, ou au plutôt il n'a besoin de rien ouvrir, il traverse avec plus de facilité que l'air le plus délié. Il en est plusieurs images dans la nature : les

rayons de la lumière trouvent dans les corps transparents une route ouverte, qui sans rien briser leur donne un libre passage; le son, malgré l'épaisseur des corps, se communique et vient frapper notre oreille; avec cette subtilité qui dérobe à tous les coups, a-t-on à craindre l'épée qui perce, le fer qui déchire, la pierre qui meurtrit, la chaîne qui lie, la bête féroce qui dévore? Mille fois plus délié que l'air le plus subtil, on est hors de prise. Un miracle a souvent ainsi éludé tous les efforts des bourreaux en rétablissant subitement un corps couvert de blessures. Ainsi le Seigneur se joue de la Synagogue en sortant vainqueur du tombeau, sans en renverser la pierre ni en briser le sceau; ainsi surprend-il ses apôtres en se montrant subitement dans le cénacle sans en ouvrir les portes; ainsi couvre-t-il sa Mère de gloire en naissant de son sein sans porter atteinte à sa virginité; c'est ainsi, dit saint Paul, que le corps animal devient comme spirituel, non qu'il soit indivisible et sans parties, mais parce qu'il est dégagé de sa grossièreté et de la pesanteur de la matière : *Seminatur corpus animale, surget corpus spiritale.* (*Ibid.*, 44.)

L'impassibilité est un état où l'on est exempt de tous les maux de la vie, il exclut toute difformité; le corps est parfait dans tous ses membres, tous ses organes parfaitement sains, ses ressorts ont toute la souplesse, la délicatesse, le jeu, la vigueur dans toute la plus grande force de l'âge et du tempérament: *Occuremus ei in virum perfectum in mensuram ætatis plenitudinis.* (*Ephes.*, IV, 13.) Il exclut toute maladie; nous en sommes ici la proie, le nombre en est infini, leur variété, leurs progrès, leurs remèdes épuisent l'étude des plus habiles médecins, d'innombrables volumes ne suffisent pas à leur développement, ce sont autant d'avenues ouvertes à la mort, qui tôt ou tard porte par elles le dernier coup. Ici nul mal à guérir, nul mal à craindre; l'arbre planté dans toutes les rues de la Jérusalem céleste est si merveilleux, que ses feuilles donnent la santé à tout le monde : *Folia ejus ad sanitatem gentium.* (*Apoc.*, XXII, 2.) Il exclut tout les besoins; la faim, la soif, la nudité, la lassitude, le sommeil assujettissent l'homme à mille soins, mille précautions, mille embarras sans cesse renaissants; ici toujours fort, toujours le même, toujours rassasié et dans une céleste ivresse, il est au-dessus de toutes les infirmités. *Non esurient neque sitient, ipsi saturabuntur.* (*Apoc.*, VII, 16.) Il exclut tout affaiblissement. De travail, on en est exempt; c'est un repos inaltérable en Dieu. D'âge, on n'y vieillit pas, on est toujours dans la plus florissante jeunesse. De langueur, même vigueur, même activité, même joie. De consommation, rien n'y dépérit, nulle décadence, nulle vicissitude. Tel le fruit de vie du paradis terrestre rendait l'homme immortel en maintenant son corps dans l'état le plus sain et le plus vigoureux. *Seminatur in corruptione, surget in incorruptione.* (I *Cor.*, XV, 42.)

Enfin la clarté; on ne doute point que le corps glorieux ne soit environné de lumière et d'une beauté ravissante; c'est sous ces traits que le Seigneur se montra sur le Thabor à ses disciples, et qu'il fit paraître sa sainte Mère dans l'*Apocalypse* sous la figure d'une femme habillée du soleil, marchant sur la lune. Il a souvent fait cette faveur aux saints sur la terre; on en a vu dans leurs extases; les tyrans ont vu des martyrs dans les prisons jetant des rayons éblouissants, ce qui a donné lieu de les peindre dans une gloire. L'incrédulité veut-elle révoquer en doute ces grâces miraculeuses? Du moins ne contestera-t-elle pas que la face de Moïse n'ait été radieuse en descendant de la montagne de Sinaï; que ce grand homme n'ait été obligé de mettre un voile sur son visage parce qu'on ne pouvait en soutenir l'éclat; qu'Elie n'ait été enlevé dans un char de feu; que saint Jean, dans l'*Apocalyse*, n'ait vu le Fils de l'homme et toute sa cour resplendissante d'une vive lumière. Saint Paul nous promet que par cette puissance infinie à qui tout est facile, le Seigneur transformera nos corps, tout vils, tout abjects qu'ils sont, et les rendra semblables à son corps glorieux: *Configuratam corpori claritatis suæ.* (*Philip.*, III, 21.) Tels seront à jamais les saints dans le ciel; ils y brillent comme des étoiles : *Sicut stella in perpetuas æternitates* (*Dan.*, XII, 3.) Ils seront devant Dieu comme le soleil et la lune dans son plein : *Sicut sol in conspectu meo et sicut luna perfecta.* (*Psal.* LXXXVIII, 38.) Quelle preuve d'immortalité! Rien de plus incorruptible que la lumière, qu'elle tombe sur les endroits les plus sales, rien ne la souille; sur les corps les plus rapidement agités, rien ne l'altère; les corps interposés qui nous la dérobent n'y changent rien; le soleil, après ses plus grandes éclipses, après la plus sombre nuit, après six siècles d'une agitation continuelle et la plus violente, est toujours le même; Dieu a-t-il moins de puissance pour conserver les corps des saints? *Surget in gloria.* (I *Cor.*, XV, 43.) L'âme ne fût-elle que la matière, elle est du moins immortelle dans les bienheureux; leur corps même est immortel; il n'a rien en lui de soumis à la mort. Quelle fureur de s'arracher à soi-même sa félicité! On n'en aurait jamais formé la folle entreprise, et l'éternité du paradis n'aurait jamais eu d'adversaires si son existence n'eût démontré celle de l'enfer; mais on a craint cette affreuse conséquence, et pour se soustraire au châtiment on a mieux aimé renoncer à la récompense.

L'esprit, fût-il divisible et mortel, ne pourrait périr, non plus que le corps, que par la dissolution de ses parties spirituelles, si on peut leur donner ce nom; ses pensées, ses volontés, ses sensations. Nous avons dit que ces modifications et ces opérations étant indivisibles, aussi bien que la substance de l'âme, bien loin de la détruire, prouvent sa spiritualité, et par conséquent son immortalité; mais tout cela fût-il susceptible de dissolution, ce malheur n'arriverait pas dans

la gloire non plus que la mort du corps, parce que tout y est dans la plus parfaite harmonie; que dans l'enfer, si l'on veut, l'âpreté du feu, l'excès de la douleur, le combat des passions, l'affaiblissement de la tristesse, le déchirement des remords, détruisent un sujet où ils causent tant de désordre, nous avouerons que Dieu le conservera au milieu des brasiers comme les trois enfants de la fournaise; du moins cette erreur aurait quelque chose de plausible; mais dans le ciel tout concourt à la conservation de l'âme comme à celle du corps, et qu'est-ce qui pourrait lui nuire, l'erreur et l'ignorance, le désir ou la crainte, la tristesse ou la douleur, le souvenir du passé, les remords du présent? Tout, au contraire, dans l'entendement, la volonté, l'imagination, la mémoire, est dans la plus profonde paix et la plus grande perfection; l'esprit éclairé d'une sagesse céleste voit tous les objets sans nuage, toutes les vérités sans incertitude, tous les principes sans énigme, tous les développements sans embarras; il puise à la source de la lumière; les plus grands génies ne sont que des enfants auprès de lui, le passé ni l'avenir n'ont plus de ténèbres, tous les temps lui sont présents; la nature n'a plus de secret, tout le système et le mécanisme de l'univers sont dévoilés; l'Ecriture n'a plus d'obscurité, la religion n'a plus de mystères, il n'y a plus pour lui de foi, il voit tout face à face; le cœur n'est pas moins satisfait, il est au comble de ses vœux, il aime Dieu, il en est aimé, il en jouit, et de tout avec lui, et les plus pures délices, et la plus brillante gloire, et les plus grands trésors, et la plus profonde paix, et la plus douce société, il a tout à la fois. Donnez à vos désirs la plus libre carrière; ouvrez votre bouche et je la remplirai, je verserai dans votre sein une mesure pleine, comblée, pressée, qui passera par dessus les bords : *Mensuram plenam supereffluentem*, etc. (*Luc.*, VI, 38.) Qui troublerait les douceurs de sa sécurité? Nul ennemi qui l'attaque, nul piége tendu où il puisse être pris, nul endroit faible qui donne prise, nulle vicissitude qui change l'état, nul refroidissement en Dieu qui éloigne ses bontés, nul changement en lui-même qui altère son bonheur, nul terme qui doive le finir, nul dégoût qui le rende moins agréable, il est dans un fort inaccessible, d'où, selon l'expression du *Cantique*, il pend mille boucliers pour repousser tous les traits : *Ex qua pendent mille clypei*. (*Cant.*, IV, 4.) Quel souvenir l'affligerait; regretterait-il les biens de cette vie dont il voit la vanité et dont il est si surabondamment dédommagé? Se repentirait-il de ses péchés? Il peut en avoir commis de très-grands comme Augustin et Madeleine, il en a sans doute une horreur extrême; mais la miséricorde a tout effacé, la pénitence a tout réparé, une sainte vie a tout compensé; on ne les rappelle que pour louer la bonté divine qui en tire sa gloire, pour se féliciter d'avoir échappé au châtiment et en aimer Dieu avec plus de tendresse et de reconnaissance : *Misericordias Domini in æternum cantabo*. (*Psal.* LXXXVIII, 2.) Quel remords le troublerait? A jamais confirmé en grâce, il est dans l'heureuse impuissance de commettre le moindre péché, il n'en éprouve pas même la tentation; l'esprit infernal n'y a point d'entrée, aucune mauvaise pensée n'alarme, aucun désir impur ne souille, aucun mouvement de concupiscence ne ternit; céleste beauté où il n'y a ni tache ni ride : *Non habentem maculam neque rugam*. (*Ephes.*, V, 27.) C'est la conscience la plus tranquille, la perfection la plus sublime, l'amour le plus ardent, l'union avec Dieu la plus inviolable; rien ne peut lui causer ni douleur, ni tristesse : le corps, nous l'avons vu, est à l'abri de tous les dérangements, l'âme n'est pas moins supérieure à tous les nuages; ennui, dégoût, inconstance, besoin, infirmité, contradiction, révolution, humeur, caprice, il est exempt de tout; il entre dans la joie de son Seigneur, il la goûte, il s'y perd : *Intra in gaudium Domini*. (*Matth.*, XXV, 23.) Qu'importe à l'homme de savoir si l'âme est de sa nature immortelle? Il est certain, si elle pratique la vertu, qu'elle ne mourra pas, mais qu'un bonheur éternel sera son partage; que faut-il de plus pour en embrasser la pratique?

Si la constitution intérieure de l'homme, soit pour l'esprit, soit pour le corps, assure aux saints une vie heureuse et interminable, tout ce qui l'environne ne la lui garantit pas moins. Quelle société charmante! Tout ce qu'il y a jamais eu de caractères doux, d'esprits aimables, de cœurs bien faits, d'hommes accomplis et dans un degré de perfection qu'on ne vit jamais sur la terre, tout est rassemblé dans le ciel et s'empresse à se rendre heureux. Que dans l'enfer des scélérats, des furieux, des perfides se déchirent, se maudissent les uns les autres et travaillent à leur mutuel anéantissement, qu'ils le désirent, tout impossible qu'il est! Mais dans le ciel on ne désire, par la charité la plus tendre, la plus vive, la plus constante, que le bonheur commun. C'est bien là, comme les premiers chrétiens, qu'on ne fait qu'un cœur et une âme; y connaît-on les persécutions, les calomnies, les embûches, la jalousie, la duplicité, l'humeur, les caprices, qui rendant nos jours malheureux, en avancent le terme et nous font mourir cent fois? Non, tout y est dans la paix et l'intelligence la plus parfaite. Quelles délices, mais quelle lumière, quelle certitude d'une durée éternelle! *Ecce quam bonum et quam jucundum*. (*Psal.* CXXXII, 17.) Quel admirable séjour, quelle cité brillante! La céleste Jérusalem, dit saint Jean, quoique très-vaste, est toute bâtie de l'or le plus pur, et ses murailles très-élevées et très-épaisses sont de pierres précieuses, ainsi que ses fondements et chacune de ses douze portes, toutes les rues en sont pavées. Quoi de plus magnifique, mais aussi quoi de plus solide! L'or est incorruptible, le diamant est le corps le plus dur; ainsi voulut-il que son arche et son temple fussent d'un bois incorruptible; et il dit des

cieux qu'ils sont durs et solides comme de l'étain fondu : *Solidi tanquam ære fusi.* (*Job*, XXXVII, 18.) Sur quoi saint Paul nous assure que nous avons dans le ciel une maison éternelle, construite, non de la main des hommes, mais de la main de Dieu : *Domum non manufactam æternam in cœlis.* (II *Cor.*, V, 1.) Ne la dégradez pas jusqu'à la comparer aux palais des rois, elle leur est bien supérieure; les plus superbes tombent en ruine, la foudre peut les réduire en poudre, un tremblement de terre les renverser, le feu les consumer, il ne faut qu'une gouttière pour en saper les fondements et les abattre; le temps n'y laisse enfin que des masures. La maison de Dieu n'a rien à craindre, elle est faite pour loger à jamais ses habitants : *Plantabis eos in firmissimo habitaculo tuo quod operatus es* (*Exod.*, XV, 17.) Quel séjour serait plus riant? Tout ce que le printemps fait éclore de fleurs et de fruits, ce que le jour serein a de plus agréable, une perspective variée de plus amusant, le ramage des oiseaux de plus mélodieux, les fleuves, le vaste océan de plus majestueux, les aliments et les odeurs de plus délicieux, en un mot tout ce que la nature a de beautés, de délices et de merveilles, tout est livré aux sens enchantés des bienheureux. La première idée du bonheur fut donnée dans un jardin délicieux où croissaient en abondance toute sorte de fruits charmants à la vue, exquis au goût, arrosé par un grand fleuve qui, se partageant en quatre branches, allait fertiliser toute la terre. Cette même idée est rappelée dans le *Cantique* de Salomon, où l'époux et l'épouse, à l'ombrage des arbres, dans ces prairies émaillées de fleurs, au milieu de leurs troupeaux, auprès d'un ruisseau qui murmure agréablement, se comparent à la blancheur du lis, à la fraîcheur de la rose et passent les jours les plus heureux. Ces images terminent les livres saints comme elles les ont commencés. L'Apocalypse réunit les plaisirs de la campagne à la magnificence des villes. Il coule une rivière merveilleuse dans les rues de la céleste Jérusalem, ses bords enchantés sont ombragés par une foule d'arbres qui portent des fruits toute l'année. C'est dans le ciel que Dieu réunit pour ses amis tout ce qu'il a dispersé de biens sur la terre et les en fait jouir à jamais; partout l'assurance de l'immortalité en accompagne le don. C'est dans le paradis terrestre un arbre de vie dont les fruits conservent les forces et la santé de ceux qui s'en nourrissent. C'est dans l'*Apocalypse* un fruit qui entretient la vigueur, des feuilles qui guérissent tous les maux; partout des fleuves intarissables, une fertilité inépuisable, un bonheur sans fin : *Beati qui habitant in domo tua, in sæcula sæculorum laudabunt te.* (*Psal.* LXXXIII, 5.) Toutes les saisons concourent à la stabilité d'un si heureux état. Ici les frimats de l'hiver et les feux de l'été, les vents et la pluie, le tonnerre et les éclairs, la nuit et le jour; il semble que la nature déchaînée contre l'homme ne donne qu'à regret une poignée de beaux jours qu'elle fait payer bien cher par son inconstance et ses rigueurs. Ces météores ne montent pas dans les sphères célestes. Le chaud et le froid n'y ont point de place, le tonnerre ne s'y fait point entendre, le soleil n'y cache point ses rayons : *Non cadet super illos sol neque ullus æstus.* (*Apoc.*, VII, 16.) Mais quel besoin y a-t-on des astres, il n'y aura ni soleil ni lune, la lumière du Seigneur éclairera tout : *Nox ultra non erit, non egebunt lumine solis, quoniam Dominus illuminabit illos.* (*Apoc.* XVII, 5.) Le soleil de ce délicieux climat ne se couchera point, la lune ne souffrira point de phases différentes : *Non occidet sol tuus, et luna non minuetur.* (*Isa.*, LX, 20.) Le Seigneur qui l'éclairera en sera la lumière éternellement, et ce peuple fortuné possédera à jamais son héritage : *Dominus erit in lucem sempiternam, omnes justi in perpetuum hæreditabunt terram* (*Ibid.*, 21.) On jouit de tous ces biens dans une paix profonde. Dieu la donna à ses apôtres en quittant la terre. Je vous donne ma paix, je vous laisse ma paix, non une paix comme celle que donne le monde, fragile, superficielle, criminelle, mais une paix durable fondée sur la vertu, Dieu la fait goûter aux gens de bien. L'impie est agité comme la mer, mais l'âme du juste est dans un repas, une fête perpétuelle : *Secura mens quasi juge convivium.* (*Prov.*, XV, 15.) La bonté infinie de Dieu, le témoignage de sa conscience, l'espérance de l'éternité font couler pour elle un fleuve de paix intarissable : *Facta fuit sicut flumen pacis.* (*Isa.*, XLVIII, 18.) Légère ébauche de celle dont jouissent les saints C'est le règne de la paix, la maison de la paix, le festin de la paix, la paix en est le retranchement impénétrable. Qui pourrait la troubler? Y a-t-il quelque vicissitude d'événements, quelque opposition d'intérêts, quelque contrariété de sentiments, quelque incompatibilité de caractère, quelque bizarrerie d'humeur qui l'altère? Non, la paix les environne, la paix les remplit, les pénètre, elle passe tous les sentiments : *Pax quæ exsuperat ommem sensum.* (*Philip.*, IV, 7.) L'enfer est le séjour de l'horreur, aucun ordre, tout y est dans la confusion; aucune intelligence, tout y est dans la contradiction; aucune paix, tout est dans la guerre; aucune sécurité, tout dans l'alarme; aucune consolation, tout dans le désespoir : *Nullus ordo, sed sempiternus horror inhabitat.* (*Job*, X, 22.) Dans le ciel, au contraire, c'est le temps le plus calme, le jour le plus serein, le spectacle le plus riant, l'harmonie la plus parfaite, la sécurité la plus consolante, le cœur le plus paisible, le repos le plus délicieux : *Posuit fines tuos pacem.* (*Psal.* CXVII, 14.)

Ce n'est pas pour un jour, c'est pour l'éternité. Jérusalem, chantez les louanges du Seigneur votre Dieu. Pour vous établir solidement dans la paix, il a fortifié vos portes et vous a rendue une forteresse imprenable : *Confortavit seras portarum tuarum.* (*Psal.* CXLVII, 13.) Ce sera le fruit inestimable de la vertu : *Opus justitia pax et securitas in sempiternum.* (*Isa.*, XXXII, 17.) J'abandonne

ce monde à de continuelles vicissitudes. Les trônes sont renversés, les empires détruits, les générations se succèdent, les fleuves coulent, les orages grondent, l'air s'obscurcit, la mort engloutit tout. Je livre les damnés à des douleurs interminables; les brasiers les dévorent, les remords les déchirent, ils gémissent, ils grincent des dents, ils vomissent des blasphèmes, le désespoir les accable. Mais pour mes favoris, je les fais asseoir dans la beauté de la paix, dans les tabernacles de la confiance, dans un repos opulent où ils trouveront tout en abondance : *Sedebit in pulchritudine pacis, in tabernaculis fiduciæ et in requie opulenta.* (*Isa.*, XXXII, 18.) Tandis que le mondain flotte dans l'agitation et l'inquiétude, que le damné sans soulagement et sans espérance est écrasé sous le poids de l'éternité, le saint, inébranlable sur le trône, y sera enivré de délices: semblable à un homme assis sur un rivage émaillé de fleurs, environné de toutes les beautés de la nature, qui voit tranquillement couler les eaux fugitives d'une fontaine, ou à celui qui du haut d'un rocher découvre une vaste mer semée d'écueils, agitée d'une violente tempête, où des vaisseaux luttent vainement contre l'orage, attendent la mort à chaque instant, et sont tout à coup engloutis. Quoique ce soient les mêmes sujets qu'ils entraînent, les mêmes objets qu'ils regardent, qu'on attend ou qu'on possède. que le temps est différent de l'éternité! le temps s'écoule, les instants se succèdent, s'envolent et ne reviennent plus, tout s'évanouit sans retour. L'éternité ne passe pas. Le temps change et tout change dans le temps. La nature, la société, la grâce, l'esprit, le cœur, tout est dans l'agitation, la scène varie à chaque instant, l'éternité ne change point. Le temps finit, il a des bornes très-courtes, tout y est pesé, mesuré, calculé; après une courte durée tout rentre dans la terre d'où il fut tiré; l'éternité ne finit point, aucune balance ne peut la peser, aucune supputation ne peut l'égaler, aucune mesure l'atteindre, aucun terme la finir, aucun esprit la comprendre. Le temps sert, on sème, on recueille, on combat, on mérite, on travaille, on acquiert, tous les moments peuvent être mis à profit; l'éternité ne sert à rien, ne nuit plus à rien, tout y est fixé, ne peut ni croître ni diminuer : sa félicité, supérieure à toutes les révolutions, fournit une infinité de plaisirs toujours renaissants. La sérénité de ce beau jour ne sera jamais suivie de la nuit, ni troublée par le moindre nuage; le torrent délicieux qui l'inonde est intarissable dans sa source et toujours égal dans son cours. Le Dieu qui l'honore de sa tendresse est un ami fidèle de qui l'on n'eut jamais à craindre ni défaut, ni légèreté, ni caprice; les siècles s'écouleront, les générations passeront, la face du monde sera mille fois changée, le ciel et la terre disparaîtront comme un livre qu'on roule, et le saint, commme les cèdres du Liban, qui depuis tant de siècles, voient tous les jours le soleil se montrer sur l'horizon et se plonger dans les ondes, du comble de la gloire où la main de Dieu l'a placé, il verra d'un œil tranquille la caducité des choses humaines et la stabilité des biens célestes, sans avoir à craindre d'être enveloppé dans le désastre des uns, ni d'être dégoûté de la possession des autres. Dieu s'appelle la fontaine de vie, pour nous montrer qu'il en est le vrai, l'inépuisable principe : *Apud te fons vitæ.* (*Joan.*, VI, 35, 48.) Il s'appelle le pain de vie pour nous en nourrir : *Ego panis vitæ.* (*Psal.* XXXV, 10.) Il est la vie ellemême toujours subsistante : *Ego sum vita.* (*Joan.*, XIV, 6.) Et n'est-ce pas dans le ciel qu'on boit à la source, qu'on mange ce pain, qu'on possède la vie même qui ne finira jamais.

On convient généralement que dans le ciel et dans l'enfer il peut y avoir une diversité d'actes, qu'on peut penser à différentes choses, passer d'un lieu à un autre, d'un plaisir ou d'un tourment à un autre; la plupart des peintures que l'Ecriture nous en fait nous l'annoncent; dans l'enfer, on passera des brasiers dans la glace, après s'être nourri du pain d'absinthe, on boira de l'eau de pleurs, etc. Dans le ciel, l'agilité du corps, la diversité des cantiques, la société des bienheureux, ce sont des étincelles qui voltigent au milieu des joncs : *Tanquam scintillæ in arundineto discurrent* (*Sap.*, III, 7), et forment une variété d'accords et de sensations agréables; mais quant au fonds de l'état, à la possession ou à la perte de Dieu, à la consolation ou au remords de la conscience, à la joie ou au désespoir de l'éternité; nous l'avons souvent dit, tout est invariable, constamment égal, sans augmentation ni diminution; c'est à cet égard qu'on est lié pieds et mains, absorbé, enivré, englouti dans un abîme de douleur ou de plaisir; c'est ce qu'expriment ces paroles singulières : Le châtiment est préparé depuis hier, dit le Prophète : *Parata est ab heri tophet.* (*Isa.*, XXX, 33). L'Assyrien sera saisi de frayeur et frappé de ma verge : *Pavebit Assur virga percussus.* (*Ibid.*, 31.) Mais ce ne sont pas des coups donnés par intervalle, qui ne se fassent sentir qu'un temps, c'est un passage de verge fondé, établi, immuable, qui réunit la vivacité à la durée : *Transitus virgæ fundatus.* (*Ibid.*, 32.). Dans ce monde tout n'a qu'un temps, et un temps assez court, la durée n'est qu'une réitération d'actes, plutôt qu'un acte permanent, c'est une suite de sons dans la musique, une suite de morceaux dans les repas, une suite de coups dans les châtiments, ce n'est qu'en multipliant les impulsions qu'on continue la sensation; cette multiplication laisse des intervalles; quelle qu'en soit la rapidité, il faut lever la main pour frapper de nouveau, c'est un moment de trêve, on y respire, on y souffre un peu moins. Dieu n'agit pas par des persécutions réitérées, il n'a pas besoin de prendre haleine ni de frapper différentes fois; il ne donne qu'un coup et ne cesse de frapper, sa verge s'arrête dans la blessure, y demeure attachée; par une continuité d'impressions sans relâche elle y

prend racine, dit saint Jérôme; tel un homme dans le sein de qui demeure l'épée qui l'a percé, la lame ardente qui le brûle: *Alto radice defixa in visceribus*. Dieu goûte une espèce de repos dans cette continuité, c'est-à-dire que par une action uniforme et constante, il se satisfait dans le coup qu'il porte: *Virgam requiescere faciam*. Ainsi, dit-il, je remplirai toute l'étendue de ma colère, et mettrai-je le comble à ma fureur: *Complebo furorem meum*. (*Ezech*., V, 13.) Ce sera une espèce de repos délicieux sur lequel je m'appuierai; je me reposerai sur la plaie de l'homme: *Requiescere faciam iram meam*. (*Ibid.*) La béatitude est représentée sous les mêmes idées: partout où l'on parle de son éternité; on insinue sa continuité, c'est un poids de gloire, point de pression plus continue que celle de la pesanteur; *gloriæ pondus* (II *Cor*., IV, 17); c'est une ivresse, point d'état moins interrompu que l'ivresse; *inebriabuntur* (*Zach*., IX, 15); ils seront assis sur un trône, point de situation plus soutenue que d'être assis, *sedere faciam;* c'est une colonne dans le temple de Dieu, quoi de plus immobile? *Ponam columnam in templo*. (*Apoc*., III, 12.) C'est ainsi que Dieu se repose dans son chef-d'œuvre, se complaît dans son image; sa majesté adorée, sa beauté aimée, sa magnificence étalée, sa miséricorde satisfaite; il est assis dans le centre de ses bienfaits comme dans son trône, il y jouit de sa gloire et du bonheur des saints qu'il couronne, comme le septième jour après la création du monde il se reposa dans son ouvrage et voulut faire à jamais honorer son repos par le sabbat, observé dans tout le monde, et sous le nom duquel il parle du repos éternel des saints dont le sabbat est une image.

Enfin, avec quelle effusion de cœur et quel transport de joie se dit-on à soi-même: je jouirai de tous ces biens éternellement! avec quelle consolation rappelle-t-on les années de sa vie, les dangers qu'on a courus, les combats qu'on a soutenus, les victoires qu'on a remportées, les traits miséricordieux d'une providence qui n'a cessé de veiller sur nous; semblable à un voyageur qui, de retour dans sa patrie, fait avec plaisir le détail des événements de son voyage: il peint la mer orageuse et pleine d'écueils où il fut si souvent à deux doigts du naufrage, il plaint ceux qui non loin du port ont à courir de si grands risques: il bénit la main favorable qui l'a conduit dans sa patrie; tel un prisonnier à qui on a ouvert les portes de son cachot, voit d'un œil tranquille et plein de joie les chaînes qu'on vient de briser et la douce liberté qu'on lui a rendue, la pesanteur du joug sous lequel il avait longtemps gémi, augmente infiniment le prix d'une liberté et d'une gloire si ardemment désirées, si longtemps traversées, si difficilement assurées, et si heureusement possédées.

Souvent dans cette vallée de larmes, éloigné de la céleste Sion, et comparant le ciel à la terre, on disait avec les Israélites: Malheureux exilés, nous sommes assis sur le bord du fleuve de Babylone, vive image des biens périssables, dont la possession toujours agitée nous échappe sans cesse; image de ce monde corrompu, chaos d'idolâtrie, d'erreurs et de vices, où l'on se perd si on le goûte, où on est persécuté si on le combat: *Super flumina Babylonis sedimus*. (*Psal*. CXXVI, 1.) Nous y versons des torrents de larmes, de douleur et de repentir, par la vue des crimes qui nous ont attiré tous ces maux, et le souvenir de votre gloire et de vos délices; *Flevimus dum recordaremur Sion*. (*Ibid.*) Nous avons renoncé aux plaisirs les plus innocents; incapables de chanter dans l'excès de l'affliction qui nous accable, nous avons suspendu à ces saules nos instruments de musique: *Suspendimus organa nostra*. (*Ibid*., 2.) Quoi! vous nous demandez des cantiques, cruels vainqueurs qui nous avez chargés de chaînes! Les soupirs que nos malheurs nous arrachent ne formeraient qu'un lugubre concert entrecoupé de sanglots; nous ne pouvons que pousser des gémissements dans une terre étrangère: *Quomodo cantabimus canticum Domini in terra aliena?* (*Ibid*., 4.) Si je vous oublie jamais, ma chère patrie, si vous n'êtes l'objet de ma joie et de mes délices, que ma main droite s'efface de mon souvenir, que ma langue s'attache à mon palais: *Oblivioni detur dextera mea* (*Ibid.*); aujourd'hui pleinement rassasié à la vue de la gloire infinie de mon Dieu, je me joins au chœur des anges qui s'écrient: O saint, ô qu'il est saint le Dieu des armées! je suis donc heureux, je le serai toujours; affliction de la terre vous avez passé pour moi; beau lieu vous serez mon séjour éternel, j'y verrai Dieu sans nuage: *Videbitur Deus in Sion*. (*Psal*. LXXXIII, 8.) Que je me félicite des précieuses épreuves qui ont formé ma couronne! larmes inestimables changées en pierres précieuses, sacrée poussière devenue plus brillante que le soleil, heureuse persécution qui faites mes délices! Ah! qu'il est doux d'avoir souffert pour Dieu! qu'on compte avec plaisir les moments passés dans la tristesse, quand on peut compter un nombre encore plus grand de siècles de félicité! Soupirons après cet heureux terme, volons comme la colombe, d'une aile légère, dans le sein de notre Dieu: *Quis dabit mihi pennas sicut columba?* (*Psal*. LIV, 7.) Comme un cerf altéré soupire après les sources d'eau vive: *Quemadmodum desiderat cervus* (*Psal*. XLI, 2); comme une terre sans eau qui attend la fraîcheur de la rosée: *Sicut terra sine aqua*. (*Psal*. CXLII, 6.) Ecrions-nous Tantôt, avec saint Paul, *qui me délivrera de ce corps de mort?* (*Rom*., VII, 24.) Tantôt avec le Prophète, que mon pèlerinage est long! Quand verrai-je l'heureux moment qui terminera ma course? Quelle heureuse nouvelle m'annoncez-vous? Nous irons donc dans la maison du Seigneur? je suis au comble de ma joie; vous pouvez, Seigneur, terminer ma course, puisque j'ai vu la lumière d'Israël, disait le vieillard Siméon. (*Luc*., II, 29.) Fer-

mez-vous, mes yeux ; qu'y a-t-il sur la terre qui soit digne de mes regards ? qu'y désirai-je que d'être à vous ? *Quid mihi est in cœlo et a te quid volui super terram?* (*Psal.* LXXII, 25.) Voyons maintenant que l'anéantissement du côté de Dieu n'est point à craindre.

SECONDE PARTIE.

Qu'est-ce que l'éternité? Qui peut le dire, qui peut le comprendre? Que l'esprit le plus élevé, que le plus éclairé des anges prenne le plus sublime essor, il n'en mesurera jamais l'étendue ; elle tarit toutes les expressions, elle absorbe toutes les pensées, elle surpasse toutes les comparaisons, elle étonne, elle accable le plus grand génie. Ajoutez, multipliez, entassez les plus grands nombres, faites les plus prodigieuses opérations, prenez la vie des patriarches, la durée des empires, la durée du monde, épuisez les chronologies, vous n'approchez pas de l'éternité ; franchissez tous les espaces imaginables, accumulez les années, les siècles, les millions de siècles, tout est au-dessous de l'éternité. Quel poids immense n'ajoute-t-elle pas aux tourments des damnés? mais quel prix infini ne donne-t-elle pas au bonheur des saints? L'œil ne l'a point vu, l'oreille ne l'a point entendu, l'esprit de l'homme ne saurait le comprendre.

Imaginez autant de millions de siècles qu'il y a de grains de sable sur les rivages, de gouttes d'eau dans la mer ; autant qu'il voltige d'atomes dans l'air, qu'il s'élève de grains de poussière dans les campagnes, qu'il naît de brins d'herbe dans les prairies, de feuilles sur les arbres, de cheveux sur nos têtes; écoutez, chrétiens, et soyez transportés de joie ou de fureur, tout cela n'est pas l'éternité, tout cela n'est rien auprès de l'éternité. Après cette durée, qui paraît sans bornes, un damné n'a pas assez souffert ; mais aussi un saint n'a pas assez joui. Continuons ces comparaisons; quoique connues de tout le monde, elles ne sont ni moins certaines ni moins frappantes. Supposons qu'un damné verse une larme dans un million de siècles, combien de temps faudra-t-il pour remplir de ses larmes le creux de la main, pour en inonder cette ville, pour former des rivières, un océan, un second déluge qui engloutit la terre? L'imagination effarouchée se révolte. Ecoutez, chrétiens, soyez remplis d'espérance et de crainte ; il viendra un temps où un damné, au comble du désespoir, dira dans la plus exacte vérité : Depuis le moment fatal qui m'ouvrit l'abîme, n'eussé-je versé qu'une larme dans un million de siècles, l'univers ne pourrait les contenir, et je ne fais que commencer de souffrir. Je ne fais non plus que commencer de jouir, dirait le saint au comble du ravissement, avec la même vérité. Supposons que dans un million de siècles une fourmi emporte un grain de poussière, ou une goutte d'eau, quelle suite infinie de siècles ne s'écoulera pas avant qu'elle ait desséché les mers et les rivières, enlevé les terres du continent, usé les pierres, aplani les montagnes, à force d'y passer et d'y repasser? Ecoutez, chrétiens ; tremblez, pécheurs ; justes, tressaillez d'allégresse. Si on promettait à un damné qu'il serait délivré après tout ce temps, il serait au comble de ses vœux ; tout ce temps passera, et il s'écriera dans l'amertume de son cœur, avec des hurlements effroyables, mais dans la plus exacte vérité : La justice de Dieu n'est pas encore satisfaite ; je n'ai pas un moment de moins à souffrir. Et avec quels cantiques d'actions de grâces le juste s'écriera-t-il : La magnificence de Dieu n'est pas épuisée, je n'ai pas un moment de moins à jouir ! Supposons que depuis la terre jusqu'au ciel, le monde soit rempli de livres d'arithmétique, que tous ces livres soient pleins de chiffres : ceux qui ont quelque teinture de cette science comprennent sans peine quel est le prodigieux excès de ces additions, ou plutôt ils voient qu'il est impossible de le comprendre; qu'on suppose autant de millions de siècles que ces chiffres expriment d'unités ; qu'un ange, si l'on veut, emploie tous ces siècles à les multiplier, l'esprit s'égare et se confond. Ecoutez, chrétiens, adorez la justice et la miséricorde divine. Ce n'est point une exagération, tout cela n'est point l'éternité. Après ce temps presque infini, elle ne fait que commencer, elle est encore tout entière. C'est un abîme sans fond, une mer sans bornes, un chemin sans terme, un fleuve intarissable; toutes les images, toutes les suppositions imaginables, non-seulement ne l'égalent pas, mais peuvent à peine l'ébaucher ; nous ne pouvons que bégayer comme des enfants : plus nous tenterons de l'approfondir, plus nous avouerons qu'elle est incompréhensible. Voilà ce qu'un damné, voilà ce qu'un saint connaissent parfaitement, savent certainement, sentent continuellement, et dont la connaissance, la certitude, le sentiment jetteront l'un dans la rage, l'autre dans le ravissement le plus extrême.

Il est vrai qu'au premier coup d'œil l'éternité de l'enfer paraît mieux fondée que celle du paradis. Le péché est un mal infini, il ne peut être suffisamment réparé que par les mérites d'un Dieu, ou assez puni que par le châtiment éternel du coupable. Les services que les hommes rendent à leur Créateur seraient assez payés par quelque année, quelque jour d'un si grand bonheur. Cependant l'éternité bienheureuse est également certaine et plus unanimement reconnue, l'enfer même en est la démonstration. La clémence de Dieu l'emporte sur ses autres œuvres : *Miserationes ejus super omnia opera ejus.* (*Psal.* CXLIV, 9.) S'il appesantit son bras jusqu'à la quatrième génération, il prodigue ses faveurs jusqu'à mille : *Superexaltat misericordia judicium.* (*Jac.*, II, 13.) S'il y a un enfer, il y a donc un paradis : l'un infiniment ténébreux et horrible, l'autre infiniment brillant et délicieux ; les démons sont les bourreaux dans l'un, les anges sont les ministres dans l'autre. Tout ce qu'il y eut jamais de scélérats est entassé dans le sein de la terre ; tout ce qu'il y eut jamais d'ai-

mable est réuni au plus haut des cieux. Tous les sens sont tourmentés dans celui-là; ils sont comblés de délices dans celui-ci. Les cruels remords de la conscience rendent le séjour des damnés insupportable; le plaisir, la paix, la sûreté règnent dans la cité des saints. chef-d'œuvre l'un et l'autre de la puissance du Seigneur, ils sont le plus éclatant théâtre de ses adorables perfections; également grand dans tous les deux, qu'il récompense ou qu'il punisse, il agit toujours en Dieu, surtout leur durée éternelle met le paradis et l'enfer dans la même balance. Tout passe sur la terre; la violence même des maux en précipite le terme; la mort ouvre enfin un asile aux plus malheureux. Qu'est-ce que quelque moment de souffrance? Heureux, au prix d'un long et pénible travail, de parvenir enfin à une fortune commode, où dans le sein d'une honnête abondance on jouisse enfin en repos de ses travaux passés! Le soldat, après plusieurs campagnes, goûte sous ses lauriers la douceur de la paix. Le marchand, après bien des fatigues et des risques, cueille avec sa famille le fruit qu'il a semé dans la patience. Fortune, hélas! trop légère et trop courte, faible prix de nos succès, que vous dédommagez mal vos aveugles adorateurs! Mais, quelle proportion entre un moment de tribulation et un poids éternel de gloire? L'éternité change les biens et les maux; quelque grands qu'on les suppose, ils disparaissent quand on les compare à l'éternité; au contraire, quelque légers qu'ils puissent être, ils deviennent infinis quand l'éternité en est la mesure. C'est ce qui rend l'enfer intolérable et le paradis inestimable. Etre souverainement heureux, l'être éternellement, voilà qui passe toutes les expressions et les idées, les délices et les espérances. Bonheur suprême! bonheur de Dieu même! nous vous posséderons sans crainte de vous perdre, de vous voir diminuer, de nous en dégoûter. Autant que Dieu sera bon et puissant, autant qu'il sera Dieu, autant serons-nous heureusement perdus dans son sein. Semblable à un homme qui d'un rivage délicieux voit couler les eaux fugitives d'une fontaine, la félicité céleste, à l'épreuve des révolutions, fournit aux bienheureux des plaisirs toujours nouveaux. Ils voient d'un œil tranquille la décadence des empires, ils voient disparaître le ciel et la terre, comme un livre qu'on roule, selon l'expression de saint Jean, et eux, semblables aux cèdres du Liban qui voient tous les jours le soleil se lever sur l'horizon et se plonger dans les ondes, ils voient du haut du trône où la main de Dieu les a placés, la caducité des choses humaines sans être enveloppés dans leurs révolutions.

C'est le propre du bien d'aimer à se communiquer et à se répandre; cette communication même est un très-grand bien. Il est de la bonté infinie de former des êtres capables d'être heureux et de les en rendre. Il est de la grandeur infinie de se faire honorer et servir, et de payer magnifiquement ceux qui la servent. Il est de la sagesse suprême de proportionner l'objet au prix qu'elle en donne, et aux frais qu'elle fait pour lui. Il est de la justice suprême de proportionner la récompense au mérite par des couronnes de justice, selon les termes de saint Paul. Il est digne de l'Etre éternel d'être constant dans ses desseins, immuable dans ses décrets, inépuisable dans ses bienfaits. Or, le bien infini doit-il se répandre d'une main avare, la puissance infinie récompenser médiocrement? sa bonté infinie satisferait-elle son inclination bienfaisante, si elle ne se donnait sans mesure? serait-ce proportionner le prix à l'objet de faire acheter à la vertu, par les plus grands travaux, ce qu'il vaudrait mieux n'avoir jamais connu que d'en être privé après l'avoir goûté? serait-on véritablement heureux si on devait cesser de l'être? ne serait-on pas d'autant plus à plaindre, que l'élévation d'où l'on devrait déchoir ne servirait qu'à augmenter la profondeur de la chute? les mérites infinis d'un Dieu qui nous y donne droit n'en sont-ils pas le prix inestimable? Ce bonheur, si chèrement payé, serait-il proportionné, s'il n'était éternel? Il n'est pas de créature capable de goûter un bien infini, non plus que de souffrir une douleur infinie. Que la durée éternelle y supplée donc, et dédommage le Tout-Puissant de ce que la faiblesse du sujet lui refuse.

Oui, la béatitude doit être éternelle pour être proportionnée à ce qu'elle coûte. J'avoue que, quelque grands que soient les maux dont on est souvent accablé, ce n'est pas aux hommes qu'il faut s'en rapporter pour en bien juger; sensibles à l'excès, leurs passions grossissent infiniment les moindres choses; cependant les maux ont leur prix; la miséricorde divine daigne les adoucir et essuyer nos larmes et nous en récompenser; ajoutons-y tout ce que la délicatesse y répand d'amertume, et ce que la douleur la plus éloquente y peint de vivacité; l'idée du paradis, loin d'y perdre, n'en approche que plus de la réalité, et doit nous faire mieux sentir le prix d'une récompense qui en délivre pour toujours, et en dédommage infiniment. Voilà le trésor caché dans un champ; allez, vendez tout ce que vous avez pour l'acheter; ne craignez point de le perdre, les voleurs ne l'enlèvent point, la rouille ne le consume point : *Tinea non demolitur, fures non furantur.* (*Matth.*, VI, 20.) Que la pauvreté, les maladies, les persécutions, les tourments, les peines, intérieures, la mort se réunissent contre vous, ah! du milieu de l'orage regardez le port qui vous est ouvert; du sein de l'indigence, voyez l'immense récolte qui remplira vos greniers; de cet exil affreux jetez les yeux sur la patrie, de l'esclavage où vous gémissez contemplez le trône où vous serez assis, les palmes qui chargeront vos mains. Marchand évangélique, voilà la pierre précieuse qu'il faut acquérir au prix de tout, elle fera votre fortune éternelle.

Il en coûte sans doute pour acquérir le royaume des cieux, il faut se faire violence,

déclarer la guerre à ses passions, souffrir les injures, aimer ses ennemis, se détacher de tout, répandre ses biens dans le sein des pauvres, se renoncer à soi-même, porter sa croix, suivre Jésus-Christ, combattre toute sa vie pour faire cette conquête. La couronne n'est accordée qu'à la persévérance. Combattez avec courage sans vous lasser, réjouissez-vous quand vous êtes accablés de douleurs, elles seront changées en joie. C'est alors que vous mériterez le triomphe qui mettra pour toujours vos ennemis à vos pieds. On souffre comme une femme en travail d'enfant, mais qu'on oubliera avec plaisir les douleurs passées, quand on en recueillera le fruit éternel ! *Non meminit pressuræ.* (*Joan.*, XVI, 21.) Que sera-ce si, à ces peines communes à la vertu, nous ajoutons les austérités de tant de saints, et tant de religieux qui ont immolé leur corps comme une victime sous les coups redoublés de la plus rigoureuse pénitence, si nous suivons dans leurs courses et leurs travaux immenses une foule d'hommes apostoliques à qui un monde suffira à peine, qui, à travers mille dangers, vont chercher les âmes d'un pôle à l'autre; si nous montons sur les roues et les échafauds pour y voir des millions de martyrs de tout âge, de tout sexe, à qui la vue de cette éternelle récompense a fait répandre leur sang au milieu des supplices les plus affreux. Se seraient-ils trompés dans leurs espérances? n'auraient-ils souffert que pour le néant ? le Dieu qu'ils ont si fidèlement servi se jouerait-il du zèle et de la bonne foi de tant de héros si dignes de l'immortalité? Tels les Israélites à travers un désert immense, manquant des choses les plus nécessaires, courent pendant quarante ans après la terre promise. Dieu manqua-t-il à sa promesse, et ne les en rendit-il pas possesseurs? Ah! qu'un trésor qui coûte tant de travaux doit être riche, qu'une couronne arrosée de tant de sang et de larmes doit être brillante, et au jugement de tout ce qu'il y eut jamais d'hommes éclairés et pieux, et au jugement d'un Dieu même qui l'a mise à ce prix! L'y aurait-il mise si elle devait un jour et flétrir et tomber de dessus la tête du vainqueur? Les hommes dissipent, exposent leur vie pour obtenir une couronne périssable, la nôtre est incorruptible : ***Et illi ut corruptibilem coronam accipiant, nos autem incorruptam.*** (I *Cor.*, IX, 25.) Tout ce que nous souffrons est léger et court, ce n'est rien. Souffrir plusieurs siècles, disait saint Augustin, ce serait peu de chose, il y aurait infiniment à gagner pour l'homme, une éternité de travail serait seule proportionnée à une éternité de bonheur. Venez donc, disait le Prophète, acheter mes biens, ou plutôt venez les recevoir, je les donne pour rien : ***Venite, emite absque argento.*** (***Isa.***, LV, 1.) Courez dans la lice, faites vos efforts pour gagner le prix; il n'y en a qu'un qui l'obtienne : ***Sic currite ut comprehendatis, unus accipit bravium.*** (I *Cor.*, IX, 24.) J'ose dire, sur ce petit nombre d'heureux, que ce ne serait pas la peine de faire si fort disputer la béatitude et la rendre si rare, si elle ne devait durer qu'un moment.

Que sera-ce, si nous pensons qu'elle nous a été achetée par le sang d'un Dieu, seul juste estimateur et intéressé pour son honneur et pour sa vie. Oui, pour vous en frayer la route et en ouvrir les portes, un Dieu est descendu sur la terre, un Dieu est mort sur une croix. Le paradis, mis pour ainsi dire à l'enchère, a paru valoir la vie d'un Dieu. Quel prix! quelle démonstration de l'éternité! et nous pouvons le perdre, ce bien qui est sans prix! Le perdre pour rien, sans y penser, nous en jouer en quelque sorte! Connaissez mieux, chrétien, votre dignité, vos droits et vos espérances, et après avoir été destiné à une gloire immortelle, ne vous dégradez pas par le péché. Je suis sa vie, je viens vous la donner avec la plus grande abondance : ***Ut vitam habeam, et abundantius habeant.*** (*Joan.*, X, 10.) Envisageons ces vérités dans un autre point de vue : l'incarnation et la mort du Fils de Dieu, et l'établissement de son Eglise rendent nécessaire l'éternité de la gloire; ses mérites infinis la supposent, et son honneur l'exige. Que le bonheur des saints a été acheté à grand prix ! il a coûté le sang d'un Dieu. Qu'il doit être extrême le malheur de l'enfer! il a fallu le sang d'un Dieu pour le racheter. Un mal éternel peut seul exiger un si grand remède, nous avons ainsi démontré l'éternité des peines, celle de la félicité n'est pas moins démontrée. Tout ce qui regarde la créature est sans doute au-dessous de la Divinité, fût-il même éternel, et nous admirons la bonté infinie qui a bien voulu se livrer pour la sauver; mais du moins l'éternité a quelque sorte de proportion avec Dieu; mais un moment d'existence heureuse ou malheureuse de l'homme peut-il jamais être l'objet des désirs, des souffrances, de la mort d'une personne divine? La rédemption de l'homme serait moins un mystère de miséricorde qu'une profusion insensée, une faiblesse indiscrète et indigne de la sagesse du Sauveur, une âme immortelle me la rend respectable, la mort de l'âme la dégrade. Je ne retrouve la dignité d'un Dieu mourant que dans l'éternité de son œuvre.

Par son incarnation et sa mort, le Fils de Dieu est devenu le chef des prédestinés, l'époux de l'Eglise, le pasteur des brebis, le roi du monde, le père des chrétiens. Son corps moral est au moins composé des saints; il doit périr ou subsister en tout ou en partie dans l'éternité, après qu'il y aura été purgé des réprouvés qui y étaient mêlés pendant la vie, et que l'impénitence en a pour toujours retranchés; ce partage, qui en détruirait une partie après que tout a été uni par la mort, serait injuste et ridicule; quelle raison ferait anéantir plutôt les uns que les autres? Il faut donc les conserver tous; car si tous enfin cessaient d'être, Jésus-Christ perdrait toutes ses qualités fondées sur les relations avec les hommes; il n'y a plus d'Eglise, de troupeau, de royaume, de famille, de corps,

si tous les fidèles, les brebis, les sujets, les enfants, les membres sont détruits. Quoi de plus contraire à la foi? Son royaume ne doit avoir jamais de fin, il aura donc toujours ses sujets : *Regni ejus non erit finis.* (*Luc.* I, 33.) Son corps mystique aussi bien que son corps réel sont ressuscités pour ne plus mourir : *Jam non moritur.* (*Rom.*, VI, 9.) On ne lui arrachera donc jamais les membres heureux que la gloire unit à leur chef. Son armée est invincible, ses soldats ne seront donc jamais vaincus; après avoir reçu la couronne que la persévérance aura mise sur leur tête, il sera toujours notre père, notre frère, notre maître. Quoi! ses enfants qu'il a nourris de son corps, éclairés de ses lumières, instruits de sa parole, seraient enlevés d'entre ses bras! Non, vous qui avez tout quitté pour me suivre, vous aurez le centuple, et vous posséderez la vie éternelle : *Vitam æternam possidebitis.* (*Matth.*, XIX, 29.) Il a épousé son Eglise pour toujours; l'indissolubilité du mariage des hommes est une figure des liens indissolubles qu'il a formés avec elle : *Sponsabo te mihi in sempiternum.* (*Osee*, II, 19.) L'union des créatures peut être rompue par la mort, mais l'anéantissement ne fera jamais éprouver à l'Epoux céleste les horreurs du veuvage. Non, non; son sang adorable circulera toujours dans ses membres; cette épouse toute belle, sans tache et sans ride, sera toujours l'objet de son amour. Ne craignons pas pour lui cette immense solitude, où demeurant seul homme dans le ciel, il perdrait tout le fruit de son incarnation et de sa mort par l'extinction entière de tous ceux qu'il a vivifiés par sa grâce et couronnés de sa gloire. Il nous permet de croire qu'il en serait touché du plus vif regret. Ainsi rappelle-t-il à son Père qu'il n'a perdu aucun de ceux qui lui furent confiés, à l'exception du traître dont la perfidie et le désespoir lui ont coûté tant de larmes : *Non perdidi ex eis quemquam.* (*Joan.*, VI, 39.) Quelle douleur, s'il fallait un jour les perdre tous sans ressource, sans qu'il y eût de leur faute. Il compare son union étroite avec les hommes, sous le nom de consommation dans l'éternité, à l'union qu'il a avec son Père et le Saint-Esprit; qui doute que celle-ci ne soit éternelle? Je veux que mes disciples soient avec moi où je suis, ne soient qu'un comme nous sommes un, que nous soyons à jamais tous consommés dans l'unité : *Ut sint unum sicut nos, ut sint consummati in unum.* (*Joan.*, XVII, 23.)

Toutes les béatitudes que Dieu promet à la vertu sont marquées au sceau de l'éternité, et la vertu qu'elle couronne la mérite. *Pauvres d'esprit* (*Matth.*, V, 3); sans mettre des bornes à la durée de votre indigence, vous embrassez avec joie la privation de tout, Dieu n'en mettra point à la profusion de ses bienfaits, le royaume du ciel vous appartient. C'est votre patrimoine, vous en avez la propriété inaliénable. Il vous est encore promis à vous qui *souffrez persécution* pour la justice. Vous sacrifiez pour elle votre repos, vos biens, votre honneur, votre vie. Que vous en serez bien dédommagés! vous trouverez dans ce royaume une paix inaltérable, des trésors inestimables, une gloire infinie, une vie immortelle, vous en jouirez à jamais. Les dons de Dieu sont infinis et seront éternels comme lui : *Ipsorum est regnum cœlorum* (*Ibid.*), vous *versez des larmes* abondantes, sincères pénitents. Consolez-vous, vos fautes ne reviendront jamais, elles sont jetées au fond de la mer, et plus éloignées du souvenir de Dieu que l'orient ne l'est de l'occident. Les péchés pardonnés ne reviennent plus, même par la rechute. Comment reviendraient-ils dans le séjour de la gloire où la rechute est heureusement impossible? Oui, vos larmes seront pour toujours essuyées : *Ipsi consolabuntur.* (*Ibid.*, 5.) Vous dont *la douceur* gagne tous les cœurs, exerce sur la terre une sorte d'empire que tout chérit, vous posséderez de même la terre des vivants; aimé de tous ses heureux habitants, vous y jouirez à jamais d'un empire fondé sur la vertu, cimenté par la charité, que tout s'empresse d'affermir. Qui vous le disputerait, qui vous l'envierait? Vous contribuez au bonheur commun, vous faites aimer le vôtre : *Ipsi possidebunt terram.* (*Ibid.*) Vous qui exercez *la miséricorde* envers vos frères, vous l'obtiendrez à votre tour. On vous mesurera à la même mesure dont vous aurez mesuré. Vous avez pardonné sans réserve, prodigué vos biens sans partage, soulagé le prochain sans vous épargner. On vous enrichira sans mesure, on vous pardonnera sans retour. Dieu s'est-il épargné pour vous? Il donna jusqu'à sa vie pour vous racheter. Il donne jusqu'à son corps pour vous nourrir, il se donne lui-même pour vous rendre heureux. Quelle miséricorde serait-ce de donner pour reprendre, de soulager pour laisser retomber dans les mêmes maux? Non, non; la bonté divine est pleine, entière, infinie, éternelle. C'est elle que vous recevrez : *Misericordiam consequentur.* (*Ibid.*, 7.) Vous qui aimez la paix, qui l'établissez, qui la maintenez, *esprits pacifiques* (*Ibid.*, 9), vous imitez celui qui est venu porter la paix sur la terre, ces traits de ressemblance vous méritent la qualité de ses enfants. Il les trouve dans des sentiments si conformes à son cœur, ils vous donnent droit sur l'éternité. Vous vivrez autant que votre Père. Vous a-t-il donné la vie au prix de la sienne pour vous l'ôter? s'il punit des enfants rebelles, il y fut forcé par leurs péchés; il ne les frappe qu'à regret. Pour des enfants soumis et fidèles, serait-il leur parricide en les plongeant dans la mort sans qu'ils l'aient méritée? *Filii Dei vocabuntur.* (*Ibid.*) Vous à qui la pureté ouvre les portes d'un séjour où rien de souillé ne peut avoir entrée, vous y verrez Dieu. Et qu'est-ce que voir Dieu? c'est le plus grand des biens, ce sont tous les biens à la fois : *Ostendam tibi omne bonum.* (*Exod.*, XXXIII, 19.) Vous suivrez partout votre Père, vous chanterez seuls ses cantiques, vous ferez comme les vierges sages, assis à la salle des noces. Concentrés

ou plutôt transformés dans le Dieu de pureté, qui se plaît à paître parmi les lis, vous serez tout à lui et lui tout à vous : *Dilectus meus mihi, et ego illi, qui pascitur inter lilia.* (*Cant.*, II, 16.) Vous ne cesserez jamais de le voir. Il ne voilera pas son visage, ne se montrera pas dans un miroir, ne s'enveloppera pas dans des énigmes ; vous serez semblables à lui, parce que vous le verrez face à face, tel qu'il est : *Ipsi Deum videbunt.* (*Matth.*, V, 8.) Enfin vous êtes dévorés de la *faim et de la soif de la justice;* vous en serez pour toujours rassasiés ; sans cesser d'éprouver cette heureuse faim, qui toujours satisfaite et toujours renaissante, vous fera goûter à la fois et les douceurs du désir et les délices de la jouissance. Faim et soif de la vérité, vous la boirez dans la source ; faim et soif des richesses, vous les puiserez dans son trésor; faim et soif des honneurs, vous les trouverez sur son trône ; faim et soif de la volupté, vous en serez enivrés dans ses bras; faim et soif de l'amour, vous en serez transportés dans son cœur : *Ipsi saturabuntur.* (*Ibid.*) Réjouissez-vous donc dans le feu des plus cruelles persécutions, votre récompense est incompréhensible : *Gaudete et exsultate, merces vestra est in cœlo.* (*Ibid.*, 12.)

Mais pourquoi Dieu anéantirait-il son ouvrage et ferait-il cesser le bonheur d'une créature qu'il en a jugée digne, et qui, par l'heureuse nécessité de son état, ne cessera jamais de le mériter? Elle l'aimera sans cesse, et sans cesse sera l'objet de ses complaisances. Pourquoi terminer le bonheur d'un être immortel, qui ne peut perdre le bonheur sans devenir malheureux, s'il n'est anéanti, châtiment qu'on ne peut lui imposer sans injustice? Tout dans le monde est sujet au changement, jusque dans les merveilles de la grâce. Le plus juste pèche sept fois, et peut devenir un grand pécheur. Le pécheur peut se convertir et devenir un saint. Augustin est un Père de l'Eglise, Tertullien un hérétique, David fut adultère, Salomon idolâtre ; tour à tour objets de l'amour et de la haine de Dieu qui mortifie et vivifie, blesse et guérit, punit et récompense. Ils nous montrent l'ordre de la grâce, aussi sujet aux tempêtes qu'une vaste mer, tandis que l'homme est dans la voie; mais son sort est fixé dans le terme. Le damné toujours odieux ne peut espérer aucun retour de miséricorde, le saint toujours chéri n'a aucun revers de justice à redouter. Il est confirmé dans la grâce, établi dans l'amour, inséparablement uni à son Dieu. Qui pourrait le changer? Il voit tout avec la même évidence, il aime avec la même tendresse, tout lui est également présent, il en est également épris. Plusieurs saints ont conservé toute leur vie la précieuse robe de l'innocence dont ils furent revêtus au baptême; ils peuvent dire comme la pieuse Sara : depuis que j'ai l'usage de la raison, je puis compter les années par mes vertus. Mais ce n'est qu'une persévérance de fait. Un heureux enchaînement de circonstances écartait les dangers, fournissait les moyens, éteignait les passions, frayait une route sûre dont les anges avaient ôté toutes les pierres où ils auraient pu broncher : *Angelis suis mandavit de te.* (*Matth.*, IV, 6.) D'autres saints, en petit nombre, par une faveur spéciale, ont même été confirmés en grâce, et rendus impeccables. Tels les apôtres depuis la descente du Saint-Esprit, saint Jean depuis sa sanctification dans le sein d'Elisabeth ; la sainte Vierge depuis le moment de sa conception immaculée. Ce privilége est accordé à tous les saints dans le ciel, ils sont dans l'impossibilité de jamais pécher. Le péché ne peut venir que d'ignorance ou de faiblesse. Qu'ignorent-ils à la source de la lumière ? que craignent-ils, revêtus de la force du Très-Haut? qui peut les tenter au sein de la gloire et du plaisir? Toutes les délices du péché approchent-elles du bonheur dont ils sont enivrés? Il n'est plus pour eux ce monde séduisant. Quels piéges peut-il leur tendre? l'homme qui ne connaît la vie future que par les lumières de la foi, peut aisément prendre le change dans les biens actuels qui le flattent ; mais du haut de son trône, il ne les voit que dans l'abîme du néant. L'état de la gloire est incompréhensible avec le péché. L'âme se félicite d'avoir perdu cette partie de sa liberté, ou plutôt de son esclavage. La vraie liberté est d'être délivré des chaînes du péché, de la tyrannie des passions, du poids de la faiblesse, de la prison de l'ignorance, pour ne voir, n'aimer, ne goûter que Dieu.

Mais s'il est impossible que le bienheureux cesse d'être agréable à Dieu, est-il possible que Dieu qui l'a mis dans ce divin état cesse de le rendre heureux? Non, il n'est pas moins confirmé dans la félicité que dans la grâce, dans l'éternité que dans la charité ; il n'y a pas même de diminution de ferveur qui refroidisse les bontés divines. Toujours même feu, même zèle ; on ne se lasse pas de jouir, peut-on se lasser d'aimer? Bien mieux que le pain qu'on mange, que l'air qu'on respire, que la lumière du soleil qu'on voit toujours avec plaisir; après avoir contemplé des millions de siècles cette beauté ravissante, ses charmes seront toujours nouveaux ; on croira la voir toujours pour la première fois. Il faut pour s'en dégoûter y apercevoir des défauts, épuiser ses perfections ou imaginer quelque chose de plus parfait ; mais ses amabilités sont aussi supérieures à tous les êtres, aussi infinies que la grandeur. C'est un monde où l'on découvre toujours de nouvelles terres, un abîme dont on ne trouve jamais le fond, un océan où la plus longue navigation ne découvrira jamais de rivage ; tout ici-bas s'affaiblit, se ralentit, s'use. Les événements, les tentations, les intérêts changent cent fois nos dispositions et nos vues. Dans le ciel tout est immuable. Le changement est une espèce d'anéantissement du moins d'une partie. Les biens éternels sont toujours les mêmes, Dieu dont la possession rend heureux, ne peut rien acquérir ni rien perdre. C'est un ami fidèle dont on n'éprouve ni froideur, ni légèreté,

ni caprice. Le torrent de délices qu'il fait couler n'est pas moins égal dans son cours qu'intarissable dans sa source; le jour serein qu'il fait luire n'est jamais troublé de nuages, ni suivi de la nuit; c'est la gloire de Dieu, il l'a trouvée dans la création des êtres, il la trouve dans leur conservation, l'anéantissement la lui ravirait. Quelle gloire peut rendre ce qui n'est pas? Mais le saint dans le ciel ne cesse de chanter ses louanges et de lui offrir l'hommage de ses vertus.

L'enfer, il est vrai, n'honore pas moins Dieu par l'hommage des tourments offert à sa justice. Ici il est honoré par les délices. Ces deux éternités sont semblables encore en ce qu'elles se maintiennent elles-mêmes. Les tourments perpétuent le crime et avec lui la haine de Dieu; les délices éternisent l'amour et avec lui les dons de Dieu, elles diffèrent du temps en ce qu'elles n'augmentent ni le mérite ni le démérite. Quelle désolation pour le damné! aucun adoucissement ne doit soulager ses peines, aucun fruit ne doit l'en dédommager. Ses douleurs seront toujours les mêmes, et on ne lui en tient aucun compte. Les œuvres du pécheur sont perdues pour la gloire éternelle; la grâce seule peut donner quelque prix. Du moins font-elles goûter une paix, une douceur naturelle dont Dieu daigne les récompenser, elles méritent l'estime et les éloges des hommes. Souvent comme les aumônes du centenier, elles attirent des grâces d'un ordre supérieur qui opèrent des fruits de vie. Les tourments de l'enfer encore plus inutiles, loin d'obtenir des grâces on d'exciter la pitié, sont l'exécration de l'univers, du coupable même et de Dieu; tout tourne à bien pour le juste, rien n'est oublié; on compte tous ses pas, on apprécie tous ses travaux, on recueille toutes ses larmes, on pèse jusqu'à ses soupirs, ses désirs, ses pensées. Tout sert à faire pencher la balance, même un grain de sable, et aura dans le ciel son salaire proportionné; et dans un sens bien différent, on ne compte pas plus les délices que les supplices. Tout sans cesse est renaissant. Dieu ne se lassera ni de favoriser ni de frapper; l'un n'aura jamais assez joui et l'autre jamais assez souffert. Dieu répand dans cette vie, avec justice et miséricorde, les biens, et les maux sont courts, légers, utiles; ils expient le péché, ils méritent des couronnes. Dieu frappe en enfer dans sa fureur, il enrichit en paradis dans sa magnificence, sans mesure et sans bornes, sans rien employer, ni de la souffrance pour la dette du péché, ni de la jouissance pour le salaire de la vertu. C'est une fureur implacable que rien n'apaise, une libéralité insatiable que rien ne remplit. Admirons ces divins excès et disons avec saint Augustin: Frappez Seigneur ici-bas, n'épargnez ni mes biens ni ma vie, afin qu'éternellement vous m'épargniez les châtiments, et ne m'épargniez pas les récompenses; *Hic ure, hic seca, hic nihil parcas ut in æternum parcas.* C'est là le fleuve de paix et de joie. Compte-t-on les eaux qui ont roulé pour n'en plus verser que d'une main avare? c'est le soleil de justice; compte-t-on ces rayons qu'on a fait briller pour former le trésor de la lumière? C'est une terre fertile, dit-on, les anciennes moissons suffisent, nous n'en devons plus de nouvelles; l'amour met-il des bornes à ses caresses, la libéralité à ses bienfaits, sous prétexte qu'il en a fait assez? Le juste disait-il dans sa vie, j'ai assez aimé, j'ai assez travaillé, j'ai assez servi Dieu? Saint Martin mourant s'écriait: *Je ne refuse pas le travail, prolongez ma vie pour votre service;* saint François-Xavier à la vue des croix s'écriait encore davantage, ô mon Dieu: *Amplius, Domine, amplius.* Hélas! le pécheur ne disait pas, j'ai assez péché, ni les passions ni les vertus ne disent, c'est assez; les abîmes et l'impiété ne le diront jamais; le bonheur et la disgrâce ne finiront pas. Dieu les fera durer à jamais l'un et l'autre.

Les récompenses promises aux vainqueurs dans l'*Apocalypse*, quoique diversifiées de bien des manières, présentent toutes l'image de l'éternité. *Je lui donnerai, dit le Seigneur, à manger du fruit de vie.* Qui ne sait que c'est l'aliment de l'immortalité accordé à l'homme innocent dès le commencement du monde? *Dabo ei edere de ligno vitæ.* (*Apoc.*, II, 7.) Ne vous lassez pas de combattre jusqu'à la fin, je vous accorderai la couronne de vie; on en donne une aux vainqueurs, est-ce pour la leur ôter? Mais, malgré tous les désirs des hommes, ce n'est qu'une couronne périssable qui ne peut conserver la vie. La mienne est bien différente, c'est une couronne de vie, qui immortalise en couronnant: *Dabo coronam vitæ.* (*Ibid.*, 10.) Je tiens un compte exact des hommes et de leurs œuvres, je les écris sur mon livre; mais sur quel livre sont tracés les noms de ceux qui vivent à la grâce et à la gloire? c'est sur le livre de vie. Est-ce pour les en effacer que je les y grave? Non, ils me seront toujours présents avec leurs vertus, comme ils le seront toujours à l'univers pour leur gloire et à leur propre souvenir pour leur consolation; je ne l'effacerai jamais du livre de vie: *Non delebo eum de libro vitæ.* (*Apoc.*, III, 5.) Je le ferai asseoir avec moi sur mon trône, mais ne sera-ce qu'une vaine et momentanée cérémonie pour l'en faire descendre? non, c'est pour y être assis à jamais comme je le suis moi-même sur le trône de mon Père: *Sicut et ego sedi in throno Patris.* (*Ibid.*, 21.) Je le recevrai dans ma maison, je le placerai dans mon temple comme une colonne inébranlable; dresse-t-on une colonne pour la renverser? *Faciam columnam in templo* (*Ibid.*, 12); ne l'y ferai-je entrer que pour l'en chasser. Non, il n'en sortira plus: *Non egredietur amplius.* (*Ibid.*) Non qu'il ne craigne plus la mort, il en a subi l'arrêt une fois. Je l'ai voulu subir moi-même, mais il est ressuscité comme moi pour ne plus mourir, le trépas n'aura plus sur nous de pouvoir; non, il ne mourra pas une seconde fois: *Non lædetur a morte secunda.* (*Ibid.*, 11.) Que son

état est heureux! que la gloire y est brillante! Je confesserai son nom, je m'en ferai gloire devant mon Père et devant les anges. Il sera comme moi sur le Thabor, vêtu d'habits plus blancs que la neige. Je l'élèverai au-dessus des astres, je mettrai dans sa main l'étoile du matin, comme je couronnai ma mère de douze étoiles : ***Dabo ei stellam matutinam*** (***Apoc.***, **II, 28**), pour marquer qu'après des millions de siècles, le jour de l'éternité ne fait que commencer de luire pour lui. Quelle redoutable puissance! Je l'établirai sur les nations, il les gouvernera avec un sceptre de fer et les brisera comme un vase d'argile. Je forcerai ses ennemis à ramper à ses pieds, ils sauront combien je l'aime. Quelle confiance, quelle familiarité, quelle intimité avec moi! J'entrerai dans son cœur, je le ferai asseoir à ma table, manger avec moi : *Cœnabo cum illo et ille mecum.* (***Apoc.***, **III, 20.**) Mon favori aura une pierre précieuse où sera gravé le nom de tendresse que je lui donne, personne n'en sera instruit que celui qui le portera : *Nemo scit nisi qui accipit.* (*Apoc.*, II, 17.) Quelles délices! je lui donnerai une manne cachée, qui bien mieux que celle qui tombait dans le désert aura pour lui toute sorte de goûts, sans jamais se lasser : ***Dabo ei manna absconditum.***

Concluons de toutes ces vérités le prix de notre âme et l'importance de notre salut. Peut-on jamais assez estimer une âme immortelle destinée à une éternité de bonheur ou de malheur? peut-on jamais trop faire pour éviter l'un et acquérir l'autre? Que sert à l'homme de gagner tout un monde, s'il perd son âme? qu'importe à l'homme de perdre tout un monde, s'il gagne son âme? Qui peut jamais être le dédommagement du paradis et de l'enfer? Concluons l'énormité du scandale et le prix du zèle. Quel malheur de perdre une âme! quel bienfait de la sauver! Que serait-ce d'en perdre ou d'en sauver des milliers? Ce serait une vertu ou un péché éternel et immense, qui comme le péché d'Adam, transmis de main en main, irait jusqu'à la fin du monde se reproduire à l'infini, et durerait éternellement, ou comme le ministère des apôtres, irait de génération en génération dans une Eglise éternelle porter jusqu'à la fin des siècles le trésor de la grâce et de la vérité. Mais n'y eût-il qu'une âme de perdue ou de sauvée, pourrait-on trop déplorer l'excès de la barbarie ou trop admirer la grandeur du service? Vous frémissez de voir un homme sur la roue. Vous frémissez de lire dans l'histoire la cruauté raffinée des tyrans pour multiplier et prolonger les supplices. Que sera-ce d'en faire souffrir de mille fois plus affreux une éternité? En perdant une âme vous êtes plus barbare mille fois, que si vous brûliez les villes, les provinces, le monde entier; il y a dans l'éternité plus de millions de siècles qu'il n'y aura jamais d'hommes sur la terre. Un scandaleux embrasse cette éternité de péché et de malheur; il ne mérite que trop une éternité de châtiment; une fécondité inépuisable de peines répond seule à l'inépuisable fécondité de son crime. Vous louez la libéralité d'un prince qui enrichit un sujet fidèle et le comble d'honneurs. Avec quel transport parlez-vous de ces bienfaiteurs des nations qui répandent des trésors dans les villes, l'abondance dans les provinces! Que serait-ce s'ils étaient assez puissants pour donner une couronne à chacun de leurs sujets? En sauvant une âme vous faites mille fois plus de bien. Toutes les couronnes du monde valent-elles celle d'un saint? L'homme zélé embrasse cette éternité de vertu et de gloire, une éternité de récompense est seule proportionnée à cette éternité de charité : *Qui erudiunt fulgebunt in perpetuas æternitates.* (*Dan.*, XII, 3.) Quel comble d'horreur dans l'enfer pour le scandaleux livré à la rage de ceux qu'il aura perdus! de quel spectacle aussi honteux qu'accablant sera-t-il assiégé, de quelles malédictions sera-t-il chargé! A quelle fureur, à quels transports de vengeance sera-t-il abandonné entre les mains de ceux qui après avoir été les victimes de ses scandales en deviendront les bourreaux? Quel comble de gloire dans le ciel pour l'apôtre, environné de ceux qu'il y aura menés? Quel spectacle aussi délicieux que brillant! quelles bénédictions, quelles actions de grâces, quel triomphe! Cette inhumanité que vous rougiriez d'avoir pour un ennemi, pouvez-vous l'avoir pour vous-même, en vous précipitant dans un feu éternel? Ce zèle que vous vous feriez un devoir d'exercer pour un ennemi, pouvez-vous le refuser à vous-même, en ne faisant aucun effort pour acquérir une éternelle félicité? O éternité! ô éternité! que ne puis-je vous rendre présente à tous les esprits, vous graver dans tous les cœurs, afin qu'on ne vous oublie jamais, et qu'on ait un jour le bonheur de vous posséder! Ainsi soit-il.

DISCOURS
SUR LA CONFESSION.

DISCOURS I[er].

SUR LA NÉCESSITÉ DE LA CONFESSION

Quorum remiseritis peccata remittuntur eis. (*Joan.*, X, 23.)

Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez.

Rien ne prouve mieux les avantages et la nécessité de la confession que les efforts qu'a faits, dans tous les temps, le démon pour en abolir la pratique. Tantôt il a suscité des hérétiques qui l'ont ouvertement combattue; les uns ont réduit la pénitence au changement de la vie, les autres ont prétendu qu'on ne devait se confesser qu'à Dieu : ils ont traité ce tribunal de tyrannie,

et en sont venus jusqu'à contester le pouvoir de remettre les péchés si solennellement accordé à l'Eglise. Tantôt il a trempé dans le venin le plus noir la plume et la langue d'une foule d'impies, pour décrier la confession et y supposer des embarras, des excès, des crimes, ou qui n'y furent jamais, ou qu'il est aisé de prévenir et de réparer, ou qui personnels à quelques coupables, en très-petit nombre, ne sauraient tirer à conséquence, et ne furent jamais une raison légitime pour en interdire l'usage. Tantôt donnant au pécheur un éloignement funeste pour un remède si salutaire, ou abusant de la faiblesse de l'âge, de la timidité du sexe pour répandre une mauvaise honte: vaines alarmes qui en détournent et souvent y font trouver la condamnation par des dissimulations sacriléges. L'enfer en connaît trop le prix pour ne pas s'efforcer d'en abolir l'usage. Pour nous, élevés dans le sein de l'Eglise, qui nous en fait un devoir, convaincus par une heureuse expérience de ses utiles effets, nous savons qu'il est de foi que la confession sacramentelle est nécessaire au pécheur, nous en connaissons les fruits, nous en aimons la pratique.

Les excès de l'impiété sont inexcusables. La confession des péchés ne fût-elle qu'une pratique arbitraire de piété, elle serait même humainement un moyen excellent pour arrêter le pécheur par la crainte de la confession, pour le réformer et le sanctifier par la connaissance de ses défauts et les sages avis d'un directeur instruit de ses besoins. Ce seul avantage devrait en rendre la pratique précieuse; le bien public devrait la faire introduire. Quelle barrière au crime que la nécessité d'en faire l'aveu et d'en subir la honte! quel remède que la nécessité de fouiller dans son cœur et de se faire le procès! Peut-on soutenir et étaler l'humiliant spectacle de ses faiblesses, sans en rougir, et désirer de les réparer? que ne peut-on en effacer l'idée! Autant que les passions sont emportées dans les ténèbres, autant la lumière les rend timides. La seule pensée de la confession, la crainte des reproches du prêtre arrêtent sur les bords du précipice. Le premier effet du péché est d'éloigner des sacrements; plus on est coupable, plus on en redoute les approches, et c'est un des grands prodiges de la grâce de résoudre le pécheur à boire jusqu'à la lie l'amertume du calice: pieux artifice de la miséricorde infinie qui met tout en œuvre pour nous sauver. Ce ne serait, il est vrai, qu'un moyen à des motifs humains; mais il en résulte un grand bien : le péché ne se commet pas, et la conversion est bien plus aisée lorsque l'âme, moins blessée et moins obérée, n'a ni tant de dettes à acquitter, ni tant de maux à guérir. L'hérésie elle-même l'a senti : plusieurs villes protestantes, par un témoignage bien glorieux à la vérité, ont tâché de rétablir, par l'autorité du magistrat, la confession qu'on y avait abolie. Depuis qu'on ne se confesse plus, disait-on, on ne peut plus compter sur la fidélité des domestiques, l'obéissance des enfants, la sagesse des épouses. La confession, il est vrai, ne remédiait pas à tout; mais elle prévenait ou réparait une infinité de désordres. Aujourd'hui on n'a plus de prise sur personne; les fautes secrètes sont nécessairement sans punition et sans remède. Empêche-t-on même bien efficacement les crimes extérieurs quand on n'a aucune entrée dans les consciences? Mais avec quelle facilité remédie-t-on aux uns et aux autres quand on est le maître des cœurs! Ce ne sont pas les branches de l'arbre qu'on coupe, c'est la racine qu'on arrache. Mais ce n'est pas assez, j'avance que la confession est indispensable dans l'état de péché pour en sortir, et nécessaire dans l'état de grâce pour s'y maintenir. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je suppose, comme une vérité de foi, que la pénitence est un second baptême aussi nécessaire au pécheur, pour remettre le péché actuel, que le baptême aux enfants d'Adam pour effacer le péché originel : *Si vous n'êtes régénéré dans l'eau et dans le Saint-Esprit, vous n'entrerez point dans le ciel* (*Joan.*, III, 3,5) *: Si vous ne faites pénitence, vous périrez.* (*Luc.*, XIII, 5.) Ces deux sacrements exigent les mêmes dispositions : douleur du péché, renoncement au démon, à la chair et au monde. Ils produisent les mêmes effets : rémission du péché, infusion de la grâce, union à Dieu. Dans l'impuissance de les recevoir, ils peuvent être suppléés par la contrition et le désir. C'est, comme le baptême, une pénitence de sang, par la rigueur des austérités; une pénitence de feu, par l'ardeur de l'amour. Mais ils sont différents, en ce que l'un imprime un caractère ineffaçable, et ne peut être réitéré ; l'autre se réitère toutes les fois que le pécheur en a besoin et le mérite par son retour. Tout le monde peut plonger dans la piscine sacrée; le prêtre approuvé peut seul prononcer sur le sacré tribunal. Mais la plus essentielle différence, c'est que le baptême est une renaissance qui forme un homme nouveau; la pénitence est un jugement qui absout le pécheur ou le lie, remet ou retient les péchés.

Le pouvoir des prêtres n'est pas une aveugle distribution des grâces, mais un acte éclairé de justice. Ce n'est pas un soulagement général donné à un malade, c'est un remède approprié à ses maux ; ce n'est point une punition vague des fautes, c'est un châtiment proportionné aux charges du débiteur; enfin, c'est un sacrement appliqué avec discernement à une matière convenable et connue. C'est ce que marque évidemment ce double pouvoir accordé aux prêtres de lier ou de délier, de remettre ou de retenir : *Quorum remiseritis peccata, remittuntur eis : Quorum retinueritis, retenta sunt.* Comment faire un usage équitable de cette redoutable puissance, sans connaître les péchés sur lesquels il faut prononcer? qui peut en instruire, qui les connaît, que le coupable? La confession n'est-elle donc

pas pour lui un devoir indispensable pour obtenir sa grâce?

1° La pénitence est un sacrement; elle a comme les autres deux parties essentielles : la matière et la forme. La forme est l'absolution, la matière la déclaration des péchés. C'est sur eux que le ministère s'exerce, les remettant ou les retenant. Mettez-la donc sous les yeux du ministre cette matière, pécheur qui aspirez à la grâce de la réconciliation; soumettez-vous à l'autorité de celui dont vous implorez la clémence. Ces deux pouvoirs furent donnés à même temps; tous deux nécessaires, ils sont inséparables. Si vous en désirez le fruit, mettez l'homme de Dieu en état de les exercer. Donnerait-il le baptême sans eau? consacrerait-il l'eucharistie sans pain? Que vous pardonnera-t-il si vous ne lui découvrez vos fautes? Lorsque le Seigneur guérissait des lépreux, il leur ordonnait d'aller se montrer au prêtre: *Ostende te sacerdoti.* (*Matth.*, VIII, 4.) Démarche en apparence fort inutile, le malade guéri n'en avait plus besoin. N'était-ce pas diminuer la gloire du miracle que de paraître le partager avec un autre? Non; le Seigneur exige l'examen du prêtre; il l'a choisi le canal des grâces et l'arbitre de la réconciliation. Toutes les consciences n'en ressortissent pas moins à son tribunal, et bien loin qu'en employant le ministère des créatures, sa gloire soit obscurcie de quelque nuage, elle ne brille jamais mieux qu'en faisant servir aux plus grands prodiges les instruments les plus faibles. Fût-on guéri en chemin par une contrition parfaite, on n'est pas dispensé de subir l'épreuve des regards du ministre. La contrition même en renferme le désir et la résolution. Montrez-vous au prêtre, disait l'ancienne loi, vous dont la lèpre est l'image du péché; c'est à lui à juger de votre mal et de votre guérison, et à lever les barrières qui vous séparent de la société. La déclaration des péchés est si nécessaire, que si ce qu'on déclare est douteux ou trop léger pour faire une matière suffisante, on doit rappeler des péchés de la vie passée pour être l'objet du sacrement. Ce souvenir d'ailleurs utile excite plus vivement la contrition que l'incertitude ou la légèreté des fautes n'animeraient que faiblement; mais le péché véniel suffit, il imprime une tache, il prive d'une grâce; il mérite une peine. Il suffit donc à l'absolution. Mais comme il peut être remis par d'autres moyens, il n'en est pas une matière nécessaire. Il est pourtant utile de s'en accuser, on s'en connaît mieux, on se corrige mieux, la direction du confesseur instruit en est plus avantageuse.

Je sais qu'en certains cas on est dispensé de l'intégrité de la déclaration. Un malade qui ne peut parler, un étranger qui ne peut se faire entendre, un voyageur qui ne trouve point de prêtre, seraient-ils tenus à l'impossible? Un danger pressant, un naufrage, un jour de bataille, un temps de peste ne laissent point la liberté d'entrer dans un détail exact. Un malade qui perd la parole a-t-il témoigné désirer le sacrement, l'Eglise, pleine de charité, se contente de ces marques de conversion et le lui confère. Ces signes en sont la matière équivalente. Le pécheur n'y court aucun risque, il reçoit la grâce s'il est bien disposé; il n'y a point de sacrement s'il l'est mal et n'est point comptable de sa nullité; il n'en est point la cause volontaire. Les scrupules autorisent, obligent même à ne pas pousser trop loin le détail; il serait trop dangereux, il est inutile. Cache-t-on volontairement des péchés, en oublie-t-on par sa faute quand on descend dans la plus inquiète minutie? Les péchés inconnus ne sont-ils pas pardonnés avec les autres? L'absolution peut-elle être partagée? Voudrait-on ne s'acquitter qu'à demi de ses dettes, n'être guéri qu'à demi de ses maux, et demeurer encore digne de l'enfer par une grâce imparfaite qui laisserait subsister une partie des liens, les resserrerait et les multiplierait même par un sacrilége?

2° La confession est un jugement. Juges, prononcez; liez ou déliez, retenez ou remettez les péchés. Je ratifierai tous vos arrêts, et afin que vous le fassiez avec sagesse, recevez le Saint-Esprit, ses lumières vous dirigeront: *Accipite Spiritum sanctum.* (*Joan.*, XX, 22.) Voilà le pouvoir judiciaire des prêtres; mais le préliminaire essentiel est l'instruction de la cause. Comment rendre justice sans connaissance? Le prévenu vous la donnera. Je l'ai chargé de se faire à lui-même le procès; il sera son accusateur, son témoin, son exécuteur : donnez-lui vos ordres. Qu'il soit aussi fidèle à les exécuter que je le serai à y souscrire. Tous les tribunaux sont soumis à cette loi. Il n'est pas moins de l'intérêt des parties que du devoir des juges d'éclaircir la vérité; elles auraient droit de se plaindre de l'injustice qui les condamnerait sans les entendre, et Dieu de la témérité qui les absoudrait sans les connaître. La justice, qui a un bandeau sur les yeux, pour ne faire acception de personne, a l'oreille toujours ouverte pour entendre la plainte et la défense, le témoin et le prévenu. Ici le pénitent doit tout faire. Qui peut fouiller dans son cœur? qui fut témoin de ses péchés? qui a droit de s'en plaindre? qui demandera son absolution? C'est à lui à faire tous les frais d'une procédure indispensable et dont il retire tout le fruit. Bien loin de trouver la loi trop dure, le vrai pénitent ne cesse, comme David, d'avouer son péché : *Iniquitatem meam ego cognosco.* (*Psal.* L, 4.)

Le Seigneur a toujours tenu cette conduite avant de condamner ou d'absoudre. Veut-il chasser Adam et Eve du paradis terrestre, il arrache de leur bouche criminelle l'aveu de leur péché. Il traite de même leur coupable fils : Caïn est forcé d'avouer le meurtre de son frère. Je descendrai, dit-il, pour voir la folie de la tour de Babel et l'infamie de Sodome. Frapperai-je sans connaissance? Allez, prophète, accordez le pardon à David; mais qu'auparavant il reconnaisse son crime. Manassès, dans la prison, devra sa grâce à l'humilité de sa confession. Quelle confession dans Madeleine! Prosternée à mes pieds, les

arrosant de ses larmes, les essuyant avec ses cheveux, elle mérite mes éloges. La Samaritaine reconnaît sincèrement ses désordres; l'enfant prodigue publie hautement les siens; Zachée, le bon larron se condamnent sans ménagement. A ce prix le ciel vous sera ouvert comme à eux. Je vous épargne la honte de la publicité; je vous permets d'ensevelir vos forfaits dans le plus profond secret; le prêtre à qui vous en ferez la confidence vous le gardera inviolable. Je n'aurai pas la même bonté au grand jour du jugement; je ferai aux yeux de l'univers l'ouverture du livre des consciences : on y verra les choses les plus secrètes et les plus honteuses. Quel détail! quelle évidence! quelle confusion! Montagnes, tombez sur nous; collines, écrasez-nous. Comment supporter la déclaration de tous nos désordres?

La puissance divine de remettre les péchés, accordée aux hommes, est étonnante : les Juifs ne pouvaient la croire. Quand ils voyaient Jésus-Christ l'exercer : Quel est ce téméraire, disaient-ils, qui ose se rendre arbitre des droits du Seigneur? C'est un blasphème. Dieu seul peut accorder le pardon du péché et porter des arrêts sur l'éternité : *Hic blasphemat.* (*Marc.*, II, 7.) Blasphème, en effet, si Jesus-Christ n'eût été Dieu. Il ne le désavoue pas; il le prouve au contraire par des miracles : Levez-vous, paralytique; emportez votre lit. Allez chez vous et démontrez la vérité du pouvoir accordé aux hommes. Soumettez-vous, genre humain; venez aux pieds de ce tribunal déposer vos plus importants secrets. Jamais le plus absolu, le plus puissant monarque ne porta ses prétentions jusqu'à vouloir fouiller dans les replis du cœur, ouvrir ou fermer les cieux, remettre ou retenir les péchés. Blasphème en nous, ministres du Très-Haut, si un Dieu ne nous eût accordé cette autorité. Sentez, s'il est possible, prêtres du Seigneur, le degré de grandeur où vous élève cet auguste apanage de la Divinité. Sentez-le, chrétiens qui y avez recours, et respectez un sacrement où l'homme tient la place de Dieu. Puissance propre à la religion chrétienne. Quelle autre religion s'est crue en droit de lier et de délier les consciences? Prosternées aux pieds du trône, elles ont appris aux hommes à demander grâce; la loi nouvelle seule donne droit aux hommes de l'accorder : les clefs du ciel lui sont remises, le Seigneur lui abandonne ses plus chers intérêts.

Prêtres du Seigneur, vous êtes des juges dont les parties ne peuvent contester la compétence. Elles vous choisissent, et se citent elles-mêmes à votre tribunal; pourraient-elles vous refuser la connaissance de la cause qu'elles vous déférent? Que vos arrêts sont bien dignes de la majesté du Dieu qui parle par votre bouche! Jamais prince ne fut mieux obéi; vous parlez, et tout s'exécute; un mot, un clin d'œil, un acte de volonté, et tout est fait. Ce que vous liez ou déliez sur la terre, est aussitôt lié ou délié dans le ciel. De cette poussière obscure où vous paraissez enseveli, je vois s'élancer la lumière qui éclaire le pécheur, voler la foudre qui le brise, jaillir la fontaine qui le lave. Le plus rapide éclair ne frappe pas si rapidement nos yeux, un torrent impétueux n'entraîne pas si rapidement le grain de sable qu'il roule dans les flots. Faibles monarques de la terre, que de ressorts vous êtes obligés de remuer pour faire exécuter vos ordres! il faut qu'à grandes et pénibles journées une armée nombreuse aille d'un pas tardif intimer vos volontés, et souvent n'en rapporte que la honte de la défaite. Un prêtre parle, et le rocher d'un cœur endurci se brise, il en sort des fontaines de larmes, la manne de la grâce couvre un stérile désert; Dieu est vaincu, sa colère apaisée; la foudre lui tombe des mains, il reçoit son ennemi entre ses bras; l'enfer étonné ferme ses abîmes. Le ciel dans sa joie fait une grande fête; je crois entendre la voix toute-puissante qui tira le monde du néant, et fit revenir Lazare du tombeau. La conversion du pécheur est une vraie résurrection; il était mort par le péché, il revient à la vie de la grâce; les passions le portaient dans le tombeau de l'enfer, elles sont arrêtées. La miséricorde vient au-devant de lui, le touche par la grâce, et lui dit : levez-vous, je vous absous : *Tibi dico, surge.* (*Luc.*, VII, 14.) Soit que comme la fille du prince de la Synagogue, encore renfermée dans son lit, il n'ait que des péchés secrets de pensée; soit qu'avec le fils de la veuve de Naïm, ses actions criminelles s'exposent au grand jour hors la ville; soit que comme Lazare, une habitude formée le tienne depuis plusieurs jours pieds et mains liés dans le tombeau, cette voix toute-puissante, qui commande à la mort et à la vie, le fait revenir au nombre des vivants, et voler à la gloire, pourvu qu'il soit fidèle à la grâce, et que, comme Jésus-Christ, il ressuscite pour ne plus mourir par la rechute.

3° La confession est un remède. Le confesseur est celui qui l'applique. Comment pourra-t-il s'approprier nos maux, s'il ne les connaît? Et qui peut l'en instruire, que le malade qui les sent? Les maux spirituels sont plus nombreux, plus variés, plus compliqués, plus difficiles à connaître que ceux du corps, et pour être utilement traités, demandent plus de lumière et de dextérité. Le même remède ne convient ni à tout le monde, ni à la même personne dans tous les temps. Quelle variété dans les caractères! l'un enjoué, l'autre sérieux; celui-ci grave et modeste, celui-là léger et dissipé; on en voit de présomptueux, on en trouve de trop timides; l'orgueil et la bassesse, la douceur et la brutalité, l'activité et la paresse. Que sais-je? les volumes suffisent-ils pour peindre les hommes? Il faut traiter chacun différemment. Saint Grégoire, dans son *Pastoral*, épuise son exactitude et sa prudence à prescrire en détail les règles de la conduite des âmes, qu'il appelle l'art des arts : *Ars artium, regimen animarum.* La fermeté est nécessaire aux uns, la condescendance aux autres; on doit quelquefois faire des avances, le plus souvent attendre

patiemment, piquer ou adoucir, effrayer ou calmer, éloigner ou attirer, selon le besoin. Des motifs d'amour gagnent les cœurs tendres et ne font aucune impression sur des gens grossiers. Il faut savoir attendre et saisir l'occasion, donner du lait aux faibles et des viandes solides aux forts. Ah! si le don des langues fut nécessaire aux apôtres pour se faire entendre à tant de peuples, les consciences ont besoin d'une plus grande variété dans le langage et dans le style. Mettez-vous à portée des ignorants, développez-leur familièrement les vérités les plus simples. Les savants exigent quelque chose de plus relevé. Le style grossier convient aux campagnes, la politesse à la ville et à la cour. En un mot, il faut se faire tout à tous, pour les gagner tous. Le même homme, toujours différent de lui-même, doit être différemment conduit, selon les divers états où il se trouve. On ne parle point à un homme transporté de colère, comme on lui parle quand il possède son cœur. Une jeune personne entraînée par des passions violentes, se rend-elle à des raisons qui la détermineraient dans un autre temps? L'habitude se corrige-t-elle aussi aisément que la première chute? La prévention est-elle docile? l'aversion est-elle traitable? etc.

Comment démêler tant de besoins divers si cachés, si souvent déguisés, et s'accommoder à tant de situations et de caractères, si le pénitent n'a la fidélité d'ouvrir son cœur et d'en révéler les mystères? et comment lui accorder une absolution dont on ne sait s'il est digne? C'est à vous à porter le flambeau dans les épaisses ténèbres de la conscience, et à appliquer sur la plaie la main tremblante du médecin. Guérirait-il ce qu'il ignore? il n'ira qu'à tâtons, et le mal deviendra incurable. Celui qui cache ses défauts, dit le Sage, ne sera jamais bien conduit: *Qui abscondit scelera, non dirigetur.* (*Prov.*, XXVIII, 13.) Au milieu des ténèbres, des faiblesses et des maux dont le genre humain est accablé, Dieu pouvait-il exiger rien de moins que la fidélité à découvrir ses misères? est-il de malade à qui cette loi semble trop dure, qui ne s'empresse même à détailler les plus légers symptômes de la maladie dont il veut guérir? Tel un bon pasteur et des brebis fidèles; il ne les perd jamais de vue, elles sont toujours sous ses yeux; assiduité, zèle, travail dans l'un; ouverture, docilité, confiance dans les autres. Par un devoir réciproque, l'un prévient les maux par sa vigilance, et les répare avec fermeté, l'autre les découvre avec sincérité et prend avec soumission le remède. La dissimulation et la négligence seraient également contraires aux intérêts et aux devoirs de tous les deux. Ainsi en use un bon père; son fils est-il malade, il appelle un médecin, l'instruit de tout, lui fait tout régler, exécute ponctuellement tous ses ordres; il choisit pour l'éducation de sa famille des maîtres habiles et vigilants à qui rien n'échappe, et qui des premières leçons conduisent par la main aux plus sublimes connaissances. A-t-on quelque procès, le premier soin est d'en instruire un jurisconsulte, et de lui en développer toutes les circonstances. Dans l'affaire du salut on pense en avoir toujours assez fait; l'orgueil trop écouté se croit toujours assuré du succès. Dieu nous a mis dans l'heureuse nécessité d'avoir des guides, en nous imposant l'obligation de découvrir nos besoins et de nous soumettre à ses ministres. Le chef-d'œuvre du gouvernement, fruit de l'expérience et du génie, est de connaître tout, et de s'accommoder à tout. Le pénitent, pour son propre intérêt, doit épargner à son conducteur une étude toujours difficile, toujours incertaine, et lui donner des lumières sans lesquelles il sera nécessairement mal conduit. La confession est en ceci plus utile que le sermon; un prédicateur ne peut donner à son auditoire que des principes généraux qui n'ont aucune application décidée; c'est au confessur à rompre le pain par un détail proportionné aux besoins qu'on lui découvre. Ces règles générales sont des cartes de géographie qui ne frayent point les routes qu'on doit suivre; il faut au voyageur un guide qui dirige ses pas. Le premier soin du pécheur qui veut se donner à Dieu est de choisir et d'instruire un confesseur quelquefois jusqu'au scrupule. Un pécheur endurci ne redoute rien tant que la lumière: il tait, il dissimule, comme le possédé du démon que Jésus-Christ délivra. Silence funeste que fait garder l'ennemi de tout bien. L'ouverture de cœur est au contraire le moyen, le fruit, la preuve de la conversion: *Cum ejecisset dæmonium, locutus est.* (*Matth.*, IX, 33.)

4° Enfin, il faut payer la dette du péché. La confession est un commencement de satisfaction. La malice du péché consiste dans le parallèle insultant de la créature avec Dieu, et la préférence donnée à la créature; il est juste que, pour la réparer, l'homme fasse l'aveu de sa folie et de sa malice. La peine est légère, il est vrai; trop heureux de pouvoir s'acquitter à si peu de frais par la seule reconnaissance de la dette! Mais punition nécessaire, proportionnée à l'injure, sentiment d'estime dans l'esprit, de préférence dans le cœur, voilà l'hommage qui touche le Seigneur, le seul qu'il ne peut se dispenser d'exiger. Tout le culte extérieur est sans doute prescrit à l'homme, on ne peut trop honorer Dieu, quoiqu'il puisse manquer sans que sa gloire en souffre. Mais est-il de créature raisonnable qui ne lui doive le sacrifice de l'esprit et du cœur? A-t-on le malheur de s'écarter d'un ordre si légitime, il faut y rentrer par le juste tribut de la confession. L'aveu de la faute en est la rétractation. C'est un dédommagement de l'injuste préférence donnée à la créature. Les hommes n'exigent-ils pas la réparation des injures qu'on leur a faites? La loi l'ordonne, le juge y condamne; il faut que le coupable avoue sa faute et en demande pardon, reconnaisse l'injustice de ses calomnies, et rétablisse l'honneur qu'il a blessé. Dieu exige la même justice, et veut que, comme

le Prophète, on dise du fond du cœur : J'ai fait une folie, je me suis livré à l'iniquité, *Stulte egimus, iniquitatem fecimus.* (*Psal.* CV, 6.) Dans l'ancienne loi, avant le sacrifice qu'on offrait d'un bouc émissaire pour la rémission des péchés, le prêtre mettait la main sur la victime et déclarait les péchés du peuple : *Confiteatur universa delicta.* (*Levit.*, XVI, 21.) Le pénitent frappant sa poitrine, comme le publicain, prononce lui-même tous ses crimes; le pardon y est attaché : *Confitebor, et tu remisisti.* Dieu saura bien au dernier jour se faire rendre justice d'une manière éclatante; il fera connaître à l'univers assemblé la malice et la folie de ses ennemis, il mettra dans le plus grand jour ces crimes secrets, ces intentions perverses, ces pensées infâmes, ces désirs honteux, qu'on eût rougi de laisser paraître aux yeux des hommes, tandis qu'on ne rougissait pas d'en avoir Dieu pour témoin. Alors le pécheur fera une terrible confession : sa conscience l'accusera et lui ôtera toute ressource. Ce livre des consciences ouvert ne se fermera plus, cet aveu si humiliant et si juste durera toujours; on souscrira à jamais à la justice qui frappe, et le Seigneur sera justifié. Confession redoutable, c'est vous faire bien tard, et vous faire à pure perte. Aujourd'hui bien moins rigoureuse, elle serait utile et méritoire; la justice divine vous en tiendrait compte. Elle coûte à votre amour-propre, rien ne sera perdu. Bonté infinie, tout est pesé à votre balance, vous acceptez tout en payement, jusqu'à la peine que souffre la nature à avouer la dette, tandis que l'enfer ne demande qu'à vous venger. N'est-on pas indigne du pardon, si on se refuse à des conditions si justes et si raisonnables?

L'humble confession de ses fautes est une espèce de cantique qui loue toutes les perfections de Dieu; il célèbre sa justice en souscrivant à ses rigueurs ; il bénit sa miséricorde en la remerciant des succès si peu mérités de la pénitence, sa sagesse, en condamnant ce qui l'écarte de ses voies et aspirant au bonheur de ceux qui les suivent; sa sainteté, en gémissant de la misère et de l'iniquité de l'homme : éloge d'autant plus flatteur qu'il part d'une bouche moins suspecte. C'était un ennemi ; ce n'est donc pas flatterie. La vérité seule fait tenir un langage qui doit coûter, puisque c'est sur les débris de son honneur que le pécheur lui élève des trophées. Ah ! Seigneur, quel éloge complet ! Le cœur et la langue se réunissent de concert pour plaider votre cause; on fouille dans toute sa vie, on y déterre ce qui peut rendre plus amer le calice de sa honte. Ainsi Dieu est parfaitement justifié et le coupable fait tous les frais de la justification. C'est agir en Dieu. Non, Seigneur, ce n'est pas à vous à descendre dans ce détail. Si quelquefois dans l'Ecriture vous daignez y entrer, c'est par bonté pour nous instruire; jamais vous n'eûtes besoin de défenseur; vous n'avez ni partie ni juge. C'est à vous seul à prononcer; il est de votre dignité que la vérité s'arme pour vous et se serve de la bouche du coupable pour vous rendre justice. Quelle grandeur, quelle puissance dans la satisfaction de la confession sacramentelle ! Venez, riches, au milieu de vos trésors ; vous croyez n'avoir rien à espérer ou à craindre; votre indépendance prétendue ne vous dispense pas de venir confesser votre pauvreté et demander la plus précieuse de toutes les aumônes. Orgueilleux, savants, oracles du monde, vos profondes connaissances font disparaître pour vous tous les mystères; venez vous instruire, faire l'aveu de votre ignorance, ou plutôt d'une malice encore plus condamnable. Et vous, juges, dont la balance pèse les biens, la vie, l'honneur des hommes, vous y serez vous-mêmes jugés ; ces oints du Seigneur, que vos mains sacriléges respectent quelquefois si peu, sont les arbitres de votre éternité. Si vos tribunaux retentissent de leurs différends, n'oubliez pas combien ils ont à rougir de vos faiblesses. Le vice peut mépriser ce tribunal, la timidité en éloigner, mais tout est de son ressort; il faut que tôt ou tard tout vienne s'y déférer, ou l'éternité le vengera. Ce n'est pas assez. Quel spectacle ! Je vois aux pieds de leurs sujets les maîtres du monde, eux qui, du haut de leur trône, voient l'univers à leurs pieds, y sont dépouillés de la pourpre, sous le cilice et la cendre. Ces yeux foudroyants, dont les timides mortels ne peuvent soutenir les regards, sont baignés de larmes; ces mains, chargées du sceptre, frappent leur poitrine; cette tête, parée du diadème, se baisse sous la main d'un confesseur ; cette bouche, accoutumée à décider du sort des humains, s'ouvre pour demander grâce. Rien ne peint mieux la grandeur du caractère sacerdotal, la puissance et la majesté du maître qu'il représente. Quel autre que vous, grand Dieu, a pu résoudre le genre humain à ces humiliantes démarches? La confession seule démontrerait la divinité de la religion. Chaque pénitent est un miracle, non-seulement par la guérison de tous ses maux spirituels, cette merveille n'est connue que de la foi, mais par le sacrifice qu'il fait de son honneur, de sa répugnance dans la déclaration de ses misères. J'adore un Dieu sur le tribunal du prêtre autant que sur le trône des césars; que dis-je, je l'adore sur le trône des césars, soumis au tribunal du prêtre.

Après avoir vu l'obligation de la confession, voyons la nécessité de la fréquente confession.

SECONDE PARTIE.

Personne n'ignore le commandement de l'Eglise qui ordonne, sous les plus grandes peines, à tous les fidèles de l'un et de l'autre sexe, de se confesser à leur propre pasteur au moins une fois l'année, quand ils sont parvenus à l'âge de raison. Cette loi est-elle injuste, est-elle trop onéreuse? Est-ce trop de rentrer en grâce avec Dieu, de songer sérieusement à son salut une fois l'année? Le précepte ecclésiastique n'est que l'expli-

cation de la loi divine, comme plusieurs autres. Dieu a ordonné en général la pénitence, la communion, l'assistance au sacrifice ; l'Eglise a fixé un temps pour leur exécution, les fêtes et dimanches à la messe, la pâque à la communion et l'année à la confession. On serait d'autant plus inexcusable d'y manquer qu'on est le maître de choisir dans l'année le temps le plus commode; mais aussi ce devoir n'étant pas limité à un temps, presse toute l'année et ne finit pas avec elle, ce qui forme une continuité de péchés qui rend la faute plus griève et l'état du pécheur plus funeste. Qu'on ne se flatte pas que le péché qui rend indigne d'absolution en dispense, ou que la simple soumission au prêtre, sans absolution, remplisse la loi, ou qu'une confession sacrilége y satisfasse. L'intention de l'Eglise est de faire sortir du péché. Le pécheur, bien loin d'en être dispensé, y est donc plus obligé qu'un autre. Une déclaration des péchés sans absolution n'est qu'un préliminaire de sacrement. Le confesseur peut sans doute et doit souvent renvoyer le pénitent pour se disposer à la grâce du pardon ; mais ce serait une illusion grossière de croire qu'on en est quitte par cette démarche. L'obligation subsiste tout entière et n'en devient que plus étroite par la promesse de quitter le péché qu'on a fait en se présentant. Une confession sacrilége n'est pas un sacrement; c'est un nouveau crime qui, loin de délier le pécheur, resserre encore plus ses liens. La loi peut-elle se payer de profanation, et ce qui a le plus besoin de pénitence dispenserait-il de la faire ?

De la nécessité de la confession annuelle, il est aisé de conclure celle de la confession des enfants. Est-il douteux qu'ils n'y soient obligés dès qu'ils ont l'usage de la raison? La loi de l'Eglise y est expresse : *Cum ad annos discretionis pervenerit.* Communier, aller à la messe, faire abstinence, jeûner, se confesser, tous ces devoirs commencent dès qu'on est en état de les remplir. Celui de la confession est plus pressant que les autres; il est plus nécessaire au salut : un péché mortel le rend indispensable. La communion exige plus de connaissance et de préparation que la confession, on sent bien plutôt les remords du péché que le prix infini de l'Eucharistie ; quel péché pour les parents et les maîtres qui négligent de leur faire recevoir cette grâce ! Ils peuvent sans risque se présenter au tribunal, et les prétextes qui éloignent de la sainte table n'ont point lieu ici. Le confesseur juge de leurs dispositions, et ne basarde point l'absolution, à moins qu'ils ne soient en danger de mort, sans avoir des preuves d'une capacité suffisante. Il n'en est pas de même de l'Eucharistie ; ce sacrement est toujours également reçu, quelle que soit la disposition du communiant, et par conséquent il est profané, si elle est mauvaise. Les dispositions des enfants à l'absolution ne sont pas si rares que l'on pense ; il est vrai que la légèreté de leur caractère les rend moins durables que dans un âge plus mûr, mais elles sont bonnes ; leur douleur est vraie, leur résolution est sincère, leur amour est tendre, ils sont dans le moment très-bien disposés. La grâce du sacrement donnera de la force et de la consistance à leurs sentiments, dont la seule infirmité de l'âge abrége la durée. Quoi qu'il en soit, il est très-utile de les accoutumer de très-bonne heure à se confesser, pour ôter la timidité et la crainte qui les en éloigne, pour les former à l'examen de conscience, leur inspirer la fuite du péché ; ne fût-ce que par la nécessité de le dire, motif pour eux le plus pressant. Les parents sont inexcusables lorsque, négligeant un point si essentiel de l'éducation, ils laissent les enfants dans l'ignorance ou l'éloignement de la confession. Après tout, il est si difficile et si rare qu'on commette de bonne heure des péchés mortels, et qu'on soit rigoureusement obligé à la confession? La malice n'attend pas l'âge ; les occasions, les objets, les exemples, les sollicitations respectent-ils leur faiblesse, ou plutôt n'en abusent-ils pas? La mauvaise éducation, la négligence des parents, la dépravation des mœurs ne leur présentent-elles pas à tout moment des piéges? la conservation du trésor de l'innocence n'est-elle pas une espèce de prodige ? Qu'on leur procure donc au plus tôt le préservatif et le remède du péché, le frein et le correctif des passions naissantes, et si ordinairement prématurées.

Personne ne doute encore qu'on ne soit obligé de se confesser à la mort : on va paraître devant Dieu, lui rendre compte de sa vie, et voir décider de son éternité. Si jamais le secours des sacrements fut nécessaire, si jamais la charité qu'on se doit à soi-même a dû faire prendre les moyens essentiels du salut, c'est sans doute à ce moment critique après lequel il n'y a plus de ressource. L'absolution est même plus nécessaire que la communion, et plus facile à recevoir; tout prêtre n'est pas en état de porter le viatique, et tout prêtre a le pouvoir d'absoudre à la mort : pouvoir sans bornes, toute réserve cesse, toute censure peut être levée. L'Eglise a tout aplani pour faciliter la grâce. Il est vrai qu'une contrition parfaite pourrait l'obtenir sans sacrement ; mais comme cette contrition renferme la volonté de le recevoir, c'est la détruire que de le négliger et le manquer par sa faute.

Qui peut même se flatter d'avoir cette douleur parfaite ? qui la garantit? est-elle si facile à un pécheur, dans ces derniers moments où les plus saints tremblent, où les plus fortes apparences peuvent tromper? Trop heureux qu'une contrition imparfaite, jointe au sacrement, opère la rémission du péché. Ce n'est pas seulement dans une maladie mortelle, c'est dans tout danger de mort que la confession est d'un devoir indispensable. Dans un temps de peste, dans un voyage, une navigation périlleuse, surtout dans une violente tempête, à la vue d'un naufrage, dans une guerre meurtrière, surtout avant une bataille, un siége, une action dange-

reuse, etc., en un mot, toutes les fois qu'on est dans un grand péril de la vie, on ne peut, sans se rendre coupable d'un grand péché et de la plus haute folie, négliger son salut, jusqu'à se refuser le secours le plus nécessaire dans le besoin le plus pressant. Tous ceux qui servent les malades se chargent du même crime, s'ils les en privent par leur faute.

Au nombre des dangers pressants de mort qui obligent à se confesser, on ne contestera pas qu'il ne faille mettre le danger de la mort du péché par une tentation considérable qu'on ne peut éviter; car le premier devoir est de fuir, s'il est possible. Mais si votre état, si les conjonctures, si la nécessité vous y expose malgré vous, qui doute que vous ne deviez aller chercher des forces dans les sacrements? Voilà l'heure du combat, le moment du naufrage; l'ennemi s'avance, l'orage gronde, la maladie contagieuse se déclare, serez-vous assez insensé pour ne pas courir aux armes et mettre tout en œuvre pour vous sauver? Quel soldat méprise assez la vie pour ne pas prendre toutes ses précautions? Mais n'est-ce ici qu'un danger chimérique? Il est fréquent. Vous prenez un emploi difficile, chargé de devoirs; vous allez dans une compagnie hérétique, licencieuse; vous devez examiner des crimes, traiter des maladies qui alarment la pureté; vous allez discuter des affaires délicates avec des gens emportés, qui mettront votre patience à bout; vous devez paraître dans une partie de plaisir où la vertu sera peu respectée; vous avez des occasions faciles de vous enrichir, où la probité est mise à de rudes épreuves, etc.; fuyez, fuyez, s'il est possible; mais si la mêlée est inévitable, armez-vous de toutes pièces, selon le conseil de saint Paul, la pénitence vous en fournira de la plus forte trempe. Si vous êtes malheureusement en état de péché, vous voilà à demi vaincu; cet état lui-même vous désarme. Que le passage est facile d'un péché à l'autre! que la chaîne est forte d'une passion à l'autre! que la privation d'une grâce actuelle touche de près à la perte de la grâce sanctifiante! Courez au sacrement, rompez ces liens d'iniquité, et dégagez vos mains pour être en état de combattre.

On demande si ceux qui n'ont que des péchés véniels sont tenus à se confesser, puisque ces péchés ne sont pas une matière nécessaire d'absolution : question inutile dans la pratique; ceux qui sont dans cet état sont trop pieux pour s'éloigner des sacrements, ils les fréquentent plus que les autres. Mais puisque l'Eglise ordonne sans distinction la confession à tout le monde, *omnis utriusque sexus*, que ces péchés sont une matière de sacrement, je ne doute pas que ce ne soit un objet de la loi. Qui sait avec certitude qu'il n'a que des péchés véniels? qui osera, sur ce prétexte, courir le risque de la transgression? cette confession n'est-elle pas même le moyen le plus efficace de ne pas tomber dans le péché mortel? Quel scandale d'abandonner les sacrements! qui peut deviner, qui est obligé de croire cette raison secrète, à la faveur de laquelle, si elle était admise, les plus grands pécheurs pourraient se dispenser de la confession? Du moins ne seraient-ils pas dispensés de la communion, puisque leur état même les y invite. Eh! quel intérêt a-t-on à s'épargner la confession quand on fait la communion?

Le dernier péril qui oblige, c'est de n'avoir de longtemps le moyen de se confesser. Aller dans un un pays où il n'y a point de prêtre, s'embarquer pour une longue navigation sans aumônier, etc.; indépendamment du danger de mort, on doit par précaution se confesser même avant le temps, comme un voyageur, qui prévoit qu'il ne trouvera point de messe sur sa route, doit l'entendre avant de partir. Ne fait-on pas ses provisions pour nourrir le corps quand on va dans un pays désert? les précautions pour l'âme sont-elles moins nécessaires quand on doit être dépourvu de secours spirituels?

Des réflexions si justes ont fait croire à saint Bonaventure et à plusieurs théologiens, que, sans attendre le danger pressant d'une mort prochaine, le seul danger de la vie que l'on court sans cesse était une raison suffisante pour obliger de faire un acte de contrition et de s'aller confesser d'abord après avoir commis un péché mortel sous peine de commettre un nouveau péché par ce délai. Résister à la grâce et aux remords qui invitent à la pénitence, avoir la témérité de vivre dans la disgrâce de Dieu, de s'exposer à tomber dans l'enfer par une mort subite, qui peut à chaque instant nous surprendre, ne pas profiter d'un temps précieux qui échappe continuellement, et qu'on mérite de perdre; risquer de ne jamais se convertir, puisqu'on n'est maître ni du temps ni de la grâce, et que la persévérance dans le péché rend la conversion tous les jours plus difficile; tout cela porte un caractère si odieux et si marqué d'ingratitude, de malice, de révolte, d'obstination, que ce grand saint n'a pas cru devoir lui lancer trop d'anathèmes, et il faut convenir que cette opinion, certainement la plus sûre, est aussi très-vraisemblable. Ce n'est pourtant pas le sentiment commun; les théologiens croient, avec saint Thomas, que le précepte de la confession laisse une étendue morale de liberté, et n'oblige d'une manière si précise que dans un danger pressant; mais ils conviennent tous unanimement qu'on ne doit pas différer longtemps.

En effet dans quel abîme de malheurs ne précipite pas le délai de la pénitence! que de forces n'acquièrent pas contre nous, dans l'état de péché, et le démon, qui toujours avance ses conquêtes; et la passion, qui toujours augmente son ascendant; et l'habitude, qui toujours pousse ses racines; et le scandale, qui toujours répand son poison; et la colère de Dieu, qui par l'obstination du pécheur toujours s'allume davantage! Que de pertes pour l'âme, et de bonnes œuvres qu'on pourrait faire et qu'on ne fait pas, et de celles même qu'on fait et qui sont sans mérite;

et de grâces qu'on pourrait obtenir et qu'on n'obtient pas, et de celles même qu'on obtient et qu'on laisse inutiles; et de sacrements qu'on pourrait recevoir et dont on se prive, et de ceux qu'on reçoit et qui sont des sacriléges! Quels risques on court, et du temps, que peut-être on n'aura pas; et de la conversion, qui sera plus difficile ; et d'une maladie, qui en ôtera les moyens; et de la bonté de Dieu, qui menace de ne pas la laisser trouver! Tout cela réuni forme une démonstration de la nécessité d'une prompte pénitence : nécessité qui augmente à mesure qu'on a plus longtemps différé, que les péchés sont plus multipliés et plus énormes, qu'on avance plus en âge et qu'on sent la difficulté devenir plus grande. De sorte que ceux qui s'en éloignent le plus sont précisément ceux qui devraient le plus tôt s'en approcher. Indépendamment des tentations imprévues, qui doivent réveiller la vigilance et les alarmes, le péché qui règne dans l'âme est lui seul une tentation continuelle. Il agit imperceptiblement et s'incorpore avec vous; c'est un poison qui fermente dans vos veines, un feu qui se répand dans votre maison et dévore tout; c'est une maladie qui empire, deviendra incurable et vous conduira à la mort. Le péché, en croupissant, s'attache à l'âme et l'infecte; l'âme s'attache au péché, s'y naturalise et n'en revient plus. Le torrent des passions coule toujours, et inonde tout si on ne l'arrête. Cet homme en colère s'aigrit, s'irrite, devient irréconciliable; il se fût apaisé dans le moment. Ce voluptueux s'entretient, se plonge, se nourrit, s'enivre dans la volupté. Cet ambitieux, cet avare poursuivent leurs projets sans relâche; leurs succès mêmes les rendent insatiables. Le démon, maître du cœur, y exerce sa tyrannie et aggrave le joug. Le plus fort lui résiste à peine : que fera le faible, déjà mortellement blessé? La liaison des péchés est étonnante. Celui qui en est esclave en doit tout craindre. Il n'est point de plus grand danger de pécher que le péché même commis qui persévère : c'est un ennemi domestique d'intelligence avec tous les autres ennemis, qui vous trahira et livrera la place dont il est maître. On est surpris de tant de nouvelles chutes : en voilà la source. Le péché, régnant dans l'âme, engourdit, il affaiblit, il repousse la grâce; il ouvre les avenues, il désarme et laisse sans défense, à la merci de tout. Priez, faites de bonnes œuvres pour attirer le secours du ciel; mais levez-en l'obstacle : le péché rendrait tout inutile. La nécessité d'une prompte pénitence est-elle douteuse?

La nécessité absolue et le dessein de la faire tôt ou tard en exige même la promptitude. La promptitude rendrait tout certain et facile. Le délai, la rareté des confessions en augmentent les difficultés et les doutes, les rendent très-suspectes et presque impossibles. Ce qu'on fait souvent devient familier; ce qui n'arrive que rarement est toujours nouveau et se fait mal. J'avoue que quelquefois l'habitude dégénère en routine, fait passer de la facilité à la négligence, et perdre le fruit des sacrements. Cet inconvénient est moins dangereux que l'excès contraire, qui mène de la négligence à l'éloignement et à l'abandon, et il est bien plus rare. Pour un qui se confesse par routine il en est cent qui ne se confessent pas. Dans l'usage ordinaire il n'est pas à craindre. La matière des confessions fréquentes est légère; on y risque peu le mortel : les personnes timorées sont moins négligentes qu'on ne pense et qu'elles-mêmes ne le croient. Elles sont, à la vérité, moins vivement frappées : l'accoutumance émousse tout. On caresse moins un ami, un enfant avec qui l'on vit que quand il se présente après une longue absence : l'en aime-t-on moins? L'indifférence et la familiarité produisent aussi peu d'émotion dans le cœur, mais le principe et les effets en sont différents. Au reste, un confesseur éclairé démêle toutes ces nuances, ranime le zèle par une abstention convenable, et ne hasarde pas l'absolution quand il a lieu de craindre que la tiédeur n'en empêche le fruit. Mais la démarche de la confession est toujours une bonne œuvre et une occasion de bonnes œuvres.

La fréquentation facilite toutes les parties de la confession. L'examen : quel labyrinthe! et comment en sortir quand il faut revenir sur une année entière, à plus forte raison sur plusieurs années, pour examiner les pensées, les paroles, les actions, les omissions qui peuvent avoir rendu coupable? Quel risque d'oublier quelque chose d'essentiel! Cet oubli, quoique involontaire, n'a-t-on pas à se le reprocher lorsque la longueur du temps le rend inévitable? et n'est-ce pas une obligation de ne pas différer la confession que la juste crainte d'un oubli qui la rendrait imparfaite, et qui, ayant été prévu, serait criminel? C'est un conseil très-sage d'écrire alors sa confession pour la faire plus exactement. La douleur n'est pas moins difficile quand on diffère à l'exciter : on s'endurcit au crime, et comment le détester? on s'endurcit à la grâce, et comment y correspondre? Plus le péché est multiplié et enraciné, plus il en coûte de l'arracher : comment se résoudre à quitter l'occasion, à se séparer des objets, à changer son cœur, à se tourner vers Dieu? La pénitence qu'on diffère de pratiquer n'offre plus qu'une amertume insupportable : comment y accoutumer une chair pétrie de mollesse, engraissée de volupté, qui ne peut souffrir la moindre douleur? On se prépare mille travaux et mille peines, qu'un prompt retour aurait épargnés.

Enfin on tire d'une fréquente confession les fruits infinis d'une direction éclairée et suivie. Fermons l'oreille au langage séducteur de ceux qui, par une crainte mal fondée des abus ou par une prétendue force d'esprit qui croit pouvoir s'en passer, nous rendrait suspecte cette sainte pratique, et aux sifflements du serpent, qui, par un injuste dégoût et un mépris si irréligieux d'un secours si utile, ne cherche qu'à assurer no-

tre perte. L'ouverture assidue de notre conscience nous ménage un ami zélé qui veille sur nos actions et nous reprend de nos fautes, un médecin affectionné, qui, fouillant dans la conscience bien mieux qu'il ne fouille dans le corps, remédie aux moindres infirmités, dont son assiduité nous fait connaître les premiers symptômes. Quel ascendant, quelle autorité, quelle insinuation, quelle facilité à corriger et à perfectionner ne donne pas la confiance soutenue et la connaissance détaillée de tous ses besoins! quelle bénédiction n'attire pas du ciel cet exercice d'humilité, de religion, d'obéissance! quelles lumières dans le conseil, quelle force dans les tentations, quel appui dans la faiblesse, quelle consolation dans le trouble, quelle consolante assurance sur la validité des confessions passées, quel heureux garant pour les confessions à venir! La légèreté, le petit nombre des fautes commises, les vertus pratiquées depuis la dernière confession, ne permettent pas de douter de la vérité d'une conversion qu'une vie nouvelle démontre, et de la présence d'une grâce dont les heureux effets attestent la profusion; au lieu qu'une vie chargée de crimes depuis une confession dont l'éloignement fait presque perdre le souvenir, rend bien douteuse une pénitence si mal soutenue, des résolutions sitôt démenties, un sacrement si souvent profané. L'avenir ne sera ni moins favorable à l'un, ni moins funeste à l'autre. L'examen de conscience, borné à un petit espace, est aussi facile que celui qui renferme un long temps est malaisé; un coup d'œil suffit à un petit nombre d'objets, rien ne lui échappe; les regards les plus attentifs s'égarent dans la multitude et ne peuvent fournir une longue carrière. Il est rare que les confessions fréquentes manquent d'intégrité, et très-ordinaire que les confessions rares ne soient défectueuses. La contrition ne court pas moins de risque dans le retardement: les bons sentiments se ralentissent, les péchés s'accumulent, les habitudes se fortifient; il faut les plus grands efforts pour exciter la douleur. C'est un feu éteint qu'il faut allumer; mais il est aisé à ranimer lorsque des fautes légères et en petit nombre n'ont fait que le ralentir et le couvrir de cendres. Le moindre souffle lui rend la vivacité.

Que de vertus à pratiquer, quel trésor de mérites à acquérir dans cette multitude de confessions bien faites! C'est un des exercices de piété le plus fécond en bonnes œuvres. Humilité profonde, humiliation profonde qui anéantit aux yeux de Dieu, aux yeux du prêtre, à ses propres yeux, par la vue et la déclaration de ce qui est le plus capable de confondre. Confiance inébranlable en Dieu, malgré ce qui doit le plus l'irriter, et faire priver de la grâce, par l'abus qu'on en a fait, par les péchés qui en rendent indigne, par les habitudes qui y mettent obstacle, et qui ouvrent l'enfer sous nos pieds. Foi vive sur tous les mystères de la religion que le sacrement suppose: pouvoirs de l'Eglise, miséricorde divine, mérites de Jésus-Christ, nature du péché, fins dernières, éternité, la pénitence embrasse tout. Obéissance parfaite aux lois les plus rigoureuses d'un Dieu, aux préceptes les plus sévères des hommes, au détail le plus embarrassant, mais obéissance volontaire, puisque l'autorité, qui impose le joug, laisse la plus entière liberté de s'en dispenser. Amour tendre pour Dieu, horreur extrême du péché qui lui déplaît, ferme propos de n'en plus commettre, changement entier du cœur, qui renonce à tout ce qu'il a de plus cher: pensée exacte qui répare tout le tort fait à Dieu et au prochain, force invincible qui surmonte tous les obstacles. Croirait-on que l'Ecriture appelle confession la pratique de toutes les vertus? confession de foi, de louange, d'humilité, d'action de grâces, parce que toutes les vertus sont une confession des grandeurs de Dieu. La foi confesse la vérité, l'amour, la beauté, la confiance, la miséricorde, la crainte, la justice, l'humilité, la grandeur: *Confitemini Domino quoniam bonus.* (I *Paral.*, XVI, 34.) Les êtres même insensibles confessent à leur manière les perfections divines, en les peignant et mettant au jour les merveilles de ce bras tout-puissant qui les a formés: *Confitebuntur cœli mirabilia tua.* (*Psal.* LXXXVIII, 6.) Les cantiques des anges et des saints dans le ciel sont une sorte de confession des bienfaits de Dieu et de leur reconnaissance, de la force de sa grâce et de leur faiblesse, de leur bassesse et de sa grandeur. Joignons-nous à eux, comme le Prophète, et confessons de tout notre cœur au milieu des justes que toute gloire, toute bénédiction lui sont dues: *Confitebor tibi, Domine, in toto corde meo in concilio justorum et congregatione.* (*Psal.* CX, 1.) Nous trouverons dans nos péchés mêmes, dans nos malheurs, dans nos faiblesses, dans notre mort, une matière inépuisable de louanges et une source intarissable de bonheur. Ainsi soit-il.

DISCOURS II.

SUR L'EXAMEN DE CONSCIENCE.

Ego autem exercitabar et scopebam spiritum meum. (*Psal.* LXXVI, 7.)

Pour moi je m'exerçais à examiner ma conscience.

Est-ce donc là l'occupation d'un grand prince, à qui des guerres continuelles et les affaires épineuses d'un vaste royaume laissent à peine un moment de loisir? Oui, jusque sur le trône, jusqu'au milieu des armées, David savait trouver le temps de rentrer en lui-même, et de sonder tous les replis de son cœur: *Scopebam spiritum meum.* (*Psal.* LXXVI, 7.) Expression singulière que le Saint-Esprit lui met à la bouche, image prise des emplois des domestiques: Je balayais mon esprit, dit-il; attentif à me purifier, j'y ramassais, j'en éloignais les moindres ordures, j'en ôtais jusqu'à la poussière, je rappelais en détail toutes les années de ma vie dans l'amertume de mon cœur, j'y employais une partie de la nuit: *Meditatus sum nocte cum corde meo.* (*Ibid.*)

Il est vrai que le texte hébreu, selon la remarque des interprètes, peut avoir divers sens ; il peut signifier, *bêcher sarcler la terre*, pour en arracher les mauvaises herbes, comme les jardiniers ; *la creuser profondément*, comme les mineurs, pour déterrer les métaux et les trésors; *la gratter*, comme les oiseaux, pour découvrir quelque grain de blé ; ou bien *vaner, purger le froment* pour le séparer de la paille ; ou *limer le fer et le bois* pour le polir, en ôtant les moindres parcelles. Toutes ces figures, et bien d'autres, reviennent au même. Il faut bêcher, sarcler, creuser profondément la terre de son cœur, pour y découvrir le bien ou le mal ; vaner, purger, limer ses œuvres, pour les purifier et perfectionner. Ce sont des images de la discussion exacte de notre conscience : l'explication que nous donnons, sans exclure les autres, est la plus commune ; elle nous instruit parfaitement de la conduite que tenait le Prophète, et de celle que nous devons tenir.

Il semble que le Seigneur emprunte cette idée, lorsque, parlant de la pureté d'une âme convertie et du démon impur qui y rentre par la rechute, il dit que le démon la trouve purifiée de toutes les balayures, *scopis mundatum*. (*Matth.*, XII, 44.) Parabole familière dans sa simplicité, mille fois plus utile à l'instruction des fidèles qu'une dédaigneuse délicatesse. Elle représente au naturel ce que les larmes de la contrition, les balayures de l'examen, le travail de la confession opèrent dans une âme. Il me semble voir cette femme de l'Evangile, qui, ayant perdu une pièce d'argent, remue tous les meubles, balaye partout afin de la trouver : *Evertit domum donec inveniat*. (*Luc.*, XV, 8.) Cherchez de même la pierre précieuse de la grâce, cette dragme inestimable que le péché vous a ravie. Remuez, fouillez, balayez partout, portez de toutes parts dans votre conscience les lumières pénétrantes de l'examen.

C'est cette pratique de piété, si bien marquée dans l'Ecriture, si recommandée par tous les pères de la vie spirituelle, et même par tous les philosophes de l'antiquité, si fidèlement observée par toutes les personnes pieuses, qui ne s'en croient pas dispensées dans le temps des maladies, quoiqu'on le soit des prières de la plus étroite obligation ; c'est cette pratique si aisée que tout le monde en est capable et s'en sert dans toutes les affaires ; c'est cette pratique dont je vais faire sentir, 1° la nécessité; 2° la facilité dans les deux parties de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La connaissance de soi-même est de toutes les connaissances la plus nécessaire à l'homme, et c'est l'examen de conscience qui peut seul nous l'acquérir. Le défaut de cette discussion de nos œuvres est la principale source de nos malheurs, et la fidélité à la mettre en pratique est un des plus efficaces moyens de salut. Les fautes s'accumulent, les passions se multiplient, on souille presque toutes les actions ; il en est peu dont on ne ternisse la beauté, et ne perde le mérite dont peut-être on ne fasse un péché : et personne n'y pense. Les piéges sont de toutes parts tendus, et les occasions de se perdre sans nombre : qui est assez heureux pour y échapper? Les moyens de salut ne sont pas moins abondants, et les gâces prodigues : qui est assez vigilant pour en profiter? et personne n'y pense. Cependant le temps s'écoule, les jours, les semaines, les années se passent, la mort vient à grands pas ; il nous faudra paraître devant Dieu, et lui rendre compte de la vie ; on n'en sait ni le jour ni l'heure, et personne n'y pense. La terre est dans la dernière désolation : *Desolatio desolata est terra, quia nemo est qui recogitet corde*. (*Jerem.*, XII, 11.) Y pense-t-on mieux à la mort? Hélas! en a-t-on le temps ni la liberté! et la maladie, qui rend incapable de toutes les autres affaires, permet-elle de s'occuper de celle-ci? s'en occupe-t-on même à la veille d'une confession où la nécessité est indispensable et l'omission criminelle? Quelque moment d'une vue superficielle paraît suffisant, on cherche moins à se connaître qu'à se calmer sur un sacrement dont la conscience alarmée fait craindre la profanation, et c'est cette négligence même qui la rend plus certaine.

Evitez le mal, et faites le bien : voilà tout l'homme. N'attendez aucun succès, ni dans l'un ni dans l'autre de ces devoirs, sans le secours d'une exacte discussion de vous-même. 1° Il faut en connaître les règles : qui peut en donner de plus utiles leçons? 2° on doit en faire les préparatifs : qui peut en jeter de plus solides fondements? 3° on est obligé d'avancer toujours dans la route : quel guide plus fidèle? 4° on désire d'en goûter les fruits : qui peut mieux en cueillir la moisson ? 5° il faut guérir les maux de notre âme : quel plus sûr moyen d'en découvrir les remèdes? 6° enfin quel plus habile maître peut ménager la persévérance et la consommation ? L'idée, l'ébauche, les progrès, les fruits, la perfection du grand ouvrage de votre salut, vous le devrez à l'examen de conscience : c'est de ses mains, pour ainsi dire, que vous tiendrez la couronne.

1° Il faut connaître le bien pour le faire, le mal pour l'éviter : science difficile ; que d'étude et de discussion elle exige! Toutes les sciences, tous les arts en demandent beaucoup : on est longtemps disciple avant de devenir maître, et l'emploi du maître et du disciple roule également sur l'application à leurs fonctions, l'un pour se mettre à portée de la main novice qu'il forme, l'autre pour les apprendre et les exercer ; l'un et l'autre pour s'en bien acquitter, car le plus grand maître, encore apprenti, doit aller à l'école de l'étude, et creuser dans une mine profonde, que jamais il n'épuisera. La science des mœurs exige plus de détail que les autres ; la pratique ne consiste que dans le détail : détail des lois qui en font la règle, détail des actions qui en sont l'objet, détail d'application des règles aux œuvres qui en

sont la fin. Quel examen pour bien connaître le commandement et ses diverses branches, les actions et leurs diverses faces! Etudiez donc la loi avec le Prophète, étudiez-vous vous-même pour la bien observer : *Scrutabor legem tuam, ut custodiam illam.* (*Psal.* CXVIII, 102.)

Science d'autant plus difficile, examen d'autant nécessaire, qu'il est plus aisé et plus dangereux de s'y méprendre. Que de nuages élèvent les erreurs, les exemples, les préjugés, les passions, l'ignorance! que de bandeaux mettent sur nos yeux les faiblesses, les intérêts, les penchants! tout se réunit, tout se ligue pour nous tromper; tout déguise le mal, et en ôte la crainte; tout l'excuse, et en diminue l'horreur; tout l'efface, et en éteint les remords; tout au contraire déguise le bien, et en ôte le goût; tout le défigure, et en diminue l'estime; tout le fait oublier, et en éteint le zèle : *Dicentes bonum malum, et malum bonum.* (*Isa.*, V, 20.) Que nous sommes suspects dans notre cause! la peine ou le plaisir suffit pour faire pencher la balance dans la main la plus ferme. Que nous sommes aveugles sur nous-mêmes! c'est toujours un point de vue favorable que nous présente l'amour-propre, peintre infidèle, mais trop ingénieux à couvrir ses mensonges, qui farde les défauts, grossit les bonnes qualités, et travestit à son avantage les vices en vertus, et les vertus en vices.

L'étude des hommes est l'occupation ordinaire du politique, de l'homme prudent, du mondain même, par des motifs bien différents; la prudence, pour conduire les affaires; la politique, pour gouverner les Etats; le monde, pour plaire, satisfaire les passions, se ménager ses suffrages. Mais cette étude est-elle aisée? tous les jours l'œil le plus perçant prend le change; le courtisan le plus délié, le négociateur le plus habile s'égare dans ce labyrinthe. La profondeur et la malignité du cœur humain forment un abîme impénétrable. Quelle variété dans les caractères! quel jeu de passions! que de nuances de sentiments! quelle complication d'intérêts et de vues! quels combats de vices et de vertus, de bonnes qualités et de défauts! Les plus grands maîtres de la morale, anciens et modernes, dans des volumes innombrables, en ont-ils saisi tous les traits et épuisé les tableaux? Les eussent-ils saisis dans la spéculation, quel vaste champ ne reste-t-il pas à parcourir encore dans la pratique, pour dévoiler les cœurs et bien connaître les hommes! ils échappent à chaque instant à ceux qui croient les mieux pénétrer : *Pravum est cor hominis et inscrutabile.* (*Jerem.*, XVII, 9.)

Nous sommes encore plus impénétrables à nous-mêmes. Trop près de nous pour nous voir dans le vrai point de vue, nous ne nous entrevoyons que confusément; trop familiers avec nous-mêmes pour être frappés de rien, nous ne nous apercevons que superficiellement; trop intéressés pour ne pas trouver mille faux jours propres à excuser nos fautes, trop indulgents pour ne pas nous pardonner même les plus certaines, nous ne nous apprécions qu'avec partialité et toujours à notre avantage; trop dissipés pour ne pas nous perdre à tout moment de vue, nous ne savons rien approfondir; trop ennuyés et lassés de nous-mêmes pour en avouer le spectacle, nous ne pouvons le soutenir; trop alarmés des découvertes que nos réflexions pourraient faire, nous nous armons contre les remords et la correction; trop appesantis par le péché, pour en avoir la force et l'envie, nous fuyons les commencements de conversion. Point de région où l'homme soit plus étranger que son propre cœur : région inculte et sauvage, où il ne trouve que des ronces qu'il ne veut pas arracher, des monstres qu'il se plaît à caresser, des détours où il aime à s'égarer.

Dieu seul connaît parfaitement le cœur de l'homme; seul il en a la clef, seul il en sonde les secrets replis. Il voit la naissance et la suite de nos pensées, la direction et la pente de nos inclinations, le progrès et la source de nos vices; il compte les moindres atomes qui voltigent dans l'immense espace de nos désirs, de nos projets, de nos espérances. L'homme sans doute ne parviendra jamais à cette parfaite connaissance de lui-même, il n'en aura même jamais aucune, s'il ne creuse bien avant dans son fond avec le flambeau de l'examen. Mais aussi, à la faveur de ses recherches, il peut avec la grâce de Dieu espérer de faire pour ainsi dire connaissance avec soi-même, et démêler ses défauts essentiels, pour y apporter du remède. Le reste des ténèbres qu'il ne pourra dissiper, ne lui seront pas imputées, quand il aura fait ce qu'il peut pour les pénétrer : la négligence épaissirait et rendrait inexcusable la sombre nuit où il demeurerait enseveli. Pour rendre nos cœurs et nos œuvres agréables à Dieu, préparons-les comme des parfums. Réduisez ces parfums en poussière, disait le Seigneur à Moïse, et alors vous les offrirez sur mon autel. Il faut aussi, disait saint Grégoire, diviser, briser, réduire tout en poussière, pour se voir dans le plus grand détail, sous toutes les faces, faire le discernement du bon et du mauvais, perfectionner l'un, corriger l'autre. Ainsi les maîtres de l'art préparent-ils les remèdes; ils les pilent, divisent, tamisent, font passer par le feu, pour épurer davantage : *Cumque in minimum pulverem contuderis offeres mihi.*

2° Voulez-vous jeter les fondements solides du grand édifice de la vertu, il faut creuser jusqu'à la pierre ferme. Mais à qui l'étude, la discussion du détail est-elle plus nécessaire qu'au sage architecte qui l'entreprend? Qu'il examine et choisisse bien le terrain, et le sonde; qu'il forme le plan, combine les proportions, distribue les pièces, ramasse les matériaux, suive les ouvriers, calcule soigneusement la dépense, son intérêt, de concert avec l'Evangile, lui en impose la nécessité : *Prius sedens computat sumptus.* (*Luc.*, XIV, 28.) Sans quoi il s'expose au ridicule d'un ouvrage manqué, auquel il n'a pu

mettre le comble. L'édifice de la perfection ne demande pas moins de précaution et de détail ; il en exige encore davantage, tout s'oppose à sa construction, les vents soufflent, les rivières se débordent, la pluie tombe en abondance, les démons se liguent pour le traverser; il est infiniment plus important de le finir, plus dangereux de le manquer, l'éternité en dépend : *Hic homo cœpit ædificare, et non potuit consummare.* (*Luc.*, XIV, 30.) Pour jeter ces fondements solides, il est nécessaire de bien connaître sa vocation et son attrait. Dieu prépare la voie à chacun des hommes, lui destine un état et des grâces. Hors de cet arrangement de providence le salut court les plus grands risques : indigne des grâces qu'il refuse, incapable d'un état auquel il n'est pas appelé, abandonné de Dieu, dont il n'a pas voulu suivre la voix, l'homme court à grands pas à la réprobation. Dans l'état même où il est appelé , les divers genres de vertus et de travaux auxquels le Saint-Esprit l'invite et les circonstances l'engagent, forment une seconde vocation : le salut n'y est guère moins attaché. L'enchaînement des tentations et des secours, des devoirs et des œuvres, est un torrent qui l'entraîne au terme heureux ou malheureux, selon qu'il est attentif à écouter et fidèle à remplir les volontés de son Dieu.

La variété en est infinie. Que d'états et de professions dans le monde! que de routes diverses dans la piété! Les traits du visage ne sont pas plus différents que les esprits. Tout est relatif à une infinité d'objets; les caractères, les penchants, l'éducation, la société, les études, les affaires, tout influe dans leur conduite et leurs sentiments. Les forces du corps, les maladies, les circonstances des temps et des lieux, transportent les hommes comme dans des mondes nouveaux. La vie des héros, celle même des scélérats et des hommes ordinaires, peut faire dire de chacun, comme l'Ecriture le dit des saints, il n'a point eu son pareil : *Non est inventus similis illi.* (*Gen.*, II, 20.) Pour se faire jour à travers ce chaos, il faut consulter les goûts et les inclinations, apprécier les talents et les obstacles, l'ignorance et les lumières, les bonnes et les mauvaises qualités, surtout consulter Dieu, écouter sa voix, répondre à ses grâces. Quel examen! en est-il de plus profond? peut-il en être de plus indispensable? *Audi, filia, et vide, et inclina aurem tuam.* (*Prov.*, XXII, 17.) Voilà la difficile et laborieuse étude des directeurs des âmes, approfondir tant de misères, démêler tant de voies, peser, mesurer, calculer tant de rapports, de devoirs, d'inconvénients, de besoins ; c'est un art supérieur, un art unique, qui demande l'homme le plus attentif, le plus pénétrant, le plus consommé; c'est l'art des arts : *Ars artium regimen animarum.* Voilà la sentinelle qui veille, le pasteur qui conduit, le père qui élève, le maître qui enseigne, l'homme de Dieu, l'homme du peuple, qui se fait tout à tous, pour les gagner tous.

Mais ne sont-ce que les directeurs des âmes qui doivent se charger de tout ce travail, et n'est-ce pas sur le pénitent qui veut être dirigé que doivent tomber les premiers et les plus grands frais? C'est à lui à fournir les avances, à faire la découverte et à diriger nos pas. Nous ne pouvons le connaître que d'après lui et juger de son état que sur le portrait qu'il nous trace de lui-même. Nous devons sans doute le dessiller quand il s'aveugle, le redresser quand il s'égare, le soutenir quand il chancelle, le décider quand il hésite, le consoler quand il s'afflige, l'animer quand il se relâche; mais c'est à lui à nous frayer la route, à porter le flambeau devant nous. Notre examen ne doit être que la discussion du sien, ses jugements doivent être la matière de nos arrêts, et notre tribunal ne doit que réformer le sien; son premier directeur, son premier juge, c'est lui-même, semblable au mineur qui fouille bien avant dans les entrailles de la terre pour arracher le métal qui doit être exposé au creuset de nos regards, pour le séparer de toute matière étrangère. Vous reposer absolument sur notre pénétration et notre zèle; c'est moins confiance et respect, que paresse et négligence; c'est un danger évident, une espèce de nécessité morale d'être mal dirigé.

3° Vous êtes couvert de blessures ; ne devez-vous pas en sonder la profondeur pour y mettre l'appareil? vous êtes accablé d'infirmités ; négligerez-vous d'en chercher la source et d'en suivre les progrès? Le malade qui désire la guérison, le médecin qui veut la procurer, regarde, s'informe, tâtonne, consulte, ne laisse échapper aucun des symptômes du mal, demande, choisit, prépare les remèdes et saisit avec empressement le moment favorable pour les appliquer. Les maux de notre âme, infiniment plus dangereux, puisqu'ils mènent à la mort éternelle, ne sont ni moins diversifiés ni moins compliqués, ni moins difficiles à connaître et à guérir que ceux du corps, il n'y a pas moins à démêler des moments critiques ou favorables. Le choix des remèdes spirituels ne demande pas moins d'application et d'étude : le salut est-il moins cher que la santé? quelle cruauté, quelle folie, de se refuser à soi-même le soin qu'il demande! Le péché est une dette, une tache, une offense : que de raisons d'examiner, pour calculer ces dettes, effacer ces taches, réparer ces offenses! Un débiteur exact se rend compte de tout. Une beauté mondaine oublie-t-elle son miroir pour découvrir toutes les taches de son visage? un sujet disgracié n'examine-t-il pas avec le plus grand soin ses paroles et ses démarches, pour connaître ce qui a offensé son prince et ce qui pourrait ménager sa grâce? Vous le rendrez un jour ce compte avec la plus rigoureuse exactitude. Combien devez-vous en discuter les articles pour y mettre ordre! Vous avez encouru la disgrâce de votre Dieu : que ne devez-vous pas faire pour en connaître la cause et rentrer en grâce? Vous lui avez déplu : consultez

le miroir fidèle de l'examen pour découvrir et ôter les taches de votre âme et l'orner de toutes les vertus. Ferez-vous moins pour Dieu que vous ne faites pour le monde? N'imitez pas l'insensé dont parle saint Jacques qui, après un coup d'œil rapide sur lui-même, se perd de vue, s'oublie et s'en va : ***Consideravit se et abiit, et statim oblitus est qualis fuerit.*** (*Jac.*, I, 24.) Voilà les leçons que vous donne l'examen de Dieu même au jour du jugement. Vous devez comparaître à trois tribunaux qui vous imposent la même loi, le tribunal de la conscience, celui des prêtres et celui de Dieu, ou plutôt le même tribunal. L'examen est une première confession faite à Dieu dans la conscience, la confession sacramentelle n'en est que la répétition, un examen fait au prêtre. Il faut se confesser comme on s'examine avec la même droiture. L'un et l'autre sont un jugement anticipé de celui de Dieu : faisons-les comme Dieu les fera. Présentons-nous à nous-mêmes et à son ministre comme il nous présentera aux yeux de l'univers : l'un décidera de l'autre. L'indulgence ou la sévérité que vous aurez eue pour vous-même, réglera celle du souverain Juge au dernier jour.

Vous êtes aux pieds du ministre votre accusateur et votre témoin, et quoique sa pénétration déconcerte quelquefois vos artifices, et excite votre négligence, cependant c'est ordinairement votre déclaration qui fait tout : l'examen, que vous subissez au tribunal de votre conscience, fournit la matière de ce grand procès. Mais le jugement de Dieu dissipe toutes les ténèbres qui obscurcissent quelquefois ceux des hommes; tout y est développé, détaillé avec la plus exacte précision. Depuis le premier instant où vous avez joui de la raison jusqu'à celui qui fermera vos yeux, pensées, paroles, actions, omissions, rien n'échappe aux regards du souverain Juge; tout est présent à sa sagesse, tout est écrit dans son livre, tout sera pesé à sa balance. Vous vous verrez, on vous verra tel que vous êtes. Ah! commençons dès à présent un jugement libre et méritoire, qui sera le prélude et la règle de l'autre, et dont l'autre sera la réparation ou la récompense : *Quod si nosmetipsos dijudicaremus, non utique judicaremur.* (*I Cor.*, XI, 31.) Mettez-vous aux pieds du Seigneur en criminel; que votre fidélité ouvre à vos yeux ce livre obscur de la conscience, que la justice doit un jour ouvrir. Prenez sa place, ne vous épargnez pas, c'est le moyen d'être épargné. Dieu compte vos pas, il pèse vos œuvres, il sonde vos cœurs, comptez, pesez, sondez sans pitié comme lui. Il fouillera Jérusalem à la lumière de ses lampes, employez leur lumière pour fouiller tous les replis de votre âme; faites retentir la trompette que vos actions mortes dans le péché, ensevelies dans l'oubli et la négligence, ressuscitent et viennent se présenter à votre discernement. Séparez, comme les anges, le bon du mauvais; prononcez une sentence qui mérite d'être confirmée, il guérit ce que la contrition blesse, il pardonne ce que la confession condamne, il efface ce que l'examen écrit, il remet ce que la satisfaction acquitte; il révèle au contraire ce que l'orgueil cache, il découvre ce que la négligence oublie, il reproche ce que l'ignorance pardonne; son jugement répare les erreurs, les omissions, la partialité des nôtres ou couronne leur équité : ***Quando homo detegit, Deus tegit; quando homo celat, Deus revelat.***

4° Vous êtes entré dans la carrière de la vertu, l'examen est un guide qui dirigera, qui affermira vos pas et vous fera rapidement avancer. La vie chrétienne est un voyage long, difficile, périlleux; quel détail n'exige-t-elle pas? Un voyageur prudent forme tout le plan de sa route, surtout dans une longue navigation, où les dangers sont bien plus nombreux et plus redoutables; on pointe sa carte, on écoute les vents, on mesure la route, on observe les astres, on consulte la boussole, on se prépare au calme et à la tempête, on fait des provisions pour tous les accidents qui peuvent survenir. Prendriez-vous moins de mesures dans la route qui conduit à l'éternité? dans quel détail ne doit-on pas entrer pour ne pas se méprendre dans le choix, s'égarer dans la route, donner dans quelque piége, manquer de provisions? La conduite de l'homme est communément peinte dans l'Ecriture par l'idée de voie et de voyage. Examinez vos voies, Dieu est la voie, la vérité et la vie : combien faut-il veiller sur soi-même pour connaître cette vérité, marcher dans cette voie, obtenir cette vie! *Veillez et priez.* (*Matth.*, XXVI, 41.) La voie qui conduit au ciel est étroite et difficile, il faut y être bien attentif; la voie large, qui mène en enfer, ne demande au contraire que la dissipation et l'oubli de soi-même. *Préparez les voies au Seigneur*, disait le plus grand des hommes, *redressez ce qui est tortueux, adoucissez ce qui est raboteux, comblez les vallées, aplanissez les montagnes.* (*Marc.*, I, 3.) Y réussira-t-on sans les parcourir et les examiner? Faute de cette attention, vous êtes comme le grand chemin, où la semence de la parole est enlevée par les oiseaux ou foulée aux pieds des passants.

Vous avez, Seigneur, compté tous mes pas, disait Job; combien dois-je y être attentif, pour n'en pas faire hors de la route, broncher à quelque pierre, me salir dans quelque bourbier, être déchiré par les ronces! *Dinumerasti gressus meos.* (*Job*, XIV, 16.) Que vos paupières soit donc ouvertes sur vos pas, disait le Sage, que vos regards les précèdent et dirigent le chemin, si vous voulez marcher d'un pied sûr et ferme : *Palpebræ tuæ præcedant gressus tuos.* (*Prov.*, IV, 25.) Le prophète Aggée va plus loin : Ce n'est pas assez d'y jeter vos regards, de tâtonner avec vos mains, de porter un bâton qui vous soutienne, mettez votre cœur sur vos voies; tant vous devez veiller et agir avec application, avec zèle, avec constance : *Ponite corda vestra super vias vestras.* (*Agg.*, I, 5, 7.) Moyen infaillible de sanctification.

preuve indubitable de fidélité. J'ai pensé sans cesse à mes voies, et j'ai tourné toutes mes démarches vers votre sainte loi : heureux fruit de mon examen! *Cogitavi vias meas, et converti pedes meos.* (*Psal.* CXVIII, 59.) Tel fut le voyage des Israélites dans le désert. Dieu lui-même daigne entrer pour eux dans le détail de leur route et leur enseigner combien on doit s'en occuper. Après leur avoir fait calculer leur nombre et prendre des provisions, il ne se contente pas de leur dire, marchez à droite ou à gauche, il les dirige lui-même par une colonne de feu et de nuée, il règle leur campement, la disposition des tribus, la place du tabernacle, et par des lois très-détaillées le culte public, l'ordre judiciaire, l'état politique, les fonctions du ministère, les ornements, les cérémonies. Rien n'échappe à sa sagesse, il ordonne l'étude la plus sérieuse et l'observation la plus ponctuelle de la loi. L'entrée dans la terre promise n'en dispense personne. Alors plus que jamais serait inexcusable une négligence que la vie du voyageur aurait pu excuser, négligence funeste, qui attire tous les désordres. Le saint roi Josias, l'homme de Dieu Esdras, pour convertir le peuple et réparer ses désordres, ne fait que le rappeler à lui-même par l'examen de son propre cœur : *Scrutemur vias nostras.* (*Thren.*, III, 40.)

5° Ce grand et pénible voyage serait bien inutile s'il n'en devait revenir aucun fruit. Qui peut mieux le préparer et le recueillir que l'examen? Considérez ce jardinier, ce laboureur, comme il choisit et distribue la semence, cultive son terrain, observe les saisons, arrose les fleurs, arrache les mauvaises herbes, coupe les branches inutiles, saisit le point de la maturité. S'il se laisse aller au sommeil, c'est alors que l'homme ennemi vient lui semer l'ivraie : *Cum dormirent homines, venit inimicus homo, et superseminavit zizania.* (*Matth.*, XIII, 25.) Votre âme est ce champ qui demande tous vos soins. Semez, cultivez, arrosez, arrachez les ronces, elles étouffent le bon grain ; ôtez les pierres, il ne pourrait y prendre racine ; fouillez, remuez, engraissez ces entrailles, où se forme la séve et où le grain doit être reçu ; vous ne recueillerez que ce que vous aurez semé et cultivé : *In corde bono et optimo.* (*Luc.*, VIII, 15.) La négligence laisse inculte, rend stérile, arrache la haie qui défend, ouvre l'entrée aux bêtes féroces qui ravagent et détruisent tout : *Destruxisti maceriam et vindemiant omnes.* (*Psal.* LXXIX, 13.) C'est ainsi qu'un bon maître forme ses disciples et gouverne ses domestiques, et que le disciple alors profite des leçons et le domestique accomplit les ordres du maître : obligation mutuelle d'étude pour connaître et mettre en œuvre les talents de l'élève dans la carrière des sciences, et y faire de grands progrès. Quelle attention! quelle assiduité! diriger une main novice, développer la vérité, répandre la lumière, fournir des modèles, expliquer les règles, corriger les fautes; il faut une expérience consommée, une patience inaltérable, une adresse singulière; docile aux avis, attentif aux règles, fidèle aux modèles, exact aux leçons, le jeune homme devra ses succès à sa vigilance et à son travail. L'inférieur, soumis aux ordres du père de famille, les yeux toujours ouverts au moindre signe de sa volonté, les oreilles toujours attentives à ses moindres paroles, en fait sans interruption son étude. Tels devons-nous être à la voix du Seigneur : *Sicut oculi ancillæ in manibus dominæ suæ.* (*Psal.* CXXII, 2.)

Tout cela est parfaitement représenté dans le portrait de la femme forte, dont le Saint-Esprit fait un si grand éloge; il ne renferme que des traits de détail, de vigilance, d'examen, et forme pourtant la plus noble idée d'une femme sans prix. Elle pense à tout, prépare des provisions à l'avance, fait des habits à ses domestiques pour toutes les saisons, à elle-même et à son mari des robes magnifiques, brodées de sa propre main, elle file la laine et le lin, manie la quenouille et le fuseau; elle se lève de grand matin pour veiller à tout, donne à chacun sa tâche de travail et sa portion d'aliments, elle ne néglige pas le commerce, c'est un vaisseau richement chargé qui apporte de loin sa cargaison; elle plante des vignes, fait des acquisitions et des améliorations de ses biens; pour tout dire en deux mots, elle considère les sentiers de sa maison, parcourt les appartements et les offices, examine si tout y est dans l'ordre; elle sait qui entre, qui sort, qui fréquente sa maison, elle n'y souffre rien de dangereux ou de suspect; elle étudie les besoins, les infirmités, les vices, les défauts, les bonnes qualités; elle cultive et répare tout avec sagesse. Ainsi emploie-t-elle utilement tout son temps : *Consideravit semitas domus suæ, et panem otiosa non comedit.* (*Prov.*, XXXI, 27.) Le Saint-Esprit se plaît à multiplier ces images de détail, pour faire sentir la nécessité de l'examen qui s'y livre avec zèle. J'ai passé, disait le Sage, par le champ du paresseux, qui ne prend garde à rien, les ronces, les orties l'ont tout couvert; j'ai considéré ses bâtiments, ils tombent en ruine : *Transivi per agrum*, etc. (*Prov.*, XXIV, 30.) L'homme sage ne borne pas ses soins à façonner, à arroser une fois ses terres, il y travaille sans cesse; la récolte même, qui semble assurer le repos, exige de nouveaux soins; couper, assembler, battre les épis, vaner, cribler, enfermer le grain, telle était l'occupation de Gédéon, lorsque l'ange, de la part de Dieu, le mit à la tête de ses armées : *Cum purgaret frumentum in torculari.* (*Judic.*, VI, 11.) Voilà, dit saint Grégoire, la figure de l'examen de conscience; il nous mérite les visites célestes. Au contraire, la servante d'Isbozeth, chargée de cribler le froment, se laisse aller au sommeil; des assassins entrent dans la maison, égorgent ce prince endormi : négligence qui ouvre la porte au vice et nous donne le coup de la mort : *Ostiaria purgans triticum abdormivit.* (II *Reg.*, IV, 5.)

6° Enfin la persévérance dans le bien

la consommation de notre sanctification, ne demande que plus d'attention et de délicatesse comme le dernier degré de perfection d'un ouvrage exige plus de finesse et de goût. Si vous preniez, disait Jérémie, la peine de discerner d'un œil attentif les effets précieux de ceux de vil prix, si vous mettiez les métaux dans le creuset de l'examen, pour les purifier de tout alliage, vous en tireriez l'or le plus pur; si, comme un habile artiste, vous vouliez analyser votre cœur, quels sucs exquis, quels parfums, quels remèdes ne pourriez-vous pas en extraire? Vous seriez comme la bouche du Seigneur, dont les paroles font connaître et apprécient les choses : *Si separaverit pretiosum a vili, eris quasi os Domini.* (*Jerem.*, XV, 19.) Vous désirez, comme le marchand évangélique, la pierre précieuse, le trésor caché du royaume des cieux; cette heureuse découverte est destinée à vos recherches, elle en sera le fruit; creusez le champ qui le cache, cherchez, fouillez, allez tout vendre pour l'acheter : *Thesauro abscondito in agro, quærenti bonas margaritas.* (*Matth.*, XIII, 45.) Le courtisan qui veut faire fortune n'est occupé que des moyens de plaire, il étudie les désirs, les passions, les caprices, les paroles, les regards, les gestes, les moindres signes de la volonté de son maître; il ne veille pas moins sur ses propres démarches pour ne laisser rien échapper qui déplaise, ou plutôt qui ne flatte. Dieu mérite-t-il moins qu'on soit attentif à sa voix, qu'on évite ce qui l'offense, qu'on pratique ce qui lui plaît? la fortune éternelle est-elle moins digne de nos vœux et de nos travaux? les enfants du siècle seront-ils plus prudents que les enfants de la lumière ne le sont dans les objets les plus importants?

La persévérance est une victoire couronnée, et toute la vie est un combat qui la prépare et la mérite. La victoire n'est pas attachée à la seule bravoure qui attaque, ou à l'intrépidité qui résiste : c'est le mérite des bêtes féroces. Elle dépend surtout de la sagesse qui dirige, de l'attention qui veille, de la précaution qui garantit. Le général qui arrange les opérations, forme les campements place les troupes, distribue les emplois, donne l'ordre, est bien plus utile que le soldat qui poste aveuglément. Ainsi dans la guerre spirituelle, pour n'être ni vaincu ni surpris par des ennemis bien plus redoutables, la valeur et le courage ne suffisent pas, il faut veiller, se précautionner, démêler vos faiblesses et leurs artifices, poser des sentinelles, élever des retranchements, éviter et saisir les occasions: *Pone tibi speculum : omni custodia serva cor tuum.* (*Prov.*, IV, 23.) Nous changeons sans cesse, dit saint Grégoire; nos membres s'affaiblissent, nos traits s'effacent, nos sens perdent leur délicatesse et leur sagacité; les habits, les meubles, les bâtiments les plus solides, tout vieillit avec nous. L'âme vieillit aussi, l'esprit s'appesantit, les sens intérieurs s'affaisent et refusent leur secours. Ne nous portassions-nous pas des coups mortels, par des péchés volontaires, l'humanité seule nous ferait peu à peu décliner : on ne peut ni prévenir ni réparer en entier cet affaiblissement journalier; à peine s'en aperçoit-on. La décadence de l'âme dépend bien plus de nous; l'attention suivie de l'examen la découvre, la prévient, la répare; non-seulement on conserve la vigueur de la jeunesse, mais on la renouvelle, dit le Prophète, comme celle de l'aigle : *Renovabitur ut aquila juventus tua.* (*Psal.* CII, 5.) Chaque jour ajoute un nouveau degré et conduit à la perfection, Renouvelez donc, dit l'Apôtre, la ferveur de votre esprit : *Renovamini spiritus mentis vestræ.* (*Ephes.*, IV, 23) Imitez la sagesse qui fait tout avec nombre, poids et mesure, calcule les grains de sable, pèse l'air et le feu; comptez vos œuvres, pesez vos intentions, mesurez les suites; calculez vos péchés, pesez leur gravité, mesurez les circonstances; pesez la force de vos passions, calculez leurs assauts, mesurez leur violence ; pesez le prix de vos vertus, calculez leurs actes, mesurez-en l'étendue, pesez vos bonnes et mauvaises qualités, comptez les occasions, mesurez l'habitude, pesez les trésors de mérite et de démérite qui méritent le ciel ou l'enfer, supputez leur nombre, mesurez leur durée; faites tout avec cette prudence qui, à l'aide de l'angle et du compas, du calcul et de la balance, apprécie, prévoit, conserve, embellit : *Omnia in pondere, numero et mensura.* (*Sap.*, XI, 21.) Voyons maintenant les espèces et la pratique de l'examen dont nous venons de sentir la nécessité.

SECONDE PARTIE.

On distingue quatre sortes d'examen de conscience, à la faveur desquels l'homme pénètre dans les plus secrets replis de son cœur; un examen général, un examen particulier, par rapport à l'étendue des objets; un examen continuel, un examen périodique, par rapport au temps où on le fait. L'examen général embrasse toutes les actions de la vie; il est indispensable avant la confession, pour en assurer l'intégrité. L'examen particulier se borne à un vice ou à une vertu, pour faciliter l'acquisition de l'un ou l'amendement de l'autre. J'appelle examen continuel cette vigilance constante de soi-même qui ne se perd jamais de vue, afin de prévenir toutes les fautes, et de sanctifier toutes les actions. Enfin l'examen périodique se fait régulièrement à certains temps fixes, un mois, une semaine, un jour, quelquefois une heure, où on se rend compte à soi-même. Les personnes pieuses ne se dispensent jamais de s'examiner tous les jours, avant de se coucher, sur les actions de la journée : grand nombre font des revues tous les mois, la plupart en font chaque année.

Les gens d'affaires, les négociants attentifs à leurs intérêts, s'en imposent la loi. Saint Jean Climaque exhorte à les imiter. Quelle attention, quelle exactitude, quel détail dans leurs comptes! Dans un livre courant ils écrivent de suite et amassent tout ce qu'ils donnent ou reçoivent : voilà l'examen con-

tinuel. Chaque jour, chaque semaine, chaque mois on visite son livre, on compare, on balance la recette et la dépense pour connaître son état : c'est l'examen périodique. On fait des chapitres, quelquefois des livres séparés pour les divers genres d'affaires, l'on y inscrit tout ce qui peut y avoir du rapport : image de l'examen particulier. Enfin on dépouille tous ces comptes pour en faire un arrêté général qui constate le profit ou la perte : c'est un examen général. Sommes-nous moins intéressés, serions-nous moins attentifs dans nos affaires spirituelles? Veillez sur vous-même, ayez un compte courant, où vous marquiez tout en détail; rentrez tous les soirs en vous-même, revenez sur toute votre journée, distinguez les matières importantes par des articles séparés; et de temps en temps, pour vous mieux connaître et vous mieux dévoiler, faites dans des confessions extraordinaires un dépouillement de tous ces comptes. Il semble que le Seigneur ait voulu en donner un modèle dans la création du monde : tout lui est également présent dans le plus grand détail. Mais outre cette vue continuelle que nous imitons par une vigilance constante, l'Ecriture marque qu'à mesure qu'il formait les diverses parties de l'univers, il revenait, pour ainsi dire, sur ses pas, pour considérer les divers ouvrages qui sortaient de ses mains. On remarque trois sortes de retour : le premier après chaque chose en particulier. Il dit : Que la lumière soit, et la lumière fut. Aussitôt il vit qu'elle était bien : *Vidit lucem quod esset bona.* (*Gen.*, I, 4.) Le second, à la fin de chacun des six jours qu'il employa à créer. Il regardait ce qu'il venait d'exécuter, et jugeait de sa bonté : *Vidit quæ fuerat, et erat bonum.* (*Ibid.*, 10.) Enfin, après six jours, l'univers étant dans sa perfection, il revient sur toutes ses œuvres, et trouve tout parfaitement bien : *Vidit cuncta quæ fuerat.* (*Ibid.*, 31.) Créons ainsi le petit monde de notre cœur; que toujours présent à notre vigilance, rien ne s'y passe que de notre aveu; que chaque œuvre, mise dans la balance de la discrétion, y soit pesée à la rigueur; que chaque journée, rappelée à l'examen, y soit jugée sans partialité; enfin que toute la vie soit présentée au souverain Juge et à celui qui tient sa place.

1° Examinez-vous souvent, ou plutôt examinez-vous, veillez, priez sans cesse. L'esprit est prompt, mais la chair est faible. Fussiez-vous aussi saints que des apôtres, je vous tiendrais, comme le Sauveur, ce langage. Une triste expérience ne démontre que trop l'importance de cette leçon. Comment après un long temps se souvenir de ses fautes? à peine se rappelle-t-on le détail des faits les plus récents. L'heureuse habitude de la vigilance le facilite : un coup d'œil suffit à un homme habituellement attentif. Sans que personne s'en aperçoive, sans interrompre ses occupations, on se recueille un instant, surtout après une action un peu considérable, on lève les yeux au ciel, on frappe sa poitrine, on fait un signe de croix, ou quelque autre pratique qu'un zèle ingénieux inspire aux saints, qui contribue à rappeler l'homme à lui-même quand il s'oublie, le redresser quand il s'égare, le punir quand il tombe. Nous sommes des enfants, il faut se traiter en enfant : l'amour-propre s'en offenserait-il? La faute même qu'on reconnaît et qu'on répare permettrait-elle de se méconnaître et de ne pas prendre des mesures contre sa faiblesse? La prière fréquente ou plutôt continuelle, *oportet semper orare* (*Luc.*, XVIII, 1), l'exercice de la présence de Dieu, la ponctualité à des exercices réglés, la multiplication des actes intérieurs, la pratique soutenue de la mortification, certains signes qui servent de mémoire locale, tout sert à acquérir et à soutenir cette vigilance si nécessaire et si recommandée de Dieu : *Vigilate omni tempore, orantes sine intermissione.* (*Act.*, XII, 5.)

Vous êtes enfermés dans un champ de bataille environné d'ennemis qui vous attaquent sans relâche; vos inclinations, vos passions, vos habitudes, surtout la dominante, sont un poids qui entraîne; le démon rôde continuellement, comme un lion rugissant pour vous dévorer; le monde et ses dangereux objets assiégent tous vos sens; tout cherche à vous faire périr, vous ne pouvez reculer, il faut mourir ou vaincre. La victoire est difficile, la défaite est certaine, si vous vous laissez surprendre. Vos ennemis sont forts, artificieux, opiniâtres, surtout vigilants et actifs; soyez toujours sous les armes, si vous voulez parer tous leurs coups; frappez à droite et à gauche si vous voulez les terrasser. Dieu, témoin de nos efforts, combat avec nous et pour nous. Le voilà comme le vit Elisée, à la tête d'une armée d'anges et de saints, surtout de la sainte Vierge, de nos anges gardiens, de nos saints patrons, qui nous couvre de son bouclier avec une bonté infinie : *Scuto bonæ voluntatis tuæ coronasti nos.* (*Psal.* V, 13.) Un si puissant secours garantit la victoire contre toutes les puissances de l'enfer, une parole du Seigneur les met en fuite, ils n'ont de force et d'adresse que ce qu'il veut bien leur accorder. Qui veut plus sincèrement que lui notre salut? il le veut plus que nous-mêmes, et plus que l'enfer ne veut notre perte. Le Calvaire en fait foi, la continuité de ses grâces l'annonce; combattez avec courage, vous ne pouvez vous en défendre : c'est le partage de cette vie, c'est l'unique moyen de parvenir à la couronne; vous pouvez tout en celui qui vous fortifie : veuillez sincèrement, la victoire est à vous. Quelque forts que soient vos ennemis, vous ne serez vaincus qu'autant que vous voudrez l'être; vous leur faites trop d'honneur de les craindre si fort, vous ne rendez pas justice à Dieu de compter si peu sur sa grâce. Mais vous méconnaissez le protecteur et les adversaires, vous vous méconnaissez vous-mêmes, si vous négligez votre défense, si vous n'avez toujours les yeux ouverts sur les traits qui vous sont lancés de tous côtés et sur la main qui les repousse. Voilà la source de nos

malheurs : inattention, négligence, découragement, faiblesses, elles font toute la force de nos ennemis, enfants pour qui y veille et les méprise, géants pour qui s'oublie et les redoute. Quelque fierté qu'ils arborent, quelque piége qu'ils tendent, la vigilance les découvre, le courage s'en joue; ils ne sont à craindre qu'autant qu'on s'endort ou qu'on tremble, au premier regard ils s'évanouissent, au premier coup ils s'enfuient, et ne reviennent qu'à la faveur de l'indolence et de la lâcheté qui se trahit et se livre à eux, et en les oubliant ou les épargnant, les rend insolents. Qu'est-ce qu'un soldat qu'on surprend ou qu'on intimide? c'est un homme déjà vaincu et sans défense, ou plutôt un esclave qu'on charge de chaînes. L'espérance et la crainte, l'inattention ou la vigilance changent tout, augmentent et diminuent la force de l'ennemi et la nôtre. La confiance arme tout l'homme, la pusillanimité le désarme. C'est un ennemi plus dangereux que l'ennemi même; elle lui rend les armes et lui transporte toutes les forces dont elle nous dépouille, l'anime à s'en servir avec succès; elle fait sur lui ce que le courage ferait sur nous.

2° Outre cet examen momentané, et en même temps habituel par l'assiduité de la vigilance, il faut encore se fixer certains temps, où périodiquement on se rende compte à soi-même. Plusieurs saints le faisaient à toutes les heures. Cette pratique serait impossible à la plupart des hommes. Toutes les communautés le font deux fois le jour, à midi et le soir. Ce partage du temps est proportionné à la faiblesse humaine. Mais ce serait trop exiger des gens d'affaire, des gens du monde, du peuple. Du moins les gens réglés et pieux ne se dispensent jamais de le faire chaque soir avant de se coucher. Oseriez-vous bien vous livrer au sommeil avant d'avoir mis ordre aux affaires de votre âme? L'image frappante de la mort, qu'il retrace, ces ombres, ce silence, cette secrète horreur, cette espèce de cercueil où vous êtes couché, tout vous parle de l'éternité; le sommeil va peut-être vous en ouvrir les portes; combien d'autres ont passé de leur lit dans l'enfer! Que vous seriez à plaindre si, sans vous donner le temps de faire pénitence, le Seigneur disposait subitement de vos jours, et vous précipitait du sommeil dans la mort éternelle! Pouvez-vous, sans frémir, courir un si grand risque, et ne pas vous donner la consolation de rentrer en grâce avec Dieu? *In cubilibus vestris compungimini.* (*Psal.* IV, 5.) Repassez donc toutes les actions de la journée depuis le moment de votre réveil, dans le même ordre qu'elles se sont passées, les lieux où vous avez été, les personnes que vous avez vues, les affaires que vous avez traitées. Cette suite, cet enchaînement naturel, sont une mémoire locale qui fait tout revivre. A mesure que cette vue en ramènera l'idée, remerciez Dieu des grâces que vous avez reçues, détestez les fautes que vous avez commises, sans vous les dissimuler ou les excuser : *Justus est prior accusator sui.* (*Prov.*, XVIII, 17.)

En effet la chose la plus importante dans l'examen de conscience, à quoi l'on manque le plus, et sans laquelle on n'en tire aucun fruit, c'est de s'exciter à la douleur de ses péchés. Cette douleur est plus nécessaire que la connaissance. Il n'est que trop ordinaire aux personnes les plus réglées de s'examiner beaucoup, et d'être peu touchées de leurs fautes journalières. Quel risque pour la validité des confessions qu'une certitude de leur inutilité! La confession manque rarement par l'omission volontaire d'un péché considérable, il n'échappe guère à un homme attentif. Le défaut de contrition est bien plus fréquent et plus dangereux; on se familiarise avec les fautes, on en fait peu de cas; l'habitude en diminue l'impression. On doit donc s'attacher d'autant plus à en faire naître le regret. Ce regret a bien des avantages; il efface grand nombre de péchés véniels. L'eau bénite, l'Oraison dominicale, la mortification, l'aumône, ne produiraient pas cet effet sans la douleur. Vos larmes éteindront le feu de la colère divine, et gagneront son cœur : *Cor contritum non despicies.* (*Psal.* L, 19.) On pardonne aisément à celui qui en fait des excuses les fautes légères qui échappent dans la société : Dieu ne se laisse pas moins aisément fléchir quand on lui demande sincèrement pardon. Les plus grands péchés même sont remis par un parfait retour ; la détestation, la résolution de n'en plus commettre, obtiennent tout; un cœur contrit et humilié ne fut jamais rejeté, la douleur qui le déchire le punit et venge Dieu : c'est le vrai sacrifice qu'il désire. Réparation sans doute bien inférieure à l'offense, qu'on peut faire pour satisfaire à Dieu équivalemment : la miséricorde divine ne daigne s'en contenter que parce que l'union aux mérites de Jésus-Christ lui donne un prix infini.

Cette douleur, incompatible avec le péché, le détruit et le prévient pour longtemps; elle détache des objets qui le feraient revivre. Le plus fort lien et le plus dangereux attrait est le plaisir. Voudrait-on si aisément de l'amertume dont le repentir a fait boire le calice ? Les fautes ne paraissent plus indifférentes ou légères, depuis qu'elles ont coûté si cher. En s'accoutumant à les craindre et à les regarder avec horreur, on se rapproche de la vertu, on s'y habitue par le dégoût même du vice : un état si résolument embrassé ne change pas si vite. Ces actes eux-mêmes fortifient l'âme et affaiblissent l'ennemi. Mais si vous négligez de vous exciter à la douleur, quelque exact que soit l'examen, vous ne déracinerez pas le vice; vous sentirez vos misères, mais vous ne les guérirez pas ; vous connaîtrez vos ennemis, mais vous ne les combattrez pas, et vous en serez aisément vaincu. Vainement serez-vous instruit des forces de l'ennemi et des vôtres, si vous demeurez dans l'inaction.

3° Une confession ordinaire ou extraordinaire oblige à un examen qui, dans le temps

qu'il doit parcourir, embrasse tous les objets qui ont pu déplaire à Dieu : pensées, paroles, actions, omissions, principe, effets, circonstances, rien n'y doit échapper. La matière est vaste, elle exige ordinairement une discussion longue, détaillée, profonde, surtout si des confessions rares ou défectueuses présentent un long intervalle, pour ne pas risquer l'intégrité d'une déclaration par des omissions qui, quoique involontaires, nous seraient imputées par notre faute. Pour se fixer à un certain ordre qui facilite le succès, on ne peut pas, comme dans l'examen journalier, suivre le fil d'une infinité d'actions qui ont rempli tant de journées, et se sont perdues dans l'abîme de l'oubli ; mais on peut successivement parcourir les commandements de Dieu et de l'Eglise, les péchés capitaux, les devoirs de son état, pour découvrir sur chaque article les péchés que l'on a commis. On trouve beaucoup de livres où tout est détaillé; c'est un secours utile, dont il ne reste plus qu'à se faire l'application. Mais il ne faut pas le prendre au hasard et sans discernement; il en est dont le relâchement ou la sévérité outrée formeraient de fausses consciences; il en est de minutieux qui jetteraient dans la petitesse ou le scrupule; il en est de licencieux dont les détails indécents souilleraient l'esprit et le cœur. Plusieurs personnes écrivent leur confession, à mesure que la mémoire leur fournit quelque péché. Cette méthode a l'avantage de faciliter l'examen et de soulager la conscience, par la certitude d'une intégrité pour laquelle on a pris tant de mesures. Elle a quelques inconvénients : c'est à la prudence à les balancer avec les avantages. Il faut y éviter les excès, soit la négligence, qui n'y met pas assez de temps, soit le scrupule qui n'a jamais fini.

La vive douleur qui doit toujours accompagner l'examen, ne peut manquer de produire le bon propos, c'est-à-dire la plus forte résolution d'éviter le péché à l'avenir. Que servirait-il de déplorer ses égarements si on n'était bien déterminé à s'en corriger? peut-on même faire l'un sans l'autre? Mais que ces résolutions soient fermes, efficaces, détaillées, présentes, relatives au mal que vous venez de découvrir et de déplorer. Excitez-vous-y par les motifs les plus touchants de la crainte, de l'espérance, de l'amour ; faites un nouvel effort, remontez à la source du bien et du mal, pour être plus circonspects et prendre vos mesures à l'avenir; tirez du fruit de vos fautes même, elles sont une école utile, et donnent de grandes leçons. Est-ce légèreté, dissipation, présomption, témérité, négligence, omission de la prière et des sacrements, etc.; voilà à quoi il faut remédier. Etudiez votre caractère, connaissez ce qui fait sur vous le plus d'effet, apprenez à vous conduire vous-même, et mettez le ministre en état de vous bien diriger. On peut jusque dans les meilleures actions examiner ce qu'on eût pu faire de mieux, et se préparer ainsi sa leçon pour la première fois, s'animer ou se confondre par la comparaison ou le contraste de ce qu'on a fait ou omis, et s'imposer quelque pénitence. Il est inutile de dire qu'on doit en commençant et en finissant invoquer le Saint-Esprit, le remercier de ses grâces: la prière et la reconnaissance sont le plus grand moyen d'obtenir et d'assurer le succès.

La conscience nous fut donnée pour nous servir de guide, de consolateur ou de vengeur; elle nous fait discerner le bien et le mal, nous avertit et nous reprend, nous console ou nous châtie. Mais cette conscience se tait souvent, ou ne parle que faiblement; nous aimons, nous lui imposons ce funeste silence, mais les péchés ensevelis dans les ténèbres de l'oubli n'en existent pas moins, ils n'en sont que plus à craindre. Dieu les garde renfermés dans son souvenir, et cachetés du sceau de sa justice, dit Job: *Signasti quasi in sacculo delicta mea.* (*Job*, XIV, 17.) Ils se réveilleront un jour pour déchirer à jamais le cœur du coupable. Il est de l'intérêt de l'homme de réveiller cette conscience, d'en aiguiser les remords, de la rendre plus attentive et plus délicate. C'est l'effet de l'examen : le détail, le nombre, l'énormité du péché qu'il met sous ses yeux, aiguise les traits des remords, il instruit le procès: la conscience prononce, condamne et punit : *Cogitationibus invicem accusantibus et defendentibus.* (*Rom.*, II, 15.) Je vois, disait le prophète Zacharie, un volume qui vole, *volumen volans* (*Zach.*, V, 1); il est d'une grandeur étonnante, il a vingt coudées de long et dix de large; que de matière il renferme ! J'y vois tous les péchés des hommes, leurs vols et leurs parjures, à quoi tout se réduit, puisque tout péché enlève à Dieu les cœurs et manque aux promesses qu'on lui a faites. J'y vois la loi qui les condamne, et les malédictions qu'ils s'attirent, et dont ils vont être accablés. Elles puniront toute la terre : *Egreditur super faciem omnis terræ.* (*Ibid.*, 3.) J'ouvrirai ce livre au grand jour, il voltigera sur les maisons des méchants : *Veniet ad domum furis.* (*Ibid.*, 4.) Il y demeurera, il en consumera le bois et la pierre, et la réduira en cendres : *Consumet eam, ligna et lapides.* (*Ibid.*) Ce livre est la conscience; il est d'une grandeur immense ; les ordres, les jugements de Dieu, les péchés des hommes y sont écrits. Il le montrera à l'univers au grand jour : *Educam illud.* (*Ibid.*) Il voltige sur les méchants; les remords les poursuivent partout; il entre dans l'esprit et dans le cœur par les lumières importunes de la vérité, il s'y établit : *Ibi commorabitur.* (*Ibid.*) Mais il y cause le plus grand désordre ; il brûle, il dévore le cœur le plus endurci, par une espèce d'enfer : présage funeste des brasiers qui ne doivent jamais s'éteindre. Lisez donc soigneusement ce livre, par l'examen le plus exact, prévenez la vue éternelle que vous seriez forcé d'en avoir.

4° Le moyen le plus efficace pour avancer dans la vertu, c'est l'examen particulier : il consiste à s'attacher pendant quelque temps

à corriger un vice ou acquérir une vertu. C'est un grand obstacle au succès, d'embrasser trop à la fois, et un piége dangereux du démon pour les âmes les plus pieuses, de tourner leur ferveur contre elles-mêmes, en les accablant et les rebutant par la multitude des travaux qu'elle leur fait embrasser; on voudrait tout d'un coup devenir parfait; surpris et dépité de sa faiblesse, voulant trop faire, trop bien et trop tôt; vivacité ou inconstance, orgueil ou présomption, on se lasse, on se décourage, on abandonne tout au premier revers. Souvent un excès de ferveur mène trop loin. Quand on aime bien Dieu, toujours on reste et avec lui et avec soi-même, au-dessous de ce qui lui est dû et de ce qu'on voudrait lui offrir, on n'en a jamais fait assez, tandis qu'on peut en faire davantage. Quel regret de le servir si imparfaitement! Sentiments justes, dont la prudence, pour le succès même, doit modérer l'excès et régler les démarches. Avançons peu à peu, mettons à chaque chose le temps et le soin nécessaire; trop heureux si la mort nous trouve les armes à la main! *Sat cito, si sat bene.* Pour s'accommoder à notre faiblesse, les saints nous conseillent d'user envers nous-mêmes de quelque innocent artifice. Trompons-nous heureusement nous-mêmes, tendons à notre paresse une sorte de piége utile, en ne nous proposant que peu de chose à faire et pour peu de temps; corrigeons du moins ce défaut, acquérons cette vertu; soyons fidèles du moins aujourd'hui; une heure, un moment seront bientôt passés: le mal sera léger et la récompense éternelle. Hélas! peut-être mourrons-nous dans un moment; faisons ce que nous voudrions avoir fait, comme si cette action devait être la dernière. Pour n'être pas effrayé de la durée, de la continuité, du poids de tant de travail, divisons nos ennemis, partageons l'ouvrage, abrégeons le temps; ne nous demandons que peu pour obtenir beaucoup: heureuse réduction qui tourne tout à notre avantage. Et dans le fond la vie est courte, le temps coule rapidement, nous ne faisons qu'une action, nous ne goûtons qu'un plaisir à la fois, et dans un moment il est passé.

La vie spirituelle est une sorte de guerre où l'on imite les opérations et les ruses militaires. Dans le siége d'une ville, entreprend-on d'abattre à la fois toutes les murailles? On cherche l'endroit faible, on s'y attache, sans voltiger de quartier en quartier, on y dirige toutes ses batteries, on tâche d'y faire une brèche et de se rendre maître de la place. Attachez-vous de même à quelqu'un de vos défauts: que vos prières, vos mortifications, vos exercices de piété tendent tous là; quoique sans doute vous deviez combattre les autres vices et pratiquer les autres vertus, ce doit être pourtant votre plus grand objet. La défaite de l'un facilite, garantit, assure la défaite des autres, surtout si vous attaquez la passion dominante. Que ce soit le fort de la guerre; tout est gagné pour vous si vous la surmontez. Que tous vos traits soient lancés sur le général de l'armée, disait l'ennemi d'un roi d'Israël; tout pliera s'il est vaincu. La courageuse Judith coupa la tête du fameux Holopherne; toute son armée prit la fuite en apprenant sa mort. Occupez-vous sans relâche de cet ennemi redoutable; travaillez, faites des efforts, songez aux motifs qui vous y engagent; animez-vous par les exemples de Dieu et des saints, formez les plus ardents désirs, prenez les plus fortes résolutions; excitez les mouvements les plus vifs, aimez, haïssez, entrez dans une sainte colère contre vous-même; priez, remerciez, espérez, humiliez-vous devant Dieu, méprisez vos ennemis avec une sainte fierté; encouragez-vous vous-même, ayez recours à la sainte Vierge et aux saints, et fixez-vous un certain nombre d'actes par jour que peu à peu vous augmenterez. Remarquez chaque jour le progrès que vous aurez fait, comparez un jour à un autre, vous vous animerez à la vue de ces avantages, ou vous vous confondrez par la connaissance de vos pertes, et vous vous encouragerez à augmenter les uns, ou réparer les autres Comparons notre état à notre situation passée, regrettons les doux moments de la grâce, déplorons les funestes moments du péché. Qu'est devenu, disait le saint homme Job, cet heureux temps où votre lampe luisait sur ma tête, où je courais avec tant de facilité dans la voie de vos commandements, et avec tant de joie? Les jours sereins ont disparu par ma faute; quand pourrai-je les ramener? J'en suis indigne; mais je tâcherai d'expier la négligence qui m'en attire la privation: *Quis mihi tribuat ut sim juxta mentes pristinos.* (*Job*, XXIX, 2.)

Il semble que l'examen de conscience ne soit qu'un retour sur les fautes passées pour les connaître et les réparer; mais il a bien plus d'étendue. Il est encore un examen de précaution où, prévoyant d'avance tout ce qui peut arriver, on se prépare aux événements. Voyez les lieux où vous irez, les personnes que vous verrez, les affaires que vous traiterez, les occasions où vous vous trouverez, les fautes que vous pourrez commettre, les vertus que vous pourrez pratiquer; formez là-dessus votre plan, et prenez vos mesures. Cet examen anticipé vous servira pour les occasions même imprévues. Quoique moins certain et moins aisé, cet examen n'est pas difficile dans une vie unie et régulière, où la plupart des actions reviennent toujours. Imposez-vous des pénitences pour vos fautes, faites-vous des signes qui vous rappellent un certain nombre d'actes qui vous fixe. Ainsi, mon Dieu, il ne se passera point de jour où je ne travaille à votre gloire, et je ne fasse des progrès dans la vertu. Le zèle va plus loin: outre les cas qu'on peut vraisemblablement prévoir, il faut se préparer à tout, s'armer de résolution et de courage, faire provision de vertu. Dans une longue navigation, on fournit son vaisseau, non-seulement des agrès et des aliments nécessaires pour le temps ordinaire de la route, mais pour tout ce que les ora-

ges et le calme, les erreurs et les attaques peuvent faire survenir d'accidents. Les maîtres de la vie spirituelle conseillent encore de se faire intérieurement des suppositions des choses qui font de la peine, de se les rendre sensibles jusqu'à en avoir l'imagination frappée et la partie inférieure émue, et alors, par un nouvel effort, en faire un sacrifice et remporter la victoire sur soi-même. Semblable au soldat qui fait l'exercice, et par des siéges et des combats simulés, attaque des ennemis imaginaires, on s'aguerrit contre des ennemis réels pour en triompher dans une guerre véritable. On ne doit point s'exposer et irriter la passion en matière d'impureté où tout est dangereux; on ne doit se défendre que par la fuite contre des ennemis séduisants par leurs charmes, mais dans ceux qui déplaisent, avec lesquels il faut se familiariser, ce qui n'est pas si difficile qu'on pourrait croire. Quand le démon voit un défi si courageux, il bat en retraite, réprime les sentiments contre lesquels on veut s'armer, pour empêcher le fruit de ces essais utiles. Cependant ce n'est qu'avec sagesse qu'on doit s'exposer aux coups. Un vieux guerrier y cueille des lauriers, un novice y reçoit des blessures, et quelquefois la mort. Il est bon de tenir un mémoire des actions et des résolutions par quelque signe arbitraire, comme saint Ignace et Rodriguez le conseillent : on en est plus touché, on en apprécie mieux le relâchement ou le progrès, on en marque mieux à Dieu sa douleur ou sa reconnaissance. Loin de s'enorgueillir ou se décourager, que tout serve à ranimer la ferveur. Revenons plus forts que jamais au combat, par la vue de nos avantages ou de nos blessures. C'est reculer de ne pas avancer, que sera-ce quand on empire? Quoi! l'enfant avance dans les études, le courtisan dans la faveur, le marchand dans son commerce, ils croiraient leur journée perdue s'ils n'avaient fait quelque profit, et nous serions insensibles à nos pertes? Si nous avons profité, ne perdons pas, et peut-être dans un moment, le fruit de plusieurs années.

Quand on est entré dans la voie, il ne faut pas s'en écarter. La couronne qui pend sur nos têtes n'est due qu'à la persévérance; en avançant un peu chaque jour, enfin on arrive au terme. Quitter l'ouvrage, c'est tout perdre; on n'y revient qu'à grands frais. On n'agit que par fantaisie; on commence une chose, on ne finit rien; après avoir monté quelques pas, on retombe; on n'arrive jamais au sommet. On serait bientôt parfait si l'on était constant dans son travail; l'inconstance arrache des mains la moisson prête à cueillir. Ne nous décourageons pas; disons avec le Prophète : Je poursuivrai mes ennemis sans me lasser, jusqu'à une entière défaite; Dieu couronnera mes efforts : *Persequar inimicos, et non convertar donec deficiant.* (*Psal.* XVII, 38.) Ce sera le moyen d'arriver à la vie éternelle. Ainsi soit-il

---

DISCOURS III.

SUR LA DOUCEUR DE LA CONFESSION.

Pater, peccavi in cœlum et coram te, jam non sum dignus vocari filius tuus. (*Luc.*, XIV, 18.)

Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous; je ne suis plus digne d'être appelé votre fils.

Quelque humiliant que soit cet aveu, il n'a rien que de noble; quelque dangereux qu'il paraisse, il n'a rien que de sûr; quelque mortifiant, quelque embarrassant qu'on le trouve, il n'a rien que de facile et de doux. C'est un fils qui le fait, un père qui l'écoute; l'amour le dicte, la confiance le prononce, la bonté le reçoit, la grâce le couronne. S'il y a du risque, de la bassesse, de l'amertume, de la difficulté, elle n'est que pour le crime et non pour le repentir; pour le mal, et non pour la guérison. N'en doutez pas, pécheurs, l'humble confession de vos fautes en est le remède. Que cette humiliation est glorieuse, cette douceur consolante! que cet embarras lève d'obstacles! que ce joug est doux! que ce fardeau est léger! Le péché vous accable, vous respirerez; il vous alarme et vous trouble, vous vous rassurerez, vous espérerez, vous obtiendrez tout. Chef-d'œuvre de la miséricorde divine : confession des péchés; vous en connaissez les charmes, vous, pénitents, dont le cœur fidèle compte au nombre de ses plus heureux jours celui où le sacré tribunal vous ouvrit le sein de la clémence; vous bénissez les larmes que la main d'un père essuya, et d'une accusation dont il a fait un cantique de louanges.

Mais comment les connaîtriez-vous, ces charmes ineffables, vous qui fuyez le trône de la miséricorde par une injuste crainte, qui l'abandonnez par une injurieuse négligence, qui le profanez par des sacriléges? Quel titre avez-vous sur des grâces dont la manière de les demander vous rendrait indigne? Ne vous flattez pas; on ne se confesse jamais impunément. Ce sacrement est la vie ou la mort, l'absolution ou la condamnation. Vous n'y trouvez ni cette onction ni ce fruit dont on ne peut trop estimer le prix; n'est-ce pas votre faute? Dieu doit-il se communiquer à des profanateurs, des ennemis, des cœurs indifférents, qui dédaignent les plus précieuses faveurs ou en abusent? Nous ne prétendons point sans doute jeter de vaines terreurs dans des âmes pieuses dont les scrupuleux excès se défient de toutes les confessions; si les torrents délicieux de la grâce ne les ont point inondées, nous tâcherons de leur rendre un calme que rien n'a dû leur faire perdre, mais aussi nous ne cesserons de dire et aux pécheurs et aux justes mêmes : Si vous voulez que vos confessions soient utiles, ne séparez pas la crainte de la confiance; préparez-vous-y avec autant de zèle que de désir, confessez-vous avec autant de douleur que d'amour, profitez-en avec autant de soin que de reconnaissance, goûtez-en l'onction ineffable avec autant d'humilité que de joie, obéissez à vos confesseurs avec autant d'exactitude que de constance; vous y trouverez une source inépuisable de

lumière, de force, de consolation, que vos seules fautes peuvent tarir. Ce sont là les deux excès qui rendent les confessions mauvaises ou inutiles, nous en éloignent sans raison ou nous en approchent sans préparation; ils feront les deux parties de ce discours. On la craint trop; on la craint trop peu. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il en eût coûté cher à Naaman de ne pas se rendre avec docilité aux ordres du prophète auquel il venait demander la guérison de sa lèpre, si ses gens, plus sages que lui, ne l'eussent engagé à faire l'essai de ce qu'on lui prescrivait. Si l'on vous eût imposé des conditions onéreuses, lui dirent-ils, vous auriez dû vous y soumettre; combien donc devez-vous subir des lois si aisées à remplir, auxquelles votre santé est peut-être attachée? *Si rem grandem dixisset tibi, certe facere debueras.* (IV *Reg.*, V, 13.) Voilà l'image de la confession. Votre confesseur est le prophète; le sang de Jésus-Christ est le fleuve du Jourdain; pourquoi craignez-vous ce qui vous est si aisé et si utile? Votre salut fût-il attaché aux épreuves les plus rigoureuses, trop heureux de vous sauver à quelque prix que ce soit, à plus forte raison, quand il ne vous coûte qu'une parole, auriez-vous tort de vous y refuser : *Quanto magis*, etc. Les mêmes points de vue où nous avons envisagé la confession pour en prouver la nécessité, en démontrent la douceur et la facilité; c'est un sacrement, un jugement, un châtiment, un remède. La justice et la miséricorde divine ne pouvaient plus admirablement se concilier pour remettre les péchés des hommes, exiger rien de moins et faire rien de mieux pour ménager tous les intérêts.

1° La pénitence est un sacrement; l'aveu des péchés en est la matière. Sur quoi roulent vos difficultés et vos alarmes, âmes faibles? Quel tort vous fait-on? quel risque courez-vous? demande-t-on votre bien? en veut-on à votre vie? y va-t-il de votre honneur? expose-t-on votre crédit? le tribunal de la pénitence ne vous fît-il aucun bien, convenez du moins qu'il ne vous fait aucun mal. Dieu est le maître; il peut exiger les plus grands sacrifices pour l'expiation du péché. Après avoir immolé son Fils unique, que n'a-t-il pas droit d'imposer au coupable? A quelque prix qu'il mît la grâce de la réconciliation, tout est au-dessous d'une faveur si grande et si peu méritée. Mais non, l'aveu de vos fautes ne blesse ni votre honneur, ni votre santé, ni vos biens; il ne mortifie que l'orgueil, et c'est un bien pour vous; on sera même édifié de votre piété. Je sais qu'il en coûte de s'avouer coupable; mais avez-vous droit de vous plaindre? vous avez fait naître la difficulté, vous méritez d'en être puni; au reste, vous êtes le maître des conditions du pardon : la douleur et l'aveu de vos fautes. Votre salut est entre vos mains; il ne faut ni monter au ciel, ni traverser les mers, ni descendre dans les abîmes. Tout est dans votre cœur et sur vos lèvres : *Verbum est in ore tuo, in corde tuo.*

On admire la bonté de Dieu dans le choix qu'il a fait de la matière des sacrements. Il prend pour l'Eucharistie le pain et le vin, matière commune, aliment ordinaire, pour montrer combien doit être familière cette céleste nourriture, et pour en faciliter la fréquentation. Le baptême étant encore plus nécessaire, sa matière est plus commune; ce n'est que de l'eau, afin qu'on fût toujours à portée de le recevoir. La matière de la pénitence est bien plus à notre disposition; il ne faut que déclarer ses fautes et s'en repentir. Ne peut-on pas les confesser, on en est dispensé; mais si on le peut, quel prétexte a-t-on de s'en défendre? Israël, dit le Seigneur, votre malheur ne vient que de vous; vous vous êtes blessé vous-même, et vous vous refusez le remède qui vous est offert : *Perditio tua, Israel.* (*Osee*, XIII, 9.) Et quel remède? un mot à dire. Quoi! votre silence vous perdra? *Quoniam tacui, inveteraverunt ossa mea.* (*Psal.* XXXI, 3.) Qui ne serait puissant et riche, plein de vigueur et de santé, s'il ne fallait, pour obtenir tous ces biens, qu'en avouer le besoin? Mais ne les obtient pas qui veut; protection, mérite, talents, ami, services, tout est souvent inutile. Auprès de Dieu, tout dépend de vous; tout est accordé pour rien. Confessez-vous et tout est remis : *Confitebor, et tu remisisti.* (*Psal.* LXXXIV, 3.) Indignes de grâce, victimes d'une rigoureuse justice, Dieu peut nous traiter comme les anges rebelles, à qui un seul péché ouvrit l'enfer, sans leur laisser le temps, la grâce, ni la liberté de le réparer. Plus indulgent pour nous, il nous ouvre le port de la pénitence, il nous invite d'y venir; il nous donne dans les sacrements un gage assuré de son amitié, et pour comble de faveurs, quelque énormes, quelque nombreux, quelque invétérés que soient nos crimes, notre salut au-dessus des événements est encore entre nos mains : un mot peut tout abolir et tout rétablir. Dieu pouvait-il mettre à plus bas prix les plus grands biens? êtes-vous excusable si vous vous perdez? vous y force-t-on même? Toujours libre, vous en approchez quand vous voulez, vous choisissez le confesseur qu'il vous plaît, vous lui dites ce que vous jugez à propos, vous n'exécutez que ce que vous trouvez bon. Je sais qu'on est obligé d'en approcher tous les ans, de s'adresser à des ministres approuvés, de leur déclarer tous ses péchés, et d'accomplir la pénitence qu'on nous impose; mais rien ne peut vous y contraindre : les lois humaines n'ont point ici de force, les devoirs intérieurs ne sont point de leur ressort : qui peut savoir si vous les remplissez? il est aussi aisé de les éluder que de s'y soustraire. Craignez-vous pour votre réputation ou pour celle de vos frères? oubliez-vous que tout est enseveli dans le plus profond secret? qu'il n'est jamais permis d'en laisser transpirer le plus léger vestige, d'en donner le moindre soupçon? Pour vos frères, vous n'êtes point obligé d'en parler,

vous ne le devez pas; et si par hasard le confesseur devine votre complice, il lui doit le même secret que pour vos propres péchés. Craignez-vous les suites de votre confession? sachez que votre confesseur ne peut ni vous en parler à vous-même, ni faire usage de ses connaissances pour vous soustraire aucune grâce ou vous faire aucune peine; il doit se comporter comme si vous ne lui aviez rien dit. Craignez-vous les interrogations? si elles ne roulent que sur vos péchés, c'est son devoir de les faire et le vôtre d'y répondre; si elles passent ces bornes et roulent sur des choses étrangères, vous n'êtes pas obligé de parler, et vous êtes le maître de vous retirer. Craignez-vous les engagements que vous pouvez contracter? il n'en est aucun que celui de remplir vos devoirs; restitutions, réparations, réconciliations, fuite des occasions, ce n'est pas la confession qui vous les impose, on n'y fait que vous le déclarer; le nouveau lien de l'obéissance qu'elle y ajoute n'est que pour votre salut. Un médecin qui ordonne un remède n'en fait pas; il en déclare le besoin. Le médecin intérieur ne fait pas plus de violence, et il est lié par le secret; il n'y a pas même d'obligation de revenir à lui ni après l'absolution, ni après le refus; tout est fini quand on le quitte. Je sais qu'il est plus convenable et de votre intérêt de ne pas voltiger de confesseur en confesseur, et de terminer tout par votre obéissance; mais après tout, la validité du sacrement n'en dépend point; en recommençant avec un autre, comme si le premier était mort, vous pouvez également vous faire absoudre : tout est libre dans ce sacrement. Enfin, pour mettre votre liberté dans le plus grand jour, et vous faire sentir combien le joug du Seigneur est doux et son fardeau léger, quoique ce sacrement soit nécessaire quand on peut le recevoir, que ceux mêmes qui ont une contrition parfaite doivent le désirer et être résolus d'en approcher, cette contrition suffit pour le salut, et obtient la rémission entière sans le sacrement; et cette contrition dépend de vous avec le secours de la grâce, ainsi que le baptême d'eau, quoique nécessaire au salut, peut être suppléé par le martyre ou le baptême de désir. Qui peut donc vous fermer la bouche quand vous devez parler avec le plus d'ouverture?

2° Le sacrement de pénitence est un jugement. Le prêtre est assis sur le tribunal pour vous condamner ou vous absoudre; situation terrible pour un criminel. Rassurez-vous, vous n'y courez aucun risque; l'arrêt qu'on y prononce n'est pas moins avantageux à l'accusé, que glorieux à la partie offensée. Dans les tribunaux ordinaires, on ne fait la recherche, on n'arrache l'aveu du crime que pour le punir. Comme Josué n'oblige l'infidèle Achan à rendre gloire à Dieu par une confession sincère que pour l'immoler à la justice, ici on ne demande la confession du coupable que pour l'absoudre. Ames pénitentes, ne vous alarmez pas du zèle, de l'exactitude, de la pénétration de votre Juge, qu'il ne vous soit pas suspect, lors même qu'il se montre le plus sévère, il ne veut que votre bien. Si c'était des magistrats qui vous tinssent sur la sellette, vous auriez des mesures à prendre. Par un triste devoir, ils sont obligés de châtier, et ne peuvent faire grâce. Mais par un devoir heureux, les juges évangéliques ne poursuivent la brebis égarée que pour la ramener au bercail. Leur interrogatoire n'a rien de captieux, leur torture rien de cruel, on peut tout dire sans risque; on ne presse que pour sauver, on ne sonde que pour guérir, on ne calcule que pour donner; c'est moins un juge qu'un avocat qui examine la cause pour la défendre. Ne cherchez pas de reproches contre vos témoins, n'en craignez pas l'odieuse confrontation; votre Juge ne se défie pas de la sincérité de vos paroles, il ne croira, il n'écoutera que vous, vous serez l'accusateur et le témoin; il n'exigera ni caution, ni preuve, votre parole décidera de tout, on n'aura pas même recours à la religion du serment, on ne veut de témoignage que le vôtre, d'assurance que votre bonne foi. On vous dit dans un sens bien différent, ce que le Maître disait au mauvais serviteur : Je vous juge par votre bouche : ***Ex ore tuo te judico.*** (***Luc.***, XIX, 22.)

Ne vous défiez pas du ministre qui vous écoute, il tient la place du plus doux des hommes, la place d'un agneau venu pour effacer les péchés du monde. Confessez-lui les vôtres comme le publicain, et il vous pardonnera. Dites-lui, comme l'enfant prodigue, *j'ai péché contre le ciel* (*Luc.*, XV, 21); il vous fera le plus favorable accueil. Cette procédure, bornée à vous et à lui, n'a pas cet éclat, cette publicité qui porte atteinte à la réputation. Cet homme, unique dépositaire de votre secret, vous le gardera inviolable. Homme, comme vous, sujet aux mêmes faiblesses, peut-être aussi coupable, il sait par expérience ce qu'il en coûte pour en dévorer la honte, il ne négligera rien pour adoucir l'amertume de la vôtre; obligé à se confesser à son tour, il connaît tout le prix de votre humiliation, il est autant que vous intéressé à l'indulgence. Mais de peur qu'un zèle indiscret pour les intérêts de son Maître ne le rendît trop rigoureux, ou qu'un caractère dur, une vertu équivoque, ne diminuât sa bonté, et n'affaiblisse votre confiance, il lui a donné des leçons de la plus grande douceur, et exigé de lui la plus sublime vertu. Allez, comme un bon pasteur, chercher la brebis égarée; recevez avec tendresse le pénitent, comme je reçus l'enfant prodigue, la Madeleine, la Samaritaine. Que votre indulgence soit inépuisable. Pardonnez, je ne dis pas sept fois, mais soixante-dix-sept fois, c'est-à-dire sans nombre; soyez saint comme je suis saint. Une vertu médiocre ne suffit pas à mes ministres; l'éminence de leur état demande une perfection éminente.

Si le Très-Haut n'avait remis ses intérêts qu'à des anges ou à des saints, à des hom-

mes d'une nature différente, supérieure à la nôtre, peut-être qu'effarouché de nos crimes, indigné de nos faiblesses, insensible à nos maux, inexorable à nos prières, il nous eût méprisés ou traités avec rigueur. Non, non, pour prévenir les moindres soupçons, il a choisi nos semblables, intéressés eux-mêmes dans les pouvoirs qu'ils exercent et les arrêts qu'ils prononcent. Ainsi dans l'adorable mystère de l'Incarnation, le Verbe se rend en tout semblable à nous, pour mieux compatir à nos misères, en s'y soumettant. Nous avons, dit saint Paul, un Pontife qui ne peut manquer d'être compatissant, il a passé par toute sorte d'épreuves : *Non habemus Pontificem qui non possit compati, tentatum per omnia.* (*Hebr.*, IV, 15.) Est-ce à nous, Seigneur, à nous plaindre d'avoir à faire à nos semblables la triste confidence de nos misères? ne serait-ce pas plutôt à vous à qui ce Juge devrait être suspect? fût-il jamais de récusation plus légitime? De même nature que votre partie, souvent son confrère, son ami, son parent, quelquefois votre ennemi, toujours intéressé et ayant de pareils procès à faire juger, hélas! trop souvent vos intérêts sont trahis par une lâche condescendance. Mais un excès de bonté abandonne tout à sa discrétion. Vous vous croyez assez payé, pourvu que vous sauviez une âme; vous en appelez au premier venu. Qui que vous soyez, soyez arbitre entre moi et ma vigne : qu'ai-je pu faire davantage? *Judicate inter me et vineam meam.* (*Isa.*, V, 3.) Pourrions-nous craindre de confier notre conscience au ministre à qui Dieu confie ses grâces et ses mérites? c'est un autre lui-même : *Pro Christo legatione fungimur.* (II *Cor.*, V, 20.) Enfin nous sommes les maîtres du choix. De tant de prêtres approuvés, n'y en aurait-il pas un qui méritât notre confiance? Tout est forcé dans les autres tribunaux, ici tout est libre. Forcé de comparaître à l'assignation de la partie ou à l'ordre du juge, jusqu'à saisir la personne qui refuse d'obéir; on se confesse quand on veut. Forcé de comparaître devant le juge en place, agréable ou non, on ne consulte point votre goût en lui donnant une charge; on se confesse à qui l'on veut, on change de confesseur quand on veut. Forcé d'entendre son arrêt quand la cause est instruite, on serait toujours condamné; on peut ne pas terminer sa confession, même la plus avancée, refuser l'absolution et se présenter à un autre. Forcé d'exécuter l'arrêt prononcé, quelque rigoureux qu'il soit, on accomplit la pénitence quand on veut, et quoiqu'on pèche en y manquant, aucun officier de justice ne peut vous y forcer. Que vous êtes injustes et difficiles, si vous vous plaignez de votre Dieu!

Un magistrat n'est pas obligé au secret sur les arrêts qu'il a rendus et les procès qu'il a jugés; il est rare qu'il en estime, qu'il en aime davantage les coupables qu'il a condamnés. Ici le secret est inviolable, l'estime et l'attachement pour les pénitents ordinaires. Personne n'ignore l'obligation des confessurs, et ne doute de leur fidélité à la remplir : obligation qui ne connaît ni distinction de personnes, ni exception d'objets, ni excuse de légèreté, ni prétexte d'intérêt. Elle a passé en proverbe, et par une providence singulière on ne voit point de prévaricateur de ce devoir important. Lors même que la violence des passions, les ténèbres de l'erreur, les accès même du délire, font oublier tous les autres, la puissance divine lie la langue des confesseurs, mesure leurs expressions, et leur rend la violation du secret impossible. Je leur rends justice, direz-vous, ce n'est pas pour mon secret que je tremble, il ne sera jamais révélé; mais ne dois-je pas craindre la perte de l'estime et de l'amitié de mon confesseur? que pensera-t-il de moi, si je lève le voile qui cache mes désordres? Vous vous trompez; jamais confession bien faite n'a fait perdre l'estime, elle a toujours augmenté l'amitié. Pour peu qu'on ait exercé le ministère, ignore-t-on la fragilité humaine? rien ne surprend. Ne connût-on pas par expérience la corruption du cœur humain, l'usage du monde et du tribunal ont dû l'apprendre; la vertu de ce ministre est un garant de son indulgence. S'il est vertueux, il est humble, zélé, charitable; méprisera-t-il la brebis égarée qui revient d'elle-même au bercail, lui qui va la chercher, et la porte sur ses épaules? Quelle joie à la vue de l'enfant prodigue qui revient à la maison paternelle! Si ce ministre n'est pas vertueux, hélas! peut-il ne pas pardonner aux autres des faiblesses qui le tyrannisent? Enfin la confiance gagne le cœur; l'estime qu'elle suppose est flatteuse et touchante; c'est le langage du cœur, rien ne lui résiste : *Vos amici mei estis, omnia nota feci vobis.* (*Joan.*, XV, 14.) La conversion du pécheur est le chef-d'œuvre de la grâce; qu'il est consolant de s'en voir l'instrument, et d'être employé à répandre les fruits de la rédemption d'un Dieu Sauveur! Nous, les amis, les médecins, les pères de nos pénitents, nous en prenons les sentiments. La grâce du ministère est admirable dans ses effets, et nous avons bien plus à craindre de nous trop arracher à ceux qui nous ouvrent leur cœur, que de leur être trop rigoureux. C'est leur dissimulation, leur résistance, leur indépendance, qui nous rebute; la modeste, la docile, la vraie conversion fait la conquête de notre cœur.

3° La confession est un remède. Vous vous en exagérez l'amertume; il n'a que de la douceur. Quoi de plus consolant que de trouver toujours, à la faveur de cette confidence, des secours proportionnés, des avis détaillés, des motifs touchants, des pratiques efficaces! Dieu ménage par là au pécheur le zèle même de son médecin, et le lui rend utile en lui fournissant des lumières. Le vrai moyen de l'animer, c'est de faire connaître ses besoins du ton de la confiance: l'ouverture du cœur engage, l'aveu des maux attendrit, la docilité gagne, le silence ramène, la défiance éloigne, l'ignorance du

danger est un calme trompeur qui plonge le pilote dans l'inaction et la sécurité qui conduit au naufrage. Célestes médecins, que votre puissance est admirable! A votre voix le ciel s'ouvre, le sang de l'Agneau, comme un baume, coule dans les plaies du pécheur et les guérit : vous renouvelez tous les miracles que le Seigneur opérait sur les malades. Le bain mystérieux du sang de Jésus-Christ dans la pénitence est semblable à la piscine de Siloë, dont les eaux agitées guérissaient toute sorte d'infirmités, et vous êtes l'ange qui les agite, *a quacunque detinebatur infirmitate* (*Joan.*, V, 4), et en même temps l'homme qui les y plonge. Voyez cette multitude de malades de toute espèce, qui languit autour de vous et attend l'agitation de l'eau. En voilà de faibles, fortifiez-les; d'aveugles, éclairez-les; de boiteux, redressez-les; de sourds, ouvrez leurs oreilles; de muets, déliez leur langue; de paralytiques, donnez-leur la force et l'activité : *Cœcorum, claudorum, et aridorum.* (*Ibid.*, 3.) J'ai besoin de quelqu'un qui me plonge dans la piscine, disait le paralytique, j'attends depuis trente-huit ans; je suis prévenu par les autres qui, comme moi dans l'attente, sont assez heureux pour y être plongés à propos. Personne ne me rend ce service : *Hominem non habeo.* (*Ibid.*, 7.) On a besoin d'un directeur dans la vie spirituelle; sans lui l'égarement est inévitable : quelle consolation de le trouver et d'obtenir la guérison!

Vous n'êtes donc pas affligés de vos maux, puisque vous ne voulez pas en guérir; vous n'avez donc pas de contrition, si vous vous refusez à la confession. La douleur cherche du soulagement, elle en trouve à s'épancher dans le cœur d'un ami; elle cherche le remède et le trouve à s'ouvrir à un médecin : elle est une première confession qu'on fait à Dieu et à soi-même. La déclaration faite au prêtre en est la répétition, c'est le langage du cœur qui fait parler la bouche de son abondance et fait faire de bonnes confessions, en assure la sincérité, la fidélité, l'humilité. Quelle grâce voudrait-on faire au péché quand on le déteste? de quel ménagement userait-on pour soi-même que l'on traite en ennemi? négligerait-on ce qu'on connaît absolument nécessaire à la réparation d'un mal dont on est inconsolable? C'est le défaut de contrition qui fait les mauvaises confessions. Dieu n'est si indulgent sur les défauts involontaires, que parce qu'ils ne portent aucune atteinte à la douleur. La bonne confession en est la preuve aussi bien que le fruit, et lui rend ce qu'elle en a reçu: elle l'augmente, la rend plus saine, plus épurée, plus méritoire, par la vue plus réfléchie, plus détaillée des péchés qui la causent. Ainsi le sentiment de son mal fait recourir le malade au médecin, et la vue de sa blessure qu'il ne connaissait pas et que le médecin a sondée, augmente sa douleur et sa crainte. Quel remède divin, quel médecin puissant! nos maux son infinis; qui peut même les bien connaître! *Delicta quis intelligit?* (*Psal.* XVIII, 13.) Supérieurs à toute la force, à toute l'adresse humaine, ils sont incurables. Le sang d'un Dieu peut seul les guérir : le sacrement le répand, le prêtre l'applique. Ce Naaman couvert de lèpre, à peine est-il plongé dans le Jourdain que ses chairs corrompues sont rétablies. Il fait plus, ce sang adorable, il rend la vie aux morts. Le pécheur, comme Lazare, peut-être, hélas! depuis plusieurs années, est enseveli dans la nuit du tombeau, il est rendu à la lumière. Le sacrement lève la pierre qui le tenait enfermé, la voix du ministre fait tomber ses liens, il ouvre les yeux couverts de l'ombre de la mort; l'odeur de ce cadavre, qui déjà saisissait, devient la bonne odeur de Jésus-Christ. Quelle grâce! En ignorez-vous le besoin? pouvez-vous le dissimuler? Toute chair a corrompu sa voie; ceux mêmes qui ont conservé le trésor de l'innocence n'ont-ils ni faiblesse à corriger, ni chute à prévenir! Venez donc avec joie, qui que vous soyez, déclarer vos maux et en recevoir la guérison : *Venite et curamini.* (*Luc.*, XIII, 14.)

4° C'est un commencement de satisfaction; il faut payer la dette du péché. Que le payement de la confession est doux et facile! Si jamais Dieu ne se montra plus grand, jamais il ne se montra meilleur père. Il ne perd pas le coupable, il ne veut point sa mort, mais sa conversion; il ne l'accuse pas, ne lui fait ni reproche ni plainte, c'est à lui à se rendre justice; attentif à essuyer les larmes à mesure qu'on les répand, il guérit ce que la douleur fait déclarer; le pénitent seul agit, examine, accuse, prononce, exécute : il ne faut pas que l'éloquence vienne à son secours; le plus petit, le plus simple trouve dans ses misères de quoi offrir à Dieu les plus pures louanges et en recevoir la plus douce consolation. Si la confession a quelque amertume, qu'il en est bien dédommagé!

Mais, que dis-je, amertume, une confession bien faite n'a que des douceurs. Quelle paix, quelle onction elle fait goûter! Déchargé du poids de vos fautes, vous respirez un air plus pur, vous voyez un jour plus serein : semblable à un prisonnier qui sort du cachot, vous sentez tomber vos chaînes et renaître la liberté. Ce ne sont plus ces sombres remords de conscience qui troublaient vos plus doux plaisirs. Le témoignage de la conscience, au contraire, soulage toutes vos peines : il vous montre un Dieu apaisé, le péché pardonné, la grâce recouvrée, le paradis ouvert. Voilà le démon vaincu, l'abîme fermé, la couronne prête. Le moribond, jusqu'alors inquiet, voit approcher la mort sans horreur, le matelot voit l'orage sans pâlir, le soldat monte à la brèche sans trembler. Rien ne rassure plus dans le danger, ne tranquillise plus dans la tristesse, ne fortifie plus dans le combat, qu'une bonne confession. Quoiqu'on puisse retomber encore, on a pris un courage, une force secrète qui répond de la persévérance. Quoique l'absolution soit quelquefois différée

pour de bonnes raisons, vous trouverez dans votre confession même un gage de ce que vous espérez, qui vous promet une grâce à laquelle vous ne mettez plus obstacle ; vous attendez le moment du Seigneur avec autant de tranquillité que de soumission.

Ce n'est plus cette honte de déclarer ses fautes qui paraissait insurmontable ; on se félicite de son courage, on s'étonne de sa crainte passée ; le calme qui succède récompense la sincérité et dédommage de la confusion. Quelquefois même, à peine a-t-on commencé d'ouvrir la bouche, qu'on sent ses yeux se dessiller, sa langue se délier, son cœur se dilater ; on entre avec confiance dans le plus grand détail, sans craindre les explications, on craint de ne s'être jamais bien expliqué. L'attention du confesseur charme, sa douceur pénètre, ses avis s'insinuent dans le cœur ; on goûte ses principes, on entre dans ses raisons ; les embarras se dissipent, les difficultés s'aplanissent, on se livre sans réserve ; l'onction céleste de la grâce enchante, on sent combien le Seigneur est doux, et cette terre, qui semblait devoir dévorer ses habitants, fait couler des ruisseaux de lait et de miel. J'en appelle au témoignage de tout vrai pénitent. N'est-il pas vrai qu'une confession bien faite, non-seulement soulage, mais fait goûter des délices célestes ? On sent couler ses larmes avec plaisir, on frappe sa poitrine avec une douceur ineffable, je ne sais quoi dit au fond du cœur : Ces larmes seront essuyées, ces soupirs seront changés en cantiques, cette honte fera ma gloire, ce sacrifice mon bonheur : *Dicite justo quoniam bene.* (*Isa.*, III, 10.)

On gagne en même temps deux amis, Dieu et le confesseur, dans le sein de qui on décharge ses peines avec une consolation dont rien n'approche. Ah ! si dans les peines ordinaires il est si doux d'en faire la confidence à un ami, que sera-ce d'aller répandre son cœur dans le sein du meilleur de tous les pères ? Les amis de ce monde sont toujours impuissants, souvent équivoques, ordinairement peu sensibles ; ici c'est Dieu même dans son envoyé, plein de zèle pour notre salut, éclairé d'une lumière divine, dépositaire de la grâce, arbitre de l'Eternel, dont il dirige les démarches, dicte les paroles, ratifie les arrêts. Quel trouble, au contraire, quels remords, quelle horreur, lorsque, faute d'un aveu salutaire, on demeure accablé sous le poids de ses crimes ! on croupit dans l'abîme de ses désordres, on court le risque d'une affreuse éternité, par la crainte insensée d'une peine légère qui serait la source du bonheur.

Nous venons de nous prémunir contre les excès de la crainte qui nous éloignent de la confession ; mais si quelquefois on la craint trop, souvent aussi on la craint trop peu. Voyons les excès de la présomption qui en font perdre le fruit.

SECONDE PARTIE.

Quelque sainte, quelque utile que soit la confession de ses fautes, c'est une œuvre de piété fort critique, que bien des faiblesses peuvent rendre inutile et bien des péchés criminelle. Adam et Eve confessent leur désobéissance, mais ils s'en excusent, l'un sur la femme, l'autre sur le serpent. Caïn avoue son crime, mais ce n'est que par désespoir. Achan est forcé, par le sort qui tombe sur lui, à déclarer un larcin qu'il voulait tenir caché. Saül et David disent également : J'ai péché. David trouve sa grâce, Saül sa réprobation. Manassès dans les chaînes, Antiochus dans son lit, font l'aveu de leurs désordres et la résolution de les réparer par la pénitence. Dieu exauce l'un et le fait remonter sur le trône ; il rejette l'autre et le précipite dans l'enfer. L'enfant prodigue aux pieds de son père, le publicain au bas du temple, le bon larron sur la croix, doivent leur pardon à la sincérité de leur confession. Judas, après avoir hautement accusé son forfait, rendu justice à l'innocent, restitué le prix de sa perfidie, s'arrache lui-même la vie.

Toutes les passions jouent leur rôle au tribunal de la pénitence. S'il est des personnes qui redoutent la confession, il en est d'autres qui s'en font un jeu ; l'hérésie en combat la pratique, l'intrigue s'en sert pour négocier. On y vient sans attention, par routine ; le ressentiment, l'impatience vont avec empressement s'y décharger. L'ignorance, la timidité y sont quelquefois muettes ; la hardiesse, la frivolité n'y tarissent point. La honte y ferme la bouche, les passions y débitent des sentiments, l'orgueil n'en peut souffrir l'humiliation ; la vanité, le respect humain y cherchent l'éclat de la piété. Que de déguisements n'emploie pas l'artifice ! que de grossièretés y vomit l'impudence ! Il en est dont la délicatesse s'offense des moindres termes, il en est qui se moquent de la charité et de la réserve d'un confesseur. Les uns écoutent, promettent tout, s'offrent à tout ; les autres disputent, refusent, combattent tout. Tantôt grossièrement stupides, on ignore les premiers principes ; tantôt savants déclarés, on donne des leçons, on impose des lois. Est-il rare d'en voir que le hasard livre au premier venu ? Combien d'autres dont l'étude se borne à trouver des confesseurs indulgents ou peu éclairés pour échapper à leurs lumières ou en arracher des conditions plus aisées ? Combien d'autres dont la ridicule ostentation prétend se faire honneur de la vogue, de la dignité, de la sévérité du directeur qu'on choisit, et dont la vaine et présomptueuse complaisance se flatte que la vertu ou son langage mystique vont les faire voler sans peine à la plus sublime perfection, et s'imaginent d'y être arrivés parce qu'ils en ont les expressions familières ? N'avons-nous pas plus d'une fois à gémir et à nous mettre sur nos gardes aux approches de certaines personnes qu'une passion criminelle, un attachement dangereux, un artifice malin, un esprit de parti, une vaine curiosité attirent au sacré tribunal ? En un mot, quoique les excès portés jusqu'au

crime soient assez rares, il est certain que toutes les passions, toutes les faiblesses peuvent rendre inutile le moyen le plus efficace du salut, et même faire trouver le poison mortel du sacrilége dans la source de la grâce : *Est qui nequiter humiliat se, et interiora ejus*, etc. (*Eccli.*, XIX, 23.)

Oui, sans doute, sacrilége mortel. Et n'imaginons pas, par un préjugé populaire, que l'indigne communion mérite seule ce titre. Tous les sacrements sont une matière de profanation quand on les reçoit mal; les sacrements des vivants, la confirmation, l'eucharistie, l'ordre, le mariage en état de péché mortel; les sacrements des morts, le baptême, la pénitence, l'extrême-onction, sans la contrition, la résolution de ne plus commettre le péché. Ces dipositions criminelles, insultantes pour un Dieu dont on a méprisé les bienfaits, incompatibles avec la grâce du sacrement qu'on reçoit, opposées au sacrement même qu'elles rendent inefficace, et même nul celui de la pénitence, sont tout autant de sacriléges. Pourrions-nous trop redouter, non la honte et les difficultés de la confession, nous avons vu combien ces alarmes seraient injustes, mais le danger de la rendre par notre faute inutile et criminelle, la seule chose à craindre et qu'on ne craindra jamais trop? Les mêmes objets qui ont ranimé notre confiance doivent nous faire trembler si nous en abusons. L'efficacité, la facilité de ce sacrement nous encouragent; mais il devient un crime, quelle horreur! Le zèle et la charité de ce tribunal nous y appellent; mais il prononce notre condamnation, quelle terreur! Ce remède si approprié, si utile, nous invite; mais il se tourne en poison, quel malheur! Cet acquit si doux, si consolant, nous remplit de joie; mais on y contracte une nouvelle dette plus onéreuse, quelle douleur! Quoi de plus critique, et avec quelle précaution doit-on s'en approcher? Ainsi, en combinant les mêmes idées de sacrement, de jugement, de remède, de satisfaction qui caractérisent la confession sacramentelle, on la rend inutile, nulle, sacrilége : 1° faute de foi, parce qu'on ne connaît, on n'estime pas assez le prix du sacrement; 2° faute d'attention, on n'est point assez touché de la profondeur, de l'obscurité du jugement; 3° faute de respect, on ne se prépare pas assez à l'opération de ce remède; 4° faute de précaution, on ne prévient pas de nouvelles dettes, on n'assure pas, on perd même l'utilité du payement.

1° On méconnaît le prix du sacrement et du ministère. Prêtres du Seigneur, si la foi dirigeait nos pas, avec quel étonnement et quel effroi vous aborderions-nous! Vous liez et déliez, vous remettez et retenez les péchés, vous ouvrez et fermez les trésors célestes; l'éternité est dans vos mains, et selon vos irréfragables arrêts le pécheur demeure la proie des flammes ou devient l'héritier des trésors célestes. Avec quelle sincérité et quelle droiture vous ouvririons-nous notre cœur et en arracherions-nous les fautes les plus secrètes, pour les soumettre à vos lumières et vous mettre en état de discerner entre la lèpre et la lèpre, et de prononcer sur ce grand procès à la place de la justice divine! Avec quelle confiance écouterions-nous vos oracles! Avec quelle docilité exécuterions-nous vos ordres? Dieu parle par votre bouche, il met la vérité sur vos lèvres, la toute-puissance dans vos volontés, sans même les faire dépendre de vos qualités, de vos talents, de vos vertus. Nous devons, il est vrai, chercher avec soin, et choisir entre mille le maître éclairé qui nous instruise, le directeur ferme qui nous redresse, le pasteur charitable qui nous console, le ministre zélé qui nous anime, le pieux modèle qui nous édifie. Mais enfin, le succès du ministère, la vertu du sacrement n'y sont pas attachés. Tous les instruments sont utiles dans vos mains, ô mon Dieu, vos grâces se répandent par tous les canaux. Cette bonté fait notre consolation et notre ressource dans nos faiblesses, au milieu des difficultés innombrables semées sur nos pas. Louons, admirons cette bonté infinie qui opère tant de merveilles par quelques paroles. Hélas! des coupables qui ne méritent que des foudres pouvaient-ils espérer, désirer, imaginer ces divines profusions?

Mais combien ces profusions mêmes doivent-elles réveiller nos alarmes! Elles dépendent de nos dispositions, cette discussion préliminaire, cette vive contrition, cette satisfaction proportionnée. Avec quel soin, avec quelle ferveur devez-vous remplir ces conditions si nécessaires et vous bien assurer de les avoir remplies! Un sacrilége serait le funeste fruit de votre négligence; votre salut courrait les plus grands risques. Le tribunal de la pénitence est l'image de celui de Dieu; le jugement que le prêtre y prononce sera ratifié par le souverain Juge. La confusion du pécheur y est moins grande, à la vérité; ici, on ne découvre ses péchés qu'à un homme : au grand jour l'univers en sera instruit. Mais enfin ce sont les mêmes fautes à condamner, la même conscience y parle, le même livre y doit être ouvert; on y traite du même intérêt, on y suit les mêmes lois. Disons-le même, puisque c'est la vérité, ce premier jugement a quelque chose de plus critique et doit encore plus exciter votre vigilance. Au jugement de Dieu, le sort du pécheur est décidé sans retour : les plus vifs regrets ne changeront rien dans la sentence. Au lieu que le succès du jugement de la confession est dans nos mains, nos sentiments y font seuls pencher la balance; notre confusion y est même méritoire et satisfactoire : ce que ne sera point celle dont nous serons accablés aux yeux des anges et des hommes. Enfin nos mauvaises dispositions seraient un nouveau péché qui mettrait le comble à tous les autres et les rendrait presque irréparables. Ah! si au dernier jour les impies sécheront de crainte et diront aux montagnes : Tombez sur nous, écrasez-nous, dérobez-nous à la colère de l'Agneau; que notre cœur, à la vue d'un Dieu irrité, ouvre ses plus profonds replis; qu'il soit brisé par la

douleur la plus vive ; que ses regrets retracent les tremblements de terre, l'éclipse du soleil, la chute des étoiles ; qu'une profonde humilité ouvre les ténébreux abîmes de la conscience et qu'une parfaite conversion ressuscite cette âme ensevelie dans le tombeau du péché : dispositions d'autant plus justes que la miséricorde de Dieu, ouverte aux pénitents, ne laisse pas la liberté de blasphémer, comme les damnés, la justice inexorable dont ils éprouvent à jamais la rigueur. Venez donc, comme les soldats qui confessaient leurs péchés à saint Jean, et faites comme eux de dignes fruits de pénitence; car le grand Juge a le van à la main ; il va séparer le bon grain de la paille, renfermer l'un dans ses greniers et jeter l'autre dans le feu. Si vous osiez vous justifier, votre conscience vous condamnerait : à quoi vous servirait le mensonge ? La cognée est déjà à la racine de l'arbre ; il va être coupé et devenir la proie des flammes : *Securis ad radicem posita est.* (*Matth.*, III, 10 ; *Luc.*, III, 9.)

La pénitence fut toujours comparée aux fins dernières ; le péché fut la mort de l'âme ; la pénitence est la mort du péché et la résurrection à la vie surnaturelle de la grâce. La pénitence est le jugement du pécheur, fait d'abord par lui-même dans son examen, et poursuivi auprès du prêtre auquel il se défère par la confession. La pénitence qui venge Dieu est une sorte d'enfer dont elle allume les feux et anime le ver rongeur. La pénitence, par la paix qu'elle ménage, la confiance qu'elle inspire, la douceur qu'elle fait goûter, est un gage, un avant-goût, une image des joies du paradis. La confession exerce toutes ces rigueurs ; la mort n'épargne rien, l'enfer ne pardonne rien. La confession rappelle tout, accuse tout, condamne tout ; personne n'est moins indulgent que le pécheur pénitent : il se sert à lui-même, il boit jusqu'à la lie le calice amer de la plus profonde confusion. Quelle terrible confusion que celle du pécheur, au lit de la mort, au tribunal de Dieu, au fond de l'abîme ! Le tableau de sa vie jusqu'aux moindres traits est offert à ses yeux et à ceux de l'univers : il ne peut en méconnaître la vérité. Tel est le tableau qu'il fait de lui-même à l'oreille du prêtre : rien n'y est omis par négligence, déguisé par dissimulation, excusé par orgueil, affaibli par indulgence ; la désobéissance ne s'y refuse pas, la présomption ne s'y rassure pas, la vengeance ne s'y épanche pas ; l'horreur du péché, l'amour de la vertu en font le principe, en dictent les lois, en assurent les fruits. Cette équitable et si rigoureuse justice qu'on demande au prêtre et qu'on y rend à Dieu contre soi-même, qu'on exécute sur soi-même, est sincère et du fond du cœur, universelle sans exception, souveraine sans partage, surnaturelle par les plus nobles motifs et le principe de la grâce ; elle imite la contrition, elle en a les qualités, elle en est l'effet ; et, par un heureux retour, elle en augmente la vivacité et en garantit l'existence qui, sans elle, serait douteuse. Dieu s'en applaudit, les anges et les saints l'admirent et se réjouissent d'acquérir un compagnon de leur bonheur ; les démons frémissent de voir échapper leur proie. Dieu tire de la punition la gloire de sa justice ; il tire de la récompense la gloire de sa miséricorde ; la confession lui assure l'une et l'autre : elle le venge et punit le pécheur ; elle le satisfait et sauve le pénitent ; et en réunissant la réparation de la faute et le couronnement de la conversion, elle réunit dans le même cœur le paradis et l'enfer.

2° Faute d'attention, on ne se défie pas assez du mystère impénétrable de l'absolution. Que ce jugement, quoique favorable, est obscur et profond ! Car enfin, si vous n'y avez pas apporté les dispositions nécessaires, toutes vos confessions sont inutiles, et même peut-être sacriléges, et vous ne pouvez obtenir grâce sans les refaire. Toutes les nouvelles confessions que vous feriez sans les avoir réparées ne feraient qu'entasser sacrilége sur sacrilége ; et qui sait si vous étiez bien disposé, si vous eûtes la douleur, si vous fîtes une déclaration exacte, si vous êtes digne d'amour ou de haine ? Craignez, dit le Prophète, les péchés même pardonnés. Combien devez-vous redouter ceux dont le pardon est douteux ! *De propitiato peccato noli esse sine metu.* (*Eccli.*, V, 5.)

La confession extraordinaire et même la confession générale est souvent nécessaire, ordinairement utile, et quelquefois dangereuse. Elle est indispensable quand on en fait quelqu'une de mauvaise. La honte a fait cacher quelque péché considérable, la négligence l'a fait oublier faute d'examen suffisant ; vous n'en avez pas eu une véritable douleur, vous n'eûtes donc pas l'absolution. Tous les péchés dont vous étiez alors coupable subsistent encore, la confession elle-même fut un nouveau péché ; toutes les confessions faites depuis, infectées du même vice, sont également nulles ; tout porte sur le sable : il faut creuser jusqu'au fondement pour construire un édifice plus solide. Remontez donc à cette époque funeste, renouvelez cette confession et toutes celles qui l'ont suivie, et qu'une déclaration plus exacte embrasse tout cet intervalle. Vous le devez, non-seulement quand vous êtes certain de quelque défaut essentiel, mais encore quand vous avez un légitime fondement d'en douter. Prendre dans le doute le parti le plus sûr est une loi de prudence ; en matière de sacrement, c'est un devoir absolu dont il est encore moins permis de s'écarter. Combien de gens tranquilles sur leur état ne craignent pas assez un sacrement si aisé à profaner ! *De propitiato peccato noli esse sine metu.*

Ces confessions extraordinaires, lors même qu'elles ne sont pas nécessaires, sont communément utiles ; elles instruisent mieux un confesseur sur l'état du pénitent, dont elles lui présentent le portrait fidèle. Les personnes pieuses en font souvent quand elles changent de confesseur. Ces confessions humilient davantage, et excitent une

plus vive douleur, par la vue de tant de péchés réunis; elles rassurent sur les confessions suspectes où il pourrait s'être glissé des défauts qu'on n'aperçoit pas. Les personnes réglées en font tous les ans par précaution. Malgré ces avantages, il faut n'en faire qu'avec discrétion, sur l'avis d'un confesseur. Les personnes scrupuleuses qui désirent le plus de les multiplier sont celles qui en ont le moins besoin, et qui peuvent en souffrir davantage; leur exactitude outrée et minutieuse, leur délicatesse de conscience, leur trouble à la vue des moindres fautes, laissent-ils craindre un défaut d'intégrité ou de douleur dans des péchés considérables? Mais que n'ont-elles pas à appréhender des inquiétudes et des alarmes où ces revers les jettent sur l'examen, la déclaration et la contrition! Aussi peu tranquilles après vingt confessions générales qu'avant la première, c'est toujours à recommencer; plus nuisibles qu'utiles pour elles, il est rare qu'on doive les leur permettre. Il est des confessions chargées de détails d'impureté ou d'inimitiés, qui ne font que réveiller des idées qu'on ne saurait trop effacer. C'est un danger qu'une sage direction ne doit point laisser courir sans une nécessité indispensable.

Cette nécessité une fois reconnue, il faut savoir tout sacrifier sans en craindre les difficultés. Il est une sainte indiscrétion qui les méprise, elle se joue des embarras de l'examen le plus détaillé; il est un courage inébranlable qui brave la honte de l'aveu le plus humiliant; il est une constance invincible qui en triomphe; on se fait un mérite, un bonheur de l'abandon le plus entier aux reproches, aux ordres, aux conseils d'un directeur le plus sévère, que l'on chérit comme un père, que l'on respecte comme un maître, que l'on écoute comme un oracle.

N'est-il pas juste que le péché soit puni dans tous ses désordres? Il s'élève contre les droits de Dieu, que le rebelle s'abandonne à sa justice; il se refuse aux lois de Jésus-Christ, qu'il se soumette à son ministre; il combat ses propres intérêts, trop heureux de pouvoir les rétablir par le sacrifice de ses plaisirs. Le péché obscurcit l'esprit, éclairez-le par l'examen; il corrompt le cœur, guérissez-le par la connaissance de ses maux; il souille le corps, immolez-en les sens par la pénitence; il forme des habitudes, qu'on les arrache; il prépare de nouveaux malheurs, qu'on les prévienne; il conduit à l'endurcissement, qu'on amollisse, qu'on brise, qu'on change cette âme qui court à l'enfer. Après tout, le péché est votre ouvrage; vous plaindrez-vous d'être obligé d'arracher ce que vous avez semé, de renverser ce que vous avez élevé, de briser la chaîne que vous avez forgée?

Mais ces difficultés ne sont pas si grandes que l'ignorance, la paresse, la pusillanimité, peut-être la passion vous le suggèrent. Le démon vous en grossit le fantôme pour vous décourager : la grâce aplanira tout, des livres d'examen vous mettront sur les voies; en écrivant à mesure que vous ferez des découvertes, vous les mettrez en sûreté. Un retour attentif et sincère sur votre vie suivra le fil de vos actions et l'enchaînement de vos âges, des affaires et des événements, et fera revivre tout ce qu'il y a d'essentiel à découvrir. La loi de Dieu n'est, après tout, ni embarrassante ni difficile, et quoique la sagesse de ses arrangements embrasse toute la morale, l'esprit en est facile à saisir, l'application à faire, les transgressions à démêler. Les interrogations d'un confesseur mettront la dernière main et achèveront de mûrir le germe qu'une légère réminiscence vous présentera. Un ministre expérimenté entend aisément à demi-mot et n'a garde d'exiger d'inutiles minuties; la puérilité, le verbiage, le scrupule doivent être bannis pour son intérêt même, comme pour celui du pénitent. Ce serait un défaut de capacité d'éplucher des circonstances indifférentes dont le détail superflu serait nuisible. Enfin, quand on a fait ce qu'on a pu, on doit être tranquille; Dieu ne demande que la bonne foi qui prend pour se connaître les mesures qu'inspire la prudence et déclare sincèrement ce que l'on connaît. Il est dans la pénitence trois degrés de justice qui en caractérisent les trois parties : un degré de rigueur inflexible; c'est la loi de la confession, elle ne souffre ni tempéramment ni partage, elle doit haïr souverainement tout péché mortel : un degré de proportion satisfaisante, qui pèse, compte, mesure la nature, le nombre, les circonstances du péché et le punit selon son mérite; c'est la règle de la satisfaction : un degré d'équité favorable; c'est l'obligation de la confession, qu'on fasse ce qu'on peut, qu'on dise ce qu'on fait; Dieu est content, tout est pardonné, aussi bien ce qu'on oublie que ce qu'on a le mieux déclaré.

Disons donc avec le Prophète : Ma conscience est un chaos impénétrable, vous seul, mon Dieu, pouvez le débrouiller; dites, comme au commencement du monde, que la lumière y luise, et elle m'y éclairera. Ma vie est une mer orageuse, j'y serai submergé; vous seul pouvez y rendre le calme; commandez aux vents et aux flots : *Imperavit ventis et mari* (*Matth.*, VIII, 26). C'est un puits profond, un abîme immense, vous seul pouvez le sonder, sans vous j'y serais englouti; vous seul pouvez en mesurer la profondeur et m'en retirer. Daignez me tendre la main et m'accorder votre grâce, et je me sauverai : *Non me demergat tempestas aquæ, neque absorbeat me profundum, neque urgeat super me puteus os suum.* (*Psal.* LXVIII, 16.)

3° Faute de respect, on ne se dispose pas assez à l'opération de ce remède : de là la nécessité de différer ou de refuser l'absolution quand on ne mérite pas de la recevoir. Ce délai, ce refus même à Pâques vous surprend, quelquefois vous offense; un vrai pénitent serait plutôt surpris et alarmé de la facilité à la donner. Le vrai pénitent,

plaidant contre lui-même, délicat sur le choix de son juge, exact dans le détail de la procédure, plutôt outré qu'indulgent sur l'accusation, grossit plutôt qu'il n'excuse le crime dont il demande le châtiment et poursuit la réparation. Il est lui-même sa partie, rigide et inflexible dans l'exécution des droits de Dieu : *Justus est prior accusator sibi.* (*Prov.*, XVIII, 17.) Le confesseur, il est vrai, juge équitable, ne connaît pas ces pieux excès, mais il a des règles dont il ne doit pas s'écarter; un bandeau sur les yeux pour ne faire acception de personne, la balance à la main pour peser tout avec la plus exacte droiture; armé du glaive, selon le symbole de la justice, il doit, sans écouter la faiblesse, sans ménager la passion, sans se rendre aux sollicitations, frapper avec courage et immoler sans réserve tout ce qui peut déplaire à Dieu; son aveuglement, ses prévarications entraîneraient avec lui dans la fosse le trop facile ou trop coupable pénitent qui l'aurait pris pour guide : *Si cæcus cæco ducatum præstet, ambo in foveam cadunt.* (*Matth.*, XV, 14.)

La loi du refus de l'absolution n'est point un mystère affecté dont les ténèbres imposantes servent de voile à l'ignorance ou aux caprices du confesseur. Les principes en sont aussi justes que simples : on ne mérite point d'absolution tandis que le péché subsiste. Or, il subsiste, ou en lui-même, tandis qu'on n'en a pas fait l'aveu et qu'on n'en a pas la douleur; ou dans la cause, tandis qu'on ne veut pas la détruire; ou dans les effets, tandis qu'on ne veut pas les réparer. Ses principes ou ses suites peuvent être extérieurs ou intérieurs; l'habitude du vice, l'ignorance de ses devoirs en sont des sources intérieures; l'occasion prochaine, le caractère d'un état, la fréquentation des mauvaises compagnies, la lecture des mauvais livres, qui entraîne presque inévitablement à des choses mauvaises, en sont d'extérieures. Comment remplir des devoirs qu'on ignore et qu'on refuse d'apprendre; comment se défendre d'une habitude qui a jeté de profondes racines et qu'on ne travaille pas à arracher? En vain ferait-on les plus authentiques promesses, le péché, devenu comme nécessaire, se commettra toujours. Les effets extérieurs du péché sont le dommage causé au prochain dans ses biens, son honneur, sa conscience, qu'on ne pense pas à réparer; les fruits intérieurs de ce mauvais arbre sont la haine, le ressentiment, l'esprit de vengeance qu'on ne veut point sacrifier par une sincère réconciliation. Le péché, toujours renaissant dans ses fruits amers, met un obstacle invincible à l'absolution et en rend le pécheur indigne. C'est donc nous lier les mains que de ne pas briser nos chaînes. De quel droit demandez-vous une grâce que vous rendez impossible? Mettez-vous en état de la recevoir, on vous ouvrira ses trésors.

Quelle imprudence, quel préjudice pour vous n'ajouterait pas à la profanation du sacrement une prétention si mal fondée! La religion et la charité nous font un devoir du refus; le changement parfait d'un cœur envieilli dans le crime n'est pas l'ouvrage d'un moment. Prendre de justes mesures pour ne pas risquer un sacrilége; s'instruire, s'assurer de l'état d'un pénitent par de sages épreuves, et de sa fermeté par la persévérance; vous donner le temps de lever les obstacles, d'éloigner l'occasion, d'arracher l'habitude, de faire les restitutions, les réparations nécessaires, d'exciter en vous une contrition, hélas! souvent équivoque; vous accoutumer à un joug que vous devez toujours porter; vous faire sentir le prix de la grâce et le poids du péché par la difficulté d'obtenir l'un et d'abolir l'autre, et vous y préparant par la prière, le jeûne et l'aumône: voilà les vues que la sagesse et la charité nous inspirent dans notre sévérité apparente, et que votre intérêt ne demande pas moins que notre devoir. Que n'auriez-vous pas à craindre d'une absolution prématurée! Quelle consolation quand une sage lenteur en garantit la validité! N'oubliez pas qu'un passage si subit du crime à l'autel, sans une réparation préliminaire et une conversion bien constatée par les œuvres, fait naître de justes ombrages sur votre religion et sur celle de votre guide, que l'honneur du ministère en souffre par un soupçon de relâchement, que le désordre s'autorise et se multiplie par l'espérance de l'impunité. Vous édifiez moins par votre ardeur indiscrète à approcher des sacrements que vous ne scandalisez par le peu de respect que vous montrez pour eux. Ne faites pas croire que l'on jette les choses saintes aux chiens, contre le précepte de l'Evangile, et que, par la faiblesse du ministre, la lumière et les ténèbres, Dagon et l'arche, Jésus-Christ et Bélial, sont réunis dans votre cœur. Telle fut, pendant bien des siècles, la conduite de l'Eglise dans la pénitence publique: les pécheurs, privés des années entières des sacrements et des saints mystères, expiaient dans les plus rigoureuses austérités les fautes commises, et y trouvaient des grâces puissantes contre des fautes nouvelles.

Il est dans l'Ecriture bien des exemples de confessions de pécheurs; ils ont tous avoué leurs fautes; ils ont tous désiré et demandé le pardon; aucun ne l'a exigé comme un droit; ils s'humilient, prient, s'accusent, mais ils s'en croient indignes, et ne l'attendent que d'une miséricorde infinie, toujours gratuite. Allez au pied de la croix, écoutez le bon larron; il confesse ses crimes, il souscrit à la justice de son châtiment : *Digna factis recipimus.* (*Luc.*, XXIII, 41.) Ses prétentions se bornent à prier le Seigneur de se souvenir de lui quand il sera dans son royaume. Entrez dans le temple, contemplez ce publicain qui n'ose lever les yeux, qui frappe sa poitrine, qui demeure au bas du temple: Je ne suis qu'un pécheur, s'écrie-t-il, daignez avoir pitié de moi : *Propitius esto mihi peccatori.* (*Luc.*, XVIII, 13.) Admirez chez Simon le pharisien Madeleine aux pieds du Sauveur; tout publie ses fautes, ses larmes, ses cheveux, ses parfums, ses

baisers, sa posture; mais tout en même temps l'abandonne à la clémence d'un Dieu, à laquelle seule elle a recours. Entendez cet enfant prodigue prosterné aux pieds de son père : dissimule-t-il qu'il a péché contre le ciel et contre lui, se plaint-il de la jalousie de son frère aîné, exige-t-il ses anciens habits? Son anneau, le veau gras, toutes ces marques de bonté dont on le comble, il les reçoit en silence, et proteste qu'indigne d'être appelé son fils, il se trouverait trop heureux d'être mis au nombre des esclaves. Quel langage tient ce grand Prophète, aussi célèbre par sa pénitence que par ses héroïques exploits! La confusion couvre mon visage, les larmes inondent mes joues, la cendre se mêle à mon pain, ma bouche ne s'ouvre qu'aux gémissements. Je ne mérite aucune grâce, le glaive exterminateur ne doit percer que mon sein. Mes péchés sont en plus grand nombre que mes cheveux; c'est un monceau de sable qui m'engloutit. Mais je me jette entre les bras de la bonté divine et me soumets à tous les coups de sa justice : *Miserere mei secundum magnam misericordiam tuam.* (*Psal.* L, 3.) Les faux pénitents mêmes ne parlent pas différemment. Saül s'humiliant devant Samuel, Achab couvert de la cendre et du cilice, Antiochus au lit de la mort, Judas courant s'arracher la vie, rendent hommage à un Dieu aussi juste que bienfaisant, en s'abandonnant à ses arrêts au milieu des crimes dont ils se déclarent coupables. Caïn s'écrie, dans les transports de son désespoir : Mon crime est trop grand pour être jamais pardonné : *Major est iniquitas mea quam ut veniam merear.* (*Gen.*, IV, 13.) Les plus saints mêmes, en prenant la livrée du pécheur, tiennent le langage et prennent les sentiments du pénitent. Ainsi, dans le temple où elle offrit son Fils pour victime, sur le Calvaire où elle l'immolait pour les pécheurs, Marie ne se reconnaissait pas moins la servante du Seigneur que quand Gabriel lui annonça qu'elle allait être sa mère. Et son Fils adorable disait, avec des gémissements ineffables, ce que le Prophète avait dit de lui : *Je suis votre serviteur et le fils de votre servante.* (*Psal.* CXV, 16.) Il le disait au jardin des Olives, lorsque, soumis à la volonté de son Père, il acceptait le calice amer dont la nature humaine frémissait. Il le disait sur la croix, lorsque abandonné de son Père il expirait en lui disant : *Je remets mon âme entre vos mains.* (*Luc.*, XXIII 46.) Le caractère essentiel de la pénitence fut toujours l'humilité qui se croit indigne de grâce, et la soumission qui se livre aux châtiments; jamais elle ne crut avoir de plaintes à faire ni de droits à exercer.

4° Quel fruit ne pourrait-on pas tirer de la confession pour l'acquit de ses dettes? Mais on se prépare trop peu et trop superficiellement, et les confessions à venir vous seront aussi peu profitables que les confessions passées. Ne méconnaissez pas l'obligation de les rendre fréquentes, mais aussi celle de vous y préparer avec une ferveur toujours nouvelle, que cette fréquentation si utile ne fera qu'affaiblir, si elle dégénère en routine. Dans l'état d'infirmité toujours renaissante sous lequel gémit la faiblesse humaine, usez souvent d'un si puissant remède. Outre la grâce de la rémission du péché, grâce générale et parfaite pour tous les péchés, sans délai, sans retour, sans partage, ce sacrement donne la grâce sanctifiante, des grâces actuelles, et fait revivre les mérites passés; il donne une grâce de force et de préservation, une grâce de discernement et de direction, une grâce de douceur et de consolation. Que vous serez inexcusable dans vos rechutes, si vous avez négligé ces ressources! Grâce de force et de préservation, n'y eût-il que la honte de se voir dans l'examen, de se dire dans la confession toujours coupable, après des promesses mille fois réitérées. Quelle barrière au vice, même humainement : les vifs reproches, les sages avis, les pathétiques exhortations d'un confesseur! Quel aiguillon à la vertu : la tache du péché effacée, la satisfaction commencée, la peine expiée, la dette acquittée, le mérite et la récompense de tant de vertus pratiquées, amour, humilité, douleur, docilité, confiance, pénitence, l'habitude insensiblement formée de la vertu, ses progrès, ses fruits! Quel gage de la victoire remportée! quelle force pour en remporter de nouvelles! grâce de conseil et de direction, mais grâce lumineuse qui présente dans le plus grand jour des vérités propres, personnelles et reconnues; grâce détaillée qui suit l'homme pas à pas et le mène par la main dans toutes ses actions; grâce proportionnée à sa capacité, relative à sa faiblesse, accommodée à ses besoins; grâce insinuante qui n'a rien d'effrayant et de suspect, qu'on reçoit avec respect, avec confiance, avec avidité, qui pénètre et s'imbibe en quelque sorte dans l'âme comme la rosée dans la terre, et ranime toutes les fleurs; enfin grâce de douceur et de consolation qui rassure sur le passé, répond de l'avenir, remplit de joie pour le présent, réconcilie avec Dieu et avec soi-même, et sous les auspices de laquelle, tranquille dans tous les événements de la vie, on envisage sans crainte, on voit venir avec fermeté la mort qui termine nos jours, malgré son incertitude, ses surprises, ses rigueurs, et l'éternité qui la suit. Combien donc doit être utile la confession fréquente pour rassurer sur les confessions passées, pour encourager sur les confessions à venir, par les moyens et les facilités d'un examen moins embarrassé de péchés moins considérables, d'une contrition moins effrayante, d'une satisfaction moins onéreuse!

Ainsi que la fréquente communion, la confession fréquente produit les plus grands avantages. Mais, comme elle aussi, elle exige de grandes dispositions : c'est la vie ou la mort pour vous : *Mors est malis, vita bonis.* Ecartez avec soin tout ce qui peut en empêcher le fruit, éloignez une illusion funeste qui vous fait croire plus innocent ou plus pénitent que vous n'êtes. Les maximes,

les exemples du monde déguisent le mal ; l'habitude, la passion, aveuglent sur le remède; la conversion n'est qu'apparente, la contrition superficielle, la déclaration imparfaite, la satisfaction insuffisante ; on tient au goût, à l'occasion, à l'objet du péché ; on porte la mort dans son sein, et on se croit la santé la plus parfaite. Soyez en garde contre l'ignorance qui méconnaît, la négligence qui oublie, la honte qui dissimule ; défiez-vous d'une crainte excessive de la mortification qui en fait l'amertume, d'une espérance présomptueuse du pardon qui se flatte d'y avoir droit, d'un sombre désespoir qui croit tous les moyens de l'obtenir inutiles, d'une petitesse pusillanime dont les scrupules trouvent partout des monstres, d'une méprisable hypocrisie qui ne cherche dans la fréquentation des sacrements que les éloges du monde et l'estime des gens de bien, d'un dégoût des choses saintes, d'une tiédeur dégoûtante qui éteint la charité, énerve la vertu, rend infructueux les moyens les plus efficaces. Apportez-y toutes les vertus : il n'en est aucune que la bonne confession ne suppose, ne pratique, ne perfectionne; équitable, elle rend justice à Dieu et aux hommes, et répare fidèlement tous les torts; prudente, elle prend tous les moyens, évite toutes les indiscrétions; charitable, elle aime Dieu et le prochain, et jusqu'à ses plus grands ennemis; chaste et modeste, elle évite les moindres dangers de se souiller; humble, elle avoue les plus honteuses fautes; courageuse, elle brave les plus grandes difficultés; patiente, elle supporte les contradictions et les travaux; elle est pleine de foi, animée par la confiance, liée par la docilité, dirigée par la religion, immolée par la mortification; l'extérieur du respect n'est que le langage des sentiments intérieurs. La confession est un acte de la justice divine : le pénitent l'exerce à la place de Dieu ; il doit se mettre à sa place, penser, parler, agir comme Dieu, haïr le péché, l'accuser, le punir comme le ferait Dieu lui-même. Que le souverain Juge trouve un vengeur, qu'il se trouve lui-même dans le pénitent, il récompensera un acte qu'il peut avouer, et lui ouvrira la porte de la vie éternelle. Ainsi-soit-il.

DISCOURS IV.

SUR LE SECRET DE LA CONFESSION

Qui revelat arcana amici fidem perdidit, non inveniet amicum. (*Eccli.*, XXVII, 17.)

Celui qui révèle les secrets perd la confiance de son ami; il n'aura plus d'ami.

Il n'y a jamais eu de loi plus généralement et plus constamment reconnue ni plus religieusement observée que celle du secret de la confession. Nulle variété de discipline : toutes les Eglises s'y sont assujetties, toutes les nations l'ont adoptée, tous les prêtres s'y soumettent, tous les fidèles y comptent. Nulle diversité de sentiment : le casuiste le plus relâché comme le plus sévère ; l'hérétique le plus emporté, comme le théologien le plus éclairé; le mondain le plus impie, comme le fidèle le plus pieux, malgré la multitude des opinions, la vanité à les enfanter, la subtilité à les défendre, le zèle à les soutenir, tout sans exception a toujours pensé de même. Nulle vicissitude d'observations, les chrétiens ont toujours suivi la même route. Lors même que la pénitence publique semblait ouvrir le secret des consciences, celui du tribunal était inviolable, soit parce que n'y ayant que certains péchés et même des péchés publics qui y fussent soumis, tous les autres qui étaient confessés au prêtre étaient renfermés sous le sceau, soit parce que les péchés, même publics, n'étaient publiquement accusés que par le pénitent lui-même, jamais par le confesseur, ni par une connaissance acquise par la confession. On a fait bien des efforts pour abolir le sacrement de pénitence ou pour en éloigner les fidèles, on a imaginé dans la loi du secret bien des difficultés et des inconvénients pour rendre suspecte la confession qui en impose la nécessité. Mais la loi fut toujours sacrée, jamais on n'a osé ni pu dire qu'il fût permis d'abuser de la simplicité du fidèle, de trahir sa confiance, de se jouer de sa bonne foi ; la liberté de la révélation renverserait toutes les lois de la religion, de l'honneur et de la probité. Le sceau de la confession est si bien établi, qu'il a passé en proverbe pour marquer le secret le plus inviolable, et qu'il a obtenu une confiance universelle dans les affaires les plus importantes. Cette loi, toujours observée dans le christianisme, est de la plus haute antiquité; son origine se perd dans les temps apostoliques, il faut remonter au droit naturel qu'a sur son secret tout homme qui en fait confidence, jusqu'au droit divin et à l'institution du sacrement dont elle est une suite nécessaire. C'est un premier principe dont l'évidence saisit les moins attentifs ; tous les Pères la traitent d'oracle du Saint-Esprit, et la supposent plutôt qu'ils ne l'établissent : *Spiritus sancti oraculo lata.*

L'expérience a confirmé ces justes idées par une fidélité qui ne s'est jamais démentie ; aucun ministre ne s'est jamais assez peu respecté lui-même pour souffrir qu'on la soupçonnât. Rien ne surprendrait, ne scandaliserait, ne révolterait plus l'Eglise ; rien ne discréditerait, rien ne diffamerait davantage le ministre et le ministère, que la révélation des confessions. Aussi, par une providence constante qui est un vrai miracle, dans le nombre infini des confessions qui depuis dix-sept siècles ont été faites dans toute la terre, par toute sorte de personnes, à toute sorte de prêtres, on ne vit point ce secret violé, on n'entend personne qui s'en plaigne. Les prêtres sont des hommes, ils vivent au milieu des hommes, ils peuvent s'oublier. Point de vice plus commun, de penchant plus impérieux que la médisance; la curiosité, l'importunité, l'exemple, l'intérêt, arrachent bien des secrets. Tous les ministres ne sont ni également instruits ni également sages; mais

au milieu de leurs plus grands égarements l'idée de la confession les rend également impénétrables; dans les maladies même et dans le délire, dans les accès de démence et de fureur, où on ne sait ce qu'on dit, où on dit ce qu'on sait et ce qu'on ne sait pas, où on dévoile contre soi-même les choses les plus honteuses, on se tait sur les confessions, et de quelques anathèmes que nous chargions les prêtres apostats que le libertinage ou l'erreur ont entraînés dans le schisme, nous leur devons cette justice que nous n'avons pas à nous plaindre de leur indiscrétion. Il semble, pour l'honneur de la religion, que Dieu lie leur langue, éteigne leur mémoire, et brise les plus fougueux transports de leur fanatisme à un grain de sable.

S'il est quelque difficulté sur cette matière, elle ne pourrait regarder que certaines exceptions à l'étendue de la loi, soit pour des péchés plus pernicieux qui semblent demander les plus violents remèdes, soit pour des complices dont le péché se trouve indirectement découvert par la confession du coupable, soit pour le bien du pénitent dont on pourrait prévenir les fautes, soit sur la permission qu'il peut donner, par laquelle il renonce à son droit au secret. Toutes ces exceptions prétendues dont nous parlerons, bien loin d'ébranler la règle, la supposent et la confirment; nous verrons même qu'elles sont mal fondées, et ne peuvent alarmer personne.

Nous verrons dans la première partie les principes qui établissent la rigueur et la nécessité de la loi du secret, dans la seconde les conséquences qui en developpent l'étendue et la délicatesse. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu n'eût-il pas attaché la loi du secret à la confession, le pécheur aurait tort de se plaindre. Ne s'est-il pas attiré son malheur? Le péché est son ouvrage, la honte en est le fruit : trop heureux, aux conditions les plus rigoureuses, d'obtenir un pardon si peu mérité! Maître de la réputation de ses créatures, comme de tous leurs autres biens, Dieu peut leur faire boire le calice jusqu'à la lie, et exiger la réparation d'une confession publique. Il la fera faire en effet au jugement dernier par l'ouverture du livre des consciences, si en ouvrant la vôtre à un confesseur, vous n'avez, pécheur, le courage de subir une confession momentanée et secrète. Oui, secrète : Dieu a bien voulu adoucir le châtiment de vos crimes jusqu'à ménager votre orgueil même. Tout est en sûreté pour vous, Dieu s'en rend le garant. Vous pouvez dire, comme l'Apôtre : Je sais à qui je me confie, mon dépôt ne court aucun risque. La probité, la charité, la religion, l'intérêt, la justice, tout forme une forteresse inaccessible pour le conserver; il est supérieur aux attaques, au-dessus des événements : *Scio cui credidi, potens est servare depositum meum* (*I Tim.*, VI, 20.)

La sûreté du secret de la confession est égale et supérieure à toutes les sûretés humaines pour les objets les plus importants, les biens, l'honneur et la vie : égale, puisque la nature, la probité, la loi, l'intérêt public, la garantissent; supérieure, puisque non-seulement les lois sont plus sévères et les punitions plus rigoureuses que contre le vol, la médisance et l'homicide, mais parce qu'il n'y a aucune raison qui puisse jamais permettre de toucher au sceau divin, comme il y en a qui dispensent des autres lois. Une guerre juste, une défense légitime, un arrêt de condamnation, donnent droit aux biens et à la vie des hommes; mais on ne pourra révéler la confession d'un débiteur, d'un ennemi, d'un proscrit. Infiniment moins maître du secret que de la personne, jamais ni juge, ni souverain, ni pontife ne pourra dispenser de cette obligation. Ce devoir est supérieur à tous les autres devoirs, cette loi à toutes les autres lois, cet intérêt à tous les autres intérêts. C'est une sûreté divine, supérieure à toute l'humanité; elle tient de la nature du sacrement dont elle est la sauvegarde. Inflexible, indivisible, universelle, souveraine, surnaturelle, comme la contrition et l'absolution, elle embrasse tous les péchés sans partage, tous les temps et tous les lieux sans restriction, toutes les personnes sans exception, tous les moyens de révélation sans réserve. C'est un abîme, qui engloutit, qui anéantit tout sans retour. 1° C'est ici un secret naturel, secret d'ami, d'honneur et de probité; 2° c'est un secret divin, secret d'Etat, de religion et de concience. Le ministre est l'homme du peuple et l'homme de Dieu; il doit une entière fidélité à l'un et à l'autre.

1° Est-il nécessaire de faire entendre la voix de la religion? L'honneur et la probité réclament-ils moins leurs droits sacrés? Quelle faiblesse à l'homme, quelle légèreté de ne pouvoir garder un secret si important! Il est des gens qui ne peuvent rien retenir; c'est un vaisseau percé de toutes parts, tout s'écoule : *Plenus rimarum sum, usquequaque diffluo.* Un secret est pour eux un poids accablant, c'est une femme en travail d'enfant, il faut qu'elle se délivre : *A facie verbi parturit fatuus.* (*Eccli.*, XIX, 11.) Ces hommes frivoles doivent-ils être honorés du saint ministère? On ne souffrait dans le temple aucun vase qui n'eût son couvercle et ne pût conserver, sans la laisser évaporer, la liqueur ou le parfum qu'on y renfermait. Que dis-je! mériterait-il le nom d'ami, le nom d'honnête homme? Saint Ambroise, dans l'éloge funèbre de son frère Satire, nous donne la plus parfaite idée de la fidélité au secret : Nous n'étions qu'un cœur et une âme, tout était commun entre nous, le secret seul était excepté. Quoique souvent obligés de nous consulter, quoique pleins d'ouverture et de confiance l'un pour l'autre, et assurés de notre discrétion, le secret fut toujours inviolable : *Cum omnia nobis essent communia hoc unum non erat commune, secretum.* Saint Ambroise lui-même ne parlait qu'à Dieu

seul des péchés de ses pénitents, donnant un grand exemple de discrétion aux confesseurs : *Causas criminum nulli nisi soli Deo loquebatur.* (S. PAULIN. *in Vit.*)

N'est-ce pas même une trahison ? C'est ici un secret d'ami confié à un ami, dans les affaires les plus intéressantes de son ami, comme la marque la plus touchante de l'amitié. Cette perfidie ne se pardonne point. Perfide ! est-ce donc là ce qu'on devait attendre de votre amitié et de votre droiture ; sont-ce là vos promesses ; méritez-vous de trouver des amis et d'avoir la confiance de personne ? *Qui denudat arcana, amici fidem perdidit, non inveniet amicum.* Telle l'ingrate Dalila révèle aux Philistins le secret décisif de la force de Samson, dont un amour aveugle lui avait fait la confidence. Si je vous avais remis un dépôt, oseriez-vous le vendre ou le tourner à vos usages ? Si je vous confiais les affaires de ma famille, l'honneur de mes affaires, les intérêts de ma fortune, voudriez-vous par une lâche trahison me faire repentir de ma confiance ? La probité ne me serait-elle pas un garant de votre fidélité ? Mais quoi ! le dépôt de mes péchés est-il moins intéressant, est-il plus à vous que celui de ma bourse ; les affaires de ma conscience sont-elles moins importantes que celles de ma fortune ; les secrets de mon cœur sont-ils moins précieux que ceux de ma maison ; la honte de mes péchés doit-elle être moins cachée que celle de ma famille ? Judas fut-il plus coupable en abusant de la confiance de Jésus-Christ pour le livrer à ses ennemis ?

Ne fût-ce donc qu'un secret naturel, la loi naturelle devrait suffire pour lui assurer un asile. Par une noble émulation, vous devriez être aussi généreux dans votre fidélité que la confiance qui en a fait l'ouverture, aussi délicat dans votre exactitude que la faiblesse qui s'est jetée entre vos bras, aussi zélé dans votre vigilance que l'intérêt qui a fait rechercher votre protection. Un ami est un autre nous-même, moins libre que nous ; nous sommes les maîtres de nos secrets, notre ami ne l'est pas ; nous lui avons imposé ces liens, nous pouvons les briser ; il ne peut sans nous les relâcher ni les rompre. Que sera-ce quand la sainteté du sacrement, la loi de l'Eglise, le salut des fidèles, en viennent resserrer les nœuds ? C'est une chaîne bien plus forte que celle de l'amitié la plus tendre. Il est des cas où la crainte d'un grand mal, l'espérance d'un grand bien, la publicité de la chose survenue, dégagent de l'obligation du secret naturel : l'intérêt public, celui de la religion, peuvent même quelquefois obliger à le découvrir ; nous devons plus à Dieu, au prince, à la patrie qu'à nos amis et à nous-mêmes. Mais il n'est aucun cas, aucun bien, ni particulier ni public, aucune notoriété du péché qui lève le sceau de la confession. Ce n'est pas seulement un secret d'ami, c'est un secret de Dieu, du public, de la religion, dont rien n'exige, dont tout défend la révélation. Mais ce malheur n'arrive pas, les ministres ne méritent ces reproches ni n ont besoin de ces avis.

La charité et la justice n'exigent pas moins que la probité la conservation du secret de la confession, elles en font un intérêt public. Quelle flétrissure à la réputation de ceux qui ont fait confidence de leurs fautes ! Il n'y a plus de loi qui défende la médisance, si ces péchés connus de Dieu seul et de vous n'en sont la matière la plus grave. N'eussiez-vous appris ces vérités déshonorantes que par hasard, par l'indiscrétion ou la malignité d'un étranger, vous devriez vous imposer rigoureusement le silence, quoique on n'eût ni promis ni demandé le secret : *Audisti verbum adversus proximum tuum, moriatur in te.* (*Eccli.*, XIX, 10.) La justice et la charité seraient-elles plus indifférentes au tort que vous faites à ceux qui sont venus de bonne foi vous en faire l'aveu ? Vous auraient-ils jamais découvert cet humiliant mystère, s'ils n'en avaient cru le dépôt en sûreté entre vos mains ? La médisance serait ici d'autant plus odieuse, et le coup mortel porté à l'honneur plus irréparable, que le péché est plus secret et plus certain, par l'aveu le plus authentique du coupable, contre lequel il peut le moins s'inscrire en faux, et trouver des défaites. On pourrait ailleurs se défendre ou récuser le délateur souvent très-mal instruit ou peu croyable. Le bruit public est mêlé de tant d'incertitude, qu'il n'est cru qu'avec une sorte de défiance, et la plupart des faits peuvent être facilement déguisés ou désavoués. Mais la confession constate dans toutes leurs circonstances et les faits et la malice : ce serait une conviction complète et une diffamation irréparable, s'il était permis d'en faire usage.

La justice et la charité auraient-elles moins à se plaindre, si on troublait le repos du public et des particuliers par des révélations si dangereuses, si on couvrait de honte les particuliers et les familles, en révélant leurs infâmes secrets ? La connaissance de leurs sentiments, de leurs bassesses, de leurs infidélités mettraient tous les jours aux mains l'époux et l'épouse, le père et les enfants, le frère et la sœur, le maître et le domestique. Que de soupçons, de haines, de vengeances, de désordres, de crimes ! quelle source féconde de procès ! Instruits par la confession du tort qu'on leur a fait et qu'ils ignorent, combien de gens en poursuivraient la réparation ? Et quoique la confession ne pût pas servir de preuve, elle donnerait des connaissances, fournirait des indices qu'on pourrait éclaircir, et obtenir des arrêts de condamnation. La société humaine serait insoutenable ; bien loin d'être utile, ce sacrement funeste ne servirait qu'à briser tous les liens de l'amitié, de la nature, de la religion, à porter partout le trouble et allumer le feu de la discorde. Non : le Dieu de l'ordre et de la paix n'a jamais institué un sacrement qui en détruirait l'harmonie et causerait les plus grands maux. Y pensent-ils, ceux qui, sous prétexte de rétablir la pé-

nitence publique, et passant même les bornes que la sévérité primitive y avait prescrites, blâment l'indulgence de l'Eglise, qui dispense les pénitents de la manifestation de leurs fautes, et exige des confesseurs un inviolable secret? Voudraient-ils établir une discipline si rigoureuse? Les premiers à se plaindre de la pesanteur de ce joug, et à gémir des inconvénients d'un zèle si peu sage, ils seraient les premiers à s'éloigner d'un sacrement devenu impraticable, ou à le profaner par de criminelles réticences. Au reste, ils sont bien les maîtres de remédier à cette condescendance excessive, et de satisfaire toute leur ferveur. Qui les empêche de publier sur les toits et dans les places publiques, et de transmettre leur confession à la postérité, à l'exemple du grand Augustin? Nous admirerions l'héroïsme de leur humilité; mais sur l'autorité de saint Léon, qui défendit cette pratique qu'un zèle peu éclairé voulait introduire, et qu'il traite de déraisonnable et de pernicieuse, nous nous dispenserions de suivre un exemple si supérieur à nos forces. Qu'ils ne condamnent pas une conduite si pleine de prudence, absolument nécessaire pour conserver le sacrement de pénitence. Toute la théologie convient qu'on est si peu tenu à manifester les secrets de la conscience, qu'un pénitent qui aurait des raisons légitimes de croire qu'on révélera sa confession ne serait pas obligé de la faire.

2° Le secret de la confession n'est pas seulement le secret d'un particulier confié à un ami, que toutes les lois de l'honneur, de la probité, de la nature, de la charité, doivent faire religieusement garder; c'est un secret d'Etat, un secret divin que l'intérêt public et de la religion doivent rendre sacré; c'est un secret que Dieu a confié à son ministre à cette condition, qu'il imposerait d'ailleurs par son importance; c'est un secret que le public lui confie sous cette promesse, qui d'ailleurs est renfermée dans son acceptation. Oui, j'en prends l'univers à témoin, qui voudrait se confesser s'il ne comptait sur un secret inviolable? Aime-t-on à se diffamer? Le sacrement n'est-il pas assez onéreux sans le charger d'un nouveau poids, et d'un poids insupportable? Faire une discussion exacte de tous les mouvements de son cœur, de toutes les actions de sa vie, en détailler aux prêtres les circonstances les plus honteuses; tout indispensables que sont ces obligations, tout adoucies qu'elles sont par l'onction de la grâce, la nature frémit à leur aspect. Hélas! on voudrait s'en dérober à soi-même la connaissance: voudrait-on en faire une sorte de confession publique, en les déclarant à un homme qui aurait la liberté de les révéler? S'y résoudrait-on, lorsqu'après des années entières passées dans le désordre, on n'a que des monstres à faire éclore, dont l'honneur et la probité ne gémissent pas moins que la pudeur et la religion? Ce serait, dit le Sage, jeter un homme dans le désespoir de découvrir son secret. Quel désespoir, s'il était obligé de se déceler lui-même à quelqu'un qui aurait la liberté de le décrier! *Denudare amici mysteria desperatio est animæ.* (*Eccli.*, XXVII, 24.)

Outre la difficulté commune à tout le monde, et qui augmente à proportion du nombre et de la grièveté des péchés, peut-on ignorer quelle est sur le sceau de la confession l'extrême délicatesse que l'âge, le sexe, le caractère, donnent à la plupart des gens, à qui une timidité naturelle ferme la bouche? Faiblesse souvent ridicule, jusqu'à n'oser regarder son confesseur, à fuir sa présence, à se déguiser pour n'être pas connu, à changer de confesseur, à en aller chercher bien loin qui ne nous connaissent pas: faiblesse quelquefois criminelle, jusqu'à faire des confessions sacriléges en cachant des péchés. Concluez de ces excès mêmes l'extrême désir du secret. Oui, c'est au nom du genre humain, d'une voix unanime, que je vous le demande avec les plus vives instances; ce n'est qu'à cette condition qu'on a recours à vous. La discrétion est l'unique moyen d'obtenir la confiance: le cœur ne s'épanche que dans un autre lui-même où il soit en sûreté; jaloux de son trésor, il ne le hasarde qu'autant que la discrétion le lui garantit. C'en est fait, dit le Sage, si quelque infidélité vous enlève la confiance, vous ne la recouvrez plus, on vous pardonnerait plutôt les plus grandes injures. C'est un oiseau qui s'est échappé de vos mains; vainement le poursuivriez-vous, il fuit, il est déjà bien loin: *Si denudaveris arcana, sicut qui dimittit avem de manu sua, non eum capies, effugit, non sequaris, quoniam longe abest.* (*Ibid.*, 21.)

Ce serait donc abolir l'usage du sacrement de pénitence que d'en affaiblir le sceau, et, par conséquent, arracher aux chrétiens la plus nécessaire de toutes les ressources après le péché, et dont l'obligation est la plus étroite. Quel coup mortel à la religion et au salut des âmes! Se soumettrait-on à une loi si humiliante, si l'on n'espérait que ces honteux mystères seraient à jamais ensevelis? La liberté de la révélation rendrait le tribunal désert, et arracherait au pécheur le plus puissant remède; il ne serait pas même obligé de se confesser; la loi serait impraticable. Non, aucun bien ni aucun mal sur la terre ne peut être mis en parallèle. C'est là que, par une miséricorde infinie, le pécheur trouve la rémission de ses fautes, la lumière dans ses doutes, la consolation dans ses peines; exclu du paradis, l'absolution lui en ouvre les portes; condamné à l'enfer, l'absolution en efface l'arrêt; il est rétabli dans tous ses droits, dont le péché l'avait dépouillé; il y trouve une direction avantageuse et facile, et des ministres toujours prêts à lui prodiguer les trésors de la grâce. C'est là qu'il se prépare aux autres sacrements. Doit-il recevoir le Saint-Esprit dans la confirmation, le sacré caractère dans l'ordre, le pain céleste dans l'eucharistie; la pénitence l'y prépare et lève tous les obstacles qui lui en interdisent les approches. C'est donc tarir la source des grâces que de

rendre la confession odieuse et embarrassante. On ne saurait, pour l'intérêt de la religion et le bien des âmes, on ne saurait trop en faciliter l'exécution, en adoucir le joug, en faire aimer la pratique, en inspirer la confiance par une fidélité inviolable. C'est donc un secret d'Etat où il s'agit du bien de l'Etat, et c'est un crime de lèse-majesté divine d'y porter atteinte. Alexandre le Grand, ayant découvert un secret important à son ami Ephestion, lui mit son cachet sur la bouche, pour lui faire comprendre combien ce secret devait être inviolablement gardé. Disons à Dieu, comme le Prophète : *Pone, Domine, custodiam ori meo, et ostium circumstantiæ labiis meis.* (*Psal.* CXL, 3.)

Ce n'est pas que la validité du sacrement dépende du sceau; elle ne fut jamais attachée ni à la publicité ni au secret de la déclaration : la matière précise du sacrement est une accusation de ses péchés en général, publique ou particulière, sur laquelle le prêtre puisse prononcer. Que le secret se garde ou se viole, le sacrement n'est ni rétracté ni suspendu; mais en donnant à l'Eglise le pouvoir d'absoudre, en invitant, en obligeant les fidèles à s'y soumettre, Dieu a bien voulu faciliter les approches du sacré tribunal par la sûreté du secret. Aussi lui a-t-il donné ce pouvoir sous la figure des clefs, pour marquer que cette clef devait ouvrir la porte du ciel au pénitent et fermer la bouche au ministre. Ce ministre, en l'acceptant, s'y engage et doit s'y engager; chaque confession qu'il entend est un renouvellement de ses promesses. Exercer son autorité à d'autres conditions, ce serait un abus tyrannique; forcer les hommes à se diffamer serait un précepte intolérable; ouvrir la source des divisions et des scandales, faire haïr les sacrements et les ministres, ce serait fermer la voie au retour, et arracher d'une main ce qu'on aurait donné de l'autre. C'est donc sur la foi publique et l'engagement solennel au secret que le pénitent se découvre. A la faveur de ce sauf-conduit, il se présente avec confiance. Ce serait donc violer le droit public, aussi bien que celui de la religion, que de manquer à une promesse si authentique et à un devoir si juste. Il n'est donc aucune autorité sur la terre, aucune nécessité, aucun prétexte qui puisse dispenser de cette loi; et les théologiens conviennent que, quoique la matière de la révélation puisse être légère, le péché de la révélation est toujours mortel quand il est volontaire; qu'il n'y a que l'inattention, l'imprudence, le défaut de consentement qui puissent le rendre véniel.

Si des lois si sages doivent être respectées des particuliers, obligés par devoir et par intérêt de se conformer au bon ordre, combien doivent-elles être plus sacrées pour des personnes en place chargées par état de les maintenir! Quel crime à un ministre, à un magistrat, de trahir le secret du prince ou de ses sujets! à un jurisconsulte, à un médecin, qu'on consulte avec confiance, de dévoiler le dérangement des familles ou les maladies secrètes des particuliers! Que deviendrait la société, si on ne pouvait se fier à personne sans craindre de se voir trahi? Un confesseur est tout cela : c'est un médecin à qui l'on découvre les maladies secrètes de son âme, c'est un jurisconsulte à qui l'on confie les affaires les plus importantes de l'éternité, c'est un magistrat, c'est un ministre chargé des intérêts de Dieu et de ceux des hommes.

Dieu nous invite, nous ordonne de venir à lui; il nous tromperait si, en demandant notre confiance, il ne nous garantissait sa discrétion; le ministre lui-même trahirait son Dieu si, par son indiscrétion, il lui aliénait le cœur de ses créatures. Pensez-vous qu'une si énorme prévarication dans un ministre demeurât impunie? Toute la tradition lui a fait les plus grandes menaces, et tous les tribunaux, de concert, imposeraient au coupable les plus grandes peines spirituelles et temporelles. Déposition de tout bénéfice, suspense de toute fonction, excommunication, prison perpétuelle dans un monastère, voilà ce qu'ordonnent tous les canons contre cet attentat : l'Eglise ne peut aller plus loin. Les tribunaux séculiers ne l'épargneraient pas davantage : il ne serait pas moins chargé de tous les châtiments de la justice que de toutes les malédictions du public et de tous les anathèmes du ciel et de la terre. Il est vrai que ce crime est difficile à prouver, parce que le prévenu ne peut l'avouer sans réitérer sa révélation, ni les témoins la déclarer sans violer eux-mêmes le secret, puisqu'ils y sont tenus sur tout ce qu'ils ont appris de la confession, ce qu'un juge ne peut exiger ni ne doit permettre; mais du moins est-il certain que, dès qu'il est reconnu coupable, il ne saurait être trop rigoureusement puni.

Tous les tribunaux séculiers et ecclésiastiques sont si persuadés de ces principes, que, dans les affaires les plus capitales, dans la plus grande disette de preuves, loin de recevoir pour témoins les confesseurs et d'exiger leur déposition, on n'y aurait aucun égard, quand même elle aurait été criminellement offerte ou imprudemment reçue. Un arrêt qui ne porterait que sur cette preuve serait rétracté; une procédure chargée de ces dépositions serait cassée; le prêtre déposant serait sévèrement puni, le juge qui l'aurait reçue mériterait de l'être. Le juge eût-il été confesseur du prévenu, il ne pourrait faire usage des connaissances que lui aurait données l'aveu du coupable; une confession écrite, trouvée et saisie parmi ses papiers, serait rejetée du procès et mise au feu. Si quelque juge, ou infidèle ou ignorant, citait et interrogeait le confesseur, cette question devrait être reçue avec indignation et laissée sans réponse; il pourrait, il devrait dire qu'il ne sait rien, qu'on ne lui a rien dit. La chaire ne permet pas d'entrer dans le détail des faits et des autorités en grand nombre que fournissent et la jurisprudence et l'histoire; mais c'est une vérité que la nature du sacrement et le suffrage

unanime des tribunaux ne permettent pas de révoquer en doute.

Mais comment pourriez-vous parler de la confession? vous ne savez rien : c'est la réflexion de saint Thomas ; elle ne saurait être plus juste. Dans ce sacrement, comme dans les autres, et comme dans le sacrifice, le ministre tient la place de Dieu : c'est en cette qualité qu'il baptise, qu'il absout, qu'il consacre ; c'est dans cette qualité qu'il écoute et qu'on lui parle. Ce n'est donc pas à lui, c'est à Dieu que le secret est confié : il ne sait donc rien. Quand il sort du confessionnal, ce n'est plus le même homme : le caractère auguste dont il était revêtu l'avait subitement transformé quand il avait commencé ses fonctions. C'était un Dieu, non pas un homme : l'humanité n'est que l'instrument. Ainsi, en consacrant, il dit en termes exprès : Ceci est mon corps, ceci est mon sang; en conférant les sacrements, je baptise, j'absous. Le ministère est si fort distingué de la personne que ni ses vertus, ni ses vices n'influent en rien dans la validité des sacrements, parce que c'est proprement Dieu seul qui les confère : *Hic est qui baptizat*. (*Joan.*, I, 33.) Ce confesseur ne sait donc rien, puisque en effet on ne lui a rien dit, mais à Dieu. En finissant ses fonctions tout s'anéantit pour lui, comme si tout à coup il perdait la mémoire ou la vie. Les péchés confessés ne sont-ils pas anéantis par l'absolution, même par rapport à Dieu? Sa miséricorde les oublie, les efface, les détruit, les jette au fond de la mer; ils sont plus éloignés de son souvenir que l'orient ne l'est de l'occident ; fussent-ils rouges comme le sang, ils seraient plus blancs que la neige. Quoique maître de de tous les secrets, Dieu ne les découvre, ne les reproche jamais : il ne les révélera qu'au jour du jugement, à l'ouverture du livre des consciences. Ministres qui tenez sa place, imitez sa divine fidélité : il ne les fait pas revivre même après de nouveaux péchés dont l'ingratitude semble devoir briser tous les liens et mériter tous les anathèmes. Que la discrétion du confesseur n'anéantisse pas moins le péché que la clémence divine, qu'on puisse dire, comme Dieu : *Beati quorum remissæ sunt iniquitates, et quorum tecta sunt peccata!* (*Psal.* XXXI, 1.)

Pour mieux conserver ce secret divin, que le prêtre avec une noble fierté réponde à ceux qui auraient la témérité de l'interroger, qu'on oublie le respect dû au sacrement, quand on ose porter atteinte au secret! Qu'il dise, sans biaiser, de la façon la plus précise et la plus ferme : Non, je ne sais rien; non, on ne m'a rien dit. Qu'il ne se laisse pas déconcerter par une apparence de mensonge; en niant tout, il dit vrai : il ne sait rien. Qu'il ajoute à ses réponses les serments les plus solennels, loin d'être parjure, il fera son devoir: la vérité souveraine et la souveraine sagesse souscrivent à tout; loin d'être offensées de ce mensonge apparent, elles le seraient par un sacrilége véritable. S'il a commis quelque péché dans l'administration de la pénitence, et qu'il ne puisse s'en confesser sans découvrir le secret de son pénitent, il n'est pas tenu de s'en confesser : il ne le doit pas même, jusqu'à ce qu'il ait trouvé un autre confesseur à qui il puisse s'ouvrir sans risque. La déclaration est impossible, quand elle ne peut se faire sans péché. Dieu n'exige pas, dans le sacrement, une exactitude qui tournerait au préjudice du sacrement : le sceau de la confession l'emporte sur l'intégrité, et la fidélité qu'on doit à son pénitent sur l'ouverture qu'on doit à son confesseur. Si même le confesseur indiscret ou peu attentif l'interrogeait sur ce secret, qu'il ne soit pas intimidé de la rigueur du tribunal : le tribunal même lui ordonne d'y répondre comme à tout autre et avec serment, s'il le faut, qu'il ne sait rien.

Quelques théologiens ont cru que pour remédier à des désordres cachés, découverts par la confession, on pouvait avertir en général les supérieurs de veiller de plus près sur leurs inférieurs, pourvu que le coupable ne pût pas être soupçonné, ni le péché confessé, dévoilé. Ce fut d'abord en faveur des rois, contre lesquels on aurait connu quelque conspiration secrète, que le relâchement fut introduit. On l'étendit ensuite aux évêques, aux curés, aux pères de famille, aux maîtres peu instruits ou peu vigilants sur les péchés de leur troupeau, de leurs enfants, de leurs domestiques, auxquels on prétendit qu'il était permis de donner des avis généraux. Et à quoi ne l'étendrait-on pas, si une fois la plus légère exception était permise? Qui peut se promettre que ce nombre infini de confesseurs de tant de pays, d'âge, de caractère différents, quelquefois ignorants, ambitieux, imprudents, intéressés, faibles, auraient toujours les lumières, la fermeté, l'attention nécessaires pour peser toutes les raisons, prévoir les inconvénients, démêler les piéges, résister aux sollicitations; si jamais on les laisse les arbitres d'une révélation en termes généraux, que la crainte, le respect humain, les promesses, les menaces, les prisons, ne seront pas pour eux une espèce de torture qu'ils feront aller trop loin? S'il leur est seulement permis de faire un pas, qui peut se promettre qu'ils auront assez de dextérité pour se débarrasser des questions captieuses, assez de courage pour résister à la curiosité, à l'autorité d'un prince, au crédit d'un homme puissant, dans un intérêt capital? Pour peu qu'il leur soit permis de donner prise, qui peut se promettre qu'à force de faire examiner tous ceux qui se sont confessés à eux, surtout ceux qui n'ont qu'un petit nombre de pénitents, on ne viendra pas à bout de dépister le coupable, pour peu qu'on mette sur la voie du soupçon? Qui peut se promettre de conserver la même confiance du public, la même fréquentation du sacrement, si l'on a à craindre la plus légère indiscrétion, à courir le moindre risque? Qui sont les pénitents assez éclairés, assez judicieux, assez désintéressés, pour faire ces distinctions et goûter ces subtilités?

C'en est assez : le moindre ombrage va faire détester le tribunal de la pénitence. Non, non, il ne faut ni écouter le plus spécieux prétexte ni souffrir la moindre atteinte, ni donner lieu au plus petit soupçon ; un péché si grand ne peut être trop évité, un bien si précieux ne peut être trop soigneusement conservé, un si grand mal trop redouté. Disons, comme saint Augustin : Ce que j'ai appris par la confession, je le sais moins que ce que je ne sais pas du tout ; je puis m'informer de ce que j'ignore, l'examiner, l'étudier, l'apprendre enfin, en parler, le communiquer ; tout cela m'est interdit pour tout ce que la confession m'a appris : il est pour moi comme s'il n'avait jamais été et ne devait jamais être : *Quod ita scio minus scio quam quod non scio.*

Qu'on ne nous fasse donc pas un si grand mérite de notre secret, il est plus facile à garder qu'on ne pense. Doit-il en coûter à un honnête homme de ne pas se déshonorer par des bassesses, des perfidies, des diffamations et des troubles ? Et quel crime serait plus capable d'en faire un objet d'horreur dans la société ? Doit-il en coûter aux ministres des autels de ne pas anéantir les sacrements et de se rendre indignes de les administrer, par des profanations et des sacriléges ? Quel crime lui mériterait plus d'anathèmes de tous les chrétiens également intéressés à une fidélité qui, en assurant leur secret, leur ouvre les avenues d'un sacrement si consolant et si nécessaire. J'en prends même à témoin tous les confesseurs ; on n'est point tenté de le violer, et le silence est pour nous un bien petit sacrifice. Lois, éducation, habitude, soin de son honneur, multitude des péchés qu'on a entendus, surtout principe de conscience et grâce d'état, que Dieu veut bien accorder à ceux qu'il charge des intérêts de sa gloire, il est certain qu'on n'a nulle envie de parler, qu'on oublie tout, qu'on en perd les idées. Aussi ne parle-t-on presque pas de la loi du secret dans les sermons et les livres de piété ; la confiance du public est si juste et si entière qu'il est presque inutile de l'en instruire ; peut-être même serait-il nuisible d'y trop insister ; ce serait lui donner un air de problème. Les théologiens même en parlent peu, comme d'une vérité constante qui n'est pas susceptible des difficultés de l'école ; silence respectable, démonstration de la vérité, ainsi que de l'entière persuasion des directeurs et des pénitents.

Pouvons-nous même oublier que nous y avons le même intérêt que tous les autres ? Nous ne sommes pas toujours assis sur le tribunal ; obligés, comme vous, de nous confesser, on nous voit à notre tour prosternés aux pieds du prêtre, y faire l'aveu de nos fautes et attendre ses arrêts. Pourrions-nous exiger de lui une fidélité que nous ne nous croirions pas obligés de garder ? Faibles comme les autres, nous avons souvent à rougir de la manifestation des mouvements de notre cœur : nous avons, comme les autres, une peine secrète de nous déclarer, malgré la certitude si parfaitement connue d'un secret inviolable qui tient tout enseveli ; nous nous plaindrions avec raison de l'infidélité qui nous trahirait, nous sentirions notre cœur fermé, si l'assurance du secret n'en ouvrait les portes. Rendez-nous justice, ce que nous désirons pour nous-mêmes, le refuserons-nous à nos pénitents ? Ne devons-nous pas les ménager encore davantage ? Ont-ils la force, les lumières, les grâces que le sacré caractère nous donne ? Et vous, chrétiens, qu'une légitime confiance ouvre les plus secrets replis de votre cœur ; n'en doutez pas, tout nous engage à vous être fidèles. Nous savons par expérience ce qu'il en coûte de se faire à soi-même le procès ; nous partageons vos peines, nous vous tenons compte de vos efforts ; comptez sur notre discrétion et sur notre zèle, vous trouverez en nous ce que vous désirez et ce que nous désirons pour nous-mêmes : voudrions-nous, par nos trahisons, mériter nous-mêmes d'être trahis ? Après avoir bien compris l'importance de la loi qui nous rend impénétrables, sentez-en l'étendue et la délicatesse infinies.

SECONDE PARTIE.

On ne doit pas être surpris qu'une loi si nécessaire et si rigoureuse que celle du secret de la confession ait bien de l'étendue, ou plutôt ne connaisse aucune borne, ni pour les personnes, ni pour les objets, ni pour les manières, ni pour les raisons de dispense. Personne qui soit exempt de cette loi ou à qui il soit permis de découvrir ce secret ; aucun péché moins privilégié, aucune manière de faire connaître qui soit tolérable ; aucune espérance, aucune crainte qui excuse. Rien ici n'est arbitraire, rien n'est indifférent, rien n'est toléré ; car enfin, sur quoi pourrait-on compter, si la moindre brèche était soufferte ? De degré en degré, de prétexte en prétexte, il n'est point d'indiscrétion qu'on n'eût à craindre dans la variété infinie des pécheurs, la multitude et le caractère des confesseurs et des pénitents, les liaisons, les intérêts, les conversations, les sentiments, les circonstances où l'on peut se trouver ; ce précieux dépôt courrait les plus grands risques si les remparts qui le défendent n'étaient absolument inaccessibles.

1° Les personnes. Cette loi ne regarde-t-elle que le confesseur à qui la déclaration a été faite ? Ce sont encore toutes les personnes à qui la connaissance du péché est parvenue par la voie de la confession, soit par nécessité, hasard ou malice. C'est l'interprète ou l'écrivain dont on s'est servi, c'est celui qui a entendu ou lu une confession écrite : curiosité très-criminelle, puisque la même loi qui défend de la révéler défend aussi de chercher à la connaître. C'est le supérieur ecclésiastique à qui on a demandé le pouvoir d'absoudre des cas réservés ou des censures, celui qu'on a consulté sur quelque cas difficile, si par hasard il a deviné la personne intéressée ; ceux à qui l'indiscrétion des premiers l'aurait appris. Le dépôt passe avec sa charge, et le sacrement exige ce res-

pect dans tout ce qui en est la suite. Le confesseur à qui le pénitent parle de ses péchés hors de la confession n'en est pas plus libre; ce n'est qu'une suite de la confession, ou une préparation à une nouvelle, et tout ce qui tient au sacrement impose le même devoir.

Quoique la demande des cas réservés soit une suite de la confession, et que l'évêque exerçant alors le ministère soit obligé au même secret, cependant le confesseur ne peut lui déclarer ni le pénitent, ni le complice, ni même le cas, s'il prévoit qu'on pourra deviner. C'est un prêtre qui n'a confessé qu'un ou deux pénitents, c'est un cas de simonie, et on n'a eu qu'un bénéficier, un inceste au premier degré, et on n'a vu qu'une personne qui ait des frères ou sœurs, etc., dans tous ces cas et bien d'autres, est-il difficile de deviner le coupable? Le confesseur ne peut donc mettre sur les voies, ni le supérieur le demander.

Quoique la pratique de la direction des communautés, qui ouvre aux supérieurs le secret des consciences, ne soit pas une confession, elle exige un profond secret et une extrême circonspection. Manquer de fidélité, ce serait fermer la bouche et anéantir la confiance. La confession même en souffrirait, on soupçonnerait aisément qu'elle n'est pas plus respectée. C'est ce qu'ordonne aux supérieures de la Visitation le saint évêque de Genève, en y établissant l'utile exercice de la direction, et c'est la crainte de l'indiscrétion qui, dans la plupart des communautés, a aboli cette sainte pratique, que presque toutes les constitutions religieuses prescrivent.

Ce n'est pas seulement à des étrangers que le voile doit être impénétrable, c'est à l'ami le plus tendre, au parent le plus proche, au supérieur le plus sage du pénitent, aux personnes les mieux instruites et les plus discrètes, aux témoins et aux complices de la faute confessée, à un autre confesseur à qui elle aurait été déclarée aussi, c'est au pénitent lui-même qu'il est rigoureusement défendu d'en parler hors de la confession, sans sa permission libre et bien expresse; c'est en un sens à lui-même que le confesseur doit se le cacher, en l'oubliant totalement, et ne faisant aucun usage de la connaissance qu'on lui en a donnée dans le tribunal. Un maître aura confessé son domestique, un père son enfant, un régent son écolier, un évêque son ecclésiastique, un seigneur son vassal, un supérieur de communauté son inférieur; ils ne peuvent point se servir, dans le gouvernement, des lumières que leur ont données leurs pénitents. Clément VIII, en 1594, l'a expressément décidé. Ce sera un bénéfice à conférer, un suffrage à donner, une correction à faire, des pouvoirs à accorder à un confesseur, des précautions à prendre, une vigilance plus marquée à avoir; la confession ne doit en rien influer dans tout cela. Dieu n'exige point, dit saint Thomas, qu'on remédie à des maux qu'on ignore, et on ignore absolument tout ce qu'on ne sait que par la voie de la confession; ce serait se faire à soi-même, hors du confessionnal, une sorte de révélation de ce qu'on y a appris : *Non tenetur mederi ut Deus, sed ut homo, et hæc nescit ut homo.* Une conduite contraire expose à la révélation, en est une indirecte; elle est une suite et un indice des connaissances acquises par cette voie. Il est bien difficile que tôt ou tard le public, surtout le pénitent, ne soupçonne, ne se persuade qu'elles ont été le mobile de ses démarches. Cette espèce de trahison rendrait le sacrement odieux et suspect. Qui osera se confesser à ses supérieurs, même à ses égaux, qui peuvent souvent trouver des occasions de nuire, même à son curé, qui, dans l'administration des sacrements, la distribution des aumônes, peut faire naître bien des obstacles, si, en se livrant à sa discrétion, un pénitent peut craindre qu'on ne tourne contre lui sa déclaration? Et n'est-ce pas la tourner contre lui, que de lui refuser des grâces, lui susciter des embarras, le couvrir de confusion, lui rendre les confessions à venir plus difficiles? Il est vrai que si c'est uniquement pour le bien du pénitent, qu'il n'y ait aucun soupçon à craindre, ce ne sera pas une révélation du secret. Mais les cas sont si rares, le danger est si grand, la délicatesse des pénitents est si ordinaire, qu'on ne saurait trop se défier de son zèle. Le sceau doit effacer jusqu'au souvenir des péchés, on ne doit pas s'en occuper, tout doit être anéanti, et par une sage disposition de la Providence, la grâce du ministère produit communément cet heureux effet, de tout oublier, que produiraient d'ailleurs la variété des pénitents, la multitude des péchés qu'on entend, le dégoût et la monotonie d'objets si désagréables.

La réserve ne doit pas être moins grande envers le pénitent lui-même. Quelle confusion pour lui de s'entendre rappeler ce qu'il voudrait ensevelir dans le plus profond abîme! Quel embarras, quelle crainte dans la société, s'il fallait être toujours en garde contre les reproches, les allusions que pourrait faire un confesseur! On ne pourrait pas vivre avec lui; et comment vivrait-on dans les communautés, les séminaires, où les pénitents et les confesseurs sont toujours ensemble? Combien de gens qui ne veulent point voir le leur, qui vont en chercher au loin, qui se déguisent pour n'en être pas connus, par la seule crainte de l'idée qu'on peut garder de leurs péchés! Que serait-ce, s'il était permis de leur en parler? Nous l'avons déjà dit : le confesseur ne sait rien; que peut-il dire à qui que ce soit? Quoique ce soit le même homme, ce n'est plus la même personne; les fonctions de son ministère finies, tout est fini. De part et d'autre, nul droit, nulle obligation, plus de pénitent, plus de confesseur. Dans une autre confession, il est vrai, pour juger d'une habitude, pour faire sentir la faiblesse et le danger, pour rendre la contrition plus vive, les exhortations plus efficaces, on peut, et souvent on doit appeler le souvenir des fautes passées. Assis sur le tribunal, il rend la même justice, il tient

la place de Dieu, il sait tout, il peut tout dire à son pénitent; partout ailleurs, ce n'est qu'un homme, il ne sait rien, il ne peut rien dire.

Le pénitent, maître de son secret, peut à la vérité permettre à son confesseur d'en parler à lui ou à d'autres, et d'en faire usage pour l'instruire ou le gouverner, et alors sans doute la révélation n'est pas un crime.

Mais que ces permissions sont dangereuses, surtout pour parler à d'autres! qu'elles doivent être rares! qu'il faut les accepter difficilement, en user prudemment, même à l'égard de celui qui les a données! Elles doivent être entièrement libres, rien de plus arbitraire: ni autorité, ni ascendant, ni exhortation, ni artifice, ni demande, ni désir, rien qui gêne la liberté du pénitent; toujours maître de les révoquer et d'y mettre toutes les bornes qu'il veut et aux conditions qu'il lui plaît, on ne peut ni les présumer ni les interpréter. Ne prenez droit ni de ses dangers, ni de ses besoins, ni de ses scrupules; ne prenez droit ni de sa piété, ni de votre zèle, pour lui en faire le premier l'ouverture; attendez qu'il vous prévienne et vous donne de lui-même cette liberté; ne comptez ni sur sa docilité, ni sur sa confiance, ni sur des permissions autrefois accordées; il n'est pas tenu à cette soumission ni à cette ouverture de cœur: il peut avoir changé de sentiment. Des permissions générales de lui parler de ses confessions ne sont pas suffisantes, elles ne sont très-souvent que des compliments, et il ne convient pas de les accepter; elles ne peuvent être trop expresses, le pénitent doit presque dicter les termes dont on se servira; il peut se repentir de les avoir données, et ne pas oser les révoquer, on pourrait en user à contretemps. Elles ne peuvent être trop certaines, pour ne laisser aucun soupçon dans l'esprit de ceux à qui l'on parle. Les permissions ne doivent ni s'accorder, ni s'accepter, ni s'exécuter, que pour des raisons légitimes et le bien du pénitent. Si sa réputation, sa fortune, son repos, y courent quelque risque, si c'est une personne faible, ignorante, inconstante, soupçonneuse, timide, qui puisse s'oublier, s'en repentir; si les circonstances changent et rendent la révélation inutile, qui doute qu'on ne doive garder le silence, malgré les permissions les plus expresses? On en a tout à craindre, il y a très-peu de fruit à en espérer; il y faut tant de précautions pour que tôt ou tard le sacrement n'en souffre pas, qu'il est de la sagesse de n'en point accepter sans une très-grande nécessité; y eût-il même quelque défaut essentiel dans la confession, dont on ne s'est aperçu que depuis, et dont il est nécessaire d'instruire le pénitent, qu'on prenne toujours la précaution de lui demander son agrément. Quelques théologiens croient qu'on peut alors, pour son bien et pour le respect dû au sacrement, l'avertir en deux mots de la nécessité qu'il ignore. Mais le plus sûr est d'attendre son consentement: on ne saurait porter trop loin la délicatesse.

Une preuve singulière qu'elle a toujours dirigé les confesseurs, c'est le petit nombre de fautes qu'on leur a reprochées, même chez les protestants, les plus grands ennemis et du sacrement de pénitence et des confesseurs, dont ils ont exagéré les abus prétendus. On a fouillé dans toutes les histoires, on a fait les plus exactes recherches dans tous les lieux et dans tous les temps, et parmi les innombrables désordres d'avarice, d'impureté, d'orgueil, de négligence, qu'on a imaginés dans le tribunal, à peine depuis le commencement de l'Eglise a-t-on pu déterrer sept à huit faits de prétendues révélations; encore sont-ils incertains, douteux, équivoques. Ce ne sont que des soupçons, des conjectures, des interprétations, non sur des révélations entières et bien constatées, mais sur des bruits publics et des apparences. Qu'on lise le fameux *Traité du Secret de la Confession*, par l'abbé Langlet du Fresnoy, l'homme du monde le mieux instruit dans la science des faits, et l'homme qui ménageait le moins la satire, on sera étonné que dans dix-sept siècles, sur des millions de confesseurs qui, de toutes parts, ont eu la confiance des fidèles, il y ait si peu d'imprudences, et qu'elles soient pour la plupart si douteuses; on serait étonné du prodige, si on ne savait que l'Auteur du sacrement de pénitence veille du haut des cieux à la conservation d'une des plus grandes grâces qu'il ait daigné faire à son Eglise, et cela même est une démonstration de la vérité de ce sacrement. Dieu déploierait-il les miracles de sa providence en faveur d'une institution humaine, d'un exercice inutile, d'une pratique superstitieuse?

2° Les péchés mortels ou véniels, certains ou douteux, omis ou déclarés, avec toutes leurs espèces et circonstances, ne sont pas le seul objet du secret, ce sont encore tous les défauts du pénitent, connus par la voie de la confession, les passions, les inclinations, les tentations, les occasions, les censures, les irrégularités, les vœux, les dettes, les empêchements au mariage, les naissances illégitimes, les scrupules, les péchés des complices, les scandales, les péchés occasionnés, etc. J'ai dit les péchés omis, car il serait très-imprudent de dire qu'on ne s'est pas confessé de tel péché. Cette réticence peut être un péché qui rend la confession nulle, et d'ailleurs, ne sachant rien, il ignore ce qui n'a pas été dit aussi bien que ce qui s'est dit; en un mot, tout ce que le canal du sacrement a porté à l'oreille du confesseur, et dont la découverte peut faire la plus légère peine au pénitent, tout doit être englouti dans l'abîme du silence; ni le refus, ni l'invalidité de l'absolution n'en dispensent. Que le pénitent soit docile ou rebelle, que le confesseur ait ou n'ait pas de pouvoir, que ce soit même un homme déguisé en prêtre qui ait surpris la déclaration aussi bien que quelqu'un qui, par hasard, l'aurait entendue,

l'obligation est toujours la même. Sans doute, si par un jeu sacrilége quelqu'un faisait semblant de s'aller confesser, ces péchés, vrais ou faux, qu'on n'avait pas dessein de soumettre au tribunal, ne seraient pas matière de ce sceau divin; nous ne parlons que d'une confession sérieuse, faite dans des vues de religion; mais ce cas est très-rare, et même alors la prudence fermerait la bouche du confesseur, pour ne courir aucun risque de révélation. On ne doit pas même parler des fautes que le pénitent peut avoir faites en se confessant, ou le confesseur dans son ministère, parce qu'elles tiennent communément à quelque péché, et peuvent le faire deviner, et qu'on n'en doit pas laisser entrevoir les plus légers vestiges.

Tous les confesseurs doivent être infiniment jaloux de la réputation de fidélité au secret, et tout le monde infiniment attentif à la leur conserver. Qu'on ne parle donc jamais des fautes d'indiscrétion, vraies ou fausses, qu'ils peuvent commettre; si elles sont fausses, c'est calomnie; si elles sont vraies, c'est médisance dans la matière la plus grave; toute autre accusation scandaliserait et nuirait moins que celle-ci. Pour conserver la confiance publique, il vaut mieux ignorer que blâmer, et l'on doit écarter jusqu'au soupçon que ces fautes soient possibles ou jamais arrivées. Au lieu de montrer du zèle, ces censures ne font que rendre le public défiant, le clergé suspect, et se faire mépriser soi-même. Il en est du secret comme de la foi, de la pureté, des affaires d'Etat; on n'en doit parler que très-peu, surtout lui conserver un parfait respect, en éloignant les soupçons qui le blessent. Ne parlez ni des avis donnés, ni des pénitences imposées, ni de l'absolution accordée ou refusée; ne consultez dans les cas douteux que sous des noms empruntés, et d'une manière qui dépayse celui dont vous demandez les lumières; évitez de mettre sur les voies qui peuvent conduire au péché, les ténèbres ne sont jamais trop épaisses, ni le silence trop profond. L'éloge même du pénitent peut être indiscret dans la bouche de son directeur, non-seulement s'il est excessif ou ironique, mais encore quelque juste qu'il soit. Louer les uns, ne pas louer les autres, c'est faire douter de la vertu de ceux qu'on ne loue pas; louer certains articles et se taire sur d'autres, dans certains temps et non pas dans d'autres, c'est faire soupçonner qu'on n'est pas toujours également irréprochable. En un mot, on ne peut trop se taire sur la matière de la confession : *Obmutui et silui a bonis.* (*Psal.* XXXVIII, 3.)

Il est un autre excès à éviter, ce serait de lier le pénitent par des vœux ou par des défenses, pour l'empêcher de s'ouvrir à personne sur sa conscience. Ces imprudences sont rares. Peu de confesseurs sont jaloux de régner seuls sur leurs pénitents, et peu de pénitents voudraient s'interdire la liberté de s'adresser à quelque autre. Ceux mêmes qui pourraient avoir la délicatesse d'imposer ou la faiblesse de se prescrire cette règle gênante, n'en viennent jamais jusqu'à en faire un vœu ou une loi absolue. Au contraire, un sage directeur non-seulement laisse une liberté entière, mais encore exige que de temps en temps les pénitents qui lui sont le plus attachés s'adressent à d'autres confesseurs auxquels ils s'expliquent librement. Et dans ces vues le concile de Trente a ordonné que plusieurs fois l'année on donne aux communautés religieuses des confesseurs extraordinaires à qui toutes les religieuses doivent se présenter, quand même elles ne voudraient pas se confesser. On ne connaît qu'un exemple de cette tyrannie qui voudrait tout attacher à son char, dans la *Vie* de la sainte Mère de Chantal. Elle avait fait vœu de ne jamais quitter son confesseur, de ne parler qu'à lui des affaires de la conscience et de garder un secret inviolable sur tout ce qu'il lui dirait. C'était mettre une âme dans l'esclavage le plus insupportable et le plus dangereux. Ce vœu indiscret ne produisit dans cette sainte âme que de l'inquiétude et du trouble; elle fut obligée d'en aller chercher le remède auprès de saint François de Sales : il le lui rendit en la relevant de cette obligation tyrannique, que l'esprit de Dieu n'avait jamais inspirée. Bien loin d'avoir droit de le suggérer, à plus forte raison de l'ordonner, un confesseur ne doit jamais le permettre. Son intérêt ne demande pas moins que celui de son pénitent la liberté de conscience. On peut, il est vrai, par faiblesse, par caprice, par inconstance, abuser de la liberté de changer de confesseur. Il est très-avantageux de demeurer fidèle à la direction d'un ministre sage et pieux qui nous connaît et nous conduit bien, et très-dangereux de suivre tant de divers guides, dont chacun, selon son goût et ses lumières, conduit par des routes différentes. Mais il serait plus périlleux encore de former des chaînes indissolubles qui liassent au même conducteur, qu'il peut quelquefois être nécessaire de changer. En établissant le tribunal de la pénitence et ordonnant aux pécheurs de s'y déférer eux-mêmes, la bonté divine leur a laissé la liberté du choix parmi tous les juges qui y sont assis par ses ordres, et qui, tous revêtus de ses pouvoirs, y sont les distributeurs de ses grâces.

En dispensant la Mère de Chantal de son vœu, le saint évêque de Genève, comme il paraît d'après les lettres qu'il lui écrivit et dont on a imprimé le recueil, ne se contente pas de la rassurer par l'autorité qu'a reçue l'Eglise de lier et de délier, et de dispenser des vœux simples, qu'elle a toujours exercé; il ajoute une raison qui établit la loi du secret, en condamnant les mesures outrées qu'on paraissait avoir prises pour le garder : *Quand vous m'avez parlé en confession de l'état de votre conscience,* dit-il, *vous n'avez point manqué au vœu que vous aviez fait de n'en parler à personne.* Assis tous deux sur le même tribunal, nous ne sommes, votre confesseur et moi, que la même personne, le ministre, le représentant de Dieu, le vrai juge qui, toujours le même,

y entend le pécheur et lui donne l'absolution. Votre vœu ne vous eût pas empêché de parler à votre ancien directeur; il ne vous empêche pas plus de parler dans le tribunal à un autre. C'est toujours à Dieu que vous parlez, dont tous les deux tiennent également la place. On ne peut jamais faire vœu de ne pas parler de sa conscience en confession; ce serait promettre à Dieu de ne pas lui parler, ce qui serait absurde; ce serait rendre les confessions suivantes défectueuses, faute d'intégrité, ce qui en détruirait l'obligation et la nature. On n'a donc jamais pu exclure que les découvertes faites hors de la confession. Qu'à la bonne heure vous ayez fait vœu d'y garder le secret, vous le devriez même sans en avoir fait vœu; mais la confession n'en a jamais pu être l'objet, et on ne peut manquer à une obligation qui ne peut être imposée. Telle est la doctrine du saint évêque, et la suite des principes sur l'ignorance du confesseur et le sceau de la confession.

3° Les prétextes. Il est aisé de conclure de ces principes qu'il n'y a aucun bien, ni aucun mal qui autorise à violer le secret de la confession. C'est un péché, c'en est assez. Que sert à l'homme de gagner tout un monde, s'il perd son âme? qui peut jamais le dédommager de cette perte? Quel mal est comparable au malheur de déplaire à Dieu? quel bien peut entrer en parallèle au bonheur de lui plaire? Sacrifiez votre fortune, souffrez tous les tourments, immolez votre vie plutôt que d'ouvrir la bouche; glorieux martyre! trop heureux de sceller de son sang son respect pour le sacrement, et d'apprendre à tous les fidèles quel fonds ils peuvent faire sur son secret que rien ne peut violer. Et, dans la vérité, la conservation de la confiance pour un sacrement si nécessaire, l'observation des lois de la charité, de la probité, de la justice, ne sont-elles pas un bien supérieur à tous les biens, leur perte un mal au-dessus de tous les maux? Mettez dans une balance équitable le particulier qui souffre, le monde catholique qui se perd, vos intérêts et ceux de l'Eglise, votre vie et la religion, balancerez-vous sur la préférence.

Dieu a voulu sceller, en effet, par le sang du martyre, par une loi qui n'est pas moins sacrée que les vérités de l'Evangile, et l'Eglise, dans ces derniers siècles, a placé sur les autels avec les Laurent et les Etienne un héros qui aima mieux perdre la vie que d'y porter atteinte. Saint Jean Népomucène confessait la reine de Bohême. Le roi Venceslas, son époux, pour s'assurer de la fidélité de son épouse, ou punir son infidélité, interroge son confesseur; promesses, menaces, caresses, mauvais traitements, tourments horribles, tout fut employé pour arracher cet important secret, tout fut inutile. La mort fut enfin la récompense du courageux ministre. Ce grand homme se crut heureux de périr pour une si belle cause. Le ciel autorisa sa constance par les plus grands miracles, tous les peuples par une profonde vénération, et l'Eglise par un culte religieux, en nous le proposant pour l'objet de nos hommages; elle a voulu affermir la confiance des pénitents, et ranimer le zèle des confesseurs par l'exemple frappant d'un martyr. Allez donc, ministre du Tout-Puissant, et aussi fidèle au secret qu'à la foi, au sacrement qu'à la religion, mêlez, s'il le faut, vos palmes à celles que l'Eglise moissonna dans les premiers siècles. Risquez tout, perdez tout, souffrez tout; il n'est pas moins nécessaire de conserver les sacrements que le dogme, de maintenir la confiance pour l'un que la docilité pour l'autre. Le tribunal de la pénitence doit être aussi impénétrable que le tribunal de l'Eglise est infaillible.

Mais n'est-ce que sur les biens et les maux temporels que le secret de la confession doit avoir la préférence? Les plus grands biens, les plus grands maux spirituels, la gloire de Dieu, la perte ou le salut des âmes ne donnent pas plus la liberté d'en franchir la barrière. Vous pourriez donner des avis, corriger des pécheurs, prévenir des péchés, avertir des supérieurs, laissez tous ces biens, permettez tous ces maux, si vous ne pouvez y remédier qu'aux dépens du secret : *Non sunt facienda mala, ut eveniant bona.* La conservation d'un sacrement n'est-elle pas un bien spirituel, sa perte un très-grand mal, supérieur à tous les autres? la gloire de Dieu, le salut des âmes y est bien plus intéressé que dans tout ce que vous vous flatteriez de procurer à ce prix. C'est un hérétique qui va répandre ses erreurs, un Luther, un Calvin, qui va infecter une partie de l'Eglise: priez, gémissez, mais gardez le secret : nulle hérésie aussi funeste qu'une liberté qui abolirait le sacrement de pénitence. Un pécheur dont le complice vous a confessé le péché vient à vos pieds, il vous cache, il vous nie la faute, vous ne pouvez, pour lui en arracher l'aveu, lui laisser connaître que vous le savez, ni sur ce prétexte refuser de l'absoudre. Un scélérat, que vous venez de renvoyer sans absolution, se présente à la sainte table, vous ne pouvez lui refuser la communion. Vous découvrez par la confession un empêchement au mariage qui va en faire un concubinage et une suite de crimes qui ne cesseront qu'à la mort; vous ne pouvez le déclarer, vous ignorez tout. Mais ces âmes vont se perdre, ces sacrements vont être profanés. N'importe, il est encore plus nécessaire de laisser aux âmes la ressource de la confession par l'assurance du secret, et à Dieu même la réparation de sa gloire par le sacrement de pénitence que d'épargner à l'homme ce nouveau péché, et à Dieu cette nouvelle injure, par la violation du secret. Après tout, ce n'est qu'une âme qu'on laisse perdre et qu'on ne peut sauver; l'abolition de la pénitence serait la perte d'une infinité d'âmes, un mal général. Bien pour bien, mal pour mal, rien de comparable à la conservation du secret. Dieu nous en a donné l'exemple dans la communion de Judas. Il connaissait sa

perfidie, ce n'était pas un secret de confession; il était le maître de la révéler, elle allait s'exécuter; Judas, indigne du pain de vie, buvait et mangeait sa condamnation en le recevant. Cependant Jésus-Christ lui donne, comme aux autres, son corps et son sang adorable, selon l'opinion la plus commune et la plus probable, pour nous apprendre combien est indispensable la loi du secret : *Hoc autem nemo scivit discumbentium.* (*Joan.*, XIII, 28.)

Rien d'ailleurs de plus incertain que le succès d'un zèle qui le violerait, ou plutôt il est certain qu'on ne peut s'en promettre aucun succès. Avec quelle indignation la personne intéressée verrait-elle, contre son attente, qu'on abuse de sa confiance? avec quelle surprise, avec quel scandale apprendrait-elle la profanation du sacrement et la transgression de la loi? avec quelles alarmes tout le public, aussi bien qu'elle, penserait-il aux confessions à venir, sur le secret desquelles cette révélation lui donnerait si fort lieu de trembler? Le succès de la correction fût-il aussi sûr qu'il est douteux ou plutôt impossible, on ne devrait pas l'acheter à ce prix. Mais il n'est en effet que trop certain que la correction sera mal reçue, et fera un plus grand mal que celui auquel on prétendait remédier. Oui, il est de l'intérêt du pénitent même et de ses complices, qu'on les laisse dans leur crime plutôt que de leur en faire commettre de nouveaux en leur ôtant la confiance. Cette confiance eût été une ressource pour les corriger quelque jour; la perte de la confiance rend le mal sans remède.

Ce n'est pas seulement aux intérêts d'un particulier, c'est aux intérêts de l'Eglise et de l'Etat que le secret de la confession doit être préféré. Un scélérat à la veille d'attenter à la vie du pontife ou du prince, prêt à renverser l'Etat par quelque conjuration, à former un schisme, à semer l'erreur dans l'Eglise, touché des remords de sa conscience, vient se confesser de ses parricides projets; est-il permis, est-on obligé de le découvrir? Non, encore. Ce bien public, tout grand qu'il est, est au-dessous de la nécessité du secret. Ce bien public même demande qu'on le garde, et on n'aura point sans doute de peine à persuader cette vérité à un prince chrétien. Si Dieu sacrifie à la loi du secret les intérêts de sa gloire, s'il ne veut pas qu'on le viole pour empêcher le blasphème, le parjure, l'impiété, une créature sera-t-elle plus jalouse de ses intérêts? C'est ce que représentait le savant Bossuet à des courtisans plus zélés qu'éclairés, qui avançaient que le confesseur pouvait et devait dénoncer son pénitent lorsque la vie du souverain ou le salut de l'Etat couraient quelque risque. C'est ce que répondait le cardinal Du Perron à Jacques Ier, roi d'Angleterre, qui, pour abolir le sacrement de pénitence et le rendre odieux, objectait aux catholiques le danger des rois et des royaumes, si on ne découvrait pas les conspirations connues par la confession. En quoi ce prince était bien peu conséquent : l'abolition du sacrement prive de la découverte bien plus que le secret; s'il n'y a plus de confession, il n'y aura plus de révélation à faire.

Un prince, un royaume, ne sont que des objets particuliers par rapport au corps entier de l'Eglise. Les biens ou les maux de ce monarque ou de cet Etat ne sont donc que des biens ou des maux particuliers, fort au-dessous du bien ou du mal général. Ces maux sont bornés à un temps, à un certain nombre de personnes, ils ne sont pas irréparables, le désordre de la révolution passe; un nouveau maître, une nouvelle face dans les affaires rétabliront tout. Mais l'abolition d'un sacrement, l'extinction de la confiance, qui portent sur l'état de l'Eglise, dureront toujours, se feront sentir partout, et entraîneront dans tous les siècles la damnation éternelle d'une infinité de personnes. Qu'on compare la ruine des familles à la perte des âmes, un royaume au monde catholique, une révolution passagère à la durée de tous les siècles; c'est un instant, c'est un atome, ce n'est rien au prix de l'immensité et de l'éternité. Mal pour mal, il vaut mieux que l'Etat souffre, et que le secret se garde. Si on peut le violer pour un grand monarque, on le peut pour chaque souverain, chaque chef de république; c'est toujours le bien de l'Etat, la petitesse ne change point le principe. On le pourra pour l'héritier présomptif de la couronne, pour le premier ministre, pour le général d'armée : leur mort quelquefois n'entraîne pas moins de désordre. Qui pourra mettre des bornes à la licence? que deviendra le secret? C'est une liqueur subtile qui s'écoule ou s'évapore par la moindre ouverture.

Mais non, ni l'Etat ni le prince ne périront pour cela; c'est au contraire le moyen de les conserver. Pour l'intérêt même de l'Etat, pour la sûreté de la personne des rois, il faut que l'asile de la confession soit inviolable. D'abord il est aisé de comprendre que le secret ne leur fait aucun mal : c'est un secours de moins, si l'on veut; mais ce n'est pas un mal de plus : il laisse les choses dans l'état où elles seraient, si on ne s'était pas confessé; où elles sont chez les protestants et les infidèles, où on ne se confesse pas, et où jamais on ne s'avisera d'introduire la confession pour avoir des révélations. Il vaudrait donc mieux conserver le secret, puisqu'il ne nuit à rien, que de le violer, puisque le discrédit de la confession serait si préjudiciable à l'Eglise. D'ailleurs songe-t-on qu'en voulant se servir des révélations, on rend ce secret même inutile, puisque dès lors c'est empêcher cette même confidence dont on voudrait faire usage. Car enfin peut-on s'imaginer qu'un scélérat, qui aura formé cet horrible dessein, ira le déclarer au tribunal de la pénitence, s'il sait que son confesseur peut, et même doit, s'il le peut, devenir son dénonciateur, et servir de témoin contre lui? Ne serait-ce pas se déférer soi-même, et courir brutalement à la mort? Ouvrir la voie aux révélations, c'est donc fer-

mer absolument la bouche aux coupables, et s'arracher ce qu'on poursuit : permission par conséquent inutile, puisqu'elle sera nécessairement sans exécution ; on n'aura jamais rien à révéler, s'il est permis de le faire.

Mais ce serait priver le prince de la plus sûre ressource qui lui reste pour arrêter les attentats ; il n'est point d'avantage qu'il ne puisse se promettre de la confession, il est de son intérêt d'en maintenir la confiance, d'en aplanir les avenues, d'y ouvrir le cœur des plus téméraires assassins. Point d'endroit plus propre que le tribunal pour apprendre aux sujets à vivre dans l'obéissance, à sacrifier leurs mécontentements, à souffrir les pertes, à renoncer à leurs mauvais desseins. Tout homme qui se confesse a un fonds de religion et de repentir ; il connaît son péché, il en a des remords, la conversion est commencée, du moins désirée. Tout homme qui se confesse a un fonds de confiance et de docilité pour le ministre auquel il va librement ouvrir son cœur sur un secret si important, où il y va de son salut et de sa vie. Il n'est donc pas impossible, ni même difficile à un confesseur de saisir cette occasion favorable, pour lui faire sentir l'énormité de son crime, arrêter son bras parricide, et achever sa conversion. C'est là que par l'ascendant que lui donne la confiance, l'autorité que lui donne la déclaration, il fera rompre des liaisons pernicieuses, il calmera la fureur des emportements, et rendra un sujet à son souverain. Ce changement sera le fruit de la confession, la confession celui de la confiance, et la confiance le fruit du secret sur lequel il aura compté. Détruire la confiance par la crainte de la révélation, c'est rendre le mal sans remède. Il est donc essentiel que le secret se garde, et que le public en soit persuadé, même pour le service du prince. Mais tous les confesseurs n'ont pas été aussi sages. Qui le sait? Qui sait ce qui s'est passé dans le tribunal, ce qu'on leur a découvert, et ce qu'ils ont dit? Mais s'il est quelque confesseur qui ne soit pas fidèle à son prince, ira-t-il déclarer le pénitent? La liberté de la révélation est donc inutile pour lui, qui ne s'en servira pas, aussi bien que pour le prêtre fidèle qui servira son maître.

4° Les manières. Cette règle est bien expliquée dans le fameux canon du concile de Latran : *Omnis utriusque sexus*, qui, en ordonnant la confession, en donne aussi les sûretés et en inspire la confiance. Que le prêtre, dit-il, prenne garde avec le plus grand soin de laisser entrevoir le moins du monde les péchés confessés, par parole, même équivoque, par signe, ou de quelque manière que ce soit. La délicatesse ne saurait être trop grande : le moindre mot, le moindre signe, donnent des ombrages ; on conjecture, on dépiste, on devine, on va même plus loin que la vérité. Un geste, un souris, un coup d'œil suffit pour faire soupçonner qu'on pense à la confession, et qu'on convient des faits. La facilité est extrême à juger, la malignité à condamner ; elle trouve ici un nouvel appât. Secrètement intéressé à secouer le joug importun de la confession, il semble qu'en blâmant le juge chargé de nous entendre, on se ménage des prétextes pour s'en éloigner, et qu'on goutte je ne sais quelle vengeance contre une loi sévère qu'on ne souffre qu'avec dépit. La faiblesse n'est pas moins grande que la malice : le souvenir et la honte du péché le rendent toujours présent, on en croit le confesseur aussi occupé ; chaque mot, chaque mouvement semble le reprocher ; chaque trait le désigne, on croit le lire dans ses yeux. Combien de gens fuient à l'approche d'un confesseur, et voudraient ne le voir jamais ! La sagesse et la charité n'ordonnent-elles pas de tendre la main à la faiblesse, et de parer les coups de la malignité par les plus grandes précautions ? *Caveat omnino ne verbo, aut signo, aut alioquovis modo aliquatenus prodat peccatum.*

La délicatesse défend de traiter moins bien son pénitent. Plus de sévérité ou de vigilence, moins d'ouverture ou d'amitié, un air froid et méprisant, de plus grandes faveurs à quelqu'autre, en un mot tout changement de conduite qui peut être attribué à la connaissance de la confession, afflige, fait repentir de la confiance, éloigne du confesseur et du sacrement. La délicatesse exige qu'un confesseur, qui annonce la parole divine, parle avec beaucoup de circonspection, évite dans ses sermons les portraits détaillés et trop ressemblants aux personnes qu'il a confessées, surtout dans de petits endroits, dans des communautés, où l'applicatoin est plus aisée, surtout s'il ne confesse que peu de personnes, si ce sont des personnes distinguées sur qui le public ait les yeux ouverts.

La délicatesse demande que quand le confesseur saurait les mêmes choses par d'autres voies, quelque publiques qu'elles soient, il évite d'en parler. Sans doute il peut à la rigueur dire ce qu'il a vu ou entendu, pourvu qu'il ne fasse aucun usage de ce que la confession lui en a découvert ; mais quoique ces connaissances soient indépendantes, qu'il n'y ait donc pas de révélation, il doit, à moins d'une grande nécessité, paraître tout ignorer et ne parler qu'avec des précautions qui mettent à couvert des moindres ombrages. La délicatesse interdit le badinage sur la confession et les fautes des pénitents, surtout devant des mondains qui s'en font un jeu. Chacun à son style, ses allures, sa manière de se confesser et de se conduire. Ces traits souvent ridicules caractérisent et font deviner bien des fautes et livrent à la plaisanterie, souvent au mépris. La confiance en souffre, le respect du sacrement en est affaibli, ceux mêmes qui n'y ont point de part, craignent qu'à leur tour ils ne soient pas plus épargnés. Tout le monde pour son propre intérêt doit éviter ce dangereux badinage ; il affaiblit leur respect et leur confiance : en perdant l'estime pour le confesseur, insensiblement on n'appro-

che des sacrements qu'avec répugnance, sans dévotion et sans fruit.

La prudence, la charité, et même la justice, demandent qu'on n'impose que des pénitences secrètes pour des péchés secrets. Les pénitences publiques, nécessaires sans doute quand le péché public laisse un scandale à réparer, ne serviraient qu'à décrier ceux dont on ignore les égarements : le pénitent serait en droit de s'y refuser. Mais si nous blâmons une conduite peu mesurée qui occasionnerait ce dangereux éclat, rendons à celui qui l'a prescrite, la justice de ne pas confondre l'imprudence du conseil avec la révélation du secret. Un ministre peut faire des fautes : qui est l'homme assez heureux pour n'en faire pas ? Il peut ordonner des réparations, des restitutions injustes, des corrections, des délations indiscrètes, des pénitences excessives, bizarres, qui, par événement feront connaître les péchés confessés. Mais enfin ce n'est pas lui qui agit, qui parle, qui découvre. Rompre un mauvais commerce, quitter une occasion de péché, demander pardon à un ennemi, rétracter une calomnie, c'est sans doute dévoiler la faute et faire connaître qu'on s'en est confessé. Mais le confesseur qui l'a fait faire, imprudent, injuste, outré tant qu'on voudra dans la direction, n'est pas du moins violateur dans le secret. Fît-il faire des confessions publiques, comme on en faisait faire dans les premiers siècles, comme encore on oblige les criminels à avouer leurs crimes à leurs juges, tandis qu'il gardera le silence, il ne portera point d'atteinte au sceau du sacrement. Si, après avoir donné ces ordres, il mourait subitement, serait-ce lui qui dévoilerait le mystère? n'est-ce pas le pénitent qui tire le rideau? Après tout, n'est-il pas le maître d'accepter ou de refuser l'absolution? Après même l'avoir reçue et accepté la pénitence, personne ne le force à l'accomplir ni à la découvrir : le secret demeure toujours dans sa main. C'est donc lui seul qui instruit le public. Ne confondons pas des choses si différentes : traiter de révélation toutes les fautes que peuvent commettre les confesseurs, c'est par ignorance ou par malice tout confondre, et rendre injustement la confession odieuse.

C'est une autre sorte de révélation que le pénitent ne doit imputer qu'à lui-même, que de parler de sa confession, de la conduite de son directeur, des avis, des ordres, des pénitences qu'on lui a données; c'est se trahir soi-même. On a beau faire son éloge, montrer sa vertu, sa sagesse, son esprit; il échappe mille traits qui font deviner tout le reste. Ces conversations sont encore le plus souvent de vraies médisances contre le confesseur dont on découvre les fautes secrètes, que la justice et la charité devaient faire ensevelir dans le silence. Est-il rare que la calomnie ne s'en mêle? on n'a garde d'avouer ses péchés, on ne veut que faire son éloge aux dépens du confesseur. Qui rend avec fidélité les faits, les discours, les objets, les circonstances? On est intéressé à tout défigurer. Quel langage ridicule ne fait-on pas tenir? Quelles vues basses ou criminelles ne prête-t-on pas? Toujours condamné sans être entendu et sans pouvoir se défendre, ah! si ce confesseur pouvait se justifier, que n'aurait-il pas à dire? Mais on le déchire impunément, le secret le met sans défense, quelle lâcheté! N'est-ce pas peut-être le dépit de ne l'avoir pas trouvé assez indulgent, qui en est le principe? Faut-il être surpris des railleries qu'en fait le monde? Le respect dû au sacrement y est-il assez ménagé? Ce n'est plus comme une chose sainte qu'on le traite, c'est comme une chose ordinaire et profane, dont on s'amuse, dont on se joue. La confiance se perd avec le respect : on craint pour soi les mêmes inconvénients, on entre dans les mêmes mécontentements, on est en garde contre ses confesseurs, contre soi-même, on se cache, on fait des confessions défectueuses, quel scandale! Soi-même on se refroidit, on affaiblit sa religion, on se dégoûte, on abandonne la source de la grâce. Dieu le verra-t-il impunément? ne se déclarera-t-il pas vengeur de la religion et de son ministre injustement outragé par ceux mêmes qui ont éprouvé le plus ses bontés? Concluons que le sceau de la confession est un des objets les plus importants de la religion et de la fidélité la plus inviolable.

DISCOURS V.

SUR LES QUALITÉS DE LA CONFESSION.

Mors et vita in manibus linguæ. (*Proverb.*, XVIII, 21.)

La vie et la mort sont entre les mains de la langue.

Qui le croirait, disait saint Jacques! *la langue est un petit membre* (*Jac.*, III, 5), et elle cause les plus grands maux. Source amère et douce, empoisonnée et salutaire, que vos eaux sont délicieuses! qu'elles sont redoutables! La langue chante les louanges de Dieu et vomit des blasphèmes; elle annonce les mystères de la religion et répand le venin de l'hérésie; elle loue et calomnie, console et afflige, défend la vérité et la combat. Quelquefois même, aussi dangereuse dans le silence qu'elle garde, que dans les excès où elle se livre, elle devient l'organe de Dieu ou du démon, selon que l'indiscrétion ou la sagesse, le vice ou la vertu en arrêtent ou en dictent les paroles.

C'est surtout dans la confession qu'elle donne la vie ou la mort à l'âme, selon que, dirigée par la contrition ou par le péché, elle dévoile ou déguise l'état du coupable, favorise ou punit ses mauvaises inclinations. Celui qui ne parle qu'à propos, dit l'apôtre, est un homme parfait; et le pénitent qui parle à propos au sacré tribunal, se confesse parfaitement : *Hic perfectus est vir.* (*Jac.*, III, 2.) Tous les désordres dont la langue peut se rendre coupable dans la société, peuvent se trouver dans la confession, où des dehors imposants de piété couvrent quelquefois des conversations toutes profanes. La malignité de la médisance, la noirceur de la calomnie, les infamies de l'impu-

rete, les folies de la vanité, les bassesses de la défiance, les ténèbres de l'ignorance, les frivolités de la dissipation, la futilité du verbiage, les minuties du scrupule, c'est partout un monde d'iniquités : *Universitas iniquitatis.* (*Jac.*, III, 6.) Les mêmes principes en sont le mobile, les mêmes passions y jouent leur rôle, le démon y peut cueillir la même moisson de crimes. Le silence n'y fait pas moins éclore de mauvais fruits : le respect humain, une mauvaise honte, une crainte servile, une criminelle hypocrisie rendent le cœur impénétrable. La légèreté, la négligence, la précipitation, l'excès de confiance, font perdre de vue les péchés et leurs circonstances : omissions inexcusables, silence funeste dans une déclaration qui doit exposer au grand jour, les plus secrets replis du cœur. Voilà qui accumule les péchés et les rend sans remède : *Quoniam tacui inveteraverunt ossa mea.* (*Psal.* XXXI, 3.)

Ces excès, il est vrai, sont rares, et les calomnies de l'impiété, qui voudrait les faire croire communes, sont aussi injustes que scandaleuses. Les scélérats, qui en seraient capables, ne s'approchent point des sacrements. Quel fruit en reviendrait-il à leurs passions? Les tentatives du crime y seraient presque toujours inutiles. On y vient communément bien disposé, ou on n'y vient pas : un fonds de religion et de douleur y conduit : l'imprudence et la faiblesse, plus que la méchanceté, y commettent la plupart des fautes. Apprenons-les, afin de les prévenir.

Ce détail peut être utile aux confesseurs même. Quoique les ministres n'en soient pas comptables, et qu'il leur soit impossible de corriger toutes les fautes de leurs pénitents, ils ont quelquefois des reproches à se faire sur leur indulgence. Trop faciles à laisser couler un torrent de paroles inutiles, auquel ils devraient mettre une digue, et se laissant entraîner quelquefois eux-mêmes, ils doivent faire observer et observer les premiers des règles nécessaires aux uns et aux autres. Ne présentez pas à vos enfants des mamelles arides dont les âmes altérées ne puissent sucer une goutte de lait : serait-ce leur rompre le pain de la parole qu'elles viennent vous demander? Mais aussi ne vous perdez pas dans un déluge d'interrogations, d'instructions et d'exhortations superflues, qui étouffent le langage intérieur du Saint-Esprit. Un mot dit à propos par un homme sage est une flèche qui perce jusqu'au fond du cœur, une étincelle qui allume le feu le plus vif de l'amour divin, un baume qui adoucit la plaie la plus envenimée : *Verba sapientis statera ponderabuntur.* (*Eccli.*, XXI, 28.) L'excès au contraire émousse la pointe, éteint le feu, rassasie et dégoûte. Nous allons remédier à ces deux défauts, en expliquant ce qu'il faut taire et ce qu'il faut dire, pour ne parler ni trop ni trop peu au sacré tribunal. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je sais que les imprudences qu'on commet dans la confession sont les plus excusables. La volonté y a peu de part ; on s'accuse de bonne foi, on veut se corriger. Voudrait-on se rendre plus coupable? on consulte, on cherche à s'instruire. Voudrait-on s'aveugler ? embarrassé, vivement affligé des péchés que l'on y déclare, on s'explique comme on peut ; on parle à un père plein d'indulgence, accoutumé à voir et à pardonner les misères humaines. On s'énonce avec simplicité ; c'est le langage de la douleur et de la confiance, elle s'épanche sans réserve ; sait-elle être si mesurée ? un enfant pèse-t-il tous les mots? Cependant comme ces indiscrétions ont souvent de grands inconvénients, expliquons les règles nécessaires pour les éviter. La prudence veut que la confession soit humble, chaste, charitable et courte ; la vanité, la passion, la malignité, le verbiage, y font faire mille fautes : *In multiloquio non deerit peccatum.* (*Prov.*, X, 19.)

1° On parle trop par vanité. La confession doit être humble ; cette humilité est fondée sur les sentiments, annoncée par le langage, exercée par la docilité ; l'humilité se tait, la vanité ne finit point. Nous avons une image bien naturelle de ces deux sentiments dans les prières du pharisien et du publicain. Non, non, disait le premier, je ne suis pas comme le reste des hommes ; adultère, larcin, injustice, est-il de crime dont ils ne soient coupables? Je ne suis rien de moi-même, sans doute ; mais grâce à vos bontés, ô mon Dieu! les plus heureuses inclinations font mon caractère, les plus saintes œuvres remplissent tous mes moments. Incapable d'une faute grossière, je ne trouve en moi que de légers défauts, inséparables de l'humanité. J'y reconnais, Seigneur, votre main miséricordieuse. L'homme ne peut rien sans vous, il doit vous rapporter tout le bien qu'il trouve en lui. Mais en vous le rapportant, dois-je méconnaître l'objet de ma reconnaissance ? Je jeûne deux fois la semaine, mes aumônes sont abondantes, la dîme de tout ce que je possède est exactement payée, mes prières se prolongent jusque dans les rues ; voilà, Seigneur, ce que j'ose vous offrir, infiniment au-dessous de ce que je vous dois, mais beaucoup au-dessus de ce que vous offrent la plupart des hommes : *Non sum sicut cæteri hominum.* (*Luc.*, XVIII, 11.) En particulier ce publicain qui frappe sa poitrine, qui n'ose lever les yeux au ciel et se tient avec raison au bas du temple, où ses crimes lui ont fait perdre le droit d'entrer : *Velut etiam hic publicanus.* (*Ibid.*)

Voilà le cœur, voilà le langage de cet orgueilleux pénitent. Tels sont ces secrets retours sur soi-même, ces secrètes complaisances, que porte l'amour-propre jusque dans le sacrement de l'humiliation, tantôt sur la légèreté prétendue de ses péchés, tantôt sur les bons sentiments qu'on se flatte d'avoir, tantôt sur les péchés qu'on n'a pas commis, pour lesquels on sent de l'horreur. Telles sont les fausses comparaisons de soi-même avec tant d'autres dont la conduite suspecte nous revient si à propos et sur qui on se

donne sans scrupule tout l'avantage. Telles sont les secrètes assurances sur ses résolutions, ses intentions, ses lumières, son esprit et son cœur. Pourrait-on épuiser ce détail? la vraie douleur, l'humilité sincère pensent bien autrement. Toujours timide, toujours plein de mépris pour lui-même, toujours persuadé qu'il ne mérite que des châtiments, le vrai pénitent frappe sa poitrine, comme le publicain, à peine ose entrer dans le temple, il n'est occupé que de ses malheurs, il demande humblement grâce, il n'a recours qu'à la miséricorde, et il s'en croit indigne : *Propitius esto mihi peccatori.* (*Luc.*, XVIII, 13.)

L'orgueil porté au tribunal doit paraître un prodige, la nature même de la confession inspire la plus profonde humilité. Est-il rien de plus déplacé, de plus incroyable que la vanité au milieu de l'aveu détaillé des plus humiliantes misères, que la présomption dans l'incertitude d'une sentence d'absolution ou d'un arrêt de condamnation qu'on a mille fois mérité, incertitude même après la grâce prononcée, si on en a obtenu l'effet, et si on est digne d'amour ou de haine? Cependant il n'est pas rare que l'acte de la religion qui nous confond le plus, et qui n'est fait que pour nous confondre, devienne par le plus étonnant contraste le théâtre d'une vanité aussi ridicule que criminelle. Y pensez-vous? vous voilà aux pieds du ministre, accablé d'une foule de crimes qui, par votre propre aveu, ne sont, hélas! que trop certains. Ce ne sont point des ennemis dont la malice vous en impose, ce ne sont point des étrangers prévenus ou mal informés, qui méconnaissent votre innocence; la passion n'a aucune part à l'accusation, la haine ni l'envie n'ont rien empoisonné, c'est vous-même accusateur et témoin le mieux instruit et le plus sévère, ou plutôt le plus indulgent. Ce ne sont point des fautes de faiblesse, d'inattention, d'ignorance; vous connaissez vos devoirs, votre conscience vous en avait averti; inquiet, embarrassé, troublé de mille remords et avant de commettre le crime, et en le commettant et après l'avoir commis, il ne fut que trop le fruit malheureux d'une libre détermination, et vous osez n'en pas rougir! vous osez mêler encore quelque estime de vous-même au triste détail que vous faites de vos misères! O Dieu! on pardonnerait plutôt à un malade qui affecterait un air de santé dans le temps qu'il expose à son médecin tous les symptômes d'une maladie mortelle, à un pauvre qui, demandant l'aumône, se piquerait de richesse: il ne serait pas plus ridicule, il serait moins criminel.

Une humilité sincère se répand sur toute la personne; conduite, posture, manière, expressions, tout s'en ressent. Loin d'un vrai pénitent les habits, les parures mondaines, que le luxe arbore jusqu'au pied des autels. David, Achab, le roi de Ninive, se dépouillaient de la pourpre pour se couvrir de la cendre et du cilice : *Posui vestimentum meum cilicium.* (*Psal.* LXVIII, 12.) Loin d'un vrai pénitent cet air de hauteur, ces termes arrogants, qui semblent dire qu'on va juger son confesseur, qu'on lui fait grâce de s'adresser à lui, et qu'il doit se sentir fort honoré de la confiance qu'on lui accorde. Des personnes de ce mérite daignent-elles écouter des avis, répondre à des interrogations et ne pas s'offenser qu'on doute un moment de leur sainteté et de leurs lumières? Loin d'un vrai pénitent les manières artificieuses de s'expliquer, où par des traits relevés à propos, on fait indirectement son éloge, si même on ne fait ouvertement valoir son esprit, ses talents, sa fortune, sa naissance, si par tous ces titres on n'exige des égards et des préférences, l'estime d'un confesseur par le style que l'on affecte. L'homme de bien est son accusateur et non pas son panégyriste : *Justus est prior accusator sui.* (*Prov.*, XVIII, 17.)

Le plus beau fruit de cette humilité profonde est une grande docilité à écouter, à croire, à exécuter. On en voit souvent qui viennent tout décidés au sacré tribunal leur parti est pris, le confesseur a beau dire; c'est un homme austère, relâché, peu éclairé. En un mot c'est à eux à décider en dernier ressort, ils connaissent parfaitement les règles, ils ont leur conscience, savent à quoi s'en tenir et pourraient faire la leçon à leur directeur même : *Non judices contra judicem.* (*Eccli.*, VIII, 17.) Des pénitents de ce caractère sont commodes : tout est d'abord fait avec eux. La docilité des vrais pénitents embarrasse; simples, attentifs, obéissants, ils écoutent avidement la parole divine. Un confesseur doit entrer dans le moindre détail : leur esprit et leur cœur se plient sans peine à toutes les vérités, leurs mains se prêtent à tous les ordres. On est obligé de peser soigneusement tout ce qu'on leur dit, par la crainte qu'une soumission aveugle n'aille indiscrètement au delà des justes bornes, contre l'intention même du ministre, aux oracles duquel ils s'abandonnent sans réserve. Pleins de défiance pour leur lumières, ils ne sont tranquilles que quand ils n'agissent pas par eux-mêmes; ils ne veulent que connaître et accomplir la volonté de Dieu, ils l'adorent, ils l'écoutent, ils lui obéissent dans la personne qui le représente : *Qui vos audit, me audit.* (*Luc.*, X, 16.)

2° Modestie dans la confession. Tout le monde entend ce que je veux dire. Quelque exacte que doive être la déclaration dans les matières les plus délicates, on doit toujours si bien mesurer ses expressions, qu'on ne présente jamais à l'imagination rien qui puisse la souiller : peintures vives, termes grossiers, histoires suivies, raffinements de passion, détails de volupté, tout cela ne fait qu'exposer à commettre de nouveau, par la pensée et le désir, tous les péchés dont on s'accuse si imprudemment. Pourquoi se tendre à soi-même des piéges? Il faut donc une confession exacte, malgré la honte et la peine qui en sont inséparables; mais étroitement borné à l'essentiel, on ne peut être trop circonspect sur tout le reste. Ce danger est à craindre dans la plupart des passions. En détaillant les avantages du corps ou de

l'esprit qui ont fait naître les pensées de vanité, l'amour-propre se retrouve dans ce miroir flatteur avec la même complaisance qui rendit coupable : les objets du ressentiment trop vivement retracés rallument les feux qu'on avait tâché d'éteindre. En rappelant la matière des médisances et des jugements téméraires, on fait de nouveau le procès à ceux que la charité avait fait absoudre. Qu'il est difficile qu'en appuyant trop sur les difficultés qui ont ébranlé la foi, on ne lui donne de nouvelles secousses! Le poison trop agréable de l'impureté rend mille fois plus redoutable des idées qui d'intelligence avec une chair corrompue, en peuvent si rapidement exciter les révoltes; la sagesse ne peut trop mettre une garde de circonspection sur nos lèvres : *Ostium circumstantiæ labiis meis.* (*Psal.* CXL, 3.)

Deux choses doivent nous rassurer sur une brièveté si nécessaire. La matière de l'impureté est très-bornée, et la langue française se prête aisément à la modestie de l'expression. Ce ne sont point ici, comme en matière de restitution, des cas embarrassants et compliqués, et diversifiés à l'infini, par la variété des objets, le mélange des intérêts, la multiplicité des personnes, l'opposition des actes, des lois, des principes, souvent très-difficiles à concilier; tout se borne à un petit nombre de cas et de circonstances, tandis que des volumes n'épuisent pas le traité de la justice; quelques pages suffisent pour expliquer la matière de l'impureté; car enfin ce sont ou des péchés consommés, ou des libertés préliminaires, ou des péchés intérieurs de désir ou de pensée. Les personnes coupables, complices ou objets du péché, sont libres ou liés par la parenté, le mariage, le vœu, l'état religieux ou ecclésiastique. Tout cela est bientôt dit et fort aisé à entendre; le nombre et l'habitude n'allongent pas beaucoup la déclaration. A quoi sert tout le reste, qu'à allonger inutilement une confession, à flatter le goût d'un cœur corrompu par des images, des détails qui entretiennent la mollesse, ou à blesser une âme faible, qui n'envisage pas impunément des objets si dangereux? Le confesseur a-t-il besoin de tant d'explications? pour peu qu'il connaisse le monde et qu'il ait d'expérience dans le ministère, un mot lui suffit pour tout entendre : l'excès du détail n'est qu'un embarras et un danger.

La langue française, naturellement délicate et modeste, rougit des discours obscènes et équivoques, et les abandonne à la plus vile populace; elle se plaît à cacher tout ce qui peut alarmer la pudeur, elle a formé un langage discret, comme un voile transparent qui fournit des termes à tout, et assez épais pour ne s'énoncer qu'avec décence. La négligence de ce choix n'est pas moins grossière qu'imprudente, ne blesse pas moins l'élégance que la vertu. L'Académie de concert avec la sagesse, la politesse d'intelligence avec la modestie, prescrivent les lois de la retenue et interdisent la licence des expressions. Les autres langues ne sont pas si réservées. Nos oreilles, autrefois moins choquées de la liberté, n'étaient pas si difficiles, la simplicité des mœurs s'accommodait de la naïveté des termes. Peut-être ne valons-nous pas mieux que nos ancêtres, mais du moins épargnons-nous davantage la faiblesse, et sommes-nous plus attentifs aux bienséances. La sainteté de la confession doit profiter de cet avantage. Ce serait une sorte de profanation d'y oublier des lois dont la société ne se dispense pas : voudrait-on s'exposer à de nouveaux péchés lorsqu'on déplore les anciens? C'est surtout de ces objets séduisants qu'il faut éviter de trop parler.

On doit soumettre à ces règles sévères de modestie tout ce qui n'est que vain compliment, langage familier, affection marquée, lettres fréquentes à un confesseur. Ne cherchez pas l'homme dans le ministre, ne l'écoutez pas dans le pénitent : rien de plus déplacé et de plus dangereux; c'est le cœur de Dieu, et non celui du directeur qu'il faut gagner. Une accusation humble et sincère, une vive douleur, une entière docilité ménagera plus sûrement son estime et son zèle que des faiblesses qui doivent le rendre méprisable à ses yeux, s'il fait son devoir, ou le rendre suspect, s'il est trop facile. Il prend le change, s'il envisage autre chose que votre salut, ou vous le prenez, si vous regardez en lui autre chose que Dieu. Dès lors il vous est inutile, il peut vous être funeste et vous pouvez l'être pour lui. La malignité se donne ici une libre carrière : elle déguise les faits, invente des anecdotes, soupçonne des crimes, empoisonne, exagère les moindres choses, et voudrait très-injustement faire retomber sur le sacrement ou sur le ministère des abus personnels que l'Eglise condamne avec la plus grande sévérité, et tâche de prévenir avec le plus grand soin. Je sais que l'excès de la douleur ou de la timidité, une confiance, une ouverture qui quelquefois s'épanche trop, peuvent innocemment produire des effusions indiscrètes; qu'il est même des caractères plus tendres, plus ouverts que d'autres. Mais il est toujours vrai qu'on ne saurait être trop en garde sur tout ce qui passe les bornes de la nécessité et de la modestie. Si jamais les conversations doivent, d'un sexe à l'autre, être timides, courtes et réservés, sérieuses et même austères, c'est surtout dans l'action la plus sainte, où le cœur doit le plus s'ouvrir, laisser le plus apercevoir son faible, et doit le plus travailler à sa sainteté.

3° Charité dans la confession. C'est une suite de sa douleur et de son humilité. Le vrai pénitent dit sincèrement et du fond du cœur ce que l'usage de l'Eglise fait dire à tout le monde : Je n'ai garde de me justifier aux dépens de personne, j'ai péché par ma faute, et par ma très-grande faute, *mea culpa, mea maxima culpa.* Au lieu qu'un faux pénitent, toujours plus coupable par ses prétendues excuses, s'efforce de faire tout retomber sur les autres; un père, un maître, un mari, un confrère, viennent toujours

sur la scène faire l'apologie du coupable : *Ad excusandas excusationes in peccatis.* (*Psal.* CXL, 4.) Ainsi le premier des pécheurs rejette sur son épouse la faute de sa désobéissance : Adam, pourquoi avez-vous mangé du fruit que je vous ai défendu? Seigneur, la femme que vous m'avez donnée en est la cause. Et vous, femme, pourquoi m'avez-vous désobéi? Le serpent m'a trompée : *Serpens decepit me.* (*Gen.*, III, 13.) L'orgueil est le principe du péché; partout il en répand le poison. La pénitence au contraire commence par l'humilité, elle se condamne la première : *Confitebor adversum me injustitiam meam.* (*Psal.* XXXI, 5.) La confession n'est pas une simple déclaration, c'est une accusation. Le style d'un accusateur va-t-il à la décharge du coupable? ne tend-il pas plutôt à grossir les objets? C'est une accusation de ses fautes, et non de celles d'autrui. Votre frère vous a-t-il chargé de faire sa confession? quel droit avez-vous d'être son délateur? Voudriez-vous qu'officieux à son tour il allât dessiner votre portrait? vous réclameriez avec raison contre les fausses couleurs que répandrait son pinceau. Peut-il plus compter sur la fidélité du vôtre, et s'en remettre à votre discrétion?

Je sais qu'il est permis et utile de soulager son cœur en se déchargeant dans celui d'un ami ou d'un directeur, pour avoir ses avis; que l'ouverture et la sincérité qui doivent régner à confesse, y donnent une liberté encore plus grande; et que le secret qui ensevelit tout, rassure sur les suites de l'indiscrétion. Mais la règle n'est pas moins certaine : le sacré tribunal ne dut jamais être le théâtre de la médisance, il n'est permis de décrier personne auprès du confesseur; son estime doit être conservée comme celle d'un autre, et dans le sacrement plus que dans les entretiens familiers. La sainteté du sacrement exige plus de circonspection et de charité; les coups que l'on y porte à l'honneur font des plaies d'autant plus profondes que tout y annonce une exactitude et une modération dont on se pique rarement dans les conversations, qu'en s'y accusant d'autres médisances on n'est pas censé vouloir en faire de nouvelles. Mais pense-t-on aux autres quand on est pénétré de douleur? Songez à vous-même; vous n'y trouverez que trop de matière. Vous direz avec David coupable, mais pénitent : Tournez, Seigneur, votre épée contre moi; je mérite seul tous vos coups, épargnez ce peuple innocent : *Vertatur manus tua contra me.* (II *Reg.*, XXIV, 17.) Qu'on ne s'excuse pas sous prétexte de zèle, afin que le confesseur puisse remédier au mal qu'on lui découvre. Il ne le peut pas, le complice n'est pas à ses pieds pour recevoir ses avis, et n'y viendra peut-être jamais. Le confesseur ne peut pas même faire usage des connaissances acquises par la confession; la loi du secret lui ferme la bouche. Voudrait-on en profiter? Communément plus irrité par les délations, le cœur aigri se révolte, et contre celui qui fait la leçon, et contre celui qui la procure, et par dépit donne souvent dans de plus grands excès. En profitât-il, le bien particulier et passager que pour cette fois on en retire, vaut-il le risque qu'on a couru, et dédommage-t-il du discrédit où l'on jette le ministère, des soupçons qu'on inspire contre le ministre, de la défiance, de l'éloignement, du mépris où l'on fait tomber le sacrement même?

Les théologiens sont si éloignées d'approuver ces inutiles décharges de cœur, qu'ils ne veulent pas même qu'on fasse connaître les complices de son péché. Déclarez vos fautes, mais jetez un voile sur celles d'autrui; contentez-vous de découvrir en général le caractère des personnes, s'il change l'espèce du péché, mais non les personnes mêmes. Fallût-il dépayser le confesseur par la manière d'énoncer cette circonstance, et même pour cette fois changer de confesseur, mettez tout en œuvre pour conserver son honneur, comme vous voudriez qu'on conservât le vôtre ; ne le mêlez pas dans le détail de vos péchés, ayez pour lui les égards que vous voudriez qu'on eût pour vous, son honneur ne lui est pas moins précieux que le vôtre. Ce que la loi naturelle de la justice et la loi chrétienne de la charité avaient ordonné dans tous les temps, le chef de l'Eglise vient depuis quelques années d'en faire par ses bulles une loi ecclésiastique. Il a défendu, sous les plus grandes peines, aux confesseurs de demander le nom des complices, ni rien qui serve à les dépister : il a fait la même défense aux pénitents. Loi d'autant plus nécessaire que naturellement curieux de savoir le mal, et malin pour le débiter, très-portés par orgueil à excuser nos fautes et à rejeter sur autrui des faiblesses dont on rougit de faire l'aveu, la sainteté du sacrement et la réputation du prochain courent les plus grands risques, si la barrière de la loi ne les met à couvert.

Mais si l'on ne peut ni changer de confesseur, ni déguiser le complice, ni faire connaître la nature du péché sans découvrir la circonstance qui le désigne, faut-il sacrifier l'intérêt du prochain à l'intégrité de la confession, et tout avouer, ou l'intégrité de la confession à l'intérêt du prochain en supprimant la circonstance critique jusqu'à ce qu'on ait trouvé un confesseur à qui l'on puisse sans risque en faire l'aveu complet? Les théologiens sont partagés. Les uns prétendent que la loi primitive de la justice et de la charité doit l'emporter sur le précepte positif de la religion qui exige l'intégrité de la déclaratiou ; que son accomplissement doit être censé impossible, et par conséquent n'être plus d'obligation, lorsqu'il emporte la transgression de cette loi. Les autres, et c'est l'opinion la plus probable et la plus sûre, croient que le respect dû au sacrement est supérieur à l'honneur du prochain, et dans le doute même devrait avoir la préférence, sans s'exposer au risque de l'invalidité et de la profanation, sur la garantie d'une opinion incertaine ; qu'après tout, on ne découvre sa faute qu'à un seul

homme, un homme sage, obligé au plus grand secret; que le complice s'est mis volontairement par son péché dans la nécessité d'être découvert et de se découvrir lui-même; qu'il a dû prévoir que lui et son complice seraient obligés de se confesser. Concluons de toutes ces difficultés que, bien loin de faire de la confession une conversation satirique où l'on détruise le prochain, on ne saurait y apporter trop de circonspection et de délicatesse.

4° La confession doit être courte, et c'est un des avis que donne saint Charles. Qui le croirait! les gens pieux ne sont-ils pas ordinairement les plus longs malgré des confessions très-fréquentes? En garde contre la brièveté qui a un air de précipitation et de négligence, ils croient n'en dire jamais assez. La longueur donne une sorte de tranquillité; elle semble dire qu'on a épuisé le détail. Aussi ne faut-il pas si fort abréger la déclaration qu'on risque de rien omettre, ni se borner aux examens superficiels et négligés. Cette discussion rapide, cette assurance présomptueuse sur la connaissance de soi-même, qui sont déjà une première faute et mettent dans la nécessité d'en oublier bien d'autres, tenons en tout un juste milieu. Les inutilités et les longueurs dans la confession ont de grands inconvénients et pour le confesseur et pour le pénitent; elles font perdre un temps précieux et dégoûtent du ministère, et, bornant le ministre au cercle étroit de deux ou trois personnes, le rendent inutile au public; elles font perdre de vue l'état de la conscience et les avis qu'il faudrait donner. Comment suivre un pénitent dans le labyrinthe où il s'égare? comment lui conserver une attention qu'un si grand nombre de choses superflues rebute et accable? On ne sait plus ce qu'il a dit ni ce qu'on doit lui dire; on se hâte de s'en débarrasser. La confession, non plus que la prière, ne consiste pas dans la multiplicité des paroles; c'est aux païens à croire que le verbiage a du crédit auprès de Dieu, et aux gens mal instruits à le croire nécessaire au sacrement. Le pénitent ne s'égare pas moins que son guide; au lieu de l'objet essentiel, qui est la douleur, il se perd dans une foule d'idées étrangères qui l'étouffent : c'est un excès de bois qui éteint le feu au lieu de l'allumer. Son attention partagée ou plutôt épuisée ne se prête plus à ce qu'on lui dit. Tout occupé de ce qu'il déclare ou qu'il cherche, à peine s'écoute-t-il lui-même. Ces détails poussés trop loin sont très-dangereux, non-seulement en matière de pureté en réveillant des idées qu'on ne saurait trop oublier, mais en bien d'autres matières en rappelant les mêmes objets qui ont fait naître des sentiments criminels. A force de détailler les torts qu'on a soufferts, les injures qu'on a reçues, les paroles qu'on a dites, on s'aigrit de nouveau, on rallume un feu éteint. En parlant de la passion, en la justifiant, on fait revivre la haine et la vengeance, on commet les mêmes fautes, on perd les bonnes dispositions où l'on pouvait être, et en finissant la confession, on est moins en état que jamais de recevoir l'absolution : *In multiloquio non deerit peccatum.* (*Prov.*, X, 19.)

Les longueurs ont quelquefois un bon principe et produisent quelque bon effet. On est plus frappé de ses péchés en les peignant plus en détail : la douleur et la crainte en sont plus vives; on est plus attendri de la bonté de Dieu qui les a soufferts et les pardonne; on se connaît mieux, on se fait mieux connaître. Ce désir d'acquérir et de donner des lumières pour mieux réparer le passé et se précautionner contre l'avenir, fait éplucher, pour ainsi dire, et disséquer les moindres fautes. Mais communément c'est un défaut. Tantôt ignorance, on ne sait pas se confesser, on croit n'être jamais entendu, et souvent on néglige des choses considérables en se fatiguant pour de superflues. Tantôt légèreté, habitude, envie de parler, décharge puérile de son cœur. C'est une femme en travail d'enfant, il faut qu'elle se délivre : *A facie verbi parturit fatuus.* (*Eccli.*, XIX, 11.) Tantôt vain scrupule, qui des moindres choses fait des monstres, les répète cent fois, ne finit jamais et s'embarrasse davantage. Souvent ce n'est qu'orgueil : on veut faire montre de son esprit, de ses vertus, de ses bonnes œuvres. C'est artifice : on veut sonder un confesseur, l'éprouver, le gagner par un air d'ouverture et de confiance, le prévenir contre quelqu'un, peut-être le tromper et lui donner le change. On craint sa pénétration et son exactitude, on fait perdre de vue les fautes sous un tas d'inutilités. En confession comme ailleurs, rien de plus sage que la leçon de l'Evangile. Contentez-vous de dire oui et non, tout le reste vient communément d'un mauvais principe : *Est, est, non, non, quod abundantius est a malo est.* (*Jac.*, V, 2.)

On pèche par excès de déclaratoin : 1° dans la légèreté de la matière. Sans doute la confession des péchés véniels est utile et louable; mais s'il faut détailler toutes les fautes, qui pourra se confesser? Le plus juste pèche sept fois le jour. Qui les connaît? Elles échappent aux yeux les plus perçants : *Delicta quis intelligit?* (*Psal.* XVIII, 13); elles ne sont pas matière nécessaire d'absolution, le sacrement ne souffre pas de leur omission. 2° Dans l'objet des pensées. Détail des difficultés et des doutes sur la foi, les qualités, les œuvres, les succès dont l'orgueil est flatté, les vices qu'on a censurés, les ridicules qu'on a donnés, les railleries qu'on a faites en médisant, les tableaux impurs que l'imagination a tracés, ce qui s'est présenté à l'esprit dans la prière; quelle mémoire peut y fournir? Quels risques quels inconvénients dans ce détail! 3° Dans les paroles. Qui peut rendre mot à mot, qui peut même faire l'extrait et le précis de toutes ses conversations? Quelle oreille se prêterait à la répétition des impiétés, des jurements, des obscénités, des injures, des futilités dont le confessionnal retentirait? le prêtre n'aurait pas moins à rougir que le pénitent. 4° Dans le tissu des actions. Doit-on,

historien minutieux, remonter au principe, suivre l'enchaînement, débrouiller l'intrigue, démêler les ressorts, développer les suites des événements? Les annales d'un peuple, la vie d'un héros, n'en demanderaient pas tant. 5° Dans le degré de la passion. Le goût du plaisir, la vivacité des transports, le raffinement de la volupté. Ce n'est point ici une scène satirique où il faille étaler tout le jeu des passions. A quel thermomètre pourriez-vous mesurer ces degrés de chaleur? 6° L'étendue, la malice, la durée du péché, les lumières, les grâces, les remords qu'on a négligés. Qui peut sonder ces profondeurs? *Cor hominis inscrutabile.* (*Jerem.*, XVII, 9.) 7° Les circonstances étrangères ou indifférentes, ou même légères, dont le nombre est infini, etc. 8° Enfin ces généralités vagues qui n'apprennent rien au confesseur : Je n'ai pas assez aimé Dieu, assez travaillé, etc. Qui en doute, même dans les saints?

Est-il à propos d'écrire sa confession? Cela dépend du caractère des personnes. Il en est dont la mémoire peu fidèle a besoin de ce secours, surtout dans les confessions de plusieurs années, où la multitude et la variété des objets accable. On s'explique avec plus d'ordre et de précision la plume à la main; la confession est plus nette et plus courte : on peut confier ses découvertes au papier à mesure qu'elles se présentent, et de ces matériaux épars former une déclaration suivie. Bien des gens, au contraire, ne peuvent écrire ni n'en ont besoin. Ces écrits sont pour eux un labyrinthe; on risque le secret si ces écrits par hasard tombent entre des mains curieuses. Puisqu'il y a des inconvénients et des avantages, qu'il n'est ni ordonné ni défendu d'écrire, c'est donc à la prudence à prescrire ce qui sera le plus utile. Voyons le danger opposé et plus ordinaire de parler trop peu dans la confession.

SECONDE PARTIE.

Le sacrement de pénitence est un bain mystérieux qui, comme la piscine de Siloé, guérit tous les malades qui s'y plongent. S'en trouvât-il jamais qui négligeât de livrer tout son corps à l'action de cette eau salutaire, qui cachât et enveloppât à dessein quelqu'un de ses membres pour s'y soustraire; pourrait-il même le rendre inaccessible à cet élément si insinuant, si pénétrant, qui se glisse partout jusqu'à imbiber le linge et l'étoffe dont on voudrait lui faire une barrière? Que ce bain du sang de Jésus-Christ vous lave, vous pénètre sans réserve; que votre déclaration vous y plonge, vous y engloutisse, selon l'expression de l'Apôtre : *Consepulti estis.* (*Coloss.*, II, 12.) Ce bain adorable doit noyer le péché. Qu'aucun donc n'échappe au naufrage. En le retenant dans votre cœur, hélas! celui que vous auriez voulu sauver sauverait tous les autres et vous perdrait vous-même.

Tout est divin dans la confession, tout doit porter ce caractère d'universalité infinie, propre à la Divinité, à qui rien n'échappe. C'est Dieu qui en a donné le pouvoir au prêtre. Y met-il des bornes? est-il quelque péché qu'il ne pardonne pas? N'en mettez pas plus à la déclaration que Dieu n'en met à la grâce. C'est Dieu qui en inspire la volonté aux pénitents : le Dieu de vérité leur inspirerait-il le mensonge? use-t-il dans ses dons de dissimulation? doit-on en apporter dans la reconnaissance? C'est l'amour et la crainte de Dieu qui en sont le motif : connaissent-elles de duplicité? Serait-ce l'aimer et le craindre, mériterait-on son amour et sa miséricorde, en ne lui offrant qu'un retour apparent, qu'une réticence affectée démentirait? La contrition n'est-elle pas universelle? veut-on encore retenir quelque péché? pourquoi la déclaration le protégerait-elle sous les ailes du silence? C'est au ministre de Dieu, c'est à Dieu-même que l'on parle : peut-il souffrir qu'on en impose à celui qui tient sa place? voudrait-on lui en imposer à lui-même par le masque de l'hypocrisie? guérira-t-il des blessures qu'on déguise? acquittera-t-il des dettes qu'on lui cache? prononcera-t-il sur des péchés qu'on ne soumet pas à son jugement? C'est ici le jugement de Dieu qu'on imite, qu'on tâche de se rendre favorable, en s'accusant, se condamnant, se punissant soi-même; ce jugement sera-t-il couvert de quelques nuages? le livre des consciences ouvert, omettra-t-il par négligence, palliera-t-il par dissimulation, se taira-t-il par crainte, adoucira-t-il par relâchement, excusera-t-il par faiblesse? Non, non, ce jugement terrible rappellera tout, condamnera tout, réparera tout, et n'en sera que plus sévère, en punissant le sacrilége qui a répandu ce voile criminel et a rendu indignes du pardon ceux mêmes qu'on a découverts. L'enfer ne sera pas plus indulgent; ses flammes instruites de tout, équitables, dispensatrices des châtiments, serviront la justice divine dans les moindres choses avec la plus exacte proportion, et redoubleront leur activité pour châtier les profanations. Qu'une rigueur salutaire imite le jugement de l'enfer, que le livre de votre conscience s'ouvre aux yeux de votre juge, qu'il y lise tous vos péchés écrits de votre propre main, que l'enfer de la contrition punisse tout sans pitié, que l'un soit chez vous, comme en Dieu, la mesure de l'autre. Cette connaissance et cet aveu augmenteront l'amertume et le mérite de votre douleur, ils augmenteront votre gloire dans le ciel. La miséricorde y oublie-t-elle quelque vertu? la sainteté y laisse-t-elle entrer quelque péché? Si vous en épargnez quelqu'un, il vous en fermera les portes : rien de souillé n'y est reçu. Tel est le retour du pécheur à la grâce et à la vie spirituelle. Ressuscite-t-on à demi? est-on à la fois vivant et mort? Lazare sortant du tombeau voit tomber la pierre qui l'enferme, les chaînes qui le lient, le suaire qui l'enveloppe : il est rendu à la lumière du jour. Jésus-Christ revenant à la vie ne garde aucun reste de ses tourments et de sa mort, ses plaies sont fermées, son sang coule dans ses veines, sa beauté est

rétablie, son âme se réunit à son corps; il est plein de gloire, de force, immortel, impassible; sa victoire est parfaite, son triomphe est complet, il est ressuscité pour ne plus mourir. Tel doit être le parfait retour du pénitent; la mort entière au péché doit préparer, mériter la nouvelle vie. Si quelqu'un de ses ennemis ne reçoit pas le coup de la mort, si comme Achan on cache quelque partie du butin, si comme Saül dans la défaite des Amalécites on soustrait quelqu'un à l'anathème, on l'attire sur soi-même, on est écrasé de son poids. Hélas! il n'en faut qu'un pour être l'objet éternel de la colère céleste et empêcher la grâce de tous les autres.

Voilà ce qui donne la consolante certitude de l'absolution. Le pouvoir des prêtres est un article de foi : l'Eglise vous répond de ceux qui l'exercent. Il ne reste qu'à vous assurer de vos dispositions. Interrogez-vous vous-même; quel témoignage vous rend votre cœur? Avez-vous parcouru d'un œil attentif vos devoirs et vos œuvres, et sondé tous les replis de votre conscience? avez-vous sincèrement tout déclaré? votre bouche, d'accord avec votre cœur, vous a-t-elle bien peint sous vos propres traits, sans rien déguiser ou affaiblir? avez-vous, de tous vos péchés, sans exception, sans partage, une douleur supérieure à toutes les autres douleurs, et un propos inébranlable de n'en plus commettre? Qui le sait, qui le sent mieux que vous? *Vosmetipsos tentate si estis in fide.* (II *Cor.*, XIII, 5.) Dieu ne demande pas davantage. Jouissez sans trouble, sans embarras, sans défiance de la douceur de la paix; écoutez la voix consolante qui de la part de Dieu sur le témoignage de votre conscience, vous assure que tout va bien pour vous : *Dicite justo, quoniam bene.* (*Isa.*, III, 10.)

Cacher volontairement quelque péché mortel à confesse, ce n'est pas seulement un sacrilége inexcusable, c'est encore une précaution inutile et déplacée. Ce péché est plus rare parmi les hommes que parmi les enfants et les femmes. Mais de quelle couleur le couvrir? Tout le monde en connaît la gravité, on le sait dès l'enfance; on en est si persuadé qu'on en sent les plus vifs remords, et que souvent par erreur c'est en cela seul qu'on fait consister la mauvaise confession. On ne le cache, on n'en rougit qu'autant qu'on le croit considérable et capable de diminuer l'estime d'un confesseur. L'idée de sa gravité augmente la nécessité de l'aveu : l'ignorance, l'inattention, la bonne foi ne peuvent donc justifier un silence dont on connaît si bien le crime.

Si cette omission volontaire est funeste à votre âme, elle n'est pas moins inutile à votre honneur. Que sauvez-vous par votre sacrilége? le péché que vous dissimulez aujourd'hui, ne faudra-t-il pas le confesser tôt ou tard? En vain en différez-vous la honte, elle n'est que suspendue; il faudra la boire tout entière, elle en deviendra même plus amère. Vous serez obligé de découvrir, non-seulement le péché que vous osez taire, mais encore le sacrilége que vous commettez en le taisant. Fût-il enseveli dans le plus profond abîme, Dieu l'en arrachera un jour, et le découvrira, non-seulement au confesseur dont on redoute le jugement, qui vous plaint, qui vous aime, qui vous eût gardé le plus inviolable secret, mais à toute la terre. Ce sacrilége que vous commettez, et qu'il ignore, lui sera découvert aussi, et de quelle confusion n'y serez-vous pas accablé? *Nil est opertum quod non revelabitur?* (*Luc.*, XII, 2.) Dieu permet même quelquefois que des péchés si criminellement cachés éclatent dès ce monde par mille ressorts inconnus que la providence ménage pour punir par les mêmes endroits qui ont rendu criminel. Misérables vieillards dont l'innocente Susanne fut presque la victime, malgré toutes vos mesures, un enfant décélera vos coupables feux; vous paraissez aux yeux de tout Israël et coupables et hypocrites. Vous avez cherché les ténèbres pour m'offenser, disait Dieu à David : *Tu fecisti abscondite* (II *Reg.*, XII, 12); ma vengeance sera publique, les rayons du soleil éclaireront l'affront que je vous prépare à la face de votre royaume : *Ego faciam in conspectu solis.* (*Ibid.*)

Avez-vous jamais bien senti combien cette honte et cette crainte seraient déplacées et ridicules? Pourquoi va-t-on à confesse? n'est-ce pas pour exposer ses misères et en recevoir le remède, pour accuser ses péchés et en obtenir le pardon? Quelle folie, déguiser sa maladie au médecin de qui on attend la guérison; ses fautes au père à qui on demande grâce, l'état de son procès à l'ami, au jurisconsulte dont on cherche le conseil! quel contraste entre le dessein et la conduite! *Non confundaris confiteri peccata tua.* (*Eccli.*, IV, 31.) Pour éviter un moment de peine, que de regrets, quel trouble, quel désespoir à la mort vous préparez-vous! En vous y soumettant, quel calme, quelle consolation, quelle confiance! Vous en imposez au prêtre, mais en imposez-vous à Dieu? Vous vous trompez vous-même, et au lieu de l'absolution vous recevez votre condamnation. Est-ce à moi, disait saint Pierre à Ananias et à Saphire? c'est à Dieu même que vous mentez; la mort va être le salaire de votre mensonge : se joue-t-on du Saint-Esprit? *Non es mentitus hominibus, sed Deo.* (*Act.*, V, 4.)

Ah! ce n'est pas aux pieds du ministre qu'il faut apporter la confusion et la crainte, il fallait l'avoir quand on a commis le péché; elle eût été salutaire, elle est aujourd'hui funeste. Qui le croirait? hardi, effronté, téméraire à le commettre, on devient timide, honteux à l'avouer et à le réparer. La présence de Dieu fut une faible barrière à la passion, et on avait tout à craindre de sa vengeance; la présence d'un seul homme déconcerte et on en a tout à espérer. Ainsi le démon se joue de notre faiblesse, il ôte cette sainte pudeur dont la bonté divine nous en faisait un préservatif; il l'ôte à

l'homme pour lui porter le coup mortel et il la lui rend pour lui arracher le remède. Funeste larcin, restitution fatale! aussi cruel quand il la rend que quand il l'ôte, c'est un ennemi perfide qui arrache les armes au soldat lorsqu'il doit combattre, et les lui donne lorsqu'il veut se percer le sein. Il est, dit le Sage, une confusion avantageuse qui conserve la grâce et conduit à la gloire; il en est une criminelle qui mène au péché et y retient; l'une toute céleste nous vient de Dieu, l'autre n'a que l'enfer pour principe : *Est confusio adducens peccatum, est confusio adducens gloriam.* (*Eccli.*, IV, 25.)

Personne qui ne sente le crime de la réticence grossière des péchés connus. Mais il est encore dans la négligence à les rechercher, dans la manière artificieuse de les déclarer, une infinité de détours, de déguisements, d'adoucissements qui le font disparaître à nos regards et à ceux du ministre, en diminuent l'énormité, en changeant la nature, en défigurent les circonstances. Une narration étudiée y prépare, un style laconique coule rapidement sur les plus grands objets, un mélange artificieux partage l'attention, une exagération affectée des choses légères donne un air de vertu, de bons motifs l'excusent, un hasard involontaire décharge. La vanité, ingénieuse à faire valoir les bonnes qualités, les insinue sous le voile de la modestie, sans être presque aperçue : elle dit tout paraissant ne rien dire. Aussi adroite à cacher les défauts sous un air de sincérité, elle les rend presque imperceptibles, et ne dit rien, paraissant dire tout. Les gens même les plus grossiers ont à leur manière une sorte d'insinuation et de finesse : tant l'amour-propre, partout grand maître, sait toujours ménager ses intérêts. La droiture d'un vrai pénitent ne connaît point ces artifices; sa bouche parle de l'abondance de son cœur, elle le montre tel qu'il est : *Est qui nequiter humiliat se, et interiora ejus plena sunt dolo.* (*Eccli.*, XIX, 23.)

La négligence de l'examen peut encore nous rendre coupables, quoique moins grièvement, en nous exposant à des réticences involontaires. Obligé de prendre tous les moyens nécessaires pour vous connaître vous-même, vous devez avant la confession fouiller profondément dans votre âme, en sonder les plus secrets replis, pour vous faire au tribunal de votre conscience le premier procès; et si faute de ces précautions vous oubliez quelque péché considérable, vous êtes comptable d'une omission dont votre négligence serait la cause. Repassez donc dans l'amertume de votre cœur tous les jours de votre vie depuis la dernière confession; tâchez de démêler dans vos actions, vos paroles, vos pensées, tout ce qui peut avoir offensé Dieu; suivez le fil des affaires que vous avez traitées, les événements auxquels vous avez eu part, vos affections, vos liaisons, vos passions, vos habitudes; parcourez les commandements de Dieu et de l'Eglise, les péchés capitaux, les devoirs de votre état; voyez d'un œil attentif, comptez, pesez, mesurez d'une main équitable toutes les dettes que vous avez contractées envers Dieu et le prochain, quels ont été les principes de vos chutes, leurs funestes effets, leurs circonstances aggravantes; employez-y un temps raisonnable, revenez plusieurs fois à un détail qu'une vue superficielle n'épuise point; prenez la plume, écrivez tout, si vous vous défiez de la fidélité de votre mémoire; surtout priez le Seigneur d'ouvrir vos yeux, et de dissiper les ténèbres qui vous dérobent à vous-même. Si malgré ces sages discussions, quelque péché considérable échappe à votre connaissance, il ne vous sera pas moins pardonné; mais si c'est par votre négligence, quel droit auriez-vous à la grâce d'un sacrement auquel vous vous seriez si peu préparé?

Concluons de ces principes l'obligation des confesseurs d'interroger les pénitents, et celle des pénitents d'y répondre avec fidélité. Ces interrogations sont un écueil redoutable aux uns et aux autres. Il est des gens difficiles que choque cet air de défiance qui semble révoquer en doute leur exactitude ou leurs lumières; il en est de délicats à qui cette espèce du curiosité paraît aussi suspecte que superflue; il en est de timides qu'elle déconcerte, d'ignorants qu'elle embarrasse et qu'elle étonne. Bien des confesseurs n'en veulent pas prendre la peine : c'est faire la confession pour le pénitent. Les plus sages craignent de faire naître des scrupules, d'apprendre à une âme simple et innocente des péchés qu'elle ignore, et qu'il lui serait utile d'ignorer toujours. Souvent l'hypocrisie craint d'être trop pénétrée; la paresse au contraire compte sur cet examen dont le confesseur fait tous les frais, et dans cette espérance se débarrasse du pénible soin de s'examiner soi-même. Il est pourtant quelquefois indispensable d'interroger les pénitents. Combien de gens grossiers, mal instruits, qui ne savent ni se connaître, ni se faire connaître! combien de légers, dissipés, frivoles ou chargés d'affaires, qui viennent sans préparation! combien de faibles, découragés, pusillanimes, dont il faut ouvrir le cœur et relever la confiance, de dissimulés qu'il faut dévoiler, d'inquiets qu'il faut rassurer! Ne faut-il pas discerner les cas réservés, démêler les censures, estimer les restitutions, découvrir les habitudes et les occasions? C'est à la prudence du confesseur à juger du développement nécessaire, et à la piété du pénitent à ouvrir son cœur avec sincérité.

A quelque prix que Dieu voulût mettre la grâce du pardon, dussiez-vous être traité avec le plus de rigueur, vous devriez tout faire pour l'obtenir. Loin de vous plaindre des conditions si faciles, félicitez-vous plutôt du zèle de votre confesseur, défiez-vous de vous-même. Les précautions doivent vous rassurer, la négligence devrait vous alarmer : vos intérêts sont donc en des mains bien sûres et bien attentives. Disons comme le prophète : Ma conscience est une vaste

forêt où je me perds, un labyrinthe où je m'égare : qu'une main charitable m'y conduise. C'est une mer orageuse pleine d'écueils ; qu'un habile pilote y tienne le gouvernail de mon fragile vaisseau. Quelle consolation de trouver dans la sollicitude du confesseur, avec des preuves touchantes de son zèle, un garant sûr de l'intégrité du détail, dont ses lumières répondent, et que mon ignorance, mon amour-propre rendent si légitimement douteux ! Les interrogations multipliées du médecin consolent le malade, les questions du jurisconsulte rassurent le plaideur. Si la discussion exacte du juge alarme le coupable, elle tranquillise l'innocent, il espère avec raison que son innocence sera reconnue. Que le pénitent, quoique coupable, ne se livre pas aux inquiétantes alarmes, on ne veut que son bien ; c'est pour mieux connaître et le péché qu'on lui remet, et la conversion qu'on couronne, qu'on porte devant lui le flambeau de l'exactitude. Autant que le péché épaissit les ténèbres, autant la pénitence s'efforce de les dissiper : autant que le péché craint la lumière, autant la pénitence la désire. Les témoins déconcertent le pécheur, les yeux d'un père soulagent le pénitent ; l'expérience qu'il vient de faire de son aveuglement et de sa faiblesse, qu'il arrose de ses larmes, le rend défiant sur les légères lueurs que la grâce fait poindre dans sa conscience, et le fait soupirer après les rayons qui par les sages recherches du ministre ramèneront le jour tout entier.

Aucune des raisons ordinaires du silence ne peuvent autoriser à le garder dans les objets de la confession. Craint-on l'inutilité des paroles ? qu'on s'explique avec précision et sans verbiage, mais qu'on sache que le détail des péchés est essentiel. Se défie-t-on de l'usage qu'on pourrait faire de la confession ? ignore-t-on la loi inviolable du secret? Serait-on animé d'un esprit de révolte? la docilité doit faire le caractère d'un vrai pénitent. L'orgueil voudrait-il s'en épargner la honte ? la pénitence le condamne à la subir. Une fierté dédaigneuse refuse-t-elle de s'abaisser à des explications ? sur quoi porterait celle d'un criminel qui se défère lui-même, et vient aux pieds de son Dieu implorer sa clémence ? Est-ce négligence ou indifférence ? elle serait un crime, elle porterait un coup mortel. Est-ce dissimulation et artifice ? à qui tendrait-on des piéges qu'à soi-même ? sur qui retomberait la condamnation ? Le respect lierait-il la langue? c'est le respect même du sacrement qui doit la délier. Non, non, que rien ne soit omis par votre faute, adouci par indulgence, excusé par erreur, dissimulé par crainte, déguisé par adresse, détourné sur d'autres par malice ; que la bonne foi exprime tout de votre cœur, que la sincérité se mette sur vos lèvres. Dieu lit dans le fond de la conscience, on ne peut lui en imposer; en se jouant de son ministre, on ne fait qu'allumer la foudre : la fidélité, la douleur l'auraient éteinte et mérité le pardon.

Tout engage au contraire à s'expliquer fidèlement. Humilité trop anéantie à la vue du péché, pour vouloir se soustraire à la juste punition d'une confusion méritée : douleur qui déplore des malheurs extrêmes, trop vivement sentis pour n'en parler que faiblement ; accusateur qui poursuit un criminel trop odieux pour lui épargner aucun degré de l'énormité des forfaits dont on le charge ; témoin qui dépose devant le juge, trop pénétré de son devoir, trop attaché à la vérité pour affaiblir sa déposition ; désir de guérison trop sincère, pour déguiser au médecin, pour se dissimuler à soi-même aucun des symptômes du mal qui l'accable, larmes trop amères pour laisser sans la laver aucune des taches qui le défigurent, ou les voiler par l'hypocrisie et le mensonge : confiance dans les lumières et la piété du confesseur, trop sincère pour lui faire aucune réserve : justice envers Dieu, le prochain, soi-même, trop exacte p ur ne pas soumettre au tribunal tous les articles du compte sur lequel il doit prononcer, et qu'on est obligé de remplir. Un débiteur de bonne foi cache-t-il ses dettes? chicane-t-il dans la déclaration ? Sage crainte de ne parler pas assez ; car quoiqu'il faille arrêter l'excès d'en trop dire, le défaut de n'en dire pas assez est plus dangereux. La validité de l'absolution ne souffre point de la longueur de la confession, elle court de grands risques dans la brièveté ; on n'est pas coupable pour se trop accuser, on commet un sacrilége en supprimant quelque péché.

Les déclarations superficielles, entortillées, imparfaites, sont très-fréquentes ; les péchés à confesser sont dans le cœur, comme la semence dont parle l'Evangile. La légèreté, l'oubli, la routine, l'enlèvent comme la graine qui tombe dans un grand chemin ; l'habitude, la dureté, la présomption, le repoussent comme la pierre qui ne se laisse pas pénétrer et ne fournit aucune séve ; des passions vives, l'amour du plaisir, la soif des richesses, comme des ronces dont elle ne peut se débarrasser, l'étouffent ; il n'y a qu'un cœur bon et bien converti qui en reçoive le souvenir avec empressement, qui le conserve avec soin, le développe dans son examen, en fasse éclore le fruit précieux de la pénitence. Que le recueillement ferme toutes les avenues et veille sur tout; que l'examen et la méditation sillonnent la terre du cœur, et en ouvrent les entrailles ; qu'une sincère horreur du péché en arrache les ronces et vous dégage des liens de la passion ; que l'attendrissement de la douleur, que l'onction de la grâce, que la douceur de l'amour divin amollisse la pierre, la rende sensible aux impressions de la vertu, en fasse couler la séve ; que la plaie de l'instruction l'arrose, que le fer de la mortification la brise, que le soleil de la vérité y répande ses influences. Ainsi portera-t-il au centuple les fruits admirables d'une parfaite conversion qu'une prière fervente aura obtenue.

Les défauts volontaires de la confession

rendent la contrition fort suspecte et souvent nulle. Ces deux parties de la pénitence ont plus de liaison qu'on ne croit, elles ne sont en un sens que la même chose. La déclaration n'est que la douleur qui s'explique, la satisfaction est la douleur qui punit. La douleur commence, désire, fait faire, et fait bien faire la déclaration. Si celle-ci est défectueuse, que penser de la sincérité de celle-là ? ce n'est que son langage; la bouche du pénitent ne parle que de l'abondance du cœur brisé qui éclate aux pieds du ministre. La contrition parfaite même, en obtenant le pardon, avant de s'être présentéau tribunal, n'en dispose pas; elle l'y condamne, elle la renferme *in voto*, dit la théologie ; elle l'a déjà faite à Dieu, elle se l'est faite à soi-même.

La confession et la contrition doivent avoir les mêmes qualités. Universelles dans leur étendue. Déclarez tous les péchés que vous détestez ; il n'est pas plus permis de les retenir que de les aimer : pourquoi faire grâce, si vous êtes ennemi ? l'exception d'un seul serait une blessure mortelle à l'une et à l'autre. Souveraines dans leur vivacité, dans leurs victoires. Q'aucun intérêt, qu'aucune répugnance ne soient écoutés, qu'aucun obstacle n'arrête, que le sacrifice soit absolu et la victime immolée dans le feu de la confusion. Surnaturelles. Des motifs divins peuvent seuls en être le principe, une grâce divine peut seule y engager; une fervente prière doit les obtenir, la nature est trop combattue et trop faible pour y souscrire d'elle-même. Que la confession soit sincère. Où faut-il plus de sincérité et de droiture que dans l'aveu de ses fautes? Cet aveu ne souffre ni dissimulation, ni silence, ni déguisement, ni omission volontaire, non plus que le regret de les avoir commises. Les mêmes péchés sont leur matière commune : pourquoi soustraire au remède ce qu'on désire de guérir, dérober à l'accusation ce qu'on demande d'absoudre, et couvrir du silence ce qu'on arrose de ses larmes ?

Si la confession est le fruit de la contrition, elle en est à son tour le signe et la preuve, la développe et la garantit. Qui peut douter qu'on ne déplore avec sincérité ce qu'on découvre avec confusion, qu'on accuse avec zèle, qu'on répare avec exactitude, qu'on châtie avec sévérité, tandis qu'on était le maître de le laisser enseveli dans les ténèbres? Quel plus grand acte d'hostilité que de poursuivre le coupable jusqu'au pied du sacré tribunal où on le condamne et le châtie? Quoique sans doute il puisse y avoir de confession sans contrition, il est difficile cependant, il est rare qu'une confession bien faite ne soit l'effet de la vraie douleur du péché; et si quelque chose peut être une preuve des sentiments du cœur, autant que le ménagement du silence suppose une secrète intelligence avec le péché, qui en décele le secret attachement, autant la confession de la bouche est un témoignage consolant de la conversion du cœur : *Ore confessio fit ad salutem.* (*Rom.*, X, 10.) Elle augmente même la contrition, elle peut quelquefois la faire naître. Le détail exact des péchés, la peinture humiliante de leurs circonstances, frapperaient même des gens indifférents, les rempliraient de mépris et d'indignation contre le coupable ; quelle vive douleur ne doivent-ils pas inspirer au coupable même ? mieux instruit, plus intéressé que personne, et déjà bien disposé, quel nouveau degré de vivacité et de mérite ne doit-il pas lui donner? combien doit-il l'affermir et la rendre durable! Quels reproches plus amers que ceux qu'il se fait à soi-même! quel tableau plus frappant que celui qu'il met sous ses propres yeux et qu'il a tracé de sa main! La déclaration des péchés ne fût-elle pas nécessaire au sacrement, elle serait utile et nécessaire à la contrition. Ajouter aux efforts les sages avis, les exhortations pathétiques du ministre zélé que la déclaration des péchés vient d'instruire et de mettre à portée de faire agir les plus secrets ressorts, qui pourrait résister à tant de grâces et aimer encore un péché contre lequel tout est ligué pour le proscrire? Vient-on au confessionnal faible, flottant, incertain, tenant encore à la passion? l'expérience ne fait-elle pas voir tous les jours les liens du pécheur heureusement brisés, ses ténèbres heureusement dissipées, la conversion imparfaite heureusement consommée dans le sacrement?

La satisfaction qui couronne la pénitence, les remords de la conscience qui l'a ébauchée, tirent de la confession des péchés les mêmes avantages. La confession est une satisfaction commencée, et, par la confusion, la mortification, les sacrifices du pécheur, une partie considérable de la punition de ses fautes et de l'acquit de ses dettes, elle fait sentir la justice du châtiment, règle la mesure du payement, présente l'objet et le motif de l'arrêt qui y condamne. La satisfaction est une confession continuée; c'est à tout moment avouer la faute que la punir, reconnaître l'arrêt que l'exécuter ; et, comme il n'est point de péché que la satisfaction veuille soustraire à l'expiation qu'il mérite, il n'en est point qu'elle veuille dérober à la déclaration. Tout est soumis à la loi invariable de l'universalité, la contrition dans ses regrets, le bon propos dans ses résolutions, la satisfaction dans ses châtiments, la confession dans ses aveux, aucun péché qui puisse obtenir de privilége : c'est insulter la Divinité d'épargner quelque chose qui l'offense, c'est se rendre indigne d'obtenir la grâce, incapable de la recevoir, et combattre directement le terme qu'elle se propose et le principe qui la fait accorder.

Les cris de la conscience sont une sorte de confession qu'on se fait à soi-même et à Dieu, et la confession sacramentelle n'en est que la répétition faite à un homme. L'un doit avoir les caractères et l'étendue de l'autre. Le silence volontaire d'un péché est une résistance positive au cri de la conscience, qu'on étouffe volontairement. Cette

conscience s'explique d'abord avant le péché pour en éloigner, et annonce qu'on sera obligé de s'en confesser; après le péché, elle crie pour en faire repentir, et engager à le réparer par la confession. Dans tous les examens elle le met sous les yeux et en sollicite la réparation; à la mort, au jugement, dans l éternité, elle est chargée de punir ce qui n'aura pas été réparé : douleur de l'avoir commis, résolution de ne le plus commettre, déclaration au tribunal, châtiment et satisfaction, tout cela exigé par la conscience et refusé à ses invitations, lui fournit à jamais la matière des plus amers reproches, et c'est sur ce qu'on aura volontairement caché que tomberont les plus accablants. Car c'est un des péchés qu'on connaît le mieux, qu'on se dissimule le moins, dont les remords sont les plus inévitables. Que votre confession soit donc l'interprète fidèle de votre conscience, qu'elle en imite la fermeté. La conscience n'écoute ni honte ni respect humain; le courage, elle n'a ni timidité ni faiblesse; les lumières, elle est supérieure à l'erreur et à l'artifice; l'exactitude, la conscience ne néglige rien; la droiture, la conscience ne déguise rien; l'équité, la conscience ne mollit point; le désintéressement, la conscience ne cherche que Dieu. Telle doit être une bonne confession; elle n'est que la conscience sur les lèvres : *Non parcam ori meo.* (*Job*, VII, 11.)

Le procès extérieur que se fait le pécheur dans le sacrement est bien plus doux que la poursuite rigoureuse que les remords de la conscience lui font dans le cœur. Les remords ne sont par eux-mêmes qu'un tourment, ils ne sont utiles qu'autant qu'ils font connaître et réparer le péché, et la confession recueille le fruit. Les remords troublent, alarment, montrent un Dieu irrité, l'enfer ouvert et le coupable perdu sans retour. La confession console, rassure, montre un Dieu miséricordieux, ouvre le ciel, sauve le pénitent. Les remords implacables ne connaissent point d'adoucissement, n'écoutent point de capitulation, accablent de tristesse, jettent dans le désespoir. Les exhortations du confesseur répandent l'onction, raniment la confiance, font goûter les douceurs de la joie et de la paix. La confession ne se fait qu'une fois, à qui l'on veut et quand on veut. Les remords n'accordent ni paix ni trêve, ils suivent partout; qui peut leur imposer silence? malheur à qui l'entreprendrait! malheur souverain à qui y réussirait. On n'est tenu, dans la confession, qu'à dire l'essentiel, les espèces, les circonstances aggravantes, le nombre des péchés, en peu de mots, d'une manière précise. Le remords est minutieux et inépuisable, il rappelle, il peint sans cesse le péché avec les plus légers traits et les couleurs les plus sombres; il transporte dans les lieux, dans le temps, dans les compagnies où il fut commis; il en retrace les préliminaires, les complices, les raffinements, les suites; il lui rend une sorte de vie et de présence comme si on le commettait encore. De là naissent les inquiétudes, les alarmes, les scrupules, qui rendent la vie si triste jusqu'à ce que la confession les ait calmés.

Un pénitent aux pieds du prêtre n'est pas seulement un accusateur dont on pourrait soupçonner le zèle, révoquer en doute les plaintes, traiter les poursuites d'excès; c'est encore un témoin qui dépose, un juge qui prononce, puisqu'on ne condamne ou n'absout que sur sa parole. Le devoir d'un témoin est de dire la vérité, la justice le demande, son serment l'y oblige. Peut-il cacher les faits, en taire les circonstances, en supprimer le détail, en déguiser l'énormité? Il doit être le tableau fidèle de ce qu'il a vu, le faire revivre dans sa bouche : la bonne foi fait son caractère, surtout lorsque, étant seul instruit de tout, le seul qu'on écoute, le seul qu'on puisse écouter, venant s'offrir de lui-même, obligé par état, administré par la loi, l'arrêt doit rouler sur sa déposition. Il est aussi peu permis au juge de faire grâce qu'au témoin d'user de déguisement : il doit prononcer sur tous les articles du procès, et rendre à chacun ce qui lui appartient. Ici, comme dans la justice humaine, la seule omission d'un article important annule l'arrêt, puisque, venant de la faute de la partie, elle lui attire en punition la perte de sa cause. C'est ce que nous apprend la balance qu'il tient en main; elle pèse tout : un grain de sable en ôte l'équilibre et la fait pencher. Peut-on se plaindre de l'irrégularité, de l'inutilité d'un jugement où l'on a volontairement trompé son juge? Ce n'est pas que j'approuve le frivole scrupule qui se livre à des détails puérils, multiplie et prolonge à l'infini les confessions, s'appesantit sur les portraits, s'égare dans un labyrinthe de circonstances, ennuie par des répétitions, se tourmente par des recherches interminables, soupçonne des péchés quand il n'en voit pas, et veut en quelque sorte en faire naître. Ce sont des excès inutiles et dangereux que le sacrement n'exige pas et que la prudence interdit. Mais dans tout ce qu'on connaît ou qu'on a pu connaître d'essentiel par un examen raisonnable, l'omission volontaire est une profanation qui annule l'absolution et rend plus coupable.

C'est pour faciliter l'accomplissement d'une loi si juste que Dieu vous a laissé le choix de vos confesseurs. Ils ont tous reçu les mêmes pouvoirs et le même caractère, quoique l'Église y mette quelquefois des bornes, qu'il est facile de lever. Sans doute vous devez choisir entre mille, dit saint François de Sales. Une affaire de cette importance, qui décide de votre salut, ne peut être remise avec trop de soin entre des mains fidèles. Il faut pouvoir se dire comme saint Paul : Je sais à qui j'ai confié mon dépôt : *Scio cui credidi.* (II *Tim.*, I, 12.) Vous devez donner la préférence à celui dont les lumières, l'expérience, le zèle, les vertus garantissent la plus sage administration, et même en accusateur irrité, en vengeur de votre Dieu, pencher vers celui en qui vous reconnaissez une plus courageuse fermeté, une

plus éminente piété, une plus grande pénétration, une plus sévère exactitude, l'encourager et le solliciter à ne pas vous épargner. Mais enfin vous êtes libre; le joug du Seigneur est doux, son fardeau est léger. Prenez celui pour qui vous aurez plus d'estime et de confiance, plus d'ouverture et de docilité, plus d'accès et de facilité, et souvenez-vous que plus vous fûtes libre dans le choix, plus vous seriez inexcusable si vous manquiez de confiance. Par une sainte indiscrétion ne vous ménagez plus, ni dans les embarras de l'examen le plus détaillé, ni dans la confusion de l'aveu le plus sincère, ni dans la rigueur de la soumission la plus absolue. Ainsi, selon le Prophète, s'uniront la miséricorde et la vérité, la paix et la justice s'embrasseront; la vérité et la justice dans le pénitent qui examine, déclare, déteste, châtie ses péchés; la miséricorde infinie et la paix ineffable en Dieu, qui le pardonne : *Misericordia et veritas. (Psal.* XXXIX, 12.)

Pour vous rassurer encore davantage, Dieu vous a préparé dans son ministre un homme selon son cœur, dont les devoirs, les sentiments, la conduite, sont relatifs aux vôtres. Vous ferez la loi, vous réglerez les conditions. Les ordres qu'on vous donne, les exhortations qu'on vous fait, que même on doit vous faire, sont comme la matière des leçons qu'il a reçues pour se rendre digne de représenter celui dont il tient la place, et exercer à votre égard les fonctions de sa miséricorde. Vous lui devez un profond respect : qu'il se rende donc respectable, qu'il édifie par sa religion et par ses vertus. Ayez pour lui une parfaite déférence : que ses lumières forment donc un guide éclairé qui vous conduise dans la vraie route, et n'entraîne pas dans l'abîme ceux qui suivent ses pas. Apportez à ses volontés une aveugle docilité : qu'il vous instruise donc, qu'il vous interroge, qu'il vous dirige. Abandonnez-lui sans réserve les plus chers intérêts de votre âme ; qu'il y réponde par une tendre affection, qu'il s'attache à les ménager avec le plus grand soin. Vous ne sauriez avoir pour lui trop d'ouverture et de confiance : qu'une attention et une vigilance à qui rien n'échappe, un zèle et une fermeté que rien n'affaiblisse, vous fassent sentir qu'elle est bien placée. Rendez-vous fréquemment aux pieds de son tribunal : que son assiduité à s'y asseoir vous en ouvre assidûment l'accès. Voilà vos désirs, voilà vos espérances, voilà vos droits. A son tour voici les siens, ou plutôt ceux de Dieu, dont il est le ministre. Il est toujours prêt à vous entendre, et vous vous éloignez; il est pour vous plein de zèle, et vous vous négligez; il veut vous connaître, pour vous mieux conduire, et vous vous cachez ; il vous parle de la part de Dieu, et vous lui résistez; il cherche vos intérêts, et vous vous en défiez ; il est éclairé, et vous lui tendez des piéges; il est rempli de piété, et vous le méprisez; de charité, et vous lui donnez le change. Est-ce donc sa faute, est-ce la faute de Dieu, si un moyen de salut si puissant, si consolant, si facile, ne vous arrache pas à l'enfer? A qui vous en prendre qu'à vous-même de votre perte éternelle? *Perditio tua, Israel.* (*Osee*, XIII, 9.) Mais si vous y savez avoir recours, si vous y apportez de saintes dispositions, si vous en faites un bon usage, je vous vois avec une joie ineffable dans la route sûre qui conduit à la vie éternelle, que je vous souhaite, etc.

Des confesseurs des religieuses.

Les supérieurs des communautés religieuses éprouvent tous les jours qu'il n'y a rien de plus difficile que de contenter tous les goûts sur le choix des confesseurs. Les caractères, les vues, les intérêts, les sentiments, les attraits sont si différents, qu'il est impossible que la même personne, quelque mérite qu'on lui suppose, convienne également à tout le monde. D'ailleurs ces hommes d'un mérite éminent sont bien rares. Chacun a ses défauts ; et si la vertu ne surmonte la délicatesse, on ne sera jamais content. C'est ce qui dans les cloîtres fait le sujet ordinaire des plaintes et de l'embarras des supérieurs. Les uns sont portés à accorder une entière liberté de conscience, ils permettent de se confesser à qui l'on veut; les autres tâchent de réduire tout au même confesseur. Voici les raisons de part et d'autre : le parti le plus sage est de tenir un juste milieu entre ces deux extrémités.

La multitude des confesseurs peut être funeste par la diversité de conduite. Fussent-ils tous des saints, chacun a son esprit et sa manière de diriger; l'un porte à de grandes austérités, l'autre à de longues oraisons, cet autre à de fréquentes communions; celui-ci est pour les petites choses, celui-là pour de grandes vues : chacun a sa vertu favorite. Il doit donc se former dans une communauté des esprits différents qui se croisent et se combattent l'un l'autre. De là bien des partis. Toutes celles qui vont au même confesseur sont plus étroitement unies, et dans toutes les affaires on peut compter sur l'unanimité des suffrages de cette espèce de fraternité. Quelqu'un se détache-t-il de la troupe pour suivre d'autres drapeaux, que de plaintes, de murmures, d'accusations d'infidélité et d'ingratitude! on s'en fait un mérite auprès du Père spirituel, par son zèle à lui conserver toutes ses filles. S'il est si difficile à trouver un bon confesseur de religieuses, combien l'est-il davantage d'en trouver plusieurs! Il est donc impossible que dans un grand nombre il ne s'en glisse quelqu'un d'un mérite médiocre, surtout si on en laisse le choix aux religieuses. Renfermées dans leur cloître, comment connaîtraient-elles les sujets? Souvent ne cherchent-elles que ce qui les flatte dans leurs passions, les soutient dans leurs faiblesses, les amuse dans leurs ennuis, les confirme dans leurs sentiments. Peut-on manquer d'en trouver!

La nécessité où se voit une religieuse de s'adresser à la même personne, la retient et

l'oblige à se corriger de ses défauts, pour n'avoir pas la honte de s'accuser toujours des mêmes faiblesses; et l'exacte conduite, la sage fermeté de son directeur en est le remède. Au lieu que, voltigeant de confesseur en confesseur, on ne jette aucun fondement solide, et on ne peut faire des progrès dans une carrière où l'on change si souvent de guide. Le ministre ne peut avoir qu'une connaissance superficielle de l'état d'une personne qu'il ne conduit que peu de temps, et rien n'est caché à celui qui la suit pas à pas, soit dans les fautes extraordinaires qui échappent, soit dans les fautes ordinaires qui caractérisent; et semblable à un médecin qui connaît le tempérament du malade, et suit le cours de sa maladie, il peut mieux proportionner aux besoins du pénitent les instructions et les remèdes.

Un confesseur ordinaire, à qui tout le monde s'adresse, est plus utile à toute la communauté que ne peuvent l'être plusieurs confesseurs qui dirigent des particulières; car, quoiqu'il ne puisse jamais, sous quelque prétexte que ce soit, découvrir la confession de personne, et qu'il doive dans ces communautés être plus circonspect qu'ailleurs, pour garder un secret impénétrable, il a pourtant une connaissance plus parfaite de l'état d'une maison. En combinant l'esprit, les vertus, les défauts de celles qui la composent, il est mieux instruit des faits, il en prévoit mieux les conséquences, il est plus à porté de parler à propos, de régler les réparations, les pénitences, de donner des avis salutaires, qu'un particulier qui n'a égard qu'aux besoins de celle qui s'adresse à lui, et ne sait que ce qu'elle lui fait connaître. Aussi, dans tous les temps, l'Eglise fut attentive à choisir les confesseurs des religieuses, à leur donner un confesseur ordinaire, et à ne pas trop multiplier les extraordinaires.

D'une autre part la trop grande réserve a bien des inconvénients. Il suffit quelquefois de refuser pour en donner plus d'envie. On suppose des besoins; on les grossit, on s'imagine trouver ailleurs des consolations. De là les troubles, les inquiétudes, le désespoir, les intrigues pour se procurer ce qu'on croit le souverain bien. La facilité d'en obtenir tranquillise : il peut même y avoir de vrais besoins et des raisons légitimes de changer de confesseur. La confession doit être libre : il en coûte assez de déclarer ses fautes, sans appesantir le joug par une contrainte portée à l'excès. Elle expose à des sacriléges : on n'ose pas découvrir au confesseur ordinaire une faute considérable, peut-être qui le regarde lui-même. Il peut naître des dégoûts, des soupçons, des aversions, des ressentiments bien ou mal fondés, qui font perdre la confiance : un rien suffit pour déranger, un rien suffirait pour remettre. Si l'on n'a la condescendance de se prêter à ses désirs, une fille timide, qui n'ose point s'éloigner des sacrements, trop faible pour surmonter sa peine, risque de les profaner; et la honte augmentant à mesure que les fautes se multiplient, les chaînes deviennent très-difficiles à rompre. Aussi le concile de Trente ordonne qu'outre le confesseur ordinaire, on donne aux communautés des religieuses, deux ou trois fois l'année, des confesseurs extraordinaires, à qui elles puissent découvrir leur cœur. Les constitutions de tous les ordres sont uniformes en ce point; elles y ajoutent de nouvelles précautions pour en rendre l'exécution plus facile et plus sûre. Il faut que toutes les religieuses se présentent au confesseur extraordinaire, quand même elles ne voudraient pas se confesser à lui, que chacune y demeure un temps raisonnable, afin qu'on ne puisse pas distinguer celles qui profitent de la liberté de celles qui n'en usent pas. Le confesseur doit venir plusieurs fois, afin que celles qui ont besoin de quelque délai puissent le prendre. Plusieurs communautés cherchent pour extraordinaire un inconnu, on le prie de ne pas se faire connaître, etc. Tant on a voulu ménager la délicatesse d'un sexe susceptible des moindres ombrages, et capable des plus grands excès.

La liberté de conscience dans la confession fut toujours l'esprit de l'Eglise. Si à Pâques il est ordonné de se confesser à son pasteur, tout le reste de l'année est au choix des fidèles; encore même le nombre des confesseurs approuvés, la liberté que doivent laisser les curés de s'adresser à d'autres, donne la plus grande facilité. Combien plus doit-elle être accordée à des filles renfermées, soumises à tant de règles gênantes, et qui se confessent si souvent! Les bons curés ont même soin de faire venir de temps en temps dans leurs paroisses des confesseurs extraordinaires, et, dans les missions qu'ils procurent à leurs paroissiens, ils s'abstiennent de les confesser pendant la mission. Saint Ignace donne pour règle aux confesseurs d'obliger leurs pénitents d'aller quelquefois se confesser à d'autres. Tel est le caractère de la religion chrétienne : tout s'y conduit avec douceur; on y veut gagner les cœurs, et non les asservir. C'est le moyen de rendre la confession utile, car enfin tout y dépend de la bonne foi et de la bonne volonté du pénitent; on ne peut après tout savoir de sa conscience que ce qu'il veut bien en découvrir. L'autorité du confesseur, bornée au tribunal intérieur, auquel on se soumet volontairement, n'a aucune force extérieure, aucune juridiction coactive; tout dépend de la fidélité de ceux qui ont recours à son ministère. Comment se flatter de gagner les cœurs en les tyrannisant? Jamais confession forcée n'a conduit à une véritable vertu.

DISCOURS VI.

SUR L'OBLIGATION D'ENTENDRE LES CONFESSIONS.

Quorum remiseritis peccata remittuntur eis. (*Joan.*, XX, 23.)

Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez.

L'obligation des fidèles de se confesser, celle des prêtres de les entendre, sont des

devoirs respectifs, dont l'un suppose et établit l'autre; ou plutôt c'est le même devoir, la même loi qui renferme inséparablement ces deux objets : peut-on être tenu de recourir à un tribunal où aucun juge n'est tenu de s'asseoir? Tels sont les objets du ministère : le précepte d'entendre la messe suppose celui de la célébrer : peut-on obliger de recevoir la communion, si les prêtres ne sont obligés de la donner? qui peut exiger qu'on se fasse instruire, si personne ne doit l'instruction? Comment le troupeau obéirait-il à la houlette, si le pasteur est dispensé de la porter? Les qualités de père et d'enfant, de pasteur et de brebis, de maître et de disciple, de roi et de sujet, naissent l'une de l'autre, parce qu'il est impossible de remplir l'une sans l'autre. La loi du supérieur est même antérieure : le père est avant les enfants, et chargé de les former; le maître avant les disciples, établi pour les élever; les apôtres avant les fidèles et envoyés pour les baptiser et leur remettre leurs péchés. Cette loi est pour les ministres plus absolue et plus pressante : l'intérêt conduit l'inférieur à leurs pieds pour y chercher des lumières et du secours. Mais le zèle doit les faire courir après la brebis égarée et la porter sur leurs épaules; chercher le malade, lui offrir et lui faire prendre le remède; veiller, diriger, reprendre, malgré les embarras, les travaux, les risques. Ah! la charité devrait-elle avoir besoin d'être animée et soutenue par un commandement rigoureux? se peut-il qu'elle le méconnaisse et y soit insensible?

On se plaint, et on a raison de gémir du petit nombre de personnes qui approchent du sacrement de pénitence, malgré le besoin et l'obligation d'en approcher. Parmi bien des raisons qui rendent le tribunal désert, l'une des plus fortes, dont on a de la peine à convenir, c'est le petit nombre des confesseurs et l'idée fausse que je veux combattre, où sont grand nombre de prêtres, qu'ils ne sont pas obligés de confesser. Les fidèles ne sont pas aussi éloignés que l'on dit de la confession : on a plus de répugnance à les écouter qu'ils n'en ont à y venir. Ils y courent en foule quand un bon confesseur se prête à leur empressement et veut bien les diriger et les instruire. C'est là qu'on peut dire, la moisson est grande, elle est prête à cueillir; mais il y a peu d'ouvriers. On voit dans le clergé, depuis les premiers supérieurs jusqu'au dernier bénéficier, plus de la moitié des prêtres qui ne confessent pas. Les curés, les vicaires et quelques religieux, sont presque les seuls qui paraissent au confessionnal. Ceux mêmes qui s'y montrent ne le font que rarement, très-peu de temps, pour peu de personnes, et des personnes d'élite. Presque tout le peuple est sans secours. Peut-il ne pas abandonner un sacrement qu'on lui rend si difficile? Que ne puisje éveiller le zèle endormi d'un si grand nombre d'ouvriers inutiles et leur dire avec le père de famille : *Quid hic statis tota die otiosi?* (*Matth.*, XX, 6.) Pourquoi avez-vous reçu le sacré caractère, pourquoi acceptâtes-vous le pouvoir de remettre et de retenir les péchés, si vous devez le laisser stérile? Pourquoi coulent-elles entre vos mains ces précieuses fontaines du sang du Sauveur, si vous ne permettez à personne d'y venir étancher sa soif? Pourquoi crier au pécheur, venez à moi, vous qui êtes affligés et je vous soulagerai, venez avec confiance au trône de la miséricorde, si vous rebutez tous ceux qui vous prient de leur en ouvrir les portes? Ah! le soleil est-il fait pour être caché, le sang d'un Dieu pour ne pas couler, ses grâces pour être refusées? Le laboureur est-il fait pour laisser la terre en friche, le ministre de la réconciliation pour abandonner l'homme dans son péché, le médecin pour laisser périr le malade.

Je sais qu'il y a des règles très-sages à observer pour le choix des confesseurs, pour la manière de confesser, pour l'étendue et les bornes des pouvoirs qu'ils exercent; je les respecte trop pour vouloir en affaiblir l'observation. Il n'est pas moins vrai que tout prêtre est en général obligé d'administrer le sacrement de pénitence : le besoin des fidèles le lui demande, son état l'y appelle. Le besoin fût-il moins pressant, c'est sa vocation : sa destination fût-elle moins expresse, le devoir de la charité et du zèle des âmes qui fait le caractère du sacerdoce, lui permettrait-il de s'y refuser?

PREMIÈRE PARTIE.

Je ne suis pas surpris de l'éloignement de la plupart des prêtres pour l'administration de la pénitence, surtout pour cette administration générale et assidue, qui livre sans exception de personne aux besoins et aux désirs de tout le monde. Il n'est point dans le ministère de fonction plus pénible, plus dégoûtante, plus critique : on peut en dire comme de la femme forte, un confesseur est un homme sans prix, les supérieurs devraient l'aller chercher au bout du monde : *Quis inveniet procul et de ultimis finibus pretium ejus.* (*Prov.*, XXXI, 10.) L'obligation du pénitent est bien moins embarrassante : il n'est chargé que de lui seul; sa confession faite, il se retire et ne revient que quand il veut. Le confesseur ne finit point : de nouveaux pénitents se présentent sans cesse; c'est toujours à recommencer. N'entendre les heures, les journées entières, que les choses les plus tristes, les plus infâmes, les plus basses, les plus ridicules, cent et cent fois répétées; écouter des gens qui, la plupart dans l'ignorance, ne savent pas s'expliquer, ne sont point préparés, ne connaissent ni leurs devoirs ni leur état, souvent de mauvaise foi ne cherchent qu'à s'envelopper et à tromper. Quoi de plus dégoûtant! Etre dans une perpétuelle contention d'esprit pour tout entendre, juger de tout, prononcer sur tout, s'accommoder à toute sorte d'humeurs, de situations, de caractères, la plupart mauvais, frivoles, indociles, fiers, emportés, ombrageux, doubles, minutieux, vains, diffici-

les, brusques, artificieux, intéressés, opiniâtres, que sais-je! Quoi de plus gênant? Avoir à décider sur-le-champ toute sorte de cas de conscience, souvent difficiles, compliqués, d'une très-grande conséquence, et pour le pénitent, et pour d'autres intéressés, en bien saisir la question, en combiner les circonstances, y appliquer les principes, éclairer et résoudre des gens que l'intérêt, le plaisir, la passion, l'habitude aveuglent et rendent rebelles, et répondre de ces décisions. Quoi de plus embarrassant! La seule situation du corps, la nécessité de parler à voix basse, de se laisser approcher de toute sorte de personnes, saines et malades, de la plus basse lie du peuple, qui fait même le plus grand nombre; aller dans les prisons, les hôpitaux, au lit des malades, recevoir la confession des malheureux qui y gémissent. Quoi de plus mortifiant! On le sent bien. Les affaires, les occupations, le peu de capacité, vains prétextes, c'est le dégoût du ministère qui rend si petit le nombre des confesseurs. Quelle reconnaissance ne doivent pas avoir pour ces pieux ministres, et le public, dont le zèle les rend la victime, et les supérieurs, dont ils partagent la sollicitude, et qu'ils déchargent d'une partie du poids de leurs obligations? Se peut-il qu'on répande des ronces dans une carrière si pénible, qu'on dégoûte les prêtres et les fidèles d'un ministère auquel une vertu héroïque peut seule appliquer, qu'on veuille faire servilement demander, bassement acheter, n'exercer qu'en tremblant ce qu'on devrait inviter, presser, ordonner d'accepter ce qu'on ne peut trop encourager, louer et récompenser?

C'est faute d'expérience qu'on en juge si mal. Pour peu qu'on mît la main à la charrue, on rendrait justice au laborieux cultivateur d'une terre ingrate. Mais, dans le sein du luxe et de l'opulence, les gens du monde sentent-ils le prix de l'agriculture? ils méprisent le grossier laboureur qui trace un pénible sillon, ils font peu de cas de ce travailleur obscur enseveli dans la forêt d'un confessionnal, dont il perce les buissons et arrache les épines. C'est n'avoir aucune idée du prix de la grâce qui coule à grands flots sur les pénitents, des grands effets qu'elle y produit, du pouvoir accordé à tous les prêtres de la répandre, de l'étendue infinie qui embrasse tous les pécheurs, de la nécessité extrême de la recevoir pour assurer son salut. On peut dire, comme Jésus-Christ à la Samaritaine : Si vous connaissiez ce don de Dieu et celui qui est assis au bord du puits de Jacob, avec quel empressement lui demanderiez-vous de ces eaux jaillissantes à la vie éternelle, qu'il faut aller puiser à une source dont vous entrevoyez la profondeur! *Si scires donum Dei, puteus altus est.* (*Joan.*, IV, 10, 11.) Ces idées bien développées, en nous faisant sentir l'importance infinie de ce saint ministère, nous convaincront de l'étroite obligation imposée de l'exercer à ceux qui en ont reçu le sacré caractère.

Le pouvoir de remettre les péchés, accordé aux prêtres, est un article de foi : *Quorum remiseritis peccata, remittuntur eis : Quodcunque solveris, erit solutum.* (*Joan.*, XX, 23; *Matth.*, XVIII, 18.) Dieu seul, disaient les pharisiens, peut remettre les péchés; c'est un blasphème de s'en arroger le droit : *Hic blasphemat.* (*Matth.*, X, 3.) Il est vrai; mais Jésus-Christ est Dieu, vérité consolante! il a pu donner, il a donné aux hommes le pouvoir d'agir en son nom. On ne peut le contester sans détruire toute la religion. Donner le Saint-Esprit, consacrer le corps d'un Dieu, effacer le péché originel, ordonner des prêtres, annoncer la divine parole, n'est-ce pas également son ouvrage? en fallait-il moins aux apôtres pour opérer des miracles, ressusciter les morts, guérir les malades, marcher sur les eaux? L'homme peut tout avec le secours de Dieu; les merveilles spirituelles ne lui sont pas plus difficiles, tout fléchit le genou au nom sacré qu'il prononce. Mais le péché peut-il être remis? comment guérir un mal infini, acquitter une dette infinie, apaiser un Dieu infiniment irrité? Sans doute si Dieu ne regarde que sa justice et notre faiblesse, le péché est irréparable; mais un Sauveur dont la dignité et la bonté sont infinies, nous aime jusqu'à se donner lui-même et nous accorder le pardon par ses mérites infinis. Point de mal qu'un si puissant remède ne guérisse, point de dette qu'un si riche trésor n'acquitte, point d'ennemi qu'un si grand médiateur ne réconcilie. Bien loin que la confiance en la grâce soit un blasphème, c'en serait un d'en méconnaître le prix. Sa parole y est engagée : peut-il nous tromper? L'Eglise, toujours éclairée par le Saint-Esprit, nous invite, nous presse, nous ordonne d'y participer. Que peut-on craindre, piscine de Siloé, tribunal de la pénitence? Je vois autour de vous une foule de malades qui connaissent, qui avouent, qui déplorent leurs maux, qui en demandent la guérison. Belle image des dispositions qu'on y doit apporter! Ils attendent l'heureux moment où le prêtre, cet ange visible, en remuera les eaux : aucune maladie ne peut tenir contre leur vertu divine. Mais elle n'est pas bornée à un malade, à un moment; tous les temps y sont propres, tous les malades y sont guéris. Ne dites pas comme le paralytique : Je n'ai personne pour m'aider à y descendre. (*Joan.*, V, 7.) Tous les prêtres sont chargés de vous y plonger. Montrez par vos œuvres la vérité de votre guérison, emportez votre lit. Rompez cet attachement, quittez cette occasion où vous languissez dans les bras de la volupté : vous voilà guéri, allez, ne péchez plus. Un autre paralytique, conduit à Jésus par-dessus les toits, ne montre pas moins d'empressement, n'en recueille pas moins de fruit. Voilà ce que vous devez apporter à la pénitence, et ce que vous pouvez en espérer; voilà, prêtres du Seigneur, le zèle qui doit vous animer, les biens infinis que vous pouvez faire; plongez les malades dans la piscine, portez-les aux pieds du Seigneur; leur vie

est dans vos mains ; les laisseriez-vous périr par votre faute !

Vous le pouvez : donc vous le devez. Cette proposition vous étonne, vous n'en voyez qu'un petit nombre assis sur le tribunal, souvent même leurs pouvoirs sont bornés par la réserve de plusieurs cas. Pour entendre ce mystère, distinguons le pouvoir d'absoudre et les sujets sur lesquels il doit s'exercer. L'ordination confère le même pouvoir à tous, et un pouvoir sans bornes, elle imprime à tous le même caractère ; l'évêque en les approuvant n'y ajoute rien ; en les interdisant ne leur ôte rien, il ne fait que déterminer les sujets sur lesquels s'exercera leur pouvoir, ou le leur retrancher. Tout prêtre a le pouvoir de consacrer ; mais il lui faut du pain et du vin pour faire la consécration ; en les lui ôtant on le met dans l'impuissance d'en faire usage. Tout le troupeau fut confié à Pierre: *Pasce oves, pasce agnos.* (*Joan.*, XXI, 17.) L'Eglise l'a partagé en différentes portions, chaque évêque est chargé de la sienne, il la sous-divise selon sa sagesse et donne à chaque curé, à chaque confesseur, certaines brebis à diriger, à absoudre. Il est du bon ordre sans doute qu'un supérieur puisse faire le choix des ministres et ne laisse remplir ces sublimes fonctions qu'à ceux que la doctrine, la capacité, les mœurs, le zèle en rendent dignes. Mais il n'en est pas moins vrai qu'ils contractent par l'ordination une obligation générale de faire valoir le talent qu'ils ont reçu et que ce n'est qu'en gémissant que par le refus de la matière, réduits à une oisiveté forcée, ils doivent voir l'inutilité de leur zèle.

Les pouvoirs accordés de Dieu sont si fort sans retour et sans bornes, que ni la foi ni la vertu du prêtre ne sont nécessaires pour la validité du sacrement : certitude consolante pour le fidèle, qui dissipe tous les ombrages. Cet excès de profusion est étonnant: peut-on donner le Saint-Esprit et la grâce si on n'en est le premier rempli ? Un si grand sacrement ne doit être administré que par des saints sans doute : malheur à qui profane par ses péchés un ministère si sublime. Mais aussi n'est-il pas juste que le fidèle, qui s'adresse de bonne foi à celui que l'autorité de l'Eglise lui donne pour guide, ne souffre rien d'un état qu'il ne peut ni prévenir, ni réparer, ni connaître, ainsi que le citoyen est en sûreté sous la protection des lois aux pieds du magistrat que le prince a mis sur sa tête. Cette vérité a été contestée dès les premiers siècles. Saint Cyprien et après lui les donatistes, n'admettaient pas le baptême des hérétiques, et rebaptisaient ceux que les hérétiques avaient baptisés. La dispute n'alla pas plus loin ; il n'y fut question ni des autres sacrements ni des autres ministres coupables de quelque péché mortel. C'était pourtant la même raison pour tous. Les ministres de la confirmation, de l'eucharistie, de la pénitence, de l'ordre, etc., ne sont pas moins les canaux de la grâce que celui du baptême. Il semble même que le baptême étant le plus nécessaire des sacrements, tout le monde pouvant l'administrer dans la nécessité, un catéchumène, un enfant qui le reçoit, pouvant moins qu'un autre faire le discernement de ceux qui le lui confèrent, il méritait plus de facilité et d'indulgence. D'ailleurs, quoique l'hérésie soit un grand péché, il en est d'autres aussi grands, et souvent plus grands, le blasphème, le parjure, le sacrilége, l'homicide, etc., qui ne devraient pas exclure du sacré ministère qu'une erreur qui n'est quelquefois que l'effet de l'ignorance, de l'éducation, du hasard, de la naissance. Après tout, chaque péché mortel, malgré les divers degrés de son énormité, prive également de la grâce sanctifiante, détruit la vie spirituelle et doit rendre incapable de la donner aux autres. Quel que soit le genre de mort, n'est-elle pas une égale privation des fonctions de la vie ?

Enfin la juridiction dans le for extérieur ne devrait pas avoir plus de privilége. N'exige-t-elle pas aussi de la sainteté dans ceux qui l'exercent ? Convient-il qu'un pécheur en chasse un autre hors de l'Eglise par des censures, et s'avise d'ôter une paille de l'œil de son frère, tandis qu'une poutre crève le sien ; qu'il porte la houlette, lui qui n'est qu'une brebis égarée, peut-être un loup qui déchire le troupeau, qu'il donne ou qu'il ôte le pouvoir d'absoudre, tandis qu'il ne daigne, qu'il ne mérite pas même de l'exercer ? On pourrait appliquer ces principes au gouvernement politique des Etats, comme à celui de l'Eglise ; on l'aurait fait, si l'erreur eût été conséquente, ou si l'on eût été justement alarmé des conséquences. Les albigeois, les wiclefistes, les anabaptistes les ont tirées quelques siècles après ; moins timides que les hérétiques des premiers temps, ils ont dévoré tous ces monstres et prétendu que tout péché mortel faisait perdre à un ministre ses pouvoirs et son caractère, qu'il ne baptisait, ne confirmait, n'ordonnait, ne consacrait plus dans cet état : ils dépouillaient aussi de leur autorité les magistrats et les princes, et se croyaient dispensés de leur obéir. Le concile de Nicée condamna l'erreur des donatistes sur le baptême. Le concile de Constance anathématisa celle de Wiclef, et il fut décidé que la validité des sacrements et l'exercice de la juridiction ne dépendaient point du vice ou de la vertu des ministres Voilà une explication naturelle de ce fameux oracle : Les scribes et les pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse, faites tout ce qu'ils vous disent, mais ne faites pas ce qu'ils font ; respectez leur autorité malgré leurs vices, je ne dis pas incertains et douteux, que vous ne devez pas soupçonner, légers, que vous devez pardonner, mais les plus certains et les plus grands que vous devez bien vous garder d'imiter : *Servate et facite.* (*Matth.*, XXIII, 3.)

Quel désordre en effet, et quoi de plus pernicieux aux bonnes mœurs et aux ministres eux-mêmes ! Les méchants, sous le moindre prétexte, secoueront le joug d'une autorité qu'ils diraient perdue par le péché ; les gens

de bien seraient toujours inquiets sur la validité d'un sacrement qu'un péché du prêtre pourrait rendre nul. Qui pourrait s'assurer d'être prêtre, si le péché d'un évêque empêchait l'effet de l'ordination? qui pourrait se croire baptisé, absous, communié, si un péché fait perdre au prêtre tous ses pouvoirs? le ministre lui-même, alarmé par le risque continuel des insultes et du mépris, confus d'une désertion souvent injuste et toujours déshonorante, dégoûté par des soupçons injurieux, inquiété par des scrupules embarrassants, voudrait-il, oserait-il faire ses fonctions? en trouvera-t-on qui veuille accepter une paroisse, entrer au confessionnal, recevoir le sacré caractère? Rassurez-vous, ce n'est pas l'homme, c'est Dieu qui baptise, qui absout, qui ordonne, qui consacre. Nous prêtons, dit saint Chrysostome, la main et la langue, nous ne sommes que l'instrument dont Dieu se sert. Malgré les profanations d'un ministre, le fidèle qui les ignore, qui ne doit ni les croire ni les soupçonner, n'en est pas responsable et n'en a rien à craindre. Allez, disait le Seigneur à ses apôtres, sans distinguer en eux l'état de péché et l'état de grâce, enseignez, baptisez, remettez, retenez les péchés, faites ceci en mémoire de moi. (*Matth.*, XXVIII, 19.) Judas fut ordonné prêtre et évêque et reçut comme les autres l'ordre de consacrer : *Hoc facite.* Il est même plus difficile d'empêcher l'effet d'un pouvoir accordé que de refuser le pouvoir. Peuvent-ils donc douter de l'obligation qu'on leur impose de travailler et de se tenir toujours en état de grâce pour pouvoir remplir ce devoir? Vous devez administrer, puisque les fidèles doivent recevoir : c'est leur désir, c'est leur droit, c'est votre état, c'est la volonté de Dieu. Vivez donc saintement pour pouvoir y répondre : la première obligation entraîne l'autre. Il en est comme du précepte de la communion pascale : le péché même n'en dispense pas, non qu'on doive communier en état de péché, mais parce qu'on est obligé de quitter le péché pour pouvoir communier. La loi de la communion établit la loi de l'administration, renferme la nécessité de la conversion, comme le précepte du jeûne naturel, et même davantage : il est plus nécessaire d'être en grâce que d'être à jeun.

L'étendue de l'absolution est sans bornes : elle embrasse tous les péchés, tous les pécheurs, tous les lieux, tous les temps, quelque énorme que soit le crime, quelque honteuses que soient les circonstances, le principe, les effets, la durée, le nombre, la malice, tout est pardonné sans partage, sans délai, sans retour, quand les dispositions du pénitent le méritent. Il est vrai que dans les premiers siècles les novatiens et les montanistes ont cru les péchés d'impureté, d'apostasie, de rechute, les péchés commis après le baptême, trop énormes pour être pardonnés. Mais l'Eglise a toujours condamné ces erreurs qui osaient mettre des bornes à la miséricorde divine et au pouvoir des ministres, et, par une pratique aussi constante que générale on n'a jamais connu de péché qui ne fût du ressort du tribunal de la pénitence. Le péché contre le Saint-Esprit a paru faire quelque difficulté. Il est écrit qu'il ne sera remis ni dans ce monde ni dans l'autre. On ne sait pas quel est ce péché : les Pères sont partagés et l'Eglise n'a rien décidé. Peut-être est-ce l'impénitence finale, péché commis au moment de la mort, qui certainement ne sera jamais pardonné, puisqu'on sort de la voie au moment qu'on le commet. D'ailleurs, selon le sentiment unanime des théologiens, ce passage et quelques autres semblables ne doivent pas s'entendre d'une impossibilité absolue, mais d'une grande difficulté, et il est certain que plus le péché est énorme, plus Dieu est irrité; moins le pécheur obtient de grâces, moins il est en état d'en profiter, il a plus de peine à briser ses liens et à faire pénitence. Mais il est de foi que toutes les fois qu'il approche du sacrement dans de bonnes dispositions, tous les péchés lui sont pardonnés. Il est même impossible de remettre l'un sans l'autre. S'il y en avait donc un d'impossible, tous ceux qui se trouveraient avec lui dans le même homme le seraient aussi.

Un homme, qui périt de divers genres de mort à la fois, comme de différentes maladies, de plusieurs coups mortels en même temps, pourrait-il ressusciter d'une mort sans revenir de toutes les autres, vivre et ne vivre pas? La résurrection de l'âme n'est pas plus susceptible de partage : tous les péchés sont remis ou aucun ne peut l'être. Tous les pécheurs pénitents ont donc un droit certain à la grâce du pardon : la Madeleine et ses scandales, la Samaritaine et ses impuretés, l'enfant prodigue et ses débauches, le publicain et ses concussions, Pierre et son reniement, tout est reçu dans le sein de la divine miséricorde. Le Sauveur n'a-t-il pas voulu sauver tous les hommes? n'a-t-il pas offert son sang pour tous? n'a-t-il pas prié pour ses bourreaux, offert la grâce au disciple qui le trahissait? fait-il quelque distinction de fortune ou de naissance, de talents ou de dignité, de beauté ou de sexe? Juif ou gentil, il appelle tout à la foi, le régénère par le baptême, l'invite à la pénitence, le rétablit par l'absolution; tous, son ouvrage et ses enfants, ses héritiers quand la pénitence les ramène à la maison paternelle : *Idem Dominus omnium dives in omnes qui invocant illum.* (*Rom.*, X, 12.) Tel ce linge rempli d'animaux de toute espèce que saint Pierre vit descendre du ciel : Prenez et mangez, ne traitez pas d'immonde ce que Dieu veut sauver; tout sera purifié par votre ministère. Telle l'arche de Noé, où des animaux purs et impurs sont sauvés du déluge. Telle la céleste Jérusalem, ouverte de tous côtés, où tout entre par douze portes, de toute tribu, de toute nation, pour être admis aux noces de l'Agneau : *Ex omni tribu, et lingua, et populo, et natione.* (*Apoc.*, V, 9.) La rédemption n'est pas moins étendue que le péché. Un homme par sa faute a introduit la mort dans le monde ; un autre homme par sa bonté a rendu la vie. Malheur

à qui s'en exclut; qu'il n'impute sa perte qu'à lui-même : *Per unum hominem mors, per unum resurrectio mortuorum.* (*I Cor.*, XV, 21.) Tous les lieux et tous les temps y sont propres, l'oreille du Seigneur est toujours ouverte à la voix du pénitent et son cœur touché de ses larmes. Quelque multipliées que soient les grâces qu'il a reçues, il peut en recevoir de nouvelles. Il est des sacrements qu'on ne peut réitérer; ils impriment un caractère ineffaçable. Mais l'absolution se réitère au gré des fidèles; c'est à la prudence du confesseur à mettre des bornes à un zèle qui pourrait dégénérer en scrupule, ou qui, multipliant à l'excès les sacrements, familiariserait trop avec eux et pourrait les rendre inutiles. Mais, toutes les fois qu'on est bien disposé, on les reçoit validement et utilement. Faut-il pardonner jusqu'à sept fois? disait Pierre à Jésus-Christ. Ce n'est pas assez, répond le Seigneur; faites grâce à votre frère toutes les fois qu'il revient avec un vrai repentir, soixante-dix-sept fois sept fois, c'est-à-dire sans nombre. (*Matth.*, XVIII, 22.) Je suis toujours prêt à pardonner à la pénitence : ne soyez ni difficile quand je suis favorable, ni avare quand je suis prodigue. Voyez dans ma conduite les fruits de l'amnistie générale que le souverain Médiateur a portée sur la terre; que ce soit votre modèle dans l'administration des sacrements. Madeleine se jette à mes pieds, je prends sa défense; la femme adultère est couverte de confusion, je la renvoie en paix; la Samaritaine avoue sa faute, j'en fais un apôtre; Pierre verse des larmes sur sa faiblesse, je l'établis chef de l'Eglise; l'enfant prodigue revient à la maison paternelle, je fais tuer le veau gras. L'ancienne loi me vit également miséricordieux : David se déclare coupable, je le fais assurer de son pardon; Manassès offre ses chaînes en pénitence, je le fais remonter sur le trône; les Ninivites se condamnent au jeûne, je rétracte leur condamnation; Achab se couvre d'un cilice, je m'en applaudis. Quelle consolation pour les pénitents! quelle flatteuse espérance! Mais aussi quelles leçons, quels modèles pour vous, mes ministres! Leçons de douceur et de bonté, leçons de zèle et de charité, leçons de vigilance et d'assiduité; pouvez-vous négliger ce que je désire, abandonner ce que je cherche, laisser perdre ce que j'ai racheté, vouloir vous dispenser d'un devoir que je m'impose, et ne pas administrer à tant de pécheurs, que vous pourriez sauver, un sacrement dont j'ai remis dans vos mains tous les pouvoirs et tous les fruits?

Admirez-en l'efficacité : nouveau motif de zèle; tout est remis. Il opère *sans délai.* Le moment de la sentence est celui de l'exécution; elle opère ce qu'elle prononce. Telle est la puissance de la divine parole : Dieu dit, et tout est fait. Saint Pierre parle en son nom, Ananie est livré à la mort, Tabithe est rendue à la vie : *Dixit, et facta sunt.* (*Psal.* XXXII, 9.) Il en est ainsi de tous les sacrements. Quand les dispositions du sujet n'y mettent pas obstacle, leur effet n'est jamais suspendu. A ces mots divins, *je te baptise*, le péché originel est effacé; le pécheur régénéré, incorporé à Jésus-Christ, devient l'héritier du royaume céleste. Le prêtre à l'autel, parlant comme Jésus au cénacle, à ces mots tout-puissants, *ceci est mon corps, ceci est mon sang* (*Luc.*, XXII, 19), le corps et le sang d'un Dieu prennent la place du pain et du vin, et sont la nourriture de l'âme. Ainsi le prêtre peut bien suspendre l'absolution, selon sa prudence et le besoin du pénitent; mais, en la donnant, il ne peut un instant en différer l'effet. Les grâces de Dieu ne sont pas moins promptes que les peines, ni le sacrement moins prompt que le péché. La foudre de l'excommunication frappe, et voilà le coupable retranché de l'Eglise; le rayon de l'absolution luit, et le voilà ressuscité. L'instant du consentement au péché lui donne le coup mortel; l'instant du repentir consomme sa grâce. Les maladies sont des images naturelles des vices et du péché. C'est une fièvre qui brûle, une paralysie qui engourdit, un aveuglement qui ôte la vue de la vérité, une surdité qui rend insensible à la divine parole. C'est un muet dont le respect humain lie la langue, un boiteux que l'inconstance et la faiblesse font marcher d'un pas incertain, un hydropique altéré des biens de la terre, sans jamais apaiser sa soif. Quelle lenteur dans la guérison de toutes ces maladies! elles frappent subitement et ne se retirent qu'à pas tardifs, elles mettent à de tristes épreuves l'espoir et la patience du malade, dont elles semblent se jouer. Le prêtre dit un mot et tout est guéri : la fièvre cesse, les yeux s'ouvrent, les oreilles entendent, la langue se délie, les forces reviennent; et il pourrait se refuser aux divines opérations! Quel monstre odieux qu'un médecin qui, pouvant aussi facilement guérir tous les malades, les laisserait périr sans secours! le médecin des âmes est-il plus excusable?

Il opère *sans partage.* L'absolution n'est pas plus partagée que suspendue; elle est momentanée, elle est indivisible : tous les péchés mortels sont remis à la fois; s'il en est quelqu'un qui ne puisse pas l'être, aucun autre ne le sera. Ne vous flattez pas, pécheur, de ce partage; âme juste ne le craignez pas. Vous voulez, pécheurs, renoncer à certaines passions, et vous demandez grâce pour d'autres; vous détestez certains péchés funestes, vous en chérissez d'autres utiles ou agréables; vous espérez que le Seigneur, entrant dans cette capitulation, pardonnera ce que vous lui abandonnez et diminuera le compte que vous avez à lui rendre : illusion fatale, vous ne pouvez ni guérir une partie de vos maux, ni acquitter une partie de vos dettes; votre contrition est partagée, elle est fausse; l'absolution ne se partagera pas, vous serez toujours également coupables. Ne craignez pas, âme juste, que des péchés oubliés ne soient toujours présents à la justice divine, quoique la miséricorde ait daigné effacer ceux que vous avez soumis au tribunal;

rassurez-vous, tout est également pardonné: on a vu votre bonne volonté, on vous en tient compte; votre contrition renfermait tout, l'absolution n'excepte rien. Le péché est la mort de l'âme; peut-on, par l'abolition de l'un et la durée de l'autre, être à la fois vivant et mort? Le péché fait régner le démon, le sacrement fait régner Dieu; peut-on à la fois servir deux maîtres? Le péché attire la haine de Dieu, mérite l'enfer; la réconciliation assure son amour, ouvre le paradis; peut-on être à la fois aimé et haï, damné et sauvé? Ah! prêtres du Seigneur, pasteurs des âmes, pères d'un grand diocèse, qui pouvez faire tant de bien, où est la religion, la charité, l'humanité? où êtes-vous quand vous les négligez? *O pastor! o idolum!* (*Zach.*, XI, 17.)

Sans retour. Ce n'est pas seulement pour un temps, c'est pour toujours que la grâce est accordée : les dons de Dieu sont sans repentir. Malgré les réconciliations les plus solennelles, les hommes conservent ordinairement quelque reste de leur haine passée, on en a toujours à craindre quelque fâcheux retour; la première occasion rallume le feu qui paraissait éteint. Ne craignez rien de la part de Dieu : les péchés pardonnés ne reviendront jamais ni dans le temps ni dans l'éternité. Que les saints dans le ciel n'en soient pas alarmés; Dieu ne leur en fera point de reproches, leur bonheur n'en souffrira pas. Que les damnés mêmes ne les craignent pas; dans quelque péché nouveau qu'ils aient le malheur de tomber, qui enfin les précipite dans l'abîme, les péchés pardonnés n'augmenteront point leur peine; les uns et les autres pourront se les rappeler pour admirer la bonté divine qui leur a fait grâce et ne veut pas s'en souvenir, mais tout est jeté au fond de la mer pour n'en plus sortir. Au jour du jugement il faut bien que l'ouverture du livre des consciences mette sous les yeux de l'univers toutes les actions bonnes ou mauvaises, anéanties ou subsistantes dans leur mérite ou leur démérite, par le pardon ou la mort dans le péché; mais en même temps elles paraîtront couvertes du voile de la réconciliation qui les éloigne de l'esprit de Dieu plus que l'Orient n'est éloigné de l'Occident.

Il y a même cette différence si consolante que, quoique le mérite des bonnes œuvres éteint par un péché soit rendu après la conversion, le démérite du péché éteint par la conversion ne renaît pas par la rechute : la miséricorde l'emporte sur la justice. L'absolution rétablit parfaitement le pécheur dans l'état d'où il était déchu; le péché lui avait fermé le ciel, le pardon le lui ouvre; il avait ouvert l'enfer, le pardon le lui ferme; il avait détruit l'amour de Dieu, la grâce réunit Dieu et l'homme par un amour réciproque; il interdisait l'approche des sacrements, il rendait indigne de toutes les grâces, le sacrement en fait couler les eaux; il déchirait par les remords, la sentence du ministre les apaise et console; il remplissait de ténèbres, de faiblesse, de dégoût, la parole du prêtre remplit d'onction, de lumière et de force; il avait armé le Seigneur de la foudre, le sang de Jésus-Christ l'éteint, et rend un père tendre plein de bonté. Non, disait le prophète, les anciennes iniquités ne nuiront plus au pécheur converti; elles sont si fort oubliées, qu'il n'en reste pas plus de vestige que si elles n'avaient jamais été : *Non recordabor, non nocebit ei.* (*Jerem.*, XX, 9.) La digue est levée, que mes bienfaits reprennent leur cours; le nuage est dissipé, que ses bonnes œuvres renaissent. Le sang adorable qui nous lave n'est-il pas assez puissant pour ôter jusqu'aux plus légères taches? Ne serait-ce pas en méconnaître le prix que de laisser son ouvrage imparfait? Un mort ressuscité ne recouvrerait-il pas tous ses biens, ses charges, sa réputation, ses talents, ses forces, en un mot tout ce que, dans l'ordre naturel et civil, il avait auparavant possédé? Il en est de même dans l'ordre spirituel; les vertus, les grâces, le mérite des œuvres, tout est rétabli par la résurrection de la pénitence : *Impietas non nocebit ei.* Tel le fils de la veuve de Naïm rendu à sa mère, Lazare à ses sœurs, rentre dans la maison, dans la famille, dans la société : *Dedit matri suæ* (*Luc.*, VII, 15) : et se trouve dans les repas, dans les affaires, comme s'il n'eût pas été mort : *Erat unus ex discumbentibus.* (*Joan.*, XII, 2.) Tel l'enfant prodigue, revenu à son père, en reçoit ses anciens habits, son anneau, ses souliers : il était mort, le voilà ressuscité; il était perdu, le voilà retrouvé. Un homme absent de sa maison, qui revient d'un pays éloigné, ne reprend-il pas tous ses droits? *Perierat, et inventus est* (*Luc.*, XV, 24.) Et vous qui refusez de le recevoir quand il vient à vous, qui fermez l'oreille quand il vous parle, lui tournez le dos quand il vous prie, êtes-vous père, êtes-vous homme? Qu'êtes-vous?

Sans déguisement. Dieu pardonne sincèrement. Ce n'est point ici une dissimulation hypocrite, une apparence superficielle de réconciliation. La plupart des hommes, animés par l'intérêt, entraînés par faiblesse, par inconstance ou par malice, n'ont que les dehors trompeurs de l'amitié, tandis que le cœur toujours éclairé croit faire beaucoup de grâce en se renfermant dans l'indifférence ou le mépris. Le cœur de Dieu est bien éloigné de ce caractère faux qui se déguise, de ces airs affectés qui trompent, de ce langage flatteur et mensonger qui en impose; on peut compter sur lui, la vérité parle par sa bouche. Et quel intérêt a-t-il à nous surprendre? Quel tort ne ferait-il pas à sa gloire, si le mensonge se trouvait sur ses lèvres? Non, non, il a promis la grâce aux vrais pénitents; ne lui faisons pas l'injure d'en douter. Aussi, veut-il que notre repentir soit sincère et du fond du cœur, comme le pardon qu'il vous accorde. Il est la vérité même, il veut être servi en esprit et en vérité; il vous donne son cœur, il demande le vôtre. Vos sentiments répondent des siens : si les abîmes de votre cœur cachent des sentiments opposés à ce que votre bou-

che prononce, pourriez-vous vous plaindre que celui à qui rien n'est caché ne soit pas la dupe de vos impostures ?

Il pardonne généreusement, sans intérêt, et ne fait pas acheter le pardon bien chèrement, ou plutôt il en fait tous les frais. Qu'exige-t-il? Le repentir de la faute, la résolution de n'y plus retomber. Est-ce là une condition onéreuse? n'est-elle pas indispensable, et dans la nature même de la conversion? Qu'exige-t-elle? Qu'on examine les péchés, qu'on les déclare à un prêtre. Est-il donc si difficile de se confesser à un homme obligé au plus grand secret, de recevoir les avis, les instructions, les remèdes les plus propres à guérir nos maux, comme dans les maladies du corps? Qu'exige-t-il? Qu'on répare le péché par des restitutions, qu'on le punisse par des pénitences prudentes et proportionnées. Mais, dans ces réparations, ce n'est pas son intérêt, c'est celui du prochain qu'il ménage; dans ces punitions, c'est moins la vengeance que la miséricorde qu'il satisfait en donnant des préservatifs. Au reste, toutes ces conditions ont si peu de proportion avec l'éternité des peines dont elles délivrent, l'éternité de la gloire qu'elles assurent, la majesté infinie d'un Dieu offensé qu'elles apaisent ! A quelque prix qu'il voulût l'accorder, on devrait se trouver trop heureux. Mais quelles actions de grâces de la facilité infinie qu'il accorde! il fait tous les frais. Qui donne les grâces de la conversion, qui en inspire la volonté, qui fait connaître les péchés, qui donne la force de les confesser, qui a institué le saint ministère, qui accorde les pouvoirs de remettre et de retenir les péchés, que le distributeur de tout don parfait? Que deviendrions-nous, s'il ne se chargeait de toutes les avances? Il nous prévient, nous éclaire, nous inspire, nous change, nous couronne. Pourrions-nous de nous-mêmes faire aucune bonne œuvre? Privés de tout par notre faute, et véritablement morts à ses yeux, pourrions-nous espérer de lui plaire et nous rendre la vie? Nous vous devons tout, ô mon Dieu; en couronnant nos mérites, vous couronnez vos bienfaits. Mais, tandis que vous prodiguez vos dons, vos ministres refuseraient-ils de les distribuer? arrêteraient-ils le cours de vos grâces? et, tandisque votre sang coule à grands flots, boucheraient-ils, par leur négligence, les canaux chargés de le répandre sur les pécheurs? *Sanguinem ejus de manu tua requiram.* (*Ezech.*, III, 18.)

Voilà, ministres du Seigneur, voilà un monde devant vous, offert à votre zèle, un monde de pauvres que vous pouvez enrichir, un monde d'affligés que vous pouvez consoler, un monde de malades que vous pouvez guérir, un monde de morts que vous pouvez ressusciter, et vous laissez tout périr par votre négligence! Dieu vous confie ses trésors pour les aller distribuer, il vous envoie dans une ville désolée par la contagion, vers des milliers de soldats blessés dans un jour de bataille pour les soulager, au milieu d'une foule de cadavres, comme Ezéchiel, comme l'ange à la fin du monde, pour les rendre à la vie, et cette puissance divine demeure inutile dans vos mains! Les passions, les vices, les péchés sont les maladies, la mort des âmes; le sacrement de pénitence en est le remède tout-puissant. Ces maux si nombreux, si profonds, si répandus, si contagieux, incurables à tout autre qu'à vous, vous trouvent insensibles! vous n'avez qu'un pas à faire, et vous vivez dans l'inaction! vous n'avez qu'un mot à dire, et vous gardez le silence! Où est votre religion, votre zèle pour Dieu, votre charité pour vos frères? où est l'humanité, où est votre charité pour vous-mêmes, puisqu'en négligeant un devoir si essentiel, vous vous rendez coupable devant Dieu, et vous accumulez sur votre tête tous les mêmes maux dont vous avez la cruauté de ne vouloir pas guérir vos frères?

SECONDE PARTIE.

Le précepte affirmatif n'oblige pas, comme le précepte négatif, dans tous les temps et pour tous les temps. Le mal que celui-ci défend n'est jamais permis : le bien que celui-là ordonne n'est pas toujours expédient. Il n'est jamais permis de mentir, de blasphémer de se parjurer; il n'est pas prescrit d'entendre la messe, de prier, de faire l'aumône, de se confesser, de communier à tout moment. Chaque chose a son temps : c'est à la prudence à diriger l'observation de la loi, selon les circonstances. Telles sont les fonctions du saint ministère : célébrer, prier, instruire, administrer les sacrements, veiller, visiter, faire l'aumône, l'obligation en est incontestable. Mais qui doute qu'il ne faille préférer les besoins les plus pressants, les personnes les plus affligées, les affaires les plus importantes? C'est une messe à dire, un sermon à faire, un malade à secourir, une paroisse à visiter, un procès à terminer, que le pasteur, que le prêtre occupé à ces bonnes œuvres renvoie à un autre temps le confessionnal; la charité même prescrit le bon ordre : elle n'est que l'amour de l'ordre, et l'ordre de l'amour. Mais que ce ministre n'oublie pas que son obligation n'est que suspendue, et qu'au premier moment libre il doit la remplir; qu'il ne se trompe pas lui-même en se faisant des occupations prétendues, peut-être étrangères à son état, tournant les amusements, les plaisirs, les passions, les conversations, la frivolité, la vanité, l'ambition, le luxe, en devoir. En imposera-t-il au souverain Juge qui pèse tout dans la balance?

Peut-il être douteux que tout bénéfice à charge d'âmes n'oblige à confesser autant que les soins du gouvernement le peuvent permettre, selon l'étendue et la situation du troupeau que la Providence a confié? C'est là une des fonctions les plus utiles, l'un des soins les plus importants. Le devoir d'un pasteur se borne-t-il à voir tranquillement ses brebis paître dans une prairie émaillée de fleurs, agréablement assoupi au murmure d'un clair ruisseau, à boire leur lait, se nour-

rir de leur chair, se vêtir de leur toison, et jouir dans les bras de la mollesse d'un gros revenu? Cette vie pastorale est bonne dans les romans et les églogues : le bon pasteur, dont l'Evangile fait le portrait, laisse les brebis fidèles pour courir après celle qui s'égare, guérit celle qui est malade, bande les plaies de celle qui est blessée, arrache de la gueule du loup celle qu'il enlève : *Eruebam de ore ejus.* (I *Reg.*, XVII, 35.) Peut-on, à ces traits, méconnaître ce confesseur, ce bon pasteur qui guérit les blessures du péché, ramène le pécheur de ses égarements, et arrache les âmes de la gueule du loup infernal? Ah! si vous êtes indifférent à leur perte, méritez-vous le nom de pasteur? Que fait dans vos mains la houlette, si elle ne s'emploie à les sauver? *Quod ægrotos non sanastis, quod confractum non alligastis, quod perierat non quæsistis?* (*Ezech.*, XXXIV, 4.)

Est-il douteux qu'un prêtre qui a du talent, de la capacité, ne doive s'appliquer au confessionnal? Quel plus utile usage en peut-il faire? Pourquoi enfouirait-il un talent qui produirait au centuple? Quel compte à rendre, et du mal qu'il ne guérit pas, et du bien qu'il ne fait pas! Pourquoi surtout celui qui donne les pouvoirs aux autres confesseurs n'en ferait-il pas usage le premier? peut-il même faire un juste discernement des ministres auxquels il le confie, s'il ne l'exerce jamais? En connaît-il les difficultés, l'usage, les fruits, les dangers, si l'expérience ne lui en a pas donné des leçons? Sur quoi examinera-t-il? comment jugera-t-il des ouvriers propres à des emplois qui lui sont étrangers? Qui n'a jamais vu l'ennemi conduira-t-il bien les armées? qui n'a jamais vu des malades donnera-t-il bien des remèdes? Un homme, qui n'a jamais confessé, instruire, reprendre, approuver, interdire des confesseurs! Mais, s'il n'a ni capacité, ni talents, qu'est-il venu faire dans le sanctuaire? a-t-il dû recevoir le caractère auguste du sacerdoce, s'il n'est en état d'en remplir les plus importantes fonctions? N'a-t-il pas tremblé à la vue de ce fardeau redoutable aux anges même? A-t-il osé le mettre sur ses épaules? Dieu appelle-t-il à son œuvre des ministres incapables? leur dit-il, les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et retenus à ceux à qui vous les retiendrez? Dieu donne-t-il à ses enfants des guides aveugles, des docteurs ignorants? fait-il garder son troupeau par des chiens muets, et la ville par des sentinelles endormies? L'incapacité ne fut jamais une excuse légitime : le magistrat n'a pas dû monter sur le tribunal, s'il ne sait tenir la balance, le pasteur recevoir la houlette, s'il ne sait en faire usage; le général se mettre à la tête des armées, s'il ne sait les commander.

Qui doute qu'après avoir rempli ses autres devoirs, un prêtre ne doive au moins consacrer à l'administration des sacrements les moments qui lui restent libres? Les peuples réclament ces moments précieux, Dieu lui en demandera compte. Comment soutenir ses reproches? pourquoi passez-vous ici tout le jour sans rien faire? pourquoi vivez-vous, si vous ne vivez pour servir Dieu, et travailler à son œuvre? *Quid hic statis tota die otiosi?* (*Matth.*, XX, 6.) Sans doute, si les fonctions attachées à un bénéfice, si la distribution de la parole de Dieu dans la chaire, si les controverses avec les hérétiques, si la visite des malades et des prisons, si l'administration intègre des biens des hôpitaux, si l'accommodement des procès vous tiennent utilement occupé pour la gloire de Dieu, vous êtes un serviteur fidèle, qui ménagez les intérêts du père de famille et méritez ses récompenses : mais mettrez-vous au nombre des occupations qui tiennent la place du confessionnal, les mouvements que l'ambition se donne pour avancer sa fortune, les travaux auxquels l'avarice se condamne pour augmenter son trésor, les divertissements, les jeux, les parties de plaisir, les liaisons avec les femmes, auxquels se livre la volupté, la dissipation dans les compagnies, la frivolité dans les lectures, la légèreté dans les pensées, dont le monde se fait un amusement, ou plutôt l'affaire la plus sérieuse? Le soin de la parure, l'élégance des meubles, la somptuosité des repas, que la vanité, le luxe, le faste travestissent en devoir, tout cela vaut-il à la balance du sanctuaire le zèle à instruire, à consoler, à diriger, à soutenir, à réconcilier une foule de malheureux qui, sur le bord du précipice, implorent la main secourable qui les empêche d'y tomber.

Le casuiste le plus indulgent convient que dans une nécessité plus pressante tout prêtre doit se prêter à entendre les confessions, et, dans une nécessité extrême, au péril même de sa vie. C'est un malade à l'extrémité et sans secours; c'est un temps de maladie populaire, où les curés et les vicaires ne peuvent suffire; c'est un hôpital plein de malades, comme un hôpital militaire après un siége ou une bataille; c'est une paroisse abandonnée, sans pasteur, une paroisse très-nombreuse où il n'y a que peu de prêtres; la charité qu'on doit au prochain balance-t-elle un moment de s'en faire une loi? Elle se fait bien une loi du secours temporel de ses frères dans ses tristes extrémités, jusqu'à vendre les vases sacrés pour le leur procurer, et elle se persuaderait que Dieu, indifférent sur les secours spirituels, infiniment plus nécessaires, verrait impunément les âmes périr par la négligence de ses ministres! Et n'est-ce pas ce crime que le Sauveur reproche au prêtre et au lévite qui laissèrent à demi mort, nageant dans son sang, sur le grand chemin, cet homme que les voleurs avaient dépouillé et couvert de blessures, et dont, par un contraste frappant, le Samaritain condamna l'inhumanité en bandant les plaies, y mettant du vin et de l'huile, le transportant sur son cheval à la première hôtellerie, et fournissant généreusement à tous les frais de la nourriture et du traitement? Hélas! les blessures du péché sont-elles moins profondes, le danger d'une mort éternelle moins pressant et moins redoutable, et la loi nouvelle, dont la charité est le premier

et le plus grand précepte, le sacerdoce nouveau, dont la charité fait le principal exercice, le sacrement de la pénitence, dont la miséricorde est le principe et la fin, laisseraient-ils dans une coupable indifférence le héraut de cette loi, le ministre de ce sacerdoce, le distributeur de cette miséricorde, à qui elle a confié le trésor de ses grâces, et qui a la cruauté de les laisser perdre? *Sanguinem ejus de manu tua requiram.* (*Ezech.*, III, 18.)

Une autre sorte de nécessité, à la vérité moins connue mais aussi pressante et plus générale, est le besoin d'une âme qui est au moment de se perdre par le péché et que la confession sauverait. Voyez-vous ce pécheur, dans une occasion prochaine du péché, qui court le commettre, lié par l'habitude du péché qui sans cesse le multiplie, aux prises avec une tentation violente où il va succomber, dévoré de remords, qui s'abandonne au désespoir, troublé par des scrupules toujours renaissants qui ne font que le tourmenter, dans le moment heureux d'une grâce qui le touche, d'une affliction qui le ramène et l'invite à se convertir, dans un excès de désolation dont il perd le fruit par le murmure et la révolte, dans les ténèbres de l'ignorance, dans les embarras de l'indécision où il ne peut que s'égarer, dans ces occasions si fréquentes et si critiques, qu'on s'adresse à un confesseur, on sera décidé, instruit, consolé, encouragé; on brisera les liens, on évitera les piéges, on éteindra le feu de la passion, on remportera la victoire. Dieu offre aux hommes cet asile toujours ouvert, et vous le fermez; cette ressource toujours prête, et vous la refusez; ce moyen toujours efficace, et vous le négligez. Au lieu de dire comme lui : Venez à moi, vous tous qui êtes chargés et affligés, et je vous soulagerai, vous criez inhumainement : Retirez-vous. Que m'importe votre malheur? Succombez sous votre fardeau, périssez dans votre affliction, je n'ai aucun soulagement à vous donner.

Mais, dit-on, l'assiduité au confessionnal est bien fatigante. Il est bien difficile d'avoir l'attention continuelle qu'il exige : la multitude, le caractère, la diversité de tant de pénitents en rend l'exercice si dégoûtant. Mais quelle embarrassante nécessité n'impose-t-il pas de veiller sur soi pour ne jamais donner prise à ceux qu'on est obligé de reprendre et énerver le fruit de ses avertissements! Mais les persécutions qu'on y souffre, les risques qu'on y court, les piéges qu'on y trouve, les vicissitudes qu'on y éprouve rebutent les plus zélés. Mais l'obligation de la prière, de l'étude, de la retraite, de la mortification, de la fermeté, de la charité, est accablante. Sans doute un prêtre est-il fait pour l'oisiveté et le plaisir? Un Dieu lui-même n'est pas venu sur la terre pour se faire servir, mais pour servir les autres. N'a-t-il pas préféré la croix à la joie, le mépris à la gloire, le travail au repos? et n'a-t-il pas versé tout son sang au milieu des supplices pour racheter les pécheurs et leur donner ce sacrement même qui leur applique le prix de sa mort?

Parlerai-je ici des princes de l'Eglise? est-ce à moi à leur rappeler le devoir essentiel de la place éminente qu'ils occupent, les fruits infinis qu'ils peuvent y faire, et qu'ils font en effet quand ils s'y appliquent, l'exemple, la consolation, l'encouragement qu'ils doivent aux coopérateurs de leur ministère, qu'ils appellent à partager leur sollicitude pastorale? Oui, j'en parlerai pour m'édifier et pour édifier les peuples, par la vue de ces grands exemples. Avec quelle satisfaction n'en ai-je pas vu à la tête des missions et des retraites (1), assiégés d'une foule de pécheurs qui venaient à leurs pieds chercher la grâce de leur réconciliation avec Dieu, employer l'ascendant de la vertu, l'autorité du sacerdoce, la pénétration, la sagesse, la douceur et la force, pour les rendre dignes de l'absolution dont ils leur accordaient la grâce. Mais épargnons la modestie de ceux que l'Eglise se félicite de voir si utilement employer les pouvoirs dont ils sont les dépositaires, jetons les yeux sur ces saints évêques dont ils retracent les vertus. Que de prodiges ne fit pas au confessionnal saint François de Sales! C'est là qu'il forma la sainte mère de Chantal et les Filles de la Visitation. Saint Charles Borrhomée, au milieu de ses conciles provinciaux, de ses synodes annuels, de ses règlements innombrables, de ses visites continuelles d'une vaste province, cherchait le pécheur jusque dans les ravages de la peste qui dépeuplait la ville de Milan, et au risque de la vie allait confesser les pestiférés et leur administrait les derniers sacrements. Saint Thomas de Villeneuve, ne cessant de prêcher la divine parole, de distribuer aux pauvres jusqu'à son lit et ses habits, allait jusque sur l'échafaud recevoir la dernière confession des criminels, et leur apprendre à racheter par des tourments passagers les supplices éternels qu'ils avaient mérités. Dom Barthélemy des Martyrs, dans l'immense diocèse de Bragance, dont il visitait les moindres habitants, dont il instruisait les moindres bergers, allait au fond des déserts, au milieu des forêts, sur la cime des montagnes, confesser ces hommes abandonnés de leurs semblables, qui semblent à peine tenir à l'humanité. Le saint pape Clément XI, malgré les affaires épineuses et innombrables d'un pontificat très-long et très-orageux, avait un confessionnal toujours ouvert, où il recevait avec bonté et sans exception de personnes, même les étrangers de toutes les nations de l'Europe, dont il savait les langues, et les encourageait, en leur disant qu'ils n'avaient pas besoin d'interprète. Tous les siècles fournissent dans l'épiscopat de pareils modèles, plus nombreux encore à mesure qu'on approche de la primitive Eglise. La douceur d'Ambroise, l'éloquence de Chrysostome, la pénétration d'Augustin, la fermeté de Basile, la sagesse

(1) MM. Gaujac, évêque d'Aire; Villeneuve, évêque de Montpellier; Suarès, évêque de Dax, etc.

de Grégoire, déployées dans le confessionnal, cent et cent fois remplissaient les greniers du Père de famille de l'ample moisson qu'ils y recueillaient.

Toutes les lois de discipline sur les pouvoirs des confesseurs, dont je respecte infiniment la sagesse, et que le clergé soutint avec tant de fermeté, ne font que ramener, et pour ainsi dire concentrer le sacrement de pénitence dans la main des évêques, et par conséquent démontrer et augmenter l'obligation où ils sont d'exercer un ministère dont ils sont les maîtres, les dispensateurs et le principe. Ne posséderaient-ils seuls ce trésor que pour le distribuer par d'autres mains, sans en faire par eux-mêmes aucune largesse? 1° Chaque évêque est en droit de se réserver des cas à son gré, et s'en réserve beaucoup en effet. Qu'est-ce que se réserver des cas, si ce n'est priver les confesseurs du pouvoir d'en absoudre, et obliger les pénitents de venir recevoir de lui l'absolution, et par conséquent s'obliger de les entendre? La demande que fait le pénitent, la déclaration de son cas, est une sorte de confession qu'à la rigueur il n'est pas obligé de faire hors du tribunal; ce serait confesser son péché à deux personnes, et exposer son secret, puisqu'en venant demander un cas réservé, c'est s'en déclarer coupable. Aussi ce n'est pas à lui à faire cette demande, c'est au confesseur à être muni de ses pouvoirs; le pénitent n'est tenu de se présenter au supérieur que pour s'y confesser en effet; c'est le confesseur universel de son troupeau, il ne se décharge sur des inférieurs, comme sur autant de vicaires, que de ce qu'il ne peut faire lui-même.

2° C'est dans le seul sacrement de pénitence que l'évêque exerce l'autorité la plus absolue et la plus arbitraire; il accorde, refuse, limite, révoque le pouvoir des confesseurs, en tout temps, en tout lieu, pour un lieu, pour un temps, pour certaines personnes, du moins dans l'état présent de l'Eglise gallicane, sans aucune formalité, sans en rendre aucun compte, sans en dire aucune raison, par un seul acte de sa volonté, jusqu'à déclarer nulles les confessions faites sans son approbation, et les censures qu'il aura imposées encourues par les ministres qui violeraient sa loi. La grâce du sacrement est donc toute entre ses mains; jamais il ne représenta mieux la puissance infinie du Sauveur dont il tient la place. Peut-il donc tarir la source de la grâce, sans en distribuer les eaux, comme disait le Sage : *Deriventur fontes tui foras, in plateis aquas tuas divide.* (*Prov.*, V, 16.) Ce n'est pas ainsi qu'en usait le grand Prêtre qui fit couler cette source sur le Calvaire par son sacrifice; il n'est point de fonction de son sacerdoce qu'il ait plus souvent exercée que la réconciliation des pécheurs, et il a déclaré qu'elle est bien plus l'objet de sa venue sur la terre, que la direction des justes. Ah! si les évêques sont les dépositaires de sa puissance, combien plus doivent-ils être les distributeurs de ses bienfaits! *Non veni vocare justos, sed peccatores.* (*Matth.*, IX, 13.)

3° On a fait révoquer tous les priviléges et pouvoirs de confesser accordés par les papes aux religieux, et exercés dans toute l'Eglise pendant plusieurs siècles; on sait avec quel éclat dans le siècle passé cette grande affaire fut poursuive par l'épiscopat, et enfin terminée en sa faveur. Ces priviléges pouvaient avoir des inconvénients, on pouvait en abuser sans doute; je ne prétends pas m'ériger en juge de ce grand procès. Mais enfin c'étaient des troupes auxiliaires que le premier pasteur envoyait à leur secours, qui les déchargeaient d'une partie du fardeau. En refusant ce secours, ne s'est-on pas encore plus chargé d'y suppléer? N'aurait-on renvoyé ces mains étrangères que pour laisser perdre la moisson sur le champ sans la cueillir? Les communautés des religieuses se ressentent de cette rigueur, elles ne peuvent se choisir un confesseur, même parmi les approuvés, s'il n'a une approbation spéciale pour elles. Que de nouvelles raisons aux supérieurs de se livrer à un ministère qu'ils ne rendent difficile que pour le renfermer tout entier dans leur personne!

4° On a ordonné à tous les fidèles de se confesser tous les ans à leurs pasteurs, par conséquent aux pasteurs de confesser tous les fidèles chaque année. Parmi les pasteurs voudra-t-on excepter les évêques, qui sont les premiers curés de leur diocèse, et ne regarder les curés inférieurs que comme leurs coopérateurs, leurs vicaires dans les paroisses où ils les ont établis? Les vicaires, qui aident les curés, les dispensent-ils de l'administration des sacrements? Il est même certain que le détail des fonctions curiales est beaucoup plus embarrassant, plus continuel, plus pénible que le gouvernement d'un diocèse et devrait encore plus dispenser du confessionnal. Les pasteurs du second ordre, quoiqu'ils soient en titre, et ne puissent être interdits sans leur faire le procès, on a pourtant mis à leur autorité bien des entraves; on les assujettit comme les autres à la réserve des cas; on ne veut pas qu'ils puissent se donner des vicaires, ni faire confesser personne dans leur paroisse, s'il n'est approuvé de l'évêque; eux-mêmes on les retient circonscrits dans leur paroisse, on les borne à leurs paroissiens, et il n'est pas permis aux curés voisins leurs confrères, de les inviter à partager leur sollicitude sans la permission du pasteur supérieur. Je n'ai garde, je le répète, de blâmer cette discipline, je respecte toutes les lois qu'on a portées sur l'administration de la pénitence; mais j'en conclus l'étroite obligation de ceux qui les ont portées. Bien loin d'avoir ni pu ni voulu, en les portant, s'en ménager l'exemption, ils ont contracté un nouvel engagement avec les fidèles de leur fournir par eux-mêmes les secours qu'ils leur rendaient plus difficiles à recevoir d'ailleurs. Ces précautions, ces arrangements n'aboutiraient-ils qu'à diminuer le bien, à augmenter les obstacles, à imposer des fardeaux

énormes sur les épaules des hommes et refuser d'y toucher du bout du doigt?

Les grands vicaires des évêques demanderaient-ils quelque dispense du confessionnal? Non, sans doute : j'en vois au contraire, comme je l'ai dit des prélats, qui le disputent au zèle des plus assidus confesseurs; ils partagent les devoirs et les travaux de leur maître, comme ils en partagent la gloire. Peuvent-ils mieux tenir leur place qu'en les soulageant dans une portion de travail que la multitude et la variété des affaires peuvent quelquefois les empêcher de remplir par eux-mêmes? C'est une nouvelle obligation ajoutée aux devoirs du sacerdoce, dont ils ont tous le sacré caractère. Il y a dans l'Eglise de France plus de mille grands vicaires, tous, sans doute, gens d'élite, le choix des évêques en répond : c'est la fleur de l'Eglise gallicane. N'entendissent-ils qu'une confession par jour, ce serait plus de quatre cent mille par an. Si vous augmentez ce nombre, ce seront des millions. Quels biens immenses ne fait donc pas dans cette grande Eglise ce grand corps de pasteurs? quelle perte immense serait-ce si jamais ils négligeaient le confessionnal, si ce millier de prélats du second ordre n'étaient, comme dit l'Ecriture (*Isa.*, LVI, 10), que des chiens muets et des sentinelles endormies! Et quelles raisons peuvent-ils avoir de s'en dispenser dans les moments que les grandes affaires d'un diocèse leur laissent libres? Ils en ont tous la capacité, et une capacité très-distinguée; car enfin ils examinent, approuvent, interdisent, instruisent, décident les confesseurs mêmes. Peuvent-ils manquer d'avoir les lumières, les talents, la science dont ils jugent et qu'ils exigent? C'est sur leurs lèvres qu'on va chercher la science; et qui? les ministres eux-mêmes qui doivent la répandre : *Legem requirent ex ore ejus.* (*Malach.*, II, 7.) Et comment pourraient-ils se charger de cet examen, et discerner les guides aveugles, s'ils étaient eux-mêmes des guides aveugles? C'est bien alors que tout tomberait dans le précipice, le fidèle conduit, son conducteur, et le guide de son conducteur : *Si cæcus cæco ducatum præstat*, etc. (*Matth.*, XV, 14.) C'est même une habileté éprouvée : ils sont tous gradués, et dans les grades, les ordonnances et les canons en font une loi. Supérieurs des ecclésiastiques, dont ils sont les oracles, choisis par les évêques, souvent amenés de loin, comme la femme forte qui est sans prix, *procul et de ultimis finibus* (*Prov.*, XXXI, 10), pour être leur conseil et leurs représentants, l'éminence de leur mérite a fixé sur eux les regards de l'épiscopat; destinés à être un jour évêques, s'exerçant à ces sublimes fonctions, un mérite ordinaire pourrait-il leur suffire? Pour les mœurs, la gravité, l'édification, le zèle, le travail, la prudence, tout est au plus haut degré dans ceux que la main du pontife a mis sur le chandelier pour éclairer toute la maison : *Ut luceat omnibus qui in domo sunt.* (*Matth.*, V, 15.) Agissant avec autorité, parlant en supérieurs, gouvernant avec empire, mériteraient-ils qu'on leur dît, et qui aurait droit de leur dire : Quoi! vous êtes maîtres en Israël, et vous ignorez ces choses! *Tu es magister in Israel, et hæc ignoras!* (*Joan.*, III, 10.) N'en doutons pas, bénissons-en le Seigneur, et profitons de la grâce abondante qu'il daigne par leurs mains répandre dans son Eglise. Les grands vicaires sont les ecclésiastiques les plus savants d'un diocèse, les plus sages, les plus pieux, les plus laborieux, les plus grands prédicateurs, et les plus assidus confesseurs. Quel prétexte pourraient avoir les autres prêtres pour se dispenser de suivre des traces si respectables?

La constitution de l'Eglise fait pour tous les prêtres une nécessité de l'administration de la pénitence. Il est impossible que les curés et vicaires, fussent-ils en plus grand nombre, et tous remplis de zèle, entendent toutes les confessions. La moitié des fidèles sont abandonnés, si les autres prêtres sont dispensés de leur donner du secours. Ceux qui veulent partager la sollicitude des pasteurs sont en si petit nombre qu'il leur est impossible de remplir ce vide; les autres manquent donc à leur devoir en s'y refusant. J'ose même avancer que quand tous les prêtres s'y livreraient, ils auraient de la peine à consommer un si grand ouvrage. Il n'y en a donc pas un seul qui ne soit tenu de s'y consacrer autant qu'il le peut. Tout cela serait vrai quand on se bornerait à la confession pascale et à celle des malades, qui sont d'une nécessité absolue. En diminuant le nombre on augmente le travail : des confessions si rares sont nécessairement longues et difficiles; les conversions sont bien douteuses, le pénitent doit être plus éprouvé, et le confesseur avoir plus de lumières et de fermeté. Oublierait-on que les désirs du Seigneur, l'esprit de l'Eglise, l'intérêt de nos âmes nous invitent à la fréquente confession et communion, et qu'en effet plus on a de piété, plus on s'en fait un devoir, plus on en tire de fruits? Mais comment répondre au zèle des fidèles, comment oser l'exciter avec un si petit nombre de confesseurs qui lui en rend l'accès si difficile? Qu'on cesse donc de prêcher la fréquente communion, qu'on en abolisse la pratique, qu'on en condamne le désir, si les prêtres sont dispensés d'y préparer les fidèles. Mais ce prêtre lui-même, qui néglige l'administration des sacrements, ne participe-t-il pas au bienfait? ne se confesse-t-il pas? aussi ne compte-t-il pas sur le zèle et le travail du directeur auquel il s'adresse? ne doit-il pas même à titre de reconnaissance rendre autant qu'il le peut à l'Eglise le même service qu'il en reçoit?

Dans les premiers siècles de l'Eglise tous les prêtres étaient obligés de confesser; en les ordonnant on leur assignait une paroisse à desservir. On n'a longtemps connu d'autre bénéfice que les cures. Tel est l'état de toutes les nouvelles Eglises : aux Indes, à la Chine, au Congo, aux Iles du Vent, on ne

voit que des missionnaires et des pasteurs. Ce n'est que longtemps après l'établissement du christianisme qu'on a formé des chapitres au Canada, au Pérou, au Mexique, aux Philippines; on n'y voit point des abbés et des prieurs commendataires. Mais pense-t-on que les bénéfices simples et les bénéfices du chœur n'aient été établis, qu'on ne leur ait accordé une partie considérable des biens ecclésiastiques, que pour dispenser du travail une partie du clergé, et en surcharger l'autre? Qu'est-ce dans leur état primitif qu'un abbé, un prieur? c'est un supérieur de communauté, un vrai curé, dont le cloître est sa paroisse, les religieux sont ses brebis; qui est plus obligé que lui de diriger? L'abbé commendataire n'est point chargé de cette direction, il est vrai; mais ne jouit-il pas des biens et des honneurs du monastère? s'il est nourri de la table de l'Eglise, ne doit-il pas la servir, si ce n'est pas dans cette portion du troupeau, du moins dans une autre? Qui sert l'autel doit vivre de l'autel; mais qui vit de l'autel doit servir l'autel. Vous ne devez pas faire la guerre à vos dépens; mais, quand vous êtes payés, ne devez-vous pas combattre dans votre poste? vous vous nourissez du lait des brebis, vous vous couvrez de leur toison, pour vous le laboureur ensemence son champ, le vigneron cultive sa vigne, pouvez-vous refuser de cultiver son âme? C'est une espèce de commerce établi par Dieu même entre le sanctuaire et le peuple. Que le peuple entretienne le ministre, mais que le ministre travaille pour le peuple; qu'on refuse les aliments du corps à celui qui refuse ceux de l'âme : *Qui non vult operari non manducet.* (II *Thess.*, III, 10.)

L'obligation d'un bénéficier de chœur est moins rigoureuse; il est chargé du culte public, il a des temps marqués chaque jour pour l'office divin; au lieu qu'un commendataire n'a rien à faire, c'est son état, la destination des biens dont il jouit : il pèche quand il y manque. Mais, quand il a régulièrement assisté au chœur, n'a-t-il pas rempli toute justice? Non : ce n'est pas la seule destination de ses biens, le seul objet de son caractère; ses fonctions canoniales doivent avoir la préférence, mais les travaux doivent venir à leur tour. Il n'est pas plus maître qu'un autre du reste de son temps. La gloire de Dieu, le salut des âmes, ne le réclament pas moins; cesse-t-il d'être prêtre en sortant du chœur? perd-il son caractère, ses talents, ses revenus? acquiert-il le droit d'enfouir les richesses qu'on lui a confiées pour les distribuer? Ah! plutôt c'est dans la conversation qu'il vient d'avoir avec Dieu au pied des autels, qu'il s'est rendu plus propre à faire goûter l'onction de ses miséricordes, et annoncer avec autorité la rigueur de ses lois; c'est à l'école de l'oraison que le ministre doit aller s'instruire et puiser ce qu'il doit répandre; c'est dans le cénacle, le premier chœur du christianisme, que le Saint-Esprit est descendu et a formé les apôtres, les premiers prédicateurs, les premiers directeurs de l'Eglise. Ah! plutôt c'est dans la prière publique qu'il a exposé à Dieu les besoins des peuples, et obtenu la grâce de la conversion pour les pécheurs, et la grâce de la direction pour lui-même. Le voilà, dit le prophète (*Joel.*, II, 17), qui pleure entre le vestibule et l'autel, pour toucher le cœur du Seigneur; le voilà comme Moïse, qui s'oppose à la colère du Dieu vengeur, et lui arrache la foudre. Ah! qu'il aille donc répandre le trésor qui vient de lui être accordé : *Inter vestibulum et altare plorabunt, et dicent: parce, Domine, populo tuo.* (*Ibid.*) Ah! plutôt que le sénat de l'Eglise, le premier corps du diocèse par sa dignité, le soit aussi par ses vertus et par son zèle, qu'il soit la lumière et le modèle du clergé, qu'il le mène au combat et marche à sa tête, qu'il vainque et enseigne à vaincre l'ennemi de Dieu et des hommes, le démon et le péché; qu'attachés plus intimement au premier pasteur, ils en imitent les exemples, ils en reçoivent et en transmettent les influences. Serait-ce entre l'évêque et les curés, dont le travail et le zèle sont le premier devoir, un corps intermédiaire oisif, inutile, qui ne ferait que ralentir par son indifférence ce qu'il devrait animer par son ardeur? Ah! plutôt que débarrassé de tant de sollicitudes dont un curé est accablé, sans être dispensé du confessionnal, ce corps respectable s'y livre avec d'autant plus d'assiduité qu'il en a plus de facilité et de loisir : car il est certain que l'office divin occupe moins que le gouvernement d'une paroisse; qu'ordinairement mieux partagé que bien des curés, sans avoir tant de charges, il rende de bon cœur à l'Eglise des services si bien payés; qu'il se souvienne que les revenus d'un chapitre ne sont pour la plupart que des dîmes prises sur les curés, à qui elles appartiennent de droit, et prises quelquefois en entier, jusqu'à ne laisser qu'une modique congrue à ceux qui portent le poids du jour et de la chaleur : biens par conséquent donnés pour la rémission des péchés et l'administration des sacrements, et qui imposent à leurs possesseurs les mêmes obligations dont ils furent d'abord chargés, et dont on n'a pu les décharger en entier; qu'ils se souviennent enfin que la plupart des curés, ensevelis dans une campagne, ne sont exposés qu'aux yeux d'un peuple grossier, mais qu'un chapitre fixe les regards d'une ville; que tenant par leur place, souvent par la naissance, la fortune, les emplois, les talents, à tout ce qu'elle a de plus distingué, les travaux de ses membres n'en sont que plus utiles, leurs vertus plus édifiantes, leurs vices ou leur négligence plus pernicieuses, qu'ils sont le sel, la lumière de la ville épiscopale et de tout le diocèse.

Nous n'aurions pas eu lieu de parler des prêtres occupés dans les colléges avant la suppression des jésuites; tout le monde sait que ceux qui chez eux étaient recteurs, principaux, préfets, professeurs, régents, se livraient au confessionnal; que la plupart

prêchaient, donnaient des retraites, dirigeaient des congrégations. Nous ne doutons pas que les prêtres séculiers qui les remplacent, ne fournissent avec autant de zèle la même carrière. N'y sont-ils pas également tenus ? n'est-ce pas le même troupeau, les mêmes emplois, les mêmes devoirs, devoirs plus étroits par la perte de tant d'ouvriers, et les plus grands besoins du peuple ? Ceux que la Providence leur substitue doivent faire de nouveaux efforts pour réparer cette perte ; leur négligence serait une injustice d'autant plus criante qu'ils sont incomparablement mieux payés que ne furent jamais les jésuites, qu'ils ont beaucoup plus de temps, et que, demeurant toujours à la même classe, ils ont plus de facilité à remplir un travail devenu familier. Il n'y a point de régent à qui on ne donne au double de ce que coûtait un jésuite, il n'y a pas de collége dont il n'ait fallu augmenter le revenu pour soutenir les régents, et il n'y en a point où, malgré l'augmentation du revenu, il n'y ait moins de sujets utiles, surtout moins de confesseurs, moins de prédicateurs, moins d'instruction sur la religion ; moins de fréquentation des sacrements, puisque partout on envoie les enfants se confesser ailleurs, on fait venir quelque étranger pour leur parler de Dieu. Ce n'est pas à moi à examiner les raisons et les ressorts qui ont produit cet événement incroyable ; mais de ces faits notoires dans tous les colléges des jésuites, j'en conclus l'obgligation indispensable à tous les nouveaux régents, qui sont prêtres, de remplir un si grand vide, de donner à la jeunesse un secours si nécessaire, avec un zèle infatigable. Il est aisé de le confirmer par l'exemple de toutes les communautés ecclésiastiques et religieuses qui ont des colléges et des séminaires, Oratoriens, Doctrinaires, Sulpiciens, Lazaristes, Eudistes, etc., tous confessent les jeunes gens qu'ils ont entre leurs mains. Leur état même en fait un devoir rigoureux. Un professeur est une sorte de curé dans la classe, un principal, dans son collége ; il a charge d'âmes, ses écoliers sont ses paroissiens ; il en rendra compte à Dieu. Se bornera-t-il à leur apprendre les sciences humaines? La première, la plus importante des sciences, et dans la réalité la seule véritable, c'est la science du salut. Négligera-t-il donc de les instruire de la religion, d'inspirer le goût de la piété, d'en faire pratiquer les exercices, recevoir les sacrements, les y conduire, les leur administrer ? Pourrait-on leur dire : les enfants ont demandé du pain à leur père, et leur père n'a pas voulu le leur rompre ? *Petierunt panem, et non erat qui frangeret eis.* (*Thren.*, IV, 4.) Dirait-on d'eux comme de ces prophètes réprouvés de Dieu : je leur donnerai des mamelles desséchées, leurs nourrissons n'y pourront sucer une goutte de lait, un sein stérile qui ne portera aucun fruit : *Dabo eis vulvam sine liberis, et ubera arentia.* (*Osee*, IX, 14.) La partie la plus essentielle de l'éducation, c'est celle qui ramène l'homme à son principe et à sa fin, et le rend éternellement heureux. Eh ! qu'importent ces innombrables systèmes d'éducation que tous les jours enfantent la frivolité, la vanité, le libertinage et l'impiété, ces distributions bizarres de classes, de sciences, de compositions, d'auteurs, si on néglige la seule affaire nécessaire? que sert à l'homme de connaître, d'acquérir tout un monde, s'il perd son âme? Le tribunal de la pénitence sera la chaire où vous en donnerez les plus utiles leçons : *Quid prodest homini, si mundum universum lucretur*, etc. (*Luc.*, IX, 25.)

Enfin, on sait que partout les religieux confessent. La charité les livre au public ; on les trouve toujours prêts : on leur ouvre son cœur avec confiance, on en revient avec fruit. Ils savent bien que la sainteté de leur état loin de les en dispenser leur en fait une nouvelle obligation qu'ils remplissent avec joie. Débarrassés des soins temporels, uniquement appliqués à la prière et à l'étude, éloignés des plaisirs, des affaires, des compagnies du siècle, rien ne les en distrait, tout les y invite ; ils en ont la plus grande facilité. Tout occupés de bonnes œuvres, aidés des conseils de leurs frères, sous les ailes de leurs supérieurs qui discernent et mettent en œuvre leurs talents, ils travaillent avec autant de sagesse que de zèle, de lumières que d'édification. Une vie régulière tourne heureusement et comme naturellement leur esprit vers la piété. Remplis de choses saintes, les méditant, les étudiant, les goûtant, les pratiquant, la douceur, la force, l'onction coulent de leurs lèvres, et leurs paroles, étayées par les exemples, sont un glaive à deux tranchants qui perce jusqu'au fond des cœurs. Que l'Eglise est utilement servie par ces troupes auxiliaires ! que l'hérésie, dans tous les temps, fut intéressée à les désarmer, les persécuter, les anéantir ! Le clergé même ne peut s'en passer, fût-il plus nombreux encore. Tous les bénéficiers, tous les prêtres particuliers jetassent-ils leurs filets dans la haute mer, ils ne sauraient suffire à une pêche si abondante ; ils seraient obligés, comme saint Pierre, d'inviter les autres barques à venir les aider pour tirer les poissons : *Annuerunt sociis qui erant in alia navi.* (*Luc.*, V, 7.) Que sera-ce si, jetant les yeux sur l'état présent de l'Eglise de France, on voit avec le plus amer regret que les curés et les vicaires de paroisse sont presque les seuls qu'on voie assis sur le tribunal ? N'eussent-ils d'autre occupation, ils ne sauraient suffire à confesser la moitié des fidèles. Combien donc doivent-ils prier le Père de famille d'envoyer des ouvriers! *Rogate Dominum messis, ut mittat operarios.* (*Matth.*, IX, 38.) Combien doivent-ils se trouver heureux que l'état religieux leur tende une main secourable, et, bien loin d'écouter des préjugés injustes, des calomnies sans fondement, bénir le Seigneur de leur fournir des coopérateurs si utiles et travailler tous de concert avec la plus parfaite charité à l'œuvre de Dieu et au salut des âmes !

DISCOURS
SUR L'AMOUR-PROPRE.

DISCOURS Ier.

Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me. (*Matth.*, IV, 9.)

Je vous donnerai toutes ces choses, si vous vous prosternez devant moi pour m'adorer.

C'est une créature qui tient ce langage, et c'est à son Dieu qu'elle le tient: sans cesse gémissant sous le poids de sa misère et de ses péchés, l'homme pouvait-il oublier son origine et sa fin, ses besoins et sa dépendance jusqu'à prétendre à la gloire de la divinité? L'ange si convaincu de sa grandeur suprême, si magnifiquement comblé de ses bienfaits, oserait-il en former le projet? L'Antechrist, instruit des malheurs de l'un et de l'autre, à la veille de partager leur châtiment, ne craindra-t-il pas de les imiter? Oui, l'ange et l'homme ambitieux rivaux de leur Créateur, à peine sortis de ses mains, ont eu la témérité de lui disputer l'empire. L'Antechrist paraîtra l'avoir obtenu, les attentats de l'orgueil ouvrirent la scène du monde, ils doivent la fermer.

Dieu ne fut pas sans défenseur. Le plus superbe des démons fut vaincu par le plus humble des anges. Je m'élèverai, disait-il, mon trône sera placé au-dessus des astres; je serai semblable au Très-Haut : *Ascendam et similis ero altissimo.* (*Isa.*, XIV, 14.) Malheureux, lui dit Michel, qui peut s'égaler à Dieu? Les abîmes ne sont pas trop profonds pour t'engloutir : parole foudroyante qui précipite l'orgueil et couronne l'humilité. En mangeant du fruit de la science du bien et du mal, vos yeux seront ouverts, vous serez comme des dieux. L'homme, assez aveugle pour accepter une offre aussi ridicule qu'impie, mange ce funeste fruit, et aussitôt déchu de la gloire, livré à une foule de maux, il s'attire de son Maître, avec lequel il avait osé se mesurer, cette juste, mais accablante raillerie. Adam, n'avez-vous pas bien réussi, vous voilà donc semblable à moi? *Adam factus est quasi unus ex nobis.* (*Gen.*, III, 22.) L'Antechrist, ennemi déclaré du Sauveur, renversera ses autels, s'en érigera lui-même, fera mourir les fidèles, marquera de son sceau ses adorateurs; mais d'un souffle le Segneur le réduisant en poussière, appellera le monde, le citera lui-même à son tribunal. Théâtre sacrilége de l'orgueil, le berceau et le tombeau du monde le furent de sa punition. *Interficiet eum spiritu oris sui.* (*II Thess.*, II, 8.)

Portrait fidèle du cœur humain. Qui pourrait se persuader que des sentiments si monstrueux ne fussent que le caractère de l'amour-propre, et ces fameux criminels des coupables ordinaires? Enfants d'Adam, de si tristes leçons ne vous corrigent pas. L'orgueil fut le péché originel, il est en nous héréditaire; nous aspirons à la gloire qui éblouit nos premiers parents, le prince des superbes ne trouve que trop d'imitateurs et l'Antechrist de précurseurs; et quoiqu'un reste de pudeur, ou plutôt un raffinement de cet orgueil même, adoucisse la grossièreté des expressions, cache les désirs, déguise les efforts, dissimule les poursuites d'un culte impie, l'homme dans le fond se divinise lui-même dans ses idées et ses sentiments, il ne cherche que soi, ne travaille que pour soi, n'est occupé que de lui-même; il s'établit le centre et la fin de tout et n'épargne pas Dieu même, et tient à toutes les créatures le langage du démon, je vous donnerai tout, si vous m'adorez : *Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me.* (*Matth.*, VI, 9.)

Cependant, par un contraste bizarre, il joint à ses blasphèmes la plus rampante timidité, à son irréligion, la crédulité la plus puérile, et à sa témérité la plus artificieuse hypocrisie, et à ses forfaits le plus pitoyable scrupule. L'amour-propre connaît-il un juste milieu? centre et victime, esclave et tyran, séduisant et dupe, ennemi et jouet de tout; lui-même il se fait justice. Faisons sentir ces humiliantes oppositions dans ses hauteurs et ses bassesses en matière de religion.

L'amour-propre, ennemi déclaré de la religion jusqu'à l'impiété, la détruit par ses attentats, première partie; l'amour-propre, victime méprisable de la religion jusqu'à la superstition, la dégrade par ses faiblesses, seconde partie. Vous en fûtes exempte, Vierge sainte; l'amour-propre ne peut trouver place dans une créature préservée du péché originel qui en est la source : obtenez-nous la grâce de connaître et de vaincre un ennemi que vous n'eûtes jamais à combattre. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'idée la plus juste et la plus sublime de la Divinité, c'est celle qu'elle a daigné nous donner d'elle-même par ces paroles : *Je suis celui qui suis; Ego sum qui sum.* (*Exod.*, III, 14.) Majestueuse obscurité, qui nous éclairez et nous aveuglez en même temps, que vous savez bien, mon Dieu, cacher et dévoiler vos profondeurs, fermer et entr'ouvrir vos abîmes; paroles mystérieuses, quelle langue peut exprimer, quel esprit peut comprendre le sens profond que vous renfermez? *Je suis celui qui suis;* c'est-à-dire je suis l'Être suprême, indépendant, néces-

saire, la source de tous les êtres; ils sortent du néant où y rentrent à mon gré et ne subsistent que par une espèce de création continuelle : *In ipso vivimus* (*Act.*, XVII, 28); faibles images, vaines ombres de l'existence par excellence que je ne tiens que de moi-même : *Ego sum qui sum.* (*Exod.*, III, 14.)

Ce principe fondamental de la religion, évident par la raison même, nous conduit naturellement à reconnaître que tout appartenant à Dieu, tout doit lui être consacré; qu'il faut le préférer à tout, n'agir que pour lui; n'aimer et n'adorer que lui, comme un fleuve qui rend à la mer les eaux qu'il en a reçues; il est juste que tout remonte vers son principe. Préférer, égaler quelque chose à Dieu, c'est l'ingratitude la plus criante, le larcin le plus injuste, la témérité la plus insensée; puisqu'on tient de lui jusqu'à la liberté dont on abuse pour lui déplaire. Son autorité est absolue, son domaine inaliénable, ses récompenses et ses châtiments ne lui coûtent qu'une parole; le temps et l'éternité, le néant et l'être, tout lui obéit. L'adorer, l'aimer, le servir, ne servir, n'aimer, n'adorer que lui, c'est le premier devoir de l'homme, c'est l'homme tout entier. Peut-on repousser avec trop d'indignation le tentateur qui voudrait ébranler notre fidélité? *Vade retro, Satana.* (*Marc.*, VIII, 33.)

Cette injustice, cette ingratitude, cette témérité sont le caractère de l'amour-propre, il se préfère à tout et à Dieu même, il rapporte tout à soi, fait tout tourner à ses intérêts; il y rapporte, il y fait servir jusqu'à Dieu même, Dieu daigne s'en plaindre : *Servire me fecistis iniquitatibus vestris.* (*Isa.*, XLIII, 24.) L'idolâtrie, pour être défendue, n'est pas plus rare, les idoles sont seulement changées. Rome païenne adorait la pierre et le bois, nous nous adorons nous-mêmes, l'amour-propre s'élève sur les ruines de la Divinité, s'érige les autels qu'il lui refuse, brûle devant soi l'encens qu'il lui dérobe, et fait de chacun des hommes une divinité : 1° par un attentat brutal et grossier; 2° par une incrédulité concertée et systématique; 3° par une irréligion de goût et de sentiment; 4° par une impiété d'action et de conduite.

Tel fut l'orgueil des pharisiens : les vertus, les miracles de Jésus-Christ avaient trop d'éclat pour pouvoir ignorer sa divinité; cependant ils le connaissent et le blasphèment : *Hic est filius fabri.* (*Marc.*, VI, 3.) Par des questions captieuses, un système suivi d'artifice, ils tâchent de le surprendre pour le condamner : *Scimus quia verax es.* (*Matth.*, XXII, 16; *Marc.*, XII, 14.) Ils lui font un crime de ne pas s'opposer à la justice qu'on lui rend : pouvez-vous souffrir, disent-ils, les éloges outrés du peuple ? Nous en sommes indignés : *indignati sunt.* (*Matth.*, XXI, 15.) Justement indigné à son tour, il porte ailleurs des bienfaits que leur conduite rend inutiles, et tourne contre eux-mêmes : *Abiit*, (*Ibid.*, 17.) etc.

1° Irréligion brutale et grossière, en croira-t-on les affreux blasphèmes, des oreilles chrétiennes les entendront-elles sans frémir : Qui est donc le Seigneur, disait Pharaon, pour disposer de mes sujets et m'enlever mes peuples; je ne le connais point et le peuple ne partira pas : *Quis est Dominus, non novi.* (*Exod.*, V, 2.) Impie, les insectes vont dévorer votre royaume, tous les premiers-nés périront, la mer Rouge vous servira de tombeau. C'est moi, disait Nabuchodonosor, qui ai bâti cette grande ville, le chef-d'œuvre de ma puissance. La terreur de mes armes a fait trembler les plus grands potentats, je m'en suis saisi sans résistance, comme l'on prend des oiseaux dans un nid : *Fortitudinem gentium quasi nidum suscepit manus mea.* (*Isa.*, X, 14.) Impie, voyez-vous ce grand arbre, on le coupe, on en scie les branches, on les expose à la rosée et à la pluie. C'est vous-même; chassé de votre palais, réduit à la condition des bêtes, vous irez paître l'herbe des champs jusqu'à ce que vous ayez reconnu votre Maître. Allez, disait Holopherne à Achior, allez apprendre qui est le véritable Dieu, à ce misérable peuple que la crainte tient renfermé dans les murs de Béthulie; il n'est point d'autre Dieu que Nabuchodonosor : *Quia non est Deus nisi Nabuchodonosor.* (*Judith*, VI, 2.) Impie, la main d'une femme suffira pour vous trancher la tête. Qu'il vienne vous défendre ce Dieu prétendu, disait le superbe Sennachérib à Ezéchias; nous verrons s'il sera plus heureux que les dieux des autres nations, dont la foudre impuissante n'a pu sauver leurs adorateurs : *Et ubinam sunt dii terræ qui liberabunt vos.* (*Deut.*, XXXII, 26.) Impie, cent quatre-vingt-cinq mille hommes de ton armée périront dans une nuit, sous le glaive d'un seul ange. Je détruirai le temple, disait d'un air méprisant le fougueux Nicanor : *Succendam templum illud.* (I *Mach.*, VII, 35.) Impie, votre tête et votre main y vont être attachées comme un monument de votre défaite. Julien l'Apostat vaincu, blessé à mort, prend une poignée de son sang, le jette contre le ciel, transporté de rage, et s'écrie : Tu as vaincu, Galiléen; rassassie-toi de mon sang.

Des traits aussi marqués des fureurs de l'amour-propre sont rares à l'extérieur, ils sont trop odieux et trop grossiers. L'orgueil qui les enfante rougirait d'en faire l'aveu; mais, on a beau en adoucir les traits et en écarter les soupçons, qu'on sonde le fond de son cœur, et l'on trouvera bien des moments critiques où ces sentiments ne sont pas si étrangers; d'où viennent ces horribles tentations dans l'adversité, et plaise au ciel qu'elles soient constamment rejetées, ces tentations de murmure et de révolte contre Dieu? On prend insolemment à partie une providence trop peu conforme à nos vues pour être de notre goût; on fait par dépit le procès à la justice qui nous arrache nos plaisirs; on méconnaît par intérêt la sagesse qui déconcerte nos desseins; on condamme par ressentiment la bonté qui ne nous prodigue pas assez de bien; on s'élève avec fureur contre la puissance à laquelle on ne peut se soustraire; on ne voudrait point

qu'il y eût de Dieu ; affreux moment de désespoir où l'on s'oublie soi-même, noire mélancolie où l'imagination s'égare sur les plus tragiques objets. Image naturelle de l'enfer, la Divinité n'est-elle pas l'objet des emportements impies de l'amour-propre? *Dixit insipiens in corde suo non est Deus.* (*Psal.* XIII, 1.)

La révolte n'est-elle pas souvent portée jusqu'à braver avec éclat l'autorité incommode dont on ne peut souffrir les lois? L'orgueil trouve des délices dans le crime, parce qu'il est crime ; il en arbore, il en aime le scandale et l'éclat ; ce que la loi défend est délicieux, ce qu'elle permet est insipide, la défense en fait le prix. Malheureux enfants d'Adam, trop semblables à notre père, qui n'aurait jamais songé à manger du fruit de la science, s'il ne lui eut été défendu. Insensible aux traits usés d'un plaisir trop familier pour être agréable, il ne lui manque pour en relever le goût, disait un impie, que l'assaisonnement du péché; n'est-ce donc pas assez de se livrer au crime, et de dire insolemment je ne veux pas servir, faut-il encore que, flatté d'une bravoure insensée, l'orgueil trouve une sorte de plaisir et de gloire à se mesurer avec Dieu? Plus le joug qu'il s'efforce de briser est respectable, plus il semble qu'il approche de l'indépendance par ses téméraires efforts, et survivant à la rébellion, ne dirait-on pas qu'il acquiert une espèce de prescription et de titre à la liberté : *Dixisti non serviam.* (*Jerem.*, II, 20.)

2° Incrédulité réfléchie et de système, s'il est des impies déclarés qui outragent brutalement la Divinité, il est des impies modérés en apparence, mais dans le fond aussi condamnables, qui, érigeant leur blasphème en dogmes, s'épargnent la honte, se font même un mérite de leur impiété ; que d'extravagances dans le paganisme, que d'hérésies parmi les chrétiens n'a pas enfantées l'orgueil ! Est-il de vérité qu'il n'ait attaquée, de monstre qu'il n'ait mis au jour? Les plaies qu'il fait à l'esprit sont ordinairement irréparables. Connaît-il de lumières égales aux siennes? Sait-il jamais se rendre à la raison et à l'autorité avec cette humble docilité aux décisions de l'Eglise qui fait le caractère des enfants de Dieu, élevé au troisième ciel avec saint Paul? Est-il pour lui quelque mystère, il perce les voiles les plus épais, il sonde les abîmes les plus profonds, rien n'échappe à sa pénétration, rien n'est au-dessus de ses connaissances; tout est cité à son tribunal et jugé en dernier ressort. Dès le commencement du monde il viole la loi la plus utile qui interdisait le fruit de la science du bien et du mal ; l'orgueil ose proposer et adopter ce dessein présomptueux : *Eritis sicut dii.* (*Gen.*, III, 5.)

Tel fut dans tous les temps l'esprit des hérétiques, séparés entre eux, souvent opposés dans tout le reste par une infinité de diverses erreurs; l'orgueil les a tous réunis à ne croire que leur esprit particulier, et l'indépendance les a tous conduits enfin à ne savoir que penser et que croire. Faibles mortels, dont les yeux débiles ne peuvent soutenir les rayons du soleil, ignorez-vous que le Seigneur habite une lumière inaccessible? que le téméraire scrutateur de sa majesté sera accablé sous le poids de sa gloire? Dieu ne daigne se communiquer qu'aux âmes humbles et simples : *Revelasti parvulis.* (*Matth.*, XI, 25.)

Les attentats systématiques de l'orgueil éclatent surtout dans les doutes affectés et les disputes téméraires sur les mystères impénétrables de la grâce, de la prédestination, de l'origine du mal. Pour diminuer la honte d'une faute dont il ne peut se dissimuler la réalité, un cœur corrompu cherche une excuse à ses désordres dans la prétendue impossibilité de la loi et le refus d'un secours nécessaire. Défenseur apparent des droits de Dieu, il se ménage en secret le droit de lui faire le procès, et le travestit en tyran pour lui refuser son amour et le rendre comptable d'un péché qui, à nous entendre, triste effet d'une nécessité dont on n'est pas le maître, est plutôt un malheur qu'un crime. Impuissante faiblesse, ressource ordinaire à tous les pécheurs, l'orgueil s'en fait un dogme pour y être en sûreté. De toutes les erreurs, la plus ancienne, la plus commune, la plus dangereuse, est celle qui, déguisée sous le nom de fatalité, de manichéisme, de prédestinacianisme, et mille autres, fait l'apologie du pécheur aux dépens de la Divinité, en faisant Dieu l'auteur du péché directement ou indirectement

Enfin, on en vient jusqu'à se donner une liberté entière par la tolérance de toutes les religions, jusqu'à rendre problématique les châtiments et les récompenses d'une autre vie, dont l'idée gênante répand l'amertume sur tous les plaisirs et rappelle l'homme à sa fin et à son principe, jusqu'à ne connaître point de religion, et à imaginer un Dieu indifférent, trop occupé de sa gloire et de ses délices pour s'embarrasser des faibles mortels. Heureux encore si, renfermé dans les bornes du déisme, un orgueil insensé qui ne peut souffrir de maître ne conteste enfin l'existence d'un Juge dont il hait la sainteté et dont il redoute la vengeance. L'orgueil aime trop l'indépendance pour n'avoir pas un secret penchant à l'athéisme, et l'athéisme est trop commode pour n'avoir pas bien de secrets partisans.

Mais c'est faire trop d'honneur à l'irréligion de l'appeler systématique ; étayée de quelque argument frivole qu'elle n'entend pas, dont en courant on a saisi un mot dans un dictionnaire impie qui fait gémir à la fois la raison, la religion et la pudeur, mérite-t-elle le nom de raisonnable? La multitude, le ridicule, la contradiction de tous les systèmes que chaque jour elle enfante et détruit renouvelle l'affreux mais juste chaos de la tour de Babel. Le parallèle n'est que trop complet; de nouveaux titans, armés contre Dieu même, s'efforcent d'escalader le ciel, d'immortaliser leur nom et d'éterniser leur gloire par la grandeur de leurs monuments et l'éclat de leurs ouvrages. Matériaux

fragiles! ouvriers faibles! architectes insensés! c'est au moment où les eaux du déluge, à peine écoulées, leur offrent l'image récente du châtiment incompréhensible dont Dieu a puni les hommes, et à la vue de cette arche, monument de la bonté de Dieu qui sauva leur père. Aussi quel en est le ridicule succès? Ces hommes, qui veulent braver la Divinité, ne savent par parler, ne s'entendent pas; la division les sépare, ils s'éloignent les uns des autres, et abandonnent l'ouvrage insensé que leur orgueil avait entrepris; il n'en reste pas même de vestige. Tel les impies, les hérétiques armés contre Dieu de quelque frivole sophisme, ne s'entendent plus, se divisent et s'évanouissent.

Des catholiques, même jusque dans le sein de l'Eglise, se font une espèce de religion singulière où leur raison seule préside: plus soumis à eux-mêmes qu'à l'autorité, l'esprit est plus fidèle que le cœur; c'est plutôt l'orgueil d'une science qui enfle que la simplicité d'une charité qui édifie; bornés, disent-ils, à l'essentiel du dogme, tout le reste leur paraît abandonné à la liberté, disons mieux, à la licence des conjectures. Autorité des pasteurs, merveilleux des miracles, sublimité de l'oraison, actions extraordinaires des saints, détail de pratiques pieuses, exactitude des cérémonies, l'orgueil se joue de tout, se fait un mérite de douter de tout; il croit par son pyrrhonisme s'assurer la réputation brillante d'esprit fort, et il ne fait que montrer sa faiblesse.

3° Impiété de goût et de sentiment. S'est-il donc trouvé sur la terre des conquérants impies éblouis de l'éclat de leur victoire, jusqu'à oser, comme Nabuchodonosor et Alexandre, se faire élever des temples et offrir les honneurs divins? Ces monstrueux et incroyables excès sont gravés dans les fastes du monde. La raison rougit de voir l'homme dégradé jusqu'au comble de la folie; mais l'amour-propre pense-t-il que, quoique d'une manière moins éclatante et développée, il tient constamment la même conduite? Chaque passion est une idolâtrie et une affectation de divinité. Saint Paul dit en termes exprès que l'avare fait un dieu de son argent: *Idolorum servitus* (*Gal.*, V, 20), et le sensuel, un Dieu de son corps: *Quorum deus venter est.* (*Philip.*, III, 19.) Il y met sa confiance, il y consacre ses travaux, il y établit sa fin dernière, il y sacrifie jusqu'à son âme. Ces palais, ces meubles que le luxe prodigue, voilà ses temples, ses amis, ses complices, ses esclaves, voilà ses prêtres. Le culte suprême de la Divinité en demande-t-il davantage? *Dii vestri in quibus habebas fiduciam.* (*Deut.*, XXVIII, 52.)

Analysez les passions, qu'y verrez-vous? Semblable à un sujet qui, follement jaloux de son prince, tranche du souverain et s'efforce d'en imiter la grandeur, la passion, fruit de l'idée et du goût de la divinité, n'est qu'un élancement vers le bien suprême dont le seul excès est blâmable; l'ambition étend partout son empire. Il voudrait voir tout dans sa dépendance, et ne peut souffrir de rivaux; jaloux de son autorité, il ne la partage qu'avec peine: c'est le règne de la divinité! Que cherche-t-on dans les délices, ce choix exquis, cet assaisonnement délicat, ce soin d'écarter les moindres épines? On tâche d'approcher du bonheur divin. Des établissements glorieux, une postérité nombreuse, des ouvrages brillants, ce sont ses créatures; on y voit avec complaisance quelque trait de la divine fécondité. Beautés mondaines, vous voulez des adorateurs de vos charmes! grands génies, vous cherchez des admirateurs de vos talents. On désire, on reçoit avidement des éloges; c'est un culte qu'on se fait rendre. Que ne peut-on s'ériger des autels! La durée et l'étendue de la réputation, c'est une ombre d'éternité et d'immensité; ombre légère, sans doute, tout passe, tout s'évanouit, mais ombre d'une réalité connue et ambitionnée. Dans le sacrilége orgueil qui, comme les démons, a osé accepter des temples, je trouve le cœur humain; la passion fait plus de divinités que la superstition et l'ignorance: *Ubi sunt dii vestri.*

Mais quoi! n'a-t-on pas adoré les passions mêmes? Ce n'était pas assez de se dégrader au-dessous des bêtes, en leur rendant un culte public; au-dessous des êtres insensibles, en cherchant des dieux dans leurs jardins, comme le dit un poëte: fallait-il qu'infidèle par désir, idolâtre par intérêt, on s'avilît jusqu'à ériger des autels aux crimes? C'est bien vraiment à un morceau de bois et de métal, c'est aux vices que l'on a élevé des temples. Que fait l'idolâtre aux pieds de la déesse de la volupté? Ce que fait l'impudique aux pieds de l'objet de sa passion: il adore son plaisir. Que fait l'idolâtre dans le temple de la fortune? Ce que fait l'ambitieux à la cour et l'avare aux pieds de son trésor: il adore son intérêt. On n'adore que soi-même dans ses idoles. Plus raffinés que nos pères, élevés dans les principes du christianisme, nous nous rendons un culte plus épuré, nous tâchons de sauver les apparences. Le paganisme grossier et sincère ne démentait point ses sentiments par sa conduite, et plaçait sur les autels ce qu'il avait divinisé dans son cœur. Saint Augustin le reprochait aux païens de son temps. Sous la figure d'un Jupiter, disait-il, vous adorez l'adultère et l'inceste; Mars et Mercure consacrent le larcin et la fureur. Ainsi, à l'abri de la censure, sous le voile de la religion, autorisés par la religion, les forfaits, travestis en divinités, deviennent respectables, et l'homme se fait un saint devoir de ses désordres. La théologie païenne doit sa naissance et son crédit à l'amour-propre. Pour faire tomber des milliers d'idoles, il n'a fallu que rendre l'homme à la vertu: *Fiunt religiosa delicta.*

Ainsi, tous les jours, l'homme aveuglé sur ses défauts s'en fait un mérite. Chez lui, la fourberie s'appelle adresse; la brutalité, courage; l'avarice, prudence; il se sait bon gré de son orgueil, qu'il traite de grandeur d'âme; le luxe est dignité d'état; le libertinage, belle humeur; la galanterie, politesse;

on nomme zèle pour la vérité la révolte contre l'Eglise; l'opiniâtreté dans l'erreur est traitée de constance; la singularité de conduite passe pour morale sévère, et le renversement de religion est une prétendue réforme : *Quod volumus sanctum est.* La théologie du siècle ne doit pas moins à l'amour-propre et sa naissance et ses progrès. Pour faire tomber tant de faux principes, il suffit de ramener l'homme à la vertu. Cette contemplation éternelle de son mérite, cette recherche perpétuelle de ses intérêts, ce zèle si jaloux de ses droits, cette préférence qu'il se donne sur tout, sont-ce des marques équivoques du culte secret qu'il se rend? Non. Pour rendre l'homme raisonnable aussi bien que chrétien, il ne faut que le réconcilier avec la vertu.

4° Impiété de conduite. L'orgueil du commun des hommes, moins éclatant et moins raffiné dans son impiété, n'est guère moins funeste dans ses suites : il s'éloigne de Dieu, se tarit la source des grâces; il dépouille l'homme et anéantit ses biens spirituels. Rien n'attire plus de bénédictions que la fidélité à ses devoirs et le rapport de tous ses biens à leur principe. Rien n'en détourne plus le cours que l'injuste appropriation que l'orgueil s'en fait. Dieu, jaloux de ses trésors, ne les confie qu'à ceux dont l'humilité les lui garantit; il se familiarise avec les enfants; il découvre ses secrets aux petits, résiste aux superbes et donne ses grâces aux humbles.

Jésus-Christ paraît sur la terre. Est-ce aux grands du monde, est-ce à Hérode qu'il en fait annoncer la nouvelle? Non : quelques bergers sont les premiers courtisans qu'il admet à son berceau. On y verra bientôt des rois, il est vrai; mais ce ne sera que pour y anéantir l'orgueil du diadème sous les langes de l'enfance. Il forme le dessein d'une religion nouvelle. Est-ce à l'orgueilleuse Rome qu'il en confiera l'établissement? Elle doit au contraire pendant trois siècles se faire un devoir de la combattre. Quelques pêcheurs seront les interprètes de ses oracles, les dépositaires de ses pouvoirs, les arbitres de ses prodiges; ils changeront la face du monde; les nations se prosterneront au pied de sa croix. La croix deviendra l'ornement de la couronne impériale ; la faiblesse de l'instrument fera mieux sentir la main toute-puissante qui l'a mise en œuvre.

Quel tort ne se fait l'homme par sa présomption! C'est bien à un présomptueux qu'il faut annoncer la nécessité de la prière! En a-t-il besoin? A peine vient-il dans le temple, ou, s'il y paraît par bienséance, nonchalamment couché, fatigué de la longueur de l'office, traitant Dieu comme un client à qui il daigne donner audience, ne dirait-on pas qu'il lui fait grâce de paraître dans sa maison? C'est bien à un présomptueux qu'il faut prêcher une vie laborieuse et pénitente, parler de retraite et de défiance de soi-même! Qu'a-t-il à désirer ou à craindre? N'a-t-il pas accumulé des trésors de mérite, de couronne et de gloire? Jouissez, mon âme, dit-il avec complaisance comme le riche de l'Evangile, jouissez en repos de vos biens; vous en avez en abondance : *Anima mea, multa bona habes.* (*Luc.*, XII, 17.) Sa vertu consommée est à toute épreuve; il se joue des piéges du démon, des attraits du monde, des révoltes de la chair. C'est un rocher inébranlable qui voit les ondes mutinées mugir vainement et se briser à ses pieds. C'est bien à lui qu'il faut proposer les exemples touchants et les pratiques édifiantes des saints! Le prend-on donc pour un esprit faible, superstitieux et crédule, qui s'amuse à des minuties? Il faut à ces esprits sublimes de plus solides aliments. C'est bien à lui qu'on doit annoncer la parole divine avec cette noble simplicité, qui en fait le caractère et qui en assure le fruit! C'est mal connaître l'étendue de ses lumières et l'élévation de son génie. L'orgueil, qui veut être applaudi, se conforme à ses vues. Ainsi, par une irréligion commune, le ministère saint de la parole n'est souvent qu'un frivole spectacle, où l'on se montre pour mendier en tremblant le suffrage d'un fier auditeur, et où l'on ne vient que pour juger souverainement du mérite du faible et timide orateur.

Ainsi peu à peu on perd toutes les vertus et on tombe dans tous les vices, châtiment ordinaire de la présomption. Celui qui s'élève sera abaissé, celui qui s'abaisse sera élevé. Humiliation utile, qui met dans une heureuse nécessité de recourir à Dieu : *Imple facies eorum ignominia, et quærent nomen tuum.* (*Psal.* LXXXII, 17.) Il m'est avantageux, disait David, d'avoir été humilié pour apprendre votre loi : *Bonum mihi quia humiliasti me.* (*Psal.* CXVIII, 71.) Mais, quoiqu'on mette ses fautes à profit, humiliation redoutable! puisqu'il en a coûté la perte de la grâce, punition redoutable! épuisez sur nous tous les autres traits de votre colère, mais épargnez-nous le péché.

Un homme humble, au contraire, gémit de sa pauvreté et redoute sa faiblesse; sa conduite passée, ses dispositions présentes ne le rassurent pas; l'incertitude de la persévérance le fait trembler. Il craint ses ennemis, il se craint lui-même, il craint ses vices, il craint ses vertus, il se défie de ses péchés, il se défie de ses bonnes œuvres : *Verebar omnia opera mea.* (*Job*, IX, 28.) De là une prudente timidité qui fait le péril, une exacte vigilance qui profite de tout, un travail assidu qui augmente le mérite, un amour de la retraite qui met tout à couvert. Le fondement de la religion, c'est la connaissance de Dieu et de l'homme par une profonde humilité; le renversement de la religion, c'est l'oubli de Dieu et des hommes par un injuste orgueil. Le premier pas dans le chemin de la vertu, dit saint Augustin, c'est l'humilité; le deuxième, le troisième, le centième, c'est l'humilité. Le premier pas dans la route du vice, c'est l'orgueil; le deuxième, le troisième et le centième, c'est l'orgueil : *Prima ad cœlum via humilitas, secunda humilitas, tertia humilitas.*

L'orgueil et l'humilité décident tout auprès

de Dieu. L'humilité ouvre tous les trésors, l'orgueil allume toutes les foudres; autant que l'humilité assure l'empire de Dieu par une parfaite dépendance et rend hommage à sa vérité et à sa justice par l'aveu de la grandeur du Créateur et de la misère de la créature, autant l'orgueil s'efforce d'ébranler son trône par ses sacriléges attentats, et se charge d'injustice et de mensonge par le mépris du Créateur et l'estime de la créature. Quelle indignation n'inspire pas à l'Etre suprême un parallèle, un contraste si insultant, où on le compare à son ouvrage, on lui préfère son ouvrage! Combien doit être touchée sa tendre miséricorde en faveur d'une créature qui sacrifie tout à sa puissance et n'attend rien que de sa bonté! L'orgueil est la source de tous les crimes, l'humilité le fondement de toutes les vertus. Les plus grands pécheurs ont été les plus orgueilleux, et n'ont été pécheurs que par l'orgueil; les plus grands saints ont été les plus humbles, et n'ont été saints que par l'humilité. L'orgueil est un mal presque sans remède, il rend sans remède tous les autres maux. Si le superbe ne veut ni corriger, ni avouer, ni connaître ses défauts, comment se croit-il pénitent? L'humble les connaît aisément, les avoue, s'en accuse sans peine, s'en corrige avec zèle. On ne peut rien espérer de l'un avec ses vertus, qu'on espère tout de l'autre avec tous ses vices; il a tout dans l'humilité.

Apprenez donc à être humbles, âmes chrétiennes, de peur de l'apprendre à vos dépens par les tristes expériences de vos faiblesses. Un amour déréglé de sa propre excellence précipita les premiers anges du trône le plus sublime dans l'abîme le plus profond. L'humilité affermit la couronne sur la tête de saint Michel. Le premier homme, aveugle jusqu'à s'égaler à Dieu, est banni du paradis terrestre. Une vierge, se déclarant sa servante, est élevée à la qualité ineffable de mère de Dieu. La mer Rouge engloutit l'orgueil de Pharaon, l'humilité établit Moïse chef d'un grand peuple. L'orgueil de Nabuchodonosor est abaissé jusqu'à la condition des bêtes, les flammes qu'il allume respectent l'humilitié des trois enfants. Joseph, par les degrés de l'humiliation, monte sur le trône d'Egypte; Coré, Dathan et Abiron, par les attentats de l'orgueil, font ouvrir la terre sous leurs pieds. Le glaive vengeur, dans la main d'une femme, couronne les humbles sentiments de Judith, et châtie d'un même coup la présomption d'Holopherne. Esther et Vasthi, Aman et Mardochée, font voir à l'Assyrie de quelle révolution l'orgueil et l'humilité sont les funestes ressorts; l'une fait passer David des troupeaux à la tête d'un empire, l'autre arrache le diadème du front de Saül. L'ange exterminateur défait l'armée de Sénachérib et relève le sceptre de l'humble Ezéchias. La Synagogue dégradée, le bon larron dans le ciel, voilà le fruit d'une orgueilleuse envie et d'une humble confiance. Le publicain, frappant sa poitrine au bas du temple, désarme le bras de Dieu; le pharisien, faisant l'étalage de ses bonnes œuvres, irrite sa colère. Madeleine, baignée de larmes aux pieds de Jésus-Christ, obtient grâce; Hérode, adoré sur son trône, est mangé des vers.

L'origine du mal dans le ciel fut l'orgueil de l'ange, et sur la terre l'orgueil de l'homme. L'orgueil a creusé l'enfer; le principe du bien dans l'univers fut l'humilité d'un Dieu; l'humilité a ouvert le paradis: autant que la créature a osé s'élever, autant un Dieu a daigné s'abaisser. Les anéantissements du Très-Haut ont réparé la vanité de la poussière. La créature a voulu s'égaler à Dieu; Dieu s'est rendu semblable à la créature par un mystère de bonté autant et plus incompréhensible que le mystère de la malice. Le Calvaire a rendu à Dieu et à l'homme ce que le paradis terrestre lui avait enlevé, l'orgueil et l'humilité, la créature orgueilleuse, un Dieu humilié. Voilà la vertu et le vice, le paradis et l'enfer; voilà toute la religion,

Mais si l'humilité est infiniment éloignée de la présomption et de la témérité, elle ne l'est pas moins de la pusillanimité et de la bassesse; et l'amour-propre est ennemi de Dieu jusqu'à l'impiété, et son esclave jusqu'à la superstition.

SECONDE PARTIE.

Quel bizarre et sacrilége assemblage présente la scène du monde en matière de religion! L'athée révoque en doute l'existence de l'Etre suprême, et l'idolâtre adore les astres, les animaux, un morceau de bois. Un pyrrhonien pour qui toutes les religions sont indifférentes, et un dévot qui veut assujettir tout le monde à ses petitesses. L'esprit fort se joue des châtiments et des récompenses d'une autre vie; un petit génie est alarmé d'un songe, d'un revenant. Malheur à l'hérétique qui déchire le sein de l'Eglise! malheur à ce peuple crédule qui est la dupe de ses artifices! Voyez ce forcené qui porte le fer et le feu dans le sanctuaire, et l'insensé qui s'immole lui-même à son idole. Un insolent blasphème les mystères qu'il ignore et le Dieu qu'il connaît; un stupide invoque et craint le démon. Combien de scélérats à qui les plus grands forfaits ne coûtent aucun remords! Combien de scrupuleux dont les moindres apparences réveillent les craintes frivoles! Un scandaleux cherche l'éclat dans les crimes et s'en fait gloire. Un hypocrite cache avec soin ses désordres sous le masque de la vertu. Qui le croirait, que le même arbre portât des fruits si différents? Orgueil insensé, ennemi déclaré de Dieu, et rampant esclave qui adore et méprise, brave et redoute, insulte et pâlit.

Développons ces caractères de bassesse, juste punition de l'amour-propre, et, pour le faire avec ordre, distinguons comme dans l'impiété : 1° une dégradation brutale et grossière, il en est la victime; 2° une petitesse réfléchie et de système, il en est la dupe; 3° une faiblesse d'inclination et de sentiment, il en est le jouet; 4° une bassesse d'action et de conduite, il en est l'es-

clave. Le parallèle est complet, nous rougirons de son infamie comme nous avons frémi de ses attentats.

1° Dégradation grossière et brutale, et quel autre nom donner à la folie, à la cruauté, à l'infamie et à l'idolâtrie qui régnèrent si longtemps et qui règnent encore en tant d'endroits! Séduit par la douceur du péché, l'homme y mit sa fin dernière; méconnaissant le Dieu véritable, il crut apercevoir et désira trouver la Divinité dans tout ce qui le rend heureux et prostitua son encens à son propre ouvrage. Quel autre nom donner à ce culte inhumain, à ces sacrifices barbares, où les hommes arrosent de leur sang l'autel du démon et immolent leurs enfants à Baal et à Moloch : *Immolaverunt filios suos dæmoniis.* Et ces étonnantes austérités des prêtres de Baal sur le Carmel, et des bonzes des Indes qui surpassent, par une cruelle superstition, tout ce que l'esprit de pénitence fit pratiquer dans la Thébaïde. Aux fêtes infâmes, aux mystères détestables de certaines divinités, qu'on n'honorait que par le crime, et que dans le christianisme même, à la honte de la vertu, plusieurs chrétiens ont renouvelées.

Grâces à la bonté de Dieu, nous sommes délivrés d'un joug si honteux, les services que Dieu attend de nous sont bien plus raisonnables; s'il demande des sacrifices, ce n'est jamais aux dépens de la pudeur et de l'humanité; ce sont les passions qu'il ordonne d'immoler. Il en veut à nos cœurs et non pas à nos jours; et s'il y a quelque vie à perdre, ce ne sera que la sienne, une croix en verra offrir les derniers soupirs pour notre salut; mais si l'empire du démon est renversé, ne le rétablissons pas dans nos âmes; chaque péché lui devient un trône et nous rendrait ses esclaves. Je ne parle pas seulement de ces pactes affreux avec le démon, où pour obtenir quelque bien temporel on lui livre son âme avec autant d'inutilité que de corruption et d'impiété, je dis même de tout péché qu'il rend véritablement esclave du démon. Prendre tous ses sentiments, imiter ses œuvres, subir son joug, c'est être éternellement son esclave : *Vos ex patre diabolo.* (*Joan.*, VIII, 44.) Le péché transforma les anges, en fit des démons; il ne transforme pas moins en démons les hommes qu'il dégrade : *Unus ex vobis diabolus.* (*Joan.*, VI, 71.) Quelle plus affreuse tyrannie et sur le corps qu'il tourmente par ses possessions et sur les âmes qu'il trouble par ses tentations, qu'il souille par les crimes et châtie par des tourments infinis : quelle désolation à la mort, quelle confusion au jugement, quel désespoir dans l'éternité : *Qui facit peccatum, servus est peccati.* (*Joan.*, VIII, 34.)

En détruisant l'idolâtrie, l'Evangile n'en a pas tout à fait aboli l'esprit, la superstition a pris sa place. Des hommes effrayés du chant des oiseaux, troublés par un songe, voyant des fantômes, entendant des voies inconnues et mille autres excès ont dégradé les siècles d'ignorance et peut-être ont encore des partisans. De là l'envie de connaître l'avenir, mystère impénétrable que Dieu se réserve; plus les ténèbres sont épaisses, plus il semble beau de les percer. L'orgueil s'en fait honneur aux yeux du vulgaire : on a vu observer religieusement la combinaison des noms et des lettres, la position des astres, les traits du visage, les lignes de la main, et faire dépendre du hasard le repos et la fortune; des armées s'arrêter ou combattre au gré de quelques oiseaux.

L'ignorance seule n'a pas enfanté toutes ces folies; elle a été conduite par l'amour-propre, encore plus aveugle. La faiblesse inspire la crainte, la crainte grossit le danger, l'ignorance le réalise comme un homme qui se noie; on saisit tout, on croit tout, les moindres lueurs sont bien reçues, tout s'accrédite, et à l'ombre de la religion tout devient sacré; si l'orgueil ne rend téméraire ou la vertu intrépide, une crainte outrée, c'est-à-dire, un amour-propre faible et ignorant livre bassement à tout ce qui porte un caractère inconnu de puissance. Le vrai courage compte sur Dieu et s'abandonne à sa providence. Les bassesses sont l'apanage de l'amour-propre; il achète son intérêt au prix de tout, sans lui l'homme serait religieux et raisonnable; il lui fait trouver dans sa religion même, dont il l'éloigne, des chaînes aussi honteuses que criminelles.

Et ce qu'il y a de plus bizarre, de plus impie, est souvent le plus superstitieux et le plus crédule, tant l'amour d'eux-mêmes transforme et dégrade les hommes; tel qui ne connaît l'autorité de l'Eglise que pour la combattre, et les miracles de l'Evangile que pour en douter, écoute comme des oracles les rêveries d'un esprit fort, et sur la foi d'une brochure fait le procès à l'univers. Pharaon, insensible aux coups du ciel, avait sa cour pleine d'enchanteurs. Le roi de Moab, ennemi du peuple de Dieu, achète les malédictions de Balam. Jéroboam, déserteur du temple fait consulter son faux prophète. Jézabel, persécutrice des ministres de Dieu, remplit son palais des prêtres de Baal. Jamais Samarie ne fut plus livrée aux imposteurs que quand elle fut la plus idolâtre; elle était alors la plus faible.

2° Petitesse réfléchie et de système. Un mauvais chrétien que l'enfer alarme sans le convertir, et qui capitule avec Dieu, par une fausse piété, voudrait adoucir la loi sans l'enfreindre et allier sa passion avec le devoir, se forge à lui-même des chaînes aussi pesantes qu'inutiles, dont le Dieu qu'il sert, et qui ne souffre point de partage, ne lui tient aucun compte. Une piété partagée, plutôt crainte d'esclave qu'amour d'enfant, n'est dans le fond qu'un libertinage secret, aussi bas que frivole, qui se condamne à ce que la vertu a de plus gênant. Sa conscience ne cesse de menacer et de troubler, et il ne tire aucun fruit de ses travaux et de ses peines. Un homme infidèle à la grâce, sans être un libertin déclaré, flottant entre la vertu et le vice, ne goûte ni les plaisirs criminels de l'un ni les douceurs innocentes de l'autre,

et porte le poids de tous les deux. Incertain entre deux maîtres, qu'il n'ose ni choquer ouvertement, ni servir parfaitement, craignant trop Dieu pour se livrer tout entier au monde, aimant trop le monde pour se donner sans réserve à Dieu, victime de l'un et de l'autre, ne les contente ni n'en est satisfait; servant et trahissant tour à tour la passion et la religion, il combat sous leurs drapeaux, tandis que par ses désirs et ses alarmes, son faible cœur est dans le camp ennemi. Tantôt il s'arrache à sa passion pour apaiser ses remords; tantôt il s'élève au-dessus de ses remords pour satisfaire à sa passion, faux et inquiet dans toutes ses démarches. Doublement malheureux de s'asservir et s'immoler à deux maîtres, de leur déplaire et de les perdre enfin tous les deux. Fut-il jamais d'esclave plus misérable, et cependant moins digne de pitié? Faut-il qu'on fassse tous les frais du salut et qu'on se damne éternellement? *Laborabis multum, et intulistis parum, qui non est mecum contra me est.* (*Agg.*, I, 6; *Luc.*, XI, 23.)

Triste situation de toutes les fausses confiances, et où n'en est-t-il pas? On se fait un système de piété conforme à son goût, à l'abri duquel toujours tranquille, on croît avoir des droits acquis sur l'éternité. C'est une espèce d'hypocrisie à ses propres yeux pour se calmer et s'estimer, une application commode du précepte, une exception favorable de sa rigueur, des raisons apparentes de dispense, une décision surprise d'un directeur mal instruit. Tels sont les boucliers qu'on croit pouvoir opposer aux traits de la la justice divine, et les coussinets qu'on met sous les coudes, selon l'expression du prophète, pour s'endormir plus profondément dans le péché; l'ignorance serait plus pardonnable. On plaint un infortuné pour qui la lumière de la vérité ne luit que faiblement; mais quand, par un système concerté de relâchement, on s'efforce d'en imposer à sa conscience, de quelles couleurs peut-on couvrir une malice artificieuse, qui outrage la vérité et la vertu? Craignons les raffinements d'un amour-propre subtil qui, pour se satisfaire sans trouble, ne veut ni vivre innocent ni s'avouer coupable; il se fait à lui-même le procès. Pourquoi tant de détours et d'apologies, la vertu a-t-elle besoin de masque? Humiliants hommages que ses ennemis sont forcés de lui rendre. Ils se trahissent, et n'osant se combattre, qu'en faisant semblant de se défendre, triomphant d'eux-mêmes par leurs mains.

Ne serait-il pas plus doux et plus noble de faire le sacrifice en entier, sacrifice glorieux et méritoire, dont la charité serait le principe et l'éternité la récompense, au lieu que, par un art bien funeste, l'amour-propre n'ourdit que des toiles d'araignées, que le moindre souffle dissipe, et allume dans la main de Dieu la foudre que sa justice va lancer; quelque sacrifice qu'il faille faire, qu'il est doux, qu'il est utile de servir un Dieu si bon! mourir pour lui est la plus belle de toutes les vies, porter ses chaînes est la plus précieuse liberté; qu'on est heureux de se consacrer et de s'unir à lui sans réserve par des liens indissolubles; qu'on est heureux quand la cruauté d'un tyran immole nos jours pour la foi : *Nunquam tam jucunde epulati sumus.* Glorieux martyrs, victimes de l'orgueil qui fait couler votre sang, et de la charité qui se réjouit de le répandre, immolés au démon et à Dieu, mais plus libre sous la main du bourreau que votre persécuteur sur le trône; la fureur le tyrannise, le zèle vous comble de gloire. Dieu voit avec complaisance l'héroïque fermeté qui souffre pour son service, il déteste l'impie hommage qu'on rend au démon. L'éternité rendra à chacun son triste salaire! Bassesse de motif, impossibilité du succès.

3° Bassesse de sentiment. N'est-ce donc que les mauvais chrétiens que l'amour-propre dégrade. L'homme de bien sait-il toujours se soutenir? Ne sont-ils pas tous dupes de l'amour-propre? L'homme trouve jusque dans la piété des excès qui l'avilissent et le perdent; il est des passions jusque dans la vie spirituelle, une ambition, une avarice, une sensualité, mais plus spécieuse, parce qu'elles ont un objet plus respectable. Un dévot inquiet sur l'absolution de ses péchés, sur la prédestination et sur la persévérance, est un ambitieux qui tremble pour sa fortune dans l'incertitude des bonnes grâces de son prince. Un dévot empressé à pratiquer toutes sortes de bonnes œuvres pour augmenter son mérite, est un avare qui travaille à grossir son trésor. Un dévot qui raffine dans la spiritualité pour la rendre tous les jours plus épurée, est un mondain délicat qui raffine sur ses parures et se contemple dans un miroir. Un dévot avide des douceurs spirituelles, qui en supporte avec peine la privation, est un sensuel qui ne cherche que son plaisir. On désire ardemment la perfection, mais par amour-propre. On se croyait presque sans défaut; on est inconsolable de trouver tant de mécompte. On ne s'afflige que par orgueil, on brave les difficultés, on attend tout de ses efforts. Ce n'est que par présomption; on souffre impatiemment ses faiblesses, on travaille avec un dépit inquiet à s'en débarrasser, on ne fait grâce à rien pour se faire honneur de tout: on se félicite de ses lumières, on s'applaudit de sa charité, on se complaît dans sa pureté, on se sait bon gré de sa sévérité et de sa vigilance; la vanité croit y voir un témoignage de zèle, et dans la sainteté des motifs qu'on s'imagine avoir une attestation d'héroïsme. Voilà ce qui rend si difficile et si nécessaire la décision d'un bon guide dans la route périlleuse et les mystères impénétrables de la vie intérieure.

Les scrupules et les autres peines de la vie intérieure peuvent avoir diverses sources. Faiblesse, ignorance, tempérament, éducation, conseils, exemples, tout peut troubler une âme timorée. La sage délicatesse de conscience est le fruit d'une vertu épurée, attentive à éviter tout ce qui peut déplaire à Dieu; le scrupule, espèce de superstition,

est ordinairement le fruit de l'amour-propre. Ce n'est, dit saint François de Sales, que le raffinement d'un orgueil caché, qui change d'objet; c'est comme la fleur la plus subtile de la plus fine vanité; de là vient son invincible opiniâtreté. La véritable vertu n'est point attachée à son propre sens; mais un scrupuleux entêté de ses idées, idolâtre de sa perfection, ne défère au jugement de personne, se tourmente, se trouble et en est la victime. Il se ravit à lui-même la sainteté qu'il cherche si mal; ses empressements, mal entendus, en sont les plus grands obstacles : *Est qui nequiter humiliat se.* (*Eccli.*, XIX, 23.)

Les plus grandes vertus sont souvent fort équivoques. Dieu n'y est presque pour rien, l'amour-propre en est le mobile ou plutôt le poison; que de héros il a dégradés! Si on ne veille sans cesse, si on ne combat contre soi-même, le poids de la cupidité entraîne, surtout pour les vertus intérieures où il est plus aisé de prendre le change, et plus difficile de démêler le jeu de la vanité, où les anges visibles qui dirigent peuvent aisément se méprendre, et les anges des ténèbres se transformer en anges de lumière. C'est un grand acte d'humilité de savoir supporter ses défauts sans en être découragé, et ses vertus sans en être éblouis; quelque vive que soit la douleur des uns, quelque juste que soit la consolation des autres, il faut s'y attendre et s'en défier. Ne soyons jamais surpris de nos faiblesses, oublions ce qui s'est fait pour ne songer qu'à ce qui reste à faire; serviteurs toujours inutiles soyons étonnés de ne pas être plus criminels.

Non, non, sans humilité, la vertu n'est qu'apparente et sans fruit. Dieu ne récompense que ce qu'on fait pour lui : c'est au monde à payer ses adorateurs, ils ont, dit Jésus-Christ, reçu leur salaire; purifiez votre œil; s'il est simple, tout est dans la lumière; s'il est mauvais, tout languira dans les ténèbres. Pour comble de malheur, les actions en apparence saintes, l'orgueil en fait des crimes et en augmente le châtiment par le prix des grâces que l'on perd et la bassesse des intentions qu'on se propose. Dieu peut-il sans indignation voir offrir au démon ce qu'on dérobe au sanctuaire? Voulez-vous trouver le repos et le salut de vos âmes, voici le portrait de mon cœur et l'abrégé de ma doctrine : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.* (*Matth.*, XI, 29.)

4° Bassesse de conduite et de deux conduites bien opposées, quoique venant du même principe; l'hypocrisie et le respect humain, l'une affecte ce que l'autre dissimule; bassesse des deux côtés. Le respect humain redoute les dehors de la vertu, autant que l'hypocrisie craint ceux du vice; tandis que travestis par faiblesse, l'un devrait rougir du voile infâme qui le déguise, et l'autre du fond d'infamie qu'il faut déguiser, tous deux esclaves du jugement des hommes, ils en font dépendre le vice et la vertu, les deux choses du monde qui en sont les plus indépendantes. Ce masque du bien et du mal est une double hypocrisie.

Rien n'est plus petit que le respect humain, c'est un lâche aveu de faiblesse et de dépendance, c'est un servile attachement au caprice des hommes. Un esclave fait des volontés de son maître la règle de sa conduite. Un criminel fuit la lumière et cherche un asile dans les ténèbres; c'est quelque chose de plus bas encore. L'esclave fait son devoir en obéissant. Le criminel a intérêt d'ensevelir son crime, et tout inexcusable qu'il fut en le commettant, il est raisonnable en rougissant; mais par un renversement de la religion et de la raison, aussi injuste que bas, le respect humain rougit du bien même; il a honte de son devoir, il n'ose faire ce qu'il est glorieux de pratiquer. Lâche amour-propre, est-ce à la vertu de rougir et au vice de triompher?

Il n'y a pas moins de bassesse à faire, par hypocrisie, un étalage de vertu qu'on n'a pas, qu'à n'oser par respect humain pratiquer le bien que l'on doit. C'est toujours s'asservir lâchement aux hommes et leur sacrifier son âme par une basse dissimulation, tandis qu'on le refuse à Dieu par une criminelle désobéissance. L'imposteur connaît bien mal ses intérêts, quand il veut aller à la gloire par l'infamie et se ménager des suffrages par la voie qui l'en rend le plus indigne; connaît-il le risque qu'il court, puisque rien n'est plus capable de le dégrader que la connaissance, que le seul soupçon de ses odieux mystères, qui ne peuvent, tôt ou tard, manquer d'éclater, et que souvent Dieu dévoile pour les punir? L'amour-propre hypocrite achète même plus chèrement une gloire frivole par des apparences de vertu, que l'amour-propre trop timide n'achète par les apparences du vice l'exemption d'un prétendu ridicule : en ravissant le mérite de la vertu, le respect humain s'en épargne du moins la peine. L'hypocrisie en a toute la peine, sans en tirer aucun mérite; l'une en s'en exposant au remords du péché en goûte du moins le plaisir; l'autre l'aimant toujours, sans oser le commettre, en a tous les remords sans en goûter les douceurs? Esclavage infructueux! on porte le joug de la vertu et celui du vice, sans profiter de l'un ni de l'autre; Dieu venge la vertu par l'hommage servile que lui rend le vice aux dépens de lui-même, rougissant de lui-même, jusqu'à n'oser se montrer, honorant la vertu jusqu'à se couvrir de sa livrée et s'arracher jusqu'au fruit de ses impostures. Voilà les chaînes que l'amour-propre s'impose par une fausse religion; chaînes honteuses de l'idolâtrie, jusqu'à adorer les animaux, les démons même et le vice; chaînes insensées de la superstition, jusqu'à s'arracher les biens et la vie; chaînes ridicules de la divination, jusqu'à faire dépendre du hasard les plus grandes choses; chaînes meurtrières de la fausse piété, jusqu'à se ravir le mérite du bien qu'il fait; chaînes embarrassantes de scrupule, jusqu'à croire du mal partout; chaînes méprisables du respect humain, jusqu'à se faire hon-

neur du vice; chaînes infâmes de l'hypocrisie, jusqu'à couvrir le vice des apparences de la vertu; partout il porte la tache de la servitude dont il a tant d'horreur et à laquelle il est condamné comme le caractère de la bête de l'*Apocalypse*, gravé sur le front de ses esclaves.

Connaissez mieux, chrétiens, l'esprit de votre sainte religion: votre Dieu n'est pas un tyran, mais un père; il veut bien s'en donner, il veut que nous lui en donnions le nom. Vous êtes des enfants et non pas des esclaves; vous en avez reçu l'adoption, vous êtes appelés à la liberté, ou plutôt à la royauté. Servir Dieu, c'est régner; prenez des sentiments nobles, une assurance légitime. Le courage, loin d'être incompatible avec l'humilité, en est le fruit; il ne peut être sans elle, sans elle il n'est que présomption et témérité; elle fait son prix et sa force. La charité est pleine de confiance; plus on aime Dieu, plus on compte sur lui, plus on a droit d'y compter; en prenant à cœur ses intérêts, nous l'engageons dans les nôtres; en cherchant trop les nôtres, nous l'engageons à veiller sur les siens.

Rien donc n'est plus magnanime que l'homme parfaitement humble, rien de plus petit que l'amour-propre. Magnanime dans son culte et dans son obéissance, il honore Dieu le plus profondément et le plus noblement; il se soumet le plus aveuglément et le plus raisonnablement. Une docilité d'enfant captive son esprit, l'amour le plus tendre captive son cœur. Magnanime dans sa conduite et dans ses sentiments, les plus bas pour eux-mêmes, les plus élevés pour Dieu. Il ne craint le blâme, ni ne cherche la louange, et pour elle n'entreprend ni ne quitte le bien; il sait sans faste faire les actions les plus éclatantes, et avec dignité les plus obscures. Il met à profit les moindres grâces et supporte sans faiblesse la privation des plus grandes, est également petit et méprisable dans ses hauteurs et ses bassesses. Son impiété et son idolâtrie, ses blasphèmes et ses superstitions, son désespoir et sa témérité, sa curiosité et son ignorance, l'esprit fort et le scrupule, l'irréligion et l'hypocrisie: ces deux excès s'éloignent également de la sainteté, de la justice et de la vérité. L'humilité réunit toutes les vertus et forme le héros parfait.

Tels furent les plus grands saints, parce qu'ils ne cherchaient que Dieu, grands et petits en même temps par l'humilité de leurs sentiments et la dignité de leur conduite, la noblesse de leurs vues et la défiance de leurs forces, ils savaient tout immoler et tout ennoblir. Tel le Sauveur du monde, infiniment humble et anéanti devant son Père, infiniment grand, élevé jusqu'à lui; son Fils est un ver de terre, son égal et sa victime, aussi puissant dans l'étable et sur la croix que dans le ciel et sur le trône; de la même main qu'il créa les anges, il remue le rabot et fait avec la même grâce les plus grands prodiges et les actions les plus communes.

Opposons aux égarements de l'amour-propre un amour de préférence, qui met Dieu au-dessus de tout, et un amour de confiance qui lui abandonne tout. Nous veillerons sans pusillanimité, nous obéirons sans résistance, nous croirons sans curiosité, nous adorerons sans examen, nous travaillerons sans relâche et sans intérêt.

L'amour dissipera la crainte d'une divinité chimérique, calmera nos inquiétudes sur l'avenir, adoucira le chagrin qui nous désespère, apaisera les scrupules qui nous agitent, ranimera une tiédeur qui nous dépouille des fruits de nos travaux.

Heureux l'amour filial qui ne sépare pas ses intérêts de ceux de son père. Un jour l'héritage de son père sera le sien; qu'un fils prodigue est à plaindre de disposer en maître de sa portion; que le fils bien né est heureux de la laisser entre les mains de son père; il s'entendra dire éternellement par le Dieu qu'il aime: *Fili, semper mecum es, omnia mea tua sunt, mecum es.* (*Luc.*, XVI, 31.)

DISCOURS II.

Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me. (*Matth.*, IV, 9.)

Je vous donnerai toutes ces choses, si vous vous prosternez devant moi pour m'adorer.

Cette téméraire proposition du démon fait naître trois sentiments différents: sentiment d'horreur pour son sacrilége attentat, la religion frémit en entendant ce blasphème; sentiment de mépris pour sa pitoyable faiblesse, la raison gémit de voir tout sacrifier pour une chimère: nous en parlons dans deux autres discours; sentiment d'indignation contre son ambition démesurée, la nature se révolte contre une prétention si tyrannique. Nous aimons trop l'indépendance pour souffrir impunément qu'on travaille à nous asservir, c'est le sujet ordinaire de nos plaintes; chacun veut dominer et personne ne peut souffrir la domination. L'orgueil rend les uns despotiques et les autres indépendants; il les met tous les jours aux prises, et les rend irréconciliables.

L'un est le principe de l'autre. Personne ne souffre plus impatiemment la domination que celui qui l'aime le plus. Personne n'est plus choqué de l'orgueil que celui qui en est le plus rempli; il ne nous est insupportable que parce qu'il blesse le nôtre. Personne n'est plus ombrageux sur les droits d'autrui que celui qui est le plus délicat sur les siens: ainsi, plein de présomption et de défiance, chacun attentif à étendre son empire est en garde contre les moindres atteintes, regarde d'un œil inquiet et jaloux des supérieurs absolus, des égaux entreprenants, des inférieurs indociles, et n'aspire, comme le démon, qu'à se faire adorer: *Si cadens adoraveris me.* (*Matth.*, IV, 9.)

D'un autre côté, forcé de ménager ceux dont il espère se rendre maître, l'amour-propre, par une honteuse bassesse, tâche d'adoucir l'impérieuse autorité qu'il redoute, et ne fait pas difficulté de tout promettre

pour y réussir. Ambitieux par penchant, soumis par faiblesse, critique par malice, adulateur par intérêt, tyran par inclination, esclave par crainte; il fait sa cour à ceux qu'il déteste, encense jusqu'à leurs défauts, méprise jusqu'à leurs bonnes qualités. Prosterné au pied de l'autel, sur lequel il voudrait s'élever, baisant les pieds de ceux dont ils voudraient écraser la tête, leur prodiguant des hommages qu'il voudrait se réserver tout entiers, semblable à un soldat qui rend les armes et a recours aux prières pour sauver du moins sa vie. L'amour-propre, pour gagner ce qu'il ne peut subjuguer et adoucir le joug qu'il est obligé de porter, tour à tour altier est rampant, furieux ou lâche, absolu ou docile, despotique ou soumis; passant du trône à la poussière, du faste à la servitude, par la persuasion ou par la force, par artifice ou par violence, les menaces ou les bienfaits. Chacun tient équivalemment ce langage du démon : Je vous donnerai tout, si vous m'adorez : *Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me.*

Tel l'orgueilleux Aman, forcé de conduire en triomphe dans la ville de Suse ce même Mardochée, à qui il venait de préparer un gibet; tels étaient les sentiment de l'ambitieuse Agrippine : Que je meure, disait-elle, pourvu que mon fils règne; que mon corps lui serve de degré pour monter au trône. La fortune change-t-elle, l'amour-propre lève le masque, et, las de ses artifices et de ses métamorphoses, après avoir joué tous les rôles de la comédie humaine, il se montre dans tout son jour avec son visage naturel et se découvre enfin par la fierté. Ce torrent, après avoir rompu la digue, entraîne tout dans son rapide cours, et personne n'est peut-être plus ridiculement vain et plus impérieusement despotique que celui que la fortune ou la naissance avait obligé de ramper. Développons dans ce discours les contrastes des hauteurs et des bassesses de l'amour-propre : 1° l'amour-propre tyran de la société jusqu'à la barbarie; 2° l'amour-propre esclave de la société jusqu'à la bassesse. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Que les hommes seraient heureux s'ils étaient humbles! L'orgueil est leur plus grand ennemi : il foule aux pieds leurs droits les plus sacrés. Que la société serait douce si on élevait le règne de la charité sur les ruines de l'amour-propre! C'est le combat perpétuel de cet amour qui sans cesse fait naître tant de guerres, de dissensions et de ressentiments. Si la paix des familles est altérée, si la face de la terre est inondée de sang, si suspects et odieux les uns aux autres nous sommes nos mutuels ennemis, l'orgueil est comptable à l'univers de tous ces désordres; quelque intérêt qu'aient les hommes de se faire justice pour obtenir grâce, et d'épargner en autrui les faiblesses qui les tyrannisent, ils ne peuvent ni s'empêcher de le haïr dans leurs frères ni se résoudre à le corriger en eux-mêmes. Leurs mains injustes ont un poids et un poids, une mesure et une mesure; attentifs et rigoureux, ils veulent arracher une paille de l'œil de leur prochain; aveugles et indulgents ils n'aperçoivent pas une poutre qui crève leurs propres yeux. Sans ce fatal ennemi, contents les uns des autres, nous prévenant par de bons offices, nous supportant dans nos faiblesses, nous excusant dans nos défauts, nous entr'aidant dans nos besoins, nous passerions une vie heureuse dont l'amour-propre empoisonne tous les moments. Tel fut le bonheur du monde naissaint, tandis qui n'eût que la sagesse pour guide. Beaux jours, vous vous êtes évanouis; le sombre nuage de l'orgueil a tout défiguré, son poison se glisse partout. Les mortels ne sauraient plus que se tourmenter les uns les autres, lors même qu'avec du mérite ils travaillent avec succès au bien public, ils lui prêtent moins de secours par leurs travaux qu'ils ne lui enlèvent de douceur par leur tyrannie.

En effet, l'amour-propre, 1° vain et présomptueux, veut tout occuper; 2° jaloux et caustique, veut tout effacer; 3° ambitieux et délicat, veut tout dominer; 4° cruel et insensible, veut tout immoler. Quelle tyrannie! Non, l'amour du prochain n'est pas moins nécessaire au bonheur de la vie qu'à la sainteté de la religion; l'amour-propre n'est pas moins opposé aux intérêts de l'homme qu'à ceux de la Divinité.

1° Un orgueilleux veut que tout le monde soit occupé de lui comme il en est tout occupé lui-même. Qu'on le suive de près. A quoi pense-t-il? de quoi parle-t-il? Toujours de lui-même. Quelque bien qu'on dise de lui, on ne lui apprend rien de nouveau; on en dit moins qu'il n'en croit. Il ne se trompe pas moins sur le mépris de ses adversaires que sur l'estime de ses admirateurs? La haine, moins aveugle que l'amour-propre, s'éloigne moins que lui de la vérité dans l'excès de ses jugements : il l'aime encore mieux que l'indifférence et l'oubli. Il veut toujours être sur la scène. Hérostrate brûle un temple pour faire parler de lui.

Tantôt grossier et ridicule dans les louanges qu'il se donne, rien ne l'égale. Ses ouvrages sont des chefs-d'œuvre, ses paroles des oracles, ses actions des prodiges. Que n'a-t-il pas fait? que ne fait-il pas? de quoi n'est-il pas capable? Je vous remercie, mon Dieu, disait l'orgueil pharisaïque, de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, injuste, voleur, adultère; je jeûne deux fois la semaine, mes aumônes sont abondantes, il règne une grande régularité dans mes mœurs. Le publicain mérite-t-il de lever les yeux au ciel et d'approcher du sanctuaire? *Non sum sicut cæteri hominum.* (*Luc.*, XVIII, 11.) Qui le croirait? celui qui se croira indigne de grâce mérite seul de l'obtenir. Ce pharisien qui se croit digne de récompense mérite seul des châtiments. Il les mérite par les mêmes titres qu'il distribue. Il ravit ce qu'il doit à Dieu, *raptores* (*Ibid.*); il refuse l'amitié qu'il doit aux hommes, *injusti* (*Ibid.*); il partage son cœur avec la créature, *adul-*

teri (*Luc.*, XVIII, 11); il recherche l'estime des hommes comme un impôt qu'il a droit de lever sur eux, c'est une sorte de concussionnaire, *publicanus* (*Ibid.*); à tous ses défauts qu'il reproche, il ajoute de plus grands ; son orgueil est le plus grand de tous et la source des autres.

Tantôt, fade historien de sa vie, il en détaillera ses moindres traits, ses amusements de l'enfance, ses folies de la jeunesse, ses voyages, ses affaires, ses aventures, ses parents, ses amis, sa patrie, ses goûts, ses idées, ses songes même, et ses rêveries. On ne tarit point, on ne s'ennuie point, quand on parle de soi; on aime mieux en dire du mal que de n'en rien dire. Il en coûte peut-être moins de se déshonorer que de s'oublier. Que dis-je? On se fait une fausse gloire de ce qui devrait faire rougir. Souvent, comme saint Augustin, on se vante de ses crimes, on se fait plus coupable qu'on n'est, on a honte de l'être trop peu; tout est bon, pourvu qu'on fixe les yeux du public, on voudrait la transmettre à la postérité. Un prince fait graver ses exploits sur le marbre et le bronze; ces trophées, ces statues, ces médailles, ces tableaux servent la vanité, par un autre genre de fatuité. Un auteur consigne dans ses écrits son mérite aux races futures; les pompeux débris de l'un, le ridicule de l'autre, en sont le juste châtiment.

Tantôt, plus artificieux, il jette dans la conversation des traits qui le caractérisent, afin que, naturellement engagé à parler de soi, on lui épargne les frais de la demande; quelquefois un silence affecté lui procure la douceur de l'éloge et le mérite de la modestie; il se blâme à dessein pour faire faire son apologie, il avoue des petits défauts pour montrer sa force d'esprit et persuader qu'il n'en a pas de plus grands. Tranchant de l'homme de conséquence, il est accablé d'affaires, il n'a pas un moment de loisir; il doit une visite à ce grand, il attend cet autre, il doit écrire à celui-ci, où n'est-il pas nécessaire, de qui n'a-t-il pas l'estime et la confiance, quelle affaire peut se traiter sans lui? Cet oracle le laisse-t-on vivre? Le refus des louanges est un moyen délicat de s'en faire donner davantage, et l'éloge des autres un tour adroit pour se ménager le retour d'un pareil encens : *Est qui nequiter humiliat se, et interiora ejus plena sunt dolo.* (*Eccli.*, XIX, 23.)

La flatterie fut toujours l'aliment de l'orgueil, peut-elle manquer de plaire? elle favorise nos goûts, confirme les idées avantageuses que nous avons de nous-mêmes, exagère et garantit celles que nous croyons que l'on a ou que nous voulons que l'on ait de nous. On a beau déclamer contre elle et s'en défendre, on ne hait que la manière de flatter, qui souvent est très-peu flatteuse. Nous nous flattons trop nous-mêmes, pour n'être pas tôt ou tard la dupe de ceux qui nous flattent; notre amour-propre, le plus grand de tous les flatteurs, sera toujours d'intelligence avec tous les autres; quelque faux, quelque grossier que soit le panégyrique, quelque juste, quelque ménagée que soit la censure, personne n'est assez sage pour haïr l'un et pour aimer l'autre, pour ne pas beaucoup rabattre de l'un et ne pas croire quelque chose de l'autre.

Quand reviendra-t-on de cette insatiable envie de parler et de faire parler de soi; ignore-t-on l'inutilité de ces éloges que l'on se donne ou que l'on mendie? Trop suspect dans notre bouche pour mériter quelque créance, ils ne feront jamais une solide réputation, ou plutôt ils la détruisent; ne voit-on pas le ridicule de l'égoïsme? Ce perpétuel panégyriste de soi-même, cet admirateur unique d'un prétendu mérite que personne ne connaît. Est-il bien loin de la folie; que pense-t-on de sa faiblesse; n'en sent-on pas le faux? On s'embarrasse moins d'avoir la vertu que d'en acquérir la réputation, de rendre service que de se montrer officieux, d'être spirituel et raisonnable, que de le paraître. N'en prévoit-on pas les suites fâcheuses? Quoi de plus révoltant, qu'un continuel étalage de son mérite, qui ne peut manquer de choquer ceux à qui on semble ravir les couronnes qu'on se prodigue; loin de nous applaudir, la jalousie piquée se plaît à effacer par une maligne censure, ou à rendre problématiques les éloges qu'on n'entend qu'avec mépris, s'ils sont faux, ou avec dépit, s'ils sont justes.

Est-ce là l'esprit de l'Evangile? Cachez, nous dit-il, le bien que vous faites; que la gaieté de votre visage dérobe la connaissance de vos jeûnes; que la main gauche ignore les aumônes que fait la droite; que le Père céleste entende seul les prières que vous lui adressez. C'est aux hypocrites à prier dans les places publiques, et à faire sonner la trompette. Mais l'orgueil est trop aveugle pour se connaître, trop dissimulé pour en convenir. On s'aime, on s'admire, on est plein de soi-même; il faut se répandre, se montrer, obtenir des applaudissements. Du moins se dédommage-t-on, se fait-on justice en se les donnant à soi-même; on se flatte que, quoique la malignité en rabatte, il en restera toujours quelques traits; n'espère-t-on pas peut-être que la postérité plus équitable dédommagera de l'injustice des contemporains?

2° L'amour-propre, jaloux et caustique, veut tout effacer : le mérite lui fait ombrage, il semble qu'on ne s'élève que sur ses ruines. Que ne fait-il pas pour supplanter un rival! Le berceau du monde vit le sang innocent versé par la main la plus chère. Le Seigneur regarde les présents d'Abel plus favorablement que ceux de Caïn : c'en est assez, c'en est trop, il périra. La terre étonnée reçoit ce sang précieux, et demande vengeance de l'orgueil qui l'a répandu. La jeunesse, la beauté, la vertu de Joseph ne purent toucher ses frères et lui sauver un injuste exil. Qu'a-t-il donc fait? Son père lui a donné imprudemment une robe plus belle qu'aux autres : débarrassons-nous d'un

objet odieux, qu'un reste d'humanité lui sauve la vie en le vendant à des étrangers. Joab, alarmé du crédit d'Abner et d'Amasa, ne voit dans son propre sang que des concurrents dangereux dont il a intérêt de se défaire, et, au milieu de ses perfides embrassements, il leur plonge le poignard dans le sein.

Qu'a fait aux Juifs le Sauveur du monde; une foule de prodiges, les actions les plus héroïques, la plus pure morale, la plus tendre charité devaient lui gagner tous les cœurs. Trop grand pour n'être pas coupable, son mérite fait son crime. La Synagogue est trop fière pour n'être point jalouse; elle ne peut entendre sans dépit les applaudissements du peuple, et craint pour elle-même la diminution de son crédit : *Totus mundus post eum abiit.* (*Joan.*, XII, 19.) L'Homme-Dieu expirera sur une croix; on insultera lâchement à ses derniers moments; l'envie assouvira sa cruauté et s'en fera un triomphe; il n'appartient qu'à la religion de former, et elle forme en effet des âmes vraiment modestes, assez éclairées pour discerner, assez droites pour estimer, assez généreuses pour protéger le mérite, placer leur gloire et trouver leurs délices dans les honneurs qu'ils lui rendent.

Qu'avons-nous fait au démon, avons-nous creusé son enfer; nos malheurs adouciront-ils les siens; les flammes qui le dévorent seront-elles moins ardentes, quand nous en serons consumés? Non sans doute; mais son orgueil peut-il souffrir que nous soyons destinés à remplir les places qu'il a rendues vacantes? Perdons, dit-il, ces trop heureux rivaux, rendons-les complices de nos crimes pour les rendre les compagnons de nos malheurs. La charité fait le bonheur des cieux, elle en est digne. Le mérite y est sans rivalité. L'orgueil fait les horreurs de l'enfer, il le mérite.

Dans les combats les plus acharnés, dans ces soldats les plus forcenés, qui, la fureur peinte sur le visage, ne s'élancent les uns sur les autres que pour s'entre-détruire, le croiriez-vous? n'y cherchez pas les cœurs les plus irréconciliables, vous les trouveriez sous les mêmes étendards; c'est là que la jalousie s'irrite d'autant plus, que la fureur, enchaînée par le devoir, se voit forcée de dérober au glaive la victime que ses vœux secrets lui immolent. Que de talents étouffés, de vertus obscurcies, de conseils salutaires rebutés, de secours nécessaires dédaignés, de forces divisées et affaiblies, et par là de succès interrompus par des défaites précipitées, des ruisseaux de sang répandus, des Etats bouleversés; tels sont les traits que présentent les fastes des plus grands empires, souvent plus fameux par le bruit de leur jalousie que par l'éclat de leurs succès; par un ostracisme aussi funeste qu'injuste les services sont des crimes, les vengeurs de l'Etat sont proscrits, l'exil est le partage de ses libérateurs. De superbes tyrans arment les frères contre les frères, et détruisent la patrie par la main de ses enfants; loin d'être touché de ses larmes, ils ne frémiraient pas d'en saper les fondements, si la chute de l'Etat devait entraîner celle des rivaux.

L'amour-propre ne signale pas toujours sa fureur jalouse par des attentats si criants : semblable aux insectes qui désolèrent l'Egypte, la médisance et la calomnie lui prêtent ses premières armes; il déclare à la société une guerre continuelle qui, pour être moins éclatante, n'en est pas moins incommode; avant d'attaquer à découvert le mérite, il s'efforce de l'obscurcir, il défigure les plus belles qualités, relève des taches à tout autre imperceptibles, prête à la vertu des motifs équivoques. A l'en croire, on n'est sincère que par faiblesse, vertueux que par hypocrisie, officieux que par intérêt; la vanité rend généreux, la témérité fait le courage, la prudence est l'effet de la lâcheté. On doit au préjugé l'estime publique, le bonheur au hasard, l'élévation à la faveur; la curiosité lui prête l'oreille, la simplicité lui ajoute foi, la malignité lui donne cours; enhardi par ses succès, il sème ses soupçons au grand jour, et, en trempant dans le fiel le plus amer sa plume et sa langue, il déchire impitoyablement une réputation qui l'incommode : on fouille les années ensevelies dans les ténèbres du passé pour en faire éclore des faits déshonorants; on empoisonne les choses les plus indifférentes, les plus louables; un ris moqueur, un geste malin, un silence affecté aident à décrier un malheureux qui ne déplaît que parce qu'il éclipse, dont tout le crime est de nous estimer trop peu ou de nous faire moins estimer; mais est-il de plus grand forfait aux yeux de l'amour-propre; l'estime qu'on a pour nous absout de tous les crimes, le mépris anéantit toutes les vertus.

La satire est, comme la flatterie, l'aliment délicieux de l'orgueil; sa matière est le sel des conversations, tout y languit sans elle. L'orgueil écoute avec avidité et débite avec complaisance tout ce qui peut flétrir le prochain; une secrète comparaison de soi-même avec ce que l'on blâme semble nous donner du lustre en l'obscurcissant. Si nous n'avions pas de défauts, nous ne remarquerions pas avec plaisir ceux des autres. Fécondité inépuisable, qui ne s'exerce que sur le mal et dont tout le monde est capable. L'homme est naturellement railleur et caustique, parce qu'il est petit et malin. La populace a ses grossièretés, comme la cour a ses bons mots, chacun est partout le même. La politesse ne fait que farder le vice et déguiser les passions.

On loue peu, on ne loue que par intérêt ou par bienséance; on ne brûle d'encens qu'autant qu'on en partage la fumée; on prodigue les éloges à ses parents, à ses amis, à ses élèves; on se trouve, on s'admire dans son ouvrage, on est avare pour tous les autres, parce que rien n'en rejaillit sur nous; nous élevons jusqu'aux cieux ceux qui nous estiment, c'est donner du poids à leurs suffrages. Rarement ceux que nous admirons nous éclipsent; on loue les uns pour dégrader les autres; on loue sans peine des

gens médiocres : nul risque dans le parallèle. On ne pardonne point à un mérite supérieur ; c'est un attentat sur nos droits. Les traits qu'on lui porte nous vengent de sa supériorité. L'adversaire faible n'en vaut pas la peine, le rival puissant est suspect, un mérite éloigné fait peu d'ombrage. Celui qui nous approche mesure notre petitesse, et la montre, et répand sur nous une ombre qui le relève à nos dépens. Peut-on voir d'un œil indifférent et équitable le nuage qui nous obscurcit? Combien de gens dont le mérite n'est récompensé qu'autant qu'on veut acheter leur absence? L'envie est plus irréconciliable que la haine, enfin on aime aussi peu à voir louer. La satire la plus plate peut se promettre dans la malignité du cœur des suffrages toujours certains et des sources intarissables. Le plus bel éloge lasse, endort, tombe dans l'oubli. Mais malgré les applaudissements de la malignité, la médisance suppose peu d'esprit, elle est si naturelle et si aisée, elle ne sait que remplir le vide des bonnes choses qu'on est incapable de produire.

Ceux mêmes dont la nature et l'amitié devrait réunir les intérêts et les cœurs, ne sont ni plus zélés ni plus équitables, tandis que l'envie se déchaîne avec fureur, l'amitié tranquille garde le silence. Le caractère d'apologiste est-il donc moins glorieux que celui de censeur? N'attendons pas des efforts si généreux. Captiver un jaloux dépit à la vue des traits heureux qui élèvent, s'interdire une secrète complaisance dans la découverte des fautes, donner à la bienséance quelques éloges superficiels, ce sont des sacrifices assez héroïques pour se croire dispensé d'en faire davantage et s'applaudir d'en avoir tant fait. Heureux si on ne brise les nœuds qui liaient à mesure qu'on avance dans la lice vers le terme commun des désirs. Vit-on jamais dans des concurrents cette liaison intime qui, dans les intérêts de l'amitié, confond ceux de la gloire. Le cœur perd ses priviléges dans la concurrence, le succès est le signal de la rupture. L'amour-propre peut-il s'accommoder des hommages forcés qu'arrache la prééminence du mérite? Les éloges qu'on lui a adressées portent à nos oreilles le reproche d'une humiliante médiocrité. On se hâte, en déguisant les traits, de prévenir le parallèle.

3° L'amour-propre, ambitieux et délicat, ne peut souffrir ni supérieur ni égal ; il faut que partout il domine ; il dit en secret, s'il n'ose le dire avec éclat, ce que disait en son conseil le fier Nabuchodonosor : Mon dessein est de m'assujettir toute la terre. On se trompe quand on propose un terme à l'ambition ; ce terme, quand on y est parvenu, ne paraît qu'un degré pour monter plus haut; on s'élève alors une statue d'or, image et fruit de la folie : *Omnem terram suo sub jugo imperii.* Arrêt qui engagea Alexandre, César et tant d'autres à porter les horreurs de la guerre d'un pôle à l'autre ; que la gloire inhumaine de désoler l'univers ! Aimés de leurs sujets, comblés de richesses, n'étaient-ils pas heureux? Sans doute ils devaient l'être ; mais l'orgueil est-il jamais content? Des millions d'hommes verseront leur sang pour assouvir l'ambition d'un seul, encore même toujours au-dessous de ses vastes désirs. Alexandre, entendant dire qu'il y avait plusieurs mondes, verse des larmes de n'en avoir encore conquis qu'un seul : *Unus non sufficit orbis.*

Dans la vie civile, la tyrannie n'a pas un si vaste théâtre ; mais l'ambition n'y est pas moins ardente : aussi flatté de dominer dans son village que César de commander à la terre, on se fait une affaire sérieuse des plus légères prééminences, souvent aux dépens de la religion et de la probité, toujours de la paix et de la charité, le compas et la balance à la main pour mesurer tous ses pas, peser toutes ses paroles, et faire sentir fastueusement ses prérogatives ; que ne fait pas l'orgueil pour ne rien céder? Mais des minuties sont-elles dignes d'occuper un esprit raisonnable? Oui ces chimères diviseront les familles, les sociétés, les villes, les Etats, formeront les procès, allumeront des guerres, peupleront l'enfer.

S'il ne peut dominer par l'autorité, l'orgueil inépuisable en ressources, aux dépens du pauvre qu'on abandonne, du créancier qui souffre, d'une famille qui manque de tout, au risque d'un renversement de fortune, que de folles dépenses rendent inévitables; l'orgueil s'efforcera de dominer par le faste, et de frapper les yeux quand il ne peut donner des lois. Le sanctuaire même en sera le théâtre. On étale pompeusement jusqu'au pied des autels une magnificence qui insulte à la pauvreté, dont quelquefois nos temples gémissent ; tantôt par un faste pédantesque, l'orgueil, en pédagogue, prétend donner le ton, d'un air empesé débite ses graves leçons, fait l'étalage de ses profondes connaissances, établit ses doctes sentiments, parle son jargon mystérieux. S'avilirait-il jusqu'à agir, à parler comme le reste des hommes? Il prononce ; c'est un oracle que tout doit croire ; il agit, c'est un modèle que tout doit suivre. Manquer d'une aveugle déférence, ce serait manquer de raison. Les emplois qu'il ne remplit pas lui paraissent vides, les éloges qu'on ne lui adresse pas sont déplacés. Le fonds de la gloire, non plus que celui de la fortune, n'est pas inépuisable, comme des ruisseaux d'autant moins abondants qu'ils sont plus multipliés ; l'estime aussi bien que l'amour s'affaiblit en se partageant. L'orgueil ne peut souffrir ce partage, il veut tout pour lui ; attentif jusqu'au scrupule dans les égards qu'il exige, négligent jusqu'au dédain dans ceux qu'il doit. Aveugle et injuste estimateur des bonnes et des mauvaises qualités de ses amis et de ses ennemis, aussi bien que des siennes, toujours élevé sur le trône sublime où il se place, il ne voit rien au-dessus de lui, tout est infiniment au-dessous ; il n'aspire à rien moins qu'à voir tout le monde à ses pieds, s'empresser à lui faire la cour.

Intraitable dans les injures, en est-il pour lui de légères ; en oublie-t-il, en pardonne-

t-il? On ne lui fait jamais justice, il la rend à tout le monde, tous les autres sont difficiles; seul, il est complaisant, il voit partout des défauts. On est sans éducation, sans vertu, il est seul parfait, rigoureux sans ménagement sur tous ses droits; heureux encore s'il s'en tenait à ce qui lui est légitimement dû. Tel le mauvais serviteur de l'Evangile qui saisit son confrère à la gorge, le jette par terre, le fait mettre en prison, fait vendre tous ses biens pour se faire payer : *Tenens suffocabat eum.* (*Matth.*, XVIII, 28.) Ne mérite-t-il pas que le père de famille exige à son tour les dix mille talents qu'il lui avait remis? L'homme orgueilleux est impérieux dans son style, décisif dans ses sentiments, absolu dans ses ordres, emporté dans l'exécution, opiniâtre dans ses poursuites, impatient dans le délai, furieux dans les contradictions, insolent dans le succès, outré dans la vengeance.

Je vous en prends à témoins, infortunées victimes des hauteurs, de la mollesse, des emportements d'un maître dont la nécessité vous oblige d'essuyer les caprices. Je n'ai garde d'autoriser le sot orgueil, la paresse, l'indocilité des domestiques; mais dois-je dissimuler les services humiliants qu'exige la fierté, les travaux accablants qu'impose l'avarice, les services indécents que se fait rendre la mollesse, les services ridicules que désire la bizarrerie. L'amour-propre sent-il que ce sont des hommes pétris du même limon, formés à la même image, rachetés au même prix, enrichis de la même grâce, destinés à la même gloire. Si la fortune vous les a soumis, devez-vous oublier les lois de charité, de justice, de bienséance qui modèrent votre autorité, arrêtent vos saillies, règlent vos fantaisies? Faut-il traverser les mers pour gémir sur les honteuses chaînes dont le mahométisme charge ses captifs? Faut-il remonter aux premiers siècles pour déplorer le sort de ceux dont le paganisme ne respectait ni l'honneur ni la vie? L'amour-propre ne transporte que trop au milieu de nous, et Rome et Constantinople.

4° L'amour-propre, cruel et insensible, veut tout immoler. S'il est humain, ce n'est que par impuissance de mal faire. Entrées dans ce cœur livré à la colère, quel monstre de cruauté n'enfantent pas les noires idées de vengeance dont il se nourrit! Il se repaît intérieurement de la confusion, des malheurs de la mort d'un ennemi. Il se baigne dans son sang, il s'applaudit de ses douleurs. Ce que la barbarie fait faire aux peuples qu'un orgueil méprisant appelle sauvages, trop peu raffinés pour en cacher les horreurs, un cœur ulcéré s'en fait des délices; ses désirs iroquois, anthropophages, si l'on peut employer ces termes, arrachent le cœur, brûlent à petit feu; on contemple avec joie un ennemi expirant dans les flammes: vengeance chimérique, il est vrai; mais on aime mieux se repaître de chimères que de ne rien donner au ressentiment. Les premiers siècles ont vu ruisseler le sang innocent, et épuiser tous les raffinements de la cruauté la plus outrée, parce que l'orgueil, piqué de la résistance d'un sujet, irrité contre une religion qui le condamne, goûtant je ne sais quel empire absolu dans l'immolation arbitraire de la vie des hommes, se fit gloire de dépeupler l'empire de ses plus fidèles sujets, et de remplir les fastes de l'Eglise d'une infinité de noms illustres, la terre de carnage et le ciel de saints.

Jetons un voile sur ces horreurs : voyons dans le commun des hommes des effets moins éclatants, mais toujours bien tristes, des cruautés de l'amour-propre. Insensible aux maux, aux bienfaits, aux bonnes intentions des autres, il n'est touché que de ses intérêts, tout le reste lui est étranger et indifférent. D'où vient que le pauvre languit sans secours, tandis que le riche nage dans l'abondance; la Providence a-t-elle donc abandonné la moitié de ses créatures dans la distribution inégale des biens? n'a-t-elle pas ordonné que l'abondance des uns supplée à la disette des autres, n'a-t-elle pas étayé la loi de l'aumône par une compassion qui, malgré eux, arrache des larmes à tous les hommes sur la misère de leurs semblables, et par le motif le plus touchant, en regardant la charité comme faite à Dieu même? Sans doute la Providence a pris les plus sages mesures; mais l'amour-propre les élude toutes, et nous remplit les uns pour les autres d'une inhumaine indifférence. L'impie Achab en est un exemple frappant. Le royaume d'Israël était réduit à la dernière extrémité; une sécheresse de trois ans et demi fait tout mourir de faim et de soif; les campagnes arides n'offrent plus qu'un sable brûlant qui achevait de consumer le peu qui avait survécu à tant de maux. Sans doute, pour sauver la vie à ses sujets, ce prince leur distribuera tout ce qui lui reste, et mêlera ses larmes à tant de pleurs: c'est ce que dictaient et la raison et la nature; mais ce n'est pas la loi de l'amour-propre, qui le croirait? Allez, dit-il à ses officiers, parcourez mes provinces pour voir si vous trouverez du fourrage pour mes chevaux. A la honte de l'humanité, voilà tout ce qui occupe un monarque au milieu de ses sujets. Le mauvais riche ne donne pas même les miettes qui tombent de sa table au malheureux qui languit à sa porte; les chiens plus humains viennent lécher ses ulcères.

On a toujours assez de force pour supporter les maux d'autrui. La pitié n'est qu'un sentiment de ses propres maux, une crainte, une prévoyance de ceux où l'on peut tomber. Les secours que nous donnons sont des services que nous nous rendons d'avance, en engageant les autres à nous payer de retour dans l'occasion. L'amitié est un commerce d'intérêt, un échange de bons offices qui ne durent qu'autant que le besoin. Les grands savent-ils, veulent-ils savoir s'il y a des malheureux! ils en fuient la vue, ils en redoutent les approches. Les petits eux-mê-

mes ne font que de mauvaise grâce ce que l'intérêt ou la nécessité leur arrache; et malgré la nature, la reconnaissance, le respect humain, le cœur murmure en secret d'un si pesant fardeau; fût-ce un époux, un père, un ami, si la vertu n'en porte le poids, un malheureux est bientôt à charge: tout prétexte est bon pour s'en débarrasser.

Quoique l'amour-propre se pique de générosité, il est réellement ingrat, les bienfaits même lui sont à charge par l'onéreuse obligation à la gratitude qu'ils imposent, et peut-être est-il moins dangereux de faire du mal aux hommes que de leur faire trop de bien. L'espèce de supériorité qu'il donne fait bientôt du bienfaiteur un ennemi. On se souvient mieux d'une injure que d'une grâce. L'injure fait oublier la grâce même, et rarement la grâce efface le souvenir de l'injure. Dans la plupart des hommes, la reconnaissance n'est qu'une secrète recherche de l'honneur qu'elle fait; aussi nous aimons mieux ceux à qui nous faisons du bien que ceux qui nous en font; nous sommes créanciers des uns et débiteurs des autres. C'est une délicate politique pour se ménager de nouveaux bienfaits; de là vient qu'on trouve peu d'ingrats, tandis qu'on est en état de faire du bien, et peu de reconnaissance quand on a cessé de l'être. La fortune assemble toujours une nombreuse cour, l'adversité la fait disparaître : c'est un moyen honnête de pouvoir être ingrat aux bienfaits qu'on veut oublier. De là l'empressement à s'acquitter ou plutôt à se décharger de ses obligations, surtout des petites, pour avoir droit de négliger celles dont la grandeur exige plus qu'on ne veut rendre; c'est un trafic utile où l'on acquitte ses dettes pour conserver son crédit; aussi, quand le besoin cesse, on n'est pas ingrat à demi, on écarte le bienfaiteur et le bienfait pour n'avoir ni témoin ni preuve de son ingratitude.

Insensible aux bonnes intentions, chez l'amour-propre, la bonne volonté n'est comptée pour rien; il faut des services réels pour lui plaire. La faiblesse, l'impuissance, n'excusent pas, les services réels même sont oubliés dès qu'ils sont passés. On cesse d'être aimé dès qu'on cesse d'être utile. Il n'y a que Dieu auprès de qui rien ne se perd; les moindres services sont récompensés, la bonne volonté est un grand mérite, on est sûr de lui plaire quand on le veut. Daniel, homme de désir, obtient par ses empressements que le Messie avance le temps de sa venue, Dieu écoute la préparation du cœur des pauvres : *Præparationum cordis eorum audivit auris tua.* (*Psal.* X, 17.)

La charité, au contraire, dit saint Paul, ne pense jamais mal du prochain; loin de s'en réjouir, elle s'en afflige avec lui, elle voit sa prospérité avec plaisir, et avec lui s'en réjouit. Sans ambition, sans envie, elle ne veut dominer sur personne, ni s'enrichir de ses dépouilles; docile, elle croit tout; patiente, elle souffre tout; miséricordieuse, elle pardonne tout; elle n'est point imprudente, ne se pique point des mauvais traitements, ne s'enfle point de ses bonnes qualités; elle ne cherche point ses propres intérêts, mais ceux du prochain; prête à donner pour lui jusqu'à sa vie, acte héroïque qui en est le chef-d'œuvre : *Majorem charitatem nemo habet.* (*Joan.*, XV, 13.) Ceux que le mérite ou la dignité élèvent au-dessus des autres y sont encore plus obligés. Ils doivent tâcher de réparer et de se faire pardonner, par toutes les grâces d'une charité attentive, la supériorité que leur donnent les faveurs de la nature ou de la fortune: plus on est estimable, plus on a d'intérêt à se rendre aimable.

Tels étaient les premiers chrétiens qui ne faisaient qu'un cœur et qu'une âme, tel fut le Roi-Prophète; un ange lui donna le choix entre la peste, la guerre et la famine. Mais, dit ce prince, si je choisis la guerre, l'épée de l'ennemi m'épargnera, tous mes sujets me feront un bouclier de leurs corps; je risque aussi peu de la famine; n'y eût-il dans mes Etats qu'un morceau de pain, il sera pour moi; mais la peste ne respecte personne, il est juste que je coure le danger, puisque je suis criminel. Hélas! je mérite seul de le courir. Tournez contre moi le glaive exterminateur, ô mon Dieu! qu'a fait ce peuple pour mériter vos coups? Voici le seul coupable, ils ne doivent tomber que sur moi. Ainsi Moïse se jette entre le feu et les pécheurs qu'il dévore, pour apaiser la colère qui l'avait allumé; il s'offre d'en porter tout le poids, et d'être la victime du peuple. Effacez-moi du livre de vie, dit-il, heureux si je puis éteindre la foudre dans mon sang. Saint Paul voulait être anathème pour ses frères : *Optabam anathema esse pro fratribus.* (*Rom.* IX, 3.)

Après avoir vu les hauteurs de l'amour-propre, voyons ses bassesses. Tyran de la société jusqu'à la barbarie; esclave de la société jusqu'à la bassesse.

SECONDE PARTIE

La société serait insupportable et bientôt détruite, si l'amour-propre n'était retenu dans de justes bornes; mais par une providence infiniment sage, il s'en prescrit lui-même de bien étroites. Ce maître impérieux, se traitant aussi mal que les autres, fait rentrer l'humanité dans ses droits, et porte les mêmes fruits que l'humilité la plus parfaite, quoique la perversité de ses intentions les défigure, les corrompe; ainsi se sert-il d'antidote à lui-même. Les vices mêmes contribuent au bien de la société, comme les poisons entrent dans la composition des remèdes et contribuent à la guérison, et les animaux apprivoisés deviennent utiles. Dans ses fureurs, l'amour-propre veut tout occuper, tout effacer, tout dominer, tout immoler, et, par un secret retour de son apparente sagesse, tourne contre lui-même ses propres armes : 1° il se rend souple et il s'éclipse; 2° il devient courtisan et il cède; 3° il est faible et s'assujettit; 4° amoureux de lui-même il s'immole. La charité veut qu'il

traite les autres comme soi-même; l'amour-propre se réduit et se traite soi-même comme les autres, et malgré lui exécute la loi sans mérite.

1° L'amour-propre s'éclipse par souplesse: malgré sa fierté, rien n'est plus caressant que l'orgueilleux, défiez-vous de ses caresses; c'est un piége où vous serez pris. Ses caresses, comme celles de Nicanor aux Machabées et de Judas à Jésus-Christ, fruit de de la dissimulation et de la politique, couvrent les plus noires trahisons; on ne vous ménage que parce qu'on a besoin de vous; on ne vous fait la cour que pour acheter votre suffrage. Rien n'était plus doux, plus complaisant, plus populaire que le parricide Absalon. Le voilà à la porte du palais, se familiarisant avec tout le monde, il entre dans le détail des moindres affaires, appuie les requêtes des particuliers, mêle artificieusement ses embrassements avec les paroles les plus flateuses: *Extendebat manum osculabatur.* (II *Reg.*, XV, 5.) Que vous êtes à plaindre, disait-il, affectant un grand zèle, que vous êtes à plaindre d'être si peu écouté avec une bonne cause; il ne vous manque qu'un défenseur, et je me charge de l'être; telle est la négligence du gouvernement, personne n'est préposé pour rendre la justice. Le roi, mon père, toujours occupé d'affaires étrangères, laisse languir ses sujets; que ne puis-je y suppléer et devenir le protecteur de tous les misérables; que ne m'est-il permis de donner un libre cours à ma droiture et à mon zèle: *Quis me constituet judicem.* (*Ibid.*, 4.) L'événement ne leva que trop le voile imposteur qui dérobait aux yeux des innocents Israélites la noirceur de ses desseins. Le trône ébranlé, la mort de son père jurée, ses femmes déshonorées, telles furent les forfaits que couvraient ces dehors séduisants.

Si l'orgueil peut dégrader un prince, héritier présomptif d'une couronne, que ne fera-t-il pas dans les conditions médiocres, où l'on a bien moins à descendre? Combien de sortes d'esclavages auxquels il se condamne! Esclavage dans les négociations. On s'assujettit pour le succès d'une intrigue à tous ceux dont on a besoin; on étudie leurs moments, on ménage leurs esprits, on se prête à leurs idées, on s'accommode à leurs humeurs, on prend toutes sortes de formes. Esclavage dans l'Eglise, quand le vrai zèle n'y conduit pas. On se livre aux embarras de la direction; on mendie des applaudissements dans la chaire, on court après les honneurs et les dignités Esclave dans la magistrature, quand la vertu ne monte pas sur le tribunal. L'appât d'une vaine réputation, après avoir fait longtemps pâlir sur les livres, fait vendre la liberté au public dont on démêle les affaires, dont on épouse les intérêts. Esclave dans la profession des armes, l'amour de la gloire y expose à des dangers continuels, y assujettit à une rigoureuse discipline, à une vie dure et pénible. Mais se dépouille-t-on de l'amour-propre: aussitôt rendu à la liberté, on remplit ses devoirs avec dignité, avec mérite, avec joie; l'amour de Dieu ennoblit tout. Son esclavage est préférable aux délices et à la gloire de la royauté: *Servire Deo regnare est.*

Une des plus basses folies de l'orgueil, c'est la fausse gloire du duel; il faut se battre, dites-vous, pour son honneur; mais la loi de Dieu, la loi du prince le défendent sous les plus rigoureuses peines. Mais vous allez ôter la vie ou la perdre, vous courez brutalement à l'enfer, vous allez damner votre frère ou vous damner; mais vous ne perdez rien de votre honneur, parce qu'il se trouve dans le monde un malhonnête homme, assez fou pour vous insulter. En vous vengeant, loin d'aller à la gloire, vous courez à l'infamie; vous vous décriez parmi les gens sages, vous vous exposez à des supplices qui vous flétriront à jamais; ou, pour vous soustraire aux rigueurs de la justice, vous désavouerez solennellement l'action même dont vous voulez vous faire honneur; tout est inutile, le monde est maître, l'amour-propre est esclave, il faut obéir. Peut-on porter plus loin la démence?

Personne n'est plus absolument esclave du monde que celui qui cherche à lui plaire. Une femme qui aspire à la gloire des conquêtes et de la beauté, un jeune homme qui court les cercles pour se faire une réputation d'homme agréable, un vieillard qui, sous les cheveux blancs le dispute à la jeunesse dans la carrière du bel air. Orgueil insensé et ridicule, un courtisan au moins ne sert qu'un maître, l'homme de guerre ne trouve que chaînes dans sa profession, l'orgueil s'en forge partout, il se rend esclave de tout le monde. Vous voulez plaire, que ne ferez-vous pas pour vous mettre à la mode? Folles dépenses, postures gênantes, parure embarrassante, jusqu'à se rendre ridicule par son bizarre assortiment, combien durera la décoration? Demain peut-être une nouvelle mode prescrira de nouvelles lois: quand finiront ces changements de scène. Hélas! à peine le déclin de l'âge fera quitter le monde dont on sera devenu le jouet; il faut être de toutes les parties, ennuyeuses par leur longueur, accablantes par le nombre, nuisibles par l'excès. Qu'importe, un esclave dispose-t-il jamais de ses moments? il faut payer de de sa personne. Vous voulez passer pour bel esprit, au hasard de blesser la réputation du prochain par des médisances, d'alarmer la pudeur par des équivoques, de profaner les choses saintes par des railleries, d'ébranler la foi par un étalage d'esprit fort; il faut tout dire, tout entendre, tout débiter. Imposer silence à la raison, à la religion, à la vertu. N'est-ce donc que sur leur ruine que doit s'élever le trône de l'amour-propre? Ne doit-on y monter que par des bassesses et des crimes?

2° L'amour-propre, habile courtisan, cède par bassesse d'intérêt. Un grand, à qui on fait la cour, aurait tort de compter sur le cœur de ceux que la fortune lui attache: c'est elle qu'on adore plutôt que lui; on aime plus ses faveurs que sa personne; on

estime ses bienfaits plus que ses vertus. Qu'il pénètre dans ces cœurs serviles, il n'y tient d'autre place que celle que lui donne l'intérêt qu'on a de le ménager. Un revers de fortune rendra bientôt sa cour déserte; les plaintes qui échappent, quand on ne voit pas venir la récompense de ses services, en font aisément sentir les motifs intéressés. La fortune paraît aveugle à tous ceux à qui elle ne fait pas du bien. On ne fait sa cour que pour soi-même ; c'est soi-même qu'on sert, en faisant semblant de servir le prince; mais à quel prix les mettez-vous ces équivoques services, vils esclaves de la fortune, vous les donnez pour rien? A quel prix les achetez-vous ces fragiles bienfaits, vils esclaves de l'ambition, au prix de tout? *Ut corruptibilem coronam accipiant.* (I *Cor.*, IX, 25.)

Au prix du temps : constamment attaché à sa personne, on prévient, comme Aman, le lever du soleil, pour se trouver le premier dans l'antichambre d'Assuérus ; et qui y trouve-t-on souvent? comme lui, que la honte et le désespoir; la nuit le voit chargé des mêmes fers ; goûte-t-il un moment de sommeil, il les porte jusqu'au tombeau : quelques jours d'absence feraient oublier tous ses services? Au prix du repos, les agitations de la cour sont continuelles, on y est entraîné par le torrent, les sentiments du maître doivent devenir propres. Eût-on le cœur flétri de douleur, il faut prendre part à sa joie; fût-on transporté de joie, il faut partager sa douleur : il vit en nous plus que nous-mêmes. Au prix du plaisir, en goûte-t-on à la cour de véritable? En vain s'y livre-t-on à des fêtes bruyantes, qu'on croit agréables, parce qu'on a soin de le dire! Plus étourdi que content, le cœur, après tant de fracas, n'éprouve qu'un vide toujours également affreux. Au prix de la fortune, une dépense proportionnée au rang qu'on y tient, ou qu'on y veut tenir, épuise bientôt le plus riche patrimoine. Méprisé, quand on devient pauvre, que reste-t-il de tout ce faste? qu'une indigence, que le souvenir de son ancienne splendeur rend encore plus honteuse et plus dure! Au prix de ses lumières, il faut les sacrifier à son protecteur, son goût décide du nôtre, ses idées sont nos oracles. Adorer ses caprices, encenser ses défauts, flatter sa bizarrerie, se plier à ses humeurs, telle est la servile déférence de ce seigneur plein de fierté qui, après avoir tout éclipsé dans sa province, va se confondre dans la foule à la capitale, et ramper à son tour devant le prince. Au prix de son honneur, quelque brillant que soit le voisinage du trône, que de bassesses il exige! que de hauteurs à souffrir, que de froideurs à essuyer, que de mépris à dévorer, que de revers à risquer, que de coups de poignard pour un grand cœur! Au prix de la religion, chrétien ou infidèle, catholique ou hérétique, la foi de son maître est l'unique règle de la sienne. Au prix de la conscience : les crimes mènent souvent à la faveur; les crimes y maintiennent; la fourberie ouvre des portes que la probité eût fermées; un commerce criminel annonce, la débauche sert de degré; l'injustice consomme, la violence met le comble

Voilà pourtant les plus belles chaînes que puisse imposer l'amour-propre ; il a beau les dorer avec adresse, le poids n'en est pas moins accablant. A ne juger des hommes que par l'estime qu'ils ont d'eux-mêmes et le fond d'orgueil dont ils sont remplis, qui ne croirait que, toujours grands dans leurs idées ou dans leurs sentiments, on n'a qu'à se mettre en garde contre des hauteurs incommodes et une domination tyrannique? Hélas! au contraire, on n'a guère moins à déplorer leurs petitesses, et par un contrepoids bien humiliant, tout, jusque dans la grandeur, porte le sceau de la bassesse! Les plus orgueilleux sont ceux qui se dégradent le plus lâchement. Amour-propre, que vous connaissez peu vos intérêts! par combien d'infamies conduisez-vous à une fausse grandeur et ternissez-vous la véritable! que ne gagneriez-vous pas en servant Dieu!

3° Il s'assujettit par faiblesse. Rien ne coûte plus à l'homme que la dépendance; et cependant presque personne qui ne se laisse gouverner, soit timidité qui n'ose se défendre, incapacité qui ne peut porter le poids des affaires, esprit borné qui ne sait pas prendre son parti, paresse qui redoute la peine, mollesse qui ne s'occupe que de son plaisir ; le plus superbe rend les armes ; le plus jaloux de l'autorité se laisse maîtriser le plus servilement. Un mari facile obéit aux caprices d'une épouse altière, qui a pris sur lui l'ascendant. Un maître abandonné à la débauche se livre aux domestiques qui servent sa passion. Un prince ne voit que par les yeux de son favori, n'entend que par ses oreilles, ne juge que par son esprit. Le fier Roboam, à qui une réponse brutale, dans un moment critique, arrache la plus belle portion de ses États, n'écoute que des jeunes gens qu'il ne connaît que par leur faiblesse.

Aussi, dans la plus rampante servitude, l'homme, naturellement républicain, est toujours indocile au joug, pousse des soupirs vers sa liberté, tandis qu'il offre des hommages au trône. Dans la république la plus indépendante, l'homme, machinalement soumis, est embarrassé de sa liberté, se donne des maîtres dans le temps qu'il les poursuit et les abhorre. L'orgueil tyrannise en despote et s'abandonne en enfant. La plus grande partie du monde obéit à des monarques; les Etats où l'autorité est la plus tempérée établissent des chefs qui tiennent pour un temps la place du souverain. Israël, las de la liberté, ne peut supporter son bonheur et se livre au prince dont il devient la victime. La république la plus puissante et la plus fière, après avoir chargé de chaînes l'univers, s'en forge à elle-même. Rome déteste jusqu'au nom de roi et se donne des empereurs les plus despotiques. Il est moins

difficile à l'orgueil d'obéir que de commander.

On sait aussi peu se gouverner et se supporter soi-même, on se trouve tant de défauts et d'inconstance, on se voit environné de tant de ténèbres et de dangers qu'on porte dans son cœur un petit monde aussi embarrassant qu'un vaste empire. Les passions, les projets, les humeurs, les caprices y entretiennent une guerre civile et y font naître mille affaires : on ne peut se passer de quelque appui ; il faut quelqu'un qui nous écoute, qui nous décide, qui nous rassure. Est-on heureux ou malheureux, il faut quelqu'un à qui le dire. Plus on est orgueilleux, moins on peut se passer de confident et se suffire à soi-même. Un ami dans la société, un directeur dans la dévotion, n'est souvent qu'un honnête pédagogue dont l'amour-propre imbécile est forcé de prendre les leçons, un honnête garant pour qui on n'affecte une entière docilité que pour faire approuver ses idées, avoir droit de justifier sa conduite et faire retomber sur les conseils de son oracle la honte du mauvais succès. D'ailleurs, pleins de confiance en eux-mêmes, charmés de faire montre de leur grandeur, flattés de la manière respectueuse dont la confidence est reçue, incapables de garder leur propre secret, les grands, par leur orgueil, déprécient la confiance dont ils honorent, et les petits ne sentiraient pas moins le faux de l'honneur qu'elle fait que le poids des obligations qu'elle impose, si l'orgueil ne les aveuglait.

Ce n'est point l'amour du bien public qui fait désirer ou craindre l'autorité, on n'en demande que la liberté, le plaisir et l'éclat. On n'en redoute que les embarras, les devoirs et les risques ; on ne sait ce qu'on veut, non plus que les enfants de Zébédée. On est tout étonné quand il faut boire le calice amer qu'on croyait rempli de douceur. Peu de personnes en effet ont assez de lumière et de force pour en porter longtemps le faix, on s'en décharge volontiers sur un autre pour en mieux goûter les fruits. On se félicite de trouver cet agréable soulagement, on l'achète au prix des plus grandes faveurs, de plus familières caresses ; le plus mince sujet est sûr de devenir maître, s'il sait se rendre nécessaire, aplanir les routes, prendre sur lui toute la peine et réserver au prince la gloire et la fleur. Que ne fera-t-il pas goûter et entreprendre au maître le plus jaloux et le plus difficile, si, le conduisant adroitement d'idées en idées, il lui persuade qu'il ne fait que soutenir son propre ouvrage ? C'est une grande habileté de savoir cacher son habileté ; le mérite, et un grand mérite nuit communément à la fortune plus que les défauts ; les défauts y servent plus que les bonnes qualités.

Ainsi Joab, par un amour-propre intéressé, qui en flattait habilement un autre, le jaloux, l'ambitieux Joab, à qui le sang de ses parents coûtait si peu à répandre, après avoir réduit à l'extrémité une ville dont il faisait le siége, réserve à son prince l'honneur de la conquête ; et fait savoir à David qu'il n'a plus qu'à venir la forcer ; on est jaloux de faire par soi-même la distribution des grâces, et on se décharge sur des subalternes de l'exécution des peines ; on ne veut du gouvernement que ce qu'il a d'agréable, et souvent l'infortuné ministre, victime de son obéissance, désavoué par le même orgueil qui le faisait servir de bouclier, sacrifié au mauvais succès d'une entreprise dont il n'était que l'instrument, abandonné à la fureur du peuple, auquel il n'a déplu que pour avoir été trop fidèle, tandis qu'en possession des suffrages qu'il a dû perdre, son perfide maître, esclave du peuple qu'il a l'injustice de ménager aux dépens de celui qui mérite des récompenses, jouit en paix du fruit de sa trahison.

4° Enfin, l'amour-propre dans son ivresse s'immole à l'objet aimé. Cette ivresse, cet esclavage, cette immolation à la volupté paraît avec éclat dans la passion de l'amour profane ; on ne rougit pas même d'en employer le langage ; les termes de captif, de chaînes y sont communs, et ne sont que trop justes. Toujours occupé de ce qu'on aime, y penser, en parler sans cesse, tout sacrifier pour lui plaire, faire dépendre sa félicité d'une parole ou d'un coup d'œil ; et cent autres faiblesses auxquelles un âge avancé et de grandes places ajoutent la folie et le ridicule. Dispensez-moi du détail de ce que les sages et les fous, les indifférents et les plus passionnés appellent également des folies. Esclavage qui va jusqu'à l'idolâtrie ; les termes mêmes n'en coûtent pas, et par un jargon aussi impie qu'insensé, les mots d'adoration, de sacrifice, de divinité en composent le style ordinaire, adoration en effet par le culte suprême qu'on rend à cet objet ; on lui abandonne sans réserve ses biens, son honneur, sa santé, sa vie, sa conscience. Tels David, Salomon et Samson, après les victoires les plus brillantes, dans la plus haute sagesse, la plus éminente sainteté, immolent, l'un sa religion, l'autre sa vie, l'autre son honneur.

Qui le croirait, cependant ? il a beau joindre les serments aux protestations, la profusion aux caresses, il n'est épris que de lui-même, il n'aime, il ne cherche que son plaisir, il est seul sa divinité : D'où vient que la raison est si peu écoutée, que le goût seul domine dans l'amour et décide du choix et de la préférence ; qu'on n'est heureux que par la passion qu'on ressent, et non par celle que l'on inspire ? D'où vient que le cœur volage abandonne son premier objet lorsque la beauté effacée n'offre plus les mêmes charmes, ou qu'une beauté nouvelle en offre de plus piquants ; que dans la possession, même par une sorte d'inconstance, on parcourt tous les agréments de l'objet pour les goûter successivement, et suppléer par un nouveau plaisir au vide que le premier laisse ? D'où vient que la passion la plus épurée finit enfin par le désordre ; que, sous les dehors d'une amitié honnête, on n'est rempli que des idées du crime ; que

les péchés s'appellent des faveurs, et la vertu cruauté; qu'on n'y voit point de personnes qui ne soient honteuses de s'être aimées, quand elles ont cessé de s'aimer? D'où vient le dépit, la rage, la fureur, lorsque par l'indifférence ou l'infidélité on se voit trompé dans ses espérances ou refusé dans ses poursuites? D'où vient la jalousie ou la colère lorsqu'on nous dispute ou qu'on nous enlève ce que nous regardions comme notre bien? Il y a dans la jalousie plus de vanité que d'amour. Sans la vanité, il n'y aurait point de jalousie, l'infidélité éteindrait l'amour; on ne serait plus jaloux quand on aurait sujet de l'être; mais on n'aime que soi, on n'est touché que de son plaisir ou de sa gloire.

L'amour qu'on témoigne aux femmes devrait donc plutôt les humilier que les flatter, les offenser que leur plaire. Objet funeste et malheureux de tant de bassesses et de crimes, que trouvez-vous dans la honteuse passion que vous faites naître, qui ne doive vous couvrir vous-même de honte? Idolâtre d'une vaine beauté, vous mettez tout en œuvre pour vous procurer un frivole encens, vous comptiez sur les cœurs dont vous croyiez avoir fait la conquête, et vous ne voyez pas que ces hommes corrompus, et par conséquent si méprisables, ne vous poursuivent que pour vous déshonorer? D'intelligence avec vos plus cruels ennemis, pouvez-vous leur prêter des armes contre vous-même, attiser un feu qui vous outrage, et favoriser une brutalité qui ne veut que se repaître de ce que vous avez de plus cher, et vous faire servir de jouet à ce qu'il y a de plus infâme.

Toutes les passions exigent de pareils sacrifices. L'avare se refuse les commodités de la vie pour grossir son trésor. L'ambition se condamne à des travaux pénibles pour avancer sa fortune. Le vindicatif expose jusqu'à sa vie pour satisfaire son ressentiment; on ne s'immole pas moins dans le transport qui se repaît de la volupté que dans l'ivresse qui la poursuit. Des maladies aussi honteuses que cruelles, l'ivresse, la multitude, le raffinement, la continuité des excès usent les organes, épuisent les forces et abrégent la vie.

S'attendrait-on à des termes si tristes dans une route semée de fleurs? La politesse, la douceur, la générosité, la vertu, si utiles à la société, ne sont-elles donc qu'apparentes? Nous faudra-t-il toujours rougir de nos motifs secrets. A la vanité près, les héros sont faits comme les autres hommes. Est-on sincère et fidèle, c'est un moyen de donner du poids à sa parole et de gagner la confiance. On est généreux, libéral, c'est-à-dire que, par une ambition déguisée, on néglige des petits intérêts pour des grands; on se montre empressé pour ses amis, compatissant pour ses ennemis, afin de faire estimer son bon cœur; la modération est faiblesse; la constance, l'art de se composer et de renfermer ses agitations dans son cœur. On souffre par abattement sans oser regarder les maux, comme un lâche se laisse tuer de peur de se défendre. La douceur est l'amour du repos; la réconciliation, lassitude de la guerre; on craint les événements. L'humilité est un artifice pour s'élever en s'abaissant; la prudence, un soin éclairé de ses intérêts; en un mot, l'amour-propre fait pratiquer toutes les vertus et les corrompt, forme les héros et les dégrade, travaille pour la société et l'empoisonne en ne travaillant que pour soi-même.

Qu'on paye cher le faux honneur de cette dissimulation hypocrite! Arrêter ses saillies, combattre ses penchants, peser ses paroles, mesurer ses gestes, régler ses démarches, en un mot sauver toutes les apparences pour ne laisser rien échapper qui puisse trahir; quel esclavage! L'estime des hommes en vaut-elle l'embarras et la honte! Oublions les anathèmes que la religion lance contre l'hypocrisie et la perte éternelle de la récompense de tant d'actions, d'ailleurs bonnes, dont une mauvaise intention anéantit le mérite. Se borna-t-on aux effets que produit dans la vie la dure loi que s'impose l'orgueil pour cacher ses défauts sous le masque de la vertu, on serait assez puni par la pesanteur des chaînes dont il accable et la rigueur des sacrifices qu'il exige. On craint les lois gênantes de la vertu, la vertu apparente est encore plus intraitable. Elle doit, par des efforts toujours renaissants, lutter contre la pente de l'inclination et le torrent de la passion, et veiller contre la surprise des occasions et la sagacité du spectateur, sans être aidé par la grâce et la consolation qui rendent tous les devoirs faciles à la vertu docile.

La vraie charité, aussi bien que l'amour-propre, se rend esclave du prochain; mais, autant qu'il y a de la bassesse dans l'esclavage de l'une, autant il y a de la dignité dans la servitude de l'autre. Le Sauveur du monde n'est point venu pour se faire servir, mais pour servir les autres. La crèche le vit verser des larmes et le Calvaire répandre son sang pour le service de l'homme. Les enfants l'ont vu appliqué à les instruire, les pauvres à les soulager, les malades à les guérir. On l'a vu avec étonnement, dans le cénacle, laver les pieds de ses apôtres, leur donner son corps à manger et son sang à boire. Saint Paul, à son exemple, s'est rendu serviteur de tous, pour les gagner tous; glorieux esclavage dont Dieu même porte les chaînes! Qu'il est beau de servir par charité les plus petits et les plus pauvres et de mourir pour eux, ou plutôt de servir un Dieu dans leur personne et de mourir pour lui : *Omnium me servum feci.* (I *Cor.*, IX, 19.)

C'est alors que la charité bien placée sanctifie et ennoblit tout; c'est alors qu'il est beau de vivre dans la dépendance et de suivre avec docilité tous les mouvements de l'esprit de Dieu, d'aimer avec la plus vive tendresse une beauté infiniment aimable; c'est alors qu'il est beau de faire sa cour avec la plus respectueuse assiduité au plus grand de tous les maîtres et au prince qui en porte le vrai caractère, de captiver tous

les cœurs par des manières engageantes afin de ramener tout à Dieu, et d'éviter tout ce qui peut lui déplaire, afin d'entretenir la paix et la charité.

Opposons à l'orgueil une profonde humilité; opposons à la hauteur l'estime du prochain et le mépris de nous-mêmes; à sa bassesse une indifférence entière pour les honneurs et pour le mépris. Méprisons-nous nous-mêmes, une triste expérience de nos faiblesses n'en fournit que trop de motifs. Ne méprisons personne : l'image de Dieu qu'il porte, l'amour dont Dieu l'honore, doit nous rendre respectable le dernier des hommes. Qui connaît les secrets du cœur de Dieu, ce qu'il pense de nous, ce qu'il nous destine? Qui connaît le secret du cœur de son frère? Ce pécheur sera peut-être un grand saint et vous un damné. Augustin, un docteur de l'Eglise; Madeleine, l'amante du Sauveur! Qui connaît le secret de son propre cœur? Sommes-nous dignes d'amour ou de haine? Que serons-nous à l'heure de notre mort? Trois secrets qui doivent nous rendre timides envers Dieu, réservés sur nos frères, infiniment vigilants sur nous-mêmes. C'est là la hauteur des cieux, la largeur de la terre, la profondeur de l'abîme, que le Sage trouve lui-même impénétrable. Cette défiance, cette charité, cette sage crainte ménageront les intérêts de l'éternité bienheureuse, que je vous souhaite.

DISCOURS III.

Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me. (*Matth.*, IV, 9.)

Je vous donnerai toutes ces choses si vous vous prosternez devant moi pour m'adorer.

Il faut que la gloire humaine ait aux yeux de l'amour-propre des charmes bien puissants, pour se faire mettre à si haut prix. Quoi! tous les royaumes du monde, tout ce qu'ils ont d'agréable et de brillant, tout sera-t-il offert pour payer quelque marque frivole de respect? L'amour-propre si ambitieux s'arrache-t-il le diadème; si intéressé, se dépouillera-t-il de son trésor, si impérieux et si fier, s'abaissera-t-il jusqu'à mendier des grâces, s'aveuglera-t-il jusqu'à se blesser de ses propres traits? Peut-on plus bassement dégrader le sceptre que d'acheter ses sujets; quelle espèce de divinité! Qui fait la cour à ses adorateurs, demande avec instance, paye avec profusion l'encens qu'elle veut faire brûler sur ses autels? Peut-on porter plus loin la témérité des prétentions et la lâcheté des poursuites : *Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me.* Avant de faire ses offres, le démon n'avait-il pas proposé l'expédient insensé de se jeter du haut du temple pour se faire admirer. *Mitte te deorsum.* (*Matt.*, IV, 6.)

Ce que l'amour-propre n'a pu obtenir des autres, lui-même il se l'accorde; mais toujours à des conditions aussi honteuses. Son adorateur et son bourreau, ennemi déclaré et amant aveugle, se flattant et se tyrannisant, occupé, ébloui, charmé de lui-même jusqu'à l'ivresse, dégoûté, fatigué, ennuyé jusqu'au désespoir. Enflé des moindres succès, accablé des moindres revers, aussi peu capable de la prospérité que de l'adversité, aspirant à la plus haute élévation, se livrant à la plus puérile petitesse, canonisant jusqu'à ses vices, corrompant jusqu'à ses vertus, rougissant de ses bonnes qualités, faisant gloire de ses défauts, et par le plus singulier de ses secrets retours, et de ses inévitables contrastes, confus de lui-même, lorsqu'il en est le plus épris, son défenseur et sa partie, s'accusant et s'excusant, se déguisant, se dévoilant pour se mieux retrouver, et fuyant lorsqu'il se cherche, se recherchant lorsqu'il se fuit, tant ses fruits sont amers, ses racines profondes, sa conduite bizarre; mais il a beau faire, justement confondu par l'expérience toujours présente de la dégradation de l'homme, il poursuit en vain des objets frivoles, qui n'enflamment nos transports que pour tromper nos désirs.

Ce monstre, toujours renaissant, est de tous nos penchants le plus impérieux, le plus général, le plus durable. Personne n'en est exempt ni ne peut espérer de l'être. Il habite le palais des rois et ne dédaigne pas la cabane du berger. Il monte sur le tribunal et plaide dans le barreau, il se mêle dans les jeux tumultueux de la jeunesse, et ne fuit point les sombres rides d'un âge avancé. Il réveille l'indifférence de la philosophie et l'assoupissement de la paresse, il se rit de l'activité, du zèle et des mesures de la prudence. Les travaux ne l'épuisent point; devant lui les difficultés s'évanouissent, les dangers ne sont comptés pour rien, la vue de la mort ne fait que l'irriter; aussi ancien, aussi intime que nous-mêmes, il naît, il vit avec nous, il ne meurt qu'avec nous. On a beau affecter un généreux désintéressement, chacun, dit saint Paul, cherche ses intérêts, et, jusque dans la vertu, l'esprit ne fait que changer d'objet. Plus occupé de sa douceur que de sa justice, on désire plutôt le plaisir et la récompense que la gloire et la volonté de Dieu : *Omnes quæ sua sunt quærunt.* (*Philip.*, II, 21.)

Nous avons vu, dans les discours précédents, l'amour-propre ennemi et victime de la religion, esclave et tyran de la société, aux prises avec tout le monde, comme Ismaël, et tout le monde anx prises avec lui : voyons-le maintenant ennemi de lui-même, son adorateur et son bourreau. Ne nous flattons pas de le détruire, il doit être sur la terre l'exercice continuel de la vertu; mais apprenons à lui rendre guerre pour guerre, à le poursuivre sans relâche, à le sacrifier sans pitié : *Manus ejus contra omnes manus omnium contra eum.* (*Gen.*, XVI, 12.) Développons, dans ses hauteurs et ses bassesses par rapport à lui-même, les secrets ressorts de cette guerre domestique dont le cœur humain est le théâtre : 1° l'amour-propre son persécuteur jusqu'à la cruauté; 2° son adorateur jusqu'au ridicule : ce sont les deux parties de ce discours

PREMIÈRE PARTIE

Quelque découverte qu'on fasse dans le pays de l'amour-propre, il y restera beaucoup de terres inconnues; il est incompréhensible, ses artifices sont impénétrables, ses raffinements inépuisables, ses transformations infinies ; insinuant et politique, il joue toute sorte de rôles, il prend toute sorte de figures. Dans le labyrinthe où il s'égare et où s'égare avec lui tout ce qui veut le rechercher, il s'échappe par mille tours et détours, aux yeux les plus perçants et à ses propres yeux. Ardent, laborieux, infatigable, il n'est rien qu'il n'imagine, qu'il n'entreprenne, qu'il ne sacrifie pour réussir dans ses desseins ; il change tout à son gré et selon les couleurs qu'il y donne, les vertus deviennent des vices, les vices des vertus. Subtil, pénétrant, ingénieux, il met tout à profit, il crée, il anéantit; il vit de tout, il vit de rien, se passe et s'accommode de tout; il se plaît dans les choses les plus insipides, se fait honneur des plus méprisables ; profond et caché dans ses vues, jusqu'à se couvrir du manteau de ce qu'il combat; intéressé sous l'apparence du désintéressement sensuel, sous le dehors de l'austérité; orgueilleux sous le masque de l'humilité; vindicatif sous le voile de la clémence; fécond en ressources, il renaît de ses propres cendres, triomphe en succombant, s'enorgueillit de sa défaite, se pare de ses blessures, fait valoir ses défauts mêmes, et se fait un mérite de ses faiblesses, se blâme pour faire son éloge, se maltraite pour se flatter, rampe pour s'élever : *Pravum est cor hominis et inscrutabile.* (*Jerem.*, XVII, 9.)

Assemblage monstrueux de vertus et de vices les plus opposés, compatissant et cruel, téméraire et timide, prodigue et avare, sincère et dissimulé, impétueux et tranquille, indiscret et prudent, souvent même prodigue par avarice, téméraire par lâcheté ; sincère par dissimulation, tranquille par vengeance, source intarissable de crimes pour le pécheur, matière toujours renaissante de mérite pour le juste, qui, quoique toujours d'intelligence avec lui-même, ne cesse ni d'éluder nos efforts, ni de trahir nos déguisements; objets des désirs d'un Dieu qui veut être aimé sans partage, et de l'opiniâtre résistance de la créature qui ne veut aimer qu'elle-même ; principe du bonheur ou du malheur des humains, et dans cette vie, selon qu'on sait le satisfaire ou le combattre, et dans l'autre, selon qu'il sera éternellement satisfait ou combattu.

Pourquoi l'amour-propre est-il notre plus grand ennemi? 1° parce qu'il cause tous nos maux réels; 2° parce qu'il en fait d'imaginaires ; 3° parce qu'il nous dépouille de tous les biens solides ; 4° parce qu'il nous prive même des biens apparents.

1° L'orgueilleux est la cause de tous ses maux réels, non-seulement parce que l'orgueil est la source de tous les péchés, mais parce qu'il en est la punition. Si tous les vices, comme dit saint Augustin, sont à eux-mêmes leur châtiment, c'est surtout l'orgueil qui en fait tous les jours les tristes expériences. Non. L'enfer n'a pas besoin de lui préparer de torture ; il en fait tous les frais, il est son bourreau et son supplice, douleur, passion, ténèbres, mort. L'orgueil originel introduisit tous les maux sur la terre; l'orgueil personnel les renouvelle tous dans chaque coupable : *Jussisti, Domine, ut omnis in ordinatus animus sibi ipsi sit pœna.* Entrez dans ce cœur bouffi d'amour-propre, ah ! ce n'est pas pour lui que le plaisir et le repos sont faits; il en affecte en vain les apparences; il veut et ne veut pas; il veut cent choses et ne sait ce qu'il veut. Ses résolutions sont aussitôt détruites que formées. Y a-t-il de paix à espérer pour l'impie : joie superficielle, dehors trompeurs, qui dérobent à nos yeux les noirs orages dont il est le jouet : *Non est pax impiis.* (*Isa.*, XLVIII, 22.) La mer la plus agitée n'en est qu'une faible image. Les ondes mutinées de ses fougueuses passions, tantôt l'élèvent jusqu'aux nues par ses superbes idées, tantôt, par une accablante tristesse, le précipitent dans l'abîme de la misère, dont il ne peut supporter le sentiment; tantôt en fureur les unes contre les autres, se combattent, se choquent et vont se briser contre mille écueils : *Impii quasi mare fervens* (*Isa.*, LVII, 20.)

Ses crimes, ses imprudences, ses mauvais succès, les biens perdus, les occasions manquées, tout le trouble par des retours infinis sur le passé; la noire mélancolie où il se plonge est une espèce d'enfer, on y en tient déjà le langage : *Quid nobis profuit superbia?* (*Sap.*, V, 8.) L'avenir désespère par son incertitude. Un Dieu si peu aimé, si mal servi, de qui on ne doit rien attendre sans amour, sans humilité, que promet-il que des foudres? Un cœur livré à lui-même, incapable de se satisfaire, confus de ses désordres, accablé de douleur; une fortune volage, un monde bizarre, le chemin de la gloire semé d'obstacles et de concurrents. Mille revers journaliers qui renversent toutes ses mesures et ses espérances; partout, dit le Sage, vanité et affliction d'esprit. L'orgueil le sent plus qu'un autre, lui-même il se les procure. Affreux prélude du sort qui l'attend, la philosophie, dont les fastueux raisonnements semblent triompher des maux passés et des maux à venir, succombe sous le poids des maux présents. L'orgueil, plus faible encore, est la victime des uns et des autres : *Præ angustia spiritus gementes.* (*Ibid.*, 3.)

Qu'il est différent de l'homme solidement humble qui ne cherche que Dieu : tranquille sur le passé, plein de confiance pour l'avenir, rien ne trouble sa paix : ses intérêts sont en des mains trop sûres pour courir aucun risque : *Scio cui credidi.* (II *Tim.*, I, 12.) Il gagne tout en perdant tout, et se retrouve en s'oubliant : *Qui perdiderit animam suam, inveniet eam. Qui amet perdet eam.* (*Matth.*, XVI, 25.) Assuré du Seigneur par le

témoignage d'une bonne conscience, il goûte sans remords et sans crainte la douceur exquise d'une joie innocente dont n'approchèrent jamais les délices bruyantes d'une volupté criminelle. La vertu répand la consolation jusque dans les maux; les vices empoisonnent les plaisirs mêmes. Apprenez où se trouve le vrai bonheur; il est le partage du cœur humble soumis au joug du Seigneur : *Invenietis requiem animabus vestris.* (*Matth.*, XI, 29.) Semblable à ce philosophe sur la tête de qui on avait suspendu une épée nue avec un filet, l'orgueilleux vit toujours dans l'inquiétude. L'amour-propre est la vraie, l'unique source de la mauvaise humeur; il rend inégal, difficile, intraitable. Le soleil ne fait pas luire pour lui des jours sereins. L'humilité, toujours tranquille, gaie, sociable, trouve des charmes toujours nouveaux; les beautés, les présents de la nature lui offrent des repas délicieux et des palais magnifiques. Le sommeil, qui fuit la paupière des grands, verse à pleines mains ses pavots sur la cabane du pauvre : *Somnus agrestium lenis virorum, non humiles domos fastidit.*

Ces noirs effets de l'amour-propre parurent avec éclat dans la personne d'Aman. Parvenu au comble de la grandeur humaine, il en fait à sa femme et à ses amis le fastueux détail : Favori de mon roi, adoré du peuple, comblé de richesses et d'honneurs, je ne vois au-dessus de moi que la majesté du trône. Cependant je ne suis pas heureux. Que vous manque-t-il donc? Je vois à la porte du palais un homme de la lie du peuple qui ne me salue pas; c'en est assez pour rendre ma fortune insipide. Qu'il périsse cet ennemi de mon bonheur, qu'un gibet reçoive les derniers soupirs de Mardochée. Ainsi parle, ainsi agit l'amour-propre, et tels seront toujours sa conduite et son langage quand il voudra être sincère. L'insensé Aman se creuse lui-même son précipice; après avoir servi de héraut au triomphe de son ennemi, il ensanglantera le gibet qu'il lui destine.

2° Autre source des malheurs de l'homme. Ses maux imaginaires, qui ne deviennent que trop un malheur réel; les désirs, les craintes, les soupçons, le désespoir de l'orgueil les enfantent; il les soupçonne, les endure, en est accablé. Jamais espion plus attentif, plus zélé, plus pénétrant. Un grand cœur se suffit à lui-même : incapable de conserver quelque secret poison, il ne sait point en imaginer dans le prochain. Un esprit orgueilleux, et par conséquent un petit esprit, se défie de tout, et partout voit des monstres. C'est lui qu'on examine, qu'on blâme, qu'on poursuit. Soupçon mal fondé, nous tenons dans l'esprit des autres trop peu de place, ils sont trop occupés d'eux-mêmes pour avoir tant de loisir qu'à reste à nous donner. Soupçon bien humiliant, il ne part que d'un fonds de défiance de soi-même : on se connaît, on se rend justice, on sent le peu qu'on vaut et l'on craint d'être démasqué. On veut prévenir et parer le coup. Rien ne justifie mieux le mépris que ce soupçon même; il trahit et fait le procès : on ne craint d'être méprisé que quand on se sent méprisable : *Qui male agit odit lucem.* (*Joan.*, III, 20.)

Le caractère ombrageux est-il sociable? Est-ce vivre que de veiller sur tout, d'appréhendender tout, de se gêner en tout, être pointilleux par délicatesse, injuste par défiance, indifférent par bouderie, inconstant par humeur : c'est être insupportable à soi-même et aux autres; c'est arracher toutes les douceurs de la société; il doit y régner une honnête liberté, qu'on se permet et que l'on accorde, qui pardonne, laisse tomber, n'aperçoit pas une infinité de choses, la plupart, en effet, méritent-elles d'être relevées; le hasard, l'inattention, la faiblesse, n'obtiendront-elles aucune indulgence? Le chrétien, l'honnête homme, l'homme sociable sait oublier, céder et attendre; il est humble.

Malgré la corruption de la nature, les hommes ont encore de précieux restes de leur premier état; mais ils achèvent de tout perdre par leur faute. Saint Chrysostome fait voir au long que, seul auteur de ses maux, on n'est blessé que par soi-même : *Nemo læditur nisi a seipso.* Quels sont les maux de l'homme? Ses péchés, ses erreurs, ses désirs, ses craintes; à qui pouvez-vous imputer vos péchés qu'à vous-même? Parfaitement libre de les éviter, le secours de la grâce vous donne une espèce de toute-puissance. Le démon a beau faire, c'est un lion enchaîné qui ne peut mordre que le téméraire qui s'approche de lui de trop près. Vos erreurs comme vos péchés ne vous seront imputés qu'autant qu'ils auront été votre ouvrage : *Non patietur vos tentari supra id quod potestis.* (I *Cor.*, X, 13.)

Vos désirs vous affligent, pourquoi en formez-vous? Qu'avez-vous à désirer ici-bas? Pour être heureux, dit saint François de Sales, il faut désirer peu de chose, et ce peu même qu'on désire, il faut le désirer peu. Nos attachements font nos malheurs; on n'est affligé que de la perte de ce qu'on aime. Vous désirez la félicité, vos désirs sont justes, vous êtes fait pour elle; loin de les condamner, Dieu, qui vous la prépare, vous ordonne de faire tous vos efforts pour l'acquérir. Cherchez-la donc, mais cherchez-la où elle se trouve : *Quærite quod quæritis, sed non est ubi quæritis.* Difficile à obtenir, facile à perdre, peu satisfaisants dans leur possession, si affligeants dans leur perte, les biens du monde, incapables de rendre heureux, valent-ils la peine qu'ils coûtent à acquérir, ni même le repos qu'on goûte à n'en point désirer. Dieu seul peut et veut nous satisfaire, il peut seul le vouloir et le faire toujours : *Vis habere gaudium sempiternum, adhære Deo.*

Vos craintes ne sont ni moins affligeantes, ni moins frivoles; que craignez-vous? Ce sont de vains fantômes; la possession, la promesse d'un Dieu laissent-elles quelque place aux alarmes? Appréhendez-vous les maux du corps? Ce sont des trésors de mérite dont il ne tiendra qu'à vous de recueil-

lir les fruits immenses. Redoutez-vous la mort, c'est le passage à un bonheur éternel. Craignez-vous les jugements des hommes? Sont-ils les arbitres de l'éternité? C'est l'amour-propre qui leur donne du poids; c'est lui qui aiguise, qui dirige, enfonce dans notre sein les traits qui nous blessent; et l'appareil qu'il veut mettre à la blessure ne fait que l'aigrir. Je m'embarrasse peu du jugement des hommes, dit saint Paul, Dieu est mon juge, je ne désire que son suffrage : *Qui judicat me, Dominus est.* (*I Cor.*, IV, 4.)

Le dégoût, la crainte, l'inquiétude mènent enfin au désespoir. La même fureur, qui, brutalement, par vengeance, immole la vie de ses frères et sa propre vie par une fausse bravoure, en fait désirer et précipiter lâchement la fin pour échapper à la douleur. Qu'on ne traite pas le désespoir de courage et la patience de faiblesse. Corrigeons par les lumières de la raison et de la foi ces fausses idées du paganisme. Rien n'est plus lâche que la mort de Judas, d'Achitophel et de Caton d'Utique; il s'arrache la vie, parce qu'il n'a pas la force de soutenir la présence d'un ennemi vainqueur, faible roseau que l'orage renverse, que l'adversité brise, qui, dans le désastre de la république, ne sait que mourir. Il faut que vous soyez bien facile à vaincre pour être obligé de racheter la douleur aux prix de vos jours. La patience est seule une véritable force, supérieure aux caprices de la fortune : *Melior est patiens viro forti.* (*Prov.*, XVI, 32.) Jamais vaincue, elle est inébranlable au milieu des débris du monde.

Si fractus illabatur orbis,
Impavidum ferient ruinæ.
(Hor., *Od.*, III, III, 7.)

La fureur et le désespoir sont également le fruit d'un orgueil extrême. L'un, emporté jusqu'à l'insolence, ne garde plus de mesures dans sa révolte; l'autre, abattu jusqu'à la faiblesse, ne voit plus de ressource dans son impatience. L'un et l'autre, méconnaissant le joug de l'autorité suprême, s'efforcent de le secouer, l'un en le brisant ouvertement par ses insultes, l'autre en s'y soustrayant sourdement par sa destruction. Les désirs de l'anéantissement et les blasphèmes, dont les abîmes retentissent, viennent du même principe. Un amour-propre sans espérance fait tout l'enfer. On ne voit en Dieu qu'un juge implacable; on ne trouve en soi qu'une irréparable misère; dans cette extrémité accablante le néant paraît un asile : on aime mieux cesser d'être que de survivre à son malheur. On invoque la mort, mais la cruelle prend la fuite et nous laisse dans une désolation éternelle.

La charité dans le ciel fait au contraire le souverain bien de l'homme; plus elle est pure, plus elle est douce. Aimer Dieu, en être aimé, quoi de plus flatteur et de plus délicieux? La charité s'approprie le bien de ce qu'elle aime autant et plus que son propre bien. Dieu daigne se donner à nous par un tendre amour. Transformés en Dieu par le retour d'un amour parfait, nous nous donnons tout à lui, nous nous faisons un bonheur de son bonheur, une gloire de sa gloire. Commerce ineffable, la charité fait le bien de Dieu et de l'homme; en donnant tout par le désintéressement, elle trouve tout par la générosité de l'amour. L'amour-propre en est la destruction. Dieu par justice, l'homme par orgueil, se refusent tout et deviennent l'objet immortel de la haine l'un de l'autre. Dieu ne cesse de satisfaire sa vengeance, l'homme de se livrer à sa fureur.

Ce que la charité consomme dans le ciel et l'amour-propre dans l'enfer, ils le commencent sur la terre; l'un dans le cœur du juste, l'autre dans celui du pécheur. L'orgueil ne fait que des malheureux et des lâches, il accable et il désespère. L'oubli de soi-même, l'amour de Dieu font sa grandeur et sa félicité. Supérieur au monde par un juste mépris de soi-même, par un noble désintéressement, on trouve tout en Dieu, on en jouit sans trouble. L'orgueil détruit l'espérance et en ravit tous les motifs, l'humilité l'affermit et en donne les plus touchants; l'un ôte tous les moyens et dépouille de tous les titres, l'autre présente les plus efficaces et assure le plus incontestable. L'enfer châtiera l'un, le paradis couronnera l'autre.

3° Les mains meurtrières de l'amour-propre détruisent tous les biens réels. Les biens de la grâce, il s'en rend indigne, les néglige, les perd. Les biens de la vertu, il les combat et les corrompt; de la gloire, il force Dieu à l'en priver, il les méprise et s'en exclut. Les biens temporels dont il est si avide, il ne les épargne pas; il prodigue sa fortune, dégrade sa dignité, empoisonne le plaisir, fait disparaître les grâces, haïr les bonnes qualités. Je ne parle pas de ces hommes dont l'orgueil prodigue retombe, par mille folles dépenses, dans la bassesse même qu'il redoutait, dont la hauteur déplacée, dédaignant de demander des grâces, languit dans une indigence plus déshonorante que la plus soumise demande, dont la présomption ridicule refusant l'instruction pour n'être pas confondu avec des disciples, et refusant des vérités utiles pour n'avoir pas la honte de recevoir des avis, se couvre de celle de l'ignorance et du vice.

Allons plus loin : l'orgueil change le bien en mal. Chacun a ses défauts. Au lieu de les corriger, il les augmente, et ses bonnes qualités, au lieu d'en faire usage, il les détruit. Semblable aux plantes dont chacune a ses propriétés, que le hasard ou la culture découvrent; l'orgueil, mauvais terroir, et jardinier malhabile, les dénature et les rend mauvaises. Naturellement humain et compatissant, vous deviendrez dur et intraitable. A votre modestie naturelle vous substituerez des airs de hauteur. De sincère que vous étiez, l'orgueil vous rendra artificieux et dissimulé. Quoique frugal par tempérament, vous vous abandonnerez à l'intempérance. Votre gaieté se changera en mélancolie; d'un homme sérieux, vous serez un mauvais plaisant, l'orgueil change, le

vice même épargnerait-il les vertus? Il fera donner un duel par un lâche, et craindre une raillerie par un brave. Vous vous plaignez des peines que vous souffrez; remontez au principe, corrigez-vous, vous serez heureux.

Vous avez de belles qualités, l'aimable simplicité les mettrait dans un beau jour; votre orgueil les fait disparaître, les fait haïr. Vous voulez passer pour homme d'esprit, vous en avez en effet; pourquoi le gâtez-vous par la mauvaise affectation de le faire paraître mal à propos, par la témérité de vous mêler de ce qui ne vous regarde pas, dont vous n'êtes pas instruit, qui n'est pas à votre portée, par l'impiété à combattre la religion et la vertu, à répandre le goût du vice? Au lieu de montrer de l'esprit, vous faites sentir que vous manquez de jugement.

Vous vous piquez d'une brillante noblesse, j'y souscris avec l'histoire; vos ancêtres ont été l'appui de l'Etat, ont rempli les premières places. Pourquoi, par vos défauts et par vos vices, flétrissez-vous un si grand nom et négligez-vous ce qui seul l'a ennobli et pu l'ennoblir? la probité et la vertu. Pourquoi, par un faste ou un mépris insultant, rendez-vous odieuse une gloire dont la modestie relèverait d'autant plus l'éclat qu'elle engagerait tout le monde à s'en déclarer le le panégyriste?

Vous avez de la douceur et de la politesse; pourquoi ne pas suivre cet heureux penchant; il vous gagnerait tous les cœurs, bien mieux que les efforts que vous faites pour les dominer; vos airs impérieux et méprisants ne vous font que des ennemis, votre air fier et indifférent glace vos amis mêmes. Vous avez de la droiture, vous haïssez le mensonge et la duplicité; pourquoi vous contrefaire par des finesses qui vous sont étrangères, et qui, loin de faire réussir vos desseins, en gagnant la confiance, les renversent et les dégradent par de justes soupçons et une aversion légitime? *Qui nititur mendaciis pascit ventos.* (*Prov.*, X, 4.) Vous voulez le bon ordre, et vous en sentez la nécessité, vous portez une sainte envie aux personnes vertueuses; pourquoi, par une vaine crainte de la censure, résister à la grâce et vous laisser vaincre au respect humain? Vous seriez estimés des hommes, de vos complices mêmes et de vos censeurs, si vous aviez du courage. La faiblesse est plus opposée que le vice à la gloire et à la vertu.

L'amour-propre anéantit les bienfaits, non-seulement ceux qu'il a reçus par ingratitude, mais envers ceux qu'il prodigue. Il met les uns au-dessous de leur juste prix, et surfait la valeur des autres, les dépare et les fait oublier. Il fait les ingrats et les justifie, plus il se plaint hautement de l'ingratitude, plus il en fait l'apologie; en usurpant le titre et outrant les droits du bienfaiteur, on les détruit. Est-ce un cœur généreux et désintéressé, qui repand des largesses? Non, on ne cherche que son intérêt. On veut par ses dons acheter des services, souvent des crimes, ou, par une artificieuse politique, pénétrer des secrets, peut-être tendre des piéges. Que doit-on à un bienfaiteur qu'on ne peut approcher sans risque, l'ostentation qui les étale, la hauteur qui les assaisonne, les reproches qui les suivent, le compte exact qu'il en tient, la rigueur qui en exige le payement, les délais multipliés qui les refusent, le regret qui les reprend, l'inconstance qui les rend inutiles, anéantissent des grâces que le cœur désavoue, quand la main les répand, les changent en insultes, et font un juste acquit de ce que l'orgueil a fait si chèrement payer. La générosité les eût rendues sans prix, en les oubliant, on en eût éternisé la mémoire. L'orgueil qui les accorde les efface et rend la libe té de la même main dont il s'efforce de forger des chaînes.

4° L'amour-propre ne ménage pas mieux les biens apparents dont il se repaît et dont il est si avide. On travaille communément moins à devenir heureux qu'à le paraître, et l'affectation qui en arbore les apparences empêche également qu'on ne le soit dans ce qu'on possède, et qu'on ne le paraisse dans ce qu'on étale. Vous gagneriez bien davantage à vous laisser voir tel que vous êtes, qu'à vous montrer ce que vous n'êtes pas. Le plus beau masque ne fit jamais une belle personne, il cache même les grâces qu'elle peut avoir. Jamais l'affectation ne donna du mérite, elle défigure même celui que l'on a. Quelque inégalité que la Providence ait mise entre les hommes, il y a pourtant une sorte de proportion et de compensation de lumière, de talent, de force, d'agrément, de richesses qui les fait rentrer dans l'égalité. Cette balance si sage, l'affectation la détruit, en négligeant les avantages réels pour courir après d'imaginaires, et se rendant ridicules dans les uns et dans les autres. Il y a peu de défauts qui ne soient plus pardonnables que les moyens que l'on prend pour les déguiser, et qu'il ne coûte moins de corriger que de dissimuler : on est moins ridicule par ses défauts que par les qualités qu'on affecte; la simplicité ennoblit tout, l'orgueil défigure tout.

Les gens de condition, dont l'éducation a secondé le génie, répandent sans y penser sur tout ce qu'ils font un air d'aisance et de noblesse qui, jusque dans leurs déguisements, les trahit, les fait deviner et leur attire les respects et la déférence de tout le monde; au contraire, lorsqu'une basse extraction, une mauvaise éducation, un petit génie abaisse le cœur, on a beau étaler la grandeur et la fierté, les petitesses percent à travers, sous le masque dont on le couvre. Les pierres précieuses ne sauraient faire disparaître la bassesse de l'un, ni les haillons, obscurcir la dignité de l'autre. C'est l'accent du pays, la tournure de l'esprit, le caractère du style, la physionomie du visage qu'on porte partout. Ainsi un homme droit et sincère gagne la confiance, lors même qu'il prend des mesures. Un homme artificieux

fait naître des ombrages, lors même qu'il se livre sans précaution. Je ne sais s'il est plus difficile de cacher ce que l'on est, que de feindre ce que l'on n'est pas; mais il est vrai que l'orgueil qui l'affecte échoue sûrement dans l'un et dans l'autre.

Orgueil humain, êtes-vous raisonnable, connaissez-vous vos intérêts dans le tribunal secret que vous vous érigez; savez-vous tenir la balance en votre faveur? Vous vendez votre liberté, vous la donnez pour rien, au premier venu, pour capter des suffrages frivoles que tout vous refuse. Enfants des hommes, jusqu'à quand croupirez-vous dans votre aveuglement? Vous avez méprisé le Tout-Puissant, et vous vous êtes rendus méprisables. Vous avez voulu vous élever au-dessus de Dieu, et vous vous êtes dégradés au-dessous des bêtes, au-dessous du néant : *Væ qui spernis, nonne sperneris.* (*Isa.*, XXXIII, 1.)

Eussiez-vous même assez bien exercé votre rôle pour le jouer habilement, souvenez-vous que le plus grand mérite a son terroir comme les plantes, sa saison comme les fruits; les succès mêmes ne répondent pas de sa durée. Il a ses jours et ses points de vue, comme les tableaux sous diverses faces. Les situations les plus favorables ne se présentent pas de même à tous les yeux. D'un côté, digne d'éloges, de l'autre peut-être il donne prise. Enfin il a sa vogue et son cours comme la monnaie, qui fait souvent tout son prix. Le caprice du public le plus injuste n'en décide pas moins que la volonté du prince le plus arbitraire; que pouvez-vous donc espérer, lorsque l'affectation qui vous déplace vous montre dans un faux jour.

Pour punir cette folle présomption, Dieu permettra cent fois que vous sentirez et montrerez toute votre faiblesse, et perdrez cette vaine estime. Une brusquerie éloignera vos amis, une méprise refroidira vos protecteurs, un refus offensera vos proches, une indécence dégoûtera les honnêtes gens, une inégalité d'humeur fera des affaires. Une parole, une action déplacée couvrira de ridicule; vous rendrez enfin justice, à vos dépens, au père des lumières et à la source de tout bien. La beauté du corps, les agréments de l'esprit, l'éclat des talents, la ressource de la prudence, les charmes des belles manières, n'appartiennent pas moins à Dieu que la majesté du diadème et le succès des batailles. L'orgueil, qui s'attribue cette gloire frivole, est puni par les mêmes endroits qui ont fait son crime, comme il est puni dans les princes par la révolution des Etats. L'orgueil, comme Nabuchodonosor, s'érige des statues et veut se faire adorer, et comme lui changé en bête, il se rend indigne de la société humaine. Ceux qui s'en font les plus accroire n'en sont que plus profondément dégradés.

Revenez, aimable simplicité, aimable charité; faites sentir aux hommes qu'ils vous doivent tout leur bonheur. Rappelez-leur que, malgré eux, c'est vous seule en effet qu'ils aiment jusqu'à préférer une naïveté grossière et rustique à l'équivoque délicatesse et à la politesse superficielle du monde; que vous n'êtes pas opposée même à l'urbanité et à l'élégance; que vous vous insinuez avec douceur, que vous engagez avec bonté, que vous vous soutenez avec dignité, et que vous savez réunir à la vertu les bienséances et les égards.

Voyons maintenant les adorations de l'amour-propre pour soi-même.

SECONDE PARTIE.

Orgueil humain, entendez-vous ce langage? pouvez-vous comprendre ces amères vérités? Vous vous flattez de réunir tous les suffrages, vous vous enivrez de votre propre grandeur, souffrirez-vous qu'on vous dessille? Au milieu des éloges dont vous croyez que tout retentit, que vous faites vous-même retentir plus haut que personne, sachez que vous ne soutiendriez pas un moment le spectacle du cœur de Dieu, du cœur des autres hommes, de votre propre cœur, si vous pouviez en sonder les abîmes? Ce sont trois grands secrets que la sagesse divine a rendus impénétrables. Cette connaissance funeste et ces humiliants mystères feront la confusion du dernier jugement et l'horreur de l'enfer. Il est de votre intérêt, n'en doutez pas, d'être la dupe des apparences.

Que le génie le plus admiré, le bienfaiteur le plus aimé, le seigneur le plus riche, le guerrier le plus célèbre, le monarque le plus puissant, fouille dans le cœur, je ne dis pas des saints qui le connaissent, et en ont pitié, des démons qui s'en jouent et le méprisent, mais des hommes avec lesquels il vit, et qui le flattent; qu'il étudie, qu'il contemple les pensées, les jugements, les sentiments qu'il y excite; qu'il jouisse de toute sa gloire, quel coup d'œil pour l'amour-propre! M'en croirez-vous? Il n'en est point de plus accablant. Des millions d'hommes ne le connaissent ni ne le connaîtront jamais, et parmi ceux qui le connaissent, pour un petit nombre de suffrages favorables, une infinité de gens n'ont pour lui que du mépris ou de l'indifférence! Les plus favorables mêmes, combien sont ils superficiels et médiocres! Les défauts qu'il ignore ou qu'il dissimule sont l'objet le plus ordinaire de leur aversion ou de leur censure. On ne le connaît, on ne le désigne presque que sous ces traits; qui est touché, qui s'aperçoit de ses bonnes qualités? on n'y pense, on n'en parle que pour en dédaigner la médiocrité ou en ternir l'éclat et relever des taches qui les obscurcissent; qu'on ne se flatte pas de laisser par sa mort un vide bien difficile à remplir. Cent autres dédommageront le public et feront bientôt oublier celui qui se croyait le plus nécessaire. Estime des hommes, que vous êtes frivole! Qui peut se laisser enivrer de votre équivoque encens? De tous ces traits épars dans les cœurs, il se formerait un tableau capable de désespérer l'orgueil le plus intrépide et le plus présomptueux. La Providence, par un voile utile, nous en épargne l'accablant aspect; il ne pourrait

que nous décourager; la charité, en nous taisant ces tristes vérités, nous en épargne l'humiliant reproche, il ne pourrait que nous irriter; mais l'humilité en étudie les utiles leçons, elles ne peuvent que nous tenir dans l'ordre par la connaissance de nous-mêmes.

Que sera-ce si vous vous regardez dans le cœur de Dieu, de ce Dieu dont le suffrage, dicté par la vérité et la justice, décide de l'éternité? de ce Dieu devant qui les cieux et les anges ne sont pas purs; de ce Dieu dont les jugements sont plus différents de ceux des hommes, que le ciel n'est éloigné de la terre; qu'êtes-vous, poussière qu'il a créée, pécheurs qu'il a rachetés, dignes de toutes ses vengeances, et qui en serez peut-être un jour l'objet éternel; qu'êtes-vous aux yeux de cette sagesse, de cette sainteté, de cette grandeur suprême à qui rien n'échappe, qui sonde les plus secrets replis, et suit pas à pas toutes vos démarches? Vous surtout dont l'orgueil est assez aveugle pour vous méconnaître, assez téméraire pour vous mesurer avec lui; quel contraste! quelle disproportion extrême, quelle distance immense, quelle opposition infinie vous sépare! L'enfer avec ses horreurs vous anéantit moins que la lumière qui vous éblouit, les regards qui vous foudroient, le parallèle qui vous confond! Le cœur humble y aperçoit vivement le comble et le ridicule de son délire. La seule incertitude, si on est digne d'amour ou de haine, si à la mort on sera digne de haine ou d'amour, devrait faire trembler. La certitude d'une haine et d'un opprobre éternels accablera, écrasera de son poids sans retour.

L'homme orgueilleux n'est pas traité plus favorablement au tribunal de son propre cœur. Il n'y a personne qui puisse en soutenir un moment le spectacle, si comme au jugement et dans l'enfer le miroir trop fidèle du livre des consciences, développant toutes les folies de l'orgueil et des autres passions, les dévoilait, et ces crimes énormes qui lui auraient creusé l'abîme, et le chaos des petitesses qui l'auraient dégradé. Qui pourrait souffrir que cet amas de noirceur et de ridicule des faiblesses et des forfaits fût exposé au grand jour? Qui peut souffrir que, levant un coin de rideau, la satire fasse entrevoir ou soupçonner quelque trait de laideur de ce hideux tableau? Qui a le courage de le lever par une confession exacte et sincère? Confusion des idées, désordre des jugements, opposition des désirs, injustice des prétentions, bassesse des manœuvres, puérilité des triomphes, petitesse du découragement; tout l'amuse, tout l'ennuie, tout l'occupe, tout le dégoûte, tout l'apaise, tout l'irrite, tout l'afflige, tout le réjouit, tout le gagne, tout le perd; artifice, raffinement, déguisement de la vanité, hauteur, témérité, complaisance de la présomption; projets, agitations, chagrin de l'ambition, frivolité, légèreté, bizarrerie des dégoûts, multitude, variété, rapidité des mouvements de l'inconstance. Quel abîme! Cœur humain, vous le sentez malgré vous, vous en rougissez; mais après avoir jeté les yeux sur ce miroir vous n'en tirez aucun fruit: *Consideravit se in speculo, et abiit, et statim oblitus est.* (*Jac.*, I, 24.)

Il le sent si bien, qu'il est constamment attentif à se fuir et ingénieux à se déguiser. Qui voudrait souffrir qu'on le connût comme il se connaît lui-même, qu'on sût, qu'on crût de lui tout ce qu'il en sait et en croit, qu'on l'évitât autant qu'il s'évite? Qui le condamne mieux que ses propres apologies? Tout prévenu, tout aveugle qu'il est, il sent si bien son tort, il en a des vues si justes, qu'il supprime ou déguise toujours les moindres choses qui pourraient être blâmées; et l'on n'aurait besoin pour le confondre par lui-même, que de révéler ce qu'il a cru devoir taire ou pallier. Il se cache moins par défiance des autres que par défiance de lui-même. Quand il prend le pinceau pour faire son portrait, quelles fausses couleurs il y donne, quelles bizarres nuances il y rassemble; dans quel faux jour il se présente? Jamais portrait ni plus flatté, ni plus hideux, ni plus brillant, ni plus sombre; personne n'a de nous ni une plus haute ni une plus basse idée que nous-mêmes; personne ne se traite ni avec plus d'honneur, ni avec plus d'ignominie; personne ne porte des jugements plus éclairés et plus aveugles, ne condamne avec plus de rigueur et n'absout avec plus d'indulgence. Il semble que Dieu ait voulu punir les attentats de l'orgueil qui aspirait à la sagesse divine, par le comble de l'ignorance et du ridicule, et pour lui rendre plus présents et sa punition et son crime, faire sortir l'un et l'autre du fond de son cœur, et les lui mettre à tout moment sous les yeux.

Instruit par une expérience journalière, aussi convaincante qu'humiliante, qui pourrait croire que ce censeur si éclairé, ce juge si sévère de lui-même, en fait en même temps le plus rampant adorateur: 1° Il est le jouet aveugle de ses défauts; 2° le servile admirateur de ses bonnes qualités; 3° la dupe stupide des apparences; 4° le superstitieux observateur de son culte. Que lui manque-t-il que des autels; mais ne les érige-t-il pas dans son cœur, n'en érige-t-il pas dans celui des autres?

1° Jouet aveugle de ses faiblesses, de ses défauts, il les ignore ou les dissimule; il fait plus, il les excuse, les loue, les aime, il n'a garde de travailler à s'en corriger. Personne ne se corrige moins, rien n'est plus incorrigible qu'un orgueilleux, défauts ordinaires des parents idolâtres de leurs enfants. Ils en sont enfin les victimes, tout en est beau, tout en est admirable. Ils sont aveugles sur leurs vices, les encensent, les canonisent. Prévention funeste qui, en négligeant leur éducation, les perd enfin sans ressource. Défaut ordinaire des auteurs qui, charmés de leurs ouvrages et refusant d'en reconnaître les défauts, tombent dans le ridicule qu'ils redoutent et perdent la gloire qu'ils cherchent.

Connaissez-vous vous-même, tâchez de connaître Dieu. Science la plus nécessaire, la plus négligée, la plus rare que demandait saint Augustin : *Noverim te, noverim me.* Quelle adresse pour écarter l'idée véritable de soi-même que tout annonce, et s'en forme une fausse que tout détruit! La foi, la raison, la nature nous disent ce que nous avons été; néant, poussière, péché : ce que nous sommes, faiblesse, ignorance, passion; ce que nous serons, mort, poussière, enfer. La vanité ne peut soutenir ces objets lugubres, elle en détourne ses regards. Nos défauts et ceux d'autrui, même dans la plus haute fortune et la plus haute vertu, nous rappellent cette sombre idée; il n'est point de péché dont on ne soit capable, il en est peu qu'on aie commis. L'amour-propre les reconnaît-il, veut-il qu'on les reconnaisse, sait-il se rendre justice, veut-il qu'on la lui rende?

Le jugement d'autrui, le notre même pourrait nous redresser, si l'orgueil avait assez de bonne foi pour y souscrire. Nous nous verrions dans le vrai point de vue si nous nous jugions comme on nous juge, comme nous jugeons les autres, comme dans le fond nous nous jugeons nous-mêmes malgré nous; mais l'illusion de la vanité défigure tout. Pénétrants à l'excès, nous apercevons une paille dans l'œil de notre frère. Aveugles jusqu'à la stupidité, nous ne voyons pas la poutre qui crève le nôtre. Admirateurs de vous-mêmes, connaissez-vous, vous vous méprisez; mais où est-il cet homme assez grand pour se connaître et pour vouloir être connu?

Heureux encore, si bornant son sot orgueil à ignorer ou à dissimuler ses défauts, il n'en devenait l'apologiste par ses frivoles excuses, le panégyriste par ses fades éloges. Quel nouveau ridicule de tourner en mérite ce qu'il serait glorieux de faire pardonner par un humble aveu et de corriger par une sincère réforme; mais tel est le génie de la vanité, on ose se dire absolument sans défaut; tout réclamerait contre une prétention chimérique que tout dément; mais on n'est pas bien éloigné de le penser et on ne néglige rien pour le faire croire, on en est la dupe. La vérité transpire et le mépris suit de près, également faux dans ses vices et dans ses vertus; méprisable dans ses faiblesses et dans sa force, il croit pouvoir se passer de tout et il a besoin de s'étayer de tout, même de ses défauts qu'il transforme en vertus. A l'entendre sa lâcheté sera prudence, son avarice économie, sa prodigalité passera pour magnificence, son faste pour dignité; il n'est fier que par grandeur d'âme, bas et rampant par bonté, habile à se dédommager. S'il est forcé de convenir de quelque faiblesse il n'en avoue que de légères, et que pour s'y montrer supérieur et avoir dans la franchise apparente de son aveu un titre pour n'être point suspect dans la justice qu'il se rend sur son mérite. Ainsi, auteur et victime de ses maux, il est d'autant plus misérable, que refusant d'en connaître le principe, il les rend toujours sans remède.

Vérités amères, connaissance humiliante de ses défauts, tout le monde vous redoute, tout est armé contre vous; comment vous ferez-vous jour chez les grands, à qui tout vous déguise de concert, puisque les petits mêmes ne peuvent souffrir vos approches? les riches vous écoutent-ils? eux dont la fortune semble justifier leurs désordres. Les pauvres que le dépit fait crier à l'injustice, les savants dont l'orgueil se croit en droit de donner des leçons, en recevront-ils? Les ignorants en qui l'orgueil éteint le peu de lumière qui leur reste, les entendront-ils? Les dévots renonceront-ils à l'idée flatteuse de leur perfection? Les indévots se soumettront-ils à la réforme? L'amour-propre, ennemi mortel de la correction, ne refroidit pas moins la charité, qui oserait hasarder de la lui faire, que le désir de sa perfection qu'il ne croit pas nécessaire. Vengez-vous, vérité divine, laissez dans l'aveuglement ceux qui ne veulent pas ouvrir les yeux; qu'ils croupissent, qu'ils meurent dans leurs maux, puisqu'ils refusent les remèdes. Ne les éclairez que dans l'éternité où un regret mortel de vous avoir méconnu les punira de leur résistance.

2° Servile admirateur de son mérite. L'amour-propre par une espèce de culte religieux, l'estime, le vante, l'admire, l'exagère, en est toujours occupé. De quelque bonne qualité qu'on soit enrichi, qui pourrait l'enorgueillir, s'il est sage? Qu'on jette les yeux sur leur principe, tout vient de Dieu; sur leur terme, tout doit se rapporter à Dieu; sur leur usage, on doit en rendre compte à Dieu; sur leur nombre, il est si petit; sur leur perfection, elle est si bornée; sur leurs défauts, il sont si grands; sur l'intention, elle est si corrompue. Mais la vanité, aveugle sur tout, ne veut ni connaître les bornes du peu que l'on possède, ni avouer le droit du Créateur de qui on le tient. Assez téméraire pour se les approprier, assez faible pour en être ébloui, l'homme est aussi ridicule qu'injuste. L'élévation n'en suppose ni n'en donne, l'expose toujours, et l'amour-propre le fait perdre.

Aux insensés, si dignes de notre mépris, par l'excès de leur folie, ajoutez ces présomptueux, si dignes de notre indignation par les attentats de leur impiété; ils osent s'élever sur les ruines de la divinité dont ils attaquent les titres et dégradent les bienfaits. Pétris sans doute d'un autre limon, et par une autre main que le reste des hommes, au lieu d'adorer et de remercier la puissance infinie qui vous créa, et la bonté qui vous conserve, vous vous attribuez une gloire, des succès, des vertus, où vous ne prenez de part que par l'abus que vous en faites. On dirait que vous êtes le principe et la fin de tout; êtes-vous applaudi, c'est votre esprit qu'on admire; êtes-vous honoré, c'est votre vertu qu'on révère; êtes-vous loué, c'est votre mérite qu'on vante; êtes-vous

aimé, c'est votre beauté qu'on adore; êtes-vous craint, c'est votre puissance qu'on redoute. Votre premier admirateur, ordinairement unique et toujours injuste, épris de vous-même, vous vous contemplez avec complaisance; on dirait que vos mains toutes-puissantes ont formé votre corps et votre âme, que vous vous êtes donné votre réputation et vos biens, que votre autorité dispose des événements, que votre pénétration les prévient, que votre prudence les ménage, que votre habileté en profite. On dirait que tout vous est dû, que rien ne vous égale, que rien n'approche de vous. Ne voudriez-vous pas bientôt, comme cet orgueilleux roi de Perse, enchaîner les mers, commander aux vents, aplanir les montagnes, vous faire ériger des autels?

Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu, que vous ne puissiez à tout moment perdre, que vous ne deviez perdre un jour, que vous ne perdiez en effet chaque jour imperceptiblement? Bien loin de vous en glorifier, rapportez-en toute la gloire à celui à qui seul elle est due, vous n'y perdrez rien, vous y gagnerez infiniment, vous en serez plus estimé, plus estimable, et comblé de nouvelles faveurs. Dites donc avec la pieuse mère des Machabées : Je ne sais comment j'ai passé dans le sein de ma mère; ce n'est pas moi qui ai formé ni les organes de mon corps, ni les puissances de mon âme; ce n'est pas pour ma gloire que cet adorable architecte y a mis sa divine main : *Non ego ipsa compegi. Nescio quomodo apparuistis.* (II *Mach.*, VII, 22.)

Oui, c'est son intérêt. L'humilité épure, conserve, embellit, augmente le bien; l'amour-propre en corrompt le principe, en tarit la source, en empoisonne le fruit, en change jusqu'aux idées; il ne juge du vice et de la vertu que par ses intérêts et ses vues, et si la vanité transforme de vices réels en vertus apparentes, elle change bien plus efficacement les vertus mêmes en véritables vices, et tire des vertus même qu'il pratique l'aliment empoisonné dont il se repaît. De là quelquefois les railleries indécentes sur l'humilité et la piété qui la condamne et la confond. Le système de libertinage, cette liberté de penser, ce principe d'indépendance, ces maximes pernicieuses sur les mœurs, qu'on enfante avec complaisance, qu'on débite avec hauteur, qu'on soutient avec opiniâtreté, attentat inutile, on court en vain après les ombres qui s'envolent, il ne reste que le mensonge dont on s'est follement nourri : *Qui nititur mendaciis, pascit ventos.* (*Prov.*, X, 4.)

La véritable grandeur de l'homme consiste à connaître qu'il n'est rien devant Dieu, et à rapporter tout à Dieu. Il est alors dans la vérité; l'humilité fait la justesse de ses lumières et la noblesse de ses sentiments; la vanité n'est que mensonge. On a beaucoup de sagesse quand on sait qu'on en manque, et qu'elle ne se trouve qu'en Dieu. On mérite, on obtient l'estime des hommes, quand on sait ne pas la chercher; l'artifice au contraire et la finesse, la présomption et la fierté, annoncent la petitesse d'esprit, comme le clinquant, les diamants faux, la fausse monnaie, sont une marque de pauvreté, dont il ne sont que le masque. Heureux encore s'il n'en voulait qu'au ridicule, et si, laissant les droits de la religion et de la vertu, on m'obligeait le juste Juge à joindre le châtiment au mépris.

3° L'amour-propre est la dupe stupide des apparences; et dépourvu d'un mérite réel, il s'en forme un imaginaire des qualités les plus frivoles. Qu'un saint estime, l'héroïsme a ses vertus, le prodige de ses travaux, la multitude de ses bonnes œuvres, il aurait tort sans doute de s'approprier ce qui, dans l'ordre surnaturel, lui appartient moins que tout le reste, et plus que tout le reste est le fruit de la grâce de Dieu; qu'un grand génie s'applaudisse de ses lumières, du succès de ses recherches, de la beauté de ses ouvrages, il aurait tort encore de s'enorgueillir de son talent; le plus grand esprit est toujours extrêmement borné. Ce ne sont pas même ceux que l'orgueil séduit le plus aisément. L'orgueil est un vice et une petitesse; le demi-vertueux, le demi-savant en sont les plus susceptibles. Plus on est saint, plus on est grand, et plus on est humble, parce qu'on est plus éclairé; mais enfin ces deux hommes auraient au moins un objet digne de leur estime. Les vertus et les talents sont des biens précieux et personnels qu'on ne partage avec personne; pardonnons même la faiblesse de ceux que l'adresse du corps, l'agrément de l'esprit, la connaissance des arts peuvent flatter. Toute frivole qu'en est la gloire, après tout ces biens ont leur prix; ils peuvent exciter une noble émulation, pourvu qu'on ait l'équité de ne pas les surfaire et de ne leur donner que le second rang.

Mais après avoir fait valoir tout ce qu'on a de bon par une ridicule ostentation, et même fait montre de ce qu'on n'a pas par une vaine affectation, l'amour-propre peut-il porter la fatuité jusqu'à se faire honneur des choses les plus étrangères, les plus frivoles, les plus méprisables, les plus condamnables? L'enfant le moins raisonnable, le malade le plus en délire, l'insensé le plus en démence, font moins de bassesses et de folies que l'amour-propre. Que sont même toutes les folies dont le public se joue, dont la charité se charge, que la police arrête; c'est d'ordinaire un orgueil développé, qui ne connaît plus de barrière. La raison en modère les saillies, quand on se possède, la digue arrête le torrent. Une passion qui s'exhale, un extravagant qui s'écarte, c'est l'amour-propre livré à lui-même, qui sans pudeur laisse éclore ce qu'auparavant il tenait caché. En rougit-il du moins? Non. Pour comble d'extravagance, il s'admire; l'admiration, l'estime outrée des meilleures choses est une faiblesse, un défaut de lumière; que sera-ce d'admirer les choses les plus communes? Qu'il faut être pauvre pour étaler des haillons! Qu'il faut être nu pour

se couvrir, comme Adam et Eve de quelque feuille! Orgueil humain, en faudrait-il davantage pour vous confondre et vous guérir, pour peu que vous fussiez raisonnable. Etre insupportable à Dieu, aux hommes et à soi-même, ne se nourrir que d'illusions et de chimères : quelle honte, et vous vous estimez encore? Oui, le plus insensé est celui qui se croit le plus sage.

Qu'est-ce qui enivre cet homme altier qui méprise tous ses semblables? c'est le souvenir de ses ancêtres qui ne sont plus, dont il n'a que le nom, dont il n'imite que les défauts, dont il déshonore les vertus. C'est une charge qu'il a achetée, qu'il doit au hasard, peut-être au crime, dont il ignore les règles, dont il oublie les devoirs, dont il ternit l'éclat; c'est une étoffe de prix qui le couvre, des meubles qui chargent les murailles de sa maison, un équipage, un nombre de domestiques; c'est peut-être un jeu qui le ruine, qui le rend furieux, des crimes dont il fait trophée, que peut-être il s'impose faussement, comme s'il devait rougir de n'être pas assez scélérat; mais tout sert d'aliment à l'orgueil. Les passions les plus fougueuses laissent du moins quelque relâche, mais l'orgueil, toujours agissant, met tout à profit, se nourrit, s'augmente de ce qu'on retranche des autres passions et de ce qu'on leur accorde.

Quel comble d'extravagance! lorsque l'âge, la dignité, les lumières, la profession ne rendent pas plus raisonnable; lorsque, par le plus monstrueux contraste, on voit la folie sous des cheveux blancs et la petitesse sous la pourpre, la faiblesse et l'autorité, les erreurs et la science se rendre mutuellement ridicules par leurs bizarres assortiments. Que l'orgueil sait peu se soutenir, il ne faut que le dévoiler pour le confondre. Il se trahit même cent fois et laisse échapper l'homme à travers le masque du héros. Quoi! un savant, qui du haut de son esprit daigne à peine, d'une main avare, laisser tomber quelque oracle sur un vulgaire ignorant, un vieillard courbé sous le poids des années, un homme élevé à une grande place, changer la massue en quenouille; c'est-à-dire passer du faste à des puérilités, des affaires publiques aux petitesses de la galanterie, porter les hommages du public aux pieds d'une femme, rendre dans les cercles les bouffonneries qu'il vient d'apprendre au théâtre, et changer l'imposant habit qu'il traîne dans les tribunaux avec le déguisement efféminé qu'on étale sur la toilette; qui peut croire des variations si singulières? Dans votre ivresse, orgueil aveugle, vous prenez tout à faux, vous ne voyez ni la vérité qui vous éclaire ni le ridicule dont vous vous couvrez. Orgueil altéré et affamé dont rien ne peut étancher la soif et apaiser la faim, vous buvez les eaux les plus bourbeuses, vous dévorez les mets les plus dégoûtants; orgueil agité, qui, ne pouvant trouver de repos, s'appuie sur tout; ne voyez-vous pas que ce roseau fragile se brise et vous percera la main, et que tout fond sur vous. Triste reste de notre ancienne grandeur, triste effet de notre péché! Nous sommes faits pour le bonheur, nous le connaissons, nous l'aimons; mais malheureusement, séduits par des ombres, nous courons en insensés après tout ce qui en a les trompeuses apparences. Nous aimons mieux embrasser des fantômes que de ne rien donner à notre insatiable amour-propre.

A quoi servent ses efforts, ses artifices, ses succès même; est-il mieux logé dans ses vastes appartements? à peine y entre-t-il? Est-il mieux servi par cette foule de domestiques? à peine les connaît-il? Est-il plus commodément dans tous ces meubles? ils sont livrés à la poussière? Est il plus aimé, plus estimé pour ses crimes? on les déteste, on se moque de sa hauteur, on rit de ses éloges; mais on regarde ses habits, on parle de sa dépense et de ses débauches, on lui cède. Un homme à pied résiste-t-il à un équipage? son nom s'immortalise comme celui de l'insensé, qui, pour se faire connaître à la postérité, brûla le magnifique temple d'Ephèse. Sans doute la dignité de l'état demande un extérieur imposant pour le peuple, la raison et la vertu en usent par nécessité et avec indifférence; mais peut-on trop plaindre ceux dont l'aveugle et indigent orgueil croit en avoir besoin et en fait dépendre le mérite. En valent-ils davantage, en valons-nous moins? ils le croient : laissons-les dans leurs erreurs s'applaudir de leurs chimères; plaignons-les, ne les imitons pas. On ne peut trouver de félicité qu'en Dieu, et ils le fuient. On ne peut en espérer en soi-même, et ils se cherchent. Convaincons-nous par ces tristes leçons que l'idolâtrie de l'amour-propre est le principe de tous les malheurs de l'homme; faisons-nous un devoir de le combattre sans relâche.

4° L'amour-propre superstitieux, observateur de son culte; mais semblable aux idoles dont parle le Prophète (*Psal.* CXIII, 7), qui ont des yeux et ne voient point, des oreilles et n'entendent point, des pieds et ne marchent point; la divinité qu'il adore n'a qu'une ombre de grandeur; rien dans le fond de plus méprisable. Les hommes ressemblent à des tableaux; quelque brillant qu'en soit le coloris, n'y regardez pas de trop près, si vous ne voulez risquer de pousser trop loin la curiosité; qu'on sépare les fils de cette toile, qu'on en délaye les couleurs : ce héros en peinture ne sera plus qu'une liqueur dégoûtante. Timide vertu, ne craignez pas les hommes, ne vous laissez pas imposer par les apparences. Il s'en faut bien qu'ils soient tout ce qu'ils paraissent, ou qu'ils s'efforcent de paraître. L'orgueil ne se soutient que par le mensonge; depuis le sceptre jusqu'à la houlette, tout se montre sous des dehors trompeurs. La vertu seule n'use point de fard, elle n'en a pas besoin. Peuple imbécile, disait un philosophe païen, cette pompe, ce faste, ce fracas vous étonne, vous enchante, et ne voyez-vous pas que

tout cela n'est que pour le spectacle, on les étale, on n'en jouit pas; on n'en est pas plus vertueux : *Quid miraris, quid stupes? pompa est. Ostenduntur ista non possidentur.*

Qui pourrait se persuader qu'une femme mondaine, à qui la moindre pénitence fait horreur, pour qui un moment de réflexion est un siècle, passât tous les jours de sa vie, les heures entières en contemplation devant un miroir, essayât les postures et portât les habits les plus incommodes, et se ravît à elle-même le plaisir qu'elle cherche, par son étude, à se procurer? La voilà cette idole, qui par des couleurs empruntées, artistement répandues, s'efforce de réparer ou de cacher les ruines de ses charmes, pour avaler à longs traits les flatteries dont on la berce. Qu'on la surprenne inopinément, lorsque les ombres de la nuit ont fait tomber le masque, vous ne verriez que des rides éparses, des traits usés, que le plâtre lui-même a défigurés. Quel désespoir, si quelque accident, la maladie ou la vieillesse en ternissent la fraîcheur! On est inconsolable! les plus grands malheurs arracheraient moins de larmes. Quelle fureur pour la parure, quelle confusion si on n'est pas à la mode! Hélas! sur le déclin de l'âge, on court encore, vainement il est vrai, mais avec une fureur toujours nouvelle, après de frivoles appas dont le temps nous dépouille, jusqu'à ce que devenu, la proie des vers, que le trépas va leur livrer, comme Jésabel, la poussière du tombeau nous en fasse sentir, mais trop tard, la folle vanité.

Quel raffinement d'orgueil, si, pour sauver en vieillissant la honte des débris d'une beauté qui échappe, et tenir encore au monde par quelque endroit, lorsque les adorateurs abandonnent, on allait dans le fard d'une pruderie superficielle et plus séduisante, ou dans une dévotion de retour, chercher un nouveau genre de mérite aux dépens de la religion, s'assurer le tribut injuste d'une estime dont l'orgueil même et l'hypocrisie rendent indignes. Tels sont les miracles d'une folie qu'opère tous les jours l'amour-propre dans ses esclaves, ce qu'on ferait si peu pour Dieu. En est-on plus heureux? Tyran et martyr de soi-même, Dieu cruel et violent! Infortunée! on s'arrache ce qu'on a le plus recherché! L'orgueil n'a besoin que de lui-même pour venger Dieu et se punir. Ses attentats fournissent les armes.

Minuties des parures, fadeurs des compliments, enthousiasme des caresses, allures compassées, protestations perpétuelles, offres de service, profusion de louange, monotonie d'un langage doucereux, qui peut compter sur les insipides politesses, où l'affectation et le désir de plaire jettent hors du naturel pour courir après l'agréable? Un caractère frivole peut seul en goûter le faux, et par vanité entretenir un commerce de vanité, où la vanité seule reçoit et donne. Personne n'aime moins, et ne mérite moins d'être aimé qu'un ami banal du genre humain, qui dans le fond n'aime et ne veut faire aimer que soi-même. La vanité même ne s'en paye pas. Elle est ennemie de ces gens si officieux qui rendent si peu de bons offices. S'étaler soi-même, mendier les suffrages, est un moyen sûr de les manquer. Marquer ce fond de préférence, c'est offenser l'orgueil des autres, et l'intéresser à abaisser la nôtre.

Si vous ne devez pas compter sur les caresses des petits, craignez tout aussi peu le faste et la hauteur des grands, ils sont hommes comme les autres. Enivrés de leur fortune ils sont plus hommes par leurs faiblesses et moins hommes par leurs folies : *Ne timueris cum dives factus fuerit homo et multiplicata fuerit gloria domus ejus.* Percez la muraille, dit le Prophète, et vous verrez les abîmes que cache l'orgueil. Dépouillez-le de ses magnifiques habits, vous mépriserez un corps difforme. Percez cette foule de flatteurs et de domestiques, vous rirez du mince génie. Ne vous arrêtez pas à ces lambris dorés et à cette superbe architecture, vous aurez pitié d'une honteuse indigence. N'écoutez pas ces pompeux discours où une bravoure et mille exploits héroïques sont à tout moment enchâssés. C'est un lâche de la lie du peuple. Ne comptez pas sur sa probité, sur sa parole, sur ses serments; c'est un mauvais cœur, un malhonnête homme. Tel qui le prend sur le plus haut ton n'est qu'un esclave travesti, qui portait hier les couleurs dont il couvre aujourd'hui les siens. Tel qui fait la plus brillante dépense n'est qu'un misérable, de qui les créanciers poursuivent les biens, et le sang des pauvres demande vengeance. Tel qui tranche de l'habile homme et ne rend des oracles qu'avec poids et mesure n'a pour tout mérite qu'un faste pédantesque. Finirait-on le détail des impostures de l'orgueil : *Fode parietem.* (*Ezech.*, VIII, 8.)

Les plus grands événements, les actions les plus éclatantes, les plus brillants succès, au lieu de cette mystérieuse grandeur que l'orgueil veut y faire croire, ne sont que de purs hasards, n'ont que le plus bizarre principe, ne roulent que sur les plus honteux ressorts. Combien ce fantôme imposant paraîtrait ridicule, si on connaissait le vrai mobile de toute la machine. N'en jugeons pas par les prétextes dont on amuse le public ignorant. Le caprice imagine, une raillerie décide, une circonstance engage, un rien arrête, le dépit arme le guerrier, un coup d'œil tendre fait pencher la balance du juge. Que d'affaires, que de révolutions dont l'intrigue a ménagé le succès, que de négociations, dont un mot hasardé a ourdi la chaîne, que d'entreprises dont l'inconstance fut le mobile ou l'écueil? L'orgueil a commencé par une légère étincelle, il continue par un faux point d'honneur, il consomme par la honte de rompre; on se repent des premières démarches, et par orgueil on n'ose se corriger. Est-ce la vertu qui obtient les éloges, le mérite qui reçoit les grâces? L'adulateur les surprend, le téméraire les emporte; on favorise ce qui sait plaire ou

intimider. Le monde est un théâtre où les scènes se répètent tous les jours. Ne soyez pas les dupes des décorations, ou de l'emphase des acteurs, même des premiers rôles; passez derrière le théâtre, vous ne verrez qu'une vile toile et de misérables artisans, dont on achète le travail et dont on méprise la profession, et dont les talents séducteurs alarment la vertu, et les achètent par les bassesses. Faut-il que l'orgueil se fasse un mérite d'être aussi pernicieux que coupable; qu'il déguise les vices, flatte les fausses vertus, décrie les véritables et porte l'inhumanité jusqu'à achever de perdre le coupable par des louanges empoisonnées, et de détruire l'innocent par des satires injustes. Mais quelle faiblesse d'en être ou alarmé ou ébloui.

Quelque funeste que soit l'amour-propre, il a pourtant ses avantages; c'est une ressource préparée à l'infirmité humaine, qu'une langueur stupide ou une tristesse désespérante précipiterait vers sa décadence, si une émulation sagement ménagée ne ranimait ses membres engourdis, et ne prévenait l'inaction léthargique de tout le corps. La vertu n'irait pas loin, si un peu de vanité ne la soutenait. La louange invite à la vertu et y fixe. La honte de ne pas mériter les éloges que l'on reçoit, donne envie de s'en rendre digne. Quelle serait la désolation de l'homme, si au milieu de ses malheurs et de ses faiblesses, content de lui-même par une chimérique illusion, un peu de vanité ne le consolait en la lui déguisant. Quel plaisir aurait-on si on ne se flattait jamais? Vivrait-on en société si on n'était un peu la dupe les uns des autres et de soi-même. Il en est comme des aliments, du sommeil, du mariage; il faut que le goût du plaisir engage à la conservation de l'espèce; la vertu serait trop difficile à l'humanité, il lui faut quelques assaisonnements; il est trop rare, trop court, trop superficiel, il lui faut une espèce de supplément, dans les apparences trompeuses, il est vrai, mais utiles, qui donnent quelque satisfaction.

Mais surtout il est un amour-propre utile et saint, c'est celui qui nous fait chercher le solide bonheur dans le ciel. A ces conditions aimez-vous vous-même, vous ne pouvez vous trop aimer. S'aimer comme il faut, c'est s'aimer en Dieu et pour Dieu. Il faut s'aimer et se haïr tout à la fois. On ne s'aime bien qu'en se haïssant, mais on se hait en s'aimant mal. Par le bon usage de cet amour, on tire le remède du poison, la vie de la mort. L'amour-propre est une épée à deux tranchants; tout lui nuit, il nuit à tout; tout lui sert, il sert à tout, il décide de notre mort ou de notre vie éternelle. Oublions le passé, abandonnons entre les mains de Dieu un avenir incertain, et profitons tranquillement, dans son sein, du moment présent; ce moment est en notre disposition; il porte son bien et son mal chaque jour; ainsi couleront des jours tranquilles qui nous conduiront à la vie éternelle. Ainsi soit-il.

DISCOURS

SUR L'OBEISSANCE.

Qui vos audit. me audit qui vos spernit me spernit. (*Luc.*, X, 16.)

Celui qui vous écoute m'écoute, celui qui vous méprise me méprise.

L'obéissance est une espèce de foi, comme la foi est une espèce d'obéissance; l'une rend hommage à la vérité souveraine, l'autre le rend à la souveraine autorité. Dans l'une Dieu exige qu'on soumette son jugement à la décision de ses supérieurs; dans l'autre il demande qu'on soumette sa volonté à leurs ordres. Les oracles de l'Eglise fixent infailliblement notre créance; les commandements de nos maîtres règlent absolument nos mœurs. La clef de la science et celle de la puissance ont été également confiées à nos pasteurs, et leur houlette ne doit pas moins nous conduire que leur chaire doit nous enseigner. L'obéissance et la foi doivent être aveugles sans raisonnement et sans résistance; les défauts personnels n'affaiblissent ni la certitude des leçons, ni le poids des préceptes. Douter en matière de dogme, c'est être infidèle; hésiter en matière de loi, c'est être révolté. Tombeau l'un et l'autre de la raison, on éteint ici les lumières, là on immole ses désirs; vertus héroïques, Dieu ne couronne pas moins la docilité qui lui attache des disciples que la soumission qui lui assure des sujets. Heureux ceux qui croient sans voir, heureux ceux qui obéissent sans connaître. Dépôt précieux, le zèle ne doit pas moins veiller, pour le conserver, à arracher toutes les semences de rébellion qu'écartent toutes les nouveautés profanes de doctrine; fondement nécessaire à la hiérarchie, l'Eglise ne porte pas moins sur l'exactitude de l'exécution que sur la fidélité de la déférence. C'est Dieu lui-même qu'on écoute ou qu'on méprise dans la personne de ses ministres, soit qu'ils expliquent les vérités qu'il faut adopter, ou qu'ils prescrivent les règles qu'il faut suivre, et le glaive spirituel ne doit pas moins frapper les rebelles que les indociles.

Sacrifice de l'obéissance plus humiliant

encore et plus mortifiant que celui de la loi; car enfin la nature des choses qui sont du ressort de l'obéissance semble par leur simplicité pardonner un droit d'examen dont la profondeur des mystères peut nous dépouiller sans honte. Le caractère des personnes qui nous conduisent n'a ni l'éclat d'un Dieu qui révèle, ni l'autorité du corps de l'Eglise qui parle, ni les lumières d'un Pasteur qui enseigne; toujours sous nos yeux, et vues dans le détail, avec leurs défauts et leurs caprices, elles ne se montrent pas dans ce jour respectable où paraît un concile assemblé qui prononce, et dont l'antiquité se perd dans les ténèbres imposantes de la primitive Eglise. Les vérités de la foi sont en petit nombre; la plupart renfermées dans les bornes de la spéculation et n'exigeant que de temps en temps des actes passagers de déférence, laissent jouir d'un repos et d'une liberté constante, et ne viennent pas journellement nous traverser dans nos projets, nous poursuivre dans nos actions, nous combattre dans nos penchants et nos répugnances. Mais l'importune obéissance s'arroge partout des droits embarrassants; rien n'échappe à sa gênante vigilance et à ses incommodes arrangements, elle captive dans les moindres choses, elle fait un crime des plus indifférentes; quand il lui plaît de les condamner, elle anéantit tout jugement, elle accable sous la main d'une personne sujette aux mêmes faiblesses qu'elle défend, et qui quelquefois aurait elle-même besoin de lui. On le fait quelquefois, ce semble, aux dépens même de la vertu, et ce n'est que sur les ruines d'un plus grand bien que cette impérieuse maîtresse élève son tyrannique despotisme. Quel nouveau genre de foi qui dans les choses les plus claires fait trouver un mystère d'autant plus grand qu'il n'a pas même l'air imposant de mystères, qui s'exerce dans tous les temps, dans tous les lieux, sur tous les objets! C'est bien là qu'on meurt tous les jours avec saint Paul : *Quotidie morior*. (I *Cor.*, XV, 31.)

Mais la bonté de Dieu ne paraît pas moins dans l'une que dans l'autre. L'homme n'a pas moins besoin d'être gouverné que d'être instruit. Aussi aveugle dans ses goûts que dans ses idées, le bon ordre de l'univers, le bon ordre de la religion et son propre intérêt n'exigent pas moins la subordination que la foi; il y trouve également sa consolation et son repos. L'esprit de Dieu est, 1° un esprit d'ordre et d'arrangement; 2° un esprit de paix et de charité; il en porte le caractère dans son Evangile et dans ses exemples, dans son esprit et dans tous ses commandements. Voilà l'office de l'obéissance, elle maintient l'ordre et l'arrangement, elle conserve la paix et la charité. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La Providence, toujours infiniment sage, fait tout avec nombre, poids et mesure. Tout son sytème ne tend qu'à ramener toutes choses à l'ordre et à l'unité; mais c'est toujours par la voie de la subordination qu'elle y ramène. Elle ne se contente pas de l'établir cet ordre par ses arrangements, de l'ordonner par ses lois, elle charge quelqu'un d'y veiller avec soin, et elle oblige tout ce qui doit y contribuer à déférer aux volontés de celui qu'elle a établi pour le maintenir. Le physique et le moral, le spirituel et le temporel, la société civile et la société religieuse, tout est marqué à ces traits. Ainsi débrouilla-t-elle l'ancien chaos; toute la nature confondue n'était qu'une matière informe, sans vie et sans beauté, parce qu'elle était sans ordre et sans dépendance. Dieu parle, la lumière brille, les eaux sont séparées de la terre, les animaux peuplent nos campagnes, les fleurs et les fruits les enrichissent. Enfin Dieu termine son ouvrage par lui donner un maître et jamais peut-être empire ne fut plus absolu que le sien. La nature entière le respectait, les éléments lui obéissaient, les animaux à ses pieds recevaient les ordres qu'il leur imposait, les passions même lui étaient soumises: il en excitait, il en arrêtait à son gré les mouvements, et ne les faisait servir qu'à la gloire de son maître.

Tel fut le roi de la nature, tandis que, soumis lui-même à son Dieu, il jouissait, avec autant de plaisir que d'innocence, de ses faveurs les plus précieuses dans le palais magnifique et délicieux que sa main lui avait formé. La désobéissance renversa son bonheur avec ce bel ordre, et replongea le monde dans un nouveau chaos plus triste encore que le premier, parce qu'il est la punition du péché. La terre maudite ne lui porta plus que des ronces, les animaux féroces attentèrent à sa vie, les infirmités en abrégèrent la durée, la mort en termina le cours, les passions rebelles mirent son salut en danger. L'obéissance seule put rétablir ce bel ordre, et faire éclore un nouveau ciel, une nouvelle terre, remettre l'homme en possession de son repos et de son bonheur, et le rétablir dans le paradis terrestre, d'où son péché l'avait banni. La bonté du Seigneur veut bien encore rassembler les débris de son ouvrage, faire revivre son système de subordination; le genre humain sera divisé en familles, tout subira le même sort. L'obéissance devenue plus difficile n'en est que plus nécessaire.

Enfants, vous obéirez à vos pères, serviteurs à vos maîtres; chaque famille aura son chef. Ce maître légitime, non-seulement aura tous les moyens de se faire respecter par la distribution de son héritage, toutes les facilités d'y accoutumer par le détail de l'éducation, toutes les grâces pour le faire aimer par les liens de la nature; mais encore la punition ou la récompense la plus intéressante suivront l'obéissance ou la révolte; la longueur ou la brièveté de la vie dépendra de l'observation de cette loi. Toutes les sociétés auront des supérieurs, les plus grandes villes, comme les plus petites, obéiront à des magistrats, les pro-

vinces se soumettront à des gouverneurs, les royaumes auront des monarques; des révolutions continuelles feront passer les couronnes sur différentes têtes, détruiront ou construiront des villes, avanceront ou reculeront les frontières des empires. Mais au milieu de ces vicissitudes la loi de la subordination sera inviolable, elle ne fera que s'affermir; la variété, la multitude des maîtres font sentir la nécessité d'en avoir un; l'ambition de posséder l'autorité, le zèle des peuples à la défendre, tout montre combien les racines en sont profondes.

Les événements de la vie formeront entre les hommes des liaisons diverses; mais partout un instinct naturel leur fera choisir des supérieurs. Ils auront des différends, des juges seront établis pour les terminer, leurs arrêts seront exécutés sans appel, leur décision sera censée juste, le condamné sera censé coupable, il perdra les biens et la vie. Mais ces juges sont-ils infaillibles? Non. Sont-ils impeccables? Non. Mais il faut obéir, il vaut mieux que l'innocent périsse, et que l'autorité ne soit pas violée, il y a moins d'inconvénient à risquer l'injustice que de risquer l'obéissance. Les hommes feront des voyages sur la mer, chaque vaisseau aura son pilote; maître absolu de la manœuvre, il fera jeter dans les flots les marchandises les plus précieuses, pour éviter le naufrage dont on est menacé. Eh! que deviendrait-il ce vaisseau dépourvu de conducteur, jouet des vents et des ondes? ignorant la route, tarderait-il à se briser sur quelque écueil? Les hommes auront des guerres, et rassembleront des armées; mais au centre du tumulte et des passions les plus fougueuses, l'autorité du général, distribuée à des officiers inférieurs, fera marcher le moindre soldat. On volera au péril, malgré la crainte; on s'arrêtera au milieu du carnage, malgré la fureur, selon qu'il plaira au chef de faire sonner la retraite ou la charge. Pour maintenir cette discipline si nécessaire, tous les siècles verront avec autant d'admiration que d'horreur, un consul romain faire mourir son propre fils, pour avoir combattu, pour avoir vaincu contre ses ordres, et sans aucun égard pour sa jeunesse, pour son courage, pour ses succès, ensevelir avec lui ses lauriers, dans le même tombeau, en les arrosant de ses larmes.

Cet esprit d'indépendance a été imprimé aux animaux mêmes. L'instinct supplée à la raison; et quoique le péché, qui a renversé toute la nature, en ait bien affaibli les liens, on en voit encore bien des restes. Admirez ce troupeau de brebis : quelle docilité pour son pasteur! Il entend sa voix, il le suit dans les pâturages, il va, il vient comme on le mène. Dieu a bien voulu prendre une image si simple et si douce pour peindre sa bonté pour nous et notre obéissance pour lui. Mais ne sont-ce que les animaux dont la douceur fait le caractère? En est-il de si féroce que l'homme n'apprivoise par ses soins, ou ne soumette par son adresse, ou ne mette en fuite par sa terreur? Le plus stupide animal, qui broute l'herbe et le chardon, lui obéit, le reconnaît, le redoute; tout révère en lui l'image du Créateur gravé sur son front : *Cognovit bos possessorem suum, et asinus præsepe domini sui.* (*Isa.*, I, 3.) Ce n'est pas assez : les animaux observent entre eux les mêmes lois de dépendance, ils ont leur chef, ils ont leur emploi, ils forment des sociétés et des républiques. Combien de fois, dit le Seigneur, ai-je voulu vous rassembler comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et moins dociles qu'eux vous l'avez refusé! Les abeilles, les fourmis, forment un état parfaitement policé, où l'on reconnaît de vrais maîtres, que le Sage nous donne pour modèle.

Il n'y a pas jusqu'aux êtres les plus insensibles, dans lesquels Dieu n'ait gravé ces traits ineffables de subordination. Je ne parle pas de ces lois générales de pesanteur et de mouvement qui emportent tout vers le centre, ou entraînent à point nommé chacun des êtres selon un ordre invariable. Jetez les yeux sur la grande structure du monde. Voyez ce bel astre qui en est comme le centre et le roi, comme il entraîne régulièrement toutes les planètes autour de lui, sans que jamais elles s'écartent de leur route, ou résistent à son activité; voyez dans l'homme cet abrégé du monde, voyez dans tous les corps organiques des animaux et des plantes la liaison, la dépendance, la fidélité de tous les membres à faire leurs fonctions, selon le besoin commun, et les impressions de la tête qui les conduit et de la séve qui les fait vivre. On ne voit pas, dit saint Paul, que la main, que le pied s'élèvent contre la tête et refusent leurs services; tout plie, tout obéit avec tant de promptitude et de facilité, que l'âme semble être dispersée dans le corps, et n'en être presque pas distinguée.

Mais ne pensons pas que ceux que Dieu place à la tête des autres en soient plus libres : hélas! ils n'en sont que plus dépendants. Je ne parle pas de ceux qui, soumis à des supérieurs majeurs, n'exerçant l'autorité qu'en subalternes, éprouvent tour à tour tout l'embarras du gouvernement et toute l'amertume de la dépendance; je n'exempte pas ceux mêmes qui, élevés au faîte des honneurs, jouissent de toutes les prérogatives de l'autorité absolue; ils ont beau faire, de quelque couleur qu'on le pare, l'assujettissement est dans la nature de l'homme; il est né avec lui, il vit avec lui, il est inévitable. Et de qui ne dépendent-ils pas? de tout le monde. Ils dépendent du courtisan qui les honore, et du ministre qui les conseille, et du soldat qui combat, et de l'artisan qui travaille pour eux. Et que deviendrait leur grandeur, si elle n'était étayée par toutes ces mains? Indépendamment du faible qu'il faut secourir, et de l'oppresseur qu'il faut réprimer, et du plaideur à qui on doit la justice, et du sujet à qui on doit l'exemple, et du peuple qui importune, et du suppliant qui ennuie; pourquoi leur a-t-on confié la puissance, pourquoi les a-

t-on revêtus de majesté, pourquoi les peuples tournent-ils sur eux les yeux, pourquoi leur tendent-ils les mains, si ce n'est parce qu'étant débiteurs de tout le monde, ils doivent embrasser tous leurs intérêts et pourvoir à tous leurs besoins, supporter toutes leurs faiblesses? *Omnibus debitor sum.* (*Rom.*, I, 14) Disons mieux, convenons avec l'Apôtre qu'ils en sont les serviteurs, que la grandeur n'est qu'un brillant esclavage, que plus on augmente l'autorité, plus on en multiplie les chaînes : *Omnium me servum feci.* (I *Cor.*, IX, 19.)

Ce que la conduite de Dieu et celle des hommes marquent d'une manière si claire, leur parole, leurs lois ne le disent pas moins expressément. La prétention des supérieurs est-elle douteuse? Que signifient les noms mêmes de loi et de précepte, que l'autorité dans celui qui le porte, l'obéissance dans celui qui le reçoit? L'esprit d'indépendance détruit jusqu'au langage le plus commun et aux idées les plus familières. Dans tous les temps, dans tous les lieux du monde on a fait des lois, leurs compilations composent des volumes. Dans tous les temps, dans tous les lieux du monde on a donné des ordres; la moitié de la vie des uns se passe à les prescrire, et malgré bien de mauvaises difficultés et de désobéissances réelles, qui confirment même l'autorité par le soin de chercher des excuses, la moitié de la vie des autres se passe à les accomplir.

A peine l'homme est sorti du néant, que par une espèce de noviciat Dieu commence à l'exercer à l'obéissance; il est encore seul avec son épouse, et dans la personne de celle-ci la moitié du genre humain est assujettie à l'autre. Femme, vous obéirez à votre mari, regardez-le comme votre chef et votre maître ; mêlez le respect à l'amour et l'obéissance aux caresses ; par une société parfaite et indissoluble vous partagerez les biens et les maux, mais l'autorité ne sera point partagée, et quoique vous en exerciez une partie sur vos enfants, n'oubliez pas que vous devez être la première soumise. Dieu fait un commandement à l'un et à l'autre, pour leur apprendre qu'ils ont besoin d'être gouvernés. Ils le violent, ce précepte fatal, et tout léger qu'en est l'objet, toute personnelle qu'en est l'infraction, l'univers gémit encore de leur désobéissance; ils perdent tout ce qu'ils ont reçu, et ne laissent à leur postérité que des larmes pour héritage. La désobéissance fut le premier des crimes et la source de tous les autres. Elle est en quelque sorte le seul crime : le péché n'est qu'une infraction de loi, un ordre, une désobéissance.

Dieu se choisit un peuple duquel doit naître un jour le Messie; mais il faut se former à l'obéissance. Son premier père lui en fournira un modèle accompli. Allez, Abraham, quittez votre pays et votre famille, suivez-moi dans la terre que je vous montrerai; immolez-moi ce cher Isaac, objet de tant de vœux et de tant de joie, de tant de promesses et de tant d'espérances. Ah! je connais aujourd'hui votre fidélité, après tant d'épreuves; vous êtes digne d'être le père et de mon Fils et de mon peuple, et d'être à jamais le plus grand maître de l'obéissance. Ce peuple chéri languit cependant des siècles entiers sous la dure servitude d'Egypte; il brise enfin ses chaînes, mais pour en recevoir de nouvelles. Dès le premier pas qu'il fait vers la terre promise, on lui donne un conducteur, un législateur, un pontife; il en aura toujours. La forme de son gouvernement pourra changer, son joug pourra être ou adouci ou appesanti; mais il ne sera jamais heureux que quand il vivra dans la dépendance. A peine a-t-il passé la mer Rouge, que la montagne d'Oreb tout en feu annonce le Dieu qui va parler. Les lois seront gravées sur la pierre, soigneusement gardées dans l'arche. Malheur à celui qui les violera : *Anima quæ non obedierit, morietur.*

L'ancienne loi disparaît, mais ce n'est que pour faire place à une nouvelle; le sacerdoce d'Aaron finit pour recommencer dans saint Pierre; toutes les cérémonies sont détruites, de nouvelles pratiques leur succèdent. L'empire de l'obéissance est toujours le même, il n'en est que plus étendu, les motifs en sont plus pressants, l'exercice plus détaillé, l'observation plus parfaite, la fidélité plus méritoire, la récompense plus magnifique. Une des grandes beautés de la religion chrétienne c'est l'esprit de soumisssion qu'elle inspire. Le paganisme rendait cette justice aux premiers chrétiens que les empereurs n'avaient point de sujets plus fidèles, les pères d'enfants plus dociles, les maîtres de domestiques plus soumis que ceux qui avaient été formés à l'école d'un Dieu crucifié ; ils y avaient appris que ce n'est ni par intérêt ni par crainte, mais par amour et en vue de Dieu que l'on doit obéir : *Subditi estote propter Deum, non propter timorem, sed propter conscientiam.* (I *Cor.*, X, 25.) Et en effet ce qu'il y a de plus parfait dans la religion, ces communautés respectables de l'un et de l'autre sexe, où l'on s'interdit tous les plaisirs, où l'on se dépouille de tous les biens, où l'on s'enferme tout vivant dans la solitude, où l'on traite son corps avec une sorte de cruauté, on s'y fait un devoir si indispensable de l'obéissance qu'on en fait un vœu solennel, la base de la profession; on s'y livre sans réserve entre les mains d'un supérieur, on ne détermine rien sans son ordre, on suit en tout ses moindres avis, on prévient, on devine ses volontés, et toute la vie se passe dans ce saint esclavage : *Verus obediens totum se colligit, ut imperantis colligat voluntatem.*

Mais n'est-ce ici qu'une de ces pieuses pratiques qu'un zèle ingénieux met en œuvre pour arriver plus sûrement à la perfection? C'en serait assez sans doute pour nous la faire embrasser; le salut doit nous être assez cher pour l'assurer au prix de tout; mais non, c'est Dieu lui-même qui en a tracé le plan dans le plus beau, dans le plus cher de ses ouvrages; il a établi dans son Eglise

un ordre hiérarchique, c'est-à-dire une parfaite subordination depuis le chef jusqu'au dernier des membres. Chaque paroisse est soumise à un curé, chaque diocèse a un évêque à sa tête, les provinces ressortissent à des métropolitains, l'Eglise entière est gouvernée par le vicaire de Jésus-Christ à qui tout ce troupeau fut confié. Y méconnaissez-vous le doigt de Dieu? Ecoutez ses oracles, et dans la bouche de l'Eglise qui, par une foule de canons, de censures et d'anathèmes, vous apprendra et l'autorité dont elle jouit, et la soumission qu'elle exige, et par la bouche des apôtres qui vous assureront que le Saint-Esprit a établi les évêques pour gouverner l'Eglise : *Vos Spiritus sanctus posuit episcopos regere Ecclesiam Dei.* (*Act.*, XX, 28.) Par sa propre bouche il vous dira tantôt : Qui vous écoute m'écoute, qui vous méprise me méprise; tantôt: paissez mes agneaux et mes brebis; tantôt : je vous donnerai la clef du royaume des cieux; liez et déliez à votre gré, je ratifierai dans le ciel les arrêts que vous aurez portés sur la terre. Aussi l'Eglise est-elle comme une armée rangée en bataille, aussi admirable par sa beauté que redoutable par son exacte discipline : *Terribilis ut castrorum acies ordinata.* (*Cant.*, VI, 3.)

Et où en serait-on sans la protection de l'obéissance! Connaît-on bien le monde ? Connaît-on le public? Connaît-on le particulier? Songe-t-on qu'on a affaire à des hommes quand on veut franchir les barrières? Pense-t-on que les combinaisons des choses et les circonstances des événements sont infinies et infiniment variées, que tout change du soir au matin, qu'on passe rapidement et presque sans intervalle du trône à la poussière, de la poussière au trône, de la haine à l'amitié, de l'amitié à la haine, que ce qui est aujourd'hui convenable et facile ne le sera plus demain, et que, dans chaque position nouvelle, l'homme, nécessairement entraîné à de nouveaux désirs et de nouvelles vues, doit prendre de nouveaux arrangements, et toujours surpris et déconcerté, ne saurait à quoi se résoudre si la boussole de l'obéissance ne le guidait au milieu de ces orages et de ces ténèbres?

Connaît-on le public, cette multitude d'esprits tous différents les uns des autres, dont l'un veut la guerre, l'autre la paix? L'un écoute la raison, l'autre la méprise; l'un se déclare pour la vertu, l'autre se livre au libertinage. Cette multitude d'hommes frivoles que le moindre souffle agite, que la moindre impression entraîne, qui croit tout sur le moindre rapport, qui refuse de croire aux plus fortes preuves, tantôt bas et rampant, qui redoute tout, tantôt téméraire et présomptueux, qui ne respecte rien. Cette multitude d'hommes bizarres, toujours distraits, toujours ardents, toujours précipités, toujours paresseux, toujours divisés d'intérêt, toujours jaloux les uns des autres, aussi faciles à prévenir que difficiles à détromper, toujours irrésolus et toujours prenant le plus mauvais parti. Tout cela doit-il être dispensé d'obéir? Peut-il s'en passer, doit-il même être consulté, être écouté dans ses propres affaires?

Connaît-on le particulier dans ses passions et ses penchants, dont chacun est un obstacle au bon ordre ? L'avarice attaque la sage distribution des biens; l'ambition, celle des honneurs. La colère renverse tout ce qui s'oppose à ses entreprises ; la paresse laisse tout périr dans l'inaction ; la sensualité corrompt les choses les plus saintes. Loin d'y porter la plus légère atteinte, serrons plutôt les nœuds de l'autorité. Sera-t-elle jamais assez forte pour contenir tant de monstres, pour arrêter cet assassin dans les forêts, ce plaideur dans ses injustices, ce furieux dans ses emportements, ce libertin dans ses infamies, ces impies dans leurs profanations ? L'homme le plus modéré a un éloignement insurmontable pour tout ce qui porte un caractère de gêne et d'irrégularité. Les meilleures choses révoltent, quand on les regarde comme nécessaires. La seule idée du commandement choque et déplaît, quelque juste qu'il soit, quelque juste qu'on le trouve. Il suffit qu'elles soient ordonnées, pour devenir insupportables. On trouve je ne sais quel assaisonnement et quel goût malin à désobéir. Infortunés enfants d'Adam et d'Eve ! qui n'eussent jamais songé à manger du fruit s'il n'eût été défendu : *Nitimur in vetitum semper, cupimus*, etc.

Connaît-on son ignorance et sa faiblesse ? Il ne sait ni ce qu'il dit ni ce qu'il veut ; il ne démêle ni les vrais intérêts, ni les motifs du précepte, ni les inconvénients du désordre ; il est incapable de les écouter et d'y réfléchir, de les sentir et de les goûter. Qui n'a mille fois éprouvé la légèreté et le caprice, la prévention et ses ombrages ? Ce qu'il veut aujourd'hui, il ne le voudra pas demain ; et sans attendre un si long délai, voltigeant d'objet en objet, un instant suffit pour changer la scène, sans raison, sans prétexte, par le seul dégoût de la durée, par le seul goût du changement, par la seule folie de paraître différent des autres. Peut-on pour son propre intérêt trop multiplier, trop autoriser ses conducteurs et ses maîtres ? connaît-on l'homme jusque dans ses vues les plus légitimes, dans ses plus éminentes vertus ? Oui, les saints ont besoin de guide ; la droiture de leurs intentions ne garantit ni la sagesse ni l'uniformité de leurs vues, et souvent la piété même les rend et plus difficiles à détromper, et plus ardents à poursuivre. De part et d'autre on veut, on cherche le bien ; mais chacun le choisit à son gré et le procure à sa manière, et souvent l'un traverse, l'un détruit ce que fait l'autre. Rien de plus dangereux, de plus déraisonnable que le zèle, s'il n'est conduit par l'obéissance. Saint Paul et saint Barnabé se séparent, saint Chrysostome et saint Epiphane se font la guerre. Ah ! disait saint Bernard, pour notre intérêt et pour celui de Dieu, ayons plutôt cent maîtres, que d'en manquer.

Enfin connaît-on combien avec les plus beaux talents, les plus vives lumières, les

plus grandes vertus, l'homme est incapable de se conduire lui-même? Aveuglé, et passionné dans tout ce qui le regarde, toujours prévenu en sa faveur, rien de plus suspect que ses jugements et ses désirs. Tout habile qu'il peut être à gouverner les autres, il se voit de trop près, il se voit trop mal, pour être son propre guide. Le meilleur médecin consulte dans ses maladies, le juge le plus intègre est récusable dans sa cause, le plus sage directeur doit être dirigé; l'amour-propre étouffe les plus vives lumières, et trompe les yeux les plus perçants. Un autre apercevra mille choses que votre vanité vous déguise, il jugera nécessaire ce que votre paresse croit inutile. Trop heureux au milieu de tant de piéges, de tant d'ennemis, d'avoir un guide qui les découvre, un protecteur qui nous défende! trop heureux au milieu de tant de chutes, de pouvoir compter sur un ami charitable qui nous relève! Nous l'avons un ami fidèle dans l'obéissance, abandonnons-lui tous nos intérêts.

Mais, dites-vous, ces supérieurs, qui nous gouvernent, sont-ils eux-mêmes exempts de passions, de légèreté, de caprices? Non, sans doute. Souvent même sont-ils plus bizarres et plus vicieux que leurs sujets; souvent leur grandeur les enivre, l'impunité les enhardit, les occasions les corrompent. L'histoire fournit mille exemples de mauvais rois qui ont perdu leurs peuples, de mauvais pasteurs qui ont égaré leurs troupeaux, de mauvais pères qui ont empoisonné le cœur de leurs enfants; mais après tout les inconvénients de la désobéissance sont plus grands encore : l'anarchie est plus funeste que l'abus de l'autorité; il vaut mieux être mal gouverné, que de ne pas l'être du tout. Dans un mauvais gouvernement on ne trouve que les passions d'un homme, elles ne font souffrir qu'un petit nombre; l'indépendance fait sentir les passions de tout le monde; c'est un mal général, qui les nourrit, qui les réveille toutes, et ne connaît aucune borne. Pour un père dénaturé, il est cent enfants déraisonnables; pour un prince sans vertu, il est mille sujets vicieux : il y en aurait mille autres, ils le seraient tous, si l'autorité même d'un mauvais prince n'en arrêtait le plus grand nombre. Tout mauvais qu'il est, il punit le vice, il fait pratiquer la vertu, il se fait craindre.

De là vient que l'état monarchique fut toujours préférable à l'état républicain, et que dans les républiques même le gouvernement fut toujours monarchique dans le détail de l'exécution, par l'autorité suprême toujours confiée tour à tour à quelqu'un des membres. Dieu l'a choisi pour son Eglise dans la personne de saint Pierre, pasteur universel de tout le monde. Il l'a établi par les lois de la nature dans chaque famille, toutes soumises à un seul père : gouvernement, image de la Divinité, qui seule sans partage donne des lois à l'univers. En effet, tout est fini en dernier ressort; tout se réunit pour les mêmes vues par la volonté du monarque, sans laisser aux passions humaines les dangereuses ressources d'une autorité traversée, d'une résolution incertaine, d'une résistance impunie, d'une cabale soutenue, qui fait naître mille maux, et les rend tous irréparables. Chacun arrêté dans de justes bornes par la crainte d'une puissance sous qui tout plie, chacun se prêtant aux besoins communs par la nécessité d'obéir à des ordres absolus, chacun fidèle à ses devoirs par l'espérance de plaire au maître des grâces, chacun tranquille dans son état, par l'impuissance de remuer sans son aveu, tout est à sa place, tout est dans l'ordre, tout est heureux; les dérangements ne sont ni considérables ni longs, un coup d'œil du maître dissipe les nuages : *Rex sedens in solio*, etc. (*Prov.*, XX, 8.)

Ne craignons donc plus la nécessité de l'obéissance, respectons-la, chérissons-la, laissons-nous entraîner à cet heureux torrent; suivons le sort de l'univers, n'en troublons point l'harmonie par nos résistances; contribuons plutôt à sa beauté par notre soumission. C'est l'intérêt public, nous devons tout lui sacrifier; ce n'est pas moins le nôtre, puisque si l'obéissance maintient le bel ordre du monde, elle assure le bonheur de chaque particulier par la paix qu'elle lui fait goûter.

SECONDE PARTIE.

L'esprit de Dieu est un esprit de consolation, de paix et de charité. Il ne se trouve jamais dans le désordre et dans le trouble. Ce fut à ce trait que le discerna le prophète Elie. Ecoutez, prophète, et soyez attentif, le Seigneur va paraître, lui dit une voix miraculeuse. Aussitôt il vit un grand feu. Ce n'est point là le Seigneur, répondit-il, il ne se trouve point dans le feu : *Non in igne Dominus.* (III *Reg.*, XIX, 12.) Ensuite il aperçoit une grande agitation. Ce n'est point là le Seigneur encore : *Non in commotione Dominus.* (*Ibid.*, 11.) Bientôt il sentit un grand vent, qui renversait les montagnes et brisait les pierres. Ce n'est point là le Seigneur : *Non in vento Dominus* Enfin il sentit un doux zéphir. Voilà le Seigneur enfin : *Sibilus auræ tenuis.* (*Ibid.*, 12.) Il se couvre le visage de son manteau, et attend avec respect sa venue.

L'esprit du démon est bien opposé, il ne se plaît que dans le désordre : l'enfer est un lieu d'horreur d'où jamais la règle et la subordination n'approchèrent. Portrait achevé que nous en trace l'Ecriture, et qui en donne la plus juste idée, malgré la dépendance infinie où s'y trouve la créature et du Dieu qui la châtie, et de l'exécuteur qui la frappe, et des êtres qui l'environnent; toujours révoltée, et contre son maître et contre les tyrans, elle blasphème la justice qui l'a punie, et fait sans cesse d'inutiles efforts pour secouer le joug qui l'accable. Quel ordre pourrait-il y régner? tout y est plein de rebelles que la désobéissance y a précipités, que la désobéissance y tourmente; tout y gémit sous la tyrannie du prince des désobéissances, à qui tout refuse de s'asservir, et qui s'efforce de tout dominer. Par un

orgueil insensé l'un ne peut voir sans dépit qu'on lui dispute une obéissance qu'il a eu la témérité de refuser à Dieu; l'autre, par une obstination déplorable, ne peut se résoudre à souffrir un esclavage malheureux auquel il ne pourra jamais se soustraire.

Mais dans le paradis tout est en paix, parce que tout est dans l'ordre et dans la soumission : les anges inférieurs obéissent aux esprits supérieurs, le chérubin respecte le séraphin, et toutes les intelligences concourent à la beauté de cette divine hiérarchie. Heureux si nous exécutions ce que nous demandons si souvent, et si les volontés de Dieu, accomplies sur la terre, comme dans le ciel, y trouvaient tous les cœurs également dociles! Elle fut troublée cette beauté lorsque le premier des anges refusa de se soumettre à l'Homme-Dieu. Il osa s'égaler à son maître, s'élever un trône à côté du sien, et entraîna des milliers d'anges dans sa révolte. Mais l'obéissance rétablit l'ordre que la rébellion avait altéré : Michel en fit parler les droits, et en donna l'exemple. Le rebelle, banni des cieux, fut précipité dans l'abîme; l'obéissant, couvert de gloire, en triompha, et mérita d'être mis à la tête des armées du Très-Haut, dont il avait su maintenir la fidélité : *Quis ut Deus?*

L'obéissance renouvelle tous les jours sur la terre ce que le ciel avait admiré, et où peut-on le trouver plus sûrement, plus constamment, plus agréablement que dans l'obéissance? Cette consolation, ce calme ineffable, cette paix céleste qui passe tout ce qu'on en peut dire, n'est que pour les âmes soumises; elles seules sont bien et avec Dieu, et avec leurs supérieurs, et avec leurs frères, et avec elles-mêmes : *Pax multa diligentibus legem tuam.* (*Psal.* CXVIII, 165.)

1° Avec Dieu. Quelle joie pour nous si Dieu, revenant sur la terre d'une manière sensible, voulait bien devenir votre supérieur et se charger du détail de votre conduite! Quel empressement, quel sainte avidité pour apprendre ses moindres ordres! quelle fidélité inviolable à les exécuter! Vous enviez le sort des apôtres qui, toujours attachés à ses pas, avaient le bonheur de les recevoir de sa propre bouche. Mais vous le partagez ce bonheur avec autant et plus de mérite que les apôtres. Dieu vous fait la grâce de vous parler et de vous conduire; vous donnant des supérieurs, il vous parle par leur bouche, vous l'écoutez dans leur personne, vous le respectez dans leur dignité. Ce serait le mépriser lui-même que d'avoir pour eux du mépris : *Qui vos audit, me audit.* (*Luc.*, X, 16.) Peut-il n'être pas content d'une âme dont l'obéissance lui assure la possession?

Au contraire, l'Ecriture compare la désobéissance aux horribles crimes d'idolâtrie et de divination. En effet, dit saint Grégoire, c'est idolâtrer sa propre volonté que de la préférer aux lois d'une légitime dépendance. Vos pensées sont vos divinités et vos oracles; vous abandonnez les autels du vrai Dieu pour leur offrir votre encens, et vous méconnaissez sa voix pour consulter le démon : *Velut contempto divino altari, ad aras dæmonum responsa percipiunt, dum cordis sui superbis adinventionibus credunt.* C'est quelque chose de pis encore. Du moins un idolâtre se soumet à quelque divinité. Il est à plaindre, sans doute, de placer si mal sa confiance et ses hommages; mais enfin il ne se méconnaît pas : la superstition même est un aveu et un exercice de dépendance, et le Dieu qu'il ignore reçoit sous le nom d'un autre le tribut qui lui appartient. L'homme désobéissant oublie qu'il y a un Dieu, ou plutôt il l'outrage; il divinise sa propre volonté, la préférant aux lois de son souverain, et c'est à elle que tout s'immole. L'un élève un trône à la Divinité, l'autre le renverse; l'un consulte ses volontés, l'autre les méprise; l'un lui offre un sacrifice de louanges par la soumission de son esprit et de son cœur, l'autre par leur révolte le déshonore et le blasphème : *Quasi peccatum ariolandi et quasi scelus idololatriæ nolle acquiescere.* (I *Reg.*, XV, 23.)

Mais c'est trop peu de comparer l'obéissance au sacrifice; elle lui est infiniment préférable, ou plutôt le sacrifice du cœur est le seul qui puisse être agréable à Dieu. Tout le reste coûte peu. On a vu jusqu'au milieu de la corruption du paganisme des philosophes se dépouiller de tous leurs biens, des conquérants pardonner les injures, des vestales conserver la virginité; il était réservé au christianisme de faire de vrais obéissants. Vous le savez par expérience : la volonté n'est-elle pas la dernière chose dont on se dépouille? Quitter des parents qui nous aiment, un monde qui nous flatte, des plaisirs qui nous charment; ce sacrifice, tout héroïque qu'il est, n'est pas après tout si difficile. Il a quelque chose de glorieux par le brillant de l'héroïsme, il est flatteur de se le rappeler, il est flatteur de le dire aux autres; mais obéir ponctuellement, vivre en tout dans la dépendance, ne rien faire sans permission, n'avoir de jugement et de volonté que pour suivre celle des autres. Ah! l'amour-propre y trouve trop peu son compte. L'orgueil, la paresse, le goût du plaisir et de la liberté y souffrent trop pour s'y résoudre aisément. Qu'est-ce pourtant que tout le reste, si le cœur ne s'y donne? Dieu a-t-il besoin de nos présents? Le ciel et la terre sont à lui. Vous m'offrez une foule de victimes, disait-il à son peuple; est-ce que je mange la chair des taureaux, que je bois le sang des brebis? Donnez-moi votre cœur par une entière soumission : l'obéissance vaut mieux que les victimes : *Melior obedientia quam victimæ.* (*Ibid.*, 22.)

Avec elle que n'avez-vous pas droit d'espérer? Les moindres choses seront sans prix. Vous m'offrez des sacrifices à toute heure, tout servira de matière à l'holocauste. Il faut dans les autres des préparatifs, des temples, des autels, des prêtres, des victimes; ils ne s'offrent que de temps en temps. Mais faut-il sacrifier sa volonté? vous êtes tout à la fois le temple, l'autel, la victime, le prêtre. C'est

sur votre cœur que l'encens fume, c'est lui-même qui reçoit le coup; chaque instant en fait naître une nouvelle occasion. Ces occasions heureuses se multiplient à l'infini dans les communautés, le nombre en est incroyable. Une cloche sonne, un supérieur parle, un exercice se présente, quel trésor de mérites! quel immense profit! Fut-il jamais de plus riche commerce dans le monde! Un père, un époux, un maître, le devoir de l'Etat, les affaires du public, les importunités des particuliers, tout exerce sans cesse la fidélité et l'obéissance. Laissez même, pour obéir, les œuvres les plus saintes, les plus grandes austérités, vous retrouverez abondamment dans l'obéissance le mérite de tout ce que vous aurez quitté. Dieu l'a souvent dit à ses épouses; on vous tiendra compte de vos pieux désirs et de votre obéissance; vous serez doublement récompensées et de la bonne œuvre que vous ne faites pas et de l'acte d'obéissance que vous faites, au lieu que sans elle les plus grandes actions sont sans mérite. Vous avez jeûné, vous avez pleuré, disait le Seigneur aux juifs, vous vous êtes couverts du cilice et de cendres, je n'ai pas daigné jeter les yeux sur votre pénitence et vos larmes; j'y voyais le défaut de votre propre volonté: *Voluntas vestra reperitur in jejuniis vestris.* (*Isa.* LVIII, 3.) Peut-on mieux s'assurer des bontés du Seigneur qu'en accomplissant toutes ses volontés, qu'en l'adorant dans ses ministres, qu'en lui faisant les plus grands sacrifices? Que peut faire de plus la créature? L'esprit de christianisme est un esprit de sacrifice et de mort; le souverain domaine de Dieu et la dépendance de l'homme ne peut être mieux marquée que par son immolation. Il ne guérit la plaie du péché qu'en faisant entrer jusqu'au vif le glaive de la mortification, il ne peut donc offrir de plus dignes hommages.

Peut-être même s'immole-t-on mieux et plaît-on encore plus à Dieu en obéissant à ses ministres qu'en lui obéissant immédiatement à lui-même. La douceur de la grâce qu'il répandait, la certitude de la sagesse qu'elle dirigeait, l'ascendant de la majesté qui l'environnait, laissaient-elles aux apôtres et nous laisseraient-elles la liberté de nous en défendre? Tout engage, tout entraîne quand Dieu parle. Il est bon, il est aimable, il n'ordonne rien que de juste. En coûte-t-il donc de s'humilier sous le Très-Haut, de plier sous le Tout-Puissant, de s'en rapporter à la vérité même, de s'abandonner à la souveraine bonté? Mais obéir à son semblable, se livrer à un homme souvent inférieur en naissance, en talents, en mérite, en vertu, voilà la vraie obéissance. Obéir au prince, ce n'est pour un sujet qu'un mérite médiocre; mais obéir pour lui plaire à ses ministres, à ses moindres officiers, voilà la parfaite fidélité. Ainsi l'humilité est bien plus profonde de s'abaisser sous la main de l'homme que de s'anéantir sous la main de Dieu; ainsi la charité est bien plus pure en donnant une légère aumône à un pauvre qu'en consacrant ses biens à Jésus-Christ; ainsi la foi est bien plus méritoire en souscrivant aux décisions de l'Eglise qu'en adorant la parole d'un Dieu. L'orgueil révolté contre son égal se fait gloire de rendre hommage à son maître. Il y a tant de distance de la créature au Créateur que la concurrence serait moins honorable que ridicule; ce n'est qu'avec ses semblables que l'orgueil veut se mesurer et semble avoir droit de le faire. Rien de plus héroïque que d'en immoler la prétention. Tel fut l'avis qu'on donna à saint Thomas: Le rapport de vos confrères n'a pas suffi pour fixer votre créance, vous avez voulu me voir pour vous résoudre à croire: heureux qui, plus docile, saura croire sans avoir vu! *Quia vidisti, credidisti: beati qui non viderunt et crediderunt.* (*Joan.*, XX, 29.)

2° Avec les supérieurs. Il n'est pas rare de trouver des gens qui s'en plaignent, quelquefois avec justice, souvent sans raison. Mais, soit qu'on soit fondé ou déraisonnable dans ses plaintes, il est ordinaire que le principe du mécontentement soit un défaut d'obéissance; car de quoi se plaindrait-on si on n'avait d'autre volonté que son maître? Et pourquoi un supérieur en userait-il si mal avec un inférieur docile qui suivrait toutes ses volontés? Injustice à le punir, bizarrerie à le maltraiter, ces cas sont trop rares pour servir d'exemple. Mais l'indocilité anime le zèle ou choque l'honneur; vertueux ou passionné, tout le monde s'offense de voir mépriser son autorité, tout le monde se fait un devoir de maintenir l'ordre ou un intérêt d'avoir le dessus. La guerre ne peut manquer d'être bientôt déclarée; l'un s'éloigne, l'autre se pique; l'un sévit, et l'autre murmure; l'un s'efforce de secouer le joug, l'autre de le resserrer; et, par des manières désobligeantes ou des coups éclatants, on se procure l'un à l'autre mille désagréments et mille peines. Voulez-vous donc plaire à votre supérieur, soit qu'il agisse par des vues saintes ou qu'il suive des mouvements trop humains, conciliez-vous ses bontés et son estime; et soit que vertueux vous-même vous désiriez d'avancer dans la perfection, soit que faible encore vous ne vouliez que passer tranquillement la vie, obéissez avec exactitude. L'obéissance, utile à tout, vous marquera et les charmes du repos et les facilités des progrès; mais épurez vos vues, mettez à profit pour votre salut les avantages du gouvernement auquel Dieu vous a soumis, ayez le mérite de la dépendance, et ménagez-vous la vigilance et les avis du supérieur que Dieu a chargé de votre conduite.

Votre docilité l'encouragera. Rien de plus consolant, rien de plus engageant pour des personnes en place, que de cueillir le fruit de leurs travaux; mais rien de plus rebutant que d'en voir l'inutilité, le renversement même par les désordres de l'indépendance. Le supérieur a beau faire, on rompt ses mesures, on s'oppose à ses desseins, on combat ses ordres, on blâme sa conduite, ses intentions. Quelle indignation, s'il est homme! quelle douleur, s'il est saint! Il

gémit de voir Dieu offensé et le bon ordre renversé; il souffre de voir souffrir et de faire souffrir. Percé jusqu'au vif de ne trouver que des cœurs fermés, des visages sombres, des paroles rudes, il ne sait comment faire le bien. Les soins du gouvernement, si redoutables, si embarrassants par eux-mêmes, deviennent insupportables. Il faut l'avoir éprouvé pour le comprendre. Rebuté de tant de difficultés, lassé de vos désobéissances, le supérieur vous abandonne à vous-même; il n'examine, il n'éprouve, il ne corrige plus rien : vous croupissez dans vos désordres, sans que personne vous le fasse apercevoir. Quel plus grand malheur peut-il vous arriver que d'être livré à votre propre conduite! C'est un malade désespéré à qui le médecin ne donne plus de remède; c'est un enfant dénaturé que son père chasse de sa maison; c'est un pécheur endurci dont Dieu ne s'embarrasse plus; c'est le comble de sa colère : *Secundum multitudinem iræ suæ non quærit* (*Psal.* X, 4), dit le Prophète.

Plaignons l'inférieur qui tarit pour lui-même la source des grâces, qui se prive de mille biens, qui s'expose à mille péchés. Plaignons le supérieur dont la voie est ainsi semée de ronces, ou plutôt adoucissons le joug, compatissons à ses peines, dédommageons-le de ses sollicitudes. Chargé de veiller pour tous, de travailler pour tous, de répondre de tous, son état est plus digne de pitié que d'envie. Ne le surchargeons pas par nos révoltes, ne l'obligeons pas à dire avec amertume, comme Rébecca, quand elle sentait les douleurs de l'enfantement : Hélas! j'ai désiré la fécondité; mais si je devais souffrir de la sorte, il valait mieux pour moi n'être jamais mère : *Si sic mihi futurum erat, melius fuisset non habere liberos.* (*Gen.*, XXV, 22.) Ne soyons pas comme des membres disloqués ou infirmes, inutiles et à charge, qu'on ne peut remuer qu'avec des douleurs si vives qu'on aime mieux laisser tout que de s'y exposer. Nous vivons sous leurs ailes, nous profitons de leurs lumières, nous goûtons le fruit de leurs soins, nous avons part à leur tendresse. Qu'un juste retour ménage une parfaite intelligence, la confiance sera réciproque, l'amitié mutuelle: la soumission en sera le garant. Ce seront des enfants, ce sera un père. Une tranquillité commune en sera la récompense. Il est juste, disait saint Paul, il est de votre intérêt que les supérieurs s'acquittent avec plaisir de leur charge : *Ut cum gaudio faciant, et non gementes non enim expedit vobis.* (*Hebr.*, XIII, 17.) Sollicitons leur zèle, animons leur vigilance, donnons-leur une entière liberté de nous avertir, de nous reprendre, de nous punir. Heureux s'il ne nous épargne pas; c'est une preuve qu'il nous aime. J'aime bien mieux, disait saint Bernard, souffrir la houlette du pasteur que la dent du loup : *Ego quos amo arguo et castigo.* (*Apoc.*, III, 19.)

3° Avec ses frères. Il est aisé de sentir que la bonne intelligence avec le supérieur conserve la paix avec les égaux. La seule crainte de sa protection mettrait à couvert de bien des insultes et procurerait bien des facilités; mais d'ailleurs l'esprit de docilité concilie avec tout le monde. Il édifie, et d'abord il acquiert l'estime. On sent le prix d'une vertu qui sait tout sacrifier au devoir. Moins on est obéissant, plus on doit en apprécier le mérite. Il répond de sa fidélité, et par là il gagne sa confiance. On peut compter sur un homme que la loi dirige, sans avoir à craindre les alternatives ordinaires à ceux qui ne suivent que leur caprice. Il tranche les difficultés. A-t-on quelque chose à refuser ou à faire? L'obéissance en est une raison légitime : personne ne peut trouver mauvais qu'on fasse son devoir. Les passions ne s'accommodassent-elles pas d'une exactitude incommode, c'est au supérieur à en répondre. On est justifié, au gré même des plus bizarres, par la seule loi de la soumission. Il est complaisant, et dès lors il gagne les cœurs. Chacun a du goût pour la domination, chacun aime à trouver des gens sur qui un caractère facile lui fasse exercer cette espèce d'autorité, chez qui tout se prête à seconder leurs vues. La charité seule devrait engager à l'obéissance. La charité veut qu'on tâche de se rendre aimable et utile pour pouvoir plaire, s'il est possible, et devenir utile à tout le monde. La déférence est le moyen le plus sûr d'y réussir. L'exemple facilite l'obéissance des autres; chacun à son tour en doit sentir le poids. Il est avantageux pour lui qu'on le lui adoucisse. Tout rend justice aux caractères aimables qui ne savent ce que c'est que contredire aux volontés de leurs frères. Tout le monde au contraire déteste ces esprits difficiles et contredisants, toujours armés contre les ordres de leurs maîtres, les conseils de leurs amis, les désirs de leurs égaux, les prières de leurs inférieurs. Mais qu'on ne se flatte pas; l'esprit, la politesse, la vertu ne donnent pas cette souplesse de caractère dans la société, si l'obéissance n'a de bonne heure accoutumé à plier sous une volonté étrangère, si elle ne retient encore sous le joug de l'autorité. On ne saurait rendre aux enfants de plus grand service que de les former de bonne heure à l'obéissance Comment se flatter qu'on donnera à la complaisance ce qu'on refuse au devoir, et qu'un égal aura dans le commerce de la vie un ascendant que le supérieur n'a pas dans les fonctions de son emploi? Un enfant accoutumé à vivre sans maître sera toujours sans éducation. Les personnes indépendantes sont communément les plus impolies, grossières même et sauvages : au lieu que ceux qui, à la cour ou auprès des grands, sont sans cesse obligés de déférer aux volontés du maître, charment par la facilité de leurs manières. L'un prépare à l'autre. Le devoir enseigne la surérogation. Le précepte facilite le conseil. La soumission prépare la politesse, tant la piété est utile à tout : *Subjecti estote omni creaturæ.* (I *Pet.* II, 13.)

4° La paix avec soi-même. Elle est le fruit et la récompense de cette parfaite correspondance avec Dieu et avec le prochain. Sans l'obéissance, l'incertitude altère cette

paix, les remords la troublent, le zèle même de la perfection en diminue la douceur. Jusque dans les âmes les plus saintes, quand on aime Dieu, quand on ne cherche qu'à lui plaire, on souffre infiniment de ne pas connaître son bon plaisir, on vit dans une crainte douloureuse de lui déplaire, que les méprises de tant d'autres, que les dangers et les ténèbres qui règnent dans le monde rendent tous les jours plus légitime. Que ne donnerait-on pas pour trouver cet oracle qui dissipe nos alarmes par l'exacte connaissance de nos devoirs! Consolez-vous, âmes timorées, la voie du ciel n'a plus ni dangers ni ténèbres quand l'obéissance vous y conduit. L'obéissance est une colonne de feu et de nuée qui, dans le désert de la vie, dirige tous les pas du peuple fidèle. Votre supérieur est un Moïse qui monte sur la montagne pour consulter le Seigneur et vous en rapporter les tables de la loi, ou plutôt c'est Dieu lui-même qui, dans sa personne, se rend voyageur avec vous pour vous conduire pas à pas à la terre promise. Votre salut est en sûreté; vous êtes assuré de faire toujours la volonté de Dieu de la manière la plus parfaite.

Après tant d'assurances, qu'avez-vous à craindre? quels que puissent être les motifs de vos supérieurs, quels que puissent être ses défauts, votre sort est indépendant de tout. Le mérite de l'obéissance, semblable à la validité des sacrements, toujours favorable à l'inférieur, n'est point attaché à la sainteté des ministres. Leur conduite fût-elle aussi criminelle que celle des pharisiens, on ne vous dira pas moins avec Jésus-Christ : Faites ce qu'ils vous disent; mais ne faites pas ce qu'ils font. Ils se trompent, peut-être ils conduisent mal; l'humeur, la bizarrerie dictent leurs ordres; ils sont sans lumières et sans expérience; c'est à eux à en répondre et non pas à vous : vous n'êtes comptables de rien. Qu'ils se trompent en commandant, vous ne vous trompez pas en obéissant. Dieu ne vous demandera pas s'ils ont bien gouverné; mais si vous avez bien obéi. L'obéissance sera votre décharge et une justification complète, dit saint Jean Climaque, que Dieu veut bien accepter : *Secura et immediata apud Deum excusatio*. N'aurait-on pas droit de s'en prendre à Dieu même? Ah! Seigneur, si je me suis trompé en obéissant de si bonne foi, n'en êtes-vous pas responsable, après vous être rendu garant de mes supérieurs! O l'heureuse, ô l'admirable liberté, dit saint Jérôme, qui rend l'homme en quelque manière impeccable! *O summa libertas! libertas qua obtempta vix homo possit peccare*. Aussi le véritable obéissant moissonne à chaque instant de nouveaux lauriers; il remporte toujours quelque victoire, il ne parle que de conquête et de triomphe : *Vir obediens loquetur victorias*.

Surtout il ne parlera que de consolation et de paix. Les sacrifices qu'il vous faut faire vous étonnent; je sens que les difficultés que vous trouvez à l'obéissance viennent moins de la crainte de vous égarer que de la crainte de vous gêner. Ces répugnances ne devraient-elles pas être un préjugé pour elle? rien ne vous est plus nécessaire que la mortification et l'humilité. Mais non, rassurez-vous; vous y trouverez les délices : autant qu'il est triste d'être hors de la voie, autant est-il consolant d'y marcher. C'est, disent les saints, une navigation dans le port, à l'abri des écueils et des tempêtes, où vous ne perdez pas la terre de vue. C'est un voyage fait en dormant, où tranquille dans un bon vaisseau, avec un vent favorable, entre les bras d'un habile pilote, sans faire aucun effort, sans vous mettre en peine de la route, sans même vous en apercevoir, vous avancez, même en dormant, vers l'éternité : *Navigatio in portu, iter dormiendo confectum*. Allons donc comme le peuple d'Israël, allons donc à celui qui voit et que Dieu éclaire : *Eamus ad videntem*, quel qu'il soit, puisque c'est Dieu qui l'ordonne, et qui le fait agir : *Obedite etiam discolis*.

Dieu et le monde concourent également à nous assurer la douceur ineffable de la vertu. Dieu la fait envisager comme une récompense, le monde en fait la matière de ses reproches; mais c'est l'obéissance qui remplit les promesses du Seigneur. Goûtez et voyez, dit-il, combien je suis doux. C'est être dans une fête délicieuse et continuelle, que de vivre fidèle à ma loi. Vous êtes inaccessibles au chagrin, dit le monde en colère; nos travaux ne peuvent nous faire goûter cette douceur inaltérable qu'une pieuse fainéantise, une agréable indifférence vous donnent, qui ne vous coûte que la soumission à vos supérieurs. Le monde dit plus vrai qu'il ne pense, et fait ainsi de l'obéissance l'éloge le plus complet.

DISCOURS

SUR LA FOI AVEUGLE.

Rationabile obsequium vestrum. (*Rom.*, XII, 1.)
Votre soumission est raisonnable.

Le sacrifice de la raison qu'exige la foi, la docilité aveugle, qui en font le caractère, ont un air d'esclavage et de faiblesse qui révolte. L'esprit de l'homme est une espèce de souverain qui dispose en maître de ses jugements. Jaloux de sa liberté il ne se dépouille qu'avec peine du plus bel apanage de la nature, en s'imposant un joug tyrannique. Assez gêné par la loi sévère qui condamne les

passions, lui envie-t-on encore l'usage des lumières? il se flatte, il se pique d'une parfaite droiture et d'un amour sincère de la vérité; comment se résoudre à se mettre en garde contre son cœur et à lui rendre suspect son esprit? L'autorité qui lui parle si impérieusement, ne se rend-elle pas au contraire suspecte en interdisant tout examen, et odieuse en exerçant un despotisme arbitraire? du reste il est si doux d'être l'arbitre de sa créance! le libertinage de l'esprit a ses charmes comme celui du cœur. Il est flatteur de faire des découvertes; on s'admire dans les productions, on y voit avec complaisance sa fécondité, sa pénétration, sa justesse; on s'adore dans ses chefs-d'œuvre, on en a fait tous les frais, on ne le doit qu'à soi-même, on se donne un air de créateur. La foi nous dépouille de tout, on n'y met rien du sien, tout est fait; on y est même forcé d'immoler ses idées, d'avouer son ignorance et de proscrire ses erreurs. Avoue-t-on sans peine ses illusions et ses faiblesses? En pensant, en parlant autrement que les autres, on se tire de la foule des ignorants qui jurent sur la parole de leur maître. En traitant librement des choses les plus difficiles, on se donne un air de distinction et de capacité, qui nous fait écouter comme un oracle. En s'élevant au-dessus des opinions vulgaires et bravant les puissances légitimes, on se berce d'une force d'esprit et d'une grandeur d'âme qui tient de l'héroïsme du martyre. Faut-il être surpris, si l'amour-propre, animé par des intérêts si flatteurs, est si jaloux de la liberté? Après tout, la foi dit-il, est raisonnable : *Rationabile obsequium.*

Les fidèles mêmes, par des principes bien différents, craignent quelquefois de porter trop loin l'empire de la foi et de la raison. Un esprit de conciliation lui fait chercher à expliquer et à démontrer ce que la foi nous révèle. L'intérêt de la vérité lui fait désirer de lui ménager cet appui et de lui conserver cette gloire. Ils ne peuvent souffrir qu'on dise que la religion est peu raisonnable. Pleins de zèle pour ramener les incrédules et affermir les esprits flottants, ils préfèrent à cette autorité qui leur paraît un obstacle, la conviction du raisonnement et l'insinuation de la vraisemblance. Les idées philosophiques, les goûts géométriques, si répandus dans ce siècle, leur paraissent un germe heureux qui, habilement cultivé, peut faire naître de grands fruits. Ils ne pensent pas que les ennemis de la foi ne demandent que d'être ainsi livrés à eux-mêmes et rendus à leur liberté; qu'en abandonnant la voie de l'autorité, pour soumettre le dogme à un orgueilleux examen, on se désarme soi-même, et par un air de retraite et de timidité on semble en avouer tacitement l'insuffisance. Retranché comme dans son corps, dans cet asile prétendu de la raison, l'incrédule triomphant méprise des vérités dont on le rend juge; et ne se rendant que par grâce à ce qui lui plaît, il regarde en pitié des esprits superficiels, incapables de penser comme lui, par eux-mêmes, et servilement attachés à des idées étrangères. Après tout, la foi est raisonnable, une foi aveugle serait insensée : *Rationabile obsequium.*

Illusion pitoyable dans les uns, défiance dangereuse dans les autres. Sans doute la foi est raisonnable. Bien loin de mettre la foi aux prises avec la raison, jamais Dieu n'a mieux ménagé les intérêts de la raison qu'en la soumettant à la foi, et à la foi aveugle. Jamais l'homme ne fut plus sage qu'en captivant son entendement sous ce joug. Rien ne serait plus déraisonnable et plus insensé que de prendre ses propres lumières pour guide. En les sacrifiant, il suit la raison la plus épurée, la prudence la plus consommée. Cette autorité est si évidente, qu'il faut être aveugle pour ne pas croire; mais ce qu'elle prononce est si sublime, qu'il faut se rendre aveugle pour bien croire. Aveuglement plus éclairé que toute la sagesse des hommes, il est le chef-d'œuvre de la sagesse divine. Ains la foi est en effet souverainement raisonnable : *Rationabile obsequium.*

C'est ce que je me propose de développer dans ce discours. Je ne recuse pas le tribunal de la raison. Sans étaler une érudition inutile et souvent ennuyeuse, je me borne à conduire un homme sage, comme par la main, par les principes les plus simples de la prudence. Je ne me propose pas d'établir les vérités de la religion chrétienne contre les infidèles; je parle à des chrétiens déjà persuadés par l'accomplissement des prophéties, par la grandeur des miracles, par la sagesse de ses lois, par l'éclat de son établissement, que le christianisme est la seule religion véritable. Mais au milieu des erreurs qui attaquent son gouvernement et sa doctrine, il faut faire sentir aux fidèles la sagesse d'une loi aveugle et leur apprendre par ce seul principe à démêler l'erreur de la vérité et le schisme de la révolte.

1° La foi aveugle est infiniment raisonnable. 2° La foi n'est raisonnable qu'autant qu'elle est aveugle.

PREMIÈRE PARTIE.

La conduite des hommes sages roule sur quatre principes : la certitude, l'autorité, la vraisemblance, la sûreté. 1° On doit s'arrêter à la certitude quand on la trouve. 2° Au défaut de la certitude on doit se soumettre à l'autorité légitime, quand elle parle. 3° Si l'autorité manque, on doit se rendre à la plus grande vraisemblance. 4° Enfin, pour dernière ressource, la sagesse veut qu'on embrasse le parti le plus sûr. L'Eglise catholique réunit ces quatre avantages : certitude infaillible, autorité légitime, plus grande vraisemblance, entière sûreté. Rien donc de plus raisonnable que de se soumettre aveuglément à ses oracles : *Rationabile obsequium.*

1° Il est de la sagesse de suivre un guide infaillible, s'il y en a un : dès lors tout est décidé. Que peut-on chercher, que peut-on désirer davantage, puisqu'on ne peut se tromper en le suivant? Quelle consolation

pour un malade, s'il trouvait un médecin parfaitement instruit des maladies et des remèdes, et infaillible dans ses ordonnances! quelle satisfaction pour un plaideur, s'il était sûr qu'on est un juge parfaitement instruit des lois et des coutumes, et infaillible dans ses décisions! quelle assurance pour un voyageur, si son pilote, parfaitement instruit de la manœuvre et de la route, était infaillible dans ses observations! Hésiterait-on à prendre ses remèdes, à suivre ses avis, à s'abandonner à sa conduite? Quelle folie de lui chercher querelle sur ses expressions, de se défier de ses lumières, d'examiner après lui! Serait-on donc plus éclairé, mieux instruit, plus infaillible que lui, et en état de le redresser?

Certitude, infaillibilité dit tout et termine tout. Un homme infaillible peut parler obscurément et ne pas tout dire, mais il ne peut ni juger ni parler faux; autrement il se trompe, il n'est donc pas infaillible. L'impeccabilité exclut tout soupçon de faute et l'infaillibilité tout soupçon d'erreur. Suspendre son jugement sur les vertus de l'un, sur les oracles de l'autre, c'est détruire la supposition et contester le privilége. On peut demander à s'instruire pour s'édifier ou pour mieux obéir; mais on ne peut, sans combattre l'idée d'une sagesse et d'une sainteté confirmée, faire dépendre d'aucune explication sa vénération et son obéissance. Prendre droit de l'obscurité de la décision ou de la conduite, pour méconnaître la personne ou la voix, vaine défaite, détour artificieux qui, sous un air de respect, refuse en effet l'obéissance, et renverse le droit reconnu, en supposant un examen préliminaire qui ait découvert une erreur qu'on a supposée impossible.

Or, il existe dans le christianisme ce guide infaillible, c'est l'Eglise catholique. Rien donc de plus sage que de la croire aveuglément. C'est une vérité qu'on a sucée avec le lait, et qu'aucun chrétien n'a encore osé combattre. En plaçant l'Eglise dans les élus et les prédestinés, dans le petit nombre, dans les conciles, dans le peuple, dans le second ordre du clergé, en distinguant le fait et le droit, les choses obscures ou claires, on fait des efforts pour se soustraire à l'obéissance; mais on rend un hommage glorieux à l'autorité qu'on n'ose braver, et par un retour inévitable, on se fait à soi-même son procès en s'efforçant d'éluder une soumission dont on reconnaît la nécessité. Disons donc humblement avec saint Augustin : Quand l'Eglise a parlé, la cause est finie; plaise au ciel que l'erreur finisse aussi! *Causa finita est.*

Rien, en effet, n'est mieux marqué dans l'Evangile que l'infaillibilité de l'Eglise. Allez, mes disciples, dit le Seigneur, enseignez sans crainte, enseignez toutes les nations, enseignez toutes les vérités du salut, enseignez dans tous les temps; je parlerai par vos lèvres, je vous dicterai mes oracles, je ne vous abandonnerai jamais, et jusqu'à la consommation des siècles je serai tous les jours avec vous. Je ne vous promets point la paix, je vous annonce au contraire la guerre; mais je vous garantis la victoire. Les portes de l'enfer feront bien des efforts pour vous renverser; mais vous êtes bâtis sur la pierre ferme : elles ne prévaudront jamais contre vous. Malheur à ceux qui refusent d'obéir à l'Eglise; ce sont des païens et des publicains. Paissez mes brebis et mes agneaux; tenez ma place, je souscrirai à tous vos arrêts. Qui vous écoute m'écoute, qui vous méprise me méprise. Quelle lumière dans les ténèbres, quelle force dans la faiblesse, quelle consolation dans les maux, que la foi infaillible de l'Eglise! Les hérétiques sont toujours dans l'orage, flottant sur tout, emportés comme des enfants à tout vent de doctrine; ils en sont le jouet. Heureuse Sion, vous êtes dans le port! L'Eglise est la source de la vérité. Bénissez le Dieu qui daigne la multiplier et la rendre sensible dans ses ministres; remerciez la Providence qui vous fit naître dans le sein d'une religion si assurée; et loin de vous plaindre de la rigueur de ses lois, baisez les chaînes qui font votre sûreté.

Ainsi en est-il à l'égard des divines Ecritures. Dieu parle; en faut-il davantage pour captiver notre entendement? Adorons jusqu'à la profondeur impénétrable de ses paroles. Douter, suspendre son jugement, examiner après lui, quel forfait! se défier de ses lumières, croire qu'il a pu se tromper, quel outrage, quel blasphème! Se croire capable de prononcer après lui, quelle folie! C'est mal connaître Dieu, c'est le détruire. La vérité, la bonté par essence peuvent-elles vous tromper ou tromper personne? Délibérer encore, compter sur soi-même, se flatter d'apercevoir ce qui lui serait échappé, est-ce se connaître soi-même? Les ténèbres feront-elles des leçons à la lumière? D'homme à homme, quoique souvent téméraire et insultante, la circonspection pourrait être excusable. Le plus grand génie a des bornes. Le hasard ne peut-il pas découvrir à un écolier, sans qu'il y pense, ce qui aurait échappé au plus grand maître? Mais Dieu voit tout, il le voit tout à la fois, il le voit par lui-même, il ne connaît ni oubli ni surprise, et nous n'avons d'attention et de lumière que ce qu'il veut bien nous donner. Ignorerait-il ce que seul il nous fait connaître? Peut-on donc, sans démence, balancer ses idées avec celles de Dieu?

Mais Dieu est-il moins infaillible dans ses promesses que dans ses oracles? dans ce qu'il garantit, que dans ce qu'il révèle? dans ce qu'il fait dire, que dans ce qu'il dit lui-même? Infaillibilité essentielle ou infaillibilité accordée, c'est toujours une parfaite certitude, également supérieure à tous nos efforts, ou plutôt c'est la même infaillibilité. C'est la parole de Dieu qui a fait un dogme de cette infaillibilité, comme de toutes les autres vérités.

L'homme serait insensé s'il ne s'en rapportait à l'évidence de ses idées et au témoignage constant de ses sens dans toutes les affaires de la vie. Cependant, quelle foi mé-

ritent la lumière qui nous peint les objets, l'air agité qui frappe l'oreille, la main pressée qui lui porte ses sensations, les êtres créés isolés qui, indépendants les uns des autres par leur nature, ne peuvent agir les uns sur les autres? Les hommes ne peuvent non plus nous communiquer leurs pensées ni savoir les nôtres; Dieu seul, cause commune, correspondant et interprète général de toutes les créatures, par le moyen des sons, des images, des sensations, nous fait tout entendre. Le témoignage des sens est un langage perpétuel de la Divinité, une révélation naturelle de la vérité; et cet acquiescement machinal et presque invincible de l'homme est une sorte d'acte de foi que nous lui faisons. Ainsi en est-il de l'évidence de nos idées et de nos jugements. Dieu en est l'auteur, et il leur donne ce degré de clarté qui nous attache à la vérité connue. L'évidence n'est donc encore que le langage et la révélation naturelle de la Divinité, et notre acquiescement un hommage à la vérité. Si Dieu nous trompait, toute la vie ne serait qu'un songe, et nous la passerions dans le séjour des chimères. Le rapport de nos sens est infaillible quand tout est dans l'ordre, parce que Dieu est fidèle. Toute idée est vraie dans ce qu'elle présente. L'évidence parfaite est une règle sûre de la vérité, parce que le grand peintre, qui trace dans notre esprit l'image des objets, ne peut nous tromper ou se tromper lui-même.

Or, si Dieu mérite d'être cru quand il nous parle par nos yeux, par nos mains, par nos oreilles, par nos idées, le mérite-t-il moins quand il nous parle par la voix de l'Eglise? n'est-on pas même alors plus obligé de le croire? Il n'a jamais ordonné de croire l'esprit et les sens, il n'en a jamais garanti la déposition; elle est en effet très-souvent fautive. Il a tout promis, il a tout ordonné en faveur de son Eglise; ses oracles sont plus sûrs que ce que vous voyez, ce que vous touchez, ce que vous sentez, ce que vous connaissez avec le plus d'évidence. Ver de terre, qui n'êtes que ce que Dieu vous a fait, qui n'avez que les yeux, les oreilles, l'esprit qu'il vous donne, les idées et les sensations qu'il y met, vous voulez le combattre avec ses propres bienfaits et le commettre avec lui-même, en opposant la révélation naturelle à ses oracles positifs! Rien donc de plus sage que de s'en rapporter à l'Eglise, parce qu'elle a la certitude infaillible; elle a aussi l'autorité.

2° Si la certitude nous manque, la sagesse veut qu'on défère à l'autorité légitime. Il faut aux hommes une autorité pour les conduire, des tribunaux souverains pour les juger en dernier ressort, des lois précises, des prescriptions péremptoires pour terminer leurs différends sans retour. La variété infinie de leurs idées, de leurs intérêts, de leurs passions, rendrait entre eux les divisions éternelles, si le poids de l'autorité n'en arrêtait les progrès. Peut-on donc se flatter d'avoir des maîtres ou des magistrats infaillibles? Non, sans doute; qui l'ignore? La prévention, la passion, l'ignorance, le caprice dictent souvent leurs arrêts et leurs ordres; mais le repos du genre humain exige absolument qu'on les exécute. Le prévenu a beau crier à l'injustice, il sera dépouillé de ses biens, il périra sur la roue. Il y aurait plus d'inconvénient à n'avoir point de maître qu'à en avoir quelquefois de mauvais, à n'avoir point de juges qu'à être quelquefois mal jugé. L'anarchie est plus contraire au bien public que le despotisme et l'abus de l'autorité; dans l'un, nous serions les victimes des passions de tout le monde, nous n'essuyons dans l'autre que les passions d'un seul. Au reste, faiblesse pour faiblesse, qui des deux est le plus suspect, du juge ou de la partie, de l'innocent ou du coupable?

Tel fut toujours l'esprit de la sagesse, tel est le système de la Providence. Il faut des lois, il faut des maîtres. Le troupeau n'est heureux qu'autant qu'il est docile à son pasteur; sans lui, il serait bientôt dévoré des loups. Chaque royaume a son monarque, chaque ville a son gouverneur, chaque famille a son père; jamais roi plus obéi qu'un pilote dans un navire, un général dans son armée; plus le péril est pressant, plus la discipline militaire est rigoureuse, plus la manœuvre est exacte; autrement, l'un courrait au naufrage, l'autre à la défaite. Tout royaume divisé est sur le penchant de sa ruine. L'instinct ou plutôt la raison souveraine a établi ces lois parmi les animaux et les membres du corps humain. Rien n'est plus aveuglément docile à la volonté même la plus aveugle. L'homme devrait n'agir que par des principes de vertu; mais peut-on se le promettre du grand nombre? Les gens vertueux eux-mêmes sont-ils toujours, sont-ils jamais parfaitement d'accord? Il faut donc réunir par la force de l'autorité, lorsque les liens de la raison et de la vertu sont trop faibles.

L'intérêt de la paix a fait introduire la loi en apparence la plus juste, la loi de la prescription. Quoi donc! pour avoir été plus longtemps privé de mon bien, ai-je cessé d'en être le maître? Est-ce un titre pour un usurpateur d'avoir longtemps profité de son crime et abusé de ma faiblesse? Au lieu d'obtenir la protection des lois, il en mérite la rigueur. Du moins qu'il me soit permis de montrer mes titres. On écoute les plus scélérats, un innocent sera-t-il moins favorable, pour avoir été plus longtemps malheureux? Le dépouillera-t-il sans l'entendre? Lui refusera-t-on jusqu'à la liberté de se plaindre? Cependant rien n'est plus juste ni plus nécessaire, rien n'est plus universel et plus constamment observé dans tous les tribunaux, que la loi de la prescription. C'est avec raison que le jurisconsulte l'appelle *Patrona generis humani*. Qu'on compte scrupuleusement les instants, qu'on fasse divers termes pour les divers objets, qu'elle ne coure point contre les pupilles, l'équité exige cette exactitude; mais que la loi soit toujours respectée, que de procès terminés ou prévenus d'un seul coup! Que serait-ce,

si, toujours exposé à de nouvelles poursuites, on ne pouvait jamais se promettre de jouir tranquillement de son bien? Qui peut être à l'abri d'un malheur qui détruit les titres, d'un hasard qui les perd, de la cupidité qui les attaque, de la chicane qui les élude, de la mauvaise foi qui en fabrique? Une suite de procès toujours renaissants et toujours interminables détruirait une société, où tous les biens, par une circulation perpétuelle, seraient la proie du plus fort.

Il n'est pas moins essentiel d'avoir dans la religion des règles, des supérieurs et des juges. Serait-elle seule arbitraire et flottante au gré du caprice et du hasard? Chacun serait-il le maître de sa doctrine et de son culte? L'objet le plus important et le plus difficile, sur lequel les disputes sont les plus fréquentes et les plus inépuisables, pour lequel les esprits sont les plus ardents, les plus aigris, les plus inconciliables, l'objet capital des droits sacrés de la divinité, du salut éternel de l'homme, serait-il donc livré à l'ignorance et à la passion? Dieu a-t-il si peu aimé son ouvrage? a-t-il si fort oublié sa gloire? sa sagesse infinie se dément-elle jusqu'à négliger ses plus chers intérêts, tandis qu'il paraît si zélé pour les moindres? Non, non, ce même oracle qui promet l'infaillibilité à l'Eglise, établit son autorité. Portez vos difficultés au grand prêtre, disait-il dans l'ancienne loi; obéissez à ses ordres; que le rebelle soit puni de mort : *Nolens obedire sacerdotis imperio morietur.* (*Deut.*, XVII, 12.) Consultez l'Eglise, dit-il dans la nouvelle, croyez et soumettez-vous; que l'infidèle, confondu avec les païens et les publicains, subisse une mort spirituelle encore plus redoutable : *Sit tibi sicut ethnicus et publicanus.* (*Matth.*, XVIII, 17.)

Avons-nous moins le droit dans la foi d'employer la loi de la prescription? Quoi! sera-t-on toujours à recommencer, toujours les armes à la main pour repousser les attaques de quiconque voudra nous chercher querelle, sans trouver jamais de digue qui l'arrête? En vérité, après dix-sept cents ans, vous venez trop tard pour nous disputer le terrain, ébranler notre gouvernement et changer les bornes qu'ont établies nos pères; trop de siècles y ont mis le sceau pour en venir à la révision de nos pièces. Retirez-vous, si vous ne voulez pas être des nôtres. Mais c'est trop entreprendre que de vouloir nous chasser de notre maison. Tertullien n'avait pas attendu si longtemps à opposer cette exception aux hérétiques. Sans entrer dans la discussion du fonds, nous sommes en possession, disait-il dès le IIIe siècle, vous n'êtes pas recevables à nous troubler; les lois canoniques ne sont ici que l'écho des lois humaines, dont on ne contesta jamais l'équité. Dans tous les temps, les docteurs catholiques ont opposé les mêmes fins de non-recevoir. La durée des siècles ne fait que les rendre tous les jours plus péremptoires. Le pape saint Etienne, peu de temps après Tertullien, tenait à saint Cyprien le même langage : Je proscris toute innovation, attachons-nous à la tradition de nos pères : *Nihil innovatur nisi quod traditum est.* Croirait-on que saint Paul, dès les premiers siècles de l'Eglise, où tout était encore nouveau, traitait les erreurs de nouveautés et défendait à son disciple Timothée d'en recevoir même les expressions, tant ce qui s'éloigne du dogme emporte sa condamnation sur le front : *Profanas vocum novitates.* (I *Tim.*, VI, 20.)

Mais s'il faut avoir des juges, soumettons-nous à ceux qui sont déjà établis, ou choisissons-nous-en; et sur qui tombera plus naturellement notre choix que sur nos pasteurs, communément mieux instruits que les autres des choses de la religion? Ce seront des juges plus éclairés, c'est leur métier, communément plus élevés que les autres; ce seront des juges plus accrédités, c'est leur place, plus intéressés que les autres dans la conservation de la foi; ce seront des juges plus zélés, c'est leur affaire, ordinairement plus vertueux, plus indépendants; ce seront des juges plus intègres, ils le méritent. Nous devrions leur dire : Gouvernez-nous, nous vous prenons pour arbitres, si Dieu ne nous avait dit : Obéissez-leur. Si ce n'était ceux-là, il faudrait en prendre d'autres. Ne sont-ce pas toujours des hommes? Serons-nous mieux? Homme pour homme, maître pour maître, laissons les choses comme elles sont.

Au reste, leur tribunal est aussi ancien que le christianisme. On les a toujours reconnus, ils sont de temps immémorial. Dieu ne les eût-il pas établis, ils auraient pour eux la prescription. De quel droit aujourd'hui contester leur patrimoine? Nos descendants seront-ils plus obligés d'obéir à ceux que nous aurons établis, que nous ne le sommes de reconnaître ceux qu'ont établis nos pères? Nos voisins n'auront-ils pas le même droit? Chaque génération, chaque peuple se choisira donc ses guides? Et que deviendra la religion, si les dogmes sacrés sont livrés au caprice de tous ces juges, qui ne seront eux-mêmes que l'ouvrage du caprice? Dieu nous les a donnés, ces juges; il les a revêtus de son caractère. Quoi de plus sage que de souscrire à son choix! Fussent-ils, par leur conduite, peu dignes de nous servir de modèles, ils n'ont pas moins le droit d'être nos guides. Faisons ce qu'ils nous disent, lors même que nous devrions rougir de faire ce qu'ils font : *Super cathedram Moysi sederunt.* (*Matth.*, XXIII, 2.)

Les accusations personnelles des pasteurs, fondées sur leur ignorance, leurs préjugés, leurs intérêts, leurs passions, furent toujours alléguées par les hérétiques, comme elles le sont par tous les plaideurs qui ont perdu leur procès. Mais sont-elles ni vraisemblables dans leurs généralités, ni légitimes dans leurs conséquences? Qu'il se trouve dans le grand nombre quelque pasteur d'une vertu ou d'une capacité équivoques, c'est un malheur, il faut en gémir. Est-il de corps, est-il de tribunal au monde, dont tous les membres soient également ir-

réprochables? Encore même faudrait-il le prouver. Le soupçon, l'allégation d'un crime suffit-elle jamais pour récuser un juge? Mais la charité et la justice permettent-elles de dire, est-il seulement probable de penser que tous les prélats du monde, assemblés ou dispersés, ignorants ou infidèles, méconnaissent leur religion ou la trahissent? Si différents, si éloignés, si opposés d'ailleurs par la patrie, la naissance, l'éducation, l'intérêt, les liaisons, les principes, se réuniront-ils donc pour commettre le plus grand des crimes? n'y aura-t-il donc plus que des ténèbres ou de la mauvaise foi dans tout ce que l'Eglise voit de plus respectable? En vérité, une cause est bien désespérée quand on est réduit, pour la défendre, à faire le procès au genre humain et à récuser tous les juges, à supposer dans tous les hommes ou des forfaits ou l'ignorance, pour concentrer toutes les vertus, toute la science dans une poignée de rebelles. Quel tribunal écouterait de pareilles insultes? quel arrêt subsistera, si la témérité de la partie condamnée à noircir tous ses juges en suspendait l'exécution?

3° Si nous n'avions point d'autorité légitime dont les commandements nous imposassent une obligation indispensable, la sagesse nous engagerait à suivre du moins le parti le plus vraisemblable. Dans l'obscurité, suivons du moins le peu de lueur qui nous reste; si nous n'arrivons à la vérité, tâchons du moins d'en approcher; si la certitude nous manque, embrassons du moins la probabilité. Y aurait-il de la sagesse dans l'affaire la plus importante d'abandonner l'autorité la plus respectable, les raisons les plus apparentes, le chemin le plus battu, pour se livrer à des particuliers sans caractère, à des conjectures incertaines, à des chemins détournés? Verrons-nous combattre des principes si simples et si justes par des personnes dont le zèle contre le relâchement de la morale a crié si haut contre les prétendus excès du probabilisme?

Or, quoi qu'il en soit de l'infaillibilité absolue de l'autorité souveraine de l'Eglise catholique, on ne peut du moins lui refuser la plus grande probabilité. Quelle société au monde eut jamais plus de science et de vertu? Quelle secte fut plus étendue et plus ancienne, plus unie et plus constante, plus attaquée et plus triomphante? Quelle société enseigna une doctrine plus sublime, une morale plus pure? L'Eglise est une, sainte, catholique, apostolique, romaine; elle forme par là le corps moral le plus accompli, le plus respectable, semblable à la Divinité dont elle est l'image, en qui l'éternité et l'immensité de toutes ses perfections rentrent dans la simplicité de son essence, forment l'être parfait qui comprend tout dans l'unité. Rien au monde ne peut être d'un aussi grand poids que l'avis général d'un corps si parfait.

1. L'Eglise est une, une par l'unité de la doctrine et par l'unité du gouvernement. Les dogmes de l'Eglise catholique forment un corps de doctrine parfaitement lié et systématique, uniforme et invariable dans tous les lieux et dans tous les temps. Ce qu'on croit ici, on le croit partout; ce qu'on croit aujourd'hui, on l'a cru, on le croira toujours. Les décisions du concile ne font que développer ce qu'on croyait déjà, et cette déclaration une fois faite ne souffre plus ni rétractation, ni changement, ni révision. Les peuples, quoique si différents de mœurs, d'intérêt, de caractère, et même de discipline, sont uniformes dans la foi. L'Eglise est intraitable sur la conservation de ce dépôt; elle emploie et toute son autorité et tous ses anathèmes pour le maintenir inaltérable, jusqu'à retrancher sans pitié de son sein ceux mêmes qui en doutent. Voilà le caractère de la vérité; elle est inflexible, elle ne dépend ni des personnes, ni des lieux, ni des temps. Cette constance invariable, cette uniformité universelle, cette intolérance absolue, ne peuvent appartenir qu'à Dieu. Jamais d'unité de doctrine plus parfaite.

Unité de gouvernement. Toute la hiérarchie se termine à un pasteur, qui est le chef de l'Eglise, le centre de l'unité, le lien de tous les membres, le successeur de Pierre, le vicaire de Jésus-Christ. Le vaste empire de l'Eglise est divisé, il est vrai, en provinces, en diocèses, en paroisses; chaque province, chaque diocèse, chaque paroisse a son pasteur, mais tout tient à l'unité par les divers degrés de subordination. Les parties de ce grand corps s'assemblent quelquefois, selon le besoin, ou en particulier, en synodes et en conciles provinciaux et nationaux, ou en général, dans des conciles œcuméniques. Elles ont entre elles une étroite correspondance; elles ont des cérémonies, des biens, des habits, des honneurs, des priviléges; en un mot, tout ce qui lie, ce qui entretient, ce qui cimente une société, y est réuni. C'est un royaume bien policé, c'est un troupeau bien conduit, c'est une armée rangée en bataille, c'est un corps moral parfait. Jamais il ne fut d'unité morale si entière, malgré l'étendue et la variété de ses membres.

Rien de tout cela dans les sectes hérétiques; point de chef qui les dirige, de centre qui les unisse, de lien qui les attache. Ce n'est point un troupeau, ce sont des brebis dispersées; ce n'est point une armée, ce sont des pelotons de soldats désunis; ce n'est point une maison, ce sont des matériaux épars, c'est du sable. Ils ne font point de corps moral dans l'ordre de la religion; ils ne sont unis que comme citoyens par une police extérieure. Quelle indépendance dans les membres! quelle liberté dans la conduite! quelle variété dans les sentiments! Quelle autorité peut-il rester quand on a secoué l'autorité légitime et qu'on se fait un principe de n'en reconnaître aucune?

La doctrine chez eux n'est pas moins désunie; chacun a son sentiment, chacun explique l'Ecriture à sa manière; chaque année, chaque jour voit éclore un nouveau système.

Ils ne sont pas moins opposés entre eux qu'aux catholiques. Leurs variations fournissent une ample matière à plusieurs volumes. C'est le caractère de l'erreur; elle n'est rien, elle ne peut former de système; cet ouvrage ruineux ne peut subsister. S'il est entre les erreurs quelque liaison, ce ne peut être que, comme entre les vices, une société de monstres qui entraîne d'abîme en abîme. A mesure qu'on avance dans le chaos on ne découvre que de nouvelles et plus grandes absurdités. Obligé d'étayer ce qui, de toutes parts, croule, on a recours à de nouveaux mensonges; car peut-on espérer quelque appui de la vérité? Enfin, honteux et déconcerté de tant de folies, on en vient nécessairement à douter de tout, à ne savoir que penser, à n'avoir plus de religion. Ainsi tombe, se dissipe et écrase sous ses ruines son malheureux habitant, tout édifice qui ne porte pas sur la pierre.

2. L'Eglise est catholique, c'est-à-dire universelle pour les temps et pour les lieux. Il serait aisé de remonter jusqu'au commencement du monde pour trouver le principe du christianisme. La religion naturelle donnée à nos premiers pères en fut comme l'aurore; la religion judaïque fit lever le soleil, et l'Evangile le montre dans son midi. Ces trois religions ne sont que le développement l'une de l'autre. La loi judaïque ajouta des préceptes, des cérémonies, un ministère public à la loi que la nature avait gravée dans tous les cœurs; la loi de grâce explique ces mystères, accomplit les prophéties, donne la vérité, que les figures annonçaient. L'une fut la racine, l'autre est la fleur; nous avons le fruit de la vérité.

Mais sans remonter si haut, nous bornons ici notre catholicité, pour le temps, à la venue du Messie, que toutes les sectes, hérétiques ou catholiques, reconnaissent unanimement pour leur chef. C'est de cette tige que nous sortons par une succession non interrompue. Comme un fleuve qui ne cesse de couler, ce corps subsiste depuis le Sauveur, et s'est constamment soutenu de siècle en siècle. Tel un royaume, une ville, une société, qui de père en fils, renaissant de ses propres cendres, malgré les divers événements qui en composent l'histoire, forme un corps moral depuis sa naissance; telle la famille juive, depuis les douze patriarches, qui, successivement, en Egypte, dans le désert, dans la terre promise, sous les divers gouvernements des juges, des rois, des grands, sous l'empire des Assyriens, des Grecs, des Romains, subsiste toujours la même dans les différentes situations.

Quoique tout le monde, à beaucoup près, ne soit pas catholique, ni même hérétique, il y a partout des catholiques, même parmi les hérétiques, les mahométans et les païens. Il y en a eu partout dès les premiers siècles. Le nom de pontife romain avait volé au delà des bornes que les armes romaines n'avaient su franchir, et partout la marque distinctive du vrai christianisme a été la catholicité. Semblable encore à un fleuve qui change de lit sans cesser de couler, de même l'Eglise a successivement régné sur presque toute la terre; et quoique la foi roule chez divers peuples, c'est toujours la même société qui se soutient et se perpétue. Ainsi s'accomplissent les prophéties : *Dominabitur a mare usque ad mare.* (*Psal.* LXXI, 8.)

Les sectes hérétiques n'ont ni l'une ni l'autre de ces catholicités; et cette vérité est si avérée, qu'aucune n'a osé s'attribuer le nom de catholique ni le disputer à l'Eglise romaine, qui le porte tout court et par excellence, même chez les infidèles. Toutes ces sectes ont commencé longtemps après l'Eglise catholique, elles n'en sont que des démembrements. On sait le temps de leur naissance, l'histoire de leurs progrès, le détail de leurs erreurs, les noms de leurs fondateurs et de leurs apôtres. L'époque en est gravée dans les fastes ecclésiastiques, elles en portent le nom distinctif qui les caractérise, et leur rappelle la honte de leur berceau, l'adultère de leur naissance, la tache ineffaçable de leur condamnation. Il n'y a pas toujours eu des ariens, des nestoriens, des pélagiens, des luthériens, des calvinistes. L'Eglise était dominante et en possession de ses dogmes quand Arius, Nestorius, Pelage, Luther et Calvin sont venus troubler son repos. Ce sont des branches séparées du tronc; la plaie saigne encore; votre doctrine, votre société ne sont que des nouveautés. La vérité était déjà bien ancienne avant que vous fussiez au monde. Vous n'êtes que d'avant-hier; avez-vous pu, enfants d'un jour, mépriser la vieillesse chenue de votre mère? Encore un pied plus bas, vous trouverez des catholiques, disait un catholique qui, mourant dans un pays hérétique, souhaitait d'être enterré avec ses frères. Votre père, votre grand-père pensaient comme nous.

L'hérésie n'est pas plus étendue pour les lieux. Chaque secte est cantonnée et très-bornée. On ne la connaît hors de son terrain que par la guerre qu'elle a faite aux catholiques et les anathèmes lancés contre elle. On sait qu'il y a partout des hérétiques de quelque espèce; mais, bien loin de faire un corps entre eux, ils se condamnent mutuellement; et ce serait une prétention aussi ridicule qu'informe de se servir, pour former leur catholicité, des égarements divers de ceux qui ne veulent pas les reconnaître, et qu'ils sont aussi disposés d'avouer. Ainsi, point d'image plus juste de l'Eglise triomphante que cette Eglise si unie, si étendue, si constante, qui embrasse tous les lieux et tous les temps. Rien ne caractérise mieux le séjour de l'abîme que cette Babylone, la proie de l'erreur, de la variation, de la mésintelligence. Faut-il s'étonner que ces routes diverses conduisent à des termes si différents?

3. L'Eglise est apostolique, c'est-à-dire que la foi du ministère et la mission nous sont venus de main en main sans interruption depuis les apôtres, et par des succes-

seurs légitimement reconnus du prince des apôtres. Nous ne nous contentons pas de former un corps qui subsiste depuis les apôtres, c'est-à-dire depuis Jésus-Christ, et par là de montrer l'origine et la durée de notre Eglise ; nous montrons encore dans ce grand corps un siége éminent, fondé par le prince des apôtres, et qui a toujours été rempli par ses successeurs, dans lequel a toujours résidé l'autorité légitime, et qui n'a cessé d'être le centre de l'unité. Ainsi par sa tige et sa généalogie, une famille illustre peut montrer avec évidence et la noblesse de son extraction, et la justice de ses droits à l'éclat de son nom. Ainsi, pour prouver la légitime autorité de nos princes, non-seulement nous montrons la durée du peuple français depuis le ve siècle, mais nous montrons depuis Pharamond jusqu'à Louis XV une suite non interrompue des rois qui ont occupé le trône français et transmis de main en main la couronne jusqu'à nos jours.

Ainsi, depuis saint Pierre jusqu'à Clément XII, aujourd'hui régnant, nous montrons la succession perpétuelle de l'autorité ecclésiastique sur la chaire de saint Pierre. L'histoire nous a conservé jusqu'aux noms de tous ces pontifes au temps de leur exaltation et de leur mort, aux événements et à la durée de leurs pontificats, aux vertus et aux défauts de leurs personnes, leurs décisions et leurs ouvrages; et ce sont nos ennemis mêmes qui en ont constaté la succession par leurs annales. Voilà donc la source, voilà le mal, voilà le premier anneau, voilà le tronc, voilà les branches ; par là nous tenons à Pierre ; par Pierre à Jésus-Christ: nous sommes ses descendants légitimes. Voilà notre famille, notre généalogie, notre extraction : nos titres peuvent-ils être mieux prouvés et plus authentiques?

L'Eglise catholique est donc appelée romaine, parce que c'est l'évêque de Rome qui en est le chef, le pasteur, l'origine et le centre. Les hérétiques pensent nous faire injure en nous donnant les noms de *romains*, d'*ultramontains*, de *papistes*, et ils nous font honneur. Ces noms sont notre gloire et nos titres. Oui sans doute nous tenons au pape, nous en portons le nom : ce nom ne marque pas moins l'ancienneté de notre origine que leurs noms marquent la nouveauté de leur source. Pourquoi rougirais-je de porter le nom de ma maison et de mon père? il est trop beau pour le désavouer. Qu'ils rougissent plutôt d'en porter un autre, de désavouer les pères des chrétiens, d'être et de se traiter eux-mêmes comme des enfants étrangers et illégitimes.

Il s'en faut bien, en effet, qu'ils soient papistes et qu'ils tiennent au chef de l'Eglise. Qui êtes-vous donc, leur disons-nous? d'où venez-vous? à qui tenez-vous? qui est votre père, votre famille, votre généalogie? Je ne vois aucun lien qui vous attache à Jésus-Christ, aucun canal par où coule sur vous l'influence de Jésus-Christ, aucune succession qui vous transmette la mission et le ministère de Jésus-Christ. Que vous êtes à plaindre d'être ainsi isolés ! Ce sont des sarments séparés du cep de la vigne qui ne sont bons qu'à être jetés au feu. Tenez-vous à quelque évêque? chacun vous condamne; au corps des pasteurs? il vous anathématise; au chef de l'Eglise? il vous rejette. Vous êtes donc des voleurs qui se glissent dans le bercail, des rebelles qui troublent l'Etat, des enfants prodigues qui quittent la maison paternelle, des étrangers que le père déshérite, des adultères qu'il désavoue. De quel droit nous prêchez-vous? qui vous a envoyés? quelle autorité vous arrogez-vous? qui vous l'a donnée?

Cette autorité de l'Eglise catholique a quelque chose de si frappant, que saint Augustin nous assure qu'il ne croirait pas même l'Evangile sans elle : *Evangelio non crederem, nisi ecclesiæ Catholicæ commoveret auctoritas.*

4. L'Eglise est sainte. Il est vrai que chacun s'attribue la sainteté, et que comme il est impossible de sonder le secret des cœurs, ce caractère de l'Eglise ne se présente pas dans ce degré d'évidence; mais si l'on veut agir de bonne foi, pourra-t-on le méconnaître? où se trouve ce nombre innombrable de saints, tel que saint Jean le vit dans l'*Apocalypse?* L'hérésie est bien stérile, son martyrologe est bien dépourvu, et chaque jour de l'année offre dans l'Eglise romaine une foule de modèles de sainteté. Où se trouvent ces vertus héroïques, si fort au-dessus de l'humanité, qu'elles semblent inimitables? Les Dominique, les Ignace, les Thérèse, les François-Xavier sont-ils communs dans la réforme? Où se trouvent ces sociétés destinées par état à pratiquer les plus éminentes vertus dont elles se prescrivent les règles et s'imposent l'obligation par des vœux solennels? la vie religieuse est-elle du goût des protestants? Où se trouvent ces livres pleins d'onction, ces instructions touchantes, cette direction suivie, ces missions, ces retraites qui mènent, comme par la main, à la perfection? En connaît-on le nom chez nos adversaires? Des volumes infinis de controverse, pleins d'invectives et de vaines subtilités, dessécheraient jusqu'à la racine de la piété, s'il y en avait encore quelque reste. Où se trouvent ces jeûnes, ces abstinences, ces mortifications si nécessaires à la vertu, dont l'Eglise se fait une loi, que les premiers héros chrétiens ont portés jusqu'au prodige? Ira-t-on les chercher en Hollande? Où se trouve cette fréquentation des sacrements si propre à réparer le péché par sa déclaration, à le prévenir par la pénitence, à nourrir la vertu par l'Eucharistie? Nos ennemis ne les anéantissent-ils pas, ou ne les rendent-ils pas inaccessibles? Où se trouve cet extérieur frappant et respectable de la religion qui instruit, qui anime, qui soutient la piété par la majesté imposante des cérémonies du culte public? Calvin en souffre-t-il l'ombre? Où se trouve ce soin de constater la sainteté par des canonisations juridiques, d'en répandre la gloire par des panégyriques, d'en perpétuer le souvenir par des temples et des

fêtes? L'hérésie ne connaît point ce zèle ingénieux. Non, il n'y a des saints, il ne peut y en avoir que dans l'Eglise catholique; elle a seule la foi qui les éclaire, la parole qui les instruit, les sacrements qui les sanctifient, les pratiques qui les soutiennent, les exemples qui les encouragent; elle est l'arche mystérieuse qui, dans le déluge universel, sauve le monde; on ne peut se sauver que dans son sein.

4° Enfin le dernier trait de la sagesse, c'est de prendre ses sûretés et de préférer à tout autre le parti où il y a moins de risque. Le salut est trop précieux pour l'exposer. On ne prend jamais trop de mesures pour mettre à couvert les moindres intérêts; les précautions sont extrêmes quand il s'agit de la fortune ou de la vie. Aurait-on la folie de n'en prendre que de médiocres quand il s'agit de l'éternité, et de préférer un parti douteux à un parti assuré? Tel celui qui, entreprenant une navigation périlleuse, abandonnerait un bon vaisseau, un pilote habile, une route connue, pour se livrer à une mer orageuse, dans un mauvais esquif, sous la conduite d'un inconnu; tel un malade qui préférerait à un remède éprouvé d'un habile médecin, l'équivoque succès d'un misérable empirique; tel l'insensé qui, dans un repas, abandonnerait une viande saine pour un aliment suspect de poison. L'erreur est cette viande empoisonnée qui conduit à la mort, ce mauvais esquif, ce pilote mal habile qui mène au naufrage.

En effet, sans entrer dans la discussion du fond, de quel côté est la plus grande sûreté? Est-ce dans le parti de la soumision ou dans celui de la révolte, dans la défiance de ses lumières ou dans la témérité de ses raisonnements, dans l'humilité de la crainte ou dans la présomption de l'orgueil? Faible, intéressé, prévenu, passionné, ne doit-on pas être plus suspect à soi-même que tous les autres ensemble? Où se trouve le plus grand repos de la conscience? Où naissent les plus grands remords? Est-ce dans la subordination et la paix, ou dans le désordre et le trouble, dans une charité docile ou dans une malignité opiniâtre; dans un sacrifice de soi-même à l'autorité légitime, qui servirait d'excuse auprès de Dieu, quand même on se tromperait, ou dans des attentats qui devraient faire trembler ceux mêmes qui échapperaient à l'erreur; dans le grand nombre des pasteurs et des fidèles qui pensent et parlent unanimement, ou dans une poignée de particuliers sans autorité, qui s'en écartent pour suivre leurs idées? N'est-ce pas en s'approchant du port, c'est-à-dire, de la loi, qu'on s'éloigne du naufrage? N'est-ce pas en s'en écartant qu'on y court? Vous donc qui, pleins de zèle pour le salut de votre âme, savez en craindre le danger, balancerez-vous entre l'Eglise, où tout est en sûreté, et l'hérésie, où l'on risque tout?

Ces principes sont si évidents que nos ennemis mêmes en conviennent. Les protestants les plus emportés avouent généralement dans leurs livres que, quoique la religion catholique soit couverte de bien des nuages qu'ils ont cru devoir dissiper, et qu'elle tombe dans bien des excès qu'ils ont cru devoir réformer, cependant elle conserve toujours les articles fondamentaux de la catholicité, et qu'on peut se sauver dans son sein. Auraient-ils en effet la témérité de damner le monde entier? Cet aveu les condamne sans doute : pourquoi se séparer d'une Eglise où le salut est à couvert, pour suivre des feux follets qui leur font courir tant de risque? La vérité leur arrache cet aveu; mais peut-on douter de la sûreté d'une religion que la fureur même n'a pas fait méconnaître à ses adversaires? Par un miracle de la Providence ils sont eux-mêmes nos garants.

C'est ce qu'ils répondirent dans une occasion des plus éclatantes dans l'histoire, et pour une des plus intéressantes. Henri IV, appelé au trône, consulte des docteurs catholiques et des ministres huguenots sur la sûreté des deux religions. « Je vois, dit ce prince protestant, une couronne qui m'appartient, prête à m'échapper par l'obstacle qu'y met ma religion. Je préférerais, s'il le faut, mon salut à mon royaume; mais dites-moi sincèrement si je l'expose en me faisant catholique, ou si je puis m'en faire sans risque. — Prince, dirent-ils de bonne foi, vous le pouvez; notre religion est plus parfaite, il est vrai, elle ne suit que la pure parole de Dieu; mais enfin vous pouvez vous sauver dans le papisme. » Les docteurs catholiques tinrent un langage bien différent. « Non, prince, dirent-ils sans hésiter, votre salut est impossible chez les protestants. La religion catholique est non-seulement la meilleure, mais la seule bonne : on se damne partout ailleurs. Qui ne pense comme elle, est dans l'erreur et la perdition. » Après des décisions de ce caractère, le prince n'eut pas besoin de l'appât du diadème pour se décider. Un particulier ne balancerait pas. La religion catholique est donc bien sûre; ses ennemis même l'avouent. La religion protestante ne l'est pas, puisque tous les autres la condamnent. Quelle différence donc entre deux religions, dont l'une est assurée d'une voix unanime, et l'autre n'a que le suffrage intéressé, peu ferme de ses partisans!

On a pu dans tous les temps faire à tous les hérétiques un raisonnement si convaincant et si simple. Jamais aucun hérétique n'a osé dire qu'on ne fût pas en sûreté avec le chef de l'Eglise. En combattant ses oracles on y a toujours reconnu un poids et une autorité qui mettaient le salut à couvert. Point d'hérétique qui n'ait voulu y tenir et qui ne se soit longtemps dit catholique. Ce n'étaient d'abord que des doutes à éclaircir, des explications à demander, des abus à réformer, des écarts, des désordres à arrêter, la doctrine même du Saint-Siége à défendre. Jamais hérétique n'a pu souffrir qu'on le traitât d'excommunié, de membre retranché de l'Eglise. Lors même qu'il brisait les liens de l'unité, il se disait uni au corps. La séparation du centre porte sur le front un

caractère trop visible de réprobation, pour être si aisément avouée. Ce n'est que par degrés qu'on en vient enfin à secouer ouvertement le joug et à se moquer d'une Eglise dont on a longtemps fait profession de se dire enfant. Encore même, quand on le secoue, gémit-on toujours de sa témérité, et envie-t-on le sort des âmes fidèles dont on ne peut contester la sûreté.

Si donc la certitude, l'autorité, la vraisemblance, la sûreté se réunissent en faveur de la foi aveugle, qui peut douter qu'elle ne soit souverainement raisonnable? J'ajoute que la foi ne peut être raisonnable qu'autant qu'elle est aveugle.

SECONDE PARTIE.

Ce n'est pas de moi-même que j'appelle la foi aveugle; partout l'Esprit-Saint lui donne ce nom. Bien loin, dit saint Paul, que la foi roule sur le témoignage de la raison et des sens, elle n'a au contraire pour objet que des choses qu'on ne voit pas : *Spectandarum substantia rerum argumentum non apparentium* (*Heb.*, XI, 1.) Ce n'est point en raisonnant avec liberté, c'est en captivant son esprit sous le joug d'un saint esclavage, qu'on en devient le disciple : *In captivitatem redigentes intellectum in obsequium Christi.* (II *Cor.*, X, 5.) Tout intéressant qu'est pour vous le jour du jugement, personne n'en a connaissance, non pas même le Fils de l'homme, et ce n'est pas à vous à vouloir pénétrer dans le sein de la Providence et à connaître le temps qu'elle a fixé à la durée du monde : *Vestrum non est nosse momenta.* (*Act.*, I, 7.) Les récompenses qui vous sont promises et qui, pour vous animer davantage, devraient être plus à votre portée, en vous donnant l'idée du bonheur qui vous est destiné, sont fort au-dessus des sens et de la raison. L'œil n'a jamais vu, l'oreille n'a jamais entendu, l'esprit de l'homme ne saurait comprendre ce que Dieu prépare à ceux qui le servent : *Non oculus vidit.* (I *Cor.*, II, 9.) La foi emporte dans sa nature et dans son idée une déférence absolue à l'autorité, précisément en vertu de l'autorité. Ce qui ne porte que sur les connaissances personnelles, est une science, et n'est plus la foi. On doute chez les philosophes si la science et la foi sont incompatibles dans la même personne et sur le même sujet; mais il n'est pas douteux qu'elles ne peuvent compatir qu'autant qu'elles ont des motifs différents. L'aveuglement et la lumière sous divers rapports se distinguent si parfaitement, qu'autant que la soumission aveugle est opposée à la science, autant la lumière personnelle est contraire à la foi.

Or, cette foi que je soutiens être la seule raisonnable; elle cesse de l'être dès qu'elle ne veut suivre que ses lumières. Pourquoi? Parce que si elle n'est aveugle, 1° elle s'arrache à elle-même tous les motifs; 2° elle se prive de tout son mérite; 3° elle se met dans le danger moral de se perdre; 4° elle se réduit à l'impossibilité de jamais se former. C'est donc l'anéantir que de la vouloir clairvoyante; c'est une folie.

1° Une foi formée par le raisonnement se détruit elle-même, en s'arrachant tous les motifs. La foi de sa nature est indivisible. On doit tout croire sans restriction. La partager, c'est la détruire; douter d'un seul article, c'est n'en croire aucun; c'est ne rien croire d'une foi surnaturelle, non-seulement parce que tous les articles étant extrêmement liés, c'est les ébranler tous que d'en combattre un seul; mais parce que dès lors on n'a plus de motifs surnaturels pour en croire aucun autre, ni même des motifs naturels de prudence. Ce n'est plus ni la certitude qui guide, ni l'autorité qui juge, ni la vraisemblance qui engage, ni la sûreté qui tranquillise, mais l'évidence de ses raisonnements qui décide. On ne devra la foi qu'à soi-même, c'est-à-dire qu'on aura une foi personnelle, naturelle, humaine sur les articles que l'on croira.

En effet, c'est partout le même principe. Également infaillible dans tous ses oracles, également fidèle dans toutes ses promesses, ayant tout promis à l'Église sans exception, Dieu garantit également toutes ses décisions. Se défier de ses lumières sur un article, c'est méconnaître, c'est anéantir ses priviléges. Si elle peut se tromper sur un article, je ne puis compter sur aucun autre. Qui me garantit que, plus heureuse ou mieux éclairée, elle a saisi la vérité qui avait ailleurs échappé à ses recherches? Puis-je démêler ces articles privilégiés où d'une main sûre elle arrache la lumière des ténèbres, de ceux où, comme le reste des humains, elle ne marche qu'à tâtons d'un pied incertain et timide? Elle n'est donc plus infaillible du tout. L'infaillibilité emporte une impossibilité absolue de se méprendre; la moindre méprise la détruit. Dès lors on n'est plus obligé de la croire en rien. On ne la croit en rien en effet. Une vraie déférence ne connaîtrait point d'exceptions. Oui, mon Dieu, maître de tous les temps et de tous les lieux, rien ne se soustrait à votre empire; lumière de tous les esprits, rien ne se dérobe à votre souvenir ni à vos connaissances. Tout ce que vous dites, tout ce que votre Eglise enseigne, la même sagesse le garantit, la même raison oblige de le croire aveuglément.

La contrition est en cela semblable à la foi; elle ne souffre point de choix. Elle doit détester tous les péchés, ou elle n'en déteste aucun. L'une et l'autre universelles dans leur objet, souveraines dans leur résolution, si elles sont surnaturelles dans leurs motifs. Car enfin qu'on déteste le péché par les vues sublimes de la charité, qui font la contrition parfaite, ou par les vues moins épurées du châtiment ou de la récompense, qui font l'attrition, tous les péchés déplaisent à Dieu, tous méritent une peine éternelle. A quel donc ferez-vous grâce, si ces motifs vous ont mis le glaive à la main? Si vous en épargnez un seul, vous agissez par d'autres vues.

On ne peut être admis par l'Eglise au nombre des fidèles, qu'aux mêmes conditions qu'on est admis au nombre des pénitents. Le baptême ni l'absolution ne peuvent

être partagés. Tous les péchés sont pardonnés en même temps, ou ils subsistent tous. Le péché et la grâce, la foi et l'infidélité, c'est unir Jésus-Christ et Bélial ; la lumière et les ténèbres sont trop incompatibles pour subsister ensemble dans le même cœur. Ainsi sont, en un sens, toutes les vertus dans leur perfection. Elles se prêtent la main et ne vont point l'une sans l'autre, chacune a une étendue sans bornes. La vraie humilité soutient toutes les humiliations, la vraie patience toutes les peines, la vraie espérance surmonte toutes les épreuves, la vraie foi toutes les ténèbres. Les motifs surnaturels sont des ordres supérieurs à tout ce qui n'est qu'humain. Disons de la foi ce que saint Jacques dit de la fidélité à la loi : Violer un article, c'est manquer à tous : *Factus est omnium reus.* (*Jac.*, 2, 10.)

La déférence pour les hommes peut être partagée. Habiles en certaines choses, ils méritent qu'on les en croie ; très-bornés en mille autres, l'empire qu'ils voudraient prendre sur les esprits serait injuste ; mais les lumières du Seigneur ne souffrent point d'éclipses. Ce n'est plus présomption, c'est certitude infaillible ; le croire, ce n'est plus grâce, c'est nécessité; ce n'est plus déférence, c'est devoir. L'infaillibilité de l'Eglise porte sur les mêmes principes. Dieu a promis de l'éclairer. Aussi fidèle que sage, il ne peut se démentir. Toutes ses perfections sont de même nature. Il n'est pas moins impossible que l'Eglise se trompe, qu'il est impossible que Dieu manque de parole : ni lieu, ni temps, ni matière, ni circonstance, rien d'excepté. La promesse est indéfinie et sans restriction. Que la persécution ou la paix, que l'obscurité ou la clarté des matières, que la droiture ou la perversité des motifs dans les pasteurs, que rien ne vous arrête. Ne mettez ni bornes à la puissance divine, ni conditions à sa bonté qu'il n'y a pas mises. Rien n'est difficile au Tout-Puissant, rien n'est abandonné au caprice des hommes.

Semblables aux autres arrangements de la Providence, dont les obstacles apparents facilitent le succès, les intrigues, les vices, les combats, l'ignorance sont entre les mains de Dieu autant de moyens. Serait-il moins puissant dans la conservation de la vérité que dans l'exécution de ses desseins? Zélateurs prétendus de sa puissance divine et de l'infaillibilité de ses décrets, est-ce à vous à vouloir les faire échouer, quand il s'est expliqué de la manière la plus générale, la plus absolue, la plus précise? Le ciel et la terre passeraient plutôt.

Les hommes sont-ils raisonnables? Ils exigent cette soumission absolue dans leurs lois et dans leurs arrêts. Serait-on reçu à trouver plus de difficulté dans la matière, moins de lumière dans le législateur, moins d'équité dans le prince? Cette nécessité d'obéissance que nous avons démontrée, souffre-t-elle d'exception? Ne serait-ce pas la détruire que d'en admettre et briser tous les liens de la subordination, que d'en laisser à l'inférieur le jugement? Elle n'est inébranlable qu'autant qu'elle est sans bornes. L'obéissance est une espèce de foi, la foi est une sorte d'obéissance. Elles sont l'une et l'autre indivisibles, ou bien elles s'anéantissent.

Telle est l'intention de l'Eglise, et la grièveté des péchés contre la foi. L'Eglise condamne sans distinction comme mortelle, et frappe des mêmes anathèmes toute résistance à ses décisions.

EXHORTATION
SUR LA FOI.

Fides tua te salvam fecit. (*Matth.*, IX, 22.)

Votre foi vous a sauvé.

Ce n'est pas ainsi que l'impie en pense. Bien loin d'y trouver son bonheur, il regarde la foi comme un joug insupportable qui tyrannise son esprit et son cœur, et ne laisse ni à ses passions ni à ses idées aucune ombre de cette liberté si chère qu'il croit fondée dans la nature. Souvent est-il assez téméraire pour se plaindre d'un maître puissant qui exige trop à son gré, et semble, par ses ordres impétueux, vouloir faire un odieux étalage d'une autorité despotique.

L'homme sage en use bien autrement. La foi fait sa consolation et sa lumière; il remercie le Dieu qui a daigné lui parler et lui révéler les grandes vérités qui font son plus précieux trésor. Il bénit la providence paternelle qui l'a fait naître dans le sein d'une Eglise qui en est la dépositaire; il aime, il adore, il baise les chaînes respectables qui font son vrai bonheur et s'en déclare le défenseur et l'apôtre. Il dit, comme les Israélites fidèles : Nous sommes heureux, Israël, que les vérités, que les volontés de notre Dieu nous aient été manifestées : *Beati sumus, Israel, quia quæ Deo placent manifesta sunt nobis.* (*Baruch.*, IV, 4.)

Rien n'est plus proportionné à l'état de l'homme et à ses besoins, rien ne remédie plus efficacement à sa faiblesse et à sa misère. L'homme est naturellement faible, inconstant, irrésolu, aveugle, et, malgré tant de défauts, il est plein d'orgueil. C'est un malade qui se croit sain et ne veut point de remèdes. Il a donc besoin qu'on lui fasse

connaître ses maux et qu'on le guérisse. Or Dieu n'a pu faire rien de mieux pour sa guérison, que de lui imposer la nécessité absolue d'une foi aveugle et sans réplique. C'est un frein à son impiété, c'est un secours à sa faiblesse, c'est un asile dans ses dangers; sans elle les difficultés sont indissolubles et son malheur irréparable.

Rendons-nous justice, rendons-la à Dieu. Le Très-Haut peut-il, quand il a parlé, dispenser les hommes de la plus aveugle déférence? pourrait-il oublier sa gloire et ses droits jusqu'à leur permettre encore de regarder ce qu'il a dit, ou comme des sentiments sans conséquence, qu'on peut adopter ou rejeter à son gré, ou comme des lumières incertaines d'un esprit borné après lequel l'examen fut toujours nécessaire, pour ne pas courir le risque de tomber dans des erreurs où il a pu tomber lui-même? L'Eglise, assurée de son infaillibilité par les promesses de Dieu, peut-elle, sans négliger les droits de son Dieu, ne pas tenir la même conduite et ne pas employer toute la terreur de ses anathèmes contre les rebelles qui refusent de souscrire à ses oracles?

Non, Seigneur, après que vous avez parlé, il ne peut rester ni liberté d'acquiescement, ni liberté d'examen: ce serait vous méconnaître et vous outrager, que de suspendre son jugement ou de demander de nouvelles lumières. Qu'on pèse, si on veut, la force de vos paroles, qu'on en examine toute l'étendue, afin qu'une connaissance plus complète de ce que vous avez enseigné rende la soumission plus fidèle et plus détaillée; mais qu'il ne soit plus permis de chercher la vérité, après que la Vérité se sera expliquée elle-même. Vouloir des éclaircissements et des assurances quand Dieu parle, c'est s'établir son juge, c'est révoquer en doute ou une puissance infinie de faire les plus grandes choses, ou une sincérité infinie qui ne sait dire que la vérité, ou une sagesse infinie à qui elle ne peut jamais être inconnue, au lieu qu'une déférence sans bornes met Dieu et l'homme à leur place, suppose, établit et honore toutes ses divines perfections.

Dieu est infiniment puissant. Anges du ciel, qui annonçâtes ces grandes vérités à Marie : *Non est impossibile apud Deum omne verbum.* (*Luc.*, I, 37.) Ah ! il n'est pas nécessaire que par des exemples convaincants on prouve ce que la raison et la foi nous démontrent. Le ciel et la terre le déclarent Formés par une parole, ils sont des témoins toujours subsistants d'un pouvoir tout divin qui dit, et tout se fait, qui appelle tous les êtres par leur nom, *Omnibus eis nomina vocat* (*Psal.*, CXLVI, 4), ce qui n'est pas, aussi bien que ce qui est : *Ea quæ non sunt, sicut ea quæ sunt.* (*Rom.*, IV, 17.) La nuit et le jour me l'annoncent ; c'est lui qui règle la route du bel astre qui nous éclaire; les ténèbres me disent que sans son secours tout n'est que néant et obscurité. La moindre fourmi reconnaît le grand maître qui remplit ses magasins; le cerf, sur les plus hautes montagnes, remercie celui qui lui fournit des aliments, et le petit poussin l'invoque dans l'ardeur de sa soif : *Qui dat jumentis escam ipsorum, et pullis corvorum,* etc. (*Psal.* CXLVI, 9.) Mer suspendue pour donner passage à tout un peuple, rocher ouvert pour étancher sa soif, pluie céleste qui apaisez sa faim, qui a su vous donner ces ordres que vous exécutez si fidèlement? N'est-ce pas celui qui marche sur l'aile des vents, qui pèse les montagnes dans la balance, et qui, quand il lui plaît, en ébranle les fondements? *Fundamenta montium conturbata sunt.* (*Psal.* XVII, 8.) Vous qui gémissez sous le poids de l'infirmité humaine, vous que la mort rendit les habitants du tombeau, ranimez vos espérances. L'Etre puissant qui nous gouverne dispose de toute la nature ; il rend la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la santé aux malades, et Lazare, du sein de la corruption où il était enseveli depuis quatre jours, entend ses ordres et vient annoncer à l'univers étonné les merveilles de son Créateur.

Mais non, grand Dieu, votre puissance connaît des bornes; il est une chose que vous ne pouvez faire, c'est de vous tromper et d'en imposer. Autant toutes ces merveilles vous sont aisées, autant vous est-il impossible d'ignorer ou de déguiser la vérité. Qui peut vous en dérober la connaissance, et comment pourriez-vous nous tromper? Il faut donc vous rendre le juste hommage d'une foi sans bornes, puisque vous êtes la vérité même, Bonté paternelle, vous pouvez aussi peu vouloir le mal. Heureuse impuissance! le mal seul, l'erreur et le mensonge sont au-dessus de vos forces. Vos mains adorables sont liées pour le faux et pour le péché. Malheur à ceux qui, par leur faute, ferment les yeux à la lumière et s'excluent eux-mêmes de votre bonté! Habile philosophe, vous dont les vices, les perçantes lumières saisissent les plus grandes difficultés, dont l'inépuisable subtilité sait trouver des vraisemblances aux plus étonnants paradoxes, et des objections aux vérités les plus claires, j'ose entrer en lice avec vous, et, sans oublier ce que je suis et ce que vous êtes, j'ose vous promettre la réponse la plus précise, la solution la plus claire, la démonstration la plus convaincante. Ecoutez attentivement l'oracle. Dieu l'a dit, la chose est donc certaine. Que révoquerez-vous en doute dans un si juste raisonnement? Dieu l'a dit : voilà l'objet de la foi. Nous n'y renfermons que ce qu'il a plu à Dieu de nous révéler. La vérité, ou, selon l'expression de l'école, le caractère de Dieu, est-elle douteuse? oseriez-vous attribuer à l'Etre souverainement parfait un défaut que vous ne soupçonneriez pas dans un honnête homme, dont vous ne voudriez pas être soupçonné? La conséquence est évidente. Après cela je n'écoute plus rien, dites tout ce qu'il vous plaira, aiguisez tous les traits de votre art, revêtez vos raisonnements des plus spécieuses apparences, embarrassez-moi, étonnez-moi, éblouissez-moi, accablez-moi, je n'ai qu'un mot à répondre : Dieu l'a dit, la chose est donc certaine. A ce seul mot les lueurs

s'évanouissent, les ombres disparaissent, les difficultés s'aplanissent, tout devient aisé, lumineux, indubitable, les plus vives lumières de la raison ne sont qu'une nuit obscure; ce seul mot est un soleil dans son midi, qui me réjouit, me console, m'anime. Je n'irai plus à tâtons, je n'ai plus besoin de boussole, je n'examine, je n'attends plus. Ce seul mot explique, décide, termine tout. Et vous, âmes timides, qui vous égarez dans un labyrinthe de difficultés et d'inquiétudes, que vous faut-il davantage? est-il d'assurance qui vaille la parole d'un Dieu? Que faudrait-il pour vous rassurer? l'appui d'un ami, le conseil d'un homme sage, la protection d'un roi puissant? Dieu est tout cela. Il l'a dit, c'en est assez. A cette parole, voguez avec saint Pierre sur la mer la plus orageuse, enfoncez-vous dans la plus épaisse forêt, affrontez les plus nombreuses armées, pénétrez dans le plus immense désert, ensevelissez-vous dans les plus profondes ténèbres. Dieu l'a dit : voilà le port, la lumière, le bouclier, l'oracle. Raisonnement ineffable, le plus juste, le plus court, le plus évident qui fut jamais. Avec ces armes un enfant attaquera, désarmera, confondra le plus sublime génie.

Parlez donc, Etre suprême, et apprenez-nous les merveilles que vous daignez opérer; quelque supérieures qu'elles soient à nos faibles idées, nous n'en serons pas moins persuadés, et l'incompréhensibilité du prodige sera pour nous un nouveau motif de reconnaître la main de celui qui ne serait pas Dieu, s'il pouvait être compris. Nous direz-vous qu'inépuisable dans vos bienfaits et terrible dans vos châtiments, l'éternité seule sera la mesure de l'un et de l'autre. Ah! Seigneur, quelque étonnante qu'en soit la durée, ignorons-nous qu'étant toujours également puissant, vous serez à jamais le maître de récompenser ou de punir avec la même facilité que le premier jour? Malgré la fragilité des choses du monde, la terre depuis six mille ans se couvre de fleurs et de fruits, pour nourrir ceux que vous daignez y entretenir. Feux redoutables ainsi renaissants, joies pures ainsi renouvelées, vous exécuterez à jamais les ordres de votre souverain Maître. Nous direz-vous, Seigneur, que quand il vous plaira de citer le monde à votre tribunal, les cendres de tous les mortels, dispersées de toutes parts, devenues le jouet des vents, englouties dans les abîmes, confondues avec la terre, entendront votre puissante voix, et après s'être exactement débarrassées, se rassembleront, et composeront les mêmes corps dont elles avaient été la matière? Oui, Seigneur, ce que vous avez fait sur le fils de la veuve de Naïm, ce qu'Ezéchiel a vu en esprit, ce que le monde admira dans votre Fils vainqueur de la mort, nous le croyons, nous l'espérons. Oui, je reprendrai cette même chair qui fut la pâture des vers, ces mêmes yeux éteints dans la nuit du tombeau reverront encore une fois mon adorable Maître : *In carne mea videbo Deum Salvatorem meum.* (*Job*, XIX, 26.) O vous qui rassemblez les gouttes d'eau dispersées dans ces mers flottantes qui roulent sur nos têtes, qui rassemblez autour de l'aimant la poussière légère du plus dur métal, vous qui sûtes animer une fois ce même corps, oublieriez-vous la route que vous lui avez déjà fait suivre, et vous sera-t-il plus difficile de faire à la fin du monde ce que vous fîtes en vous jouant au commencement? Nous direz-vous que vous renfermant dans l'étroite prison d'un morceau de pain, vous réduisez votre corps à un point presque indivisible, sans y perdre aucun de vos organes? Ma faible raison s'égare dans cet abîme; mais votre toute-puissance l'éclaire et la soutient. Je vois dans ce petit espace de mes yeux se retracer tous les objets qui sont dans un vaste horizon : le ciel, la terre, les villes, les campagnes. Je vois dans le petit espace d'un miroir une foule d'objets qui s'y peignent distinctement, sans confusion et sans mélange. Une petite lunette me découvre dans un ciron, dont le corps échappe à mes yeux, une multitude de différents organes dans la plus exacte proportion : faibles images sans doute, légère ébauche de vos chefs-d'œuvre. Est-il rien de difficile quand on peut tout? et refuserons-nous de croire que la toute-puissance fasse, quand elle veut, des prodiges incompréhensibles, puisque la nature nous offre dans les moindres atomes de quoi surprendre, éblouir et confondre les plus grands esprits.[1]

La foi n'est pas moins efficace pour arrêter la fougue des passions que pour confondre l'orgueil, et fixer l'inconstance des hommes. Est-il quelque passion qui ne se brise à ce rocher? Leur violence peut quelquefois en dérober la vue et partager l'attention; mais il n'en est point que la foi n'accable. Insensés, que l'amour des plaisirs, la soif des richesses, l'ambition des honneurs dévorent follement, ignorez-vous que l'enfer ouvert sous vos pieds, qu'un Dieu, la foudre à la main, témoin de vos crimes, va vous en faire subir un juste châtiment? Vous que la ridicule envie d'immortaliser vos folies avec le souvenir de vos erreurs, fait chercher dans les races futures une mémoire odieuse qui conservera d'âge en âge dans les fastes de l'Eglise le monument de votre orgueil et de vos forfaits, ignorez-vous que la foi, plus solide que la pierre, toujours inébranlable dans ses principes et dans sa durée, ne recevra de vos vains efforts aucune atteinte? Hélas! la triste étude qui vous fait trouver tant de détours pour vous dérober à ses lueurs, tant de prétextes pour saper son autorité, tant de faux-fuyants pour éluder ses décisions, n'est-elle pas un hommage forcé que vous lui rendez, et qui, par l'aveu de votre faiblesse, ne sert qu'à établir ses fondements sacrés? Vous dont la conscience agitée voudrait trouver dans des principes de libertinage, ou dans des doutes affectés, un asile à vos désordres, une espèce de calme, d'ancre ou de port dans l'orage, vous avez beau faire, la foi troublera toujours

cette fausse paix qui fait l'objet de vos recherches, et vous fera sentir malgré vous toute la force de la parole d'un Dieu dont en vain vous voulez rendre l'autorité chancelante ou les oracles incertains. Ah! plutôt éprouvez la certitude de ses oracles. Tranquille en effet dans cet heureux port, vous y jouirez d'un véritable repos, que vous ne trouverez jamais ailleurs. Ah! sachez une bonne fois vous livrer à Dieu, et non pas le combattre à pure perte. Dieu se livrera à vous à son tour, et vous sentirez combien il est doux de l'avoir pour père; au lieu que vous sentiriez éternellement combien il est horrible de l'avoir pour juge. Heureux qui vit sous l'empire de la foi! Profitez de la lumière, tandis qu'elle luit pour vous. Bénissez la bonté infinie qui la fait briller sur votre horizon, tandis que tant d'autres nations languissent dans les ténèbres et les ombres de la mort. Le soleil de justice passe d'un peuple à l'autre. Prenez garde que vous ne soyez tôt ou tard justement privé d'un bien dont vous avez abusé. Ouvrez les yeux, voyez, croyez, tout est fait : *Ambulate dum lucem habetis, ut non vos tenebræ comprehendant.* (*Joan.*, XII, 35.)

En nous donnant un si puissant secours pour nous-même, la foi nous fournit un moyen d'honorer Dieu parfaitement. Rien ne lui est plus glorieux que la foi. Elle réunit plusieurs sortes d'hommages. Que de perfections ne suppose-t-elle, n'honore-t elle pas en Dieu? Il faut être bien convaincu de sa puissance, de sa bonté, de sa sagesse, pour déférer aveuglément à ses paroles dans les choses les plus difficiles, s'abandonner aveuglément à la Providence dans les choses les plus intéressantes, compter aveuglément sur sa bonté dans les choses les plus obscures. Tel est l'ascendant d'un maître sur ses disciples, d'un père sur ses enfants, d'un monarque sur ses sujets; ils parlent, et l'élève docile, la famille soumise, le sujet fidèle ne savent plus que croire et qu'exécuter. Leur volonté fixe, leurs lumières décident, la cause est finie quand ils ont prononcé. Jusque-là incertains, chacun a pu faire valoir ses raisons et ses droits; mais désormais déterminé par cet oracle domestique, chacun se range et se soumet. Mais en nous, il y a quelque chose de plus pour Dieu. L'enfant, le sujet, le disciple, quoique soumis à l'extérieur, conservent toujours la liberté de jugement. Ce n'est tout au plus qu'un ascendant de respect et de confiance, qui gagne plutôt des suffrages volontaires qu'il n'en mérite de nécessaires; mais à l'égard de Dieu la déférence n'est pas arbitraire. Ce ne peut être que par une outrageante révolte que l'esprit se réserverait la liberté de jugement. C'est la soumission qu'on exige, et c'est le sacrifice de ses lumières qu'on lui demande. Suspendre l'acquiescement dans le concours de ses lumières avec les oracles célestes, n'est-ce pas préférer ses lumières à la sagesse du Tout-Puissant? Sur quel prétexte différer ou suspendre? Se flatterait-on que, plus pénétrant que lui, on découvrirait tôt ou tard ce qui aurait échappé? se flatterait-on que trompé par le Très-Haut on dévoilerait tôt ou tard l'odieux mystère de ses mensonges? Quelle présomption, quel outrage! Tel que le soleil, profitons humblement de sa lumière, sans vouloir ni trop examiner sa nature, ni trop fixément envisager ses rayons. La témérité serait bientôt punie. Aveuglé par une lumière si éblouissante, ils auraient tout le loisir de se repentir de leur présomption : *Scrutator majestatis opprimitur a gloria.* (*Prov.*, XXV, 27.) Au lieu que le sacrifice de vos idées, tout nécessaire qu'il est, est infiniment méritoire. Il faut donc que la victime soit entièrement immolée. La pénitence offre les plaisirs du corps à la justice divine, la charité présente les affections du cœur à sa bonté. L'espérance sacrifie à ses promesses toutes les vues d'un avenir incertain. La foi fait un holocauste de sa raison.

Avec les lumières de l'esprit, la foi immole tout le reste. Combien de sang n'a-t-elle pas fait ruisseler dans toute la terre? Que de bûchers a-t-elle allumés! que de martyrs qui ont mieux aimé expirer dans les supplices, que de perdre ce précieux trésor! que de monastères et de solitudes n'a-t-elle pas peuplés! que de martyrs volontaires, ensevelis dans la poussière d'un cloître! que d'hommes apostoliques voltigeants d'un pôle à l'autre, pour en répandre la précieuse semence! Cette foi a mis le glaive entre les mains d'Abraham, pour égorger son cher Isaac. Cette foi a dégoûté Moïse des délices d'Egypte, et de la magnificence d'une cour où il vivait en fils de roi. Elle a soutenu Joseph et Susanne contre les sollicitations, l'un d'une maîtresse impudique, l'autre de deux infâmes vieillards. Elle a fait trouver à trois enfants un rafraîchissement au milieu de la fournaise, et à Daniel au milieu des lions affamés. C'est à elle qu'Elie a été redevable de la force qui le rendit redoutable au roi d'Israël. Animé par la foi, il est devenu l'habitant des déserts. Les Réchabites n'ont eu ni maison ni terre. Gédéon, avec trois cents hommes, a vaincu l'armée immense des Madianites; et Judith toute seule a défait toutes les forces de Nabuchodonosor. Quand finirait-on, comme dit saint Paul, si on voulait en épuiser l'énumération? *Deficiet me tempus hæc enarrantem* (*Hebr.*, XI, 32.)

Quelles merveilles n'a pas opéré cette foi! elle a renversé l'idolâtrie, brisé l'orgueil des empereurs romains, réduit en cendres une foule de temples, élevé une infinité d'autels au vrai Dieu sur les débris d'un monde d'idoles. Jamais l'Etre suprême n'a été dignement honoré que quand la foi enseigna son culte et captiva tous les esprits. Paraissez, grand Dieu, quand la foi vous prépare les voies; vous serez reçu en Dieu, montez sur les autels qu'elle vous dresse, brillez dans le sanctuaire qu'elle ouvre! Vous en trouverez dans tous les cœurs. Toutes vos perfections paraîtront dans leur plus beau jour. Soyez puissant, la foi ne connaît

point de bornes à votre puissance. Soyez juste, la foi adore jusque dans l'enfer l'équité souveraine de vos arrêts. Soyez infiniment sage, la foi jusque dans la tolérance du péché admire la profondeur de votre sagesse. Soyez vrai, elle soumet toutes les lumières de la raison à vos moindres paroles. Cueillez Seigneur, cueillez les palmes qu'elle vous moissonne, acceptez les couronnes qu'elle vous prépare, recevez l'encens qu'elle fait brûler pour vous, goûtez l'empire absolu qu'elle vous ménage. Parlez, commandez, agissez, cette fidèle exécutrice de vos ordres justifiera tout, aplanira tout, exécutera tout; vous serez obéi sans réplique. Paraissez, Seigneur, et ne craignez pas que l'orgueil des hommes vous fasse trouver des obstacles, la foi saura bien le combattre et vous faire triompher.

Rien ne fait mieux sentir à l'homme sa faiblesse que la foi; rien ne confond mieux son orgueil; elle lui présente les mystères les plus redoutables, des péchés commis, un enfer mérité, un néant d'origine, la poussière du tombeau, des grâces purement gratuites et cependant nécessaires, un avenir également incertain et terrible, de bonnes œuvres souillées de mille défauts. Elle lui fait faire les plus humiliants parallèles; d'un côté, un Dieu puissant jusqu'à faire des choses qui semblent impossibles; de l'autre, l'homme si faible, qu'il ne peut faire le moindre bien sans un secours étranger; un Dieu dont les jugements pleins de sagesse sont un abîme profond où le plus grand génie s'égare, et l'homme borné dans toutes ses vues, incertain dans tous ses projets, aveugle dans toutes ses démarches; un Dieu si bon que le mal seul lui est impossible, l'homme si méchant, qu'il n'est de lui-même que péché; incapable, sans une grâce et surnaturelle et gratuite, de rien faire de méritoire de la vie éternelle; un Dieu si saint que toutes ses démarches sont la sainteté même, et l'homme si plein de malice, qu'il tourne le bien en mal, les faveurs en crimes, et abuse par sa faute des plus grandes grâces qu'on lui a prodiguées; un Dieu si vrai que toutes ses paroles sont la vérité même, et l'homme plein d'erreur et de mensonge. Jamais, grand Dieu, votre gloire fut-elle mise dans un plus beau jour? Jamais vos droits furent-ils mieux ménagés? Jamais agîtes-vous d'une manière plus divine?

Mais à quel prix l'orgueil de l'homme fait-il à Dieu ce glorieux aveu? En lui sacrifiant ce qu'il a de plus cher par la plus aveugle soumission à l'autorité la plus souveraine. Ce n'est pas aux seuls témoins qui scellèrent la foi de leur sang, c'est à tous les fidèles à cueillir la palme du martyre: *Fidem martyrii debitricem.* Il n'en est pas de la foi comme des autres commandements; Dieu semble n'agir que par voie de persuasion. Il presse, il engage, il exhorte, il rend raison de ce qu'il exige, ou il le laisse entrevoir. Ici il propose sans ménagement, souvent sans explication, ce qu'il veut faire croire, et il prétend qu'on se soumette absolument: *Fidem martyrii debitricem;* ailleurs il s'accommode à l'état du particulier, il ne demande de tout le monde, ni la même pureté, ni la même pauvreté, ni la même mortification. Ici, la foi est générale; grands et petits, pauvres et riches, savants et ignorants, tout doit croire aveuglément et sans exception: *Fidem martyrii debitricem.* Dans les autres matières il y a du plus et du moins. La légèreté de la chose, le genre du consentement rend le péché véniel. Ici, tout est grave; tous les articles de foi, toutes les décisions de l'Eglise, également respectables, ne souffrent ni le plus ni le moins, ni exception ni dispense. La matière y est toujours considérable, et le péché toujours mortel, s'il est consenti. Il n'est pas même nécessaire, pour être coupable, de combattre directement la foi; il suffit de douter, il suffit même de suspendre volontairement son jugement pour devenir infidèle. Examiner trop curieusement, c'est une témérité; délibérer, c'est un attentat; ne pas se livrer, c'est un crime. C'est un sanctuaire où il est défendu de jeter les yeux, si ce n'est pour s'instruire et adorer: *Fidem martyrii debitricem.* Apprenez l'autorité absolue d'un Dieu, sentez votre dépendance infinie, votre partage doit être d'obéir et de croire. Il vous en coûtera sans doute, le cœur, l'esprit en gémissent; il vous en coûtera sans doute de vous dépouiller d'un trésor si cher. Comment prononcer contre soi-même, et croire que ce qui paraît une vérité incontestable est une erreur certaine? Esprits adorateurs de vos pensées, venez vous briser à ce grain de sable. Elevés sur le trône, où vous vous placez avec confiance, vous méprisez le reste des hommes, dont vous regardez en pitié les lumières bornées; sachez que les vôtres ne sont que ténèbres, qu'il faut vous en défier et les combattre, et croire souvent tout le contraire de ce qu'elles vous annoncent: *Fidem martyrii debitricem.* Il faut souscrire également à des contradictions apparentes, reconnaître qu'on ne sait qu'imparfaitement ce qu'on pense le mieux savoir, admettre une infinité de choses dont on n'a pas même l'idée; il faut que dans les choses, en apparence les plus incertaines, on n'ait pas la moindre alarme; que, dans les choses les plus mortifiantes, on n'écoute aucune répugnance: *Fidem martyrii debitricem.* Tantôt dans le paradoxe étonnant de trois personnes dans la même essence, d'une même personne en deux natures, d'un Dieu enfant, pauvre, souffrant et mourant, à quels traits reconnaîtra-t-il une Divinité si incompréhensible et si dégradée, une humanité si faible et si élevée? Tantôt dans un monde, puni pour un péché commis avant qu'il existât, et où il n'eut personnellement aucune part, comment conciliera-t-il l'injustice la plus criante avec la plus souveraine justice? Tantôt dans le sombre abîme d'un avenir incertain, comment envisager les événements les plus libres, prévus, prédits, prédestinés infailliblement depuis l'éternité, et malgré leur infaillible existence, et leur

éternelle certitude, toujours parfaitement libres, et dans la volonté divine qui les permet, et dans la volonté humaine qui les détermine? *Fidem martyrii debitricem.*

Des aveux si humiliants coûtent infiniment à la nature. On conviendrait avec moins de peine de sa pauvreté, de ses passions, de certains péchés. Mais comment résoudre un savant à convenir qu'il manque d'esprit et de lumière? Comment se persuader le contraire de ce qu'on croit voir clairement? L'erreur serait bientôt bannie de dessus la terre, si on savait se défier de soi-même; mais la défiance porte je ne sais quel caractère de faiblesse, dont on ne peut se résoudre à dévorer la confusion. L'orgueil ne saurait donc compatir avec la foi : le conserver encore, malgré une expérience de ses faiblesses si claire, si générale, si continuelle, si absolue, ce serait une sorte de mystère aussi incompréhensible qu'aucun de la foi. Avouons donc que nous ne savons rien; que la foi nous fasse reconnaître ce que la raison a fait dire à un philosophe : Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien : *Unum scio quod nihil scio.* Mais aussi que je me félicite de la connaissance que j'ai de ma faiblesse! J'apprends enfin à m'humilier et à me mépriser : *Gloriabor in infirmitatibus meis.* (II *Cor.*, XII, 9.) J'apprends, ô mon Dieu, à vous respecter et à vous obéir. Quel motif de docilité plus fort que l'ignorance même et la faiblesse! Qui sera docile, si ce sentiment ne peut rendre docile? J'apprends à vous croire; je vous suis redevable des lumières que vous m'avez accordées. Je sens combien je dois espérer en vous. Abandonneriez-vous une créature dont la faiblesse même doit exciter votre compassion? Le pauvre est votre partage, et vous ne me découvrirez ma pauvreté que pour m'apprendre combien vous voulez m'enrichir : *Orphano tu eris adjutor.* (*Psal.* X, 14.) Achevez donc votre ouvrage, et donnez-moi la jouissance de ce que la foi m'a découvert.

Vierge sainte, qui eut jamais une foi plus vive que vous? Vous sentiez sans doute la difficulté du mystère impénétrable que l'ange vous annonçait, puisque vous en fûtes troublée; mais une parole suffit pour vous décider sans retour. Toutes les horreurs du Calvaire ne vous firent pas méconnaître un Dieu expirant. Obtenez-nous quelque part à une foi si héroïque et si constante.

S'il faut à l'homme des règles de conduite pour la société, peut-on penser qu'il ne lui en faille pas pour la religion? Il est de la sagesse du gouvernement d'établir des lois pour la police et le bon ordre, pour la distribution des biens et la punition des crimes. N'y aurait-il donc que la religion d'arbitraire? Chacun pourrait-il à son gré se prescrire son culte et former sa doctrine? Sagesse adorable, qui comptez les feuilles des arbres et prescrivez des bornes aux flots de la mer, auriez-vous donc livré à l'ignorance, à la faiblesse, au caprice de l'homme, vos droits les plus sacrés et son intérêt le plus capital? Non. On ne connaîtrait plus dans cette étonnante indifférence une Providence qui veille aux besoins des plus vils insectes. C'est alors qu'innocents d'un mal sans remède nous aurions droit de nous plaindre de vous, si vous exigiez des hommages qu'une ignorance nécessaire rendrait impossibles, ou si vous nous aimiez assez peu pour ne pas vous embarrasser de nos respects et de notre amour. C'est alors que, trop justifié par votre négligence, l'impie aurait droit de contester l'existence d'un Dieu si peu digne d'être servi.

Mais supposons pour un moment que Dieu n'ait point révélé aux hommes les vérités qu'ils doivent croire et les lois qu'ils doivent observer, ils sont donc obligés de se former une religion eux-mêmes, comme ils s'imposent des lois, puisqu'ils ne peuvent s'en passer; et il faudra que chaque particulier se la forme; car pourquoi s'en rapporter à un autre? Quelle autorité humaine a droit de dominer sur l'esprit et le cœur? Homme comme lui, faible, ignorant, passionné, personne n'est un sûr garant de la vérité; personne, s'il n'a reçu le don d'infaillibilité, n'a droit de se donner pour oracle. Qui peut répondre de son propre cœur? Comment donc, dans une affaire si délicate et si intéressante, s'en rapporter aux décisions étrangères? Ne serait-ce pas retomber dans l'esclavage de la foi, auquel on voulait se soustraire? Et pourquoi accorder à des créatures ce qu'on refuserait au Seigneur? L'ordre public pourrait bien exiger qu'on se conformât au culte établi; mais l'esprit et le cœur, toujours libres, ne devraient à personne cette aveugle déférence; et, pour ne pas être intérieurement sans religion, chacun serait forcé d'être l'auteur de sa foi et le créateur de son culte.

Or la chose est absolument impossible. Vous qui ne voulez pas que Dieu ait parlé aux hommes pour captiver leur entendement sous le joug sacré d'une soumission absolue et aveugle, ah! jetez les yeux sur la surface de la terre, parcourez les vastes régions qui en composent les Etats, et voyez, de bonne foi, s'il en est un grand nombre, parmi les hommes qui la peuplent, de qui on puisse attendre ce grand ouvrage? Sera-ce les personnes occupées à travailler la terre ou à garder les troupeaux dans le fond d'un bois? Hélas! à peine connaissent-elles les plus grossiers besoins de la vie, à peine osent-elles aborder un étranger qui passe; un silence stupide, une grossièreté qui les met presque de pair avec les bêtes, prive souvent le voyageur égaré d'un secours nécessaire pour retrouver son chemin. Sera-ce une mère de famille, à qui le soin de ses enfants et de ses domestiques, l'économie et le détail du ménage laissent à peine le temps de respirer? Sera-ce l'homme de guerre à l'armée, l'artisan dans sa boutique, le marchand en pleine mer? Sans doute que l'ennemi complaisant attendra que le studieux soldat ait mis la dernière main à quelque point de dogme ou de morale, pour venir fondre sur lui et ne l'attaquer que

quand ses principes seront une fois déterminés; sans doute que le bourgeois faible et commode laissera l'ouvrier peser à loisir les raisons de douter et de décider, pour prendre enfin son parti entre deux sentiments, et, en attendant, pour favoriser ses pieuses discussions, lui fournira gratuitement de quoi vivre; sans doute que l'onde et les vents, respectant la mûre délibération du commerçant et du matelot, ne battront son vaisseau et n'enfleront ses voiles qu'à propos, lorsque cet habile théologien aura enfin résolu quelque objection épineuse et démontré quelque proposition importante. L'imagination d'un enfant à qui toute la vigilance du maître peut à peine faire apprendre par cœur une courte leçon, ou d'un vieillard que des incommodités toujours renaissantes laissent à peine vivre; un ministre d'Etat dans son cabinet, l'avocat au barreau, le médecin chez le malade, le domestique auprès de son maître, seront sans doute plus en état d'exécuter ce qu'un docteur, qui ne fait autre chose toute la vie, peut à peine entendre et retenir? Convenons donc qu'il est impossible à presque tous les hommes de se faire une religion; qu'il est de l'intérêt public d'en avoir une toute faite, qu'on ne saurait ni trop faciliter, ni trop abréger, ni trop rendre inébranlable, et que tous les hommes doivent savoir, croire et pratiquer. Dans un raisonnement si convaincant, je n'ai parlé que du peuple ignorant ou des personnes à qui leur état même rend l'étude de la religion impossible, et cela suffit pour démontrer ce que j'avance. Car enfin c'est au grand nombre qu'il faut donner des règles, parce qu'il est le grand nombre et qu'il est le moins en état de s'en procurer. Mais que le savant, ou celui qui croit l'être, ne s'enorgueillisse pas; la chose n'est guère moins difficile pour lui : tout est peuple en matière de religion.

Qu'est-ce que se former une religion? C'est établir un système suivi de dogme et de morale, de fin et de conduite, où tout soit juste et vrai, tout se soutienne et tout se suive, un système où l'on ménage également les droits de Dieu et les intérêts de l'homme, où l'on rende à chacun ce qui lui est dû; où l'on explique la nature de l'Etre qui nous gouverne, les hommages qui lui sont agréables, les récompenses et les peines qu'il destine à ses créatures. Tout cela est-il bien aisé? faudra-t-il examiner toutes les religions pour choisir la meilleure? Que d'histoires à parcourir! que d'erreurs à combattre! que de discussions à faire! La vie suffit-elle à cet examen? s'abandonnera-t-on à la force du génie pour enfanter quelque chose de nouveau ? se frayera-t-on sans guide à soi-même de nouvelles routes dans un pays inconnu? Où sont-ils ces esprits créateurs, ces génies transcendants qui s'ouvrent ces routes nouvelles? Mais quel temps immense ne faudra-t-il pas pour imaginer, pour développer, pour assortir, pour étayer ce système ? Avec la plus riche bibliothèque, le génie le plus élevé, l'étude la plus assidue et la plus longue vie, on se trouvera aux portes de la mort, sans avoir pris son parti, sans avoir su que croire, que faire, que craindre, qu'espérer, en un mot, sans avoir su à quoi s'en tenir sur l'affaire la plus capitale, la plus irréparable, sur une affaire d'où dépend un bonheur ou un malheur éternel.

Mais ce n'est rien encore. Parcourons un autre monde, et plus difficile et plus étendu, c'est le monde où règnent les passions, et nous verrons qu'elles y font naître encore plus d'obstacles. Un paresseux, à qui le plus léger travail paraît un monstre: *Leo in via* (*Prov.*, XXVI, 13), entreprendra-t-il un ouvrage aussi épineux que l'établissement d'une religion ? Un libertin livré au plaisir s'embarrassera-t-il beaucoup de la connaître, s'il en doit coûter quelques moments à sa volupté ? Un avare négligera-t-il son trésor pour la découverte de la vérité? Un ambitieux étudiera-t-il des vérités inutiles ou plutôt contraires à son élévation ? Cent fois une folle vanité fera soutenir l'erreur, ménager des partisans, mépriser l'autorité qui condamme. Le crédit, les talents, l'intrigue, les richesses, une piété apparente viendront au secours, pour se faire un nom. Hérétique par intérêt, on érigera son libertinage en dogme, et on adoptera avec empressement les maximes qui le favorisent. Et comment quitter des erreurs commodes, qui flattent la corruption du cœur ? On transmet à ses descendants des dogmes si chers, comme une espèce de patrimoine. Enfin ceux qui agissent de la meilleure foi, entêtés par scrupule, inconstants par caprice, alarmés par faiblesse, embarrassés par défaut de génie, excessifs par un zèle outré, se font une religion à leur mode, et par principe de vertu en changeront tous les jours : tant il est vrai qu'on ne saurait trouver rien de trop court, de trop absolu, de trop décisif pour le commun des hommes. Voilà le fondement du grand principe de la foi aveugle qui, dans toutes les religions, a soumis les hommes à tout ce qui a passé pour révélation de la Divinité, et que la souveraine bonté de Dieu rend incontestable dans la religion chrétienne.

Tel est le système de la Providence. Tout est réglé dans la nature. Les lois du mouvement y sont inviolables. Qu'il serait triste pour nous que Dieu ne les eût pas fixées, ou s'en départît ! Si le soleil dans son cours ne suivait qu'une route incertaine, si le feu n'échauffait qu'au hasard, si les pierres tantôt montaient, tantôt tombaient sur la terre, vivrait-on tranquille ? C'est la beauté de l'univers, c'est la douceur de la vie de pouvoir sûrement compter sur un ordre constant. Il est juste que les esprits aient leurs lois, aussi bien que les corps, et que la sagesse qui veille sur eux trace à chacun la route qu'il doit suivre. La foi est donc un soleil dont les lumières le conduisent invariablement à la vérité, et dirigent sûrement tous ses pas. Rien n'est plus proportionné aux besoins de l'esprit que le soleil de la foi, comme rien

n'est plus proportionné aux besoins du corps que la lumière du soleil. Peut-on trop admirer la sagesse divine, qui a pourvu si sûrement, si efficacement et d'une manière si courte à tous nos besoins? La vraie sagesse pour nous est donc de nous y conformer. Ce sera le moyen d'arriver à la gloire éternelle. Ainsi soit-il.

DISCOURS

SUR LA CONSCIENCE.

DISCOURS Ier

SUR LA CONSCIENCE.

Medice, cura teipsum. (*Luc.*, IV, 23.

Médecin, guérissez-vous vous-même.

Tu parasti directiones. (*Psal.* XCVIII, 4.)

Vous avez préparé des directeurs.

Le croiriez-vous que, dans la cause où vous êtes le plus suspect, je veuille vous prendre pour juge contre vous-même? Et ce n'est pas seulement à l'homme de bien, dont la vertu garantit l'exacte équité, c'est au plus impie que je tiendrais le même langage. Oui, je m'en rapporte à votre conscience : ce sont ses droits que je veux défendre, et me joindre à vous pour vous condamner. N'est-il pas vrai que vous condamnez le mal que vous faites, que vous ne pouvez vous dissimuler votre triste état, que vous craignez, malgré vous, le sort qui vous menace? Je n'en veux pas davantage : il ne faut que vous réconcilier avec vous-même et vous rendre docile à votre propre voix.

Ne faisons pas le procès à la Providence; le monde, il est vrai, est plongé dans les ténèbres; l'ignorance et l'erreur règnent dans tous les esprits; nos lumières bornées ne sont que de faibles lueurs qui ne nous découvrent point le précipice, ou plutôt ce sont des feux follets qui nous y conduisent; à ces ténèbres personnelles que des séducteurs joignent encore leurs artifices et leurs mensonges, leurs préjugés et leurs erreurs. Mais rendons justice à la Providence, admirons ses sages arrangements; la conscience satisfait à tout; nous ne sommes comptables que de ce que nous avons connu : l'ignorance justifie, l'inattention excuse, quand il n'y a pas de notre faute; mais quand elle est volontaire, pourrait-on se flatter? Oserait-on vouloir être innocent?

Je sais qu'on fait ce qu'on peut pour s'étourdir, et qu'on a souvent la funeste consolation, non pas de s'endurcir tout à fait, ce que je crois impossible, et ce qui du moins est très-rare, mais d'émousser la pointe de ses remords et d'imposer une espèce de silence au Maître impérieux qui nous fait ce procès sans pitié. Dieu ne parle, en effet, que trop clairement; on voudrait pouvoir ne pas l'entendre pour pécher sans remords et sans crainte; on voudrait bien trouver dans l'obscurité de la loi et dans l'incertitude de l'explication quelque prétexte plausible; mais la bonté de Dieu, toujours attentive à nos besoins, aussi bien que sa justice l'est sur nos crimes, nous poursuit malgré nous sans relâche.

Tel fut le déplorable état où parvint enfin le fameux Luther; il lui en coûta bien des crimes! et ce ne fut, comme il l'avoua lui-même à un de ses disciples, à qui il en donna le diabolique conseil, ce ne fut qu'au prix de plusieurs sacriléges qu'il en vint au comble de l'endurcissement, au milieu duquel cependant on l'entendait dire à la religieuse qu'il avait enlevée pour en faire sa femme : *Voyez-vous ce beau ciel parsemé d'étoiles? il n'est fait ni pour vous, ni pour moi : nous sommes tous les deux trop coupables pour espérer d'y trouver place.*

Nous parlerons peu de la fausse conscience, de ses principes, de ses effets, de ses remèdes. Quoique ce mal paraisse bien commun, ce n'est pas, dans le fond, ce qui embarrasse le plus dans la pratique : il reste toujours à l'âme assez de principes, malgré ses erreurs; assez de lumières, malgré ses ténèbres; assez de ressources, malgré ses doutes, pour tout décider quand on le veut sincèrement. La bonne foi est un grand casuiste! elle lève bien des scrupules! On a bientôt pris son parti, quand on agit avec droiture; mais on veut se tromper; on redoute le grand jour; on est armé contre sa conscience, et c'est de cette conscience que je veux établir l'autorité divine.

Bien des choses blessent la raison humaine dans la conscience! tantôt un zèle mal entendu ose accuser d'indolence le Seigneur qui semble avoir remis sa gloire au caprice des humains, en se contentant, au milieu de la liberté qu'il leur laisse, de leur faire donner, de temps en temps, quelque froid avis par la voix de la conscience. Tantôt un impie, fatigué de ses remords qui le troublent dans ses passions et des avis qui l'importunent, traite de tyrannie une rigueur qui lui déplaît et répand sur ses plaisirs l'amertume des plus inquiétantes réflexions. Mais on a beau faire, la bonté divine daigne, par le ministère de la conscience, prêter à notre faiblesse le plus utile secours, et la divine justice le doit à elle-même et se rend en effet par là la justification la plus complète : le pécheur est son directeur et son juge, son guide et son bourreau; il se fait la loi, il se fait le procès, il s'éclaire, il s'excuse, se redresse, se condamne, se soutient et se

punit; il satisfait Dieu et se venge : il est lui-même l'instrument de ses bienfaits et de ses vengeances; il le fait dans ce monde, il le fera éternellement. Mélange divin de la plus inflexible fermeté, avec le plus doux tempérament, de la plus grande condescendance, avec l'autorité la plus souveraine! Dieu nous a donné la conscience pour guide, nous devons suivre sa voix; si nous lui résistons, Dieu nous l'a donné pour juge : elle nous punira par les remords et justifiera Dieu.

La conscience, disent les théologiens, est un jugement pratiqué sur la bonté ou la malice morale d'une action qui se présente à faire ou à éviter, ou que l'on a déjà faite ou omise. Ce n'est pas un jugement vague et général sur le vice ou la vertu, mais un avis donné à propos, dans l'occasion; cet avis, donné dans le temps où on le mérite le moins, dans le temps du péché, ne vient point d'une main suspecte : c'est nous-mêmes qui nous le donnons. Dieu peut-il avoir plus de ménagement et de bonté ?

On distingue trois sortes de conscience : la conscience droite, la conscience fausse et la conscience douteuse. La fausse conscience nous trompe, nous représente comme bon ce qui est mauvais, ou comme mauvais ce qui est bon. La conscience droite nous dit vrai et nous représente les choses comme elles sont. La conscience douteuse nous laisse dans la perplexité et l'incertitude, par des raisons apparentes, sans décider de part ni d'autre. Quoi de plus naturel et de plus simple que de suivre la conscience droite, de déposer la conscience fausse, de se décider, dans la douteuse? Peut-on exiger moins que de suivre vos lumières, vous instruire, quand vous vous trompez, vous éclairer, quand vous doutez? Non, on ne demande pas que vous suiviez à l'aveugle une impression étrangère : agissez avec connaissance et soyez l'arbitre de tout. Loin de faire valoir les droits de l'autorité, n'est-ce pas faire dominer la raison et vous traiter avec une sorte de respect?

1° Agir contre sa conscience, c'est blesser également les droits de Dieu et ceux de la raison. Ce péché renferme une révolte complète et un ridicule marqué; c'est ce qui dans chaque péché en fait proprement la malice, et c'est ce que plusieurs théologiens ont cru être le péché contre le Saint-Esprit: que penseriez-vous d'un sujet, à qui le roi ferait intimer ou intimerait lui-même ses volontés, et qui répondrait insolemment : Non, je ne veux point obéir; et qui en effet, en sa présence même, ferait le contraire? Que penseriez-vous d'un enfant qui traiterait ainsi son père, d'un domestique qui outragerait ainsi son maître? Pécheur, qui agissez contre votre conscience, voilà votre image : la conscience est le ministre du Seigneur, elle vous intime ses ordres, ou plutôt c'est Dieu même qui vous parle; le cri de la conscience est une révélation naturelle, une manifestation de ses volontés. C'est donc à Dieu même que vous résistez ouvertement, vous levez l'étendard de la révolte, vous dites comme l'ange rebelle : Non, je ne me soumettrai point : *Non serviam.* (*Jerem.*, II, 20.) Y pensez-vous? Est-il rien de plus offensant pour un maître, qu'une désobéissance formelle? Mépris insultant qu'on ne peut trop châtier, vanité insupportable qu'on ne peut trop haïr, désordre frappant qu'on ne peut trop condamner. Tel fut le crime des Juifs qui, après tant d'instructions et de miracles, blasphémèrent la Divinité qui les avait opéré à leurs yeux. Si vous n'en aviez pas été témoins, leur disait Jésus-Christ, vous seriez inexcusables; mais auriez-vous aujourd'hui quelque prétexte ? *Nunc autem non habent excusationem de peccato suo.* (*Joan.*, XV, 22.)

Vous ne tenez pas, il est vrai, cet insolent langage, vos paroles plus mesurées semblent épargner encore le Tout-Puissant ; mais rendez justice à la vérité, votre cœur lui résiste-t-il moins? Le foulez-vous moins aux pieds par vos œuvres? Le cœur a un langage secret qui n'enfante que trop de blasphèmes; il exige un tribunal domestique, où il prononce en souverain : la cause de Dieu s'y trouve compromise avec l'objet de la passion ; ses ordres connus avec nos penchants, et dans ce honteux parallèle, on ose donner le dessous à Dieu, et se jouer de ses commandements, et ce qu'on aime obtient la préférence. Esprit rebelle, disait avec indignation saint Etienne, cœur indocile, sans cesse vous résistez au Saint-Esprit : *Dura cervice semper Spiritui sancto resistitis.* (*Act.*, VII, 51.) Sentiments bien différents de ces pieux Israélites, qui se félicitaient de connaître et d'accomplir les volontés du Seigneur. Ceux-ci ne cherchent qu'à l'éluder, l'obscurcir, la méconnaître, la combattre.

Outre ce caractère criant de révolte, cette conduite renferme le comble de la folie; rentrez en vous-même, et sentez le ridicule marqué d'une personne qui, contraire à elle-même, ose faire ce qu'elle condamne et condamner ce qu'elle fait : on est naturellement si saisi de ce ridicule que personne ne peut se résoudre à en faire l'aveu; est-on accusé d'une faute, on nie le fait si l'on peut; a-t-on la sincérité de l'avouer, on tâche de se justifier; manque-t-on de défense, on se retranche sur la faiblesse, l'ignorance, l'occasion, du moins sur l'intention qu'on suppose droite : tant il est vrai qu'il y a un contraste frappant à contredire la conscience par ses œuvres; peut-on en effet passer pour raisonnable, quand on ne suit pas les lumières de sa propre raison? On excuse un enfant, un malade, un insensé; ils ne savent, dit-on, ce qu'ils font; l'âge, l'infirmité rend tout pardonnable : mais comment excuser un homme qui croit, qui sait, qui voit le mal qu'il fait, et qui pèche par pure malice? Vous êtes donc plus faible qu'un enfant, plus à plaindre qu'un malade, plus ridicule qu'un insensé; un fou, du moins dans les plus grands excès de la démence, est d'accord avec lui-même, il suit ses prin-

cipes et raisonne juste dans son système : il y a de la conséquence, et une espèce de sagesse dans sa folie même ; mais c'est le comble de l'extravagance que de renverser ses principes, de se refuser à ses idées, de condamner ce qu'on fait librement : extravagance d'autant plus inexcusable qu'il s'agit d'un bien ou d'un mal infini, et qu'on en connaît parfaitement l'importance et le prix. Que de sang-froid on mette le feu à sa maison, qu'on jette tous ses biens dans la mer, qu'on se plonge le poignard dans le sein ; quelle folie! un homme en est-il capable? Mais que de sang-froid on perde l'héritage céleste, que de sang-froid on donne le coup mortel à son âme, que de sang-froid on se jette dans le feu de l'enfer, que de sang-froid on fasse des choses, non-seulement hasardeuses, mais certainement funestes, non-seulement contre le sentiment de ses amis, mais contre son propre sentiment : voilà qui passe nos idées, qui le croirait, si l'expérience permettait d'en douter! Vous êtes la sagesse même, ô mon Dieu, il est de votre gloire qu'on ne puisse vous abandonner sans tomber dans le comble de la folie. Ah! c'est avec raison que l'Ecriture ne parle des pécheurs que comme de gens insensés; c'est avec raison que David nous assure que les justes se moqueront d'eux : *Justi ridebunt et dicent* (*Psal.* LI, 8) ; Dieu lui-même en rira et les insultera. *Ego quoque ridebo.* (*Prov.*, I, 26.) Vous vous plaigniez de mes rigueurs, que voulais-je, que vous épargner le ridicule et la folie? *Et subsannabo vos.* (*Ibid.*)

2° La fausse conscience ne rend pas toujours coupable, il est des erreurs, invincibles et de bonne foi, que Dieu pardonne; il en est que l'on a pu vaincre, et dont la mauvaise foi fait le crime : une conscience invinciblement fausse devient une conscience droite ; l'erreur alors sous les livrées de la vérité, enveloppée d'un nuage épais qu'on ne peut dissiper, entre dans tous les droits de la vérité même, et oblige celui qu'elle a invinciblement séduit à s'y conformer; il irait contre ses lumières, si dans son état il ne suivait une erreur nécessaire. Il s'en faut bien que nos méprises méritent toujours la même grâce, elles sont communément inexcusables, parce qu'il n'a tenu qu'à nous de nous détromper, qu'on y persiste volontairement, parce qu'on s'y plaît, qu'on les aime, qu'on serait au désespoir de s'éclaircir : c'est un aveugle qui refuse d'ouvrir les yeux à la lumière, parce qu'il la craint; c'est un malade qui ne peut souffrir les remèdes, parce qu'il chérit son mal. *Noluit intelligere ut bene ageret.* (*Psal.* XXXV, 4.)

Que de prétextes différents forment les fausses consciences! Chaque état a ses fausses maximes, chaque esprit adopte des principes ruineux, et il n'est presque point d'action où une conscience féconde en chimères ne soit ingénieuse à se tromper : tantôt l'exemple entraîne; vous oubliez que le grand nombre marche dans la voie large, il faut vivre comme les autres, font-ils mieux que nous? Plusieurs font encore pis. Vous vous justifiez sur l'exemple des autres, qui s'appuient sur le vôtre à leur tour ; comme si la foule qui s'égare pouvait servir de garant, et que deux malades également faibles pussent se donner du secours. Tantôt à l'abri de la décision d'un casuiste relâché ou mal instruit, que vous avez peut-être surprise par un faux exposé. Songez, qu'aveugle vous-même, vous vous laissez entraîner dans le précipice par un autre aveugle. Tantôt une légèreté apparente dans la matière, vous endort dans les bras de l'indolence et de la sécurité : faut-il donc prendre tout au criminel, et traiter de forfait les moindres fautes? La dignité de votre état vous paraît autoriser un luxe que vous croyez, dans les règles de la bienséance, justifier des dettes que votre crédit et votre protection doivent payer; excuser une dureté qui a droit d'ignorer la misère des pauvres. La délicatesse prétendue du tempérament, la faiblesse d'une santé que vos excès ont altérée, vous laissent-elles penser, femmes mondaines, à la nécessité de la pénitence, à la loi de l'abstinence et du jeûne que vos désordres ont rendu indispensables, et que vous traitez d'impraticables? La foule des embarras et des affaires, disons mieux, l'enchaînement de vos amusements et de vos plaisirs, vous laissent-ils un moment à vous-mêmes? A-t-on le loisir, a-t-on la liberté de penser aux affaires du salut? Que de préjugés funestes mettent un bandeau sur les yeux! que de faux principes d'éducation forment une loi du crime! que de liens d'habitude le rendent comme naturel! que d'entêtement rend quelquefois le mal incurable! *Noluit intelligere ut bene ageret.* Le monde est la région des illusions du cœur, l'esprit en est communément la dupe.

Si c'est une révolte et une folie d'agir contre ses lumières, est-ce moins une folie et une révolte de persister volontairement dans ses erreurs? Peut-on vous demander moins que de vous instruire? Quel orgueil insupportable! vous prenez vos jugements pour des oracles, et vos amis, vos pasteurs, l'Eglise ont beau parler; l'erreur, l'entêtement, entendent-ils raison? Veulent-ils l'écouter? Au lieu de chercher des lumières pour vous éclairer, vous prenez des mesures pour vous défendre ; au lieu d'examiner les raisons qui ruinent vos préjugés, vous vous nourrissez des difficultés spécieuses qui les fortifient; au lieu d'écouter les amis sincères et sages qui vous ramèneraient, on ne se lie qu'avec ses semblables, qui de plus en plus vous égarent; au lieu de puiser dans des livres pieux l'antidote qui vous guérirait, vous avalez à longs traits, dans des romans ou des livres suspects, le poison qui vous tue. Quelle fureur! adorer le mensonge, se mettre en garde contre la vérité, courir à sa perte, refuser son salut, aimer la flatterie qui nous séduit, haïr l'avis salutaire qui nous redresse! Tels autrefois, les Juifs ne pouvaient souffrir les prophètes qui les reprenaient; et par une persécution aussi

inutile et ridicule qu'inhumaine, pour se débarrasser de la vérité qui les incommodait, tâchaient d'étouffer dans leur sang la voix importune qui la leur avait annoncée. Quelle obstination de perpétuer ses erreurs, parce qu'on s'y trouve engagé, de persister dans ses égarements, parce qu'ils sont anciens, de languir dans son infirmité, parce qu'on rougit de s'avouer malade, de se faire un honneur de sa chute et un mérite de son impénitence, et joignant la brutalité à la démence, courir à ce dernier moment avec cet air de désespoir, qui se fait un triomphe de son libertinage, un trophée de ses attentats, un héroïsme de son impiété! Fureur semblable à celle du serpent, qui bouche ses oreilles et redoute la voix de l'enchanteur : *Furor illis secundum similitudinem serpentis obturantis aures suas, et exaudiet vocem incantantis.* (*Psal.* LVII, 5.) Malheureux! pourrait-on vous demander rien de plus raisonnable que de vous instruire, oseriez-vous vous plaindre du Seigneur? Il voulait vous épargner l'erreur et le mensonge; vous en êtes la proie.

3° Le doute dans la conscience est un état d'incertitude, où on ne sait quel parti prendre : il arrive quelquefois que les raisons sont fortes et à peu près égales de part et d'autre, c'est alors un vrai doute; elles peuvent être beaucoup plus fortes d'un côté sans être convaincantes, c'est le cas de la probabilité. Enfin, si l'inquiétude n'est fondée que sur des raisons légères, c'est un scrupule; peut-il être douteux pour une âme chrétienne qu'on ne doive dans un vrai doute prendre le parti le plus sûr? Pourrait-il y avoir de la sagesse à passer outre, malgré son doute, au hasard de déplaire à Dieu et de perdre l'éternité. Se joue-t-on d'un intérêt capital? Qu'un soldat, sans ordre et sans nécessité, expose sa vie sur la brèche, est-ce valeur ou témérité? Que sans nécessité un matelot aille sur un vaisseau douteux affronter les écueils et les tempêtes, est-ce courage ou folie? Que sans besoin on prenne un aliment suspect de poison, est-ce intrépidité ou fureur? Les mêmes raisons qui défendent de commettre le mal, imposent à l'homme raisonnable la nécessité d'en éviter le risque. Les mêmes raisons qui le rendent coupable en le commettant, le condamnent quand il s'y exposent; c'est déjà commettre le crime dans la volonté que de se permettre dans le doute ce qu'on soupçonne être un crime. Quand on ne veut pas tomber entre les mains des voleurs, prend-on une route qu'on en sait infestée? Non, non, ce n'est pas rigueur outrée; c'est vous épargner le péril et le témérité.

La matière de la probabilité n'a été que trop disputée : nous ne prétendons point entrer ici dans une sèche controverse; outrer la sévérité en condamnant tout, ou favoriser le relâchement en pardonnant tout. Voyons ce qu'il y a de certain. Deux conditions nécessaires pour faire une opinion probable : n'être point contraire à l'Ecriture, à la tradition, aux décisions de l'Eglise; première règle. On l'appelle probabilité négative, sans cela en mérite-t-elle le nom? Etre appuyé sur des raisons solides et des autorités respectables; seconde règle. Probabilité positive : c'est ignorer l'état de la question que de la présenter sous un autre point de vue; en faut-il moins pour agir prudemment, et par conséquent avec sûreté pour le salut? Une opinion probable peut concourir avec une opinion plus sûre et moins probable, ou plus probable et moins sûre, ou tout à la fois et plus probable et plus sûre. Il n'est pas douteux qu'on ne puisse suivre l'opinion plus probable, quoique moins sûre, et l'opinion plus sûre, quoique moins probable. La plus grande sûreté ou la plus grande probabilité suffit pour la sagesse de la conduite, mais quand l'un et l'autre se réunit, peut-on prendre le parti à la fois moins probable et moins sûr? Il est défini qu'on ne le peut en matière de sacrements. Le religieux respect qu'on leur doit ne permet pas d'en exposer la validité : on ne le peut encore quand il s'agit de l'intérêt d'un tiers; il n'est pas juste que son droit dépende de la faiblesse ou du caprice de nos opinions. Dans les autres cas, quoique l'Eglise n'ait encore rien décidé, et que nous regardions comme une témérité ou de prévenir ses oracles par des condamnations précipitées, ou d'y résister par une présomption schismatique, nous sommes persuadés que la prudence nous engage à prendre le parti le plus sûr et le plus probable. Le doute du péché commence d'être assez grand dès qu'il y en a un pour ne pas se livrer au hasard de le commettre : la probabilité est purement relative; une opinion la perd quand elle est combattue par des raison plus fortes que celles qui l'appuient; c'est une secousse qui renverse ces faibles appuis, incapables de lui résister; c'est un poids qui emporte la balance, et enlève le poids plus faible; c'est une vive lumière qui fait évanouir cette légère lueur. Embrassons donc alors la route la plus sûre et la plus battue, en vain la route opposée nous paraît droite, il en est de ce caractère qui conduisent à la mort. *Est via quæ videtur recta.* (*Prov.*, XVI, 25.)

Le scrupule n'est ni un vrai doute, ni un simple remords; ni une pure délicatesse de conscience; il est tout cela; mais il a passé les justes bornes, c'est un doute mal fondé, un remords poussé trop loin, une délicatesse excessive qui oublie et outre les lois d'une sage modération; le défaut de fondement solide en fait proprement le caractère. Consolez-vous, âmes timorées, heureux défaut, de porter trop loin votre délicatesse et vos alarmes. Combien serez-vous éloignées des grandes fautes, si vous vous effrayez démésurément des plus légères? C'est un défaut pourtant, et c'est bien mal connaître une bonté infinie qui, loin de nous tyranniser, s'intéresse à toutes nos peines; c'est mal connaître une justice équitable qui, pleine d'égards pour la droiture de nos intentions, démêle parfaitement ce que la surprise arrache ou l'illusion impose, d'avec ce que le cœur produit; défaut dangereux, des

détails inutiles consument un temps précieux où l'on pourrait faire bien des progrès; on se lasse, on se dégoûte enfin totalement d'une vertu si difficile dans la pratique; ce n'est pas le défaut où donne communément le monde; bien loin de redouter le scrupule, il se défie plutôt de son relâchement. Plût à Dieu, fût-il en effet scrupuleux; mais enfin, puisque le scrupule est un doute mal fondé, on ne peut l'écouter sans risque, il faut le mépriser et agir contre ses lumières prétendues; en vain s'y livrerait-on : plus on délibère, plus on examine et approfondit, moins on s'éclaircit et se tranquillise, ou plutôt plus on s'embarrasse. Il faut trancher brusquement, surtout, que l'obéissance soit ici votre guide; trop peu éclairé pour se conduire soi-même, déjà égaré par ses vaines frayeurs, ici plus qu'ailleurs la docilité est utile et indispensable. La soumission aveugle aux ordres d'un directeur peut seule vous rendre tranquille.

4° La bonté divine peut-elle porter, pour la créature, le ménagement plus loin? Ces avis si judicieux, si proportionnés, si doux, on les donne à propos dans l'occasion; la conscience droite fait briller ses lumières; la conscience fausse fait peindre ses lueurs, la conscience douteuse fait naître ses inquiétudes, à mesure qu'il faut agir; quel détail immense, quelle condescendance divine! Ce ne sont pas des règles vagues et indéfinies, c'est une application détaillée, un avis circonstancié, une leçon journalière qui examine jusqu'aux paroles, qui arrête jusqu'aux saillies, qui épluche jusqu'aux pensées, qui pénètre jusqu'aux désirs, aux sentiments du cœur, aux motifs les plus cachés, qui sonde jusqu'aux plus secrets replis, aux plus sombres abîmes, aux plus profonds mystères; jamais maître instruisit-il plus exactement ses élèves? Elle prévoit les suites, elle développe les principes, elle a égard aux circonstances, elle dissipe les ténèbres, elle éclaircit les doutes; le danger du péché inspire une sainte frayeur : jamais père suivit-il ses enfants de plus près? Elle fortifie dans la tentation, elle console dans la douleur, elle dégoûte dans le plaisir, elle réveille dans la léthargie; la voilà qui, avant le péché, tonne pour le prévenir, pendant le péché pour l'arrêter, après le péché, pour le réparer; jamais guide découvrit-il mieux les détours d'une route, et suivit-il mieux pas à pas sans se rebuter? Elle accompagne partout sans se lasser, elle instruit de tout sans s'embarrasser, elle dévoile tout; le savant l'aperçoit dans ses sublimes études, le soldat l'entend malgré le bruit des armes, le magistrat la trouve au milieu des affaires; elle tient la balance entre les parties, elle plaide la cause du pauvre, elle protége l'innocent, elle parle pour l'ennemi; jamais l'Apôtre se fit-il mieux tout à tout, pour les sauver tous? Le cœur endurci y est brisé, le cœur sensible touché, le téméraire effrayé, le timide rassuré; simple avec l'ignorant, profond avec le docteur, subtil avec le bel esprit, grossier avec le stupide, bégayant avec l'enfant, prompt avec le jeune homme, sévère avec le vieillard; c'est elle qui parle toutes sortes de langues. C'est bien là qu'on peut dire que le Saint-Esprit se fait entendre de mille manières différentes : *Multisque modis locutus est.* (*Hebr.*, I, 1.)

Quoi de plus consolant que de voir cet aimable maître se rendre notre directeur? Ames pieuses, pourquoi chercher souvent avec tant d'inquiétude ce que vous avez au milieu de vous? Non, il ne faut ni monter aux cieux, ni pénétrer dans les enfers, ni voler aux extrémités de la terre; le royaume de Dieu est dans votre cœur, sa parole est sur vos lèvres : *Regnum Dei intra vos est.* (*Luc.*, XVII, 21.) Que n'écoutez-vous la voix qui frappe vos oreilles? Que n'obéissez-vous à la conscience qui vous instruit? Vous venez, disait saint Jean, me demander si je suis le Messie; une ambassade solennelle annonce vos empressements et votre foi; mais vous méconnaissez le trésor que vous possédez! Vous fermez les yeux à la lumière qui brille sur vos têtes, ce Messie si attendu est au milieu de vous et vous n'en êtes pas instruits : *Medicus vester stetit quem vos nescitis.* (*Joan.*, I, 26.) Grâce inestimable, que Dieu daigne nous manifester ses volontés! Sentez-la chrétiens; cette faveur pour vous si marquée, elle ne fut pas accordée à tout le monde, quoique la loi naturelle suffise pour chacun des hommes dans leurs principales actions; que de peuples languissent dans les ténèbres de l'infidélité! Vous fûtes appelés à l'admirable lumière de l'Evangile; fut-il jamais nation si heureuse, à qui l'on ait donné comme à vous des cérémonies et des lois? A qui, comme à vous, on parle au cœur avec tant de soin : *Non est alia natio quæ habeat leges et cæremonias.* (*Deut.*, IV, 8.)

5° Dans quel temps l'exerce-t-on pour vous, cette bonté singulière? Dans le temps que vous le méritez le moins, que vous faites tout ce qu'il faut pour en être privé, avant le péché, pendant le péché, après le péché. Avant le péché, que d'avis salutaires pour modérer la passion, que de préservatifs pendant le péché, que de reproches pour y mettre des bornes, que de barrières après le péché, que de salutaires remords pour en faire pénitence, que de remèdes! Cent fois vous avez mérité qu'indigné de vos résistances, dégoûté par vos froideurs, lassé de vos rechutes, le Seigneur vous livrât à l'aveuglement. Non, vous allez vous percer le sein, il court vous arracher le glaive, malgré lui vous le plongez; il s'empresse pour vous empêcher de l'enfoncer : par votre faute vous voilà mortellement blessé; il met promptement l'appareil sur vos plaies; vous faites mille efforts pour imposer silence à cette voix importune. Ah! vous mériteriez d'avoir enfin ce malheureux succès. Non, c'est alors que les lumières deviennent plus vives, les impressions plus fortes, l'attention plus marquée; que voit-il en vous, qu'un lâche qui le fuit, un infidèle qui l'abandonne, un ennemi qui l'outrage? Et cependant il court après la brebis qui s'égare, il cherche l'en-

fant prodigue qui a tout perdu, et ne cesse de nous appeler avec une bonté inaltérable. Il semble que vos iniquités sollicitent sa miséricorde et la rendent plus agissante.

6° Enfin c'est par vous-même que ces avis vous sont donnés, c'est vous-même qui avez prononcé votre sentence. Quel médiateur moins suspect, quel juge plus favorable? Est-ce ici un étranger qui néglige vos intérêts, un censeur rigide qui outre les choses, un homme brusque qui manque d'égards, un esprit superficiel qui juge sans connaissance? C'est vous-même. Est-ce ici une autorité impérieuse qui exige avec hauteur? vous parle-t-on d'un air imposant qui révolte la délicatesse? vient-on à contre-temps précipiter les avis et les obligations? ce caprice dicte-t-il sans raison des ordres peu convenables? C'est vous-même. Votre réputation y est-elle commise par quelque éclat? un infidèle en dévoile-t-il les fâcheux mystères? votre fortune, vos dignités y souffrent-elles quelque atteinte? vos occupations en sont-elles indiscrètement interrompues? C'est vous-même. Est-ce un de ces hommes sans expérience, sans ménagement, sans souplesse, qui n'étudie pas les moments, qui ne s'accommode pas aux caractères, qui choque les principes et les sentiments? C'est vous-même. Quel ami plus cher! quels avis plus doux! quel accès plus facile! Dieu peut-il mieux ménager vos prétentions et même vos caprices que de vous charger vous-même de la négociation? Et si, d'une part, rien ne fait mieux sentir sentir son autorité que de vous forcer à vous condamner vous-même, rien ne montre mieux sa condescendance que de vous instruire par vous-même. Concluons donc avec saint Paul qu'il n'est jamais permis d'agir contre sa conscience : *Quod non est fide peccatum est.* (*Rom.*, XIV, 23.)

Je me trouverais heureux si je pouvais vous engager à vous respecter vous-même, à vous croire vous-même. Est-ce vous demander trop? Avec quel orgueil exigez-vous la déférence des autres, avec quelle autorité leur faites-vous la loi! Quelle aigreur quand on vous blesse, quelle vivacité quand on vous contredit! Pourquoi vous-même vous contredire et vous-même vous condamner? vous refuser vous-même à vous-même ce que vous demandez si vivement, si soigneusement? *Qui sibi nequam est cui alii bonus erit.* (*Eccli.*, XIV, 5.) Cette voix peut-elle vous être suspecte? Ce n'est ni l'ami le plus tendre ni le parent le plus proche, c'est vous-même que je vous conjure d'écouter et de suivre. Avouez sincèrement ce que vous vous reprochez, souffrez patiemment les peines que vous vous faites, corrigez ce que vous-même vous blâmez. Est-il rien de plus simple et de plus facile? Il n'y a qu'une bonté infinie qui puisse abréger et faciliter la voie du salut jusqu'à la faire dépendre de notre propre suffrage. Qui le croirait que tout intéressé, tout aveugle, tout coupable que vous êtes, on veuille vous prendre pour juge entre Dieu et vous-même et remettre entre vos mains vos intérêts et les siens? Ce n'est pas seulement à la piété dont vous faites profession que j'abandonne la décision de cette grande affaire, elle serait bientôt et bien avantageusement décidée. Sans doute, ce n'est pas même à un fonds de religion et de probité assez ordinaire dans le monde que je prétends avoir recours. J'oserais tenir le même langage au plus impie si ses lèvres étaient d'accord avec son cœur, et si de bonne foi il voulait suivre sa conscience. Tribunal sacré auquel les rois sont soumis comme les autres hommes, et que Dieu lui-même daigne respecter, parlez, c'est à vos pieds que je cite sans crainte le juge qui y préside; parlez-lui de la manière la plus tendre et la plus engageante, la plus persuasive et la plus intime, la plus détaillée et la plus exacte, la plus absolue et la plus inévitable, la plus convaincante et la plus claire, apprenez-lui à se rendre heureux, découvrez-lui l'abîme où il se jette, forcez-le à se rapprocher de lui-même, à se réunir à lui-même, à se soumettre à lui-même, à ne pas rendre inutile une bonté qui s'en rapporte à lui-même.

Ah! s'il est infidèle, il trouvera une justice et une autorité qui le forcera à s'accuser, à se condamner, à se punir lui-même. Mais s'il est fidèle, il aura dans son propre cœur son bonheur et sa couronne. Dieu n'a pas besoin d'agir par lui-même ou d'armer ses créatures pour punir le pécheur. Il suffit, dit saint Augustin, de le livrer à sa propre conscience : il est juste qu'il trouve dans son cœur même son plus grand supplice : *Ita jussisti, Domine, ita fuit, ita est, et sic erit, ut omnis inordinatus animus sibi ipsi sit pœna.* Il suffit d'être coupable pour être malheureux. On a beau, sous des dehors empruntés de gaîté, écarter le chagrin qui nous ronge; on a beau, dans un tissu de divertissements et de fêtes, ou s'étourdir par le tumulte, ou s'amuser par la variété, ou s'endormir dans la mollesse, ou s'oublier par l'indifférence, ou se roidir par la fierté, ou s'énerver par le plaisir, l'âme, toujours ulcérée, traîne partout le trait qui la blesse, et éprouve qu'il n'y a que trouble et angoisse à attendre quand on n'est pas bien avec Dieu: *Tribulatio et angustia in omnem animam operantis malum.* (*Rom.*, II, 9.) Si dans cette vie, où toutes les douleurs sont médiocres, où l'asile de la pénitence demeure toujours ouvert, la conscience pousse des cris si perçants et si redoutables, que sera-ce lorsque le dernier moment fermera sans retour le sein de la miséricorde? Vous avez cru, dit le Seigneur par le Prophète, que j'étais aveugle ou endormi; je me réveillerai comme d'un profond assoupissement, je vous exposerai vous-même à vos propres yeux : *Arguam te, et statuam contra faciem tuam.* (*Psal.* XLIX, 21.) Le jour du jugement, en répandant une lumière plus vive, rendra ces remords encore plus cuisants; c'est alors que leurs pointes, peut-être émoussées, reprendront leur plus piquante vivacité. Dieu se plaira même à augmenter ce trouble vengeur. Montagnes, tombez sur nous; rochers

écrasez-nous. Comment soutenir les yeux de ce juge souverain qui nous condamne et de ce juge intérieur qui a déjà prévenu la sentence? La mort serait une consolation dont nous sommes indignes; l'enfer est plus supportable que la vue de nous-même: *Montes, cadite super nos, et colles operite nos.* (*Luc.*, XXIII, 30.) Trop heureux si ces remords passaient avec le temps! Mais non, ils dureront toute l'éternité. En vain, en appliquant à d'autres objets ou se déguisant la grandeur de son mal, voudrait-il s'épargner une partie du désespoir qui le dévore. Qu'il ne se flatte plus comme autrefois d'une conversion à venir, dont l'idée séduisante semble donner quelque titre au pardon; qu'on n'imagine plus des prétextes pour diminuer sa faute ou s'en consoler, la passion aimait ces nuages et Dieu les permettait; en punition, l'enfer les dissipera pour toujours. Malgré lui, appliqué à ces tristes objets, il n'en pourra plus écarter les sombres idées; ce ver rongeur ne mourra jamais: *Vermis eorum non moritur.* (*Marc.*, IX, 43, 45, 47.)

Ainsi s'exerce pendant la vie et à la mort, et dans l'éternité cette autorité souveraine qui dans le cœur des pécheurs fait une espèce d'enfer. C'est là qu'on s'accuse de la manière la plus exacte, qu'on se convainc de la manière la plus évidente, qu'on se confond de la manière la plus accablante, qu'on se condamne de la manière la plus sévère, qu'on se punit de la manière la plus rigoureuse, et, ce qu'il y a d'étonnant et d'incompréhensible, il fait tout cela lui-même; lui-même il est son accusateur, son témoin, son censeur, son juge, son bourreau; personne ne saurait être ni plus exact dans l'accusation, ni plus convaincant dans les preuves, ni plus vif dans les reproches, ni plus sévère dans la sentence, ni plus rigoureux dans le châtiment: *Ex ore tuo te judico.* (*Luc.*, XIX, 22.) Au contraire, la bonne conscience fait éprouver pendant la vie, à la mort, dans l'éternité, la plus consolante miséricorde; le cœur des justes est un vrai paradis où il goûtera une douceur infinie. Cette conscience le justifie, l'inonde de délices et le comble à jamais de gloire. Je vous la souhaite.

DISCOURS II.

SUR LE VER DE LA CONSCIENCE.

Vermis eorum non moritur. (*Marc.*, IX, 43, 45, 47.)

Le ver de leur conscience ne meurt point.

La passion et l'impiété souvent sont peu frappées de toutes ces terribles images, elles doutent de la vérité, du moins affectent d'en douter, et avec un air d'assurance dont le crime seul peut soutenir le ridicule, elles disent fièrement: Est-il revenu quelqu'un de l'enfer pour nous en donner des nouvelles? Nous croirions un témoin instruit par expérience, pouvons-nous nous en rapporter au témoignage d'un étranger, qui ne connut jamais ces sombres régions? *Non est agnitus qui sit reversus ab inferis.* (*Sap.*, II, 1.) Vaine défaite. Si l'on ne veut pas s'en rapporter à un Dieu, s'en rapportera-t-on à un homme? Dieu a parlé par les prophéties et les miracles. Quand un Dieu parle, que manque-t-il pour croire? quel témoin plus oculaire et mieux instruit que l'auteur même de tout? Pourquoi donc ouvrir les tombeaux et en évoquer les âmes? Si un Dieu ne vous suffit pas, qui pourra vous suffire? L'apparition d'un mort ferait sur les sens une impression vive, vous seriez épouvantés, mais vous ne seriez pas convertis. On est en effet revenu de l'autre monde, il y a eu des morts ressuscités; en est-on devenu plus docile? Saül profita-t-il de l'apparition de Samuel, les Juifs de la résurrection du fils de la veuve de Naïm, de la fille du prince, de celle de Lazare? n'ont-ils pas même voulu, au lieu de se rendre à sa voix, faire mourir de nouveau le témoin importun de la vérité? Ils ont Moïse et les prophètes; ces oracles doivent leur suffire, disait Abraham au mauvais riche; vos frères ne seraient pas plus dociles quand ils verraient un mort ressusciter: *Habent Moysen et prophetas, neque si mortuus resurrexerit credent.* (*Luc.*, XVI, 29.) Mais quoi! n'ont-ils pas, ces impies, le Fils de Dieu même ressuscité? ce témoin adorable et infaillible a tout vu, a tout connu; il vous le dit de la manière la plus forte, et vous doutez encore!

Mais qui ne connaît le génie de l'incrédule, ou plutôt le génie de la passion? Elle est trop intéressée à combattre la lumière pour la suivre si aisément; à peine l'apparition serait passée qu'on la traiterait de prestige. Peut-être même, par une ridicule vanité, l'incrédule affecterait-il plus de hardiesse. Ce n'est pas la raison, ce n'est pas la vertu qui mène à l'incrédulité, c'est le vice. La vertu n'a aucun intérêt à combattre la religion, elle a un intérêt capital à la défendre; mais le vice la craint, et se met en garde contre elle. Rien ne persuade un cœur qui se sent intéressé à ne rien croire. L'Evangile n'est suspect que parce qu'il est incommode; un homme de bien, un homme chaste n'est point tenté de renoncer à sa foi. Il n'y a que la volupté qui discrédite les mystères, on ne cherche à douter que pour s'affranchir de la crainte; mais on le cherche en vain, les remords se font sentir jusqu'au désespoir. Il y a donc et on croit donc qu'il y a un Dieu. Ne vous flattez pas d'une vaine espérance d'impunité; il est certain que le pécheur sera puni, et le sera rigoureusement. Dieu le voit, il le hait, il doit le punir. Voyez celui qui fait marcher toute l'armée des étoiles dans un si bel ordre: *Vigilavit Dominus super bonum et malum.* (*Dan.*, IX, 14.) Malgré cette folle confiance et ces impies attentats, la sécurité dont il fait gloire ne saurait garantir le pécheur des reproches secrets de sa conscience sur le mal même dont il s'applaudit. J'en appelle à votre cœur pour vous faire sentir la vérité de l'enfer; sans aller plus loin, votre conscience le prépare, votre conscience l'anticipe, votre conscience le réalise. L'enfer est-il douteux? il est au milieu de vous, il est votre ouvrage: *Saturati sunt filiis.* (*Psal.* XVI, 14.)

Rien de plus accablant pour un homme qui souffre que l'idée de la faute qui lui a attiré ses malheurs; l'injustice ou la fatalité du destin serait une espèce de justification de sa conduite; il en appellerait au témoignage de sa conscience en se disant qu'il n'a pas mérité ce qu'il endure ou qu'il n'a pu s'en garantir. Il goûterait je ne sais quelle consolation, faible, à la vérité, mais qui pourrait adoucir un peu sa douleur. Ce soulagement si faible, on ne l'a pas même en enfer; les peines y sont pures, et le témoignage de la conscience y met le comble. Notre jugement ne nous condamne pas moins que celui de Dieu, et c'est dans la dernière évidence qu'on est forcé de convenir et de se dire qu'on a mérité le châtiment qu'on endure, qu'on a été le maître de l'éviter. Quoi qu'il en soit de la peine des sens, la peine du remords de la conscience, autant et plus que celle du dam, ne fut jamais contestée : elle est juste, naturelle, incontestable.

Il n'est plus temps alors de se rassurer ou plutôt de s'étourdir sur la liberté dont on a joui, de chercher dans les mystères impénétrables de la prédestination et de la grâce les vains prétextes d'une nécessité imaginaire, que le libertinage a souvent mis en œuvre pour favoriser ses passions et calmer ses remords; on voit, on sent, on est convaincu qu'on a été parfaitement libre, que les commandements de Dieu n'étaient pas impossibles, que Dieu est mort pour tous les hommes, et donne à tous des grâces suffisantes; que si on n'est pas fait homme faible, on s'est fait criminel, qu'on est seul l'auteur de sa perte et l'ouvrier de son malheur. Je mérite l'enfer, s'écrie un damné, il n'a tenu qu'à moi de me sauver; je ne puis me dissimuler ni les grâces que j'ai reçues ni l'abus que j'en ai fait. Beau séjour du paradis, j'étais fait pour vous, le sang d'un Dieu versé pour moi m'y donnait des titres incontestables : c'est moi seul qui m'en suis fermé la porte.

Et autrement l'enfer serait-il juste? Quoi! Dieu condamnerait à des supplices éternels et infinis pour une faute inévitable, après avoir refusé les secours nécessaires pour demeurer fidèle? Pouvez-vous le penser? voudriez-vous le faire? les premiers principes de la justice et de l'humanité sont-ils effacés dans votre cœur jusqu'à souscrire à cette barbarie? un sauvage, venu du fond des forêts, en serait-il capable? C'est bien assez de punir si rigoureusement un péché volontaire; faut-il encore ajouter au mystère l'horreur et l'absurdité? Dieu cruel, à qui l'humanité rougirait de ressembler, mériteriez-vous nos hommages, mériteriez-vous notre amour? Malheureuses victimes de sa brutale fureur, vos plaintes ne sont que trop justes; blasphémez à jamais sa détestable injustice, elle mérite toutes vos malédictions.

Pardonnez-vous, grand Dieu! des paroles que ma bouche ne prononce qu'en tremblant, et que mon cœur désavoue, ou plutôt que l'intérêt même de votre gloire m'arrache malgré moi contre ceux dont le sombre désespoir, la noire malice vous travestissent en tyran pour avoir droit de vous haïr? Non, non, l'enfer est juste; il a donc été mérité, le péché qu'on y châtie a donc été librement commis, on a donc eu tout ce qu'il fallait pour ne pas le commettre. Accuser la nécessité, l'impuissance, le refus de la grâce, ce n'est pas établir la puissance de Dieu; c'est détruire sa justice et imaginer une divinité monstrueuse qui ne mérite que des anathèmes.

Vous connaissez sans doute les remords de la conscience, peut-être en avez-vous éprouvé l'amertume; heureux même, après votre péché, si vous ne leur avez pas imposé un silence funeste! Vous n'ignorez pas les excès où ils jettent une foule de personnes qui, tout hors d'elles-mêmes à la vue de leurs crimes, cherchent en vain un asile qui les dérobe à leurs propres yeux, appellent la mort à leur secours comme leur dernière ressource. Caïn, errant et fugitif, ne soupire qu'après le dernier moment qui doit mettre fin à ses regrets et à sa vie. Judas, troublé de l'horreur de sa perfidie, quoiqu'il pût encore si aisément se sauver, s'arrache lui-même une vie qui lui est devenue insupportable. Le paganisme dépeignait cet état par l'image des furies vengeresses, armées de fouets et de serpents, et, la torche à la main, acharnées à poursuivre le malheureux que le crime leur avait livré. Ah! que les furies de l'enfer, si l'on peut employer ce terme, que ce témoin, cet accusateur, ce juge intérieur nous porte bien d'autres coups dans l'autre vie!

Rappelez-vous ce qui se passe au jugement : Dieu manifeste à chaque homme le secret des consciences, c'est-à-dire qu'il lui fait connaître ses péchés dans le dernier détail, et en même temps sentir la justice du châtiment qu'il lui impose. La justice humaine, après avoir convaincu et condamné un criminel, lui fait signifier la sentence, et lui déclare la faute pour laquelle on le punit. C'est ce que Dieu fait d'abord au jugement particulier, et qu'il renouvelle d'une manière éclatante au jugement universel aux yeux de l'univers. C'est ce qu'il continue de faire pendant l'éternité sur l'esprit des damnés, par la conviction claire et continuelle et le souvenir constant de tous leurs crimes. Ce livre redoutable demeure pour eux toujours ouvert et écrit en caractères ineffaçables. C'est ce qui les oblige de dire, et de dire toujours : Vous êtes juste, Seigneur, vos jugements sont remplis d'équité; je mérite tout ce que j'endure. Ainsi les frères de Joseph, se souvenant de leur injustice, reconnaissaient contre eux-mêmes la justice des peines qu'ils subissaient : *Merito hæc patimur.* (*Gen.*, XLII, 21.)

Là se peindront avec les couleurs les plus vives tous les péchés qu'on a commis, là se retraceront distinctement les lieux qui en furent le théâtre, les témoins, les complices qui y eurent part, les circonstances honteuses, les infâmes raffinements dont une bas-

sion brutale en assaisonna le goût trop usé. Aucun trait n'échappera à ce sombre pinceau. Là se représenteront la brièveté des plaisirs, la fragilité des biens, la rapidité des moments, l'inutilité des poursuites : *Quid nobis profuit superbia?* (*Sap.*, V, 8.) Là reviendront les travaux qui en ont précédé l'acquisition, l'inquiétude qui en a accompagné la possession, les chagrins qui en ont suivi la perte : *Ambulavimus vias difficiles.* (*Ibid.*, 7.) Là surtout se feront sentir la liberté dont on a abusé, les remords qu'on a étouffés, les lumières qu'on a refusées, les obstacles qu'on a surmontés, les avis qu'on a négligés, les exemples qu'on a méprisés. Hélas! bien loin que la loi fût impossible, tout m'invitait, tout m'obligeait à la pratiquer; je me suis égaré par ma faute : *Ergo erravimus a via veritatis.* (*Ibid.*, 6.)

Quel désespoir que cet affreux et inévitable spectacle! quel désespoir que ce ver rongeur et impitoyable qui ne meurt jamais! En vain voudrait-on détourner son attention, la figure du monde est passée, les amusements se sont évanouis, le fantôme a disparu, le charme a cessé, le voile est levé. Toujours et malgré lui un damné, pénétré, rongé, accablé de ses noires et désespérantes idées, abreuvé de fiel, nourri de serpents, les entrailles déchirées, dans le temps même qu'il s'épuisera en malédictions contre son Dieu, sera contraint de reconnaître, d'adorer, d'admirer sa justice; il en sera intimement convaincu, sans pouvoir même au fond de son cœur en adoucir l'image, en affaiblir la certitude, en diminuer l'évidence; ses imprécations seront mêlées de louanges, ses exécrations se confondront avec les cantiques, l'enfer retentira de ses applaudissements et de ses anathèmes, et il rendra hommage à l'équité des arrêts dont il est la victime, en même temps que la rage les lui fera blasphémer. Justice de mon Dieu, que vos mystères sont profonds, que vous savez merveilleusement vous justifier, en arrachant de la bouche du coupable, au milieu même des brasiers qui le dévorent, la justification la plus complète d'une conduite contre laquelle il vomit sans cesse les plus affreuses malédictions!

2° La vue des saints par leurs vertus, des autres damnés par leurs péchés, mettra le comble et la conviction à son dépit et à sa honte par les plus cuisants reproches. Dans cette multitude et cette variété prodigieuse d'âmes heureuses qui peuplent le ciel, il n'y a aucune sorte de comparaison qu'il ne puisse faire. Le voile des consciences, qui fut levé au jugement pour démontrer l'équité du dernier arrêt, demeurera toujours levé pour perpétuer cette conviction à la gloire de la Providence. Le ciel et l'enfer mis en parallèle se donneront un jour mutuel, et rendront un éternel hommage à la justice divine par leur contraste.

Que pourra dire le damné? se plaindra-t-il de la violence des tentations qu'il a essuyées? Combien de saints ont été mille fois plus tentés et plus longtemps aux prises avec le démon de l'impureté, tourmentés par le démon de la colère, attaqués par la gourmandise, inquiétés par l'orgueil! Il n'y a sorte de victoire que le ciel ne couronne. Se plaindrait-il de sa faiblesse? que de femmes, d'enfants, de vieillards qui ont su tout souffrir, tout entreprendre, tout vaincre; vaincre les charmes du plaisir et la fureur des tyrans, les artifices de l'enfer et les piéges des occasions, la longueur des combats et l'éclat du triomphe, se vaincre eux-mêmes, leur inclination et leur répugnance, leur dégoût et leur penchant, leur empressement et leur ennui! Se plaindrait-il de son ignorance? que d'artisans, que de bergers, de barbares, mille fois moins instruits, grossiers, stupides, sans éducation, sans lumières, sachant à peine les éléments de la religion, qui ont su la grande science du salut! S'accuserait-il sur le défaut de grâce? tous les saints en ont-ils reçu la même mesure? sont-ils tous des Madeleine, des Paul, des Augustin? *Divisiones gratiarum sunt.* (I *Cor.*, XII, 4.) Ils ont langui dons les sécheresses, tâtonné dans les ombres, tremblé dans le péril, chancelé dans le combat; la rosée pour eux ne tombait quelquefois que goutte à goutte. Quelle variété dans la mesure et dans la nature des secours! combien de damnés ont été plus favorisés que plusieurs saints! Hélas! plusieurs n'ont été que trop instruits, ils n'ont que trop poussé la témérité des recherches et trop présumé de la pénétration de leur esprit. Tous les saints n'ont pas été, comme Judas, honorés de l'apostolat et favorisés du don des miracles; tous n'ont pas été élevés à l'école et nourris du corps du Seigneur; tous n'ont pas été aussi parfaits que Lucifer et les anges rebelles. S'en prendra-t-on aux embarras de la pauvreté? voilà parmi les saints une foule de pauvres. Aux charmes des richesses? voilà une foule de riches. Aux soins du mariage? combien de saints mariés! Aux difficultés du célibat? combien de vierges! A la longueur des travaux? voyez des armées d'hommes apostoliques. Aux horreurs de la pénitence? c'est un monde de pénitents. A la crainte de la mort? que de millions de martyrs! tous les âges, tous les sexes, tous les états, tous les peuples se jouant des tourments, triomphant des bêtes, des hommes, des éléments. Quelle nuée de témoins! quelle source de lumière! quelle force de conviction! Mais quel comble de remords et de confusion!

Coup d'œil désespérant pour le mauvais riche; il lève les yeux vers le ciel, il y voit Abraham, dont il n'a pas imité les vertus, et Lazare, dont il n'a pas soulagé la misère; Abraham, riche comme lui, qui s'est sauvé dans les richesses; Lazare pauvre, qui s'est sauvé malgré son indigence; Abraham son père, Lazare la victime; l'un et l'autre au comble du bonheur, lui dans l'excès de la misère; l'un enseveli dans les brasiers, l'autre plongé dans les délices; à peine laissait-il tomber des regards méprisants sur ce pau-

vre couché à sa porte, à peine y pensait-il. Le voilà le pauvre dans le sein d'Abraham élevé sur sa tête, on ne lui en épargne pas le désespérant souvenir pour enfoncer encore plus avant le glaive des remords : Souvenez-vous que vous avez eu votre portion de biens : *Recordare, fili, quia recepisti bona in vita tua.* (*Luc.*, XVI, 25.)

L'enfer même lui fera cruellement son procès, les démons ne cesseront de lui reprocher ses fautes, la vue des autres damnés réveillera ce ver rongeur. L'un, l'objet de son libertinage, la dupe de ses pernicieux conseils, la victime de son mauvais exemple, lui en fera des plaintes amères; l'autre, moins coupable que lui, s'élèvera comme les Ninivites et les habitants de Sodome au jour du jugement, applaudira à sa punition; celui-ci, enlevé prématurément sans avoir eu le temps de faire pénitence, lui reprochera les délais dont il a abusé, et partout investi de cette lumière divine qui ne laisse rien échapper et la seule qui lui reste, il ne voit partout que sa condamnation. Connaissez donc, sentez, hélas! quoique trop tard, par votre propre expérience, toute l'amertume de la séparation de votre Dieu : *Scito et vide, quia malum et amarum est dereliquisse Dominum.* (*Jerem.*, II, 19.)

Telle fut la douleur de Roboam, lorsqu'une parole indiscrète lui arracha la plus belle partie du royaume que son père lui avait laissé. Tels furent les regrets de l'enfant prodigue : après avoir dissipé en débauches tout le bien que lui avait donné son père, il fut obligé de garder les pourceaux, et à peine pouvait-il se nourrir de leurs restes. Ah! disait-il avec la plus amère douleur, combien de mercenaires dans la maison de mon père ont tout en abondance, et moi, qui suis son fils, je meurs ici de faim! *Quanti mercenarii in domo patris mei abundant panibus! ego autem hic fame pereo.* (*Luc.*, XV, 17.)

Pour se former quelque idée de l'excès de la rage d'un réprouvé contre lui-même, supposons qu'un autre que lui soit la cause de sa perte, et l'ait par sa malice précipité dans l'abîme, que ce malheureux soit abandonné à son ressentiment. Dans quelle fureur, dans quels transports n'entrera-t-il pas contre lui? à quel excès ne se portera pas sa vengeance? Pécheur scandaleux, voilà des bourreaux que vous vous préparez dans ceux que vous damnez, voilà ce que vous ferez contre vous-même, que vous verrez avoir été votre plus cruel ennemi; objet de votre propre vengeance, de votre fureur, de votre rage, vous vous déchirerez, vous vous rongerez, vous suffirez pour venger Dieu, vous serez à vous-même votre enfer : *Statuam te contra te.*

3° En les couvrant de confusion par le parallèle, dans quel désespoir ne plongera pas un cœur jaloux la vue de la félicité inespérée de ceux dont il avait connu l'ancienne misère, et dont il aperçoit l'accablante prédilection? Rage inutile, désespoir infructueux, l'arrêt est juste, la place est perdue, un autre en jouit. Tel fut le désespoir de cet infortuné martyr, du nombre des quarante, qui laissa perdre sa couronne: à peine est-il arrivé dans ce bain funeste, où il allait chercher un soulagement défendu, qu'il voit descendre trente-neuf couronnes sur ceux qui restaient fidèles, et la quarantième suspendue en l'air, incertaine sur qui elle se reposera. L'infortuné rendant les derniers soupirs connaît que c'est la sienne qu'il vient de perdre par sa faute; en même temps il voit un des gardes prendre sa place et recevoir la couronne. Il expire à ce coup d'œil, et va porter dans l'éternité l'inutile et cuisant regret de l'avoir perdue. Telle est la rage des démons : ils voient occuper par des hommes les trônes d'où leur orgueil les fit descendre. Ah! faut-il que des hommes jouissent d'un bonheur qui fut et qui devait être encore notre partage! Perdons-les mille fois, ces trop heureux rivaux; arrachons des couronnes qui ne furent pas faites pour eux. Ils n'ont, hélas! tous les jours, que de trop funestes succès sur un grand nombre; mais, malgré tous leurs efforts, les places seront remplies par des hommes fidèles qui recueilleront éternellement les trésors qu'ils ont laissé perdre.

Oui, vous verrez dans le ciel une foule de bienheureux sur qui vous pensiez avoir mérité la préférence. C'est peu d'y voir vos égaux, compagnons de profession, peut-être complices de vos fautes; vous y verrez ceux que vous méprisiez, sur qui la naissance, la fortune, les dignités, les talents, vous donnaient de si brillants avantages; ces hommes d'une condition obscure, dont le commerce vous faisait rougir, d'un esprit médiocre, dont les faiblesses vous faisaient pitié; vous, prêtres, vous trouverez ce pénitent que vous aviez sauvé; les voilà dans la gloire, et vous dans l'humiliation : *In gente stulta irritabo illos.* (*Deut.*, XXXII, 21.) Voyez-vous Jacob honoré de la bénédiction de son père, tandis que son fils aîné en est privé sans retour? Vous rugissez comme un lion, coupable Esaü; la poignée de lentilles qui fut le prix de votre droit d'aînesse, vous revient perpétuellement et vous pénètre du plus vif repentir et du plus amer dépit contre un cadet plus favorisé que vous; mais ne vous en prenez qu'à vous-même : *Irrugiit clamore magno.* (*Gen.*, XXVII, 34.)

Vous y verrez celui dont vous condamniez l'équivoque vertu, que dis-je? vous en verrez dont vous aviez avec raison détesté les véritables crimes, qui peut-être même avaient été auteurs et complices de votre péché. Du haut du trône sublime où votre orgueil vous plaçait, vous les damniez de votre autorité, ils vous seront préférés. Des pécheurs, des publicains, des femmes de mauvaise vie, vous précéderont dans le royaume des cieux : *Meretrices præcedent vos.* (*Matth.*, XXI, 31.) Il viendra de l'Orient et de l'Occident des nations entières remplir vos places, et vous, enfants du Père céleste, vous serez chassés : *Filii regni ejicientur foras.* Vous y verrez une Madeleine fameuse

par ses désordres, vous, superbes pharisiens, qui condamnez si rigoureusement le prophète qui la souffre à ses pieds et la sainte amante qui les arrose de ses larmes; vous, femme d'honneur, qui par humeur et par bienséance, à l'abri des vices grossiers, goûtez les charmes moins bruyants d'une douce mollesse. Vous y verrez un Matthieu receveur des impôts, un Zachée usurier, un publicain qui n'ose lever les yeux au ciel et demande grâce en frappant sa poitrine, un voleur exécuté pour ses crimes; vous dont la probité apparente, jalouse de la réputation, et si peu scrupuleuse quand vous pouvez sans risque faire quelque profit obscur, c'est là que seront les pleurs et les grincements de dents : *Ibi erit fletus et stridor dentium.* (*Matth.*, VIII, 12; XXII, 13.)

Douleur si vive, que l'Ecriture, dans le discours qu'elle met à la bouche des impies, semble leur faire oublier tout le reste pour ne penser qu'au bonheur de leurs rivaux; elle leur fait dire, par une espèce de transport : Oui, les voilà ceux qui furent l'objet de nos railleries et de nos mépris : *Hi sunt quos habuimus aliquando in derisum et in similitudinem improperii.* (*Sap.*, V, 3.) Insensés que nous étions! nous traitions de folie leur sage conduite, et nous nous attendions à les voir terminer honteusement leurs jours : *Nos insensati vitam illorum existimabamus insaniam.* (*Ibid.*, 4.) Ah! se peut-il que quand nous languissons sous un joug tyrannique, au milieu d'un tas de réprouvés, ils se trouvent parmi les élus au nombre des enfants de Dieu! *Ecce quomodo computati sunt inter filios Dei?* (*Ibid.*, 5.)

L'envie, même dès ce monde, est une des plus cruelles passions, d'autant plus cruelle qu'elle n'a pas, comme les autres, un malheureux plaisir qui en soit l'objet, et qu'elle trouble tous les autres plaisirs. Elle réunit plusieurs chagrins à la fois, humiliation de la défaite, mépris de celui qu'on avait méprisé, regret de la perte, haine de voir un autre possesseur de ce qu'on avait droit d'obtenir; peut-on être percé d'un plus grand nombre de traits, de traits plus aigus, et dont on ait moins à se plaindre qu'on nous accable injustement? *Producam ignem in medio tui qui comedat te.* (*Ezech.*, XXVIII, 18.)

Il y trouve, avec l'idée de ses péchés, le souvenir des plaisirs qu'il a goûtés et qui, sans le rendre heureux, l'ont rendu criminel, des peines mêmes qu'il a inutilement souffertes et qui l'ont rendu et criminel et misérable; il y trouve le détail des grâces qu'il a perdues et des moyens de salut qu'il a négligés; il y trouve les bonnes œuvres mêmes qu'il a pratiquées et qu'il n'a pas soutenues, les pénitences qu'il a faites et qu'il a démenties, les mérites qu'il avait acquis et dont il n'a pas su profiter, les âmes mêmes qu'il a sauvées et qu'il n'a pas eu le courage d'imiter. Dans l'affreux désespoir où tous ces objets le jetteront, il dira en frémissant et se verra forcé de dire toujours : Vous êtes juste, Seigneur, vos jugements sont remplis d'équité, je mérite l'excès des tourments que j'endure.

Parce que le détail de vos actions et de vos pensées vous paraît immense, vous ne sauriez en calculer le nombre ni en soutenir le poids; vous croyez qu'accablé moi-même comme vous je les néglige ou les oublie; à qui donc me faites-vous ressembler? dit le Seigneur; suis-je comme un homme qui se fatigue et qui s'épuise? La jeunesse a ses affaiblissements et la vieillesse ses éclipses, la fleur de l'âge plie sous le poids du travail et le plus grand génie se perd dans l'embarras des affaires, mais le Dieu fort ne se lasse ni ne travaille : *Non deficiet neque laborabit.* (*Isa.*, XL, 28.) En lui tout est action, en lui tout est repos. Dieu n'a pas besoin de délassement ni de délai, tout se présente à sa sagesse, tout la prévient ou plutôt elle prévient toutes choses, celles qui ne sont pas comme celles qui sont; elle appelle son serviteur Cyrus deux cents ans avant qu'il existe : Je vous fais part, pour votre malheur, d'un rayon de cette sagesse; rien n'échappera à votre connaissance, afin que vous ne perdiez aucune goutte de ce calice amer que vous boirez jusqu'à la lie. Les plus vifs remords de cette vie ne peuvent avoir ni cette étendue, ni cette vivacité; ils ne portent que sur les connaissances toujours bornées, toujours confuses de vos péchés; mais dans l'enfer, où les moindres circonstances seront distinctement et profondément présentes, vous en sentirez toutes les horreurs; cet amas d'épines vous fera sentir toutes ses pointes, ce tas énorme tout son poids, ce brasier toutes ses étincelles.

Malheureux damnés, devenus la proie de vos propres fureurs, que pensez-vous de vous-mêmes? Parlez un moment à ces cœurs insensibles que les péchés semblent avoir rendus stupides, élevez votre voix du fond de ces abîmes, faites parler ces flammes, peignez-nous, s'il est possible, l'affreux désespoir où vous êtes plongés : *Erravimus, sed quid nobis profuit* (*Sap.*, V, 8), etc.; *ambulavimus vias difficiles* (*Ibid.*, 7), etc.; *hi sunt quos aliquando habuimus.* (*Ibid.*, 3.) Ah! si je pouvais revenir sur la terre, si je pouvais encore faire pénitence, trouverais-je quelque chose difficile? en ferais-je jamais assez? L'absinthe ne serait jamais assez amère, les épines ne seraient jamais assez piquantes, le jeûne ne serait jamais assez long, l'humiliation ne serait jamais assez profonde, les aumônes assez abondantes. Que dis-je? quand je pourrais renouveler l'horreur de tous les supplices qu'ont endurés les martyrs, je ne serais pas encore satisfait; j'aiguiserais moi-même les glaives, j'animerais les bourreaux, j'irais agacer les lions et les tigres, j'embraserais les fournaises, je remplirais les chaudières de plomb fondu, et nageant, pour ainsi dire, dans la joie au milieu de ce que j'aurais pu rassembler de plus horrible, j'embrasserais avec transport les échafauds, les fouets, les chevalets, me roulant délicieusement au milieu des plus ardents brasiers. Je me trouverais le plus heureux des hommes si, après des millions

de siècles de ces délicieuses horreurs, je pouvais enfin échapper à l'enfer.

Croyez-vous tout cela, le croyez-vous? Non, vous ne le croyez pas; il est impossible que vous vécussiez si mal si vous le croyiez; il est impossible que vous voulussiez de sang-froid en courir le risque. L'histoire nous apprend qu'un idolâtre dans les Indes, ayant entendu saint François Xavier qui annonçait la religion chrétienne, et qui disait à ses auditeurs qu'il n'y avait dans le monde que trois religions où le vrai Dieu fût connu, la religion chrétienne, celle des juifs et celle des mahométans, ce riche Indien, dis-je, eut la curiosité de s'instruire par lui-même de ces trois religions. Il vint en Europe, parcourut les villes des mahométans, les synagogues des juifs, les temples des chrétiens, et s'instruisit à fond de leur créance. De retour chez lui, il rendit compte de son voyage et porta son jugement sur ces trois religions : Celle des mahométans est une religion de bêtes, qui fait consister la piété dans le plaisir des sens : *Porcorum ingluviem;* celle des juifs est une momerie et une superstition, tout y dépend d'un tas de petites cérémonies : *Mimicam superstitionem.* Mais la religion chrétienne est le comble de la plus téméraire folie : *Audacem stultitiam.* Ce sont des gens qui font profession de croire les plus étonnantes vérités, un Dieu présent partout, un Dieu puissant et juste; ce sont des fous. Cette réflexion n'est que trop juste.

Mais si c'est être insensé d'en courir le risque, est-ce une moindre folie de vivre tranquille quand on le mérite? Quoi ! le feu est à votre maison et vous ne courez pas l'éteindre? l'ennemi est déjà entré et vous ne songez pas à vous défendre? le poison gagne déjà le cœur et vous ne songez pas aux remèdes? Ah ! devenez plus sages, puisqu'il y va d'un intérêt si capital; regardez-vous comme une personne revenue de l'enfer qui ne mérite que trop d'y tomber; faites ce que ferait un damné s'il revenait sur la terre, puisqu'après tout c'est là votre véritable portrait.

DISCOURS
SUR LA PERSÉVÉRANCE.

Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit. (*Matth.*, X, 22.)

Celui qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé.

Vous voilà sans doute, par la grâce de Dieu, dans les plus heureuses dispositions. Les réflexions que vous avez faites, les grandes vérités qu'on vous a annoncées, les grâces que Dieu vous a prodiguées, tout a dû produire chez vous les plus heureux effets. Vous êtes des hommes nouveaux; vous vous êtes donnés à Dieu sans retour et sans partage; vous pouvez tout espérer de sa miséricorde : qu'il soit à jamais béni d'avoir fait en vous de si grandes choses !

Cependant permettez qu'à la sainte joie dont les bontés du Seigneur ont dû vous combler, je mêle quelques réflexions affligeantes, mais infiniment salutaires, qui, bien loin d'en troubler la douceur, ne feront que la rendre durable. Cet heureux état durera-t-il longtemps, vous verra-t-on suivre constamment la route où vous venez de vous engager, ou peut-être quelqu'un de ces tristes retours qui rendent un homme si différent de lui-même, vous fera-t-il perdre tout le fruit de vos premiers travaux? Alarmes, hélas! trop justes ! est-il rare de voir l'homme inconstant et volage briser ses liens, oublier ses promesses, violer ses serments? ou plutôt, n'est-il pas ordinaire que la faiblesse de l'humanité, toujours extrême, rende inutiles les plus grandes grâces et la plus sincère conversion? Affreuse incertitude qui jusqu'au dernier moment de la vie nous montre la couronne flottante sur nos têtes, toujours prête à nous échapper, et menace même le peu que nous avons acquis.

Ah ! que servirait-il donc d'avoir fait pénitence, si on devait la rendre inutile par la rechute? Il vaudrait mieux cent fois n'être jamais parvenu à la lumière de la vérité que d'y fermer les yeux après l'avoir connue, et abandonner Dieu après s'être consacré à son service; on en serait moins criminel et moins incorrigible. Affreux anathème prononcé contre le traître disciple; le pécheur de rechute ne le mérite que trop : *Melius erat ei si natus non fuisset.* (*Matth.*, XXVI, 24.) La persévérance au contraire donne à tout un prix infini et le fixe sans retour; dans ses mains fécondes les mérites passés revivent, fructifient; les mérites présents se purifient et s'augmentent; les mérites à venir s'assurent et se multiplient. La persévérance décide de tout, met le sceau à tout, donne du prix à tout en dernier ressort; sans elle tout est incertain, tout sera perdu, avec elle tout est assuré, tout est éternel.

Maîtresse de l'éternité, elle en est l'image, elle y donne droit; elle la peint et l'assure, ou plutôt en met en possession. Ces deux pensées de saint Bernard vont faire la matière de ce discours : *Imago æternitatis, et cui dabitur æternitas. Ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Au milieu des révolutions infinies qui changent sans cesse la scène du monde, tout représente l'éternité, tout invite à la persé-

vérance, qui en est la plus vive image. Dieu par son immutabilité; Jésus-Christ par sa fermeté; les saints par leur fidélité; la religion par sa solidité; le monde physique et moral par le caractère de ses lois; la persévérance réunit tous ces traits.

1° *Dieu.* C'est le propre de la Divinité d'être immuable; essentiellement parfait, Dieu ne peut ni rien acquérir, ni rien perdre; sa sagesse embrasse tous les motifs, son éternité tous les temps, sa puissance tous les objets à la fois; il a tout prévu, tout déterminé; quelles raisons aurait-il de changer? *Ego Deus et non mutor.* (*Malach.*, III, 6.) Maître des événements, il n'en éprouve pas les vicissitudes; principe de tous les êtres, il n'en connaît point les altérations, quoiqu'il les ordonne et les fasse : *Apud quem non est transmutatio, nec vicissitudinis obumbratio.* (*Jac.*, I, 17.) Toutes les créatures sont sujettes au changement; le travail les tue, la volupté les énerve, la vieillesse les affaiblit, les maladies les accablent, le torrent du temps les entraîne. Dieu s'en joue et les change, dit le Prophète, comme on change d'habit : *Sicut vestimentum veterascent, sicut opertorium mutabis eos.* (*Psal.* CI, 27.) Et il est juste que, tiré du néant, l'homme sente la bassesse de son origine et la dépendance de son être. L'inconstance de ses résolutions ne l'y rappelle pas moins que la poussière du tombeau. Il est, dans l'esprit comme dans le cœur, une fleur bien fragile qu'on voit éclore et se faner, une ombre légère qu'on voit disparaître : *Quasi flos egreditur et conteritur, fugit velut umbra.* (*Job*, XIV, 2.) Dieu n'a besoin de rien et ne dépend de rien; il possède tout à la fois et pour toujours; il se voit, s'aime, engendre son Verbe, produit son Esprit, trouve tout en lui-même : que le monde n'ait jamais été, qu'il périsse, Dieu a toujours été et sera toujours le même : *Tu autem idem ipse es et anni tui non deficient.* (*Psal.* CI, 28.)

En se mettant par la persévérance au-dessus des faiblesses de l'humanité, l'homme se rend semblable à Dieu, dont il semble posséder les attributs : il fut fait à son image; la persévérance y met les derniers traits; il participe par la foi à la sagesse éternelle, en croyant les mêmes vérités avec une certitude infaillible. Supérieur aux tentations, des victoires constantes rappellent sa divine puissance, une droiture inflexible peint la justice de Dieu, une charité inaltérable son inépuisable miséricorde. Ce héros de même a pris une fois pour toutes ses résolutions, il en a pénétré les motifs, prévu les suites, il est préparé et supérieur à tous les événements. Indépendant de toutes les créatures, Dieu seul peut opérer ce prodige de constance, l'estimer, le payer ce qu'il vaut. Voilà l'immutabilité divine; c'est la montagne de Sion qui se joue des orages. *Sicut mons Sion non commovebitur in æternum.* (*Psal.* CXXIV, 1.)

Les païens même ont eu des idées sublimes de cet état. Un homme sincèrement attaché à la vertu, disent-ils,

Justum et tenacem propositi virum,

ne craint ni les menaces d'un tyran, ni la fureur d'une populace mutinée, ni la violence des tempêtes, ni la foudre de Jupiter. Le monde s'écroulât-il sur lui, ses ruines pourraient l'accabler, mais non pas le vaincre:

Si fractus illabatur orbis, etc.

Tel ce fameux sage que la philosophie stoïque se vantait de former, toujours semblable à lui-même, insensible à la douleur et au plaisir, se suffisant à lui-même dans la bonne et la mauvaise fortune, par sa constance et son égalité le disputant aux dieux dont il est le digne spectacle : *Dignum Deo spectaculum vir bonus cum fortuna compositus.*

Mais ce prodige que la sagesse humaine se promet en vain, la grâce l'opère dans le juste. Elle soutient et immortalise la vertu, et comme des aigles qui volent sans se lasser, l'élève à l'être surnaturel, par une heureuse persévérance qui imite, qui ébauche, qui commence l'éternité. *Assument pennas, ut aquilæ volabant et non deficient.* (*Isa.*, XL, 31.) Tel le saint homme Job; le sage du portique en approcha-t-il jamais? Le vent renverse ses palais, ses ennemis pillent ses troupeaux, la grêle désole ses terres, la mort enlève ses enfants, les ulcères couvrent son corps, ses amis doutent de son innocence, sa femme l'accable d'injures; Job est toujours soumis à son Dieu. Tant qu'il me restera un souffle de vie, dit-il, je lui serai toujours fidèle : quelle que soit sa rigueur, tout me sollicite vainement à l'abandonner; ni la prospérité des méchants qui me persécutent, ni la lâcheté de mes amis qui m'abandonnent, ni l'excès des misères qui m'accablent, rien ne m'arrachera un mouvement d'impatience : *Donec superest halitus in me non deficiam.* (*Job*, XXVII, 3.) Quelle gloire pour Dieu! Il s'applaudit dans son image, il le présente, ce spectacle si digne de lui, à ses amis et à ses ennemis : il en triomphe, et fait remarquer au démon, avec complaisance, ce prodige de la grâce, que rien ne peut faire démentir : *Nunquid considerasti servum meum Job? non est similis illi in terra.* (*Job*, I, 8.)

2° *Jésus-Christ.* Le Fils de Dieu incarné a montré aux hommes le modèle parfait de cette inaltérable constance. Il était hier, il est aujourd'hui, il sera demain, et dans tous les siècles. Raisons convaincantes qu'employait saint Paul pour engager les fidèles à la persévérance. Le maître que vous servez est de tous les temps; si vous fûtes touché de sa bonté, frappé de sa grandeur, effrayé de sa justice, il n'a rien perdu de ses perfections : toujours également maître de punir ou de récompenser; toujours aussi fidèle à ses promesses, il nous invite à l'immortalité qu'il vous a méritée : *Christus heri, hodie, et in sæcula.* (*Hebr.*, XIII, 8.)

A sa naissance, pendant sa vie, à sa mort, à sa résurrection, sa persévérance fut admirable dans tous les états. Il demeure neuf mois dans le sein de sa mère, plusieurs années dans les faiblesses de l'enfance, sans

se rebuter d'un état si peu conforme à sa grandeur divine. A mesure qu'il avance en âge, il se livre au travail mécanique et gagne son pain à la sueur de son visage. Il exerce pendant longtemps les pénibles fonctions de l'apostolat sans se lasser, ni des persécutions de ses ennemis, ni des fatigues du ministère, ni du peu de succès de ses paroles. Soumis aux volontés de son Père jusqu'à ne vouloir ni anticiper ni reculer d'un instant, ni en retrancher la moindre partie, il le dit avec confiance : j'ai achevé l'ouvrage dont j'étais chargé : *Opus consummavi quod dedisti mihi.* (*Joan.*, XVII, 4.) Ses miracles n'étaient ni des prestiges trompeurs, ni des grâces passagères : les aveugles, les sourds, les paralytiques jouissaient constamment de la santé qu'il leur avait rendue : sa mort y mit le comble. Après une passion aussi longue que cruelle et ignominieuse, on l'invite en vain à descendre de la croix, en vain des railleries piquantes et sa propre gloire semblent l'y obliger : il faut que tout soit consommé; ce n'est qu'alors qu'il remettra son âme entre les mains de son Père : *Consummatum est.* (*Joan.*, XIX, 30.) Une si héroïque persévérance mérite le beau nom qui fait fléchir les genoux au ciel, à la terre et aux enfers : *Propter quod exaltavit illum et dedit illi nomen super omne nomen.* (*Philip.*, II, 9.)

La constance dans le bien rendit le saint Précurseur digne du Messie auquel il prépare les voies, et c'est par là que Jésus-Christ prouve la solidité de sa vertu. Qu'êtes-vous allé voir dans le désert? dit-il; est-ce un roseau fragile que le moindre souffle renverse? A peine sorti du berceau il se bannit lui-même du sein de sa famille, et passe sa vie dans un désert, pour conserver son innocence; des sauterelles, du miel sauvage, voilà tous ses aliments. Il n'en sort que par l'ordre de Dieu pour prêcher la pénitence : *Quid existis videre? Arundinem vento agitatam.* (*Matth.*, XI, 7.) La crainte de déplaire au prince ne lui fait pas tenir la vérité captive; il languit longtemps dans une prison, sans rien relâcher de son zèle, il scelle enfin de son sang les lois de la continence dont il avait été le modèle et l'apôtre. Un homme si ferme dans le bien, n'est-il pas le plus grand des enfants des hommes? *Inter natos mulierum*, etc. (*Ibid.*, 11.)

La résurrection de Jésus-Christ fait encore mieux briller ce caractère de constance; il se rend la vie pour ne plus la perdre. Les autres morts que sa puissance a ressuscités, n'ont joui que peu de temps de la vie; il fallut enfin rendre au tombeau ce qu'on lui avait arraché, et payer sans retour un tribut qui n'avait été que suspendu. Mais Jésus-Christ est ressuscité pour ne plus mourir. *Christus resurgens ex mortuis jam non moritur.* (*Rom.*, VI, 9.) Aussi nous propose-t-on pour modèle de conversion, non la résurrection du Lazare, ou du fils de la veuve, qui ne devait durer qu'un temps, mais celle de Jésus-Christ qui devait être éternelle. Objet de notre foi, fondement de notre espérance, principe de notre bonheur, nous vous retraçons par une résurrection spirituelle toujours durable. Pourquoi rentrer sous l'empire de la mort après avoir brisé ses fers? *Mors illi ultra non dominabitur?* (*Rom.*, VI, 9.) Ah! plutôt que notre persévérance soit une vie divine, qui ne connaisse point de fin! Que Dieu vive à jamais en nous. *Quod autem vivit, vivit Deo.* (*Ibid.*, X.) Ainsi dans l'Eucharistie Dieu s'est-il lassé depuis tant de siècles de se donner aux hommes? Que de miracles il y opère, que de vertus il y pratique, que d'irrévérences il y souffre, que de grâces il y répand! Jusqu'à la fin des siècles, il ne sera pas moins fidèle à obéir à la voix des prêtres qui le consacreront. Tous les autres sacrements n'opèrent pas moins leurs effets infailliblement, quand l'homme n'y met point d'obstacle : ils ne sont pas moins des gages et des modèles de cette éternité que la persévérance opère quand elle met leurs secours à profit.

L'Apôtre qui nous propose ce grand modèle l'a parfaitement imité, gardons-nous d'attribuer à la présomption ou à l'ignorance la noble hardiesse avec laquelle il parle de ses travaux et de la récompense qu'il espère.

Qui fut plus humble que lui, qui connut mieux les dangers de la vie? Ah, disait-il, avec une sainte frayeur, je ne me sens coupable de rien, mais je ne suis pas pour cela justifié; après avoir prêché les autres, je pourrais bien être réprouvé moi-même : *Ne cum aliis prædicaverim ipse reprobus efficiar.* (I *Cor.*, IX, 27.) Mais lorsqu'à la gloire de la grâce il rend justice aux bontés de son Dieu : j'ai bien combattu, dit-il, avec confiance, j'ai fourni ma carrière, j'ai conservé la foi : *Bonum certamen certavi, cursum consummavi.* (II *Tim.*, IV, 7.) Une couronne de justice m'est réservée, le juste juge me la doit, il me la donnera : *Reposita est mihi corona justitiæ quam reddet mihi Dominus justus Judex.* (*Ibid.*, 8.) Le temps de la dissolution de mon corps approche, je touche au terme du combat et de la victoire, la récompense ne peut me manquer : *Ego enim jam delibor.* (*Ibid.*, 6.)

3° *Les saints.* Nous devons les premiers hommages à celle qui les surpasse tous. Marie dans la persévérance comme dans tout le reste ne connaissait rien d'égal parmi les créatures; innocente au premier moment de sa vie, elle va de vertu en vertu par des grâces et une fidélité toujours nouvelle : elle se consacre à Dieu dès ses premières années, et une vieillesse assez avancée fait admirer la consommation de sa sainteté. Ni les besoins continuels de la pauvreté, ni une humiliante purification, ni une fuite précipitée en Egypte, ni les tourments et la mort cruelle de son Fils, rien ne peut la détacher de la croix. Elle accompagne ce Fils si cher au tombeau, elle s'en voit privée par son ascension, et demeure exilée sur la terre. Cette femme admirable environnée du soleil, couronnée de douze étoiles, foule la lune sous ses pieds, tant elle est supérieure à ses vicissitudes! Confirmée en grâce, elle

jouit d'une espèce d'impeccabilité; une mère de Dieu peut-elle l'offenser? *Luna sub pedibus ejus.* (*Apoc.*, XII, 1.)

Tous les saints ont marché sur ses traces, la constance fit l'héroïsme de leur sainteté : sans elle mériteraient-ils le nom de saints? C'est alors que les vertus, unies comme des sœurs, se prêtent la main et se donnent une force et un lustre réciproques. L'humilité vient à l'appui de la justice et la défend de la séduction de l'orgueil ; la chasteté la couvre de son bouclier et pare les traits de la volupté ; la patience la rend invincible dans les assauts de la douleur : voilà l'homme consommé, voilà les saints. C'est un arbre affermi sur ses racines, que les secousses des vents rendent plus fort; c'est un rocher contre lequel viennent se briser les vagues les plus agitées. Un enfant au contraire, un esprit faible ne sait à quoi se résoudre ni à quoi s'en tenir : *Parvuli fluctuantes omni vento doctrinæ.* (*Ephes.*, IV, 14.) La charité, la plus grande des vertus, particips à cette éternité, dit saint Paul ; les prophéties cessent par l'accomplissement, le don des langues devient inutile, les miracles n'ont pas toujours lieu, la foi, l'espérance ne sont plus dans le ciel, mais la charité y règne, elle ne s'anéantit jamais : *Charitas nunquam excidit* (I *Cor.*, XIII, 8.) Elle fait même l'essence du bonheur. Aimer Dieu, en être aimé à jamais, voilà la félicité. Ce qu'elle doit faire dans le ciel, elle commence à l'exécuter sur la terre. Elle dit avec fermeté : qui me séparera de mon Dieu? Sera-ce la vie ou la mort, la pauvreté ou les richesses, la douleur ou la volupté? Je défie le ciel et la terre et toutes les créatures de briser les liens qui m'attachent à lui : *Certus sum quia neque mors neque vita poterit nos separare.* (*Rom.*, VIII, 38.)

Une vertu médiocre; tantôt comme Samson, après avoir quelque temps combattu, cède aux attraits de la volupté; tantôt comme Saül, s'impatiente du retardement du prophète, et met la main à l'encensoir ; tantôt comme la femme de Loth, ne peut se défendre d'une légère satisfaction qui doit lui coûter si cher, malgré le redoutable châtiment de Sodome ; tantôt comme le prophète désobéissant, après avoir heureusement rempli sa charge et la plus grande partie du chemin, se rend, contre les ordres de Dieu, aux sollicitations d'un faux prophète ; tantôt comme Judas, après avoir suivi Jésus-Christ pendant trois ans, séduit par l'appât de quelque somme d'argent, livre son maître à ses ennemis ; tantôt comme les habitants de Béthulie, elle ose mettre des bornes et présente des lois aux miséricordes du Seigneur. Nous attendrons, dit-il, jusqu'au cinquième jour ; mais si le secours ne vient point dans ce délai, il faudra se rendre. Ah ce n'est point là, leur dit la pieuse Judith, le moyen de fléchir le Seigneur. Est-ce à vous à lui prescrire un terme? Abandonnez-vous à sa providence : c'est le moyen de tout obtenir : *Non est sermo qui provocet misericordiam.* (*Judith*, VIII, 12.)

Les vrais saints au contraire ne connaissent point ces alternatives. Toujours semblables à eux-mêmes, on ne voit pas les ténèbres du péché altérer la sérénité des beaux jours de la vertu. La plus longue vieillesse ne ralentit pas la ferveur des premières années, ni les plus rudes épreuves le courage des moments de consolation ; ils conservent dans la mauvaise fortune le calme qu'inspire la prospérité, et dans la plus haute élévation, la modestie qu'inspire l'adversité. Le démon a beau les attaquer, la chair se révolter, le monde les persécuter, toujours supérieurs à tous les assauts, ils dissipent les prestiges de l'erreur, ils brisent les traits de la volupté, ils se jouent des fatigues du travail, ils prennent des forces de leur faiblesse même, ils font à chaque instant de nouveaux progrès, eussent-ils à couler un siècle de vie, le dernier moment les verrait les armes à la main affronter avec la même intrépidité tous leurs ennemis, remplir avec la même fidélité tous leurs devoirs, et mettre enfin sur leur tête la couronne immortelle qui leur est due.

Tel fut l'état d'innocence inférieur sans doute à celui des saints, mais bien supérieur au nôtre. La mort et le péché n'y exercèrent point leur empire, il ne tient qu'à l'homme de le rendre éternel. Le fruit de vie par des forces toujours renaissantes nous eût rendus immortels, la raison toujours maîtresse de la passion, la grâce toujours abondante nous eût rendus impeccables. Mais on pouvait perdre ses trésors ; hélas, on ne les a que trop perdus ! le péché et la mort se glissèrent dans le jardin de délices, la punition suivit de près la faute; nous en gémissons encore, mais la persévérance fait en quelque sorte renaître cet heureux état d'où le péché nous fit déchoir. Il est vrai que l'arrêt de mort porté contre le genre humain est irrévocable; le juste en est aussi peu exempt que le pécheur, mais l'arrêt de la mort éternelle sera toujours notre ouvrage et n'appartiendra qu'à nous; avec la grâce d'en éviter les horreurs et de rentrer dans la possession du bonheur par la persévérance. l'âme fidèle est dans une espèce de paradis terrestre. Le corps d'un Dieu est pour elle le fruit de vie, le fleuve de la grâce y est intarissable, tous les fruits naissent dans cette terre féconde; mais si on n'en ferme soigneusement l'entrée au serpent, bientôt dépouillé de ces prérogatives on deviendrait la proie de la mort.

°4 *La religion.* Une sorte d'éternité fait son caractère. Tout y est immuable. Immuable dans l'objet, c'est toujours le même Dieu qu'on adore : en connaît-on, peut-on en connaître d'autre? Immuable dans le motif; toujours même gloire à attendre, même châtiment à redouter, mêmes bienfaits à reconnaître, même perfection à aimer. Immuable dans les principes ; l'Evangile ne change point, la vérité ne se plie ni au lieu, ni au temps, ni aux intérêts, ni aux passions. Immuable dans la créance ; ce qui est une fois décidé l'est pour toujours : une autorité infaillible n'est point sujette au changement : toute

nouveauté est suspecte. Immuable dans le ministère; une succession continuelle depuis les apôtres a fait passer la houlette des mains des premiers pasteurs dans les nôtres; elle sera transmise à nos derniers neveux. Immuable dans le sacrifice ; la même hostie est offerte, le même prêtre selon l'ordre de Melchisédech se présente au Père céleste.

La Synagogue, quoique moins favorisée que l'Eglise, portait cependant ce caractère de stabilité jusqu'à la venue du Messie, qui devait être l'époque de sa fin, ou plutôt de son bonheur et de sa gloire : tout y était fixé par Dieu même. Dans l'ordre hiérarchique, la tribu de Lévi, seule attachée à jamais au service divin, et la maison d'Aaron seule en possession du sacerdoce ; des lois inviolables, écrites sur la pierre, contenues dans l'Arche, que la mort d'un Dieu peut seule abolir, le grand prêtre des Juifs portait à sa robe des pommes de grenades. Ce fruit, naturellement couronné, est une image de la couronne promise à la vertu ; mais il ne portait ces couronnes ni sur la tête ni sur la poitrine, c'était au bas d'une longue robe, qui l'enveloppait tout entier, pour lui dire que la couronne n'est accordée qu'à la fin de la vie, à la persévérance.

Ainsi, dans le christianisme, le caractère ineffaçable de ses ministres, le lien indissoluble du mariage, partage de personne, perpétuité des emplois, constante uniformité de culte, rien n'annonce, rien n'exige plus de persévérance. Dans l'état religieux où se trouve la perfection de la vertu, les engagements sont indissolubles; une stabilité perpétuelle en fait l'esprit et l'essence : on y doit être pauvre, chaste, obéissant jusqu'à la mort. Aucune puissance sur la terre ne peut en dispenser, ce serait une folie d'y prétendre, un crime de le désirer. Morts au monde, l'espérance même leur est interdite. Tels sont par leur nature les vœux du baptême, dont ceux de la religion ne sont que le parfait accomplissement. Ce n'est pas pour un jour, c'est pour toute la vie qu'on renonce au démon, à la chair et au monde ; ce serait une apostasie de se ranger désormais sous leurs drapeaux.

La vraie religion n'a jamais changé et ne changera jamais. La foi des patriarches, des prophètes, des chrétiens, a eu son commencement, ses développements, ses progrès. Mais c'est la même foi : le Messie d'abord promis, ensuite prédit et figuré, est enfin venu sur la terre. C'est un arbre qui perce d'abord et pousse une faible tige, et qu'on voit déployer ses branches, épanouir ses fleurs, mûrir ses fruits. La loi naturelle fut la tige, la loi de Moïse donna les fleurs, la loi chrétienne apporte le vrai fruit de la vie ; elle a été dans tous les temps combattue, cette loi divine. Les tyrans, pendant bien des siècles, ont fait couler des ruisseaux de sang, l'hérésie par ses prestiges en a successivement ébranlé les dogmes, l'ignorance et la superstition y ont répandu leurs ténèbres, le schisme a mis les armes à la main de ses propres enfants, l'ambition en a fait le théâtre de ses vastes projets, le vice en a souillé les plus belles parties ; mais jamais les portes de l'enfer ne prévaudront contre un édifice bâti sur la pierre ferme. La barque de Pierre est agitée par la tempête, jamais submergée. La durée de l'Eglise, comme la vie de l'homme, est une guerre perpétuelle ; elle peut être blessée dans quelqu'un de ses membres, mais elle ne sera jamais vaincue.

Si la persévérance fait tant d'honneur à la religion, la religion, à son tour, est le plus grand et l'unique moyen de la persévérance : tout le reste est superficiel, faible, facilement renversé; elle seule fournit des secours, des moyens, des motifs tout-puissants, invincibles, qui font triompher du démon. La passion de Jésus-Christ qui la mérite est-elle peu efficace? Un Dieu, un paradis, un enfer ; quels objets plus propres à remuer tous les cœurs? éviter les occasions qui, entraînant les petites chutes, entraînent aux grandes, quelles plus sages précautions? Conseils toujours parfaits, si étroitement liés aux grandes vertus, détachement, abnégation, aumône, pureté ; toujours même langage, mêmes exhortations à la sainteté. Lumières infaillibles qui dirigent nos pas ; le monde, incertain dans sa conduite, téméraire dans ses démarches, contagieux dans ses exemples, ne fait que des élèves frivoles, inconstants, corrompus comme lui. Que peut-il espérer que des fruits semblables au germe? Un mauvais arbre en porte-t-il de bons ? Mais l'arbre excellent et fertile de la religion peut-il en porter de mauvais? au milieu de cette nuée de témoins, dit saint Paul, débarrassons-nous du poids du péché qui nous arrête dans la course, et courons avec constance au prix qui nous est proposé. Ne nous lassons donc pas quand Dieu nous corrige : *Ne lassatus sis dum ab eo argueris.* (*Hebr.*, XII, 5.) Proposons-nous pour modèle l'auteur et le consommateur de notre foi, qui a préféré la croix aux délices, et l'opprobre à la gloire. Nous n'avons pas encore résisté jusqu'à répandre notre sang pour faire tant valoir nos services : *Nondum usque ad sanguinem restitistis.* (*Hebr.*, XII, 4.)

5° *Le monde naturel* lui-même offre une espèce de nécessité au milieu des vicissitudes qui en changent continuellement la scène. Il parle, il crée la matière, lui imprime le mouvement et lui donne des lois. Ces lois sont partout inviolablement suivies : les miracles seuls peuvent en interrompre le cours, par l'ordre de cette même toute-puissance qui les a imposées : *Ordinatione tua perseverat dies.* (*Psal.* CXVIII, 91.) Dieu trace la route des astres, et ils sont si fidèles à la suivre qu'on peut en calculer le mouvement avec précision, et plusieurs siècles à l'avance, en prédire les éclipses comme s'ils étaient assujettis à nos prophétiques supputations : *Oritur sol et occidit.* (*Eccle.*, I, 5.) Les rochers par leur fermeté inébranlable se jouent des vents et des flots, la masse énorme de la terre balancée avec la même

sagesse, demeure suspendue au milieu des airs : *Fundasti terram super stabilitatem suam.* (*Psal.* CIII, 5.) Quoique les hommes, les animaux, les plantes périssent sans cesse, et que de nouvelles générations se succèdent, l'espèce ne change jamais, et malgré les combinaisons infinies qui distinguent les êtres particuliers, il règne une uniformité invariable. La source intarissable des rivières, la suite périodique des saisons, la fertilité annuelle des campagnes, la succession régulière des jours et des nuits, tout peint dans la nature l'immutabilité de son Créateur, tout donne à la créature des leçons admirables de fidélité et de constance : *Non cessabunt æstas et hiems dies et nox.* (*Gen.*, VIII, 22.)

Le monde moral est fondé sur le même système. Tout doit être fixé pour le repos de la société. Gouvernement uniforme, lois constantes, police régulière, tribunaux subsistants, charges perpétuelles, possessions assurées, même au défaut de titres, par une sage et équitable prescription : les innovations entraînent nécessairement le désordre et le trouble; les particuliers mêmes, tranquilles dans leur patrimoine, attachés à leurs emplois, fixés à leur état, doivent par religion et par intérêt, selon le conseil de l'Apôtre, être fidèles à leur vocation : *Unusquisque in qua vocatione vocatus.* (I *Cor.*, VII, 20.) Tous les désirs, tous les sentiments de l'amour et de l'amitié, leurs lois et leurs promesses doivent former des liens que la mort seule puisse rompre. Serait-on moins fidèle au meilleur des amis, au plus tendre des époux qu'on ne l'est aux hommes? Dieu n'a-t-il pas droit d'exiger de ses créatures ce qu'elles exigent des unes et des autres? Il sait bien se rendre, par une durée infinie, ce que notre inconstance lui refuse. Tout meurt dans l'homme et tout y est immortel; la matière du corps n'est que dissoute, elle subsiste éparse, et le corps ressuscitera. L'âme est immortelle et par sa nature et par la volonté de Dieu, les vertus par le mérite, le péché par le châtiment; tout existe dans l'esprit de Dieu, dans le souvenir des saints et des damnés.

Le péché du premier homme troubla le bel ordre. Adam perdit le privilége de l'immortalité qui lui était offert; et n'est-ce pas pour réparer en quelque sorte la promptitude de sa lâche et malheureuse désertion par un prodige de persévérance, qu'un nouveau chef du genre humain et son restaurateur porta la fidélité à l'héroïsme? Noé, choisi pour conserver le germe du monde, après une vie de plusieurs siècles, dont la corruption universelle des hommes n'avait pu altérer l'innocence, reçoit ordre de Dieu de construire une arche pour s'y sauver avec toute sa famille. Un siècle de travail ne le rebuta point; les railleries, les insultes, les persécutions ne l'ébranlèrent pas : heureuse constance qui le soustrait à l'anathème général! le déluge dure près d'une année; ni l'obscure prison de l'arche, ni la dégoûtante compagnie de toute sorte d'animaux, ni l'affreuse solitude de la terre entière, ni l'horrible spectacle de tant de morts, rien n'affaiblit son courage! Heureuse persévérance qui le rend le second père du monde, bien plus fidèle que le premier! elle lui mérite dans l'arc-en-ciel le monument éternel des bontés de son Dieu.

6° Enfin, *la persévérance des saints dans le ciel* est l'apanage de leur état et la récompense de leur persévérance sur la terre. Ils sont tous dans l'heureuse impuissance de mourir et de pécher; tout est immuable dans l'autre vie, le paradis, l'enfer sont tous deux éternels; mais quelle différence entre les damnés et les saints! les uns toujours innocents, toujours chers à Dieu, les autres toujours coupables, toujours odieux; affreuse obstination dans le crime! précieuse stabilité dans la vertu! là toujours accablé de misères, ici toujours inondé de délices; nulle espérance de posséder Dieu, nulle crainte de le perdre. Des millions de siècles ne verront éteindre ces feux ni tarir les grâces; l'âme est si absorbée par la béatitude dont elle jouit, ou par la misère qu'elle souffre, qu'il sera impossible de détruire ou de partager son attention. Par une persévérance incompréhensible, la miséricorde et la justice également occupées de l'enfant bien-aimé qu'elles couronnent et de la victime infortunée qu'elles immolent, seront invariablement fixées à récompenser ou à punir, sans qu'une éternité de bonheur ou de malheur puisse refroidir l'un ou épuiser l'autre. L'éternité n'est qu'un instant, toujours le même; on n'y connaît ni passé ni avenir, tout y est à la fois, et ne change plus. Le temps seul est sujet aux vicissitudes : le temps cesse à la mort, et avec lui toute vanité est anéantie.

L'endurcissement du pécheur dans le crime, la stabilité du juste dans la vertu font de cette vie un paradis ou un enfer anticipé. Considérez ce pécheur obstiné; quoi de plus semblable au damné? Son esprit ne roule que sur les idées du crime, ses mains n'agissent que pour le commettre, ses pieds ne marchent que pour y courir; les jours, les mois, les années se passent et le péché continue presque sans interruption. *Oculos incessabilis delicti.* (II *Petr.*, II, 14.) La grâce a beau le presser, la conscience a beau l'alarmer, les ministres ont beau l'exhorter, les afflictions ont beau le rappeler, il ne fait que s'élever contre Dieu avec plus d'insolence. Les jours se succèdent, mais toujours pleins de crimes : il vomit des blasphèmes contre la main qui le frappe, et se livre au désespoir plutôt que de changer de vie; il meurt en effet incorrigible. Le tombeau le trouve toujours pécheur, il engloutit ses criminelles cendres en même temps que l'enfer engloutit son âme coupable. *Simul in pulvere dormient.* (*Job*, XXI, 26.)

Admirez au contraire dans le juste qui vit sur la terre, le saint qui doit régner dans le ciel; il fait ce qu'il doit éternellement faire, il aime, il loue, il sert son Dieu, il jouit de lui. Les jours, les années se succèdent, mais

toujours pleins de bonnes œuvres; les événements se diversifient, ils ne font qu'en diversifier l'exercice. Les épreuves se multiplient, il multiplie ses mérites, il profite de tout : des vertus des bons qu'il imite, des défauts des méchants qu'il endure, des plaisirs qu'il méprise, des adversités qu'il souffre : passant de la prière à l'action, revenant du travail à la contemplation, utile au prochain par son zèle, à lui-même par sa vigilance; il ne connaît point de moment vide; la nuit même n'est pas perdue, il dort, mais comme l'épouse, son cœur veille. Ce sont les chérubins qui ne cessent de chanter nuit et jour : Ah ! qu'il est saint, le Dieu des armées ! *Non cessabunt nocte ac die.* (*Apoc.*, IV, 8.) Il est juste que la persévérance du bonheur et du malheur couronne la persévérance de la vertu et du vice.

Deux grands exemples de la persévérance, dans le bien ou dans le mal, Pharaon et Moïse. Que faut-il, prince, pour vous résoudre? Faut-il que Dieu parle? Ecoutez Moïse et Aaron, ses ministres. Voulez-vous le témoignage de votre cour? Vos magiciens se confessent vaincus. Ecouterez-vous la voix des éléments? les rivières se changent en sang, l'air se remplit de ténèbres. Les animaux seront-ils plus éloquents? les grenouilles, les mouches, les sauterelles, infectent vos palais, désolent vos campagnes. Serez-vous frappé par l'éclat des météores? la grêle, la foudre volent de tous côtés. Vous rendrez-vous à la voix des anges? ils frappent tous les premiers-nés de votre royaume. Non, vous êtes tout à fait endurci. Vous passerez de la mer Rouge dans l'enfer: *Induratum est cor Pharaonis.* (*Exod.*, VII, 13.) Moïse est aussi invincible à la tentation que Pharaon est insensible à la grâce. Quarante années de voyage et de persécutions dans un désert affreux devaient pousser sa patience à bout. Qui pourrait tenir contre l'endurcissement et les poursuites obstinées d'un prince impie? Contre les révoltes et les attentats d'un peuple ingrat? Contre les besoins continuels d'une multitude infinie? Contre les embarras multipliés d'un législateur et d'un chef? Contre les attaques et les piéges d'un ennemi puissant et intraitable? Que dis-je ? Contre les offres séduisantes que lui fit Dieu même pour l'éprouver, de lui donner une autre nation plus nombreuse, plus brillante, plus docile? Moïse persévère jusqu'à la fin, conduit son peuple aux portes de la terre promise, et y reçoit la couronne due à la persévérance. Ainsi la persévérance représente, ainsi la persévéranc mérite l'éternité.

SECONDE PARTIE.

Il n'en est pas de même de la paix que donne le Seigneur comme de celle que donne le monde ; superficielle et fausse, elle cache, mais elle ne calme point les troubles qui nous agitent, ni les orages dont nous sommes les jouets. Trompeuse et criminelle, on la cherche dans le péché, on la fait consister dans le plaisir et le repos. Comment le monde la donnerait-il? Il n'en jouit pas lui-même, ses principes, ses passions, ses exemples la détruisent; mais celle que donne le Seigneur, juste, profonde, véritable, est l'ouvrage du Dieu de la paix, le fruit de ses victoires, la récompense de la vertu, vous la devrez à la persévérance ; elle la rendra solide, elle l'affirmera en décidant tout à votre avantage, en donnant à tout un prix infini.

Trois choses infiniment intéressantes, et dont dépend la paix du cœur, sont toujours couvertes d'un voile le plus épais. *Le passé, le présent, l'avenir.* Les péchés que j'ai commis sont-ils pardonnés, les bonnes œuvres que j'ai faites sont-elles méritoires, suis-je digne d'amour ou de haine, quel sera un jour mon sort éternel? Personne sur la terre ne peut sans miracle se promettre de percer ces ténèbres. La sagesse et la bonté de Dieu ont voulu par là nous tenir dans une crainte salutaire, et nous faire conserver par une constante vigilance un trésor qu'une trop grande sécurité nous aurait exposés à bientôt perdre; mais épreuve affligeante pour une âme pieuse qui, faisant son bonheur de l'amour de Dieu, ne peut sans douleur ignorer si son Dieu la regarde avec colère ou avec tendressse, ou si dans l'éternité, elle sera occupée à le blasphémer ou à le louer. Mais consolez-vous, âmes fidèles : pour vous animer et vous soutenir dans le combat, la Providence vous offre le moyen de lever vos doutes. Moyen infaillible et qui dépend de vous. C'est la persévérance; elle a la clef du sanctuaire, elle décide de tout et donne le prix à tout. C'est un garant de votre pénitence passée, une démonstration de votre état présent, un gage de votre sort à venir. La rechute dans le péché, au contraire, décide presque aussi sûrement ces trois doutes; elle rend le passé suspect, elle fait douter du présent, elle fait craindre l'avenir. Faites le bien, tout est éclairci, tout est à couvert ; ces trois temps à leur tour fournissent les plus pressants motifs de persévérance.

1° *Le passé.* Que feriez-vous si vous étiez assurés du pardon? Sans doute par vos bonnes œuvres vous travailleriez à conserver cette grâce, vous éviteriez les occasions de la perdre, vous donneriez mille vies plutôt que de commettre un péché : faites tout cela et soyez assuré que le pardon vous est accordé. On s'y prend mal pour calmer ses inquiétudes; on voudrait que la connaissance de son état fût le préliminaire de la bonne vie, et c'est la bonne vie au contraire qui doit donner ces connaissances. La conversion, il est vrai, dans l'ordre des temps, précède la persévérance; mais dans l'ordre des preuves, la persévérance démontre la conversion, comme l'effet montre la cause. Qu'est-ce que la persévérance? Une conversion durable. Qu'est-ce que la conversion? Un changement présent, et une persévérance absolue. La résolution ne répond pas du succès ; mais la durée du succès suppose le changement et la résolution Cette durée

n'est pas seulement le fruit qui prouve la bonté de l'arbre ; elle est l'arbre même subsistant, et produisant toujours du bon fruit. Le bon propos est l'essence de l'un et le principe de l'autre; la persévérance n'est pas moins inséparable de la sincérité de la conversion, que la vraie conversion du ferme propos de la persévérance.

Ces sentiments passés, qui ont été la racine de la persévérance, en seront pour ainsi dire la séve en la maintenant, et en recevront un nouveau jour. Voulez-vous persévérer dans votre résolution? Réfléchissez souvent sur les grands motifs qui arrachèrent d'abord votre cœur au péché; ils sont toujours les mêmes. Dieu cessera-t-il de mériter votre amour par ses perfections, et votre reconnaissance par ses bienfaits? Sa justice ne cessera point d'être redoutable, ni sa grandeur supérieure à ses hommages. Le feu de l'enfer ne perdra rien de sa violence, le paradis de ses délices, l'éternité de sa durée ; la mort toujours certaine, son heure toujours incertaine, vous imposera toujours la même nécessité de veiller, pour n'être pas surpris. Ce qui servit d'abord à briser vos chaînes servira encore à conserver votre liberté. La retraite, les réflexions sur les grandes vérités de la religion, l'approche des sacrements, ont jeté le fondement de l'édifice; ils y mettront le comble, l'oraison perfectionnera ce qu'elle a ébauché; la fuite tiendra éloignés les obstacles qu'elle fit disparaître, la main qui de loin vous montre la gloire, vous soutiendra dans la course et vous conduira au terme.

Ces motifs deviendront même tous les jours plus forts, et ces moyens plus efficaces ; les grâces de Dieu multipliées fourniront une nouvelle matière à la reconnaissance; les perfections mieux connues, de nouveaux attraits à l'amour, le trésor de vos mérites augmenté piquera votre courage, par la crainte de perdre une couronne brillante acquise avec peine, et déjà presque sur votre tête; chargé d'un plus grand compte, après tant de grâces; plus criminel dans votre infidélité, après tant de promesses, vous rendrez le feu de l'enfer encore plus ardent. D'autant plus inexcusable dans votre lâcheté que plus aguerri par vos victoires, plus instruit par l'expérience, plus soutenu par les secours, il vous était encore plus aisé de ne pas perdre vos avantages. La seule habitude du bien devait vous rendre aussi invincible que celle du mal rend ordinairement inflexible. L'une et l'autre passent à la fin en nature, et par une triste ou heureuse nécessité, elle fixe au bien ou au mal ceux dont elle s'est rendue la maîtresse.

Après en avoir été le germe et la séve, la persévérance mûrit les fruits de la vertu et décidera pour jamais de leur prix et de leur mérite; la pénitence fait revivre les bonnes œuvres que le péché avait éteintes, la persévérance y met le sceau. Quelques théologiens ont même cru que ces œuvres n'étaient jamais si fort détruites qu'elles fussent absolument sans récompense. Un Dieu si bon oublie-t-il ce qu'on a fait pour lui jusqu'à n'en conserver aucune idée? Un péché, fruit malheureux de la passion et de l'ignorance plus que de la malice, désavoué en secret dans le temps même que l'occasion l'arrachait, a-t-il donc un poison si mortel qu'il se répande généralement sur tout ce qu'on a pu faire de bien? Connaît-on le Seigneur à ces traits de sévérité? L'ennemi le plus implacable accorde du moins l'adoucissement de la peine au souvenir des services passés. Ces vertus, quoique défigurées par le péché, pourront donc attirer des grâces sur la terre et adoucir la violence des tourments de l'enfer, quoique pour satisfaire à la justice elle n'en délivre pas les enfants.

Il est deux sortes de mérite. Un mérite de condignité et de justice, qui donne droit à la récompense que saint Paul appelle couronne de justice : *Reposita mihi corona justitiæ* (*II Tim.*, IV, 8), et un mérite de congruité ou de convenance, qui fait espérer que Dieu se laissera attendrir sur nos malheurs par une bonté purement gratuite. Le péché fait perdre tout mérite de condignité, tout droit à la gloire. Quelques bonnes œuvres que l'homme ait faites, quelque bonne œuvre qu'il fasse encore sans être arrêté par les services, le péché est un voleur qui dépouille de tout, un naufrage qui engloutit tout, un incendie qui consume tout, une mort qui détruit tout: *Justitias ejus non memorabor amplius.* (*Hebr.*, X, 17.) Le droit à la conversion n'est pas moins perdu que le droit à la couronne. Dieu n'est pas tenu de suspendre son arrêt, ni de donner la grâce ou le temps de s'en repentir. Il peut, sans injustice, faire aussitôt mourir le pécheur, et le précipiter dans l'enfer; comme après la conversion, il peut faire mourir le pénitent et le recevoir dans le ciel. Dieu ne doit la grâce à personne, la devrait-il au plus grand nombre des hommes? Il ne doit pas la moindre grâce, devrait-il les plus précieuses? Il ne doit pas la persévérance au juste, la devrait-il au pécheur? Une longue vie consacrée par des vertus multipliées ne garantit pas un moment au plus grand saint; il n'a fait que son devoir, Dieu ne lui doit rien. Que devra-t-il donc, lorsque la grâce foulée au pied et les crimes multipliés ont allumé la foudre et mis obstacle à la miséricorde? Non, pécheur, n'en présumez pas, vous n'y avez aucun droit, et si Dieu vous traite à la rigueur, que deviendrez-vous? *Si iniquitates observaveris, Domine.* (*Psal.* CXXIX, 3.)

Il est vrai qu'il le fait rarement. Une miséricordieuse condescendance nous ouvre ordinairement ses trésors. Il n'oublie ni ce qu'on a fait pour lui, ni ce qu'on fait encore ; il accorde souvent la grâce de la conversion, peut-être dans la suite une augmentation de charité, peut-être même dans l'enfer un adoucissement de peine, aux bonnes œuvres faites avant le péché, quoique les premières aient perdu leur prix, et que les autres n'en aient jamais eu. Ainsi récompensa-t-il les aumônes de l'eunuque de la reine de Candace. Il n'est pas naturel que Dieu traite avec la même indulgence un pé-

cheur dont toute la vie fut souillée de crimes et celui dont la vertu avait sanctifié presque tous les moments. Un pécheur dont la conversion superficielle et passagère ne fut qu'un éclair de vertu, et un homme vertueux à qui il a échappé quelque faute mortelle, qui malheureusement l'aura damné : toujours porté à juger favorablement des bontés divines, j'embrasserais sans peine le sentiment de ces théologiens.

Quoi qu'il en soit, il est certain que ni les bonnes œuvres des justes, ni celles du pénitent n'ont de mérite effectif que par la persévérance. Sans elle tout devient inutile, même la conversion ; avec elle tout devient précieux, même les péchés réparés : que serviraient aux plus grands saints, aux Abraham, aux Joseph, aux Tobie d'avoir marqué tous leurs pas par des vertus ; aux plus grands pénitents, aux David, aux Madeleine, d'avoir expié leurs fautes, sans le don inestimable de la persévérance? Vierges folles, vous venez avec empressement au devant de l'Epoux ; mais vous y venez sans huile, vous vous laissez aller au sommeil, vous allez réparer votre faute. Le moment funeste de votre éloignement sera celui de votre malheur. On ne vous tient aucun compte de votre zèle ; la porte sera fermée pour toujours : si au contraire le pécheur se convertit, si la mort le saisit dans cet heureux moment, tous ses péchés, noyés dans le sang de l'Agneau, ne mettront plus obstacle à la béatitude. Ne vous lassez donc pas de courir jusqu'à ce que vous arriviez au terme : *Sic currite ut comprehendatis.* (I *Cor.*, IX, 24.)

2° *Le présent.* Si la conduite présente est un garant de la conversion passée et du pardon des péchés, elle répond encore du bonheur présent et nous apprend que nous sommes dignes d'amour. L'homme, devenu l'ami de Dieu par la pénitence, peut se flatter de l'être toujours, tandis qu'il persévérera. Dieu ne rompt jamais le premier, on est toujours sûr de son cœur ; l'aimez-vous sincèrement? osez-vous répondre d'être aimé? je sais qu'à la rigueur le mystère est toujours impénétrable dans cette vie. Qui connaît parfaitement son propre cœur? Qui peut se dispenser de travailler à son salut avec crainte et tremblement? Mais enfin peut-il y avoir de plus forte preuve du retour et de la présence de la grâce que la persévérance dans le bien? Un poison secret ne manquerait pas de se faire sentir, un feu couvert produirait quelque incendie ; des ennemis cachés comme le seraient Dieu et l'homme, en viendraient à des actes d'hostilité. Un péché déguisé en sentirait bientôt son semblable. Persévérez, âmes justes, et osez dire à Dieu avec confiance : oui, mon Dieu, je vous aime et je me flatte d'être aimé de vous. Bien différent des hommes, on n'a point à craindre de vous cette dissimulation, qui rend un ennemi toujours suspect, même après les réconciliations les plus éclatantes : vous êtes sincère, ce que vous avez pardonné, jeté au fond de la mer, est aussi éloigné de votre souvenir que l'orient l'est de l'occident, dit le Prophète ; qu'on est heureux de servir un si bon maître ! Qu'il est doux de pouvoir lire ses sentiments dans les nôtres, de trouver son cœur dans le nôtre ! Ne nous plaignons plus d'une obscurité que nous sommes les maîtres de dissiper. La clef du sanctuaire est en nous : *Regnum Dei intra vos est.* (*Luc.*, XVII, 21.)

Les accroissements continuels de vertu et de mérite, nouvelle preuve de l'état présent. La persévérance toujours agissante se rend utile, méritoire, héroïque, divine ; comme l'état de péché fait tout perdre, l'état de grâce met tout à profit. Que vous êtes à plaindre, disait le prophète, de travailler beaucoup et de le faire à pure perte ! car enfin la vie chrétienne est une vie laborieuse, un tissu de peines et de travaux. Vous vous en plaignez, vous en êtes accablés ; et vous, pécheur, vous êtes toujours sans fruit : *Laborastis multum et intulistis parum.* (*Agg.*, I, 6.) Vos peines sont inutiles, vos travaux infructueux, vos jours, vos années, votre vie perdus ; vous amassez des trésors et vous les mettez dans un vase percé, où tout vous échappe : *Miserunt eas in sacculum pertusum.* (*Ibid.*) L'état de grâce serait un dépositaire bien plus fidèle, rien n'y serait perdu, tous vos soupirs seraient entendus, et vos peines exaucées : on vous tiendrait compte des moindres vertus, des moindres efforts. Ah ! pourquoi, faute de persévérance, employez-vous si mal votre temps et votre argent? *Quare appenditis argentum vestrum non in panibus?* (*Isa.*, LV, 2.)

Le mérite et la récompense augmenteraient même au centuple : la persévérance multiplie tous les jours les bonnes œuvres, la charité répand sur les plus petites choses son admirable prix. Quel nombre infini de bonnes œuvres dans le cours de plusieurs années ! Que de pierres précieuses enchâssées dans votre couronne ! On marche en un chemin parsemé de fleurs, il en naît à chaque pas ; on vogue en pleine mer, avec un vent favorable, chaque instant avance vers le port ; ce sont des conquêtes continuelles, on remporte sans cesse des victoires et des dépouilles. Les grâces et les bonnes œuvres sont une semence féconde, dont chacune fait naître son fruit. Dans ce riche commerce les talents placés à gros intérêts produisent au centuple. Si chaque année la récolte d'un champ bien cultivé était toute mise en semence ; elle occuperait bientôt une province, et ferait une moisson immense. Ainsi d'un seul homme est venu tout le genre humain : chacun de ses enfants a formé des familles. Ainsi s'accumulent les richesses. L'homme sage met en réserve ses revenus, les place utilement et grossit à l'infini ses rentes ; ce que la cupidité fait faire aux usuriers insatiables, la bonté divine le fait en notre faveur, par une espèce d'anatocisme louable. Les fruits de la grâce deviennent des capitaux, chaque bonne œuvre en fait éclore une autre et grossit à l'infini le trésor.

Admirable persévérance ! vous êtes de toutes les épreuves la plus difficile, et par

conséquent la plus héroïque; et vous en faites naître une infinité d'autres. La seule durée du combat, la longueur du temps en est une, où échouent les plus grands hommes; si on en était quitte pour entrer en lice, les premiers pas coûteraient peu : on se livre sans peine à des actions éclatantes, quoique difficiles, lorsqu'elles sont sans conséquence; la nouveauté plaît, l'éclat frappe, les applaudissements dédommagent, l'amour-propre qui s'en repaît, se trouve assez payé, y engage et y soutient. Le martyre ferait peu d'apostats, si on en était quitte pour recevoir un coup mortel; mais soutenir constamment une vie laborieuse, persécutée, contraire à la nature, la soutenir lors même qu'on voit éteindre le feu d'une ardeur naissante et le goût des consolations divines, lorsqu'on voit s'évanouir l'éclat qui avait frappé, et les éloges qui avaient engagé : voilà la grandeur d'âme, voilà le héros; tout le reste, sans principes solides, est un orage qui passe, un torrent qui s'écoule, un éclair qui s'évanouit. C'est ce que saint Hilaire appelle la foi des temps et non celle de l'Evangile, *fides temporum, non Evangeliorum.*

Telle n'était pas la vertu du saint homme Tobie, trop agréable à Dieu pour n'être pas éprouvé; mais trop solidement vertueux pour n'être pas supérieur aux épreuves. Sa vie ne fut qu'un enchaînement d'adversités et de vertus; il est mené captif dans une terre étrangère, réduit à la plus grande pauvreté; un accident le priva de la vue, son aveuglement dura plusieurs années. Hélas! était-ce la récompense de sa charité? Il ne sort aucune plainte de sa bouche, la paix de son cœur n'en est point altérée. Son fils s'éloigne, le temps de son retour s'écoule, il ne revient pas : toujours ferme dans sa confiance, immobile dans la crainte de Dieu, Tobie lui rend grâces tous les jours de sa vie. *Immobilis in timore Dei, gratias agens omnibus diebus vitæ suæ.* (*Tob.*, II, 14.) Sa femme inconsolable lui fait des plaintes amères, les grands chemins, les collines retentissent de ses gémissements; elle tente même la religion et la foi : *Ubi est spes tua pro qua eleemosynas faciebas?* (*Ibid.*, 6.) Cessez, lui disait-il, ces discours impies; oubliez-vous que nous sommes les enfants des saints et que nous attendons la vie éternelle promise à la persévérance? *Vitam exspectamus quam Deus daturus est his qui fidem non mutaverunt.* (*Ibid.*, 18.) Sa constance est couronnée, même dès cette vie. Son fils revient avec de grands biens, il lui amène une belle-fille vertueuse, le fiel d'un poisson appliqué sur ses yeux lui rend la lumière. L'épreuve est le partage des justes, la persévérance fait leur gloire. *Quia acceptus eras Deo, ne esse fuit ut tentatio probaret te.* (*Tob.*, XII, 13.)

Elle fait le caractère des amis de Dieu et celui d'être récompensé de Dieu pour ses amis. La persévérance fait l'éternité de l'homme, comme l'immutabilité fait l'éternité de Dieu : la première ébauche, la seconde consomme la félicité. L'éternité est la vie de Dieu, la vie de l'homme est son éternité. C'est le seul temps dont il dispose, comme Dieu dispose de tous les temps; vie pour vie, éternité pour éternité, l'homme tâche d'imiter Dieu par sa sainteté. Dieu récompense l'homme par le don de son éternité; et après toutes les révolutions de la vie, lui fait goûter les fruits de la persévérance : *Non dabit fluctuationem justo.* (*Psal.* LIV, 23.)

Le détail des récompenses promises à la persévérance n'offre dans l'*Apocalypse* que des images variées de l'éternité. 1° Homme fidèle, vous n'avez pas à craindre la seconde mort; vous en souffrirez une première, tous les hommes y sont condamnés; vous la vaincrez par la résurrection, mais pour ne plus mourir : *Non lædetur a morte secunda.* (*Apoc.*, II, 11.) 2° Pour vous garantir de cette seconde mort, je ferai renaître pour vous le fruit de vie : il rétablira, il conservera vos forces : *Dabo ei edere de ligno vitæ.* (*Ibid.*, 7.) 3° Je vous donnerai une couronne qui ne se flétrira jamais, une couronne de vie : *Dabo coronam vitæ.* (*Ibid.*, 10.) 4° Vous serez éternellement dans ma maison, elle deviendra la vôtre; vous n'en sortirez jamais : *Foras non egredietur.* (*Apoc.*, III, 12.) 5° J'y ferai de vous une colonne qui ne sera jamais ébranlée et qui servira d'ornement à mon temple : *Faciam columnam in templo Dei.* (*Ibid.*) 6° Je vous ferai asseoir sur mon trône, vous le partagerez avec moi dans un repos éternel et parfait : *Sedere faciam in throno meo.* (*Ibid.*, 21.) 7° Votre nom ne sera jamais effacé du livre de vie, il y est écrit avec le sang de l'Agneau en caractères ineffaçables : *Non delebo nomen ejus de libro vitæ* (*Ibid.*, 5.) 8° Je me ferai gloire de publier vos vertus, de vous avouer pour mon ami; vous n'avez pas rougi de moi, je ne rougirai point de vous : *Confitebor nomen ejus* (*Ibid.*) 9° Je veux graver sur vous le nom de mon Dieu, ce nom adorable sous qui tout tremble, qu'aurez-vous à craindre sous sa protection? *Scribam super eum nomen Dei.* (*Ibid.*, 12.) 10° Je vous donnerai un nouveau nom que vous porterez toujours, que personne ne saura que vous; il sera écrit sur une pierre précieuse, dure comme le diamant, que rien ne peut briser : *Scribam nomen novum in calculo.* (*Apoc.*, II, 17.) J'accompagnerai ces honneurs d'un éclat durable, vous serez revêtu d'habits blancs : *Vestimentis albis* (*Apoc.*, III, 5); et les plus pures délices vous inonderont : *Dabo manna absconditum.* (*Apoc.*, II, 17.)

3° Enfin, la persévérance ne donne pas moins un titre sur l'avenir. Il est vrai que la persévérance, et surtout la persévérance finale, est une grâce qu'on peut bien demander, dit saint Augustin, mais qu'on ne saurait mériter; une chute funeste peut à tout moment enlever pour jamais les fruits d'une longue innocence ou d'une sévère pénitence. La grâce sanctifiante ne garantit rien, on peut la perdre; ni la grâce actuelle, on peut lui résister. Témoin des miracles du Sauveur, instruit à son école, dirigé par ses soins, honoré de son sacerdoce, chargé de

ses pouvoirs, nourri de son corps et de son sang, qui fut jamais plus favorisé que Judas? Et Judas meurt en désespéré, tandis que par un mystère incompréhensible de la miséricorde divine, après une vie passée dans le désordre, le bon larron, dans le dernier moment, trouve un royaume sur le gibet où il expiait ses forfaits.

Mais ces événements sont bien rares ; une mauvaise vie est ordinairement terminée par la mort dans le péché, et une sainte vie est encore plus ordinairement couronnée d'une sainte mort. Je dis encore plus, la bonté l'emporte ici sur la justice. Dieu a bien menacé le pécheur, il a promis, il a juré qu'on le chercherait en vain, qu'on ne le trouverait pas; il n'a jamais dit au juste : Vous mourrez dans le péché; il lui fait au contraire tout espérer. Autant qu'il est bon avec les bons, autant est-il comme pervers avec les pervers, c'est-à-dire la miséricorde changée en sévérité : *Cum bono bonus es, cum perverso perverteris.* (*Psal.* XVII, 27.) Et autant que la rechute rend l'avenir redoutable, autant la persévérance dans le bien l'annonce heureux. Oui, ne fût-ce que par importunité, dit le Seigneur, vous arracherez enfin ce que vous demandez, si vous continuez à frapper : *Propter improbitatem dabit, si perseveraverit pulsans.* (*Luc.*, XI, 8.)

Conservez donc soigneusement ce que vous avez, si vous ne voulez pas perdre la couronne, *tene quod habes;* ranimez votre courage, vous que l'issue des combats alarmait, vous jouirez du fruit de vos victoires. Les routes sont d'abord difficiles, l'habitude les aplanira ; les adversaires redoutables, la constance les désarmera ; et, quoique jusqu'à la mort il faille avoir les armes à la main, l'expérience fait voir que quand on s'est aguerri par un long exercice on se joue des difficultés : il n'y a que les premiers pas qui coûtent. On se familiarise bientôt avec les vertus, on s'en fait des délices. On acquiert insensiblement une espèce d'impeccabilité ; non sans doute cette inadmissibilité hérétique de la justice que l'Eglise a condamnée dans les protestants; non cette stabilité chimérique des novateurs qui fait regarder comme fausse toute vertu, toute pénitence qui viendrait à se démentir; mais une heureuse fermeté qui ferait trouver autant de honte et de peine à le quitter qu'on avait eu de peine à se ranger sous ses drapeaux : *Viriliter age, confortetur cor tuum.* (*Psal.* XXVI, 14.)

La persévérance finale est un arrangement favorable de providence qui fait mourir l'homme en état de grâce, soit par des secours extraordinaires, soit par des grâces faibles et communes, soit même par des moyens purement extérieurs et naturels. Dieu écarte les dangers, ménage le dernier moment; et, par une mort arrivée à propos, prévient une faute funeste, et saisit dans les moments heureux de la justice. Cette combinaison des événements est une grâce d'un ordre différent, que rien ne peut ni mériter ni annoncer. Heureux le jeune homme dont une mort prompte termine la carrière, pour le dérober de bonne heure au péché en le préservant de la contagion du siècle : *Raptus est ne malitia mutaret.* (*Sap.*, IV, 11.) Rien ne prépare et n'assure ce favorable dénoûment que la pratique constante du bien ; la mort, à quelque moment qu'elle arrive, ne peut nous surprendre. Veillez donc et priez, tenez-vous toujours prêt; vous n'avez point à craindre les surprises, vous pouvez avec confiance paraître au tribunal de Dieu.

La persévérance naît toujours de plus en plus à Dieu; elle augmente la grâce et fortifie les saintes habitudes, comme la persévérance dans le péché affermit dans le vice, augmente l'empire du démon et resserre les liens de la mauvaise habitude; la multitude et la continuité des bons ou des mauvais offices éloigne ou rapproche les cœurs, et mérite l'amitié ou attire la haine; chaque acte forme ou brise une nouvelle chaîne, la rend indissoluble ou la rupture irréparable. Ainsi Dieu, outragé ou servi, se refroidit ou s'attendrit pour l'homme. L'abîme que creuse le péché devient plus profond, ou le règne de Dieu dans le cœur devient plus solide ; il en prend possession, il en demeure le seul maître ou il en est chassé sans retour. Par le péché l'âme devient enfin insensible, ou s'embrase de plus en plus des ardeurs de la charité; chaque étincelle, chaque souffle l'attise et l'augmente.

C'est encore, dit l'Ecriture, une graine d'abord petite, mais qui, cultivée avec soin, pousse et produit le plus beau fruit à mesure que ses racines deviennent profondes. Cet arbre affermi est en état de résister aux plus violents orages. Le crime est un précipice, un faux pas y fait tomber, des chutes réitérées font rouler jusqu'au fond, comme des bonnes œuvres multipliées font arriver jusqu'au comble. C'est un trésor qui, augmenté continuellement par d'innombrables profits, rend enfin prodigieusement riche, en état de fournir à tous les frais de la vie spirituelle. A force de victoires, on acquiert sur le démon et sur soi-même le plus grand ascendant, on chasse le fort armé de son cœur, on devient invincible. Je poursuivrai mes ennemis avec chaleur, disait le Prophète, je ne me rebuterai point, et je ne poserai point les armes qu'ils ne soient entièrement défaits : *Persequar inimicos meos, et non convertar donec deficiant.* (*Psal.* XVII, 38.)

La lâcheté des enfants d'Ephrem et des soldats de Gédéon mérita une fin bien différente. Rien ne paraissait plus courageux avant le combat; ils tendaient leur arc, ils lançaient leurs flèches, mais la vue de l'ennemi leur fit prendre la fuite : *Filii Ephrem mittentes arcum conversi sunt in die belli.* (*Psal.* LXXVII, 9.) Trente-deux mille soldats se rangent sous les drapeaux de Gédéon; Dieu veut éprouver leur courage; que ceux qui craindront se retirent. Défiance trop juste : vingt-deux mille acceptent leur congé ; qu'on ne compte pas davantage sur ce qui reste. Il faut choisir; qu'on les examine au passage du Jourdain, leur faiblesse se fera bien connaître

par la manière de soulager leur soif. A cette légère épreuve il n'en reste que trois mille d'utiles; mais quels prodiges n'opèrent pas ceux qui persévèrent? Une victoire complète, des dépouilles immenses, une armée entière détruite au bruit de quelques trompettes. Rien n'est au-dessus de la persévérance.

Elie parvient à la montagne d'Horeb, mais ce n'est qu'après quarante jours et quarante nuits de marche, sans manger ni boire. Marchez ainsi toute la vie, sans vous arrêter à goûter les plaisirs de la terre. Il tint à peu que le prophète ne perdît cet avantage. Effrayé de la puissance de Jézabel, découragé par les difficultés qu'on lui suscitait et les crimes qui défiguraient la maison de Dieu, il se couche sous un genièvre et invoque la mort à son secours; mais ranimé par les paroles de l'ange, soutenu par un pain mystérieux, figure de l'Eucharistie, Elie reprend sa route avec de nouvelles forces. Si quelquefois, comme lui, vous vous sentez accablé de lassitude, que les exhortations du ministre, que le pain eucharistique rétablisse vos forces et vous conduise à la montagne où l'on voit Dieu. Ne nous lassons pas de faire le bien; un temps viendra où nous ne nous lasserons pas d'en cueillir le fruit, et nous nous féliciterons de l'avoir mérité : *Bonum facientes non deficiamus, metemus non deficientes* (*Galat.*, VI, 9); mais si vous vous lassez, vous vous chargerez de ridicule, et vous mériterez les reproches de l'Evangile. Cet homme a commencé un édifice et n'a pu l'achever: *Cœpit ædificare, et non potuit consummare.* (*Luc.*, XIV, 30.)

Tel fut le sort funeste d'un martyr dont l'histoire ecclésiastique rapporte la lâche apostasie. On en avait condamné quarante à périr dans un étang glacé; c'était leur vœu commun de sortir tous quarante victorieux du combat comme ils y étaient entrés. Ils avaient déjà passé la nuit dans les supplices, ils allaient expirer, lorsqu'un d'entre eux se laissa vaincre. On avait mis, pour les tenter, un bain d'eau tiède auprès de l'étang où ils étaient plongés, à condition que ceux qui en useraient renonceraient à leur foi; ce misérable, aux dépens de la sienne, va chercher ce coupable soulagement. Hélas! il ne profita pas même de sa lâcheté; à peine y entrait-il, que déjà, accablé de douleur, il y pousse le dernier soupir. Mais dans le temps qu'il rend les armes, quarante couronnes descendent du ciel; trente-neuf vont se reposer sur ceux qui étaient demeurés fidèles, la quarantième demeure suspendue. Quel regret, quel coup de poignard pour le lâche! Un moment eût terminé ses maux et assuré sa récompense; elle lui était destinée, il l'avait méritée, il y touchait; il la voit, il la perd, il expire. Cependant un de ses gardes, témoin de ce spectacle, surpris et touché tout à coup, est assez heureux pour profiter du malheur de l'autre; il vole au lieu du supplice, se dépouille de ses habits, se plonge dans l'étang glacé, et recueille la couronne que le déserteur laissait échapper.

Non, dit saint Jérôme, ce n'est point le commencement, c'est la fin qui décide dans le christianisme. Ne vous contentez donc pas d'avoir bien commencé, ne négligez rien pour mettre à vos bonnes œuvres le sceau de la persévérance : *Non initia spectantur, sed finis.* Faites toujours de nouveaux progrès; ne pas avancer, c'est reculer, ne pas épargner, c'est perdre, ne pas amasser, c'est dissiper. Marchez comme les animaux que vit Ezéchiel, sans jamais revenir sur vos pas : *Gradiebantur et non revertebantur.* (*Ezech.*, I, 12). Oubliez, comme saint Paul, tout ce que vous avez fait; ne songez qu'à ce qui vous reste à faire. A en juger par vos péchés et par votre tiédeur, vous ne faites que commencer; avez-vous même bien commencé? Agissez à chaque instant comme si vous ne faisiez qu'entrer dans la carrière, ce sera le moyen d'arriver à la gloire.

DISCOURS

SUR LES GRACES DÉCISIVES.

Si scires donum Dei. (*Joan.*, IV, 10.)

Si vous connaissiez le don de Dieu.

Je ne sais si la célèbre conversion de la Samaritaine n'est pas plus propre à nous alarmer qu'à nous consoler. Je bénis la miséricorde infinie qui la ménage, mais je tremble à la vue du hasard auquel elle a tenu. Que Jésus-Christ vienne à Samarie; que, fatigué du chemin, il se repose au bord du puits de Jacob; que cette femme, qui ne le connaît pas, vienne à la même heure y puiser de l'eau; que les disciples se trouvent absents et lui laissent une entière liberté, quoi de plus fortuit en apparence, mais quoi de plus important et de plus décisif pour son salut? Si elle manque cette occasion unique, la voilà perdue peut-être sans ressource. Le Sauveur reviendra-t-il? s'y trouvera-t-elle? Le voudra-t-il? la préviendra-t-il? Si elle en profite, la voilà instruite, gagnée, convertie, zélée même, et en quelque sorte un apôtre du Messie. Les eaux vives étancheront sa soif jusqu'à la vie éternelle : *Non sitiet in æternum.* (*Joan.*, IV, 13.)

Grâce redoutable, moment décisif de réprobation ou de salut, qu'on connaît peu

votre importance! qu'on connaît peu vos suites! Importance infinie, suites éternelles, vous décidez du paradis ou de l'enfer : *Si scires donum Dei.* (*Ibid.*, 10.) Il est donc des moments critiques auxquels est attaché notre sort éternel; en profiter c'est tout gagner, les manquer c'est tout perdre. Toutes les grâces peuvent l'être, et nous ignorons quelles sont ces grâces capitales dont les effets portent sur l'éternité. Ce sont souvent des choses légères dont on ne s'aperçoit pas. Est-il donc rien de plus essentiel que de n'en laisser échapper aucune?

Le mystère de la grâce offre une foule de vérités redoutables : nécessité de la grâce, qui ne laisse à l'homme rien à attendre de ses propres forces; prix infini de la grâce, dont on ne peut assez estimer l'usage et déplorer la perte; distribution gratuite de la grâce, que tous les efforts de la nature ne peuvent jamais mériter; suffisance constante de la grâce, qui rend toujours le péché sans excuse; possession incertaine de la grâce, qui met à tout moment à deux doigts de la réprobation; soustraction méritée de la grâce, qui la présente comme toujours prête à nous abandonner; partage inégal de la grâce, qui fait souvent voir au-dessus de nous le dernier des hommes; transport arbitraire de la grâce, qui enrichit l'infidèle de nos dépouilles : abîmes impénétrables qui se dérobent à l'œil le plus perçant et aux plus profondes recherches.

Mais au milieu de tant d'objets de terreur je suis surtout saisi d'effroi à la vue de cette fatalité de la grâce qui en termine le nombre, après lequel l'arrêt se prononce; la miséricorde est épuisée, le paradis est fermé, l'enfer entre en possession de sa proie. Nous ne parlons pas des autres dangers du salut; tout ce qu'ils ont de terrible porte sur cette fatalité. Fatalité redoutable! ne semble-t-elle pas rendre suspecte la justice et la miséricorde divine, et faire une chimère du mérite et de la liberté de l'homme? Miséricorde qui semble abandonner notre salut et le laisser devenir impossible; justice qui punit après cette espèce d'impossibilité. Quelle liberté, qui semble perdre jusqu'aux moyens de combattre et à l'espérance de vaincre, dont ces coups imprévus, quoique peut-être mérités, décident et fixent l'état sans retour!

Quelque impénétrables que soient ces mystères, tâchons aujourd'hui d'en justifier la sévérité et de maintenir dans ses droits une justice toujours équitable dans ses plus grandes rigueurs, une miséricorde toujours infinie dans ses plus grands abandons, une liberté toujours maîtresse dans les plus grandes difficultés, un mérite toujours possible dans la plus grande indigence. Toutes ces vérités sont incontestables. A Dieu ne plaise que j'établisse l'une sur les ruines de l'autre! Les dogmes de la foi, tous également certains, loin de se détruire, s'appuient, se démontrent l'un l'autre.

Mais croirait-on que cette même vérité, qui semble faire naître une foule de difficultés indissolubles, en est au contraire la solution, qu'elle confonde l'impie qui blasphème la grâce et le négligent qui n'en profite pas, et concilie la miséricorde et la justice, l'abandon et la liberté? Pourquoi? parce que, 1° elle venge la miséricorde sans en diminuer l'excès; 2° elle fait éclater la justice sans en outrer la rigueur. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pour établir la vérité des grâces décisives, je n'ai recours ni à l'empire tout-puissant qu'exerce la grâce sur le cœur de l'homme, ni aux décrets éternels de la prédestination, qui semblent avoir tout décidé et tout exécuté sans lui, ni aux arrangements de la Providence qui semblent rendre inutile la liberté dans le torrent des événements qui l'entraîne. Quelque système qu'on embrasse sur ces profonds secrets, aussi inutiles à connaître que dangereux à sonder, que Dieu prédestine les hommes ou ne les prédestine pas, qu'il ait pour quelques âmes choisies une prédilection singulière ou une volonté également favorable pour tous; allons plus loin, détruisons l'idée odieuse de fatalité dont l'impiété se sert pour rendre la bonté divine suspecte, qu'on donne dans toutes les erreurs du pélagianisme et du libertinage, qu'un Dieu aveugle ou indifférent ne daigne prendre aucune part au gouvernement du monde, mais abandonne tout aux lois du hasard, la vérité que j'annonce est indépendante des caprices de l'esprit humain. Il est toujours vrai de dire, par la nature même des choses, qu'il entre dans la vie des moments critiques qui décident du sort des mortels. Pourquoi défigurer la Divinité par des systèmes désespérants qui me font haïr un tyran dans un père? L'affaire du salut présente assez de ténèbres et de dangers pour effrayer les plus intrépides. Qui que vous soyez, prenez garde à tout; il est des fautes décisives après lesquelles on ne se relève plus. Un homme sage fait son chemin, un imprudent ne manque guère de se perdre. Personne qui ne puisse faire quelque fortune s'il met tout à profit; personne qui ne puisse ruiner la plus opulente s'il se néglige. Ne nous en prenons qu'à nous-mêmes de notre perte : *Perditio tua ex te, Israel.* (*Osee*, XIII, 9.)

Quatre principes également simples et certains vont se faire sentir avec évidence: 1° il y a en tout un commencement; 2° un enchaînement; 3° un terme; 4° et sur toutes choses incertitude et hasard. Ténèbres consolantes et redoutables, tout peut être une source de salut, une époque de bonheur. Je dois partout craindre des piéges, je puis trouver des abîmes, et consommer ma réprobation.

1° *Commencement et ouverture.* Qui peut douter que les péchés commis et les grâces négligées à la mort ne soient des péchés irréparables et des grâces décisives? Moment fatal, où tout est sans remède. Ne donnassions-nous d'autre étendue à la vérité capi-

tale des grâces décisives, en faudrait-il davantage pour nous faire trembler? Combien de fois y est-on surpris! A tout moment on peut l'être. Le glaive suspendu sur nos têtes peut nous frapper à chaque instant. Hélas! si tout à coup il vous frappait, que deviendriez-vous, âmes criminelles? L'enfer vous ferait éternellement gémir du risque que vous avez eu la témérité de courir. En faudrait-il davantage pour justifier une miséricorde qui vous a attendu jusqu'à la mort? devrait-elle prolonger la vie d'un insensé dont la présence du tombeau n'a pu arrêter la fureur? Ce que je dis des péchés commis à la mort, disons-le de ceux dont on s'est trouvé coupable lorsque la maladie a privé de l'usage de la raison. Quelque durée que puisse avoir encore le mal, voilà le coup fatal; tout le reste n'a été qu'une mort lente dont le dernier moment n'a fait que consommer ce que le dernier péché avait déjà décidé. On était mort devant Dieu dès ce moment, quoiqu'on vécût encore : *Nomen habes quod vivas, et mortuus es.* (*Apoc.*, III, 1.)

Mais, sans nous borner à la mort subite et à la maladie violente, où l'irréparable fatalité des démarches qui la précèdent se fait sentir si vivement, remontons plus haut. Le mal vient de plus loin, la source empoisonnée coule depuis longtemps, l'arbre a longtemps branlé avant sa chute, il y a eu un dernier péché après lequel on n'a plus fait que languir. La mort ou la maladie est sans doute une heureuse ou funeste surprise qui ouvre le paradis ou l'enfer en saisissant en état de grâce ou de péché; mais le fondement en était jeté, l'un et l'autre doivent dater de plus loin l'époque de son salut ou de sa perte. Le premier pas de la conversion ou du relâchement a donné le branle à tout le reste. La miséricorde divine n'avait-elle pas assez attendu, assez pardonné? n'attend-elle pas encore, n'est-elle pas encore prête à pardonner? C'est le dernier arrêt qui par événement se trouve prononcé depuis ce moment fatal. N'a-t-on pas été le maître de le faire rétracter par la pénitence?

Aucun saint dans le ciel, aucun damné dans l'enfer qui ne puisse marquer dans le cours de sa vie ces tristes ou heureuses époques et dater son bonheur ou son malheur de ce moment décisif. Oui, depuis cette retraite, cette confession, ce sermon, cette lecture, j'ai renoncé au péché, je suis allé de vertu en vertu, et quoique peut-être par des progrès un peu lents, et à travers bien des faiblesses, voilà pourtant le premier pas que j'ai fait dans la route. Au contraire, dit un damné dans la plus amère douleur, hélas! il n'est que trop vrai, depuis ce mauvais commerce, cette pernicieuse lecture, cette funeste occasion où j'ai perdu l'innocence, j'ai roulé d'abîme en abîme; l'habitude m'imposa des chaînes accablantes, en voilà le premier anneau. Puis-je verser trop de larmes sur ces funestes commencements? qui puis-je en accuser que moi-même? dois-je m'en prendre à une miséricorde infinie qui m'avait fait tant de grâces, qui m'avait si souvent et si charitablement averti?

Le monde avait eu dans la personne de son chef les plus heureux commencements. Une première faute donna l'entrée à tous les maux qui l'inondent. Adam était comblé de grâce, éclairé des plus pures lumières, maître de la nature et de lui-même, destiné à l'immortalité; mais, hélas! il était libre et son sort attaché à un morceau de fruit. Un acte de fidélité détruisait pour lui l'empire de la mort, une transgression l'en rendait la proie; un morceau de fruit a-t-il pu décider du sort des humains? Que de créatures dans le cours de tant de siècles paraîtront sur la scène du monde! Leur destinée pouvait-elle donc tenir à si peu de chose? Quelle époque incompréhensible! moment funeste, fatal morceau! la terre maudite, les maladies, les passions, les péchés, l'enfer; une étincelle allume ce prodigieux incendie que la mort d'un Dieu même n'a pas encore éteint. Elle ne fait qu'arracher aux flammes quelques-uns de ceux qu'il dévore. Malheureux descendants d'un père coupable, oui, nous sentons tous les jours les tristes suites de sa désobéissance; quoique acquittée par le sang d'un Dieu cette faute dure encore, et jusqu'à la fin des siècles tous ceux qui naîtront de cette tige empoisonnée en recevront la séve avec la vie, une goutte de venin a tout infecté sans retour.

Dieu fait tous les jours en détail pour chacun des hommes, comme dans un petit monde, ce qu'il fit d'abord pour le monde entier. Notre destinée ne tient presque à rien; une occasion, un péché, une grâce; combien d'âmes dans l'enfer n'en comptent pas davantage! Une première blessure a donné le coup de la mort, et pendant l'éternité elles ne cesseront de déplorer l'affreux moment qui prononça leur condamnation. Le choix d'un état se fait sentir avec évidence; la multitude des devoirs, l'embarras des affaires, le caractère des liaisons, la nature des talents et des défauts forment une espèce de nécessité de salut ou de réprobation, selon qu'on est bien ou mal placé. Aussi rien de plus important dans la vie que de suivre sa vocation; elle ouvre le paradis ou l'enfer. Chaque événement à proportion ouvre ainsi une carrière nouvelle, qui, quoiqu'elle soit moins frappante, n'en est guère moins décisive, et nous approche ou nous éloigne des termes heureux de l'éternité.

Si Dieu créait les âmes au lieu de les unir au corps, et leur faisait connaître le risque qu'elles vont courir par le seul choix de leur naissance, de quelle horreur ne seraient-elles pas saisies? Jetées au milieu de l'orage ou du calme, des écueils ou du port, selon le temps, le lieu, la famille, les circonstances, qui toutes influent si fort sur le vice ou sur la vertu, que de prières ne feraient-elles pas au souverain arbitre de leurs destinées?

Ah! ne permettez pas qu'un pays infidèle me serve de berceau, je passerais mes jours dans les ténèbres de la mort; ne m'abandonnez pas à des parents vendus au crime, je ne suivrais que trop leur pernicieux exemple; ne souffrez pas que je respire l'air du monde, résisterais-je à son poison mortel? Ne me donnez ni cette beauté séduisante, ni cette fortune brillante, ni ces talents éblouissants; ce seraient autant d'instruments de ma perte. Le moment de ma naissance va être le signal de la guerre que l'enfer va me livrer. Que je serais à plaindre si j'étais engagé dans un combat inégal! Ainsi en est-il de chaque grâce; il faut en craindre presque autant la possession que l'absence, le retour que la perte : *Time cum arriserit, abierit, revertetur.*

2° *Mesure et terme.* S'il est un premier pas dans la carrière, il en est aussi un dernier; et si dans la vertu et dans le vice il est un moment qui commence, il n'est pas moins un terme qui met le comble. Tout est borné sur la terre. Quelque grande que soit la divine miséricorde, le nombre des péchés qu'elle souffre n'est pas infini. Il y en a donc un dernier après lequel elle ne pardonne plus. Quelque grandes que soient ses profusions, le nombre des grâces qu'elle accorde n'est pas infini. Il y en a donc une dernière, après laquelle ses trésors sont fermés. Quelque longue que soit sa patience, la vie de l'homme n'est pas infinie. Il y a donc un dernier moment qui assure le salut du juste et consomme la réprobation du pécheur.

O grâce! ô péché! ô moment! vous le connaissez, Seigneur, ce péché, ce moment, cette grâce, qu'un voile impénétrable dérobe à nos yeux. Peut-être est-il déjà commis pour moi ce péché fatal, peut-être m'est-elle accordée cette grâce décisive, peut-être est-il déjà passé ce dernier moment. Qui le sait? O nombre! ô poids! ô mesure! peut-on ne pas trembler au bord d'un précipice où chaque pas peut nous faire tomber? Où en serais-je, si ce dernier péché était commis, si cette dernière grâce était perdue, si ce dernier moment était passé? Peut-être sera-ce le premier péché que je commettrai, la première grâce que je recevrai, le dernier moment que j'ai à vivre. Chaque grâce m'alarme, je tremble à chaque moment, je suis saisi d'horreur à chaque tentation. Chaque péché, il est vrai, mérite l'enfer, chaque grâce négligée attire l'abandon, chaque moment peut être le dernier de la vie. Mais cette vue générale ne rapproche pas assez du danger. Ajoutons que quelqu'un de ces péchés, de ces grâces, de ces moments, doit nous y précipiter, et c'est peut-être ce péché que j'ose commettre, la grâce que j'ose négliger, le moment que j'ose perdre : *Unicuique data est gratia secundum mensuram.* (*Ephes.*, IV, 7.)

Cette vérité peut être représentée sous les trois figures de nombre, poids et mesure, qui caractérisent les œuvres de Dieu, mesure que le pécheur comble enfin, nombre qu'il remplit, poids qui fait pencher la balance, après quoi le Seigneur irrité n'a plus que des foudres : *In pondere, numero et mensura.* (*Sap.*, XI, 21.)

Cette terre, dit-il à Abraham, est destinée à votre postérité; mais avant d'exécuter ma promesse, j'attends que la mesure des péchés de ce peuple soit comblée; dès qu'elle le sera, je le livrerai à mon bras vengeur : *Nondum enim completæ sunt iniquitates ipsius.* (*Gen.*, XV, 16.) Israël, devenu coupable, s'attirera le même sort. Il y a longtemps que je vous souffre : vous poussez à bout ma patience; elle s'épuise enfin; remplissez la mesure de vos pères, vous ne valez pas mieux, vous ne serez pas plus épargnés quand votre mesure sera remplie : *Implete mensuram patrum vestrorum.* (*Matth.*, XXIII, 32.)

Cent fois la réprobation est annoncée comme un malheur qui s'avance, qui s'approche, qui est sur le point d'arriver, qui arrive enfin : *Venit hora, et nunc est.* (*Joan.*, V, 25.) C'est un poids qui branle, qui tombe enfin, c'est une balance suspendue qui penche enfin, c'est un glaive hors du fourreau, levé, menaçant, qui frappe enfin : *Onus Moab* (*Isa.*, XV, 1), *onus Ægypti.* (*Isa.*, XIX, 1.) Voici la dixième fois que je vous pardonne; c'en est fait, n'attendez plus de grâce, vous ne verrez point la terre promise : *Tentaverunt me per decem vices, non videbunt terram.* (*Num.*, XIV, 22.) Qu'on fasse pendant sept jours, pendant sept fois le tour des murs de Jéricho; ils tomberont la septième fois au bruit de la trompette. Je pardonnerai trois péchés à la ville de Damas, dit le Prophète, mais je ne lui pardonnerai pas le quatrième. Je vous accorderai trois fois la grâce de la conversion, mais je ne vous l'accorderai pas une quatrième : parole foudroyante répétée jusqu'à dix fois dans la même prophétie : *Super tribus sceleribus Damasci, et super quatuor non convertam.* (*Amos*, I, 3.)

Tout est déterminé, pesé, mesuré, calculé avec la plus exacte précision par celui qui fait tout avec poids, nombre et mesure. Dieu sait le nombre des étoiles et les appelle par leur nom : *Omnibus eis nomina vocat.* (*Psal.* CXLVI, 4.) Il compte les grains de sable, les feuilles des arbres, les cheveux de nos têtes, il n'en tombe point sans sa permission : *Capilli capitis numerati sunt.* (*Matth.*, X, 30.) J'ai pesé l'air et le feu, mesuré les vents et la pluie : *Fecit pondus aeri, et suum dedit pluviis legem.* (*Job*, XXVIII, 26.) Le soleil paraît et s'éclipse, répand ou retire sa lumière au moment précis. Ainsi la lumière de justice et les ténèbres du péché ont leur moment marqué pour ouvrir la porte du jour ou de la vie éternelle : *Venit nox in qua nemo potest operari.* (*Joan.*, IX, 4.)

Qui peut se plaindre de ces bornes, qui a droit d'exiger que Dieu les recule? Vous avez reçu bien des grâces, la miséricorde divine a été jusqu'ici prodigue pour vous; on vous a pardonné bien des péchés, la clémence divine paraît inépuisable; tout cela doit-il vous rassurer vous donne-t il droit

à de nouvelles faveurs? Hélas! c'est cela même qui doit rendre vos alarmes plus vives. Plus on a vécu, plus le jour baisse et la nuit s'approche; plus on a reçu de grâces, commis de péchés, vécu de moments, plus on approche du nombre de la mesure fatale qui y met le comble; plus on vous a attendu, plus on est las de vous attendre; de quel droit feriez-vous le procès à la bonté infinie du Seigneur? Ce nombre des faveurs qui sert de prétexte à votre présomption, ne fait que justifier les rigueurs. Après des milliers de pardons et de rechutes, il doit y avoir enfin un dernier cri après lequel on n'entend plus, un dernier regard après lequel on ne voit plus, un dernier pas après lequel on ne marche plus. Vous chercherez en vain, vous ne me trouverez pas, et vous mourrez dans votre péché : *Quæretis me, et non invenietis.* (*Joan.*, VII, 34.)

Telle fut la source de la ruine de Jérusalem, l'événement le plus tragique que présente la scène du monde. Cette grande ville, centre de la religion, capitale d'un grand royaume, ornée du plus magnifique temple, séjour des plus grands rois et des plus grands hommes, célèbre par les plus grandes merveilles, par la vie et la mort d'un Dieu; cette ville superbe n'est plus, on n'en trouve pas même les vestiges. Ce peuple favori du Seigneur, dépositaire de ses promesses en faveur de lui depuis tant de siècles s'étaient opérés tant de prodiges, ce peuple qui avait donné le Mesie si longtemps attendu, il n'est plus. Enseveli sous la ruine de sa capitale, ses misérables débris sans prêtres, sans religion, sans biens, sans patrie, errant de toutes parts, le jouet et l'opprobre de toutes les nations, éprouve depuis dix-sept siècles, de la manière la plus affreuse, la vengeance de son Dieu. Insensible à ses gémissements, ce Dieu, qui avait mille fois signalé pour lui ses miséricordes, semble ne le connaître que pour le châtier. Le célèbre empereur romain, dont le bras armé de Dieu opère cette étonnante révolution, voyant le frère égorgeant le frère, la mère mangeant ses enfants, les signes du ciel, les feux souterrains, les tremblements de terre, fondant en larmes sur les cadavres entassés de plus de cent vingt mille personnes, prend le ciel à témoin que ce n'est pas lui qui a fait tous ces maux, mais que la justice divine a seule exécuté une vengeance si surprenante. Terrible, mais trop naturelle image du péché dans une âme créée à l'image de Dieu. Enrichie de ses grâces, destinée au plus grand bonheur, élevée à l'adoption divine, elle perd tout dans un moment, le démon y fait le plus grand ravage; contraire à elle-même, troublée, agitée, se déchirant par ses propres remords, se condamnant par sa propre conscience, elle ne retrace que trop la faim et la rage de ces mères barbares; errant sur toute la nature dont elle devient le jouet et l'esclave, elle cherche en vain une félicité qu'elle ne peut trouver que dans son Dieu. Quelle peut être la cause de ce malheur extrême? Dieu ne le laisse pas ignorer; il verse des larmes amères sur Jérusalem. Malheureuse ville! dit-il, vous n'avez pas connu le temps de votre visite; au lieu de profiter de ma grâce, vous en avez abusé, vous avez porté sur votre Dieu des mains sacriléges. C'en est fait, mon sang retombera sur vous. Dieu vous visite par sa grâce, il vous presse, il vous sollicite de la manière la plus tendre; vous lui résistez opiniâtrément, vous renouvelez sa passion par vos péchés; voilà la source de vos malheurs, vous perdrez tous les fruits précieux de cette grâce, vous perdrez la grâce elle-même; voilà la dernière que Dieu vous donne. Elle est décisive pour votre salut : *Eo quod non cognoveris tempus visitationis tuæ.* (*Luc.*, XIX, 44.)

3° *Enchaînement et suite des événements.* Cette preuve de fatalité n'est ni moins simple ni moins convaincante. Les choses naturelles en fournissent bien des images. La vie spirituelle est un chemin qui, dans un pays inconnu, conduit à l'éternité. Qu'un voyageur manque sa véritable route, les précipices, les forêts, les rivières, les assassins lui présentent mille dangers. Pour comble de malheur, il ne fait en avançant que s'égarer davantage et s'éloigner de son terme. Pilote téméraire, si au milieu d'une vaste mer vous ne consultez soigneusement la boussole, entraîné par le courant, engagé dans les écueils, déjà bien loin du port, échapperez-vous au naufrage? Regardons les divers temps de la vie comme les saisons de l'année. Il est un temps pour semer, un temps pour recueillir, un temps pour édifier, un temps pour détruire. Que le laboureur paresseux néglige le temps de la semence ou de la culture, peut-il se flatter de recueillir des moissons? Le royaume de Dieu est une espèce de commerce : il est des occasions heureuses où le marchand attentif fait valoir ses fonds; manque-t-il le temps favorable, il languira dans l'indigence. Jugeons des maux de l'âme par les maladies du corps. L'expérience apprend qu'il est des crises dont la guérison ou la mort sont les suites presque infaillibles; des remèdes sûrs qui, négligés ou donnés à propos, laissent le mal sans ressource ou rendent promptement la santé. L'habileté du médecin consiste à connaître ce moment critique et ces remèdes décisifs. Les faveurs du ciel sont comme celles de la terre. Quelque équitable qu'en soit la distribution, la cour du Roi des rois, comme celle des princes a ses moments de disgrâce et de faveur; on y perd, on y assure sa fortune. Ce n'est, il est vrai, ni la passion ni la surprise qni, comme chez les grands, y tient la balance; mais enfin Dieu fait acheter les bienfaits par la fidélité, et les services. Ainsi la fortune d'Aman ne tint pas contre un premier revers, il y perdit la faveur et la vie. C'en est fait, lui disait son épouse, ce premier désastre n'annonce qu'un enchaînement de malheurs.

Choisissez donc le bon chemin; ne vous y trompez pas, mille dangers vous y attendent, une éternité en dépend. Vous paraît-il

droit ce chemin, n'oubliez pas qu'il est une route qui semble droite et qui cependant conduit à la mort, et des guides aveugles qui entraînent avec eux dans le précipice. Jésus-Christ seul est la voie et le guide, puisqu'il est la voie, la vie et la vérité : *Ego sum via, veritas et vita.* (*Joan.*, XIV, 6.) Cultivez avec soin la terre de votre cœur, répandez-y la divine semence, vous ne cueillerez que ce que vous aurez semé : *Quæ seminaverit homo hæc et metet.* (*Galat.*, VI, 8.) Marchand évangélique, vous trouvez enfin la pierre précieuse et le trésor caché. L'occasion est belle, ne la manquez pas, faites argent de tout pour l'acheter : *Dedit omnia sua, et comparavit eam.* (*Matth.*, XIII, 46.) Vous êtes malade, le péché vous a fait des plaies mortelles, les passions vous affaiblissent tous les jours ; ce revers, ce remords de conscience, voilà le moment critique, le terme décisif ; si vous n'en profitez pas je désespère de votre guérison. Ménagez les faveurs célestes tandis que vous le pouvez ; le temps viendra où la source en sera tarie, et vous serez livrés à votre endurcissement. Ainsi par un coup d'imprudence Roboam perdit une partie de son royaume. Les plus grands efforts, les armées entières ne feront plus rentrer sous sa loi les dix tribus que son indiscrétion a révoltées.

Qui oserait dans tous ces événements accuser la miséricorde divine ? Ce voyageur qui s'égare, ce laboureur qui néglige son champ, ce marchand qui manque l'occasion, ce malade qui ne prend point de remèdes, ce courtisan qui s'attire la disgrâce du prince peuvent-ils s'en prendre à la Providence ? ont-ils manqué de secours et de liberté ? Dieu est-il donc comptable des folies des hommes ? en est-il moins bon, parce qu'ils sont négligents et déraisonnables ? En matière de salut on est aussi libre, et ce n'est que par sa faute qu'on perd sa fortune éternelle. Que dis-je ? un chrétien, beaucoup mieux instruit de son devoir, bien plus secouru par la grâce que ce voyageur, ce laboureur, ce marchand, ce courtisan, ce malade, connaît parfaitement ce qu'il doit faire. Il est le maître de l'exécuter : l'Evangile lui montre la voie, la rosée céleste fertilise son champ, les adversités facilitent son commerce, les sacrements offrent des remèdes à ses maux, les anges et les saints sont ses protecteurs. Les difficultés ne sont jamais supérieures à ses forces : Dieu est un maître toujours équitable, auprès de qui personne ne peut le desservir, ou plutôt auprès de qui Jésus-Christ et sa mère, les saints et l'Eglise ne cessent de ménager ses intérêts par leurs prières.

Le système de la Providence est un système d'ordre et d'arrangement ; tout est lié dans le monde, chaque événement est le germe d'un autre, chaque grâce en fait éclore une autre. Dieu prépare à chacun des hommes un état, une voie, une mesure de grâce, des occasions, des talents ; c'est un vaisseau disposé pour notre voyage, un canal par où coulent toutes les eaux, un fil qu'il faut suivre dans le labyrinthe de cette vie. Malheur à qui rompt ce fil, qui détourne ces eaux, qui abandonne cette voie ! Encore une fois, les folies des hommes sont-elles sur le compte du Seigneur ? Les affaires spirituelles, non plus que les temporelles, ne se font pas toujours brusquement : il faut du temps et des mesures prises de longue main à l'avance pour en ménager le succès. On met bien des pierres d'attente avant que de consommer l'édifice. Une légère démarche, un mot jeté ou hasard sont le levain qui fait fermenter la pâte ; voilà qui donne le premier coup de bêche, ouvre le fondement, pose la première pierre ; un rien met en jeu tous les ressorts, un rien est la clef de la machine.

Jacob donne à son fils Joseph une robe plus belle qu'à ses frères. Qui l'eût cru ? voilà qui va décider de son sort et préparer celui de tout un peuple. La jalousie de ses frères le fait disparaître, il est vendu à Putiphar. Jeté dans un cachot, il passa du cachot au trône. Que Pharaon ait un songe bizarre, un songe peut-il avoir quelque suite ? Oui, le peuple de Dieu transporté en Egypte, gémissant, fugitif, offre une suite d'événements qui font la plus belle histoire du monde. Tout entre les mains de Dieu est ce grain de sénevé qui fait éclore un grand arbre : *Fit arbor.* (*Matth.*, XIII, 32.) Le grand art du gouvernement et de la négociation consiste à bien faire les préparatifs, saisir les occasions, profiter des ouvertures, peut-être plus qu'à en faire naître. L'indiscrétion, l'inattention, la négligence laissent tout perdre. Telle est la politique de la religion ; la vigilante circonspection de la vertu, le zèle infatigable de la ferveur mettent tout à profit. Tout tire à conséquence pour le salut : *Particula boni doni non te prætereat.* (*Eccli.*, XIV, 14.) Telle est la liaison des sciences ; une étincelle de vérité ouvre une route lumineuse et conduit aux plus sublimes découvertes. Il est juste, en effet, que Dieu favorise ceux qui le servent avec fidélité, qu'il abandonne ceux qui abusent de ses bienfaits : l'un refroidit sa bonté et l'autre l'anime.

4° *Incertitude et hasard.* Telle est la conduite de la Providence. Tout est incertain sur la terre, et il le faut. Dieu veut éprouver les hommes et les faire travailler. Il doit donc balancer la confiance et la crainte : assez de lumière pour rassurer le fidèle, assez d'obscurité pour l'alarmer, assez d'obscurité pour aveugler le pécheur, assez de lumière pour le confondre. On trouve Dieu, quand on le cherche : mais on ne le trouve pas sans le chercher ; on ne le perd pas qu'on ne l'abandonne ; mais on peut le perdre sans le retrouver. Ne vous alarmez pas du mot de hasard. Tout est hasard pour qui l'ignore et ne s'y attend pas : rien n'est hasard, pour qui prévoit ou qui ordonne. Ainsi, rien n'est hasard, pour Dieu : tout est hasard pour l'homme. Dieu prévoit tout, il prépare, ordonne ou permet tout. L'homme ne peut pénétrer dans l'avenir ; mille accidents imprévus rompent ses mesures, éludent ses conjectures, varient

ses espérances et changent sa situation; ses pas sont toujours chancelants, ses vues toujours incertaines : cette obscurité répand sur tout un air de fatalité qui accable : *Incerta providentia hominum.* (*Sap.* IX, 14.)

Qu'une mort prématurée enlève David adultère et homicide, Salomon sage et innocent, Salomon serait sans crime et David sans pénitence. Qu'à la place de Moïse, un autre enfant Israélite ait été abandonné à la merci des flots, lorsque la fille de Pharaon se promenait sur le rivage, il y eût trouvé un royaume et Moïse un tombeau. Que le premier mari de Sara ait eu, comme Tobie, un ange tutélaire; que Tobie, sans conducteur, soit livré à ses penchants, l'un aurait vieilli dans l'innocence, l'autre serait mort dans le péché. Saül, cherchant des ânesses, voit venir à lui une couronne. Sisara, se réfugiant chez une amie, reçoit la mort entre ses bras. Que le barbare qui erre dans les forêts ait été élevé dans une ville chrétienne, il y eût vécu en chrétien; que le chrétien fût né dans les neiges du pôle, il y eût passé sa vie en bête. Cette jeune personne se fût sanctifiée, dans le cloître : elle est le scandale du public. Ce religieux eût édifié sa famille : il trouble sa communauté. Sans cette funeste compagnie, vous seriez encore innocent; sans ce sage directeur, vous seriez encore criminel. Que ces âmes infortunées que les flammes dévorent, eussent été enlevées avant leur péché; que ces pieux pénitents que l'empirée couronne, fussent morts avant leur conversion, nous honorerions le mérite de ceux dont nous détestons les blasphèmes : nous plaindrions le sort de ceux dont nous désirons la félicité : *O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei!* (*Rom.*, XI, 33.)

Ainsi, dans la marche d'une armée, l'un trouve des fleurs sur ses pas, dans une prairie, l'autre rencontre des ronces dans une forêt : celui-là marche sur un sable aride, celui-ci s'enfonce dans un terrain marécageux. Ainsi marchons-nous dans les ténèbres, ignorant la route que nous tenons! A tout moment le hasard présente la pierre où l'on bronche, la pente où l'on glisse, le détour où l'on s'égare, l'assassin qui dépouille, la lueur qui trompe : *Ignoramus quid pariat superventura dies.* (*Prov.*, XXVII, 1.) Ainsi, dans un jour de bataille, les corps paraissent tomber au hasard; mais il n'en est point que Dieu ne dirige. Hélas! tous les jours la mort nous surprend de même : elle ne fait qu'exécuter les ordres du Tout-Puissant. Tout est hasard, dans le moment qui termine nos jours. Nous ne savons ni le jour, ni l'heure, ni la manière, ni le lieu : il faut nous tenir toujours prêts, tout peut être le coup décisif : *Estote parati, quia qua hora non putatis veniet.* (*Matth.*, XXIV, 44.)

Tel est le hasard, telles sont les surprises de la grâce. Tout est grâce, même la chose la plus indifférente. Le chant du coq, pour saint Pierre; un repas, pour Madeleine; une visite, pour Zachée; une conversation, pour la Samaritaine; tous les jours un coup d'œil, un mot, un rien, touchent, éclairent, changent même les choses les plus contraires en apparence. L'adversité purifie, le danger réveille, la tentation aguerrit, la passion ranime, le mauvais exemple révolte, le péché humilie. Tous les lieux y sont propres, tous les moments en présentent, toutes les situations en font naître; leur multitude est innombrable, leur combinaison infinie, leur suite inestimable : tout tourne en bien ou en mal, selon la disposition ou l'usage : *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum.* (*Rom.*, VIII, 28.) Tout est hasard dans la grâce : la mesure de la distribution, l'incertitude de l'occasion, le moment de l'arrivée ou de la privation, la durée de la présence ou de l'absence; leur principe est obscur, leur effet inconnu, leur opération impénétrable, leur inégalité incompréhensible. Elles sont souvent insensibles, ordinairement enchaînées, communément fugitives, toujours indépendantes et combien de fois décisives!

De là les surprises continuelles de la grâce : elle nous appelle, lorsque nous y pensons le moins et se plaît à nous surprendre. Ainsi Dieu appelle-t-il Matthieu derrière sa banque, les enfants de Zébédée auprès de leurs filets : rien ne l'annonce, rien ne la distingue. La venue du Fils de l'homme est un éclair qui paraît subitement et s'évanouit : *Sicut fulgur, sic erit adventus Filii hominis.* (*Matth.*, XXIV, 27.) Il nous est même défendu de chercher à connaître ce moment : *Non est vestrum nosse momenta.* (*Act.*, I, 7.) Les grâces sont peu sensibles : c'est un doux zéphir, un léger souffle qu'on aperçoit à peine : *Sibilus auræ tenuis.* (III *Reg.*, XIX, 12.) Elles sont subites dans leur rapide course; le Saint-Esprit, comme au jour de la Pentecôte, fait tout à coup entendre sa voix céleste : *Factus est repente de cœlo sonus.* (*Act.*, II, 2.) Elles sont arbitraires : le Saint-Esprit ne s'assujettit à aucune loi : *Ubi vult spirat.* (*Joan.*, III, 8.) Tout est enveloppé de ténèbres : on ne sait d'où il vient et où il va : *Nescis unde veniat aut quo vadat.* (*Ibid.*) Tout peut donc être une première ou une dernière grâce et un anneau dans la chaîne des grâces. Peut-on donc trop l'écouter avec attention, la suivre avec docilité, lui obéir avec promptitude, la conserver avec courage : *Vigilate quia nescitis qua hora venturus sit?* (*Matth.*, XIII, 35.)

Ces idées paraissent peu conformes à cette libéralité infinie qui nous donne la grâce sans mesure : *Non enim ad mensuram dat Deus spiritus.* (*Joan.*, III, 34.) Mais n'oublions pas que c'est à Jésus-Christ seul qu'elle est ainsi accordée sans bornes. Pour nous qui recevons tout de sa plénitude, nous ne puisons dans ce trésor, tout infini, tout inépuisable qu'il est, qu'une mesure bornée selon son plaisir : *Unicuique datur gratia secundum mensuram.* Disons encore que la grâce n'est pas mesurée sur nos mérites : elle est toute gratuite. Si Dieu n'avait égard qu'à nos mérites, qu'aurions-nous à attendre? N'en sommes-nous pas comblés avant

que de nous connaître? Création, rédemption, baptême, tout cela fut-il mérité? Etait-il connu? Enfin il est vrai, en un sens, que la libéralité du Seigneur est sans bornes. S'en tient-il au pur nécessaire? N'est-il pas magnifique et prodigue? Que nous serions à plaindre, s'il n'écoutait que sa justice! Il l'écoute enfin, et malgré l'excès de sa miséricorde tout commence, tout finit, tout nous entraîne et nous surprend dans les ténèbres.

Miséricorde de mon Dieu, vous êtes donc enfin vengée sans cesser d'être infinie. Vous ne vous lassez jamais dans vos profusions; mais c'est la nature des choses qui exige en tout un commencement et une ouverture, qui met à tout une mesure et un terme, qui forme un tout, un enchaînement et une suite qui répand surtout de l'incertitude et du hasard. C'est la faute de l'homme, qui oublie ce principe, qui néglige cette fin, qui s'engage dans cette route, qui donne dans ces ténèbres. C'est la Providence dont l'adorable sagesse a ouvert cette entrée, a fixé ce nombre, a préparé ces liaisons, a ordonné ce dénoûment. C'est le pécheur qui mérite de se méprendre dans le choix, de faire naufrage au port, de s'embarrasser dans ces filets, de s'aveugler dans cette obscurité. Dans ces tristes et justes événements, semblable au soleil, qui répand toujours sa lumière, est-ce donc votre faute s'il est des insensés qui s'arrachent les yeux, ou qui les ferment à vos rayons? Semblable à la rosée qui verse partout la douce fraîcheur, est-ce donc votre faute s'il est des laboureurs négligents qui ne cultivent point leur terre, qui n'y jettent point la semence, qui n'en recueillent point les fruits? Vous êtes vengé avec justice. Faut-il en effet qu'on méprise impunément vos faveurs, qu'on résiste à vos inspirations, qu'on abuse de votre patience? Ah! qu'on connaisse enfin ce que vous valez, et que des regrets éternels de vous avoir perdue fassent sentir la nécessité de vous ménager.

Mais en plaidant ici la cause d'une justice inexorable qui punit enfin sans retour l'abus coupable de la grâce, ne craignons-nous pas d'en porter trop loin les rigueurs? Non, non ce n'est pas aux dépens de la miséricorde que nous faisons l'éloge de la justice. Toute inflexible qu'elle est dans ses arrêts, rien d'outré dans sa sévérité, tout y est équitable, tout y est même mêlé de bonté.

SECONDE PARTIE.

A Dieu ne plaise que, pour faire l'apologie de la justice de Dieu, je mette des bornes à sa miséricorde. Cette miséricorde infinie fait ma consolation et ma ressource; ses trésors sont inépuisables. En quelque temps de la vie que le pécheur rentre dans son devoir, Dieu lui pardonne tous ses péchés, et lui rend ses bonnes grâces. L'instant qui termine nos jours peut seul fermer ses entrailles paternelles. Fidèle à ses promesses il ne permet jamais que nous soyons tentés au-dessus de nos forces. Je suis même persuadé que la grâce poursuivant l'homme jusque dans sa révolte la plus déclarée, son endurcissement le plus opiniâtre, son aveuglement le plus profond, ne lui refuse jamais les secours nécessaires, et il est vrai de dire de quiconque tombe, qu'il ne se perd que par sa faute : *Perditio tua.* (*Osee.*, XIII, 9.)

Mais aussi faut-il supposer en Dieu une clémence plutôt aveugle qu'infinie, qui, toujours livrée au caprice de l'homme, ne suive aucun ordre dans la distribution de ses bienfaits, qui accorde en tout temps toutes sortes de moyens, et pardonne à toute heure toutes sortes de crimes? La Divinité serait donc le jouet des passions humaines? Non, non, Dieu se doit enfin une vengeance complète; il est enfin un terme où, rebuté par nos ingratitudes, lassé par nos rechutes, il décide de notre sort sans retour.

Bien loin d'outrer la rigueur, la justice, comme la miséricorde, ne fait en cela que suivre les lois les plus simples et les plus indispensables du gouvernement. Vous vous plaignez de l'obscurité de ses voies. Dieu est-il obligé de vous dévoiler ses secrets. Vous voudriez rompre la chaîne des événements. Dieu doit-il vous sacrifier l'ordre et la règle? Vous condamnez les bornes qu'il prescrit aux bienfaits. N'est-il pas naturel de vous les ôter, quand vous les négligez? Vous ne pouvez souscrire à leur inégale distribution. Dieu ne sera-t-il pas le maître de faire entrer quelqu'un dans la route que vous avez abandonnée? Rien de plus juste, et voilà à quoi se réduit cette rigoureuse conduite dont l'erreur et le vice voudraient faire oublier l'équité : *Mystère, arrangement, soustraction, substitution* de grâce.

1° Dieu ne vous découvre pas ses secrets. Quel tort vous fait-il? depuis quand donc vous en doit-il la confidence? est-il obligé de vous rendre compte de ses démarches? avez-vous droit d'ériger un tribunal dont il doive essuyer les recherches, et subir les arrêts? *Quis consiliarius ejus fuit?* (*Isa.*, XL, 13.) Vous-même, maître et jaloux de vos secrets, les découvrez-vous au premier venu, même à vos enfants ou à vos amis? l'exigez-vous de vos maîtres? l'attendez-vous de vos princes? Faut-il que tout soit pesé à votre balance et décidé par vos lumières? Au reste, vous en savez assez pour vous sauver; et tout avare que Dieu paraît de ses mystères, il luit assez de lumière pour guider vos pas. Profitez-en, et vous serez heureux. Que vous faut-il davantage? le reste vous est inutile.

Que dis-je! et à quoi pensez-vous? Funeste confidence! qu'il serait dangereux pour vous d'être instruit de tout! Quelle serait votre présomption, si la connaissance d'un heureux avenir venait vous endormir dans la sécurité! quel serait votre désespoir, si la certitude de la réprobation mettait l'enfer sous vos yeux! quelle indolence, si l'assurance du refus ou de la profusion des grâces pouvait excuser l'inaction, ou rendre le travail inutile! Voile nécessaire, qui, nous dérobant et notre bonheur et notre disgrâce, nous anime par l'espérance et nous

arrête par la crainte, invite à la vertu et en assure le progrès. Arrêtez-vous, orgueil téméraire; les desseins du Très-Haut, enveloppés de ténèbres respectables, furent toujours inaccessibles, et accablent du poids de leur gloire le téméraire qui ose les sonder.

Taisez-vous, lâche paresse; un intérêt secret vous séduit peut-être plus que l'orgueil, et veut se faire honneur de ses découvertes, et lasser par un étalage d'érudition et de subtilité, surtout quand la difficulté des matières semble mettre l'esprit dans un plus grand jour. Mais est-ce là tout ce que l'on cherche ? Aussi criminellement négligent que follement curieux, on voudrait se ménager une justification dans l'injuste refus, la prétendue insuffisance ou l'invincible efficacité du secours et l'incertitude de la prédestination. Pourquoi tant me tourmenter, se dit-on avec une secrète satisfaction, si des grâces toujours efficaces rendent la vertu nécessaire par leur empire, ou la laissent impossible par leur absence ? Efforts inutiles, rien ne se fera sans elle; efforts prématurés, rien ne se fera avant son opération; efforts superflus, tout se fera nécessairement alors. Attendons patiemment leur venue. Jouissons en attendant d'une inaction indispensable. Quand nous verrons luire ce fortuné moment, nous nous féliciterons d'un succès infaillible, qu'il eût été également inutile de tenter, et impossible d'obtenir plus tôt. Endormons-nous dans les bras de l'impuissance.

L'homme fidèle à la grâce dans la pratique n'est pas si curieux d'en examiner la nature dans la spéculation, semblable à un malade peu curieux d'examiner la nature des remèdes qu'on lui donne, pourvu qu'ils contribuent efficacement à sa guérison Mais que l'impie le plus prévenu se convertisse de bonne foi et travaille à son salut, on verra bientôt s'évanouir des disputes aussi inutiles que pernicieuses, auxquelles les passions n'ont plus d'intérêt. Mais tandis que le cœur sera corrompu, l'esprit, d'intelligence avec lui, sera bientôt hérétique, pour pouvoir faire le procès au Juge qui le condamne, et se justifier du péché qui le flatte. La vérité n'a pas de plus grand ennemi que le vice : c'est lui qui forme, qui répand, qui épaissit les nuages, pour se sauver dans les ténèbres.

Dans la distribution des grâces décisives, Dieu cache le mystère de ses conseils et dans le coup fatal qui tranche notre sort et dans les moyens qui peu à peu le préparent. Ne vous rassurez pas sur la grandeur de la grâce ou la grièveté du péché qui terminera votre destinée, comme si cette énormité frappante ou cette douceur sensible devait être pour vous une espèce d'avis qui vous réveillât de votre assoupissement. Non, il n'est aucun péché, aucune grâce qui ne puisse être décisive. Personne n'en est instruit. Nulle règle pour en faire le discernement. Bien plus, hélas! ce qui doit vous faire trembler, ce péché fatal sera peut-être plus léger que les autres, cette grâce sera moins sensible. Après avoir souffert les plus grands forfaits, on vous réprouvera pour une faute médiocre. Le coup qui achève un moribond n'est pas toujours le plus violent; il avait peut-être essuyé de plus grandes maladies. Un grain de sable détruit ou ramène l'équilibre d'une balance, une goutte d'eau remplit enfin un grand vase, une petite agitation met en mouvement un grand ressort, et le plus grand nombre est enfin terminé par l'unité. Un homme au bord d'un précipice n'a pas besoin d'un grand effort pour y tomber; une légère secousse l'y jette.

Coupable Séméi, gardez-vous de quitter la ville qui vous fut donnée pour prison; vous allez armer la vengeance du prince par une légère imprudence, bien plus excusable que les injures qu'on vous avait pardonnées. Infidèle Saül, vous vous lassez d'attendre, vous touchez à la fin du septième jour, le prophète va venir; hélas! une légère impatience vous arrache la couronne. Rebelle Adonias, n'allez pas réveiller l'attention du prince par une démarche même indifférente; vous trouverez la mort dans une demande qui ne mérite pas le nom de faute, si les tentatives qui l'ont précédée ne vous avaient rendu suspect. Aveugle roi d'Israël, pourquoi cessez-vous de jeter des flèches? la défaite de la Syrie y est attachée; si vous en aviez jeté cinq ou six, vous auriez remporté une victoire complète : *Si percussisses quinquies, delevisses Syriam.* (IV *Reg.*, XIII, 19). Un moment, une faute ouvre le paradis ou l'enfer : *In puncto ad inferna descendunt.* (*Job*, XXI, 13.)

Cette mesure une fois comblée, tantôt une mort inopinée précipite dans l'enfer, tantôt une maladie violente ôte la raison, un accident imprévu prive des secours de l'Église. Quelquefois on traîne encore des jours tristes, qui ne sont plus qu'un enchaînement de malheurs, une langueur perpétuelle, des remords cuisants, un enfer commencé, dont on éprouve déjà l'anathème, quoiqu'on n'en souffre pas les tourments. Semblable à un criminel dont le procès est fait et la sentence prononcée, quoiqu'elle ne soit pas encore exécutée ni connue, le voilà perdu, il ne se relèvera plus, soit que Dieu le laisse dans l'aveuglement, qui étouffe ses remords ou les laisse inefficaces, soit qu'il continue à lui donner des grâces purement suffisantes, qui demeureront sans effet, soit qu'il ait de temps en temps des retours passagers, qui s'évanouissent comme un homme à demi endormi, qui fait quelque effort pour se réveiller, et retombe aussi faible que jamais. La justice divine le voit déjà sur son autel, elle aiguise le glaive, allume le bûcher; le feu y va prendre, le sang va couler : *Ultra non addam misereri.* (*Osee*, I, 6.) Ce sont autant de mystères supérieurs à la raison humaine. Opérez votre salut avec crainte et tremblement; ce n'est point à vous à connaître les moments que le Père céleste se réserve, c'est à vous à veiller, à travailler et

à craindre : *Non est vestrum nosse tempora vel momenta.* (*Act.*, I, 7.)

2° Dieu fait des arrangements et met une variété infinie dans les affaires de ce monde. N'en est-il pas le maître et ne le doit-il pas à sa gloire? Supposera-t-on un Dieu indifférent qui n'y prend aucun intérêt, un Dieu aveugle qui n'en soit pas instruit, un Dieu impuissant qui ne sache pas se faire obéir? Nous avons vu que l'erreur et les passions n'en seraient pas plus débarrassées. Mais non, le Dieu que nous adorons, infiniment sage, puissant, attentif à tout, fait mourir et naître, élève et abaisse, punit et récompense, distribue ou refuse ses bienfaits. Est-il de roi dans ses Etats, de père dans sa famille, de maître dans sa maison, à qui on en conteste la liberté? Renversez le trône du Très-Haut, si vous lui disputez ses droits; doutez de sa sagesse, si vous en blâmez l'économie; combattez sa justice, si vous y jugez de l'excès; détruisez l'Etre nécessaire, si vous attaquez sa perfection; ou convenez que maître, créateur, père de tous les êtres, il est de son intérêt de conserver ses sujets, de veiller sur son ouvrage; convenez qu'étant une partie de ce total, vous devez en suivre les lois et en subir le sort sans murmurer contre son auteur.

Quel spectacle admirable, quelle prodigieuse variété dans l'ordre de la grâce, comme dans celui de la nature! De combien de manières, sous combien de figures Dieu s'est-il montré, a-t-il parlé à ses prophètes et se montre-t-il encore à ses enfants! Tantôt en souverain, tantôt en père, là avec des promesses, ici avec des menaces, quelquefois par des châtiments, le plus souvent par des bienfaits : glorieux sur le Thabor, terrible sur le mont Sinaï, multipliant des pains, renversant des soldats, éclairant dans Isaïe, ardent dans saint Paul, attendrissant dans Jérémie, foudroyant dans Ezéchiel : *Multifariam, multisque modis.* (*Hebr.*, I, 1.) Ainsi la grâce, se diversifiant à l'infini, s'accommodant aux caractères, se conformant à l'esprit et au cœur, fait tout servir à ses vues, se fait tout à tous : *Multiformis gratia Dei, in omnibus omnia.* (*Ephes.*, III, 10.)

Richesse, lumière, talent, perfection, tout est différemment partagé. L'un, immolé avant que de naître, à peine dans le sein d'une mère barbare, a joui de quelque instant; l'autre, à peine sorti de ses entrailles, trouve sa mort dans le berceau. L'enfance de celui-ci voit à peine éclore les premiers jours du printemps; un âge mûr promettait à celui-là une fortune durable; un autre, accablé du poids des années, trouve la vie trop longue : *Alius quidem sic, alius autem sic.* (I *Cor.*, VII, 7.) Quelle différence entre le stupide villageois qui sait à peine les éléments de la religion, et le profond théologien qui en développe les mystères; entre un aveugle gentil prosterné aux pieds d'une idole, et un chrétien éclairé qui n'adore que le vrai Dieu; entre les tristes jouets de l'erreur que l'hérésie fait rouler d'abîme en abîme, et les disciples de l'Eglise qui vont de lumière en lumière; un esprit profond qui saisit tout, et un esprit borné qui s'embarrasse de tout; un génie faux qui ne marche que dans les ténèbres, et un esprit juste qui les dissipe, un esprit mauvais qui les répand! *Alius quidem sic, alius autem sic.*

Miséricorde, justice, sagesse partout. Admirons-les dans la poussière et dans la pourpre, dans l'opulence et dans la disette, dans la prospérité et dans les revers. Il n'y a pas deux hommes parfaitement semblables, également puissants, éclairés, sages, vertueux; mais tout est réglé, tout est dirigé à sa fin avec la dernière précision En maître absolu, Dieu donne cinq talents à l'un, deux à l'autre, un au troisième, comme il juge à propos : c'est à nous à les faire valoir. Si, à son retour, il ne trouve un gros intérêt, la punition est inévitable. Au reste, il peut arriver à tout moment, et il arrive le moins qu'on y pense et prononce sans appel : *Oportuit te committere numulariis.* (*Matth.*, XXV, 27.)

Dieu ne se borne pas à déterminer en général le sort des hommes, il entre dans le moindre détail; la combinaison des moindres choses ne lui coûte pas plus que le gouvernement des Etats. Rien d'inutile dans le monde corporel, ni dans le monde spirituel : tout sert à ses desseins adorables, tout a des suites pour l'éternité, tout peut en avoir d'irréparables. C'est aux ouvriers médiocres à négliger les petites choses; un habile peintre ne donne pas un coup de pinceau qui ne contribue à la beauté de l'ouvrage. C'est aux esprits superficiels à faire des démarches perdues; un homme d'affaires ne fait aucun pas, ne dit aucun mot qui ne porte coup. On admire dans Judith et dans Esther une beauté éclatante; peut-être sera-t-elle l'occasion de quelque péché. L'homme ne voit pas plus loin; il ne voit pas que dans les desseins de Dieu la beauté de Judith prêtera des armes à Béthulie, les charmes d'Esther sauveront un peuple proscrit. Aman leur devra sa disgrâce et Mardochée sa grandeur.

De cette variété d'événements, de cette distribution de grâces, il résulte une infinité de combinaisons que l'homme ne peut ni prévenir, ni prévoir, ni empêcher, quoiqu'il en puisse ou abuser par sa faute, ou profiter s'il est fidèle. C'est une forêt immense, entrecoupée de mille sentiers; s'il s'égare dans ce labyrinthe, il se perd infailliblement, s'il n'a Dieu pour guide. S'écarter de la route, résister à l'occasion, déplacer ses talents, se refuser aux desseins de Dieu, c'est courir à sa perte. Le souverain Maître, pour s'accommoder à notre bizarrerie, est-il donc obligé de changer le système de sa providence? un roi, pour s'accommoder au caprice d'un sujet rebelle, changera-t-il les lois de l'Etat? un général, pour se prêter à la lâcheté d'un soldat, dérangera-t-il les opérations de la campagne? C'est au particulier à subir la loi, à se conformer à l'ordre, à seconder les vues de son maître, s'il ne veut périr. La créature aurait-elle sur le Créateur un droit

que les hommes ne s'accordent pas les uns aux autres?

3° Dieu nous ôte ce que nous ne voulons pas. Eût-il fixé le règne de la liberté à un seul acte, un seul moment, comme aux anges, les moyens de salut à un seul; l'eût-il attaché à un péché, à une grâce, qui pourrait s'en plaindre? Maître de ses faveurs, il les fait dépendre des conditions qu'il lui plaît : c'est à l'homme à s'y soumettre, s'il veut y avoir part. Des millions d'anges n'ont eu qu'une grâce, n'ont commis qu'un péché; une première faute a fixé leur sort et fermé toutes les voies à la pénitence. Dieu n'en usera peut-être pas pour vous avec tant de rigueur, je le veux; du moins ne l'a-t-il pas fait jusqu'ici, puisque vous vivez encore. Comptez, s'il est possible, le nombre des péchés commis, des grâces négligées, des remords étouffés, des sacrements inutiles. Vous ne voulez donc pas de sa grâce? quel tort vous fait-il de vous en priver? *Noluit benedictionem, et elongabitur ab eo.* (*Psal.* VIII, 18.) Il lui rendra justice, il vous la rendra à vous-même en cessant de vous la prodiguer.

Ecoutez ses justes plaintes et ses redoutables menaces. Combien de fois ai-je voulu vous rassembler, comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et vous ne l'avez pas voulu? Il vous abandonne, et votre maison deviendra déserte : *Ecce relinquetur vobis domus vestra deserta.* (*Matth.*, XXIII, 38.) Encore quarante jours, je vous en avertis par mon prophète, et Ninive sera détruite. Voilà l'unique terme que je mets à ma grâce. N'en est-ce pas assez? n'en est-ce pas trop? Si vous n'en profitez, votre perte est certaine : *Ninive subvertetur.* (*Jonas*, III, 4.) Voilà déjà quatre ans que je viens en vain chercher du fruit sur cet arbre stérile : terroir excellent, culture assidue, pluie abondante, que lui manque-t-il? Je ne lui accorde plus qu'une année de délai, terme fatal après lequel je le ferai arracher et jeter au feu : *Succide illam; utquid terram occupat?* (*Luc.*, XIII, 7.)

Une si longue patience laisse-t-elle quelque plainte à former? pouvez-vous en demander davantage? auriez-vous osé en espérer autant? Je prends sur moi toutes les avances, je me charge de tous les frais; je prie, j'exhorte, je menace, je promets, comme si mon bonheur dépendait du vôtre : *Vocavi, extendi manum.* (*Prov.*, I, 24.) A tout cela on ne répond que par une ingratitude outrageante, une inflexibilité opiniâtre : ne puis-je pas vous citer au tribunal de l'univers et le prendre pour Juge entre ma vigne et moi? *Judicate inter me et vineam meam* (*Isa.*, V, 3.) Combien de fois dans certains moments de consolation vous ai-je inondé d'un déluge de grâces et fait couler sur vous ce torrent de délices, ces fontaines jaillissantes! *Quid ultra debui facere vineæ meæ.* (*Ibid.*, 4.) Je me lasse enfin, je cesse de donner à qui me refuse, d'appeler qui ne veut pas m'entendre, de poursuivre qui s'obstine à me fuir; je me moquerai de vous à mon tour dans vos malheurs extrêmes : *Ego quoque ridebo, et subsannabo vos.* (*Prov.*, I, 26.) Puisque Babylone ne veut pas de nos remèdes, nous voilà quittes de nos engagements; ma bonté se tait, abandonnons-la; qu'elle périsse, puisqu'elle veut périr : *Curavimus Babylonem, derelinquamus eam.* (*Isa.*, LI, 9.) Pécheur, vous vous éloignez des sacrements, vous fuyez les gens de bien, vous n'entendez plus la parole divine, vous l'entendez mal; que feriez-vous de plus, si de concert avec le démon vous aviez conspiré contre vous-même?

Malheur à qui chasse le Seigneur, malheur à qui le laisse échapper; il fait encore tous les jours ce qu'il faisait pendant sa vie : il se montrait un moment en passant, et bientôt on ne le voyait plus. Profitez de ma présence, disait-il à ses disciples, vous n'en jouirez pas longtemps : *Adhuc modicum, et non videbitis me.* (*Joan.*, VII, 33, 24.) Il passait d'un lieu à un autre et guérissait en passant ceux qui avaient recours à lui : passage presque toujours décisif. L'aveugle qui l'entendit passer sur le chemin de Jéricho, le saisit avec empressement, il crie de toutes ses forces : *Jésus, Fils de David, ayez pitié de moi.* (*Marc.*, X, 47.) En vain la foule, importunée de ses cris, lui impose silence; il crie encore plus haut, jusqu'à ce que Jésus-Christ s'arrête et lui rende la vue. Passage de Jésus-Christ consolant et redoutable : il passera tôt ou tard, ne vous découragez pas. Sachons attendre; l'impatience fait souvent tout perdre. Il passe, mais ne nous flattons pas; sachons profiter, la négligence ne serait pas moins funeste, la grâce ne reviendrait peut-être jamais. Deux grands principes, attendre et profiter. J'espère et je crains le passage de Jésus-Christ, disait saint Augustin : *Exspecto et timeo Jesum transeuntem.* Combien est-on plus coupable lorsque par une obstination volontaire on oblige le Seigneur à s'éloigner, comme firent les peuples de Génénazeth! *Rogaverunt ut discederet ab ipsis.* (*Luc.*, XVII, 37.) Lorsqu'on le force par ses mauvais traitements à se retirer, comme ceux qui voulaient le lapider et le précipiter de la montagne, peut-il alors ne pas quitter cette terre ingrate et secouer la poussière de ses souliers? *Ascendens navim reversus est.* (*Marc.*, VIII, 10.)

Au milieu de cette juste rigueur, la miséricorde divine, qui ne peut se démentir, laisse échapper mille traits qui la décèlent. Qui jamais la mérita moins que Sodome! Il a encore pitié d'elle; il découvre son dessein à Abraham, prêt à pardonner à tous les coupables, s'il s'y fût trouvé dix justes. Ma vengeance n'a rien de précipité, ma bonté la rend toujours bien lente et bien circonspecte; je ne puis douter des forfaits de ces villes infâmes, la mesure en est comblée; je ne puis cependant me résoudre à en croire l'excès. Frapperai-je sans y avoir regardé encore? Je descendrai, je le verrai par moi-même : *Descendam, et videbo.* (*Gen.*, XVIII, 21.) Jéricho mérite de périr; mais il faut qu'une auguste cérémonie l'avertisse encore et la touche. Qu'on en fasse le tour pendant

sept jours, ce ne sera que la septième fois, où l'on entendra sonner la trompette, que ses murailles seront renversées : *Septies circuibitis, et muri corruent.* (*Josue*, VI, 4.) L'endurcissement de Pharaon vous étonne : ne vous lassez pas, Moïse, d'attendre ma miséricorde. Vous l'avertirez jusqu'à dix fois, et de la manière la plus forte; la dixième plaie enfin vous rendra vainqueur, la mer Rouge et l'enfer vont l'engloutir avec son armée : *Adhuc plaga una.* (*Exod.*, XI, 1.)

Bien loin de méconnaître la miséricorde divine dans cette rigoureuse soustraction de grâce, le croirait-on? c'est quelquefois un trait de bonté d'enlever un pécheur de bonne heure, ou de lui refuser des grâces nouvelles. Il est des personnes tellement vendues aux crimes, qu'elles ne feraient que les multiplier à l'infini, si elles vivaient plus longtemps, et ne feraient qu'abuser des plus grandes grâces, si on avait la faiblesse ou plutôt la cruauté de les leur accorder. C'est un prodigue insensé, un joueur obstiné, qui ne feraient que s'abîmer davantage si on leur prêtait de l'argent. Il était à souhaiter pour ce scélérat qu'il eût péri dans le berceau, on lui eût épargné les plus grands forfaits et le dernier supplice. Oui, pécheur, il eût été de votre intérêt de ne pas naître : *Melius erat ei, si natus non fuisset.* (*Matth.*, XXVI, 24.) Il est encore de votre intérêt qu'on vous arrête au milieu de la course, même que l'enfer vous engloutisse après un premier péché ; on vous en épargnerait une infinité d'autres où vous seriez infailliblement tombé. C'est du moins éteindre une partie des feux que vous auriez allumés, vous arracher une partie du poison qui vous aurait déchiré. Remerciez Dieu dans votre malheur même : sa bonté en a prévenu l'excès. Tel est l'homme innocent que Dieu enlève de bonne heure, pour le soustraire à la malignité du monde, qui l'eût corrompu. Malheur, au contraire, à ceux dont sa justice juge à propos de punir les désordres, en les laissant multiplier; vie affreuse qui, n'étant qu'un tissu de crimes, ne fait qu'engraisser la victime de ses vengeances : *Raptus est, ne malitia mutaret intellectum ejus.* (*Sap.*, IV, 11.)

4° Dieu transporte à d'autres ce que les premiers ont abandonné. Dieu ne perd rien par vos dégoûts et votre indifférence ; il use des droits que vous lui rendez, et transporte à d'autres qui en feront un meilleur usage ce que vous avez laissé inutile. Le nombre des élus est marqué, et quoiqu'il voie périr avec regret, et qu'il laisse périr avec justice ceux qui ne lui sont pas fidèles, ce nombre sera exactement rempli. Il changerait plutôt les pierres en enfants d'Abraham que de le laisser imparfait. Malheur à qui s'efface soi-même du livre de vie ! Malheureux Esaü, vous vendez votre droit d'aînesse, vous préférez une poignée de lentilles à la bénédiction d'Isaac ; vous verrez Jacob à votre place en possession des biens qui vous étaient destinés. Tous les jours dans les familles la mort ou la disgrâce d'un fils aîné fait la fortune d'un cadet, et le malheur d'un courtisan fait l'élévation d'un autre.

La vocation la plus marquée ne garantit rien : les anges dans le ciel, Adam dans le paradis, perdirent par leur orgueil la place où la main de Dieu venait de les élever. Les hommes prennent leur place. Judas, appelé par Jésus-Christ à l'apostolat, exerce le ministère, opère les miracles, est honoré de la confiance de son maître, qui lui donne à garder le peu d'aumônes qu'on lui fait; Judas cependant trouve enfin une de ces tentations fatales où sa vertu échoue. Son crime et son désespoir laissent une place vide dans le collége apostolique. Que sa dignité soit donnée à un autre : Mathias remplacera le traître. Dieu n'a besoin de personne ; il laisse tomber celui qui tombe. Que celui qui est debout prenne garde de ne pas tomber : *Qui stat videat ne cadat.* (*I Cor.*, X, 12.)

Les plus belles qualités ne promettent aucune grâce. Saül par ses vertus et sa bonne mine mérita de monter sur le trône. L'Ecriture parle avec éloge de sa prudence, de sa modestie, de sa religion ; hélas ! ses vertus lui deviennent funestes : piété déplacée, compassion mal entendue, modération criminelle qui fait grâce à un roi proscrit, épreuve décisive d'où son royaume et son salut dépendaient ; le voilà rejeté, David portera la couronne. En vain entrevoyant son malheur se déclarera-t-il ennemi du jeune berger, il court en vain après le sceptre qui lui échappe. Les persécutions éprouveront, affermiront la vertu de son successeur ; mais il ne changera pas l'arrêt qui le destine à la pourpre. Toutes ses vertus passées, à jamais oubliées, ne changeront son sort ni ne lui en dévoileront le mystère. Fussiez-vous, dit le prophète, comme un anneau, une pierre précieuse à mon doigt, je ne vous en arracherai pas moins : *Si fuisset annulus in manu mea, evellam eam.* (*Jerem.*, XXII, 24.)

Dieu a fait tout double, dit l'Ecriture ; rien ne manque dans son trésor, ou plutôt sa puissance infinie ne peut-elle pas d'un seul mot créer une infinité de mondes? *Omnia duplicia et non fecit quidquam deesse.* (*Eccli.*, XLII, 25.) Ainsi parle l'ange de l'*Apocalypse* à un évêque dont il loue la vertu : Je connais vos œuvres, vous avez conservé la foi, la patience vous a rendu supérieur à la tentation ; une grande moisson est préparée à votre zèle, et ma grâce ne vous manquera pas. Cependant je vous en avertis, gardez avec soin ce que vous avez, afin qu'un autre ne reçoive pas votre couronne, si vous avez le malheur de la perdre : *Tene quod habes, ut nemo accipiat coronam tuam.* (*Apoc.*, III, 11.)

Les nations entières éprouvent ces terribles substitutions. Israël était le peuple chéri de Dieu, sa toute-puissance avait épuisé pour lui les prodiges, sa miséricorde semblait ne pas se lasser de lui pardonner. Si de temps en temps quelque châtiment faisait sentir aux coupables l'énormité de leurs fautes, bientôt après ce tendre père se lais-

sait toucher au malheur de ses enfants. Il met enfin le comble à sa tendresse, et leur donne son propre Fils. Les miracles se multiplient sous sa main, la vérité coule de sa bouche, sa grandeur, sa bonté l'annoncent partout; mais le Juif aveugle rejette toute lumière, se livre à sa fureur, se baigne dans le sang d'un Dieu. Ah! c'en est trop, il faut enfin châtier sans pitié un peuple ingrat que rien ne peut gagner. Distribuons à d'autres peuples des biens dont il est indigne, faisons briller dans d'autres climats la lumière à laquelle il ferme les yeux, dispersons-le dans les nations étrangères, abandonnons-le à son sens réprouvé : *Auferetur a vobis regnum, et dabitur genti facienti fructus ejus.* (*Matth.*, XXI, 43.) Cet ordre s'exécute depuis dix-sept siècles : la foi portée aux gentils laisse périr dans les ténèbres le peuple père du Messie; les barbares sont venus de l'orient et de l'occident posséder le riche héritage dont il a mérité de se voir dépouillé : *Auferte ab illo.* (*Luc.*, XIX, 24.)

Mais que cette préférence n'enfle pas le cœur des gentils. Olivier sauvage, dit saint Paul, pour avoir été enté sur le franc, ne vous élevez pas contre la branche coupée dont vous tenez la place; votre présomption pourrait bien vous attirer le même sort : *Alioquin et tu excideris.* (*Rom.*, XI, 22.) Craignez et la miséricorde que vous éprouvez, et la sévérité qu'éprouvent les autres; le Seigneur peut changer pour eux et pour vous, comme il a déjà fait : *Tu fide stas, noli altum sapere, sed time.* (*Ibid.*, 20.) Je détruirai Jérusalem, mais en même temps je prends la règle et le niveau pour construire une nouvelle ville qui me dédommage; je passe d'un sacrifice à un autre, d'un temple à un autre, d'un peuple à un autre; ma puissance est inépuisable en ressources : *Cogitavi dissipare murum, tetendit funiculum meum.* (*Thren.*, II, 8.)

En effet, l'Eglise orientale, la première éclairée de la foi, arrosée du sang de tant de martyrs, illustrée par tant de grands hommes, peuplée jusque dans les déserts par un monde de solitaires, l'Eglise orientale, fruit de tant de travaux et de tant de miracles, à qui saint Paul a écrit huit *Epîtres*, qui comptait dans son sein quatre grands patriarchats, l'Eglise orientale, divisée par le schisme, égarée par l'hérésie, souillée par le libertinage, est aujourd'hui livrée au mahométisme. Saint Evangile, est-ce donc là ce que vous enseignez? Foi chrétienne, vengez-vous, laissez une éternelle nuit sur la face d'une terre ingrate, allez régner chez d'autres peuples qu'elle regardait comme barbares : *In gente stulta irritabo illos.* (*Deut.*, XXXII, 21.) Que sont devennes ces vastes contrées de l'Afrique, éclairées des plus vives lumières? où sont les Augustin, les Cyprien, les Optat et les centaines d'évêques qui en composaient les nombreux conciles? Je ne vois plus qu'une terre fumante de la foudre qui l'a frappée. Cherchez dans les royaumes du Nord, dans la Hollande, l'Angleterre, cette foule de saints qui faisaient la gloire de l'Eglise; cherchez dans le chaos des erreurs qui l'inondent, cette foi pure que les peuples avaient reçue de leurs ancêtres; y reste-t-il quelque trace du christianisme? Je ne vois plus dans cette vigne abandonnée que la ruine de la muraille qui l'environnait, les ronces qui la couvrent, les bêtes féroces qui la foulent aux pieds : *Destruxisti maceriam ejus, et vindemiant eam.* (*Psal.* LXXIX, 13.) Dieu chasse ces mauvais ouvriers, et donne à d'autres la vigne qu'ils ont si mal travaillée : *Locabit eam aliis agricolis.* (*Matth.*, XXI, 41.)

Semblable au soleil, le flambeau de la foi fait le tour du monde; il ne s'éteint jamais. Jamais il n'est moins brillant, mais il passe d'un hémisphère à l'autre. Malheur à ceux pour qui il se couche. C'est ce que l'*Apocalypse* appelle remuer votre chandelier, c'est-à-dire vous déplacer, vous aveugler, éteindre la lumière et vous plonger dans les ténèbres : *Movebo candelabrum de loco suo.* (*Apoc.*, II, 5.) Le fleuve de la grâce ne tarit jamais. Jamais il n'est moins abondant, mais il détourne souvent son cours, va fertiliser de nouvelle terres, et ne laisse dans l'ancienne que du sable aride. Le festin des noces est toujours prêt, la salle doit être remplie; si les invités refusent de s'y rendre, les officiers du père de famille iront plutôt dans la place publique, dans les grands chemins, convier, presser, forcer le premier venu, pour remplir toutes les places du festin : *Compelle intrare, ut impleatur domus.* (*Luc.*, XIV, 23.)

Elle se remplira en effet. Voyez d'un pôle à l'autre accourir des mondes nouveaux, jusqu'alors inconnus, pour occuper dans le bercail la place des brebis qui se sont laissé dévorer des loups. L'orient et l'occident, le midi et le septentrion s'empressent de le peupler. Le seul François-Xavier dédommage et console l'Eglise, l'Indien bâtit des temples au vrai Dieu, le Chinois adore la sagesse de sa doctrine, le Japonais cimente de son sang l'Evangile, le Pérou lui consacre ses trésors, le Huron et l'Iroquois l'invoquent dans leurs cabanes. Disons en un sens des erreurs et du vice ce que Tertullien disait du sang des martyrs : C'est une semence de chrétiens; l'Eglise a des promesses éternelles, elle est fondée sur la pierre, les portes de l'enfer ne la vaincront jamais. Mais dans le détail nous n'avons que des menaces; tout est promis à ce corps, rien n'est promis aux particuliers. Ne craignons rien pour l'épouse de Jésus-Christ, son royaume est éternel; craignons tout pour nous. Ses enfants peuvent être chassés; chacun doit redouter le coup fatal qui l'en sépare : *Filii regni ejicientur.*

Substitution consolante. Il ne tient donc qu'à nous de remplir le vide que laissent les autres. Dans l'Etat et dans l'Eglise une continuelle succession fait passer les dignités et les charges, les biens et les honneurs sur différentes têtes. Quelle attention pour en savoir la vacance, quel empressement pour en obtenir le choix, quelle avidité pour en

recueillir les fruits, quelle intrigue pour en supplanter les concurrents, quelle injustice pour en dépouiller les possesseurs! Les faveurs célestes ne sont pas moins livrées au concours; la perte de l'une ouvre la porte à l'autre : *Faciet alios stare pro eis.* (*Job*, XXXIV, 24.) Que de charges vacantes, que de biens abandonnés dans le royaume de Dieu! des millions d'hommes abusent de la grâce, et en sont privés. Que de trésors épars à ramasser, que de palmes abandonnées à cueillir, que de couronnes négligées à accumuler! les grâces naissent sous vos pas, le trône s'offre de tous côtés, le paradis s'ouvre de toutes parts. Quelques saints ont cru avec vraisemblance qu'il n'y a d'élus qu'autant qu'il y a d'anges qui ont laissé des places vacantes, qui se remplissent à mesure que quelque saint se sauve. Ils croient encore que l'on a précisément à combattre le même ange dont on est destiné à remplir la place. Jugez de la rage de ce rival, sa jalousie, ses efforts, sa joie; il y a toujours eu de pareilles concurrences depuis le commencement du monde. Combien en a-t-il vaincu! il peut vous vaincre encore. N'auriez-vous jamais une sainte émulation, une noble ambition, pour obtenir une portion de cet immense butin, de ce riche héritage que laissent sous votre main tant de malheureux vaincus par l'enfer? augmenterez-vous ses dépouilles par vos propres pertes?

Voyez ces soldats païens dans l'histoire célèbre des quarante martyrs, voyez ces couronnes flottantes qu'un lâche laisse enlever; trente-neuf descendent sur la tête des fidèles serviteurs dont les tourments n'ont pas vaincu la constance, la quarantième voltige incertaine depuis que l'infidèle a renoncé la foi. Hélas! il y touchait, un moment de plus l'affermissait sur sa tête, moment critique d'où dépendait son salut. Elle cherche quelque heureux chrétien sur qui elle puisse se reposer; elle le trouve enfin et récompense sa fidélité qui saisit l'occasion décisive et punit la lâcheté qui l'avait manquée. Justice de mon Dieu! j'adore jusque dans vos rigueurs cette équité souveraine qui transporte à d'autres un bien qu'on a perdu par sa faute; faites-moi la grâce d'en profiter pour en conserver la possession et parvenir à la gloire éternelle, etc

DISCOURS

SUR LES TENTATIONS

Ductus est Jesus in desertum a Spiritu, ut tentaretur a diabolo. (*Matth.*, IV, 1.)

Jésus-Christ fut conduit dans le désert par l'Esprit, pour y être tenté par le démon.

Se décourager à la vue des tentations comme si elles étaient insurmontables, s'exposer sans défense à leurs coups comme si on était invincible : l'un est témérité, l'autre faiblesse. La véritable vertu fait craindre et combattre, résister et se défier. Si la confiance n'empêche pas une sage timidité, la prudence n'est point contraire au vrai courage. Le Sauveur du monde allant dans le désert n'ignore pas les efforts que le démon va faire pour le tenter; mais s'il ne court pas au danger, il ne fuit pas la rencontre; il résiste avec force. Il a recours à son Père dont à chaque tentation il rappelle les oracles, et il méprise le démon qu'il traite avec une sainte fierté. S'il est transporté sur le pinacle du temple et sur le sommet d'une montagne, bientôt en récompense les anges viennent le dédommager par leurs services : *Angeli ministrabant ei.* (*Matth.*, IV, 11.)

Apprenez la faiblesse et la force des tentations, leur faiblesse quand on y résiste avec courage, leur force quand on s'y expose avec témérité. Jésus-Christ fuit dans le désert, le démon ose l'y poursuivre. Rien ne met à couvert de la tentation, on ne peut la trop craindre. Jésus-Christ trois fois attaqué est trois fois vainqueur; il est donc vrai qu'on peut les vaincre. Tentations déguisées sous le prétexte plausible du besoin : *Dic ut lapides isti panes fiant* (*Ibid.*, 3); tentation éblouissante par l'éclat du miracle et l'élévation des voies extraordinaires : *Angelis suis mandavit de te* (*Ibid.*, 6); tentations grossières sous la promesse de donner tous les royaumes du monde : *Hæc omnia tibi dabo.* (*Ibid.*, 9.) Non, il n'est rien à quoi on ne doive s'attendre, rien qu'on ne puisse et qu'on ne doive surmonter. Développons ce mystère. Justifions la Providence par la vue de la faiblesse et de la force des tentations. L'homme par la grâce maître de tout, par sa faute livré à tout, ne peut s'en prendre qu'à lui-même.

Deux sortes de personnes, par des principes différents, combattent ces vérités. D'un côté la lâcheté et le libertinage, rejetant sur le défaut de la grâce un malheur dont on prétend n'être pas le maître, veulent rendre Dieu auteur du péché; de l'autre, l'ignorance et la présomption, comptant sur de vaines ressources qu'on n'a pas, se précipitent en aveugles dans le danger sans vouloir les connaître. Ainsi oublie-t-on ce juste tempérament d'espérance et de crainte, cet heureux assemblage de justice et de miséricorde qui fait seul le bonheur et la sûreté de l'homme. Instruisons les uns et les autres; confondons l'impie, animons le lâche; montrons-lui les palmes qu'il ne tient qu'à lui de cueillir. Eclairons l'ignorant, arrêtons le présomp-

tueux; faisons-lui voir l'abîme sous ses pas. Il est plusieurs sources de tentations. Dieu en permet pour éprouver l'homme et le purifier, et le démon en fait naître pour le séduire et le perdre. Le monde par ses objets, ses principes et ses exemples, notre esprit par ses erreurs, notre cœur par ses penchants, notre corps par ses révoltes, nous présentent partout des dangers. Voyons dans l'exemple de Jésus-Christ ce qu'il faut faire, dans le service des anges ce qu'on peut espérer, dans les efforts du démon ce qu'on doit craindre. Nous apprendrons à les éviter et les prévenir, à nous y attendre et y résister, à les vaincre et en profiter. En deux mots, il n'est point de tentation qu'on ne puisse vaincre; première partie: il n'est point de tentation dont on ne puisse être vaincu, seconde partie.

PREMIÈRE PARTIE.

Il n'en est pas de la guerre que nous avons à soutenir contre les tentations comme de celles que se font les hommes; la victoire, toujours incertaine, malgré tous les efforts de la valeur et toutes les mesures de la prudence, se range souvent du parti le plus faible. L'habileté du général, l'avantage du terrain, la valeur, le nombre, la discipline des troupes ont beau venir au secours, le Dieu des armées s'est réservé à lui seul le succès des combats, et n'a permis aux travaux de personne la certitude du triomphe. Mais dans les assauts que nous livre la tentation, Dieu veut bien se dépouiller de ses droits en notre faveur. La victoire, attachée à notre char, se prête au gré de nos désirs et couronne toujours nos efforts quand ils sont sincères. Le succès est entre nos mains, et nous ne sommes vaincus qu'autant que nous voulons bien l'être. La grâce, toujours suffisante et proportionnée à nos besoins, nous rend arbitres de notre sort. L'enfer a beau se liguer contre nous, le vice par ses attraits, la chair par sa révolte, le monde par ses exemples, ses promesses et ses menaces ont beau lui prêter des armes, notre cœur a beau être d'intelligence avec nos ennemis, au milieu des plus violentes attaques nous avons une espèce de toute-puissance, et jamais, si nous ne voulons, on ne nous arrachera le plus léger consentement. Démontrons une vérité aussi redoutable que consolante, et capitale dans la religion et dans les mœurs; démontrons-la, 1° par l'idée que nous avons de la Divinité, 2° par l'expérience que nous faisons de notre liberté, 3° par la facilité des moyens de vaincre que nous avons en abondance.

1° L'idée de la Divinité est aussi ancienne que nous-mêmes, commune à tous les peuples, naturelle à tout ce qui raisonne. Que ce serait mal connaître le Seigneur de vouloir qu'il permette des tentations insurmontables! Qu'on peigne sous ces traits odieux un maître barbare ou impuissant qui se plaît à faire des malheureux ou qui ne peut les secourir, ce n'est point là le Dieu que j'adore. Quelque étendu, quelque absolu que soit le domaine du Créateur sur son ouvrage, loin de diminuer ses droits en les soumettant aux règles de la bonté et de la justice, ce serait les renverser et les détruire que de les livrer aux caprices d'une volonté bizarre où sa justice n'eût point de part. Le Dieu que je sers est-il un maître aveugle dont le tyrannique despotisme se joue de sa créature, l'expose à des fautes inévitables et la punisse éternellement de ce qu'elle n'a pu empêcher? Bassesse indigne de sa grandeur, piége indigne de sa sagesse, désordre indigne de sa sainteté, cruauté indigne de sa faiblesse. Dieu est fidèle, dit saint Paul; ne craignez rien, il ne permettra jamais que vous soyez tentés au-dessus de vos forces; il augmentera ses secours à proportion de vos besoins: *Fidelis est Deus qui non*, etc. (I *Cor.*, X, 13.)

Quelle étrange espèce de gloire Dieu trouverait-il à creuser un précipice sous nos pieds et à nous y engloutir en pure perte? Voudrait-il faire le vain étalage d'une puissance que tout l'univers reconnaît en lui? Ce serait bien plutôt étaler une basse fureur. Prétendrait-il montrer une frivole adresse supérieure aux faibles lumières des humains? Ne sait-on pas qu'il en est le distributeur? Ce serait bien plutôt tendre un piége grossier dont sa gloire ne souffrirait pas moins que l'infortuné qu'il y aurait surpris Est-ce une cruelle vengeance qu'il exercerait sur des ennemis? Qu'il s'en prenne plutôt à lui-même; ces ennemis prétendus seraient bien plutôt des malheureux dont les fautes ne pourraient être imputées qu'à lui. Voudrait-il affecter une sainteté infinie en punissant le péché? Pourquoi donc le faire commettre en le rendant nécessaire s'il en a tant d'horreur? Aspirerait-il à la gloire flatteuse d'une miséricorde qui pardonne les crimes, d'une bonté qui comble de biens? Mais n'eût-il pas mieux montré cette miséricorde en ne faisant pas le mal qu'en venant après coup y appliquer le remède? Quelle bonté bizarre qui blesse pour guérir, qui rend coupable pour pardonner, qui souille l'âme pour la laver, qui met injustement en colère pour apaiser sans raison!

Le désespoir et l'impiété sont la suite naturelle de ces affreuses idées. Que peut-on attendre d'un Dieu barbare qui, ne créant les hommes que pour les perdre, leur refuse les secours dont ils ont besoin pour ne pas l'offenser? Donnera-t-il des récompenses s'il ne donne pas même le moyen de les mériter? Quel culte, quel amour devrais-je à un perfide qui n'use de ses lumières que pour surprendre, de sa puissance que pour accabler, un imposteur qui n'affecte un air de miséricorde que pour voiler ses barbaries? En détruisant la liberté de l'homme et la force de résister aux tentations, on détruit toutes les perfections divines. A la place d'un maître infiniment bon, juste et sage, je ne vois plus qu'un monstre à qui l'humanité même rougirait de ressembler. Faudra-t-il me gêner pour ne pas déplaire à un tyran odieux dont la malignité se plaît dans nos crimes et sa

repaît de nos malheurs, et pour ne pas en perdre le délicieux spectacle les multiplie à l'infini et les rend nécessaires, en ouvre lui-même la source et la rend intarissable? S'il existe ce Dieu, l'univers doit s'armer pour le détruire et renverser tous ses autels. Pourrait-on lancer sur lui trop d'anathèmes? Quel blasphème! L'enfer, sans doute, n'en vomit pas de plus affreux. Mais il est juste: l'auteur d'un mal inévitable ne peut être trop détesté.

L'horreur de ces conséquences poussée trop loin a frappé les hommes jusqu'à leur faire enfanter l'impie système du manichéisme. Dieu et le péché sont si opposés, qu'on a même douté qu'il pût le permettre. On a mieux aimé supposer un principe de mal que d'en imputer le désordre à un être dont la bonté fait l'essence: hérésie séduisante, et peut-être la plus difficile à combattre par ceux-mêmes qui reconnaissent dans l'homme la plus parfaite liberté. Que sera-ce, si non-seulement Dieu permet le mal par des raisons profondes, qu'il n'est pas permis de sonder, mais encore s'il s'en rend coupable, en y faisant nécessairement tomber par des tentations invincibles? Le manichéisme, tout absurde qu'il est, ne fut jamais si horrible. Du moins le manichéen respecte les attributs de la Divinité, en imaginant un principe étranger qui en porte la faute et en épargne la honte au Dieu véritable; au lieu qu'en attribuant le mal à Dieu par des tentations supérieures à ses forces, on se fait une Divinité contraire à elle-même, qui entraîne dans ce qu'elle défend et punit, et se dément elle-même en faisant lâchement le plus grand mal qu'elle peut à la créature, qu'elle fait semblant d'aimer pour la mieux tromper, en exhortant, menaçant, promettant, pour éloigner, dit-elle, un malheur où elle précipite. Non, non, dit saint Jacques, ne vous en prenez pas à Dieu; ce n'est pas un tentateur qui fasse tomber dans le péché: *Deus intentator malorum est, ipse autem neminem tentat.* (*Jac.*, I, 13.)

La liberté de l'homme et le pouvoir de résister à la tentation met, au contraire, toutes les perfections divines dans un grand jour. Je sens alors que l'homme coupable en se laissant vaincre par un ennemi dont il peut triompher, mérite le poids de la justice contre laquelle il s'est révolté, et devient un objet de miséricorde dont il est indigne d'éprouver les faveurs. Dieu guérit avec bonté des plaies qu'il n'a point faites, il pardonne avec dignité à des criminels qui ont recours à sa clémence. Je sens qu'une sainteté infinie doit haïr et détester le péché qu'elle y trouve après avoir fait tout ce qu'il fallait pour le prévenir, en donnant à l'homme la force de se défendre. Toute la gloire du succès revient à Dieu, à qui on est redevable du secours. Toute la honte de la défaite retombe sur l'homme qui en abuse, les tentations ne sont plus des piéges odieux, ce sont des épreuves utiles qui purifient l'homme, et en l'humiliant le couronnent. Ce sont de vrais hommages, où par le sacrifice des plaisirs et des peines l'homme honore Dieu à ses dépens et s'immole sur l'autel de son cœur: holocauste d'autant plus pur qu'il est plus libre, et que la victime elle-même allume volontairement le bûcher. Dieu peut alors avec justice se glorifier de la fidélité de sa créature, et dire au démon en l'insultant: As-tu vu mon serviteur Job? Il n'a point son pareil sur la terre; je l'ai mis à toutes les épreuves que ta malice m'a proposées. Mais rien n'a été capable d'ébranler sa parfaite soumission à mes ordres: *Nonne considerasti servum meum Job?* (*Job.*, I, 8.)

2° L'expérience de la liberté. Qu'avons-nous besoin de recourir à des raisons supérieures? nous en sentons nous-mêmes la démonstration. Ecoutez votre conscience, parlez avec sincérité. Ne pouvez-vous pas résister à la tentation? n'avez-vous pas pu la prévenir ou en diminuer la violence? L'attaque est vive, le charme est séduisant, la faiblesse est grande, j'en conviens; mais enfin vous pouvez vous défendre. Il ne tient qu'à vous de combattre et de triompher. Vous succombez bien librement. J'en prends à témoin les remords secrets dont vous êtes dévoré après la défaite, ces troubles intérieurs dans l'attaque, cette incertitude, ces délibérations avant le consentement, cette honte dans la conviction, ce soin de se cacher, cette crainte de témoins. Justice glorieuse que se fait rendre malgré vous la Divinité, vous plaidez sa cause sans le vouloir; vos précautions, vos excuses la justifient; la couleur de votre visage, le ton de votre voix vous condamnent; tout, sans y penser, démontre votre liberté et sa sagesse, votre crime et sa sainteté. Pourquoi rougiriez-vous d'un mal nécessaire? Un homme blessé par hasard s'afflige, mais il ne se condamne pas. Votre malheur ne vient que de vous: *Perditio tua, Israel.* (*Osee.*, XIII, 9.)

J'en prends à témoin la conduite rigoureuse de la justice humaine: le magistrat punit ou récompense, le prince ordonne ou défend. Mais à quoi servent les lois les plus sages, si des tentations invincibles rendent le mal nécessaire et le bien impossible? Fit-on jamais des lois pour défendre à une pierre de tomber sur la terre ou lui ordonner de s'élever dans les airs? Si ce malheur arrive à l'homme, est-il juste de le châtier? est-il responsable de ce qui ne dépend pas de lui? un hasard plus heureux en eût fait un homme de bien. A quel titre lui prodiguera-t-on des couronnes pour une action où la vertu n'a point de part? On lie un frénétique, on enferme un insensé pour garantir les sages, mais on ne les châtie pas. On ne mérite de louange ou de blâme, de punition ou de récompense, qu'autant que nos actions sont notre ouvrage, par l'exercice de la liberté. Cet exercice caractérise la bonté ou la malice morale: le corps extérieur de l'action est par lui-même indifférent. L'esprit et le cœur, par un choix arbitraire, font la vertu ou le vice; ils suivent le sort de la liberté: *Sub te erit appetitus*

tuus, in foribus peccatum aderit. (*Gen.*, IV, 7.)

J'en prends à témoin la conduite insinuante de la société; on prend des précautions et des mesures, on fait des négociations et des prières, on ménage des protecteurs et des amis, on compte sur les engagements et sur les promesses, on sait mauvais gré à l'infidèle qui manque de parole, on l'excuse s'il a fait ce qu'il a pu. Peut-on plus évidemment supposer la liberté? Qu'attendez-vous des discours les plus insinuants, si un charme fatal entraîne infailliblement votre ami dans sa perte? que gagnerez-vous par vos demandes, si un obstacle insurmontable rend votre protecteur inflexible? à quoi aboutiront vos intrigues, si une tentation dont on ne peut se défendre doit rompre toutes vos mesures? En vain donnez-vous à vos enfants l'éducation la plus chrétienne, rien ne tiendra contre la tentation; ne comptez ni sur les liens de la probité, ni sur les engagements du cœur, ni sur la force de l'éloquence, ni sur le brillant de vos promesses. Une tentation invincible détruira tout. Sagesse frivole, puissance inutile, espoir chimérique, prudence et autorité, insinuation et rigueur, crainte et espérance, tout suppose des sujets libres qui puissent être supérieurs à la violence et à l'épreuve de l'intérêt, en un mot, capables de tenir contre la tentation. Sans cette liberté, la société humaine n'est qu'un pur mécanisme, dont une aveugle nécessité dirige les ressorts : *Apposuit tibi ignem et aquam, ad quod volueris porrige manum.* (*Eccli.*, XV, 17.)

Que dis-je, mécanisme! disons mieux, la société ne sera plus qu'un brigandage, où, sous le commode prétexte de la force supérieure des tentations, les passions sans remords et sans honte auront droit de se donner la plus libre carrière. Que le juge vende la justice, que l'épouse viole la foi conjugale, que l'assassin dépouille le passant, qu'a-t-on à leur reprocher? Invinciblement entraînés au crime, étaient-ils les maîtres de résister à la tentation? Malheureux plus que coupables, plaignons-les, mais ne les blâmons pas : ils méritent plutôt des larmes que des supplices. Les crimes intérieurs ne sont pas moins excusés par ce commode principe. Suis-je le maître des égarements de mon esprit? dépend-il de moi d'arrêter les saillies de mon cœur? Je ne forme pas mes idées, je ne me donne pas mes inclinations, je ne saurais refuser mes jugements à l'évidence. Puis-je empêcher la révolte de la concupiscence? Je gémis sans doute. Mais pourquoi rougir d'un mal nécessaire, sur lequel je verserais des larmes inefficaces et ferais de vains efforts? Faut-il être surpris, si dans tous les temps des maximes si favorables au libertinage, si fécondes en abominations, ont trouvé tant de sectateurs; si même les pécheurs ordinaires, sans oser les ériger en dogme, se font du moins un asile de leur faiblesse et un voile de la violence des tentations? Il est, j'en conviens, des mouvements involontaires que Dieu pardonne : la précipitation, l'ignorance, la faiblesse, arrachent bien des fautes que le cœur, rendu à lui-même, ne manque pas de désavouer, et qui dès lors ne sont plus des crimes. Rien n'établit mieux la liberté de l'homme que cette distinction même. L'impuissance de la résistance au premier mouvement ne mérite de grâce que parce qu'on y est privé de liberté : les autres ne sont donc condamnables que parce qu'on l'y conserve.

Enfin j'en prends à témoin vos efforts mêmes et vos succès dans les affaires temporelles. Que ne peut-on pas quand on veut? L'amour de la santé, de la fortune, de la vie, fait tout entreprendre, aplanit tout; un malade se prive de tous les plaisirs, prend les remèdes les plus amers; un marchand brave les mers les plus orageuses; un soldat méprise la mort. Il n'est point de tentation où les ordres absolus du prince, la crainte de la prison ou de l'exil, et même le respect humain et la présence d'un homme de poids, ne fassent aisément surmonter les difficultés de la vertu. Les charmes du plaisir ne sont donc pas si fort au-dessus de vos forces. La pratique de la vertu ne demande pas même de si grands efforts; on se sauverait à moins de frais qu'il n'en coûte pour s'enrichir. Faut-il qu'un intérêt temporel soit plus efficace que celui de l'éternité? faut-il que dans des combats où la grâce ne fournit aucune arme, l'homme soit, ce semble, plus fort que dans ceux où elle prodigue son secours? une couronne corruptible mérite-t-elle de plus grands efforts qu'une couronne immortelle? *Et ille quidem ut,* etc.

Dans la piété même. De quoi l'homme n'est-il pas capable avec la grâce de Dieu qui lui est abondamment accordée? Votre tendresse pour vos parents sera-t-elle mise à de plus fortes épreuves que celle d'Abraham pour Isaac? votre pureté courra-t-elle de plus grands risques que celle de Joseph, de Susanne? Serez-vous plus affligé que Job, plus persécuté que Moïse? Ferez-vous des pénitences plus rigoureuses que Madeleine? entreprendrez-vous de plus grands travaux que saint Paul? les déserts vous verront-ils loger dans le creux des arbres, et vous nourrir de racines? Le cloître admirera-t-il votre détachement et votre régularité? le nouveau monde se félicitera-t-il que vous ayez arboré la croix au milieu des terres barbares? Le paganisme sera-t-il étonné en voyant couler votre sang sur un échafaud? Vous n'avez pas porté jusque-là vos faibles efforts, et vous osez vous plaindre! quelque parole vous déconcerte, la moindre lueur vous égare, le plus léger plaisir vous enivre, un moment de délai vous rebute, la plus faible attaque vous fait tomber les armes des mains. Ah! ne vous en prenez pas à la violence des tentations, plaignez-vous plutôt de votre peu de courage; ce n'est pas le démon qui est le plus fort, c'est vous qui voulez être faible; ce n'est pas la tentation qui est invincible, c'est vous qui voulez être vaincu.

3° Les moyens de vaincre qui nous sont offerts. Ils sont toujours proportionnés au besoin. Non, non, le démon n'est pas si redoutable, les tentations ne sont pas si violentes, l'homme n'est pas si faible que la lâcheté le prétend. Oui, la lâcheté; voilà l'unique source des forces prétendues de nos ennemis et de nos honteuses défaites. Est-ce le démon que vous craignez ? il tourne, il est vrai, sans cesse autour de nous, pour nous dévorer; mais il est enchaîné. Il peut faire du bruit, il peut faire peur, mais il ne peut mordre, dit saint Augustin, que ceux qui volontairement s'approchent de lui de trop près: *Latrare potest, mordere nisi volentem non potest.* Fureur inutile! la sagesse et la volonté divine modèrent ses fougueux transports. Semblable aux vagues d'une mer mutinée, vous irez jusque-là, lui dit le Seigneur, et vous vous briserez à un grain de sable. Je vous permets de tourmenter mon serviteur Job, dépouillez-le de ses biens, couvrez-le de plaies, éloignez ses proches, animez sa femme, mais vous n'aurez aucun pouvoir ni sur sa vie ni sur sa liberté: *Verumtamen animam illius serva.* (*Job*, II, 6.) Le tentateur n'a sur nous que la voie de la sollicitation. Il peut nous inviter, comme la première femme, à manger du fruit défendu; mais il ne peut nous contraindre. Il peut nous dire, comme à Jésus-Christ, jetez-vous en bas; mais il ne peut nous y précipiter. Depuis la victoire que le Seigneur a remportée par sa mort, le prince des ténèbres, plus que jamais affaibli, dépend en esclave de nos volontés. Le succès de ses tentations est remis à nos ordres, et par la plus souveraine puissance, nous faisons, comme il nous plaît, échouer ou réussir ses téméraires projets: *Persuadere potest, præcipitare non potest.*

Vous craignez à la vue de l'armée nombreuse qui vous attaque. Levez les yeux, comme disait Elizée à Giezi. Voyez des millions d'anges qui vous défendent. Ont-ils moins de zèle que les démons n'ont de malice? ont-ils moins de force que les démons n'ont de puissance? *Multo plures pugnant pro nobis.* (II *Paral.*, XXXII, 7.) Michel a terrassé Lucifer avec tous ses téméraires complices; Raphaël a lié dans les déserts de la haute Egypte le démon qui fit mourir les maris de Sara; l'ange de l'*Apocalypse* enchaîne le serpent infernal, le précipite dans l'abîme, et en ferme l'entrée. Depuis la naissance du Verbe le loup et l'agneau, la colombe et l'aspic vivent ensemble en paix sous la conduite d'un enfant: *Puer parvulus minabit eos.* (*Isa.*, XI, 6.) Voyez en particulier l'ange que Dieu a commis à votre garde. Quel zèle pour vos intérêts! quelle assiduité de direction! quelle exactitude de vigilance! Jamais il ne nous perd de vue, jamais il ne se lasse de prier pour vous. C'est un guide éclairé, un ami fidèle, un père tendre. Quelle supériorité il a sur le démon! avec quel courage il le combat! avec quelle force il le terrasse! Le voilà le bras levé pour percer votre ennemi. Le démon lui-même nous l'apprend: il le disait à Jésus-Christ: *Angelis suis mandavit de te.* (*Matth.*, IV, 6.) Armez-vous donc d'un courage inébranlable, allez à la conquête de la terre promise. Vous pensez qu'elle dévore ses habitants; détrompez-vous, ces géants si redoutables, vous les dévorerez comme un morceau de pain: *Sicut panem ita devorare eos possumus.* (*Exod.*, XIV, 9.)

Le démon serait peu à craindre, si les hommes ne lui fournissaient des armes. Leurs discours nous empoisonnent, leurs flatteries nous séduisent, leurs défauts nous irritent, leurs scandales nous entraînent Mais tout redoutables qu'ils sont, et même plus qu'on ne croit, il n'est pas si difficile de les vaincre. Il reste encore des gens vertueux qui empêchent la prescription et arrêtent la contagion du vice; ils balancent le scandale par leurs exemples, ils le combattent par leurs discours; ils enseignent la vertu et ils y animent: ils découvrent la vérité et ils la font aimer: *Reliqui mihi septem millia virorum qui non curvaverunt genua.* (*Rom.*, XI, 4.) Les méchants prêtent contre eux-mêmes des armes. Leurs dégoûts décrient le vice, leurs défauts les font mépriser, leurs repentirs forcés le font craindre; ils ont des moments de raison qui le leur font combattre, un reste de pudeur qui les en fait rougir, un fonds d'estime pour la vertu qui lui rend justice. Quelque méchants qu'ils soient, il est rare qu'ils forcent au crime. Mais s'il revenait des tyrans, c'est alors qu'il faudrait faire revivre la gloire des martyrs, et perdre plutôt la vie que la grâce. Mais si Dieu permettait ces redoutables épreuves, c'est alors qu'engagé à faire des prodiges, il saurait soutenir par sa grâce ceux que sa providence aurait mis à de si rudes épreuves.

Mais si les hommes sont si dangereux, pourquoi les fréquenter? Fuyez Babylone, mon peuple; éloignez-vous de ces compagnies où la vertu n'est point en sûreté. Dieu vous a toujours invité de vous renfermer dans la retraite. Pourquoi s'exposer à l'orage quand la charité ou la nécessité ne forcent point à quitter le port? Tous les saints ont suivi ce sage conseil, ou plutôt cet indispensable précepte, plusieurs même avec une sorte d'excès. Les premiers siècles ont vu les déserts peuplés d'un monde de solitaires: il semble que la paix de l'Eglise n'ait commencé par cette espèce de précaution que pour en faire mieux sentir la nécessité Cet esprit ne s'est pas éteint; une multitude de monastères renferme encore un monde de ces pieux fugitifs qui savent craindre le commerce des hommes. Vous croiriez-vous plus fort qu'eux, et par une témérité aussi funeste que criminelle, livreriez-vous aux voleurs le trésor de votre innocence? Ne vous en prenez donc ni à la force de votre ennemi, ni à votre faiblesse; ne vous en prenez qu'à votre imprudence, puisqu'à l'abri de ces retranchements, il ne tient qu'à vous de n'être pas exposé aux coups de votre ennemi; ne vous en prenez qu'à votre

folie, puisque cent fois l'esprit de Dieu et votre expérience vous ont fait sentir dans l'inégalité de vos forces la nécessité d'éviter le combat.

Les hommes ne sont pas nos seuls ennemis; tous les objets qui nous environnent nous font la guerre : guerre d'autant plus dangereuse, qu'ils savent, par leurs attraits se ménager dans notre cœur une fatale intelligence. Ne soyons pas la dupe du prestige, levons le masque qui les dérobe à nos yeux : que trouvons-nous que la raison et la grâce ne nous fassent mépriser ? Serait-ce la gloire et l'estime des hommes? Aveugle dans son principe, équivoque dans ses démonstrations, injuste dans ses excès, fragile dans sa durée, qu'a-t-elle de solide ? Faible récompense du mérite, suspect à des rivaux, combattu par malice, méconnu par mauvais goût, oublié par indifférence, le vrai mérite peut-il se la permettre, doit-il en être satisfait ? Les richesses ? l'acquisition en est difficile, la conservation épineuse, la possession traversée, l'usage périlleux, le comble même peu satisfaisant. Livrés souvent au crime, fruit ordinaire de l'injustice, la vertu doit-elle regretter des trésors de l'injustice qu'elle devrait rougir de partager avec la plupart de leurs possesseurs ? Sera-ce le plaisir? la possession même en dégoûte, ils deviennent insipides quand on en jouit; le même instant les voit éclore et disparaître, ils ne laissent que le vide, l'amertume et les remords. La philosophie a fourni au paganisme assez de lumière et de courage pour en faire peu de cas. Percez le voile imposteur qui trompe l'homme faible, ils vous serviront d'antidote contre eux-mêmes, et vous feront sentir en même temps et votre force et leur faiblesse. Par un mélange admirable, la Providence ne fait pas moins trouver le préservatif et le remède dans la consolation qui adoucit les peines, que dans l'amertume qui assaisonne les plaisirs.

Mais encore une fois, pourquoi vous exposer à l'occasion? Que ne cherchez-vous dans la fuite un asile assuré! Vos plaintes sont plutôt la condamnation de votre témérité que l'apologie de vos malheurs. Vous dites plus vrai que vous ne pensez, quand vous exagérez la forme des charmes qui vous séduisent; mais plus que vous ne pensez encore, vos frivoles excuses font le procès à votre sécurité. Dieu vous en a menacé : celui qui aime le péril y périra. Est-il donc obligé de faire pour vous des miracles, de changer l'ordre de la Providence, et de vous fournir des grâces de combat, lorsque vous négligez les grâces de fuite ! Vous courez au feu, vous avalez le poison : vous périrez.

Du moins, direz-vous, on ne peut fuir la concupiscence. Cet ennemi, de tous le plus dangereux, nous suit partout, il nous entraîne, comme saint Paul, à ce que nous ne voudrions pas, il nous empêche d'exécuter ce que nous voudrions. C'est un écueil inévitable, peut-on manquer d'y échouer? Je souscris à vos plaintes, j'approuve vos alarmes, sans approuver votre désespoir. Un poison secret coule dans vos veines, tâchez d'en arrêter la source; une flamme subite emporte notre raison, éteignez-en de bonne heure les étincelles; une noire mélancolie vous fait couler des jours malheureux, fermez-lui l'entrée de votre cœur, repoussez-la avant qu'elle ait gagné du terrain. Otez les aliments à un foyer qui s'enflamme sans cesse, il s'amortira peu à peu, le jeûne et l'abstinence diminueront sa vivacité. Les petites victoires préparent aux grandes, les actes multipliés affermiront l'habitude. L'exercice vous aguerrira, vous apprendrez à vaincre, vous vaincrez en effet. Est-on à plaindre quand on laisse l'ennemi se fortifier et s'avancer dans le cœur de la place? Les lois de la guerre n'exigent pas seulement le courage dans la mêlée, elles veulent que par une sage conduite on profite de tous ses avantages; que par une prudente retraite on conserve toutes ses ressources, qu'on affaiblisse, qu'on harcèle l'ennemi, qu'on le divise. On le trompe par une marche feinte, on enlève ses vivres, on le consume par des délais. Ainsi pour vaincre, la piété met en œuvre toute l'industrie que les circonstances fournissent. En faisant ce que nous pouvons, comptons sur la victoire. Mais vivre dans la négligence et se flatter de vaincre, quelle folie ! oser s'en prendre à Dieu quand on est vaincu, quelle injustice, quel blasphème !

Oui, Dieu répondra à vos désirs et secondera vos efforts. La grâce n'y manquera pas ; le concile de Trente la définit après saint Augustin. Dieu ne demande rien d'impossible. En donnant des lois il nous avertit de faire ce que nous pouvons, de demander ce que nous ne pouvons pas, et il nous accorde la grâce de le pouvoir : *Deus impossibilia non jubet, sed jubendo*, etc. La distribution constante de la grâce est une suite de sa constante nécessité. L'homme sans elle ne peut rien, elle lui est donc accordée pour tout ce qu'on lui ordonne. L'existence de la liberté n'est pas moins certaine que le besoin de la grâce; il n'est pas moins de foi que nous pouvons éviter le mal et faire le bien; il ne serait pas moins injurieux à Dieu de croire qu'il fait des commandements impossibles, que de les croire possibles sans son secours. La même autorité qui nous oblige de tout attendre nous défend de lui rien imputer. Nous sommes comme des sarments inutiles dès qu'ils sont séparés de la vigne; mais Dieu a mis devant tous le feu et l'eau, le bien et le mal : nous sommes les maîtres du choix. De ces deux vérités, également incontestables et fondamentales, peut-on ne pas conclure une distribution de grâces aussi générale que le précepte, aussi étendue que le besoin, aussi constante que la nécessité? *Pater scit quia his omnibus indigetis.* (*Matth.*, VI, 32.)

La grâce fût-elle moins prodiguée à ceux que le malheur de la naissance fait vivre dans les ténèbres de l'infidélité, de quoi

pourriez-vous vous plaindre, vous qui élevés dans le christianisme êtes les enfants chéris du Père céleste? que vous manque-t-il? n'êtes-vous pas instruits? est-il difficile de vous faire instruire? n'avez-vous pas les exemples des saints? ne vous ont-ils pas fait faire cent fois ces salutaires réflexions? Pourquoi ne ferais-je pas ce qu'ont fait un tel et un tel? l'âge, le sexe, la condition, les passions me les rendaient semblables; faut-il que mon infidélité mette entre nous tant de différence? Combien n'est-il pas de vos contemporains dont la piété fera votre confusion! Mille fois averti, sollicité, alarmé par les remords de la conscience, la vertu ne se montre-t-elle pas à vous avec tous ses charmes, et le vice avec ses horreurs? Cent fois une lumière salutaire, un pieux mouvement ont presque conclu votre salut. Vous avez échoué au port. Que de sacrements inutiles! Régénérés dans le baptême, fortifiés dans la confirmation, guéris dans la pénitence, nourris dans l'Eucharistie, que pouvait faire Dieu davantage pour cette vigne ingrate qui ne porte que des grappes!

Enfin, quelque grâce qui vous manque, la prière vous ouvre tous les trésors célestes. La parole de Dieu y est engagée : Demandez, et vous recevrez; cherchez, et vous trouverez; frappez, et on vous ouvrira. Se peut-il que vous soyez misérable, pouvant si facilement être heureux? Non, vous n'avez encore rien demandé : *Usque modo non petisti quidquam.* (*Joan.*, XVI, 24.) Que craignez-vous? pensez-vous qu'un père donne un serpent à son fils qui lui demande du pain? L'importunité seule arracherait ce que sa bonté vous presse d'accepter. Serait-il plus intraitable qu'un méchant homme, lui qui a soin des moindres oiseaux oublierait-il ses enfants? Gens de peu de foi, vos besoins corporels sont l'objet d'une providence amoureuse qui pourvoit à tout. Les intérêts de votre âme lui seraient-ils moins précieux? Non, non, sachez que le soleil de justice, aussi bien que celui qui éclaire la terre, se lève tous les jours pour le juste et pour l'impie; que la rosée de la grâce, aussi bien que celle qui fertilise la terre, tombe sur le champ de l'un et de l'autre. Venez à moi, vous tous qui avez soif, et je vous donnerai à boire d'une eau qui jaillit à la vie éternelle; venez à moi, vous tous qui travaillez et qui êtes chargés, je vous soulagerai. En un mot le père des hommes, quoiqu'il donne des portions plus considérables à quelques-uns de ses enfants, donne toujours à chacun de quoi subsister. C'est notre faute si, comme l'enfant prodigue, nous dissipons la portion de patrimoine qui nous est échue. Chacun a donc assez de grâces pour résister aux tentations. Matière de reconnaissance pour une bonté qui nous comble de biens, matière de crainte pour le compte rigoureux qu'il en faudra rendre. L'homme est toujours coupable quand il est vaincu, parce qu'il n'a tenu qu'à lui de vaincre. Il n'est pas moins coupable lorsque, présumant de ses forces, il s'expose en téméraire, parce que s'il peut toujours vaincre, il peut toujours aussi être vaincu. Ce sera la seconde partie.

SECONDE PARTIE

Le paganisme et l'hérésie ont également porté à l'excès la prétendue force de l'homme. Le sage est supérieur aux événements, disait le philosophe stoïcien. Insensible, le plaisir ne peut le séduire; indifférent, la douleur ne peut l'accabler; au milieu des plus grands revers, une apathie inaltérable l'affermit sans risque dans la vertu; les ruines de l'univers le trouveraient inébranlable : *Si fractus illabatur orbis*, etc. Calvin par un principe différent, mais peut-être plus pernicieux, osait dire que la justice une fois acquise ne pouvait plus se perdre. Le Jansénisme, sous le nom artificieux de stabilité de la justice, rend toutes les conversions suspectes et les sacrements inaccessibles, en regardant comme faux tout ce que la persévérance ne garantit pas. L'Eglise, bien plus sage, nous apprend à tout espérer des bontés du Seigneur et à tout craindre de notre faiblesse. D'un côté, par la liberté accordée à l'homme, que Dieu conserve, sanctifie, respecte même en quelque sorte, l'Eglise nous fait voir qu'il ne faut accuser que nous-mêmes de nos chutes; et de l'autre, par un penchant au mal que rien ne détruit, une constance que rien ne fixe, une fragilité que rien n'étaye parfaitement, elle nous montre le précipice toujours ouvert et la mort toujours présente. L'une doit nous animer à une conquête qui dépend de nous, l'autre nous fait redouter l'ennemi qui nous la dispute. L'ennemi est sous nos pieds, frappons courageusement; notre bras chancelle, défions-nous de nos efforts. Mélange incompréhensible de faiblesse et de force, de combat et de fuite, d'assurance et d'alarmes, vous faites la matière de nos sacrifices et de notre mérite. Quel épais nuage nous environne! à peine laisse-t-il entrevoir quelques rayons d'espérance; mais il ne nous ouvre aucune route assurée. Le démon toujours armé et menaçant, la nature toujours fragile et aveugle, tout est ligué contre vous, tout peut vous vaincre. Non, il n'est aucune tentation où vous ne puissiez être vaincu, aucun péché que vous ne puissiez commettre, aucun excès où vous ne puissiez tomber: 1° rien ne vous garantit la victoire; 2° tout s'efforce de vous l'arracher; 3° la présomption est un moyen sûr de la perdre. Veillez donc et priez, craignez et défiez-vous; l'esprit est prompt, mais la chair est faible : *Caro autem infirma.* (*Matth.*, XXVI, 41.)

1° Rien ne garantit la victoire. Dignité éminente, âge avancé, règle de bienséance, sainteté de temps et des lieux, vous n'êtes qu'un faible retranchement que toutes les tentations peuvent forcer. Saül sur le trône, les enfants d'Héli dans la souveraine sacrificature, des évêques que le livre de l'*Apocalypse* charge de reproches, tout prouve

que mille faiblesses ternissent l'éclat du diadème. L'impunité du crime, la facilité de le commettre sont un nouveau piége qui achève ce que ses attraits avaient commencé. Des vieillards font courir les plus grands risques à la vie et à l'honneur de Suzanne; le plus sage des hommes obscurcit la plus brillante réputation; des millions d'anges trouvent dans leur propre excellence un écueil à leur vertu au milieu de l'empirée; le serpent se glisse dans le paradis terrestre; à peine sorti des mains de son Créateur, le premier homme lui devient rebelle; on voit un démon dans la compagnie de Jésus-Christ déshonorer la dignité apostolique et devenir le plus infâme des traîtres. La plupart des histoires ne sont qu'un tissu de grands crimes et d'un petit nombre de vertus, et que sont la plupart des grands criminels, que de grands hommes? triste leçon pour le reste des humains, à qui la médiocrité laisse encore moins de ressources.

Rien en vous ne vous répond de vous-même; promesses, engagements, tout s'efface; résolutions et serments, tout s'évanouit; arrangements et mesures, tout se déconcerte; précaution et vigilance, tout se dément; habitude de vertu, bonté de naturel, étendue de lumière, principe d'éducation, abondance de grâce, vous facilitez le succès, mais vous ne sauriez en répondre. On peut perdre dans un moment des trésors accumulés à grands frais par un travail opiniâtre. Quarante années de fidélité dans un désert, au milieu des plus violentes persécutions, les plus grands miracles opérés à ses yeux, opérés à sa voix, doivent-ils laisser à Moïse quelques ombrages? Moïse doute pourtant; cette baguette, si souvent toute-puissante, chancelle dans ses mains. Moïse, aux portes de la terre promise, s'en voit exclus. Absalon et Joas, issus d'un sang auguste, l'un élevé par un père selon le cœur de Dieu, l'autre dans le sanctuaire par un illustre pontife, étonnent Israël par leurs forfaits; l'un ébranle le trône de son père, l'autre renverse les autels de son Dieu. Un peuple entier dans le désert, aussi souvent infidèle que pénitent, mille fois puni, mille fois converti, mille fois criminel, ne semble connaître Dieu que pour l'offenser. Tertullien et Origène, et une foule d'hérétiques auraient été fidèles s'ils eussent été moins éclairés. L'intérêt temporel même n'arrête pas toujours. D'un avare la tentation fait un prodigue, elle arrache des bassesses au plus fier et des travaux au plus lâche. Les faiblesses de l'homme surprendraient-elles si le mérite du coupable n'en écartait le soupçon? Fragilité humaine, que vous êtes grande! Enfin l'abondance des grâces ne donne aucune certitude. Il est de foi qu'on peut résister aux plus grandes et que la persévérance n'est due à personne. Personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine, encore moins s'il le sera à la mort. La même lumière éclaire l'un et aveugle l'autre; le même prodige touche Israël et endurcit Pharaon; Tyr et Sidon se seraient convertis aux miracles que Corozaïm et Bethsaïde rendirent inutiles; un coup d'œil ramène Pierre infidèle, des caresses désespèrent Judas; de deux voleurs également témoins de la mort de Jésus-Christ, l'enfer engloutit l'un, le paradis couronne l'autre. Point de grâce qu'on ne puisse obtenir, point de grâce qu'on ne puisse perdre. Craignez, dit saint Bernard, quand la grâce vous favorise, craignez quand elle vous quitte; craignez son absence, craignez son retour : *Time cum arriserit gratia, time cum abierit, time cum denuo revertetur.* En un mot, dans la vie de l'âme comme dans la vie du corps, la mort, comme un voleur, vient le moins qu'on y pense. Personne ne peut se flatter d'aucun privilége. Une vaste campagne, jonchée de tant de grands hommes, que nous présente-t-elle? que des malheurs. Il en tombe tant à nos côtés qu'avant la fin de la bataille nous avons tout à craindre pour nous-mêmes : *Cum timore et tremore.* (*Ephes.* VI, 5.)

Qu'il est triste de ne pouvoir compter sur rien, et jusqu'au dernier moment se voir sur le bord du précipice! Hélas! du moins un édifice solidement bâti se soutient sur ses fondements, un ennemi défait est longtemps à rétablir ses forces, les lois fournissent aux hommes des moyens pour assurer leurs contrats, mais l'affaire du salut ne peut être terminée que par la mort. L'édifice de la vertu, toujours élevé sur le sable, peut être à tout moment renversé; le vase fragile qui porte le trésor de la grâce peut aisément être brisé; l'ennemi terrassé revient bientôt avec de nouvelles forces. Ces malheurs sont journaliers, les plus grands hommes n'en sont pas exempts; peut-être y sont-ils plus sujets que d'autres et moins ménagés du démon.

Cette incertitude est une grâce. Quel fonds d'orgueil, quel fonds de paresse ne nourrirait pas une flatteuse sécurité, qui nous enivrerait de l'idée de notre vertu! Malgré tant de dangers, on est présomptueux, on compte sur soi, on oublie le Seigneur, on méprise ses frères; ébloui de ses lumières, un savant fait peu de cas de ceux qu'il croit moins éclairés que lui; l'homme de condition trouve dans sa noblesse un titre qui l'élève au-dessus de l'humanité; un vieillard voit avec pitié les folies d'une jeunesse dont il se croit bien revenu; un dévot orgueilleux, du haut de sa vertu, où il se croit inébranlable, damne tout le monde de son autorité privée. Il faut donc qu'à l'école de la fragilité humaine vous appreniez ce que vous êtes; fâcheuse, mais utile leçon, il faut que les chutes vous redressent, que les poisons vous guérissent, que le péché vous rende saint. La paresse ne serait pas moins à craindre. Rien ne mortifie plus que cet état d'instabilité. La nature tend au repos et cherche partout des appuis. Un bien médiocre, mais solide, paraît préférable à un bien plus grand, mais douteux. Content de jouir en paix de sa vertu, l'homme ne ferait aucun effort pour accroître ses mérites. Jouis, mon âme, se dirait-il lâchement,

jouis des biens que tu as ramassés. Insensé ! cette nuit même tu vas être cité au tribunal de Dieu. Autant que la vertu se fortifie et s'aguerrit par l'exercice, autant elle s'affaiblit et se rouille dans l'inaction. Tout est à craindre pour Rome si Carthage est détruite, disait un sage Romain ; la crainte d'un ennemi puissant tient nos troupes en haleine, la paix va les amollir. Dieu laisse vivre au milieu de la terre promise un grand nombre de nations infidèles pour entretenir la vigilance d'un peuple que le repos aurait perdu. Ainsi Dieu permet que nous soyons attaqués sans cesse; il nous cache l'événement du combat pour ne pas laisser ralentir notre courage.

2° Tout s'efforce de nous arracher la victoire, nous sommes de toutes parts investis; tout conspire, tout agit contre nous. Ce n'est pas assez de n'être pas invulnérable, il faut encore vivre au milieu de ses ennemis tantôt en lion par la violence, tantôt en serpent par la ruse, tantôt en ange de lumière par l'illusion, tantôt en ange de ténèbres par le désespoir; le démon met tout en œuvre pour nous perdre. Opposons la constance à ses efforts, la prudence à ses artifices, la foi à ses prestiges, la confiance à ses menaces, nous foulerons aux pieds l'aspic et le basilic, nous écraserons le lion et le dragon : *Super aspidem et basiliscum ambulabis* (*Psal.* XC, 13). Tentations de toute espèce. La colère fait bouillonner le sang, la gourmandise aspire après les viandes d'Egypte, la concupiscence allume ses feux, une molle paresse engourdit les membres, un lâche découragement fait tout abandonner. Les succès du prochain piquent l'envie, l'or et l'argent deviennent une divinité ; les injures animent le ressentiment, les dignités réveillent l'ambition. Tous ces traits, tour à tour lancés sur nous, font cent fois désirer la dissolution de ce corps de mort où nous gémissons d'être renfermés. Combattons à droite et à gauche, armons-nous de l'épée de la parole, couvrons-nous du bouclier de la foi, prenons la cuirasse de l'espérance : *A dextris et a sinistris* (*III Reg.* XXII, 19). Tentations par tous nos sens : ils sont autant d'avenues par où la mort se glisse dans nos âmes ; les yeux reçoivent un poison subtil, les oreilles écoutent le sifflement du serpent, la langue déchire le prochain, blesse la modestie, profane la religion. Tout le corps est un aliment du péché. L'esprit, livré aux ténèbres de l'ignorance, est égaré par de fausses lueurs; le cœur, asservi à la légèreté des pensées, en reçoit les criminelles sollicitations. Un ennemi déclaré pousse à bout la patience, un ami flatteur corrompt la vertu ; les mondains sont dangereux par leur principe, les gens de bien incommodes par un zèle outré ; la loi par sa rigueur fait tout craindre, le conseil par son indulgence laisse tout espérer; la justice de Dieu rend timide, sa miséricorde présomptueux. En un mot, tout se réunit pour écraser une créature fragile, déjà accablée sous le poids de sa faiblesse. Nous marchons sans défense dans une épaisse forêt, pleine de bêtes féroces, comme un agneau au milieu des loups. Ce n'est pas seulement contre la chair et le sang, c'est contre le ciel et la terre qu'il faut lutter, et si tout tourne à bien pour l'âme fidèle, tout peut se tourner en poison pour le pécheur : *Non est nobis*, etc.

Il est des tentations qu'il faut combattre, il en est qu'on doit fuir, il en est qu'il vaut mieux mépriser. Fuyez les tentations qui ont le plaisir pour objet : elles sont séduisantes, elles gagnent le cœur ; bravez celles qui ont pour objet la peine : elles sont affligeantes, elles rebutent; méprisez celles qui ne roulent que sur des minuties de détail, elles sont inquiétantes, elles désespèrent. Combattez avec courage, comme le Sauveur. Retire-toi, Satan ! Il est écrit : Vous adorerez le Seigneur, votre Dieu, vous ne servirez que lui seul : *Vade Satana* (*Matth.*, IV, 10.) Attaquez-le de front, prenez une noble fierté, vous le mettrez en fuite : *Resistite diabolo et fugiet a vobis.* (*Jac.*, IV, 7.) Prêt à renverser le ciel et la terre, sa jalouse rage n'épargne rien pour nous perdre. Voyez le possédé de l'Evangile, il brise ses liens, se roule par terre, se jette dans le feu ; il faut des miracles pour le sauver. Admirez le commencement de l'Eglise, tant d'innocentes victimes que le glaive de la persécution immola. Cent fois à deux doigts du naufrage par la violence de la tempête, la barque de Pierre eut besoin de se souvenir que les portes de l'enfer ne devaient jamais prévaloir contre elle. Le Calvaire vit avec horreur un Dieu même expirer sous ses coups, une foule d'anges rebelles chassés du paradis secondent ses criminels efforts. Semblable à cette nuée de sauterelles qui désolaient l'Egypte, je les vois sortir du puits de l'abîme comme une fumée épaisse qui obscurcit l'air et répand partout le poison. Terre, craignez ! je vois le dragon qui tombe du ciel, plein de colère. Malheureux habitants, quel empire tyrannique ce redoutable prince du monde va-t-il exercer sur vous ? qui pourra se sauver, qui persévérera jusqu'à la mort, et enfin remportera la victoire ? *Descendit draco habens iram magnam.*

S'il est des tentations qu'il faut combattre, il en est qu'il faut éviter ; la fuite alors n'a rien de honteux et de lâche : c'est une belle retraite, plus glorieuse que la plus vigoureuse attaque, parce qu'elle est l'effet de la sagesse. Ce n'est pas courage, c'est témérité de s'exposer à des tentations délicates, où l'on ne peut qu'être vaincu. Quand on vous persécutera dans une ville, fuyez dans une autre : J'ai fui moi-même, dit le Seigneur. Aimer le danger, s'y exposer librement, c'est vouloir périr. Qui peut se promettre d'avoir la grâce, quand il s'en attire par sa faute la privation ? Qui peut se flatter que les charmes séduisants du plaisir n'iront pas jusqu'au cœur, quand il se livre à lui sans défense ? Fuyez, fuyez, mon peuple, fuyez ce monde corrompu, où vous ne respirerez qu'un air contagieux, où vous ne boirez qu'une coupe empoisonnée. Vous marche-

rez dans un sentier glissant, vous allez faire les plus tristes chutes. Ces dangers sont grands, surtout pour la foi et la pureté. Les autres vices peuvent être envisagés sans risque, ils le sont même avec succès ; ce qu'ils ont de hideux leur sert d'antidote. L'orgueil doit être confondu, la colère réprimée, la paresse aiguillonnée ; mais la chair doit être abattue, la privation seule la tient chaste ; l'éloignement du danger conserve seul une fleur que le moindre souffle ternit.

Il serait inutile et même dangereux de peindre en détail les objets de la volupté, la sage délicatesse de notre langue s'y refuse, et la modestie l'interdit. Tout le monde sait qu'ils sont fréquents, journaliers, enchanteurs ; on se plaît même à les multiplier et à les embellir. On cultive, on étale avec soin ces charmes funestes qui perdent le cœur. Malheur à ceux dont le langage fait couler le poison, dont les manières l'insinuent, dont les principes l'autorisent, dont la corruption le porte jusqu'au pied des autels. En vain gémirons-nous sur le malheur de tant de grands hommes qui en ont été les esclaves. Déplorons plutôt et craignons le malheur qui nous menace, et, sur l'avis de saint Paul, portons la précaution jusqu'à ne pas nommer le vice contraire : *Nec nominetur in vobis.* (*Ephes.*, V, 3.) L'erreur n'est pas moins à craindre que la volupté. Peu instruit, peu aguerri, que répondrez-vous aux difficultés artificieuses de l'hérétique ? Il vous éblouira par des sophismes spécieux, il vous trompera par des faits déguisés, il vous déconcertera par des autorités mal entendues ; vous croirez voir la vérité, et vous ne vous nourrirez que de mensonges ; vous croirez suivre l'esprit de Dieu, et vous vous livrerez à celui du démon. Rompez ce funeste commerce, vous surtout à qui l'état, l'âge, le sexe, refusent la lumière et la force ; soyez en garde contre l'indiscrète curiosité, redoutez un mal qui gagne comme la gangrène : *Hæreticum hominem devita.* (*Tit.*, III, 10.)

Enfin il est des tentations qu'il faut mépriser. C'est faire trop d'honneur au démon d'écouter scrupuleusement, même pour les combattre, une infinité de tentations, toujours importunes et toujours renaissantes, dont la source intarissable coule avec plus d'abondance à mesure qu'on les réalise par l'attention qu'on y donne. L'objet en est trop mince pour faire à notre âme des plaies mortelles ; mais à force de multiplier ces légers combats, le démon ruine peu à peu nos forces, nous dégoûte de la vertu et nous entraîne enfin dans le vice ; du moins il nous trouble, nous rend la vie insupportable et, par la perte du temps, arrête nos progrès : c'est favoriser ses desseins que de se prêter à ses ruses. Tels ces insectes qui désolent l'Egypte : leurs piqûres, quoique légères, ne nuisent guère moins par leur nombre que l'auraient fait les dents meurtrières des tigres et des lions. Ne perdons pas un temps précieux à poursuivre un ennemi méprisable : on ne s'en débarrasse qu'en le méprisant.

Un nouveau danger, c'est de nous déguiser le danger pour faire plus aisément donner dans le piége, parer la tentation des plus belles couleurs par de vains prétextes. Se présenter grossièrement sous le dehors du crime, ce serait donner l'alarme ; mais à la faveur d'une apparence de vertu, le loup, couvert de la peau de brebis, pénètre sans obstacle dans la bergerie. Ce n'est, dit-on, qu'une faute légère qui ne saurait tirer à conséquence, elle est aisée à réparer ; le moindre effort chassera quand on voudra un ennemi si faible ; refuserait-on si peu de chose à un ami, à un parent, à un protecteur nécessaire, et nécessaire à la religion ? Un zèle amer détruit plus qu'il n'édifie. Attendons des moments plus heureux, notre santé demande des soulagements, notre place exige des bienséances ; la mortification et la pauvreté sont le partage du cloître. Un ami pieux a été consulté, un directeur a prononcé, mille gens marchent dans la même route, qu'a-t-on donc tant à craindre ? *Si cæcus cæco ducatum præstet*, etc. ? (*Matth.*, XV, 14.)

Nouvelle ressource de la malice du démon, il fait trouver des dangers jusque dans la vertu véritable. Les plus grands saints ne sont pas à couvert de l'illusion et de l'orgueil ; ils y sont plus exposés que d'autres. Un zèle déplacé les livre à des œuvres étrangères à leur état, le prétexte spécieux d'un plus grand bien l'emporte sur le devoir, l'esprit de singularité les égare dans des routes inconnues. A l'ombre d'une éminente contemplation, l'apparence de la vérité, le désir même sincère de la soutenir, fournit à l'erreur des défenseurs d'autant plus opiniâtres qu'ils imaginent agir par religion. Une régularité austère les rend intraitables, une retraite profonde les rend farouches, une mortification excessive détruit leurs forces, une humilité outrée avilit leur autorité. Qu'il est difficile de tenir un juste milieu dans lequel consiste la vertu ! Roseaux fragiles, le moindre souffle nous fait ployer, et nous brise ; il faut une expérience consommée pour démêler tant d'artifices, une précaution infinie pour écarter tant de piéges, une vigilance continuelle pour parer tant de coups, une force divine pour résister à tant d'attaques. Quels avantages le tentateur n'a-t-il pas sur nous ! que de grands hommes il a vaincus ! Aussi fier de tant de victoires que nous sommes intimidés de tant de défaites, que de combats il a livrés ! aussi aguerri par une si longue guerre, que nous sommes engourdis par l'inaction, quelle subtilité, quelle étendue de génie ! Aussi pénétrant par ses lumières supérieures que nous sommes bornés par notre ignorance ; autant hors de prise par sa nature spirituelle que nous sommes exposés par notre chair ; opiniâtre dans ses poursuites, autant que nous sommes aisés à rebuter dans notre défense ; n'ayant rien à perdre, et nous risquons tout ; suivant son penchant au mal,

et il nous faut vaincre le nôtre ; fut-il jamais guerre plus périlleuse, combat plus inégal, même pour les gens de bien.

Les vertus les plus sublimes semblent lui prêter de nouvelles armes. Il en fut lui-même blessé le premier. La dupe de son propre orgueil, en flattant habilement le nôtre, il s'insinue d'autant plus aisément qu'il porte les livrées de la vertu. Le plus parfait des anges, le mieux instruit de ses devoirs, trouve dans sa perfection même l'écueil où il se brise, il est englouti dans l'enfer. Avec quel secret plaisir compte-t-on les âmes qu'on a converties, mesure-t-on l'étendue de ses travaux et l'austérité de sa pénitence, est-on ébloui de la sublimité de son oraison et de la supériorité de ses talents ? Qu'il est rare qu'on ne dise avec le pharisien, chacun à divers égards : Je ne suis pas comme le reste des hommes ; ils sont pleins de défauts, et je rends grâces à Dieu de mes bonnes œuvres ! L'homme du monde étale ses trésors comme Ezéchias, il est ébloui de la magnificence de ses meubles, du nombre de ses domestiques, de la noblesse de son sang, de l'éclat de ses dignités : *Non sum sicut cæteri hominum.* (*Luc.*, XVIII, 11.) Le mépris qu'en fait un philosophe n'est pas moins orgueilleux. Sa vanité ne fait que changer d'objet. Diogène, plus fier dans un tonneau qu'Alexandre sur son trône, dédaigna un prince qui le respectait : *Non sum sicut cæteri hominum.* Souvent par une vanité plus raffinée l'homme s'enorgueillit de son humilité ; il s'estime parce qu'il ne croit pas s'estimer, il se préfère à tout parce qu'il croit se mettre au-dessous de tout : tant l'homme est facile à se tromper, jusqu'à tirer l'orgueil de l'humilité, la fierté de la modestie. Point de retranchement que la tentation ne puisse forcer : *Militia est vita hominis.* (*Job*, VII, 1.)

D'un autre côté, les vertus obscures ne sont pas moins dangereuses par leurs excès mêmes. Le démon ne pouvant vaincre celui qu'il trouve toujours en défense dans le centre de l'obscurité, cesse de le contredire, et le plonge au contraire de plus en plus dans ses pieux sentiments. Il lui grossit ses fautes, lui exagère ses faiblesses, lui présente les motifs d'humilité et de crainte dans le jour le plus frappant pour le décourager. Ainsi livré à la tristesse et au désespoir, il a tout à craindre de la délicatesse et des alarmes de sa piété même. Décrets impénétrables de la prédestination ! distribution inégale des grâces, remords inquiets, crainte de l'enfer, tout trouble la sérénité de ses jours et la paix de son cœur ; il ne va qu'à tâtons, et ne marche qu'en tremblant ; il ne veut ni quitter ni avouer son état. Ses réflexions continuelles l'y entretiennent, le révoltent contre les plus sages avis : son mal devient sans remède. Après tant d'expériences du pouvoir de la tentation, faut-il être surpris d'avoir à déplorer avec le prophète le renversement des cèdres du Liban ? Oui, l'or perd son éclat, les pierres du sanctuaire sont dispersées. Voyez de toutes parts avec les larmes les plus amères les trophées élevés à la gloire de votre ennemi ; la terre en est couverte. L'erreur et la passion travaillent pour lui de concert, on érige des temples en son honneur, on consacre des lieux à la débauche. Les cœurs sont le théâtre de ses victoires, les corps en portent les honteuses marques, les êtres insensibles gémissent d'en être souillés et d'y servir d'instrument. Depuis le trône jusqu'à la houlette, tout subit son joug, le Grec et le barbare portent ses chaînes. Ces palais élevés au faste, ces fêtes données au plaisir, ces raffinements accordés à la sensualité, ce fer aiguisé par la vengeance, ces feux allumés par la colère, tout est son ouvrage. Il compte ses conquêtes par nos crimes, ses triomphes par nos malheurs. Jamais monarque ne porta plus loin son empire : *Non est potestas quæ comparetur ei.* (*Job*, XLI, 24.)

3° Enfin, quelque aisée que fût la victoire, la présomption seule nous la ferait perdre. Présumer de ses forces, et s'approprier les dons de Dieu, c'est attenter sur sa souveraineté et obliger sa justice à nous dépouiller d'un bien dont nous abusons. Dieu voit avec pitié plutôt qu'avec indignation les frivoles humains qui se glorifient de leurs dignités et de leurs richesses. Je n'en suis pas surpris, il fait trop peu de cas de ces biens pour en être jaloux, quoique pour le punir, il permette mille fois que l'impie s'élève comme les cèdres du Liban, et bientôt anéanti ne laisse pas même de vestige de la place qu'il occupait : *Transivi, et ecce non erat.* (*Psal.*, XXXVI, 36.) Mais les biens de la grâce ne sont pas si fort indifférents au Seigneur ; il en est justement jaloux : Je ne donnerai pas ma gloire à un autre, et je ne veux pas que l'homme s'attribue le chef-d'œuvre de ma puissance. La persévérance est son ouvrage, et quoique en couronnant ses bienfaits, il couronne aussi nos mérites, c'est à la grâce seule que la gloire en est due. C'est donc méconnaître ses plus chers intérêts que de se mettre en quelque sorte en parallèle avec lui, en comptant sur soi-même et l'obliger à venger sa grâce à nos dépens, en nous laissant éprouver toute l'étendue de notre faiblesse : *Gloriam meam alteri non dabo.* (*Isa.*, XLVIII, 11.)

Les résolutions, les promesses, les serments de saint Pierre s'évanouissent à la voix d'une servante ; il tombe trois fois dans la faute qu'il venait de détester. Terrible châtiment de sa présomption ; Pierre se croit à toute épreuve : Oui, tout le reste vous abandonnât-il, fallût-il mourir avec vous, je vous serai toujours fidèle. Qu'il connaît peu la faiblesse humaine ! dans un moment il va l'éprouver. Il est écrit (n'oubliez pas cette grande leçon), il est écrit : Vous ne tenterez pas le Seigneur votre Dieu. Ne comptez pas que les anges, tout zélés qu'ils sont pour votre conservation, se prêtent à vos caprices jusqu'à vous soutenir dans les airs quand vous vous serez follement précipité ; il est des règles de sagesse et des mesures de pru-

dence dont on ne peut s'écarter sans se perdre : *Non tentabis Dominum.* (*Matth.*, IV, 7.) Surtout soyez extrêmement humble, si vous voulez obtenir grâce. Celui qui s'abaisse sera élevé, et celui qui s'élève sera abaissé. Si vous êtes debout, prenez garde de ne pas tomber. Quelque possible, quelque facile que soit le salut, opérez-le avec crainte et tremblement. Quelque possible, quelque facile que soit la victoire des tentations, ne cessez de prier, pour ne pas y succomber. Le Seigneur vous l'enseigne et vous l'ordonne : *Et ne nos inducas in tentationem.* (*Matth.*, VI, 13.) La prière des humbles perce les cieux ; mais on ne peut souffrir le pauvre superbe qui, dans le sein de l'indigence, ose s'enorgueillir de ses prétendues richesses. Semblable à ces philosophes dont parle saint Paul, que Dieu livre à leur sens réprouvé, éblouis de leur lumière et de leur vertu, ils se croient impeccables, et ils donnent en insensés dans les passions les plus honteuses. Qu'une triste expérience leur apprenne ce que c'est que l'homme sans la grâce du Libérateur : *Odi pauperem superbum.* (*Eccli.*, XXV, 4.)

Châtiment terrible, vous n'êtes pas rare, soit que le présomptueux se conduise en aveugle et s'expose en téméraire, soit qu'il agisse avec négligence et sans précaution, soit que Dieu le punisse et l'abandonne. Il n'y a point de crime dont l'orgueil ne soit la racine. Le désir insensé de s'égaler à Dieu dépeupla le ciel, la superbe espérance d'être comme des dieux perdit nos premiers parents, et avec eux tout un monde. Il n'est point de malheur qui n'en soit le châtiment. Dieu voit avec pitié les autres crimes. L'orgueil excite son indignation jusqu'à insulter le coupable : Adam, dit Dieu, n'est-il pas devenu bien semblable à nous? *Ecce Adam factus est quasi unus ex nobis.* (*Gen.*, III, 22.) L'orgueil est la source des hérésies; on veut sonder les abîmes de la divinité, et on est accablé sous le poids de sa gloire ; on ne veut déférer qu'à ses propres lumières, et on donne dans les erreurs et les contradictions les plus pitoyables. L'orgueil est la source des guerres ; sensibles aux moindres injures, le superbe a beau affecter la modération, sa feinte douceur s'y dément, et souvent sous le voile spécieux de la religion, cruel et impie, il immole tout à son ressentiment. L'orgueil est la source du libertinage ; ces hommes fiers de leur régularité, parés du langage et des dehors trompeurs d'une morale sévère, passent de l'esprit à la chair, et chercheront à se justifier les derniers excès de leur incontinence. J'ai vu, disait le Prophète, ces hommes qui avaient mis leur nid dans le ciel, tomber au fond des abîmes, percés des mêmes traits qu'ils avaient lancés, et se nourrir du gland des pourceaux, eux qui pouvaient à peine goûter les viandes les plus exquises : *Vidi siliquis delectari porcorum* (*Luc.*, XV, 16). Tout est donc à craindre et à espérer en matière de tentation. Craignons tout de nous-mêmes, espérons tout de Dieu, tout nous sera utile et deviendra la source de notre bonheur éternel. Je vous le souhaite etc.

DISCOURS

SUR L'ABUS DES GRACES.

—

Particula boni doni non te prætereat. (*Eccli.*, XIV, 14.)
Ne laissez rien perdre du don de Dieu.

On estime peu ce qu'on obtient facilement, et dont on ne sent pas le besoin. La rareté et la nécessité font parmi les hommes le prix des choses : l'abondance, en les rendant communes, les avilit. Telle est l'erreur des chrétiens à l'égard de la grâce. Persuadés de la bonté infinie qui nous prodigue ses faveurs, on se flatte d'en être toujours le maître, et trop peu convaincu du prix de l'éternité, s'embarrasse-t-on du secours nécessaire pour l'obtenir? La grâce dans ce faux point de vue passe pour une chose indifférente, dont la perte après tout est légère. Dans cette funeste persuasion on la néglige, on la perd volontairement, sans songer au compte terrible qu'il en faudra rendre. Instruisons-nous et tâchons de connaître le malheur et le crime d'une si grande perte. Nous perdons des fruits infinis, nous la perdons elle-même : maîtres d'en profiter, nous ne la perdons que par notre faute. Déplorons, prévenons un si grand désordre. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il est dans l'univers deux ordres de choses, dont l'une est fort supérieure à l'autre : les unes naturelles n'ont qu'une fin naturelle, les autres surnaturelles conduisent à une fin surnaturelle. Il n'y a aucune proportion entre elles. La proportion suppose quelque ressemblance dans le même genre ; mais il n'y en a aucune du naturel au surnaturel. On peut comparer les pierres précieuses et juger de leur prix relatif; mais on ne peut les comparer à un animal, dont la vie est d'un ordre si différent. Les animaux, bien au-dessous de la nature raisonnable, n'ont point de rapport avec elle, ni tous les êtres naturels avec l'ordre surnaturel. C'est une espèce de monde nouveau. La moindre grâce est plus précieuse que tous les ordres naturels, ou plutôt elle est sans prix.

1° O vous qui négligez la grâce, en connaissez-vous l'excellence, l'origine, la nécessité, les effets, la rareté, la nature, le prix, ce qu'elle a coûté à un Dieu de travaux et de souffrances? La grâce est une émanation de la Divinité, une lumière céleste qui éclaire notre esprit, un rayon de la sagesse éternelle, du soleil de justice, auprès de qui l'astre qui nous éclaire n'est que ténèbres. Pensez-vous que ce doux souffle, ce tendre mouvement vers le bien est l'opération du Saint-Esprit qui, comme un agréable zéphir, vous agite, vous presse, vous entraîne de la manière la plus douce et la plus puissante, ou plutôt que c'est le Saint-Esprit même, dont la charité se répand dans votre cœur? *Charitas Dei diffusa est.* (*Rom.*, V, 5.) Savez-vous que c'est le trésor précieux caché dans le champ, que les voleurs n'enlèvent, ni la rouille ne consume; que cette source d'eau vive par sa douce ivresse fait la félicité des bienheureux; que cette manne délicieuse qui tombe dans le désert aride de votre cœur est le pain des anges et l'aliment d'un Dieu? Regard favorable, qu'un Dieu daigne jeter sur nous, vous convertissez Pierre; vous charmez les cieux, vous percez les enfers; la majesté des princes, la beauté des créatures les plus accomplies vous sont-elles comparables? Faveur de mon Dieu, amitié de l'Être suprême, qui peut entrer en parallèle avec vous? Faibles mortels, dont l'aveugle ambition court après des biens frivoles, venez à moi, vous trouverez dans la grâce le plus grand, le plus solide de tous les biens.

2° Quoique Dieu soit l'unique auteur de tous les biens, il l'est surtout à l'égard des biens de la grâce: c'est son chef-d'œuvre. Dieu parle une fois, tire du néant tous les êtres et les livre en quelque sorte à eux-mêmes dans le cours des lois de la nature; mais il se réserve les opérations de la grâce et ne confie à personne un ouvrage si cher. Que les autres causes secondes agissent dans tout le reste. Dieu n'est point jaloux de la gloire qui leur revient de leur ouvrage; il ne souffre ici ni rival, ni partage de gloire, dans celui-même qui y coopère. Commencement, progrès, consommation, la grâce seule a l'honneur de tout. Quoique la douceur de son opération laisse à la volonté une liberté parfaite d'agir ou de résister, il est certain que tout ce qu'il y a de surnaturel dans l'action est son ouvrage: *Quid habes quod non accepisti?* (I *Cor.*, IV, 7.)

3° Que dans l'ordre de la nature un père regarde son fils comme une portion de lui-même, qu'un jardinier doive à ses soins les richesses de la terre, que la science et l'éloquence soient le fruit des veilles de l'homme de lettres, Dieu n'en est point jaloux; mais pour les opérations de la grâce, tout ce qu'on lui enlève est un larcin qu'il ne pardonne pas: *Gloriam meam alteri non dabo.* (*Isa.*, XLII, 8.) Ce n'est ni celui qui plante, ni celui qui arrose, qui donne l'accroissement: *Neque qui plantat*, etc. (I *Cor.*, III, 7.) Les prophètes ne sont que ses secrétaires: *Lingua mea calamus scribæ.* (*Psal.* XLIV, 2.) Les prédicateurs ne sont sans lui qu'un airain sonnant. Saint Jean ne fut que la voix qui criait dans le désert. Le ministre peut frapper l'oreille; mais il ne va pas au cœur, si l'onction de la grâce ne le seconde. Qu'il n'en espère pas les heureuses influences, si sa profonde humilité ne met à couvert les droits du Seigneur qui les répand. En couronnant nos œuvres, il couronne ses bienfaits, et il veut si fort demeurer le maître, que quelque temps qu'on l'ait servi, quelque mérite qu'on ait acquis, la grâce de la persévérance n'est jamais due: il peut toujours sans injustice retirer ce qui ne vient que de lui seul.

4° Dieu semble livrer au caprice du hasard tous les biens du corps, de l'esprit et de la fortune. L'infidèle qui le méconnaît, le pécheur qui l'outrage, l'impie qui le combat, en sont souvent les mieux partagés. Que l'orgueilleuse Rome soit la maîtresse du monde, qu'elle possède les trésors de toutes les nations, qu'elle nage dans les délices, qu'elle trouve dans son sein les hommes les plus éminents, tout cela n'est rien à ses yeux: il fait trop peu de cas des biens pour en être avare. Mais la grâce est pour ses amis, et lorsqu'il en fait part à un autre, comme en effet il ne refuse à personne les secours nécessaires, ce n'est que pour s'en faire des serviteurs. La grâce est toujours le gage d'une bonté qui appelle ou qui récompense, le sceau d'une prédilection obtenue ou à obtenir. Ainsi les monarques répandent indifféremment sur tous leurs sujets des grâces générales: il en est de particulières pour les favoris. Ainsi dans chaque art les grands maîtres ont des traits de génie et de finesse qui ne sont que pour les amis, des secrets qui ne sont que pour eux-mêmes.

5° Cette grâce divine ne fut pas achetée à un prix ordinaire; elle a coûté le sang d'un Dieu. Pourquoi le Verbe s'est-il incarné, a-t-il souffert, a-t-il perdu la vie? Est-ce pour créer le monde? une parole lui aurait suffi. Est-ce pour rendre l'homme puissant et riche? hélas! il n'a promis que des croix; la pauvreté, le mépris, les souffrances sont le partage de ses disciples. Est-ce pour faire des miracles? il en a fait, il est vrai, il a donné le pouvoir d'en faire; mais il en a été fait longtemps avant sa naissance, et ce ne fut jamais l'objet de sa venue. Il n'a voulu par tant de travaux que nous acheter la grâce, il n'a pas cru l'acheter trop cher. Quel doit être un bien qui, au jugement d'un Dieu infiniment sage, vaut son sang et sa vie! Quelle folie de le négliger! quel malheur de le perdre! Grâce précieuse, vous coulez des plaies du Sauveur. C'est dans cette source que vont vous puiser ceux qui vous distribuent aux fidèles, c'est là que vont vous boire à longs traits ceux qui savent vous estimer. Grâce précieuse enfantée sur le Calvaire, héritage inestimable de notre père mourant, vous fûtes connue de ces saints confesseurs pour qui les rigueurs de la pé-

nitence n'avaient que des délices, de ces martyrs qui cimentaient la foi de leur sang, de ces hommes apostoliques qui, par la rosée de la parole de Dieu, ont fertilisé les terres barbares; ils n'ont jamais cru en trop faire pour vous acquérir, vous conserver, vous répandre. Pour vous qui travaillez à grands frais toute la vie pour des biens périssables, venez acheter avec fruit et sans frais; les trésors célestes vous sont ouverts; venez-y puiser avec abondance le prix de la vie d'un Dieu.

6° Faut-il en être surpris quand on en voit les heureux effets? Elle brise les chaînes du démon. Enfants de Dieu, héritiers de sa gloire, vous le savez, le péché nous dégrade au-dessous des bêtes, nous livre à l'enfer, nous rend la proie de ses flammes. La grâce est le remède de tous ces maux. Elle triomphe de nos ennemis, et nous élève au trône de la Divinité. Bien au-dessus des princes, dont le royaume borné ne s'étend que sur la terre, vous devenez possesseurs du royaume céleste, par votre dignité éminente vous allez de pair avec les anges, vous êtes enfants de Dieu, frères de Jésus-Christ. Changez vos haillons en une pourpre précieuse ; on vous rend vos anciens vêtements, on vous met l'anneau au doigt, on tue pour vous le veau gras. Quittez vos habits de deuil, épouse du Sauveur; prenez votre robe nuptiale, pour venir aux noces de l'Agneau. Aimable Judith, il n'est plus temps d'être couverte du cilice et de la cendre: vous allez renverser la puissance de l'Assyrie, et trancher la tête du superbe Holopherne. Heureuse Esther, vous êtes choisie pour être l'épouse du roi; recevez le diadème qui doit ceindre votre front. Illustre Mardochée, couvert du manteau royal, vous allez triompher de vos ennemis.

Qui peut expliquer, qui peut comprendre les heureux enfants de la grâce? C'est elle qui des enfants de colère fait des enfants de bénédiction, et des pierres mêmes des enfants d'Abraham ; elle nous met au rang des prédestinés, en nous rendant conformes au Fils de Dieu; elle donne le prix aux bonnes œuvres, en nous ouvrant les portes du ciel, dont le péché nous avait bannis. Elle opère tant de merveilles dans un instant. Un enfant ne se forme que peu à peu l'esprit et le corps, suivant la lenteur de l'âge; il faut du temps aux plantes pour porter des fleurs et des fruits; le soleil fait précéder son lever par un long crépuscule. Mais la grâce change dans un instant les ténèbres en lumière, la pauvreté en richesses, la laideur en beauté, la mort en vie, l'enfer en paradis, un pécheur, un démon en saint.

7° Elle le fait de la manière la plus puissante. L'enfer a beau susciter des obstacles, elle sait triompher de tout; David, après avoir croupi dans son péché, devient un pénitent; Madeleine a beau être possédée de sept démons, elle sera l'amante de Jésus-Christ; saint Paul, de persécuteur du christianisme, en deviendra l'apôtre. Elle amollit les rochers, elle fond la glace, elle rend le désert fertile, et par un mystère incompréhensible, au milieu de sa toute puissante opération, l'homme, toujours maître de lui résister, se fait un plaisir de lui rendre les armes.

8° Elle le fait, et il n'y a qu'elle qui le fasse. L'univers sans son secours ferait de vains efforts; elle seule les rend utiles. Qu'est-ce que l'homme sans la grâce, fût-ce le plus puissant, le plus riche, le plus spirituel, et même le plus vertueux? Talents infructueux, travaux sans récompense dans l'autre vie, corps sans âme, qui ne peut faire aucune démarche vers lui! Les bonnes œuvres faites sans grâce peuvent être moralement bonnes; loin d'être de nouveaux péchés, elles peuvent engager Dieu à accorder des grâces qu'elles-mêmes ne méritent pas. Mais il est toujours vrai que sans la grâce l'homme ne peut rien mériter, rien achever, rien commencer, rien désirer pour l'autre vie. Rien donc de plus nécessaire; tout le reste peut être suppléé. On peut supporter les autres pertes, guérir les autres maux; mais rien ne peut remplacer la grâce. Tout est sans ressource, si elle ne vient au secours.

9° Toute nécessaire qu'elle est, elle est pourtant plus rare qu'on ne pense. C'est ce qu'on devrait bien comprendre, afin que sous prétexte d'une bonté de Dieu mal entendue, on ne vive pas dans une sécurité funeste qui ne peut que nous perdre. Je sais que Dieu donne à tout le monde des grâces suffisantes, et même abondontes. Notre Père céleste n'est pas un Dieu inquiet et cruel qui exige de nous des choses impossibles. Sa grâce offerte à tous les hommes, comme le pain quotidien qui les nourrit, comme la pluie qui tombe sur le champ du juste et de l'impie, comme le soleil que le Créateur fait lever pour tous les deux. Je n'en soutiens pas moins qu'elle est rare, qu'il est rare qu'elle soit utile, que son abondance ne sert souvent qu'à la rendre funeste par l'abus inexcusable qu'on en fait. Ce n'est pas assez que Dieu nous offre la grâce avec profusion, si elle ne produit son effet. Mais ces grâces dont on profite sont-elles bien communes? le plus grand nombre des hommes ne se perd-il pas au milieu de la grâce? Il se perd par sa faute, par la trompeuse espérance d'avoir la grâce quand il voudra, et il ne voit pas que lui-même il s'en prive, que par sa résistance il éloigne Dieu, et se ferme à lui-même la porte du retour. Où sont ces hommes privilégiés pour qui Dieu fait des miracles? La grâce laisse tout le reste dans sa coupable léthargie.

Insensé que je suis de négliger la moindre grâce! tout ce qui vient de vous, ô mon Dieu, m'est infiniment précieux. Quand celui qui donne est infiniment aimable, rien n'est petit. L'abus des grâces n'allât-il pas au péché, il vous afflige; le bon usage vous plaît. Que me faut-il davantage? Plaire ou déplaire à Dieu, quoi de plus intéressant! Je l'achèterai au prix de tout, je ne veux vivre que pour lui. Rien donc de plus pré-

cieux que la grâce; sa nature, elle est d'un ordre supérieur; son auteur, c'est le chef-d'œuvre d'un Dieu; son prix, c'est le sang d'un Dieu; ses fruits, c'est le bonheur éternel; sa nécessité, on ne peut rien sans elle; sa rareté, qui sait la mettre à profit? C'est donc tout perdre que la négliger, et tout gagner que d'en profiter. Voyons la liberté de l'homme : il la perd par sa faute.

SECONDE PARTIE.

Il est important, surtout dans ces temps malheureux, d'ôter aux pécheurs le frivole prétexte et funeste retranchement d'une prétendue nécessité. Non, non, vous vous flattez en vain de justifier votre criminelle indolence à la faveur des mystères de la grâce, en faisant tomber sur la distribution de sa force un reproche que vous méritez seul. Au milieu des ténèbres utiles que Dieu y a répandues, la foi nous en découvre assez pour vous condamner. Nous disons de la grâce ce que nous disons ailleurs de la tentation. Le bien ni le mal, la vertu ni le vice, ne sont ni nécessaires ni impossibles; il n'est ni tentation ni grâce qui ne puisse avoir ou manquer son effet par le consentement ou la résistance de la volonté. Ne comptez ni sur l'abandon ni sur la nécessité; vous pouvez profiter ou abuser de tout. La passion voudrait l'un ou l'autre, pour se mettre à couvert. On se trompe, on a toujours assez de grâce pour se sauver, assez de liberté pour se perdre; la grâce gagne le cœur sans l'asservir, et le laisse maître sans l'abandonner, assez de lumière pour nous conduire et nous faire trembler. En vain en aurait-on davantage, elle ne servirait qu'à rendre plus présomptueux ou plus timide.

1° L'homme a par lui-même aussi peu de droit à la liberté qu'il en a à sa propre existence. Maître absolu de la manière, aussi bien que du fond de l'être, celui qui nous a tirés du néant a pu nous imposer les chaînes de la nécessité; il a pu, en nous prodiguant ou nous refusant la grâce, nous fixer immuablement au bien, ou le laisser impossible, employer des grâces absolument efficaces de leur nature, ou ne donner que des secours incertains dont le succès dépendît de notre volonté. Ce serait combattre ou plutôt détruire la toute-puissance divine que de soustraire à ses volontés arbitraires la conduite des créatures.

Mais ce n'est pas moins détruire cette toute-puissance que de la fixer elle-même à une manière de la conduire. Son autorité est aussi étendue que souveraine. Autant que Dieu est maître d'accorder ou de refuser son secours, autant il est maître d'en choisir et varier l'espèce. Il peut enlever en souverain la volonté, il peut ne pas user de ses droits et les laisser à leur liberté, parler et se taire, dévoiler ou cacher ses victorieux attraits, déployer le chef-d'œuvre de sa droite et en suspendre les effets. Il a donc pu former des créatures libres et conserver leur liberté, comme il peut la détruire et les faire servir librement ou nécessairement; et, bien loin que le choix qu'il a fait de cette espèce d'hommage volontaire porte quelque atteinte à son autorité, il en est l'exercice. Dieu ne peut mieux montrer l'étendue de son pouvoir qu'en faisant éclore à son gré de ses trésors des êtres de tant d'espèces. Insensible ou animé, stupide ou raisonnable, libre ou nécessité, tout sert à montrer une puissance sans bornes, aussi féconde dans sa variété qu'infaillible dans le succès.

Mais en accordant aux hommes la liberté, peut-on penser qu'il détruise son propre ouvrage, en les conduisant d'une manière qui en empêche l'exercice? Quelle chimère! serait-ce donc un effet de sa toute-puissance de contredire ses propres desseins et d'en empêcher l'exécution? Quelle bizarre toute-puissance d'être assujetti à prendre des moyens qui font échouer ses projets? Dieu est tout-puissant sur la volonté humaine, qui en doute? Il en est le Créateur; seul il a pu former un si bel ouvrage. Il est donc lui-même intéressé à le conserver.

C'est donc par respect pour cette toute-puissance même que nous sommes obligés d'anathématiser tout ce qui détruirait une liberté qu'elle a voulu établir; ce serait la blesser de ses propres armes d'imaginer dans la sainteté de ses droits des chaînes qui arrêtassent l'exécution de ses ordres. Loin d'ici donc non-seulement toute contrainte, mais toute nécessité, toute attaque insurmontable, tout attrait invincible; un Dieu tout-puissant donnera à sa créature la force de tout vaincre, puisqu'il veut qu'elle en ait le pouvoir. Rien ne blessera cette liberté : sa toute-puissance en est le garant, puisqu'elle en est l'auteur. Toute tentation supérieure à nos forces, toute grâce invincible est un outrage. Dieu est tout-puissant. Par conséquent, comme il a créé l'homme libre, l'homme participe par la grâce à sa toute-puissance. Il est donc maître de sa volonté. Arbitre de ses mouvements, souverain de ses démarches, roi de son cœur, la grâce qu'on lui accorde est donc l'appui de sa liberté, le soutien de ses forces, le sceau de ses droits, l'affermissement de son état.

Illusion pitoyable de combattre la liberté de l'homme par la toute-puissance de Dieu. Peut-on plus grossièrement mettre cette toute-puissance aux prises avec elle-même, que de lui donner des bornes et lui fixer certains moyens ou certaine espèce de moyens? peut-on plus injurieusement se défier de ses forces, que d'exiger pour le succès, qu'elle épuise les derniers efforts de la nécessité invincible. Dieu n'est ni si stérile en ressources? ni si faible dans les moyens. Ce respect imaginaire, tout propre à embarrasser, à alarmer des esprits superficiels et de petits génies, et à fournir un mauvais prétexte à la malignité et au libertinage, n'a rien de solide, n'est qu'une insulte. Tout se réduit à une question de fait : Dieu a-t-il créé l'homme libre pour le bien? Nous convenons tous de sa toute-puissance. L'expérience et la foi ne laissent aucun doute sur l'existence de la liberté. La bonne foi déciderait

aisément tout le reste, loin de s'amuser à des questions de nom et nous mettre en garde contre tout ce qui blesse une liberté dont l'existence est certaine, et une toute-puissance dont la liberté est l'ouvrage.

Tout démontre que Dieu qui a donné à la créature les lois qu'il a voulu, a fait choix de la liberté; et la grâce qu'il lui accorde, loin de la détruire, en est une nouvelle démonstration. Envisageons-la, 1° dans les vues que Dieu s'y propose ; 2° dans la conduite qu'il y tient, dans les châtiments et les couronnes dont il les accompagne et les punit.

1° Tout grand, tout magnifique qu'est ce vaste univers, il n'offrirait à Dieu qu'une gloire médiocre, s'il ne renfermait des créatures libres, seules en état de voir, d'admirer ses ouvrages, de contempler, d'aimer ses perfections, de connaître sa grandeur, de sentir le prix de ses bienfaits. Sans elles l'admirable arrangement de ses créatures, semblables à des pierres précieuses répandues dans un désert, n'eût été qu'un spectacle inutile, prodigué à pure perte, qui n'eût eu aucun spectateur. Qu'une pierre tombe, qu'un fleuve roule, que la mer suive régulièrement sa marée, Dieu en est-il plus honoré? Plaisir insipide, stérile gloire, jusqu'à ce qu'il se trouve un être raisonnable qui en admire l'enchaînement et les ressorts, comme un autre lui-même, dans qui il puisse se peindre par la ressemblance, avec qui il puisse s'entretenir par bonté et qui puisse payer sa miséricorde d'un juste retour, et sa grandeur d'un juste hommage.

Qu'on suppose un prince seul au milieu d'un monceau d'or, d'argent et de meubles magnifiques, dans un superbe palais, possédant des provinces immenses; ennuyé, malheureux dans cette belle solitude, il aura besoin d'aller chercher un plaisir plus délicat dans la société d'un homme raisonnable. Quel plus triste empire que de commander à des arbres, à des animaux! C'est dans les charmes de la société que par une communication mutuelle de sentiments et de pensées on multiplie les plaisirs, on les rend piquants et sensibles. La beauté superficielle d'un être privé de raison n'amuse qu'un instant. Pour être heureux, il faut quelqu'un à qui le dire, et qui nous le dise. Tout délicieux qu'était le paradis terrestre, Adam eut besoin d'une compagne : Dieu souscrivit à ses désirs et déclara que l'homme était fait pour la société : *Non est bonum hominem esse solum.* (*Gen.*, II, 8.) Dieu n'a pas besoin de nous sans doute; dans l'ineffable compagnie des trois personnes divines rien ne manque à sa félicité. Mais a-t-il plus besoin des pierres que des hommes? Si donc il a voulu se donner la gloire de l'arrangement des parties de la matière, pourquoi se serait-il refusé à l'hommage délicat de la nature raisonnable et libre?

Oui, libre. Eh! que sert en effet de distinguer l'homme de la pierre par l'esprit et la volonté, les sentiments et les lumières, si on le dégrade jusqu'à la condition de la pierre par un aveugle mécanisme? Dieu est-il plus honoré de la nécessité de l'esprit que de la nécessité de la matière? Nécessité pour nécessité, pour un Dieu également maître, tout est égal, si la liberté par une gloire d'une espèce bien différente n'en fait l'assaisonnement. Une figure agitée par un acteur comique peut amuser des gens oisifs un peu plus de temps qu'une statue immobile; mais un homme qui pense regarde l'une et l'autre avec la même indifférence. L'esprit n'est bien qu'avec l'esprit, il n'est dignement honoré que par l'esprit.

La liberté fait le prix de l'hommage, ce n'est pas alors un hommage de nécessité ou de cérémonie, puisqu'il peut être accordé ou refusé, c'est un hommage judicieux d'estime, de choix et d'amour, accordé au seul mérite : ce ne sont pas des esclaves qui servent, ce sont des enfants qui aiment, des amis qui se dévouent. On ne doit qu'à ses charmes la victoire sur cette volonté maîtresse d'elle-même. Conquête d'autant plus glorieuse, qu'elle a été disputée, et qu'elle a pu être refusée. Ce ne sont pas des villes faibles, des ennemis timides, qui pour sauver leur vie, portent les clefs à un général, plutôt redouté que vainqueur ; ce sont des ennemis libres, qui, après avoir essayé leurs forces, chérissent le joug de la dépendance. Qu'ai-je à faire qu'un esclave rampant vienne brûler devant moi un servile encens? peut-il s'en défendre? Qu'un stupide villageois, ébloui et déconcerté d'un appareil de grandeur m'ennuie d'une fade harangue, connaît-il ce qu'il loue? Que dans les transports de l'ivresse un insensé m'étourdisse de ses frivoles louanges, sait-il ce qu'il dit? Qu'un enfant me récite quelque compliment qu'on lui aura fait apprendre, il me débiterait de même une satire. Des trésors qui tombent à mes pieds, valent-ils le sacrifice volontaire d'un cœur qui m'aime? Que l'avarice en soit satisfaite, un esprit élevé ne le sera pas : Dieu pourrait-il l'être?

La grâce doit rendre Dieu aimable; la nécessité le rendrait odieux. L'amour, tout soumis qu'il est, veut être maître jusque dans les chaînes, en se les imposant librement ; la nécessité le détruit. L'amour est une estime judicieuse, un choix volontaire, une préférence de goût, c'est une espèce de tribunal équitable, qui délibère, qui prononce, qui rend justice; la nécessité n'est qu'une préférence aveugle, un choix inévitable un goût machinal, ou plutôt ce n'est plus ni choix ni estime, ni préférence ni délibération. La cause est toute jugée, on ne fait qu'exécuter nécessairement.

Quelle gloire pour Dieu de mettre la couronne sur la tête d'un homme libre qui la mérite! quelle gloire pour l'homme de la mériter! C'est alors que les faveurs sont bien placées. Ce ne sont plus des grâces perdues, prodiguées sans raison; ce sont des récompenses achetées ce qu'elles valent, qui font autant l'honneur du bienfaiteur que le bonheur de celui qui les reçoit. La nécessité les

rendrait insipides à l'un et à l'autre, en détruisant leur mérite. Il a donc été de la gloire de Dieu de borner la force des grâces et de laisser courir les risques du péché par la liberté de la créature ; et quelque grand mal que soit l'offense de Dieu, la gloire qui lui revient de l'exercice de la liberté est plus grande que le péché n'est outrageant pour lui.

Si en accordant la liberté, le Seigneur se fût montré dans tout l'éclat de sa gloire et de sa beauté, la puissance du bien et du mal serait chimérique. Il est impossible de ne pas aimer et adorer cette gloire et cette beauté infinies. La volonté, absorbée et engloutie par un objet infini, peut aussi peu s'y refuser, qu'elle peut se refuser à son propre bonheur. Ainsi les saints dans le ciel voient Dieu face à face, l'aiment volontairement, il est vrai, et même avec le plus grand plaisir et les plus vifs transports, mais nécessairement, et par conséquent sans mérite. Les damnés dans l'enfer ne voyant en Dieu que rigueur, le haïssent à l'excès, mais nécessairement, et par conséquent sans démérite. L'un ne pratique pas de nouvelle vertu, et l'autre ne commet pas de nouveau péché. Il a donc fallu tempérer les rayons pour les rendre supportables, et mêler les ténèbres et la lumière pour laisser l'usage de la liberté. Sans ce balancement de force et de faiblesse, de dégoût et d'attraits, de bien et de mal, la liberté de l'homme ne serait qu'un vain titre dont on ne pourrait faire usage ; ce serait une espèce d'enchantement et d'ivresse continuelle, et toutes nos actions une suite mécanique de ressorts intérieurs qui nous mettraient en mouvement. Ce mélange est donc indispensable ; il a fallu prêter au mal l'apparence du bien pour suspendre la volonté entre deux objets, et lui laisser le mérite d'un choix libre ; il a fallu le faire tenter pour éprouver sa fidélité et lui laisser le mérite de la résistance ; il a fallu faire souffrir pour éprouver la soumission et lui laisser le mérite de la constance. Fût-il jamais de victoire sans combat, de sacrifice sans victime ? *Non coronabitur, nisi qui legitime* (libere) *certaverit.* (II *Tim.*, II, 5.)

Dieu n'en est pas moins puissant. Sans blesser la liberté de l'homme, il sait le tourner contre son propre penchant et ses résolutions. David enseveli dans son crime, avait oublié son malheur : Allez, prophète, parlez-lui de ma part, ne craignez ni sa puissance souveraine, ni son long endurcissement; parlez, vous serez écouté, obéi, surpris. Nathan parle, David ouvre les yeux, reconnaît sa faute, et l'expie par une rigoureuse pénitence. Comment faire quitter la la banque à Matthieu, et donner ses richesses aux pauvres pour suivre Jésus-Christ ? Tout est facile à Dieu : Matthieu quitte tout et le suit. Saul, le redoutable Saul poursuivit les chrétiens, et s'en fait un devoir de religion et d'honneur ; ses mains étaient trempées dans le sang d'Etienne, il était accoutumé au carnage. *Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous?* (*Act.*, IX, 4.) Ah! Saul, vous êtes un autre homme. *Que voulez-vous, Seigneur, que je fasse? Parlez, je vous écoute, vous serez obéi.* (*Ibid.*, 6.) O grâce ! ô providence ! qui peut vous méconnaître ?

Quelle gloire pour Dieu de disposer à son gré de la liberté humaine, sans donner atteinte à ses droits, et lui faire faire infailliblement tout ce qu'il lui plaît sans blesser son indifférence, soit que, selon quelques théologiens, il emploie des grâces tempérées, et pour ainsi dire proportionnées aux dispositions de l'âme, soit que, selon d'autres, il donne des grâces efficaces par elles-mêmes, dont la nature nous est tout à fait inconnue ? Mystère impénétrable que nous n'entreprenons pas d'approfondir, de quelque manière que Dieu agisse avec nous et sur nous, ce qui serait inutile et aux fidèles de savoir, et aux prédicateurs de traiter, il est certain, et c'est un article de notre foi et un des trophées que nous élevons à la gloire du souverain Maître, qu'il dispose de la volonté des hommes, toute faible, tout inconstante, toute capricieuse qu'elle est, sans lui ôter le pouvoir d'agir, sans lui donner des impressions invincibles, ni blesser sa sa liberté, semblable à un jardinier qui fait couler où il veut l'eau pure d'un clair ruisseau : *Sicut divisiones aquarum, ita cor regis in manu Dei* (*Prov.*, XXI, 1) ; ou plutôt, bien différent du jardinier et du potier, qui n'agissent l'un et l'autre que sur des êtres insensibles sans force pour résister à la volonté, au lieu que Dieu laisse toujours à l'homme le pouvoir tout entier de la résistance, le déterminant pourtant à le chercher librement. C'est donc uniquement la faute de l'homme s'il se perd en résistant positivement à la grâce, en négligeant d'en suivre les inspirations, *Perditio tua Israel* (*Ose.*, XIII, 9), enfin, en différant de lui obéir, quoiqu'on ait le dessein de le faire un jour.

TROISIÈME PARTIE.

Toutes fréquentes que sont dans les divines Ecritures les exhortations à la pénitence, l'Esprit-Saint paraît moins s'attacher à nous la montrer nécessaire qu'à nous exhorter à ne pas la différer. Tout en prouve l'obligation. La conscience en est le prédicateur le plus pathétique. Qui peut se dissimuler que le péché mérite des châtiments éternels ? On n'a garde de vouloir paraître devant un Dieu infiniment juste sans avoir expié ses fautes. A quelque impie près qui, déterminé à croupir dans ses désordres, s'efforce d'éteindre les principes d'une religion qui l'incommode, personne qui ne se propose de faire tôt ou tard pénitence. Mais on ne peut se résoudre à rompre sitôt ses chaînes, on diffère de jour en jour une conversion dont on ne peut méconnaître le besoin ; on se flatte d'en avoir le temps et on demeure toujours pécheur en se proposant de se rendre un jour pénitent. C'est aux âmes faibles que je parle, et, profitant du reste de religion qui leur fait souhaiter de se convertir tôt ou

tard, je vais leur montrer les dangers et les obstacles que ce délai même y fait naître. Vous gémissez sur votre triste état, l'éternité vous alarme. Que vous seriez à plaindre si une mort prématurée décidait de votre sort à jamais ! Mais vous attendez un temps où, délivré de vos passions, débarrassé de vos affaires, vous serez enfin maître de vous donner à Dieu. La maturité de l'âge, d'utiles revers, des réflexions sérieuses, les approches de la mort vous faciliteront le retour. Je dis au contraire que ces délais le rendent plus douteux et plus difficile. C'est tout risquer et tout perdre que de le renvoyer.

1° Ce n'est que dans l'affaire du salut qu'on se flatte d'être le maître des événements. Dans toutes les autres affaires ce serait, au jugement du monde même, une folie d'en risquer le succès par le délai lorsque l'occasion se présente. Profiter d'un poste avantageux, de l'ardeur des troupes, de la négligence d'un ennemi, ce sont à la guerre des coups de partie. Un général qui les laisse échapper perd sa conquête et sa fortune. Donner à propos un remède c'est pour un malade un coup décisif; l'habileté du médecin consiste à connaître ces moments de crise; les manquer, c'est risquer la vie. Profiter de la bonne volonté d'un protecteur, d'une circonstance favorable, c'est tout gagner. Combien d'établissements perdus, de négociations rompues si on ne les met à profit ! Qui peut se flatter de les retrouver ? L'ennemi, le bras levé, menace vos jours; attendrez-vous à parer le coup? Le feu va gagner votre maison, et vous ne courez pas l'éteindre ! Vous avez avalé du poison, et vous ne prenez pas l'antidote ! Enfants des hommes, jusqu'à quand vos yeux appesantis se refuseront-ils à la plus vive lumière? La justice divine a le bras levé sur vous et vous ne courez pas l'apaiser ! Le poison gagne, le feu de l'enfer s'allume, et vous êtes tranquilles ! *Filii hominum, usquequo ?* (*Psal.* IV, 3.)

Pour pouvoir compter sur une pénitence à venir il faudrait pouvoir se répondre de Dieu et de soi-même ; de Dieu, pour en obtenir le temps et la grâce; de soi-même, pour en avoir la force et la volonté. Il faut du temps : qui peut compter sur un instant de vie? On a besoin de grâce; qui peut se la promettre? Il faut de la volonté et du courage; qui peut s'en assurer? Plus on diffère, plus ces risques augmentent, plus ce temps, ces grâces, cette force, cette volonté sont incertaines. Ignorez-vous l'incertitude de la vie? L'expérience en donne tous les jours les plus tristes leçons. La mort vient, comme un voleur, le moins qu'on y pense; on meurt à tout âge, dans tout état, de mille manières différentes. Cette vérité redoutable a fait cent fois la matière de nos gémissements et de nos alarmes. Comment osez-vous vous permettre le moindre délai? Quel terme y fixez-vous donc? Qui peut vous garantir une année, un mois, un jour, un instant? A combien d'accidents imprévus et funestes n'êtes-vous pas exposés? Vous pouvez périr inopinément, sans avoir un instant pour expier vos fautes. Si l'abîme s'ouvre sous vos pas et vous engloutit dans cet état, vous voilà perdu sans ressource. Hâtez-vous donc, forcez tout pour obtenir à quelque prix que ce soit une conversion également indispensable et douteuse. Vous ne presserez jamais trop ce qui ne sera jamais fait trop tôt. Soyez toujours prêt; vous ne savez ni le jour ni l'heure. Les morts subites, ne fussent-elles que possibles, je n'en crierais pas moins au pécheur : Mettez ordre à vos affaires ; un bien et un mal éternel méritent les plus grands efforts. Peut-on jamais prendre trop de précautions quand il y va d'une éternité? Sentez, s'il est possible, la folie d'un pécheur qui ose braver le danger d'une mort subite. Cette résolution bien développée serait un renoncement de sa part au salut. Ces accidents sont-ils rares? Les morts subites, les morts imprévues sont communes; votre parent, votre ami, votre voisin en sont frappés, et vous vous oubliez vous-même au milieu d'un orage qui engloutit tout ! Hélas ! malgré toutes les mesures que la vertu peut prendre, on est toujours bien exposé. Pourquoi prêter à l'enfer de nouvelles armes par des retardements volontaires?

2° Dans les maladies de l'âme, comme dans celles du corps, en différant le remède, non-seulement on risque la vie, mais on est sûr que le mal empire et devient souvent incurable ; la faiblesse augmente et la guérison est plus difficile et quelquefois impossible. Du côté de Dieu on abrége le temps, on éloigne la grâce ; de son côté on diminue ses forces, on resserre ses liens. Une vraie pénitence qui désarme un Dieu irrité ne fut jamais l'ouvrage d'un moment. Les années entières suffisent à peine aux plus sévères pénitents pour acquitter leurs dettes; ils versent des larmes intarissables et oubliant, comme saint Paul, tout le bien qu'ils ont fait, ils ne pensent qu'à ce qui leur reste à faire. La pénitence est un long et laborieux martyre. Dieu doit trouver dans sa durée une partie de ce que sa légèreté lui fait perdre. Trop heureux le pécheur si, par des siècles de châtiments, il rachetait une infinité de supplices si souvent mérités ! David avait toujours présent un péché dont le pardon lui avait été accordé et qui, malgré la sincérité de sa pénitence, ne fut pas trop puni par la révolte de son fils et l'outrage fait à ses femmes. Peut-on se croire si aisément acquitté envers un Dieu infiniment juste qui, pour remettre le péché de l'homme, exige le prix infini de la mort d'un Dieu? Comment se flatter d'avoir le temps de terminer de si grandes affaires, lors même qu'on en perd la plus grande partie ! La vie est si courte, il s'en est déjà tant perdu ; les affaires, les besoins, la dissipation, la négligence en font encore tant perdre ! Que réserve-t-on donc pour la pénitence si, sur ce misérable reste, on fait tous les jours quelque retranchement?

Voilà donc une partie de vos jours écoulés ; qu'avez-vous encore à vivre? dix, quin-

ze, vingt ans? qui vous en répond? En fussiez-vous le maître, est-ce trop pour expier des péchés sans nombre? Combien d'affaires, de contre-temps, d'infirmités vous en déroberont les plus heureux moments! Est-ce trop donner à Dieu, est-ce trop vous donner à vous-même, faut-il en réserver pour le péché? L'homme sage est avare du temps; le temps est trop précieux et trop court pour en perdre; il en faut beaucoup pour se faire un trésor de mérites. La vertu, comme la science et les richesses, est le fruit d'un travail opiniâtre. Illusion grossière de croire que ce grand édifice sera l'ouvrage d'un moment! Dieu seul peut d'une parole créer un monde : il dit, et tout est fait. Ce n'est qu'à coups redoublés qu'un faible mortel polit une pierre brute, ce n'est qu'à pas tardifs qu'il trace un sillon, et qu'après bien des fatigues il recueille les fruits de la terre. Que peut-on penser d'une pénitence rapide, que le même jour voit éclore et s'évanouir, où l'on passe du crime à l'autel, et de l'autel au crime; peut-on se flatter de terminer si vite le plus difficile ouvrage? Non, non, ne comptez pas sur des conversions si précipitées, si mal concertées; elles n'ont rien de solide.

L'aurez-vous, ce temps nécessaire à une vraie pénitence? l'aurez-vous, cette grâce sans laquelle on ne peut rien? qui vous répond même de votre volonté, sans laquelle rien ne se fera? Bien loin de vous les ménager, que ne faites-vous pas pour les éloigner? Ce temps, cette grâce, cette volonté, sont le fruit d'une humble et constante prière soutenue de bonnes œuvres; et au contraire, vous vous en fermez toutes les portes en outrageant par vos péchés, par vos délais, la miséricorde même que vous réclamez, en vous faisant de sa patience même un mauvais prétexte pour l'outrager davantage! Quoi! vous êtes couvert de crimes, objet de la colère de Dieu, au moment d'être écrasé par la foudre, vous le savez, vous n'en doutez pas, et vous demeurez dans l'inimitié de Dieu, dans le risque affreux et continuel du plus grand des malheurs! Dieu vous presse de quitter le péché et vous voulez le commettre encore, quelle témérité, quelle folie! Tel un sujet rebelle, à qui un prince arbitre de son sort, qui d'un mot peut le perdre, fait offrir le pardon de sa révolte s'il veut rentrer dans son devoir, mais qui, par un excès incroyable d'insolence, lui répond : Non, il n'est pas encore temps; je veux porter plus loin mes attentats, j'aurai quelque jour recours à ses bontés, ne s'en rend-il pas indigne, ne s'en ferme-t-il pas toutes les portes? Voilà votre crime lorsques avec une volonté réfléchie, vous différez votre pénitence.

Vous ne tenez pas ce langage d'une manière si développée, ce serait un péché mortel des plus marqués; se proposer de commettre un péché c'est s'en rendre actuellement coupable. Mais ce ne sont pas moins les dispositions réelles du pécheur. Vous êtes un rebelle, vous ne pouvez vous dissimuler la nécessité du retour et le danger de l'éternité; vous vous flattez d'y être un jour à temps. Vous voilà les armes à la main contre Dieu. A quoi tient-il qu'il ne lance la foudre? un mot vous précipiterait dans l'abîme. Mais un trait de clémence suspend les coups et vous invite à demander grâce; il vous exhorte, il vous presse, il vous offre son amitié et ses grâces; il ordonne, il menace. Tout est inutile. Non, direz-vous, il n'est pas temps encore, je n'ai pas encore assez péché, ma révolte n'est pas poussée assez loin, Dieu n'est pas assez offensé; j'aime trop ma passion pour la quitter; son service est trop gênant pour m'y engager. Qu'il attende mon loisir, une autre fois j'accepterai ses offres. Voilà le langage de votre cœur. En rougirez-vous jamais trop? Si c'est à ces conditions que vous aspirez à la grâce, rendez-vous justice : l'obtiendrez-vous? l'accorderiez-vous vous-même à vos ennemis? comment les traiteriez-vous s'ils ne répondaient qu'avec ce mépris à vos avances, et leur prodigueriez-vous des grâces qu'ils fouleraient aux pieds?

Vous avez peu ou beaucoup de temps à vivre : si vous en avez peu, que vous êtes coupable de différer, pour si peu de temps, ce que vous allez être obligé de faire! Si vous en avez beaucoup, que vous êtes à plaindre de perdre tant de trésors de mérite et de gloire que vous pourriez acquérir! que de bonnes œuvres vous pourriez faire! quelle gloire vous pourriez mériter dans le ciel! Vos coupables délais vous enlèvent tous ces biens, jusqu'au mérite de la conversion même que vous projetez. Vous avez tout perdu, on vous offre un fonds suffisant et une occasion favorable pour réparer vos pertes et vous enrichir, vous refusez en insensé des offres si avantageuses. Je les accepterai quand je serai vieux et n'aurai qu'un moment à vivre. Amitié du Seigneur et ses grâces, mérite des bonnes œuvres, droit à l'héritage céleste, le péché m'a privé de tout, je puis tout réparer par la pénitence; non, j'y penserai à la fin de ma vie. Ignorez-vous que les bonnes œuvres faites en état de péché sont perdues pour le ciel, et qu'au contraire, dans l'état de grâce, chaque action, chaque instant peut vous acquérir un nouveau degré de mérite? Ces œuvres ne sont pas sans doute de nouveaux péchés, elles ne sont pas même absolument perdues, elles préparent les voies à la conversion; mais elles restent sans récompense dans l'éternité. Dans l'état de grâce, tout augmente la couronne, une grâce en attire une autre, une bonne œuvre en facilite une autre, tout est fertile dans cette terre de bénédiction. Par un enchaînement au contraire bien funeste, un péché en attire un autre, une passion en fait naître une autre, tout s'accumule à la fin pour le jour des vengeances.

Si les saints étaient susceptibles de regret, ils seraient inconsolables d'avoir perdu par leur faute tous ces degrés de gloire. Que la vue de toutes ces pertes doit rendre amers les remords du damné! Qu'importe, dit la

tiédeur, quelle place j'occupe dans le ciel, pourvu que j'y parvienne? C'est bien peu connaître le prix de ses trésors. Fait-on si peu de cas des biens de la terre? laisse-t-on échapper les occasions de s'enrichir? Malgré votre indifférence, vous avez dans votre état beaucoup à travailler et à souffrir, que ne profitez-vous d'une peine inévitable? Il n'en faudrait pas davantage pour être un grand saint. On fait tous les frais du salut, faut-il qu'on le perde au milieu des grâces? Vous avez beaucoup travaillé, dit le prophète, et vous n'en tirerez aucun fruit : *Laborastis multum et intulistis parum.* (*Agg.*, I, 6.) Que n'employez-vous utilement vos travaux et vos biens? *Quare appenditis argentum vestrum non in panibus, et laborem vestrum non in saturitate?* (*Isa.*, LV, 2.) Semblable à ce vil insecte qui s'épuise pour prendre des mouches : *Telas araneæ texuerunt.* (*Isa.*, LIX, 5.)

Bien plus, cette conversion qui serait aujourd'hui méritoire, sur la fin de vos jours ne sera d'aucun prix. Le beau sacrifice à offrir à Dieu que les misérables restes d'une vie passée dans le désordre! Vous sacrifiez ce que vous allez perdre, vous donnez des biens dont vous allez malgré vous être dépouillé, vous venez à Dieu quand vous ne pouvez plus être au monde. Ce n'est pas vous qui quittez le monde et le péché, c'est le monde et le péché qui vous échappent. Tel fut le sacrifice de Caïn qui immolait le rebut de ses troupeaux. Tel fut celui de Saül, qui se réserve ce qu'il y a de meilleur dans le butin. Voilà votre conduite. Les beaux jours de votre vie, cette jeunesse florissante, cet âge mûr où vous pourriez le mieux servir Dieu, vous les livrez au crime et à peine daignez-vous réserver à Dieu une inutile et décrépite vieillesse, ces derniers moments où vous n'êtes plus bon à rien. Voudriez-vous faire un pareil présent à votre maître, à votre ami? l'accepteriez-vous de la main d'un autre? Ce n'est donc pas l'amour et le respect, c'est la crainte qui vous l'arrache, lorsque sur le point d'aller rendre compte à Dieu, vous n'avez plus rien à espérer. Le cœur a-t-il beaucoup de part à ce retour forcé? C'est le repentir d'un criminel qui monte sur la roue, ce sont les vœux des matelots à la vue du naufrage. Telle fut la pénitence de Seméi; il outrageait David son maître, lorsqu'il le voyait poursuivi par son fils, et lorsqu'il le voit victorieux, il vient lui demander grâce. Est-il juste, disaient les gens de ce prince, que pour quelques protestations forcées on pardonne à ce malheureux? Telle fut la fin d'Antiochus; il montrait les plus beaux sentiments, il faisait les plus belles promesses : Dieu ne fit aucun cas de ces larmes hypocrites : *Orabat hic scelestus veniam quam non erat impetraturus.* (II *Mach.*, IX, 13.)

Enfin je ne vous dis pas seulement que la mort est incertaine et très-prochaine, que vous pouvez en être et qu'on en est ordinairement surpris, sans avoir le temps ni les moyens de se convertir; je vais plus loin, je veux que vous ayez tout le temps et les secours nécessaires, qu'une longue maladie vous avertisse à l'avance de votre dernière heure, je dis que la mort est très-difficile même pour les plus grands saints, et que, quand on a mal vécu, il est non-seulement difficile, mais presque impossible de bien mourir, que les délais même augmentent les obstacles et diminuent les moyens; ils fortifient l'habitude, affaiblissent la vertu, refroidissent le Seigneur et encouragent le démon.

Vous savez par expérience qu'on réussit rarement la première fois. Jamais le coup d'essai n'est un chef-d'œuvre; tout a besoin d'apprentissage et d'exercice. La mort est une chose terrible, et la bonne mort une chose très-difficile à ceux même qui s'y sont préparés; que sera-ce quand on en sera brusquement surpris? La bonne mort est très-difficile, parce que c'est le temps où l'on est moins en état d'agir et le plus violemment attaqué. Qu'est-ce qu'un mourant? C'est l'homme le plus faible, le plus abattu; son corps ne peut se remuer, son esprit ne peut s'appliquer à rien. On ne lui parle que très-peu, et jamais d'affaire qui demande de l'application. Qui voudrait lui confier une affaire importante? Consulterait-on un médecin, un avocat réduit à l'agonie? Un ministre, un général d'armée, un grand roi au lit de la mort, serait-il en état de négocier, de commander des armées, de donner bataille, de gouverner un royaume? Le voilà qui se meurt; on ne peut mieux exprimer l'excès d'abattement qu'en disant : il va mourir. Cependant c'est le temps où l'on a, quand on est pécheur, les plus grandes, les plus difficiles affaires. On en voit quelquefois des preuves frappantes dans les convulsions affreuses, les plaintes amères, le désespoir des mourants, qui ne permettent pas de douter des terribles assauts qu'on leur livre.

Mais fussent-ils paisibles en apparence, ne pensez pas qu'ils soient aussi tranquilles dans le cœur. Le démon connaît trop l'importance du dernier moment pour n'en pas profiter. On l'a laissé devenir si fort, il a acquis tant d'ascendant, des péchés innombrables lui ont donné tant de prise que la victoire lui est presque assurée. Quelle nouvelles tentatives, quels nouveaux efforts ne va-t-il pas faire dans ce moment critique! Il n'ignore pas que l'éternité en dépend, et que tout est gagné pour lui s'il réussit. Aussi met-il en œuvre tout ce que son adresse et sa rage peuvent lui suggérer. Jugez des difficultés que vous éprouverez alors par celles que vous trouvez aujourd'hui. A vous entendre, il est presque impossible de faire pénitence; les tentations sont si vives, la faiblesse si grande! Et à la mort tout sera aisé? Accordez-vous avec vous-même. Si maintenant que vous jouissez de la santé, que tout conspire à faciliter votre retour, que les moyens s'offrent en foule, vous ne pouvez vous résoudre à changer de vie, que ferez-vous lorsque, vaincu par le mal, faible, abattu, mourant, abandonné, livré au dé-

mon, vous aurez à soutenir les coups d'un ennemi qui combat en désespéré? Toutes les tentations se réuniront à la fois et avec toute une autre vivacité. C'est un moment décisif que votre ennemi ne laissera pas échappper.

Je ne suis pas surpris des alarmes qu'ont eues les plus grands saints à la mort, après avoir blanchi dans les travaux de la pénitence. Saint Martin s'écriait : *Recede a me, cruenta bestia.* Sainte Thérèse : *Cor contritum et humiliatum non despicies.* (*Psal.* L, 19.) Saint Arsène : *Quam terribilia judicia Dei!* Saint Hilarion : *Egredere, anima mea, quid times?* Vous pouvez tout avec la grâce, il est vrai ; mais à quel titre l'espérez-vous dans ce moment? à quel titre espérez-vous ces grâces fortes avec lesquelles on se sauve et dont vous aviez tant de besoin? Est-ce les mériter que de les négliger quand vous les avez? est-ce le moyen de fléchir Dieu, que de lui faire chaque jour quelque nouvelle insulte? Vous comptez sur sa miséricorde ; mais ignorez-vous qu'il s'est expliqué de la manière la plus précise? *Vocavi et renuistis* (*Prov.*, I, 14) *; quoties volui congregare sicut gallina et noluisti* (*Matth.*, XXIII, 37) *; super tribus sceleribus Damasci et super quatuor non convertam* (*Amos*, I, 3). Où est donc la bonté du Seigneur, direz-vous? Mais je dis, où serait la justice s'il faisait grâce? Tant d'années de patience, d'invitations, de menaces, de promesses sont-elles des preuves équivoques de clémence. Une obstination constante, un mépris continuel ne méritent-ils aucun châtiment? Il n'est que trop juste qu'on soit privé d'une grâce qu'on foule aux pieds, *noluit benedictionem, et elongabitur ab eo*, et qu'elle soit accordée à des gens qui en feront un meilleur usage : *Auferetur a vobis regnum et dabitur genti.* (*Matth.*, XXI, 43.)

La grâce de la persévérance finale n'est due à personne, quelque sainte vie qu'on ait menée : Dieu peut sans injustice laisser périr l'homme. On peut demander cette faveur, mais non pas la mériter. Rarement, il est vrai, Dieu permet ce malheur : la sainte vie est suivie d'une sainte mort, mais il ne la doit pas. Que le plus juste vive dans la crainte et le tremblement. Si le plus juste doit craindre, l'impie peut-il se rassurer? Si après avoir toujours profité de la grâce on peut la perdre, peut-on se flatter de l'obtenir quand on l'a toujours méprisée? Est-ce donc à ses ennemis que Dieu réserve la plus précieuse de ses faveurs, la grâce des grâces? on passera donc dans un instant des plaisirs de la terre à ceux du ciel, du péché à la gloire éternelle? Cette gloire immortelle est d'un trop grand prix, il faut l'acheter par la pénitence : *Regnum cœlorum vim patitur.* (*Matth.*, XI, 12.) Les martyrs ont donné leur sang pour l'obtenir, les confesseurs ont passé leur vie dans la pratique de toutes les vertus, le Fils de Dieu n'y est entré que par la croix, et ce qui a tant coûté aux saints serait donné pour rien aux pécheurs! Quelle folie! quand le Seigneur aurait expressément promis la pénitence à l'heure de la mort, on ne vivrait pas avec plus de tranquillité et de négligence. Il a dit mille fois le contraire, il l'a confirmé par des serments, et on est tranquille!

La grâce de la conversion à la mort n'est pas une grâce ordinaire; c'est un miracle de grâce plus étonnant peut-être que la résurrection des morts. Une foule d'Antiochus, de Saül, de Judas meurent dans le péché ; on ne connaît que le bon larron dont la pénitence à l'heure de la mort soit certaine : *Unus est, ne desperes; unus est, ne præsumas.* Une triste expérience fait voir tous les jours qu'il faut peu compter sur les conversions tardives. On voit des pécheurs à l'heure de la mort avoir les plus grands sentiments, faire les protestations les plus touchantes ; qui ne croirait leur retour parfait? Recouvrent-ils la santé, les voilà replongés dans leurs premiers désordres. Ils avaient vieilli dans le péché, ils porteront leurs crimes dans le tombeau : *Replebitur vitiis adolescentiæ suæ, cum ipso in pulvere dormiens.* (*Job*, XX, 11.) Peut-on en effet changer subitement d'inclination, de désirs, de pensées, de pécheur devenir un saint, passer de la vengeance à la charité, de l'incontinence à la pureté, de l'irréligion à la piété? Peut-on, sans s'aveugler, espérer ce prodige et l'espérer d'un ennemi de Dieu? Les chaînes du pécheur sont bien plus difficiles à rompre, les habitudes invétérées plus malaisées à déraciner. Que n'en coûte-t-il pas pendant la vie pour s'arracher au plaisir, aux tentations, aux occasions, aux compagnies! tout s'aplanira-t-il à la mort? Ce fardeau, aujourd'hui si léger, vous accable; devenu plus pesant, l'enlèverez-vous sans résistance?

Voilà le sort qui vous attend infailliblement si vous ne changez de vie. Voici le temps de le faire : *Ecce nunc tempus acceptabile.* (II *Cor.*, VI, 2.) Ne différez pas plus longtemps, assurez-vous par un prompt et sincère retour vers Dieu la gloire éternelle que je vous souhaite.

DISCOURS
SUR LA VOCATION.

Domine, qui corda nosti omnium, ostende quem elegeris. (*Act.*, I, 24.)

Seigneur, qui connaissez le cœur de tous, montrez qui vous avez choisi.

C'est ainsi que se choisissent les ministres du Dieu vivant; c'est ainsi que doivent se remplir les grandes places, ou plutôt, c'est ainsi qu'on doit entrer dans tous les états. Les apôtres, assemblés pour donner un successeur au traître disciple, n'ont garde d'en décider par eux-mêmes; c'est à Dieu qu'ils ont recours pour le prier de faire connaître celui que la Providence destinait à l'apostolat. Cette dignité éminente ne fut ni l'objet de l'ambition d'un prétendant, ni le fruit de la protection d'un distributeur de grâces. On n'y chercha point à y faire des créatures; la chair et le sang n'en firent pas le choix; la politique et l'intérêt n'en dictèrent pas les démarches; aucun des disciples n'y aspirait; aucun des apôtres ne voulait se faire honneur de son crédit : appelés eux-mêmes par Jésus-Christ, eussent-ils pensé qu'on pût, sans vocation, s'ingérer dans le ministère? Saisis d'horreur à la vue de l'épouvantable apostasie de celui qui l'occupait, on craignait bien plus de partager le malheur de sa chute qu'on ne désirait d'avoir part à la gloire de son élévation.

Enfin saint Pierre, pressé par le devoir de sa charge, se lève au milieu de l'assemblée: C'est assez, leur dit-il, donner à la terreur et aux larmes; songeons que le nombre des apôtres est imparfait par la perte que nous déplorons; ne songeons qu'à la réparer. Jetons les yeux sur quelqu'un de ceux qui ont été témoins des actions de Jésus-Christ; il faut l'associer aux autres pour aller avec eux en porter la gloire aux extrémités du monde : les prophètes ont annoncé la désertion de l'un et la sainte substitution de l'autre. C'est à nous à accomplir cette dernière partie de la prédiction. On en choisit deux, Joseph, surnommé *le Juste*, parent de Jésus-Christ, et Matthias; et, pour rendre le ciel seul arbitre de leur destinée, quelque préférence que parussent mériter la réputation, la vertu, la parenté même du juste Joseph, on jette le sort entre eux, et on fait à Dieu cette prière : Seigneur, vous qui lisez au fond des cœurs, faites connaître celui que vous destinez à ces fonctions. Le Seigneur a moins d'égard encore aux qualités personnelles; le croirait-on? le sort décide : Matthias obtient la préférence, et aussitôt il est reconnu pour le douzième apôtre : *Cecidit sors super Matthiam.* (*Act.*, I, 26.)

Beau modèle des mesures que la sagesse chrétienne fait prendre dans le choix des états. Le berceau de l'Eglise ne donne pas moins des règles pour l'entrée que pour les fonctions du ministère : le même cénacle voit établir les apôtres et les former. Le Saint-Esprit ne vient pas moins les appeler pour les remplir de ses dons. Ne courez pas après les honneurs et la fortune, attendez que la Providence vous y élève, ne vous en rapportez pas à vous-même, priez Dieu de faire connaître sa volonté. Telle est la grande leçon que donne à l'Eglise entière l'auguste collége, chargé de l'enfanter et de la gouverner. Mais ne pensez pas que des lois si sages ne regardent que le ministre qui monte à l'autel, ou le religieux qui s'ensevelit dans le cloître. Vous, jeunes personnes, qui avez à prendre un état, et vous, pères, qui y présidez et vous en rendez les arbitres, maître de tous les états, l'Arbitre souverain est seul en droit de fixer la destinée de toutes les créatures. Le magistrat qui s'asseoit sur le tribunal, le soldat qui monte à la brèche, le marchand qui brave les flots, l'artisan qui travaille dans une boutique, tout doit écouter l'oracle, tout est intéressé à le suivre. Peut-on manquer d'être heureux et saint quand un Dieu même nous place; d'être malheureux et réprouvé quand on s'éloigne de ses vues? Un Dieu si peu obéi, si peu consulté, si grièvement outragé, prodiguerait-il ses faveurs à la révolte qui les méprise? les refuserait-il à la fidélité qui les demande? Non, non, l'un en tarit, l'autre en ouvre la source.

Un état de vie peut être envisagé, ou dans l'ordre surnaturel par les devoirs de la religion qu'il impose, ou dans l'ordre naturel par les devoirs de la société qu'il prescrit. L'un exige des grâces et l'autre des talents. Qu'on pense en chrétien, il faut le secours d'en haut : comment s'y attendre si Dieu ne place? Qu'on agisse en homme, il faut des qualités naturelles : comment les mettre en œuvre quand on est déplacé? Au contraire, Dieu a-t-il fait le choix? Les grâces coulent, les facilités naissent, tout est mis à profit. Développons ces vérités. Oui, le choix de l'état met Dieu dans une espèce de nécessité de nous secourir ou de nous abandonner, de nous sauver ou de nous perdre. *Première partie*, le choix de l'état nous met nous-mêmes dans une espèce de nécessité d'échouer ou de réussir, de nous perdre ou de nous sauver. *Seconde partie*, la piété ou l'attentat, la sagesse ou la folie de l'homme : voilà qui décide de son sort. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

En vain se flatterait-on de trouver un état

de vie où l'on n'eût rien à souffrir ou à craindre; en est-il, peut-il en être d'exempt de traverses et de dangers? La croix nous attend partout : les postes brillants de la fortune ne sont que plus difficiles et plus périlleux; la vertu même ne met point à couvert des tentations ni des adversités. On a besoin d'épreuve quand on ne mérite pas de châtiment; et, quoique les gens de bien goûtent une douceur et une assurance que le monde ne connaît pas, ils doivent s'attendre comme les autres à marcher par un chemin parsemé de ronces et infesté de voleurs : motif continuel de vigilance dans chaque état, motif d'un profond examen avant que de l'embrasser; mais motif qui ne doit ni empêcher de le prendre, ni décourager quand on le prend par l'ordre de Dieu. Ce n'est donc ni à l'exemption des souffrances, ni aux charmes de la paix qu'aspire l'homme fidèle, il serait inutile et criminel d'y prétendre; mais en mettant Dieu dans ses intérêts par une parfaite soumission, il se prépare les plus sûres ressources dans ses besoins, les plus grandes consolations dans ses peines, le port le plus assuré dans l'orage. L'homme infidèle, en l'irritant, se ferme tous les asiles, s'arrache toutes les douceurs, se dépouille de tous ses biens.

Rien n'engage Dieu plus que la fidélité, rien ne l'éloigne plus que la désobéissance; son autorité, sa sagesse, sa miséricorde s'y trouvent également intéressées. On rend hommage ou on attente à sa souveraineté, on seconde ou on traverse la Providence, on touche ou on refroidit sa bonté; jugeons, par de tels garants, du secours ou de l'abandon de Dieu, du bonheur ou du malheur de notre vie.

1° *Souveraineté sur toutes les créatures* que l'on honore ou méprise en se plaçant dans un état. De quel droit prétendez-vous disposer de vous-même au gré de vos désirs? Dieu n'est-il pas le maître absolu de votre personne? Il a fait le petit et le grand, le prince et le sujet, le riche et le pauvre. A qui appartiennent les honneurs que vous ambitionnez, les trésors que vous recherchez, l'autorité que vous désirez; la force, l'adresse, les talents, la santé, la vie, de qui les tenez-vous? Remontez au principe. Lorsque Dieu créa le monde vous étiez dans les abîmes du néant, vous y auriez été une éternité, une éternité vous y eût vu encore; il plaît à *celui qui est* de faire éclore cette variété infinie d'êtres qui peuplent l'univers; il vous fait entrer dans ce plan comme il juge à propos. Vous me servirez dans la retraite, vous m'honorerez dans la pauvreté, vous me rendrez vos hommages dans la pompe. Un potier n'a-t-il pas droit de former de son argile un vase d'honneur et un vase d'ignominie? Le sculpteur tire d'un bloc de marbre la statue d'un berger ou d'un prince : ce marbre se refuse-t-il au ciseau qui le taille? L'argile se lève-t-elle contre le potier qui la met en œuvre?

Injuste créature, vous usez en maître de vos biens, vous vous servez librement de vos domestiques; vous ne souffririez pas qu'un étranger donnât des lois dans votre maison, et vous disputez au Tout-Puissant la liberté de disposer de son ouvrage! Grain de poussière, qui n'êtes que ce qu'on vous fit, vos domestiques, vos maisons, vos meubles sont-ils plus à vous que vous n'êtes vous-même à Dieu? La fierté des rois d'Assyrie allait jusqu'à défendre, sous peine de la vie, d'approcher de leur personne sans être appelé. La pieuse Esther ne parut aux yeux d'Assuérus qu'en tremblant, lorsque le salut de son peuple le demanda d'elle; encore même si un coup du ciel n'eût changé le cœur du monarque, courait-elle grand risque de n'être pas plus privilégiée que les autres enfants de Zébédée. En aspirant aux premières places, que vous savez peu ce que vous demandez : vous soupirez après le repos, et ce sont des obligations au travail; vous voulez vivre dans l'indépendance, et la grandeur n'est qu'un bel esclavage. Songez plutôt à boire le calice amer que je boirai jusqu'à la lie, en eussiez-vous le courage et la force. Encore même, tout Dieu que je suis, je ne dois pas souscrire à vos attentats; ce n'est pas à moi, c'est à mon Père à distribuer les places de son royaume : *Non est meum dare vobis*, etc. (*Matt.*, XX, 23.)

Cet attentat en renferme une infinité d'autres; le choix de l'état est l'affaire essentielle de la vie qui embrasse tout, qui décide de tout; ce n'est pas une seule action, c'est une foule d'actions, de devoirs, de biens et de maux qui vont en être la suite, c'est toute la vie. C'est donc d'un seul coup refuser à Dieu une infinité de services et lui faire une infinité d'outrages; c'est en ce choix surtout qu'est blessée l'autorité toujours jalouse de ses droits, puisque c'est disposer en entier de sa personne et en disposer pour toujours. Quelque supériorité qu'un prince conserve sur ses sujets, un père sur ses enfants, l'Eglise sur ses ministres, il est un détail de conduite où l'on n'entre pas, on s'en rapporte à la sagesse de ceux qu'on a mis en place; mais on se réserve toujours le choix de ses officiers, la distribution des charges, la nomination aux bénéfices. On veut ne placer que des gens dont les talents et la fidélité méritent la confiance, s'ingérer dans le maniement des finances, se mettre à la tête des armées, se mêler des affaires de l'Etat sans l'aveu du prince. Quel supplice ne mérite pas une si outrageante témérité : *Ipsi regnaverunt, sed non ex me.* Les lois permettent aux pères de déshériter leurs enfants quand ils se marient sans leur consentement; le respect dû à leur autorité, l'injustice de faire entrer dans la famille une belle-fille et de petits-fils qui ne peuvent que leur déplaire, ont engagé nos rois à mettre la désobéissance au rang de ces injures graves qui font oublier la bonté paternelle. Seriez-vous, mon Dieu, moins maître dans votre empire que les monarques dans leurs Etats? vos enfants vous devraient-ils moins d'égards qu'ils n'en doivent à leur père? Non, non, le vrai pasteur entre par la porte, le voleur

entre par la fenêtre; celui qui s'ingère sans vocation est un voleur qui force l'entrée et porte la main sur un bien qui ne lui appartient pas: *Qui non intrat per ostium, fur est et latro.* (*Joan.*, X, 7.)

Non-seulement on ravit au Seigneur la légitime disposition de ses créatures, mais encore, en se plaçant dans un poste auquel on n'est pas destiné, on est exclu de celui sur qui la Providence avait jeté les yeux, et on livre à une conduite étrangère des personnes à qui elle avait choisi un autre guide. Téméraire, vous enlevez la couronne à son légitime maître; vous vous la mettez sur la tête sans attendre l'onction sacrée, doublement coupable de refuser ce qu'on demande et d'arracher ce qu'on vous refuse. Tremblez, le sacerdoce n'est pas pour vous, le Seigneur y en appelle un autre, et vous faites entrer le loup dans la bergerie à la place du vrai pasteur. Que de maux vous faites, que de bien vous empêchez! Mis en œuvre par la Providence, votre concurrent à sa place, vous à la vôtre, vous auriez travaillé avec succès à sa gloire et à votre salut; déplacés, vous vous perdez tous deux, vous en perdez mille autres avec vous; le choix des sujets fait un enchaînement infini de malheurs ou de grâces. Un roi belliqueux désole ses voisins et ses sujets; un roi pacifique fait jouir d'une paix constante. Alexandre mit l'Asie en feu; Auguste, par une paix générale, prépare la naissance du Messie; un pasteur vigilant écarte le loup; un père pieux élève ses enfants; le libertin les néglige, laisse tout perdre. Quel désordre dans Israël, au lieu du beau règne de Salomon, si le parricide Absalon, si l'ambitieux Adonias étaient montés sur le trône de David sans prendre les armes, sans verser de sang! vous n'êtes ni moins pernicieux ni moins rebelles lorsque l'ambition dirige vos pas contre les ordres du Seigneur. Imitateur de leurs forfaits, ne craignez-vous pas le châtiment? Voyez le bras levé pour vous frapper. Des fautes grossières vous décréditeront, des maux marqués vous accableront, des désordres affreux vous désoleront. Craignez que la lèpre ne vienne jusqu'au pied des autels punir vos sacriléges entreprises, comme elle châtia le prince impie qui osa porter la main à l'encensoir. Entendez l'orage qui gronde; voyez la mer ouvrant ses abîmes pour vous engloutir, comme l'infidèle Jonas fuyant. Trop heureux encore si la colère se laisse fléchir quand on aura jeté dans la mer l'ennemi secret de sa puissance, dont la révolte a soulevé les flots. Mais quel homme infidèle à sa vocation peut espérer, au milieu des revers qu'il s'attire, de trouver à propos, comme le prophète, un poisson bienfaisant dont les entrailles lui servent d'asile et le portent sur le rivage. Ne me forcez donc pas à me faire justice et à venger ma grandeur; la terre indignée n'ouvrirait pas avec moins de zèle ses entrailles pour vous engloutir qu'elle le fit autrefois pour punir les téméraires rivaux de Moïse.

La colère, il est vrai, ne se fait pas toujours sentir d'une manière si éclatante, la foudre demeure suspendue; Dieu souffre quelquefois qu'un téméraire monte à la première place sans l'en précipiter, sans même lui faire dire d'en descendre. Ah! il n'en est ni moins irrité ni moins terrible, sa justice a plus d'une sorte de châtiment, et les coups secrets qu'elle porte sont d'autant plus redoutables, qu'ils sont d'ordinaire moins redoutés. Que de péchés secrets, que de grâces refusées, quelle réprobation préparée! Il est des personnes qu'il élève dans sa fureur pour punir à la fois deux coupables: des sujets criminels, en leur donnant un mauvais maître; des ministres coupables, en les laissant se charger d'un fardeau qui les accable; qui des deux est le plus à plaindre, du mauvais guide ou du peuple mal conduit? Deux aveugles qui tombent dans la fosse: *Suscitabo pastorem in furore meo.* (*Ezech.*, XXXIV, 23.) C'est pour vous instruire par le plus grand de tous les exemples que Jésus-Christ même n'a pas voulu s'élever au sacerdoce sans l'ordre de son Père; ses titres adorables que lui donnent à sa naissance sa sagesse et ses mérites; les besoins infinis des hommes dont le salut en dépendait, l'assurance de plaire au Père qui n'aimait que lui, la certitude du succès de ses travaux; rien, dit saint Paul, ne lui paraît suffisant; il fallut que son Père s'expliquât pour lui faire accepter l'onction sacrée: *Non semetipsum clarificavit.* (*Hebr.*, V, 5.)

2° Sagesse infinie qui fait tout servir à ses desseins, dont on seconde ou dont on traverse les vues, en embrassant un état; le monde n'est pas un amas informe de plusieurs êtres qui se réunissent au hasard, courent une même ou une différente fortune, selon qu'un pareil hasard y préside; tout y est fait avec poids et mesure, il y règne un esprit admirable de système et d'arrangement, qui donne à chaque chose les qualités qui lui sont propres, et la dirige à ses fins particulières toutes subordonnées aux fins communes; chaque terre porte ses fruits, chaque homme a son caractère; les astres suivent leurs lois, les animaux leur instinct, tout a sa destination et son usage; mais au milieu de cette variété infinie toutes les parties sont liées entre elles et dans une dépendance réciproque: quoique la plupart de leurs rapports nous soient inconnus ou ne se développent que par l'événement, chaque être n'entre pas moins dans ce plan général de providence; l'homme n'est donc pas un être isolé et indépendant des autres dont la situation soit indifférente, il est même moins que le reste et tient à une infinité de choses; il tient à tout, il peut servir à tout, et tout peut lui servir, selon les divers points de vue où la Providence le place; c'est donc seconder ou traverser ses desseins, que d'entrer dans l'état qu'elle nous destine ou s'en écarter.

Oui, oseriez-vous vous en flatter, vous êtes nécessaires à la Providence, vous en-

trez dans ce grand ordre de conduite, dans ce chef-d'œuvre de gouvernement; c'est donc à elle à tout placer; sans doute Dieu n'a besoin de personne pour le succès de ses desseins; il est pourtant vrai que dans les vues de sa sagesse nous sommes l'instrument destiné à leur exécution. Salomon est choisi pour bâtir le temple de Jérusalem, Zorobabel pour en relever les ruines, Nabuchodonosor et Titus pour le détruire. Le Seigneur se sert du ministère de ses créatures, comme un prince partage le poids du sceptre à ses officiers: les uns rendent la justice, les autres défendent l'Etat; ceux-là veillent à la tranquillité publique, ceux-ci ont le maniement des finances; tandis qu'un grand nombre passe la vie à lui faire assidûment la cour, on en voit dans des cours étrangères ménager des négociations importantes : ainsi dans l'empire du Seigneur Moïse lève les mains au ciel, Aaron immole des victimes, Josué combat les Amalécites. Heureux le serviteur fidèle dont il daigne agréer les travaux; qu'on est à plaindre quand on se refuse à ses ordres! Est-il, peut-il être rien de plus doux et de plus flatteur que de servir à ses desseins? Est-il, peut-il être rien de plus triste que d'en troubler l'économie? Ame infidèle, en vous refusant à sa sagesse échapperez-vous à sa justice! Ah! plutôt méritez que la même bonté, qui daigne employer vos services, s'intéresse un jour à les récompenser : *Alius quidem sic, alius autem sic.* (*I Cor.*, VII, 7.)

Ne jugeons pas toujours de la vocation par le succès, souvent il ne répond ni à notre zèle, ni à nos espérances; les routes de la Providence et les termes où elle conduit sont également impénétrables : vous gémissez comme Jérémie; vous prophétisez comme Zacharie, et personne ne vous écoutera; vous sèmerez dans les larmes, et vous ne cueillerez point de moisson; quelquefois comme David, on ramasse les matériaux d'un temple, dont la construction est réservée au successeur : on défriche, on cultive une terre ingrate, on l'arrose de ses sueurs, on n'y trouve que des ronces; un autre entre dans vos travaux, et celui qui donne l'accroissement lui en fait goûter les fruits après vous : *Et vos in labores eorum introistis* (*Joan.*, IV, 38); ne vous rebutez pas, quel que puisse être l'événement.

Dieu, qui ne demande que votre zèle, oubliera-t-il des soins que la fidélité lui consacre? Les oubliera-t-il, quand ils auront servi à sa gloire? Semblable au jardinier qui plante un tendre arbrisseau, à l'architecte qui jette les fondements d'un superbe palais, le maître qui en jouira dans la suite oubliera-t-il l'ouvrier qui y a mis la main? Semez toujours, ne craignez rien; tout ce que la fidélité répand tombe dans une terre fertile, vous le retrouverez au centuple : *Quæ seminaverit homo, hæc et metet.* (*Galat.*, VI, 8.)

Eût-on même servi par un triste usage au châtiment de quelque coupable, en serait-on moins récompensé? Allez, ministres fidèles, servez mes vengeances, brûlez cinq villes criminelles, détruisez l'armée de Sennachérib, dépeuplez le royaume de David. Volez, Michel, allumez les feux de l'enfer, précipitez-y le plus beau des anges; vous ne me plairez pas moins que quand vous mêlant au concert des autres vous chantez des cantiques en mon honneur. Un magistrat à qui la justice arrache un arrêt de mort, un général d'armée que les lois de la guerre forcent à répandre le carnage et l'horreur, sont-ils moins utiles à l'Etat, moins fidèles, moins agréables au prince, lorsqu'ils se présentent à son trône les mains teintes du sang qu'ils ont fait couler? La poussière glorieuse qui le couvre vaut bien les diamants de celui qui pare sa cour. Il n'y a pas jusqu'aux infidèles dont Dieu n'agrée les services. Nabuchodonosor, en vertu des arrêts célestes, porte le fer et le feu dans la ville de Tyr. Il est juste que je l'en récompense, dit le Seigneur; je lui réserve les dépouilles de l'Egypte pour l'en dédommager : je tiens compte de tout, quand on exécute mes ordres : *Eo quod laboraverit mihi, accipiet magnitudinem ejus.* (*Ezech.*, XXIX, 20.)

Mais en se refusant aux vues de la Providence, quel succès, quelle bénédiction peut-on se promettre? Vos mesures déconcertées, vos projets renversés vous feront cent fois repentir de votre témérité. Vous vous exposez à mal faire, ou plutôt vous vous mettez dans la nécessité de faire mal tout ce que vous entreprendrez. Comment servir Dieu, comment réussir sans la grâce et comment l'obtenir, quand par sa révolte on ne s'attire que ses anathèmes? Il distribue ses dons aux hommes selon l'usage qu'il se propose d'en faire; ce sont, pour ainsi dire, les honoraires de la charge. Maître des honneurs, de l'autorité, des finances, le prince règle la portion de chacun de ses officiers; doit-il au magistrat la solde du militaire, au soldat la paye du matelot! Entrer dans un emploi contre ses ordres, c'est l'offenser, c'est le priver de l'émolument sans lequel l'on ne peut entretenir sa charge ni en remplir les devoirs. La sagesse divine répand ainsi ses bienfaits sur ceux qu'elle place : l'un, destiné au gouvernement, reçoit la lumière pour faire le discernement des esprits, la douceur pour les gagner, la prudence pour les conduire; l'autre, appelé aux fonctions sacrées, aura l'onction et la force pour annoncer la parole, la science et la fermeté pour diriger la conscience. Les ouvriers qui travaillent au tabernacle sont pleins d'adresse et de bon goût. Un zèle ardent embrasera le cœur des apôtres; les eaux de la grâce coulent par tous ses canaux, elles coulent en abondance, la Providence pourvoit à tout, détourne toutes ses eaux célestes : on manque du nécessaire, on rend inutile ce qu'on a reçu : *Omnis plantatio quam non plantavit eradicabitur.* (*Matth.*, XV, 13.)

Peut-être même, pour punir votre infidélité, Dieu permettra que vous ayez un succès apparent qui vous conduira au plus triste sort. Votre passion sera satisfaite, vos

voies ambitieuses seront remplies; mais que vous le payerez cher! Ce libertin fera un mariage avantageux; mais bientôt l'humeur bizarre d'une épouse, la conduite irrégulière d'une famille, lui feront mille fois regretter le célibat dont il abusait, et le joug sacré de la religion qu'il avait en horreur; les portes du cloître seront ouvertes à ce pauvre orgueilleux, il s'y promettait une vie douce que sa naissance obscure ne lui permettait pas d'espérer, et il y gémira sous le poids d'une autorité absolue, d'une règle gênante, d'une société désagréable; il y regrettera sa misère et le travail que sa vanité et sa paresse lui faisaient fuir. Mais, que dis-je, Dieu vous punira par la prospérité même. Oui, vous serez heureux, vous obtiendrez cette dignité que vous croyez due à votre naissance, à vos talents, à vos services; vous y goûterez toutes les douceurs de l'opulence, mais vous n'en connaîtrez ni n'en remplirez les devoirs; l'avarice vous tyrannisera, la volupté vous corrompra, des tentations violentes, des dangers continuels, des péchés sans nombre seront l'épouvantable châtiment qui, jusque dans votre prétendu bonheur, vous creusera le plus profond abîme. Victime de la justice engraissée pour l'enfer, à quel prix un jour n'achèteriez-vous pas l'indigence que vous redoutiez?

3° Bonté infinie qui dans tous les arrangements ne se propose que le salut de ses créatures, qu'on rebute ou qu'on engage en prenant un état; ne vous en défiez pas, Dieu n'a que des pensées de miséricorde, votre défiance et votre révolte les rendraient inutiles; mais combien les rendrez-vous efficaces par votre confiance et votre soumission. Serviteur infidèle, qu'attendriez-vous d'une grâce que vous méprisez, d'une bonté que vous outragez; mais vous, qui savez l'estimer et l'aimer, n'oubliez pas les titres qu'elle veut bien vous donner sur ses faveurs. Ah! Seigneur, pourriez-vous dire, il y va de votre gloire, il y va de l'exécution de vos ordres; vous m'avez placé, c'est à vous à soutenir votre ministre.

Ainsi s'expliquait le saint conducteur d'Israël au milieu des poursuites obstinées d'un Pharaon qui veut le retenir, des Amalécites qui s'opposent à son passage, des Madianites qui corrompent ses mœurs, du peuple lui-même, ingrat et rebelle, qui attente à ses jours. Achevez, grand Dieu, votre ouvrage; m'eussiez-vous donc chargé d'un si pesant fardeau, si vous n'aviez voulu me donner des forces? Fallait-il m'aller chercher au fond d'un désert et m'obliger à prendre un emploi si peu proportionné à mes talents et si contraire à mes inclinations, si vous ne daignez me tendre la main, lors même que pour punir des rebelles les flammes dévorent le camp d'Israël? Lorsque pour consoler son serviteur le Très-Haut lui offre d'exterminer ce peuple et de le faire roi d'une nation plus puissante; non, mon Dieu, répond-il, il est de votre intérêt de le conserver. Manquerait-on de dire dans le monde idolâtre que trop peu puissant pour le défendre, après vous être déclaré son protecteur, vous l'avez enseveli dans un désert pour y cacher la honte de votre faiblesse? Cette sainte liberté obtient tout. L'Egypte abreuvée de sang, dévorée par des insectes, ensevelie sous les ondes, tels sont les coups d'essai de la Providence. Une manne qui tombe tous les jours, des rochers qui fournissent des sources d'eau vive, une colonne de feu qui sert de guide; Dieu prodigue ses miracles à ceux qu'il a placés. Volez, grands apôtres : l'idolâtrie à combattre, l'enfer à braver, la mort à subir, le monde à changer, que rien ne vous étonne; en vous choisissant, Dieu vous rend maîtres de la nature. *Dæmonia ejicient, linguis loquentur.* (*Mar.*, XVI, 17.)

On a d'autant plus droit de s'y attendre, qu'en accomplissant la volonté divine dans le choix d'un état, on fait les plus grands sacrifices. Quoique Dieu ne doive rien à la créature, y serait-il insensible? On sacrifie son penchant et ses répugnances, ses plaisirs et ses biens, ses droits mêmes et ses espérances, dans un état pénible, obscur, selon qu'il plaît à Dieu d'en ordonner; on le fait pour toute sa vie, quelque longue qu'elle puisse être, sans réserve et sans retour; on le fait en contractant des engagements irrévocables, par un vœu solennel ou par les liens indissolubles d'un sacrement. On force tous les obstacles, on brave tous les périls; on méprise tous les prétextes que la tendresse d'une famille, la sollicitation des amis, les empressements du monde, les charmes de la passion, le contre-temps des affaires peuvent susciter, pour voler où la voix de Dieu appelle, et fouler aux pieds, s'il le faut, ce que le respect, la nature, la reconnaissance doivent rendre le plus cher; on se fait un devoir de sa cruauté, et du corps de ses parents autant de degrés pour monter à la vie : ***Per calcatum perge patrem***, etc.

C'est alors qu'on a droit de dire avec saint Pierre : ***Seigneur, nous avons tout quitte pour vous : que pouvons-nous espérer en récompense?*** (***Matth.***, XIX, 27.) Et Dieu, tenant compte, comme à ses apôtres, des biens mêmes qu'on n'avait pas, parce que la résolution de le sacrifier ne souffrait aucune exception, Dieu, plein de bonté, promet au centuple : ***Centuplum accipietis.*** (***Ibid.***, 29.)

C'est alors qu'on dit avec saint Paul, dans toute l'étendue des termes : Seigneur, que vous plaît-il que je fasse? Faut-il qu'ensevelissant l'éclat de la naissance et des talents dans l'obscurité du cloître, j'immole mon corps à la chasteté, ma fortune à la pauvreté, ma liberté à l'obéissance? *Domine, quid me vis facere?* (*Act.*, IX, 6.) Faut-il que, sur les pas des apôtres, tantôt dans les neiges du pôle, tantôt dans les feux de la zone torride, j'aille courir après des barbares, les humaniser et les instruire, et peut-être terminer ma pénible carrière sur un bûcher? *Quid me vis facere?* Faut-il que dans le mariage, chargé d'une famille nombreuse, lié à une épouse bizarre, ma vie ne soit qu'un long

tissu d'embarras et de travaux toujours renaissants? ou que dans le célibat, à charge à moi-même, et toujours les armes à la main, elle se passe dans les dangers et dans les combats? Rien ne me séparera de vous. *Domine, quid me vis facere?* Je défie le ciel, la terre et l'enfer de me séparer de mon Dieu : *Quis nos separabit.* (*Rom.*, VIII, 35.) Des dispositions si héroïques sont-elles sans mérite et sans récompense auprès d'un maître infiniment libéral? Si le moindre acte de vertu obtient des couronnes, que n'obtiendra pas un holocauste si parfait?

Une vertu si supérieure est en quelque sorte préférable au martyre. Il en coûte peut-être moins de renoncer tout d'un coup à la vie, que de quitter un état qui nous flatte ou d'en embrasser un qui déplaît. Un coup mortel est bientôt reçu ; on gagne plus qu'on ne perd en quittant une misérable vie, dont le dégoût fait souvent désirer le terme : la philosophie la méprise, l'amour de la gloire l'expose. Hélas! c'est une foule de maux dont on se délivre; au contraire, c'est une foule de maux qu'on embrasse, une foule de devoirs qu'on s'impose. N'est-ce pas se condamner à mourir tous les jours? Peu de personnes, il est vrai, font en s'engageant dans un état des réflexions si développées; mais pour un homme attentif, qui prend un parti avec réflexion, qui, comme Abraham, quitte sa patrie et sa famille pour suivre l'esprit de Dieu dans une terre étrangère, qui, comme les apôtres, abandonne la barque et la pêche pour se mettre à la suite d'un homme inconnu, c'est un héroïsme à qui Dieu ne peut rien refuser : le ciel et la terre passeront plutôt que de voir tant de courage privé du secours du ciel.

Abandonnez-vous à Dieu, ne cherchez qu'à lui plaire, tous les trésors de la grâce vous seront ouverts. Un voyageur, errant dans un pays inconnu, s'adresse au premier que le hasard lui présente; la pitié parle pour un étranger : chacun s'empresse à lui montrer son chemin. O Dieu! laisseriez-vous s'égarer dans les ténèbres celui qui n'aspire qu'à connaître votre volonté, pour l'accomplir? Vous, dont la providence prend soin des moindres oiseaux, oublieriez-vous celui que le plus pur amour attache si fortement à votre service? Vous, dont la divine lumière va chercher l'infidèle dans le sein du paganisme, et fait luire dans l'esprit des enfants les premières lueurs de la raison, laisseriez-vous se perdre dans un mauvais choix une âme droite, dont votre gloire fait l'unique objet? Vous, dont la bonté fait parler les remords de la conscience, pour nous ramener au devoir; vous, dont la miséricorde poursuit la brebis égarée pour la rappeler au bercail, dédaigneriez-vous celle qui se jette entre vos bras? Ah! Seigneur, mon cœur est prêt; parlez. Votre serviteur écoute, semblable à un enfant docile à la voix de son père, à une servante dont les yeux sont attachés sur les mains de sa maîtresse, pour voler au moindre signe de ses volontés : *Sicut oculi ancillæ in manibus dominæ suæ*, etc. (*Psal.* CXXII, 2.)

Non, non, vos espérances ne seront pas confondues : il se ferait plutôt des miracles que de vous laisser ignorer ce que vous souhaitez sincèrement de savoir. Qui suis-je, disait Gédéon, pour mener ce peuple à la guerre? Ma tribu est la dernière de toutes; je suis le dernier de ma famille, qui elle-même n'occupe que le dernier rang parmi les familles de notre tribu. Daignez, Seigneur, me rassurer par des prodiges où je ne puisse vous méconnaître. Oui, ils se feront, les prodiges. Une toison sèche au milieu d'une terre détrempée, une toison pleine d'eau au milieu d'une terre absolument sèche, fera sentir le doigt de Dieu; une armée immense défaite au bruit de quelques pots de terre montrera une protection également miraculeuse et constante. Saül même, quoique devant être un jour réprouvé, obtiendra de pareilles grâces. Vous voulez, lui dit Samuel, quelque signe qui vous garantisse la volonté de Dieu : eh bien, sachez que sur votre chemin vous trouverez un homme qui viendra au-devant de vous de la part de votre père; vous rencontrerez une troupe de prophètes, vous prophétiserez avec eux tous ces événements que l'Esprit de Dieu a pu seul me découvrir à l'avance. Vous aurez des gages certains de votre destination au trône, et si vous êtes fidèle, la couronne demeurera toujours dans votre maison. S'intéresse-t-on même pour un autre, comme le serviteur d'Abraham, pour trouver une épouse au fils de son maître, le Seigneur aura la condescendance d'attacher au signe arbitraire d'une goutte d'eau la connaissance de la personne qu'il veut donner pour épouse à Isaac. Tout engage Dieu en faveur du fidèle, tout l'éloigne de l'homme qui ne l'est pas.

Voyez, en second lieu, les engagements où l'homme se met soi-même par son choix, et la nécessité d'être heureux ou malheureux, de réussir ou de se perdre.

SECONDE PARTIE.

Il est du choix d'un état comme de l'entreprise d'un grand voyage dans un pays méconnu; on y court bien des risques, on s'engage à bien des dépenses, on souffre bien des désagréments surtout. Il est de la dernière importance de choisir la vraie route; il s'en présente tant de différentes, il s'y rencontre tant de détours, on peut en mille endroits s'y méprendre, et au lieu d'arriver à son terme au prix de tant d'embarras, on ne fait que s'en éloigner. La prudence permet-elle de s'engager sans précaution, sans connaissance, sans ressource? prît-on le bon chemin par un coup de hasard, on serait heureux, mais on ne serait pas sage

Téméraire, qui, prenant l'intérêt ou la passion pour guide, embrassez inconsidérément un état sans consulter le Seigneur, voilà une faible image de votre folie. Dieu vous eût-il laissé maître de votre sort, la providence ne demande-t-elle pas vos ser-

vices? La justice ne fît-elle pas craindre ses châtiments, sa bonté ne vous offrît-elle pas son secours, la sagesse vous permettrait-elle de vous en rapporter à vous-même sur l'affaire du monde la plus obscure dans la décision, la plus incertaine dans l'exécution, la plus importante dans ses suites? Pouvez-vous ignorer ou dissimuler les piéges que l'on vous tend, les précipices qui vous environnent, les ennemis qui vous attaquent, les maux qui vous menacent, les ténèbres qui vous couvrent, les devoirs qui vous pressent; les lieux, les temps, les circonstances forment une si prodigieuse variété de difficultés, qu'il ne fut jamais forêt plus épaisse ni mer plus orageuse; n'est-ce pas vouloir absolument se perdre, que de prendre si peu de mesures? Prissiez-vous vous-même ce bon parti sans le savoir, vous seriez moins à plaindre, mais vous n'en seriez pas moins à blâmer. Vous seriez heureux, mais seriez-vous sage?

Nous tenons à une infinité de choses qui, toutes influent sur notre bonheur ou notre malheur. Naître dans un pays, dans un siècle ou dans un autre, quelle étonnante différence pour la religion ou les mœurs? Vous seriez idolâtre à la Chine, mahométan à Constantinople, calviniste à Genève, barbare en Amérique, et vous êtes catholique; vous n'auriez connu que la loi naturelle au temps des patriarches, vous auriez suivi la loi de Moïse avant Jésus-Christ, vous auriez été martyr dans les premiers siècles, arien, manichéen, nestorien, dans les premiers siècles suivants, dans le même pays et le même siècle; vous avez pu naître fils de roi ou fils de berger, dans l'opulence ou dans la misère, stupide ou homme d'esprit, d'un père vertueux ou libertin, privé de vos parents ou sous leurs ailes, vivre dans le célibat ou le mariage. Le monde ou la religion, une profession ou une autre; quelle immensité d'arrangements, abîmes où la raison se perd, mais d'où dépend votre fortune spirituelle et temporelle! Quel besoin n'avez-vous pas de la protection du ciel, pour faire ce choix décisif? Que nous serions à plaindre si la Providence ne le faisait pour nous! Notre intérêt le plus capital demande que par les prières les plus humbles et les plus constantes vous forciez, s'il est possible, la miséricorde du Très-Haut à ne pas vous abandonner.

Trois choses rendent le choix d'un état extrêmement périlleux : les devoirs qu'il impose, les dangers où il engage, les peines qu'il procure; il faut du talent, du goût, de la vertu pour remplir ces obligations, échapper à ces risques, soutenir ces épreuves utiles ou à charge à soi-même et aux autres : on aplanit les difficultés ou on les fait naître, on force les talents ou on les exerce, on favorise les passions ou on les combat; selon qu'on suit la vocation ou qu'on la traverse, il est donc de la dernière importance d'étudier son goût, son génie, ses forces, les devoirs, les dangers et les peines de l'état qu'on embrasse, l'un répond à l'autre.

1° *Le goût de l'état et de ses devoirs.* Je sais que ce serait mal juger dans le choix d'un état de s'en rapporter uniquement au goût et aux qualités naturelles. La grâce, quand elle veut, change les pierres en enfants d'Abraham; d'un Saül persécuteur elle fait un apôtre, d'une Madeleine pécheresse un modèle de contemplation; les talents sont si peu nécessaires à Dieu, qu'il a choisi pour apôtres des gens qui n'en avaient aucun. La puissance brille davantage par la faiblesse des instruments qu'il sait employer. Je vous défends même, leur disait-il, de vous préparer, quand vous auriez à porter la parole; ne songez pas à ce que vous aurez à dire, je vous inspirerai à propos de quoi confondre et persuader les plus rebelles : *Nolite cogitare quomodo*, etc. (*Matth.*, X, 19.) Mais ce n'est pas la voie ordinaire; c'est une folie de compter sur des miracles, et une témérité de s'engager sans talents, un crime même d'accepter des emplois malgré son incapacité. Dieu donne communément les qualités et l'inclination nécessaires à l'état auquel il destine.

Consultez donc avec soin vos penchants et vos répugnances, mais évitez les deux excès de trop les écouter ou les trop combattre: il est rare qu'on réussisse quand on est placé contre son attrait, la nature se ressent toujours de la contrainte; et malgré tous nos efforts, elle nous trahit tôt ou tard; vous qui aimez la retraite, vous accommoderez-vous du grand monde? Vous aimez la société, que ferez-vous dans le désert? Un arbre transplanté dans un terrain qui ne lui est pas propre, sera bientôt desséché, c'est une pierre qu'on voudrait vainement élever, son poids l'entraîne toujours vers son centre; mais le goût facilite, adoucit tout et rend ingénieux et ardent, laborieux et infatigable : *Trahit sua quemque voluptas.* Un des plus sûrs moyens de faire faire aux enfants des progrès rapides, c'est de leur rendre l'étude agréable; sachez vous-même par une pieuse adresse vous faire un plaisir de votre devoir, vous le pratiquerez avec exactitude et avec constance; qu'on est à plaindre quand il faut sans cesse lutter contre le torrent!

J'admire la Providence qui assaisonne d'un plaisir naturel toutes les fonctions nécessaires de la vie. Ames scrupuleuses, ne vous en défiez pas, ce sont des grâces naturelles qui animent, qui soutiennent notre fidélité, qui s'assujettirait à ses fonctions animales, si le plaisir n'y engageait. On se laisserait mourir de faim si, comme un malade, ne trouvant aucun goût aux aliments, il fallait se faire violence pour en prendre; qui voudrait se livrer par des liens indissolubles aux soins, aux embarras d'une famille; qui voudrait pendant la moitié de la vie perdre dans le sommeil l'usage des sens et de la raison, si par un heureux prestige le plaisir ne dorait les chaînes que la nécessité nous impose, et ne couvrait de fleurs les épines que le devoir fait naître; ainsi est-il des grâces d'état, c'est-à-dire un goût et un amour du devoir : l'un aime les fatigues de la guerre, l'autre le

hasard de la mer; l'un se plaît dans les pénibles travaux de l'agriculture, l'autre dans l'épineuse discussion des procès : de bonne foi, le travail, les procès, la guerre, la navigation attireraient-ils personne, si l'appât du plaisir n'y engageait, n'y soutenait ceux que Dieu y appelle.

Sachez cependant vous défier de vos inclinations, sachez même quelquefois les combattre et les vaincre. Les commencements d'un état ont quelque chose de séduisant : la passion qui y porte, la nouveauté qui pique; les personnes qui y engagent ne manquent jamais de le parer des plus belles couleurs; les dehors en sont beaux, les avenues riantes, les espérances flatteuses. Une personne qu'on veut marier est toujours accomplie; une charge qu'on veut vendre est toujours honorable et lucrative : on en compte les revenus, on en fait valoir les honneurs, chacun s'empresse à faire accueil à un nouveau venu et à se l'attacher : combien dureront ces beaux jours? Ah! qu'ils passeront vite et que la face des choses changera rapidement! Ces confrères mépriseront, ces amis abandonneront, une épouse se refroidira ou perdra ses attraits. Hélas! sans attendre que les frimas d'un âge avancé viennent moissonner ses charmes, la seule possession en dégoûtera. Les biens se perdent, la faveur passe, la disette succède à l'abondance, les maux présents font oublier les succès passés : cependant on se trouve lié, le vaisseau nous emporte et souvent court au naufrage! Peut-on donc y regarder de trop près? Hé quoi! le peuple même, avant que de prendre un métier, en fait un long apprentissage! Il n'est point de religieux à qui les lois de l'Eglise ne prescrivent un noviciat; point de prêtre qu'elles ne fassent passer par de longs interstices. Ah! que n'est-il de même un noviciat pour le mariage! un apprentissage dans toutes les professions! des interstices pour tous les emplois! Y seraient-ils moins nécessaires? Il faut donc retrouver, dans un profond examen, des lumières qui remplacent les épreuves que font les autres. Comptons avec soin, suivant l'avis de l'Evangile, comptons, avant que de jeter le fondement de l'édifice, si nous sommes assez riches pour l'achever. Voyons si nous pouvons, avec dix mille, résister à vingt mille qui viennent à nous : *Si habeat sumptus*, etc. (*Luc.*, XIV, 28.) Il faut encore savoir s'en passer, quand il manque : la vertu dépendelle de l'alternative du caprice?

C'est même quelquefois un devoir de déclarer la guerre à vos penchants, de renoncer à soi-même et de se faire violence. La vertu solide n'attend, pour agir, ni le goût séduisant de la nature, ni l'onction sensible de la grâce : c'est un lait dont on nourrit les commençants : les parfaits ont besoin d'une autre nourriture; ils redoutent même ce qui flatte trop et se font un devoir de le sacrifier. Quelle serait son inconstance, si elle était assujettie à la bizarrerie de ce qu'on appelle goût et penchant? L'un veut une chose, l'autre en veut une autre; aujourd'hui plein d'un objet, demain d'un objet contraire; aimant une partie de son devoir, redoutant et haïssant l'autre : le caprice déciderait de tout. Qui ne sait même combien il est aisé de confondre les mouvements de la nature, les saillies de la passion et l'attrait de la grâce? Aussi n'est-ce jamais dans l'ivresse du plaisir ou l'abattement de la tristesse que l'homme sage prend son parti; autant qu'il a soin de n'être pas la victime de ses inclinations, en les forçant, autant en a-t-il de n'en être pas la dupe en s'y livrant.

2° *Les talents et le genre des affaires.* Chaque état est une espèce de monde différent des autres. Quoique les hommes qui les embrassent vivent ensemble dans les mêmes villes et les mêmes maisons, chaque état est pour ainsi dire un climat particulier où l'on respire tout un autre air : l'homme d'épée et l'homme d'affaires, l'ecclésiastique et le financier, le religieux et le courtisan, l'artisan et le noble, habitent une région distinguée, où les mœurs, les lois, les principes, les manières n'ont presque point de rapport avec les autres; ce qui convient dans celui-ci déplaît dans celui-là; autant que le soldat doit avoir d'intrépidité et de bravoure, autant exige-t-on de gravité et de retenue dans le magistrat. Le commerce du monde, une attention sur ses intérêts décrierait le ministre des autels. Diriger des consciences et conduire des armées; tenir la balance entre des plaideurs, ou faire sa cour à un prince; vivre dans le célibat ou dans le mariage, tout cela fait naître des relations, des devoirs, des fonctions si peu compatibles, ou plutôt si opposées, que celui qui réussit dans l'un échoue communément dans l'autre. Dans le même état, se charger de trop d'affaires, embrasser trop de travail, c'est le moyen de ne réussir à rien. Un homme qui entre dans le monde est un étranger qui arrive dans une ville : les rues, les habits, les coutumes, le langage, les personnes, les aliments, tout est nouveau pour lui : il faut du temps pour s'y faire, encore même conserve-t-il longtemps, et quelquefois toute la vie, l'air et l'accent étranger qu'il y a portés.

Consultez donc votre génie et vos talents, ne vous faites pas grâce : ce serait une témérité de tout entreprendre, une folie de se croire propre à tout. Demeurez dans les secondes places où vous excellez : la première ne fera que mettre au jour votre insuffisance. Un oiseau vole-t-il sans ailes? un vaisseau va-t-il sans voiles? un soldat combat-il sans armes? Cueille-t-on, dit le Seigneur, des raisins sur des ronces, des épines sur les buissons? La Providence partage ses opérations et ses grâces : *Divisiones gratiarum sunt divisiones operationum.* (I *Cor.*, XII, 6.) L'un a reçu le don de prophétie, un autre le don des miracles; celui-ci parle toutes les langues, celui-là interprète les Ecritures. Le corps moral de la société est comme le corps humain composé de divers membres, chacun a ses qualités et ses emplois divers. L'un se mêle-t-il des fonctions de l'autre? cesse-t-il de faire les siennes?

quel malheur pour lui-même! quel dérangement dans tout le corps! quel monstre, si l'oreille voulait agir et la main entendre! Est-il moins monstrueux qu'un homme sans probité rende la justice, qu'un homme sans prudence gouverne les peuples, un homme sans piété dirige les consciences? *Alius quidem sic, alius autem sic.*

A plus forte raison peut-on, sans orgueil et sans témérité, se croire capable de quelque chose de grand et se rendre juge de ses talents? Qu'on est suspect dans sa propre cause, que la balance de l'amour-propre est trompeuse! L'ambition aveugle, l'intérêt suggère mille ressources, la passion ne trouve point de différence : c'est donner à l'homme une carrière trop libre que de le prendre pour arbitre de son mérite. Heureux qui se défie de lui-même et craint les places éminentes! que dis-je? les plus petites! Telles furent les légitimes alarmes des plus grands saints : ils fuyaient, ils se cachaient, ils refusaient, quand on voulait les élever sur le chandelier, et saint Thomas traite de péché mortel la témérité qui demande un bénéfice et qui s'en croit digne. Cependant cette sage témérité a des bornes; il est des choses qu'on ne peut se dissimuler, qui doivent et nous déterminer et nous rassurer : s'il faut éviter les excès d'un ridicule orgueil, faut-il donner dans ceux d'un scrupule bizarre?

Mais convenons qu'on ne peut faire avec trop de soin une discussion si intéressante et si épineuse. Cet examen, cet emploi des talents n'est pas facile; quel est l'homme sage qui ne tremble, quand il faut décider une vocation, embrasser un état, mérite équivoque et superficiel, qui ne paraîtra sur le théâtre que pour étaler des défauts; faux brillants qui quelquefois éblouissent et qui n'ont rien de solide; voile imposteur qui déguise ses faiblesses et en laisse le repentir, les amis même que nous consultons, trop prévenus, peut-être trop indulgents, ne font que nous aveugler davantage, ou trop indifférents n'y donnent que de légères attentions; souvent irrésolus et partagés eux-mêmes, ils ne font qu'augmenter nos irrésolutions; quoiqu'il soit infiniment plus sage de s'en rapporter à un ami fidèle que d'agir par son propre choix.

On ne peut espérer que de Dieu seul une décision parfaitement sûre; tout nous ramène donc à Dieu par une heureuse nécessité : difficulté de décision partout incertaine, importance d'un choix d'où dépend le salut, besoin d'un secours dont rien ne peut se passer, Dieu seul peut dissiper ces ténèbres ; seul il connaît les talents qu'il donne et l'emploi qu'il en faut faire; seul il connaît les vertus et les vices, les devoirs et les moyens de les remplir; seul il perce les sombres mystères de l'avenir et peut juger des épreuves où ces événements peuvent mettre; seul il peut nous ménager le succès avec autant de douceur que de force; disons-lui donc avec le Prophète : *Notam fac mihi viam in qua ambulem.* (*Psal.* CXLII, 8.)

Vous que la Providence charge de la distribution des emplois et de la décision des vocations, qu'à jamais la chair et le sang, la sollicitation ou la faveur n'enlèvent des suffrages qui ne sont dus qu'au mérite; que jamais un examen superficiel, un jugement précipité ne décide une affaire qui demande toutes vos réflexions et vos lumières.

Dieu, sans doute, n'est pas tenu à ces règles, il ne met pas toujours les talents en œuvres ; combien de fois laisse-t-il dans la poussière des âmes enrichies de plusieurs dons excellents? Les conditions les plus obscures renferment souvent des génies à qui il ne manque qu'un théâtre, et bien supérieurs à la plupart de ceux qui brillent sur le trône; il est des perles au fond de la mer, des mines d'or dans les entrailles de la terre, des fruits exquis, des fleurs admirables dans des climats barbares. Au contraire il en est que Dieu place sans apparence de talent : Le jeune David ne savait remuer l'épée, lui qui devait être un si grand guerrier. Je ne suis qu'un enfant, disait Jérémie, je ne saurais dire un mot : *Nescio loqui, puer ego sum,* etc. (*Jerem.*, I, 6.) Seigneur, disait Moïse, faut-il vous dire que je ne suis pas éloquent; oserai-je porter de votre part la parole à un grand prince; envoyez plutôt le Messie que vous avez promis. *Domine, non sum eloquens.* (*Exod.*, IV, 10.) Ne craignez rien, dit le Seigneur à l'un et à l'autre; je me charge du succès de votre commission : vous irez où je vous enverrai, vous annoncerez ce que je vous déclarerai, je mettrai mes paroles dans votre bouche, je vous remplirai de grâce et de fermeté : *Ad omnia quæ mittam te, ibis.* (*Jerem.*, I, 7.)

En cela Dieu agit en maître; mais si vous étiez assez téméraire pour le tenter, quel compte ne rendriez-vous pas de la perte de tant d'âmes qu'un mauvais choix entraînerait dans l'enfer? Gardez-vous de mettre sur le chandelier celui que tout doit retenir sous le boisseau, ou de retenir sous le boisseau une vive lumière qui aurait éclairé l'Eglise. Consultez le Seigneur, à l'exemple de Samuel, chargé de choisir un roi parmi les enfants d'Isaïe; que l'ordre de la naissance, que la bonne mine, que les belles qualités ne vous en imposent point; attendez que Dieu s'explique : le sceptre est peut-être destiné au dernier de tous, qui garde les troupeaux.

3° *Le courage et la vertu dans les peines.* Elle n'est pas moins nécessaire que les talents, elle l'est même davantage; un état forme une multitude de devoirs, une foule d'occasions, un enchaînement d'actions et de dangers. Il faut satisfaire à tout, examiner tous ces devoirs; il faudra les remplir. L'ignorance serait inexcusable, la négligence criminelle. En soutiendrez-vous l'assiduité, la ponctualité? En dévorerez-vous le dégoût et la contrainte? Vous y renfermerez-vous, et l'inconstance ne fera-t-elle pas souvent abandonner le nécessaire pour courir après la surérogation? Examinez le caractère de ceux avec qui vous aurez à vivre; chaque

communauté, chaque particulier a son esprit, son humeur, auquel il faut s'accommoder pour vivre heureux. Une épouse capricieuse, des enfants indociles, des alliés intraitables, des maîtres sévères, des confrères intéressés, des voisins dangereux, supporterez-vous cette espèce de guerre éternelle? Examinez les occasions : il en est où la vertu la plus affermie court de grands risques; que sera-ce d'une vertu médiocre? La pauvreté a ses épines, les richesses leurs poisons, le monde ses erreurs, partout des dangers. Ici il faut du zèle, ailleurs du désintéressement; tantôt de la douceur, quelquefois de la fermeté. Mesurez vos défenses et vos attaques sur l'ennemi qui vous combat; si vous ne pouvez manier les armes de Saül, prenez, comme David, la pierre et la fronde. N'acceptez pas l'autorité, si vous n'avez assez de force et de présence d'esprit pour connaître les piéges, démêler les artifices, soutenir les contradictions, résister à l'injustice et la punir: *Noli fieri judex, nisi valeas virtute irrumpere iniquitatem.* (*Eccli.*, VII, 6.)

On ne peut mieux peindre ces difficultés que par la réflexion du Sage. Trois choses, dit-il, me paraissent difficiles : la route de l'aigle dans l'air, *viam aquilæ in cœlo* (*Prov.*, XXX, 19), la route d'un serpent sur la pierre, *viam colubri super petram* (*Ibid.*), la route d'un vaisseau au milieu de la mer, *viam navis in medio maris* (*Ibid.*); mais surtout il y en a une quatrième où je ne comprends rien : la route d'un jeune homme qui entre dans le monde, *penitus ignoro viam viri in adolescentia sua* (*Ibid.*); image naturelle de trois états : de grandeur, de bassesse et de médiocrité, qu'embrassent les hommes. Je ne puis comprendre l'état de grandeur : c'est un aigle qui plane dans les airs; on le perd de vue, il ose fixer ses regards sur le soleil. Mais qui le soutient au milieu de ces vastes plaines? Plus son élévation est grande, plus sa chute sera redoutable. Je comprends aussi peu l'état de bassesse : c'est un serpent qui rampe sur la terre; il se roule lentement, se tourne et se retourne toujours, exposé à être écrasé et obligé de chercher un asile dans le creux des antres. Je ne comprends pas mieux l'état de médiocrité : c'est un vaisseau qui vogue en pleine mer, environné d'écueils, le jouet des vents et des ondes, ne voyant sur les flots aucune trace ni de la route qu'il doit suivre, ni de celle qu'il a à suivre, n'ayant pour guide que l'aiguille d'une boussole et l'équivoque observation des astres. Telle est encore l'image des trois états ordinaires du monde : le clergé, le mariage, le célibat. Un homme consacré aux autels est un aigle qui vole à la perfection et contemple le soleil de justice, mais que la grandeur de ses obligations doit alarmer! Quel compte à rendre de tant de grâces! Un homme engagé dans le mariage, attaché à la terre, s'en nourrit grossièrement et rampe tristement pour en arracher à force de travail de quoi soutenir sa famille. Enfin un homme qui jouit de sa liberté, exposé comme un vaisseau à la fureur des passions et des occasions, est sans cesse à deux doigts du naufrage.

Mais un jeune homme qui entre dans le monde est bien plus à plaindre; il n'a ni expérience ni lumière, il ne sait d'où il vient ni où il va; il ne connaît presque personne, il se connaît aussi peu lui-même; il ne sait ni ce qu'il veut ni ce qu'il peut, il sait encore moins ce qu'il voudra et ce qu'il pourra. Combien de choses qu'on n'eût jamais soupçonnées que le temps et les circonstances amènent? Et qui peut lire dans l'avenir? Déjà peut-être c'est un aigle par ses talents et par sa vanité, c'est un serpent par ses débauches et ses bassesses, c'est un vaisseau au milieu de l'orage par ses passions. Soyez, mon Dieu! son protecteur.

Il y a trois sortes de vocations : une, générale pour tous les hommes, à la foi et au salut; une, particulière aux chrétiens, à la grâce et à la perfection; une, personnelle à chacun des hommes, à un état, à un degré de vertu. Dieu fait connaître sa volonté de bien des manières; il appelle quelquefois par lui-même : ainsi fit-il entendre sa voix à Abraham, aux apôtres, à saint Augustin. Il le fait encore par des inspirations secrètes et des attraits intérieurs qui nous entraînent. Ordinairement il agit par le ministère des hommes; il met sa parole dans la bouche d'un ami, d'un confesseur, d'un supérieur, qui nous déterminent souvent; il ménage des événements qui nous engagent : une maladie, un succès un revers; je ne sais quel enchaînement de circonstances semble déclarer sa volonté. Judith, Esther, Joseph, Judas, les Machabées, ont eu cette espèce de vocation pour obtenir les grâces. Joignez à une humble et constante prière une disposition d'équilibre et d'indifférence pour tous les états et de résolution pour celui où Dieu vous appellera. Comment jugeriez-vous sainement si votre parti était déjà pris? Un juge prévenu n'écoute personne; la prévention met tout dans un faux jour. Ce n'est pas à vous à prononcer; attendez que Dieu fasse pencher la balance, mais aussi suivez-le sans résistance partout où il vous mènera

Est-ce là la conduite qu'on tient dans le monde? N'est-ce pas plutôt le hasard qui place, la passion qui choisit, l'intérêt qui détermine? Quel amer repentir, lorsque mille fois le jour, accablé de peines inévitables dans un état si mal choisi, on se dit à soi-même qu'on l'a témérairement embrassé! Ah! il n'a tenu qu'à moi de me faire un sort plus heureux; il s'est offert bien des partis divers, on m'invitait à les prendre, je n'ignorais ni les avantages des uns ni les inconvénients des autres. Combien de fois le Seigneur dans la prière, un ami, un directeur, par leurs avis, m'ont-ils fait faire de sages réflexions sur mes vrais intérêts! Ne me les eût-on pas suggérés, ne me devais-je pas la plus grande maturité? Je consultais avec soin toute autre affaire; était-ce la seule à négliger : *Ergo erravimus a via veritatis.* (*Sap.*, V, 6.) Je n'en suis pas plus heureux, le chemin n'a pour moi que des épines :

Ambulavimus in vias difficiles (*Sap.*, V, 7); plus aveugle que le plus stupide animal à qui l'instinct suffit, sans que jamais on ait vu, par une bizarrerie réservée à l'homme, que la brebis voulût conduire le troupeau, le poisson voler dans les airs et l'oiseau nager dans les ondes.

Combien ces remords doivent-ils être cuisants, si contre la volonté d'un père et les avis d'un homme sage on s'engage étourdiment, on s'opiniâtre follement dans un parti que le caprice ou la passion fait prendre? Jeunes personnes qu'une intrigue criminelle sacrifie si souvent au monde, ou qu'un dépit lui apporte, songez à quel repentir vous exposent des démarches si peu mesurées; pourquoi, lorsque, abusant d'une liberté que les malheurs des temps ont arrachée à la fermeté des lois, vous osez par de prétendus actes de respect, faire à vos parents l'acte le moins respectueux, disons mieux, le plus outrageant; lorsque par une folie tout opposée, dégoûté de l'incommode vigilance d'un père ou d'un maître qui voudrait modérer vos passions, vous cherchez dans le parti des armes ou celui du cloître une vengeance qui se tourne sur vous tout entière à ce funeste affranchissement d'un joug que vous devriez chérir et respecter. Repentir d'autant plus amer qu'il sera inutile et durera toute une éternité : *Nihil agas sine consilio.* (*Eccli.*, XXXII, 24.)

D'où viennent ces plaintes éternelles sur son état, ce désespoir de s'être engagé, ces scandaleux divorces? Et ne vous en prenez qu'à vous, si vous goûtez le fruit amer de vos folies, et si vous avez les entrailles déchirées du poison dont vous vous êtes servis. Et quelle paix au contraire, quelle consolation, et au milieu des embarras faut-il être surpris de la différence, Dieu préside à l'établissement des uns, le démon forgea les chaînes des autres. Ah! il est juste qu'il les livre au guide qu'ils ont choisi; apprenez donc à consulter Dieu, à le suivre, et vous obtiendrez la vie éternelle.

DISCOURS
SUR LE PÉCHÉ.

DISCOURS Ier.

SUR L'ATHÉISME DU PÉCHEUR.

Dixit insipiens in corde suo : non est Deus. (*Psal.*, XIII, 1.)

L'insensé a dit dans son cœur : Il n'y a point de Dieu.

L'athéisme n'est jamais consommé dans l'esprit : il ne se consomme que dans le cœur. L'existence de Dieu est trop évidente, pour être positivement révoquée en doute. Jamais personne n'a pu parvenir à croire sérieusement qu'il n'y en eût pas : les inutiles efforts que la passion a pu faire n'ont abouti qu'à étouffer les remords ou à jeter dans des ténèbres volontaires, qui ne font que rendre plus coupable.

L'athéisme dont parle le Sage, qui se trouve implicitement dans chaque pécheur, et positivement dans un grand nombre, n'est autre chose qu'un désir secret qu'il n'y eût point de Dieu, ou, ce qui revient au même, qu'il ne connût point le crime, qu'il ne pût ou ne voulût pas le punir. Un Dieu tolérant et si commode, un Dieu impuissant ou si peu équitable, un Dieu indifférent pour le bien ou le mal, qui voit du même œil le vice ou la vertu, ne châtie ni ne récompense, serait-il un Dieu? En imaginer, en désirer un de ce caractère, n'est-ce pas le détruire dans son cœur, lors même qu'on fait semblant de souscrire à son existence, et dire je voudrais qu'il n'y en eût point, dit saint Bernard? *Dixit insipiens in corde suo, non sit Deus.*

Tel est nécessairement l'état de tout pécheur, importuné par l'idée d'un Dieu présent, qui voit les crimes, d'un Dieu saint, juste, puissant, qui le hait, le condamne, le punit, que ne ferait-il pas pour se débarrasser d'un ennemi si redoutable? On accrédite avec zèle les difficultés qui semblent rendre les malheurs douteux, on affaiblit avec empressement les preuves de la vérité qui blessent; on saisit avidement les moindres lueurs, on embrasse avec chaleur tous les systèmes; on détourne les yeux, on cherche, on tâtonne, on ne sait à quoi se résoudre; on voudrait ne pas prendre de parti et pouvoir douter, on se rassure dans les bras de l'ignorance, on se console dans l'asile de l'incertitude

Qu'est-ce que le péché? C'est une désobéissance à la loi de Dieu, désobéissance volontaire et libre, loi connue et méprisée, Dieu craint et outragé. Le pécheur connaît son devoir; arbitre de sa volonté, il refuse librement de s'y soumettre : sa conscience le lui annonce; il sent, il craint une éternité de supplices, et malgré ses lumières, ses remords, ses craintes, il méprise tout, il s'expose à tout, il se met au-dessus de tout. Cette révolte déclarée, cette témérité réfléchie, ce désir secret de se soustraire à Dieu, ne représentent-ils pas le désespoir de l'athéisme, qui caractérisent la fureur?

Dieu n'est pas moins contraire au pécheur; c'est l'opposition la plus parfaite, l'aversion la plus mortelle, la plus irréconciliable inimitié; la lumière et les ténèbres,

la mort et la vie, l'être et le néant ne sont pas plus éloignés que Dieu et le péché. Aversion, au reste, égale de part et d'autre, opposition réciproque, inimitié mutuelle. Voilà le chaos immense dont parlait Abraham au mauvais riche que rien ne peut franchir : *Chaos magnum firmatum.* (*Luc.*, XVI, 26.)

Dans l'enfer ces sentiments sont développés d'une manière éclatante. Dieu y prend de son ennemi la plus complète vengeance; l'éternité ne verra pas apaiser sa fureur; après des millions de siècles il sera tout aussi appliqué à épuiser les supplices sur cette infortunée victime. Il semble n'être plus tout-puissant que pour lui faire souffrir un mal souverain et éternel, que pour le rendre durable. Le malheur commence pour le pécheur dès le moment de la mort, Dieu le livre à lui-même et s'en moque : ***Ridebo et subsannabo vos.*** (***Prov.***, I, 26.) Il prononce la formidable sentence, ouvre l'abîme et l'engloutit. Ainsi, de part et d'autre, met-on le sceau à la réprobation, l'un par le dernier crime de l'impénitence, l'autre par le dernier arrêt de condamnation. Il se trouve quelquefois dans ce monde des impies qui le blasphèment, et quoique Dieu leur laisse le temps de se convertir, il n'en médite pas moins la plus terrible vengeance.

Si le péché dans l'homme est une sorte d'athéisme qui désire l'anéantissement de Dieu, et de désespoir qui s'y précipite soi-même, il n est pas moins en Dieu une haine, un mépris qui l'anéantit, ou plutôt qui le conserve pour le faire mourir éternellement. et qui s'immole lui-même pour le réparer. L'enfer et le Calvaire sont tout formés dans ses idées; l'un a été déjà exécuté, le moment de la mort va exécuter l'autre. Ce seront les deux parties de ce discours par un parallèle suivi. ***Ave, Maria***, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Le portrait hideux du péché vous alarme et vous surprend. Jamais vous n'auriez cru renfermer dans votre sein un si horrible monstre. Un péché, après tout, est l'ouvrage d'un moment; la faiblesse y a plus de part que la malice. On veut se satisfaire, il est vrai ; mais on n'a garde de porter ses attentats jusque sur la Divinité, de mépriser sa grandeur, de contester ses droits, de haïr sa justice, de souhaiter sa destruction ; on est communément plus entraîné que déterminé, plus malheureux que coupable. Non, dites-vous, je ne me connais pas dans ce tableau, je me sens, au contraire une horreur extrême pour des sentiments que peuvent à peine enfanter des démons. Je sais qu'on dit tout cela, et qu'à quelques impies près, chez qui on chercherait en vain des traces d'une religion qu'ils se font gloire de combattre, je sais qu'on le pense, et je souhaite qu'on ne soit pas la dupe de la honte qu'on aurait de penser autrement. Je souhaite que ces sentiments soient si fort étrangers, que même dans les moments critiques où la colère, la tristesse, le désespoir font tout oublier et tout attenter, on n'en ait jamais fait l'épreuve; je n'en soutiens pas moins que toutes ces horreurs ne sont que le péché développé et mis dans tout son jour.

1° N'est-ce pas mépriser Dieu de la manière la plus insultante, que de violer ses préceptes, braver sa présence, se jouer des promesses qu'on lui a faites? Ainsi traite-t-on le dernier des hommes ; mais on ne traite pas si mal le dernier des hommes, on a pour lui, quelque méprisable qu'il soit, un reste de respect que Dieu n'obtient pas ; on se cache à ses yeux pour commettre des crimes dont on ne craint pas de rendre témoins les yeux de Dieu; on exécute ce qu'on a promis au dernier des hommes, et si ce n'est pas la probité qui fait tenir parole, on l'estime encore assez pour craindre de paraître infidèle. Mais on fait assez peu de cas de vous, ô mon Dieu ! pour vous faire des promesses qu'on ne veut pas tenir, et manquer à celles qu'on vous a faites, tant on s'embarrasse peu de votre estime ; ce que vous voulez et ce que vous pensez est également indifférent. C'est donc ainsi que jusque dans ma maison et sous mes yeux le perfide Aman porte ses mains sacriléges sur mon épouse; puis-je trop punir ses insultes? ***Me præsente, in domo mea reginam vult opprimere.* (*Esther*,** VII, 8.)

Heureux encore si, à cette outrageante désobéissance, on n'ajoute quelque méprisante raillerie ! Combien de fois, à l'exemple des Juifs, couvre-t-on le Seigneur d'un manteau de pourpre, met-on un roseau dans ses mains, le couronne-t-on d'épines et le traite-t-on en roi de théâtre, fléchit-on les genoux devant lui ! Ces insolentes plaisanteries qui de ses droits, de sa doctrine, de ses mystères, de sa religion, font tous les jours la matière d'une conversation sacrilége, n'est-ce donc pas assez de le mépriser dans le cœur? faut-il encore que ce mépris éclate et que l'offense soit complète?

Le fond de ce mépris consiste dans le parallèle odieux que le pécheur fait de Dieu avec l'objet de sa passion, et la préférence qu'il ose donner à celui-ci. Oui, par le plus aveugle et le plus criminel de tous les choix, le pécheur préfère le mal au bien, le néant à l'être, la créature au créateur; il lui rapporte tout, jusqu'à Dieu même, qu'il dégrade, pour élever sur l'autel la nouvelle idole. Le pécheur érige dans son esprit un tribunal secret, où Dieu, par la voix de la conscience, et le pécheur, par celle de la passion, plaident tour à tour leur cause; l'un fait valoir les droits de la Divinité, menace des traits de sa justice, présente les charmes de sa bonté, fait sentir à l'âme l'horreur de sa perfidie, l'excès de sa témérité, l'énormité de son insolence pour la retenir dans son devoir; l'autre étale à ses yeux les attraits séduisants du vice, s'efforce d'affaiblir l'horreur du crime et d'en étouffer les salutaires remords, et fait espérer une conversion imaginaire. L'âme en suspens ose délibérer, examine ces raisons, les pèse dans sa fausse balance, se détermine enfin et pro-

nonce contre le Tout-Puissant, et par le coupable usage de sa liberté elle outrage infiniment celui qu'elle estime assez peu pour lui donner et même lui préférer un indigne rival : *Cui comparasti me?* (*Isa.*, XLVI, 5.)

Les Juifs le firent autrefois d'une manière éclatante, lorsque, lassés d'obéir au Seigneur qui daignait les gouverner par lui-même, ils pressèrent Samuel de leur donner un roi : Ce n'est pas vous, prophète, c'est moi qu'ils insultent, dit le Seigneur : *Non te abjecerunt, sed me.* (I *Reg.*, VIII, 7.) Accordez-leur ce qu'ils demandent, ils y trouveront leur châtiment. Ce roi les dépouillera de leurs biens, les surchargera de travaux, la pesanteur de ce joug leur fera regretter la douceur du mien; ils se repentiront plus d'une fois d'un choix si aveugle.

Ils le firent encore, lorsqu'une populace insensée préféra Barabbas au Sauveur : Qu'il meure, ce prétendu juste, s'écria-t-elle, *qu il soit crucifié* (*Joan.*, XIX, 15), et que Barabbas soit absous : *Nous ne voulons d'autre roi que César* (*Ibid.*) ; *que le sang de Jésus retombe sur nous et sur nos enfants.* (*Matth.*, XXVII, 25.) Vous aurez ce que vous demandez ; mais devenus l'objet du mépris de toutes les nations, au milieu desquelles ils sont dispersés, ils apprennent à toute la terre comment Dieu châtie le mépris qu'on fait de lui: *Tolle, crucifige eum.* (*Joan.*, XIX, 5.)

Dieu se plaint amèrement de cette préférence : J'ai élevé des enfants, dit-il, je les ai nourris avec tendresse, et ils ne m'ont payé que d'ingratitude et de mépris; si je suis votre Dieu, où est donc l'honneur que vous me devez ? *Filios enutrivi et exaltavi, ipsi autem spreverunt me.* (*Isa.*, I, 2.) Je connais votre orgueil et votre insolence; vous triomphez au milieu de vos adulateurs, vous êtes follement enivrés de votre gloire et éblouis de vos richesses ; me croyez-vous donc insensible à vos insultes? Sachez que je sens jusqu'au vif la manière altière dont vous me traitez : *Superbia tua ascendit ad aures meas.* (*Isa.*, XXXVII, 29.) J'en suis d'autant plus piqué, que j'avais pour vous la tendresse la plus passionnée, et que vous ne me rendez que la plus dédaigneuse indifférence : *Quomodo si mulier contemnat amatorem suum, sic contempsit me domus Israel.* (*Jerem.*, III, 10.) Ne vous dissimulez pas la grandeur de l'affront que vous me faites: vous profanez mon sang, vous me foulez aux pieds, vous me crucifiez de nouveau : *Rursum crucifigentes et ostentui habentes.* (*Hebr.*, VI, 6.)

Dieu se venge et rend au pécheur mépris pour mépris, abandon pour abandon, préférence pour préférence ; il transporte à d'autres plus fidèles les faveurs dont le pécheur abuse : *Dabitur genti facienti fructus ejus.* (*Matth.*, XXI, 43.) Vous aurez la douleur de voir ceux qui vous paraissaient les plus méprisables remplir les places qui vous étaient destinées : *Provocabo eos in eo qui non est populus.* (*Deut.*, XXXII, 21.) Vous verrez couronner les pauvres, les simples, les stupides : *In gente stulta irritabo illos.* (*Ibid.*) Je ferai venir des extrémités du monde des peuples barbares pour leur distribuer un patrimoine dont vous vous êtes rendus indignes: *Venient ab Oriente, filii autem ejicientur.* (*Psal.* CVIII, 10.) Votre rage, vos grincements de dents, à la vue du bonheur de vos rivaux, me vengeront pleinement de la criminelle préférence que vous avez osé donner aux miens: *Ibi erit fletus et stridor dentium.* (*Matth.*, VIII, 12; XXII, 13.)

Allez donc, contentez-vous, rassasiez-vous de ces biens périssables que vous avez voulus contre ma loi et vos propres intérêts : *Viis suis replebitur stultus.* (*Prov.*, XIV, 14.) Je ne cours plus après vous, vos aveugles préférences seront punies par des préférences plus justes; l'accomplissement de vos désirs en sera le châtiment : *Saturati sunt filiis.* (*Psal.* XVI, 14.) Prosternez-vous devant les dieux de bois et de métal, confiez-vous à ces divinités qui ne voient ni n'entendent, qui vieillissent, qui pourrissent, qui meurent; encensez le monde dont vous idolâtrez les faveurs, adorez des trésors que la rouille consume; immolez-vous à cet objet de lubricité qu'une mort prochaine va livrer à la pourriture, ou dont d'horribles maladies, juste châtiment de ses désordres, va bientôt, comme d'Antiochus et d'Hérode, faire une masse de corruption ; voilà vos dieux : *Ecce dii vestri.* (*Exod.*, XXXII, 4.) Qu'ils vous défendent contre mes anathèmes : *Surgant et opitulentur vobis.* (*Ibid.*, 38.) Que dans vos besoins ils vous tendent une main secourable : *In necessitate vos protegant.* (*Ibid.*) Qu'ils fassent sentir par leurs bienfaits et leur puissance, qui de nous est le Dieu véritable : *Ubi sunt dii vestri?*

J'oublie pour un moment votre bassesse et ma grandeur. Cendre et poussière, oubliez-vous que je suis le Très-Haut, le Dieu fort et terrible, sous qui s'affaissent ceux qui portent le monde? Mais puis-je oublier les insultantes circonstances que vous mêlez à vos mépris ? Vos promesses m'ont cent fois assuré la possession de votre cœur, votre infidélité viole tous vos engagements; mes bienfaits m'y ont acquis les titres les plus respectables, votre ingratitude les combat tous; ma présence mérite tous vos respects, et vous portez les coups jusque dans mon sein ; vous tenez tout de moi, et vous tournez contre moi mes propres faveurs; vous vous faites un front d'airain qui ne sait plus rougir de ses infamies; vous faites peu de cas de mes perfections: le Tout-Puissant vous paraît faible, à quoi bon le servir? *Vanus est qui servit Deo.* (*Malach.*, III, 14.) Ma justice vous semble cruelle, ma bonté aveugle, mes lois insupportables; un enfant oublie-t-il ce qu'il doit à son père? un serviteur manque-t-il de respect pour son maître? *Si ego pater sum, ubi est honor meus?* (*Malach.*, I, 6.) Les nations infidèles méconnaissent-elles leurs fausses divinités? *Si mutavit gens deos suos, et ipsi non sunt dii.* (*Jerem.*, II, 11.) L'animal le plus stupide, qui broute l'herbe et le chardon, connaît son maître, et vous outragez votre Dieu, vous vous en faites gloire, vous vous applaudis-

sez de vos désordres, vous triomphez de vos iniquités : *Cognovit bos possessorem suum, Israel autem me non cognovit.* (*Isa.*, I, 3.)

Ainsi Dieu méprisa le premier des hommes : Adam, vous avez voulu vous élever jusqu'à moi ; n'avez-vous pas bien réussi ? sujet aux passions, aux maladies, à la mort, vous voilà en effet bien semblable au Très-Haut! *Ecce Adam factus est quasi unus ex nobis.* (*Gen.*, III, 22.) Ainsi en est-il à l'égard de tous les pécheurs : *Audivit Deus, et sprevit.* (*Psal.* LXXVII, 59.) L'univers, témoin de sa vengeance, applaudira à ses justes railleries; les justes mêmes feront sentir le ridicule de la conduite du pécheur : *Justi ridebunt, et dicent, ecce homo.* (*Psal.* LI, 8, 9.) Lui-même, par un triste aveu de sa folie, honorera enfin ce qu'il a méprisé, et rendra un hommage forcé à la sagesse infinie qu'il a outragée : *Nos insensati erravimus a via veritatis.* (*Sap.*, V, 4, 6.)

2° On passe aisément du mépris à la révolte. Tout péché en est une; mais on ne sent pas jusqu'à quel point le péché la consomme. Qu'est-ce que se révolter? C'est parler contre les maximes fondamentales de l'Etat, décrier le prince, renverser ses statues, entretenir des liaisons avec ses ennemis, leur livrer les places qu'on nous a confiées, se ranger sous leurs drapeaux, s'efforcer de gagner les autres sujets, et les entraîner dans la rébellion. Que faut-il de plus pour le crime de lèse-majesté? Le pécheur fait tout cela : il refuse l'obéissance au prince; Dieu ordonne la chasteté, et on se livre à la débauche; Dieu veut qu'on pardonne, et on se venge; Dieu défend l'injustice, et on prend de toutes mains. Il y a longtemps, pécheur, que vous avez brisé le joug, et que vous avez dit : Non, je ne veux pas me soumettre: *A sæculo fregisti jugum, dixisti, non serviam.* (*Jerem.*, II, 20.)

Quels discours séditieux ne tient-on pas contre les maximes fondamentales de la religion! quels éloges de la gloire, des richesses, des délices! quel décri de l'humilité, de la pauvreté, de la mortification! L'hérésie combat-elle les mystères avec plus de fureur que le pécheur combat la morale? Il est une hérésie de cœur qui se forme un système de pratique, comme l'hérésie de l'esprit se fait un système de spéculation. Aucun gouvernement politique ne souffrirait qu'on parlât contre les lois du royaume, comme on parle contre les règles de l'Evangile: *Dixisti, non serviam.*

On décrie le prince. Que pense-t-on de l'état de bassesse où on a vu le Sauveur du monde? ne rougirait-on pas de lui ressembler? que pense-t-on de ses pénibles travaux, de ceux d'un homme apostolique qui les imite? que pense-t-on de sa patience dans les affronts? voudrait-on d'un ami aussi maltraité? qu'aime-t-on que ceux que la volupté et le faste rendent totalement différents? *Dixisti, non serviam.* On renverse ses statues. Ne sommes-nous pas les images de Dieu, et le péché n'efface-t-il pas tous les traits de cette divine ressemblance? ne fait-il pas servir ses membres à l'iniquité en corrompant le cœur? les passions ne souillent-elles pas son sanctuaire? Cette sainte image qu'on épargne si peu dans soi-même, la débauche la respecte-t-elle beaucoup dans un complice? l'emportement la ménage-t-elle dans un ennemi? l'avarice la conserve-t-elle dans un pauvre? la paresse la cultive-t-elle dans un inférieur? l'envie la connaît-elle dans un rival? traiterait-on l'image insensible d'un prince comme on traite l'image vivante de Dieu? *Dixisti, non serviam.*

On entretient des liaisons suspectes avec les ennemis de l'Etat : la guerre n'est-elle pas déclarée entre Dieu et le démon? En aimant le monde, en flattant la chair, loin de faire des actes d'hostilité, ne formez-vous pas les liaisons les plus étroites? *Dixisti, non serviam.* Vous vous rangez sous leurs drapeaux, vous en portez avec éclat les livrées, vous en prenez avec soin les usages et les manières, vous en étudiez les airs, vous en débitez les maximes, vous en soutenez les droits avec chaleur, vous en suivez les modes avec opiniâtreté. Quel prince eut de plus zélés partisans, de plus hardis soldats, de plus fermes défenseurs, de plus habiles négociateurs? *Dixisti, non serviam.*

Vous livrez à l'ennemi une place importante qui vous fut confiée. C'est votre cœur. Dieu en est jaloux : il vous le demande, et il y voit le trône de son ennemi; vous lui en avez ouvert les portes, vous lui en livrez les trésors, il y commande avec empire, et y dispose de tous les mouvements. Vous n'êtes occupés que des objets qu'il vous présente, vous n'aimez que ce qui lui appartient, vous ne travaillez que pour le satisfaire. Le Seigneur méconnu, oublié, chassé, que conserve-t-il désormais dans une place où seul il devait régner souverainement? *Dixisti, non serviam.*

Enfin vous tâchez d'entraîner tout avec vous dans la révolte. Parlerai-je ici de ces discours empoisonnés qui apprennent à une âme innocente ce qu'elle devrait toujours ignorer; de ces conseils pernicieux qui engagent dans le crime et facilitent l'exécution; de ces sollicitations diaboliques qui entraînent, de ces exemples qui autorisent le crime et semblent en faire une loi, de ces railleries qui, par un malheureux respect humain, font rougir de la vertu et redouter la piété? Vos intrigues n'ont, hélas! que de trop funestes succès; le parti que vous formez contre Dieu, malheureusement trop nombreux, ne lui débauche tous les jours que trop de sujets, et ne perpétue que trop la rébellion de siècle en siècle Jamais le crime de lèse-majesté fut-il mieux porté jusqu'au comble? *Dixisti, non serviam.*

On le porte même jusqu'à l'insolence : Retirez-vous, nous ne voulons point de vous, nous nous embarrassons fort peu de vos préceptes et de vos conseils : *Recede a nobis, scientiam viarum tuarum nolumus.* (*Job*, XXI, 14.) Nous irons jusque dans votre empire dresser autel contre autel, étaler pompeusement notre faste, et vous disputer

les hommages du cœur : *Væ qui ingredimini pompatice templum Domini.* (*Amos*, VI, 1.) Nous nous mettons fort peu en peine des reproches de vos ministres; ils ont beau nous menacer de votre colère, et s'armer de tout leur zèle, nous faisons trop peu de cas du maître pour respecter ses serviteurs : *Qui vos spernit, me spernit.* (*Luc.*, X, 16.) Ne craignez pas que nous en rougissions, nous marcherons toujours tête levée, sans rien rabattre de notre fierté; souvent le crime ne nous rendra que plus vains, et sera un nouveau titre ajouté à nos qualités : *Ambulaverunt extento collo.* (*Isa.*, III, 16.) Nous nous moquerons de la faiblesse de l'homme de bien que la crainte de Dieu tient dans de continuelles alarmes, et qui pour accomplir ses ordres refuse tous les plaisirs; nous le tournons en ridicule, nous le persécutons sans relâche pour nous débarrasser d'un censeur odieux de notre conduite : *Deglutiamus insontem frustra.* (*Prov.*, I, 12.) Le Seigneur aura beau tonner et frapper, nous le combattrons, nous nous fortifierons contre lui; appuyés sur nos richesses, nos talents, notre puissance, nous nous croirons invincibles : *Contra Omnipotentem roboratus est.* (*Job*, XV, 25.) O cieux! soyez dans l'étonnement. L'homme un ver de terre, un peu de poussière, une légère vapeur, une feuille que le vent emporte, s'élève, ose lutter contre l'Etre suprême : *Adversus Dominum elevatus est.* (*Dan.*, V, 23.)

Mais si l'homme hait et combat son Dieu, Dieu le hait et le juge en Dieu. Cette haine est en lui nécessaire; il est la bonté, la justice, la grandeur par essence ; il doit nécessairement haïr le mal, la révolte, l'injustice; il doit le haïr autant qu'il est bon, grand et juste, autant qu'il est Dieu ; il cesserait de l'être, s'il pouvait ne pas le haïr infiniment : *Ad iniquitatem respicere non potero.* (*Habac.*, I, 13.) Il faut que le péché soit un grand mal, pour faire en Dieu un changement si prodigieux. Dieu est tout amour, et pour le péché il n'a que de la haine, et il n'en a que pour le péché. Mais non, ce n'est point un changement en lui, ce n'est qu'une suite de sa nature et de son amour, puisque, aimant infiniment le bien, il doit haïr infiniment le mal, qui lui est opposé; l'un est le principe et la mesure de l'autre : la haine du mal ne sont que l'amour du bien; l'un et l'autre n'est que la bonté infinie : *Pœnitet me fecisse hominem, tactus dolore cordis intrinsecus.* (*Gen.*, VI, 7.)

C'est une haine qui passe à l'inimitié, à l'aversion, à l'horreur, à l'abomination, à la fureur. A Dieu ne plaise qu'en peignant après l'Ecriture cette opposition du Seigneur par des traits si frappants, je reconnaisse en lui des passions semblables aux nôtres; excessives en nous et déréglées, elles y sont criminelles : tout est réglé en Dieu par une sagesse admirable. L'Esprit-Saint emploie ces images pour nous faire entendre ce que la Divinité met si fort au-dessus de notre portée. Au contraire, Dieu est plein de clémence ; il n'afflige que pour convertir; il ne livre à sa justice qu'après avoir essayé toutes les ressources de la miséricorde; il ne frappe qu'à regret, le moindre retour le désarme : *Heu vindicabor de inimicis meis.* (*Isa.*, I, 24.)

C'est peu de dire qu'il hait le péché, sa haine va jusqu'à l'horreur; c'est peu de dire qu'il le déteste, l'abomination va jusqu'à la détestation, à l'exécration : *Abominabilis coram Deo superbia, abominabiles facti sunt sicut ea quæ dilexerunt.* (*Psal.* XIII, 1.) Seigneur, disait David, ne me reprenez point dans votre fureur : *Ne in furore tuo arguas me.* (*Psal.* VI, 2; XXXVII, 2.) Car dans ce moment redoutable vous renverserez les nations entières : *In furore tuo obstupefacies gentes.* (*Habac.*, III, 12.) Le péché vous a rendu furieux comme une lionne à qui on enlève ses petits : *Sicut leæna raptis catulis.* (*Ibid.*) Vous ferez entendre votre voix comme le rugissement des lions : *Sicut leo rugiens* (*Psal.* XXI, 14), comme une femme en travail d'enfant : *Sicut parturiens loquar* (*Isa.*, XLII, 14), comme un homme dans l'ivresse : *Tanquam potens crapulatus a vino.* (*Psal.* LXXVII, 65.)

A quoi vous comparerai-je, pour vous faire juger de mon horreur? à une bête la plus féroce, la plus stupide, la plus immonde : *Sicut equus et mulus quibus non est intellectus* (*Tob.*, VI, 17), *sicut onager, sicut canis ad vomitum* (*Prov.*, XXVI, 11), *sicut sus lota in volutabro luti.* (*II Petr.*, II, 22.) Les fautes même vénielles, l'état de tiédeur, me révoltent si fort, qu'elles me font soulever le cœur : *Incipiam te evomere ex ore meo.* (*Apoc.*, III, 16.) Que sera-ce du péché mortel? Non, le fiel des dragons, le venin et l'absinthe n'ont point d'amertume comparable ; le fiel et le vinaigre qu'on me présenta sur le Calvaire étaient doux en comparaison de vos crimes : *Fel draconum, venenum aspidum insanabile, uva eorum, uva fellis et botri amarissimi.* (*Deut.*, XXXII, 33.) J'avais une aversion infinie pour les nations que j'ai détruites, et dont j'ai donné les terres à mon peuple; mais le Chananéen, l'Amorrhéen, l'Ammonite, ne me déplaisent pas plus que vous : *Æthiops mihi estis, semen Chanaan.* Sodome et Gomorrhe ne m'ont jamais été si odieuses : *Quasi Sodoma facti estis.* (*Rom.*, IX, 29.)

Cette aversion en moi va jusqu'à ne pouvoir souffrir vos prières, vos fêtes, vos sacrifices, quand je les vois souillés du péché. Maison d'Israël, vous venez pompeusement à mon temple, vous y offrez une foule de victimes, il retentit de cantiques chantés à ma louange, mes autels sont chargés de présents; pensez-vous que tout cela m'apaise, tant que vous portez le crime jusque dans mon sanctuaire? Non, non, vos victimes sont abominables. Est-ce que je mange la chair des taureaux, que je bois le sang des brebis? *Nunquid manducabo*, etc. (*Psal.* XLIX, 13.) Je suis rassasié, je ne puis souffrir vos solennités, j'en jetterai l'ordure sur votre visage : *Projiciam stercus solemnitatum.* (*Malach.*, II, 3.) Vos concerts m'importunent, l'odeur de vos parfums m'empoisonne, vos cérémo-

nies me fatiguent : *Facta mihi molesta.* Vos prières deviennent un nouveau péché : *Oratio ejus fiat in peccatum.* (*Psal.* CVIII, 7.)

Le Seigneur prétend que ses amis entrent dans les mêmes sentiments, et n'aient aucune liaison avec le pécheur : *Nunquam pacem habeatis cum Moab.* La réparation sera éclatante au jour du jugement; elle sera éternelle, lorsque les anges mettront les loups à la gauche, et les agneaux à la droite. Dans les vues du Seigneur elle doit commencer dès ce monde : Gardez-vous, mon peuple, de contracter avec eux une alliance; que leurs filles ne soient point vos femmes, que leurs enfants ne soient point vos époux; quand vous prendrez leurs villes, passez tout au fil de l'épée, n'épargnez rien, réduisez tout en cendre; que l'anathème soit général : *Mulieres et parvuli, omnia in anathema.* Ne mangez pas à la même table, ne logez pas sous le même toit : *Odivi Ecclesiam malignantium, et cum impiis non sedebo.* (*Psal.* XXV, 5.) Ne les saluez pas même dans les rues : *Ne quidem ave dixeritis.* (II *Joan.*, 10.) Si par malheur vous vous y trouvez engagés, sortez au plus tôt, sortez de Babylone, éloignez-vous de Sodome, le feu du ciel qui va le consumer ne vous épargnerait pas; ne tournez pas même la tête pour voir ce qui s'y passe, vous mourrez sur-le-champ; pensez comme mon prophète, ma haine est parfaite : *Perfecto odio oderam illos, inimici facti sunt mihi.* (*Psal.* CXXXVIII, 22.) Je l'ai en abomination : *Odio habui, abominatus sum.* (*Psal.* CXVIII, 163.)

3° En se révoltant contre Dieu, le pécheur devient le plus rampant esclave, le plus superstitieux idolâtre de sa passion, dont il se forme une divinité; le péché, par le plus monstrueux assemblage, est en même temps le mépris du Créateur et l'adoration de la créature : *Omnis peccator idolam libidinis adorat.* Qu'est-ce en effet que l'idolâtrie? N'est-ce pas cet autel matériel sur lequel on place l'idole, ou l'hommage extérieur qu'on lui rend, qui en fait l'impiété? C'est le sacrifice du cœur, l'estime de l'esprit, l'hommage de la volonté. Comme c'est le cœur que demande le Dieu qui veut être servi en esprit et en vérité, c'est aussi mériter toute sa colère de se prostituer à des divinités étrangères : *Quidquid Deo anteponit, Deum sibi facit.*

Le pécheur ne rend-il pas à sa passion ce culte sacrilége? il lui consacre ses pensées, ses désirs, ses œuvres, il y établit sa félicité jusqu'à la préférer à la félicité éternelle : il se fait, dit saint Paul, un Dieu de son corps : *Quorum Deus venter est.* (*Philip.*, III, 19.) Il lui sacrifie jusqu'à Dieu même, dont l'indignation le touche moins que la satisfaction qu'il y goûte. Que doit-on de plus à la Divinité qu'un amour par-dessus toutes choses? On adore les perfections divines, le pécheur est épris des charmes de son péché; on met en Dieu sa confiance, le pécheur met son repos dans le crime; on ne parle de Dieu qu'avec respect, quel éloge ne fait pas le pécheur de ce qui le domine! n'en emploie-t-il pas le sacrilége langage? adoration, sacrifice, chaîne, victime, etc., quels termes plus impies que ceux que le péché met à la bouche? *Idolorum servitus.* (*Ephes.*, V, 5.) Veut-on des hommages extérieurs? Manque-t-on de les rendre? Faut-il des temples? Voyez ces magnifiques palais que le luxe élève, ces meubles somptueux que le faste étale; une église est-elle plus magnifique? Faut-il des autels? Que sont ces lits efféminés où règne une molle indolence? Que sont ces tables superbes, où règne une délicate gourmandise? Faut-il des victimes? Ce pauvre dont on enlève les biens, cet innocent dont on ravit l'honneur, cet ami dont on abuse de la faiblesse, en voilà. Faut-il des ministres? Quel autre nom donner à ce flatteur attentif à plaire et à autoriser le crime, à ce complice ardent à faciliter, à ce domestique empressé à servir la passion? *Immolaverunt dæmoniis, et non Deo.* (*Psal.* CV, 37.) Faut-il des jours de fêtes, des cérémonies publiques? Furent-elles jamais si fréquentes dans la plus aveugle idolâtrie, ces parties de plaisir, ces assemblées de jour et de nuit, ces spectacles, ces fêtes? Dieu vit-il jamais les siennes plus célébrées? Y vit-il jamais fumer tant d'encens? Entendit-il jamais chanter autant de cantiques qu'on y chante de chansons profanes? Célébra-t-on jamais ses louanges, comme on fait l'éloge du plaisir? Vit-il jamais dans son sanctuaire autant de piété et de zèle qu'il voit là de fureur et de transport? Compta-t-on jamais sur ses paroles comme on compte sur celles du monde? Croit-on ses mystères comme on croit les maximes du monde? Méprisable idole qui le dispute au Tout-Puissant. Ainsi le disaient les Juifs : Nous avons trouvé un trésor, c'est un Dieu que nous nous sommes fait. *Invenimus thesaurum, idolum fecimus nobis.* (*Osee*, XII, 8.) Ainsi, tantôt par les erreurs du paganisme, tantôt par l'aveuglement des passions, le démon a trouvé le moyen de remplir le monde de dieux chimériques, disait Tertullien, et de se faire adorer lui-même sous ces dehors trompeurs de divinités : *Diabolus replevit mundum mendacio divinitatis.*

Dieu abandonne le pécheur à la misère de son esclavage; entraîné d'abîme en abîme, accablé sous les pesantes chaînes de l'habitude du péché qu'il n'a pas la force de rompre, et qui tous les jours se multiplient et se resserrent; gémissant sous la tyrannie du démon, travaillant sans fruit, s'épuisant sans mérite, perdant sa récompense, jouet de la passion, victime des caprices de son objet, dépendant des témoins et des complices, dégradé jusqu'à l'infamie, confus de lui-même, privé des plaisirs même qu'il recherche à si grands frais; gardant, comme l'enfant prodigue, les plus vils animaux, mangeant de misérables cosses qu'on leur prodigue, dont il voudrait apaiser sa faim et qui lui sont refusées, tandis que mille mercenaires dans la maison de son père céleste ont tout en abondance, il périt sans

secours : *Qui facit peccatum, servus est peccati.* (*Joan.*, VIII, 34.)

SECONDE PARTIE.

La religion et la raison frémissent également quand on entend parler des sentiments affreux que le désespoir fait naître dans les damnés : haine de Dieu, blasphèmes, malédictions, désir de son anéantissement, attentat sur soi-même, désir de sa propre destruction ; qui peut comprendre un si monstrueux renversement? La créature en est-elle capable? La folie peut-elle aller jusqu'à cet excès? Quoi ! toujours obstiné dans son crime, ne pas épargner le Très-Haut, et ne pas s'épargner soi-même, haïr le bien souverain, condamner la souveraine justice, vouloir détruire l'Etre suprême, soi-même se haïr, se maudire, se déchirer, ne conserver de connaissance que pour se confirmer de ces horreurs, et inventer à chaque instant de nouveaux anathèmes contre tout! *In furore tuo confirmaverunt tormenta sua.* (*Eccli.*, XXXIX, 33.)

Cet affreux abîme commence à s'ouvrir pour le pécheur au moment de la mort. Plein de rage contre un Dieu dont les arrêts lui arrachent ce qu'il aimait, il met le comble à sa révolte, il se présente en désespéré au tribunal qu'il redoute et qu'il maudit, il se jette en insensé dans les flammes qui vont le dévorer, il se livre en furieux à un ennemi implacable dont il ne veut pas implorer la clémence, et par le dernier crime de l'impénitence finale il met le sceau à sa réprobation. Enfin il se trouve des impies déclarés, quoique peut-être en petit nombre, qui, secouant ouvertement le joug de la religion, blasphèment le Seigneur, le haïssent, le combattent positivement, et voudraient qu'il n'y en eût pas : *Dixit in corde suo, non est Deus.* (*Psal.* XIII, 1.)

Ce que ces impies ne rougissent pas de faire d'une manière si développée, ce que consomme d'une manière si affreuse le pécheur qui meurt impénitent, ce qu'enfin l'enfer met éternellement dans tout son jour, c'est ce que fait équivalemment chaque péché mortel. Il est un abrégé de l'enfer, il en suppose, il en renferme toute l'horreur ; il met l'homme dans des sentiments où l'enfer n'ajoute que le développement et la durée en mettant le pécheur dans l'état immuable de l'autre vie. Dieu ne change rien dans son cœur, il le saisit tel qu'il se trouve, tel que le péché l'a rendu ; il l'y laisse et lui ferme la porte de sa miséricorde, tel qu'un homme blessé à mort qu'on laisse nageant dans son sang; tel qu'un homme précipité dans un abîme qu'on y abandonne sans lui donner du secours; on ne lui fait pas de nouvelles plaies, on le livre à son malheur : *Ubi ceciderit arbor ibi erit.* (*Eccle.*, XI, 3.)

1° Une haine implacable est la suite nécessaire de la révolte et du mépris dont nous avons parlé. Le pécheur hait infiniment son Dieu, il en est à son tour infiniment haï : orgueil dans l'un, justice dans l'autre. Ces sentiments percent jusqu'au vif, rien ne choque plus que le mépris; autant qu'on s'aime et qu'on s'estime, autant les voit-on avec dépit. Or, l'un et l'autre s'estiment et s'aiment infiniment : l'homme par un aveuglement ridicule, Dieu par une souveraine sagesse. Quelle aversion infinie ne doit pas en être la suite dans tous les deux ! *Odio sunt Deo impius et impietas.* (*Sap.*, XVI, 9.)

Le pécheur pourrait-il ne pas haïr celui dont l'insupportable sainteté condamne rigoureusement sa conduite? Un censeur incommode fut-il jamais agréable? Peut-il ne pas haïr celui dont l'inflexible justice met un frein à ses désirs et un châtiment à ses désordres, un obstacle éternel à ce qu'il croit sa félicité, avec qui on ne peut espérer ni paix ni trêve, dont la pénétrante sagesse et l'invariable droiture percent les plus sombres nuits, viennent par les plus amers reproches troubler la jouissance de tous les plaisirs et pendant l'éternité ronger ce cœur coupable par des remords immortels? Peut-il ne pas haïr celui dont la puissance lui commande en maître, dont la grandeur exige tous les hommages, dont la divinité demande le sacrifice de tout? Un rebelle vit-il jamais avec plaisir celui qu'il traite de tyran? Peut-il ne pas haïr une bonté infinie dont les bienfaits lui reprochent son ingratitude, une miséricorde qui en lui offrant le pardon le laisse sans excuse aux prises avec lui-même, un Sauveur dont les tourments et la mort lui présentent l'idée la plus accablante du parricide dont il s'est souillé? Un meurtrier vit-il jamais sans répugnance le cadavre sanglant de celui qu'il a assassiné? Enfin peut-il ne pas haïr un Créateur qui lui a donné tout ce qu'il possède, qui ne lui prête qu'à regret l'air qu'il respire, la terre qui le porte, la vie et la liberté dont il abuse, et qui ne se soumet qu'avec indignation aux lois que lui impose la Providence de concourir à l'iniquité? *Servire me fecistis iniquitatibus vestris.* (*Isa.*, XLIII, 24.)

Non, non, on a beau déguiser ses sentiments, être frappé de l'horreur qu'inspire l'idée de la haine de Dieu, en détourner les yeux pour ne pas s'avouer coupable, rien n'est plus certain; jamais fils dénaturé n'a plus haï un père sage et sévère qui veut arrêter le cours de ses égarements; jamais malade furieux n'a plus haï le charitable médecin qui veut lui faire prendre les remèdes; jamais libertin n'a plus haï celui dont la vigilance lui arrache l'objet de ses impudiques transports; jamais criminel convaincu n'a plus haï le juge qui condamne et châtie ses crimes que le pécheur ne hait un Dieu en qui il trouve ce père rigoureux, ce juge implacable, ce médecin impitoyable, ce censeur insupportable, ce modèle accablant qui le confond. Celui qui fait le mal ne peut souffrir la lumière. Quelle lumière plus vive que celle de la Divinité! Lumière pure qui découvre les moindres taches, lumière perçante qui découvre les moindres replis, lumière sublime qui conduit à la plus haute perfection. Quelle lumière que les exemples d'un Homme-Dieu ! Son détachement condamne

toute avarice, son humilité tout orgueil, sa mortification toute mollesse, sa charité toute vengeance. Quel censeur, quel témoin, quel juge! Les yeux du pécheur peuvent-ils soutenir l'éclat de ses rayons? Ils ne le pourront au jour du jugement, et ils diront aux montagnes de les écraser pour les dérober à ses regards foudroyants : *Montes, abscondite nos a facie sedentis in throno.* (*Apoc.*, VI, 16.)

Les pécheurs ne dissimulent pas la peine extrême que leur cause ce vif éclat; leurs yeux malades ont beau s'y fermer, leurs cuisants remords éclatent souvent en plaintes. Tel ce malheureux roi d'Israël qui ne pouvait souffrir les reproches que lui faisaient de la part de Dieu les prophètes : Je les hais, disait-il, parce qu'ils n'ont jamais que des malheurs à m'annoncer : *Odi eum, quia non prophetat, nisi mala.*(I *Reg.*, XXII, 8.) Ainsi Hérodias conçut une haine mortelle contre Jean-Baptiste, dont les exhortations pouvaient refroidir les amours d'Hérode, haine qui ne fût enfin assouvie que quand elle eut vu la tête du saint précurseur dans un bassin. Les transports d'une passion aveugle l'emportent sur son intérêt; la moitié d'un royaume qu'on lui offre la flatte moins que la mort de son ennemi. Tel fut le motif de la haine irréconciliable des pharisiens contre Jésus-Christ : jamais il ne fit que du bien, tous ses pas étaient marqués par des grâces, les villes et les campagnes étaient le théâtre de ses miracles; mais il condamnait leurs désordres, il dévoilait leur hypocrisie. En faut-il davantage pour armer leur fureur? Peut-on être aimé quand l'on censure? *Odio habuerunt me gratis.* (*Joan.*, XV, 25.) Attendez-vous, mes disciples, à n'être pas mieux traités que votre maître toutes les fois que vos discours et vos exemples attaqueront le vice. Pourriez-vous plaire au monde si vous n'êtes pas du nombre des siens? Voyez-les, ces impies, comme ils poursuivent Pierre et Jean, comme ils grincent des dents contre Etienne : *Stridebant dentibus in eum.* (*Act.*, VII, 54.) Leur rage ne peut se contenir, elle éclate sur leur visage, dans leurs paroles, dans leurs actions. Pensez-vous être plus respectés? On vous haïra, on vous persécutera pour l'amour du Seigneur : *Eritis odio omnibus gentibus propter nomen meum.* (*Matth.*, XXIV, 9.)

2° Un ennemi déclaré jusqu'à ce point ne s'en tient pas aux bornes de la haine, la fureur l'entraîne jusqu'à souhaiter avec ardeur et à se procurer, s'il est possible, la destruction de l'objet qui lui déplaît; c'est l'athéisme du cœur presque inévitable dans le péché. On combat l'existence de Dieu, on fait mille efforts pour en affaiblir la certitude; ou si enfin, par force ou par grâce, on reconnaît une divinité, quels coups sacriléges ne porte-t-on pas dans le détail sur ses divines perfections, sur sa justice qu'on trouve excessive et cruelle, sa providence qui paraît négligente et aveugle, sa clémence qu'on taxe de partialité ou de faiblesse, sa sainteté qu'on nomme petitesse et minutie, sa grandeur qu'on traite de tyrannie ou de caprice; ses mystères, son culte, ses cérémonies ne sont que des superstitions, ses conseils des embarras inutiles, ses ordres des chaînes accablantes, ses actions une pieuse fable, sa doctrine un vain système; on se plaint d'être assujetti en esclave à un maître si rigoureux. On fera le procès à sa prédestination et on rejettera sur la grâce toutes les fautes qui se commettent en les faisant passer pour inévitables; on en vient quelquefois jusqu'à se plaire de le voir offensé, à maudire ceux qui le servent, à ne trouver dans la passion de sel plus délicieux que l'assaisonnement du péché.

Faut-il, pour rendre sensible cette affreuse vérité, rappeler ici les blasphèmes que l'Ecriture nous a conservés, cet ange superbe qui dégrade la Divinité jusqu'à se flatter de lui devenir semblable, ce mortel téméraire qui dans le paradis terrestre en ose accepter la proposition, un Pharaon qui ne veut reconnaître aucun maître, un Sennachérib qui se moque du Tout-Puissant, un Holopherne qui n'adore que son prince? Plût à Dieu tous ces scélérats n'eussent-ils aucun imitateur! Ne dit-on pas tous les jours comme David le leur reproche? Y a-t-il donc un Dieu : *Si est Deus?* (*Psal.* LXXII, 11.) Ce Dieu sait-il ce qui se passe, daigne-t-il s'en embarrasser? *Si est scientia in Excelso?* (*Ibid.*) Insensé, celui qui ouvre vos yeux sera-t-il aveugle? celui qui a formé vos oreilles n'entendrait-il pas? *Qui plantavit aurem, non audiet?* (*Psal.* XCIII, 9.) L'athéisme n'a commencé que par le crime et le crime par l'athéisme; ils marchent d'un pas égal, et renferment l'un la semence de l'autre. Le démon, pour perdre l'homme, commença par affaiblir en lui les idées de la Divinité; il l'assura que loin de mourir, selon ses menaces, il serait au contraire un dieu lui-même : *Nequaquam moriemini, eritis sicut dii.* (*Gen.*, III, 4.) Tous les athées ont été pécheurs, tous les pécheurs sont un peu athées; le crime a trop d'intérêt à l'athéisme pour ne pas en renfermer le germe, et l'athéisme n'aurait aucun intérêt à son erreur s'il ne cherchait à favoriser le crime. Les vérités ne commencent à devenir douteuses que quand elles deviennent incommodes, et une vérité incommode tarde-t-elle à devenir douteuse? L'erreur et la passion se donnent la main, et tour à tour la naissance; un intérêt mutuel, un penchant réciproque les lient.

Faut-il être surpris de voir les pécheurs travailler de toutes leurs forces à détruire tout ce qui a rapport à Dieu? Elevé sur le trône de sa gloire, le Très-Haut est sans doute à l'abri de leurs coups et se rit de leurs efforts impuissants; mais du moins ses temples, ses ministres, ses disciples, la religion y sont exposés. Cette haine arma tous les bourreaux que l'Eglise a vus pendant plus de trois siècles inonder la terre du sang des martyrs et soulever tout le monde contre l'Evangile qui le condamnait; c'est elle qui a mis le flambeau à la main de tant d'hérétiques pour réduire en cendre les temples du vrai Dieu; elle a aiguisé leur langue et trempé

leur plume dans le fiel pour combattre la vérité, détruire le dogme et décrier le ministère. Cette haine suscite tous les jours à la vertu tant de persécuteurs, fait tendre des piéges à l'innocence et répandre le poison du scandale. Pourquoi, en effet, déclarer la guerre à la piété? les passions seules peuvent y être intéressées; mais pour remplacer l'ennemi et fournir un objet à la passion, il faut décharger sur ses membres le secret ressentiment qu'on a contre Dieu. Il s'en plaint amèrement : Mon peuple, que vous ai-je fait pour m'attirer vos insultes? *Populus meus, quid feci tibi?* (*Mich.*, VI, 3.)

Dieu peut-il laisser tant de forfaits impunis et voir détruire son empire sans prendre les armes? Non, non, l'univers sentira le poids de ses vengeances, le ciel en sera le premier théâtre; des millions d'anges se permettent une pensée d'orgueil, elle ne dure qu'un instant. Ce sont des intelligences parfaites à qui leur propre excellence tend un piége délicat qui semble les rendre excusables; elles répareront par des adorations éternelles un mal qui semble si léger, en les perdant on va répandre dans le monde une funeste semence de désordre qui entraînera un nombre infini d'hommes. N'importe, tout à coup chassés de la présence de Dieu, l'enfer n'a pas trop de supplices pour expier leurs fautes, le déluge, Sodome, l'Egypte, le désert, Chanaan, etc. Jusqu'à quand oublierez-vous vos anciennes bontés, vous qui versez des larmes sur la mort de Lazare et sur la ruine de Jérusalem; jusqu'à quand serez-vous insensibles à tant de maux? *Sed tu, Domine, usquequo?* (*Psal.* VI, 4.)

Que dis-je, insensible à tant de maux? c'est vous-mêmes qui les faites, qui vous en faites un devoir, une gloire, un triomphe. Est-il quelque mal, disait le Prophète, que la justice de Dieu n'ait fait? *Si est malum in civitate quod non fecerit Dominus* : (*Amos*, III, 6.) Peuple coupable, qui, assiégé par un puissant prince, ressentez dans votre ville tous les maux de la division, de la guerre et de la famine, c'est à moi que vous devez attribuer tous vos malheurs; c'est moi qui ai conduit le bras du roi d'Assyrie, qui ai tiré du fourreau le glaive formidable qui vous poursuit, et qui lui ai ordonné de vous châtier : *Ego apprehendi dexteram ejus.* (*Isa.*, XLV, 1.) Reconnaissez aujourd'hui celui dont vous avez mérité l'indignation. Ah! je saurai vous le faire sentir lorsque j'ordonnerai à ma foudre de voler de toutes parts et de ne faire de votre pays qu'un monceau de cendres : *Ignis in conspectu ejus exardescet* (*Psal.* XLIX, 3); lorsque je ferai rouler sur vos têtes impies mon char triomphant, que je vous foulerai aux pieds de mes chevaux, que je me baignerai dans votre sang, que je le donnerai à boire aux chiens : *Lingua canum tuorum ex inimicis* (*Psal.* LXVII, 24); lorsque j'enverrai les anges, ministres de mes volontés, tantôt égorger cent quatre-vingt-cinq mille hommes de l'armée de Sennachérib, tantôt en consumer soixante-dix mille par la peste dans la royaume de David, tantôt répandre sur le soleil, la lune et les étoiles les vases de ma colère que mon serviteur Jean vit dans l'*Apocalypse* : Vous saurez que je suis le Seigneur.

Pour vous dont la condition privée ne présente pas de si éclatantes vengeances, quand vous perdez un parent, un ami, un protecteur ; quand un voleur enlève vos biens, un juge vous en dépouille, un naufrage les engloutit, quand la maladie vous afflige, la médisance vous décrie ; reconnaissez la main de Dieu qui vous frappe; dites avec Job dans un esprit de pénitence, de peur d'être obligé de le dire inutilement avec Antiochus : *Manus Domini tetigit me.* (*Job*, XIX, 21.) Soumettez-vous avec amour à un arrêt plein de justice, tournez contre vos péchés votre douleur et votre haine. Ce sont là les vrais, les seuls auteurs de vos maux; vous ne pouvez que par la pénitence éteindre la foudre qui les a allumés : *Parce, Domine, parce populo tuo.* (*Joel*, II, 17.)

TROISIÈME PARTIE.

Après avoir si fort oublié le respect qu'il doit à l'auteur de son être, il est juste que le pécheur ne s'épargne, ne se respecte pas plus lui-même. Son désespoir sera le dernier trait de cet affeux tableau. Tout pécheur est un désespéré, qui n'est pas moins que Dieu l'objet de ses propres attentats, soit parce qu'il n'est que trop ordinaire que troublé par l'horreur de son crime il entre dans des sentiments de rage contre lui-même, il désire la mort, et tâche de se la procurer, soit parce que toute détermination au péché mortel renferme implicitement un acte de désespoir, soit par les circonstances qui l'accompagnent et qui en sont l'effet ordinaire. Tout ce que la folie fait faire de plus horrible n'est que l'ébauche de la malice du péché.

Il n'est pas rare que le pécheur, à charge à lui-même par les remords de son crime, cherche un malheureux asile dans le néant, et devienne son bourreau. Combien de fois le voit-on maudire le jour de sa naissance, soupirer après celui de sa mort, se plaindre de l'immortalité de son âme, envier le sort des bêtes qui ne survivent pas à la dissolution de leurs corps, renoncer au bonheur éternel promis à la vertu! Combien de fois frappé par la vue de l'enfer, troublé par l'incertitude de l'avenir, abattu sous le poids de la faiblesse, regardant la vertu comme impraticable, se laisse-t-on aller au découragement, prêt à tout abandonner, livré au hasard, n'écoutant que les lois du caprice! heureux encore, si enfin lassé d'une vie insupportable, on ne consomme son désespoir, et sur les pas d'un Caïn, d'un Architopel, d'un Judas, on ne s'arrache des jours malheureux dont on est indigne de jouir, et dont on ne peut plus supporter les horreurs! *Abiens laqueo se suspendit.* (*Matth*, XXVII, 5.)

Toute détermination au péché mortel renferme un acte positif de désespoir. Vous voyez, pécheur, l'enfer ouvert sous vos

pieds, votre conscience vous en fait le plus vif tableau, vous en êtes malgré vous épouvanté, vous savez que le péché que vous allez commettre vous en rendra digne, vous n'en doutez pas, et quoi qu'en dise l'impiété, vous n'en pouvez douter ; vous ignorez si vous y tomberez en effet, car enfin vous pouvez mourir sans avoir fait pénitence, mille accidents peuvent vous ôter la liberté ou la vie, et vous franchissez cette barrière, vous courez librement tous les risques d'une éternité que vous croyez ! Approfondissez, s'il est possible, toute l'horreur de cette résolution, développez-vous à vous-même les abîmes d'un cœur qui accepte un enfer; sentez tout l'effort qu'il faut se faire, tout l'ascendant qu'il faut prendre sur soi-même pour renoncer à son bonheur. Un homme qui dans un transport de fureur, dans un accès de frénésie, jouerait tout son bien, se jetterait dans le feu, se précipiterait dans un abîme, se plongerait le poignard dans le sein, agirait-il en désespéré plus que vous qui vous livrez déterminément à des supplices éternels ?

Portons les yeux sur l'étendue de cette détermination, elle embrasse l'éternité tout entière. Dans les vues du pécheur, le péché est en quelque sorte éternel, et son égarement sans retour; il voudrait toujours vivre pour pouvoir toujours le commettre et perpétuer la jouissance de l'objet qui l'enchante. Que ne fait-il pas pour y réussir? quel assaisonnement pour en réveiller, en éterniser le goût! quel regret quand il en sent la perte ! quel emportement quand on lui en dispute la possession ! que d'efforts pour l'acquérir ! que de mesures pour le conserver ! quels transports quand il l'obtient ! C'est ce que le Prophète appelle une plaie incurable : *Insanabilis fractura tua*. (*Jerem.*, XXX, 12.) Vous vous êtes fait un front d'airain, des liens de fer ; c'est une résolution écrite sur le marbre le plus dur, avec un stylet de fer : *Nervus ferreus*, *frons ænea* (*Isa.*, XLVIII, 4), *sculpta in silice*. (*Job*, XIX, 24.) Tous les mouvements du Saint-Esprit, tous les efforts de la grâce n'y font plus aucune impression. Dieu a beau tonner par ses menaces, engager par ses promesses, tout est inutile; crainte, espérance, bienfait, châtiment, on résiste à tout. C'est un rocher immobile où les vents et les ondes viennent vainement se briser; le péché a pénétré jusqu'à la moelle de ses os, il est comme incorporé avec lui : *Sicut oleum in ossibus ejus*. (*Psal.* VIII, 18.) Cette affreuse disposition du cœur peut changer, et le pécheur se convertir; mais dans le moment actuel du péché, telle est la véritable disposition de l'homme; par une détermination désespérée, sa volonté ne ménage rien, elle embrasse une immensité d'objets et une éternité de durée

Toutes les circonstances qui accompagnent le désespoir s'y trouvent horriblement réunies. Pénétrez dans ce cœur coupable, quel trouble ! quelle horreur ! qui peut expliquer les alarmes, les agitations, les fureurs dont il est la proie ? Quelle guerre cruelle en lui-même, quel tribunal impitoyable ! il prononce son arrêt, veut et ne veut pas, s'excuse, se condamne, se punit : *Cogitationibus invicem accusantibus*. (*Rom.*, II, 15.) Il a honte de lui-même, il s'aime, il se hait, se fuit, se recherche, se poursuit, se craint, se ronge, se dévore; la paix ne fut jamais le partage des impies : *Impii quasi mare fervens*. (*Isa.*, LVII, 20.) Qu'y a-t-il de plus dans l'enfer même? faut-il en percer les sombres cavernes pour en retracer les horreurs?

Comptez, s'il est possible, le nombre de crimes que commet le pécheur, dont le premier a ouvert la source, et auxquels entraîne ordinairement l'habitude. Mais plutôt vous compteriez les cheveux qui couvrent votre tête et les grains de sable répandus sur le rivage, les gouttes d'eau qui remplissent l'océan, ils en surpassent le nombre : *Multiplicata sunt super capillos capitis mei*. (*Psal.* LXVIII, 5.) Lorsqu'un pécheur pénitent veut faire une confession générale, il est étonné, il est accablé de leur innombrable multitude; il ne sait comment s'y prendre pour en faire le détail, c'est un labyrinthe où il ne voit aucune issue. Pour se rapprocher de ce nombre immense, il ne compte que par jour, par semaine, par mois, ce qui bien évalué après les dix, les vingt, les trente années, fait des centaines et des millions. Peu de ses actions, peu de moments qui ne soient souillés, à peine y trouve-t-on quelque légère interruption : c'est un fleuve qui coule, une roue qui tourne sur son axe, un péché continuel, dit saint Pierre : *Oculos plenos adulterii et incessabilis delicti*. (II *Petr.*, II, 14.)

Pesez, à la lumière de la raison et de la foi, l'objet qui fait agir dans la plupart des crimes, un plaisir d'un moment, un intérêt frivole, une parole, une pensée, un rien ; on avale l'iniquité comme l'eau : *Væ qui lætamini in nihilo*. (*Amos*, VI, 14.) Que vous reste-t-il de toutes les satisfactions que vous avez accordées à vos sens? A peine commencez-vous à les goûter, qu'elles s'évanouissent. En vain rassembleriez-vous tous les biens, vous ne trouveriez partout que vanité et affliction d'esprit ; mais tout est bon au pécheur : *Propter fragmen panis et pugillum hordæi*. (*Ezech.*, XIII, 19.) Quelque funeste, quelque honteux qu'il puisse être, on se livre à la passion, on s'en réjouit, on s'en glorifie, on s'endurcit, on méprise tout, on s'en joue; quel désespoir plus marqué ! *Lætantur cum malefecerint, exsultant in rebus pessimis*. (*Prov.*, II, 14.)

Que n'aurait-on pas à dire sur le désespoir sacrilége du pécheur qui a osé faire mourir son Dieu, et qui renouvelle cette mort toutes les fois qu'il l'offense? porter les mains sur son Créateur, le charger de chaînes, répandre son sang, le faire expirer sur la croix, n'être assouvi que par un déicide ! O cieux ! soyez dans l'étonnement, que vos portes se brisent de douleur. Pécheurs, soyez étonnés de vous-mêmes; vous avez

pu pécher! quel mystère incompréhensible: *Potuisti peccare!* Une créature formée à l'image de Dieu, comblée de ses bienfaits, soutenue par sa puissance, destinée à le posséder, a pu le mépriser, se révolter contre lui, se jouer de lui, le haïr, le blasphémer, combattre son existence, désirer son anéantissement, le faire mourir dans son cœur, en un mot, elle a pu pécher! *Potuisti peccare!* Tremblez à ce souvenir, frémissez à cette pensée, noyez-vous dans vos larmes; à la vue de ces monstrueux excès, pourrez-vous pécher encore? Grand Dieu, ne le permettez pas; que tout périsse plutôt que de vous offenser.

Le croiriez-vous? Dieu agit de son côté avec une sorte de désespoir, pardonnez l'horreur de ce terme, et comprenez ma pensée. Le désespoir de l'homme est de se livrer à l'éternité, celui de Dieu de l'y condamner, et tous les deux de porter le coup mortel sur le Verbe incarné. La vengeance, comme l'offense, est sans mesure. Dieu serait trop peu vengé par l'anéantissement; le coupable ne sentirait pas la rigueur de sa peine: l'instant qui le verrait détruire le verrait échapper à ses coups; il faut qu'éternellement il meure pour renaître, et renaisse pour mourir; que, par cet incompréhensible mélange de la mort et de la vie, il vive sans vivre, il meure sans mourir; que la vie et la mort, également désirées et redoutées, le poursuivent et le fuient, le soutiennent et l'abandonnent en même temps; la possession ou la privation de l'une ou de l'autre soulagerait des maux qui doivent être sans remède et sans consolation, pour être dignes d'un Dieu offensé qui se venge à proportion des forfaits d'une créature qui a osé l'offenser. Faible idée de l'enfer, mais, hélas! trop réelle.

Enfin tout cela n'est, de la part de Dieu et de l'homme, qu'un commencement de vengeance, un essai de fureur; il faut pour le satisfaire qu'un Dieu soit immolé, qu'on porte les mains sur lui-même, que la créature en soit le ministre: le déicide peut seul les assouvir Vous le savez, Calvaire, qui vîtes un Dieu victime du Dieu et des hommes, rendre sur la croix les derniers soupirs; vous le savez, terre qui en fûtes ébranlée, soleil qui n'en avez pu soutenir l'aspect, pierres qui vous brisâtes d'horreur. Un Dieu mourir par ordre de Dieu, mourir par la main de l'homme, voilà le péché, voilà ce qu'en pense l'homme, ce qu'en pense Dieu, voilà ce qu'ils font tous les deux. O péché! vous êtes incompréhensible.

Le péché est une lèpre affreuse qui défigure l'âme, comme la lèpre défigure le corps; vous n'êtes pas plus connaissable, objet d'horreur, par l'univers entier; vous avez perdu la grâce qui vous rendait belle aux yeux de Dieu. Si vous faites pénitence, comme Naaman le lépreux, vous serez rétablie dans votre première beauté. Quel objet hideux aux yeux de Dieu, qui ne hait qu'avec justice; perte inestimable de son amitié, de sa grâce, quel prix! de la grâce finale par l'impénitence, des bonnes œuvres faites avant et pendant le péché, des vertus, des lumières, des sentiments, et vous vivez encore!

Dieu est si aimable! pourquoi ne pas l'aimer? a-t-il des défauts? *Quid invenerunt in me iniquitatis?* (*Act.*, XXIV, 20.) Que vous a-t-il fait? que n'a-t-il pas fait pour vous, sans que vous l'ayez mérité? Il ne vous demande que votre propre bien et votre cœur; il ne demande rien que de juste; quand vous seriez le maître, vous feriez-vous d'autres lois? Soyez donc fidèles, et vous arriverez à la gloire éternelle.

DISCOURS II

SUR LA RECHUTE.

Non erant ex nobis; si fuissent ex nobis, permansissent utique nobiscum. (I *Joan.*, II, 19.)

Ils n'étaient point des nôtres,; s'ils avaient été des nôtres, ils auraient persévéré avec nous.

Est-ce préjugé, est-ce justice qui rend le monde si pénétrant et si incrédule en matière de conversion? La persévérance dans le bien peut seule le satisfaire; toujours en garde contre des dehors spécieux, vainement voudriez-vous lui faire illusion, il n'en sera pas la dupe; vous n'en ferez que peu de temps, vous n'en ferez que peu de personnes: il faut au public des preuves authentiques. Clairvoyant et difficile, il dit tous les jours, avec plus de raison que saint Thomas: Il faut attendre des preuves authentiques: *Nisi videro, non credam.* (*Joan.*, XX, 25.)

Est-ce préjugé, est-ce justice qui vous rend vous-même si défiant sur votre propre pénitence? Quand la présence de la mort viendra tirer le rideau, vous serez le premier à reconnaître que votre conversion n'était qu'apparente, que vous avez trompé le ministre, que vous vous êtes trompé vous-même; vous serez étonné de votre vanité, et, tremblant sur les choses qui vous avaient le plus rassuré, vous vous trouveriez heureux d'avoir le temps de faire pénitence de votre pénitence même, pour ne pas mourir dans le péché.

Mais faut-il attendre le moment de la mort pour faire ces sages réflexions? Dès qu'on commence à penser sérieusement à soi, le premier mouvement est de se défier de ses confessions passées et de faire une confession générale qui répare le défaut de toutes les autres, et ce n'est pas sans besoin. Voudriez-vous de bonne foi paraître devant Dieu avec la confession que vous venez de faire? que celle que vous vous proposez de faire sera différente! Qui voudrait mourir comme il a vécu? Mais qui peut être assez insensé pour oser vivre comme il ne voudrait pas mourir?

Rien de plus singulier que le contraste de la tranquillité où l'on vit sur sa conversion passée et les projets que l'on forme sur une conversion future. On met communément dans le monde une grande différence entre se convertir et se confesser; on veut se confesser fréquemment, mais on n'entend se

convertir que dans un certain temps ; se confesser à Pâques, se convertir à la fin de la vie, c'est-à-dire se jouer aujourd'hui de Dieu et de l'Eglise, en les payant de pure cérémonie, et les satisfaire un jour par un retour effectif. Erreur déplorable ! un chrétien qui connaît sa religion et son devoir, les droits de son Dieu et la nature des sacrements, peut-il ainsi prendre le change, anéantir la pénitence, et à la faveur d'une chimère croupir réellement dans le crime?

Cependant il ne prend pas si bien le change, que, dans certains moments heureux où une conscience agitée le fait trembler sur son état, il ne cherche à soulager sa peine par des projets d'une conversion sérieuse. Il faudra, dit-on, éclaircir ses doutes; ces liens, il faudra les briser; j'arracherai cet œil, je couperai cette main qui me scandalisent. En un mot, vous vous convertirez un jour, n'est-il pas vrai? Vous n'êtes donc pas converti encore? pouvez-vous donc vous rassurer sur votre état présent? Ah! que faut-il pour vous condamner, que votre conscience, que votre bouche! *Ex ore tuo judico te.* (*Luc.*, XIX, 21.)

Sur tout il ne faut que vos œuvres, que votre rechute. Saül a beau se mêler avec les prophètes et prophétiser avec eux, ses persécutions, son avarice vont bientôt le trahir. L'artificieuse Dalila a beau verser des larmes et mêler ses caresses aux protestations, Samson dans les fers va être la preuve de sa perfidie. Jézabel a beau venir aux pieds du prophète avec un habit et un air de pénitence; frivole cérémonie, Naboth dépouillé, Elie persécuté, l'idolâtrie dominante; voilà qui la peint au naturel. Le prophète n'y fut pas trompé, une lumière divine lui découvrit le mystère. Le monde le fût-il, eût-il moins horreur d'une impie qui se jouait des choses les plus saintes, et s'efforçait de couvrir ses forfaits par des sacriléges? C'est un torrent dont la vue de nos mystères et les ordres de l'Eglise paraissent suspendre le cours, comme le Jourdain à la présence de l'arche. Mais passions suspendues, plaisirs un moment arrêtés, ne vous plaignez pas d'une si faible barrière : à peine la fête est passée, que la digue est levée; coulez à grands flots comme auparavant : *Reversæ sunt aquæ.* (*Gen.*, VIII, 3.)

Une parfaite contrition opère deux changements : le changement de l'homme et le changement de Dieu. Le pécheur converti n'est plus le même homme, il n'a plus que de l'horreur pour le péché et de l'amour pour la vertu. Dieu n'est plus le même; jusqu'alors juge irrité, prêt à punir, il n'est plus qu'un père tendre, et n'a que des récompenses à promettre. Tel l'enfant prodigue revenu à son père, et la brebis égarée rentrant dans le bercail ; le père, le pasteur affligés, alarmés sur leur perte, se livrent à la joie et font une grande fête pour leur retour. Quel heureux changement! Mais si Dieu, si l'homme sont toujours les mêmes, l'un dans son désordre, l'autre dans ses rigueurs, qui peut compter sur une conversion qui a passé comme une ombre, dont il ne reste aucun vestige? a-t-elle jamais existé? et Dieu et l'homme, tout la rend suspecte, tout la démontre fausse. Nous allons le démontrer. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Vous vous plaignez quelquefois de la sage exactitude des confesseurs, lorsqu'ils refusent de prodiguer mal à propos l'absolution aux prétendus pénitents dont les chutes rendent la conversion si suspecte. Vous ignorez sans doute qu'un pécheur est un nouveau Lazare qu'il ne nous est permis de délier que lorsque, sorti du tombeau, il revient à la vie : *Solvite illum, et sinite abire* (*Joan.*, XI, 44); qu'une absolution prématurée n'est qu'une condamnation nouvelle qui frappe en même temps et le pécheur et le ministre. En déliant un mort, nous ne faisons que mettre sous les yeux l'horreur de la corruption qu'il renferme : *Quod si mortuos solverint, fetorem magis ostenderent quam favorem.* Eprouvez-vous quelque temps, voyez si votre persévérance garantit la vérité de vos protestations. Ne vous en rapportez pas à quelque parole, à quelque larme, à quelque soupir, signes équivoques qui ne sauvèrent ni Caïn, ni Antiochus, ni Judas. Dieu, qui voit le fond des cœurs, n'a pas besoin d'épreuves : la contrition sincère de la faute en assure auprès de lui le pardon. Mais pour nous les replis des cœurs sont impénétrables : des preuves certaines doivent suppléer à ces lumières divines, si nous ne voulons être des dissipateurs du trésor qui nous fut confié et nous voir enveloppés dans la même punition avec les complices de nos sacriléges. Or pouvons-nous raisonnablement compter sur la conversion quand nous n'en voyons aucun fruit durable, et qu'au contraire la continuation du désordre en démontre la source corrompue!

De là autrefois ces sévères, ces longues pénitences publiques, où des années entières de rigueur paraissaient à peine suffire pour constater la sincérité du retour ; de là cette multitude de canons qui ordonnent aux confesseurs ces délais, ces salutaires épreuves; de là les accablants reproches qu'ils font à ceux dont la molle indulgence, au scandale et à la honte de la religion, accorde la grâce à la première protestation, et sans être alarmés de l'énorme contraste des larmes et des crimes de ce cercle perpétuel de confessions et de rechutes, réitèrent les sacrements autant que les péchés. A Dieu ne plaise que, multipliant ou prolongeant à l'infini ses épreuves, je veuille que les années se passent sans tenir aucun compte à un pénitent de son amendement, de ses ébauches, de ses efforts, et qu'on le laisse vainement soupirer jusqu'à ce qu'il soit devenu parfait et impeccable, et qu'à la moindre faute, désespérant de tout, on veuille lui rendre toutes ses confessions suspectes. Cette rigueur outrée est condamnable sans doute; mais la trop grande facilité l'est-elle moins? elle endort le pécheur, et lui ôtant la crainte et

l'horreur de son crime, elle le précipite d'autant plus aisément dans mille nouveaux désordres, qu'il en espère à moins de frais le nouveau pardon. Il est un milieu qui concilie tout, que l'Eglise exige, que la prudence inspire, d'où dépend même la validité du sacrement. Que serviraient la matière et la forme, si le sujet était indigne?

Il ne l'est que trop tandis qu'il n'est pas changé, et il peut passer pour l'être tandis que, si aisément, si promptement, si violemment, il retombe dans les même fautes. A quels traits montrez-vous votre changement? L'esprit, le cœur, la conduite, les moyens, non, tout est le même en vous. Qui peut en répondre? Le monde, le démon, vous-même, non, personne n'y compte; tout vous rend justice : lorsque vous retombez, l'esprit commence la conversion, le cœur la consomme, les œuvres l'exécutent, les moyens l'assurent. Tout a manqué si vous retombez. L'esprit ne fut pas éclairé, ni le cœur touché, ni la conduite réformée, ni les moyens mis en œuvre; vous fûtes la dupe de quelques apparences, vous en imposâtes au monde. Mais non, ni vous ni le monde n'y êtes trompés.

1° L'esprit ne fut pas éclairé. Il n'est pas changé, il est toujours plongé dans les mêmes ténèbres. Quelle idée vous formez-vous du péché? le regardez-vous comme le plus grand, comme l'unique mal de Dieu et de l'homme? Les tourments, la mort, le renversement de l'univers, l'enfer même ne sont que de petits maux auprès de lui. Le sang d'un Dieu a pu seul en effacer la tache et en payer la dette. Sentez-vous le mal que vous en devez craindre? le paradis fermé, les abîmes ouverts, la grâce perdue, un Dieu irrité, mais quel Dieu! votre père et votre maître, votre Sauveur et votre ami, un Dieu dont la puissance créa le monde, dont la bonté le conserve, dont la justice le punit. Mais que fais-je? il faudrait ici répéter toute la religion. Avez-vous connu, avez vous cru ces vérités? Non, si vous les aviez crues vous les croiriez encore, si vous les aviez crues vous n'auriez pas péché. Retourneriez-vous à un état que vous auriez cru le comble du malheur? la vraie persuasion s'efface-t-elle si vite dans des objets de cette importance, dans un tel degré de certitude? Ce serait le comble de la folie, vous en rougiriez. Coutume, bienséance, déférence pour les commandements de l'Eglise, remords de conscience qu'il fallait apaiser, voilà ce qui vous a conduit à l'autel, et non, ni votre conviction, ni vos lumières. Quelle apparence qu'on ait jamais bien cru ce qu'on cesse sitôt de croire! L'homme est trop opiniâtre dans les choses, même indifférentes, pour changer si vite de sentiment dans les plus grands objets. Bizarrerie injuste, souvent funeste et pour le public et pour lui, rien n'est capable de le détromper dans les plus palpables erreurs, et l'on veut que les vérités les plus frappantes ne laissent dans son esprit que des traces légères! En matière de religion, quelle n'est pas l'invincible opiniâtreté de l'hérésie! la démonstration ni l'autorité ne la rassurent; elle scelle son fanatisme de son sang s'il le faut. Que penseriez-vous d'un impie qui, tantôt protestant, tantôt catholique, changerait de religion comme vous changez de conduite, et passerait de l'abjuration à l'apostasie, comme vous de la pénitence au désordre? Non, ni vous ni lui ne fûtes jamais bien fidèles; vous le seriez plus longtemps si vous l'étiez sincèrement.

Jugez-en par la fermeté de votre créance dans les vérités dogmatiques. Inviolablement attaché à la foi de vos pères, vous ne vous en êtes jamais départi, vous vous élevez avec zèle contre ses adversaires, et vous gémissez de la faiblesse de ceux qui l'abandonnent; vous perdriez plutôt la vie que de devenir idolâtre. Tels furent les martyrs qui cimentèrent de leur sang le berceau de la religion. Les vérités pratiques sont-elles moins certaines? partent-elles d'une source moins pure? la fermeté dans la conduite est-elle moins nécessaire au salut? Si vous les aviez véritablement crues, vous ne seriez pas moins constamment vertueux que catholiques. Je dis même que si vous avez été véritablement converti, vous les avez crues plus fortement encore; vous avez plus fait pour elles, votre pénitence a été une espèce de martyre que pour elles vous avez souffert, tandis que dans la paix de l'Eglise vous n'avez eu rien à souffrir pour le dogme. Semblable à un apostat qui, passant des chevalets aux idoles, désavouerait par son idolâtrie ce qu'il aurait signé de son sang, iriez-vous désavouer dans l'enfer la profession authentique que vous avez faite de la vertu? Non, non, le sacrifice du cœur ne fut jamais fait, jamais vous ne fûtes sincèrement changé, puisque sitôt vos idées s'effacent. Ainsi parlait saint Jean dans son *Epître* : A quels traits pourra-t-on juger sûrement que vous connaissez Dieu? c'est si vous observez ses commandements : *In hoc scimus quoniam cognovimus eum, si mandata ejus observemus.* (I *Joan.*, II, 3.) Celui qui se vante de le connaître et n'observe pas sa loi est un menteur, la vérité n'est point en lui : *Qui dicit se nosce eum, et mandata ejus non custodit, mendax est, et in eo veritas non est.* (*Ibid.*, 4.) Voyez-vous ces hérétiques qui nous ont quittés? Ce sont de vrais antechrists; il sont sortis du milieu de nous, il est vrai, mais ils n'étaient pas des nôtres; s'ils en eussent été, ils ne nous auraient jamais quittés : *Non erant ex nobis; si fuissent ex nobis, remansissent utique nobiscum.* (*Ibid.*, 19.)

Dira-t-on que la persuasion ne va pas toujours jusqu'à changer le cœur? Cela peut être; mais du moins, quand elle l'a changé, elle a la force de le soutenir quelque temps; on ne voit pas ce rapide passage de la conviction à l'oubli, de la vive impression à l'indifférence, de la conviction qui tourne vers le bien, à l'oubli qui rengage dans le mal. Ces vives lumières, ces violentes agitations peuvent se perdre; mais, semblable aux

rayons du soleil, on ne tombe pas du midi à la plus sombre nuit sans passer par bien des crépuscules ; il reste toujours dans l'âme même naturellement des mouvements de colère et d'horreur, de désir et de crainte, qui, comme les vents sur la mer, conservent longtemps le vif ébranlement qu'a produit l'objet quand on l'a vivement saisi. Un malade, par la seule crainte de la mort, prend les plus incommodes précautions, et se condamne à la vie la plus dure ; un criminel échappé de la roue, sans être même pénitent, commettra-t-il d'abord le même crime sous les yeux de ses juges ? Ce contraste des idées avec la conduite, de la crainte avec la témérité, de l'estime avec l'abandon, ne serait pas moins un prodige dans l'ordre de la nature que dans l'ordre de la grâce. Quoi ! je reprendrai mon habit après l'avoir quitté, je salirais mes pieds après les avoir lavés, disait l'Epouse! j'ai eu trop d'horreur de ses taches pour encore m'en couvrir : *Exspoliavi me tunica, quomodo induar illa? lavi pedes meos, quomodo inquinabo illos?* (*Cantic.*, V, 3.)

2° Combien cette conversion serait-elle encore plus durable, si le cœur même avait été entièrement changé ! Mais non, il ne l'a pas été. Souffrez, qu'interprète de votre cœur, j'en dévoile aujourd'hui les replis, et je vous y fasse voir un mystère de séduction inconnu à vous-même, quoiqu'il se passe au milieu de vous. La langue seule a parlé le langage du repentir, le cœur n'y a jamais souscrit. Il mentait au Saint-Esprit, il se trompait lui-même. Ce n'est que sur les fausses idées qu'on se forme de la contrition, qu'on est si facilement rassuré sur les rechutes ; mais qu'on se détrompe, il s'en faut bien que le vrai repentir soit si aisé à concilier avec le péché ; c'est une horreur sans bornes, une douleur souveraine, une résolution absolue de ne plus pécher au prix de tout. Une haine souveraine s'éteint-elle si vite ? une douleur souveraine est-elle si aisée à calmer ? une résolution si précise et si ferme s'évanouit-elle dans un jour ? C'est une détestation toute nouvelle que la nature ne connaît point, le cœur humain ignore ces brusques passages d'une extrémité à une autre. A un vrai pénitent le péché est comme impossible ; il est en état, comme saint Paul, de donner le défi à toutes les créatures, et de dire avec une certitude morale que l'amour ne peut manquer d'avouer : Qui me séparera de la charité ? sera-ce la la mort ou la vie, le paradis ou l'enfer ? Non, je suis sûr que rien ne sera capable d'en briser les liens : *Certus sum quod neque mors neque vita*, etc. (*Rom.*, VIII, 38.)

La facilité d'une nouvelle défaite ne démontre pas moins le peu de réalité de la prétendue victoire. Quoi ! vous aviez glorieusement triomphé de vos ennemis, et sans défense vous rendez les armes à la première attaque ! On est faible, il est vrai ; mais fût-on plus faible encore, on dispute le terrain quand le cœur n'est pas d'intelligence. Mais l'ennemi a-t-il quitté la place quand il y rentre si aisément ? Quand on est fidèle, on est alarmé de la tentation, on la fuit, on la combat, on craint, on résiste, on prend des mesures, on prie, on lui oppose des vérités salutaires, on s'en pénètre de plus en plus. Si enfin après bien des assauts, la force ou l'importunité de la tentation arrache un faible consentement, on est saisi d'horreur, on s'accable de reproches, on court se relever par le sacrement. Je ne prétends pas justifier la faiblesse qui succombe ; mais je trouve du moins dans ces précieux restes de fidélité de quoi me rassurer sur la conversion passée. Mais vous dans des passions aussi vives, des mouvements aussi impétueux, des péchés presque aussitôt commis que détestés, trouvez-vous des garants bien sûrs, des gages bien consolants d'une conversion si promptement démentie ? Non, vous fûtes toujours esclave, puisque vous reprenez sitôt vos fers. Vantez-nous tant qu'il vous plaira, et vos désirs et votre droiture, et vos efforts et vos regrets, non, non, semblable à la semence qui tombe sur la pierre, mais qui sèche aussitôt faute d'humidité, la parole divine est vainement tombée sur un cœur endurci ; la facilité de l'arracher démontre le peu de profondeur de ses racines : *Natum aruit, quia non habebat humorem.* (*Luc.*, VIII, 6.)

Il me semble pourtant, direz-vous, que j'ai fait une bonne confession, mon examen fut exact, ma déclaration fidèle, ma douleur vive ; je fus même attendri par les paroles du prêtre, je poussais des soupirs, les larmes coulèrent ; que faut-il de plus ? Tout cela peut être vrai ; mais prenez garde de confondre la conversion du cœur avec l'accusation de la faute, les larmes avec les œuvres. Si la persévérance n'y mit le sceau, tout cela ne fut que superficiel, que naturel, qu'apparent : *Confessio est emendatio, accusatio non sanatio.* Ce sont d'agréables rêves que le réveil détruit dans un moment, dont il ne reste que le regret de les avoir perdus ; ce sont des éclairs passagers qui s'évanouissent, et laissent dans la plus sombre nuit ; ce sont de frivoles décorations de théâtre, dit Tertullien, qui amusent un moment et disparaissent : *Pœnitentiæ theatrales.* Vos passions sont vos idoles, vous les placez, comme les Philistins, sur le même autel avec l'arche ; vous les relevez quand elles ont paru un moment renversées. Que cherchait-on par ces confessions superficielles ? on voulait moins se corriger que se tranquilliser ; la conscience presse par ses remords, on voudrait les étouffer ; l'enfer alarme par ses horreurs, on voudrait se rassurer. La confession est une espèce d'asile, on y court plutôt pour couvrir ses plaies que pour les guérir, pour charmer les douleurs que pour en ôter la source : *Non tam de remediis quam desolatiis cogitasse.* Désirs frivoles, douceur simulée, larmes feintes, trop accoutumées à en imposer : *Lacrymæ doctæ mentiri.*

Deux causes concourent dans les actions des hommes : l'homme est le démon pour le vice, Dieu est homme pour la vertu ;

Dieu par ses grâces, le démon par ses tentations, l'homme par son consentement. Ces opérations sont bien différentes et souvent séparées. Le démon s'efforce de perdre le juste, et Dieu de gagner le pécheur; mais jusqu'au moment du consentement, il n'y a vertu ni crime. Le démon a beau exciter les plus violents orages, que l'homme juste ne confonde pas les sentiments avec la volonté, et ne se croie pas coupable pour éprouver comme le mécanisme du vice dans la violence des tentations. Dieu a beau attendrir le cœur et faire couler les larmes, que le pécheur ne se rassure pas, en confondant les mouvements vers le bien avec les vertus véritables, qu'il ne se croie pas converti pour en éprouver le mécanisme dans les douceurs. On prend aisément le change pour se croire ou criminel par scrupule ou pénitent par présomption. Dieu vous éclaire, il vous touche, vous tremblez à la vue de l'enfer, voilà des commencements de conversion; des ébauches de pénitence, voilà les opérations de la grâce; joignez-y les vôtres pour être véritablement pénitent. Jugeons de l'arbre par les fruits; persévérez-vous dans le bien, vous voilà converti; le reste n'est que l'ombre, ne prenez pas la figure pour la vérité, le masque pour la chose. Non, ni les plus vifs remords, ni les mouvements les plus tendres, ni les plus sublimes lumières, tout cela n'est pas la conversion; avec tout cela non-seulement on demeure pécheur, mais on devient plus coupable, si l'on n'agit, si l'on ne persévère. Appliquons à la persévérance ce que saint Paul disait de la charité : Eussé-je donné tout mon bien aux pauvres, eussé-je souffert le martyre, fussé-je en état de parler la langue des hommes et des anges, je ne suis qu'un airain sonnant, je ne suis rien sans la persévérance : *Nihil sum.* (*II Cor.*, XII, 11.) En faudrait-il donc moins pour acquérir le mérite de la vertu que pour se couvrir de la tache du vice? seriez-vous pénitent à d'autres conditions que vous ne devenez coupable? Vous n'oseriez condamner le juste, et vous osez vous absoudre. Sa chair se révolte, son cœur s'attendrit, son imagination se souille; n'importe, il est innocent, il acquiert par ses combats un nouveau mérite. Votre cœur s'attendrit pour le bien, votre chair est pénétrée de crainte, votre imagination est allumée; n'importe, vous êtes encore criminel, vos résistances augmentent la faute. Hélas! le mal est même bien plutôt commis que la vertu pratiquée, la chute plus apparente que le retour. Mais la persévérance dans le bien plaide la cause de l'un, malgré ses apparentes faiblesses; la persévérance dans le mal ne vous fait pas moins le procès, malgré votre apparente conversion, dit saint Grégoire : *Nec malos bona imperfecta adjuvant, nec bonos mala inconsummata condemnant.*

Jugeons-en par tant de faux pénitents peut-être plus affligés que vous, Judas dont la douleur va jusqu'au désespoir, Antiochus dont les protestations vont jusqu'au zèle, Caïn dont la crainte le rend fugitif. Jamais vos douleurs furent-elles si vives, vos larmes si amères, vos serments si solennels? Jugeons-en par les sentiments des damnés; ils sont extrêmes, quels remords affreux! quelle tristesse désespérante! *Pœnitentiam agentes et præ angustia spiritus gementes.* (*Sap.*, V, 3.) Jamais vos douleurs, vos regrets, vos résolutions en approchèrent-ils? Hélas! cependant ils ne sont pas convertis, ils tiennent au crime, ils sont au désespoir d'en être privés; plus coupables encore, parce que vous avez une grâce et une liberté qu'ils n'ont pas, qui peut vous rassurer sur votre pénitence, si la persévérance ne la garantit? Jugeons-en par vos amours et par vos haines dans tout le reste. Vous arrache-t-on si aisément à votre trésor, si vous l'aimez en avare; à la gloire, si vous la poursuivez en ambitieux; au plaisir, si vous y êtes livré en libertin? Et on vous arracherait sans peine à l'amour du souverain bien, s'il était sincère, à cette charité plus forte que la mort, que toutes les eaux de la mer ne peuvent éteindre! Au contraire, est-il aisé de vous réconcilier avec vos ennemis? Des années entières n'y suffisent pas. Peut-on vous en parler sans exciter votre colère? pouvez-vous les rencontrer sans être saisi de fureur? pouvez-vous y penser même sans être rempli d'aigreur et de ressentiment? Et pour le péché, votre plus mortel ennemi, la première occasion, le premier abord vous réconcilie sans peine, vous le revoyez avec joie, vous le recevez avec plaisir, vous lui allez au-devant, vous le cherchez avec ardeur, et vous l'avez mortellement haï! Et que feriez-vous de plus, si vous l'aviez toujours aimé, ou si de concert avec lui vous n'aviez voulu que ménager par bienséance une froideur apparente? Non, non, celui qui tourne la tête, après avoir mis la main à la charrue, n'est pas propre au royaume de Dieu : *Nemo mittens manum ad aratrum*, etc. (*Luc.*, IX, 12.)

3° J'en appelle au tribunal de vos œuvres. Voyons s'il sera plus favorable à la sincérité de votre conversion. Ce ne sont point des dehors spécieux qui peuvent vous procurer un jugement capable de vous rassurer : les larmes coûtent peu, les protestations ne sont pas difficiles, et, quoique l'aveu des péchés mortifie infiniment l'amour-propre, il n'est pas rare de voir des pénitents aux pieds d'un prêtre dévoiler les abîmes de leur cœur. Mais aussi est-il rare de voir les marques les plus frappantes de repentir suivies de la rechute dans les mêmes désordres sur lesquels on avait paru verser tant de pleurs. Que les hommes en soient la dupe, Dieu se joue de ces hypocrites, et n'accorde point un pardon dont on se rend si peu digne. Jugez donc de vous-même par vos œuvres : voilà la balance où Dieu pèse les hommes, où il veut nous les faire peser. Cueille-t-on des raisins sur les épines, ni des figues sur les ronces? Un bon arbre ne porte point de mauvais fruits, ni un mauvais arbre n'en porte de bons. Portez-vous de bons fruits, vous êtes un bon

arbre; en portez-vous de mauvais, faites-vous justice vous-même. La pénitence détruit le corps du péché, elle le détruit dans la substance et dans les circonstances, dans les causes et dans les effets, dans les objets et dans les occasions, jusqu'à la dernière racine et à la plus petite branche; elle le détruit dans tous les temps, dans tous les lieux, dans les moindres liaisons, dans les moindres images : *Ut destruatur corpus peccati.* La pénitence fait mourir le vieil homme et revêt de l'homme nouveau, elle forme de nous une nouvelle créature.

Est-ce là votre portrait? avez-vous substitué la douceur à la colère, la charité à la médisance, la mortification au libertinage, l'aumône à l'avarice? Hélas! au contraire, le même fiel coule de vos lèvres, la même malignité règne dans votre cœur, vos mains sont aussi peu équitables, vos sens aussi peu retenus. Si quelque nouveauté se fait remarquer en vous, ce sont de nouveaux crimes, nouvelles dissolutions, nouvelles injustices, nouvelles impiétés. Un nouveau fruit de mort annonce-t-il bien la bonté de l'arbre? Il n'y a pas jusqu'à votre langage qui ne vous trahisse. Vous ne parlez que de l'objet de vos passions, vous n'en parlez qu'avec complaisance; vous débitez, vous appuyez les plus fausses, les plus scandaleuses maximes; vous tournez en ridicule et la confession et le confesseur, et ses avis et vos démarches; vous excusez vos faiblesses passées et vous vous préparez une apologie pour vos faiblesses à venir. Il semble que vous vouliez faire à la face du monde comme une pénitence de votre pénitence même, ou que, traitant le péché comme les Juifs traitaient les impuretés légales, et le sacrement de pénitence comme les purifications ordonnées par la loi, il doive être familier et ordinaire, et presque indifférent de les contracter, par la facilité de la vaine cérémonie qui en délivre, sans avoir rien à changer dans sa conduite.

J'ose même ajouter qu'on peut quelquefois être la dupe de quelques bonnes œuvres. Le plus grand scélérat n'est jamais si absolument perdu qu'il ne fasse de temps en temps quelque bien, souvent des actions éclatantes. Judas, toujours coupable, restitue la somme qu'il avait reçue pour le prix de la vie du Juste; Antiochus fait les plus vives protestations; le pharisien prie, jeûne, donne l'aumône, mène une vie en apparence irréprochable. Pourquoi le même motif qui fait arborer la pénitence ne pourrait-il pas, ou par respect humain, ou pour sa propre consolation, en soutenir par quelques vertus le trompeur spectacle? La seule persévérance est le creuset qui sépare le bon or du faux, elle peut seule nous répondre avec assurance de la droiture de nos intentions et de la vérité de notre pénitence. Non, il n'est pas possible qu'un homme sincèrement converti retombe si vite, ni qu'un homme qui ne l'est pas persévère.

Le personnage d'hypocrite est difficile à soutenir longtemps; une conduite gênante, opposée à toutes les inclinations de la nature, où on ne trouve ni fruit, ni secours, ni consolation, coûte trop pour ne pas se démentir. Hélas! à peine une vertu solide, à peine un zèle ardent peut le faire; que sera-ce lorsque la grâce, les motifs, les douceurs, lorsque tout manquera? Un état violent est peu durable, et l'homme ne peut être longtemps contraire à lui-même. Oui, tout manque à l'hypocrite. Est-ce la grâce qui l'anime et la charité qui agit en lui? Non, l'hypocrisie ne fut jamais son ouvrage; un intérêt humain est le seul mobile de ses actions. Le péché dont il est coupable est-il compatible avec le Saint-Esprit? y a-t-il quelque liaison entre Jésus-Christ et Bélial? La volonté est toujours attachée au même objet, qu'elle n'a fait encore que semblant de quitter; l'intérêt temporel, le seul ressort qui le fait agir, est trop faible pour le maintenir longtemps, il en revient trop peu d'avantages pour n'en être pas bientôt rebuté. On ne peut même être assez attentif sur soi-même, l'être assez constamment, assez généreusement, pour ne pas se trahir mille fois. L'homme échappe par mille endroits le moins qu'il y pense : un mot, un geste, un coup d'œil le dévoile. Son affectation même à se cacher suffirait pour le découvrir. L'unique moyen de paraître vertueux, c'est de l'être en effet; l'unique preuve qu'on l'est en effet, c'est de l'être toujours.

La persévérance dans le bien est donc de toutes les marques de conversion la moins équivoque, la seule certaine, et, lors même que la rechute facile, prompte dans le mal, ne permet pas de compter sur une conversion si peu durable, la persévérance dans le bien, surtout quand on le pratique fréquemment, facilement, courageusement, nous donne une espèce de certitude de la rémission de nos fautes. Non, il n'est pas possible qu'un vrai pénitent retombe avec tant de facilité, ni qu'un faux pénitent persévère avec tant de courage. La promptitude de la rechute, la durée de la vertu, sont un flambeau qui porte la lumière jusqu'au fond du cœur et en découvre les plus secrets replis.

4° Enfin si votre changement n'est pas fait encore, si vous n'avez pas encore acquis la vertu, du moins en prenez-vous les moyens, et pouvons-nous par vos efforts juger de la droiture de vos intentions. Non, encore, vous êtes aussi négligent dans vos exercices de piété, vous entendez, vous lisez, vous méditez aussi peu la divine parole, vous fréquentez aussi peu les sacrements, vous veillez aussi peu sur vous-même. Ce n'est pas tout; vous fréquentez les mêmes compagnies, vous allez dans les mêmes endroits, vous vous exposez aux mêmes périls, mêmes lectures mauvaises, mêmes discours licencieux. Et de quel terme êtes-vous parti? à quel terme aboutirez-vous suivant toujours la même route? A quoi vous servira-t-il d'avoir coupé les branches de l'arbre par la pénitence, si la racine subsiste toujours et en produit de nouvelles? à quoi vous servira-t-il d'avoir couvert le feu d'un peu de cen-

dre, si les charbons y restent et se rallument? à quoi vous sert de prendre d'excellents remèdes, si d'abord après vous courez au poison? *Inanis pœnitentia quam sequens coinquinat culpa.*

Il suffirait de jeter les yeux sur la manière dont vous êtes préparé au sacrement pour en présager l'inutilité. Un examen superficiel qui effleure à peine la conscience, une confession faite à la hâte qui découvre à peine les plus grands péchés, quelques moments de recueillement qu'on donne à peine à la bienséance, une pénitence légère qu'à peine on accomplit; y a-t-il là, je ne dis pas de quoi changer, mais de quoi entamer le cœur, je ne dis pas conduire à la perfection, mais ébaucher la vertu? Vous ne vous y prenez pas mieux pour réparer la pénitence ou conserver la grâce, une vie dissipée qui vous livre à la tentation, un goût pour le péché qui l'appelle, un oubli de Dieu qui l'éloigne, une négligence de votre salut qui le perd; hélas! eussiez-vous recouvré la grâce, vous devriez la perdre; fussiez-vous aussi innocent, vous deviendriez coupable; fussiez-vous un saint, vous retomberiez dans les plus grands désordres.

Trois choses sont nécessaires au succès: la puissance, les moyens, la volonté. La foi ne permet pas de douter que vous n'ayez la puissance. L'expérience vous présente mille moyens. Dieu répand abondamment sa grâce, rien ne manque de son côté; tout manque donc du vôtre. Comment nous persuaderez-vous que vous avez la volonté? De quoi ne seriez-vous pas capable si vous vouliez sincèrement? Vous pouvez tout dans celui qui vous fortifie; de quoi n'êtes-vous pas capable dans tout le reste? Souvent opiniâtre et inaccessible aux plus fortes raisons, rien ne peut vous ébranler. Vous avez beau dire, vous n'offenseriez pas Dieu si vous ne le vouliez pas. Vous le voulez donc, puisque vous êtes si peu ferme. Y a-t-il dans le monde quelque fatalité qui vous force, quelque cupidité invincible qui vous entraîne, quelque démon qui vous fasse violence? Appelleriez-vous donc l'hérésie au secours de votre passion? Non, ni confession, ni contrition prétendue, ni pénitence austère; rien ne me persuade, vous n'avez pas sincèrement voulu. Surtout qui vous empêche de prendre les moyens? qui vous oblige à faire renaître les obstacles? qui vous force à renouer ces parties si fatales à votre vertu, à revenir dans ces mêmes maisons, autrefois tombeau de votre innocence, aujourd'hui écueil de votre pénitence, à reprendre ces liaisons que tout vous engage à rompre? que dis-je? qui vous oblige à les chercher, à les demander? Vous le voulez donc, et si vous voulez l'occasion, détestez-vous le crime? si vous voulez le péril, avez-vous horreur de la chute? Vous êtes un débiteur de mauvaise foi, riche, en état de satisfaire, ou qui du moins en trouverait le moyen, et qui ne s'acquitte pas, qui, au contraire, s'endette encore, prodigue son bien et ne travaille pas; il promet cent fois, cent fois on le sollicite. Non, il ne veut pas payer, puisque l'effet ne répond pas à ses paroles et qu'il n'en prend aucun moyen.

Dieu fit aux Juifs une grande grâce de les délivrer de la servitude d'Egypte. Mais sent-on bien tout le prix de ce qu'il y ajouta, en leur interdisant le retour? La mer ouvre ses abîmes pour favoriser leur fuite; elle se referme aussitôt pour leur rendre ce retour impossible. La colonne de feu et de nuée les dirige vers la terre promise, et disparaît quand ils sont à la veille d'y entrer. Il veut que, par la mort des premiers-nés d'Egypte et l'enlèvement de leurs dépouilles, ils s'en fassent autant d'ennemis qui les en excluent à jamais. Il leur pardonnera plutôt de grands crimes que le souvenir insultant des viandes d'Egypte, et lorsque Nabuchodonosor se fut rendu maître de Jérusalem, on leur déclare de la part de Dieu qu'il vaut encore mieux s'en aller en captivité à Babylone, que de revenir dans cette terre maudite d'où leurs pères avaient été délivrés : *Disertum petentibus patefecit iter et quod majus est reditum clausit.*

Ainsi, mes chers frères, il ne suffit pas que vous ayez quitté l'Egypte, c'est-à-dire le péché, que vous ayez traversé la mer Rouge du sang de Jésus-Christ, que vous ayez mangé la manne eucharistique, que vous ayez bu l'eau de la parole divine, et passé par le désert de la tentation, vaincu les Amalécites, fait dans le temple les exercices de la religion, il faut encore mettre pour barrière une vaste mer entre vous et l'Egypte, déclarer la guerre aux Egyptiens, ne plus penser aux viandes que vous y avez laissées. Si vous y revenez encore, si vous conservez des liaisons avec le monde, êtes-vous converti? n'êtes-vous pas un enfant qui se laisse emporter à tout vent de doctrine et de tentation? Ce qu'il a voulu avec le plus d'empressement, dans un moment il s'en dégoûte; ce qu'il avait fui avec le plus d'horreur, dans un moment il le recherche. Ah! plût à Dieu que véritablement enfant, la simplicité de l'âge, la légèreté des choses vous épargnât la noirceur du crime! Mais vous n'êtes enfant que par le ridicule de la conduite, trop avancé pour la justice de la punition. Non, vous n'êtes point converti, puisque vous retombez si vite : *Non simus sicut parvuli fluctuantes.* (*Ephes.*, IV, 14.)

Le cœur de l'homme nous a démontré la fausseté d'une conversion suivie d'une prompte rechute. Le ciel ne parle pas moins clairement que la terre. Le cœur de Dieu, toujours irrité, ne s'élève pas moins contre une prétendue pénitence si peu digne de pardon.

SECONDE PARTIE.

Il y a une pénitence des fidèles qui apaise Dieu, une pénitence des pécheurs qui l'irrite; elles semblent à l'extérieur fort semblables, mêmes promesses, mêmes larmes, même confession, mêmes sacrements; mais qu'elles sont différentes dans le fond du cœur! Les hommes peuvent y être trompés,

mais Dieu perce tous ces nuages. Celle du pécheur, purement superficielle et apparente, ne va pas jusqu'au cœur; c'est par le cœur que le juste commence, les dehors édifiants n'en sont que l'interprète : *In corde et corde locuti sunt*. (*Psal*, XI, 3.) La persévérance lève le voile qui les cache tous deux, et montre dans tout son jour la solide vertu de l'un, la criminelle hypocrisie de l'autre. Saül et David disent tous deux, j'ai péché. Mais que les sentiments, que la conduite sont opposés! L'horreur du péché saisit l'un, la crainte de perdre ses Etats frappe l'autre. David se propose une victoire toute nouvelle, et s'arme contre lui-même pour venger Dieu; Saül ne songe à apaiser Dieu que pour conserver sa couronne, on lui arrache malgré lui l'aveu d'une faute qu'il ne peut nier, et que la seule douleur fait faire volontairement au vrai juste : *In similitudine confessionis videbat Deus dissimilitudinem voluntatis*. Mais quelle différence dans la durée! C'est elle qui fait tomber le masque du vice et briller l'éclat de la vertu. David constamment pénitent, loin de retourner à son crime, l'expie par des larmes qui durent autant que sa vie, et s'efforce d'aller de vertu en vertu. Saül oublie dans un moment l'aveu peu sincère de sa faute, et roule de crime en crime. La conduite de Dieu n'est pas moins différente : il parle en père au vrai pénitent, il l'afflige en médecin, il le sauve en ami, il assure sa couronne, il daigne naître de son sang. Saül est abandonné, les prières de Samuel sont inutiles; il perd à la fois la bataille, la couronne et la vie, peut-être, hélas! l'éternité.

Non, une fausse pénitence ne change point le cœur de Dieu, il n'en est que plus irrité; Dieu changerait-il quand l'homme demeure toujours le même? Il n'est pas moins aisé de sentir par les effets la durée de sa colère que la durée du péché. Trois choses caractérisent la vertu : la fermeté, la force, les progrès; la fermeté à se maintenir, la force à combattre, son zèle à s'avancer. C'est par là encore qu'éclate la protection particulière de Dieu sur ses amis, et les grâces qu'il leur donne dans les sacrements. Il les affermit dans la charité, il les soutient dans les combats, il les anime dans la carrière. A ces traits vous connaîtrez le changement de Dieu dans le vôtre; à ces mêmes traits au contraire vous sentirez la continuation de sa colère dans la durée de votre péché. Non, Dieu n'est pas changé, 1° puisque vous retombez encore; 2° puisque vous êtes faible; 3° puisque vous ne faites aucun progrès. Vous n'avez pas reçu le sacrement, vous ne fîtes qu'un sacrilége.

1° Vous retombez. Donc Dieu n'est pas changé pour vous. Je sais que le plus juste pèche, que le plus juste par sa présomption mérite souvent, comme saint Pierre, de tomber dans le péché. Mais si le péché mortel est ordinairement la punition de quelque faute légère, la rechute est communément la punition de la fausse pénitence. Les hommes châtient avec éclat; les roues, les échafauds, les confiscations satisfont leur justice ou assouvissent leur vengeance. Dieu ne fait pas toujours tomber le feu du ciel sur les coupables, ouvrir la terre sous leurs pieds ou frapper du glaive exterminateur; sa juste colère punit quelquefois sourdement, et n'en est que plus redoutable, en épargnant le corps il porte sur l'âme les plus terribles coups; l'aveuglement de l'esprit, l'endurcissement du cœur, la soustraction de la grâce sont des foudres bien supérieures à celles qui réduisent l'univers en cendres. Ne comptez pas sur le calme apparent dont vous pouvez jouir, hélas! d'autant plus à plaindre que vous sentez moins votre mal, que vous en cherchez moins le remède. Le péché nouveau où vous allez tomber sera le châtiment infiniment affreux qu on réserve à vos sacriléges. C'est à moi qu'appartient la vengeance, dit le Seigneur, je saurai bien la prendre en son temps : *Mea est ultio, et ego retribuam in tempore*. (*Deut.*, XXXII, 35.) Mais quelle vengeance! une vengeance divine, que j'appelle la mienne par excellence et par préférence, parce qu'elle m'est propre et qu'elle satisfait mon indignation, c'est de permettre la chute, les péchés de mes ennemis : *Ut labatur pes eorum*. (*Ibid.*) Ils ont abusé de mes sacrements, ils se sont joués de leurs paroles et de mes grâces, ils n'en profiteront plus; je répandrai sur eux un esprit de vertige qui les fera retomber facilement et à chaque pas: *Induxi in medio ejus spiritum vertiginis*. (*Isa.*, XIX, 14.)

Les péchés de rechute ne sont pas seulement des péchés dignes de punition, ce sont ordinairement des punitions redoutables d'autres péchés, des sacriléges, de l'hypocrisie, de la fausse pénitence : punition convenable, elle laisse le pécheur dans l'état où il a voulu vivre, et d'où il n'a fait que semblant de sortir. Deux ennemis mortels, comme Dieu et le pécheur, ne sont pas longtemps sans faire des actes d'hostilité, et on ne fait pas des actes d'hostilité sans être ennemi. Voilà la guerre entre Dieu et le pécheur bien soutenue. Le pécheur l'offense, Dieu le laisse tomber. On ne fait qu'une trêve bien courte, les cœurs ont été toujours également aigris; à la première occasion on éclate de part et d'autre. L'amitié du Seigneur n'est pas si fragile, on peut compter sur lui quand on revient de bonne foi, il n'abandonne jamais le premier. Renvoie-t-il l'enfant prodigue après l'avoir reçu? oublie-t-il Madeleine après l'avoir pardonnée? laisse-t-il retomber Pierre après l'avoir relevé? Il se fait au contraire une gloire de conserver une conquête qui lui coûta si cher, et de ne plus laisser triompher un ennemi qu'il a su vaincre. Non, ne vous flattez pas, dit saint Jean, Dieu ne vous a point abandonné, sentez plutôt qu'il n'était pas en vous; une fausse pénitence peut-elle vous mettre en possession de ses bontés? Celui qui persévère peut seul se flatter de l'avoir possédé : *Qui non permanet, Deum non habet; qui permanet, Deum habet*. (*Joan.*, II, 9.)

Telle est même la nature de la grâce sanctifiante que confère le sacrement; cette grâce

n'est pas une faveur passagère, une caresse d'un moment, comme peuvent être les douceurs sensibles de la dévotion qu'éprouvent quelquefois et le pécheur et le juste; cette grâce est un état habituel de l'âme, une création nouvelle, une vie spirituelle qui, comme la vie naturelle du corps, sans doute n'est pas absolument inadmissible, et peut même se perdre aisément, mais qui cependant dans le cours ordinaire a, comme la vie naturelle, une sorte de consistance et de stabilité. Le baptême, qui d'abord la donne, est une régénération, une naissance dans la grâce; la pénitence, qui la rend, quoique moins parfaite, est une renaissance qui a sa stabilité aussi. Elle ne fut donc jamais acquise, si elle est sitôt perdue; car enfin cette vicissitude perpétuelle de pénitence et de crime est-elle vraisemblable? On se repent et on revient au péché, on se relève et on retombe, on revient à la vie et on la perd, on ne sait ce qu'on fait, le moindre souffle renverse : c'est une paille que le vent emporte. Vengez-vous, Seigneur, de vos ennemis, qu'ils sentent que vous seul pouvez être pour eux un appui solide, et qu'on ne l'obtient que quand on se livre sincèrement à vous : *Domine, pone illos ut rotam et sicut stipulam ante faciem venti* (*Psal.* LXXXII, 14); *fortitudo ejus ut favilla stupæ.* (*Isa.*, I, 31.)

Cette conséquence si juste, poussée trop loin par les uns, mal entendue par les autres, a fait naître deux différentes erreurs. L'hérésie a cru que la grâce sanctifiante était inamissible dans les vrais justes, et que ceux qui tombaient dans le péché mortel ne la perdaient pas, mais ne l'avaient jamais eue. Dogme pernicieux, si propre à jeter dans la négligence par la prétendue certitude du salut; erreur grossière, notre état toujours flottant sur la terre, l'innocence du baptême si communément perdue, la chute des plus grands hommes, ne justifient que trop la vérité de l'avis de saint Paul, que celui qui est debout prenne bien garde de ne pas tomber, et ses justes alarmes sur sa propre persévérance, lorsque, après avoir prêché les autres, il pense qu'il pourrait être lui-même réprouvé. Le jansénisme à son ordinaire adoucit la dureté outrée du calvinisme; mais, par un reste de goût pour lui, et une sévérité toujours excessive, condamnant la certitude parfaite et l'inamissibilité absolue, il s'en rapproche infiniment de l'autre par une trop grande stabilité de la justice. A l'entendre, point de rechute qui ne démontre une mauvaise confession; il faut être presque impeccable pour mériter une absolution, et pour y compter. De là ces délais infinis et ces désespérantes épreuves avant que de se résoudre à la donner, et cet éloignement de la communion, dont on ne se croit jamais digne.

Dans bien d'autres au contraire la facilité est extrême; les plus légères contritions leur suffisent, les moindres protestations les rassurent, aucune rechute ne les alarme; après des milliers de retours au crime le pénitent qui se présente peut se flatter d'être bien reçu; la miséricorde divine, inépuisable, ne connaît aucune borne dans ses bienfaits, ni l'humanité dans ses faiblesses. C'est, à les entendre, l'état commun de cette vie, de perdre la grâce par le péché, de la recouvrer par la pénitence; à peine un petit nombre d'âmes choisies, par un privilége unique et une espèce de miracle conservées en grâce, peuvent longtemps les conserver. Relâchement pernicieux qui n'engage guère moins dans le désordre par la facilité de l'indulgence, que le premier par la certitude de la conservation. La vérité catholique, toujours éloignée des excès, reconnaît d'une part que les sacrements ne rendent jamais impeccable; on peut après les conversions les plus parfaites pécher encore, hélas! même trop aisément, et après les plus grandes rechutes elle ne désespère jamais de personne, elle s'accommode de la faiblesse humaine, et n'exige que ces apparences modérées dont la prudence peut se contenter. Mais si d'un côté elle est si consolante pour le vrai pénitent, à quelque temps qu'il revienne, elle reconnaît que la rechute rend les conversions fort suspectes; que quand elle est prompte, facile, multipliée, on ne peut guère compter sur des conversions si peu durables. Il y a tout lieu de croire que Dieu n'avait pas été apaisé. Tremblez lors même que vous ne retombez pas, vous pouvez retomber encore; tremblez surtout si vous retombez. Ah! qu'il est à crainde que vous ne vous étiez point relevé! ne nous rassurons point avec présomption, ne nous décourageons point par faiblesse; vivons dans le juste milieu, également éloigné du désespoir de l'indolence et de la sécurité de l'erreur.

Toutes les idées que Dieu nous donne de la grâce sanctifiante lui assurent cette stabilité morale. C'est un trésor caché dans un champ, une pierre précieuse heureusement rencontrée, on a tout vendu pour l'acquérir; mais ne serait-ce que pour le perdre aussitôt? L'âme est devenue le temple du Dieu vivant, il fut bâti à grands frais; mais ce ne serait que pour le voir sitôt détruit? C'est une alliance contractée entre Dieu et l'homme, et d'abord on en briserait les liens? C'est une adoption qui fait entrer dans la famille d'un Dieu, et qui rend membre de son corps, et d'abord on en serait dégradé et arraché? Dieu a fait en vous de grandes choses, c'est une espèce de miracle, et l'ouvrage de Dieu, aussi fragile que ceux des hommes, serait réduit en poussière? Trop semblable alors aux biens de la terre, que leur fragilité rend méprisables, que la grâce sanctifiante perdrait de son prix, si elle était si fragile! Elle serait presque plus à craindre qu'à désirer, si par une perte si aisée on était à tout moment à la veille de devenir plus criminel. Tels n'étaient pas les miracles du Sauveur, ils étaient parfaits, ils étaient durables. Voit-on que Dieu ait plusieurs fois ressuscité Lazare, guéri le paralytique, rendu la vue à l'aveugle? La première parole fit tout, il n'eut plus besoin d'y revenir, il n'y revint plus. Pour-

quoi la guerison de l'âme, plus admirable encore, exigerait-elle plus d'appareil? Qu'il est rare que Dieu revienne plusieurs fois au même tombeau, et porte plusieurs fois la main sur la même plaie! Non, le miracle ne fut point fait, il ne serait pas si peu durable.

2° Vous êtes fort faible après votre conversion. Vous n'avez donc pas reçu les sacrements? Dieu n'est point changé pour vous. Le sacrement de pénitence, et à plus forte raison celui d'Eucharistie, quand on l'a reçu comme il faut, donne non-seulement une grâce de retour et de réconciliation, mais encore une force de grâce et de préservation, des grâces actuelles qui fortifient dans l'occasion et fixent dans le bien. En rendant la vie au Lazare, il lui rend la vigueur et la santé, et en rendant la vie à l'âme il lui rend en même temps le courage et la fermeté. Comment donc mettre au nombre des vrais pénitents ces gens si lâches, si faibles, que la grâce semble avoir abandonnés? Un édifice si mal étayé, si mal affermi, ne fut jamais bien solide. L'inefficacité de la grâce en fait sentir l'absence; la source n'en fut jamais ouverte, puisqu'elle a été sitôt tarie. On peut absolument s'y méprendre, un vrai pénitent peut absolument retomber; mais il est rare qu'on s'y méprenne, un sacrement si peu efficace fut certainement défectueux : ***Pœnitentia vera est patrata plangere, et plagenda non perpetrare.*** A quels traits, disait Tertullien, reconnaît-on les vrais pénitents? à l'amendement de leur vie; tout le reste est équivoque, tout le reste est faux : *Non aliunde quam in vitiorum emendatione noscetis.*

Tel fut le malheur du célèbre Samson. Le plus fort de tous les hommes fut vaincu par une femme, mais ce ne fut point pour lui le comble des malheurs. Il triomphe trois ou quatre fois de ses ennemis, et se relève de sa chute; il brise les cordes dont on le lie, il arrache les portes de la ville où on l'enferme, il met lui seul à mort jusqu'à mille Philistins. Mais il ne persévère pas; après avoir connu les piéges qu'on lui tendait, après s'en être plusieurs fois sauvé, il a la faiblesse de découvrir son secret, et de se mettre à la discrétion d'une perfide. Il périra. Surpris par ses ennemis et aveugle dans sa rechute, il se flatte encore d'une victoire aussi facile : *Egrediar sicut ante feci.* (*Judic.*, XVI, 20.) L'insensé! il ne pensait pas que Dieu l'avait abandonné : *Nesciens quia recessisset ab eo Dominus.* (*Ibid.*) Il se rétablit enfin, il est vrai; mais à quel prix, après quelles épreuves? Que le pécheur de rechute ne s'en applaudisse pas : il est le jouet de ses ennemis, on lui crève les yeux, on l'oblige à tourner la meule; mais pour combien de temps? pour une fois? pour peu de jours? A condition qu'écrasant tous ses ennemis et s'ensevelissant avec eux dans son triste triomphe, il ne soit plus exposé à perdre une grâce qu'il n'aurait jamais recouvrée une seconde fois. Vous vous flattez de même que les sacrements briseront facilement vos liens, que vous obtiendrez sans peine la grâce; l'expérience du passé vous endort dans les bras de la négligence. Vous ignorez que vos cheveux sont coupés, que Dieu s'est retiré, que vos ennemis sont vos maîtres : *Nesciens quia recessisset ab eo Dominus.*

Mais pourriez-vous vous en plaindre? la profusion, la confiance du Seigneur pour vous fut extrême. Semblable à un prince qui confierait à un de ses sujets tous les trésors de sa maison, toutes les forces de son empire, Dieu, dit saint Chrysostome, vous a confié ses mérites, ses grâces, son corps et son sang. Que ne pouvez-vous pas vaincre avec ces forces, acheter avec ces richesses? Vous abusez de sa confiance; vous le trahissez, vous dissipez ses finances, vous livrez ses troupes. Pensez-vous qu'on vous confie encore le gouvernement de ses armées, l'administration de son patrimoine? Non, non, à la cour les disgrâces sont communément sans ressource. Mais si après une première perfidie on vous avait pardonné, pourriez-vous vous flatter d'un second rétablissement, si vous étiez un traître encore? Que sera-ce de celui qui trahit son Créateur, et qui, renouvelant les noirceurs du traître disciple, livre son maître à son ennemi? ***Quanta deteriora putatis mereri supplicia qui Filium Dei conculcaverit.*** Mais non, ces horreurs, ces chutes ne sont pas possibles; un homme si riche eût-il sitôt dissipé ses trésors? un homme si favorisé eût-il perdu sa fortune? un homme si fort eût-il été sitôt vaincu? Disons plutôt qu'il n'eut jamais ni ces grâces, ni ces faveurs, ni ces forces. Confiance apparente, secours prétendu, il s'en flattait en vain; au lieu des trésors de miséricorde dont il se croyait possesseur, il n'amassait par son hypocrisie que des trésors de colère. C'est un malade qui dans le moment d'une espèce de délire se croit plein de force et de santé; au premier essai qu'il en veut faire, le fantôme s'évanouit, il se trouve toujours également faible et malade.

Il est vrai qu'il semble étonnant qu'on exige de l'homme la persévérance. Quoi de plus fragile et de plus inconstant? Du moins un ouvrage sorti des mains de l'ouvrier se soutient et se conserve quelque temps; le potier voit dans un état de consistance le fragile pot de terre qu'il a formé. L'homme seul ne demeure jamais dans le même état; les maladies, les saisons, les aliments altèrent le corps; les tentations, les objets, la concupiscence dérangent l'âme; le temps coule, et par la vicissitude des événements nous met dans mille situations diverses, où nous sommes comme nécessairement différents de nous-mêmes. Que cette incertitude est affligeante pour l'homme de bien! Pourquoi, Seigneur, pourquoi me laissez-vous le malheureux pouvoir de vous désobéir? Fixez ma volonté dans votre service, et ne lui laissez plus la funeste facilité de vous déplaire. Vous m'avez créé, vous m'avez racheté, vous m'avez pardonné; conservez votre ouvrage; ne permettez pas que le démon le détruise.

Un prince disait à son favori qu'il avait comblé de biens : Que voulez-vous que je fasse pour vous davantage ? Je ne vous demande, dit-il qu'une grâce, pour mettre le comble à toutes les autres ; c'est de me donner un clou. Qu'en voulez-vous faire, lui dit le prince? J'en veux arrêter la fortune, et fixer les biens que vous m'avez prodigués. Hélas! qui peut compter sur le présent, qui peut compter sur sa volonté même, qui peut compter sur la grâce de Dieu? Ne semble-t-il pas que ces dons, supérieurs à toutes les alternatives, devraient participer à l'immutabilité de son être? Mais aussi mobile que le reste, elle a ses absences et ses retours, elle fait voler dans la carrière et laisse tomber dans la langueur; elle fait briller la lumière et laisse épaissir les ténèbres. Qui nous donnera une ancre pour arrêter notre vaisseau au milieu de l'orage? *Verba sapientum quasi clavi in altum defixi.* (*Eccle.*, XII, 11.) L'homme peut-il compter sur rien? ne faut-il pas une espèce de miracle pour le rendre inébranlable?

Cependant rendons justice à la grâce, elle n'est pas si fragile; rendons justice à la pénitence, elle n'est pas si peu durable. Que n'a-t-elle pas opéré dans les saints? Ils ont été invincibles, presque impeccables ; on les a vus passer la vie dans un désert, répandre leur sang sur les échafauds, immoler ce que le monde a de plus séduisant et la nature de plus tendre. Solidement fondé sur la pierre, les rivières, les vents, la pluie ont vainement attaqué un édifice bâti des mains de la grâce. Bien loin d'être sujets à la corruption, c'est une espèce de sel qui doit en préserver les autres : *Sal terræ.* (*Matth.*, V, 13.) Bien loin de s'éclipser, c'est une lumière qui doit éclairer le monde : *Lux mundi.* (*Ibid.*) Bien loin de démentir la religion, ils en sont des témoins, des apôtres : *Eritis mihi testes.* (*Act.*, I, 8.) Je leur donnerai un cœur nouveau, je graverai ma loi dans leurs entrailles, ils seront mon peuple et je serai leur Dieu ; je les ferai marcher dans la voie, afin qu'ils me craignent tous les jours, je ne cesserai de leur faire du bien, et j'y trouverai ma joie : *Non desinam eis benefacere* (*Jerem.*, XXXII, 40), *lætabor cum bene eis fecero.* (*Ibid.*, 41.) J'ouvrirai vos tombeaux, pécheurs, et je vous rendrai la vie que le péché vous a fait perdre, vous connaîtrez alors que je suis le Seigneur quand j'aurai établi mon trône au milieu de vous, et que je vous aurai sanctifiés à jamais : *Cum fuerit sanctificatio mea in perpetuum.*(*Ezech.*, XXXVII, 28.)

Cette faiblesse serait d'autant plus étonnante si la conversion était sincère, que par l'absolution tous les mérites, toutes les vertus, toutes les grâces que l'on avait avant le péché, sont rendus à l'homme comme nous le montrerons ailleurs. Quelle supériorité ne doit donc pas lui donner cette espèce de renfort joint à la grâce du sacrement, et des raisons qui l'y engagent! Il fut vainqueur autrefois, pourquoi ne le serait-il pas aujourd'hui avec les mêmes troupes et de nouvelles, les mêmes secours et de plus abondants, les mêmes grâces et de plus grandes, les mêmes motifs et de plus vifs, les mêmes vertus et de plus affermies? Rentrez donc dans le champ de bataille, plus courageux, plus aguerri, plus fort que jamais. Ah! si vous êtes si faible encore, vous n'avez pas recouvré vos anciennes richesses; vous n'avez pas, comme l'enfant prodigue, été revêtu de vos anciens habits. Avouez que vous n'avez pas été reçu dans la maison de votre père.

3° Enfin vous ne faites aucun progrès dans la vertu. Vous n'avez donc pas été véritablement converti. Quelle différence entre le pécheur et le juste! Le juste, comme le soleil, marche toujours d'un pas égal, sans jamais ni se détourner de la route, ni s'arrêter dans la course. S'il souffre quelque légère éclipse, il n'en sort que plus brillant et plus radieux : *Justus permanet sicut sol.* (*Eccli.*, XXVII, 12.) Mais le pécheur, semblable à la lune, tantôt dans son accroissement, tantôt dans son décours, est sujet à de continuelles vicissitudes et aux plus tristes défaillances ; il n'eut jamais qu'une lumière empruntée : *Stultus ut luna mutatur.* (*Ibid.*) Le juste se lève et fournit sa carrière à pas de géant, il s'élève jusqu'au ciel par la noblesse de ses sentiments : *Exsultavit ut gigas ad currendam viam.* (*Psal.* XVIII, 6.) Le pécheur à l'âge de cent ans n'est qu'un enfant encore par la faiblesse de sa vertu, l'instabilité de ses démarches, les ténèbres de son ignorance : *Puer centum annorum.* (*Isa.*, LXV, 20.) Le juste est un arbre fertile planté le long des eaux, qui porte des fruits en abondance : *Lignum quod plantatum est secus decursus aquarum.* (*Psal.* I, 3.) Le pécheur est une vigne stérile de qui on attendait de beaux raisins, et qui ne porte que de misérables grappes : *Exspectavi ut faceret uvas, et fecit labruscas.* (*Isa.*, V, 4.)

C'est le propre d'un véritable chrétien de n'être jamais content de lui-même. Il aime Dieu si ardemment qu'il croit toujours en faire trop peu pour sa gloire; il craint si vivement ce malheur, qu'il ne croit jamais prendre trop de mesures. La perfection est une région si vaste, qu'il y a toujours de nouvelles terres à découvrir ; c'est une mine si riche, qu'il y a toujours à creuser. Il oublie, comme saint Paul, tout ce qu'il a fait, pour ne songer qu'à ce qui lui reste à faire : *Quæ retro sunt obliviscens.* (*Philip.*, III, 13.) Le pécheur doit plus qu'un autre avoir cette ardeur et ce zèle; avec les mêmes raisons que le juste, il a encore des fautes à expier, des dettes à acquitter, des passions plus vives à déraciner, un temps perdu à reparer. Un ennemi réconcilié a bien plus à s'observer, à servir, à cultiver l'ami qu'il avait perdu, que celui qui fut toujours fidèle; un convalescent a bien un autre régime de vie à garder pour rétablir ses forces que celui dont la santé ne souffrit jamais d'atteinte. Ne pensez pas, disait saint Grégoire, en être quitte à si peu de frais; c'est aux âmes innocentes à se permettre les plaisirs innocents, ils ne sont pas faits pour vous; après vous être livré à des voluptés criminelles,

retranchez-vous les plus légères satisfactions. C'est aux âmes innocentes à se rassurer sur ce qu'elles ont de vertu et de mérite, quoique tout le monde doive s'en défier. Mais vous qui êtes dans la plus extrême indigence, achetez quelque chose par vos bonnes œuvres. Un voyageur qui se voit éloigné de son terme double le pas pour réparer le temps que sa négligence a perdu. La terre, maudite pour vous comme pour Adam après son péché, est bien éloignée de porter des fruits sans culture, comme le paradis terrestre dans l'état d'innocence; travaillez à la sueur de votre visage pour en arracher les ronces et en obtenir les fruits dont vous avez besoin, suite nécessaire et châtiment légitime du péché : *In sudore vultus tui vesceris pane tuo*. (*Gen.*, III, 19.)

L'esprit de pénitence est par lui-même un esprit de rigueur, d'austérité, de renoncement; il donne dans une espèce d'excès, de sainte vengeance contre soi-même. Nous voyons les saints pénitents aller communément beaucoup plus loin que les justes. Madeleine enchérit sur Marthe, saint Pierre l'emporte sur saint Jean, saint Augustin alla plus loin que saint Ambroise; le pénitent a mille nouveaux motifs d'intérêt et de zèle, de justice et de reconnaissance. Le souvenir du passé, la crainte de l'avenir les lui rend plus frappants encore. Un homme lâche et insensible mérite-t-il le nom de pénitent? Que sera-ce, si au lieu d'avancer dans la vertu, il fait des progrès dans le vice, s'il n'est que plus téméraire, plus négligent, plus passionné? Qu'il ne se flatte pas d'être rentré en grâce. Qu'il est différent de ce saint roi qui arrosait son lit de ses larmes et mêlait la cendre à son pain, de ces anachorètes qui étonnaient les déserts par leur abstinence, de ces religieux qui se roulaient dans les épines et s'ensevelissaient dans la neige! Pensent-ils que leurs larmes, leurs austérités, leur contrition doit remplacer les horreurs d'un enfer qu'ils ont tant de fois mérité, et les souffrances infinies d'un Dieu dont la miséricorde les sauve? A quels traits veulent-ils donc nous faire voir leur pénitence, et sur quels titres osent-ils appuyer un pardon dont tout dément la prétention chimérique?

Quand le démon est rentré par la rechute en possession de ses conquêtes, sa fureur et sa vigilance deviennent d'autant plus grandes qu'il s'efforce de conserver la proie que la pénitence lui avait enlevée. J'ose dire que la bonté divine n'est ni moins attentive ni moins ardente pour conserver la brebis égarée que la pénitence a ramenée dans le bercail. Qu'il est touchant le détail qu'en font les prophètes! Je vous porte dans mon sein, vous êtes écrit sur ma main et dans mon cœur, je vous conserve comme la prunelle de mes yeux; une mère peut oublier son fils, mais moi je ne vous oublierai jamais; je serai pour vous le pasteur le plus vigilant et le plus tendre, je vous visiterai avec le plus grand soin, je vous rassemblerai dans mon bercail, je vous mènerai le long des ruisseaux, dans de gras pâturages; vous vous nourrirez des herbes les meilleures et les plus fraîches; je chercherai ce qui s'égarait, je rapporterai ce qui se perdait, je fortifierai ce qui s'affaiblissait, je conserverai ce qui était fort, j'écarterai les bêtes féroces et vous vivrez en sûreté et sans crainte; mes soins iront jusqu'à rendre la terre fertile et à faire tomber sur elle à propos la rosée et la pluie : *Visitabo oves meas, liberabo et pascam eas*. (*Ezech.*, XXXIV, 12, 15.) Un homme toujours le même, toujours lâche, toujours pécheur, a-t-il part à cette sollicitude pastorale, est-il du nombre des brebis?

C'est au monde que j'en appelle pour juger de la vérité de votre conversion. Demandez-le à vos créanciers : Non, diront-ils, nous ne vous croirons converti que quand vous aurez réparé les injustices que vous nous avez faites. Demandez-le à vos enfants, à vos domestiques : Non, nous ne vous croirons converti que quand vous nous traiterez avec douceur, que vous nous édifierez par vos exemples. Demandez-le à vos ennemis : ah! vous croiront-ils converti jusqu'à ce que vous vous soyez sincèrement réconcilié avec eux? Demandez-le à vos amis mêmes; ils ont beau vous flatter, ils ne croiront jamais votre conversion, tandis qu'ils vous verront les mêmes liaisons, dans les mêmes habitudes, les mêmes excès. Quoi! cette femme mondaine est aussi dissipée, ce jeune homme aussi scandaleux, cet ennemi aussi irréconciliable, et l'on veut qu'il soit converti! Mais il est venu à l'église, mais il a célébré la pâque, mais il s'est confessé, mais il a communié. Qu'importe? Frivole comédie, dehors trompeurs! C'est au temps à dévoiler le mystère; la suite nous apprendra ce qu'il en faut penser. Sans le savoir, le monde pense d'après saint Paul, tant cette vérité est conforme à la raison comme à la religion. La tristesse qui est selon Dieu, dit-il, opère une pénitence durable : *Tristitia quæ est secundum Deum, pœnitentiam durabilem operatur*. (II *Cor.*, VII, 10.) C'est par elle que vous arriverez à la gloire éternelle, etc.

DISCOURS III.

SUR LE MÊME SUJET.

Fiunt novissima hominis illius pejora prioribus. (*Luc.*, XI, 26.)

Le dernier état de cet homme est pire que le premier

Quelque affreux que soit l'état où le premier péché réduit l'homme, le croirait-on? la rechute dans le péché lui fait une plaie mille fois plus profonde. C'est toujours sous cette idée que le Seigneur nous en parle; c'est ce qu'il recommandait à ceux qu'il guérissait ou qui se convertissaient. Gardez-vous, leur disait-il, de retomber dans vos fautes, il vous arriverait encore pis : *Ne deterius tibi contingat*. (*Joan.*, V, 14.) Les confesseurs le disent souvent, ils ne sauraient trop le dire, et je voudrais que tous eussent cette coutume. Vous voilà rentré en grâce, vous êtes guéri d'une plaie mortelle; conservez soigneusement la santé que vous avez recou-

vrée, n'offensez pas cette bonté infinie qui vous a si miséricordieusement pardonné. Craignez, si vous retombez, un état encore plus déplorable que celui dont vous venez de sentir la rigueur : *Ne deterius*, etc. Toutes les choses odieuses ont cela de commun, on n'y revient pas impunément; une seconde maladie est plus malaisée à guérir, une seconde perte plus malaisée à réparer, un second affront plus malaisé à pardonner, une seconde réconciliation plus malaisée à faire. Il vaudrait mieux, disait saint Pierre, n'avoir jamais connu la vérité que de l'abandonner après l'avoir connue ; il vaudrait mieux n'avoir jamais recouvré la grâce que de la perdre encore après l'avoir recouvrée : *Melius erat ad lumen veritatis non pervenisse.* (II *Petr.*, II, 21.)

C'est ce que marque bien vivement l'Evangile : Un homme possédé d'un esprit impur avait eu le bonheur de s'en délivrer ; mais, hélas! il lui laissa les avenues trop faciles. Après avoir erré dans le désert, cet esprit impur revint à son ancienne demeure. Mais il n'y revient pas seul. Tout fort qu'il était, il veut encore prendre du secours et en amener avec lui sept autres; tout méchant qu'il était, il veut encore ajouter à sa malice celle de sept autres plus méchants que lui : *Septem alios nequiores.* (*Luc.*, XI, 26.) Deux idées que nous allons développer : 1° ce même démon, cette même passion, ce même péché revient et remonte sur le trône d'où il avait été chassé ; 2° il revient avec sept autres démons, c'est-à-dire mille passions plus violentes, mille péchés plus griefs que le premier. Deux effets du péché de rechute; il fait revivre les anciens péchés, il les surpasse. Concluons donc, après le Sauveur, à ces deux traits, que le nouvel état du pécheur est encore pire que le premier. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La persévérance est l'image de l'une et de l'autre éternité ; elle fait le caractère des saints et celui des damnés ; l'un est immuablement fixe dans le vice et l'autre dans la vertu. Quelle horreur ! crime éternel, péché sans fin. Les siècles auront beau couler toujours, l'homme, toujours incorporé à son iniquité, ses idées, ses sentiments, ses volontés ne seront jamais changées; le feu trouvera toujours la même matière à dévorer, le désespoir du passé ne changera point son inclination, il ne haïra Dieu jamais moins, jamais il ne sera plus dépris du vice. Tout y est consommé sans retour, source intarissable de ses peines, péché toujours subsistant. La rechute dans le péché est-elle moins affreuse? C'est un cercle de désordres dans lequel roule toute la vie. Péché toujours subsistant, qui en souille tous les instants. Il semble, par quelque rapide éclair de pénitence, qu'on ait eu le bonheur de s'en corriger, on y revient avec la même fureur : *In circuitu impii ambulant.* (*Psal.* XI, 9.) Ou plutôt on ne s'en était jamais détaché; ce fleuve a coulé sans interruption, il ne fait que redoubler la rapidité de sa course. Enfer anticipé, qui n'imite que trop et nourrit perpétuellement dans le cœur ce qui doit un jour en allumer les flammes.

Mais n'est-ce pas quelque chose de plus affreux que l'enfer même? Au moins le crime ne peut se réparer dans l'enfer, on n'a pas à y déplorer l'abus actuel de la grâce; du moins il ne s'y multiplie pas ; après des millions de siècles on ne sera chargé que des dettes qui d'abord y entraînèrent; le pécheur de rechute résiste à la grâce, il devient chaque jour plus coupable et accumule ses dettes. Le pécheur et le damné paraissent en vain tous les deux faire une sincère pénitence, elle n'est pour l'un ni pour l'autre, ni le remède ni la satisfaction du péché, et pour le pécheur la prétendue pénitence elle-même augmente la malice du nouveau péché qui en dévoile le faux ou qui en détruit le mérite. Les anciens péchés reviennent pour former le chef-d'œuvre de sa malice et le comble de sa misère. Dans l'enfer ils ne sont que punis, et ne le sont qu'autant qu'ils n'ont pas été remis par la pénitence; mais, malgré la pénitence qui les a remis, ils influent dans la rechute. La rechute est un péché, 1° que rien n'excuse, 2° que tout augmente.

1° Rien ne peut excuser la rechute. L'ignorance ou la faiblesse diminuent la liberté de l'homme et méritent quelque indulgence. Les premiers mouvements ne sont pas mis au nombre des fautes; on plaint plus qu'on ne blâme la surprise ou l'inattention qui les ont arrachées. Serviteur plus malheureux qu'infidèle, qui ne connûtes pas la volonté de votre maître, vous ne seriez que légèrement châtié : *Vapulabis paucis.* (*Luc.*, XI, 48.) Mais on ne pardonne pas les péchés de malice commis avec autant de réflexion que de liberté. Les châtiments ne sont alors jamais trop rigoureux : *Vapulabis multis.* (*Ibid.*, 47.) Ainsi le péché des anges fut sans remède; la sublimité de leur lumière, l'abondance de leur grâce, leur laissaient-elles le moindre prétexte? Ainsi le premier homme était trop éclairé et trop favorisé pour pouvoir dans l'état d'innocence commettre des fautes vénielles. Les infidèles mêmes, malgré les épaisses ténèbres de l'idolâtrie, sont inexcusables; la loi naturelle, gravée au fond de leur cœur, suffit pour leur faire le procès. Qui pourra donc faire l'apologie du chrétien, éclairé de tant de lumières, soutenu par tant de grâces, engagé par tant de motifs? qui pourra surtout justifier le pécheur de rechute, qui par sa conversion même en avait fait usage? Il faisait profession de la croire, il s'était repenti de l'avoir méconnu, il avait protesté de ne jamais s'en écarter; son procès est déjà tout fait par sa pénitence même, est-il pour lui assez de supplice? *Vapulabit multis.* On pourrait lui pardonner une première faute, en pardonnera-t-on une seconde, une centième, après lui avoir tant de fois pardonné?

Quelle n'était pas, dans les premiers temps, la sévérité de l'Eglise contre ceux

qui étaient tombés dans la persécution? Couverts de la cendre et du cilice, confondus à la porte du temple avec les impies et les scélérats, ils demandaient baignés de larmes une grâce dont ils se connaissaient indignes ; les années suffisaient à peine pour l'obtenir. De quel reproche ne les charge pas saint Cyprien dans le traité qu'il en a fait? Lâches qui rendîtes les armes, sel affadi qui avez perdu votre vertu, scandaleux qui déshonorez la religion, impies qui avez participé aux abominations des infidèles, trop heureux à quelque prix que ce soit d'épuiser la rigueur de l'Eglise et d'obtenir enfin votre absolution! Qui cependant mérita jamais plus de grâces? la plupart avaient soutenu bien des tourments. Quel spectacle touchant! l'un faisait voir un œil qu'on lui avait crevé; l'autre, une main qu'on lui avait coupée, celui-ci comptait les trésors qu'on lui avait confisqués; celui-là, les années qu'il avait pourri dans un cachot; les plaies et le sang parlaient bien mieux que la bouche et les larmes; tout le corps, victime de la fureur du tyran, était un avocat éloquent qui plaidait par autant de bouches qu'il avait reçu de blessures, et cependant l'Eglise insensible n'en tenait aucun compte; tant de douleurs, tant de travaux, tant de victoires, tout était effacé par une première, par une unique faiblesse : *Illi deprecabantur, non lacrymarum commiseratione, sed vulnerum; non lamentabili voce, sed corporis laceratione; manabat pro fletibus sanguis, pro lacrymis cruor, semiustulatis visceribus defluebat.*

Je ne prétends pas excuser leur crime, mais oseriez-vous le comparer au vôtre? Où sont les plaies que vous avez reçues, les biens que vous avez perdus? N'est-ce qu'au milieu des bourreaux que vous avez rendu les armes, sur les roues et les chevalets que vous avez péché? avez-vous soutenu le combat? courûtes-vous aucun risque? Lâche, qui succombez dans la paix de l'Eglise, que la moindre tentation a su vaincre, que le plus frivole intérêt a su gagner, que le plus vain plaisir a su corrompre, que la plus légère raillerie a su désarmer, qu'aurez-vous à dire lorsque Dieu vous reprochera votre faiblesse, lorsqu'on vous fera souvenir de vos pénitences et qu'on vous fera voir qu'on ne recevait qu'une fois les chrétiens infidèles, et qu'on vous a cent fois pardonné; lorsqu'on vous fera voir que loin de vous défendre, vous avez cherché l'ennemi, couru à votre perte, désiré votre péché, que peut-être vous avez séduit une âme innocente et enfanté la plus noire malice avec la résolution la plus déterminée et le dessein le plus soutenu? Et vous oserez vous ériger insolemment en arbitre des grâces, en dispensateur des sacrements, exiger qu'on vous les accorde sans délai après vos rechutes, et condamner le ministre dont la sagesse veut vous éprouver. Ecoutez saint Cyprien, ses paroles sont dignes de son zèle et de son éloquence : Frappez, à la bonne heure, à la porte de l'église, hommes coupables, mais ne prétendez pas l'enfoncer : *Pulsent fores, sed non confringant.* Approchez-vous de son sanctuaire, mais n'en franchissez pas les barrières : *Adeant ad limen, sed non transiliant.* Ne paraissez qu'avec la modestie qui convient à des déserteurs qui demandent grâce, faites entendre vos soupirs et non le son de la trompette : *Sumant precum tubam, sed qua non clangant ad bellum.* Sachez que vous avez à combattre non l'Eglise, mais le démon : *Contra diabolum, non contra Ecclesiam, se armatos credant.* N'est-ce pas assez d'avoir été insolent dans vos rechutes, sans vouloir l'être dans vos pénitences? Il semble, à vous entendre, que l'Eglise est obligée de favoriser vos désordres. Peu s'en faut que vous ne fassiez le procès aux ministres qui ne souscrivent pas à vos forfaits. N'est-ce pas vous-mêmes qui vous les faites?

Comment pourrez-vous vous justifier? La vertu était-elle pour vous une chose nouvelle? Etait-ce un pays inconnu dont vous puissiez dire, comme les Israélites, il dévore ses habitants? Méconnaissiez-vous le péché que vous aviez détesté, la loi que vous aviez pratiquée, les moyens que vous aviez heureusement employés? Accoutumé à vaincre, deviez-vous craindre ou les forces ou les surprises d'un ennemi terrassé, et pourriez-vous, comme David, dire que vous n'aviez aucun usage des armes que vous aviez utilement employées? Pouviez-vous abandonner une vertu dont vous aviez éprouvé les douceurs, connu la nécessité? Après avoir connu le précipice et vous en être relevé, quelle fureur de vous y jeter encore? Vous éteignez les lumières qui vous éclairent, vous étouffez les remords qui vous poursuivent, vous tombez les yeux ouverts et non en aveugle incapable de se conduire. Vous ne différez de l'idolâtre et de l'impie qu'en ce que péchant avec connaissance, vous péchez sans excuse. Peut-être peu à peu par vos fréquentes rechutes avez-vous si bien épaissi les ténèbres qui vous environnent, qu'aujourd'hui vous ne voyez plus rien. Mais n'est-ce pas la punition la plus juste de cette résistance à la lumière? Tout pécheur, il est vrai, agit contre ses lumières, et c'est ce qui fait son péché; mais a-t-il fait l'essai de la grâce, a-t-il cimenté par ses promesses, a-t-il scellé par sa conversion, comme le pécheur de rechute? Si je n'avais paru au milieu de vous, si je n'y avais fait des miracles, disait le Sauveur, je pourrais recevoir vos excuses; mais vous avez été à mon école, vous avez appris à discerner le bien et le mal, j'ai fait pour vous, au milieu de vous, bien des prodiges, vous y avez coopéré; quelle excuse pourrait être aujourd'hui légitime? *Nunc autem excusationem non habent de peccato suo.* (*Joan.*, XV, 22.)

Le prétexte de la faiblesse serait aussi peu légitime. Je ne parle pas ici de ces fautes de fragilité et de surprise dont le juste même n'est pas exempt. Malgré les résolutions les plus fortes et les mesures les plus justes, nous gémissons sous le poids de la chair, et l'esprit n'est pas toujours assez prompt pour

la vaincre. Dans un chemin si glissant, les chutes sont inévitables. Je ne parle pas même du péché véniel, quoique volontaire. Ces grandes vérités y trouveraient une application bien juste. La rechute à proportion n'y est pas moins funeste. Laissons aux âmes timorées un calme que ces vues portées trop loin pourraient mal à propos troubler; bornons-nous aux rechutes mortelles, le mal ne saurait être plus prompt, ni les fautes moins excusables. Ce ne sont pas de ces fautes où le plus juste, dit le Sage, tombe sept fois, mais aussi chaque fois se relève : *Septies cadet justus, et resurget.* (*Prov.*, XXIV, 16.) Non, vous y croupissez les années entières bien volontairement, vous négligez les secours, vous vous exposez aux dangers. A qui s'en prendre qu'à vous-même? Je sais qu'il ne tient qu'à l'homme de persévérer, comme il n'a tenu qu'à lui de se relever du péché, et même de ne pas pécher. Dieu est fidèle, il ne permettra jamais que nous soyons tentés au-dessus de nos forces. Espérons tout de sa bonté, dit le concile de Trente; le secours du ciel ne manquera pas, Dieu n'abandonne jamais le premier, le moindre ombrage serait une injure. Nous ne devons nous défier que de nous, c'est nous qui nous manquons à nous-mêmes; nous sommes toujours inexcusables quand nous péchons.

Le pécheur de rechute l'est plus qu'un autre : il a éprouvé cette bonté, il a eu cette grâce, il en a senti la force et la douceur, il en a même profité. Pourquoi la perd-il après l'avoir reçue? Qu'il ne dise pas : Je ne suis pas maître de la persévérance, c'est une grâce gratuite. Mais toute gratuite qu'elle est, elle ne vous aurait jamais manqué, si vous aviez voulu, et vous n'êtes tombé que par votre faute. Car enfin il est plus aisé de se maintenir que de se relever, de conserver la grâce que de l'acquérir. Tous les frais en étaient faits, et toutes les difficultés levées, l'ennemi vaincu, le péché remis, la tache effacée; pourquoi vous laisser arracher ce que vous aviez entre les mains, et chasser de la place que vous aviez reconquise? Galates insensés, disait saint Paul, quel prestige, quel enchantement a pu vous séduire! Vous couriez dans la lice avec tant de zèle; qui a pu tout à coup vous arrêter, vous aveugler, vous porter le coup de la mort? Votre pénitence passée fait le procès à votre défection, votre vertu passée condamne vos faiblesses présentes, vos victoires déshonorent votre défaite. Non, après avoir triomphé, vous ne fûtes vaincu que parce que vous avez voulu l'être : *O insensati Galatæ, quis vos fascinavit? currebatis bene, quis vos impedivit?* (*Gal.*, III, 1.) Ne vous défendez pas sur votre faiblesse; celui qui avait commencé l'ouvrage pouvait aisément le finir; vous pouviez élever la muraille après avoir jeté les fondements : Dieu y eut mis la dernière main, s'il vous eût vu constant et fidèle : *Sicut capit opus bonum, ita et perficiet, confirmabit soli dabitque.* (I *Petr.*, V, 10.)

Mais la volonté de l'homme est si changeante, les objets de la terre ont quelque chose de si séduisant! moins coupable que malheureux, l'Apôtre est-il le seul qui se plaint de ne pas faire ce qu'il voudrait, et de faire ce qu'il ne voudrait pas? Faible tant qu'il vous plaira; ce que vous aimez bien, vous l'aimez constamment; ce que vous haïssez bien, vous le haïssez longtemps; vous vous en faites gloire, ainsi vous annoncez-vous à vos amis, et vos ennemis ne l'éprouvent que trop. Mais ici, ami et ennemi, pénitent et pécheur dans la même journée, votre amour pour Dieu et votre haine pour le péché dureront à peine quelques moments. Vous n'êtes qu'un ami d'un jour, et qu'est-ce qu'un ami d'un jour? voudriez-vous l'être, et votre honneur n'en serait-il pas blessé? en voudriez-vous, et votre délicatesse s'en accommoderait-elle? pourquoi joindre l'hypocrisie à la malice? Avouez-le nettement, vous aimez encore le péché; vous ne pouvez, vous ne voulez pas vous contraindre; vous aimez mieux perdre la grâce que sacrifier votre plaisir, vous exposer au péché que de vous gêner à prendre des précautions nécessaires, vous séparer de Dieu que de renoncer aux créatures, l'offenser que de vaincre vos passions. Voilà ce que vous cachez sous le voile imposant de quelque protestation. Ce langage serait impie, mais du moins il serait sincere.

2° Non-seulement rien n'excuse, mais tout augmente l'énormité de votre rechute : infidélité, ingratitude, mépris, les traits les plus affreux la caractérisent. Jamais sans doute l'homme n'est excusable d'abandonner, d'outrager son Dieu, de violer la promesse qu'il lui a faite, de se révolter contre son père et son souverain. Mais combien doit augmenter sa malice le souvenir d'une promesse, d'une grâce d'une conversion toutes récentes! On avait eu le courage de s'engager, la sagesse de prendre les moyens, le bonheur de vaincre; on avait fait l'aveu de la faute, éprouvé l'horreur du remords, offert l'amertume de la contrition; et de la même bouche qui vient de prononcer l'engagement, on le rompt, la même main chargée encore de bienfaits s'arme contre le bienfaiteur. O cieux! le croiriez-vous? de quel étonnement devez-vous être saisis! Tout ce qui convient à tout péché en général trouve ici une application qui n'est que trop juste; mais le contraste d'une détestation et d'une absolution toutes récentes met le comble à l'horreur : *Obstupescite, cœli, super hoc.* (*Jerem.*, II, 12.)

Rien de plus sacré, rien de plus délicat parmi les hommes que la fidélité à sa parole: l'honneur en dépend, souvent les biens et la vie. On la doit même à un ennemi. Un homme sans foi est l'opprobre de l'humanité. Que sera-ce d'en manquer à son ami, à son père, à son époux, à son prince? *Si fides hosti contra quem bellum geritur, servatur quanto magis regi pro quo pugnatur?* Maître, père, ami, époux de nos âmes, Dieu est tout cela. Si on se la doit si religieusement d'homme à homme, de barbare à barbare, que ne doit

pas l'homme à Dieu, le pécheur à son Sauveur, le criminel à son Juge ? L'enfant prodigue reçu, saint Pierre pardonné, la Madeleine justifiée, quels anathèmes n'auraient-ils pas mérités, si, de nouveau infidèles, ils avaient violé tous leurs engagements ? Tout ce qui rend une promesse inviolable est ici réuni, faite aux pieds des autels, à la face du ciel et de la terre, accompagnée d'un serment solennel, scellé du sang de Jésus-Christ, suivie de la rémission du péché, fruit du baptême, de l'Eucharistie, de mille autres promesses. Quest-ce qui peut engager si ces liens peuvent encore être rompus? Quoi! un peu de cendre et de poussière se jouera du Tout-Puissant, insultera l'Etre suprême, et brisera tous les liens qui l'attachaient à lui, et après avoir été admis par un excès de bonté jusqu'à traiter avec son maître et en avoir obtenu le pardon, il le bravera jusqu'à déchirer les articles de la paix, et renoncer avec les ennemis de son Dieu, et lui faire de nouveau la guerre?

Jugez de la fidélité que vous devez à Dieu par celle qu'il a lui-même pour vous. Manque-t-il à sa parole? sa grâce vous est-elle refusée ? vous abandonne-t-il le premier? rétracte-t-il le pardon qu'il vous donne? Pourquoi donc lui manquez-vous? est-il plus tenu que vous à être fidèle? vous doit-il plus que vous ne lui devez? Que de raisons n'aurait-il pas de vous délaisser, et pouvez-vous en avoir jamais aucune? Il se pique en quelque sorte de cette fidélité, s'il est permis de le dire. Ainsi fait-il parler saint Paul : Je ne dis pas seulement Dieu est juste, Dieu est bon, mais il est fidèle; il ne permettra pas que vous soyiez tenté au-dessus de vos forces : *Fidelis est Deus, non patietur vos tentari supra quod potestis.* (I *Cor.*, X, 13.) Ah! que ne vous en piquez-vous à votre tour! vous serait-elle moins glorieuse ou moins nécessaire? Combien votre infidélité n'est-elle pas injuste, honteuse et funeste! il se fait dans la pénitence une espèce de contrat entre Dieu et l'homme; l'un promet la grâce, l'autre l'obéissance. Dieu n'a jamais rompu cette alliance. Quelle honte, qu'elle ne manque que de votre côté, vous à qui elle est la plus favorable. C'est sur ce reproche d'infidélité qu'insistent plus fortement les prophètes; c'est aussi pour se rendre les Juifs plus fidèles que Dieu avait revêtu ses promesses de tout ce qui pouvait les rendre plus authentiques et plus frappantes. On leur avait laissé le temps de délibérer, et plusieurs fois demandé s'ils voulaient s'y soumettre; on les avait écrites et scellées du sang des victimes, on les avait annoncées au son de la trompette. Le livre en était religieusement gardé dans l'arche, l'arche en était un monument, la circoncision les avait comme gravés sur le corps. Ah! si vous avez la témérité de rompre ces contrats, de violer ces lois, quelle confusion, quels reproches, quels châtiments vous attirez sur vos têtes! *Non observaverunt verba fœderis, prævaricati sunt pactum meum.* (*Ezech*, II, 3.)

L'apostasie est un des crimes les plus odieux. Q'en pense-t-on dans le monde même? quelle surprise, quelle horreur! Quoi! un religieux revenir au monde, après l'avoir quitté, et briser tous les liens sacrés d'un vœu qui l'attachait à Dieu! Vos engagements avec Dieu, sans être si solennels, ne sont pas moins inviolables. Un religieux n'était pas même obligé de quitter le monde, il pouvait y vivre innocemment, il ne s'était pas moins rendu indigne de la grâce de la vocation. Mais vous, c'est du péché que vous revenez, où vous ne pouviez persévérer sans vous perdre. C'est la grâce du pardon dont vous êtes redevable, à laquelle vous aviez mis les plus grands obstacles. Quoi! abandonner la religion de ses pères, pour embrasser l'erreur et se range sous les drapeaux de l'idolâtrie! Mais dis-je rien de trop, et ne sont-ce pas les affreuses idées que nous en donnent les prophètes? Oui, je vous envoie, disait le Seigneur à des apostats qui abandonnent la religion et tout ce qu'il y a de plus sacré : *Gentes apostratices quæ recesserunt a me* (*Ibid.*) Croiriez-vous que les saints Pères portent l'horreur du péché de rechute jusqu'à croire qu'il vaudrait mieux en un sens tomber après la pénitence dans un péché différent, quoique plus grief par lui-même, que de revenir à ceux dont on s'était repenti ? Un péché différent serait un premier péché, dont l'ignorance ou la surprise pourrait diminuer la grièveté : un nouveau péché de la même espèce n'en est pas susceptible.

A l'infidélité se joint l'ingratitude. Que n'ai-je des termes pour vous en faire sentir l'énormité! Il faudrait pouvoir vous faire connaître la dignité du bienfaiteur et le prix du bienfait. Que ne puis-je vous faire sentir la grandeur du mal dont il vous a délivré, puisqu'elle est la mesure du prix de la grâce à qui vous en êtes redevable ! Esclave du démon, ennemi de Dieu, dévoué à l'enfer, vous êtes devenu vainqueur du démon, enfant de Dieu, héritier du paradis. Non, vous ne connaîtrez jamais parfaitement ni l'un ni l'autre; Dieu seul peut sonder la profondeur de la plaie et apprécier la valeur du remède; il sait à quel prix il l'a acheté. Toutes les grâces du Seigneur sont sans prix sans doute; depuis le premier souffle qui nous donna la vie, tous les instants en sont marqués, et quoi que nous fassions, nous serons avec lui toujours en reste, chaque péché pardonné en est une nouvelle, d'autant plus précieuse que son énormité le rendait plus indigne de grâce, elle réunit toutes les autres grâces; guérison, par la maladie dont il nous délivre; création, par la vie nouvelle qu'il nous donne; conservation, par sa patience qui nous attend. Car, dit Tertullien, c'est une plus grande grâce que de donner une première fois; il est plus triste de perdre que de n'avoir pas reçu. Dieu suivit d'abord sans obstacle le doux penchant de sa libéralité; il a dû en pardonnant vaincre l'obstacle du péché, et faire taire sa justice.

La grâce de l'innocence et la grâce de la pénitence l'emportent l'une sur l'autre à divers égards. L'état d'innocence a quelque chose de plus doux, il n'est point troublé par le souvenir des fautes passées, qui, quoique pardonnées, laissent toujours la douleur amère d'avoir déplu à Dieu. Quelle consolation de n'avoir, comme saint Paul, rien à se reprocher! le salut y est bien plus en assurance; trop certain d'avoir été digne de haine, qui peut se flatter d'être devenu digne d'amour? On en est plus agréable à Dieu. Le pénitent peut, il est vrai, réparer sa faute, et par sa ferveur précéder même les justes dans le royaume des cieux; mais à ferveur égale, Madeleine toujours fidèle serait plus heureuse que Madeleine pénitente, elle aurait l'innocence et l'amour. Quelque reconnaissance qu'on doive au médecin qui nous a rétabli par ses remèdes, on lui serait encore plus redevable, s'il avait préservé du mal. La grâce de l'innocence une fois perdue ne se répare jamais; c'est une sorte de virginité dont on peut déplorer la perte, mais dont on ne peut rétablir la fleur. L'innocence est même une faveur de choix, fruit d'un amour plus attentif et plus tendre. Telle fut la faveur accordée à Marie, préservée du péché originel et confirmée en grâce. Concluons la nécessité de conserver une grâce de ce prix, si nous l'avons encore, du moins de ne pas y porter de nouvelles atteintes.

Mais, dans un autre sens, la grâce de la conversion rend l'homme encore plus redevable à son Dieu, et par là plus ingrat quand il l'offense encore. Elle était moins méritée, puisque le péché en rendait positivement indigne; elle était plus difficile, puisqu'une volonté dépravée y résistait : on y était moins propre, le péché y mettait les plus grands obstacles. Le péché même étranger, effacé par le baptême, laisse de tristes restes qui le font comme revivre dans les tentations et les dangers. Que ne doit pas faire un péché personnel tandis qu'il a subsisté! Quelque parfaite que soit la guérison d'une maladie mortelle, le corps affaibli ne recouvre jamais la même vigueur; il sera plus aisément abattu à la première attaque. Quel sera donc l'état du malade dans le temps qu'il éprouve les plus affreux symptômes de son mal? Que d'efforts il a fallu faire pour surmonter tant de difficultés! quelle profusion de remèdes pour soutenir tant de faiblesse! que de résistances a essuyé la grâce! que de temps elle a attendu! que d'artifices elle a mis en œuvre! Promesses, menaces, prospérité, adversité, c'est une espèce de miracle : *Deus, qui omnipotentiam tuam parcendo maxime et miserando manifestas.* C'est cette multitude de grâces qu'on rend inutiles, cette multitude de bienfaits qu'on oublie, ce bienfaiteur si bon, si magnifique, qu'on outrage. Quel comble, quel excès d'ingratitude! *Arguit datorem suum cum donum deserit, negat beneficium cum beneficium non honorat; quomodo ei placere potest cujus munus sibi displicet?*

Dieu fit éclater sa juste colère contre l'ingratitude de la rechute dans les deux premiers rois d'Israël, quoique d'une manière bien plus funeste pour l'un que pour l'autre. Saül avait été choisi pour porter la couronne et préféré à tous les autres; Saül oublie tant de bienfaits; il oublie son Dieu; il paraît revenir, et Dieu se montre plein d'indulgence. Il retombe encore; il poursuit l'innocent, il fait périr le grand prêtre, il offre un sacrifice téméraire, il épargne Agag, il évoque l'ombre de Samuel; il périra. En vain le prophète passe pour lui les nuits en prières, son successeur est choisi; il a déjà reçu l'onction sacrée; une bataille va lui arracher le sceptre et la vie. Montagne de Gelboé, servez-lui de tombeau; soyez témoin d'une punition rigoureuse que tant de rechutes rendent nécessaire. Son successeur, après les plus insignes bienfaits, oublie la loi de son Dieu jusqu'à se charger d'une trahison et d'un adultère. Tout énormes que sont ces crimes, il se repent, on les lui pardonne. Mais qu'il prenne garde de ne plus retomber, on punirait avec la dernière rigueur les fautes même légères. Une pensée de vanité allume la foudre, soixante-dix mille personnes en sont la victime. Son adultère ne fit pas couler tant de sang; une bataille affermit sa couronne et le rend vainqueur de son fils. A la rechute, le glaive exterminateur peut à peine rentrer dans le fourreau; le coupable en porte l'iniquité et la honte. On n'est point impunément ingrat deux fois, et surtout à l'inestimable bienfait du pardon.

L'ingratitude a plusieurs degrés : oublier, mépriser le bienfait; oublier, mépriser, outrager le bienfaiteur, tourner contre lui ses propres bienfaits. Tout péché renferme ces monstrueux excès, mais la rechute y met le comble. Quel cas faites-vous de la grâce du pardon? A la première occasion vous allez la perdre. Quel cas faites-vous de ce bienfaiteur miséricordieux? A la première occasion vous l'abandonnez, vous l'outragez, vous vous déclarez contre lui, vous tournez contre lui non-seulement ce corps, cette âme, ces biens que vous tenez de sa bonté, mais ce pardon même que vous devez à sa pure miséricorde. Vous n'êtes si hardi à l'offenser de nouveau que par l'espérance d'un pardon aussi facile. L'expérience de cette facilité, au lieu de vous rendre plus reconnaissant, ne vous rend que plus téméraire. Quoi! vous êtes méchant parce que Dieu est bon et qu'il l'a été pour vous! Sa bonté, par un funeste retour, ne servira-t-elle qu'à favoriser, qu'à augmenter, qu'à exciter votre malice? Ah! il valait mieux n'avoir jamais été pardonné que de tourner le remède en poison, la grâce en crime. Il valait mieux, disait saint Pierre, n'avoir jamais connu la vérité que de l'abandonner après l'avoir connue : *Melius erat ad lumen veritatis non pervenisse.* (*II Petr.*, II, 21.) Qu'attendez-vous du Seigneur après l'avoir si indignement traité? Frappé d'une malice que tant de lumières rendent inexcusable, outragé d'une infidélité que tant de promesses rendent odieuse, piqué d'une ingratitude que tant de faveurs rendent si

noire, il laissera agir toute sa justice, la mesure du châtiment égalera celle du crime; les infidèles s'élèveront contre vous, hélas! ils languissaient dans des ténèbres volontaires, et vous avez fui, vous avez combattu la lumière; ils étaient réduits aux grâces les plus faibles, vous avez rendu inutiles les plus fortes. Que vous en serez sévèrement châtiés! *Tolerabilius erit terra Sodomorum.* (*Matth.*, X, 15.)

Enfin le mépris le plus injurieux accompagne cette infidélité et cette ingratitude par le parallèle odieux de Dieu avec le démon, ou plutôt par la préférence marquée qu'il donne au démon après avoir fait cet odieux parallèle. Il vient de faire l'expérience du service de l'un et de l'autre, peut-on le dire sans horreur? et en connaissance de cause il juge que la préférence est due au démon. C'est la pensée également vive et juste de Tertullien. Tout péché, il est vrai, présente ce honteux spectacle; dans le concours de la tentation et de la loi, l'enfer remporte la victoire. Mais enfin cette préférence approche-t-elle de celle du péché de rechute? Vous aviez essuyé la tyrannie du démon pendant le crime, vous aviez goûté l'empire de Jésus-Christ par la conversion; l'un et l'autre mis dans la balance, le parti du démon l'emporte, oserai-je le dire? tout utile qu'il peut être pour vous de ne pas l'ignorer : *Periculosum dicere, sed ad ædificationem proferendum.* Par une espèce d'arrêt juridique, après avoir entendu les deux parties, vous condamnez le Seigneur : *Diabolum Domino præponit, compationem egisse videtur qui utrumque cognovit et pronunciat eum meliorem esse cujus esse maluerit.* N'est-ce pas une sorte de satisfaction faite au démon de l'injure que la conversion lui avait faite et une pénitence de sa pénitence même? La pénitence était une réparation faite à Dieu par le sacrifice du crime, la rechute est une réparation faite au démon par le sacrifice de la vertu. Pénitent de démon, vous vous repentiez de vous être repenti, quelle horreur! Sans avoir besoin d'établir des sacrements et des ministres, le démon ne fait pas moins de pénitents que Dieu même, ni de moins sincères : *Per delictorum pœnitentiam statuerat Deo satisfacere, per alias pœnitentias pœnitentiæ diabolo satisfacit.*

Quel triomphe pour le démon! quel reproche doit-il en faire à Dieu! quel droit ne semble-t-il pas avoir de l'insulter sur sa victoire! Vous vous êtes réjoui avec vos anges sur le retour de cette brebis égarée et le recouvrement de cette dragme perdue; mais la joie a été bien courte, et votre conquête de peu de durée; la voilà de nouveau égarée cette brebis, cette dragme de nouveau perdue. Ainsi eût-il insulté le Seigneur, si Job, vaincu par les tentations, eût démenti l'idée de sa vertu dont le Seigneur se faisait gloire. Avec quelle indignation Dieu se voit-il jouer par sa créature! la gloire de son rival ne fait qu'augmenter sa honte : *Tanto operosius Deo quanto æmulo ejus acceptus.* Ah! mon peuple, que vous ai-je fait? quelle raison avez-vous, quelle raison pouvez-vous avoir de me quitter? Est-ce Dieu ou le démon, le péché ou les objets, dont le changement autorise le vôtre? Dieu perd-il ses droits ou ses charmes, sa justice ou sa bonté? le démon perd-il ou sa fureur ou sa malice? les objets toujours frivoles, le péché toujours horrible, la vertu toujours aimable; *Quid invenerunt iniquitatis in me patres vestri?* (*Jerem.*, II, 5.)

Que ne disons-nous, comme saint Polycarpe, qu'on voulait obliger de renoncer Jésus-Christ! Il y a quatre-vingts ans que je le sers, il ne me fit jamais aucun mal, il m'a toujours comblé de biens, serais-je assez malheureux pour l'offenser? Ainsi parlait le saint vieillard Eléazar : Ma vie fut toujours pure, voudrais-je souiller ma vieillesse par des crimes, et perdre l'honneur si précieusement conservé de mes cheveux blancs? *Deduces canos meos cum dolore ad inferos.* (*Gen.*, XXII, 38.)

Il en coûta cher à Pharaon d'avoir ainsi méprisé son maître. Quel est-il donc ce Dieu, disait-il insolemment, qui veut faire la loi dans mes Etats et m'enlever mes peuples? La justice divine éclate, les eaux changées en sang, la terre infectée par les insectes, désolée par la grêle, dépeuplée par la peste; son fils aîné immolé, lui-même englouti dans les eaux; ainsi punit-on sa rechute. Car enfin son premier péché eût été pardonné; le fléau cessait à mesure que paraissant rentrer en lui-même, il accordait ce qu'on lui avait demandé. Mais bientôt retombant dans la révolte, la main de Dieu s'appesantissait sur lui de plus en plus, et l'on peut remarquer une proportion de rigueur en Dieu, et en lui d'endurcissement à chaque nouvelle rechute, à mesure que son péché devenait plus grand : *Ut cessavit grando, auxit peccatum, induratum est cor ejus.* (*Exod.*, IX, 33, 35.) La même proportion se fait sentir dans le châtiment de la nation des Juifs. Son histoire est la figure de la vie spirituelle. Mille et mille fois pécheur dans le désert, sous ses juges, sous ses rois sous les Machabées, sous les empereurs romains, on verra les rechutes de ce peuple aggraver toujours son joug, et le faire passer d'un tyran à un autre plus barbare, qui le traite plus durement jusqu'à ce qu'il soit honteusement traîné en captivité dans une terre étrangère, et enfin réduit aux abois par l'empereur Tite; qu'il soit errant dans toute la terre, sans avoir pu encore depuis dix-sept siècles ni se rétablir dans sa patrie, ni se détromper de ses erreurs : *Sanguis ejus super nos et super filios nostros.* (*Matth.*, XXVII, 25.)

Avez-vous même remarqué que les plus grands pécheurs sont traités moins sévèrement que les pécheurs de rechute? Nabuchodonosor idolâtre, d'abord changé en bête, recouvre enfin ses Etats; Saül, moins coupable, perd le trône et la vie. Manassès pénitent sort des fers; David fait périr par sa faute soixante-dix mille personnes. Les Sodomites et la femme de Lot périssent dans

le même temps; que la faute de la femme est légère en comparaison! mais c'était en elle une ébauche de rechute, elle semblait vouloir rentrer dans une ville vers laquelle elle tournait les yeux. Achab, couvert du sang de Naboth, s'humilie, on lui tient compte de sa pénitence, on se contente de le menacer; mais hélas! il retombe; il persécute, il emprisonne les prophètes. C'en est fait, la grâce était promise; mais doit-on garder la foi à celui qui le premier l'a violée? une flèche vole, elle frappe le coupable, son sang coule, les chiens vont le boire : *Confessionis immemori Deus non putavit servandum quod promiserat confitenti.* Jézabel, toujours coupable, et peut-être plus, n'est pas plus rigoureusement châtiée, quoique la cause du malheur même de son mari; son sang est de même abandonné aux chiens.

Ainsi la rechute empoisonne jusqu'aux bonnes œuvres. Non-seulement elle en perd le mérite, mais elle les rend funestes. Chacune de ses actions est une nouvelle obligation contractée avec Dieu, une nouvelle grâce reçue qui lui acquiert de nouveaux titres, une nouvelle protestation qui vous engage à son service, une nouvelle lumière, une nouvelle facilité qui vous rend inexcusables. Celles-mêmes que vous faites tandis que vous demeurez dans le péché, non-seulement sont inutiles parce qu'elles sont sans mérite, mais funestes encore, elles justifient que votre liberté n'est pas perdue, vos lumières éteintes, la grâce refusée, qu'il ne tient qu'à vous d'accomplir la loi en entier, puisque vous en remplissez une partie, de l'accomplir avec fruit et avec la grâce que vous aviez avant la rechute, puisque vous la remplissez sans fruit, et privé par le péché du secours puissant de cette grâce.

Qu'il est triste de perdre tant de temps, de travail et de peine! hélas! on avait fait tous les frais du salut; un nombre d'actes de vertu, un temps considérable passé dans de pieux exercices, avaient acquis des trésors de mérite; souvenez-vous de ce que vous avait coûté votre pénitence, que d'austérités, de regrets et de larmes! Dieu s'en souvient, et rien n'eût été perdu; les oublierez-vous, les perdrez-vous par votre faute? Au reste, toute la violence qu'il avait fallu se faire était passée, la moisson était prête à cueillir, on touchait presque au terme, quelques instants de courage vous mettaient au port; hélas! faut-il s'arracher à soi-même tout le fruit de ses peines? Tel un marchand qui, par une occasion négligée, ruine toute sa fortune et perd le profit de plusieurs années; tel un général d'armée qui, par une défaite malheureuse, se voit enlever toutes ses conquêtes par son ennemi. Ah! prince, pourquoi vous arrêtiez-vous, disait un prophète au roi d'Israël? vous n'avez jeté que trois flèches; si vous aviez été jusqu'à cinq ou six, vous auriez défait la Syrie sans retour : *Si percussisses quinquies, delevisses Syriam.* (IV *Reg.*, XIII, 19.) Ainsi Saül reçoit ordre d'attendre le Prophète jusqu'au septième jour. Il attend en effet, le jour baisse, il n'y a plus que quelques moments, un moment affermira la couronne sur sa tête, un moment la lui arrachera. Fatale impatience! à peine le sacrilége sacrifice est-il commencé que le prophète arrive et lui déclare que Dieu l'a rejeté; insensé que vous êtes! vous avez tout perdu : *Stulte, egisti.* (I *Reg.*, XIII, 13.) Malheur donc à vous qui vous lassez par impatience, qui abandonnez le droit chemin pour suivre des voies détournées et mauvaises : *Væ vobis qui amisistis patientiam, desertisque viis rectis ad prava divertistis.* (*Eccli.*, II, 16.)

Le péché de rechute est non-seulement un très-grand péché, mais un péché très-fécond qui entraîne à sa suite une infinité d'autres péchés : *Septem spiritus nequiores se.* (*Luc.*, XI, 26.)

SECONDE PARTIE.

Celui, dit saint Jacques, qui viole la loi dans un article se rend coupable de l'infraction de tous. Mais quoi, direz-vous, en commettant un péché, commetté-je tous les autres, serais-je aussi rigoureusement puni que si je les avais tous commis? A ce prix tous les pécheurs seront également coupables, ils doivent tous s'attendre au même châtiment. Non, sans doute, cet oracle ne saurait être pris à la rigueur. Les Pères en donnent plusieurs explications différentes. Quelques-uns l'appliquent à la contrition, dont l'universalité est si nécessaire à la pénitence, que s'il est un seul péché dont on ne soit point marri, on n'obtient le pardon d'aucun autre, et on demeure chargé de tous. Il y en a qui l'entendent de la charité, fondement de la loi, source de toutes les vraies vertus. Violer ce premier précepte sur qui tout porte, et perdre ce bien qui influe sur tout, c'est accomplir imparfaitement tout le reste, et se mettre dans une espèce de nécessité de l'accomplir mal. Plusieurs croient que l'apôtre parle de la perfection de la loi en général. Les parties en sont si unies, que c'est détruire la beauté du total que d'en violer un article. Combien de choses dont l'assemblage fait le mérite, et dont un seul défaut anéantit le prix! Quelques autres en font l'application à la grâce sanctifiante, à l'amitié de Dieu, au droit acquis sur l'héritage céleste. Il est certain que malgré l'inégalité des châtiments que la variété des péchés mérite, toutes ces choses sont si fort indivisibles qu'un seul péché les fait aussi entièrement perdre que mille péchés. Ainsi un coup mortel ne fait pas moins perdre la vie que mille coups. C'est une trame indivisible; on ne saurait être à demi-mort et vivant dans la nature ni dans la grâce.

On peut aussi justement faire l'application de ce foudroyant oracle au péché de rechute; il fait revivre tous les péchés pardonnés, et en rend comme de nouveau coupable. C'est la clef du puits de l'abîme, qui en fait sortir une infinité de sauterelles et monter une épaisse fumée. Par lui, en

effet, la contrition est manquée, la charité éteinte, la grâce perdue, la perfection de la loi violée. Car si le péché ne fut pas pardonné par la prétendue pénitence, la rechute creuse le tombeau blanchi en dehors, et laisse voir toute la corruption qu'il renfermait. Le péché eût-il même été pardonné, le pardon, il est vrai, n'en est pas rétracté par la rechute; le péché ne revient pas réellement par sa nature, mais il renaît équivalemment par sa malice. Défiez-vous donc des péchés même pardonnés, ne comptez pas si fort sur la grâce de la rémission que vous vous croyiez parfaitement en assurance : *De propitiato peccato noli esse sine metu.* (*Eccli.*, V, 5.) Bien des raisons concourent à nous remplir de justes alarmes, même après la pénitence. Il est toujours douteux si le pardon fut accordé; trop sûr d'avoir été digne de haine, il est très-incertain si on est devenu digne d'amour. Le péché même pardonné subsiste longtemps dans son habitude, dans ses suites, dans sa pénitence; il subsiste dans sa facilité à des idées toujours vives, un goût toujours piquant, des avenues toujours ouvertes, une chair toujours d'intelligence avec lui. Mais c'est surtout le péché de rechute qui doit faire trembler sur les péchés pardonnés; c'est alors que la pénitence en devient douteuse, que l'habitude en devient forte, l'impression vive; en voilà les effets trop sensibles et trop certains. C'est alors qu'ils renaissent par leur malice, qu'ils agissent par leur poison. Tremblez toujours, mais soyez saisi d'horreur quand vous retombez; c'est alors que les péchés pardonnés sont redoutables: *De propitiato et ne adjicias peccatum* (*Ibid.*)

Développons ce principe important, sans rien outrer; la vérité n'a pas besoin qu'on exagère. Le retour réel des mérites après le pardon du péché, ou le retour équivalent des péchés après la rechute, n'est point un article de foi. C'est une de ces vérités théologiques admises dans toutes les écoles, qu'il y aurait de la témérité de combattre : vérité aussi consolante pour le vrai pénitent que redoutable pour l'infidèle; encore même par la bonté infinie de Dieu, le retour des mérites est plus certain et plus étendu que le retour des péchés.

Quoique le prix essentiel des œuvres des hommes soit indépendant de l'événement, le mérite ou le démérite en est suspendu pendant la vie, l'effet n'en est fixé que par la mort. Le péché sans doute n'en est pas moins énorme pour être effacé par la pénitence, ni l'acte de vertu moins héroïque pour être perdu par le péché. Mais il est vrai que le péché ou l'acte de vertu sera oublié ou écrit sur le livre de vie, selon que l'homme aura terminé sa carrière dans la grâce ou dans le péché. Les bonnes œuvres seront donc à jamais inutiles ou avantageuses, funestes même ou méritoires, selon qu'on les aura soutenues ou démenties; et si l'on meurt coupable, loin d'y être couronnées, elles deviennent pernicieuses par le compte qu'il en faudra rendre. Le péché est la mort de l'âme, il la dépouille de toutes les richesses spirituelles, comme la mort naturelle dépouille de tous les biens naturels. La rémission de la faute est une relaxation qui la rétablit dans tous les droits dont la mort l'avait dépouillée. C'est un Lazare revenant au monde, qui recouvre tout ce qu'il avait perdu. Ces vicissitudes n'arrivent pas dans l'ordre de la nature, les résurrections y sont des miracles; mais c'est ce qu'opèrent tous les jours dans l'ordre de la grâce la pénitence et le péché, jusqu'à ce que la mort y mette le sceau de l'éternité, fixant l'état de l'homme en bien ou en mal d'une manière irrévocable.

Quoique le rétablissement de mérite par la pénitence ne soit pas de foi, il est aisé à démontrer dans la théologie. Cette grâce, comme toutes les autres, est purement gratuite de la part de Dieu; elle est plus gratuite que les autres, non-seulement parce que Dieu a pu ne remettre jamais le péché, mais encore parce qu'il a pu le remettre aux conditions qu'il a jugé à propos, et celle-ci était bien libre. L'homme avait mérité de tout perdre, il pouvait, il ne devait rien recouvrer, trop heureux d'obtenir grâce, en recommençant à nouveaux frais. Ainsi dans les maladies, rarement recouvre-t-on ses anciennes forces et une parfaite santé, trop heureux de jouir d'un reste de vie. La libéralité de Dieu accorde tout sans condition, restitue tout sans réserve, ses dons, dignes de lui, ne sont point dépréciés par des restrictions qui les déparent. La justice est pourtant ici mêlée à sa miséricorde. Par miséricorde, il laisse revivre ce qui pouvait être anéanti; par justice, il couronne ce qu'il a laissé rétablir, il acquitte une dette qu'il a contractée par grâce.

C'est le caractère des réconciliations sincères. Parmi les hommes elles sont ordinairement ou suspectes ou partagées. Où sont les cœurs généreux qui oublient entièrement l'offense et rendent en entier les bonnes grâces? Dieu seul sait se réconcilier comme il faut, il rend tout à son ennemi, il l'élève même au-dessus de l'état d'où il était déchu. Semblable au père de l'enfant prodigue, selon l'explication commune des Pères de l'Eglise, il lui rend sa première robe, ses souliers, son anneau, son héritage, son cœur : *Proferte stolam primam, annulum et calceamenta.* (*Luc.*, XV, 22.) C'est la nature de la rémission du péché. Qu'est-ce en effet qu'une rémission? C'est un anéantissement, une abolition absolue. Le péché est jeté au fond de la mer, il est plus éloigné du souvenir de Dieu que l'orient ne l'est de l'occident; l'âme devient plus blanche que la neige. On le regarde comme s'il n'eût jamais été commis. Cet obstacle levé, tout reprend son état et sa vie; ce nuage dissipé, l'astre reprend ses rayons; cette digue abattue, le torrent de la grâce reprend son cours. Ce sujet avait été disgracié du prince, dégradé de noblesse, privé de ses charges, dépouillé de son bien, banni de sa patrie; les lettres de grâce lui

rendent sa patrie, son patrimoine, sa noblesse, ses dignités. Non, dit Ezéchiel, le péché pardonné ne nuira point au pécheur pénitent, il ne lui fera rien perdre : *Impietas impii non nocebit ei in quacunque die conversus fuerit*, (*Ezech.*, XXXIII, 12.) C'est la nature du sacrement de pénitence. Ce sacrement est une guérison, c'est un affranchissement de la servitude du péché. Quoi! ce céleste médecin qui guérissait si parfaitement les maladies corporelles, serait-il moins puissant ou moins bon dans les maux spirituels? ce divin Libérateur, qui a si glorieusement triomphé de l'enfer, ne briserait-il qu'à demi nos chaînes? Nous sommes des captifs qui, revenus dans notre patrie, y retrouvons le même patrimoine, la même maison, les mêmes honneurs, les mêmes plaisirs, Dieu s'en était rendu le dépositaire; qu'il a fidèlement gardé ce trésor! qu'on est heureux de l'avoir placé dans des mains si sûres! Le péché avait tout dévoré, je saurai vous le rendre : *Reddam vobis annos quos comedit locusta.* (*Joel.*, II, 25.) Dieu est trop bon et trop juste, disait saint Paul, pour oublier vos travaux et vos bonnes œuvres; j'ai une confiance entière de votre parfait rétablissement : *Confidimus de vobis meliora*, *non enim injustus est Deus*, *qui obliviscatur laboris vestri.* (*Hebr.*, VI, 9.)

Ce seul principe du retour des mérites par la pénitence, unanimement reconnu dans l'école, suffit pour nous faire trembler sur le retour des péchés par la rechute. Car enfin la justice de Dieu, aussi infinie que sa miséricorde, pourquoi ne sera-t-elle pas aussi bien servie dans ses rigueurs que sa bonté dans ses profusions? Le pécheur qui retombe, moins digne de cette bonté que le juste qui se relève, sera-t-il traité aussi favorablement, et plus encore, en conservant, malgré son péché, le fruit d'une absolution dont il abuse, et le droit, comme le juste, de recouvrer ses anciens mérites par son retour? La loi doit être égale : héritage trop légitime, qu'il porte la peine de sa faute, comme le juste recueille la récompense de ses vertus. L'un, effacé par le péché, renaît par la pénitence ; que l'autre, effacé par la pénitence, renaisse aussi par le péché, La pénitence, en détruisant le péché qui effaçait les vertus, lève l'obstacle et les rend à la vie. La rechute, en détruisant la pénitence qui effaçait les péchés, lève aussi l'obstacle et malheureusement les rétablit. C'est un parallèle dont il semble que le Saint-Esprit s'attache à rapprocher tous les traits dans le prophète. Si le pécheur se convertit, dit Ezéchiel, tous ses péchés sont oubliés; si le juste pèche, on oublie toutes ses vertus. S'ils changent dans la suite, Dieu changera aussi bien qu'eux ; le pécheur converti verra oublier toutes ses fautes, le pénitent redevenu coupable verra oublier toutes ses vertus. Parmi les bonnes œuvres qu'on oublie, qui doute que la pénitence qu'il rend inutile ne subisse le sort commun? Mais si cette pénitence qui servait comme de bouclier contre la foudre est anéantie, qui peut en arrêter le coup? gage trop funeste du retour du péché, la digue levée, le torrent reprend impétueusement son cours ; *Omnes justitiæ ejus non recordabuntur.* (*Ezech.*, XVIII, 24.)

N'est-ce pas là ce que nous fait entendre la parabole de l'Evangile, du moins selon saint Augustin, dans les péchés contraires à la charité, *a pari* les autres? Mauvais serviteur, disait le Père de famille, je vous ai remis toute la dette parce que vous m'en avez prié ; ma condescendance devait vous servir de modèle, et cependant vous avez traité votre confrère avec une extrême dureté; je révoque des dons dont vous vous êtes rendu indigne, je veux être payé des dix mille talents dont je vous avais fait la remise. Qu'on vende tous ses biens et toute sa famille, qu'on le livre aux bourreaux jusqu'à ce que tout soit acquitté : *Tradidit eum tortoribus donec redderet universum debitum.* (*Matth.*, XVIII, 34.) C'est ce que marque encore le démon impur qui rentre avec sept autres dans la maison d'où on l'avait chassé : *Revertar in domum meam unde exivi.* (*Luc.*, XI, 24.) Plusieurs théologiens, prenant toutes les figures à la lettre, sont persuadés que les péchés pardonnés reviennent en effet par la rechute, qu'on en sera puni dans l'autre vie, comme s'ils n'avaient pas été remis, que Dieu en rétracte le pardon, ou l'avait suspendu dans la prévoyance de la rechute, et qu'il n'y a de véritablement remis que ceux dont la mort a scellé la pénitence, qu'on doit les déclarer à confesse, et, dans chaque confession nouvelle rappeler, comme dans une espèce de confession générale, tous les péchés autrefois pardonnés. Ce sont, comme dit le Prophète, des plaies cicatrisées qui paraissent couvertes et guéries ; une nouvelle faute rouvre la plaie, fait pourrir ces cicatrices qui les déguisaient : *Corruptæ sunt cicatrices meæ a facie insipientiæ meæ.* (*Psal.* XXXVII, 6.)

Cependant, le commun des théologiens condamne ce sentiment comme trop sévère. Non, disent-ils, la grâce du pardon est un don de Dieu qui ne se rétracte pas. Dieu ne se repent point de ses bienfaits, dit saint Paul : *Sine pœnitentia sunt dona Dei.* (*Rom.*, XI, 29.) La rémission est une vraie abolition de la faute, Dieu ne saurait la reproduire ; le péché ne peut être fait que par l'homme, et l'homme ne commet pas de nouveau tous ses péchés; c'est une cession absolue des droits de la justice divine qui ne se rétracte pas. D'ailleurs, si le mérite des bonnes œuvres revient par la pénitence, le mérite d'une première pénitence reviendra après une seconde conversion, et par conséquent abolirait de nouveau les péchés. Mais non, l'état de l'âme n'est pas incertain devant Dieu : le péché est anéanti et ne doit plus renaître en lui-même. Jamais les fidèles n'ont cru être obligés de refaire leurs confessions toutes les fois que de nouveau ils retombent; jamais les confesseurs ne l'ont exigé lorsque la conversion n'a pas paru douteuse, et le péché remis ne sera jamais éternellement puni.

Mais si le péché pardonné ne revient pas réellement en lui-même, quand à la coulpe, par la rechute, il revient, selon tous les théologiens, équivalemment par sa malice, c'est-à-dire que le péché de rechute augmente à proportion de l'énormité et de la multitude des péchés pardonnés, dont chacun influe, pour ainsi dire, son venin dans celui qui le suit. Vérité accablante. Non, vous n'êtes jamais entièrement à l'abri de l'orage : la nue, comme grossie de toutes vos fautes passées, est toujours suspendue sur votre tête, elle peut éclater à chaque instant que vous commettrez quelque péché nouveau. Ce qui a fait l'énormité de la nouvelle faute fait également le retour des anciens péchés; ingratitude, infidélité, mépris, voilà les traits odieux qui caractérisent l'un, voilà les pères malheureux qui enfantent l'autre.

1° L'ingratitude. Ce titre n'est pas douteux parmi les hommes; il est solennellement autorisé par les lois. Qu'un donataire comblé de biens se rende coupable d'ingratitude contre son bienfaiteur, qu'un esclave qui a reçu la liberté se révolte contre son ancien maître, un vassal contre son seigneur; quelque favorable que soit la liberté, quelque solennelle que soit la donation, tout est révoqué, l'esclave affranchi reprend ses fers, le donateur rentre dans son bien, le seigneur confisque son fief. Hommes, vous faites la loi, pourquoi Dieu, à votre exemple, ne reprendra-t-il pas les grâces dont on abuse, le pardon qu'on néglige, la liberté qu'on n'emploie que contre lui? fût-il jamais d'esclave ou de donataire plus ingrat que vous? Il est certains péchés rares, il est vrai, mais plus énormes que les autres, où cette ingratitude et ce retour se font mieux sentir, la haine de Dieu qui fait rétracter la pénitence et désirer de lui déplaire davantage, sentiment diabolique qui embrasse tous les péchés pardonnés, dont ils détruisent, à dessein formé, le pardon. Ce n'est pas une ingratitude ordinaire qui s'en prenne au bienfaiteur ou au bienfait, en le méprisant et l'oubliant, mais en l'anéantissant, désirant de ne l'avoir pas reçu et d'être dans l'état d'où il nous a tiré. Si la volonté de commettre un péché est un péché elle-même, la volonté de le faire subsister après l'avoir commis l'est-elle moins? *Opponitur forma beneficii.* La rechute semble renfermer ces monstrueuses idées en anéantissant le péché qui avait tout effacé.

Les théologiens sont partagés sur l'étendue de ce retour équivalent de pertes par l'ingratitude de la rechute. Est-ce une proportion exacte relative à tous les péchés, ou seulement à l'énormité du péché nouveau? Dans les mérites rétablis par la pénitence, est-ce de même un retour parfait ou seulement un retour proportionné à la ferveur de la pénitence qui en mérite le rétablissement? Il semble que le bienfait du pardon étant d'autant plus grand qu'il y a eu plus de péchés pardonnés, la noirceur de l'ingratitude, proportionnée à la grandeur du bienfait, doive aussi se mesurer sur le nombre des péchés pardonnés, et comme ce retour équivalent se mesure sur la noirceur de l'ingratitude, il semble que tout doive exactement revivre. Cependant l'ingratitude renferme encore d'autres traits; la générosité du bienfaiteur, le besoin des secours, la grièveté de l'injure, même à bienfait égal, ajoutent infiniment à sa malice. La grandeur du bienfait n'est donc pas la seule règle qui décide ni de l'ingratitude, ni du retour. Mais, quoi qu'il en soit, la rechute réunit tous ces traits odieux. Prix du pardon, bonté du bienfaiteur, indignité du coupable, besoin pressant, tout parle contre lui, tout rappelle ses fautes passées, tout augmente sa faute passée. C'est ainsi que le même démon revient dans l'âme d'où il avait été chassé, il y revient avec toute sa malice, il y revient avec sept autres encore plus méchants : *Revertar in domum meam unde exivi, assumit septem alios nequiores se.* (*Luc.*, XI, 24, 26.) Cependant cette ingratitude ne fait pas une espèce particulière de péché, puisque l'ingratitude est commune à tous les péchés, à moins qu'on n'eût le dessein formel de mépriser Dieu; mais c'est une circonstance infiniment aggravante dans la rechute, par les obligations infiniment plus grandes du pécheur envers Dieu.

2° L'infidélité. L'hérésie sur d'autres principes a prétendu qu'aucun péché n'était véritablement pardonné aux réprouvés, que Dieu leur imputait tout, et que le pardon prétendu n'était qu'un dehors trompeur qui les laissait toujours subsister, et ne faisait que les couvrir sans les détruire : *Quorum tecta sunt peccata.* (*Rom.*, IV, 7.) C'est une erreur. L'effet des sacrements dans un sujet bien disposé ne peut être suspendu, quoiqu'il puisse n'être pas durable. Au réprouvé comme au prédestiné, le péché est absolument remis s'il est pénitent. Dieu pourrait sans doute n'accorder le pardon qu'à la condition de la persévérance. Il est maître de la grâce et des conditions, comme il n'accorde qu'à ces conditions la grâce sanctifiante, en sorte qu'un péché nouveau eût à la fois détruit et la grâce de la rémission et celle de la justification. Mais sa bonté ne connaît pas ces bornes, l'abolition est entière. Le péché pardonné ne peut revenir que d'une manière équivalente par le souvenir des promesses qu'on avait faites de ne plus y tomber. La pénitence était une voix qui, dans un sens bien différent de ces hérétiques, la couvrait aux yeux de la miséricorde divine. L'infidélité déchire ce voile, et présente à sa justice ce même objet odieux : *Peccata per gratiam teguntur* (*Ibid.*), dit saint Paul.

Parmi les hommes même une nouvelle faute réveille le souvenir de toutes les fautes passées, tout porte coup, les reproches que l'on fait au coupable en sont pleins, tout sert à instruire son procès, tout emprunte une voix et dépose contre lui. Chaque faute portait sa dette, méritait sa peine, chacune fut l'objet de la contrition et des promesses. Tout entre en ligne de compte et grossit la

nouvelle dette, on se rapproche des mêmes temps, on rappelle les mêmes circonstances.. Comme le retour de l'amitié fait revivre avec plaisir les anciennes idées, les caresses, les services, les dons mutuels, et resserre les liens, le retour de la disgrâce fait renaître les mêmes aigreurs, les mêmes plaintes, les mêmes mécontentements. La justice même y a égard; un criminel déjà flétri sera puni plus sévèrement une seconde fois, même pour un péché moindre. Il semble que l'ancien, quoique châtié, redemande une nouvelle peine dans la punition du nouveau. Les intérêts temporels, il est vrai, ne connaissent pas ces retours; on n'est pas obligé de payer une seconde fois ce qui a été déjà payé à son créancier, quoiqu'on l'offense encore. L'ordre moral est plus sévère, il rappelle toute sa vie, le cœur y préside, il y juge, non sur les intérêts, mais sur les sentiments, et sans exiger que la peine, une fois subie, soit imposée encore, comme il se sent bien plus aigri par le souvenir de ses anciens ressentiments, il prononce que le nouveau crime mérite d'autant plus de rigueur qu'il vient à la suite de plusieurs autres. Le cœur de Dieu, délicat et jaloux, sensible et irrité, tient le même langage et la même conduite. Il fait communément par ses prophètes l'accablant détail des péchés si souvent pardonnés et si souvent réitérés. Ah! Seigneur, disait un saint pénitent, ne vous souvenez pas de nos anciennes iniquités, que la rechute ne rend que trop récentes : *Ne memineris iniquitatum nostrarum.* (*Isa.*, LXIV, 9.)

3° Le mépris de Dieu. Celui qu'en marque le pécheur de rechute est des plus insultant. Mais il ne songe pas quel trésor de colère la dureté de son cœur, sa révolte, son impénitence lui annoncent pour l'autre vie. C'est ici que l'endurcissement, que le mépris, que l'impénitence sont extrêmes, et mille fois plus que dans un premier péché. Ah! c'est ici que le trésor de sa colère est d'autant plus grand qu'il est composé de toutes les fautes passées : *Secundum duritiam tuam et impenitens cor thesaurisas tibi iram.* (*Rom.*, II, 5.)

De ce trésor de colère en Dieu il résulte pour l'âme un état funeste composé de tous les malheurs du précédent état d'où la pénitence l'avait tirée. Ce n'est pas la même coulpe de péché, qui ne saurait revenir, ni de la part de l'homme, qui ne le commet pas une seconde fois, ni de la part de Dieu, qui ne saurait être l'auteur du péché; ce n'est pas la même peine précisément qu'on a méritée, puisque la coulpe ne renaissant pas, on ne saurait être condamné à la même peine; c'est seulement, avons-nous dit, un équivalent de coulpe et de peine, puisque la rechute rendant d'autant plus coupable, elle mérite d'être d'autant plus punie, mais ce qui est peut-être plus déplorable encore, puisque c'est une source bien féconde de mille nouveaux péchés. Oui, par la rechute les anciens péchés reviennent quant à leurs suites fâcheuses, mêmes penchants, mêmes tentations, mêmes faiblesses; c'est une espèce de péché originel qui, quoique remis, ressuscite dans ses effets. L'homme retombe dans la même indigence de la grâce, le démon rentre dans la même autorité; la guérison de l'âme est révoquée, elle retombe dans la même langueur; les secours sont repris, elle retombe dans les mêmes dangers; la Providence ne veille plus sur elle, elle retombe entre les mains de ses ennemis; la barrière qui les arrêtait est levée, le torrent reprend le même cours. Ah! les anciens péchés ne reviendront que trop par tous ceux de la même espèce, et bien d'autres qui vont se commettre : *Revertar in domum unde exivi.* (*Luc.*, XI, 24.) Rien de plus juste. Vous voulez revenir au même péché que vous avez détesté? Revenez-y, je vous rends mépris pour mépris, abandon pour abandon; enfantez-les, ces fruits de votre malice, multipliez-les, croupissez-y, rassasiez-vous de vos enfants, puisqu'ils vous sont si chers : *Saturati sunt filiis.* (*Psal.* XVI, 14.) Dans ma juste colère j'éternise quelquefois par les châtiments les péchés des pères jusqu'à la quatrième génération, devez-vous être surpris que je fasse revivre vos fautes mêmes, lorsque par vos rechutes vous allez presque les évoquer du tombeau où la pénitence les avait enfermés? *In memoriam redeat iniquitas patrum ejus.* (*Psal.* CVIII, 14.)

Il arrive encore souvent que Dieu, en pardonnant le péché et remettant la peine éternelle, suspend la peine temporelle que le péché mérite, pour laisser à l'homme le temps de la prévenir par la pénitence volontaire. Si, au contraire, il retombe dans le péché, Dieu se réveille, pour ainsi dire, de l'assoupissement où il paraissait être, et exécute une sentence dont il n'avait que suspendu la rigueur. Telle était la crainte de cette veuve de Sarepta, dont le fils était aux abois : Prophète, disait-elle, je croyais avoir obtenu grâce; mais voici que mes péchés renaissent, et j'en subis le châtiment : *Reversus est ut numerentur iniquitates meæ.* (*III Reg.*, III, 8.) Ce n'est pas pour les âmes justes que s'endort ou que sommeille le protecteur d'Israël : *Non dormitabit neque dormiet qui custodit Israel.* (*Psal.* CXX, 4.) Ce n'est que pour les pécheurs qu'il paraît dormir et les oublier; il les méprise et les laisse tomber dans les plus grands malheurs : *Vidit et sprevit, et ad nihilum redegit valde.* (*Psal.* LXXVII, 59.) Il n'en sort éveillé par leurs crimes, qui crient jusqu'au ciel, que pour les accabler de ses traits.

Mais quel est ce sommeil si dangereux, dont le réveil est si funeste? Le prophète en donne la plus terrible idée, même par des images dégoûtantes, pour le faire mieux sentir au pécheur. Le Seigneur se réveille, dit-il, comme un homme endormi dans l'ivresse qu'on force à en sortir : *Excitatus est tanquam dormiens, tanquam potens crapulatus a vino.* (*Ibid.*, 65.) Le psaume d'où ces paroles sont prises semble fait contre la

rechute dans le péché. Après un détail des bienfaits dont Dieu avait comblé son peuple, pour rendre plus sensible son ingratitude, et celui de ses infidélités réitérées, *non servaverunt pactum* (*Psal.* LXXVII, 57), pendant lesquelles Dieu semblait endormi, il expose les châtiments que Dieu à son réveil fera subir aux coupables, et le compare à un homme enseveli dans l'ivresse, qu'on force de sortir de son sommeil; il porte en furieux les plus grands coups et ne se laisse point apaiser. Tel le Seigneur, dont les rechutes du pécheur ont épuisé la miséricorde, réveillé enfin par sa justice, en déploie la sévérité; il le voit et le méprise : *Vidit et sprevit.* (*Ibid.*, 59.) Mais il veille pour les justes le protecteur d'Israël : *Non dormitabit neque dormiet.* (*Ibid.*) Tâchons, par notre fidélité, de mériter ses soins paternels, pour arriver, etc

DISCOURS IV.

SUR LE MÊME SUJET

Impossibile est eos qui prolapsi sunt, renovari ad pœnitentiam. (*Hebr.*, VI, 4, 6.)

Il est impossible que ceux qui sont retombés se renouvellent par la pénitence.

Rien n'est plus précis, et par conséquent plus terrible que cet oracle de saint Paul, et ce n'est pas une difficulté médiocre de le concilier avec les principes de la saine théologie. Est-ce ici un simple mot qui quoique respectable, comme tout le reste, est d'autant plus susceptible d'explication qu'il tient moins à ce qui précède et à ce qui suit? Non, c'est un passage très-long, un raisonnement très-pressant qu'il appuie, que tout contribue à fortifier. Car pourquoi cette conversion après la rechute est-elle presque impossible? parce qu'il ne reste plus d'hostie au pécheur pour expier sa faute; la source de la grâce est pour lui tarie, la victime qui la lui obtient n'est plus offerte pour lui: *Non relinquetur pro peccatis hostia.* (*Hebr.*, X, 26.) Ce n'est pas seulement une menace, le Juge est tout prêt, il va prononcer : *Terribilis exspectatio judicii.* (*Ibid.*, 27.) Ce n'est pas seulement un danger de vous perdre, votre sort est décidé, le feu qui doit vous dévorer est tout allumé : *Ignis æmulatio quæ consumptura est.* (*Hebr.*, X, 27.) Mais pouvez-vous vous en plaindre, puisque vous renouvelez la passion de Jésus-Christ en vous, et que vous le méprisez et le foulez aux pieds? *Rursum crucifigentes et ostentui habentes.* (*Hebr.*, VI, 6.)

Je sais que quelques théologiens l'appliquent au baptême, et avancent que saint Paul a seulement prétendu qu'on ne pouvait pas le réitérer, ou même en faire revivre les entiers effets par la pénitence, pour effacer les fautes qu'on a commises depuis l'avoir reçu. Je sais encore qu'en l'entendant de la pénitence, on explique cette impossibilité de retour par une difficulté fort grande, que peu de gens surmontent, et non par une impuissance absolue, puisqu'il est de foi qu'on peut se convertir jusqu'au dernier moment. Mais quoique toutes ces explications soient vraies, peut-on trop redouter un oracle qui semble si précis, qu'il faut l'expliquer avec précaution, et qu'on ne peut même l'expliquer qu'avec peine? La comparaison dont se sert saint Paul confirme cette doctrine : une terre qui, bien arrosée et bien cultivée, porte de bonnes plantes, sera bénie du Seigneur; mais si, malgré la pluie et la culture, elle ne porte que des ronces, elle est réprouvée, fort près de la malédiction, et sera livrée au feu : *Reprobata est*, etc., *maledictio proxima.* (*Hebr.*, VI, 8.)

Malgré toutes ces vérités si terribles, l'Eglise exhorte le pécheur à la pénitence, même dans la dernière maladie, au moment de la mort; elle ne croit donc pas la conversion impossible. Je n'ai garde de la contredire et de jeter le pécheur dans le désespoir, par l'idée d'une impossibilité absolue; mais il n'est pas moins vrai que tout est à craindre pour lui, que la difficulté est si grande qu'elle approche de l'impossibilité, 1° parce qu'on ne veut pas se convertir, 2° parce qu'il est presque impossible de le vouloir. Conservons donc avec le plus grand soin l'innocence du baptême, si nous ne l'avons pas perdue, ou la grâce de la pénitence qui l'a réparée, si nous avons eu le bonheur de l'obtenir. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Les péchés sont les maladies de l'âme, trop semblables aux maladies du corps par le danger des suites et la difficulté de la guérison. Elles leur ressemblent en particulier par le malheur de la rechute, et de même que dans les maladies corporelles la rechute est infiniment plus à craindre que la première attaque, le péché de rechute est infiniment plus à craindre que le premier péché, et d'autant plus funeste que le goût malheureux du malade pour ses maux lui fait craindre d'en être guéri. La lèpre était autrefois la figure du péché : maladie honteuse, fort commune parmi les Juifs, qui faisait retrancher du commerce ordinaire; mais lorsqu'elle revenait après avoir été guérie, elle passait presque pour incurable et rendait encore plus odieux que la première fois. Une seconde plaie tout à coup ouverte au milieu de la première, qui serait fermée et cicatrisée, était pour eux comme le comble du malheur : *Lepra orta in ulcere.* (*Levit.*, XIII, 20.)

La difficulté de la guérison dans les maladies spirituelles, comme dans les autres, vient 1° de la multiplication des maux, 2° de leur durée, 3° de l'inutilité des remèdes, 4° de l'obstacle qu'on met à leur effet en les rejetant. Ce sont des plaies compliquées, des plaies invétérées, des plaies aigries, des plaies désespérées; tous les efforts des plus habiles médecins sont infructueux : chaque péché l'augmente et porte son coup, chacun l'empire et répand son venin. Quelle force, quelle vertu, ou plutôt quel miracle ne faudrait-il pas pour rétablir une santé si altérée, ou plutôt tout à fait perdue. Non, vous

ne changerez pas, vous ne voudrez pas changer.

1° Multiplication des plaies. Le malheur de la rechute est commun dans le monde : tous les prédicateurs, tous les confesseurs s'en plaignent, chacun en gémit; c'est l'objet de nos regrets et la matière de nos confessions. Mais voit-on que le pécheur qui retombe se borne à un seul péché? Il roule d'abîme en abîme, et, par un enchaînement déplorable, la nouvelle faute n'est-elle pas le principe d'une infinité d'autres qui la suivent, un germe fécond d'une infinité d'autres qui en naissent? Un péché ne demeure jamais seul : s'il n'est promptement réparé par la pénitence, c'est un levain qui fait fermenter la pâte et infecte l'âme qui le commet. Le péché de rechute est moins solitaire qu'un autre : il semble, en le commettant, qu'on donne le signal à tout l'enfer ; le démon revient furieux, accompagné de sept autres plus méchants que lui. Heureux si, au défaut d'une pénitence sur laquelle on compterait en vain, une prompte mort vient arrêter le cours de tant de désordres !

A quoi pensez-vous, et quel risque ne courez-vous pas, vous qui tombez dans la rechute? serait-ce la première fois que, prématurément déféré au tribunal suprême, un péché deviendrait sans remède? les anges en avaient-ils commis plusieurs lorsqu'ils furent frappés de la foudre? a-t-il fallu bien des fautes pour perdre le genre humain dans la personne du premier homme? Combien en est-il dans l'enfer dont une faute unique a terminé la destinée ! Et vous vous y exposez de nouveau, après avoir échappé à un si grand péril! Serait-ce la première fois qu'une maladie serait incurable? Combien en est-il de rebelles à tous les remèdes ! Combien de personnes, combien de circonstances dans lesquelles ils sont sans effets! combien de fois, et à la cour et à la guerre, voit-on la vérité de ce principe, qu'on ne commet pas deux fautes impunément ! Un ennemi vigilant, un courtisan attentif profite de vos méprises, saisit l'occasion que lui offre votre négligence, et vous êtes perdu. Le démon est-il donc ou moins adroit ou moins ardent à profiter des moindres fautes? Dieu n'en est ni moins indigné que le prince, ni moins obligé à le punir. Ah ! s'il ne faut qu'une faute, s'il ne faut qu'un moment pour se perdre, que deviendrez-vous, vous qui multipliez les fautes à l'infini, et négligez tous les moments?

C'est avec une espèce de fureur que le démon s'efforce de nous faire retomber dans nos péchés et de les multiplier après la rechute; c'est une espèce de triomphe qu'il remporte sur Dieu, en le chassant d'un cœur dont la conversion l'avait rendu maître, et en conservant une proie dont la grâce sollicite encore le retour. Le pécheur est un esclave fugitif qui retombe entre les mains de son maître, un prisonnier fugitif qui revient dans le cachot; avec quel nouveau soin va-t-on le garder ! que n'avaient pas fait le maître et le geôlier pour le reprendre? on redouble les gardes, on multiplie les chaînes, on ferme plus soigneusement les portes, on veille plus assidûment, de peur qu'il n'échappe encore. Il aurait beau se montrer soumis, faire le repentant, protester d'un parfait retour, le croira-t-on? peut-on se fier à lui, et ne regardera-t-on pas ces démarches trompeuses comme autant d'artifices, pour se ménager la facilité de s'enfuir encore? Le démon, qui l'a poursuivi avec vivacité, le traite avec plus de rigueur, il se saisit de toutes les avenues, il les garde avec le plus grand soin; exercices de piété, sacrements, prédications, il éloigne tout ce qui pourrait le ramener ; il suscite des embarras, il donne du dégoût, il augmente les faiblesses, il semble que le démon ne compte pas sur lui-même : il se fait accompagner de sept autres pour lui prêter main-forte ; il les choisit encore plus méchants que lui, pour y pouvoir mieux compter, et l'état de ce misérable est pire que le premier : *Assumit septem spiritus secum nequiores se.* (*Luc.*, XI, 26.)

En effet, après la conversion et encore plus après la rechute, les tentations sont plus violentes, les occasions plus délicates, les piéges plus subtils; la conversion engage le combat, la rechute l'anime, et le démon, averti par sa défaite passée, instruit de l'endroit faible de l'âme, combat avec plus d'avantage et d'acharnement que jamais. Plus à plaindre le pécheur que l'esclave fugitif repris malgré lui par son maître, il court volontairement au tyran dont il avait éprouvé la fureur et brisé les fers. Non, le démon n'a pas besoin d'user de violence et d'adresse ; on ne revient que trop à lui, on n'y revient que trop souvent; il semble qu'on se pique de seconder, de prévenir sa fureur, en multipliant volontairement les désordres. Après avoir quelque jour suspendu le crime et vaincu quelque légère timidité, on ne connaît plus de barrière; le démon, trop bien servi, est presque étonné de la rapidité de ses succès.

Mais pensez-vous le faire impunément? Chacun de ces péchés enfoncera le trait qui vous blesse, agrandira la plaie, diminuera vos forces, vous donnera enfin sans retour le coup de la mort; vous serez accablé sous ce poids immense et englouti dans ce monceau de sable : *Sicut onus grave gravatæ sunt.* (*Psal.* XXXVII, 5.) Ah ! plutôt, pour conserver la grâce que vous avez recouvrée, ayez autant de zèle que le démon en a pour vous l'enlever; faites comme un prince qui, ayant reconquis une ville qu'on lui avait prise, en répare les brèches, en multiplie les fortifications, en double la garde, pour ne pas risquer de la perdre encore. Fuyez les occasions, fréquentez les sacrements, augmentez votre vigilance; l'expérience doit vous avoir rendu plus vigilant, plus circonspect que jamais : *Tene quod habes.* Vous pouvez encore tout perdre; le démon ni la chair ne s'endorment point. Qui sait si jamais vous vous relèverez après une seconde chute? *Nunquid qui dormit non adjiciet ut resur-*

gat? (*Psal.* XL, 9.) Le juste même devrait veiller quand il ne serait jamais tombé. Evitons un premier péché, qui peut être pour nous décisif. Combien doit-on veiller davantage après une première, une centième conversion! Loin de nous rassurer, l'expérience de notre faiblesse peut-elle nous rendre trop timides? *Vigilate ut non intretis in tentationem* (*Matth.*, XXVI, 41; *Marc.*, XIV, 38; *Luc.*, XXII, 40, 46); *a fortiori qui tentati et victi estis.*

2° Plaies invétérées. La multitude des fautes qui vient de nous étonner produit un effet encore plus triste; elle forme une habitude; chaque péché porte son coup, chacun verse son poison, chacun allume son étincelle, chacun forme son anneau. Quelle chaîne affreuse, et qui peut la rompre? quel affreux embrasement, et qui peut l'éteindre? quelle affreuse corruption, et qui peut la guérir? quelle accablante faiblesse, et qui peut la soulager? Triste expérience, et trop commune! Une habitude qui a jeté de profondes racines est une nouvelle nature qui, par une nécessité presque invincible et toujours coupable, entraîne sans cesse au mal et en éloigne le remède. Et comment ne l'éloignerait-elle pas? elle aveugle jusqu'à n'en pas sentir le besoin, jusqu'à en craindre l'effet, jusqu'à méconnaître son mal, jusqu'à l'aimer. Quelque déplorable que soit l'espèce de nécessité au mal qu'elle impose, il y aurait à espérer si elle en laissait la connaissance et l'horreur; on aurait une ressource dans ses prières. Dieu pourrait se laisser toucher, accorder la grâce, enfin la victoire sur l'ennemi. Mais, pour comble de malheur, l'habitude désarme en entier, elle nous accoutume au péché, nous familiarise avec l'ennemi et nous fait faire alliance avec la mort. Plus de crainte, plus de défiance, plus de précaution; ce qui révoltait, ce qui alarmait, ce qui affligeait, n'est plus rien, c'est un amusement, un plaisir; on avale le poison avec joie, on allume le feu avec empressement, on reçoit les coups avec reconnaissance, le jour de la mort est un jour de fête. Quel malade plus désespéré que celui qui ne veut pas même guérir?

Mais ce n'est pas encore ce qui m'alarme le plus dans la rechute; le malheur de l'habitude est commun au pécheur qui persévère et à celui qui retombe. L'habitude particulière à la rechute fait un danger particulier et plus effrayant encore; ce n'est pas avec le péché seul qu'on s'accoutume, c'est avec la pénitence : on s'endort dans les bras d'une espérance trompeuse, et on se familiarise avec les objets les plus frappants de la religion; on ne se désarme pas moins en émoussant leurs traits qu'on se désarme soi-même en éloignant la sensibilité. Que produiront ces confessions défectueuses, ces fausses pénitences? Non-seulement des pénitences sacriléges pour le passé, mais encore de fausses pénitences à l'avenir. Vous ferez des démarches pour calmer les remords de votre conscience, c'est-à-dire que vous vous étourdirez sur votre état; vous vous confesserez encore, c'est-à-dire que vous abuserez des sacrements comme vous en avez abusé. Content de vous-même, satisfait de vos pénitences, vous vous êtes trompé sur le pardon dont vous vous flattiez; content et satisfait encore, vous vous trompez sur celui dont vous croyez pouvoir vous flatter : guides aveugles qui vous conduiront dans le précipice, prophètes de mensonge qui vous abuseront et vous accoutumeront à suivre leurs faux avis, à écouter leurs trompeurs oracles. Ne vous rendez-vous pas la séduction nécessaire autant qu'elle est juste? *Ut videntes non videant, ut audientes non intelligant.* (*Luc.*, VIII, 10.)

M'en croirez-vous et ne traiterez-vous pas de paradoxe la vérité que j'avance? Un grand pécheur qui croupit dans ses crimes sans approcher des sacrements est moins éloigné de la conversion qu'un pécheur de rechute qui n'en profite pas. Ce pécheur sera plus aisément frappé des vérités qu'il ne connaît pas, lorsqu'une occasion favorable s'en sera présentée, que cet homme à qui tout a été cent fois inutile. Tout est nouveau pour lui, tout est familier à l'autre; celui-là, comme étranger à ces vérités intéressantes, en est ébranlé, et celui-ci, trop aguerri, s'en joue. On peut engager enfin le pécheur à s'approcher des sacrements; les anathèmes de l'Eglise, qui l'y obligent, les exemples des fidèles, qui le confondent, le souvenir de ses péchés, qui l'accable, l'horreur de son état, qui l'effraie, tout l'entraîne au tribunal, et il y rend les armes; mais appellerons-nous au tribunal le pécheur de rechute? Hélas! il n'y vient que trop et n'en est que plus coupable. Lui rappellerons-nous les vérités du salut? Hélas! il les sait et n'en est que plus aveugle. A l'entendre, il a rempli toute justice; ne s'est-il pas confessé? n'a-t-il pas communié? Ainsi parlait Saül : J'ai fait mon devoir, qu'a-t-on à me dire? *Implevi verbum Domini.* (*I Reg.*, XV, 13). Il est beaucoup plus difficile de convertir un homme tiède qu'un grand pécheur, parce que cet homme tiède est fait à tout, dit saint Bernard, et tout est frappant pour le pécheur. Mais dans l'habitude de la rechute on unit ces deux obstacles, c'est-à-dire le malheureux état et du pécheur et de l'homme tiède; on a de grands péchés que n'a pas à se reprocher l'homme tiède; on a, par ses alternatives, cette habitude de fausse pénitence, cette familiarité avec les sacrements que n'a pas le pécheur. Quel fonds faire sur une conversion que tout rend comme impossible?

Dieu a promis de recevoir en grâce le pécheur, en quelque temps qu'il se convertisse; mais cette promesse, loin de rassurer le pécheur, doit le saisir de crainte. Dieu a-t-il promis de le convertir? le lui a-t-il promis quand ce pécheur met lui-même obstacle à sa conversion? Je lui pardonnerai, s'il fait pénitence, s'il garde mes commandements, s'il persévère dans la justice; mais si par la rechute il détruit la pénitence, s'il viole mes commandements, s'il perd la jus-

tice, à quel titre compterait-il sur des profusions auxquelles lui-même il met des bornes? Dieu met des conditions à la grâce; qui peut lui en contester le droit? Peut-il exiger moins que l'éloignement du péché et la fidélité à son service? La miséricorde ne sert qu'à rendre d'autant plus coupable celui qui en a abusé, dans l'espérance de la retrouver quand il voudra. Quoi! vous êtes méchant, parce que Dieu est bon? et ce qui devrait vous rendre meilleur vous rend pire? *Nequam est, quia ego bonus sum.* (*Matth.*, XX, 15.) C'est ainsi que la pénitence ne sert qu'à nourrir l'illusion, et qu'épaississant chaque jour le voile elle rend l'aveuglement incurable. Ce péché, cette rechute tant de fois traînée de tribunal en tribunal, pour la mieux déguiser, s'incorpore avec le pécheur, et par des progrès affreux et un empire tyrannique, ce péché, renouvelé et multiplié, dissimulé et méconnu, terminera la vie qu'il a totalement infectée.

3° Plaie désespérée par l'inutilité des remèdes. Vous avez essayé des plus forts, des plus efficaces; les sacrements que vous avez reçus, le corps de Jésus-Christ dont vous avez été nourri, quels remèdes divins! Ils ont guéri tout un monde et ils vous sont inutiles! Votre mal fut à peine suspendu quelques jours, il revient plus fort que jamais. Que pouvait faire Dieu davantage? Il a établi deux sacrements, pour remédier au péché, le baptême efface l'originel; si l'innocence se perd, la pénitence vient au secours. Mais si la pénitence même devient inutile, si tous les remèdes sont sans fruit, que reste-t-il à faire à un Dieu qui a épuisé ses miséricordes? C'est bien là qu'il a raison de dire: qu'ai-je dû faire à ma vigne que je n'aie fait? Mais que peut-on espérer pour la guérison d'un mal qu'on vient de voir tant de fois supérieur à tous les remèdes? Quoi! ni la douceur de la vertu, ni la vue de vos intérêts, ni la force des sacrements, rien n'a pu vous fixer dans votre devoir? Quel préjugé! quel présage funeste! après tant de lumières, toujours aveugle! après tant de secours, toujours faible! après tant de promesses toujours inconstant! Que ferez-vous, qu'aurez-vous de plus une autre fois? Dieu établira-t-il d'autres sacrements? donnera-t-il d'autres grâces? aurez-vous un nouvel Evangile, un nouveau paradis, un nouvel enfer? Ferez-vous des promesses plus solennelles, des serments plus authentiques, des protestations plus sincères, des confessions plus exactes? Dieu deviendra-t-il plus miséricordieux ou ses mérites plus efficaces? Comptez-vous donc sur quelque miracle supérieur à tout, qui, sans vous, et presque malgré vous, vous fixera dans le bien? Sans doute il en faudrait un, puisqu'après avoir rendu infructueuses toutes les voies ordinaires, les miracles seuls peuvent vous guérir. Y comptez-vous, dans vos maladies? Espéreriez-vous beaucoup une guérison qui ne pourrait se faire que par miracle?

Céleste médecin! est-ce donc votre faute? N'avez-vous pas mis sur ses plaies un baume exquis? N'avez-vous pas prodigué vos bontés et vos soins? En avez-vous plus fait pour mille autres malades qui ont été heureusement guéris? Quelle injure! quelle confusion pour vous! Vous vous feriez gloire de la guérison! Risquerez-vous encore à pure perte la honte de l'inutilité de vos soins? Non, non, abandonnons-le à sa malice, puisqu'il veut y persévérer : *Curavimus Babylonem, et non est sanata; relinquamus eam.* (*Jerem.*, LI, 9.) Mais ce qui déshonore le médecin, combien est-il plus funeste au malade! Ah! ce n'est pas la gloire de Dieu qui en souffre, c'est le pécheur qui se perd! La justice, la bonté, la puissance de Dieu en reçoivent-elles quelque atteinte, parce que la malice du pécheur en élude les salutaires efforts? Qui est plus intéressé que le pécheur à conserver la vie de son âme et assurer son salut? Mais il compterait en vain! Une terre si souvent arrosée de la pluie, cultivée avec tant de soins, engraissée avec tant d'abondance, et cependant toujours stérile, touche à la réprobation : *Terra venientem bibens imbrem reproba est, et maledictio proxima.* (*Hebr.*, VI, 7.) Quelle honte pour ce malade insensé d'aimer un mal qu'il a détesté! d'empêcher une guérison qu'il a désirée! de s'arracher des remèdes qu'il a demandés! Quelle folie de détruire son ouvrage, de courir après le poison, de se rejeter dans le précipice! Les animaux même seraient plus sages : ils fuient les chasseurs qu'ils ont aperçu; ils évitent avec soin les filets où ils avaient été pris : *Frustra jacitur rete ante oculos pennatorum.* (*Prov.*, I, 17.)

Tel était le triste état de cette femme de l'Evangile qui, pendant douze ans, toujours malade, avait inutilement essayé de tous les remèdes, et employé tout son bien à consulter des médecins; sa guérison était désespérée. Tel ce fameux paralytique qui, pendant trente-huit ans inutilement au bord de la piscine, n'avait encore pu s'y faire plonger; un miracle pouvait seul le guérir. Votre guérison, pécheur, est encore plus désespérée. Du moins ces malades souhaitaient la santé, et vous la craignez; ils cherchaient les remèdes, et vous les fuyez; ils consultaient le médecin, et vous le méprisez; ils avaient recours à Jésus-Christ, et vous l'offensez; ils employaient leur bien pour se procurer du soulagement, et vous employez le vôtre à augmenter la maladie. Disons-le donc avec le prophète : Votre plaie est affreuse, elle est sans remède: *Pessima plaga tua, insanabilis fractura tua.* (*Jerem.*, XXX, 12.) Vos prévarications se sont multipliées à l'infini, votre mal a empiré à l'excès; ma bonté, ma compassion sont absolument inutiles : *Multiplicatæ prævaricationes, confortatæ aversiones; super quo propitius esse potero?* (*Jerem.*, V, 6.) Personne ne prend plus soin de vous, tous les remèdes sont inefficaces, vous vous plaindrez vainement, je vous abandonne à mon tour : *Non est qui judicet ad alligandum curationem, non est tibi utilitas?* (*Jerem.*, XXX, 13.)

4° On ne se borne pas à rendre les remèdes inutiles, on les rejette même, on avale le poison, on déchire l'appareil et on rouvre la plaie. N'est-ce pas vouloir mourir? Le remède commençait à opérer, et on en empêche l'effet; le baume commençait à s'insinuer, et on l'arrête; la plaie commençait à se consolider, et on la rouvre; on y avait mis un appareil admirable, et on l'arrache : *Quare moriemini, domus Israel?* (*Ezech.*, XVIII, 31.) La confession était l'appareil, vous la profanez; le sang de Jésus-Christ était le baume, vous le méprisez; le péché était la plaie, vous le commettez; le corps de Jésus-Christ était l'aliment, vous le rejetez; l'occasion était le poison, vous vous y engagez. Voilà la vie devant vous, vous n'en voulez pas; voilà la mort, vous y courez; vous voulez donc mourir : *Erit vita tua pendens ante te, et non credes vitæ tuæ.* (*Deut.*, XXVIII, 66.) Vous vous rendez semblable aux animaux les plus vils et les plus infâmes, au chien, au pourceau. C'est la comparaison de l'Ecriture. Mais ce n'est pas assez : soutiendrez-vous l'horreur dégoûtante de cette image? Vous ressemblez à un chien qui retourne à son vomissement : *Canis reversus ad vomitum.* (II *Petr.*, II, 22.) Vous ressemblez à un pourceau qui, après être sorti du bourbier, s'y replonge : *Sus lota in volutabro luti.* (*Ibid.*) Vos impuretés, vos blasphèmes, vos injustices sont-elles peintes par des couleurs trop noires? peut-on trop déplorer l'aveugle fureur qui vous replonge dans les mêmes ordures, qui reprend le même poison? Après avoir contracté l'impureté légale en touchant un cadavre, vous vous étiez purifié, et vous allez vous souiller encore : *Quid prodest si baptizatur a mortuo, et iterum tangit.* (*Eccli.*, XXXIV, 30.) C'est, disent les saints, un arbre transplanté qui jamais ne reprendra racine, jamais ne portera de fruit, si on est continuellement à le planter et à l'arracher, et à le transporter d'un terrain dans un autre. C'est, dit le Sage, un édifice qu'on bâtit d'une main et qu'on détruit de l'autre; jamais on ne l'achèvera : *Una manu ædificans, et altera destruens, quid podest?* (*Ibid.*, 28.) Saint Paul s'applique lui-même cette comparaison : Si je ne suis d'accord avec moi-même, ce serait rétablir ce que j'ai détruit, et me rendre prévaricateur : *Si quæ destruxi, iterum hæc ædificabo, prævaricatorem me constituo.* (*Galat.*, II, 18.)

On peut remarquer dans cette criminelle conduite comme un cinquième degré d'obstacle à la guérison; non-seulement on refuse le remède, on arrache l'appareil, mais on prend avidement ce qui est le plus nuisible, on avale le poison à longs traits. Ah! qu'un malade en use bien autrement! Il évite avec soin tout ce qui peut nuire, excès de nourriture, exercices violents, viandes malsaines, mauvais air, société contagieuse, que sais-je? les précautions sont extrêmes, il n'en fait jamais assez, il vit à peine. Ah! faut-il que peu sensible à votre salut vous alliez, à peine convalescent, dans les compagnies dangereuses, que vous écoutiez les mauvais discours, que vous respiriez l'air empesté du monde, que vous vous livriez aux mêmes objets? La mort que vous cherchez vous est inévitable, selon le principe ordinaire de la médecine; le reste de la maladie, dont on n'a pas été entièrement délivré, est la source des rechutes : *Quæ relinquuntur in morbis recidivos vos facere solent.* Voilà le levain qui fermente en vous, qui corrompt les meilleurs aliments des sacrements et de la parole divine; ce levain qui gagne le cœur, qui corrompt le sang. Mais, hélas! heureux encore si vous n'aviez que les restes de votre ancien mal! Le nouveau poison que vous cherchez ne suffirait-il pas pour altérer la santé la plus robuste?

Quel triste spectacle n'offre pas ordinairement la fête de Pâques! Le carême est comme le printemps de l'Eglise, tout y fleurit, les vertus paraissent éclore et la pénitence germer; le temps qui avait précédé, trop semblable à un hiver rigoureux, avait couvert la terre de crimes et brûlé, pour ainsi dire, toutes les vertus. Tout prend une nouvelle face et annonce une riche moisson, on la cueille à Pâques. L'automne paraît suivre de près ces premiers beaux jours, tout dans la nature semble prendre une nouvelle vie et une nouvelle beauté; les ministres vont, comme les moissonneurs, ramasser avec joie la récolte : *Venientes venient cum exsultatione.* (*Psal.* CXXV, 6.) Mais, hélas! que cette joie sera courte! je n'y pense qu'avec la plus vive douleur. Le jour de la résurrection est pour plusieurs un jour de mort par la rechute; ce n'est pas une pâque, c'est-à-dire un passage du péché à la grâce, mais plutôt un scandaleux retour de la grâce au péché. Je ne sais quelle grêle funeste va tout ravager; ces beaux fruits, qui paraissaient si délicieux et si exquis, sont emportés. Non, ils n'étaient jamais parvenus à leur maturité. Seraient-ils si aisément véreux, s'ils avaient été véritablement bons?

Non-seulement on ne voudra pas se convertir après la rechute, mais encore il sera moralement impossible, c'est-à-dire très-difficile de le vouloir.

SECONDE PARTIE.

La réprobation du pécheur est comme assurée, lorsque passant sa vie dans le crime il renvoie sa conversion à la mort. Sur quoi porte votre présomption, lui disons-nous? qui peut vous répondre du temps, de la liberté, de la grâce? comptez-vous sur Dieu? mais sa bonté épuisée par tant de délais, irritée par tant de résistances, vous abandonne à la fin. Comptez-vous sur vous-même? mais que pouvez-vous sans Dieu, et ne devenez-vous pas tous les jours plus faible, plus aveugle, plus endurci? Comptez-vous sur l'Eglise? mais ses ministres n'auront aucun ascendant, sa parole aucune force, ses sacrements aucun effet. Ce serait un miracle, si tout à coup changé, dans ce moment critique, vous faisiez une pénitence que rien ne favorise et que tout combat. Non, vous vous en flatteriez en vain, vous mourrez dans vo-

tre péché : *In peccato vestro moriemini.* (*Joan.*, VIII, 21.)

C'est à vous, pécheur de rechute, que s'adresse ce foudroyant oracle, personne ne doit plus le craindre; craignez-le encore plus que le pécheur ordinaire qui croupit dans son péché sans jamais s'en relever. Vous n'êtes pas encore au moment de la mort, je le suppose, peut-être ne renvoyez-vous pas jusque-là votre conversion parfaite, dont vous sentez la nécessité, je le veux. Mais ne voyez-vous pas que vos rechutes vous mettent dans la funeste nécessité de devenir impénitent? vous préparez, vous commencez le triste sort qui vous effraie, vous avez beau vous promettre une conversion que vous rendez impossible, vous mourrez dans votre péché. Qu'est-ce que l'impénitence, que la persévérance dans le crime? La rechute ne suppose-t-elle pas cette persévérance, si la pénitence fut fausse? ou n'y est-elle pas un triste retour, plus dangereux encore que la persévérance même? La mort ne peut-elle pas vous surprendre dans ces alternatives? Dieu se prêtera-t-il au gré de vos désordres, et disposerez-vous de la grâce et de vous-même? Non, la rechute est un état de langueur, un présage assuré de la mort éternelle, vous n'y échapperez pas : *In peccato vestro moriemini.*

L'Eglise est si persuadée du peu de fonds qu'on peut faire sur des conversions si facilement suivies de rechute, que dans la rigueur de la discipline primitive on n'admettait jamais deux fois à la pénitence publique pour le même péché. Tertullien, avec les montanistes, et ensuite les novatiens, contestaient à l'Eglise le pouvoir même de remettre deux fois le même péché : erreur sans doute, Dieu n'a mis aucune borne aux pouvoirs de l'Eglise; toutes les fois qu'il se trouvera des pécheurs bien disposés, elle a droit de les délier; en se séparant de l'unité, sous prétexte de zèle pour la sévérité de la morale, ces hérétiques ne remportèrent que des anathèmes : erreur si plausible, cependant, et en apparence si bien fondée sur la divine parole, que loin de devoir être surpris de cet excès de rigueur, ils étaient étonnés que l'Eglise pût penser différemment. Mais quoique l'Eglise, toujours indulgente, soit toujours prête à recevoir tous les pécheurs, elle n'était pas moins ferme à n'accorder pas alors plusieurs fois la pénitence publique, ni moins attentive aujourd'hui à ne pas prodiguer l'absolution; elle compte trop peu sur des conversions si équivoques pour exposer le sacrement à la profanation par une trop grande facilité. La discipline a changé, mais son esprit, toujours le même, lui faisant regarder avec une extrême défiance des conversions que la rechute dément, elle exhorte les confesseurs à une salutaire sévérité avec des personnes dont tant de rechutes constatent si bien l'indignité.

L'Eglise suit en cela l'exemple de Dieu même, elle devient plus économe des secours ordinaires des sacrements, comme Dieu de ceux de la grâce; elle refuse absolument les secours extraordinaires de la pénitence publique, comme Dieu refuse les secours extraordinaires des miracles. Que peut espérer de Dieu le pécheur de rechute? Dieu changera-t-il? Non, qu'on n'en espère ni les secours miraculeux, on en est indigne, ni l'abondance des secours ordinaires, on les rend inutiles. Il le faudrait pourtant pour convertir un tel pécheur.

1° Vous n'aurez que médiocrement les secours ordinaires. Qui sait même si vous ne tomberez pas dans une sorte d'endurcissement où vous n'en aurez presque plus? De quel front, en effet, compteriez-vous sur un Dieu tant de fois irrité par vos offenses, tant de fois joué par de fausses conversions et des promesses violées? Rien de plus malaisé parmi les hommes que des réconciliations multipliées. On pardonne une fois, peut-être une seconde, rarement une troisième; mais compterait-on sur un homme que tant de retours ne peuvent fixer, sur un sujet que tant de pardons ne peuvent gagner, sur un associé, sur une femme tant de fois infidèle? On devient à la fin très-justement inexorable et on punit sévèrement l'inconstance quand on n'a pu l'arrêter; mais ici Dieu semble désespérer de ramener un homme si peu solide. Cet homme lui-même croit-il devoir beaucoup espérer d'un Dieu si peu ménagé? Un sujet, un fils si souvent rebelle se rendent eux-mêmes justice et ne se flattent plus d'obtenir ce qu'ils sentent ne plus mériter. Ainsi le péché de rechute jette dans une espèce de désespoir, on sent les difficultés d'une conversion si souvent inutile et on s'abandonne à toutes les extrémités du désordre par découragement et par dépit, comme si on pouvait y trouver, je ne sais quelle consolation et quel dédommagement du malheur dans lequel on va tomber. *Desperantes semetipsos tradiderunt in passiones immunditiæ.* (*Ephes.*, IV, 19.) Dieu, de son côté, comme s'il n'espérait plus rien après tant de tentatives inutiles, abandonne enfin avec indignation celui dont il ne voit plus rien à attendre : *Secundum multitudinem iræ tuæ non quæret.* (*Psal.*, X, 4.)

La plupart des pécheurs sur lesquels Dieu a le plus déployé sa sévérité ont été des pécheurs de rechute. Pharaon, touché d'un premier miracle, promet au peuple la liberté qu'on lui demande. Bientôt il change, il la refuse. Nouveau prodige, nouvelle conversion, nouvelle rechute. On voit jusqu'à dix fois ces diverses alternatives de soumission et de révolte. Le Seigneur, aussi ferme dans sa justice que l'impie dans son crime, met enfin le comble à ses vengeances, après l'avoir mis à ses bontés. Pharaon s'endurcit par degrés; à mesure qu'il multiplie ses rechutes il augmente son obstination, et Dieu augmente par degrés le châtiment. Après avoir d'abord changé les rivières en sang, ravagé les campagnes par la grêle, détruit les animaux par la peste, rempli l'air d'épaisses ténèbres, frappé enfin le fils aîné de Pharaon, le prince ne sera pas plus épargné

lui-même, la mer Rouge l'engloutira dans ses flots. Pécheurs infidèles, qui vous présentez frauduleusement devant Dieu pour lui demander grâce, pensez-vous lui en imposer, vous jouer de vos promesses comme Pharaon? Que votre crime est odieux! que vous êtes indignes de grâce! *Dolose egit in conspectu ejus, ut inveniatur iniquitas ejus ad odium.* (*Psal.* XXXV, 3.)

La ville de Ninive est un exemple fameux de l'abandon de Dieu en punition de la rechute. Sa conversion avait été sincère à la prédication de Jonas, sa douleur vive, sa pénitence rigoureuse; Dieu l'avait jusqu'alors aimée, toute criminelle qu'elle était; il lui avait envoyé un prophète dont la mission fut un grand miracle; il rétracte sa condamnation et daigne la justifier auprès du prophète qui, pour l'honneur de sa prophétie, en demandait la destruction. Ninive retombe, et Dieu l'abandonne. Qu'on n'attende plus un prophète étranger chargé de lui parler de la part de Dieu, qu'on n'attende plus un miracle qui l'oblige de s'y rendre, une baleine qui le porte sur ses côtes; on ne dira plus avec une compassion paternelle, il y a plus de cent mille âmes qui ne savent pas discerner la main droite de la gauche; elle n'est aujourd'hui que trop instruite pour son malheur! Cette ville infortunée ne sera plus qu'un éternel monument de la colère céleste contre le péché de rechute; à peine le prophète Nahum écrira-t-il un livre de sa prophétie pour lui annoncer son malheur extrême; l'effet suivra de près la menace; assiégée, réduite en cendres, ses richesses enlevées, ses habitants captifs, il n'en reste plus de vestige depuis bien des siècles. Le pécheur de rechute, dit le Sage, est une victime destinée au glaive: *Paravit eum ad rhomphæam.* (*Eccli.*, XXVI, 27.) Ce glaive exterminateur qui frappe Pharaon et Sennachérib, ce glaive à deux tranchants, cette sentence de mort qui sort de la bouche du Seigneur: *Ex ore ejus gladius utraque parte acutus.* (*Apoc.*, I, 16.) Ce glaive qui frappe comme par derrière les coups imprévus d'une mort subite: *Percussit inimicos in posteriora.* (*Psal.* LXXVII, 66.) Ce glaive enivré de sang, qui dévore les chairs: *Gladius devorabit carnes.* (*Deut.*, XXXII, 42.) Ce glaive qui pend toujours sur la tête du pécheur: *Undique circumspiciens gladius.*

Dieu doit à sa grâce cette espèce de vengeance, de la refuser à ceux qui en abusent et de les laisser périr faute d'un secours dont ils ont méconnu le prix. Ah! si vous le connaissiez le prix du don de Dieu, que ne feriez-vous pas pour l'acquérir et pour le conserver, après l'avoir acquis; ce qui a coûté à Jésus-Christ tout son sang, ce qui a coûté aux saints mille travaux, ce qui vous a coûté à vous-même, à votre conversion, des ruisseaux de larmes! *Si scires donum Dei!* (*Joan.*, IV, 10.) Quoi! l'amitié de Dieu, l'adoption divine, l'héritage céleste, vous le donnez pour rien après l'avoir instamment demandé, longtemps désiré, libéralement reçu? *Si scires donum Dei!* Et vous croyez que Dieu vous le rendra au gré de vos caprices? Non, non, il ne jette pas les pierres précieuses aux pourceaux, ni les choses saintes aux chiens qui les foulent aux pieds. C'est la comparaison de saint Pierre sur la rechute: Dieu fait trop de cas de son trésor, il en connaît trop le prix, pour l'exposer encore à la profanation: *Thesauro suo providit.*

L'énormité de la rechute vient de l'infidélité, de l'ingratitude, du mépris de Dieu qui l'accompagne: traits sensibles qui vont au cœur et qui le blessent dans les sentiments les plus délicats. Ces mêmes raisons, qui aggravent la faute, rendent de la part de Dieu la réconciliation plus difficile. On pardonne plutôt le dommage causé dans les biens, une incontinence où la passion entraîne, que l'ingratitude, l'infidélité et le mépris. Jusque-là le cœur est presque le même. De la part de Dieu, sensible et compatissant; il plaint plutôt l'infortuné qui s'égare, qu'il n'est irrité contre lui. De la part de l'homme, confus et affligé de sa faute; il est encore à demi fidèle. Mais tout est arraché de part et d'autre quand le mépris méconnaît, l'ingratitude oublie, l'infidélité choque; les deux cœurs sont changés l'un pour l'autre, ils ne se traitent plus qu'en ennemis mortels: *Ingratitudo de venia habet maximam cura reconciliatione oppositionem.* Moïse nous en fournit un trait singulier. La loi permettait le divorce, un mari mécontent de sa femme pouvait la répudier; mais si cette femme répudiée se remariait à un autre et se faisait répudier encore, le premier mari ne pouvait plus la reprendre, quand il aurait voulu se réconcilier avec elle; on ne croyait pas pouvoir compter sur une pareille réconciliation après des offenses qu'on supposait devoir être si sensibles; on ne pensait pas qu'après avoir mécontenté deux maris, elle pût jamais se ranger comme il faut à son devoir. Celui qui s'appelle par excellence le Dieu jaloux et l'Epoux de nos âmes, serait-il moins sensible à de pareilles infidélités? pourrait-il même s'empêcher de l'être? *Deus zelotes.* (*Exod.*, XX, 5.)

On ne voit pas dans l'Evangile de pécheur de rechute converti. Sans doute je ne prétends pas mettre des bornes à la miséricorde divine, ce serait renouveler l'hérésie des Novatiens que de refuser la grâce de la réconciliation après la rechute. Dieu sans doute l'a accordée à plusieurs, mais ce silence de l'Ecriture est-il sans mystère? Combien doit être difficile ce qu'on ne nous marque pas être jamais arrivé! une foule de miracles ont été opérés, et le Saint-Esprit les rapporte; il se tait sur la conversion après la rechute, ou plutôt il ne parle que trop. Il n'y a plus d'hostie, plus de ressources pour vous, dit saint Paul. Quelle est la victime offerte pour les péchés? C'est le corps et le sang d'un Dieu; il se l'arrache, il le profane. Quel est le prix qui en rachète la dette? Ce sont ses mérites; il s'en prive, il les foule aux pieds. Quel est le tribunal

où on prononce son absolution? C'est la pénitence ; il en abuse, il s'en joue. Quel est le secours qui peut le sauver? C'est la grâce; il s'en prive, il lui résiste. Que peut donc lui offrir la bonté divine? que peut lui promettre l'Eglise? *Non relinquetur pro peccatis hostia.* (*Hebr.*, X, 26.) Car enfin, si tous les péchés crucifient de nouveau le Seigneur, le tournent en dérision et le foulent aux pieds, combien plus commet-on ces excès, lorsqu'après avoir participé à ses mérites par la pénitence, reçu son corps et son sang dans l'Eucharistie, on le chasse de son cœur par un nouveau péché, on l'y crucifie, on le méprise, on renouvelle tous les tourments de sa passion et de sa mort! *Rursum crucifigentes in semetipsis et ostentui habentes.* (*Heb.*, VI, 6.)

La conversion du pécheur remplit le ciel de joie, dit le Sauveur; les trois personnes divines la voient avec complaisance, les anges et les saints y applaudissent : *Gaudium erit in cœlo super uno peccatore pœnitentiam agente.* (*Luc.*, XV, 7, 10.) De quelle douleur au contraire le ciel n'est-il pas saisi à la vue de la rechute, dit saint Ephrem! *Quantus e contra dolor quando conversus est retrorsum!* Le deuil suit de près le triomphe, la tristesse prend la place des applaudissements, bientôt l'indifférence suit la tristesse, le dégoût prend la place de l'amitié : *Extrema gaudii luctus occupat.* (*Prov.*, XIV, 13.) Mais aussi l'enfer fait la fête de son côté, les démons applaudissent à la rechute; c'est leur ouvrage, c'est leur proie. Quelle gloire, quelle joie pour eux! Mais pour vous quel spectacle! le paradis et l'enfer se disputant la conquête de votre âme, et tour à tour s'affligeant de la perte ou se réjouissant du succès, vous seul presque indifférent à vos intérêts les plus chers, ne faisant pour un moment la gloire et la couronne de votre maître que pour en faire hommage à votre plus cruel ennemi! Ah! dit l'Eglise par la bouche du prophète, l'or a-t-il donc sitôt perdu son éclat, ses vives couleurs se sont-elles si promptement éteintes? les pierres du sanctuaire se sont dispersées : *Quomodo obscuratum est aurum*, etc. (*Thren.*, IV, 1.)

Malgré tant de raisons d'être saisi de frayeur, vous comptez encore sur la conversion. Je le suppose avec vous, je le désire; mais sentez-vous que cette miséricorde même que vous croyez éprouver est encore pour vous un nouveau danger? Calme trompeur qui cache d'autant plus dangereusement la grandeur de l'orage et la profondeur de l'abîme, que vous venez vous engloutir au port. Dieu vous traitera comme souvent vous traitez vos ennemis sous les dehors imposants d'une réconciliation de bienséance, et vous conservez toujours la même aversion, faisant un faux semblant de les aimer, en leur en imposant par quelques compliments frivoles, vous les haïssez, vous les détruisez en effet par un dommage réel. Dieu vous doit un traitement semblable, et il vous l'a promis; vous serez mesurés à la même mesure, il paraîtra vous pardonner et vous serez l'objet de sa colère. Le tribunal de la pénitence vous sera ouvert, et les entrailles de sa miséricorde vous seront fermées; le prêtre prononcera votre absolution, et Dieu votre condamnation. L'homme se perd par le péché et par la pénitence, il s'aveugle sur tous les deux; Dieu exercera sa justice et le démon sa malignité : *Alios per peccata, alios per pœnitentiam damnat.* Dieu vous traitera comme vous l'avez traité; vous fûtes hypocrite dans vos demandes, il sera impénétrable dans ses conseils; une contrition apparente ne mérite qu'une apparente miséricorde, des larmes feintes ne doivent s'attendre qu'à des grâces trompeuses, un cœur toujours criminel à un cœur toujours aigri. Après tout, vous avez fait la loi et donné l'exemple; vous plaindriez-vous qu'on le suive? Vous crûtes en imposer, on vous le laissait croire et vous applaudir de vos artifices; vous sentirez un jour que vous ne trompiez que vous, et que vous croyiez la paix où elle ne fut jamais : *Dixerunt pax, pax, et non erat pax.* (*Jerem.*, VI, 14.)

Dans les voies de la grâce tout devient beaucoup plus difficile par le retour; le sacrement de pénitence est moins efficace que celui du baptême, et une seconde conversion plus malaisée qu'une première, quoique la pénitence ne soit pas moins nécessaire au péché actuel que le baptême au péché originel. Combien l'absolution se fait-elle acheter à des conditions plus rigoureuses; le baptême efface la coulpe et la peine, la pénitence laisse une peine temporelle à subir; tout le monde dans la nécessité peut être ministre du baptême, le droit d'absoudre est réservé au ministre; Dieu va chercher l'enfant au berceau pour le régénérer, sans attendre qu'il achète, qu'il demande, qu'il connaisse même la grâce, l'absolution doit être demandée avec instance, méritée par bien des larmes, achetée par une humiliante confession. Aussi le baptême ne peut se donner qu'une fois. Dieu ne prodigue pas une rémission si complète, et si Dieu permet d'en acheter le supplément plusieurs fois, ce n'est qu'en multipliant chaque fois les difficultés qu'il faut vaincre, les larmes qu'il faut répandre, les risques qu'il faut essuyer, et abandonnant à la fois l'ingrat qui se rend tous les jours plus indigne de ses grâces. Le pécheur de rechute a profané ces deux grâces, celle du baptême par le premier péché, celle de la pénitence par le second, et en quelque sorte toutes les deux chaque fois. Rien n'est plus opposé que le péché, et le péché réitéré, aux engagements de l'un et de l'autre, et à la grâce qui y fut conférée, et qu'il n'a tenu qu'à l'homme de conserver.

La rechute est pour le salut un obstacle plus grand que les richesses, quoiqu'elles le rendent presque impossible. Un chameau passera plus facilement par le trou d'une aiguille qu'un pécheur de rechute n'entrera dans le ciel. Dieu semble s'être acquitté envers l'homme riche par les profusions de

biens de la terre, il n'a presque plus de grâce à lui accorder. Il dit dans un sens fort semblable ce qu'Isaac disait à Esaü : J'ai donné la rosée du ciel et la graisse de la terre ; quelle autre bénédiction me reste-t-il à départir ? Abraham le reprochait au mauvais riche : Vous avez reçu, mon fils, votre portion de biens, il ne vous reste plus que les souffrances. Ah ! pécheur, Dieu s'est-il moins généreusement acquitté envers vous ? Vous avez reçu tant de grâces, vous fûtes éclairé, vous fûtes touché, vous fûtes converti, je n'ai plus rien à vous donner : *Fili recordare, quia recepisti bona in vita tua.* (*Luc.*, XVI, 25.) Vous êtes, pécheurs, aussi présomptueux que ce riche ; vous comptez sur vos richesses spirituelles, vous vous flattez de vous convertir quand il vous plaira ; reposez-vous, mon âme, jouissez de vos biens, vous en avez en abondance pour le besoin : *Anima mea, habes multa bona.* (*Luc.*, XII, 19.) Insensés ! cette nuit on va vous citer au tribunal du souverain juge. Mais eussiez-vous du temps encore, ignorez-vous que l'esprit de Dieu souffle où il veut ? Vous ne savez d'où il vient ni où il va ; quand soufflera-t-il pour vous ? sera-ce l'amour ou la haine qui le feront souffler ? le fera-t-il avec force ou avec une lenteur imperceptible ? ira-t-il loin pour ne plus revenir ? se tiendra-t-il près pour être à portée ? *Spiritus ubi vult spirat nescis unde veniat aut quo vadat.* (*Joan.*, III, 8.)

Convaincus que vous n'avez point à compter sur les secours ordinaires, à quel titre et de quel droit compteriez-vous sur les miracles ? Hélas ! vous n'avez peut-être que trop à les craindre ! Dieu en ferait plutôt pour vous perdre que pour vous sauver. La destruction de Jéricho en fournit une image bien vive Cette ville criminelle, figure du péché, prise par un miracle, et dévouée à l'anathème, fut réduite en cendres. Qu'on se donne bien de garde, dit Josué, de la rebâtir ; Dieu lui a donné sa malédiction à jamais ; le téméraire qui oserait en relever les murs serait frappé de la foudre. Effrayé de ces menaces, Israël pendant plusieurs siècles n'en voyait même le terrain qu'en tremblant. Enfin un impie franchit ces bornes sacrées, il ose en relever les ruines ; mais à peine a-t-il commencé de braver la majesté divine, que le sang de ses enfants en cimente les funestes fondements, et qu'il ne fût pas épargné lui-même ; que dis-je ? les favoris même de Dieu ne seraient pas traités avec plus d'indulgence. Ezéchias, tout pieux qu'il est, se rend coupable d'ingratitude pour avoir négligé de remercier Dieu de la victoire miraculeuse remportée sur l'Assyrie ; on lui pardonne cette première faute, on y ajoute de nouvelles grâces, il recouvre la santé par miracle ; mais ingrat encore une fois, au lieu de rapporter tout à la gloire de son bienfaiteur, par une sotte vanité il étale toutes ses richesses aux ambassadeurs de Babylone. Ah ! prince, vous perdrez tous les trésors dont vous venez de faire le fastueux étalage, vos enfants seront captifs, vous serez désormais stérile : punition d'autant plus considérable que la faute, paraissant légère, semble ne pas la mériter. Si les rechutes vénielles sont si sévèrement châtiés dans les amis de Dieu, à quoi doit s'attendre l'impie dans ses énormes et continuelles rechutes ? *Si hæc in viridi, quid in arido ?* (*Luc.*, XXIII, 31.)

Par la rechute il tarit la source de la grâce, il rend sa prière inutile. Est-ce donc moi qui prononce ce foudroyant arrêt ? Ecoutez l'oracle du Sage : A quoi vous servira-t-il de vous humilier, de prier, de gémir ? vous qui revenez aux péchés que vous avez détestés, qui sera touché de vos larmes, qui exaucera vos prières ? *Qui jejunat a peccatis et iterum facit, quid proficit humiliando se ?* (*Eccli.*, XXXIV,. 31.) Attendriez-vous donc des faveurs auxquelles vous mettez obstacle ? Tout est promis à la prière sans doute, mais tout est refusé au péché ; on s'en arrache tout le fruit, quand on offense le maître qu'on réclame. A quoi donc le préférat-il le plus, à la demande ou à l'offense, à l'humiliation ou à l'outrage ? L'un détruit l'autre, et Dieu est vengé ; l'un ferait grâce, et l'autre justice. Dieu peut-il après cela se fier à vous ? Il vous connaît trop pour compter sur vous davantage : une triste expérience n'a que trop développé la malice de votre cœur, et la légèreté de votre caractère. Ainsi refusait-il de se fier aux Juifs, parce qu'il les connaissait parfaitement : *Ipse autem non credebat semetipsum eis, eo quod ipse nosset omnes.* (*Joan.*, II, 24.) Cette comparaison vous paraît-elle ou trop offensante ou trop peu juste ? N'est-ce pas vous qui, comme les Juifs, recevez Jésus-Christ en triomphe, et deux jours après demandez sa mort ? Spectacle touchant de zèle ! affligeant spectacle de cruauté ! quel contraste ! le saint jour de Pâques amène au pied des autels une infinité de personnes qui chantent : *Hosanna au Fils de David !* (*Matth*, XXI, 9.) et bientôt après le retour au crime renouvelle sa passion et sa mort : Mon peuple, que vous ai-je fait ? Plus coupables encore que les juifs, qui du moins étaient sincères dans leurs acclamations et entraînés par les pharisiens, vous ne paraissez à la sainte table que comme Judas, la trahison, l'avarice, le sacrilége dans le cœur, et bientôt après bien librement, contre toutes vos lumières, vous le livrez en effet à ses ennemis : *Rursum crucifigentes in semetipsis Filium Dei.* (*Hebr.*, VI, 6.)

Le péché de rechute est un péché contre le Saint-Esprit, dont le pardon est si difficile à obtenir. Je sais que les Pères, incertains sur sa nature, appliquent à bien des péchés différents ce foudroyant oracle ; mais le péché de rechute réunit tous ces divers traits. On compte communément six sortes de péchés contre le Saint-Esprit : l'impénitence finale, le désespoir, la présomption, l'endurcissement du cœur, l'envie des biens spirituels, la résistance à la vérité. Comme pécheur de rechute, vous connaissez-vous à ces traits ? Qui fut plus présomptueux que

vous? vous bravez la divine justice, par la téméraire confiance du pardon dont vous abusez. Qui résiste à la vérité connue plus opiniâtrement que vous, qui revenez aux mêmes fautes dont vous avez connu et détesté l'énormité ? Qui est plus endurci dans le mal que vous, dont tant de promesses, tant de larmes, tant d'absolutions ne peuvent vaincre les révoltes? Qui agit plus que vous en désespéré, puisque vous vous jetez tête baissée dans le même précipice d'où vous venez d'être tirés? qui court plus sûrement que vous à l'impénitence en mettant par vos rechutes un obstacle presqu'invincible à un parfait retour! Ah! faut-il adoucir pour vous la rigueur de la menace? Il n'est que trop à craindre que votre péché ne sera pardonné ni dans ce monde ni dans l'autre : *Non remittetur ei neque in hoc sæculo neque in futuro.* (*Ephes.*, I, 21.)

La persévérance, précieux don du Saint-Esprit, fruit et couronne de toutes les vertus, bien loin de compter sur les forces, et de braver la justice divine par une espérance présomptueuse du pardon, opère la grande affaire du salut avec crainte et tremblement. Le pécheur se croit inébranlable, le juste craint toujours de tomber. Bien loin de résister à la vérité connue, à la grâce reçue, le fidèle prend la vérité pour son guide et sa règle, il suit toutes les impressions de la grâce, et combat les mouvements de la passion et de la nature; bien loin de s'endurcir dans le mal, de violer ses promesses, de profaner les sacrements par de nouveaux péchés, il se confirme au contraire dans le bien, il en contracte l'heureuse habitude, il resserre ses chaînes, reçoit fréquemment et se prépare à recevoir dignement les sacrements, qui le fortifient et le rendent presqu'invincible; bien éloigné du désespoir et de l'impénitence, il a pour Dieu le plus tendre amour et la plus parfaite confiance, il ne renvoie pas la pénitence à la mort, il la pratique tous les jours, il expie ses anciennes fautes, il en évite avec soin de nouvelles, il parvient ainsi à la persévérance finale et à la gloire éternelle.

DISCOURS V.

SUR LA MORT DU PÉCHEUR.

Dolores inferni circumdederunt me : præoccupaverunt me laquei mortis. (*Psal.* XVII, 6.)

Les douleurs de l'enfer m'ont environné, les liens de la mort m'ont investi.

Ce n'est pas seulement dans l'autre vie qu'on éprouve les douleurs de l'enfer; le péché prévient dès ce monde la sentence que la justice divine doit prononcer. La haine de Dieu, les remords de la conscience, les douleurs dont on est souvent la proie, en ont fait faire à plus d'un pécheur le triste essai, et lui ont fait dire, comme à David dans l'excès de ses peines; les douleurs de l'enfer m'ont environné; quoique je n'en sois pas encore le malheureux habitant, je n'éprouve déjà que trop sa cruelle violence, il semble que la justice de Dieu, impatiente de se venger, commence à décharger ses coups : *Dolores inferni circumdederunt me.*

L'enfer n'est en effet que l'exécution et le développement du péché. Le péché est un abandon de Dieu, et un abandon entier et sans retour, par la préférence aveugle donnée à la créature. Dieu abandonne le pécheur à son tour, et le laisse dans le vide immense de la créature ; la perte de la grâce brise tous les liens, et sépare l'âme de son Dieu. La haine devient mutuelle; Dieu peut-il sans indignation souffrir qu'une créature l'offense ? un cœur épris du péché peut-il voir sans dépit le maître impitoyable qui le lui défend ? La conscience par ses remords a déjà prononcé la condamnation, le souverain Juge ne fait qu'y souscrire ; le démon est déjà le maître d'un cœur que le péché lui asservit, il ne fait qu'entrer en possession de sa conquête, l'enfer est déjà tout formé : *Dolores inferni circumdederunt me.*

C'est surtout à l'heure de la mort que le pécheur commence à en devenir la victime. Tout ce qui peut le désespérer, en lui retraçant l'image d'une éternité malheureuse, vient se présenter à lui dans le jour le plus frappant, il en est environné, pénétré, accablé, hélas ! il y touche; dans un instant, ces sombres abîmes l'auront englouti; les blasphèmes, les grincements de dents dont ces cavernes retentissent, frappent déjà son oreille; la funèbre lueur de ces flammes dévorantes est déjà portée à ses yeux, il est déjà presque étouffé de la fumée qui sort de ce brasier et empesté de l'odeur qui s'exhale des cadavres qui en sont la pâture; surtout il commence à sentir la perte irréparable du souverain bien, qui se cache pour jamais à sa vue et se dérobe à ses désirs. Le voilà sur le bord du précipice, encore un instant l'y voilà tombé; les liens de la mort, les douleurs de l'enfer l'y suivent en même temps : *Præoccupaverunt me laquei mortis.*

On a beau se flatter qu'à la fin de la vie une conversion sincère changera tous nos sentiments; on meurt comme on a vécu, même habitude, mêmes désirs, mêmes attachements, même aversion, mêmes désordres; ce repentir tardif, vainement attendu, n'arrive pas; malgré les trompeuses apparences de quelque superficielle démonstration de religion qu'on donne machinalement à une exhortation du ministre et dont le monde veut bien se payer, une mort trop prompte, que les hommes honorent du nom de belle mort et qui n'est rien moins qu'une bonne mort devant Dieu, saisit l'homme dans une persévérance au péché, trop fidèle image de l'obstination des damnés. Vainement ont-ils vu la mort s'approcher, le bras levé sur eux, les remplir d'effroi et de trouble, ils n'ont cessé de pécher qu'en cessant de vivre. Mais si leurs dispositions sont toujours les mêmes, leurs idées sont bien changées. Le langage des hommes exprimerait-il cette différence? Le ciel, la terre, les biens, les maux, le passé, l'avenir, tout change à la mort et paraît autrement que le nuage des

passions ne le laissait voir; tout s'évanouit, tout est en horreur, gloire, plaisir, richesses, amis, parents, tout fond sous nos pieds, tout échappe à une âme qui ne comptait que sur ces fragiles appuis, la vertu rentre dans ses droits et paraît seule solide, seule digne de l'homme. Mais l'âme, toute absorbée dans l'excès de ses douleurs, dont toutes celles de la vie n'approchent pas, et livrée au désespoir que rien n'adoucit, tombe dans un état, j'ose le dire, 1° aussi terrible que l'enfer même, 2° en un sens plus terrible encore que l'enfer. Ce sont les deux parties de ce discours.

Vierge sainte, vous êtes le refuge des pécheurs, redoublez vos prières dans ce triste moment où votre protection leur est plus que jamais nécessaire, faites qu'ils préviennent ce malheur par une pénitence salutaire : *Nunc et in hora mortis nostræ. Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Rien ne peint mieux les sentiments d'un pécheur mourant que le portrait qu'il a plu à l'Esprit-Saint de nous faire de la mort d'Antiochus. Ce prince impie, plein d'orgueil et de ressentiment, allait avec précipitation à Jérusalem pour la réduire en cendres, lorsque tout à coup frappé d'une plaie invisible et incurable, il se sent déchiré par les plus vives douleurs; il tombe de son char et se brise tout le corps; les vers y fourmillent de toutes parts, il en sort une odeur si empestée que personne ne peut l'approcher, qu'il ne peut se souffrir lui-même. Cet homme, qui prétendait donner des lois à la mer, gouverner la terre, peser les montagnes, se fait porter dans une litière sans pouvoir ni se remuer ni se soulager.

C'est alors enfin qu'Antiochus commence à sentir qu'il est homme et à reconnaître que la créature doit être soumise à son Dieu. Quelle protestation de soumission et de fidélité! quelles promesses de réparation et de zèle! Je rétablirai le culte de Dieu, j'en deviendrai le défenseur et l'apôtre jusqu'aux extrémités de la terre. Il a beau faire, quel compte peut-on lui tenir d'une pénitence apparente, dont la crainte de la mort est le seul motif? le Seigneur est sourd à ses cris, et par un juste châtiment ce puissant monarque, privé de tout, abandonné de tout, accablé de douleurs et de remords, expire misérablement sur une montagne : *Orabat hic scelestus veniam quam non erat impetraturus.* (II *Mach.*, IX, 13.)

Image trop naturelle de l'enfer que nous marque cette désertion de ses sujets, cette perte de ses Etats, que l'abandon général où se trouve le pécheur mourant? Cette odeur empestée, ces vers qui le rongent tout vivant, le souvenir et le remords de ses désordres, ces plaies, ces douleurs, cette mort, les maux extrêmes qui l'accablent, cet esprit d'impénitence qui rend inutiles jusqu'aux résolutions en apparence les plus saintes, met le dernier sceau à la réprobation. Que je serais heureux de vous faire sentir aujourd'hui l'affreux, l'incompréhensible état du pécheur au dernier moment qui termine la vie et commence l'éternité, dans ce moment décisif où la vie du monde qui s'évanouit, de l'enfer qui se présente, du passé, du présent, de l'avenir, ramassé dans un point, n'offre que des péchés et des supplices, et fait de son cœur le théâtre du regret, de la douleur et de la crainte! la vie par ses désordres, la mort par ses coups, l'enfer par son aspect, tout se réunit contre lui : *Mors peccatorum pessima.* (*Psal.* XXXIII, 22.)

Trois choses rendent un homme malheureux et forment l'enfer : les pertes, les douleurs, les regrets. Perdre ce qu'on a de plus cher, souffrir la douleur la plus cuisante, se souvenir que, maître de les éviter, on s'est perdu par sa faute, voilà le sort d'un damné. C'est la peine du dam, la peine des sens, le ver de la conscience. Tel est le sort du pécheur mourant. Dans le cours de la vie on n'éprouve ces malheurs qu'en détail; l'objet des regrets et des alarmes est léger, mille adoucissements en diminuent l'amertume, mille affaires y font diversion. Au moment critique de la mort on perd tout, on souffre tout; tout y rappelle, on le fait tout à la fois aussi bien que dans l'enfer, et rien n'en soulage l'excès. C'est un enfer commencé, on dirait que pour punir dans l'enfer et la mort, l'abus de cette mort que souffrit un Dieu pour les racheter, il fait sentir aux réprouvés les horreurs qui le réduisirent à une agonie mortelle. Il se livra, dit l'Evangile, à l'ennui, à la tristesse, aux alarmes que le dégoût, l'affliction, l'effroi, qui caractérisent aussi la réprobation : *Cœpit tædere, pavere, mœstus esse* (*Marc.*, XIV, 33), — *in agonia... guttæ sanguinis.* (*Luc.*, XXII, 44.)

1° Regret extrême de la perte. Jetez les yeux sur cet homme riche qui se meurt, il voit une foule de biens dans sa maison; rien ne manquait, ce semble, à sa félicité : il nageait dans l'abondance, ses trésors fournissaient avec profusion à tous ses désirs; magnifiquement habillé, sa table somptueusement servie, il se disait avec complaisance: jouissez, mon âme, de vos biens immenses: *Anima mea, multa habes bona.* (*Luc.*, XII, 19.)

Jetez les yeux sur cet ambiteux autour de qui un poste brillant, un grand crédit, une dignité relevée attirent une cour nombreuse, qui attend tout de ses faveurs; sur ce potentat qui commande à tant de provinces, qui met en mouvement de si grandes armées, qui tient entre ses mains le sort de tant de millions d'hommes, sa tête est déjà dans le ciel comme les cèdres du Liban : *Vidi impium elevatum sicut cedros Libani.* (*Psal.*, XXXVI, 35.) Jetez les yeux sur ce voluptueux dont tous les moments ne sont qu'un tissu de délire et un enchaînement de plaisirs; qui, uniquement attentif à satisfaire ses sens et à écarter les moindres peines, semble n'être couché que sur des roses et en être couronné : *Omnia quæ desideraverunt oculi mei non negavi eis.* (*Eccle.*, II, 10.)

Quel coup de foudre lorsque l'arrêt impitoyable de la mort vient tout à coup lui arracher pour jamais tout ce qui faisait son

bonheur! Hélas! c'était sa divinité; son cœur y avait mis et sa fin et sa confiance, et tout disparaît comme une ombre, tout s'évanouit comme un songe; privé de tout, livré à lui-même, il n'éprouve plus qu'un vide affreux, une solitude entière, une pauvreté sans ressource : *Transivi, et ecce non erat.* (*Psal.*, XXXVI, 36.) Que n'en coûte-t-il pas quand il faut se séparer d'un parent, d'un ami qu'on aime? Jonathas et David, obligés de s'éloigner l'un de l'autre, ne pouvaient retenir leurs larmes. Quelle douleur lorsqu'un renversement de fortune, un accident imprévu vous dépouille de vos biens, que des voleurs les enlèvent, qu'un naufrage les engloutit, qu'un incendie les consume!

La mort est tout cela, c'est un naufrage entier; l'océan immense de l'éternité engloutit jusqu'aux moindres choses, rien n'échappe à la fureur des ondes : *Submersi sunt quasi plumbum in aquis vehementibus.* (*Exod.*, XV, 10.) C'est un incendie qui consume tout, il ne reste qu'un monceau de cendres: *Devoravit eos ignis sicut stipulam.* (*Ibid.*, 7.) C'est un ennemi vainqueur qui ravage tout, un soldat barbare qui met tout à feu et à sang, un voleur qui enlève tout sans pitié : *Sicut fur in nocte ita veniet.* (I *Thess.*, V, 2.) C'est un exil qui sépare de l'ami le plus cher, du parent le plus proche, une terre étrangère où l'on perd jusqu'au lieu même où on a reçu le jour : *Et non est inventus locus ejus.* (*Psal.* XXXVI, 36.) Notre vie est un beau songe, où les passions font goûter quelques moments un frivole plaisir, on s'en occupe, on en est enivré comme de la chose du monde la plus réelle; le réveil de la mort détruit tout et ne laisse que le regret inconsolable de l'avoir perdu : *Velut somnium surgentium, Domine, imaginem ipsorum ad nihilum rediges.* (*Psal.* LXXII, 20.)

La mort fait tout cela, elle le fait tout à la fois et sans partage et sans ressource. Quelque pauvre que soit un homme, tout ne lui manque pas; est-il privé de ses biens, il trouve des amis et des gens charitables qui le soulagent; si ses amis l'abandonnent, il conserve la santé; perd-il quelqu'un de ses sens, les autres lui restent; il vit du moins et il a l'espérance d'un meilleur sort. Mille révolutions font si souvent changer la scène, qu'il reste toujours quelque ressource aux plus infortunés. Mais en perdant la vie on perd tout, on perd jusqu'à l'espérance et on se perd sans consolation. Quand on est pécheur on se perd avec la douleur la plus vive.

O mort, cruelle mort! disait le roi Agag, est-ce donc ainsi que tu me sépares de tout? Il n'y aura plus pour moi ni sceptre, ni couronne, ni plaisirs, ni richesses; je ne verrai plus la lumière du jour, personne ne prendra part à mes intérêts, ne partagera mes plaisirs ni mes peines. C'en est fait pour toujours, je dis à tout un éternel adieu; le monde sera pour moi comme s'il n'était plus. Hélas! ce n'a été qu'une ombre légère, à peine ai-je commencé d'en jouir qu'il m'a échappé, il ne m'en reste rien : *Siccine separat amara mors!* (I *Reg.*, XV, 32.) O mort! que ton souvenir est amer à l'homme qui met sa paix dans ses richesses! *O mors, quam amara est memoria tui homini habenti pacem in divitiis suis!* (*Eccli.*, XLI, 1.)

Quoique les âmes les plus parfaites éprouvent en quelque degré tous ces coups, cependant il n'y a que le pécheur qui boive véritablement ce calice jusqu'à la lie, le Prophète l'en menace : *Fex ejus non est exinanita, bibent omnes peccatores terræ.* (*Psal.* LXXIV, 9.) Les âmes justes sont peu attachées, des liens si faibles sont bientôt rompus, la moindre secousse en délivre, en quittant le monde qu'elles n'aiment pas, elles s'unissent à l'objet infiniment aimable de leur tendresse, dont l'amour les console et les dédommage. Est-on à plaindre quand on trouve le souverain bien? C'est un voyageur qui quitte les climats étrangers, où il n'a formé que des liaisons passagères, pour aller jouir des douceurs de sa patrie.

Un pécheur n'a aucune de ces ressources; il aime le monde qu'il perd, et il n'aime pas le Seigneur entre les mains de qui il va tomber. Plus il est criminel, plus il tient au monde, moins il peut espérer de consolation dans son Dieu. Qu'on est à plaindre de se former tous les jours mille chaînes et se faire mille ennemis, en satisfaisant ses inclinations criminelles, et d'augmenter tous les jours le poids qui nous accable, en fortifiant ses habitudes! C'est se préparer le poison dont on doit avoir les entrailles déchirées, allumer le bûcher sur lequel on doit être immolé, et engraisser la victime qui doit être sacrifiée, au lieu qu'en se détachant de tout et s'unissant avec Dieu, on s'aplanit les voies, on brise ses liens, on ménage sa liberté, on se prépare le char de triomphe. Usez donc de ce monde comme n'en usant pas, achetez comme ne possédant pas, ne vous attachez à rien si vous voulez mourir et le perdre sans regret.

2° On souffre tout à la mort et on le souffre sans consolation. Quand on est pécheur, de tous les maux naturels la mort est le plus terrible, soit en elle-même, soit dans la foule de ceux qu'elle rassemble : *Omnium terribilium, terribilissimum.* Toutes les morts, il est vrai, ne sont pas également affreuses. Expirer sur une roue, au milieu des flammes, entre les mains des bourreaux, mourir lentement par l'effet de certaines maladies extraordinaires qui font une égale horreur et aux spectateurs et à ceux qui en sont la victime, voilà ce que nous imaginons de plus terrible. Mais je soutiens que tous ceux qui meurent avec connaissance de leurs péchés, à moins qu'une mort subite ou une aliénation d'esprit ne leur ôte tout à fait le sentiment, souffrent tous ces maux et mille fois davantage.

Il n'est guère de maladie qui, dès lors qu'elle devient mortelle, ne soit accablante. Se sentir dévoré par des feux intérieurs qui consument les chairs, qui font bouillir le sang, qui dessèchent les entrailles, qui pénètrent jusqu'à la moelle des os, voilà un

prélude du feu de l'enfer. Se sentir séparé de son corps et violemment arracher à tout, comme un criminel qu'on écorche ou dont on disloque les membres, voir tomber, dessécher, détruire tous ses organes, que souffre-t-on de plus sur les échafauds? Sentir couler une sueur froide qui passe des extrémités au cœur, sa voix s'éteindre, son goût s'émousser, l'ouïe se perdre, la lumière s'évanouir, ne plus apercevoir que de sombres lueurs, ne plus entendre que des sons confus, ne plus pousser que de faibles gémissements, et cependant lié sur un lit de douleur par des chaînes invisibles, plus fortes que celles des bourreaux, dans l'impossibilité de se défendre, de se soulager, de se remuer, de se plaindre même et de faire connaître ses besoins, livré au zèle aveugle de quelques personnes souvent fort indifférentes, qui connaissent rarement nos maux, en ignorent toujours l'excès, y appliquent souvent des remèdes inutiles, même contraires, plus désagréables que le mal même; oui, une mort violente et prompte serait plus supportable. Etonnant moment de l'agonie, moment incompréhensible, quelquefois trop durable, vous punissez le péché, vous vengez le Seigneur, vous commencez l'enfer; il est juste que le criminel expire sur la roue, la victime, sur le bûcher.

Ainsi le sacrilége Balthazar, épouvanté par la vue d'une main qui écrivait sa condamnation en caractères inconnus, sentit tout son corps dans la plus violente agitation, tous ses membres s'ébranler et frémir, ses genoux se choquer, ses os se disloquer, ses reins, ses nerfs se relâcher et se dissoudre en quelque sorte : *Genua ejus collidebantur, compages renum solvebantur.* (*Dan.*, V, 6.) Son visage change de couleur, le trouble s'empare de son esprit, sa conscience lui fait les plus vifs reproches, vainement appelle-t-il tous les sages de sa cour, nul ne peut dévoiler ce mystère; le seul Daniel lui prononce enfin son arrêt : *Cogitationes conturbabant eum.* (*Ibid.*) Ainsi Hérode le superbe, Hérode, frappé sur son trône par la main d'un ange, en punition de son orgueil, se vit tout vivant mangé par les vers, et tout son corps tomber en pourriture : *Consumptus a vermibus exspiravit.* (*Act.*, XII, 23.) Ainsi Ochosias, Jeroboam et mille autres, livrés aux douleurs les plus aiguës, commencèrent à la mort l'enfer qui allait devenir leur partage.

Vous augmentez même leurs peines, mon Dieu, vous les rendez plus sensibles, et vous le faites avec justice. Il est temps que vous soyez vengé, votre justice a prononcé l'arrêt, votre toute-puissance l'exécute; il faut que le pécheur devienne une leçon et un spectacle pour ses semblables, en leur mettant devant les yeux le sort qui les attend. Pour arrêter les désordres publics, il est à propos que la justice humaine punisse les criminels d'une manière éclatante, qu'elle environne d'un appareil de terreur l'exécution de ses arrêts, afin que la crainte du moins arrête ceux que l'amour de Dieu ne pourrait engager. Vous vous devez, ô mon Dieu! vous devez au salut des hommes cette éclatante sévérité; faites-nous sentir le malheur de ceux qui vous offensent, qu'ils craignent de le mériter.

Mais sans que votre justice le frappe, il suffit de livrer le pécheur à lui-même, pour vous venger. Des maladies honteuses, triste, mais juste fruit de ses excès, les troubles, les inquiétudes, la misère, suite ordinaire du désordre, livrent le corps du pécheur à mille morts à la fois; la sensualité, la délicatesse, l'amour du plaisir, qui jusque-là faisaient comme le fond de sa conduite, prêtent de nouvelles armes à des maux qu'une heureuse habitude de pénitence ferait presque disparaître. Voyez ces affreuses convulsions, ces contorsions terribles, ces yeux égarés, cette bouche entr'ouverte, ces mains tremblantes, prêtez l'ouïe à ces gémissements, à ces cris de désespoir à demi-formés, à ces soupirs entrecoupés, ces grincements de dents, qui se succèdent précipitamment, et dont la faiblesse peut seule arrêter la rage. Ah! si les forces lui laissaient la liberté de se donner carrière, bientôt changé en rugissement de lion, en sifflement de serpent, en hurlement de bête féroce, ou plutôt en un mugissement infernal, comme il est arrivé plus d'une fois dans des moments de frénésie, ou par le subit rétablissement d'une force, hélas! trop funeste, Dieu présentait un crayon des fureurs d'un réprouvé, vous verriez la sombre ébauche, vous entendriez les noirs préludes de ce que l'éternité va commencer.

3° Mais tout cela n'est encore que peu de chose. Pénétrons dans le cœur de ce misérable, nous y verrons bien d'autres tortures. Quels regrets d'avoir perdu tant de temps qu'il a eu pour gagner le ciel, et qui ne reviendra plus! Il est passé pour moi ce temps si précieux où je pouvais acquérir des trésors de mérite, ce temps de miséricorde où Dieu me prodiguait ses grâces, et m'invitait si tendrement à venir à lui. Temps heureux, vous n'êtes plus; trésor précieux, je vous ai perdu sans retour; quelle folie! en fut-il jamais de plus grande? *Ergo erravimus.* (*Sap.*, V, 6). Je me suis donc égaré de la voie de la vérité, j'ai fermé mes yeux au soleil de justice, je l'ai fait à pure perte, il m'en a même coûté, j'ai suivi une route épineuse et difficile : *Ambulavimus vias difficiles.* (*Ibid.*, 7.) Fallait-il faire de si grands frais pour se perdre éternellement! que m'en reste-t-il aujourd'hui? que me servent les biens que j'ai possédés, les plaisirs que j'ai goûtés, la gloire dont j'ai joui? eussé-je conquis tout un monde, tout serait passé de même : *Quid nobis profuit superbia? jactantia, quid contulit nobis?* (*Ibid.*, 8.) La peine que j'aurais eue dans la pratique de la vertu serait aussi passée, elle aurait été légère; Dieu l'aurait assaisonnée de mille douceurs, j'en aurais aujourd'hui le mérite et la récompense. Hélas! tout est perdu, il ne me reste qu'amertume et regret : *Gustans gustavi paululum mellis.* (I *Reg.* XIV, 43.)

A ce regret de la perte du temps se joint l'horreur de ses crimes, les remords et le repentir : troublé, découragé, abattu, désespéré, sans conseils, sans secours, sans appui, sans consolation, sans lumière, sans espérance, tout est déchaîné contre lui ; les anges l'abandonnent, les démons s'en emparent, Dieu se retire, se cache, le fuit, ou plutôt il ne paraît que trop, il ne se fait que trop entendre, il ne s'avance que trop avec toutes les foudres dont s'arme toute sa justice et tous les traits de colère qu'elle a tracés sur son visage ; le ciel ligué contre lui, l'enfer ouvert, la terre indifférente, le monde qui s'évanouit, comme la lueur que laisse le soleil qui se couche, son corps déjà demi-mort, son âme déchirée par le repentir, l'entendement obscurci, le cœur troublé, la volonté incertaine, les passions déchaînées, le passé n'offre que des désordres, l'avenir que des supplices, le présent que des douleurs. Quel enfer !

Ces coups réitérés et sans relâche frappent, augmentent à chaque instant, à mesure que cet infortuné voit s'avancer ce dernier et fatal moment qui vient à lui si lentement et si vite ; les malheurs croissant à l'infini, il voudrait le hâter, pour terminer un si triste sort, il voudrait les prolonger pour retarder encore les coups de la mort. Il ne sait ce qu'il veut, ni ce qu'il pense ; il est lui-même son bourreau. Enfin après avoir rendu malgré lui de malheureux hommages au Dieu qu'il a offensé et qu'il commence trop tard à connaître, la justice divine frappe le dernier coup : il expire. Ainsi finit celui à qui il eût mieux valu ne jamais naître, ou passer du sein de sa mère dans le tombeau, moissonné par une mort prematurée, avant que la corruption du monde eût altéré son innocence : *Melius erat ei, si natus non fuisset homo ille.* (*Matth.*, XXVI, 24.)

Malheur à qui subit un si triste sort, malheur à qui le mérite. Ce sera le vôtre, si vous vivez mal, d'autant plus triste, que l'abus d'un plus grand nombre de grâces vous rendra plus coupable. Qui que vous soyez, appliquez-vous ces réflexions : elles vous touchent de près. Si vous avez péché, vous avez mérité tous ces malheurs, et vous ignorez si vous les méritez encore. Fussiez-vous juste, n'oubliez pas qu'un seul péché les mérite, et que vous ignorez si vous persévérerez jusqu'à la fin. Rompez de bonne heure vos attaches, un jour il faudra tout quitter ; quelque légères, quelque innocentes qu'elles vous paraissent, elles feront la douleur de votre mort. Profitez des grâces que vous fait le Seigneur, il en faudra rendre compte ; faites le bien tandis que vous le pouvez, prévenez le temps où vous ne pourrez plus le faire : *Dum tempus habemus.* (*Galat.*, VI, 10.)

Nous avons vu que la mort du pécheur est quelque chose d'aussi affreux que l'enfer, voyons maintenant qu'elle est en un sens plus affreuse que l'enfer même

---

SECONDE PARTIE.

L'Ecriture nous représente les impies au jour du jugement comme si frappés de la présence de Dieu et de l'horreur de leurs crimes, que les plus affreux tourments leur paraissent une consolation et une ressource : Montagnes, disent-ils, tombez sur nous, écrasez-nous, pourvu que vous nous dérobiez à la face de l'Agneau ; trop heureux, à quelque prix que ce soit, de nous cacher à ses yeux : *Montes, cadite super nos.* (*Luc.*, XXIII, 30.) Les saints ne doutent pas que l'enfer ne soit pour le pécheur une espèce d'asile ; il s'y précipitera de lui-même. Partout ailleurs accablé des regards de son Dieu, il serait mille fois plus à plaindre. Ces tristes ténèbres sont un soulagement, les brasiers une douceur. Il invoque la mort, dit le Saint-Esprit ; il soupire après le néant, mais en vain, la mort s'enfuira : *Invocabunt mortem, et mors fugiet ab eis.* (*Apoc.*, IX, 6.)

C'est en développant cette idée que j'ose avancer que les moments d'un pécheur qui conserve assez de raison et de liberté pour sentir son état, sont plus terribles que l'enfer même. Que le pécheur vole dans ces sombres demeures, pour y trouver une espèce de rafraîchissement, je prouve cette proposition par les douleurs, les combats et les crimes du pécheur mourant. La nouveauté et l'excès de ce qu'il éprouve, les désirs et la crainte dont il est agité, les derniers forfaits dont il se rend coupable, rendent son état plus terrible que celui d'un damné, dont la situation décidée et fixée à jamais, et devenue comme familière, ne laisse ni nouveaux crimes à commettre, ni nouveaux malheurs à redouter : Montagnes, tombez sur moi, abîme ténébreux, engloutissez-moi, dérobez-moi, s'il est possible, à l'incompréhensible enfer que mes agitations, mes alarmes, mes désordres me font sentir : *Montes, cadite super nos.* (*Luc.*, XXIII, 30.)

Quoique nous ayons parlé de l'état d'un mourant, ne nous lassons pas de jeter les yeux sur un objet si touchant et si instructif ; achevons par de nouveaux traits d'en tracer le tableau. Regardez ce pécheur au moment de la mort, le voilà étendu sur son lit, un crucifix à la main, un bénitier aux pieds, quelques cierges allumés autour de lui, environné de sa famille, baigné des larmes de ses amis qui gardent un morne silence, de quelques domestiques indifférents, d'un confesseur qui tâche de profiter d'un souffle de vie pour lui suggérer quelques sentiments de piété, voyez ces yeux éteints et égarés, ces joues enfoncées, cette bouche entr'ouverte, ce visage livide, ces narines affreusement écartées ; un froid mortel le saisit, la circulation cesse, la sueur se répand sur ses membres, les cheveux en dégouttent, son front en est baigné, l'odeur de cadavre saisit l'odorat, son pouls s'affaiblit, il palpite faiblement, ses poumons n'ont presque plus d'action, il pousse quelques faibles soupirs ; à peine peut-il respirer, le râle s'empare de son gosier, il fait en vain les derniers efforts,

il touche à son dernier moment, on n'attend plus que le dernier souffle. Considérez en frémissant : 1° la révolution de son état, 2° l'horreur de ses combats, la noirceur de ses crimes, son impénitence, son désespoir. Il meurt, le voilà accusé, jugé, condamné, englouti, enseveli dans les flammes.

1° Révolution subite dans son état. Quelle surprise! les damnés ne l'éprouvent plus. Je sais que les tourments de l'enfer sont de nature à ne pas permettre qu'on se familiarise avec eux; après des millions de siècles ils sont toujours anciens et toujours nouveaux. Cependant après quelque temps de séjour, on ne doit plus en être surpris, c'est toujours le même spectacle; le souvenir des biens du monde doit être affaibli et presque effacé. A la mort tout est nouveau, tout est frappant, tout étonne; le premier instant où l'on tombe en enfer est quelque chose d'incompréhensible, le goût du plaisir est encore récent, l'image en est toute fraîche, l'objet peut-être en était présent, on venait d'en jouir. L'enfer au contraire était tout à fait inconnu, on n'avait de ces tourments aucune idée, on ne le croyait presque pas, peut-être en avait-on combattu la certitude, et tout à coup le rideau se lève, la scène change, on se trouve subitement au comble des maux, investi, pénétré, consumé d'un feu dévorant et éternel. Quel coup d'œil! quel désastre! quelle chute! quel coup de foudre! est-il rien sur la terre qui en approche? Il doit porter jusqu'au fond de l'âme, et y faire la plus étrange et la plus affreuse révolution.

Qu'on serait heureux si, comme sur la terre, la pesanteur du coup, en étourdissant l'infortuné qui le souffre, pouvait en ôter le sentiment! Mais non, l'âme conserve la connaissance et la sensibilité tout entière, et même, pour servir la vengeance de Dieu, elle est infiniment augmentée. L'âme, dégagée par la mort de tout ce qui partageait son attention pendant la vie, non-seulement la retrouve sans diversion, mais plus vive et plus pénétrante pour en faire le plus funeste usage. Dans ce monde, aveugle, sourd, stupide, on ne voit, on n'entend, on ne sent qu'à demi, toujours distrait par mille objets, occupé de mille affaires, enivré de mille faux biens, on ne les goûte que superficiellement et successivement; tant d'objets se combattent, ils émoussent naturellement leurs traits, ils affaiblissent l'impression qu'ils devraient faire. Cependant quel triste effet ne produit pas la subite nouvelle d'un naufrage, d'un incendie, de la mort d'un père, d'un fils, d'un époux, la vue subite d'un ennemi, d'un danger, d'une mort prochaine? N'est-ce pas souffrir à la fois mille morts! Les biens et les maux de l'autre vie frappent encore moins : l'âme, ensevelie dans le corps, tyrannisée par tant de besoins et de passions, vit dans une espèce de léthargie qui la rend insensible à tout ce qui ne frappe pas les sens.

Cette âme tout à coup séparée de son corps et rendue à elle-même, semblable à un homme qui, des épaisses ténèbres d'un cachot passe subitement à la vive lumière du soleil, commence de voir, de sentir et d'entendre, que voit-elle? qu'entend-elle? que sent-elle? Transportée dans un pays étranger, une sombre forêt, un désert immense, un abîme profond, au milieu de la société inconnue d'une infinité d'esprits qui pensent d'une manière si différente, ou plutôt si contraire, environnée de monstres, investie d'ennemis, assaillie de démons; tel un homme qui se serait endormi dans une sombre caverne, pleine de serpents, tout à coup un jour funeste le réveille et lui découvre toute l'étendue du danger qu'il court; tout est nouveau, tout est frappant pour lui, tout l'accable. Ainsi l'âme éprouve des douleurs toutes neuves, une sensibilité toute nouvelle, des objets tout nouveaux. Quel spectacle, quelle révolution, quelle surprise! passer du feu à la glace, des fleurs aux épines, du miel au poison, des délices aux flammes! Tout cela est-il comparable à ce renversement, à cette catastrophe, au passage de la vie à la mort, de sa famille au démon, de sa maison à l'enfer, de son lit aux brasiers, du temps à l'éternité? *Utinam saperent et intelligerent, ac novissima providerent!* (*Deut.*, XXXII, 29.) Tel fut le premier homme, lorsque, chassé du paradis terrestre, il jeta les yeux sur cette terre maudite et couverte de ronces, dont en punition de ses crimes, il allait devenir l'habitant : tel le plus beau des anges précipité au fond de l'abîme du haut de l'empyrée.

2° Ajoutez aux excès de surprise l'excès de la terreur dont on est alors saisi. Encore si se trouvant aux portes de l'enfer, on savait au juste ce qu'on va souffrir. Un damné n'est pas privé de cette faible consolation. Voilà, se dit-il à lui-même la mesure précise de mes peines; si mes maux ne doivent point diminuer, du moins je ne crains pas qu'ils augmentent. Mais un pécheur à ce moment ne connaît ni la mesure ni l'espèce des supplices qu'on lui prépare, et par cette incertitude même il les souffre tous à la fois. C'est un esclave entre les mains d'un maître irrité, qui ne sait à quoi se portera sa fureur; c'est un criminel aux pieds de son juge, qui ne sait à quel genre de mort on va le condamner; plus à plaindre que celui à qui l'on a prononcé son arrêt, il souffre à la fois toutes les morts, parce qu'il se les représente et les craint toutes.

Quoique l'âme dans ce moment, mille fois plus éclairée que pendant la vie, connaisse plus clairement ses péchés et tout ce que la foi nous enseigne des peines de l'enfer, elle ne le voit pourtant encore que d'une manière vague et générale; ses péchés ne lui paraissent que comme un tas épouvantable, dont elle ignore le nombre précis et l'énormité; elle ne voit l'enfer que comme un assemblage de tous les maux imaginables qu'elle sait n'avoir que trop mérités; mais elle ignore l'étendue de cette sentence qu'elle attend d'un juge inflexible, tout-puissant et infiniment irrité, qui va décider de son sort, et dont les jugements sont un mystère im-

pénétrable, c'est-à-dire qu'elle voit tout ce qui doit augmenter ses alarmes, et qu'elle n'ignore que ce qui pourrait les adoucir.

Le propre de la crainte est de grossir à l'excès le mal qui nous menace, et d'en imaginer même où il n'y en a pas. Les yeux d'un homme effrayé voient partout des monstres prêts à le dévorer, ses oreilles entendent partout l'ennemi qui le poursuit, une ombre est un abîme, le mouvement d'une feuille un coup de foudre : *Folium metuet.* La crainte jette dans un trouble, un désordre, un combat qui déchire l'âme et la plonge dans l'amertume ; elle souffre déjà tout ce qu'elle s'imagine devoir souffrir. Craindre tous les enfers, comme le fait un pécheur mourant, c'est souffrir tous les enfers, et plus que l'enfer.

3° Ce n'est pas sans raison que le pécheur craint les plus grands maux, puisque actuellement il se les attire par ses combats et ses forfaits; il voit qu'il peut les éviter, que la miséricorde divine lui est encore offerte, et sa conscience l'invite à mettre à profit ces précieux moments, et il les perd. Un damné est privé de cette espèce de consolation, puisque son mal est sans remède. Mais bien loin que cette ressource soulage les maux d'un pécheur mourant, elle les aigrit et les redouble. Quoiqu'on puisse se convertir à la mort, il est très-rare qu'on le fasse; peut-on s'attendre à ce miracle de grâce? On meurt avec ces deux sentiments, dont l'un empoisonne l'autre, qu'on peut se sauver, et qu'on se damne. L'âme dans cet affreux combat veut et ne veut pas, désire et refuse, se repousse, se justifie et se condamne, elle voit le paradis ouvert et s'en éloigne, l'enfer ouvert et s'y plonge; elle voit que c'est par sa faute et elle la commet. Du moins un damné a la malheureuse satisfaction, si c'en est une, de blasphémer librement un Dieu qui ne lui laisse plus le pouvoir de le fléchir. Ça été sa faute, il est vrai; mais c'en est fait, il n'est plus possible de la réparer.

Mais à la mort ce n'est pas une faute déjà faite, c'est une faute qu'actuellement on commet avec une entière liberté, tandis que l'on voudrait et que l'on pourrait l'éviter, et sachant que bientôt il n'en sera plus temps. Saint Paul nous peint cet état par ses paroles : Il s'érige un tribunal dans le cœur de l'impie, où ses pensées s'accusent et se justifient mutuellement; elles le justifient, en lui disant qu'il est temps encore de se convertir, et qu'il ne tient qu'à lui de le faire; elles le condamnent, en lui disant qu'il ne le fait pas, quoiqu'il le puisse. Elles lui font envisager tour à tour la miséricorde qui l'invite et la justice qui le menace; miséricorde qu'il refuse, justice à laquelle il se livre ; conçoit on l'horreur de cette tempête? *Cogitationibus accusantibus et defendentibus.* (*Rom.*, II, 15.)

Ce sont là les moments où, selon l'expression de l'Ecriture, le Seigneur se joue de l'impie : Je vous ai appelé, dit-il, et vous avez refusé de m'entendre; je vous ai tendu les bras, et vous m'avez tourné le dos. J'aurai mon tour, je vous rendrai l'ennemi de vous-même; vous vous appellerez, et vous refuserez de vous entendre; vous-même vous vous présenterez le bonheur, et vous vous l'arracherez; vous voudrez éviter mon glaive, et vous vous le plongerez dans le sein; vous fuirez la mort, et vous vous livrerez à elle. Ainsi mourrez-vous dans votre péché, ainsi les plus justes railleries me vengeront de vos mépris, je me moquerai de ces affreux et ridicules combats que vous aurez avec vous-même : *Ego quoque in interitu vestro ridebo et subsannabo vos.* (*Prov.*, I, 26.)

Cette conduite du pécheur est non-seulement insensée par le comble de la contradiction, désespérante par l'excès du malheur, mais encore infiniment criminelle et le plus grand des crimes. C'est en quoi le pécheur mourant est plus à plaindre que le damné. Un damné ne multiplie pas du moins ses forfaits; après des millions de siècles il n'est chargé que de ceux dont il était coupable le premier jour, ses blasphèmes ne lui sont pas imputés, parce qu'il cesse d'être libre. Mais un mourant conserve sa liberté et sa puissance; par conséquent il pèche de nouveau dans tous les actes mauvais qu'il fait, et en particulier il commet ce dernier et irrémissible péché, ce péché contre le Saint-Esprit, de l'impénitence finale.

Car enfin (en examinant de près son état) il peut se sauver; il le voit, il le sent; tout dans ce moment le presse de la manière la plus forte. Ce ne sont pas seulement ces raisons communes à tous les chrétiens qui doivent agir sur lui, il a de plus cette raison si forte, si décisive prise de son état, puisque dans un moment il n'en sera plus temps. Un homme en santé, qui diffère sa conversion, a du moins un prétexte dans l'espérance de la faire un jour; un damné a une excuse dans l'impossibilité absolue de la faire jamais. Mais un mourant n'a ni l'un ni l'autre, ni impossibilité ni espérance; il peut, et dans un moment ne pourra plus. Il fait donc un acte positif de renoncement à son salut éternel, un acquiescement positif à sa damnation éternelle; c'est un renoncement absolu à l'amour de Dieu, et une acceptation positive d'une éternité de blasphèmes, le désespoir le plus complet, et l'acte le plus diabolique contre Dieu et contre soi-même qu'il soit possible d'imaginer.

A cet acte étonnant il s'en joint bien d'autres dans ce funeste moment. Toutes les tentations se renouvellent, toutes les passions se rallument, toutes les habitudes se réveillent; le vindicatif est plus aigri que jamais, l'impudique plus plein de pensées impures, l'orgueilleux s'irrite de se voir au centre de l'anéantissement plus bouffi que jamais, le paresseux plus dégoûté de la vertu dont la difficulté lui paraît insurmontable. Tous les vices pénètrent cet homme jusqu'à la moelle des os, dit l'Ecriture, et sont ensevelis avec lui dans le tombeau : *Replebitur vitiis adolescentiæ suæ et cum ipso in pulvere dormient.* (*Job*, XX, 11.)

Le démon qui n'ignore pas que c'est le

moment décisif de l'éternité, n'oublie rien pour s'en assurer la possession; il rassemble toutes ses forces, emploie toute son adresse et combat en désespéré pour profiter du moment fatal après lequel on ne peut plus faire ni bien ni mal. Que de doutes contre la foi! que de pensées de découragement! que d'assauts de désespoir! la présomption, l'envie, la haine, l'amour, tout vient en foule, tout vient à la fois, chacun porte son coup; le pécheur est la victime de tout, et surtout des passions qui, trop écoutées pendant sa vie, ont acquis sur lui tant d'ascendant; sa faiblesse ne donne, hélas! que trop de prise. C'est un homme sans défense, nageant dans son sang, à la merci de ses ennemis, assez insensé pour se refuser à son propre salut.

On peut dire que ce dernier moment est l'abrégé de toute la vie, le triomphe de toutes les passions, l'assemblage et le comble de tous les crimes. Le pécheur meurt enfin, et cesse d'offenser son Dieu : moment heureux en quelque sorte, puisqu'il borne du moins le cours de ses impiétés, et faisant trouver dans l'enfer une espèce de conversion, mais infiniment malheureux pour lui, en faisant mettre le sceau à tous ses péchés par le plus énorme, qui consomme la réprobation.

O vous qui m'entendez, qu'est-ce qui vous touchera, si ces étonnantes vérités vous trouvent insensibles? C'est vous que ce sort affreux menace, c'est vous qu'il attend; si pendant la vie vous ne triomphez de vos vices, vous en serez vaincus à la mort; si vous ne travaillez à votre salut, vous le perdrez. Craignez de bonne heure, pour avoir moins à craindre; vivez en saints, si vous ne voulez pas mourir en pécheurs.

DISCOURS

SUR L'AVARICE.

Fugite avaritiam quæ est idolorum servitus. (*Coloss.*, III, 2.)

Fuyez l'avarice qui est la servitude des idoles.

Voilà en deux mots un portrait achevé de l'avarice. C'est l'esclavage des idoles. Les impies excès de l'idolâtrie, les chaînes honteuses de la servitude, tel est le caractère, tel est le partage d'un homme avare, esclave de son trésor, ou plutôt idolâtre; c'est là son véritable maître, ou plutôt sa seule divinité : *idolorum servitus*.

La nature, la raison, la religion également déchaînées contre ce vice, le peignent à l'envie des plus noires couleurs. La nature ne voit qu'avec horreur un barbare qui s'élève sur les ruines des pauvres, et entasse à leurs dépens des richesses inutiles, qui soulageraient leur nécessité. La raison s'élève contre la folle précaution d'un insensé, qui accumule à grands frais des biens périssables, dont la mort va le dépouiller, et dont la sordide avarice le dépouille déjà d'avance, en lui en refusant l'usage. La religion gémit de l'oubli profond de l'éternité où ce vice le plonge, de l'infidélité presque sans remède où il le jette. Le paganisme en a lui-même senti tout le ridicule et l'injustice, et jusque dans le centre de l'infidélité, la libéralité a réuni tous les suffrages. Elle y a passé pour une vertu héroïque, propre aux grandes âmes, et la philosophie porte le fastueux étalage d'une vertu dont elle sentait le véritable prix, jusqu'à quitter tous ses biens et se condamner à une pauvreté entière. Il n'est point de vice où la cupidité n'entraîne : *Radix omnium malorum.* (I *Tim.*, VI, 10.) Les lois de l'équité sont une faible barrière. L'intérêt brise tous les liens de la reconnaissance, du sang et de l'amitié. Les choses les plus saintes profanées, deviennent l'objet d'une insatiable avidité. Mensonge, perfidie, violence, tout est légitime, quand il est un moyen de s'enrichir. Le monde, tout corrompu qu'il est, déteste la bassesse de l'avarice; l'avare lui-même ne peut s'empêcher de blâmer ses imitateurs; ainsi, d'une voix unanime et par sa propre bouche, il se voit généralement condamné.

Une telle foule de réflexions ne nous fournirait pas des vues si étendues; mais bornons-nous à celles que nous fournit l'Apôtre dans les paroles que j'en ai citées, qui vont faire la matière de ce discours. L'avarice est une véritable idolâtrie : première partie. L'avarice est un véritable esclavage : seconde partie. *Idolorum servitus.* Fasse le ciel que la religion, triomphante dans vos cœurs, rende au Seigneur un encens que vous lui enlevez, pour le porter à des dieux d'or et d'argent, et que triomphant de vous-mêmes, elle vous fasse rentrer dans tous les droits de votre liberté, dont l'avarice vous dépouille. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Rien n'est plus simple et en même temps rien n'est plus vrai que ces paroles qu'un prophète met dans la bouche des Israélites : Nous avons trouvé un trésor, voilà une idole que nous nous sommes faite. *Invenimus thesaurum, idolum fecimus nobis.* (*Ose.*, XII, 8.) C'est en effet une idole véritable pour un avare. Métal insensible qui n'est pas plus que les autres en état de nous rendre heureux, il ne voit nos besoins ni n'entend nos plaintes.

Oculos habent et non videbunt. (*Psal.* CXIII, 5.) Cependant les personnes dominées par la cupidité, ont pour lui les mêmes sentiments dont on est rempli pour Dieu même. Ils ne disent pas moins que les Juifs dans le désert, prosternés aux pieds du veau d'or : Voilà vos dieux, Israël, à qui vous êtes redevable de votre délivrance. *Ecce dii tui, qui eduxerunt te de terra Egypti.* (*Exod.*, XXXIV, 4.) C'est là leur divinité, c'est l'objet de leur adoration, c'est la matière de leurs espérances, c'est leur tout : on rend à la Divinité trois sortes d'hommages qui lui sont propres. Un hommage de *confiance*, un hommage de *préférence*, un hommage de *désir*. La toute-puissance fait tout attendre, sa grandeur a droit d'exiger, sa bonté mérite tous nos empressements.

Sentiment légitime s'il en fut jamais, qui fait le mérite et le bonheur de l'homme. Pourquoi faut-il que par le plus profane renversement, des biens périssables en soient l'objet et arrachent à la Divinité un juste tribut qui lui est dû par tant de titres? Considérez-le cet homme riche qui contemple ses trésors, qui compte ses possessions, qui en mesure l'étendue, qui en calcule les revenus; avec quelle secrète complaisance, avec quel plaisir, avec quelle assurance, regarde-t-il des biens qui semblent le mettre au-dessus des événements? Il les parcourt d'un œil avide; il les remue d'une main ardente, il se repaît de ce spectacle charmant : ravi, dans une espèce d'extase, hors de lui-même par un doux transport, il y épanche son cœur avec une entière effusion, et ne se lasse point d'aller, de revenir, de voir, d'admirer, de goûter un objet si ravissant. Jouissez, mon âme, se dit-il avec une espèce d'ivresse, jouissez d'un si riche patrimoine : vous avez abondamment tout ce qu'il vous faut, vous pouvez vous soutenir noblement, agréablement, magnifiquement : *Anima mea multa bona habes.* (*Luc.*, XII, 19.) Quoi qu'il arrive, je me vois des provisions suffisantes pour ne rien craindre. La faim approchera-t-elle de ces monceaux de blé, les maladies les plus longues n'épuiseront pas les sommes que j'ai ramassées, le feu ne saurait consommer les obligations authentiques que m'ont consenties les plus riches négociants, les eaux ne peuvent parvenir jusqu'à cette superbe maison que j'ai construite dans un terrain si solide. Qu'ai-je à craindre encore une fois? *Multa*, etc. La plupart des hommes obligés par nécessité à me servir, sont dans la dépendance de mes libéralités. Je les traîne attachés à mon char, j'en fais ce qu'il me plaît. Trop heureux encore d'être payés de leurs services. Si j'ai quelque passion à satisfaire, refuse-t-on rien à l'argent? Si j'aspire à quelque dignité, est-il quelque porte qu'une clef d'or ne puisse ouvrir? L'entrée du sanctuaire ne me sera point fermée. Le mérite lui-même le plus éminent les richesses le donnent : on a de l'esprit, on a de la science, on a de la vertu, quand on a du bien. On a tout, on est sûr de tout, on est maître de tout. L'argent n'est pas moins le ressort des négociations que le nerf de la guerre, l'assaisonnement du plaisir que le relief du mérite. Jouissez donc, mon âme, de votre bonne fortune : *Anima mea, multa bona habes.*

Semblable à ce fameux empereur qui se glorifiait à la vue de la superbe ville qu'il avait fait bâtir : c'est moi, disait-il, qui ai fait toutes ces merveilles : *Manus mea fecit hæc omnia.* Ainsi le superbe Aman faisait à sa femme et à ses amis le pompeux détail des richesses immenses qu'il possédait et qu'il mettait si fort au-dessus de tout l'empire : *Exposuit magnitudinem divitiarum.* (*Esther.*, V, 11.) Tel l'impie Antiochus, qui prétendait donner des lois à la mer et peser les montagnes dans une balance. Tel enfin ce roi de Tyr, dont parle Ezéchiel, qui, enivré de l'opulence de sa ville, en vint jusqu'à cet excès de folie que de se dire lui-même un dieu : *Dixisti : Deus sum.* (*Ezech.*, XXVIII, 2.) Insensés, ne songez-vous pas que cette nuit même on vous redemandera votre âme; et que deviendront toutes ces choses que vous avez préparées? *Et quæ præparasti cujus erunt?* (*Luc.*, XII, 20.) Insensé Nabuchodonosor, changé en bête pendant sept années, vous laisserez à des ministres un royaume et des finances que vous ne méritez pas de posséder. Insensé Aman, un gibet va bientôt venger le pieux Mardochée et le mettre en possession de tous vos biens. Insensé Antiochus, frappé de Dieu, vous laisserez à des mains étrangères le fruit de vos sacriléges et de vos impiétés. Insensé roi de Tyr, votre ville sera livrée à l'avidité du soldat, et Dieu enrichira de vos dépouilles le roi d'Assyrie, pour le récompenser des expéditions militaires qu'il a faites par ses ordres en Egypte : *Quæ parasti cujus erunt?*

Ces excès ne nous regardent pas, dites-vous : bornés à des biens modiques, nous n'aspirons ni ne pouvons aspirer à une éminente fortune. Je conviens qu'en cela, peut-être, vos désirs malgré vous bornés, ne se portent point à pure perte à des possessions que vous voyez fort au-dessus de vos plus ambitieuses prétentions ; mais ce que j'avance n'en est pas moins certain et jusque dans les fortunes les plus médiocres, un homme aussi fortement attaché à son fumier qu'un prince à son trône, est assez aveuglé pour mettre une folle confiance dans les choses les plus méprisables : *Aurum robur meum.* (*Job*, XXXI, 24.) Qu'on sonde son propre cœur ; c'est ce petit champ, cette petite maison, cette petite rente, cette petite provision, ce petit fonds de marchandises qui vous fait comme une ressource et une matière d'espérance. Vous vous dites en secret : En cas de besoin, j'aurai là toujours de quoi me soutenir, c'est une espèce d'asile qui ne sera pas indifférent; preuve évidente que vous y comptez. Si ce petit trésor vient à courir quelque risque, quelles alarmes, quelle précaution pour le conserver! s'il vient à se perdre, quelle douleur! On fouille toute la maison, comme la femme de l'Evangile, pour retrouver cette dragme perdue,

tant il est vrai que ce roseau, tout fragile qu'il est, nous sert d'appui.

Un homme de bien au contraire, met en Dieu seul toute sa confiance. C'est de sa providence qu'il attend tout. Vous voyez, grand Dieu, lui dit-il, vous voyez tous mes besoins, vous êtes assez puissant pour y pourvoir, vous êtes assez bon pour ne pas me laisser sons ressource ; plus je serai pauvre, plus vous serez engagé à me prodiguer vos bienfaits. L'indigence même est un titre sur vos miséricordes : *Orphano tu eris adjutor.* (*Psal.* X, 14.) Les misérables sont la portion chérie de votre héritage. Peu content de pourvoir par vous-même à leur nécessité, vous en avez chargé les hommes en imposant au riche la loi si sage et si juste de suppléer à leur disette par la profusion de leur charité ; vous y avez ajouté les plus pressants motifs en voulant bien regarder comme fait à vous-même tout ce qu'on ferait à vos pauvres. C'est donc sur vous seul que je m'appuie, je méprise des biens frivoles que les voleurs enlèvent, que la rouille consume, pour ne plus avoir recours qu'à vous seul. Aussi ce Dieu tout aimable, qui nourrit les plus vils insectes, qui fournit aux moindres fleurs les plus superbes vêtements, tient ses yeux toujours ouverts sur eux : *Oculi ejus in pauperem respiciunt.* (*Ibid.*, 9.) Il exauce tous leurs désirs, il est sensible à la préparation de leur cœur. *Præparationem cordis eorum audivit.* (*Ibid.*, 17.) Tandis qu'abandonnant les riches à leur prétendue suffisance, il n'aperçoit que trop enfin, mais hélas ! trop tard pour eux, le vide affreux de leurs richesses et la folie de leur confiance ; semblable à un homme qui s'éveille d'un profond sommeil et ne trouve rien dans ses mains : *Nihil invenerunt in manibus suis.* (*Psal.* LXXV, 6.)

Faut-il être surpris si des personnes qui comptent si follement sur leurs richesses, en font l'objet de leur félicité et sont remplis pour elles des désirs les plus violents ? L'erreur du cœur avait entraîné celle de l'esprit jusqu'à un si grand excès, que parmi les païens, plusieurs philosophes avaient osé en faire un dogme et soutenir positivement, avec autant d'impiété que de folie, que les richesses étaient le souverain bien de l'homme. La religion chrétienne a dissipé ces ténèbres; elle a fait connaître que la pauvreté rendait heureux, et les trésors misérables; mais en répandant la lumière dans les esprits, elle n'a pas changé tous les cœurs. La conduite et les sentiments d'un grand nombre, ne portent que trop encore sur ce monstrueux principe. Le langage même ordinaire s'en ressent, et par un reste d'erreur, l'usage a voulu qu'un homme riche fût appelé un homme qui a du bien, et fût jugé fort heureux.

Pourquoi, en effet, si les richesses ne vous paraissaient pas un véritable bien, pourquoi auriez-vous des désirs si violents, pourquoi des désirs excessifs et sans bornes? Pourquoi des désirs qui ne respectent aucune loi, qu'on veut satisfaire à quelque prix que ce soit, et pour lesquels tout est immolé ? *Posui aurum conjugium meum.* Pourquoi des désirs insatiables, dont l'acquisition des trésors ne fait que perpétuer et accroître la vivacité ? Cette ardeur démesurée des richesses a été justement comparée à la soif ardente d'un hydropique, que rien ne peut éteindre ; à une faim enragée que rien ne peut apaiser : *Crescit indulgens sibi dirus hydrops.*

Désirs continuels ; le jour et la nuit l'esprit est plein de ces idées, ce sont les premières qui s'offrent au réveil, les dernières dans lesquelles le sommeil se trouve enseveli, et dont souvent il est lui-même troublé. L'avare dort à peine : sans cesse occupé de ce bonheur prétendu, on cherche les moyens d'assouvir cette faim malheureuse ; on la porte au pied des autels, si même on se donne le loisir d'y aller. Le temps qu'on dérobe à regret à ses intérêts pour le donner à un reste extérieur de religion, n'est pas moins réellement consacré à l'avarice ; elle y occupe bien plus que Dieu, qu'on fait semblant de prier. Les autres affaires ne souffrent guère moins de ces continuelles distractions, et les plaisirs qu'on goûte quelquefois n'en sont pas moins interrompus par de fréquens retours sur ses intérêts. Tel qu'un homme vindicatif qui porte partout la plaie profonde qu'il a reçue, et les noires idées de son ressentiment; tel qu'un homme orgueilleux qui, toujours enivré de son prétendu mérite, ne perd jamais de vue le charmant objet que son amour-propre contemple; tel enfin qu'un homme livré au libertinage, dont les yeux impudiques, dont le cœur corrompu n'est pas tant, selon saint Pierre, un assemblage de plusieurs péchés qu'un péché continuel : *Oculos incessabiles delicti* (II *Petr.*, II, 14.); telle aussi la concupiscence des biens ne connaît point d'interruption dans la violence de ses désirs.

Quel zèle pour la gloire de son Dieu, ou plutôt quel monstre n'enfante pas dans le cœur d'un avare cette ardeur démesurée ; une envie secrète du bien d'autrui, une joie excessive des moindres gains, un regret mortel des moindres pertes, une crainte outrée des moindres risques. Fut-il jamais apôtre plus absolument dévoué à la religion! Que d'agitations, que d'orages dans son cœur ! Combien tour à tour de funestes et de riantes images en changent la scène ! Tantôt un voleur qui le dépouille, tantôt un débiteur qui vient le payer, tantôt un vaisseau qui est englouti avec ses marchandises, tantôt un vaisseau richement chargé qui vient au port, tantôt une grêle qui ravage ses moissons, et tantôt des greniers qui regorgent de grain, tantôt un procès perdu et tantôt une emplette avantageuse. Quel plus ridicule théâtre, quelle plus bizarre variété de décorations que ce qu'enfante une folle passion dont les désirs sont infinis, dont les mouvements sont sans mesure, dont l'agitation est sans relâche!

Désirs insatiables, éternelles agitations,

quand est-ce qu'un avare sera content? Quand verra-t-il ses désirs satisfaits? C'est un feu qui, loin de s'éteindre, ne fait que s'allumer davantage à mesure qu'on lui fournit plus d'aliments. Les autres passions sont communément médiocres ou courtes. Leur violence même les détruit quand elles sont ardentes, et la durée les calme quand elles sont longues. Le temps ou les excès en sont le remède; mais l'avarice est tout à la fois ardente et longue, violente et opiniâtre; l'âge ne l'amortit point, les trésors ne l'assouvissent point. Possédât-on tout l'univers, on verserait encore des larmes comme Alexandre, de ne posséder qu'un seul monde. Non, dit le Sage, la cupidité ne dit jamais: c'est assez; c'est un gouffre qui engloutit tout et qui n'est jamais rempli Il dit toujours: apporte, apporte, et jamais il n'est satisfait. L'œil ne se lasse point de voir, ni l'oreille d'entendre, ni le cœur de l'homme de désirer.

Comment le pourrait-il? Destiné à un bien infini il ne trouvera le repos que dans sa possession. Tout les biens du monde, fragiles, frivoles, bornés, sont incapables de faire goûter un solide plaisir, ils peuvent nous amuser quelque temps, mais ils ne peuvent satisfaire et ne font qu'irriter la soif en présentant une ombre de satisfaction qui entretient le désir, mais qui d'abord nous échappe. Qui fut jamais plus riche que Salomon? L'or et l'argent étaient dans son royaume plus communs que les pierres; ses flottes allaient tous les ans dépouiller ces riches pays où les rayons du soleil forment dans le sein de la terre ce précieux métal. Personne n'eut plus de soin que lui de rassembler tout ce qui pouvait satisfaire. Je ne me suis rien refusé, disait-il de lui-même: *Omnia quæ desideraveram*, etc. (*Eccle.*, II, 10.) Personne ne fut plus en état d'y réussir. Tout-puissant dans son empire, l'oracle de l'univers, plein d'une sagesse supérieure, respecté de tous les hommes, qui pouvait mieux que lui en faire un choix délicat et s'en ménager les facilités? Au milieu de cette foule de trésors, toujours malheureux, toujours insatiable, il est obligé de s'écrier: *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas.* (*Eccle.*, I, 2.)

Moins heureux que lui, le reste des hommes est obligé de se borner à une fortune médiocre; mais que ne fait-il pas par ses raffinements et ses recherches pour y rassembler tous les avantages dont elle est susceptible? Que ne fait-il pas pour la conserver et pour l'accroître? Les crimes viennent au secours de l'indigence, et à la place des richesses légitimes, on n'épargne rien pour accumuler les richesses d'iniquité. Le vol, la mauvaise foi, le parjure ne coûtent rien; l'honneur, la vie des autres n'est pas plus respectée; on veut s'enrichir absolument; l'amour de l'argent connaît-il quelque loi? *Quid non mortalia pectora cogis.* Ces biens si recherchés, si désirés, achetés si cher, rendent-ils plus heureux? J'en appelle à vous-même. Hélas! comme Salomon, vous êtes obligé de dire: Tout n'est que vanité. Heureux, si la noirceur de ses crimes, sur les pas du traître disciple, n'arme enfin contre lui-même ses propres mains. Il est juste, ô mon Dieu, qu'après vous avoir ravi les hommages de désirs et d'amour qui ne sont dus qu'à vous, il soit puni de son idolâtrie et qu'il trouve dans l'impuissance et le néant des dieux qu'il s'est fait, le juste vengeur du Dieu véritable et que vous ayez droit de l'insulter en les lui montrant. Voilà vos dieux, direz-vous, sur qui vous aviez si fort compté. *Ecce dii vestri, in quibus habebatis fiduciam.* (*Deut*, XXVIII, 2.)

La confiance et l'amour entraînent aisément l'esprit du sacrifice et de préférence qui met la divinité au-dessus de tout et l'établit pour dernière fin. Tel est le comble des forfaits de l'avare; il n'exécute que trop à la lettre ce que le démon demandait au Seigneur en lui offrant la possession de tous les royaumes de la terre: *Hæc omnia tibi dabo, si cadens adoraveris me.* (*Matth.*, IV, 9.) Le voilà en effet prosterné aux pieds de son idole à qui il se sacrifie tout entier, comme dit Tertullien, il immole ses talents: *Ingenium immolat.* Il y consume ses forces: *Sudorem libat.* Il y offre sa vie, il y égorge son âme: *Majorem hostiam lædit salutem suam.* Enfin la Divinité même, comme la plus précieuse des victimes est indignement offerte sur cet autel sacrilége. Considérez ce marchand que l'avidité du gain fait courir d'un pôle à l'autre; il affronte la mer la plus orageuse, il essuie les plus violentes tempêtes, il court les plus grands risques de la vie, il se condamne pendant le cours d'une navigation à toutes les incommodités de la plus dure prison, pour aller enfin à travers mille écueils ramasser des richesses incertaines qu'il voit quelquefois se perdre jusque dans le port. Faut-il donc acheter si cher un peu de poussière, et faire de si grands sacrifices pour un maître impuissant?

Fatale idolâtrie! Les païens en étaient quittes à meilleur marché. Quelques taureaux immolés, un peu d'encens brûlé, quelques prières offertes, on est enfin en repos, et après avoir satisfait à quelques devoirs de religion qu'on s'impose, on peut sans reproche et sans trouble se donner à soi-même le reste de son temps. La condition d'un homme avare n'est pas si douce, ses devoirs de religion ne sont pas si légers. Tous ses instants sont marqués par quelques nouveaux exercices; une vie dure, laborieuse, sans relâche est son évangile. Il n'a pas besoin qu'on lui donne des surveillants, il s'établit lui-même ministre de son dieu et ministre infatigable. Les reproches secrets de sa conscience ne lui pardonnent pas la plus légère négligence. Personne ne le condamne plus sévèrement, personne ne le punit plus impitoyablement. Affreuses tristesses qui rongez le cœur de cet insensé, hélas! qu'est-ce qui peut vous faire naître dans un cœur dont les possessions immenses semblaient assurer le repos? Ah! ne voyez-vous pas qu'il a laissé échapper une occasion

d'enrichir le temple de son dieu. En faut-il davantage pour mériter le châtiment. Un enfer anticipé, un ver rongeur venge ce dieu redoutable par un regret plus cruel que les furies qu'une fiction ingénieuse met à la suite des criminels. Il apprend à ses dépens qu'on ne néglige jamais impunément le service de ce dieu. Quelle assiduité à lui rendre hommage! A peine les rayons du soleil viennent frapper ses yeux que le souvenir de son idole n'a presque point laissés fermés, que son zèle le fait lever en sursaut pour aller lui rendre quelques services; et quand la nuit couvre la terre de ses tranquilles ombres, fait tomber les armes des mains au plus ambitieux guerrier, l'avarice met la plume à la main de ses adorateurs fidèles pour aller leur faire préparer par des calculs insipides, le compte rigoureux du gain ou de la perte qu'il doit rendre à son nouveau dieu.

Ah! Seigneur! vous ne mettez pas vos faveurs à si haut prix; on vous adore et on vous sert à moins de frais que les richesses. Une bonne volonté vous satisfait, des retours sincères vous gagnent. Vous pardonnez des pertes où la malice n'a point de part, et mêmes celles que la malice a faites, lorsqu'une sincère pénitence vous remet dans vos droits. Vous récompensez vos adorateurs, ils sont sûrs de jouir de vous, s'ils vous sont fidèles, sans craindre de vous perdre s'ils ne le veulent. Vous exigez des heures d'adoration, mais vous accordez aussi des moments de repos. Aimable Divinité, quand serai-je assez heureux pour vous aimer et n'aimer que vous. Le martyre même n'est presque pas plus rigoureux. L'avarice exerce sur les cœurs l'inhumanité que la tyrannie exerçait sur les corps. L'avare ne s'arrache pas moins tous les plaisirs et ne soutient pas moins l'infamie qui en est inséparable; mais il le fait à pure perte en souffrant pour son Dieu; il est le martyr de sa folie et la victime de son aveuglement.

Des malheurs dont on est la cause et qui ne sont qu'un juste châtiment, ne mériteraient que nos larmes s'ils se bornaient à cette vie; mais, ce qu'on ne peut trop déplorer, l'idolâtrie est poussée jusqu'à sacrifier son âme à son dieu. Qui l'eût cru, que pour une légère somme de trente deniers, un prêtre, un apôtre vende son Sauveur et son maître? Ah! se peut-il que le sanctuaire fournisse de si tragiques preuves des excès de l'avarice? Qu'un Dieu incarné en soit l'objet? Qu'on vende jusqu'à son corps et son sang! Avec quelle horreur le ciel vit-il cette somme sacrilége dans des mains destinées à consacrer le corps de l'Agneau sans tache, et bientôt rapportée et jetée par désespoir dans le temple! Avec quelle horreur vit-il dans le lieu saint cette divinité nouvelle à qui un Dieu venait d'être immolé, et qui, comme l'idole de Dagon, venait encore insulter l'arche? Puissiez-vous périr, malheureux, avec votre argent ou plutôt avec votre dieu. Puissiez-vous être l'un et l'autre la juste victime de la colère de Dieu. Puissiez-vous être l'un et l'autre la juste victime de la colère du Très-Haut. *Pecunia tua tecum sit in perditionem.* (*Act.*, VIII, 20.)

Il y périt en effet, le traître; il fut lui-même le ministre de son impie sacrifice. Telle est la honteuse consommation de cette idolâtrie. C'est peu d'avoir consacré ses travaux, sa santé, sa vie, il lui abandonne son éternité. Son cœur en avait été constamment l'hostie; toujours attaché à son trésor, il avait vécu prosterné au pied de son autel : *Ubi thesaurus vester, ibi et cor vestrum.* (*Luc.*, XII, 34.) Il porte jusqu'au dernier moment sa fatale chaîne, ses derniers soupirs y sont consacrés; il respire à peine, et il en parle encore; à peine son cœur palpite, et encore y il pense; ses yeux éteints aperçoivent encore à peine un reste de lueur, et ils contemplent l'objet de sa passion; du fond de ce lit où les douleurs de la mort le consument comme du milieu d'un bûcher, il présente à son idole un dernier hommage de prières et de désir et ramasse toutes ses forces pour disposer du reste de son sacrifice. Il distribue son héritage, il entretient un notaire, il compose, il dicte, il signe un testament; précautions, clauses, substitutions, rien n'est oublié pour en éterniser le service. Songe-t-on à sa conscience? Vraiment, c'est bien d'elle qu'il s'agit, au lieu de songer à faire des restitutions, on cherche à échapper aux poursuites des créanciers ou à leur soustraire des meubles. Ecoute-t-on un confesseur? vraiment on a bien d'autres affaires : on se doit à son bien, et cette divinité jalouse souffre-t-elle de partages? Permet-elle qu'on lui dérobe ses derniers moments? On oublie le paradis; connaît-on d'autres félicités que les richesses? On oublie l'enfer; connaît-on d'autres malheurs que la pauvreté? On oublie Dieu, ou plutôt le connaît-on? Connaît-on en effet d'autre divinité que son trésor. On a vécu son zélé ministre, on meurt son fidèle adorateur; on n'a aimé qu'elle pendant sa vie, on ne regrette qu'elle à sa mort.

Il s'en établit lui-même le prêtre. Je leur ai donné de l'argent, dit le Seigneur, et ils s'en sont fait un idole. *Argentum dedi eis, et fecerunt Baal.* (*Osee*, II, 8.)

Un prêtre se voue au service de son Dieu et l'avare au service de l'argent; le prêtre n'est pas plus occupé du culte de son Dieu que l'avare du soin de son trésor; l'un ne chante pas plus haut les louanges de son Dieu que l'autre fait l'éloge des richesses; là on distribue des sacrements, ici l'on met de l'argent dans le commerce. Le temple est le séjour de celui-là, une banque est le domicile de celui-ci; un prêtre se mortifie, jeûne, vit dans la pauvreté et l'humiliation pour apaiser son Dieu; l'avare se mortifie, jeûne, vit dans la pauvreté et l'humiliation pour conserver son trésor. Il étudie ses registres comme un prêtre étudie l'Evangile; il médite sur les profits comme un prêtre sur la loi de Dieu. *Argentum dedi eis, et fecerunt Baal.* Cette sacrilége adoration entraîne un infâme esclavage.

SECONDE PARTIE.

Nous avons une belle figure de l'esclavage des richesses dans le triste sort de l'enfant prodigue. Ce jeune homme éloigné de son père, privé de tous ses biens, se loue à un homme riche du pays; premier effet de l'esclavage. La perte de sa liberté et l'état de dépendance. Ce nouveau maître, usant de son droit, l'envoie à sa maison de campagne pour y garder des pourceaux. Second effet de l'esclavage; travailler pour autrui et jusques dans les plus bas emplois. Son travail ne le rend pas pour cela plus heureux. Il voudrait pour apaiser sa faim se nourrir des restes de ces animaux, et personne ne lui en donne. Troisième effet de l'esclavage, ne jouir d'aucune des douceurs de la vie, même des plus légères accordées au plus vil état : *Nemo illi dabat.* (*Luc.*, XV, 16.) Portrait achevé d'un homme avare, il quitte son Dieu pour les richesses, et il en devient l'esclave. Esclave par la dépendance la plus entière de sa fortune, esclave par le travail forcé où il se condamne, et dont il ne tire aucun fruit, esclave enfin par la privation de toutes les satisfactions qu'il se refuse impitoyablement à lui-même.

Ce serait trop peu pour un homme avare de ne dépendre que d'un seul maître, il s'en fait autant que de personnes dont il espère quelque bienfait. Considérez-le auprès de ce grand ou de cet homme riche, de qui dépend sa fortune, ou dont il attend la succession. Fut-il jamais d'esclave plus rampant, plus attentif, plus vigilant, plus timide? Les plus bas services lui deviennent faciles, il étudie l'humeur, il favorise les caprices, il s'assujettit à toutes les fantaisies de son maître, il loue jusqu'à ses vices, il excuse tous ses défauts. Tous ses intérêts lui sont chers, il ne néglige aucune occasion de le servir et de lui plaire; les désagréments, l'indifférence, les mépris, et souvent les injures dont on récompense ses services, ne sauraient le rebuter, et de cet homme, peut-être, partout ailleurs plein de hauteur et d'impatience, par un prodige peu croyable, l'avarice en fait un servile adulateur, le plus constamment et le plus bassement rampant, jusqu'à ce qu'enfin il soit parvenu à ce trésor tant désiré, qui souvent lui échappe au milieu de la course, pour passer entre les mains de quelqu'autre dont le bonheur a fait tout le droit. Considérez cet homme d'intrigue, cultivant des amis de toutes parts, se ménageant des patrons, esclave de tout le monde, dont il se fait sérieusement un besoin; il ne vit presque plus. Occupé des affaires de cent personnes, instruit des intérêts de tout le public, pour être à portée de s'insinuer partout et de se montrer partout. Sensible, courtisan assidu des uns et des autres, livré aux désirs de chacun, y faisant régulièrement des visites, il n'a, comme un esclave, d'autre domicile que celui de ses maîtres. Quelle contrainte! il faudra par la plus étrange métamorphose, passer mille fois de la tristesse à la joie, et de la joie à la tristesse, de la gaieté au sérieux, et du sérieux à la gaieté, du travail au plaisir, et du plaisir au travail, pour se conformer aux intérêts et à la bizarrerie de ceux de qui il s'est rendu dépendant. Ah! Seigneur, vous n'en demandez pas tant: on peut être riche à moins de frais avec vous. Maître adorable, quand on vous sert, vous vous contentez de nos faibles efforts, et vous savez les récompenser en Dieu; on ne perd rien auprès de vous; vous servir, c'est régner. Les plus brillantes couronnes valent-elles le titre glorieux de votre esclave? Vous n'en usez pas en maître impérieux et superbe, comme font ceux du monde, qui ne veulent que jouir des charmes de l'autorité, et y cherchent bien moins le bien de leurs inférieurs, que leur intérêt propre. Vous êtes facile, compatissant, plein de bonté, on est sûr de vous plaire, quand on le veut, et d'en être libéralement récompensé.

Quand finirait-on, si l'on voulait parcourir dans le détail, la servitude générale, où dans chaque condition particulière nous réduit l'envie excessive d'amasser du bien. Là c'est un ouvrier qui, pour se procurer du travail, se livre à tous ceux qui daignent acheter son industrie; il fait de son mieux pour les contenter, souvent sans aucun succès, souvent sans obtenir son légitime salaire. Ici c'est un homme d'affaires, enfermé dans l'étroite prison de son cabinet, d'où jamais il ne sort, enseveli sous un tas de papiers insipides, dont il faut dévorer l'ennuyeuse inutilité. Egaré dans un labyrinte de chicanes, noyé dans une foule de difficultés qu'il ne peut démêler, ne remportant souvent de ses peines que les injures de ceux qui se prétendent mal servis. Tantôt c'est un laboureur qui cultive à pas tardifs une terre couverte de ronces, essuie toutes les injures des saisons, en attendant qu'une légère semence qu'il confie à un fonds ingrat, lui produise enfin quelque fruit que tant d'accidents peuvent lui enlever, et dont un maître avare lui ravit encore la plus grande partie. Tantôt c'est un soldat qui, pour gagner une misérable solde, quitte toutes les douceurs de sa patrie, mène la vie la plus dure, court tous les dangers de la guerre, et vit assujetti aux emportements d'une foule de maîtres, qui le traitent avec aussi peu d'humanité que les ennemis qu'ils combattent. Je ne blâme point ceux que Dieu a placés dans ces conditions humiliantes, et qui sanctifient par l'humilité et la patience un travail nécessaire; mais pour ceux que l'avarice attache ou sans nécessité ou avec excès, puis-je me lasser de le dire, cruelle soif de l'argent, que de chaînes honteuses imposez-vous, de quel esclavage ne faites-vous pas sentir les rigueurs? *Adhæsit uni civium regionis illius.* (*Luc.*, XV, 15.)

Dans ces tristes états, jouit-on de la vie? Jouit-on de la société? Jouit-on de son âme? Jouit-on de ces biens mêmes qu'on a achetés si cher? Hélas on voudrait se nourrir du reste des pourceaux, et on ne l'obtient pas. *Cupiebat implere ventrem de siliquis.* (*Ibid.*, 16.) Ce serait avilir la dignité de la chaire,

d'entrer dans le détail des raffinements et des petitesses qu'enfante une sordide avarice. Tout s'en ressent : des aliments dégoûtants et grossiers, dont on peut à peine soulager la faim; des meubles, des habits dont on rougirait de se servir, si l'avarice laissait une étincelle d'honneur; des ouvriers dont on retient le salaire, des domestiques dont on ne paye point les gages, des créanciers dont on a accumulé les arrérages, des enfants dont on néglige l'éducation, les plus pressants besoins de la vie qu'on se refuse en maladie et en santé. Tout annonce l'esclavage, tout en porte la honteuse tache; il suffit de jeter les yeux sur l'avare, pour le trouver au-dessous de la condition des esclaves : *Cupiebat implere ventrem*, etc.

Mais sans recourir à des maîtres étrangers, il est lui-même le plus dur et le plus impitoyable de tous les maîtres. Goûter avec ses amis les douceurs innocentes d'une honnête société, ce serait se ruiner; s'entretenir selon la condition, ce serait trop de dépense; il faut garder ses trésors, il faut les respecter comme une chose sainte sur laquelle on n'ose porter la main, ou comme des tableaux qu'on se contente de regarder.

Tanquam parcere sacris
Cogeris aut pictis tanquam gaudere tabellis.

Ainsi, par une ingénieuse fiction, le paganisme nous représente un Tantale qui a devant lui des tables chargées de mets exquis, auxquels il n'ose toucher et un fleuve dont il ne peut boire. Ainsi un avare meurt de faim au milieu d'un monceau de blé, il est couvert de haillons au milieu des plus riches étoffes, il rend à la terre ce qu'il en a tiré; il lui confie ce cher dépôt, l'objet de ses adorations et de ses craintes; ses maladies mêmes et ses besoins ne lui permettent pas d'y porter la main; il expirera plutôt de misère en n'y touchant pas, de peur d'expirer du regret d'y avoir touché.

Ainsi passe-t-il sa triste vie, ou plutôt ainsi lui sont enlevés ces tristes jours, qui ne méritent pas le nom de vie; il laisse en mourant, à des héritiers, souvent inconnus et toujours fort peu sensibles à ses peines, et fort contents d'en recueillir le fruit, un malheureux trésor qui lui coûta mille travaux, qui épuisa toutes ses forces, et dont il n'a jamais joui. Ainsi un malheureux mercenaire travaille toute la journée pour un maître ingrat qui profite seul de ses sueurs, et qui croit en faire toujours trop en lui donnant de mauvaise grâce de quoi soutenir grossièrement une vie languissante, où il ne vit jamais de beaux jours. Ainsi, disait un ancien auteur, l'innocent agneau porte une toison qui n'est pas pour lui; ainsi l'industrieuse abeille forme un miel qu'on enlève; ainsi la stupide bête de charge porte un pesant fardeau pour un maître qui ne lui fournit que des chardons; tel un héritier avide et ingrat enlève sans reconnaissance, et souvent même insulte à l'aveugle simplicité de son bienfaiteur.

O triste esclavage, vos chaînes honteuses ne se bornent pas à ces humiliantes bassesses. La honte des plus noirs forfaits y ajoute le comble de l'indignité; un homme livré à l'avarice n'est pas esclave à demi : la perte de son innocence suit celle de sa liberté, ou plutôt les lois de la probité sont aussi peu respectées que celles de la bienséance. Rien n'est plus scélérat qu'un avare : *Avaro nihil est scelestius.* (*Eccli.*, X, 9.) Je ne souillerai point ici vos yeux par le spectacle inhumain de tant de crimes qu'enfante l'avarice : ces forêts ensanglantées par le meurtre de tant d'innocents voyageurs dont un assassin a voulu enlever les dépouilles; ces enfants barbares, qui, portant une main parricide sur un père dont la vie, à leur gré trop longue, retardait la jouissance d'un patrimoine après lequel ils soupiraient; ces cabanes dépouillées du peu de haillons que la misère y avait ramassés pour couvrir à demi la nudité de quelques enfants, et qu'un avide concussionnaire arrache avec autant d'inhumanité que peu d'avantage; ces faux contrats, ces usures, la justice vendue par un magistrat, le sanctuaire souillé par un ministre, la vigne de Naboth enlevée par Achab, son sang répandu par Jézabel. C'est trop peu dire de comparer un avare à un esclave : un esclave peut avoir de la probité, un avare l'a perdue; un esclave a de l'humanité, un avare ne la connaît pas; un esclave a de la religion, un avare la foule aux pieds; un esclave est un homme, un avare, comme une bête féroce, enlève, pille, égorge, déchire, se nourrit de chair et de sang : *Quasi lupi rapientes prædam* (*Ezech.*, XXII, 27), dit le prophète. Disons mieux, ils sont au-dessous des bêtes. Les bêtes les plus voraces ne cherchent la proie que selon la mesure de leur faim : *Ipsæ belluæ habent modum;* mais l'avare, outrant sa voracité, allant toujours au delà du besoin, ne cherche qu'à accumuler des trésors aux dépens de toutes les lois : *Avaro nihil est scelestius.* (*Eccli.*, X, 9.)

Mais, encore une fois, jetons un voile sur toutes ces horreurs. Ces cas frappants, quoique moins rares qu'on ne pense, feraient peu d'impression sur des personnes dont l'honneur et la probité se croient fort au-dessus de ces criants excès. Mais, quoique retenus dans des bornes plus étroites, je n'en soutiens pas moins que l'avarice du commun des hommes asservit tous les jours au démon des richesses, jusqu'à souiller l'âme de mille péchés. J'en prends à témoin cette foule de pauvres qui languissent dans les prisons, dans les hôpitaux, ou, comme Job, sur leur fumier; cette foule de pauvres errants, qui traînent avec eux le spectacle triste et choquant de la faim et de la nudité. Hélas! une légère aumône, sans vous appauvrir, ou plutôt en vous enrichissant, les nourrirait, les sauverait et les rendrait heureux. J'en prends à témoin ce tas immense de procès, ces chicanes, ces difficultés interminables qu'enfantent à la fois l'avidité du plaideur et celle du défenseur de sa cause, ou plutôt du fauteur de ses injustices. Les

tribunaux en gémissent; ils sont inondés des larmes de la veuve et de l'orphelin; une foule d'iniques ministres, en y flattant l'avarice d'un ravisseur, s'y engraissent eux-mêmes de la substance du pauvre et du riche. J'en appelle à témoin ce nombre prodigieux d'artifices, de subtilités, de détours, pour pallier une usure, pour embarrasser un contrat, pour éluder un droit légitime ou le détruire par des longueurs. Un marchand trompé dans son commerce, un artisan dans son marché, hélas! qui peut voir l'issue de ce labyrinthe? L'héritage des pauvres, selon l'expression de l'Ecriture, est le pâturage des riches. *Pascua divitum sunt pauperes.* (*Eccli.*, XIII, 23.) Les volumes entiers ne suffisent pas pour détailler tous les cas de conscience ou plutôt tous les artifices de l'avarice, pour retenir, pour augmenter, pour envahir ces fatales richesses que saint Paul compare à une mer orageuse, à un gouffre profond où les hommes sont engloutis : *Mergunt homines in interitum*, etc. (I *Tim.*, VI, 9.)

Outre les crimes où l'avarice s'engage pour se satisfaire, à combien d'autres n'engage-t-elle pas par le fatal poison des biens qu'on a acquis? La facilité et l'impunité que procurent les richesses sont des charmes séduisants dont peu de personnes sont en état de se défendre. Ceux mêmes dont la vertu alarmée se tenait d'abord sur la défensive, à peine commencent-ils à sentir les besoins de la vie ou à goûter les douceurs de la fortune, qu'ils sont bientôt abattus des uns et enivrés des autres. Leurs faibles vertus échouent à ce double écueil, et bientôt ils sont également remplis de violents désirs pour des biens que le plaisir et la nécessité rendent également précieux. Occupés de leurs besoins et de leurs satisfactions, peut-on ne pas oublier le prix de la grâce? Tel qu'un esclave à qui son état fait perdre bientôt les nobles sentiments qu'il avait reçus de la naissance; tel un avare n'a plus d'estime des biens spirituels : il perd les grâces, il néglige les bonnes œuvres, il oublie sa qualité d'enfant de Dieu; la bassesse de son état fait dégénérer ses sentiments, aveugle son esprit, abrutit son cœur. Sacrements, prières, rien ne se fait sentir; absorbé dans ces bas emplois comme un vil mercenaire, a-t-il un moment de loisir pour son Dieu? Son indigne maître ne souffre aucun partage. C'est un oracle de la sagesse éternelle : On ne peut servir deux maîtres; et en particulier, on ne peut servir Dieu et l'argent; il faut nécessairement haïr l'un ou l'autre : *Non potestis Deo servire*, etc. (*Matth.* VI, 24.)

Enfin, pour achever ce portrait, je dis que les liens malheureux que l'avarice impose à ses esclaves sont presque indissolubles, et qu'on les traîne presque toujours jusqu'au tombeau. On en a vu qui, par une attache aussi ridicule qu'incroyable, se sont fait ensevelir avec leurs trésors, comme s'il devait servir dans l'autre vie le funeste métal qui les avait si impérieusement gouvernés dans celle-ci. Il y a des vices que l'âge corrige, des lumières que l'expérience donne en désabusant un corps qui s'affaiblit; un sang qui se glace, en se refusant aux désirs, en éteint souvent la vivacité; il porte sur le retour de l'âge un caractère de ridicule qui leur sert d'antidote; mais l'avarice, au contraire, en vieillissant dans un cœur, y jette de plus profondes racines. On la travestit en prudence; on s'en fait une espèce de devoir; on s'en fait un devoir pour soutenir, dit-on, des enfants, des pupilles dont notre économie est la ressource, et qui seraient sans nous hors d'état de pourvoir à leurs besoins. Des besoins personnels qui se multiplient avec la caducité justifient les inquiétudes, rendent les précautions plus nécessaires et l'avidité plus profonde.

Toutes les autres passions cèdent à celle-ci; la tendresse paternelle n'a plus assez de forces pour faire toucher à des trésors qu'on aime plus que ses enfants. On les laisse souffrir la pauvreté pour les rendre, dit-on, un jour plus riches. L'ambition le cède à l'avarice; un poste brillant coûte-t-il à acquérir, expose-t-il à des dépenses; l'honneur perd dès lors tous ses charmes. L'avarice aimera mieux vivre dans l'obscurité que d'acheter la gloire à si haut prix. Elle sert de remède à l'amour. Semblable à un ancien à qui une courtisane demandait une trop grande somme d'argent : non, disait-il, je n'achète pas si cher un repentir. Les charmes de l'argent l'emportent sur ceux de l'objet qu'on aime, et quoiqu'à la vérité cette passion rende quelquefois prodigue un avare même, ce sont des victoires passagères dont bientôt il se dédommagera. Quelle est la colère que l'argent n'apaise point; quels sont les ennemis que les présents ne réconcilient; quel est le lâche dont il n'anime le courage? La vertu même lui rend les armes. Le bandeau de Thémis se déchire, sa balance penche, son glaive s'émousse, l'austère virginité se flétrit, la pudeur s'oublie, la fidélité conjugale, aussi bien que celle du ministre, sait à la faveur de l'or échapper à la plus exacte vigilance. En un mot, c'est un maître souverain qui, plus fort que les grands princes, sait imposer des chaînes à toute la terre, et attache dans un moment à son char ce que des armées entières n'auraient su forcer. Heureux, dit le sage, heureux celui qui ne s'est point laissé prendre à l'éclat de l'or : *Qui post aurum non abiit.* (*Eccli.*, XXXI, 8.) Heureux sans doute de s'être épargné par son détachement les pénibles travaux et les chagrinantes sollicitudes inséparables de l'amour des richesses. Heureux par sa droiture d'avoir conservé ses mains nettes, et marché dans les sentiers de la justice. Heureux par sa charité d'avoir soulagé tant de misérables, et de n'avoir point à essuyer leurs plaintes. Heureux pendant sa vie par la liberté dont son désintéressement l'a fait jouir. Heureux à sa mort par la confiance avec laquelle il se présente à un Dieu dont il a si bien observé les lois, et par la facilité du compte qu'il doit lui rendre d'une administration dont la religieuse probité a dirigé toutes les démarches; *Beatus*

qui inventus est sine macula, etc. (*Eccli.*, XXXI, 8.) Mais quel est-il cet homme admirable : *Quis est hic?* (*Ibid.*, 9.) Quel est-il, pourrions-nous en faire d'assez grands éloges : *Et laudabimus eum?* (*Ibid.*) Ce prodige est si rare dans le monde, qu'on ne peut le regarder qu'avec admiration. *Fecit mirabilia in vita sua.* (*Ibid.*)

En effet comment se délivrer d'un si cruel esclavage? Le marbre le plus dur cède au ciseau d'un habile sculpteur, et reçoit la forme qu'on lui imprime, plutôt que le cœur d'un avare ne consentira à se dépouiller. Obligation à la restitution, autant indispensable que difficile, aussi facile à contracter que malaisé à remplir. Achab, le malheureux Achab fait pénitence de son injustice; il prie, il jeûne, il se couvre de la cendre et du cilice. Dieu même en paraît touché ; mais au fond tout cela coûte peu. Des paroles de contrition sont bientôt dites. On quitte quand on veut le cilice dont on s'est couvert; mais se dépouiller des biens dont on jouit, se priver des commodités qu'ils procurent, se réduire à une condition médiocre, ou peut-être rentrer dans la poussière dont l'injustice l'avait fait sortir : *Quis est hic et laudabimus eum?* Achab pénitent, Achab converti, Achab frappé de Dieu, Achab dans la plus grande opulence, restitue-t-il un misérable arpent de terre qui lui a coûté les crimes qu'il déplore et les châtiments qu'il endure. Hélas! on fait les plus belles résolutions, on fait à un confesseur les plus belles promesses, mais c'est un fruit qui ne parvient jamais à sa maturité. Toutes ces paroles ne sont que des fleurs qui tombent, comme dit Job : *Oliva projecit florem suam.* (*Job*, XV, 33.) Semblables à des paralytiques, ils n'ont ni mouvement ni sentiment; ils ne connaissent ni ne veulent connaître le malheur de leur condition. L'avarice jette sur leurs yeux un bandeau qu'ils aiment, et leur esclavage même leur paraît le plus heureux état. Ils ne veulent point s'instruire de leurs obligations ; ils repoussent la main salutaire qui voudrait briser leurs fers et guérir leurs plaies ; la mort arrive enfin ; ils passent de l'esclavage des richesses à celui de l'enfer; et leur avidité toujours insatiable nourrira à jamais des désirs qui auront fait dès cette vie leur malheur, leur honte et leur crime.

Ceux mêmes à qui des mouvements passagers de grâce dessillent un moment les yeux, et font faire quelques faibles efforts, se contentent de renvoyer à la mort les restitutions et les aumônes dont ils sentent la nécessité sans avoir le courage d'y satisfaire, et pensent faire un grand sacrifice à Dieu de lui abandonner enfin de mauvaise grâce ce qui va leur être arraché. On remplit un testament, on charge des héritiers de donner à Dieu ce qu'on n'aura plus ; mais on se trompe : des héritiers promettent tout, et souvent n'exécutent rien. Ils oublient les ordres avec la personne ; tout demeure enfermé dans le même tombeau ; ils sont bien aises d'oublier l'un et l'autre pour jouir paisiblement des biens qu'ils ont recueillis. Cependant l'avare meurt dans son esclavage, flatté de l'espérance de faire rompre après sa mort, par un autre, un joug qu'il n'a pas eu la force de secouer. Non, non, le maître était trop redoutable pour lui échapper. Semblable à Pharaon, il retient Israël dans la captivité la plus dure ; il faut que le Tout-Puissant épuise les prodiges pour résoudre le peuple à sortir de l'Egypte, et le prince à le lui permettre; encore même, quand des miracles inouïs ont enfin arraché ces infortunés esclaves à leurs impitoyables tyrans, le maître court après eux pour les rattraper, et l'esclave délivré regrette aux portes de la terre promise les insipides oignons qu'il mangeait dans le lieu de son esclavage.

Délivrez-nous, mon Dieu, de cette honteuse prison ; débarrassez-nous des liens de l'intérêt que nous respirions dans votre maison, pour ne plus vivre qu'avec vous dans la liberté de vos enfants, comme ce fils prodigue qui quitte courageusement son indigne maître, pour venir se jeter dans les bras de son père : faites que nous usions de ce monde, comme n'en usant pas, et que regardant tous ces biens comme de la boue, à l'exemple de saint Paul, nous ne soupirions plus qu'après la couronne immortelle et les biens incorruptibles qui nous sont préparés dans l'héritage céleste. Ainsi soit-il.

DISCOURS

SUR LA RESTITUTION.

Reddite quæ sunt Cæsaris, Cæsari; et quæ sunt Dei, Deo. (*Matth.*, XXII, 21.)

Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.

Ce n'est donc pas assez de satisfaire à la juste colère du Seigneur, par une rigoureuse pénitence, il faut encore satisfaire aux justes prétentions du prochain par une exacte restitution. La restitution n'est pas moins indispensable que la pénitence, dans tous les péchés où nos frères se trouvent intéressés; la pénitence est une restitution faite à Dieu, la restitution est une pénitence offerte aux hommes : sans elle la conversion est très-équivoque et très-suspecte ou plutôt absolument fausse. Peut-on se flatter d'être marri d'un péché dont on refuse de réparer les injustes suites?

Sur ces principes incontestables, comment se peut-il que tous les jours on crie à l'in-

justice, et qu'on ne voit presque pas de restitutions? A entendre les plaintes des uns, il n'y a presque plus de probité sur la terre; à en juger par la sécurité des autres, c'est partout le règne de l'équité. Est-ce calomnie qui exagère, ou cupidité qui n'est jamais satisfaite? Les lois de la justice sont-elles donc si obscures, ou si peu connues? Est-on assez aveugle pour s'y méprendre, ou assez injuste pour s'y refuser?

Il est bien aisé en effet, dans le mélange continuel d'intérêts que fait naître le commerce de la vie, de se rendre coupable de quelque injustice; ou plutôt il est bien difficile d'en être exempt, au milieu de la cupidité insatiable qui fait désirer les biens de la terre, des besoins pressants qui en rendent l'usage nécessaire, des occasions fréquentes qui en facilitent l'acquisition. Où sont-ils, dit le prophète, ces hommes équitables, dont les mains ne furent jamais souillées du bien d'autrui? Ils méritent les plus grands éloges : *Quis est hic et laudabimus eum?* (*Eccli.*, XXXI, 9.) Cette inviolable équité qui ne veut rien que de légitime, ce parfait détachement qui ne désire point les richesses et n'y met point sa confiance, est une espèce de prodige : *Fecit enim mirabilia in vita sua.* (*Ibid.*)

Dieu seul peut donner à toutes les créatures un défi général de trouver en lui rien à reprendre; seul parfaitement saint et souverainement juste, il a droit de dire avec vérité, qui de vous a quelque reproche à me faire, ou de droit à exercer sur moi : *Quis ex vobis arguet me de peccato.* (*Joan.*, VIII, 46.) L'homme, malgré son orgueil, n'oserait porter la témérité jusqu'à se croire exempt de faute; une expérience trop constante et trop journalière aurait bientôt détruit ses chimériques prétentions; mais, en matière de probité, n'en trouverais-je pas parmi vous qui se croient irréprochables? Que dis-je, en est-il un seul qui, malgré l'aveu de mille faiblesses, ne se croie sur cet article, au-dessus même du soupçon; je soutiens mon commerce, je remplis ma charge, je conserve mon bien, mais je suis incapable d'une bassesse; mes mains sont nettes, et je ne fais tort à personne; la piété ne condamne pas cette sainte hardiesse, et saint Paul a donné au peuple un pareil défi; quelqu'un a-t-il à se plaindre de moi, disait-il, avec une noble assurance; ai-je pris, ai-je désiré le bien de quelqu'un? Vous êtes tous témoins de l'équité de mes démarches : *Ipsi scitis.* (I *Thess.*, III, 3; V, 2.)

Saint Louis, plus timide, prenait dans ses voyages la précaution de faire marcher après lui des officiers de confiance qui s'informaient avec soin de tous les dommages que pouvaient avoir causés les gens de sa cour, et avaient ordre de tout payer sur-le-champ. Avant son voyage pour la terre sainte, dans le temps que les frais d'une guerre immense lui rendaient tous les fonds nécessaires, il fit publier dans le royaume que tous ceux à qui il pouvait devoir quelque chose eussent à se présenter pour recevoir leur payement. Les infidèles mêmes, qui l'avaient pris à Damiette, éprouvèrent sa justice. De retour en France, saint Louis se fait rendre compte des sommes qui avaient été envoyées en Egypte pour sa rançon; il s'aperçut que ses ennemis s'étaient mécomptés à leur préjudice. Il pouvait, sans injustice, profiter de la méprise; ces barbares n'étaient que des usurpateurs, le prince, en les chassant de la terre sainte, ne leur faisait aucun tort; les mauvais traitements qu'il avait reçus d'eux dans la captivité méritaient plutôt des châtiments que des égards; cependant il leur fit raison de tout.

L'obligation à la restitution peut être envisagée dans celles qui en sont chargées, dans les personnes qui en sont l'objet et dans la chose qui en est la matière; ce détail, trop vaste pour être renfermé dans un discours, demanderait des volumes. Bornons-nous à quelques règles générales, qui serviront à décider bien des cas et à dissiper bien des ténèbres pour celui qui désire sincèrement d'être éclairé. L'obligation de restituer est ou certaine ou douteuse. Voyons donc, 1° quelle est la rigueur du devoir quand la dette est certaine; 2° quelle est la nécessité de la bonne foi quand elle est douteuse. La loi parle dans l'un, la conscience dans l'autre, et tout est en sûreté, si on est fidèle à sa voix. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Un magistrat séculier qui prononce sur les fleurs de lis, un magistrat spirituel qui juge dans le tribunal de la pénitence, ont entre eux de très-grands rapports. Revêtus d'une autorité respectable, chacun tient pour nous la place de Dieu; tous deux ils ont des lois à suivre, des sollicitations à craindre, des artifices à démêler. De part et d'autre nécessité de recherches, devoirs d'équité, obligation de courage et de fermeté; la cause est plaidée devant eux et par leurs arrêts ils la terminent. Là c'est la partie intéressée qui poursuit, ici c'est le coupable qui se défère. Le voilà ce pénitent aux pieds de ses juges, juge invisible qui pèse tout au poids du sanctuaire, juge visible qui l'écoute et lui parle au nom du Seigneur. Que fait-il en s'accusant? Il se fait le procès. Sa conscience prend la place du créancier et lui redemande son bien injustement détenu. Le confesseur devenu juge entre ces deux parties peut-il refuser un arrêt? peut-il sans faiblesse ne pas en presser l'exécution? peut-il sans cruauté laisser languir celui qui souffre? Ministres prévaricateurs, vous flatteriez-vous que le souverain Juge souscrirait à vos injustices? *Posui te ut evellas et destruas.* (*Jerem.*, I, 10.)

Que penseriez-vous d'un magistrat qui, gagné par un débiteur de mauvaise foi, trahirait en sa faveur les intérêts du pauvre? Oppresseur du misérable à qui il refuse de tendre la main, complice du ravisseur dont il autorise l'iniquité, de quels anathèmes le chargeriez-vous? En mériteriez-vous moins, vous qui traitez des grandes affaires de l'é-

ternité, si vous négligez par une molle condescendance les devoirs du pénitent et les vôtres? Dieu vous a établis pour rendre justice. Ce que le magistrat exécute dans le tumulte du palais, vous le faites dans le secret de la conscience avec d'autant plus d'autorité que votre caractère est plus respectable, que vos sentences sont sans appel et sans formalité, que l'on s'adresse à vous avec confiance, et que l'ascendant volontaire que l'on vous donne sur les cœurs vous met en état d'exécuter, avec autant de douceur que d'efficacité, ce que la force seule peut faire faire à un débiteur qui conteste son obligation, ou qui refuse de la remplir, ou qui tâche de l'éluder.

Vous en formez-vous cette idée, vous, pénitent, qui allez chercher le remède à vos maux dans le salutaire aveu de vos crimes? Pourriez-vous vous plaindre de la légitime fermeté d'un confesseur qui exige de vous ce devoir indispensable et refuse de vous faire grâce jusqu'à ce que vous ayez rendu justice? Ce n'est pas rigueur, c'est nécessité, c'est charité. Ce n'est pas moins votre intérêt que celui de vos frères. Ignorez-vous qu'il ne peut vous en dispenser sans crime, et vous-même pourriez-vous sans crime abuser de sa faiblesse ou de son ignorance? Le patrimoine du prochain est un bien sacré dont ni lui ni vous n'êtes le maître; il peut aussi peu vous le donner que vous pouvez le prendre; mais faut-il qu'on soit obligé de vous en presser! Que n'êtes-vous le premier à vous faire justice! N'êtes-vous pas déjà condamné par votre confession? Entendez cet homme dont vous retenez injustement le bien, il le demande par votre bouche; le procès est tout fait, vous l'avez vous-même déjà jugé : *Ex ore tuo te judico.* (*Luc.*, XIX, 22.)

Car enfin la loi de la restitution est, 1° une loi nécessaire dont aucune subtilité ne peut éluder la justice; 2° une loi divine; 3° une loi personnelle; 4° une loi pressante dont aucun prétexte ne peut suspendre l'exécution; 5° une loi précise dont aucun artifice ne peut adoucir la rigueur; 6° une loi générale dont aucun objet ne peut borner l'étendue; 7° une loi utile dont aucun intérêt ne peut faire désirer la dispense. Pourriez-vous, oseriez-vous briser des liens si forts, si sacrés?

1° *Loi nécessaire* dont la justice est supérieure à toutes les subtilités. Il serait inutile d'étaler ici les lois humaines, elles ne roulent presque toutes que sur la justice; en faudrait-il davantage? L'autorité du législateur, du prince, du magistrat, méritent sans doute le respect et la soumission de tous les sujets; mais ce ne sont pas des devoirs arbitraires que le seul intérêt fait imposer; c'est une loi divine, une loi naturelle, une loi personnelle.

2° *Loi divine.* La nécessité de la restitution pour entrer en grâce avec Dieu a quelque chose de surprenant et d'injurieux, ce semble, à la majesté divine. Que les hommes, à la bonne heure, poursuivent leurs droits et demandent justice de leurs semblables; ils ont des tribunaux pour les juger, des princes pour les protéger. Mais quand Dieu pardonne peut-il rester à la créature quelque chose à pardonner? Dieu sera-t-il indulgent pour ses droits et difficile pour ceux de la créature? Les intérêts du Seigneur doivent faire disparaître tous les autres : pourvu que sa gloire soit à couvert, tout doit paraître indifférent; pourvu qu'il soit satisfait, il semble que tout doit l'être.

Non, plus zélé ce semble pour la créature que pour lui-même, Dieu ménage les intérêts des hommes et paraît oublier les siens. Un retour sincère le désarme, une légère pénitence lui suffit; au lieu que pour les droits du prochain, rigoureux, inflexible, il ne fera grâce sur rien. Il accorde à ses ministres un pouvoir sans bornes pour remettre les offenses qui le regardent : crimes énormes, censures foudroyantes, vœux respectables, serments authentiques, tout est du ressort de leur tribunal; leurs volontés sont pour lui autant d'arrêts auxquels il daigne souscrire; mais il ne permet de rien relâcher sur les droits des hommes. En vain le ministre abuserait de son pouvoir : une dispense injuste n'est qu'un vain titre; annulée dans le ciel, elle ne donne aucun droit sur la terre. Bien loin de rien débarrasser, il se rend responsable à votre défaut du payement dont il vous a mal à propos dispensé : autant que son pouvoir est étendu sur l'absolution, autant est-il resserré sur la restitution.

En créant les hommes, Dieu leur père, leur juge commun, a dû établir pour la sûreté et le bon ordre de la société, et il a établi en effet des lois générales dont sa sagesse ne lui permet pas de se départir. La même sagesse qu'il a imposée doit en presser l'exécution et en faire réparer la transgression. Distributeur commun, Dieu ne fait que conserver son ouvrage et maintenir le partage qu'il a fait des biens. Je sais que maître de tout, il peut par son autorité supérieure transporter le domaine d'un homme à un autre; il l'a fait plusieurs fois en faveur de son peuple, soit en dépouillant les Egyptiens, soit en chassant de la terre promise les nations infidèles. La propriété qu'il nous accorde est une émanation de sa souveraineté. Il enrichit, il appauvrit à son gré; sa puissance suprême est inaliénable; mais ces occasions extraordinaires sont trop rares pour tirer à conséquence; elles ne font que confirmer la règle. La défense du vol, la nécessité de la réparation sont des lois également nécessaires; l'une est la suite de l'autre, ou plutôt ce n'est que la même loi. S'emparer du bien d'autrui ou le retenir, c'est la même injustice. Le glaive fut confié au prince, la balance au magistrat, pour maintenir cet ordre; la sagesse qui explique la loi, l'autorité qui la protége sont des images de la souveraine justice qui rend à chacun ce qui lui est dû.

La loi naturelle est ici d'accord avec la religion; les principes en sont gravés dans tous les cœurs. Ce n'est pas l'éducation, c'est

la nature qui les donne. Ils sont nés avec nous; avec nous ils croissent, avec nous ils vivent. A peine commence-t-on à voir luire les premières étincelles de la raison qu'on sent qu'il ne faut pas porter la main sur le bien d'autrui et qu'il est juste de le lui rendre : les enfants entre eux se font justice et savent partager un morceau de fruit. Au milieu de sa stupide grossièreté, le barbare, dans les forêts, fait part à son voisin d'une peau de bête qu'il a prise à la chasse. Les plus grands crimes n'en éteignent pas la vive lumière : après avoir foulé aux pieds toutes les autres lois, on écoute encore la voix de la probité. Eût-on perdu toute pudeur, on se pique encore de paraître honnête homme; les voleurs mêmes se rendent justice entre eux. Après avoir dépouillé le passant, ils suivent dans le partage de leurs larcins des lois équitables. Le plus infâme des traîtres, après avoir vendu son maître, alla rendre aux pharisiens les trente deniers qui avaient été le prix de sa perfidie. Tous les principes de l'équité sont naturels, évidents, ineffaçables : *Non descripta, sed nata lex.*

Si chacun au gré de ses désirs pouvait impunément disposer du bien d'autrui, le monde ne serait plus qu'une retraite de voleurs et la société un brigandage, où le plus fort serait toujours le mieux partagé; à l'abri d'un pardon facile, et sous les yeux d'un Dieu négligent, on jouirait en repos d'un crime utile, dont les fruits auraient bientôt essuyé les larmes feintes qu'on aurait données au repentir apparent, et dédommageraient abondamment des regrets hypocrites qui n'auraient servi qu'à jouer un Dieu si commode; au contraire, quel bel ordre si ces lois sont exactement observées : alors chacun, selon l'expression de l'Ecriture, vivrait en paix à l'ombre de son figuier et de sa vigne : le faible à couvert de l'oppression, et le simple de l'artifice; le pauvre à l'abri de la violence, et le riche de l'infidélité; la loi serait le fidèle et constant tuteur de tous les hommes. Malgré le crédit et la force, le bon droit serait seul un titre, la justice prononcerait toujours, ou plutôt chacun serait son juge équitable, sans avoir besoin de ce qui n'est que le triste remède de la mauvaise foi. Débarrassé d'alarmes et d'inquiétudes, on jouirait en sûreté de l'héritage de ses pères : l'ouvrier payé de son travail ne soupirerait plus après un salaire différé. Le laboureur ne craindrait pas un soldat avide, l'orphelin ne se défierait plus d'un tuteur mercenaire. Ce que la fable a dépeint du premier âge du monde, ce que la révolte de notre premier père nous avait ravi, la droiture et la bonne foi le réaliserait, la loi naturelle rétablirait le paradis terrestre.

3° *Loi personnelle.* On ne trouve pas la rigueur de ces lois excessive, quand on y est intéressé; on loue le confesseur zélé qui conserve nos droits; on condamne l'injuste pénitent qui s'y refuse. Sous quels traits odieux ne peindrait-on pas un ministre prévaricateur qui suivrait une morale trop relâchée? A-t-on à se plaindre de la négligence d'un ouvrier, de l'infidélité d'un domestique, de la mauvaise foi d'un débiteur : on lui souhaite un directeur éclairé et ferme, qui lui ouvre les yeux sur ses obligations et les lui fasse exactement remplir? On est éloquent pour faire valoir ses prétentions. Aujourd'hui même que vous m'entendez, peut-être désirez-vous que, touchés de mes paroles, vos débiteurs, au sortir du sermon, courent vous rendre ce qui vous est dû. Exécutez donc sur vous l'arrêt que vous poursuivez; vous ajoutez cette loi personnelle à la loi naturelle et divine; l'équité de la restitution, si sensible quand vous la demandez, ne perd rien de ses droits, quand c'est de vous qu'on l'exige.

4° *Loi pressante*, dont aucun prétexte ne doit faire suspendre l'exécution : je ne dis pas qu'en différant de réparer le dommage, vous risquiez sans cesse une mort subite et des pertes imprévues qui vous mettront hors d'état de le faire, que vous perdrez le mérite de toutes vos bonnes œuvres, et que les sacrements que vous recevrez sont autant de sacriléges, tandis que vous vivez dans cet état de péché; ces raisons sont communes à tous les péchés dont on diffère la pénitence.

J'ajoute que la promptitude de la réparation est une partie même de la justice, et que chaque instant de ce coupable délai est un nouveau dommage qui continue, qui multiplie, qui augmente l'énormité des péchés, et la nécessité de la réparation; souvent la dette grossit en différant. C'est un bien qui porte des fruits, des parties qui produisent des rentes; ces revenus s'accumulent, vous devrez le capital et les arrérages; l'argent que vous gardez eût été un fonds dans le commerce qu'on eût fait valoir; ce commerce a langui, cette occasion a manqué, ces profits ne se sont point faits, faute de payement. Vous devez dédommager de tout. La loi de Moïse ordonnait à celui qui avait volé une brebis d'en rendre quatre, non-seulement à titre de châtiment, mais encore à titre de dédommagement, pour remplacer tout ce que le lait, la laine, les agneaux auraient pu produire à son maître. C'est sans doute à cette loi que faisait allusion Zachée, lorsqu'il dit au Seigneur : Je donne la moitié de mes biens aux pauvres, mais je ne me crois pas pour cela dispensé de payer mes dettes; et, afin que mes créanciers ne perdent rien, je leur rends au quadruple du tort que je puis leur avoir fait. Un païen, un publicain serait-il plus équitable qu'un chrétien : *Et si quid aliquem defraudavi reddo quadruplum.* (*Luc.*, XIX, 8.) Ne fît-il pas même de perte marquée, est-il juste de priver le maître du légitime usage de son bien, et de se l'approprier. C'en est assez pour faire de la restitution un devoir pressant : *Impedit eum usu rei suæ*, dit saint Thomas.

Il n'en est pas du péché contraire à la justice comme de ceux qui blessent les autres vertus; ceux-ci communément ne font point

un mal durable, et ne laissent hors de l'âme aucun effet; le moment qui les voit finir remet tout dans l'ordre, la contrition qui les déplore en efface la tâche; Dieu qui s'y trouve seul intéressé rend ses bonnes grâces quand on rentre sincèrement dans son devoir. Les habitudes qui restent quelquefois dans l'âme, les peines auxquelles on est condamné, même après une entière abolition, sont plutôt des malheurs que de nouveaux crimes ou des continuations de péché; mais les péchés qui violent l'ordre de la justice ont bien d'autres suites; le tort qu'ils ont fait, indépendant du créancier, du coupable, subsiste encore après la conversion, et l'ordre n'est parfaitement rétabli que quand tout a été entièrement réparé. Un pauvre, dont on retient le bien, souffre-t-il moins depuis que son injuste ravisseur a baigné de larmes les pieds du ministre? Qu'il frappe la poitrine, qu'il jeûne, qu'il prie, tout cela n'adoucit pas la rigueur de l'indigence, tout cela n'apaise ni la faim ni la soif. Qu'importe, dit saint Jean, que vous donniez mille bénédictions aux pauvres; compassion stérile qui ne satisfait aucun de ses besoins. De même que Dieu ne serait pas satisfait sans la pénitence qui répare son honneur, quelque restitution qu'on fît au prochain de ce qui lui appartient, quelque réparation qu'on eût fait à Dieu, le prochain n'est pas satisfait sans la restitution. Dieu et l'homme sont deux différents créanciers, qui exercent des droits différents, et qu'il faut séparément satisfaire.

Puisque le mal dure, le péché continue, et dans le prochain qui souffre, et dans vous qui en êtes la cause, et en Dieu qui en est offensé; chaque soupir que pousse le pauvre, chaque larme qu'il verse est une nouvelle demande de son bien, une nouvelle accusation de votre injustice; chaque refus de restitution est en vous un nouveau péché, c'est un fleuve dont vous avez ouvert la source et qui ne cesse de couler, c'est un incendie que vous avez allumé et qui ne cesse de brûler; vous êtes toujours et coupable et comptable, jusqu'à ce que vous ayez arrêté le mal; ainsi un scandaleux est comptable de toutes les fautes qu'il fait commettre, un médisant de toutes les paroles qu'il fait dire, jusqu'à ce que la publicité de la réparation et de la pénitence, ayant mis une digue au torrent; ainsi jusqu'à ce qu'il ait évacué un pays, un prince est chargé des désordres que font ses troupes. Un homme qui retient le bien d'autrui est censé le voler à chaque instant, et commettre de nouveau le péché. Le précepte de la restitution, selon toute la théologie, quoique *affirmatif* dans les termes, est *négatif* dans son objet. Ordonner de rendre, c'est défendre de retenir, aussi bien que de voler. Il oblige donc en tout temps, toujours et pour toujours : *Implicite negativum.*

5° *Loi précise*, dont aucun artifice ne peut adoucir la rigueur. L'obligation de la restitution une fois établie, la loi et la justice vous déclarent que l'impuissance seule peut vous en dispenser, si le créancier ne vous en fait volontairement la remise. Cette impuissance de rendre peut avoir divers degrés : tantôt c'est une impuissance absolue et entière, elle est au-dessus des règles : qui n'a rien ne peut payer, ni Dieu ni l'homme ne sauraient exiger l'impossible; tantôt ce n'est qu'une impuissance partielle et imparfaite, on ne peut payer qu'une partie : l'équité veut que vous fassiez tout à l'heure ce que vous pouvez, et le reste à mesure qu'il deviendra possible. N'attendez pas que tout soit venu, ce serait vous exposer à tout manquer. Restituez toujours ce que vous avez, Dieu vous tiendra compte de vos efforts et vous fera plus aisément grâce; lorsque votre bonne foi aura exécuté ce qui dépend de vous, l'impossibilité de ce que vous ne faites pas sera constatée, au lieu que le refus ne constaterait pas moins votre mauvaise volonté. Tantôt ce n'est qu'une impuissance morale, c'est-à-dire une grande difficulté : on pourrait absolument restituer, mais ce ne serait qu'en s'incommodant beaucoup, et, en s'exposant à déchoir de son état et à perdre son honneur et son crédit dans le monde, la loi fait alors quelque grâce; mais il n'est que trop ordinaire de la pousser trop loin.

Il est impossible de déterminer à la rigueur les bornes précises de cette impuissance. C'est à la prudence à servir de guide; mais le prétexte est spécieux, il est aisé de s'y méprendre quand on écoute la cupidité : le flambeau est bien sombre quand la passion le porte devant nous. Défiez-vous de vous-même : est-on bon juge dans sa propre cause? partagé dans le doute, prenez parti contre vous-même, vous ne vous serez encore que trop favorable. Au reste, toutes ces impuissances, fussent-elles aussi réelles qu'elles sont chimériques, ne sont ni un acquit ni une remise de la dette, ce n'est qu'un délai du payement accordé par bonté à votre indigence, mais qui laisse l'obligation tout entière; rien ne peut l'éteindre que le payement réel ou la remise volontaire. Profitez de ce répit pour amasser de quoi satisfaire dès que vous commencerez à le pouvoir en tout ou en partie; l'obligation suspendue revient en entier et vous presse sans relâche; la loi, le créancier qui avaient été forcés de se taire pour un temps, réclament instamment le bien mal acquis.

Je ne parle pas ici de ce pouvoir commode, qui, au gré de la passion, n'arrive jamais, puisqu'à l'entendre on a toujours besoin de tout, on n'en a jamais de trop, on n'en a jamais assez. Peut-on se flatter d'une véritable impuissance lorsqu'on fait mille dépenses superflues, souvent criminelles; ne vaudrait-il pas mieux payer ses dettes que de soutenir un si gros jeu, avoir une table si bien servie, des meubles, des habits si précieux, un si grand nombre de domestiques? Est-ce aux dépens des créanciers que vous devez entretenir votre faste? Est-il de la justice, est-il de l'humanité de le laisser dans l'indigence pour vivre dans les délices?

Rendez ce fruit miraculeux, Dieu l'a multiplié pour satisfaire à vos désirs et à vos besoins. Commencez, disait Elisée à la Sunamite, par en payer vos dettes, vivez du reste : *Vivite de reliquo*. (IV *Reg*., IV, 7.)

Peut-on se flatter d'une véritable impuissance quand on ne se donne aucune peine pour amasser du bien? Travaillez, prenez un métier, une profession honnête, mettez en œuvre vos forces et vos talents; gagnez quelque chose pour vous acquitter, le prochain souffre : son bien est-il donc fait pour entretenir votre paresse? Que celui qui volait, dit saint Paul, ne vole plus, mais que de son travail il s'acquitte et qu'il vive : *Qui furabatur jam non furetur*. (*Ephes*., IV, 28.) Peut-on se flatter d'une véritable impuissance, tandis qu'on fait valoir ses fonds pour augmenter ses richesses? La précaution ou l'avidité doit-elle l'emporter sur la justice? Est-ce donc aux dépens du prochain, en exprimant tout le sang de ses veines, que vous devez assurer vos profits et grossir votre patrimoine, ou prévenir des besoins éloignés? S'il faut s'abandonner à la Providence dans la fortune même légitime, combien est-il nécessaire dans une injuste possession? Peut-on se flatter d'une véritable impuissance sous prétexte des bienséances de son état, tandis que cet état lui-même est au-dessus de la naissance, et qu'il est peut-être le fruit de l'injustice? Rappelez-vous l'obscurité de votre berceau, suivez la route qui vous a conduit au trône : en vous dépouillant de cet état, vous ne donnez rien du vôtre; vous ne faites que revenir à votre place et subir les châtiments de vos crimes. La plus essentielle bienséance, le premier état et le plus nécessaire, c'est la droiture, la justice et la probité; mais songez-vous que cet état, dont vous craignez si fort de ternir la splendeur, vous vous êtes mis, par vos débauches, votre paresse, vos folles dépenses, dans l'impuissance de le soutenir? en déchoir, ce n'est plus que le fruit de votre imprudence. Oubliez-vous que le propriétaire dont vous retenez le bien en a autant et peut-être plus besoin que vous? A besoin égal, à égal danger, à confusion égale, qui des deux mérite la préférence du maître légitime ou de l'injuste ravisseur, dans le bien même qui est l'objet du crime de l'un et des justes poursuites de l'autre.

6° *Loi générale*. Qui ne connaît aucune borne, ni dans la personne dont aucune n'est privilégiée, ni dans les choses dont aucun n'est exempté, ni dans les contrats dont aucun n'est affranchi de son exactitude. Le prince n'en est pas plus exempt que le sujet; l'époux est redevable à son épouse, et l'épouse à son mari; la soumission, la reconnaissance et le respect que doivent les enfants ne dispensent pas le père du devoir de la justice. Si le maître a des droits sur le domestique, les domestiques, à leur tour, en ont sur lui. L'âge ne donne point de prérogative, ni la dignité d'indépendance, ni les talents de titre, ni la vertu de dispense. La justice ne fait acception de personne, elle ne condamne que plus rigoureusement ceux dont les places éminentes exigent plus de fidélité à leur devoir; elle dirige le juge dans ses arrêts, le peuple dans ses travaux, le marchand dans son commerce, et à tous généralement elle impose la loi de la restitution quand ils se sont écartés de la rigueur de ses préceptes.

Tous les contrats sont de son ressort; dans l'achat et dans la vente, elle prescrit le juste prix et la bonté des choses vendues; la fidélité dans la livraison de l'un et le payement de l'autre. Le louage y ajoute un soin raisonnable des effets loués; il doit être moins grand dans le dépôt, il l'est encore plus dans le commodat. Point de société qu'elle approuve, si l'égalité du fonds, de l'espérance, du risque, du profit, de la perte, ne proportionnent les intérêts réciproques des associés. La donation même, les testaments, tout gratuits et arbitraires qu'ils sont, n'échappent point à l'empire de la justice; le payement des dettes, l'accomplissement des volontés du testateur sont pour l'héritier des lois rigoureuses, comme pour son bienfaiteur la nécessité de conserver les droits de ses créanciers et de ses enfants; les redevances dans un seigneur, les tributs dus au prince ne sont pas moins l'objet de ses arrangements : *Cui tributum*, etc. (*Rom*. XIII, 7.)

Ce n'est pas seulement aux biens extérieurs, ou immeubles, que s'étend l'empire de la justice; il est des biens inestimables, que les plus grandes sommes ne sauraient payer parfaitement, dont elle ne réclame pas moins la réparation. Comment rendre à une famille désolée un père et une mère que leur a enlevés une mort dont on est la cause; comment essuyer tant de larmes, remplacer tant de soins, rendre une si grande protection, et procurer à une veuve et à des enfants une fortune et un établissement dont la tendresse paternelle ménageait les occasions? Devenez donc leur père, et par des soins et des sommes libéralement prodiguées, faites oublier ce qu'on a perdu. Comment rendre à un homme l'usage de ses membres, quand on la grièvement blessé, surtout si c'est un pauvre qui n'ait point d'autre ressource; comment rendre à un domestique qu'on a décrié un bon parti qu'on lui a fait perdre, un marchand qu'on a décrédité, un commerce qu'on a fait tomber ; chargez-vous donc de la guérison de l'un, de la fortune de l'autre, du rétablissement de tous les trois. Comment rendre à une fille déshonorée le trésor précieux que la lubricité lui a ravi ? quelle confusion pour elle, quels vifs regrets, quel obstacle à son établissement, quel risque pour son fruit! c'est à vous à nourrir et à élever un enfant dont vous êtes le père. Comment réparer l'honneur d'un mariage légitime, dont on a violé la sainteté? Comment réparer les querelles, les divisions, les divorces qui pourront en être la suite. Est-il juste qu'un malheureux époux supporte les frais de l'instruction d'un enfant dont la naissance le couvre de honte? Est-il juste que des frères

et des sœurs partagent un héritage qui leur appartient, avec un étranger qui les déshonore? Vous devez satisfaire à tout; avez-vous jamais bien examiné l'étendue et les suites des dommages que vous avez causés, pour pouvoir exactement juger de l'étendue de la réparation que vous en devez faire? En sentez-vous le poids, et ne tremblez-vous pas à la vue de ces obligations immenses?

7° *Loi supérieure* à tous les intérêts; aucun ne peut vous en faire désirer la dispense: ni vos intérêts spirituels, ni même vos intérêts temporels; ils demandent au contraire que vous fassiez la restitution. En vain accumuleriez-vous le bien d'autrui dans vos coffres, vous n'en serez pas plus riche, vous en deviendrez même plus pauvre. Malheureux, dit le Seigneur, je vous ferai rendre gorge; j'arracherai du fond de vos entrailles ces richesses d'iniquité que vous avez dévorées : ***Divitias quas devoravit evomet, et de ventre illius extrahet eas Dominus.*** (***Job***, **XX, 15.**) Se peut-il que des personnes qui travaillent sans relâche, qui prennent à toutes mains et retiennent sans scrupule le bien d'autrui, demeurent toujours dans l'indigence; une grêle, un procès, une banqueroute, une mauvaise économie, je ne sais quoi, fait tout disparaître; malgré tous les efforts et les rapines, une malédiction visible les dévore jusqu'à la racine; tandis que tel autre moins riche, travaillant moins, vivant noblement, donnant aux pauvres libéralement, coule ses jours dans l'abondance. Autant que Dieu voit avec complaisance les profusions de la charité, autant voit-il avec horreur les attentats de l'injustice; tout se multiplie dans les mains de l'un, tout fond entre les mains de l'autre : ***Alii rapiunt non sua et semper in egestate sunt, alii dividunt propria et ditiores fiunt.*** (***Prov.***, **XI, 24.**)

Le bien mal acquis porte un caractère de réprobation qui ne s'efface jamais, et qui commence dès ce monde votre jugement en vous échappant; ce n'est pas assez. Comme un poison mortel, il gagne vos biens même légitimes, et les entraîne avec lui. Malheur aux enfants qui héritent d'un injuste patrimoine; malheur au père qui les leur laisse; ils sont plutôt les héritiers de l'anathème que des grâces, de la pauvreté que des richesses! Source d'une ruine totale, ces trésors impies sont dans votre maison un feu qui la consumera : *Ignis in domo impii thesauri iniquitatis.* (***Mich.***, **VI, 10.**) Dieu l'a dit, la loi est juste, l'expérience en est le garant; vous serez traité comme vous aurez traité vos frères; on vous enlèvera ce que vous leur aurez enlevé. Vous fîtes couler leurs larmes, on fera couler les vôtres : *Væ qui prædatis nonne et ipse prædaberis.* (*Isa.*, **XXXIII, 1.**) Gardez-vous de désirer une fortune brillante et rapide, elle ne porterait que sur le sable; mais si vous voulez que la vôtre soit solide, que peu à peu le travail l'amasse, que la justice la cimente, que la charité en fasse part : ***Substantia festinata minuetur, quæ paulatim colligitur manu multiplicabitur.*** (***Prov.***, **XIII, 11.**)

Pour vos intérêts spirituels pourrez-vous en douter? Sans restitution votre pénitence est suspecte, elle est fausse. Peut-on croire sincèrement converti un homme qui néglige les devoirs les plus essentiels? S'il refusait de se réconcilier avec son ennemi, s'il négligeait de remplir les devoirs de son état, s'il persistait obstinément dans l'occasion prochaine, s'il était toujours attaché à l'objet de son péché, serait-il digne de grâce? En est-il moins digne lorsqu'il refuse de se dessaisir du bien mal acquis? Il réunit tous ces défauts. N'est-ce pas aimer éperdument l'objet que de le laisser subsister jusqu'à ne pouvoir se résoudre à en sacrifier l'objet, et réparer les suites? N'est-ce pas négliger de remplir un de ses principaux devoirs, que de ne pas acquitter ses dettes? N'est-ce pas vivre dans l'occasion prochaine du péché, que de conserver la possession de ce qui fit tomber dans le péché, et qui la perpétue encore? N'est-ce pas être aussi cruel qu'un ennemi que de continuer à nuire, en refusant de dédommager celui qui souffre? Reconnaît-on à ces traits un vrai pénitent? Larmes amères, vive douleur, rigoureuses austérités, sans la restitution, vous n'êtes qu'une pénitence chimérique; si on n'en punit l'auteur, si on n'en déteste l'objet, si on n'en déplore les suites, si on n'en fuit le danger, le péché ne peut être remis : *Si res aliena non redditur pœnitenti, non agitur non remittitur peccatum nisi restituatur ablatum.*

Un vrai pénitent irrité contre lui-même, auteur de son péché, est le premier à le punir; c'est le vengeur de Dieu offensé, l'exécuteur de sa justice, son plus redoutable ennemi, son créancier le plus intraitable : il s'épargne le moins, il frappe son corps rebelle et abaisse son esprit orgueilleux; il brise son cœur passionné, il s'interdit les plaisirs innocents, pour expier le goût criminel des plaisirs défendus; il répand ses biens dans le sein des pauvres, pour châtier son avarice; attentif à remplir les conseils évangéliques, négligerait-il les devoirs les plus importants? Se dépouillant des biens légitimes, retiendrait-il ceux où il n'a aucun droit? Craignant jusqu'à l'ombre du crime, voudrait-il en conserver le coupable fruit? Serait-ce apaiser la justice, ou plutôt l'irriter, attirer la miséricorde, ou plutôt l'éloigner? Qui refuse de se faire justice doit s'attendre à en subir la rigueur : *Non remittitur peccatum*, etc.

Un vrai pénitent indigné contre son péché est le premier à le détruire; il le poursuit dans le passé par le regret, dans l'avenir par la résolution : zélé ministre du Seigneur! il cherche partout à rétablir l'ordre, inconsolable de l'avoir commis; il voudrait, au prix de son sang, en arracher jusqu'au moindre souvenir. Vainement se flatte-t-on d'avoir cette douleur essentielle, quand on en conserve, qu'on en chérit l'objet : un ennemi est traité avec cette douceur, la guerre

n'est guère vive quand on fait si peu d'actes d'hostilité. Ah ! si au lieu de cette contrition prétendue qu'on veut bien lui prêter, on lui supposait des dispositions contraires, tiendrait-il une autre conduite ? Du moins n'en imposerait-il pas au confesseur, par un extérieur composé et une réforme apparente. Jugez du cœur, non par les paroles, mais par les œuvres, c'est par cette marque décisive, qui ne saurait être commune au pénitent et à l'hypocrite, qu'il faut tous deux les ramener ; cette conduite mérite plutôt des foudres que des grâces.

Un vrai pénitent, affligé de son péché, cherche et applique le remède aux maux dont il est cause ; il voudrait n'en avoir pas ouvert la source, du moins ne néglige-t-il rien pour la tarir ; où sont ces sentiments dans un cœur dur et insensible, qui, sourd aux cris des malheureux dont il doit se reprocher la misère, n'essuie point les larmes qu'il fait répandre, ne ferme point la plaie qu'il a ouverte, et laisse régner le désorde qu'il a causé ; la justice ne parlât-elle pas pour la restitution, la charité en plaiderait suffisamment la cause ? L'intérêt du prochain n'y fût-il pas mêlé, celui de Dieu devrait-il rester insensible ? Tout parle pour votre frère qui souffre, tout parle contre vous qui le laissez souffrir. Que pensez-vous répondre à tant d'accusateurs qui vous font sévèrement le procès ? Dieu sera-t-il plus indulgent, n'est-il pas encore plus redoutable ? *Non remittitur peccatum*, etc.

Un vrai pénitent, alarmé des dangers du péché, est le premier à prévenir la rechute ; pénétré d'une crainte salutaire, fruit d'une triste expérience, il ne peut trop s'éloigner d'un péril qui lui a été déjà si funeste ; quelle occasion plus prochaine que la présence et la possession de l'objet qui le flatte ? S'il est difficile, malgré la défense, de ne pas porter des yeux d'envie sur le bien d'autrui, combien le sera-t-il davantage de ne pas s'y attacher quand on en jouit ? La passion avide ne dit jamais c'est assez, la nature timide craint toujours de manquer de tout ; l'humanité, toujours faible, ressent en effet de véritables besoins ; l'habitude, la passion des bienséances, les maximes du monde les multiplient à l'infini et les grossissent à l'excès. Les prétextes viennent en foule justifier les précautions, autoriser les sollicitudes, déguiser les noirceurs ; tout est piége pour l'avarice. Que sera-ce lorsqu'à l'attrait du plaisir, à l'embarras des besoins, à la séduction des prétextes, à la nécessité des précautions se joint la présence de l'objet, la facilité de la jouissance, la difficulté de la restitution ; l'avarice trouve du moins des barrières à ses entreprises, dans le soin que chacun a de garder son bien ; mais en est-on maître ? Tous les frais de l'acquisition sont déjà faits ; on sent plus que jamais un besoin prétendu ; on guette plus que jamais un plaisir actuel ; aussi le courage à faire une restitution est une des plus fortes preuves d'une conversion parfaite, le refus d'une démonstration de l'attachement au péché : *Si pignus restituerit, rapinam qui reddiderit vita vivet.* (*Ezech.*, XXXIII, 15.) Ne vous refusez donc pas cette consolante assurance ; plutôt excessif que resserré, rendez au delà de ce que vous devez, plutôt que de risquer de trop peu rendre ; payez si bien vos dettes, que vous ne deviez rien à personne que l'exercice de la charité : *Nemini quidquam debentes nisi ut invicem diligatis.* (*Rom.*, XIII, 8.)

Voilà la loi de la restitution, quand la dette est certaine ; mais comment l'éclaircir quand elle est douteuse ?

SECONDE PARTIE.

Que l'homme avare et l'homme équitable sont différents, et dans leurs sentiments, et dans leur conduite ! L'un, avec avidité, cherche à saisir tous les moyens d'acquérir du bien ; s'embarrasse-t-il des droits de la justice, à peine des larcins manifestes réveillent sa coupable indolence ; souvent même une inattention affectée, ou plutôt une véritable mauvaise foi lui ferment les yeux sur les injustices les plus criantes. L'homme juste, au contraire, toujours zélé, toujours vigilant pour ses frères, se déclare le protecteur de leurs intérêts ; il compte, il examine, il consulte, plutôt pour conserver leurs droits que pour ne rien perdre du sien ; le moindre doute, la moindre apparence d'injustice suffit pour le résoudre à tout abandonner plutôt que de risquer un gain illégitime ; on peut s'en rapporter à sa bonne foi, elle est plus rigoureuse que la loi même. Tel qu'Abraham qui, revenant vainqueur de cinq rois, leur rend, sans qu'on le lui demande, le butin même qu'il pouvait retenir par le droit de la guerre, se tient toujours en garde contre l'artifice des autres, toujours en repos sur sa probité, prend toutes ses sûretés avec soin ; l'homme de bien toujours en repos, toujours crédule par charité sur la droiture des autres ; toujours en garde, par humilité, sur sa cupidité propre, ne prend des mesures que contre lui-même ; il craint plus de faire du tort que d'en souffrir ; de tromper personne que d'être lui-même trompé ; il ne cesse de le demander, comme Samuel le demandait au peuple : Quelqu'un a-t-il à se plaindre de moi, ai-je pris son bœuf, ses habits, sa moisson ? Ai-je reçu des présents pour rendre la justice ? ai-je fait pencher la balance par faveur ? Dieu m'en est témoin, et vous l'êtes tous : *Testis est Deus, testes vos estis.* (I *Thess.*, II, 10.)

Vous convenez de la nécessité de la restitution, quand la dette est certaine ; mais peut-être la contestez-vous, peut-être même, au tribunal des hommes, gagnerez-vous votre cause ? Le crédit peut y fournir des ressources ; un habile défenseur peut vous trouver des défaites ; votre partie peut manquer de preuves ; la demande peut n'être pas faite dans les formes. En un mot, je veux croire que votre adversaire serait condamné, si on n'écoutait que la justice humaine ; mais il s'en faut bien que les arrêts

les plus solennels des hommes soient toujours des garants bien sûrs; j'en appelle à votre conscience, et je prends pour arbitre votre bonne foi. Ce serait une erreur grossière de n'appeler injustice que ces larcins manifestes dont aucun voile ne peut couvrir la noirceur; de combien de manières ne déguise-t-on pas l'injustice pour la dérober aux yeux les plus perçants : faites un moment la revue de vos biens, tout ce que vous possédez est-il véritablement à vous? N'avez-vous jamais fait du tort, n'êtes-vous redevable à personne? Examinez de près toutes vos acquisitions. Ces contrats sont-ils bien légitimes, sont-ils bien sincères? N'y a-t-il eu ni fraude ni détour? Y a-t-il toujours eu de la fidélité dans la vente, un juste prix dans l'achat? N'a-t-on jamais abusé de la faiblesse, de l'ignorance, de la nécessité, pour avoir au-dessus ou au-dessous du juste prix? Pour recevoir au delà du capital, pour exiger au delà de vos droits ou de ceux du prince, n'avez-vous jamais foulé le pauvre, opprimé la veuve, trompé l'orphelin? A-t-on toujours payé le salaire du domestique, de l'ouvrier? L'ouvrier et le domestique ont-ils toujours exactement rempli leurs promesses et leurs journées? En un mot, vos mains sont-elles bien nettes, et votre patrimoine bien épuré? Dieu en jugera à la rigueur, commencez dès aujourd'hui à vous rendre de bonne foi justice.

Ce n'est point sans raison qu'on peint cette vertu avec une balance à la main, elle doit tout peser au poids du sanctuaire, avec la plus exacte proportion; il faut qu'à l'exemple de la sagesse, tout soit distribué avec nombre, poids et mesure : *in numero* (*Sap.*, XI, 21), c'est-à-dire ayez égard à la quantité que vous devez : *in pondere* (*Ibid.*); pesez-en toutes les circonstances : *in mensura* (*Ibid.*); examinez-en les suites, pour ne laisser rien à réparer; comptez, pesez, mesurez avec exactitude; après cette sévère opération, servez-vous de l'épée de la justice pour trancher jusqu'au vif et immoler ce qui n'est pas à vous.

Toutes ces discussions vous étonnent, ces découvertes vous épouvantent; mais vous vous ménagez bien des retranchements où vous vous croyez en sûreté; vous n'en êtes pas encore quitte, la vérité va vous y poursuivre sans relâche pour mettre vos devoirs dans tout leur jour. 1° La loi de la restitution est nécessaire, supérieure aux subtilités, il est vrai; mais *j'y ai satisfait, j'ai payé, je suis quitte; on me doit, je compense; on me donne, je reçois; j'ai acquis, je possède;* me voilà en règle et de bonne foi; que veut-on de plus? Entrons dans le détail

Vous avez payé, mais est-ce à titre d'aumône? Elle ne suffit pas. Est-ce avec quelque diminution? vous n'êtes pas quitte. Non, les aumônes les plus abondantes que vous avez faites, ou que vous espérez faire, ne peuvent tenir la place de la restitution, qu'autant que vous ne connaissez pas votre créancier; vous n'avez aucun droit de disposer des biens d'autrui; rendez à chacun ce qui lui appartient, voilà la première, la plus essentielle bonne œuvre; le précepte l'emporte sur le conseil, la justice sur la charité; après avoir rempli ce devoir, faites alors de bonnes œuvres : *Honora Dominum de tua substantia.* (*Prov.*, III, 9.)

Dieu déteste des offrandes si déplacées, ou plutôt si criminelles, faites aux dépens de vos frères. Les cris que pousse contre vous le pauvre opprimé étouffent ceux que pousse en votre faveur le pauvre secouru, et les malédictions de l'un seront plus écoutées que les prières de l'autre; c'est, dit le Sage, égorger le fils en présence du père, que d'offrir au Seigneur le bien du pauvre : *Qui offert sacrificium pauperis, quasi qui victimat filium in conspectu patris.* (*Eccli.*, XXXIV, 24.) C'est allier Jésus-Christ à Bélial, ou plutôt le jouer indignement et l'insulter jusque sur son trône, d'y paraître avec une main chargée de présents et une autre de rapines, de lui présenter un coupable encens, de voler sur ses propres autels et le rendre en quelque sorte complice de vos larcins, en l'enrichissant des dépouilles enlevées aux misérables : *Quodammodo fecit Christum raptorem.*

Vous avez payé, dites-vous, mais peut-être que, par un coupable abus de l'autorité, vous avez su intimider un créancier faible, sans crédit, sans ressource, hors d'état de se faire faire raison; peut-être par des retardements éternels et de honteuses chicanes, par des accommodements forcés et iniques, vous lui avez fait perdre une partie de son bien, trop heureux de sauver le reste. Peut-être par vos mensonges, vos détours et vos artifices, vous avez su lui déguiser la justice, l'étendue de ses droits, et surprendre une remise qui n'est que le fruit de la supercherie : rien de plus ordinaire et dans les banqueroutes où tout paraît perdu, et dans les distributions de bien où l'on craint de tout perdre, et dans les procès ordinaires, où les délais, les frais, les chicanes absorbent tout; dans les petits que tout accable, et dans les jeunes gens que tout amuse, et dans les ignorants que tout satisfait, d'obtenir des remises forcées, qui, loin d'acquitter, rendent encore plus coupable; sachez qu'il y a un juste Juge, protecteur de la veuve et de l'orphelin, qui remettra tout dans l'ordre, vengera l'opprimé et vous fera rendre au centuple ce fruit maudit de vos rapines; n'attendez pas que le ciel vous soit ouvert, tandis que vous serez chargé des dépouilles de vos frères : *Excelso excelsior est alius.* (*Dan.*, VIII, 3.)

On vous doit, vous compensez. Je sais qu'à dettes égales, également certaines, de même nature, et lorsqu'on ne peut par d'autres voies obtenir son payement, toutes conditions essentielles que prescrit la justice, la théologie, aussi aussi bien que la jurisprudence, permet, comme un juste dédommagement d'un payement impossible, une légitime compensation. Mais que cette voie est périlleuse! qu'on est suspect dans sa propre cause, que la justice qu'on se fait par ses

propres mains est peu exacte? Combien votre créancier, que vous traitez en débiteur, trouverait-il, s'il était instruit, à rabattre dans vos prétentions et à répliquer dans vos preuves? Vous le récuseriez sans doute pour juge; êtes-vous moins récusable pour lui? Quoi qu'il en soit, le transport d'une dette à une autre, d'une nature différente; la substitution d'une créance incertaine, litigieuse, conditionnelle à une dette pure, claire, liquide; la disproportion d'un léger dommage à une somme considérable; l'inquiétude et l'avidité, qui, sans faire aucune démarche, commence par se payer par ses mains; l'injustice d'un domestique qui, contre les conventions, estime infiniment son travail, ce ne sont pas des compensations, ce ne sont que des crimes qu'on n'expie que par la restitution.

On vous donne, vous recevez. Ainsi un usurier, sans examiner la justice de ses droits, reçoit les intérêts que la nécessité, l'ignorance, la faiblesse d'un débiteur lui apporte; mais un payement forcé ou surpris ne fut jamais un titre légitime, le prêt de votre argent en transporte la propriété; il ne peut donc rien produire pour vous. Tout son fruit appartient au propriétaire; en vous rendant la somme prêtée, on satisfait à tous ses droits; il est vrai que si le prêt vous fait souffrir quelque perte, ou vous prive de quelque profit présent et certain, vous avez droit à des intérêts qui vous dédommagent; mais si, sans aucune de ces raisons, vous recevez au delà du capital; si dans le cas même où les intérêts sont permis, vous passez le taux fixé par le prince; vous auriez beau, par des condamnations données de concert, par des billets qui renferment les intérêts dans le capital; par des gages, des payements anticipés, par des services, des présents, des avantages de quelque autre espèce, jeter un voile sur vos usures, éviterez-vous le titre odieux d'usurier et la nécessité de la restitution; la pauvreté, le besoin pressant du débiteur, votre avidité à le poursuivre ne feront qu'ajouter la cruauté à l'injustice et augmenter votre péché: *Mutuum date nihil inde sperantes.* (*Luc.*, VI, 35.)

Vous possédez. La prescription vous paraît un titre, elle en est un en effet, mais dont la probité n'use guère et dont la religion se défie: avez-vous possédé sans trouble tout le temps prescrit par la loi? Pendant tout ce temps la bonne foi a-t-elle été toujours constante et l'erreur invincible? Est-ce une matière sujette à la prescription? A la bonne heure, prenez dans le laps du temps des armes pour vous défendre; le bon ordre, la tranquillité publique exigent qu'on punisse un propriétaire négligent, qui pendant trente ans oublie son bien, et qu'on assure enfin le repos des familles, dont les discussions toujours renaissantes rendraient tous les domaines incertains. Le droit canonique applaudit à la sagesse du droit civil qui l'a introduit, et la théologie en adopte les décisions; mais si l'usurpation a été injuste, et si la violence ou l'artifice ont interdit les plaintes, s'il manque un instant à la durée de la possession, de si justes remords ont interrompu le calme de votre possession; si des minorités, des absences en ont suspendu le cours, penseriez-vous que la loi favorisât votre crime et fît servir sa puissance à dépouiller l'innocent.

La bonne ou la mauvaise foi rend la condition du débiteur bien différente. Un possesseur de bonne foi, quand il a découvert le vrai maître, n'est tenu de rendre que ce qu'il a, quoique ce ne soit qu'une partie de ce qu'on a perdu; il ne doit pas même ce qu'il en a consumé, non plus que les fruits qu'il a perçus, mais seulement ce qui lui reste ou en nature, ou en équivalent, ou ce qui a tourné à son profit et qui subsiste encore; mais la mauvaise foi ne mérite aucune grâce: chose entière, existante ou perdue, fruits perçus ou négligés, dommage dont il est cause, la malice le rend responsable de tout. Aucun laps de temps ne justifie, des siècles de jouissance ne forment point pour lui de prescription, aucun prétexte ne le sauve, son crime lui fait son procès; le possesseur de bonne foi tombe dans le même cas; dès que la bonne foi cesse, il commence à être responsable de tout.

2° La loi de la restitution est précise, je ne prétends point par mes artifices en adoucir la rigueur, mais elle ne me regarde pas: je ne profite point de l'injustice, je n'ai commis aucun péché, je n'y ai point contribué; je n'ai pas agi seul, pourquoi me rendre responsable d'un mal qui n'est pas mon ouvrage?

Je n'ai point profité du dommage causé au prochain, pourquoi m'obliger à le réparer? Sans doute, c'est pour le préjudice que le prochain souffre, par le profit qui vous en revient, qu'il faut en juger; vos maîtres ont à se plaindre de votre paresse, vos clients de votre négligence, le public de votre indolence; vous ne remplissez pas les devoirs de votre charge, vous laissez dépérir les biens qui furent remis entre vos mains; vous décréditez un commerçant, vous faites manquer la fortune de cet autre; vous avez beau dire que vous n'en tirez aucun avantage, votre conscience a beau vous rendre ce témoignage consolant de probité sur la possession de tous vos biens: votre frère souffre, c'en est assez pour vous rendre comptable; écoutez ses plaintes, Dieu les écoutera; mettez-vous à sa place, Dieu s'y mettra; rendez-vous justice, Dieu la lui rendra; pesez-vous à sa balance; regardez-vous par ses yeux; tout suspect qu'il peut être dans l'excès de ses prétentions, l'êtes-vous moins dans l'excès de votre cupidité? Que l'équité soit votre arbitre.

Mais *je ne suis point coupable*, je n'ai aucun péché à expier; puis-je avoir de restitutions à faire? Oui, sans doute; il n'est pas nécessaire d'être criminel pour être débiteur; la restitution et le péché ne suivent pas les mêmes règles; on peut être coupable devant Dieu sans rien devoir aux hommes; on peut devoir beaucoup aux hommes sans avoir

rien à se reprocher devant Dieu. L'intention fait le crime, le tort que souffre le prochain décide de la réparation. Forme-t-on le dessein de voler, voilà le crime commis, quoique l'exécution manque; mais il n'y a point de restitution à faire, puisqu'il n'y a pas de dommage souffert; au contraire, vous avez reçu de bonne foi le bien d'autrui, le hasard l'a fait tomber entre vos mains: c'est un dépôt, un prêt, un héritage; vous êtes innocent, mais vous n'êtes pas moins obligé de rendre ce qui ne vous appartient pas; le droit de votre frère est indépendant de votre malice ou de votre droiture, et ce droit forme l'obligation de restituer. Innocent ou criminel, vous êtes son débiteur; la chose parle pour son maître, dit la loi: *Res clamat pro domino*, et la loi parle pour celui qui souffre.

Mais *vous n'avez point contribué à ce malheur*. Qu'importe, vous n'êtes pas moins comptable du fait d'autrui que de votre propre fait. Votre père, vos aïeux, votre épouse, vos enfants, vos domestiques sont-ils aussi innocents? Tout ce qui vous est venu par leurs mains est-il bien légitime? L'héritage de vos pères est-il bien épuré? Tout est-il appuyé sur de bons titres? Leur probité, toujours également inviolable, n'a-t-elle apporté chez vous rien de douteux? Vos gens, vos troupeaux n'ont-ils pas foulé la moisson voisine? Remontez à la source pour ne pas vous exposer à boire des eaux empoisonnées. Hélas! souvent c'est au prix de son âme qu'un père amasse un funeste héritage; mais vous est-il permis d'en jouir aux dépens de son véritable maître? Telle était la sollicitude de l'équitable Tobie, malgré son aveuglement et sa pauvreté. Il entend dans sa maison un chevreau que sa femme venait de gagner par son travail: comment l'avez-vous acquis, demande ce saint homme; prenez garde que celui qui vous l'a donné ne l'ait pris à quelque autre; il faudrait le rendre, je ne veux chez moi le bien de personne: *Videte ne furtivus sit*. (*Tob.*, II, 21.)

Mais je ne suis, dites-vous, ni le seul, ni le principal moteur de la faute: *dois-je payer pour les autres?* Oui, sans doute, s'ils ne le font pas. La loi de la restitution ne se borne pas à l'auteur du dommage ou au possesseur de la chose, elle les oblige solidairement les uns au défaut des autres, sauf à se rembourser entre eux par une juste répartition: *Qui cum fure participat non est innocens*. (*Prov.*, XXIX, 24.) La criminelle complaisance ménage la facilité ou l'impunité du larcin, un faux ami donne un mauvais conseil, ou, par une perfide approbation, autorise le crime et empêche peut-être une réparation que les remords de la conscience faisaient déjà méditer; un père, un maître abusent de leur autorité pour y contraindre des enfants ou des domestiques; un domestique prête son ministère, un avocat défend un procès qu'il connaît injuste; un juge, par sa faute, prononce mal; un homme en place, dont l'indolence néglige, dont la dissimulation trahit l'ignorance, justifie la prévarication, absout le coupable. Toutes ces personnes, et mille autres de ce caractère, se flatteraient en vain de n'être point responsables du tort auquel elles ont contribué, ou d'en être quittes en payant leur contingent au défaut du principal débiteur. Ce détail n'alarme-t-il pas votre probité? Ah! du moins, qu'un si grand danger de devenir injuste ranime votre vigilance!

3° C'est une loi pressante dont on ne doit pas suspendre l'exécution quand le créancier souffre. *Je suis le moins riche, il n'a pas besoin de son bien*. La restitution est-elle donc si naturelle et si pressée? Qu'importe qu'il soit pauvre ou riche, qu'il en ait besoin ou non, ce n'est pas le besoin qui décide de son droit, quoiqu'il rende le délai de la restitution plus odieux et plus criminel. La justice a un bandeau sur les yeux, elle ne fait acception de personne; elle ne se laisse ni éblouir par la puissance, ni gagner par les richesses, ni fléchir par les larmes, ni attendrir par la pauvreté, ni tromper par l'hypocrisie. Le bien du riche n'est pas plus à vous que celui du pauvre; vous ne pouvez jamais retenir ce qui n'est pas à vous.

Mais savez-vous bien s'il n'est pas dans un vrai besoin? Ce n'est ni sur des dehors d'abondance, ni sur un étalage de magnificence, ni sur un langage d'opulence qu'il faut en juger. Entrez dans sa maison, la honte lui fait dissimuler son indigence à travers ces dehors que la dignité ou la naissance l'obligent de soutenir; pénétrez un moment dans l'intérieur de ses affaires; entendez les cris de ses enfants aux abois, qui demandent du pain; voyez les larmes de cette épouse infortunée dont l'honneur risque tout; de ce mari au désespoir, à qui tout manque. Vos greniers renferment leur moisson, vous vous nourrissez de leur pain, vous vous engraissez de leur substance. De combien de malédictions ils vous chargent! Craignez que le Seigneur n'y souscrive enfin et ne les rende aussi efficaces qu'elles sont légitimes. Et de quelle source inépuisable de péchés ne vous chargez-vous pas? Que de murmures, de haines, de ressentiments dans celui qui souffre! Peut-il vous voir sans condamner votre injustice? Tel est en particulier le salaire de l'ouvrier, les gages du domestique que vous retenez après avoir dévoré ses sueurs. Entendez-le qui crie contre vous: *Merces operariorum clamat*. (*Jac.*, V, 4.) Le Seigneur en exige si fort le prompt payement qu'il vous défend de le différer jusqu'au lendemain: *Non maneat apud te usque mane*. (*Levit.*, XIX, 13.) Pensez-vous qu'il soit insensible à tant de délais multipliés et de plaintes légitimes? Vengeur des crimes, il déteste la cruelle avarice qui opprime le pauvre; les larmes du misérable, aussi bien que le sang d'Abel, s'élèvent jusqu'à son trône; il demande justice, on la lui rendra: *Clamor ejus in aures Domini introibit*. (*Ibid.*)

Hé quoi! si Dieu ne peut voir sans indignation qu'on refuse au pauvre qui souffre une légère aumône sur laquelle, après tout, il n'a de titre que la charité, verrait-il impu-

nément qu'on refuse au pauvre son propre bien, sur lequel il a tout à la fois les droits incontestables de la justice et de la charité. On condamnera au jugement ceux qui ne les ont pas nourris et habillés; comment traitera-on ceux qui les dépouillent, leur arrachent le morceau de la bouche? Si c'est se rendre coupable de la mort du pauvre que de lui refuser des aliments nécessaires, dit saint Grégoire, que sera-ce de lui refuser son patrimoine. Dieu prend sur lui-même les bons traitements qu'on lui fait; prendra-t-il moins sur lui les injustices qu'il souffre? Ainsi, pour venger l'innocent *Naboth*, les chiens boivent le sang d'*Achab* et mangent les chairs de *Jézabel*, qui l'avait dépouillé de sa vigne.

Mes héritiers, dites-vous, acquitteront mes dettes, je me remets à leur équité, je les en charge expressément, ils exécuteront ce que je ne puis faire. Sans doute ils y seront tenus. L'obligation r elle ne s'éteint pas par la mort du créancier ni par celle du débiteur; elle est éternelle; les droits et les charges passent avec le patrimoine, tous les autres devoirs cessent avec le coupable, l'enfer ne punit que lui, ses descendants ne partagent point sa peine, ils ne sont point tenus à la pénitence; mais le péché contre la justice perpétue et transmet de main en main par un poison opiniâtrément attaché à l'héritage, gagne et infecte à l'infini ses malheureux possesseurs, si une ignorance de bonne foi ne les excuse. Non, ni la mort qui détruit tout, ni l'enfer qui engloutit tout, ni le paradis qui lave tout, rien ne peut acquitter une dette. L'auteur a peut-être expié sa faute, peut-être est-il mort sans l'avoir connue ou sans avoir pu la réparer; mais vous qui succédez à ses biens, vous devez la payer pour lui : l'oppresseur et l'opprimé mourront, renaissant l'un et l'autre dans leurs héritiers; le tort que vous avez causé ira, de génération en génération, faire le procès à votre injustice; chaque soupir des enfants du pauvre demandera aux enfants du riche la réparation de ce qu'ont fait et souffert leurs ancêtres.

Mais c'est en vain que, pour apaiser de justes remords, vous vous promettez des exécuteurs de vos obligations plus équitables que vous. Qui peut répondre de leur exactitude? Vos dernières volontés seront combattues, mal entendues, mal exécutées, éludées, négligées, la matière de mille procès; si vous qui connaissez mieux que personne l'origine vicieuse de votre possession, vous à qui la conscience en reproche la faute personnelle; si vous, qui vous voyez à la veille de la mort, dans la crainte frivole de ruiner votre famille, n'avez pas le courage de vous dépouiller d'un bien que vous allez perdre; pensez-vous qu'à demi instruits de leurs devoirs, fort peu touchés d'une faute étrangère, rassurés sur la garantie de votre probité, ils auront la générosité de se dépouiller de ce qu'ils acquièrent, et que peut-être depuis longtemps ils attendent. Vous vous jouez de la crédulité de vos héritiers au lieu de les enrichir; ne leur laissez que des dettes, vous leur tendez des piéges par une tentation délicate qui les damneront avec vous, s'ils ne sont plus fidèles que vous: funeste héritage, source empoisonnée de chagrins, si on écoute la conscience; ou de réprobation, si on écoute la cupidité.

Au reste que gagnez-vous en différant : éloignez-vous, diminuez-vous vos dettes, en facilitez-vous le payement? J'avoue que vos fonds peuvent augmenter, mais peut-être qu'ils diminueront et vous mettront hors d'état de vous acquitter. Dans le courant des choses humaines, il y a moins à espérer de gain qu'à craindre de perte, et la malédiction d'un Dieu irrité contre vos injustes retardements ne la rend que trop apparente; avec l'âge, avec la famille, avec la fortune même, si elle s'augmente, croîtront aussi vos besoins et vos obstacles, les liens ne seront que plus difficiles à rompre, du moins est-il certain que votre attachement au bien d'autrui ne fera que croître par le délai. Dans ce péché plus que dans les autres, l'habitude jette les racines les plus profondes. L'aveuglement répand les ténèbres les plus épaisses, l'endurcissement forme les résistances les plus opiniâtres; on vit injuste, on vieillit coupable, on meurt impénitent : n'a-t-on pas vu cent fois refuser au moment de la mort une restitution nécessaire, et plutôt perdre son âme que de se dépouiller de ce qui actuellement échappe; les charmes de la volupté, le poison de l'erreur, le feu du ressentiment, ne font pas plus gémir les ministres chargés du sacrement de la réconciliation, que la difficulté de la restitution; l'enfer se peuple tous les jours de ceux que le bien d'autrui y entraîne : *In peccato vestro moriemini.* (*Joan.*, VIII, 21.)

4° C'est une loi générale qui ne souffre point d'exception; mais il lui faut un objet certain, *et tout est douteux pour moi*, je ne sais si je dois, ni ce que je dois, ni à qui je dois; que dois-je faire dans le doute? Ne dois-je pas juger en ma faveur? La condition du possesseur n'est-elle pas la plus favorable? Ce principe est adopté par l'une et l'autre jurisprudence; mais ce serait en abuser que de s'en faire dans tous les cas un prétexte. Chaque espèce de doute a ses règles.

La personne à qui vous devez est incertaine, ou parce que plusieurs créanciers concourent, ou parce que le vrai créancier est inconnu; dans le concours de plusieurs créanciers, ce n'est point au débiteur à faire, à son gré, le choix de ceux à qui il veut payer, et de suivre entre eux, quand il ne peut satisfaire tout le monde, un ordre arbitraire de faveur ou d'intérêt, ou peut-être d'accommodement avantageux avec quelques-uns, au préjudice de ceux dont on doit préférer la créance; il y a des lois de préférence à garder dans la distribution du payement, il n'en est pas de la restitution comme de la charité; on peut dans la distribution

de ses largesses écouter les liaisons du sang, les penchants du cœur, le besoin du pauvre, et préférer ceux que l'on en croit les plus dignes ; mais, en matière de justice, le débiteur n'est pas le maître, c'est un bien qu'il rend, il est moins un distributeur volontaire qu'un arbitre équitable, qui doit peser à la rigueur le droit et le rang de chacun de ses créanciers. Voici les règles qu'on doit suivre dans cette réparation : 1° Lorsque la chose due se trouve en nature, il faut la rendre à son maître, puisque c'est déterminément son bien, dont il conserve toujours le domaine ; ce serait donc un vol de l'employer au payement d'une autre dette ; mais quand la chose ne subsiste plus en espèce, l'obligation de la restituer se trouve confondue avec les autres charges, et ne doit venir qu'en son rang. 2° Dans le concours de plusieurs dettes, on doit préférer les certaines aux douteuses, quand même ce seraient des dettes pieuses; un créancier connu, dont le droit est certain, a un titre de préférence sur un inconnu dont le droit est litigieux. 3° On doit suivre l'ordre des temps, les mêmes règles que la justice humaine a coutume de suivre dans la distribution des biens et le privilége de chacun ; ce détail est trop embarrassant pour la chaire.

Si le vrai maître est inconnu, comme dans les choses trouvées, après avoir fait des perquisitions raisonnables, sans le découvrir, on doit employer en bonnes œuvres, à son intention, tout ce qu'on a de son bien ; il est juste qu'on lui fasse du moins tout le bien qu'on peut. Rien n'est plus conforme à ses désirs : ne pouvant plus avoir ce qu'il a perdu, qu'il trouve au moins dans les prières qu'on lui procure un dédommagement avantageux. J'en dis de même pour le dommage causé à des inconnus : ménageons-leur devant Dieu, qui les connaît, un bien précieux qui les dédommage; rien de plus touchant que ce que rapporte saint Augustin : Un pauvre de la ville de Milan, réduit à une grande indigence, trouva par hasard deux cents pièces d'or dans une bourse : la tentation était délicate, les besoins la rendaient violente, c'était pour lui une fortune ; personne ne le savait, il n'avait rien à craindre; mais la bonne foi ne lui permettait pas de se l'approprier. Il s'informe, il cherche avec soin, et découvre enfin le maître, lui remet tout fidèlement. Celui-ci, touché de reconnaissance, lui offre vingt pièces d'or. Je n'y ai aucun droit, répond le pauvre, je n'ai fait que vous rendre votre bien ; il refuse tout; on le presse d'en recouvrer au moins dix, il refuse encore ; au moins cinq, rien du tout. Cet homme piqué d'honneur lui jette la somme entière. Puisque vous ne voulez rien, lui dit-il, je n'ai rien perdu, je n'y prétends rien : *Si non vis aliquid accipere nec ego quidquam perdidi ;* enfin, forcé par les importunités, le pauvre accepte une partie de cette somme, et court aussitôt la distribuer en aumône : *Victus tandem, aliquid accepit, et continuo totum pauperibus erogavit ;* quel combat de justice et de reconnaissance, dit ce Père, que la noble émulation de générosité digne d'avoir Dieu même pour spectateur et pour récompense : *Quale certamen. spectator Deus.*

Mais si la dette est douteuse encore, malgré toutes les mesures qu'on a prises pour s'éclaircir dans le doute, la possession est un titre qui rend la condition du possesseur plus favorable, et lui assure la préférence ; est-il douteux qu'on ait contracté la dette ? On est en possession de la liberté, on ne doit rien ; mais si la dette est certaine, et qu'il soit seulement douteux qu'on l'ait acquittée, le créancier est en possession de son droit, il faut le satisfaire ; l'obligation peut être douteuse : dans son principe, un soldat doute s'il a tiré un coup de fusil ; dans son effet, il sait qu'il l'a tiré, mais il doute si le coup a porté; dans le véritable auteur du dommage, il sait que le coup à porté : mais plusieurs autres ont tiré en même temps; il ignore de quelle main est parti le coup qui a tué, ou si chaque coup n'y a pas contribué. Le premier cas le laisse libre ; le second le rend débiteur ; le troisième en fait même un débiteur solidaire; mais il est des théologiens qui, dans tous les cas où l'obligation est incertaine, prennent un parti d'accommodement, en partageant le différent à proportion du doute dont il balance de part et d'autres les motifs, et ce parti, s'il n'est pas absolument d'obligation, est du moins le plus sûr et le plus équitable.

5° Enfin, quoique les avantages temporels et spirituels de la loi de la restitution soient trop évidents pour pouvoir être révoqués en doute, peu de débiteurs en sont touchés; qu'ils se rendent donc du moins à la vue des embarras où l'injustice les plonge : sentez le poids de ces obligations immenses, et tremblez. Qui oserait se charger de quelques injustices, s'il regardait avec les yeux de la foi le labyrinthe où il s'engage? Le Prophète s'explique en deux mots : *Il a enfanté l'injustice*, dit-il, *il a donc conçu la douleur, il a mis au jour l'iniquité.* (*Psal.* VII, 15.) Tous les crimes, il est vrai, sont des sources de douleur et de péché; mais l'injustice en est une source plus féconde qu'une autre : source de douleur par les chagrins et les inquiétudes où jette la nécessité de la restitution; source de péché par les nouvelles injustices où le refus de la restitution va le jeter : *Ecce parturiet injustitiam concepit dolorem et peperit iniquitatem.* (*Ibid.*) Dans les autres péchés Dieu se contente du sacrifice du cœur. Il faut encore ici le sacrifice des biens, on n'a que Dieu à ménager dans ceux-là; il faut dans ceux-ci satisfaire à Dieu et au prochain : nouveaux chagrins, nouvelles difficultés, discussions infiniment plus inquiétantes et plus douloureuses; l'homme pénitent trouve tout dans son cœur : les sentiments sont ses juges, la bonne foi est sa caution, les larmes sont le payement ; il faut ici bien davantage, les biens mêmes qui ont fait faire le crime doivent en faire la punition, la pénitence en dépouille ; c'est

tomber dans la fosse qu'on a creusée ; aussi voit-on bien moins de conversions dans ce péché que dans les autres : *Incidi in foveam quam feci.* (*Psal.* VII, 16.)

De toutes ces grandes vérités, il est aisé de conclure, avec le Sauveur du monde, qu'il est mille fois plus heureux de donner que de recevoir; plutôt que de contester, donnez votre robe à celui qui demande votre manteau : *Beatius est magis dare quam accipere.* (*Act.*, XX, 35.) Que risquez-vous en vous dépouillant? Que n'avez-vous pas à craindre en aimant les richesses! Ah! bien loin de porter un œil d'envie sur le bien d'autrui, loin d'aspirer aux faveurs de la fortune, de briguer les emplois lucratifs, et ces fortunes rapides, si rarement exemptes d'injustices ; est-il rien de plus redoutable que des occasions trop favorables de s'enrichir : *Qui festinat ditari non erit innocens.* (*Prov.*, XXVIII, 22.) Funeste appât qui nous perdez et nous chargez de chaînes par le poids accablant d'une restitution indispensable ; le bien d'autrui, semblable au fruit défendu, est beau à la vue et agréable au goût; défions-nous de ses charmes trompeurs, sur lesquels, lorsqu'on y porte la main, on trouve un poison mortel. Perdez plutôt votre bien que de toucher à celui de vos frères. Perdez votre bien plutôt que votre âme ; vos richesses ne vous suivront pas dans le tombeau; le bien d'autrui vous y suivra, il y demandera vengeance contre vous, si vous êtes mort sans le rendre.

L'esprit du christianisme est un esprit de justice, et même de désintéressement ; l'esprit du monde un esprit d'intérêt et d'avidité. Héros illustres qui, pour embrasser la pauvreté de Jésus-Christ, abandonniez tout comme les apôtres, trouveriez-vous bien des imitateurs; vous vous dépouilliez de ce que vous possédiez légitimement, on retient ce qu'on n'a que par fraude ; vous vous appauvrissiez pour enrichir l'indigent, on opprime l'indigent pour s'enrichir, etc. Tâchons de faire voir en nous ce prodige du christianisme par notre exactitude à toutes les lois de la justice, si nous voulons arriver à la vie éternelle. Ainsi soit-il

---

DISCOURS

SUR LA CHARITÉ ET L'EUCHARISTIE.

Dum recumberet cum eis accepit panem, fregit, et porrigebat. (*Luc.*, XXIV, 30.)

Pendant le repas, il prit du pain, le rompit et le leur donna.

Fut-il jamais de charité plus heureusement exercée, en fut-il jamais de plus magnifiquement couronnée, Dieu lui-même en est l'objet, Dieu lui-même en est la récompense : les deux disciples, allant à Emmaüs, ne s'attendaient pas à rencontrer leur maître dans un étranger que le hasard fait trouver sur la route ; ils s'attendaient encore moins à être nourris de sa chair. Ils arrêtent avec charité cet inconnu, ils l'invitent à manger avec eux et lui font une espèce de violence : *Coegerunt illum.* (*Luc.*, XXIV, 29.) Agréable surprise! ces habits cachent un Dieu! après les avoir agréablement entretenus, il se laisse à la fin connaître ; ainsi la charité heureusement trompée donne à manger au Seigneur dans la personne du pauvre : *Cognoverunt eum in fractione panis.* (*Ibid.*, 35.)

Dieu ne se laisse pas vaincre en libéralités, il accepte leurs offres, il reçoit leurs présents, il daigne manger avec eux ; mais c'est pour le leur rendre au centuple. Un autre repas paye divinement celui qu'on vient de lui servir; son corps même et son sang rendu en échange et devenu leur nourriture vont l'acquitter parfaitement ; ainsi la charité, infiniment dédommagée, se nourrit de la substance de son Dieu, et, par un heureux retour, reçoit celui qu'elle vient de nourrir : *Fregit et porrigebat illis.* (*Ibid.*, 30.)

C'est ainsi que sur le bord de la mer de Tibériade, le Sauveur demanda à manger à ses disciples : *Afferte de piscibus quos prendidistis* (*Joan.*, XXI, 10), et qu'après avoir goûté de leur pêche, il leur présente à son tour le pain des anges : *Fregit et dedit illis.* (*Matth.*, XV, 36; XXVI, 26; *Marc.*, XIV, 22; *Luc.*, XXII, 19.) Ainsi récompense-t-il par l'institution de l'Eucharistie, les apôtres qui avaient préparé le cénacle et l'Agneau pascal : *Prenez et mangez, ceci est mon corps; prenez et buvez, ceci est mon sang.* (*Matth.*, XXVI, 12; *Marc.*, XIV, 22; *Luc.*, XXII, 19.) La cène légale prépare au banquet eucharistique, et le zèle des disciples les conduit au sacrifice d'un Dieu; ainsi après avoir demandé à boire à la Samaritaine, il lui offre à son tour ces eaux qui jaillissent jusqu'à la vie éternelle. Vous nous dites, Seigneur, d'inviter à notre table les pauvres et les malades, afin qu'on ne puisse pas nous le rendre, parce que vous vous chargez de les acquitter en nous invitant à votre festin.

Combien de fois avez-vous été invité, combien de fois avez-vous été reçu à la table du céleste Epoux! Combien de fois le serez-vous encore! N'est-il pas juste que vous l'invitiez aujourd'hui à la vôtre? Banquet pour banquet, présent pour présent : la société du Sauveur du monde parmi les hommes, cette

espèce de commerce, quel bonheur que Dieu daigne y entrer avec vous? Mais quel table et quels aliments! Un Dieu même y devient votre nourriture, que ferez-vous pour le nourrir à votre tour? Trop heureux s'il daignait accepter l'offrande de votre vie; donnez-lui du moins vos services et votre bien dans la personne des pauvres.

Rien de plus heureux pour l'homme que la participation à la divine Eucharistie, elle met le comble à toutes les autres faveurs. Rien de plus glorieux pour Dieu que la charité pour les pauvres, elle met le comble à tous les autres hommages. Dieu et l'homme deviennent tour à tour l'aliment l'un de l'autre, l'Eucharistie et la charité leur acquièrent des droits mutuels et forment entre eux des engagements réciproques. Un Dieu qui vient de prodiguer sa substance, quel droit n'acquiert-il pas sur nos largesses, quand il les demande par la bouche du pauvre? Un homme qui vient de nourrir Jésus-Christ dans la personne du pauvre, quel titre n'acquiert-il pas sur le pain des anges, quand il vient le demander aux pieds des autels? L'Eucharistie est une espèce d'aumône, l'aumône une espèce d'Eucharistie : faisons sentir ce consolant parallèle, établissons ce merveilleux commerce, où retraçant le chef-d'œuvre de la bonté divine, l'homme après avoir été nourri de son Dieu, le nourrit à son tour. Ce seront les deux parties de ce discours. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Ce n'était pas assez pour satisfaire l'amour d'un Dieu, d'avoir quitté le trône de sa gloire, de s'être uni à une nature périssable, d'avoir rendu les derniers soupirs au milieu des tourments, et d'avoir répandu pour guérir nos maux un baume salutaire, par autant de canaux qu'il reçut des plaies; ce prodige de charité, quoique infini dans son prix, ne suffisait pas pour notre salut, il ne devait arriver qu'une fois, et ne nous présentait qu'un trésor ouvert dont il restait à faire la distribution et l'usage; il fallait encore que, multiplié à l'infini, dans tous les lieux et dans tous les temps, son corps devînt notre nourriture. La croix a préparé le remède, l'Eucharistie l'applique; les eaux de ce pain mystérieux ont coulé sur le Calvaire, on nous y plonge à l'autel; sa mort nous avait rendu la vie, sa chair et son sang nous la conservent en nous ressuscitant, et nous donnent de quoi ne plus mourir; en nous ouvrant le ciel on nous y daigne introduire : *Cum dilexisset suos in finem*, etc. (*Joan.*, XIII, 1.)

Charité divine, empressée dans vos recherches, prodigue dans vos bienfaits, héroïque dans votre désintéressement; vos tendres sollicitudes pour les misérables condamnent ces cœurs insensibles, qui daignent à peine les regarder. Vos abondantes profusions confondent ces cœurs avares qui leur regrettent un morceau de pain; votre généreuse facilité accable ces cœurs injustes qui, dans la distribution de leurs aumônes, écoutent plus l'intérêt que la religion; mais en même temps, quels soins empressés pour les découvrir, quelle libéralité inépuisable pour les enrichir? Quelle immense bonté pour les sauver tous? N'inspirez-vous pas à une âme fidèle, qui sait connaître le prix de vos soins, la noblesse de vos vues, l'excès de votre magnificence? Ne se croit-elle pas toujours en reste avec vous?

1° Charité empressée dans ses recherches. Facilité d'accès pour tous ceux que le besoin amène, invitation tendre à tous les malheureux, soins assidus à les découvrir; vous reconnaissez-vous à ces traits, cœurs indifférents, à qui un cruel oubli laisse à peine tomber des yeux fièrement surpris ou inhumainement distraits sur un misérable que la nécessité ou le hasard ont inopinément présenté. Ah! du moins y reconnaîtrez-vous la charité du père des pauvres. Un bien si précieux devrait être acheté au plus haut prix. Bassesses humiliantes, travaux pénibles demandes réitérées; un pauvre se croit heureux d'obtenir un morceau de pain aux conditions les plus difficiles; mais l'amour de Dieu sait-il trouver des difficultés, sait-il en laisser, ne prend-il pas sur lui toutes les avances : ébauchons-en le touchant détail.

La majesté divine pourrait alarmer une timide créature, si elle se montrait dans tout son éclat. Le peuple d'Israël, ébloui, n'osait approcher de la montagne de Sinaï ni regarder le visage de Moïse, où cette majesté brillait. La charité la couvrira d'un voile; elle éclipsera ses rayons sous les espèces du pain et du vin, pour en faciliter les approches. Air impérieux, regard méprisant, fastueux étalage, l'orgueil vous enfante, la charité vous proscrit. S'il fallait, pour consacrer ou pour recevoir ce sacrement, des cérémonies difficiles, des préliminaires, de longues négociations, combien de gens, écartés par impuissance ou dégoûtés par lâcheté, en seraient privés! Non, la charité n'exigera que quelques paroles. A peine le prêtre les aura-t-il pononcées, que le Seigneur descendra sur la terre, pour se donner à tous les mortels : moments d'audience, délais affectés, longueurs étudiées, la fierté s'en repaît, la charité vous déteste. Peu de personnes auraient ou assez de bien ou assez de zèle pour y participer, si, pour se renfermer sous de mystérieux voiles, le Seigneur avait choisi une matière précieuse et rare. Non, la matière la plus commune, du pain et du vin, suffira à la charité : elle en composera son repas céleste : compensations odieuses de services, de prières, d'assiduité, qui faites acheter une légère aumône, l'avarice vous exige, la charité vous abhorre. Tout le monde pourrait-il entreprendre un long voyage, si ce corps adorable ne se trouvait qu'en peu d'endroits? Heureux le climat qui serait honoré de sa présence! Que la distance des lieux serait alors funeste! La charité le multipliera dans tout le monde : il sera en mille endroits à la fois. Embarras prétendus, ténèbres mystérieuses, visites multipliées, la paresse s'en fait un rempart,

la charité vous ignore. Peut-être que des accidents imprévus, des maladies subites, ne laisseraient pas le temps de faire la consécration, s'il fallait chaque fois la réitérer. La charité sera toujours prête, sa présence sera permanente, son tabernacle les renfermera jusqu'à la fin des siècles; la plus pauvre cabane sera aussi favorisée que le plus superbe palais. Occasions favorables, faux prétextes, temps de bonne ou de mauvaise humeur, l'indifférence vous met en œuvre, la charité en rougit. Que de prodiges nécessaires pour y réussir! Un corps réduit à un point reproduit de toutes parts, des accidents soutenus sans sujet! En faudrait-il tant pour éteindre votre zèle? Mais rien ne coûte à la charité. A-t-elle de puissance que pour aplanir les obstacles et ménager le bien de l'objet aimé? Il n'y a plus de travail quand l'amour s'en mêle : il ne vend pas, il donne ses faveurs : *Emitte absque argento et absque ulla commutatione vinum et lac.* (*Isa.*, LV, 1.)

Mais, nous direz-vous, je ne suis pas d'un abord si difficile; je me prête avec plaisir aux besoins des pauvres, quand je les connais. Et comment se feraient-ils jour jusqu'à vous? Absorbé dans vos affaires, leurs intérêts en furent-ils jamais une pour vous? Noyé dans les plaisirs, le souvenir de leurs douleurs y fit-il jamais quelque diversion? Enflé de vos dignités, vous dégradez-vous jusqu'à leur parler? Retranché dans le fond de vos appartements, les portes leur en sont-elles jamais ouvertes? Gardé en quelque sorte par vos courtisans, vos amis, vos enfants, vos domestiques, toutes les avenues ne leur sont-elles pas fermées? Etourdi par le tumulte des passions, les plaintes des malheureux peuvent-elles percer jusqu'à votre cœur, peuvent-elles frapper vos oreilles? Jamais le tabernacle ne fut si hérissé; jamais le Seigneur ne rendit ses audiences si malaisées.

Eussiez-vous aplani toutes les routes, votre charité ne devrait pas être satisfaite. Invitez-vous les pauvres à venir à vous, comme le Sauveur les invitait, comme vous-même il vous invite? Ecoutez-le appelant tout le monde et s'offrant de le soulager : *Venite ad me omnes qui laboratis.* (*Matth.*, XI, 28.) Parlez, Seigneur, vous qui faites vos délices d'être avec les enfants des hommes; parlez et instruisez-nous de vos véritables sentiments. J'ai désiré; mais comment, les termes manquent pour le faire sentir : *Desiderio desideravi* (*Luc.*, XXII, 15), j'ai désiré de faire avec vous ce banquet céleste : *Hoc pascha manducare vobiscum* (*ibid.*); voilà mon héritage, mon testament, le plus précieux gage de ma tendresse : *Novum testamentum in meo sanguine* (*Ibid.*, 20); la sagesse s'est bâti une maison, elle a préparé un grand festin, elle a fait entendre sa voix dans les places publiques, elle invite, elle presse tout le monde à venir manger et boire ce qu'elle y a fait préparer : *Bibite, comedite, inebriamini, charissimi.* (*Cant.*, V, 1.) Jésus-Christ s'applique à lui-même cette figure. Un homme fit un grand festin; ceux qu'il avait invités s'en excusaient sous divers prétextes. Allez, dit-il à ses gens, cherchez dans les rues, dans les places publiques, dans les grands chemins; engagez, forcez tout le monde à venir, à quelque prix que ce soit; que toutes les places soient remplies : *Compelle intrare.* (*Luc*, XIV, 23.) Pour ces ingrats qui me refusent, ils n'en goûteront jamais; et, dans ma juste colère, j'enverrai des armées saccager et réduire en cendres leurs villes : *Missis exercitibus civitates succendit.* (*Matth.*, XXII, 7.) La proposition d'une aumône si miraculeuse révolta les Capharnaïtes; ses disciples alarmés l'abandonnèrent. Affligé de cette désertion, et ne voyant que peu de pauvres auprès de lui, il s'adresse au peu qui lui reste, et leur dit : Voulez-vous me quitter aussi? *Vos quoque vultis abire?* (*Joan.*, VI, 68.)

Que j'aime à voir l'homme charitable environné d'une foule de pauvres, les recevant, les invitant avec bonté; tendant la main à l'un, jetant des yeux attendris sur l'autre; donnant un remède à celui-ci, présentant du pain à celui-là; y faisant servir ses enfants, ses domestiques, et leur disant, comme le Sauveur : Laissez aux petits la liberté de venir à moi : *Sinite parvulos venire ad me.* (*Marc.*, X, 14.) Quelle brillante, quelle glorieuse suite! Les superbes habits qui parent les cours des princes valent-ils les haillons qui font l'ornement de la sienne? Quelle compagnie agréable aux anges! quelle armée redoutable aux démons! Tel le Sauveur, environné d'une foule de malades qui viennent lui demander la guérison : il marque tous ses pas par des bienfaits : *Pertransiit benefaciendo.* (*Act.*, X, 38.)

Tel Jésus-Christ dans le désert, suivi de cinq mille personnes, qui, tous occupés de sa divine sagesse, oublient pendant trois jours le boire et le manger. Il lève les yeux sur cette troupe fidèle, il en a pitié : *Misereor super turbam.* (*Marc.*, VIII, 2.) Si je ne leur donne du secours, ils succomberont de lassitude; faisons plutôt un miracle pour les soulager : *Ne forte deficiant in via.* (*Matth.*, XV, 32.) Quelle bonté dans le Seigneur! quel bonheur pour la créature! Sensible à ses hommages, il lui en tient compte; attentif à ses besoins, il y paraît touché de sa constance, il la couronne. Quelle aumône digne de sa magnificence! elle rassasie cinq mille personnes; quelle aumône divine! elle annonce le Sauveur, dont elle est l'image, dont la promesse va la suivre. Ainsi, en nous donnant, il nous engage à lui donner : il acquiert sur nous de grands droits; en recevant, il s'engage à nous rendre : nous acquérons sur lui de grands titres. C'est ainsi que s'élèvent sur le pauvre les yeux de l'homme charitable; c'est ainsi que s'émeuvent ses entrailles, que s'ouvrent ses mains. Qu'eût-il fait, ce peuple, si le Seigneur, ayant faim à son tour, lui eût demandé à manger? Que feraient les pauvres, si leur bienfaiteur, indigent à son tour, avait recours à eux? Ames fidèles, vous êtes du nombre de ceux que la table céleste a nour-

ris. La main qui vous assistait vous demande du pain. Que ferez-vous pour lui? C'est à votre cœur et non pas à moi à vous le dire.

Mais quoi! attendez-vous qu'il vienne vous demander? vous contenterez-vous de l'inviter? Que ne feriez-vous pas pour le découvrir, si vous pouviez seulement soupçonner son besoin? Quoi! vous le savez dans une crèche et vous ne courez pas avec les bergers et les mages lui offrir vos présents? Vous le savez sur le bord de la fontaine de Samarie, accablé de faim, de soif, de lassitude, et vous ne courez pas lui puiser de l'eau, lui acheter du pain avec les Apôtres? Vous le savez chargé d'une pesante croix, épuisé de sang, tombant sous le fardeau, et vous n'allez pas, avec les filles de Jérusalem, le soulager sur le chemin du Calvaire? Ah! il ne fut pas pour vous si fort indifférent! Quel empressement à vous combler de biens! Quelle sollicitude pour vous chercher dans vos égarements! Quel soin pour ne perdre aucune occasion de vous sauver!

Qui en est mieux instruit que vous-même? Je ne parle pas des distributions générales des autres grâces, des invitations intérieures, des remords de la conscience qui tant de fois vous ont rappelé à vous et à lui; je parle du Sacrement adorable de nos autels: combien de fois l'avez-vous reçu; combien de fois n'a-t-il tenu qu'à vous de le recevoir? L'Eglise vous l'ordonne par ses canons; ses ministres vous en pressent par leurs conseils; la conscience vous y engage par ses reproches: ils ne sont que les interprètes du Sauveur, qui en fait dépendre votre salut: *Nisi manducaveritis carnem Filii hominis vitam non habebitis*, etc. (*Joan.*, VI, 54.) On vous présente ce secours, dans vos faiblesses, ce remède dans vos maux, cet aliment, ce breuvage pour votre nourriture; à peine sorti du berceau, votre raison commençait à se développer, que vos premiers jours furent marqués par cette faveur: elle mettra le sceau à vos derniers moments. Nous avons ordre de ne pas vous perdre de vue dans vos maladies; et lorsque vos infirmités vous interdisent les approches du saint autel, d'aller jusqu'à votre lit, vous apporter le pain des anges. Dégoût, fatigues, dangers, rien ne doit arrêter notre zèle, ni mettre obstacle à ses divines professions.

Suivez les pas de cette personne charitable que le zèle fait courir de maison en maison pour y déterrer et y soulager ceux que la misère plonge autant dans les ténèbres de l'oubli que dans les horreurs de l'indigence. Voilà l'image du saint viatique, porté dans les rues et dans les campagnes, allant dans la boutique de l'artisan, dans la cabane du berger comme dans le palais du prince; le fortifiant, le consolant, le nourrissant. J'adore, dans le pauvre, l'image d'un Dieu souffrant; j'adore, dans le bienfaiteur, l'image d'un Dieu charitable; je baise les plaies de l'un et les pas de l'autre, et partout mes yeux surpris admirent un Dieu passant du calvaire au cénacle, des douleurs aux bienfaits; aussi grand dans celui qui souffre que dans celui qui soulage; aussi aimable dans les maux qu'il permet que dans les remèdes qu'il accorde: ne tenant pas moins compte des douleurs qu'on endure que de la charité qui les adoucit.

2° Charité du Seigneur, aussi magnifique dans ses profusions qu'empressée dans ses recherches; magnifique dans le prix de ce qu'elle donne; magnifique, ou plutôt prodigue dans son abondance. Que donne le Seigneur? Sa propre personne: comment se multiplie-t-il? A l'infini? Sont-ce là des trésors, des couronnes, des empires, un monde entier? C'est infiniment davantage, c'est un Dieu; sont-ce des monarques qui nous servent, sont-ce des anges qui s'immolent? Rien n'en approche; c'est un Dieu: oui, un Dieu panse les blessures des hommes. Ah! ils lui sont trop chers pour s'en rapporter à quelqu'autre. Oui, la chair et le sang d'un Dieu leur sert de nourriture: ah! ils lui sont trop chers pour leur donner des aliments moins précieux; il est lui-même le médecin et le remède, le bienfaiteur et le bienfait, le maître du festin et la viande que l'on y sert. Qu'est-ce que l'homme pour mériter l'attention, les bontés, les visites de son Dieu? On se pique de reconnaissance envers les hommes, et on oublie le Seigneur. Plus la distance du pauvre au riche est grande, plus le pauvre s'efforce de témoigner sa surprise et sa gratitude; cependant, d'homme à homme, quelque inégalité que la naissance, la fortune, les dignités y puissent mettre, la distance est après tout bien légère. Mais du Créateur à la créature, de l'Être au néant; est-il de proportion que celle qu'une bonté infinie daigne y souffrir? Faut-il, que par une leçon bien humiliante, les légers services que se rendent les hommes soient mieux payés que ceux dont Dieu nous honore? *Quid est homo quod memor es ejus.* (*Psal.* VIII, 5.)

Quand je le vois, ce maître aimable, environné de malades, à qui, par une parole il rend la santé; quand je l'entends commander à la mort avec empire, et lui arracher sa proie, j'adore sans doute sa miséricorde; mais enfin il agit en Dieu; il parle, et tout se fait. L'éclat du miracle semble le dédommager de la profusion du bienfait; quand je le vois appliquer de la boue sur les yeux des aveugles, mettre ses doigts dans les oreilles des sourds, se transporter chez Jaïre, au tombeau de Lazare, chez la belle-mère de saint Pierre; j'admire, il est vrai, sa condescendance, et je m'écrie avec le centenier: Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans mon cœur, mais enfin il ne fallait faire que quelques pas. Il semble qu'en s'unissant à la nature humaine il se soit engagé à supporter ses faiblesses; mais daigner lui-même mettre l'appareil, servir de baume à nos blessures, y employer sa chair et son sang. O profondeur de la miséricorde divine! qui pourrait le croire, si la Vérité n'en était garant? N'était-ce pas assez d'avoir commandé à la terre de se couvrir

de fleurs et de fruits, et de fournir aux hommes jusqu'aux délices de la vie ? N'était-ce pas assez d'avoir donné à chacune des plantes, dont la variété, les beautés, le nombre des qualités épuisent les recherches et charment les yeux et l'esprit du plus grand génie, mille vertus secrètes pour soulager nos infirmités ? Si vous vouliez par des charités plus marquées, faire admirer votre magnificence, n'était-ce pas assez d'ouvrir le sein des rochers pour étancher la soif de votre peuple, de faire tomber une rosée délicieuse pour apaiser sa faim, de vous montrer sous la figure d'un serpent d'airain pour guérir ses blessures? Non, cette fontaine devait sortir de votre sein; vous deviez être cette précieuse manne, ce serpent merveilleux; je me croirais en reste si je donnais moins que moi-même : *O altitudo divinitatis.* (*Coloss.*, II, 9.)

Modèle divin qui invitez d'une manière divine ceux qui se consacrent au service des pauvres dans un hôpital. Trouver dans son chemin un inconnu couvert de blessures, s'arrêter pour le soulager, répandre sur ses plaies du vin et de l'huile, le porter dans une hôtellerie pour le faire guérir; c'est, au jugement du Sauveur, un modèle parfait de charité, fût-ce même un étranger et un Samaritain qui l'eût ainsi pratiquée : *Appropians eum alligavit vulnera sua.* (*Luc.*, X, 34.) Mais ne pas attendre que le hasard fasse trouver des malades sur nos pas; soulager sans exception tous ceux que l'on sait dans la peine, ne pas s'en décharger sur un autre, et prendre sur soi le soin de leur rendre toutes sortes de services, ne pas se contenter de le faire une fois, mais y consacrer tout le temps de sa vie, et s'y obliger par les soins indissolubles d'un vœu. Ce prodige de charité était réservé à la grâce et aux exemples d'un Dieu mort sur une croix, et enfermé dans un morceau de pain pour le salut des hommes. Toutes les villes catholiques font voir ce prodige dans ce grand nombre d'hôpitaux que la miséricorde de Dieu semble avoir élevés comme un asile ouvert à ceux qui pratiquent la justice, et dans ce nombre infini de personnes de tout sexe, dont le zèle et la constance auprès des malades est une démonstration de l'Evangile.

L'Eucharistie, ce nouveau fruit de vie, nous rend celui que le péché nous a ravi, et répare les tristes effets qu'a produit le fruit défendu. Le monde avait trouvé sa perte dans l'un, il trouve son salut dans l'autre; l'homme innocent renaît dans l'homme chrétien, et le paradis terrestre dans le tabernacle; mais combien ce dernier fruit l'emporte sur le premier, non-seulement par son prix infini, mais encore par sa prodigieuse abondance; le paradis terrestre possédait seul ce trésor, l'homme ne le vit qu'une fois, un seul péché l'en dépouilla sans retour : ici, tous les climats, tous les royaumes, toutes les villes voient dans leur sein le corps d'un Dieu livré aux volontés de l'homme et descendu à leur gré dans un morceau de pain : chaque instant depuis dix-sept siècles, l'a vu également docile, se reproduire mille et mille fois; les fruits de la terre assujettis aux caprices des saisons, font souvent languir le laboureur affamé, ou trompent ses espérances; tous les terrains ne sont pas également fertiles; les richesses de la nature, partagées entre les peuples, offrent ici des métaux précieux, là des moissons abondantes, ailleurs des fruits délicieux. Le pain céleste ne connaît pas ces diversités et ces bornes; la charité inépuisable du Seigneur ne cesse pas de se prodiguer : tous les lieux, tous les temps sont également fertiles; le soleil ne répand que successivement ses rayons et ses influences; tandis que certains peuples jouissent de la lumière, les autres sont plongés dans les ténèbres; mais vous ouvrez, Seigneur, votre main libérale, et tout ce qui respire est rempli de vos bénédictions : *Aperis tu manum tuam*, etc. (*Psal.* CXLIV, 16.)

Ames charitables, vous êtes obligées, à regret, de mettre des bornes à vos largesses, vos biens ne sont pas infinis; vous ne sauriez être partout, et vous livrer à tous les instants : les affaires, les besoins de la vie sont des diversions nécessaires; votre zèle en a cent fois gémi : admirez la charité immense et éternelle qui, de quelques grains de blé semés sur la terre, nourrit tous les ans tant de milliers d'hommes, mais qui plus merveilleux encore dans l'Eucharistie, reproduit à tous les instants de toutes parts le gage de l'immortalité. Ce qu'elle fait en détail dans toute la terre par l'abondance des moissons, elle le réunit sur l'autel; l'autel est un abrégé du monde. Entrez, âmes charitables, dans les hôpitaux; vous y admirerez encore cette abondance divine; ils ressemblent à la piscine de Siloë; une multitude de malades attend le mouvement de l'eau; ils sont hors d'état de se procurer le moindre soulagement : *Hominem non habeo.* (*Joan.*, V, 7.) Touchée de leurs maux, percée jusqu'au fond du cœur par les traits de la charité, remplie d'un courage à toute épreuve, une personne qu'anime l'esprit de Dieu, vient, comme l'ange, agiter ses eaux salutaires : tantôt comme le jeune Tobie qui met le fiel du poisson sur les yeux de son père; tantôt comme Moïse qui jette du bois dans les eaux de Mara pour en adoucir l'amertume, ou comme Elisée qui répand de la farine sur les herbes des Prophètes pour en ôter le mauvais goût; elle rend les plus utiles et les plus bas services. Ses soins, ses paroles, ses exemples, ses sentiments, tout encourage, console, adoucit, conserve la vie, et souvent la rend par une espèce de miracle à ceux qui semblaient ne devoir s'attendre qu'à une mort prochaine : *Universum stratum ejus versasti in infirmitate* (*Psal.* XL, 14.)

3° Charité du Sauveur, héroïque dans son désintéressement; les humaines créatures pour qui s'opèrent tous ces miracles, sont peut-être des âmes choisies qui ont mérité

ces grâces distinguées. Non, ce sont des hommes, ce sont des pécheurs, sans doute, que le péché mortel en doit exclure; de même qu'un mort, incapable de recevoir des aliments ni des remèdes, n'est plus l'objet de la charité, l'Eucharistie est inutile et funeste à ceux qui ne jouissent pas de la vie de la grâce : sans doute encore que la bonté divine, secondant la ferveur de nos désirs, se répand avec plus d'abondance dans les cœurs bien préparés ; mais enfin ce mérite seul n'en ouvre pas la source. Ames timides, que la connaissance de vos péchés ne vous fasse pas douter de sa tendresse ; c'est à un pécheur plutôt qu'à un juste qu'il est envoyé : *Non veni vocare justos, sed peccatores.* (*Matth.*, IX, 13.) C'est pour les malades plutôt que pour ceux qui jouissent de la santé qu'il est venu : *Non est opus valentibus medico, sed male habentibus.* (*Ibid.*, 12.) Pauvres, aveugles, boiteux, c'est vous qu'on appelle à la salle des noces, qu'on presse, qu'on force à entrer; c'est à vous qui êtes fatigués de la longueur du chemin qu'on offre, comme à Elie, le pain cuit sous la cendre, pour arriver à la montagne d'Horeb; c'est à vous, qui êtes accablés par la durée et la violence du combat, qu'on présente, comme à Jonathas, un rayon de miel; c'est pour vous, qui gémissez sous le joug de l'Egypte, qu'on tue l'Agneau pascal. Pécheur et publicain comme Zachée, c'est chez vous que Dieu va loger, il s'invite lui-même : enfants prodigues, c'est pour vous qu'on tue le veau gras; brebis errante, c'est après vous qu'il court dans le désert; c'est aux petits et aux insensés que la sagesse adresse la parole, pour les convier à son festin : *Insipientibus locuta est.* (*Prov.*, IX, 4.) C'est une chose remarquable que toutes les figures de l'Eucharistie renferment quelques invitations à ceux qui ont, ce semble, le moins droit d'y prétendre. Non, il ne fut jamais de nation si heureuse dont les dieux favorables daignâssent accorder un si facile accès : *Non est alia natio tam fortunata.* (*Deut.*, IV, 7.)

Il vient donc à vous avec confiance, Père des pauvres, il y va de votre gloire de me sauver; mourrai-je de faim auprès d'une table si bien servie; une femme malade depuis douze ans n'eut besoin, pour sa guérison, que de toucher le bas de votre robe; en touchant la belle-mère de saint Pierre, vous lui rendîtes la santé; un peu de boue guérit l'aveugle; un mot rendit la vie au Lazare; votre corps et votre sang seraient-ils aujourd'hui moins efficaces? Vous connaissez mes maux mieux que moi-même. Sourd, muet, aveugle, paralytique, mort par le péché, quand en aurai-je épuisé les détails. Souvent, hélas! je suis plus malade que je ne pense, et souvent je refuse d'avouer mon mal, tandis qu'il n'est aucune blessure que le péché ne m'ait faite, et que les passions ne renouvellent tous les jours. Si vous voulez, mon Dieu, vous pouvez me guérir. Les maux des pauvres ne sont ni moins grands ni moins étendus : si vous voulez, vous pouvez les guérir. Mon cher frère, Dieu attend de votre reconnaissance ce que vous attendez de sa bonté : *Si vis potes me mundare.* (*Matth.*, VIII, 2.)

Mais, que dis-je de votre reconnaissance? la charité désintéressée compte-t-elle, peut-elle compter sur la gratitude de ceux dont elle soulage les besoins? Dieu en a au contraire reçu et tous les jours il en reçoit les plus grands outrages : les uns abusant d'une facilité qui devrait le rendre plus aimable, ne font servir son corps qu'aux usages les plus indignes; les autres révoltés contre une obscurité respectable, dont la foi devait adorer les ténèbres, en ont pris occasion de le révoquer en doute. Ennuyés, dégoûtés par une familiarité qui aurait dû gagner tous les cœurs, ils n'ont regardé qu'avec indifférence ce qu'il leur était si aisé de posséder; mais tel qu'un tendre père que les dégoûts, les répugnances, les fautes, les fureurs de son fils malade ne rebutèrent jamais; il a prévu, il a accepté, il souffre avec une patience inaltérable les insultes dont on paye ses bienfaits. Il n'en est pas moins empressé à nous inviter, et moins libéral, quand on l'approche, ni moins désintéressé quand on le reçoit. Il s'y fait tout à tous; il y aime toutes les œuvres de miséricorde : consolation pour les affligés, force pour les faibles, remède pour les malades, trésor pour les pauvres, lumière pour les ignorants; que peut faire de plus la charité, que peut désirer de plus notre misère? L'endurci n'a pu lasser sa constance. Depuis dix-sept siècles, un Dieu ne cesse de renverser à tous moments les lois de la nature pour faire du bien à des ingrats, aux dépens de lui-même; les derniers jours du monde le verront encore sur nos autels; il ne quittera le tabernacle que pour monter sur le tribunal, et ne cessera d'être notre nourriture que quand il deviendra notre Juge.

L'application est-elle difficile ou douteuse quelques plaintes que la paresse, l'impatience, la justice même, si vous voulez, vous fasse faire contre l'indigent qui a recours à vous? Que de réponses à vos difficultés ne me fournit pas la charité désintéressée de la victime eucharistique? l'ingratitude des pauvres approche-t-elle de celle qu'on vous y souffre; leurs crimes sont-ils plus énormes que ceux qu'on vous y pardonne; leur indifférence égale-t-elle celle qu'on y dissimule? Sont-ils plus dégoûtants, sont-ils plus misérables que vous? Trouvez-vous à l'autel ces airs méprisants, ces paroles aigres, ces murmures désespérants, cette insultante impatience qui rendent si fort insupportable votre refus, et qui déprécient si fort vos aumônes mêmes? Divine Eucharistie, quel motif, quel modèle de charité ne fournisez-vous pas aux hommes? Peut-on vous refuser quelque chose, après avoir tout reçu de vous? Combien doit-on se trouver heureux de satisfaire dans la personne du pauvre, à la reconnaissance qui vous est due et aux droits que vous avez acquis? Encore serait-on à plaindre si vous

aviez voulu vous dérober à tous les efforts de notre reconnaissance.

Allons plus loin, le Seigneur en acquérant des droits sur nous, veut bien nous en donner sur lui. L'aumône est un titre pour nous sur l'Eucharistie, comme l'Eucharistie en est un pour le Seigneur sur nos aumônes.

SECONDE PARTIE.

Employer ses biens à nourrir les pauvres, c'est s'en rendre le père; les soulager dans leurs pressants besoins, c'est en devenir le sauveur; sacrifier pour eux sa santé et sa vie, c'est en être la victime. Charité eucharistique, voilà vos prodiges! c'est un père qui donne des aliments, c'est un sauveur qui délivre, c'est une victime qui s'immole. Cœurs charitables, quelle gloire pour vous de retracer par vos aumônes les merveilles eucharistiques, quelle gloire d'avoir un Dieu pour objet de vos profusions comme vous l'avez pour modèle! Les pauvres sont ses membres, c'est un autre lui-même, vous le nourrissez, vous le soulagez, vous le rachetez; vous devenez leur père, leur sauveur, leur hostie; vous êtes une espèce d'Eucharistie pour lui comme il l'est pour vous: quel droit sur sa table céleste ne donne pas une charité qui imite si bien celle de Dieu, et qui s'exerce sur lui-même!

1° Vous devenez son père; oui la charité pour les pauvres rappelle les glorieux titres de père et de mère, dont furent autrefois honorés Marie et Joseph; titre qui donne sur l'Eucharistie des droits incontestables que le Seigneur veut bien avouer. Ce fut la sainte Vierge qui exerça et sans défaut et sans voile, cette divine charité, puisque ayant réellement donné sa vie et nourri son Dieu de son lait et de son travail, elle en fut saintement la mère; jamais charité ne fut plus heureuse, jamais charité plus parfaitement pratiquée; avec quel amour et quel respect soutenait-elle les faiblesses de ce cher fils! avec quelle humilité et quelle reconnaissance recevait-elle ses bienfaits; avec quel zèle et quelle joie lui rendait-elle ses services! la nature et la grâce, de concert, unissent, dans le même objet, toute la douceur de sa tendresse et tout l'héroïsme de sa vertu; quel merveilleux assemblage d'adoration et de caresses, d'embrassements et de prières, d'hommage et de faveur! elle le couchait dans la crèche, elle l'enveloppait des langes, elle le portait entre ses bras, *Pannis involvit.* (*Luc.*, II, 7.) Elle le nourrissait de son lait; l'Evangile en fait le détail avec complaisance, et la sagesse humaine rebutée par ces bassesses apparentes, est tentée de méconnaître la majesté de Dieu, où l'amour et la foi se livrent aux plus doux excès.

Ainsi la charité, parfaite image de la maternité divine, en a les sentiments, en exerce les fonctions en faveur des membres de Jésus-Christ; après l'avoir porté dans son sein par son amour et ses désirs, elle leur donne, elle leur conserve par ses soins une vie que la maladie et la disette allaient leur ravir. Le lit des malades est une crèche respectable où elle couche ce divin enfant: *Reclinavit in præsepio.* (*Ibid.*) Les langes dont elle essuie leurs plaies sont les langes dont elle l'enveloppe: *Pannis involvit.* Elle le nourrit de son lait, elle le guérit par ses remèdes; elle soulage leurs douleurs, elle tarit la source de leurs larmes; si la maladie, supérieure à tous ses soins, termine enfin ses jours, après avoir été comme Marie au pied de la croix à recevoir leurs derniers soupirs, après s'être chargée comme elle de leur corps à la descente de la croix; après avoir aidé à l'embaumer, à l'enterrer, sa tendresse maternelle s'étend au delà du tombeau: après avoir rendu à la terre leurs précieuses cendres, elle travaille à leur bonheur éternel, en faisant offrir pour eux le sacrifice de nos autels.

L'antiquité païenne admirait une fille qui nourrissait de son lait, dans la prison, son père condammé à mourir de faim, devenait comme la mère de celui qui lui avait donné le jour. Le chrétien, animé par un zèle encore plus héroïque, le fait pour des étrangers. Combien d'enfants que le crime fait naître, et à qui l'honneur aurait trouvé, en naissant, une mort qu'ils n'avaient point méritée, si la charité, devenue leur véritable mère, n'avait ouvert pour eux un asile qu'un sein parricide leur avait fermé. Des nourrices, appelées à propos et libéralement récompensées, font couler pour eux des ruisseaux de lait. A mesure qu'un âge avancé demande des aliments plus solides, le pain et la viande se multiplient; des vierges, consacrées à Dieu par une fécondité singulière, entrent dans les sentiments maternels et se chargent des soins pénibles de leur éducation; des maîtres en toutes sortes d'arts y joignent des instructions utiles, et par un métier lucratif, en remplissant le vide des jeunes années par une occupation légitime, fournissent une ressource pour tout le reste de la vie. Quels pères! quelles mères! Que la jeunesse serait heureuse, si la tendresse naturelle aussi zélée, aussi éclairée, aussi assidue, imitait les sollicitudes divines de la charité!

Appliquons à cette âme charitable ce qu'un ange disait à Marie: Vous êtes avec Dieu, et Dieu est avec vous: *Dominus tecum.* (*Luc.*, I, 42.) Chaque pauvre, comme un autre Jésus, est le fruit béni des entrailles de la charité: *Benedictus fructus ventris tui.* (*Ibid.*) Leur multitude rappelle son immensité, leur triste état fait sentir sa justice, leur guérison sa puissance; vous êtes les ministres de la miséricorde, l'instrument de la sagesse, le chef-d'œuvre de la prudence; plus heureuses que les autres femmes, qui ne mettent au jour qu'un petit nombre d'enfants, qui ne doivent leur fécondité qu'à la nature, et leur zèle qu'à la passion. Dieu seul est en vous l'auteur de tout: *Benedicta tu in mulieribus.* (*Ibid.*, 28.) C'est le Saint-Esprit qui vous couvre par la charité de son ombre, et la vertu du Très-Haut qui vous rend fécondes par la charité:

Virtus altissimi obumbrabit. (*Luc.*, 35.) Pleine de grâce, environnée et comme pénétrée de la divinité, l'âme charitable fait vivre Dieu parmi nous : *Gratia plena.* (*Ibid.*, 28.) Si le ciel nous ravit sa présence sensible, la charité nous la rend dans la personne de ceux qu'il a mis à sa place, et accomplit de nouveau la nouvelle prophétie, qu'une Vierge enfantera et qu'un Dieu sera parmi nous : *Emmanuel... Virgo pariet... Deus nobiscum.* (*Isa.*, VII, 14.)

Qui l'aurait jamais cru qu'un Dieu voulût avoir besoin de sa créature, recevoir d'elle des aliments et lui donner son corps et son sang en échange. Tel l'ancien Joseph dans la stérilité de l'Égypte, par le moyen des amas de bled qu'il fit pendant sept années, acheta les biens et les personnes des Egyptiens ; heureux même ce peuple de pouvoir, à ce prix, conserver sa vie ; tel l'homme charitable dans l'état de misère où un Dieu veut bien se réduire, trouve dans quelques légères aumônes de quoi acheter ses grâces, sa personne, son paradis. N'envions pas le sort du second Joseph : il a nourri le Sauveur, il est vrai, pendant trente années, l'homme charitable le nourrit tous les jours. Joseph le sauve des mains d'Hérode, l'homme charitable le sauve des mains de la mort ; il l'a élevé dans les faiblesses de l'enfance, l'homme charitable le soulage dans ses infirmités ; c'est un nouveau père nourricier du Seigneur, et Joseph eût pu lui dire : Ah ! j'ai droit, mon fils, au céleste banquet que vous préparez ; il est juste que je trouve place à votre table, après que vous en avez eu à la mienne. En effet, pensez-vous que si saint Joseph eût été au temps de la passion, il eût été refusé au cénacle s'il s'y fût présenté? S'il eût vécu après la résurrection, qu'il n'eût pas été mieux reçu qu'un autre à la communion? Grand Dieu, la charité nous donne droit de vous tenir le même langage. Vous avez bien voulu recevoir de nos mains quelques aliments, pouvez-vous nous refuser les vôtres. J'ose dire que votre corps nous appartient, si l'on peut avoir sur lui quelque titre ; n'est-il pas pour ceux qui le soulagent, le conservent, le nourrissent?

Non, on ne peut être mal reçu dans un repas, quand on vient de donner à manger à celui-là même qui régale. Il ne fait, ce semble, que payer de retour, et rendre ce qu'il a reçu. La charité et l'Eucharistie sont une espèce de commerce où Dieu et l'homme se donnent tour à tour à manger ; c'est un trafic inestimable, où la Divinité se laisse acheter pour un morceau de pain. Dieu n'a besoin de rien, sans doute, mais par une bonté ineffable, voulant se rendre en quelque sorte redevable à la nature, il nous tient compte de ce que nous donnons aux pauvres. Il reçoit du pain en leurs personnes, il nous le rend par la main de ses ministres. De l'hôpital à l'église, du lit des malades à l'autel, du malade à l'hostie, le banquet est toujours dressé, les aliments sont toujours prêts ; tantôt servant, tantôt servi, tantôt nourrissant, tantôt nourri, vous donnez et vous recevez tour à tour et partout ; un Dieu caché sous de mystérieuses voiles nous accorde des marques toutes divines d'une bonté aussi aimable, quand elle daigne agréer nos services que quand elle daigne nous en rendre ; aussi touchante quand elle se travestit en pauvre que quand elle se cache sous les espèces du pain.

2° Vous devenez, par la charité, comme le Sauveur de votre Sauveur : rien n'entre mieux dans l'esprit de la Rédemption et de l'Eucharistie, et elle en est une image plus vive et plus touchante. L'amour a conduit un Dieu sur la croix et sur l'autel ; l'amour conduit l'homme auprès des misérables ; de part et d'autre, c'est une ressource toujours ouverte aux malheureux : je ne parle pas seulement des personnes obérées de dettes et renfermées dans les prisons, dont la charité brise les fers par une largesse utile, dont elle adoucit les maux par des visites consolantes, et imite par là si parfaitement celui qui délivra le monde de l'esclavage du péché. Je parle en général de toutes les personnes charitables qui l'imitent ; ce pain des anges se donne à tout le monde : le sein de l'homme charitable n'est fermé à personne : on le porte aux pauvres et aux malades. L'homme charitable court à leurs moindres besoins ; le pain céleste est un lait pour les petits, un aliment solide pour les grands ; l'homme charitable se fait tout à tous : il pleure avec ceux qui pleurent, il bégaye avec les enfants, il entre dans le moindre des détails. Un Dieu multiplié se trouve partout à la fois ; l'homme charitable, par une attention et un zèle inépuisable se multiplie en quelque sorte en faveur d'une infinité de malheureux ; il est en mille endroits en même temps ; il est ici par ses conseils, il est là par ses remèdes ; tantôt il agit par ses lettres, tantôt par ses domestiques, quelquefois par ses amis ; il remue mille ressorts, il est l'âme de mille affaires : il parle, il sollicite, il arrête, il prévient : *Pertransiit benefaciendo*, etc. (*Act.*, IV, 38.) Si la multiplicité des soins partage l'attention de cette véritable hostie, le cœur, toujours le même, est tout entier à chacun d'eux ; une parole suffit pour faire descendre le fils de Dieu sur la terre ; en faut-il davantage pour le fils de la charité, une plainte, un soupir, une demande des pauvres perce son cœur jusqu'au vif, et le fait voler à leur secours.

Que de motifs vous y engagent : entendez le Sauveur qui vous invite à venir à lui ; langage touchant, invitation tendre, qu'il renouvelle dans ce saint temps où l'Eglise, par le plus doux comme par le plus absolu des préceptes, appelle à la sainte table. Langage touchant que la charité doit tenir plus que jamais à son tour au Créateur dans la personne du pauvre. Invitation tendre renouvelée dans cette pieuse assemblée où la charité vous unit pour apprendre à les soulager. Heureuse rencontre du saint temps de Pâques et d'une assemblée de charité !

Ne séparons pas ce que la Providence a uni; et dans le parallèle de deux chefs-d'œuvre, l'amour des pauvres et l'Eucharistie, trouvons dans l'un la préparation à l'autre, et dans celui-ci la récompense de celui-là. Souvenez-vous, enfant prodigue, que vous avez tout perdu; pauvre, couvert de haillons, vous n'osiez aspirer à la qualité de fils; celle d'esclave vous paraissait encore trop douce. Après vous avoir fait dans la pénitence l'accueil le plus favorable, on fit tuer le veau gras pour vous; faisons-le maintenant tuer pour lui. Courez à lui comme il a couru à vous; embrassez-le comme il vous embrassa; baignez-le de vos larmes comme il vous baigna des siennes; faites une grande fête comme il en fit une. Ne vous rebutez pas de son triste état; le vôtre, quand il vous reçut, n'était pas moins triste. Que n'eût pas fait ce fils prodigue si, par quelque fâcheux accident, il eût réduit à l'extrémité ce père tendre et si généreux dont il avait éprouvé la clémence? C'est à votre cœur à vous dire ce que vous feriez à sa place; vous pouvez le faire dans ses membres : *Mihi fecistis.*

Il paraît dans tout son jour, ce chef-d'œuvre eucharistique, dans ces pieuses communautés que la charité a formées pour le soulagement des pauvres et renfermées dans un hôpital; c'est là qu'il se reproduit et se multiplie dans chacun des sujets qui les composent. Ces corps illustres se trouvent partout à la fois; la voix d'un supérieur, comme celle d'un ministre des autels, les fait descendre à toutes les heures du jour et de la nuit sur les autels sacrés où la charité s'immole sans cesse. Le précieux tabernacle d'un hôpital renferme également ces deux hosties, dont l'une est sacrifice par ses souffrances, et l'autre par sa charité, ou plutôt la même hostie, qui représente l'un et l'autre par des traits si semblables dans l'amour d'un Dieu qui souffre avec les pauvres, et qui s'allége avec les religieux. Exposée à tous les traits de l'ingratitude et de la mauvaise humeur, cette eucharistie vivante, aussi bien que celle que les espèces du pain enveloppent, n'en est ni moins constante à tout supporter, ni moins facile à tout oublier, ni moins zélée à tout sacrifier pour ceux qui l'outragent; ce sont là des prodiges qui font la honte des lâches chrétiens et la démonstration de l'Evangile. Que ce mondain se plaigne de la rigueur des conseils évangéliques; que l'impie révoque en doute les vérités de la foi, c'est dans les hôpitaux et auprès des malades que je veux les mener pour les toucher et les convaincre; et si leur molle délicatesse ne leur permet qu'à peine de passer quelques instants dans des lieux qui font le séjour ordinaire de tant d'autres, j'en prendrai droit contre eux, et je tirerai une nouvelle preuve de leur répugnance même, et je leur ferai voir d'un côté ce tas de squelettes animés qui n'attendent que le coup de la mort, et de l'autre cette armée charitable qui vole à leur secours. Je les rendrai attentifs aux plaintes, aux soupirs qu'on y pousse, à l'air empesté qu'on y respire, à la bassesse des services qu'on y rend, et en même temps à la douce gaîté, au zèle bienfaisant, à l'aimable charité de ceux qui les rendent. N'aurai-je pas droit de leur dire : Une religion qui seule enseigne et fait pratiquer tant de vertus est-elle l'ouvrage des hommes? Les actes les plus héroïques sont-ils au-dessus des forces de la grâce? *Nondum usque ad sanguinem*, etc.

N'y trouverai-je pas même la démonstration de l'Eucharistie; tout incompréhensible qu'est ce mystère, la charité le rend vraisemblable; l'héroïsme de l'homme prépare au miracle d'un Dieu. La nature est de part et d'autre renversée par la force de la grâce; l'abondance des bienfaits de l'un annonce l'ineffable multiplication de l'autre; de part et d'autre on donne tout : la générosité humaine pour des étrangers fait entrevoir la miséricorde pour des pécheurs. Le pur amour les conduit tous deux; les succès de l'aumône peignent les effets de ce sacrement : l'indigent est soulagé partout; l'hôpital est le prélude du tabernacle; l'homme charitable, le précurseur d'un Dieu immolé; je crois sans peine que l'institution de l'Eucharistie a été l'occasion et le modèle de ces établissements. Dieu n'aurait-il pas voulu faire honorer la charité miraculeuse de son Fils, par la charité héroïque de l'homme, et retracer les sacrements dans l'aumône. Le premier plan des hôpitaux fut, pour ainsi dire, fait dans le cénacle; c'est avec raison que les supérieurs ecclésiastiques ont permis qu'il y eût dans ces saints lieux, au milieu des malades, des autels où on dît la messe, et où on gardât en réserve le corps du Seigneur; ainsi se trouve-t-il au milieu des malades qu'il a tant aimés, toujours tant soulagés, et au milieu des actes de charité qui s'exercent sur ses membres, et dont il se sent si fort honoré : ainsi, osons le dire, se trouve-t-il au milieu de ses amis, au milieu de ses plus vives images, environné d'une autre espèce d'Eucharistie qui renouvelle si bien les merveilles du sanctuaire. Si l'hôpital est une espèce d'église où Dieu réside en corps et en âme : l'église est une espèce d'hôpital où Dieu nourrit ceux qui ont faim et soif de sa justice

Profitez donc des moyens de salut que vous fournit votre état, vous que la Providence destine à servir les pauvres. Après avoir répandu vos aumônes et rendu vos services, allez avec confiance à l'autel, et faites-y valoir vos droits. Allez chercher à l'Eucharistie les forces dont vous avez besoin pour vous soutenir à l'hôpital; allez chercher à l'hôpital les dispositions dont vous avez besoin pour recevoir le sacrement de l'Eucharistie : allez à l'autel apprendre ce que vous devez faire dans les salles; allez dans les salles apprendre ce que vous devez faire à l'autel; allez à la sainte table remercier Dieu de vous avoir appelé auprès des malades; allez auprès des malades remercier Dieu de vous avoir invité à sa table. La belle oraison de contempler tour à tour Jésus-Christ sous les plaies des pauvres, et sous les espèces

du pain; d'aller tour à tour le manger et le nourrir; le recevoir et le donner, le posséder et l'enrichir; heureux ceux qui deviennent les sauveurs des misérables, à l'exemple de celui qui est devenu notre Sauveur! Heureux ceux qui imitent ce grand modèle de la charité, en en approchant avec la disposition la plus parfaite, qui est la charité même : ce miracle de l'amour n'enseigne et ne demande que l'amour; c'est là ce qu'il faut y apporter et y apprendre.

3° Enfin, immolez-vous-y pour lui, comme il s'y immole pour vous; que l'esprit, par la foi, le corps, par la mortification, y soient également la victime. Des pauvres à soulager, c'est un grand mystère à croire, un rude martyre à subir; on admire la foi des mages qui reconnurent un Dieu dans les faiblesses de l'enfance, celle du peuple qui alla au-devant de lui quand il fit son entrée à Jérusalem; celle du centenier qui adore un homme expirant sur une croix; mais j'ose dire que Jésus-Christ a quelque chose de moins croyable en la personne du pauvre: une étoile brillante, plusieurs prophéties durent frapper l'esprit des mages; le peuple de Jérusalem avait été témoin d'une foule de merveilles, en avait reçu mille bienfaits; une éclipse de soleil, un tremblement de terre firent comprendre au centenier que ce prétendu criminel n'était pas un homme ordinaire; mais un pauvre n'est certainement qu'un homme ordinaire, souvent inconnu, quelquefois trop connu, aussi dépourvu des biens de la grâce que de ceux de la fortune; aussi chargé de crimes que d'ulcères; dans l'état le plus rebutant, qui annonce le moins la divinité! Ah! si Dieu s'appelle un Dieu caché, le fut-il jamais davantage; fut-il jamais de traits plus ressemblants que l'assemblage de toutes les misères humaines. Dieu est tout à la fois dans un hôpital enfant comme à la crèche, par sa faiblesse; pauvre, comme dans ses missions, par ses besoins; mourant, comme à la croix, par ses douleurs; le ciel et la terre annoncent ses grandeurs; partout il daigne se peindre; les voiles de la pauvreté et de l'Eucharistie le dérobent à nos yeux pour éprouver notre foi et notre amour : *Vere Deus absconditus.* (*Isa.*, XLV, 15.)

Les exercices de la charité ne sont pas moins mortifiants que ses mystères sont incompréhensibles; une piété tendre et respectueuse, jamais contente d'elle-même, cherchant à servir toujours plus parfaitement le Seigneur, porte une sainte envie et à ces âmes pénitentes, dont la charité fait de leurs corps une victime, et à ces âmes contemplatives, qui passent les jours et les nuits en oraisons; et aux hommes apostoliques, dont le zèle allume de toutes parts le feu de l'amour. Consolez-vous, âmes saintes, l'exercice de la charité, moins périlleux, plus proportionné à vos forces, plus utile à votre avancement, réunit pour vous les travaux de l'homme apostolique, la pratique laborieuse de la pénitence, la vie régulière du cloître; quel désintéressement pour se résoudre à s'ensevelir dans la poussière d'un hôpital, à sacrifier tout ce qu'offrent de brillant la nature, la fortune et la grâce. Quel courage pour soutenir constamment ce sacrifice, renoncer à tous ses plaisirs, pour ne s'occuper que de misères; se séparer de ses amis pour ne vivre qu'avec des étrangers!

Quelle vicissitude de maux de toute espèce, de personnes de tout état! Variété qui, loin d'en diminuer l'amertume, ne fait que la rendre plus piquante par la nouveauté. La nature peut-elle y espérer quelque relâche, ou la grâce y craindre quelque vide? Ce sont des soins toujours renaissants, des fatigues toujours nouvelles; c'est une victime toujours attachée sur le bûcher, qui reçoit à chaque instant quelque nouveau coup. Tantôt, comme saint François Xavier, il faut tous les efforts de la grâce pour approcher des gens dont les ulcères font soulever le cœur; tantôt des maladies contagieuses offrent la mort aussi présente à celui qui sert qu'au malade même. Souvent expirant entre vos bras, en vous faisant le détail de leurs misères, on est le dépositaire des horreurs de l'agonie et des affreux mystères de l'indigence et du crime. Quelle société! quel spectacle! Que de personnes abattues, défigurées, mourantes! Quel concert, que de cris, de plaintes, de gémissements! Qu'on ne compte pas sur les dédommagements et les éloges des hommes, sur leur estime et leur reconnaissance. Qui est le témoin, qui est le juste estimateur des répugnances qu'on leur montre, des désagréments qui les dévorent, des fatigues qu'on souffre, des tentations dont on triomphe? L'humilité cache à la main droite ce que fait la gauche. Ceux qui en goûtent les fruits, accablés par un mal qui les rend insensibles, impatients par une douleur dont ils déchargent l'amertume sur ceux qui les servent, ou enlevés par une mort prématurée qui fait disparaître le témoin le mieux instruit; ceux mêmes qui en profitent ne payent souvent que de mépris et d'ingratitude. Souvent, censeurs impitoyables, les moindres fautes qui échappent dans un emploi si exposé et si difficile font perdre auprès d'eux, dans un instant, une réputation qui était le fruit de plusieurs années de travaux et de vertus. Ah! qui en est le témoin et le juste arbitre? Celui qui voit tout ce qui se passe dans le secret en sera la récompense; il découvrira aux yeux de l'univers, il couronnera d'autant plus magnifiquement des vertus dont le secret augmente le mérite, dont le mépris, la persécution des hommes relève le prix : *Pater qui videt in abscondito reddet tibi.* (*Matth.*, VI, 4.)

Après tant de travaux et une si sainte vie, le voilà cet homme charitable enlevé, dans un âge peu avancé, par une mort prématurée; précieux fruit de son zèle, ou consommé peu à peu, chargé de mérites et d'années. L'holocauste s'achève enfin, comme il s'acheva sur le Calvaire, comme il se consomme tous les jours à l'autel. Ecoutons ses dernières paroles, il me semble

entendre le Sauveur mourant : Je remets entre vos mains, ô mon Dieu, les membres respectables de votre Fils ; une vie toute employée à les soulager, attentive à tous leurs besoins. Je n'en ai perdu aucun par ma faute. J'ai eu bien des persécutions à souffrir. Pardonnez à tous ceux qui les ont fait naître. J'ai soif; je désire de soulager les pauvres affligés, objet constant de ma tendresse : il les laisse aux âmes charitables qui m'ont aidé et qui voudront me suivre, comme vous laissâtes saint Jean à la sainte Vierge; voilà vos enfants. Et vous, précieux membres de Jésus-Christ, voilà vos mères. Si quelquefois, grand Dieu, pour éprouver ma fidélité, purifier mon amour, augmenter ma couronne, vous avez paru m'abandonner, ma confiance n'en reçut aucune atteinte. Tout est consommé pour moi, puisque je suis consommé pour vous; je meurs entre vos bras, sur la croix, au milieu des pauvres que j'ai si tendrement aimés et si fidèlement servis toute ma vie : venez à moi, adorable viatique, que j'ai tant de fois procuré aux mourants. Cent et cent fois je suis allé vous chercher dans les cachots, dans les cabanes, aux dépens de mes biens, de mon repos, de ma santé, au risque de ma vie, pour vous soulager dans vos membres; venez à moi pour la dernière fois, m aider dans le terrible passage où j'ai si souvent aidé vos membres. Je vous ai tant de fois adoré dans le lit du malade, comme sur un autel! Faites-en un de mon lit, où je vous reçoive et je m'immole; et que là, expirant avec vous, je puisse, par une espèce de transsubstantiation, me dépouiller de la chaîne mortelle pour me transformer en vous dans l'éternité

Ainsi expire dans la paix du Seigneur celui qui a vécu dans la charité. Avec quelle assurance paraîtra-t-il au jugement? Vous voulez bien dire au juste, Seigneur : Venez, les bénis de mon Père, posséder mon royaume, car j'ai eu faim, etc. Souffrez qu'en approchant de la mort, et tous les jours en approchant de l'autel, je prévienne cet arrêt si favorable et si juste. J'ose vous faire souvenir que je viens d'apaiser votre faim, d'étancher votre soif, de vous visiter, de bander vos plaies. Ah! Seigneur, ne vous rebutez pas de ma misère : si mes mains sont salies, elles ne l'ont été que pour vous servir : *Ministraverunt manus istæ* (*Act.*, XX, 34); si ma santé est affaiblie, elle s'est altérée auprès de vous; si mon esprit est dissipé, il n'est occupé que de vos intérêts; s'il me reste un peu de temps à donner à la prière, vous remplissez tous mes instants. Vous êtes en quelque sorte mon débiteur, en me supportant, en me nourrissant, en me guérissant. Pardonnez des excès que l'amour rend excusables, vous ne faites que me payer de retour. Ah! si vous guérissez des plaies reçues au service du monde, reçues en vous combattant, comment traiterez-vous ce qui n'est que le fruit des services qu'on vient de vous rendre?

Ainsi la charité et l'Eucharistie, images l'une de l'autre, font mutuellement leur gloire et leur prix. Dieu et l'homme, aliment l'un de l'autre, se donnent les marques du plus parfait amour. C'est, des deux côtés, une espèce de sacerdoce où, prêtre et victime, ministre et offrande, par une héroïque charité, Dieu s'immole pour la créature et la créature pour Dieu. Charité divine, lien de la terre et des cieux, réunissez enfin la copie à son modèle, le père aux enfants, la victime à son Dieu; que nous soyons inondés des délices dont vous avez été la source et le gage. Ainsi soit-il.

DISCOURS

SUR L'AUMONE.

DISCOURS Ier.

Quod uni ex his minimis fecistis, mihi fecistis. (*Matth.*, XXV, 40.)

Ce que vous avez fait au moindre des miens, vous me l'avez fait à moi-même.

Ne nous plaignons pas qu'un Dieu, invisible par la spiritualité de son être, inaccessible par la gloire de sa majesté, échappe en quelque sorte aux hommages de la créature, et nous laisse réduits à un culte de pure foi où les sens n'ont aucune part. Ne nous plaignons pas qu'arraché à la terre par son ascension, le ciel le dérobe à nos empressements; non, nous ne sommes pas orphelins, il vit encore, il demeure parmi nous, il y reçoit nos services, il se rend notre débiteur dans la personne des pauvres : *Quod uni ex his minimis fecistis, mihi fecistis.*

Il s'est, il est vrai, rendu sensible dans ses ouvrages : le ciel l'annonce à la terre, le jour le déclare à la nuit. Partout il fait admirer sa puissance, partout éclate sa sagesse, partout brille sa bonté; mais en nous apprenant ce qu'il est, ce miroir fidèle ne s'offre point lui-même à notre aspect, le portrait d'un ami ne donne rien aux caresses; image froide et insensible, elle laisse toujours le même vide dans le cœur : mais le voilà réalisé dans le pauvre : c'est là que s'établit un doux et pieux commerce, où le cœur reprend tous ses droits, retrouve tous ses transports; c'est Dieu lui-même qu'on honore, c'est lui qui accepte,

c'est lui qui répand : *Quod uni ex his minimis*, etc.

Il a daigné s'incarner, il est vrai, il a paru, il a vécu au milieu des hommes. Heureux ceux qui virent ces jours de bénédiction; heureux ceux dont les oreilles entendirent sa voix, dont les mains touchèrent sa robe : hélas ! qui de nous a eu part à ce bonheur; trop éloignés de ces temps engloutis pour nous dans les abîmes du passé, il ne nous reste que des ténèbres; la foi seule nous rassure dans cet exil, où l'amour et le respect semblent ne trouver que des ombres ; mais n'enviez pas le sort de nos pères; pour le nourrir ce tendre amour, le voilà ce Dieu tout aimable sous les habits du pauvre, multiplié dans leurs personnes, il se reproduit, il se perpétue parmi nous; à portée de recevoir nos offrandes, il donne une entière liberté à la ferveur, par un objet vivant et sensible d'amour et de culte : *Quod uni ex his minimis fecistis.*

Ne semble-t-il pas, mon Dieu, que votre bonté vous trahisse et combatte la vérité de vos oracles; vous nous menacez de nous quitter : *vous aurez toujours des pauvres avec vous , mais vous ne m'aurez pas toujours* (*Matth.*, XXVI, 11), dit l'Evangile; mais non, vous ne sauriez nous abandonner, les pauvres vous y retiennent, et nous rendent une présence que nous perdons; ce n'est pas seulement dans les tabernacles, caché sous les voiles eucharistiques, que vous habitez parmi nous ; ce n'est pas seulement par votre esprit que vous demeurez tous les jours dans l'Eglise, jusqu'à la consommation des siècles; c'est dans les pauvres que nous vous logeons, comme Marthe, que nous vous nourrissons, comme Zachée, que nous vous consolons, comme l'ange au jardin, que nous essuyons votre visage, comme les filles de Jérusalem, que nous vous embaumons, comme Joseph d'Arimathie : *Quod uni ex his minimis.*

Substitution glorieuse, authentiquement déclarée dans l'acte le plus solennel qui fut jamais et qui put jamais être, le jugement de l'univers; oui, à la face de tous les hommes, il semble oublier les autres péchés et les autres bonnes œuvres, pour ne punir ou récompenser que la dureté ou la charité pour les pauvres. Quoi donc? dit saint Pierre Chrysologue, la foi d'Abraham, le zèle d'Elie, la patience de David, la sagesse de Salomon ; un monde sauvé par Noé, une loi donnée par Moïse, une Eglise fondée par saint Pierre, la terre convertie par saint Paul, sont-ce là des objets qu'on néglige à la balance du sanctuaire, ou auxquels on préfère un verre d'eau? Quoi donc? les forfaits de Sodome, les révoltes d'Absalon, les profanations d'Antiochus, la trahison de Judas, le déicide des Juifs ne sont-elles que des fautes légères, qu'on passe sous silence au souverain tribunal, pour ne s'y occuper que des cris des pauvres ? Oui, les intérêts des pauvres sont les plus grandes affaires de l'empire ; le compte de ce qu'on leur a donné fait le premier article des registres célestes : *In cœlo prima est annona erogatio pauperis, prima divinis scribitur in diurnis;* d'une conduite si peu attendue, il ne donne au juste et à l'impie d'autre motif que cette étonnante substitution : *Quod uni ex his minimis fecistis.* (*Matth.*, XXV, 40).

Tâchons de développer cette substitution singulière, ce ressort ce semble unique de notre salut, elle est complète, Dieu se met à la place du pauvre, il met le pauvre à la sienne ; Dieu se met à la place du pauvre, il entre dans ses intérêts, et se rend pauvre lui-même : *première partie.* Dieu met le pauvre à sa place, et lui cède ses droits, il en fait comme un Dieu : *seconde partie. Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Etait-il donc nécessaire que le Sauveur nous avertît qu'il se trouvait dans la personne du pauvre ; l'état de pauvreté où il a voulu vivre nous eût-il permis de l'oublier ? Qui fut plus indigent que lui ? Combien de fois, à la vue des misérables, nous serions-nous dit à nous-même : voilà comme il était ce Dieu tout aimable ; comme eux couvert de haillons et transi de froid ; comme eux, logé dans une étable et couché sur la paille ; comme eux mourant de faim, manquant de tout ; comme eux étranger, errant, n'ayant où reposer sa tête ; comme eux demandant l'aumône, méprisé, rebuté, couvert de plaies : vous flatteriez-vous de cette ressemblance, riches du siècle ? A quels traits nous présenterez-vous un Dieu Sauveur ? Le verrons-nous dans vos habits, dans vos meubles, dans vos repas, dans vos domestiques, le reconnaîtrions-nous dans votre mollesse, dans votre faste, dans vos hauteurs ? Est-ce sous les drapeaux du vice que se montre la vertu? Un Dieu couronné d'épines paraîtrait-il au milieu des roses ? L'inhumanité et l'injustice nous feraient-elles adorer sa miséricorde ?

C'est ainsi, tous les jours, que par une douce illusion, un ami, un père, une épouse croit voir son ami, son fils, son époux, dans tout ce qui leur ressemble ; des traits, un son de voix, des habits, des manières semblables retracent et rendent présent ce qu'on aime ; l'amour toujours épris de son objet, se repaît plutôt de chimères que de l'oublier en entier ; mais la piété chrétienne est autorisée à reconnaître dans le pauvre l'image de son bien-aimé ; c'est un autre moi-même, lui a-t-il dit en termes exprès, recevez ce gage de mon amour, voilà mon portrait que je vous donne, je m'y suis peint des plus vives couleurs, je me mets à sa place, j'embrasse ses intérêts. 1° Compagnon de ses peines, et les partageant; 2° garant de ses dettes, et les acquittant ; 3° médiateur de ses prières, et les exauçant ; c'est moi qui recevrai en leur personne le bien et le mal que vous leur ferez : *Quod uni ex his minimis.*

1° Oui, le Seigneur partage les peines des pauvres : la compassion et la bonté les lui rendent propres ; c'est, dit Salomon, le pauvre universel qui souffre dans tous les autres et tout ce que souffrent les autres ; il a faim et soif dans ceux qui l'endurent, il est

nu dans tous ceux qui manquent d'habits; il mendie dans tous ceux qui demandent. *Non solum cum cæteris sed multo plus egens quam cæteri.* Les maux sont partagés entre les hommes; personne ne les endure tout à la fois, l'indigence afflige les uns, la maladie accable les autres, il est le pauvre de tous les temps, le pauvre de tous les lieux, le pauvre universel : *Solus Christus est qui in omnium pauperum universitate mendicat.* Il fait pour les infirmités du corps ce que sa miséricorde lui a fait faire pour celles de l'âme. Débiteur universel pour tous ceux que le péché avait réduits à la plus extrême disette, il s'est chargé de toutes nos dettes, et a porté toutes nos iniquités; il a souffert toutes nos langueurs : c'est le bouc émissaire chargé de tous les péchés du peuple : *Dolores nostros ipse tulit et languores ipse portavit.* (*Isa.*, LIII, 4.)

Car enfin il est notre chef, nous sommes ses membres; si les membres, selon saint Paul, se doivent une compassion mutuelle, quel intérêt encore plus grand ne doit pas y prendre la tête? Ainsi la tête souffre l'aveuglement dans les yeux, la surdité dans l'oreille, l'amertume dans la bouche, la faim et la soif dans les entrailles; ainsi le père de famille se croit outragé dans ses enfants, déshonoré dans son épouse, insulté dans ses domestiques, tout répond à lui, et c'est sur lui que tout retombe : *Si doleat unum membrum compatiuntur cætera membra.* (I *Cor.*, XII, 26.) Ainsi, Seigneur, vous fûtes tourmenté dans les martyrs, mis à mort dans les Apôtres, calomnié dans les confesseurs, méprisé dans les prédicateurs, tenté dans les vierges; j'en prends à témoin ces vifs reproches faits à Saül, de ce qu'en persécutant vos disciples, c'était vous-même qu'il persécutait : *Saule, quid me persequeris?* (*Act.*, IX, 4.) J'en prends à témoin ces larmes amères que la mort de Lazare et la ruine de Jérusalem arrachèrent moins de vos yeux que de votre cœur. J'en prends à témoin cette tendre pitié que vous eûtes pour les troupes qui vous avaient suivi dans le désert, sans boire ni manger; ces touchantes protestations, que quand une mère serait capable d'oublier ses enfants, vous ne nous oublieriez pas; que c'est vous toucher à la prunelle des yeux que de s'en prendre à vos enfants : *Qui tangit vos tangit pupillam oculi mei.* (*Zach.*, II, 8.)

Cette substitution fut d'abord accompagnée de circonstances infiniment touchantes, peut-être plus engageantes pour un bon cœur que l'appareil redoutable du jugement; c'est en nous quittant, à la veille de sa mort, qu'il établit cette loi d'amour et nous recommande les intérêts des pauvres, annonçant, dès lors, la conduite qu'il se propose de tenir au dernier jour. Tel un père mourant qui recommandait à ses enfants un ami tendre, un domestique fidèle. Tel un gouverneur, tel un prince qui, en partant d'une ville, recommandent aux personnes distinguées ce qu'ils y laissent de serviteurs et d'amis. Attention engageante, admirable bonté! Qui ne se ferait un devoir d'exécuter ses derniers ordres? Les ménagements d'un prince, la reconnaisance que mérite un père, laisserait-elle oublier un autre lui-même et ne serait-ce pas honorer les cendres de ce cher mourant, dans celui qui semble lui survivre. Magistrat négligent, si quelque grand s'était fait une affaire personnelle de la cause de cette veuve, attendrait-elle si longtemps une audience favorable? Ministres avares, si le prince, si votre protecteur vous avait parlé pour ce pauvre, languirait-il si longtemps à votre porte? Ce malade manquerait-il de nourriture et de remèdes?

J'admire, il est vrai, je suis édifié, je suis attendri jusqu'aux larmes, mais je ne suis pas surpris, lorsque l'histoire des saints me présente les plus grands princes dans les hôpitaux, aux pieds des pauvres, occupés à leur rendre les plus bas services; un saint Louis, une sainte Elisabeth, et cent autres, panser leurs plaies de cette même main qui porte le sceptre; les baisers de cette même bouche qui donne des lois à l'univers. Est-il sur la terre, est-il dans le ciel rien de plus élevé pour le Roi des rois? Trop heureuses les têtes couronnées de percer les voiles de l'indigence pour adorer un Dieu anéanti. Trop heureuses de se prosterner aux pieds de celui devant qui tremblent les anges; et d'être encore admises avec les plus heureux et les plus humbles des potentats, de lui offrir dans son berceau, de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Trop heureuses, si par une humilité difficile, elles savent mépriser les applaudissements dont ce monde canonise les belles actions; en effet dignes de nos éloges, pour n'être flattées que de la gloire solide de servir celui auprès de qui elles ne sont qu'un peu de poussière.

Hasardons une conjecture. N'est-ce pas dans cette vue que l'aumône est appelée un sacrifice? Oui, l'aumône est une offrande faite à une espèce de divinité. Le voilà ce Dieu fait homme, dans le pauvre, dont il vous est ordonné de charger les autels; la matière des sacrifices demeure en quelque sorte toujours la même; que la charité porte encore du pain, du vin, de la farine, de la chair, des animaux : voilà des hosties qui honoreront le Dieu du ciel, qui nourriront les dieux de la terre : *Talibus hostiis præmeretur Deus.* En abolissant les anciennes victimes pour n'immoler désormais que l'agneau de Dieu, on laisse à l'aumône la liberté de les faire revivre en faveur d'un Dieu nouveau, qu'on annonce, comme les anciens figuraient un Dieu à venir. La bassesse des haillons qui cache le Juge des vivants et des morts, vivant dans le pauvre par une nouvelle sorte d'incarnation, forme une espèce d'alliance, à l'exemple de celle à qui l'obscurité des temps dérobait l'*Emmanuel.* Heureux prêtres, cœurs charitables, qui de vos libéralités faites autant de matières de sacrifice; songez, avec une sainte horreur, dit saint Chrysostome, que sans faire couler de sang, en offrant un morceau de pain et un verre d'eau, vous

exercez un vrai sacerdoce; celui que vous avez l'honneur de servir est un Dieu : *Cogita cui potum præbes, cum sacerdos Christi fias, panem non sanguinem offerendo.* (Hom. 47 *in Matth.*)

Entrez avec une sainte horreur dans la cabane du pauvre, où, sous un toit commun, couchent sur une poignée de paille l'homme et la bête. Voilà votre Sauveur naissant! trop heureux dans l'abandon de tout le monde de trouver un asile dans une étable. Parcourez avec une sainte horreur les boutiques des artisans, où, le rabot à la main, ils gagnent une triste vie à la sueur de leur visage : voilà votre Dieu devenu le fils adoptif d'un charpentier : suivez avec une sainte horreur dans les rues et dans les places publiques ces troupes de mendiants qui attendent un morceau de pain : voilà votre Dieu réduit à l'aumône, attendant à la porte du riche et y sollicitant ses bontés; descendez avec horreur dans ces affreux cachots où, dans l'attente d'un arrêt de mort, l'innocent et le coupable périssent mille fois par avance : voilà votre Dieu dans les chaînes, proscrit par la synagogue, condamné par un gouverneur : précieuse pauvreté! Un Dieu consacre vos humiliations, tantôt dans les outrages qu'il endure sur la bassesse de sa condition et l'obscurité de sa naissance, tantôt sur une croix où il expire, dépouillé de ses habits, risquant d'être privé des honneurs de la sépulture, si Joseph d'Arimathie ne fournit un drap pour l'envelopper et un tombeau pour l'enterrer.

Le voilà donc centre de tout, victime de tout, le plus grand pauvre, le plus malheureux, s'immolant de nouveau, se reproduisant dans tous les pauvres ; toute sa vie est une pratique constante de la pauvreté, qui en peint les traits les plus vifs, l'objet qu'il offre aux mortels en diversifie les pieux efforts. Imitons une charité si étendue. Disons avec le saint Apôtre : Mon cœur est blessé de tous les coups qu'on porte aux autres ; quelques malheurs que vous déploriez, vous déplorez les miens. Qui est malheureux sans que je souffre, qui gémit sans que je pleure! l'amour me multiplie en faveur de tous ces infortunés; je les porte dans mon cœur et je me fais un intérêt personnel de leur misère : *Quis infirmatur et ego non infirmor*, etc. (II *Cor.*, XI, 29.)

2° Jésus-Christ est garant de leurs dettes et les acquitte. Non, ne craignez pas qu'en distribuant vos biens aux pauvres vous fassiez des avances incertaines à un débiteur insolvable ; tout sera payé. Et vous, pauvres, consolez-vous; la loi de l'aumône ne doit pas moins essuyer vos larmes que vous ouvrir les cœurs. Sentez toute la solidité de vos espérances; ne craignez ni pour votre exactitude ni pour vos promesses; parlez hardiment au nom du Seigneur. Engagez-vous, ou plutôt engagez-le à tout; il se charge de tout pour vous. Veut-on des promesses? il les a faites; veut-on des contrats ? en est-il de plus solennels que l'Evangile : il fut signé de son sang. Veut-on des gages? tous les siècles en ont reçu. L'obligation devient même personnelle; il ne se contente pas de répondre, il reçoit, il s'engage en son nom ; jamais créance ne fut mieux établie.

Oui, il vous donne sa parole. Il me semble l'entendre vous dire, comme autrefois le pieux Samaritain au maître de l'auberge à qui il confia son malade : Ne manquez pas d'en avoir grand soin ; voilà d'avance une somme que je vous donne pour lui, et tout ce que vous lui fournirez au delà je vous le rendrai à mon retour : *Et quidquid supererogaveris, ego cum rediero reddam tibi* (*Luc.*, X, 35), confiez tout à un débiteur si accrédité. Quand vous aurez quelques repas à faire, n'invitez pas vos amis, vos parents, vos voisins riches, ils ne manqueraient pas de vous inviter à leur tour et de vous le rendre ; mais plutôt invitez les pauvres, les boiteux, les aveugles. Et pourquoi cela ? Par une raison bien singulière ; parce qu'ils n'ont rien à vous donner : *Beatus eris quia non habent tibi retribuere.* (*Luc.*, XIV, 14) Mais vous n'y perdrez rien ; vous en serez dédommagé au jour de la résurrection : *Quia retribuetur tibi in resurrectione justorum.* (*Ibid.*)

Dieu n'est pas moins le rémunérateur de la charité que le vengeur de la dureté et de l'injustice. Malheureux serviteurs qui, après une remise gratuite de dix mille talents que vous me deviez, avez avec tant de rigueur exigé cent deniers que vous devait votre pauvre confrère, sachez que vous vous en prenez à moi ; je suis votre partie, et je vous ferai payer bien cher votre cruauté. Qu'on le mette en prison, et qu'il n'en sorte point qu'il n'ait payé jusqu'à la dernière obole. Et vous, âmes compatissantes, que vous êtes heureuses, puisqu'à votre tour vous pouvez compter sur toute ma miséricorde! Vous avez acquis sur mes bontés des titres que je respecte ; je vous dois par un juste retour, je vous dois toute la profusion de ma magnificence. Après avoir éprouvé dans mes membres toute la tendresse de votre charité, comptez-moi au nombre de vos débiteurs : *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur.* (*Matth.*, V, 7.)

C'est à la loi nouvelle que ces promesses ont été réservées? Non, l'ancienne loi a vu de pareils engagements ; les miracles de l'aumône sont aussi anciens que la nécessité. Aussi, dit le Seigneur à Elie, rassurez-vous; malgré la sécheresse qui règne dans la terre d'Israël, rien ne vous manquera. Il est une veuve à Sarepta que ses aumônes m'ont rendue chère ; aujourd'hui réduite à l'extrémité, je veux mettre sa charité aux plus grandes épreuves. Allez lui demander le peu de farine qui lui reste pour elle et pour son fils ; elle s'arrachera le morceau de la bouche pour vous le donner. C'en est assez ; sa charité fera des miracles, et un peu d'huile et de farine entre les mains de la charité deviendra un germe inépuisable ; il suffira à tous les deux. Il l'enrichira en vous nourrissant, et ne cessera de se multiplier jusqu'au temps où je ferai cesser la désolation

d'Israël. Ajoutez à toutes ces faveurs la résurrection d'un fils et tant d'autres prodiges. Votre disciple Elisée en opérera de semblables après vous, et ce temps apprendra comment j'acquitte les dettes des pauvres, comment je fais honneur aux prétentions de la charité : *Hydria farinæ non deficiet, nec lecythus olei non minuetur.* (III *Reg.*, XVII, 14.)

Voilà les promesses, voilà les contrats, voilà les gages sur lesquels portent tous vos droits. Promesses de la vérité éternelle, contrat signé par son sang, gage accordé par sa toute-puissance : la parole d'un Dieu, l'Evangile d'un Dieu, les miracles d'un Dieu. En faudrait-il tant, hommes avares, pour assurer vos prétentions parmi les hommes ? Tout inconstants, tout menteurs, tout pauvres qu'ils sont, leurs engagements, leurs signatures, leurs gages vous tranquillisent ; vous leur confiez vos terres, vous leur livrez votre argent, vous leur abandonnez votre fortune ; que dis-je ? vous l'abandonnez au caprice d'une mer orageuse, au nom d'un commerce équivoque, au hasard d'une saison incertaine, et vous ne comptez pas sur les paroles d'un Dieu riche, puissant, fidèle, immuable : *Me miserum ! Deo non creditur.* Si le Seigneur, vivant sur la terre, eût emprunté votre argent, le lui auriez-vous refusé ? Auriez-vous craint des risques, demandé des cautions, exigé des gages ? Quelle horreur ! quel sacrilége ! O Dieu ! trop heureux que vous daigniez accepter mes offrandes ! qu'ils sont bien entre vos mains mes intérêts ! qu'elle est solidement établie ma fortune quand vous vous en chargez ! Ce n'est pas moins au Seigneur que vous prêtez aujourd'hui. Il emprunte par la main du pauvre : l'aumône est un commerce ; vous lui prêtez à gros intérêts, vous y trouverez le centuple. Le Seigneur serait-il en reste avec vous ? se laissera-t-il vaincre en générosité ? *Fœneratur Domino qui miseretur pauperis, vicissitudinem suam reddet ei.* (*Prov.*, XIX, 17.)

Le pauvre est son ami : un ami abandonne-t-il dans le besoin ? Quelle ressource qu'un Dieu ! Le pauvre est son associé ; les intérêts sont communs, les charges ne doivent-elles pas l'être ? Quel répondant qu'un Dieu ! Le pauvre est son receveur et son agent, peut-il ne pas tenir compte de ce qu'a reçu son ministre ? Quel redevable qu'un Dieu ! un pauvre est son frère, tout n'est-il pas commun entre des frères ? abandonnerait-il son propre sang ? Quel garant qu'un Dieu ! un pauvre est son fils, un père n'est-il pas chargé des dettes de ses enfants, contractées pour leur nourriture et par son ordre ? Quelle caution qu'un Dieu ! un pauvre est un Dieu même, puisqu'il daigne le mettre à sa place ; c'était lui qui souffrait, c'était lui qui demandait dans le pauvre ; c'est lui qui reçoit, c'est lui qui mange, c'est lui qui est visité, c'est lui qui est soulagé, c'est lui qui est habillé dans le pauvre : *Esurivi et dedistis manducare, nudus eram et cooperuistis me.* (*Matth.*, XXV, 35.) Peut-il refuser avec justice de payer ce qu'il a reçu ?

Mais qu'il est différent ce débiteur adorable ! qu'il est différent des débiteurs ordinaires ! Un débiteur oublie ses dettes, Dieu s'en souvient dans l'éternité : un débiteur se croit acquitté quand il a payé ; Dieu ne cesse de combler d'honneurs et d'éloges. Que de contestations, que d'importunités pour arracher une partie de ce qui nous est dû ! Dieu prévoit nos demandes, il paye comptant. Quelle attention à compter ce qu'on donne pour ne rien payer au delà ! souvent que de chicanes pour en retenir une partie ! Dieu nous rend au centuple dès cette vie, et à l'infini dans l'autre. L'homme ne satisfait à ses obligations qu'à regret et de mauvaise grâce : il est rare que d'un débiteur à qui on demande on ne se fasse un ennemi. Dieu s'en fait des délices, il semble qu'il gagne en donnant ; il n'acquitte ses dettes que pour avoir le plaisir d'en contracter de nouvelles en faisant faire de bonnes œuvres ; il nous donne son cœur en nous donnant ses biens ; mais quelle mesure pensez-vous qu'il garde dans le présent ? que vous prépare son tendre retour ? Une mesure pleine, une mesure surabondante, et si comble, qu'elle passe par-dessus les bords, quelques secousses qu'on lui donne pour la mieux combler.

Exigez tout des hommes, Seigneur, puisque vous savez si bien les dédommager ; proposez-leur avec assurance, non pas à titre de Souverain, à qui tout est dû, mais à titre de répondant qui veut tout devoir ; proposez-leur de vendre leur bien, d'en donner le prix aux pauvres, de se réduire à l'indigence, de ne se réserver aucune ressource ; de ne garder ni deux robes, ni un bâton, ni de l'argent dans leurs bourses, appelez l'état de pauvreté volontaire du bonheur parfait : l'aumône suppléera à tout, il rendra tout, répondra de tout. Cet étonnant conseil vous engage plus que les hommes ; vous vous faites une loi à vous-mêmes qui vous engage à vous dépouiller à votre tour pour les autres en enrichissant celui qui les a soulagés. Et vous, âmes généreuses, qui savez tout sacrifier pour Dieu, tout répandre dans le sein des pauvres, devenez pauvres vous-mêmes, sentez le prix de vos démarches et la solidité de vos prétentions ; dites sans crainte, comme le grand Apôtre : Je sais à qui j'ai confié mon trésor ; il est entre les mains des pauvres, il est en assurance, Dieu s'en est chargé : *Scio cui credidi.* (II *Tim.*, I, 12.) N'eussiez-vous abandonné, comme Pierre, qu'une barque et des filets, faites, comme lui, valoir vos justes droits : voilà, Seigneur, que nous avons tout quitté pour vous, que nous donnerez-vous en récompense ? vous l'entendrez qui vous dira : Venez vous asseoir sur des trônes pour juger les douze tribus d'Israël. La charité, au jour du jugement, reçoit des couronnes ; c'est à l'héroïsme de la charité à les distribuer : *Sedebitis super sedes, judicantes duodecim tribus Israel.* (*Matth.*, XIX, 28.)

3° Enfin il se rend le médiateur de leurs prières. Avez-vous jamais bien compris que vous devez faire la cour aux pauvres ? Avez-

vous jamais bien senti la vérité et la force de la promesse qu'ils vous font si souvent de prier Dieu pour vous? Leur crédit est plus grand que vous ne pensez. Auprès de Dieu, point de protection que vous ayez plus d'intérêt de ménager. Il semble que c'est toujours à votre charge, et uniquement au profit des pauvres, que nous sollicitons votre libéralité; vous vous trompez : l'intérêt du riche qui donne est bien plus grand que l'intérêt du pauvre qui reçoit : *Beatius est magis dare quam accipere.* (*Act.*, XX, 35.) Il accorde une légère somme, on lui rend un bien infini. Il prête l'oreille à une légère demande, et on exauce tous ses vœux. Il est le bienfaiteur de l'homme, et il devient le favori de Dieu.

Point de prière plus efficace que celle du pauvre; ses cris percent les cieux et se font toujours entendre du Père céleste. Heureux celui pour qui un si puissant protecteur se déclare! à quel prix ne doit-on pas acheter sa faveur! *Iste pauper clamavit, et Dominus exaudivit eum.* (*Psal.* XXXIII, 7.) Tâchez, dit saint Chrysostome, de les gagner par vos prières, fléchissez-les par vos services, cultivez-les par votre assiduité : voilà les plus chers amis du Roi des rois : il essuie leurs larmes, il est attendri de leurs soupirs, il exauce leurs demandes, il prévient leurs désirs : *Desiderium pauperum exaudivit Dominus.* (*Psal.* LXVIII, 34.) Ne craignez pas qu'il les oublie : peut-être mettra-t-il sa persévérance et la vôtre à l'épreuve par quelque délai, mais tôt ou tard vos vœux et les siens seront exaucés; la patience des pauvres ne saurait être infructueuse : *Patientia pauperum non peribit in finem.* (*Psal.* IX, 19.) Sans même attendre qu'ils se soient expliqués, le Seigneur va au devant de leurs vœux, il écoute favorablement la préparation de leur cœur : *Præparationem cordis eorum audivit.* (*Psal.* X, 17.)

Ce sont les seuls dont Dieu nous exhorte de mériter l'amitié. Grands de ce monde, puissants du siècle, ce n'est pas à vous qu'il nous est ordonné d'avoir recours; nous vous devons la soumission et le respect; mais on nous a dit cent fois que vous n'étiez qu'un brin de chair et un roseau fragile qui ne peut nous soutenir. C'est au pauvre que nous devons notre confiance, c'est à lui que tout est possible : faites-vous-en un ami; employez, pour mériter ses bonnes grâces, ces richesses d'iniquité qui vous en sont quelquefois si funestes : *Facite vobis amicos de mammona iniquitatis.* (*Luc.*, XVI, 9.) Ne regardez pas vos libéralités comme perdues, ni leurs souhaits comme impuissants; ils sont les maîtres des tabernacles éternels; c'est à eux à nous y recevoir ou à nous en fermer les portes : *Ut cum defeceritis, recipiant vos in æterna tabernacula.* (*Ibid.*) Il me semble entendre ce pauvre devenu votre défenseur, en parlant pour vous au souverain Juge, lui dire avec reconnaissance : Le voilà cet homme de miséricorde à qui nous sommes redevables de la vie : il a partagé son pain avec nous, nous vous demandons grâce pour lui : périrait-il après nous avoir sauvés : *Hi sunt viri misericordiæ, quorum pietates non defuerunt.* (*Eccli.*, XLIV, 10.) Mais non, ce ne sont pas les pauvres, c'est Dieu lui-même qui plaidera votre cause; c'est lui dont vous avez obtenu les bonnes grâces, c'est lui qui prie, c'est lui qui loue, c'est lui qui exécute : *Venite benedicti, percipite regnum, mihi fecistis.* (*Matth.*, XXV, 34.)

Tout ce qui peut rendre une prière efficace, se trouve ici rassemblé et dans l'homme qui fait l'aumône, et dans le pauvre qui la reçoit : foi dans ce riche, reconnaissance dans ce pauvre, confiance en Dieu dans tous les deux; générosité dans celui-là, patience dans celui-ci, amour de Dieu dans l'un et dans l'autre; religion dans le premier, soumission dans le second; humilité des deux côtés; qu'on se fait favorablement écouter, quand on se présente les mains chargées d'offrandes; qu'on sait bien attendrir les cœurs, quand on se montre le corps couvert de haillons et de plaies; qu'on parle éloquemment, quand on le fait au nom même d'un Dieu et en sa personne : tel le Verbe incarné priant son Père, et par la bouche de toutes ses plaies, et par le prix de tout son sang, et par le mérite de toutes srs vertus, et par la profondeur de tous ses hommages. Jamais a-t-il prié plus efficacement que lorsqu'il a prié sous les habits d'un pauvre, que quand il a prié après avoir par sa mort enrichi un monde de pauvres, que quand il montre les plaies qu'il a conservées, éloquent monument de son indigence et de ses libéralités : *Exauditus est pro sua reverentia.* (*Hebr.*, V, 7.)

L'aumône, suivant les figures brillantes des saints Pères, donne des ailes à la prière et la porte légèrement jusqu'au trône du Dieu vivant : sans elle, rampant pesamment, elle ne saurait s'élever à lui d'un vol rapide : la charité est une grande reine, toujours favorablement écoutée, elle introduit avec assurance tout ce qui est revêtu de ses livrées; elle ne trouve point d'obstacle, tout la reconnaît dans ce céleste palais et lui en laisse les libres entrées; la prière frappe, l'aumône ouvre la porte; celle-là cherche, celle-ci trouve; celle-là demande, celle-ci obtient; celle-là désire, celle-ci exécute; celle-là espère, celle-ci jouit; quand vous aurez soulagé les misérables, disait le Seigneur, invoquez-moi avec confiance et vous serez exaucé, appelez-moi à votre secours et je vous dirai : me voici : *Tunc invocabis, et ego exaudiam; clamabis et dicam, ecce adsum.* (*Isa.*, LVIII, 9.) Heureux Corneille, disait l'ange, tout païen, tout aveugle, tout pécheur que vous êtes, vous ne pouviez manquer d'être exaucé, vos prières étayées de l'aumône, annoncées par l'aumône, divinisées par l'aumône, sont montées au ciel : *Orationes, et eleemosynæ tuæ ascenderunt in cœlum.* (*Act.*, X, 4.)

Eussiez-vous même à vous défier des dispositions personnelles du pauvre, ne craignez rien, vos prières ne courent aucun risque, ce n'est pas lui, c'est l'aumône, c'est

Jésus-Christ même qui prie pour vous; que le pauvre demande avec ferveur ou qu'il le fasse avec négligence, qu'il parle pour vous ou qu'il vous oublie, qu'il soit un scélérat ou un saint; vos intérêts sont toujours en sûreté, c'est l'aumône qui fait tous les frais, elle agit, elle obtient, elle ordonne et exécute, elle fait des prodiges : *Conclude eleemosynam in sinu pauperis, ipsa pro te exorabit.* (*Eccli*, XXIX, 15.) Semblable aux sacrements et au sacrifice, dont la validité est indépendante des dispositions du ministre; cette espèce admirable de ce très-saint sacrement opère toujours infailliblement en faveur de l'homme charitable, parce que dans l'aumône, comme dans les sacrements, l'homme est bien le ministre qui en met la matière et qui en prononce la forme, mais c'est Dieu qui en produit l'effet; c'est Dieu qui reçoit, c'est Dieu qui offre, c'est Dieu qui prie, c'est Dieu qui soulage : *Ipse pro te orabit.*

Portez donc une sainte envie au bonheur de ceux que la charité attache par état et pour toute leur vie au service des pauvres, toujours priant, toujours exaucés; toujours auprès de Dieu, toujours à la source de la grâce : la perpétuité de leurs vœux fait l'assurance inébranlable de leur bonheur. Le Seigneur déguisé sous toutes les formes, enfant comme à la crèche, par la faiblesse des pauvres, mendiant comme pendant sa vie, par leur indigence, mourant sur le Calvaire, comme eux dans leur lit; ce lit est une croix, un hôpital est un Calvaire où Dieu rend le dernier soupir : la multitude, la variété des misérables, multiplie et présente partout un Dieu à la mort. Ah! si l'on mérite sa bénédiction pour l'avoir en passant habillé, soulagé, nourri, que méritera-t-on, qu'obtiendra-t-on quand, par un chef-d'œuvre de charité canonisé par lui-même, on aura donné sa vie pour lui; heureuse vie, précieuse mort, n'êtes-vous pas le garant le plus sûr de l'éternité! *Nemo majorem habet charitatem.* (I *Cor.*, XIII, 13.)

Que la charité doit être douce quand Jésus-Christ en est l'objet et le modèle! il se retrouve doublement dans ce bel exercice : l'homme charitable tient sa place auprès du pauvre, les pauvres la tiennent auprès de Dieu; ainsi se trouve-t-on son serviteur et son image, son imitateur et son ami, son disciple et un autre lui-même : pouvez-vous, grand Dieu, nous mieux montrer vos empressements, et vous mieux prêter aux nôtres : doublement reconnaissants de ce que vous recevez nos hommages et de ce que vous nous apprenez à les rendre, portons encore nos vues plus haut : Dieu s'abaisse jusqu'à nous en se mettant à la place du pauvre, il élève le pauvre jusqu'à lui et le divinise en quelque sorte en le mettant à sa place : Ce sera la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La nature et la religion se réunissent pour établir une égalité humiliante entre le pauvre et le riche; la même poussière les vit naître; le même baptême les vit régénérer, le même tombeau les renferme, la même éternité les récompense ou les punit; les mêmes astres les éclairent, la même parole les instruit; les mêmes aliments les nourrissent, la même table eucharistique les sanctifie; la même terre les soutient, le même sang les rachète; les mêmes maux les affligent, le même tribunal les attend; mais c'est trop peu de ne mettre entre le riche et le pauvre qu'une espèce d'égalité, ou même de donner à la pauvreté la préférence sur les richesses; disons-mieux : Jésus-Christ, en se mettant à sa place, donne au pauvre sur le riche une supériorité véritable; gardez-vous de mépriser un état ennobli par un Dieu, servi par un Dieu, divinisé par sa substitution à la personne d'un Dieu : *Mei fecistis.* Oui, divinisé par sa substitution à un Dieu; un pauvre est une espèce de divinité qui exerce tous ses droits; droits de domaine, droits de juridiction, droits de rédemption : le pauvre à la place de Dieu est pour le riche un *maître*, un *juge*, un *rédempteur.*

1° Le pauvre est un maître. Ne vous y trompez pas, dit saint Grégoire; le bon ordre, il est vrai, a établi parmi les hommes la propriété des biens et la distinction des héritages. Ce serait un attentat punissable, si le pauvre osait porter sur vos possessions une main téméraire et s'approprier ce que vous ne lui donnez pas; mais à remonter au principe, sachez qu'en donnant l'aumône au pauvre, ce n'est pas votre bien dont vous lui faites part, c'est son bien même que vous lui rendez : ce n'est pas un acte de charité volontaire, c'est une justice rigoureuse que vous exercez : *Sua illi reddimus, non nostra largimur.* Ces habits appartiennent au nu qui souffre le froid; ce pain au famélique qui se meurt; cet argent au pauvre honteux qui languit; ces meubles à l'étranger qui ne sait où reposer la tête; en le leur retenant, vous retenez injustement leur bien : *Debitum potius solvimus, quam opus misericordiæ adimplemus.*

Mais sur quoi fondez-vous cette étrange morale? Sur les principes les plus simples et les plus certains. Doutez-vous que tout ce que vous possédez n'appartienne au Seigneur? Est-il moins certain que le Seigneur a cédé tous ses droits au pauvre? Si une bonté infinie l'a rendu votre débiteur dans sa personne, pour vous engager à l'aumône par les motifs les plus touchants : une souveraineté infinie ne le rend pas moins votre créancier pour vous obliger à payer vos dettes par les plus terribles menaces. Gardez-vous donc dans vos aumônes d'arborer un front sourcilleux, et de faire un fastueux étalage d'une libéralité prétendue; c'est de son bien qu'on fait des largesses : rendez, payez à Dieu, avec un saint respect, acquittez-vous avec une humble crainte : *Non præsumptione donantis, sed humilitate solventis.*

Rendez gloire au maître de tout, est-ce donc vous qui fertilisez vos terres, qui faites mûrir le fruit, qui répandez la rosée et la

pluie? Est-ce vous qui avez formé ce vaste élément où vos vaisseaux, d'une aîle légère, vont chercher pour vous les richesses du nouveau monde? Faites-vous rouler régulièrement les marées, enflez-vous leurs voiles d'un vent favorable? Est-ce par vos ordres que se forme dans les entrailles de la terre, ce riche métal qui vous éblouit, et que vous entassez inhumainement dans vos coffres, au préjudice des pauvres? Votre main couvre-t-elle la brebis de sa toison, fait-elle éclore le lin et la soie? En un mot, parcourez vos richesses, jetez les yeux sur vous-même, et, payant au Créateur un juste tribut, reconnaissez avec le Prophète que tout lui appartient, et que, soit qu'il vous dépouille de tout par un renversement de fortune, soit qu'il vous demande quelque chose par l'exercice de la charité, il ne fait après tout qu'user de ses droits : quelle injustice à vous de lui refuser quelque chose! *Meus est orbis terrarum.* (*Psal.*, XLIX, 12.)

Voilà les droits souverains que le Seigneur a fait passer sur la tête des pauvres, par la cession la plus authentique : ce n'est donc pas, comme le remarque toute la théologie, ce n'est pas seulement à titre de charité que vous devez, c'est à titre de justice que vous devez une restitution à un maître qui l'exige; ce n'est pas cette justice contentieuse et de rigueur, qui donne droit de poursuivre juridiquement un payement; mais cette justice éminente et primitive, qui rend redevable à Dieu et au public, c'est-à-dire aux pauvres en général, que Dieu se substitue; justice qui ôte véritablement le droit de retenir, et le transporte réellement aux pauvres. Quel droit en effet vous reste-t-il sur des biens qui ne vous sont donnés qu'à ces conditions et que le maître réclame, des biens qui ne vous sont pas nécessaires et dont le maître a besoin? Pourquoi injustement et frauduleusement retenir ce qui n'est pas à vous? *Eleemosynam pauperis ne defraudes.* (*Eccli.*, IV, 1.) Rendez à César ce qui est à César, tout riche qu'il est : à plus forte raison, rendez au pauvre ce qui est au pauvre, puisqu'il est pauvre, ou plutôt rendez à Dieu ce qui est à Dieu, puisque c'est lui qui reçoit dans le pauvre : si Dieu, revenant sur la terre et se trouvant dans l'indigence, vous demandait l'aumône en personne, serait-ce à titre de compassion, serait-ce à titre de respect que vous la lui donneriez? N'y aurait-il pas à la rigueur un vrai titre de justice à lui rendre ce qui lui appartient? Ah! peut-on trop répéter ce qui doit faire la destinée du monde? les titres du pauvre ne sont pas moins sacrés, ce sont les mêmes; si, se mettant à la place du pauvre, Dieu se rend votre débiteur, mettant le pauvre à la sienne, il se déclare votre créancier.

Imaginez tous les titres que peut avoir un vrai maître pour demander son bien, le pauvre les a sur le vôtre; sera-ce le titre de prêt, de dépôt, de ferme, de commission? Oui, c'est tout cela, et mille fois davantage; oui, les biens que vous possédez, Dieu vous les a prêtés pour vous soulager : il s'en est réservé la propriété, il vous en demande une partie; de quel droit refuseriez-vous ce que vous n'avez que par emprunt? Vous n'êtes qu'un dépositaire, il vous confie ses biens; gardez-vous de les dissiper, conservez-les avec une sage économie; la bonne foi souffre-t-elle que vous vous les appropriez à son préjudice? Vous êtes le fermier du Tout-Puissant, vous lui devez le revenu de ses terres, il vous les donne à cultiver pour vous et pour lui : pouvez-vous refuser de les employer selon ses vues; vous êtes son vassal, l'aumône est une redevance, vous vous rendez indigne de la posséder si vous lui en refusez l'hommage : vous êtes, disent les Pères, son receveur et son commissionnaire; pour lui vous moissonnez, pour lui vous recueillez; le pauvre est porteur de ses commandements; pourquoi ne pas faire honneur à l'Etat des distributions qu'il vous adresse?

Savez-vous, dit saint Chrysostome, ce que c'est que l'aumône? C'est un commerce entre Dieu et l'homme : vous avez admiré sa bonté qui le fait souscrire à tous ces contrats. Dieu reçoit de nous en prêt, vous placez sur lui à gros intérêts; Dieu se rend votre dépositaire, il vous rendra tout avec fidélité et au centuple, il veut être votre receveur et votre commissionnaire; il ménage vos intérêts, et vous en rendra bon compte : c'est une lettre de change tirée sur Dieu par le pauvre; vous en êtes porteur, elle vous sera ponctuellement acquittée. A votre tour acquittez celle que l'on tire sur vous, rendez ce dépôt, payez cette somme, acquittez cette dette. L'engagement n'est-il pas réciproque? ou plutôt trop heureux d'être le correspondant du Seigneur, pouvez-vous refuser d'être de moitié dans un commerce si utile : vous cherchez vos sûretés dans vos affaires, dit saint Ambroise, vous voulez des contrats, des cautions, des gages : en voilà d'infaillibles. L'Evangile est votre contrat, le ciel et la terre en sont témoins, le corps d'un Dieu vous sert de gage. Que le pauvre a de grands fonds, qu'il a de riches correspondances, qu'il a de cautions solides! Dieu répond pour lui, le fonds de la Providence vous est un gage : il vous remboursera tout. Mais Dieu a-t-il moins droit sur vous? votre parole y est engagée; l'Evangile que vous suivez n'est pas moins son contrat, les grâces que vous avez reçues, voilà des gages et des arrhes acceptés, ou plutôt ce n'est pas vous qui donnez, c'est lui qui vous donne; ce n'est pas vous qui prêtez, c'est lui qui vous prête; ce n'est pas vous qui nourrissez, c'est lui qui vous nourrit : il ne le fait qu'à ces conditions; tout ce que vous avez porte ce caractère ineffaçable de dépendance, il est consacré en naissant, la charité y a mis son sceau, il ne vit que pour l'aumône; il n'entre dans vos mains que pour passer dans celles des pauvres : *Res alienæ possidentur, cum superflua possidentur.*

Vous êtes donc bien injuste quand vous refusez l'aumône; plus vous êtes riche, plus

vos injustices sont criantes, plus elles sont étendues : vous commettez autant de larcins, dit saint Basile, que vous négligez d'assister de pauvres; de quel zèle ne vous sentez-vous pas animé, je ne dis pas seulement contre ces assassins qui dépouillent inhumainement le passant, mais contre ces maîtres injustes qui retiennent le salaire de l'ouvrier et du domestique ; ces concussionnaires insatiables, ces sangsues publiques qui s'engraissent des larmes des veuves, qui affament les villes et les provinces et n'entretiennent leur maison, leur table, leurs débauches, qu'aux dépens des malheureux dont ils expriment tout le sang. Sachez qu'en refusant l'aumône, vous commettez les mêmes crimes : vous retenez le salaire, vous dépouillez le passant, vous sucez le sang du public. Autant de pauvres que vous refusez, autant à qui vous arrachez le pain de la bouche; autant que vous refusez d'habiller, autant que vous dépouillez; autant que vous laissez mourir, autant dont vous êtes les meurtriers : *Non pavisti, occidisti;* qu'importe après tout que vous lui enleviez son bien, ou que dans son besoin vous refusiez de le lui rendre, en souffre-t-il moins? En êtes-vous moins coupable? *Neque enim plus criminis est habenti tollere quam cum possis indigentibus denegare.* Pensez-vous qu'au caractère odieux de voleur public, vous ajoutez celui de sacrilége? le patrimoine des pauvres est le patrimoine de Dieu ; les pauvres sont l'image, le temple de Dieu, Dieu même ; voilà vos attentats : vous dépouillez le temple, vous enlevez le bien du Seigneur, et peut-être une réelle expoliation des églises serait-elle à ses yeux moins criante que le refus de l'aumône. Du moins est-il certain qu'insensible en apparence à l'un et touché jusqu'au vif de l'autre, il rendra au jour du jugement le monde entier témoin de ses reproches, et l'éternité, théâtre de ses vengeances sur le défaut de charité : *Ite, maledicti... mihi fecistis.* (*Matth.*, XXV, 41-45.)

2° Les pauvres sont des prêtres : qu'honorez-vous dans le sacerdoce? Est-ce le caractère d'ambassadeur, qui porte la parole de Dieu? Est-ce le caractère de ministre qui distribue les biens de Dieu? Est-ce le caractère de sacrificateur qui offre des hosties à Dieu? Le pauvre est tout cela : il porte la parole, il distribue les grâces, il immole les victimes ; ministre du Seigneur dont nous adorons l'autorité divine, ne lui a-t-on pas dit aussi bien qu'au prêtre : Qui vous écoute m'écoute, qui vous méprise me méprise, qui vous louange me louange, qui vous abandonne m'abandonne? Substitution à un Dieu, en bien des choses, préférable à tout ce que le caractère sacerdotal présente de plus grand dans ceux dont le Seigneur a promis d'avouer les demandes. Vous faites un nouvel ordre de saderdoce, aussi cher à ses yeux, aussi accrédité que celui à qui fut confié son corps et son sang : *Pro Christo legatione fungimur.* (II *Cor.*, V, 20.)

Ce n'est pas seulement une espèce de sermon continuel que nous font les pauvres, qui ne nous enseigne pas moins que la chaire de vérité le néant des vanités humaines, les tristes suites du péché originel, la nécessité de la mortification, l'empire souverain de la mort, l'état d'humiliation où a voulu vivre un Dieu incarné; le pauvre l'annonce encore avec tout le poids de l'autorité divine. Parlez, pauvres, parlez sans crainte, demandez ou plutôt ordonnez, répétez avec confiance ces redoutables paroles, capables de faire trembler le ciel et la terre, dont vous entendez peu la force et la divinité ; au nom de Dieu, oui, c'est au nom de Dieu que je demande, ou plutôt c'est lui-même qui vous demande par moi dans l'Evangile. Le pauvre et l'apôtre vont comme de pair, honorés des mêmes faveurs : *Qui reçoit mes disciples me reçoit,* (*Matth.*, X, 40), et qui me reçoit reçoit celui qui m'a envoyé; et ensuite, tant ces deux oracles ont du rapport, et sont comme parallèles : un verre d'eau donné au moindre des miens ne sera pas sans récompense : *Qui recipit vos, me recipit.* (*Ibid.*)

Ministres sacrés, les fontaines du Sauveur coulent entre vos mains; par vous se répandent les eaux du baptême ; par vous nous sommes inondés du sang de l'Agneau ; par vous, nous sommes nourris de sa substance; par vous, à nos derniers moments, nous sommes remplis d'une force divine; par vous heureusement réunis, l'homme et la femme peuplent les cieux ; et par votre crédit tout-puissant, nouveaux ministres que l'indigence consacre, les trésors célestes de la grâce sont attribués aux pécheurs et aux justes. Donnez vos bénédictions à la société de l'homme et de la femme, l'aumône lui attirera les plus abondantes ; tendez la main au chrétien mourant, l'aumône lui assurera une mort heureuse; imposez les mains au prêtre, l'aumône est le plus cher objet de son zèle; priez pour le pénitent, l'aumône effacera son crime ; sans être élevé à la dignité de sacrement, l'aumône en opère l'effet, et contribue aussi heureusement au salut des âmes ; plus efficace en quelque sorte, elle obtient les dispositions que les sacrements supposent, elle remplit les conditions que les sacrements imposent ; l'action de grâce du pauvre est une parole presque sacramentelle, c'est une absolution plutôt qu'un remerciement; ses plaintes sont une espèce d'anathème. En secouant la poussière de leurs souliers les apôtres font voler les foudres sur des rebelles ; les murmures des pauvres ne sont pas moins redoutables à un cœur endurci : *Maledicentis in amaritudine animæ suæ exaudietur deprecatio illius.* (*Eccli.*, IV, 6.)

Voulez-vous des sacrificateurs, des victimes, des divinités, vous en trouverez dans le pauvre. Immolé par les rigueurs de son état, image d'un Dieu dont la croix reçoit les derniers soupirs, il retrace parfaitement tous les traits du sacrifice ; mais portez plus loin vos pieuses recherches, le pauvre est une espèce d'eucharistie vivante, une divinité voilée : Dieu est réellement dans le sacrement, il n'est qu'en figure dans le pauvre, mais il n'accepte pas moins les services ren-

dus à l'un que les hommages rendus à l'autre; il ne foudroie pas moins l'avarice que l'impiété, la dureté que le sacrifice. Offrez-donc, cœurs charitables, offrez à Dieu par vos aumônes de vrais sacrifices; la charité en est un, faites les offrir par les mains des pauvres, offrez-les vous-mêmes aux pauvres, ce sont des dieux : *qui facit misericordiam offert sacrificium.* (*Eccli.*, XXXV, 4.) La miséricorce est préférable au sacrifice même; Dieu demande l'un plus que l'autre, et le demande plus souvent, et le demande de plus de personnes : *Misericordiam volo, et non sacrificium.* (*Matth.*, IX, 13; XII, 7.)

Monarques de la terre, vous tenez pour nous la place de Dieu : votre auguste front nous en retrace l'image, dans votre trône je vois le sien, sa couronne dans votre diadème; je respecte ses volontés dans vos ordres, sa puissance dans votre autorité; j'adore sa majesté sous votre pourpre. Nous devons tous autant par devoir que par crainte, par amour que par nécessité, adorer dans vos personnes l'Etre suprême : seule source de toute-puissance, le dirai-je, le pauvre n'est pas moins respectable aux yeux de la foi; je vois un dieu dans sa personne, j'adore la majesté divine sous les haillons; les ordres divins dans ses demandes, la Providence dans la disette; je lui dois autant par amour que par crainte, par devoir que par intérêt; je partage mes biens entre les pauvres et le prince. vous êtes mes deux maîtres; je dois à l'un des impôts, à l'autre des aumônes; à l'un l'obéissance, à l'autre la charité : le respect et la compassion coulent du même principe, c'est Dieu que je sers dans tous les deux.

Le pauvre n'a-t-il pas même quelque chose de supérieur au monarque? Puisqu'enfin le monarque lui-même est obligé de reconnaître dans l'indigent le Dieu qui lui donne le sceptre par une espèce de commerce, d'autorité et de service, de communication de bien et de prière : le monarque et le pauvre sont faits l'un pour l'autre; le maître et le sujet l'un pour l'autre : le pauvre doit le respect et la soumission; le monarque doit la compassion et l'aumône; Dieu se reproduit dans tous les deux : on lui obéit dans l'un, dans l'autre on le soulage; le pauvre adore sa grandeur, le prince adore sa providence, sans que la charité de l'un prenne sur le respect de l'autre, ni la soumission sur la charité; Dieu reçoit en leur personne des hommages alternatifs. Je ne sais même s'il n'est pas plus doux de servir Dieu dans le pauvre, que de l'honorer dans le souverain. Le cœur agit moins dans le respect que dans la tendresse; un Dieu pauvre, qui demande, a quelque chose de plus engageant qu'un Dieu puissant qui ordonne : là il attache, ici il obtient. Dieu semble engagé par les libéralités qu'il reçoit, il fait grâce en acceptant des hommages, et quoique commandés tous les deux. Ah! Seigneur, dans l'un j'acquitte des dettes, dans l'autre j'acquitte des droits; ici je vous sers en ami; là je rampe en esclave.

J'ose même le dire avec saint Chrysostome, que la charité faite à Jésus-Christ dans la personne des pauvres, a quelque chose de plus héroïque que si elle était faite à lui-même d'une manière sensible. Qu'il serait glorieux et doux de l'avoir, comme Marthe et Marie, dans notre maison, et de savoir que c'est lui-même qu'on a le bonheur de servir. Quel charme dans son adorable personne! quelle douceur dans sa conversation! quelle sagesse dans ses leçons! quel éclat dans ses miracles! En coûterait-il d'acheter tant de biens à la fois par une légère aumône, récompensée déjà d'avance en servant un pauvre aimable : la nature trop désintéressée y perdrait le mérite du désintéressement et de la confiance. Il a fallu des voiles à la foi, des combats à la charité, des pertes à la générosité; tout rentre alors dans le cours ordinaire; les épreuves mènent à la couronne. Que vous êtes divinement exercée, héroïque charité, dans la personne des pauvres; tout y est rebutant, tout y est méprisable; la nature ne court pas après les ulcères, la vanité ne s'assortit pas à la lie du peuple; l'avarice ne jette pas ses biens aux inconnus, l'amour-propre ne se prodigue pas à tout le monde : voyez donc d'un œil juste, ces haillons, ces plaies, ces grossièretés; après avoir surmonté ces obstacles, cueillez les palmes à pleines mains

3° Les pauvres sont des rédempteurs; peut-on mieux en faire les fonctions, en exercer les droits, en mériter l'hommage, qu'en remettant les péchés. Ce droit sacré, apanage inaliénable de la divinité, il est accordé à l'aumône : vous êtes bien coupables, disait le Seigneur aux pharisiens, vous êtes chargés de mes malédictions : l'hypocrisie, la corruption, l'injustice, l'envie, que sais-je, vos maux paraissent sans remède, vos forfaits ne méritent pas le pardon; cependant il est encore pour vous une ressource, exercez votre charité, donnez votre superflu en aumônes, et vous voilà purifiés : *Quod super est date eleemosynam.* (*Luc.*, XI, 41.)

La miséricorde, dit saint Augustin, se tient à la porte de l'enfer et empêche d'y entrer tous ceux qu'elle voit couverts de ses livrées; après avoir si bien secondé ses vues, ils méritent que par un juste retour elle se charge de leurs intérêts. Heureux et mille fois heureux les miséricordieux, ils peuvent compter d'avoir part à sa miséricorde. Dieu fait homme, c'est vous qui êtes la miséricorde incarnée; en la méritant, en la faisant aux hommes, vous avez acquis le titre de rédempteur, vous le cédez au pauvre; l'aumône ouvre vos trésors, et, en faisant goûter aux hommes les fruits de votre miséricorde en récompense de celles qu'ils exercent, les pauvres deviennent pour eux des rédempteurs : *Beati misericordes quoniam ipsi*, etc. (*Matth.*, V, 7.)

Soit que l'aumône prévienne les péchés par une protection singulière, soit qu'elle en ménage le remède, en obtenant la grâce de

la conversion, elle réunit le mérite et les effets de toutes les vertus : une foi qui adore un Dieu caché sous les voiles de l'indigence, une humilité qui s'abaisse au-dessous du dernier des hommes, une espérance qui attend tout en se dépouillant de tout, et surtout une charité qui imite si bien le vrai modèle, et qui sert si bien le véritable objet de la charité, lequel les a toutes si bien réunies dans la rédemption. Ah ! c'est alors que la charité couvre la multitude des péchés, comme dit l'apôtre : *Charitas operit multitudinem peccatorum.* (I *Petr.*, IV, 8.) Semblable à l'eau qui éteint le feu avec tant de facilité, ou plutôt semblable au sang de Jésus-Christ qui éteint les flammes éternelles, l'aumône amortit le foyer secret de la concupiscence qui nous dévore, ce total embrasement du péché qui nous consume ; cet étang de feu et de souffre qui nous punit, rien ne résiste à sa douce fraîcheur : *Sicut aqua exstinguit ignem*, etc. (*Eccli.*, III, 33.)

Vous craignez avec raison l'énormité de vos fautes et les attaques de vos ennemis ; jetez-vous entre les bras de la charité, elle vous servira de bouclier et de lance, les foudres de la justice divine ne sauraient le percer : *Super scutum potentis et super lanceam pugnabit.* (*Eccli.*, XXIX, 16.) Prince impie, disait un prophète, avant même la venue du Rédempteur, vous avez méprisé l'autorité du Très-Haut, vos forfaits sont montés jusqu'au comble ; le ciel armé de tous ses traits ne songe qu'à vous châtier ; vous avez déjà entendu la sentence, ce grand arbre va être coupé ; mais non, écoutez Nabuchodonosor, tâchez de fléchir le Seigneur, vous le pouvez encore, vous trouverez des rédempteurs dans les pauvres. Les trésors dont vous abusez peuvent devenir vos libérateurs, rachetez vos crimes par vos aumônes : *Peccata tua eleemosynis redime.* (*Dan.*, IV, 24.)

Dieu n'a pas cessé en entier de vivre et de souffrir sur la terre, ni d'y exercer l'office de rédempteur ; en montant au ciel, il s'est donné un nouveau corps dans lequel il vit, il souffre, il meurt tous les jours encore, c'est le corps entier des pauvres ; c'est là que ses douleurs et sa mort sont renouvelées ; c'est là que ses mérites et ses bienfaits sont de nouveau répandus. Le voilà dans les rues où il porte sa croix ; le voilà dans la foule où il reçoit mille outrages ; le voilà dans un hôpital, c'est le vrai calvaire où il s'est immolé : allez âme fidèle, allez comme Simon le Cyrénéen, l'aider à porter ce bois infâme ; allez comme les filles de Jérusalem essuyer ses sueurs ; allez comme Joseph d'Arimathie l'ensevelir et l'embaumer ; allez comme Madeleine arroser de vos pleurs ses pieds sacrés qui sont encore ici bas dans les pauvres ; arrosez-les des larmes de votre compassion, essuyez-les avec les cheveux de votre zèle, embaumez-les par les parfums de vos aumônes ; baisez-les avec la bouche de la charité ; vous n'entendrez pas moins dire : vos péchés sont pardonnés, parce que vous avez beaucoup aimé : *Remittuntur ei peccata multa.* (*Luc.*, VII, 47.)

Serez-vous surpris après cela qu'une piété éclairée préfère le soulagement des pauvres à l'ornement des autels ; qu'elle dépouille les autels pour soulager les pauvres, et qu'elle vende jusqu'aux vases sacrés pour les nourrir et les racheter ; tel fut le zèle d'un Ambroise, d'un Augustin et d'un saint évêque de Toulouse, Exupère, qui, au rapport de saint Jérôme, s'était réduit à célébrer la messe dans un calice de verre, et à porter le viatique dans un panier d'osier, pour avoir distribué aux pauvres toute l'argenterie de son église. Il vaut mieux avoir soin des membres de Jésus-Christ, ou de Jésus-Christ même que de ses temples : notre piété peut suppléer à l'un, les désirs seuls seraient inutiles à l'autre. Il n'a besoin de rien à l'Eglise, c'est pour nous plus que pour lui que nous y travaillons : il souffre, il a besoin de tout dans le pauvre ; condamnerait-il au jugement un emploi de ses biens pour lui-même, c'est alors, dit saint Ambroise, que les vases sacrés servent à leur vé[illegible] ; par eux s'exerce la rédemption, ils rachètent les pécheurs par le précieux sang qu'ils renferment ; ils rachètent le pauvre par le soulagement qu'ils lui procurent ; ils rachètent l'homme charitable par les grâces qu'ils lui ménagent : Sang précieux, vous coulez partout : *Tunc vos Dominici sanguinis agnosco, cum in utroque videro redemptionem, et calix ab hoste redimat ; quos sanguis a peccato redimat.*

Non, jamais Moïse ne mérita mieux le nom de Dieu de Pharaon, que le pauvre mérite le nom de Dieu du riche ; saint Paulin de Nole, saint Pierre Nolasque se firent esclaves pour racheter un esclave. Saint Martin et saint Sérapion donnèrent leurs habits pour couvrir un pauvre. Saint Sérapion montrant l'Evangile, disait : *Voilà celui qui m'a dépouillé*, et saint Martin vit Notre-Seigneur couvert des habits qu'il avait donnés à un pauvre, disant avec complaisance : *voilà l'habit dont Martin, encore catéchumène, m'a couvert.* Saint Charles Borromée, saint Thomas de Villeneuve leur donnèrent jusqu'à leur lit. Toutes les vies des saints sont pleines des merveilles de la charité : imitons-les, et nous parviendrons à la vie éternelle. Ainsi soit-il.

DISCOURS II.

Quomodo potueris esto misericors : si multum tibi fuerit, abundanter tribue ; si exiguum, et am exiguum libenter impertiri stude. (*Tob.*, IV, 8-9.

Soyez charitable autant que vous le pourrez : si vous avez beaucoup, etc.

La pauvreté et les richesses semblent au jugement du monde un égal obstacle à la charité : le pauvre n'a rien à donner, le riche a beaucoup de dépenses à faire ; l'un penserait en vain à soulager ses frères, l'autre est trop occupé de lui-même pour y penser. Ose-t-on aborder le grand pour lui demander ? A-t-on le courage de s'adresser à l'indigent pour le dépouiller ? Qui a assez de

zèle pour rappeler aux puissants du siècle des devoirs qu'ils veulent méconnaître? Qui aurait la dureté d'imposer aux petits des obligations qu'ils ne sauraient remplir? Quel motif proposer à l'un et à l'autre? La vertu oubliée échappe à l'attention du public; dans l'obscurité des conditions privées, elle disparaît au milieu de mille autres objets dans le brillant des grandes places. Ainsi le pauvre est sans ressource, entre une abondance qui devrait rendre libéral et une disette qui devrait rendre plus sensible. Inconnu au grand qui le méprise, étranger au petit qui l'abandonne; honteux de solliciter celui-ci, ne pouvant frapper les oreilles de celui-là; il attend en vain des soulagements que la main bienfaisante du maître et la main laborieuse de son égal devraient également s'empresser de lui offrir : tout même se dit pauvre quand il faut faire l'aumône, et tout se trouve riche quand il faut satisfaire sa passion.

Que la vraie charité est différente! elle met également en œuvre les richesses et la pauvreté; l'un et l'autre entre ses mains devient inépuisable, l'un et l'autre ressentent ses biens. Partout elle trouve des devoirs à remplir; partout elle voit s'ouvrir des ressources, partout elle sent naître des motifs. Touchée dans les pauvres des maux qu'elle a déjà sentis; pensant dans le riche à ceux dont elle se voit exempte; là, relevant ses démarches par un éclat qui les rend édifiantes : ici, s'enrichissant dans les ténèbres par une humilité qui met son mérite à couvert; là, prodiguant des trésors; ici, multipliant des services; là, retranchant tout le superflu; ici, prenant sur le nécessaire. Tout se multiplie entre ses mains par ses soins, tout devient utile; elle ne cesse de répéter comme Tobie à son fils : non, ne vous croyez jamais dispensé de la charité; exercez-la comme vous pourrez; donnez peu si vous n'avez que peu, donnez beaucoup si vous avez reçu beaucoup, ou plutôt donnez toujours beaucoup : la charité toute-puissante saura bien vous fournir de quoi répondre; elle opère à son gré des miracles; elle trouve sur ses pas des trésors : *Quomodo potueris, esto misericors.*

Ainsi s'exécute-t-il, par cet esprit céleste qui fut le conducteur de son fils; dans une fortune bien modique, il trouvait le moyen de faire des aumônes à un captif; rien ne fut perdu, écoutez Tobie, lorsque la compassion faisait couler vos larmes sur les malheurs de vos frères; lorsque vous ensevelissiez les morts, que vous les cachiez dans votre maison pour arrrêter les poursuites des persécuteurs; lorsque l'excès de votre charité vous faisait quitter vos repas pour leur donner un prompt secours : j'étais attentif à tout; j'offrais à Dieu vos peines, il vous en avait chargé : vous lui êtes trop cher pour n'être pas éprouvé par la tribulation; comptez aujourd'hui les biens dont il vous comble : votre vue est rétablie par un miracle, votre fils préservé d'un monstre qui l'allait dévorer, tout ce qui vous était dû entièrement acquitté; une belle-fille également riche et vertueuse, qui apporte de grands biens dans votre maison. Voilà le fruit de vos aumônes; louez-en le Seigneur; il est à propos de vous découvrir ses merveilles; sachez que l'aumône est préférable aux trésors : *Bona est eleemosyna magis quam thesauros absconditos.* (*Tob.*, XII, 8.)

Vous le devez à la société, tâchez de vous rendre utile; vous en recevez tous les jours des grâces, voudriez-vous donc être en reste? Mais à qui donnez-vous? Ce riche n'en a pas besoin; vous ne pouvez vous acquitter qu'envers le pauvre, vous le devez à Dieu; vous en avez tout reçu, il faut le payer de retour; n'est-il pas juste de mesurer vos présents sur les siens, il vous en demandera compte; faites valoir vos talents, vous êtes riches; on vous en a confié cinq, il faut en rendre cinq autres; ne vous en a-t-on donné qu'un, gardez-vous de l'enfouir : il faut en tirer un gros intérêt, pauvre ou riche; le peu que vous avez est un titre que Dieu a sur vous; il ne le laisse pas inutile : *Redde Altissimo secundum datum ejus.* (*Eccli.*, XXXV, 12.)

Tout vous donne l'exemple, tout contribue au bien de l'univers : ce plus petit vermisseau n'est pas inutile; si le soleil répand avec profusion les richesses de la lumière, une étoile par ses faibles lueurs dirige nos pas dans les ombres de la nuit. Adorez la Toute-puissance qui sur l'Océan trace à vos vaisseaux une route d'un pôle à l'autre; adorez-la dans ce petit ruisseau dont les ondes étanchent votre soif et fertilisent vos campagnes. Reposez-vous sous le vaste et agréable ombrage que vous offrent le chêne et l'ormeau, cueillez les fleurs et les fruits que l'arbrisseau fait éclore. Il suit à pas tardifs ce bœuf qui trace un sillon fertile; je me couvre de la toison de la brebis et des habits précieux du ver à soie; j'admire la beauté de la rose et de l'œillet; j'aime la douceur de la violette; je loue la magnifique structure du palais du roi et la belle distribution d'une ruche d'abeille. Pauvres, ne vous découragez pas; riches, ne vous alarmez pas : la charité vous est à tous méritoire, à tous nécessaire, et à tous facile.

Développons ces vérités, et dans ces deux parties de ce discours, faisons voir : 1° la charité dans le pauvre, 2° la charité dans le riche. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il est beau sans doute de voir un grand du monde répandre libéralement ses trésors dans le sein d'un misérable; mais, après tout, il ne donne que de son abondance; il en garde toujours assez; le superflu coûte peu à distribuer quand on est sûr du nécessaire. Un grand ne perd rien de ses largesses, des applaudissements flatteurs lui rendent avec usure ce qu'il a prêté. Il est doux d'acheter des éloges certains. Dans un grand, la naissance et l'éducation ont dû remplir son cœur de sentiments nobles et généreux, une inclination bienfaisante et comme na-

turelle à sa condition. Il devrait lui en coûter de ne pas imiter un Dieu miséricordieux dont il est l'image; il est beau de voir un homme riche s'épuiser pour les pauvres; mais après tout il fait son devoir. La loi de l'aumône est une chimère où elle doit le regarder. Il a tant reçu de Dieu, son ingratitude serait extrême de refuser quelque léger secours à ses membres; il fait si peu de bonnes œuvres, n'est-il pas heureux de racheter ses péchés par ses largesses, et suppléer du moins par une partie de ses biens au vide que laisse son indolence. Il est beau de voir un homme puissant plein de zèle et d'activité pour les misérables; mais enfin il a mille facilités pour les secourir, outre celles que lui fournissent des biens qui coulent dans sa maison en abondance; ses amis, ses parents, ses domestiques, tout s'empresse à servir sa vertu. Ses sollicitations obtiennent, sa protection défend, son crédit appuie, une parole exécute, son nom même est un secours; l'inhumanité serait-elle pardonnable de laisser périr ceux qu'on peut soulager à si peu de frais?

Au contraire, la pauvreté et l'obscurité arrachent aux hommes du commun ces motifs si engageants, ces utiles appuis, ces facilités abondantes; il doit trouver tout dans le fonds de la vertu. Un pauvre a besoin de tout; un homme obscur voit oublier tout. Des occupations basses ne portent qu'à la petitesse; l'indigence dispense de tout; la misère ne sait lever aucun obstacle et se voit fermer toutes les ressources; il doit lutter contre la nécessité, la passion, l'inclination, l'impuissance. Qu'il est beau non-seulement de cacher à la main droite ce que fait la gauche, mais encore de faire un bien dont on est assuré que personne ne sera instruit; qu'il est beau que, supérieur à la médiocrité de la fortune, aux préjugés de l'éducation, aux embarras de l'état, on sache percer les ténèbres qui nous environnent, se faire une route nouvelle, s'ouvrir partout des facilités, prendre et soutenir un noble essor, et par une force d'esprit, une étendue et une élévation de génie bien au-dessus de la condition, nourrir une noblesse de sentiments capable de faire rougir ceux que la débauche, l'avarice, la bassesse en dégradent. Tel est le pauvre charitable: il trouve dans son indigence, 1° *un nouveau mérite*, 2° *de nouveaux devoirs*, 3° *de nouvelles facilités.*

1° Mérite de la charité dans le pauvre. Jésus-Christ s'en est rendu le panégyriste. Voyez-vous, disait-il à ses disciples, voyez-vous cette pauvre veuve, elle ne donne que deux deniers, et les pharisiens mettent dans le tronc des sommes considérables; le croiriez-vous, les deux deniers de cette veuve l'emportent à mes yeux sur la profusion des pharisiens. Qu'ont-ils à craindre, qu'ont-ils à souffrir de leurs largesses? Leur abondance suffit à tous, les met à couvert de tout; bel effort de vertu de donner ce qui n'est point nécessaire. Leur luxe, leur mollesse, s'épargneront-ils quelque crime? se refuseront-ils quelque commodité? Cette pauvre veuve à qui tout manque, s'arrache le morceau de la bouche; obligée d'économiser sur tout pour prévenir des besoins presque inévitables, ou plutôt pour satisfaire à des besoins pressants, elle a su tout risquer, elle a su tout vaincre. Qu'un si généreux sacrifice m'est agréable! Ne pensez pas que la vanité ouvre sa main, que l'ostentation la conduise, que les éloges la dédommagent. Les pharisiens, il est vrai, font sonner de la trompette pour annoncer leur charité, et sans même que la trompette sonne, leur rang et leurs richesses fixent l'attention du public; l'encens de mille mercenaires adulateurs les paiera bientôt de leurs avances. Mais qui s'aperçoit de cette veuve, qui songe qu'elle donne, qui pense combien il lui en coûte pour donner, qui fait cas d'une offrande si médiocre; la charité seule peut l'animer; des motifs si purs sont-ils comblés de trop d'éloges: *Vidua hæc pauper, plus quam omnes misit.* (*Marc.*, XII, 43.) Un riche pharisien est naturalisé avec la dépense, l'argent coule de ses mains; il soutient l'éclat d'un sang dont il affecte les prééminences; quelque offrande au Seigneur ne fait qu'entrer dans l'ordre des dépenses courantes: on envoie à ce temple comme chez le marchand, on se fait honneur d'une libéralité sacrée comme d'une fête profane. Les grands ont communément le cœur grand et noble; on leur a donné de bonne heure des leçons; ils sont nourris dans l'aisance; ils se mesurent sans cesse avec tout ce qu'il y a de grand; ils rougiraient de donner peu. On se mesure à l'autel comme au spectacle, un pauvre comme un domestique; l'aumône n'est pas moins que tout le reste un objet d'émulation et de faste. Mais à qui se disputera cette pauvre veuve; quel rang a-t-elle à soutenir? quelle dépense est-elle accoutumée à faire? Elle n'a vu dans l'obscurité de sa naissance, dans la bassesse de sa condition, que les bornes étroites de l'indigence; elle a su se donner des sentiments et surmonter ses préjugés: quel riche fonds, qui, sans culture et au milieu des ronces, fait éclore de si beaux fruits: *Vidua hæc pauper plus quam omnes misit.*

Jésus-Christ tint le même langage à Madeleine, quand l'amour la conduisit à ses pieds, et qu'elle lui marqua son repentir par divers offices de charité que Dieu, tous légers qu'ils paraissent, jugea dignes de ses éloges; tandis que de la manière la plus humiliante pour le pharisien, il lui reprocha des inattentions en apparence aussi légères. Voyez-vous cette femme, elle vient de me rendre des services dont je lui tiendrai compte à jamais; et vous, pharisien, je n'oublierai jamais vos façons désobligeantes? Quoi donc! vous a-t-elle comblé de biens et d'honneurs; vous a-t-elle délivré de vos ennemis? Non, une femme du commun, une femme décriée, le pourrait-elle? Mais elle s'est prosternée à mes pieds, elle les a arrosés de ses pleurs, essuyés avec ses cheveux, embaumés de ses parfums. Mais le pharisien vous a-t-il insulté,

vous a-t-il fait quelque tort, vous a-t-il refusé quelque chose? Non, au contraire il fait, en me donnant à manger une dépense en ma faveur; ou plutôt en faveur de son orgueil et de son faste ; mais il m'a refusé ces traits de charité, que le cœur, que l'attention dictent. Vous n'avez pas fait ce qu'a fait Madeleine, vous ne m'avez pas donné à laver, vous ne m'avez pas fait le baiser ordinaire, vous n'avez point répandu des parfums sur ma tête. Mais que pensera-t-il de l'action de Madeleine? Elle est si agréable à mes yeux, que je lui accorde la rémission de ses fautes. Que veut-il faire en sa faveur? Je veux que l'univers entier, je veux que tous les siècles soient ces panégyristes : *Prædicabitis quod hæc fecit in universo mundo.* (*Matth.*, XXVI, 13.) Cette légère aumône n'a pas été gravée sur le marbre et le bronze; elle n'a pas été annoncée dans les places publiques au son de la trompette? Que dis-je, elle fut méprisée du pharisien superbe; elle fut condamnée du disciple avare; ignorée de tout le monde, elle n'eut que peu de témoins, tous indifférents ou adversaires; cependant le souvenir en dure encore, il durera toujours; elle a autant d'admirateurs que de chrétiens. Que de conquérants et de monarques ont gouverné les peuples avec sagesse, ont rempli la terre du bruit de leurs exploits, ont multiplié les plus superbes édifices, ont prodigué les fêtes et les dépenses, ont montré les plus grandes vertus et les plus beaux talents; tout est enseveli dans les sombres ténèbres d'un oubli éternel; et une légère action d'une femme inconnue, obscure, méprisée, bien supérieure en mérite à tout ce qu'on voit de plus éclatant, occupe les orateurs, retentit dans les chaires, est admirée des sages, louée des plus grands potentats : *Prædicabitur in universo mundo.*

Quels éloges ne fait pas saint Paul, de l'ingénieuse et inépuisable charité des fidèles de Corinthe? Ils étaient entièrement pauvres : *Altissima paupertas eorum.* (*II Cor.*, VIII, 2.) La charité les rendit riches pour leurs frères. Ils étaient violemment persécutés : *In multo experimento tribulati.* (*Ibid.*) La charité les remplissait de joie; malgré leur simplicité, ils trouvaient partout des ressources : *Abundavit in divitiis simplicitas eorum.* (*Ibid.*) Ils ont été volontairement au delà de leurs forces, que la charité ne leur a pas permis de mesurer : *Supra virtutem voluntarie fuerunt.*

Qui jamais exerça mieux la charité que Marie? Quelle humilité! Croit-elle comme ce riche fier et altier, faire encore grâce en donnant? Quelle patience! S'imagine-t-elle comme ce riche emporté que la fortune doive consulter ses désirs? Quelle espérance en Dieu? En s'arrachant le peu qui lui reste, craint-elle comme ce riche ambitieux de ne pouvoir soutenir son rang? Quelle tendre attention aux moindres choses ; dédaigne-t-elle comme ce riche orgueilleux de s'abaisser aux plus bas services? Heureux qui l'exercerait avec autant de vertu, de mérite et de gloire. Marie était-elle riche? Vous le savez, l'épouse d'un charpentier a-t-elle des trésors? Jugez-en par ses offrandes; elle présente au temple deux oiseaux pour racheter son Fils, les plus pauvres ne donnaient pas moins. Jugez-en par les effets, refuse-t-elle quelque chose à son Fils? Cherchez le palais du Roi des rois, voilà une étable, cherchez des habits royaux, voilà des langes; cherhez son riche berceau, voila une crèche; cherchez ses superbes ameublements, voilà de la paille; cherchez la brillante cour, voilà des bergers et des animaux. O! charité exercée sur un Dieu, charité exercée par la Mère d'un Dieu, charité qui mérite toutes les complaisances d'un Dieu, où vous trouverai-je, qui pourrai-je trouver trop pauvre, puisqu'à si peu de frais on exerce le chef-d'œuvre de la charité? Venez, pauvres, venez vous consoler aux pieds de la crèche. Venez apprendre à vous enrichir du mérite de la charité. Tout pauvres que vous êtes, ne pouvez-vous pas trouver une étable, une crèche, des langes, de la paille? Votre Dieu n'en demande pas davantage. Venez, riches, venez vous confondre aux pieds de la crèche. Serez-vous assez cruels, assez avares pour refuser à votre Dieu une étable, une crèche, des haillons, de la paille?

2° La facilité. Des exemples si frappants la laissent-ils douteuse? Mais d'ailleurs il faut peu de chose au pauvre, et un pauvre est plus qu'un autre en état de lui procurer ce peu qu'il lui faut, ne vous alarmez pas de nos demandes, peu de chose nous contentera; que nous faut-il donc tant? S'agit-il d'acheter de riches habits, où brillent l'or et la soie? Quelques haillons nous suffisent. S'agit-il de servir délicatement notre table? Nous vivons d'un morceau de pain. S'agit-il de bâtir de vastes édifices, et d'y prodiguer des meubles précieux? Nous logeons dans des cabanes, sur la paille et le foin; nous ne formons que des désirs médiocres, on nous satisfait à peu de frais. Que vous seriez riches, que vous seriez heureux, grands du monde, si vous saviez y mettre des bornes; votre modération vous ferait goûter de plus doux plaisirs que votre abondance. Mais que vos besoins mêmes vous rendent compatissants et équitables. Sentez la médiocrité de nos demandes, par l'étendue de vos prétentions, puisque tant de choses vous paraissent pour vous nécessaires. Jugez combien ce peu nous est indispensable; et vous pauvres encouragez-vous. Que demande ce pauvre; que demandez-vous vous-mêmes? un morceau de pain; est-il de pauvre qui ne puisse quelque fois donner à ses semblables si peu de chose?

Mais ne pensez pas que le désir d'obtenir plus facilement nous rende plus modestes; nous disons vrai. Nous sommes accoutumés à nous passer de peu. Rassurez-votre sensibilité même et votre tendresse. Qu'on entre dans nos maisons, on nous verra communément contents et tranquilles; la sérénité de notre visage est bien éloignée de l'air som-

bre et ridé, qui, chez les grands, n'annonce qu'un cœur flétri et dégoûté du plaisir même; que trouvera-t-on dans nos chaumières? à peine sommes-nous à l'abri de la rigueur des saisons. Quelque morceau d'étoffe grossière ou de linge usé, cousu au hasard, couvre à peine nos membres; quelques légumes, un morceau de pain bis font tout l'ornement de nos tables. A peine sommes-nous couchés, ou plutôt entassés pêle-mêle sur la paille; s'assied-on, se chausse-t-on; peut-on se remuer dans nos cabanes? Qu'on jette les yeux sur nous-mêmes; la noirceur de nos visages, la maigreur de nos corps, la grossièreté de nos mains; tout écarte l'idée de délicatesse, tout annonce, qu'endurcis au travail, et accoutumés à vivre de peu, nous sommes aisément satisfaits. A quel prix mettrons-nous nos travaux continuels et pénibles? Trop heureux si l'exactitude à nous payer le plus modique salaire nous faisait du moins manger un morceau de pain à la sueur de notre visage. Tel était le Lazare, dont les désirs, dont les besoins exactement bien médiocres, se bornaient à obtenir les miettes qui tombaient de la table du riche : *Cupiebat saturari de micis quæ cadebant.* (*Luc.*, XVI, 21.)

Dieu n'est pas moins modeste dans ses ordres pour ainsi dire, que les pauvres le sont dans leurs prières. Qu'ordonne-t-il? De donner de sa superficie? Peut-on être plus accommodant que de se contenter de ce qui vous est inutile? Vivez, prenez ce qu'il vous faut, je n'en veux point à votre nécessaire, mais ce nécessaire une fois prélevé, accordez-moi du moins vos restes; le pauvre, le croiriez-vous, a lui-même des superflus; oui sans doute, le nécessaire se mesure sur le pressant besoin, et le besoin du pauvre est très-borné, il peut donc trouver un morceau de reste pour un autre plus pauvre, plus pressé, plus malade que lui; que demande le Seigneur? ce qu'il permettait à ses disciples, d'arracher quelques épis, en passant dans un champ : *Vellebant spicas* (*Matth.*, XII, 1), ce qu'il demandait pour lui-même; un peu de fruit à un figuier où il va chercher des figues quand il a faim, un peu d'eau à la Samaritaine quand il a soif : *Da mihi bibere* (*Joan.*, IV, 7); un peu de lait à sa mère dans son enfance, un linceul, un tombeau à Joseph d'Arimathie après sa mort. Que demande-t-il, ce qu'il faisait espérer, ce qu'il recommandait à ses disciples : Ne soyez à charge à personne, allez chez celui qui vous recevra; mangez ce qu'on vous présentera; ne soyez pas difficiles, contentez-vous de peu : *Manducabitis quod apponuntur vobis.* (*Luc.*, X, 8.) Jugez-en par le plus magnifique de ses repas, où il rassasia cinq mille personnes. Qu'avait-il de provision, cinq pains et deux poissons pour lui et douze disciples : *Quinque panes et duos pisces.* (*Matth.*, XIV, 17, 19; *Marc.*, VI, 38.)

Les enfants mêmes de tous les hommes, les plus pauvres sont propres à la charité : elle leur inspire une tendre compassion, elle leur donne une sainte adresse, elle exprime de leurs yeux de pieuses larmes; leurs mains innocentes sont chargées de ses présents. L'histoire ecclésiastique en donne bien des exemples. Ne pensez-pas que le souverain Juge les oublie dans l'arrêt favorable qui doit couronner la charité: consommez de bonne heure, le modèle des vieillards; le mériteraient-ils moins? J'en vois qui distribuent aux pauvres le fruit qu'on leur donne pour leur petit repas. Qu'il leur dira avec complaisance : venez les bénis de mon Père posséder mon royaume. J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; d'autres vont porter chez les malades ce qu'ils ont su ramasser par mille pieuses caresses, ou par une sainte importunité qui les rend auprès de leurs parents les avocats des pauvres : *Infirmus, et visitastis me* (*Matth.*, XXV, 36.) Saint Vincent de Paul, berger et enfant, ramasse de ses petites étrennes, jusqu'à la somme de trente sols, et va la porter pour délivrer un prisonnier : *In carcere, et visitastis me.* (*Ibid.*) Saint Thomas de Villeneuve revenait souvent chez lui, nu en chemise, après avoir partagé ses habits aux pauvres : Ah! disait-il, je rougis d'être si bien habillé, tandis que mon Dieu est à peine couvert de haillons. *Nudus eram et cooperuistis me.* (*Ibid.*) C'est ainsi qu'avec des branches d'arbre et chantant des cantiques, les enfants vont au-devant d'un Dieu sauveur et font le plus bel ornement de son triomphe. C'est ainsi que dans l'éloge d'un des plus grands hommes de l'antiquité, la charité de ses premières années fait le plus beau trait de sa vie. Souvenez-vous, Seigneur, disait Job, que la miséricorde est née et qu'elle a crû avec moi : *Ab infantia crevit mecum misericordia.* (*Job*, XXXI, 18.) Heureux les parents qui voient naître et croître ainsi la charité dans leurs familles! heureux ceux qui savent la lui faire sucer avec le lait et lui en donner par leurs exemples les plus efficaces leçons! Ils cueilleront de bonne heure, ils cueilleront éternellement le fruit de leurs peines. Heureux les enfants entés sur un arbre fertile qui porte de si beaux fruits! Heureux lorsque par une confiance entière en la Providence, bien différente des inquiètes sollicitudes que tout alarme, on lui laisse le riche patrimoine de la charité; le royaume des cieux leur appartient.

Voulez-vous un autre genre de pauvre qui dans le plus parfait dépouillement sache exercer la charité? Combien de saints religieux, au milieu de la pauvreté la plus austère, trouvent de quoi faire des aumônes abondantes, trop resserrés par l'étroite enceinte d'un monastère! Que de visites ils rendent aux malades pour les consoler et les encourager! ce sont des pasteurs universels. Que d'aumônes ils leur ramassent! Ce sont des économes publics. Que de protections ils leur ménagent dans leurs affaires! ce sont des avocats-nés des malheureux. Que de sermons, que d'exhortations à la charité! ce sont des avocats infatigables. Rien ne résiste à ces pieux ministres de la miséricorde;

leur tendre langage fait germer la précieuse semence que la religion et la nature ont jeté de bonne heure dans les cœurs. Que ne font-ils pas dans leur cloître ! Leurs frères, ces pauvres respectables, que de bons offices ne reçoivent-ils pas ! L'infirmerie semble être leur séjour ordinaire dans tous les moments que le devoir leur laisse libres. Est-il de soins fatiguants qu'ils ne prennent, de travail humiliant qu'ils n'embrassent, de services utiles qu'ils ne rendent, rien n'échappe, rien ne coûte à la charité ; de toutes les vertus c'est la plus ingénieuse dans les moyens, la plus inépuisable dans ses ressources, la plus ardente dans ses travaux.

Un pauvre peut d'autant plus aisément soulager un autre pauvre, qu'il connaît, qu'il sent mieux toute l'étendue de ses besoins ; il entre mieux dans le détail et on craint moins de le lui faire connaître. Quel langage tenir aux riches? Souffriront-ils un détail dégoûtant de minuties? le comprendront-ils ? Entraînés par le plaisir, occupés par les affaires, noyés dans la dissipation, à peine jettent-ils un coup d'œil superficiel et prêtent-ils une oreille distraite à ces tristes scènes : ils ne songent qu'à se débarrasser au plus vite d'un tableau incommode qui les attendrirait malgré eux. On ne peut trop abréger un discours qui déplaît et conduit à des expressions vagues et générales de besoin extrême, de misère accablante. Cependant, que les objets perdent de leur force ! que le tableau perd de la vivacité dans le lointain ! le détail met tout dans le vrai point de vue ; il faut peser, il faut mesurer, il faut compter pour le bien instruire. Il faut, la sonde à la main, voir la profondeur de la plaie. Chaque besoin, chaque douleur, enfonce ses traits et fait sentir son amertume : c'est ce détail que le pauvre voit de ses yeux ; ce sont ces plaintes qu'il entend de ses oreilles. Ah ! il doit donc en être plus attendri et ne rien négliger pour soulager une partie des maux qu'il connaît si parfaitement !

On ne craint pas même de les lui développer. Aborde-t-on si aisément l'homme riche? Obtient-on si facilement son audience ? Perce-t-on la foule qui l'environne? Trouble-t-on son sommeil et ses repas? Que dis-je? peut-on même, ose-t-on lui faire ces humiliantes confidences? mille raisons en font faire au public un mystère nécessaire. Il faut soutenir un rang d'où dépend souvent le rétablissement d'une fortune délabrée. Un aveu indiscret de l'état de ses affaires fermerait peut-être les portes : il faut entretenir des relations et ménager des protections que la connaissance de nos malheurs auraient bientôt refroidis. Qu'il en coûte à une âme noble à qui la naissance, l'éducation, a fortune passée ont donné des sentiments, de se dégrader dans les honteuses ténèbres de la mendicité ! Et ne serait-ce pas aller, pour ainsi dire, afficher ses misères que de paraître à la porte du riche, en posture de suppliant, et lui découvrir un état qu'on ne saurait couvrir de trop de voiles ? Mais on parle aux pauvres sans conséquence, soit qu'on attende plus de discrétion de ceux qu'une égale destinée rend presque confrères, soit qu'on les croie moins surpris d'un état qu'ils éprouvent; soit que moins connu dans le public, ce qui se borne à eux seuls demeure plus enseveli, on leur avoue plus librement ce qu'on a le plus besoin de cacher aux autres? Un pauvre n'a donc pas, dans son ignorance, ses frivoles prétextes qui endorment tant de riches dans leur insensibilité !

A la connaissance plus détaillée, le pauvre ajoute un plus efficace soulagement ; la main bienfaisante agit et applique le remède. Il est des riches, à la vérité, qui, se livrant à l'héroïsme de la charité, vont eux-mêmes panser les plaies, essuyer les larmes, porter le bouillon, faire le lit des malades ; mais le nombre est bien en petit ! les plus pieux se contentent d'ouvrir leur bourse et de donner quelque somme, argent par lui-même inutile : il faut qu'une autre main fasse les emplettes, qu'une autre main prépare, qu'une autre main serre ; et quelle est cette autre main si nécessaire? Celle du pauvre. Ce n'est qu'en employant la main du pauvre, en se réduisant à les imiter que les riches eux-mêmes se rendent utiles ; en sorte que, quoique les riches fournissent le fond de la charité, on peut dire que ce n'est que le pauvre qui l'exerce. Sans le pauvre, les riches seraient inutiles aux pauvres : leurs trésors ne seraient qu'un bien étranger et indifférent, sans la main laborieuse qui les fait valoir. Vous fournissez la semence, mais c'est le laboureur qui la répand, le moissonneur qui ramasse le grain, l'artisan qui fait le pain, le domestique qui le présente ; en un mot, le pauvre qui agit y est même plus propre, parce qu'il y est plus fait que le riche ; les mains endurcies au travail, assouplies au service, ont fait, par nécessité, un apprentissage de charité, se refuserait-il de faire pour le pauvre, en vue de Dieu, ce qu'un léger salaire lui fait faire tous les jours pour le riche ? Heureux s'il peut s'appliquer ce que le Seigneur daigne, par sa bonté, dire de lui-même : il lui a rendu service, jusqu'à faire son lit, dans son infirmité : *Universum stratum ejus versasti in infirmitate ejus.* (*Psal.* XL, 4.)

3° Le mérite et la facilité préparent les voies au devoir. Il est a proportion aussi étroit pour le pauvre que pour le riche ; mais serait-ce le pauvre qui voudrait ébranler l'obligation de la charité, lui qui tous les jours est intéressé d'en réclamer les droits ? Ignorez-vous ce que c'est que d'être pauvre, affligé, abandonné ? Cœur endurci, que ne disiez-vous pas, que ne demandiez-vous pas dans ces tristes moments? Que n'auriez-vous pas accepté? Ah ! partagez donc des maux que l'expérience doit vous avoir rendus propres, toujours présents ! Qu'un homme riche en soit peu touché, qu'il ait peine à le croire, qu'il refuse de l'entendre : je le blâme, il est vrai, mais je n'en suis pas surpris : il est peu familier avec la dou-

leur : c'est une terre étrangère pour lui dont il croit toujours les relations exagérées. Comment s'imaginer que le pauvre manque de tout, quand on ne manque de rien; qu'il meurt de faim, quand on est à une table bien servie? qu'il est abandonné, quand on se voit environné d'une cour empressée? Ils devraient, sans doute, descendre de leur trône pour se mesurer avec les misérables : mais sans qu'on y pense, et malgré soi, la prospérité et l'abondance endurcissent les meilleurs cœurs !

Mais de quel œil d'indignation doit-on voir un misérable, même insensible, oublier ce que son état lui rend familier et méconnaître ce que ses plaintes ont rendu public, et tarir pour les autres des larmes qu'il a voulu faire cacher pour lui-même? Peut-il ne pas penser à ce qu'il peut redevenir tous les jours encore : son état doit lui faire tout craindre et tout ménager. Nous donnons avec raison de semblables avis aux riches. Songez, leur disons-nous, que vous avez pu naître pauvres, que la fortune inconstante peut aisément vous abandonner : seriez-vous le premier à qui des revers imprévus ont fait rejeter ce qu'ils avaient refusé aux pauvres? Rampant dans la poussière, vous désiriez alors les faveurs de la charité : méritez-les aujourd'hui par vos aumônes. Vous vous faites la loi : vous serez traité, dans le besoin, comme vous aurez traité les autres. Mais faudrait-il suggérer au pauvre des réflexions que tout lui rend si naturel? Il touche à l'indigence, ou plutôt il est à la veille de manquer de tout. Quel intérêt plus puissant pour lui que de se ménager des ressources par la charité? Qu'il fasse pour le prochain ce qu'il désirera pour lui-même; de quel front demandera-t-il ce qu'il aura refusé de donner; qu'il établisse donc par sa fidélité des lois dont il va bientôt avoir besoin de faire usage : *Qua mensura mensi fueritis remetietur vobis.* (*Matth.*, VII, 2; *Marc.*, IV, 24; *Luc.*, VI, 38.)

Ainsi parlera un jour le souverain Juge; avez-vous jamais remarqué que la condamnation des méchants, ou la récompense des justes ne porte que sur le refus ou l'exercice de la charité; comme s'il n'y avait eu dans le monde ni d'autre vertu, ni d'autre vice. Mais ces deux sentences ne regardent-elles pas le pauvre et le riche? n'y aura-t-il pas des pauvres dans le ciel? il y a donc eu des pauvres charitables; n'y en aura-t-il pas dans l'enfer? il y a donc eu des pauvres condamnables par défaut de charité. C'est donc pour tous les deux un devoir commun, les pauvres mêmes font le plus grand nombre, soit des réprouvés, soit des élus; c'est donc sur eux principalement que tombe l'éloge ou l'anathème; avez-vous remarqué que Dieu ne loue dans la charité, qu'il ne blâme dans la dureté que des actions très-médiocres? S'agit-il de quelque trésor prodigué. Sont-ce des hopitaux fondés, des villes nourries, des familles établies? Sont-ce au contraire des provinces pillées, des peuples accablés d'impôts, des familles détruites, des pauvres morts de misère? Non : j'ai eu faim, vous m'avez donné ou refusé à manger; j'ai été nu, vous m'avez couvert ou laissé sans habit; j'ai été malade, j'ai été prisonnier : vous m'avez visité ou abandonné; mais du moins en me rendant ces services, m'avez-vous rassasié, servi délicatement, abondamment, magnifiquement; m'avez-vous guéri de mes maux, ou fourni de remèdes exquis? m'avez-vous délivré de prison ou payé mes dettes? Non : il ne m'en faut pas tant pour mériter le paradis ou l'enfer; vous m'avez simplement visité, donné quelques haillons, quelque morceau de pain; je m'en contente ou je m'en offense. Un verre d'eau froide donné en mon nom mérite une couronne : ce même verre d'eau refusé sera-t-il sans châtiment : *Si dederit calicem aquæ frigidæ.* (*Matth.*, X, 42.) Avez-vous remarqué enfin que ceux que Dieu se plaint qu'on a abandonnés ou qu'il s'applaudit qu'on a soulagés, ne sert que le moindre des pauvres, c'est-à-dire, les plus faciles à contenter, et que tout le monde est le plus inexcusable d'oublier : *Quandiu ex his minimis fecistis.* (*Matth.*, XXV, 40.)

Saint Paul n'avait pas besoin de faire de pareilles exhortations aux pauvres de son temps; leur charité prévenait ses désirs, elle passait ses espérances; il ne pouvait se lasser de louer celle des fidèles de Thessalonique : *Non necesse habemus scribere vobis de charitate; abundat charitas vestra.* (II *Thess.*, I, 3.) Il se croyait obligé de mettre des bornes à celle des fidèles de Corinthe : Vous allez vous appauvrir par vos profusions. Il doit en modérer l'excès : *Non ut aliis sit remissio, vobis autem tribulatio.* (II *Cor.*, VIII, 13.) Que je me féliciterais, si je n'avais d'autre reproche à faire au pauvre, ni d'autres mesures à prendre !

Et vous, riches, vous en croyez-vous dispensés; après avoir vu le devoir des pauvres, apprenez vos obligations. Ce sera la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Après avoir établi l'obligation de faire l'aumône pour le pauvre même, c'est avoir démontré à plus forte raison le devoir du riche; est-il moins redevable à Dieu que le pauvre? A-t-il moins besoin de pénitence; court-il moins risque de son salut? A-t-il moins de facilité et de ressources? Son abondance lui assurerait-elle un privilége que la disette ne donne pas; ou plutôt plus coupable communément que le pauvre, plus comblé de grâces, plus exposé, plus en état de tout faire? Aurait-il même des prétextes? Tout l'engage, tout l'oblige rigoureusement : suivons le parallèle, il est complet, ou plutôt enchérissons sur toutes les parties; le mérite, les facilités, l'obligation du pauvre nous conduit au mérite, aux facilités, aux obligations du riche.

Les besoins mêmes et l'indépendance ne lui permettraient pas de s'oublier. Tous les hommes sont liés entre eux comme le reste des êtres, et dépendants les uns des autres.

Les riches le sont peut-être plus que les pauvres. On a beau dire qu'un prince ne dépend de personne, que tout plie sous sa volonté. Il a plus besoin que le moindre de ses sujets. L'éclat de sa cour, l'exécution de ses ordres dépend d'une infinité de personnes; plus ils sont grands et difficiles, plus il faut multiplier les mains qui doivent travailler au succès; qu'on l'abandonne, qu'il soit isolé et réduit à lui-même, toute sa grandeur s'évanouit. Ce n'est plus qu'un particulier: grandeur humaine, liberté apparente, servitude réelle, nous sommes tous sujets les uns des autres. C'est dans toutes les conditions un pareil enchaînement Le riche fait vivre le pauvre, et le pauvre le sert. Le jeune soutient le vieillard, et le vieillard l'instruit. Les provinces, les royaumes éprouvent ces besoins et ces secours mutuels, et les richesses, comme les talents des hommes, sont distribuées avec sagesse. Le commerce les leur approprie, et tout est si bien partagé que nous ne pouvons nous passer les uns des autres. Cet ordre entretient l'amitié parmi les hommes, et leur dépendance à l'égard de Dieu fait le bonheur de la vie et contribue au salut. L'homme inaccessible et farouche, s'il se suffisait à lui-même, différerait-il des animaux privés de raison. Sentez, riches, votre indigence, adorez-en le sage principe, et entretenez cette union; rendez service à tout le monde : personne à qui on ne puisse en rendre, et de qui on ne puisse en recevoir ; on a toujours trop d'ennemis, et trop peu d'amis. Exercez surtout la charité, vous le pouvez. vous le devez, vous en tirerez un grand fruit, autant et plus que le pauvre, qui en est l'objet et le modèle; vous en tirerez beaucoup de fruit, voilà le mérite; vous le pouvez, voilà la facilité; vous le devez, voilà l'obligation.

1° Le mérite. On distingue trois sortes de biens, qui peuvent être la matière de l'aumône. Le nécessaire, le commode, le superflu: on peut se passer du nécessaire, on peut retrancher sur le commode; le superflu est inutile: tout cela est relatif à la vie et à l'état des personnes : on ne saurait faire là-dessus de règles générales, on risquerait de la perdre ou de la passer malheureuse; nécessaire à l'état, ce qui en soutient l'honneur et la dignité; sans lui, au-dessous de la condition on ramperait dans la poussière, outre ce que le besoin de la vie et les lois de la bienséance rendent indispensable; il est des douceurs et des facilités qui, sans donner dans aucun excès criminel, rendent la vie plus agréable et plus commode, et l'état plus honorable, quoiqu'on pût absolument s'en passer. Le superflu passe ces bornes. C'est un excès qu'on donne à la passion ou au luxe, ou un bien qu'on laisse inutilement enseveli sans en faire usage; il est donc entre le nécessaire et le superflu, soit à l'état, soit à la vie, il est un milieu dont on peut jouir sans crime, ou se passer sans souffrir. La théologie reconnaît comme certain, que les riches doivent donner tout le superflu, qu'ils doivent beaucoup retrancher du commode, et quelquefois toucher au nécessaire; et la charité toujours inépuisable est persuadée qu'il est plus aisé qu'on ne pense, et de trouver du superflu, et de diminuer le commode, et de partager le nécessaire. Au reste, tout cela ne consiste pas dans un point indivisible; c'est à la prudence à fixer les bornes, ou plutôt à les étendre de concert avec la charité.

Rien n'est plus sage que les avis que donne Tobie à son fils. Le Seigneur ne demande pas de vous l'impossible, mais il exige ce que vous pouvez. Ne bornez votre miséricorde que par les bornes de votre pouvoir. Proportionnez-les toujours à vos facultés : *Sicut potueris esto misericors.* (*Tob.*, IV, 8.) N'attendez pas le besoin du pauvre; ce que vous avez de trop ne vous appartient pas, hâtez-vous de le rendre; acquittez de bonne heure cette religieuse dette. Si vous avez beaucoup, donnez beaucoup; l'aumône doit être considérable quand vos richesses le sont. *Si multum tibi fuerit, abundanter tribue.* (*Ibid.*, 9.) Si vous n'avez que peu, ne vous croyez pas dispensé pour cela; donnez ce peu volontiers. Les richesses ni la pauvreté ne peuvent vous servir de prétexte. Vos besoins doivent vous attendrir sur ceux des autres, et votre abondance vous faire rougir : *Si exiguum tibi fuerit, etiam exiguum impertiri stude.* (*Ibid.*)

La nécessité a des bornes plus étroites qu'on ne pense; qu'il est peu de choses absolument nécessaires, que l'homme peut se passer avec peu. Les passions font ses besoins. Que faut-il, après tout, à la vie de l'homme? Faut-il, pour le nourrir, une foule de mets et de services? Ne pouvons-nous pas dire, comme le Seigneur à Marthe : Point tant d'empressement ni de sollicitudes, un plat nous suffit : *Porro unum est necessarium.* (*Luc.*, V, 42.) Combien de gens vivent sans en avoir davantage? Faut-il, pour secourir le pauvre, cette magnificence, cette variété de linge et d'habits? Le Seigneur ne donna à nos premiers parents que quelques peaux de brebis; ils n'avaient même d'abord que des feuilles; que faut-il pour se garantir des injures des saisons? Les appartements multipliés, les divers ordres d'architecture, les lambris dorés sont-ils nécessaires à celui qui n'occupera un jour que six pieds de terre? Qui aujourd'hui n'en tient pas plus d'espace? *Solum mihi superest sepulcrum.* (*Job*, XVII, 1.)

Le prétexte de l'état n'est pas moins frivole. En remplit-on mieux ses devoirs? En mérite-t-on mieux la confiance du public? lui rend-on plus de services? Un grand nombre de domestiques fait-il le magistrat équitable, l'officier courageux, le ministre zélé? Est-ce le mérite ou les meubles, les talents ou les habits qu'exige la profession? Pour être mieux servi, en est-on mieux éclairé, plus exact, plus solide ? Les personnes publiques, autrefois si simples et si modestes, étaient-elles indignes de leur rang? Ces anciens sénateurs romains qui passaient de la

charrue à la tête des armées, qui recevaient les ambassadeurs au pied d'un arbre, furent-ils moins respectés? sont-ils moins estimés? Ne furent-ils pas redevables de l'empire du monde à leur simplicité et à leur modestie? Depuis quand le faste donne-t-il des lumières et des vertus? Une honnête médiocrité remplit infiniment mieux les vrais devoirs de la bienséance qu'une inutile et embarrassante somptuosité. C'est l'orgueil et la mollesse qui l'introduisent; c'est l'orgueil et la mollesse qui la soutiennent et qui cherchent, dans une prétendue bienséance, des prétextes pour la soutenir. Y perdrez-vous quelque chose dans l'estime même du monde; en serez-vous moins aimés, moins estimés, moins accrédités? Ne vous y trompez pas. Le public sait mieux distinguer qu'on ne pense, le spectacle et la réalité, l'habit et les personnes, les meubles et le mérite. L'extérieur imposant de la grandeur éblouit peu de personnes; éblouit peu de temps. Le masque tombe bientôt, l'homme reste avec ses vices, et on rend au mérite prétendu qui a voulu s'en faire accroire une cruelle justice, et d'autant plus cruelle que le dépit de se voir trompé rend encore plus pénétrant et plus rigoureux. Au contraire, quelque rebutantes que soient les apparences dont un mérite modeste et charitable se laisse couvrir, la vertu perce bientôt ce léger nuage, semblable à une pierre précieuse couverte d'un peu de poussière, dont le vif éclat saisit les suffrages des connaisseurs; la vertu enfin reconnue n'en est que plus estimée.

A Dieu ne plaise, au reste, que portant sur le diadème une main téméraire, je veuille le dépouiller de son légitime éclat. La vertu toujours prudente rend ce qu'elle doit aux bienséances. Je sais que la différence des conditions exige plus ou moins de dépense; que les dehors de la grandeur, par un air imposant, en soutiennent l'autorité, facilitent l'exécution de ses ordres, ménagent un plus grand respect, arrêtent la témérité des attentats. Je sais qu'on peut, quoiqu'avec bien de la peine, en user avec modération et les accorder avec le devoir, les soutenir par religion, les sanctifier par piété; mais j'ose pourtant, avec les yeux de la charité, y trouver bien des retranchements à faire, et sans en contester les devoirs ni en diminuer l'étendue. J'ose, avec les yeux de l'équité, rendre au vrai mérite, à travers la simplicité du dépouillement, la frugalité qui semblent le défigurer, une glorieuse et non suspecte justice avec tous les gens sages.

Mais quelque nécessaire que soit ce que vous possédez, pensez-vous que la charité n'ait aucun droit sur le nécessaire? Hélas! le fût-il à la vie, je vous citerais l'exemple de Tobie dans la captivité. Après vous avoir rapporté ses dernières paroles, je vous le montrerai partageant avec ses frères le pain de tribulation qu'une terre étrangère lui faisait gagner à la sueur de son visage : *Dividebat prout poterat.* (*Tob.*, I, 19.) Est-il d'état plus triste que l'était le sien? Devenu aveugle par accident, et hors d'état de gagner sa vie, sa femme s'occupait à quelques ouvrages de toile, et le peu de salaire qui pouvait lui en revenir était l'unique ressource de sa famille. Tobie, toujours charitable, ne se dément point; non-seulement délicat jusqu'au scrupule sur l'acquisition d'un chevreau que sa femme venait d'acheter, il ordonne qu'on s'informe exactement de son maître pour le lui rendre; mais encore il sait trouver au milieu de la pauvreté de quoi soulager les autres captifs. L'étroit nécessaire à l'état fut-il jamais si rigoureux, au jugement même du monde, au jugement de la passion? La santé, la vie courent-elles quelque risque dans le retranchement de l'abondance et de l'éclat? Que dis-je, l'éclat? Quel nouvel éclat, au contraire, et plus flatteur et plus solide, n'acquerrerait pas dans le monde même, celui qui généreusement aurait sacrifié son état à la charité?

Quel mérite surtout devant Dieu? Le prétendu nécessaire coûte peut-être plus à sacrifier au riche, que le nécessaire réel ne le coûte au pauvre. Celui-ci souvent en manque, il est peu surpris d'en manquer: peines familières auxquelles il s'est endurci, désirs inutiles qu'il ne peut satisfaire, après quelques murmures que la nature lui arrache, il prend enfin son parti. Un homme riche accoutumé à la mollesse, naturellement plus délicat et plus sensible, élevé dans ces idées, plein de ces préjugés, s'en fait une douce habitude et un agréable devoir de tout ce qu'il appelle nécessaire. Il serait surpris, confus, inconsolable d'en être privé, et alarmé à l'excès des coups mortels qu'en doit souffrir son honneur. L'objet est présent, les moyens sont entre ses mains. Qu'il est dangereux, un ennemi trop cher qui combat à la fois avec les armes trop redoutables du plaisir, et les armes trop redoutées du respect humain. Cœurs charitables, voilà vos victoires! Ces richesses périssables, filets dangereux où les autres se perdent; la charité en fait le tissu et l'ornement de votre couronne.

2° La facilité de faire l'aumône. Jésus-Christ la trouve dans les commodités et les aisances que vous vous accordez dans votre état. Je n'entreprends point sans doute d'en faire le détail : c'est à votre charité à s'en charger, et à faire par les yeux de la foi et de la compassion le parallèle des douceurs dont vous jouissez avec la misère qui accable le pauvre ; de vos biens, de vos meubles avec la misère de leurs cabanes ; de la propreté de vos habits avec la pauvreté de leurs haillons ; de la délicatesse de votre table avec le pain grossier qu'ils ont à peine. Jugez qui de vous ou de Dieu est mieux traité dans votre maison ; jugez qui des deux, de l'abondance ou de la disette, de la mollesse ou des plaisirs, aura le plus de droit au royaume des cieux. Je ne vous dis pas combien il est aisé de s'y méprendre, combien il est difficile de fixer les bornes de la commodité ou de la sensualité, de l'aisance ou de la mollesse, de la dignité de l'état ou des folies de l'orgueil. Combien est glissant le

passage de la commodité à la passion ; oubliez ces dangers. Je plaide la cause des pauvres au tribunal de la religion et du cœur, et à la vue de ces brillants domestiques, de ces riches ameublements, de ces bijoux rares, d'un somptueux équipage, de ces repas délicats, de ce jeu ruineux, n'ai-je pas le droit de dire: dans ces domestiques voilà de quoi nourrir le pauvre; dans ces meubles, de quoi loger le pauvre; dans ces festins, de quoi nourrir le pauvre; dans ce jeu, de quoi établir le pauvre, sans rien prendre sur le nécessaire.

Rien de plus ordinaire que de se flatter sur l'étendue de la loi de l'aumône, sur la possibilité et la nécessité de son exécution; on en confesse l'étroite obligation, on en révère les sages motifs, on en loue les exécuteurs fidèles, on connaît le pressant besoin; mais toujours retranché dans la quantité de ce que l'on donne et dans le besoin de ce que l'on retient, on veut se persuader ou qu'on en fait toujours assez, ou qu'on ne saurait en faire davantage; et, à l'abri d'une impuissance ou d'une inutilité prétendue, on se tranquillise sur l'observation d'une loi qu'on veut croire toujours au-dessus de ses forces, ou hors du cas de l'application. Par une illusion bizarre, autant qu'on est ingénieux à se croire pauvre, autant est-on habile à trouver les autres riches? Par je ne sais quel enchantement, le pauvre, à nous entendre, ne manque de rien et nous manquons de tout; il en a toujours assez, et nous toujours trop peu; ou si l'on reconnaît enfin une obligation essentielle à l'aumône et un besoin réel dans le pauvre, et un vrai pouvoir dans le riche, on se croit quitte aux plus légères conditions. Quelque denier donné à la porte des églises, quelque morceau de pain donné à la porte de nos maisons à un mendiant qui l'arrache par ses importunités et ses cris. Voilà presque de quoi prétendre à la couronne de la charité. Que c'est mal connaître et son devoir et son pouvoir; mais on est trop stérile en bonnes œuvres pour n'être pas ébloui des moindres traits de la vertu. On est trop dégoûté de la loi pour ne pas la croire remplie par les moindres efforts. Aveuglement déplorable! On compte quelque grain d'aumône, on ne compte pas des monceaux de péchés. Cependant, le croirait-on? s'agit-il de paraître avec éclat dans le monde, de ménager un établissement, de satisfaire des passions; par une subite métamorphose, cet homme si pauvre s'avoue et devient tout à coup riche, opulent, inépuisable; il ne met aucune borne à ses désirs; il en trouve à propos les moyens; on ne connaît d'indigence que pour les pauvres.

Deux règles essentielles de l'aumône, qui doivent dissiper ces ténèbres volontaires, le besoin du pauvre et le pouvoir du riche. Ne rassurez pas un cœur attendri et une conscience agitée, en vous dissimulant les misères réelles que vous devez soulager. N'éludez pas des ordres précis et une disposition nécessaire, en mettant des bornes à vos facultés; vous pouvez plus que vous ne pensez, et plus que vous ne pensez on a besoin de vous. La Providence a tellement dispersé et varié entre tous les hommes les besoins et les pouvoirs, qu'il n'y a personne qui ne puisse rendre quelque service, et personne qui tôt ou tard n'en ait besoin. Le commerce est si bien établi, et la dépendance si étroite, que les liens sont de toutes parts réciproques. La charité est commandée à tous les hommes et tous les hommes y sont intéressés, à portée de tous, nécessaire à tous; le moindre insecte peut faire du bien et du mal; le plus grand a quelquefois besoin du secours du petit. Ainsi sommes-nous liés les uns aux autres pour nous montrer dans nos besoins les motifs de la charité, et pour ouvrir dans la charité des ressources dans nos besoins. Ainsi sommes-nous chargés les uns des autres : *Mandavit unicuique de proximo suo.* (*Eccli.*, XVII, 12.) Ainsi se vérifie sur toutes sortes de personnes, le grand oracle de l'Ecriture : il y aura toujours des pauvres parmi vous, afin que vous puissiez exercer toujours la charité; chacun éprouve en quelque chose la pauvreté, chacun peut la soulager.

J'admire les adresses ingénieuses de la charité dans le portrait de la femme forte; elle s'occupe aux plus bas ouvrages, le lin et la laine roulent dans ses mains, et le fuseau lui vaut un sceptre. Elle a des provisions toutes faites pour en fournir au besoin. Elle interrompt son repos afin de veiller à tout et de pourvoir à tout. Elle trafique utilement, et l'ouvrage de ses mains forme un commerce considérable; elle prévoit tout; elle a des habits pour toutes les saisons; une vigne plantée de ses mains, un champ acheté de ses épargnes lui fournissent des aliments; elle entre dans le moindre détail, et toujours dans l'action on ne la voit point manger son pain dans l'oisiveté. Les pauvres sont toujours bien reçus chez elle et trouvent dans ses libéralités un asile toujours ouvert. Ainsi l'homme charitable trouve partout de quoi se rendre utile. Provision de linge, de pain, d'habits, de remèdes; établissement ménagé, protection accordée, gages, maison fondée, il met tout à profit. Ce portrait est-il outré, et le soin de vos commodités ne porte-t-il pas plus loin encore la précaution et le détail? Que de provisions, que de ressources accumulées pour vous ménager toutes les douceurs de la vie? Quel raffinement, quelle délicatesse dans le choix! quelle ardeur, quelle vivacité dans la poursuite! Mettez le pauvre à votre place, ou plutôt mettez Jésus-Christ même; vous en demandai-je tant pour lui? En coûterait-il tant pour en sacrifier une légère partie, qu'il en a coûté pour se les procurer? Ah! que ce serait bien mieux pourvoir à vos vraies commodités ou plutôt à une opulence infinie, que de vous assurer par le sacrifice de quelque frivole plaisir, les douceurs éternelles de l'autre vie. Soyez ingénieux, inépuisable pour le pauvre, c'est pour vous-même que vous le serez.

3° Vous le devez absolument; et douterez-vous que du moins votre superflu ne soit un

juste objet de cette obligation rigoureuse? Les paroles de l'Evangile y sont expresses; les sentiments des théologiens n'y sont point partagés : *Verumtamen quod superest date eleemosynam.* (*Luc.* XI, 41; XII, 33.) Quel titre donc, quelle raison, quel prétexte auriez-vous de garder ce qui vous est inutile et qui est nécessaire au pauvre? Dieu ne vous l'aura-t-il donné par préférence à d'autres que pour n'en faire aucun usage? Ne distribuerait-il des biens que pour les perdre? Charité divine, Providence paternelle, abandonneriez-vous une partie de vos créatures jusqu'à ne pas leur assurer, du moins dans leurs besoins, le superflu des autres? Quel fonds resterait-il donc à la charité si le superflu même ne lui appartient pas? Elle ne demande pas le nécessaire, elle reçoit comme une grâce sur le commode; le superflu lui serait-il disputé? Loi frivole, vaines exhortations à l'aumône, si par des restrictions ridicules on ne lui laisse rien; aussi tout le monde me l'abandonne : c'est un bien que personne n'ose défendre contre les titres de la charité. Me voilà satisfait. Le pauvre ne me paraît plus à plaindre s'il peut compter sur le superflu.

Mais qui veut le reconnaître et fixer ses bornes? Se trouve-t-il ce superflu? Non, sans doute, aux yeux de la cupidité; mais aux yeux de la raison et de la foi il n'est pas rare. Par une illusion ordinaire de l'impatience et de l'avarice, nous ne jugeons presque tous de nos biens et de nos maux que par comparaison : l'homme médiocre se trouve riche auprès de l'indigent, et le grand se trouve pauvre auprès du prince. L'ambition est-elle jamais satisfaite? la nature est-elle jamais sans quelque besoin? L'une fait désirer, l'autre fait craindre; le parallèle irrite sa soif, il aigrit son tourment; un jaloux dépit révolté contre la main divine qui l'épargne si peu et qui daigne combler son rival de biens; mais quand la pitié se mêle à la comparaison, la reconnaissance pour le Dieu qui l'a plus favorisé que son semblable en sanctifie les mouvements, et au lieu de se plaindre se félicite du peu qui lui reste.

Songez, riches avares, que dans le temps que votre table, somptueusement servie, vous fournit en abondance des aliments exquis, cent et cent personnes meurent de faim, et vous trouverez du superflu! Songez, quand un lit mollet vous offre un repos agréable, que cent et cent personnes ont à peine de la paille pour adoucir la dureté et l'humidité de la terre, et vous trouverez du superflu! Songez, quand vous chargez votre corps de tant d'habits et d'ornements précieux, que cent et cent personnes ont à peine des haillons pour se couvrir, et vous trouverez du superflu! Songez, quand vous êtes dans vos nombreux et superbes appartements, que cent et cent personnes ont à peine une cabane où reposer leur tête, et vous trouverez du superflu! Ah! que cette idée doit tempérer le plaisir, en quelque sorte cruel, que vous pourriez goûter au milieu des larmes de tant d'autres! Je ne prends mes repas qu'en soupirant, disait le saint homme Job : *Antequam comedam suspiro.* (*Job*, III, 24.) Quoi! disait le sage Urie lorsque David lui faisait servir des mets de sa table et l'envoyait passer la nuit dans sa maison; quoi! mon général et toutes les troupes d'Israël coucheront sous des tentes, et moi je me livrerai à la volupté! j'irai chez moi goûter de molles délices! Je rougirais de mon bonheur. (II *Reg.*, XI, 11.) Le souvenir des dangers que courent les autres me le rendrait insipide. Quelque pauvre que vous soyez, vous pouvez tenir le même langage. Combien de fois les hôpitaux, les villes, les campagnes, peut-être dans votre voisinage, vous montrent-ils des douleurs plus aiguës, des maladies plus longues, des besoins plus pressants, une indigence extrême, un abandon absolu; en un mot, de quoi bénir le Dieu qui vous favorise, et de quoi compatir aux malheurs de ceux qu'il traite avec moins de bonté?

Mais, à le bien prendre, nous sommes tous infiniment pauvres aux yeux de Dieu, puisque nous n'avons rien de nous-mêmes; nous sommes tous pauvres à l'égard des hommes mêmes. Nous avons tous besoin les uns des autres. Tous intéressés à la charité, pourquoi ne l'exercerions-nous pas? Qui peut se passer du secours d'autrui? La sagesse éternelle lie les hommes par des besoins mutuels, pour rendre la charité réciproque; les êtres insensibles ne sont pas moins mutuellement enchaînés, pour nous donner dans ces liaisons nécessaires une image de ce que la charité doit former; les moindres plantes ne peuvent se passer du suc nourricier de la terre qui les porte. Le dirai-je? c'est une espèce d'aumône que Dieu leur fait. La terre peut-elle se passer de la fraîcheur de la rosée, de l'abondance des pluies, des influences des astres, de la culture de l'homme? Les animaux ne sont pas moins assujettis à des besoins continuels. Mais qui fut jamais plus dépendant que l'homme? qui reçoit plus d'aumônes que lui? Les animaux le nourrissent de leur chair, la brebis le couvre de sa toison, les arbres lui font présent de leurs fruits, les fontaines étanchent sa soif. Qu'il est pauvre! il a besoin de tout. Il ne vit que d'aumônes; il a beau posséder des trésors immenses, il a beau commander à des royaumes entiers; depuis le berceau jusqu'au tombeau, le pain, le vin, la viande, les habits, les meubles, il passe d'aumône en aumône. Est-il plus riche dans l'ordre moral? Hélas! au contraire; nous l'avons déjà dit, la puissance augmente les besoins, et les richesses la dépendance. Le pauvre a moins de besoins que le riche, le particulier est plus libre que le prince. Voyez cette foule de domestiques, il leur fait largesse de ses biens; ils lui font largesse de leur service. Peut-il s'en passer davantage, pour avoir de quoi les acheter? Quel qu'en soit le motif, le besoin n'est ni moins réel ni moins pressant; la dépendance n'est pas moins grande. Hommes riches, le villageois qui travaille pour vous

vous fait ce que vous êtes; c'est par ses mains que le Tout-Puissant fait porter l'aumône dans vos greniers. Vous avez autant besoin de lui qu'il en a de vous. Voyez ce monarque, cette cour, ces gardes, ces officiers, ces ministres, tout cela est nécessaire à sa dignité. Qu'il est pauvre, qu'il a de besoins! Tout lui fait l'aumône; celui qu'on appelle pauvre l'est moins que lui, il a moins de besoin. Un homme vorace est plus pauvre et plus dépendant que celui qui mange moins : tout est relatif à la nécessité vraie ou imaginaire. Dans la disette de l'opulence, l'amas de l'inutile ne rend pas riche; la privation de l'inutile ne rend pas pauvre. On est toujours pauvre quand on manque de quelque chose. Sous quelque titre que le don vienne, c'est toujours besoin dans l'un, aumône dans l'autre.

Je ne vous demande, Seigneur, disait le plus sage des hommes, ni la pauvreté, ni les richesses; je ne désire qu'une honnête médiocrité, où, sans superflu et sans indigence, je puisse satisfaire à tous mes besoins. L'une et l'autre est dangereuse, l'une et l'autre est à charge. L'opulence amollit, la misère accable; l'une fait naître une foule de besoins, l'autre une foule d'embarras; sans cesse travailler pour gagner sa vie; sans cesse faire des efforts pour se détacher de ce qu'on a. Lequel des deux fait verser le plus de larmes et courir plus de risque? L'expérience fait sentir l'un, l'Evangile fait craindre l'autre. *Divitias nec paupertatem ne dederis mihi, sed tantum victui meo tribue necessaria.* (*Prov.*, XXX, 9.) La bonté de Dieu a-t-elle donc pu tendre ainsi des piéges à tous les hommes, par la distribution inégale des biens de la fortune, tandis qu'un partage égal mettrait tout à couvert? Providence de mon Dieu, est-ce à notre faible raison à sonder les abîmes de vos conseils? Mais tout impénétrables qu'ils sont, vous daignez en laisser entrevoir la sagesse. Un de vos commandements, c'est celui de l'aumône, satisfait à tout. En le remplissant, dit saint Basile, le pauvre charitablement secouru, le riche saintement dépouillé, échappent à l'écueil où les trésors et la disette auraient pu les faire échouer. Tout rentre dans l'ordre, et dans cette sage inégalité même, se trouve la favorable égalité qui les rend tous heureux. Une égalité absolue, en séparant les hommes les uns des autres par une indépendance réciproque, ôterait à la vertu le mérite de la patience et celui de la charité. L'inégalité, au contraire, les unit par des besoins et une dépendance réciproque, et ouvre la plus belle carrière, et de soumission et de générosité : une privation acceptée dans le premier, une protection volontaire dans le second, les dépouille et les enrichit tous les deux. Dieu, de part et d'autre, est parfaitement honoré et l'homme parfaitement secouru; et, par une variété de vertus, dont l'égalité n'est pas susceptible, Dieu et l'homme retrouvent parfaitement, dans cette diversité de conditions, le prix des hommages et l'héroïsme de la charité : *Ut tu fidelis administrationis mercedem referas, et ille patientia præmiis ornetur.* Vérité consolante! L'aumône justifie la Providence, et dans le malheur des pauvres, et dans les dangers des riches : par elle le riche peut calmer les justes alarmes qu'inspire la morale évangélique, la voie du salut pour lui si difficile s'aplanit. Le pauvre doit arrêter les mouvements que fait naître le sentiment de ses malheurs : je vois essuyer ses larmes; qu'il bénisse une providence attentive qui, par des routes différentes, les conduit tous au même terme.

Ce n'est guère sur le malheur et le danger des richesses que le monde demande la justification de la Providence; il en aime trop les faveurs pour lui en faire le procès : on se plaindrait bien plutôt des bornes qu'elle met à l'avidité. Cependant, à le bien prendre, c'est à l'égard des riches que les voies sont les plus incompréhensibles; le salut est pour eux si difficile, qu'on ferait plus aisément passer un chameau par le trou d'une aiguille qu'on ne ferait entrer un homme riche dans le royaume des cieux (*Matth.*, XIX, 24.) Dieu paraît donc bien plus l'oublier, en le laissant sur le bord le plus glissant du précipice, que le pauvre, en lui arrachant ce qui pourrait l'empoisonner. Dieu paraît bien moins aimer le riche, en lui imposant une foule de devoirs difficiles, qu'en faisant trouver au pauvre, dans les douleurs dont il l'afflige, un creuset qui le purifie et des palmes qui le couronnent.

Que verrons-nous dans la maison du riche? Excès dans les profusions, mollesse dans la jouissance, abus dans le pouvoir, danger dans la facilité. Providence de mon Dieu! que vous ont fait les riches pour les abandonner au milieu de l'orage par une inutile et funeste libéralité; et vous, pauvres, n'enviez pas leur sort. L'avantage qu'ils ont sur vous dans l'ordre de la nature, vous l'avez sur eux dans l'ordre de la grâce : vos richesses, infiniment plus précieuses, vous assurent autant le salut que leurs dangereux trésors semblent les en exclure. Mais non, l'aumône va remédier à tout; elle va rendre le superflu nécessaire, les profusions louables, la jouissance méritoire, le pouvoir utile, les dangers vont se changer en secours et les obstacles en moyens; dans l'économie de la Providence, les personnes riches sont comme ces amas de provisions de guerre et de bouche que fait dans un Etat bien réglé un prince sage et puissant; le besoin ne s'en fait pas toujours sentir, et la précaution paraît d'abord inutile; souvent même il en coûte aux particuliers dont on diminue les profits; l'événement seul peut en justifier la sagesse : ainsi le sage Joseph, pendant sept années de fertilité, fit ramasser de toutes parts, dans les provinces, une prodigieuse quantité de grains pour remplir les greniers d'Egypte; la prudence demande que, par d'utiles ressources, on trouve de quoi fournir aux besoins imprévus; ces amas seraient condamnables, si une sage distribution ne répandait

à propos ce qu'on n'a dû accumuler que pour soulager l'indigence. Que fait l'avare par la dureté? Il ferme inhumainement les greniers qu'a élevés la Providence, et se rendant responsable des désordres criants d'un amas inutile et d'un refus injuste, il fait blasphémer le nom de Dieu; que fait par sa libéralité l'homme charitable? Il fait adorer une sagesse infinie qui pourvoit à tout; autant que l'un, par des besoins qu'il laisse sans ressource, semble rendre problématique une bonté dont il élude les soins, autant l'autre, par des fruits réels devient le continuel panégyriste de ses arrangements divins. Regardez-vous comme l'économe de l'Evangile, chargé de distribuer le pain et le vin aux enfants; à quel titre se le réserverait-il tout entier? Souffrirait-on une distribution si contraire à la justice et au devoir; lui laisserait-on une administration dont il abuserait? Trop heureux que Dieu ait jeté les yeux sur vous pour vous la confier; trop heureux qu'il vous laisse la liberté de prélever pour vous-même sur la manne un honnête entretien, puisque tout vous fut gratuitement accordé. N'avait-on pas droit de tout exiger sans réserve? Est-ce trop vous surcharger que de vous demander le surplus? Seriez-vous raisonnable de vous approprier ce reste inutile d'un étranger, au préjudice de ceux à qui le maître le destine.

La sagesse de Dieu demandait qu'on établît parmi les hommes une espèce de commerce qui fît circuler les biens sans les arrêter, et les enterrer en quelque sorte par l'avarice de quelques-uns; Dieu a-t-il formé les eaux pour les laisser croupir dans les marécages, au lieu de les faire couler dans les rivières; a-t-il formé la lumière pour la cacher dans quelque point du firmament, au lieu de la distribuer à tous les peuples? Le système de la Providence, comme celui de la politique, est un système de circulation. Par là le même bien devient utile à plusieurs en fournissant successivement à ses usages. La diversité des états, la variété des fruits, la différente fécondité des climats y étaient nécessaires; mais l'inégalité de la distribution, et la communication par l'aumône, n'était pas moins indispensable sans elle; chacun tranquille sur l'honnête suffisance de son voisin, eût-il songé de lui faire part de ses biens; chacun tranquille sur sa propre suffisance, eût-il songé à rien gagner par son travail? Mais, outre la circulation des biens de la terre, il a fallu mettre dans le commerce les biens du ciel et les faire acheter par ceux de la terre. En vain eussent-ils été offerts aux hommes, si on n'eût mis entre leurs mains de quoi les acquérir? En vain leur eût-on prodigué ces biens méprisables, s'ils n'eussent été le prix d'un bien plus précieux? L'aumône est une espèce de banque mystérieuse, où le ciel trafique avec la terre, où le ciel est comme mis à l'enchère: trésor caché dans un champ, quoique infiniment supérieur à tous les trésors d'ici-bas. Vous entrez dans le commerce, l'homme a de quoi vous acheter. Heureux trafic où un Dieu entre en correspondance avec les hommes. Admirable maison de change où, sans rien déplacer, on fait tenir au ciel les biens de la terre, et à la terre les biens du ciel. Ainsi un Père de l'Eglise donne aux pauvres la qualité singulière de banquier de Jésus-Christ: *nummularii Christi*. Ce que l'intérêt a fait imaginer pour l'acquisition, la sûreté, le transport des fonds, la bonté de Dieu l'exécute à la lettre par le moyen de l'aumône.

Ai-je donc tort de réclamer le superflu pour le pauvre; mais vous en rapportez-vous à la sévérité de ma morale. Si j'avance que vous devez donner plus de la moitié de vos biens, le croirez-vous? C'est ce que faisait un publicain même; il payait exactement ses dettes, il rendait le quadruple de ce qu'il croyait avoir pris: *Si quid aliquem defraudavi*. (*Luc.*, XIX, 8.) Ce n'est pas tout, ajoutait Zachée, je donne libéralement aux pauvres jusqu'à la moitié de mon bien: *Dimidium bonorum*. (*Ibid.*) C'est à l'homme à vous faire cet étonnant calcul. Les pharisiens, dit-il, en pratiquant l'intérieur de la loi avec une ponctualité scrupuleuse, emploient en bonnes œuvres la dîme de leur bien, cette dîme se levait trois fois l'année. Ils donnaient encore les prémices des fruits et des troupeaux, outre la remise de tous les fruits aux pauvres: l'année du jubilé, tout cela allait à la moitié de leurs biens: *Dimidiam partem dabant*. Le Sauveur sera-t-il satisfait de cette profusion? Non, il exige quelque chose de plus de ses disciples. Si votre justice, c'est-à-dire si vos aumônes, selon l'explication commune, n'est plus abondante que celle des pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. *Nisi abundaverit*, etc. (*Matth.*, V, 20.) A quoi donc devez-vous vous attendre, continue ce Père, vous qui ne donnez peut-être pas la centième partie de vos biens? les surpassez-vous, les égalez-vous, en approchez-vous? *Quid vos, qui nec decimam partem dare cogitatis*? Les pharisiens jetaient encore des grosses sommes dans le tronc; soutiendrez-vous le parallèle, lorsque vous comparerez votre économie, disons mieux, votre avarice, avec des libéralités qu'on trouve encore insuffisantes, le soutiendrez-vous devant Dieu qui vous en demandera compte? Et pourrez-vous à ce titre prétendre à une gloire qui leur est refusée? Sentez donc mieux les droits de la charité; aimez-en les devoirs, remplissez-les avec fidélité, et vous parviendrez à la gloire éternelle, que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

DISCOURS III.

Canes veniebant et lingebant ulcera ejus. (*Luc.*, XVI, 21.)

Les chiens venaient et léchaient ses ulcères.

En vain, épuisé de forces, couvert de plaies, mourant de faim, Lazare se traîne à la porte du riche; en vain d'une voix languissante fait-il parler ses larmes et ses besoins, ses sanglots et ses douleurs, rien

ne touche le cœur insensible du riche plongé dans les délices. Songe-t-il qu'il y a des malheureux ? Quelle honte pour l'humanité ! Les chiens, plus compatissants que lui, viennent lécher les ulcères de celui à qui il refuse un morceau de pain ; que dis-je ? les miettes qui tombent de sa table : *Cupiebat saturari de micis quæ cadebant de mensa divitis, et nemo illi dabat.* (*Luc.*, XVI, 21.) La nature révoltée de la dureté de l'un, touchée des malheurs de l'autre, rougit pour le barbare qui ne l'écoute plus, et gémit pour l'infortuné qu'elle ne peut défendre. Ah ! il est juste qu'à son tour dans l'enfer, il demande vainement une goutte d'eau à Lazare, à qui il a refusé une miette de pain : *Ut intingat digitum in aqua et refrigeret linguam meam.* (*Ibid.*, 24.)

C'est cette nature, cette humanité dont je réclame aujourd'hui les droits. La religion, la politique, la gloire de Dieu, l'intérêt de l'homme, tout plaide la cause de l'indigent, et rien n'est plus indépendant des différentes opinions des hommes, que la nécessité de les soulager ; mais faut-il faire parler la religion et la raison pour vous condamner, riches avares, aux pieds de qui le pauvre soupire en vain, cœurs impitoyables, dont la dureté multiplie et perpétue les malheurs de Lazare ? Il suffit de ramener l'homme à son origine et à son cœur, pour l'attendrir sur leurs maux ; il y verra ce qu'il est et ce qu'il doit être, les droits du pauvre et ses besoins. Oui, par votre insensibilité, vous n'êtes pas moins un monstre dans la nature, qu'un apostat dans la religion. Les animaux privés de raison, charitables à leur manière, en ont fait plus que vous. *Canes veniebant et lingebant ulcera ejus.* (*Ibid.*, 21.)

Le principe de cette conduite n'est pas moins faux que la conséquence en est inhumaine. Vous vous regardez, riche de la terre, comme infiniment supérieur aux pauvres. La fortune, la naissance, les dignités vous assurent mille prérogatives. Enivré de votre élévation et comme étonné de leurs bassesses, il semble dans cette disproportion, à vos yeux infinie, que vous soyez pétri d'un limon différent ; et vous oubliez que vous sortez tous de la même source, que vous tendez au même terme, que la nature vous rend tous égaux. Vous êtes peu touché des maux d'un inconnu pour qui vous ne prenez aucun intérêt ; votre abondance vous fait regarder d'un œil tranquille des coups fâcheux dont vous vous croyez fort à couvert. Vous oubliez que son malheur le rend votre frère, et que vous pouvez subir le même sort. N'est-ce pas vous oublier vous-même que de lui refuser votre charité ?

Il en coûtera sans doute à votre orgueil de vous voir dégradé en vous mettant comme au niveau avec le dernier des hommes. Vous ne pouvez en souffrir les approches, comment en verrez-vous l'égalité ? Il en coûtera à votre délicatesse de porter les yeux sur les objets les plus dégoûtants ; vous n'en rappelez qu'avec horreur la pensée, comment écouter le détail et soutenir le spectacle de tant de malheurs ? mais enfin faut-il que le pauvre périsse pour vous épargner des réflexions que vous ne devriez pas attendre que l'on vous fît faire ?

Ce seront les deux parties de ce discours, que je puiserai dans la nature. Nous devons la charité aux pauvres, 1° à titre de *ressemblance ;* 2° à titre de *compassion.* Connaissez-vous, laissez-vous attendrir ; approchez-vous des pauvres, rapprochez-les de vous. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le chef-d'œuvre de charité que nous offrent l'Eglise naissante dans l'union des cœurs, et la communauté des biens des premiers fidèles, est autant un retour légitime au principe du droit naturel, qu'une fidèle observation des conseils évangéliques. Saint Pierre, en punissant Ananie et Saphire, ne fut pas moins le vengeur de l'humanité que du Saint-Esprit. En se partageant la propriété, les hommes n'ont pas renoncé entièrement à cette communauté primitive des biens. Ils ont toujours conservé une société tacite de secours, de services, de bienveillance dont ils doivent mutuellement se faire jouir selon les facultés et les besoins mutuels.

La rareté du désintéressement en fait seule le merveilleux. Où trouver des hommes à qui la compassion ou l'amitié fasse partager les intérêts de leurs frères ? Qui vient se dépouiller en leur faveur, lors même que la nécessité ou la vanité rende libéral ? Ne tire-t-on pas de ses bienfaits un tribut de service et de reconnaissance ? Pour enfanter le prodige d'un parfait détachement, il faut la puissance d'une grâce surnaturelle, la ferveur d'une foi naissante, le zèle d'un cœur apostolique. La nature corrompue y aspirerait en vain. Un Dieu sauveur pouvait seul en quelque sorte faire renaître le genre humain, en le ramenant à son premier état par la perfection de ses lois.

Oui, le berceau du monde et le berceau du christianisme sont l'image l'un de l'autre ; une parfaite égalité donnait à tous les enfants d'Adam des droits égaux à toutes les faveurs du ciel. Une parfaite charité fit revivre cette égalité aimable entre les enfants du second Adam. La vie religieuse la retrace tous les jours encore dans l'union des volontés par l'obéissance, des intérêts par la pauvreté, des plaisirs par la chasteté, des services, des exemples, de la société par le séjour dans un cloître. Le règne des passions qui a souillé cet ouvrage de la grâce, n'a pas moins terni l'ouvrage de la nature. L'humanité défigurée par la cupidité, ne gémit pas moins d'avoir perdu son ancien lustre.

Remontez, mortels, à ce premier âge, où la terre par l'abondance de ses fruits apaisait la faim de ses premiers habitants. Y trouverez-vous aucune trace de cette inégalité de besoins, de secours ? Vous y verrez tous les humains égaux : 1° Par l'*unité de nature.* 2° Par les *liens de la dépendance.* 3° Par la *communauté des biens.* La charité rap-

pelle tous ces titres, les confirme, enchérit même, et y donne un nouveau prix par le mérite et les grâces d'une charité volontaire.

1° *L'unité de nature*. Je doute que personne ne l'ait jamais bien connue. L'ivresse de l'orgueil, en divinisant les hommes, n'a pu leur épargner les humiliations, les douleurs, les besoins qui en étaient la continuelle démonstration. Mais le parallèle et l'égalité entre les hommes est trop peu de chose, le Sage ménage encore moins votre délicatesse en vous comparant aux animaux mêmes. Vous avez beau en être révolté : leur naissance, leur vie, leur mort, vous permettent-ils d'en douter? *Unus interitus hominis et jumentorum*. (*Eccli.*, III, 19.)

En convenant de cette vérité, du moins, dites-vous, quel tort fais-je à mes frères en conservant mon bien? Mais quel est votre bien? reprend saint Basile. Qu'est-ce qui vous appartient? N'êtes-vous pas comme un autre sorti nu du sein de votre mère? Ne retournerez-vous pas en terre dans la même nudité? *Quænam, quæso, tua sunt?* Le berceau du pauvre et du riche ne renferme qu'un enfant; qu'enfermera leur tombeau, qu'un cadavre? Interrogez la terre qui vous reçut à vos premiers moments, celle qui vous recevra à la fin de la vie; y démêlerez-vous le limon dont vous fûtes formés et la poussière où vous serez réduits? Le sang des césars et celui des esclaves est-il d'une différente nature? *Quænam, quæso, tua sunt?* Creusez jusque dans les abîmes du néant, et voyez dans les idées du Seigneur le riche et le pauvre également confondus, ou plutôt il n'y a ni riche ni pauvre. *Quænam, quæso, tua sunt?* Il a créé les hommes qu'il a voulu, il leur a donné à son gré une naissance obscure ou éclatante, la pauvreté ou les richesses; qu'avez-vous que vous n'ayez reçu? *Quænam, quæso, tua sunt?* Ne dirait-on pas, à voir l'autorité despotique avec laquelle vous disposez de vos biens, l'air de protection dont vous accompagnez vos grâces, l'indifférence avec laquelle vous voyez l'extrême besoin de vos semblables, que Dieu fut trop heureux de vous former, qu'il composa votre illustre corps d'une matière différente? Enfants des hommes, vous oubliez-vous jusqu'à vouloir prescrire contre l'humanité, jusqu'à méconnaître, jusqu'à mépriser et accabler l'humanité? *Quænam, quæso, tua sunt?*

Les droits de l'humanité se font encore mieux sentir à l'égard de certains pauvres qui nous touchent de plus près. Ce n'est pas assez d'être des hommes, d'être du même royaume, de la même province, de la même ville : hélas! ils sont peut-être de la même famille; le même sang coule dans vos veines, vous devez la vie aux mêmes parents, vous portez le même nom. Oubliez-vous une partie de vous-mêmes? Qui l'ignore? est-il de famille où tout le monde, également bien partagé, soit en état de soutenir son rang? Les plus opulents sont-ils à l'abri des révolutions? N'en trouve-t-on pas tous les jours qui pleurent leur grandeur passée? verriez-vous sans pitié ceux que tout vous unit? Faut-il avoir recours à la religion et à la vertu? Non! la nature ne peut haïr sa propre chair: *Nemo carnem suam odio habuit*. (*Ephes.*, V, 29.) Qui le croirait? Au lieu de l'amour que la nature réclame, on rougit d'une parenté infortunée, on la désavoue, on la persécute. A l'amertume de l'indigence on ajoute un injuste mépris; il semble que le malheur de nos frères brise tous les liens du sang, éteigne tous les sentiments, et les fasse passer dans une famille étrangère.

Que ne pourrait-on pas dire encore sur le besoin de tant de personnes que l'amitié ou la profession vous attache par des nœuds si respectables? C'était un ancien ami, un condisciple avec lequel vous avez passé les plus doux moments, qui a partagé vos plaisirs et vos peines. Avez-vous oublié ce que vous lui avez si souvent juré? il porte la même robe, c'est votre confrère, que ne lui tendez-vous une main secourable? c'est un magistrat qui a siégé sur le même tribunal, et porté les mêmes sentences; c'est un soldat, qui, comme vous, a servi la patrie, et exposé ses jours pour le service de son prince; qu'il retrouve en vous ce que la fortune lui refuse. C'est un ministre des autels, élevé aux mêmes fonctions, revêtu du même caractère : quelle honte de le voir languir dans la misère, tandis que peut-être par ses travaux pénibles, il gagne mieux que vous les offrandes du sanctuaire!

2° Les liens des besoins et *de la dépendance*. La prospérité vous fit-elle oublier votre origine et votre fin? des besoins continuels, qui font dépendre votre plaisir, votre santé, votre vie d'une infinité de choses, vous les laissent-ils perdre de vue? Vos superbes appartements, vos riches trésors vous délivrent-ils des nécessités de la vie? Obligé, comme le plus pauvre, de fournir tous les jours des aliments à une masse de chair qui dépérit, le luxe qui en fait le choix et en ordonne la quantité vous obtient-il quelque privilége? Comme lui tous les jours affamés, rougissez d'être assujettis à des besoins que ces amas exquis ne sauraient apaiser; sentez mieux les malheurs de ceux qui manquent du nécessaire. Vous faut-il moins qu'aux pauvres, dans les bras du sommeil, un repos que vos richesses vous laissent peut-être goûter moins qu'à lui? Hélas! les mêmes ténèbres vous couvrent tous les deux! la même solitude, le même silence, la même privation de l'usage de la raison et des sens rapprochent si fort tous les humains qu'on ne peut presque plus les distinguer

Que sera-ce si, les suivant dans les accidents de la vie, nous les voyons rongés des mêmes chagrins, poursuivis des mêmes revers, attaqués des mêmes maladies, la proie de la même mort? Tout roi que je suis, disait le Sage, j'ai été comme les autres, formé pendant neuf mois dans le sein de ma mère; je suis composé des mêmes membres, je suis sorti de la même terre, j'ai répandu les mêmes pleurs, je respire le même air, j'attends le même tombeau. Les princes en tout cela ne sont pas au-dessus de leurs sujets : hélas!

souvent la délicatesse, l'excès, l'impunité les rendent et plus malheureux et plus coupables : *Nemo ex regibus alium ortum habuit.* (*Sap.*, VIII, 5.)

Si les avantages de la fortune mettent entre vous quelque différence, à qui la devez-vous? à quoi a-t-il tenu que le pauvre à votre place n'ait été enrichi en naissant des biens dont vous jouissez, et que vous à la sienne n'ayez manqué de tout? qui fait pour vous le choix d'un père ou d'une maison, d'une patrie? qui avait déjà ramassé les richesses que vous trouvez? Bénissez la main favorable qui vous a si heureusement placé, ne méprisez pas celui qui, quoique moins favorisé, n'avait pas moins de titre que vous à la faveur ; partagez avec lui ce que la Providence vous a confié pour lui en faire part, elle qui dans la diversité des faveurs et des états qu'elle a établie, veut secourir et sanctifier l'un par l'autre, par le besoin et l'exercice de la charité.

Après avoir senti cette égalité naturelle de tous les hommes, voyons si la conduite et les ouvrages du Créateur respectent vos prééminences. Le soleil ne se lève-t-il que pour vous? Vous accorde-t-il des rayons plus brillants? Les rivières refusent-elles leurs cours au pauvre? coulent-elles pour lui avec moins de profusion? Les nuages ne répandent-ils pas leurs rosées sur le petit champ du pauvre comme sur le vaste domaine du riche? La terre n'est-elle fertile que pour lui? n'est-ce pas plutôt aux mains laborieuses qui la cultivent qu'elle présente ses moissons? Riches superbes, l'arbre ne courbe pas ses branches pour vous seuls ; le fruit que l'indigent y cueille ne lui dit pas : Je suis destiné à quelque autre. Les entrailles de la terre ne pensent-elles qu'à vous, en formant ces précieux métaux que la main du pauvre va chercher dans les mines, et que vous lui enlevez? La brebis ne destine-t-elle sa toison et l'insecte sa soie, qu'au maître du berger et de l'artisan? Ouvrez les yeux, où trouverez-vous que la nature souscrive à vos chimériques prétentions?

Le genre humain est semblable au troupeau que le berger mène dans le pâturage: la campagne lui est offerte en commun, chaque brebis n'a droit de brouter que ce qui lui est nécessaire ; c'est une famille nourrie à la même table, le repas lui est servi en commun, chaque enfant n'a droit qu'à la portion dont il a besoin; ainsi la terre et son fruit ne sont proprement à personne, tout est donné à la communauté; à tous il fut dit en commun : Voilà les oiseaux de l'air, les poissons de la mer, les bêtes de la terre; dominez sur eux, nourrissez-vous-en ; croissez, multipliez-vous ; habitez, cultivez la terre, mangez ses fruits. Ainsi parla le Créateur au chef de cette grande famille, et à Noé son restaurateur, après le déluge. Le père ni les enfants ne songèrent de longtemps à aucun exercice de propriété : *Omnis quod movetur erit vobis in cibum.* (*Gen.*, IX, 3.)

L'ordre moral offre le même tableau : les hommes assujettis aux mêmes lois, soumis aux mêmes magistrats, chargés des mêmes travaux, malgré la distinction légère que la diversité des états, la nécessité de la subordination ont fait introduire, ne forment que des familles semblables, où tout se confond dans une sorte d'égalité, où le petit nombre élevé au-dessus des autres ne constitue presque pas d'exception, et où même les vicissitudes continuelles les font rouler à la place les uns des autres.

Ce bel ordre subsiste encore dans plusieurs peuples sauvages du nouveau monde, qui ne savent ce que c'est que la distinction des possessions. L'avarice n'y a pas encore fait les mêmes ravages que nous déplorons, et l'on y voit des vestiges respectables de ce que les fables mêmes du paganisme ont appelé l'âge d'or. Heureux si ce beau reste du droit naturel n'était pas obscurci par bien des défauts ! Ne leur prodiguons pas si aisément le nom de barbares. Qui des deux le mérite mieux, ou d'un défaut extérieur de politesse, qui, sans prévenir mutuellement par des paroles obligeantes, donne pourtant aux malheureux un secours réel, en leur distribuant le peu même que le hasard a fait trouver de chasse ou de pêche, ou d'une avarice cruelle, qui malgré les dehors d'une compassion affectée, accumule avidement des trésors aux dépens du pauvre qui meurt de faim ?

Ces heureuses dispositions, mises en œuvre par des missionnaires, renouvelaient encore de nos jours dans l'Amérique ce que les premiers siècles du christianisme ont admiré. L'Eglise du Paraguay, encore plus que la primitive Eglise, ne connaît pas la distinction de la fortune. La terre y est cultivée à frais communs. Un magasin public renferme en entier, et les magistrats distribuent à propos les richesses de la nation, selon les besoins de chaque famille; et chacun en repos sur la foi publique, ce que nous devrions tous être sur la foi de la Providence, est autant éloigné de l'indigence que de la cupidité et de l'ambition.

3° La *communauté des biens.* L'intérêt et la nécessité ont établi, il est vrai, ce droit des gens qui assure à chacun l'héritage de ses pères. Nécessité honteuse, funeste fruit de l'avarice. Faut-il que l'homme, séparé de ses semblables et isolé dans son terrain, brise les plus doux liens de la vie. Si, content du nécessaire et compatissant aux maux du prochain, il avait su borner ses désirs, loi rigoureuse, aujourd'hui indispensable, vous seriez inutile : la terre eût été pour tous les hommes une source toujours suffisante, toujours abondante de richesses. Sa constante fertilité eût été pour tous un trésor inépuisable, toujours renaissant. Ce qui suffit aujourd'hui pour nourrir les hommes malgré les excès de leurs profusions, suffirait-il moins, si distribué avec égalité, chacun avait sa portion assurée sur le fonds des provisions publiques?

Rougissez, les animaux vous font la leçon : voyez ces insectes auxquels le Sage vous renvoie ; l'industrieuse fourmi dans la

belle saison, fait à frais communs des provisions communes, les renferme avec soin, et lorsque les frimas auront succédé aux beaux jours, elles se nourriront en commun Voyez une république d'abeilles : avec quel travail infatigable et quelle exacte police apporte-t-on et façonne-t-on dans une ruche la cire et le miel, pour vivre sur le fonds commun des fruits de leurs travaux communs. Voit-on là de pauvres infortunés, qui manquent du nécessaire, des riches avares qui regorgent du superflu? *Vade ad formicam, o piger!* (*Prov.*, VI, 6.)

On la voit, cette heureuse communauté, dans un mariage bien assorti, une famille bien unie; l'amitié la forme entre de vrais amis, les liens du sang entre les frères : alors par le plus doux commerce, et ne possédant rien en propre, on possède tout en commun. On se dit l'un à l'autre. Mes biens, mes plaisirs, mes honneurs sont les vôtres, les vôtres sont les miens : *Omnia mea tua sunt.* (*Joan.*, XVII, 10.) On ne travaille que pour l'utilité commune, on y consacre le prix de ses peines, et loin d'être suspect l'un à l'autre, on dispose avec une parfaite liberté d'un trésor qui n'est véritablement précieux qu'autant qu'il contribue au plaisir l'un de l'autre : *Omnia mea tua sunt.* Un fameux philosophe, guidé par les lumières de la raison, établissait cette communauté pour le fondement de la parfaite république dont il traçait le plan arbitraire.

La religion chrétienne l'exécute tous les jours, ce plan de perfection en apparence chimérique, dans les communautés religieuses, par les vœux de pauvreté et d'obéissance : tout y est mis entre les mains des supérieurs; tout le monde se rend pauvre, et tout le monde y devient riche; on ne désire que Dieu, et on y trouve tout; détachement parfait, on n'y a rien à soi, mais parfaite abondance, on y jouit du bien de tous les autres; quoi de plus doux et de plus utile? que de vertus on y pratique! humilité qui ne s'attribue rien, pauvreté qui ne dispose de rien, mortification qui ne s'accorde rien; et par le plus heureux retour, on y est l'objet d'une vertu héroïque, d'une charité qui nous donne tout, d'une humilité qui nous attribue tout, d'une mortification qui nous accorde tout.

Que n'avons-nous dans le monde une sainte émulation de vertu, pour y vivre comme frères! serions-nous moins heureux et moins riches? Ne partagerions-nous pas le bonheur et la richesse des autres? C'est dans le ciel que vous régnez, société ineffable de biens et de plaisirs : tout y est commun entre les saints, tout y est possédé sans avarice et sans envie; le bien unique et souverain y est accordé à tout le monde, sans que l'abondance de l'un diminue les trésors de l'autre. Jamais personne ne fut plus pauvre qu'un saint dans le ciel, il n'a rien à lui seul; ni plus riche, il a tout en Dieu; il n'aime, ne veut que Dieu, il jouit de tout en Dieu; heureux qui est tout à Dieu, et à qui Dieu est tout! Trop avare est celui à qui Dieu ne suffirait pas. Le détachement et la charité sont ici-bas une image et un avant-goût de l'éternité.

Heureuse société qui ne ferait des hommes qu'un cœur et qu'une âme, nous soupirons en vain après vous; les passions nous rendent tyrans les uns des autres, le partage des biens, la conservation des domaines est devenue un mal nécessaire; mais ne reste-t-il aucun lien parmi les hommes, et le pauvre sera-t-il sans ressource parce qu'il est le plus mal partagé? le Législateur a-t-il oublié le bien public jusqu'à négliger la plus grande partie du genre humain, et la plus à plaindre? En établissant des lois nécessaires à la tranquillité publique, peut-il nourrir les uns de la substance des autres, et élever la fortune de quelques-uns sur les ruines du plus grand nombre? Ne serait-ce pas détruire la société en y faisant régner un désordre plus grand que celui qu'on eût voulu réparer? Non, non, la nature se fait toujours entendre, on ne peut prescrire contre ses droits; le pauvre doit vivre aussi bien que le riche, et celui qui lui ravirait un secours nécessaire, serait un véritable homicide. La loi, attentive à mettre la vie des hommes à l'abri des insultes, l'eût-elle livré à une mort certaine, encore plus affreuse par sa lenteur que celle dont on condamne la violence? Non, non, cette loi laisse et n'a pu ôter la communauté de biens dans le cas même de la nécessité extrême, et la loi de l'aumône la rappelle toujours proportionnellement dans les nécessités communes.

Qui en doute parmi les théologiens? La nécessité extrême, disent-ils, rend tous les biens communs; prendre alors ce qui nous est absolument nécessaire pour soutenir sa vie, ce n'est pas un larcin, mais un usage légitime de ce qui commence à nous appartenir. Telle est la destination ordinaire des biens de la terre, selon la première vue du Créateur; destination équitable : il est juste que chacun vive, chacun a sur les biens dont il ne peut se passer pour conserver sa vie un droit naturel, qu'aucune loi positive n'a prétendu ni pu détruire, quoique les inconvénients d'une trop grande liberté aient dû y faire prescrire certaines règles; droit exercé par le prophète David, selon la remarque des saints Pères, jusque sur les choses saintes, lorsque pressé de la faim, il mangea les pains de propitiation. droit autorisé par Jésus-Christ lorsqu'il justifia contre les pharisiens ses disciples, qui avaient pris et mangé des épis de blé en passant dans un champ; droit que les pharisiens ne s'avisèrent pas de contester, puisque ce ne fut pas sur un larcin fait par ses disciples d'un bien qui ne leur appartenait pas, mais uniquement sur la violation du sabbat que tombaient leurs reproches.

A Dieu ne plaise que par une morale trop facile, ouvrant la porte à l'injustice, j'autorise ici sous le nom de nécessité tout ce que la passion ou le besoin fera regarder comme nécessaire. Ce serait plutôt troubler la société qu'en assurer la douceur; l'homme,

toujours trop porté à chercher de vains prétextes, a besoin d'une loi qui, en conservant aux uns la possession de leur domaine, mette des bornes à l'avidité des autres; je n'ignore pas que l'oracle respectable du chef de l'Eglise a condamné ceux qui étendaient les priviléges de la nécessité extrême aux cas de la nécessité grave; il n'est ici question que du péril évident d'une mort prochaine; je n'ignore pas qu'à nécessité égale, le maître de la chose est toujours par sa propriété préférable à tout autre, et qu'enfin après l'usage convenable de ce qui nous sauve la vie, l'équité veut qu'on rende au véritable maître ce que la loi n'a fait en quelque sorte que nous prêter dans le besoin extrême.

Mais quel avantage n'ai-je pas droit de tirer en faveur de l'aumône des priviléges accordés à l'extrême nécessité? Il faut bien que les besoins du pauvre soient un objet essentiel pour avoir arraché à la sévérité des lois une exception si dangereuse; dans la pratique la loi a voulu pourvoir par elle-même, ou plutôt s'en rapporter à la personne même intéressée dans les nécessités pressantes, qui ne souffrent point de délai; pensez-vous qu'elle vous dispense d'y pourvoir lorsqu'elle s'en rapporte à vous? En appuyant votre autorité elle ne prétend que la rendre plus utile, et ouvrir aux misérables des ressources plus assurées, en assurant leur fonds entre vos mains.

La nécessité grave approche de la nécessité extrême; elle y participe, elle n'est guère moins favorisée par l'esprit de la loi, quoique la lettre ne lui soit pas si favorable. Les besoins graves ébranlent, pour ainsi dire, entre vos mains ce que des besoins extrêmes en arrachent. Si l'un ôte absolument la faute de celui qui pourvoit par lui-même à son extrême besoin, l'autre diminue la faute dans un danger moins considérable, et ne laisse pas au propriétaire le droit de se plaindre quand on lui enlève son bien; l'autre se rend inexcusable quand il ne le partage pas avec les malheureux; la nécessité extrême ne distingue pas le nécessaire et le superflu, elle a droit sur tout: pensez-vous que la nécessité grave n'ait aucun droit sur le superflu? Ce n'est pas au pauvre, sans doute, à faire ce discernement, il est suspect dans sa cause; la cupidité, toujours injuste, y trouverait trop de prétextes, mais êtes-vous dispensés de le faire pour lui, et de lui rendre ce qui cesse d'être à vous par son besoin et votre abondance? Soyez-en le juge, mais soyez équitable.

Ainsi, disent les saints, le refus de l'aumône est une espèce de larcin; la nécessité établit une espèce de communauté secrète entre les hommes, et donne aux misérables un véritable droit dont, à la vérité, ils ne peuvent user par eux-mêmes qu'à l'extrémité? mais qui rend coupable d'injustice, en vous appropriant des biens dont vous n'avez que l'administration : *Spoliatores qui tua dicis quæ administranda suscepisti.* Dépouiller l'indigent, ou lui refuser le secours, lui arracher le pain ou ne pas le lui donner, lui ravir son bien ou ne pas le soulager, c'est, dit saint Ambroise, la même chose, quand la richesse de l'un et le besoin de l'autre rendent l'aumône nécessaire et facile : *Non minus criminis est habenti tollere quam cum possis indigentibus denegare;* oui, ce pain est au pauvre qui meurt de faim, cet habit est au pauvre qui meurt de froid; ce remède au pauvre qui meurt de langueur, cet argent au pauvre qui meurt dans un cachot : *Tot homines injuria afficis, quot sunt quibus præbere potuisses.*

Mais en voilà assez pour confondre votre dureté par la ressemblance, il faut encore que, d'intelligence avec votre cœur, j'aille, par la vue du malheur et des besoins du prochain, arracher vos larmes et faire couler vos bienfaits.

SECONDE PARTIE.

L'Ecriture nous montre, dans la personne d'Achab, un des plus frappants exemples de la dureté pour les malheureux. La sécheresse désolait le royaume d'Israël, un ciel d'airain ne laissait plus couler la rosée, une terre de fer ne produisait plus aucun fruit, les peuples mourant de faim et de soif, ne trouvaient plus dans les campagnes qu'un sable brûlant qui achevait de détruire ce que la famine avait épargné. Quelle est dans ce malheur général l'occupation du prince? Sans doute il va parcourir ses Etats pour voir par lui-même les besoins de ses peuples; sans doute, dans sa charitable sollicitude de ramasser le peu qui reste de provisions pour les distribuer avec équité où le besoin est plus pressant, il envoie dans les provinces voisines faire des achats considérables; il donne tout ce qu'il a dans son palais; il mêle ses larmes à celles de tant de malheureux, et tâche de les consoler. La charité ferait tout cela; mais la dureté au contraire, indifférente pour s'en instruire, insensible quand elle les voit, inhumaine dans ses refus, insultante dans ses manières, oublie tous les droits de la nature, passe par tous les degrés de l'indifférence à l'insensibilité, au mépris, à l'inhumanité, à la fureur. Voyez, dit ce prince, dans toutes les provinces du royaume, s'il se trouverait encore du fourrage pour mes chevaux : *Si possimus invenire herbam ad salvandos equos et mulos.* (III *Reg.*, XVIII, 5.)

Riches avares, à qui, dans la misère, le pauvre demande en vain ce qui se perd dans vos coffres; riches voluptueux, à qui il demande en vain le reste de vos domestiques, le reste de vos chiens, vous reconnaissez-vous dans un prince dont les crimes ne sont pas moins votre portrait que sa dureté : instruisez-vous, laissez-vous toucher, accordez vos bienfaits, *assaisonnez-les des charmes de la bonté.*

1° *Instruisez-vous.* Il est des malheureux dans le monde, le croyez vous? La prospérité le laisse-t-elle croire, le laisse-t-elle penser? Il en est une infinité, et bien plus qu'on

ne pense, n'en doutez pas; je ne crains pas de vous le dire, et de me déclarer leur protecteur auprès de vous, ou plutôt ne suis-je pas d'intelligence avec la bonté de votre cœur? Ne craignez-vous pas de n'en être pas assez instruits? Ne vous en refusez-vous pas la connaissance? Craignez de ne pas découvrir ce trésor, cherchez avec soin un ami, un frère, un autre vous-même qui peut avoir besoin de secours; pénétrez dans la cabane du berger, dans la chaumière du villageois, dans la maison de l'artisan, hélas! dans les maisons mêmes des personnes de naissance et de distinction, estimez ces meubles, contemplez leur triste état; voyez peut-être quelques branches entrelacées qui écartent à peine une partie de la pluie et de la neige dont ils sont couverts; voyez quelque peu de paille à demi pourrie, voilà leur lit! Apercevez-vous à travers un tas de cendre quelques charbons à demi éteints, et quelques morceaux de bois ramassés au hasard, et souvent disputés? Voilà qui tempère, disons mieux, voilà qui augmente les rigueurs de l'hiver; voyez des enfants à demi nus, pêle-mêle avec quelques bêtes que couvre un toit commun; voyez quelques haillons répandus çà et là, que vous auriez peut-être horreur de toucher, voilà leurs habits.

A travers cette maigreur qui les dévore, l'ordure qui les couvre, la couleur basanée et livide de leur visage, la faiblesse de leurs membres, pouvez-vous reconnaître l'image de Dieu si fort défigurée, un autre vous-même, un homme qui vous est si utile, qui vous rend tant de services, dont vous dévorez la graisse, dont vous recueillez les travaux? La passion qui les exige quelquefois avec tant de hauteur, peut-elle vous aveugler jusqu'à méconnaître la main qui vous les rend? Mais souffrirez-vous qu'on vous en parle au milieu des hôtels, des ameublements, des habits, des repas somptueux dont votre faste n'est peut-être pas satisfait? daignez-vous penser à l'affreuse situation de tant de misérables?

Ah! que ne suivez-vous quelquefois, chez les malades, les ministres que la charité y attire pour sauver les âmes? que n'entrez-vous quelquefois dans les hôpitaux avec les personnes charitables à qui la vertu en fait surmonter les dégoûts, avec les âmes saintes dont la ferveur consacre la vie au service des malades par des vœux solennels? pourriez-vous retenir vos larmes? Voyez ce nouveau Job étendu sur le fumier, couvert d'ulcères, raclant avec des têtes de pots cassés le pus horrible qui en découle; soutiendrez-vous la vue de ces plaies hideuses, qui laissent à peine apercevoir quelque trait effacé de l'humanité; de ces cadavres décharnés, dont une peau desséchée couvre le faible squelette; d'un corps mutilé, à qui le sort des armes ou quelque fâcheux accident a emporté quelque membre? Soutiendrez-vous l'odeur désagréable qui s'y répand, l'air empesté qu'on y respire, les risques continuels qu'on y court, les pleurs qui y coulent, les soupirs qu'on y pousse?

Ah! j'ose le dire, quel est le cœur barbare qui s'y refuserait? mais que dis-je? on en craint le spectacle, ou plutôt on se défie de la bonté de son cœur et des remords de sa conscience; on n'ose approfondir les devoirs de la charité et les besoins des misérables; on ne les ignore pas, ces besoins, on n'en ignore pas la grandeur, on est plutôt en garde contre soi-même, dont on redoute la sensibilité. J'oserais me tout promettre de ce qui reste dans le cœur de mes auditeurs de religion et de bon cœur, s'ils voulaient seulement connaître par eux-mêmes et voir un peu de près les misères publiques. Daignez donc enfin vous instruire, prêtez une oreille attentive au récit qu'on vous en fait, ouvrez-même un œil favorable sur ce que le hasard vous offre; peut-être malgré vous, pousserez-vous plus loin vos prétendues recherches, informez-vous, tâchez de trouver cette perle évangélique; l'occasion de faire le bien est trop précieuse pour se reposer et la manquer.

J'ose répondre que vous serez attendris, que vous deviendrez vertueux. La vue de l'état des misérables est la plus pathétique des exhortations et la plus pressante des demandes; ce que toute la force de l'éloquence a tant de peine à arracher, la pitié le gagne sans peine; ce que le spectateur se dit à lui-même est toujours plus efficace que les paroles. Cœurs insensibles aux malheurs des pauvres, vous ne pouvez refuser des larmes au spectacle tragique de quelques malheurs imaginaires dont vous connaissez la fausseté; faut-il que vous soyez plus durs que le bronze pour des malheurs réels, dont vous savez l'excès? La vérité aura-t-elle sur vous moins de pouvoir que le mensonge? Un héros chimérique l'emportera-t-il sur les membres de Jésus-Christ? La lecture d'un frivole roman vous attendrira, exprimera vos larmes, et les sanglots des pauvres ne sauraient amollir ce rocher!

2° *Soyez compatissant.* La compassion a quelque chose d'intéressant, le mal de nos semblables ne nous apprend que trop à quoi nous sommes nous-mêmes sujets. A quoi a-t-il tenu que vous n'ayez éprouvé les mêmes revers? A quoi tient-il encore que la fortune changée, ne vous fasse verser les mêmes larmes? Une secrète idée de notre faiblesse, de nos malheurs passés, de nos dangers présents, nous met devant les yeux le tableau le plus frappant. On se retrouve malgré soi dans les autres; la crainte nous rapproche d'un mal qui peut nous devenir commun : quelle foule de réflexions ne fait pas naître ce parallèle? Semblable à celui qui, dans un jour de bataille, voit tomber ses compagnons à ses côtés, peut-il oublier que la foudre gronde et peut le frapper à son tour? Chacun de ceux qu'elle renverse est un avertissement dont on ne peut déguiser la force. Ainsi ramené à lui-même, l'homme apprend à plaindre dans les autres ce qu'il peut désirer que l'on plaigne en

lui; il mérite et se prépare des consolations dans celles qu'il donne.

Comprenez-vous bien ce que c'est que la pauvreté? C'est un des plus grands maux qui affligent la nature humaine; d'autant plus grand qu'il entraîne après lui tous les autres maux et les laisse sans consolation et sans remède. La mort, disait le Sage, est moins à craindre que l'indigence : *Melius est mori quam indigere*. (*Eccli.*, XL, 29.) Est-il de besoin plus pressant que la faim et la soif? un pauvre ne peut l'apaiser; est-il d'attaque plus continuelle que la rigueur des saisons? un pauvre ne peut s'en garantir; est-il de honte plus grande que la nudité? un pauvre ne peut l'éviter; est-il de fatigue plus grande qu'un travail forcé, toujours le même? un pauvre ne peut s'en dispenser; est-il d'humiliation plus profonde que la mendicité? un pauvre ne peut s'en défendre. Qui doit plus craindre les maladies que celui qui se voit exposé à tout? et à qui sont-elles plus douloureuses qu'à celui qui ne peut en rien les adoucir? Pour qui sont-elles plus longues ou plus dangereuses que pour celui qui ne peut y remédier? pour qui sont-elles plus violentes que pour celui sur qui tous les maux se réunissent à la fois?

L'esprit peut-il être plus affligé que par l'inquiétude et le chagrin, sur un avenir toujours triste, un présent toujours accablant, un passé toujours humiliant? Le peu d'espérance d'un meilleur sort, une ignorance que l'éducation n'a point dissipée, que l'asservissement augmente, que la bassesse rend grossière, des passions qu'on ne peut satisfaire, une envie que tout irrite, une impatience que tout alarme, un dépit que tout anime, une douleur que tout aiguise, une dépendance que tout appesantit, une injustice que tout pardonne, une cupidité que tout autorise, un ridicule que tout empoisonne, des désirs que tout rebute, des penchants que tout contrarie, des desseins que tout dérange, des nécessités que tout renverse; au reste sans consolation : quel ami peut faire un pauvre? quel protecteur peut-il cultiver? quelle société peut-il former? Quelle solitude, quel abandon, quand l'intérêt ne forme pas une cour! La pauvreté ferme toutes les portes et refroidit tous les cœurs; on la craint, on la fuit, on l'abandonne, on en rougit; et quand on daigne, par pitié, lui laisser un asile, qu'elle achète bien chèrement une protection intéressée, qu'on donne plutôt au faste qu'à la vraie charité!

Jérémie, dans ses *Lamentations*, fait le portrait de la plupart des malheurs qui sont l'objet de la charité. Ne trouvez-vous pas encore parmi nous des enfants languissants dans les rues, qui demandent en vain du pain à leurs mères? *Matribus dixerunt : Ubi est triticum et vinum?* (*Thren.*, II, 12.) Ne voyez-vous pas ces femmes abandonnées de tout le monde, méprisées de leurs proches, sans secours parmi leurs amis : *Non est qui consoletur eam ex omnibus charis ejus* (*Thren.*, I, 2); dans ce grand nombre de personnes que la nécessité assujettit aux plus vils services, voyez ces visages défigurés, ces jeunes gens enchaînés, qu'on traîne en captivité : *Virgines squalidæ, parvuli in captivitatem*. (*Ibid.*, 4.) A la vue des vexations des grands, des exactions des officiers, du pauvre dépouillé, ah! voyez ces fiers ennemis! chargés du butin qu'ils ont fait à Jérusalem : *Manum suam misit ad omnia desiderabilia ejus*. (*Ibid.*, 10.) Le pauvre vendant à vil prix, pour avoir du pain et payer ses dettes, tout ce qui lui reste de bien ou de meubles; ne sont-ce pas ces infortunés Israélites qui, pour soutenir un reste de vie, livrent ce qu'ils ont de plus précieux? *Dederunt pretiosa quoque pro cibo ad refocillandam animam* (*Ibid.*, 11); lorsqu'après un incendie quelqu'un de ces malheureux dont les flammes ont consumé les biens, a recours à la charité, n'est-ce pas la ville de Jérusalem réduite en cendres? *Succendit quasi ignis in gyro*. (*Thren.*, II, 3.) Lorsqu'une grêle a dépouillé un champ de sa moisson et la vigne de ses fruits, et que le laboureur, frustré de ses espérances, gémit d'une perte irréparable; voilà les campagnes de Juda que la fureur du Tout-Puissant semble avoir vendangées. *Vindemiavit me Dominus*. (*Thren.*, I, 12.) N'êtes-vous pas touché de la maigreur et des blessures de ces infortunés qui courent les rues? Tout annonce la mort qu'ils portent dans le sein, ils broutent presque l'herbe des champs; ces cadavres vivants ne vous attendriront-ils pas? La dureté l'emportera-t-elle sur la pitié? l'injuste dégoût ne cédera-t-il jamais à la nature? *Vetustam fecit pellem meam, contrivit omnia ossa mea*. (*Thren.*, III, 4.) Les ténèbres de leur domicile vous en bannissent-elles sans retour? Ne voudriez-vous pas passer un instant dans les lieux où vos frères passent leur vie? *In tenebrosis collocavit me, quasi mortuos*. (*Ibid.*, 6.) Hélas! le pain grossier dont ils se nourrissent n'est-il pas celui du prophète couvert de cendre? Leurs pleurs ne se mêlent-ils pas à leur boisson? L'absinthe n'a rien de plus amer : *Cibavit me cinere, inebriavit me absinthio*. (*Ibid.*, 15.) Les aveugles sans guide, le boiteux sans appui, la veuve, l'orphelin sans protection : *Erraverunt cæci, pupilli absque patre*, etc. (*Thren.*, V, 3.)

Mais ce que Jérémie semble déplorer avec les larmes les plus amères, c'est la chute des personnes riches et de condition, que la mauvaise fortune a précipitées du trône dans l'indigence; la honte, il est vrai, vous les cache sous des dehors équivoques, que le souvenir de leur ancienne splendeur fait soutenir encore, pour déplorer dans le secret, des malheurs que ce souvenir même rend plus cuisants et que les trompeuses apparences redoublent. Hélas! dit-il, est-il possible que l'or ait perdu son éclat? Les pierres précieuses, dispersées dans les rues, y sont foulées aux pieds; les personnes illustres, couvertes autrefois des plus riches étoffes, sont comme un vase d'argile,

faible ouvrage du potier, dont on ne fait plus de cas: *Quasi vasa testacea, opus manuum figuli.* (*Thren.*, IV, 2.) Ceux qui vivaient dans les délices meurent de faim dans les grands chemins : *Qui vescebantur voluptuose intereunt in via* (*Ibid.*, 5) ; ceux qui couchaient dans la pourpre sont dans l'ordure et le fumier : *Qui nutriebantur in croceis amplexati sunt stercora.* (*Ibid.*) Autrefois si délicatement nourris, plus blancs que la neige, plus purs que l'air, plus vermeils que l'ivoire, plus beaux que le saphir, aujourd'hui leur visage est devenu plus noir que le charbon ; ils ne sont plus connaissables : *Denigrata facies eorum supra carbonem.* (*Ibid.*, 8.) Ne vaudrait-il pas mieux être mort par le glaive, que de périr ainsi de misère et de faim? Une prompte mort serait bientôt le terme de tous les maux : la pauvreté consume lentement, et, par une espèce de mort continuelle, en fait à tout moment souffrir les horreurs : *Melius fuit occisis gladio quia extabuerunt consumpti.* (*Ibid.*, 9.) Filles de Jérusalem, à qui vous comparerai-je? Votre douleur est sans pareille, semblable à une vaste mer : *Magna velut mare contritio tua.* (*Thren.*, II, 13.)

3° *Rendez-vous utile.* Si vous ne pouvez d'un œil sec voir de si grands malheurs, vous contenterez-vous d'y donner quelques larmes, sans y apporter aucun secours? Qu'importe, dit saint Jacques, qu'une douleur superficielle baigne vos yeux, si une main toujours resserrée ne sait s'ouvrir sur ses besoins, et laisse à peine échapper quelque bienfait? *Quid prodest si non dederit ei necessaria?* (*Jac.*, II, 16.) Vous leur direz avec une feinte bonté : Allez en paix; mangez, chauffez-vous, consolez-vous; que le Seigneur vous bénisse : *Ite in pace, saturamini, calefacimini.* (*Ibid.*) Il vaudrait mieux que, moins tendre en apparence et plus utile en effet, votre bourse s'ouvrît que vos yeux : *Quid prodest si non dederit necessaria?*

Vos larmes mêmes vous font le procès: si le mal que vous déplorez le mérite, pourquoi ne pas le faire cesser? Infiniment plus coupable que si vous l'ignoriez en effet, une connaissance que vous laissez stérile fait votre condamnation. Je vais, jusque dans vos entrailles émues, chercher l'avocat le plus éloquent et le juge le moins suspect. N'est-ce pas une espèce d'injustice de le plaindre sans le soulager? Qui peut ne pas se défier et être presque indigné d'une compassion prétendue, qui se tient obstinément dans de cruelles bornes? Allez donc, que la main d'accord avec les yeux, exécute les ordres d'un bon cœur, dont les pleurs sont les plus fidèles interprètes, et qu'aussi d'accord avec vous-mêmes, le pauvre n'ait point à se plaindre de vous voir démentir par vos œuvres le langage consolant de la compassion.

J'admire saint François de Sales, dont l'inimitable douceur ne pouvait soutenir la vue de la mort et des blessures des animaux; même par un sentiment naturel dont il n'était pas le maître, il arrachait les armes au chasseur et les filets à l'oiseleur. Tout le monde éprouve des mouvements semblables : se refuse-t-on aux cris importuns d'un animal qui demande ou se plaint? voit-on, sans une secrète émotion, tuer ou maltraiter un chien même? La colère exercée sur des animaux passe pour brutalité; l'humanité la désavoue et, sans donner dans le ridicule d'une passion aussi criminelle qu'insensée en faveur des bêtes, souvent trop aimées aux dépens de l'innocence, et dont l'excès, par un contraste bizarre de caresses et de rigueur, de soin et de négligence, de tendresse et de dureté, fait voir le pauvre au-dessous de l'animal; sans donner, dis-je, dans ces excès, l'humanité ne se refuse pas à une pitié naturelle qui, par une espèce d'instinct invincible, partage les maux de tout ce qui souffre et lui tend une main secourable. N'y aura-t-il que le pauvre qu'on verra avec plus d'insensibilité que les bêtes?

Barbares qui ne vous laissez pas attendrir ou qui refusez les secours à tant de malheureux, vous êtes, dit le Prophète, plus cruels que les bêtes féroces : elles présentent leurs mamelles à leurs petits : *Sed et feræ nudaveruntmammam* (*Thren.*, IV, 3); les lions et les tigres semblent oublier leur férocité, les nourrissent, les élèvent, les défendent : *lactaverunt catulos suos.* (*Ibid.*) La poule, malgré sa faiblesse et sa timidité, trouve dans son amour de la hardiesse et de la force, pour assembler et défendre ses poussins : *Gallina congregat pullos suos.* (*Matth.*, XXIII, 37.) Les bêtes carnassières, dans les forêts, sont-elles attaquées ou blessées, elles appellent leurs semblables par les cris et la voix de la compassion, les font venir à leur secours; l'abeille et la fourmi partagent le fardeau de leurs compagnes accablées, lui donnent du miel et un grain de blé, tant la Providence, dans les besoins qu'elle fait naître, procure à tout ce qui respire un secours toujours prêt. L'homme seul semble aussi insensible que l'autruche, qui laisse au hasard ses petits dans le sable, sans nourriture et sans soin : *Crudelis sicut struthio in deserto.* (*Thren.*, IV, 3.)

Imitez le pieux Samaritain de l'Evangile; il trouve sur le chemin de Jéricho un malheureux couvert de blessures, que les voleurs avaient laissé pour mort; c'était un étranger et un inconnu, il était étranger lui-même et Samaritain; l'intérêt n'y eut point de part; la grâce et la religion agissaient bien peu sur un schismatique; que dis-je? un prêtre, un lévite, avouons-le à la honte de votre peu de foi, un lévite et un prêtre passent par le même chemin, le voient sans lui donner aucun secours : la nature supplée au défaut de la piété. Le Samaritain est touché jusqu'au fond du cœur; il voit cet infortuné nageant dans son sang, ne pouvant ni se donner ni demander aucun secours; ses entrailles émues parlent pour lui : il verse dans ses plaies du vin et de l'huile, les bande avec soin, le met sur son cheval, le porte à l'hôtellerie voisine pour l'y faire guérir, paie pour lui tous les frais des re-

mèdes; voilà le vrai prochain, dit le Seigneur. Que la nature est ingénieuse! que la vraie compassion est charitable! elle ne se contente pas de paroles, non plus que la vertu, dit saint Jean; mais elle passe de la langue à la main, des sentiments aux œuvres : *Non diligamus verbo sed opere et veritate.* (I *Joan.*, III, 18)

L'amour des pauvres est naturel à l'homme, la religion le trouve dans le cœur, elle ne fait que le sanctifier. Notre âme, selon l'expression de Tertullien, est naturellement chrétienne, dans la charité comme dans tout le reste : *Testimonium animæ naturaliter christianæ.*

4° *Assaisonnez vos dons et vos refus de manières obligeantes;* elles donneront du prix aux uns et adouciront l'amertume des autres; elles sont elles-mêmes une sorte de dons, sans lesquels on tient peu de compte des plus grands bienfaits; quel excès de cruauté si vous ajoutez l'insulte à l'indifférence, et achevez d'accabler un malheureux que vous devez secourir!

Mais est-il rare que le pauvre se voie l'objet du mépris, par un surcroît de douleurs, peut-être encore plus accablant? Je ne parle pas ici des injures grossières, en lui reprochant son état; on prétend, à l'exemple du malheureux Job, le rendre seul coupable de ses malheurs; ou peut-être le chargeant de coups, le chassant ignominieusement, on le punit de son innocence et de sa misère; l'humanité en a horreur, et cependant ces excès sont-ils rares? Parlez ici, et rendez gloire à la vérité, domestiques d'un maître impitoyable, qui gémissez en secret de ces ordres barbares que l'avarice, le luxe, l'orgueil vous donnent tant de fois, et qui souvent, à l'exemple de vos maîtres, devenez inhumains vous-mêmes, d'autant plus coupables que vous touchez de plus près à l'état que vous outragez, et vous rendez trop fidèles ministres de leur cruauté, dont vous prenez quelquefois sur vous de passer les bornes; est-il rare que la porte du riche, mille fois plus inaccessible que la plus épaisse forêt, soit pour eux encore plus parsemée de ronces?

Mais laissons ces monstres d'inhumanité : combien de fois des reproches amers sur leur paresse, leur importunité, leur dégoût, leurs vices réels ou supposés, viennent servir de prétextes aux duretés qu'on n'oserait avouer, mais qui ne se font que trop sentir encore dans les dehors sous lesquels on affecte de l'envelopper? combien de fois un air méprisant, une dédaigneuse indifférence, un coup d'œil plein de fierté, un ton de voix impérieux et aigre sont la seule consolation que l'on donne, avec laquelle on croit pouvoir s'acquitter? Hélas! faut-il donc abuser ainsi de la victoire et en ternir l'éclat? Faut-il encore aigrir une blessure qui n'est déjà que trop profonde? Tels les amis de Job, jusqu'à sa femme, sous prétexte même de zèle pour la gloire de Dieu, insultaient à sa douleur, l'accablaient de reproches.

Il est une autre espèce d'insulte moins frappante, quoique peut-être également sensible : l'étalage de ses biens devant le pauvre, odieuse comparaison, plus propre à nous faire mépriser par un jaloux dépit, qu'à nous faire plus estimer par l'éclat et la surprise; faut-il donc tant vanter la distinction de la naissance, l'étendue des revenus, les raffinements de la sensualité, le nombre des amis, le crédit de ses protecteurs, devant un misérable à qui tout manque? Faut-il se montrer avec des habits somptueux, des meubles superbes, un équipage magnifique, une table délicate, devant un misérable à peine couvert de haillons? Faut-il dédaigner ou faire le difficile, surtout par ostentation ou par délicatesse, devant un misérable qui n'a pas de pain? Odieuse comparaison! n'est-il pas assez obscurci sans l'éclipser encore davantage? Faut-il allumer la soif en lui présentant de l'eau où il est défendu d'aller boire, comme ce fabuleux criminel que le paganisme croit assez puni en irritant sa soif par la vue des aliments dont on lui interdisait l'usage? Un si affligeant parallèle peut-il manquer de rendre plus vif le sentiment des maux qu'il fait si bien apercevoir?

La charité, toujours modeste, cache tous ses avantages, et pour en faire sa gloire et pour les laisser oublier à ceux qui en sont privés, pour leur en épargner les regrets. Un homme charitable au milieu des pauvres, fait comme l'un d'entre eux, il laisse perdre de vue tout ce qui le relève, afin que par cette égalité apparente, le pauvre, s'il est possible, perde aussi de vue sa douleur et sa pauvreté.

DISCOURS

SUR LE SACRIFICE ÉTERNEL.

Tu es Sacerdos in æternum. (*Psal* CIX, 4.)
Vous êtes le Prêtre éternel.

Toute la religion n'est proprement qu'un acte d'humilité. Elle consiste toute à honorer Dieu, à reconnaître sa grandeur, sa puissance, sa justice, sa bonté; et la bassesse, les besoins, la dépendance, les péchés de l'homme; c'est ce que chantent nos cantiques, qu'expriment nos prières, que peignent nos tableaux, que représentent nos cérémonies. L'homme n'a été créé que pour cette fin à la gloire de Dieu; il n'a reçu des lumières que pour le connaître, des biens

que pour les lui consacrer; des grâces que pour lui en faire honneur; il n'existe que pour chanter ses louanges et lui rendre ses services, l'aimer et l'adorer; c'est son principe et sa fin, son origine et son terme. Il fut tiré du néant, il doit y retomber par sa nature, et n'existe qu'autant que Dieu le conserve et le soutient; il s'y replonge pour ainsi dire autant qu'il est en lui, par son humilité. Par les idées, les sentiments, les sacrifices que son humilité lui inspire, qui ne sont précisément que l'expression de la vérité et de la justice. Toutes les vertus l'y ramènent et en sont l'exercice détaillé. Il humilie son esprit par la foi, son corps par la pénitence, son cœur par le détachement de tout et de soi-même. L'espérance est un acte de dépendance; la patience, un acte de soumisssion; la modestie, un acte de respect. Le culte religieux qu'on rend à Dieu, comme la cour politique qu'on fait au prince, n'est qu'une suite d'actes d'humilité; un corps pour ainsi dire d'humiliation et de témoignages de dépendance. Le sacrifice, qui est le plus grand acte de la religion, l'abrégé de la religion, et en un sens toute la religion, n'est que l'humilité portée au comble par la destruction réelle de quelque victime en signe de l'anéantissement de l'homme. Remercier des bienfaits, demander des grâces, expier des fautes. Toutes les espèces de sacrifice sont autantd'aveux authentiques de la grandeur de Dieu et de la bassesse de ses créatures, portés jusqu'à l'offrande, la consécration, l'immolation réelle de la substance de l'être, ce qui est le comble de l'humiliation, par conséquent l'humilité la plus profonde.

C'est à quoi doit être employée toute la vie d'un chrétien; c'est ce que nous a enseigné, c'est ce qu'a pratiqué le Seigneur pendant tout le cours de la sienne. Elle n'a été qu'un sacrifice continuel, un acte d'humilité sans interruption, depuis le premier instant de son incarnation, où le sein de Marie fut son autel, jusqu'au dernier moment de sa vie, où il fut consommé sur l'autel de la croix, et se perpétue dans l'Eucharistie jusqu'à la fin du monde; c'est ce que les saints et le Sauveur lui-même continueront dans l'éternité. Son trône sera son autel, aussi bien dans sa gloire que dans nos églises, il n'y fera pas moins à jamais les fonctions, tout à la fois si glorieuses et si humiliantes, d'hostie et de prêtre : *Tu es sacerdos in æternmm.* Bien loin que l'état de gloire dispense de l'humilité, il en demande, il en inspire une plus profonde. Cette élévation est un bienfait qui resserre les liens de la créature. Plus il y déploie sa grandeur, plus il exige les hommages; plus la créature en connaît, en voit de près l'éclat, plus elle les doit profonds; les honneurs qu'un courtisan rend à son prince sont plus grands que ceux d'un villageois, plus ébloui qu'éclairé, plus écrasé que touché des traits de la majesté. Plus on est saint, plus on est humble; on est plus humble dans le ciel que sur la terre, le séjour de la perfection rend l'humilité encore plus parfaite. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le premier homme dans le paradis terrestre n'avait point à offrir de sacrifices propitiatoires; il était innocent et n'avait aucun péché à expier, mais il en devait d'eucharistiques; que d'actions de grâce à rendre pour tous les biens dont il fut comblé! il en devait d'impétratoires, et peut-être plus de fidélité à prier eût épargné à lui et à toute sa postérité les malheurs dont tous les siècles ne gémiront jamais trop. Les anges et les saints dans le ciel, parvenus à une heureuse impuissance de pécher jamais, n'auront pas besoin d'expier des fautes; celles qui ont été commises pendant leur vie ont été parfaitement réparées. Ils jouissent d'un bonheur éternel et infini, ils n'ont plus rien à espérer, à désirer ou à craindre; et quoiqu'il y ait divers degrés de béatitude, chacun d'eux est content de la place qu'il occupe; il n'aspire ni ne peut prétendre à de nouvelles couronnes. Il est très-incertain si par de nouvelles bonnes œuvres ils peuvent mériter un nouveau degré de gloire, comme l'ont cru plusieurs théologiens; mais si elle n'a ni désirs à former, ni châtiments à craindre, la créature a toujours des bienfaits à reconnaître, et doit en rapporter la gloire à son Créateur. La félicité souveraine, loin de l'en dispenser, lui en impose une nouvelle obligation; plus elle est comblée de grâce, plus la loi de la gratitude est indispensable; dans quelque état qu'elle soit, l'holocauste est pour elle un devoir essentiel; innocente ou coupable, dans la voie ou dans le terme, elle doit reconnaître son principe et sa fin par l'hommage de son être, l'aveu de sa dépendance, la consécration entière de sa personne avec la plus profonde humilité.

Jésus-Christ à la rigueur n'est tenu à aucun de ces sacrifices. Dieu par nature, il ne reçoit point de bienfait; maître de tout, il n'a besoin d'aucune grâce; l'innocence même ne contracte aucune dette, et il partage avec son Père la gloire due à sa divinité: en l'honorant il s'honore lui-même; cependant il a voulu se charger en qualité d'homme de tous les trois, et comme Dieu, y donner un prix infini en faveur des hommes. Chargé de nos iniquités, il s'est offert comme victime de propitiation; père commun il nous achète, il nous distribue ses grâces, et remercie de celles que nous avons reçues; enfin prêtre éternel, il offre à Dieu les hommages de l'univers et les siens : ce qu'il a fait sur la terre, ce grand prêtre, ce prêtre éternel, le continue dans le ciel, où tous les saints, réunis à lui, offriront avec lui à jamais un sacrifice d'une manière éminente : quel acte d'humilité!

Ce sacrifice céleste est difficile à comprendre, de purs esprits comme les anges, ou comme les saints avant la résurrection de leurs corps, n'ont rien de sensible à offrir; par conséquent rien à détruire, et sans

cesse enivrés de délices, ils ne sauraient éprouver les douleurs de l'immolation. Jésus ressuscité, les saints après la résurrection, impassibles, immortels, quel sang ont-ils à répandre? Où plongera-t-on le couteau sacré? que consumera le bûcher? en un mot, quel sacrifice peuvent-ils faire?

Mais souvenons-nous que si une victime extérieure et sensible est nécessaire pour nous dans l'état où nous sommes, soit parce qu'étant composés de corps et d'âme, l'un et l'autre doit à Dieu des marques de sa dépendance, soit parce qu'agissant par les organes du corps, nos actions doivent avoir une matière qui leur réponde, soit parce que le sacrifice étant un culte public, il doit y avoir quelque chose de sensible qui réunisse tout le monde, et puisse en être aperçu; il n'est pourtant pas impossible que des esprits sacrifient à leur manière, ou plutôt l'action extérieure elle-même n'est que le signe de l'acte intérieur et de l'esprit du sacrifice dont nous devons être remplis. Le sacrifice étant l'immolation d'un être en général, il est relatif à la nature des êtres qui sont immolés et à la manière dont la destruction peut en être faite. C'est un hommage qui suit la nature et de celui qui l'offre et de celui qui est offert; on ne peut donner, on ne peut détruire que ce qu'on est et ce qu'on a.

La douleur ou le plaisir, l'humiliation ou la gloire de la victime immortelle, n'est pas moins indifférente au sacrifice que la diverse nature de son être ou de son état. Dieu a pu rendre la mort délicieuse, en serait-on moins tenu de mourir? Combien de martyrs y trouvaient des charmes? combien de saints l'ont désirée? L'amour la fait souffrir avec joie, le désespoir la fait désirer avec ardeur, en tiendra-t-on moins compte à celui qui la souffre? ou plutôt le zèle qui l'y fait voler et qui s'en fait gloire, n'y donne-t-il pas un nouveau prix? La douleur ajoute au mérite, elle suppose un plus grand courage, mais l'essentiel du sacrifice ne se trouve pas moins dans le plaisir, puisque la vue de la dépendance, la destruction de la victime s'y rencontrent également. Dieu ne pourrait-il donc être honoré que par des souffrances? faut-il qu'il en coûte toujours à sa gloire ou à son cœur? ne pourra-t-il avoir que des serviteurs ou malheureux ou infidèles, et ses perfections ne pourraient-elles jamais se concilier avec ses intérêts, ou ceux qui seraient au comble de la gloire et du plaisir, ne devraient-ils plus s'humilier et s'anéantir devant lui?

Oui, les esprits peuvent et doivent faire des sacrifices. Jusque dans le sein de la gloire, ils n'ont ni brebis, ni taureaux, ni or, ni argent à donner. Leurs biens sont la connaissance, le plaisir et la volonté; on peut offrir la gloire par l'adoration, le plaisir par la soumission, la volonté par l'amour. Tout immortel qu'est l'esprit, voilà sa vie, il peut l'offrir et la perdre en Dieu. Sans doute, il conservera toujours ses connaissances, l'adoration les immole; il goûtera toujours le plaisir, la soumission, les sacrifices; il aura toujours sa volonté, l'amour la consomme en Dieu, qui en devient l'objet : voilà des sacrifices vrais, parfaits, dignes de l'homme, supérieurs à tous ceux qu'ici-bas on peut faire; voilà des biens propres, précieux, dignes de Dieu, dont tous les trésors de la terre n'approchent pas; ainsi les puissances célestes honorent la majesté de Dieu parfaitement; les anges le louent, dit l'Eglise, les dominations l'adorent, les principautés tremblent : *Laudant angeli, adorant dominationes.* Adorer, trembler, louer, honorer une majesté infinie, ne sont-ce pas les sentiments, les démarches de la vraie humilité? ce que saint Pierre appelle des hosties spirituelles très-agréables à Dieu : *Spirituales hostias acceptabiles Deo.* (I *Petr.*, II, 5.)

1° Sacrifice de connaissance par l'adoration. L'adoration est un humble aveu de son néant, aveu fondé sur la connaissance et de soi-même et de la nature de Dieu; c'est un rapport de soi-même et de tout ce qu'on a à la gloire de Dieu. Rapport fondé sur la connaissance des droits de Dieu, c'est une louange de la Divinité, louange fondée sur la connaissance de ses perfections. N'est-ce pas se dépouiller soi-même, et tout sacrifier au domaine de Dieu, que reconnaître en lui et le mérite par sa perfection, et le droit par son autorité, et la vérité par sa nature? La complaisance en ses bonnes qualités, l'orgueil est un acte de propriété, qui semble nous attribuer ce que nous possédons et y établit notre fin dernière; l'humiliation, au contraire est une vraie désapropriation, et une perte de soi-même d'autant plus grande que rien ne nous est plus propre que les biens de l'esprit, puisqu'ils sont proprement nous-mêmes. Ainsi l'orgueil et l'humilité sont les deux grands principes du péché et du sacrifice : *Sacrificium laudis honorificabit me.* (*Psal.* XLIX, 23.)

Le sacrifice d'adoration et de louange que nous pouvons et que nous devons tous faire sur la terre, sera bien plus parfait dans le ciel, puisque nous y connaîtrons plus parfaitement la vérité. C'est de la plénitude, du rassasiement de la lumière, de la vérité, de la vie que naîtra cette louange céleste que rendra éternellement à Dieu le corps mystique de Jésus-Christ uni à son chef. C'est un transport d'admiration, c'est un éblouissement, c'est une ivresse, et pour ainsi dire, selon saint Augustin, un débordement de cette plénitude, de ce rassasiement de la Divinité. *Laus Domini est eructatio saturitatis illius.* Ce rassasiement étant infini et éternel, cette louange sera sans fin et sans bornes dans ce repos éternel des saints qui fait leur félicité. Nous verrons Dieu en lui-même, nous le verrons et nous l'aimerons, et nous le louerons, et nous nous immolerons à sa gloire par cette profonde adoration jusqu'à la fin des siècles, c'est-à-dire éternellement. Bienheureux, Seigneur, ceux qui habitent dans votre maison; ils vous verront sans nuage, ils vous aimeront sans dégoût, ils vous loueront sans fatigue dans les siècles

des siècles ; vous comblerez tous leurs désirs, vous serez la fin de tous leurs vœux, vous serez tout en tous : *In omnibus omnia*. Quelle heureuse occupation que de chanter vos louanges ! unique emploi de ce saint loisir, unique travail de ce saint repos, unique soin de ce saint calme : *Hic erit labor otiosorum, hoc opus vacantium, hæc actio quietorum, hæc cura securorum.*

Ce sacrifice spirituel et tous les autres que font sans cesse dans le ciel toutes les substances spirituelles, ne seraient devant Dieu d'aucun prix, tout saints qu'ils sont, s'ils n'étaient unis au sacrifice de Jésus-Christ, seul véritable prêtre et victime digne de Dieu. Ce n'est qu'avec lui, en lui et par lui que le ciel, comme la terre, peut faire agréer ses hommages. Sans doute l'incarnation du Verbe était parfaitement libre. Plusieurs théologiens prétendent même qu'elle ne se serait pas faite sans le péché. Sans doute Dieu pouvait donner gratuitement la gloire à sa créature, sans la faire acheter au prix des souffrances de son Fils. Mais dès lors qu'il a voulu se procurer une gloire vraiment digne de lui, il n'a pu la trouver que dans une personne divine. La créature, dans quelque état qu'on la suppose, n'a rien à donner de proportionné à Dieu que par un Dieu. Ce vrai, cet infini, cet unique mérite d'un Dieu fait homme, n'est pas moins nécessaire à l'ange qu'à l'homme, à l'état de la gloire qu'à celui de la nature et de la grâce, non pas pour réparer le péché, il n'en a pas commis, celui du démon est irréparable ; mais pour donner un prix convenable aux vertus, aux œuvres, aux hommages des anges.

Si le Fils de Dieu s'était uni à la nature angélique, ces esprits bienheureux auraient eu leur médiateur particulier, qui aurait offert pour eux un sacrifice. Mais le Verbe n'ayant adopté que la nature humaine, c'est à l'Homme-Dieu que les anges ont dû être unis. Mais si son sacrifice se bornait à ce qui s'est passé sur la terre, les anges n'y auraient pas participé, puisqu'ils n'ont jamais été dans l'ordre de l'humanité. Ils font un ordre, ils ont une nature différente. Les saints après la mort cesseraient d'y avoir part, puisqu'ils ne seraient plus dans la voie pour laquelle le sacrifice sanglant du Calvaire et le sacrifice mystique de l'autel ont été offerts. Il a donc fallu que ce divin prêtre eût un sacerdoce éternel, qu'il continuât éternellement son sacrifice, qu'il y offrît la même victime, quoique d'une manière différente, afin que le ciel pût l'y offrir à son tour ; le sacrifice momentané de la croix, le sacrifice passager, quoique tant de fois répété de l'Eucharistie, ont été comme l'ébauche, le préparatif, le prélude, le commencement de celui auquel s'uniront les bienheureux dans l'éternité. Les habitants du ciel, tous réunis alors, seront les membres de cette victime unique.

Je ne sais si, selon le sentiment des théologiens, ce ne fut pas le crime des mauvais anges de refuser de reconnaître, d'adorer cet Homme-Dieu, humilié jusqu'à être victime de l'univers. Trop présomptueux pour s'abaisser sous sa main, pour se confondre avec les hommes, en s'unissant humblement à une victime commune, du moins est-il certain que Jésus-Christ n'est pas moins le chef des anges que des hommes, qu'en se donnant aux hommes, Dieu ordonna aux anges de l'adorer : *Et adorent eum omnes angeli* (*Psal.* XCVI, 3); qu'en se séparant de lui, ils s'arrachaient à eux-mêmes toutes les ressources après leurs fautes, puisqu'ils ne sont pas moins que nous dans l'impuissance absolue de satisfaire par eux-mêmes à la justice divine. Aussi voyons-nous partout les bons anges pleins d'humilité, de reconnaissance et de respect pour leur chef, annoncer son incarnation, publier sa puissance, attester sa résurrection, la défendre contre Hérode, le servir dans ses besoins, le soulager dans sa douleur, préparer sa venue, exécuter ses ordres, composer sa cour, chanter ses louanges, être les gardiens des hommes, tandis que les puissances des ténèbres, au désespoir d'être retranchées de son corps mystique, lui déclarent la guerre, le tentent dans le désert, lui arrachent la vie, le poursuivent dans ses disciples et se plaisent à tourmenter éternellement ses enfants. Peut-on à ces traits méconnaître le centre commun de toutes les créatures ?

2° La soumission entière aux volontés de Dieu est encore pour les esprits un vrai sacrifice et un acte d'humilité parfaite. Une acceptation volontaire et sans bornes de toutes les pertes, de toutes les douleurs, de tous les états, de toutes les humiliations de l'anéantissement même, s'il plaisait à Dieu de l'ordonner, et par conséquent l'acceptation, je ne dis pas de l'enfer, puisqu'il renferme le péché, mais de la perte de la gloire, du bonheur du ciel dont on jouit. Si, par une supposition qui n'arrivera jamais, telle était sa sainte volonté, on ne peut porter plus loin l'esprit du sacrifice. Sa grandeur doit se mesurer sur le prix du bien dont on consent à être dépouillé; plus ce bien est grand, plus le détachement qui en envisage la privation avec obéissance est héroïque. Tels sont sur la terre les sacrifices des saints dans les prospérités. Ce n'est pas assez pour eux d'accepter les maux qu'ils endurent; ils savent braver ceux mêmes qu'ils n'endurent pas. L'esprit donne une sorte de réalité à un objet qu'il envisage, et d'une victime imaginaire fait un sacrifice réel. Qui peut douter que, si la gloire de Dieu le demandait, les bienheureux ne quittassent le ciel pour voler au martyre ? Heureux à leur gré de passer encore une fois du trône à l'échafaud, leur élévation ne fait que rendre plus parfait en eux le prix du martyre. Tels, au moment d'entrer dans la gloire, saint Martin et saint Ignace consentent à prolonger leur exil.

Le sacrifice qui s'offre dans le ciel, envisagé dans Jésus-Christ, qui en est la victime et le prêtre, est du même prix que celui que nous offrons sur la terre. Cette personne adorable, toujours infinie, n'acquiert pas de nouvelles perfections; mais dans les créatures qui s'y unissent, il est de tout un autre

prix, soit par leur éminente sainteté, soit par l'assemblage complet de tout ce qui peut contribuer à sa perfection. Sur la terre, au contraire, il y manque toujours quelque chose, et tout ce qui s'y trouve est défectueux. Dans la loi de nature et dans la loi écrite, c'étaient des justes, il est vrai, qui les offraient. Le sacrificateur était agréable; mais quelle victime! des fruits ou des animaux. Dieu mange-t-il la chair des taureaux? boit-il le sang des brebis? Dans les martyrs la victime est sainte, le sang le plus pur coule sur l'autel; mais quel en est l'exécuteur? Un infidèle, un impie. Quels sont ses motifs? quelle est sa conduite? Superstition, fureur, inhumanité; si le saint plaît par ses souffrances, combien était odieux le persécuteur par ses cruautés! Quel assemblage de vertu et de crime, d'héroïsme et de rage! *Passio placet, actio displicet.* Hélas! le sacrifice de la croix et celui de l'Eucharistie n'offrent-ils pas les mêmes traits? Injustice, trahison, blasphème, ce fut tout à la fois le comble de la religion et de l'impiété, de la charité et de l'ingratitude, des vertus divines et des plus monstrueux excès. C'est ainsi que dans nos églises encore, la manière indécente dont on le célèbre, dont on y assiste, dont on y participe, en renouvelant les forfaits du Calvaire, ne fait de l'immolation de l'Agneau sans tache qu'un tissu de profanations. Quelque vertu même que s'efforcent d'y apporter et les assistants et les ministres, la tiédeur, la faiblesse, mille fautes qui sont le triste apanage de l'humanité, n'en ternissent-elles pas tous les jours le mérite? Dieu se doit à lui-même un sacrifice parfait en tout, où sa gloire, hors d'atteinte, n'ait rien à redouter des mains des mortels. C'est ce parfait hommage que le ciel lui offre. Adorateur et offrande, tout est dans le plus haut degré de sa perfection. Sacrifice d'un Dieu, sacrifice de l'homme, souverain prêtre, ministre inférieur, victime commune, offrande particulière. Celui qui offre, celui qui participe, Dieu n'a plus rien à pardonner; enfin, honoré en Dieu, il ne voit rien qui ne doive lui plaire.

Le sacrifice qui s'offre sur la terre n'est qu'une préparation à celui qui s'offrira dans le ciel; il ne fut présenté sur la croix que pour nous en ouvrir les portes. Il ne se renouvelle sur nos autels que pour en répandre les grâces. Toute la religion de cette vie ne fait que préparer à l'éternité. Tout le culte des hommes n'est que l'image et le prélude du culte des saints; l'Eucharistie en est le gage, la participation en est le moyen. L'Eglise militante ne nous conduit qu'à entrer dans la triomphante. Cependant quelle pureté n'exige pas cet autel visible de ceux qui en approchent pour immoler la chair d'un Dieu sous des signes visibles? Purifiez-vous, vous qui portez les vases du Seigneur. (*Isa.*, LII, 11.) Les choses saintes ne sont que pour les saints. Combien plus la pureté est-elle nécessaire pour entrer dans ce temple adorable, pour approcher de cet autel sublime où s'offrira éternellement le sacrifice céleste? La parfaite pénitence est ici le sacrifice que Dieu nous demande, la parfaite pureté ouvre seule l'entrée des cieux. L'Eglise use même d'indulgence envers les hommes. Que n'exigerait pas à la rigueur une hostie si sainte? Le plus grand des saints, à plus forte raison le pécheur pénitent, mérite-t-il de la recevoir? Trop heureux d'obtenir enfin le pardon d'une faute qui devrait à jamais l'en exclure! Dans les premiers siècles le temps de la pénitence publique en était une exclusion absolue. Il n'était pas même permis alors d'assister au sacrifice de la messe, non pas même à l'oblation du pain et du vin. Mais, après avoir entendu la parole de Dieu, les pénitents étaient congédiés par le diacre, aussi bien que les catéchumènes: *Exite, qui in pœnitentia estis.* Aujourd'hui, que la pénitence publique est abolie, la clémence de l'Eglise les y souffre, pourvu qu'ils ne soient pas excommuniés; elle leur ordonne d'y assister, à condition qu'ils aient au moins quelque commencement de conversion et de retour vers Dieu.

L'Eglise triomphante ne connaît point ces ménagements et cette condescendance dans le grand sacrifice de l'éternité. Par une loi inviolable, rien de souillé ne peut y avoir entrée. Acquittez vos moindres dettes pendant la vie, la justice divine est inexorable; purifiez les moindres taches dont les plus grands saints ne sont pas exempts, la sainteté divine trouve des défauts dans les anges. Le feu du purgatoire saura bien expier ce que vous aurez épargné. Toute la vie d'un chrétien doit être une pénitence continuelle pour se préparer à l'Eucharistie, pour en conserver la grâce, pour en augmenter le fruit, afin que fortifiés par ce pain qui fait toute notre force, nous puissions, de cette misérable vie où nous ne sommes que des voyageurs, passer à la patrie céleste pour y être nourris sans voile de ce même pain des anges qui, sous les voiles eucharistiques, est ici-bas l'aliment de nos âmes. Donnez-nous, Seigneur, ce cœur contrit et humilié, ce sacrifice que vous ne méprisez pas. Que par la destruction du péché s'établisse votre règne au milieu de nous, jusqu'à ce que la mort, ayant été absorbée et détruite par une entière victoire, nous entrions triomphants dans le ciel: *Absorpta est mors in victoria.* (*I Cor.*, XV, 54.)

Ainsi un sacrifice prépare aux autres; le sacrifice de la croix et celui de l'autel préparent au sacrifice de l'éternité, et le sacrifice de la soumission et de la pénitence est une préparation à celui de l'Eucharistie. Qu'est-ce que la pénitence, qu'une immolation et du cœur par la contrition, et de l'esprit par la confession, et du corps par la satisfaction; du péché qu'on déteste, qu'on avoue, qu'on expie, de l'homme entier dont on fait le changement total, c'est-à-dire la destruction par une parfaite conversion dans les plaisirs défendus, auxquels on renonce, des habitudes qu'on arrache, des passions qu'on combat, des actions qu'on sanctifie? La soumission parfaite aux volontés de Dieu fait

le caractère de la pénitence. La pénitence n'est qu'une détestation, une expiation de tout ce qui est opposé à la volonté de Dieu, une résolution sincère d'embrasser tout ce qu'elle ordonne, au prix de tout, plutôt que de s'écarter de cette sainte volonté. Ainsi, la pénitence de l'homme n'est pas moins l'ébauche que le germe de la perfection de l'éternité, et l'état des saints n'est pas moins l'accomplissement que la récompense de la pénitence qui se fait dans le temps. La terre est l'abrégé du ciel, le sacrifice est le commencement, la route et le terme.

3° Enfin ce que l'on avait agréé par la connaissance, accepté par la soumission, l'amour l'exécute par la transformation de l'âme en Dieu; l'une ressent la justice, l'autre souscrit à la rigueur, le troisième en désire l'exécution. L'amour est une espèce d'anéantissement où l'amant se perd dans l'objet aimé. Il est en nous plus que nous-mêmes; il est, pour ainsi dire, plus nous que nous-mêmes. L'épouse des *Cantiques* s'exprime par ces paroles : Mon âme s'est comme fondue quand mon bien-aimé a parlé : *Anima mea liquefacta ut locutus est dilectus* (*Cant.*, V, 6), et le Prophète par celles-ci : Mon âme est épuisée et tombe en défaillance pour son Sauveur : *Defecit in salutare tuum anima mea.* (*Psal.* CXVIII, 81.) Dans ce monde même l'amour divin est comme une espèce d'anéantissement, par l'imitation où l'homme efface tout ce qui ne ressemble pas à Dieu ; par le détachement où il se sépare de tout pour ne faire régner que Dieu; par le ravissement et l'extase, où il cesse de se sentir lui-même pour ne vivre qu'en Dieu ; par l'union, où il ne vit plus, mais Dieu seul en lui : *Vivo jam non ego, vivit vero in me Christus.* (*Galat.*, II, 20.) Dans le ciel, où l'amour est parfait, il dévore, il consume, il transforme en Dieu et tend à l'anéantissement par sentiment et par désir. L'amour est un exercice perpétuel du plus grand sacrifice. Ainsi Dieu ne peut pas mieux régner ni mieux se montrer l'être unique dans le ciel, même au milieu d'une infinité d'esprits, que par l'adoration, la soumission, la transformation la plus parfaite de tout ce qui le compose, qui désire souverainement son règne et qui trouve un plaisir infini à se perdre dans l'unité de son essence, comme un roi n'est jamais plus grand que dans sa cour. C'est là qu'il trouve les plus éclairés admirateurs, les sujets les plus soumis, les serviteurs les plus fidèles.

La charité dicte ce cantique céleste, ces louanges éternelles dont l'empirée retentit. Quel panégyriste que l'amour ! qu'il est éloquent, qu'il est touchant, qu'il est fécond, qu'il est vif, qu'il est fort! Tout parle dans l'amour. Tous les organes de notre corps, aujourd'hui destinés à bien d'autres usages, trouveront alors une voix, et par une heureuse harmonie, concerteront avec les anges les louanges de leur Créateur. La charité y formera la paix inaltérable et l'union indissoluble de tous les membres entre eux et avec leur chef dans l'unité parfaite du corps mystique de Jésus-Christ ; qu'on ne craigne pas devoir jamais rompre les liens sacrés que la charité a tissus, ni diviser des cœurs qu'elle a unis : *Unus ab uno in unum, per unum erimus omnes* Cette louange ne sera plus du bout des lèvres, cette union ne sera plus de pure cérémonie, ce sera du fond du cœur. Rien de plus sincère que la charité : *De totis nobis charitas agat, charitas laudet*, parce que nous aimons Dieu de tout le fond, de toute la plénitude, de toute l'étendue du cœur. La charité enracinée en nous ou, comme dit saint Paul, nous-mêmes enracinés dans la charité : *In charitate radicati et fundati* (*Ephes.*, III, 17); nous offrirons des sacrifices vraiment moelleux : *Holocausta medullata offeram tibi.* (*Psal.* LXV, 15.)

Le sacrifice et la charité font toute la religion, ils la font l'un par l'autre. Le sacrifice n'est parfait que par la charité, la charité ne s'exerce parfaitement que par le sacrifice. Ce n'est proprement que la même chose envisagée sous différents rapports : *In hoc tota lex pendet et prophetæ.* (*Matth.*, XXII, 40.) L'un et l'autre renferme la perte et l'anéantissement de soi-même pour se consacrer au divin objet que l'une aime et que l'autre adore, dont l'un honore la grandeur et l'autre la bonté, mais que toujours il préfère à soi-même. A mesure que la charité est plus désintéressée et plus pure, on s'oublie soi-même davantage, et le sacrifice est plus parfait. Le ciel voit la charité sans mélange parce que l'objet aimé y est sans voile. L'union est entière parce qu'il n'y a plus de part ni d'autre d'obstacle. Le sacrifice est dans sa perfection parce qu'il n'y a plus de résistance. Tous les chrétiens ne sont par la charité qu'un cœur et une âme, et ne font qu'une victime unie à Dieu. Ce que la charité a ébauché sur la terre, elle y met le comble dans le ciel, en perfectionnant tous les membres et serrant plus étroitement les nœuds sacrés de leur union en réduisant tout à l'unité. Telle fut la demande de Jésus-Christ à son Père, que le même esprit qui unit les trois personnes divines soit dans tous ses disciples et les attache tous à lui : *Ut dilectio qua dilexisti me, in ipsis sit et ego in eis.* (*Joan.*, XVII, 26.)

La charité a fait tout faire dans le sacrifice. Elle a fait incarner la victime, elle l'a fait monter sur le Calvaire, elle lui a fait rendre le dernier soupir, elle nous y rend participants, donne la grâce, pardonne la faute, sanctifie le culte, perfectionne notre âme ; elle voit Jésus-Christ, sa victime, avec complaisance, l'embrasse avec tendresse, se l'incorpore avec des délices infinies. Elle fait en nous tous les fruits du sacrifice. Elle prépare, elle offre, elle immole, elle consomme, elle promet, elle reçoit, elle récompense, elle trasforme, elle fait tout. Elle prépare la victime, la choisissant, la purifiant, la sanctifiant. Elle cueille les fleurs qui la couronnent, elle forme les chaînes qui l'attachent et, comme Abraham et Isaac, elle porte le bois, le fer et le feu. Elle en fait l'offrande, la volonté pleine d'amour se dévoue, le cœur plein d'amour s'en félicite ; elle ordonne tout

et se soumet à tout, jusqu'à allumer le feu du purgatoire. L'homme, pour plaire à Dieu, se livre avec amour aux flammes qui le purifient. Dieu allume ce feu par amour parce qu'il veut purifier ce qu'il aime pour pouvoir l'aimer davantage, en le purifiant, et le mieux récompenser. La charité de Dieu et celle de l'homme disposent de concert d'un bien commun et lui portent l'une et l'autre le coup mortel. L'amour est fort comme la mort, mais le coup mortel est la source de la vie; il fait vivre en Dieu : *Quod autem vivit, vivit Deo.* (*Rom.*, VI, 8.)

Après avoir fait ce sacrifice, la charité fait encore la communion de Dieu et de l'homme à la victime. L'esprit et le cœur ont leur nourriture comme le corps, Dieu est son aliment : *Cibus cordis est.* L'esprit se nourrit de la connaissance de la vérité, et le cœur de l'amour du bien, des délices de sa possession; les saints sont à la source pour le boire à longs traits : *Jam vos pascit amor nudaque veritas, de pleno bibitis gaudia flumine.* Les saints se nourrissent de la gloire des intérêts de Dieu, dit le Prophète, jusqu'au plus parfait, au plus délicieux rassasiement : *Satiabor cum apparuerit gloria tua* (*Psal.* XVI, 15), jusqu'à une sainte ivresse dans l'abondance de la maison de Dieu : *Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ.* (*Psal.* XXXV, 9.) A son tour Dieu se nourrit de sa gloire et de l'accomplissement de sa volonté. J'ai un aliment que vous ne connaissez pas, disait Jésus-Christ à ses apôtres, mon aliment est de suivre la volonté de mon Père : *Meus cibus ut faciam*, etc. (*Joan.*, IV, 34.) Tout cela se trouve parfaitement réuni dans le sacrifice éternel de Jésus-Christ. Le Saint-Esprit l'a préparé, il forma son corps du corps de Marie, il la couvrit de son ombre, il la conduisit partout : *Ductus a Spiritu.* (*Matth.*, IV, 1.) Ce grand prêtre n'agit que par l'impression du divin Esprit et dans lui; c'est l'amour qui le couronne en couronnant les saints : *Sic Deus dilexit mundum.* (*Joan.*, III, 16.)

Quoique l'Eucharistie renferme parfaitement la réalité et de la victime et de l'immolation, elle est pourtant encore la figure, non-seulement du sacrifice de la croix dont elle est la commémoration, mais aussi du sacrifice de l'éternité dont elle est le modèle et le gage. Dans la cène légale des Juifs, on mangeait l'agneau pascal; mais l'âme n'était nourrie que de la figure du divin Agneau. Dans la cène eucharistique, nous avons véritablement l'Agneau de Dieu, mais il y est couvert de voiles; à la cène éternelle la communion sera parfaite, nous posséderons la vérité à découvert et sans nuage au grand festin de Dieu auquel saint Jean nous invite : *Congregamini ad magnam Dei cœnam.* (*Apoc.*, XIX, 17.) La spiritualité du sacrifice, bien loin de détruire son essence, le conduit à sa perfection. C'est ce que Dieu enseigna à la Samaritaine; ce n'est ni à Jérusalem, ni à Garizim que s'offrira désormais le sacrifice, tous les lieux y seront propres, Dieu est esprit et vérité, et c'est en esprit et en vérité qu'il faut qu'on le serve. Le Juif charnel n'avait que la simple figure, le chrétien à demi spirituel possède la réalité enveloppée; l'une était l'enfance de la religion, l'autre son âge avancé; mais dans le ciel ce sera l'homme parfait pour lequel les voiles ne subsisteront plus : *In virum perfectum, in mensuram ætatis plenitudinis.* (*Ephes.*, IV, 13.) Nous ne voyons ici ni le vrai prêtre, ni la vraie victime, ni la vraie immolation, ni le vrai temple, ni le véritable autel, tout ce qui tombe sous nos sens n'est que l'image; l'esprit et la vérité ne sont parfaits que dans le ciel : *In spiritu et veritate.* (*Joan.*, IV, 24.)

SECONDE PARTIE.

Rien n'est plus propre à nous donner une idée juste du sacrifice éternel et parfait qui s'offre à Dieu dans le ciel, que le grand spectacle présenté par saint Jean dans l'*Apocalypse.* Le Seigneur, dans tout l'éclat de sa gloire, couronné de l'arc-en-ciel, ses habits plus blancs que la neige, ses yeux plus étincelants que le feu, son visage plus brillant que le soleil. Il sort de sa bouche une épée à deux tranchants, il a sept étoiles dans sa main, une mer de cristal devant lui; la foudre brille, le tonnerre gronde autour de son trône; il jette les yeux, dit l'apôtre, sur la vaste étendue de l'empirée, pour voir sa nombreuse cour autour de lui. Vingt-quatre vieillards, assis sur des trônes et portant chacun une couronne qu'ils jettent à ses pieds, et se prosternent de temps en temps eux-mêmes. Douze mille personnes choisies de chaque tribu d'Israël, une multitude innombrable de toutes les nations et une infinité d'esprits célestes. Tel est le Seigneur au milieu de l'univers assemblé qui compose son empire. Tel se montra-t-il sur le Thabor, au milieu de la loi, des prophètes et de l'Eglise, représentés par Moïse, Elie et les apôtres. Tel enfin, au jour du jugement, il régnera sur l'univers rassemblé au pied de son tribunal pour y recevoir son arrêt.

Mais, continue l'apôtre, après tous ces objets ravissants, je vis devant Dieu, sur l'autel d'or, au milieu du trône et des vingt-quatre vieillards, et de ce nombre infini d'hommes, l'Agneau divin en état de mort, comme égorgé depuis le commencement du monde, état de victime où il demeure toujours. Mais que font ces vieillards, ces saints et ces anges? ils ne cessent de chanter les louanges de l'Agneau, de s'immoler avec lui. Gloire à Dieu, disent-ils, et à l'Agneau; il est digne, en récompense de sa mort et de son sacrifice, de recevoir toute sorte de gloire et de bénédiction. Toutes les créatures dans le ciel et sur la terre et dans les enfers, ne cessent d'une voix unanime de chanter ce cantique, *Deo et Agno.* (*Apoc.*, XIV, 4.) Ainsi sur le Thabor, Moïse et Elie s'entretenaient avec lui de la passion qu'il allait bientôt souffrir et s'unissaient à son prochain sacrifice : *Loquebatur de excessu quem completurus erat.* (*Luc.*, IX, 31.) Et ses apôtres, témoins de son bonheur, apprirent de sa bouche qu'ils ne savaient ce qu'ils disaient quand ils deman-

daient à jouir de sa gloire, qu'ils ne devaient s'occuper que de ses prochaines douleurs; ainsi au jour du jugement la croix sera portée au-devant de son trône, les instruments de son supplice seront arborés avec l'étendard de son triomphe, ses plaies brilleront sur son corps avec la lumière, son sacrifice sera continuel dans l'éclat de sa gloire.

Ces paroles sont remarquables : il était comme égorgé depuis le commencement du monde, ainsi sera-t-il comme égorgé jusqu'à la fin et dans l'éternité : *Agnum tanquam occisum ab origine mundi.* (*Apoc.*, XIII, 8.) Il ne convenait pas qu'il fût toujours mort, il avait subi la mort sur le Calvaire, c'était assez. Il en avait triomphé, et après sa résurrection, pouvait-il encore y être sujet? Mais il pouvait se montrer en état de mort et en rendre le spectacle toujours présent, ce qui est une continuation de sacrifice. C'est dans cette vue qu'il a gardé sur son corps les plaies qu'il avait reçues. Il les offre à son Père comme un monument de sa passion. Ses plaies annoncent l'immolation, en les montrant il exerce éternellement son sacerdoce; ainsi le grand prêtre autrefois, après avoir fait égorger la victime hors du tabernacle, en portait le sang dans le sanctuaire. Jésus-Christ, prêtre et hostie, se porte, se donne pour ainsi dire lui-même, en montrant ses plaies et offrant son corps et son sang, comme il s'est donné, s'est porté lui-même dans le cénacle, sur le Calvaire, et tous les jours sur nos autels : *Seipsum obtulit.* (*Hebr.*, IX, 14.) Ainsi, dans notre sacrifice eucharistique, Jésus-Christ, après avoir été comme égorgé par la consécration des deux espèces, demeure en état de victime le reste de la messe et dans le tabernacle, comme il demeura dans le temps de sa mort jusqu'au temps de sa résurrection. Si la messe ne finissait point, si les espèces ne se consommaient point dans le corps de celui qui communie, s'il eût demeuré toujours mort dans le sépulcre, la durée de son état n'eût été qu'une continuation du sacrifice, quoique le coup de la mort n'eût duré qu'un instant. Tout cela se passe dans le ciel, sans nuage et sans voile; tout s'y fait à découvert. Il reste encore des ombres pour nous qui sommes dans la voie; nous vivons dans le règne des ténèbres comme la Synagogue, avec cette différence que la Synagogue n'avait que des signes vides qui annonçaient un bien à venir, et nous avons des figures pleines qui renferment tout ce qu'elles enseignent. Mais le ciel voit tous les nuages dissipés, tous les voiles levés, et jouit sans obstacle de la vérité qui se donne à ses yeux et à son amour.

Dépouillons-nous des idées grossières sur la succession des temps et des lieux que l'habitude et les préjugés nous donnent. Transportons-nous au delà des siècles, dans ces temps éloignés où le monde, jugé et parvenu à un état fixe et immuable, ne sera plus sujet à ces éternelles vicissitudes qui le changent à tout moment. Elevons-nous au-dessus des créatures jusque dans le sein de la Divinité, et nous verrons que tout est réuni, concentré, absorbé à un point, à un instant, dans l'abîme de l'immensité et de l'éternité divine, et que dans ce point, et ce moment toujours subsistant, le sacrifice d'un Dieu toujours homme est l'objet constant de la complaisance de Dieu et le principe constant du bonheur de l'homme. Dans les sacrifices de ce monde, il faut la distance des lieux, et la succession des temps, et la multiplication des actes. Le sacrifice de l'éternité ne demande ni succession, puisque l'éternité n'est qu'un moment; ni distance, parce que tout est un dans le sein de Dieu; ni multiplication, parce que tout y est immuable. Là une action unique, toujours subsistante et publique, que Jésus-Christ fait au nom et à la tête de toutes les créatures, comme un roi au nom et à la tête de son royaume, un général à la tête de son armée, un pasteur à la tête de son troupeau, un père à la tête de sa famille, avec une souveraineté absolue.

Sur ces idées vraies, quoique supérieures à notre façon de penser, je me représente le Sauveur au milieu de l'univers créé dont il fait partie en qualité d'homme, dont il a fait la conquête par ses travaux, dont il est le Sauveur par sa passion, et qui se réunit autour de lui par intérêt et par amour, tel, comme nous l'avons dit, qu'il parut sur le Thabor, qu'il se montra à saint Jean, tel qu'il viendra au jour du jugement. Le ciel et la terre attentifs à ses paroles, les yeux ouverts sur sa personne, toute cette prodigieuse assemblée, malgré la multitude infinie de ceux qui la composent, la multitude infinie des objets qui l'occupent, ne fera qu'un corps unique dont il est le centre, une action unique dont il est le mobile, un hommage unique dont il fait le mérite et l'esprit. C'est ainsi que dans l'éternité et à la tête de l'univers uni à sa personne il offre éternellement à Dieu un sacrifice public et universel auquel tout est réuni et consommé en un. De ces deux êtres séparés, Dieu et le monde, dont l'un honore l'autre, la personne du Verbe se trouve dans tous les deux. Il reçoit l'honneur en qualité de Dieu, il le rend en qualité d'homme. La nature humaine faisant partie de ce monde créé, ou plutôt tout ce monde créé ne rendant cet honneur et ne pouvant le rendre que par lui, il est la portion la plus précieuse de ce monde; c'est donc lui, comme l'objet le plus digne de Dieu, que l'on doit offrir et avec lui tout le reste.

Dans la rigueur du sacrifice, tout l'univers, cet ouvrage de Dieu, devrait être détruit pour mieux représenter ce domaine universel qui s'étend sur tout, cette plénitude d'être qui possède tout, cette souveraineté d'être qui seule est tout. Dieu se donne en effet ce culte suprême dans le monde par la mort de tout ce qui respire et la révolution de tout ce qui existe; mais ce sacrifice particulier de chaque être n'est point un sacrifice public. Il a fallu offrir une victime commune à tous, qui, substituée au monde et tenant la place du monde, fût immolée pour tout le monde,

par le moyen de laquelle Dieu prit la possession de tout le monde, comme un prince est censé jouir de son royaume par la portion des biens de ses sujets qu'il reçoit en tribut: *Victima vicaria universi.* Les actes de vertu que font éternellement tous les saints et tous les anges sans union avec eux et au centre commun font moins un sacrifice public pour nous tous qu'une multitude de sacrifices personnels isolés et indépendants qui ne feraient jamais un corps de culte public : *Privatum occultum.* Il fallait donc, pour la publicité et la solennité de cette action qui en fît une action commune, qu'un être qui fait le bien de tous, par le don qu'on en ferait, fût offert pour tous; que cet être tînt à l'homme par le corps, à l'ange par l'esprit et à Dieu par la personne. Ainsi Dieu le Père est le créateur de tous, et Dieu le Fils se charge de satisfaire pour tous et adopte une portion de la matière même par son incarnation, qu'il tient de l'univers, en se sacrifiant pour les créatures à la gloire du Créateur. Nous nous efforçons de tracer une légère image de ce culte public dans les messes solennelles des paroisses, des chapitres, des communautés, où les jours de dimanche et de fête, qui sont la figure de la fête éternelle, le prêtre au milieu du peuple offre Jésus-Christ au nom de tous. Aussi exhortons-nous les fidèles à venir aux messes communes afin de s'unir à ce qui se fait au nom de tous : *Sacrificium est publicus et manifestus honor Deo exhibitus in communi re et ministris.*

Cette union mystique à la victime universelle, qui fait de tout l'univers une seule victime, nous est bien représentée par une seule hostie consacrée. Jésus-Christ se trouve tout entier dans le total et tout entier dans chaque partie sensible; ainsi il est tout entier dans le corps mystique de l'Eglise et tout entier dans chacun de ses membres. Il y fait en même temps un sacrifice total du corps entier et autant de sacrifices différents qu'il y a de particuliers qui l'immolent, mais qui ne font par leur union qu'un tout moral; et même sur la terre une hostie à la messe pourra être regardée comme la matière d'un seul et de plusieurs par la multiplication partielle du corps de Jésus-Christ dans chaque partie comme dans plusieurs fidèles qui l'entendent. Il se trouve une et plusieurs messes par la multiplication de la grâce, comme plusieurs messes dites et entendues par différentes personnes ne sont pourtant que le même sacrifice. La matière du pain et du vin offre naturellement une pareille image, soit par la divisibilité de ses parties, soit par la distribution de ses qualités, qui fait que sans avoir besoin d'être uni au reste, chaque morceau est du vrai pain, chaque goutte est du vrai vin, soit par la nature du grain de blé et du grain de raisin qui sont chacun parfaits en son genre, quoique par leur union ils ne composent qu'une masse unique propre à nourrir; aussi saint Paul nous assure que nous ne faisons tous ensemble qu'un corps et un pain en Jésus-Christ : *Unum corpus, unus panis multi sumus in Christo.* (*I Cor.*, X, 17.)

Non-seulement nous sommes unis à la victime, mais encore nous y communions, c'est-à-dire que nous la recevons, nous nous l'approprions, nous nous en nourrissons, nous nous incorporons avec elle. Et pour nous marquer cette vérité et cet heureux effet, Jésus-Christ s'est donné sous la figure du pain et du vin, nourriture ordinaire des hommes, et presque tous les sacrifices se sont toujours faits sur des animaux, des fruits, des choses destinées à nourrir. Dans le ciel, les anges, Dieu lui-même, y communient aussi à leur manière, c'est-à-dire qu'ils s'en nourrissent. Les anges se l'approprient, se l'incorporent, se transforment en lui, Dieu le Père s'y unit si étroitement qu'il ne forme avec lui qu'une même nature, et, par ces célestes opérations, il la lui donne en l'engendrant, il la retrouve par la production du Saint-Esprit qui les lie d'un parfait amour.

Quoique la destruction d'un être soit glorieuse à Dieu pour qui on l'immole, le pur anéantissement ne donne proprement aucune gloire; il vaut bien mieux qu'en périssant, la victime entre dans un nouvel état qui l'emploie au service de Dieu. On sent bien que les hommes seraient peu flattés de ce qui n'aboutirait qu'à une perte dont il ne reviendrait aucun profit, à plus forte raison Dieu ne pouvait avoir en vue la mort de son Fils qu'autant qu'elle pourrait le conduire à une résurrection qui, en le faisant rentrer dans son sein, le fît revivre dans ces images par la gloire qu'il en retire. Nous n'avons aucune idée de l'usage que Dieu peut faire de la victime immolée, mais il est certain qu'en l'immolant, Dieu prétend se l'approprier d'une manière singulière et qui a fait dire à quelques auteurs, que Dieu communie à la victime. Dieu ne peut proprement manger comme nous ni s'approprier aucun être, puisqu'il en est le maître souverain; mais par l'acceptation de l'offrande et la transformation de la substance, Dieu s'en met en possession et fait un nouvel acte de propriété; ainsi, dans plusieurs sacrifices, il fallait partager la victime entre les prêtres, les fidèles et Dieu, qui entrait en communication et semblait la manger avec eux.

Tout cela nous est bien représenté, tantôt par le feu dont on faisait usage dans les sacrifices pour consumer ou l'holocauste entier, ou du moins la portion que Dieu s'était réservée. Le feu en la dévorant la change en sa substance, et en fait un autre feu comme lui. Dieu est un feu, il s'en donne lui-même le nom : *Ignis consumens est.* (*Deut.*, IV, 24.) Quand il voulait marquer son acceptation d'un sacrifice, il envoyait un feu du ciel qui consumait la victime, comme à Abel, à Moïse, à Elie, à Salomon. Image de l'essence divine qui, dans le ciel, absorbe, consume tout, et le transforme en quelque sorte en elle-même; tantôt par la manducation des aliments qui, changés en la substance de celui qui s'en nourrit, deviennent une partie de lui-même;

tantôt par la vapeur des parfums qui doivent s'exhaler en sa présence et dont il daigne recevoir l'odeur, quoiqu'il puisse aussi peu sentir les odeurs que manger les viandes : *Odoratus est Dominus odorem suavitatis.* (*Gen.*, VIII, 21.)

Il la fait d'une manière merveilleuse dans son Fils par les différentes vies qu'il lui donne: 1° une vie humaine dans son incarnation, lorque le Verbe se faisant chair, sa personne s'est humanisée, la chair a été divinisée, selon l'expression de saint Ambroise: *Caro fit Deus.* 2° Une vie sacramentelle dans l'Eucharistie, où le pain devient sa chair et sa chair une nourriture : *Caro mea vere est cibus.* (*Joan.*, VI, 56.) Une vie glorieuse où son corps, sans perdre l'essence de l'humanité, est dégagé de tout ce qu'il y avait de terrestre, a comme changé de nature; ce qu'il y avait auparavant de faible, de passible, de mortel, a été comme absorbé, il est devenu tout spirituel : *Absorpta mors in victoria.* (I *Cor.*, XV, 54.) 4° Une vie céleste par son ascension dans le ciel, en le remplissant et pénétrant de sa gloire divine, le recevant dans son sein, le faisant vivre de la vie divine, sans aucun mélange d'humanité : *Vado ad Patrem.* (*Joan.*, XIV, 12.) Ces changements, ces morts, cette vie, ce retour, cette gloire, cette consommation en Dieu, voilà cette espèce de nouvelle transsubstantiation et de communion divine du Père, qui semble s'être préparé ce pain divin et se nourrir de son Fils à la manière des esprits, par l'effusion de son amour et la communication de sa gloire; il se l'approprie dans l'incarnation, faisant servir ses mérites aux intérêts de sa justice; dans l'Eucharistie, employant son corps comme un présent de son amour; dans sa résurrection, le faisant briller comme un prodige de sa puissance; dans son ascension, comme le triomphe de la grandeur: dans l'éternité, comme le chef-d'œuvre de toutes ses perfections.

Jésus-Christ, dans le même sens, est appelé le pain des anges aussi bien que le nôtre, quoique les anges n'aient pas une bouche pour le recevoir comme nous : *Panis angelorum.* (*Psal.* LXXVII, 25.) Il y a donc une autre espèce de communion que celle qui se fait par une manducation grossière Ce serait renouveler l'erreur des capharnaïtes, d'oublier que la chair seule ne sert de rien et que c'est l'esprit qui vivifie; nous-mêmes, quoique nous le mangions ici-bas, nous ne recevons d'une manière sensible que les espèces, et quoique son corps, réellement présent, entre réellement dans notre sein, il y est la nourriture de l'âme et non pas l'aliment physique du corps. Cette idée de pain, de viande, de breuvage, ne saurait être prise à la lettre dans toute leur étendue. Les esprits ne mangèrent point. Ce n'est donc que par l'union à sa personne, la participation à ses mérites, la transformation en sa nature, le goût de la vérité, la possession de la divinité, que les esprits peuvent y communier. On ne peut de même attribuer l'unité rigoureuse à une multitude de créatures qui ne peuvent faire qu'un tout moral par l'union des volontés, la conformité des sentiments et le parfait amour. Tout cela est sans doute un mystère que nous n'entendons pas : tout cela cependant dit quelque chose de réel, qui ne saurait être entendu que de cette espèce d'appropriation fort semblable à la manducation ordinaire. Aussi dans les sacrifices on n'a pas offert de métaux, de riches étoffes, des pierres précieuses, quoique tout cela pût être brûlé, que tout cela eût son prix, et un prix supérieur de ce que l'on offrait; mais des fruits, du pain, du vin, des animaux, en un mot, comme nous l'avons remarqué, des matières propres à la nourriture de l'homme et à être incorporées avec lui. Tels ont été en particulier les sacrifices les plus parfaits de Melchisédech et de l'Eucharistie, pour faire sentir que dans les sacrifices Dieu s'approprie en quelque sorte la victime, comme celui qui s'en nourrit. Entrons donc dans les sentiments du grand Ignace martyr. Heureux d'être le pain de Jésus-Christ, je suis, disait-il, le froment de Jésus-Christ. Je serai moulu par les bêtes, pour devenir par mon martyre un pain véritablement pur : *Frumentum Christi sum, dentibus bestiarum molar, ut panis mundus inveniar.*

La charité produit ces divers effets : d'une part, elle consume la victime; de l'autre, elle s'en nourrit, elle s'approprie ce qu'elle-même a donné et consommé. Un amour réciproque fait la consommation, la perfection, la participation du sacrifice : l'un offre et l'autre reçoit, l'un présente et l'autre accepte, l'un prépare et l'autre s'incorpore son Dieu. Le Saint-Esprit est le véritable feu qui tombe du ciel ou qui se conserve sur l'autel, sans qu'il soit permis d'aller chercher un feu étranger; il s'est montré souvent, comme sur la tête des apôtres, sous la figure du feu. Le Saint-Esprit est la charité consubstantielle du Père et du Fils. La charité fait en Dieu, en faveur de l'homme, ce qu'elle a déjà fait en l'homme pour la gloire de Dieu : elle le lui rend, pour ainsi dire. L'un et l'autre peuvent dire, comme l'Epouse : Mon bien-aimé est tout à moi et je suis toute à lui : *Dilectus meus mihi et ego illi.* (*Cant.*, II, 16.) Le Saint-Esprit est donc le feu sacré, dont la victime parfaite, et avec tous les membres, doit être éternellement embrasée dans le ciel, par lequel ce sacrifice éternel doit être offert. Le sacrifice du ciel est donc la charité consommée, la justice parfaite, l'unité, la consommation des élus en Dieu par le Saint-Esprit. L'amour ordinaire fait parmi les hommes cette espèce d'appropriation. L'amour divin unit ainsi les hommes à Dieu et les personnes divines entre elles. Car enfin, dit saint Augustin, la charité est la vraie piété; on n'honore bien Dieu qu'en l'aimant : *Non colitur nisi amando.* La charité est aussi en Dieu la vraie miséricorde. Il ne rend les hommes heureux qu'en les aimant et s'en faisant aimer. S'il nous a créés, c'est qu'il nous aime; s'il nous conserve, c'est qu'il nous aime; s'il nous a rachetés, s'il nous a comblés de biens, s'il nous en prépare d'in-

finis dans le ciel, c'est qu'il nous aime ; en même temps, il n'a créé, il ne conserve, il n'a racheté, il ne doit rendre très-heureux que pour en être aimé et faire son bonheur par l'amour. Ainsi nous a-t-il aimés d'un amour éternel. C'est ce qu'il fait lui-même; il est heureux en se possédant, en s'aimant. L'amour donne pour ainsi dire les diverses personnes l'une à l'autre, les concentre l'une dans l'autre, les rend infiniment heureuses par l'union; l'unité devient la jouissance l'une de l'autre : *Charitate perpetua dilexi.* (*Jerem.*, XXXI, 3.)

Dieu trouve donc dans lui-même tout ce qui est nécessaire pour le sacrifice ; il existe dans les temples par sa grandeur et son immensité, la personne du Verbe, le prêtre, la victime et l'autel sur lequel l'humanité est immolée, le Saint-Esprit enfin qui l'a consumé. J'ai vu, disait saint Jean dans l'*Apocalypse*, la céleste Jérusalem brillante d'une clarté divine et parée de mille différentes beautés ; j'y remarquai une chose extrêmement singulière : il n'y avait point de temple : *Templum non vidi in ea.* (*Apoc.*, XXI, 22.) Mais ma surprise cessa bientôt quand j'en appris la raison : Dieu lui sert de temple : *Deus templum ejus est.* (*Ibid.*) Jésus-Christ est aussi très-souvent appelé le temple de Dieu, soit parce que la plénitude de la divinité habite corporellement en lui, comme dans son sanctuaire : *In ipso habitat plenitudo divinitatis corporaliter* (*Coloss.*, II, 9) ; soit parce que dans son cœur il rend à la Divinité tous les devoirs de la religion la plus parfaite et la plus pure ; soit parce que son corps et son âme, qui dans l'incarnation ont été consacrés par l'onction de la divinité, lui appartiennent d'une manière singulière, et son tabernacle, le lieu le plus saint du monde, soit parce que le Saint-Esprit a répandu et caché en lui tous ses dons et ses grâces, et tous les trésors de la science et de la sagesse ; il peut même être justement appelé le temple de l'Eglise. C'est en lui et par lui que nous agissons, que nous vivons de la vie spirituelle, et que nous offrons à Dieu, et nos prières, et nos devoirs, et nos hommages. C'est lui que représentait le fameux temple de Salomon. Il s'explique ainsi lui-même : Détruisez ce temple, disait-il en parlant de son corps, et je le rebâtirai dans trois jours : *Destruite templum hoc : dicebat de templo corporis sui.* (*Joan.*, II, 21.)

Ces deux vérités ne sont point opposées l'une à l'autre. Dieu et Jésus-Christ, son Fils, sont l'un dans l'autre, et par conséquent, à plusieurs égards, le temple l'un de l'autre. Le Fils unique a toujours été, il est et sera toujours dans le sein du Père : *Unigenitus quiescit in sinu Patris.* (*Joan.*, I, 18.) C'est dans son sein, au milieu de la splendeur des saints, qu'il l'a éternellement engendré : *In splendoribus sanctorum ex utero genui te.* (*Psal.* CIX, 3.) Et c'est là qu'il lui a assuré avec serment un sacrifice éternel : *Juravit : Tu es Sacerdos in æternum.* (*Ibid.*, 4.) De son côté il nous dit : *Je suis dans mon Père, et mon Père, dans moi.* (*Joan.*, X, 11.) On peut le dire aussi de l'Eglise, son corps mystique : elle est en Dieu, et Dieu en elle. Il habite dans ses membres par sa grâce et par son Esprit. Il est tout dans son Fils bien-aimé. Ainsi le Rédempteur, composé du chef et des membres, sera éternellement le temple, aussi bien que l'autel, la victime et le prêtre du sacrifice. J'ai vu, disait saint Jean, la nouvelle Jérusalem parée comme une épouse qu'on mène à son époux. Dieu et l'Agneau lui servaient de temple : *Deus templum illius et Agnus.* (*Apoc.*, XXI, 22.) Voici le tabernacle de Dieu, m'a dit un ange ; c'est ici qu'il habite avec eux : *Ecce tabernaculum Dei cum hominibus, et habitabit cum eis.* (*Ibid.*, 3.) Et ailleurs : Le temple de Dieu s'est ouvert dans le ciel : c'est le sein du Père céleste; j'y ai vu l'arche d'alliance (c'est Jésus-Christ) : *Apertum est templum Dei in cœlo, et visa est arca testamenti.* (*Apoc.*, XI, 19.)

C'est donc le sein du Père céleste, qui est le Saint des saints, cette partie la plus auguste du temple, où le Fils unique fait son séjour. Il s'est ouvert dans la plénitude des siècles, lorsque le Père a envoyé son Fils au monde, ce Fils est comme sorti de son sein pour s'incarner : *Exivi a Patre, et veni in mundum.* (*Joan.*, XVI, 28.) Ce sanctuaire doit s'ouvrir encore à la fin des siècles, lorsque ce Fils viendra juger les vivants et les morts, rassembler tous les élus et les faire entrer dans ce temple adorable, pour y offrir à jamais ce sacrifice : *Venite et congregamini ad cœnam magnam.* (*Apoc.*, XIX, 17.) Et le Verbe incarné est en même temps le prêtre, la victime et l'autel du sacrifice. Prêtre par son caractère et ses fonctions, victime par sa chair et ses sentiments, l'autel par l'adoration et l'offrande qu'il en a faite, sa personne en fait le mérite et le prix infini. Toutes ces distinctions de temple, d'autel, de prêtre, de victime, n'ont sans doute rien de réel en Dieu, où tout se trouve dans la plus parfaite unité et simplicité ; mais, pour mettre ces grands objets à la portée de notre faiblesse, il nous est permis de distinguer tous ces rapports différents, qui, par des traits de ressemblance avec nos sacrifices, nous donnent une idée de ce qui est infiniment au-dessus de nous.

Dieu qui ne peut s'adorer lui-même, et qui ne peut cependant être dignement honoré que par lui-même, a trouvé dans l'incarnation de son Verbe le moyen de se rendre ce culte souverain sans sortir de lui-même. Le Père éternel seul, principe sans principe, origine des personnes divines et cause de tous les êtres créés, se fait tout offrir par la main de son Fils, par l'ordre et la pratique de l'Eglise, et comme son Fils incarné fait le mérite de tout le reste, ce sacrifice est si saint et si parfait, si divin et si accompli, d'une manière si admirable et si divine, que tout ce qui le compose, prêtre, victime, temple, autel, feu du sacrifice, tout y est divin, tout y est Dieu, Dieu en est tout. L'esprit de Dieu est de ramener tout à l'unité, de faire tout pour l'unité, parce qu'il est la véritable unité. Dans l'incarnation,

Dieu et l'homme ne font qu'une même personne, dans l'Eglise, Jésus-Christ et ses membres ne font qu'un seul corps par la grâce, nous sommes un même esprit avec Dieu : *Qui adhæret Deo unus cum eo spiritus est.* (I *Cor.*, VI, 17.) Par l'Eucharistie nous lui sommes incorporés: *In me manet* (*Joan.*, XV, 5) ; dans la gloire transformés en lui, nous lui deviendrons tous semblables : *Similes ei erimus.* (I *Joan.*, III, 29.) L'esprit et l'exécution du sacrifice achève et porte au plus haut point cette espèce d'unité, dont la créature est capable. Tel est l'heureux état où nous devons passer l'éternité, où Jésus-Christ exercera son sacerdoce éternel, selon l'ordre de Melchisédech.

Les Juifs eurent d'abord un tabernacle dans le désert. Cette espèce de temple ambulant, propre à des voyageurs, était l'image de cette vie où nous marchons par la foi ; ils eurent un temple dans la terre promise, image du temple que nous espérons dans le ciel. Ces deux temples avaient un sanctuaire où entrait tous les jours le prêtre, et un lieu encore plus secret où le grand prêtre seul avait droit d'entrer une fois l'année ; c'était la plus sublime de ses fonctions, réservée à lui seul, qui consommait ce sacrifice et s'élevait à la plus grande gloire; voilà le sein de Dieu, le Saint des saints, où celui-là seul a droit d'y entrer, qui en est sorti. Tout le monde peut entrer dans le ciel ; mais le ciel du ciel même, pour ainsi dire, le sein de Dieu est réservé à son Fils ; c'est en y entrant qu'il consomme son ministère et son sacerdoce, et qu'il en fait la plus sublime fonction : ce n'est pas, dit saint Paul, un tabernacle fait par la main des hommes ; c'est dans le ciel, dans l'intérieur du sanctuaire, bien plus parfait que ne sont les ouvrages des hommes : *Non in manufactis habitat. Per amplius et perfectius tabernaculum non manufactum introivit semel in sancta.* (*Hebr.*, IX, 24.)

Le sein du Père où le Fils a été engendré n'a rien de semblable à ce que nous voyons parmi les hommes. Rien de semblable, rien de distingué de Dieu même ; c'est son cœur, c'est l'abîme infini de son essence, c'est l'intime de sa substance ; c'est ce que le Prophète appelle le secret de la face. Ce n'est ni le sein d'Abraham, ni le ciel matériel, c'est la Divinité : *In abscondito faciei.* (*Psal.* XXX, 21.) Tout ce qui n'est point Dieu est méprisable et indigne de nous. Placez-nous, mon Dieu, dans votre esprit, soyez notre bien, notre maison, notre éternelle demeure ; mais faites-nous la grâce d'être la vôtre, nous n'habiterons en vous qu'autant que vous aurez habité dans notre cœur ; par un heureux échange, vous nous recevrez alors dans votre sein :'

Dans les principes de l'Evangile, le temple est préférable aux dons les plus précieux qu'on y fait; les oblations ne sanctifient pas le temple, elles y sont au contraire sanctifiées. Jusqu'alors profanées, elles ne deviennent saintes que du moment où, portées ou présentées dans le lieu saint, elles y sont consacrées au service de Dieu et reçues dans son domaine : *Quid majus est aurum an templum quod sanctificat aurum.* (*Matth.*, XXIII, 17.) S'il est permis d'en faire l'application à la victime sainte que nous immolons ; sans doute nos temples ne la sanctifient pas, c'est elle qui fait toute la sainteté de nos temples ; elle est infiniment au-dessus du temple de Salomon, du ciel et de la terre, après même qu'à la fin des siècles un nouveau ciel et une nouvelle terre, chef-d'œuvre de la puissance divine, auront été substitués au ciel et à la terre qui auront été détruits : *Templo major est hic.* (*Matth.*, XII, 6.) Mais il est un autre temple où se trouvent l'autel, le prêtre et la victime, digne de l'un et de l'autre, supérieur en sainteté à l'un et à l'autre, le principe est la source de leur sainteté et de toute sainteté ; c'est le sein de Dieu qui sanctifie l'humanité de Jésus-Christ, comme le temple sanctifie l'offrande et bien davantage, puisque la personne divine lui est unie: *Quem Pater sanctificavit et misit in mundum.* (*Joan.*, X, 36.) C'est ce temple qui la rend digne de lui, une source de sanctification pour tous ses membres qui lui sont unis par la grâce.

Comme il est un autre temple que celui que nous voyons, il est aussi un autre autel que nous ne voyons pas. C'est sur cet autel sublime que l'Eglise prie le Seigneur de faire porter son offrande par les mains des anges. Jésus-Christ, prêtre, victime, ange du grand conseil, en s'offrant lui-même exécute tout cela : *Hæc perferri per manus sancti angeli in sublime altare.* Il est en particulier l'autel par sa personne divine sur laquelle s'abaisse l'humanité, sur laquelle portent tous nos mystères et nos espérances : *Templum et altare, ipse Filius, aurum et donum, laudes et sacrificia, omne in eo pretium offerimus.* Par son union immédiate à sa divine personne, l'humanité a été séparée de toutes les autres créatures, et élevée à un ordre supérieur de divinité toujours unie inséparablement, même après la mort. Elle y est offerte et consommée, et par les douleurs, et par la mort, et par la transformation de sa résurrection, et entrant dans le ciel couvert de sang et de cicatrices, elle offrira à jamais à Dieu le seul hommage digne de lui plaire et nous unit immédiatement à cette personne. Par Jésus-Christ nous sommes séparés du reste des hommes, et formant par la grâce un ordre à part, un ordre supérieur dont tout le prix, les droits, les espérances portent sur cette union comme par une sorte d'incarnation morale.

Tous les autres autels ont été abandonnés, le temple de Salomon aux gentils, nos églises aux hérétiques, le Calvaire, la croix, le corps même de Jésus-Christ aux Juifs, et tout à la profanation des pécheurs pour qui l'accès n'en est que trop libre. C'étaient des figures de la subsistance du Verbe; mais celui-ci ne craint point les révolutions, n'est pas exposé aux profanations, n'est pas même accessible aux pécheurs qui n'auront jamais entrée dans le ciel : *Sublime altare in-*

visibile quo non accedit injustus. In illo ostendit bonitatem suam, qui in isto diuturnitatem suam. C'est ce que le prêtre demande au commencement de la messe, j'entrerai à l'autel de Dieu, expression bien singulière : on monte aux autels, on s'en approche, mais on n'y entre pas, ne prenons point le change. L'autel divin dont il est parlé en la personne du Verbe, on y entre en effet en s'y unissant par la charité : *Introibo ad altare Dei.* (*Psal.* XLII, 4.) Je m'approcherai du Christ qui me remplit de joie, il est toute ma force. Faites luire, Seigneur, votre lumière et votre vérité qui me conduiront à votre montagne sainte et à vos tabernacles : *Introibo ad altare Dei de monte sancto ejus, de tabernaculo ejus ad Deum qui lætificat juventutem meam.* (*Ibid.*) C'est cet autel duquel il est dit dans l'*Apocalypse*, tantôt que les âmes des martyrs sont au-dessous, comme les membres sous leur chef qui a sur eux une autorité souveraine, et qui attendent tout de lui avec une humilité profonde. *Vidi subtus altare animas sanctorum* (*Apoc.*, VI, 9); tantôt que les prières des saints sont au-dessus, d'où elles sont offertes et reçues de Dieu : *Orationes sanctorum super altare aureum.* (*Apoc.*, V, 8.)

C'est de cet autel qu'a été pris le feu sacré qui purifia les lèvres d'Isaïe, c'est de là qu'il s'est répandu par toute la terre avec grand bruit, ce grand vent, ces éclairs qui parurent à la venue du Saint-Esprit : *Ex quatuor cornibus altaris oravit.* (*Apoc.*, IX, 13.) C'est le Saint-Esprit lui-même la vraie fin du sacrifice ; le feu sortait de l'autel pour brûler la victime et en faire un holocauste ; aussi le Saint-Esprit qui procède du Fils se répand sur lui en se consommant par l'amour, et à toute l'Eglise pour la conduire, et à tous les fidèles pour en faire autant de victimes. Fasse le ciel que, tous embrasés de ces mêmes flammes, nous soyons un jour tout consommés dans l'unité à jamais.

DISCOURS

SUR LA MORT.

DISCOURS I[er].

SUR LA MORT.

Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris. (*Gen.*, III, 19.)

Souviens-toi, homme, que tu es poussière, et que tu retourneras en poussière.

Si les hommes étaient insensibles à la perte de la vie, je serais peu surpris de les voir oublier la mort malgré l'intérêt qu'ils doivent y prendre. C'est moins par raison que par sentiment qu'ils ont accoutumé de se conduire. Mais regarder la mort comme le plus grand de tous les maux et cependant n'y penser jamais, frémir à ses approches et ne pas se préparer à ses coups; la craindre jusqu'à la faiblesse et en braver les risques jusqu'à la témérité, ce sont des mystères de folie, des contradictions de conduite que l'expérience seule peut faire croire.

Ignore-t-on la certitude de la mort? Non, sans doute. Une expérience de six mille années en a tellement convaincu le genre humain que jamais encore personne n'a été assez incrédule pour en douter ou assez insensé pour se flatter de quelque dispense. Ignore-t-on que le moment de la mort est incertain? Non. On a cent fois entendu dire, on voit tous les jours que le Seigneur vient, comme un voleur, le moins qu'on y pense. Si la mort de quelques personnes, assez heureuses pour avoir le temps de s'y préparer, donne des lueurs d'espérance, il est tant d'accidents imprévus, qu'on n'ose se flatter d'être à l'abri de la surprise.

Mais on se persuade que le danger n'est pas si pressant et la mort si prochaine; on croit avoir encore longtemps à vivre et on perd de vue le terme fatal qu'on regarde comme fort éloigné. Souvent même, traitant en impie de cruauté, ou attendant en stupide, comme un effet du hasard, le malheur inévitable qui nous dépouille de tout, on blasphème l'autorité souveraine qui nous y assujettit, on oublie la bonté infinie qui nous y prépare. Ainsi perd-on le mérite d'un sacrifice nécessaire et on trouve la réprobation dans ce qui devrait opérer le salut.

En répandant aujourd'hui la cendre sur nos têtes, l'Eglise combat cette folle présomption et tâche de nous réveiller de cette profonde léthargie. Non, non, le danger n'est pas si éloigné, ni la mort si fort différée; vous y touchez. C'est peu de dire que vous courez quelque risque, que vous mourrez un jour; le danger est continuel, vous mourez tous les jours, vous mourez à chaque moment. Les piéges que la mort vous tend sont sans interruption, les coups qu'elle vous porte sont sans relâche, tout s'arme en sa faveur, vous vous armez vous-même pour elle. Partout présente, partout redoutable, elle ne cesse de menacer, de frapper et de vaincre. Chaque instant est marqué par quelque nouvel avantage. Toute la vie n'est qu'un combat, ou plutôt une défaite, où toujours victorieuse elle triomphe enfin sans retour de tout ce qui respire. Ecoutez donc la voix de l'Eglise, ou plutôt celle de l'univers, qui vous dit unanimement : *Souviens-toi, homme,* etc.

Ne vous bornez pas au stérile souvenir de votre misère. Adorez la puissance qui vous immole et la bonté qui vous sanctifie. Tout sert à la majesté de Dieu, la mort en est le plus grand théâtre. Que tout serve à lui rendre hommage. Tout sert à sa miséricorde; la mort en est un des plus grands effets. Servez-vous de tout pour en profiter; n'attribuez rien au hasard : tout obéit à une autorité souveraine. Dieu vous frappe en maître, soumettez-vous en sujet avec respect. N'accusez rien de trop de rigueur : tout seconde une tendresse paternelle. Dieu vous avertit en père, préparez-vous en enfant avec reconnaissance, *Ave, Maria*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Quel plus beau théâtre que la puissance divine, que ces rapides et perpétuelles vicissitudes qui changent à tout moment la scène du monde! Tout commence, tout finit, tout vieillit, tout passe; on voit tout éclore et disparaître, se montrer et s'évanouir; Dieu seul, toujours immuable, se joue de tout ce qui existe et voit tout s'écouler à ses yeux. C'est un feu toujours agissant qui éclate en étincelles et à chaque instant se rallume et séteint. C'est une roue qui tourne sans cesse, et à chaque instant fait passer le genre humain du faîte dans la poussière. C'est un prince qui fait la revue d'une armée immense et l'étalage d'un riche trésor. Chaque instant ramène un nouvel homme et de nouvelles richesses. Tels ces anciens prophètes à qui une foule d'images différentes venaient déployer successivement tous les siècles. Adorez, mortels, cet abîme infini d'où tout vient et où tout s'engloutit; perdez-vous dans cette innombrable multitude d'êtres divers qui peuplent la cour du Roi des rois. Cette inépuisable puissance qui, comme un fleuve intarissable, roule sans cesse de nouveaux flots, comme un astre brillant, lance sans cesse de nouveaux feux, sans cesse vous répète que seule infinie et éternelle tout le reste n'est rien à ses yeux : *Sicut vestimentum veterascent*, etc. (*Psal.* CI, 27.)

Le spectacle fût-il toujours le même, ce silence majestueux, cette constante uniformité ne mériteraient pas moins notre admiration et notre respect. Nous y verrions, quoique imparfaitement, celui dont l'éternité fait la vie, l'immensité fait l'empire, l'immutabilité fait l'essence. La création et la conservation de la nature suffisent à un esprit attentif pour connaître et adorer son auteur. Néant dans notre origine, nous sommes-nous donné l'être? Contingents dans notre durée, pouvons-nous nous la conserver? Un instant ne donne pas droit à un autre instant. L'homme tient tout de Dieu. C'est en lui et par lui qu'il agit et qu'il respire. Cependant il en est peu touché. Le cours ordinaire des lois communes dérobe à ses regards la main toute-puissante qui lui donne la vie. L'uniformité distrait, le repos endort et l'action ennuie Il faut, pour faire sentir à l'homme sa dépendance, le frapper par la douleur, le tenir en suspens par la variété. Ainsi, par la voix de la mort, Dieu dit de la manière la plus vive : 1° que tout favorise ses desseins; 2° que tout prouve sa souveraineté; 3° que tout justifie ses rigueurs.

1° Tout favorise ses desseins. Heureux, en effet, si nous n'avions qu'à essuyer la rapide révolution des années! Faut-il que la nature déchaînée nous fasse une guerre continuelle? Tout ce qui nous environne combat sous les drapeaux de la mort. Trop bien servie par toutes les créatures, d'intelligence avec les aliments qui nous soutiennent et les remèdes qui nous guérissent, la mort tient tout à ses gages. Voyez-vous ces bêtes féroces prêtes à vous déchirer, ces serpents qui vous préparent un mortel poison, ces insectes qui vous tourmentent par leurs piqûres multipliées, tout est armé contre vous. Voyez ces forêts épaisses où le voyageur s'égare, ces sentiers étroits et tortueux où le moindre faux pas le précipite dans les abîmes, ces pierres, ces ronces semées dans son chemin, tout conspire contre vous. La terre est couverte de piéges, la nuit en dérobe la vue et augmente le danger, le jour les laisse voir et remplit de crainte. La nature qui a donné aux animaux et aux fruits une peau, une écorce, des écailles pour se garantir des insultes, vous a formé nu, sans armes et sans défense, et pendant une longue enfance livré à votre faiblesse, au milieu d'un monde d'ennemis, de besoin et de périls : *Præoccupaverunt me laquei mortis.* (*Psal.*, XVII, 6.)

Sentez-vous les chaleurs accablantes de l'été, les froideurs excessives de l'hiver, entendez-vous le vent qui souffle, le tonnerre qui gronde, la pluie qui tombe, l'air se déclare pour la mort. Voyez les torrents débordés, les ondes mutinées; qu'attendent-elles qu'à vous engloutir? L'eau se joint à l'air pour vous perdre. La terre fait sortir de ses entrailles ces herbes vénéneuses qu'on ne prit jamais impunément, elle fabrique ce métal homicide qui brille dans les combats. La terre ne travaille pas moins contre vous. Que dirai-je du feu, dont la violence dévore tout ce qu'il rencontre? Que vous seriez à plaindre, s'il exerçait sur vous son activité! Ces éléments eux-mêmes, dit le Sage, vous en êtes composé. Déjà si dangereux par leurs attaques, que ne vous disent-ils pas par leur contrariété et leur nature? L'air par sa subtilité, l'eau par sa fluidité, la terre par sa fragilité, le feu par son activité, les uns et les autres par leurs combats, ils vous disent : Ce qui est subtil se dissipe, ce qui est fluide s'écoule, ce qui est fragile se brise, ce qui est actif se consume, ce qui est en guerre se détruit. L'air n'élève que des vapeurs, le feu ne produit que des étincelles, l'eau ne roule que des flots, la terre porte des fleurs, leurs combats ne causent que du désordre. Voilà, mortels, ce que vous risquez, ce que vous souffrez, ce que vous êtes; voilà ce qu'est le monde entier : *Omnis caro fenum.* (*Isa.*, XL, 6.)

Nos ennemis extérieurs ne sont ni les

seuls ni les plus dangereux. Nous portons la mort dans notre sein. La faim, la soif, le repos, le travail, l'abondance, la pauvreté, nous attaquent tour à tour. Notre vie dans l'ordre physique, aussi bien que dans l'ordre moral, est une guerre perpétuelle : *Militia est vita hominis.* (*Job.*, VII, 1.) Nous la passons toute à nous défendre. On mange, dit saint Grégoire, pour ne pas mourir de faim, on boit pour ne pas mourir de soif, on se remue pour ne pas mourir de langueur, on se repose pour ne pas mourir de lassitude: *Vegetamus motibus, ne situs interimat, erigimus, ne vegetatione succumbat.* Tristes précautions, qu'êtes-vous que des hommages continuels rendus à la mort? *Tot diversitatibus occurrentes, quid aliud agimus, nisi corruptibilitati servimus.*

Qui peut décrire toutes les maladies auxquelles nous sommes sujets? les volumes suffisent-ils pour en faire l'énumération? la vie de l'homme est-elle assez longue pour les connaître? Science humiliante des misères humaines, faut-il qu'une infinité d'hommes, uniquement appliqués à vous étudier, puissent à peine découvrir une partie des ravages que fait la mort! que d'incommodités secrètes, d'infirmités habituelles, de faiblesses journalières, de maux inconnus! Pouvons-nous oublier que la frêle machine de notre corps se dérange et dépérit à tout moment, plus fragile que le verre, qui se conserve incorruptible les siècles entiers? Heureux, dit saint Augustin, si vous n'aviez comme lui que les accidents extérieurs à craindre! Mais vous portez encore en vous-même les principes de la corruption: *Vitrum durat per sæcula, febris et senectus ei non timetur.*

Compteriez-vous sur les aliments et les remèdes que l'art et la nature vous offrent? en est-il qui puisse soulager tous vos maux? en est-il qui puisse parer le coup de la mort? Que dis-je! ressource meurtrière, ce sont des ennemis domestiques qui vous trahissent, de petits poisons qui usent vos organes, et qui, vous flattant de quelque soulagement passager, trament de loin votre perte totale. Les viandes en nourrissant se corrompent, l'air en rafraîchissant apporte des exhalaisons dangereuses, le sang en circulant reçoit et répand ses mauvaises qualités, l'embonpoint appesantit, la maigreur épuise, l'abondance amollit, l'abstinence ruine ; ces soutiens de la vie deviennent des instruments de mort. Tel le feu, qui se consume lui-même avec le bois qu'on y répand, et d'autant plus rapidement qu'il est plus vif, la quantité ou le défaut d'aliment sert à l'étouffer ou à l'éteindre.

Ainsi êtes-vous toujours aux prises avec la mort. Fut-il jamais de guerre plus acharnée, de combat plus opiniâtre, d'assaut plus furieux? Cette vie est un siége de place. Un feu continuel vole de toutes parts, les sorties affaiblissent, les vivres se consument, les travaux s'avancent, la brèche augmente, l'ennemi se rend enfin le maître. C'est un jour de bataille. Non-seulement on voit à tout moment tomber ses compagnons à ses côtés; mais sans cesse au milieu du feu, soi-même on court de danger en danger, d'ennemi en ennemi. Blessé par l'un, renversé par l'autre, tantôt fuyant, tantôt résistant, demandant quartier, revenant à la charge, sans avoir un moment de relâche, et la mort, toujours supérieure, remportant enfin une victoire complète, après qu'on lui a un moment disputé le terrain, tout s'arme, tout combat pour sa suprême autorité : *Pugnabit orbis terrarum.* (*Sap.*, V, 21.)

Pour vous faire sentir la faiblesse de la place assiégée, faut-il vous dévoiler les mystères de l'anatomie, le nombre, la variété, la délicatesse, l'enchaînement, la dépendance, la nécessité des organes qui composent le corps humain? faut-il vous dire à quoi tient votre vie? Une goutte d'eau, un grain de sable, un rien peut troubler cette harmonie et briser cette chaîne. Bien loin d'être surpris de la multitude des accidents qui menacent nos jours, les maîtres de l'art sont étonnés qu'on jouisse si longtemps de la santé et de la vie. Il faut un miracle continuel pour garantir cette toile légère que le Tout-Puissant a daigné ourdir, et que l'on s'efforce de rompre : *Præcisa est velut a texente vita mea* (*Isa.*, XXXVIII, 12); pour retenir ce peu de lait qu'il a fait cailler, et que tout travaille à dissoudre: *Qui sicut lac mulsisti me* (*Job*, X, 10); pour étayer cette maison de boue qui ne porte que sur le sable, que la pluie sape, que le vent renverse : *Qui habitant domos luteas.* (*Job*, IV, 19.)

Du moins une maison se soutient longtemps sans avoir besoin de réparation; on peut y en faire, on voit à l'avance si elle menace ruine, on peut en sonder les fondements. Mais notre corps ne peut se soutenir sans un secours étranger ; on a beau faire des réparations, elles ne font que hâter sa chute en paraissant la suspendre. On a beau l'examiner de près, on y est tous les jours trompé par de belles apparences ; il touche quelquefois à sa fin, qu'il paraît jouir d'une santé parfaite, ou plutôt sans cesse il menace ruine, il est à demi renversé, il s'écroule de toutes parts, il tombe enfin, malgré tous nos soins, le moins qu'on y pense. Nous marchons le long d'un précipice, dans un sentier étroit et glissant, n'ayant qu'un roseau pour appui; nous sommes abandonnés à la merci des flots, sur une planche, au milieu de l'orage; ou comme une terre située le long des eaux dont le courant emporte toujours quelque partie; nous nous écoulons comme de l'eau qui se perd dans la terre : *Sicut aqua dilabimur nos in terram.* (II *Reg.*, XIV, 14.)

2° Tout éprouve sa souveraineté. Sentez, mortels, l'étendue de votre dépendance. La mort n'épargne, n'excepte, ne respecte rien Rentrez dans la poussière où vous prîtes naissance. Apprenez par la fin de votre vie quel en fut le principe; dans le maître de vos jours adorez-en l'auteur, voyez votre création dans votre tombeau Vous ne vivez

ni ne mourez pour vous-mêmes; Dieu vous fit naître pour sa gloire, pour sa gloire il vous livre au trépas : *Nemo sibi vivit, nemo sibi moritur.* (*Rom.*, XIV, 7.) Ainsi parla-t-on au premier homme : A peine sorti de la poussière, je vous condamne à y rentrer; connaissez mes droits par la loi que je vous impose, et mon autorité par la mort dont je vous menace. En vous formant j'agis en maître, j'agis en maître en vous frappant. Que le monde naissant entende l'arrêt, que le monde finissant le subisse, que la dépendance de son origine et la nécessité de sa fin fassent adorer une puissance.

Autorité souveraine qui n'épargne rien. Tout à la mort s'anéantit pour l'homme, il s'anéantit en un instant, tout à la fois et sans retour. Vous adorez votre corps, il est livré à la poussière; vous aimez la vie, elle se dissipe comme un souffle; vous chérissez vos parents, ils disparaissent comme un éclair; vous goûtez le plaisir, il s'enfuit comme une ombre; vous recherchez la gloire, elle s'éteint comme une étincelle; vous possédez des biens, ils s'envolent comme une vapeur; vous êtes attaché au monde, il s'évanouit comme un songe. La mort ne laisse même rien de votre corps; il change de nature, il perd jusqu'à son nom. D'abord, dit Tertullien, sous celui de cadavre il conserve quelque forme humaine; réduit en pourriture, devenu de la poussière, disparaissant tout à fait, il s'en perd jusqu'au plus légères traces, jusqu'aux termes funèbres de vos malheureux restes. Votre nom ne sera pas plus heureux à se sauver de l'oubli.

Voilà la statue de Nabuchodonosor. L'homme par les biens de l'esprit, du corps et de la fortune, semble réunir la richesse et la force de tous les métaux; tête d'or, bras d'argent, corps d'airain, jambes de fer; mais tout porte sur des pieds d'argile : une petite pierre frappe le colosse; or, argent, fer, airain, tout est réduit en cendres : *Contrita sunt pariter, et in favillam reducta.* (*Dan.*, II, 35.) Hélas! vos intérêts spirituels, bien supérieurs à tout le reste, n'en dépendent pas moins. La mort décide de l'éternité. Pendant la vie la couronne flottant sur nos têtes peut à tout moment nous échapper; la grâce négligée ou mise à profit nous rend dignes d'amour ou de haine, mais nous le laisse toujours ignorer. La mort lève le voile, elle fixe sans retour la volonté humaine dans le bien ou dans le mal, et la volonté divine dans l'amour ou dans la haine. L'arbre demeure à jamais du côté qu'il tombe : *Ubi ceciderit arbor, ibi erit.* (*Eccle.*, XI, 3.)

Autorité absolue, qui ne respecte rien. Quel privilége peut vous soustraire à ses ordres? sur quel titre fondez-vous vos prérogatives? pensez-vous que la mort se laisse fléchir par vos prières, attendrir par vos larmes, intimider par vos menaces, repousser par vos efforts? pensez-vous qu'elle écoute les éloges de vos admirateurs, les gémissements de votre famille, les acclamations de vos sujets, le tumulte de vos armées. pensez-vous qu'elle tienne compte de l'étendue de vos lumières, la force de votre éloquence, l'abondance de vos richesses, la magnificence de vos palais, l'éclat de vos dignités, la noblesse de votre naissance? pensez-vous qu'elle ait fait un pacte avec la vigueur de la jeunesse, la force du tempérament, les charmes de la beauté, la douceur du plaisir, la sagesse des précautions? Le don des miracles même serait une faible barrière. Après avoir rendu la vie à un autre, on ne peut prolonger la sienne. La mort respecte-t-elle la vertu même? l'impie et le juste, le petit et le grand, le jeune homme et le vieillard sont confondus dans le même tombeau. La pierre et le marbre, le bronze et l'acier, le temps dévore tout. Telle une grêle qui, dans une vaste campagne, moissonne à coups redoublés l'espérance du laboureur, là, elle abat une tendre fleur qui ne faisait que d'éclore, ici elle écrase le fruit qui touchait à sa maturité; l'arbre gémit de voir ses branches brisées, le champ déplore ses épis renversés, tout cède à son impétueuse violence. Telle cette énorme grêle de pierres qui, dans les armées des Chananéens, frappant indistinctement soldat et capitaine, ne laisse qu'un vaste désert au conquérant de la terre promise.

Autorité souveraine qui n'excepte rien, tous les lieux et tous les temps lui rendent hommage. Parcourez les fastes du monde, que sont toutes histoires, qu'un long catalogue de morts, un détail de ce qui n'est plus, les mémoires du règne de la mort plutôt que de celui des monarques? Y a-t-il quelqu'un sur la terre depuis tant de siècles qui ne lui ait payé le tribut? Où êtes-vous, rois puissants, dieux de la terre, qui décidiez du sort des humains? Où êtes-vous, guerriers illustres, heureux conquérants, qui remplissiez l'univers de vos exploits? Où êtes-vous, auteurs profonds, grands orateurs, subtils philosophes, qui ne prononciez que des oracles? Où êtes-vous, familles brillantes, communautés nombreuses, armées formidables, peuples infinis, qui étiez la terreur des mortels? Où êtes-vous, foule obscure, multitude innombrable de toute sorte de personnes dont on ne trouve plus que les noms dans des registres mortuaires? C'en est fait, vous n'êtes plus; le sceptre et la houlette, le diadème et les chaînes, les haillons et la pourpre, tout n'est plus qu'un amas de poussière, sur lequel la mort arbore ses étendards ou plutôt sur lequel l'autorité suprême élève son trône : *Universa vanitas omnis homo vivens.* (*Eccle.*, I, 14.) Tel ce cheval pâle de l'*Apocalypse*, sur qui la mort était montée, traînant l'enfer à sa suite, exerçant un pouvoir sans bornes sur toute la terre : *Data est illi potestas super quatuor partes terræ.* (*Apoc.*, VI, 8.)

Si un homme avait vécu depuis le commencement du monde, et eût été témoin de cette prodigieuse vicissitude d'événements qui en composent l'immense histoire, si du haut des cieux, regardant sur la terre, il

pouvait dans un point de vue en rapprocher les contrées, en rassembler les peuples, en réunir les scènes, de quel étonnement, de quelle frayeur serait-il saisi! L'un englouti dans la tempête, l'autre assassiné par les voleurs, celui-là dévoré des bêtes, celui-ci consumé par le poison, ici la proie des flammes, là écrasé sous des ruines, ailleurs mourant de maladie ou de langueur; des villes dépeuplées, des provinces désolées, des armées détruites, des nations anéanties, des monarchies éteintes, un monde entier abîmé dans le déluge, consumé par le feu et à la fin des siècles, naissant et périssant en détail à chaque instant; quel spectacle! quel abîme! quel chaos! Au milieu de ce tas de débris et de masures, cherchez le monde, ce monde superbe, ce monde ambitieux, ce monde voluptueux, ce monde impie, où est-il? que sa mémoire soit abolie: *Dixi: Ubinam sunt? cessare faciam de terra memoriam eorum.* (*Deut.*, XXXII, 26.) Sur tant de trônes renversés, de couronnes brisées, de lauriers flétris, de dignités éclipsées, de fortunes ruinées, aux pieds du trinal suprême, voyez, craignez, adorez un Dieu tout-puissant, jetant les yeux sur les faibles mortels et leur faisant sentir qu'il est seul grand et qu'ils ne sont tous devant lui que de la poussière que le vent emporte: *Tanquam pulvis.* (*Psal.* I, 4.)

Mais qui pourrait se le persuader? Un Dieu même a voulu mourir, la mort a pu frapper son maître, l'auteur de la vie a rendu le dernier soupir. Mort heureuse sans doute! il fut par sa mort la mort de la mort; sa mort répara la mort du péché, et donna la vie au monde. Mais enfin un Dieu a bien voulu subir la loi qu'il avait portée; qui peut s'en dispenser? Il a voulu prouver la souveraineté de Dieu; qui peut s'y soustraire? L'univers en fut saisi d'horreur, le soleil éteignit ses rayons, les pierres se brisèrent, la terre s'ébranla. Le Dieu de la nature mourait; faut-il être surpris que la nature fut renversée, que tout meure dans la nature? Le Calvaire annonce l'arrêt qu'il exécute. Les cendres de l'univers valent-elles la croix d'un Dieu? l'anéantissement de l'univers approche-t-il de la mort d'un Dieu?

3° Tout justifie les rigueurs de la mort. Pourquoi nous plaindre du Tout-Puissant? Nous sommes nos vrais ennemis, l'unique source de nos misères. L'homme ne fut pas toujours sujet à la mort. L'innocence et l'immortalité furent son premier apanage. Il devint mortel en devenant coupable. Le péché a introduit la mort dans le monde: il en perpétue l'empire. Le crime prépare le poison, le libertinage enfonce le poignard, les passions allument l'incendie: par un juste arrêt, la perte de la vie en est le châtiment. Le monde est notre prison, la vie n'est qu'un délai, le lit de la mort est l'échafaud, le dernier moment en est l'exécution. Nos complices ou nos semblables exécutés avant nous, nous avertissent de nous attendre aux mêmes rigueurs. Hélas! souvent l'épuisement du corps, l'agitation de l'âme, la rupture des nœuds de la société, les inutiles efforts de la nature, affreux prélude de la mort, plus affreux que la mort même, ne font-ils pas désirer qu'elle approche, et regarder comme un coup de grâce son dernier coup, ainsi que le regarde un criminel sur sa roue, pour s'en épargner tant d'autres qui le précèdent? Un Dieu juste arme ainsi la mort de ses traits vengeurs, afin que, par sa nécessité et par ses horreurs, elle soit la punition et l'image du péché: *Stipendium peccati.* (*Rom.*, VI, 23.)

Orgueilleux mortel, ébloui de votre puissance, vous vous flattez qu'une longue vie va vous rendre longtemps heureux. Comme Nabuchodonosor, vous couvrez la terre de votre ombre, vous serez comme lui condamné au rang des bêtes; vous êtes comme Hérode engoué de votre gloire et des acclamations de vos sujets, vous serez comme lui mangé des vers. J'ai vu l'impie sur le trône, élevant sa tête jusqu'au ciel, le disputer aux cèdres du Liban; je n'ai fait que passer, et il n'est plus; on ne trouve pas même l'endroit où il a été: *Transivi et ecce non erat*, etc. (*Psal.* XXXVI, 36.) Riche avare, vous vous réjouissez à la vue de vos trésors. Vos habits, vos meubles, vos tables, tout flatte votre sensualité, tandis que Lazare languit à votre porte. Insensé, cette nuit même on va vous redemander votre âme; vous serez enseveli dans l'enfer; que deviendront toutes vos richesses? *Hac nocte repetent animam tuam.* (*Luc.*, XII, 20.) Homme de bonne chère, voyez, comme Baltassar au milieu de la débauche, cette main inconnue qui trace sur la muraille des caractères mystérieux: apprenez que vous allez perdre les biens et la vie: *Hac nocte transferetur regnum.* (*Dan.*, II, 21.) Impie qui, comme Antiochus et Pharaon, osez blasphémer votre Dieu, tyranniser son peuple, renverser ses autels, la mer Rouge va vous servir de tombeau, une montagne déserte recevra vos derniers soupirs. En vain demandez-vous grâce; vos crimes en méritent-ils? Libertin qui, comme Jozabel et Zambri, vous livrez à vos passions et oubliez votre juge, vous vous flattez d'une longue impunité; la voilà à votre porte qui va vous citer à son tribunal: *Judex ante januam assistit.* (*Jac.*, V, 9.) Il est juste que les méchants soient privés de bonne heure d'une vie dont ils abusent; qu'on débarrasse le monde, qu'on purge la terre d'une société contagieuse. La justice de Dieu peut-elle le faire trop tôt? *Eradatur de terra viventium.* (*Jer.*, XI, 19.)

Mais est-il nécessaire que la justice de Dieu s'en mêle? Les hommes se laissent-ils vivre les uns les autres? Faut-il que, par un barbare complot, ligués contre leurs semblables, ils attentent mutuellement à leurs jours, comme si la mort était trop indulgente? Ils précipitent sa victoire en devenant leurs bourreaux. La trahison se défait d'un rival, le ressentiment immole un ennemi, l'avarice suce le sang du pauvre, l'inhumanité le laisse mourir de faim, la cupidité l'accable de travaux, l'ambition expose ses jours, on se fait un point d'honneur de

ses jours, on se fait un point d'honneur de l'égorger, un art de le faire avec succès, une étude de l'apprendre, un métier d'en fabriquer les instruments, un mérite d'en savoir user, une distinction honorable de les porter; il y a autant et plus de gens occupés à travailler pour la mort, qu'il n'y en a d'employés à conserver la vie. Les lauriers sont couverts de sang; et par la gloire la plus insensée, ce n'est que sur les ruines de l'humanité que s'élèvent les monuments de la férocité plutôt que de la valeur.

N'était-ce pas assez pour le malheur du genre humain des voleurs et des pirates, des châtiments de la justice et des tourments des martyrs? Fallait-il y ajouter les horreurs de la guerre et l'invention diabolique de l'artillerie? Quel spectacle de voir deux créatures, dirai-je raisonnables, armées l'une contre l'autre, n'avoir de force et d'adresse que pour se porter le coup mortel! Mais que dis-je? deux hommes, en voilà des milliers rangés en bataille, qui, sans avoir rien à démêler, sans même se connaître, par une fureur générale et subite, se jettent les uns sur les autres. Acharnés, furieux, désespérés, ils n'aspirent qu'à se détruire. Ministres mutuels de la justice divine, vous exécutez ses arrêts, j'en adore la sévérité. Mais à la vue des torrents de sang qui inondent les campagnes, des cadavres entassés qui empestent l'air, peuvent-ils verser trop de larmes? Lorsque dans les histoires et dans les nouvelles publiques, j'en lis le triste détail, que de réflexions ne fais-je pas sur l'empire de la mort, ou plutôt de la justice divine, qui, plus puissante que le vainqueur, arrache les dépouilles et triomphe également des victorieux et des vaincus?

Mais ne faisons pas le procès à nos semblables; nous sommes nos plus implacables persécuteurs. De quel droit vous plaindriez-vous de la mort, vous qui tous les jours l'appelez par vos intempérances? Ces excès d'aliments que des organes surchargés ne peuvent digérer, ces excès de boisson dont un cerveau troublé ne peut soutenir les vapeurs, ces excès de raffinement dont le feu et la variété usent et brûlent tous les ressorts, cette bizarrerie qui sans ordre et sans règle mange et boit à toute heure au gré du caprice, tout cela promet-il une longue vie? La gourmandise fait plus de conquête à la mort que le glaive: *Plures occidit gula quam gladius.* De quel droit accuseriez-vous la mort, vous qui l'appelez tous les jours par vos débauches? Une masse de chair toujours plongée dans l'ordure, des membres noyés dans la corruption, un corps usé par le plaisir, énervé par la mollesse, ne forceraient-ils pas la nature enfin accablée à tomber dans la pourriture à laquelle on l'a déjà livrée? La volupté fait plus de conquêtes à la mort que le glaive: *Plures occidit quam gladius.* De quel droit feriez-vous des reproches à la mort, vous qui l'appelez par vos emportements et vos fureurs? Voyez ces yeux étincelants, cette bouche écumante, ces mouvements convulsifs, ces démarches précipitées, ces grincements de dents; est-ce un homme, un forcené, une bête feroce? Que ferait-il de plus pour s'arracher la vie? De quel droit blâmeriez-vous la mort, vous qui dans les sombres accès d'une noire mélancolie la désirez en effet et l'appelez? La tristesse vous dessèche, le désespoir vous ronge; le corps n'est pas moins que l'âme la proie de la fureur et du chagrin. Ils ont fait l'un et l'autre plus de conquêtes à la mort que le glaive. Ils ne nuisent pas moins à la main qui porte qu'au sein qui reçoit le coup.

La sensualité, la délicatesse, une vie molle affaiblissent. Les santés les plus ménagées sont les plus faibles; une vie régulière dans les communautés, une vie frugale dans les conditions médiocres conservent plus longtemps la vie et les forces. On vieillit sous le joug de la vertu, malgré l'austérité qui l'accompagne; le pécheur mourra jeune, malgré les délices dont il jouit. La sérénité du visage annonce dans l'un la paix de son cœur, malgré la pénitence qui l'immole; l'autre y porte sa sentence gravée, malgré la folle joie qui l'enivre. Quels yeux éteints et languissants, malgré les étincelles de la passion! quel cœur flétri et abattu, malgré la vivacité de ses transports! quels membres lâches et mous, malgré le choix et la quantité des viandes! quelles joues plombées et livides, malgré les couleurs étrangères de l'art et de la débauche! inquiétude, dégoût, faiblesse, insomnie, c'est un homme revenu du tombeau, qui porte comme Caïn la tache honteuse de son crime, et ne montre pas moins la mort qui le poursuit que les remords qui le dévorent, et le supplice qui l'attend. S'il osait faire l'aveu des infirmités secrètes qui le dévorent, nous y verrions l'ébauche de l'enfer. Ainsi, prenant les armes contre lui-même, il les met entre les mains de Dieu et l'oblige à ne plus différer une vengeance dont chaque instant hâte l'exécution et comble la mesure. Aussi est-il misérablement enlevé avant le temps par une mort prématurée: *Moritur in tempore non suo.* Ainsi périt un monde entier lors du déluge. Toute chair avait corrompu sa voie: Que toute chair périsse donc, dit le Seigneur. Le juste seul fut excepté: *Finis universæ carnis.* (*Gen.*, VI, 13.)

Les horreurs qui accompagnent la mort, ainsi que l'appareil de terreur qui environne les exécutions ordinaires, châtient le péché en détail par les mêmes choses qui ont servi à le commettre. Le repas, le jeu, le spectacle, théâtre ordinaire du crime, sont quelquefois celui du châtiment; le corps dont on a abusé est en proie à des douleurs et des maladies honteuses; le cœur qu'on a souillé, livré à l'inquiétude et aux remords; les nœuds de la société qui l'avait séduit, brisés avec violence; le monde qui l'avait enchanté, arraché avec effort. La mort dépouille des biens, comme le péché dépouille de la grâce; elle sépare du corps, comme le péché sépare de Dieu. La mort est l'image et le fruit du péché, comme il est le principe de la mort même: mort spirituelle,

affreux prélude de l'éternité, avis utile aux vivants. Dans le malheur de leurs semblables qu'ils sentent ce qu'ils méritent, qu'ils apprennent à le prévenir : rigueur qui, en peignant le péché, justifie la main qui le frappe, et dans le prélude de l'exécution fait l'apologie de celui qui l'ordonne : *In qua die comederis morieris.* (*Gen.*, II, 17.)

Ces rigueurs ne sont pas moins propres à faire sentir la bonté d'un père qui veut nous instruire, nous détacher, nous sanctifier.

SECONDE PARTIE.

Vous n'attendez pas de moi ces timides ménagements qu'inspire une fausse prudence pour annoncer au malade que la dernière heure approche; mon ministère exige au contraire que je condamne une pitié cruelle qui, sans lui procurer aucun vrai soulagement, expose son âme à un péril certain. Que ne puis-je faire retentir ma voix à ses oreilles, pour lui découvrir son dangereux état ! Ah ! du moins quelle retentisse aujourd'hui aux vôtres, et qu'au milieu de la santé, de la jeunesse, de la prospérité dont vous jouissez, je vous donne ce triste avis que donnait un prophète à un prince : Mettez ordre à vos affaires, le temps presse, ne différez plus ; vous allez mourir : *Dispone domui tuæ.* (*Isa.*, XXXVIII, 1.) Ménager votre délicatesse, ce serait négliger vos plus grands intérêts. Sentez l'autorité suprême qui dispose de vos jours, et la bonté infinie qui vous en avertit. Oui, la mort est à votre porte, le tombeau va vous renfermer ; ces longues années qui vous déroberont aux yeux des vivants, ce profond oubli qui vous anéantira dans leur mémoire, vont commencer ; ce jour, le dernier de vos jours, luit peut-être déjà pour vous. Il baisse, la nuit vient à grands pas, et va vous envelopper de ses ombres. Dans un moment vous ne serez plus : *Morieris et non vives.* (*Ibid.*)

Mais est-ce donc moi qui, par un zèle indiscret, prétends m'ériger en prophète, pour vous alarmer sans raison et troubler vos plaisirs par cette accablante nouvelle? Où n'est-il pas écrit cet arrêt formidable ? Faut-il vous faire descendre dans ces ténébreuses demeures où, au milieu du silence et des ombres, la mort, la faux à la main, assise sur les tombeaux, environnée de monceaux d'ossements et de cendres, conserve fièrement ses dépouilles? Ouvrez les yeux, prêtez l'oreille : partout vous le lirez gravé en caractères ineffaçables, partout vous l'entendrez annoncé du ton le plus perçant, partout vous en verrez les préparatifs, les préludes et l'exécution. Tout vous menace de la mort, tout en porte les livrées, tout vous montre le bras levé sur votre tête, l'abîme ouverte sous vos pieds. Cette lugubre trompette, qui doit à la fin du monde citer l'univers au souverain tribunal, commence déjà de se faire entendre : Venez au jugement : *Venite ad judicium.*

Ecoutez surtout la bonté divine qui ne néglige rien pour vous préparer à la mort. Si Dieu vous frappe en maître, il vous avertit en père; s'il exerce sa justice en vous arrachant à ce que vous aimez trop, en vous instruisant il n'écoute que sa tendre miséricorde : Soyez, dit-il, comme des vierges qui vont au-devant de l'époux, comme des serviteurs qui attendent le retour de leur maître; le voilà qui arrive, l'heure est venue, elle est déjà : *Venit hora et nunc est.* (*Joan.*, V, 25.) La cognée est à la racine de l'arbre, ne différez pas votre conversion, ne perdez pas un moment, soyez toujours prêt; veillez et priez, usez de ce monde comme n'en usant pas; sa figure passe. Un poids éternel de gloire vaut bien un moment de tribulation: oui, un moment; la vie n'est pas davantage. Tant d'avertisssements réitérés laissent-ils quelque ressource? permettent-ils de méconnaître une bonté paternelle qui fait servir au bien de l'homme jusqu'à l'exercice de sa divine autorité.

Non, non, cette variété, cette vicissitude d'événements n'est point un stérile étalage de puissance; ce sont des leçons, des motifs, des remèdes. Il faut vous rendre la mort familière, douce, méritoire. Nous avons dit dans la première partie : 1° que tout favorise les desseins de la mort, ayez-la toujours présente pour vous y accoutumer; 2° que tout prouve sa souveraineté, détachez-vous de tout pour l'adoucir; 3° que tout justifie ses rigueurs, soumettez-vous, et, pour y mériter, tirez le bien du mal, et que la punition de vos fautes devienne le principe de votre bonheur.

1° Tout favorise la mort, mais en même temps tout vous avertit de ses coups et vous dit de vous y tenir prêt. Un fameux prince faisait porter sa bière devant lui, et se faisait souvent crier par ses officiers : Souvenez-vous que vous allez mourir. Lisez votre sort dans les astres qui vous éclairent : tous les ans et tous les jours le soleil parcourt sa carrière ; ainsi s'écouleront vos jours et vos années. Lisez-le sur la terre : tour à tour privée et dépouillée de fleurs et de fruits, elle vous dit que le printemps de vos jours sera bientôt suivi de l'hiver: toute chair, aussi fragile que l'herbe des champs, à peine est-elle éclose, qu'elle tombe, se dessèche, est foulée aux pieds : *Mane floreat et transeat, vespere decidat.* (*Psal.* LXXXIX, 6.) Lisez-le dans le cours des rivières : toutes les choses d'ici-bas, dans une agitation perpétuelle, tantôt entraînées par le courant, tantôt englouties par l'orage, se poussent, se succèdent, s'écoulent comme leurs ondes, et, sans savoir notre destinée, nous allons tous nous perdre dans l'abîme commun de l'éternité.

Lisez-le dans les maisons que vous habitez : bâties et longtemps habitées par des gens qui ne sont plus, elles survivront à ceux qui y demeurent. Ceux-ci les céderont à leur tour comme d'autres les leur ont cédées. Les uns et les autres, après y avoir été quelque temps en passant comme un voyageur dans une hôtellerie, n'ont en effet d'autre demeure que le tombeau. Ces maisons

elles-mêmes, subissant enfin le sort de leurs divers maîtres, tomberont en ruine à leur tour ; ces superbes palais ne seront plus que des masures. Ainsi disparaîtront ces monuments de la puissance du prince et de l'habileté de l'ouvrier : *Solum mihi superest sepulcrum.* (*Job*, XVII, 1.)

Cette grande ville était, il y a cent ans, aussi peuplée qu'elle l'est de nos jours, et dans cent ans elle le sera sans doute autant encore. Cependant aucun de ceux qui vivaient alors ne subsiste, et de ceux qui vivent aujourd'hui il n'en subsistera aucun dans un siècle. Ainsi dans les jeux séculaires des Romains, le héraut criait à haute voix : Venez, peuple, venez voir une fête que vous n'avez jamais vue et que vous ne reverrez jamais. Faut-il même attendre un siècle pour le sentir? Si vous revenez après vingt ans d'absence, vous n'y trouverez presque plus de connaissances; ce sera un monde nouveau.; vous y serez étranger. Lorsque dans les rues et les places publiques, dans cet auditoire, par exemple, je jette les yeux sur le peuple immense que j'y vois répandu, puis-je m'empêcher de m'écrier comme ce roi de Perse qui, du haut d'une montagne, regardant une armée d'un million d'hommes, ne pouvait retenir ses larmes. Infortunées victimes de la mort, vous y courez comme des brebis à la boucherie. Un temps viendra, et ce temps n'est pas éloigné, que de ce nombre infini de créatures il ne restera qu'une poignée de cendres. Nous ne marchons, comme après un jour de bataille ou dans une ville assiégée, que sur les ossements entassés et les cendres pressées de nos ancêtres. Le monde lui-même court à sa fin; un nouveau ciel, une nouvelle terre doivent lui succéder : *Dies formabuntur et nemo in eis.* (*Psal.* CXXXVIII, 16.)

Jetez les yeux sur les compagnons de votre pèlerinage : que d'avis continuels ! Ecoutez ces questions si communes sur l'état de la santé, dont la politesse se fait un devoir, mais qu'une juste et toujours présente inquiétude sur la fragilité de la vie ne rend que trop légitimes. Voyez ces habits de deuil qui rappellent la perte des personnes les plus chères; contemplez ces rides que l'âge a gravées sur le front des vieillards, ces cheveux blancs dont, avec ses doigts pesants, la vieillesse a chargé leur tête, ces visages pâles et hideux dont la maladie a fait disparaître la fraîcheur et l'embonpoint, ces yeux dont elle a éteint la vivacité. Voilà les caractères de la mort. Ces cachots, ces déserts où l'on vit à peine, y préparent ses victoires; ces hôpitaux où languissent tant de malades, elle y exerce son empire; un champ de bataille jonché de morts, elle y goûte les douceurs du triomphe ; un cimetière plein d'ossements, elle y dresse ses trophées. Toute la terre est sa conquête. Depuis celui dont le berceau reçoit les pleurs jusqu'à celui dont la décrépitude glace les membres, tout est forcé de lui rendre hommage. Différents dans tout le reste, nous sommes tous semblables en ce point; après avoir un moment amusé la scène sur le théâtre du monde, nous passons tous sous son empire. La mort est une espèce d'héritage que tous les êtres vivants se transmettent; c'est, dit le Sage, le testament du monde; il n'est point de mourant qui, par autant de voix qu'il pousse de sanglots et qu'il exhale de soupirs, ne vous dise : Vous allez prendre ma place : *Testamentum mundi.* (*Eccli.*, XIV, 12.)

Que sont vos études et vos lectures, qu'un commerce muet avec les morts? Ces beaux ouvrages qui font vos délices sont de pitoyables restes de tant d'auteurs qui ne sont plus; leurs écrits, transmis d'âge en âge, ont beau immortaliser leur nom, en sont-ils moins un peu de poussière? Nos solennités mêmes et nos offices ne sont que des mémoires de morts. Ce sont des saints, il est vrai; le trépas ne fut pour eux qu'un passage à une meilleure vie. Heureux qui, comme eux, peut mourir de la mort du juste ! Mais enfin, toute victorieuse qu'elle soit de l'enfer, la vertu même doit rendre les armes à la mort. Entendez le son effrayant de tant de cloches qui tantôt vous avertissent régulièrement qu'une heure de votre vie vient de s'écouler, tantôt vous apprennent le sort de quelqu'un de vos semblables que la mort vient de moissonner, et vous dire d'un ton lugubre : Demain viendra votre tour; nous avons été ce que vous êtes, vous allez devenir ce que nous sommes. Ainsi voilà la mort partout présente, partout agissante, partout triomphante, ou plutôt, par la bonté divine, partout amie, partout fidèle, qui vous dit et vous redit jusqu'à l'importunité : Tenez-vous toujours prêt : *Hodie mihi, cras tibi.*

Votre vie elle-même en est le tableau. C'est un avertissement et un exercice continuel de mort. Tout subit, tout imprévu qu'est le dernier moment pour la plupart des hommes, on peut dire que rien n'est moins subit ni moins imprévu que la mort. Loin d'user de surprise et de frapper en traître, elle ne cesse d'avertir en ami. Vous habitez les sombres régions du trépas, vous vivez avec lui. De quoi vous nourrissez-vous, de quoi vous couvrez-vous, enfants des hommes, que de dépouilles des bêtes mortes, dont vous enlevez la toison et les chairs? Vos aliments et vos habits ne vous disent-ils pas qu'en cela, semblables aux plus vils animaux, vous n'êtes pas plus privilégiés que ceux dont vous employez la dépouille : *Unus est interitus hominis et jumentorum* (*Eccle.*, III, 19), et qu'à votre tour vous serez un jour leur pâture comme ils sont aujourd'hui la vôtre : *Putredini dixi, frater meus es tu, et soror mea, vermibus.* (*Job*, XVII, 14.) Le sommeil est une image de la mort, et le lit, la figure du tombeau. Ces ombres, ce silence, cette secrète horreur, cette privation de l'usage des sens, apanage ordinaire de la mort, peuvent-ils en laisser échapper l'idée salutaire? Rappelez-la en vous levant et en vous couchant Qui sait si quelque accident ne vous précipitera pas, comme tant d'autres, de votre

lit dans les flammes? qui sait si le jour qui commence à luire ne sera pas le dernier de vos jours? *In puncto ad inferna descendant.* (*Job*, XXI, 13.)

L'histoire romaine nous a conservé la mémoire d'un spectacle effrayant donné autrefois par l'empereur Domitien à une troupe de courtisans disgraciés. Il les assembla tous dans une salle tendue de deuil, éclairée de torches funèbres, des sons lugubres pour harmonie, pour table un sépulcre, pour soupe une arme tranchante où son nom était écrit, des figures de spectres pour serviteurs, qui au lieu de plats portaient les instruments de leur supplice. Après un morne silence, ils furent tous congédiés, saisis d'effroi, pleins de l'image d'une mort funeste. Ce qu'un cruel amusement ou une ingénieuse fureur fit faire à ce prince, Dieu le fait par une bonté infinie, pour nous remplir du souvenir et de la crainte de la mort. Secondons ses vues miséricordieuses, et disons comme David : Ma vie ne tient à rien, nous courons à la mort, nous y touchons, nous y sommes : *Ego et mors uno tantum gradu dividimur.* (I *Reg.*, XX, 3.)

Il est certains accidents violents et subits qui tranchent dans un instant le cours de notre vie; mais il en est d'autres qui par une suite lente de maladies conduisent peu à peu à la mort. Un malade dans son lit sent chaque jour son corps s'affaiblir, son mal empirer, son dernier moment arriver. Un vieillard se voit ainsi dépérir. Sa vue s'enfuit, l'ouïe se perd : le goût s'émousse, les membres deviennent arides, il touche enfin à la dernière heure. Voilà l'état de tous les hommes, nous commençons à mourir en commençant à vivre. La mort naît avec nous, elle vit pour ainsi dire avec nous, et à chaque instant nous entraîne. En vain vous flattez-vous d'une santé parfaite, en vain comptez-vous sur une jeunesse florissante, le venin de la maladie fermente déjà dans vos veines; le fer s'aiguise, le feu s'allume, chaque heure vous approche de votre heure dernière. Vous perdez continuellement quelque portion de vous-même, vous mourez imperceptiblement. Le nom de mort qu'on donne à notre dernière heure n'en est que l'accomplissement : *Quædam prolixitas mortis.* Que n'apprenez-vous, comme saint Paul, à mourir tous les jours saintement? *Quotidie morior.* (I *Cor.*, XV, 31.)

2° En vous faisant éprouver sa souveraineté, Dieu vous dit avec une bonté compatissante : Détachez-vous de ce que vous allez perdre, adoucissez par l'indifférence une séparation que l'amour de la vie rendrait insupportable. Tout échappe, tout s'évanouit; quelle folie d'y mettre son cœur! Songez que par la nature même du temps vous n'avez qu'une jouissance fugitive, passagère, traversée; Dieu vous aime trop pour vous laisser dans ce repos funeste.

Jouissance fugitive. Nous ne jouissons du monde qu'en courant comme les soldats de Gédéon, qui prenaient en passant une goutte d'eau dans le creux de la main, comme un voyageur qui ne voit qu'en passant les objets qui s'offrent sur la route. O temps, ô vie de l'homme! vous vous écoulez avec rapidité, et rien ne peut en arrêter le cours. C'est, dit l'Ecriture, un vaisseau qui cingle à toutes voiles, un courrier qui court à toute bride, un oiseau qui vole à tire-d'aile, et ne laisse aucune trace du chemin qu'il a suivi. Malade ou en santé, qu'on pense à vous ou qu'on vous oublie, vous n'en passez pas moins. Le sommeil a beau appesantir nos paupières, les affaires ont beau nous occuper, l'oisiveté a beau vous perdre, le travail a beau vous employer, vous fuyez toujours. Qu'on goûte la douceur du plaisir, qu'on éprouve le feu de la douleur, l'imagination séduite par le sentiment a beau vous abréger ou vous prolonger, vos pas toujours également précipités courent sans cesse dans les abîmes du passé. Vous distribuant vous-même avec mesure, vous ne donnez qu'un instant à la fois : instant si court, si indivisible, si imperceptible, que son commencement est sa fin. A peine le vois-je paraître, qu'il s'est écoulé sans retour; à peine sais-je qu'il est, que je m'aperçois qu'il n'est plus. Par un passage subit du néant à l'être, et de l'être au néant, il me quitte quand je le sens, je le perds dès que j'en jouis. A mesure qu'il vient de naître, il périt en même temps pour toujours. Un autre lui succède, qui s'enfuit avec la même vitesse; il est déjà loin de moi. Une digue arrête une rivière, ou détourne ses eaux; le soleil, docile à la voix de l'homme, s'est arrêté pour Josué, il est revenu sur ses pas à la prière d'Isaïe. Mais le temps et la mort ne suspendent jamais leur rapide cours. Votre vie fût-elle aussi longue que celle des anciens patriarches, chaque moment vous approche du terme. On dirait de vous comme d'eux : il a vécu neuf cents ans, et il est mort; étonnant laconisme qui, détaillant en dix ou douze lignes une cinquantaine de siècles, peignez si vivement leur rapidité. Fussiez-vous maître du monde, chaque instant entraîne quelque chose de votre trésor; fût-ce le rivage de la mer, le vaste océan lui-même, chaque instant enlève un grain de sable, une goutte d'eau. Voilà pour vous un jour de moins à vivre, voilà une heure, voilà un moment; vous êtes plus près de la mort que quand vous avez commencé à m'entendre; l'éternité seule ne finit point : *Et mortuus est.*

Jouissance passagère et courte. Pouvez-vous douter de cette brièveté étonnante, vous qui avez déjà passé la plus grande partie de vos jours? Qu'est-ce que la vie de l'homme la plus longue? soixante-dix ou quatre-vingts ans; après quoi, dit le Prophète, on ne fait plus que languir : *Et amplius labor et dolor.* (*Psal.* LXXXIX, 10.) Quest-ce que quatre-vingts ans? c'est un voyage, c'est un jour, c'est un moment, ce n'est rien. L'habitude où nous sommes d'y voir terminer la plus longue vie nous en impose, et nous fait regarder une poignée de jours comme un objet considérable.

Après avoir vécu cent trente ans, Jacob se plaignait de la brièveté de son pèlerinage : *Dies peregrinationis meæ.* (*Gen.*, XLVII, 9.) Que vous reste-t-il donc à vivre, vous qui, après les quarante, les cinquante années de vie, pouvez tout au plus espérer la moitié, le tiers, le quart de ce total, qui aux yeux de Dieu est comme le jour déjà passé? *Mille anni tantum dies hesterna quæ præteriit.* (*Psal.* LXXXIX, 4.) Il meurt communément par an un vingtième des hommes. A quelque âge que ce soit, il est plus probable qu'on sera mort à vingt ans, et ce serait un marché très-sage de renoncer à une plus longue vie, si on pouvait nous assurer vingt ans. On ne vit même proprement qu'un instant. Le passé n'est plus, et ne reviendra jamais ; l'avenir n'est point encore, et jamais peut-être il ne viendra. On ne peut donc disposer que du moment présent, qui en naissant nous échappe. Ainsi à l'école de la mort on corrige les erreurs, on modère les désirs, on prévient nos alarmes qui font nos malheurs et nos crimes. Est-il de leçon qu'elle ne donne? *Vince mundum cum suis amoribus, erroribus, timoribus.*

L'ignorez-vous, cette brièveté? l'expérience de tous les jours vous la laisse-t-elle oublier? Combien de fois, revenant sur votre vie, avez-vous dit : Tout est passé, il ne me reste rien, il me semble que je ne fais que de naître! C'est un songe plus long de quelques minutes dans les uns que dans les autres, mais que le réveil détruit également : *Velut somnium surgentium.* Ainsi passera tout le temps que vous avez encore à vivre, il en restera tout aussi peu, et vous ne direz pas moins comme Job : Nous ne sommes que d'hier, et nous ignorons quel sera demain notre sort. Adam vécût-il encore, il le dirait avec raison après tant de siècles. Le berceau touche au tombeau, et les langes au suaire : *Hesterni sumus, et ignoramus*, etc. (*Job*, VIII, 9.) Notre imagination, agréablement séduite par l'espérance, met bien de la différence entre le passé et l'avenir. On méprise ce qui n'existe plus, et on grossit dans son estime ce qu'on se flatte de posséder ; on sent le vide de l'un, on se promet mille charmes dans l'autre. Enfants des hommes, jusques à quand serez-vous les dupes de l'erreur? Ces années que vous attendez seront-elles d'une autre nature que celles que vous avez perdues? Quand on envisage les événements qui dans les siècles passés ont fait l'occupation des hommes, tout se rapproche, tout prend le même niveau, tout semble contemporain. Une vie de cent ans ne frappe pas plus qu'une vie de vingt, tous les siècles même qu'un moment. Quand on regarde de dessus une hauteur, tout se confond, tout se perd dans le lointain, hommes, arbres, maisons, montagnes, etc.

Jouissance traversée par le souvenir forcé de la mort. Vos plaintes, vos principes, vos persécutions, vos empressements, tout répand sur vos plus doux plaisirs un affreux ou plutôt un utile assaisonnement du souvenir de la mort, qui brise tous les liens qui vous attachent au monde.

Les plaintes. Combien de fois accablé d'affaires, enivré de plaisir, vous êtes-vous plaint de la rapidité de vos jours, qui vous laissait à peine le temps de goûter les uns ou de terminer les autres? Le génie a beau abréger les affaires, le temps plus diligent que lui les accumule ; le libertinage a beau prolonger les plaisirs, le temps toujours prompt les abrége. Mille fois une mort prématurée renverse les projets les mieux concertés ; il n'est point de guerrier dont elle n'arrête les conquêtes, d'avare dont elle ne borne les profits, de savants dont elle n'interrompe les études, de monarque dont elle ne rende le règne trop court ; quelque longue que soit la vie, la mort arrive toujours trop tôt : *Siccine separat amara mors.* (I *Reg.*, XV, 32.)

Les principes. Le vice et la vertu portent sur le même principe de la proximité de la mort, quoiqu'ils en tirent des conséquences bien différentes. Profitons du temps, disent l'un et l'autre, puisqu'il nous échappe. Jouissons des plaisirs, dit l'impie, avant qu'ils s'évanouissent ; faisons-nous des couronnes de roses, avant qu'elles soient flétries ; la vie n'est qu'un passage, semons-y des fleurs en abondance ; nos fêtes sont courtes, rendons-les délicieuses : *Coronemus nos rosis.* (*Sap.*, II, 8.) Ah! se peut-il que la pensée d'une mort prochaine ne soit pas le remède des passions? peut-on la prévoir sans s'y préparer? L'homme sage s'y prépare. Faisons de bonnes œuvres, dit-il sagement, puisque nous avons si peu de temps pour en faire ; marchons tandis que la lumière luit ; ne perdons pas un moment, elle va s'éteindre ; il ne sera plus temps de travailler, quand la nuit nous aura enveloppés de ses ombres : *Dum tempus habemus, operemur bonum.* (*Galat.*, VI, 10.)

Que de précautions pour se garantir de la mort! elles vont jusqu'à la bizarrerie et au ridicule. Ménagements excessifs de la santé, choix capricieux des aliments, délicatesse outrée dans les commodités de la vie, en fait-on jamais trop? précautions désolantes qui supposent et annoncent, précautions meurtrières qui appellent et avancent le danger. Elles ne sont pas moins un instrument de mort qu'un effet des alarmes que ses approches inspirent. Que de mesures dans les négociations, que de clauses embarrassantes dans les contrats, pour prévenir les événements en cas de mort! Plus on est sage, plus on craint, et plus on prend des sûretés. Les engagements les plus saints ne tiennent pas contre la mort. Ils ne l'écarteraient qu'autant qu'on se précautionne contre l'incertitude de leur durée. On souffre bien des pertes, on sacrifie bien des avantages, pour se prémunir. Les contrats de mariage n'en sont pas plus exempts que les testaments. Ramené malgré lui à sa fin, au milieu même des plaisirs, l'homme ne saurait oublier ce qui ne peut qu'en troubler les charmes. Faut-il qu'en formant la plus

tendre union on s'occupe de la plus cruelle séparation? faut-il qu'en se promettant une postérité qui nous éternise, on se prépare le tombeau qui doit nous anéantir, qu'au milieu des jeux et des ris, souvent même des crimes, la triste pensée de la mort vienne se mêler à la plus belle fête de la vie?

Le désir de l'immortalité, triste reste de notre premier bonheur, n'en rappelle pas moins l'idée. Que d'efforts pour se soustraire à la mort, du moins en partie! désirer une postérité nombreuse, se bâtir des mausolées et des palais, écrire son histoire, composer des livres, pour immortaliser son nom Faibles mortels, vous essayez de conserver votre mémoire : vous sentez donc que vous allez mourir, et vous tâchez de survivre à vous-mêmes. Ces monuments même décèlent votre faiblesse et vos alarmes. La postérité ne saura pas moins votre trépas que votre nom, ou plutôt elle oubliera également l'un et l'autre. Vous souffrirez ce que vous craignez. Loin de passer de siècle en siècle, vous périrez avec un peu de bruit : *Periit memoria eorum cum sonitu.* (*Psal.* IX, 7.)

Quelle impatience vous agite, mortel ambitieux! vous ne pouvez trop hâter une fortune dont vous devez jouir si peu; avare insatiable, vous ne pouvez trop tôt amasser des trésors que vous allez perdre; orgueilleux savant, vous ne pouvez trop promptement acquérir des lumières qui vont se dissiper. L'homme indifférent, peut-être plus sage, n'a garde de tant s'embarrasser pour une vie qui passe si vite. Un homme immortel ne serait ni indifférent ni empressé. Il s'établirait sans doute dans ce lieu de son séjour éternel, mais il aurait toujours assez de temps pour exécuter ses projets. Mais on sent que le temps s'enfuit, et que la mort s'avance, on se hâte de mettre tout à profit; on est trop pauvre pour vouloir rien perdre, et trop pressé pour négliger un instant. On amasse comme si on devait toujours vivre, on se presse comme si on allait mourir. Dieu est patient, parce qu'il est éternel, dit Tertullien : *Patiens quia æternus.*

3° Enfin toute rigoureuse qu'est la mort, ses rigueurs sont infiniment justes; mais quoique méritées par nos crimes, la bonté divine nous apprend à les rendre méritoires par notre soumission. La créature n'a rien à offrir à Dieu de plus précieux que la vie, de plus terrible à souffrir que la mort. Faites tous les jours ce sacrifice par une mort anticipée, vous y trouverez une source intarissable de mérites, et une leçon efficace pour mourir saintement un jour. S'il est vrai qu'entraîné par le courant des choses humaines, vous commencez de mourir en commençant à vivre, il n'est pas moins vrai que vous commencez de vivre à la grâce en commençant de mourir. Vous tournez en bien un mal inévitable, à l'exemple des saints, dont toute la vie n'était qu'une préparation à la mort. La durée de la vie est une continuation de sacrifice, à peu près comme celui d'Abraham que le Seigneur fit durer pendant trois jours de voyage. Chaque pas vers l'autel était un coup de poignard; immolez-vous de même à chaque instant : *Propter te mortificamur tota die.* (*Rom.*, VIII, 36.)

Pourquoi différer de commencer ce sacrifice? n'avez-vous pas déjà perdu assez de temps? Avez-vous encore commencé de vivre? Est-ce vivre que d'être dans les ténèbres de l'enfance, privé de l'usage de la raison? Heureuse ignorance, cependant, qui nous dérobe la vue de nos misères, et nous met dans l'impuissance d'offenser Dieu. Est-ce vivre que d'être dans les infirmités de la vieillesse, à charge à tout le monde, insupportable à soi-même, ne vaudrait-il pas mieux n'avoir jamais été? *Laudavi magis mortuos* (*Eccle.*, IV, 2.) Est-ce vivre que d'être plongé dans le sommeil? le plus misérable est-il alors différent du plus heureux, le roi du sujet, l'homme de la bête? Les richesses rendent-elles le sommeil plus tranquille? le pauvre en sa cabane, l'animal dans sa tanière dorment mille fois plus en repos. Voilà donc la moitié de la vie pendant laquelle on ne vit pas; on perd communément tout le reste, rien dont on soit plus prodigue, plus embarrassé, dont on jouisse moins que du temps, la seule chose pourtant dont le prix est infini, la perte irréparable, et qu'on peut mettre toujours à profit.

Comptera-t-on dans la vie le temps donné à l'oisiveté, à l'erreur, à la passion? Vit-on quand on ne fait rien, quand on fait le mal, quand on ne fait pas ce qu'on doit faire, quelque peine qu'on prenne d'ailleurs? Vit-on quand on néglige son salut, quand on est dans la disgrâce de Dieu? Que de temps perdu par notre faute! jours inutiles, jours funestes, que n'êtes-vous retranchés du nombre de nos jours? vous ne seriez pas la matière d'un compte sévère et d'une condamnation rigoureuse. A ce prix, avez-vous vécu jusqu'ici? vivez-vous encore? vit-on dans le monde? ne se trouvera-t-on pas, à la mort, avoir perdu toute la vie? Peut-on se plaindre d'un Dieu qui termine une vie dont on fait si peu d'usage? Un enfant de cent ans mourra, dit l'Ecriture : se peut-il qu'à cent ans on ne soit qu'un enfant? Oui, on n'est qu'un enfant quand on ne fait que commencer de vivre; commence-t-on de vivre que quand on commence de servir Dieu : *Puer centum annorum morietur* (*Isa.*, LXV, 20.)

Compte-t-on même dans la vie le temps où l'on goûte le plaisir? La regarderiez-vous comme bien longue? La vie n'est qu'un tissu de douleurs; toute courte qu'elle est, elle n'est, en effet, que trop longue. Mais qu'il est triste de ne faire ces réflexions qu'à la mort, et de ne songer qu'on n'a pas vécu que quand il ne reste plus à vivre! Qu'elle paraît courte et aux damnés et aux saints, puisqu'ils se sont également évanouis, et les crimes de l'un, et les travaux de l'autre! ou plutôt qu'elle leur paraît longue, puisqu'ils y ont trouvé le temps, l'un de se sauver, l'autre de se perdre éternellement! *Memento*

quia mors non tardat. (*Eccli.*, XIV, 12.) Ne différez pas plus longtemps à vous y préparer; employez-y ce qui vous reste de vie : ce sera le moyen d'arriver à la vie éternelle.

DISCOURS II.

SUR LA FIN DE L'HOMME.

In principio creavit Deus cœlum et terram. (*Gen.*, I, 1.)
Au commencement Dieu créa le ciel et la terre.

Le libertinage et l'erreur auraient beau se révolter contre cette vérité capitale, le ciel et la terre ont été tirés du néant. Remontez de génération en génération, il faut en venir à un premier être, qui a été la source de tout. Revenez sur le passé : vous existez, mais vous n'avez pas toujours été ; il y a un temps que vous n'étiez rien; la terre était peuplée, les astres roulaient sur nos têtes, on faisait la paix et la guerre, et l'on ne pensait pas à vous. Le monde lui-même n'a pas toujours été ; il y a six mille ans qu'il était dans le néant, et, dans cette étendue infinie de siècles où notre imagination ne voit aucune borne, il s'est trouvé un moment où une parole toute-puissante s'est fait entendre, et tout à coup il a paru; le soleil a commencé de répandre ses rayons, la rivière de couler et la terre d'être fertile.

Mais avant toutes ces choses, celui qui est existait depuis une éternité, il existait en lui-même, il était son principe et sa fin, ou plutôt il n'a ni fin ni principe, parce que, par lui-même, il est tout. Heureux et immuable, parfaitement suffisant à lui-même, il n'avait besoin de personne; sa gloire et sa félicité indépendantes du reste des êtres eussent été toujours également infinies, quand il aurait laissé l'univers dans le néant; mais pour exercer sa puissance et montrer hors de lui-même ses perfections, il forma le dessein de créer un monde, il lui assigna un lieu dans son immensité, un instant dans son éternité; il parle, et le néant obéit; il dit : Que la lumière soit, et la lumière fut : *Fiat lux, et lux facta est.* (*Gen.*, I, 3.)

Dans ce nombre infini de créatures de toute espèce dont il a rempli le monde, il en a formé de raisonnables, capables de l'honorer d'une manière digne de lui, et parmi tant d'autres à qui il aurait pu donner la vie, il jette les yeux sur vous, il vous crée, vous met au nombre de ses serviteurs, et voilà déjà tant d'années que vous jouissez de la vie par un effet de sa bonté : *Qui fecit et creavit te.* (*Deut.*, XXXII, 6.)

Quelle fin s'est proposée ce grand maître en vous formant? Vous le savez, ce sont les premiers principes de la religion; il s'en est proposé deux : l'une indispensable, qu'il n'a pu refuser à son domaine : la première, c'est sa gloire; l'autre, bien libre, qu'il n'a accordée qu'à sa miséricorde infinie, c'est votre bonheur. Voilà le fondement du christianisme, ou plutôt de la raison et de l'humanité. Pourquoi Dieu vous a-t-il créé et mis au monde? pour le connaître, l'aimer le servir, et être éternellement heureux. Par la première de ces fins, vous êtes tout à Dieu; par la seconde, Dieu veut se donner tout à vous : voilà tout. L'homme, c'est le principe et la fin de tout. Tout vient de là, tout doit y tendre. Expliquons ces deux vérités. Voyons : 1° en combien de titres vous appartenez à Dieu, combien cette dépendance est essentielle, étendue, glorieuse; 2° avec quelle profusion étonnante Dieu se donne à vous, et quelle obligation de reconnaissance vous impose une bonté si prodigue. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je sais que si je consulte votre cœur, bien loin d'avoir à vous prouver cette vérité consolante que vous êtes tout à Dieu, je vous trouverai rempli de joie de vous savoir dans sa dépendance, et dans la sincère résolution de vous donner à lui sans réserve. Convaincu qu'il mérite tout, vous vous croyez bien au-dessous de ce qui lui est dû ; persuadé que votre bonheur est de vivre sous son empire, vous ne douteriez que de sa bonté à accepter, et de votre ferveur à lui offrir ce sacrifice si peu digne de lui. Affermissez-vous dans ces dispositions, sentez combien elles sont justes. Oui, vous êtes tout à Dieu, 1° par nature, c'est une nécessité; 2° par production, il vous a formés; 3° par ses intentions, il veut exercer tous ses droits.

1° Par nature. Telle est la nature du Tout-Puissant et la vôtre; c'est le maître absolu de tout. Maître souverain, universel, nécessaire, seul il mérite ce grand nom et en remplit toute l'étendue; tous les autres ne le sont que par communication, et, soumis à son tribunal, ils n'ont qu'une autorité renfermée par les bornes qu'il lui a plu de leur imposer : *Non est alius præter me.* (*Deut.*, IV, 35.)

C'est un maître souverain et indépendant dont la volonté fait la loi. Il ne connaît rien au-dessus de lui; il ne voit rien qui lui soit égal, rien qui ne soit infiniment au-dessous; et quoique sa bonté, sa justice, suivent certaines lois dans le gouvernement de ses créatures, il n'y est assujetti qu'autant qu'il veut, et n'en est comptable à personne. Un père, un magistrat, un prince exercent divers genres d'autorité, y suivent des règles, y reconnaissent des bornes : les biens, l'honneur, la vie, la conscience en sont les différents objets; mais le Seigneur réunit tous ces titres. Il est infiniment au-dessus. Père, Juge, Souverain de tout, Roi des rois, Seigneur des seigneurs, Père des pères, il tient leur vie en sa main, il se joue des plus puissants empires; on ne porte le sceptre qu'autant qu'il le donne : *Omnis potestas a Deo data est.* (*Rom.*, XIII, 1.)

C'est lui qui ôte et distribue les couronnes, qui élève de la poussière ou y fait retomber à son gré, sans que personne soit en droit de lui demander, pourquoi l'avez-vous fait? Malheur à qui s'élève contre cette autorité sacrée. Pharaon refuse de

la reconnaître, les plus vils insectes lui déclarent la guerre, l'ange exterminateur immole les premiers-nés, les abîmes de la mer Rouge engloutissent son armée. Nabuchodonosor s'attribue une puissance divine, et, changé en bête, obligé à paître l'herbe des champs pendant sept ans, il apprend enfin à sa honte qu'il y a un maître des rois. Antiochus, Hérode osent le blasphémer, et leurs corps, livrés à la pourriture, les force enfin de demander grâce à celui qu'ils avaient outragé. O vous, qui que vous soyez, éblouis, enivrés de votre élévation, gardez-vous de vous méconnaître. N'oubliez pas qu'il y a un Dieu, un Etre souverain, tout-puissant, qui possède seul la plénitude de l'être, devant qui la terre est un grain de sable, les îles de la mer une poussière que le vent emporte, toutes les nations, l'univers comme s'il n'était pas : *Quasi non essent.*

Maître universel, les plus grands monarques connaissent des frontières à leurs Etats, une foule de peuples inconnus ou éloignés ne leur sont pas soumis, dans le centre même de leur domination une infinité de choses passent leur pouvoir et leur connaissance; combien d'obstacles à leurs projets, de difficultés à leurs négociations, de retardement à leur volonté, de révolutions dans leur fortune! Fussent-ils les plus heureux et les mieux obéis, disposent-ils des cœurs et des volontés? commandent-ils aux vents, aux orages? se font-ils respecter des saisons? savent-ils rendre la terre fertile? feront-ils naître le plus petit moucheron, la moindre fleur, un grain de sable? Eux-mêmes sont-ils capables de se passer des nécessités de la vie? la faim et la soif ne se font-elles pas sentir? se garantissent-ils des traits de la maladie et de la mort? Hélas! le moins qu'ils y penseront, les mettant de niveau avec le moindre de leurs sujets, avec la dernière des bêtes, elles feront de leurs corps la pâture des vers : *Subter te sternetur tinea, et operimentum tuum erant vermes.* (*Isa.*, XIV, 11.)

Pour vous, mon Dieu, votre domaine est aussi étendu que souverain ; rien ne vous est impossible, rien ne vous est difficile ; le temps ni les lieux ne mettent de bornes ni à l'étendue ni à la durée de votre toute-puissance. Vous voyez tout éclore et disparaître, vivre et mourir à vos yeux ; votre volonté décide souverainement de leur sort. Le monde n'a été qu'un jeu pour vous. Loin de vous renfermer, à peine occupe-t-il un point dans votre immensité. Le ciel, la terre, les enfers vous obéissent. Le ciel vous sert de trône, la terre de marche pied, l'enfer de tribunal. Vous marchez sur l'aile des vents. Le soleil, par vos ordres, éclaire tous les peuples, il s'arrête quand il vous plaît. Vous commandez à la terre, elle se couvre de fleurs et de fruits ; vous parlez à la mer, et elle élève ou aplanit ses ondes ; les flammes de l'enfer exécutent vos arrêts et châtient vos ennemis. La mort est attentive à votre voix, elle moissonne ou elle rend ceux à qui vous voulez donner ou ôter la vie. Le néant vous est soumis; vous dites un mot, et voilà tout un monde ; vous dites un mot et le monde n'est plus : *Dixit et facta sunt.* (*Psal.* XXXII, 9.)

Maître nécessaire, domaine inaliénable, Dieu ne peut cesser d'être maître, il cesserait d'être Dieu. La naissance, la fortune, le choix des hommes peuvent faire tous les autres; mais il est de l'essence de Dieu d'avoir tout dans sa main. Il pouvait ne pas créer le monde; mais en le créant, il n'a pu se dépouiller de son autorité, ni se créer que pour lui-même. Il a pu donner la liberté à la créature raisonnable, mais il n'a pu se dispenser d'exiger qu'elle ne lui fût parfaitement soumise, et n'usât de cette liberté pour le servir. La volonté rebelle de l'impie fait en vain mille efforts pour s'y soustraire ; il n'est pas moins, malgré lui, sa créature et son esclave souverainement dépendant.

Heureuse et mille fois heureuse nécessité! Est-il bien vrai qu'il est impossible de n'être pas à Dieu! Quoi qu'il arrive, je serai donc toujours dans cette aimable dépendance. La mort, les révolutions changent la face des monarchies, les souverains eux-mêmes se dépouillent souvent de leur autorité, font passer leurs sujets en d'autres mains. Mais mon sort est fixé par rapport à Dieu, et mes chaînes sont indissolubles. Faisons-nous-en le plus doux plaisir, félicitons-nous d'avoir toujours à vivre sous ses divines lois. L'univers est une prison où nous nous trouvons à jamais renfermés, ou plutôt c'est un vrai paradis, puisque nous y vivons sous la domination de Dieu et dans son royaume, comblés de ses grâces, conduits par sa volonté.

2° La création. Y eût-il quelque espèce d'être que Dieu ne vît pas sous sa puissance, ce ne serait pas vous. Qui vous a fait ce que vous êtes? qui vous a donné ce que vous avez? Vous êtes-vous créés vous-mêmes? avez-vous pu vous produire avant que d'être? Le néant peut-il se donner naissance? Reconnaissez donc votre origine et votre absolue impuissance. Voyez dans ces abîmes infinis de l'éternité où vous étiez engloutis, la main toute-puissante qui vous a formés; dans ce nombre infini de créatures possibles où vous étiez ensevelis, ces yeux bienfaisants qui ont jeté sur vous des regards de prédilection. Au moment destiné à votre naissance il se trouve un père et une mère à qui Dieu a donné la fécondité. Une substance spirituelle, tout à coup sortie des mains du Créateur, s'est unie par ses ordres à cette masse de chair. Le moment de l'enfantement arrivé, celle qui vous avait porté neuf mois dans son sein, vous a mis au jour. Vous voilà, être fragile, dont un petit nombre de moments fait la durée ; moins heureux encore que les rochers et les rivières dont l'origine se perd dans les siècles les plus reculés, vous ne datez que depuis quelques jours : *Heri et nudius tertius hesterni sumus.* (*Job*, VIII, 9.)

Tout se ressent en vous du néant de votre

origine et de la puissance infinie de celui à qui vous devez tout, qui a fait ce père et cette mère dont vous êtes le fils, qui a formé dans son sein les organes du corps que vous animez. Ce n'est pas moi, disait la mère des Machabées, qui ai rassemblé vos membres et vous ai donné la vie; il a plu à l'habile ouvrier qui a créé le monde, de composer cet admirable ouvrage : *Non ego ipsa compegi.* (II *Mach.*, VII, 22.) Semblable aux fleurs et aux fruits que la terre par son suc nourricier, le soleil par ses influences fait éclore et murir ; tel qu'un pot de terre ou une statue que le potier ou le sculpteur ont travaillée, ou plutôt infiniment différents, puisque la terre, le soleil et l'ouvrier ne font que mettre en œuvre une matière qui existe, au lieu que la création produit la matière elle-même et le fond de la substance de l'être, aussi bien que la forme.

Cette vie que vous avez reçue, qui la conserve ? Vous qui ne pouvez différer d'un moment l'arrêt de votre mort, pouvez-vous soutenir plusieurs années vos faibles jours ? Livré à mille besoins, exposé à mille accidents, jeté au hasard dans les bras d'une nourrice, que seriez-vous devenu si Dieu ne vous eût servi de père ? D'abord incapable non-seulement de vous procurer, mais encore de demander le moindre secours, faible, aveugle, sourd, muet, privé de l'usage de la raison, où en seriez-vous si la providence paternelle n'eût veillé sur vous comme une tendre mère ? Il vous a pris sur ses genoux, il vous a nourri de son lait, il a rempli les mamelles de celle qui vous a allaité et lui a inspiré ces sentiments de tendresse dont il est lui-même rempli : *Spes mea ab uberibus matris meæ in te projectus sum ex utero.* (*Psal.* XXI, 11.) Vos besoins se sont multipliés avec l'âge, et les sources de la miséricorde n'ont point tari pour vous. Ces aliments et ces habits, dont la journalière nécessité vous fait si constamment éprouver votre indigence, de qui les tenez-vous, que de celui à qui vous demandez le pain dont tous les jours vous avez besoin ?

C'est lui qui pour votre nourriture a rempli la mer de poissons, l'air d'oiseaux, la terre de bêtes à quatre pieds, qui pare les campagnes de fleurs, charge les arbres de fruits et couvre les champs d'une abondante moisson : *Qui producit in montibus fenum.* (*Psal.* CXLVI, 8.) N'est-ce pas lui qui a donné à la brebis la toison dont vous la dépouillez, et au ver à soie le fil précieux qui sert à vos parures; qui fait couler les sources où vous allez vous désaltérer, qui allume les feux des astres qui vous éclairent, qui rafraîchit la terre par la douceur de sa rosée ? O mon Dieu ! je vous trouve partout, partout je trouve mon père, partout je vois avec étonnement et reconnaissance mon indigence et vos bontés. Oui, partout j'ai besoin de vous, et partout mes besoins vous touchent ; vous ouvrez mes yeux à la lumière, vous formez le son dans mes oreilles, vous me faites trouver du goût dans les aliments ; par vous mon cœur palpite, le sang coule dans mes veines, le sommeil ferme mes yeux. Vous m'avez appris à penser et à aimer, vous avez délié ma langue, c'est par vos tendres soins que j'ai appris à articuler les mots. Amis, parents, protecteurs, dignités, fortune, réputation, tout est un présent de votre bonté, tout en moi chante vos louanges et reconnaît que vous êtes l'auteur de tout : *Omnia ossa mea dicent, Domine, quis similis tibi?* (*Psal.* XXXIV, 10.) Faut-il que j'abuse de vos propres biens pour vous offenser, que je profane ce corps et cette âme, que je tourne contre vous vos propres grâces? *Servire me fecisti.* (*Isa*, XLIII, 24.) Ah ! les créatures ne se prêtent qu'à regret à mes désirs criminels, et un jour s'armeront contre moi en votre faveur : *Omnis creatura armabitur, pugnabit orbis terrarum.* (*Sap.*, V, 18, 21.)

Qui croirait qu'un ouvrage, qui est le fruit de tant de miracles, se fût perdu lui-même et eût besoin d'un nouveau prodige pour être réparé ? Le Tout-Puissant s'est acquis par là de nouveaux titres sur la créature ; il l'a rachetée au prix de son sang. Fut-il jamais des droits plus incontestables ? L'homme par sa faute se précipite dans un malheur infini; il perd les beaux priviléges qu'il avait reçus de son Créateur. La plaie mortelle qu'il s'est faite passe à ses infortunés descendants. Le genre humain était devenu tributaire de la mort et esclave du démon. Touché de son malheur extrême, l'amour infini de son Dieu s'est chargé de ses iniquités et a racheté les coupables au prix de ses jours. Tout est infini, tout est divin dans ce nouveau bienfait ; infini dans le motif de charité qui la fait entreprendre, dans le mérite du sang qui a été répandu, dans le mal où on applique le remède, dans les douleurs, les ignominies dont un Dieu fut accablé.

Une grâce si supérieure à tous les mérites et à toutes les idées, établit les droits les plus sacrés et exige la plus vive reconnaissance. Tout appartient à celui qui a tout acheté à si grand prix. Non, je ne suis plus à moi-même; mon âme, mon corps ne sont plus à moi, tout est à celui qui m'a si richement acheté : *Non estis vestri, empti enim estis pretio magno.* (I *Cor.*, VI, 20.) Disons de nous dans un sens et dans des sentiments bien différents de ceux des Juifs, lorsqu'ils refusèrent l'argent que Judas jeta dans le temple : c'est là le prix du sang, il n'est point permis de s'en rendre maître : *Non licet mittere in corbonam, pretium sanguinis est.* (*Matth.*, XXVII, 6.) Non, il ne vous est point permis de vous approprier rien de vous-même, car vous êtes le prix du sang, vous feriez une injustice à votre légitime acquéreur, vous blessez sa juridiction. Comme un roi dont la valeur a conquis un nouvel Etat, il a sur vous tous les droits de l'autorité souveraine ; il peut commander et défendre, juger et condamner, récompenser ou punir. En vous refusant à ses volontés, vous blessez la propriété qu'il a sur son patrimoine ; vous êtes son bien, il a droit d'en disposer ; il peut vous affliger ou vous consoler, vous combler de richesses ou vous réduire à l'in-

digence, terminer ou prolonger votre vie ; tout ce qui naît dans ce fonds, tout ce que fait cet esclave, il en est le seul maître, tout est le prix de son sang : *Pretium sanguinis est.*

3° Ce ne sont pas des droits qu'il abandonne ou qui lui soient indifférents ; il veut les réserver en entier : nouveau point de vue de votre dépendance. Toute l'Ecriture l'annonce, partout le Seigneur déclare qu'il n'a fait l'homme que pour lui-même : *Omnia propter semetipsum.* Tout est plein de reproches contre ceux qui s'en éloignent et d'éloges pour ceux qui sont fidèles ; partout les promesses ou les menaces, les supplices ou les couronnes sont distribuées proportionnellement à cette fidélité; les lois les plus détaillées en ont prescrit l'exercice, les précautions les plus étendues en ont prévenu les abus, les plus absolus préceptes en exigent la réparation ; sa providence n'est attentive qu'à en ménager le succès, sa sagesse y prépare tous les événements, sa puissance y déploie tous les prodiges; tantôt redoutable, tantôt miséricordieux, tour à tour armé de foudres et prodigue de bienfaits, parlant en maître au milieu des éclairs, agissant en père et répandant des grâces, de la majesté du trône passant à l'obscurité d'une étable, et des délices du Thabor aux douleurs du Calvaire, il n'agit, ne parle, ne presse, ne se fait tout à tout que pour enseigner, disposer, exécuter, soutenir ce grand dessein.

Dessein aussi ancien que lui-même. Parcourez la durée infinie des siècles, entrez dans les conseils du Très-Haut, vous le verrez uniquement occupé du soin de sa gloire. Elle a été le seul motif de ses démarches, l'unique terme de ses opérations ; jamais dans les siècles à venir il ne s'occupera d'aucun autre objet. Tout sera pesé à cette balance : elle décide du prix de tout. Ni la grandeur des affaires, ni l'éclat de la réputation, ni la douceur du plaisir ne doivent faire le mérite ; il faut juger de tout sur cette règle. Distraits par une foule d'objets, corrompus par des passions criminelles, égarés par l'illusion et l'erreur, nous pouvons oublier cette fin et passer nos jours sans songer pourquoi nous sommes sur la terre. Mais Dieu ne perd jamais de vue cet objet intéressant ; volontairement ou par force, tout est inévitablement entraîné vers ce terme immuable : c'est un fleuve qui porte toujours à la mer le tribut de ses eaux. Les chaînes et la pourpre, la cabane et le trône, tout est égal aux yeux de Dieu, tout n'est que pour sa gloire. La différence des conditions, en ouvrant des routes différentes, y conduit également. Le pécheur, qui s'en écarte par sa malice, en est rapproché par son châtiment. L'enfer, comme le paradis, est destiné à lui rendre hommage et à sa perte ou à son avantage. La créature honore toujours Dieu par son amour ou par ses fureurs, par sa félicité ou par ses supplices.

Que cette fin est glorieuse ! qu'elle est heureuse ! Autant les droits de Dieu la rendent respectable, autant nos intérêts doivent nous la rendre chère. Servir Dieu, c'est régner. Fussions-nous maîtres de nos destinées, aurions-nous pu nous choisir un plus heureux sort? Quelle origine plus noble que de venir de Dieu, d'être son ouvrage et son fils ! quelle fin plus noble que de retourner à Dieu, d'entrer dans sa joie, d'être revêtu de sa gloire? Grands du monde, félicitez-vous de la noblesse de votre extraction, de l'éminence de vos dignités, de la confiance, des faveurs de vos princes ; le dernier des justes, plus heureux que vous, trouve aux pieds du trône de son Dieu, dans son cœur, une gloire supérieure à ce faux éclat qui vous enchante. Les anges, les saints, tout ce que l'univers vit jamais de plus grand, ne vous céderait pas cet avantage. Les esprits célestes en sont les ministres, les saints sur la terre y ont consacré leurs travaux, le Verbe éternel lui-même lui a immolé sa vie. Disons-le enfin, Dieu n'est occupé que de cette grande affaire ; elle est sa fin, aussi bien que la nôtre ; il ne voit pour lui-même rien de plus grand que l'exécution de ses volontés et le soin de sa gloire. Ah ! chrétiens, pourriez-vous vous en défendre ? connaissez votre dignité et ne vous dégradez pas jusqu'à démentir sa grandeur et à dégénérer par vos fautes de la noblesse de votre fin. Que dis-je ? seriez-vous raisonnables de vous refuser à votre gloire et à votre bonheur ? seriez-vous raisonnables de ne pas entrer en quelque sorte en participation des droits de la Divinité, par une si parfaite conformité de vues ?

Les êtres insensibles vous reprocheraient votre désertion et votre lâcheté. Tout incapables qu'ils sont de connaître et d'aimer, l'usage qu'on en fait est le terme sublime où on les destine. Ils accomplissent avec une exactitude inviolable les ordres de leur créateur. Les étoiles, appelées chacune par son nom, s'offrent avec zèle à toutes ses volontés : *Dicunt ecce adsumus.* (*Baruch*, III, 35.) Les animaux s'adressent à lui avec confiance, et lui obéissent avec docilité : *Pullis corvorum involantibus.* (*Psal.* CXLVI, 9.) L'atome qui vole dans l'air, le grain de poussière que le vent emporte, la goutte d'eau qui se perd dans les abîmes, tout est également fait pour sa gloire. L'homme capable de le faire avec mérite, parce qu'il peut le faire avec amour, serait-il seul à s'y refuser ? Ne serait-il plus favorisé que pour être plus coupable ?

Hélas ! n'est-ce pas votre portrait? Occupé de tout le reste, livré, enivré, enchanté de tout le reste, n'est-ce pas ce que vous avez le plus oublié, peut-être la seule chose que vous avez oubliée ? Dans toutes les affaires, on se propose une fin, on en dirige les démarches, on y donne ses soins, on n'épargne rien pour le succès; faut-il, par un renversement étrange, que celle qui mérite tous les empressements soit la plus négligée ? Ah ! désormais que votre premier principe et votre dernière fin vous soient toujours présents : *In omnibus respice finem.*

Demandez-vous à vous-même : *Ad quid venisti?* (*Matth.*, XXVI, 50.) *Alpha et omega, principium et finis.* (*Apoc.*, I, 8.)

SECONDE PARTIE.

Il n'est pas surprenant que la créature soit toute à Dieu : tout établit en lui ce domaine sans bornes, tout fait sentir en elle cette absolue dépendance; mais que Dieu, par bonté, veuille se livrer à la créature, être tout à elle, lui prodiguer ses bienfaits et sa personne : c'est ce que tout démontre, mais ce qui passe toutes nos idées. Rentrons en nous-mêmes, parcourons les divers êtres que renferme l'univers, levons nos yeux jusque sur Dieu même, partout nous le trouverons attentif à nos intérêts, occupé à nous servir, ne cherchant qu'à se communiquer à nous, partout son sein ouvert pour nous recevoir, ses mains prêtes à nous combler de biens, ses trésors ouverts, sa divinité présente et comme multipliée pour nous qui ne sommes que le faible ouvrage de ses mains. A voir ce qu'il fait pour l'homme, on dirait qu'il ne pense qu'à lui ; à voir ce que l'homme fait, dirait-on qu'il pensât à son Dieu ? *Totus in meos usus expensus.*

Il n'y a point de créature qui lui ait tant coûté que l'homme. Les trois personnes divines ont à l'envi travaillé à ce chef-d'œuvre. Le Père l'a commencé en le créant ; le Fils l'a perfectionné en le rachetant; le Saint-Esprit l'a consommé en y répandant sa grâce. Le Père a fait l'homme, le Fils a formé le chrétien, le Saint-Esprit a fait le saint; l'un l'a adopté pour son fils, l'autre l'a pris pour son frère : le dernier en a fait son temple : *O Deus, si ita loqui fas est sui prodigium.* Pour produire ces admirables effets, le Père a créé et conservé l'univers pour le service de l'homme. Point de créature qui ne lui dise : reconnaissez la bonté de celui qui fournit à vos besoins et vous donne jusqu'aux délices. Le Fils s'est uni à notre nature, a travaillé trente-trois ans, a donné son sang et sa vie dans les supplices, et nous a fait de sa chair une nourriture. Le Saint-Esprit comble nos cœurs de ses dons, et nous conduit à la possession de Dieu, où toutes les trois personnes seront l'objet éternel de notre bonheur par elles-mêmes, nous transformant en Dieu, et nous communiquant leur félicité et leur gloire.

Non, ce n'est pas assez de se donner à vous par le ministère de ses créatures, il veut vous servir et vous enrichir par lui-même dans cette vie et dans l'autre, de la manière la plus excellente, par sa grâce, son amour et sa possession. Providence de mon Dieu, que vous êtes admirable dans tous vos ouvrages ! que vous l'êtes dans votre conduite sur chacun des hommes, surtout dans les mystères qui ont rapport à son salut : l'Incarnation, la Rédemption, l'Eucharistie, la vision béatifique ! *Se nascens dedit socium, convescens in edulium, se moriens in pretium, se regnans dat in præmium.* Entrons dans quelque détail.

Que ne puis-je dévoiler à vos yeux ce système suivi de providence qui vous conduit, comme par la main, depuis le berceau, comment Dieu a élevé votre enfance, nourri votre jeunesse, soutenu un âge plus avancé, par quels secrets ressorts a réussi cet établissement, cette vocation à laquelle tout paraissait opposé, dont vous aviez presque perdu l'espérance ! Par un privilége singulier, refusé à des nations entières, qui languissent dans les ombres de la mort, vous êtes né dans l'Eglise catholique, de parents instruits et pieux, dans un pays où la vraie religion est dominante et nécessaire, et vous avez sucé le christianisme avec le lait. Combien d'instructions, de grâces, de sacrements ! que de dangers écartés, d'ennemis combattus, de secours prodigués ! Il veillait pour vous, bien mieux que la sœur de Moïse aux bords du Nil, lorsque la fureur d'un prince infidèle avait condamné à la mort tous les enfants mâles. Cent fois vous auriez perdu la vie ou été vainqueur du démon. Vous n'avez fait que trop souvent une triste expérience de votre faiblesse. Mais sa main paternelle a conduit enfin au port un vaisseau que tout menaçait d'un naufrage certain. Qui pourrait jamais épuiser le détail des miséricordes divines? *Misericordiæ Domini, quia non sumus consumpti.* (*Thren.*, III, 22.)

Personne qui ne puisse se rappeler une infinité de traits signalés de providence, qui semblent tenir du miracle, et combien d'autres qui nous échappent ! Saül trouve une couronne lorsqu'il cherchait les ânesses de son père ; David, sans le savoir, est choisi pour remplir sa place ; la pieuse Esther est substituée à l'orgueilleuse Vasti, et Mardochée succède à son persécuteur. De quelle admiration ne dût pas être rempli Joseph, lorsque, revenant sur ses pas, il suivait la route singulière où par tant d'événements en apparence contraires, Dieu l'avait fait passer du cachot au comble de la gloire ! Quelle reconnaissance ne devait pas avoir le roi Joas pour le grand prêtre qui avait mis la couronne sur sa tête, et pour la pieuse Josabeth, qui avait dérobé ses jours à la fureur d'Athalie !

Que ne puis-je dévoiler à vos yeux l'abîme de son incarnation ! Le Très-Haut descendu du trône de sa gloire, vient habiter parmi nous, se rend semblable à nous, devient un de nous, daigne nous parler et nous instruire. La crèche le vit anéanti dans les langes de l'enfance, vous offrir les plus grands trésors ; sa vertu vous éclaire, ses exemples vous dirigent, ses grâces vous soutiennent, sa protection vous défend. Que pouvait-il faire davantage, etc.

Que ne puis-je dévoiler à vos yeux les merveilles de sa rédemption! Il s'assujettit à vos faiblesses, il partage vos douleurs, il se charge de vos dettes, il subit l'arrêt de mort porté contre vous. Ce n'est pas à un prix périssable d'or et d'argent qu'il vous rachète ; sa précieuse vie vous sert de rançon. Ce ne sont pas des aliments ordinaires qu'il vous donne en nourriture ; son corps est pour vous une viande, et son sang un breuvage. C'est au Calvaire que je vous ap-

pelle pour connaître l'amour d'un Dieu, c'est à la sainte table que je vous invite pour vous montrer sa libéralité, c'est au Cénacle, aux pieds des apôtres, qu'il veut bien laver lui-même, que je vous exhorte à considérer l'excès de ses abaissements. Peut-il se donner à vous, ou plus parfaitement, ou de plus de manières différentes? se réserve-t-il quelque chose? corps et âme, nature et personne, grâce et gloire, tout est à vous. Peut-il répandre son sang par plus de plaies? les épines percent sa tête, les clous percent ses pieds et ses mains, les soufflets meurtrissent son visage, la lance ouvre son côté, les fouets déchirent tous ses membres. Peut-il s'immoler de plus de manières? la calomnie noircit sa réputation, l'envie déchire ses actions, les crachats ternissent sa beauté, sa majesté royale est insultée, sa tendresse est trahie par un disciple, il est la proie de toutes les douleurs; il expire sur un gibet..... Je succombe, Seigneur, sous le poids de vos miséricordes, elles passent toutes mes idées; devenu par vos bontés, en quelque sorte le maître et le possesseur d'un Dieu, trouverai-je de quoi acquitter mes dettes, ou des paroles à prononcer pour exprimer ma reconnaissance? *Semetipsum obtulit.* (*Galat.*, II, 20.)

Enfin que ne puis-je ouvrir à vos yeux ce séjour céleste destiné à récompenser la vertu? Ah! c'est là que, devenu le possesseur de la Divinité, vous éprouverez à jamais combien un Dieu veut être tout à vous. Vous le verrez face à face, tous les voiles seront levés, tous les nuages dissipés, vous entrerez dans sa joie. La tristesse n'en troublera point la douceur, les revers n'en altéreront point le calme. Vous ne verrez à vos désirs d'autres bornes qu'une toute-puissance que la bonté de votre Dieu emploiera à vous rendre heureux. Il vous environnera de gloire. La persécution ni l'envie n'en obscurciront point l'éclat, et jusque dans l'enfer vous trouverez dans vos ennemis mêmes de sincères panégyristes qui, par leur désespoir et leur rage, feront le triste aveu de votre sagesse et de leur folie. Il vous fera part de sa sainteté. A l'abri de tous les risques, la passion ni les faiblesses n'alarmeront plus une timide vertu, rien n'en affaiblira les actes sublimes, rien n'en interrompra les héroïques efforts. Il vous communiquera son divin amour. Epris de ces charmes adorables, toujours anciens et toujours nouveaux, vous perdant vous-mêmes dans les doux transports de votre ardeur, consumés de ses flammes divines toujours renaissantes, abîmés dans un torrent de délices, transformés en lui, et comme divinisés, où serez-vous? que ne verrez-vous pas? que n'entendrez-vous pas? que ne goûterez-vous pas? que ne posséderez-vous pas? Enfin il vous fera part de son immortalité. Votre bonheur, aussi durable que le sien, vous donnera sans retour, après l'avoir donné sans partage: *Ego ero merces tua magnanimis.* (*Gen.*, XV, I.) Ainsi Dieu est-il tout à vous dans le temps et dans l'éternité, tout à vous dans vos biens par sa magnificence, dans vos maux par sa compassion, dans vos vertus par sa sagesse, dans vos péchés même par sa rédemption, par ses créatures et par lui-même.

Ainsi devez-vous être tout à lui, et pouvoir dire, comme le Prophète: *Quid mihi est in cœlo, et a te quid volui super terram?* (*Psal.* LXXII, 25.) Trop avare celui à qui un Dieu ne suffit pas. Mais accablant et honteux retour! suis-je tout à Dieu? l'aimé-je uniquement? peut-on me faire des conditions plus avantageuses? Aimer comme on vous aime. Dieu, qui a droit de tout exiger, veut bien se contenter d'un juste retour. Sa puissance vous a créés, sa providence vous conduit, sa justice vous alarme, sa miséricorde vous pardonne, sa bonté vous rend heureux. Qu'à votre tour, employés tout pour lui, votre esprit médite ses perfections, votre cœur les aime, votre bouche les chante, vos mains agissent. Il a tout fait pour vous, usez-en pour lui. Il ne cesse un moment de penser à vous; regrettez les moindres instants où vous ne serez pas occupés à penser à lui et à l'aimer. Amour, amour, que puis-je vous donner qui soit comparable à ce que j'ai reçu? Il faudrait vous donner vous-mêmes. Aimez-vous, glorifiez-vous vous-mêmes, vous pouvez seuls le faire dignement. Pourquoi me donner un cœur si petit et si faible, puisqu'il était destiné à vous aimer? Que ne puis-je embraser tous les cœurs de votre amour! Aimer, voilà toute la loi, la religion, la perfection, le principe, la fin, la récompense. L'amour ne veut que l'amour: *Ama et fac quod vis, amorem tui solum mihi dones, et dives sum satis.*

Quelles sont nos pensées, quelle en est la vanité? Nous voltigeons d'objet en objet; chaque jour, chaque instant, nouvelles vues, nouveaux désirs, nouveaux projets pour trouver quelque chose de satisfaisant. Nous le cherchons en vain, il n'y a que Dieu où tout se trouve parfait. L'imagination nous grossit tout, nos espérances nous trompent, on s'étourdit, on s'aveugle. L'ambitieux qui aspire aux charges se fait le dénombrement de ses sujets et de ses biens à venir, se fait une cour, jouit des honneurs, donne des ordres, en voit l'exécution. Celui qui achète une maison, s'y loge, la meuble, la range en idée, tant on est obligé de donner carrière à son esprit pour agrandir des objets dont on ne peut méconnaître la petitesse, et après avoir obtenu ce qu'on désire, courir après un autre objet, fouiller dans l'avenir et ne pas jouir du présent. Hélas! en jouit-on jamais? C'est toujours dans le passé et dans l'avenir qu'on va se perdre. Non, nous ne sommes point faits pour le monde, des biens plus solides nous attendent. Usons des uns pour acquérir les autres, ils nous y invitent, et ne nous sont accordés que dans ces vues.

TROISIÈME PARTIE.

Dieu se donne à nous et nous ramène à lui par tous les êtres qui nous environnent et par nous-mêmes. Qu'admirera-t-on davan-

tage dans cette créature privilégiée, formée à son image, ou le merveilleux arrangement des organes du corps, ou l'incompréhensible assemblage des qualités de l'âme, ou la combinaison de ses relations avec les créatures, ou le système adorable d'une conduite miséricordieuse et prodigue? *Quam magnificata sunt opera tua, Domine!* (*Psal.* XCI, 6.)

Qui jamais a pu comprendre l'ordre, la délicatesse, les usages d'une infinité de ressorts qui soutiennent notre vie mortelle, ces nerfs, ces muscles, ces artères, ce sang, en un mot tous vos membres; cette liqueur dont la constante et régulière circulation porte jusqu'aux extrémités la chaleur et la nourriture; ce cœur dont les exactes palpitations reçoivent et donnent tour à tour ce qui entretient le mouvement et la vie; ce cerveau qui reçoit dans sa molle substance les images de tous les objets; ces yeux au fond desquels le brillant rayon de la lumière trace avec un pinceau délicat le tableau de la nature; ces oreilles qui reçoivent si exactement la variété des sons et nous font sentir les charmes de l'harmonie; cette langue qui, par ses agitations articule tant de différents mots et fait entendre aux hommes par un merveilleux concert tout ce qui se passe dans les cœurs! Ce ne sont pas seulement ces attraits extérieurs qui frappent nos yeux, et dont un fol amour nous rend si souvent idolâtres; ce ne sont pas ces beautés superficielles qui font le plus merveilleux de l'ouvrage. On peut dire en un sens du corps humain ce que l'Ecriture dit de la fille du roi : sa beauté est tout intérieure. La manière dont il est formé, dont il agit, dont il se conserve, tout y ravit un esprit attentif. Ceux qui en connaissent le mieux la structure et qui se font une étude de suivre le détail de ce labyrinthe, ne peuvent se lasser d'admirer la sagesse infinie de son auteur.

Que sera-ce si, pénétrant jusque dans l'âme, nous contemplons cette étendue infinie de connaissances qui renferme les choses les plus éloignées, qui réunit dans le même esprit les siècles passés ou les temps à venir, la grossièreté de la matière et la subtilité des substances spirituelles, les perfections de la Divinité et les faiblesses de la créature : cette facilité de repasser, de rapprocher, de diviser, de réunir, de comparer et de conclure parmi un si grand nombre de vérités et d'erreurs, à la faveur du raisonnement et de l'évidence; ce trésor d'idées que renferme la mémoire, cette bibliothèque vivante où chaque chose se met si bien à sa place et se présente si à propos aux ordres de la volonté; cette étendue de mouvements qui, de la crainte à l'espérance, de la haine à l'amour, de la tristesse à la joie, de la colère à la douceur, nous font si fréquemment éprouver les plus étranges combats et les plus étonnantes révolutions : et cette autorité absolue de la liberté qui, au milieu des plus violents orages, des plus vives attaques, des plus grandes faiblesses, toujours maîtresse d'accorder ou de refuser un consentement décisif, semble participer à la toute-puissance de son auteur.

Mais surtout j'ose vous prendre à témoins et en appeler à votre cœur. Pouvez-vous méconnaître ces sentiments si naturels et si justes qui vous rappellent sans cesse vers votre Dieu ? L'âme de l'homme, dit Tertullien, naturellement chrétienne, est nécessairement entraînée vers son centre. Son amour, ses désirs, ses craintes, ses biens et ses maux, tout lui parle de son Dieu, de son principe et de sa fin. Lorsque dans vos peines vous tournez les yeux vers le ciel, et par une invincible effusion de cœur, dont vous vous apercevez à peine, vous invoquez ce Maître tout-puissant, et par une subite exclamation vous l'appelez à votre secours; lorsque sentant la vanité des biens du monde, vous soupirez par un penchant inévitable après une félicité durable et solide qui puisse combler tous vos vœux; lorsque, trompés dans vos projets, surpris, déconcertés par des événements imprévus, vous êtes obligés d'avouer une providence qui seule dispose de tout, et que l'aveugle paganisme n'a pu s'empêcher de diviniser sous le nom de fortune; lorsque, tentés de commettre quelque crime, l'idée d'une justice redoutable, à qui rien n'échappe, vient vous saisir au milieu de vos plaisirs, et en trouble la séduisante douceur et vous poursuit sans pitié et sans relâche, après vous en être le plus follement enivrés; lorsqu'à la vue des beautés admirables du monde, de la variété, du nombre, de l'arrangement des parties qui le composent, vous remontez à l'idée supérieure d'une beauté suprême dont ils ne sont qu'une faible image, et où Dieu a voulu les retracer en les créant, dans toutes ces occasions et dans mille autres, écoutez et reconnaissez cette voix intérieure de la Divinité, ce témoignage irréprochable d'une âme remplie de l'idée, pénétrée du sentiment de la Divinité, entraînée par une espèce de goût de divinité : *O testimonium animæ naturaliter Christianæ!*

Qui a gravé dans vous ces idées sublimes, qui vous donne cet invincible penchant, qui vous fait cette douce violence? Sont-ce les objets extérieurs dont les charmes ne font que vous dissiper et vous séduire? Est-ce le monde dont les pernicieuses maximes et le dangereux esprit sont les ennemis déclarés des droits de la Divinité? Est-ce vous-mêmes qui, souvent importunés dans vos plaisirs par ce souvenir incommode, ne travaillez qu'à vous étourdir et à vous distraire? C'est donc Dieu seul, auteur de votre être, qui a pu graver dans la substance de votre âme ce caractère ineffaçable de divinité. Seul parfaitement instruit et maître de tous les secrets ressorts de votre cœur, il en a pu diriger les mouvements. C'est ce Dieu qui se donne tout à vous, et qui ne vous attache à lui par de si fortes chaînes, et ne vous attire par tant de divers attraits que parce qu'il fait ses délices d'être avec les enfants des hommes, et qu'il veut les mettre dans l'heureuse nécessité de chercher, d'aimer, de posséder

ce qu'il se fait un plaisir de leur accorder : *Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine.* (*Psal.* IV, 7.)

C'est lui dont la jalousie répand le dégoût et l'amertume sur tous les objets de la terre qui pourraient lui ravir les cœurs ou les partager; c'est lui qui se fait sentir à l'âme par l'onction ineffable de sa grâce et les charmes de sa beauté pour gagner sa tendresse; c'est lui dont la justice nous donne de salutaires alarmes pour nous arracher au péché, et y met obstacle; c'est lui qui fait naître tant de besoins pour nous obliger d'avoir recours à lui et lui faire exercer sa magnificence; c'est lui qui s'est peint dans toutes les créatures, pour nous engager par la vue de ces fragiles beautés, à soupirer vers une beauté bien plus parfaite. Votre inclination pour le bien vous ramène à celui qui seul est le bien solide; vos idées de sa bonté, de sa justice, vous conduisent à leur auteur et leur modèle. Dans votre cœur, en un mot, tout parle pour lui, tout invite à en jouir; pensées, désirs, penchants, tout seconde les desseins qu'il a de se communiquer à vous. Vos passions mêmes vous y peuvent conduire si vous en faites usage. Dieu n'aurait-il donné à la nature qu'un penchant inutile? a-t-il prodigué ses bienfaits à pure perte, et voudrait-il se refuser à des désirs qu'il a fait naître? Non, non, disons-le avec saint Augustin, nous sommes faits pour Dieu, nous ne pouvons goûter de repos qu'en lui; nos inquiétudes, comme des ministres du Seigneur, d'intelligence avec sa miséricorde, agissent pour former une étroite union entre le Créateur et son ouvrage : *Fecisti nos ad te, Domine; et inquietum est cor nostrum donec requiescat in te.*

Toutes les créatures ne favorisent pas moins ses miséricordieux desseins. Il semble que tout soit ligué pour lui en assurer la conquête. Elles s'empressent toutes à vous servir, comme si le Seigneur eût voulu faire par d'autres ce qu'il semblait ne pouvoir faire par lui-même. Toutes vous tendent la main pour vous mener à lui par les occasions et les facilités qu'elles vous présentent, toutes vous y engagent par leurs exemples et leurs innocentes beautés. Quand vous voyez le bel astre qui nous éclaire se lever régulièrement tous les jours, et par la sage distribution de sa lumière et de son influence ranimer toute la nature; lorsque nous voyons cette terre fertile nous offrir les richesses de sa moisson et les beautés de ses campagnes, et faire sortir de son sein avec une intarissable fécondité tant de ruisseaux et de fontaines, à qui attribuer ces merveilles? Est-ce donc cet insensible élément qui vous enrichit, cette eau qui vous désaltère, ces aliments qui soutiennent votre vie, ces habits qui vous défendent des injures de l'air? Tous ces êtres ne sont que les instruments des bontés de celui qui veut se communiquer à vous, par autant de canaux qu'il a formé de créatures. C'est ce Maître suprême qui les a créés, les conserve, les met en œuvre pour vous. Il dit, et tout est fait. Mais il le dit et ne le fait que pour vous, parce qu'il veut se donner à vous.

Qu'il est doux de voir la Providence tout occupée de nos intérêts! Allez d'un pôle à l'autre, partout vous la verrez agissante pour l'homme. C'est par ses soins que ce climat porte des parfums, et cet autre un si riche métal. Par ses ordres le vent souffle et enfle les voiles de ce navire qui vous apporte les trésors du nouveau monde. La nue féconde décharge sur une terre aride la rosée et la pluie qui la fertilisent. Dieu ne cesse jamais d'agir; lors même que vous goûtez le repos, la nature vous prépare ce que vous désirez à votre réveil; lors même que vous l'offensez, l'air vient rafraîchir vos poumons, et le sang coule dans vos veines. Il conserve une vie dont vous abusez, un corps que vous profanez, une âme que vous souillez. Depuis le commencement du monde il a ouvert ses trésors et déployé sa puissance en faveur de l'homme, sans qu'une foule de siècles ait jamais pu lasser sa patience et épuiser ses libéralités.

Que de facilités à posséder le Seigneur! que de moyens de le servir! que d'occasions de s'unir à lui! Tantôt matière de sacrifice, en immolant par la mortification les plaisirs qu'elle offre. C'est un autel toujours dressé, toujours chargé de victimes, Dieu les a préparées; il ne tient qu'à vous d'allumer le bûcher et de faire monter jusqu'à son trône l'odeur précieuse de cet encens. Un coup d'œil qu'on ne jette pas, une curiosité qu'on ne satisfait pas, une parole qu'on ne dit pas, un morceau qu'on s'arrache, un verre d'eau qu'on répand, comme David, dans sa soif, *libavit eam Domino*, etc. (II *Reg.*, XXIII, 16), sont autant de traits qui blessent le cœur de l'Epoux. Tantôt matière de patience et de soumission. Le Seigneur a mis partout un mélange de bien et de mal, de douceur et d'amertume. Vous trouverez souvent les épines en voulant cueillir les roses, vous sentirez cette amertume dans les fruits les plus doux, des desseins échoueront, des maladies affligeront, des ennemis persécuteront; la faim et la soif, la nuit et le jour, les ardeurs de la canicule, les frimas de l'hiver vous feront sentir la vanité du monde et mettront votre vertu à des épreuves d'autant moins suspectes qu'elles sont du choix de Dieu.

En multipliant vos mérites elles multiplieront les leçons de vertu; tantôt par les innocentes beautés dont Dieu les a ornées, elles retraceront, quoique imparfaitement, la beauté souveraine dont elles ne sont qu'une faible image, et diront : Ce n'est pas nous qu'il faut admirer et aimer, nous ne sommes que l'ouvrage de l'habile main qui s'est jouée en nous créant. Interrogez, dit le saint homme Job, ces poissons qui courent dans les abîmes, ils vous diront qu'il y a un Etre supérieur qui mérite seul vos hommages: *Interroga pisces maris.* (*Job*, XII, 8.) Adressez-vous aux animaux à qui une providence générale fournit un repas toujours prêt sur

le sommet des montagnes; ils reconnaissent et adorent leur Maître, tandis que la créature raisonnable, plus aveugle, le méconnaît et l'outrage : *Cognovit bos possessorem suum.* (*Isa.*, I, 3.) Faites-vous entendre aux habitants de l'air, dont l'aile légère fend le liquide élément; ils chantent les louanges du Créateur et annoncent ses merveilles : *Super ea volucres cœli habitabunt, de medio petrarum dabunt voces.* (*Psal.* CIII, 12.)

Tantôt par l'exemple de leur soumission et la régularité de leur mouvement, elles vous enseigneront l'unique moyen de plaire au seul à qui vous devez la plus parfaite obéissance. Fleuve rapide qui arrosez les campagnes, pourquoi si constamment et depuis si longtemps roulez-vous avec une profusion inépuisable vos ondes majestueuses? Ah! vous m'apprenez que je dois au Seigneur une fidélité inviolable, que rien ne puisse ni altérer ni démentir; vous m'apprenez que Dieu, toujours le même, n'arrête le cours de ses bontés qu'autant que j'y mets moi-même obstacle. Rocher sourcilleux, qui cachez vos cimes dans les nues, et vous que les ondes mutinées battent avec tant de violence, pourquoi dans les plus furieuses tempêtes les vents et les flots viennent-ils se briser inutilement à vos pieds en mugissant? Ah! vous m'apprenez que toujours inébranlable dans le service de mon Dieu, il n'est ni persécution ni tentation qui doive changer mon cœur. Pourquoi ce ruisseau, suivant les paroles de Salomon, suit-il avec docilité la route que lui trace la main du jardinier? C'est pour nous apprendre que dociles à la grâce, nous devons suivre sans résistance tous ses mouvements : *Sicut divisiones aquarum ita cor regis.* (*Prov.*, XXI, 1.) Heureux troupeaux qui bondissez dans la plaine, soumis au moindre signe de vos pasteurs, vous nous apprenez, selon la comparaison du Sauveur, que, brebis nous-mêmes, nous ne trouvons que dans l'obéissance à nos pasteurs un asile contre la fureur des loups : *Oves eum sequentur.* (*Joan.*, X, 4.)

La douceur et la facilité de cette pratique m'ont engagé à pousser un peu loin un détail qu'on ne saurait jamais épuiser. Le monde est un grand livre, toujours ouvert, où chacun peut lire, en caractères plus brillants que le soleil, les bontés du Seigneur et les devoirs de la créature : *Cœli enarrant gloriam Dei.* (*Psal.* XVIII, 1.) C'est un trésor qui nous enrichit, c'est un père qui nous nourrit, c'est un guide qui nous conduit; il se travestit, il se transforme, il se multiplie en mille manières pour se faire ainsi tout à nous. Ouvrez donc vos yeux à ce grand spectacle, vos oreilles à ces touchantes instructions, votre cœur à ce gage de sa tendresse, recevez partout un Dieu que tout vous donne, écoutez partout un Dieu qui partout vous parle, aimez en tout un Dieu qui en tout vous aime, servez partout un Dieu qui vous sert en tout : Je ne suis pas venu pour me faire servir, disait-il lui-même, mais pour servir les autres : *Non veni ministrari, sed ministrare.* (*Matth.*, XX, 28.) Invitez toutes les créatures, à l'exemple des trois enfants que la fournaise de Babylone respecta, à le louer, à le servir, à l'aimer. Que le jour et la nuit, que la terre et le ciel, que les hommes et les anges, en un mot, que tout s'unisse pour honorer le Seigneur : *Benedicite omnia opera Domini Domino.* (*Dan.*, III, 57.) Ce sera le moyen d'arriver à la gloire éternelle.

DISCOURS III.

SUR LA FIN DU CHRÉTIEN.

Omnia propter semetipsum operatus est Dominus. (*Prov.*, XVI, 4.)

Dieu a tout fait pour lui-même.

Ce n'était pas assez d'avoir destiné l'homme à la fin la plus noble, de lui avoir donné les principes d'une religion naturelle qui, en le rappelant à son origine et à son terme, lui fît sentir l'obligation où il est de servir et d'aimer le Créateur, auquel il doit tout et de qui il a tout à attendre; il était de la sagesse du Seigneur et de sa bonté de répandre sur les créatures des lumières plus vives, et de leur apprendre une religion plus sublime, qui, en leur développant tous les droits et toute la grandeur de leur maître, les engageât à lui rendre des hommages plus parfaits. Moïse fut chargé de cet emploi tout divin. Le saint législateur reçut au milieu des foudres et des éclairs une loi, des règles, des cérémonies, qui devaient faire le bonheur du peuple chéri sur la terre, et lui frayer la route de l'éternité bienheureuse, tandis qu'il serait fidèle à les observer.

Mais ces lumières si pures ne brillaient que sur l'horizon de la Judée; le reste du monde, plongé dans les plus épaisses ténèbres de l'idolâtrie, offrait un sacrilége encens au démon. Ce n'était même que l'ébauche d'un plus grand ouvrage, l'aurore qui annonçait le soleil de justice, et une figure de l'admirable religion qu'un Dieu devait nous enseigner, et de grands prodiges qu'il se proposait d'opérer. Il ne veut confier son chef-d'œuvre à personne, il n'emploiera pas même des anges pour manifester ses volontés, ni pour conduire ses peuples. C'est sur lui-même qu'il veut prendre ce pénible soin; il veut être leur conducteur, leur législateur et leur maître. Aussi a-t-il donné une loi digne de lui. Tout ce que la raison humaine a jamais imaginé de plus parfait, de plus héroïque, n'approche pas des grands principes de l'Evangile. Rien n'échappe à ses sages avis; l'homme remis dans l'ordre par rapport à son Dieu, à son prochain, à lui-même; le Créateur et la créature représentés dans leur vrai point de vue; les plus sublimes vérités expliquées et rendues faciles dans la pratique; voilà les merveilles de la loi que nous suivons.

A ces traits, qui peut méconnaître la bonte, la sagesse infinie qui l'ont dictée, qui peut se défendre d'y être soumis ? Félicitons-nous, remercions Dieu de nous avoir appelés à son admirable lumière, grâce singulière, refusée à mille autres, grâce pré-

cieuse, de laquelle dépend notre salut. L'amour nous l'a ménagée, elle ne peut être payée que par l'amour.

Pour nous engager à remplir les devoirs qu'elle nous impose, considérons : 1° ce que Dieu s'est proposé en établissant la religion; 2° ce que nous nous proposons en l'embrassant. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Vous le savez, Messieurs, le moment heureux étant arrivé, ce moment prédit depuis tant de siècles, désiré de toutes les nations, où le Verbe éternel descend sur la terre, s'unit à la nature humaine, et se charge de toutes nos infirmités. Les larmes, la faiblesse, la pauvreté, la douleur sont les seules armes dont il veut se servir pour faire la conquête de l'univers. Il naît dans une étable, il passe sa vie dans une boutique, il ne sait pendant trois ans où reposer sa tête. Persécuté, calomnié, il meurt enfin sur un gibet, comme un criminel. Quel étrange dessein! à quoi peuvent aboutir des démarches si étonnantes, l'incarnation, les souffrances, la mort d'un Dieu?

Il s'associe douze pêcheurs aussi dépourvus que lui de secours humain; il leur confie ses vastes projets, que non-seulement ils ne peuvent exécuter, mais qu'à peine ils peuvent comprendre, et au lieu de se mettre à leur tête pour les conduire, les soutenir, les encourager, être leur ressource dans le besoin, il les quitte, après les avoir formés superficiellement, se contentant de leur ordonner, quand il monte au ciel, de se partager la terre, de se disperser dans tous les climats, pour y répandre la nouvelle loi qu'il leur a apprise, détruire toutes les erreurs, et changer la face du monde.

Les apôtres eussent-ils été en grand nombre, eussent-ils eu l'éloquence la plus persuasive, distribué des trésors, commandé des armées nombreuses, enseigné les vérités les plus plausibles et les plus agréables, faire changer de sentiment à l'univers, élever une religion sur les ruines de toutes les autres, ce ne peut être que le chef-d'œuvre d'une puissance infinie. Mais que sera-ce, si ces apôtres, au nombre de douze, gens grossiers, sans appui, sans talent, sans bien, sans ressource, n'annonçaient que des mystères incroyables, un Dieu en trois personnes, un Dieu incarné, mort sur une croix, caché sous les apparences d'un morceau de pain, imposaient les lois les plus rebutantes, les injures à souffrir, les ennemis à aimer, la chasteté à garder, les biens à quitter, qu'ils prétendaient faire pratiquer cette morale sévère à toute sorte de personnes, sans que l'âge, le sexe, les talents, la naissance, le sceptre même puissent accorder ni privilége ni prétexte?

Aussi à peine paraissent-ils dans le monde, qu'ils y reçoivent l'accueil auquel ils ont dû s'attendre. Le démon suscite toutes les puissances du monde pour éteindre cette religion naissante; l'empire romain s'efforce de l'écraser sous le poids de son autorité; de toutes parts les bourreaux s'arment, les glaives s'aiguisent, les échafauds s'élèvent, les bûchers s'allument. Les apôtres en sont la première victime; des milliers de martyrs suivent leurs traces, le sang innocent coule, la terre en est inondée, tout conspire contre une loi qui révolte toute la nature. Peut-elle manquer de se voir détruite dès le berceau?

Mais qui le croirait? ces gens qui ne devaient trouver aucun partisan, se font, malgré cette conjuration générale, des disciples dans toute la terre. Grands et petits, pauvres et riches, savants et ignorants, tout se soumet, tout adore. Le riche donne ses biens, le vindicatif pardonne, le grand s'humilie, le savant croit, le roi se prosterne, le peuple est instruit. Partout on adore ce qu'on a brûlé, on brûle ce qu'on a adoré. Le sang que la persécution répand devient une semence féconde de chrétiens; les bourreaux se lassent de tourmenter, sans qu'on se lasse de souffrir; les enfants, les femmes, les vieillards, supérieurs à leur âge et à leur sexe, rient de l'inutile cruauté des plus barbares tyrans, et cimentent de leur sang la foi qu'ils ont embrassée.

Enfin, malgré les efforts de tout l'enfer, malgré la puissance de tout l'empire, malgré la perte de tous ses fondateurs, malgré la faiblesse de tous ses partisans, à travers le poison, le fer et le feu, cette religion nouvelle, cette religion étonnante, incroyable, inhumaine, triomphe, soumet tout, et devient la dominante. Ses plus implacables persécuteurs, les césars se font gloire d'adorer le Crucifié et de porter la croix sur leur couronne.

Vous seul, ô mon Dieu! pouvez faire ces prodiges, vous seul pouvez y employer ces moyens. Y eussiez-vous fait servir les plus forts, le succès serait un miracle. Le faire réussir par les plus faibles, c'est le miracle des miracles : *A Domino factum est istud.* (*Psal.* CXVII, 23.)

A la vue de ces merveilles, qu'il me soit permis, ô mon Dieu! de sonder la profondeur des abîmes de vos conseils. Quels sont donc les motifs qui vous ont fait entreprendre et exécuter un si grand ouvrage? quel droit avez-vous prétendu acquérir sur les hommes? quels engagements avez-vous prétendu contracter avec eux? Si dans les moindres choses vous n'agissez que par des vues dignes de vous, que sera-ce quand vous déploierez toutes les richesses de votre sagesse et de votre puissance? Les vues que le Seigneur se propose sont, 1° des vues de grandeur, pour se faire honorer de la manière la plus parfaite; 2° des vues de justice, pour réparer les injures qu'il a souffertes; 3° des vues de bonté, pour se communiquer aux hommes parfaitement.

1° Vues de grandeur. L'univers était depuis longtemps réduit dans le plus triste état, la terre était plongée dans l'idolâtrie, couverte de ténèbres, inondée de crimes; l'ignorance et la superstition régnaient dans tous les cœurs. Tel était le mal, ce semble irréparable, qui toucha la bonté du Seigneur,

et intéressa sa gloire. En vain sa justice donnait de temps en temps d'éclatantes marques de vengeance, il n'en était pas plus honoré, pour peupler l'enfer. C'était se dérober à lui-même une infinité d'adorateurs. Les âmes se perdaient à milliers, et Dieu semblait ne plus employer cette puissance qui fait obéir le néant, que pour faire sortir de son sein une foule de malheureux. Assez et trop longtemps la terre s'était vue couverte de temples élevés au prince des ténèbres, qui faisait fumer sur ses autels un sacrilége encens, il était temps que le Seigneur vînt au secours de sa créature, il était de sa sagesse de remédier à tant de maux, et d'apprendre enfin à l'homme à lui rendre un hommage digne de lui.

Ce n'était pas assez d'ôter de dessus la terre des vices grossiers, il fallait encore, pour se préparer un culte parfait, qu'il apprît à l'homme les plus héroïques vertus, qu'il se fît sacrifier le corps par la pénitence, l'âme par sa soumission; qu'il se fît adorer en esprit et en vérité. Il fallait par des mystères incompréhensibles se ménager l'hommage d'une foi vive par des promesses de biens invisibles, animer une espérance inébranlable par des attraits supérieurs à toutes les idées, allumer une tendre charité; il fallait que la chasteté sacrifiât tous ses plaisirs, l'humilité tous les honneurs, la pauvreté toutes les richesses ; que pour lui plaire ; supérieur à lui-même, le vindicatif vainquît son ressentiment, le lâche surmontât sa paresse ; que, détaché de tout pour s'unir à lui, l'homme le préférât à ses parents, à ses amis, à lui-même, par la dépendance la plus universelle et les vues les plus désintéressées.

Ce Dieu infiniment saint, juste, miséricordieux, devait donner aux hommes des règles de sainteté qui lui fissent connaître et éviter les plus légères fautes pour conserver inviolablement l'équité la plus délicate, et ôter jusqu'aux occasions et aux racines de l'avarice; il devait conseiller d'abandonner ses propres biens, et de prêter sans intérêts; il devait enseigner à souffrir les injures, à tendre la joue droite à celui qui avait reçu un soufflet sur la gauche, à soulager les misérables, et à vendre son bien pour le leur distribuer; il fallait, pour être bien honoré, se faire des adorateurs semblables à lui-même, comme il avait fait l'homme à son image. Les perfections adorables, infiniment au-dessus de l'humanité, ne pouvaient devenir sensibles que par le précepte même de perfection, par les pratiques qu'il exigeait, les exemples qu'il en donnait. C'était en s'humanisant lui-même, et en divinisant les hommes, qu'il pouvait montrer ce que c'est que Dieu. C'était en quelque sorte en transportant le ciel sur la terre, et la terre dans le ciel, qu'il pouvait ménager à Dieu cette gloire sublime. Son incarnation et sa grâce pouvaient seules l'exécuter : *Estote perfecti sunt Pater.* (*Matth.*, V, 48.)

2° Vues de justice. Mais avant que de perfectionner l'homme, et de lui faire pratiquer la vertu, il fallait le guérir, réparer les fautes, et ouvrir un trésor où Dieu pût se payer de ce qui était dû à sa justice : les mérites et les souffrances d'un Dieu pouvaient seules le faire. Seconde vue divine, qui rendait indispensable son Incarnation. L'homme peut bien se perdre, mais il ne peut lui-même se sauver; il peut outrager le Seigneur, mais il ne saurait l'honorer dignement. Que tous les hommes de concert pratiquent pendant plusieurs siècles la plus austère pénitence, leurs œuvres les plus saintes ne sauraient satisfaire pour un péché. Des millions de mondes remplis de créatures les plus parfaites, tout mis dans la balance du sanctuaire, ne sont d'aucun prix devant Dieu, bien loin de pouvoir satisfaire pour un péché. Il fallait, pour leur donner quelque poids, qu'unies aux mérites infinis d'une personne divine, ces œuvres reçussent un mérite dont elles sont dépourvues par elles-mêmes ; mais à la faveur de la dignité infinie du Verbe incarné, elles rendent abondamment à Dieu toute la gloire que le péché lui avait ravie. On peut, avec raison, comme l'Eglise, appeler heureuse une faute qui nous a mérité un tel Rédempteur : *O felix culpa qui talem*, etc.

En effet la distance de Dieu à la créature est infinie. Le péché est donc une injure comme infinie dans l'ordre moral. Une satisfaction infinie peut donc seule acquitter ces immenses dettes, et réparer ce mal infini. Que peut jamais offrir la créature, dans l'ordre naturel, capable de remplir un si grand vide ? elle-même n'est rien envers Dieu. Quel compte peut-on lui tenir de ses œuvres ? Elle ne fait que son devoir, elle rend à Dieu ce qui lui appartient : rien ne peut, de sa part, entrer en déduction du payement. Il faut donc trouver une caution qui, toute sainte, puisse être agréable par elle-même, indépendante, puisse donner de son bien, infinie, puisse donner infiniment. Paraissez, Agneau divin, qui devez effacer les péchés du monde; seul vous pouvez faire couler un sang capable de guérir nos plaies, offrir des prières capables d'obtenir des grâces, immoler une victime capable d'apaiser un Dieu irrité. Sans vous le monde impuissant demeurerait toujours insolvable. Que les nues fassent pleuvoir une douce rosée, que la terre fasse germer ce fruit exquis, que la tige de Jessé fasse éclore cette fleur précieuse. Enseignez-nous la voie du ciel, marchez-y à notre tête, dégagez votre parole, établissez une religion qui change, et le cœur de Dieu, et le cœur de l'homme, qui, enrichissant l'un et apaisant l'autre, les réunisse pour toujours. Justice divine, ne vous plaignez donc plus, vous aviez eu droit de mépriser, non-seulement le profane encens que sous le nom des vaines idoles le monde entier faisait fumer pour vous, mais celui même qui brûlait dans votre auguste temple. Vous disiez avec raison : Pensez-vous que je mange la chair des taureaux, que je boive le sang des brebis ? vos solennités m'importunent, vos cantiques m'outragent. Non, les anciens sa-

crifices ne devaient pas vous plaire : *Holocausta non tibi placuerunt.* (*Hebr.*, X, 6.) Mais voici une victime digne de vous, qui s'offre d'elle-même à la mort : *Ecce venio.* (*Ibid.*) Elle seule va tout faire, tout acquitter, tout diviniser. Un Dieu incarné, un Dieu mourant ne vous laisse plus rien à désirer. Vos prétentions les plus immenses sont parfaitement satisfaites. Oubliez l'homme, oubliez ses péchés, ses faiblesses, son impuissance, son néant; mais jetez les yeux sur un Dieu, ayez égard à sa dignité, à ses vertus, à son mérite. Quand vous serez irrité contre la créature, voyez le créateur même qui s'offre à vous apaiser : *Respice in faciem Christi tui* (*Psal.* LXXIII, 10.)

3° Enfin la bonté divine n'y est pas moins sage. C'est le propre du bien de se communiquer; et Dieu n'a sorti du néant tant de créatures, que pour partager son bonheur avec elles. Une foule de bienfaits avaient été prodigués à l'homme depuis la création du monde; mais la bonté divine n'était pas épuisée; il lui restait encore quelque chose à faire, tandis qu'il lui restait quelqu'autre manière de se communiquer. Dieu pouvait s'unir aux hommes par la vision béatifique dans le ciel, et par la profusion de ses mérites, dans la grâce surnaturelle, par son incorporation dans l'Eucharistie, par l'union hypostatique dans l'Incarnation. Unions ineffables, vous étiez inconnues à la loi de nature. La loi écrite vous laissait entrevoir sous bien des ombres et des figures, la loi de grâce accomplit cet inestimable bonheur. Exécutez donc, Seigneur, des desseins si favorables, satisfaites votre bonté, ouvreznous par vos travaux un paradis où la nature n'aurait jamais pu prétendre, et dont le péché nous avait bannis. En prenant la nature humaine vous êtes devenu Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous. Enfin nourrissez-nous de votre chair et de votre sang, afin que nous puissions n'être plus avec vous qu'un corps et une âme : *Se nascens dedit socium.*

Pour entrer dans ces vues et seconder les miséricordes du Seigneur, vous devez, chrétiens, être pleins de charité les uns pour les autres, et vous édifier par vos vertus. La gloire de Dieu vous fut confiée; si vous êtes ses amis et ses disciples, vous devez être son chef-d'œuvre. Portez partout la bonne odeur de son nom : *Christi bonus odor sumus.* (II *Cor.*, II, 15.) Pourquoi le Seigneur a-t-il répandu des chrétiens sur toute la terre, au milieu des nations barbares et infidèles? C'est un spectacle de vertu, de sainteté qu'il a donné aux hommes, dit saint Paul : *Spectaculum facti sumus mundo, et hominibus et angelis.* (I *Cor.*, X, 9.) Ce sont des témoins de sa grandeur, des hérauts de sa bonté, des apôtres de sa doctrine, qui ne déposent pas moins de la morale que du dogme, qui ne prêchent pas moins par leurs œuvres que par leurs paroles : *Eritis mihi testes usque ad ultimum terræ.* (*Act.*, I, 8.) C'est une espèce de sel dont il a voulu assaisonner la nature affadie, une lumière pour dissiper les ténèbres du péché et de l'erreur; il a voulu par là se reproduire, se multiplier lui-même dans ses serviteurs : *Vos estis sal terræ, lux mundi* (*Matth.*, V, 13.) Combien ces sermons vivants gagnent-ils à la religion de prosélytes! la vertu réalisée, mise sous les yeux et à la portée de tout le monde, ne trouve plus d'obstacle, elle triomphe de tous les cœurs, tout est alors possible, tout est facile, tout est fait. Au contraire, quel désordre quand la religion se voit déshonorée par ses propres enfants! qui voudra croire, qui voudra pratiquer ce qu'ils abandonnent? Quel retour sur Dieu! Quel est-il donc ce Dieu, disent-ils, dont les serviteurs les plus dévoués exécutent si peu ses ordres, sont si peu touchés de ses bontés, si peu frappés de sa puissance? faut-il donc changer de religion pour vivre si mal? Autant les premiers font louer, autant les autres font blasphémer son saint nom : *Per vos blasphematur nomen Domini.* (*Isa.*, LII, 5.)

La bonté divine paraît surtout dans l'étendue sans bornes de la Rédemption du Sauveur. Point de péché qui n'y trouve son remède, point de pécheur qui n'y obtienne sa grâce. Sacriléges, trahisons, infamies, blasphèmes, apostasies, ce baume divin est supérieur à tous les maux, ce trésor immense suffit à toutes les dettes, ce sang coule pour tout le monde. Que la nation barbare se joigne à la plus policée, que l'ignorant, que le pauvre s'unissent au riche et au savant, l'accès du trône est ouvert à tout; tout ce qui respire fut l'objet de ses prières, de ses vœux, sans acception de personne; tout trouve place dans son cœur. Un péché avait perdu l'humanité, la mort d'un Dieu en répare la perte, et n'a pas moins d'étendue dans ses bienfaits que le désordre dans son venin mortel; et quoique tous les hommes n'en profitent pas, que ce ne soit même que le petit nombre, il n'en est point qui ne soit appelé et qui n'ait assez de grâce pour parvenir à la gloire. S'il se perd, ce n'est que par sa faute. Ainsi, selon la comparaison même du Sauveur, le soleil, sans distinction, répand ses rayons d'un pôle à l'autre. Il éclaire l'impie comme le juste. La rosée du ciel tombe sans distinction sur le champ de tous les deux. Ainsi, en mourant, il sauve un larron, il convertit un centenier, il prie pour ceux mêmes qui le font mourir, il fait annoncer la loi dans le sein de l'idolâtrie et du vice.

Telles sont les vues de grandeur, de justice, de bonté que le Très-Haut s'est proposées dans l'établissement de la religion chrétienne. Des motifs si engageants lui acquièrent sur nous des droits incontestables et sans bornes, puisqu'il met sa gloire à être honoré par les créatures de la manière la plus parfaite. Que toutes les pensées, les affections, les actions de l'homme lui soient donc consacrées; rien ne doit être excepté dans un culte qui doit être digne de Dieu. Soustraire quelque hommage, le partager entre lui et quelque autre maître, c'est s'opposer directement à ses vues, et lui enlever

ce qu'il demande, qui ne peut lui plaire qu'autant qu'il l'a sans réserve, c'est violer la première de ses lois. Dieu veut être aimé de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces ; il ne peut souffrir qu'on diffère ou qu'on balance. Rien n'a échappé à l'exactitude de ses lois, afin que rien n'échappe à la fidélité de ses adorateurs. Parcourez l'Evangile, vous ne trouverez, ni dans la matière du sacrifice, ni dans la pureté des motifs, ni dans le zèle à l'offrir, ni dans la constance à le soutenir, ni dans la ponctualité à l'exécuter, aucune exception ni partage : *Nemo potest duobus dominis servire.* (*Matth.*, VI, 24.) C'est avec une sorte de jalousie décidée qu'il déclare que n être pas avec lui c'est se déclarer contre lui, que ne pas ramasser avec lui c'est dissiper : *Qui non est mecum contra me est, qui non colligit mecum dispergit.* (*Luc.*, XI, 23.) C'est avec une fermeté si absolue que, quand il s'agirait de perdre la vie, on la lui immolât sans hésiter : la profession du christianisme est un engagement au martyre.

Mais, d'ailleurs, quelles bornes pourrait-on mettre à la reconnaissance à l'égard d'un Dieu qui n'en met pas à sa libéralité? *Totum petit qui totum dedit.* Pourrait-on racheter l'homme à plus grands frais? Qu'a pu faire de plus le Sauveur du monde, que de répandre tout son sang et d'expirer sur une croix? qu'a pu faire de plus le Maître le plus magnifique que de s'unir personnellement à la nature humaine, l'enrichir de ses trésors, la nourrir de sa propre substance, partager avec elle sa félicité? Quand on achète, quand on donne tout, on a droit de tout exiger; quand on achète à ce prix, quand on donne avec cette profusion, on a droit de tout attendre. La plus noire ingratitude, la plus criante injustice pourraient seules avoir le front de demander quelque exception. Pour vous dont le cœur équitable et sensible fait avouer, estimer, reconnaître un bienfait, croirez-vous en avoir jamais assez fait pour un Dieu qui n'a cru jamais en trop faire?

Au reste, ne sont-ce pas vos intérêts, si les vues de Dieu sont si dignes de sa grandeur, si glorieuses à sa bonté? ne vous sont-elles pas infiniment avantageuses? Chargés de péchés, que de dettes avez-vous contractées, mérité de peines, couru de risques pour l'éternité! Pouvez-vous trop faire pour vous acquitter, vous délivrer, vous sauver? La religion vous offre dans l'asile de la pénitence la seule ressource qui vous reste : embrassez-la donc avec empressement. Que tous vos travaux, vos souffrances, vos œuvres, consacrées à l'expiation du péché, vous amassent un trésor de satisfactions. Unies aux mérites infinies du Sauveur, elles deviendront infiniment méritoires. Que vous êtes heureux de pouvoir encore réparer vos disgrâces! Des millions de damnés demanderont en vain, pendant l'éternité, quelqu'un de ces moments de grâce. Quel usage en feraient-ils si, après des millions de siècles de supplices, ils pouvaient enfin voir luire des jours si heureux? Aussi peu dignes qu'eux de cette miséricorde, pourquoi perdez-vous un temps que vous serez au désespoir d'avoir laissé échapper?

En payant Dieu de retour, vous ne perdez rien, puisqu'il a contracté avec vous les plus solennels engagements; qu'il les a scellés de son sang, ratifiés par sa mort, réitérés cent et cent fois et exécutés par mille bienfaits : engagements établis sur le nom même de Sauveur qu'il a voulu prendre. Ce nom sacré est un gage de ses intentions et de ses paroles. Ce n'est pas en vain, Seigneur, que vous prenez la qualité de père, de pasteur et de médecin; vous partagez votre patrimoine à vos enfants et leur distribuez chaque jour le pain dont ils ont besoin; vous garantissez vos brebis de la gueule du loup et les menez dans de gras pâturages : *In loco pascuœ ibi me collocavit* (*Psal.* XXII, 2); vous guérissez nos plaies et nous faites un baume de votre sang. Grand médecin, vous avez à traiter un grand malade, et des maux bien invétérés, *Magnus de cœlo venit medicus*, etc. Ce n'est pas en vain que vous vous appelez la vigne; vous voulez que nous vous soyons unis comme le sarment l'est au cep, nous enivrer de ce vin délicieux qui fait germer les vierges et ranime les cœurs abattus : *Ego sum vitis, vos palmites.* (*Joan.*, XV, 5.)

Qu'est-ce que l'Evangile? Le titre le plus saint, le contrat le plus authentique, la donation la plus solennelle, le testament le plus respectable. Qu'avons-nous à craindre avec ce gage précieux? Il est notre garant. C'est pour nous comme l'arche d'alliance parmi les Juifs. Jetez-y souvent les yeux, Dieu tout-puissant, et daignez vous souvenir de vos promesses : *Recordare, Domine, testamenti tui.* (*Judith.*, IX, 18.) Jetons-y nous-mêmes les yeux pour nous animer à la confiance. Quelque petit que soit le troupeau, n'en soyons point alarmés, le Père céleste nous protége et nous donnera son royaume : *Nolite timere, pusillus grex, quia complacuit Patri vestro dare vobis regnum.* (*Luc.*, XII, 32.) Vous n'avez qu'à demander et vous recevrez. Je préviendrai même vos désirs, et la grâce, toujours abondante, ne permettra jamais que vos ennemis triomphent de vous qu'autant que vous voudrez de vous-mêmes rendre les armes. Faut-il des miracles? Je ferai changer les montagnes de place pour obéir à vos désirs et à votre foi. L'expérience a dû vous en convaincre. Quel est l'affligé que je n'aie secouru, le malade que je n'aie guéri? Sachez seulement vous confier à moi. Cherchez premièrement mon royaume et ma justice, le reste vous sera donné par surcroît : *Quœrite primum regnum Dei*, etc. (*Matth.*, VI, 33.) Mais si Dieu a bien voulu contracter avec vous de si doux engagements en établissant la religion, n'oubliez pas combien sont sacrés ceux que vous avez contractés avec lui en l'embrassant. Tout est ici réciproque, les vues de Dieu et celles de l'homme, les droits et les engagements de Dieu, les obligations et les espérances de l'homme. Nous venons

de voir l'un dans la première partie; voyons l'autre dans la seconde.

SECONDE PARTIE.

Vous êtes chrétiens, vous en faites profession, ou plutôt vous vous en faites gloire. Engagés depuis le berceau dans cette société sainte dont Jésus-Christ est le chef, revêtus de cet auguste et ineffaçable caractère, votre sang vous coûterait peu à répandre pour en cimenter la doctrine; mais savez-vous ce que c'est que d'être chrétien? Est-ce ici un vain titre qui ne suppose, qui ne signifie rien de réel, qui n'impose aucune obligation? Nom sacré, si respectable aux idolâtres, si cher au ciel, si terrible à l'enfer, suffirait-il de vous porter pour se croire en droit de tout faire à l'abri d'une frivole gloire dont notre indolence ternirait l'éclat et dont nos péchés saperaient les fondements et détruiraient l'espérance? Non, le christianisme est un engagement à la sainteté et à une sainteté éminente. Les plus redoutables châtiments et les plus grandes récompenses doivent couronner la fidélité ou punir la désertion. Les plus pressants motifs y engagent, l'éternité en dépend, le sang d'un Dieu nous en ouvre les portes.

1° Le seul nom de chrétien vous le fait entendre. Ce fut à Antioche que, sous les auspices du prince des pasteurs, ce nom fut donné pour la première fois aux fidèles et substitué aux noms de Galiléens, de Nazaréens, de disciples, qu'on leur donnait auparavant, comme attachés à Jésus de Galilée ou de Nazareth. Le nom de Christ était si souvent dans leur bouche, sa doctrine dans leur souvenir, ses exemples dans leur conduite, qu'on crut ne pouvoir ni les mieux peindre ni les mieux honorer qu'en leur formant un nom de celui de leur maître même qui en rappelât sans cesse l'idée : *Christianus a Christo.* Ainsi dans le même temps, les différentes sectes de philosophes platoniciens, pythagoriciens, épicuriens, portaient le nom de leurs chefs. Platon, Pythagore, Epicure, et depuis, les ariens, les nestoriens, les pélagiens et les autres hérétiques voyaient la honteuse date de leur origine dans le nom qu'on leur donna du chef dont ils ont suivi les erreurs. Ce qu'un orgueil ridicule ou une basse flatterie ont arboré dans les chefs de parti, la bonté du Seigneur l'a établi pour ses enfants, et leur piété s'en fait un honneur solide. Etre chrétien, c'est donc être disciple de Jésus-Christ, écouter ses paroles, pratiquer ses lois, suivre ses exemples, conserver pour lui jusqu'au dernier soupir le plus profond respect, la plus parfaite obéissance.

Remplissez-vous le nom que vous portez, ou plutôt ne le déshonorez-vous pas? Un chrétien aime le travail, vous vous livrez à la paresse; un chrétien vit dans les douleurs, vous ne respirez que le plaisir; l'humiliation est l'apanage du chrétien, vous n'êtes ardent que pour la gloire; à l'école de Jésus-Christ on fait une victime de son corps, vous faites une idole du vôtre; la mortification est l'asile de l'âme fidèle, vous buvez à longs traits le poison de la volupté. Savez-vous comme un vrai chrétien perdre votre âme pour la sauver? Vous n'aimez que vous-même, vous ne cherchez que vos intérêts. Crucifié avec Jésus-Christ et mort à tout, le chrétien ne prend aucune part aux affaires du monde, et vous, sensible à tout, délicat sur tout, vous voudriez faire monter sur la croix la joie et les délices. Vos sens s'ouvrent, votre cœur s'agite, vos passions se remuent; êtes-vous chrétien, disciple de Jésus-Christ, l'héritier de sa gloire? Ah! plutôt son ennemi déclaré, vous le crucifiez de nouveau en vous : ***Rursum crucifigentes.*** (***Hebr.***, VI, 6.)

Nom de chrétien, qui fûtes toujours si illustre, vous faisiez la gloire des premiers fidèles. Un saint martyr, interrogé sur son nom, répondit : Je suis chrétien; sur sa famille : Je suis chrétien; sur son pays : Je suis chrétien; sur sa profession : Je suis chrétien. On eut beau multiplier les tortures, il n'eut jamais autre chose à dire. Ce titre seul faisait ses richesses, sa famille, sa patrie, sa profession; c'était tout pour lui. Vous seul étiez autrefois, nom illustre, une preuve complète de sainteté. On ne doutait plus de la fidélité, de la douceur, de la bonne foi d'un homme qu'on savait chrétien. Vous étiez un garant de probité, un témoignage de bonnes mœurs; la profession du christianisme était celle de toutes les vertus. Hélas! en serait-ce aujourd'hui un gage aussi certain? Etre chrétien et être saint, c'était alors la même chose. Saint Paul en était si persuadé, qu'il n'adressait ses lettres aux chrétiens de son siècle que sous le nom de saints: *Sanctis qui sunt Corinthi, sanctis qui sunt Colossis.* (II *Cor.*, I, 1; *Coloss.*, I, 2.) Le plus beau titre que porte le prince que nous servons, c'est celui de roi très-chrétien. Il le préfère à celui de roi de France, et se fait gloire d'en remplir les devoirs. Plein de cet esprit, saint Louis se faisait plus volontiers appeler Louis de Poissy que roi de France, parce qu'ayant été baptisé à Poissy, il regardait la grâce qu'il y reçut comme bien supérieure à la couronne.

2° Vos promesses ont resserré vos heureux liens. Rappelez-vous ce moment fortuné où vous fûtes reçu dans le sein de l'Eglise par le sacrement de baptême. Jusque-là esclave du démon, dévoué à la malédiction, objet de la colère du Père céleste, vous n'aviez, comme les autres, que des foudres à attendre. On vous présente à l'Eglise, on la prie de vous recevoir au nombre de ses enfants et de répandre sur vous ces eaux salutaires qui effacent le péché originel; cette mère, pleine de bonté, vous plonge dans ce bain mystérieux du sang d'un Dieu, elle vous couvre de la robe d'innocence. Bénissez mille fois cet heureux moment, plus heureux pour vous que celui de votre naissance, plus heureux que celui du couronnement des rois : heureux moment, que vous devriez célébrer toutes les années avec la plus vive reconnaisance.

Mais rappelez-vous surtout à quelles conditions on souscrivit à vos prières, et quels engagements vous avez contractés. Je sais

que, trop jeune encore pour donner votre consentement, vous ne saviez ce que l'on faisait pour vous; mais souvenez-vous que vous avez souvent ratifié vos engagements, renouvelé vos promesses, et qu'il ne vous est plus permis de désavouer ce qui est devenu votre ouvrage; qu'il est de votre intérêt de ne pas vous défendre de ce qui fait votre gloire et votre bonheur. N'eussiez-vous pas donné votre foi, vous devriez aujourd'hui le faire. On vous demanda d'abord si vous croyiez toutes les vérités que l'Eglise propose. On répondit pour vous que vous en étiez persuadé : *Credo*. On vous annonça que le christianisme exigeait une sublime perfection, qu'il fallait renoncer à soi-même et porter généreusement la croix de Jésus-Christ. Préparez-vous au combat : le monde vous éblouira par l'éclat de ses biens, la chair vous amollira par les charmes de ses plaisirs, le démon vous entraînera par la violence de ses efforts; renoncez-vous donc au démon et à ses tentations, à la chair et à ses inclinations, au monde et à ses impressions, à ses œuvres et à ses pompes? *Abrenuntio Satanæ et pompis ejus.* Plein de courage, vous l'avez dit, vous l'avez juré que vous acceptiez ces conditions, que vous étiez prêt à tout faire, à tout souffrir, à tout sacrifier pour votre Dieu.

Ainsi fut conclu le traité solennel entre Dieu et vous, ainsi formâtes-vous ces engagements irrévocables. Les conditions ont été proposées et acceptées et accomplies du côté de Dieu; il ne reste plus qu'à les accomplir de votre côté. La bonne foi ne vous permet pas d'y être infidèles. A la guerre, on est reçu dans un corps de troupes, à condition de servir le prince au prix de sa vie. Il n'y a pas moins d'injustice que de lâcheté de fuir l'ennemi. Ainsi vous vous êtes enrôlé sous les drapeaux de Jésus-Christ, quelle honte de l'abandonner! Ainsi dans le mariage les deux époux se donnent sans retour l'un à l'autre : partager son cœur, c'est être adultère. Ainsi dans la profession religieuse on fait des vœux, on se soumet à des règles; mais la profession religieuse qu'est-elle que la perfection du christianisme? Que sont ces vœux si sublimes, que le développement, l'exécution, la consommation des vœux du baptême? Que sont les cérémonies religieuses, que l'image du sacrement? L'Evangile sera désormais votre loi, vous serez religieux de la croix, là-dessus on vous jugera : *Religiosos Christi crucis.*

Haïr le monde et être chrétien, deux choses inséparables; renoncer au monde ou à Jésus-Christ alternative nécessaire. Vous vous êtes engagé à un renoncement et à cette haine, vous avez déclaré au monde qu'il n'a plus de droit sur vous, à Jésus-Christ qu'il est votre seul maître. Les biens éternels ne vous furent promis qu'à ces conditions. Remplissez-vous vos promesses? ces grands vœux du baptême sont-ils votre unique loi? Sur quel article dites-vous anathème au monde? La somptuosité de vos habits, de vos meubles, vos poursuites ambitieuses sont-elles un renoncement aux pompes du monde? Vos conversations licencieuses et médisantes ne sont-elles pas le langage du monde? Cette insatiable avidité des richesses est-elle un renoncement aux biens du monde? Cette sensuelle recherche de vos commodités, aux plaisirs du monde? Vos artifices et vos déguisements, à l'esprit du monde? Et vous haïssez le monde! Vous vous faites une étude de lui plaire, vous redoutez ses jugements, vous trouvez heureux ceux qui y brillent, vous enviez le sort de ceux qui s'y distinguent, vous méprisez les gens de bien qui s'en éloignent, vous regardez comme des victimes malheureuses les âmes privilégiées qui y renoncent. Haïssez-vous le monde quand vous vous déclarez son apologiste, quand vous tâchez de concilier ses manières avec l'Evangile ou d'éluder les lois de celui-ci, ou plutôt quand vous abattez les bornes éternelles et immuables qui séparent la religion et le monde, et que, sacrifiant tous les droits de la vertu, vous donnez dans tous les écueils qu'il vous offre, dans tous les piéges qu'il vous tend, dans tous les abîmes qu'il vous ouvre? Non, non, vous êtes son esclave et non pas son vainqueur; son ami, non pas son adversaire; son élève, et non pas son maître.

3° Cet engagement est accompagné de plusieurs cérémonies également touchantes et instructives et suivies des plus heureux effets. On met du sel dans la bouche de l'enfant; c'est un symbole de la sagesse et de la discrétion qui doivent régner dans ses paroles et sa conduite. Vous êtes le sel de la terre, disait le Seigneur à ses disciples; qui pourra vous rendre la force, si vous vous laissez affadir? *Vos estis sal terræ.* (*Matth.*, V, 13.) On met dans ses mains un flambeau allumé, pour lui faire entendre à quelle divine lumière il est appelé, et le faire souvenir qu'il doit par ses exemples être la lumière du monde, la ville placée sur la montagne : *Vos estis lux mundi, civitas supra montem.* (*Ibid.*) On fait sur lui divers exorcismes, pour chasser le démon, à qui le péché originel a donné sur l'homme ce grand empire, et à l'aguerrir de bonne heure contre un ennemi puissant qui ne cessera de rôder autour de lui, comme un lion rugissant, pour le dévorer : *Exi ab eo, immunde spiritus.* (*Marc.*, V, 8.) On souffle sur son visage, comme fit le Seigneur sur le premier homme, pour lui donner la vie, *spiraculum vitæ* (*Gen.*, II, 7), comme Jésus-Christ sur ses apôtres, pour leur donner le Saint-Esprit. Ainsi cet enfant en renaissant reçoit une vie nouvelle, et le Saint-Esprit en prend possession : *Accipite Spiritum sanctum.* (*Joan.*, XX, 22.) L'huile sainte qu'on répand sur lui marque l'onction, l'abondance, l'insinuation de la grâce divine, le nom du Seigneur, et la grâce fait un baume répandu, une huile céleste qui nourrit, qui éclaire, qui fortifie avec une douceur et une efficacité dignes de son divin auteur : *Oleum effusum nomen tuum.* (*Cant.*, I, 2.) On met de la salive dans

ses oreilles, pour le guérir de la surdité spirituelle, et le rendre docile à la voix de son Dieu, dont il doit écouter avec avidité, et exécuter avec fidélité les paroles. On dit les mêmes paroles qu'employa Jésus-Christ en guérissant miraculeusement un sourd : *Eppheta, quod est adaperire.* (*Marc.*, VII, 34.) On fait le signe de la croix sur sa tête et sur sa poitrine. Ah ! qu'il sache que loin de rougir de la croix, il doit l'arborer sur son front par son courage, la planter dans son cœur par son amour, en faire sa gloire, son espérance, ses délices : *Accipe signum crucis tam in fronte quam in corde.* On lui donne le nom d'un saint, pour être son protecteur et son modèle, et lui faire presque oublier tout autre nom. Ainsi en changent la plupart des religieux, pour effacer jusqu'aux idées du monde ; ainsi Dieu lui-même changea le nom de Simon en celui de Pierre, ceux de Jacques et de Jean en ceux de Fils du tonnerre : *Vocaberis Cœphas.* On lui ouvre la porte de l'Eglise, on l'introduit dans le sanctuaire, on prie le Père des lumières de le combler de ses faveurs. Ainsi sort-il du rang des catéchumènes pour être admis dans celui des chrétiens : *Ingredere in templum Dei.* En l'introduisant, le ministre met sur lui son étole, marque de l'autorité souveraine que l'Eglise acquiert sur lui, et de l'éternelle obéissance qu'il lui jure ; sans quoi il renonce à son baptême, ce n'est plus qu'un païen et un publicain : *Si Ecclesiam non audierit.* (*Matth.*, XVIII, 17.)

Enfin on répand sur sa tête cette eau divine qui efface le péché originel, en prononçant les paroles : Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, pour le consacrer à l'adorable Trinité, le sceller en quelque manière de ce sceau respectable, et le couvrir du bouclier tout-puissant contre les traits de l'ennemi. Il sort de la piscine sacrée couvert d'une robe blanche, image de l'innocence qu'il vient d'acquérir ; heureux s'il la conserve jusqu'au tombeau ! Un saint martyr reprochait au tyran la lâcheté de son apostasie, en lui présentant la même robe dont il avait été revêtu à son baptême ; redoutable témoin qui le couvrirez de confusion, et qui un jour prononcerez notre sentence, si nous vous avons souillée par le péché. Autrefois l'innocence était le plus précieux trésor des fidèles, aujourd'hui elle semble un poids et un embarras. Perte fatale, vous ne vous faites pas toujours sentir ! Souvent on s'imagine l'avoir conservée, et depuis longtemps ce bien fragile a disparu. Mille frivoles prétextes font regarder comme un port assuré l'écueil où elle se brise ; les occasions, les compagnies qui en sont le poison, semblent des priviléges glorieux de l'état. Ce qu'on devrait conserver au prix de tout est souvent ce qu'on est le plus empressé de perdre.

4° Les effets de ce sacrement sont admirables. Heureux enfant ! essuyez vos larmes ; elles ne sont plus de saison. Vous aviez raison d'en répandre en venant au monde : le berceau vous ouvrait une carrière épineuse, où vous n'aviez que des maux à souffrir, des ténèbres à dissiper, des ennemis à combattre, un Dieu à apaiser, des péchés à expier. Mais au moment fortuné de votre baptême donnez un libre cours à la plus pure joie : vous renaissez de vos cendres, comme le phénix aux rayons du soleil de justice, ou comme les poussins du pélican, arrosés du sang de votre Père, que son amour fait couler sur vous par mille plaies. C'est une sorte de création, où sa parole donne dans l'ordre de la grâce un être nouveau. Bien plus, vous devenez héritier de son royaume : voici le jour de votre couronnement. Jésus-Christ vous regarde comme son frère : vous voilà élevé à l'auguste dignité d'enfant de Dieu ; le ciel vous est ouvert, vous pouvez seul vous en exclure par votre faute : *Dedit eis potestatem filios Dei fieri.* (*Joan.*, I, 12.) Cet homme régénéré entre dans la communion des saints, c'est-à-dire qu'il participe à toutes les prières et les bonnes œuvres qui se font dans l'Eglise ; il entre dans tous les droits de la religion, dans le droit de recevoir tous les sacrements : le Saint-Esprit dans la confirmation, le corps du Seigneur dans l'Eucharistie, le pardon des péchés dans la pénitence, à l'heure de la mort le secours de l'extrême-onction ; et quand même une mort prématurée ne lui laisserait pas la liberté d'acquérir par ses travaux une gloire sublime dans le ciel, l'héritage céleste ne lui est pas moins assuré par un bonheur d'autant plus grand, qu'il ne lui a rien coûté de l'obtenir et qu'il a couru moins de risques. Saint Jean, ayant reçu dans le sein de sa mère la grâce qu'on vous accorde aujourd'hui, en tressaillait de joie ; il se consacre à son maître, il l'adore profondément : *Exsultavit infans in utero.* (*Luc.*, I, 41.) Ah ! si vous connaissiez votre bonheur, en ressentiriez-vous moins de joie ? Un jour, du moins, quand la raison développée vous fera sentir le bienfait dont vous fûtes comblé, ne manquez pas d'en témoigner à Dieu votre reconnaissance : Recourez à lui dans vos peines avec une confiance filiale : Vous êtes mon Père et mon Dieu, recevez-moi dans votre maison ; Père aimable, tout indigne que je suis d'avoir place parmi vos serviteurs, j'ose prendre la qualité de votre fils, et vous demander le pain dont j'ai besoin chaque jour.

Un des principaux effets du baptême, c'est le caractère qu'il imprime dans l'âme. Caractère ineffaçable, que ni la mort, ni le péché, ni l'apostasie ne peuvent détruire, ce qui empêche à jamais la réitération du sacrement. Caractère respectable, que redoute malgré lui le démon ; auquel cet ennemi mortel porte envie ; qui fait du cœur du chrétien le temple du Saint-Esprit et le sanctuaire de la Divinité, où elle répand toutes ses grâces. Caractère glorieux, qui distingue les enfants de Dieu et les élève au-dessus du reste des hommes. Les tyrans, pour déshonorer les martyrs, faisaient imprimer sur leur front, avec un fer chaud, le nom de Jésus ou celui de chrétien. Les

généreux défenseurs de la vérité s'en faisaient gloire, et les vrais fidèles ne pouvaient trop honorer ces marques éclatantes de leur courage. Quelle honte, au contraire, si, devenus déserteurs de la religion, ils avaient porté parmi les païens ces preuves trop visibles de leur apostasie, également méprisable et aux chrétiens et aux infidèles! Ainsi le vrai chrétien se fait gloire, et l'infidèle rougit de cet auguste caractère dans l'éternité. Ce sera pour l'un un nouveau fleuron ajouté à sa couronne, pour l'autre une nouvelle confusion ajoutée à ses tourments. Plus coupable, plus anéanti, plus châtié que les autres, ce caractère, malheureusement ineffaçable, sera pour lui le coup le plus accablant. Tels ces signes horribles de la bête de l'*Apocalypse*, imprimés sur le front de ses esclaves, et le signe *Tau* ou de la croix, gravé par l'ordre de l'Agneau sur le front de ses serviteurs. Le signe de chrétien fera l'un ou l'autre des deux effets, selon qu'on l'aura ou profané par ses vices ou honoré par ses vertus. Ainsi que l'Eucharistie, ce caractère est ou la vie ou la mort, selon l'état de ceux qui le reçoivent; il donne tous ses droits à Dieu et à l'homme : à Dieu sur le cœur de l'homme, à l'homme sur les bontés de son Dieu; à l'un pour les supplices, à l'autre pour les couronnes.

5° Enfin la protection de Dieu la plus déclarée met le sceau à tous ces engagements. Vous voulez bien, ô mon Dieu! agréer les titres qu'a acquis sur vous la créature; vous les ratifiez, vous les remplissez par une profusion constante de vos faveurs. Nous sommes le peuple chéri qui avons succédé à l'ingrat Israël, dont l'heureux état n'était qu'une faible image du christianisme; nous sommes les vrais enfants d'Abraham, père de tous les croyants, à qui vous avez promis une postérité plus nombreuse que les grains de sable de la mer. Par combien de prodiges ne nous avez-vous pas délivrés de la servitude d'Egypte! Votre sang est cette mer Rouge à travers laquelle nous nous sauvons, et où sont engloutis nos persécuteurs. Si nous sommes quelque temps dans le désert pour éprouver notre foi et notre patience, votre chair, la vraie manne, nous y nourrit; les eaux de la grâce coulent en abondance pour nous désaltérer. Vous y donnez une loi sainte, non avec l'appareil des foudres et des éclairs, mais au milieu des marques les plus engageantes de votre bonté; vous avez établi des chefs à qui vous avez promis votre assistance jusqu'à la consommation des siècles. Nous trouvons avec vous des forces pour triompher des ennemis qui nous disputent la possession de cette terre où coulent le lait et le miel. C'est l'amour seul qui vous anime. Mon peuple, nous dites-vous, je vous porte sur mes genoux et dans mon sein; vous m'êtes aussi cher que la prunelle de mes yeux; vous attaquer, c'est s'en prendre à moi-même. Une mère peut-elle oublier ses enfants? Une poule peut-elle négliger ses poussins? Mais je ne vous oublierai jamais : rendez-moi donc amour pour amour.

L'histoire de l'Eglise n'est que l'histoire des bienfaits de Dieu sur la religion. Elle a dû mille fois périr, puisque mille fois tout a conjuré sa perte. Quel autre que le Tout-Puissant a pu sauver ce fragile vaisseau, malgré tant d'orages et à travers tant d'écueils? Quel autre que le Tout-Puissant a pu susciter dans tous les temps cette foule innombrable de saints, de toutes les conditions, de tous les pays, de tous les âges, qui au milieu de la corruption du monde ont pratiqué les plus héroïques vertus? Quel autre a pu signaler la force de son bras par tant de prodiges, malades guéris, morts ressuscités, éléments soumis? Que vous êtes admirable, ô mon Dieu! Quelle autre religion a porté de ces héros, et en si grand nombre? Quelle autre à su se faire obéir par les êtres les plus insensibles?

Cette protection n'éclate pas moins sur chaque chrétien en particuler que sur le corps de l'Eglise en général. Sentez cette juste loi de reconnaissance que vous imposent des faveurs si marquées. C'est dans le temps où bien loin de rien mériter, vous étiez l'ennemi déclaré de Dieu, où bien loin de penser à lui, vous n'étiez pas même en état de penser à vous-même. Il vous a prévenu, il a fait toutes les avances. Sa bonté impatiente de vous rendre heureux, vous a pris dans le berceau comme par la main. Sentez, s'il est possible, le prix de la prédilection de Dieu. Une foule de nations n'ont jamais connu cette loi sainte, et vivent dans les ténèbres de l'idolâtrie ou du schisme. Parcourez les vastes continents de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique et d'une partie de l'Europe; comptez, s'il est possible, le nombre infini des Chinois, des Japonais, des Indiens, des sauvages qui tombent à milliers dans l'enfer : Dieu les laisse dans leur ignorance et dans leur désordre. Pour vous, plus heureux, il vous a fait annoncer la grande nouvelle de son royaume, il vous a fait naître dans un pays catholique, d'une famille pieuse, où vous avez reçu les principes d'une sainte éducation. Qu'aviez-vous fait pour mériter ce choix? Qu'avez-vous fait, que voulez-vous faire pour y répondre? Dans cette multitude qui périt à vos yeux, combien s'en serait-il trouvé qui, s'ils avaient eu ces grâces dont vous abusez, ces lumières que vous méprisez, auraient fait dans la vertu des progrès admirables! Quel reproche au jour du jugement, et de la part de Dieu, dont les grâces sont devenues inutiles, et de la part de ces infortunées victimes qui en ont été privées! *Regina Austri surget in judicio*, etc. (*Matth.*, XII, 42; *Luc.*, XI, 31.) Si les âmes, toutes créées à la fois, selon l'opinion d'Origène, pour être envoyées dens les corps à mesure qu'ils sont conçus, étaient instruites de ce qui se passe dans le monde, quelles eussent été leurs alarmes! quelles auraient été les vôtres! Ah! mon Dieu, auriez-vous dit, je suis perdu si je nais enfant de quelque idolâtre, aux Indes, au Japon, en Turquie, en Angleterre. Ah! Seigneur, ne me placez

pas dans ces terres maudites, je n'aurais jamais le bonheur de vous connaître. Fussé-je plutôt le fils du dernier des esclaves dans le pays catholique. Si vous aviez eu la raison, quelle crainte à chaque pas qu'aurait fait votre mère! Mon Dieu, ne permettez point qu'un accident précipite ma naissance, je ne recevrais pas le baptême. Dieu a fait pour vous ce choix, il a pris ces mesures, il vous a donné ces grâces, vous êtes baptisé, vous vivez; pouvez-vous trop le payer de retour par votre fidélité? Sentez donc le poids de votre baptême, trop heureux disciple de Jésus-Christ : *Pondus baptismi.* Pourriez-vous, après tant de promesses, tant de bienfaits, vous ranger sous les drapeaux du démon? Vous l'avez abjuré, Dieu vous a reçu, il vous a enrichi de ses grâces; ingrat et infidèle, oublieriez-vous vos paroles? oublieriez-vous ses bienfaits? *Quid tibi cum pompis diaboli?*

Après avoir connu le poids de vos obligations, ne vous en dissimulez pas l'étendue. Vous n'y avez point mis de bornes; vous le deviez par justice à un Dieu à qui tout est dû; par nécessité, à un Dieu qui dispose de tout; par reconnaissance, à un Dieu de qui vous avez tout reçu; par intérêt, à un Dieu dont la possession seule peut vous rendre heureux, et qui ne vous l'accordera qu'autant que vous serez fidèle. Vous vous êtes donc proposé de le servir de la manière la plus parfaite, de former avec lui la plus intime union, d'obéir à ses ordres avec la plus exacte ponctualité. Si vous voulez répondre aux vues d'un Dieu qui vous demande tout entier, à vos propres vues, qui n'ont été que de vous consacrer à lui sans réserve, il ne dépend plus de vous de vous soustraire à son empire. Si vous fuyez lâchement le combat, si vous abandonnez votre maître, vous ne le ferez pas impunément : vos promesses rendront et la désertion plus criminelle, et le châtiment plus rigoureux.

Parcourez en détail vos devoirs, pour n'en oublier aucun, soyez vous-même votre juge; mais prenez pour règle de vos jugements ce qui sera la règle des jugements de Dieu. Cette foi dont vous faites profession, et l'Evangile qui vous a été donné, ces promesses que vous avez faites, ce baptême que vous avez reçu, les exemples de Jésus-Christ qui doivent être votre modèle, voilà qui vous jugera. Si vous n'entrez pas dans la salle des noces avec la robe nuptiale, vous en serez chassé. Dans l'histoire des missions étrangères, on en trouve un trait bien frappant. Un sauvage qui n'était baptisé que depuis six mois, étant venu au catéchisme, en entendant dire que le sacrement de pénitence remettait les péchés commis après le baptême, en sortit brusquement et tout scandalisé. Il va s'en plaindre au Père missionnaire. Celui-ci surpris lui en demande la raison. « Eh, quoi! répondit le jeune néophyte, est-il donc possible qu'on offense Dieu, après avoir reçu le baptême? et peut-on avoir besoin d'un nouveau sacrement qui efface les péchés qu'on a commis depuis? » Plût à Dieu qu'une funeste expérience ne réalisât pas parmi nous ce besoin! Mais ce sauvage raisonnait juste. Après avoir reçu le baptême, on devrait être impeccable; un péché nouveau devrait être un prodige.

Je rougis et je suis inconsolable, ô mon Dieu! de n'avoir que trop souvent renouvelé ce prodige. Recevez avec bonté l'hommage de ma parfaite contrition, vous voyez à vos pieds un de vos enfants qui ne mérite pas d'en porter le nom. Si je rappelle avec reconnaissance le jour heureux où je fus adopté, puis-je penser, sans mourir de douleur, à l'abus que j'ai fait de vos grâces et à l'infidélité qui a violé mes engagements. Les portes de votre Eglise me furent ouvertes dès les premiers jours de ma vie; votre bonté, impatiente de me rendre heureux, vint me chercher dans le berceau, lorsque j'étais si peu en état de connaître ma misère et d'avoir recours à vos bontés. J'y fus revêtu de la robe d'innocence : cent fois, hélas! j'en ai terni l'éclat; on me mit en main un flambeau allumé pour me faire sentir que je devais, par mes exemples, être la lumière du monde, et j'en ai été le scandale; l'huile sainte coula sur mon front en même temps que l'onction de la grâce coulait dans mon âme; grâce précieuse, combien de fois vous ai-je perdue par ma faute! le sel de la sagesse mis dans ma bouche devait régler toutes mes paroles par les lois de la discrétion, de la vérité, de la charité, de la pudeur; hélas! cette langue cent fois profanée a fait rougir la pudeur, gémir la vérité, trembler la charité, frémir la religion. L'Eglise, en mettant l'étole sur ma tête, me fit sentir son autorité, et j'ai refusé d'obéir à ses ordres et de souscrire à ses décisions. Grand saint, qui me fûtes donné pour patron, quelle douleur n'ont pas dû vous causer mes égarements! vous deviez trouver en moi un imitateur fidèle, vous n'y avez vu qu'un prévaricateur. Trinité adorable, dont le nom prononcé sur moi a imprimé dans mon âme un caractère ineffaçable en même temps que l'eau salutaire en lavait les taches, je vous ai promis de renoncer au démon, à la chair et au monde; hélas! j'ai été esclave de mes plus cruels ennemis, du démon, dont j'ai écouté la voix; du monde, dont j'ai adoré les charmes; de la chair, dont j'ai suivi les caprices. Pardonnez tant de fautes. Je renouvelle aujourd'hui mes engagements, je ratifie tout ce qui fut promis pour moi, je me soumets à tout ce que l'Eglise exige, je crois à tout ce qu'elle m'enseigne, je renonce à tout ce qu'elle condamne, au démon qui me perd, au monde qui me séduit, à la chair qui m'a trompé; je ne veux obéir qu'à vous, vous êtes seul mon maître, mon trésor, mes délices. La pénitence réparera l'innocence que j'ai perdue, la prudence réglera une langue qui s'échappe, la fidélité mettra à profit une grâce dont je rendrai compte, l'imitation et la confiance me ren-

drent favorable le saint dont je porte le nom, une vie exemplaire fera voir en moi un parfait disciple de Jésus-Christ. Mère des chrétiens, dont le sein fécond fut le berceau du christianisme, vous me mettez au nombre de vos enfants; continuez à me protéger jusqu'à ce que dans le ciel je cueille à jamais les fruits de votre puissante protection. Ainsi soit-il, etc.

DISCOURS

SUR LE JUGEMENT DERNIER.

Rien de plus commun dans l'Ecriture que la menace du jugement dernier. Les prophètes font de toutes parts retentir la trompette; on dirait qu'ils voient déjà la résurrection des morts. Les apôtres en ont rempli leurs écrits; il semble qu'ils soient chargés de citer les hommes au dernier tribunal, et que tout aille y comparaître. Jésus-Christ l'a dit cent fois dans son Evangile; on croirait, à l'entendre, que le tribunal est déjà dressé et qu'il va s'y asseoir pour nous juger. Tous les ouvrages des Pères sont pleins de cette idée; ils la rappellent jusqu'à l'importunité, si le souvenir d'un si grand objet pouvait jamais être à charge. L'Eglise ne cesse de nous le répéter; on penserait presque que ce terrible événement est à la veille d'arriver. On l'a cru dans quelque siècle; saint Vincent Ferrier ne parlait d'autre chose; les plus grands fruits suivaient leurs paroles.

Ne soyez pas surpris si, sur les pas de ces grands hommes, je viens vous faire sentir la nécessité d'y penser toujours. Je ne viens pas flatter vos oreilles par des nouvelles agréables. Je suis chargé, comme le prophète, de vous annoncer les plus tristes nouvelles, mais pour vous les plus intéressantes : *Durus nuntius missus sum ad te.* (III *Reg.*, XIV, 6.) Laissons au monde les amusements frivoles, les lectures infructueuses, les prestiges des biens passagers, l'enchantement de la littérature, qui, tout innocent qu'il est, détourne les yeux des jugements de Dieu. Ménageons mieux nos intérêts à la balance de la sagesse. Le salut ne vaut-il pas quelques moments de plaisir? Je suis affligé, dit saint Chrysostome, d'avoir à vous dire des choses si tristes, la charité l'exige de moi. Plût à Dieu que, tous disciples de la vertu, vous n'eussiez pas besoin du secours de la crainte! Mais où sont les âmes parfaites qui n'agissent que par amour? Trop heureux si mes paroles brisent vos cœurs et vous inspirent une frayeur salutaire!

Heureux même si mes discours ne vous rendent plus coupables! Un enfant indocile, un serviteur infidèle, que les menaces ne touchent pas, met le comble à sa disgrâce : le père irrité abandonne un endurci dont les maux sont au-dessus des remèdes. L'amour avait dicté les menaces, la justice y trouve la matière de ses rigueurs. Les saints mêmes s'en occupent avec fruit, et préfèrent ces pensées effrayantes à une spiritualité plus douce, si propre à nourrir l'orgueil et à donner prise à l'illusion.

N'oubliez jamais le jugement de Dieu, disait saint Basile; que son tribunal soit votre école, le juge votre maître, ses arrêts vos leçons. Que n'en apprendrez-vous pas! Avec quelle force s'imprimeront dans votre âme ces traits de lumière qui frappent vos yeux! Vous y apprendrez la vanité du monde et la grandeur de Dieu, l'horreur du péché et l'amour de la vertu, la bonté de Dieu et sa justice. Quelles instructions que le tonnerre fait entendre, que la foudre grave, que l'univers adore en tremblant, que la justice dicte, que la sagesse explique, que la toute-puissance soutient! *Habeas diem judicii quasi pædagogum.* Ces pensées doivent être profondément gravées dans votre cœur, comme des clous qui percent et attachent votre chair, dit le Prophète : *Confige timore tuo carnes meas, a judiciis tuis timui.* (*Psal.* XVIII, 120.) Ainsi que les clous s'enfoncent avec force, déchirent, font des plaies profondes et causent des douleurs vives et continuelles, qu'on augmente par l'agitation, mon cœur doit être déchiré par la crainte et une douleur continuelle, inséparablement cloué et crucifié à cette pensée : *Confige quasi clavis nec inde amoveri possint*

Quelques théologiens ont cru que le jugement particulier, qui se fait ordinairement au moment de la mort, se fait quelquefois avant, quelquefois après. Quelques saint ont connu et déclaré avec assurance qu'ils seraient sauvés : on en infère que leur jugement était déjà fait. Plusieurs morts ont été ressuscités : il est à présumer que leur jugement avait été suspendu jusqu'à la seconde mort, où il serait exécuté.

Sans entrer dans ces discussions inutiles, on ne peut penser qu'il précède la mort, puisque dans l'intervalle l'homme jugé pourrait faire des actions bonnes ou mauvaises, qui fourniraient matière à un nouveau jugement. Il ne peut y avoir que des révélations faites à des saints, sur la certitude de leur prédestination qu'un jugement prochain allait consommer. Les résurrections sont des cas extraordinaires, où la prévision d'une nouvelle vie a dû faire suspendre un jugement qui ne pouvait être entier, et qui par événement pouvait devenir inutile. Il peut même se faire que, par une espèce de purgatoire, Dieu tienne quelques âmes, après la mort, dans un état de ténè-

bres et d'incertitude sur leur sort, pour les punir de leur présomption. Ce que semblent insinuer ces paroles de la messe des morts : *Ne absorbeat eas tartarus, ne cadent in obscurum.* Mais ce ne sont que des conjectures hasardées.

Il est certain qu'au moment de la mort, qu'il serait inutile de prévenir, puisqu'on est encore dans la voie, et de suspendre, puisqu'on est dans le terme, l'âme est jugée de Dieu ; c'est à dire que, par une lumière divine qui lui découvre tout ce qu'elle a fait de bien et de mal, et tout ce que par là elle mérite de châtiment ou de récompense ; elle est aussi instruite de son sort éternel, et à jamais fixée par la sentence qu'on lui prononce. En disant que l'homme est déjà jugé par sa conduite, je ne combats pas cette vérité théologique ; je dis seulement d'une manière morale que la cause est instruite, la preuve complète, la sentence dressée, l'exécution commencée, son malheur certain, par ses œuvres mêmes : *Jam judicatus est.* (*Joan.*, III, 18.)

1° La preuve est complète, et les témoins sans reproche. Pensez-vous que Dieu en manque ? Tout lui est soumis. En a-t-il besoin ? Il fut témoin lui-même. Les êtres insensibles déposent : le soleil a éclairé vos forfaits, la terre a porté le coupable, les pierres des murailles, le bois de la charpente l'ont vu. Que ne diront-ils pas ? *Lapis de pariete clamabit, et junctura lignorum.* (*Hebr.*, II, 11.) Vos meubles, vos habits y ont servi ; ils ne s'y prêtaient qu'à regret ; ils demandent vengeance de l'abus que vous en avez fait ; le lin et la laine se tourneront contre le pécheur dont le crime les a profanés ; Dieu les écoutera, les délivrera, les vengera. *Liberabo lanam et linum.* (*Ose.*, II, 9.) Vos trésors injustement entassés ont été livrés à la rouille qui les a consumés ; elle servira de témoins contre ces riches coupables : *Ærugo erit in testimonium illis.* (*Jac.*, V, 3.) Ces idées vous étonnent. Est-il bien difficile à Dieu de donner une voix à toute la nature et d'armer l'univers contre ses ennemis ? Oui, tout prendra les armes et lui fera la guerre : *Armabitur omnis creatura.* (*Sap.*, V, 13.)

Mais qu'est-il nécessaire de personnifier tous les êtres pour en faire des témoins ? Il suffira de les présenter aux yeux du prévenu, pour lui retracer l'idée et la démonstration de son crime. Cette épée ensanglantée, ces effets volés, ces actes faux ; voilà ce qui confond les coupables au tribunal des hommes. Ils vous seront confrontés ces témoins muets, mais éloquents, mais convaincants, mais accablants. Vous verrez cette chambre, ce lit infâme qui vous servit de théâtre, cet argent mal acquis, cet habit indécent, ce saint lieu que vous avez osé profaner. Quel reproche pouvez-vous leur faire ? Les accuserez-vous de mauvaise foi, de partialité, d'ignorance ? Que pouvez-vous objecter à ce portrait fidèle ? Il fait voir les moments du crime. Cet homme est presque pris sur le fait, lorsqu'on le rapproche avec tant de précision du détail des circonstances des objets de son péché : *Instauras contra me testes tuos.* (*Job*, X, 17.)

Mais Dieu a-t-il besoin de témoins ? N'est-il pas témoin de tout ? Témoin le mieux instruit, le plus irréprochable, le plus redoutable : il a tout vu, il était présent à tout, auprès de vous, au milieu de vous ; plus intime à lui qu'à vous-même, et lui plus intime à vous que vous-même. Je remplis le ciel et la terre, je pénètre dans les antres les plus profonds ; je perce dans les plus sombres replis du cœur, je dissipe les plus épaisses ténèbres. Est-il de voile qui vous dérobe à mes regards ? Je sonde les cœurs et les reins ? Où prendrez-vous des précautions qui vous cachent à ma sagesse ? Vous pouvez en imposer aux hommes, mais vous ne me tromperez pas. Où irai-je, grand Dieu ! que je ne vous y trouve ? Monterai-je au ciel ? C'est le trône de votre gloire. Descendrai-je aux enfers ? C'est le théâtre de votre justice. Prendrai-je dès le point du jour les ailes de l'aurore, pour voler au delà des mers ? Votre main m'y soutiendra, vos yeux m'y regarderont : *Quo ibo, quo fugiam a facie tua ?* (*Psal.* CXXXVIII, 7.)

Qui pourra soutenir la confrontation de ce témoin ? Un criminel ne peut soutenir celle d'un autre homme. Convaincu, confondu, condamné à la voix de son semblable, qui déclare l'avoir vu ; accablé par celle d'un prince, d'un homme respectable qui le voit, que deviendra-t-il quand son juge, son Dieu lui-même en est le témoin ? Qui peut y penser ? qui pourra y tenir ? *Quis poterit cogitare adventum ejus ? Quis stabit ad dividendum eum ?* (*Malach.*, III, 2.) Semblable à un feu dévorant qui purifie l'or et l'argent : *Quasi ignis conflans purgabit filios Levi.* (*Ibid.*, 3.) Que voyez-vous, prophète ? Une baguette qui veille. Oui, c'est ma sagesse attentive à tout, mais toujours levée, et prête à frapper le pécheur par ma justice. *Virgam vigilantem ego video.* (*Jerem.*, I. 2.) Oui, j'ai tout vu ; vous auriez beau vous déguiser : le dessein, le commencement, l'exécution, les suites du crime ; j'ai tout vu. *Ego vidi.* (*Jer.*, VII, 11.)

Bien plus, Dieu y a concouru. Ce n'est pas sans doute en complice : terme odieux qui marque un consentement au péché, indigne de Dieu : mais il y a prêté son concours nécessaire à toutes les actions bonnes ou mauvaises, comme l'enseigne la théologie. Il a donné la connaissance, la force, les moyens, les organes, la matière du péché, dont le pécheur abuse contre l'intention de Dieu pour l'offenser. Oui, malgré moi, vous m'avez forcé, en vertu des lois générales de ma providence, de coopérer à vos désordres. Avec quelle juste indignation m'y suis-je prêté ! mais aussi avec quelle connaisance ! Quel témoin plus instruit que celui qui a coopéré à tout ? plus redoutable qu'un complice qui n'y a pas eu une part si détaillée, si constante, si générale, et qui partageant la condamnation et la honte du

crime, est intéressé à l'indulgence, tandis que ma sainteté outragée et forcée ne peut qu'agir avec rigueur. *Servire me fecistis iniquitatibus vestris.* (*Isa.*, XLIII, 41.)

Tout au jugement concourt à la gloire de Jésus-Christ; le ciel, la terre, les enfers, les anges, les hommes, les démons : *Omnis genu flectatur.* (*Philip.*, II, 10.) 1° Les anges ont toujours signalé leur respect et leur soumission pour le Sauveur; dès l'instant de leur création ils se déclarèrent ses adorateurs contre les anges rebelles; ils annoncèrent son incarnation et sa naissance, le servirent au désert, le consolèrent dans le jardin; ils firent briller son tombeau, fermèrent à son ascension son char de triomphe; ils protégèrent ses apôtres et défendent son Eglise, toujours fidèles exécuteurs de ses ordres : *Omnes sunt administratorii spiritus.* (*Hebr.*, I, 14.) Mais le grand jour du jugement sera le plus grand théâtre de leur obéissance; ils lui prépareront les voies, porteront sa croix, formeront sa cour, sépareront les bons des méchants, exécuteront la sentence.

Volez, anges fidèles, faites retentir la trompette, ressuscitez les morts, rassemblez-les de toutes les parties de la terre, conduisez-les au jugement. A peine ces sons puissants auront retenti au quatre coins du monde que la terre et la mer, ouvrant leur sein, rendront les dépouilles de l'humanité qu'elles avaient englouties. Tous les hommes rendus à la vie se rassembleront à la vallée de Josaphat pour entendre leur arrêt.

Volez, anges fidèles, séparez les boucs des brebis; mettez les uns à la droite du souverain Juge, placez les autres à sa gauche. Vous aviez vu avec peine, pendant leur vie, un mélange qui faisait souffrir tant de maux et courir tant de risque à la vertu. Le temps est venu de faire tout rentrer dans l'ordre par une séparation éternelle. Il vous en coûtera sans doute de voir la perte de tant d'âmes dont vous fûtes les gardiens; mais, sans écouter ni la pitié ni les gémissements, les ordres de Dieu décideront de tout, tout sera forcé de vous obéir et, malgré la honte et la douleur d'une séparation si affreuse, tout ira prendre sa place.

Exécutez, ministres fidèles, l'irrévocable arrêt que prononce le Juge des vivants et des morts; volez l'exécuter; ouvrez les cieux, que les bénis du Père céleste aillent à la suite de leur libérateur prendre avec vous la place qui leur est due. Ouvrez l'enfer, précipitez-y ceux que la malédiction divine y condamne; que la terre les ensevelisse tous vivants; que d'autres anges qui partageront leur malheur en soient les exécuteurs éternels. Pour vous, par un emploi plus glorieux encore, environnez le tribunal de celui dont vous environnez le trône; composez sa cour, chantez ses louanges, applaudissez à sa justice; portez devant lui le glorieux instrument de son supplice sur une nuée légère, d'où vous aurez soin de l'étaler à tous les yeux; offrez, pour monument de sa miséricorde, ces fouets qui le déchirèrent, ces épines qui le couronnèrent, ces clous qui percèrent ses pieds et ses mains, ce bois où il rendit le dernier soupir; faites connaître le prix et la profusion de ses grâces par ce qu'il en a coûté pour les mériter, par les ruisseaux de sang où ils coulèrent. Fontaines précieuses et inépuisables de salut, vous faites l'apologie de ses rigueurs en montrant le prodige de sa clémence, et vous contribuez bien plus à sa gloire en le peignant infiniment bon qu'en exécutant ce qu'il vous a ordonné comme infiniment juste.

2° L'enfer ne contribue pas moins que le paradis à la gloire de Jésus-Christ par les douleurs, les malédictions, les blasphèmes. Le jugement en est le commencement ou plutôt le théâtre où les pécheurs et les démons lui rendent un hommage glorieux, mais terrible, qu'ils continueront toute l'éternité.

3° La surprise des méchants. Qu'il est différent de ce qu'il fut autrefois! Pauvre, inconnu, méprisé, faible, soumis, souffrant, devenu victime, mourant sur une croix; aujourd'hui élevé sur un nuage, au plus haut des cieux, présenté à l'adoration de l'univers, disposant souverainement de la destinée de tous les hommes. Autrefois doux, accessible, populaire, humble et miséricordieux, ne cherchant qu'à instruire, qu'à guérir, à sauver, à enrichir, à rendre heureux; maintenant irrité, inflexible, tonnant, plein de majesté, n'écoutant aucune plainte, ne recevant aucune excuse, n'accordant aucune grâce, punissant sans miséricorde, livrant la plus grande partie du genre humain à ses ennemis.

Ah! qui l'eût cru? Est-ce donc là ce Fils du charpentier dont on se jouait, ce Fils de l'homme qu'on insultait, qu'on tourmentait, qu'on faisait mourir? Etait-ce donc là ce Dieu tout-puissant, notre roi, notre juge? Hélas! disent les impies, en voyant les saints dans le ciel, insensés que nous sommes! nous traitions leur conduite de folie, et c'était la nôtre qui était pleine d'extravagance. Nous croyions qu'ils périraient sans honneur, comme ils avaient vécu sans gloire, et c'est notre carrière et notre fin qui sont pleines d'infamie et nous couvrent de confusion. Les voilà au nombre des enfants de Dieu et en possession des biens éternels. Nous avons vécu dans l'erreur, nous nous sommes écartés de la route, le soleil n'a pas lui pour nous, ou plutôt, nous avons fermé les yeux à sa lumière : *Ergo erravimus a via veritatis.* (*Sap.*, V, 6.) Le voilà en effet le véritable Fils de Dieu.

Telle fut la surprise, la frayeur et la honte des frères de Joseph lorsqu'ils virent sur le trône d'Egypte celui qu'ils avaient si cruellement persécuté. Les voilà donc exécutés ces songes prophétiques que nous méprisions; et celui que nous voulions faire mourir, que nous jetâmes dans une citerne, que nous vendîmes à des Ismaélites! qui l'eût cru? qui peut soutenir ses regards, ou plutôt, les remords de sa conscience : *Merito hæc patimur, en sanguis ejus exquiritur.* (*Gen.*, XLII, 21.) Telle fut la surprise, la

douleur et la honte du mauvais riche lorsqu'il vit Lazare dans le sein d'Abraham. Je l'avais négligé, oublié, méprisé ; tandis que ma table était somptueusement servie, mes habits superbes, ma maison, mes meubles magnifiques, il languissait à ma porte, couvert d'ulcères, demandant les miettes qui tombaient de ma table. Mes chiens, plus humains que moi, allaient lécher ses plaies, et le voilà dans le centre du bonheur. Abraham ne manqua point de lui rappeler cet accablant parallèle : Souvenez-vous que vous fûtes comblé de biens dans votre vie, et Lazare accablé de maux. La scène est bien changée de face : *Nunc autem cruciaris.* (*Luc.*, XVI, 25.)

C'est un roi déguisé qui vient inconnu dans sa cour, y est insulté, maltraité, chassé. Quelle surprise ! quel regret ! quelle honte ! si tout à coup se faisant connaître, les courtisans voient celui de qui ils avaient eu la témérité de se jouer. Telle sera la surprise, la honte, le désespoir des Juifs, de Caïphe, d'Hérode, de Pilate, quand ils verront sur le trône de la Divinité celui qu'ils avaient injustement condamné. Quelle folie! j'ai traité d'insensé la sagesse même, de blasphémateur le vrai Dieu ! j'ai livré aux fouets, à la croix, à la mort le Roi des rois ! Vous le verrez, celui que vous avez crucifié; vous le connaîtrez, mais trop tard : *Videbunt in quem transfixerunt.* (*Joan.*, XIX, 3.) C'est une circonstance que saint Jean remarque. Tout le monde le verra, et surtout ceux qui l'ont fait mourir : *Videbit omnis oculus et qui eum pupugerunt.* (*Apoc.*, I, 7.)

Par les mêmes raisons, quelle joie pour ceux qui lui auront été fidèles ! Je vous ai adoré, aimé et servi, etc., etc.

4° Enfin le Père céleste se joint au triomphe de son Fils. Après lui avoir soumis tout l'univers, il en relève la pompe par sa présence et son suffrage. C'est lui, nous le savons, qui a établi son Fils juge des vivants et des morts. Cette divine Personne est émanée du premier principe, en reçoit avec la nature divine cette sagesse qui voit tout, cette justice qui pèse tout, cette puissance qui exécute tout, et en particulier le pouvoir de juger tout : *Omne judicium dedit Filio.* (*Joan.*, I, 22.) Il semble même que c'est son apanage naturel : la sagesse est son caractère; il est la sagesse du Père, son verbe. N'est-ce pas la sagesse qui doit diriger un juge dans l'examen de la cause, dans la connaissance de la loi, dans l'application de la règle, dans la détermination du châtiment et de la récompense ? La justice tient la balance, la sagesse la fait pencher : *Omne judicium dedit Filio.* Il me semble entendre de nouveau le Père céleste nous disant, comme sur le Thabor : Voilà mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances ; écoutez-le dans ses oracles et dans ses arrêts. Qu'il enseigne ou qu'il juge, qu'il condamne ou qu'il couronne, il n'est pas moins grand sur le tribunal que sur le trône : *Ipsum audite.* (*Matth.*, XVII, 5.)

Jésus-Christ l'a mérité : il a vécu parmi les hommes; il y a été condamné. Non-seulement il connaît tout par une infinie sagesse, mais il l'a appris par expérience, ayant passé par toutes sortes d'épreuves, au péché près, dont il n'a pu que porter les livrées, subir la peine, payer la rançon, par bonté, sans en avoir la tache, puisqu'il est la sainteté même : *Tantatum per omnia pro similitudine absque peccato.* (*Hebr.*, IV, 15.) Si les hommes doivent être jugés par leurs semblables, qui peut mieux le faire que leur chef, Homme et Dieu ? Cette récompense lui était bien due. Traîné devant les tribunaux, condamné comme un criminel, subissant la plus cruelle et la plus infâme exécution, il devait, pour être dédommagé de tant d'opprobres, voir à son tour tous les hommes cités à son tribunal, et, par des arrêts bien plus équitables, prononcer sur leur destinée éternelle. Il en avertit ses juges iniques. Vous me voyez à vos pieds, leur dit-il, je me soumets à vos rigueurs : mais un jour vous verrez le Fils de l'Homme sur un nuage, qui viendra juger le monde, avec une puissance et une majesté infinie : *Videbitis Filium hominis in nube.* (*Matth.*, XXIV., 30.)

5° Les êtres insensibles seront-ils donc exclus de contribuer à la gloire de leur Créateur? Ecoutez le saint homme Job. Quelle image effrayante et sublime ! Le Tout-Puissant tient la terre dans sa main, et il s'en joue; il la secoue avec force, il en rejette les pécheurs et les laisse tomber dans l'abîme. Ainsi le vent emporte la poussière que l'on foule aux pieds. Tel le potier qui fait tourner sa roue façonne l'argile, et en fait à son gré des vases d'honneur ou des vases d'ignominie *Nunquid tenuisti concutiens extrema terræ, et excussisti impios ex ea? Ex eadem massa figulus vasa honoris et vasa ignominiæ*, etc. (*Job*, XXXVIII, 13.) Saint Jean, sur le bord du Jourdain, donne du jugement une idée à peu près semblable. Le juge a le van en main pour purger son blé et le séparer de la paille. Le voilà qui secoue le crible à plusieurs reprises, le grain solide et pesant y demeure, le vent emporte tout le reste. Tout ce qu'il y a de plus grand dans le monde n'est qu'une poussière légère dont le vent se joue, une légère agitation qui ne lui coûte aucun effort, ébranle, renverse, sépare; tout le bon grain vient dans le grenier, et la paille s'envole dans le feu. *Ventilabrum in manu sua, purgabit aream, comburet paleas.* (*Matth.*, III, 12 ; *Luc.*, III, 17.) Le ciel, la terre, les enfers éprouveront le même sort.

DISCOURS

SUR LE PURGATOIRE.

Liberavit populus Jonatham de manu Saul, ne moreretur. (I *Reg.*, XIV, 45.)

Le peuple délivra Jonathas des mains de Saül et lui sauva la vie.

Conserver un fils à son père, c'est rendre le plus important service à tous les deux. Conserver un fils chéri, un fils vainqueur, un fils à qui un royaume est destiné, un fils aimable dont des fautes légères ont attiré la disgrâce, quelle joie pour l'un et pour l'autre! Le conserver en l'arrachant des mains d'un père tendre qui allait le sacrifier à une rigoureuse justice, quelle heureuse violence pour l'un, quelle heureuse médiation pour l'autre! Peut-on mieux ménager les intérêts de deux cœurs?

Tel fut le service que rendit le peuple d'Israël à Saül et à Jonathas. Ce jeune prince, doué de toutes les belles qualités, rempli de tous les grands sentiments qui devaient le rendre cher à son père, chargé des dépouilles des Philistins, dont par le succès le plus inespéré sa valeur venait de le faire triompher: ce prince infortuné mange un peu de miel qu'il trouve par hasard sur ses pas, lorsque accablé de chaleur et de fatigue il achève la poursuite des ennemis sans savoir la défense et le serment qu'avait fait le roi son père; toute légère qu'était sa faute, la justice inexorable de Saül le condamne au dernier supplice. Est-il possible, disait-il pénétré de douleur, que pour si peu de chose il faille, dans un si beau jour, perdre honteusement la vie? *Gustans gustavi paululum mellis, et ecce morior.* (I. *Reg.* XIV, 43.) La nation ne peut se résoudre à voir périr le fils par les mains de son père, dans des circonstances qui lui méritaient la plus vive tendresse. Quoi, disait le peuple, verrons-nous répandre un sang à qui nous devons la victoire? Non, non; révoltés par fidélité, désobéissants par reconnaissance, opposons-nous à cet injuste arrêt, et bien sûrs de n'être pas désavoués, sauvons-le fils malgré le père, arrachons-le d'entre ses mains. *Liberavit populus Jonatham, ne moreretur.*

Tel est l'homme charitable qui délivre une âme des flammes du purgatoire. Le Seigneur, ce père tendre, ne frappe qu'à regret un fils qu'il aime, un fils à qui il destine un royaume éternel, un fils qui en mourant dans la grâce vient de triompher du démon, un fils qui n'est, après tout, coupable que de quelque faute légère. Cependant, les lois inexorables de sa justice l'obligent malgré lui à ne pas épargner un sang si précieux. Quel service pour l'un et pour l'autre, quand, par la plus agréable de toutes les violences, on arrête les coups qui coûtaient si fort à son cœur! Quelle joie pour le père de lui conserver son fils! Quel bonheur pour le fils de le rendre à son père! Ah! jamais la plus parfaite obéissance ne valut cette apparente rébellion. Ah! jamais la plus prompte exécution de ses ordres ne valut cet heureux retardement: *Liberavit Jonatham ne moreretur.*

Voilà le dessein et le partage de ce discours. Quoique je rapporte en passant quelqu'une des preuves de la vérité du purgatoire, je la suppose parmi des catholiques, et, sans prétendre faire aucune controverse, je m'attache à toucher un cœur pieux et compatissant par la vue du mérite et du besoin des secours que la charité procure à ces âmes infortunées. Elles y sont infiniment intéressées par les maux extrêmes qu'elles endurent. Dieu veut bien par bonté y prendre intérêt pour la gloire qu'il en retire. Deux points de vue à développer: 1° le service qu'on rend au Père céleste, en délivrant ses enfants affligés dans le purgatoire; 2° le service qu'on rend aux enfants en les réunissant au Père céleste.

Vierge sainte, vous daignez aussi vous y intéresser; mère des justes et des pécheurs, vous partagez les tendresses du Père céleste, vous recevez vos enfants aussi bien que lui; distributrice des grâces, vous les faites couler sur eux en abondance, et du fond de leur misère ils ne voient pas de médiation plus puissante que la vôtre auprès de votre Fils. Redoublez en leur faveur vos tendres soins, obtenez-moi la grâce d'inspirer à ceux qui m'entendent une dévotion qui entre si fort dans vos vues, et de ménager des succès qui font l'objet de vos désirs. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il n'en est pas des âmes du purgatoire comme des pauvres que nous soulageons; les uns, coupables de plusieurs crimes, ou malheureux par leur faute, n'ont guère mérité le secours que la charité leur ménage; les autres, murmurant contre la justice qui les frappe, soupirant après les biens dont ils sont privés, usant mal de ceux qu'on leur donne, ne représentent guère la personne de celui qui veut bien les regarder comme ses membres. Enfin quelques-uns, quoique peut-être aujourd'hui dans des sentiments chrétiens, un jour, hélas! devenus criminels et mourant dans l'impénitence, seront peut-être la proie des flammes éternelles. Rien donc n'est plus équivoque que leur mérite. La foi seule, supérieure à des dehors si rebutants, et à des soupçons si légitimes, distingue en eux l'homme de Dieu

et rend à la Divinité ce qu'elle seule mérite, et qu'elle veut bien prendre sur son compte.

La charité exercée envers les âmes du purgatoire n'est pas ainsi jetée au hasard. Cette semence est répandue dans une bonne terre, et on est sûr d'en retirer de grands fruits. Ces âmes ont vécu dans l'innocence, ou, si elles ont eu le malheur d'offenser Dieu, elles ont réparé leur faute par la pénitence, elles souffrent leurs maux avec la plus parfaite résignation et le plus tendre amour. Enfin ce sont des âmes choisies dont la prédestination n'a rien d'incertain, leur salut est infaillible, et c'est ce bonheur infini qu'on avance. Le passé par le souvenir de leurs bonnes œuvres, le présent par la vue de leurs vertus, l'avenir par l'assurance de leur félicité, tout est grand en elles, tout y est digne des complaisances de Dieu. Ah! si ce Dieu si bon couronne une charité exercée sur des étrangers, des ennemis, des scélérats, comment récompensera-t-il le plus important service rendu à des amis et à des saints ?

1° Ce sont des saints. Vous n'ignorez pas que le purgatoire ne renferme que des âmes justes, à qui il reste quelque faute vénielle à expier, ou quelque pénitence à accomplir. Car, enfin, quelque facile qu'on suppose la rémission d'une faute vénielle, on peut être surpris par la mort sans l'avoir obtenue, et quel est le juste qui puisse se flatter d'en être exempt? L'acceptation volontaire de la mort serait, il est vrai, une grande pénitence; mais n'est-on jamais surpris par des morts subites? conserve-t-on toujours assez de connaissance pour se faire un mérite de sa soumission? Se purifiera-t-on de ces fautes, s'il n'est dans l'autre vie un lieu de supplices destiné à les effacer ? La doctrine de l'Eglise nous apprend encore qu'après l'abolition de la coulpe du péché mortel par l'absolution, il reste encore une mesure de peine à subir sur la terre, à la place de celles qu'on avait méritées dans l'enfer. La vivacité de la contrition, les misères de la vie, pourraient y suppléer, il est vrai; mais a-t-on toujours cette douleur parfaite? tout le monde sait-il mettre ses malheurs à profit? Qu'on suppose un homme encore en reste. Surpris par une mort imprévue, sans avoir eu le temps d'accepter en pénitence les horreurs du tombeau, il meurt redevable à la justice divine. Où s'acquitteront toutes ces dettes, où s'effaceront toutes ces fautes? Il y a donc une prison où tout est enfin remis dans l'ordre par le payement de ce qui est dû. C'est ce que nous appelons *Purgatoire*. Débiteurs après tout, heureux et respectables, revêtus de la robe d'innocence ou de celle de la pénitence, la justice et la charité règnent en vous, vous vous préparez à recevoir la couronne qui pend sur votre tête. L'enfer ne voit que des forfaits, il n'entend que des scélérats, on y demeure toujours insolvable, une éternité de supplices ne saurait apaiser la justice qui y condamne: ici tout est écrit, tout est compté, tout est reçu en payement.

Ne vous en plaignez pas, âmes saintes, quelque légère que soit la dette ou la faute, la justice réclame ses droits; rien de souillé ne peut entrer dans le ciel. Malgré la sainteté, d'ailleurs la plus éminente, un coupable ou un débiteur ne peut y trouver place. Irait-il donc en enfer? qui oserait le dire? un péché véniel le mérite-t-il? un pécheur pardonné doit-il y descendre? Encore exclu du céleste séjour, mais trop juste pour être précipité dans l'abîme, il doit attendre dans une prison établie autant par la miséricorde que par la justice, que la grâce lui soit accordée en entier : grâce inestimable en effet, de lui laisser encore une ressource après même que par la mort tout semble perdu sans retour; l'âme n'est plus dans la voie. Ne semble-t-il pas que l'arbre soit condamné à rester à jamais du côté où il tombe, et que la porte de la gloire dont il est encore exclu par sa faute lui doive être éternellement fermée? Non, âme juste, rassurez-vous ; il est une espèce de seconde vie, où, sans acquérir de nouveaux mérites, vous pourrez du moins guérir des maux qui devraient être sans remède. Chacun, dit saint Paul, bâtit à son gré sur le fondement de la foi. Heureux ceux dont les vertus parfaites auront fait cet édifice d'or, ou d'argent! qu'ils comptent sur la récompense; mais que je plains ceux qui par leur fautes vénielles n'auront bâti qu'avec du bois, de la paille et du chaume! Tristes édifices, vous périrez par le feu, mais feu d'ailleurs favorable qui vous sauvera en vous purifiant : *Salvus erit, sic tamen quasi per ignem.* (I *Cor.*, III, 15.)

Mais, toute occupée que paraît la justice divine à les traiter avec la dernière rigueur, ne pensez pas que son cœur soit indifférent sur leurs intérêts. David, outragé par Absalon, arme pour le combattre tout ce qui lui restait de sujets. Mais lors même qu'il encourage les troupes à donner une bataille décisive : Ah! conservez-moi, leur dit ce cœur de père au milieu même de la victoire, conservez-moi mon fils Absalon, rétablissez-moi sur mon trône, faites main basse sur les rebelles, mais épargnez des jours si précieux : *Verumtamen servate mihi puerum Absalon.* (II *Reg.*, XVIII, 5.) Apprend-il la mort de ce cher fils, malgré toutes les mesures qu'il avait prises pour le sauver, il est inconsolable, ses larmes baignent ses lauriers, il oublie l'avantage et la gloire de son triomphe pour ne penser qu'à la grandeur de sa perte, prêt à abandonner le fruit de l'un pour adoucir l'amertume de l'autre : Que ne puis-je, mon fils, racheter vos jours au prix des miens! *Quis mihi det ut moriar pro te!* (*Ibid*, 33.) Voilà, grand Dieu, votre image. Quelle doit être la tendresse de votre amour pour un fils bien différent du parricide Absalon, qui toujours fidèle à vos ordres, ou sincèrement rentré dans son devoir, n'a que de légères faiblesses à expier! Il semble armer toutes les créatures pour châtier ses fautes; mais écoutons son cœur, nous entendrons

qu'il leur recommande de le conserver. Ainsi parlait-il au démon même en lui permettant de tenter Job : détruisez ses domaines, renversez ses maisons, faites périr sa famille ; mais ne touchez pas à sa personne : *Verumtamen*, etc. (*Job*, II, 6.)

2° Si ces âmes par leurs vertus passées méditent d'engager le Seigneur dans leurs intérêts, les vertus qu'elles pratiquent dans leurs souffrances ne sont pas moins dignes de ses regards. Jetez les yeux sur les flammes dévorantes qui les purifient. A n'en juger que par la rigueur des peines, on les prendrait pour un enfer; mais prêtez l'oreille à leurs gémissements, et dans cet enfer vous trouverez toute la sainteté, tout l'amour, toute l'adoration, tout l'héroïsme de la gloire. Ah ! ce ne sont pas ces blasphèmes qui font l'horreur des abîmes, ce sont des louanges pures et sincères que l'on présente au Seigneur; ce n'est pas cet affreux désespoir, ce grincement de dents, cette rage qui s'en prend à Dieu même et le maudit, et soupire après son anéantissement; c'est au contraire la plus entière soumission à ses volontés, la paix la plus inaltérable, l'abandon le plus absolu ; on y chante, comme dans le ciel : O saint, ô qu'il est saint, ô trois fois saint le Dieu des armées ! Esprits enivrés des délices éternelles, vos hommages sont plus heureux, mais sont-ils plus sincères ? votre amour est couronné, mais est-il plus vif? Vous offrez des palmes, ici l'on offre des feux ; vous chantez des cantiques, ici on verse des larmes, mais c'est l'amour qui les répand. Rendez-vous plus de gloire à Dieu en le voyant qu'on ne lui en rend ici en consentant à ne le voir pas? Régnez, Seigneur, dans ces brasiers comme au milieu des délices. Le dirai-je? fûtes-vous jamais mieux aimé que quand vous l'êtes en immolant ceux qui vous aiment?

Autel sacré, vous voyez ces saintes victimes se consumer volontairement dans vos flammes; contentes de plaire à Dieu, ne former des désirs que de se purifier, moins affligées de l'excès de leurs maux que des légères taches qui blessent le cœur du bien-aimé, toujours unies à celui qui les afflige, adorant la main qui les frappe, baisant les liens qui les tiennent captives, attisant le feu qui les brûle, se plaignant presque de son peu d'activité, faire à Dieu un sacrifice du retardement de leur bonheur; vous les voyez toujours également occupées de sa présence, sans que la rigueur de leurs maux fasse aucune diversion dans la contemplation continuelle de ses grandeurs, ni dans les hommages qu'ils lui rendent, et dans la conviction la plus entière de leurs misères et de leurs fautes, faire à son inexorable justice, non pas un aveu forcé que leur cœur blasphème, mais la confession la plus sincère et la plus respectueuse de sa sainteté et de leurs désordres. C'est un spectacle digne de Dieu qu'un homme de bien aux prises avec l'adversité, et qui la souffre courageusement sur la terre. Mais l'homme le plus saint sur la terre approche-t-il d'une âme souffrante dans le purgatoire? Que d'impatience, de dépit, de sensualité, en diminue le mérite! que de faiblesse, d'inconstance, de crainte, font disparaître le héros! Du reste, combien de soulagements, de soins, de consolations en adoucissent l'amertume ! et qu'est-ce après tout que les douleurs du corps? tous les maux de cette vie sont-ils comparables aux plus légers de l'autre ? Dans le purgatoire ils sont extrêmes, et ils sont purs : rien n'en tempère la rigueur, rien n'en souille la pureté ; la douleur et la soumission, la misère et la vertu y sont au comble, et l'excès même des unes fait l'héroïsme des autres. Ames saintes, vous êtes dans l'heureuse impossibilité de déplaire à Dieu, et dans l'aimable nécessité de l'aimer toujours parfaitement. Les souffrances ne sont pas pour vous des épreuves, toujours équivoques pour les plus courageux, toujours mélangées pour les plus justes. Si quelque chose est capable d'affliger le juste, ce n'est pas tant la rigueur de ses maux que l'incertitude de sa patience, et la trop triste expérience des fautes qui en ternissent le mérite. Saints confesseurs, vous tremblez au milieu de vos pénitences sur les imperfections que l'amour-propre ne manque pas d'y entremêler; saints martyrs, vous redoutez moins le fer du bourreau que les faiblesses qui, jusque sur l'échafaud, pouvaient enlever ou flétrir vos couronnes. Mais pour vous, victimes prédestinées de la justice divine, votre constance héroïque est sans incertitude, sans faiblesse et sans risque.

Puissance adorable qui, par le plus étonnant de tous les prodiges, savez si bien allier la mort et la vie, le feu de l'amour et celui de la douleur, les épreuves extrêmes et le dernier désintéressement, il n'y a que vous dont la main divine puisse ainsi frapper et soutenir, abattre et relever, conserver et détruire : ***Dominus mortificat et vivificat*** (**I *Reg.***, II, 6); vous rendre aimable à travers les flammes, faire désirer les tourments et disposer des cœurs par les rigueurs mêmes. Ainsi, entre les bras de la croix, les splendeurs de la Divinité unies aux opprobres, les délices ineffables avec le fiel et l'absinthe, la soumission la plus parfaite au comble de la douleur, montrèrent à l'univers le plus beau de tous les purgatoires, lorsque Jésus-Christ, portant jusqu'au dernier soupir une obéissance aveugle, se félicita d'avoir tout consommé, en expirant, et remit son âme entre les mains de son Père, lorsqu'il en paraissait le plus abandonné : *In manus tuas commendo spiritum meum.* (*Luc.*, XXIII, 46.)

Croirait-on que Dieu oublie des âmes si saintes, qu'il ne voie que d'un œil indifférent les efforts que l'on fait pour les secourir? Il se cache, il est vrai, il semble abandonner, mais il n'aime pas moins. Son œil attentif ne perd aucun des actes d'amour que font des cœurs plus embrasés que les brasiers qui les consument. Ce divin Epoux regarde par les treillis et les fenêtres, comme s'exprime l'Epouse, il contemple les amoureux

transports qui s'élancent vers lui, et la fidèle soumission qui en sacrifie les désirs : *Prospiciens per fenestras, respiciens per cancellos.* (*Cant.*, II, 9.) Ce père tendre livre pour un temps son enfant entre les mains d'un médecin habile pour le guérir, il coupe sans pitié jusqu'au vif; mais c'est l'amour qui dirige sa main, c'est l'amour qui emploie le fer et le feu pour sauver sa vie. Avec quelle joie verra-t-il se rétablir une santé si chère! Quelle joie pour la veuve de Naïm, pour le prince de la Synagogue, lorsque Jésus-Christ leur rendit leurs enfants en les ressuscitant! Ce bon pasteur, qui dans le ciel fait une fête pour le retour de la brebis égarée, quelle fête devra-t-il faire à la délivrance du juste? Ah! mon fils était perdu, dira-t-il, comme le père de l'enfant prodigue, le voilà retrouvé; il était mort, le voilà ressuscité. C'est à vous âme fidèle, que je dois son retour et sa vie; pourriez-vous me mieux honorer qu'en me rendant un autre moi-même? *Mortuus erat, et revixit; perierat, et inventus est.* (*Luc.*, XV, 24.) Dois-je même l'appeler un fils mort, un fils prodigue? Non, loin de fuir la main de son père, il se livrait à ses coups avec une soumission et un respect qui eût désarmé le cœur d'un barbare. Ai-je besoin de consulter ma tendresse en faveur d'un fils si aimable? quel titre plus sacré sur mon cœur que l'héroïsme de son sacrifice et la perfection de ses vertus!

3° L'avenir ne parle pas moins en leur faveur que le présent et le passé. Ce ne sont pas seulement des âmes d'une vertu héroïque et d'un mérite consommé, à qui la fragilité humaine arrache quelque légère faiblesse; ce ne sont pas seulement des héros qui, sous le marteau de la douleur, pratiquent des vertus éminentes; ce sont encore des saints qui touchent à la gloire; il ne reste plus qu'à laver quelque légère tache pour les faire monter sur le trône qui les attend. Quelle reconnaissance pour celui qui aura avancé leur bonheur en les purifiant! Il n'y a plus qu'à payer un reste de dette pour entrer dans la céleste patrie dont ils vont être les habitants. Quelle reconnaissance pour ceux qui leur en ouvriront les portes en les acquittant! C'est l'amour de Dieu qui exige ces conditions nécessaires. Pourraient-ils se résoudre, comme remarque sainte Catherine de Gênes, à paraître devant Dieu avec la moindre souillure? Non, ils l'aiment trop, et l'enfer leur paraîtrait préférable au malheur de lui déplaire. Ce sera donc l'amour même qui paiera de retour la main charitable qui leur aura rendu leur ancienne beauté.

S'il venait à vous un pauvre que vous sussiez certainement être un saint, saint Bernard, saint François, sainte Thérèse, votre charité, animée par un profond respect, trouverait-elle quelque chose de difficile? Trop récompensé, en épuisant vos biens, d'avoir rendu service à un saint, vous vous féliciteriez d'une œuvre si agréable à Dieu, dont les prédestinés sont la portion choisie. Voilà le caractère de ces âmes souffrantes. Ce sont des élus, des prédestinés, plus heureux encore que ceux qui vivent sur la terre, puisque le royaume des cieux leur est acquis. Quelle vénération ne doit donc pas inspirer une sainteté éminente et certaine! Si vous voyiez sur la terre quelque parent de Jésus-Christ dans le besoin, saint Jacques, saint Joseph, sa sainte mère, n'eussiez-vous qu'un morceau de pain, il serait pour eux. Les voilà les frères, les enfants, les bien-aimés de Jésus-Christ, les princes de sa cour, dans le besoin le plus extrême. Tous ceux que la pauvreté accable en approchent-ils? Ils vous demandent du secours.

Ils ont recours à votre charité. Captif dans une terre étrangère, il faut trouver leur rançon. C'est dans votre bourse qu'ils la cherchent : un trône leur est assuré, ils le méritent. Dociles et fidèles, pénétrés même de reconnaissance pour le père qui les punit à regret et qui désire leur bonheur, et de respect pour une sainteté qui ne peut souffrir la moindre tache, ils souscrivent à son juste arrêt; ils font leur bonheur de sa volonté et s'immolent pour lui par amour. C'est peu de vous dire que vos services seront à jamais récompensés, et que leur reconnaissance sera éternelle. J'ajoute que c'est Dieu même que vous délivrez en leur personne : Il a faim, donnez-lui à manger : il a soif, donnez-lui à boire : il est dans un cachot, allez le visiter, faites-y luire un rayon de lumière, brisez ses chaînes. Son cœur compatissant souffre pour eux : c'est lui que vous soulagerez. Abandonné de tout le monde, vous êtes sa ressource. Oubliez que tout ce que vous possédez est un présent de sa bonté, que le mérite dont vous lui ferez part est le fruit de son sang; il veut bien l'oublier aussi, pour regarder le bien qu'il recevrait de vous comme une grâce faite à lui-même. S'il était encore sur la terre dans la prison d'Hérode, à la colonne, sur le Calvaire, vous le rachèteriez, s'il le fallait, au prix de votre vie, vous vous mettriez à la place de celui qui se mit à la vôtre pour vous racheter. Il n'en demande pas tant pour vous avoir la même obligation : *Quod uni fecistis, mihi fecistis.* (*Matth.*, XXV, 40.)

Ainsi parlait le Seigneur dans le prophète Ezéchiel : Je cherche un homme qui mette une barrière entre moi et mon peuple, pour m'arrêter dans ma fureur et m'empêcher de le détruire, qui me sera assez fidèle pour désarmer mon bras et suspendre mes coups : *Quæsivi virum qui staret contra me, et poneret sepem.* (*Ezech.*, XXII, 30.) Je trouvais autrefois un Aaron qui, l'encensoir à la main, se mettait entre les coupables et le feu qui les dévorait; je trouvais un Moïse qui se dévouait pour eux à l'anathème; je paraissais irrité contre lui, je lui faisais des reproches de ce qu'il suspendait par ses prières l'exécution de mes arrêts : laissez-moi, lui disais-je, laissez-moi satisfaire ma vengeance : *Dimitte me, ut irascatur furor meus.* (*Exod.*, XXXII, 10.) Mais, dans le temps que je me

plaignais, j'agréais la douce violence qui m'était faite, et jamais il ne me montra mieux sa fidélité, que lorsque, contraire en apparence, mais parfaitement conforme en effet à mes vrais sentiments, il me fit, comme malgré moi, tomber les armes des mains. Je fus prêt d'accorder à Abraham, en faveur de dix justes, le pardon même de Sodome, quoique ses crimes fussent montés jusqu'au ciel : *Non delebo propter decem.* (*Gen.*, XVIII, 32.)

Ah! si pour un peuple ingrat et rebelle, si peu digne de mes bontés, si pour des réprouvés même je voulus écouter les prières d'un homme qui demandait leur grâce, que sera-ce quand on me priera pour un peuple chéri, un peuple fidèle, un peuple de saints? Parlez et vous serez exaucé, peuplez mon royaume, remplissez mes trônes, ne laissez point de place vide dans la salle du festin, ne craignez point qu'on y manque de robe nuptiale. Toutes ces âmes touchent à la béatitude, un peu de secours les y fait entrer. Quelle gloire elles vont me rendre pendant l'éternité! parlez, vous serez exaucé, ou plutôt vous l'êtes d'avance. Je vous invite à me rendre mes enfants.

C'est ici une espèce d'apostolat toujours efficace, d'autant plus avantageux qu'on peut l'exercer sans peine et sans risque. Traverser les mers, visiter les pauvres, instruire les enfants, entendre les confessions, faire retentir les chaires, souffrir mille persécutions, que de travaux et de dangers n'entraîne pas l'exercice du zèle! Un homme qui travaille au salut des âmes doit se regarder comme une victime qui passe sa vie sous le glaive de la mortification. C'est un agneau parmi les loups qui ne cherchent qu'à le dévorer. A quoi ne l expose pas sa vertu même? Les succès heureux flattent l'orgueil, les revers rebutent, l'éclat nourrit la vanité, l'obscurité décourage. Les travaux exigent des soulagements dangereux; le repos entretient la mollesse; quel danger pour la piété dans le commerce du monde! quel risque pour la pureté dans le détail nécessaire du tribunal! En travaillant pour les âmes du purgatoire on est à l'abri de tous ces écueils, la pureté n'y est point flétrie, la piété dissipée, la vanité flattée. Toutes les vertus y sont à couvert, elles s'y fortifient même par la vue des vertus et des tourments du purgatoire, à éviter les moindres fautes, en considérant combien elles sont rigoureusement punies. La soumission de ces âmes dans les peines nous apprend à souffrir les nôtres; on ne se rend pas moins service à soi-même qu'on en rend au Père céleste; on s'édifie et on l'honore; on le glorifie et on s'instruit. Bien loin de trouver des persécuteurs, tout le monde au contraire applaudit à cette charité. On la pratique sans que personne en souffre, puisse s'en plaindre, ou même s'en aperçoive, sans sortir de chez soi, sans faire des œuvres bien éclatantes; la prière, les jeûnes, l'aumône, le sacrifice, tout leur sert, non pas par voie de juridiction et d'autorité, l'Eglise n'en a plus sur des hommes qui ne sont plus dans la voie, mais par manière d'application et de suffrage. L'Eglise militante, et l'Eglise souffrante sont étroitement unies dans l'adorable chef dont elles sont les membres par cette communion de charité, les prières y sont mutuellement efficaces; Dieu exauce les vœux que nous faisons pour elles, ceux qu'elles font pour nous ne sont pas moins exaucés. Quel doux commerce de piété où l'on enrichit ses frères, et on s'enrichit soi-même en les enrichissant!

C'est à vous, ministres de l'Evangile, à devenir les avocats de ces âmes infortunées. Pourquoi courir d'un pôle à l'autre pour faire des saints? En voilà qui touchent à la béatitude, et à qui nos travaux la procureront plus sûrement et plus promptement que le salut, toujours incertain, des infidèles. Rien n'est plus beau sans doute, rien n'est plus grand que ce zèle apostolique qui traverse les mers pour gagner des âmes à Dieu; mais sans faire ici de parallèle odieux, ni affaiblir les justes éloges qui sont dus à ce zèle héroïque, combien le zèle pour les âmes du purgatoire est-il plus précieux dans son objet, plus heureux dans ses succès, plus facile dans ses travaux? Le voilà cet homme apostolique qui parle à un peuple immense. Hélas! dans un vaste auditoire combien en est-il qui en profitent? combien s'en trouvera-t-il qui persévèrent? Le nombre des élus est si petit, la semence tombe si peu sur la bonne terre, les ronces, les pierres, le grand chemin en reçoivent la plus grande partie. Ici le zèle ne porte jamais à faux, cette heureuse assemblée n'est composée que de justes. La primitive Eglise, malgré sa ferveur, souffrait du mélange; Ananie et Zaphire, l'incestueux de Corinthe, ternissent sa beauté. Ici point d'ivraie mêlée avec le bon grain, et ce que Jésus-Christ n'avait pas à sa compagnie, point de Judas parmi les apôtres, tout y est digne du choix de Dieu. Les apôtres non-seulement voyent le plus souvent les efforts de leur zèle inutiles, mais encore ils ont la douleur de savoir que ce même zèle fera la condamnation de ceux qui n'en auront pas profité; en secouant la poussière de leurs souliers, ils contribuent, contre leurs intentions, à les perdre. Cette poussière fatale retombe sur les coupables. Ici tout est utile, jamais on ne parle en vain, toujours quelque âme en profite. En faisant pratiquer la vertu, on ne procure à Dieu qu'une gloire imparfaite par des œuvres mêlées de mille défauts que la légèreté, le caprice, la passion y répandent; mais en mettant une âme dans le ciel quelle gloire pour Dieu! gloire parfaite, gloire éternelle, les moindres actes d'un saint dans le ciel sont d'un plus grand prix que les vertus héroïques de ceux qui vivent sur la terre. Tout grand qu'est Jean-Baptiste, le plus petit du royaume des cieux l'emporte sur lui : *Minimus in regno cœlorum major est illo.* (*Matth.*, XI, 11.) Mais pourquoi recourir aux ministres du Seigneur? Tout le monde peut être apôtre pour ces âmes souffrantes. Quoi-

que tous les hommes doivent avoir du zèle pour le salut des âmes, tous ne sont pas destinés à y travailler; c'est à ceux à qui le ministère de la parole fut confié à l'annoncer aux peuples; c'est à ceux qui ont reçu le pouvoir des clefs, à lier et à délier. Le commun des fidèles ne peut contribuer à ce grand dessein que par des prières et des exemples. Mais l'état des âmes souffrantes est également la matière et l'objet du zèle de tous les chrétiens. Il n'en est aucun qui ne puisse leur tendre une main secourable; chacun peut être un prêtre pour elles, les délier, et leur ouvrir la porte de la grâce; chacun peut les délivrer de l'Egypte, les faire passer par la mer rouge du sang de Jésus-Christ, et les conduire à la terre promise.

Tel est le service qu'on leur rend à elles-mêmes, aussi bien qu'à Dieu.

SECONDE PARTIE.

Le langage le plus éloquent que puisse employer un misérable, c'est de découvrir ses plaies et de faire le détail le plus simple de ses malheurs. Naturellement compatissants et sensibles, nous ne pouvons refuser des larmes aux disgrâces de nos semblables. La barbarie seule peut voir d'un œil sec un homme accablé sous les coups de l'adversité. L'expérience de nos propres douleurs nous laisse-t-elle ignorer ce que nous devons aux douleurs des autres? Que je serais à plaindre, se dit-on à soi-même, si je me trouvais à sa place! Hélas! suis-je plus à couvert que lui des revers de la fortune? puis-je lui refuser une sensibilité que je voudrais trouver dans mes besoins? Quel nouveau malheur lorsque, souffrant en pure perte, on ne peut retirer aucun fruit de ses maux! quel comble de disgrâce lorsque tout paraît sourd à nos gémissements, et nous abandonne à notre infortune! Tel est le sort douloureux des âmes du purgatoire : maux extrêmes, maux sans mérite, maux inconnus; maux extrêmes, malgré la bonté de celui qui frappe; maux sans mérite, malgré la sainteté de celui qui souffre; maux inconnus, malgré la gloire qu'on leur prépare.

1° Maux extrêmes. Approchez, cœurs insensibles, approchez de ces flammes dévorantes; contemplez une foule d'âmes justes attachées sur ce triste bûcher, où elles sont la proie des plus vives douleurs; contemplez attentivement des supplices capables de satisfaire la vengeance même d'un Dieu, et de lui présenter ce qu'il n'a pu trouver que dans la mort d'un Fils unique; pénétrez dans ces cœurs inondés de la douleur la plus amère, douleur d'autant plus insupportable qu'un amour extrême fait encore plus désirer de se réunir à son Dieu. En un mot voici un enfer, à l'éternité et au désespoir près; on souffre les mêmes peines qu'un maître souverainement irrité décerne contre ses mortels ennemis. Voyez donc s'il y eut jamais de douleur pareille à la mienne: *Attendite et videte si est dolor sicut dolor meus.* (*Thren.*, I, 12.) La charité vous a peut-être quelquefois conduit dans les prisons, dans les hôpitaux, chez les pauvres malades, peut-être le hasard vous a fait voir l'exécution de quelque criminel sur la roue. Rappelez-vous l'obscurité qui règne, les regrets qui dévorent, l'infection qu'on respire dans un cachot. Là vous avez vu, mais que dis-je vous avez vu? non, vous n'avez pas vu; mais à la lueur de quelque flambleau vous avez à peine aperçu sur un tas de fumier, et à peine entendu la voix presque éteinte d'un squelette animé qui vous a fait le détail de ses maux extrêmes. A-t-il pu le faire? les soupirs et les sanglots n'ont-ils pas mille fois interrompu son lugubre discours? le cœur sans doute soulevé a-t-il pu soutenir un instant ce qu'un de vos semblables endure les mois, les années entières? Quelque morceau de pain noir, quelque goutte d'eau distribués par mesure, apaisent de temps en temps, ou plutôt irritent la faim et la soif d'un malheureux que tout conspire à accabler. Quand finiront ces maux? Hélas! la mort même doit-elle en être le terme? elle viendra toujours trop tard.

Quand vous êtes entré dans les hôpitaux avez-vous pu soutenir la vue et les approches d'un cadavre qui respire encore? ses plaies sanglantes, son visage livide, ses yeux éteints, cette odeur sépulcrale, cette voix mourante qui articule à peine quelques syllabes, est-ce là un objet digne de vos larmes, ou plutôt le saisissement où il le jette laisse-t-il la liberté d'en verser? sentit-on jamais mieux le poids d'une justice infinie qui inonde de maux cette vallée de larmes? Que pensez-vous des personnes charitables que cet affreux théâtre de la misère humaine ne rebute pas, mais qui, au mépris de leurs biens, de leur repos, de leur santé, de leur vie, consacrent leurs plus beaux jours à les servir?

Epargnons à votre délicatesse l'idée d'un homme qui expire sous la main d'un bourreau, ce fer qui brise ses os, ce ruisseau de sang qui coule de ses plaies, ces chaînes qui l'attachent sur l'échafaud, ces hurlements affreux, ces grincements de dents, cette vue égarée, ces contorsions, cet air désespéré qu'on lit sur son visage, jetons un voile sur ces horreurs. Contemplez plutôt avec reconnaissance l'Homme-Dieu expirant sur une croix, cette tête couronnée d'épines, ces mains percées de clous, ce corps déchiré par les fouets, ce côté ouvert par une lance, ce visage couvert de crachats, cette bouche abreuvée de fiel et d'absinthe. Ah! sachez, selon la doctrine de saint Thomas, que les âmes qui souffrent dans l'autre vie sont infiniment plus à plaindre; leurs douleurs sont plus vives et souvent bien plus longues que celles de ce prisonnier, de ce mourant, de ce criminel. Que ne feriez-vous pas pour ouvrir la prison de l'un, pour soulager les maux de l'autre, pour arracher celui-ci au bourreau, et votre Sauveur à la croix? Quelque prière, quelque jeûne, quelque aumône

produira cet heureux effet : la condition peut-elle être onéreuse?

Quel cachot, quel bûcher, quelles plaies, quelle douleur! C'est là que s'exerce dans toute son étendue la vengeance divine, c'est là que se retracent toutes les horreurs de l'enfer. Affligé comme le mauvais riche, quoique bien plus innocent, et brûlant comme lui dans des flammes intolérables, on vous demande une goutte d'eau. Donnez-la leur, vous le pouvez; le chaos qui vous en sépare peut être franchi. Ils ne peuvent se procurer du soulagement par eux-mêmes, mais ils peuvent en recevoir. Seriez-vous assez inhumain pour ne pas tremper dans l'eau le bout de votre doigt? Mais c'est trop peu, le purgatoire a quelque chose de plus terrible que l'enfer même. Dans ces noirs abîmes Dieu ne frappe que des ennemis qui le maudissent dans leurs tourments; il frappe ici des enfants chéris qui le bénissent. Il faut que votre colère soit bien grande, ô mon Dieu! pour appesantir le même bras sur des rebelles et sur des amis, pour condamner au même supplice des scélérats et des saints, pour être aussi peu touché des maux de ceux qui vous adorent que des châtiments de ceux qui vous blasphèment. Glaive du Seigneur, qui ne respectez pas le plus beau sang, ainsi sous le règne de David frappiez-vous l'innocent et le coupable, l'enfant qui pendait à la mamelle et l'assassin qui enfonçait le poignard. C'est à nous à mettre une digue à ce torrent de vengeance. Soyons comme l'ange qui descend dans la fournaise de Babylone, et donne du rafraîchissement aux trois enfants que Nabuchodonosor y avait fait jeter. Entendez ces âmes qui chantent comme eux les louanges du Seigneur. Hélas! elles ne sont pas aussi heureuses; elles éprouvent toute la violence d'un feu bien supérieur à celui de Babylone. Personne ne voudra-t-il les soulager?

2° Maux inutiles. Heureuses encore ces âmes dans l'excès de leurs maux si tant de peines supportées avec un courage héroïque pouvaient leur être de quelque mérite! Mais, hélas! le temps en est passé, elles souffrent en pure perte. Leur sort est en cela bien différent de celui des saints qui vivent sur la terre : les saints, tôt ou tard, seront récompensés de leurs travaux; chaque acte de patience est pour eux un nouveau degré de mérite; leurs douleurs sont légères, ils ne vivent pas au milieu des brasiers; bien des consolations les adoucissent, et cependant il n'est aucun de leurs soupirs qui ne soit mis en ligne de compte, chacune de leurs larmes arrose un champ fertile qui doit produire au centuple. Il n'est pas même nécessaire que leur conduite soit exempte de défaut; Dieu pardonne les fautes légères qui échappent à l'humanité en faveur d'un amour sincère, quoiqu'il ne soit jamais pur ici-bas. Mais ce Dieu, si magnifique pour les hommes, auprès de qui un verre d'eau donné aux pauvres mérite la couronne éternelle, n'écoute plus sa miséricorde, il exige tous ses droits avec la plus rigoureuse exactitude des âmes, même les plus affligées et les plus soumises. En vain lèvent-elles vers le ciel des mains pures qui offrent au Seigneur le véritable hommage d'une entière conformité à ses volontés; en vain, au milieu de ses rigueurs, l'aiment-elles aussi tendrement que l'enfant le plus favorisé peut chérir son père, le torrent de leurs larmes, non-seulement n'éteindra pas une étincelle du feu qui les consume, mais il ne saurait leur acquérir le moindre degré de mérite. Excès de maux, héroïsme de la vertu, tout est infructueux, rien ne peut fléchir le Juge, on ne fait que payer à la rigueur, et il faut payer jusqu'à la dernière obole : *Non exies donec reddideris novissimum quadrantem.* (*Matth.*, V, 26.)

Ce n'est point assez de ne pouvoir augmenter leur trésor; ces âmes infortunées ne peuvent même, à quelque prix que ce soit, rien faire pour avancer l'acquit de leur dette, semblables à un prisonnier dont le commerce suspendu, les travaux arrêtés, les amis éloignés, les liaisons perdues lui ôtent jusqu'aux ressources qu'il pourrait avoir pour se libérer peu à peu. Désirs inutiles, ferveur infructueuse, zèle impuissant, que de bonnes œuvres n'opéreriez-vous pas si vous pouviez vous donner quelque carrière! Bien loin de se plaindre que Dieu en exige trop, on se croirait toujours en reste avec lui, tout serait facile, tout serait agréable. Ne dût-on acquérir aucun nouveau mérite, du moins on ramasserait de quoi satisfaire son créancier et abréger le temps de son esclavage. Mais non : tout est fini pour elles; travail, commerce, liaisons, prière, sollicitation, toutes les sources sont taries, tous les asiles sont fermés, il faut souffrir sans soulagement, et tout payer sans remise : *Redde quod debes.* (*Matth.*, XVIII, 28.)

Touché de compassion, allez, comme le fidèle Abdemelech, jeter la corde et le manteau au prophète Jérémie dans le lac affreux où l'arrêt du prince et la malice de ses ennemis l'avaient précipité. Cette âme souffre à l'excès, elle n'est pas seulement privée de la lumière du jour comme le prophète; la lumière céleste ne luit pas à ses yeux, le bonheur de jouir de Dieu est suspendu pour elle; votre main secourable lèvera le voile qui le cache et lui rendra la vie. Voyez Daniel dans la fosse aux lions, il y mourra de faim, il y sera, il y est en effet dévoré des lions. Arrachez-le de leurs dents carnassières, allez comme Habacuc lui porter quelque aliment. Tous les siècles ont admiré l'amour ingénieux d'une fille qui nourrit de son lait, dans la prison, son père, condamné à y mourir de faim; la charité chrétienne le céderait-elle à la charité romaine? la grâce opérerait-elle moins de prodiges dans nos cœurs que la nature n'en opérait dans celui d'une païenne?

Allez donc comme la mère, l'épouse ou l'ami du débiteur emprisonné, allez tout éploré travailler à sa délivrance; soyez son avocat, plaidez sa cause; son protecteur, défendez ses intérêts; son agent, négociez le paiement. Sollicitez, agissez, ne négligez

rien ; obtenez des juges une prompte justice, des créanciers quelque remise, des débiteurs quelques efforts, des parents quelques secours, des étrangers quelque aumône. Enfin peu à peu on délivre, du moins on soulage, on abrége les maux. Allez aux pieds des juges les toucher par la grandeur de la dette et par la rigueur des créanciers, ou plutôt allez au créancier lui-même demander grâce; vous l'obtiendrez sûrement. Si vous pouviez lire au fond de son cœur, quelle bonté n'y verriez-vous pas! Vous pouvez, comme cette femme Thécuite, qui ménage auprès de David le retour d'Absalon; vous pouvez lui représenter la douleur d'un fils que la séparation de son père rend inconsolable; dites-lui qu'un exil aussi rigoureux et si long a dû contenter sa vengeance, et lui répondre du cœur d'un fils que les malheurs ont dû rendre sage. Vous le verrez, comme David, vous permettre de le rappeler à sa cour; comme Zorobabel terminant une dure captivité, vous ramènerez dans la céleste Jérusalem ses fidèles Israélites, qui, dans une terre étrangère, font couler des torrents de larmes sur les bords des fleuves de Babylone.

Qu'un zèle sans bornes vous engage à vous offrir d'être leur caution. Dites comme Moïse (*Exod.*, II, 32): Faut-il m'effacer moi-même du livre de vie? j'y souscris pour les sauver. Offrez de payer leurs dettes par votre pénitence; vous n'en perdrez pas le mérite, elle sera doublement utile. Donnez-leur tout ce que vous pourrez en avoir acquis, à l'imitation de sainte Thérèse, qui, après un si généreux présent fait à une âme du purgatoire, la vit monter dans le ciel. Cette sainte n'y perdit rien ; sa générosité fut abondamment récompensée. Quelle admirable espèce de commerce, où l'on donne tout sans rien perdre, où l'on enrichit et les autres et soi-même, en ne se réservant rien! Ainsi tous les jours, par un prodige réservé au christianisme, on voit un grand nombre de saints religieux s'obliger par un vœu exprès, sur les pas de saint Pierre Nolasque, de saint Jean de Matha, de saint Félix de Valois, solliciter de toutes parts le rachat des chrétiens captifs chez les infidèles, aller à travers mille périls y porter leur rançon, et se mettre à leur place, s'il le faut, en achetant leur liberté par leur propre esclavage. C'est faire les fonctions des anges. Ces sublimes esprits sont occupés pendant notre vie, comme l'ange Raphaël auprès de Tobie, à porter nos prières à Dieu, et nous en rapporter des grâces; ils quittent le céleste séjour pour nous y conduire. Ainsi la théologie nous enseigne qu'il console dans le purgatoire ces mêmes âmes dont ils ont été les gardiens pendant la vie. La carrière vous est ouverte : suivez-y les traces frayées par les princes de la cour du Très-Haut.

3° Maux inconnus. Les captifs du purgatoire sont plus malheureux que les prisonniers ordinaires. Ceux-ci du moins sont visités quelquefois par des amis, par des parents, des personnes charitables. On prend part à leur peine, on les écoute, on les plaint, on agit pour eux ; ils déchargent leur cœur, ils sollicitent la pitié. Que ne fournit pas la douleur et le besoin dans ces tristes conjonctures? est-il d'orateur plus éloquent qu'un homme affligé? termes pathétiques, figures véhémentes, portraits frappants, larmes, soupirs, gestes, visage, tout parle, tout attendrit. Jamais les règles de l'art n'approchèrent des efforts de la nature. Mais à qui peuvent se faire entendre ces âmes malheureuses, éloignées de tout commerce? qui peut les visiter? qui visiteront-elles? qui solliciteront-elles? Quelquefois, par un miracle, Dieu a permis quelque apparition. Mais elles sont si rares! qui peut y compter? Que dis-je? les esprits forts de nos jours veulent-ils croire ces prodiges? et sous prétexte que la superstition du peuple a donné dans quelques excès, n'ont-ils pas la témérité de tout combattre, de douter de tout, comme s'ils étaient les maîtres de fixer les bornes de la puissance divine ou de prescrire des règles à sa sagesse? Ah! que ne diraient-elles pas, ces âmes affligées, si elles pouvaient se faire entendre! quel spectacle touchant n'exposeraient-elles pas à vos yeux, si elles pouvaient vous faire pénétrer un moment dans leur ténébreux séjour! Voyez ces flammes, diraient-elles, approchez-vous de ces brasiers, essayez-en un instant, qui de vous pourrait faire ici son séjour?

Pénétré de douleur et saisi d'étonnement à la vue de tant de maux, que feriez-vous, que diriez-vous, que penseriez-vous? auraient-elles d'ami plus fidèle, de protecteur plus décidé, de négociateur plus zélé? Que n'auraient-elles pas à attendre de votre charité! Tout vous fournirait des moyens pour les soulager, partout vous allumeriez le feu de la charité. Nouveau Jérémie, dans vos plaintives lamentations vous étaleriez les malheurs de Jérusalem : Ah! diriez-vous, qu'est devenue la beauté, la gloire, la palme de cette ville célèbre? *Quomodo sedet.* (*Thren.*, I, 1.) Ce n'est plus qu'une veuve abandonnée qui se nourrit de fiel et d'absinthe, son cœur flétri, son corps déchiré, ses yeux noyés dans les larmes. Votre affliction est semblable à une vaste mer, où le vent souffle, où l'orage gronde, où les flots se brisent, où les écueils menacent. Qui pourra vous donner une solide consolation? *Magna velut mare contritio tua.* (*Thren.*, II, 13.) Ainsi la pieuse Esther, instruite des maux de son peuple, osa, au péril de sa vie, demander grâce à Assuérus. La piété la rend éloquente, son zèle lui donne des forces, elle expose au prince les malheurs du peuple, et se les rend propres en lui déclarant qu'elle est elle-même de la race proscrite. Israël, condamné faute de protecteur, triomphe par sa médiatrice; Aman expire sur un gibet, et Mardochée monte à la première place. Ainsi l'Eglise, instruite de la prison de saint Pierre, ne cesse de prier pour lui. Qui de vous, comme l'ange, pénétrera dans son obscure prison, brisera ses chaînes, endormira les sentinelles, ou-

vrira les portes, lui rendra la liberté? *Oratio fiebat sine intermissione.* (*Act.*, XII, 5.)

Les lumières de la foi doivent-elles moins opérer sur vous que ne ferait la vue de tant de maux? La foi lève le voile, et met sous vos yeux ces affreux bûchers : Contemplez, vous dit-elle, voyez et sentez. Foi trop faible, faut-il que presque morte vous fassiez moins d'effet que nos sens! Hélas! c'est cela même qui doit exciter notre compassion et ranimer notre zèle. La faiblesse de notre foi ôte donc à ces âmes la seule ressource que la religion leur ménage. Oui, cette foi qui parle seule en leur faveur, elle est obscure, elle est négligée, méprisée, combattue. La créance du purgatoire est un des articles dont le monde fait le moins de cas. L'esprit fort en plaisante, et la traite de vision et de chimère. La mort, qui efface le souvenir de tout, et plonge tout dans les ténèbres, enveloppe de ses nuages le triste état des âmes souffrantes, elle efface toutes les idées, elle éteint tous les sentiments. Ce n'était pas assez, l'enfer devait encore leur susciter de nouveaux malheurs. Les derniers siècles n'ont-ils pas vu une foule d'hérétiques qui après avoir démoli les églises, et porté le fer et le feu dans le sanctuaire, ont porté la fureur, comme des bêtes féroces, jusque sur les cendres des morts, à la honte je ne dis pas du christianisme, mais de l'humanité qui a toujours respecté les sépulcres? Ils ont brûlé, jeté au vent, foulé aux pieds les précieux restes de tout ce qu'il y a jamais eu de plus respectable dans la religion, et par un dernier trait de barbarie qui met le comble à tous les autres, ils ont voulu ravir à ces âmes infortunées le peu de secours que leur accordait la piété des fidèles, en combattant le dogme du purgatoire.

Peut-on être plus malheureux que quand on voit douter même de ses malheurs? peut-on être plus abandonné et plus à plaindre, que de voir douter de nos besoins, et empêcher même de les croire? Les personnes charitables trouvent un libre accès dans les plus noirs cachots. Le geôlier le plus impitoyable se laisse fléchir. Vit-on jamais chasser d'un hôpital ceux qui y apportent du soulagement aux malades? vit-on jamais arracher à un homme bienfaisant l'aumône qu'il allait distribuer aux pauvres? Il était réservé à l'hérésie de faire ces prodiges de cruauté. C'est à vous à parler pour vos frères; plus ils sont abandonnés, plus vous devez être touché. Priez d'autant plus haut qu'on fait plus d'efforts pour étouffer votre voix, forcez les portes d'une prison dont on voudrait fermer l'entrée à votre charité, que la piété victorieuse de tant d'obstacles, devienne encore plus ardente. Est-ce trop que des empressements égaux à la fureur du calvinisme leur rendent ce que sa barbarie voulait leur ôter!

Etablissons cette vérité importante. Une chaîne de tradition non interrompue vous fera voir depuis le commencement de l'Eglise, de l'aveu même de Calvin, tous les fidèles priant pour les morts, tous les saints Pères les y exhortant et l'insérant dans leurs lithurgies, demandant ce secours pour eux-mêmes, le prescrivant dans leur testament, fondant à perpétuité des chapelles, des services pour les morts; rien de plus universellement adopté dans le christianisme. La main de Dieu en a tracé des traits bien marqués dans le livre des *Machabées.* On y voit le général des armées, le pieux Judas, après une bataille, envoyer une somme considérable au temple de Jérusalem pour faire offrir ces sacrifices en faveur des morts. Car, ajoute l'auteur sacré, c'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin que leurs péchés leur soient remis. Le livre des *Machabées* ne fût-il pas même canonique, comme la foi nous l'apprend, on ne peut en contester l'antiquité. C'est donc du moins un fidèle témoin de la créance établie chez le peuple de Dieu, et observé par les plus grands hommes dans des siècles antérieurs à la religion chrétienne : *Sancta et salubris cogitatio pro defunctis exorare ut a peccatis solvantur.* (II *Mach.*, XII, 46.) En travaillant, en priant, en vous sacrifiant pour la liberté des âmes, vous imiterez le Sauveur du monde qui, pour sauver le genre humain, descendit sur la terre et empourpra la croix de son sang. Pécheurs convertis, malades guéris, possédés délivrés, à quel prix, ô mon Dieu! achèterez-vous tous ces biens! vie perdue, sang répandu, tourments soufferts. Vous couronnâtes votre grand ouvrage en ouvrant les tombeaux, et descendant dans les limbes pour en faire sortir une foule de justes, et les mener en triomphe avec vous dans le ciel : *Ascendens in altum captivam duxit captivitatem.* (*Ephes.*, IV, 8.)

Mais pourquoi chercher tant de motifs étrangers, tandis que l'amitié, la justice, votre intérêt même, s'expliquent pour en fournir les plus touchants? Que ne puis-je ici rappeler à votre cœur les services que vous ont rendu ce père et cette mère, qui languissent peut-être aujourd'hui dans les tourments! Cent fois vous avez sucé ces mamelles, cent fois vous leur avez tendu les bras pour leur demander vos besoins; ils ont cent fois essuyé vos larmes, ils ont élevé votre enfance et vous ont comblé de caresses. Par quelles douleurs et quels dangers le sein qui vous a porté a-t-il eu la consolation de mettre un fils au monde! Les biens que vous possédez, la vie dont vous jouissez, de qui les tenez-vous? leurs travaux, leurs sueurs, leurs épargnes vous ont élevé à l'état où vous êtes. Ainsi parlait Tobie mourant, à son fils, en lui recommandant sa pieuse mère : *Memor esse debes quæ et quanta passa sit pro te.* (*Tob.*, IV, 4.) Le Sauveur mourant marqua les mêmes sentiments au disciple bien-aimé, en le chargeant d'avoir soin de Marie : *Ecce mater tua.* (*Joan.*, XIX, 27.) Les biens temporels approchèrent-ils jamais de ceux de l'autre vie; méritèrent-ils jamais la même pitié et le même zèle? Ce n'est plus la faim et la soif, la pauvreté et la maladie qui en doivent être l'objet. Les voilà dans les flammes ces mains qui tra-

vaillaient pour vous, ces bras qui vous ont porté, ces mamelles qui vous ont allaité. Le voilà dans les flammes ce père dont vous portez le nom, dont vous avez hérité le patrimoine, et votre cœur est insensible! Ecoutez-le qui vous dit du fond des brasiers qui le dévorent : ayez pitié de moi, mon fils : *Miseremini mei, saltem vos amici mei.* (*Job.*, XIX, 21.) Autrefois j'étais si sensible à vos maux! vos besoins, vos maladies me causaient mille alarmes, vos soupirs me perçaient le cœur, je prévenais même vos désirs; n'abandonnez pas un père à l'extrémité qui vous demande quelque prière, donnez du moins pour mon soulagement une partie des biens que j'ai amassés pour vos délices : *Miseremini mei, saltem vos amici mei.*

Que ne puis-je retracer à vos yeux le visage, les traits, les manières de ces amis si chéris qui étaient un autre vous-même! Quels doux moments ne passiez-vous pas avec eux! Vous n'étiez qu'un cœur et une âme; colés l'un à l'autre, comme Jonathas et David, toujours inséparables, tous les moments d'absence vous paraissaient des siècles. Quelle douleur, quelle inquiétude quand il souffrait, lorsque le coup de la mort brisa des nœuds si doux! Aviez-vous assez de larmes pour le pleurer? Vous lui jurâtes une fidélité inviolable que la nuit du tombeau ne ferait jamais démentir; oubliez-vous votre amitié et vos serments lorsqu'il en a le plus de besoin? Ah! si cette voix si connue pouvait aller jusqu'à vous; si, à travers ces flammes, vous pouviez encore trouver ses yeux, que ne vous diraient pas ses tendres regards! O vous le plus fidèle et le plus généreux de mes amis, nos biens et nos maux ont-ils cessé d'être communs; pouvez-vous voir avec indifférence, dans la douleur, celui que vous aimez? Jamais votre amitié ne me fut plus nécessaire, jamais il ne fut plus aisé de satisfaire votre bon cœur. Ne me donnez plus de larmes, elles ne me sont plus nécessaires; mais devenez mon avocat auprès de Dieu : *Ecce quem amas infirmatur.* (*Joan.*, XI, 3.)

Que ne m'est-il permis de fouiller dans le secret des consciences, pour vous rappeler les péchés dont vous pouvez avoir été le complice ou la cause, et qui peut-être ont attiré la colère de Dieu sur quelqu'un de vos amis! Un mauvais exemple, un conseil pernicieux, une occasion dangereuse, peut-être un défaut d'instruction, a-t-il armé le bras de Dieu contre un enfant ou un domestique. N'est-il pas juste de réparer les maux dont vous êtes l'auteur et de fermer une plaie que vous avez ouverte? Dieu vous demande son sang; c'est une sorte de réparation du scandale que vous donnâtes : *Sanguinem ejus de manu tua requiram.* (*Ezech.*, XXXIII, 8.) Ce ne sont pas, comme dans l'enfer, des malédictions qu'on vomit contre le scandaleux à qui on doit sa perte; mais aussi a-t-on droit de vous représenter bien vivement qu'après tout, si on n'eût pas eu pour vous tant de déférence, si on eût pris vos intérêts avec moins de chaleur, si vous aviez été vous-même plus vertueux, on n'aurait pas tant à souffrir aujourd'hui qu'on attend de votre justice, aussi bien que votre bonté, quelque soulagement pour des infortunés dont vous causez le malheur. Peut-être même profitez-vous d'un bien acquis au prix de ses fautes, destiné par le propriétaire à les réparer. Payez donc des dettes contractées en votre faveur et faites ouvrir des prisons où l'on n'est enfermé que pour vous : *Miseremini, saltem vos amici mei.*

Enfin, que ne puis-je lever à vos yeux le voile impénétrable de l'avenir, et vous faire voir que peut-être un jour la proie de ces flammes, vous aurez vous-même besoin de la charité des autres! Méritez-la aujourd'hui par la vôtre. C'est prêter à usure que de donner à ces pauvres âmes, c'est vous faire des protecteurs tout-puissants auprès de Dieu, et d'autant plus reconnaissants, qu'ils sentiront mieux que d'autres la grandeur du bienfait qu'ils auront reçu. Que ne feront-ils pas auprès de Dieu dans cette gloire dont vos prières leur auront ouvert les portes, pour un bienfaiteur si généreux, à qui ils seront redevables! Que de grâces pendant le reste de votre vie vous obtiendront-ils! Quel soulagement vous ménageront-ils pour en faire part à celui qui les en a délivrés! Dieu même ménagera, pour vous récompenser, des âmes saintes qui vous rendront un jour au centuple le même service; au lieu que, si vous êtes insensible, on le sera pour vous. Vous direz alors, comme les frères de Joseph : Nous méritons bien qu'on n'ait point pitié de nous puisque nous en avons eu si peu pour un frère. (*Gen.*, XLII, 21.) Regrets inutiles, vous serez traités comme vous aurez traité les autres et mesuré à la même mesure. Ayez donc pitié de vous-mêmes autant que de vos frères, et procurez-vous le moyen d'arriver un jour à la gloire éternelle. Je vous la souhaite au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

FIN DU TOME SOIXANTE DES ORATEURS.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

NOTICE SUR DE LA TOUR 9

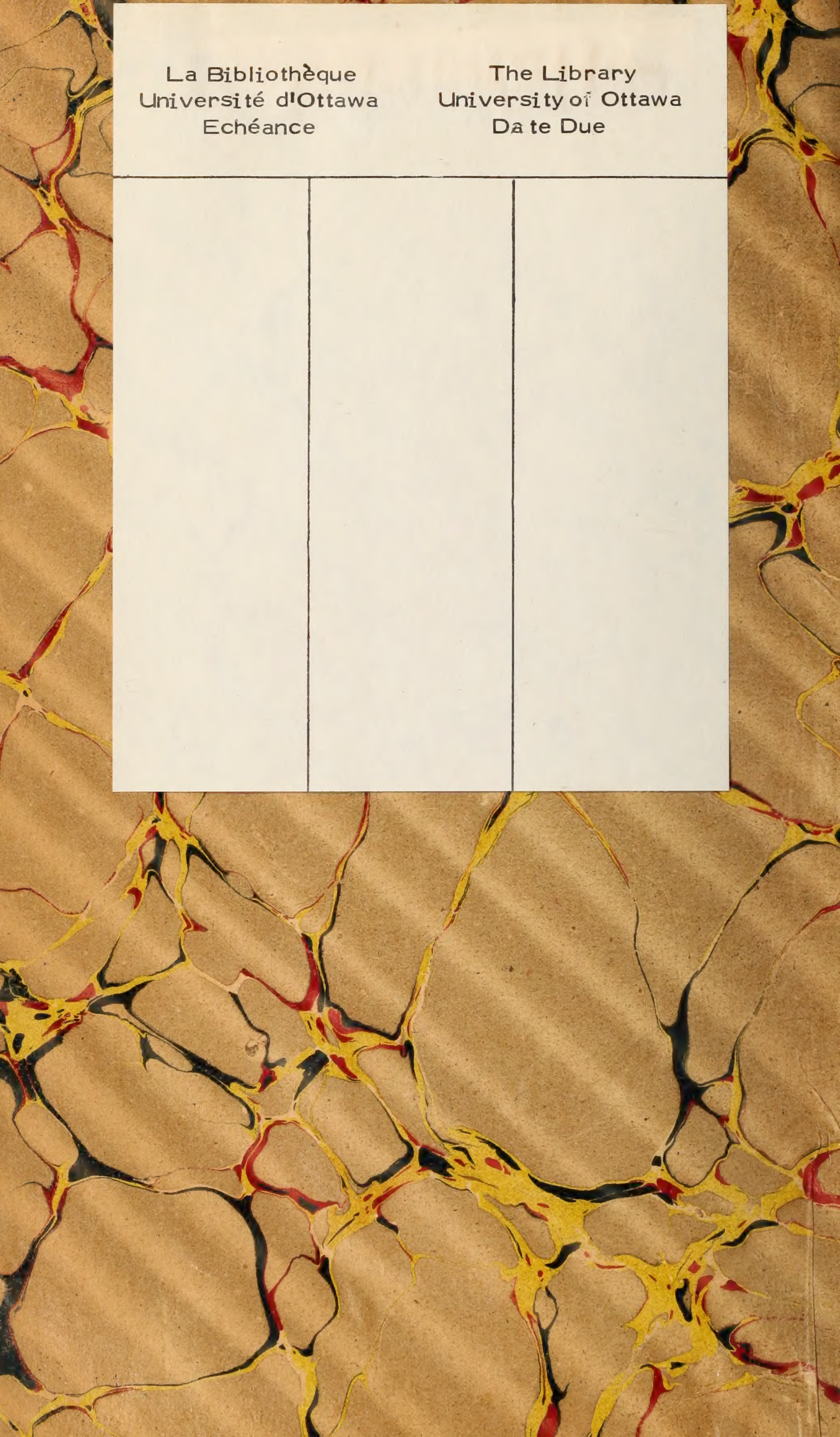
OEUVRES COMPLÈTES DE DE LA TOUR.

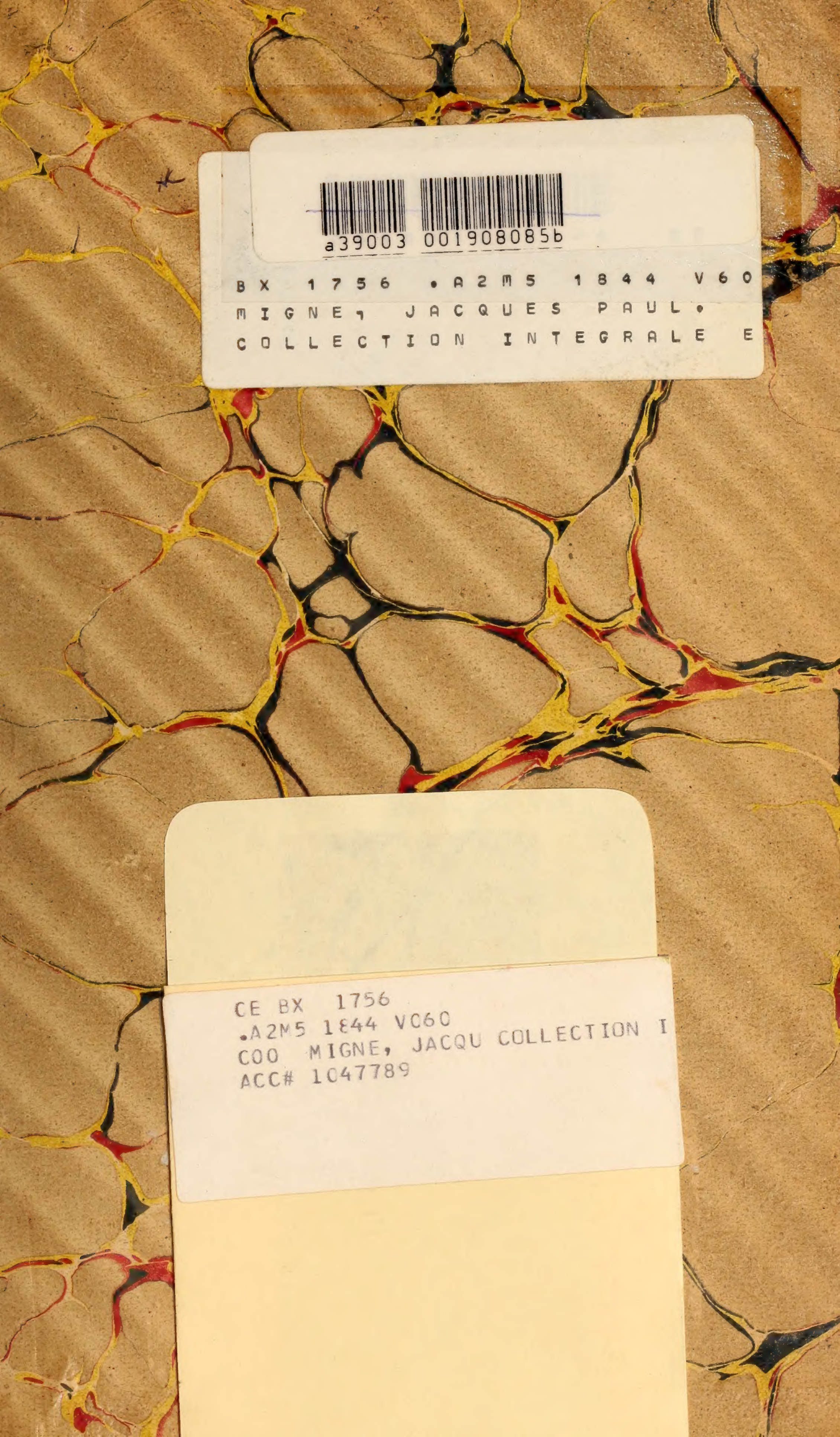
(PREMIÈRE PARTIE.)

DISCOURS SUR LE SACRIFICE. 11
Discours I[er]. — Sur le sacrifice en général. 11
Discours II. — Sur l'esprit du sacrifice. 27
Discours III. — Sur le sacrifice propitiatoire. 41
Discours IV. — Sur le sacrifice eucharistique. 64
Discours V. — Sur le sacrifice impétratoire. 86
Discours VI. — Sur le sacrifice de la messe. 105
Discours VII. — Même sujet. 124
DISCOURS SUR L'ETABLISSEMENT DE LA RELIGION CHRETIENNE. 145
Discours I[er]. — Sur le projet de l'établissement de la religion chrétienne. 145
Discours II — Sur les moyens de l'établissement de la religion. 159
Discours III. — Sur les obstacles à l'établissement de la religion chrétienne. 173
Discours IV. — Sur le succès de l'établissement de la religion. 188
Discours V. — Sur le prodige de l'établissement de la religion chrétienne. 204
DISCOURS SUR LA FOI ET LA PURETÉ. 223
Discours I[er]. — Sur la foi et la pureté. 223
Discours II. — Sur les dangers de l'impureté. 244
Discours III. — Sur le même sujet. 267
Discours IV. — Sur les mauvaises pensées. 292
Discours V. — Sur les préliminaires de l'impureté. 312
Discours VI. — Sur le zèle contre l'impureté. 334
Discours VII. — Sur la possibilité de la continence. 358
DISCOURS SUR LA MEDISANCE. 389
Discours I[er]. — Sur la médisance. 389
Discours II. — Sur la calomnie. 408
Discours III. — Sur l'étendue de la calomnie. 431
Discours IV. — Sur l'étendue de la médisance. 457
Discours V. — Sur ceux qui écoutent la médisance. 480
Discours VI. — Sur le jugement téméraire. 501
Discours VII. — Sur l'étendue de la médisance pour les personnes. 522
Discours VIII. — Sur la réparation de la médisance. 546
DISCOURS SUR LA FIDELITÉ AUX PETITES CHOSES. 565
Discours I[er]. — Sur la grièveté du péché véniel. 565
Discours II. — Sur le prix des petites vertus. 590
Discours III. — Sur le nombre des petites choses. 613
Discours IV. — Sur les suites des petites choses. 637
Discours V. — Sur la pratique des conseils. 657
Discours VI. — Sur la sainte enfance. 682
Discours VII. — Sur la simplicité évangélique. 704
DISCOURS SUR L'ETERNITE. 729
Discours I[er]. — Sur l'éternité de l'enfer. 729
Discours II. — Même sujet. 750
Discours III. — Sur l'éternité. 775
Discours IV. — Sur la résurrection des morts. 800
Discours V. — Sur l'immortalité de l'âme. 828
Discours VI. — Sur l'éternité du paradis. 859
DISCOURS SUR LA CONFESSION. 887
Discours I[er]. — Sur la nécessité de la confession. 887
Discours II. — Sur l'examen de conscience. 906
Discours III. — Sur la douceur de la confession. 928
Discours IV. — Sur le secret de la confession. 949
Discours V. — Sur les qualités de la confession. 976
Discours VI. — Sur l'obligation d'entendre les confessions. 1002
DISCOURS SUR L'AMOUR-PROPRE. 1029
Discours I[er]. 1029
Discours II. 1048
Discours III. 1069
DISCOURS SUR L'OBEISSANCE. 1091
DISCOURS SUR LA FOI AVEUGLE. 1109
EXHORTATION SUR LA FOI. 1129
DISCOURS SUR LA CONSCIENCE. 1143
Discours I[er]. — Sur la conscience. 1143
Discours II. — Sur le ver de la conscience. 1155
DISCOURS SUR LA PERSEVERANCE. 1165
DISCOURS SUR LES GRACES DECISIVES. 1187
DISCOURS SUR LES TENTATIONS. 1213
DISCOURS SUR L'ABUS DES GRACES. 1235
DISCOURS SUR LA VOCATION. 1255
DISCOURS SUR LE PECHE. 1275
Discours I[er]. — De l'athéisme du pécheur 1275
Discours II. — Sur la rechute. 1296
Discours III. — Sur le même sujet. 1318
Discours IV. — Sur le même sujet. 1341
Discours V. — Sur la mort du pécheur 1359
DISCOURS SUR L'AVARICE. 1374
DISCOURS SUR LA RESTITUTION. 1390
DISCOURS SUR LA CHARITE ET L'EUCHARISTIE. 1415
DISCOURS SUR L'AUMONE 1435
Discours I[er]. 1435
Discours II. 1456
Discours III. 1480
DISCOURS SUR LE SACRIFICE ETERNEL. 1497
DISCOURS SUR LA MORT. 1521
Discours I[er]. — Sur la mort. 1521
Discours II. — Sur la fin de l'homme. 1543
Discours III — Sur la fin du Chrétien. 1560
DISCOURS SUR LE JUGEMENT DERNIER 1579
DISCOURS SUR LE PURGATOIRE. 1587

FIN DE LA TABLE.

Imprimerie de MIGNE, au Petit-Montrouge.




a39003 001908085b
BX 1756 .A2M5 1844 V60
MIGNE, JACQUES PAUL.
COLLECTION INTEGRALE E
CE BX 1756
.A2M5 1844 VC60
COO MIGNE, JACQU COLLECTION I
ACC# 1047789

